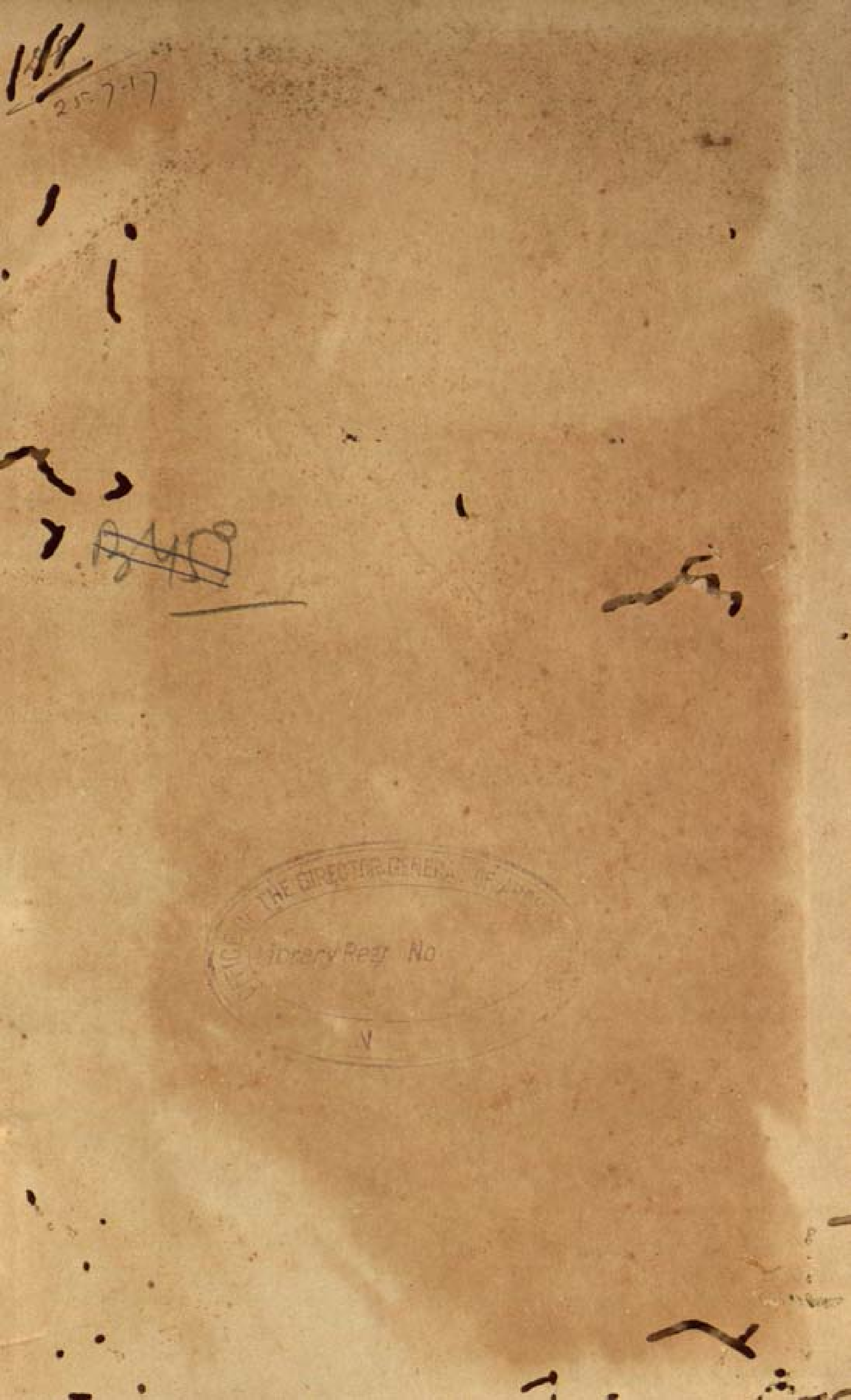
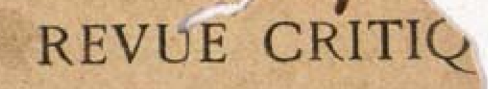

188
25-7-17
8410
THE DIRECTOR GENERAL
Library Regr No



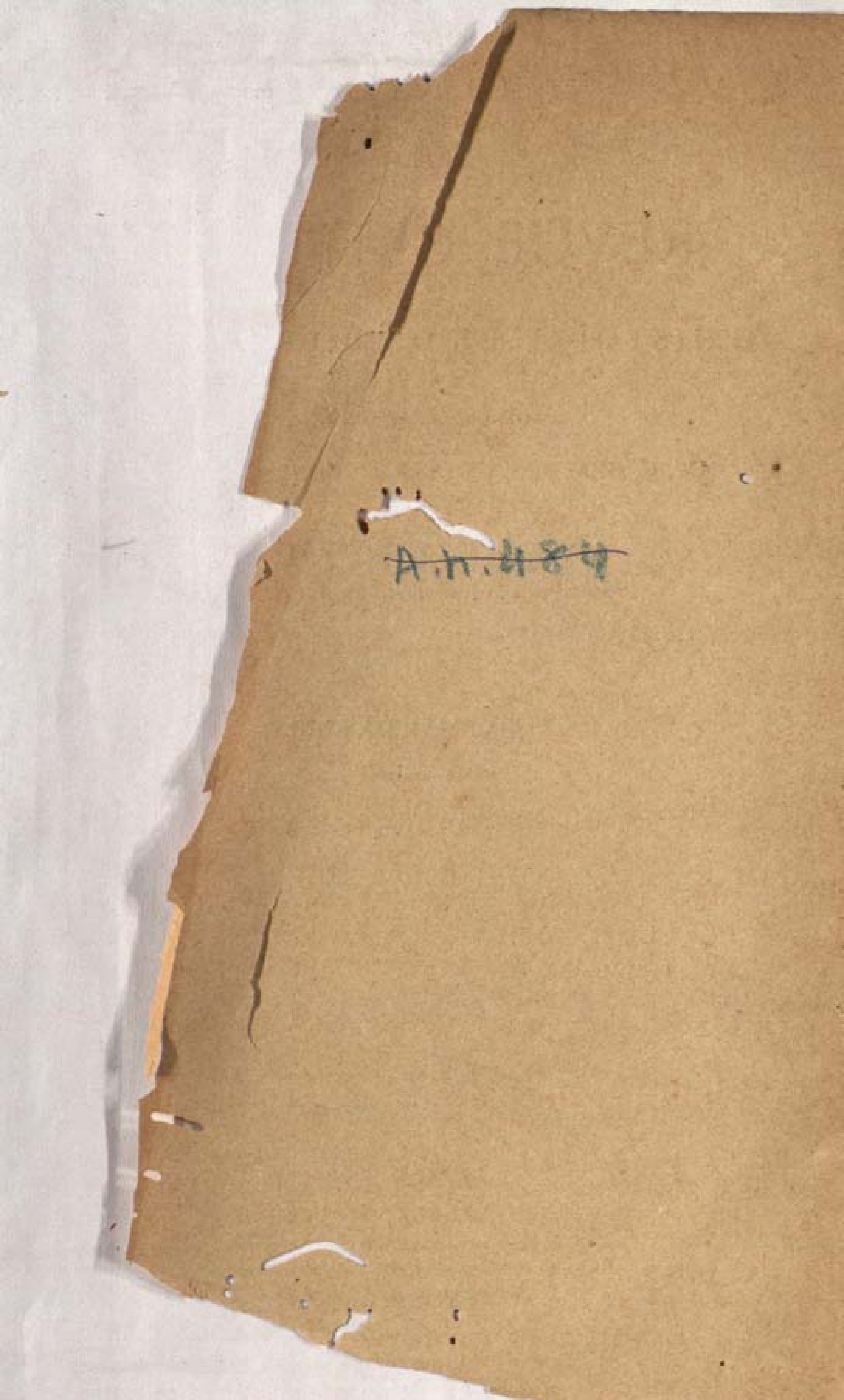
REVUE CRITIQ

D'HISTOIRE ET DE LITTÉ

QUATORZIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome IX)


A.h.484

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. Chuquet

QUATORZIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome IX

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

1880

ANNÉE 1880

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS

Littératures orientales.

Littératures grecque et latine.

Histoire juive.

Histoire ancienne.

Histoire du moyen âge.

Histoire moderne.

Langues et littératures romanes.

Littérature française.

Philologie française.

Langues basques.

Langues celtiques.

Langues germaniques.

art. pages

Variétés.

CHRONIQUE

I

Ouvrages analysés ou appréciés.

II

Notices et communications diverses.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

Français

Allemands

Anglais

Belges

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 5 Janvier — 1880

A NOS LECTEURS

En entrant dans notre quatorzième année d'existence, nous venons, selon notre habitude, nous entretenir avec nos lecteurs et nos dévoués collaborateurs des questions qui touchent aux intérêts, aux *desiderata*, à l'avenir de la *Revue* qui nous est également chère aux uns comme aux autres.

Nous avons toujours cherché à marquer chaque année par quelque progrès réalisé dans la *Revue*, par quelque amélioration apportée dans notre programme. Cette fois encore, nous n'arrivons pas les mains tout à fait vides. La vitalité de la *Revue* augmente incontestablement, et l'une des meilleures preuves de sa prospérité, c'est l'abondance des articles que reçoit chaque semaine la rédaction. Notre petite feuille n'y suffit plus, et son cadre se trouve décidément bien étroit. Depuis longtemps le débit de nos sources d'approvisionnement est supérieur à l'écoulement. Il devenait nécessaire d'aviser promptement. Nous avons fait appel à la libéralité de notre éditeur, qui s'est empressé de nous répondre par l'offre généreuse d'augmenter, dans la proportion d'un quart, le nombre de feuilles annuel de la *Revue*. A partir du prochain numéro, la *Revue critique*, au lieu de donner une simple feuille hebdomadaire, avec un supplément mensuel d'une demi-feuille, paraîtra sous la forme d'une livraison régulière de une feuille et quart.

Mais cette mesure serait encore insuffisante, si nous n'étions secondés par toute notre collaboration. Plus que jamais, il est à propos que chacun de nous proportionne la longueur de ses articles à l'importance du livre analysé, et prenne le temps de faire court, sans, pour cela, diminuer le nombre des comptes-rendus qu'il envoie. Au temps de nos débuts, la rédaction se récriait à la vue d'articles de six ou sept pages. Cela soit dit sans esprit d'exclusion. Nous n'oublions point combien certains articles d'exposition et de critique détaillée ont contribué à établir la solide

réputation de la *Revue* et il se présentera toujours des cas particuliers où ces maîtres-articles seront les bienvenus. En somme, triple est notre mission : recommander les bons livres, en signalant les résultats nouveaux qu'ils contiennent; prévenir contre les mauvais, en en réfutant les erreurs; achever, en les étayant de preuves nouvelles, les démonstrations incomplètes.

Il est une sorte de livres, humbles et modestes, qui ne cherchent point la critique, qui jouent néanmoins un rôle considérable dans notre éducation nationale, et qu'il serait injuste de négliger. Ce sont les livres destinés aux classes de l'enseignement secondaire : grammaires de diverses langues, textes d'auteurs, histoires, atlas, etc. Le moment nous semble venu de tourner de ce côté une partie de nos efforts, puisque la *Revue critique* arrive aujourd'hui régulièrement dans tous les lycées de France, et qu'ainsi quelques professeurs de lycée, il faut bien l'espérer, sont venus augmenter le nombre de nos lecteurs. Sûrs désormais que le bon grain tombera sur une terre bien préparée pour le recevoir et propre à le faire germer, nos collaborateurs n'ont qu'à se mettre à l'œuvre sans retard. La commission qui a été instituée l'an dernier pour réviser tous les livres qui seront admis à l'avenir dans les lycées et collèges de l'Etat, écartera sans aucun doute les produits les plus misérables de notre librairie « classique »; mais, par la force même des choses, elle sera amenée à autoriser pour un même texte des éditions concurrentes, pour une même langue des grammaires rivales, grammaires et éditions de valeur assurément fort inégale. Nous invitons toutes les personnes compétentes, professeurs de l'Université et savants spéciaux, à nous envoyer sur les « livres classiques » des articles qui, en propageant la connaissance des bonnes méthodes, puissent guider les professeurs dans leurs choix.

Nous voudrions aussi perfectionner l'innovation que, après l'avoir longtemps projetée, nous avons pu réaliser enfin l'an dernier, la *Chronique*. Mensuelle, elle portait à la connaissance de nos abonnés des nouvelles quelquefois déjà vieillies. Nous la rendons hebdomadaire. Il dépend de nos lecteurs eux-mêmes de donner à cette *Chronique*, qui est l'un des éléments de vie de la *Revue*, tout l'intérêt et la variété qu'elle comporte. Il n'est guère d'idée ou de découverte qui, avant d'être portée définitivement à la connaissance du public par la voie du livre ou des grandes revues spéciales, ne soit restée, pendant deux ou trois mois ou même pendant plus longtemps, connue seulement à l'intérieur d'un cercle restreint de personnes. Que chacun de nos lecteurs nous communique toujours ce qu'il vient de trouver ou d'apprendre de nouveau. Tous en profiteront; tous seront vite et bien renseignés.

1. — **Geschichte der philosophischen Terminologie im Umriss dargestellt** von Rudolf EUCKEN, Professor in Jena. Leipzig, Veit, 1879, in-8°, IV et 226 p. — Prix : 4 mark (5 fr.).

Cette esquisse de l'histoire de la terminologie philosophique que publie M. Eucken, est partagée en deux parties. Dans la première (pp. 8-165) il donne un résumé de l'histoire de la philosophie considérée au point de vue des termes que les différents systèmes ont introduits dans la langue philosophique chez les anciens, au moyen-âge et dans les temps modernes. La seconde partie (pp. 166-220) contient des considérations générales sur l'histoire des termes pris individuellement. Une table des termes mentionnés termine le volume.

M. E. glisse rapidement sur l'antiquité et le moyen-âge (pp. 8-78). Il se réfère aux travaux antérieurs de Trendelenburg (Geschichte der Kategorienlehre. Elementa logices Aristoteleæ), Zeller (Die Philosophie der Griechen), Prantl (Geschichte der Logik im Abendlande). Il se contente de caractériser la terminologie des philosophes en général ; il énumère les termes sans définition et même sans renvoi aux textes. Il y a peu de chose à dire, par conséquent, sur cette partie généralement insignifiante de l'ouvrage.

M. E. (p. 52) rapporte à l'éclectisme de Cicéron et à l'incertitude de ses doctrines le vague illimité (grenzenlose Unbestimmtheit) qu'il trouve avec M. Prantl dans sa langue philosophique. On ne saurait nier qu'elle ne soit généralement vague et obscure. Et elle devait l'être, dès qu'il voulait rendre en bon latin la terminologie de la philosophie grecque. Il ne croyait pas pouvoir employer les pluriels *specierum, speciebus* ; il était réduit à traduire εἶδος (espèce) par *pars* (Topica, 7, 30). Je serais curieux de savoir comment MM. E. et Prantl traduiraient en allemand le terme de σωφροσύνη par lequel les Stoïciens désignaient la vertu que nous appelons très inexactement *tempérance*, et qui était pour eux quelque chose comme la *science des convenances*. Cicéron ne savait comment s'y prendre (*Tuscul.*, III, 8, 16) : « Σωφροσύνην... soleo... tum temperantiam, tum moderationem appellare, nonnunquam etiam modestiam, sed haud scio an recte ea frugalitas appellari possit. » Avant de condamner Cicéron, pour qui M. E. est d'ailleurs équitable, et à qui il rend justice, il faut se poser la question : une technologie quelconque est-elle susceptible d'être traduite? Je crois qu'on ne peut que la transporter. Traduire, c'est rendre par des équivalents qui ne peuvent qu'être inexacts et ambigus, qui ne peuvent pas réveiller immédiatement les idées mêmes attachées au mot traduit, et seulement celles-là.

M. E. est également très sommaire sur les temps modernes. Il fait remarquer très justement que Descartes, en simplifiant la langue de la philosophie et en évitant la technicité, a rendu la philosophie plus accessible et en même temps l'a exposée à plus de malentendus. Il renvoie à un passage curieux de Leibnitz (IIIe lettre à M. Bourguet, *Opera phi-*

losophica (Erdmann), *723 a*) : « Les excellents auteurs modernes de l'*Art de penser* (Arnaud et Nicole), de la *Recherche de la vérité* (Malebranche) et des *Essais sur l'entendement* (Locke) ne se sont point attachés à fixer leurs idées par des définitions; en quoi ils ont trop suivi l'exemple de M. Descartes, qui méprisait la définition des termes connus, que tout le monde, à son avis, entend... Mais... on n'entend communément ces termes que d'une manière confuse et insuffisante pour raisonner [1]. » On peut même dire, en général, que la réaction contre la scolastique et la logique, que les scolastiques cultivaient presque exclusivement, a beaucoup nui à la précision et à la rigueur de toute la philosophie moderne. On ne sait même plus discuter, et pourtant la discussion, la dialectique est l'âme de la méthode philosophique.

M. E. s'étend particulièrement (pp. 114-166) sur l'histoire de la terminologie allemande; c'est ce qu'il a le plus soigné et ce qui est aussi le plus intéressant. On voit que la langue philosophique allemande est toute moderne; elle date du XVIIIe siècle. Jusque-là on avait surtout écrit en latin. Le plus grand philosophe de l'Allemagne avant le XVIIIe siècle, Leibnitz, a surtout écrit en français. Il avait pourtant formé le vœu que la langue allemande, qui jusque-là ne servait qu'à l'expression des choses sensibles, aux besoins de la vie commune et des arts mécaniques, fût employée par les gens instruits et les hommes de cour, au lieu du latin et des langues étrangères pour parler des affections de l'âme, des passions, des vertus et des vices, de tout ce qui tient à la morale, au droit, à la vie civile et politique, en un mot de tout ce qui dépend de la volonté humaine, et aussi, ajoute-t-il, pour traiter des sujets plus abstraits et plus subtils, dont les amateurs de la sagesse traitent dans l'art de penser et la science générale des choses sous les noms de logique et de métaphysique [2].

Remarquons à ce propos que, dans notre langue aussi, les termes de ce

---

1. C'est à tort que M. E. (p. 165) attribue à Leibnitz la distinction entre les définitions de nom et les définitions de chose; elle est développée dans la Logique de Port-Royal (1664).

2. Unvorgreifliche Gedanken betreffend die Ausübung und Verbesserung der teutschen sprache (composé vers 1680, réédité par Schmarsow, *Leibniz und Schottelius*, 1877) : « Ich finde dass die Teutschen ihre Sprache bereits hoch bracht in allem dem, so mit den fünff Sinnen zu begreifen, und auch dem gemeinen Mann fürkommet; absonderlich in leiblichen Dingen, auch Kunst-und Handwerks-Sachen... Es ereignet sich aber einiger Abgang bey unserer Sprache in denen Dingen, so man weder sehen noch fühlen, sondern allein durch Betrachtung erreichen kann, als bey Ausdrückung der Gemüths-Bewegungen, auch der Tugenden und Laster, und vieler Beschaffenheiten; dann ferner bey denen noch mehr abgezogenen und abgefeimten Erkenntnissen, so die Liebhaber der Weisheit in ihrer Denk-Kunst und in der allgemeinen Lehre von den Dingen unter dem Nahmen der Logik und Metaphysik auff die Bahne bringen; welches alles dem gemeinen Teutschen Mann etwas entlegen, und nicht so üblich, da hingegen der Gelehrte und Hoffmann sich des Lateins oder anderer fremden Sprachen in dergleichen fast allein und, in so weit zu viel beflissen. » §§ 9-10. Cf. §§ 15, 62.

genre ne sont pas proprement français; on s'est contenté de les transporter du latin scolastique en français, avec le seul changement de la terminaison : *philosophus, logica, metaphysica* sont devenus *philosophe, logique, métaphysique* sans difficulté. En allemand, on a été obligé de traduire, absolument comme Cicéron : Leibnitz rend les termes que nous venons de citer par « Liebhaber der Weisheit », « Denk-kunst » et ailleurs « Vernunftkunst », » allgemeine Lehre von den Dingen » : expressions assurément assez vagues, et qui n'ont pas prévalu dans l'usage. Les Allemands disent *philosoph, logik, metaphysik,* tout-à-fait comme nous, et peut-être avec quelque inconvénient dans une langue qui n'est pas d'origine latine. Soyons indulgents pour Cicéron.

Le disciple de Leibnitz, Wolff, suivit en ceci, comme dans le reste, les indications du maître. Il écrivit sur la philosophie non-seulement en latin, mais encore dans la langue allemande, dont Brucker le proclama le Cicéron [1]. Il a introduit *Bewegungsgrund, Bewusstsein, Vorstellung* comme traduction d'*idée, Obersatz, Untersatz, Hintersatz*; il a créé en latin des mots qui sont rapidement devenus allemands, *teleologia, definitio genetica, monista;* il a fait revivre *psychologia,* qui date du XVIᵉ siècle [2], les termes scolastiques *cosmologia, ontologia, technica* ou *technologia* [3] (Eucken, pp. 152-155). Baumgarten (1714-1762) a donné à un ouvrage sur la théorie du beau (1750-58) le titre d'*Aesthetica ;* il emploie le mot *erscheinung* de ce que « wir durch unsere Sinne (verworrener) erkennen können. » Il désigne par « fides sacra objective sumta » les articles de la foi chrétienne, et par « fides sacra subjective sumta » la créance que le chrétien y donne. Lambert (1728-1777) emploie l'expression *a priori* [4] pour désigner une connaissance qui ne

---

1. Ses adversaires le trouvaient obscur. Ainsi Lange (dans Eucken, p. 123, n° 1) : « Die Schreibart hat eine gedoppelte Hauptursache der Dunkelheit. Die eine ist diese, dass der Herr Auctor die Metaphysic, so sonst von den Gelehrten in lateinischer Sprache geschrieben worden, auch der so vielen lateinischen Terminorum wegen nicht wohl verstændlich in teutscher Sprache tractiret werden kann, nicht allein Teutsch verfasset, sondern darinnen so gar auch alle lateinische terminos teutsch gegeben hat. »

2. Titre d'un ouvrage de Goclen (1590); Casmann a composé, en 1594, un ouvrage intitulé : « Psychologia anthropologica sive animae humanae doctrina; » il emploie aussi les adjectifs *psychologicus* et *anthropologicus* (Eucken, p. 75, n. 2).

3. L'acception *: ensemble des termes propres à un art, à une science* est toute moderne; Wolff définit ce terme par *philosophia artium,* seul sens qu'autorise la seconde partie du mot. *Terminologie* est absolument barbare, mais consacré par l'usage qui légitime tout. D'ailleurs il évite l'équivoque que présente *technologie,* qui a conservé aussi son sens primitif, le seul que lui donnait l'Académie en 1835 : Traité des arts en général.

4. Cette expression a son origine dans la philosophie d'Aristote (Trendelenburg. *Elementa logices Aristoteleæ,* p. 86). Saint Thomas *(Summa,* I, q. 2, art. 2) dit : « Duplex est demonstratio, una quæ est per causam, et dicitur *propter quid* et hæc est per priora simpliciter ; alia est per effectum, et dicitur demonstratio *quia,* et hæc est per ea quæ sunt priora quoad nos. » Albert de Saxe (mort en 1390) est le premier

doit rien à l'expérience. Tetens (1736-1805) a fixé la langue de la psychologie. Il a introduit dans l'usage « Entwicklung » et ses composés. Enfin Kant a emprunté les termes de ses devanciers, particulièrement de Wolff, Baumgarten, Lambert, Tetens, en systématisant, en distinguant, en définissant les acceptions nouvelles que sa philosophie leur donnait, et qu'il emploie même concurremment avec les anciennes, au risque de l'équivoque et de l'obscurité (p. 149). On sait que la terminologie de Kant fait le fond de celle de Fichte, Schelling, Hegel. M. E. trouve qu'elle a perdu en fixité et en précision (Festigkeit und Genauigkeit). Il accorde une importance souveraine à Hegel, dont la terminologie a exercé une influence décisive sur la langue des différentes sciences et même sur l'usage commun (p. 157). En témoignant pour ce philosophe, fort inférieur à Kant, une admiration, qui semble exagérée, M. E. reconnaît pourtant que, par suite de la continuelle personnification des abstractions, il semble plus d'une fois que les idées et les termes flottent en l'air (p. 155), et que Hegel cesse souvent d'employer les termes dans le sens qu'il a défini pour leur donner leur acception ordinaire (p. 156). M. E. trouve (p. 162) que depuis Hegel, par suite de l'extrême diversité des systèmes, les termes de la langue de la philosophie ont été pris dans des acceptions si multipliées et si diverses qu'on ne peut pas s'entendre quand on emploie les expressions a priori, a posteriori, « subjektiv, objektiv, Idealismus, Realismus, Entwicklung, etc., » et qu'il vaut mieux définir les idées au lieu d'employer des termes techniques qui sont devenus si équivoques. L'influence de Hegel resterait prédominante, mais ce n'est plus l'hegelianisme primitif, c'est un hegelianisme dégénéré. On s'enthousiasme pour le progrès, l'immanence, le monisme, sans se faire aucune idée nette des choses dont on veut parler. Un Français ne peut pas juger du bien fondé de ces plaintes. Elles sont probablement légitimes, car on en peut dire presque autant de notre pays, où le vague et l'impropriété font des progrès aussi inquiétants pour l'avenir de la langue. Nous avons dû nous borner à rapporter ici les appréciations de M. E., qu'un Allemand seul peut contrôler. Nous ajouterons seulement qu'un Français qui lit les ouvrages de la littérature philoso-

---

(Prantl, *Geschichte der Logik*, IV, 78) chez qui on trouve en ce sens *a priori*, *a posteriori* : « Demonstratio quædam est procedens ex causis ad effectum et vocatur demonstratio a priori... alia est demonstratio procedens ab effectibus ad causas et vocatur demonstratio a posteriori. » Kant a adopté et répandu l'expression *a priori* avec l'acception que lui a donnée Lambert, et, ce qui est curieux, cette acception se prend défavorablement en français : « se dit aussi en parlant des systèmes, des raisonnements créés par l'imagination, avant d'avoir observé et recueilli les faits positifs qui devraient leur servir de base » (Acad. 1835, 1878). L'ancienne acception d'*a priori* est devenue vague chez nous. L'Académie dit très inexactement : « *démontrer une vérité a priori*, d'après un principe antérieur, évident d'où elle dérive. » Aujourd'hui les savants disent souvent : « c'est évident *a priori* », pour dire « c'est évident *avant* qu'on ait recours à un raisonnement, indépendamment de tout raisonnement.

phique de l'Allemagne depuis Kant jusqu'à nos jours, éprouve les impressions que nous exprimerons naïvement dans l'ordre chronologique des auteurs. Il a de la peine à comprendre Kant, mais il y entre, finit par s'y plaire et même par admirer ce grand homme qui, comme tous les grands philosophes, était en même temps un homme de beaucoup d'esprit. Le Français qui arrive à Fichte n'y comprend plus rien, mais ce qu'on appelle rien; Schelling et Hegel ne lui sont pas beaucoup plus clairs; d'épaisses ténèbres couvrent pour lui la *dogmatique* de Schleiermacher et sa *critique des systèmes de morale*. Un faible jour, bien faible, recommence à luire dans ce qui n'est pas psychologie mathématique chez Herbart. Schopenhauer et son école semblent plus lumineux, et, en général, on ne peut méconnaître que la littérature savante de l'Allemagne ne soit devenue plus claire depuis une trentaine d'années; mais il faut avouer qu'on a une peine infinie à traduire et à expliquer ce que l'on croit avoir compris. On rencontre une foule de termes qu'on ne sait trop comment définir [1], surtout des abstractions qui ne rappellent pas à l'esprit les faits particuliers d'où elles ont été tirées [2].

La seconde partie de l'ouvrage de M. E. contient une foule de réflexions justes et fines sur le sort des termes pris individuellement. Il signale la nécessité et l'inconvénient de la métaphore en psychologie (p. 179). Il fait remarquer (p. 183) que les mots éveillent en nous des sympathies et des antipathies qui nous préviennent pour et contre la doctrine qui les emploie; il cite les mots *organisch*, *entwicklung*, *monismus* en exemples de ceux qui inspirent des préventions favorables, et *metaphysik* [3], *rationalist* en exemples de ceux que l'on évite. Nous signalerons encore ce que M. E. dit de la destinée des mots et des causes qui en répandent l'usage (pp. 186-188), de la variabilité de leurs acceptions considérée dans son rapport avec la nature des idées (p. 194), de l'impossibilité de s'approprier complètement la philosophie ancienne (p. 213).

Je ne sais si l'ouvrage de M. E. est la publication de leçons faites sur le sujet. Il a toutes les qualités d'un enseignement intéressant; il agite les questions, il remue les idées, il ouvre des perspectives, il fait penser, mais il est cursif. Le sujet est très inégalement développé, souvent traité de seconde main et plutôt ébauché que traité. M. E. n'annonce, il est

1. Par exemple, dans l'expression « der *innere* Zusammenhang der *Erscheinungen* » appliquée à l'histoire de la philosophie, que faut-il entendre au juste par « innere » et par « Erscheinung » ?

2. Par exemple, ce que dit M. E. (pp. 147-150), de la cause des équivoques dans la terminologie de Kant.

3. M. E. fait remarquer que Kant, qui interprète faussement ce mot par *trans physicam*, lui est déjà défavorable. Le chef de l'école positiviste, Auguste Comte, employait même *métaphysicien* comme un terme d'injure, qui, comme tel, perdait tout sens précis et n'exprimait plus que le mépris pour celui qu'il qualifiait. C'est surtout en France, au XVIIIe siècle, que le terme de *métaphysique* a pris un sens défavorable. Voir le Dictionnaire de M. Littré, aux articles *métaphysicien*, *métaphysique*.

vrai, qu'une simple esquisse (umriss); mais le sujet ne comportait pas l'esquisse. Le livre reste à faire, et il est à souhaiter que ce soit M. Eucken qui le fasse.

Y.

---

2. — I. **Herodot's Biographie.** Eine Untersuchung von Dr Adolf Bauer. Wien, 1878. Karl Gerold's Sohn. 32 p. in-8°.
— II. **Hat Herodot sein Werk selbst herausgegeben?** Erster Theil, von Dr Christian Rose, Gymnasiallehrer. Giessen, 1879, 23 p. in-4°.

I. M. Bauer continue ses études sur Hérodote. Son présent mémoire ne traite plus de la formation de l'ouvrage de cet historien, (voy. *Rev. crit.*, 1878, I, p. 26), mais des notices biographiques, relatives à Hérodote, que les anciens nous ont laissées. M. B. est d'avis qu'on ne savait rien, ou presque rien, sur la vie du père de l'histoire, quand la curiosité des érudits se porta d'abord de ce côté; il regarde comme des combinaisons erronées, ou de pures inventions ce que Suidas et d'autres rapportent à ce sujet. En effet, on peut dire, d'une manière générale, que les détails biographiques sur les écrivains grecs du v° siècle avant notre ère sont sujets à caution, s'ils ne reposent pas sur le témoignage explicite de ces écrivains eux-mêmes : je ne voudrais en affirmer aucun, cependant je pense qu'il ne faut pas les rejeter non plus à moins d'avoir établi qu'ils sont en contradiction avec des faits bien avérés, ou d'avoir montré, d'une manière probable, comment et pourquoi ils ont été inventés. M. B. appuie sa critique négative sur une raison générale : il pense que l'ouvrage d'Hérodote passa pour suranné et illisible presque immédiatement après sa publication, et qu'avant l'époque alexandrine, on ne se souciait guère de connaître les détails de la vie d'un auteur dont le livre excitait si peu d'intérêt. Cette éclipse de la réputation d'Hérodote serait un fait considérable dans l'histoire de la littérature grecque, et il est remarquable que, de nos jours, les mêmes critiques qui appauvrissent cette histoire en rejetant dans le domaine des légendes ou des fictions oiseuses ce que l'on croyait en savoir, l'enrichissent de leurs propres inductions et combinaisons. Je ne demande pas mieux que de les suivre, mais à bon escient. Voyons donc les preuves qu'on allègue à l'appui de l'assertion qu'Hérodote ne tarda pas à tomber dans le discrédit et l'oubli. Thucydide le critique sans le nommer; Ctésias le traitait de menteur; Ephore se servit de ses récits, mais contribua à le faire oublier par un ouvrage écrit conformément aux règles de la rhétorique; Aristote en fait peu de cas et le considère comme peu digne de foi. Mais la critique indirecte de Thucydide qui était, en quelque sorte, l'antipode d'Hérodote, et la critique directe de Ctésias, qui prétendait être mieux informé de l'histoire de l'Orient, semblent prouver, au contraire, qu'Hérodote était lu et jouissait d'une certaine autorité. Sans doute, les écrivains sortis de l'école d'Isocrate avaient un dédain superbe pour la manière d'Héro-

dote : ils étaient convaincus qu'avant eux personne, dans la Grèce, n'avait possédé l'art de parler et d'écrire, et ils persuadaient cela à une grande partie du public; mais faut-il croire que leurs prétentions étaient acceptées de tout le monde? Pour ce qui est d'Aristote en particulier, il considérait certainement Hérodote comme un écrivain marquant et comme un représentant du genre historique. Dans sa *Rhétorique,* il le donne comme exemple du style en usage avant l'invention de la période (III, 9), et il fait allusion à un passage de son livre (III, 16). Dans sa *Poétique* (ch. IX), en opposant l'histoire à la poésie, il cite Hérodote comme l'historien par excellence, ou du moins comme l'historien le plus connu. Ce dernier passage a échappé, je ne sais comment, à M. B : il est capital, et il ne permet pas d'admettre l'assertion, déjà produite par Kirchhoff, je crois, qu'Hérodote cessa bientôt après sa mort d'être lu dans la Grèce pendant plusieurs siècles.

Aristote lisait en tête de son exemplaire d'Hérodote :

Ἡροδότου Θουρίου ἥδ' ἱστορίης ἀπόδεξις.

C'était là, comme le fait remarquer Plutarque *(De exil.*, p. 605), une variante de la leçon Ἡροδότου Ἁλικαρνησσέος, variante qui s'explique par l'expatriation de l'historien. M. B. soutient qu'Aristote et, après lui, Duris de Samos ignoraient la vie d'Hérodote au point de le croire né dans la ville de Thurium. Mais cette ville ne fut fondée qu'en 443 av. J.-C., et Aristote connaissait très bien ce fait. En le faisant naître dans cette colonie athénienne, il l'eût fait du même coup plus jeune que Thucydide, anachronisme exorbitant que personne ne voudra attribuer à Aristote. L'article de Suidas ne prouve pas non plus que Duris donnait Thurium comme lieu de naissance, non comme patrie adoptive, d'Hérodote. Suidas met côte à côte des notices diverses, et il ne faut pas tirer de conséquences excessives de la manière dont ses articles sont rédigés.

M. B. n'a donc prouvé ni l'indifférence du public pour l'ouvrage d'Hérodote au quatrième siècle, ni l'ignorance où les hommes les plus instruits se seraient trouvés alors au sujet de la vie de l'auteur. Or ce sont là les principaux arguments qu'il invoque pour déclarer que tout ce qu'on nous dit de la parenté d'Hérodote avec le poète épique Panyasis, de sa lutte contre le tyran Lygdamis et de son exil volontaire n'est que vaine fiction. J'accorde à M. B. que les termes du traité entre les villes de Salmacis et d'Halicarnasse publié par Newton ne peuvent servir à confirmer ces traditions; mais ils ne les infirment pas non plus. Il est vrai que les anciens ne savaient pas au juste si Hérodote tenait par son père ou par sa mère à la famille de Panyasis; mais cette incertitude ne prouve rien contre le fait de la parenté. A ce compte il faudrait rejeter dans le domaine des fables la parenté des deux Euripide, parce que le jeune Euripide fut, suivant les uns, fils du grand poète, suivant d'autres, son neveu. Le fait qu'Hérodote se fit citoyen de Thurium indique qu'il renonça à

son droit de cité dans sa ville natale, ou qu'il en fut banni. Est-ce à dire qu'il faut accepter ces traditions comme sûres et certaines? Tant s'en faut; mais il n'y a pas de raison non plus pour les rejeter absolument. D'un autre côté, M. Bauer persiste à regarder comme authentiques certaines anecdotes qui, suivant nous, furent inventées pour expliquer le mal qu'Hérodote dit des Thébains et des Corinthiens. (Voy. *Rev. Crit., l. c.*, p. 32.) Ces anecdotes portent les caractères évidents de l'invention.

II. M. Röse est de l'avis de ceux qui pensent qu'Hérodote ne mit pas la dernière main à son ouvrage et qu'il ne le publia pas lui-même. L'argumentation de M. R. est bonne, et la thèse qu'il soutient me paraît solidement établie. Appelons l'attention sur deux questions controversées qui sont discutées dans cette dissertation d'une manière remarquable. En racontant la discussion des grands de la Perse sur la forme de gouvernement à établir après la chute du faux Smerdis, Hérodote dit, (III, 80) que plusieurs Hellènes ne croient pas que de tels discours ont été tenus, mais que le fait n'en est pas moins vrai; et plus loin (VI, 43), il cherche de nouveau à convaincre les incrédules. On voyait dans ces deux passages, soit un indice d'une seconde édition de l'ouvrage, soit une réponse à des doutes qui pouvaient se produire après une lecture publique. M. R. rejette ces deux explications : il pense qu'Hérodote ne fut pas le premier à faire connaître ces discours sur la meilleure forme de gouvernement, mais qu'ils étaient répandus avant lui dans la Grèce et que déjà alors ils avaient rencontré des contradicteurs. — Le second point est relatif à la vie d'Hérodote. Suivant Kirchhoff, l'historien aurait quitté Thurium en 431 pour revenir à Athènes. Kirchhoff allègue des raisons fort plausibles et qui m'avaient séduit. Cependant M. Röse montre très bien que ces raisons ne sont pas concluantes et que l'on ne doit rien affirmer à ce sujet.

Henri Weil.

---

3. — **Struensee** von Karl Wittich, Leipzig, Veit. 1879, in-8°, xiv, 263 p. — Prix : 5 mark (6 fr. 25).

La carrière de Struensee est un roman historique. Ce médecin qui devient l'amant d'une reine et rêve de réformer un royaume selon les principes de la philosophie, qui tombe à la fois par l'effort de la cabale et par l'effet de réformes prématurées et incohérentes et finit sur l'échafaud, présente un caractère aussi intéressant pour le poète que pour l'historien. Les poètes l'ont abordé, et il est permis de croire que l'aventureuse destinée de Struensee n'a pas été sans quelque influence sur l'imagination de l'auteur de *Ruy-Blas*; Mérimée a fait *les Espagnols en Danemark*, Victor Hugo a quelque peu transporté les *Danois en Espagne*. Ce côté tout littéraire et romanesque du sujet donne pour le

lecteur français un certain attrait au volume de M. Wittich. L'auteur n'a pu consulter et produire que peu de documents inédits. Il nous donne un exposé instructif des sources imprimées dans lesquelles il a puisé (I-XIV). Il résume, d'après les historiens et les chroniqueurs, la vie de son héros, et il en étudie avec un soin particulier le côté politique. C'est la partie la plus intéressante de l'ouvrage. M. W. fait bien ressortir les causes qui, malgré des vues supérieures, firent échouer Struensee. Ses conclusions (p. 157) sont judicieuses. Elles se rapprochent beaucoup du jugement impartial et modéré que porte Allen dans son excellente *Histoire de Danemark*, II, p. 192-203.[1]

A. S.

VARIÉTÉS

Rectifications et observations relatives aux tomes I-V et XIX de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Ces *Rectifications et observations* sont dues à un homme plein de mérite et de modestie, Hoguer (Jean-Pierre), né à Versailles, le 11 mars 1784, mort à Paris, le 28 janvier 1871. Son père, originaire de Saint-Gall, en Suisse, était négociant en mousseline à Versailles. Il fut ruiné par la Révolution, et il lui eût été bien difficile de donner à son fils une éducation libérale, si la générosité du fondateur de Sainte-Barbe, Delanneau, ne lui fût venue en aide. Hoguer fut reçu élève de l'école polytechnique en 1802 (22 novembre), élève de l'école des ponts et chaussées en 1805 (22 novembre). Son inaptitude absolue au dessin dut le faire renoncer à la carrière d'ingénieur. Il entra, en 1809 (1er septembre), dans les bureaux du ministère de l'intérieur, où il avança par degrés, et, après trente-cinq ans, finit (22 décembre 1844) par devenir chef de la première division (secrétariat général, contentieux électoral, maires et adjoints nommés par le roi, gardes nationales). Il enfouit dans l'ingrate besogne d'une administration centrale une mémoire prodigieuse, un jugement excellent, un goût passionné pour l'exactitude, qui, appliqués à des recherches historiques, l'auraient placé au premier rang des érudits. Dans les loisirs de sa retraite, qui lui fut donnée en 1850 (31 mai), il acheva d'acquérir une profonde connaissance de l'histoire moderne, dont il s'était toujours occupé avec le plus vif intérêt. Il a laissé quelques notes relatives à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, qui nous ont paru mériter d'être publiées. Nous signalerons en particulier les observations relatives à la situation des prêtres dans le commencement du consulat, à la loi électorale de 1802, et aux élections de 1815. Hoguer avait adressé

---

1. Traduction française de M. Beauvois, Copenhague, 1879. 2 vol. 8°. Je suis heureux de saisir cette occasion de signaler cette traduction qui comble pour les lecteurs français un véritable vide.

à M. Thiers lui-même ses observations sur le XIX[e] volume, accompagnées de la lettre suivante :

« 21 septembre 1861.

« Monsieur, un homme qui a eu l'avantage de travailler sous votre direction, et qui a conservé le souvenir le plus reconnaissant de la bienveillance dont vous l'honoriez, a lu récemment, avec autant d'attention que d'intérêt et de plaisir, le dernier volume de votre *Histoire du Consulat et de l'Empire.* En admirant, parmi les qualités de cet ouvrage, la vérité saisissante du tableau général d'une époque dont il a été témoin, et l'exactitude des détails, il y a remarqué de très légères erreurs, et se permet de vous les signaler. Ce sont, ainsi que l'a dit Andrieux, en proposant de changer pour la scène quelques vers de Corneille, des grains de poussière qu'on pourrait faire disparaître d'un chef-d'œuvre de statuaire. J'ai donc l'honneur de vous adresser ces quelques observations, dont plusieurs, sans doute, ne sont que des minuties, et je ne crois pas devoir garder l'anonyme dans la persuasion que vous ne serez point blessé de ma démarche. Veuillez agréer, etc. »

Cette lettre ne reçut pas de réponse.

I, p. 6. « Le général Bonaparte abandonna sa petite maison de la rue de la Victoire, et vint... fixer sa demeure dans les appartements du *petit* Luxembourg. »

Supprimez *petit*. Bonaparte s'établit au Grand-Luxembourg, dans l'appartement qu'avait occupé Barras. Les autres directeurs logèrent au Petit-Luxembourg.

I, pp. 24, 25. « ... *de* Reinhart... M. *de* Reinhart... »

Lisez : Reinhart.

I, p. 26. « M. Forfait *remplaça* M. Bourdon de Vatry au ministère de la marine. »

Le ministre de la marine, Bourdon de Vatry, fut, comme Reinhart, maintenu à son poste jusqu'au 1[er] frimaire.

I, p. 27. « ... M. Maret, qui devint secrétaire des consuls, *sous le titre* de secrétaire d'Etat. »

Substituez : et reçut, peu de temps après, le titre de secrétaire d'Etat (ce ne fut que lorsque Bonaparte devint premier consul).

I, p. 49. « *Beaucoup* de prêtres, bien qu'ils eussent prêté à la constitution civile du clergé le serment qui était devenu l'origine du schisme, avaient été cependant persécutés. »

Substituez : un certain nombre.

I, p. 51. « Il consentit à faire prononcer la déportation contre trente-*huit* membres du parti révolutionnaire. »

Lisez : trente-deux.

« Et la détention à la Rochelle contre *dix-huit* autres. »

Lisez : vingt.

I, p. 65. « On nomma M. Bourgoing, en place de M. Grouvelle, qui y avait été *envoyé par le Directoire.* »

Lisez : qui y avait été envoyé par la Convention et maintenu par le Directoire.

I, p. 81. « Cette inaction à laquelle M. Sieyès avait voulu réduire les sénateurs..., et qu'il avait dotée *d'un revenu annuel de cent mille livres* en domaines nationaux.

Chaque sénateur ne recevait que 25,000 francs.

I, p. 108. « On assurait, comme retraite, à M. Sieyès, la présidence du Sénat. »

Supprimer cette phrase. Sieyès ne présida le Sénat que par élection, et pendant quelques mois seulement.

I, p. 119. « On plaça dans le Corps législatif... des députés aux Cinq-Cents. »

Ajouter : et au Conseil des Anciens.

I, p. 122. Barère est mentionné à tort parmi les proscrits qui furent rappelés et autorisés à habiter Paris. Il n'était point proscrit, et ne l'avait pas été au 18 fructidor.

I, p. 123. « Les consuls firent modifier la formule de l'engagement exigé de la part des prêtres. On leur demandait auparavant *un serment spécial à la constitution civile du clergé, serment qui les obligeait à reconnaître une législation contraire, suivant quelques uns, aux lois de l'Eglise.* »

Substituez : un serment politique qui répugnait à leur conscience.

La constitution civile du clergé cessa en 1793 d'être loi de l'Etat.

I, p. 161. « La justice criminelle... dut résider seule au chef-lieu du département, au moyen de juges se détachant des tribunaux d'appel et venant diriger le jury... »

Cette organisation n'est pas antérieure à 1810. En 1800, on établit un tribunal criminel permanent pour tout le département, formé de juges, qui n'avaient pas d'autre attribution.

I, p. 222. « Cambacérès... refusa de prendre place dans ce palais des rois ». Il « dit à son collègue Lebrun : c'est une faute d'aller nous loger aux Tuileries ; cela ne nous convient point à nous, et, pour moi, je n'irai pas. Le général Bonaparte voudra bientôt y loger seul ; il faudra alors en sortir. Mieux vaut n'y pas entrer. — Il n'y alla pas et se fit donner un bel hôtel sur la place du Carrousel, qu'*il a gardé aussi longtemps que Napoléon a gardé l'empire.* »

Plusieurs années avant 1814, l'archichancelier était allé s'établir rue Saint-Dominique, et son hôtel du Carrousel était la demeure du ministre secrétaire d'Etat.

II, p. 85... « *grand* duc de Parme... »

Supprimer *grand*.

II, p. 151. « On voulut offrir au peuple de la capitale un amusement moins grossier que de coutume : on lui donna gratuitement la représentation du *Tartufe* et du *Cid.* »

Les spectacles gratuits de pièces de théâtre n'avaient jamais discontinué.

II, p. 159. « En créant les octrois à la porte des villes, pour subvenir aux besoins des hôpitaux, il avait fait un premier essai utile... »

Des octrois avaient déjà été rétablis, sous le Directoire, dans quelques communes, particulièrement à Paris.

II, p. 161. « Les canaux de Saint-Quentin, *de l'Ourcq*, entrepris vers la fin de l'ancien régime, ne présentaient partout que des fossés à moitié comblés, des montagnes à demi percées... »

Le canal de l'Ourcq n'avait été que projeté avant 1789. Il ne fut commencé que sous le Consulat, en 1802.

II, p. 217. « Joseph Bonaparte venait de signer à Morfontaine... le traité qui rétablissait la paix entre la France et l'Amérique. »

Ajoutez : 30 septembre.

II, p. 331. « Le Sénat... déclara que la résolution du premier consul était une mesure conservatrice de la Constitution. »

Il eût fallu dire que ce ne fut pas sans discussion que le Sénat vota, le 15 nivôse, la mesure de déportation édictée par le gouvernement contre treize révolutionnaires à l'occasion de l'attentat du 3 nivôse.

II, p. 338. « Les justices de paix avaient été portées à six mille à l'époque de leur première institution. »

Comme ce nombre dépasse de beaucoup celui des cantons, qui était d'environ quatre mille six cents en 1790, et qui, par suite d'annexions de pays étrangers, était, en 1800, d'environ cinq mille deux cent huit, il eût été utile de dire qu'il y avait plus de juges de paix que de cantons, puisqu'il en existait un pour chaque commune de deux mille âmes, et deux en plus dans les villes de plus de huit mille âmes.

III, p. 198. « Il y eut donc alors un culte public et un culte clandestin, celui-ci plus suivi que celui-là. »

Cela n'est vrai qu'après 1795. Mais en 1791, la majorité suivait les offices des prêtres assermentés, sauf dans la Vendée et quelques parties du Midi.

III, p. 199. « Il y avait les prêtres constitutionnels ou assermentés, *légalement* investis des fonctions sacerdotales... »

Les assermentés n'avaient pas de titre légal, puisque, depuis 1793, la République ne reconnaissait aucun culte comme officiel. Ils étaient seulement moins persécutés que les autres, parce qu'ils avaient prêté le serment politique qui remplaçait le serment à la constitution civile du clergé.

III, p. 199. « Il y avait les prêtres *non assermentés*, n'ayant jamais voulu prêter aucun serment, qui... *officiaient* dans des maisons particulières. »

Déjà, avant le 18 brumaire, tout prêtre constitutionnel ou autre, qui prêtait le serment politique, lequel varia plusieurs fois, pouvait célébrer le culte dans un édifice public. Beaucoup refusaient le serment de *haine à la royauté et d'attachement à la république*, et ce son ceux-là qui officiaient dans des maisons particulières.

Après le 18 brumaire, on n'exigea plus qu'une promesse *d'obéissance aux lois*, et les prêtres constitutionnels exerçaient leur ministère dans les églises.

III, p. 225. « Comment s'entendre avec ces ecclésiastiques de toute espèce..., les uns assermentés..., les autres insermentés..., *exerçant clandestinement les fonctions de leur ministère...?* »

Supprimez ces mots. Il n'y avait que le très petit nombre qui s'étaient refusés à la promesse mentionnée ci-dessus.

III, p. 225. « ... Soixante nouveaux diocèses, dont *quarante-cinq* évêchés, et *quinze* archevêchés. »

Lisez : cinquante évêchés..., dix archevêchés.

III, pp. 243, 245. « ... M. *de* Cacault... »

Lisez : M. Cacault.

III, p. 290. « Le premier consul était allé voir lui-même le canal de l'Ourcq, et avait ordonné la reprise des travaux (nov. 1801). »

Voir ci-dessus la note relative à II, p. 161.

III, p. 309. « La bénédiction nuptiale fut donnée » à Louis et à Hortense « par le cardinal Caprara, et dans une maison particulière, *ainsi qu'on faisait alors pour toutes les cérémonies du culte, quand c'étaient des prêtres insermentés qui officiaient*. »

Supprimez *ainsi qu'on faisait*, etc. C'est tout à fait contraire à l'état réel des choses depuis le 18 brumaire.

III, p. 321. « Le Corps législatif ... contenait ... *beaucoup* d'anciens prêtres sortis des ordres. »

Substituez : quelques.

III, p. 342. « Si la dissolution » du Corps législatif « eût été possible ..., *la France convoquée n'eût pas réélu un seul des adversaires du gouvernement*. »

Supprimez ces mots. C'est au Sénat, et non à la France, que la constitution attribuait la nomination des législateurs.

III, p. 357. « Toutefois *une élection générale* aurait exclu en masse les hommes de la Révolution, etc. »

L'auteur oublie que c'eût été au Sénat à faire l'élection, et que ce corps n'aurait pas exclu tous les hommes de la Révolution.

III, p. 440. « M. de Boisgelin ... devint archevêque de Tours. »

Ajoutez : et peu après cardinal.

III, p. 440. « M. de la Tour-du-Pin, ancien archevêque d'Auch, reçut l'évêché de Troyes. Ce digne prélat... eut la modestie d'accepter ce poste si inférieur à celui qu'il quittait. Le premier consul l'en récompensa plus tard par le chapeau de cardinal. »

M. de la Tour du Pin n'a jamais été cardinal. Il n'a été nommé évêque de Troyes que plusieurs mois après l'inauguration du concordat, en remplacement de M. de Noé, décédé.

III, p. 445. Le premier consul « voulait qu'on sacrât » quelques uns des principaux prélats « dans cette journée du dimanche des Ra-

meaux... c'étaient MM. de Belloy, nommé archevêque de Paris..... »

M. de Belloy, sacré depuis longues années, n'avait pas besoin de l'être de nouveau.

III, p. 446 « les *quatre* prélats... »

Substituez : les trois.

III, p. 534. « On créa des assemblées de canton... chargées d'élire deux colléges électoraux, l'*un* d'arrondissement, l'*autre de* département. »

Substituez : l'un pour l'arrondissement, l'autre pour le département.

III, p. 534. « Les *deux* colléges électoraux d'arrondissement et de département devaient être élus à vie.

Substituez : les colléges d'arrondissement, et le collége de département.

III, p. 535 « Les *deux* colléges électoraux d'arrondissement et de département.

Supprimez : deux.

III, p. 535. « Les colléges d'arrondissement présentaient deux candidats pour les places vacantes au Tribunat; les colléges de département, deux candidats pour les places vacantes au Sénat. Chacun de ces *deux* colléges présentait deux candidats pour les places vacantes au Corps législatif, *ce qui en faisait quatre*. De façon que le Tribunat avait pour origine *le conseil* d'arrondissement, le Sénat avait pour origine *le conseil* de département... »

Supprimez *deux*, et *ce qui en faisait quatre*. Substituez « *les colléges* d'arrondissement, » « *le collége* de département » à « *le conseil*. »

III, p. 536. « Le Corps législatif *et le Tribunat* devaient être divisés en cinq séries »

Supprimez les mots *et le Tribunat*.

III, p. 538. « Il créa un conseil privé, composé des consuls, *des* ministres... »

Substituez : de deux ministres.

III, p. 539. « Il devait le présenter *au Sénat*. »

Substituez : à l'approbation du Sénat.

IV, p. 31. « M. de Rohan avait cessé d'être Français, car son archevêché était devenu allemand. »

Substituez : La moitié de l'évêché de M. de Rohan avait toujours fait partie de l'Allemagne, et lui-même avait cessé d'être Français.

IV, p. 36. La République « s'empara... *de l'ancienne principauté de Porentruy*, et elle en fit le département du Mont-Terrible, *en y ajoutant une partie de l'ancien évêché de Bâle*. »

Supprimer les mots en italique, et dire simplement : s'empara de l'ancien évêché de Bâle. La principauté de Porentruy et l'ancien évêché de Bâle n'étaient pas deux pays différents.

IV, p. 219. « L'*évêque* de Besançon. »

Substituez : archevêque.

IV, p. 219. Les évêques de Bordeaux, d'*Avignon,* de Rennes écartaient » les prêtres assermentés « du service des paroisses. »

Supprimez d'*Avignon*. Cet évêque était M. Perrier, qui avait été évêque constitutionnel du Puy-de-Dôme.

IV, p. 321. « M. *de* Monroë. »

Lisez : M. Monroë.

IV, p. 581. « R. *Charles*-Xavier-Stanislas. »

Lisez : Louis.

IV, p. 589. « Il est certain que ce bruit avait pris assez de consistance, pour que *son père* » le prince de Condé « lui écrivît » au duc d'Enghien « de Londres ».

Lisez : son grand-père.

IV, p. 593 et suiv. « *Le* grand-duc de Baden. »

Substituez : l'électeur. Il n'eut le titre de grand-duc qu'en 1806.

V, p. 22. « Les hommes âgés du conseil ne montrèrent pas plus de sagesse en cette occasion que le monarque *adolescent* lui-même. »

Alexandre avait alors (avril 1804) 26 ans.

V, p. 46. « C'était le dénoûment presque forcé des intrigues coupables dans lesquelles il (Pichegru) s'était engagé *en sortant de la droite route dès 1797.* »

On pourrait plutôt dire *dès 1795*, date de ses relations avec le prince de Condé.

V, p. 47. Le jour du suicide de Pichegru (5 avril = 15 germinal) n'est pas indiqué.

V, p. 86. « Le tribun Curée, compatriote et *ennemi* personnel de Cambacérès... »

Lisez : ami.

V, 109. « Il fut décidé que le Corps législatif, après avoir entendu les conseillers d'Etat et les membres du Tribunat, *se retirerait* pour discuter en comité secret les projets qui lui auraient été soumis. »

Substituez : se retirerait, sur une demande signée de cinquante membres, en comité secret, pour discuter, etc.

V, p. 150. Napoléon « dit à M^me^ de Polignac qu'il était étonné d'avoir trouvé dans un complot dirigé contre sa personne, M. Armand de Polignac, *son compagnon d'enfance à l'école militaire.* »

Est-il bien certain que M. Armand de Polignac ait été compagnon d'enfance de Napoléon à l'école militaire?

On n'y plaçait que la noblesse pauvre ou gênée ; et Armand de Polignac, né en 1771, avait cinq ans, quand son père devint premier écuyer de la reine.

V, p. 122. « Le vice-amiral Bruix ... obtint le bâton d'*amiral*.

Bruix ne fut jamais que vice-amiral. Il n'y avait au-dessus de ce grade que la dignité de *grand amiral* conférée à Murat en 1805.

V, p. 122. « Decrès fut nommé inspecteur-général des côtes de la Méditerranée (mai 1804 = floréal an XII). »

L'auteur cite (p. 189) une lettre de Napoléon (2 juillet = 13 messidor) à Latouche-Tréville, où il lui annonce qu'il l'a « nommé inspecteur des côtes de la Méditerranée. »

Il paraîtrait donc que Decrès ne fut nommé qu'après la mort de Latouche-Tréville, qui eut lieu le 20 août (2 fructidor).

XIX, p. 24. « Drouet, comte d'Erlon, *fils de l'ancien maître de poste de Varennes* ».

Drouet, comte d'Erlon, n'était point parent du conventionnel Drouet. Le premier était né à Reims, en 1765, et le second, à Sainte-Menehould, en 1763.

XIX, p. 132. « Nous allons, disait-il (Fouché) à ses affidés, composer un ministère de régicides, tels que Carnot, *Garat* et moi ... »

Garat ne peut être appelé *régicide,* puisqu'il n'était point membre de la Convention. Il est constant qu'il fut très affligé de la fatale mission dont il avait été chargé, d'avoir à faire connaître au Roi son arrêt de mort.

XIX, p. 199. Napoléon « imagina d'embarquer l'infanterie *sur la Seine* à Auxerre... Il fit rassembler à prix d'argent tous les bateaux *de la Seine* ».

Lisez : sur l'Yonne ... tous les bateaux descendant vers la Seine.

XIX, p. 305. « Il laissa le nom du maréchal Marmont sur le décret » du 12 mars « *dont l'exécution était du reste ajournée.* »

Ce passage pourrait laisser croire que le décret ne reçut pas de publicité. Il fut cependant publié le 6 avril, avec la date de Lyon, 12 mars.

XIX, p. 403. « Napoléon établit » Joseph « au Palais-Royal. »

Ce fut Lucien qui habita le Palais-Royal. Joseph rentra dans sa résidence du Luxembourg.

XIX, p. 430. « On renonça à la combinaison subtile de faire présenter des candidats par les collèges d'arrondissement aux collèges de département et par les collèges de département au Sénat. »

Cette candidature à deux degrés n'avait pas lieu sous l'empire. Le Sénat élisait les législateurs sur des listes de candidats nommés, les uns par les collèges d'arrondissement, et les autres par le collège de département, deux par chaque collège.

C'est sous la Restauration, que pendant deux années, 1815 et 1816, les collèges d'arrondissement présentèrent des candidats au collège de département, qui devait prendre parmi eux la moitié au moins de la députation.

XIX, p. 430. « Sous la Charte de 1814, on n'avait eu que l'ancien Corps législatif, *qui était nommé* par le Sénat... »

A la première lecture, on pourrait croire que tel était le mode consacré par la Charte.

Il serait facile de prévenir cette méprise en disant : qui, suivant les constitutions impériales, avait été nommé par le Sénat.

XIX, p. 482. « Un café, dit café Montansier, *place* du Palais-Royal. »

C'était *galeries* du Palais-Royal. Le café Montansier occupait l'emplacement du théâtre de ce nom.

XIX, p. 503. « Le lundi, 28 avril. »

Le 28 avril était un vendredi.

XIX, p. 549. « Il n'avait paru que *cent mille électeurs environ* dans les collèges électoraux. »

L'auteur a oublié qu'il a dit (p. 429) qu'il y avait cent mille électeurs à vie.

Voici quels étaient les chiffres réels d'électeurs et de votants en mai 1815, suivant un état qui fut dressé à cette époque au ministère de l'intérieur, vraisemblablement d'après le relevé des feuilles qui accompagnaient les procès-verbaux. Le résultat général a été reproduit en 1846 dans une publication faite après les élections de cette année [1] :

Electeurs....................	19,500	47,000	66,500
Votants.....................	7,615	24,923	32,538

(Ces chiffres se rapportent à quatre-vingt-cinq collèges de département et à trois cent cinquante-trois collèges d'arrondissement; n'étaient pas compris un collège de département, celui de la Corse, et sept collèges d'arrondissement, qui n'avaient pas fait d'élections, et dont les opérations n'étaient pas connues, quand le tableau fut dressé.)

La réduction considérable du nombre des électeurs s'explique ainsi :

Les collèges électoraux étaient composés d'environ quatre-vingt mille membres [2] élus par les assemblées de canton, et, en outre, de membres de la Légion d'honneur, qui pouvaient y être adjoints, au nombre de vingt-cinq par collège de département et de trente par collèges d'arrondissement, au maximum treize mille. Mais ce nombre de treize mille fut loin d'être atteint.

Les assemblées de canton n'avaient pas été réunies depuis quatre ans dans une des séries, et depuis cinq, six, sept et huit dans les quatre autres. En comptant quatre décès par an sur cent électeurs, ce serait vingt-quatre pour cent sur une moyenne de six ans, c'est-à-dire près d'un quart, soit dix-neuf mille sur les soixante-dix-neuf mille six cents élus. Il faut, de plus, mettre hors du calcul mille électeurs environ, réduits à huit cents, pour les huit collèges non compris dans le dépouillement. Resterait donc soixante mille électeurs.

La différence d'environ six mille cinq cents avec le total soixante-cinq mille cinq cents résulterait des légionnaires. Bien que les préfets eussent été autorisés, en 1815, à compléter les cadres de vingt-cinq et trente, cela n'eut vraisemblablement pas lieu généralement.

1. La première colonne se rapporte aux collèges de département; la seconde, aux collèges d'arrondissement; la troisième donne les totaux.

2. Ce calcul est fait d'après la population de 1802 et selon les proportions légales : vingt-trois mille deux cents pour les collèges de département, et cinquante-six mille quatre cents pour les collèges d'arrondissement.

Sur un annuaire de Seine-et-Oise (1812), le nombre des légionnaires adjoints aux six collèges d'arrondissement est de quarante et un, et il aurait pu s'élever à cent quatre-vingts.

XIX, p. 605. « Il avait pris dans l'ancienne noblesse quelques noms, MM. de Beauvais... *de Boissy*... »

C'était Boissy d'Anglas, qui, par ce motif, fut exclu de la pairie royale par Louis XVIII, mais réintégré presque aussitôt.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Bibliothèque orientale elzévirienne* d'Ernest Leroux s'est enrichie de deux nouveaux volumes : XXVI. *Vikramorvaçi, Ourvaçi donnée pour prix de l'héroïsme*, traduit et annoté par M. Foucaux, (in-18°, 137 p. 2 fr. 50) et XXVII. *Nâgânanda, la Joie des serpents*, drame boudhique traduit et annoté par M. Bergaigne (in-18°, xvi et 144 p. 2 fr. 50).

— Dans deux ou trois mois paraîtra le premier volume d'un important ouvrage de M. Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions de l'Orient antique, essai de commentaire des onze premiers chapitres de la Genèse*.

— M. G. Pawlowsky, a donné au *Congrès bibliographique* tenu à Paris en 1878 et vient de publier (au siège de la *Société bibliographique*) un très utile et intéressant rapport sur les travaux *bibliographiques de 1867 à 1878*. La manière dont l'auteur a disposé son immense matière montre en lui toutes les qualités du bibliographe. La revue des bibliographies périodiques spéciales souffre des lacunes, notamment pour l'Allemagne, mais elles étaient à peu près inévitables. Les critiques qu'il adresse au *Journal de la Librairie* nous paraissent extrêmement judicieuses, et nous serions heureux qu'il y fût fait droit.

— Un volume, récemment paru, de la collection Charavay renferme la traduction de la nouvelle *Giuletta e Romeo* de Luigi da Porto. Cette nouvelle, déjà traduite en 1827 par Delescluze, a été de nouveau traduite par M. Henry Cochin, qui l'a fait précéder d'un avant-propos sur Luigi da Porto et sur la Renaissance italienne ; des notes intéressantes et deux tables (table des matières et table analytique) accompagnent cet élégant volume, imprimé par Motteroz et illustré par Calmettes. (*Giuletta et Romeo, nouvelle de Luigi da Porto, traduction, préface et notes* par Henry Cochin. Charavay, lvi et 194, p. 10 fr.).

— Nous avons annoncé dans notre dernière chronique une édition des *Œuvres philosophiques* de Sophie Germain par M. Stupuy. M. C. Henry a publié, dans la *Revue philosophique* de décembre, dix-sept documents inédits qui complètent l'ouvrage de M. Stupuy, et il signale en outre dans les papiers du musicien Choron deux mémoires sur l'histoire de la musique qui lui ont paru être des autographes de Sophie Germain. Signalons à ce propos la reproduction photo-lithographique d'une lettre inédite de Gauss à la célèbre géomètre ; cette reproduction est due au prince Boncompagni et a pour titre *Lettera inedita di Carlo Federico Gauss a Sofia Germain pubblicata da B. Boncompagni*. (Firenze, Calcografia Achille Paris.) On nous apprend, d'autre part, qu'une personne alliée à la famille de Sophie Germain

prépare sur elle, d'après des papiers de famille et d'autres documents, un livre qui sera prochainement publié.

— M. Th. Lindenlaub a fait tirer à part son travail sur l'université de Strasbourg, paru dans les publications de la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur (*l'Université de Strasbourg, origines, historique, réorganisation et projets d'agrandissement*. Hachette, in-8°, 50 p.)

— Il s'est formé, à l'exemple de la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur, une Société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire. Cette Société se propose d'étudier l'organisation, les programmes et les méthodes des principaux établissements d'instruction secondaire de la France et de l'étranger, de recueillir des documents sur l'histoire de l'enseignement secondaire et de consigner dans un bulletin périodique les résultats de ses travaux. Ce bulletin comprendra, en outre, une revue bibliographique et l'analyse ou le texte des programmes, documents et actes officiels qui intéressent l'enseignement secondaire.

— On annonce que M. Renan accepte l'invitation des administrateurs du « Fonds Hibbert »; il ira, après Pâques, donner à Londres une série de conférences sur *l'influence de Rome sur la formation du christianisme* (d'après l'*Athenæum*, les 5, 8, 12 et 15 avril).

— M. Taine met la dernière main au troisième volume de son ouvrage sur *les origines de la France contemporaine;* ce volume aura pour titre soit *les Jacobins*, soit *la Convention*.

ALLEMAGNE. — La grammaire latine de M. Raphaël Kühner est terminée : la 2° partie du second volume vient de paraître; l'ouvrage entier, comprenant deux volumes en trois parties, coûte 25 mark ou 31 fr. 25. (*Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*. Hanovre, Hahn.)

— Prochainement paraîtront trois nouveaux volumes de la *philologische und archaeologische Bibliothek* de Calvary : les *Vorlesungen über lateinische Wissenschaft* de Reisig, revues par M. H. Hagen; *der attische Process* de Meier et de Sechmann remanié par M. Lipsius; *Gallus oder rœmische Scenen aus der Zeit Augustus* de Becker, revu par M. Gœll.

— La cinquième livraison du dictionnaire haut et bas-allemand de Diefenbach et Wülcker (*Hoch-und niederdeutsches Wœrterbuch der mittleren und neueren Zeit*. Fünfte Lieferung. Francfort sur-le-Mein, pp. 537-680) a paru chez Winter. Cette livraison comprend les lettres F, G, H, I et J (cette dernière jusqu'à *Jock*).

— La collection des « *Réimpressions des Œuvres littéraires du* XVI° *et du* XVII° *siècle* » (Halle, Niemeyer) s'est enrichie de deux volumes nouveaux : 1° numéros 16 et 17 : les *niederdeutsche Gedichte* de Lauremberg, avec une introduction, des notes et un glossaire de M. W. Braune, in-8°, XXII et 120 p., 1 fr. 50); 2° numéro 18 : trois écrits de Luther, parus en l'année 1520, et ayant pour titre : I. *Sendbrief an Papst Leo X;* II. *Von der Freiheit eines Christenmenschen;* III. *Warum des Papsts und seiner Jünger Bücher von D. Martino Luther verbrannt seien.* (XII et 54 p. 0 fr. 75.)

— La librairie Veit, de Leipzig, annonce la publication d'un écrit de M. Eucken, *Ueber Bilder und Gleichnisse in der Philosophie* et d'un ouvrage de M. Krusch intitulé « *Studien zur christlich-mittelalterlichen Chronologie, der 84 jahrige Oster-Cyclus und seine Quellen.* » Un professeur de l'Université de Bruxelles, M. Philippson, doit donner bientôt à la même librairie le premier volume d'une histoire de l'état prussien depuis la mort de Frédéric II jusqu'en 1813 (*Geschichte des preussischen Staatswesens*); cette œuvre importante comprendra trois volumes.

— M. Robert Prœlss entreprend une *Histoire du drame moderne* en trois

volumes, divisés chacun en deux parties; la première partie du premier volume consacrée aux drames du moyen-âge et au drame espagnol, a paru à Leipzig chez Schlicke. (Prix 12 fr. 50.)

— Les frères Henninger, de Heilbronn, annoncent la publication d'un nouveau volume de légendes en vieil anglais, presque toutes inédites, par M. C. Horstmann, et d'un ouvrage de M. Buddensieg sur les fouilles assyriennes et l'Ancien Testament. *(Die assyrischen Ausgrabungen und das alte Testament.* 1 fr. 75.)

ANGLETERRE. — Une société nouvelle, le *Club Rabelais*, s'est fondée à Londres, elle a pour objet de répandre l'étude de Rabelais, de former une bibliothèque rabelaisienne et de publier des ouvrages à la gloire du pantagruélisme; elle se propose de fonder en France et aux Etats-Unis des clubs affiliés : parmi les membres nous remarquons MM. Edmond About, Houghton, Besant, Comyns Carr, Collier, Bret-Harte, Henry Irving, Henry James, Palmer, Saintsbury et un membre de l'ambassade chinoise.

— L'auteur de *Carthage and the Carthaginians*, M. Bosworth Smith, écrit en ce moment une Vie de Lord Lawrence; — dans la publication dirigée par M. Ward, *English Poets*, les articles *Daniel*, *Drayton* et *Warner* ont été confiés à M. Saintsbury, *George Herbert, Crashaw, Vaughan* et *Sandys* à M. Simcox, *Coleridge* à M. Pater, *Wordsworth* au Doyen de Saint-Paul; — M. Herrtage publie pour l'*Early-English Text Society* une édition de *The romance of Duke Rowlande and of Sir Ottwell of Spaine.*

BELGIQUE. — Un général belge, M. le baron Lahure, vient de publier ses *Souvenirs (Souvenirs, Indes Orientales, l'île des Célèbes.* Bruxelles, Muquardt. In-8°, 300 p.) On trouvera dans cet ouvrage de curieux détails sur la guerre des Célèbes; l'auteur, alors maréchal des logis, puis sous-lieutenant de cavalerie, a fait un récit saisissant des combats que l'armée des colonies hollandaises livrait à cette époque, dans une contrée merveilleusement pittoresque, à des peuplades guerrières et fanatiques.

— Une nouvelle réunion de la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* a eu lieu à Bruxelles le 1er novembre 1879. La séance était présidée par notre collaborateur M. Gantrelle. L'assemblée a adopté la proposition de M. Discailles, tendant à émettre le vœu que « les cours d'histoire et de géographie soient donnés dans les athénées par des professeurs distincts » (14 voix contre 8, et 3 abstentions). Une autre proposition, de M. Künziger, a été admise à l'unanimité; M. Künziger demandait que « les ouvrages des grandes bibliothèques publiques puissent être envoyés à domicile à des savants habitant n'importe quelle ville de la Belgique ».

— L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique (classe des lettres) accorde un prix de mille francs (prix Teirlinck) au meilleur ouvrage sur l'*histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde*; les manuscrits peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin; ils devront être remis avant le 1er février 1882. — Un autre prix, de trois mille francs, sera décerné à l'auteur du meilleur travail sur la question suivante : apprécier l'influence exercée au XVIe siècle par les géographes belges, notamment par Mercator et Ortelius; exposer les travaux géographiques publiés aux Pays-Bas et sur les Pays-Bas depuis l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique jusqu'à l'avénement des archiducs Albert et Isabelle; signaler les œuvres, voyages, tentatives des Belges pour augmenter la somme des connaissances géographiques et rap-

peler les publications qui ont fait connaître les provinces de la Belgique à leurs propres habitants et à l'étranger.

HONGRIE. — Kossuth publie ses *Mémoires;* il déclare dans un appel aux souscripteurs que des nécessités d'argent l'ont contraint à faire cette publication, dont il voulait laisser le soin à ses fils.

ITALIE. — Le 26 novembre dernier, l'Académie pontificale des sciences historiques et juridiques, installée au palais Spada, a inauguré sa deuxième année d'existence. Les professeurs qui composent l'Académie sont : M. G. Gatti (droit public de Rome et épigraphie juridique); M. O. Ruggieri (ou étude du Digeste); M. Talamo (philosophie du droit); M. Natalucci (histoire du droit privé de Rome); M. Alibrandi (procédure judiciaire selon le droit romain); le chanoine De Angelis (droit ecclésiastique); M. Re (législation civile comparée); M. Corbelli (origine et progrès du droit commercial en Italie); M. C. L. Visconti (Epigraphie latine et topographie de l'ancienne Rome); M. de Rossi (antiquités chrétiennes); le chanoine Fabiani (Etude comparée du droit des Etrusques avec les antiquités orientales et avec le droit romain sacré et civil).

— M. H. Caopparoni vient de traduire en latin le premier livre de Thucydide (*Thucydidis de bello peloponnesiaco liber primus, latine reddidit et notis illustravit Hippolytus Capparoni.* Auximi, Quercetti).

— L'ancien ministre de l'Instruction publique, M. Bonghi, s'occupe d'une traduction des œuvres complètes de Platon.

— L'éditeur Sansoni, de Florence, se propose de publier une collection d'écrits rares ou inédits de chaque période de la littérature italienne.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 décembre 1879.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, communique par lettre un abrégé des résultats des recherches faites par M. Paul Durrieu, archiviste paléographe, membre de l'École de Rome, aux archives de Florence et de Paris, sur les relations diplomatiques entre la France et l'Italie pendant le règne de Charles VI. M. Durrieu a découvert d'importantes pièces inédites, qu'indique M. Geffroy. Une de ces pièces est un état détaillé, en latin, des domaines du Saint-Siège, villes, seigneuries, châteaux, etc., en 1393, avec des notes qui indiquent la condition politique et le degré de prospérité de chaque ville ou de chaque seigneurie : c'est la géographie complète des états de l'église à la fin du XIV^e siècle. Une autre est un journal, en français, de deux ambassades envoyées par le roi de France à la cour papale d'Avignon. Mais le résultat le plus important des études de M. Durrieu, c'est qu'il est parvenu à établir l'existence d'un projet formé par Jean-Galéas Visconti, seigneur de Milan, pour créer l'unité politique de l'Italie, au détriment du pouvoir temporel des papes et avec le concours de la France. Jean-Galéas offrait de se charger d'installer à Rome le pape d'Avignon, à condition que celui-ci céderait la plus grande partie des domaines du Saint-Siège. Les domaines cédés auraient formé un royaume distinct, avec Bologne pour capitale, qu'on aurait donné au duc d'Orléans, frère de Charles VI. En même temps, toujours avec l'aide de Jean-Galéas, Louis II d'Anjou se serait emparé du royaume de Naples et s'en serait fait proclamer roi. Ainsi le seigneur de Milan, tant par lui-même que par ses créatures, les deux princes français, aurait été le maître d'un bout à l'autre de la Péninsule italienne; il n'aurait pas eu de peine ensuite à se débarrasser, soit des rois de Bologne et de Naples, soit des cités toscanes, et à devenir enfin, de nom aussi bien que de fait, souverain de toute l'Italie.

M. Beaudoin, membre de l'École française d'Athènes, envoie à l'Académie quatre estampages d'inscriptions phéniciennes, qui se trouvent à Athènes, trois au musée de Patissia et une au temple de Thésée.

Sont élus membres de la commission du prix Gobert, pour l'année 1880, MM. Delisle, Hauréau, Jourdain et Baudry.

M. Alexandre Bertrand termine sa communication sur l'autel gallo-romain de

Saintes et sur les triades de dieux en Gaule. Il établit que, si les triades de dieux que l'on voit figurées sur divers monuments gaulois rappellent par beaucoup de points les divinités orientales, elles ont en même temps un caractère propre qui les en distingue nettement. On ne saurait, par exemple, expliquer la présence de ce culte en Gaule par l'établissement dans cette contrée de légionnaires romains qui, ayant séjourné auparavant en Syrie, en Cappadoce, etc., s'y seraient fait initier aux mystères asiatiques. Cette explication est bonne pour rendre compte de certains monuments qu'on a trouvés sur les bords du Rhin, par exemple, et qui reproduisent exactement des types fréquents en Asie; mais elle ne peut être appliquée aux monuments qui font l'objet du mémoire de M. Bertrand, monuments qui ont une physionomie à eux et qui ne ressemblent complètement à ceux d'aucun autre pays. Ces monuments, dont plusieurs sont antérieurs à l'abaissement du druidisme et à l'assimilation de la religion des Gaulois avec celle de Rome, sont des monuments du culte gaulois proprement dit, antérieur à la conquête de César. La ressemblance qu'ils présentent avec les images orientales doit s'expliquer, soit par des relations entretenues à une époque très ancienne (par exemple par la vallée du Danube) entre les Celtes et l'Orient, soit simplement par la communauté d'origine de tous les peuples de la famille indo-européenne.

M. le d[r] Lagneau continue sa communication sur les études qu'il a faites pour arriver à dresser une carte ethnographique de la Gaule. Il passe en revue les textes historiques qui témoignent de l'établissement en Gaule de différents peuples germaniques. Il fait remarquer la concordance qui existe entre ces témoignages et les résultats de la statistique anthropologique des populations actuelles. Par exemple, les historiens nous apprennent que les *Burgundiones* étaient pour la plupart de très grande taille taille, et qu'ils formèrent leur premier et leur principal établissement dans le territoire qui a formé depuis la Franche-Comté; or, la statistique montre que les trois départements de la Franche-Comté sont de ceux où les conseils de révision prononcent le moins d'exemptions pour défaut de taille, et où on rencontre parmi les recrues le plus d'hommes exceptionnellement grands.

Ouvrages déposés : — Boucher de Molandon, La famille de Jeanne d'Arc, son séjour dans l'Orléanais, d'après des titres authentiques récemment découverts (Orléans, 1878, in-8°); — Histoire générale de Paris : les métiers et corporations de la ville de Paris : XIII[e] s. : Le livre des métiers d'Etienne Boileau, publié par René de Lespinasse et François Bonnardot (Paris, 1879, in-fol.); — Gaston Le Hardy, Le dernier des ducs normands, étude de critique historique sur Robert Courte-Heuse (Caen, 1880, in-8°); — L'abbé Julien Loth, La cathédrale de Rouen, son histoire, sa description depuis les origines jusqu'à nos jours (Rouen, 1879, in-8°); — Louis Paris, Histoire de l'abbaye d'Avenay (in-8°); — J. Vaesen, La juridiction commerciale à Lyon sous l'ancien régime, étude historique sur la conservation des privilèges royaux des foires de Lyon, 1463-1795 (Lyon, 1879, gr. in-8°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Jourdain : Galy, La chanson de Marie Stuart d'après un ms. de la bibliothèque de Brantôme; — *par M. de Longpérier :* Michele Amari, Le epigrafi arabe di Sicilia trascritte, tradotte ed illustrate, fasc. 1 (Palermo, 1879, in-8°); — *par M. L. Delisle :* Chronique du Mont Saint-Michel publiée par Siméon Luce, t. I (publication de la Société des anciens textes français); — *par M. Bréal :* A. Barth, Les religions de l'Inde (extrait de l'*Encyclopédie des sciences religieuses*).

Ouvrages déposés (séance précédente) : — Eug. Hucher : 1° Iconographie du roi René, de Jeanne de Laval, etc. (Le Mans, 1879, in-8°, extrait de la Revue historique et archéologique du Maine); 2° Mélanges d'archéologie (*ibid.*, *id.*; extr. de la même revue); 3° L'inscription du vase de Montans (Tarn) (Tours, in-8°; extr. du *Bulletin monumental*); — C. F. Keary, Economy of the early middle ages, the coinages of Western Europe (London, 1879, 8°); Gustave Lagneau, Anthropologie de la France (Paris, 1879, 8°; extr. du Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales); — La Chauvelays (de), Les armées de Charles le Téméraire dans les deux Bourgognes (Paris, 1879, 8°); — Opuscules et traités d'Abou'l-Walid Merwan Ibn Djanah de Cordoue, texte arabe publié avec une traduction française par Joseph Derenbourg et Hartwig Derenbourg (Paris, impr. nat., 1880, in-f°); — Vicomte Oscar de Poli, Un martyr de la patrie, recherches sur Ringois d'Abbeville (1879, in-8°); — le Roman de la rose, par Guillaume de Lorris et Jean de Meung, éd. par Pierre Marteau (Orléans, 1878-1879, 5 vol. in-16).

Présentés par M. Egger, de la part de l'éditeur : Sept tragédies d'Euripide, publiées par Henri Weil, nouv. éd. (Paris, in-8°); — *par M. Miller, de la part de l'auteur :* Rapport fait au nom de la commission chargée d'examiner le projet de loi portant approbation de la convention monétaire et de l'arrangement relatif à l'exécution de l'art. 8 de cette convention signée à Paris le 5 nov. 1878 entre la France, la Belgique, la Grèce, l'Italie et la Suisse, par M. Guyot (Rhône) (1 vol. in-4° des publications de la Chambre des députés).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 12 Janvier — 1880

4. — **Mémoire sur la notion hébraïque de l'esprit,** par Ch. SABATIER. (La Faculté de théologie protestante de Paris à M. Edouard Reuss, professeur à l'Université de Strasbourg, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son professorat). Paris, G. Fischbacher, 55 p. in-4°.

Ce mémoire de M. Sabatier a pour objet l'étude de la notion de l'*esprit* chez les Hébreux, ou plutôt dans la Bible, ce qui n'est peut-être pas tout à fait la même chose. A des qualités de fond portant la marque de l'enseignement sérieux du maître fêté par cet écrit, l'auteur joint des qualités de forme qui ont leur prix. M. S. se place à un double point de vue général de philosophie — on pourrait même dire de métaphysique — et de théologie, que nous laisserons de côté. Nous le suivrons de préférence sur le terrain plus plat, mais plus ferme et moins enténébré, de la philologie et de l'histoire, en nous restreignant encore à l'Ancien-Testament, bien que ce soit peut-être le développement chrétien de la notion hébraïque de l'esprit qui ait été exposé avec le plus de bonheur par M. Sabatier.

M. S. veut distinguer, dans l'évolution de ladite notion, trois phases : mythologique, morale et philosophique. Je ne sais si cette division, peut-être commode, répond bien à la réalité des choses. En tout cas, l'on pourrait, il me semble, contester le classement de certains passages bibliques rapportés un peu arbitrairement à l'un ou à l'autre de ces trois chefs artificiels. En résumé, la thèse de M. S. équivaut, dans ce qui est pour nous sa partie essentielle, à une monographie du mot *rouah*, et, accessoirement, du mot *nephech*. Le *rouah* — il vaudrait mieux dire *la rouah*, car le mot est beaucoup plus souvent au féminin qu'au masculin [1], — est proprement le *vent, l'air en mouvement, le souffle ;* par extension, *le souffle de la respiration*. Puis, par une métaphore naturelle à l'esprit humain et qui se retrouve dans une foule de langues, ce

1. J'attache à ce détail une certaine importance ; on en verra la raison plus loin. La même observation grammaticale est applicable au mot *nephech*.

souffle caractéristique de la vie animale, qui naît et s'éteint avec elle, a été pris pour le principe même de la vie et est passé au sens imagé d'*anima, animus, spiritus*, πνεῦμα, etc... Le mot *nephech* a eu des destinées analogues et il a reçu successivement des significations du même genre. Seulement ce dernier mot, au propre, a toujours l'acception restreinte de souffle *organique*, d'haleine (avec toute la série, au figuré, des métaphores consécutives indiquées tout à l'heure). *Nephech* n'est pas, en même temps, et n'a probablement pas été à l'origine, comme *rouah*, le souffle *physique* ou *météorologique, le vent*. Telle est du moins la véritable distinction initiale que je crois, pour ma part, apercevoir entre ces deux mots. On pourrait chercher à l'expliquer par des hypothèses étymologiques; mais cela est affaire aux linguistes [1]. Les différences que M. S. est tenté de reconnaître entre ces deux vocables sont d'un tout autre ordre : *rouah* viendrait d'une racine verbale signifiant « *souffler, émettre le souffle* », et *nephech* d'une racine signifiant « *aspirer, absorber, recevoir le souffle en soi, prendre haleine* ». La *nephech* de l'homme serait l'aspiration de la *rouah* ou souffle de vie émis par Dieu (p. 14). Ce seraient alors, en d'autres termes, les deux actes distincts dont l'ensemble forme la respiration, ce qu'on appelle techniquement, si je ne me trompe, *l'expiration* et *l'inspiration*. La conjecture est ingénieuse, mais elle est bien subtile et je crains qu'elle ne soit gratuite, car je ne connais pas de texte qui lui puisse servir de caution. *Nipphach* veut bien dire *se reposer, prendre haleine*, mais cette métaphore n'implique nullement l'idée exclusive d'*aspiration;* nous disons *prendre* ou *reprendre haleine*, mais nous disons aussi dans le même sens *souffler; nipphach* c'est tout bonnement *respirer*, c'est-à-dire à la fois *inspirer* et *expirer*. Si la *nephech* n'était que la *rouah*, ou de la *rouah* divine absorbée par la créature, la créature ne devrait plus avoir que la *nephech* représentant cette *rouah* transformée; or la créature a, à la fois, *nephech* et *rouah*. M. S. ne se serait-il pas laissé entraîner à cette hypothèse par quelque secret penchant pour le vieux système métaphysique qui met en présence un dieu insufflant la vie et une figurine humaine qui la reçoit? Il est juste d'ajouter que cette distinction physiologico-métaphysique est proposée sous une forme dubitative qui en atténue la portée. Néanmoins M. S. persiste, pour d'autres motifs, à opposer *nephech* à *rouah* et à établir entre ces mots une différence radicale, toujours dans le même sens.

L'argument le plus spécieux qu'il produit à l'appui de sa thèse, c'est que le mot *nephech* ne serait jamais appliqué au dieu hébreu. Mais cela ne vient-il pas tout simplement de ce que l'être céleste anthropomorphe enfanté par l'imagination hébraïque a précisément pour *nephech*, pour

1. L'on pourrait supposer, par exemple, que les racines *NPS et NPH, *souffler*, étaient parentes dans un état de la langue antérieur à celui que nous connaissons, et se décomposaient en NP + *S*, NP + H. L'élément commun NP serait celui qui se retrouve dans (A)NP, *nez* (cf. ANP, *souffler avec le nez* = *se mettre en colère*).

souffle, pour respiration, la *rouah*, c'est-à-dire le *vent?* Il ne faut pas perdre de vue que la bête est douée, tout comme l'homme, non seulement de *nephech*, mais de *rouah* (Ecclésiaste, III, 19, 21). [1]

Pour être complet, M. S. aurait dû aussi nous parler de la *nechamah* qui a les mêmes significations propres et figurées que la *rouah* et la *nephech*.

M. S. est amené à toucher, en passant (p. 11, note), la question naguère encore si vivement agitée, de l'*âme*, et de l'immortalité de ce qu'on est convenu d'appeler ainsi, selon les idées hébraïques. Il semble se ranger du côté de ceux qui refusent aux Hébreux des croyances universellement répandues chez les peuples au milieu desquels ceux-ci vivaient.

Il y a là, *a priori*, une sorte d'invraisemblance historique que j'ai peine à admettre. Voici pourquoi. La nation juive, dépourvue d'originalité à tant d'autres égards, se présente à l'historien, sous l'aspect religieux, avec un caractère d'exception vraiment extraordinaire, bien fait pour confirmer dans la croyance à une révélation surnaturelle ceux qui ont la foi, pour éveiller, au contraire, toutes les méfiances chez ceux qui ont le doute. Seule, de toute cette famille sémitique dont le polythéisme ne saurait plus aujourd'hui faire l'ombre d'un doute, elle n'avoue qu'un dieu unique, exclusif de tout autre, et ce qui est encore beaucoup plus singulier, à mes yeux, un dieu sans déesse; de plus, elle garde ou affecte de garder une réserve incontestable au sujet de la persistance d'une individualité humaine au delà de la tombe. Ce sont là des idées bien avancées, philosophiquement parlant, des idées marquées au coin d'une simplicité factice qui sent la simplification et qui est bien peu en rapport avec ce que nous connaissons du reste de l'antiquité en fait de dogmes populaires. Et nous n'avons pour contrôler ces prétentions religieuses qu'un livre, un livre dont l'ancienneté n'est pas niable, mais dont l'intégrité ne nous est rien moins que démontrée. Nous y lisons ce que l'on a bien voulu nous y laisser voir. Mais ce que l'on nous cache? ce que l'on a fait disparaître ?

Pour amener le texte en son état actuel, il a fallu pratiquer des opérations qui témoignent assurément d'une certaine adresse de main, mais qui n'en ont pas moins laissé des traces révélatrices. Le premier devoir de l'exégète est de rechercher ces traces, de deviner ce qu'on lui tait, de s'obstiner à trouver ce qu'on s'est obstiné à lui dérober. Il en reste assez dans la Bible pour nous autoriser à admettre que les Israélites, à l'époque où l'on peut encore les appeler ainsi, partageaient, dans toute leur naïveté enfantine, les croyances de leurs voisins relativement, je ne dirai pas à l'existence d'une âme, — l'expression est tout à fait inexacte, et elle a introduit dans la discussion une grave équivoque, — mais à la persistance d'une portion de la vie individuelle après la mort, d'une ombre, d'un

1. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que la *rouah* de l'homme et la *rouah* de la bête étaient censées, selon certaines doctrines, suivre après la mort des chemins différents.

εἴδωλον, d'un mâne, d'un *Repha* [1], privé de *rouah* et même de *nephech*. Tel n'est pas l'avis de M. Sabatier. Il ne veut point que les Rephaïm hébreux qui peuplent le *Cheol* soient de la même pâte que les ombres de l'Hadès : « Il y a, dit-il, une différence radicale dans la conception. De « quoi les mânes homériques ont-ils besoin pour revenir à la vie ? De « boire du *sang* : c'est l'âme subsistante qui cherche un organe matériel, « la force physique de se manifester. Les rephaïm sont, au contraire, les « cadavres (!?) mêmes qui pour revivre ont besoin de retrouver le souffle, « le *nephech* qu'ils ont perdu. » Sur ce point j'estime, au contraire, que la conception hellénique et la conception hébraïque sont dans le plus frappant accord, et si c'est là le terrain qu'acceptent pour vider leur querelle les champions du pour et du contre, l'issue de l'affaire ne saurait plus être douteuse. En effet, le *sang* pour les mânes et la *nephech* pour les Rephaïm, c'est identiquement la même chose. La doctrine biblique est formelle à cet égard ; je me bornerai à une seule citation ; elle est catégorique et me dispensera des autres : « *Le sang, c'est la nephech* » (Deutéronome, XII, 13).

Pour les Sémites, — et pour d'autres, mais les Sémites seuls nous occupent ici, — la *vie*, appelée métaphoriquement le *souffle*, a toujours été localisée dans le *sang*.

Je crois, pour ma part, que les idées hébraïques sur la condition des trépassés ressemblaient fort aux idées égyptiennes ; qu'on peut retrouver dans les doctrines compliquées de l'Egypte sur cette grosse affaire de la mort, l'équivalent exact de la *rouah*, de la *nephech* [2], de la *nechamah*, etc... et qu'enfin dans une foule de passages bibliques, jusqu'ici méconnus en leur essence, les *Saddîqîm*, les « justes », sont les *morts*, c'est-à-dire, mot pour mot, chose pour chose, les *Makherou* ou *justes* d'outre-tombe des bords du Nil [3].

Bref, afin de résumer en quelques mots ma façon de voir et de sentir sur cette question capitale, je dirai : pour les Israélites, une fois l'homme mort, l'âme proprement dite, dépourvue en soi de toute individualité,

---

1. Il est curieux de constater que, comme *manes*, en latin, *rephaïm* ne se rencontre qu'au pluriel en hébreu.

2. Et, bien entendu, à plus forte raison de la « seconde mort » de l'Apocalypse et autres fictions de même espèce. Le Repha lui-même me paraît sensiblement répondre au *ka* égyptien, au *double*, dont M. Maspéro a bien fait ressortir la nature. (*Revue scientifique*, 1er mars 1879. Cf. aussi les remarques de M. Le Page Renouf, *Transactions of the Society of Bibl. Archeol.*, VI, 494-508).

3. Comme l'on sait, tout mort devenait en Egypte un dieu, un *Osiris;* en Syrie et en Palestine, c'était un *Saddiq, dieu expressément mentionné dans la mythologie phénicienne* (ap. Sanchoniathon).

Cette théorie qui semblera peut-être quelque peu hardie, mais qui se peut soutenir par des preuves, permet d'attribuer à nombre de psaumes un caractère nettement funéraire et de faire disparaître ainsi de la littérature biblique religieuse, une autre singularité non moins suspecte que celles que je signalais plus haut : l'absence d'un *livre des morts*. Je publierai prochainement dans la *Revue archéologique* un monument figuré inédit assyrien, décisif pour l'existence d'un enfer sémitique.

abandonnait le cadavre et faisait retour à la masse; seulement à cette dissociation, à la destruction même, partielle ou totale du corps, à la résorption de la *rouah*, voire même de la *nephech* [1], survivait le *repha*, l'ombre exsangue et exanime, mais personnelle, l'*image* pour ainsi dire *spéculaire*, l'*eidôlon* du défunt, prêt à recommencer une nouvelle existence le jour où une puissance supérieure, en restituant à cette espèce de noyau spectral, impalpable mais visible à l'occasion, son enveloppe et ses organes corporels, lui prêterait de nouveaux moteurs spirituels faits d'une certaine somme de *rouah* et de *nephech*, c'est-à-dire de souffle et de sang.

Ce qui, à mon avis, est beaucoup plus intéressant encore, et si l'on peut dire, sans impiété, plus édifiant que l'étude de la *rouah* considérée chez l'homme, c'est l'étude de la *rouah* considérée chez Jéhovah ou ses congénères. M. S. a retracé avec exactitude les principaux traits, maintes fois analysés déjà, de cette curieuse forme de la manifestation divine, mais il ne paraît pas avoir soupçonné la chose essentielle qu'elle nous cache, selon moi.

L'activité multiple de cette *rouah* de Jéhovah, d'El, ou d'Elohim est vraiment chose merveilleuse. L'importance, la variété, l'énergie des rôles qui lui sont dévolus tout du long des récits bibliques lui constituent évidemment une personnalité tranchée, et je m'explique fort bien que la *rouah-qodech*, le Saint-Esprit, ait obtenu une place distincte dans la triade appelée la Trinité. M. S. est de l'école de ceux qui attribuent cette hypostase finale et formelle de l'Esprit ou du souffle d'Elohim à une influence étrangère tardive, persane et grecque. Je suis d'un sentiment opposé. J'estime que la conception de la *rouah* comme un être autonome, corporel même, est beaucoup plus ancienne, et que dans nombre de passages bibliques où apparaît la *rouah*, *le texte portait primitivement une mention directe de la parèdre femelle de Jéhovah*, parèdre dont le nom a été systématiquement supprimé [2]. Telle est la solution que je proposerai un jour pour faire cesser ce célibat aussi invraisemblable qu'inexplicable dans lequel s'est maintenu jusqu'à présent le Dieu d'Israël. La Rouah de Jéhovah était son émanation immédiate au même titre que la déesse carthaginoise Tanit était celle de Baal-Hammon sous le nom de Penê-Baal, *Visage-de-Baal*, ou *du visage de Baal*.

Pour préciser davantage j'ajouterai que la Rouah issue de la bouche et

1. Divers groupes sémites semblent avoir attaché à la *nephech* elle-même une certaine dose d'individualité qui la rapproche notablement à cet égard de la *psyché*. Cf. l'emploi dans les épitaphes du mot *nephech*, associé parfois expressément au mot *sour*, *image*.

2. Cette déesse Jéhovite, dont je me réserve de déterminer le véritable nom, a pu justement être connue sous le vocable de *Qodech* ou *Qadech*, forme palestinienne d'Astarté-Anata révélée par des monuments indiscutables. Cette *Qodech* nous ramène droit au *Qodech* de Jéhovah, et à la conception *féminine* du Saint-Esprit, à la *rouah qodech*, c'est-à-dire l'*Esprit de Qodech*, les trois personnes étant ainsi le Père, le Fils, et la Femme ou Mère, dont la Vierge n'est qu'un doublet.

des narines de Jéhovah, véritable Athéné sortie de la *tête* de Zeus[1], est susceptible, d'après les indications bibliques elles-mêmes, de revêtir une forme définie, à la fois anthropo et ornithomorphe[2], qui aidera singulièrement à lui assigner sa véritable nature. Ainsi je suis en mesure de démontrer, par des monuments iconographiques sémitiques, que la Rouah de Jéhovah enlevant au ciel Elie dans son char doit être conçue comme une figure de femme ailée appartenant à un type et possédant des attributs consacrés par la tradition plastique, et qu'elle correspond trait pour trait, acte pour acte, *image* pour *image*, à Athéné enlevant au ciel Heraclès dans son char.

La *Rouah*, la *Rouah Qodech*, est la principale mais n'est pas la seule héritière de la déesse compagne de Jéhovah. Cet héritage compromettant qu'on ne pouvait faire disparaître, mais qu'il était aisé de dénaturer, a été, pour plus de sûreté réparti sur plusieurs têtes. D'autres entités analogues, plus ou moins vagues, par exemple le *chem* mystique, en ont recueilli leur part. Il faut citer en première ligne ce qu'on appelle l'*ange de Jéhovah* ou d'*Elohim*, être ambigu, d'un sexe indécis, qui dans le drame divin, lorsqu'il ne joue pas pour son compte un rôle spécial, sert de doublure à la fois au dieu et à la déesse retenus ou empêchés.

Nous voici amenés indirectement à l'examen du mémoire de M. Berger, l'*Ange d'Astarté* qui fait suite à celui-ci et offre avec lui un rapport intime dont les deux auteurs ne se sont pas préoccupés, un rapport inscrit dans la Bible même (Psaume CIV, 4) où nous voyons les anges de Jéhovah assimilés expressément à ses *Rouah*. Il est temps de passer à cet examen. D'autant que nous voilà assez loin des idées de M. Sabatier et même du sujet circonscrit qu'il avait choisi. Nous ne pouvons songer à aborder ainsi au pied levé d'aussi graves problèmes. Nous nous contenterons d'avoir esquissé à grands traits le programme d'une enquête exégétique qu'il serait désirable de voir entreprise et poussée à fond.

Un mot encore cependant pour répondre à une question qui vient naturellement sur les lèvres : Quand et comment a pu se produire dans les dogmes d'Israël le changement profond, constitutionnel que nous admettons? Quelle époque et quelle origine attribuer à cette *Réformation* qui y aurait inoculé le principe monothéiste, en éliminant systématiquement tout ce qui paraissait contrarier ce principe? — L'exil. L'his-

---

1. Rien ne ressemble plus au rôle d'Athéné que le rôle de la Rouah de Jéhovah à laquelle l'artiste doit son génie industrieux, l'interprète des songes sa clairvoyance, le prophète son inspiration, le héros sa vaillance, le roi sa piété et sa sagesse, etc.

2. L'*oiseau* (avec ses trois variantes : épervier, chouette et *colombe*), d'abord forme même, puis attribut de la déesse, établit de nouvelles et intimes relations entre Athéné et ses prototypes orientaux. Il suffit de rappeler en outre que, dans le langage comme dans la plastique, l'oiseau est l'image même de l'*âme* (épervier égyptien à tête humaine, sirènes grecques. etc...), et qu'en ce qui concerne la *rouah* il représente également la *rouah* psychique et la *Rouah* déesse (cf. la colombe d'Astarté et du Saint-Esprit).

toire d'Israël a deux grands versants dont l'exil est la ligne de faîte. Les captifs d'Israël et de Juda emmenés à Babylone et les Juifs renvoyés à Jérusalem par Cyrus, ne sont plus psychologiquement les mêmes hommes. Les premiers étaient polythéistes, ni plus ni moins que leurs voisins et frères; ils avaient, comme eux, à côté de dieux secondaires, un dieu national, le dieu de la tribu, flanqué de sa déesse, dieu et déesse qui étaient exactement à Israël ce qu'étaient, par exemple, à Moab, Chamos et sa parèdre Astor-Chamos (cf. *Stèle de Mésa*). Les seconds sont monothéistes dans l'acception la plus étroite, la plus intolérante du terme; ils n'admettent plus qu'un dieu suprême, n'ayant même pas d'inférieurs, isolé, sans compagne, comme sans compagnons, créateur à lui seul du ciel et de la terre, un dieu dont ils affectent même de ne plus prononcer le nom. C'est à Babylone, c'est pendant la captivité qu'est né le monothéisme juif. Voilà pour le lieu et le temps. La cause? Il en existe probablement plus d'une. Mais il y a, en tout cas, à faire une part considérable à l'influence *politique* des Perses.

Les Juifs avaient salué l'apparition de Cyrus avec un enthousiasme extraordinaire. Ils l'accueillirent comme un vengeur et comme un libérateur. Depuis, leur attachement à la monarchie perse ne s'est jamais démenti.

La Bible met une insistance singulière à établir, pièces en mains, que Cyrus reconnaissait dans Jéhovah, qui l'avait désigné pour son oint, le dieu suprême créateur et maître du ciel et de la terre. C'est pour rendre hommage au petit dieu local de Jérusalem promu à une si haute dignité, que le fondateur de l'empire perse autorise, par édit, le peuple juif à relever son temple et lui refait du même coup un semblant de nationalité. Voilà qui est fort étrange, mais tellement catégorique qu'il est impossible de supposer ce récit imaginé à plaisir. Pour ma part, j'en tiens le fond pour parfaitement exact. Seulement je réclame en son entier la conclusion à laquelle il tend visiblement, conclusion que l'exégèse dite rationaliste a essayé arbitrairement d'atténuer, la trouvant invraisemblable : à savoir que le dieu d'Israël et le dieu de Cyrus ne font qu'un. Cela posé, il est permis de demander si c'est la montagne qui est allée au prophète, si c'est bien Cyrus qui a reconnu son dieu dans le dieu d'Israël, si ce ne serait pas par hasard Israël qui aurait reconnu le sien dans celui de Cyrus?

En adorant, sous le couvert du nom, dissimulé et devenu ineffable [1], du vieux Jéhovah d'Israël, le dieu de celui qui avait eu raison de Babylone, en se ralliant ainsi à la religion d'État, Israël, ou plutôt une certaine portion d'Israël (Benjamin et Juda) gagnait de la façon la plus sûre les bonnes grâces du vainqueur et s'ouvrait le chemin de la patrie.

Nous nous trouvons ainsi, sans l'avoir cherché, entièrement d'accord

1. Le tétragramme sacré IHWH ne se prononce plus à partir de l'exil; on lui substitue dans la lecture le vocable *Adonaï*, « mon Seigneur. »

avec le principe fondamental de la tradition juive et chrétienne : la *révélation*. Seulement notre *révélation* est d'ordre humain au lieu d'être d'ordre divin, voilà tout. Elle explique tout aussi bien que l'autre la série des faits religieux considérables dont elle est la cause prochaine, et elle a de plus l'avantage, qui n'est pas à dédaigner, de s'expliquer elle-même.

Les Juifs ont rapporté de Babylone une écriture nouvelle, une langue nouvelle, l'écriture et la langue araméennes, c'est-à-dire l'écriture et la langue OFFICIELLES de l'administration perse[1]. Pourquoi pas un dogme nouveau, le dogme officiel de l'empire perse? Les esprits les plus sages ont admis que les Juifs avaient emprunté à la Perse certaines croyances accessoires relatives aux anges, aux démons, au paradis, à l'enfer. Pourquoi pas l'idée, sinon mûre, du moins éclose, d'un dieu unique et suprême, et surtout *souverain*, d'un autocrate céleste qui semble fait à l'image même du grand roi? Cela ne veut pas dire nécessairement que ces croyances, y compris la dernière, soient d'origine *iranienne*, mais il suffit pour l'historien que les *premiers* Achéménides les aient faites leurs, comme tant d'autres choses, au moment où ils recueillirent l'héritage politique des rois d'Assyrie et de Chaldée.

Nous savons justement, par leur propre aveu, qu'au retour de l'exil les Juifs ont mis leur vin vieux dans des outres neuves, qu'ils ont retranscrit dans ces caractères araméens, signe matériel des temps nouveaux, ce qu'ils possédaient de livres saints. En même temps que le texte subissait cette espèce de transvasement général, qui n'alla point sans quelques accidents, il était soumis à une épuration systématique, plus ou moins réussie, qui l'a amené à l'état où il nous est parvenu. Le monothéisme juif n'est plus dès lors que du polythéisme sémitique rectifié sous la pression d'une force extérieure, étrangère même peut-être au sémitisme, et pour des causes où le sentiment religieux peut fort bien n'être venu qu'en seconde ligne. Le dogme nouveau, poussé, comme toute idée qu'on emprunte à d'autres, jusqu'à ses conséquences extrêmes, a d'ailleurs eu du mal et a mis du temps à s'imposer à la masse du peuple attaché à ses vieilles croyances. La Bible elle-même nous montre clairement ces résistances, et contient, pour qui sait y regarder, tous les éléments nécessaires pour écrire une histoire de l'introduction, du développement et du triomphe définitif du monothéisme chez les Juifs.

Ch. CLERMONT-GANNEAU.

---

5. — **Quæstiones Archimedeæ.** Scripsit J. L. HEIBERG. Inest de arenæ numero libellus. Hauniæ, sumptibus Rudolphi Kleinii. 1879. in-8°, 205 p.

Dans cet ouvrage, M. Heiberg traite successivement de la vie d'Archimède, de ses écrits, de ses inventions en mécanique, de ce qui est relatif

---

1. Cf. dans la *Revue archéologique*, mon mémoire sur l'*Origine perse des monuments araméens d'Egypte*.

à l'arithmétique dans ce que nous avons conservé de lui et dans ce que lui attribue la tradition, de son dialecte, de la constitution de son texte; il propose des corrections à un certain nombre de passages, et ajoute le texte de l'*Arenarius* édité avec les variantes et des notes critiques, comme spécimen d'une nouvelle édition des œuvres d'Archimède.

C'est la critique du texte qui est la partie neuve et importante de ce travail. M. H. passe en revue les manuscrits dont on trouve les collations dans l'édition de Torelli (Oxonii, 1792, f°). Ces manuscrits sont au nombre de cinq, un manuscrit de Florence, un manuscrit de Venise et trois manuscrits de Paris. Le manuscrit de Florence, qui est le plus ancien (XIII[e] siècle), paraît être la source des autres qui sont du XV[e] ou du XVI[e] siècle, et il doit servir de base à la constitution du texte, après nouvelle collation; car les collations de Torelli sont fautives, et son édition a été imprimée après sa mort fort incorrectement; elle laisse d'ailleurs en elle-même beaucoup à désirer. Le manuscrit de Florence (et, par conséquent, les autres) ne contient pas le traité de l'équilibre des corps flottants (περὶ ὀχουμένων), qui ne nous a été conservé que par une traduction latine d'une littéralité barbare et par cela même précieuse. Tartaglia a publié, en 1543, le premier livre de ce traité (De insidentibus aquae) avec la traduction latine d'autres ouvrages d'Archimède (De planorum æquilibris, De quadratura parabolae, De circuli dimensione). Le second livre a été publié après sa mort, en 1565, et, la même année, les deux livres ont été réédités par Commandin d'après une autre copie plus complète [1] de la même traduction. Tartaglia ne s'explique que très vaguement sur les ressources qu'il a eues à sa disposition pour sa publication: «Cum sorte quadam... ad manus meas pervenissent fracti et qui vix legi poterant quidam libri manu græca scripti... Archimedis, omnem operam meam... adhibui ut nostram in linguam quæ partes eorum legi poterant converterentur.» Suivant M. H., de ce que Tartaglia a édité le traité *De insidentibus aquae* avec les autres, sans y ajouter aucune note qui l'en distingue, il faut conclure que Tartaglia l'avait trouvé aussi dans ces « libri manu græca scripti ». Le silence de Tartaglia ne semble pas une preuve suffisante. Remarquons d'ailleurs que Tartaglia ne dit pas expressément qu'il ait traduit lui-même les ouvrages qu'il publie, mais qu'il a *pris soin qu'ils fussent traduits*. Or, à considérer la manière dont le *Liber de insidentibus aquæ* est traduit, on a l'impression que ce travail a été fait par un homme qui savait le grec et non les mathématiques pour un mathématicien qui ne ne savait pas le grec [2]. Si Tartaglia avait traduit lui-même, il aurait sans doute traduit plus librement.

Pour éditer Archimède, il faut très bien savoir le grec et pouvoir

1. Elle contient la neuvième proposition du premier livre qui manque dans les publications de Tartaglia. Voir *Revue archéologique*, XIX, 285.

2. Un Vénitien avait demandé à Tartaglia de voir l'original grec (*Revue archéologique*, XIX, 285, n. 1), et Tartaglia élude évidemment dans sa réponse.

suivre des raisonnements subtils d'une longueur accablante. La dissertation que M. Heiberg a présentée sous le titre de *Quaestiones Archimedeae* à l'université de Copenhague, pour obtenir le grade de docteur, autorise à penser qu'il réunit tout ce qu'il faut pour donner l'édition d'Archimède, qui nous manque.

Ch. Th.

---

6. — **Voyage de Charles-Quint par la France.** Poème historique de René Macé, publié avec introduction, notes et variantes par Gaston Raynaud. De l'impr. des éditeurs Bennedame et fils à Épernay. Se trouve à Paris, chez Alphonse Picard. M.D.CCC.LXXIX. Petit in-8°, xxxvj et 93 pages.

En publiant pour la première fois ce poème historique de René Macé, M. Gaston Raynaud reconnaît que l'auteur qu'il présente au public est aujourd'hui complètement inconnu : « De tous les poètes du xvi^e siècle », dit-il, « René Macé, l'auteur du *Voyage de Charles-Quint en France*, est certainement aujourd'hui un des plus oubliés, bien qu'il ait eu son heure de gloire et de célébrité » ; il ne songe pas, du reste, à protester contre ce jugement de la postérité. Le mérite littéraire de René Macé est en effet absolument nul ; et, s'il n'y avait eu que ce point à considérer, personne sans doute n'aurait pensé à rien publier des œuvres, toutes inédites, de cet auteur. Mais, au point de vue historique, et spécialement pour l'histoire littéraire, il ne saurait être indifférent de connaître un écrivain qui a eu du succès dans son temps : or le succès de René Macé a été grand. Il a obtenu de ses contemporains des louanges qui passent toutes les bornes. Un d'eux est allé jusqu'à lui appliquer l'exclamation enthousiaste de Properce sur Virgile :

Nescio quid majus nascitur Iliade[1].

La publication de M. R. ne servit-elle qu'à faire voir une fois de plus à combien peu de frais on obtenait de pareils éloges au temps de François I^{er}, ce serait assez pour ne pas la juger inutile. De plus, l'éditeur a été bien inspiré en choisissant, pour donner un échantillon du talent de René Macé, sa relation du voyage de Charles-Quint, qui, seule des œuvres conservées de ce poète, présente un peu d'intérêt pour l'histoire de son temps.

Le poème est précédé d'une introduction, où l'éditeur donne quelques notions sommaires sur l'auteur, sur ses œuvres en général et sur la relation du voyage en particulier. On sait fort peu de chose sur la vie de René Macé ; on voit seulement qu'il fut moine bénédictin de la Trinité de Vendôme, ce qui lui valut le surnom de *Petit Moine* et l'appellation de *Vendômois*, puis prieur de Beaurain près de Solesme, et qu'en 1525

---

1. « Arrière ! arrière ! autheurs grecz et latins : de René Massé naist chose plus belle & grande que le Iliade. » Geoffroi Tory, *Champ fleury*, 1529, fol. IIII r°.

il succéda à Guillaume Crétin dans la charge de chroniqueur du roi. Il était né probablement, comme le fait remarquer M. R., en Anjou ; on ignore du reste la date de sa naissance, aussi bien que celle de sa mort ; il vivait encore au commencement de 1540, c'est tout ce qu'on peut dire. On a de lui, en latin, un poëme sur Angers et l'Anjou, intitulé *Andias*, et un recueil d'élégies, d'épigrammes et d'épitres ; en français, deux fragments d'une continuation de la *Chronique rimée* de Crétin, et le poème que M. R. vient de publier. La continuation de la chronique allait de l'avénement de Hugues Capet à la mort de Louis le Jeune, mais les fragments conservés ne comprennent que les règnes de Hugues Capet et de Robert, d'une part, et celui de Louis le Jeune de l'autre ; la perte du reste ne sera probablement bien vivement regrettée de personne.

M. R. a changé le titre du poème qu'il publie. C'est un tort ; le titre d'un ouvrage est une partie de cet ouvrage même, et on n'a pas plus le droit d'y toucher qu'au corps du texte. Dans les manuscrits qui ont servi à cette édition, le poème est intitulé *Le bon prince :* « l'auteur, dit M. R., veut faire sans doute par ces mots une flatterie non pas à Charles-Quint, comme le dit Rouart dans la notice qu'il a consacrée au ms. d'Aix, mais bien à François I[er], que Macé, à plusieurs reprises dans son poëme, appelle le *Bon Roy*. » Pourtant, l'opinion de Rouart est plus vraisemblable. Il était naturel de désigner Charles Quint, bien plutôt que François I[er], dans le titre d'un récit du voyage de Charles ; en outre, dans le poème, Macé vante en plusieurs endroits la bonté de Charles (vers 185, 656, 678, etc.) et deux fois de suite il l'appelle *bon prince* (v. 162, 164). C'est donc bien lui qu'il désigne par ces mots dans le titre.

J'ai dit que le poème est sans mérite littéraire : M. R., cherchant ce qui pourrait être dit à la louange de son auteur, n'a pu relever en tout que deux passages où il a trouvé un peu de vie et de vérité (v. 653-680, et 332-422) ; je ne sais trop si l'éloge est mérité pour le second de ces morceaux, qui m'a paru extrêmement obscur, mais il est vrai qu'il y a quelque agrément dans le premier, où Macé peint un gros marchand qui s'essouffle à courir après l'empereur pour le haranguer au nom de sa corporation :

> Ung espicier, de noir tout veloutté,
> Suyvoit a pied l'Empereur, de cousté,
> Suant, soufflant : « Je vous plains », luy va dire
> Ce bon Auguste... »
> — « Sire, l'on n'a ung tel honneur sans peine » ;
> Et, ce disant, se mettoit hors d'haleine.
> ... Ainsi disoit, mesland de l'alemand,
> Du portugaiz, genevois [1] et flammand ;
> Ce que sembloit l'Empereur tresbien prendre...

Il y a aussi une velléité d'effet de style, plus ou moins heureuse, quand le poëte représente des chevaux

1. *Sic ;* ce mot semble pris ici pour *génois*.

Reniflant feu, sur le pavé clacquant
Du fer clicquant menuz saultz quant et quant

(v. 201-202). Le reste est pénible, plat et nul. Voici, par exemple, le début du premier chant, par lequel on pourra juger de l'œuvre entière :

L'Empereur vint jusqu'a Fontaine Bleau,
Noble chastel tant ou plus fort que beau,
Tresbeau pourtant, mais sa meilleure grace
C'est qu'en Europe il n'y a telle chasse.
Pour ce le Roy, ou qu'il soit, n'est chés soy,
Dit il, que la : il le nomme *Chés moy*.

Tout est de ce style, depuis le vers 1 jusqu'au vers 1700 et dernier.

Le *Bon Prince* a été écrit en 1540, quelques mois au plus après le voyage de l'empereur. Il pourrait donc avoir une certaine valeur comme document historique. Malheureusement, les renseignements qu'il fournit sont bien maigres; ce sont de purs détails matériels sur « l'ordre et la marche » du cortège impérial, comme en donnerait un programme officiel. « L'*Entrée à Paris* forme réellement le morceau de résistance du poème : Macé glisse rapidement sur le reste, sur le passage à Bayonne, à Poitiers et à Orléans... ; son but principal est de raconter les fêtes données à Paris. Aussi, à partir de Fontainebleau, il ne nous fait grâce d'aucun détail : les arcs de triomphe avec leurs devises, les tapisseries, le cortège des Princes du sang et du Légat, le défilé du Parlement, de l'Université, les costumes des « mignars de Paris », il nous décrit tout avec plaisir et se complaît dans ses énumérations. Chemin faisant, le poète nous promène dans le vieux Paris, et nous lui savons gré de citer en passant le nom de l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs, du Palais des Tournelles, de l'apport Baudoyer ou porte Baudet, des rues de la Coutellerie et de la Vannerie, de la Planche Mibray, du Palais de Justice et finalement du Louvre » (introduction, p. xvj-xvij). Mais ce qui intéressera le plus les historiens dans ce volume, ce n'est pas le poème, c'est un appendice à l'introduction (p. xxiv-xxxvj) où M. R. a donné une bibliographie, établie avec soin, des pièces contemporaines relatives au voyage de l'empereur [1] par la France. Cette bibliographie comprend, soit les relations générales du voyage de Charles, soit les relations particulières de son entrée dans telle ou telle ville, soit enfin les morceaux de poésie ou d'éloquence composés à l'occasion de son passage. On y trouve mentionnés, outre les textes imprimés, quelques documents manuscrits encore inédits. C'est un appendice utile, dont il faut savoir gré à celui qui a pris la peine de le rédiger.

L'édition est faite suivant toutes les règles. Les variantes des manuscrits sont notées. La ponctuation a été mise en général très correctement,

---

1. « L'empereur d'Allemagne », dit l'éditeur, p. xxiv; c'est évidemment un lapsus : M. Raynaud n'ignore pas que cette expression est impropre et que le titre de Charles Quint, aussi bien que de ses prédécesseurs et ses successeurs était celui d'empereur *des Romains*.

ce qui était aussi difficile pour l'éditeur qu'utile pour le lecteur, étant données les phrases péniblement construites, embrouillées et obscures de Macé[1]. Des notes de l'auteur, qui se trouvent en marge dans un des manuscrits, ont été reproduites, mais non intégralement (l'auteur ne dit pas pourquoi il n'a pas reproduit tout). Ces notes, le plus souvent des rapprochements d'expressions avec des passages des classiques grecs et latins que le poète français a prétendu imiter, fournissent quelque lumière sur la manière de travailler de Macé. D'autres notes, ajoutées par l'éditeur, donnent des éclaircissements sur divers personnages historiques désignés dans le poème par des appellations plus ou moins écourtées ou estropiées. Enfin le volume se termine par un petit glossaire des « mots et formes archaïques » et un « index des noms de personnes et de lieux ».

Somme toute, le volume de M. Raynaud est une édition, bien faite, d'une œuvre de fort peu de valeur en elle-même, mais curieuse à connaître, surtout au point de vue de l'histoire littéraire de la France au temps de François Ier.

Julien HAVET.

---

7. — **L'Italie au XVIe siècle.** Études littéraires, morales et politiques par A. DE TRÉVERRET, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Bordeaux. — Première série : Machiavel, Castiglione, Sannazar. Paris, Hachette, in-12, 1877, x, 426 p. — Deuxième série : L'Arioste, Guichardin. Hachette, in-12, 1879, VIII, 379. — Prix : 3 fr. 50 le volume.

« Tout le monde, dit M. de Tréverret dans la préface de son premier volume, sait qu'au XVIe siècle les Italiens ont cultivé avec grand éclat la poésie, l'histoire et la politique ; mais combien de personnes lisent leurs chefs-d'œuvre? Combien contractent avec eux une vraie familiarité? » M. de T. s'est proposé de combattre cette indifférence, et « non content d'indiquer au lecteur les plus beaux passages » de ces chefs-d'œuvre méconnus, il a voulu lui « fournir des moyens et des raisons de s'intéresser à ce qui les précède et à ce qui les suit ». En un mot, si je l'ai bien compris, M. de T. a voulu faire connaître et vulgariser en France quelques-uns des représentants, encore trop ignorés chez nous, de la Renaissance en Italie. L'entreprise est louable sans doute, mais, pour l'apprécier avec équité, il faut se placer et rester au point de vue de l'auteur et bien se garder de lui demander plus qu'il n'a eu l'intention de nous donner.

Ce n'est pas, en effet, comme le titre pourrait le faire croire au premier abord, un tableau de la littérature italienne au XVIe siècle que nous trouvons ici, mais une suite d'études « littéraires, morales et politiques » sans lien bien établi entre elles sur quelques grands noms de cette épo-

---

1. La virgule à la fin du v. 590 devrait être supprimée. Trois vers faux (55, 156, 334) auraient dû être corrigés ou au moins signalés.

que. C'est une œuvre de vulgarisation, non de science et d'érudition. Plusieurs des écrivains dont nous parle M. de T. ont été, dans ces derniers temps, l'objet de travaux considérables, mais il ne paraît guère s'en préoccuper, et il a presque indifféremment mis à profit ou ignoré ces travaux de ses devanciers. Il cite, par exemple, l'ouvrage de M. Nourrisson sur Machiavel, mais il ne fait pas même allusion à la savante étude de Macaulay sur le même sujet et ne semble pas avoir connu davantage les pages si pleines d'aperçus neufs et originaux que M. de Sanctis a, dans son histoire de la littérature italienne, consacrées à son illustre compatriote. Je ne lui reproche pas d'avoir ignoré l'ouvrage de Villari qui a paru presque en même temps que son premier volume; mais, quand on compare son étude à celle du savant italien, on voit tout ce qui manque à la sienne et l'on sent trop combien il a peu fait pour rajeunir et compléter un sujet pourtant si attrayant. Que dire aussi, quand, après le livre de M. Pio Rajna sur *Le fonti dell' Orlando furioso*, on voit l'auteur de l'*Italie au* XVI[e] *siècle*, négligeant tout ce côté si curieux de son sujet, ne signaler pour les origines de l'épopée de l'Arioste qu'une « nuée de poëmes français et le poëme le plus célèbre de tous, la Chanson de Roland, composée par Thurold (!) au commencement du XI[e] siècle ».

A ce manque de recherches originales, qui rend les études de M. de T. moins complètes, moins savantes surtout, quoique souvent aussi longues que celles de ses devanciers [1], s'ajoute un autre défaut non moins grave. Il n'a pas tenté sérieusement de rattacher les uns aux autres les articles qu'il nous a donnés; il a trop peu essayé de nous faire connaître le milieu dans lequel ont vécu les grands hommes dont il nous parle. S'il l'eût entrepris, M. de T. aurait naturellement été amené à ranger dans un ordre plus logique les biographies qu'il a voulu refaire; il n'aurait point, par exemple, terminé son premier volume par une étude sur Sannazar, qui continue bien plus le XV[e] siècle qu'il n'inaugure le XVI[e], et, dans le second, on ne le verrait point opposer Guichardin à l'Arioste dont il eût bien mieux valu, comme on le fait d'ordinaire, rapprocher Machiavel. Cela enfin l'eût amené à nous donner, au lieu de ces biographies isolées, un tableau de la civilisation italienne pendant la première moitié du XVI[e] siècle, une œuvre vivante, où l'intérêt historique serait venu se joindre à l'intérêt littéraire.

Mais ce qu'il faut peut-être encore blâmer plus sévèrement dans l'ouvrage de M. de T., ce sont ces allusions continuelles à l'histoire du temps présent, ces réflexions et ces dissertations morales interminables, bien plus faites pour détourner l'attention du sujet que pour l'y ramener, ces rapprochements lointains et trop souvent forcés, entre l'histoire de

---

1. Ainsi la thèse de M. E. Benoît sur Guichardin fait bien mieux connaître le célèbre historien que l'étude presque aussi longue de M. de Tréverret, postérieure pourtant de quinze ans à la première.

la Péninsule et celle de notre pays, dont le plus grand tort est de nous faire perdre de vue l'Italie et sa civilisation, sans rien nous apprendre de nouveau sur notre époque. C'est ainsi qu'à propos de Machiavel ou de Guichardin, l'auteur nous parle de M. de Morny et de Napoléon III, de la guerre carliste et du coup d'Etat, du suffrage universel et du plébiscite, des mérites relatifs de la république et de la monarchie, de l'aveuglement des partis, d'Eugénie de Guérin et du phylloxera. Me sera-t-il permis de le dire? Les défauts que je signale dans l'ouvrage de M. de T. me paraissent la conséquence fatale de l'origine du livre; dans les études qui le composent, en effet, il est facile de reconnaître des leçons faites devant un public de gens du monde et d'amateurs; il fallait soutenir leur attention; de là ces rapprochements avec des événements contemporains, rapprochements destinés, dans la pensée de l'auteur, à rendre plus accessible à un auditoire distrait l'histoire du XVIe siècle [1]. M. de T. a-t-il atteint son but? Aurait-il dû, avant de publier ces leçons, les soumettre à une révision et à une refonte plus sévère? Ce sont des questions que je n'examine pas; je me bornerai à exprimer le vœu que la modification de l'auditoire de nos professeurs de Faculté vienne enfin les forcer, — ou leur permettre, — d'employer des méthodes plus rigoureuses et des procédés plus scientifiques.

On comprend, d'après ce qui précède, que je ne croie pas devoir insister en particulier sur chacune des études que comprennent les deux volumes de M. de Tréverret; elles ont un caractère trop *mondain*, trop peu sévère, pour qu'il y ait un intérêt réel à le faire. L'auteur s'est surtout attaché à donner de longues analyses des principaux ouvrages dont il parle, et ces analyses, je m'empresse de l'ajouter, en présentent une idée suffisante et méritent, dès lors, d'être lues. Par là son livre, auquel on peut reprocher le manque d'aperçus généraux, sera utile aux personnes qui ne connaissent pas les grands littérateurs du XVIe siècle, et l'auteur pourra ainsi atteindre le but qu'il se propose dans la préface de son second volume, à savoir de « faire goûter » parmi nous ces écrivains et peut-être même d'engager à les « étudier » dans le texte italien. S'il y parvient, il n'aura pas fait œuvre superflue, et nous lui pardonnerons de n'avoir pas tracé le tableau de la civilisation italienne à l'époque de la Renaissance, s'il contribue du moins à réveiller et à répandre en France le goût d'une littérature que nos pères du XVIe et du XVIIe siècle connurent si bien.

o/o.

---

8. — **Histoire du village de Wolppy**, par Nérée QUÉPAT. Paris, Dumoulin. 1878, in-8°, 358 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume de M. Nérée Quépat (ou René PAQUET), dont nous avons annoncé récemment une jolie collection de *Chants populaires* (cp. *Chro-*

---

1. Voir la *Revue critique* (1879, n° 39, p. 239), à propos d'un ouvrage de M. Brédif, conçu d'après les mêmes errements.

nique, 1879, n° 6, p. 115), mérite d'être recommandé à tous les amis du pays messin. M. Paquet y raconte, « en les groupant le mieux possible et en les exposant presque sans commentaires », tous les faits relatifs à Woippy. Ce village [1], brûlé en 1324 par Jean de Luxembourg et ses alliés, occupé en 1444 par les troupes de Charles VII et de René d'Anjou, a cruellement souffert dans les deux investissements de 1552 et de 1870. On trouvera dans le livre de M. Paquet de curieux détails sur certaines coutumes du pays messin, par exemple, sur la procession où le maire de Woippy portait dans les rues l'effigie du monstre vaincu par saint Clément, le *Graouli*, et marchait entouré de cinq habitants du village qui tenaient des bannières rouges (p. 137-138). On lira aussi avec intérêt l'article consacré aux *Trescens* que le chapitre de la cathédrale possédait à Woippy (p. 95-100), et le récit des cinq procès de sorcellerie instruits dans le village devant un tribunal spécial établi par le chapitre et composé du maire de justice et des échevins (p. 103-131). Cette solide et consciencieuse monographie est accompagnée de nombreuses pièces justificatives.

A. C.

---

9. — **Ursprung und Beginn der Revolutionskriege 1791 und 1792** von L. von Ranke. Leipzig, Duncker und Humblot. 1879, in-8° 302 p. 2° édition.

Je n'ai, à propos de cette seconde édition, rien d'essentiel à ajouter à ce que j'avais dit ici de la première [2], et je me borne à en signaler la publication. En fait d'additions intéressantes, je ne vois que l'appendice 2 : *sur les mémoires d'un homme d'état*. Cette note est la reproduction d'un article publié par M. de Ranke en 1833 ; il relève avec raison qu'il a été le premier à définir le vrai caractère de cette compilation dans laquelle les historiens français ont puisé avec aussi peu de discrétion que de critique.

A. S.

---

10. — **Die Politik der Hohenzollern bei den deutschen Kaiserwahlen**, von Emil Walter. Berlin, Liebel, 1879. in-12, x et 271 p. — Prix : 4 m. (5 fr.).

Ce précis de la politique des Hohenzollern dans les élections impériales est une œuvre de vulgarisation et de propagande. Il s'agit d'établir la suite du grand dessein qui a conduit les Hohenzollern du siège élec-

1. Selon M. Paquet, ce nom que les habitants prononcent encore *Ouépy*, signifie « guêpier ».

2. *Revue critique*, 19 février 1876.

toral au trône impérial, et de démontrer que le tout s'est accompli pour le plus grand profit et la plus grande gloire de l'Allemagne. On ne trouvera guère dans ce livre des erreurs, que des rapprochements arbitraires et des anachronismes dans l'interprétation des faits.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. le comte DE MONTALIVET, mort le 3 janvier, a publié en 1846 le *Roi Louis-Philippe et sa liste civile*. Il laisse de très importants *Mémoires* sur la monarchie de Juillet.

— Dans la séance du mercredi 24 décembre, la commission des missions et voyages scientifiques a recommandé au Ministre de l'Instruction publique, entre autres demandes de missions, celles : de M. CASTAN, archiviste de Besançon, pour étudier en Italie certains monuments romains et les comparer à des monuments gallo-romains analogues ; — de M. Hartwig DERENBOURG, pour travailler à un catalogue des mss. arabes de l'Espagne ; — de M. A. MOREL-FATIO, pour faire des recherches historiques et littéraires dans les collections espagnoles de manuscrits ; — de M. CONSTANS, professeur au lycée de Nîmes, pour étudier les mss. du roman de *Thèbes* conservés en Angleterre.

— M. Louis PARIS, bibliothécaire d'Epernay, a publié le second (et dernier) volume de son *Histoire de l'abbaye d'Avenay*, couronnée par l'Académie de Reims. (Paris, Picard.)

— On connaît les nombreux et remarquables travaux de M. Henri TOLLIN, pasteur de l'église française réformée de Magdebourg, sur Michel Servet ; la librairie Sandoz et Fischbacher vient de publier la traduction française d'une de ces études. *(Michel Servet, portrait-caractère par M. Tollin, traduit de l'allemand par Mme Picheral-Dardier, avec une bibliographie des ouvrages de et sur Servet, par M. Ch. Dardier.* In-8°, 70 p.) — La même librairie publie en même temps une traduction du livre de Luther, *an den christlichen Adel deutscher Nation ;* cette traduction est due à M. F. KUHN qui avait déjà traduit l'an dernier le *livre de la liberté chrétienne* de Luther. *(A la noblesse chrétienne de la nation allemande touchant la réformation de la chrétienté* par le Dr Martin Luther avec une notice historique par Félix Kuhn. Paris, Sandoz et Fischbacher. In-8°, 164 p. Tiré à 300 exemplaires sur papier de Hollande.)

— Les deux premiers tomes des *Mémoires* de Metternich viennent de paraître, vingt ans après la mort du chancelier (Paris, Plon). Ces mémoires sont divisés en quatre parties : 1° 1773-1815, depuis la naissance de Metternich jusqu'au congrès de Vienne (c'est la période qu'embrassent les deux volumes parus) ; 2° 1816-1848 ; 3° 1848-1859 ; la quatrième partie se compose de documents divers qui ne se prêtent pas à une division par ordre chronologique. La deuxième, la troisième et la quatrième partie des *Mémoires* seront bientôt publiées et se suivront de près. L'ouvrage paraît, comme on le sait, en allemand, en anglais et en français. Nous reviendrons prochainement sur cette publication si importante.

— M. Louis COURAJOD avait publié en novembre 1877, dans la *Gazette des Beaux-*

Arts, un art. sur la statue de Francesco Sforza modelée par Léonard de Vinci. Il soutenait dans cet art. qu'un dessin, que l'on conserve au Cabinet des estampes de Munich et qui représente un cavalier chauve, armé de toutes pièces, tenant à la main un bâton de commandement et fièrement campé sur un cheval qui se cabre, était l'image du fameux colosse de Milan tel que le sculpteur l'avait composé et tel qu'il se trouvait à la veille de l'exécution. Ce dessin serait, selon M. C., l'œuvre d'un compatriote de Léonard ou d'un élève de son école. M. Courajod vient de traiter la question une fois encore dans un opuscule intitulé : *Léonard de Vinci et la statue de Francesco Sforza* (Champion, 51 p.). Il y réfute les objections de quelques critiques étrangers, rappelle les esquisses de Windsor qui marquent les phases par où passa l'idée de Léonard de placer son héros, dans l'ardeur du combat, sur un cheval cabré, démontre que le dessin de Munich représente le cheval animé, *vehementer incitatus et anhelans*, dont parle Paul Jove, et cite un passage de Luca Paciolo qui compare la statue de Fr. Sforza aux colosses du Monte Cavallo. Un post-scriptum est consacré à Pollajuolo, à qui M. Morelli attribue le dessin de Munich.

ALLEMAGNE. — M. George Ebers a publié un nouveau roman archéologique; la scène est dans l'Egypte ancienne et le livre a pour titre « *les Sœurs* » (à Stuttgart, chez Hallberger).

— La première partie du VII^e volume du *Handbuch der rœmischen Alterthümer* de Marquardt et Mommsen a paru chez Hirzel (Leipzig, 15 fr.); ce volume est consacré à la vie privée des Romains *(Privatleben der Rœmer)* et a pour auteur, M. Marquardt; la seconde partie de ce volume, qui doit paraître cette année, terminera l'ouvrage.

— Nous apprenons que le II^e volume de la *Deutsche Alterthumskunde* de M. Müllenhoff est sous presse; que M. Behaghel prépare une édition de l'*Enéide* et du *Servatius* de Henri de Veldeke; M. Franck, une édition de l'*Alexandre* de Maerlant; M. E. Henrici, une édition de Notker; M. Jeitteles, un recueil des chants populaires de la Styrie; M. Kinzel, une édition de l'*Alexandre* de Lamprecht; M. E. Martin, un dictionnaire des noms propres en moyen-haut allemand; M. F. Pfaff, une édition du roman en prose de *Tristant et Isolt;* M. Seemüller, une édition, accompagnée d'une étude critique, des poésies authentiques du Stricker; M. Wendeler, la correspondance du baron de Meusebach et des frères Grimm.

— Sous le titre de *Bibliotheca Normannica, Denkmæler normannischer Literatur und Sprache*, M. H. Suchier, professeur à Halle, publie une collection qui doit contenir des ouvrages composés au moyen-âge en normand et en anglo-normand. Deux fascicules ont paru (Halle, Niemeyer); le premier renferme un sermon rimé fort curieux, déjà mais imparfaitement imprimé, et publié cette fois excellemment par M. Suchier (*Reimpredigt*, LVI et 111 p.); le second contient diverses versions d'un conte dévot, *l'Enfant Juif*, accompagné de recherches très étendues et très solides de M. E. Wolter. (*Der Judenknabe, 5 griechische, 14 lateinische und 8 franzœsische Texte*. 138 p.)

— M. Mobius, professeur à l'Université de Kiel, fera paraître, vers Pâques, une suite de son *Catalogus librorum islandicorum et norvegicorum* publié à Leipzig en 1852; ce volume supplémentaire comprendra les titres de tous les ouvrages relatifs à la littérature et à la langue classiques de l'Irlande, qui auront paru dans différentes contrées depuis 1852 jusqu'à ce jour.

— Il s'est formé en Allemagne une société de Molière qui s'efforce d'inspirer aux Allemands l'admiration de notre grand comique ; à la tête de cette société est un médecin de 71 ans, collaborateur du *Moliériste*, M. H. Schweitzer ; assisté de trois

collaborateurs, MM. HUMBERT, LAUN et FRISTCHE, M. SCHWEITZER a le dessein de publier, chaque année, trois fascicules qui renfermeront des études sur Molière et le compte-rendu des travaux publiés en France sur le poète; « Molière, dit M. Schweitzer, est aussi grand pour nous que pour les Français, et nous devons ici nous rencontrer dans l'idée, digne de deux si grands peuples, qu'il y a une lutte plus haute encore que la lutte pour la patrie, la lutte pour la vérité ». Le premier fascicule de la publication annoncée par la société allemande de Molière, a paru récemment sous ce titre « *Moliere-Museum, Sammelwerk zur Fœrderung des Studiums des Dichters.* » (Leipzig, Thomas, 106 p.)

— L'*Histoire de la littérature scandinave* que publie en allemand un Danois, M. Frédéric Winkel HORN (Leipzig, Schlicke), comprendra trois parties : I. *Littérature noroise et islandaise*, II. *Danemark et Norvège* (moyen âge; la Réforme; l'âge savant; Holberg et son temps; époque de l' « Aufklærung »; les temps modernes, la littérature de la Norvège après 1800). III. *Suède* (moyen âge; la Réforme; le siècle de Stjernhelm; le siècle de Dalin; l'époque de Gustave; le XIXe siècle, y compris la Finlande).

— Il va paraître une « Bibliothèque nationale russe » (*Russische Nationalbibliothek*) qui renfermera des traductions allemandes des meilleures œuvres russes; cette *Bibliothèque* est destinée surtout à ceux qui commencent l'étude de la langue russe (Leipzig, Russisches literarisches Bureau, Dr. O. Schneider).

— L'histoire de « la littérature bohémienne », de TIEFTRUNK, sera prochainement traduite en allemand.

— L'éditeur des *Romanische Studien*, M. Ed. BŒHMER, a résigné ses fonctions de professeur à l'Université de Strasbourg.

ETATS-UNIS. — MM. Morrison, de Washington, vont publier une *History of the United States under the Constitution*, de M. James SCHOULER; et MM Griggs, de Chicago, l'édition depuis longtemps annoncée de la *Jeune Edda* ou Edda de Snorre, avec une introduction, des notes, un glossaire et un index par le prof. Rasmus B. ANDERSEN. Signalons en même temps l'ouvrage de M. Hargrave JENNINGS sur les Rose-Croix (*The Rosicrucians, their rites and mysteries.* New-York, Bouton).

ITALIE. — Dans peu de temps paraîtra une deuxième édition de l'ouvrage de M. A. SYMONDS, *The age of the Despots*, qui forme le premier volume de son travail « *The Renaissance in Italy* »; l'ouvrage renfermera un nouveau chapitre sur le développement des communes italiennes et sur leur transformation en « tyrannies », ainsi que des considérations sur les causes qui, durant tant de siècles, empêchèrent l'unité de l'Italie.

— L'éditeur Ferd. Ongania, de Venise, publie une œuvre inédite, dont voici le titre : *De Passagiis in Terram Sanctam, excerpta ex « chronologia magna » codicis latini* CCCCXIX *Bibliothecæ ad d. Marci Venetiarum, auspice Societate illustrandis Orientis latini monumentis edidit* G. M. T. ONOLDINUS (grand format in-folio). Cette édition comprend 160 exemplaires numérotés, dont 60 seulement seront mis en vente (prix : 50 fr.; à Paris, chez Ernest Leroux).

— Madame Mohl a remis à M. Angelo de GUBERNATIS cinquante-quatre lettres écrites entre 1807 et 1830 et formant la correspondance de Manzoni et de Fauriel; ces lettres paraîtront prochainement dans la *Nuova Antologia.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 janvier 1880.

L'académie procède au renouvellement annuel du bureau. M. Le Blant, vice-président sortant, est élu président. M. Pavet de Courteille est élu vice-président. Sur la proposition de M. Le Blant, des remerciements sont votés à M. de Rozière, président sortant.

M. Joachim Menant présente un moulage du cylindre babylonien du Musée britannique dont il a entretenu l'académie à la séance du 31 octobre 1879; on se rappelle que feu George Smith avait prétendu voir dans le dessin de ce cylindre, qui représente deux personnages assis sous un arbre, la scène biblique d'Adam et Ève dans le Paradis terrestre, avec l'arbre du bien et du mal; M. Menant a montré que ce rapprochement est sans fondement : les deux personnages sont deux hommes et non un homme et une femme. — M. Menant communique ensuite les moulages de quelques autres dessins de cylindres où l'on a prétendu encore, sans plus de fondement, trouver des représentations bibliques. Il en est un, par exemple, que l'on a donné pour une image de Noé dans l'arche : il représente une étendue d'eau avec deux hommes dans un bateau, l'un des deux ramant, et sur le rivage trois êtres fantastiques Il n'y a rien là qui rappelle le récit du déluge, tel qu'il se trouve, soit dans la Bible, soit dans les textes chaldéens. Le petit bateau, où deux hommes tiennent à peine, ne saurait être l'arche dont parlent ces deux récits, qui contenait à la fois tous les animaux de la création. Mais on trouve dans les textes qui forment ce qu'on a appelé la « Genèse chaldéenne » un autre récit que ce dessin pourrait rappeler. Il y a en tête de ces textes une sorte de préface qui les représente comme le résumé de l'enseignement donné par un sage appelé Hea-bani à un autre personnage nommé Isdubar; il est dit qu'Isdubar, pour aller trouver ce sage, s'embarqua dans le navire d'un habile marin nommé Urhamsi, et qu'il trouva Hea-bani dans un pays peuplé d'êtres fantastiques semblables à ceux que représente le cylindre en question. — Enfin M. Menant signale d'autres dessins que George Smith a publiés pour des représentations de la Tour de Babel : mais on n'y voit autre chose qu'un homme debout au haut d'un tertre, et au bas deux hommes qui ouvrent ou ferment une porte. Le rapprochement entre cette scène et le récit biblique est d'autant moins fondé que pour l'histoire de la Tour de Babel (à la différence de celle du Déluge) on n'a trouvé dans les textes chaldéens rien qui rappelle, même par voie d'allusion, la tradition hébraïque.

L'académie procède à l'élection des membres des commissions annuelles Tous les membres sortants de ces commissions sont réélus. Elles demeurent donc ainsi composées :

Commission des travaux littéraires : MM. Laboulaye, Egger, de Longpérier, Ad. Regnier, Maury, Renan, Delisle, Hauréau.

Commission des antiquités de la France : MM. de Saulcy, de Longpérier, L. Renier, Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, Gaston Paris.

Commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Egger, de Longpérier, L. Renier, Miller, Waddington, Girard, Heuzey, Perrot.

Commission chargée d'administrer les propriétés et fonds particuliers de l'académie : MM. Jourdain, Deloche.

Sont aussi membres de toutes ces commissions, MM. Le Blant, président de l'académie, Pavet de Courteille, vice-président, et Wallon, secrétaire perpétuel.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. de Rozière : H. d'Arbois de Jubainville, l'administration des intendants d'après les archives de l'Aube (Paris, 1880, in-8°; réimpr. de la préface de l'*Inventaire sommaire des archives départementales*, Aube); — *par M. Paulin Paris :* Alexandre Bertrand, les bijoux de Jouy-le-Comte (extr. de la *Revue archéologique;* mémoire lu à l'académie).

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Nœldeke, Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sassaniden, aus der arabischen Chronik des Tabari übersetzt und mit ausführlichen Erlæuterungen und Ergænzungen versehen. Leyden. Brill. — Pünjer, Geschichte der christlichen Religionsphilosophie seit der Reformation. Erster Band : bis auf Kant. Braunschweig. Schwetschke. — Schmerl, Quibus Atheniensium diebus festis fabulae commissae sint. Breslau, Schottlænder. — Schnee, Ein Beitrag zur Kritik der Aristophanesscholien. Berlin, Mayer u. Mueller. — Schreiber, Apollo Pythoktonos, ein Beitrag zur Religions-und Kunstgeschichte. Leipzig. Engelmann. — Walter, die Politik der Hohenzollern bei den deutschen Kaiserwahlen, im Zusammenhange dargestellt. Berlin, Liebel. — Whitney, indische Grammatik umfassend die klassische Sprache und die ælteren Dialecte, aus dem englischen übersetzt. Leipzig, Breitkopf u. Hærtel.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 19 Janvier — 1880

Sommaire : 11. Pognon, L'inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire; Hommel, Deux inscriptions d'Asurbanibal. — 12. Frey, Études sur Eschyle. — 13. Gebhart, Les origines de la Renaissance en Italie. — 14. La Muze historique de Loret, p. p. Livet. Tome IV, première partie. — 15. Tamizey de Larroque, Trois lettres inédites de B. d'Echaus, évêque de Bayonne. — 16. Charavay, Baudelaire et Alfred de Vigny, candidats à l'Académie française. — 17. Laas, La composition allemande dans les classes supérieures des gymnases. — Chronique (France, Allemagne, Angleterre, Espagne, Italie). — Académie des Inscriptions.

11. — **L'inscription de Bavian,** texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices et un glossaire, par H. Pognon, élève de l'école pratique des Hautes-Études, élève breveté de l'école des LL. OO. vivantes, attaché au ministère des affaires étrangères. Première partie. Paris, F. Vieweg, 1879, in-8°, 100 p. (xxxix° fasc. de la Bibliothèque de l'école des Hautes-Études).

— **Zwei Jagdinschriften Asurbanibal's** nebst einem Excurs über die Zischlaute im Assyrischen wie im Semitischen überhaupt von Fritz Hommel. Mit einer photolithographischen Abbildung. Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung. 1879, in-8°, 63 p.

Je signale avec la plus vive satisfaction ces deux travaux qui font bien augurer de l'avenir des études assyriologiques. Au début de ces études, alors qu'il fallait courir au plus pressé : découvrir les textes, les publier, fixer la valeur des signes multiples du syllabaire, reconnaître le caractère de la langue et en trouver les lois, les savants courageux auxquels nous devons la solution de tant de difficultés et de problèmes n'avaient guère le loisir de s'arrêter à toutes les minuties dont se compose une science établie de longue date. Aussi les premières traductions de l'assyrien ne donnent-elles que le canevas des inscriptions : dans le détail, elles fourmillent d'inexactitudes et d'erreurs qui ne seront désormais évitées que par l'application d'une méthode moins passionnée et plus sévère. Les textes devront être dépouillés, et c'est de la comparaison des passages que se dégagera le sens précis des mots. En Allemagne, Frédéric Delitzsch a inauguré cette méthode qui, déjà, produit les meilleurs résultats. Je suis heureux de constater qu'en France, notre école d'assyriologie entre à son tour dans une voie nouvelle. Le jour est proche où la philologie assyrienne prendra définitivement place à côté de ses aînées.

M. Pognon, dans le travail que nous annonçons, et qui lui a valu le diplôme d'élève de l'école des hautes études, reprend une inscription de Sennachérib dite inscription de Bavian et nous en donne une traduction

avec un commentaire très développé. La seconde partie sera consacrée aux noms de lieu, à l'étude de diverses formes grammaticales, et contiendra finalement un glossaire assyrien et un index des idéogrammes.

Bien que fort mutilée, l'inscription de Bavian est une des plus curieuses que nous ait laissées Sennachérib. Le roi y décrit d'abord certains travaux publics exécutés par lui à Ninive : construction de murailles, percement et inauguration de canaux, etc., après quoi il rappelle ses dernières campagnes contre Babylone, campagnes qui se terminèrent par la complète destruction de l'ennemie séculaire de l'Assyrie.

La traduction de M. P. est aussi bonne que le permettait l'état du document. Aucune part n'est laissée à l'hypothèse pure; tous les mots sont discutés au double point de vue de la grammaire et de la lexicographie, et le sens en est déterminé par des exemples bien choisis qui montrent que M. P. n'a négligé aucun des textes publiés jusqu'à ce jour. Les assyriologues feront leur profit de plus d'une bonne remarque. Quant aux débutants, nous ne pouvons trop les engager à étudier de près cette œuvre consciencieuse où l'on regrette seulement l'absence d'une transcription en lettres romaines et le petit nombre des renvois aux écrits des assyriologues étrangers.

Citons, parmi les passages les plus intéressants de cette thèse, l'indication des singuliers *Anunnaku* et *Igigu*, p. 26; la discussion relative à la 3ᵉ pers. du masc. des aoristes vocalisés en *u*, au préfixe, p. 34 (cf. Hommel, *Zwei Jagdinschr.*, p. 6); la lecture *til* du mot qu'on lisait *tul*, p. 37; une excellente correction à Tuklatpalesar Iᵉʳ, I, 42-43, p. 46; la discussion sur le suffixe *ma*, p. 72 ; l'indication du véritable sens du verbe *maqâtu* ou *naqâtu* « aller », p. 80, note (à la première ligne, lisez *imqut* pour *imbit)*, etc., etc.

Sur certains points je ne suis pas d'accord avec l'auteur. P. 31, *zâninka* signifie « ton restaurateur », c'est-à-dire celui qui restaure tes temples. L'idéogramme U est celui de *zanânu* « construire ». — P. 32, *annu* a été jusqu'ici rendu par « grâce, faveur » ; le vrai sens en est « ordre, commandement »; cf. Lenormant, *Ch. de T.*, 3ᵉ fasc., p. 254, l. 34 : *(ina) annika kîni sa* [1] *lâ napalqûti* « par ton ordre positif qu'on ne peut enfreindre. » — P. 35, *isutû* signifie bien « envoyer » dans le passage cité; mais on observera que dans l'expression *isutû apsâni*, le verbe *emidu* « exécuter » remplace souvent le verbe *sâtu*. Le sens d'*apsâni* est douteux : ce mot désigne en général un acte d'hommage, de vassalité. Dans les tablettes de la création (AL, p. 80, l. 14) on lit : *apsâna endû* (= *emidû*) *usaççik eli ilâni nâkirisu* « l'acte de vassalité qu'ils (les dieux alliés) exécutaient, il l'a transféré aux dieux ses ennemis ». — P. 36, *marab*, de la racine *rabû*, veut dire « beaucoup ». — P. 37, *aribis* signifie « comme des corbeaux » ; cf. Delitzsch, *Ass.*

1. Faute de mieux, je transcris la chuintante par *s*, la sifflante par *ç*.

Th., p. 102-103. — P. 38, *azlis* est « comme un agneau »; voy. Hommel, *Säugethiere*, p. 438. *Urruhis* signifie « promptement » (AL, p. 31, n° 207) et vient d'une racine *arâhu* « être prêt », à l'afel ou au pael *urih* (*Ass.*, éd. Smith, p. 175). La désinence adverbiale *is* est certainement un reste du pronom affixe *su*, comme l'a supposé M. Oppert. Elle est représentée par l'idéogramme BI = *su*. — P. 41, l'idéogramme U se lit *amat* « coudée » (voy. grande inscr. de Nabuk., col. VIII, l. 45.) — P. 45, *namuta* est l'abstrait du verbe *namu* « s'écrouler, être ruiné », dont on connaît bien les formes *imu* (kâl) et *innamu* (nifal). *Namuta sulukâ*, comme *arbuta sulukâ*, veut dire « qui est fait aller à la destruction = détruit, dévasté ». — P. 53, au lieu des caractères fautifs *tarsun*, je propose de lire *naq*, et je restitue *lâ unaqqilû niqlaçça* « n'avaient pas exécuté son œuvre ». — P. 57, il faut restituer dans la lacune *sattisam* « annuellement ». Le mot *miris*, de *erisu* « cultiver, planter », arabe *gharaça*, signifie « champs cultivés » et sans doute aussi « culture »; voy. R., III, pl. 54, n° 1, l. 12 *miris çuluppi lâ isaru*, et Hammurabi, I, 24, *ana mirisim lû-utir* « (ces deux rives) je les transformai en champs ». *Usamkar* vient de *makâru* « labourer », d'où *tamkâru* « laboureur »; *makâru* est aussi « cultiver »; cf. *karânu amkir* « je fis cultiver de la vigne », R., III, pl. 13, 4, l. 42. La phrase tout entière me paraît devoir être ainsi comprise : « depuis la ville de Tarbis jusqu'à la ville qu'habitent les gens de LIB-ZU, je fais annuellement labourer (le pays) pour la culture du blé et du sésame ». A propos de LIB-ZU qu'on identifie avec Asur, M. P. connaît-il R., II, pl. 46, n° 1, l. 1? — P. 59, *ustammu* est le safel du pael de *tamû* = *zakâru* (sur ce verbe, voy. mes *Notes de lex. ass.*). *Qâpi* est le génitif de *qâpu* « s'écrouler »; cf. *igar sa iqûpu* (R., II, pl. 15, l. 16-17); *igarûsa qûpûtu* (R., I, pl. 67, II, l. 23); *iqûpa* (R., III, pl. 34, VIII, l. 54). La phrase est certainement fautive. — P. 69, je n'hésiterais pas à corriger *pal-du* en *pal-e* ou *paliya* « les années de mon règne ». — P. 71, lisez *samlînu* (rac. *samâlu*, arabe *samala*). La désinence *înu* se retrouve dans *elînu* « supérieur », *agarînu* « mère » et dans d'autres mots. — P. 75, *çakâbu* est « renverser ». — P. 76, *uparrir* « je dispersai »; cf. les expressions *kisirsu uparrir*, *puhursu uparrir*. — P. 78, lisez *aggis iziz* et traduisez « s'est mis en colère » (litt. coléreusement s'est mis en colère). *Aggis* vient d'*agâgu* (voy. mes Notes de lex. ass., 3e partie); *iziz* vient d'*ezizu*, idéogr. RA-PA-RA (R., IV, pl. 28, n° 2, l. 12), « se mettre en colère », d'où *izzis* (dans *aggis izzis*) « avec colère », *uzzu* « colère », (AL, p. 81, l. 31, synon. *çabâçu*). Je reviendrai ailleurs sur ces mots. — P. 82, *inendu* est le nifal d'*emidu*. Cette forme a les sens de « joindre quelqu'un » et de « se rendre quelque part ». — P. 83, *itrukû libbusun* me paraît signifier « ils lâchèrent leur fiente » (litt. leur intérieur), métaphore énergique exprimant le comble de la terreur. Ce qui établit, suivant moi, ce sens, c'est *Senn.*, éd. Sayce, p. 126 : *Kî sa admit issuri ..... itarakû libbusun sinâtesunu usarabû* « comme le petit de l'oiseau ..... ils lâchaient

leur fiente et leur urine ». Sur *sinât*, voy. Hommel, *Zwei Jagdinschr.*, s. v. — P. 88, SA-GA se lit *namkur* (SA-SU, *busû*, comme le prouvent les variantes d'Asurnâsirbal). Tuklatpal. Ier a toujours *namkur* et *busû* là où les autres rois ont SA-GA et SA-SU. M. Oppert avait signalé ce fait dans son commentaire de l'inscription de Khorsabad. — P. 93, *sikin* « position, emplacement », rac. *sakânu*. — P. 98, la phrase *rikçâte arkiçu ipattaru* est claire ; elle signifie : « celui qui déferait les choses que j'ai instituées [1] ». *Rakâçu* est proprement « lier » ; *patâru* « délier ». *Rikçate* a aussi le sens d' « engagements qu'on prend » (voy. *Ass.*, éd. Smith, p. 5 et 23). — P. 98, l. 59-60, je restitue *ina sit pîsunu* (lire *nu* au lieu de *tar*) *elli sa lâ na* [*palqûti*].

Très soignée et très intéressante est aussi la brochure de M. Hommel, qui nous donne, comme spécimen de la méthode à suivre, deux courtes inscriptions d'Asurbânibal, accompagnées d'un commentaire étendu. Ici, chaque mot est transcrit, la forme grammaticale et la forme primitive en sont restituées, le sens, établi par des exemples. M. H. se montre parfaitement au courant des publications allemandes et étrangères et ne court ainsi aucun risque de recommencer une démonstration déjà faite. Des index complets facilitent les recherches dans cet excellent petit travail rempli d'observations neuves et ingénieuses parmi lesquelles je citerai celles sur *dagâlu* et *takâlu*, p. 17; *zibu*, p. 45; *zâti*, p. 44; sur la valeur *la* du signe *lal*, p. 35; sur *tâhazu* et *mahâsu*, p. 10; *qissi*, p. 34; *sabbitu*, p. 36; *sînu* et *isin*, p. 38, etc., etc. En appendice, M. H. traite longuement et avec la plus entière compétence des dentales, des sifflantes et des chuintantes en assyrien et dans les langues sémitiques. Je recommande cette partie de sa brochure à tous les sémitisants. Il y aurait bien quelques réserves à faire sur l'un ou l'autre point, mais cette discussion nous entraînerait trop loin. Je me bornerai à demander à M. H. pourquoi il donne (p. 30) le nom de sifflantes au groupe D, T, etc. et celui de dentales au groupe Z, S, etc. ? N'est-ce pas l'inverse qu'on s'attendrait à trouver? M. H. fait entrer en ligne de compte la phonétique sumérienne. Il y a quelque témérité à le faire. Pour ma part, je dois déclarer que la *question sumérienne* ne me paraît nullement tranchée. M. Halévy démontre, selon nous, dans un nouveau travail communiqué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, que les textes religieux dits bilingues sont l'œuvre exclusive des Assyriens, en sorte que, étant donnée l'existence d'une langue ancienne, non sémitique, à laquelle l'assyrien aurait fait quelques emprunts, — ce que j'admets encore jusqu'à plus ample informé, — il n'en conviendrait pas moins de ne formuler qu'avec prudence des conclusions relativement à la phonétique des textes accadiens ou sumériens. Le premier

1. Cf. *tahazasun rakça taptur*, R. III, pl. 15, 1, 24 « elle défit leur ordre de bataille », litt. « leur bataille liée, elle la délia ». Le texte de Bavian a fautivement *arkuçu* au lieu de *arkiçu*.

fascicule de M. Halévy devant bientôt paraître, je réserve pour un prochain article l'examen des arguments que ce savant met en lumière. J'indiquerai néanmoins le plus frappant des faits sur lesquels il s'appuie.

Quantité de groupes considérés comme sumériens ou accadiens ne sont rien autre chose que des mots assyriens écrits de telle sorte que, chacun des éléments qui les composent en représentent les syllabes et en fournissent en même temps une étymologie. Par exemple, *tamkâr* « laboureur », de la racine *makâru*, dont il a été question plus haut, sera figuré par l'idéogramme DAM (lu aussi TAM), qui signifie « mari, homme » et par l'idéogramme GAR (lu aussi KAR), qui signifie « cultiver ». *Tipsâr* « scribe, interprète », de la racine *pasâru* « expliquer », sera écrit DIP (pouvant se lire TIP) et SAR, le premier idéogramme étant celui de la stèle et le second celui du verbe écrire. *Massu* « vaillant, bon, humain » sera figuré par les signes MAS « cœur, foie », SUD « étendu » et TUQ « ayant [1] », le tout signifiant « qui a un cœur large » et faisant allusion à l'expression assyrienne *libbu rapsu* « au cœur large » synonyme de *massu*. Mais il y a plus : le signe SUD a encore la valeur SU et le signe TUQ peut être aphone, en sorte que le complexe idéographique se lit MAS-SU. On rencontre, en effet, dans les textes du IVe volume de Rawlinson, *massu* représenté par les idéogrammes MAS-SU sans l'addition de TUQ. Parfois, le mot assyrien est simplement orthographié par une ou plusieurs syllabes d'un usage peu fréquent. Ainsi *Çamânu* « bleu » (R. II, pl. 26, n° 2, l. 27) est représenté par les syllabes *ça-ma-nâ*, le signe *nâ* s'employant très rarement en assyrien. Tel est le cas dans l'orthographe, dite sumérienne, du nom du dieu Marduk. En se fondant sur certaines indications des syllabaires, on peut lire ce mot *Silik-mulu*-hi. Mais j'ai découvert que le signe *Silik* a aussi une valeur se terminant par R (voy. R., IV, pl. 15 obv., l. 45) ; et quant aux autres signes, ils se composent d'un élément aphone signifiant « homme » et d'un signe qui se lit DUG, DUK, quand il signifie « bon ». Conséquemment, *Silik-mulu*hi est à prononcer *Mar-duk*. En présence de ces faits, dont on peut multiplier les exemples, le doute est bien permis, et je conseille aux assyriologues de reprendre *ab ovo* l'étude du sumérien.

Pour terminer, je soumettrai à M. Hommel quelques observations sur des points de détail. P. 3, l'existence, en assyrien, d'un verbe *kanâsu* « réunir » étant problématique, *kissâti* ne doit-il pas être lu *qîsâti* et rattaché à la racine *qâsu* « donner et ordonner » dont j'ai traité au § 5 de mes Notes de lexicographie assyrienne ? *Qîsâti* ferait ainsi pendant à *ba'-lâti* ; cf. l'expression *uqaïsa qîsâti* « j'ai gouverné les sujets », ap. Norris, *Dict.*, 718. — P. 10, *magâru*, comme je l'ai établi dans un article lu à la Société de linguistique, signifie « entendre, écouter, exaucer ». — P. 16, *ullila çullisunu lu'ûti*, voy. mes Notes, § 44. — *Ibid.*, la lecture

1. Voy. R., II, pl. 47 obv., l. 15.

simmassi est-elle sûre? R., III, pl. 54, nº 4, l. 33, on a *bûl na-mas-se sa sîri*. — P. 17, note, h*utbali* est rendu vaguement par *Waffe*. H*utbal* est la masse d'armes (R., I, pl. 7, IX, D). — P. 18, je doute qu'*asniq* ait le sens de « percer ». Le texte de Rawlinson porte *açhul*, et c'est sans doute la vraie leçon; cf. *Ass.*, éd. Smith, p. 135 : *ina patar parzil sibbisu iç-hu-la karaççu* « il se perça le ventre avec le poignard de fer de sa ceinture ». — P. 22, *guzâlu* est « dévastateur » et non « Thronträger »; cf. EA, II, 1, p. 317. — P. 23, *ussuru* vient de *masâru* et non d'*asâru* (voy. mes Notes, 3ᵉ partie). — P. 29, *a'u sutu*. Comme me l'a fait remarquer M. Pognon, il faut lire en un seul mot *asamsutu* « ouragan », car, R., IV, pl. 45, dernière ligne, le caractère *u* (qui a encore la valeur *sam*) est remplacé par la variante *sam*. J'ajouterai que la vraie prononciation est sans doute *asâsutu (sam = sâ)*, et que ce mot dérive du verbe *asâsu* = *dalâhu* « bouleverser » (cf. R., IV, pl. 22, nº 2, l. 37-38). En effet, l'idéogramme d'*asâsu* est le signe GU combiné avec lui-même. Or, ce signe représente, on le sait, *çahmastu* et *çihmastu*, lesquels sont synonymes d'*asâsutu* (voy. R., III, pl. 69, nº 2, l. 52.) — P. 37, *ubassim*, au kâl *ibsim*, signifie simplement « poser, déposer, établir »; cf. R., I, pl. 59, I, l. 24. — P. 26, *izizî* est l'impératif, 2ᵉ pers. du fém., de *nazâzu* et doit se rendre par « reste ici, attends ». Les verbes à premier *noun* perdent cette lettre à l'impératif. Ainsi *nasâru* fait *ussur*.

Stanislas GUYARD.

---

12. — **Æschylus-Studien** von Karl FREY. Bern, Jent u. Reinert. 1879. 66 p. in-4°. — Prix : 1 m. 60 (2 fr.).

M. Frey continue d'étudier les particularités et les licences du style poétique d'Eschyle. Voy. sur ses premières *Etudes*, *Revue crit.*, 1876, I, p. 46. Cette fois-ci, il traite de la figure ἀπὸ κοινοῦ, et des comparaisons d'Eschyle. Le point de départ du premier chapitre est le vers de Sophocle, *Ant.*, 1149 : Παῖ Ζηνὸς γένεθλον. Disons en passant, ce qui semble avoir échappé à l'auteur, que la leçon n'est pas absolument sûre : car Ζηνός est une correction de Bothe pour Διός. Mais la correction admise (et je crois qu'il faut l'admettre), comment doit-on rendre compte des mots? Hermann les tourne par : παῖ ἐκ Διὸς γεγώς, Schneidewin par : παῖ Διογενές. M. F. est d'avis que le génitif Ζηνός dépend à la fois de παῖ et de γένεθλον. Il est difficile de trancher une question de ce genre, et je crois que Sophocle lui-même eût été embarrassé d'y répondre; cependant la manière dont Hermann et Schneidewin rendent compte de cette phrase me satisfait pleinement, tandis qu'il me répugne d'admettre ici la figure ἀπὸ κοινοῦ ou ἐκ παραλλήλου. M. F. a rassemblé un grand nombre de passages, méthodiquement classés, dans lesquels il croit trouver une proposition, soit incidente, soit principale, un nominatif, un verbe à un mode fini, un participe, un infinitif, un génitif, un

datif, une épithète, enfin une préposition placés entre deux mots synonymes auxquels ils se rapportent également. M. F. ne se dissimule pas que plusieurs des exemples qu'il cite, peuvent s'expliquer autrement, que d'autres sont suspects d'altération ; mais il pense qu'il en reste assez pour démontrer sa thèse. Elle mérite certainement d'être prise en sérieuse considération ; j'avoue cependant qu'il m'est difficile d'accepter cette théorie grammaticale et que je persiste à la rejeter. L'auteur va jusqu'à justifier des phrases telles que : πρὸς τῶν πνεόντων μηδενὸς θανεῖν ὕπο (Soph., *Trach.*, 1160) : c'est une application logique de sa théorie, mais rien ne saurait être plus choquant qu'un pareil pléonasme de prépositions. Ici le texte est gâté; mais la plupart du temps, je crois que, tout en acceptant la leçon traditionnelle, il faut en rendre compte autrement. Bornons-nous à un seul exemple. On lit dans *l'Hercule Furieux* d'Euripide, v. 352 : Ἐγὼ δὲ τὸν γᾶς ἐνέρων τ' ἐς ὄρφναν μολόντα... ὑμνῆσαι στεφάνωμα μόχθων δι' εὐλογίας θέλω. Le dernier traducteur allemand de cette tragédie, U. de Wilamowitz-Moellendorf (l'auteur ne s'est pas nommé, mais il a laissé deviner son nom par une espèce d'énigme proposée au lecteur dans une dédicace en vers grecs) croit que le chœur d'Euripide désigne ici ses chants comme une couronne tressée en l'honneur d'Hercule, comme un prix mérité par tant de travaux. Ainsi expliqués, les vers cités contiennent l'annonce du morceau dont ils forment l'introduction. Mais quand même on aimerait mieux prendre les mots : στεφάνωμα μόχθων pour synonymes de πόνων τελευτάν (v. 426), encore les deux accusatifs ne seraient-ils pas parallèles à mon sens : le premier se rapporte à la personne, le second spécifie l'objet pour lequel cette personne est louée.

La seconde section est intitulée : « les comparaisons d'Eschyle » ; mais l'auteur étend le sens de ce mot de manière à y comprendre les métaphores, et les tropes beaucoup plus fréquents chez ce poète que les comparaisons proprement dites. Nous passons en revue les images et locutions figurées tirées du corps humain, de la vie religieuse, de la vie politique, des arts, des métiers, des occupations de l'homme. Viennent ensuite les animaux, les plantes et enfin les éléments. Cette statistique n'est pas sans intérêt ; mais pourquoi M. F. a-t-il négligé d'en résumer les résultats? Il aurait pu faire observer qu'à côté des images empruntées à la marine et aux jeux gymniques, lesquelles tiennent une grande place dans tous les poètes grecs, on trouve dans Eschyle certains tropes qui le caractérisent, qui sont conformes à son génie. Tout ce qui tient à la chasse, et particulièrement les filets et les rêts, le lion et les autres animaux de proie, le cheval, et, parmi les éléments, la mer, figurent très souvent dans ses vers. M. F. s'est surtout attaché à faire ressortir la forme des comparaisons eschyléennes ; il fait voir comment le poète, après avoir rapidement indiqué une similitude, passe aussitôt à une autre, comment il mêle non-seulement les images, mais aussi l'image et la réalité. L'auteur aurait pu signaler certains

procédés en fait d'alliances de mots, par exemple celui qui consiste à corriger le terme métaphorique par l'adjonction d'un terme propre : κῦμα χερσαῖον, λέων ἄναλκις, πέδαι ἀχάλκευτοι, ἄναυδος ἄγγελος, etc.

Il y a un écueil que l'auteur n'a pas toujours évité. Dans toutes les langues, certaines métaphores se sont usées à force d'avoir été employées, et ne font plus image ; il est vrai que, dans une langue morte, il n'est pas toujours facile de distinguer les métaphores vivantes de celles qui se sont émoussées ; cependant, j'ose affirmer que le mot ἀγών, appliqué à un procès, est presque devenu un terme propre, que φροιμιάζεσθαι ne réveillait plus nécessairement dans l'esprit d'un Grec l'idée de « prélude ». Je crois pouvoir en dire autant de βουκολεῖν, « nourrir une pensée ». C'est trop insister sur le sens littéral et étymologique que de voir dans les mots ἐπῳδὸν Θρηκίων ἀημάτων (*Ag.*, 1480), la comparaison d'Iphigénie avec une magicienne conjurant les vents. Ailleurs, M. F. s'est attaché à la signification la plus usuelle des mots, au lieu de remonter au sens premier. Il traduit πόρον μετερρύθμιζε (*Pers.*, 747). « Xerxès fit entrer la mer dans un autre rhythme », et il commet la même erreur au sujet de μονορρύθμους δόμους (*Suppl.*, 961). Mais dans la vieille langue ῥυθμός équivalait à σχῆμα. Dans *Ag.*, v. 801, γεγραμμένος ne veut pas dire « peint », mais « écrit ». Je ne pense pas que, dans ἐκ δρόμου πεσὼν τρέχω (*Ag.*, 1245), l'image de la course au char soit mêlée à celle de la course à pied.

La troisième section, intitulée « Cassandre, Etéocle, Antigone », aurait pu être supprimée avec avantage. On n'y trouve rien qui n'ait été déjà dit, et mieux dit par d'autres. Relevons dans cette section une explication nouvelle. M. F., qui est extrêmement conservateur, essaye de justifier la leçon : Ἤδη τὰ τοῦδ' οὐ διατετίμηται θεοῖς (*Sept chefs*, 1047), en prêtant au verbe διατιμᾶν le sens de « blâmer ». Il invoque l'analogie de ἐπιτιμᾶν, sans s'inquiéter de la différence des prépositions. Ἐπιτιμᾶν veut dire « infliger une amende » ; διατιμᾶν, ou plutôt διατιμᾶσθαι, a simplement le sens de « évaluer ».

Henri WEIL.

---

13. — **Les origines de la Renaissance en Italie** par Emile GEBHART, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Nancy, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes. Paris, librairie Hachette et Cie, 1879, in-12, VIII, 421 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Gebhart est un des écrivains qui, dans ces dernières années, ont rappelé l'attention sur l'histoire, encore trop négligée chez nous, de la littérature et des arts en Italie. Dans un premier ouvrage, publié en 1876 [1], il avait, en quelque sorte, reconnu le terrain qu'il voulait plus tard ex-

1. *De l'Italie, Essais de critique et d'histoire*, in-12, 1876.

plorer ; le volume que nous annonçons aujourd'hui nous le montre abordant le sujet où il paraît vouloir se fixer de préférence et étudiant les origines de ce grand mouvement de la Renaissance qui a mis, pendant près de trois siècles, l'Italie à la tête de la civilisation européenne. Aux études isolées de son premier ouvrage succède ainsi un travail d'ensemble, qui lui a permis de développer toutes les ressources de son talent. Toutefois s'il faut faire la part du blâme, je lui reprocherai l'accumulation, dans certains chapitres, de faits et de noms qui étonne au premier abord et pourrait même dérouter un lecteur peu au courant des choses de l'Italie, et je ne sais quelle indécision dans le plan de l'ouvrage, indécision qui se trahit dans le titre lui-même, lequel est loin d'être aussi clair qu'il le paraît tout d'abord.

On donne communément le nom de Renaissance au réveil des arts et des lettres au XVI[e] siècle, préparé, comme l'on sait, par les travaux des savants de l'âge précédent. On serait donc tout d'abord tenté de croire que M. G. a voulu retracer l'histoire des efforts des humanistes du XV[e] siècle pour répandre en Europe, et en particulier en Italie, le goût des formes littéraires et artistiques de l'antiquité. Il n'en est rien, et il s'arrête au seuil même de cette époque. Je sais bien que, dans l'histoire littéraire de la Péninsule, le mot *Renaissance* prend parfois un sens différent et qu'on distingue souvent deux et même jusqu'à trois périodes qui portent ce nom ; une première au XIV[e] siècle, la seconde au XVI[e] et enfin une troisième, dont M. Guerzoni a récemment écrit l'histoire, au XIX[e] siècle. Cette manière de voir, M. G. ne l'ignore pas et paraît même la partager. « La littérature italienne, dit-il (p. 363), a connu deux Renaissances, séparées l'une de l'autre par un siècle environ [1]. » De laquelle de ces deux Renaissances a-t-il donc recherché les origines ? C'est là une question à laquelle on ne peut répondre qu'après avoir achevé la lecture de son livre et l'on trouve alors que l'ouvrage devrait porter, non le titre qu'il lui a donné, mais le suivant ou un semblable : *La première Renaissance en Italie et ses origines*. Je ne crois pas que M. G. me contredise sur ce point, car c'est l'histoire de la Renaissance au XIV[e] siècle, — et de celle-là seulement, — qu'il a écrite.

M. G. a consacré huit chapitres à cette histoire; les quatre premiers exposent ce qu'il considère comme les « causes supérieures de la Renaissance en Italie, » lesquelles sont, d'après lui : 1° « La liberté intellectuelle ; 2° l'état social ; 3° la tradition classique ; 4° la langue » ; un cinquième chapitre étudie les influences étrangères, « causes secondaires de la Renaissance ; » le suivant porte le titre caractéristique de « Formation de l'âme italienne » ; enfin, avec les deux derniers, nous arrivons au cœur même du sujet : « La Renaissance des lettres en Italie », étudiée dans « les premiers écrivains, » et « la Renaissance des arts » avec « les premières écoles. » Ces huit chapitres, toutefois, ne forment pas tout l'ou-

1. P. 98, M. G. parle aussi de la « première Renaissance ».

vrage de M. G., ils sont précédés d'un chapitre préliminaire où il examine la question suivante : « Pourquoi la Renaissance ne s'est pas produite en France? » Quelque intérêt qu'elle présente, M. G. me permettra de trouver cette question superflue — dans son livre du moins, — car elle ne se rattache en rien à son sujet. D'ailleurs, s'il voulait la poser, au lieu de la circonscrire ainsi, il fallait plutôt l'élargir et se demander pourquoi, des divers pays de l'Europe occidentale, l'Italie seule a produit la Renaissance. Je veux parler de la première Renaissance, bien entendu, puisque la France, l'Espagne, etc., ont connu la seconde tour à tour. La cause de ce que je regarde comme une erreur de M. G. est évidemment le sens trop peu précis qu'il a attaché au mot de Renaissance. Sans doute, le réveil des études classiques sous Charlemagne peut être considéré comme une espèce de Renaissance et, à ce point de vue, M. G. a pu dire (p. 58), avec une apparence de raison : « La Renaissance, dont notre pays avait été le premier berceau », mais quand il s'agit de nos chansons de geste, de l'architecture gothique, de la poésie lyrique des troubadours, peut-on encore parler de Renaissance et dire, comme le fait l'auteur (p. 2), qu'elle « semblait commencer » chez nous? Non sans doute. Il y a eu là création de formes originales et nouvelles, non reproduction de formes anciennes et connues. C'est à une *Naissance,* non à une *Renaissance* que nous fait assister l'histoire de la civilisation française au moyen âge. Si l'on peut regretter la décadence trop rapide de notre art et de notre littérature à cette époque, on ne peut affirmer que, sans cela, ils eussent abouti à la Renaissance, et on est fondé à dire, au contraire, que leur décadence et leur mort étaient nécessaires pour que le retour aux formes antiques, c'est-à-dire la vraie Renaissance, fût possible chez nous. Est-il bien utile, après ce qui précède, d'examiner les raisons pour lesquelles, suivant M. G., « la Renaissance a échappé à la France » ? Même en admettant son point de vue, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la faiblesse de quelques-unes d'entre elles. Voir dans l'avènement de l'esprit laïque et dans le rationalisme du midi de la France les causes de décadence qui l'ont empêché de produire la Renaissance est d'autant moins explicable que ce sont là quelques-uns des caractères même de la culture italienne à l'époque du réveil littéraire au delà des Alpes. C'est d'ailleurs méconnaitre et trop oublier l'influence funeste de la croisade des Albigeois; c'est cette croisade seule, c'est l'écrasement des populations de langue d'oc qui en fut la suite, qui a amené la décadence de la poésie et de l'art dans la France méridionale et en a pour jamais arrêté l'essor. De même, quand on voit comment nos pères du moyen âge ont conçu l'antiquité, on comprend sans peine combien il était impossible que la poésie des trouvères préparât et produisît chez nous la Renaissance proprement dite.

Mais arrivons à l'Italie et aux « causes supérieures » qui y auraient amené ce grand mouvement. M. G. en distingue, comme je l'ai dit, quatre principales, mais qui sont loin, à ce que je crois, d'avoir une égale

valeur; à vrai dire même, je n'en vois qu'une qui ait contribué directement à la Renaissance, c'est la persistance des souvenirs classiques, cette continuité des traditions de l'antiquité qui a fait de l'Italie l'héritière légitime du génie artistique et littéraire de l'ancienne Rome. Le culte du passé, qui s'était conservé au delà des Alpes plus qu'en aucun autre pays, devait singulièrement contribuer à la maturité de la pensée italienne et amener une ressemblance inévitable entre le génie moderne et le génie ancien de la Péninsule. On peut dire aussi que la liberté intellectuelle dont on y jouit au moyen âge, ce demi-scepticisme du xvie siècle, était un point de rapprochement de plus entre l'Italie d'alors et la Rome d'autrefois, et rendait l'imitation de cette dernière plus facile et plus naturelle; mais en est-il de même de l'état social? La multiplicité des républiques italiennes du moyen âge n'a point d'analogue dans l'histoire des six siècles pendant lesquels fleurit la civilisation romaine, et si elle a merveilleusement servi, par l'heureuse rivalité qui s'établit entre tant de petits Etats, au développement des lettres et des arts, si elle a hâté leur éclosion définitive, je ne vois là qu'un fait analogue à ce qui s'est passé en Allemagne à la fin du siècle dernier, mais rien qui ait contribué directement à l'avènement de la Renaissance. J'en dirai autant de la langue. Sans doute pour que la *Divine Comédie* fût possible, pour que Pétrarque et Boccace pussent écrire leurs chefs-d'œuvre, il fallait qu'un idiome assez formé, assez répandu, leur permît d'exposer sans peine leurs pensées nouvelles et de se faire entendre de la nation tout entière, mais c'est là la condition même de tout développement littéraire. M. G. dit, p. 149 : « La Renaissance eut tout son essor dès que l'Italie fut en possession d'une langue vulgaire entendue de tous ses peuples. » Je l'accorde, mais à la condition qu'on remplace le mot *renaissance* par celui de *littérature* et qu'on n'oublie pas le temps d'arrêt que subit la poésie italienne dans son développement entre le xive et le xvie siècle. Ce que je blâme donc chez M. G., c'est d'avoir voulu à tout prix voir des causes de la Renaissance dans ce qui, à mon avis, n'en est pas, ou ne s'y rattache qu'indirectement; c'est donc l'emploi d'un mot que je lui reproche, bien plus que des erreurs de fait, et je m'empresse d'ajouter que, si j'en excepte le chapitre sur la langue où plus d'une chose me semble hasardée ou incertaine et par trop évidemment de seconde main [1], tout ce qu'on

1. Par exemple je trouve que M. G. aurait dû faire une distinction entre les formes populaires et les formes savantes; ainsi le retour à la forme *cl* ou *gl* à la place de *ch(i)* ou *gh(i)* est dû à l'influence du latin, mais est en opposition avec le génie de la langue italienne, etc. Ce qui est dit des différents dialectes est aussi par trop superficiel; mais il est un reproche plus sérieux que je veux encore faire en terminant à M. G., c'est de n'avoir pas vu les causes qui ont permis à la langue italienne d'arriver plus tôt que la française à la maturité; l'italien n'ayant pas de déclinaison devait, comme l'espagnol, se former plus vite; la déclinaison du vieux français, au contraire, étant condamnée à disparaître, il s'en suivit un travail de décomposition qui retarda d'autant la formation définitive du français moderne.

lit dans cette première partie, en particulier sur la liberté intellectuelle dans l'Italie du moyen âge, sur son état social et la continuité de la tradition classique, est, pris en soi, excellent de tout point.

La critique que j'ai faite des « causes supérieures de la Renaissance » s'applique à plus forte raison aux « causes secondaires ». Parmi les influences étrangères que M. G. a étudiées avec beaucoup de soin, il n'y a vraiment que l'influence byzantine, qui, en continuant les traditions du passé, ait pu, je crois, contribuer à l'avénement de la Renaissance dans la Péninsule ; l'influence arabe, celle des Normands, l'influence provençale et l'influence française, au contraire, au lieu de porter l'Italie à l'étude et à l'imitation de l'antiquité, étaient bien plus propres à l'engager dans une autre voie. Ce n'est pas à dire sans doute qu'elles n'aient agi sur la civilisation de la Péninsule et n'aient servi à former ce que l'auteur appelle d'une heureuse expression « l'âme italienne ». Aussi M. G. a eu raison de les étudier et d'en rechercher la trace dans la culture de l'Italie. Tout ce qu'il dit, il est vrai, sur ce sujet n'est pas nouveau ; mais il n'a rien omis de ce qui pouvait l'éclairer et a fort bien exposé ce côté si curieux de la question [1]. On lira en particulier avec intérêt au chapitre VII, l'un des meilleurs du livre, les pages consacrées à Marco Polo, au rôle politique de Catherine de Sienne, à Machiavel et à Castruccio Castracani, à l'éducation des femmes dans la Péninsule et à la place que l'art y occupait dans la vie ordinaire à la fin du moyen âge, études isolées qui ont servi à M. G. à reconstituer ce qu'il y a de complexe, d'original et de profond dans « le génie italien ». Mais, sans m'arrêter davantage sur ce chapitre, j'arrive aux deux suivants et derniers, les plus importants de l'ouvrage, ceux qui en sont à la fois comme la conclusion véritable et le résumé : la « Renaissance des lettres » avec « les premiers écrivains » et la « Renaissance des arts » par « les premières écoles. »

C'est de Dante, de Pétrarque et de Boccace qu'il s'agit tout d'abord. Il était difficile de mieux caractériser que ne l'a fait M. G. ce qui constitue l'originalité, la grandeur et le charme des trois célèbres écrivains, de ces précurseurs et de ces maîtres de la littérature italienne ; je ne crois pas que dans les soixante pages qu'il leur a consacrées il y ait un côté de leur talent omis ou laissé dans l'ombre, pas une de leurs œuvres importantes qui ne soit appréciée à sa juste valeur et jugée avec autant de finesse que de goût. Rien de plus exact aussi et de plus vrai que ce que M. G. dit des premiers représentants du genre historique en Italie, Malispini, Dino Compagni et les Villani, par lesquels se termine la revue des

---

1. A propos de l'influence française, M. G. a été fatalement amené à sortir des bornes qu'il s'était imposées jusque-là ; c'est seulement à la fin du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e], en effet, que cette influence se fait sentir dans les œuvres de Pulci, de Boiardo et de l'Arioste. De même, dans le chapitre VII, l'auteur nous parle de Machiavel et des femmes célèbres du XVI[e] siècle, qu'on ne s'attendait guère à trouver dans son livre.

« premiers écrivains ». Je suis peu compétent, je l'avoue, pour juger son étude sur la Renaissance de l'art; tout ce que j'en veux dire, c'est que je l'ai lue avec profit et plaisir. Une observation toutefois avant de finir. Dans le domaine de l'art, il n'y eut point d'arrêt comme dans celui des lettres. En terminant son livre à l'école lombarde, M. Gebhart n'a donc eu qu'une limite fortuite, une simple date. « Le grand ancêtre de Titien, dit-il lui-même, c'est Giotto. » En faisant cette remarque, l'auteur reconnaît lui-même qu'il est loin d'avoir épuisé son sujet ; il lui reste, en effet, à nous montrer les origines de la seconde Renaissance et à en retracer le tableau. C'est là une tâche aussi grande que difficile, mais bien faite pour le tenter ; qu'il l'entreprenne et l'exécute à loisir, et, s'il y apporte les mêmes qualités de style et d'exposition que dans l'ouvrage dont je viens d'entretenir les lecteurs de la *Revue*, il aura bien mérité de l'histoire de la littérature et de l'histoire de l'art.

Charles JORET.

---

14. — **La muze historique** de Loret. Nouvelle édition par Ch. LIVET. Tome IV. première partie. Paris, Daffis. 1878. Un 1/2 volume in-8°.

Il y a quelque temps déjà que nous avons reçu la première partie du quatrième volume de la *Muze historique* de Loret publiée par M. Livet. Nous n'avons rien à ajouter aux observations que nous avons faites, à l'occasion de cette publication, dans le numéro de la *Revue* du 13 avril 1878. Mais nous attendons avec impatience la seconde partie de ce même volume qui doit contenir les *Notes*, le *Commentaire* et la *Table des matières*. Nous aurons probablement bientôt l'occasion d'en entretenir nos lecteurs.

G. H.

---

15. — **Trois lettres inédites de Bertrand d'Echaus, évêque de Bayonne,** publiées avec notice, notes et appendice, par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. Auch, Félix Foix. (Extrait de la Revue de Gascogne, tiré à part à cent exemplaires.) 32 pages.

M. Tamizey de Larroque avait déjà publié sept lettres inédites de Bertrand d'Echaus à Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, toutes relatives à une mission que la régente Marie de Médicis avait confiée au prélat en 1611 ; il s'agissait d' « amortir les débats des frontières de la haute et basse Navarre » et de régler par un traité définitif (qui n'a été conclu que le 26 mai 1868, à Bayonne), les contestations séculaires au sujet des limites entre la France et l'Espagne. M. T. de L. communique dans son nouvel opuscule un document qui complète le récit des négociations de B. d'Echaux (*Copie de l'écrit envoyé aux sieurs commissai-*

res d'Espagne le 27 avril 1613). B. d'Echaus était alors évêque de Bayonne. Premier aumônier de Louis XIII et en 1618 archevêque de Tours, il reçut plusieurs lettres de l'évêque de Luçon, Richelieu, qui lui demandait son appui. Plus tard, ce fut B. d'Echaus qui à son tour fit appel à la bienveillance de son ancien protégé devenu ministre ; il pria Richelieu de lui obtenir le chapeau de cardinal. Mais Richelieu, à ce qu'il semble, se montra défavorable, et d'Echaus dit alors ce mot connu qui marque d'une façon piquante la faiblesse de Louis XIII et la toute-puissance du ministre : « Si le roi eût été en faveur, j'étais cardinal ». Dans ses dernières années, il se laissa tourner la tête par Mme de Chevreuse ; ce vieillard de quatre-vingts ans, écrit La Rochefoucauld dans ses *Mémoires*, fut plus zélé pour elle qu'il ne convient à un homme de son âge et de sa profession ; il mérite, dit M. T. de L., d'être frappé par l'anathème du poète, *turpe senilis amor* [1]. Lorsque l'aventureuse duchesse s'enfuit de Touraine pour gagner l'Espagne, ce fut d'Echaus qui lui donna des lettres de créance avec tous les renseignements nécessaires sur les chemins qu'elle devait prendre [2].

A la fin de cette curieuse plaquette, on trouve le texte des trois lettres [3] qui ont fourni à M. Tamizey de Larroque l'occasion de réunir sur Bertrand d'Echaus quelques renseignements intéressants.

---

16. — **Charles Baudelaire et Alfred de Vigny, candidats à l'Académie française,** par Etienne Charavay. Paris, Charavay frères, in-16, XII et 152 p. — Prix : 6 fr.

Cette étude est divisée en deux parties. Dans la première (3-55), M. Charavay retrace les mésaventures académiques d'Alfred de Vigny ; l'auteur d'*Eloa* et de *Stello* se vit préférer successivement Pasquier et Ballanche (17 février 1842), Patin (4 mai 1842), Saint-Marc Girardin (8 février 1844), Sainte-Beuve et Mérimée (14 mars 1844) ; enfin il fut élu le

1. Voir le passage des *Historiettes* de Tallemant des Réaux *(M. et Mme de Chevreuse)*, que M. Tamizey de Larroque n'ose reproduire, mais qui renferme des détails précis et accablants.

2. C'est dans cette fuite que Mme de Chevreuse, déguisée en cavalier, partagea, dit-on, un soir, le lit d'un pauvre curé de village ; le lendemain matin, enfourchant sa monture : « M. le curé, dit-elle, ne vous en vantez pas, vous avez passé la nuit auprès de la plus jolie femme de France ».

3. A M. de Pontchartrain, à M. de Villeroy, à la reine. M. Tamizey de Larroque relève dans ces trois lettres des expressions familières et originales : *imbelle ; coffrer*, au sens d'emprisonner ; *être hors des gonds de toute patience ; rendre les poires au sac ; venir à jubé ; mettre de l'eau dans son vin ; perdre les étriers ; mener chez Guillot le songeur*, etc. L'appendice renferme une courte notice sur *Bayonne et le vicomte d'Uza* et une lettre inédite du père de B. d'Echaus, le vicomte Antonin, lettre de justification adressée à Jeanne d'Albret.

8 mai 1845 et prononça, le 29 janvier 1846, son discours de réception, où, en louant son prédécesseur, il peignit l'Empire sous les couleurs les plus sombres et fit l'apologie de l'école romantique; le comte Molé lui répondit par une critique très acerbe. On trouvera dans cette première partie de l'étude de M. Charavay un portrait curieux du baron Guiraud, l'auteur des *Elégies savoyardes*, académicien et manufacturier, qui, au milieu de procès interminables qu'il soutient dans le Midi, encourage Vigny à recommencer ses visites et à espérer le succès : « Nous avons tous fait le même noviciat, lui dit-il dans une des lettres inédites communiquées à M. C. par M. Bovet; il n'y a de portes cochères que pour les hommes sans lettres; pour les autres, un très sévère guichet, et c'est un honneur d'entrer par là » (p. 32). La seconde partie du travail de M. C. (69-114) est consacrée à l'histoire de la candidature de Baudelaire; cette aventure, dit M. C., méritait d'être contée comme un des traits de caractère les plus bizarres de cet écrivain. On sait que l'auteur des *Fleurs du mal* brigua le fauteuil de Scribe, puis celui du P. Lacordaire; M. C. cite les lettres que Baudelaire écrivit alors à Sainte-Beuve et à Vigny, et les réponses des deux écrivains. L'étude de M. C. renferme non-seulement des anecdotes amusantes, contées avec agrément, mais des renseignements précis, des jugements brefs et sensés sur la vie et les œuvres des académiciens qu'il mentionne; M. Charavay dit qu'il « va se plonger de nouveau dans les chroniques et les documents du xv^e^ siècle »; mais il n'a pas perdu sa peine à nous raconter dans le menu détail ces épisodes d'histoire littéraire de notre siècle. En tête de l'ouvrage a été reproduit en héliogravure un portrait de Baudelaire; l'ouvrage lui-même est orné de belles vignettes dues à M. Calmettes; il est terminé par des pièces justificatives (119-138) et par une table analytique.

C.

---

17. — **Der deutsche Aufsatz in den oberen Gymnasialclassen.** Theorie und Materialien. Zweite Auflage, von Ernst Laas. Abtheilung I : Einleitung und Theorie. Abtheilung II : Materialien. Berlin, Weidmann. 1877-1878, x, xvi-694 p. — Prix : 7 mark (8 fr. 75).

Ce livre est destiné aux élèves des classes supérieures des gymnases allemands et il serait à souhaiter que les professeurs de notre enseignement secondaire eussent à leur disposition un ouvrage semblable. La première partie, *Introduction et théorie*, renferme une série de recommandations et de préceptes sur la composition allemande, sur ses différentes parties, sur le plan et la distribution des paragraphes, etc.; ces règles générales, éclairées par de nombreux exemples, méritent d'être étudiées par les professeurs, et, au besoin, d'être lues et commentées dans la classe. La deuxième partie de l'ouvrage, qui a pour titre *Maté-*

riaux, contient des sujets de dissertation en très grand nombre, les uns rapidement esquissés, les autres considérablement développés, tous empruntés aux textes que les élèves expliquent dans les classes supérieures, à Homère, Sophocle, Platon et Démosthène, aux Nibelungen, à Walther von der Vogelweide, à Lessing, à Schiller, à Gœthe; ces sujets ont l'avantage de familiariser l'élève avec les grands écrivains de l'antiquité et de l'Allemagne et de provoquer ses réflexions personnelles sur des textes classiques. Il nous semble toutefois que M. Laas tient trop peu de compte du temps qui est mesuré aux élèves; certaines de ces compositions sont de véritables travaux qui demandent plus de deux ou trois semaines d'études, et peut-on exiger d'un *Primaner* des essais de critique littéraire? Nous regrettons aussi que M. Laas ait fait une part si peu considérable à l'histoire; mais, en somme, l'ancien maître du Friedrichs-Gymnasium de Berlin, aujourd'hui professeur à l'Université de Strasbourg, a fait là un livre très instructif où il y a beaucoup de savoir, de finesse et de sens pédagogique.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Stanislas GUYARD va faire paraître chez Maisonneuve un Manuel de la langue persane vulgaire comprenant un abrégé de grammaire, un vocabulaire et des dialogues.

— Nous apprenons la prochaine publication (Didier) d'une importante étude sur Valentin Conrart. MM. René KERVILER et Edouard de BARTHÉLEMY ont entrepris de faire sortir le premier secrétaire perpétuel de l'Académie française de son « silence prudent ». Ils ont puisé naturellement dans les riches portefeuilles de la Bibliothèque de l'Arsenal, mais ils ont eu la bonne fortune de trouver aux Archives d'état de la Haye deux volumes manuscrits qui renferment la correspondance de Conrart avec le pasteur protestant Rivet, alors réfugié en Hollande. Cette correspondance sera publiée *in-extenso* à la suite de leur étude, et doit, dit-on, ménager plus d'une surprise. Il suffira de dire que Conrart était à Paris l'intermédiaire des Elzeviers pour leurs impressions.

— M. R. CHANTELAUZE a découvert dans la bibliothèque de la famille de Montmorency-Luxembourg un vieux manuscrit de la Chronique de Louis XI par Philippe de Commynes, qui est évidemment d'une rédaction plus ancienne que celle des trois manuscrits de la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit appartenait à Diane de Poitiers, dont il porte les croissants plusieurs fois répétés sur sa vieille tranche dorée. Il contient une quantité considérable de variantes (quinze à vingt-cinq par chaque page in-folio) et plusieurs de ces variantes sont de formes plus archaïques que les textes connus. Il offre, en outre, un très grand nombre d'inversions conformes à l'usage du XVe siècle et des époques antérieures. Ces inversions se trouvent surtout au commencement des paragraphes (ex : *Et arrivé que fut le roi devant le siège ;* les copistes du XVIe siècle ont presque toujours rajeuni cette vieille tournure et mis « lorsque le roi fut arrivé devant le siège »). Ces variantes, qui modifient assez sensiblement le texte pour quelques passages, ne sont pas souvent très

heureuses, mais parfois elles sont curieuses, originales, et le nombre en est assez grand pour avoir permis à M. Chantelauze de reconstituer un meilleur texte de Commynes. Le manuscrit ne contient pas du reste de passages entièrement inédits; quelques-uns sont complètement remaniés, mais sans que le sens connu soit profondément modifié. En somme, la découverte de ce manuscrit est très importante au point de vue de la richesse des détails et de formes plus anciennes qu'il offre à la lecture.

— Le deuxième volume de la *Bibliothèque slave elzévirienne* vient de paraître chez Ernest Leroux; c'est une traduction en vers d'un drame du comte Alexis Tolstoï (*La mort d'Ivan le Terrible*, drame en cinq actes et dix tableaux. XVI et 186 p. 2 fr. 50). M. C. COURRIÈRE a d'abord traduit le drame en prose; puis, deux de ses amis, MM. P. DEMÉNY et G. IZAMBARD, ont mis sa traduction en vers, en retranchant seulement quelques passages qui leur ont paru trop épisodiques et peu intéressants pour le public français. On sait que le drame, dans cette traduction, a été représenté pour la première fois sur le théâtre de la Gaieté aux matinées internationales de Mlle Marie Dumas. (12 janvier 1879.)

— L'Académie de Stanislas décernera deux prix de mille francs (prix Herpin) : 1° à l'auteur du meilleur ouvrage, imprimé ou manuscrit, sur des questions scientifiques, agricoles, économiques, statistiques ou historiques, se rapportant à la Lorraine ou aux Trois Évêchés; 2° à l'auteur du meilleur mémoire sur la condition des classes agricoles et industrielles en Lorraine jusqu'à la réunion de cette province à la France en 1766. (Déposer les mémoires au secrétariat de l'académie de Stanislas, à Nancy, avant le 31 décembre 1880.)

— Par décrets en date du 31 décembre, il est créé une chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale, à la Faculté des lettres de Paris; M. GEBHART en est nommé titulaire, et la chaire de littératures étrangères, occupée par M. MÉZIÈRES, prend le nom de chaire de langues et littératures de l'Europe septentrionale. Même dédoublement à la Faculté des lettres de Douai pour la chaire de littérature ancienne; M. MOY est nommé professeur de langue et de littérature latines, et M. COURDAVEAUX, professeur de langue et de littérature grecques.

ALLEMAGNE. — Le *Corpus* des écrivains militaires, grecs et romains, projeté par Frédéric Haase, n'a pu être exécuté jusqu'à ce jour. M. Karl Konrad MÜLLER, attaché à la bibliothèque de Wurzbourg, a repris les plans de Haase et annonce qu'il poussera vigoureusement l'entreprise. Il vient de parcourir les bibliothèques d'Italie afin de rassembler les matériaux de cette vaste publication. C'est par la série des *Tacticiens* (hormis Xénophon et Enée) qu'il se propose de commencer. Les *Poliorcètes* viendraient plus tard. Quant à Xénophon et à Enée, dont les éditions ne manquent pas, ils ne seraient publiés qu'en dernier lieu, et pour couronner l'œuvre.

— Dans un « programme » du Vitzthum Gymnasium de Dresde paraîtra prochainement, par les soins de M. R. BUDDENSIEG, une des œuvres les plus importantes de Wiclif, le *de Christo et Adversario suo Antichristo* ; le texte, publié d'après des manuscrits de Vienne, sera accompagné de notes critiques et d'une introduction. (Leipzig, Teubner.)

— M. KOLDE qui vient de publier un très bon travail sur l'histoire de l'Ordre des Augustins (*die deutsche Augustiner-Congregation und Johann von Staupitz, ein Beitrag zur Ordens = und Reformationsgeschichte nach meistens ungedruckten Quellen*. Gotha, Perthes. XIV et 466 p.), poursuit ses études sur le même domaine et entreprend la publication de la correspondance de Spalatin.

— Le directeur du séminaire de Zschopau, M. Auguste ISRAEL, publie une collection des écrits pédagogiques du XVIe et du XVIIe siècle qui sont devenus rares (*Samm-*

lung selten gewordener pædagogischer Schriften des XVIen *und* XVIIen *Jahrhunderts.* Zschopau, Raschke). Trois fascicules ont paru : I. d'après la 1re édition de Wittemberg (1524), l'écrit de Luther : *an die Radherrn aller stedte deutschen, das sie christliche schulen aufrichten und halten sollen.* II, d'après l'édition de Leyde (1529), le texte, la traduction et le commentaire du traité d'Erasme *Declamatio de pueris ad virtutem ac literas liberaliter instituendis idque protinus a nativitate.* III. l'écrit d'un anonyme, paru à Augsbourg en 1693 sous ce titre : *Gründliches Bedenken von verschiedenen, theils offenbaren, theils nicht allerdings bekannten Misbræuchen, so geraume Zeit hero in die Schulen eingerissen und überhand genommen*, etc.

— M. F. L. Dammert, qui a fait récemment paraître un ouvrage sur Fribourg en Brisgau dans la seconde moitié du XVIIe siècle, a l'intention de publier une suite de travaux sur l'histoire de Fribourg.

— Un livre espagnol sur les pierres précieuses a paru par les soins de M. K. Vollmœller, professeur à l'Université d'Erlangen (*Ein spanisches Steinbuch, mit Einleitung und Anmerkungen.* Heilbronn, Henninger) ; ce traité, dont l'auteur est inconnu, date du XVe siècle et a été édité d'après un manuscrit unique du British Museum. (Add. 21, 245). M. Vollmœller a publié en même temps une édition du *Poema del Cid*, d'après l'unique manuscrit de Madrid, avec introduction, notes et glossaire. Il prépare une édition d'un roman en vieux français, *Octavian*, d'après un manuscrit de la Bodléienne (Hatton. 100.)

— Un professeur de Rostock, M. K. Kloeppner, publie un dictionnaire des synonymes anglais (*Englische Synonymik.* Rostock, Werther) qui comprendra quatre ou cinq livraisons. La première livraison, de *A* à *Dankbarkeit*, coûte 2 mark. (2 fr. 25.)

— La Faculté de philosophie d'Iéna décernera un prix de 1800 mark (2,250 fr.) à l'auteur du meilleur travail sur « les dialectes de la langue allemande » (*die Dialecte des deutschen Sprachgebiets*) ; une carte (*Sprachkarte*) devra être jointe à ce travail (les mémoires devront être remis avant le 1er janvier 1883).

ANGLETERRE. — Le Ve fascicule du *Thesaurus Syriacus* paraîtra très prochainement, par les soins de M. R. Payne Smith (Oxford, Clarendon Press) ; on sait que les fasc. I-IV ont paru de 1868 à 1877.

— M. Ernest A. Budge, du Christ's College, à Cambridge, prépare une *History of Esarhaddon, King of Assyria* (Trübner, Oriental Series) et une chrestomathie assyrienne.

— Les éditeurs Allen doivent publier dans trois ou quatre mois un dictionnaire anglais-persan auquel travaille, depuis sept années, M. A. N. Wollaston, traducteur de l'*Anwari Suhaili* ; ce dictionnaire exclut tous les mots qui ne se trouvent que dans les anciens écrivains et qui sont tombés en désuétude.

— L'édition des *Captifs* de Plaute par M. E. A. Sonnenschein, professeur à l'université de Glasgow, vient de paraître (W. Swan Sonnenschein et Allen) ; elle renferme une collation complète des mss. du Vatican et du British Museum, et un appendice contenant un grand nombre de corrections de Bentley, publiées aujourd'hui pour la première fois, et relatives à tout ce qu'on possède de Plaute.

— Le second volume de l'édition, préparée par M. Furnivall, de l'*Anatomy of the Abuses in England in 1583* de Philipp Stubbes est sous presse (paraît dans la collection de la *New Shakspere Society*) ; nous publierons prochainement un article sur le premier volume.

— La seconde partie de l'*History of the Mongols*, de M. H. H. Howorth, est sur le point de paraître ; cette seconde partie est consacrée à l'histoire de la Horde d'Or, de la conquête mongole en Russie, etc.

— L'*Academy* annonce que le jeune maharajah de Udaipur a ordonné que toutes les affaires officielles de sa principauté soient traitées désormais en sanscrit ; c'est comme si le latin devenait la langue officielle de l'Italie.

ESPAGNE. — Depuis bien longtemps les traductions espagnoles d'auteurs grecs ou latins n'étaient, le plus souvent, que la première traduction française venue qu'on mettait en castillan. Mais il s'opère en ce moment une réaction contre cet usage peu scientifique. Don José SANTALÓ vient d'inaugurer à Madrid la publication de *la Biblioteca clasica* qui, outre les principales œuvres des littératures modernes, contiendra une quarantaine de classiques grecs et une trentaine de classiques latins, tous traduits, comme il est expressément annoncé, *directement* de la langue originale. Sauf Aristote, Théophraste, Hippocrate, Plutarque, Stace, Apulée, et quelques autres encore dont il ne sera donné qu'un choix, il s'agit des *Œuvres complètes* de chaque auteur. *L'Iliade*, l'*Enéide*, Hérodote entier, les *Traités* de Cicéron *relatifs à la rhétorique* sont actuellement en vente. Cette dernière traduction est due au jeune et célèbre professeur de l'Université de Madrid, Don Marcelino Menendez PELAYO, qui promet de livrer sous peu la traduction complète des Œuvres de Cicéron. L'Eschyle de M. Brieva SALVATIERRA et l'Aristophane de M. BARAIBAR sont sous presse, et doivent paraître avant la fin de l'année, ainsi que Salluste, les Eglogues et les Géorgiques de Virgile, les Bucoliques grecs, Tacite, César et les Vies Parallèles de Plutarque. Nous souhaitons vivement que cette entreprise, qui s'annonce sous de favorables auspices, active la renaissance des études classiques dont il est question dans la Péninsule.

— Le premier volume de la *Historia de los heterodoxos españoles*, par M. Marcelino Menendez PELAYO, paraîtra le mois prochain. Ce premier volume, fort de plus de 800 pages, s'arrête à la fin du XVe siècle. L'auteur publie bon nombre de documents inédits parmi lesquels méritent d'être mentionnés une lettre d'Elipandus, le traité *De processione mundi* de l'archidiacre Gundisalvus, si intéressant pour l'histoire de la spéculation philosophique au moyen âge, quelques pièces sur l'hérésie des Albigeois, etc. On annonce aussi la prochaine publication d'une édition nouvelle, considérablement augmentée, de l'ouvrage du même savant, intitulée : *Polemicas Indicaciones y proyectos sobre Ciencia Española.*

— M. Aureliano Fernandez GUERRA, l'auteur de tant de travaux sur les antiquités et la géographie de l'Espagne ancienne, a été chargé, par le ministère du *Fomento*, de la publication d'un ouvrage sur la géographie historique de l'Espagne. L'ouvrage de M. Guerra contiendra tous les travaux du même savant déjà publiés sur cette matière, refondus et complétés, et bien d'autres encore inédits. Il sera, en outre, enrichi d'un bon nombre de cartes, dessinées par l'*Instituto geografico de Madrid*, d'après les données de l'auteur.

— On annonce aussi la prochaine publication du quatrième volume des *Lettres* d'Ignace de Loyola qui doit contenir celles de l'année 1554, ainsi qu'un *Diccionario etimologico de la lengua portuguese y de todos los dialectos españoles*, dû à M. Leopoldo EGUILAZ, professeur à l'Université de Grenade.

ITALIE. — Le secrétaire de Gino Capponi doit publier très prochainement un recueil de lettres échangées entre Capponi e Tommaseo.

— M. Ernesto MASI a publié 73 lettres de Goldoni, écrites par le comique vénitien de 1741 à 1792, entre la 24e et l'avant-dernière année de sa vie ; ces lettres recueillies dans les bibliothèques, les collections privées et les journaux, ajoutent quelques traits à la physionomie de l'homme et du poète; une préface de près de cent pages est consacrée à la vie et aux œuvres de Goldoni. (*Lettere di Carlo Goldoni, con proemio e note*. Bologna, Zanichelli.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 janvier 1880.

M. Baudry, au nom de la commission du prix Gobert, annonce que les ouvrages envoyés au concours pour ce prix, sont les suivants :

1° *Le livre des métiers*, d'Estienne Boileau, publié par René de l'Espinasse et François Bonnardot (Paris, 1879, un vol, in-4° de la collection de l'*Histoire générale de Paris*);

2° *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, du P. Anselme, nouv. éd. par Potier de Courcy, t. IX, 2e partie (Paris, 1879, in-4°);

3° *Histoire générale de Languedoc*, nouv. éd., t. VII et VIII (Toulouse, in-4°), et deux vol. in-8° extraits de cet ouvrage, *Études sur l'administration de saint Louis et d'Alphonse de Poitiers dans le Languedoc*, et *Étude sur l'administration féodale dans le Languedoc*, par Auguste Molinier ;

4° *Histoire des états provinciaux de la France centrale sous Charles VII*, par Antoine Thomas (Paris, 1879, 2 vol. in-8°);

5° *Le costume au moyen âge d'après les sceaux*, par A. Demay (Paris, 1879, gr. in-8°);

6° *Clément Marot et le Psautier huguenot*, par Douen (Paris, 1878-1879, 2 vol. gr. in-8°);

Ouvrages auxquels il faut ajouter ceux qui sont maintenant en possession du premier et du second prix, la *Chanson de la croisade contre les Albigeois*, publiée et traduite par Paul Meyer, et l'*Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au* XIVe *siècle*, par A. Giry.

L'académie procède à l'élection des membres des commissions chargées de décerner les divers prix proposés pour l'année 1880. Ces commissions sont ainsi composées :

Prix du budget *(Étude historique sur les impôts indirects chez les Romains)* : MM. Laboulaye, Léon Renier, de Rozière, Desjardins ;

Prix Duchalais (numismatique) : MM. de Saulcy, de Longpérier, Waddington, Ch. Robert;

Prix Bordin *(Étude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan)* : MM. Paulin Paris, Delisle, Jourdain, Gaston Paris ;

Prix Bordin *(Origine et développement du système des castes dans l'Inde)* : MM. Adolphe Regnier, Renan, Maury, Bréal ;

Prix Bordin *(Vie et écrits d'Eustathe, archevêque de Thessalonique,* XIIIe *siècle)* : MM. Egger, Miller, Thurot, Girard ;

Prix Stanislas Julien (pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine) : MM. Maury, Dulaurier, d'Hervey de Saint-Denys, Schefer ;

Prix Delalande-Guérineau (deux prix à décerner en 1880 aux deux ouvrages jugés les meilleurs parmi les ouvrages manuscrits ou publiés depuis janvier 1878, ayant pour objet la langue française [grammaires, lexiques, etc.] à une époque antérieure au XVIe siècle) : MM. Paulin Paris, Guessard, Thurot, Gaston Paris.

M. Desjardins annonce que M. Mariette, grâce aux efforts faits, sur la demande de l'académie, par le gouvernement français, a obtenu du gouvernement égyptien des fonds pour reprendre les fouilles en Égypte. Il va commencer immédiatement les fouilles auprès du grand sphynx.

M. le baron de Witte met sous les yeux des membres de l'académie la reproduction d'un dessin gravé sur un miroir étrusque trouvé, il y a peu d'années, en Italie. Ce dessin représente un cavalier qui se précipite dans la mer; non loin de là est un jeune dauphin. La légende, en caractères étrusques, donne au cavalier le nom d'*Hercle* et à son cheval celui de *Pakste*. M. De Witte suppose que ce cavalier est Mélicerte, fils d'Athamas et d'Ino, qui, selon la légende, se jeta dans la mer et y fut transformé en divinité marine. Si on lui a donné le nom d'*Hercle* ou Hercule, c'est, pense M. De Witte, par suite d'une confusion entre le nom de Mélicerte et celui du dieu phénicien *Melqarth*, qu'on était habitué à traduire par Hercule.

Ouvrage déposé : Recueil des historiens des croisades : historiens occidentaux, t. IV (Paris, imprimerie nationale, 1879, in-folio).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 26 Janvier — 1880

18. — **Syntaktische Forschungen** von B. Delbrück und E. Windisch. — Dritter Band. — *Die altindische Wortfolge aus dem Çatapatha-Brâhmana dargestellt* von B. Delbrück. Halle, Waisenhaus, 1878. 1 vol. in-8°, 80 p.

Le sujet de l'opuscule de M. Delbrück se trouve être une partie de celui qui avait été mis au concours pour l'année 1873 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et que j'ai traité dans un mémoire qui a été jugé digne du prix. M. D. avait déjà arrêté le plan de son travail quand il a eu connaissance, non pas même de l'ensemble du mien, mais seulement du fragment (un tiers environ) que j'en ai publié dans les *Mémoires de la société de Linguistique*, III, p. 1-51, 124-154, 169-186. De la partie la plus importante de mon sujet, à savoir l'ordre des termes essentiels de la proposition, ce fragment ne donnait que des considérations générales sur les types de construction primitifs, applicables à l'ensemble des langues indo-européennes, tandis que la brochure de M. D. épuise le même sujet pour une période déterminée de l'une des langues de la famille. Mais comme cette langue, le sanskrit, est celle qui m'a le plus servi pour la restitution des types primitifs, je n'avais pu manquer de toucher déjà à la plupart des points que M. D. a traités depuis avec plus de détails, et de devancer souvent, comme il le reconnait d'ailleurs en termes généraux, ses conclusions. Il y a pourtant entre nous des divergences que je relèverai après avoir précisé les points sur lesquels j'ai eu la satisfaction de constater un parfait accord entre nous.

Du nombre de ces derniers sont les plus importants, ceux qui forment la base de l'un et de l'autre travail. J'avais donné à l'avance (p. 4-12) un résumé des preuves qui établissent l'existence dans les langues indo-européennes, et même dans celles de ces langues dont la construction est dite libre, de certaines *habitudes* de construction dont elles *peuvent s'affranchir sans en perdre pour cela conscience* (p. 8). L'objet

principal de M. D. est de prouver qu'il existe en sanskrit une construction *traditionnelle*, et dans tout le cours de son travail, il distingue la place traditionnelle et la place *occasionnelle* que peut occuper chaque terme de la proposition. — L'une des trois grandes divisions du mémoire de M. D. est consacrée aux phrases qui ont une « queue » (p. 51). J'avais remarqué (p. 141) que le cadre consacré de la proposition se laisse quelquefois « déborder » par certains mots.

J'avais aussi signalé, comme le principe de construction le plus remarquable du sanskrit et du latin la place occupée par le verbe à la fin de la proposition (p. 8 et 9). C'est par la constatation de cet usage en sanskrit que débute l'opuscule de M. D. (p. 17), et c'est par des considérations sur le même fait qu'il se termine (p. 77-78). De l'usage du sanskrit, M. D. rapproche, outre celui du latin, l'usage du lithuanien (p. 78). J'avais également relevé cette autre concordance (p. 11). Il ne mentionne pas particulièrement, parmi les langues qui ont gardé des traces de la même construction, les langues germaniques qui m'ont paru avoir à cet égard une importance toute spéciale (p. 9), mais il signale comme faisant exception les langues celtiques (p. 78) : j'avais fait la même observation (p. 12).

Sur des points de fait, comme ceux que je viens de relever en dernier lieu, l'accord était d'ailleurs naturel. Mais ce n'est pas tout. M. D. explique (p. 77) par le principe de construction traditionnelle les particularités de l'accentuation du verbe en sanskrit. Or cette explication se trouve identique dans tous ses détails à celle que j'avais proposée dans une partie de mon mémoire qui n'est pas encore imprimée, mais qui est déposée à l'Institut depuis la fin de 1872. Mes observations se terminaient par la critique d'une explication différente, que M. D. avait proposée dans son livre sur l'Usage du subjonctif et de l'optatif (p. 97-98), et qu'il abandonne aujourd'hui implicitement. Cette rencontre toute fortuite semble faite pour nous donner à l'un et à l'autre confiance dans notre théorie commune.

En somme, sur plusieurs points essentiels, et particulièrement sur la nécessité d'avoir toujours en vue un type traditionnel dans l'explication des constructions en apparence les plus libres, et de considérer toute déviation de ce type comme une inversion qui doit avoir sa raison d'être, je ne puis que me féliciter de la conformité parfaite des vues de M. D. et des miennes.

Il y a cependant un principe important sur lequel nous différons, c'est celui de la construction *occasionnelle*. Selon M. D., la règle est que « tout membre de la proposition qui, d'après sa signification, doit avoir un accent plus fort, tend à se placer en avant » (p. 13). Dans la partie de mon travail consacrée à ce que j'appelle les constructions *inversives*, j'ai considéré l'inversion (autre que celle qui est déterminée par l'ordre logique des idées), comme un moyen de faire ressortir les termes intervertis par le sentiment de l'inversion même (p. 182). Je persiste dans

cette manière de voir, et je trouverai des exemples pour la défendre parmi ceux qu'a cités M. Delbrück. Lorsque, contrairement à la construction traditionnelle qu'il constate (p. 35 et 42) comme je l'avais fait déjà (p. 27), le substantif est placé avant l'adjectif (p. 36 et suiv.) ou le génitif (p. 43 et suiv.) qui en dépend, c'est souvent l'adjectif ou le génitif placé après, et non le substantif placé avant, que cette inversion fait ressortir. Exemples : *açvah çvetah* (p. 36), et *eshâ vai dik pitrînâm* (p. 44). Je renvoie d'ailleurs sur ce sujet à mon travail (p. 30 et suiv.). Il est des cas où l'interversion des deux termes a pour effet de les relever tous les deux à la fois. A l'exemple que j'avais emprunté au latin (p. 183), *Si parentem puer verberat*, j'en ajouterai un que me fournit M. D. (p. 28) : *brâhmanân râjanyabandhur ajaishît*. Une des meilleures preuves que le mot ou les mots sont bien mis en relief par le sentiment même de l'inversion plus que par l'attribution qui leur serait faite de telle ou telle place déterminée dans la proposition, c'est que l'effet de l'inversion est, comme je l'avais fait observer déjà (p. 183), accru par l'hyperbate. Les constructions du dernier genre peuvent, selon moi, être analysées dans cet ordre d'idées d'une manière plus satisfaisante qu'elles ne le sont par M. Delbrück (p. 59-61). De plus, quand la proposition a, pour employer sa propre expression, une « queue », le mot ou les mots, quels qu'ils soient, qui débordent ainsi *en arrière* le cadre de la proposition, y prennent souvent un relief tout particulier. En somme, la théorie qui attribue à la première place de la proposition la vertu de relever par elle-même le mot qui s'y trouve, n'est parfaitement exacte que dans son application au verbe. Mais il faut remarquer que, pour le verbe, cette place est tout juste la place diamétralement opposée à celle qu'il occupe dans la construction traditionnelle. Cette construction inversive du verbe est d'ailleurs devenue régulière, comme M. D. l'observe (p. 21) avec moi (p. 184), dans les propositions interrogatives, et fréquente, ce qu'il n'a pas remarqué, dans les propositions modales, particulièrement dans celles dont le verbe est à l'impératif. A l'appui de cette dernière observation, que j'avais faite déjà dans mon travail (p. 185), les citations de M. D. me fourniraient plus d'un exemple (p. 18, 20, 21, 31). Signalons enfin une dernière application, décidément abusive, que M. D. a faite de son principe. Selon lui, la construction des particules et des pronoms enclitiques après le premier mot de la proposition serait un effet de l'attraction que ce premier mot, en vertu de sa forte accentuation, exercerait « à la façon d'un aimant » (p. 48) sur les mots dépourvus d'accent. Mais pourquoi ceux-ci n'étaient-ils pas accentués? Il nous a paru beaucoup plus vraisemblable de supposer au contraire pour les mots en question (p. 177), comme pour le verbe, que c'est leur construction ordinaire qui leur a fait perdre l'accent. S'il est difficile d'expliquer pourquoi ils occupent la seconde place plutôt que la première, il ne l'est pas, au moins pour la plupart d'entre eux, de rendre compte de leur construction *au commencement* de la proposition. C'est la place naturelle de beaucoup

d'adverbes et, comme je l'avais fait remarquer (p. 176) avant M. D. (p. 57), des pronoms anaphoriques.

Je signalerai encore un point important sur lequel il y a désaccord entre M. D. et moi. C'est la construction du prédicat nominal, que je n'ai pas distinguée de celle du verbe (p. 139), tandis que, selon lui, ce prédicat serait construit plus souvent avant qu'après son sujet. Je ne contesterai pas ses données statistiques, mais je lui soumettrai deux objections. D'une part, la remarque qu'il fait lui-même sur la difficulté qu'on éprouve parfois à distinguer le véritable prédicat du véritable sujet, pourrait être étendue à un grand nombre de cas. De l'autre, il se trouve assez embarrassé (p. 28) pour expliquer comme des inversions certaines constructions du prédicat après le sujet, tandis qu'au contraire les exemples typiques de la page 26 pourraient, si nombreux qu'ils soient, s'expliquer aisément par un renversement de la construction traditionnelle, destiné à faire ressortir, selon ma théorie, les deux termes à la fois. La construction du prédicat nominal *avec la copule* demanderait d'ailleurs à être traitée à part, comme je l'ai fait dans mon travail (p. 169).

Sur la construction des prépositions (p. 46), nous sommes d'accord. Mais M. D. se borne à constater les faits. Je crois avoir donné (p. 180) la raison de la construction primitive des prépositions après leur régime.

M. Delbrück a apporté à cette nouvelle publication le soin qui distingue tous ses travaux. Il y a réuni de précieuses collections d'exemples [1]. On doit souhaiter qu'il continue de traiter ainsi dans le détail un sujet encore très nouveau, que je n'avais pu qu'esquisser dans son ensemble. Je tâcherai, de mon côté, de trouver le temps nécessaire pour terminer la publication de cette esquisse, et de le faire assez tôt pour que mes idées puissent être mises à profit, s'il y a lieu, dans des recherches plus approfondies.

Abel Bergaigne.

---

19. — **Esquisse de la religion des Gaulois avec un appendice sur le dieu Encina** par Henri Gaidoz. Paris, Sandoz et Fischbacher. 1879, in-8°, 24 p. Prix : 2 fr. 50.

Comme le dit avec raison M. Gaidoz dans le mémoire dont nous allons rendre compte, « il est encore trop tôt pour tracer d'une façon com-« plète le tableau de la religion gauloise ». Pour nous donner de la religion des Gaulois un résumé vraiment satisfaisant, il faudrait avoir sous les yeux un traité de mythologie celtique composé sur le plan de la *Deutsche Mythologie* de Grimm, qui, dans chacune des sections de son ouvrage nous présente réunis la plupart des textes de l'antiquité et du moyen âge relatifs au sujet spécial étudié dans cette section. Or, un tel

---

1. Signalons aussi, en dehors du sujet principal, d'intéressantes observations sur l'usage de l'impératif en *tât* et du futur exprimé par le nom d'agent (p. 2-12).

livre n'existe pas. Donc il est impossible d'écrire un résumé de la religion des Gaulois. Se suit-il de là que M. G. ait eu tort de profiter d'une entreprise de librairie pour appliquer à l'étude sommaire de la religion des Gaulois, et à la critique des systèmes dont cette religion a été jusqu'ici l'objet, les facultés si distinguées d'un esprit malheureusement trop sceptique et, par conséquent, trop défiant de lui-même? Non, évidemment. L'intérêt de la science serait que M. G. doutât moins de ses forces et écrivît davantage sur des matières qu'il connaît si bien ; j'espère que des critiques qu'il a, pour ainsi dire, annoncées lui-même en les déclarant par avance fondées, seront considérées par lui comme une preuve de la rectitude de son jugement et l'encourageront à faire à l'avenir profiter plus complètement le public de ce jugement si droit et si élevé.

Le défaut du mémoire de M. G. est d'avoir été composé avec des matériaux beaucoup trop peu nombreux. Prenons un exemple. Quelle était la doctrine des Gaulois sur l'immortalité de l'âme? M. G. répond à cette question, p. 15, en traduisant un passage de César, VI, 13 : Les druides enseignent « que les âmes ne périssent pas, mais après la mort « passent des uns aux autres, » et, p. 18, les druides, « d'après l'étrange « assertion de César, auraient enseigné une sorte de métempsycose ». M. G. a laissé de côté Valère-Maxime, c. VI, Méla, III, 2, Lucain, *Pharsale*, I, 454-458, et cependant ceux-ci, à une époque où les druides subsistaient encore, remplacent par un énoncé beaucoup plus clair la formule de César, obscure dans l'original, plus obscure peut-être encore dans la traduction. M. G. ne dit rien de la mythologie irlandaise dont l'accord avec Valère Maxime, Lucain et Méla, est significatif; rien de la légende grecque sur les rapports de la doctrine celtique avec la doctrine pythagoricienne (Alexandre Polyhistor, 82-60 av. J.-C., cité par Clément d'Alexandrie, *Stromata*, dans les *Fragmenta historicorum graecorum* de Didot, III, 239; Diodore de Sicile, V, 28, vers l'an 40 avant notre ère, Timagène, contemporain de César et d'Auguste, cité, par Ammien Marcellin, XV, 9; Valère Maxime, II, 6, 10, qui écrivait au temps de Tibère : quatre auteurs antérieurs à la suppression des druides [1]). En ne faisant usage que de César, on ne peut nous donner une idée, je ne dirai pas complète, mais même exacte de la doctrine des druides sur l'immortalité de l'âme. J'ai parlé de la mythologie irlandaise comme d'une source qui n'est pas à dédaigner pour l'intelligence de mythologie celtique, et, après elle, il y a même la mythologie galloise : car les poésies des bardes gallois, les *Mabinogion* et même les romans de la table ronde, pourront un jour fournir plus de matériaux qu'on ne croit généralement.

---

1. Je ne parle pas du Μαγικός d'Aristote où il aurait été question des doctrines des Druides, suivant Diogène Laërce, *Vitae philosophorum, Prœmium*. Le Μαγικός est apocryphe. Didot-Heitz, Aristote, t. IV, 2e partie, p. 66-67.

Ce n'est pas seulement sur la question de l'immortalité de l'âme que M. G. a eu sous les yeux des matériaux incomplets.

« Toutates, dit M. G., ne paraît que comme épithète de Mars (et en « Grande-Bretagne encore) » p. 13. L'inscription de la Grande-Bretagne, dont parle ici M. G., se trouve dans le *Corpus*, VII, 84. Mais le nom du même dieu apparaît en Norique dans l'inscription 5320 du tome III de la même collection. Enfin le tome VI nous offre, dans l'inscription 2407, le nom composé *Totati-ge[nu]s* porté par un soldat des *cohortes vigiles* de Rome, ce nom veut dire « fils de *Totatis* », et *Totatis* ne se distingue de *Toutatis* que par une variante insignifiante.

Parlant des druides, M. G. dit : « Ce nom se rencontre en irlandais « sous la forme *drui* ou *drai*, gén. *druad*, nom. pl. *druid*, qui a le sens « de sorcier. Ces sorciers irlandais, malgré leur nom de druides, n'a- « vaient pas l'importance politique et sociale des druides de Gaule, et « les fonctions de juges et de savants de ces derniers étaient remplies par « les *filé*, plus tard réduits au simple rang de brehons. »

De ce que le mot *draoi* signifie aujourd'hui sorcier en Irlande, il me semble qu'on ne peut conclure avec certitude qu'avant l'établissement du christianisme ce mot n'eut pas un sens un peu plus élevé. Loégairé, roi suprême d'Irlande, à l'arrivée de saint Patrice, avait confié l'éducation de ses deux filles à deux druides [1]. Un des morceaux les plus importants de la littérature épique d'Irlande, *la Maladie de Cûchulain*, nous a conservé, à propos de l'avénement de Lughaidh Reoderg, ou Sriabhderg, roi suprême d'Irlande de l'an 24 à l'an 9 avant J.-C. suivant les *Annales de quatre Maîtres*, le cérémonial de l'élection des rois suprêmes irlandais avant le christianisme ; c'est une sorte de procédure magique dirigée par quatre druides. Ce document, publié en 1858 par O'Curry dans le t. Ier de l'*Atlantis* p. 384, a été réimprimé par M. Whitley Stokes dans la *Revue celtique*, t. I, p. 261. Le ms. a été écrit vers l'année 1100. Il ne me semble pas que je sois trop hardi quand je rapproche ce document du passage de César, VII, 33 : *Convictolitavem, qui per sacerdotes more civitatis intermissis magistratibus esset creatus, potestatem obtinere jussit*.

A la cour de Conchobar, l'Agamemnon du cycle épique le plus ancien d'Irlande, on voit à côté du roi un druide et un *filé* ou brehon, c'est-à-dire un juge. Le *filé* est Sencha, fils d'Ailell, un des juges célèbres dont les sentences sont citées par le *Senchus Môr* ; or, sa situation ne paraît pas supérieure à celle du druide. Le druide s'appelle Cathbad ; un messager paraît un jour à la cour du roi, il annonce de grands désastres, le roi ne dit rien. Cathbad seul prend la parole : l'étiquette exige

1. *Vie tripartite de saint Patrice*, citée par O'Curry, *On the Manners*, II, 72, 201. Ils sont appelés *magi* dans les Vies latines de saint Patrice, par Josselin, c. LI, LII, chez Colgan, *Trias Thaumaturga*, p. 25, 56, 77, 136 ; voir aussi les Bollandistes, mars, t. II, p. 552.

que, quand un druide est présent, tout le monde se taise, même le roi. Nous trouvons cette maxime étrange dans l'*enlèvement du taureau de Cuailgne* [1]. La phrase déclamatoire du rhéteur Dion sur les druides gaulois pourrait presque s'appliquer aux druides de l'Irlande païenne [2]. Le triomphe du christianisme mit les évêques à la place des druides d'Irlande et chassa ces derniers du palais des rois avec le culte dont ils étaient les ministres. Si les druides, c'est-à-dire les prêtres irlandais, étaient sorciers, leurs confrères, les *filé*, qui, quand ils rendaient des jugements, *breth*, portaient spécialement le nom de *brithem*, *brithemon*, juges, prononcé aujourd'hui *brehon*, ne ménageaient pas non plus les pratiques de sorcellerie. On peut voir dans la glose de l'introduction du *Senchus Môr*, p. 24-25, 44-45, et même dans le texte de l'introduction à la page 40, l'indication des artifices au moyen desquels les jurisconsultes irlandais captaient la confiance publique : on y trouvera même la preuve que certains de ces procédés ont survécu à l'établissement du christianisme. J'ignore donc pourquoi M. G. refuse d'admettre que les *filé* aient prétendu avoir un pouvoir surnaturel. Mais les *filé* abandonnèrent assez de leurs pratiques superstitieuses pour pouvoir vivre en paix avec le clergé catholique : celui-ci, au contraire, fit aux druides une guerre à outrance, dont saint Patrice donna le signal, et qui réduisit bientôt les druides à la plus infime condition.

M. G. ne me semble donc pas avoir une idée exacte de la situation des druides irlandais à l'époque païenne et, en ne reproduisant qu'une partie des textes relatifs aux druides de Gaule, il force la différence qui peut avoir existé entre eux et ceux d'Irlande. Je ne trouve pas non plus qu'il se soit suffisamment rendu compte du rapport qui existe entre le mythe du *Dispater* gaulois et la mythologie grecque. Le *Dispater* gaulois est un dieu des morts et c'est en même temps l'ancêtre de la race gauloise. M. G. le compare à Pluton. Pluton est bien un dieu des morts, mais n'est pas l'ancêtre de la race grecque. De plus, c'est un dieu relativement moderne. La race grecque descend de Zeus, qui est le père des hommes et des dieux [3] : de l'union de Zeus avec Pandore est né *Graïcos* le puissant guerrier [4]. Zeus, à son tour, est fils de *Kronos*. Or, *Kronos* habite au bout du monde, sous terre, le Tartare profond et privé de soleil [5], c'est lui qui règne dans le séjour fortuné des héros devenus demi-dieux après avoir perdu la vie près des sept portes de Thèbes ou à la guerre de Troie [6]. Ainsi *Kronos*, comme le *Dispater* gaulois, est à la

1. O'Curry, *On the Manners*, II, 319. Il y a, de ce morceau épique, un manuscrit qui remonte à l'an 1100.

2. Dion Chrysostôme, *Oratio*, 49, édition donnée chez Teubner par Louis Dindorf, t. II, p. 147, lignes 3-9.

3. *Iliade* passim.

4. Hésiode, fragment 20, édition Didot, p. 49.

5. *Iliade*, VIII, 479-480 ; XIV, 203-204, 274 ; XV, 225 ; Hésiode, *Théogonie*, 851.

6. Hésiode, *Les œuvres et les jours*, vers 158-173.

fois le dieu des morts et le premier ancêtre des vivants. Telle est la doctrine d'Hésiode au temps duquel Pluton n'est pas encore inventé[1].

Une mythologie celtique complète traiterait nécessairement des rapports de la religion des Celtes avec celle des autres peuples de l'antiquité et alors, sur ce point comme sur les autres, un résumé exact de la religion des Gaulois serait possible.

Je conclus donc : comme M. Gaidoz l'a dit, comme je l'ai déjà répété d'après lui : « Il est encore trop tôt pour tracer d'une façon complète le « tableau de la religion gauloise. » Cela n'empêche pas que le savant écrivain ne nous ait donné, dans sa courte brochure, un certain nombre de très intéressants et très exacts aperçus. Mais pourquoi, au lieu d'une brochure, n'a-t-il pas mis un livre entre nos mains et n'a-t-il pas écrit la mythologie celtique que je demande au début de cet article? Personne n'a, plus que lui, les qualités nécessaires pour la composer d'une façon qui satisfasse le critique le plus sévère.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

20. — **Alcuni artisti siciliani a Roma nei secoli XVI e XVII,** par A. Bertolotti. Palerme, 1879, gr. in-8°.

M. A. Bertolotti, auquel nous sommes déjà redevables de tant de doctes mémoires sur les artistes italiens des xvie, xviie et xviiie siècles, vient de se créer un nouveau titre à la reconnaissance des savants par la publication de nombreux documents inédits relatifs aux architectes, sculpteurs, peintres, orfévres, brodeurs siciliens qui ont travaillé à Rome entre les années 1500 et 1700. Comme d'ordinaire, les matériaux mis en œuvre par M. B. sont tirés des archives d'Etat du Campo Marzo : ce sont des pièces comptables, des enquêtes faites par la chambre criminelle, des inventaires, etc. L'auteur y a joint un commentaire très nourri, très instructif.

Parmi les artistes de la Renaissance dont la biographie se trouve élucidée dans ce volume, nous citerons le peintre Tommaso Laureti, un élève de Sebastiano del Piombo, le sculpteur Giacomo del Duca, élève de Michel-Ange, l'architecte Philippe Bartolini (1518), les orfévres Girolamo Norci (1577), Vincenzo (1552), Giuseppe Guerrerio (1588).

Ce mémoire complète de la façon la plus heureuse la série des monographies consacrées par M. Bertolotti aux artistes des autres provinces italiennes fixés à Rome.

---

1. De la combinaison de deux textes homériques, *Iliade*, VIII, 478-481 et *Hymne à Apollon*, 335, 336, résulte une doctrine analogue mais non identique, c'est que Kronos, père des dieux, et Japétos, père des hommes, habitent ensemble, à l'extrémité de la terre et de la mer, le Tartare vaste, obscur et profond. Dans ces textes on ne voit pas que le Tartare soit le séjour des descendants de Japétos après leur mort.

Nous sommes heureux d'apprendre que cette série aura bientôt son pendant dans la publication d'un travail étendu sur les artistes flamands et hollandais qui ont habité la ville éternelle depuis l'époque de la Renaissance jusqu'au XVIIIe siècle.

E. M.

---

21. — **Un érudit homme du monde, homme d'église, homme de cour (1630-1721).** Lettres inédites de Madame de La Fayette, de Madame Dacier, de Bossuet, de Fléchier, de Fénelon, etc., extraites de la correspondance de Huet par C. HENRY. Paris, Hachette, 1879, in-8° de IX-126 p.

La première partie du titre que l'on vient de lire m'a tout d'abord trompé : j'avais cru, avant de recevoir l'élégant volume sorti — c'est tout dire ! — des presses de Jouaust, qu'il s'agissait là d'une de ces monographies qui résument et complètent tous les travaux antérieurs. Je me disais que l'éditeur, qui s'est déjà très honorablement fait connaître par diverses études sur Descartes, sur Huygens et Roberval, sur Pierre de Fermat, enrichies de documents nouveaux, n'avait assurément pas manqué de nous donner, à cette occasion, un certain nombre de lettres inédites du savant évêque d'Avranches. Grande a été ma déception quand j'ai vu que le volume de M. Henry se compose uniquement de lettres adressées à Huet, précédées d'une introduction de sept pages [1] et accompagnées de notes presque toutes empruntées à Léchaudé d'Anisy, lequel en a orné les copies faites par lui, et déposées à la Bibliothèque nationale (fonds français 15188-15190), de la correspondance originale qui de la trop fameuse collection Libri a passé dans celle de lord Ashburnham. Encore si les lettres mises à notre disposition par M. H. étaient toutes inédites ! Mais son recueil n'a pas même partout le charme de la nouveauté. Ce ne sont pas seulement quelques-unes des lettres de Mme de La Fayette qui ont récemment paru dans le *Correspondant* par les soins de M. C. Trochon, comme M. H. nous en avertit (p. IV). Ce qu'il a ignoré, ce qu'il ne lui était pas permis d'ignorer, c'est que toutes les lettres à Bossuet qui forment, au nombre de cinquante-cinq, la plus considérable portion de son recueil (p. 49-89), ont été publiées par M. l'abbé Verlaque, en 1877, dans le tome II des *Mélanges historiques* de la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France* [2]. La connaissance

---

1. Relevons, dans cette *Introduction*, quelques expressions singulières : *sevrées d'un intérêt* (p. IV); *ces feuilles emportées sur les ailes de l'occasion vers une personnalité* (p. V); *un art coloriste, musical, ciseleur, architectonique, un art plus artiste (ibid.)*; les lettres de Mme de La Fayette *décollètent la comtesse* (p. VIII); nous sommes loin d'avoir épuisé *tous les intérêts* qu'offrent ces lettres (p. IX), etc.

2. M. l'abbé Verlaque a tiré du manuscrit de la Bibliothèque nationale quatre-vingts lettres ou billets de Bossuet. Léchaudé a *modernisé*, dans sa copie, l'orthographe de tous les documents.

d'un document imprimé peut échapper au plus consciencieux, au plus habile chercheur, mais comment excuser un éditeur qui présente comme nouvelles plus de cinquante lettres insérées dans un recueil aussi répandu parmi les savants que le recueil publié par le ministère de l'instruction publique ? Je n'oserais pas affirmer que les trois lettres de Fénelon n'aient pas, elles aussi, déjà vu le jour, et je me demande si elles n'ont pas été admises dans un volume que je n'ai pas en ce moment sous la main et qui est intitulé : *Lettres inédites de Fénelon publiées par* L'ABBÉ VERLAQUE. En revanche, les lettres de Fléchier, spirituellement tournées, un peu trop spirituellement même, car la prétention s'y glisse parfois, ne me semblent pas avoir été jamais publiées, et l'on y rencontre, au milieu de diverses antithèses et de divers *concetti*, d'assez curieux renseignements sur les poésies du futur évêque de Nîmes.

Les plus intéressantes pages du volume de M. H. proviennent de la correspondance de Mme de La Fayette. L'éditeur a mille fois eu raison de déclarer (p. VII) que c'est là « le joyau princier de la galerie ». Ces pages de la *femme de France* qui, selon Boileau, *avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux*, feront ardemment désirer à tous les lecteurs délicats la publication, dans la collection des *Grands écrivains de la France*, des œuvres complètes de la digne amie de Mme de Sévigné [1]. Autant la prose de Mme de La Fayette est légère, gracieuse, exquise, autant les sept lettres de Mme Dacier (p. 40-48) sont lourdes, ternes et communes. La savante dame, ayant travaillé à quelques-unes des éditions *ad usum Delphini*, demande à Huet d'intervenir auprès du duc de Montauzier pour « ce qui regarde la rétribution », qui lui est due, « pour presser cette rétribution, » pour « être payée plus largement que par le passé, » représentant qu'il lui faudra « encore tenir ici sur mes coffres, » etc. Toute la correspondance avec Huet roule sur des questions d'argent, sur des retards de payement, et c'est à peine si l'on retrouve quelque chose de littéraire dans deux ou trois lignes (p. 47) sur l'ode consacrée par l'abbé d'Aunay à la description de sa riante demeure, ode mise par la fille de Tanneguy Le Fèvre au-dessus de la description qu'Horace retrace de son Tivoli. Quant aux lettres de Mme de Bellefont, de la marquise de Lambert, de la duchesse d'Uzès, de Mme d'Harcourt, de Mme de Tilly, M. H. assure (p. VI) que « dans chacune de ces perles il y a de l'éclat ». Il ne faudrait pas trop croire à toutes ces *perles* et à tout cet *éclat* : je donnerais volontiers le plus petit billet de Mme de La Fayette pour toutes les lettres des autres correspondantes de Huet, et ces dames réunies ne sont que la monnaie de l'auteur de la *Princesse de Clèves*, je devrais

1. La lettre XI (p. 14) prouve une fois de plus et d'une façon incontestable que Segrais n'est nullement l'auteur de *Zaïde*. Mme de La Fayette y parle ainsi à son docte ami et censeur du manuscrit de ce délicieux roman : « Ce dernier [cahier] n'est pas du tout corrigé ni revu ; aussi vous y trouverez bien à mordre ; mais ne vous amusez guère aux expressions et prenez seulement garde aux choses : car quand nous l'aurons corrigé, vous y repasserez encore. »

dire du principal auteur, car on sait que La Rochefoucauld fut un peu le collaborateur de celle dont il fut beaucoup l'ami.

Le volume est terminé par un *Appendice* (p. 105-126) qui sera pour les travailleurs d'une grande utilité. M. H. y indique et parfois y analyse les lettres des correspondants de Huet conservées dans les trois volumes de copies de Léchaudé d'Anisy. On trouve là les noms des cardinaux de Bouillon, de Forbin-Janson, de Le Camus, de Polignac, d'Estrées; des archevèques d'Embrun (d'Aubusson de la Feuillade), de Paris (François — et non *Achille* — de Harlay), de Rouen (Colbert); de l'évêque de Bayeux (Fr. de Nesmond); des PP. de La Chaise, de La Rue, Cossart, Poussines, Chifflet, Sanadon, etc.; de Dom Mabillon; du duc de Coislin, du duc de Richelieu, du marquis de Feuquières, du duc de Montauzier, du dominicain Combefis (transformé par une faute d'impression en *Combesis*, p. 111), de Santeuil, de Ménage, de Conrart, de Perrault, de Mézeray, de Charpentier, de Galland, de Le Brun, de Boulliau, de Dacier, de Basnage, de Saumaise, de T. Le Fèvre, de Samuel Fermat, de Bigot, de Chapelain, de La Monnoye, de Nicaise [1], de Justel, de Huygens, de Spanheim, de S. Bochart, etc.

Il me reste à exprimer le vœu que quelqu'un imprime bientôt le recueil complet des lettres inédites de Huet, recueil auquel s'appliquerait justement, cette fois, l'assertion de M. Henry (p. v) : « Ces lettres ressuscitent Huet [2]. » Sainte-Beuve, dans une de ses plus étincelantes *Causeries du lundi*, nous disait, il y a déjà près de trente ans [3] : « Rien n'est plus propre à faire connaître Huet, et par les côtés agréables, que sa correspondance avec Ménage, qui est en bonnes mains, et qui sera, j'espère, publiée un jour. » La promesse faite (au nom de qui ?) par l'éminent critique n'a malheureusement pas été tenue, et il serait infiniment désirable qu'aux lettres à Ménage on réunit enfin, dans un bel in-4°, les lettres adressées à d'autres amis par celui qu'un des plus renommés hellénistes de l'Allemagne, Brunck, en son commentaire de l'*Anthologie*, a poétiquement appelé la fleur des évêques *(flos episcoporum)* et dont Sainte-Beuve déclare qu'il ne faut parler « qu'avec un respect mêlé d'affection » [4].

T. DE L.

---

1. A ce propos, signalons (p. 117-119) la reproduction de deux lettres de Leibniz communiquées à Huet par Nicaise et qui ont été fort imparfaitement imprimées par Dutens.

2. M. H. ajoute : « Huet fut un type. »

3. 3me édition, t. II, p. 182.

4. *Ibid.*, p. 181. Voir encore ce vif et charmant début de l'article du 3 juin 1850 : « Soyez donc la plume la plus savante de l'Europe, l'homme de la plus vaste lecture qui fût jamais, le dernier de cette forte race des savants du XVe et du XVIe siècle, joignez-y dans votre personne et dans votre procédé tout ce qui constituait l'homme poli, l'homme du monde et même de cour, ce qu'on appelait l'*honnête homme* sous Louis XIV... »

22. — **Types révolutionnaires.** Etude sur Fouché (1re et 2e parties). 2 volumes XXIII 570 et X 422 pages, par M. le comte de MARTEL, ancien préfet. Paris, Plon, 1879. — Prix : 10 fr.

Une bonne étude sur Fouché offrirait un intérêt très vif, car elle permettrait d'élucider une foule de questions relatives à notre histoire intérieure entre 1792 et 1815 ; mais il est difficile d'être plus désagréablement surpris qu'on ne l'est en lisant l'ouvrage de M. le comte de Martel. Ce n'est pas un livre, c'est, à vrai dire, une longue suite de divagations, et une diatribe perpétuelle contre les hommes et les choses de la Révolution française, parfois même contre nos contemporains les plus illustres, « qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire ». Croira-t-on que ces deux volumes ne sont pas divisés en chapitres, et que les 670 pages du premier tome, de même que les 380 du second se succèdent sans le moindre temps d'arrêt? Les documents originaux, imprimés ou autres, trouvent place comme ils peuvent au milieu de ce chaos, et, si la plupart d'entre eux avaient déjà été mis en œuvre par M. Francisque Mège, par M. d'Héricault et par d'autres, en revanche les plus importants de beaucoup, comme le Rapport de Fouché à la Convention (12 p. in-8°) et les innombrables pièces que la Convention fit imprimer lors de la prise de Lyon, ne sont même pas mentionnés. On a employé les documents qui pouvaient servir à prouver ceci ou cela, on a complètement négligé les autres.

Quel est le plan de l'ouvrage? Ou plutôt l'auteur a-t-il un plan? Lui-même avoue qu'il en a deux. Il voulait d'abord « restreindre son étude, *autant que possible*, à la personnalité de Fouché, » mais il a ensuite modifié ce plan. « Au lieu de restreindre cette étude à un type révolu« tionnaire spécial, dont Fouché est l'un des représentants les plus ac« complis *(le représentant d'un type!)*, je l'ai, dit M. le comte de M., « étendu à diverses personnalités qui ont joué des rôles si importants « dans l'histoire des révolutions de notre *pauvre* pays que tout ce qui « les concerne mérite la plus sérieuse attention. » (II, p. v et vi). Aussi qu'est-il arrivé? M. le comte de M. parlait quelquefois de Fouché dans le premier volume de cette *Etude;* il l'a presque complètement exclu du second, qui a la prétention de nous révéler, après M. d'Héricault et sans le citer une seule fois, l'histoire ignorée jusqu'ici du 9 thermidor [1]. Ce n'est donc ni une histoire de Fouché ni même une étude sur Fouché; c'est une série de dissertations ou de récriminations politico-sociales dont Fouché est le prétexte. M. le comte de M., *ancien préfet*, songe bien plus à ses contemporains qu'aux hommes de 1793 ; Fouché, dans la première partie de son ouvrage, et Robespierre, dans la seconde, sont,

1. Soyons justes cependant, les pièces vraiment intéressantes que l'auteur a tirées des archives feraient bien, si on les plaçait à la suite les unes des autres, une brochure de cinquante pages ; presque toutes sont tronquées et perdent ainsi de leur intérêt.

pour ainsi dire, des prête-noms; c'est aux hommes d'Etat de nos jours, surtout à M. Thiers, que M. le comte de Martel s'attaque avec fureur : M. Thiers, c'est à la fois le Fouché et le Robespierre de la troisième République. On nous permettra de ne pas nous étendre davantage sur une œuvre dont la valeur historique nous paraît très mince.

A. G.

---

23. — **Beitræge zur Geschichte Hessen-Cassels**, von Dr. STRIPPELMANN. Heft. 2. Marburg, Elwert. 1878, in-8°, 258 p.

M. Strippelmann continue la publication des pièces relatives à l'histoire de la Hesse-Cassel pendant la révolution française et l'empire. Nous avons annoncé la première livraison du recueil. Celle-ci va de 1805 à 1806 et s'arrête à l'occupation du pays par les armées françaises. C'est une lecture peu intéressante, mais utile, car le travail contient beaucoup de documents.

---

24. — **Denksæulen im Gebiete der Cultur und Literatur**, von August SILBERSTEIN. Wien, Braumüller, in-8°, VII et 344 p. — Prix : 5 fr.

Le romancier Auguste Silberstein a publié sous ce titre pompeux *(Colonnes commémoratives dans le domaine de la civilisation et de la littérature)* cinq conférences qu'il a faites dans différentes réunions. Voici les titres de ces conférences : I. *Abraham a Sancta Clara, le carme déchaussé et l'humoriste* (1-79). II. *Ulrich de Lichtenstein et ses aventures* (79-163). III. *Diable et sorcières dans l'histoire et la légende* (163-241). IV. *Neidhart Fuchs, l'ennemi des paysans* (241-279). V. *Le bûcheron de Nasswald et sa colonie protestante dans les Alpes autrichiennes* (279-344). Ces conférences n'épuisent pas le sujet ; elles valent surtout par les nombreuses citations que fait l'auteur et par une certaine verve spirituelle. Le meilleur de ces essais est, à notre avis, l'essai sur Neidhart ; le cinquième, intitulé « le bûcheron de Nasswald », est plutôt un feuilleton consacré à George Huebmer qui, par sa persévérance et son énergie, fit des sauvages solitudes du Nasswald un pays civilisé.

VARIÉTÉS

L'Icaria des frères Zeni.

Je vous demande la permission de présenter quelques observations sur deux noms mentionnés dans les voyages des frères Zeni, et signalés

par M. Beauvois dans son article sur l'étrange dissertation de M. Krarup (*Revue critique*, 20 décembre 1879, p. 454 et suiv.).

1° *Icaria*. — M. Major, dans sa belle édition des voyages des frères Zeni, publiée en 1873 pour la Hakluyt Society, a, par de solides arguments géographiques [1], identifié *Icaria* avec l'Irlande, *Icaria* étant le nom même du Kerry (le Kerry est le coin sud-ouest de l'Irlande). Aux arguments d'ordre géographique réunis par M. Major, on peut ajouter que ce nom d'*Icaria* s'explique parfaitement par le nom irlandais du Kerry, *Ciarraighe*, précédé de la préposition *i* « dans ». La relation de Zeno présente ce nom comme donné par les indigènes avec lesquels les navigateurs s'étaient mis en rapport, et l'on comprend très aisément la méprise de la préposition soudée avec le nom, quand on leur avait répondu, dans une langue barbare, qu'ils étaient « en Kerry ».

2° *Monastère de Saint-Thomas*. — Il a été identifié par M. Major avec les ruines trouvées près des sources chaudes d'Ounartok, sur la côte *occidentale* du Groënland.

Comme vous le voyez par ces deux points seulement, l'interprétation que M. Major donne des voyages des Zeni est totalement différente de celles qu'ont données les savants du Nord, et de celle que donne M. Beauvois. Le travail du savant Anglais est sans doute peu connu, puisqu'il n'est même pas mentionné dans l'article de M. Beauvois. Ceux de vos lecteurs que le sujet intéresse me sauront peut-être gré de le leur signaler.

H. Gaidoz.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le tome III de l'*Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* par M. H. Baudrillart est consacré au moyen âge et à la Renaissance (Hachette. In-8°. 690 p.). Le IV° et dernier volume suivra prochainement ; on peut juger de ce qu'il contiendra par les mots qui terminent le tome III : « Au XVII° siècle va s'ouvrir l'ère moderne du luxe, qui subira encore un renouvellement profond avec la Révolution française. »

— M. Eugène Müntz a découvert dans les archives romaines les comptes des bâtiments exécutés à Avignon et dans les environs par les papes du XIV° siècle, entre 1319 et 1370. Ces comptes, malgré un grand nombre de lacunes, fournissent de minutieux détails sur l'époque où furent bâtis les divers monuments d'Avignon, de Sorgues, etc., ainsi que sur les artistes qui exécutèrent les travaux. Ils établissent notamment ce fait curieux qu'au début de leur séjour à Avignon les papes n'ont

---

1. On les trouvera résumés dans *Les abords de la région inconnue, Histoire des voyages d'exploration au Pôle Nord*, par Clements R. Markham, trad. franç. par H. Gaidoz (Paris, Decaux, 1876), p. 114-115.

employé que des peintres français, mais qu'à partir du XIVe siècle, ils ont eu recours presque exclusivement à des maîtres italiens. M. Müntz se propose de publier ces documents dans une série intitulée « *Les Arts à la cour des papes pendant le moyen âge* ». Cette série formera le pendant de ses études sur *les arts à la cour des papes pendant le* XVe *et le* XVIe *siècle*. Elle comprendra, outre les comptes des bâtiments d'Avignon, l'inventaire de Boniface VIII et de nombreuses autres pièces inédites.

— On nous apprend la publication prochaine de lettres de la princesse des Ursins; cette publication est entreprise aux frais du duc de la Trémoille et dirigée par M. Sandret.

— M. H. Pignot va publier un volume intitulé : *Barthélemy de Chasseneuz, premier commentateur de la coutume de Bourgogne et président du Parlement de Provence, sa vie et ses œuvres*.

— M. le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut, a réuni en un volume les articles qu'il avait récemment publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*. (*La marine des anciens, la bataille de Salamine et l'expédition de Sicile*. Plon. In-8°, 300 p.)

— M. Joseph Reinach écrit à la *Revue politique et littéraire* qu'on a découvert à une lieue de la Gaza actuelle, dans le sable de la dune Tell-el-Adjoul, une colossale statue de Jupiter. Nos renseignements particuliers nous permettent d'ajouter que cette statue, qui paraît d'ailleurs dénuée de valeur artistique, a environ 3 mètres de haut.

— La *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes* (nouvelle série), fondée en 1877 par MM. Tournier, L. Havet et Ch. Graux, est actuellement continuée sous la direction de MM. Thurot, Riemann et Chatelain. Les noms des nouveaux directeurs sont un gage certain que la prospérité de cet indispensable journal s'accroîtra rapidement. La première livraison du tome IV qui paraîtra dans quelques jours, contiendra des articles de M. Weil (questions relatives aux nouveaux fragments d'Euripide et d'autres poètes grecs). L. Havet, Herwerden, docteur Geffroy (l'accident du roi Darius), Nigoles (sur le *de Finibus* de Cicéron, supplément rectificatif à la collation d'un ms. de Paris), Ch. Graux, J. Nicole (sur les archontes athéniens), E. Desjardins (un ami de l'empereur Claude), Harant, Riemann, Chatelain (sur l'anthologie latine), etc.

— Le premier volume des *Annales du Musée Guimet* est sous presse (Ernest Leroux); il aura près de 500 pages et renfermera des cartes, des *fac-simile* et diverses illustrations; entre autres articles, nous annoncerons ceux de M. Hignard sur le mythe de Vénus, de M. Naville sur un ostracon égyptien, de M. Lefébure sur les races connues des Egyptiens, de M. P. Regnault sur le pessimisme brahmanique, etc.

— Voici les thèses soutenues le 19 janvier par les élèves de l'Ecole des chartes (promotion 1880) pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe : M. Chevreux : *Recherches sur les Grands Jours de Troyes sous Charles V et Charles VI*; M. Couard-Luys, *Introduction au Cartulaire de Saint-Spire de Corbeil, suivie du cartulaire*; M. Couraye du Parc, *La mort d'Aimeri de Narbonne ou la bataille des Sagittaires*, chanson de geste du XIIIe siècle, texte critique; M. Estienne, *Etude sur le gouvernement et l'administration de la ville d'Orléans* (XIIe-XVIIIe siècle); M. Giraudin, *Essai sur la preuve testimoniale dans les lois germaniques de la première race*: M. Hanotaux, *Les Intendants des provinces, origine et premiers progrès de leur institution* (1550-1631); M. Kaulek, *Etude critique sur le Rosier des guerres*; M. Loriquet, *La Franche-Sergenterie des chapitres cathédraux et des collégiales et en particulier la franche-sergenterie du chapitre de Reims*; M. Mor-

TET, *Etude sur la vie et l'administration de Maurice de Sully, évêque de Paris* (1160-1196); M. PHILIPPON, *La Provence de 1245 à 1252* (premières années du règne de Charles Ier); M. ROUCHON, *Conon de Béthune, trouvère* (XII-XIIIe siècle); M. TEULET, *Le Liber Brevium de Martin V.*

— M. Albert RÉVILLE a été nommé professeur titulaire de la chaire de l'histoire des religions récemment créée au Collège de France. — M. MONNIER, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Poitiers, a été transféré dans la chaire de littérature ancienne de la même Faculté. — M. MASQUERAY a été nommé directeur pour trois ans de l'école préparatoire à l'enseignement supérieur des lettres, établie à Alger.

— Une magnifique collection d'objets d'art, armes, instruments, meubles, faïences, etc., d'autographes et de documents historiques de l'époque révolutionnaire a été léguée à l'Etat par M. de LIESVILLE; cette collection formera le fond du Musée de la Révolution qui doit être créé à Versailles.

ALLEMAGNE. — L'éditeur Otto Schulze, de Leipzig, publie une *Bibliotheca rabbinica* qui comprendra les traductions, en allemand, des plus anciens *midraschim;* ces traductions sont dues à M. August WÜNSCHE et paraîtront tous les deux mois par livraisons (chacune 2 mark). La première livraison qui vient de nous être adressée, contient la première partie du Midrasch du Kohelet; la deuxième renfermera une partie du Midrasch de la Genèse, et la troisième la dernière partie du Kohelet.

— La librairie Teubner, de Leipzig, annonce parmi ses prochaines publications, une édition des fragments géographiques d'Eratosthène par M. Hugo BERGER; une *Métrique* grecque et latine, à l'usage des classes supérieures, par M. Lucien MÜLLER (cette métrique sera suivie d'un important appendice sur le développement de la métrique antique, depuis Homère jusqu'à la fin du moyen âge); une édition de l'Ethique à Nicomaque par M. Fr. SUSEMIHL.

— Le dernier fascicule de la collection des *Grammatici latini*, publiée par Teubner, paraîtra prochainement (IIe fasc. du VIIe vol.); il renfermera les écrits d'Audax, de Dosithée et d'Arusanius Messius, de petits fragments et des extraits qui n'ont pu trouver place dans les volumes précédents et l'*Index scriptorum.*

— On sait que le prince N. S. GALITZIN fait paraître simultanément en russe et en allemand une « Histoire universelle de la guerre » (*Allgemeine Kriegsgeschichte aller Vœlker und Zeiten*. Cassel, Kay). C'est un ouvrage de seconde main, souvent superficiel, mais unique en son genre et très utile. Il comprend quatre séries; la première et la troisième ont été menées de front. La première consacrée à l'antiquité, a été achevée en quatre ans, de 1874 à 1878. Le premier des deux volumes consacrés au moyen âge vient de paraître; il va de 476 à 1350 (jusqu'à l'invention de la poudre) et traite notamment, avec quelques détails, des guerres si peu connues des Byzantins, des Slaves, des Mongols, des Turcs, etc.

— M. Edmond GOETZE, de Dresde, prépare une édition complète des *Fastnachtsspiele* de Hans Sachs.

— Dans un travail intitulé « les noms de lieux allemands en Transylvanie » (*Deutsche Ortsnamen in Siebenbürgen*. Programme de Mühlbach.), M. J. WOLFF étudie, par ordre alphabétique et d'une façon très détaillée, tous les noms de lieux allemands de la Transylvanie terminés en *dorf*. Ce travail comprendra plusieurs parties; la première qui a paru, se termine à *Hammersdorf* (*villa Humperti*).

— La seconde moitié du premier volume de l'important ouvrage que M. R. HAYM publie sur Herder (*Herder nach seinem Leben und seinen Werken dargestellt.* Berlin, Gaertner) a paru. L'auteur a consulté les papiers laissés par Herder et récem-

ment acquis par le ministère de l'instruction publique de Prusse ; il compte terminer prochainement le second et dernier volume de son œuvre.

— L'Université de Munich décernera un prix de 3,000 mark (3,750 fr.) à l'auteur de la meilleure histoire de la gravure sur bois en Allemagne. *(Geschichte der deutschen Holzschneidekunst)* ; terme utile, 1er janvier 1883.

ANGLETERRE. — Prochainement paraîtra un ouvrage de M. SCHLIEMANN « *Ilios, the Country of the Trojans* » (chez Murray).

— La reproduction en photogravure du précieux *Codex Alexandrinus* de la Bible grecque vient d'être entreprise par l'ordre des Trustees du British Museum. Le Ier volume contient les 143 feuillets du Nouveau-Testament et des Epîtres Clémentines; c'est le IVe vol. de la collection. Les 3 autres sont en cours d'exécution. Une description du manuscrit sera placée en tête du tome Ier.

*DANEMARK. — Il s'est formé, à Copenhague, une société pour la publication des monuments de l'ancienne littérature scandinave; à la tête de cette société sont MM. Grundtwig, Kaalund, Lorenzen, Thomsen et Wimmer; on devient membre de la société moyennant une cotisation annuelle de 7 francs.

— M. WIMMER publiera dans un délai très prochain un grand ouvrage sur les inscriptions runiques du Danemark, et M. LORENZEN, un dictionnaire de l'ancien danois.

— Un jeune philologue, M. HEIBERG, imprime en ce moment, à Leipzig, chez Teubner, une petite édition d'Archimède qui paraîtra cette année et fera partie de la *Scriptorum graecorum bibliotheca Teubneriana*. (Cp. *Revue critique*, 1880, nº 2, art. 5.)

HOLLANDE. — Le IIIe volume de l'édition de Thucydide entreprise par M. H. van HERWERDEN a paru à Utrecht. Ce volume destiné aux classes et muni d'une annotation critique sommaire, comprend les livres IV et V.

ITALIE. — M. K. TRIANTAFILLIS vient de publier à Venise, chez Visentini, une étude importante sur le commerce dans la Grèce ancienne. (*Cenni intorno all' origine del commercio e ai suoi rapporti con la civiltà nell' antica Grecia.*)

— Les articles qu'un officier attaché à l'état-major, M. C. QUARENGHI, avait publiés dans l'*Italia militare* sur l'enceinte et les murailles de Rome, ont été réunis en un volume, publié chez Loescher. (*Le Mura di Roma, con una pianta direttiva alla cinte serviana ed aureliana ed alla città leonina.*)

— Une poésie inédite de Leopardi, l'*Appressamento della morte*, a été découverte par M. P. Viani; elle sera publiée dans la seconde partie de l'*Appendice* de la correspondance de Leopardi. Cet appendice renfermera aussi une épigramme inédite du poète contre Tommaséo.

— L'académie romaine des conférences historico-juridiques, fondée en novembre 1878, publiera désormais, tous les trois mois, une revue intitulée : *Studi e documenti di storia e diritto*. La nouvelle revue a pour directeurs MM. Camillo RE et Giuseppe GATTI ; les collaborateurs ordinaires qui forment le conseil de rédaction sont, outre MM. Re et Gatti, les chanoines de Angelis et Fabiani, Monsig. Schiaffino, président de l'académie ecclésiastique, Mons. Capecelatro, et MM. Alibrandi, Balan, Bruzza, Cortelli, de Rossi, Natalucci, Ruggieri, Talamo, Visconti. Les *Studi* publieront un grand nombre de documents inédits relatifs à l'histoire et au droit et puisés, pour la plupart, dans la bibliothèque du Vatican et les archives des Palais

Apostoliques. (Prix de l'abonnement : 22 francs. A Rome, palazzo Spada, piazza Capodiferro.)

NORVÈGE. — Dans un discours prononcé récemment dans une séance de la Société des sciences de Christiania (voir l'*Aftenbladet* du 3 novembre), M. Sophus Bugge déclare que la plus grande partie de la mythologie de l'Edda s'est formée par le mélange des légendes gréco-romaines et des légendes chrétiennes introduites dans le Nord par les races celtiques. C'est ainsi qu'il trouve de grandes ressemblances entre Thor et Hercule, Hymir et Oinée, Geirrœd et Geryon, Utgardloki et l'Acheloûs, entre Minerve et Mimir, entre Loki et Lucifer, etc., les fils d'Arngrimm sont les Argonautes (Argo-nati); la Vala est la Sybille (*Sivulla, si* étant l'article vieil-anglais *se*, fém. *seo*), etc. Baldr est semblable à Achille; comme le héros grec, il est, grâce à sa mère, invulnérable, sauf dans une partie du corps; le meurtrier de Baldr, Hœdhr, n'est autre que Paris, qui, d'après certaines traditions, a tué Achille; la femme de Hœdhr, Nanna, est Oenone, la première femme de Paris, et Nanna, nous dit Saxo, a été, de même qu'Hélène, la cause d'une longue guerre, etc. M. Bugge retrouve aussi dans la figure de Baldr des traits du Christ : Baldr et le Christ sont tous deux frappés par un aveugle (Baldr par Hœdhr et le Christ par Longin); tous deux meurent par trahison et au milieu du deuil de la nature entière; tous deux ressuscitent pour établir dans l'univers le règne de la justice, etc. Le mémoire de M. Bugge paraîtra bientôt sous forme de volume et, croyons-nous, dans une traduction allemande.

— Dans une autre séance de la même société, M. Bang a lu un mémoire sur la *Vœluspa* (imprimé à Christiania chez Dybwad, *Vœluspaa og de Sibyllinske orakler*). Le chant de la Vœluspa n'est, selon lui, qu'une copie des prophéties pseudo-sibyllines, répandues par le christianisme et destinées à propager les doctrines chrétiennes sous une forme païenne. M. Bang identifie, comme M. Bugge, le nom de la Vala avec *Si-Bylla*; Vœluspa est la traduction littérale de *sibyllae oraculum*; comme les oracles sybillins, la Vœluspa est divisée en deux parties, l'une relative au passé et l'autre qui regarde l'avenir, etc.

PORTUGAL. — Le mois prochain paraîtra à Oporto le premier numéro de la *Revista das tradoçoes portuguesas*. Cette revue qui comble une lacune dans la littérature du folklore, est rédigée par MM. Adolpho Coelho et Theophilo Braga, avec la collaboration de M. Consiglieri Pedroso, tous trois professeurs à l'Ecole supérieure des Lettres de Lisbonne. La nouvelle revue comprend dans son domaine la masse des productions traditionnelles et anonymes (contes, chansons, ballades, superstitions, prières magiques, jeux enfantins, etc.), non encore recueillies.

— Un nouvel ouvrage de M. Theophilo Braga, *les Origines poétiques du christianisme*, doit paraître bientôt dans la *Bibliotheca das sciencias philosophicas* récemment fondée à Oporto.

— Les IIe et IIIe volumes de la *Bibliotheca das sciencias sociaes* sont consacrés à l'histoire du Portugal; l'auteur, M. Oliveira Martins, a publié aussi une *Histoire de la civilisation ibérique* dont nous parlerons prochainement.

— M. de Vasconcellos-Abreu doit publier quelques lectures faites par lui à l'Ecole supérieure des Lettres de Lisbonne sur la religion des hymnes védiques.

RUSSIE — Le 19 février (2 mars), à l'occasion du 25e anniversaire de l'avénement de l'empereur Alexandre II, paraîtra un ouvrage dû à la collaboration de naturalistes russes et de membres de la Société de géographie, « *Revue des voyages et des expéditions scientifiques russes durant le règne du tsar actuel* ».

— Le IIe volume de la *grammaire comparée des langues slaves*, de M. SCHERZL, a paru (en russe) à Riga, chez Kymmel.

SUISSE. — M. Fr. VETTER prépare une édition des fragments du Tristran de Thomas et du fragment de Berox.

— La quatrième série des *Etrennes génevoises, Hommes et choses du temps passe* par M. Amédée ROGET (Genève, Carey. 222 p.) renferme : 1° sous le titre de *Mœurs et gouvernement d'autrefois* (p. 1-99), une série de citations empruntées aux arrêtés du Conseil de Genève durant le XVIIe et le XVIIIe siècles, et concernant les rapports des habitants avec les magistrats; 2° une réimpression de l'article *Genève* publié dans l'Encyclopédie par d'Alembert, et de la réplique de la compagnie des Pasteurs (100-160); 3° une étude sur le mouvement politique qui éclata à Genève en 1707 et qui se rattache au nom de Pierre Fatio (*Les membres des conseils adhérents de Pierre Fatio*. p. 161-186); 4° quelques mots sur *Antoine Froment, prédicateur et chroniqueur* (p. 187-200); 5° un recueil de *Maximes et pensées*, pour la plupart curieuses et instructives; 6° trois lettres écrites par Crommelin, ministre de Genève à Paris, sur le séjour de Jean-Jacques Rousseau dans cette ville en 1765.

— Dans un opuscule intitulé *Notes sur le couvent de Sainte-Claire à Genève* (Genève, Schuchardt, in-8°, 29 p.) M. Théophile DUFOUR, directeur des Archives cantonales, complète la notice de M. Grivel sur la communauté des Clarisses, expulsée de Genève en 1535 et la seule communauté de femmes que cette ville ait possédée avant la Réforme. On trouvera dans cet opuscule les passages essentiels d'un acte inédit daté du 12 mai 1500, qui donne la liste authentique et complète des vingt-six religieuses de Sainte-Claire; une communication sur l'édition sans date du récit de Jeanne de Jussie sur les premiers temps de l' « hérésie » à Genève; enfin, les passages où le P. Foderé, dans son ouvrage sur l'histoire des couvents de Saint-François et de Sainte-Claire de la province de Bourgogne, a remanié, parfois inexactement, divers épisode du récit de Jeanne de Jussie, en ajoutant ci et là des renseignements puisés probablement aux notes de Jean Gachi, confesseur du couvent.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 janvier 1880.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, annonce par lettre à l'académie la prochaine ouverture d'un nouveau musée romain, qui vient d'être établi à la Lungara, dans les bâtiments de l'ancien jardin botanique. Ce musée porte le nom de *Museo Teverino;* on y conservera tous les objets ou monuments découverts dans le Tibre. On y a déjà installé toutes les fresques qui proviennent des maisons antiques découvertes entre le Tibre et la Farnésine; il y a douze panneaux et une grande frise. Le gouvernement italien s'occupe, en outre, de faire exécuter des dessins de toutes ces peintures. Un de ces dessins, communiqués à M Ch.-Em. Ruelle, lui a donné l'occasion de faire des remarques importantes pour l'histoire de la musique; la peinture représente une joueuse de cithare, et, au-dessus des cordes de la cithare, sont tracés des caractères qui ont fourni des données pour raisonner sur le degré d'intonation des cordes de la lyre antique (le travail de M Ruelle a paru dans la *Revue et gazette musicale* du 25 mai 1879). On a placé aussi dans le musée des stucs des plafonds effondrés des chambres des mêmes maisons. La collection tibérine est complétée par une série de monnaies, de statuettes ou autres œuvres d'art en bronze, et d'inscriptions, toutes trouvées en divers points du lit du Tibre. M. Geffroy annonce, en outre, que l'académie romaine de conférences historico-juridiques, récemment fondée sous les auspices de la cour pontificale, va commencer la publication d'une revue qui portera pour titre : *Studi e documenti di storia e diritto, pubblicazione periodica dell' Accademia romana di conferenze storico-giuridiche.* (Voir la *Chronique* du présent numéro.)

M. Gaston Paris continue sa communication sur l'histoire des voyelles atones latines dans les langues romanes. Dans sa lecture d'aujourd'hui, il étudie particuliè-

rement le sort de la pénultième atone en hiatus, c'est-à-dire de la voyelle placée dans la position du premier *u* de *manuum*, de l'*i* de *varia*, de l'*e* d'*alea*. En ce cas, déjà en latin, et par conséquent dans toutes les langues romanes, la voyelle ainsi placée se transforme toujours en une consonne, et le mot devient paroxyton au lieu de proparoxyton. — Les voyelles qui se rencontrent dans cette position sont *e*, *i* ou *u*; *a* et *o* ne se trouvent ainsi placés que dans quelques mots rares qui n'ont pas passé dans les langues romanes. — M. Paris étudie d'abord ce qui concerne *e* et *i*. Ces voyelles se trouvent à la pénultième en hiatus, soit dans les terminaisons nominales *eus*, *ius* ou au féminin *ea*, *ia*, soit dans les terminaisons verbales *eam*, *iam* (et *eo*, *io*, etc.). Dans ces diverses terminaisons, la distinction entre la forme en *e* et la forme en *i* était purement orthographique et ne répondait à rien dans la prononciation. C'est ce que prouve, soit les nombreuses fautes d'orthographes (*e* pour *i* ou réciproquement) qu'on rencontre dans les textes épigraphiques et autres, soit les préceptes donnés par les grammairiens pour apprendre à distinguer les terminaisons en *eus* et en *ius*, en *ea* et en *ia*, soit enfin la tentative faite par certains grammairiens pour établir une distinction d'orthographe entre les acceptions diverses de certains mots, en écrivant chaque mot dans un sens par *ia*, etc., et dans un autre sens par *ea*, etc. Etant donné que l'*e* et l'*i*, dans les mots de ce genre, avaient le même son, il est clair que c'est l'*e* qui se prononçait comme *i*, et non l'*i* comme *e*, car plus tard l'un et l'autre se sont transformés en *i* consonne, son qui ne peut provenir que d'*i* et non d'*e*. Il y a donc eu deux phénomènes distincts et successifs : 1° *e* métatonique suivi d'une voyelle est devenu *i*; 2° *i* (écrit *i* ou *e*) métatonique suivi d'une voyelle est devenu *i* consonne. Ce second phénomène remonte, comme le premier, à l'époque du latin classique; les deux prononciations ont laissé des traces chez les poètes du temps d'Auguste (*omnja* disyllabe, *abjete* dactyle, etc., à côté des formes régulières *omnia*, *abiete*), ce qui prouve qu'alors la transformation était commencée et non entièrement accomplie. Chez les écrivains postérieurs, ce mélange ne se rencontre plus; les poètes, ne pouvant plus prendre pour règle de leur versification une prononciation entièrement défigurée, n'obéissaient plus qu'aux règles théoriques des grammairiens, et, par exemple, conservaient toujours rigoureusement à l'*i* en pareil cas sa valeur vocalique. — Dans les langues romanes, un troisième phénomène a eu lieu généralement, c'est la chute de l'*i* consonne qui avait remplacé l'*e* ou l'*i*; mais cette consonne n'est pas tombée purement ou simplement, elle a provoqué ordinairement une modification de la consonne qui la précédait : *sapiat*, sache, *rabia*, rage, *Burgundia*, Bourgogne, etc. — L'*u* métatonique suivi d'une voyelle, s'est également transformé en consonne *(v)* dans le latin même, dès l'époque classique; dans les langues romanes, il a tantôt disparu entièrement, tantôt laissé des traces plus ou moins appréciables.

M. Lagneau termine sa communication sur la carte ethnographique de la France. Il relève les rares renseignements que nous possédons sur l'existence, en quelques points de la France, de groupes plus ou moins nombreux d'hommes d'origine slave (Sarmates, Téifales, etc.) ou sémitique (Juifs), ainsi que sur les établissements de Tsiganes. En ce qui concerne les Juifs, il fait remarquer que ce serait une erreur de les considérer comme un peuple d'origine exclusivement sémitique, attendu que des conversions au judaïsme paraissent avoir eu lieu en nombre assez considérable, dans l'antiquité et au haut moyen âge, parmi la population de nos contrées.

M. Lagneau ayant indiqué la région des Cévennes parmi les points où il paraît y avoir eu quelques établissements de Juifs, M. de Rozière fait observer que cette donnée, empruntée à un ouvrage ancien, qui ne l'avait fondée que sur des hypothèses étymologiques des plus fragiles, paraît erronée, et qu'il n'existe, pour ainsi dire, pas du tout de Juifs dans cette région. — M. de Rozière signale aussi quelques groupes de population probablement germanique que M. Lagneau avait omis de mentionner dans ses précédentes lectures : ce sont quelques villages du midi, entre Narbonne et les Pyrénées, dont les habitants, de grande taille, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, font contraste avec les hommes petits, bruns de cheveux et aux yeux noirs qui composent le reste de la population dans toute cette contrée. On a déjà supposé que ces hommes qui présentent les caractères anthropologiques de la race germanique devaient être des descendants des anciens conquérants visigoths.

M. Ferdinand Delaunay continue la lecture du mémoire de M. Th. H. Martin sur le système astronomique d'Aristote.

Ouvrages déposés : — M.-G. Baudel, Etudes historiques : les écoles d'Albi de 1380 à 1623 (Cahors, 1879, brochure in-8°); — Georges Camuset, un nouveau cachet d'oculiste gallo-romain (Paris, extrait de la *Gazette des hôpitaux* du 15 décembre 1879); — Dumast, un chapitre de l'histoire littéraire française : renaissance de la rime riche (Nancy, extrait des Mémoires de l'académie de Stanislas pour 1879).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 2 Février — 1880

25. — **L'Ange d'Astarté**, étude sur la seconde inscription d'Oum-el-Awamid, par Philippe Berger. (La Faculté de théologie protestante de Paris, à M. Edouard Reuss, professeur à l'Université de Strasbourg, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son professorat.) Paris, Fischbacher.

Pour l'intelligence des observations auxquelles prête ce mémoire dédié à M. Reuss, il ne sera pas inutile de remonter un peu au-delà, jusqu'à une dissertation du même auteur, déjà ancienne, dont celle-ci se présente comme la confirmation. Cette analyse rétrospective est d'autant moins hors de propos que les idées de M. Berger, sans cesser de tendre vers le même but, ont subi dans l'intervalle, sur un point essentiel, une modification de quelque conséquence. Aussi bien ce premier travail, qui méritait cependant d'être examiné, n'a jamais été l'objet d'un article dans cette *Revue*.

En 1876, M. B. publiait, dans le *Journal asiatique* [1], une intéressante étude sur cinq inscriptions phéniciennes, ou plutôt puniques [2], cinq inscriptions votives lapidaires, contenant une formule insolite et obscure : *Neçib Malac-Baal*, avec la variante, sur l'une d'elles : *Neçib Malac-Osir*.

Le premier de ces mots, *neçib*, désignait, à n'en pas douter, le monument même portant la dédicace au Baal-Hammon carthaginois et, en même temps, dans un cas, à sa fidèle parèdre, Tanit.

Déjà Gesenius [3] avait proposé, avec raison, de traduire *neçib* par *cippe*. Restaient les mots qu'il lisait *Malchibaal* et *Malchosir* et où il voyait, certainement à tort [4], des noms propres d'homme. Depuis, M. Merx, et plus tard M. J. Derenbourg, avaient reconnu dans ces deux derniers

1. *Journal asiatique*, 1876. — *Note sur les pierres sacrées appelées, en phénicien, Neçib Malac-Baal.*

2. Provenant de Malte, Tharros, Adrumète et Carthage.

3. *Scripturae... monumenta*... p. 110, cf. p. 108 et 353, où il compare le *neçib* phénicien au *neçib* de Genèse, xix, 26.

4. L'erreur est certes excusable, si l'on tient compte de l'état rudimentaire où se trouvaient alors les études phéniciennes, et aussi de l'absence des éléments de comparaison découverts ultérieurement.

mots des vocables divins formés de la combinaison des deux noms de *Moloch* ou *Molek*, d'une part, et de *Baal* et d'*Osiris*, de l'autre. Mais que pouvait être ce genre de cippes dits *cippes de Malac-Baal* ou *de Malac-Osir*, et consacrés à Baal-Hammon et à Tanit ?

M. B. entreprit de faire faire à la question, déjà amenée à ce point, un pas nouveau. Il insista plus que ses devanciers sur la valeur propre du mot *neçib*, et, s'appuyant principalement sur un rapprochement avec l'arabe, suggéré par M. Lenormant, il s'efforça d'établir que les NEÇIB étaient des pierres sacrées, des bétyles, des espèces de dieux par eux-mêmes, des idoles, bien qu'aucun d'eux n'offrît trace de figuration anthropomorphe. Le *neçib* serait, en d'autres termes, une sorte de « statue » du dieu, mais une statue appartenant non pas, comme M. Derenbourg en admettait la possibilité, à la catégorie des ἀγάλματα, mais à celle, plus ou moins informe, des ἀργοὶ λίθοι.

Avant de poursuivre cette analyse, je m'arrêterai un instant pour rapporter un témoignage précieux qui semble, depuis Gesenius, avoir échappé à l'attention de ceux qui se sont successivement occupés de cette question. Ce témoignage établit nettement pour *neçib* le sens pur et simple, en phénicien, de *stèle, cippe.* C'est l'étymologie du nom de la ville célèbre de *Nisibe*, homonyme exact de la *Neçîb*, moins connue, de Palestine (Josué, xv, 43), telle qu'elle est relatée par Etienne de Byzance (*s. v.*) *citant des sources phéniciennes :* σημαίνει δὲ, ὥς φησι Φίλων, νάσιβις τὰς στήλας [1].

J'ajouterai encore, chemin faisant, une indication qui n'est pas à dédaigner. C'est l'emploi du mot *naçb*, ou *naçib*, sur un monument figuré himyarite *funéraire*, dont la forme caractéristique répond exactement à l'idée que l'on s'est toujours faite du cippe, et qui porte la légende : *Çour ou naçb*, c'est-à-dire *Image* et *cippe*, de Saʿdawam de Madhmarim [2].

---

1. D'après Philon. Il y ajoute l'explication d'Ouranios : νάσιβίς φησι σημαίνει, τῇ Φοινίκων φωνῇ, λίθοι συγκείμενοι συμφόρητοι. Ces pierres assemblées, accumulées peuvent être, à la rigueur, considérées comme des *Acervi lapidum*, de véritables *margemah* (cf. Proverbes, xxvi, 8 = Acervus *Mercurii* de la Vulgate, le *marqolis* et le *bethqolis* rabbiniques; ce dernier répond exactement à la description du *dolmen*, formé de deux pierres verticales en supportant une troisième horizontale). Nous abandonnons à M. B. le rapprochement qu'il sera peut-être tenté de faire de ces *Acervi Mercurii*, de ces ἑρμαῖα ou ἕρμακες, avec les *hermès* sémitiques. Une coïncidence tout au moins curieuse, est le rapport singulier et que je ne me charge pas d'expliquer, existant, d'une part, entre Ἑρμῆς et ἑρμηνεύς, ἑρμηνευτής, etc., interprète, *drogman*, et, d'autre part, entre la racine *ragam* et ses dérivés, réels ou apparents, *margema* = *acervus Mercurii*, et *tirgem* « expliquer, traduire », etc..., d'où *targoum*, etc., et *tardjoumân* = « truchement » et « drogman. »

Le pluriel dont se servent unanimement Philon et Ouranios dans leurs traductions du nom de Nisibe, vise assurément une forme plurielle de ce nom, forme qui s'est conservée, à travers l'araméen, jusque dans l'arabe actuel : *Nasibin*.

2. Ce monument sabéen, publié par M. D. H. Müller (ZDMG xxx, 115), contient une suite de sujets figurés du plus haut intérêt, dont j'ai proposé une interprétation à l'une

Cela dit, je poursuis. M. B. en vint donc à considérer ces *neçib* phéniciens comme étant le symbole, la personnification même, d'un dieu particulier appelé Malac-Baal ou Malac-Osir. Les idées des Sémites, idées bien connues, sur l'essence matérielle de la divinité, et plus encore leurs pratiques que j'appelerai litholâtres, — idées et pratiques communes d'ailleurs à d'autres peuples, — semblaient au premier abord favoriser cette façon de voir. Restait à déterminer l'individualité de ce Malac-Baal dont l'âme avait pour corps la pierre elle-même, à marquer sa place dans la mythologie phénicienne. Entraîné surtout par un détail archéologique dont je reparlerai tout à l'heure, M. B. se décida à identifier Malac-Baal avec ce dieu enfant, issu d'un couple divin, qui apparaît dans diverses théogonies sémitiques, et à l'apparenter plus ou moins immédiatement avec Adonis, Echmoun [1], Iolaos, etc.

Aujourd'hui M. B. reprend toute la question à propos d'un sixième monument, qu'il n'avait pas songé à réunir à ce groupe, bien qu'il semblât s'y rattacher par un lien naturel, la présence du mot *Malac* engagé dans une combinaison analogue, *Malac-ʿAchtoret*, ou Malac-Astarté. Ce monument, sur lequel nous aurons à revenir à la fin de cet article, c'est la seconde inscription d'Oumm el-ʿAwâmîd, découverte par M. E. Renan sur la côte de Syrie, entre Tyr et Acre.

M. B., après s'être peut-être, dans son premier mémoire, un peu trop exclusivement préoccupé, du mot par lequel débute la formule rebelle, *neçib*, fait porter cette fois, non sans quelque raison, l'effort principal de l'attaque philologique sur le second mot *Malac*. Jusque-là, il tenait pour probable, à l'instar de ses devanciers, que ce mot était, avec une vocalisation un peu différente, le nom même du dieu Moloch. Aujourd'hui, il se demande si Malac ne serait pas tout simplement hébreu *maleac, ange, envoyé, messager*, et s'il ne s'agirait pas, dans toutes les inscriptions où apparaît ce terme, de l'*ange de Baal*, d'*Osiris*, ou d'*Astarté*, être de même espèce que l'*ange de Jéhovah*, ou d'*Elohim*.

Cette explication, dont on ne saurait se dissimuler la nature toute conjecturale, a été émise pour la première fois, il y a deux ou trois ans,

---

des séances du Conseil de la Société asiatique. Ces bas-reliefs sont, comme je crois l'avoir établi, funéraires, et inspirés par des *idées iconologiques* d'origine égyptienne et grecque. Les quatre registres représentent le défunt, partant pour l'autre monde avec quatre modes différents de locomotion : à pied, à cheval (idée grecque), à dos de chameau (adaptation locale de l'idée grecque), et enfin emporté dans une course fantastique par une vache ou un taureau au galop. Cette dernière scène est l'équivalent exact de la scène égyptienne où l'on voit la momie emportée par la vache ou le taureau à la même allure.

1. M. B. voulait alors rattacher encore au même groupe de monuments, deux inscriptions de Chypre commençant par *le-echmoun adoné*, formule, en effet, un peu isolée jusqu'à ce moment. Mais depuis est venue l'inscription de Baal Lebanon qui donne aussi, exactement, *le-Baal Lebanon adoné*, et qui a peut-être modifié les vues de M. B. sur ce point.

à l'occasion d'une leçon de M. E. Renan, par l'auteur même de ce compte-rendu.

Je ne la donnai alors que pour ce qu'elle vaut, pour une tentative, faite un peu en désespoir de cause, et dont la hardiesse était excusée par l'état pour ainsi dire incurable du groupe de textes sur lequel nous avions à opérer; car le maître éminent qui voulut bien l'accueillir, la discuter et la signaler à des personnes compétentes, considérait le problème, en dépit des diverses hypothèses jusque-là mises en avant, comme attendant toujours sa solution.

Notre mot *malac* et le mot hébreu *maleac*, ange, se trouvaient séparés par une différence orthographique sensible. Cette différence pouvait se justifier par plusieurs faits qu'un de mes premiers soins, naturellement, avait été de réunir. Un des plus frappants de ces faits était la variante d'un passage de Jérémie où le mot *Meleket*, pris dans le sens de *reine (des cieux)*, apparaît précisément avec la même double orthographe qu'il s'agissait d'établir [1]. M. B. aurait pu, à cette observation, en joindre quelques autres non moins significatives que j'avais également signalées, et qui tendaient à prouver, sur le terrain phénicien même, la possibilité de la suppression de l'*aleph* radical [2].

De ce côté, les objections seraient donc assez faciles à lever. Il en reste de plus graves dont il est moins aisé d'avoir raison; j'y reviendrai après avoir exposé en quelques lignes le parti que M. B. tire de cette explication pour soutenir, en l'y adaptant, sa théorie sur la destination et la nature des monuments phéniciens controversés.

M. B., retenant de sa première thèse la conclusion, contestable, que le dieu Malac-Baal ne serait autre que le dieu Echmoun et que ce dieu Echmoun serait un jeune enfant; considérant de plus : 1° que ce dieu serait représenté par la pierre même où figure son nom; 2° que cette pierre jouerait dès lors le rôle d'un véritable *Hermès*; 3° que le vocable *maleac* voudrait dire *ange*, envoyé, messager; 4° que tel est le rôle de l'Hermès grec messager des dieux; en arrive à admettre que tous ces monuments sont des bétyles du dieu enfant (?) Echmoun, surnommé ange de Baal, et équivalant à Hermès.

Que, d'une part, les *hermès*, et autres pierres sacrées des Grecs, ressemblent passablement aux *bétyles* et autres pierres sacrées des Sémites; que, d'autre part, l'ange de Jéhovah et d'Elohim, ou l'ange de Baal, — si Baal avait décidément un ange — soit un collègue d'Hermès, de

---

1. Jérémie, VII, 18 : *Melé'ket*; au ktib : *Mal'èkèt*.

2. Par exemple : 1° l'orthographe du mot *roch*, *tête*, cap, sur les monnaies d'Heraclée *(Roch Melqart)*; 2° celle du nom de *Malaga* (= *Malaca*) sur les monnaies phéniciennes de cette ville dont on s'accorde à expliquer le nom par *Mela'ka* = *Mal'aka* officina. Je fais d'ailleurs des réserves sur la réalité de cette dernière étymologie. Remarquez que *Mel'akat*, « œuvre » est écrit avec l'*aleph* sur la stèle de Byblos.

l'ἄγγελος Διός, cela ne surprendra personne et ce n'est pas la première fois que ces rapprochements ont été faits.

Ce qu'il faudrait démontrer, c'est la réalité du lien général à l'aide duquel sont rattachées entre elles ces diverses propositions. Par exemple, il résulte de cet ensemble de déductions que le dieu phénicien Echmoun correspondrait à Hermès. Je ne dis pas qu'on ne rencontrera pas quelque jour un document explicite où Hermès correspondra à Echmoun, car les assimilations entre dieux grecs et phéniciens ont pu varier suivant les temps et les lieux, mais jusqu'à présent tous les renseignements que nous possédons contredisent l'identification finale à laquelle M. B. aboutit. Pour Philon de Byblos, et ici son dire est confirmé par l'épigraphie [1], Echmoun n'est pas Mercure, mais Esculape.

De plus, l'attribution de ces cippes (j'entends les cinq premiers) à Echmoun est gratuite, et il vaudrait peut-être mieux que M. B. eût tort sur ce second point pour avoir moins difficilement raison sur le précédent. M. B. est parti à la fois de cette idée qu'Echmoun est un dieu enfant, — ce qui, entre parenthèses, n'est qu'une hypothèse, — et de cette observation qu'un des cippes [2] offre le sujet figuré suivant : un personnage debout, de face, imberbe, vêtu d'une tunique talaire, la main droite levée, soutenant du bras gauche contre sa poitrine [3] un tout petit enfant emmaillotté, un véritable *poupon*, également de face.

M. B. a reconnu dans cette figurine la déesse Tanit (invoquée ainsi que Baal-Hammon dans le texte afférent), et dans l'enfant, le fils divin qu'il lui attribue, Malac-Baal ou Echmoun ; il doit voir, de plus, aujourd'hui dans cet enfant, en bien bas-âge, l'ange de Baal, de sorte que le Malac-Baal serait représenté à la fois par la totalité même du cippe et par un détail de l'image qui y est sculptée.

Les premiers éditeurs de ce monument le tenaient tout uniment pour un cippe votif élevé en commémoration de la naissance d'un enfant, représenté dans les bras de sa mère. Cette façon de voir, assez terre à terre, m'a toujours semblé, au moins dans sa première partie, pour des raisons archéologiques qu'il serait trop long d'exposer ici, et que je me réserve de développer ailleurs, beaucoup moins éloignée de la vérité que l'interprétation exclusivement mythologique de M. B., interprétation qui a été probablement le pivot principal de toute sa théorie.

Mon sentiment est que les cippes en question sont des cippes purs et simples, au même titre que les centaines d'autres sortis des ruines

1. Inscription trilingue, latine, grecque, phénicienne, de Sardaigne où *Echmoun-Merreh* = *Aescolapius Merre* et Ἀσκλήπιος Μηρρη. Sans compter qu'il y a un candidat ayant des titres assez sérieux à la place de l'Hermès phénicien, c'est ce mystérieux *Sakkoun*, qu'on retrouve dans le nom même de « Sanchoniathon » et dans plusieurs inscriptions.

2. 200^m de Carthage.

3. Plus exactement contre son épigastre.

de Carthage. Ils leur ressemblent tout à fait par l'aspect, la forme générale, l'ornementation, etc., par leur destination, leur rôle matériel qui consiste uniquement à recevoir et à garder un témoignage écrit de reconnaissance envers les dieux pour service rendu, à enregistrer l'offrande qui leur est faite. Bref, tous ces cippes devaient être appelés en phénicien des *neçib*, par opposition peut-être aux *maççebôt* [1] qui sont les cippes funéraires.

Les formules de toutes ces stèles sont, en général, extrêmement laconiques : *Au dieu... à la déesse... vœu fait par un tel... parce qu'il, ou elle l'a exaucé, béni*, etc... Où? Quand? Comment? Pourquoi? Nous n'en savons jamais ou presque jamais rien. C'est affaire entre la divinité et le dévot; ils se comprenaient à demi-mot et semblaient ne pas aimer mettre de tiers dans leurs confidences. Si sur les monuments exceptionnels qui nous occupent le mot *neçib* est exprimé, tandis qu'il est sous-entendu sur les autres, c'est qu'il est suivi d'un qualificatif spécial qui le force de passer de l'état latent à l'état patent : *neçib de* ou *du Malac (de) Baal* [2]. Ce qualificatif, quelle qu'en soit la signification exacte, ne vise nullement, à mon sens, la nature même du monument, nature qui ne diffère pas sensiblement de celle des autres cippes votifs, mais il fait allusion à une *circonstance particulière* dans laquelle le vœu a été fait, circonstance qui donne au cippe un caractère défini. C'est de ce côté, je crois, qu'il convient de chercher le mot de l'énigme.

Je n'ai ni le temps, ni la place, ni les moyens nécessaires pour aborder aujourd'hui cette question ardue. Je me bornerai à quelques indications sommaires. Raisonnons d'abord dans l'hypothèse que la formule à résoudre voudrait dire *cippe de l'ange de Baal*. Il est permis d'imaginer que l'auteur du vœu, du *charisterion*, avait à remercier la divinité d'une intervention dans ses affaires, intervention efficace et réelle qu'il attribuait, suivant l'idée antique, à l'intermédiaire ordinaire entre la divinité et l'homme : *l'ange*. Il serait téméraire de prétendre deviner l'objet même et le mode de cette intervention, attendu que la besogne de *l'ange*, dans tous les systèmes religieux qui emploient ses services, est des plus variées. Il ne faut pas perdre de vue cependant qu'une des missions principales de ce factotum surnaturel, c'est l'apparition nocturne dans le *rêve*. Les songes sont des messagers de la divinité. La doctrine homérique est ici en parfait accord avec les données bibliques; l'on voudra bien me faire grâce de la démonstration. Nos « *cippes d'ange de Baal* » *(= stèles angéliques)*, si l'on adopte cette traduction sujette à caution, auraient-ils quelque chose à voir avec ces songes envoyés par les dieux et qui sont plus d'une fois expressément mentionnés dans des dédicaces grecques?

---

1. Le mot dérive de la même racine que *neçib*.

2. On peut comparer la qualification donnée quelquefois des stèles funéraires : *Maççebet seker* (pour *Zeker*), stèle de souvenir, dont la véritable traduction est Μνῆμα, Μνημεῖον.

L'hypothèse est plausible, mais ce n'est qu'une hypothèse et à sa fragilité propre elle joint celle de l'explication conjecturale du mot *malac* par ange.

Il est une autre supposition plus spécieuse et plus simple, qui pourrait d'ailleurs à la rigueur se concilier dans une certaine mesure avec la précédente, mais que, pour plus de brièveté, je considérerai comme indépendante [1].

Elle consisterait à accepter, sans autre forme de procès, Malac comme le nom du dieu Moloch, associé à celui de Baal dans une de ces combinaisons binaires dont plusieurs sont invoquées par M. B. lui-même : *Echmoun-Melqarth*, *Echmoun-Achtoret*, *Çid-Tanit*, *Çid-Melqart* [2], et autres que l'avenir pourra nous faire connaître. Ce serait le Moloch classique, le Saturne auquel à Jérusalem comme à Carthage, on offrait les enfants en sacrifice. La Bible nous montre justement, dans un passage bien remarquable, *Moloch et Baal*, ou plus exactement le Moloch et le Baal, de compte à demi dans cette cérémonie : « Ils ont construit les sanctuaires du *Baal*, dans la vallée d'Hinnom, pour faire « passer » leurs fils et leurs filles au (pour le) *Moloch* [3]. » Or, que voyons-nous sur l'un de nos cippes [4] présentant la définition dédicatoire de Moloch-Baal ? Un petit enfant au bras d'une figurine faisant de la main droite un geste sacré [5].

---

1. En effet, l'explication de *Malac* par *Maleac*, ange, a une portée beaucoup plus considérable qu'on ne pourrait le penser au premier abord, et c'est une des raisons qui m'ont toujours fait différer de saisir le public savant de cette grave question : il y aurait peut-être lieu, en effet, d'examiner si le *Molek* biblique lui-même, dont l'essence n'a jamais été bien claire, ne nous cacherait pas, dans nombre de cas, le vulgaire *maleac*, l'ange.

2. On pourrait citer encore *Achtor-Kemoch*, de la stèle de Mesa, *Çidim-Baal*, (cf. *Çid-Melqart*), *Atergatis*, *Aglibol* et *Yarhibol*, collègues du Malakbel palmyrénien, etc. Ces associations binaires, de divinités de même sexe, ou de sexe différent, loin d'être une exception dans les mythologies sémitiques, semblent avoir été la règle. En ce qui concerne *Echmoun-Achtoret*, M. B. aurait pu, pour soutenir sa thèse, le rapprocher, terme à terme, de Ἑρμαφρόδιτος, et de même *Echmoun-Melqart*, de Ἑρμηρακλῆς. Je lui signalerai encore Ἑρμαθήνη, Ἑρμέρως, et Ἑρμάνουβις. Il y aurait beaucoup à dire sur cette dernière série de vocables divins ; l'élément ἑρμῆς y joue probablement des rôles différents, tantôt mythologiques, tantôt purement plastiques (forme de la statue).

3. Jérémie, XXXII, 35. Cf. N[os] *Neçib malac-Baal* aux *bamôt hab-Baal* (Jérémie XIX, 5) où s'opérait l'oblation des enfants et à la *maççebat hab-Baal* d'Achab (II Rois, III, 2).

4. Celui de Carthage, n° 200.

5. Cette figurine représente-t-elle une personne divine ou humaine ? Le geste appartient aussi bien aux dieux qui reçoivent l'offrande qu'aux fidèles qui la font. Que ce soit Tanit, comme le pense M. B., que ce soit une simple mortelle, notre explication s'accommode des deux hypothèses. M. B. rapproche avec raison, un fragment de stèle punique, malheureusement sans inscription, sur lequel on retrouve, au même endroit, dans le tympan triangulaire, une figurine tout à fait semblable, ayant la même attitude et le même geste, et tenant contre son sein non plus un *enfant*, mais une *fleur*. Je reconnais encore une image de même espèce sur un autre fragment de stèle punique conservé au Louvre (sans numéro) dans l'embrasure d'une des fenê-

D'autre part, la dédicace d'Oumm el 'Awâmîd faite au Maleac d'Astarté ou à Moloch-Astarté, comme on voudra, est expressément motivée : *'al benê*, pour ou au sujet de *son fils*, ὑπὲρ τοῦ υἱοῦ. Le cippe congénère d'Adrumète semble avoir, comme celui de Carthage, été surmonté d'un sujet figuré qui a malheureusement disparu et qui contenait peut-être une scène analogue, ce qui aurait été tout à fait démonstratif.

L'oblation des enfants au Moloch pouvait consister, et semble avoir consisté, selon les cas, en sacrifices ou réels ou simulés [1]. Il n'est pas impossible que nos monuments rentrent dans cette dernière catégorie, et que ce soit justement l'habitude, assez répandue, espérons-le, de substituer aux petites victimes en chair et en os cette fiction écrite ou ce simulacre figuré sur la pierre, cette « *stèle saturnienne* [2] », qui ait donné naissance à la légende bizarre de Saturne dévorant ses enfants et de Rhéa lui faisant avaler une pierre à la place du dernier-né Jupiter. Or, il se trouve précisément que cette pierre est traitée par la légende comme un bétyle ou un Abbadir. Nous serions ainsi ramenés de la façon la plus curieuse, par le détour d'une méprise populaire, à la théorie de M. B. qui reposerait dès lors sur une équivoque du même genre.

En un mot, l'explication de la locution Neçib-Malac-Baal relève plutôt du rituel que de la mythologie. Il paraît plus naturel de l'entendre non pas : *cippe image même de Malac-Baal*, mais : *cippe ayant rapport au Malac-Baal*.

Les stèles où est gravée cette formule sont, si l'on veut, des « pierres sacrées », mais dans la même mesure que tous les autres *tituli* religieux phéniciens. Si l'on tient absolument à prêter à toute cette catégorie de pierres parlantes une individualité quelconque, si l'on ne se contente pas de les envisager comme des espèces de tiers témoignant de

---

tres de la salle phénicienne et chypriote du rez-de-chaussée. Je vois dans la *fleur*, occupant exactement la place de l'enfant, le symbole bien connu de la *fécondation*. Je me contenterai de rappeler le rôle pour ainsi dire physiologique de l'ange annonciateur dans la fécondation des femmes, particulièrement des femmes stériles. La conception, l'évolution mystérieuse de la chair prenant forme et vie au sein de la chair, était attribuée à une intervention directe de la divinité. L'obtention des enfants était, et est encore aujourd'hui en Orient, l'un des vœux les plus fréquemment adressés à la divinité.

Si la figurine est réellement l'image de Tanit, ou de telle autre déesse que l'on voudra, dans son rôle de *mère* ou de *vierge fécondée*, le fait même qu'on a choisi ce rôle indique suffisamment l'ordre d'idées auquel appartiennent nos cippes, et les circonstances particulières qui en ont amené l'érection.

1. Cf. l'oblation des premiers nés à Jéhovah ; le sacrifice d'Isaac, etc. Voyez aussi mes remarques sur les *oblats* païens et chrétiens dans un article précédent, *Revue critique*, 1879, n° 36, p. 179.

2. Les mots Molek-Baal en *état construit* avec *Neçib* jouent le rôle d'un véritable *adjectif*, conformément aux habitudes des langues sémitiques qui aiment à remplacer l'adjectif par le substantif au génitif. Κρόνιος les rendrait peut-être exactement : Στήλη Κρονία ou Κρονική. Le Molek *de* Baal, ce serait le Molek *père* de Baal, Kronos père de Zeus.

l'accomplissement d'un devoir religieux, j'estime qu'il serait plus logique de les considérer comme symbolisant la personne du mortel et non celle de la divinité, la personne qui parle, ou dont on parle, et non point celle à qui l'on parle, pour dire comme la grammaire. Quand la pierre est dieu, elle se tait — et alors sa *forme* [1] — ou sa nature [2] — parle assez haut, ou bien, si elle rompt ce silence éloquent, c'est pour dire sans ambages : *Je suis dieu* [3].

Conformément à sa thèse générale, M. B. traduit ainsi la deuxième inscription d'Oumm el 'Awâmîd : *à l'ange d'Astarté, dieu Terme, vœu fait par Abdesmun pour son fils.* Ici je m'écarterai de plus en plus de l'opinion de M. B. La forme même du monument, tel du moins qu'il nous est parvenu, me paraît répugner à cette traduction [4]. Je propose de rendre les mots interprétés par « dieu terme », *El Hammon,* mots demeurés jusqu'à ce jour, il faut le dire, une véritable *crux interpretum,* par : *divinité* de *Hammon.* C'est-à-dire divinité topique de Hammon. *Hammon* (Josué XIX 28) ne serait autre chose que la ville achérite ou naphtalite que tout s'accorde à nous faire placer en cet endroit, sinon à Oumm el 'Awâmîd même, du moins à peu de distance sur les bords

---

1. Brute, géométrique ou même plastique. Il serait facile, mais trop long, de montrer que rien dans la forme des cippes étudiés par M. B. ne répond à l'état signalétique bien connu des pierres sacrées proprement dites, *bétyles, hammanim, abbadir* et *tutti quanti.* Si l'on veut un double exemple de véritables pierres sacrées, phéniciennes, ou tout au moins admises par le culte phénicien, je citerai deux monuments dont la véritable nature a été jusqu'à ce jour méconnue. C'est ce qu'on appelle les deux *candélabres* (!!) de Malte; l'un d'eux existe en original au Musée du Louvre. Ce sont deux cônes de marbre, arrondis par en bas et posés sur deux bases qui contiennent, en double expédition, une même dédicace grecque et phénicienne au Melqart tyrien. Les deux font la paire. On peut comparer, pour la forme, la pierre sacrée d'Artémis du Vatican (Gerhard, *Ant. Bildwerke,* pl. 307 : 5), celle de la fresque de la maison de Livie (*Annales de l'Inst. Arch.*, 1875, p. 210, pl. L), etc...; et pour le dualisme, les deux stèles des temples d'Hercule Tyrien, les deux colonnes d'Héraclès, les deux stèles d'Ousôos, les deux phallus d'Hierapolis, les deux colonnes du temple de Jérusalem *Yakîn* et *Boaz*, etc...

Je dois ajouter que M. Renan serait tenté de retrouver ce dualisme dans les deux *neçibs* de Malte, l'un de *Malac-Baal,* l'autre de *Malac-Osir* ou *Aser.* Cette association, si elle était établie, ne rappellerait-elle pas celle que la Bible signale entre les *Baalim* et les *Acherim?*

2. Météorique, ou réputée telle.

3. Cf., par exemple, le Τέρπων εἰμι du galet-dieu d'Antibes, dans la dissertation de M. Heuzey (La pierre sacrée d'Antipolis, *Mém. Soc. nat. des Ant. de Fr.*, 1874), dont l'ingénieuse et très solide démonstration n'a peut-être pas été sans influence sur le premier essai de M. Berger.

4. Si cette inscription se rapportait réellement à un *hammân,* il faudrait admettre que ce *hammân* a disparu et reposait *sur* le bloc qui porte l'inscription. Si ce mot discuté n'était pas nettement séparé des mots suivants par la coupe évidemment intentionnelle de la ligne, on pourrait encore se demander s'il ne faut pas l'isoler de *el* et comprendre *hamman qu'a voué.* Je rappellerai à ce propos un exemple oublié de dédicace de *hammân,* c'est l'inscription palmyrénienne, dite Oxoniensis I, où l'on voit un *hammân* et un *autel* offerts au soleil.

du wady *Hamoûl* [1], non loin de la source du même nom. Nous serions ainsi, du même coup, délivrés d'une grosse difficulté d'interprétation et enrichis d'un témoignage capital pour la connaissance géographique de la Palestine.

Ch. Clermont-Ganneau.

---

26. — 1. **Denys d'Halicarnasse.** Première lettre à Ammée. Texte grec accompagné d'une introduction, d'une annotation critique et de notes en français, par H. Weil. Paris, Hachette, 1878. 1 vol. in-16 de 53 p.
— 2. **Denys d'Halicarnasse.** Première lettre à Ammée sur Démosthène et Aristote. Texte grec avec une introduction et des notes critiques, historiques et littéraires, par Armand Gasté. Paris, Eugène Belin, 1879. 1 vol. in-12 de 36 pages.
— 3. **Denys d'Halicarnasse.** Première lettre à Ammæus sur Démosthène et Aristote. Edition classique accompagnée de notes et remarques et précédée d'une introduction historique et littéraire, par S. Bernage. Paris, Delalain, 1878. 1 vol. in-12 de xii-29 pages.

La désignation récente de la « Première lettre de Denys d'Halicarnasse à Ammée » comme texte d'explication à l'examen du baccalauréat ès lettres, a fait naître subitement un certain nombre d'éditions de ce morceau qu'on n'avait pas été habitué jusqu'à ce jour à considérer comme classique. Nous ne connaissons pas l'édition qu'a donnée M. Legouëz. Voici, au sujet de trois autres, citées en tête de cet article, quelques observations sur lesquelles nous appelons l'attention des professeurs qui ont à expliquer la Première lettre à Ammée à leurs élèves.

La première qualité à exiger de toute édition, mais surtout d'une édition destinée à des écoliers, c'est que le texte soit aussi pur que possible. Nous ne parlons pas seulement ici des fautes d'impression qu'il faut soigneusement éviter [2], mais d'erreurs plus invétérées. Voici ce que nous voulons dire. Depuis le jour où ils sortirent des mains de leurs auteurs jusqu'à l'emploi de l'imprimerie, les textes classiques, pour parvenir jusqu'à nous, se reproduisirent et se perpétuèrent par le moyen de copies manuscrites successives, dans lesquelles, au fur et à mesure qu'on descendait le cours des âges, les fautes et les lacunes se multipliaient de plus en plus. Que firent, à la Renaissance, les premiers éditeurs des auteurs grecs? Ils livrèrent tels quels à l'impression les manuscrits conservés dans les bibliothèques, choisissant ceux dont l'écriture était le plus familière aux compositeurs et qu'eux-mêmes lisaient le

---

1. *Hamoûl* correspond *rigoureusement*, d'après des règles phonétiques, bien connues, au *Hammon* hébreu. La divinité topique de Hammon, le *genius*, le δαίμων (*malcac?*) local, qui se dissimule peut-être encore aujourd'hui dans quelque *nebi Hamoûl*, devait étendre son pouvoir dans un rayon plus que suffisant pour que la zone de protection englobât Oumm el-'Awâmid.

2. Il y a des fautes d'impression, comme φαύλας pour φαύλους (page 26, dernière ligne) dans l'édition de M. Gasté.

plus volontiers, c'est-à-dire des manuscrits copiés de leur temps, et de toute cette longue série de transcriptions successives dont nous parlions tout à l'heure, les plus dégénérées de la pureté originelle. C'était naturel. Il ne faut pas que l'esprit scientifique et méthodique qui caractérise notre époque nous fasse illusion. Il y a cent ans, qui préférait une édition ancienne de Molière ou de Montaigne à l'édition la plus récemment parue, si cette dernière était nettement et joliment imprimée? Ainsi en fut-il des Aldes et des autres premiers éditeurs de nos classiques. S'ils se donnèrent quelquefois la peine de rechercher d'autres manuscrits que les premiers qui leur tombaient sous la main, c'était dans l'espoir d'en rencontrer de plus complets et qui continssent quelques pages ou quelques livres de plus. Mais de vulgaires variantes, quelques mots de plus ou de moins par ci par là, ne les inquiétaient, au fond, que médiocrement. Il s'agissait alors de faire revivre dans ses grandes lignes la pensée et la science antiques, oubliées en Occident. On se propose surtout, de nos jours, de restituer, autant que cela est faisable, l'œuvre des anciens dans sa forme native et avec ses nuances les plus délicates. Il ne suffit plus de savoir en gros ce que disait Platon, en le lisant dans un texte qu'on comprend à moitié et dont on devine l'autre moitié; on veut se rendre compte de chaque phrase et de chaque mot. Les bons auteurs grecs pensent simplement et s'expriment de même; ils sont pleins de bon sens. Il n'est pas d'exercice plus sain ni plus propre à former le jugement que la lecture attentive de ces maîtres; mais, à une condition, c'est que la lecture sera faite dans une édition lisible, où la pensée se développe sans ces fautes de copies qui font des sens absurdes, ridicules ou bizarres, ou même qui ne font pas de sens du tout. Voilà pourquoi il ne faut pas que nos éditions de classes soient la réimpression pure et simple d'une Aldine, ou d'une édition qui fut estimée en l'an 1600. Depuis la Renaissance, les savants se sont mis à faire l'inventaire des ressources que renferment les bibliothèques. A côté des manuscrits datant de la Renaissance même ou des temps qui l'ont immédiatement précédée, on a découvert maint parchemin respectable par son antiquité et qui nous présente de tel ou tel auteur un texte beaucoup moins éloigné de l'authenticité que celui des éditions *princeps*. Les philologues du XIX^e^ siècle ont commencé et continuent chaque jour avec le plus grand zèle à tirer un excellent parti de cet examen des anciens manuscrits. Non-seulement ils y ont retrouvé souvent la vraie leçon de l'auteur écrite en toutes lettres; mais ils y ont appris comment et dans quelles conditions les textes s'altéraient: et la connaissance précise des lois de cette altération leur a suggéré des principes certains de correction. Les corrections qu'introduisent de leur propre fonds les philologues dans les textes classiques, sont ce qu'on appelle couramment des *conjectures*. Il y en a de mauvaises, faites sans méthode et au mépris des principes. Les conjectures méthodiques et fondées sur les règles établies de la critique verbale contiennent une part si faible d'arbitraire,

que le mot *conjecture* qui leur est appliqué abuse vraiment le lecteur sur leur nature. Les bonnes conjectures, en somme, ont une valeur à bien peu de chose près égale aux bonnes variantes des manuscrits.

Après ces considérations, si l'on en vient à se demander quels sont les premiers devoirs d'un éditeur qui prépare une édition pour de jeunes élèves, il est évident que, loin de se contenter de reproduire le texte de n'importe quelle vieille édition imprimée d'après n'importe quel mauvais manuscrit récent, il doit d'abord s'entourer des éditions les plus nouvelles et munies d'un *apparat critique* renfermant les leçons des bons manuscrits ainsi que les conjectures des philologues, afin de constituer le texte le moins fautif qu'il soit possible à l'aide de ces éléments déjà réunis par ses devanciers. En second lieu, il doit tâcher, *pro parte virili,* d'effacer, par de bonnes conjectures qu'il proposera les fautes qui ont déjoué jusque-là la sagacité des critiques. Enfin, s'il reste, malgré tout, des *loci desperati,* des passages radicalement viciés et dont le redressement défie tous les efforts, il paraît de toute nécessité de mettre là une note pour prévenir et le professeur et l'élève que l'endroit est inintelligible. Voyons dans quelle mesure cette triple condition a été remplie dans chacune des trois éditions de la première Lettre à Ammée qui nous ont amené à faire cette exposition de principes. Sans doute Denys n'est pas un classique dans le vrai sens du mot (cf. la *Revue critique* du 30 novembre 1878, p. 348-9); mais il n'en est pas moins de rigueur, puisqu'on le met entre les mains des jeunes gens, d'en préparer des éditions convenables et dont le texte ne soit pas une série d'énigmes insolubles.

Cette Lettre n'avait été publiée encore que d'après de mauvaises copies pleines de lacunes et d'erreurs de tout genre, lorsque Gros, en 1826, donna la collation de quatre manuscrits de Paris qui appartenaient à une famille d'une valeur bien supérieure. Puis, sans connaître le travail de Gros, M. Herwerden se servit pour l'édition qu'il publia à Groningue, il y a quelque quinze ans, d'un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, qui se trouve être également de la bonne famille et même un peu supérieur aux manuscrits parisiens. Herwerden présenta en même temps un certain nombre de bonnes conjectures.

MM. Gasté et Bernage ignorent l'existence de l'édition Herwerden, et n'ont pas osé ou n'ont pas su se servir des collations de Gros. Leur texte est encore cette triste vulgate des éditeurs de 1774 et de 1691. « Pendant la correction des épreuves, » dit M. G., « nous avons reçu assez à temps les éditions classiques de MM. Weil, Bernage et Legouëz pour en tirer plus d'un utile renseignement. *Suum cuique.* » Nous savons bien qu'il a emprunté à M. Weil, p. ex., IV, 5, l'excellente conjecture ἀγώνων (pour λόγων ὧν, qui n'avait pas de sens); mais M. G. a dédaigné bien d'autres rectifications, d'une évidence égale, que l'édition de M. Weil lui présentait en même temps. De deux choses l'une, ou il sait mal dis-

tinguer une bonne leçon d'une mauvaise, ou c'est donc qu'il considérerait comme un point d'importance secondaire de donner aux élèves un texte qui se laisse expliquer. La seconde proposition est peu croyable en soi. De plus, Denys, après avoir terminé ce qui, dans notre division moderne, forme le chapitre VIII, par une citation du III[e] livre de la *Rhétorique* d'Aristote, commence le chapitre suivant en ces termes : Οὑτωσὶ μὲν δὴ σαφῶς αὐτὸς ὁ φιλοσόφος ἀποδεικνύει μετὰ τὸν Ὀλυνθιακὸν πόλεμον γεγραμμένας ὑπ' αὐτοῦ τὰς τέχνας· οὗτος δὲ κτλ. Que lit-on dans l'ancienne vulgate? Οὑτωσὶ y est coupé en deux morceaux : 1° Οὕτως, qui est indûment rattaché à la fin du chapitre VIII, comme si ce mot faisait partie du texte d'Aristote, et 2° ι, qui est devenu, par itacisme, Εἰ : ce *si* placé en tête de la première phrase du chapitre IX, en fait une phrase conditionnelle suspendue en l'air et et à quoi rien ne vient répondre dans la suite. Cette leçon de la vulgate, quoique erronée, a été adoptée, conformément à leurs habitudes, par MM. Gasté et Bernage. Vainement Reiske (dont l'édition est, à ce qu'assure M. G., l'une de celles qui lui ont le plus servi pour établir son texte) avait, il y a cent ans, déjà restitué Οὑτωσὶ. M. G. retrouve cette bonne leçon introduite dans le texte de M. Weil, et, tout en gardant son inadmissible vulgate, ajoute au bas de la page cette note étonnante : « *On peut*, comme l'a fait M. Weil, reporter en tête du chapitre IX le mot οὕτως qui ne se trouve pas dans le texte d'Aristote, et lire, comme lui : Οὑτωσὶ μὲν δή. » *On peut :* M. G. s'imagine donc avoir le droit de ne le vouloir pas. Où a-t-il pris qu'*on pouvait* changer le texte d'Aristote et celui de Denys? Il faut pourtant bien qu'il se dise que, lorsqu'on a la chance de tenir la bonne leçon, on ne peut pas à volonté l'accepter ou ne pas l'accepter. Notons, en outre, que M. G., pas plus du reste que M. B., ne s'est mis en peine d'expliquer au lecteur cette phrase qui commence par *si* et qui ne finit pas. Soit dit une fois pour toutes, il n'y a généralement pas de notes, dans ces deux petits livres, aux endroits qui ne sont pas intelligibles. Qu'élèves et maîtres se cassent la tête pour trouver un sens à des mots qui ne se construisent pas, cela n'est pas l'affaire des éditeurs.

Bien que M. G. dise avoir largement profité des variantes de Gros, il ne nous paraît pas en avoir fait le meilleur usage possible, M. Bernage non plus. Pour n'en citer qu'un exemple, ils n'ont osé ni l'un ni l'autre introduire dans leur texte les mots que, dans la phrase suivante, nous imprimons en caractères espacés : ces mots sont donnés par les quatre mss. de Gros, et ils sont indispensables :

Φανεροῦ δὴ γεγονότος τοῦ χρόνου καθ' ὃν εἰσῆλθον εἰς Θήβας οἵ τ' Ἀθηναίων πρέσβεις οἱ περὶ Δημοσθένη καὶ οἱ παρὰ Φιλίππου ὅτι κατὰ Λυσιμαχίδην ἄρχοντα πίπτει, παρεσκευασμένων ἤδη τὰ πρὸς τὸν πόλεμον ἀμφοτέρων, αὐτὸς ὁ Δημοσθένης ποιήσει φανερὸν ἐν τῷ περὶ στεφάνου λόγῳ τίνες ἦσαν αἱ παρὰ τῶν πρεσβειῶν ἀμφοτέρων ἀξιώσεις.

L'édition de M. B., est du moins sans prétention, elle, si elle n'est pas très bonne, M. G. promet des *Notes critiques*, et tient parole. A un cer-

tain endroit où le sens exige et où *tous* les éditeurs (avec des mss., si nous ne nous trompons) donnent γενησομένοις, quel intérêt peuvent trouver des élèves à apprendre que quatre mss. offrent la mauvaise variante γινομένοις? Voilà ce que sont le plus souvent ces notes critiques; ou bien ce sont des conjectures des plus contestables. Il y a au fond de ceci un vice de méthode. Faites pour les élèves une édition critique, c'est-à-dire dont le texte soit le résultat d'une sévère recension critique dont vous garderez les considérant et les pièces justificatives par devers vous; mais épargnez-leur les notes critiques, c'est-à-dire l'énumération des mauvaises variantes que vous avez rejetées, ainsi que les raisons qui vous les ont fait réprouver [1].

L'édition de M. W. est un modèle du genre. Sans nous arrêter à l'introduction qui est un chapitre d'histoire littéraire d'une grande exactitude, mais, de plus, finement pensé, élégamment écrit [2], constatons que l'éditeur a tiré un très bon parti des travaux de Gros et d'Herwerden, et qu'il a résolu un nombre considérable de difficultés du texte par des conjectures heureuses. Quelques-uns des essais de restitution de M. Weil ne sont pas à considérer comme définitifs, et d'autres critiques pourront chercher des solutions différentes [3] : toujours est-il qu'au point de vue, auquel nous nous sommes placés dans cet article, c'est un immense avantage de pouvoir mettre en les mains des élèves un texte qui soit explicable et

---

1. Si l'édition se distingue de celles qui sont le plus répandues par un certain nombre de leçons nouvelles, il sera bon de les signaler dans un avis préliminaire, afin que les professeurs sachent à quoi s'en tenir quand ils rencontreront ces innovations. C'est une excellente coutume dont M. Weil a donné l'exemple dans les petites éditions in-16 de la collection Hachette.

2. L'introduction de M. Bernage est sans valeur propre, mais sans graves erreurs de fait. Celle de M. Gasté, dans la partie qui est de sa rédaction propre, fourmille d'inexactitudes : il dit qu'il ne nous reste en entier que *quatre* livres de l'*Archéologie romaine* de Denys, alors qu'il en reste *dix;* il croit que les *Excerpta de sententiis* de Constantin Porphyrogénète nous ont rendu des fragments de Denys, confondant avec les *Excerpta de insidiis;* qu'un ms. du Vatican a encore fourni plusieurs fragments nouveaux, confondant sans doute avec l'abrégé de Denys publié par Mai d'après le ms. de Milan, etc.

3. Cette petite édition de M. Weil présente un réel intérêt pour les philologues eux-mêmes, bien que ne pouvant pas les dispenser, en raison de l'insuffisance forcée de l'apparat critique, de recourir simultanément d'une part à Gros et de l'autre à Herwerden (qui n'a pas eu connaissance de l'édition et des collations de Gros). Nous nous permettons d'emprunter à la couverture de la *Revue de philologie* du mois de janvier 1879 l'appréciation suivante de M. Ed. Tournier sur la partie conjecturale du travail de M. H. Weil : « Plusieurs passages sont restitués pour la première fois. Les corrections suivantes nous paraissent avoir chance d'être définitives, bien que l'éditeur n'ait pas cru devoir les admettre toutes dans le texte : I, 1 : ['Αριστοτέλει]. 3 : ἅ τε κατέλιπον. 4, 5 : ἀγώνων (pour λόγων ὧν, « leçon qui ne pouvait être comprise que de ceux qui ont l'avantage de ne pas savoir le grec »). 6, 1 : ἰσχυρότατα. 10, 1 : προσέτι δὲ πέντε. 10, 6 : transposition de καὶ τοὺς Ἀθηναίους πεῖθει Βυζαντίοις ἀποστεῖλαι βοήθειαν après ἐκφέρει τὸν πόλεμον. 12, 5 : ἔπαθεν, ἤδη καὶ δικαίως. Des fautes sont signalées pour la première fois dans beaucoup d'autres passages qu'on pourra essayer de restituer autrement. »

qui offre un sens raisonnable depuis le commencement jusqu'à la fin. En ne se servant que de telles éditions, on ne risquerait pas de fausser le jugement des jeunes gens qui font leurs « humanités », à force de proposer à leur admiration des « chefs-d'œuvre » où de place en place ils s'arrêtent étonnés devant une pensée indéchiffrable ou saugrenue ou qui choque le bon sens : ce qui n'arrive que trop souvent avec tant de ces Xénophon et de ces Lucien fabriqués à l'usage des classes.

Ch. G.

P.-S. — Nous avons maintenant sous les yeux deux éditions du même texte données, l'une par M. l'abbé Bierre (Paris, Poussielgue, 1879. xii-34 pages), et qui tient, à tous égards, le milieu entre des éditions comme celles de MM. Bernage ou Gasté et une édition passable; l'autre par M. Alfred Croiset. Cette dernière repose, en général, sur celle de Herwerden, qu'elle ne suit pas, d'ailleurs, servilement. M. Croiset apporte des jugements indépendants et quelques conjectures nouvelles.

G.

VARIÉTÉS

Lettre de M. Riemann sur les manuscrits des Helléniques.

Dans le n° du 13 décembre dernier (p. 443), M. Ch. G. signale avec beaucoup de justesse un point faible dans ma thèse sur le texte des Helléniques, qu'il juge d'ailleurs avec une bienveillance dont je le remercie. La contradiction qu'il met en lumière ne m'avait pas échappé (v. ma thèse, § 16) ; j'avais eu le tort de n'y pas accorder assez d'attention et de ne pas chercher à la résoudre.

En mettant de côté les passages, assez nombreux, où la bonne leçon de B peut être le résultat d'une correction, il reste, en effet, un certain nombre de passages où B paraît avoir conservé seul la leçon de l'archétype (v. I, i, 22 ᾔνυτο, 23 ἀπέσσυα, 29 Γνωσίους, vii, 19 μάλιστ' τἀληθῆ, II, iv, 32 Πειραιεῖ, etc.) ou bien où il donne des mots qui manquent dans les autres mss., sans qu'on puisse croire, en général, que ces mots ont été rétablis dans le texte par conjecture (I, vii, 15 πάντα, 21 ὅλην, II, i, 28 ἀθρόαι, III, i, 14 μάλα, 28 ὦ Μειδία, iv, 9 ἀλλ' avant ἴσως, V, ii, 12 μέγα, iii, 20 καὶ avant ἐδάκρυσε, 26 δὴ après δὲ, iv, 31 οὐκοῦν, VI, i, 3, τῆς προσόδου, ii, 7 μὲν après τῷ, iii, 12 βούλεται, iv, 35 αὖ après αὐτὸς, etc., sans parler de la lacune III, iii, 5).

Il semblerait d'après cela qu'on dût, en classant les mss. des Helléniques, mettre B d'un côté et de l'autre tous les autres mss. (groupe x'' + groupe y). D'autre part, les lacunes considérables, communes à B et aux mss. du groupe x'', qu'on rencontre au commencement du livre V[1],

---

1. De même IV, i, 30 ἔνθα δὴ Ἀγησίλαος manque dans B et dans le groupe x''; de même encore IV, viii, 24 ὁ δὲ Ἔκδικος (*a* présente ici, selon toute vraisemblance, la même omission que BLDV, mais cette variante m'aura échappé, comme elle m'a échappé pour L).

m'avaient conduit naturellement à diviser les mss. des Helléniques en deux familles : x (= B + x'') et y.

Pour résoudre cette apparente contradiction, M. G. propose deux hypothèses. L'une consisterait à supposer que les relations de parenté entre les mss. ne sont pas les mêmes pour tous les livres des Helléniques. Cette hypothèse, outre qu'elle est assez compliquée, me paraît peu vraisemblable parce que le rapport de B aux mss. du groupe x'' semble bien être le même pour toutes les parties de l'ouvrage : ainsi, dans le livre V tout comme dans les autres livres, B a quelquefois conservé seul la vraie leçon (v. I, 6 δώδεκα, IV, 25 ἦν υἱὸς τῷ Σφοδρίᾳ Κλεώνυμος, cf. II, 12. III, 20. 26. IV, 31, où B supplée des omissions communes à tous les autres mss.). J'admettrais donc plus volontiers l'autre hypothèse que me suggère M. G. : la même copie de l'archétype (x) d'où dérivent les mss. du groupe x'' aurait aussi donné naissance au ms. B, mais par l'intermédiaire d'une copie qu'un réviseur aurait comparée avec un ms. d'origine différente et corrigée au moyen de ce ms. Enfin il est possible aussi que l'archétype lui-même et par suite la copie x de cet archétype aient contenu en certains passages des leçons *doubles*, par exemple I, I, 22 δύναντο ἠδύναντο, 23 ἀπέσσυα ἀπέσσυται, etc. Il y a, en effet, d'autres passages où la façon dont les variantes sont réparties entre les mss. me ferait croire qu'il y avait *double leçon* dans l'archétype : I, IV, 13 ἀπελογήθη et ἀπηγγέλθη, V, I ναυαρχίας et ναυμαχίας (?), VII, 2 διωκελίας et δεκελείας, de même III, IV, 23 τοὺς δέκα et τὰ δέκα (τὰ δέκα B, τοὺς δέκα *autres mss.*, cf. II, IV, 32 τοὺς τὰ δέκα, *mss.*), etc., cf. V, II, 36 πάντα ταῦτα, où l'un des deux mots avait peut-être été ajouté dans l'archétype après coup, car B seul a πάντα ταῦτα, A porte ταῦτα et *a* DV CE πάντα.

De toute manière, B occupe parmi les mss. des Helléniques une place toute particulière, et dans ma thèse je n'ai pas assez insisté sur ce point. Toutefois, je continue à croire que là où l'on a à choisir entre deux leçons également admissibles en elles-mêmes (par exemple les mêmes mots placés soit dans tel ordre, soit dans tel autre), et données l'une par B, l'autre par le reste des mss., il n'est point évident que ce soit B qui représente le vrai texte. C'est ainsi qu'on rencontre dans B des additions dont la nécessité n'est point évidente : I, VII, 2 ὁ τοῦ δήμου (cf. III, V, I. 3), 4 τοὺς στρατηγοὺς, III, II, 12 ἀγγέλους, IV, I, 30 αὐτῷ, V, II, 39 ταῦτα, etc.

J'ai remarqué dans ma thèse que les mss. F, H, I étaient assez difficiles à classer, parce qu'ils sont peu connus; certaines erreurs communes à F et à ACE semblent prouver que F se rattache bien à la famille y : v. I, VI, 38 εὐδιαίρετος, VI, V, I Βοιωτίας, III, I, 3 Ἀσία AE (au lieu de χώρα), γῆ F, rien dans C (dans l'ancêtre commun de FACE il devait y avoir une lacune, qui a été diversement comblée), etc. Au contraire, H appartenait peut-être à la famille x : v. I, VII, 22 προδῷ BH, IV, VI, 2 πάντες x et H (omis dans ACE), VI, I, 2 μάλα x et H (omis dans ACE), § 3 τῆς προσόδου BHI, etc. Quant au ms. I, il paraît avoir été parent de

B (v. V, I, 27 προπόλους BI, II, 8 σφᾶς αὐτοί BI, III, 26 δὲ δὴ BI, IV, 31 οὐκοῦν BI, VI, I, 2 τῆς προσόδου BIH, IV, 35 αὖ BI, V, I βούλοιντο BI, 30 ἐτράποντο BI, etc.), et il est fort regrettable qu'il se soit perdu et qu'il soit connu si imparfaitement.

Pour terminer ces observations, je citerai encore un passage intéressant, qui prouve une fois de plus que les mss. V et D sont des mss. *interpolés* : V, IV, 14 *a* laisse ἀναγκαίου en blanc (je ne connais pas le texte de L); V omet le mot, D le remplace par l'interpolation Ὀρχομενοῦ ὑπὸ μέθης ἐκ- (cf. ma thèse, § 8).

O. Riemann.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le premier numéro de la *Revue égyptologique*, publiée sous la direction de MM. H. Brugsch, F. Chabas et Eug. Revillout, contient un article de M. Revillout (quelques notes chronologiques sur l'histoire des Lagides, p. 2-22) et deux art. de M. Brugsch (le mot *adon*, p. 22-32, et le lac Maréotis, p. 32-48). L'éditeur de la Revue, M. Ernest Leroux, annonce dans un avis préliminaire que la *Revue égyptologique* fera une large part au déchiffrement et à l'interprétation des textes hiérogyphiques, hiératiques et démotiques. Quatre planches, à la suite du premier numéro, renferment des extraits des actes cités dans l'art. de M. Revillout, et l'exécution, très soignée, fait honneur à l'imprimeur viennois, M. Holtzhausen.

— Le numéro de décembre 1879 de la *Revue archéologique* renferme, entre autres articles, un travail de M. Clermont-Ganneau. Ce travail intitulé : *l'Enfer assyrien*, est consacré à l'interprétation d'une plaque de bronze inédite, reproduite héliographiquement, et sur laquelle sont figurées des scènes funéraires et infernales. La démonstration de M. Clermont-Ganneau tend à établir que l'enfer sémitique offre d'étroites affinités avec l'enfer égyptien et avec l'enfer hellénique et qu'on retrouve dans les images de ce monument, jusqu'ici unique en son genre, le prototype non-seulement légendaire, mais plastique, des idées grecques sur le Tartare : *le fleuve infernal, Caron, la barque, Hécate, les Erynnies aux mains armées de serpents*, etc.

— M. J. Baudel, censeur des études au lycée de Saint-Omer, nous envoie une brochure de 19 pages sur *les Ecoles d'Albi de 1380 à 1623* (Cahors, Laytou). Il y raconte brièvement, d'après les registres consulaires, quelles charges et quels sacrifices la ville s'imposa pendant une période de deux siècles et demi pour augmenter le traitement des maîtres et favoriser le progrès des études. Finalement, grâce aux constants efforts des consuls et à la générosité des évêques (entre autres, des deux d'Elbène), Alby posséda un collège, muni d'un nombreux personnel et d'un enseignement presque complet. Mais, malgré tout, l'établissement ne prospérait pas, parce que les maîtres et les méthodes y changeaient sans cesse; en 1623 il fut confié aux jésuites.

— Dans une brochure, intitulée : *Poètes et bibliophiles, les devises des vieux poètes, étude littéraire et bibliographique* (Morgand et Fatout. In-4°, 46 p. tiré à 100 exemplaires), M. G. Mouravit, après avoir parlé des bibliophiles d'autrefois et d'aujourd'hui, énumère, par ordre alphabétique, les devises curieuses adoptées par

d'anciens poètes français; M. Mouravit possède une copie de la *Vie d'Antoine d'Arena* de G. Colletet et compte la publier prochainement.

— M. Gustave Pawlowski, conservateur de la bibliothèque A. Firmin-Didot, a fait tirer à part son étude sur *les travaux bibliographiques de 1867 à 1878* (au siège de la Société bibliographique. 80 p.). Le travail de M. Pawlowski est augmenté d'une table alphabétique des auteurs et des ouvrages anonymes, et d'un index analytique.

— Parmi les thèses pour le doctorat ès-lettres soutenues devant la Faculté des lettres de Paris, citons celles de M. Emile Thomas : *De vaticinatione in Graecorum tragœdia* et *Essai sur Servius et son commentaire sur Virgile* (17 décembre), et celles de M. E. Joyau : *Platonis Protagoras sive socratica de natura virtutis doctrina* et *De l'invention dans les arts, dans les sciences et dans la pratique de la vertu* (26 décembre).

— M. E. Littré, de l'Académie française, a fait tirer à part un article paru dans la *Revue de la philosophie positive* et intitulé *Comment dans deux situations historiques les Sémites entrèrent en compétition avec les Aryens pour l'hégémonie du monde* (52 pages, à Leipzig, chez Schulze, à Paris, chez Ernest Leroux). Ces deux situations, dit l'auteur, sont celle où Carthage et Rome se rencontrèrent dans la Méditerranée, et celle où les Arabes se heurtèrent contre les chrétiens occidentaux. Dans les deux situations il valait mieux que les choses tournassent comme elles ont tourné; les Sémites étaient de moins bons ouvriers que les Aryens pour la constitution du corps social et n'ont pas dépassé le niveau de la civilisation empirique.

ANGLETERRE. — M. Arthur Palmer, fellow du collège de la Trinité de Dublin, doit publier bientôt une nouvelle édition de Properce; — Miss Owens Blackburne, une étude sur la société irlandaise au XVIIIe siècle; — l'English Dialect Society, un volume de « *Specimens of English Dialects* », p. p. MM. Elworthy et Skeat, et la seconde partie du « *Dictionary of English Plant Names* », p. p. MM. Britten et R. Holland.

— L'auteur des *Annals of the Stage* vient de publier, avec de nombreuses modifications, une deuxième édition de son ouvrage depuis longtemps épuisé. M. Collier, qui a aujourd'hui 94 ans, a revu son texte en entier et l'a mis au courant des découvertes récentes. On lui reproche toutefois de n'avoir pas suffisamment indiqué dans quels cas ces découvertes avaient été faites par d'autres que par lui. La nouvelle édition est en trois volumes in-4, imprimés avec luxe et tirés, malheureusement, à un nombre restreint d'exemplaires.

— L'impression de plusieurs volumes destinés à la *Chaucer Society* est prête, mais le tirage n'en peut être fait faute de fonds et à cause du retard de plusieurs souscripteurs à envoyer leur cotisation. Parmi ces ouvrages, se trouve notamment le *Troïlus et cressida* de Chaucer, avec le texte de Boccace en regard. Le premier livre seul a été publié jusqu'ici.

— Le *New quarterly* de ce trimestre a publié un travail de M. J. J. Jusserand, intitulé : « *The Roads of England and wayfaring life during the middle-ages* ». Cet article est relatif principalement à l'entretien et à la sécurité des routes en Angleterre au XIVe siècle; le suivant, qui paraîtra en avril, traitera des différentes sortes d'individus qui vivaient à l'état nomade. Ces deux articles forment un chapitre du livre auquel travaille M. Jusserand sur la société anglaise au moyen âge et particulièrement au XIVe siècle.

— On continue à s'occuper en Angleterre et en Amérique de la réforme de l'orthographe anglaise. Un journal a même été fondé, à la fin de l'année dernière, à

Saint-Louis, en vue de vulgariser les idées des réformateurs. On est un peu surpris de voir des savants, tels que MM. Max Müller, Skeat, Sweet, Murray, Child, etc., à la tête d'un mouvement qui rendrait fort difficiles désormais les études philologiques. Ainsi on écrirait, *usajes, nashonz, vurchuali, çenchury, dicshuneri, concluzhuns rekwir, ejuceshunal, asoshieshun*, etc., etc., les mots anglais bien connus « *usages, nations, virtually, century, dictionary, conclusions, require, educational, association* ». Ces exemples sont choisis au hasard parmi ceux qui peuvent s'imprimer à peu près avec des caractères ordinaires, et ce sont les moins nombreux. On aurait à s'habituer à une foule de lettres nouvelles sans parler des mots dont le correspondant en orthographe vulgaire ne se devine pas au premier abord : par exemple, le mot « stejez » qui embarrassait récemment le directeur d'une société savante, fort épris lui-même de la réforme.

ESPAGNE. — La disparition de la *Revista de Archivos Bibliothecas y Museos* avait naguère excité les regrets de tous ceux qui s'occupent de l'histoire et de la littérature de l'Espagne. Elle vient de renaître sous une nouvelle forme. Le *Boletin historico*, publié par MM. José Villa-Amil, Eduardo de Hinojosa, A. A. Salazar et Marcelino Gesta, et dont le premier n° vient de paraître, inaugure une nouvelle série qui ne le cédera pas, on est en droit de l'espérer, en intérêt à l'ancienne *Revista*. Ce Bulletin qui, autant qu'on peut penser, sera mensuel (le n° que nous avons sous les yeux porte cette mention « *Num. 1°-Enero* », sans autre indication concernant la *période* du recueil), semble devoir se composer régulièrement de quatre parties : 1° Articles de fond appuyés sur documents, et principalement sur pièces inédites d'archives et de bibliothèques; 2° Publication de documents historiques inédits; 3° Bibliographie; 4° Chronique. La première section est représentée, dans le numéro que nous avons sous les yeux, par un article critique de M. Francisco Codera y Zaidin sur la conquête de l'Aragon et de la Catalogne par les Musulmans; par le commencement d'une étude de M. A. A. Salazar sur les divers systèmes d'abréviations en usage au moyen âge et par une note sur la collection de manuscrits du temps du cardinal Cisneros qui existent à l'Université de Madrid, par M. J. Villa-Amil. Comme document, une lettre du duc d'Albuquerque à Cisneros. La chronique est sobre d'éloges pour les personnes et s'attache uniquement aux faits qui intéressent l'histoire littéraire. La troisième section promet de ne pas être la partie la moins utile du recueil. C'est un sérieux commencement de *Revue critique*, qui, à en juger par l'article ferme et équitable, consacré par l'un des directeurs même du Bulletin, M. Ed. de Hinojosa, au livre de M. Coroleu, *El feudalismo y la servidumbre de la gleba en Cataluña*, fera honneur à l'Espagne.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 janvier 1880.

M. Desjardins commence la lecture d'un mémoire géographique et épigraphique de M. Charles Tissot sur une partie de la Tunisie. M. Tissot a exploré la vallée de la Medjerda, l'ancien Bagradas, où passe le tracé du chemin de fer qui doit prochainement relier Tunis avec l'Algérie. Les travaux entrepris pour la construction de ce chemin de fer ont déjà amené la destruction de plusieurs monuments antiques et en menace toujours d'autres; les inscriptions sont surtout en grand danger : M. Tissot s'est efforcé d'en sauver une partie, ne fût-ce qu'en en prenant des copies avant qu'elles ne disparaissent. Il a borné son exploration à la partie tunisienne du cours

de la Medjerda, depuis le point où ce fleuve passe la frontière algéro-tunisienne jusqu'à l'embouchure, et à l'ancienne voie romaine de Carthage à Hippo Regius par Bulla Regia. — Le nom actuel de la Medjerda dérive du nom ancien de Bagradas; le changement du B initial en M est tout récent. Quant au nom primitif, Bagradas, plusieurs étymologies en ont été proposées : elles sont toutes tirées du phénicien. M. Tissot estime qu'aucune d'elles n'est admissible. Il est porté à croire que l'étymologie de ce mot, comme celle de beaucoup de noms de lieu d'Afrique, devrait plutôt être cherchée dans le lybien. En général, selon lui, on n'a pas apprécié jusqu'ici à sa juste valeur le rôle que joue aujourd'hui en Afrique l'élément berbère, et celui qu'a dû y jouer dans l'antiquité l'élément lybien. M. Tissot s'occupe ensuite de déterminer l'emplacement des localités antiques de *Simittu* et de *Bulla Regia*, qui étaient situées sur l'une des deux voies d'Hippone à Carthage. Il établit qu'on a fixé arbitrairement, sur les cartes dressées jusqu'ici, la position probable de ces deux endroits. On a mis *Bulla Regia* à un endroit où une carte indiquait une rivière appelée l'*Oued Bull;* mais c'est par erreur qu'une rivière de ce nom avait été marquée en cet endroit, et quand il y en aurait eu une, ce ne serait pas une raison de voir là un souvenir du nom de *Bulla*, car le nom d'*Oued Bull* ou *Boul* est très répandu en Tunisie et signifie un cours d'eau intermittent. La fausse position attribuée à Bulla Regia en avait fait fixer une autre également fausse pour Simittu. M. Tissot reconnaît cette dernière localité dans un village appelé aujourd'hui *Chemtou*, qui diffère peu de *Simittu*. Les indications des auteurs anciens sur la position géographique de Simittu s'appliquent parfaitement à Chemtou, et, en outre, on trouve à Chemtou des ruines romaines assez importantes, entre autres les débris d'un amphithéâtre. M. Tissot y a copié plusieurs inscriptions; la principale, gravée sur une grande dalle de marbre rose qui gisait dans le lit de la Medjerda, est ainsi conçue :

..............................AESAR DIVI
..........................RVAE F NERVA
.......................AIANVS OPTIMVS
.... .G GERM DACIC PONT
...........X TRIB. POT. XVI IMP VI
COS VI P P
...TEM NOVVM A FVNDAMENTIS
.........ERA MILITVM SVORVMET
PECVNIA SVA.
PROVINCIAE AFRICAE FECIT

« [Imperator C]aesar divi [Ne]rvae filius Nerva [Tr]ajanus optimus [Au]gustus Germanicus Dacicus, pontifex [ma]ximus, tribunicia potestate XVI, imperator VI, consul VI, pater patriae, [pon]tem novum a fundamentis [op]era militum suorum et pecunia sua provinciae Africae fecit. » Cette inscription est de l'an 112. Elle prouve que dès cette époque, Trajan portait le titre d'*optimus*, qu'on croyait qu'il n'avait pris qu'en 114.

M. Senart commence la lecture d'un mémoire sur les inscriptions d'Açoka-Piyadasi. Il commence par indiquer quelle est l'importance de l'épigraphie pour l'histoire de l'Inde, où la littérature ne fournit presque aucune donnée chronologique. Il fait ensuite l'historique de la découverte, du déchiffrement et de l'interprétation des inscriptions d'Açoka-Piyadasi, et annonce qu'il se propose de donner une nouvelle traduction de plusieurs de ces inscriptions, qui n'avaient pas été suffisamment étudiées jusqu'ici. Avant de passer à l'étude de ces inscriptions, il présente quelques nouvelles observations paléographiques qui doivent permettre de les déchiffrer plus exactement.

M. Siméon Luce commence la lecture d'un mémoire intitulé *Domremy et le Mont Saint-Michel avant la mission de Jeanne d'Arc*. Dans ce mémoire, M. Luce se propose de rechercher : d'une part, quel était l'état des choses dans la Lorraine pendant la jeunesse de Jeanne d'Arc, et l'influence que les évènements particuliers à cette province ont pu avoir sur la conduite et les déterminations de Jeanne; d'autre part, quelle était la vénération qui s'attachait en ce même temps en France au nom de l'archange saint Michel, et jusqu'à quel point les honneurs qu'on lui rendait permettent d'expliquer le rôle que joue ce saint dans les récits de Jeanne d'Arc relatifs à ses apparitions. — A l'époque dont s'occupe M. Luce, la châtellenie de Vaucouleurs, en Lorraine, et le Mont Saint-Michel, en Normandie, étaient les deux seuls points de la France du Nord qui fussent au pouvoir de Charles VII, tandis que tout le reste était entre les mains des Anglais.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Renan : — Philippe Berger, Notice sur les caractères phéniciens destinés à l'impression du *Corpus inscriptionum semiticarum* (extrait du *Journal asiatique*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 9 Février — 1880

27. — BRUGSCH. **Geschichte Ægyptens unter den Pharaonen** nach den Denkmælern bearbeitet von Dr. H. BRUGSCH-BEY, E[te] deutsche Ausgabe, mit 2 Karten von Unter-und Ober-Ægypten und 4 genealogischen Tafeln. Leipzig, Hinrichs, 1877, in-8°, XIV-818 p.

— BRUGSCH. **Zusætze und Verbesserungen zur Geschichte Ægyptens unter den Pharaonen,** nach den Denkmælern bearbeitet von Dr. H. BRUGSCH-BEY. Leipzig, Hinrichs, 1878, in-8°, p. 819-837.

— BRUGSCH. **A History of Egypt under the Pharaohs,** derived entirely from the Monuments, by H. BRUGSCH-BEY, translated from the German by the late H. Danby Seymour F. R. G. S., completed and edited by Philip Smith, B. A. author of « The Student's Ancient History of the East », to which is added « A Memoir on the Exodus of the Israelites and the Egyptian Monuments », in two volumes with coloured plates and maps. London, J. Murray, 1878, in-8°. Vol. I, XXXVIII-486 p. Vol. II, XIV-365 p.

L'histoire de M. Brugsch serait mieux intitulée *Recueil de matériaux pour servir à l'histoire d'Egypte*. Les traductions de textes y abondent, les documents y sont généralement bien classés et bien appréciés, les remarques ingénieuses s'y rencontrent à chaque pas et les découvertes réelles n'y font pas défaut : l'ensemble n'est pas composé. On dirait que M. B., après avoir amassé tout ce qui était nécessaire pour faire un bon livre, a été pris d'impatience ou de dégoût, et s'est hâté de se débarrasser d'une œuvre qui lui pesait.

J'ai déjà analysé, il y a quatre ans [1], le premier fascicule, seul paru, de la seconde édition française de cet ouvrage. Il contenait ce que nous savons de l'ancien et du moyen Empire et répondait aux 253 premières pages de l'édition allemande : je me bornerai à remercier M. B. d'avoir bien voulu admettre la plus grande partie de ma critique. Les erreurs qui m'avaient choqué ont disparu ; les stèles de la XII[e] dynastie ont été étudiées, moins complètement peut-être que je n'aurais voulu, plus complètement qu'elles ne l'étaient auparavant. Je prendrai donc l'analyse

1. Cf. *Revue critique*, 1875, t. I, p. 390-395.

de l'édition allemande au point où j'avais laissé celle de l'édition française, à l'avénement de la XVIII[e] dynastie.

La XVIII[e] dynastie compte pour le moment quatorze rois connus, d'Ahmos à Harmhabi. M. B. n'apporte aucun renseignement nouveau sur les deux premiers d'entre eux, Ahmos I et Amenhotpou I, mais il corrige, avec raison, je pense, l'erreur qu'ont commise la plupart des égyptologues au sujet de la reine Nofritari, femme d'Ahmos : cette reine n'était pas de race noire, et toutes les inductions qu'on avait cru pouvoir tirer de cette prétendue origine tombent par le fait même. Une seule faute réelle, encore est-elle de peu d'importance pour l'histoire, m'a frappé dans ces premières pages : M. B. traduit les noms *Ahmos, Thoutmos, Amenhotpou,* par *l'enfant d'Aah* ou *de Thot, celui qui appartient à Ammon,* sans songer que la syntaxe égyptienne n'admet pas un régime de nom placé avant le nom dont il dépend. *L'enfant de Thot* ne serait pas *Thout-mos,* mais *Mas-Thouti.* En réalité, *Ahmos, Thoutmos,* traduits selon les règles de la langue, signifient *Aah, Thot a enfanté,* ou avec les variantes *Ahmessou, Thoutmessou, Aah, Thot l'a enfanté,* peut-être *s'est enfanté lui-même : Amenhotpou* est *Ammon pacifie,* ou *Ammon se repose en lui,* ou *Ammon s'unit à lui.*

Avec Thoutmos I commencent les grandes conquêtes. La description de la Syrie à cette époque, comme plus bas la liste des villes soumises à Thoutmos III, me paraît contenir nombre d'identifications douteuses. La première condition, en pareil cas, devrait être pour l'historien de ne prendre aucune liberté avec les noms qu'il étudie, surtout quand ces noms donnent des racines sémitiques parfaitement reconnaissables. Pourquoi, par exemple, vouloir que *Kiriath-Nit'ana* soit une erreur de copiste pour *Kiriath-Sennah, la ville des palmes,* quand *Nit'ana* est la transcription évidente de l'hébreu *Nit'an, une fleur? Kiriath-Nit'ana* est une *ville des fleurs,* inconnue comme la moitié des villes palestiniennes citées sur les listes égyptiennes, mais dont on ne peut altérer le nom. Les inscriptions de Thoutmos III nous signalent trois villes, *Harinkola, Anaougas* et *Inou'âmou,* qu'elles semblent mettre en rapport avec Mageddo et attribuer, par conséquent, à la Galilée. Une vague assonance détermine M. B. à y voir Rhinocoloura, Ienysos et Iamnia. Sans parler de la difficulté qu'il y aurait à réunir en « *tripolis* » trois localités aussi éloignées l'une de l'autre, l'assonance de *Inou'âmou* avec Iamnia, déjà fort légère, s'atténue encore, si l'on songe que Iamnia est une transcription grecque, et que la forme originelle du nom est Iabnèh ou Iabniel. Enfin tous les textes un peu explicites que je connais montrent que le Naharina ou Naharanna était, à proprement parler, le pays entre l'Oronte et l'Euphrate, non la Mésopotamie.

Le règne de Thoutmos I[er] et de ses successeurs renferme encore bien des points obscurs. Je crois qu'une bonne partie de nos hésitations à ce sujet vient moins de l'insuffisance des monuments que de la difficulté que nous éprouvons à entrer dans l'esprit et les manières d'agir des

Egyptiens. Thoutmos I avait, entre autres, trois enfants, Haïtshopou, Thoutmos II, Thoutmos III, qui régnèrent après lui. Haïtshopou, l'aînée, avait au trône des droits supérieurs à ceux de ses frères plus jeunes, et la couronne lui appartenait légalement comme elle appartint toujours au premier-né parmi les enfants de Pharaon, quel que fût le sexe. Seulement, dans la plupart des cas, l'autorité des filles aînées n'était qu'une fiction : le frère plus jeune épousait sa sœur et régnait pour elle sans opposition. Il se trouva qu'Haïtshopou avait de l'ambition et voulut exercer son droit. Associée à son père Thoutmos I^er^, mariée par lui peut-être à son jeune frère Thoutmos II, et débarrassée de celui-ci après un règne assez court, elle associa au trône son second frère Thoutmos III, avec qui elle régna au moins dix-sept ans : c'est, en résumé, l'histoire de Cléopâtre et de ses deux frères. Si elle fit marteler les cartouches de son mari Thoutmos II, c'est sans doute que celui-ci, plus jeune qu'elle, pouvait être considéré comme un usurpateur pour s'être attribué à lui seul les privilèges de la royauté. Dès qu'elle fut morte, Thoutmos III, qu'elle avait tenu soigneusement à l'écart [1] pendant une grande partie de sa jeunesse, la traita comme elle avait traité Thoutmos II. Porphyre dit quelque part, en parlant des reines d'Egypte qui avaient régné seules du temps des Ptolémées, qu'on s'arrangeait toujours de manière à compter leurs années avec les années des rois qui les avaient précédées ou qui leur succédaient. L'exemple d'Haïtshopou semble prouver qu'il en était de même dans l'Egypte pharaonique : son règne disparaît dans le règne de Thoutmos I^er^, son père, et dans celui de Thoutmos II et Thoutmos III, ses frères.

L'histoire de Thoutmos III est racontée tout au long : c'est surtout en la lisant qu'on sent bien ce qui manque à l'ouvrage de M. Brugsch. Les traductions sont généralement soignées, les documents publiés tout au long, des textes nouveaux sont mis en œuvre, l'ensemble manque de clarté et d'intérêt. On voit bien qu'il est question de campagnes victorieuses, que le roi pénétra fort avant en Asie et remonta le Nil peut-être jusque dans la région des grands lacs, que Thèbes et l'Egypte s'enrichirent des dépouilles du monde connu, mais la figure de Thoutmos III ne ressort point. L'histoire disparaît sous le document. Donner une des listes de butin pouvait être intéressant pour le lecteur : les donner toutes lui devient un ennui. Trente pages de traductions, dont la plus grande partie n'est intelligible que pour les égyptologues habitués aux expressions égyptiennes, ne seront lues avec plaisir par personne. M. B. aurait dû en extraire l'histoire qu'elles renferment, en coordonner les éléments, les rendre en langage moderne compris de tous et ne garder du langage ancien que ce qu'il en faut pour donner de la saveur au récit. A qui cent quinze noms de ville transcrits à la file peuvent-ils être utiles? Le lec-

1. Ce que M. Brugsch dit de la jeunesse de Thoutmos III, qui se serait passée à Bouto, dans un temple, repose sur une erreur de traduction.

teur ordinaire n'y voit que des syllabes vides de sens; l'égyptologue en trouve la forme hiéroglyphique, la seule qui l'intéresse, dans le *Karnak* de Mariette. Trois *kenke* de bois de cèdre, cent quatre-vingt-dix cannes de bois *Merou* et deux cents *kanakat* de bois *nib* avaient probablement leur valeur pour un contemporain de Thoutmos III, mais pour le lecteur moderne? M. B. a rassemblé tous les matériaux qui permettront à d'autres de raconter le règne de Thoutmos III; pourquoi ne l'a-t-il pas raconté lui-même?

Amenhotpou II, Thoutmos IV, Amenhotpou III : toujours même accumulation de textes qu'on n'a pas mis en œuvre M. B. donne, d'après un fragment de colosse conservé au Louvre, une liste de peuplades africaines conquises par Amenhotpou III. Le colosse en question est de la XII[e] dynastie et le nom d'Amenhotpou ne s'y trouve que par usurpation. J'ai examiné ce qui en reste, à plusieurs reprises, et il m'a toujours semblé que les noms géographiques n'étaient pas en hiéroglyphes de même travail que la légende d'Amenhotpou : il faudrait donc les reporter jusqu'à la XII[e] dynastie et attribuer la soumission des peuples qu'ils désignent au personnage que représentait la statue, probablement Oursitasen III. Pour ce qui est des rois hérétiques, M. B. a parfaitement résumé le peu qu'on en sait. Peut-être aurait-il bien fait de renoncer à voir dans les parents de la reine Tii, mère d'Amenhotpou IV, des personnages d'origine étrangère : leurs noms se retrouvent sur des monuments antérieurs et paraissent appartenir à la classe des noms vocaliques si fréquents en Egypte, *Nibaïou, Taoua*, *Aoua*, etc. La manière dont M. B. a réglé les événements du règne d'Harmhabi et la transition de la XVIII[e] à la XIX[e] dynastie ne me plaît guère. En premier lieu, pourquoi identifier ce roi avec l'Horos de Manéthon, quand il y a beau temps déjà que Dévéria a montré son identité avec Armaïs? Puis, est-il bien prouvé que le Harmhabi qui régna est le même qu'Amenhotpou III avait vu? En réalité, tout ce qui se rapporte à cette époque est à peu près inconnu. Il est possible que les choses se soient passées comme l'entend M. B. : il aurait été nécessaire, toutefois, de ne pas présenter une hypothèse, même fort admissible, d'un ton aussi assuré.

L'histoire de la XIX[e] dynastie commence par une étude sur les Khitti. Les Khitti sont désormais, en effet, tour à tour les adversaires et les alliés principaux de l'Egypte dans la Syrie du Nord. M. B. déclare qu'il est évident que leurs noms ne présentent pas le pur aspect sémite : quelques-uns au moins, *Khittisar*, *Khaloupisar, le dieu Khitti est roi, le dieu Khaloup est roi* [1], sont formés exactement d'après les règles de la syntaxe sémitique. Les noms des villes syriennes à Karnak présentent

1. *Khitti* est, comme le prouve le nom *Tent-Khitti*, le nom du dieu éponyme des *Khitti*; *Khaloupi* est probablement celui du Baal éponyme d'Alep. Je me suis demandé si le *Khaloupi* qui entre en composition de la ville mésopotamienne *Bit-Khaloupi*, ne serait pas identique au *Khaloupi* de *Khaloupisar*.

également des formes sémitiques ; quelques-unes sont en *Tour, Til* initial, *Tour-Manina* [1], *Til-Benta* (peut-être *Til-Benât*), comme les villes mentionnées sur les monuments assyriens. M. B. a été sobre d'identifications. Celle de Tounipi avec Daphne a le malheur d'exiger une transposition de lettres que je ne puis admettre à aucun prix : M. Nöldeke a d'ailleurs montré que le nom de Tounipi subsiste encore dans le nom arabe d'un petit village situé à l'ouest d'Alep. Je ne vois pas non plus de raison suffisante de reconnaître dans une ville d'Agoupta prise par Sèti I^{er} le nom de la Cappadoce, où d'ailleurs jamais roi égyptien ne mit le pied. Et puisque j'en suis à parler de géographie, j'avoue que je ne comprends guère les motifs qui ont poussé M. B. à bouleverser toutes les notions acquises sur les peuples de l'Asie au temps de la XIX^e et de la XX^e dynastie. Parmi les nations confédérées contre Ramsès II, il fait de *Qat'aouadana* la *Gauzanitis*, par une interversion de lettres que rien ne justifie ; *Pidasa* devient *Pidasis*, *Leka* les *Ligyes* et *Dardani* les Dardaniens du Kourdistan cités par Hérodote ; *Masou* désigne les habitants du mont Masios, et Anaougas, *Ienysos* au sud de la Palestine. M. de Rougé, au lieu de disperser la confédération Khittite au point de mettre un des peuples qui la composent à Ienysos sur la frontière d'Egypte, au sud de Gaza, dans un pays occupé solidement par les Egyptiens, les autres sur les côtes de la mer Noire, une partie en Mésopotamie, les avait partagés en deux groupes, l'un syrien entre l'Euphrate, la mer et le Taurus, s'étendant sur la Cilicie et la Phénicie du Nord, l'autre égéen, comprenant les Lika (Lyciens), les Masou (Mysiens), les Dardani (Dardaniens), Pidasa (Pidasos) et Iliouna (Ilion). C'est une des grandes races asiatiques, celle qui a peuplé toute la côte méridionale de la péninsule (Lycaonie, Lycie, etc.) et confinait peut-être vers l'est aux Khitti dont l'autorité pesait sur une partie au moins de la Cilicie, et avec elle, le groupe des peuples formant cet empire Dardanien dont la vieille tradition grecque nous fait entrevoir les rapports avec les peuples de l'Euphrate et du Tigre au temps même où les documents égyptiens placent la XIX^e dynastie.

La confédération des peuples de la mer se composerait, selon M. B., de peuples caucasiens : *Qaïqasha*, les *Caucasiens ; Agaïousha*, les *Achéens* du Caucase ; *Shardana*, les *Sardones ; Khartanoi ; Shakalsha*, les peuples de *Zagylis ; Toursha*, les Tauriens ; *Zakar*, *Zakkari*, les *Zyges*, *Zygritæ ; Ouashash*, les *Ossètes*, que le hasard de leurs courses aurait menés sur la côte de Libye et alliés aux tribus berbères de la Marmorique et du désert. Outre que des formes comme Shakalsha, Toursha, Ouashash, etc., ne se prêtent qu'à peine à des rapprochements avec *Zagylis, Tauri, Ossetæ*, etc., on se demande quelle raison une confédération des peuples du Caucase aurait eu de débarquer à l'ouest de l'Egypte. Aucune tradition antique ne nous montre que les peuples du

1. Aujourd'hui *Tourmanin*.

Caucase aient navigué et poussé jusqu'en Afrique des expéditions maritimes. Au contraire, toutes les traditions helléniques indiquent que, vers le XIV^{e} siècle, il y eut d'Asie-Mineure, sur les côtes syriennes, africaines, italiques, un mouvement d'émigration considérable. Les listes égyptiennes nous donnent des noms de *peuples de la mer* qui reproduisent exactement pour la plupart des noms de la région occidentale de l'Asie-Mineure. Les *Toursha* reproduisent le nom des Τυρσηνοί *(Tours-ce)* qui, partis de Lydie, allèrent peupler d'un côté l'Etrurie, tandis qu'une tradition lydienne attribue aux Lydiens des expéditions en Palestine (fondation d'Ascalon, etc.). Une autre tradition nous montre la colonisation venant en Sardaigne avec Dædalos d'une part, et d'Afrique avec Jolas de l'autre. Les *Shardana* qui débarquent en Afrique, sont, au moins de Ménephtah à Ramsès III, pendant soixante ans, les alliés des Libyens, et leur armement rappelle d'une manière caractéristique l'armement des statuettes de bronze trouvées en Sardaigne; ne sont-ils pas ces colons venus d'Orient, partie directement, partie par l'Afrique, dont parle la tradition? Pour un nom tel que celui d'Aqaïoush, il n'y a pas besoin de justifier le fait d'expéditions grecques fort anciennes en Libye. Quant aux autres noms, Shakalasha me paraît rappeler la ville de Sagalassos, et renferme certainement la terminaison en *-assos, -essos* des villes cariennes et lyciennes. *T'akkar* ou *Sikkoul* [1] rappelle le nom des Pélasges-Sicules que la tradition signale en Grèce. En résumé, les vieux historiens grecs nous content qu'avant la guerre de Troie (probablement vers le moment où les Phrygiens passèrent de Thrace en Asie) un certain nombre de peuplades émigra des côtes égéennes de l'Asie-Mineure, en Grèce, en Italie, en Libye, en Syrie. Les monuments égyptiens nous montrent, vers la même époque, des peuples de même nom venant par mer du Nord sur les côtes de Lybie, d'Egypte et de Syrie. Jusqu'à nouvel ordre il me paraît prudent de tenir compte de cette coïncidence et de respecter une interprétation des monuments, qui concilie le témoignage des documents égyptiens avec celui de la tradition grecque.

Je crois que M. B. a raison de se refuser à voir, dans les Apriou des textes, les Hébreux. La transcription *Apriou* ne répond qu'à peu près à *Eberim*. Les Egyptiens rendaient le *b* sémitique par une combinaison *vp*, et non *p* : or, *Apriou* est toujours écrit avec un *p*. En second lieu, on trouve, dès la XIII^{e} dynastie, une catégorie d'individus employés dans les temples et signifiant les *munitionnaires*. Je ne voudrais pas affirmer que nos *Apriou* de la XIX^{e} dynastie soient identiques à ceux-là; toutefois, il faut tenir compte de leur existence. — M. B. continue de même à faire de Minephtah le Pharaon de l'Exode et s'afflige sur la fin malheureuse qu'eut, par la faute de Moïse, un règne brillamment commencé dans la victoire. Je ferai observer que la seule raison qu'on ait de mettre l'Exode

1. *T'akkar* n'est qu'une transcription conventionnelle. Le nom devait sonner $S^{i}kk^{ou}l$ ou $S^{i}kk^{ou}r$ par un *sad* initial.

sous Minephtah est tirée de cette donnée, que le Pharaon qui exila Moïse dut régner fort longtemps, puisque Moïse resta quarante ans en exil; comme Ramsès II régna soixante-sept ans, c'est lui, par conséquent, qui exila Moïse. Si l'on veut rester dans les données du récit biblique, il faut aller plus loin encore. Le Pharaon qui exila Moïse jeune homme était le même dont la fille avait recueilli Moïse enfant. C'est donc quatre-vingts ans au moins de règne et cent vingt ans au moins de vie qu'il faut lui donner : Ramsès II ne remplit pas ces conditions, ni aucun roi. Le mieux serait de prendre le récit de la Bible pour ce qu'il est et d'y voir un arrangement merveilleux de la tradition. Réduit à ses proportions réelles, il signifie seulement que les Juifs, conduits par Moïse, profitèrent d'un moment de désordre pour briser leurs chaînes et se sauver au désert. Les circonstances politiques qui pouvaient favoriser leur évasion se produisirent, non pas sous le règne de Ménephtah tel que nous le font connaître les monuments, mais cinquante ans plus tard, avant l'avénement de Ramsès III.

Je passe rapidement sur le règne de ce prince. M. B. n'avait pas encore en main le papyrus Harris lorsqu'il écrivit cette partie de son histoire; elle est donc nécessairement incomplète sans qu'il y ait de sa faute. Les successeurs immédiats de Ramsès III sont assez peu intéressants et assez peu connus. M. Brugsch aurait peut-être eu raison de se servir des papyrus pour montrer quels étaient l'épuisement de l'Egypte et le désordre de son administration à cette époque. Rien dans ce qu'il dit des Ramessides n'est bien nouveau jusqu'au moment où il arrive à parler de leur chute. L'arrangement de toute cette partie de l'histoire lui appartient en propre et ne me paraît pas des plus heureux. En premier lieu, les empiètements successifs des grands-prêtres d'Ammon ne sont pas marqués aussi nettement que l'avait fait, il y a vingt ans, M. de Rougé. M. B. n'a pas non plus indiqué, ce que M. de Rougé avait omis également, l'influence toujours croissante que prennent non-seulement les grands-prêtres d'Ammon, mais les superstitions les plus incroyables. Les dieux dictent leur volonté directement aux rois, et l'avis de leur statue est désormais prépondérant dans les conseils de l'état. Qu'il s'agisse de délivrer une princesse syrienne d'un esprit possesseur, de rappeler des exilés ou de déclarer une guerre, dans l'ombre du sanctuaire ou en public, le roi adresse un discours à la statue de son père Ammon et, « par deux fois », la statue de son père Ammon « lui dit oui de la tête ». Cette comédie devient obligatoire à Thèbes, et plus tard, à Napata, les prêtres d'Ammon trouveront moyen d'en perfectionner encore le ressort ; ils présenteront au dieu les candidats au trône, la statue du dieu saisira l'un d'eux au passage, puis lui parlera seul à seul. On comprend qu'après avoir peu à peu amoindri le pouvoir des derniers Ramsès, les grands-prêtres d'Ammon se soient lassés de servir d'intermédiaires entre eux et le dieu. L'un d'eux, Hirhor, prit la couronne à Thèbes.

Je ne puis admettre pour le moment aucune des hypothèses que M. B. expose au sujet de la XXIe et de la XXIIe dynastie. Il fait de Hirhor le chef de la XXIe dynastie de Manéthon, suivant en cela l'exemple de M. Lepsius. Manéthon attribue à la XXIe dynastie une origine Tanite, et y met sept rois : Smendis, Psousennis, Nepherkeris, Aménophthis, Osokhôr, Psinakhis, Psousennis II. Les monuments nous donnent une série de grands-prêtres régnant à Thèbes, dont quelques-uns furent rois, Hirhor, Piônkhi Pinôt'm, Menkhopriri ; quelques Ramessides, de Ramsès XIV à Ramsès XVI (?), dont on trouve également les monuments à Thèbes ; une série de rois, qui ne sont pas grands-prêtres d'Ammon et dont quelques-uns seulement ont régné à Thèbes. Les noms des grands-prêtres ne ressemblent ni au nom de ces derniers rois, ni au nom des rois de Manéthon. La conclusion à tirer de ces documents divers me paraît être, jusqu'à nouvel ordre, la coexistence en Egypte, à cette époque, de trois maisons royales régnant simultanément : des Ramessides, qui disputent Thèbes aux grand-prêtres d'Ammon avec plus ou moins de succès, les grands-prêtres d'Ammon, qui n'ont pas tous le titre de roi, enfin une dynastie Tanite, qui ne voulut pas admettre l'usurpation des grands-prêtres d'Ammon et dont quelques membres possédèrent Thèbes, soit par conquête, soit par mariage. Selon son habitude, Manéthon a éliminé deux des dynasties collatérales. Je ne sais pas quel motif l'a décidé a préférer la Tanite aux deux Thébaines, mais on ne doit pas introduire dans sa liste des noms empruntés aux Ramessides, et mêler aux Pharaons du nord les grands-prêtres d'Ammon.

A ces troubles intérieurs, M. B. ajoute les désordres causés par une conquête assyrienne que personne n'a soupçonnée. « Les Ramessides bannis » et réfugiés, paraît-il, dans la grande Oasis, « réussirent à conclure une alliance avec l'Assyrie. Un arrière-petit-fils du Ramsès XIII « qui avait été renversé par Hirhor, probablement Ramsès XVI, épousa « une fille du « grand roi des Assyriens » dont le nom nous est donné. « Les monuments l'appellent Pallasharnes. La première partie du nom « nous rappelle la seconde portion des noms royaux assyriens, Ninip-« Pallasar (vers 1100 av. notre ère), tels qu'ils ont été lus par les dé-« chiffreurs des inscriptions cunéiformes. Les conséquences de pareille « alliance entre la race royale légitime, mais exilée de l'Egypte, et la « puissante dynastie de Ninive, se firent bientôt sentir : les Assyriens « marchèrent contre l'Egypte. » Cela se passait vers la xxve année de Pinôt'm Ier : le grand roi d'Assyrie Naromath (Nimrod), associé au trône par son père Shishonq, pénétra en Egypte avec une armée, et y mourut. Il avait pour mère une princesse égyptienne, Meht-en-ousekht, probablement fille de Ramsès XIV : son fils Shishonq le fit enterrer à Abydos, réduisit le reste de l'Egypte en province assyrienne, laissa Pisebkhân Ier régner à Tanis, Ramsès XVI régner à Thèbes, fixa le siège de sa famille à Bubaste. Son grand-père, qui portait le même nom que lui, Shishonq, grand roi d'Assyrie, profita de cette pacification pour visi-

ter l'Egypte et ne retourna à Ninive qu'après avoir vu la XXII^e dynastie bubastite établie solidement avec Shishonq I^er Miamoun, le Shishaq de la Bible. Tout cela se passait vers l'an 1000.

L'hypothèse d'une conquête assyrienne repose sur deux preuves, sans plus : 1° la traduction du titre *Sar âa mat*, que portent divers personnages de l'époque, par *Grand roi d'Assyrie;* 2° la présence dans une inscription d'Abydos d'une phrase où M. B. veut reconnaître la mention d'un texte en écriture cunéiforme. La récurrence dans la famille de Shishonq des noms comme Nimrod, Osorkon (Saryoukin), Takellôth (Tiglath), que M. B. considère comme une preuve accessoire, prouve simplement, ce qui est admis par tout le monde depuis le mémoire de Birch, l'origine sémitique de la XXII^e dynastie et s'explique naturellement, sans qu'il soit besoin de supposer une conquête assyrienne.

En premier lieu, je contesterai la lecture de ce titre *Sar âa mat*, tel que le donne M. Brugsch. Il s'écrit d'ordinaire avec la chouette traversée par le bras et le poteau des étrangers; M. B. pense en avoir relevé sur une stèle du Sérapéum une variante qui remplace le poteau par le signe long pour *t*. J'ai vérifié au Louvre le passage cité par M. B. dans son *Dictionnaire* (Mariette, *Sérapéum*, Pl. 24-27) et j'ai reconnu qu'il y avait erreur de lecture. Sur la stèle en question, le titre est écrit, comme partout ailleurs, sans T avec le poteau final ; seulement les caractères sont assez grossièrement tracés et il faut examiner de près les traits de gravure pour voir qu'on a vraiment en cet endroit le poteau. Les autres variantes de la stèle donnent d'ailleurs pour ce titre *en toutes lettres*, la lecture *Mâshouash*. La lecture *mât* tombe par là même et il ne nous reste plus qu'un titre *sar âa mâ*. M. Lauth, précédant en cela M. B., l'avait lu dès 1869, *sar âa âmou*, et faisait de *Amou*, les Asiatiques, des Assyriens. M. de Rougé, M. Mariette et toute l'école y reconnaît une abréviation du titre de *Sar âa n Mâshouash*, chef des mercenaires libyens, qui alterne avec *Sar âa mâ* sur les stèles du Sérapéum. Toute l'hypothèse repose sur cette lecture *mati* qui n'existe pas : le *sar âa n mâ*, grand chef des Mashouash, n'a rien à voir avec *sar matâti*, roi des pays des protocoles assyriens.

Si le *sar âa n mâ* n'est pas un titre assyrien, il n'en est pas moins vrai qu'un personnage ainsi qualifié aurait pu dédier dans Abydos une inscription en caractères cunéiformes : l'Egypte a de tout temps été remplie de Sémites, et nous avons plus d'un exemple d'inscriptions phéniciennes ou araméennes gravées par quelques uns d'entre eux. — Voici bientôt cinq ans que j'ai entre les mains la copie du monument inédit auquel fait allusion M. B., et je n'y trouve pas la mention d'une inscription cunéiforme. La stèle de Shishonq est malheureusement fort mutilée, et, à l'endroit signalé par M. B., la copie faite par Dévéria au moment de la découverte, revue par Mariette pour la publication du second volume d'Abydos, porte l'indication d'une lacune. Dans cette lacune les deux copistes ont distingué les débris de signes suivants : la *chouette*,

M, la *feuille* A, la *ligne ondée* N, au-dessous de N un signe carré, derrière N un espace assez court où rien n'est visible et enfin le déterminatif des pays étrangers. Les premiers signes donnent un sens évident, ils représentent ce qui reste de M AN [ᵒR], *en pierre de....*, suivi d'un nom qui a disparu. Si M. B. veut lire ici ASSOUR ou BᵃBᴵL, libre à lui : la restitution TROUWOU répond aussi bien qu'*Assour* ou *Babil* au déterminatif des pays étrangers. La phrase : il fit dresser une stèle « en pierre de [Trouwou] », est fréquente dans les textes. La traduction : il fit dresser une stèle « en écriture de Babel », de M. B. suppose un texte différent de celui de Dévéria et Mariette. Ce dernier me paraît être plus conforme aux habitudes de l'épigraphie égyptienne; mais quand même M. B. persisterait dans sa lecture, ne pourrait-on pas trouver qu'il a été bien imprudent en appuyant sur les débris douteux d'une phrase mutilée, l'hypothèse d'une conquête assyrienne ?

C'est là le côté égyptien de la question : le témoignage des documents non égyptiens, jusqu'à présent connus, est décidément contraire à la théorie de M. Brugsch. Je ne vois pas quelle raison auraient pu avoir les Egyptiens à prendre le titre secondaire de *Sar matâti* pour en faire le titre du roi d'Assyrie. D'ailleurs, je crois que les assyriologues seraient fort embarrassés de savoir où placer les rois d'Assyrie que M. B. a découverts pour eux. Il y en a toute une dynastie :

Maousan,	prince d'Assyrie,
Nebonesha,	prince d'Assyrie,
Pithout,	prince d'Assyrie,
Shashanq,	roi d'Assyrie,
Nimrod,	roi d'Assyrie,

qu'il s'agirait d'intercaler entre Tiglat-Phalazar Iᵉʳ et Assour-nazirhabal, à une époque où la série entière des rois d'Assyrie nous est connue et ne renferme ni Shashanq, ni Nimrod, ni le reste. La conquête de l'Egypte coïnciderait d'ailleurs avec l'affaiblissement de la puissance ninivite qui marqua la fin du XIᵉ et le commencement du Xᵉ siècle et avec l'apogée de la puissance juive. Si un assyrien Nimrod, un assyrien Shashanq ou quelque autre assyrien avait pénétré vers l'an 1000 dans la vallée du Nil, il aurait dû passer à travers le royaume de David et de Salomon qui lui barrait le chemin de Hamath à Etziongaber. M. B. aurait dû essayer de nous expliquer le silence de la Bible à cet égard. Peut-être ses explications nous eussent-elles convaincus : pour le moment, je ne puis admettre qu'une armée assyrienne ait conquis l'Egypte et, par conséquent, traversé la Judée, sans que la tradition hébraïque nous ait conservé le souvenir d'un fait aussi grave tombant dans le règne de David ou de Salomon.

Il faut donc, jusqu'à nouvel ordre, s'en tenir à l'histoire telle que la font les monuments. La fin des Ramessides est marquée par une dislocation de l'Egypte. Tandis que les derniers Ramsès, les grands-prêtres d'Ammon, la XXIᵉ dynastie Tanite et d'autres peut-être se disputent le

pouvoir, une famille d'origine sémite, venue dans le Delta par émigration ou amenée à la suite d'une guerre, grandit en influence et finit par se substituer aux roitelets rivaux dans la personne de Shishonq. Quant à la stèle d'Abydos, elle n'est pas, comme le veut M. B., de Shishonq, *père* de Nimrod, mais de Shishonq, *fils* de Nimrod; ce prince, comme plus tard Ptolémée Soter sous les fils d'Alexandre, fut d'abord chef militaire, général des milices Mashouash, avant de prendre pour lui-même le titre de roi, et c'est dans cette situation intermédiaire qu'il institua, en l'honneur de son père, le culte dont la stèle d'Abydos nous a gardé le souvenir.

La période éthiopienne et les invasions assyriennes qui la terminèrent donnaient matière à une série de récits intéressants. M. B. s'est contenté de traduire les documents sans presque y joindre de commentaires. Pour Piônkhi, il a admis, avec raison, l'arrangement proposé par de Rougé : je me demande quel motif l'a décidé à placer immédiatement après Piônkhi, Tonouatamoun, qu'on met d'ordinaire après Taharkou. Le chef des petits princes égyptiens mentionnés dans la stèle du songe où sont racontés les exploits de Tonouatamon, est nommé Paqrour; on l'a identifié avec le Paqrour à qui les documents assyriens contemporains attribuent un rôle fort important du vivant de Neko I^er^, roi de Saïs, et qu'ils représentent, après la mort de Neko, comme le chef de la confédération du Delta. M. B. admet cette identification. Un passage de l'*Histoire* (p. 715) montre que, tout en mettant le Paqrour des textes égyptiens avant Shabak, et même avant Bokenranw, c'est-à-dire avant 733, il prolonge la vie de ce prince au moins jusqu'à l'avénement de Psamitik I^er^ en 666. « Ce qui rend l'inscription de *Tonouatamon* particu-« lièrement précieuse, c'est, dit-il, la mention qui y est faite du prince « Paqrour, qui prend la parole pour les petits princes du Delta et traite « directement avec les Ethiopiens. *Car son nom apparaît de nouveau « dans les célèbres documents assyriens où sont racontées les campa-« gnes d'Assourbanhabal contre Tarqou.* » M. B. a prêté à Paqrour une longévité non moins extraordinaire que celle qu'il avait attribuée à Amenemhâït I^er^, dans la seconde édition française de 1875. Prenant les dates que lui-même nous fournit, nous devons attribuer d'abord à Paqrour les 77 ans qui séparent l'an 733 de l'an 666 : même en admettant que Paqrour, chef des princes du Nord, n'eût, au moment où il négociait avec Tonouatamoun, qu'une vingtaine d'années, ce qui n'est guère à croire, il faudrait admettre qu'il était centenaire ou à peu près, dans le temps où les monuments assyriens nous le montrent déployant la plus étonnante activité. Le fait est-il vraisemblable, et, puisque M. B. admet, comme tout le monde, l'identité des deux Paqrour, ne devrait-il pas reporter le règne de Tonouatamon vers l'époque de la Dodécarchie entre Taharkou et Psamitik I^er^? C'est ce qu'on a fait jusqu'à présent et je ne vois pas qu'il y ait aucune raison de modifier cet arrangement.

La période éthiopienne paraît d'ailleurs avoir déconcerté M. B. : il m'a fallu m'y reprendre à trois fois pour retrouver, dans le récit qu'il en fait, les principaux événements connus jusqu'à présent. Aussitôt après Piônkhi et Tonouatamon, il passe à Taharkou et donne *in extenso* les documents assyriens relatifs aux guerres de ce prince contre Assour-banhabal. Il y en a dix pages (716-726), au bout desquelles M. B. s'aperçoit qu'il a oublié de parler de la XXIV[e] dynastie *(Bokenranw, Bocchoris)* et des deux premiers rois de la XXV[e] (Shabako, *Shebitko*). Il interrompt le règne de Taharkou pour dire qu' « un voile épais recouvre les temps « suivants, pendant lesquels les Ethiopiens jouent le rôle principal. « Tahraqa, Piânkhi, et sa femme Ameniritis, souvent nommée, Sha- « bak et Shabatak nous apparaissent comme contemporains et sont à « côté l'un de l'autre ». Suit l'extrait de la liste de Manéthon où Sabacon, Sebikhôs et Taracos sont nommés chacun à son rang chronologique, puis la discussion des monuments relatifs à l'histoire de Taharkou reprend. A la page suivante, M. B. s'interrompt de nouveau pour mentionner incidemment qu'il y a eu une XXIV[e] dynastie et un roi Bokenranw, mais sans dire que nous avons au Sérapéum des monuments de ce roi, et termine par une dissertation, d'ailleurs intéressante, sur la forme et le sens des rois éthiopiens. Pourquoi ce désordre et pourquoi M. B., qui emprunte à M. Oppert la traduction des cylindres d'Assourbanhabal, ne lui emprunte-t-il pas la traduction des textes de Saryoukin ? Il y aurait vu que les documents assyriens, pas plus que les documents égyptiens et les documents hébreux, ne mettent Shabako et Taharkou sur « la même ligne de temps », qu'ils nomment Shabako le premier, racontent ses guerres avec les Assyriens, sa défaite à Raphia ; nous donnent accidentellement le nom de Shebitko (Shabti'e), mais nous montrent en même temps la Basse-Egypte divisée en petits Etats dont les rois, alliés à Juda, sont défaits par Sinakhirib, près d'Altakou. Depuis la mort de Shabako, le royaume, on ne sait comment, s'était divisé entre Shebitko, qui possédait l'Egypte, et Taharkou, roi d'Ethiopie : Taharkou réunit les deux parties de l'empire entre ses mains en 693, fut vaincu par Assourakhidin, puis mourut en 666, au milieu de la lutte contre Assourbanhabal. Certes, il y a encore bien des lacunes dans la connaissance que nous avons de cette époque, mais si M. B., au lieu de négliger les documents qu'il avait à sa disposition, s'était donné la peine de les étudier et de les coordonner, il aurait vu qu'on peut en tirer bien des renseignements inédits. Les monuments égyptiens sont rares, il est vrai : c'était une raison de plus pour recueillir soigneusement toutes les indications qu'ils nous fournissent. M. B. a mentionné, dans une note additionnelle, l'existence d'une statue de Shebitko : la présence du monument dans les ruines de Memphis montre que ce prince n'a pas régné seulement dans la Thébaïde. Les inscriptions publiées par Sharpe, et qui, traitant de questions mythologiques, portent les cartouches de Shabako, avec l'indication d'une restauration faite par ce prince,

nous prouvent qu'Hérodote était bien informé lorsqu'il attribuait à Sabacon l'honneur d'avoir relevé les monuments et restauré les temples. M. B. ne s'est pas servi de l'inscription mutilée, publiée par de Rougé, et qui nous montre Taharkou faisant venir sa mère à Tanis pour lui confier la suzeraineté de l'Egypte. Ce sont des oublis d'autant plus graves que les documents originaux sont peu nombreux.

Même insuffisance pour l'époque saïte. J'ai eu grand peine à me persuader que M. B. n'avait pas employé Hérodote, dont le témoignage a, sur certains points, presque la valeur d'un témoignage contemporain. Rien sur les guerres de Psamitik Ier, rien sur les guerres de Neko II, rien sur les guerres d'Apriès, rien sur Amasis. M. B. a mis en tête de son histoire qu'elle était « composée d'après les monuments », et c'est sans doute ce qui lui a donné l'idée de négliger les sources grecques; mais alors pourquoi n'a-t-il pas parlé du scarabée de Boulaq sur lequel est représenté Neko victorieux? pourquoi n'a-t-il pas cité les deux statues du Louvre où il est fait allusion à des événements du règne d'Apriès? pourquoi a-t-il omis de citer les inscriptions qui nous montrent les Saïtes réparant les ruines causées par les invasions assyriennes? Pourquoi ne point parler des débris de temples, de style saïte, découverts par M. Renan en Phénicie? Toute la partie du livre qui va de l'avènement de Psamitik Ier à la chute de Nectanébo devra être refaite entièrement si M. B. désire que ses lecteurs emportent une idée à peu près suffisante des derniers temps de l'histoire d'Egypte [1].

La traduction anglaise est souvent fautive : les éditeurs y ont joint le mémoire de M. Brugsch sur l'Exode [2].

G. MASPERO.

---

28. — **Real-Encyklopædie der christlichen Alterthümer**, unter Mitwirkung mehrerer Fachgenossen bearbeitet und herausgegeben von F. X. KRAUS. Fribourg en Brisgau, Herder, 1re livraison. 1880. — Prix de la livraison : 1 m. 80. — Prix : 2 fr. 25.

Nous ne ferons aujourd'hui qu'annoncer l'apparition du premier fascicule de cet important ouvrage, nous réservant de l'examiner à fond lorsque l'entreprise sera plus avancée. M. Kraus, qui occupe incontestablement le premier rang parmi les savants allemands s'occupant d'antiquités chrétiennes, a compris la nécessité de doter son pays d'un instrument de travail comparable au *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* de M. l'abbé Martigny (2e édit., 1877) [3], au *Dictionary of christian antiquities* de MM. Smith et Cheetham (tome I, 1876) [4]; il y avait là, chez

1. Une observation en passant. Les variantes prouvent que le nom lu par M. Brugsch *Ut'a-ḥor-n-pi-ris* doit se lire *Ut'a-Hor-risinti* ou *risint*, « l'œil d'Horus *méridional* ».
2. Cfr. *Revue critique*, 1876, T. II, p. 285-286.
3. Cp. *Revue critique*, 1879, art. 141, p. 89.
4. Cp. *Revue critique*, 1879, art. 142, p. 96.

nos voisins d'Outre-Rhin, une lacune qu'il importait de combler.

De même que ses prédécesseurs, M. K. a donné à son manuel, à son encyclopédie, la forme d'un dictionnaire. Il a montré, dans la distribution des matières, un esprit vraiment scientifique, une méthode à la fois claire et rigoureuse. Ses descriptions sont très souvent faites d'après les monuments originaux, et non d'après les reproductions imparfaites des trois derniers siècles (je n'en excepte pas le siècle dans lequel nous vivons); les dates sont déterminées avec plus de précision; les indications bibliographiques se recommandent par leur sûreté et leur abondance; l'ensemble, enfin, offre un caractère plus essentiellement critique que le travail de M. l'abbé Martigny, travail auquel on ne saurait refuser le mérite d'avoir ouvert la voie, mais que déparent malheureusement d'innombrables fautes de détail.

La première livraison de la *Real Encyklopädie* est consacrée tout entière à la lettre A *(Abdankung-Asceten)*, on y remarquera surtout l'article intitulé *Christliche Archäologie*, c'est un résumé clair, substantiel, impartial des travaux relatifs au sujet dont s'occupe M. Kraus. Ce premier fascicule comprend 96 pages compactes, disposées sur deux colonnes; l'avis placé sur la couverture nous apprend qu'il sera suivi d'une douzaine de livraisons d'égale dimension. Le travail de M. Kraus formera donc un volume de 1200 pages au moins. Nous souhaitons que cet ouvrage considérable soit bientôt achevé.

Eug. Müntz.

---

29. — **Die Entstehung der Reinhardsbrunner Geschichtsquellen** von Carl Wenck. Halle, Niemeyer, 1878, VIII, 115 p. in-8°.

Les *Annales* du monastère de Reinhardsbrunn sont d'une importance majeure pour l'histoire de la Thuringe et de ses landgraves qui furent les fondateurs de cette riche abbaye. Un professeur de Wurzbourg, M. F. X. Wegele, les avait publiées en partie dès 1854, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Hanovre. L'historien Lorenz en a découvert depuis un second à Vienne, M. Posse vient d'en signaler un troisième à Munich. Enfin d'autres se trouvent dans les dépôts publics de Breslau et de Leyde. M. Wenck nous renseigne sur les rapports entre ces divers manuscrits, sur leur dépendance réciproque, sur les historiens antérieurs qui ont pu les utiliser, etc. Son principal effort a porté sur la détermination des différents éléments qui sont à la base de la grande compilation de Reinhardsbrunn. Il examine successivement la *Vita Ludovici*, les *Annales* de Bertold, le chapelain du landgrave Louis, etc. Sa démonstration peut se résumer ainsi : dès la fin du XII^e siècle l'histoire traditionnelle de la maison de Thuringe fut rédigée par des moines du couvent. Trois mains différentes ont continué ces annales primitives de 1168 à 1227. A la fin de XIII^e siècle, ce premier travail de

rédaction fut repris; la *Vie de sainte Elisabeth*, de Dietrich d'Apolda, remaniée à Reinhardsbrunn, servit à prolonger le récit jusqu'en 1307 et un moine inconnu y joignit quelques extraits d'autres historiens contemporains pour conduire la narration générale jusqu'à cette même date. Enfin les dominicains d'Eisenach sont venus après 1330 et ont continué, d'une façon plus ou moins régulière, à rédiger les *Annales* jusqu'au point où nous les possédons aujourd'hui. M. Wenck a joint à sa discussion critique des extraits du texte même, sur quelques points spéciaux. Tout en nous bornant à résumer ses conclusions que nous ne nous sentons pas assez compétents pour ratifier ou rejeter, après discussion, nous devons dire cependant que son travail nous paraît fait avec prudence et sagacité, et qu'il devra fixer l'attention sérieuse de tout historiographe de la Thuringe et des contrées adjacentes, au moyen âge.

R.

VARIÉTÉS

Lettre inédite du chevalier d'Eon.

On a pu lire dans la *Revue critique* du 9 février 1877 une lettre inédite du chevalier d'Éon, lettre qui, sans apprendre aucun fait nouveau, présentait néanmoins un intérêt véritable; en voici une autre du mois de septembre 1802, dont on pourra peut-être tirer quelques indications sur l'état mental de ce singulier personnage. On ne l'a pas transcrite sur l'autographe, mais sur une copie du temps, faite par le secrétaire de l'abbé Grégoire, à qui elle est adressée. Grégoire dit dans ses Mémoires (I, 361) qu'il fut en relation avec « mademoiselle d'Éon; » il a certifié par une note de sa main l'authenticité et la fidélité de la copie; ce document présente donc toutes les garanties d'une pièce originale, et cette lettre plus que bizarre peut s'ajouter à celles qu'a publiées Gaillardet.

Copie d'une lettre de M^lle d'Éon.

Londres, 4 septembre 1802.

Illustre et aimable saint Grégoire, non seulement digne membre du Sénat conservatif de la République française, mais membre honorable des libertés de l'Eglise gallicane, cessez d'avoir, de concevoir et d'enfanter de grands projets d'espérance pour moi en ce monde; car il est trop jeune pour moi, et je suis trop vieille pour lui. *Non sum qualis eram, quantum mutatus ab illo Hectore!* Grâces en soient rendues à la divine Providence, je la reconnais, l'adore et la bénis tous les jours.

Mais notre bon citoyen Otto, aussi bon chrétien que moi, veut pour me rappeler au zèle de votre souvenir vous envoyer copie ci-jointe de ma belle confession de foi et soumission aux articles 4, 5 et 6 du sénatusconsulte relatif aux personnes hors du territoire de France ou prévenues d'émigration.

Je souhaite qu'elle puisse mériter votre approbation, car depuis longtemps *Desi-*

derio desideravi videre antiquam et caram patriam meam. Ma patrie est ma maîtresse, je l'aime avec rage malgré ses défauts.

Quoique depuis 26 ans j'aie été obligée par la loi et par le roi à reprendre ma première robe d'innocence, notre honorable ami M. Barthélemy vous dira que dès 1790, par l'impulsion du courage qu'il a plut *(sic)* à Dieu de mettre en moi, j'ai été poussée dès le commencement de notre glorieuse révolution *to contract a matrimonial and martial alliance with the sans culotes*, et de faire en guerre mille brillante sotises *(sic)* avec les vainqueurs du monde, ainsi que dans notre guerre de 1756 à 1762 en Allemagne j'ai fais *(sic)* quelques sotices *(sic)* militaires avec les chers et braves dragons que je commandois, mais faute d'argent pour quitter honorablement Londres depuis notre révolution, Dieu a voulu que je puisse dire : *Lavabo manus meas inter innocentes*.

Quand pourrai-je dire avec saint Paul : ma perte est un gain, et ma pauvreté ma richesse, car quand je suis faible, c'est alors que je suis fort ?

Je m'attens bien à voir ma chère patrie bien changée. Car révolution venant du latin *revolvere*, ce mot seul explique la cause et l'effet. Alors je dis *Revolutio nostra fecit potentiam in brachio suo sancto, dispersit superbos mente cordis sui. Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles. Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.*

Je m'attens donc à voir ma patrie bien changée, des grands devenus petits, des riches fort gueux, et des gueux fort riches. Tout cela n'est rien, puisque mes chers compatriotes ont conservé le même esprit, le même cœur et le même courage sous la conduite de notre héros Bonaparte que sous celle du général Brennus, chef des *Senonnenses* et des *Ligonenses* mes compatriotes Gaulois qui ont emporté d'assaut le Capitole de Rome, malgré les oies sacrés *(sic)* qui le gardaient et qui le gardent encore avec leur général Maury.

Je m'attends que le changement de ma patrie est comme le mien ; elle ne s'est pas laissée surmonter du mal, mais elle a surmonté le mal par le bien. Vaincre le mal par le mal, c'est se laisser vaincre soi-même par sa propre passion ; vaincre le mal par le bien, c'est se vaincre soi-même. C'est triompher de son ennemi en gagnant son cœur.

Il est nécessaire qu'il arrive des changemens dans ce monde, car s'il n'y en avoit point, ce monde serait semblable à Dieu, en qui il n'y a point d'ombre de changement. Alors notre cœur resterait trop attaché à cette terre de misères.

Je dois suivre le mouvement de l'esprit qui m'agite. A mon âge, je ne dois nullement songer à m'établir sur la terre. Je ne dois penser qu'à faire mes paquets et à déloger pour passer par Tonnerre ma patrie terrestre, où je meurs d'envie de mourir avant d'arriver à ma patrie céleste où je serai à l'abri du froid et du chaud, où je n'éprouverai plus que la faim de la justice, de *(sic)* la soif et de l'amour de Dieu. C'est là où je dirai d'un grand cœur : *Sero te amavi, ô pulchritudo tam antiqua et tam nova ; irrequietum est cor meum donec requiescat in te !*

Nouveau Grégoire de Blois aussi illustre que les anciens Grégoire de Nazianze, de Nice *(sic)*[1] que Théodus Gregorius surnommé Thaumaturgus, évêque de Néo-Caesarea et que Grégoire de Tours, je ne veux point abuser de votre patience et de vos momens précieux. Je veux seulement me rappeler à votre sainte mémoire pour tirer mon corps et mon âme du purgatoire, c'est-à-dire de l'Angleterre, et pour vous dire que vous pouvez trouver facilement des amis plus intéressants de toutes manières que moi, mais vous en trouverez difficilement qui vous soient plus vivement attachés par les sentimens de l'estime et de l'admiration que vos discours dans l'Assemblée Nationale, que vos actions hors de l'Assemblée, et que vos vertus dans votre

1. He was a maried man, and lived with his Wife Tersebia, even after he was bishop Gregory Naziunzen in a Consolatory letter to his sister on her death, gives her extraordinary commendations.

ancien diocèse ont inspiré *(sic)* généralement sur les esprits républicains jouissant de la liberté dans la gloire de Jésus-Christ et les victoires de Bonaparte.

Je ne vous parle pas de ma reconnaissance envers notre citoyen ministre Otto, parceque, comme digne disciple de notre savant Syeiès, notre divin Platon françois, il ne veut être loué par personne; mais celui que Dieu approuve est loué malgré lui par les hommes et par les femmes. Mecredi *(sic)* dernier, chez lui, nous avons bu à votre santé et à celle de la vertueuse citoyenne Otto qui, comme Milady Guinea, a été forcée, par sa mauvaise santé, de m'abandonner à mon malheureux sort.

Je vous présente les respects de votre compatriote Mme Marie Cole, cette bonne veuve âgée de 75 ans qui me sert de mère nourricière dans ma vieillesse et mes infirmités, et qui a un grand désir de retourner à Sanerville et à Dombal en Lorraine aussitôt que son procès en chancellerie sera terminé. Il dure depuis plus de 12 ans, et je crois qu'il finira parce que M. Otto a prié Milord Chancelier de faire rapporter sa cause en jugement définitif devant son tribunal. Je me rappelle au souvenir de l'abbé Eustachio Degola [1] di Genova, compagnon de saint Grégoire, comme saint Luc l'était de saint Paul parmi les gentils et les gentilshommes de la Grèce, de la Capadoce et de la Macédoine.

Je suis avec un sincère et respectueux attachement, votre dévouée servante, la citoyenne

Charlotte Geneviève Deon.

At Mr Marie Cole Widow, no 50, Mead's Place, near the Asylum Lambeth, London.
To Citizen Gregoire honourable Member of the Conservative Senate at Paris.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. E. Senart prépare une traduction révisée, avec commentaire, des inscriptions d'Açoka. Cette étude doit paraître dans une suite de mémoires, dont M. Senart lit, en ce moment, le premier devant l'Académie des Inscriptions.

— M. Charles Thurot a mis sous presse, à l'Imprimerie nationale, son grand ouvrage sur *la prononciation française aux* XVIe *et* XVIIe *siècles*. L'ouvrage formera deux volumes in-8°.

— M. Alfred Croiset, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, vient de publier à la librairie Hachette un ouvrage intitulé : « *La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec.* » (458 p.) L'ouvrage, sur lequel nous reviendrons, renferme, outre une introduction consacrée à la biographie et aux œuvres de Pindare (1-13), trois parties : 1° *les lois du lyrisme grec* (25-161) ; 2° *la poésie de Pindare* (163-291) ; 3° *l'art de Pindare* (293-454).

— L'édition nouvelle de Commynes, publiée par M. R. Chantelauze, paraîtra à la fin de cette année à la librairie Didot et contiendra un grand nombre de planches gravées sur bois et de chromolithographies, reproduisant les monuments du XVe siècle. Rectifions, à ce propos, une erreur qui s'était glissée dans notre récente annonce de cette édition ; nous avions cité la phrase « Et arrivé que fut le roi devant le Siège » ; c'est Liège qu'il faut lire; on a dit jusqu'au milieu du XVIIe siècle : *Le* Liége et *au* Liége.

— On annonce aussi que la librairie Didot publiera prochainement une nouvelle

1. Prêtre génois, ami particulier de Grégoire, et auteur de différentes brochures sur les questions religieuses du temps.

édition des romans de Walter Scott ornée de nombreuses illustrations composées avec le plus grand soin d'après les documents de l'époque.

— *Deux diplomates, le comte Raczinski et Donoso Cortès, marquis de Valdegamas, dépêches et correspondance politique* (1848-1853), publiées et mises en ordre par le comte Adhémar d'Antioche, tel est le titre d'un ouvrage que vient de publier la librairie Plon (334 p.). On trouvera dans ce volume de nombreux fragments des dépêches du comte Raczinski, ambassadeur de Prusse, pendant sa mission en Espagne de 1848 à 1852, ainsi que des extraits de sa correspondance avec Donoso Cortès, (envoyé d'Espagne à Berlin, puis à Paris). L'ouvrage comprend deux parties : la première consacrée au ministère Narvaez, la seconde, au cabinet Bravo-Murillo ; à la fin de chacune de ces deux parties, un chapitre spécial traite des événements qui se produisirent en Europe pendant la durée de ces deux ministères. On remarquera, dans ces deux chapitres de la politique générale, les jugements que les deux diplomates portaient sur la situation de la France de 1848 à 1853.

— Parmi les conférences de l'Association scientifique de France, qui auront lieu à la Sorbonne tous les samedis du 31 janvier au 17 avril, nous remarquons celles : de M. Egger, les archives d'un ministère grec en Egypte, d'après les découvertes faites dans les papyrus du Serapeum de Memphis (7 février); de M. Ravaisson, les bas-reliefs funéraires des Grecs (21 février); de M. Mézières, le Child Harold de lord Byron (6 mars); de M. Charles Blanc, Léonard de Vinci (20 mars).

— L'abbé de Broglie vient d'être chargé, à l'Université catholique de Paris, d'un cours d'*Histoire des cultes non chrétiens*.

— La notice nécrologique consacrée par M. Ch. Clermont-Ganneau à Georges Colonna-Ceccaldi et parue dans le fascicule de décembre 1879 de la *Revue archéologique*, vient d'être publiée à part; nous y lisons qu'entre autres travaux inachevés, Colonna-Ceccaldi laisse un *Corpus* des inscriptions cypriotes.

ALLEMAGNE. — Le troisième volume des *Indische Streifen* de M. Weber (Trübner) renferme les articles que l'éminent professeur a publiés de 1869 à 1878 dans le *Literarisches Centralblatt* et l'*Ienaer Literaturzeitung*; ces articles sont consacrés à des volumes parus dans ces dernières années et relatifs à la philologie, à l'histoire et aux religions de l'Inde.

— M. Otto Kaemmel vient de publier chez Duncker et Humblot (à Leipzig) un volume intitulé « les commencements de la vie allemande en Autriche jusqu'à la fin des Carolingiens » *(die Anfænge deutschen Lebens in Œsterreich bis zum Ausgange der Karolingerzeit)*; ce volume est, nous dit-on, la première série d'un travail considérable que M. Kaemmel entreprend sur l'histoire de l'élément allemand en Autriche *(das Deutschthum in Œsterreich)*.

— M. Conrad Hofmann, de Munich, prépare une nouvelle édition d'*Amis et Amile* et *Jourdain de Blaie*, chansons de gestes publiées par lui en 1852 et complètement épuisées.

BOHÊME. — La *Revue du Musée* de Prague publie la correspondance inédite de Palacky avec Kollar (le poète du Panslavisme) durant les années 1820-1831. Cette correspondance est curieuse pour l'histoire du *slavisme* littéraire.

— Dans le même recueil, M. Joseph Jireczek publie une étude sur les poésies de Hanka de 1813 à 1819. Il s'efforce de démontrer que ces poésies sont généralement assez faibles, qu'elles renferment de nombreuses fautes de langue, que le génie épique manquait complètement à l'auteur, que, par conséquent, il était très incapable de fabriquer les chants épiques du manuscrit de Kralovedvor *(Koeniginhofer Hand-*

schrift) dont, d'ailleurs, il n'a pas compris la prosodie. D'autre part, la Revue philologique tchèque, rédigée par MM. Kviczala et Gebauer, publie des études sur la langue du fameux manuscrit.

ESPAGNE. — Sous le voile de l'anonyme a vu le jour, l'autre semaine, à Madrid et à Séville à la fois, une fine et élégante traduction castillane du célèbre roman de Longus, *Daphnis et Chloé*. L'auteur, qui se présente sur la couverture comme un *Aprendiz de helenista*, n'est rien moins qu'un « apprenti helléniste », et sait le grec autant qu'homme d'Espagne. La préface a des pages écrites avec beaucoup de charme, surtout celles où le malicieux écrivain essaie de donner le change à ses lecteurs et de leur faire croire qu'il considère, quant à lui, le roman en question comme un chef-d'œuvre de naïveté et comme l'antipode du raffiné. L' « apprenti helléniste » compte au nombre de ses amis, à ce qu'il veut bien nous apprendre lui-même, l'auteur de la jolie nouvelle andalouse de *Pepita Jimenez*. Si le précepte divin du temple de Delphes, Γνῶθι σαυτόν, pouvait être facilement mis en action chez les hommes, on gagerait presque à coup sûr que le traducteur des *Amours de Daphnis et Chloé* connaît Don Juan Valera.

ITALIE. — Léon XIII a nommé une commission chargée de publier le catalogue de la bibliothèque du Vatican. Une autre commission, composée des cardinaux de Luca, Simeoni et Zigliara, travaille à compulser les meilleures éditions et les manuscrits de saint Thomas d'Aquin, en vue d'une nouvelle édition des œuvres complètes du célèbre théologien. On dit aussi qu'une salle spéciale sera désormais ouverte aux travailleurs pour la communication des documents conservés dans les archives pontificales.

— On annonce une deuxième édition de l'étude de M. Giovanni Procacci, *Niccolò Forteguerri e la satira toscana dei suoi tempi*; cette édition, entièrerement remaniée, renfermera de nouveaux détails sur la satire et la poésie populaire au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle.

— M. A. Nathan, de l'Université de Rome, fera prochainement, à Cambridge, six conférences sur les commencements de la littérature italienne.

— Le sénateur Centofanti, mort récemment à l'âge de 85 ans, a laissé un volume de *Mémoires*, où il expose la part qu'il a prise au mouvement libéral de l'Italie.

— D'après la *Perseveranza* (9 janvier), c'est M. Zanino Volta, sous-bibliothécaire de l'Université de Pavie, qui a découvert le poème inédit de Léopardi, l'*Appressamento della morte* que M. Viani doit publier bientôt à Florence.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 janvier 1880.

M. Bréal communique un mémoire sur le texte latin ancien connu sous le nom de chant des frères Arvales. Il rappelle que ce texte nous a été conservé par une inscription du temps de l'empereur Héliogabale, laquelle fait partie de la série des procès-verbaux de la confrérie des douze frères Arvales, réorganisée sous l'empire. Ce texte est donné comme ayant été chanté, en mai 218, dans une cérémonie, par les douze Arvales, qui en lurent le texte sur des livrets, *libelli*, préparés à l'avance. C'est d'après un de ces livrets que le texte a été transcrit sur la table de marbre qui nous l'a conservé; M. Bréal pense que les livrets eux-mêmes avaient été copiés

sur une inscription ancienne conservée dans les archives de la confrérie. Cette inscription remontait probablement au second siècle avant notre ère; c'est ce qui explique qu'on y trouve un mélange de formes archaïques et de formes modernes, par exemple *lases* pour le latin classique *lares*, à côté d'*incurrere* ou l'on trouve *r* au lieu de *s* entre deux voyelles. Au reste, le latin antique de ce chant n'a pas été compris du tout par les copistes du temps d'Héliogabale, qui en ont fortement corrompu le texte. Le chant se compose de cinq versets, qui dans l'inscription des archives des frères étaient probablement écrits chacun une fois : dans le texte qui nous est parvenu, ils sont répétés chacun trois fois, et le mot *triumpe*, qui vient après le dernier verset, est répété cinq fois. Or le quatrième de ces versets ainsi répétés, était à l'origine, selon M. Bréal, non une partie du chant, mais une indication du dispositif, marquant une action que les frères Arvales devaient faire à ce moment de la cérémonie : c'est donc par erreur que les copistes de l'an 218 ont aussi répété trois fois cette phrase, et que les Arvales l'ont chantée comme les autres. Ce chant n'est d'ailleurs qu'une litanie, dans laquelle on invoque pour la prospérité de l'agriculture une série de dieux de l'ancienne Italie, les Lares, *Marmar* ou Mamers (le Mars osque), le Mars latin, Berber (peut-être encore une variante du nom de Mars), et les *Semones* ou dieux de semailles. M. Bréal donne de ce texte la lecture et la traduction suivantes :

ENOS (corr. ENOM) LASES IVVATE.
NEVE LVE RVE (corr. ARVE) MARMAR SINS (var. SERS, corr. SEIRIS) INCVRRERE. INPLEORES (lacune?).
SATVR FVFERE (corr. SATA TVTERE) MARS. LIMEN SALI (corr. CLEMENS SATIS) STA BERBER.
SEMVUNIS ALTERNEI ADVOCAPIT CONCTOS.
ENOS MARMOR IVVATO.
TRIVMPE.

Traduction en latin classique : « Eia! Lares, juvate. Neve luem arvis, Marmar, siveris incurrere. Implores... Sata tutere, Mars. Clemens satis sta, Berber. — Semones alterne invocabit cunctos. — Eia! Marmar, juvato. Triumphe. » Dans *clemens satis sta*, le mot *sta* doit être pris comme signifiant *sois* : « sois favorable aux semailles, Berber! »

M. Delaunay lit une note sur l'origine et la signification de l'emblème du poisson dans le symbolisme chrétien. Le poisson a été considéré comme un symbole du Christ longtemps avant qu'on eût songé au fameux acrostiche ΙΧΘΥΣ = Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ. M. Delaunay pense qu'il faut chercher l'origine de ce symbolisme dans les traditions religieuses des Sémites orientaux. Bérose parle du mythe chaldéen du dieu-poisson Oannès; cet homme-poisson divin se retrouve dans les textes cunéiformes, sous le nom d'Anu. Il est représenté sur un assez grand nombre de monuments assyriens. Son rôle dans la religion des Chaldéens est celui de médiateur céleste, intermédiaire entre les dieux et les hommes. Il ressemble par là au Logos, le Grand Médiateur de la philosophie judéo-alexandrine, qui lui-même est si semblable au Verbe chrétien. C'est ce qui explique, pense M. Delaunay, qu'on ait regardé l'emblème du poisson comme propre à symboliser le Logos ou le Christ.

M. Luce continue la lecture de son mémoire intitulé : *Domremy et le Mont Saint-Michel avant la mission de Jeanne d'Arc.* Il appelle particulièrement l'attention sur la guerre de la succession de Lorraine, entre Charles II et René d'Anjou d'une part et Antoine de Lorraine de l'autre, qui dura six ans, de 1425 à 1431, et qui attira toute sorte de maux sur le pays et particulièrement sur Domremy et les environs. Plusieurs documents nous ont transmis des détails sur les souffrances que cette guerre causa aux habitants de cette région. M. Luce pense que ces souffrances locales doivent être comptées au nombre des événements qui firent la plus forte impression sur l'esprit de Jeanne d'Arc, et qui peuvent contribuer à expliquer ses actes.

M. Senart continue sa communication sur les inscriptions d'Açoka.

Ouvrage présenté, par M. Delisle, de la part de l'éditeur : Mémoires de Thomas, sieur du Fossé, publiés en entier pour la première fois par F. Bouquet (Rouen, 1876-1879, 4 vol. in-8°, des publications de la Société de l'histoire de Normandie).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 16 Février — 1880

30. — **Die Prophetie des Joel** und ihre Ausleger von den ælteslen Zeiten bis zu den Reformatoren. Eine exegetisch-kritische und hermeneutisch-dogmengeschichtliche Studie von Ad. MERX. Halle, Waisenhaus, 1879 (Beigegeben ist der æthiopische Text des Joel bearbeitet von Prof. A. Dillmann). 1 vol. in-8°, p. VIII-458. — Prix : 12 fr. 50.

Nous avons récemment rendu compte d'un opuscule de M. Merx sur l'exégèse de l'Ancien-Testament [1], et nous avons dû avouer que nous n'avions pas saisi clairement le but qu'il s'était proposé; le volumineux ouvrage que nous avons sous les yeux nous met dans un embarras analogue. C'est une œuvre considérable, dont on ne voit pas la raison d'être. Plus de *trois cents pages* d'une impression compacte et pourvues de notes savantes sont consacrées à l'histoire de l'interprétation du livre de Joël depuis Théodore de Mopsueste jusqu'à Calvin. C'est la partie du volume que M. Merx baptise du titre de *herméneutico-historico-dogmatique*; la portion exégético-critique qui occupe une centaine de pages contient une étude personnelle de l'auteur sur le prophète hébreu et démontre la nécessité (?) pour une saine interprétation de Joël de la recherche longue et pénible où il n'a pas craint de se plonger. Il nous a paru que cet exposé contenait des choses fines, justes, ingénieuses, mais que la pensée n'arrivait pas à se dégager. Nous avons nous-même été amené à dire que la solution généralement adoptée pour le livre en question nous semblait inadmissible [2]. C'est aussi l'avis de M. Merx; mais pourquoi quatre cent cinquante pages là où cinquante suffisaient amplement? Ne saurions-nous comprendre Joël sans l'opinion de Théodore de Mopsueste exposée en *trente* pages et celle de Luther en

1. *Revue critique*, 1er semestre 1879, p. 437, art. 104.
2. *Revue critique*, 1er semestre 1878, p. 288, art. 88.

quarante pages? Nous mettrons avec respect cet ouvrage dans notre bibliothèque avec le sentiment qu'il faudrait presque autant de courage pour s'en servir qu'il en a fallu à l'auteur pour l'écrire.

M. V.

---

31. — **Étude sur Denys d'Halicarnasse et le traité de la disposition des mots,** par Emile Baudat. (Thèse présentée au concours pour la chaire de littérature grecque à l'Académie de Lausanne.) Paris, Vieweg, 1879. 1 vol. in-8° de 79 pages.
— Carolus Schmidt, **De apophthegmatum quae sub Plutarchi nomine feruntur collectionibus.** Part. I. (Dissertation inaugurale pour le doctorat.) Greifswald, 1879. 76 pages in-8°.

Le petit livre que M. Baudat vient de publier pour ses débuts et qui lui a valu, nous l'en félicitons, la chaire de littérature grecque à laquelle il s'était porté candidat, n'est pas sans mérite et se lit avec intérêt. L'exposition est claire, et le sujet est traité sans embarras. Le style, peu châtié [1], est du moins coulant, et il exprime sans effort la pensée de l'auteur. M. B. a su réunir sur les questions qu'il abordait des informations assez complètes, puisées à bonne source. On désirerait seulement un peu plus de recherches personnelles et de résultats originaux. La seconde partie de la thèse est celle qui pourra rendre le plus de services. C'est d'abord une analyse bien faite, chapitre par chapitre, du Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων ; puis, à la suite, l'esquisse rapide d'une étude des sources mises à profit par Denys pour la rédaction de ce traité. Il ne nous paraît pas que M. B. ait poussé beaucoup plus loin dans cette voie que ceux qui y étaient entrés avant lui, mais on sort de la lecture de ces dernières pages avec une impression nette et juste sur l'état d'avancement de la question. L'utilité de la première partie de la thèse est plus contestable. Elle se compose d'une révision de la liste des ouvrages tant conservés que perdus de Denys, avec quelques renseignements sur la date de la composition, le genre et le contenu de chacun d'entre eux. On trouvera les mêmes choses, en ouvrant un manuel tant soit peu récent de littérature grecque, et dans un style plus condensé, avec plus de détails de toute sorte [2]. On rencontre aussi toute une notice sur les œuvres de Cecilius

---

1. Ainsi, p. 4, « la société romaine s'hellénisait *sur une large échelle* »; page 5, « un accueil empressé, quoique *pas toujours* exempt d'un certain mépris », etc. On ne peut pas dire « l'architecture *marine* » (p. 46), mais « l'architecture *navale*, ou la construction *des vaisseaux*. (Relevons au même endroit la traduction inexacte de οἰκοδομική par « architecture *civile* »: οἰκοδομεῖν se dit aussi bien de la construction de remparts ou de forteresses que de la bâtisse d'une maison.

2. M. B. aurait pu se proposer d'être, au contraire, plus complet que les histoires générales de la littérature grecque et de tenir sa notice au courant des derniers résultats et des discussions pendantes à l'heure qu'il est dans les recueils périodiques et ailleurs. Cela aurait rendu sa brochure plus intéressante. Par exemple, le *Hermes* a

en tête de cette première partie. Un jour quelqu'un voulait décrire la boussole. Il commença en ces termes : « La boussole est un instrument fort utile aux marins. Le porte-voix, lui aussi, n'est pas sans utilité pour les marins. Il se compose d'un long tube, » etc. (Suivit la description minutieuse du porte-voix.) Cecilius a bien l'air de jouer chez M. B. le rôle du porte-voix dans l'histoire de la boussole. A côté de toutes les bonnes qualités que, en commençant cet article, nous nous sommes plu à reconnaître en M. B., on pourra cependant reprocher à son travail de manquer un peu de maturité. Adressé à un jeune savant, un tel reproche n'est pas d'une bien grande gravité. Le temps et l'habitude de professer viendront sûrement corriger cela. Alors, dans l'ardeur de la composition d'une belle période, on ne se laissera plus entraîner à placer « l'observation délicate de Ménandre » avant « la grande et noble personnalité de Démosthène », avant Isocrate, avant Lysias, avant Antiphon. On ne trouvera plus « aventuré » le jugement porté par Krüger (un maître de la science, et qui travaillait avec une admirable conscience) sur Cecilius qu'il appelle un « critique à l'esprit léger et présomptueux » : n'est-ce pas, en effet, la traduction bien exacte du mot de Plutarque ὁ περιττὸς ἐν ἅπασι Καικίλιος ἐνεανιεύσατο σύγκρισιν τοῦ Δημοσθένους καὶ Κικέρωνος ἐξενεγκεῖν? (Dans cette phrase, περιττὸς ἐν ἅπασι ne veut évidemment pas dire « homme habile en toutes choses » comme nous le voyons traduire page 18)[1]. Mais n'insistons point sur des défauts de second ordre. M. Baudat, initié qu'il est maintenant à la question des sources du *De compositione verborum*, pourrait sans doute faire des découvertes utiles à la science, s'il voulait courageusement creuser ce terrain et le fouiller méthodiquement dans tous les sens.

Il serait à souhaiter que toutes ces dissertations inaugurales de doctorat qui éclosent chaque année en si grand nombre chez nos voisins, fissent faire à la science un pas en avant comme celle de M. Charles

---

inséré dans ces dernières années plusieurs notes relatives à la possibilité de retrouver un de ces jours un manuscrit du traité, jadis fort apprécié, de Denys sur l'*Imitation*. M. Wilamowitz-Mœllendorf (*Hermes*, t. XI, p. 301) a attiré l'attention sur ce fait que, d'après une ancienne liste, Jean Lascaris aurait acheté en Orient et rapporté à Florence « Dionysii Halicarn. de imitatione dignum opus »; et il croyait qu'on devait chercher ce manuscrit à Messine. M. Gomperz, de passage à Messine, fit la recherche sans aucun succès; mais, ayant appris que la bibliothèque de Lascaris avait été transportée au XVIII[e] siècle de Messine à Madrid, il croit qu'il reste des espérances de ce côté (*Hermes*, t. XII, p. 511). M. B. aurait pu faire observer qu'il faut quitter cette piste qui est fausse, vu que le Lascaris dont les manuscrits avaient été conservés à Messine pendant tout le XVII[e] siècle et jusque sous le règne de Philippe V d'Espagne, était *Constantin* et non pas *Jean Lascaris*, et que les manuscrits du second, pour beaucoup de raisons, ne sont jamais passés aux mains du premier.

1. A la page 60, « si j'ordonnais de fermer la porte aux oreilles profanes » n'est pas la traduction exacte du grec εἰ θύρας ἐπιθέσθαι λέγοιμι ταῖς ἀκοαῖς τοὺς βεβήλους (si je disais aux profanes de se boucher les oreilles). Les fautes d'accentuation commises par le compositeur dans les mots grecs sont loin d'avoir été toutes corrigées.

Schmidt. M. S. s'est attaqué à trois questions difficiles à éclaircir, relatives aux *Apophthegmes des rois et des généraux* et à ceux *des Lacédémoniens* qu'on trouve parmi la collection des *Morales* de Plutarque. Le premier, il nous paraît les avoir résolues d'une manière presque de tout point satisfaisante. 1° Plutarque n'est l'auteur ni de l'une ni de l'autre de ces compilations; — 2° les *Apophthegmes des rois et des généraux* sont puisés pour le plus grand nombre (environ 300 sur 500) chez Plutarque même, tant dans les écrits que nous avons conservés de lui que dans plusieurs de ceux qui sont perdus. Une cinquantaine d'autres, et parmi ceux-ci presque tous ceux des Lacédémoniens, sont pris dans l'autre compilation, savoir les *Apophthegmes des Lacédémoniens.* D'autres paraissent empruntés soit à une collection plus antique et générale d'apophthegmes, soit à une autre tout particulièrement composée de *Pensées* ou *Dits* de Caton. Enfin le seul historien autre que Plutarque qui ait été mis directement à contribution serait Hérodote; — 3° ces *Apophthegmes des rois et des généraux* ont été lus par Elien qui leur a fait des emprunts indéniables : d'où il résulte que la compilation doit remonter au second siècle ou, tout au plus près de nous, aux premières années du troisième. Elle n'est donc pas beaucoup postérieure à la mort de Plutarque. — Quant au compilateur des *Apophthegmes des Lacédémoniens,* que nous avons vu être lui-même une des sources de l'autre compilateur, M. S. montre très bien qu'il dérive en partie de Plutarque (de sorte que certains des Apophthegmes des rois viennent, non plus immédiatement de Plutarque, mais en passant par les Apophthegmes des Lacédémoniens); dans la présente étude, M. S. se borne à signaler, en outre, quelques emprunts à l'*Agésilas* de Xénophon, et ne poursuit pas plus loin la recherche des sources de cette compilation-là. Mais elle ne peut pas plus être sortie de la plume de Plutarque que l'autre, et son apparition se place, comme conséquence de l'un des résultats exposés ci-dessus, entre Plutarque et la compilation des Apophthegmes des rois. Ces conclusions sont claires, et se détachent nettement de l'étude, bien conçue et conduite d'une main assez sûre, par M. S., tout jeune que soit ce savant. Cependant la discussion sur la non-authenticité de l'attribution à Plutarque, qui n'est tranchée, en somme, d'une façon définitive que par l'étude et des sources des compilations et de la manière dont ces sources ont été utilisées, aurait gagné à ne venir qu'en second lieu, au lieu de paraître en tête du travail, ce qui force M. S. à se référer souvent à ce qui ne sera établi que par la suite. Nous ne sommes pas non plus aussi fermement croyant que lui en l'intégrité de la recension que nous lisons dans nos éditions de Plutarque, et il y aurait lieu de voir si telle variante comme Νικομήδει que présentent à la fois l'apophthegme 1 de Pélopidas et Elien doit être considérée comme la vraie leçon de Plutarque, ou si c'est au contraire Νικοδήμῳ que donne notre vulgate. Cette variante, dans l'espèce, manque d'importance; mais il n'est pas dit (M. S. a entrevu la question au

moins en ce qui concerne les Apophthegmes des Lacédémoniens) que l'on n'ait point quelque secours à tirer de ces compilations pour la constitution du texte des *Vies parallèles*.

Ch. G.

---

32. — **Histoire de la glorieuse rentrée des Vaudois** dans leurs vallées, où l'on voit une troupe de ces gens, etc., le tout recueilli des mémoires et mis au jour par les soins et aux dépens de Henri Arnaud, pasteur et colonel des Vaudois. MDCCX. Genève, J. G. Fick. Paris, Grassart, 1879, 358 p. in-8°.

Le présent volume est la réimpression d'un original excessivement rare, qui parut à Cassel en 1710. Elle est due à deux érudits genevois auxquels nous sommes redevables déjà de si nombreuses publications relatives à l'histoire du protestantisme français, à MM. Gustave Revilliod et Edouard Fick. Dire de l'*Histoire de la rentrée des Vaudois*, qu'elle sort de l'officine de M. Fick, c'est lui donner en même temps un brevet d'élégance et de correction. Mais tandis que d'autres imprimeurs, également célèbres, consacrent de préférence leurs presses à la reproduction d'œuvres inutiles ou même frivoles, on est toujours sûr d'avance que dans les publications de la maison Fick, les savants trouveront à se réjouir au moins autant que les bibliophiles.

On sait les tribulations qu'eurent à supporter les Vaudois du Piémont sous le règne de Victor-Amédée II de Savoie, les luttes glorieuses qu'ils soutinrent contre ses troupes et celles de Louis XIV, et la part qu'y prit un prédicant français, Henri Arnaud, chef spirituel et militaire à la fois de cette poignée de courageux montagnards. On attribuait jusqu'ici l'*Histoire de la glorieuse rentrée* à la plume d'Arnaud lui-même. Dans un appendice de quelques pages, les éditeurs nous apprennent que les éléments primitifs du récit, qui n'est qu'une compilation postérieure, sont empruntés : 1° au *Journal de l'expédition*, rédigé par Paul Reinaudin, pasteur à Bobi, de 1705 à 1736; 2° aux *Mémoires particuliers* de François Huc, du Vigan, Cévenol entré plus tard au service de l'Angleterre; 3° à la *Relation de l'attaque faite aux Vaudois par M. de Catinat*, publiée à la Haye en 1690; 4° à des lettres particulières utilisées par Arnaud, lorsqu'il compila son travail dans l'exil.

Les éditeurs n'ont point absolument suivi l'édition de Cassel, trop incorrecte pour qu'on pût songer à la donner en *fac-simile*; pour les premiers cahiers, ils ont pu s'aider du manuscrit autographe d'Arnaud, partiellement conservé à la Bibliothèque de Berlin. Mais s'ils ont bien fait de revoir l'orthographe de cet attrayant et naïf récit, l'on doit regretter vivement qu'ils n'aient pas étendu davantage encore leur tâche d'éditeurs, alors qu'ils étaient si bien qualifiés pour le faire. Les notes explicatives font absolument défaut dans le corps du volume et l'appendice lui-même ne compte qu'une demi-douzaine de pages, alors qu'à chaque

instant presque, des détails historiques ou géographiques solliciteraient quelque intervention charitable pour faciliter la lecture. La carte aurait également gagné à être établie dans des proportions plus considérables, d'autant plus que la gravure n'en est pas très distincte. Mais nous avons été frappé surtout de ne pas trouver un mot d'appréciation sur la valeur scientifique du récit que MM. Fick et Revilliod rendaient accessible de nouveau au grand public. Ces *desiderata* ne nous rendront pas ingrats pour le cadeau qu'ils nous offrent et qui, — nous y comptons bien — ne sera point le dernier.

R.

---

33. — **Lettres grecques de Madame Chénier**, précédées d'une étude sur sa vie, par Robert DE BONNIÈRES, avec illustrations de G. DUBUFE fils. Paris, Charavay, in-8°, 200 p. — Prix : 6 fr.

On ne connait guère que de nom la mère d'André et de Joseph Chénier. Elle inséra en 1778 dans le *Mercure de France* une *Lettre d'une dame grecque à une dame de Paris sur les tombeaux grecs* et dans le *Voyage littéraire en Grèce* de Guys deux *Lettres*, l'une *sur les Danses*, l'autre, *sur les Enterrements* des Grecs. M. R. de Bonnières a réédité ces trois lettres ainsi que les deux lettres de Guys auxquelles répondait Mme Chénier. (P. III-200.) Mais son étude sur la vie de la mère des deux Chénier (II-106) est, malgré quelques longueurs et un style quelquefois affecté, plus intéressante, à nos yeux, que les lettres sur les danses, les enterrements et les tombeaux des Grecs. M. de B. a puisé dans les archives du ministère des affaires étrangères et recueilli dans les registres d'Antony (Mme Chénier avait acheté dans cette commune une maison de campagne), des documents nouveaux. Originaire de Chypre et fille d'un Grec qui fit partie de l'ambassade envoyée en 1721 par Achmet III au régent de France, Elisabeth Santi Lomaca épousa à vingt-six ans Louis Chénier (1755) ; dix années plus tard elle quittait Constantinople (1765) : elle devait vivre désormais à Paris. Pendant que Louis Chénier, grâce à la recommandation de M. de Vergennes et à ses incessantes sollicitations, remplissait à Salé les fonctions de consul général (1767) puis de chargé d'affaires (1774) auprès de l'empereur de Maroc, Mme Chénier fréquentait le monde des savants et des littérateurs ; elle connut Palissot, Suard, le peintre David, Lebrun-Pindare, Florian, Brunck, Alfieri ; elle eut une collection d'estampes et de médailles antiques ; à l'âge de quarante-cinq ans, elle trouvait que, tout bien pesé, « l'automne a ses agréments comme le printemps a les siens ». En 1782 Louis Chénier revint en France : occupé à pourvoir ses fils, incapable avec une pension de six mille francs de vivre dans l'aisance, il resta un infatigable solliciteur et fit jusqu'en 1789 des démarches auprès des ministres. La Révolution éclata : Mme Chénier « renonça », comme disait son

mari, « à toute aristocratie » et devint « entièrement démagogue », ainsi que Joseph, son fils de prédilection, l'auteur brillant et fêté de *Charles IX*. Après l'exécution d'André, M^me^ Chénier protesta par une lettre indignée contre les calomnies qui assaillaient Joseph. Son mari étant mort, elle suivit Joseph de domicile en domicile, habita la même maison que sa maîtresse M^me^ de Lesparda [1], partagea les émotions de sa vie aventureuse et déréglée, et, sous l'empire, sa misère profonde ; elle mourut le 6 novembre 1808. Les amis d'André Chénier trouveront dans la publication de M. de Bonnières des détails curieux et inédits sur la famille du poète.

C.

---

34. — A. CHASSANG. **Nouvelle grammaire française.** Cours supérieur avec des notions sur l'histoire de la langue et en particulier sur les variations de la syntaxe du XVI^e^ au XIX^e^ siècle. 1 vol. in-12 de XVI-522 pages. Paris, Garnier, frères 1878.

Voici une nouvelle grammaire de notre langue où sont données, à côté des règles, les explications historiques des usages qu'elles formulent. Venue après plusieurs autres, elle a ses mérites et sa nouveauté. Elle nous paraît offrir deux qualités principales : l'une qui regarde la forme, l'autre le fond.

Pour la forme, elle a cet avantage de ne pas dérouter le lecteur habitué aux anciennes grammaires. Elle en suit le cadre, n'apporte, en apparence, aucune innovation radicale : elle se contente modestement de faire suivre l'exposition des règles de paragraphes imprimés en plus petits caractères et placés entre crochets sous les rubriques *étymologie*, *origines latines*, *histoire*, de telle façon que le maître, au besoin, peut faire apprendre par cœur seulement les règles qui conservent ainsi leur caractère dogmatique.

Pour le fond, il faut louer l'auteur de l'importance qu'il attribue à la syntaxe et des développements qu'il donne à l'histoire de cette partie de la grammaire. L'histoire de la syntaxe a été, et pour cause, à peu près négligée jusqu'ici dans les grammaires historiques : c'est, en effet, par la phonétique et la morphologie qu'on a abordé l'histoire de la langue française, et ce sont les variations de la prononciation et des formes grammaticales qui ont été d'abord constatées et publiées. L'étude des variations de la syntaxe n'a été essayée, sauf par Diez, qui embrasse toutes les lan-

---

1. Dans une lettre adressée à la *Revue politique et littéraire* (1879, n° 16, p. 382), M. Gabriel de Chénier reproche à M. de Bonnières d' « avoir puisé dans le procès qui eut lieu après la mort de Joseph les allégations inventées pour le besoin de la cause par la partie adverse » ; il fait remarquer que M^me^ Chénier « habita la même maison, mais non le même appartement que la femme Lesparda », et déclare qu'elle « évita toujours le contact » de la maîtresse de Joseph.

gues romanes, que dans quelques monographies spéciales publiées surtout en Allemagne et peu connues en France. M. Chassang n'a pas fait, il est vrai, une étude complète de la syntaxe historique; il ignore la vieille langue, il ignore de même les travaux étrangers qui ont paru sur cette partie de notre langue, en particulier ceux de Maetzner. Du moins il a étudié la langue du XVI^e^ siècle, du XVII^e^ et du XVIII^e^; et, comme il a un sens très juste de l'histoire de la langue, il arrive assez souvent à établir des faits inconnus à la plupart de nos professeurs de français. Son histoire de la syntaxe remonte à trois siècles au plus dans le passé de notre langue : c'est dire qu'elle est souvent incomplète, sur certains points absolument nulle; mais, sur un plus grand nombre d'autres, elle est neuve et réellement utile.

La grammaire est précédée d'une introduction qui expose rapidement les origines latines de l'histoire de la langue française. Cet exposé est intéressant. J'y note une citation de Plutarque sur l'universalité du latin que je n'avais pas remarquée jusqu'ici (*Questions platoniques*, X, 3, 3). Toutefois il s'y rencontre un certain nombre d'erreurs dont voici les principales : P. X, n. 1. *Solde, soudart* (et sous la forme italianisée *soldat*), *glas*, *cri*, sont donnés, à tort, comme mots celtiques. — *Ibid.*, n. 2, sont donnés, comme seuls exemples de mots venus du vieil allemand, *rosse* (Ross), *bouquin* (de *Buch*), mots qui, s'ils sont allemands, appartiennent précisément à l'allemand moderne. — La liste donnée page XII des mots de formation savante faisant doublets avec ceux de formation populaire, offre quelques inexactitudes (qui ne paraissent être que des fautes d'impression du reste) : lire *livrer* au lieu de *labeur*, *libérer* au lieu de *livrer* et *labeur* au lieu de *libérer*; effacer la ligne de *laborem*, *labour*, *labeur*, ces deux derniers mots n'étant pas de formation populaire. Intervertir *sûreté* et *sécurité*. Les théories de la chute des atones, résumées page XIV, sont surannées (voir *Romania*, 1876, p. 140 et suiv.).

La grammaire proprement dite comprend quatre grandes divisions : Notions préliminaires (p. 1-32 : lettres, signes orthographiques, ponctuation, accent tonique). — Première partie (p. 33-182 : étude des mots considérés séparément, les dix espèces de mots). — Deuxième partie (p. 183-460 : syntaxe). — Notions complémentaires traitant de la formation des mots composés et dérivés, des variations de sens des mots, des synonymes, de l'orthographe, et donnant une bibliographie pour servir à l'étude de la langue et de son histoire.

Les notions élémentaires forment la partie la plus faible du livre. Les inexactitudes y sont nombreuses : § 2. « Les mots se composent de lettres », dites : les mots *écrits*. — § 6. « On appelle syllabe une voyelle ou une réunion de consonnes et de voyelles, etc. », dites : une voyelle ou une réunion de voyelles, ou une réunion de consonnes et de voyelles : *ai*, *au*, *eau*, *eu*, etc., sont des syllabes. — § 7. Les distinctions des voyelles brèves et longues sont incomplètes et surannées (cf. *Revue critique*, 1876, II, p. 104). — § 10. L'auteur fait remarquer que l'*y* représente

tantôt l'υ grec, tantôt le *g* latin : ajoutez qu'il représente généralement le *g* latin quand il sonne comme deux *i* et l'υ grec quand il sonne comme un *i*. — § 16. « *Monnoie, foible, françois, anglois,* se sont *toujours* prononcés et s'écrivent aujourd'hui *monnaie*, etc. ». Ce *toujours* est de trop. — § 19. Le tableau où les consonnes sont représentées suivant l'ordre des organes qui servent à les produire est inexact en ce qui concerne les gutturales. — Le § 21 *ter* est un tableau qui résume et complète à la fois ce que dit l'auteur des origines latines de l'alphabet français ; il donne la correspondance entre les lettres latines et les lettres françaises. Ce tableau qui, avec les explications, s'étend sur près de six pages, a le tort de grouper autour de chaque voyelle latine trop de faits différents qui demandent chacun des explications particulières, et par là de donner des vues fausses des choses; il a surtout le tort de confondre les voyelles latines accentuées avec les voyelles atones.

La première partie me paraît complète : on y reconnaît la main d'un maître expérimenté, familier avec toutes les pratiques et les exigences de l'enseignement : exposition claire, abondance de tableaux synthétiques qui résument les règles et en facilitent l'intelligence. Les explications empruntées à la grammaire historique sont abondantes ; et il n'y a guère de points où elles fassent défaut ; cependant les erreurs ne sont pas toujours évitées. En voici quelques unes : p. 45, § 39. « Les mots terminés au singulier par un *s*, un *x*, un *z*, viennent des mots latins au nominatif, contrairement à la règle générale d'après laquelle tous les substantifs et adjectifs français dérivent de l'accusatif latin. Ex. : *fils* de *Filius*, *puits (puteus)*, *nez (nasus)*, *noix (nux)*, *voix (vox)*, *perdrix (perdix)*, etc. » *Nez* vient de *nasum*, et *noix*, *voix*, *perdrix*, etc., des accusatifs *nucem*, etc. Ici se trahit l'inexpérience de l'auteur dans les études de phonétique de l'ancien français. — P. 51. « D'autres traces de l'ancien usage (qui ne distingue pas le fém. du masc. dans les adjectifs parissyllabiques tels que *grand*, etc.) se trouvent dans les noms de ville *Rochefort* (Roche-forte), dans l'expression *fonts baptismaux* (fontaines baptismales), dans les noms *Chaude-font*, *Lafont*, etc. » Que viennent faire ces deux derniers exemples? Il y a ici inadvertance. — P. 63. C'est une vieille erreur de croire que *mon*, *ton*, *son*, au féminin, soient amenés par *l'euphonie*. En quoi *m'amie*, *t'amie*, *s'amie* sont-ils moins euphoniques que *l'amie*? Vraisemblablement *mon, ton, son,* au féminin, viennent des formes dialectales *men*, *ten*, *sen*, formes nasalisées en usage au nord-est de la France, pour *me*, *te*, *se*, lesquels à leur tour correspondaient à nos féminins *ma*, *ta*, *sa* [1]. — P. 70. Il est peu exact de dire que *mien*, *tien*, *sien* viennent de *meum*, *tuum*, *suum*. Il est vrai que *mien*

1. [Cette explication paraît douteuse. Je crois plutôt qu'on a employé *mon*, *ton*, *son* devant des féminins commençant par une voyelle pour conserver entière l'individualité distincte du possessif et du substantif, qui se perdent dans *m'amie* (à preuve *mie*), *m'amour*, etc. — G. P.]

vient de *meum (mieum, mie(u)n)*, mais *tien* et *sien* dérivent, non de *tuum* et de *suum*, mais de *mien* par voie d'analogie. — P. 103. Le *t euphonique* dans *aime-t-il* ne vient pas de *amat-ille*, comme on l'a souvent répété, et comme je l'ai dit moi-même dans ma grammaire de la langue française au XVI[e] siècle? M. G. Paris a établi, voilà deux ans, que *aime-t-il* est formé sur l'analogie de *finit-il*, *reçoit-il*, *rend-il* [*rent-il*], qui ont conservé le *t* caractéristique de la troisième personne jusqu'à nos jours. M. Ch. aurait pu parler à cette place de cette nouvelle particule interrogative ou exclamative *t-il* ou *ty* qui s'est formée de nos temps et qu'on retrouve même après des adverbes : *voilà-t-il* (cf. *Romania*, 1877, p. 438). — P. 116. L'accent sur *âmes, îmes, ûmes* ne vient pas d'une contraction comme le croit M. Ch., mais d'une assimilation avec la seconde personne *âtes, îtes, ûtes* qui, elle, présente une contraction. — P. 146. L'étymologie *adnare* pour *aller* a été assez vigoureusement réfutée pour qu'on ne doive plus la présenter comme vraisemblable. Si *aller* venait de *adnare*, il aurait le sens de *venir*, tout comme *arriver* de *adripare*. Cette objection tirée du sens de *aller* n'a pu être jusqu'ici écartée, et nous paraît invincible. — *Ibid.* *Envoierai* ne peut être considéré comme le futur organique de *envoyer*, ni *enveerai* ou *enverrai* comme un futur dialectal (normand). Le verbe *indeviare* ne pouvait donner, d'après les lois de phonétique, que *j'envei(e)*, *j'envoi(e)* et *enveer* (plus tard, par analogie, *envoier*). De *enveer* dérive le futur régulier *j'enveerai*, d'où *j'enverrai*. C'est ainsi que le verbe *voir* fait régulièrement *verrai* (cf. *Romania*, 1876, p. 158). De l'infinitif *envoier (envoyer)* on a tiré, au XVI-XVII[e] siècle, par voie d'analogie, le futur *j'envoierai* (Vaugelas, Racine), comme on a aussi tiré de *voir* le futur *je voirai*. Mais ces formes analogiques n'ont pu triompher des formes régulières *j'enverrai*, *je verrai*. — Le chapitre du *verbe* donnerait lieu à bien de menues observations encore, mais nous devons nous borner. En général, ce chapitre est rédigé avec beaucoup de soin et de conscience. Peut-être l'auteur a-t-il multiplié les divisions et les subdivisions et n'a pas toujours trouvé l'exposition la plus simple, l'exposition que j'appellerais *organique*. Doit-on, par exemple, réunir dans une même série de remarques les verbes en *cer, ger*, dont la conjugaison n'offre que des faits extérieurs d'orthographe, avec les verbes en *eler, eter*, qui présentent, eux, au contraire, des particularités de prononciation dues à l'action de l'accent tonique? L'auteur, d'ailleurs, ne fait pas assez de rapprochements entre les irrégularités que présentent certains verbes et d'autres du même genre et dues à des causes analogues que présente la formation du pluriel ou du féminin de certains noms et adjectifs.

Nous passons sur les mots invariables qui offriraient matière cependant à diverses observations et arrivons à la syntaxe.

La syntaxe est la partie la plus développée de la grammaire : elle forme à peu près les deux tiers du volume. Comme nous l'avons déjà dit, c'est moins une syntaxe historique qu'une série d'observations tirées des

écrivains du XVI^e^ siècle et des siècles suivants au sujet des règles de la syntaxe : mais ce travail, pour être moins rigoureux et moins complet qu'on le désirerait, a sa nouveauté, son originalité, et l'intérêt en est très grand pour les élèves comme pour les maîtres. Les variations que l'usage des trois derniers siècles a admises dans les constructions syntaxiques, feront comprendre aux élèves le vrai caractère des lois grammaticales et donneront une idée plus vraie du style et des exigences de la langue. Il faut savoir beaucoup de gré à M. Ch. de cette heureuse tentative, tout en exprimant le vœu qu'il la pousse jusqu'au bout.

Voici diverses observations recueillies en passant : P. 190 : « La poésie admet même que le complément direct se mette avant le verbe et le sujet ; ex : ...Allons briser ce foudre ridicule Dont *arme un bois pourri ce peuple trop crédule* (Corn.). » Dans cet exemple, le seul donné, le complément précède le sujet seulement et non le verbe. — P. 207. La règle de *gens* est bien compliquée. M. Ch. voit bien que *gens* ayant pris le sens d'*hommes,* est devenu, par syllepse, masculin : mais il voit des faits d'*euphonie* dans les règles complexes que les grammaires donnent sur le genre de ce mot. La règle est la suivante : quand *gens* est *immédiatement* précédé d'un adjectif qui a au féminin une forme différente du masculin, en ce *seul* cas, tous les déterminatifs précédents sont féminins : *toutes* les *bonnes* gens, — mais *tous les* gens, *tous* les *honnêtes* gens. — D'où vient cette règle bizarre ? De ce fait que l'adjectif précédant immédiatement le substantif forme une sorte de composé intime : comparez un *bel enfant* et un *enfant beau :* dans un *enfant beau, beau* est une sorte de prédicat (un enfant *qui est* beau) ; dans un *bel enfant, bel* est intimement uni à *enfant*. Or, l'idée du masculin, ayant pénétré le mot *gens,* s'est imposée graduellement aux adjectifs qui étaient le moins unis avec lui. De là la forme masculine des adjectifs suivant *gens* : les gens *heureux*. De là aussi la *valeur* masculine des adjectifs à forme unique précédant immédiatement *gens* et par suite des adjectifs à double forme le précédant médiatement : *les honnêtes gens, tous les honnêtes gens*. Mais, quand *gens* était précédé immédiatement d'un adjectif à double forme *(les bonnes gens),* la valeur nouvelle de *gens* ne pouvait triompher de l'usage fortement établi qui donnait à l'adjectif une forme féminine ; les deux termes faisaient un tout bien uni que ne pouvait entamer le nouvel usage. Et l'ancienne forme féminine ainsi maintenue a fait maintenir également le féminin des autres adjectifs précédents (*toutes* ces *bonnes* et *vieilles* gens). — P. 214. *Fiert-à-bras* est plutôt une fausse orthographe de Fierabras, nom du célèbre adversaire d'Olivier dans une ancienne chanson de geste. — P. 215. *Terre-plein* n'est pas *terræ plenum,* mais *terræ planum*. Il faudrait écrire *terre-plain*. — P. 246. « Quand *tout* est accompagné de plusieurs substantifs, on peut ne mettre l'article que devant le premier : *tous les documents et matériaux* (J.-J. Rouss.). Mais si l'on veut appuyer davantage sur chaque mot, on répète l'article : « ces vains objets qui forment tous les désirs et

toutes les espérances des hommes (Massill.). » — La répétition vient ici de la différence des genres. Massillon n'aurait pu dire *tous les désirs et espérances*. Cette construction n'a pas survécu au XVIe siècle. — P. 256. On ne peut expliquer *nu-pieds* par le latin *nudus pedes*; car *nu* devrait s'accorder avec le sujet : *nuda pedem* = *nue-pieds*. — P. 268. L'auteur fait observer qu'on dit : on *me le* dit, on *se le* dit, on *nous le* dit, on *vous le* dit : mais on *le lui* dit, on *le leur* dit. Il aurait pu ajouter que ces dernières constructions sont des archaïsmes et que l'on disait encore au XVIe siècle : *on le me dit, on le te dit, on le nous dit, on le vous dit*. — P. 285. « *Qui* s'emploie au neutre dans les locutions *qui pis est, qui plus est* » (ajoutons *qui mieux est*). « *Qui*, ajoute l'auteur, s'est employé pour les choses, dans le sens neutre, jusqu'au XVIIe siècle; il était alors plus voisin de son étymologie *quid*. Ex. : « *qui* fait l'oiseau? c'est le plumage (Laf.). » Tout cela n'est pas exact. *Qui* ne vient pas de *quid*, qui a donné *queid*, *quei*, *quoi*. C'est le latin *qui* étendu par analogie aux antécédents féminins ou neutres comme dans *la chose qui, ce qui*. Ces tournures *qui pis est, qui plus est* ne peuvent se séparer de celles que M. Ch. a analysées plus loin (p. 289) : *voilà qui est beau; voilà qui va bien*. L'analyse que M. Chassang donne de ces dernières constructions, d'après l'historique qu'il en fait, manque également d'exactitude. — P. 459. A l'occasion de la conjonction *si*, l'auteur rappelle les tournures archaïques « *si* est-ce que », « *si* faut-il », « (j'ai fait tout ce que j'ai pu) et *si*, je n'ai pu en venir à bout. » Il confond ici la conjonction *si* (lat. *si*) avec l'adverbe *si* (lat. *sic*).

Il est temps de terminer cette longue analyse. Disons seulement que dans la quatrième partie, l'auteur défend, à tort, selon nous, l'orthographe étymologique contre l'orthographe phonétique; qu'il a eu une excellente idée de terminer sa grammaire par une bibliographie qui ne comprend pas moins de neuf pages, et où cependant on pourrait signaler d'importantes lacunes. Pourquoi, par exemple, ne pas citer le Dictionnaire de Cotgrave, si utile pour la lexicologie?

Résumons notre appréciation. La *Nouvelle grammaire française* (cours supérieur), malgré des faiblesses, des erreurs et des lacunes, constitue un progrès réel sur les grammaires classiques du même genre. L'auteur ne connaît guère que la langue des trois derniers siècles; mais cette connaissance lui suffit pour faire avancer les études syntaxiques et contribuer à répandre dans l'enseignement secondaire un grand nombre d'idées justes et de faits nouveaux.

A. DARMESTETER

---

35. — **Moderne Zustænde** von Alexander JUNG. Rostock, Werther, in-8°. 30[illegible]

Ce volume ne relève guère de la *Revue critique;* c'est une suite d'essais sur divers sujets, en particulier sur la littérature et sur l'art. L'au-

teur parle avec mélancolie de la « confusion » et de la « misère » de la littérature allemande; il se plaint de l'indifférence du public, de l'ignorance et de la paresse des critiques, de la corruption de la langue, du mal que font les cabinets de lecture, etc. Une étude, qu'il signale à notre attention, a pour objet de réconcilier la France et l'Allemagne; nous remercions M. Jung de ces louables sentiments, mais nous avons lu avec étonnement que les écrivains français qui « révèlent dans leurs œuvres l'esprit allemand » sont Rabelais, Montaigne, Rousseau, Fénelon, George Sand, V. Hugo et Flammarion. Il y a des aperçus ingénieux et des réflexions originales dans ces études de M. Jung, mais aussi beaucoup de subtilités et de longueurs; le style a quelque éclat, mais il manque de vigueur, parce que l'auteur veut avoir trop d'esprit.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ernest Bersot, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole normale supérieure, est mort le dimanche 31 janvier. Depuis des années, une maladie impitoyable avait fixé, pour ses amis comme pour lui, le terme de ses forces; depuis trois mois, il savait qu'il ne verrait pas le printemps; la veille de sa mort, il sut qu'il ne verrait pas le jour suivant. Au milieu des plus cruelles souffrances, il avait conservé, non-seulement toute l'activité de son esprit et toute la finesse de son talent, mais toute la tendre sollicitude de son cœur pour les intérêts et les besoins des élèves dont il était vraiment le père. Penseur délicat, écrivain consommé, M. Bersot était surtout un incomparable « manieur d'hommes ». Il a exercé le plus grand empire, conquis uniquement par l'affection et la supériorité intellectuelle et morale, sur les jeunes gens qui pendant huit ans ont vécu sous sa direction, et toute une génération d'universitaires sera marquée de son empreinte : on s'en apercevra sûrement dans quelques années. Dans la crise incontestable que traverse l'Ecole normale, M. Bersot aura facilité la transition entre l'ancienne organisation de cet établissement si important et celle qu'il devra recevoir quelque jour. Il n'avait pas, si nous ne nous trompons, de système bien arrêté sur la meilleure forme à donner à la préparation des professeurs de notre enseignement secondaire, sur l'objet précis que doit se proposer le « séminaire » où se forme leur élite. Son influence était toute personnelle; son idéal était une culture générale, plus littéraire que savante, une philosophie tempérée, un éclectisme très large et très tolérant, mais répugnant à tous les extrêmes, par bon goût plutôt que par timidité. Ce qu'il y avait peut-être d'un peu vague, d'un peu flottant dans une direction ainsi conçue était largement compensé par les qualités éminentes du regretté directeur de l'Ecole, par l'esprit élevé qu'il inspirait à tous ceux qui lui étaient attachés. Mais son successeur aura une tâche difficile : on ne pourra rester dans l'indécision où l'Ecole s'est maintenue jusqu'ici, et que certaines tentatives sans cohésion n'ont guère fait qu'accuser. L'Ecole normale supérieure est-elle une pépinière de maîtres de lycées, ou de savants, ou enfin de purs littérateurs? Il faudrait le savoir et agir en conséquence. Dans la

section des lettres particulièrement, travaille-t-on à préparer des professeurs pour nos chaires d'humanités, des membres pour les Ecoles d'Athènes et de Rome, ou des collaborateurs pour les journaux? Si c'est la première solution qu'on adopte, — et c'est la bonne à notre avis, — bien des questions se posent. Ne conviendrait-il pas de n'admettre à l'Ecole que des licenciés, et dans ce cas ne faudrait-il pas réformer la licence de façon à ce qu'elle portât, non plus sur les études du collège, mais sur les études faites à la Faculté des Lettres, ce qui entraînerait le remaniement complet et bien souhaitable de l'enseignement de ces Facultés? La préparation aux écoles d'Athènes et de Rome devrait être laissée à l'Ecole des Hautes Etudes. Les exercices littéraires devraient céder le haut du pavé aux exercices proprement pédagogiques. Au moment où tout ce qui touche à l'enseignement de l'Etat prend une importance qui, pour être souvent assez factice, n'en est pas moins satisfaisante, parce qu'elle a des raisons d'être profondes, et qu'elle peut amener de salutaires conséquences, ces questions doivent être examinées mûrement. L'Ecole normale supérieure est la base de notre enseignement scolaire : si l'on veut qu'il se fortifie et se développe, c'est là qu'il faut porter la plus grande attention et le plus sérieux effort.

— Le projet de réorganisation du Conseil supérieur de l'Instruction publique, soumis par le ministre à la Chambre des députés, n'avait pas admis l'Ecole des Hautes-Etudes parmi les établissements d'enseignement supérieur représentés au Conseil. La Chambre, par une heureuse inspiration, l'y avait introduite; le Sénat, à notre grande surprise, l'a biffée, bien que M. Laboulaye l'eût défendue dans le sein de la Commission avec toute l'autorité de son talent et de sa situation. L'Ecole des Hautes-Etudes, — nous n'avons à parler ici que de la section des sciences historiques et philologiques, — est le seul établissement, en France, sinon où on fasse de la science pure, car on en fait au Collège de France, du moins où on prépare des savants en leur enseignant les méthodes et en les familiarisant avec l'outillage scientifique, aujourd'hui si riche et si perfectionné, mais si difficile à manier sans expérience. Il nous semble que cette note aurait dû pouvoir se faire entendre dans le Conseil : il n'était pas à craindre, même pour les plus timorés, qu'elle y devînt dominante. Nous pensons que ce qui a surtout fait prendre aux sénateurs leur regrettable décision, c'est qu'ils étaient mal éclairés sur le véritable objet, l'esprit et l'organisation de l'Ecole. Ils auraient pu se renseigner auprès d'un de leurs plus éminents collègues, M. Jules Simon, qui, en présentant à l'Académie des sciences morales et politiques, le *Rapport* rédigé par l'Ecole sur ses travaux de 1868 à 1878, a tracé récemment un tableau aussi exact que sympathique de l'activité qu'elle a déployée, et en a fait ressortir l'originalité et l'importance[1]. Tout le monde, il est vrai, n'a pas de la fondation de M. Duruy une opinion aussi favorable. Voici ce qu'écrit M. J. J. Weiss dans le *Gaulois* du lundi 26 janvier :

> L'Ecole pratique des Hautes-Etudes, établissement assez mal conçu, qui a produit, *pendant un moment*, des résultats utiles dans le domaine de l'érudition, mais qui a exercé et qui exercera de plus en plus une influence funeste sur l'instruction publique et sur la direction générale des esprits en France, l'Ecole des Hautes-Etudes a été créée en contradiction *(sic)* avec l'Ecole normale supérieure, etc.

Il y aurait plus d'une observation à faire sur ce curieux morceau. D'abord, nous sommes enchantés d'apprendre de la bouche de M. Weiss que l'Ecole des Hautes-Etudes, — à laquelle la *Revue critique* tient par tant de liens, — est destinée à exercer sur l'instruction publique et sur la direction générale des esprits en France une

1. Voy. *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales*, nouv. sér., t. XIII, p. 178-182.

influence de plus en plus grande; nous étions loin d'en être assurés, pour notre part, et nous acceptons volontiers l'augure. Seulement cette influence sera « funeste ». En quoi consistera le danger de cette influence, c'est ce que le prophète dédaigne de nous dire. Ce n'est pas sans doute dans l'ordre des sciences que les laboratoires de MM. Pasteur, Bertrand, Berthelot, Milne-Edwards, etc., pervertissent les esprits. C'est la section historique et philologique qu'a évidemment en vue la Cassandre du *Gaulois*, presque aussi obscure que celle de Lycophron. Nous ne croyons pas nous hasarder en supposant que M. Weiss, après tant d'autres, craint que trop d'instruction n'altère « la pureté du génie français ». Pour un homme d'esprit, la pensée est banale. En tout cas, si ce danger est réel, avouons qu'il n'est pas imminent : quand la France pèchera par excès de science, M. Weiss et nous serons depuis longtemps allés *ad plures*; nos arrières petits-neveux déterreront alors cette prédiction vraiment admirable, et, après avoir élevé une statue à celui qui avait donné en vain un avertissement si salutaire, ils chercheront les moyens de se soustraire à l'influence funeste et toujours grandissante qu'exerceront les conférences de l'Ecole des Hautes-Etudes. Mais comment concilier cette prévision lamentable avec ce que dit le même auteur : « L'Ecole a produit, pendant un moment, un résultat utile dans le domaine de l'érudition ? » Ne demandons pas quand l'éminent critique a observé ce *moment*, irrévocablement passé, — sans doute celui où la section a publié les quarante volumes de la *Bibliothèque*; — mais développer le goût et les méthodes de l'érudition, n'est-ce pas ce que M. Weiss entend par exercer une influence funeste ? Si ce n'est pas là sa pensée, nous renonçons à la comprendre. Répandre, avec la critique la plus impartiale et la plus sévère et l'amour de la vérité pour elle-même, une rigoureuse discipline de l'intelligence, habituer les gens à ne parler que de ce qu'ils savent et à savoir ce qu'ils disent, tel est, dans la diversité de ses applications, l'esprit qui règne à l'Ecole des Hautes-Etudes. Assurément ce n'est pas celui du journalisme; mais nous croyons qu'il n'y aurait rien de funeste à ce qu'il exerçât dans notre pays une influence de plus en plus grande.

— La *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome* vient de s'augmenter de deux fascicules nouveaux, qui sont les 13e et 14e de la collection. Le 14e fascicule intitulé *Notice sur les manuscrits des poésies de Paulin de Nole* (suivie d'observations sur le texte), par M. Em. Chatelain, est une importante contribution à la critique du texte de S. Paulin. Le fascicule précédent offre un autre genre d'intérêt. C'est l'esquisse d'un catalogue des 54 manuscrits grecs de Pie II, actuellement conservés à la Vaticane, dans le fonds de la reine Christine : il n'en existait pas même d'inventaire manuscrit à la Vaticane. M. l'abbé L. Duchesne, qui est l'auteur de cette précieuse publication, exprime, à la fin d'une courte et élégante préface qui donne l'histoire de cette bibliothèque, le regret de n'avoir pas été à même de transformer ces notes, prises jadis à plume courante, en un catalogue parfait. Les philologues lui sauront gré de ne pas les avoir gardées pour lui. Outre des manuscrits ecclésiastiques, dont quelques-uns sont anciens, on remarque, en feuilletant ces pages, les noms de Proclus, Archimède, Lycophron, Démosthène, Homère, Psellus, Arrien, Constantin Manassès, Nicéphore Blemmyde; des lexiques, écrits divers de grammaire, recueil de lettres, etc. Le n° 50 est ce *codex Alexandrinus* de la recension du Nouveau Testament, par Euthalius, si important pour la question de la stichométrie des livres saints.

— La *Société de l'histoire de France* a récemment confié à M. Chatelain la tâche d'éditer les œuvres de Sidoine Apollinaire. On espère que le premier volume, contenant une Notice sur les manuscrits et le texte des Epîtres, pourra être distribué en 1881.

— Le Conseil de la *Société des anciens textes français* a décidé la mise sous presse de l'édition du poëme provençal de *Daurel et de Béton*, préparée par M. Paul Meyer. Ce poëme, qui est écrit dans la forme des chansons de geste, et dont l'action est supposée se passer au temps de Charlemagne, se rattache à l'épopée carolingienne. Il sera publié d'après le ms. unique appartenant à M. Didot.

— Le prochain numéro du *Bulletin* de la même Société renfermera la notice d'un ms. français de Florence, où se trouve une nouvelle du XIII[e] siècle jusqu'à ce jour complètement inconnue, l'histoire d'*Agnès et de Meleus*. Ce récit sera publié *in-extenso* dans le *Bulletin*.

— Un volume de M. Léon Séché, qui fera l'objet d'un compte-rendu spécial dans la *Revue*, ramène l'attention sur l'un des poètes les plus intéressants de la Pléiade, Joachim du Bellay (*Joachim du Bellay, documents nouveaux et inédits*. Didier.)

— La librairie Didier doit éditer dans quelques jours une étude de M. le commandant Bourelly sur le maréchal Fabert.

— La bibliothèque des *Chefs-d'œuvre inconnus* que dirige M. Paul Lacroix s'est augmentée d'un nouveau volume, *Le tombeau de M[lle] de Lespinasse*, par d'Alembert et Guibert. (Librairie des bibliophiles.) Mais les plaintes subtiles et emphatiques des deux amants méritent-elles au volume publié par MM. Lacroix et Jouaust le titre de chef-d'œuvre ?

— On a souvent discuté la question de l'époque à laquelle devaient paraître les *Mémoires de Talleyrand*. Quand Talleyrand mourut en 1838, il laissa ses Mémoires à M. de Bacourt en prescrivant de les publier trente ans après sa mort, à moins que des circonstances particulières ne justifiassent un délai plus grand. M. de Bacourt mourut en 1865 et demanda à MM. Andral et Chatelain à qui il léguait les *Mémoires* d'en retarder de vingt ans la publication, c'est-à-dire jusqu'à 1888. On dit que ce sont des passages relatifs à M. Thiers qui ont motivé cette décision.

— La publication des discours parlementaires de M. Thiers, faite par M. Calmon, se poursuit sans interruption ; les volumes VI et VII viennent de paraître chez Calmann Lévy; le VI[e] volume comprend les années 1842-1845; le VII[e] volume s'étend de 1846 au 12 février 1848.

— La librairie Germer Baillière vient de faire paraître dans la collection des *Œuvres complètes* d'Edgar Quinet *la Création* (en deux vol.) et *l'Esprit nouveau;* il est curieux de remarquer que *la Création* a été traduite en allemand pendant la guerre de 1870-1871 (par M. Bernhard de Cotta).

— Quelques journaux annoncent que les héritiers du comte de Montalivet seraient en pourparlers avec un éditeur pour la publication des cinq volumes de Mémoires laissés par l'ancien sénateur.

— M. G. Hanotaux a été autorisé à faire à l'Ecole pratique des Hautes Etudes un cours supplémentaire sur *la diplomatie de Henri IV*. Ce cours a lieu tous les mardis à 5 heures.

— Le 6 février, à 2 heures, M. Flammermont a ouvert à l'Ecole libre des sciences politiques un cours sur les institutions administratives, financières et judiciaires de la France avant 1789.

— M. Ernest Havet, professeur au Collège de France, a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Louis Reybaud, par vingt-quatre voix contre six données à M. de Pressensé et deux à M. Rondelet.

— Il vient de se fonder un *Bulletin de correspondance universitaire* qui a pour objet d'établir des communications entre les professeurs des lycées et colléges, comme entre les docteurs des Facultés des lettres et des sciences, en vue des prochaines élections au conseil supérieur de l'instruction publique et aux conseils aca-

démiques. Il publie tous les documents et renseignements propres à éclairer les électeurs sur la portée et le mode de ces élections; textes de lois, rapports parlementaires, règlements et circulaires, les propositions de candidatures, programmes, questionnaires et toutes communications des électeurs entre eux et avec les candidats. Le *Bulletin* paraît une fois par semaine. Après les élections, il se transformera en une revue mensuelle destinée à accueillir les études et documents de toute sorte sur la réforme de l'enseignement secondaire. Il se publie à Paris, sous la direction d'un comité de professeurs appartenant à divers lycées de Paris et des départements. Le prix de la souscription est fixé à 5 francs. (Envoyer toutes les communications et souscriptions au secrétaire de la rédaction, M. A. Burdeau, à la librairie Germer-Baillière, 108, boulevard Saint-Germain.)

— L'académie des sciences a installé ses archives dans un local spécial; elle a reçu dernièrement de M. E. Bornet quelques documents qui lui avaient appartenu autrefois et l'on sait que, grâce à M. Etienne Charavay, elle a déjà recouvré nombre de lettres ou de mémoires originaux qu'elle avait perdus; espérons que ces exemples seront suivis et qu'on finira par combler les lacunes que présente encore une collection de documents relatifs à l'histoire de la science et qui embrasse plus de deux siècles. La reconstitution de cette collection a été confiée à M. E. Maindron.

— M. Jules Favre, membre de l'académie française, mort le 19 janvier à Versailles, avait écrit une *Histoire du gouvernement de la défense nationale;* — M. le duc de Gramont, ancien ministre des affaires étrangères, mort à Paris le 17 janvier, avait composé un ouvrage intitulé: *La France et la Prusse avant la guerre*, ainsi qu'une série d'articles sur le même sujet parus dans la *Revue de France* sous le pseudonyme d'Andreas Memor; — M. Léonce de Lavergne, mort le 18 janvier à Versailles, était à la fois historien et économiste; il laisse, entre autres ouvrages, un travail sur l'*Economie rurale en France depuis 1789*, et une étude sur *Les assemblées provinciales sous Louis XVI.*

ALLEMAGNE. — Le grand ouvrage de M. de Falke, *Hellas und Rom*, entrepris par l'éditeur Spemann de Stuttgart, avec la collaboration des premiers dessinateurs de l'Allemagne, est sur le point d'être terminé. Le même éditeur annonce une *Histoire du costume*, conçue sur un plan analogue et due également à M. de Falke.

— Le premier fascicule du deuxième volume de l'importante *Histoire de la peinture*, de M. Woltmann, a paru à la librairie Seemann, de Leipzig.

— M. Ernest Martin, professeur à l'Université de Strasbourg, doit publier prochainement dans la collection des *Quellen und Forschungen* un travail sur la légende du Gral (*Zur Gralsage*).

— La librairie Weidmann a récemmenr mis en vente le Xe et le XIe volume des œuvres complètes de Herder dont M. Suphan entreprend la publication. Le Xe volume (402 p.) renferme les trois premières parties des « lettres sur l'étude de la théologie (*Briefe das Studium der Theologie betreffend*), et le XIe volume (475 p.), la quatrième partie des « lettres sur l'étude de la théologie » (1-129), trois lettres de la première édition de 1780 (129-150), des fragments d'anciennes rédactions des trois premières parties (150-155), les lettres à Theophron qui forment la cinquième partie des « Lettres sur l'étude de la théologie » (155-213), et la première partie de l'essai *vom Geist der Ebræischen Poesie* (213-466). M. Suphan annonce qu'on trouvera à fin du XIIe vol. qui doit paraître prochainement, l'introduction historique et les éclaircissements des « Lettres sur l'étude de la théologie » et de l'essai sur l'esprit de la poésie hébraïque.

— On sait que la librairie Hirzel édite les publications tirées des Archives prus-

siennes ; quatre volumes ont paru jusqu'ici ; 1° *la Prusse et l'Eglise catholique depuis 1640*. I. 1640-1670 p. p. Lehmann ; 2° *Frédéric Guillaume I et ce qu'il a fait pour la culture de la Prusse* p. p. Stadelmann ; 3° la première partie des *Documents de la Hesse, Documents du bailliage hessois de l'Ordre Teutonique*, I. 1207-1229 p. p. Wyss ; 4° les *Mémoires de l'électrice Sophie de Hanovre* p. p. Kœcher et l'*Histoire de mon temps* de Frédéric II, première et inédite rédaction de 1746, p. p. Posner. Trois autres volumes sont en préparation : *La politique extérieure de la Prusse de 1808 à 1815* p. p. Hassel ; la *Correspondance du landgrave de Hesse Philippe le Magnanime avec Bucer* p. p. Lenz ; et le premier volume des *Rapports des envoyés prussiens à Paris*, de 1774 à à 1806, p. p. Bailleu.

— La librairie universitaire C. Winter, d'Heidelberg, publie une collection de conférences sur divers sujets *(Sammlung von Vortrægen)* ; cette collection est dirigée par MM. W. Frommel et Fr. Pfaff. Parmi les conférences dont le sujet peut intéresser nos lecteurs, nous citerons les suivantes : II. *Staat und Kirche nach Anschauung der Reformatoren*, par M. Geffcken (60 pf.) ; *Die Pæpste der Renaissance*, par M. Tschackert (60 pf.) ; *Die Gottesfreunde im Mittelalter* par M. M. Rieger (80 pf.) ; *Die Anfænge des Christenthums in der Stadt Rom* par M. K. Schmidt (60 pf.) ; *Die romantische Schule in Deutschland und in Frankreich* par M. Born (60 pf.). L'éditeur annonce d'autres opuscules, qui feront partie de la même collection : *la Transylvanie, études et observations* par M. vom Rath ; *La Vie de Dante et la Divine Comédie* par M. Rieger ; *Le Christianisme et l'art* par M. W. Frommel, etc.

— M. Schipper, professeur de philologie anglaise à l'Université de Vienne, doit publier à la librairie E. Strauss, de Bonn, un ouvrage sur la métrique anglaise. *(Grundriss der englischen Metrik in historischer und systematischer Entwickelung dargestellt)*. L'ouvrage comprend deux parties dont la première est consacrée à la métrique de l'anglo saxon et du vieil anglais, et la seconde à la métrique de l'anglais moderne.

ANGLETERRE. — Au mois de mars paraîtra le cinquième et dernier volume de l'ouvrage considérable de M. Théodore Martin, *Life of the Prince Consort* ; il est consacré aux deux dernières années de la vie du prince Albert. (1860 et 1861.)

— M. James Gairdner publiera prochainement pour la *Camden Society* un volume de documents relatifs au règne de Henri VI.

— M. A. H. Bullen du Worcester-College, d'Oxford, a le dessein de publier une collection d'œuvres parues sous le règne d'Elisabeth et devenues rares ; les six pièces de John Day et les œuvres complètes de Thomas Dekker inaugureront cette collection.

— Le dernier volume des *Problems of Life and Mind* de G. H. Lewes a paru à la librairie Trübner ; il termine la publication des œuvres posthumes de Lewes.

BELGIQUE. — Les *Chroniques de Brabant et de Flandre* publiées par M. Ch. Piot (Bruxelles, Hayez. In-4°, xiv et 915 p.) renferment 1° trois courtes chroniques, la première écrite en flamand et en latin, au prieuré de Rouge-Cloître, et comprenant les années 1027 à 1527 ; la deuxième qui s'étend, sauf une lacune, de 1288 à 1470 ; la troisième, *Korte chronycke van Nederlant*, relative aux années 1285 à 1453 : 2° la chronique de Josse de Weert, parent des Rubens et pensionnaire d'Anvers *(Chronycke van Nederlant, bysonderlyck der Stadt Antwerpen)* ; elle comprend les années 1097 à 1565 ; 3° une chronique qui semble l'œuvre d'un prêtre de Dunkerque ; elle s'étend de 1416 à 1598 et sera très utile à consulter pour ceux qui s'occupent du règne de Philippe II et de l'histoire de la Flandre maritime dans cette période.

— Nous avons annoncé, d'après l'*Athenaeum belge*, que la ville d'Anvers avait nommé une commission chargée de former un œuvre absolument complet de Rubens. D'après un rapport récemment communiqué à l'administration communale, la ville devra acquérir 1047 estampes et faire confectionner 653 photographies. Le conseil communal a décidé qu'une somme de 1,500 fr. serait affectée annuellement à cet objet. L'Etat, de son côté, donne également une somme annuelle de 1,500 fr. On espère donc que l'œuvre complet de Rubens, en reproductions, sera formé dans un délai de dix ans. Les photographies seront tirées au charbon et les planches déposées au nouveau musée d'Anvers. L'*Athenaeum belge* propose de reproduire les œuvres de Rubens par l'aquarelle plutôt que par la photographie qui traduit difficilement les couleurs, et il cite comme exemple la collection de dessins reproduits par l'aquarelle et exposés au Palais de Cristal de Sydenham.

— La commission royale d'histoire arrête ainsi le programme de ses travaux pour 1880; M. Kervyn de Lettenhove terminera le tome II et dernier des Grandes Chroniques de Flandre; M. Gachard, le tome III des Voyages des souverains des Pays-Bas; M. Wauters, le tome VI de la Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique; M. Bormans, le tome VI de la Chronique de Jean d'Outremeuse; M. Devillers, le Cartulaire des comtes de Hainaut; M. Poullet, le tome III de la Correspondance du cardinal Granvelle.

— Le 1er août de cette année paraîtra à la librairie Muquardt, de Bruxelles, un ouvrage qui a pour titre : *Cinquante ans de liberté, tableau du développement actuel de la Belgique depuis 1830*. Cet ouvrage formera quatre volumes : I. *La vie politique* par M. Goblet d'Alviella; *l'enseignement*, par M. Greyson; *l'économie politique* par M. Schaar. II. Les sciences. III. Les beaux-arts. *Peinture, sculpture et gravure* par M. C. Lemonnier; *la musique* par M. Samuel. IV. *Les Belles-Lettres*, par M. Ch. Potvin. (Prix de l'ouvrage complet, 20 francs.)

— M. Paul Devaux, mort à Bruxelles le 30 janvier, à l'âge de 79 ans, a été un des principaux fondateurs de la nationalité belge; il avait composé un *Mémoire sur les guerres médiques* (Mémoires de l'académie royale de Belgique, XLI, 1re partie); des *Etudes politiques sur les principaux événements de l'histoire* (1874) et un ouvrage en deux volumes, *Etudes sur les principaux événements de l'histoire romaine* dont il n'a pas vu la publication, mais qui est entièrement imprimé.

RUSSIE. — La publication de la correspondance de Pierre le Grand sera achevée dans le courant de cette année; l'édition formera un volume de 115 feuilles d'impression et sera tirée à un très petit nombre d'exemplaires (200 exemplaires de luxe destinés aux souverains et 1,200 à 1,500 exemplaires imprimés sur papier ordinaire).

— M. Efremov va publier, en deux volumes, une nouvelle édition de Lermontov, soigneusement revue d'après les manuscrits de l'auteur.

— Nous avons signalé dernièrement les *Etudes sur Molière* de M. Alexis Veselovski. Nous apprenons que ce travail a valu à son auteur le titre de docteur en littérature étrangère de l'université de Moscou.

— La Revue *Rouskaia Starina* (l'antiquité russe) publie la correspondance inédite du poète Pouschkine.

— Depuis le commencement de cette année paraît une nouvelle revue russe, le « *Messager historique* ». (Istoricheski Viestnik.)

— L'Université de Moscou a fêté, le 12 janvier, le jubilé centenaire de son existence.

— M. Grote, qui a déjà publié les lettres de Catherine II à Grimm, a été chargé de publier les lettres adressées par Grimm à l'impératrice; ces lettres, au nombre de cinquante, ont été retrouvées dans les archives impériales et dans la collection du comte Vorontsov.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 février 1880.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'académie.

M. Delisle communique une notice sur un livre d'heures, conservé à la bibliothèque de Bruxelles, sous le n° 11060. Ce manuscrit (longtemps attribué, à tort, à Venceslas, duc de Brabant) a été exécuté pour Jean, duc de Berry, dont il porte les armes et le chiffre en plusieurs endroits. Il est orné de peintures, au nombre de vingt. M. Delisle, pense que toutes ces peintures ne sont pas l'œuvre du même artiste. Les deux premières rappellent de très près la manière d'André Beauneveu, enlumineur distingué du XIV^e^ siècle, dont nous avons d'autres œuvres, conservées à la Bibliothèque nationale, à Paris (ms. franç. 13091), et dont le talent a été loué par Froissart. Quant aux dix-huit autres, M. Delisle a pu retrouver, au moyen des inventaires du XV^e^ siècle, le nom de leur auteur. Le ms. 11060 de Bruxelles a appartenu au XV^e^ siècle aux ducs de Bourgogne; il est mentionné dans deux inventaires de leur bibliothèque, dressés en 1420 et en 1424, et ces inventaires en décrivent la reliure, qui était, à cette époque, richement ornée d'or et de pierreries. Or, par les détails qu'ils donnent sur cette reliure, on reconnaît que ce manuscrit est le même qui est décrit dans l'inventaire de la bibliothèque du duc de Berry, dressé en 1401, sous le n° 1050 : là se retrouve, en effet, la description d'une reliure semblable, et l'inventaire donne, en outre, le nom de l'artiste enlumineur; il est appelé Jacquemart de Odin. Peut-être ce nom devrait-il se lire Jaquemart de Hesdin. Le Mémoire de M. Delisle, en établissant l'identité du ms. 11080 avec le n° 1050 de l'inventaire de 1401, fournit à ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art le moyen d'étudier directement sur un monument certain le talent de ce Jaquemart de Odin, dont on ne connaissait guère jusqu'ici que le nom.

M. Siméon Luce termine la lecture de son mémoire sur *Domremy et le Mont-Saint-Michel avant la mission de Jeanne d'Arc*. Après avoir établi que la châtellenie de Vaucouleurs était, au temps de Jeanne d'Arc, l'un des points de la France où les maux engendrés par la guerre se faisaient le plus vivement sentir et où par suite on comprend le mieux qu'ait pu prendre naissance un sentiment comme celui qui a animé et entraîné Jeanne d'Arc, M. Luce cherche à faire voir pourquoi le saint qui figure dans les visions de Jeanne est saint Michel, plutôt que tout autre. Il montre qu'aux différentes époques de notre histoire on trouve divers saints en possession d'une vénération particulière de la part des rois et du peuple de France : sous les Mérovingiens saint Martin, sous les Carolingiens saint Pierre, sous les premiers Capétiens saint Denis : au temps de la guerre de Cent Ans, c'était l'archange saint Michel qui était le principal patron de la France. Dès le XIV^e^ s., les pèlerinages du Mont-Saint-Michel en Mer avait pris une grande importance. On se rendait là de tous les points de la France. Une chronique de Montpellier mentionne en 1393 le départ d'une troupe de jeunes garçons de onze à quinze ans, qui se mettent en route vers le Mont-Saint-Michel. A la fin du règne de Charles VI, le dauphin Charles prit pour sa devise l'image de saint Michel, et la fit mettre sur ses bannières. A cette même époque, le culte de saint Michel dut hériter, dans le cœur des Français restés fidèles à la cause nationale, de tout ce que fit perdre à celui de Saint-Denis l'occupation de la ville et de l'abbaye de Saint-Denis-en-France par les envahisseurs anglais; on ne pouvait plus considérer comme un patron national un saint dont le sanctuaire était au pouvoir de l'ennemi. Au contraire, à la même époque, le Mont-Saint-Michel en Mer se faisait admirer par sa belle résistance. Tandis que tout le reste de la Normandie était aux mains du roi d'Angleterre, le Mont-Saint-Michel demeura toujours occupé par une garnison française, et sa résistance de 35 ans, 1417-1450, ne finit que par le départ des Anglais; c'est en mémoire de cette belle défense que Louis XI, plus tard, créa l'ordre de Saint-Michel. En juin 1425 notamment, une attaque des Anglais contre la place fut glorieusement repoussée par la garnison. Il est probable que la nouvelle de ce fait d'armes, où l'on dut voir un effet direct de la protection du saint archange, fit impression sur Jeanne d'Arc, et qu'elle est pour quelque chose dans ce qu'elle crut voir et entendre et dans ce qu'elle raconta de ses apparitions.

M. Senart continue sa communication sur les inscriptions d'Açoka. Il commence l'interprétation détaillée de plusieurs de ces inscriptions. Il discute à ce sujet divers points particuliers de paléographie et de linguistique indiennes.

Ouvrage deposé : A. POULLAIN, le territoire d'Arc-en-Barrois (Haute-Marne) à l'époque celtique (Chaumont, 1879, in-8°).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 23 Février — 1880

Sommaire : 36. Spiegel, L'antiquité iranienne, 3e vol.; Justi, Histoire de la Perse ancienne. — 37. Bernardakis, Conjectures sur certains passages de Plutarque. — 38. Werner, Gerbert d'Aurillac, l'église et la science de son temps. — 39. Vaesen, La juridiction commerciale à Lyon sous l'ancien régime. — 40. Le « boletin historico » d'Espagne. — 41. Gaffarel, Les colonies françaises. — Chronique (France). — Académie des Inscriptions.

36. — **Erânische Alterthumskunde,** von Fr. Spiegel. Dritter Band, Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1878. 1 vol. in-8°, pp. 864.
— **Geschichte des alten Persiens,** von Dr Ferdinand Justi, Professor an der Universitæt Marburg. Berlin, G. Grote, 1879. 1 vol. grand in-8°, pp. 244, 2 cartes.

I

M. Spiegel vient de terminer, par la publication d'un troisième et dernier volume, son grand ouvrage sur l'antiquité iranienne. Cet ouvrage est bien connu de tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Perse ancienne, et c'est un résumé clair et substantiel des longues études de l'un des plus consciencieux et des plus laborieux savants de l'Allemagne. Le premier volume comprend : la géographie et l'ethnographie de l'Iran, les origines de la nationalité iranienne et son histoire légendaire jusqu'à l'apparition de Zoroastre. Le second volume comprend : une exposition de la religion de Zoroastre et des divers systèmes religieux qui ont régné en Iran, l'histoire de l'empire mède, les Achéménides, le règne d'Alexandre, la légende d'Alexandre en Iran. Le troisième volume, celui dont nous avons à rendre compte, comprend le reste de l'histoire de la Perse jusqu'à la conquête arabe. Voici les divisions de l'ouvrage : pp. 1-70 : la Perse sous la domination grecque ; Satrapes, Séleucides, royaume grec de la Bactriane. — pp. 70-231 : chute de la dynastie étrangère, la Perse sous les Parthes. Pour l'histoire de cette période, on n'a pas de documents persans, il faut la faire tout entière d'après les sources grecques et latines. L'auteur résume dans deux digressions (191-198, 198-231) les données plus ou moins historiques des écrivains musulmans et des écrivains arméniens. — 231-543 : la dynastie perse des Sassanides jusqu'à la conquête arabe. Le reste du livre est consacré à décrire l'organisation de l'état et la vie intellectuelle et morale du pays : pp. 543-734 : l'état et la famille, les classes, les prêtres, les guerriers (le roi, la noblesse, les fonctionnaires); le peuple, la vie privée; histoire extérieure des sectes et des religions étrangères. — 734-*ad fin.* : langues et dialectes, écriture, littérature, l'*Avesta*, traductions de l'*Avesta* et littérature dérivée, l'art.

L'on voit la variété et l'étendue des questions traitées dans ce volume, quelques-unes traitées pour la première fois. Il est impossible, dans un compte-rendu, de suivre l'auteur pas à pas sur un champ aussi vaste : nous nous contenterons de faire ressortir les parties neuves et de signaler quelques lacunes. La partie la plus neuve est sans contredit la dernière, celle qui traite de la vie politique et intellectuelle de l'Iran. Le lecteur trouvera là, rassemblés, des faits qu'il trouverait difficilement ailleurs, le sujet n'a jamais été traité par des spécialistes avant M. Spiegel. M. G. Rawlinson, qui a abordé le même sujet dans son élégante histoire des Sassanides (The seventh oriental monarchy), ne l'a traité que d'une façon assez vague.

Le chapitre capital, à notre sens, est celui qui traite de la langue de l'*Avesta*. Dès les premiers temps des études iraniennes, Rask avait tout naturellement reconnu dans le zend la langue des Mages et, par suite, de la Médie. Quand l'on pénétra plus avant dans l'étude des textes, la Médie fut dépossédée au profit de la Bactriane, parce que la Bactriane est, ou semble, le centre de la légende zoroastrienne ; l'on distingua le zend du perse comme étant la langue de l'Ouest par opposition à la langue de l'Est et on le baptisa Vieux Bactrien. M. S. donne nombre de raisons, et excellentes, pour montrer qu'il faut en revenir à la Médie. Le nord de la Perse n'est nullement inconnu à la géographie de l'*Avesta*, comme on le dit généralement ; témoin Ragha, Caêcaçta, Haoçravanha ; Ragha (Rai) est une des places saintes de l'*Avesta* ; or, la tradition classique place en Médie le siège du magisme : c'est donc là qu'il y a toute chance de trouver la patrie de l'*Avesta*. Ajoutons à cela le rôle que jouent Rai et l'Atropatène dans la légende de Zoroastre : l'une et l'autre revendiquent l'honneur de sa naissance, ce qui revient à dire que le magisme cherchait ses origines soit à Rai, soit en Atropatène ; dans les deux cas, en Médie. La Médie est donc la patrie du zend.

Cette conclusion implique, il est vrai, que l'*Avesta* est l'œuvre des Mages. Telle semble être, en effet, la pensée de M. S., bien qu'il ne la dégage peut-être pas avec une netteté suffisante. En fait, si la religion de l'*Avesta* ne s'accorde pas toujours avec ce que nous savons de celle des anciens Perses, elle s'accorde avec ce que nous savons de celle des Mages : notons, entre autres, un trait essentiel, l'exposition des morts, inconnue aux Perses, usuelle chez les Mages (Hérodote) et obligatoire dans l'*Avesta*. Le nom même de Mages est, il est vrai, absent dans l'*Avesta* : mais cela s'explique aisément par le fait qu'en réalité Mage n'est qu'un ethnique : le mot ne signifie point « prêtre », mais « membre de la tribu des Mages », une des six tribus mèdes, et qui avait le privilège héréditaire de fournir des prêtres. Le vrai nom du prêtre était le vieux nom aryen *âthravan*, πύραιθος [1] ; le prêtre n'était un *Mage* que pour le *Perse* ; le mot pou-

1. Cette distinction capitale est nettement indiquée par M. Justi dans son Manuel, s. *âthravan*.

vait, à l'occasion, prendre par cela même une nuance défavorable : il rappelait au Perse que ce prêtre, dont le service était, il est vrai, indispensable à ses sacrifices (Hérodote) et qui seul savait parler aux dieux (Diogène de Laërte), n'était malgré tout qu'un Mède, un ennemi, un étranger, un ultramontain, dirions-nous. Il y a tout un drame dans le *hya magus* de Darius, « Gaumata *le Mage* », et, par une heureuse rencontre, l'*Avesta* nous en laisse un commentaire dans un mot unique, le seul des textes où paraisse le nom de mage, le mot *moghu-tbish* désignant l'impie, l'ennemi du prêtre ; « l'ennemi du Moghu », non « de l'Athravan »; c'est le *Moghu* qu'on haïssait, qu'on insultait, qu'on égorgeait à l'occasion (Magophonie), non l'*Athravan;* le Mède, non le prêtre. L'histoire religieuse de l'Iran n'est autre que l'histoire de l'usurpation lente de la caste sacerdotale mède, qui devient souveraine avec les Sassanides, mais qui a commencé la conquête de la Perse dès les Achéménides, probablement au lendemain de la conquête de la Médie par la Perse : ce fut la revanche. Le sacerdoce savamment organisé des Mèdes, les aînés des Aryens d'Iran dans la civilisation, s'empare en Perse du rituel et de la liturgie (sous Cyrus, selon Xénophon), et par là prépare le moment où il imposera à la Perse ses dogmes et toute sa religion théorique et pratique. Ce moment précis est le jour où Sapor II promulgua l'*Avesta*, le livre des Mages, comme loi de l'Iran (Dînkart); c'est à peu près l'époque où Constantin promulguait le *Credo* de Nicée.

La partie purement historique du volume prêterait, on le conçoit, à un nombre infini de discussions de détail : dans l'état présent des études historiques, ce n'est guère que par la découverte ou la publication de nouvelles sources orientales que l'on peut arriver à un progrès réel, bien que l'étude des sources byzantines n'ait pas dit son dernier mot. M. Noeldeke vient de montrer par son beau livre sur les Sassanides de Tabari les lumières inattendues que peut jeter sur une foule de détails la connaissance directe d'un texte connu jusqu'ici de seconde main. La découverte des papyrus pehlvis du Fayoum va certainement diriger les recherches d'un côté où l'on ne se serait jamais douté, il y a deux ans, qu'il y eût à attendre des résultats nouveaux et l'histoire de conquête de l'Egypte par Khosroès Parviz doit être mise à l'ordre du jour de la science : l'effort réuni des orientalistes et des égyptologues doit porter là. Des branches nouvelles d'étude sortiront de là : les papyrus en langue inconnue, trouvés avec ces papyrus pehlvis, et dont l'écriture rappelle si singulièrement à la fois le caractère zend et le caractère araméen, pourraient bien cacher les écrits originaux des Manichéens qui, on le sait, avaient inventé à leur usage une écriture spéciale, combinée de l'écriture persane (pehlvi) et de l'écriture araméenne.

Nombre de détails seront sans doute à modifier dans la vaste synthèse de M. S. par les travaux ultérieurs. Mais tel quel, c'est l'effort le plus considérable qui ait été tenté jusqu'ici sur ce terrain. L'on regrette seulement que l'on ne sente pas une vue générale à travers cette longue exposition.

Les diverses parties se suivent une à une, sans faire suffisamment corps et se pénétrer. L'on passe des Séleucides aux Parthes, des Parthes aux Sassanides, et l'on arrive ensuite à la conquête arabe sans que le lecteur voie exactement le caractère propre de chacune de ces périodes et ce qu'elle a laissé dans le cours général de l'histoire. La question de l'origine, de la langue et de la religion des Parthes est à peine posée, et l'on ne voit pas nettement la pensée de l'auteur, non plus que sur le caractère de la révolution sassanide. L'histoire s'arrête brusquement à la conquête arabe, comme si l'histoire de l'Iran ancien était terminée en une minute : il aurait fallu indiquer au moins les dernières manifestations de la vie ancienne dans les premiers temps de la conquête, et, d'autre part, les antécédents de la conquête arabe qui remontent bien plus haut qu'Abou Bekr et que l'Islamisme même. Le style est toujours clair, et cependant n'est pas toujours net ; la phrase se lit aisément, mais la pensée ne se détache pas avec précision. Ce défaut tient peut-être aux scrupules scientifiques de l'auteur : cependant, même là où il est téméraire de trancher une question indécise, il est toujours possible d'en indiquer les données avec précision et d'indiquer en termes tranchés, sans se décider entre elles, les diverses solutions dont elle est susceptible.

Malgré ces réserves, l'ouvrage de M. Spiegel n'en est pas moins un admirable monument de travail et de patience, et le plus bel éloge qu'on puisse en faire, c'est qu'il sera longtemps indispensable à tous ceux qui voudront traiter un point quelconque des études iraniennes.

II

Le livre de M. Justi fait partie de la collection historique publiée par la librairie Grote. Il est conçu sur un plan et dans des proportions toutes différentes de celui de M. Spiegel, c'est un manuel condensé de l'histoire de la Perse ancienne, mettant à la portée du public les derniers résultats de la science. Malgré la modestie de ses prétentions et de ses proportions, je n'hésite pas à dire que ce petit livre est ce qui a été publié jusqu'ici de meilleur et de plus complet sur le sujet. Par la sûreté des informations, toujours puisées directement aux sources, par la netteté et la fermeté du style, ce manuel est un modèle du genre et je ne puis que souhaiter aux autres volumes de la collection de lui ressembler.

Ce n'était pas une tâche facile que de faire entrer dans un volume de 250 pages toutes les données importantes de la science sur un sujet aussi étendu. M. J. y a réussi et tel de ces paragraphes est un chef-d'œuvre de concision et de précision. Les vingt-cinq lignes consacrées à Arsakes XVI (p. 164) sont plus complètes que les douze pages réunies de Spiegel et Rawlinson. M. J. excelle à ces résumés nourris, qui, par le seul choix des faits, laissent la conclusion se dégager, sans aucune de ces formules vagues et générales où se complaisent les faiseurs de manuels. L'on sent que chaque ligne représente un travail considérable et que l'auteur a tra-

vaillé sur les pièces originales. Aussi lui reprocherai-je d'avoir systématiquement supprimé l'indication des sources : s'il a craint d'effrayer le public superficiel, il a eu tort, le lecteur peut toujours passer les notes, et les étudiants et même les spécialistes auraient été reconnaissants de l'attention. Le travail d'où est sorti ce livre est si sérieux que même un débutant pourrait passer directement de l'étude du manuel à l'étude des sources; il n'en aurait coûté à l'auteur que deux lignes par page. Le propre d'un ouvrage tel que celui-ci est d'inspirer au lecteur le désir de remonter aux originaux et il y a de la cruauté à laisser la source enfouie et cachée aux yeux quand l'on a en main la baguette magique. J'avoue que parfois il m'a fallu beaucoup de temps pour retrouver l'autorité que suivait M. J. dans tel ou tel détail, et je me ferais plus charitable que je ne suis, si je ne disais que je lui en ai beaucoup voulu de cette perte de temps.

Un autre reproche d'exécution, plus léger, c'est l'abus de l'épisode et de l'anecdote; non qu'en soi le procédé ne soit excellent, et mieux, indispensable : mais encore faut-il qu'il soit absolument à sa place. Consacrer une page sur 250 à la réception de Tiridate à Rome, c'est trop, parce qu'en fait cette page nous fait connaître, non Tiridate et les Parthes, mais le badaud romain du temps de Néron, ce qui peut être intéressant, mais ici hors du sujet. J'aurais laissé de côté le psaume 126 (p. 33) et l'hymne panthéistique du temple de Hib (p. 55) qui sont fort beaux, mais, *quid ad rem?* Dans le tableau du magisme, j'aurais également laissé les considérations sur l'origine du culte des morts et du fétichisme et je serais passé directement au déluge. L'étude comparée entre les procédés des bourreaux mazdéens et ceux des bourreaux chrétiens (p. 63) est neuve et intéressante, mais un peu longue. Çà et là (pp. 14, 47) des réflexions morales fort saines, mais qui n'éprouvaient point le besoin d'être dites.

M. J., qui, avant d'être historien, a été philologue, a consacré une grande partie de son livre à l'étude de la littérature religieuse de l'Iran. Il donne de nombreuses traductions, entre autres du Vendîdâd. Quelques-unes marquent un progrès considérable sur toutes celles qui ont paru jusqu'ici : p. ex., celle du ch. III (p. 85) (l'extrait du ch. VIII, p. 74, est moins réussi). Il donne un aperçu de la littérature pehlvie, très nourri et très clair. Il s'est étendu avec complaisance sur Chosroès Noshîrvan, une des figures les plus intéressantes de la Perse, sorte de Frédéric le Grand de l'Iran, politique habile, ambitieux, sans scrupule, lettré, philosophe, humanitaire, présidant avec des soupirs au sac d'Antioche, appelant à sa cour les philosophes persécutés par le christianisme, ayant pour confidents Voltaire-Uranius et Priscien-Maupertuis, se faisant traduire Aristote, fort à la mode chez les Byzantins qu'il bat, libre-penseur, tolérant, imposant à Justinien la liberté de conscience, et massacrant les Mazdakites par milliers, délicat, curieux, sensible, égoïste, hypocrite, libéral : l'illusion est com-

plète : à cela près que Chosroès, quoique probablement inférieur de génie à Frédéric, a laissé après tout une trace bienfaisante et plus durable dans l'histoire de la civilisation, puisque la Perse lui doit Firdousi, nous La Fontaine, et l'Europe le jeu d'échecs. Chez M. J., l'historien se double d'un archéologue : il a mêlé intimement l'histoire de l'art avec celle des faits politiques; des reproductions de ruines, de monuments, de bas-reliefs, de médailles, de gemmes, rompent agréablement l'uniformité du texte.

Il est une partie du livre sur laquelle j'aurais à faire de graves réserves; je veux parler des théories sur la formation du zoroastrisme et le rôle qu'y aurait joué l'élément touranien ou scythique. Depuis une trentaine d'années, les Touraniens sont très remuants et essaient de se faire leur part, d'une façon ou d'une autre, dans l'histoire primitive de l'Asie occidentale. Qu'ils aient tort absolument, je n'oserais l'affirmer, mais il me semble, en ce qui touche la question iranienne, qu'ils sont loin jusqu'ici d'avoir justifié leurs prétentions, qui, d'ailleurs, varient avec leurs avocats. Le premier *inroad*, d'ailleurs assez timide, fut fait, je crois, en 1855, par M. Norris, qui soupçonna que les Perses proprement dits, les Perses de Cyrus, pourraient bien être des Scythes; il donnait comme indices la similitude de leur langage avec celui des nomades sagartiens (Hérodote), le caractère touranien de certaines de leurs habitudes (défense de se laver dans une eau courante), les différences de mœurs et de costumes qui, selon Xénophon, existeraient entre eux et les Mèdes, lesquels sont certainement Aryens de race : (*Journal of the Royal Asiatic Society*, XV, 205). La même année, dans le même journal, Sir Henry Rawlinson fondait la théorie du magisme scythique. Il y a, selon lui, dans la religion iranienne trois éléments : un élément aryen, le culte de Mithra, de Homa, du soleil, de la lune; un élément iranien proprement dit, le dualisme; un élément magique ou *scythique,* le culte de Zervan qui serait l'*assyrien* zir-banit, le culte de l'eau, du feu, l'usage du *barsom* et enfin la personnification de la race *scythique* en Zoroastre, l'*assyrien* zirishtar « the seed of Venus » (*ibid.,* 246, sq.).

M. J., à son tour, distingue trois éléments : le magisme médique, le zoroastrisme et la religion de la Perse propre. Laissons celle-ci de côté, car M. J. pense qu'elle n'a pas différé essentiellement de celle de Zoroastre; nous trouvons en présence, opposés l'un à l'autre, les deux éléments que Rawlinson identifie, le magisme et le zoroastrisme. Le magisme médique aurait consisté dans la divinisation des éléments, et surtout dans la magie, souvent anathématisée dans l'*Avesta :* ce sont les mages que l'*Avesta* aurait en vue quand il maudit les faux Athravans; enfin le mot mage porterait en lui-même la marque de son origine non aryenne, étant l'accadien *imga,* « vénérable ». Nous trouverons la réfutation de cette théorie dans M. J. même, deux pages plus loin, quand il dit, à propos du culte du feu : « La religion iranienne se rencontre dans ce culte, *non-seulement avec le magisme,* mais avec beau-

coup d'autres religions sémitiques, égyptienne, indiennes, grecque, romaine, atzèque. » Que reste-t-il en faveur des Scythes? Deux choses : 1° un passage de Dinon sur la divination par les baguettes, pratiquée, dit-il, par les Scythes *et par beaucoup d'autres peuples encore;* on a rapproché cette divination, fort arbitrairement, de l'emploi du Barsom; à supposer que le rapprochement fût exact, la conclusion est que le magisme peut s'expliquer par les pratiques des Scythes et *par celles de beaucoup d'autres encore;* 2° une étymologie du mot *magu* par l'accadien *imga :* je n'ai pas autorité pour trancher les grosses questions engagées sur l'accadien et pour décider entre l'accadisme et l'hiératisme : je me contenterai d'observer que l'accadien *imga*, s'il a existé, ne peut expliquer le médique *magu*, qu'à la condition que les Scythes de Médie parlaient l'accadien ou une langue parente de l'accadien; or, M. Oppert, l'homme d'Europe qui connait le mieux les deux langues et qui pense, en effet, que la Médie était habitée par des Scythes dont la langue nous serait conservée dans les inscriptions cunéiformes du second système, déclare que les deux langues n'ont absolument rien de commun, et une simple comparaison entre les paradigmes et le lexique de ces inscriptions et ceux qu'on attribue à l'accadien prouve qu'il en est ainsi en effet; je crois donc prudent d'en revenir à l'opinion exprimée explicitement par M. J. dans son Manuel zend, et implicitement par Hérodote dans son Histoire, que mage n'est que le nom ethnique des Athravans, et laissons *imga* devenir ce qu'il pourra. Quant aux Scythes, ajournons leurs droits jusqu'à ce qu'ils aient de meilleurs titres à faire valoir.

Les Scythes jouent encore un grand rôle dans l'histoire légendaire de l'Iran, telle que la donne M. J., et un rôle qui me semble encore loin d'être justifié. Le premier roi, Hosheng, règne sur les Divs, les démons; cela signifie, selon M. J. (p. 30), qu'il représente les populations non aryennes de l'Iran, subjuguées plus tard par les Aryens. Il découvre le feu et les métaux : allusion aux talents métallurgiques des vieux peuples scythiques et finnois de l'Asie centrale et méridionale, Chalybes, Tibareni, Abkhases. C'est du pur Evhémérisme : si Hosheng règne « sur les Divs et sur les hommes », c'est là une formule de style, fort innocente, appliquée à tous les rois mythiques de l'*Avesta;* il règne sur les Divs parce qu'il a écrasé les deux tiers des Divs Mazainiens (Yasht), de sorte que si les Divs sont les aborigènes, Hosheng peut tout aussi bien et à plus juste titre être le représentant de la conquête aryenne. M. J. réserve ce rôle à Tahmuraf qui a enchaîné les Divs, ce qui ne l'empêche pas d'être grand constructeur, à la façon des vieux peuples scythiques : si j'étais Hosheng, je réclamerais. Il a arraché aux Divs le secret de l'écriture : or, l'écriture est d'invention scythique. M. J. se rencontre ici curieusement avec le destour Jamaspji. Enfin, il a introduit le culte des étoiles : c'est un souvenir du culte stellaire des Scythes dont l'écriture représente l'idée de Dieu par une étoile. — O Assyriologie! que de théories on commet en ton nom! Plus loin, nous voyons Ajis Dakâka sortir du culte scythi-

que du serpent. Ce sont un peu les théories de M. Fergusson remontant vers le nord.

Heureusement, ces pages malencontreuses ne font pas tache d'huile, et les Scythes ne reparaissent plus dans le reste du livre, au grand plaisir du lecteur. Je m'étonne, pour ma part, que l'on n'ait pas encore songé à rattacher les Parthes à ces proto-Scythes à la mode : la révolte d'Arsace serait le réveil de la nationalité scythe ou accadienne, et cet exemple de la continuité historique sourirait, sans doute, à l'esprit philosophique de notre temps.

Deux cartes fort bien faites de l'empire perse : l'une comprenant la partie occidentale (Asie-Mineure, Egypte, Mésopotamie, Arménie), l'autre l'Iran proprement dit. Quelques lacunes : on aurait désiré pouvoir suivre les inscriptions des Achéménides et la géographie du Bundehesh. — Pourquoi les *Tigra* Khauda sont-ils placés sur les bords du *Tigre* : est-ce une étymologie? Non, à en juger par la page 57.

Conclusion : il serait très désirable qu'il fût publié une traduction française de ce beau livre. Une indication abondante des sources; des divisions plus nombreuses et plus voyantes; des têtes de chapitres et de paragraphes très détaillées, permettant de se retrouver aisément dans ce massif un peu serré et où, parfois, la lumière manque; un index; enfin, un remaniement des chapitres préhistoriques, ou, à défaut, un large emploi de points d'interrogations; avec ces quelques modifications tout extérieures, le livre de M. Justi sera le bien venu en France, et il sera utile.

James DARMESTETER.

---

37. — **Symbolae criticae et palaeographicae in Plutarchi vitas parallelas et moralia** scripsit Gregorius N. BERNARDAKIS, Leipzig, Teubner, 1879. 1 vol. in-8° de 147 pages. — Prix : 4 mark (5 francs).

Sous ce titre M. Bernardakis nous offre une liste assez considérable de conjectures, parmi lesquelles les éditeurs de Plutarque pourront trouver beaucoup à prendre. Il s'occupe d'un certain nombre de passages qui lui ont paru avoir besoin, non d'une interprétation, mais d'une correction. Pour plusieurs *loci desperati*, il nous dit fort modestement qu'il n'a prétendu qu'ajouter son opinion à celles des critiques antérieurs, et non point trancher des questions qui ne peuvent être résolues avec certitude. Voici la méthode qu'il suit : après avoir reproduit le texte qui est à discuter, il s'occupe des corrections proposées par les plus éminents critiques, mettant bien nettement sous les yeux du lecteur l'état de la question ; il donne ensuite son avis, et le justifie par la paléographie et par le rapprochement de locutions identiques ou analogues, qui se rencontrent dans d'autres passages de son auteur ou même dans des auteurs différents. Souvent il conclut qu'il faut conserver d'anciennes

leçons rejetées par les critiques récents; quelquefois il réussit à substituer à une conjecture trop cherchée une autre conjecture plus simple.

On ne peut citer que fort peu de chose d'un semblable recueil, qui se refuse d'ailleurs à l'analyse. Par exemple (p. 2), *Lycurgue*, 19 : Ὡς γὰρ τὸ σπέρμα τῶν πρὸς τὰς συνουσίας ἀκολάστων ἄγονον ὡς τὰ πολλὰ καὶ ἄκαρπόν ἐστιν, οὕτως ἡ πρὸς τὸ λαλεῖν ἀκρασία κενὸν τὸν λόγον ποιεῖ καὶ ἀνόητον. M. B. corrige heureusement ἀνόνητον (ces deux mots sont fréquemment confondus dans les mss.). — (P. 4), *Solon*, 18 : Ὀρθῶς ἐθίζοντος τοῦ νομοθέτου τοὺς πολίτας ὥσπερ ἑνὸς μέρους συναισθάνεσθαι καὶ συναλγεῖν ἀλλήλοις. M. B. propose de remplacer ἑνὸς μέρους par ἡνωμένους; la confusion si fréquente du μ et du ρ servirait en partie à expliquer la faute, mais la correction n'est plus aussi sûre que dans le passage précédent. — (P. 41), *De audiendo*, ch. 13 : Τὸ δ' εὔκολον καὶ μέγα καὶ φιλάνθρωπον οὐκ ἀπόλλυσι (ὁ φιλόσοφος λόγος). S'appuyant sur une conjecture de M. Patzig confirmée par M. Cobet (μετριοπάθειαν substitué à μεγαλοπάθειαν), M. B. considère μέγα comme une correction du barbarisme μεγάλον, qui lui-même aurait été substitué à μέτριον, et propose en conséquence de rétablir ce dernier mot : cette fois les citations qu'il apporte à l'appui de sa conjecture ne suffisent pas à rendre l'essai de correction évident. M. Bernardakis va quelquefois un peu loin lorsqu'il essaie d'expliquer certaines fautes par la paléographie; ainsi, il a tort de proposer (p. 8) la correction de μὴ en μάτην en faisant l'hypothèse que ce dernier mot a pu être exprimé en abrégé par μην, ce qui est parfaitement invraisemblable. — P. 25, il semble croire que περὶ s'est écrit en un certain endroit ῥ̈ (ce qui ne se trouve que comme abréviation de πρὸς). Mais peut-être n'a-t-on à faire ici qu'à une simple faute d'impression (pour π̈); c'est certainement une faute d'impression que ΔΩΡ́΄ (p. 73), pour ΔΩΡ̀, c'est-à-dire δῶρον. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas dressé une table des passages corrigés? Il nous condamne à parcourir méthodiquement tout le livre pour savoir s'il s'est occupé de tel ou tel texte.

Alfred JACOB.

---

38. — **Gerbert von Aurillac**, die Kirche und Wissenschaft seiner Zeit von Dr. Karl WERNER. Wien, Faesy. 1878. 1 vol. in-8e de XII-342 pp.

Cet ouvrage résume en bons termes et avec assez de méthode le mouvement théologique, scientifique et littéraire au Xe et au XIe siècle. Gerbert ou Silvestre II forme le centre de ce tableau qui malheureusement n'est pas toujours très original et manque de vigueur. Les grands démêlés de Gerbert avec Rome ne sont point exposés avec l'ampleur suffisante : le récit est même gravement incomplet; car l'auteur ne paraît pas connaître cet énergique décret du concile de Chelles que Richer nous a transmis : « Placuit sanciri si quid a papa Romano contra Patrum de« creta suggereretur, cassum et irritum fieri, juxta quod apostolus ait :

« Hereticum hominem et ab Ecclesia dissentientem, penitus devita. » N'est-ce pas là le point culminant de la lutte ?

D'autres textes qui devaient jouer un rôle important dans l'étude de M. Werner n'ont pas été oubliés, mais se sont comme effacés sous sa plume. Je lis dans un diplôme d'Otton III cette clause remarquable : « Omne quippe jus, sive lex, sive quodlibet scriptum, vel quælibet « consuetudo, si contra Ecclesiæ utilitatem fuerint, in irritum deducenda sunt; nec nostra auctoritate debent firmari, quæ contra imperii auctorem et propagatorem probabuntur inferri. » Ce diplôme d'Otton III est visé par M. W. [1] sans qu'il fasse aucune allusion au passage que je viens de relever. Je lui trouve cependant quelque intérêt pour l'histoire de l'Eglise à la fin du xe siècle.

Sur quel document M. W. se fonde-t-il pour écrire que Silvestre II était d'origine bourguignonne? Est-ce parce qu'il est né à Aurillac? [2] M. Werner ne paraît pas avoir utilisé les travaux de M. Marius Sepet, du P. Colombier, de M. Mourin, de E. de Certain sur la période historique dont il s'est occupé lui-même.

Paul Viollet.

---

39. — J. Vaesen. **La Juridiction commerciale à Lyon sous l'ancien régime,** étude historique sur la Conservation des privilèges royaux des foires de Lyon (1463-1795), 1 vol. gr. in-8°. Picard.

Lorsqu'au milieu du xve siècle, sous l'empire de circonstances politiques et économiques, la prospérité des foires de Champagne s'éclipsa sans retour, les foires de Lyon en héritèrent. Le mouvement commercial dont cette ville devint alors le centre, peut être étudié à bien des points de vue. On peut s'occuper des échanges qui se faisaient sur le marché de Lyon, rechercher la provenance des marchandises, les chemins qu'elles suivaient, comparer les importations et les exportations. On peut encore se demander comment s'opéraient les paiements nécessités par ces échanges, comment le crédit, la banque venaient faciliter les transactions commerciales. Les rapports du fisc avec le commerce, l'organisation et les produits de la douane de Lyon, par exemple, sont aussi très dignes de faire l'objet d'un travail spécial. Ce n'est ni à l'un ni à l'autre de ces sujets que M. V., d'abord tenté par l'idée d'écrire l'histoire du commerce lyonnais, s'est définitivement arrêté; ce commerce a été pour lui l'occasion, non d'une étude économique, mais d'une étude juridique et administrative. Le choix qu'il a

---

1. Werner, p. 98.

2. « Gerbert war seiner Herkunft nach ein Burgunder und in der Næhe von Aurillac oder in diesem Stædtchen selbst geboren. » (P. 25.)

fait est justifié d'ailleurs par l'importance et le caractère original de la *Conservation des privilèges royaux des foires de Lyon.* Cette juridiction se distinguait des tribunaux consulaires par l'étendue de sa compétence et la gratuité de sa procédure. Par suite de ses liens avec l'échevinage, son histoire est un chapitre important de l'histoire municipale, en même temps qu'une étude de droit commercial et d'histoire administrative. Nous venons par là d'indiquer les deux parties principales du livre de M. V. ; quand il retrace les vicissitudes de la Conservation, d'abord attachée à la charge de sénéchal de Lyon, confiée ensuite à un fonctionnaire spécial, réunie enfin au consulat, quand il raconte les luttes de l'échevinage avec le présidial et esquisse la biographie des conservateurs, M. V. fait de l'histoire locale et de l'histoire administrative; c'est à l'histoire du droit au contraire qu'appartiennent les chapitres où il nous parle du ressort, de la compétence, de la procédure, de la jurisprudence de la Conservation. Cette distinction pourra paraître subtile à plus d'un lecteur, mais on va voir qu'elle a sa raison d'être. L'importance des deux parties du livre que nous apprécions est fort inégale ; quel que soit l'intérêt des transformations subies par la Conservation des foires de Lyon, ce que la plupart des lecteurs iront surtout chercher dans l'étude de M. V., ce sont les principes suivis par ce tribunal dans les différentes matières sur lesquelles il était appelé à rendre des décisions, ce sont les conditions que sa jurisprudence faisait aux sociétés, aux faillites, aux transports, à la commission, etc. A notre sens, les usages de la place de Lyon, tels qu'ils étaient consacrés par la jurisprudence de la Conservation, formaient la partie la plus attachante du travail de notre confrère et auraient dû l'arrêter plus longtemps. Ce qu'il a fait à cet égard est loin de répondre à l'attente du lecteur ; il s'est contenté d'établir la jurisprudence de la Conservation dans un petit nombre de questions, sans même marquer nettement le développement de cette jurisprudence. Et pourtant, sans parler du *Style de la Conservation de 1657*, ni des *Règlements de la place des changes de 1667*, la collection des sentences du conservateur, si mutilée qu'elle soit, n'offrait-elle pas des matériaux suffisants pour un exposé à la fois méthodique et historique du droit commercial lyonnais depuis 1507 au moins, date des plus anciens jugements conservés, jusqu'à l'époque de la suppression de la Conservation (1795) ?

L'insuffisance avec laquelle la jurisprudence de ce tribunal est traitée dans le livre de M. V. en est le défaut le plus grave. Les autres imperfections qu'on peut y signaler sont loin d'avoir la même importance. La phrase qui termine le paragraphe p. 68 est équivoque ; le pronom *lui*, qui se rapporte à Leviste de Briandas, paraît se rapporter à Jean Minet. L'explication des *délibérés sur registre* n'explique rien, puisqu'elle reproduit dans la définition le mot à définir (p. 90).— Le livre de raison ne correspond pas à ce qu'on appelle aujourd'hui le livre journal, c'était le grand livre. Un extrait du règlement de 1667, cité p. 151, qui oppose le

livre de raison au livre journal, en déclarant l'un suffisant pour les négociants ou marchands en gros et en imposant l'autre aux marchands en détail, aurait dû ouvrir les yeux de l'auteur sur leur différence. — Dans l'espèce visée p. 175, il n'y a pas de véritable défaut, il y a une peine prononcée contre le défendeur négligent. Celui-ci ne peut subir un jugement par défaut puisqu'il a comparu et conclu, bien que tardivement.

L'ouvrage est déparé par des fautes d'impression assez nombreuses qui font regretter l'absence de l'*errata* annoncé à la table des matières. Nous n'ajouterions pas que le papier est très mauvais, si ce défaut n'allait jusqu'à rendre la lecture du livre fatigante et difficile à la lumière. Mais ni ces défauts matériels, ni quelques erreurs de détail, ni même la façon trop superficielle dont M. V. a traité la partie la plus intéressante de son sujet, ne sauraient lui enlever le mérite d'avoir bien compris les questions qui s'offraient à lui et d'avoir généralement manié avec justesse et propriété le langage commercial et juridique. Maintenant que M. Vaesen a fait un essai aussi heureux de ses forces, nous espérons qu'il entreprendra cette histoire du commerce lyonnais qu'il avait eu d'abord en vue, dont il a les matériaux sous la main et à laquelle il s'est préparé par cette étude intéressante et distinguée [1].

G. Fagniez.

---

40. — **Boletin historico,** publicado por los señores D. José Villa-amil y Castro, D. Eduardo de Hinojosa, D. Angel Allende Salazar y D. Marcelino Gesta y Leceta, individuos del cuerpo facultativo de bibliotecarios, archiveros y anticuarios. Madrid, Aribau y Cia, 1880, in-8° [2].

L'érudition espagnole contemporaine a essayé déjà, à diverses reprises, la publication d'un recueil périodique consacré aux études historiques. Deux de ces tentatives méritent une mention honorable : la *Revista de archivos, bibliotecas y museos* et la *Revista histórica* de Barcelone. La première revue fondée à Madrid, en 1871, par quelques membres de la corporation *(cuerpo facultativo)* des bibliothécaires, archivistes et antiquaires, a vécu huit années et fourni à la science huit volumes de dimension respectable [3]. A côté de pièces officielles, de renseignements et de polémiques touchant l'organisation du *corps*, le classement et l'avancement des fonctionnaires attachés aux archives, bibliothèques et musées d'Espagne, la *Revista* a publié un certain nombre de travaux historiques et bibliographiques sérieux, elle a fait connaître bien des documents inédits, enfin elle a révélé les trésors ignorés de plusieurs dépôts de livres et de manuscrits. Le côté faible du recueil

1. Le texte est suivi de seize pièces justificatives bien choisies.
2. Le prix de l'abonnement est de 15 fr. par an pour l'étranger.
3. La *Revista* paraissait tous les quinze jours par fascicule de 16 pages in-8°.

était la partie bibliographique, où l'on aurait dû s'attacher à rendre compte des livres les plus importants publiés en Espagne dans le domaine des sciences historiques et non se restreindre à couvrir de fleurs les productions du *cuerpo*, qui bien souvent n'en méritaient pas tant. Il manquait aussi à cette revue, qui a souvent changé de directeurs, une certaine unité de doctrine, indispensable à une publication dont le but est de faire progresser les études historiques et d'en régler dans une certaine mesure la marche.

La *Revista histórica* de Barcelone, malgré son titre très général, était surtout consacrée à l'histoire de la Catalogne, ou tout au plus, des états de l'ancienne couronne d'Aragon; elle ne remplissait donc qu'une petite partie du programme. Cette revue, pendant les deux années de son existence, a fourni quelques bons travaux, mais là aussi la bibliographie, cette partie si importante de tout recueil de ce genre, était faite le plus souvent dans un esprit étroit et peu critique.

Le *Boletin histórico*, que je signale aux hispanisants, est une résurrection de la *Revista de archivos* en ce sens que ses directeurs appartiennent au *cuerpo*, mais le plan est changé. Le bulletin administratif, au lieu d'occuper une place prépondérante, est renvoyé à la chronique, et ainsi les trois quarts à peu près de chaque numéro seront réservés à la publication d'articles de fond sur l'histoire nationale, de documents inédits et d'articles bibliographiques. Pour le moment, le *Boletin histórico* ne peut donner par mois à ses abonnés que seize pages, mais, le public aidant, les directeurs pensent être en mesure bientôt d'en publier trente-deux. Ce n'est pas lorsqu'on dispose d'un si petit espace qu'on peut espérer résoudre beaucoup de problèmes difficiles ni traiter de grandes questions. A mon avis, le *Boletin* est surtout appelé à renseigner les érudits nationaux et étrangers sur ce qui se fait en Espagne en bien et en mal, et doit aspirer à guider le mouvement des sciences historiques dans ce pays; la bibliographie, par conséquent, doit en être la section la plus importante et la plus *dirigée*, et je me permettrai de demander aux directeurs d'y apporter tous leurs soins. Il faut que le *Boletin* tende à développer dans sa sphère une critique indépendante et sérieuse. Dans un pays où le public soi-disant lettré est à la merci du premier charlatan venu, où les coteries de tout genre fleurissent comme nulle part, il est indispensable qu'un tribunal compétent et impartial fasse entendre sa voix pour encourager le travailleur consciencieux et démasquer le faiseur. Avec l'appui qui lui est assuré de beaucoup d'érudits distingués, le *Boletin* peut devenir, avec le temps, l'organe autorisé de la critique historique en Espagne et rendre à tous de grands services.

Le premier numéro du *Boletin* (janvier 1880) renferme une bonne notice de D. Francisco Codera y Zaidin, professeur d'arabe à l'université de Madrid, sur la première invasion musulmane dirigée par Taric et Muza. L'auteur établit, d'après le témoignage des historiens arabes,

que les villes du nord-est de l'Espagne n'opposèrent pas aux envahisseurs la résistance acharnée que les historiens espagnols du XVI[e] et du XVII[e] siècle ont affirmée sans preuves. Le second article me satisfait moins. C'est le commencement d'un travail sur les divers systèmes d'abréviation usités du V[e] au XVI[e] siècle. Pour traiter convenablement un sujet aussi vaste et compliqué, il faudrait une science et une méthode que peu de paléographes possèdent. Je crois donc que D. Angel Allende Salazar, s'il veut nous donner quelque chose de neuf et de précis, agira sagement en se restreignant à l'épigraphie et à la paléographie espagnole qu'il peut étudier sur place d'après les monuments. Vient en troisième ligne la description sommaire d'une importante collection de documents émanés du cardinal Ximenez de Cisneros ou relatifs à ses entreprises politiques, administratives et militaires. Cette collection, qui provient de l'université supprimée d'Alcalá de Henares, est aujourd'hui conservée à la bibliothèque de l'université de Madrid; elle comprend 965 pièces, dont 393 lettres. Il serait à désirer que le zélé et savant conservateur de cette bibliothèque, D. José Villa-amil y Castro, obtînt de l'état l'appui nécessaire pour en publier la partie la plus importante. Les deux ou trois volumes qu'on pourrait tirer de cette collection compléteraient fort heureusement la correspondance du grand cardinal mise au jour par D. Vicente de la Fuente et D. Pascual de Gayangos. La bibliographie de ce numéro ne se compose que d'un seul article de D. Eduardo de Hinojosa sur un mémoire de D. José Coroleu, intitulé *El feudalismo y la servidumbre de la gleba en Cataluña* (Girone, 1878, in-4º). Le critique approuve la thèse défendue dans cet ouvrage sur la condition juridique du *pages de remensa*.

Tous les amis de l'ancienne Espagne ne manqueront pas, je l'espère, d'apporter leur concours à cette utile publication, et je fais tous mes vœux pour que son existence soit promptement assurée et que ses directeurs puissent lui donner bientôt les développements désirables.

Alfred MOREL-FATIO.

---

41. — **Les Colonies françaises**, par Paul GAFFAREL, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon. Paris, Germer-Baillière, 1880, in-8º de 423 p. — Prix : 5 fr.

L'histoire de la colonisation est toujours une histoire intéressante, nous dit l'auteur au début de son livre. Nous sommes entièrement de cet avis, et nous pensons, comme lui, que l'étude de l'histoire de nos colonies a toujours été beaucoup trop négligée, et qu'il y a lieu d'y chercher de beaux souvenirs dans le passé et d'utiles enseignements pour l'avenir. Mais, jusqu'ici, les travaux relatifs à nos établissements d'outre-mer se trouvaient disséminés dans une immense quantité de livres et de collections diverses, où il était long et difficile d'aller choisir les ren-

seignements nécessaires. M. Gaffarel a donc rendu au public studieux un véritable service en condensant, dans un volume d'une lecture facile, tout ce qu'il est indispensable de savoir sur ces matières. Il nous dépeint successivement chacune de nos possessions (à l'exception de l'Algérie), en nous donnant l'histoire et la description physique du pays, ainsi que ses conditions économiques et politiques. Ce volume est le fruit d'un énorme labeur, auquel M. G. était déjà depuis longtemps préparé par les publications qu'il a faites sur la Floride et le Brésil, aussi bien que par sa curieuse réédition de Thevet. Le récit est clair et bien ordonné; le style, simple et concis, est celui qui convient à un ouvrage dans lequel on a dû faire entrer, sous un cadre restreint, une très grande quantité de matériaux. Nous aurons encore à féliciter l'auteur d'avoir placé, en tête de l'histoire de chacune de nos colonies, une liste très complète des ouvrages qu'il a eu lui-même à consulter; ces indications bibliographiques seront d'un très grand secours à ceux des lecteurs qui voudront étendre leurs recherches au delà des limites dans lesquelles M. G. a dû se renfermer. Nous n'aurions donc que des éloges à donner à ce nouveau livre, si nous n'y avions remarqué quelques négligences qu'il eût été bien facile d'éviter. C'est, sans doute, une erreur typographique qui a introduit dans la faune du Sénégal le *cobalt* au lieu du *cobaye* (p. 46); mais nous lisons à la même page que *les genettes sont fort recherchées à cause de leurs poches remplies de* VENIN. Nous avions toujours cru que la genette ne sécrétait qu'une sorte de musc, complètement inoffensif, sinon pour l'odorat. Un peu plus loin (p. 51), nous voyons que les Maures Sénégalais *ignorent la médecine, et n'usent que des remèdes et des invocations de leurs Marabouts*. Mais, puisque leurs Marabouts leur donnent des remèdes, il existe donc une pratique médicale, si élémentaire qu'elle puisse être. D'ailleurs, il est connu que tous les peuples de race arabe ont conservé quelques traditions de la science qu'illustrèrent jadis leurs aïeux. A la page 401, nous lisons que *l'holothurie est un animal particulier à la Nouvelle-Calédonie*, ce qui est une erreur, car ce mollusque se pêche dans toutes les mers du Sud. Pourquoi l'auteur, après avoir raconté la trahison de La Bourdonnais et nous avoir dit : *On a démontré, pièces en main, que La Bourdonnais s'était vendu pour un million* (p. 248), ajoute-t-il à la page suivante : « *Il resta pendant trois ans dans cette sombre prison, où on le traita avec une sévérité fort déplacée* »? Quelle est donc la sévérité qui pourrait être *déplacée* en présence d'un crime semblable! Il nous eût semblé préférable de conserver cette indulgence pour Beniowski, que nous voyons qualifié de *vulgaire aventurier* (p. 117), et nous estimons que meilleure justice était due à un homme intelligent et énergique qui, le premier, avait compris le parti que la France pouvait tirer de l'alliance des Sakalaves, ces vieux ennemis des Howas, et qui touchait presque au succès, lorsqu'il fut sacrifié à de mesquines intrigues. Dans l'histoire, si exacte d'ailleurs, de la Cochinchine française, nous aurions désiré voir

figurer, à côté du nom du regrettable Francis Garnier, celui de l'enseigne Balny qui tomba à ses côtés et le même jour que lui. Nous terminerons en faisant observer à M. G. que, dans le nom de l'émir qui a si longtemps tenu en échec les forces françaises, le mot *Kader* ne prend pas d'*h* (p. 394) et que cette nouvelle orthographe changerait complètement la signification du nom.

En résumé, et en mettant de côté les petites imperfections que nous venons de signaler, nous n'avons qu'à féliciter M. Gaffarel au sujet de ce nouvel ouvrage qui vient enrichir la liste déjà longue de ceux que lui doivent l'histoire et la géographie.

H. de G.

CHRONIQUE

FRANCE. — On sait que le Sénat a supprimé, dans le nouveau projet de loi sur le conseil supérieur, les deux représentants qui avaient été accordés à l'École des Hautes-Etudes. M. G. Monod, directeur-adjoint des conférences d'histoire, a protesté énergiquement, par une lettre parue dans le *Temps* du 11 février, contre cette exclusion que rien ne justifie. Il a montré que, par son organisation, par la forme et la matière de son enseignement, par l'esprit qui l'inspire, l'École des Hautes-Etudes, et principalement la section d'histoire et de philologie, constitue un des éléments les plus importants, les plus homogènes et les plus vivaces de notre haut enseignement. La protestation de M. Monod a été très favorablement accueillie par la presse sérieuse et a été soutenue par le *Journal des Débats*, la *République française*, le *Moniteur universel*, le *XIX^e Siècle*, le *Parlement*, la *Revue politique* et le *National*.

— Le prochain numéro de la *Revue celtique*, qui paraîtra au commencement de mars (tome IV, n° 2), contiendra la version galloise de l'histoire d'*Amis et Amile*, publiée d'après le *Livre Rouge* d'Oxford, avec une traduction française, par M. H. Gaidoz.

— Nous avons reçu de M. C. Schmidt une petite brochure relative à saint Anastase. *(Note sur deux reliquaires de saint Anastase qui ont existé jadis en Alsace et en Lorraine.* Extrait du bulletin du Musée historique de Mulhouse.) Saint Anastase, nommé en Alsace saint Anstet, passait pour le patron des possédés; il avait un autel dans l'église de Wittersdorf, près d'Altkirch, et c'est là qu'on menait, pour les faire exorciser, les fous et les gens qu'on croyait hantés par le diable. Saint Anastase était aussi vénéré en Lorraine; sous le nom de saint Eustaise, il avait un autel à Widersdorf (Vergaville), non loin de Dieuze; on remarquera que les deux villages ont un nom à peu près identique. Geiler parle plusieurs fois du *Futterfass* de saint Anstet, comme d'un objet hideux, presque aussi laid que le diable. Quel est ce *Futterfass?* C'est, dit M. Schmidt, la châsse qui renfermait les reliques du saint; elle représentait, à Wittersdorf et à Widersdorf, un visage horrible à voir *(horrendo vultu etiam daemonibus*, dit Pellicanus). On pensait, en effet, que plus l'image était laide, plus elle effraierait le démon qu'on voulait conjurer.

— Nous apprenons que M. F. Pouy, connu notamment par ses *Recherches sur l'imprimerie et la librairie à Amiens et dans le département de la Somme*, vient

d'achever un travail dont il s'occupe depuis plus de vingt ans et qui porte le titre de *Dictionnaire bibliographique du département de la Somme*. Espérons que ce travail mportant et utile ne tardera pas à être mis sous presse.

— M. Paul Janet publie chez Delagrave un *Traité élémentaire de philosophie à l'usage des classes*. Le « premier fascicule », qui vient de paraître, est consacré tout entier à la *Psychologie* (in-8°, VIII-363 p.); le second comprendra la *Logique*, la *Morale* et la *Théodicée*. L'auteur nous avertit qu'il fait à la nouveauté sa part « avec réserve et sobriété, dans une juste mesure »; il trouve que « la psychologie classique « a eu le défaut de tout morceler », qu'elle a « trop séparé l'esprit du corps et l'individu de la société. L'homme commence par l'animalité et s'achève par la société ». Le premier chapitre de la *Psychologie* de M. Janet est donc une « description sommaire du corps humain », et le dernier, une étude de « l'homme social ». De même, M. Janet, dans le tableau des opérations de l'âme, commence par celles qui sont « le plus près des phénomènes corporels » et qui constituent notre *vie animale* pour s'élever à celles qui font la *vie humaine* et constituent la personne, etc. Dans le second fascicule, la *Logique* comprendra un chapitre « plus littéraire que philosophique » sur les *Qualités de l'esprit*. La *Revue philosophique* annonce que le traité de M. Janet n'est que le prélude d'un grand ouvrage en plusieurs volumes, où l'auteur se propose de coordonner pour le grand public tous les problèmes philosophiques, toutes les discussions ouvertes, toutes les solutions dès aujourd'hui certaines et définitives, selon lui.

— M. H. Sumner-Maine a fait tirer à part l'article qu'il avait publié dans la *Revue générale du droit* sur *l'organisation juridique de la famille chez les Slaves du Sud et chez les Rajpoutes*. (Thorin, 36 p., 2 francs.)

— Les éditeurs Charavay frères publient, sous forme de fascicules, les *Archives des corporations des arts et métiers*; c'est M. Georges-Claudius Lavergne qui collationne et réimprime ces documents. Le premier fascicule (39 p.) renferme un *Mémoire à consulter sur l'existence des six corps et la conservation de leurs privilèges*; ce mémoire, dû à Me Delacroix, avocat au Parlement de Paris, combat, au nom des six corps de marchands (drapiers, épiciers, merciers, bonnetiers, pelletiers et orfèvres), l'*Essai sur la liberté du commerce et de l'industrie*, du président Bigot de Sainte-Croix; cet écrit de Delacroix fut supprimé par un arrêt du Conseil royal du 22 février 1776. — Le deuxième fascicule (40 p.) est consacré à l'édit de suppression des jurandes et maîtrises et à l'opposition que souleva cet édit dans le Parlement; il contient : 1° d'après le supplément de la *Gazette de France*, du 22 mars 1776, l'extrait sommaire du procès-verbal du lit de justice que le roi tint au château de Versailles le 12 mars pour ordonner l'enregistrement de l'édit; 2° l'édit de suppression des jurandes, signé de Turgot; 3° le discours du premier président d'Aligre qui résuma, dans la séance du 12 mars, les observations du Parlement; 4° un extrait du procès-verbal des deux séances tenues le 19 mars l'une à la Chambre des comptes de Paris, par Monsieur, frère du roi, l'autre, à la Cour des aides, par le comte d'Artois, pour l'enregistrement. — Le troisième fascicule (28 p.) contient le discours prononcé au lit de justice par l'avocat-général Séguier qui reproduisit les plaintes des Six Corps et des communautés d'arts et métiers et défendit la cause des corporations. — Le quatrième fascicule renfermera l'édit du roi, portant nouvelle création de six corps de marchands et de quarante-quatre communautés d'arts et métiers, registré en Parlement le 23 août 1776. (Chaque fascicule, paginé à part, coûte, édition d'amateur : 2 fr. 50; édition de propagande : 1 fr. 50.)

— Dans son amusant et éloquent ouvrage sur la *Question du divorce*, M. A. Dumas fils fait une large place aux exemples historiques. Nous croyons que les lec-

teurs feront bien d'en vérifier l'exactitude. On est mis en méfiance quand on voit l'auteur s'imaginer que la confession luthérienne domine en Suisse et que Charles VII a été préparé à accueillir Jeanne d'Arc par Agnès Sorel, qu'il a connue *douze* ans après la mort de la Pucelle.

— Au mois d'avril aura lieu l'ouverture du Musée des arts décoratifs, transporté, comme on sait, du pavillon de Flore au Palais de l'Industrie. Le Musée comprendra deux parties distinctes : 1° le Musée proprement dit, avec les objets achetés par le comité directeur, prêtés ou donnés par les collectionneurs; 2° une exposition temporaire, organisée par MM. Dreyfus et Ephrussi, de dessins d'arts décoratifs et d'ornements, c'est-à-dire des modèles d'orfèvrerie, de meubles, de tissus, etc., depuis la Renaissance jusqu'à notre époque. Cette exposition comprendra la collection céramique de M. Paul Gasnault, qui vient d'être achetée par M. Dubouché et qui doit prendre place au musée de Limoges à côté de la collection Jacquemart.

— La réunion annuelle des délégués des Sociétés des beaux-arts des départements à la Sorbonne aura lieu à la même époque que la réunion des Sociétés savantes; les lectures et conférences faites par ces délégués auront lieu le 31 mars, le 1er et le 2 avril; les récompenses seront distribuées le 3 avril dans la séance générale qui sera présidée par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

— La commission des voyages et missions scientifiques a accordé les missions suivantes : M. Castan, mission en Italie pour étudier les monuments de ce pays et les comparer aux monuments gallo-romains; M. H. Derenbourg, mission en Espagne pour étudier et inventorier les manuscrits arabes disséminés dans la Péninsule; M. Constans, mission en Angleterre pour collationner les manuscrits du Roman de Thèbes; M. A. Morel-Fatio, mission en Espagne pour rechercher les documents nécessaires à la rédaction des catalogues espagnols de la Bibliothèque nationale et étudier les ouvrages d'un chroniqueur du XIIIe siècle, Jean Gil de Zamora.

— Une commission a été instituée par un arrêté du 20 janvier, sous le titre de *Commission de géographie historique de l'ancienne France*. Elle aura pour mission d'achever les travaux commencés par la commission de la topographie des Gaules (cartes de la Gaule soit durant la période de son indépendance, soit sous la domination romaine, soit à l'époque franque et féodale; cartes indiquant la position des monuments mégalithiques, les découvertes des monnaies gauloises, les bornes milliaires, les diverses couches ethniques qui ont contribué à la formation de la nationalité française). Elle devra aussi terminer le catalogue général des monnaies gauloises et donner une édition de la *Notice des provinces et des cités de la Gaule*. En un mot, elle devra centraliser tout ce qui concerne la topographie historique de la France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789. Sont nommés membres de cette commission : MM. Henri Martin, président; Léon Renier, vice-président; Anatole de Barthélemy et Alexandre Bertrand, secrétaires; Alfred Maury, F. de Saulcy, E. Desjardins, Aug. Longnon, A. Héron de Villefosse, le docteur Hamy et G. de la Noë.

— La commission des archives diplomatiques, instituée au ministère des affaires étrangères, a été reconstituée ainsi qu'il suit (décret du 7 février) : *président*, M. Henri Martin; *membres*, MM. Em. Arago, d'Haussonville et de Rozières, sénateurs; MM. Maze, Proust, Spuller, députés; MM. Renan et Rousset, de l'Académie française; MM. Geffroy, Hauréau, Maury et Picot, de l'Institut; MM. Boutmy, Monod, Rambaud et Sorel; MM. de Courcel, Guéroult et de Rialle. On remarquera avec satisfaction que ce ne sont point des considérations politiques qui ont dicté les nouveaux choix, et que tous les membres de l'Institut, qui faisaient partie de l'ancienne commission ont été maintenus. Cette commission n'était d'ailleurs nullement responsable,

comme l'ont dit certains journaux, des entraves apportées à la communication des documents. Elle s'est toujours montrée libérale quand on la consultait, mais on la consultait rarement. La Direction des archives qui s'imaginait avoir pour mission de faire respecter les règlements de Louis XIV et de ne communiquer les documents que dans un intérêt d'État (voy. *Rev. crit.*, 1869, II, 240) et nullement dans un intérêt scientifique, n'avait vu dans l'institution de la Commission qu'un moyen commode de jeter au panier des demandes dont elle n'était jamais saisie. Dans tous les cas que nous connaissons de demandes favorablement accueillies, la communication a été due non à la Commission, mais à la bienveillance personnelle de M. Faugère et à l'intervention directe du ministre. Nous espérons que la nouvelle Commission sera appelée à fonctionner d'une manière active et régulière, et que l'accès des archives diplomatiques sera débarrassé des entraves et des lenteurs auxquelles le public a été soumis jusqu'ici. L'établissement de règles fixes, de la publicité et du contrôle dans les archives diplomatiques est aussi nécessaire pour la conservation des archives elles-mêmes que pour l'intérêt des travaux historiques, car sous le régime du mystère et du bon plaisir, ces archives si soigneusement gardées, ont été victimes de nombreux détournements. Les documents n'ont jamais été ni inventoriés ni estampillés ; les classements ont été bouleversés, tous les fonds dénaturés, sans qu'on ait gardé note de leur ancienne composition. La besogne ne manquera pas à la nouvelle direction et à la nouvelle commission. La *Revue critique* qui a si souvent protesté contre les préjugés arriérés que le règlement du duc Decazes n'avait pu détruire (voy. *Rev. crit.*, 1866, II, 142, et 1874, I, 217), applaudira à toutes les mesures libérales qui seront prises pour que les travailleurs trouvent à Paris les mêmes facilités qu'à Turin, à Vienne, à Berlin et à Londres.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 février 1880.

M. Joseph Reinach présente à l'académie deux bas-reliefs qu'il a rapportés de Damas et qu'il a donnés au musée du Louvre. Ils lui ont été vendus par un paysan syrien, qui disait les avoir acquis à Palmyre. — L'un de ces bas-reliefs, haut de 98 centimètres et large de 40, représente un jeune homme debout, vêtu d'une toge romaine, tenant à la main un rameau d'olivier. Le travail en est assez grossier, et le monument paraît être environ de la fin du second siècle de notre ère. Il faisait partie d'une composition plus grande, dont une moitié seulement nous est parvenue. La partie perdue devait contenir le portrait du père du jeune homme représenté dans la partie conservée ; en effet, celle-ci porte une inscription en caractères sémitiques, qui se lit ainsi : *Image de Matabol, son fils.* — L'autre bas-relief, plus petit (45 centimètres sur 50), d'un travail plus délicat, est une stèle funéraire ; on y voit un mort couché sur un lit aux coussins rayés, et auprès de lui un serviteur qui lui offre des mets. Ce second bas-relief est surtout intéressant par le détail minutieux du riche vêtement de l'homme couché, qui se compose d'une tunique brodée sur le devant et d'un manteau agrafé sur l'épaule. La partie inférieure de la stèle paraît avoir été détachée violemment d'un bloc plus considérable.

M. Renan dit que l'inscription du premier des deux monuments rapportés par M. Reinach a un intérêt particulier en ce qu'elle donne pour la première fois sous sa forme originale le nom propre sémitique *Matabol*, qui n'était connu que par des transcriptions grecques. Cette inscription montre que la forme de ce nom est bien telle qu'on l'avait conjecturée d'après les transcriptions.

M. Desjardins continue la lecture du mémoire de M. Charles Tissot sur la géographie ancienne et les antiquités de la vallée du Bagradas (Medjerdah) en Tunisie. Au

nombre des antiquités relevées par M. Tissot à Chemtou, identifié par lui avec l'antique *Simittu*, est une inscription dédiée à Pertinax : « Divo P. Helvio Pertinaci Au-g(usto) pio p(atri) p(atriae), d(ecurionum) d(ecreto), p(ublica) p(ecunia). » Les inscriptions au nom de l'empereur Pertinax sont rares, surtout en Afrique. Celle-ci paraît dater du règne de Septime Sévère. — La station romaine d'*Ad Aquas* est indiquée par les textes anciens comme située à 5 milles de *Simittu* et à 25 milles d'*Onellaba*, cette dernière station étant elle-même distante de 50 milles d'*Hippo Regius* (Bône). M. Tissot a reconnu l'emplacement d'*Ad Aquas* au village actuel de Sidi Ali bel Kassem, à une distance qui répond à 5 milles romains à l'ouest-nord-ouest de Chemtou, au lieu même où la carte du dépôt de la guerre place à tort l'ancienne *Bulla Regia* (M. Desjardins, interrompant ici la lecture du mémoire de M. Tissot, fait remarquer qu'il résulte de ce mémoire que la carte du dépôt de la guerre, pour toute cette région, contient de nombreuses inexactitudes, même à part de toute considération archéologique et seulement en ce qui concerne l'indication de l'état actuel des lieux : c'est une carte à refaire). La source d'eaux thermales à laquelle fait allusion le nom « Ad Aquas » existe toujours, à peu de distance de Sidi Ali bel Kassem. Une inscription mutilée parle d'une salle de bain, *cella soliaris*, qu'un habitant de l'endroit avait fait bâtir et dont il avait fait présent à ses concitoyens :

.....VS CELLAM SOLIAREM A.....
.....CTAM KARISSIMIS CIVIB.....

M. Senart continue sa communication sur les inscriptions indiennes d'Açoka Piyadasi. Il poursuit l'examen détaillé du texte de ces inscriptions, et rectifie sur un grand nombre de points l'interprétation qui en avait été donnée. Il fait ressortir l'intérêt que ces inscriptions présentent pour l'histoire de l'Inde. Elles nous révèlent l'existence de certaines assemblées périodiques, tenues tous les cinq ans, sur lesquelles on voudrait seulement avoir plus de détail. Elles offrent aussi le témoignage de l'attention toute spéciale du roi Piyadasi pour la bonne administration de la justice dans ses états, et quelques-unes des proclamations de ce roi sont empreintes d'un sentiment de moralité très élevé.

M. Ferdinand Delaunay lit un fragment de la suite du mémoire de M. Th. H. Martin sur le système astronomique et cosmographique d'Aristote.

Ouvrages déposés : — Liverpool (Charles, 1st eal of), A treatise on the coins of the realm, in a letter to the king (London, 1880, in-8°); — Tables and statements relating to money, bullion, and foreign exchanges, of 1772; reprinted from a rare and curious tract published in that year (s. l. n. d., in-8°).

Présentés : — par M. Delisle, de la part de l'auteur; Louis Courajod, Léonard de Vinci et la statue de Francesco Sforza (Paris, 1879, in-8°); — *par M. Paulin Paris :* Histoire générale des croisades par les auteurs contemporains : Guillaume de Tyr et ses continuateurs, texte français du XIIIe siècle revu et annoté par M. Paulin Paris (Paris, Didot, 1879-1880, 2 vol. gr. in-8°); — *par M. Bréal de la part de l'auteur :* Ant. Malecki, Gramatyka historyczno-porównawcza jezyka polskiego (Lwów [Lemberg], 1879, 2 vol. in-8°).

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Adam, Du parler des hommes et du parler des femmes dans la langue caraïbe. Maisonneuve. — Bloch, Die Quellen des Flavius Josephus in seiner Archaeologie. Leipzig, Teubner. — Brosch, Geschichte des Kirchenstaates. I Band, das XVI und XVII Jahrhundert. Gotha, Perthes. — Chavanne, Carte murale de l'Afrique. Vienne, Hœlzel. — Demay, Le costume au moyen-âge d'après les sceaux. Dumoulin. — Fichte, Die Flexion im Cambridger Psalter, grammatische Untersuchung. Halle, Niemeyer. — Fleury, Histoire élémentaire de la littérature française. Seconde édition. Plon. — Kerviler, La Bretagne à l'Académie française au XVIIe siècle. 2e édit. Palmé; Le Maine à l'Académie française; François de La Mothe Le Vayer précepteur du duc d'Anjou et de Louis XIV, étude sur sa vie et sur ses écrits. Rouveyre; Jean Desmaretz, sieur de Saint-Sorlin. Dumoulin; Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence. Champion.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 1er Mars — 1880

Sommaire : 42. WELLHAUSEN, Histoire d'Israël. — 43. ALLEN, Histoire de Danemark, traduite par Beauvois. — 44. Ch. SCHMIDT, Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle. — VARIÉTÉS : Lettre de M. Sabatier. — Chronique (France, Allemagne, Autriche, Grèce). — Académie des Inscriptions.

42. — **Geschichte Israels** von J. WELLHAUSEN (in zwei Bænden) vol. I. Berlin, G. Reimer, 1878, in-8°, p. VIII-442. — Prix : 6 mark (7 fr. 50).

Cet ouvrage est une des productions les plus remarquables de l'orientalisme contemporain. En relisant avec soin, d'un bout à l'autre, ce volume que nous avions parcouru rapidement une première fois, l'impression extrêmement favorable que nous en avions rapportée, s'est renouvelée et s'est précisée. Nous nous étions plaint d'une sorte de marasme dont souffraient les études consacrées en Allemagne à l'antiquité hébraïque ; nous avions vu avec peine la science allemande manquer à la partie la plus belle de sa tâche, qui consiste dans la synthèse des résultats déposés dans d'innombrables travaux de détail. Nous sommes heureux de voir que le professeur de Greifswald a été pris d'une ambition supérieure à celle de ses compatriotes, et qu'il a voulu donner à son pays le pendant de l'œuvre magistrale de M. Kuenen. Il ne nous déplaît pas non plus de constater que c'est plus encore à la Hollande et à la France, qu'à l'Allemagne, que M. Wellhausen est redevable de la vue féconde qu'il vient d'apporter dans l'étude de l'histoire juive antique. Il montre, en effet, que les véritables excitateurs de sa pensée sont, d'une part, M. Kuenen, l'éminent critique de l'Université de Leyde, de l'autre, M. Graf, élève lui-même de M. Reuss, de Strasbourg. Les personnes qui suivent ces études comprendront le vif intérêt des déclarations suivantes [1] :

1. « Au début de mes études, je me sentais attiré par les récits concernant Saül et David, Elie et Achab, et ravi par les discours d'un Amos et d'un Isaïe, je me plongeai dans l'examen des livres prophétiques et historiques de l'Ancien-Testament. Au moyen des ressources à ma disposition, je croyais bien les comprendre passablement; mais j'avais comme mauvaise conscience. Il me semblait que je commençais à bâtir, non par les fondations, mais par le toit; en effet, je ne connaissais pas la Loi dont j'entendais dire qu'elle est la base et la substructure de l'ensemble de la littérature sacrée. Prenant enfin mon courage à deux mains, j'attaquai l'Exode, le Lévitique et les Nombres avec le commentaire de Knobel. Mais c'est en vain que j'y cherchai la lumière qui, de là, devait se répandre sur les livres historiques et pro-

M. W. a compris que le plus grand service qu'il pût rendre aux études hébraïques, c'était de mettre au-dessus de toute attaque la thèse qui voit dans le prophétisme le résumé du développement religieux des Israélites antérieurement à la captivité de Babylone, et dans la législation dite mosaïque, le type adopté par les promoteurs de la restauration jérusalémite. Aussi a-t-il consacré en entier le premier des deux volumes de son histoire (le second paraîtra à une époque indéterminée) à l'examen de cette question : la loi mosaïque est-elle le point de départ pour l'histoire de l'*Israël antique*, ou bien est-elle le point de départ de l'histoire du *Judaïsme* proprement dit, c'est-à-dire de la secte religieuse qui a survécu à la nation anéantie par les Assyriens et les Chaldéens? — Etablissant avec une rigueur extrême la superposition des couches dont se compose la littérature hébraïque, M. W. expose successivement les renseignements qu'elles fournissent sur les principaux points de l'histoire du culte et de la tradition ; et de cette analyse serrée et vigoureuse se dégage invinciblement la proposition de l'antériorité du prophétisme sur la loi d'Exode-Lévitique-Nombres.

Il est impossible d'analyser un livre de cette nature : tout au plus pourrions-nous reproduire, soit en son entier, soit par extraits, la table des matières. Mais ce n'est pas trop de demander à tous ceux qui s'occupent de littérature hébraïque de prendre la peine de la consulter, en les assurant qu'ils y trouveront dès l'abord la marque d'une œuvre forte, profonde, originale. Quant à ceux qui ne sont pas suffisamment au courant de ces études, cette énumération technique leur dirait fort peu de chose.

En dehors de la forte contexture de l'œuvre, nous avons noté bien des points où M. W. a su apporter une lumière vive et décisive, spécialement en ce qui concerne les lévites, les fêtes. Une discussion de détail ne serait pas non plus possible dans les limites d'un compte rendu. — Nous voulons nous borner pour aujourd'hui à signaler le premier volume de l'histoire d'Israël de M. Wellhausen comme une œuvre absolument hors de pair. Elle forme l'introduction critique nécessaire à l'histoire israélite ancienne. La faire passer en notre langue, serait rendre un immense service aux hébraïsants et à tous ceux qui veulent se tenir au courant de leurs travaux [1].

Maurice Vernes.

---

phétiques. La loi, au contraire, m'en gâta la jouissance; au lieu de me les rendre plus intelligibles, elle me faisait l'effet d'un cauchemar. Là où se trouvaient des points de contact, je rencontrais des différences plus grandes encore... Je sentais confusément que j'avais devant moi deux mondes différents. La publication du second volume de l'histoire d'Israël d'Ewald ne fit qu'accroître ma confusion et mes perplexités. C'est alors que j'eus connaissance de l'hypothèse de Graf, qui plaçait la loi à une date plus récente que les prophètes, etc. »

1. Dans la *Revue* du 21 décembre 1878, nous rendions compte de la quatrième édition de l'Introduction à l'Ancien Testament de Bleek, à laquelle M. Wellhausen

43. — **Histoire de Danemark depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours** par C.-F. ALLEN, traduit par E. BEAUVOIS. Copenhague. A.-F. Hœst et fils, éditeurs, 1878. 2 vols. in-8°, de CXIV-334 et 443 p. — Prix : 25 francs.

La traduction du livre de M. Allen par M. Beauvois est un ouvrage qui fait honneur en même temps aux éditeurs et au traducteur. Elle a été accueillie en Danemark avec un vif intérêt et avec reconnaissance, et elle saura, d'autre part, croyons-nous, occuper une place honorable dans la littérature française. En France, on a trop souvent regretté de ne pas posséder un précis de notre histoire, et nous pourrions citer des ouvrages scientifiques qui renferment de grossières erreurs, parce qu'il manquait un manuel facile à consulter sur l'histoire du Danemark. Le seul qui existe est l'ouvrage de Mallet, écrit en 1758-77, ouvrage vieilli, qui n'en est pas moins consulté et cité sans cesse par des auteurs français modernes. Puisse la belle publication dont nous rendons compte ici, éveiller l'intérêt pour l'histoire de la Scandinavie et pour ses langues, trop peu connues et trop peu étudiées en France! Nous ne saurions recommander un meilleur livre comme introduction à l'étude de notre histoire, et le lecteur qui veut approfondir les sources elles-mêmes, ne pourra trouver un meilleur guide que la bibliographie qui précède le livre et ne compte pas moins de cent pages.

Charles-Ferdinand Allen naquit en 1811 ; il professa l'histoire à l'Université de Copenhague depuis 1851 jusqu'à sa mort en 1871. Ce n'est cependant pas dans son professorat qu'il faut chercher son mérite ; ses cours furent souvent interrompus par des indispositions fréquentes et de longues vacances. Sa gloire scientifique est due surtout à ses trois principaux ouvrages, savoir : l'*Histoire de Danemark*, maintenant traduite en français, son « *Histoire de la langue danoise en Slesvig* » (2 vols.), et enfin son « *Histoire des trois Etats scandinaves sous les rois Jean, Christian II, Frédéric I, Gustave Vasa, et sous la guerre du comte 1497-1536* », en cinq tomes (7 vols.) ouvrage qui malheureusement ne fut pas terminé (le récit s'arrête vers 1527). Ce dernier livre est le meilleur qui ait paru dans ce siècle sur une époque spéciale de notre histoire. L' « *Histoire de Danemark* » fut composée à l'occasion d'un concours ouvert, en 1836, par « la Société pour la postérité » pour la meilleure « histoire de Danemark où il serait spécialement tenu compte du développement intérieur de la nation et de l'Etat ». Dans les éditions postérieures — la traduction est faite d'après la septième édition — l'ouvrage a été, en plusieurs points, augmenté et modifié; l'auteur a continué l'histoire contemporaine; dans la traduction on a même ajouté un abrégé des neuf dernières années du règne de Frédéric VII et de la guerre en 1864. C'est peut-être le livre historique qui a été le plus lu

---

a donné ses soins. Nous avions dit que nous attendions beaucoup de son auteur; nos espérances ont été à la fois réalisées et dépassées par l'apparition du présent volume. Se reporter à cet article pour quelques-uns des points touchés ici.

en Danemark. Il en a paru deux éditions en allemand et une en suédois.

Le livre d'Allen se distingue par son style agréable et modéré, par la bonne disposition des matières, par la profondeur des recherches et par l'exactitude des faits racontés. L'auteur écrit avec sincérité et franchise; il fut un des premiers à quitter ce ton de flatterie envers le gouvernement qui caractérisait ses devanciers. On ne saurait trouver dans son œuvre ni une condamnation injuste ni une expression hasardée. Il est aussi le premier qui nous donna un tableau du développement intérieur du pays. A cet égard, on a objecté sa partialité pour les paysans; on a dit qu'il peint sous des couleurs trop sombres leur misère et leur asservissement. Son style, sans être lourd, manque peut-être de verve et de chaleur, et l'on y sent parfois je ne sais quelle amertume et comme la tristesse d'un misanthrope. Il ne marque pas très nettement l'influence de la littérature sur le pays et sur nos mœurs; nous citerons, par exemple, les pages où il traite des poésies populaires du moyen âge ou des œuvres de Holberg; on pourrait se demander si jamais un poëme a joué un rôle quelconque dans l'histoire de Danemark, car l'auteur n'en cite pas un seul. Il faut pourtant remarquer que, dans une note, Allen cite trois vers de la chanson si touchante sur le roi Christian II en exil : il est remarquable que dans ce cas, l'auteur abandonne son style ordinaire pour célébrer le roi qui a été l'objet favori de ses études, et qu'il a disculpé de plus d'une accusation qui pesait sur lui. Enfin, Allen a quelquefois négligé de peindre avec les développements nécessaires les situations vraiment dramatiques et les grands exploits : la vie de Tordenskjold devrait être racontée avec plus de détails; il en est de même de plusieurs batailles, par exemple, du célèbre combat naval dans la baie de Kjöge en 1677.

Le récit de nos luttes contre les Allemands, des guerres intérieures et extérieures contre nos voisins tient une grande place dans l'ouvrage. Pendant des siècles, et surtout de nos jours, cette lutte a été une question d'existence pour nous autres Danois; et naturellement l'auteur soutient les idées politiques des Danois et revendique les droits de notre nation. Nous ne comprenons pas qu'un critique allemand (dans le « *Literarisches Centralblatt*) ait pu s'en plaindre et demander pourquoi on n'avait pas modifié le texte dans la traduction. Il nous semblerait singulier, qu'on eût dit, par exemple, qu'en 1721 le Slesvig ne fut pas incorporé à la couronne de Danemark et que l'union ne représentait qu'une union personnelle, puisque tous les auteurs danois soutiennent le premier point et que beaucoup d'auteurs allemands distingués ont soutenu la même opinion avant l'insurrection du Slesvig-Holstein. Le lecteur étranger comprend qu'un auteur danois se place au point de vue danois. Du reste, le professeur Falck, un des champions du « Slesvig-Holsteinisme », n'a pas hésité, en traduisant l'histoire d'Allen, de modifier et de transformer son récit suivant les idées allemandes, sans indiquer d'un seul mot ce qui représentait l'opinion d'Allen et celle du traduc-

teur. Aussi Allen entreprit lui-même une autre traduction en allemand.

Quant à la traduction de M. Beauvois, nous ne saurions assez louer sa fidélité et son exactitude. Il est très rare que M. B. n'ait pas compris une expression du texte et le style de l'original nous semble bien conservé.

Toutefois, en comparant l'original avec la traduction, nous avons trouvé çà et là des observations à faire. Naturellement le traducteur n'a rien changé au texte de l'original ; mais quelques erreurs évidentes pouvaient être corrigées d'un trait de plume. Ainsi le 13 novembre 1002 n'était pas un dimanche, mais un samedi (I, p. 72). — L'entrevue d'Edvard Côte-de-Fer et de Canut eut lieu en 1016 (non en 1017) dans l'île d'Olney (non *Light)* (p. 74). — La famille Juel ne dérive pas son nom de la roue (hjul; M. B. traduit par erreur : la chouette) qui n'est pas dans son blason (p. 213). — La flèche de guerre qui fut portée de maison en maison pour convoquer les guerriers est appelée, en Norvège : *Hærrœr,* en Danemark *Hærpil ;* M. B., en donnant la forme *Herpila,* n'a pas observé que le mot « *pila* » ne se trouve pas dans l'islandais-norvégien avant le xv^{e} siècle (p. 36). — Allen nomme quelquefois les personnes seulement par leur nom patronymique (par exemple, p. 167 *Erlandsen,* au lieu de *Jacob Erlandsen),* ce qui est inexact pour le moyen-âge. — P. 228, M. B. lit : *Brodersen;* ici Allen dit : *Abraham Brodersen.* — En général, M. B. est exact dans sa manière d'écrire les noms scandinaves, conformément au système qu'il a établi et expliqué dans son avertissement préliminaire ; nous remarquons seulement qu'il n'a pas si bien réussi dans les noms danois que dans les noms suédois ou norvégiens.

Parfois aussi, M. B. semble avoir cru que Allen donnait dans son texte l'ancienne dénomination, l'expression même qu'il avait trouvée dans ses documents. Ainsi, p. 240 : « d'après la première capitulation de 1320, le droit de voter les impôts devait appartenir à toute la nation *(hele folket).* » Mais « *hele folket* » n'est pas dans l'ancien texte qui est écrit en latin. P. 144-145, il parle des propriétaires *(selveiere),* des fermiers *(fæster)*, de la classe des fermiers *(fæstebondestand)*, des locataires *(gaardsiddere),* mais ce ne sont pas les expressions du moyen âge, elles sont formées ou modifiées par l'auteur. Quant aux « paysans nobles *(adelbönder)* », il faudrait peut-être ajouter, comme le fait Allen, que « adel » veut dire excellent, principal. P. 82 et dans la table alphabétique, lire *Stiklarstad* (non Stiklarstads); p. 269, *Aasunden* (non Asunda).

En quelques endroits, M. B. a donné une explication nécessaire que ne contenait pas l'original; mais pourquoi ne dit-il pas que le surnom de Erik *Lam* signifie agneau (p. 107) et celui de Esbern *Snare,* agile (p. 120)? Quelquefois M. B. traduit trop textuellement : *Holmen,* île ou ilot, doit parfois être traduit par « marine ». P. 80 : *Kjöje Huuskors,* croix domestique de Kjöge; il faut dire peine ou fléau domestique. « Prince de couronne », *Kronprinds,* doit être remplacé par « prince royal ».

P. 204, M. Beauvois traduit « *drost* » par connétable, ce qui semble peu exact d'après les fonctions mêmes du drost (voir p. 216). Nous relèvons encore quelques erreurs qui ne se trouvent pas dans l'original. Le roi Eric de Poméranie, né en 1383 (p. 204), doit avoir 76 (non 70) ans à sa mort en 1459 (p. 228). P. 261 : 79 combattants, lire 70. Dans la table des matières, on trouve « *Frakturstrid* » qui est omis dans le texte (II, 133) et on lit *George Kringlen* au lieu de « la gorge de Kringlen ».

Le livre est accompagné de trois tables généalogiques, et la traduction a été enrichie de trois cartes en couleur très bien dessinées; nous remarquons seulement que sur l'une de ces cartes, par suite d'une erreur, la côte occidentale du Slesvig est figurée au moyen-âge, exactement comme de nos jours; on sait, en effet, que de grandes portions de la côte ont été enlevées à la suite de plusieurs inondations.

Terminons en remerciant les éditeurs de la publication de cet excellent ouvrage, par lequel ils ont bien mérité de la science et de notre pays, et en complimentant encore une fois le traducteur qui a su mener à bonne fin une tâche si ardue.

Johannes STEENSTRUP.

---

44. — **Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XV^{e} et au commencement du XVI^{e} siècle** par Charles SCHMIDT, professeur émérite à la Faculté de théologie de Strasbourg, etc. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879, XXI, 464, 440 p. in-8°. — Prix : 25 fr.

Le mouvement littéraire qui précéda la Réforme en Allemagne a donné lieu, dans les dernières années, à de nombreux travaux dont beaucoup conserveront une valeur durable. La biographie de Wimpheling par M. de Wiskowatoff, celle de Reuchlin par M. Geiger, celles d'Erasme par MM. Feugère et Durand de Laur, celle de Geiler de Kaysersberg par M. l'abbé Dacheux, les monographies de Kampschulte, de MM. W. Vischer, Horawitz et beaucoup d'autres font foi de l'attention croissante que les savants et même le grand public prêtent à l'histoire des *humanistes*, auxquels nous devons le réveil des esprits à la fin du XV^{e} siècle.

Il manquait cependant, à côté de ces études partielles, un travail plus général qui nous permît de juger dans leur ensemble les efforts de ces savants et de ces écrivains populaires, d'apprécier leur influence et de constater, d'une façon plus précise, le rôle qu'ils ont joué dans les complications religieuses et politiques de leur temps. C'est cette lacune que vient combler, dans une certaine mesure, le savant ouvrage de M. Charles Schmidt.

L'ancien professeur en théologie de Strasbourg n'est un inconnu pour aucun de nos lecteurs. Il y a trente ans bientôt que l'Institut lui décernait une double couronne pour l'*Histoire des Cathares et des Albi-*

geois et pour son étude sur *la Société romaine et sa transformation par le christianisme*. Pendant un quart de siècle, M. S. s'est occupé de préférence de l'histoire de la Réforme et des mystiques du moyen âge. Sa *Vie de Tauler*, son édition de Nicolas de Bâle, ses biographies de Gérart Roussel, de Jean Sturm, de Melanchthon, de Pierre Martyr de Vermigli, sont dans toutes les bibliothèques théologiques. Plus tard, une longue série de publications d'importance diverse sont venues attester l'attention que le savant professeur portait à scruter les annales particulières de sa province et de sa ville natale. Nous y trouvons de nombreux mémoires, publiés surtout dans la *Revue d'Alsace*, et dont la substance est entrée dans le présent travail, qui résume dignement près d'un demi-siècle d'études sur l'histoire religieuse et littéraire de l'Alsace.

Nous disions tout à l'heure que le livre de M. S. tiendrait lieu, dans une certaine mesure, d'une histoire générale de l'humanisme allemand avant la Réforme. Par une singulière coïncidence, c'est, en effet, à l'Alsace qu'appartiennent la plupart des noms célèbres de cette école de docteurs et d'ecclésiastiques frondeurs et lettrés, dont l'influence fut un moment si considérable. C'est de cette province que sont originaires Wimpheling et Murner, Sébastien Brant et Geiler de Kaysersberg. Il n'y a guère que deux des grands noms de l'humanisme, les plus illustres, il est vrai, ceux de Reuchlin et d'Erasme, qui manquent dans notre ouvrage ou qui, du moins, n'y paraissent que d'une manière incidente, et tout au second plan.

Le travail de M. S. est disposé d'une façon fort simple et lucide. Son premier volume renferme la biographie de Wimpheling, de Brant et de Geiler de Kaysersberg; le second s'occupe, plus ou moins longuement, des collaborateurs et des disciples immédiats de Wimpheling, une douzaine environ, puis s'étend plus au long sur le célèbre dominicain-poète, Thomas Murner. Chacun de ces cinq livres est subdivisé de la même manière à peu près. Un premier chapitre nous donne la biographie proprement dite du personnage, un second — plusieurs parfois, — fournit l'analyse exacte et l'appréciation littéraire de ses ouvrages; un troisième enfin donne une opinion raisonnée sur ses tendances politiques et religieuses, sur ses visées de pédagogue ou de moraliste. On sait immédiatement où trouver de la sorte les renseignements qu'on cherche et l'on n'est jamais exposé à se perdre au milieu de cette immense quantité de détails amassée par l'érudition patiente de l'auteur [1]. Nous ne cacherons pas cependant que cette méthode, à côté de ses avantages, présente aussi des inconvénients sérieux. L'ensemble du tableau s'éparpille trop sous nos yeux et nous risquons de perdre, en suivant l'auteur, cette im-

1. On est sûr, avant tout, que les couleurs de la palette n'ont point été confondues par l'inattention du peintre, comme cela arrive si souvent pour de brillants travaux d'ensemble, dont les traits ont été tirés sans critique des sources les plus disparates par un auteur inattentif.

pression générale qui doit résulter cependant de l'étude de tout ouvrage d'une certaine étendue. M. S. n'a pas pu empêcher non plus certains retours sur des points déjà traités, en reprenant ainsi, à la suite l'une de l'autre, la biographie des personnages qui se coudoyaient sans cesse dans la vie réelle.

C'était un travail immense que de réunir de la sorte, c'était un travail fastidieux aussi de parcourir consciencieusement l'énorme amas de livres sorti de la plume des personnages dont nous rencontrons ici l'histoire. Les bibliothèques de l'Europe, les plus riches en incunables, ne possèdent chacune qu'une minime partie des éditions des plus connues parmi les humanistes d'alors. Leur popularité même a été la cause principale de leur disparition dans les siècles passés et les mains maladroites des enfants du XVI[e] siècle ont détruit, sans songer à mal, bien des chefs-d'œuvre qui feraient le bonheur des bibliophiles modernes. Quant aux *dii minores*, dont les ouvrages n'ont pas eu l'honneur d'éditions multiples, que d'ouvrages à jamais perdus ou dont le titre seul est venu jusqu'à nous! On ne peut assez admirer la patience et le zèle scientifique de l'auteur qui s'est proposé, d'une part, de parler de tout ce qui s'est conservé dans les dépôts publics et les collections particulières et qui s'est interdit, d'autre part, de parler d'aucun volume qu'il n'ait vu de ses yeux et tenu de ses mains. Aussi peut-on le suivre avec une entière confiance dans ses descriptions bibliographiques [1] et se fier aveuglément à ses affirmations et à ses analyses. Les indications de tout genre que nous rencontrons dans ces pages, s'étendent bien au-delà de l'horizon de l'Alsace, car l'auteur ne s'est pas refusé, chemin faisant, le plaisir d'examiner en note mainte question bibliographique, mainte donnée d'histoire ou de biographie littéraire, étrangères au sujet même de son travail.

Si nous considérons le fond de son important travail, nous pensons que personne ne pourra reprocher à l'auteur d'avoir exagéré l'importance et la valeur des hommes dont il s'est constitué le biographe. Ses deux volumes ne sont rien moins qu'un panégyrique et il a raison de dire qu'il s'est « réservé le droit de juger les humanistes tout en essayant de pénétrer dans leurs idées et de voir les choses comme ils les ont vues. » C'est une tâche impossible en effet, bien qu'on l'ait tentée récemment en Allemagne, de ressusciter ces écrivains et ces moralistes du XV[e] siècle et de les accommoder au goût de notre époque. Je ne parle pas seulement de ceux qui n'ont manié que la langue érudite et n'ont point écrit dans leur idiome maternel. Mais les plus populaires d'entre les écrivains allemands d'alors, un Sébastien Brant, un Thomas Murner, ne présentent plus aujourd'hui qu'un intérêt archéologique au commun des lecteurs. Per-

1. Nous devons faire une seule réserve pour quelques feuilles de l'index bibliographique, qui ont été malheureusement composées pendant une absence de l'auteur; il s'y est introduit quelques inexactitudes regrettables, spécialement dans les dates des diverses éditions de Geiler.

sonne, si ce n'est un littérateur de profession, n'entreprendra de nos jours ou du moins ne terminera la lecture de la *Nef des Fous,* ou du *Grand fou luthérien*, et les versions en allemand moderne de Simrock et autres, ne les rendront pas plus populaires. Mais M. S. ne tombe pas non plus dans le défaut contraire de dénigrer un talent qui nous paraît un peu surfait par les contemporains ou de nier son influence, parce qu'elle ne s'exerce plus sur nous. Il nous semble être toujours juste à l'égard des hommes du xv^e^ siècle, et c'est du côté de la bienveillance que penchent généralement ses appréciations morales et littéraires.

Un des points sur lesquels les jugements diffèrent le plus, encore de nos jours, c'est la position qu'occupent les humanistes vis-à-vis de la Réforme. Ont-ils été les précurseurs de la révolution religieuse? L'Eglise, qui les a tant attaqués, avait-elle raison dans ses griefs et ses plaintes à leur égard? Il nous semble qu'il faut séparer nettement l'humanisme en deux camps différents et même contraires. Les humanistes laïques, Ulrich de Hutten, par exemple, étaient assurément des adversaires résolus du catholicisme. Mais à côté d'eux existait un parti très conservateur, sorti du clergé, s'y rattachant par mille liens divers, et n'entendant rompre en rien avec l'Eglise universelle. C'est à ce parti que les humanistes alsaciens se rattachent sans exception notable. Wimpheling, Geiler et Murner sont des prêtres et le restent; Brant, le satirique moqueur, est un fils dévoué de l'Eglise dans le domaine de la foi. Si quelqu'un de leurs disciples s'est prononcé pour la Réforme plus tard, nul n'en a conçu plus d'effroi, plus de dépit qu'eux-mêmes et le timide Erasme paraît héroïque quand on le compare à ces hommes prudents, amis des traditions, assez peu poétiques de leur nature, mais remplis d'intentions droites, que le xv^e^ siècle à son déclin voit se grouper dans les murs de Strasbourg. M. S. a parfaitement bien caractérisé ces tendances, et nous ne pouvons qu'approuver le portrait qu'il trace ainsi de l'humanisme alsacien. Il ne faudrait pas oublier cependant que bien souvent, dans l'histoire, des conséquences imprévues se dévoilent et que tel peut devenir, sans le vouloir, la cause immédiate d'effets qu'il proclamera funestes. Tel nous semble avoir été le cas des humanistes d'Alsace. Ce n'est pas sans raison que Jacques Sturm de Sturmeck, le grand *stettmeister* de Strasbourg, répondait aux récriminations de Wimpheling : « Si je suis réellement hérétique, c'est vous, maître, qui m'avez rendu tel. » Peut-être M. S. qui pourtant cite cette parole, aurait-il pu y appuyer davantage quand il a dressé, pour ainsi dire, le bilan des humanistes et résumé leur influence sur les générations suivantes en déclinant pour eux le périlleux honneur d'avoir été les pères et les précurseurs de la Réforme.

Nous ne remercierons pas M. Schmidt, auquel l'allemand et le français sont également familiers, d'avoir rédigé cet ouvrage dans sa langue maternelle ; il se sentirait blessé par un pareil éloge. Mais un savant critique allemand lui ayant reproché « d'avoir traité en français un sujet

aussi essentiellement germain » et d'avoir fait paraître à Paris un livre qui n'intéresserait que bien peu de Français *(um welches sich herzlich wenig Franzosen kümmern werden)*, nous exprimons le souhait qu'une appréciation si peu flatteuse pour le public français soit complètement démentie par les faits. La nouvelle couronne que l'Académie française vient de décerner à l'auteur, nous semble d'un heureux présage pour l'accueil que le public lettré fera, nous en sommes sûr, à ce remarquable ouvrage, vrai monument de dévouement patriotique et de solide érudition.

R.

VARIÉTÉS

Lettre de M. Sabatier.

Voulez-vous me permettre de remercier M. Clermont-Ganneau de l'attention bienveillante dont il a honoré mon mémoire sur la *notion hébraïque de l'esprit* [1] et de répondre en même temps aux principales objections qu'il y a faites?

(I) Nous sommes à deux points de vue si opposés qu'il n'y a guère apparence, entre nous, d'entente prochaine et facile. M. C.-G. ne semble tenir aucun compte de la différence des races; il croit qu'un grec ressemblait à un hébreu; il attribue aux uns et aux autres les mêmes conceptions. Toute son argumentation repose sur une assimilation et des rapprochements entre les ombres homériques et les *rephaïm* de la Bible, entre Athéné et l'esprit d'Elohim ou de Iahveh qui lui paraissent

---

1. Voy. *Rev. crit.*, n° 2, 1880.

(I) M. Sabatier ne s'est pas, je le crains, rendu un compte exact du point de vue général auquel je me suis placé pour juger son intéressant mémoire. Je n'ai pas prétendu confondre des races distinctes. Je me suis permis de les comparer; et là où M. S. ne voit que des différences, je vois et des différences et des ressemblances. Assurément, le premier devoir de l'historien et du philosophe, placé devant cet organisme complexe qu'on appelle l'humanité, est de faire œuvre d'anatomiste et de séparer les groupes ethniques — qui, soit dit en passant, ne sont pas toujours absolument adéquates aux races, — en marquant fortement leurs caractères différentiels; mais le second est de les replacer dans leurs conditions naturelles et de les étudier, pour ainsi dire, physiologiquement, dans toute l'étendue de leurs contacts, dans toute la profondeur de leurs pénétrations. Aryens et Sémites — pour ne pas parler des Egyptiens — ont ceci de commun, d'abord d'être des hommes, ensuite des hommes qui, *ab antiquo*, ont eu des rapports historiques continus, qui se sont alternativement prêté et emprunté nombre de choses dans l'art, dans la religion, dans la philosophie. Pour s'y reconnaître plus aisément, la critique moderne a fait passer entre eux une ligne de démarcation, et elle a eu raison. Mais il ne faudrait pas prendre ce fossé conventionnel pour un abîme. Supposer que ces mondes se sont développés isolément, chacun pour soi, comme en vase clos, c'est se refuser les moyens d'en comprendre le développement même. — C. C.-G.

la chose la plus naturelle et à moi la plus étrange du monde. J'estime, au contraire, avec M. Renan et après lui, qu'entre la race sémitique et la race aryenne, il y a un abîme, que ce sont deux mondes différents. Cette opposition éclate dans la grammaire des langues, dans l'art, dans la philosophie, dans la religion. J'ai essayé de la montrer sur un point nouveau et plus profond en psychologie et j'avais donné à mon mémoire ce sous-titre : « Essai de psychologie historique ». Je tenais à faire voir que les Hébreux et les Grecs, partant à peu près de la même métaphore primitive, n'avaient ni raisonné ni spéculé sur l'esprit de la même façon et étaient arrivés, en définitive, à des conceptions anthropologiques radicalement contraires. Je n'ai fait ni métaphysique ni théologie. Je dirai même que j'en ai moins fait que M. C.-G., qui a poursuivi une explication de la *révélation biblique*, ce dont je ne m'étais pas occupé le moins du monde. Je me suis borné à constater, en les reliant entre eux, des phénomènes philologiques et à faire l'histoire du mot *rouakh* depuis son sens primitif matériel jusqu'à son sens métaphysique le plus élevé.

(II) Les premières observations de M. C.-G. portent sur le sens des mots *nephech* et *rephaïm*. Nous sommes d'accord sur le sens primitif de *nephech* qui désigna tout d'abord le souffle et puis la vie organique. C'est absolument le sens originel de ψυχή. Mais voici la différence des deux développements de la pensée hébraïque et de la pensée grecque. Pour les Grecs, la ψυχή devient le principe, l'essence de l'individualité ; c'est l'homme même. Pâle et affaiblie par la mort, elle survit à la destruction du corps. Dans Homère, elle désire le sang ; elle accourt à la fosse creusée par Ulysse. Dès que l'âme d'Achille a bu du sang, c'est Achille même que nous avons devant nous et que nous entendons, Achille dont le cadavre est resté dans les plaines de Troie. Voilà l'idée grecque ou aryenne et l'on conçoit très bien que, développée, elle ait

---

(II) La scène qu'il convient de mettre en regard de la scène homérique de l'évocation des âmes, c'est l'évocation de Samuel. C'est Samuel même que voit la magicienne d'Endor, et avec qui Saül s'entretient, Samuel dont le cadavre reposait à Rama dans son sépulcre. M. S. (p. 11, note) me paraît avoir écarté trop facilement du problème cette donnée contraire à ses vues, ainsi que celle qui résulte du passage d'Isaïe, XIV, 9-12, concernant la descente du roi de Babylone dans le Cheol.

Dans la vision d'Ezéchiel (dont il serait bon de connaître la date), les corps sont façonnés à nouveau, puis animés par le souffle divin. Cette reconstruction de toutes pièces (voir le curieux détail dans le texte), n'a pour base que quelques ossements desséchés ; elle doit cependant reproduire rigoureusement des *types* antérieurs, car, ne l'oublions pas, il ne s'agit de rien moins que de la résurrection générale d'Israël. Ces types n'avaient pas péri. Ils ont servi de noyaux. C'est ainsi que les Elohims ont modelé Adam, qui n'avait pas encore de type, en prenant pour maquette leur propre *selem* (littér. *ombre*, — le mot accompagne fréquemment dans les inscriptions l'effigie du défunt). C'est la croyance à cette survivance d'une *image* idéale de l'individu qui a existé, à mon sens, chez les Hébreux, comme elle a existé chez les Grecs et les Italiotes, chez les Egyptiens et chez bien d'autres peuples. Elle est le point de départ également logique des dogmes, moins divergents que ne le suppose M. S., de l'immortalité de l'âme et de la résurrection du corps. — C. C.-G.

abouti, dans le platonisme, à l'immortalité de l'âme, et, dans le brahmanisme, à l'immortalité de l'*atman*. Mais la *nephech* hébraïque n'a pas fait ce chemin, et j'ajoute qu'elle ne pouvait le faire, parce que chez les Hébreux le principe d'individuation n'était pas dans l'âme, mais dans le corps. Pour eux, l'homme était une chair *vivante*, en sorte que la *nephech*, au lieu d'exprimer l'essence de l'homme, n'exprimait que la qualité de l'être vivant. J'ai rappelé la scène homérique de l'évocation des âmes. Voulez-vous avoir dans le développement hébraïque la scène correspondante qui fait éclater toute l'opposition des deux conceptions que j'essaie de déterminer? Le livre d'Ezéchiel nous la fournit (37/5-14) dans cette célèbre vision où le prophète, au milieu d'une vallée jonchée de cadavres humains, s'écrie : « Ces ossements peuvent-ils bien revivre? » — Oui, si l'esprit créateur de Iahveh souffle sur eux, s'il les relève et leur rend la *force* qu'ils ont perdue, la *nephech*. Voilà les deux points de vue, les deux développements dont l'un a son terme naturel et logique dans le dogme de l'immortalité de l'âme; l'autre, dans celui de la résurrection des corps. D'un côté, c'est un principe de vie qui cherche sa matière, son organisme; de l'autre, c'est une matière, un organisme qui attend son principe de vie.

(III) Après cela, il importe assez peu que la *nephech* hébraïque, comme la ψυχή grecque, ait été localisée dans le sang. M. C.-G. triomphe à trop bon marché en m'opposant un texte du Deutéronome (12/23 et non 12/13, comme on l'a imprimé par erreur). Il aurait pu en citer d'autres : Genèse, 9/4; Lévit., 17/13 et 16, etc. Ces textes n'ont rien à faire dans le débat, car le mot *nephech* n'y a plus que le sens abstrait du mot « vie ». Qu'on la mette où l'on voudra, la *nephech* n'en demeure pas moins une simple *fonction* qui commence dans l'homme sous l'impulsion de la *rouakh* d'Elohim, et qui cesse et s'évanouit au moment de la mort. Les Hébreux conçoivent si peu l'existence séparée de la *nephech* que ce mot finit par prendre le sens même de cadavre (Lévit., 22/4; Nomb., 5/2) et dans les dialectes araméens celui de tombeau.

(IV) Quant au mot *rephaïm*, j'estime que le traduire par mânes ou âmes des morts, c'est mettre une notion grecque sous un mot hébreu

---

(III) M. S. me paraît avoir perdu de vue l'objet principal de ma remarque. M. S. établissait entre les mânes homériques et les rephaïm cette différence fondamentale : les premiers veulent du *sang* pour revivre, les seconds de la *nephech*. Or si, comme le reconnaît M. S., *sang* et *nephech*, c'est tout un, ce trait rapproche les rephaïm des mânes au lieu de les en éloigner.

M. S. trouve tout simple que *nephech* puisse signifier à la fois *vie* et *cadavre*. L'on s'est demandé avec raison (M. Renan, cours du Collège de France) si cette dernière acception ne devait pas être remplacée par celle de *tombeau*, d'après l'indication même des dialectes araméens. Nombre d'épitaphes débutent, comme je l'ai rappelé, par le mot *nephech*. L'on s'explique sans peine que ce mot ait fini par désigner le tombeau même et que l'on ait dit un NEPHECH, comme nous disons une *patenôtre*, un *in-pace*, comme nous aurions pu finir par dire, si nous étions restés païens, un *diis manibus*. — C. C.-G.

que celui-ci ne renferme point. Je ne puis le rapporter qu'à la racine RPH, « ce qui tombe, s'affaisse et ne bouge plus ». Les *rephaïm* sont ceux qui ont cessé de vivre, « les tranquilles ». Si ce sens est le vrai, il est clair qu'en prononçant ce mot, les Hébreux songeaient plus au cadavre mort qu'à l'âme. L'équivalent latin serait le mot *defuncti*. On disait : « les rephaïm », comme nous disons encore : « les défunts, les morts ». Dans aucun passage biblique où ce mot se retrouve, nous n'allons au-delà de cette notion négative. Les âmes d'Homère et les mânes des Latins représentent une tout autre idée. Trouvera-t-on une analogie dans la doctrine égyptienne? C'est possible, mais elle est encore trop mal connue pour qu'on en puisse tirer quelque clarté. Je crains d'ailleurs qu'il n'arrive à l'anthropologie égyptienne ce qui est arrivé à la biblique, c'est-à-dire qu'on ne la voie et qu'on ne l'interprète à travers des notions grecques toutes différentes.

(V) De la notion de l'esprit dans l'homme, M. C.-G. passe à la notion de l'esprit en Dieu. Ici, il a été dominé par la préoccupation de ne pas laisser Iahveh dans son isolement. Au milieu des autres cultes sémitiques, il ne veut plus d'un dieu d'Israël célibataire. Cette question me paraît très sérieuse et digne de mettre en mouvement toute la sagacité et toute la science de M. C.-G. Mais on avouera qu'elle n'entrait point dans le champ spécial de mon étude. Que M. C.-G. cherche la compagne primitive de Iahveh, qu'il la découvre et nous la montre, il en a le droit et ce sera un progrès réalisé dans la science. Il annonce des développements et des preuves qui feront la lumière sur ce point. Nous les lirons avec le plus grand intérêt. En attendant, qu'il me permette de retirer le mot *rouakh* de cette affaire délicate où il n'a rien à voir. Il est vrai que nous rencontrons le plus souvent ce mot au genre féminin. Mais *nephech* est aussi féminin, et de cet accident du genre on ne peut rien conclure.

(IV) L'étymologie du mot *rephaïm* est inconnue. Celle même qu'adopte M. S. n'exclut point du tout la conception des rephaïm comme autre chose que de simples cadavres. L'hébreu a d'autres mots pour désigner le cadavre. Si les rephaïms sont les cadavres, il s'en suit que le *cheol* qui est leur demeure ne peut être que le sépulcre lui-même. M. S. n'a peut-être pas élucidé suffisamment cette autre question fort importante. Il s'est cependant prononcé implicitement quand il a dit : « L'enfer est d'origine aryenne, non sémitique. » Même en admettant, ce qui ne me paraît nullement prouvé, que les Aryens, sous la forme des Grecs, soient responsables de l'introduction de l'enfer dans le dogme chrétien — car c'est là, je crois, ce qu'a voulu dire M. S., — l'on ne saurait nier que la notion de l'enfer existe en dehors des Aryens, chez les Egyptiens, chez les Sémites eux-mêmes, et que le christianisme a pu puiser plus près de sa source une croyance dont les Grecs sont peut-être débiteurs et non créditeurs. Je me permettrai de renvoyer M. S., sinon aux textes, qu'il peut récuser, du moins aux *images* de l'Egypte, et au monument figuré assyrien que j'ai publié récemment dans la *Revue archéologique*. — C. C.-G.

(V) Je suis d'accord avec M. S. Je crois l'avoir suffisamment montré, le problème de l'âme de l'homme et le problème de la parèdre de Jéhovah sont intimement liés. C'est précisément pourquoi je ne saurais consentir à retirer du débat le mot *rouah*. — C. C.-G.

M. C.-G. reconnaît avec moi que dans la première conception des Hébreux, la *rouakh* était précisément la *nephech* de Iahveh. Si les Hébreux n'ont point substantialisé la *nephech* de l'homme, il est dans la logique qu'ils n'aient pas fait non plus une hypostase de la *rouakh* divine.

(VI) M. C.-G. reconnaît d'ailleurs que la *rouakh* ne peut être considérée directement et simplement comme la compagne de Iahveh. Il y voit seulement l'idée spiritualisée d'une déesse primitive que le mot de *rouakh*, esprit, aurait remplacée. Le vrai nom de cette déesse serait *Qodech;* il croît le retrouver dans cette expression assez fréquente de *rouakh-Qodech*, qu'il traduit « l'esprit de la déesse *Qodech* ». A cela, je vois, pour ma part, deux impossibilités : 1° *Qodech* est masculin, et c'est malheureux pour un nom qui doit désigner la déesse femelle à côté d'un dieu mâle; 2° *rouakh-qodech* ne doit pas se traduire comme un génitif ordinaire, mais comme un adjectif, selon l'usage de la langue hébraïque où « Roi de la grandeur, fils de la force », signifient tout simplement, « grand roi, homme fort ». De même, rouakh-Qodech équivaut à « esprit de sainteté », c'est-à-dire « esprit saint ». Il n'y a là aucun mystère. Comparez les expressions semblables accompagnées d'un suffixe : *schem qodechî*, le nom de ma sainteté, pour « mon nom saint »; *rouakh-qodechka*, l'esprit de ta sainteté, pour « ton esprit saint ». (Levit., 20/3; Ps., 51/13.) Voyez encore l'expression : *qadech haqodachim*, le saint des saints, ou le lieu très saint, etc.

(VII) Si la langue hébraïque ne fournit aucun appui sérieux à la thèse de mon savant contradicteur, je crains qu'elle n'en trouve encore un moins solide dans les rapprochements et le parallèle auquel il se livre entre la *rouakh* de Iahveh et l'Athéné de Jupiter. Je ne puis voir là qu'un jeu d'esprit très ingénieux, mais trompeur. Il suffira de remarquer que Athéné n'est pas la parèdre, la déesse femelle à côté du dieu mâle, mais la fille de Jupiter : ce qui décèle une théogonie toute différente de la théogonie sémitique.

(VI) Qodech n'a pas été présenté comme le *nom*, mais comme un des *vocables* possibles de la parèdre de Jéhovah, « dont, ai-je dit, je me réserve de déterminer le véritable nom ». Une déesse sémitique, Astarté-Anata, a notoirement porté ce vocable; le genre du mot *qodech* n'y a pas fait le moins du monde obstacle. Je n'ai pas ignoré ou oublié ce genre, puisque j'ai parlé *du Qodech* de Jéhovah, non plus que la règle rudimentaire du génitif faisant fonction d'adjectif, puisque j'ai adopté pour *rouah-qodech*, la traduction consacrée de : *Saint-Esprit*. — C. C.-G.

(VII) La question de filiation est accessoire, d'autant que j'ai comparé et non identifié Athéné avec la déesse Jéhovite. C'est le mode de génération qu'il faut ici considérer. Les parèdres femelles des dieux ne sont pas d'ailleurs toujours leurs femmes; elles peuvent être aussi leurs filles, leurs sœurs, leurs mères, souvent tout cela à la fois. N'oublions pas, au surplus, qu'il y a Athéné et Athéné. Cicéron en compte cinq pour sa part, et dans le nombre il y en a de clairement orientales. La protectrice d'Ulysse est encore pour Lycophron une Φοινική Θεά. Le géant ailé Pallas, Poseidon, Triton, Itonios, Hephaistos, etc., se disputent dans la légende la paternité

(VIII) Enfin de certains monuments iconographiques, sémitiques, M. C.-G. croit pouvoir conclure à une représentation figurée d'Eli enlevé au ciel par une femme ailée. Il faudrait prouver d'abord que ces monuments sont sémitiques, et, en second lieu, qu'ils ont une parenté quelconque avec la légende d'Eli. Quelques rapports extérieurs et accidentels ne suffiront pas, car de cette façon on peut tout prouver. Si la mythologie comparée se laissait aller à tous les jeux d'un parallélisme superficiel, elle courrait le risque de devenir bientôt aussi suspecte et de renommée aussi fâcheuse que l'ancienne étymologie.

(IX) A la conclusion de l'article même de M. C.-G., je n'opposerai qu'une réflexion. Il veut que le monothéisme juif n'apparaisse qu'après l'exil et sous l'influence persane. Que pense-t-il donc des prophètes et de

---

de la fille classique de Zeus, de celle qui est assise à sa droite, et parfois en même temps, l'honneur d'avoir compromis son renom de chasteté. L'inviolable Athéné donne naissance à Apollon. — C. C.-G.

(VIII) Sur le premier point, la preuve est faite depuis longtemps. Les coupes de Palestrina sont sémitiques : l'une d'elles porte une inscription phénicienne. Sur le second, la preuve m'incombe. Je l'ai déjà commencée et je crois être en mesure de la faire assez complète pour ne pas être accusé de tomber dans le travers justement blâmé par M. Sabatier. — C. C.-G.

(IX) Il convient d'abord de distinguer dans la littérature prophétique tout ce qui, soit par la composition de prophéties entières (les unes avouées et datées, les autres mises, de propos délibéré, sous le nom de prophètes anciens), soit par les transcriptions mitigées de divers morceaux antérieurs, soit enfin par le choix systématique de certains de ces morceaux à l'*exclusion* d'autres, nous fait descendre à la période où je place la Réformation monothéiste d'Israël, et nous représente l'œuvre directe ou indirecte, positive ou négative, des réformateurs, Dans tout ce qui peut, ce départ une fois fait, nous rester de paroles authentiques des prophètes antérieurs à l'exil, et dans tout ce que nous laisse entrevoir, du rôle de ces prophètes et de leur activité, la littérature historique, je n'aperçois rien qui ne se puisse expliquer, si l'on considère ainsi que je le fais, les prophètes de Jéhovah comme les défenseurs jaloux et ardents de la nationalité, c'est-à-dire de la religion d'Israël; d'une religion qui se compose, en première ligne, du dieu de la tribu, avec sa compagne inséparable, et, au second plan, au-dessus ou au-dessous, comme l'on voudra, d'un fond d'*elohims* appartenant au plus pur polythéisme. Le rôle des anciens prophètes est avant tout un rôle politique sous forme religieuse. Toutes les querelles d'Israël avec ses voisins, Jéhovah les épouse. Attaquer les dieux *étrangers*, les conspuer, les traîner dans la boue devant la face du dieu d'Israël; tonner contre les Israélites assez lâches, assez traîtres, pour pactiser avec les cultes ennemis, c'est une façon de combattre pour la bonne cause, pour la suprématie matérielle d'Israël. Les prophètes n'y voyaient pas plus loin. Aux polythéismes des voisins, ils ne songeaient pas à opposer le monothéisme qu'on n'avait pas encore inventé, mais bien leur propre polythéisme dont la raison sociale était Jéhovah. Si Baal et Chamos, par exemple, excitent leur fureur et leur mépris, ce n'est pas que l'essence et le culte de ces dieux ne soient pas conformes à leur idéal philosophique; c'est que Baal et Chamos, c'est la Phénicie et Moab, c'est l'ennemi — c'est pis encore, c'est le rival, d'autant plus dangereux, d'autant plus exaspérant qu'il est presque un sosie. Nous pouvons être sûrs que les prophètes de Chamos et de Baal, quand il y avait conflit, rendaient à Jéhovah injure pour injure, coup pour coup. Ces batailles de dieux ne signifient rien au point de vue dogmatique qui nous occupe. Ce n'est pas de cette lice mesquine qu'est sortie la conception métaphysique et raffinée d'un dieu isolé, suprême, universel

la lutte qu'ils ont livrée au polythéisme d'Israël, et même au sacerdoce officiel depuis le VIII[e] siècle jusqu'à la ruine de Jérusalem? Ce rôle des prophètes est certainement le fait le plus original, le plus curieux et aussi le plus authentique de l'histoire du peuple hébreu. Il ne s'agit pas ici de quelques textes qu'on pourrait dire corrigés après l'exil; on ne se tire pas d'affaire à si bon marché; il s'agit de l'activité même et de l'apparition de ces hommes qui n'ont pas eu d'autre raison d'être que de lutter pour Iahveh. Si M. Clermont-Ganneau s'était borné à dire que sous la religion prophétique, il y a eu, en Israël, une religion antérieure, polythéiste et fétichiste dont certaines superstitions ont pu survivre dans la religion nouvelle, ou bien que le peuple juif ne devint un peuple rigoureusement monothéiste qu'après l'exil, il aurait eu parfaitement raison; mais sa thèse n'aurait plus été neuve. La *réformation* dont il parle n'est pas douteuse, mais les vrais réformateurs ont été les prophètes dont l'inspiration n'a triomphé qu'après leur disparition.

A. SABATIER.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. FUSTEL DE COULANGES a été choisi pour succéder à M. Bersot comme directeur de l'École normale supérieure. Il était difficile de faire un meilleur choix. M. Fustel de Coulanges n'a jamais cessé de s'occuper à la fois de l'antiquité et des temps modernes, et, à côté de l'historien, on a toujours retrouvé en lui l'humaniste. Sous la direction d'un écrivain aussi remarquable, on ne peut craindre de voir les lettres françaises négligées; mais en même temps le soin avec lequel, comme maître de conférences, il poussait ses élèves à l'étude des sources, aux travaux d'érudition, et les détournait des généralités oratoires et vagues, nous répondent de l'esprit scientifique qui animera la nouvelle direction. Nous nous en réjouissons sin-

---

que nous voyons apparaître chez les Juifs, du jour seulement où ils sont entrés en contact avec un monde différent. Que les réformateurs, usant d'un artifice, ingénieux et classique, aient pris et réussi à donner le change sur la véritable et étroite signification des accents passionnés mais naïfs des prophètes antérieurs à l'exil, célébrant dans la langue et avec les idées de leur milieu et de leur temps, les victoires fort médiocres, la grandeur et la puissance toute relatives du dieu de leur petite tribu, et décriant le dieu du voisin; qu'ils aient gardé de l'antique littérature tout ce qui se pouvait interpréter dans ce sens amphibologique; qu'ils aient affecté de rattacher au Jéhovah d'autrefois le Jéhovah des temps nouveaux, comme ils se rattachaient eux-mêmes aux anciennes écoles prophétiques; cela n'a pas lieu de surprendre. C'est l'histoire de tous les novateurs religieux qui ne sauraient réussir qu'à la condition de prendre leur point d'appui, au moins apparent, dans le passé. Si les vieux *nabis* avaient pu revenir après l'exil, ils n'auraient certes plus reconnu dans ce Jéhovah à la fois amoindri et élargi, en tout cas défiguré, le Jéhovah qu'ils avaient cru léguer à leurs petits-neveux, et ils auraient repoussé avec horreur, en y sentant la marque de l'étranger, plusieurs des doctrines dont on prétend leur attribuer la paternité. — C. C.-G.

cèrement. Rien ne serait plus faux, en effet, que de croire que l'esprit scientifique, au sens le plus élevé, puisse être absent de la préparation de maîtres pour l'instruction secondaire. Non-seulement les professeurs des lycées doivent sans cesse revoir, d'après les travaux critiques les plus récents, l'enseignement qu'ils donnent à leurs élèves; mais il ne faut pas oublier que l'École normale, soit directement, soit indirectement, fournit aux Facultés un grand nombre de leurs professeurs; nous souhaitons que ces professeurs deviennent de plus en plus les représentants et les promoteurs des recherches originales dans les diverses sciences historiques; et M. Fustel de Coulanges est assurément de notre avis.

— M. Menant vient de faire paraître, sous le titre de *Manuel de la langue assyrienne*, une seconde édition de sa grammaire assyrienne (Paris, Imprimerie nationale, 1880, chez Maisonneuve). Nous regrettons de constater que cet ouvrage n'est pas au courant de la science.

— On met sous presse, à l'Imprimerie nationale, la suite du *Bhâgavata-Purâna* dans la collection orientale in-folio. C'est M. Hauvette-Besnault qui a été chargé de terminer ce travail commencé par E. Burnouf.

— A la dernière séance de la Société asiatique, M. Stanislas Guyard a lu la IV^e partie de ses *Notes de lexicographie assyrienne*. — M. Clermont-Ganneau a présenté quelques observations de chronologie et d'histoire sur diverses inscriptions phéniciennes de Chypre. Il fixe la date de l'ère locale de Citium, qui apparaît sur l'une de ces inscriptions, à l'an 311 avant J. C. et il lui assigne pour point de départ, non pas l'ère des Séleucides, mais la destruction même du royaume phénicien de Citium par Ptolémée Soter, destruction qui fut suivie de l'érection de la ville en cité plus ou moins libre sous la suzeraineté de l'Égypte. M. Cl.-G. propose, en outre, d'identifier le dernier roi de Citium, mis à mort par Ptolémée et appelé Pygmalion par Diodore de Sicile, avec le *Pumayaton* ou *Pummayaton* des inscriptions et monnaies phéniciennes de Chypre. ΠΥΜΑΙΑΤΩΝ, ΠΥΜΜΑΙΑΤΩΝ, aurait été ramené par les copistes au nom plus familier pour eux, mais purement mythologique, de ΠΥΓΜΑΛΙΩΝ. — M. Pognon a fait une communication sur le verbe assyrien *lâsu* « ne pas être, ne pas avoir ».

— M. Clément Huart a fait tirer à part l'article qu'il avait publié dans le *Journal asiatique* sur la poésie religieuse des Nosaïris. (*La poésie religieuse des Nosaïris*. Leroux. 72 p.) Les Nosaïris (et non les Ansariéhs, comme on les a souvent nommés, d'après Volney) habitent les monts Sommâq dans la partie septentrionale de la Syrie. On ne connaissait que vaguement leurs croyances religieuses avant la publication d'un livre dû à un Nosaïri converti, Soléïmân-Efendi (1864). Ce livre, traduit presque en entier par M. E. Salisbury dans le tome VIII du *Journal de la Société orientale américaine*, renferme un certain nombre de poésies religieuses des Nosaïris. M. Salisbury n'avait traduit que deux de ces poèmes; M. Huart, dans son opuscule, les a tous traduits, en y joignant quatre autres pièces de vers inédites tirées de deux manuscrits de la Bibliothèque nationale; il a, en outre, résumé (p. 6-11) ce qu'on sait des dogmes de la religion nosaïrie.

— Le livre de M. Alfred Croiset, que nous avons récemment annoncé, comprend, après un *avant-propos* et une *Introduction* biographique, deux parties : I. *Les lois du lyrisme grec;* II. *La poésie de Pindare;* cette seconde partie se divise à son tour en deux parties : l'*Esprit de Pindare* et l'*Art de Pindare*.

— On va réimprimer l'ouvrage de Trigan : *Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*. Cette publication formera huit volumes; les six premiers correspondront, pour le texte de l'*Histoire* proprement dite, aux quatre volumes de l'ancienne édition, dont la pagination sera reproduite entre crochets; les deux autres compren-

dront les dissertations jointes au texte par Trigan sous le titre d'*Observations sur différents points de l'histoire ecclésiastique de Normandie*, des *Additions* et les *Tables* qui n'ont jamais été dressées. (Les huit volumes, 45 fr.; s'adresser, avant le 1er mars à M. P. Leprêtre, imprimeur à Dieppe.)

— Notre collaborateur, M. G. Hanotaux va publier pour la *Camden Society* un Mémoire très curieux de Mme de Motteville, rédigé pour servir à l'oraison funèbre de Henriette Marie, femme de Charles Ier d'Angleterre, par Bossuet. Le grand orateur a eu certainement ce mémoire entre les mains et il en a tiré presque textuellement plusieurs passages de son discours.

— Le samedi 21 février, M. Edgar Zévort, professeur au lycée Henri IV, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de Paris. Thèse latine : *De Gallicanis Imperatoribus*. Thèse française : *Le marquis d'Argenson et le ministère des affaires étrangères du 18 novembre 1744 au 10 janvier 1747*.

— Un décret du 17 février nomme M. de Rozière, sénateur, membre de l'Institut, et M. Spuller, député, vice-présidents de la Commission des archives diplomatiques instituée au ministère des affaires étrangères.

ALLEMAGNE. — Un élève de Lehrs, M. Otto Pfundtner, a publié une traduction allemande du *De Signis*, retrouvée dans les papiers de Lehrs; cette traduction à laquelle le savant et regretté professeur de Kœnigsberg avait donné tous ses soins, renferme, en outre, quelques conjectures relatives au texte et, sous le titre de « *Kleinere Beitræge zur Erklærung* », quatre notes importantes sur le quatrième discours de Cicéron contre Verrès.

— M. Félix Dahn, de Kœnigsberg, prépare une bibliographie des ouvrages concernant l'histoire des anciens Germains et l'époque de la grande invasion (à l'exclusion des ouvrages purement philologiques); il prie MM. les auteurs et éditeurs de lui communiquer les titres exacts des ouvrages qu'ils ont publiés.

— La librairie Calvary, de Berlin, publiera désormais tous les ans une bibliographie de tous les ouvrages relatifs à la philologie germanique. (*Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie*). La rédaction de ce recueil est confiée à MM. E. Henrici, K. Kinzel, H. Lœschhorn. Le premier volume, concernant les publications de philologie germanique parues en 1879, paraîtra avant le 1er avril. Le prix de l'abonnement annuel est 8 mark (10 francs).

— Les frères Henninger, de Heilbronn, publient une collection de grammaires romanes (*Sammlung romanischer Grammatiken*); la grammaire française est confiée à M. Neumann; la grammaire provençale, à M. Stengel; la grammaire italienne à M. Groeber; la grammaire portugaise, à M. Coelho; la grammaire rhéto-romane à M. Gartner; la grammaire espagnole, à Mad. Carolina Michaëlis de Vasconcellos.

— Une édition de toutes les poésies des troubadours est, dit-on, préparée par M. Bartsch.

— La *Société historique* de Berlin va publier un *Jahresbericht über die Fortschritte der Geschichtswissenschaft*, sous la direction de M. Abraham J. Hermann et E. Meyer; ce rapport comprendra l'histoire universelle, ancienne et moderne; le premier volume s'occupe de plus de dix-huit cents ouvrages et mémoires.

— Le 20 décembre 1879 est mort M. Ferd. Kreyssig, auteur d'une Histoire de la littérature française (*Geschichte der franzœsischen Nationalliteratur*) et d'un ouvrage sur Shakspeare (*Vorlesungen über Shakespeare*).

AUTRICHE. — La *Zeitschrift für die œsterreichischen Gymnasien* publie, de-

puis juillet 1879, un supplément semestriel sous le titre de *Wiener Studien* dirigé par W. HARTEL et K. SCHENKL (Prix de l'abonnement annuel, 5 fl.). La première livraison contient des Analecta, surtout sur Théognis, par Hartel; les restes d'un livre d'Épicure περὶ φύσεως, par Th. Gomperz; l'inscription de Sestos et Polybe, par W. Jérusalem; sur l'Anthologie latine (renseignements sur des mss de Vienne, de Rome, etc.) par Schenkl; Corrections aux lettres « *ad familiares* » de Cicéron, par Gitlbauer; Contribution critique à Paulin de Nole, par G. Zechmeister (chargé par l'Acad. de Vienne d'une édition de cet auteur. M. Z. révèle un ms. de Munich aussi important que l'Ambrosianus de Muratori); Observations de syntaxe, par G. Kvicala, et des articles divers *(Miscellen)*. La deuxième livraison, toute récente, comprend : Sur le rapport d'Hérodote avec Hellanikos, par J. Bass; La Chronologie et la procédure du procès des Hermocopides, par Fellner; La population de l'Empire romain, par J. Jung; observations de syntaxe, par Kvicala; corrections sur les lettres de Cicéron « *ad familiares* » par Gitlbauer; première et seconde lecture dans l'Assemblée du peuple à Athènes, par Hartel (Réplique à l'article de Gilbert dans les Jahrb. f. class. Phil. 1879, p. 225-240), et divers *Miscellen* sur Platon, Thucydide, Rufus Festus, Paulin de Nole, etc. Les *Wiener Studien*, à en juger par leur début, occuperont un haut rang parmi les Revues de philologie classique.

— On annonce l'apparition d'une revue consacrée à l'histoire et à la statistique de l'ordre des Bénédictins *(Zeitschrift für Geschichte und Statistik des Benediktinerordens)*, rédigée par Dom Maur Kinter O. S. B., archiviste du monastère de Reigern, en Moravie. Cette publication a été décidée à Mœlk le 25 août 1879, à l'occasion du quatorzième jubilé séculaire de l'ordre.

GRÈCE. — L'auteur des *Cycladica*, M. Ant. MILIARAKI, a découvert à Andros un manuscrit grec du XVIᵉ siècle qui contient l'épopée byzantine sur Basile Digenis Acritas; d'après ce manuscrit, l'auteur du poème se nommerait Eustathius. La version donnée par le manuscrit ressemble beaucoup à celle que MM. Sathas et Legrand ont donnée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Trébisonde. Mais elle est complète, et le sénat universitaire en a décidé la publication.

— Notre collaborateur M. Spyr. LAMBROS, professeur agrégé à l'Université d'Athènes, a découvert l'automne passé, dans la bibliothèque du couvent grec de Grotta-Ferrata, près de Rome, un manuscrit du XIVᵉ siècle contenant une version du poème d'Acritas, plus ancienne que celles qu'on connaît jusqu'à présent. D'après M. Lambros, ce manuscrit serait le même que le manuscrit d'après lequel le professeur de Turin, M. Joseph Müller, prépare la publication du poème.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 février 1880.

Le ministre de l'instruction publique adresse à l'Académie la liste des élèves sortants de l'école des chartes qui ont reçu cette année le diplôme d'archiviste paléographe; ce sont, par ordre de mérite, MM. Mortet, Couraye du Parc, Loriquet, Rouchon, Giraudin, Coüard, Kaulek, Chevreux, Estienne, Teulet, Hanotaux; hors rang, M. Philippon.

M. Desjardins continue la lecture du mémoire de M. Tissot sur les antiquités de la vallée de la Medjerdah ou Bagradas (Tunisie). Au lieu appelé Bordj Halal, M. Tissot a trouvé des restes de fortifications avec un fragment d'inscription qui indique des travaux de construction faits au temps de Justinien; on y lit le nom de l'impératrice Théodora, THEVDORAE. A Bulla Regia, le Chechia Beni de la carte du dépôt de la guerre, à l'entrée de la vaste plaine appelée par les anciens *Bullensis campus*, M. Tissot a constaté l'existence de plusieurs édifices importants : deux forteresses, un grand et beau théâtre, et de vastes thermes aujourd'hui écroulés et encombrés de broussailles, auprès desquels on voyait encore il y a peu d'années une source d'eau sulfureuse, aujourd'hui tarie. Ces thermes sont connus dans le

pays sous le nom de *Hammam Darradji*. M. Tissot a trouvé en ce lieu onze inscriptions : M. Desjardins communique seulement les trois plus importantes. La première est ainsi conçue :

...... GARGILIO T . FIL QVIR
VENATORI · P · P · PRAERO
GATIVO · TEMPORE · FACTO
.... DIVO HADRIANO PRAEF
.... VM

« ... Gargilio T. (filio) Quir(ina) Venatori p(rimo) p(ilo) praerogativo tempore facto [a] divo Hadriano praef(ecto) .....um. » Les mots *praerogativo tempore facto* paraissent signifier que Gargilius avait été élevé d'emblée au grade de primipilaire, sans passer par le degré inférieur. La seconde se lit ainsi :

ESCO PROC · PROVINC.........
PROVINCIAR · LVGV...............
PANNIVS · FAVSTINV............
..... SINGVLARI PRA...............

« ...esco proc(uratori) prov(inciae)....., [procuratori] provinciar(um) Lugu [dunensis et Aquitanicae], P. Annius Faustinu[s]..., singulari pra.... » La troisième mentionne une prêtresse des deux Cérès, c'est-à-dire de Cérès et de Proserpine. M. Desjardins n'en communique que la lecture établie par M. Tissot et non la disposition en lignes : « Valeriae L. filiae Concessae C. Domitius C. f. Quirina Pudens Lucretius Honoratianus et C. Domitius C. f. Quirina Concessus, matri optimae et bene de filiis suis meritae, item sacerdoti publicae Cererum, decreto ab ordine loco sua pecunia posuerunt. » Sur sept épitaphes trouvées à Bulla Regia, cinq contiennent des allusions aux cultes indigènes ou sont accompagnées d'emblèmes empruntés à ces cultes. M. Tissot est disposé à croire que Bulla Regia conserva plus longtemps que les villes voisines sa physionomie primitive punico-libyenne, tandis que le centre romain de la région se trouvait à Simittu (Chemtou).

M. Léon Renier présente de la part de M. Poulle, président de la société archéologique de Constantine, cinq grandes planches, dont quatre chromolithographes, qui représentent des thermes antiques trouvés auprès d'Oued Atménia, à 42 kilomètres de Constantine, sur la route de Sétif. Ces thermes ont été découverts par hasard il y a quatre ans; ils occupent un espace de 1,200 mètres. Le déblaiement de cette vaste étendue et la mise au jour des restes de construction qu'elle contenait sont dus à la société archéologique de Constantine, qui a épuisé toutes ses ressources pour faire ces fouilles. La principale découverte qui ait été faite est celle de plusieurs mosaïques magnifiques reproduites en couleur sur les planches présentées par M. Renier. Ces mosaïques sont intéressantes à la fois comme œuvres d'art et comme monuments archéologiques : on y voit figurés des édifices à plusieurs étages, des appareils de chasse; des portraits de chevaux, revêtus de couvertures, avec le nom de chaque cheval à côté de son portrait; de curieuses figures de divinités féminines accroupies, etc. Ces thermes paraissent avoir appartenu à la villa d'un particulier. Ils ont été décrits par M. Poulle dans un travail inséré dans les mémoires de la société archéologique de Constantine. Malheureusement, ces belles mosaïques se trouvent dans un endroit où il est difficile d'en assurer la conservation. Sur la proposition de M. Renier, appuyée par MM. Wallon, Jourdain, de Wailly, Laboulaye, l'académie charge son secrétaire perpétuel d'écrire en son nom au ministre de l'instruction publique et de le prier de prendre les mesures nécessaires pour mettre les thermes d'Oued Atménia à l'abri de tout danger de destruction.

M. de Rosny fait une communication sur un petit monument péruvien que lui a fait connaître M. Jimenez de la Espada, de l'académie royale d'histoire de Madrid. C'est une figurine de bronze, trouvée dans une sépulture indienne *(huaca)* aux environs de Trujillo (Pérou); elle représente un personnage dont la tête est environnée d'une auréole solaire. On y voit une inscription en trois caractères, que M. de Rosny déclare reconnaître, sans doute possible, pour des caractères chinois. L'un de ces trois caractères est illisible. Les deux autres n'ont pas de sens en chinois moderne, mais en chinois antique ils paraissent signifier « celui qui gouverne le royaume ». M. de Rosny ajoute que l'authenticité de ce monument lui paraît vraisemblable, mais non pas certaine : l'inscription, du moins, ne paraît pas pouvoir avoir été fabriquée par un faussaire non chinois. Si l'authenticité du monument était admise, il y aurait là un problème ethnographique très curieux à étudier.

M. d'Hervey de Saint-Denis signale un détail étrange de plus dans cet étrange monument : tandis que l'inscription se compose évidemment de caractères chinois, la figurine elle-même, à en juger par le style de la sculpture, n'est certainement pas chinoise.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Thurot : Géographie de Strabon, traduction nouvelle par Amédée Tardieu, t. III; — *par M. de Longpérier :* Gustave Schlumberger, Sceaux et bulles de l'Orient latin au moyen âge; — *par M. Delisle :* plusieurs opuscules de M. Alphonse Roserot.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 8 Mars — 1880

45. — **La table de bronze d'Aljustrel,** étude sur l'administration des mines au I[er] siècle de notre ère, par Jacques Flach. Paris, Larose, 1879.

Au mois de mai 1876, on a trouvé en Portugal, près du petit bourg d'Aljustrel, une table de bronze, qui, par son importance, devait attirer et a immédiatement fixé l'attention des savants. M. Soromenho, M. Charles Giraud, M. Wilmans, M. Huebner, M. Mommsen, M. Bruns, aidés par les épigraphistes allemands les plus distingués, ont aussitôt déchiffré et commenté le texte gravé sur la table. M. Flach a profité de tous leurs travaux, et il nous donne aujourd'hui, sur ce précieux monument, une étude si complète, qu'elle dispense presque de recourir aux dissertations de ses prédécesseurs.

Un simple coup d'œil jeté sur l'inscription d'Aljustrel montre qu'elle contient des dispositions relatives à l'exercice de certaines professions dans le territoire minier de Vipascum. Dans ces règlements se manifeste, au plus haut degré, l'esprit d'organisation des administrateurs romains.

Une mine est découverte dans un pays délaissé, tel que l'extrémité de la Lusitanie. Pour l'exploitation de cette mine, l'État a le choix entre deux systèmes, l'exploitation directe ou la concession. Mais, dans le premier cas, il y aura un personnel nombreux de fonctionnaires, de soldats, de condamnés; dans le second, d'employés, d'ouvriers libres et d'esclaves. Il faut donc pourvoir cette population de tout ce qui est nécessaire à la vie. Si l'on veut avoir et retenir des familles de travailleurs libres, il faut même plus que le strict nécessaire; cordonniers, foulons, barbiers, maîtres de bains, maîtres d'école, etc., etc., seront très utiles.

Pour attirer ces divers industriels par la certitude d'un gain assuré, l'État romain va promettre, à ceux qui traiteront avec lui et s'engageront à lui payer une redevance, un véritable monopole. Le cordonnier autorisé pourra exiger une amende de quiconque aura vendu, dans le ressort de la mine, un objet rentrant dans le commerce des cordonniers; c'est à peine si l'on permettra aux habitants de raccommoder leurs propres chaussures ou de les faire réparer par leurs esclaves. De même, si un étranger s'avise d'exercer, pour de l'argent, le métier de coiffeur, le *tonstrinus* officiel aura le droit de confisquer les instruments de son ri-

val et de lui imposer une amende; à peine excepte-t-on encore le cas où un esclave donnerait des soins à la chevelure de son maître ou à celle d'un de ses compagnons de servitude.

Mais, comme il est facile d'abuser d'un monopole, l'État en réglementera soigneusement l'exercice. Il y aura, par exemple, un tarif pour les bains, tarif accordant la gratuité aux soldats et aux enfants; les heures pour l'ouverture et la clôture de l'établissement, les quantités d'eau chaude et d'eau froide auxquelles chaque baigneur aura droit, le maintien en bon état de propreté des chaudières et autres ustensiles, tout cela sera déterminé avec soin. Si le cordonnier ne met pas en vente toutes sortes de chaussures, le public sera dégagé du monopole et pourra s'adresser à qui il voudra. Le coiffeur devra être assisté d'auxiliaires habiles, etc.

Ce sont ces règlements que l'on vient de trouver.

M. F. étudie avec la plus grande attention chacun des paragraphes de la longue inscription d'Aljustrel. Dans l'impossibilité où nous sommes de résumer son intéressante dissertation, nous allons nous borner à quelques observations critiques.

1° M. F. propose, au texte rétabli par MM. Huebner et Mommsen, une correction qui ne nous paraît pas heureuse. L'*argentarius*, dit la loi, ne pourra pas exiger l'honoraire d'un pour cent lorsqu'il fera une vente à la requête du fisc.— Il ne pourra pas certainement l'exiger du fisc vendeur; il ne pourra pas même, ajoute M. Huebner, l'exiger de l'acheteur : « Conductor ex pretio puteorum, quos procurator metallorum vendet, centesimam NE exigito. » — M. F. conteste cette dernière proposition et soutient que la *centesima* pourra être demandée à l'acquéreur : « .... Centesimam AB EMPTORE exigito. » — La raison nous semble être du côté de M. Huebner. Pourquoi, dans le traité passé avec un *argentarius* pour le monopole des adjudications, l'État insère-t-il cette clause que, contrairement au droit commun, l'État vendeur ne paiera pas la *centesima*? Évidemment, pour que l'État retire un bénéfice de cette exemption. Mais le bénéfice serait illusoire si la charge dont l'État veut se débarrasser était rejetée sur les acheteurs. Ceux-ci tiendraient, en effet, dans la fixation du prix offert à l'État, compte de la taxe qu'ils auraient à payer à l'*argentarius*, et l'État vendrait à de moins bonnes conditions. On verrait donc un phénomène économique bien connu et tout à fait identifique, en sens inverse, à celui dont parle Tacite. Néron, en l'an 58 de notre ère, mit à la charge du vendeur le *vectigal venalium mancipiorum*, qui jusqu'alors avait été payé par l'acheteur. Aussitôt les vendeurs augmentèrent le prix de leur marchandise d'une somme égale à l'impôt, et les acheteurs ne retirèrent aucun avantage de la prétendue amélioration imaginée par l'empereur. « Cum venditor pendere juberetur, vectigal in partem pretii emptoribus accrescebat [1]. » A Vipascum, les prix offerts

1. Tacite, *Annales*, XIII, 31.

à l'État vendeur auraient été moins élevés que ceux offerts aux particuliers, l'acheteur étant tenu à payer dans un cas la *centesima*, alors qu'il ne la payait pas dans l'autre.

2° M. F. croit que le *vectigal auctionum* n'était pas spécial à l'Italie et qu'il était perçu dans tout l'Empire. Nous sommes de son avis. Mais les arguments qu'il invoque ont besoin d'une confirmation que l'on trouvera peut-être dans une inscription de la Bétique, mentionnant un PROC. AVG. PROV. BAET. AD. DVCEN [1]. L'éditeur, M. Huebner, lit : « Procurator Augusti provinciæ Bæticæ ducenarius ». N'est-il pas plus naturel de lire : « Procurator Augusti provinciæ Bæticæ ad ducentesimam ? » M. Marquardt approuve cette correction [2].

3° Nous ne comprenons pas bien une objection que M. F. adresse à MM. Mommsen et Huebner, qui, lisant sur la table d'Aljustrel : « Ludi magistros a procuratore metallorum immunes esse placet, » ont comparé ce privilège des maîtres d'école à celui dont jouissaient les *grammatici*. M. F. leur reproche [3] d'avoir négligé un fragment d'Ulpien, d'après lequel les maîtres d'école, *qui pueros primas literas docent*, n'ont plus de droit l'*immunitas civilium munerum*. Le gouverneur de la province veille seulement à ce qu'on ne leur impose pas de charges excédant leurs forces [4]. — Mais, de ce que le IIIe siècle n'assimilait pas les *grammatici* aux *ludi magistri*, est-il permis de conclure que l'assimilation est inexacte pour le Ier siècle, date assignée à la *Lex Vipascensis?* Dans l'intervalle, de graves modifications avaient été apportées par les empereurs à la condition des maîtres de la jeunesse ; à celle des *grammatici*, des *sophistæ*, des *rhetores*, aggravée par Antonin le Pieux , comme à celle des *ludi magistri*, aggravée plus tard par Antonin Caracalla [6]. Quel était avant ces changements le sort des uns et des autres ? Les maîtres d'école étaient-ils exclus du bénéfice des mesures tutélaires édictées pour les grammairiens, les sophistes, les rhéteurs, les philosophes ? — A défaut de textes contraires, nous n'attribuerons pas à l'*immunitas* des pauvres maîtres de Vipascum un caractère exceptionnel ; nous y reconnaîtrons plutôt l'expression du droit commun.

4° La *Lex Vipascensis* parle de *lapides lausiæ* et de *scauriæ*. Les paysans les plus illettrés des montagnes du Dauphiné et de la Savoie n'hésiteraient pas à reconnaître, dans les *lausiæ*, ces pierres plates ou *lauzes* dont ils se servent pour recouvrir leurs modestes demeures. Le mot *lauze* s'est, en effet, maintenu dans le langage usuel des Alpes françaises [7]. — N'est-il pas naturel de voir également dans les *scauriæ* des

1. *Corpus Inscriptionum latinarum*, t. II, n° 2029, p. 275.
2. *Roemische Staatsverwaltung*, t. II, p. 269, note 8.
3. Page 59, n° 63.
4. L. 2, § 8, D. *De vacatione*, 50, 5.
5. L. 6, D. *De excusationibus*, 27, 1.
6. L. 11, § 4, D. *De muneribus*, 50, 4.
7. Voir Lory, *Description géologique du Dauphiné*, §§ 176 et suiv. ; cf. § 191.

scories ? Aussi M. Wilmans, de regrettable mémoire, interprétait la loi en ce sens que les Romains traitaient à nouveau, pour en extraire le peu de métal qu'elles renfermaient, les scories accumulées à l'époque où les mines de Vipascum étaient exploitées par les Carthaginois.

Pour M. F., le mot *scauria* désigne simplement le minerai. — Des objections qu'il adresse à M. Wilmans, il en est une au moins qu'il faut écarter. Ce n'est pas, comme il l'affirme, le XIXe siècle, qui, grâce aux progrès de la métallurgie moderne, a eu le premier l'idée de soumettre à un nouveau traitement des scories abandonnées. Strabon nous apprend que, de son temps, le rendement des mines du Laurium était devenu si faible, si peu en rapport avec le travail et la dépense, qu'on eut l'idée de refondre τὴν παλαιὰν ἐκβολάδα καὶ σκωρίαν, et qu'on retirait de ces scories une bonne quantité d'argent pur [1]. Qu'y aurait-il d'étonnant si le même fait s'était produit en Espagne vers la même époque ?

5° Strabon va nous fournir une dernière remarque. M. Flach donne de curieux détails techniques sur le traitement des minerais par les anciens. Nous ne pouvons pas le suivre sur ce terrain, qui nous est étranger. Mais comment se fait-il qu'il ait précisément négligé le texte de Polybe [2], dans lequel est décrite l'exploitation des mines d'Espagne ?

E. CAILLEMER.

---

46. — **Histoire de Vauban**, par Georges MICHEL, lauréat de l'Institut. Paris, Plon, 1879, 473 p. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a longtemps que la France devait une biographie plus complète à l'homme qui fut un de ses plus illustres soldats en même temps qu'un de ses plus dignes citoyens. On ne peut que féliciter M. Michel d'avoir osé l'entreprendre et d'avoir voulu doter notre littérature historique d'une *Vie de Vauban* qui remplacerait les nombreux éloges académiques composés en son honneur, de Fontenelle à Carnot ; car, s'ils répondaient aux goûts oratoires du XVIIIe siècle, ils ne sauraient plus satisfaire aux exigences critiques du nôtre.

La carrière de ce cadet de petite noblesse, orphelin dès son enfance, élevé par pitié chez le curé de son village, engagé volontaire à dix-huit ans, mort à soixante-quatorze ans chevalier des ordres du Roi et maréchal de France, dans tout l'éclat de la plus glorieuse disgrâce, est un de ces sujets de narration que l'historien doit être heureux de rencontrer sur son chemin, mais qui l'obligent aussi à de continuels efforts pour ne pas rester au-dessous de son sujet.

M. M. ayant négligé de faire précéder son récit d'une préface ou

1. IX, 7, § 23.
2. Polybe, XXXIV, frag. 9 ; cf. Strabon, III, 2, § 10.

d'une introduction quelconque, nous ignorons au juste le plan qu'il a voulu suivre, le public qu'il avait en vue, les motifs de certains développements et de certaines lacunes, la nature exacte et l'étendue des sources auxquelles il a puisé. C'est pourtant de notre certitude à ce sujet que dépendrait, dans une certaine mesure, le jugement de la critique. La *Vie de Vauban*, est-elle une étude destinée au grand public, ou plutôt une monographie spéciale, s'adressant de préférence à des lecteurs militaires ? Il faudrait le savoir pour pouvoir affirmer, sans faire tort à l'auteur, que l'élément *technique* est trop ou trop peu accentué dans le cours de l'ouvrage. Si M. M. avait l'intention de nous donner un tableau d'ensemble de la vie de l'illustre ingénieur de Louis XIV — et cela nous semble la supposition la plus vraisemblable — embrassant à la fois, sans préférence marquée, sa carrière militaire, son rôle politique et sa vie privée, nous devons dire qu'il n'a point absolument réussi dans sa tâche. La nature de ses sources, et le sujet en lui-même, l'ont poussé à développer les faits de guerre — j'entends les menus détails [1] — dans des proportions écrasantes pour les autres parties du récit. Celui-ci se base essentiellement sur les Archives du Ministère de la guerre. M. M. a consciencieusement extrait de cet important dépôt bon nombre des pièces qui s'y rapportent à Vauban ; mais, soit qu'il n'ait pas achevé ce dépouillement, soit qu'il craignît peut-être de fatiguer le lecteur, il a négligé par moments des faits d'une haute importance, qui doivent être mentionnés cependant dans les dossiers de ces archives. C'est ainsi qu'on ne trouve pas un mot dans son volume sur l'occupation de Strasbourg en 1681 et sur la construction par Vauban de cette puissante citadelle, qu'il appelait lui-même plus tard « le plus grand et le plus sûr magasin de l'Europe. » Par contre, le siège de telle place de médiocre importance sera longuement raconté, M. M. ayant mis la main sur la dépêche qui le relate. D'autrefois encore l'auteur nous dit d'une façon bien sommaire que « Vauban fut chargé de différentes missions en Allemagne et aux Pays-Bas pour le compte du roi », sans s'être préoccupé, semble-t-il, du but et du motif de ces missions, qu'il serait pourtant intéressant de connaître.

Néanmoins la partie militaire de l'ouvrage est de beaucoup la plus satisfaisante et ne donnerait lieu qu'à des critiques de détail. Les chapitres qui nous racontent Vauban comme politique, comme auteur et comme particulier, fourniraient matière à des observations plus nombreuses. Non pas que M. M. n'ait très consciencieusement réuni ses sources ou les ait sciemment négligées ; nous lui reprocherons surtout d'en faire un usage malhabile. Ainsi de tous les ouvrages de Vauban, le seul qu'il analyse en détail, le plus important en effet, c'est la *Dîme royale*. Que de choses à tirer encore, pour peindre l'homme politique, des autres écrits du maréchal, p. ex. des quatre volumes des *Oisivetés de*

1. Ainsi l'anecdote du sergent Lafleur, p. 100.

M. de Vauban? Il y aurait eu tout un chapitre à faire sur lui comme écrivain militaire, en analysant ses *Œuvres militaires*, réunies en 1796, et les nombreux traités, publiés soit au XVIIIe siècle, soit de nos jours seulement. Quelques-uns des plus curieux sont, il est vrai, brièvement analysés dans l'appendice [1], mais bien peu de lecteurs iront les y chercher.

Nous trouvons aussi que M. M., si sympathique à son héros, n'a pas suffisamment accentué ce qui fait sa véritable grandeur sur le terrain social et politique. Il y a eu, avant et à côté du maréchal, des esprits généreux, rêvant de changer l'état misérable de la France dans les dernières années de Louis XIV. Ils ont rédigé leurs projets, souvent leurs utopies, tout comme Vauban l'a fait. Là n'est donc pas son grand mérite. Ce qui provoque notre admiration, c'est le courage avec lequel il s'adresse au monarque, à ses ministres, à ses favorites même, pour l'obliger, pour ainsi dire, à ouvrir les yeux sur l'état du royaume. Il ne s'attaque pas seulement aux malversations des fermiers généraux, aux privilèges abusifs de la noblesse, il ose s'en prendre aux questions religieuses elles-mêmes et entrer en lutte avec les directeurs de la conscience royale. C'est assurément l'un des plus beaux titres de gloire de Vauban d'avoir protesté contre la révocation de l'édit de Nantes et d'avoir osé écrire à Louis XIV que « les rois sont bien maîtres des vies et des biens de leurs sujets, mais jamais de leurs opinions, parce que les sentiments intérieurs sont hors de leur puissance... et que la continuation des contraintes ne produirait jamais un seul vrai catholique. » Il lui disait encore : « Il ne faut point se flatter, tout le dedans du royaume est ruiné, tout souffre, tout pâtit et tout gémit. » et l'on n'a qu'à voir la brutale insolence avec laquelle Louvois lui renvoie son mémoire, pour apprécier à sa juste valeur le courage moral que supposait une pareille ingérence. Et cependant M. M. ne dit pas un mot de cet acte de courage dans le cours de son récit et relègue quelques extraits de ce mémoire dans un coin de son appendice.

Au point de vue de la méthode, nous demanderions encore à l'auteur pour quels motifs il a placé le tableau de la vie privée de Vauban, tout au milieu du volume, coupant en deux sa carrière militaire, au lieu de réserver ce tableau pour un chapitre final [2] ?

Nous ne nous arrêterons pas à certaines irrégularités d'orthographe dans les noms étrangers [3], mais pour les noms de localités qui furent longtemps françaises, dont quelques-unes l'étaient naguère encore, un écrivain

---

1. P. ex. le mémoire si curieux *De l'importance dont Paris est à la France et le soin qu'on doit prendre de sa conservation*, imprimé en 1821 et dont M. Thiers s'inspira vingt ans plus tard lors de la loi sur les fortifications de Paris.

2. Nous remarquerons à ce propos que M. M. appelle la femme de Vauban tantôt Jeanne d'*Auray* (p. 50), tantôt Jeanne *d'Osnay* (p. 236). Il écrit également le nom de son château alternativement *Epéry* et *Epiry*.

3. P. ex., il faut lire *Mannheim* pour *Maham*, *Talmash* pour *Talmach*, *Caérmarthen* pour *Camarthen*, etc.

ne devrait pas les maltraiter comme si c'étaient des cités inconnues du Nouveau-Monde [1].

Nous résumerons notre impression sur le livre de M. Michel en rendant hommage, une fois de plus, à son zèle laborieux, à la sûreté de son jugement, à la simplicité toute scientifique d'un style dénué de prétentions et d'une lecture agréable. Ce que nous lui reprochons surtout, c'est un peu d'inexpérience dans la composition de son ouvrage, un certain manque de proportion dans les différents chapitres dont il est formé, des négligences de détail qu'une révision plus attentive aurait fait disparaître. Tel qu'il est cependant, c'est un travail de mérite qui fait honneur à l'auteur, en enrichissant notre littérature historique. Aussi nous souhaitons à l'auteur qu'une seconde édition lui permette de perfectionner bientôt son œuvre et de la rendre ainsi digne, en tout point, du grand homme dont elle nous retrace l'histoire [2].

R.

---

47. — **Geschichte Frankreichs 1830-1871** von Karl HILLEBRAND. Zweiter Theil. Gotha, Perthes, 1879, in-8°, 796 p.

Le second volume de l'histoire de France de 1830 à 1871, par M. Hillebrand, complète l'histoire de la monarchie de Juillet. En rendant compte du tome Ier, j'avais dû faire, sur l'esprit et le ton de l'ouvrage, des réserves très formelles. Je les maintiens à propos du tome II, en les accentuant même; mais je n'y reviens pas, car ce serait me répéter bien inutilement. Je préfère aborder de suite les sujets traités dans le livre et, ce préliminaire indispensable étant posé, je n'ai aucune peine à reconnaître que le volume que M. H. vient de nous présenter est en soi une œuvre des plus remarquables et, à coup sûr, la plus remarquable qu'ait encore produite l'auteur. Les études sur la Prusse après Sadowa, dont il avait fait un livre en 1867, étaient précises, mais lourdes et médiocrement composées. Le travail sur la société de Berlin, qu'il avait commencé dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1870, manquait d'air et de lumière; il y restait bien de l'empâtement germanique, idées et style, cette étude sentait la traduction. Le présent livre est très allemand dans la forme comme dans le fond, mais il est ce qu'il paraît, et peu d'Allemands ont composé avec autant d'habileté, écrit en une langue si lucide et si nette. J'y relève naturellement les défauts de ces qualités. M. H. reproche quelque part à la cour de Louis-Philippe son peu de goût pour les artistes et les gens de lettres. Il ajoute (p. 16) : « La princesse royale ap-

1. P. ex., *Brissach* au lieu de *Brisach*, *Philisbourg* pour *Philipsbourg*, *Kelh* pour *Kehl*, *New-Brisach* pour *Neuf-Brisach*, etc.

2. Pour cette seconde édition, nous demanderions à M. Plon le portrait de Vauban, qui ne devrait pas manquer à sa biographie.

portait de l'étranger un intérêt plus chaleureux pour le mouvement intellectuel de la France, intérêt plus chaleureux, plus libre aussi et plus dégagé d'arrière-pensées politiques et religieuses, bien que le jugement de cette princesse — comme il n'en peut être autrement de la part d'une étrangère, — ne fût en aucune façon un jugement sûr. » La réserve est trop absolue. M. H. n'en a pas moins, par voie de parenthèse incidente et très discrète, fort bien indiqué lui-même le côté défectueux et le point faible de son livre. A part la chaleur de sentiments qui est remplacée par l'ironie, je lui appliquerais volontiers ses propres paroles et je dirais que personne n'a certainement apporté à l'étude de cette époque un intérêt plus vif, plus pénétrant; mais c'est l'intérêt d'un étranger, la curiosité y tient lieu de la sympathie, et il subsiste dans la pensée qui règle les jugements un je ne sais quoi qui n'a rien de français.

Le premier volume était tout politique. M. H. y avait tiré un heureux parti des correspondances diplomatiques sardes et prussiennes. La politique, dans le tome II, est reléguée au second plan. M. H. s'y occupe surtout de la société française et ici il tire presque tout de son propre fonds. L'effort lui fait grand honneur et le livre est de grand profit. Je l'avoue, non sans quelque confusion et quelque regret, personne en France n'avait encore essayé de voir ainsi les choses dans leur ensemble, dans leur perspective, et d'en donner une vue totale. Il fallait pour cela beaucoup de lectures, beaucoup de fréquentations et une rare faculté de concentration. Je trouve la plupart de ces qualités dans les cinq premiers chapitres du volume.

Le ch. 1er, *La société sous la monarchie de Juillet,* est le plus neuf et le plus brillant du livre. M. H. pose bien et loue avec raison la société française du temps de la Restauration : elle fut charmante, aimable, originale au possible. On ne saurait trop la vanter ; mais il ne faut point rabaisser trop celle qui a suivi, qui en a procédé et qui ne s'est déformée que très lentement, sous l'empire de causes très multiples. M. H. exagère ici, et son parti pris contre le roi Louis-Philippe et sa cour l'entraîne à forcer à peu près constamment la nuance. Il remarque très finement que les écrivains et les artistes qui recherchaient la cour ou en étaient recherchés, la fréquentaient beaucoup moins par suite d'un goût réciproque que par l'effet de calculs politiques et d'arrière-pensées personnelles. Il relève aussi spirituellement l'apparition d'une certaine dévotion de commande qui devint affaire de mode et de ton. Mais est-il sûr que Louis XVIII eût moins de calcul que n'en avait son cousin d'Orléans, que Charles X fût un patron bien éclairé des gens d'esprit? N'est-ce pas exagérer beaucoup la note que de dire, comme le fait M. H. p. 21, que la génération précédente admettait, dans une certaine mesure, le prêtre marié, tandis qu'après 1830 il devint de mauvais ton de parler même du rétablissement du divorce? L'opposition est forcée et le trait est trop lourd. Pourquoi aussi (p. 22) élever une querelle si peu fondée à la musique? Elle avait passé jusqu'à présent pour adoucir les mœurs;

M. H. insinue que « cette importation étrangère » a été un dissolvant de la société et de l'esprit français. Je le renvoie au neveu de Rameau et aux rayons de bibliothèque où sont entassés les débris de la guerre des Gluckistes et des Piccinnistes. La passion de la musique n'a pas empêché les salons du XVIII[e] siècle d'être les plus brillants du monde, la flûte de Frédéric ne l'empêchait pas de goûter Voltaire et c'est sous la Restauration que Rossini et ses incomparables interprètes donnaient à une merveilleuse société de causeurs des jouissances que l'on n'a plus guère connues depuis. J'en dirais autant de l'importation du « sport »; M. H. y voit la cause d'un alourdissement des mœurs et il a peut-être raison; mais le mal, si c'en est un, ne doit pas être attribué à la démocratie, à la bourgeoisie, aux journées de Juillet et à la cour de Louis-Philippe; c'est tout simplement une importation anglaise et une importation très aristocratique. Il ne faut pas en exagérer l'influence. Les hommes de la Renaissance pratiquaient et très violemment tous les « sports » de leur temps. Je trouve en général que, dans cette critique, parfois subtile, de la société parisienne de 1830 à 1848, M. H. excède la mesure; il se montre constamment plus royaliste que le roi. Il apporte, dans sa défense jalouse de la conversation et de l'esprit français, une certaine rigueur, quelque chose de systématique, de concerté, d'appris et partant d'un peu raide, qui est précisément le contraire de l'esprit français. Il ne se dégage pas d'un certain idéal de femme d'esprit, qui se rapproche beaucoup plus des Rachel Levin que des M[me] Récamier. En cela il reste très allemand.

Le chapitre II, *Le mouvement intellectuel sous la monarchie de Juillet*, est un morceau très remarquable. M. H. développe cette pensée que ce fut une infériorité et une diminution de la plupart des grands et des beaux esprits de ce temps de s'être jetés dans la politique. Il ne faudrait pas aller trop loin cependant et séparer les deux mondes. Les jugements de M. H. sont sévères et je reviendrai, en concluant, sur ce point; ils sont, en eux-mêmes et en tant qu'un jugement peut passer pour absolu, motivés et judicieux. On s'étonne cependant de la faveur singulière que M. H. fait à M. Thiers, historien; toutes les idées de M. H. le porteraient à critiquer très vivement l'auteur du *Consulat et de l'Empire*. Pourquoi cette indulgence? Rien ne l'explique, sinon un faible marqué pour la personne du fameux homme d'Etat, faible aussi marqué dans ces deux volumes que l'antipathie de l'auteur pour Louis-Philippe. M. H. a bien raison de placer Mérimée au premier rang, à part et dans une retraite d'élite avec son ami Stendhal et Sainte-Beuve. Il a bien raison aussi de placer hors de pair Augustin Thierry et Alexis de Tocqueville et les écrits historiques de Guizot. Il me semble que M. H. a négligé en ce chapitre un point de vue qui aurait mérité de l'arrêter. Je veux dire l'influence que les romanciers [1], principalement

1. M. H. néglige aussi trop un charmant conteur de ce temps-là, Charles de Bernard. Ses écrits ont un cachet très marqué et beaucoup de « couleur locale ».

Balzac et George Sand, mais surtout Balzac, ont exercée sur la société de leur temps. Balzac a modelé la génération qui l'a suivi bien plus qu'il n'a peint la génération contemporaine. C'est le point capital dans l'étude historique de cet écrivain extraordinaire. M. H., qui prépare l'histoire du second empire, aurait trouvé là, surtout pour les transitions, des aperçus très intéressants.

Je serais entraîné beaucoup trop loin si j'essayais de discuter les chapitres suivants : III, *le mouvement religieux ;* IV, *le mouvement social ;* V, *le mouvement économique ;* j'y trouverais d'ailleurs beaucoup moins de critiques à faire.

La seconde partie du volume nous ramène à la politique. VI, *la lutte entre le trône et le parlement,* 1837-1840 ; VII, *les probabilités de guerre,* 1839-1840 ; VIII, *la désaffection du roi et de la nation,* 1840-1846 ; IX, *la fin de l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre,* 1841-1847 ; X, *la fin de la monarchie de Juillet.* Je ne pourrais — à moins de suivre l'auteur pas à pas,— que répéter ce que j'ai dit à propos du premier volume. J'insiste seulement (ch. VII) sur la remarque que je présentais plus haut au sujet de M. Thiers et du roi. M. H. ne me paraît très juste ni pour l'un ni pour l'autre dans son étude sur la crise de 1840. Ce ne sont, si l'on veut, que des nuances, mais ce sont des nuances très importantes.

J'ai hâte d'arriver à la conclusion qui se dégage des deux volumes de M. H. et qu'il a résumée dans ses dernières pages. C'est l'avortement fatal de la génération de 1830 et la déroute nécessaire du gouvernement parlementaire. M. H. a raison de lier l'étude de ces deux faits. Les nations indépendantes ont toujours le gouvernement qu'elles méritent, et les gouvernements indépendants ne périssent jamais que par leurs propres fautes. Ce sont là des axiomes, mais ce ne sont que des axiomes. Il reste à les appliquer, à établir les faits, à en déterminer les rapports. C'est l'œuvre de la critique, et la critique ne fait qu'une œuvre relative, très sujette aux erreurs. Celle de M. H. ne m'en paraît pas exempte. Elle pèche parce qu'elle est trop absolue. M. H. est Allemand et il est autoritaire. L'autoritaire se félicite de l'échec de l'expérience de 1814-1848 ; l'Allemand ne prouverait pas sans une satisfaction secrète que les Welches sont aussi incapables que les Germains de pratiquer le gouvernement libre. Cette double préoccupation, au moins pour le lecteur français, domine l'ouvrage de M. Hillebrand. L'auteur doit consacrer deux autres volumes à l'histoire de la république de 1848 et du second empire. Si j'ai bien compris la première partie de l'œuvre, elle doit aboutir à la démonstration de ce théorème : la France n'était capable de produire qu'un César de seconde main, et ce gouvernement, le seul qui lui fût possible, elle était incapable de le garder. Sedan et la révolution du 4 septembre formeraient ainsi le dernier tome du « procès » politique que l'auteur poursuit à travers notre histoire de 1830 à 1871.

Il s'agit d'établir la part de responsabilité de la génération de 1830 dans cette série de chutes et d'insuccès. M. H. est, dans le détail, un juge très sévère de cette génération; il est plus équitable quand il l'apprécie dans son ensemble. Il y revient à plusieurs reprises, mais sa pensée me paraît clairement résumée dans cette phrase (p. 94) : « Peu de pays ont enfanté une génération mieux douée et de plus haute ambition que celle qui arrivait à l'âge d'homme en l'année 1830; la question est de savoir pourquoi tant de talents si pleins de sève et de vitalité, dont l'épanouissement avait fait l'étonnement et l'enchantement de l'Europe, ont passé comme des météores éblouissants, sans avoir rien fondé de durable dans l'Etat, dans l'art, dans la littérature? » Les causes, ce sont l'exaltation et la déification du *moi*, l'impuissance à se soumettre à une règle et à une école, l'absence de principes fermes et d'idées communes, l'incapacité d'une discipline intellectuelle et morale, le manque total d'un sentiment élevé du devoir, enfin et par-dessus tout, la déviation et la dispersion des meilleurs esprits dans la politique (p. 95-99). Je ne discute pas cette thèse : elle contient une grande part de vérité, justement parce qu'elle est très générale et s'applique un peu à tous les temps et à tous les peuples. Je prends l'explication de M. H. comme il la donne[1] et je me demande si elle suffit à justifier l'arrêt si sévère qu'il porte contre la génération française de 1830. Il avoue sans doute que très peu de générations ont produit plus d'une douzaine de volumes qui méritent de rester et il reconnaît que les Français de 1830 méritent d'occuper quelque place dans les bibliothèques de l'avenir : Victor Hugo laissera bien « deux cents pages », Augustin Thierry et Tocqueville, Mérimée et Saint-Beuve, George Sand et Musset ont donné, chacun en son genre, quelques fragments « impérissables »; mais ce sont des exceptions qui ne font que confirmer la règle, tout au plus des circonstances atténuantes, la condamnation n'en est pas moins formelle (p. 98). C'est cette condamnation que je ne trouve point motivée, surtout dans la forme où M. H. la présente. Un artiste qui a produit une belle œuvre d'art, un écrivain qui a fait un beau livre, un savant qui a fait une découverte, ont fait une chose qui a sa valeur propre et indépendante de l'influence qu'elle a

---

1. Il est indispensable cependant de faire une réserve sur ce point. M. H. cite (p. 99) à l'appui de sa thèse les paroles d'un « Epigone qui a porté le douloureux héritage de 1830 », M. Renan : *Essais de morale*, étude sur M. Cousin. Voici le passage tel que M. H. le cite : « Elle apportait avec elle des espérances presque illimitées... [mais] jamais génération n'entra dans l'histoire avec un sentiment si peu arrêté de ses devoirs, avec si peu de préoccupation du but à poursuivre... Jamais race d'hommes ne posséda plus éminemment cet appétit des choses qui fait saisir la vie avec ardeur comme une proie désirable. » M. H. a rapproché des phrases qui ne s'appliquent point au même objet, et la citation ainsi présentée altère très sensiblement la pensée de M. Renan. La première phrase et la troisième s'appliquent bien à la génération de 1830, mais la seconde « jamais... n'entra dans l'histoire avec un sentiment si peu arrêté de ses devoirs » s'applique à la génération qui a suivi.

pu exercer et des conséquences qu'elle a pu produire. Il n'est pas nécessaire, pour qu'une génération de poètes, d'écrivains et de penseurs mérite d'être louée et compte dans la mémoire des hommes, qu'elle ait enfanté une école, c'est-à-dire presque toujours une décadence, et surtout qu'elle ait contribué à former la meilleure des républiques. On fonde nécessairement quelque chose de durable dans l'art ou la littérature par cela seul que l'on produit un chef-d'œuvre d'art et de littérature. Reste donc l'avortement politique; mais si c'est là qu'il faut chercher la pierre de touche, que restera-t-il de la Renaissance en Italie qui, née dans le chaos politique, y a vécu et y est morte? Que penser du xvii^e siècle français que M. H. place si haut et qui, loin de fonder dans l'état, en a ébranlé le fondement? Que dire surtout du xviii^e siècle qui a conduit la plus brillante des générations modernes dans l'épouvantable impasse de la révolution? Une bureaucratie et une armée, une machine administrative très solide, très productive, mais très lourde aussi, une machine de guerre admirablement perfectionnée à la vérité, mais constituant en elle-même un idéal très médiocre de société, voilà où aboutissent tous les efforts de science et de pensée de l'Allemagne depuis quatre-vingts ans, et il faudrait déclarer que ces efforts ont avorté parce qu'ils n'ont rien fondé de neuf et d'original dans l'Etat? Ce serait aller bien loin. M. H. ne nous mènera certainement pas jusque-là; il y faudrait arriver cependant si l'on suivait sa pensée jusqu'au bout.

Encore un mot pour rétablir une nuance essentielle. Il n'y a rien d'absolu dans l'histoire, tout y est relatif, la science y est une science des rapports et les jugements ne résultent que des comparaisons. M. H. parle de la France sur un ton de supériorité mêlée d'ironie et de dédain : il semble qu'il ait toujours devant les yeux un idéal de civilisation et d'état auquel il compare la nation et le gouvernement qu'il étudie. C'est ainsi que, tout en reconnaissant la valeur relative des hommes et des œuvres, il en porte cependant, en termes absolus, un jugement très sévère. Il y a là une erreur d'optique qu'il importe de rectifier. S'il avait existé quelque part, au xix^e siècle, une nation ou un Etat où M. H. eût pu prendre le point de vue supérieur où il se place, il n'y aurait qu'à s'incliner et à accepter sans appel ses considérants et son arrêt final. Mais il n'en est pas ainsi, et, si la comparaison nous interdit un orgueil qui serait déplacé, elle nous défend aussi contre une humilité qui ne serait ni juste ni digne. C'est là une consolation et un soutien, et il faut y recourir pour corriger l'impression de découragement ou d'amertume que laisse, en dernière analyse, la lecture des deux volumes de M. Hillebrand. Une science qui conclut à un non-sens est une science qui se trompe; un être également incapable de vivre et de mourir est un non-sens ontologique; une nation également incapable du despotisme et de la liberté est un non-sens politique; si on applique cette formule et ses conséquences à une nation qui vit depuis des siècles, qui continue à vivre comme elle a toujours vécu, subissant moins une

maladie chronique que des maladies résultant de son tempérament même, il faut conclure que la formule est incomplète et en chercher une autre. *E pur si muove!*

Albert Sorel.

---

48. — **Jahrbuch der Kœniglich Preussischen Kunstsammlungen.** Tome I, premier fascicule. Berlin, Weidmann. 1880, pet. in-fol. xviii-50. — Prix de l'année : 20 mark (25 francs).

La Direction des musées de Berlin vient de prendre l'initiative d'une mesure dont on ne saurait trop la féliciter, et qui mériterait d'être imitée par les autres grands musées d'Europe, notamment par notre Louvre : elle a résolu de publier un recueil périodique destiné, d'un côté, à faire connaître l'accroissement des collections, le mouvement des visiteurs, l'emploi des fonds ; de l'autre, à offrir aux érudits ou aux amateurs un certain nombre de monographies relatives à l'histoire de l'art pendant le moyen âge et la Renaissance. Le premier fascicule, qui porte la date de 1880, forme un petit in-folio de 50 pages, fort bien imprimées sur papier de Hollande, et non moins bien illustrées. Il renferme, selon les promesses du prospectus, deux parties distinctes. L'une, d'un caractère essentiellement administratif, contient les rapports de MM. J. Meyer, Bode, Curtius, Friedländer, Lippmann, Voss, Lepsius et Jordan sur les sections respectives confiées aux soins de ces savants. L'autre, plus particulièrement scientifique, est consacrée à six mémoires, presque tous d'un grand intérêt au point de vue de l'érudition artistique : les médailles du xv^e^ siècle, 1430-1530, par M. Friedländer; — gravures inédites du xv^e^ au xvii^e^ siècle conservées au Cabinet des estampes de Berlin, par F. Lippmann ; — les sarcophages de la sacristie de Saint-Laurent de Florence, par H. Grimm ; — autographes de Durer au Cabinet des estampes, par F. Lippmann ; — peintures murales du couvent des Prémontrés de Brandebourg, par Alwin Schultz ; — contributions pour servir à l'histoire des origines du Crucifix, par E. Dobbert.

Mon intention n'est pas d'entrer ici dans le détail de ces monographies qui, comme on vient de le voir, n'ont aucun lien commun et touchent aux points les plus divers de l'histoire des arts. Je désirerais seulement présenter à M. Friedländer quelques observations au sujet de son travail sur les médailleurs italiens du xv^e^ siècle. M. Friedländer, dont personne ne contestera la compétence en ces matières, a entrepris de dresser la liste chronologique de ceux de ces artistes qui ont signé leurs ouvrages. Le classement qu'il propose s'écarte en plusieurs points de celui qu'a récemment adopté M. A. Armand dans ses belles recherches sur les *Médailleurs italiens des* xv^e^ *et* xvi^e^ *siècles* (Paris, 1879). C'est ainsi que le savant français avait assigné le troisième rang, par ordre chronologique, au médailleur Christophorus Hierimiæ, qui, selon lui, aurait travaillé

vers 1445. M. Friedländer, au contraire, place en 1474 seulement l'exécution de la première des médailles de cet artiste.

Les documents publiés, le printemps dernier, dans mon travail sur *Les arts à la cour des Papes* (t. II), pp. 6, 93, 291 et ss.), documents dont M. Friedländer semble n'avoir pas eu connaissance, confirment l'hypothèse de M. Armand. Ils prouvent que Cristoforo di Geremia de Mantoue travaillait dès 1468 pour le pape Paul II, dont, selon le témoignage de Raphael de Volterra (*Anthropologia*, 1506, chap. XXI), il aurait exécuté les médailles. J'ai en outre établi que Cristoforo di Geremia de Mantoue était identique au célèbre sculpteur-fondeur Cristoforo di Geremia de Crémone, dont parlent Filarete, son contemporain, et Vasari. Un document, encore inédit, qui m'est communiqué par M. W. Braghirolli, explique pourquoi l'artiste est tantôt appelé Crémonais, tantôt Mantouan : sa famille était originaire de Crémone, mais elle s'établit, dans le premier tiers du XVe siècle, à Mantoue. L'orfévre Nicolino di Geremia, que nous trouvons dans cette dernière ville entre 1433 et 1342, était sans doute le père de Cristoforo[1].

En ce qui concerne la première des médailles du Pisanello, c'est-à-dire la plus ancienne des médailles coulées jusqu'ici connues, je serais également disposé à reculer quelque peu la date adoptée par M. Friedländer : 1439. Si la date que j'ai assignée à une lettre encore inédite, du moins dans le texte original, du Pisanello, est exacte, celui-ci aurait travaillé, dès 1431-1432, à un ouvrage de bronze (médaille) destiné au duc de Milan[2]. Or, nous possédons précisément une médaille de lui représentant Philippe-Marie Visconti, qui fut duc de Milan de 1413 à 1447[3]. Il me paraît donc indispensable de reculer, autant que possible, l'époque de l'apparition des ouvrages de ce grand maître.

Je suis étonné de ne pas voir figurer dans la liste des médailleurs cités par M. Friedländer l'orfévre Lodovico de Foligno, qui nous parle lui-même, dans une lettre adressée à Laurent le Magnifique, le 20 juin 1471, d'une « medaia » exécutée par lui et représentant la duchesse de Milan[4]. C'est un nom à ajouter à ceux que l'auteur allemand a recueillis.

Une dernière observation. M. Friedländer (p. 5), se conformant en cela à la tradition, rapporte que Pétrarque fut le premier qui collectionna les monnaies romaines. C'est là une légende dont il faut faire justice. J'ai prouvé, il y a quelque temps déjà, que dès 1435, c'est-à-dire près de vingt ans avant Pétrarque, le Trévisan Olivier Forzetta recherchait non-

1. « 1435. De mense Martii. Unus bronzinus auratus... datus magistro Nicolino de Cremona et per ipsum destructus pro faciendo unum pedem uni confecterie » (Archives des Gonzague) — « 1442. die 11 septembris. Duo candelabra magna bassa aurata et ciselata cum smaltis ad arma marchionatus facta per magistrum Nicolinum Jeremiam aurificem. » (*Ibid.*)

2. *Les arts à la cour des Papes*, t. I, p. 47.

3. Armand, p. 6.

4. Milanesi, *Lettere d'artisti italiani dei secoli* XIVe-XVe. Rome, 1869, p. 11.

seulement les médailles (medajæ), mais encore les bronzes ou marbres se rattachant à l'antiquité classique [1]. Je dois toutefois ajouter que M. Friedländer me semble avoir raison quand il place dans l'Italie septentrionale, aux environs de Venise, de Padoue, le début du mouvement archéologique qui a précédé la Renaissance proprement dite. C'est de là, plutôt que de Florence, qu'est parti le signal de ces recherches si intéressantes et encore si peu connues.

E. M.

VARIÉTÉS

L'Icaria d'Antonio Zeno.

Dans une note publiée par la *Revue critique* (14e année, p. 77-78, 26 janv. 1880) et intitulée fort inexactement l'*Icaria des frères Zeni* (il n'y en avait plus qu'un dans les mers du Nord; Nicolo était mort et Antonio est le seul qui parle de l'île en question), M. H. Gaidoz croit devoir rappeler aux lecteurs de la Revue l'édition des voyages des frères Zeni par M. H. Major. « Ceux que le sujet intéresse, dit-il, me sauront peut-être gré de le leur signaler. » C'est douteux : les spécialistes auxquels il est fait allusion n'auront certes pas attendu sept ans pour apprendre l'existence de cette publication remarquable, et ce n'est pas parce qu'elle m'était inconnue que je l'ai passée sous silence dans ma notice sur la brochure de M. Fr. Krarup [2], mais c'est que je ne jugeais pas à propos de grossir mon article, déjà trop étendu, de toutes les opinions émises à propos de l'Icaria; et, puisqu'on me force à me prononcer sur celle d'un savant estimable qui n'était pas en cause, je dois dire qu'elle ne supporte pas l'examen. Car, si l'on croit à la véracité d'Antonio Zeno, comme fait M. H. Major, il faut prendre ses assertions telles qu'elles sont. Or le voyageur vénitien affirme que l'Icaria est une *île* et qu'il en a fait le tour. On n'est donc pas autorisé à assimiler l'Icaria avec la péninsule de Kerry, unie à l'Irlande du côté de l'est et qui ne peut avoir de port de ce côté, tandis qu'il y en avait à l'est de l'Icaria. En outre, sur la carte des frères Zeni, l'Icaria est placée fort loin à l'ouest des Iles Britanniques, à peu près entre le Grœnland et l'Estotiland qui, d'après la description de sa nature et son climat, correspond fort bien à la péninsule acadienne (Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick et partie de l'Etat du Maine). Pour ceux qui admettent l'existence de l'Icaria, elle ne peut être que l'île de Terre-Neuve, autrefois habitée par des Esquimaux qui s'étendaient anciennement jusque sur les côtes septentrionales des Etats-

1. *Revue archéologique*, janvier 1879.
2. *Revue critique*. 13e année, p. 454-8, 20 décembre 1879. — J'avais cité l'édition de M. H. Major dans les *Colonies européennes du Markland et de l'Escociland au* XIVe *siècle*, p. 40, Extrait de *Compte rendu des travaux du Congrès des Américanistes*, 2e session à Luxembourg. Nancy. 1877, in-8o.

Unis et qui occupent encore le Labrador. Il ne serait donc pas étonnant que le nom d'Icaria, désignant tout à la fois l'île et la mer environnante, soit emprunté à la langue des Kalalis du Grœnland et du Labrador; or, dans cet idiome, *Ikera* et *Ikarisak* signifient golfe; *Ikerdlek* [1], île au milieu d'un golfe; *Ikardluk*, bancs de sable. A. Zeno parle, en effet, de grands bancs qui se trouvaient dans le voisinage d'Icaria, comme il y en a d'assez connus dans les parages de Terre-Neuve. Ainsi le nom, la situation et les circonstances naturelles prouvent que l'Icaria ou Ile du Golfe (Saint-Laurent) est bien Terre-Neuve et non la partie opposée de l'Irlande. — La situation attribuée par M. H. Major au monastère de Saint-Thomas n'est pas moins contestable; ce savant identifie le volcan de Saint-Thomas avec les eaux thermales de l'île d'Ounartok, située près de la côte *occidentale* du Grœnland par 60° 29' de latit. sept. Or la carte des Zeni place ce monastère sur la côte *orientale*, à plus de huit degrès au nord-est d'Ounartok, c'est-à-dire sur une côte aujourd'hui peu connue et c'est ce qui explique, à ceux qui ne prennent pas A. Zeno pour un imposteur, pourquoi l'on n'a pas encore retrouvé le volcan de Saint-Thomas. — On voit que M. H. Major en a pris fort à son aise avec le texte et la carte de son auteur; ses identifications sont tout à fait arbitraires, on regrette d'avoir à le dire, et il ne reste absolument rien des « solides arguments géographiques » que M. H. Gaidoz loue trop bénévolement.

E. Beauvois.

CHRONIQUE

FRANCE. — La traduction de Strabon, entreprise par M. Amédée Tardieu, bibliothécaire de l'Institut, et dont le premier volume avait paru en 1867, vient d'être terminée avec un troisième volume, qui renferme les cinq derniers livres. (Hachette, in-8°, 496 p.) Une table de l'ouvrage paraîtra prochainement dans un volume à part.

— M. Théodore Reinach vient de publier (Hachette. In-8°, xxxii et 427 p.) une traduction en prose et en vers de l'*Hamlet* de Shakespeare avec une préface et un commentaire critique et explicatif. Il a placé, en regard de sa traduction, le texte anglais, qu'il a soigneusement révisé d'après les derniers travaux de la critique. Dans sa préface, M. R. étudie le caractère de Hamlet, en le comparant à celui d'Oreste. Les notes rejetées à la fin du volume et rédigées avec concision, justifient certaines leçons, élucident les passages les plus obscurs, donnent des renseignements historiques indispensables. Quant à la traduction, elle nous a semblé réunir tous les mérites; elle est exacte, élégante, colorée, et si un directeur intelligent voulait donner

1. H. Rink, *Orthographe et étymologie des noms de lieux grœnlandais*, p. 359, à la suite de *Gieseckes mineralogiske Reise i Grœnland*, publié par F. Johnstrup. Copenhague, 1878 in-8°. — Cfr. *Den grœnlandske Ordbog* par O. Fabricius. Copenh. 1804, in-8°, p. 94-95; nouv. édit. remaniée par S. Kleinschmidt, publiée par H. F. Jœrgensen, Copenh. 1871, p. 78-79.

Hamlet au public, nous lui conseillerions de recourir à la version de M. Théodore Reinach.

— M. H. Delpech, l'auteur de l'étude sur la bataille de Muret que tous nos lecteurs connaissent bien, a entrepris un travail analogue, mais plus considérable sur la bataille de Bouvines. Il a consigné dans un *Mémoire sur des substructions antiques découvertes dans les environs de Bouvines* (Lille, imp. Danel), les résultats des fouilles qu'il a faites entre Bouvines, Mortagne, Cysoing et Tournai, et qui lui ont permis de déterminer le tracé des voies romaines suivies par les armées française et allemande. — Les membres de la *Commission de géographie historique de la France* à qui M. Delpech a soumis son travail en ont approuvé les conclusions.

— Nous avons parlé dans un de nos derniers numéros de Mme Chénier, la mère dont M. de Bonnières vient de publier les lettres grecques. La *Revue des Documents historiques* publiée par M. Et. Charavay, a fait connaître récemment (1879. Sixième année. IIe série, I, p. 142-147), deux lettres d'elle en français qui jettent le jour le plus curieux sur les relations de Marie-Joseph Chénier avec Mme de la Bouchardie (plus tard Mme de Lesparda), relations que la présence de Mme Chénier dans une chambre contiguë à celle de son fils, n'empêchait point. Elle écrit le 20 oct. 1798 à M. Mahérault : « Voici ce qui est arrivé le 26, à 1 heure du matin. J'ai entandu beaucout de brui dans la chambre de mon fils et des cris, et la voi de mon chère fils, très émue, qui diset qu'on apele la garde. Alors toute efrayé, j'ai sauté de mon lit, j'ai ouvert ma porte et entré ché mon fils, que j'ai trové en chemise, ses couverture et ses coussin par terre, et cette arogante le batan et lui crachant sur lui, ivre d'au de vie, soule comme un porte d'au et écumant de rage. Je l'ai poussé dehor la porte; elle l'a menassé, qu'il la lui payerai et qu'elle voulé l'étrangler, tout cela devant moi, Auguste (le domestique) présant, mais il est gagné. » C'est cette même femme qui, plus tard par son dévouement pour Marie-Joseph, mérita d'être traité de *sœur* par M. Constantin-Xavier de Chénier.

— La librairie Hachette a publié la fin de l'ouvrage de M. J.-B. Paquier, *Histoire de l'unité politique et territoriale de la France;* cette fin comprend deux tomes; tome II, depuis le règne de Henri IV jusqu'à la chute de Choiseul (346 p.); tome III, depuis le ministère de Turgot jusqu'à l'époque contemporaine. (314 p.)

— Nous avons reçu de l'Ecole normale supérieure une brochure de onze pages, renfermant un récit simple et saisissant des derniers instants de M. Bersot. Beaucoup d'amis du défunt et ses anciens élèves avaient souhaité d'avoir quelques détails sur ses derniers moments. L'Ecole normale a pris pour elle le soin de répondre à ce désir; tous les renseignements contenus dans le récit ont été fournis soit par M. Gusse, surveillant-général de l'Ecole, soit par M. le docteur Paul Reclus.

— M. Eugène Müntz, bibliothécaire-archiviste de l'Ecole nationale des beaux-arts, est chargé d'une mission à l'effet de consulter, dans les archives de l'Italie, les documents relatifs à l'histoire des arts à la cour des papes pendant les XVe et XVIe siècles; — M. G. Maspero est chargé d'une mission en Egypte pour réunir les matériaux nécessaires à la publication d'une monographie des Martabas; — M. Et. Charavay est chargé d'une mission en Italie pour recueillir dans les archives de Turin, Milan, Florence, etc., des copies de lettres missives de Louis XI.

— Le lundi 1er mars, M. Fernique, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur au collège Stanislas, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris les thèses suivantes : thèse latine : *De Marsorum regione ;* thèse française : *Etude sur Préneste, ville du Latium.*

— La chaire d'histoire du moyen-âge à la Sorbonne, devenue vacante par la nomination de M. Fustel de Coulanges à la direction de l'Ecole normale supérieure, a été

confiée à M. Ernest Lavisse; M. Gabriel Monod succède à M. Lavisse, comme maître de conférences d'histoire à l'Ecole normale supérieure.

ANGLETERRE — M. Pinches vient de faire une importante découverte au British Museum. Il a trouvé un texte babylonien contenant le récit des dernières années du règne de Nabonide et celui de la prise de Babylone par Cyrus.

BELGIQUE. — M. V. Bouton, de Bruxelles, qui est occupé de la reproduction du manuscrit du héraut d'armes Gèbre, y a trouvé de très utiles et importants éclaircissements sur des personnages nommés dans Froissart et que M. Luce n'a pas toujours identifiés avec exactitude. Si M. B. s'était contenté de rectifier et de compléter les notes de M. Luce, nous n'aurions qu'à le remercier. Mais il a pris occasion de quelques erreurs découvertes parmi les renseignements innombrables fournis par M. Luce dans ses notes, pour adresser à *Messieurs les membres de l'académie des inscriptions et belles-lettres* un assez impertinent factum, où il accuse M. Luce de « méconnaître » Froissart. M. Bouton nous paraît avoir méconnu ce qu'il est et ce qu'est M. Luce.

GRÈCE. — M. Cavvadia a été nommé professeur d'archéologie à l'Université d'Athènes après avoir soumis à la Faculté une étude sur Pæonios et les œuvres de ce sculpteur découvertes à Olympie.

— La brochure récemment publiée par M. Euth. Castorchi, *Exposé historique sur les travaux de la société archéologique d'Athènes depuis sa fondation en 1837 jusqu'à la fin de 1879*, n'est pas moins qu'une histoire de l'archéologie en Grèce.

— M. M. Deffner, sous-bibliothécaire de la Bibliothèque nationale d'Athènes, annonce qu'il publiera un recueil consacré à la littérature néo-grecque. Cette revue, bi-mensuelle, contiendra des chansons populaires, des contes de fées, des textes du moyen âge en grec vulgaire, des traités sur la grammaire et la syntaxe néo-grecques, des glossaires, etc.

— M. Gabriel Sophocles prépare une édition d'un long poëme inédit : *le Jardin des Grâces* (Κῆπος χαρίτων). Ce poëme est l'œuvre d'un polygraphe du xvi[e] siècle, Césarius Daponte, qui mourut moine dans un des couvents du mont Athos.

— Trois traductions grecques du drame de Lessing, *Nathan le Sage*, viennent de paraître presque en même temps; elles sont dues à M. Ange Vlachos, à M. Rhangabé, ministre de Grèce à Berlin, et au professeur Th. Aphentoulis.

— M. Jean Oekonomidès, a rendu compte, dans la Κλειώ de Trieste du 12-24 janvier, de la publication des nouveaux fragments d'Euripide et de Posidippe publiés par M. Cobet (il n'avait pas encore sous les yeux l'édition de M. Weil). Il propose dans le 32-33 vers du fragment d'Euripide au lieu du :

.... Μέχρι πόσου τὴν τῆς τύχης,
Πάτερ, σὺ λήψει πεῖραν ἐν τὠμῷ βίῳ,

des éditeurs précédents, la correction suivante :

.... Μέχρι πόσου δὴ τῆς τύχης,
Πάτερ, λελήψει πεῖραν ἐν τὠμῷ βίῳ.

Dans la première des épigrammes de Posidippe, le savant grec corrige les vers 3-7 de la manière suivante :

Οὐ γὰρ ἐν Αἰγύπτῳ σκοπαὶ οὔρει ' οἷ ' ἐπὶ νήσων
Ἀλλά χαμαί χηλὴ ναύλοχος ἐκτέταται
Τοῦ χάριν εὐθεῖάν τε καὶ ὄρθιον αἰθέρα τέμνων
Πύργος ὅδ' ἀπλάτων φαίνετ' ἀπὸ σταδίων.

HOLLANDE. — Le second volume de la troisième section des *Annales* arabes du Tabari (Annales auctore... At-Tabari quos ediderunt J. Barth, Th. Nœldeke, O. Loth, E. Prym, H. Thorbecke, S. Frænkel, J. Guidi, D. H. Mueller, M. Th. Houtsma, S. Guyard, V. Rosen et M. J. de Goeje) va paraître incessamment à Leyde, chez Brill. Ce volume, publié par M. Th. Houtsma, s'arrête à l'année 158 de l'hégire (774 J.-C.). Le volume suivant, dont l'impression est commencée, contient la première partie de la section confiée à M. Guyard.

ITALIE. — M. Rajna prépare un travail sur l'épopée carolingienne en Italie; M. Manzoni, un index de toutes les anciennes poésies lyriques italiennes imprimées et des manuscrits encore inédits qui renferment des poésies lyriques de l'ancienne littérature italienne; MM. Carducci et Monaci, une édition de toutes les poésies provençales dues à des troubadours italiens; M. Caix, une étude sur les origines de la langue poétique italienne.

— M. Fr. E. Bollati, chef de section aux archives de l'Etat à Turin, vient de publier sous le titre de : *Chanson de Philippe de Savoie* (Milan, 1879), un charmant volume qui n'a qu'un défaut, celui de n'être tiré qu'à cent exemplaires. Il contient quelques poésies aussi intéressantes par le sujet, qui est purement historique, que par leur origine. Elles ont en effet pour auteur Philippe de Savoie (Philippe II, duc de Savoie à partir de 1496), et ont été composées alors qu'il était enfermé au château de Loches (1464-1466). L'une d'elles, la première, est un curieux spécimen de poésie dans le genre populaire. Le texte est accompagné d'un commentaire et précédé d'une préface en excellent français. Le volume est enrichi d'un beau portrait, d'un *fac-simile* et de planches de monnaies.

— On annonce la prochaine publication d'un recueil d'inscriptions tumulaires arabes trouvées en Sicile par M. Michele Amari; le texte sera accompagné d'une traduction et d'un commentaire; une partie de ces inscriptions a déjà été publiée dans la *Rivista Sicula*.

Le 15 février est mort, à l'âge de 47 ans, M. Palumbo, chargé d'un cours d'anglais à l'Université de Rome et auteur d'un ouvrage dont la *Revue* a rendu compte (1879, art. 83, p. 354), *Maria Carolina Regina delle Due Sicilie, suo carteggio con Lady Emma Hamilton.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 février 1880.

M. Homolle fait une communication sur les fouilles poursuivies par lui à Délos. C'est en 1877 que M. Homolle avait été chargé par M. Albert Dumont, alors directeur de l'école française d'Athènes, d'entreprendre l'exploration de Délos. Il a aujourd'hui à peu près terminé cette exploration; il va repartir pour l'achever entièrement. Il s'est appliqué principalement à rechercher et à dégager le temple d'Apollon et les édifices divers qui en dépendaient. Il a pleinement réussi jusqu'ici dans cette tâche. Le temple se trouve auprès du port de Délos. En effet l'importance de Délos, dans l'antiquité, était double; c'était un centre religieux et un centre commercial. Sa destinée religieuse et sa destinée commerciale étaient étroitement unies; on y venait à la fois en pèlerin et en marchand; les Panégyries étaient tout ensemble une solennité religieuse et une foire. Toute la vie de l'île se concentrait donc dans son temple et dans son port, et l'un et l'autre s'offraient en même temps aux regards du navigateur lorsqu'il arrivait en vue de l'île. — M. Homolle met sous les yeux des membres de l'académie un plan des édifices dont il a retrouvé les traces. Le port, maintenant encombré, était autrefois plus profond et plus étendu; à l'endroit qui formait alors le bord même de la mer, sur le rivage ouest, M. Homolle a mis à découvert les fondations d'un édifice rectangulaire, de 21m sur 17m 50 environ, qu'il reconnaît pour les propylées du temple d'Apollon. De la façade est de ces propylées, or-

née, comme la façade ouest, d'un portique à colonnes, partait la voie sacrée. Elle se dirigeait d'abord vers l'est, puis s'infléchissait vers le nord et revenait enfin vers l'ouest, décrivant ainsi tout un demi-cercle. Au bout se trouvait le temple d'Apollon, dirigé, dans le sens de sa longueur, de l'est à l'ouest; la partie ouest du temple, surélevée en terrasse, dominait le port. Ainsi la façade du temple qu'on apercevait tout d'abord était la façade ouest, mais pour s'y rendre il fallait en faire le tour par la courbe de la voie sacrée et entrer par la façade est. Au nord du temple d'Apollon, entre cet édifice et la voie sacrée, on voit un autre édifice semblable, mais plus petit, de style dorique; c'est probablement le temple de Latone. De l'autre côté de la voie, au nord et au nord-est, on rencontre successivement une série de petits édifices quadrangulaires, probablement des sanctuaires secondaires ou des trésors. Du côté sud du temple, on trouve une seconde voie, décrivant une courbe analogue à celle de la première, et précédée aussi de ses propylées, mais ceux-ci sont plus petits que ceux du nord. Du temple même d'Apollon il ne reste absolument que les fondations, mais c'est assez pour qu'on puisse en dresser très exactement le plan; il se composait de trois parties, prodome, naos et opisthodome; il n'avait pas de colonnes à l'intérieur. Il paraît avoir été bâti dans la première moitié du IVe siècle avant notre ère, sous la domination des Athéniens. A l'est et au sud du temple, à une certaine distance, se trouvent de grands portiques, qui ont déjà été étudiés par divers explorateurs, mais que M. Homolle a pu reconnaître plus exactement encore : l'un est celui qui est connu sous le nom de *portique des taureaux*, l'autre a été bâti, au témoignage d'une inscription, par Philippe, en 205 et 197. Enfin au nord-est du temple, et communiquant par un chemin direct avec le port, se trouvait l'agora, vaste emplacement qui faisait partie des propriétés du temple et pour lequel la cité payait un loyer au trésor du dieu. Derrière l'agora, plus au nord-est, on trouve le lac sacré, de forme ovale, où la tradition plaçait la naissance d'Apollon et d'Artémis. Ce lac est toujours plein d'eau aujourd'hui comme dans l'antiquité. Enfin au-delà du lac, toujours dans la même direction, ont été mises au jour quelques traces de l'ancien gymnase, mais les fouilles n'ont pas encore été suffisamment poussées de ce côté. — L'étendue de terrain explorée par M. Homolle est de 500 mètres de longueur sur 150 à 200 mètres de largeur. Seize édifices divers ont été mis au jour. En outre, ces fouilles ont amené la découverte d'une cinquantaine de morceaux de sculpture, dont quelques-uns sont de première valeur, et d'environ huit cents inscriptions ou fragments d'inscription.

M. Duruy lit un fragment d'une étude sur l'administration provinciale d'Auguste. Il énumère les réformes apportées par Auguste dans l'administration des provinces : l'établissement d'un cadastre (déjà commencé par César) qui permit de répartir l'impôt plus équitablement; l'organisation, pour l'avenir, du service du cens, pour empêcher que l'impôt ne redevînt inique en cessant d'être proportionné aux biens imposés; la régularisation et l'unification des péages locaux, remplacé par un système général de douanes provinciales; l'épuration de la monnaie en circulation dans l'empire, et la transformation du droit de monnayage, auparavant abandonné aux particuliers, en un droit régalien; la construction d'un grand nombre de routes; la création des postes publiques, pour le transport des fonctionnaires et des correspondances officielles, etc.

M. Egger fait remarquer que l'invention des postes est antérieure à Auguste, et qu'il paraît y être fait allusion déjà dans un passage de Caton conservé par Fronton; MM. Desjardins et Duruy disent qu'en effet ce passage indique un commencement d'organisation du service des postes, et qu'une inscription de l'an 122 avant notre ère prouve qu'à cette dernière date ce service était organisé dans toute l'Italie; dans les provinces, il y avait aussi, sous la république, des postes privées établies par les compagnies de publicains; mais Auguste, le premier, organisa ce service pour le compte de l'Etat dans toute l'étendue de l'empire. — Au sujet du cadastre romain, M. Perrot fait remarquer que cette institution a persisté pendant tout l'empire et même dans l'empire d'Orient, et que le souvenir s'en est conservé jusqu'à aujourd'hui parmi les paysans grecs. Il a souvent entendu ceux-ci, lorsqu'il leur demandait des détails sur la topographie de leur pays, lui dire qu'il trouverait tout ce qu'il cherchait marqué sur des tables de marbre dressées autrefois et conservées à Constantinople. M. Heuzey dit que des chartes thessaliennes du XIVe siècle prouvent qu'il existait encore à cette époque, sous les empereurs byzantins, un service public du cadastre des employés spéciaux chargés de ce service.

M. Duruy commence ensuite la lecture d'une autre étude, qui a pour objet l'organisation du culte officiel dans les provinces sous le règne d'Auguste.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Georges Perrot : — Alfred Croiset, La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 15 Mars — 1880

49. — **Mythologie de la Grèce antique,** par P. Decharme. Paris, Garnier frères, 1879, gr. in-8°, xxxv-644 p. avec 4 chromolithographies et 178 figures d'après l'antique.

On rencontre dans cet ouvrage un exposé complet, détaillé, des légendes des dieux et des héros, avec quelques essais d'interprétation pour la plupart empruntés par l'auteur aux travaux de ses devanciers, mais dont plusieurs sont tirés de son propre fonds. M. Decharme ne se fait pas illusion, plus d'une hypothèse émise dans son livre prête à la critique. « Les personnes versées dans la mythologie comparée, dit-il, nous trouveront sans doute trop timide; celles qui sont étrangères à cet ordre d'études et les esprits rigoureux qui n'admettent aucune assertion qui ne soit appuyée de preuves indiscutables, nous accuseront de témérité..... Mais les hypothèses peuvent-elles être complètement écartées d'une science comme la science mythologique, qui, par sa nature même, ne saurait prétendre à une précision mathématique? » D'ailleurs le récit et l'analyse critique des légendes qui forme le tissu de son livre abrègeront beaucoup les recherches préliminaires de l'archéologue et faciliteront les rapprochements à faire entre les monuments anciennement connus et les futures découvertes. On regrettera seulement que M. D. ait presque toujours laissé ignorer la provenance locale des représentations insérées dans ce volume. Dans une introduction historique, M. D. passe en revue les divers systèmes mythologiques, depuis les appréciations générales jetées en passant dans les œuvres des poètes anciens, jusqu'aux travaux purement scientifiques d'Ottfried Müller, point de départ des investigations qui devaient donner naissance à la mythologie comparée. M. D. examine sur quels fondements repose cette science dont Adalbert Kuhn et Max Müller ont fixé les principes il y a une trentaine d'années, peu de temps après la découverte du sanscrit. Il ne se dissimule pas la fragilité de certaines hypothèses suggérées à la mythologie grecque par la philologie comparée; il en cite des exemples démonstratifs, et n'admet qu'avec les plus expresses réserves le concours de ce redoutable auxiliaire. Il se garde bien de prononcer entre le soleil de Max Müller et le nuage de M. Kuhn. Se plaçant à un point de vue plus général que ces

savants, il tire la conclusion suivante de leurs travaux et même de leurs débats : « En Grèce comme ailleurs, c'est donc par la nature que le divin semble s'être révélé à l'âme de l'homme; et cette révélation, en suscitant chez lui mille sentiments d'étonnement, d'enchantement et de terreur, a donné naissance à tous ces récits merveilleux dont s'est composé le trésor mythologique. » M. D. ne semble pas avoir eu raison de tenir hors de son cadre la cosmogonie orphique sur laquelle il nous renvoie, d'un trait de plume, à l'*Aglaophamus* de Lobeck et aux publications de M. Alf. Maury. Il était au moins utile de rappeler, après Lobeck (I, 537 et suiv.), les différences qui séparent la théogonie d'Hésiode et celle des fragments orphiques. On voudrait aussi avoir plus de détails sur la nomenclature et les divers attributs des Géants, qui occupent une certaine place dans Apollodore. Typhon seul recouvre en plusieurs endroits le rang qui lui appartient. Voici, au surplus, les grandes divisions de l'ouvrage : 1° *Divinités du ciel;* 2° *Divinités des eaux;* 3° *Divinités de la Terre;* 4° *Héros*. — Le chapitre 1er (les générations des dieux) est un excellent résumé de ce que l'on sait ou plutôt de ce que l'on croit savoir sur les origines mythologiques. M. D. a tracé un tableau généalogique des idées religieuses qui ont successivement peuplé l'Olympe hellénique, en montrant ce qu'elles devaient aux conceptions ou, pour parler plus exactement, aux impressions des peuples aryens et ce qu'elles avaient d'original, de topique. On peut suivre, son livre à la main, le développement historique des grandes personnifications célestes, à commencer par Zeus. Il distingue par des traits caractéristiques la double nature, physique, météorologique, si l'on veut, et morale, théologique du père des dieux et des hommes. Il rappelle ses principales représentations artistiques, et décrit avec une complaisance que nous ne lui reprocherons pas, le Zeus de Phidias. — Dans le chapitre consacré à Aphrodite, le mythe syro-grec d'Adonis inspire à M. D. plusieurs pages d'une touche délicate; il fait voir aisément la corrélation de ce mythe avec les phénomènes de la nature. Un peu plus loin, il refuse de reconnaître, comme fait M. Max Müller, le fils de Vénus, Eros, dans l'*Arusha* védique, le jeune et brillant soleil qui chasse la sombre nuit; il préfère chercher son origine dans une sorte de spéculation philosophique. Suivent quelques détails intéressants sur la singulière conception des hermaphrodites. — Quant aux Sirènes, M. D. convient que les Grecs plaçaient leur séjour à l'entrée du détroit de Sicile, et il ajoute : « C'est là qu'Ulysse et ses compagnons rencontrent les sirènes. » (P. 317). A cette localisation se rattache indirectement celle de l'île de Circé et des Cimmériens d'Homère, question que nous avons nous-même longuement examinée jadis *(Revue de l'Orient,* année 1858), en concluant avec trente et quelques commentateurs que le poète de l'Odyssée connaissait, au moins par ouï-dire, les côtes d'Italie, et que, dans cette partie pas plus que dans tout le reste, l'itinéraire d'Ulysse n'a rien de fantastique. Plus loin (p. 387), M. D. dit pourtant que les Cimmériens n'ont pas

d'existence plus réelle que le peuple des songes. Il ajoute : « Chaque canton de la Grèce avait son entrée dans le monde infernal. » Pourquoi alors ne pas admettre tout aussi bien que les Cimmériens dont parle Homère (Od. XI) étaient à l'une de ces entrées située hors de Grèce, à quelques lieues de l'île de Circé? — Le lecteur entrevoit à peine les Champs-Elisées. M. D., qui réussit si bien la narration et la description d'après les poètes antiques, aurait pu nous y faire faire un plus long séjour. — Aux pages 405 et suiv., on voit que Dionysos est un dieu d'origine étrangère aux yeux des Grecs eux-mêmes, et dont le culte fut importé en Béotie et en Phocide par les tribus thraces qui vinrent s'y établir après avoir séjourné en Piérie et en Thessalie. Rien de plus curieux, d'autre part, que le rapprochement entre le mythe aryen du dieu *Soma* et le mythe grec de Dionysos. Seulement on voudrait plus de détails précis sur les cérémonies dionysiaques. — Abordant la mythologie héroïque, M. D. adopte, avec Gerhard et Preller, une classification établie d'après les diverses régions de la Grèce où chacune des légendes a pris naissance ou bien a reçu son principal développement. Quant au mythe d'Héraclès, il est traité à part, vu l'universalité du culte auquel il a donné lieu en Grèce ou plutôt dans tout l'Occident. Il signale, non sans raison, la difficulté de distinguer l'origine physique (météorologique ou astronomique) d'une légende héroïque de son origine historique, réelle. Le chapitre intitulé « Conception générale des héros » est un morceau remarquable, rempli de faits peu connus chez nous sur ce que M. D. appelle « l'héroïsation » terme qui amène bientôt sous sa plume celui de « canonisation », tant l'analogie est manifeste ici entre les procédés de l'ancien monde et celui du monde renouvelé par le christianisme. — Héraclès-Hercule est l'objet d'une étude assez complète où sont relatées toutes les légendes helléniques avec leur interprétation rapportée à la révolution du soleil. Seulement c'est le soleil de la mythologie védique, acceptée et analysée par M. D., et non plus l'astre de Macrobe et de Dupuis, visitant tour à tour chaque signe d'un zodiaque qui aurait été dressé il y a quatre ou cinq mille ans. Nous regrettons le dédain absolu avec lequel la science traite aujourd'hui ce système erroné sans doute, quant au point de vue fondamental, mais qui résulte d'immenses recherches et qui, révisé par la critique moderne, fournirait assurément plus d'une donnée admissible. — Ces critiques de détail n'empêchent point que nous ne sachions le plus grand gré à M. Decharme d'avoir renouvelé, en France, l'étude et la connaissance de la mythologie. Son livre, en somme, est solide, au courant de la science, et, de plus, très agréable à lire, grâce à une élégante simplicité de style; enfin, il comble une lacune et est d'une utilité manifeste.

C. E. R.

---

50. — **Piante icnografiche e prospettiche di Roma anteriori al secolo XVI**, raccolte e dichiarate da Gio-Battista DE ROSSI. Pubblicate dalla Direzione centrale dell' imperiale Istituto archeologico germanico in Roma nelle Palilie 21 aprile 1879, cinquantesimo anniversario della fondazione dell' Istituto. Rome, Salviucci. 1 vol. de texte, pet. in-fol., VII-152, et 1 vol. de planches gr. in-fol.

L'étude de la topographie de la Ville éternelle est si intimement liée à la connaissance des institutions, des mœurs, de la littérature, des arts de Rome antique, que des ouvrages du genre de celui dont nous avons à rendre compte méritent de prendre place parmi les livres d'un intérêt général bien plus que parmi les monographies présentant un caractère local. Les *Piante icnografiche e prospettiche di Roma anteriori al secolo* XVI sont comme le résumé des vastes recherches de M. de Rossi sur la topographie de sa ville natale : c'est dire combien d'informations précieuses elles apportent aux différentes branches de l'érudition.

Tous ceux qui s'occupent de l'antiquité classique savent que M. de R. est aussi familiarisé avec la Rome païenne qu'avec la Rome médiévale. A différentes reprises déjà, il a donné d'éclatants témoignages de sa compétence dans tout ce qui touche à ce domaine qui paraissait, en quelque sorte, placé en dehors du cercle de ses recherches. Nous ne mentionnerons ici que sa collaboration au VI[e] volume du *Corpus* publié par l'Académie de Berlin. M. de R., comme on sait, est l'un des trois auteurs de ce travail, vrai monument élevé à l'épigraphie de Rome antique.

Cette double compétence était nécessaire pour mener à bonne fin l'ouvrage que M. de R. vient de publier, aux frais et sous les auspices de l'Institut de correspondance archéologique. Un simple aperçu des matières montrera combien l'antiquité païenne tient de place dans le volume : P. 3. Origines; 11, période des rois; 19, République; 25, cosmographie et topographie romaines du temps d'Auguste et d'Agrippa; 35, les quatorze régions, les sept collines, les *vicus* d'Auguste; 41, Claude, Néron, Vespasien; 46, limites établies par Marc-Aurèle et Commode; 51, le plan de Septime-Sévère et de Caracalla; 56, l'enceinte d'Aurélien et les topographies appartenant au même siècle. Cependant, quelque intérêt que présente l'étude de cette première partie, nous nous bornerons à la signaler ici et nous nous occuperons exclusivement de la section relative au moyen âge et à la Renaissance.

Du temps de Charlemagne, M. de R. est forcé de le constater, les études topographiques avaient subi une éclipse presque complète. Un seul plan de cette période est parvenu jusqu'à nous, et encore ne se rapporte-t-il pas à Rome. Nous voulons parler du plan de Saint-Gall (vers 830) publié par M. Lenoir dans son *Architecture monastique* (t. I, p. XVII), et, plus récemment, par M. Rahn dans sa *Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz* (t. I, p. 91). C'est un ouvrage qui rappelle les plans que les anciens Romains gravaient sur le marbre, avec cette différence toutefois qu'il ne nous fournit pas l'indication des mesures. Sur les autres ouvrages de même nature exécutés au VIII[e] ou au IX[e] siècle,

nous ne possédons que des renseignements fort sommaires. M. de R. rappelle à cette occasion la « descriptio orbis terrarum, » que le pape Zacharie fit peindre en 741 dans le triclinium du Latran, et les trois « mensæ argenteæ » de Charlemagne, avec les représentations gravées « totius mundi », « romanæ urbis » et « urbis Constantinopolitanæ ». Ajoutons toutefois que l'auteur est disposé à voir dans ces tables d'argent, dont l'une fut léguée par Charlemagne à l'archevêque de Ravenne, un ouvrage bien antérieur à l'époque dont nous nous occupons, et peut-être contemporain de la *Notitia utriusque imperii*.

Après Charlemagne, toute tradition de ces belles études se perd. La table cosmographique du géographe arabe Edrisi, exécutée en 1154 pour le roi Roger, n'offre aucun intérêt pour la topographie romaine. M. de R. fait remarquer avec raison que les fables accueillies, dès le IXe siècle, par les Arabes, au sujet de Rome, étaient inconciliables avec l'idée même de la topographie.

L'influence exercée par les guides destinés aux pèlerins et connus sous le nom de *Mirabilia* ne fut pas moins pernicieuse. Toute trace de la configuration de la Ville éternelle a disparu dans ces recueils de légendes plus bizarres les unes que les autres. Un plan de Rome, inséré dans un exemplaire, relativement assez moderne, du *Liber Guidonis* (Riccardienne; milieu du XIVe siècle), se borne à nous montrer une porte crénelée au-dessous de laquelle passe un fleuve et, derrière cette porte, sept collines grossièrement dessinées. Sans l'inscription *Roma civitas Septicollis*, on aurait de la peine à deviner que l'on a devant soi une vue de Rome.

Un autre plan — que je ne vois pas mentionné dans le volume de M. de R., — dépasse peut-être encore en barbarie celui du *Liber Guidonis*. Je veux parler de la miniature reproduite dans l'ouvrage de Jomard [1], d'après un manuscrit de Mathieu Paris appartenant au XIIIe siècle. Rome a ici la forme d'un rectangle dans lequel sont figurées quelques constructions représentant la basilique *Saint Pol*, le *Domine quo vadis; Saint Jehan de Latrane; Saint Père;* la *porte devers la reaume de Poille;* la *porte vers Lumbard(ie)*. Un fleuve traverse la cité; des collines, nulle trace. L'inscription qui accompagne cette grossière esquisse est ainsi conçue : *La cite de Rumme. Remus e Romulus fiz Martis et de une luve la funderent. Ele fu faite des remasilles de Troie. Romulus l'apela Romme de sun nun.*

Signalons encore le revers du sceau de Frédéric I. L'artiste a voulu y représenter la ville de Rome vue en perspective; mais le seul monument qui soit reconnaissable est le Colisée, lequel paraît couronné de créneaux [2].

Le plus ancien plan, vraiment digne de ce nom, que M. de R. ait dé-

1. *Les monuments de la géographie*, pl. V, 2, fig. 6.

2. J'emprunte ce renseignement à un article de Huillard Bréholles publié dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, 1862, p. 82.

Les encouragements des amateurs vinrent en aide à cette renaissance des études topographiques. L'essor pris par la géographie ne devait pas tarder à profiter également à la topographie. Il n'y eut bientôt plus de cabinet de curiosités qui ne renfermât des mappemondes, des cartes de France ou d'Italie, des vues de villes. A Florence, Niccolo Niccoli possédait un « bellissimo universale, dove erano tutti i siti della terra; aveva Italia e Spagna tutte di pittura ». [1] On remarquait également des mappemondes dans la collection du roi René [2]. Philippe de Bourgogne en fit peindre une par Jean Van Eyck [3]. A la cour de Mantoue, François Mantègne se vit confier, en 1494, un travail analogue [4]. Pie II entretenait un artiste spécialement chargé d'exécuter pour lui une mappemonde à laquelle il travailla pendant plusieurs années : c'était un Vénitien, nommé messire Girolamo Bellavista [5]. En 1462, le même pape acquit une autre mappemonde [6]. On ne pouvait moins attendre de l'auteur de la *Cosmographia*. L'inventaire, encore inédit, dressé à la mort de Laurent le Magnifique (1492), nous montre que les collections des Médicis étaient surtout riches en documents de ce genre. J'y vois figurer : « una carta dipintavi Italia; — una altra carta dipintovi il chastel di Milano; una dipintovi el mappomondo; una dipintavi terra santa; uno colmo di br. 4 1/2 dipintovi l'universo (estimé 50 florins); uno quadro dipintavi una Italia (25 florins); uno quadro di legno dipintavi la Spagna » (12 florins). Je signalerai notamment à M. de Rossi, comme rentrant dans le cadre de son travail, les deux articles suivants : « una carta dentrovi Roma [7], » et « uno colmo di br. 1 1/2 dipintavi una Roma, fior. 20 [8] ».

---

1. Vespasiano, *Vite di uomini illustri*, éd. Bartoli, p. 480.

2. Lecoy de la Marche, *Extraits des comptes et mémoriaux du roi René*, pp. 249 et ss. Le roi René possédait également une vue de Rome, qu'il importe d'ajouter au catalogue dressé par M. de Rossi : « 1476. A. Didier le fustier, qui a fait le boys sur quoy le peintre qui a fait Rome avait tendu sa toyle, II f. VI g. » (Lecoy de la Marche, *Le roi René*, t. II, p. 366.)

3. Fazio, *De viris illustribus* (1457), p. 46.

4. Gaye, *Carteggio*, t. I, p. 326.

5. Le pape Paul II (Vénitien), dont on a fait à tort un ennemi des arts et des sciences, conserva Jérôme à son service, comme le prouve ce document, encore inédit, des Archives d'Etat de Rome : « Honorabili viro Jheronimo Bellavista de Venetiis fl. auri de camera quatuor pro ejus provisione presentis mensis aprilis ». (Mandats de la chambre apostolique, 1464-1466, fol. 75.) L'année suivante, l'artiste reçut 5 ducats par mois (*Ibid.*, ff. 174 v°, 182).

6. 1461 (v. s.) 19 janvier : « Duc. vinticinque dati di comandamento di Sua S^ta a miss. Antonio Nardis (?) venitiano, lo quale dono uno mappamundo alla Sua S^ta ». (Trésorerie secrète, 1460-1462, fol. 91 v°.)

7. Dans une tapisserie commandée par le pape Nicolas V et terminée sous son successeur Calixte III (vers 1455), on voyait dans la scène du Martyre de saint Pierre une « figura Urbis ». Faut-il entendre par là un plan, ou bien seulement une personnification de Rome? C'est une question que je soumets à M. de Rossi.

8. Notons encore une indication précieuse contenue dans le savant travail de M. Piccolomini sur la bibliothèque des Médicis : parmi les ouvrages prêtés au dehors

• La moisson de M. de R. a été fort riche pour le xv[e] siècle. Il nous donne d'abord deux plans, tous deux insérés dans des manuscrits de Ptolémée; l'un (Cod. Urb. 277 *a*) appartient à l'année 1472; l'autre (Bib. Nat. de Paris, fonds lat. 4802) est postérieur de quelques années. M. de R. établit par des arguments d'un grand poids que l'un et l'autre se rattachent à un original exécuté entre 1455 et 1464. Par la netteté des reproductions, ces deux plans sont supérieurs au plan d'Alexandre Strozzi (1474), que M. de R. publie d'après un manuscrit de la Laurentienne. Mais celui-ci l'emporte par la richesse des renseignements et surtout par la sûreté de la critique. L'auteur a mis à profit les travaux de ses prédécesseurs; les dénominations surannées ont disparu; nous avons enfin un plan réellement scientifique de Rome.

Les deux derniers plans de M. de R. n'ont pas tous deux la même importance. Le premier en date fait partie de la fameuse chronique imprimée à Nuremberg, en 1493; le texte de cet ouvrage, comme on sait, a pour auteur le docteur Schedel, les gravures sont l'œuvre de Michel Wolgemut et de W. Pleydenwurff[1]. Quant au second plan, il consiste en une peinture sur toile, transportée en 1868 au musée de Mantoue. Cette peinture ne saurait être postérieure à l'année 1538. En effet, la statue équestre de Marc-Aurèle, transportée cette même année au Capitole, y figure encore dans le voisinage du Latran. Elle ne saurait, d'autre part, être antérieure à 1534, ce qui le prouve, c'est la présence sur le pont Saint-Ange de deux statues que nous savons de source certaine avoir été installées en cet endroit en 1534 seulement. Tout d'ailleurs, sauf cette interpolation, nous ramène au xv[e] siècle : au Vatican, nulle trace des gigantesques travaux entrepris par Jules II; au Borgo, on voit encore la pyramide détruite en 1499 par ordre d'Alexandre VI. Ici encore nous avons affaire à deux copies, plus ou moins remaniées, dérivant d'un original commun. Cet original, d'après M. de R., appartiendrait à l'école de L. B. Alberti. Le savant archéologue romain ne se prononce toutefois pas sur sa date précise. Des documents, encore inédits à l'époque à laquelle M. de R. a publié son ouvrage, mais imprimés depuis dans le second volume de mon travail sur *Les arts à la cour des Papes,* me permettent d'introduire dans le débat des arguments nouveaux. M. de R., après avoir constaté la présence dans les deux plans d'un portique attenant à la basilique de Saint-Pierre, s'est fondé sur des documents publiés dans mon

---

entre les années 1483 et 1491, M. Piccolomini cite un exemplaire de Ptolémée, « di m° Niccolò tedesco, dipinto, bello, piccolo; et la pittura della Francia che era in camera de' Cancellieri. » *(Intorno alle condizioni ed alle vicende della Libreria Medicea privata.* Florence, 1875, p. 127).

1. Voir Thausing, *Durer;* trad. G. Gruyer.

Il n'aurait peut-être pas été inutile, à ce propos, de rappeler que l'un des deux artistes, Wolgemut, nous a laissé une autre gravure également relative à la Ville éternelle, la caricature intitulée : *Roma caput mundi,* avec la vue du fort Saint-Ange et la *Tore di Nona* (Jaime, *Musée de la Caricature,* t. I, pl. 1).

premier volume pour identifier ce portique avec la loge de la bénédiction construite par Pie II en 1464. Sur ce point il a raison. Mais ce que l'on ignorait à cette époque, c'est que cette loge, ce portique, laissé inachevé par Pie II [1], a été continué par son successeur Paul II. C'est celui-ci, selon toute vraisemblance, qui l'a élevé à la hauteur du premier étage. Après la mort de Paul II, les travaux ont été longtemps interrompus; ils ont été repris par Alexandre VI, et enfin terminés par Jules II. Or, dans le plan de Schedel comme dans celui de Mantoue, le portique n'a qu'un seul ordre de colonnes, tandis que dans un dessin de Grimaldi, publié dans mon second volume, on l'aperçoit tout entier avec ses trois étages, tel qu'il était à l'époque où il fut démoli. N'est-ce pas une preuve que les deux plans en question sont postérieurs à Paul II († 1471) et antérieurs à Alexandre VI [2]?

Une série d'autres observations, mises en lumière par M. de R. avec une rare sagacité, nous amène à circonscrire encore davantage la période pendant laquelle a dû prendre naissance le prototype des deux plans. Notons d'abord la présence, dans le tableau de Mantoue, du gigantesque palais de Saint-Marc [3]. Cet édifice, commencé par le cardinal Pierre Barbo, a été continué par le même personnage devenu le pape Paul II (1464-1471), et achevé, du moins dans quelques-unes de ses parties, par son neveu le cardinal Marc Barbo [4]. En second lieu, il faut signaler la présence, dans les deux plans, du pont Sixte, construit en 1475. Une troisième date nous est fournie par l'église Saint-Augustin, presque entièrement reconstruite, vers la fin du règne de Sixte IV, par le cardinal Guillaume d'Estouteville, archevêque de Rouen.

A propos de cette dernière construction, je serais disposé à émettre un avis quelque peu différent de celui de M. de Rossi. Reprenant la thèse déjà

1. « Supra scalas marmoream porticum imperfectam reliquit. — Porticum unde pontifex populo benediceret inchoaverat, » etc.

2. Un mot encore au sujet de ce portique. M. de Rossi dit qu'il avait non pas cinq colonnes de front, comme nous le montrent le plan de Schedel et celui de Mantoue, mais sept. Il se fonde, pour émettre cette assertion, sur un document que j'ai publié dans le tome Ier (p. 267, note 5) de l'ouvrage précédemment cité et qui est ainsi conçu : « Magistro Egidio de Tocho flor. auri de camera quindecim pro parte ejus solutionis et mercedis laborerii muri per eum facti ubi amotæ fuerunt columpnæ VII apud Sanctum Angelum de Urbe pro fabrica pulpiti benedictionis siti in dicta basilica. » Mais de ce que l'on a employé sept colonnes, il ne s'ensuit pas qu'elles aient toutes été placées de front. Il est fort possible que deux d'entre elles aient été placées en retour, ou qu'on les ait réservées pour l'ordre supérieur. Ce qui est constant, c'est que le dessin de Grimaldi, d'accord sur ce point avec le plan de Schedel et celui de Mantoue, ne donne au portique que cinq colonnes.

3. La partie correspondante de Rome manque dans le plan de Schedel.

4. Le palais de Saint-Marc, tel qu'il est représenté sur le plan de Mantoue, offre une grande analogie avec le palais flanqué de tours que l'on voit sur les médailles de Paul II et qui est accompagné de l'inscription HAS AEDES CONDIDIT ANNO CHRISTI MCCCCLV (ou MCCCCLXV). Aujourd'hui ce somptueux édifice n'a plus qu'une seule tour.

soutenue par M. Portioli (le savant auquel on doit la découverte du tableau de Mantoue), M. de R. nous dit que l'état dans lequel se trouve la toiture de l'église prouve que l'édifice était précisément en voie de construction à l'époque à laquelle le plan primitif a été exécuté; il adopte pour ce travail la date de 1483. A ce système j'objecterai : 1° que la toiture a aujourd'hui à peu près le même aspect que dans le tableau de Mantoue (ce que M. Portioli a pris pour des échafaudages, ce sont simplement les contre-forts, aujourd'hui encore parfaitement visibles); 2° que la toiture était très certainement déjà achevée à l'époque à laquelle les deux savants italiens placent l'exécution du plan primitif. Ce qui me permet de l'affirmer, c'est que je vois représentée dans le plan de Mantoue l'imposante coupole dont Guillaume d'Estouteville orna l'église. Or cette coupole, d'après un document encore inédit que j'ai copié dans les archives romaines, était terminée vers la fin de l'année 1482[1]. L'achèvement de la toiture a nécessairement suivi de près, si même il n'a pas précédé.

Cette difficulté écartée, rien ne s'oppose à ce que nous placions l'exécution du plan en question sous le pontificat d'Innocent VIII (1484-1492). C'est une opinion qui a déjà été préconisée par M. Gregorovius. L'auteur allemand se fondait sur la représentation, dans les deux plans, d'un édifice dans lequel il reconnaissait le Belvédère construit par Innocent VIII, vers 1490. M. de R., au contraire, considère cet édifice comme le Belvédère de Nicolas V. Quel que soit mon respect pour l'illustre archéologue romain, je suis tenté de donner raison, sur ce point, à son contradicteur. Je vais plus loin encore : selon toute vraisemblance, le palais représenté à côté de Saint-Pierre est le palais construit par le même Innocent VIII. La date du plan qui a servi de base à la gravure de Schedel et à la peinture de Mantoue me paraît donc circonscrite entre les dernières années du règne d'Innocent VIII et la première année du règne de son successeur Alexandre VI. En adoptant comme terme moyen l'année 1490, on ne sera très certainement pas loin de la vérité.

Je ne puis m'empêcher, à cette occasion, de faire un rapprochement qui se présente presque spontanément à l'esprit. Sous Innocent VIII (1488), le grand peintre de Mantoue, André Mantègne, travaille, à Rome, à la décoration du Vatican. Quelques années plus tard, en 1494, son fils François peint, à Mantoue, la mappemonde destinée aux Gonzague. C'est à Mantoue encore que l'on découvre la toile représentant la vue de Rome. N'y aurait-il pas quelque corrélation entre ces trois faits? C'est une question que je soumets à M. de R., sans insister, plus qu'il ne convient, sur mon hypothèse.

1. « Ad perpetuam rei memoriam. Sedente eodem Sixto IIII°, et eodem XII° anno (1482) sui pontificatus, clausa fuit cupola rotunda magna ecclesie, die jovis XIIII° mensis presentis (Novembris) circa meridiem. Et die sabbati XXIII fuit completum friscum marmoreum rosarum constructum in facie magna marmorea ecclesie a latere campanilis, hora 23, » etc.

Il me reste à dire un mot de la valeur des deux plans au point de vue de l'archéologie. Je ne crains pas d'affirmer que celui de Schedel n'offre d'intérêt qu'autant qu'il corrobore les indications fournies par le plan de Mantoue. L'exécution en est vraiment grossière et barbare; le cadre en est incomplet; on y chercherait en vain des régions entières de Rome. C'est de tout point un produit digne de cette compilation informe dans laquelle le même cliché sert à représenter trois ou quatre villes différentes. Quant au plan de Mantoue, il offre une importance capitale pour l'étude des nombreux monuments antiques détruits depuis le xv^e siècle, (on est à la fois étonné et navré en y constatant l'étendue des ravages faits depuis la Renaissance). Les dénominations qu'il emploie ne sont pas encore toutes exemptes de superstition. Je signalerai notamment la « *torre dove stette gran tempo il spirito di Nerone* ». Mais les reproductions témoignent en général d'un grand soin. Il est seulement à regretter qu'en passant du papier sur la toile, le dessin ait perdu en précision; le pinceau ne se prête que difficilement à l'exécution des vues d'architecture; le crayon, le burin offrent à cet égard des ressources bien autrement grandes. Ce document n'en restera pas moins, avec le plan de Bufalini récemment publié, la base de la topographie monumentale de Rome. On ne saurait assez remercier M. de R. d'avoir doté l'érudition d'un instrument de travail si précieux.

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de l'ouvrage de M. de Rossi. Ce que nous en avons dit suffit pour montrer que par l'abondance des informations, la rigueur de la critique, l'importance des résultats, ce nouveau travail ne le cède nullement à ses aînés. Puisse-t-il être bientôt suivi, à son tour, de ces ouvrages dont le monde savant attend depuis si longtemps la publication, la biographie de Cyriaque d'Ancône, le Martyrologe hiéronymien, le tome II des *Inscriptions chrétiennes*, le tome IV de la *Rome souterraine*, la fin des *Mosaïques chrétiennes de Rome*. La tâche est vaste, mais elle n'a pas de quoi effrayer un travailleur aussi infatigable, aussi heureux dans ses recherches que l'est M. de Rossi.

Eug. MÜNTZ.

---

51. — **Papes et sultans**, par Félix JULIEN. Paris, Plon, 1880, in-12 de VIII-322 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Est-ce un livre d'histoire, ou une œuvre de polémique religieuse et politique? Nous ne le savons pas encore, et nous sommes forcés de nous en rapporter à l'auteur, qui nous avertit dans sa préface qu'il a voulu *poursuivre d'âge en âge le parallélisme curieux* (pourquoi *curieux?*) *de ces deux figures qui pendant si longtemps ont occupé l'Europe, l'une pour la défendre, l'autre pour l'asservir : le Pape et le Sultan* (p. III). Ces quelques lignes jettent une lumière suffisante sur l'esprit gé-

néral de l'ouvrage, qui tend à démontrer que les papes ont cherché l'accroissement de leur pouvoir temporel uniquement pour sauver l'Europe de l'invasion de l'islam.

C'est une thèse comme une autre, et nous n'avons pas à la discuter ici; mais nous estimons que c'est surtout lorsqu'on aborde des questions aussi ardues qu'il faut faire preuve d'une exactitude scrupuleuse, et ne s'appuyer que sur des faits authentiques. Il ne faudrait pas dire, par exemple, *que les Espagnols conquirent l'Afrique depuis Oran jusqu'à Tripoli*, et qu'*ils y régnèrent en maîtres* (p. 166), alors qu'ils n'y possédèrent jamais que quelques ports de mer, desquels ils n'osaient pas s'écarter pour s'aventurer dans l'intérieur, même afin de se procurer les vivres indispensables [1]. Entre Oran et Tripoli, ils n'occupèrent qu'Oran même, un tout petit Etat en face d'Alger, la place de Bougie, la citadelle de Bone, les Gelves [2], Afrika et Tripoli [3]. Il suffit de lire les lettres des gouverneurs de ces *Possessions* [4] pour voir à quel état de misère on y était réduit, et pour juger si c'est là ce qu'on peut appeler : *régner en maître* dans un pays.

Alger, dit encore M. Julien, *fut le premier point de la côte d'Afrique conquis par Barberousse sur les Espagnols* (p. 168). Or, Alger n'appartenait pas aux Espagnols, qui n'y ont jamais occupé que le Peñon [5], et Kheïr ed Din *ne conquit pas* Alger, mais y succéda à son frère Aroudj. En passant, faisons observer à l'auteur que c'était celui-ci et non son frère qui avait reçu le surnom de Barberousse [6], et que *l'épaisse barbe que Kheïr ed Din se plaisait à étaler en flots ondoyants sur sa large poitrine* (p. 166) était châtaine [7], au dire de ses contemporains.

Pourquoi raconter, qu'après la prise de Tunis par Charles V, Kheïr ed Din *se sauva aux Baléares et de là à Constantinople?* (p. 175) Il

---

1. Il faut excepter Oran, dont la garnison atteignit, à diverses reprises, Tlemcen et Mostaganem, mais souvent au prix des plus cruels revers.

2. Bone et les Gelves ne furent occupés que très peu de temps.

3. Afrika et Tripoli furent confiés à la garde des chevaliers de Malte, auxquels Sinan Pacha et Salah-Reïs les reprirent en 1551.

4. E. de la Primaudaye (*Documents inédits sur l'histoire de l'occupation espagnole en Afrique*) (Alger, 1877, in-8). — Toutes les lettres des gouverneurs peuvent se résumer ainsi : « Nous n'avons ni l'artillerie, ni les munitions, ni les vivres nécessaires. » — L'un d'eux dit : « Les soldats n'ont pas même de quoi acheter une sardine, et cependant elles abondent. » — Un autre : « Sans le vaisseau chargé de blé qui est arrivé la semaine dernière, nous mourions tous de faim : il ne faudrait pas tenter Dieu de la sorte. »

5. Le Peñon était le petit îlot qui supporte aujourd'hui le phare; les Espagnols y avaient construit un fort qui leur fut enlevé en 1530.

6. Sander-Rang et F. Denis (*Fondation de la Régence d'Alger*) (Paris, 1837, 2 vol. in-8).

7. Fray Diego de Haëdo (*Epitome de los Reges de Argel*, cap. II, § VII) (Valladolid, 1612, in-4°). Il est bon de remarquer qu'Haëdo avait connu personnellement des amis et des serviteurs de Kheïr ed Din, ainsi qu'il nous le dit lui-même à diverses reprises.

eût été plus conforme à la vérité de dire que, pour se venger de sa défaite, il cingla vers Minorque, s'y empara de Mahon, où il fit un immense butin et six mille captifs, et retourna de là à Alger où Charles V, tout vainqueur qu'il était, n'osa venir l'attaquer. Est-ce là ce qu'on appelle : *se sauver?*

Dans le récit de la malheureuse expédition de Charles V contre Alger, les erreurs se multiplient. *Le 18 octobre*, dit M. F. J., *la flotte entière appareilla de la Spezzia* (p. 191). La vérité est que, *le 19 octobre*, les vigies d'Alger reconnaissaient la flotte à l'horizon [1], et que, *le 20*, l'*Armada* défilait devant la ville à sept heures du matin, et allait s'abriter derrière le cap Matifou. Du reste, les vaisseaux de la flotte ne partirent pas en même temps, ni du même lieu; les uns sortirent des ports d'Espagne et de Sicile, d'autres de Naples et de Gênes; l'empereur s'embarqua à Porto-Venere. Le rendez-vous général avait été donné aux Baléares.

Le lieu choisi pour le débarquement était à l'est d'Acyar, entre le cap Caxine et le cap Matifou (le cap Caxine est *à l'ouest* d'Alger, et non *à l'est*), *à une distance de la ville à peu près égale à celle de la plage choisie, trois siècles plus tard, pour débarquer l'armée française dans l'ouest* (p. 191). Charles V débarqua un peu au-dessus du Hamma [2], *à 5 kilomètres* d'Alger, et M. de Bourmont à Sidi-Ferruch, *à 25 kilomètres* de la même ville. Voilà des distances *à peu près égales!*

Nous arrêterons ici ces observations, qui menacent de devenir trop nombreuses, non toutefois sans inviter le lecteur à ne pas croire trop légèrement que *Fernand Cortez se sauva à la nage* pendant la tempête du 25 octobre, ni qu'*il fut pendant plusieurs jours l'esclave des Turcs* (p. 193). Le fait est d'autant plus improbable que son chapelain Gomara, qui assistait au désastre et en a laissé le récit détaillé, ne parle pas de cela [3]; en revanche, nous savons pertinemment [4] que, dès le lendemain de la tempête, Cortez s'opposait à ce qu'on battît en retraite, et s'offrait à rester seul devant la ville avec le corps espagnol et quelques Allemands.

Il est facile de concevoir que le *parti-pris* de l'auteur l'amène à développer des théories parfois étonnantes : c'est ainsi qu'il trouve honteuse et criminelle l'alliance de François Ier et du sultan ; *elle n'était pas justi-*

---

1. Voir le *R'azaouat*, le *Mekhemè*, le *Journal de Vandenesse*, *Sandoval*, etc.

2. Voir la relation de Villegaignon (*Caroli V imperatoris expeditio in Africam ad Argieram, per Nicolaum Villagagnonem, Equitem Rhodium Gallum (Parisiis, apud Joannem Lodoicum Tiletanum*, 1542), et le *Zohrat el Nayerat* (traduction de M. Rousseau, p. 109, 110).

3. Dans sa *Cronica de los Barbarrojas*, rééditée à Madrid (1854, in-8). *Lecci*, qui raconte le désastre dans tous ses détails, n'en parle pas, non plus que le légat du pape, *Antonio Magnolotti*, qui a laissé, sous forme d'une lettre adressée à Paul III, un récit animé des malheurs dont il avait été témoin.

4. *Marmol*, liv. V. — *Sandoval*, II, 306. — *P. Jove*, II, 722. — *Lecci*, etc., etc.

fiée, dit-il, *par l'ambition de l'Autriche, ni par la crainte d'une monarchie universelle* (p. 165). Nous avions toujours cru le contraire, et n'avions jusqu'ici rencontré cette opinion que chez quelques vieux écrivains espagnols, qui se gardaient bien de nous dire qu'au moment même où se concluait l'alliance franco-turque, Charles V recherchait l'appui de Kheïr-ed-Din, qu'il s'efforçait de séduire par de riches présents et par l'offre de la souveraineté de l'Afrique du nord [1]. M. F. J. eût pu se montrer plus indulgent pour un captif qui n'avait pas le choix des moyens à employer, et qui ne fit d'ailleurs qu'imiter l'exemple du pape Alexandre VI, s'alliant avec Bajazet contre Charles VIII [2]. C'est à ce même Borgia que M. F. J. prodigue ses louanges au sujet de la bulle *Inter cetera*, qui partageait les terres à découvrir entre l'Espagne et le Portugal!

Ce même *parti-pris* conduit l'auteur à s'interrompre fréquemment lui-même par des récits étrangers au sujet, ce qui rend assez fatigante la lecture de certains chapitres de son livre. Au moment où nous admirons Jean X écrasant les Sarrazins sous les murs de Gaëte, nous voyons apparaître M. de Bismarck (p. 16). L'histoire des croisades s'arrête un instant pour faire place à une *leçon d'archéologie navale et de philologie comparée* (p. 21-26). Jules Favre, avec sa *dernière pierre*, surgit inopinément des remparts écroulés de Rhodes, au milieu des justes louanges accordées à la bravoure des chevaliers de St-Jean de Jérusalem (p. 145), que M. F. Julien qualifie de *vestales* (O VERTOT!), et Kheïr-ed-Din lui-même ne peut pas entrer à Marseille sans y amener à sa suite *le trop célèbre condottiere italien* (p. 197). Toutes ces petites allusions, qui n'ont pas même le mérite d'être neuves, ne nous paraissent pas dignes de l'histoire; elles ont le double tort d'interrompre l'action, et de jeter dans l'esprit du lecteur un certain désordre; cette fâcheuse impression est encore augmentée par un abus perpétuel de la métaphore et par d'assez nombreuses négligences de style [3].

H. DE G.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le *Journal des Savants* a publié dans ses numéros de décembre et de janvier derniers sur l'*Histoire de la langue et de la littérature française au moyen âge*, de M. Aubertin, deux articles qui appellent quelques observations. Le livre de M. Aubertin peut être considéré comme une louable tentative à l'effet de « conden-

---

1. Elie de la Primaudaye (déjà cité). — Gomara, *id.* — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tome IX, etc.

2. Copies des actes concernant le traité de confédération fait en 1594 entre le pape Alexandre VI et le Grand-Turc Bajazet contre Charles VIII, roi de France (ms. français de la biblioth. de Saint-Pétersbourg).

3. Nous n'en donnerons qu'un exemple : « *Une source entachée de poésie* .... *Elle émane en effet d'un poète*..... (Préf., p. IV).

« ser sous une forme substantielle et précise ce qu'il y a d'incontestable dans les « conquêtes récentes de l'érudition française et étrangère », mais c'est une tentative qui ne pouvait être appréciée que par un homme ayant de la matière une connaissance personnelle. Or, il suffit de lire une page au hasard dans les deux articles du *Journal des Savants*, pour s'apercevoir que la critique ne connaît guère de la langue et de la littérature française du moyen âge que ce qu'il en a appris par M. Aubertin. Il n'a même pas connu le compte-rendu très détaillé qui a été fait dans la *Romania* (1877, p. 454-66) du premier volume de l'ouvrage. Aussi n'a-t-il vu aucune des faiblesses du livre qu'il a analysé. Sur aucun point il n'a été en état de s'exprimer avec justesse et précision. Pour lui, les langues romanes se sont formées à l'époque de l'invasion barbare, parce que « le latin s'altéra et se déforma par l'usage « qu'en firent des esprits et des organes moins souples que ceux des Gaulois. » — « Les poèmes héroïques furent d'abord de simples cantilènes, qui passaient quelque- « fois du tudesque en latin, du latin en roman, et *vice versa.* » — « L'Italie, avant « Dante et Pétrarque, disciples eux-mêmes de nos compatriotes, ne connaît dans le « genre lyrique d'autre poésie, d'autre langue, que la langue et les œuvres des trou- « badours ». En somme, ces deux articles sont, plus encore que l'ouvrage auquel ils se rapportent, un recueil de lieux communs surannés. Nous avions cru que le *Journal des Savants* était fait pour des savants ou au moins par des savants.

— Nous avons annoncé à nos lecteurs que notre collaborateur, M. H.-D. de Grammont, travaille à une œuvre considérable sur les *Relations entre la France et la régence d'Alger au* XVII^e^ *siècle.* La première partie de ces études a paru sous le titre : *Les deux canons de Simon Dansa;* la deuxième partie, que nous venons de recevoir, est intitulée : *La mission de Sanson Napollon.* 1628-1633 (à Alger, chez Ad. Jourdan). Nous donnerons prochainement à nos lecteurs une analyse de ces curieuses études.

— Les *Lettres de la baronne de Gerando, née de Rathsamhausen* (Didier. In-8°, XVI et 434 p.) offrent un certain intérêt à l'historien et au littérateur. Mme de Gerando a été l'amie du fabuliste Pfeffel et de Camille Jordan, de Lemontey et de M. de Champagny, du général Lamarque et du duc Mathieu de Montmorency, de Mme de Staël et de Mme Récamier « les deux femmes qui font le plus de bruit à Paris, l'une par son esprit, l'autre par sa beauté » (p. 193). Elle connaissait bien la littérature allemande (voir surtout la lettre du 8 juin 1798, p. 78-80); elle admire l'inspiration de Klopstock, mais « ne peut suffire longtemps à la grande tension d'esprit qu'exige la lecture de ses poésies ». Les lettres de Mme de Gerando se divisent en trois séries : la première renferme les lettres écrites par Mlle de Rathsamhausen avant son mariage et où l'on trouve une esquisse de la vie des familles nobles de l'Alsace (Berckheim, Dietrich, etc); la seconde comprend les lettres de Mme de Gerando depuis son mariage; la troisième contient des lettres de Mme de Gerando à son fils. Ces lettres, écrites avec beaucoup de naturel et d'aisance, sont suivies de *Fragments* d'un journal où Mme de Gerando consignait ses observations et ses réflexions; elles se recommandent d'ailleurs par une grande élévation de pensée et donnent une haute idée de cette femme à qui Mme Récamier souhaitait de ressembler.

— Les articles publiés par M. Ferd. Brunetière dans la *Revue des Deux-Mondes* viennent de paraître, revus et corrigés, quelques-uns refaits en partie et par places, sous forme de volume. (*Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française.* Hachette. In-8°, VI et 380 p.) Voici les titres de ces études : *L'érudition contemporaine et la littérature française au moyen âge. — Le problème des Pensées de Pascal. — Lettres inédites de Mme de Sévigné. — Les dernières recherches sur la vie de Molière. — Les ennemis de Racine au* XVII^e^ *siècle. — Un biographe de Mon*

tesquieu (M. Vian). — *Voltaire.* — *La littérature française sous le premier Empire.* Ces articles se font en général remarquer par une certaine finesse de goût et par un style simple et vif. Il est regrettable que le volume s'ouvre par un manifeste contre la littérature du moyen âge et ceux qui l'étudient. L'auteur, voulant parler de ce qu'il ignore profondément, s'est donné auprès des gens sensés un ridicule qu'il aurait dû ne pas rafraîchir.

— M. Ed. Gusse, surveillant-général de l'Ecole normale supérieure, vient de faire imprimer la copie d'une lettre de M. Bersot qui lui était destinée et qui lui a été remise après la mort du directeur de l'Ecole. « J'interdis toute souscription pour m'élever un tombeau, dit M. Bersot; mais j'avoue que je désire que mon nom et mes livres durent un peu plus que moi. Je serai donc reconnaissant si tous les élèves qui ont passé sous ma direction fournissent une cotisation annuelle d'un franc, avec anticipation permise pour plus d'une année, et si le produit de cette cotisation est destiné à donner aux élèves sortants chaque année quelques-uns de mes ouvrages. » Plus loin, M. Bersot ajoute : « Si, pour votre objet particulier, des maîtres de conférences, amis, etc., etc., tiennent à être de votre association aux mêmes conditions modestes, acceptez ». Ainsi, dit M. Gusse, tous, élèves, maîtres et amis sont conviés à cette bonne œuvre, et tous se réuniront dans une commune intention : assurer la durée des ouvrages de M. Bersot. Dès que M. Gusse aura reçu un certain nombre d'adhésions, il formera, selon le désir de M. Bersot, un Comité composé de MM. Scherer, Delérot et Reclus, et des deux chefs de section de troisième année; ce Comité fixera la liste des ouvrages qui pourront être donnés aux élèves sortant de l'Ecole au mois d'août prochain. (Adresser les cotisations à M. Louis Fochier, maître surveillant de l'Ecole.)

— La collection d'armes du château du Pierrefonds fera désormais partie du musée d'artillerie aux Invalides. Elle comprend environ 600 pièces, entre autres une armure *blanche* française (en fer poli) de 1430, dont on chercherait vainement l'analogue dans les musées de l'Europe, des casques de la plus belle époque, des boucliers en fer repoussé et ciselé de la Renaissance, beaucoup de pièces d'une rare beauté, et d'armes françaises qui manquent dans notre musée d'artillerie.

— M. Gabriel de Chénier qui vient de mourir, préparait une édition des œuvres en prose d'André Chénier; nous souhaitons que les papiers laissés par M. de Chénier soient confiés à un homme compétent et que l'édition promise ne se fasse pas trop longtemps attendre.

ALLEMAGNE. — M. Richard Hoche, directeur du *Johanneum de Hambourg*, prépare une édition de l'Arithmétique de Diophante; on ne connaît qu'un seul manuscrit de ce texte, le *Codex Guelferbytanus*. M. Hoche prie tous ceux qui connaîtraient quelque autre manuscrit de l'en informer; il serait intéressant, par exemple, de savoir ce qu'est devenu le manuscrit consulté par Xylander (Bâle, 1575).

— Un éditeur de Chemnitz (Saxe), M. Ernst Schmeitzner, nous envoie le premier compte-rendu *(erster Verlagsbericht)* des ouvrages qu'il a fait paraître. Il a fondé sa librairie en 1874, dans le dessein « d'offrir à la jeunesse qui s'inspire de Schopenhauer et de Wagner des œuvres conformes à ses goûts ». Aussi remarque-t-on, parmi les livres qu'il édite, des œuvres de M. Nietzsche, de M. Dühring, et des écrits qui se vendent au profit du comité de Bayreuth. Mais « Schopenhauer et la grammaire comparée ayant éveillé en Allemagne le goût de la philosophie indienne », M. Schmeitzner publie aussi des traductions du sanscrit accompagnées de commentaires. C'est ainsi qu'il vient de faire paraître l'*Assalâyanasuttam*, texte pâli édité et traduit en anglais par M. Richard Pischel (voir un prochain compte-rendu de la

Revue critique). M. Schmeitzner publie également une collection de traductions en vers du théâtre de l'Inde; les volumes suivants, dus à M. Ludwig Fritze, ont paru : *Sakuntala*, *Ratnavali oder die Perlenschnur*, *Mricchakatika oder das irdene Wægelchen* (en même temps qu'une traduction du poëme de Kalidasa, *Meghaduta, das ist der Wolkenbote)*.

— La librairie Wagner d'Inspruck annonce la prochaine publication d'un travail d M. P. Hofmann-Wellenhof sur Michel Denis, le jésuite viennois qui composa, sous le nom du barde Sined, des poésies imitées de Klopstock. La même librairie publie une collection des anciens poètes tyroliens (*Die ælteren tirolischen Dichter*); cette collection qui comprend déjà deux volumes (I. *Die Pluemen der Tugend des Hans Vintler*, p. p. Ignaz W. Zingerle; II. *Friedrich von Sonnenburg*, p. p. Oswald Zingerle), va s'augmenter d'un troisième volume, les poésies de Hugo de Montfort, éditées par M. J. E. Wackernell (*Gedichte Hugo von Monfort's kritisch bearbeitet*).

— La bibliothèque du château de Gumpoldskirchen renferme des documents de toute espèce, rassemblés avec le plus grand soin par le comte Charles de Zinzendorf, le dernier de sa maison, et formant comme une collection de matériaux pour l'histoire de cette famille des Zinzendorf qui a joué, surtout au xviii^e siècle, un rôle considérable dans l'histoire de la monarchie autrichienne. M. de Pettenegg a donné récemment dans un livre, publié à Vienne, chez Braumüller (in-8°, v et 295 p.), un court extrait de cette *Geschichte der Zinzendorfer* (p. 1-45); on regrette de ne pas y trouver de renseignements sur Nicolas-Louis de Zinzendorf, le célèbre fondateur de la communauté des Hernhutes. A la suite de ces brèves notices, M. de Pettenegg reproduit les autobiographies des deux comtes Louis et Charles qui furent ministres sous Marie-Thérèse, Joseph II, Léopold II et François II (45-164, 165-272). Ces biographies ne font que rapporter sèchement et sans détail nouveau les événements de l'histoire générale; mais elles fournissent de nombreux détails sur l'administration intérieure de l'Autriche et surtout sur le département des finances. L'ouvrage se termine par deux index et par douze tableaux généalogiques.

— Sous le titre *Das goldene Zeitalter*, a paru chez Weidmann (Berlin, III et 38 p., 2 fr.) un opuscule, que son auteur anonyme nomme une contribution à l'histoire de la poétique comparée. L'auteur cite les passages principaux des poètes de l'antiquité qui ont célébré l'âge d'or; parmi les poètes modernes, il se borne à mentionner le Tasse (fin du I^{er} acte d'*Aminta)* et Guarini (fin du IV^e acte du *Pastor fido)* en Italie, Lope de Vega (*Silva moral* de 1635), Gœthe (le passage où le Tasse décrit l'âge d'or à la princesse) et Schiller *(die Ideale, Hoffnung, die Worte des Wahns, die vier Weltalter)* en Allemagne. Si incomplet qu'il soit, cet opuscule, d'ailleurs très élégamment imprimé, se lit avec intérêt. Les notes critiques et bibliographiques ont été réléguées à la fin (p. 29-38). P. 25. Lire 1795 et non 1775. Est-il exact de dire (p. 7) qu' « Eudoxe a fondé l'astronomie grecque et ainsi l'astronomie elle-même? » L'auteur est certainement un homme de savoir et d'un goût fin.

— Le baron de Meusebach est un de ceux qui ont le mieux connu la littérature allemande du xvi^e et du xvii^e siècle; admirateur passionné de Fischart, il voulait publier une édition critique du satirique de Strasbourg et ne cessait d'amasser des matériaux pour cette publication. Dans un ouvrage récemment paru *(Fischart-Studien des Freiherrn Karl Hartwig Gregor von Meusebach, mit seiner Skizze seiner literarischen Bestrebungen*. Halle, Niemeyer, in-8°, 333 p., 8 mark), M. Cam. Wendeler raconte la vie de Meusebach, les saillies originales de son esprit, les douces heures qu'il passa, après 1815, à Coblenz, dans la société de Gœrres, de Schenkendorf, etc., ses relations avec les frères Grimm, Moritz Haupt, le bibliothécaire Ebert et Hoffmann de Fallersleben. A la suite de cette intéressante introduction (1-96) vien-

ment dix-huit lettres de Meusebach à Ebert, où il est souvent question de son auteur favori (97-184) et un choix de notes sur Fischart (185-333, *Nachlass*). M. W. a distribué ces notes d'après la liste des ouvrages de Fischart dressée par Gœdeke; il les a débarrassés de tout le fatras inutile et n'a conservé que le nécessaire. Il y a, dans cette liasse d'observations littéraires et bibliographiques sur les œuvres de Fischart, des remarques importantes, et le livre de M. Wendeler est indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'auteur du *Gargantua* et de tant d'ingénieuses satires.

— M. Max Martersteig vient de publier une biographie d'un des plus célèbres acteurs de l'Allemagne, Wolf, l'élève de Gœthe, dont le nom est attaché au théâtre de Weimar, comme celui de Schrœder au théâtre de la *Sturm-und Drangperiode*, comme celui d'Eckhof à l'époque où paraissaient les drames de Lessing, comme celui de la Neuber au théâtre de Leipzig du temps de Gottsched. *(Pius Alexander Wolff, ein biographischer Beitrag zur Theater-und Literaturgeschichte.* Leipzig, Fernau. In-8°, XII et 329 p. 7 mark). M. M. raconte la vie de Wolff et de sa femme, l'actrice Amélie Malcolmi; il énumère les rôles que Wolff joua sur différentes scènes (Weimar, Berlin, Leipzig, Dresde); il expose l'influence que Wolff exerça, comme régisseur, sur le théâtre de Berlin; il apprécie les œuvres littéraires de Wolff, car, comme Iffland, Wolff fut à la fois auteur et acteur; il a fait quelques comédies et le livret de *Preciosa*. M. Martersteig cite très souvent les témoignages des contemporains; très importants sont les passages qu'il emprunte à un éloge de Wolff, composé par Holtei et jusqu'ici inédit; peut-être eût-il mieux valu imprimer en entier cette étude de Holtei dans l'appendice. On trouve dans cet ouvrage, fait avec beaucoup de soin, entre autres documents, deux lettres inédites de Gœthe (p. 63 et 203), des lettres de Tieck, de Müllner, du comte Brühl, etc.; les pages consacrées à Talma, que Wolff vit à Erfurt en 1809, ne seront pas sans intérêt pour le lecteur français.

— Nous venons de recevoir une grammaire française à l'usage des écoles *(Franzœsische Schulgrammatik)*, parue à Berlin, chez Weidmann. L'auteur, romaniste distingué, M. Gustav Lücking, emprunte un très grand nombre d'exemples aux comptes-rendus parus en 1878 et en 1879 dans notre recueil, et plus d'un collaborateur de la *Revue critique* trouvera, en parcourant le livre, une phrase de ses articles citée à côté d'une phrase de Voltaire et de Chateaubriand. C'est ainsi que pour marquer l'usage de *à ce que*, M. Lücking cite cette phrase tirée de l'*avis aux lecteurs* du mois de mai 1879 : « M. Bréal a été d'avis qu'il y avait un dommage pour les études de philologie et d'histoire à ce que notre voix cessât de se faire entendre. » (P. 393). Pour indiquer l'emploi de *rien que (nur)*, il cite cette phrase d'un article de M. T. de L. « C'est à Thevet, et rien qu'à Thevet, que le trésor public doit le plus magnifique de ses revenus. » (le tabac, p. 400). L'avis mis en tête de notre *Revue* : « Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet », est reproduit p. 307, ainsi que la mention « voir Revue critique..... » (exemple de l'infinitif désignant une action qui doit arriver), etc. Cet ouvrage fera l'objet d'un compte-rendu spécial.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 mars 1880.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, annonce par lettre à l'académie la découverte qui vient d'être faite au forum, près de l'arc de Septime Sévère, d'une inscription ainsi conçue :

FIDEI VIRTVTIQUE DEVOTISSIMORVM
MILITVM DOMNORVM NOSTRORVM
ARCADI HONORI ET THEODOSI
PERENNIVM AVGVSTORVM
POST CONFECTVM GOTHICVM
BELLVM FELICITATE AETERNI
PRINCIPIS DOMNI N.......I HONORI
CONSILIIS ET FORTITVDINE
INLVSTRIS VIRI COMITIS ET
(2 lignes martelées)
S. P. Q. R.
CVRANTE PISIDIO ROMVLO V. C.
PRAEF VRB VICE SACRA
ITERVM IVDICANTE

Cette inscription paraît avoir été gravée en mémoire de la victoire remportée par Stilichon sur Radegaise à Fésules à la fin de l'année 405. Les lignes 10 et 11, qui devaient contenir les noms et les titres de Stilichon, ont probablement été martelées après le meurtre de ce général à Ravenne, le 23 août 408. — M. Geffroy annonce, en outre, la découverte de plusieurs centaines de fragments d'inscriptions dans les fouilles de l'Esquilin; ces fragments seront publiés par M. R. Lanciani, dans le bulletin de la commission municipale archéologique. — Le pape Léon XIII a décidé de faire imprimer les catalogues des manuscrits de la bibliothèque Vaticane. M. de Rossi a été chargé de la direction de cette entreprise.

M. Duruy continue la lecture de son étude sur l'administration provinciale d'Auguste. Il expose les mesures prises par Auguste pour assimiler insensiblement toutes les religions des diverses provinces de l'empire et en composer une religion officielle unique; il fait remarquer notamment comment le gouvernement impérial a pu par ce moyen éliminer en peu de temps le druidisme de toute la Gaule, sans avoir besoin de le supprimer violemment. M. Duruy traite ensuite des assemblées provinciales, et notamment de l'assemblée des députés des trois Gaules, qui se réunissait auprès de Lyon dans un territoire neutre, sorte de district fédéral, qui ne faisait partie d'aucune des trois Gaules et appartenait à toutes trois à la fois. Il insiste, sur l'importance de ces assemblées; c'est une erreur, dit-il, de prétendre que les anciens n'ont pas connu le système représentatif. L'assemblée provinciale avait le droit de mettre en accusation le gouverneur; on a la preuve que souvent les provinces ont usé de ce droit, et qu'assez souvent elles ont obtenu des condamnations. Dans les provinces comme dans les cités, il subsistait donc, selon M. Duruy, sous l'autorité impériale, bien des principes de liberté. Malheureusement les empereurs n'ont pas cherché à développer cette liberté, ils l'ont étouffée au contraire, le plus qu'ils ont pu; M. Duruy estime qu'ils ont commis en cela une grande faute.

M. Desjardins continue la lecture du mémoire de M. Tissot sur la vallée de la Medjerdah. Dans la suite de ce mémoire, M. Tissot discute divers détails de topographie. Il soutient l'identité de l'Oued Mellag avec le *Muthul* antique. Il étudie le champ de la bataille entre Jugurtha et les Romains, racontée par Salluste (*Jugurtha*, chapitres XLVIII et suivants).

M. Philippe Berger commence la lecture d'un mémoire sur le mythe de Pygmalion et les Pygmées. Le mythe de Pygmalion est d'origine orientale; c'est en Phénicie et dans l'île de Chypre qu'on rencontre la tradition et le culte de ce héros mythique et quasi divin. M. Berger pense que son nom est d'origine sémitique et peut être rapproché de celui de *Poumation*, *Pymatos* ou *Pygmatos*, qui se rencontre dans l'île de Chypre.

Ouvrages déposés : — Head (Barclay V.), Synopsis of the contents of the British Museum; department of coins and medals : A guide to the select greek and roman coins exhibited in electrotype, new edition (London, 1880, in-8°); Menant (Joachim), Éléments d'épigraphie assyrienne : manuel de la langue assyrienne (Paris, 1880, gr. in-8°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Maury : Victor Guérin, Description géographique, historique et archéologique de la Palestine, t. III; — *par M. Barbier de Meynard :* H. Sauvaire, On a treatise on weights and measures by Eliya archbishop of Nisibin, supplement (extr. du Journal of the royal asiatic Society); — *par M. Renan :* Clermont-Ganneau, Études d'archéologie orientale : l'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs, 1re partie, la coupe phénicienne de Palestrina; — *par M. Delisle :* Mémoire d'Armand du Plessis de Richelieu, évêque de Luçon, écrit de sa main l'année 1607 ou 1608, alors qu'il méditait de paraître à la cour, publié d'après l'original inédit, avec informations et notes par Armand Baschet.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 22 Mars — 1880

Sommaire : 52. Haupt, Les lois sumériennes sur la famille. — 53. Guiraud, Le différend entre César et le sénat. — 54. Vie de Démosthène, par Plutarque, p. p. Julien, Pessonneaux, Bernage, Delaitre. — Variétés : Mage — Imga. — Chronique (France, Italie, Russie). — Académie des Inscriptions.

52. — **Die sumerischen Familiengesetze** in Keilschrift, Transcription und Uebersetzung, nebst **ausführlichem Commentar** und zahlreichen Excursen. **Eine assyriologische Studie** von Dr Paul Haupt. Leipzig. J. C. Hinrich'sche Buchhandlung. 1879, 75 pages in-4°. — Prix : 12 mark (15 fr.).

L'objet de ce mémoire nécessite quelques explications préliminaires. Un certain nombre de textes cunéiformes trouvés en Assyrie et en Babylonie offrent un ensemble de sons qui diffère considérablement de la langue assyrienne. Ces étranges compositions sont tantôt isolées, tantôt accompagnées, vers par vers, d'une rédaction équivalente en assyrien vulgaire. Les assyriologues y voient le fait d'une traduction d'une langue dans une autre et ils en concluent qu'avant l'arrivée des Sémites, la Babylonie avait été habitée par une population non-sémitique, dite sumérienne ou accadienne, qui s'est laissé absorber par les nouveaux venus, après leur avoir légué sa civilisation et sa littérature. Cette hypothèse est contestée par l'auteur de ces lignes, qui voit dans le sumérien ou accadien un idéographisme artificiel inventé par les Assyriens eux-mêmes et non l'expression d'un idiome. D'après son opinion, la littérature cunéiforme tout entière, quelle qu'en soit la rédaction, est purement d'origine sémitique.

Les études accadiennes ou sumériennes, si orageusement discutées en France et en Angleterre, ont fort peu occupé jusqu'ici les savants allemands. M. le docteur Paul Haupt, élève de M. Frédéric Delitzsch, nous donne la première étude de ce genre faite en Allemagne. C'est une œuvre remarquable, aux vues larges et fécondes, entreprise par un esprit sagace et méthodique, où l'on ne regrette que certaines assertions hâtées et surtout le ton incisif qu'il emploie à l'égard de ses devanciers.

M. H. a repris l'analyse de la tablette relative à l'organisation de la famille (II, R. 10) qui a été tant de fois traduite. Sa traduction ne diffère en rien de celle que M. François Lenormant a donnée dans le récent volume de ses *Etudes accadiennes*. Sa transcription est faite avec beaucoup de soin, mais il a tort de croire que, grâce à ces quelques corrections, le caractère linguistique du sumérien sera assez manifeste pour pouvoir se passer d'autres preuves.

La vraie originalité de l'ouvrage que nous annonçons réside dans les

notes qui contiennent une phonologie presque complète de l'assyrien, langue que l'auteur appelle, à tort suivant nous, le *sanscrit* des langues sémitiques. A la fin sont joints quatre appendices *(Excurse)* qui traitent de diverses questions phonétiques d'un haut intérêt, ce qui fait que, malgré le décousu de l'ensemble, le livre se lit avec plaisir jusqu'à la dernière ligne.

Après cet aperçu sommaire, nous passons à l'examen successif des parties sumérienne et assyrienne dont ce mémoire est composé.

Nous avons dit plus haut que l'auteur ne se soucie pas toujours de prouver ses assertions. On ne le voit que trop dans le titre même de son livre : *Die Sumerischen Familiengesetze*. Pourquoi appelle-t-il ces lois sumériennes ? L'existence du sumérien admise, suffit-il qu'il y ait une rédaction en cet idiome pour que l'on puisse dire : voilà une œuvre du peuple pré-sémitique ? Aucun esprit sage n'osera l'affirmer. Autant vaudrait prétendre que les ouvrages rédigés par les savants modernes en latin sont le produit des anciens Romains. Cette assertion et d'autres plus graves encore, comme, par exemple, celle d'après laquelle les récits babyloniens de la création et du déluge, aussi bien que leurs analogues bibliques, sont également dus au peuple sumérien, l'auteur pouvait facilement se les épargner ou en donner du moins un commencement de preuve. Il pouvait aussi s'épargner la peine d'établir par de nouveaux exemples la signification de mots et de signes connus depuis longtemps, comme si l'assyriologie commençait avec lui. Enfin, il aurait pu faire un meilleur emploi des pages nombreuses où il s'avise de donner une leçon de sagesse à des hommes comme MM. Oppert et Lenormant, qui sont après tout les maîtres de son maître.

L'auteur ne nous dit pas par quel moyen on peut distinguer en sumérien la longueur des voyelles. Sa transcription du h par *gh* est certainement fautive. En rejetant de la phonétique sumérienne les consonnes ṭ, *ç*, *q*, il est évidemment dominé par le désir d'ôter à l'écriture cunéiforme son cachet sémitique. On demande une preuve quelconque à l'appui d'un expédient si commode. Pour les mots qui sont communs au sumérien et à l'assyrien, l'auteur accorde systématiquement la priorité à l'idiome non-sémitique. Ainsi, par exemple, les mots assyriens h*arubu* et *kisimmu* « sauterelle », *nagû* « district », *ugaru, agaru* « champ », *apsu* « abîme, océan », *passuru* « disque, vase », *siparru* « cuivre », *uru, eru* « ville », *ablu* « fils », *kussu* « trône », *malahu* « batelier », *ginû* « jardin », *qanu* « roseau », *gamallu* « chameau », seraient empruntés au sumérien *gharub, kisim, nanga, agar, abzu, bansur, zabar, uru, ibila, guza, malagh, gan, gin, gammal*, malgré les racines ou termes h*rb* (ar. *khrb)*, *gezem, nagwâ*, (ar. *negâwat)*, *ikkar, ephes, petôrâ*(ar. *fâthoûr), sfr, ʿir, yebûl*, *kissê* (ar. *kursî)*, *mallah*, *gân*, *qané* (ar. *qanâ)*, *gâmâl* (ar. *gaml)*, qui sont usités dans presque toutes les langues sémitiques et qui donnent naissance à une foule de dérivés. Ce système conduit nécessairement plus loin que l'auteur ne voudrait aller, car, par la même raison, il

faudrait attribuer aux Sumers les mots sémitiques de première nécessité : ***idu*** (sém. *yad, ed*) « main », *inu* (sém. *ᶜaïn*) « œil », ***abu*** (sém. ***ab***) « père », *ummu* (sém. *em, umm*) « mère », *libbu* (sém. lêb, *libb*) « cœur », ***içu*** (sém. *êç, ᶜaçâ*) « arbre, bois », etc., qui répondent au sumérien *id, ine, ab, um, lib, iç*. Si l'auteur répond par l'affirmative, nous le prierons de nous signaler les mots dont les Sémites s'étaient servis pour exprimer ces idées avant leur contact avec le peuple de Sumer, car il est difficile d'imaginer que jusque-là les Sémites aient ignoré qu'ils avaient des mains, des yeux, des pères, des mères, un cœur pour sentir et des arbres pour se mettre à l'ombre.

Sur le manque des diphthongues en sumérien comme aussi sur le sens des terminaisons adverbiales *es* et *bi*, l'auteur répète ce que nous avons dit depuis cinq ans (*J. As.*, 1874) sans citer sa source d'information. Il reconnaît l'identité de *es* avec l'assyrien *is*, ce qui l'oblige à déclarer d'origine assyrienne tous les documents qui contiennent cette terminaison, mais il oublie que l'autre terminaison : *bi*, qui est proprement le pronom de la troisième personne, coïncide *virtuellement* avec la particule assyrienne, laquelle n'est non plus autre chose que le pronom de la troisième personne *su*. Cela suffit à lui seul pour établir l'origine assyrienne de tous les textes sumériens connus jusqu'à ce jour.

Nous admettons volontiers son explication du verbe être sumérien, *mé*, qu'il rapproche de *mu* « nom, appellation », mais il paraît étrange qu'on cite Isaïe pour prouver que les Sumers employaient l'expression « nom » dans le sens d'existence. La répulsion inavouée pour tout ce qui, de près ou de loin, peut être rapporté aux Sémites, forme le trait caractérisque de toute cette étude.

On lit avec un vif intérêt les pages qui traitent de la perte des consonnes finales en sumérien ; c'est la confirmation la plus éclatante du principe d'acrologisme démontré par nous, malgré la violente contestation des accadistes. Ses observations du changement de *u* en *e* sont d'une grande importance. Parmi les nouvelles valeurs sumériennes, nous admettons *sa*, *mal* et *lam*[1]; celles de *dim* et de *sar*, *sur* étaient déjà connues. La lecture *gi* pour l'idéogramme lu jusqu'à présent *ga* est exacte, mais elle n'exclut pas la première lecture. La valeur *sa* pour la copule *u*, écrite *si-lu*, est seule inadmissible ; le sumérien *kusu* (non *kus-sa !*) vient de l'assyrien *kusu* « repos ». Dans 1R 57, 33-34, on lit *ku-su-u libbûa* « repos de mon cœur » ; cette orthographe rend la lecture *u* indubitable.

Dans le domaine assyrien nous sommes plus souvent d'accord avec l'auteur. Ses nombreuses restitutions de verbes jettent un jour tout nouveau sur la phonologie assyrienne. Comme nous, il rejette l'*aphel* et la transcription *yu* pour *u*. Sur la contraction des diphthongues, nous nous

1. Pour la lecture *su* de la postposition sumérienne *ku*, je ferai remarquer que celle-ci est quelquefois figurée *ne ;* or *ne* se prononce bien *ku* (syllabaires), mais il n'est nullement démontré qu'elle ait aussi la valeur *su*.

sommes prononcé depuis longtemps. Il distingue avec raison les thèmes à première radicale *yod* et *wâw* d'avec ceux dont la première radicale est un *aleph* et il explique certaines irrégularités dans la formation par l'influence de l'analogie. Très intéressant est le chapitre dans lequel il prouve que le sémitique *â* devient en assyrien *e* : c'est un fait qu'on observe aussi dans certains dialectes arabes. Nous ne faisons nos réserves que sur l'explication de la forme *iltiqi-iltaqi* (r. *lqh* « prendre ») par une forme intermédiaire *iltâiqi*. En général, la quantité des voyelles assyriennes me semble très délicate à fixer à l'état actuel de nos connaissances.

M. H. accepte de confiance l'habitude des assyriologues d'assimiler le h assyrien au *kh* pointé arabe. C'est là un procédé qui, selon moi, entraîne une foule d'erreurs. On oublie que l'assyrien fait partie du groupe septentrional des langues sémitiques, auquel appartiennent notoirement l'araméen, l'hébreu et le phénicien. Or, le son *kh* est totalement inconnu à ces idiomes et on ne saurait l'introduire en assyrien sans troubler profondément l'économie phonétique du groupe tout entier. La seule raison qu'on allègue en faveur de cette hypothèse, c'est que le h doux des Arabes est remplacé par une voyelle en assyrien, par exemple : *ittu* « blé », ar. h*intat* ; *edu* « seul », ar. *wa*h*d* ; *patû* « ouvrir », ar. *fata*h*a*; mais ce fait existe aussi dans plusieurs dialectes araméens, et cependant il ne viendra à l'idée de personne de soutenir que chaque fois que le h est conservé, il répond à l'arabe *kh*. En assyrien, de même, la perte du h est si peu constante qu'à côté de *edu* on a *a*h*adat*, à côté de *patu*, *pat*h*ati*. D'autre part, il est évident que l'assyrien *pala*h*u* « servir, craindre, adorer », *ra*h*açu* « laver », *gi*h*inu* « ricin », *ma*h*azu* « endroit, cité », correspond à l'arabe *fala*h*a* « labourer », *ra*h*ada* « laver », *ga*h*nat* « ricin », *ma*h*uz* « espace, intervalle, plutôt qu'à *falakha* « couper en deux », *rakhaça* « être à bon marché » ; pour les deux derniers mots, il y a plus : une forme homophone *gakhnat*, *makhuz* n'existe pas du tout. Ajoutons que le *kh* arabe se perd aussi quelquefois en assyrien, témoin l'adjectif *sâmu* « noir » qui répond à l'arabe *sakhâm*. Bref, quelle que soit l'origine du *kh* arabe au point de vue de la langue primitive des Sémites, on ne saurait le supposer en assyrien avant d'avoir prouvé que les autres idiomes du nord l'ont également possédé à l'époque historique.

Des difficultés typographiques nous empêchent de suivre M. H. dans sa notation des sons assyriens au point de vue de la grammaire comparée. Il distingue cinq sortes de aleph, suivant qu'il répond dans les langues sœurs aux lettres *aleph*, *he*, *het*, *ᶜaïn*, *ghaïn*, deux sortes de z, trois sortes de ç et autant de *s*. L'ordre des langues comparées est assyrien, éthiopien, arabe, hébreu, syriaque. Ce n'est ni complet ni conforme à la constitution organique de ces idiomes. Une fois qu'on entre dans cette voie, on doit admettre deux autres aleph répondant à *wâw* et *yod* primitifs, introduire le phénicien et le sabéen, ce qui augmentera la notation des sifflantes et enfin placer l'hébreu immédiatement après l'assyrien. Une autre question est de savoir si un pareil essai de classification,

malgré son intérêt incontestable, n'est pas prématuré. Nous le croyons presque. En effet, ce qui prime tout d'abord, dans la phonétique assyrienne, c'est de déterminer, à l'aide d'une vérification minutieuse, les limites de la permutation des lettres d'un même organe qu'on remarque non-seulement dans les dialectes de l'Assyrie et de Babylonie comparés l'un à l'autre, mais dans chacun d'eux. Pour ne parler que des sifflantes, on trouve, par exemple, *zaqiqu* et *saqiqu*, *çuçu* et *çuzu*, *salamu* et *salamu*, etc., etc. Distinguer, dans ces occurrences, la part qui peut être attribuée à la négligence des scribes de celle qui a sa racine dans la constitution intime de l'idiome assyro-babylonien, voilà ce dont nous avons besoin à l'heure qu'il est. Toute tentative de comparaison générale de l'assyrien avec les autres langues sémitiques faite avant la fixation de cette loi de transition restreinte, demeurera forcément provisoire et sans utilité pratique, si toutefois elle ne devient pas la source de quelque induction hâtive.

L'auteur n'a pas eu la main heureuse en choisissant l'arabe pour la transcription de l'assyrien. De toutes les écritures sémitiques l'arabe est la plus impropre à rendre un autre idiome, fût-il étroitement apparenté. Le moindre inconvénient est de ne jamais pouvoir se passer d'une transcription en caractères européens, car à combien de méprises un lecteur non assyriologue ne sera-t-il sujet en concluant d'après la transcription arabe seule ! Ne sera-t-il pas tenté de croire que l'assyrien possède les sons *kh, dj, f, gh, y*, le *ha* pointé, le hamza et les diphthongues ? Pour les voyelles, il lui sera tout-à-fait impossible d'en reconnaître l'agencement s'il ne s'aide pas de la transcription européenne. En un mot, la transcription arabe est de beaucoup inférieure à celle usitée jusqu'ici qui se sert de caractères hébreux vocalisés. Ajoutons qu'une transcription sémitique ne peut être considérée comme sérieuse, qu'à la condition de rendre avec une rigueur absolue, non-seulement les sons exprimés par les signes cunéiformes, mais aussi le mécanisme complet d'homophonie et de polyphonie inhérent à ces signes. Alors seulement on pourra se passer à la fois de l'original et de la transcription latine, toujours incapable de rendre la physionomie sémitique.

Examinons maintenant quelques points de moindre importance. P. 5, note 3. *Çiru* « haut » et *çêru* « désert » sont rapprochés, l'un de l'arabe *thahr* « dos », l'autre de l'arabe *çahrâ* « la blanche, sol couvert de sables grisâtres, désert ». Tous les deux viennent d'une racine *çir* signifiant « hauteur ». Cf. héb. *midbâr* « désert » et éth. *dabr* « montagne ». — P. 6, note 1. La dérivation de *nêsu* « lion » d'une racine *nhs* est fort improbable ; on pense plutôt à l'hébreu *lais* (ar. *laïth*). Pour le changement de *l* et *n*, comparez ar. *kannat* « bru », héb. *kallâ*. P. 9, note 5. Le fait que la forme syncopée n'est pas employée après les prépositions (*ana qaqqadisu*, et non *ana qaqqadsu*) a été aussi relevé par moi, mais j'ai signalé en même temps un phénomène analogue en sumérien (*e-a-ni ku* et non *e-ni ku*) et j'en ai conclu à l'identité du

génie linguistique dans les deux rédactions. Chose curieuse, l'auteur qui signale également ce point important de la phonétique sumérienne, ne s'est pas aperçu de sa coïncidence avec la loi assyrienne. — P. 10, note 1. M. H. rejette avec raison la racine *nbt* « fuir »; le verbe *innabit* « il s'enfuit » a pour racine *abt*, héb. *abd*. — P. 16, note 2. *Taritum* « femme enceinte » n'a rien de commun avec l'hébreu *hara*, c'est un dérivé de *turu* « enfant ». — P. 19. L'interprétation du sumérien *a ma* (k) *tu* « orage, averse » par « ce que eau *(a)* dans le vaisseau *(ma)* fait entrer *(tu)* » est aussi étrange que celle qui explique le mot commun sémitique *malahu* « marinier » par *ma* « vaisseau », *lagh* « faisant mouvoir » (note 4). — P. 23. Il n'y a pas de confusion possible entre l'assyrien *ablu* « fils » r. *abalu* (sém. *yabal)* « porter, produire » et le nom propre d'Abel, héb. *hebel* » vapeur, vanité » qui a un *ḥ* pour première radicale. — P. 31. La lecture *nin sumsu* a été donnée par moi dans *J. As.*, mars-avril 1876, p. 205, note 2, avant Delitzsch et Lenormant. — *Ibid.*, note 3. *Enu(ma)* est l'arabe *ân* « moment, temps », non *hîn*. — P. 37. Malgré tout ce qui est dit relativement à l'idéogramme de *galabu*, je ne suis pas encore convaincu que ce verbe signifie « raser, couper les cheveux [1] ». — *Ibid.*, note 4. Un talmudique *haçîça* « hache » n'existe pas. — P. 35. *Damkarum* « travailleur, laboureur » est une forme monstrueuse. Ce mot fait partie d'une liste de termes dérivés de la racine *mgr, mkr* « travailler, servir, adorer », ce qui garantit à la fois la lecture *tamkarum* et le caractère de rébus du sumérien *dam-gar* « homme de labourage ». — P. 41. On ne me fera jamais croire qu'un peuple doué de sens commun puisse nommer l'or : « le métal qui brille comme le jaune roseau », et l'argent : « le métal qui brille comme le lever du soleil, » une semblable formation sent trop le pédantisme de savants désœuvrés. Du reste, l'origine des idéogrammes *ku-gi* et *ku-par* est bien différente. — P. 43, note 1. *Ippalissu* ne veut pas dire « il eut pitié de lui », mais « il le regarda, le vit ». — *Ibid.*, note 2. Le *d* de *nadanu* « donner » est formatif et nullement combinatoire, comme celui qui remplace parfois *t* après *m*. L'hébreu qui possède la forme *ntn*, forme encore de la racine *ndn* le mot *nedan* « don ». — P. 45, note 1. Nous serions curieux d'apprendre comment les Mèdes qui certes ne parlaient pas le sumérien, ont pu nommer leur pays d'un mot de cette langue. Ou bien, les Mèdes ne sont-ils que des Sumers déguisés? Alors il faudrait le dire nettement et surtout l'appuyer de quelques preuves [2]. — P. 32.

---

1. L'expression *ugallâbsu* me semble signifier « il le marquera ». Les mots *muttassu ugalbû* du second article se traduisent selon moi « on le marquera au front ». L'usage de marquer les esclaves se trouve chez beaucoup de peuples. Je ramène *muttu* (pl. *muttatu*) à la racine *nta* « pencher » et j'y vois une contraction de *munttu*. En aucun cas l'idéogramme équivalent *dup saq*, littéralement « tablette de la tête », ne saurait désigner la chevelure ou les cheveux.

2. Sur cette confusion ethnographique, voyez *Revue Critique*, 1880, n° 8, p. 150, 151.

Usumgallu, *usegallu* signifie « lion », non « autocrate », cette épithète, résultant d'un rébus, fait allusion au roi des animaux. — P. 55, note 5. Nous laissons à l'auteur la responsabilité de son assertion que tous les mots assyriens à la dernière consonne redoublée sont empruntés aux Sumers ; remarquons seulement que *kudurru* n'est pas « couronne », mais « borne ». — P. 62, note 4. On aurait pu ajouter que presque tous ces exemples d'indifférence vocalique dans certains signes cunéiformes ont été relevés la première fois dans le *J. Asiatique*, mars-avril 1876, p. 222, comme preuve de l'origine sémitique de ce système d'écriture. On nous aurait ainsi fourni l'occasion de connaître d'utiles objections.

Les additions jointes à la fin du mémoire contiennent également quelques observations d'une grande valeur dues en partie à M. Delitzsch. Ce savant publie un fragment d'analyse d'un verset de la troisième tablette de la création pour prouver que ces documents dont nous n'avons aujourd'hui que le texte démotique étaient primitivement accompagnés d'une rédaction hiératique [1]. Cela m'a paru probable même *a priori*, car ces légendes ont certainement une origine sacerdotale. Quant à la prétention de leur attribuer une source non sémitique, elle est tellement gratuite qu'on peut aisément passer outre. A noter la lecture *kirbis* « dans son intérieur » au lieu de *kirkir* « serpent » et la valeur *mu* pour le signe écrit *ka-li*. La persistance d'attribuer aux Sumers des mots assyriens tels que *surmenu* (aram. *surbân*, *surbînâ)* « cyprès » et *gamallu* (sém. *gamal)* « chameau » nous semble peu scientifique. Et savez-vous pourquoi *gamal* n'est pas sémitique ? C'est, nous dit M. Delitzsch, que le chameau n'est pas *beau*, d'après l'arabe *gamola* « être beau ». Par un argument de même force on peut soutenir que la *belledame (bella donna)* est d'origine étrangère aux peuples latins, attendu que cette plante n'est ni belle ni une dame. M. D. doit pourtant savoir que *gamola* n'exprime pas seulement la beauté physique, mais les belles qualités, et cela suffit parfaitement pour désigner un animal soumis et, en général, doux et serviable.

J'ai peine à croire que le signe *ib* soit *eb* ; cela conduirait à des formes singulières telles que *eppalis, ubbêb, eptalhu*, etc. La valeur *ma* pour le signe écrit *pi-a* est une bonne acquisition. Par contre, je n'hésite pas à rejeter la lecture *etillu* pour le mot écrit *ebelu* (Delitzsch) ; cette dernière lecture est garantie par le féminin *ebiltu* orthographié *e-en-tu* dans II R. 36, 64*a*.

Notre tâche de rapporteur est accomplie. L'auteur peut voir avec quelle attention soutenue nous avons lu son livre. Si la partie sumérienne nous a peu satisfait, c'est qu'au lieu d'user librement de ses remarquables aptitudes critiques, il s'est laissé guider par ce principe

---

1. Voyez *Revue Critique*, 1880, nº 3, p. 48, 49. Depuis, M. Stanislas Guyard s'est complètement rallié à l'idée de l'hiératisme et nie aussi fermement que moi le caractère linguistique du prétendu accadien ou sumérien.

atrophiant, ennemi de tout progrès, qui a nom *magister dixit*. Mais quelle richesse, quelle variété féconde d'observations dans la partie assyrienne! Nos quelques réserves ne font qu'en rehausser la valeur. L'assyriologie a désormais un travailleur de première force sur lequel elle peut compter avec confiance, et qui, nous l'espérons fermement, saura se débarrasser du ton agressif et souvent injuste qui nous choque tant dans le livre que nous venons d'examiner.

J. HALÉVY.

---

53. — Paul GUIRAUD, **Le différend entre César et le sénat** (59-49 avant J.-C.) Paris, Hachette, 1878. 1 volume in-8° de 158 pages. (Thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Paris).

M. Guiraud prend l'histoire intérieure de Rome à l'an 60 avant notre ère, au moment où César revient d'Espagne avec le dessein de briguer le consulat. Il raconte d'abord comment César sut réconcilier les deux puissants du jour, Pompée et Crassus, et comment, grâce à cette double protection, il fut d'abord désigné consul pour l'année 59, puis, à la suite de ce premier succès, obtint dans l'assemblée du peuple le vote de la loi Vatinia, qui lui conférait, à l'expiration de sa charge, le gouvernement de la Gaule Cisalpine et de l'Illyrie avec trois légions pour une période de cinq années : les sénateurs alors, pour éviter (à ce qu'on admet assez généralement) que quelque nouvelle loi votée par le peuple ne l'investît aussi de la Transalpine, la lui donnèrent d'eux-mêmes avec une légion de plus, ce qui était une façon de conserver du moins la libre disposition de cette autre province dans un moment donné. Ce premier chapitre sert d'introduction au récit; il roule tout entier sur des faits bien établis et connus. Dans le chapitre suivant, intitulé « Durée du gouvernement de César », M. G. discute la question de la date exacte où commençait et finissait ce gouvernement quinquennal conféré par le peuple à César. M. Th. Mommsen, qui a écrit un mémoire [1] pour trancher les débats sur ce point, avait jadis conclu que ce quinquennat courait du 1er mars de l'année même du consulat de César (59), et devait prendre fin, par conséquent, le 1er mars 54. Pour des raisons différentes de celles alléguées par M. Mommsen, M. Zumpt était arrivé à des conclusions identiques. Il paraît bien qu'ils s'étaient trompés l'un et l'autre, et que M. G. a réussi à réfuter d'une manière définitive les raisons qu'ils avaient fait valoir chacun de leur côté. A son tour, M. G. essaie de prouver que les pouvoirs accordés à César par la loi Vatinia s'étendaient *de la fin de mars 58 à la fin de mars 53*, et cherchant même à préciser tout à fait, il se décide pour le 28 ou le 29 mars 58 et 53. M. Fustel de Coulanges, dans une remarquable recension (sur laquelle nous aurons à revenir tout à

1. *Die Rechtsfrage zwischen Cæsar und dem Senat*. Breslau, 1857.

l'heure) du *Différend entre César et le sénat,* penche plutôt pour les dates du 1er janvier 58 et du 1er janvier 53 : en quoi nous trouvons, quant à nous, qu'il a raison contre M. G., dont les conclusions principales ne sont nullement infirmées d'ailleurs par ce résultat divergent sur une question particulière.

M. G. s'occupe, dans le chapitre III, de la fameuse entrevue de Lucques entre César, Crassus et Pompée, puis du vote des lois Trebonia et Pompeia-Licinia, qui en furent la conséquence immédiate. La loi Trebonia concernait les gouvernements que devaient recevoir Crassus et Pompée au sortir de leur consulat : à Pompée était assignée l'Espagne, à Crassus la Syrie. Il n'y a point là de difficultés qui nous arrêtent. La loi Pompeia-Licinia, en substance, *prorogeait* les pouvoirs proconsulaires de César dans les Gaules. Ici se pose la question : Pour combien de temps? Suétone, Velleius Paterculus, Appien et Plutarque (celui-ci à plusieurs reprises) disent unanimement : Pour *cinq* ans. Dion Cassius seul : Pour *trois* ans. Jusqu'à présent, les historiens modernes de l'antiquité, y compris M. Mommsen, — et M. Zumpt s'était rangé aussi du même parti, — avaient révoqué en doute l'exactitude du chiffre donné par le seul Dion pour suivre de préférence le témoignage concordant des quatre autres. Partant, M. Mommsen faisait durer le second gouvernement de César du 1er mars 54 au 1er mars 49 : le sénat avait, selon lui, commis une illégalité en rappelant César dès la fin de l'année 50. M. Zumpt raisonnait tout autrement; faisant courir le second quinquennat, non du 1er mars 54, qu'il admettait, lui aussi, comme le terme légal du premier gouvernement, mais bien du jour même du vote de la loi qui décernait le second gouvernement, et, d'autre part, croyant pouvoir fixer le jour de ce vote au 13 novembre 55, il arrêtait au 13 novembre 50 les pouvoirs de César : cette fois, c'est le sénat qui est dans son droit. M. G. examine ces deux systèmes au chapitre IV de son livre. Il établit, par des textes explicites et topiques, que la loi Pompeia-Licinia avait déjà perdu son effet dans le courant de l'année 50. Le système de M. Mommsen est impossible à concilier avec ces textes. Celui de M. Zumpt n'est pas non plus à l'abri de toute critique. M. G. lui oppose une objection de droit et une objection de fait. Voici celle de fait, qui est grave. Le vote de la loi Pompeia-Licinia est antérieur, on le sait par Dion Cassius, à l'inauguration du théâtre de Pompée; or, on trouve dans les fastes d'Amiternum (*Corp. Inscr. Lat.,* t. I, 324 et 399) l'inauguration de ce théâtre mentionnée à la date du 12 août 55. (D'autres indices encore conduisent, en concordance avec cette indication, à placer le vote de la loi en question dans les mois de mars à août.) L'objection de droit ne nous a pas paru bien solide; tel est également le sentiment de M. Fustel de Coulanges : nous la passerons sous silence. En présence de l'impossibilité de fait des deux systèmes proposés par ses devanciers, M. G. n'a trouvé qu'un moyen de résoudre la difficulté : c'est d'abandonner le chiffre de *cinq* années attesté par les quatre historiens rappelés

ci-dessus pour adopter celui de *trois* années seulement, que rapporte Dion Cassius. Selon lui, la prolongation des pouvoirs proconsulaires de César fut donc de trois années à courir de l'échéance du quinquennat primitif, ce qui mène M. G. au 28 ou 29 mars 50. Ainsi, en effet, tout irait bien : sauf qu'il n'est pas licite de rayer d'un trait de plume le témoignage de Suétone, de Velleius Paterculus, de Plutarque et d'Appien.

M. Fustel de Coulanges a très habilement démêlé le nœud. Lors de la soutenance publique de la thèse de M. G., il émit l'avis que la prorogation devait avoir été réellement de cinq années, comme en témoignent la plupart des historiens, mais à courir du jour même où la prorogation avait été votée (ceci conformément à l'opinion de M. Zumpt), c'est-à-dire d'un certain jour des mois de mars, avril, mai, juin, juillet ou août de l'an 55, et à une époque où, du premier quinquennat de César, il n'y avait encore d'écoulées que trois années entières, plus une fraction plus ou moins considérable de la quatrième, en sorte que le nouveau quinquennat n'allongeait guère en réalité que de *trois* années environ le temps du gouvernement de César. Depuis, M. Fustel de Coulanges est venu défendre cette manière de voir dans le *Journal des savants* (cahier de juillet 1879), et il nous semble l'avoir excellemment motivée. Ainsi il concilie tout, ne récuse ni le témoignage de Dion Cassius qu'il fait mieux entendre, ni celui des quatre autres historiens qui semblaient à première vue le contredire; il confirme, dans son ensemble, la justesse du système présenté par M. Guiraud. Relisons à cette lumière nouvelle les textes des historiens. Examen fait, il devra rester, grâce aux efforts réunis de MM. G. et Fustel de Coulanges, peu de doute que la question n'ait reçu enfin la solution définitive qu'elle attendait.

1. Suétone, *César*, 24 : *Ut in quinquennium sibi imperium prorogaretur.* — 2. Velleius Paterculus, 2, 44, 5 : *Tum Caesari decretae in quinquennium Galliae.* Ibid., 46, 2 : *Prorogatae in idem spatium temporis provinciae.* Du rapprochement de ces deux textes, on peut conclure avec probabilité qu'on lisait dans la loi la locution : *in quinquennium provincias prorogari,* ce qui autorise pleinement la traduction : « Prorogation à partir d'aujourd'hui pour cinq ans [1]. » — 3. Dion Cassius, 39, 33,

---

1. Il n'y a rien à tirer d'une phrase des *Periochae* de Lite-Live (*ex lib.* cv), qui a été citée au cours des débats sur cette délicate question : « Idem (M. Cato) cum legem impediret, qua provinciae consulibus in quinquennium, Pompeio Hispaniae, Crasso Syria et Parthicum bellum [*Caesari Gallia et Germania*] dabantur, a C. Trebonio tr. pl. legis auctore in vincula ductus est. » Les mots qui sont mis ici entre crochets sont une intrusion venue de la marge. Ils troublent le sens aussi complètement que possible. D'abord César n'eut jamais la Germanie; puis il s'agit expressément ici de la loi Trebonia, qui concernait les provinces à donner aux consuls Pompée et Crassus, et qui, on le sait, ne s'occupa nullement de César : ce fut une autre loi, la loi Pompeia-Licinia, non point qui *donna* la Gaule à César, mais qui *prorogea* son gouvernement des Gaules. Au surplus, ces mots parasites, qui se lisaient dans les anciennes éditions des *Periochae* faites d'après des manuscrits de la Renaissance, ne figurent pas dans le seul manuscrit de ce texte qui soit ancien et

3 : Τὴν ἡγεμονίαν ἐκείνῳ τρία ἔτη πλείω (ὥς γε τἀληθὲς εὑρίσκεται) μηκῦναι = « Allonger son commandement de trois années », et la parenthèse que l'historien ajoute signifie : « En réalité, la *prorogatio in quinquennium* de la loi revient à ceci : trois années de plus. »

Les trois historiens mentionnés ci-dessus sont reconnus généralement comme beaucoup mieux informés et plus dignes de foi que les deux suivants [1] :

4. Appien, *Guerres civiles*, 2, 18 : Τὴν ἑτέραν πενταετίαν προσεψηφίσαντο. — 5. Plutarque, 1) *Pompée*, 51 : Τὰς οὔσας (ἐπαρχίας) βεβαιοῦν εἰς ἄλλην πενταετίαν. 2) *Ibid.*, 52 : Δευτέραν ἐπιμετροῦντας πενταετίαν. 3) *César*, 21 : Πενταετίαν ἄλλην ἐπιμετρηθῆναι τῆς στρατηγίας. 4) *Crassus*, 15 : Ἄλλην ἐπέδοσαν πενταετίαν τῆς ἀρχῆς. Appien ni Plutarque ne se sont donné, comme Dion Cassius, la peine de bien comprendre le texte de la loi Pompeia-Licinia, et ils en ont rendu le sens en grec ou sans précision ou en précisant à faux [2].

Trois ans après le vote de la loi Pompeia-Licinia, le cas d'une prorogation du même genre se présenta de nouveau ; c'était, cette fois, en faveur de Pompée. En vertu de la loi Trebonia, Pompée, alors consul, obtient, en 55, le proconsulat de l'Espagne pour cinq années, qui commencent à courir après qu'il a déposé sa charge : il se trouve donc investi de ces fonctions pour les années 54-50. Or, en 52, consul de nou-

---

qui fasse autorité, le *Codex Nazarianus* de Heidelberg; et ils ont conséquemment disparu des éditions à partir d'Otto Jahn (Leipzig, 1853).

1. Il ressort de notre *Note sur les fortifications de Carthage*, insérée dans les *Mélanges* qui forment le 35e fascicule de la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, qu'Appien utilisait parfois d'excellentes sources avec une grande légèreté. Quant à Plutarque, il n'a aucun souci de l'exactitude des détails qu'il relate; aux mille preuves qui en ont été données, on peut joindre la comparaison des deux passages suivants (dont l'un est tout voisin du texte no 5, 2o, cité ci-dessous) : Κράσσῳ δὲ Συρίαν καὶ τὴν ἐπὶ Πάρθους στρατείαν διδόντα (Plutarque, *Pompée*, 52), et : Καίτοι τῷ γραφέντι περὶ τούτων νόμῳ Παρθικὸς πόλεμος οὐ προσῆν (*Id.*, *Crassus*, 16), dans les deux endroits, alors qu'il s'agit de la même loi.

2. Il n'y a pas lieu de prendre à la lettre l'expression « dix ans » dans les deux passages suivants de Cicéron (lettres des derniers jours de décembre 50 av. J.-C.). *Ad Attic.*, 7, 7 : « Quid ergo? exercitum retinentis quum legis dies transierit, rationem haberi placet? Mihi vero ne absentis quidem ; sed quum id datum est, illud una datum est. Annorum enim decem imperium et ita latum placet : placet igitur etiam me expulsum. » — *Ad Attic.*, 7, 9 : « Nam quid impudentius? Tenuisti provinciam per decem annos non tibi a senatu, sed a te ipso per vim et per factionem datos ; praeteriit tempus non legis, sed libidinis tuae, fac tamen legis : ut succedatur, decernitur ; impedis », etc. « Dix ans » ne sont, dans ces phrases, qu'une manière de parler : de la fin du consulat de César au jour où sont écrites ces lettres, il ne s'est pas écoulé neuf années entières. D'ailleurs ces deux textes sont de ceux qui prouvent que les pouvoirs proconsulaires de César, à ne pas parler de la clause qui lui permettait de briguer absent le consulat, avaient expiré dans le courant de l'an 50 (*quum legis dies transierit ; — ...praeteriit tempus... legis*), et nous retombons encore ici sur *huit* années effectives.

éprouvé d'abord quelque peine à saisir la pensée, vient en aide au lecteur et rédige (d'après Wyttenbach) la note suivante : « Dans les grands centres l'historien peut recueillir des faits que les écrivains ont négligé de relater et qui se sont conservés dans la mémoire des hommes. Selon Plutarque, cette tradition orale mérite plus de confiance dans les grandes que dans les petites villes où le nombre des témoins est beaucoup trop restreint, *manifestiorem fidem accepit (quam in parvis oppidis)*. On ne peut pas se rendre compte autrement du comparatif ἐπιφανεστέραν. » MM. J., P., D. et B. n'ont mis là aucune note. Ce n'est pas par hasard ; il semblerait que c'est par système. Jamais les difficultés des textes n'existent pour MM. P., B., J. et D. [1]; à les ignorer, ils ne les suppriment pourtant point. Pourquoi mettre des notes là où n'en a que faire? Pourquoi n'en pas mettre là où il en faut absolument pour que les élèves, et même les professeurs, soient certains du sens? Comment donc entend-on son devoir d'éditeur, si l'on ne facilite pas la lecture des textes aux autres ?

Les éditions de MM. Pessonneaux et Julien pourraient présenter un texte plus correct et contenir moins d'erreurs dans les notes ; elles sont, d'ailleurs, sans prétention. Le travail de M. Bernage et celui de M. Delaitre se font remarquer par des tendances qui sont propres à leurs auteurs respectifs. Pour commencer par l'*Introduction* de M. B., l'auteur a beaucoup soigné la forme littéraire, ce qui est louable. Il a voulu décrire luimême en belle prose le style de Plutarque ; rien de mieux, pourvu que l'élégance de l'expression serve à faire valoir la justesse de l'appréciation. M. B. est un admirateur de Plutarque, il se complaît dans le commerce de cet « *heureux génie qui a su,* dans un temps de décadence, et malgré le faux goût dont il subit involontairement l'empreinte, *rappeler le charme d'Hérodote et de Xénophon* » ; il est touché, de l' « onction » du moraliste de Chéronée comme de la « grâce pittoresque » de son style ; il le flatte même, et assure que, pour ce qui est d'une comparaison de Démosthène et de Cicéron en tant qu'orateurs, « nul n'en était plus capable que lui » ; le tableau que son auteur favori trace de la situation d'Athènes au moment où Philippe vient de prendre Elatée et des événements qui en furent la conséquence, est pour M. B., « d'un effet saisissant ». M. B. n'aurait-il pas vu les choses un peu autrement qu'elles ne sont? Plutarque n'était, à nos yeux, qu'un auteur classique du second

1. Le tétramètre iambique catalectique n'existe pas non plus dans la métrique grecque que connaissent MM. B., D., J. et P. Lorsque Philippe, dans le premier moment d'ivresse que lui cause la victoire de Chéronée, chante, en la scandant comme un vers, cette formule d'un décret de Démosthène :

Δημοσθένης Δημοσθένους Παιανιεὺς τάδ' εἶπεν,

les quatre éditeurs croient avoir à faire à un iambique sénaire, suivi du rejet d'un iambe et demi. — Ce mot de Démosthène sur Phocion, Ἡ τῶν ἐμῶν λόγων κοπὶς ἀνίσταται, ne forme pas un vers, comme il a paru à M. B. (p. 17) : πὶς est bref. Pour faire le vers, il faudrait transposer κοπὶς devant λόγων.

ou du troisième ordre, très peu attique, assez peu gracieux, fort sobre d' « effets saisissants » (nous ne trouvons notamment rien de bien palpitant dans le chapitre XVIII de la *Vie de Démosthène* où il s'agit de la prise d'Elatée, etc., et nous croyons que M. B. aura confondu avec le récit du même événement dans le discours de Démosthène sur la *Couronne*) ; âme honnête au demeurant, Plutarque nous avertit lui-même qu'il ne pouvait être bon juge de l'éloquence de Cicéron, faute de déchiffrer assez couramment le latin, à l'étude duquel il ne s'était mis qu'à un âge avancé. — M. B. ne semble pas faire de différence bien grande entre une phrase qui a un sens et une phrase qui ne se comprend pas. Plutarque dit (chap. II) chez M. B : πόρρω τῆς ἡλικίας ἡψάμεθα Ῥωμαϊκοῖς γράμμασιν ἐντυγχάνειν. Qu'est-ce que cela veut dire, ἡψάμεθα ἐντυγχάνειν? Si cela ne veut rien dire, pourquoi l'imprimer? et pourquoi le donner à traduire aux élèves? Cela peut-il contribuer à leur former le jugement? Il y a, objectera M. B., une note au bas de la page pour dire qu'il faut peut-être lire ἠρξάμεθα. Effacez cette note et mettez ἠρξάμεθα dans le texte avec tous les critiques ; vous n'avez pas le choix entre les deux leçons, il n'y a pas là de *peut-être*. C'est ainsi que M. B. a, un peu plus haut, retenu ἔχειν, de façon à ce qu'on ne puisse pas construire ni comprendre la phrase, alors qu'il sait et qu'il dit même que Reiske a proposé ἔχων. De même encore, « κἀκεῖ. Alias κακῇ » (page 4, note 3), comme si l'une aussi bien que l'autre leçon était bonne. Voilà un regrettable manque de méthode. — Le texte de M. B. est souvent défectueux. Il est peu propre à une explication dans laquelle on cherche à se rendre un compte exact de ce que veut dire chaque mot. — Tant vaut ce texte, tant valent les notes. Ὀλυμπιάσιν (première ligne) devait être corrigé dans le texte en Ὀλυμπίασιν : c'est lorsqu'il est accentué sur l'antépénultième que « ce mot est un adverbe, comme Ἀθήνησι » (autrement, c'est le datif pluriel de ὀλυμπιάς, *une olympiade*). L'histoire aussi est racontée dans ces notes avec quelque nouveauté, témoin la note 6 de la page 40 : « D'après Plutarque, *Vie de Phocion*, 20, le décret qui livrait à Alexandre les orateurs, fut voté ; mais le roi tourna le dos à ceux qui le lui apportaient. » C'est au chapitre XVII, selon la division généralement adoptée (et non au chap. XX), que Plutarque parle de ces affaires ; on n'y peut voir aucune allusion au décret de M. Bernage, que Plutarque, pour sa part, sait fort bien n'avoir jamais été voté.

L'édition de M. Delaitre renferme un « commentaire philologique », entendez des notes grammaticales et des notes étymologiques. M. D. a voulu trop bien faire. Il a perdu de vue le sage précepte : *Ne quid nimis*. La moitié des pages, imprimée en caractères microscopiques [1], est occu-

1. Ces caractères trop fins sont préjudiciables à la vue. De plus, dans un texte si menu, il est resté, comme c'était à prévoir, d'innombrables fautes d'accentuation (pour ne pas parler des autres fautes d'impression, telles que celle qui change le traité περὶ τῶν ὁμωνύμων ποιητῶν de Demetrius de Magnésie, en περὶ τῶν συνωνύμων πόλεων, page 29, note 7).

pée par de nombreuses étymologies et dérivations, que M. D. ne sait comment faire tenir dans l'espace qui lui est mesuré. Pourquoi αὐτάρκης est-il expliqué (à la p. 2, l. 9) : « (αὐτὸς-ἀρκέω), qui se suffit à lui-même, modéré dans ses désirs », tandis que διαρκής ne reçoit aucune note? La place faisait défaut. Il vaudrait mieux sacrifier toute l'étymologie : elle n'aide pas à comprendre l'auteur. Il y a de même excès dans les renvois à la grammaire. A quoi bon des notes comme la suivante (page 3, note 6) : « Sur le verbe au singulier avec un sujet au pluriel neutre, voir Gramm. grecque (de M. Chassang), § 200, rem. II ». La *Vie de Démosthène* s'explique, si nous ne nous trompons, dans l'année de rhétorique : est-il supposable qu'un rhétoricien en soit encore à ignorer la règle τὰ ζῷα τρέχει? L'annotation grammaticale d'un texte à mettre entre les mains des élèves est de la plus grande importance; au lieu de s'arrêter à des choses si élémentaires, M. D. aurait pu étudier de plus près plusieurs points de grammaire plus délicats. Ainsi, au chap. x, on lit dans son texte (à l'instar de M. Sintenis, que M. D., pour le dire en passant, semble considérer, bien à tort, comme un guide sûr dans les questions de syntaxe) : Καὶ τὸν Δημοσθένην φασὶν αὐτὸν, ὁσάκις ἂν ἀντερῶν αὐτῷ Φωκίων ἀναβαίνοι, λέγειν πρὸς τοὺς συνήθεις κτλ. M. D. se contente de renvoyer en note à la gramm. grecque, § 214, 2°. Mais la grammaire, ni à l'endroit cité ni ailleurs, ne légitime cette syntaxe vicieuse. Φασὶν αὐτὸν λέγειν, « on rapporte qu'il *disait*. » Ὅταν (= ὅτε + ἂν) Φωκίων ἀναβαίνῃ λέγει, « lorsque Phocion monte, il dit. » Ὁσάκις Φωκίων ἀναβαίνοι ἔλεγεν (ou φασὶν αὐτὸν λέγειν), « chaque fois que Phocion montait, il disait » (ou « on dit qu'il disait »). Il n'y a pas à sortir de là. Il fallait retrancher du texte ἂν, résultat de la répétition des deux premières lettres du mot ἀντερῶν qui suit ὁσάκις, ainsi qu'ont fait Schäfer, Coraï, Dübner. M. Sintenis rapproche, il est vrai, *Vie d'Alcibiade*, 6 : ἐκεῖνον θρύψεως διάπλεων ὁσάκις ἂν λάβοι, πιέζων τῷ λόγῳ ταπεινὸν ἐποίει. Mais il faut corriger dans cet autre passage ἂν λάβοι en ἀναλάβοι, ce qui est une bonne leçon de manuscrit inconnue à M. Sintenis. Une édition de classe demande donc des notes grammaticales moins élémentaires et plus correctes. Il serait désirable aussi que les notes archéologiques ne fussent pas inexactes. Au moment où Démosthène va mourir, il prend une feuille de papier de papyrus (λαβὼν βιβλίον) comme pour écrire une lettre, et approche le calame (ou roseau à écrire) de sa bouche dans une attitude pensive qui lui était familière. Tout cela est bien clair. M. Delaitre ne devait voir dans la feuille de papier ni tablettes de cire ni *codex* d'aucune sorte; et il est sûr que Plutarque *n'* « entend » *point* « ici par κάλαμος le poinçon *(stilus)* qui servait à tracer l'écriture sur la couche de cire du *codex* ». Enfin, quand la note (p. 17, n. 8) explique et défend προΐεσθαι, il vaudrait mieux que le texte ne portât point προσίεσθαι.

Ch. G.

VARIÉTÉS

Mage. — Imga.

Dans son histoire de Perse, M. Justi (voir l'article de M. J. Darmesteter dans la *Revue critique* de 1880, n° 8, p. 150-151) admet l'opinion qui voit dans le nom des Mages l'accadien ou sumérien *imga* « vénérable ». Je dois faire observer, à ce propos, qu'*imga*, mot purement babylonien dont la forme assyrienne est *imqu, inqu,* se rattache à la racine sémitique *'amaq* « être profond » et signifie non pas « vénérable », mais « savant, instruit ». J'ajouterai qu'il n'est guère probable que le mot *Mage* en dérive, car je ne sache pas que les prêtres babyloniens soient qualifiés d'*imga,* cette épithète étant réservée pour les dieux et les rois.

Stanislas GUYARD.

CHRONIQUE

FRANCE. — Mme Mohl vient de réunir en deux volumes sous ce titre : « *Vingt-sept années d'histoire des études orientales* » (Reinwald, XLVII et 558 p. 768; p. 15 fr.) les Rapports annuels faits par M. Mohl à la Société asiatique de 1840 à 1867. Ces rapports embrassent tout le mouvement scientifique de l'Europe dans les quatre domaines des littératures arabe, persane, indienne et chinoise, et par la précision et l'étendue des informations, l'autorité et l'impartialité scientifique du jugement, la sûreté, la largeur et le bon sens profond des vues forment un modèle qui n'a pas encore été égalé. Jusqu'ici ces rapports dispersés dans la collection du *Journal asiatique* étaient peu accessibles et plus célèbres que connus. Mme Mohl en les réunissant a rendu un immense service aux orientalistes et ceux qui, sans être spécialistes, s'intéressent aux progrès de ces études en trouveront l'histoire tracée de main de maître pour la période la plus féconde et la plus belle de leur existence. L'ouvrage est précédé d'un avertissement par M. E. Renan et de la biographie de M. Mohl par M. Max Müller et suivi d'un Index étendu, destiné à faciliter les recherches.

— M. D. GUILMARD va publier à la librairie Plon un ouvrage sur *les maîtres ornemanistes*. Cette publication, enrichie de 180 planches tirées à part et de nombreuses gravures sera précédée d'une introduction due à M. le baron Davillier; elle paraîtra en quinze livraisons qui seront publiées le premier jeudi de chaque mois, à partir du mois d'avril; chaque livraison (prix : 3 francs) renfermera 32 pages de texte et 12 planches hors texte.

— Le P. INGOLD, de l'Oratoire, publiera sous peu un *Essai de bibliographie oratorienne* et annonce pour plus tard un ouvrage sur le *Jansénisme de l'Oratoire*.

— Une société d'érudits publiera prochainement à Aix une revue mensuelle sous le titre de *Revue sextienne historique, littéraire, scientifique et archéologique* ; cette revue reproduira les manuscrits inédits importants pour les lettres et pour l'histoire, qui se trouvent épars dans les bibliothèques du midi de la France.

— Nous n'avions pas rectifié une erreur, que nos lecteurs ont corrigée eux-mêmes (n° 4, p. 75), et qui faisait de l'helléniste Brunck un Allemand. Mais un Alsacien nous adresse les lignes suivantes que nous reproduisons avec plaisir : « Permettez-

moi de vous faire remarquer que Brunck est né à Strasbourg, qu'il a fait ses études chez les jésuites de Paris, qu'il a rempli en France des fonctions dans l'administration militaire et dans les finances, et qu'il n'y a nulle raison de déposséder l'Alsace française d'un savant d'un si grand mérite. Une branche de sa famille existe encore, et elle est si peu allemande qu'elle a opté après la guerre et habite aujourd'hui Nancy. »

— Le bulletin de janvier 1880 de la *Société pour l'étude des questions de l'enseignement supérieur* renferme des études de M. Thorden, professeur agrégé à l'Université d'Upsal, sur l'Université d'Helsingfors; de M. Théodore Reinach, sur l'Université de Madrid; de M. Pierre Ponnelle, sur l'Université de Norvége (première partie); les actes officiels relatifs à l'enseignement supérieur (juillet-décembre 1879); un compte-rendu des premières séances de la Société dans l'année 1879-1880.

— L'*Intermédiaire* publie l'acte de naissance de Chamfort : « Ce sixième avril 1740 a été baptisé Sébastien-Roch Nicolas, né le même jour à midi, fils légitime de François Nicolas, marchand épicier, et de Thérèse Croizet, son épouse, de cette paroisse. Le parrain a été Sébastien-Roch Terreyre, maître serrurier, de cette paroisse, et la marraine Catherine Chanoine, femme à Bonnet, gantier, de la paroisse de Saint-Pierre, soussignés. *Signé :* Terreyre, Chanoine, Planaix, vicaire. » (Extrait du registre des naissances de la paroisse Saint-Genès, de Clermont-Ferrand. Archives municipales.) Ainsi, Chamfort est né le 6 avril 1740 de l'union *légitime* de François Nicolas et de Thérèse Croizet; s'il est un enfant illégitime, ce que nul n'a démontré, il avait un père légal qui lui donna son nom de Nicolas et s'il y eut pour lui intervention de *chanoine*, c'est simplement lors du baptême où il fut présenté et tenu par une marraine appelée Catherine Chanoine.

— M. Turquet, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts, à l'intention de publier une *Revue des Sociétés des Beaux-Arts*, sur le même plan que la *Revue des Sociétés savantes* : cette Revue comprendrait les mémoires lus chaque année à la Sorbonne par les délégués des Sociétés des beaux-arts des départements ainsi que les travaux nouveaux et intéressants adressés au comité; elle serait publiée par livraisons paraissant à intervalles réguliers. Pour l'exécution de ce projet, le sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts demandera aux Chambres un crédit spécial de 6,000 francs (3,500 fr. pour l'impression à 600 exemplaires, à raison de 400 à 580 pages, in-8°, et 2,500 fr. pour les indemnités allouées aux auteurs des travaux.)

— L'administration du Louvre vient d'acheter à M. Lenormant quelques spécimens de poteries antiques d'un travail remarquable. On cite, entre autres, deux vases étrusques, dessins blancs sur fond rouge, où sont représentés, sur l'un, un combat naval et une chasse en char aux bêtes féroces et sur l'autre, la naissance de Minerve et la prise du sanglier de Calydon.

ITALIE. — M. Fausto Lasinio, de Florence, doit publier un « Mémoire sur les mots italiens empruntés à l'arabe »; MM. Dozy et Engelmann ont publié un ouvrage analogue sur les mots espagnols, et M. Marcel Devic, sur les mots français.

— On annonce la prochaine publication d'un important ouvrage de M. Molmenti, *La storia di Venezia nella Vita privata dalle Origini fino alla Caduta della Repubblica* (à Turin, chez Roux et Favale).

RUSSIE. — On annonce la mort à Saint-Pétersbourg de M. Ismael Sreznievsky, doyen de la Faculté des lettres, membre de la section russe de l'Académie. Il était né en 1812 à Jaroslavl, où son père était professeur. Il débuta en 1835 dans la carrière universitaire comme *docent* de statistique à l'Université de Kharkov. Mais sa voca-

tion l'entraînait vers les études de philologie slave. Après un certain nombre de voyages d'où il rapporta des matériaux intéressants, il fut nommé professeur de philologie slave à Kharkov et appelé plus tard (1847) en cette quatité à Pétersbourg. Ses travaux sont fort nombreux et ont exercé une influence considérable sur les progrès de la philologie slave et des études d'histoire nationale en Russie. Citons seulement : *Les antiquités des Zaporogues* (recueil de chants petits-russiens avec des remarques. (Kharkov, 1846.) *Pensées sur l'histoire de la langue russe* (Saint-Pétersbourg, 1849.) *Anciens monuments de la langue russe* (Saint-Pétersbourg, 1862-65). *Anciens textes glagolitiques* (Saint-Pétersbourg, 1866). *Anciens textes slavons-russes (ib.*, 1868). M. Sreznievsky doit laisser de nombreux matériaux pour un dictionnaire de l'ancien russe et une paléographie slave.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 mars 1880.

M. de Longpérier transmet de la part de M. Charles Prat, conseiller à la cour d'appel d'Alger, la nouvelle de la découverte d'une mosaïque romaine, trouvée à Ténez (département d'Alger). Cette mosaïque a été découverte le 1er mars, par M. Alcay, dans une carrière située à 18 mètres au-dessus du niveau de la mer. M. Prat n'a pu encore voir cette mosaïque ni en obtenir une description. Il a reçu seulement une copie, malheureusement très incorrecte, d'une inscription qui fait partie de cette mosaïque. Cette inscription est écrite en caractères de couleur sur un fond blanc, dans un cercle d'environ 1 m. de diamètre ; les lignes sont composées alternativement de lettres bleues, noires et rouges. Une fracture causée par un coup de pic, jointe à l'incorrection de la copie, rend le texte inintelligible ; il ne sera pas possible d'en donner une lecture tant qu'on n'aura pas de nouveaux renseignements ; des quelques mots qu'on déchiffre on peut seulement induire que la mosaïque doit représenter des navires sur la mer. — M. de Longpérier demande que l'Académie intervienne auprès de M. le Ministre de l'instruction publique pour lui recommander cette nouvelle mosaïque algérienne et le prier de la comprendre dans les mesures de précaution qu'il aura ordonnées pour la conservation de la mosaïque d'Oued Atménia, dont M. Léon Renier a entretenu l'Académie à une de ses dernières séances.

L'Académie, ayant à choisir un lecteur pour la séance trimestrielle de l'institut, le 7 avril prochain, désigne M. Duruy. Il lira son mémoire sur l'administration provinciale d'Auguste.

M. Philippe Berger continue sa lecture sur le mythe de Pygmalion. Dans sa première lecture, M. Berger s'était attaché à établir le caractère divin de Pygmalion, et la provenance phénicienne des mythes qui se rapportent à ce personnage. L'antiquité nous a légué deux traditions différentes relatives à Pygmalion. L'une, qui a pour patrie la côte de Phénicie, fait de Pygmalion un roi de Tyr, frère de Didon et rival de Sichée. L'autre est une tradition purement cypriote : c'est l'histoire de la statue de Pygmalion. Pygmalion, roi de Chypre, fait une statue si belle qu'il s'en éprend ; Vénus, touchée de sa passion, anime le marbre et remet vivante à Pygmalion la femme qu'il a créée ; de leur union naît Adonis, suivant les uns, Paphos suivant les autres. Ces deux mythes portent les traces d'une parenté intime. Tous deux sont étroitement liés avec le mythe d'Adonis ; cette parenté est tout particulièrement marquée dans la légende cypriote, qui fait de Pygmalion le père d'Adonis. — En s'appuyant sur ces faits, M. Berger a cru pouvoir affirmer l'origine phénicienne du mythe de Pygmalion, et rattacher son nom à la racine *Paam*, en grec Πυγμ, qui signifie « l'empreinte du pied », et qui a donné naissance à plusieurs composés divins. On rencontre cette racine *Paam*, dans l'épigraphie phénicienne, sous la forme *Poumai*, qui entre en composition dans différents noms propres : *Poumjaton*, « Poumai a donné », *Matpoumai*, « servante de Poumai ». En grec, elle a donné soit Πυγμαῖος, soit Πυγμαίων, nom cypriote d'Adonis suivant Hésychius. — Cet Adonis Pygmaion est évidemment lié par une parenté des plus étroites avec Pygmalion, si même il ne

lui est pas identique. M. Berger croit devoir le reconnaître dans ce dieu nain, « terrible et grotesque, plus grotesque que terrible », que l'on trouve fréquemment sur la côte de Phénicie et dans l'île de Chypre, tantôt seul, tantôt associé à une déesse qui porte tous les caractères de la Vénus asiatique. C'est le dieu Bès des monuments égyptiens, frère du Melgart tyrien, le prototype de l'Hercule primitif. Ce dieu monstrueux n'a pas, tant s'en faut, tous les traits de l'Adonis grec, mais il en a le caractère principal : c'est un dieu enfant. On croit même retrouver dans certains traits de ce personnage monstrueux l'explication de certains détails du mythe du Pygmalion tyrien. C'est encore dans le même cycle mythologique que M. Berger pense pouvoir trouver l'explication du mythe cypriote de la statue de Pygmalion. Selon Hérodote les *Patèques*, que les Phéniciens sculptaient à l'avant de leurs navires, ressemblaient aux images du dieu Phtah. Et, ajoute Hérodote, pour ceux qui n'en ont jamais vu, je vais leur dire de quoi ils ont l'air. Ils ressemblent à des Pygmées. « La parenté de Phtah avec le dieu Pygmée », dit M. Berger, « est-elle purement accidentelle? Non. Ils appartiennent l'un et l'autre au même cycle mythologique, qui part de Phtah, pour aboutir, d'une part, à l'Héphaistos grec, de l'autre, en passant par la Phénicie, au dieu Pygmée, et au mythe de Pygmalion. » Le dieu Phtah est en effet l'Héphaistos égyptien, C'est le démiurge, qui débrouille le chaos, les textes égyptiens l'appellent « le dieu qui accomplit toutes choses avec art et vérité ». Peut-être le nom d'Héphaistos se rattache-t-il à la même racine que celui de Phtah. En tous cas, il semble que le mythe du dieu boiteux, époux de Vénus, se rattache à la conception sémitique du dieu nain. Les Grecs ont jeté leur poésie sur ses traits difformes, et l'ont précipité du ciel, pour expliquer sa laideur qu'ils ne pouvaient tolérer dans l'Olympe. Quant au mythe de la statue de Pygmalion, il pourrait bien n'être que l'expression poétique du dieu Phtah, débrouillant le chaos. Pygmalion, lui aussi, est l'artiste, l'ouvrier divin, qui travaille de ses mains, et il donne à la statue qu'il a façonnée tant de vie et de ressemblance, qu'on croirait qu'elle vit. — Cette transformation récente d'un ancien mythe cosmogonique, sous l'influence de l'esprit grec, conclut M. Berger, est bien conforme au génie hellénique. Les Grecs n'ont jamais eu de goût pour la philosophie obscure qui était à la base de toutes les religions orientales. Ils ont réduit leurs dieux à des proportions humaines, et transformé les luttes des éléments en combats héroïques. Le génie de l'homme est pour eux le véritable créateur. Il ne serait pas étonnant que sous l'influence de cette préoccupation, le démiurge ne fût devenu l'artiste par excellence, et qu'au mythe de la naissance du monde ils n'eussent substitué celui de l'homme, façonnant la matière à son image, et créant la sculpture qui était à leurs yeux la plus haute expression de l'art.

M. François Lenormant commence la lecture d'un mémoire *sur la cosmogonie de Phérécyde et son origine phénicienne*.

M. Delaunay lit la suite du mémoire de M. Th.-H. Martin sur le système astronomique d'Aristote.

Ouvrages déposés : — Cronicques des faiz de feurent Monseignr Girart de Rossillon a son uiuant duc de Bourgoingne et de dame Berthe sa femme fille du conte de Sans, que Martin Besancon fist escpre en l'an m cccc l xix, publiées pour la première fois d'après le manuscrit de l'Hôtel-Dieu de Beaune, augmentées des variantes des autres versions, enrichies de fac-simile et précédées d'une introduction par L. de Montille (Paris, Champion, 1880, in-8°). — Mitaine-Guenin (A.), L'Anglosaxophobie, poëme en douze chants (Paris, 1879, in-8°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Perrot : Fernique, Etude sur Préneste; De regione Marsorum (thèses de doctorat ès lettres); — *par M. Delisle :* 1° Lettres de Jean Chapelain, publiées par Tamizey de Larroque, t. I; 2° Ed. Fleury, Antiquités et monuments de l'Aisne, 3e partie; 3° Le roman d'Aquin, ou la conqueste de la Bretaigne par le roy Charlemaigne, chanson de geste du xiie s., publiée par Jouon des Longrais; — *par M. Desjardins :* Edg. Zévort, De gallicanis imperatoribus (thèse de doctorat ès lettres); — *par M. Le Blant :* P. Biston, De la noblesse maternelle en Champagne, 3e édition.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 29 Mars — 1880

Sommaire : 55. Pompéi et la région engloutie par le Vésuve en l'an 76, mémoires et notices publiés par l'administration des fouilles. — 56. La loi salique, p. p. Holder et Hessels. — 57. Mémoires de Saint-Simon, tomes I et II, p. p. de Boislisle. — Chronique (France). — Académie des Inscriptions.

55. — **Pompei e la regione sotterrata dal Vesuvio nell' anno LXXIX.** Memorie e notizie pubblicate dall' ufficio tecnico degli scavi. Napoli, 1879.

Au mois de septembre de l'année dernière, on a célébré à Pompéi, avec une certaine solennité, le dix-huit centième anniversaire de la catastrophe qui détruisit les cités campaniennes. A cette occasion, l'administration des fouilles a publié une collection de *Memorie e notizie* sur des sujets assez variés, mais qui se rapportent tous par quelque côté aux villes englouties par le Vésuve et aux travaux qu'on poursuit pour les rendre au jour. Comme il ne m'est pas possible d'analyser les dix-huit mémoires dont se compose l'ouvrage, je me bornerai aux plus importants.

Commençons par ceux qui rendront le plus de services aux savants et leur épargneront le plus de peine. On a eu l'heureuse idée de réunir, dans deux longs rapports, à la fin du volume, des renseignements qui sont aujourd'hui épars un peu partout, et qu'on ne sait souvent où aller chercher. Le premier de ces rapports, qui a pour auteur M. Viola, résume l'histoire de toutes les fouilles exécutées de 1873 à 1878 : c'est la continuation de l'ouvrage de M. Fiorelli intitulé : *Gli scavi di Pompei dal 1861 al 1872*. M. Viola mentionne toutes les maisons qu'on a déblayées, les décrit minutieusement l'une après l'autre et énumère les objets de toute nature qui étaient renfermés dans chacune d'elles. Un appendice important contient toutes les inscriptions osques, grecques et latines qui ont été découvertes dans le même espace de temps, à l'exception des tablettes de Jucundus qui figurent déjà dans divers recueils et qu'il était inutile de reproduire. L'autre rapport, que nous devons à M. Sogliano, traite des peintures murales retrouvées de 1867 à 1879. C'est un complément du savant ouvrage de M. Helbig (*Wandgemälde der vom Vesuv verschütteten Städte Campaniens*), qui s'arrête en 1867. Il ajoute au catalogue de M. Helbig la description de huit cent quarante-deux tableaux ou fragments de tableaux, dont quelques-uns sont très remarquables, et le met ainsi tout à fait au courant des fouilles nouvelles.

Parmi les autres mémoires, il y en a deux sur lesquels je crois utile d'attirer surtout l'attention des lecteurs. Le premier est de M. Ruggiero,

qui remplace à Naples M. Fiorelli, nommé directeur général des fouilles du royaume. Il y traite diverses questions relatives au terrible événement qui a détruit Herculanum et Pompéi. Sa première pensée est de chercher quel pouvait être l'état des lieux avant l'éruption du Vésuve. Pompéi est aujourd'hui à 2 kilomètres de la mer, et le rivage s'étend en ligne droite de Torre-Annunziata à Castellamare. On a quelques raisons de croire qu'il n'en était pas ainsi dans l'antiquité, et, comme Tite-Live raconte qu'à l'époque de la guerre des Samnites la flotte romaine débarqua à Pompéi, on a pensé que c'était alors un port pour les grands vaisseaux. M. Ruggiero montre que cette opinion n'est qu'à moitié exacte : Pompéi n'a jamais été véritablement sur la mer ; ce qui est seulement vrai, c'est que le rivage formait autrefois une sorte de golfe, dont M. Ruggiero a tracé la courbe, et que la mer s'avançait jusqu'à une distance d'un peu moins d'un kilomètre de la ville. La carte qu'il a dressée du littoral antique explique les expressions dont se servent les auteurs anciens quand ils parlent de Pompéi, et nous rend tout à fait l'*Amœnus sinus* que vante Sénèque, et les *Littora sensim circumacta curvataque*, dont parle Pline. M. Ruggiero s'occupe ensuite de fixer la date de la première éruption du Vésuve. On est d'accord qu'elle eut lieu en l'an 79, mais il y a quelques doutes sur le mois et le jour. Le texte de la lettre de Pline, qui rapporte l'événement, est, en cet endroit, très corrompu, et les divers manuscrits donnent des dates très différentes dont les deux limites extrêmes sont le 9 des kalendes de septembre (24 août) ou le 9 des kalendes de décembre (23 novembre)[1]. M. Ruggiero pense que les fouilles peuvent fournir quelques indications importantes pour résoudre cette difficulté. Comme il a remarqué, nous dit-il, qu'au moment où la vie fut brusquement interrompue à Pompéi, le vin de l'année était fait, mis dans les amphores et exposé, selon l'usage, à la fumée des brasiers *(Amphorae fumum bibere institutae)*, que les olives étaient ramassées, les prunes déjà sèches, que les chataignes se trouvaient en grande abondance, etc., il en conclut qu'il est plus vraisemblable que la ville fut détruite vers la fin de l'automne qu'en été. Les fouilles permettent aussi de suivre les divers actes de la catastrophe. L'éruption dut commencer de bon matin, puisque les messagers qu'on expédia à Misène, qui est à 30 kilomètres de Pompéi, pour avoir du secours, y arrivèrent à midi. La première ville atteinte fut Herculanum, mais elle ne le fut pas, comme on l'a souvent prétendu, par une coulée de laves. La lave ayant une chaleur de mille degrés aurait tout détruit, et tout au contraire a été conservé. C'est un torrent de boue liquide qui a recouvert le sol jusqu'à 20 mètres de hauteur. Le fléau ne frappa Pompéi que quelques heures plus tard. Il commença par la chute de *lapilli* et de petites pierres ponces à laquelle succéda une pluie de cendres ; en sorte que les gens qui avaient eu l'imprudence de se mettre

1. Keil, dans son édition de 1870, ne donne que deux variantes, le 9 des kalendes d'août et des kalendes de novembre. Il choisit la première date.

à l'abri des *lapilli* dans leurs caves ou sous leurs hangars furent étouffés par la cendre humide qui, s'infiltrant à travers les moindres ouvertures, pénétra partout. Il n'y eut point d'incendie, comme on est tenté de le croire quand on retrouve les fruits, les bois et toutes les matières combustibles entièrement carbonisées [1]. M. Ruggiero prouve que ces effets sont dûs à d'autres causes, et que le feu n'a joué aucun rôle dans la destruction de la ville. Quant aux habitants, il est aujourd'hui certain que la plupart se sauvèrent. Beaucoup durent s'enfuir sur les chevaux ou les chars qui se trouvaient dans la ville, car on n'a découvert encore, dans les écuries ou remises qu'on a déblayées, que les débris de deux chars et les squelettes de huit chevaux. M. Ruggiero évalue à cinq ou six cents le nombre de ceux qui durent périr, ce qui n'est pas grand chose dans un si grand désastre et pour une ville à laquelle M. Fiorelli attribue une population de douze mille habitants.

On voit qu'il y a beaucoup à apprendre dans le mémoire que nous devons à M. Ruggiero ; mais la perle du recueil est un travail de M. Comparetti sur la villa des papyrus à Herculanum. M. Comparetti est l'un de ceux qui ont le plus étudié et qui connaissent le mieux ces débris calcinés que, depuis cent vingt ans, on s'efforce de dérouler et de lire. Après avoir dépensé beaucoup de temps à les interpréter et à les comprendre, il s'occupe aujourd'hui de la villa où ils ont été découverts ; il espère arriver, en connaissant le titre et les auteurs des ouvrages qu'on y a trouvés, à savoir le nom du propriétaire. On a dit souvent qu'elle contenait la bibliothèque d'un épicurien, mais M. Comparetti fait très justement remarquer qu'un épicurien ordinaire aurait tenu d'abord à réunir les ouvrages du maître qui inspirait tant de respect et une admiration si passionnée à tous ses partisans. Après lui, il aurait voulu posséder Métrodore et Hermarque, ses deux plus illustres disciples. Dans la bibliothèque d'Herculanum, sur trente-neuf ouvrages dont on est parvenu à lire ou à deviner le titre, il y en a deux qui appartiennent à Epicure, onze que se partagent cinq philosophes de la secte, qui ne sont ni Hermarque ni Métrodore, et vingt-six qui portent le nom de Philodème. Ce nom n'était guère célèbre dans l'antiquité, c'est à peine s'il est mentionné par Diogène Laërce, en sorte qu'on ne peut comprendre le caprice qui l'a fait ici préférer à ceux qu'on regardait comme les maîtres de la doctrine. La manière la plus naturelle d'expliquer cette bizarrerie, c'est d'admettre que la bibliothèque où Philodème tient une si grande place était celle de Philodème lui-même ou d'un de ses amis intimes qui tenait à recueillir et à conserver tous ses livres. La maison où ils ont été trouvés étant trop somptueuse pour qu'on puisse soupçonner qu'un simple philosophe en était le propriétaire, il faut qu'elle ait appartenu à quelque personnage qui le protégeait et le logeait chez lui. Or, nous savons le

1. Quelques années après l'événement, Martial croyait déjà que le feu avait eu quelque part à la destruction de Pompéi.

nom de ce protecteur. Dans son discours contre Pison, Cicéron parle beaucoup d'un philosophe épicurien qui vit avec lui dans une telle intimité qu'ils ne se séparent jamais, et Asconius nous dit, dans son *Commentaire*, que ce philosophe est Philodème. M. Comparetti en conclut avec beaucoup de probabilité que la villa où l'on a retrouvé une si grande abondance des œuvres de Philodème était celle de L. Calpurnius Piso Cœsoninus, le beau-père de César.

Cette découverte l'a conduit à en faire d'autres. Parmi les objets d'art que renfermait cette villa se trouvait ce qu'on appelle le buste de Sénèque. Tout le monde sait que ce nom lui a été donné sans aucune raison, et l'on admet aujourd'hui que c'est une œuvre toute grecque d'une époque antérieure au siècle de Néron. Mais qui pouvait-il représenter? Ici encore le discours de Cicéron a permis à M. Comparetti de résoudre ce petit problème. Cicéron fait de Pison, son ennemi, une description qui n'est pas flattée; il parle de ses cheveux en désordre, de son front plissé, de ses sourcils épais, de ses rides, de sa barbe hérissée, de son air sombre, de son front ennemi des dieux, etc. C'est la vive image de notre xuste de bronze, et M. Comparetti a raison de dire que, lorsqu'on le compare au portrait tracé par Cicéron, la ressemblance saute aux yeux. Il en conclut sans hésiter que le buste représente, non pas Sénèque, mais Pison lui-même; et, en effet, il n'est pas surprenant que la villa de Pison fût ornée de son portrait. Voilà donc une opinion assez probable; seulement, pour la rendre certaine, il faudra étudier les autres reproductions qui ont été faites du prétendu Sénèque, chercher en quel lieu on les a trouvées, expliquer pourquoi elles sont si fréquentes, rendre compte des ornements qu'on trouve sur chacune d'elles, et nous dire notamment comment il se fait qu'on l'ait représenté au Palatin avec une couronne de lierre sur la tête, ce qui semble convenir à un poète plus qu'à un homme d'Etat. Ces questions ont besoin d'être résolues pour qu'on accorde une confiance entière à l'hypothèse ingénieuse et séduisante de M. Comparetti. Dans la même villa où fut découvert le buste de Sénèque, on en a trouvé un autre qui forme avec lui le plus curieux contraste. Les traits sont tellement d'un efféminé qu'on a douté quelquefois si le buste représentait un homme ou une femme; ce qui le caractérise surtout, c'est qu'il porte de longs cheveux frisés qui pendent en petites boucles sur son front et sur son cou. Or, il se trouve précisément que Pison avait pour collègue dans son consulat un fort méchant homme, qui s'entendait parfaitement avec lui contre les honnêtes gens, mais qui en différait tout à fait par l'extérieur; que cet homme avait autant de soin de sa personne que l'autre était négligé, qu'il s'inondait de parfums et se soignait comme une femme. C'était le célèbre A. Gabinius. Cicéron le raille précisément de ses cheveux frisés et parfumés *(compti capilli, madentes cincinnorum fimbriae)*, il l'appelle partout *cincinnatus consul, calamistratus saltator, cincinnatus ganeo*. Les descriptions de l'orateur nous aident ici encore, selon M. Comparetti, à retrouver le nom de la personne que représente le buste,

et il ne doute pas que nous n'ayons devant nous le portrait véritable de Gabinius. — Cette hypothèse sera, je crois, moins facilement acceptée que l'autre. Les traits du personnage paraissent trop grecs, sa chevelure est trop extravagante pour un Romain, et il porte une sorte de bandelette ou de diadème qui ne serait pas à sa place sur la tête d'un consulaire.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, le travail de M. Comparetti est d'un très grand intérêt, et il a eu de plus cet avantage d'attirer de nouveau l'attention sur la villa des papyrus qu'on n'hésite plus à appeler la villa de Pison. On savait que c'était celle où furent trouvés les plus beaux bronzes du musée de Naples. Mais ce qu'on ignorait, ce qu'a démontré M. de Petra en étudiant les rapports des ingénieurs qui, en 1750, dirigèrent les fouilles, c'est qu'une partie seulement de la villa fut alors déblayée[1]. On peut donc croire que celle qui reste à découvrir était aussi riche que l'autre, et que si l'on continuait aujourd'hui les travaux, on aurait quelque chance de faire une aussi belle récolte qu'il y a un siècle. Il faut avouer que l'espoir de trouver quelque statue de marbre ou de bronze comme le Faune ivre ou l'Eschine est assez tentant pour engager à reprendre les fouilles si malheureusement interrompues.

Gaston BOISSIER.

---

56. — **Lex Salica** mit der mallobergischen Glosse nach den Handschriften von Tours-Weissenburg-Wolfenbüttel und von Fulda-Augsburg-München herausgegeben von Alfred HOLDER. Leipzig, B. G. Teubner. 1879. In-8°, VIII-92 p. — Prix : 2 m. 80 pf.

— **Lex Salica** emendata nach dem Codex Vossianus Q. 119 herausgegeben von Alfred HOLDER. Leipzig, B. G. Teubner. 1879. In-8°, 64 p. — Prix : 2 m.

— **Lex Salica** : the ten texts with the glosses, and the Lex emendata. Synoptically edited by J. H. HESSELS. With notes on the frankish words in the Lex Salica, by H. Kern, professor of sanskrit in the university of Leiden. London, J. Murray. 1880. In-4°, XLIV-692 colonnes (252 pages). — Prix : 2 l. 2 s.

On comptait jusqu'à ce jour trois éditions classiques et scientifiques de la loi salique : celle de Pardessus (Paris, 1843), celle de Merkel (Berlin, 1850), et celle de M. Behrend (Berlin, 1874). La plus ancienne, celle de Pardessus, était restée la meilleure. Les éditeurs de 1850 et de 1874, en cherchant à simplifier, à économiser la place, à substituer une synthèse critique aux données des manuscrits, s'étaient en réalité engagés dans une voie fausse. Les nouvelles éditions entreprises par M. Holder en Allemagne et par M. Hessels en Angleterre marquent enfin le retour dans la bonne voie.

La loi salique nous est parvenue dans un grand nombre de rédactions

1. C'est le sujet d'un mémoire intitulé : *I monumenti della villa Ercolanese*, qui fait partie du volume dont nous venons de rendre compte.

diverses, qui présentent entre elles des différences considérables. La relation de ces différents textes entre eux, leur plus ou moins grand degré d'ancienneté, leur importance respective, sont des points sur lesquels la lumière est loin d'être faite complètement. Il importe donc que dans une édition savante on ait à la fois le texte des différentes rédactions, pour pouvoir les comparer entre elles. Aussi l'édition de Pardessus[1] donne-t-elle les uns après les autres huit textes différents (cinq textes principaux et trois appendices), qui représentent autant de récensions de la loi. Ainsi chaque rédaction est donnée *in extenso*, et les variantes de détail qu'offrent entre eux les divers manuscrits d'une même rédaction sont seules indiquées au moyen de simples notes au bas des pages. C'est le système le plus simple et le plus clair. Il y avait seulement un inconvénient : comme les textes sont imprimés à la suite les uns des autres et dans un même volume, le lecteur ne peut les embrasser à la fois d'un même coup d'œil, et est obligé, pour les comparer, de feuilleter et refeuilleter continuellement les pages de ces textes, ce qui rend l'étude difficile et fatigante. De plus, ce gros volume a toujours coûté assez cher, et maintenant on ne le trouve guère dans le commerce courant. C'est sans doute ce qui décida Merkel à entreprendre son édition réduite et à bon marché.

La loi salique de Merkel[2] a été certainement une publication utile, puisque c'est la seule édition à peu près correcte qu'aient eue à leur disposition, pendant vingt-cinq ans, tous ceux qui ne pouvaient se procurer celle de Pardessus; mais il faut reconnaître que le plan en était bien défectueux. Toutes les variantes qui ne consistent pas dans des passages ajoutés à la rédaction primitive sont purement et simplement supprimées[3] : l'éditeur a adopté un texte de son choix, que le lecteur doit accepter sans contrôle. Ce texte est fondé sur les manuscrits qui donnent la rédaction la plus ancienne et la plus courte; quant aux additions (articles entiers nouveaux ou simples, membres de phrase) qui se trouvent en plus dans certains manuscrits, elles sont rejetées dans un appendice, sous le nom de *novelles*. Ainsi séparées du texte auquel elles se rapportent, ces additions sont inintelligibles et comme perdues. Par exemple, au titre XXIIII, § 4, la rédaction primitive porte une disposition contre l'infanticide, qui commence ainsi : « Si vero infantem in ventre matris suae occiderit, aut ante quod nomen habeat »; une rédaction postérieure dit plus précisément « aut antequam nomen habuerit, infra novem noctibus ». L'édition de Merkel donne dans le texte, page 13, ligne 20, la première de ces rédactions, avec une étoile après le mot *habeat*, et dans la marge le chiffre 63; et seulement quarante-huit pages plus loin, dans l'appendice composé d'une suite de « novelles » numérotées en série

1. *Loi salique ou recueil contenant les anciennes rédactions de cette loi et le texte connu sous le nom de Lex emendata..., par J. M. Pardessus.* Paris, 1843, in-4°.
2. *Lex salica herausgegeben von Johannes Merkel.* Berlin, W. Hertz, 1850, in-8°.
3. A l'exception seulement des variantes qui concernent les « gloses malbergiques » ou mots francs insérés dans le texte latin; celles-ci ont été soigneusement relevées.

continue, on trouve, sous le numéro 63, une mention ainsi conçue : « 13, 20*. infra novem noctibus ». Ces mots isolés n'ont aucun sens ; pour leur en trouver un, il faut tourner les feuillets et se donner la peine de comparer attentivement la p. 13 avec la p. 61. C'est le même inconvénient qu'avec l'édition de Pardessus, il faut feuilleter sans cesse pour comparer les textes. Mais au moins dans Pardessus chaque texte par lui-même peut se lire de suite, au lieu qu'ici la suite des « novelles » est parfaitement illisible. Aussi le volume de Merkel ne peut-il être considéré que comme une édition d'une des rédactions de la loi salique, et non comme une édition comparative des divers textes. Et encore la seule rédaction qu'on y puisse lire y est-elle assez mal éditée, puisque rien n'a été fait pour l'établissement critique du texte de cette rédaction.

L'édition de M. Behrend [1] vaut beaucoup mieux. Elle donne au bas des pages ou des alinéas les variantes des principaux manuscrits. Les additions faites par les rédactions postérieures à la rédaction primitive sont indiquées à la suite de chaque paragraphe, et non à la fin du volume. La lecture de la loi est par là rendue plus facile, en même temps que le texte est plus sûr. Toutefois les indications données par l'éditeur ne suffisent pas pour faire la comparaison complète de toutes les rédactions. Le système de signes et de renvois adopté pour indiquer les variantes et les additions manque de clarté. C'est un louable essai de publication synoptique des divers textes, mais ce n'est pas encore une véritable édition telle qu'on était en droit de la demander.

M. Merkel et M. Behrend avaient tenté une entreprise qui est probablement impossible, en essayant de ramener toutes les rédactions de la loi salique à un seul texte et d'indiquer les variantes et les additions par de simples notes. Les rédactions diverses de la loi, telles que nous les donnent les manuscrits, sont trop différentes les unes des autres pour se prêter à un pareil arrangement. Il fallait en revenir au système de Pardessus, et établir séparément le texte de chaque rédaction. C'est ce qu'ont enfin compris les deux nouveaux éditeurs, M. Holder et M. Hessels.

M. Holder s'est placé du premier coup à un point de vue absolument opposé à celui de Merkel. Tandis que celui-ci voulait faire avec toutes les rédactions de la loi salique un texte unique, M. Holder décompose ces rédactions en autant de textes distincts qu'il y a de manuscrits qui nous les ont transmises, et il publie séparément la copie exacte, on pourrait dire le fac-similé, de chaque manuscrit. C'est une méthode lente et sûre. Quand tous les manuscrits auront été ainsi reproduits, chacun séparément, par l'impression, il sera beaucoup plus facile de se faire une idée précise de leurs rapports et de leur valeur respective qu'on ne pouvait le

---

1. *Lex salica herausgegeben von J. Fr. Behrend nebst den Capitularien zur Lex salica bearbeitet von Alfred Boretius.* Berlin, J. Guttentag, 1874, in-8°.

faire par des collations ou des notes prises à la hâte dans les bibliothèques qui les renferment, d'un bout de l'Europe à l'autre ; il sera temps alors de les grouper et de les employer rationnellement pour établir les textes des rédactions successives de la loi.

Malheureusement, ce résultat se fera sans doute attendre encore longtemps. M. Holder n'a publié jusqu'ici que le texte de trois manuscrits, deux de la plus ancienne rédaction (dite texte court en 65 titres) et un de la plus récente (dite *Lex emendata*). Or, sans parler de la *Lex emendata*, dont les manuscrits sont trop nombreux pour être tous publiés, les manuscrits des autres rédactions sont au nombre de treize : M. Holder en a donc encore onze à publier, plus ceux qu'il choisira comme représentants de la *Lex emendata*, avant d'avoir en main tous ses matériaux et de pouvoir commencer à les utiliser.

Les copies de deux manuscrits ont été réunies en un fascicule, où elles sont imprimées à la suite l'une de l'autre ; c'est un défaut, puisque par là on se trouve tomber encore une fois dans le même inconvénient de forcer le lecteur à se transporter d'un bout du livre à l'autre pour comparer les deux textes. Il vaudrait beaucoup mieux consacrer à chaque manuscrit un fascicule à part. Il n'y a d'ailleurs que des éloges à donner au soin avec lequel ont été établis ces facsimilés typographiques. L'orthographe, la ponctuation du manuscrit, les ratures et les corrections de seconde main, la disposition des rubriques, des alinéas, des grandes lettres initiales au commencement de chaque titre, tout est reproduit et figuré typographiquement avec une exactitude scrupuleuse [1]. C'est une collection de matériaux pour servir à l'établissement du texte de la loi salique, collection qui, lorsqu'elle sera complète, sera infiniment précieuse ; ce n'est toujours pas une édition.

Cette édition, à la fois scientifique, complète et commode, que la loi salique attendait encore, nous arrive enfin d'Angleterre. Elle est l'œuvre d'un Néerlandais établi à Cambridge, M. Hessels. En travaillant à une édition de la loi salique, M. Hessels s'occupait des antiquités de son pays, car plusieurs témoignages tendent à faire supposer que la loi a été rédigée pour la première fois sur le territoire du royaume actuel des Pays-Bas.

Le nouvel éditeur, à l'exemple de Pardessus, distingue une série de rédactions qu'il publie chacune à part. Mais, au lieu de les placer les unes à la suite des autres, il les imprime en regard sur huit colonnes dont chacune contient une rédaction particulière. M. Holder avait

---

1. Les abréviations sont également reproduites et non résolues, quand l'éditeur a cru qu'il pouvait y avoir doute sur la manière de les résoudre. Peut-être aurait-il mieux valu aller plus loin et se faire une règle de reproduire, sans les résoudre, toutes les abréviations.

pensé à adopter cette disposition synoptique; il déclare avoir reculé devant les difficultés de l'exécution typographique de ce plan [1]. M. Hessels, qui a triomphé de ces difficultés, ne manque pas d'enregistrer cet aveu : « Les éditions des manuscrits 2, 3 et du manuscrit de Leyde données par Alfred Holder », dit-il, « me sont parvenus quant tout le texte de mon édition était déjà imprimé. Ç'a été pour moi un encouragement de voir qu'il aurait préféré donner une édition synoptique, et qu'il n'en a été empêché que par des difficultés typographiques. Ces difficultés ont été surmontées dans la présente édition d'une manière qui, on l'espère, satisfera tous les érudits » (col. x). La manière dont ces difficultés ont été surmontées dans ce volume paraîtra en effet pleinement satisfaisante, tout au moins à ceux des érudits qui ont de bons yeux. Quant aux vues faibles ou fatiguées, qui ne sont pas très rares parmi les érudits, on peut se demander comment elles s'accommoderont de l'extrême finesse des caractères employés ; mais il faut reconnaître que, si l'impression est fine, elle est en même temps très nette.

Les quatre premières colonnes de chaque double page sont occupées par la reproduction de chacun des quatre manuscrits de la rédaction la plus ancienne (texte court en 65 titres, textes I et II et appendices I et II de Pardessus, mss. 1, 2, 3, 4 de Merkel). L'importance de cette première rédaction et des quatre manuscrits qui la donne justifie l'emploi d'une colonne séparée pour chaque manuscrit, bien qu'au premier abord on eût pu s'attendre à trouver pour cette rédaction une seule colonne avec un texte critique, et les variantes des manuscrits en note, comme cela a été fait pour les rédactions suivantes. Le texte des manuscrits a été reproduit très exactement ; les abréviations sont résolues, mais des lettres italiques ont été employées pour les représenter, de manière à mettre le lecteur en garde. La cinquième colonne contient le texte long en 65 titres, texte III de Pardessus, mss. 5 et 6 de Merkel ; la sixième, le texte en 99 titres, IV de Pardessus, 7, 8 et 9 de Merkel ; la septième, le texte de la vieille édition de Herold (3e app. de Pardessus, 10 de Merkel), et la huitième, la *Lex emendata* (texte V de Pardessus). Une neuvième colonne, réservée aux observations, contient des notes de l'éditeur, qui sont destinées principalement à indiquer des rapprochements entre les prescriptions de la loi salique et les dispositions analogues des autres lois barbares. L'ordre suivi est celui du ms. 1.; un tableau placé avant le texte donne la concordance avec les autres manuscrits. Après les 65 premiers titres (suivant la numérotation du ms. 1), viennent les titres additionnels donnés par quelques manuscrits, l'édit de Chilpéric, les décrets de Childebert et de Clotaire, le capitulaire de Louis Ier de 819, les *extravagantia*, prologues, épilogues, *remissoria* et autres morceaux divers. Tout cet arrangement est rationnel et commode, et sera sans doute généralement approuvé.

---

1. *Lex Salica mit der malloberg ischen Glosse*, p. v.

Quelques détails matériels prêtent à la critique. Un même manuscrit, celui de Leyde, est désigné par deux notations différentes, tantôt par la lettre Q et tantôt par le chiffre 11 (voy. l'avis en tête de la col. 406); c'est créer inutilement un embarras pour la mémoire. Col. 422, texte a, les notes étant indiquées par des lettrines dont la série recommence à plusieurs fois sans addition de signes distinctifs, on a quelque embarras à trouver du premier coup la note que l'on cherche. Enfin, il est à regretter qu'il n'y ait pas des titres courants qui indiquent le numéro des titres (chapitres) de la loi contenus dans chaque page; c'est une lacune qui se fait assez vivement sentir, car l'absence de ce secours rend les recherches sensiblement plus laborieuses.

Une addition qui donnera beaucoup de valeur à cette édition est la série de notes qu'un savant linguiste, compatriote de M. Hessels, M. Kern, professeur à Leyde, a fournies au sujet de ce qu'on appelle les *gloses malbergiques*, ou, plus généralement, des mots francs que contient le texte de la loi. Ces notes occupent 67 pages (col. 431-564); tous les mots germaniques de la loi salique y sont étudiés, selon l'ordre où ils se rencontrent dans la loi, et l'explication en est donnée toutes les fois que cela est possible.— M. Kern est de ceux qui pensent que la loi salique est une traduction latine d'un ancien texte franc; il suppose que la loi franque était intitulée *Malberg*, c'est-à-dire *forum*, et il voit dans les « gloses malbergiques » des citations textuelles du *Malberg*, enchâssées dans la traduction. Il va jusqu'à prétendre reconnaître des contre-sens des auteurs de la traduction latine, qui en certains endroits auraient mal compris le texte franc (voy. §40, col. 452-453). C'est peut-être beaucoup de hardiesse. — C'est aux linguistes à dire leur avis des lectures et des interprétations proposées par M. Kern. Les historiens ne peuvent que lui être très reconnaissants de leur avoir fourni ces notes, qui pourront souvent les aider à déterminer le sens de quelques passages obscurs, dans cette loi où il y a tant d'obscurités de tout genre. Il ne devra plus être permis désormais d'alléguer ou de commenter un passage de la loi où se trouve un de ces mots francs, sans avoir vu ce qu'en dit M. Kern.

Un index détaillé, tant du texte de la loi que des notes de M. Kern, achève de donner à cette édition toute son utilité.

La publication de M. Hessels, très supérieure à celles de MM. Merkel et Behrend, plus commodément disposée que le recueil de Pardessus, est aujourd'hui l'édition de la loi salique la meilleure et la mieux entendue que nous possédions. Il est possible qu'un jour une nouvelle édition, — peut-être celle dont M. Holder amasse en ce moment les matériaux avec tant de patience, — la dépasse à son tour et lui enlève le premier rang. Jusqu'à ce jour probablement éloigné encore, ce rang lui appartient sans conteste. C'est elle qui est désormais l'édition classique; c'est là qu'il faut lire et étudier le texte de la loi salique.

Terminons par l'expression d'un souhait. A côté de la loi salique, il y

à une autre loi franque presque aussi intéressante, la loi ripuaire, dont il n'existe pas encore une seule édition scientifiquement faite. M. Hessels, qui s'est si bien acquitté de sa tâche d'éditeur pour la loi salique, donnera-t-il aussi l'édition critique de la loi ripuaire, qui manque au *corpus* des lois barbares? Ce serait un service dont tous les historiens du droit germanique lui seraient assurément reconnaissants.

Julien HAVET.

---

57. — **Mémoires de Saint-Simon.** Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de notes et appendices par A. DE BOISLISLE, et suivie d'un lexique des mots et locutions remarquables. T. I et II. Paris, Hachette, 1879, in-8° de LXXXIII-590 et 546 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

La publication dont je viens rendre compte est trop importante pour que, malgré l'invitation qui nous a été adressée de *faire court* désormais (n° du 5 janvier 1880), il ne me soit pas permis de donner à mon article d'assez grands développements. On excusera d'autant mieux l'exceptionnelle étendue de cet article, que son étendue même est une sûre garantie de la brièveté des articles qui seront consacrés aux volumes suivants. C'est surtout l'*Avertissement* qui m'impose, cette fois, l'obligation d'être long. Il y a là tant de détails du plus haut intérêt sur l'édition nouvelle, que je ne pouvais pas me contenter de les indiquer rapidement.

M. de Boislisle, après avoir rappelé que Lemontey, dès 1816, avait demandé que l'on joignît à un texte aussi précieux que celui de Saint-Simon les annotations et les rectifications propres à lui prêter encore plus de valeur [1], annonce (p. XIII) qu'il suivra le programme dressé, en 1857, par M. de Montalembert [2] « avec une autorité, une ampleur de vues, une netteté de principes et une précision qui n'ont rien perdu depuis par l'effet du temps. » Ce programme, il le considère à bon droit « comme le meilleur des guides, » et tous les amis de Saint-Simon se réjouiront d'une telle déclaration qui, de la part d'un travailleur aussi zélé, aussi habile et aussi consciencieux que M. de B., est l'équivalent de la plus sérieuse promesse d'une édition définitive. M. de Montalembert réclamait « des notes linguistiques et philologiques, pour nous mettre au courant de tout le parti que Saint-Simon a tiré de la langue française, » et M. de B. prend l'engagement (p. XV) « de relever au passage les mots et les locutions remarquables, de chercher s'ils sont des idiotismes de notre auteur, ou si simplement il les a pris à un autre temps,

1. *Histoire de la régence* publiée seulement en 1832, *préface*, p. 3-4.

2. Le *Correspondant*, n° du 25 janvier 1857, p. 9-45, article sur *la nouvelle édition de Saint-Simon* (par M. Chéruel), réimprimé dans les *Œuvres de M. le comte de Montalembert* (Paris, J. Lecoffre, 1861, in-8°, t. VI, p. 450-507).

rajeunis par l'emploi, et, dans ce cas, d'en indiquer, quand on le pourra, la source et la date ». M. de Montalembert réclamait encore des notes destinées à redresser les erreurs volontaires ou involontaires de Saint-Simon, des notes destinées à expliquer, à éclairer son récit « souvent confus, obscur, contradictoire »; des notes destinées à faire connaître l'emplacement des lieux où se passent les scènes que l'immortel chroniqueur déroule devant nous, etc. M. de B. répond ainsi (p. XVIII-XXII) aux *desiderata* de l'éloquent critique : « Les notes topographiques, portant sur un pays, une localité, un édifice, un hôtel, un château, seront faites non seulement d'après les documents écrits, mais aussi d'après les monuments figuratifs qui existent au cabinet des cartes et plans, au cabinet des estampes, et dans les autres dépôts de ce genre. — Chaque personnage, la première fois qu'il sera cité par Saint-Simon, aura une notice biographique comprenant ses noms et prénoms, les dates principales de sa vie, la chronologie de ses fonctions ou dignités successives, son *cursus honorum*, diraient les épigraphistes, et souvent, en regard des portraits si vivants que trace la plume de Saint-Simon, l'indication des portraits authentiques conservés dans nos musées, gravés par les maîtres du temps, ou dessinés par les curieux... Malgré les pertes subies par nos archives, bien peu de personnages du siècle de Louis XIV échapperont à une recherche patiente, quel qu'ait pu être leur rang dans la société, à la cour, à la ville, en province ou dans les camps. — Les notes historiques et explicatives porteront tantôt sur les événements et les faits, tantôt sur les institutions, les usages, les expressions et manières de parler administratives, judiciaires, militaires, etc., dont l'interprétation, absolument nécessaire pour l'utile lecture des *Mémoires*, doit être mise à la portée de tous : interprétation brève et substantielle, indiquant, s'il en est besoin, à quelle source l'annotateur aura pris ses renseignements, ou à quels documents le lecteur pourrait se référer. »

Ces citations donnent déjà une bien favorable idée du commentaire perpétuel dont M. de B. enrichira son édition des *Mémoires*, mais on appréciera mieux encore le mérite de son immense travail, quand on aura lu l'énumération des recueils imprimés ou manuscrits qu'il a eu l'intrépidité de consulter (p. XIX-XX et XLI-LX). Ai-je besoin de dire que M. de B. se sert toujours des meilleurs livres [1], des meilleures éditions? Le plus savant bibliographe ne pourrait lui reprocher aucun grave péché d'omission. De même, pour les manuscrits, M. de B. n'a rien négligé d'essentiel, demandant toutes sortes d'informations aux *Mémoires* (en grande partie inédits) du marquis de Sourches, aux diverses corres-

1. S'il n'a pas dédaigné « des mémoires notoirement apocryphes, comme les petits volumes imprimés, entre 1680 et 1710, par Gatien de Courtilz de Sandras, l'incorrigible romancier pamphlétaire, » c'est que la vérité se mêle parfois au mensonge dans les *Mémoires de M. le comte de Rochefort*, *de M. de Bordeaux*, etc., et que, d'ailleurs, le duc de Saint-Simon s'est fait parfois l'écho des historiettes de ces recueils mal famés.

pondances du temps éparses dans tous les dépôts publics de Paris (moins un, dont nous parlerons tout à l'heure) aux papiers de l'abbé de Dangeau, du P. Léonard, de Clairambault, au chansonnier de Gaignières [1] etc. Naturellement M. de B. n'a pas oublié les journaux du temps (*Gazette, Mercure, Journal de Verdun,* gazettes de Hollande). En un mot, jamais éditeur n'a pris plus de précautions pour mettre de son côté toutes les chances d'exactitude et de succès.

Les notes topographiques, biographiques, généalogiques, historiques et explicatives, fournies par le dépouillement de tant d'imprimés et de tant de manuscrits, ne seront pas les seules ressources offertes au lecteur qui voudra parfaitement connaître les *Mémoires* de Saint-Simon : l'appendice de chaque volume se composera de deux parties. La première sera entièrement occupée par le texte des *Additions au Journal de Dangeau,* déjà publié par M. Feuillet de Conches en 1854, mais qui sera, dans la nouvelle édition, fort amélioré, car on le dégagera de diverses altérations dont le premier éditeur n'avait eu le moindre souci ; la seconde partie embrassera les notices, dissertations historiques, et autres pièces justificatives qui n'auront pas trouvé place dans le commentaire courant, et plus particulièrement les *papiers de Saint-Simon,* c'est-à-dire des lettres, notes ou fragments historiques provenant de l'auteur lui-même et pouvant être utiles pour sa propre biographie ou pour l'éclaircissement des *Mémoires*.

Chaque volume comprendra quatre tables : la première, formée des sommaires marginaux de Saint-Simon, fera, selon l'expression de M. de B. (p. LXXII), le même office que jadis les sommaires des divisions inventées par les anciens éditeurs. En second lieu, une table alphabétique contiendra les noms de personnes et de lieux, comme aussi tous les mots ou locutions annotés. La troisième et la quatrième table seront réservées aux deux parties de l'appendice et reproduiront les titres : 1° des *Additions au Journal de Dangeau;* 2° des notices complémentaires ou pièces justificatives. Chaque volume aura ses *additions et corrections* qui permettront au soigneux éditeur, jusqu'au dernier moment de l'impression, de réparer les fautes reconnues à temps et de combler quelques

1. M. de B. constate avec regret (p. LIII-LIV) qu'une partie considérable de l'œuvre de Roger de Gaignières paraît être à jamais perdue pour nous : ce sont les notices biographiques des personnages dont il avait recueilli les portraits, notices qui étaient contenues en vingt-six portefeuilles ou boîtes. On ne retrouve pas non plus la correspondance et le journal de ce fervent collectionneur. M. de B. déplore aussi (p. XLIV) que l'on n'ait pas encore remis la main sur les manuscrits de Boulainvilliers (*Histoire de sa vie; histoire de la régence*) signalés par Mathieu Marais (*Journal et Mémoires*, t. II, p. 242), ainsi que sur les *Mémoires* du duc d'Antin qui, selon Lemontey, forment neuf volumes in-f°, et qui ont été mentionnés par Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, t. V, p. 378). Il y a déjà longtemps que j'ai exprimé, au sujet de la publication des *Mémoires* du fils de Mme de Montespan, lequel, comme dit M. de B., « devait savoir tout et de bonne source, » des vœux qui ne paraissent pas devoir être exaucés. (*De la fondation de la Société des Bibliophiles de Guyenne*, Auch, 1866, p. 40).

lacunes. A la fin de l'édition viendront se grouper : un errata général, la table analytique dressée par Saint-Simon et publiée pour la première fois, en 1877, dans le tome XX de MM. Chéruel et Regnier fils; une table analytique générale, qui donnera, outre les noms de personnages, lieux et choses, qui auront figuré dans les tables alphabétiques de chaque volume, la nomenclature des principales matières traitées dans les *Mémoires;* une bibliographie desdits *Mémoires;* une analyse des articles que les principaux critiques depuis Marmontel jusqu'à Villemain, Sainte-Beuve, Montalembert, Barante, M. Taine, ont consacrés à l'appréciation des *Mémoires;* le lexique qu'il est d'usage de joindre aux éditions des *Grands écrivains de la France;* selon l'habitude aussi de la collection, un *Album*. Enfin, une *Notice biographique sur Saint-Simon* sera imprimée plus tard, après l'achèvement de tout le reste de l'ouvrage.

Montalembert disait de l'édition qu'il rêvait, de l'édition à *laquelle il ne manquera rien, qui ne laissera rien à désirer aux plus exigeants :* « Cette édition sera immense, je le veux bien, mais, quand elle aurait trente volumes, comme le *Cicéron* de M. Le Clerc, serait-ce trop pour un tel océan de faits, de vérités et de beautés? » J'espère fermement — et la plupart des lecteurs espèreront avec moi — que le chiffre indiqué par l'illustre académicien sera dépassé. Si j'osais exprimer ici toute ma pensée, je dirais que je ne souhaiterais pas moins de quarante volumes à un ouvrage si heureusement caractérisé en ces termes par M. de B. (p. LXXIV) : « Monument historique qui, dans la magnifique suite de Mémoires que possède la France, a conquis la première place, aussi bien par son étendue extraordinaire et par la grandeur du sujet que par le génie incomparable de l'écrivain. » A deux volumes par an, ce qu'il n'est pas téméraire d'attendre de l'ardente activité et de la longue préparation de M. de B., nous jouirions, avant la fin du siècle, d'une œuvre qui, pour emprunter encore au savant éditeur une de ses expressions (p. LXXIV) « semblait jusqu'ici défier, dans son ensemble imposant, tous les efforts et toutes les tentatives. »

Il y aurait encore à relever, dans l'*Avertissement,* bien des passages dignes d'attention sur les anciennes éditions des *Mémoires* de Saint-Simon, sur la description du manuscrit autographe et unique que l'on en possède et qui appartient à la maison Hachette, sur leur origine et leur composition, sur les services rendus à leur auteur par le *Journal de Dangeau*, sur les instruments de travail et les sources d'information de Saint-Simon, sur ses papiers inédits, etc.; mais j'ai hâte de dire quelques mots du texte, des notes et des appendices des deux premiers volumes.

Le texte, déjà estimable dans l'édition de 1856 donnée par M. Chéruel d'après l'original qui avait été mis à sa disposition par le général de Saint-Simon et excellent dans l'édition de 1873-1875 [1] donnée par le même M. Chéruel avec le concours de M. Adolphe Regnier fils, tra-

1. Voir sur cette édition la *Revue critique* du 12 juillet 1873, p. 31-32.

vailleur d'un grand mérite dont la mort prématurée fut si regrettable, a été l'objet d'une nouvelle collation des plus minutieuses, confiée à M. Henri Regnier, qui a si habilement déchiffré le manuscrit autographe vraiment diabolique des *Mémoires* du cardinal de Retz, et l'on peut déclarer que désormais rien ne saurait être ajouté à la fidélité de la reproduction.

Les notes, qui sont fort nombreuses, méritent tous les éloges. Le vénérable directeur de la collection des *Grands écrivains de la France* s'est chargé personnellement d'une tâche qui, d'ailleurs, lui revenait de droit, comme l'observe M. de B. (p. LXXV), du commentaire philologique et grammatical, et il serait superflu de vanter tout ce que cette partie si importante de l'annotation doit à la rare expérience de linguiste et de philologue de l'éminent critique auquel l'Académie française décernait récemment un de ses plus glorieux prix. Les notes de M. de B. n'ont nullement à souffrir du dangereux voisinage des notes de M. Adolphe Regnier. Elles disent tout ce qu'il faut dire, et on ne leur reprochera ni sécheresse ni prolixité. Une des plus précieuses qualités de ces notes, c'est que, loin d'avoir été empruntées à tels ou tels recueils biographiques, dont les rédacteurs se transmettent de l'un à l'autre, et jamais sous bénéfice d'inventaire, d'immortelles erreurs, elles ont toujours été puisées à de bonnes sources (documents originaux, notices spéciales, recueils du temps, etc.), si bien que M. de B. a pu (p. XIX) se rendre ce témoignage : « Qu'on nous permette de citer, en forme d'exemple, nos deux premiers volumes : sur neuf cents hommes ou femmes environ qui y paraissent, il n'en est pas vingt-cinq dont nous ne soyons parvenu à établir d'abord l'identité, puis la notice biographique et chronologique, au moins dans des parties essentielles [1]. »

1. En dehors des notes corrigées ou complétées à la fin de chaque volume, j'en trouve bien peu à signaler qui soient défectueuses ou insuffisantes. M. de B. n'a pas indiqué (t. I, p. 92, note 2) le lieu de naissance d'Antoine de Bordeaux : il aurait fallu dire que ce diplomate était originaire du pays de Caux. Voir *Répertoire général de toutes les dépêches et autres documents appartenant aux correspondances des ambassadeurs de France successivement accrédités en Angleterre (The thirty-ninth annual report of the deputy keeper of the public records*; Londres, 1878, in-8°, p. 704). M. de B. ne rajeunit-il pas A. de Bordeaux en le faisant mourir âgé seulement de 39 ans en 1660? L'ambassadeur auprès de Cromwell (décembre 1652) n'aurait donc eu qu'une trentaine d'années, et le maître des requêtes (1642) n'en aurait donc eu qu'une vingtaine? — A propos de la « digue si célèbre » de la Rochelle, M. de B. aurait pu rappeler (t. I, p. 161, note 5) que si Saint-Simon en attribue l'idée à Louis XIII, le secrétaire et biographe du duc d'Epernon, Guillaume Girard, en revendique l'honneur pour son maître et son héros *(Histoire de la vie du duc d'Espernon*, Paris, in-4°, 1735, p. 367). — M. de B. nous montre (t. I. p. 179, note 2) le baron de Saint-Léger se réfugiant en *Gascogne*. Il aurait été plus exact de dire *en Rouergue*. Je sais bien que le cardinal de Richelieu, racontant avec une verve triomphante la singulière mort de cet adversaire *(Lettres et papiers d'Etat*, t. V, p. 654), écrit à Chavigny que l'ancien gouverneur du Catelet fut étouffé à Marsillac au fond d'une cuve par les *si fortes fumées du vin de Gascogne*, mais notre langage doit avoir plus de précision que celui du grand ministre, et en 1880 il ne faut pas,

Dans la seconde partie de l'Appendice du tome I[er] (p. 420-498), énumérons la bibliographie des pièces relatives au procès des ducs et pairs contre le maréchal de Luxembourg (1662-1695); les procès-verbaux des réceptions du duc de Maine et du duc de Vendôme au parlement, reproduits d'après les minutes mêmes du parlement, conservées aux Archives nationales; les lettres du maréchal de Lorge au roi sur la campagne d'Allemagne en 1694, tirées du Dépôt de la guerre; une dissertation sur la capitation en 1695; le contrat de mariage du duc Louis de Saint-Simon et de Marie-Gabrielle de Durfort de Lorge, publié d'après la minute conservée dans l'étude de M[e] Démonts, notaire à Paris, suivi de l'acte de mariage et de l'article du *Mercure galant* sur les nouveaux époux (avril 1695); diverses lettres du roi, des ministres, des généraux, relatives à la dernière campagne du duc de Noailles en Catalogne; d'autres lettres (de Louis XIV et du maréchal de Villeroy) relatives à l'affaire de Deynze; enfin une lettre du comte de Tessé au futur cardinal de Noailles, au sujet de la nomination du prélat à l'archevêché de Paris. La seconde partie de l'Appendice du tome II n'est pas moins riche en documents inédits ou en éclaircissements et notices. On y remarquera la *Généalogie de la maison de Rouvroy Saint-Simon* (p. 384-427). Le morceau capital est le suivant : *Notes sur Claude de Rouvroy, premier duc de Saint-Simon* (p. 428-491). Indiquons encore : *Louis XIII au Pas-de-Suse,* fragment historique de Saint-Simon, publié pour la première fois, par M. André Cochut (*Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1834), pour la seconde fois par M. Ed. Fournier (*Variétés historiques et littéraires,* t. IX); *La journée des dupes,* autre fragment historique de Saint-Simon, qu'avait déjà donné M. A. Cochut (*Ibid.*); *Instruction pour le vidame de Chartres* (25 avril 1683), rédigée par le

---

comme en 1636, reculer les limites de la Gascogne au point d'annexer à cette province une ville qui n'est qu'à 20 kilomètres de Rodez. — Aux éloges divers qui furent donnés à la première femme du père de Saint-Simon, Diane Henriette de Budos, et que mentionne M. de B. (t. I, p. 195, note 9), on aurait pu joindre le court et grand éloge que lui donne Etienne Baluze et qui a été reproduit dans la *Revue critique* du 4 mai 1867 (p. 282, note 1). L'âge qu'avait atteint le lieutenant-général de Mélac, au moment de sa mort, n'est pas exactement indiqué (t. II, p. 144, note 3). M. de Gobineau nous apprend, dans son curieux roman historique sur *Ottar Jarl et sa descendance* (p. 416), que le comte de Mélac (Ezéchiel Dumas) naquit en 1636 non loin de Bordeaux. Le terrible destructeur de Heidelberg mourut donc (1704) âgé de 68 ans et non *de près de 80 ans*. J'ajouterai qu'un des meilleurs travailleurs du Sud-Ouest, M. Leo Drouyn, prépare, d'après des documents inédits, une monographie qui nous fera très bien connaître celui qui fut le fléau du Palatinat. — M. de B. qui (t. II, p. 168, note 4), à propos du nom d'un autre lieutenant-général, dit : « On écrit à tort *Saint-Ruth,* » est-il bien sûr qu'il faille écrire *Saint-Rhue?* J'ai sous les yeux un autographe de ce *commandant en Guyenne, Navarre, Bearn et autres lieux*, et je lis très distinctement ainsi sa signature : *Saint-Ruhe.* Si l'on trouve ces diverses observations par trop minutieuses, que l'on s'en prenne à M. de B. qui ne m'a pas fourni une seule occasion d'en présenter ici de plus importantes.

gouverneur du futur chroniqueur, René de Gogné, sieur de Saint-Jean, instruction qui est une pièce des plus intéressantes pour la biographie de Saint-Simon, et dont le texte a été inséré, en 1877, par M. le baron Jérôme Pichon, propriétaire du manuscrit original, dans le dernier volume des *Mélanges* de la Société des bibliophiles français; le récit des *Cérémonies observées en l'église de l'abbaye royale de Saint-Denis en France le lundi 5e du mois de juin, en l'année 1690, en la célébration du service solennel pour le repos de l'âme...* (ici j'abrège ce titre d'une longueur démesurée) *de la dauphine de France, recueilli par M. Louis de Saint-Simon, vidame de Chartres, qui y fut présent* (et qui était alors âgé de quinze ans et demi), récit publié pour la première fois à la fin du tome XIX de l'édition des *Mémoires* commencée en 1873; une notice de l'éditeur sur les mousquetaires sous Louis XIV; un fragment d'une notice du même sur la bataille de la Hougue, notice qui a paru dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France* (1877); une autre notice encore sur les gouvernements du duc de Saint-Simon; enfin une lettre inédite de l'abbé de Chaulieu au duc de Vendôme sur la victoire de La Marsaille.

M. L. Delisle, en présentant à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, le 5 décembre dernier, les deux premiers volumes du nouveau *Saint-Simon*, a dit, avec toute l'autorité de sa parole, combien le travail de M. de B. est précieux et combien ce travail aurait été plus précieux encore, si l'auteur avait pu se servir des papiers de l'auteur des *Mémoires*, papiers conservés aux archives du ministère des affaires étrangères, et dont M. Armand Baschet a signalé l'extrême importance [1]. C'était surtout à M. Delisle qu'il appartenait de protester contre l'inqualifiable refus opposé à toutes les démarches faites pour obtenir une aussi désirable communication, lui qui, comme l'a rappelé M. de Boislisle (*Avertissement*, p. LXXVIII), et comme le savent par expérience tous les travailleurs de la Bibliothèque nationale, « fait valoir si libéralement les richesses dont il est le gardien et le dispensateur. » La *Revue critique*, qui tant de fois a demandé que l'intérêt de la science ne soit pas aveuglément sacrifié à l'on ne sait quelle prétendue raison d'Etat [2], est heureuse de penser que désormais les historiens n'auront plus à lutter contre la mauvaise volonté et l'arbitraire qui ont trop longtemps gouverné nos archives diplomatiques. Nul n'aura mieux mérité que l'éditeur de Saint-Simon le bonheur de profiter du régime libéral qui vient d'y être inauguré.

T. de L.

---

1. *Le duc de Saint-Simon, son cabinet et l'historique de ses manuscrits, d'après des documents authentiques et entièrement inédits.* (Paris, Plon, 1874, gr. in-8°.) Voir *Revue critique* du 4 avril 1874, p. 213-217.

2. N° du 1er septembre 1866; n° du 4 avril 1874, p. 217, etc. — Voyez aussi la Chronique du n° du 23 février 1880, p. 162, 163.

CHRONIQUE

FRANCE. — La nouvelle commission des archives diplomatiques s'est réunie, pour la première fois, le mercredi 17 mars dernier, au ministère des affaires étrangères sous la présidence de M. Henri Martin. La commission a apporté d'importantes modifications au règlement établi en 1874. Ce règlement fixait à 1775 la limite au-delà de laquelle les communications ne seraient faites qu'à titre exceptionnel. Cette limite sera désormais reportée au 31 mars 1814, et l'on a fixé à 1791, au lieu de 1715, l'époque à laquelle il sera permis de copier et de publier les pièces contenues dans les archives diplomatiques sans les soumettre au contrôle de la direction. Ce qui distinguera d'ailleurs surtout le nouveau régime des archives de l'ancien, c'est que la commission se réunira à des intervalles fixes et rapprochés, que les demandes d'autorisation lui seront régulièrement soumises, que ses décisions seront suivies d'effets, et qu'enfin la direction mettra tous ses soins à favoriser les travaux des historiens au lieu de les décourager.

— Le premier volume des *Inscriptions et notices recueillies à Edfou* (Haute Egypte) pendant la mission scientifique de M. Emm. de Rougé vient d'être publié à la librairie Ernest Leroux par M. le vicomte Jacques de Rougé; il renferme quatre-vingts planches. (Prix : 30 fr.)

— Le tome I de la troisième partie de la *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, par M. V. Guérin, a paru chez Ernest Leroux. On sait que la première partie de cette considérable publication est consacrée à la Judée (trois volumes) et la deuxième à Samarie (deux volumes); la troisième partie est relative à la Galilée et comprendra deux volumes.

— Un manuscrit arabe de la Bodléienne renferme sept dissertations philosophiques, dont la sixième porte le titre suivant : « Livre des questions siciliennes, composé par Ibn Sab'in, et contenant des recherches sur l'âme, en réponse aux questions qui lui furent adressées par un prince chrétien. » M. Amari avait prouvé que ce prince était l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen. M. A. F. Mehren, de Copenhague, vient de reprendre l'examen minutieux de ce traité (*Correspondance du philosophe soufi Ibn Sab' în Abd Oul-Haqq avec l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen.* Extrait du Journal asiatique, chez Ernest Leroux, 116 p.). M. Mehren donne un aperçu des réponses d'Ibn Sab' în aux quatre questions de Frédéric II (sur l'éternité du monde, sur les sciences préliminaires et le but de la métaphysique, sur les catégories et la fixation de leur nombre, sur l'âme); il a joint à cet exposé la traduction de la réponse d'Ibn Sab' în à la quatrième question posée par Frédéric (64-110).

— La *Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne* vient de distribuer deux ouvrages : *Le roman d'Aquin ou la conqueste de la Bretaigne par le roy Charlemaigne, Chanson de geste du* XII*e* *siècle* publiée par M. F. Joüon des Longrais, et *la Commission Brutus Magnier à Rennes* par M. H. de La Grimaudière.

— Nous avons annoncé, il y a peu de temps, la traduction de l'ouvrage de Luther, *A la noblesse chrétienne de la nation allemande, touchant la réformation de la chrétienté*, par M. Félix Kuhn (Fischbacher). Nous n'y relevons que des taches légères. Il aurait fallu annoter les passages obscurs, dire que l'ouvrage fut imprimé chez Melchior Lotter et citer l'édition publiée en 1877 par M. W. Braune dans les *Neudrucke deutscher Literaturwerke*. Quelques passages ont été oubliés dans la traduction (p. 17 *wilchs gar ein feyn Comment und gleyssen ist*; p. 23. *Kelnern*; p. 149 *guttis gescärey reich*; p. 154, *on alles auffhorenn*; p. 156, *wirts nit in der gemeyne ge-*

pegsert, so besser sich selb wer es thun will; d'autres sont faiblement traduits (p. 156, « remuer des trésors » pour *so grewlichen grossen schatz so geudisch vorschutten*; p. 163, « s'avancer toujours plus hardiment » pour *das maul ymer weytter auffzuthun*; et « m'exposer à leurs colères et à leurs cris » pour *yhnen zureden, bellen schreyen und schreyben gnug geben)*. P. 158, lire « Fugger » et non Fucker (il s'agit des banquiers d'Augsbourg); p. 16, traduire « afin de pouvoir être impunis » et non « au moyen desquelles on pourrait les châtier », etc. Il faut savoir gré à M. Kuhn d'avoir fidèlement et clairement traduit cette œuvre éloquente.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 mars 1880.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, transmet une note de M. Salomon Reinach, membre de l'école française d'Athènes, sur des fouilles commencées derrière le Colisée, entre l'Esquilin et le Cœlius. Ces fouilles ont été entreprises par M. Reinach, dans un terrain appartenant à une personne de sa famille. Elles ont révélé les traces d'un édifice public considérable qui a dû exister en ce lieu vers le temps d'Hadrien, et elles paraissent devoir donner des résultats intéressants au point de vue de la topographie de l'ancienne Rome. — La note de M. Salomon Reinach est renvoyée à la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

M. Pavet de Courteille lit une *Notice sur le manuscrit ouigour de la Bibliothèque nationale*. — Ce manuscrit fut acheté par Galland, le 14 janvier 1672, pour le compte de M. de Nointel. Galland, dans son journal, le désigne comme écrit en caractères arabes coufiques, et lui donne pour titre *Les merveilles des créatures*. Ces indications sont absolument erronées; mais il ne faut pas s'en étonner, car il s'est passé encore bien du temps depuis lors avant qu'on ait reconnu la véritable nature du manuscrit en question. Quelques temps après, Colbert, ayant acquis le volume de M. de Nointel, le fit examiner par Petis de la Croix. Celui-ci reconnut qu'il lui était impossible de le déchiffrer. Il déclara qu'il était écrit en un « caractère extraordinaire » qui lui paraissait se rattacher au coufique, mais dont il n'avait pas la clef. Il se borna donc à rendre compte de soixante-quatre miniatures qui ornent le volume, ainsi que des légendes, en caractères ordinaires, qui les accompagnent, et dit que d'après ces données le livre lui paraissait traiter de la religion mahométane et de l'histoire de Mahomet. Le ms. ayant passé dans la Bibliothèque du roi, on fit de nouveaux efforts pour tâcher de savoir ce que ce pouvait être. On imagina d'en reproduire plusieurs pages en fac-similé et d'envoyer des exemplaires de ces fac-similés en Orient, dans l'espoir que quelque savant musulman en donnerait l'explication. On n'obtint que des réponses de pure fantaisie. Un M. Barouth, après en avoir conféré avec un turc nommé Japher Effendi, manda que l'écriture était de l'arabe d'Afrique, et que certains caractères circulaires, qui se retrouvent à une des pages du volume, étaient des amulettes. Un autre expliqua, d'après les révélations d'un certain Mikail, que la langue du volume mystérieux était un idiome perdu nommé le *berdissany*, ajoutant que cet idiome avait été inventé par un hérétique de nom de Berdissan, qui s'en était servi pour écrire les livres où il avait exposé sa doctrine; plus tard on avait donné ordre de brûler tous ces livres hérétiques, en sorte que le volume de la bibliothèque du roi pouvait être considéré comme le seul spécimen subsistant du *berdissany*. — Tandis que les Orientaux débitaient toutes ces fables, la véritable solution de l'énigme fut enfin trouvée à Paris par MM. Fourmont, qui reconnurent que le ms. était écrit en un dialecte tartare; mais ils ne purent encore arriver à le déchiffrer. Le premier qui parvint à en lire quelques parties fut Abel Rémusat. Dans ses *Recherches sur les langues tartares*, publiées en 1820, il donne une notice détaillée sur le ms. de la bibliothèque du roi; mais il dit que l'idiome de ce volume, un dialecte turc mêlé de mots arabes et persans, présente de telles difficultés qu'il s'est borné à déchiffrer quelques parties du ms. et qu'il a reculé devant l'énorme travail nécessaire pour le lire d'un bout à l'autre; il ajoute que ce travail serait sans doute hors de toute proportion avec les résultats qu'on pourrait en attendre, le livre ne traitant à peu près que de la théologie musulmane et ne promettant guère de fournir des faits nouveaux à l'histoire.

Aujourd'hui, ce qui semblait si difficile à Abel Rémusat, n'effraie plus les orientalistes. M. Pavet de Courteille a pu lire la plus grande partie du ms. et compte en terminer sous peu le déchiffrement complet. L'écriture qui avait tant étonné les

érudits du XVII[e] et du XVIII[e] siècle est du *ouigour*. La principale difficulté pour la lecture consiste dans les noms propres arabes et persans, que l'alphabet ouïgour ne rend qu'imparfaitement. — Les mss. ouïgours sont très rares; il n'en existe pas plus de cinq ou six dans toutes les bibliothèques de l'Europe. Celui de Paris est le plus beau au point de vue de l'exécution. C'est un vol. in-fol., de 528 p., exécuté, au témoignage d'une note placée à la fin, à Hérat en 1436. Il comprend deux ouvrages distincts : 1° le *Miradj*, ou récit de l'Ascension de Mahomet, traduit de l'arabe; 2° le *Mémorial des saints*, recueil d'anecdotes et de récits biographiques sur soixante-douze personnages saints de l'Islamisme, traduit du persan. Le Miradj est orné d'une série de miniatures très remarquables. Le Mémorial des saints est sans miniatures; il est précédé de soixante-douze cartouches circulaires renfermant les noms des saints, qui sont les caractères que Barouth et Japher Effendi prenaient pour des amulettes. Ce second ouvrage contient un grand nombre de faits intéressants pour l'histoire. Le dédain qu'Abel Rémusat professait à l'avance pour le ms. ouigour de la Bibliothèque n'est donc pas justifié.

M. Heuzey lit un court mémoire intitulé : Le *char de Bacchus d'après une peinture de vase*. Il s'agit d'un vase grec de la Cyrénaïque, du siècle d'Alexandre, acquis par le musée du Louvre. Bacchus adolescent y est représenté sur un char attelé d'une panthère, d'un taureau et d'un griffon ailé. Ce n'est pas le premier exemple qu'on ait, dans les monuments figurés de l'antiquité, de ces attelages disparates composés d'animaux d'espèces différentes. Mais ce qui est remarquable ici, c'est de voir figurer dans l'attelage de Bacchus, à côté de deux animaux spécialement consacrés à ce dieu, la panthère et le taureau, un autre animal, le griffon, qui appartient d'ordinaire à Apollon. Le griffon ailé servait, disait-on, de monture à Apollon, lorsque, après l'hiver, il revenait du pays des Hyperboréens. Sa présence dans l'attelage de Bacchus se rattache, selon M. Heuzey, à l'idée du caractère solaire de Bacchus, idée par suite de laquelle on identifiait parfois ce dieu avec Apollon ou le soleil, comme dans le vers orphique :

Ἥλιος, ὃν Διόνυσον ἐπίκλησιν καλέουσιν.

M. de Witte communique une note de M. Carapanos sur une statuette de bronze de la Grande-Grèce, qui représente Apollon. Cette statuette, haute de 14 centimètres, qu'on dit avoir été trouvée à Tarente, représente le dieu debout, nu, les bras pendants le long du corps, les jambes séparées seulement à partir des genoux. La tête est ceinte d'un large diadème; les cheveux tombent en nattes épaisses sur les épaules. Les lèvres sont épaisses et proéminentes, les yeux saillants. La statuette paraît avoir été taillée dans un bloc de bronze et non fondue. M. Carapanos la croit du VII[e] siècle avant notre ère, et cite une statuette de Dodone qui présente avec celle-ci une grande ressemblance. M. de Witte termine cette communication en ajoutant l'indication de plusieurs autres images d'Apollon très anciennes, analogues à celle qui fait l'objet de la note de M. Carapanos.

M. Desjardins continue la lecture du mémoire de M. Tissot sur la vallée du Bagradas (Medjerdah). M. Tissot a reconnu et dessiné un pont romain admirablement conservé, par lequel la voie romaine traverse l'Oued Badja. Ce pont porte une inscription de l'an 28 de notre ère, ainsi conçue :

TI. CAESAR DIVI
AVG·F·AVGVSTVS
PONTI·F·MAX·TRIB
POTEST · XXXI · COS · IIII
DEDIT
C·VIBIVS MARSVS PR
COS · III DEDICA

Cette inscription fixe la date du proconsulat de C. Vibius Marsus, qui est des années 26 à 29 de notre ère.

M. Delaunay termine la lecture du mémoire de M. Th. H. Martin sur les hypothèses astronomiques d'Aristote. M. Martin montre que les arguments par lesquels Aristote prétendait établir l'immobilité de la terre étaient insoutenables, même en se plaçant au point de vue de la science de son temps. Le principal mérite d'Aristote a été de soulever des doutes sur quelques opinions erronées qui étaient admises avant lui et qui, après lui, ont été complètement réfutées. Il a donné aussi de bonnes preuves de la sphéricité des corps célestes.

Ouvrages présentés, de la part de l'auteur, par M. de Rozière : 1° C.-G. Beautemps-Beaupré, Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVI[e] siècle, textes et documents avec notes et dissertations, première partie, coutumes et styles, t. III; — 2° Humbert, Des origines de la comptabilité chez les Romains, discours prononcé à la Cour des comptes.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 5 Avril — 1880

58. — **Bibliotheca Rabbinina, eine Sammlung alter Midraschim, zum ersten Male ins Deutsche übertragen** von Dr Aug. Wünsche. Erste Lieferung : Der Midrasch Kohelet. Leipzig, O. Schulze, 1880, in-8°, xvi, 96 pp. — Prix : 2 mark (2 fr. 50).

M. le docteur Wünsche a conçu le projet de publier successivement les ouvrages midraschiques ou homilétiques dans une version allemande. Les docteurs juifs avaient, depuis plusieurs siècles avant l'ère vulgaire, l'habitude de réunir autour d'eux, soit dans leurs maisons, soit dans les synagogues, et en Palestine, quelquefois même sur la place publique, les disciples pour leur enseigner la loi, et les masses pour les instruire dans la religion et la morale, et les éclairer sur leurs devoirs d'homme et d'israélite. De même que le Talmud a rassemblé les fragments des discussions scolastiques sur les préceptes, de même le Midrasch a recueilli les membres épars des prédications sur les divers sujets de l'éthique. Cette distinction entre Talmud et Midrasch est faite *a potiori;* car le premier interrompt souvent les débats arides et secs de la casuistique par des citations empruntées à l'*Agâdâh,* ou le Midrasch, et celui-ci, à son tour, se laisse quelquefois entraîner à des sujets appartenant aux déductions légales. Du reste, les docteurs les plus sérieux et les plus absorbés par la loi, tenaient à dérider de temps en temps les visages de leurs auditeurs, en passant aux « *millê debedîhoutâ* », c'est-à-dire, aux choses plaisantes et plus agréables.

Certes, la littérature midraschique, comme on peut en juger par cette première livraison, ne manque pas d'une certaine originalité, et méritait d'être rendue accessible à ceux qui ne peuvent pas la lire dans la langue originale. Les hébraïsants les plus exercés ont de la peine à se rendre maîtres de ces textes, composés dans une langue mélangée des éléments les plus divers et viciée par tous les défauts d'un idiome vulgaire, incorrect et abâtardi. Mais M. W. a-t-il les qualités nécessaires, la science indispensable pour mener à bonne fin une entreprise aussi difficile?

L'introduction, assez maigre pour un sujet aussi vaste et aussi impor-

tant, renferme un certain nombre d'incorrections qui nous ont étonné et rendu méfiant. Notre compatriote célèbre, R. Salomon de Troyes, joue décidément de malheur! Longtemps il a dû supporter que son nom habituel de Raschi, abbréviation de Rabbi Schelômôh Iitzhâki (R., Sch., I.), R. Salomon, fils d'Isaac, fût interprété par Rabbi Schlômôh Iarhi, R. Salomon de Lunel, et qu'on le transportât ainsi du nord de la France au midi sans aucun égard pour l'histoire. Encore l'année dernière, nous avons lu dans un livre d'exégèse le nom de Iarhi, malgré la biographie excellente de Zunz, qui remonte à 1823 [1]! Mais où notre auteur a-t-il trouvé le moyen de faire avec *résch, schîm, yod* une abréviation pour I. R. Isaac, et de transformer notre R. Salomon en R. Isaac? Et que signifient les lettres I. R.? Cependant c'est ce qu'on voit p. x et *ibid.*, note 2. — Nous rencontrons, p. VIII, note 1, un Abraham ben Dior, auteur du XII^e siècle qui a traité de la philosophie religieuse en arabe, et de l'histoire en hébreu. Lorsqu'on est quelque peu au courant de la littérature juive, on devrait savoir que depuis longtemps on ne connaît plus de ben Dior, mais un ben Daoûd! En confondant un *dalet* avec un *résch,* on avait créé un nom propre nouveau qui n'a jamais existé, parce qu'on ne savait pas qu'en arabe le roi David, et depuis tous les David non royaux s'appellent Daoûd [2].

On voit que nous devions éprouver la tentation de prendre en main l'original du Midrasch Kohelet avant d'aborder la traduction. Nous dirons ce que nous avons rencontré sur les deux premières pages, et l'on comprendra que nous nous sommes arrêté tout court. Pag. 1, l. 17, il faut pour « et ils arrivèrent à Jérusalem » les mots « et ils se trouvèrent transportés à Jérusalem »; lorsqu'on a des anges comme journaliers et portefaix, on voyage rapidement. — P. 2, l. 1, ce ne sont pas « des bonnes perles », mais « des perles fines » qu'il fallait traduire. Le mot *tôbôt* a souvent ce sens, et *âbânîm tôbôt* ne sont pas des bonnes pierres, mais des pierres fines ou des diamants [3]. — *Ib.*, l. 21. Pour comprendre le raisonnement du midrasch, on aurait dû faire observer que d'après l'exégèse rabbinique, le verbe *dibbêr* signifie toujours « parler avec sévérité [4]. — L. 28. Pourquoi l'auteur a-t-il passé le mot φιλός, qui se trouve dans le texte? — L. 29. Il ne faut pas lire *behâkâhâl,* mais *bêhakhêl;* ainsi seulement on comprend la citation, I *Rois,* VIII, 1. — *Ib.*, l. 5 d'en bas. L'auteur a corrigé à tort la leçon *schenâm,* parce qu'il ne connaissait pas le verbe *nâm* « parler », dont il existe dans la mischnâh de nombreux exemples et qui répond au *ne'oum* biblique [5]. — *Ibid.*, l. 4. Le midrasch ne dit pas : je puis épouser beaucoup de femmes, mais : j'ai la faculté de

1. Zunz, *Zeitschr. f. d. Wissenschaft des Judenthums.*
2. Græetz, *Geschichte der Juden,* VI, p. 190-198, et particulièrement p. 190, note 2.
3. On le trouve aussi dans le sens de « pierres pures », en opposition avec des pierres souillées.
4. Voy. J. Lévy, *Neuhebr. Wœrterbuch,* I, p. 374, col. 1.
5. Voy. sur la racine *nâm,* Zunz, *Synagogale Poesie,* p. 637.

faire beaucoup en toute chose sans pécher ; c'est une allusion à *Deutéronome*, XVII, 16-17, où il est interdit au roi d'augmenter le nombre de ses femmes, de ses chevaux et de ses trésors. — *Ibid.*, l. 2 d'en bas. Les mots *ben David* ne sont pas liés à ce qui précède. C'est le commencement d'une nouvelle phrase. Il faut traduire : *Fils de David*. Cela veut dire, roi, fils de roi, sage, fils de sage, juste, fils de juste, etc. M. Wünsche ignorait que, d'après une loi d'exégèse rabbinique, toutes les fois que le nom d'un fils est suivi de celui de son père, cela indique que le père avait les mêmes qualités que le fils ; ainsi Isaïe étant nommé fils d'Amôs, les Rabbins en concluent qu'Amôs était prophète comme son fils [1]. — On voit que les deux premières pages nous ont suffisamment instruit sur la valeur de cette traduction. Si M. Wünsche veut continuer son travail, que nous croyons utile, il faut absolument qu'il demande souvent conseil à des israélites versés dans ces études et qui l'aideront facilement à éviter dorénavant des fautes aussi graves.

J. D.

---

59. — **Restos de la declinacion céltica y celtibérica en algunas lapidas espanolas** par le P. Fidel FITA, membre de l'Académie royale d'histoire. Madrid, 1878, in-8°, 172 pages.

Les publications de M. Brachet ont vulgarisé chez nous une partie des découvertes de Diez sur la phonétique des langues néo-latines. Zeuss qui, marchant sur les traces de Diez, a fait sur les langues néo-celtiques un travail semblable, attend encore son Brachet. Il s'est vendu bon nombre d'exemplaires de la *Grammatica celtica*. La plupart des acheteurs n'ont pas été au bout de la préface. Y a-t-il dans le monde entier quinze personnes actuellement vivantes qui aient lu la phonétique de Zeuss en entier ? Je n'en voudrais pas jurer. En général, ceux qui citent la *Grammatica celtica* n'en ont parcouru que la table. Le P. Fita s'est-il même assujetti à l'emploi de ce procédé commode ? J'en doute. En tout cas, si ses recherches sur la déclinaison celtique en Espagne font faire des progrès à la science, ce sera surtout grâce aux nombreux exemples qu'elles offrent des erreurs inévitables où tombe l'esprit le plus sagace s'il aborde un sujet de linguistique sans la préparation nécessaire.

La première difficulté que présente l'onomastique ancienne de l'Espagne est de savoir distinguer les noms celtiques des noms ibériques. Au temps d'Hérodote, une colonie celtique était déjà établie en Espagne, et les plus anciennes des inscriptions latines où nous trouvions les noms celtiques portés en Espagne par cette colonie ne sont guère antérieures à l'ère chrétienne. Il y a au moins quatre siècles et demi que les Celtes

---

1. L'auteur aurait pu lire cette règle, adoptée par les rabbins, chez Merx, *Die Prophetie des Joel*, Halle, 1879, p. 317.

d'Espagne sont arrivés dans cette péninsule et qu'ils s'y sont mélangés à la race ibérique, quand nous commençons à pouvoir recueillir quelques indications précises sur leur langue. Evidemment il devait, dès lors, s'être produit entre cette langue et celle des Gaulois contemporains des différences dialectales qu'il serait intéressant de déterminer. Le moyen d'arriver à un résultat scientifique serait de mettre en regard d'un certain nombre de noms celtibères d'origine celtique les noms gaulois identiques. La comparaison serait féconde si elle pouvait s'étendre à un nombre de mot un peu considérable. Le principal obstacle à l'exécution de ce travail est la difficulté de parvenir à reconnaître dans l'onomastique de l'Espagne antique les noms celtiques qu'elle renferme [1]. Les noms celtiques les plus caractéristiques sont les composés. Mais, déduction faite de quelques noms de lieu, les tables du tome II du *Corpus inscriptionum latinarum*, où sont réunies les inscriptions latines de l'Espagne, nous offrent très peu de composés celtiques, cinq ou six peut-être. Quant aux dérivés, il n'y en a, ce me semble, guère plus de vingt dont l'origine celtique puisse être considérée comme incontestable. C'est à peu près la conclusion où nous conduit le mémoire que George Philipps a publié en 1872 dans les *Sitzungberichte* de l'académie des sciences de Vienne sous ce titre : *Die Wohnsitze der Kelten auf der pyrenäischen Halbinsel*. Je ne crois pas qu'il y ait, quant à présent, grand' chose à modifier à cette conclusion. Plus hardi et surtout plus heureux, le P. F. voit partout du celtique dans les inscriptions latines d'Espagne, et ce celtique, il le comprend !

« *Vaenico :* c'est le nominatif et en même temps le datif d'un mot cel« tique (en gallois *gwynig*, en breton *gwenn*, en irlandais *finn*, *fionn*) « qui signifie *Blanche* ». P. 4. Il y a une petite difficulté : le second *n* de *gwenn*, de *finn*, tient lieu d'un *d ;* ce *d* assimilé à l'*n* antécédent dès l'an 800 environ, date où ont été écrites les gloses du Priscien de Saint-Gall, se prononçait encore vers l'an 731 quand Bède a écrit *Inis-bou-findae*, et l'a traduit par *insula vitulae albae* (*Historia ecclesiastica*, l. IV, c. 4) [2]. Il faut lire dans la *Grammatica celtica*, p. 63-65, l'alinéa consacré à l'*infectio nasalis*, et reconnaître que la forme antique de *gwenn*, de *finn*, en gallois *gwyn* (d'où *gwynig* dérive, s'il existe), est *vindo-s*. *Vindo-s*, fréquent dans les composés celtiques, a donné nombre de dérivés

---

1. M. Luchaire, dans son *Étude sur les idiomes pyrénéens de la région française*, p. 44-96, s'occupe de noms propres antiques qui ont avec ceux de l'Espagne une analogie incontestable. Sa méthode est vraiment scientifique ; aussi le doute est-il fort souvent le résultat auquel il parvient.

2. *Find* est aussi écrit avec un *d* dans les gloses de Turin : *tri-sin brat find*, « par le manteau blanc », glose sur les mots : *pallio capite velata albo ;* et dans un vers du premier des deux poèmes irlandais conservés dans le ms. de Milan, Bibl. Ambrosienne C. 301 : *ar-macc in brigach barr-fhind* « notre fils le fort à la chevelure belle » Whitley Stokes, *Goidilica*, 2e édition, p. 6, 8. Cf. Nigra, *Glossae hibernicae veteres codicis taurinensis*, p. 9 et 36 ; et Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 951, 952.

gaulois et bretons. Donc *Vaenico* n'a rien à faire avec l'adjectif *gwyn*, *gwenn*, *finn*, et nous ne savons ni ce que ce nom signifie, ni à quelle langue il appartient.

En vieil irlandais la chute des finales, qui s'est accomplie vers l'an 700 de notre ère, a fait, dans un certain nombre de mots, remplacer le suffixe caractéristique du féminin par le mot *ban[a]* « femme », identique au grec γυνή, à l'anglais *queen*. *Ban* devient le premier terme de ces composés. Ainsi le féminin de *dia* « dieu », prononcé *dévo-s* au temps de l'empire romain, est en vieil irlandais, VIII^e^-X^e^ siècle, *bandia*, écrit *bandea* dans les gloses irlandaises du Priscien de Saint-Gall vers l'an 800. C'est un phénomène spécial au vieil irlandais, il a sa cause dans une loi phonique postérieure à l'époque romaine, il est étranger aux dialectes bretons. M. F. prétend en trouver des exemples dans les inscriptions latines d'Espagne et reconnaître dans le nom de la déesse *Bandua* ou *Bandia*, la *bandea* du Priscien de Saint-Gall (p. 8, 12)!

La dédicace *Bandiae apolosegolu* (p. 12) n'offre plus de mystères. *Bandiae* veut dire « à la déesse », *apo*, « source » ; *losegolu*, « brûlante ». Nous savons déjà comment s'établit le sens de *Bandiae* ; *apo* est identique au gallois *afon* « rivière » ; on change *f* en *p*, on supprime l'*n* final, et *afon* devient *apo* ; quant à *losegolu*, ôtez l'*e*, changez le second *o* en *aw*, supprimez l'*u* final, il vous restera *losgawl*, adjectif gallois qui veut dire « brûlant ». Quelles sont les lois en vertu desquelles ces permutations s'opèrent? Le P. F. n'en dit pas un mot et pour cause. En effet, l'*f* d'Afon tient lieu d'un *b* ou d'un *m* primitif, probablement d'un *b* ; de plus, si le mot *afon* se retrouvait dans une inscription du temps de l'empire romain, non-seulement il garderait son *n* final, mais cet *n* serait suivi d'une désinence casuelle. Dans *losgawl* le *g* est tout moderne et tient lieu d'un *c* plus ancien, *aw* = *á* et non *o*, etc.

Suivant le P. F., le nom propre *Pisirus* est identique au cornique *pyswere* « quatrième » (p. 5). Mais dans *pyswere*, forme du XIV^e^ ou du XV^e^ siècle, l'*y* = *e* ; il est une variante orthographique, relativement moderne, de l'*e* de *peswere*, en moyen gallois *peduerryd*, en breton *pevare*, et en vieil irlandais *cethramad*. L'*s* du cornique *pyswere*, *peswere* tient lieu d'un *t* primitif affaibli en *d* dans le gallois *peduerryd*, aspiré dans l'irlandais *cethramad*. D'ailleurs *pyswere* a perdu le suffixe final dont un débris subsiste avec le *d* du gallois *peduerryd*. La ressemblance entre *Pisirus* et *pyswere* est donc le résultat fortuit de permutations que le nombre ordinal cornique a subies à une période linguistique postérieure à la période antique dans laquelle nous trouvons le nom propre espagnol.

Le P. F. ne se préoccupe donc en rien de la date à laquelle se sont produites les permutations dont la succession chronologique constitue l'histoire des langues celtiques ; la distinction des dialectes ne lui donne aucun souci : les contradictions qui s'en suivent ne l'embarrassent pas. A la page 4, il admet que le *v* de *Vaenico* a pour équivalent en irlandais

un *f* initial : c'est la loi que Zeuss enseigne. Mais quand, à la page 15, il veut expliquer le *Felesuraeco* d'une inscription latine, il prétend que l'*f* initial de ce mot est identique à celui de la préposition irlandaise *fo* « sous ». Et pourtant de son interprétation du mot *Vaenico* il résulte que la préposition irlandaise devait se prononcer *vo* à l'époque romaine.

En rapprochant *Pisirus* du cornique *pyswere* « quatrième », M. F. pose en principe implicitement que le celtique d'Espagne changeait en *p* le *qu* primitif et se rattachait ainsi au rameau gallo-breton où cette permutation s'opère régulièrement, tandis que l'irlandais conserve le *qu*. Et à la page 23, prétendant que le nom celtique de femme *Acco, Acca*, est identique au latin *equa*, il rattache par là, sans s'en douter, au rameau irlandais le celtique d'Espagne. Cheval, en vieil irlandais, se dit *ech* = **equa-s*, et la forme gauloise correspondante est *epo-s*.

Il est inutile de pousser plus loin cet examen. J'ai démontré, par un nombre d'exemples suffisant, les défauts de la méthode du P. Fita. Les principes fondamentaux de la phonétique celtique lui sont inconnus. Il a traduit au hasard, à l'aide de mots recueillis dans les dictionnaires néo-celtiques, les mots inintelligibles dont les inscriptions latines de l'Espagne sont parsemées ; mais, après sa traduction, ces mots restent tous inintelligibles, souvent même on ignore à quelle partie du discours ils appartiennent et il n'a pas prouvé que ces mots soient d'origine celtique. Par conséquent, les conclusions auxquelles le P. Fita arrive relativement aux formes de la déclinaison celtique en Espagne manquent de base. Il est fort regrettable qu'un savant sérieux ait perdu son temps à des élucubrations non-seulement inutiles, mais pernicieuses : un mauvais exemple venu d'un tel homme est toujours dangereux, puisqu'il peut être suivi [1].

H. d'Arbois de Jubainville.

---

60. — **Le siècle des Artevelde.** Etude sur la civilisation morale et politique de la Flandre et du Brabant, par Léon Vanderkindere, professeur à l'Université de Bruxelles. Bruxelles, Lebègue. Paris, A. Ghio, 444 pp. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

On sait, même par Froissart, le conteur des chevaliers, l'extraordinaire importance des communes belges au xive siècle. En 1339, Jacques van Artevelde institue une fédération de neutralité entre les villes de Flandre, de Brabant et de Hainaut, et, vers la fin de cette époque de fédéralisme communal, en 1383, nous voyons les *maistres à temps* de Liège déclarer solennellement aux députés gantois la solidarité de toutes les bour-

1. Depuis que ces lignes sont écrites, j'ai reçu de M. Joaquin Costa, par l'entremise de M. Morel-Fatio, un mémoire intitulé : *Organizacion politica civil y religiosa de los celtibericos*, Madrid, 1879, in-8°, 47 pages. Ce travail est le fruit de lectures nombreuses, et atteste une instruction fort étendue, mais il est regrettable que le livre du P. Fita soit une des bases sur lesquelles l'auteur asseoit ses conclusions.

geoisies du pays. C'est ce remarquable progrès de l'esprit politique que M. Vanderkindere s'est proposé d'étudier et d'expliquer. Ennemi de la rhétorique légendaire qui compromet la vérité en l'exagérant par une sorte de chauvinisme rétrospectif, il veut, en véritable historien, s'enquérir, examiner, critiquer et enfin conclure à bon escient. Quelque parti que l'on prenne au sujet de ces conclusions, il faut leur reconnaître un caractère scientifique : elles ont été obtenues à la suite de questions nettement posées et de faits nombreux et caractéristiques, méthodiquement réunis.

Au 1er chapitre, à propos de la *politique extérieure,* l'auteur montre le tribun gantois s'appuyant sur l'Angleterre pour lutter contre la France, au risque de sortir de la neutralité. Mais la trahison du comte de Flandre et du duc de Brabant semble légitimer l'espèce de coup d'Etat qui coûta la vie à Jacques van Artevelde.

La politique intérieure, non moins hasardeuse et compliquée, a toutefois mieux réussi. C'est la transformation démocratique des communes. Elles avaient été jusqu'alors presque toujours aristocratiques. Elles gardaient encore ce caractère étroit au début du siècle, alors que leur autonomie était parvenue à l'apogée. La liberté qu'elles invoquaient et qu'elles défendaient avec habileté, avec courage contre les princes les plus rusés ou les plus puissants, elles la refusaient, en bien des cas, à certaines catégories de compatriotes. Non-seulement elles la contestaient aux gens du *plat pays*, mais même aux artisans qu'elles appelaient à la défense du territoire. Cette politique n'étonne plus dès qu'on remonte aux origines de ces républiques urbaines, petites féodalités en raccourci.

« La commune, dit M. V. (p. 57), reposait sur une triple base ; son unité était à la fois territoriale, judiciaire et économique ; elle avait hérité des attributions de trois facteurs : l'ancienne corporation agricole, la centène franque et la gilde commerciale. » Quant à l'unité territoriale, comment faut-il l'entendre? Peut-on, avec l'auteur, supposer une indivision primitive, un collectivisme préhistorique, ou du moins une grande solidarité entre des possesseurs de lots inaliénables ou toujours sujets au droit de retrait, comme entre des compagnons d'une *marke* germanique? Sans doute, on ne peut pas contester les privilèges assurés en maint endroit aux bourgeois *héritables,* c'est à-dire héréditaires, ayant entre leurs mains une portion du sol communal. Il faut aussi constater que le *poorter*, ou bourgeois par excellence, pouvait seul, d'après les anciennes coutumes, acquérir les héritages sis en la ville. Enfin, des biens communaux, des forêts, des prairies, des pâtures communes, *ymeene weede*, se rencontrent dans l'énumération de la plupart des chartes organiques. Nous « voyons qu'à Louvain, en 1323, il se fait une enquête au sujet des pâturages publics. La charte d'Anvers de 1291 garantit aux habitants la jouissance de l'*Hemede* et de l'*opstal*, terres vagues appartenant à la cité. »

Mais cette collectivité territoriale est-elle bien un point de départ? N'est-il pas plus naturel d'admettre avec M. Wauters [1] que les communaux sont des concessions faites par des maîtres de *villas* à leurs serfs? Au reste, si de très anciennes communes, telles que Saint-Omer dès 1056, Grammont dès 1070, Aire dès 1095, apparaissent avec le droit d'acquérir, de posséder, d'aliéner certains biens collectifs, il n'est pas nécessaire d'y voir une trace de la vie germanique. M. V. semble oublier que de telles prérogatives pouvaient appartenir à ces cités que les Romains ont établies jusqu'au Nord de la Belgique. Oudenbourg, dont les ruines romaines ont été utilisées par les Brugeois, n'est guère qu'à une lieue d'Ostende. A chaque instant, d'ailleurs, nous trouvons aux extrémités septentrionales du pays des traces de ce régime qui, après tout, compte cinq siècles d'influence. Sans méconnaître les faits curieux que depuis longtemps M. V. a su réunir au sujet des influences germaniques, il nous sera permis de croire qu'il tend à les exagérer.

Quoi qu'il en soit, romaine ou germanique ou tous les deux à la fois, l'origine de la vie urbaine nous reporte incontestablement à une propriété concentrée en peu de mains. Il est même probable que les *Geslachten* ou *Lignages*, qui ont eu si longtemps le monopole de l'administration communale, ont été aussi les premiers à profiter du grand essor commercial qui transforma les villes. « Ceux qui disposaient déjà d'une certaine fortune (p. 63), les bourgeois propriétaires, s'efforcèrent d'accaparer le monopole du grand commerce et la direction de l'industrie. Pour cela, ils se coalisèrent, ils associèrent étroitement leurs intérêts, ils créèrent la *gilde.* »

Pour un mot si flamand, il faudrait, surtout à propos de ces choses flamandes, faire une distinction que nous croyons indispensable. A côté de la persistance des souvenirs romains, apparaît, dès le VIII^e siècle, la gilde populaire de secours mutuel. D'origine germanique et plus particulièrement répandue dans les campagnes et le long des côtes de la mer du Nord, elle a pu, toutefois, se mêler dans les villes, naissantes ou *renaissantes,* à certaines habitudes introduites par l'imitation des corporations de l'empire romain. Nous ne croyons pas non plus que la nouvelle gilde des marchands, *Coomansgilde*, soit purement et simplement une métamorphose de l'ancienne oligarchie des bourgois *héritables.* Le commerce, comme la vie, n'est jamais absolument suspendu, supprimé dans l'histoire. Rien ne nous défend de supposer d'anciennes corporations mercantiles aussi bien qu'ouvrières. Mais, comme le dit très bien l'auteur, quand le commerce se développe, ce sont les riches qui en profitent le plus. Seuls ils peuvent entrer dans la grande association collective qui, au XIII^e siècle, sous le nom de *Hanse de Londres,* groupe en un

1. *Les libertés communales, essai sur leur origine et leurs premiers développements en Belgique, dans le nord de la France et sur les bords du Rhin.* Bruxelles. 1878, p. 232.

corps souverain toutes les gildes de l'Escaut et de la Meuse. Ces fiers marchands constituent à Gand l'échevinage, comme on voit dans l'ordonnance de la comtesse Marguerite de 1275. Plus fiers encore quand ils peuvent s'appeler les oisifs, les rentiers *(ledechgangers)* les Trente-Neuf disposent librement de la redoutable commune, car ils sont à la fois juges et administrateurs.

Le chapitre des *Artisans* nous explique d'une façon neuve et vivante la formation de cette plèbe à côté du patriciat plus ou moins fermé. C'est l'industrie rapidement développée par les métiers ou *Neeringhen* qui va bientôt se dresser contre la caste dominante, issue principalement de la corporation des marchands. Les poètes néerlandais du XIVe siècle sont presque tous les porte-voix de cette cause nouvelle. C'est par là que leurs vers, d'apparence didactique, respirent tant de colère et d'énergie.

Mais, comme il arrive souvent, ceux-là même qui ont prêché la révolte sont les premiers à en regretter l'explosion. La littérature flamande et wallonne de ce temps nous en fournit des preuves piquantes. Ce qu'elle montre mieux encore, c'est la profonde impression que le génie du premier Artevelde produisit alors. Cette impression, tour à tour anxieuse et admirative, s'explique par le tableau de la *Révolution démocratique* tel que M. V. le déroule.

Cette partie de son œuvre a le mérite d'introduire la netteté de l'histoire où ne régnait trop souvent que le vague de la légende. On savait bien qu'il s'agissait, à Gand comme à Liège, des *Petits* contre les *Grands;* mais en quoi cet antagonisme, qui est de tous les temps comme de tous les pays, a-t-il ici une signification digne de mémoire? Le Périclès de Gand n'est, comme celui d'Athènes, qu'un simple capitaine, *hooftman*, mais il semble avoir son génie prévoyant, son esprit politique et même, dit-on, son éloquence. Sans utopie, mais aussi sans myopie, voyant les choses comme elles sont, mais de haut et jusqu'au fond, Artevelde annule la caste dominante en admettant tous les corps de métier sans distinction à la plénitude de la vie politique. Cette extension des privilèges communaux, nous pouvons l'étudier à la fois en Flandre et en Brabant, grâce à des documents nouveaux et surtout à une façon nouvelle et heureuse de les interpréter.

Le *nouveau régime,* comme l'auteur l'appelle, introduit au profit des artisans par des tribuns appartenant à l'aristocratie bourgeoise, n'est pas le résultat d'une révolution radicale. C'est presque une évolution; mais orageuse et tragique en de certains moments, à cause des princes trop rusés et des prolétaires trop impatients : « Le mouvement artisan n'est que la continuation de l'œuvre qui, agrandissant une première fois la corporation urbaine, y avait introduit à côté des vieux bourgeois *heritables* les grands négociants *(coomans),* désormais leurs égaux; cette fois, il s'agissait d'y faire entrer les travailleurs; la communauté commerciale allait se faire industrielle ».

même orthographiques. M. B. a visité la plupart des localités dont parle son auteur ; il est allé à Port-Royal de Paris et à Port-Royal des Champs, à Cambrai et au mont Saint-Michel ; et s'il est question, dans les Mémoires de Du Fossé, d'un château, d'une église, d'un presbytère ou d'une simple ferme, M. B. ne manque jamais de dire si ce château, cette église, ce presbytère ou cette ferme existent encore aujourd'hui ; il a calculé toutes les distances en myriamètres et en kilomètres, et l'on sait au juste quelle est l'orientation de tel ou tel village. Quand il n'a pu trouver par lui-même les renseignements dont il avait besoin, M. B. s'est adressé aux personnes qui étaient à même de les lui fournir, et sa modestie ne lui a jamais permis de passer leurs noms sous silence, lors même que, par ses recherches personnelles, il s'était véritablement approprié leurs petites trouvailles [1].

Il est difficile de voir un travail mieux fait que celui de M. B. ; c'est une édition définitive des Mémoires de Du Fossé, et l'on regrette seulement, puisque c'est une édition de luxe, de n'y pas trouver un portrait de l'auteur et un *fac-simile* de son écriture. Une bonne introduction fait connaître l'histoire du manuscrit, et montre quelle est, à tous les points de vue, la valeur de ces Mémoires. « Ils fournissent des renseignements sur trois points principaux, dit M. B., sur leur auteur, sur Port-Royal et sur la France. » La partie purement biographique, la plus développée de beaucoup, n'a pour nos contemporains qu'un intérêt secondaire : Du Fossé, de même que Pontis, Lancelot, Fontaine et les autres historiens du Port-Royal, n'est pas de ceux dont les moindres faits et gestes intéressent la postérité. Les éditeurs de 1739 l'avaient bien compris ; aussi ont-ils abrégé ou même retranché les détails qu'ils jugeaient trop personnels. Ils ont cru devoir conserver uniquement les fragments de ces Mémoires qui concernaient Port-Royal ; à ce point de vue, l'édition si incomplète de 1739 ne laisse presque rien à désirer. M. B. reproche à ces premiers éditeurs d'avoir imprimé un tiers seulement du manuscrit de Du Fossé, mais il est facile de les justifier. Outre que la mode n'était pas alors aux publications *in-extenso*, et que les éditeurs prenaient avec les textes de très grandes libertés, les amis de Port-Royal détruit se proposaient uniquement de plaider sa cause devant la postérité. Ils ont imprimé de même, avec des lacunes plus ou moins considérables, les Mémoires de Lancelot et ceux de Fontaine ; M. B. regrette-t-il bien vivement les détails autobiographiques, les réflexions et les prières qui ont été supprimées dans ces deux publications ? L'édition de 1739 a beaucoup servi à faire connaître l'histoire de Port-Royal ; celle de 1876-1879 ne paraît pas devoir ajouter à ce que nous savons sur le jansénisme et sur les jansénistes.

---

1. C'est avec raison toutefois que M. B. a témoigné sa reconnaissance au vénérable M. Karsten, directeur du séminaire d'Amersfoord ; M. Karsten a communiqué à M. B. plusieurs lettres de Du Fossé qui sont fort curieuses, et qu'on verra avec plaisir à la fin du IVe volume.

Le véritable intérêt des Mémoires tels que M. B. vient de les publier n'est donc pas là ; mais ils sont importants pour l'histoire proprement dite, parce qu'ils nous fournissent une infinité de renseignements précieux sur les mœurs, le commerce, l'industrie et les beaux-arts en France à la fin du XVIIe siècle. Voyageur intelligent et curieux, Du Fossé a tout observé, tout compris, et ses récits présentent souvent un intérêt très vif. Il a vu faire du papier, fabriquer du fer et fondre des canons ; il a visité des manufactures ; il a décrit avec le plus grand soin des monuments aujourd'hui disparus. Ses voyages en Flandre, à Bourbon, en Normandie, à Rennes, voilà la partie vraiment neuve de cette publication. Du Fossé n'était pas un grand seigneur, et il s'est trouvé en relations directes avec ce *peuple* que n'ont fait connaître ni Retz, ni Mme de Motteville, ni Mme de Sévigné, ni Saint-Simon, ni aucun des écrivains contemporains. Il a éteint des incendies, lutté contre les prétendus sorciers qui faisaient périr les bestiaux ; il a dû composer avec des artisans qui le menaçaient des tribunaux ; il a vu de près les paysans, les soldats, les empiriques, les écoliers. « Aujourd'hui plus que jamais, dit avec raison M. B., ces détails sur la vie des Français au XVIIe siècle ont leur rôle ; ils peuvent servir à contredire des affirmations dénuées de fondement, des généralisations historiques ou prématurées ou trop hardies, etc. » Aussi les Mémoires de Du Fossé auront ils une véritable importance si l'on entreprend jamais une histoire qui n'est pas faite, l'histoire du peuple français.

S'il faut mêler quelques critiques légères aux éloges que mérite, à tant d'égards, le travail de M. B., nous regretterons que le titre de 1739 n'ait pas été conservé, quoique fautif. On connaît Du Fossé ; mais quand on voit écrit en si gros caractères : MÉMOIRES DE PIERRE THOMAS, on se demande quel est ce *Thomas*, et l'on songe involontairement à l'auteur des *Eloges*. M. B. se trompe quand il avance (Introd., p. III) que les Mémoires de Du Fossé ont été publiés en 1739 avec « les capitaux de la fameuse Boîte à Perrette. » La *boîte* servait à faire de bonnes œuvres, et non pas à imprimer des ouvrages. Les mots *Aux dépens de la Compagnie* n'indignent nullement les jansénistes, mais bien les Libraires associés de la Hollande. La plus grosse critique que nous croyons devoir faire à M. B. a pour objet l'orthographe qu'il a adoptée. « Nous n'avons pas jugé à propos, dit M. B., de reproduire le texte de Du Fossé tel que le donne la copie du ms.... Il nous a paru inutile de pousser l'amour de l'exactitude jusqu'à la reproduction des fautes d'orthographe, d'une ponctuation et d'une accentuation visiblement défectueuses, imputables aux copistes, etc. (Introd., p. XXX). Mais alors la logique demandait que les *Mémoires* fussent imprimés tout bonnement avec l'orthographe du XIXe siècle. M. B. reproduit des *fautes d'orthographe* évidentes quand il écrit *Carron* (le nocher), *Saint-Clou*, *Lonchamp*, etc. Rien n'est fatigant pour le commun des lecteurs comme des textes où l'on rencontre à chaque ligne les mots

trouuer, pouuoir, il auoit, etc... ; et d'ailleurs il n'y avait pas d'orthographe réglée au XVII[e] siècle. Bossuet écrivait, à quelques lignes de distance : *attention* et *atantif*, et tous ses contemporains faisaient de même. Si enfin nous descendons aux détails tout à fait infimes, nous dirons que M. B., dans son Introduction, écrit le même nom de bien des manières différentes : Lesesne de Teméricourt, Le Sesne de Theméricourt, etc. (p. XII, XIV, XVIII) ; il affirme à tort contre Du Fossé que Rancé écrivit *une* lettre, et non *plusieurs lettres* contre Arnauld et les jansénistes (tome IV, p. 109) ; il y en eut au moins *deux* : la lettre au maréchal de Bellefonds et la lettre à l'abbé Nicaise. Enfin l'historien de Port-Royal, dont parle M. B. (II, 62), n'est pas dom Clément, mais bien dom Clémencet.

Somme toute, cette édition des Mémoires de Du Fossé est excellente, et l'on peut dire en toute vérité qu'elle fait honneur à M. Bouquet, comme aussi à la *Société de l'Histoire de Normandie*, qui publie de si beaux ouvrages depuis quelques années, et qui confie ses publications à des éditeurs d'un si grand mérite.

A. GAZIER.

---

62. — **Discours parlementaires de M. Thiers** publiés par M. Calmon. Première partie 1830-1836. Deuxième partie 1837-1846. 2 vol. in-8°. Calmann Lévy, 1879.

En attendant qu'il soit permis de publier la correspondance et les fragments des mémoires de M. Thiers, rassembler ses discours était une œuvre nécessaire. La carrière de M. Thiers a été si longue, il a parlé sur tant de sujets différents et dans des circonstances si diverses, qu'il était indispensable de faire précéder ces discours d'arguments propres à rappeler les circonstances dans lesquelles ils ont été prononcés. Personne n'était mieux préparé à cette tâche délicate que M. Calmon. Il a donné à ces notices autant de précision que d'intérêt, et, grâce à lui, le lecteur peut suivre, à travers ses phrases successives, le développement si varié de ce merveilleux esprit. L'introduction qui est placée en tête du tome I a pour objet d'établir le lien entre les discours qui suivront et de montrer l'unité qui subsiste dans « cette vie parlementaire consacrée pendant quarante-sept ans au service de la France et dirigée, depuis le premier jusqu'au dernier jour, par des principes qui, au milieu de circonstances si diverses, au milieu d'époques si agitées, sont demeurés invariables. Enfant de 89, ce que M. Thiers n'a cessé de vouloir, ce qu'il n'a cessé de demander, c'est le gouvernement du pays par le pays ».

Les discours contenus dans la seconde partie (tomes IV et V) ont un intérêt plus vif que les précédents. Les débats relatifs à la question d'Orient et aux fortifications de Paris se lisent comme les débats d'hier. L'é-

loquence de M. Thiers a conservé une étonnante verdeur; la verve n'a point vieilli, et ce langage clair et insinuant n'a pas été atteint par les changements du goût. Des œuvres excellentes en elles-mêmes, comme l'étaient ces discours, au point de vue oratoire, gardent toute leur saveur et toute leur valeur. Ces œuvres, en apparence éphémères, prennent une étonnante solidité, et, chose bizarre, de tant de productions diverses dans lesquelles M. Thiers a dépensé sa prodigieuse fécondité d'esprit, celles-là seront peut-être les plus durables. Les investigations d'archives ont enlevé beaucoup de leur prix à certaines parties de l'histoire de la Révolution et de l'Empire; la forme même, qui passionnait les contemporains, perd à distance. Au contraire, dans les discours, tout subsiste : le fond, parce qu'il constitue en lui-même un document, et la forme, parce qu'elle est simple, précise, lumineuse, et que ces qualités-là sont toujours de mode. C'est donc à tous égards une excellente pensée que d'avoir rassemblé et mis à la portée du grand public cette partie maîtresse de l'œuvre de l'homme d'Etat.

J.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le deuxième volume d'un ouvrage curieux, intitulé *Cours d'histoire annamite à l'usage des écoles de la Basse-Cochinchine,* par P. J. B. TRUONG-VINH-KY est en vente à la librairie Ernest Leroux. Le premier volume, paru en 1875, comprend l'histoire de l'Annam de 2874 avant J.-C. jusqu'en 1428; le second volume renferme l'histoire des dynasties de Lê et de Nguyên 1428-1862. L'auteur a dédié son ouvrage aux élèves des écoles de la Basse-Cochinchine; voici quelques mots de sa préface : « C'est pour vous, jeunes gens, que j'ai fait ce livre. En entreprenant de l'écrire, j'ai voulu vous familiariser avec cette riche et belle langue française par le récit de l'histoire de notre pays.... plus tard, quand vous aurez acquis la science qui permet de critiquer, soyez indulgents pour ceux qui vous auront précédés, en songeant qu'ils n'ont pas toujours eu comme vous, pour s'instruire, les puissants moyens qu'une administration pleine de sollicitude vous distribue si largement. »

— M. G. DEVÉRIA, premier interprète de la légation de France en Chine, vient de publier une *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam-Viêtnam du* XVI^e *au* XIX^e *siècle.* (Ernest Leroux. Public. de l'Ecole des langues orientales vivantes). Cette étude sur les rapports de la Cochinchine avec la Chine dans les temps modernes est fondée sur des documents chinois, 1° sur le *Cheng vou-Ki,* ouvrage en quatorze livres dû à Wei-yuan (publié pour la première fois en 1842) et contenant un récit des opérations militaires de la dynastie actuelle; 2° sur le *Ta-ts'ing-hoei-tien-che-li,* ouvrage en 920 livres, publié en 1818 sous le patronage de la cour de Pékin et donnant l'historique des faits dont se sont occupées les différentes administrations gouvernementales de la Chine depuis le commencement de la dynastie actuelle jusqu'à nos jours. M. Devéria a trouvé, au cours de ses recherches, une carte chinoise datant de la dynastie des Mongols et publiée en 1579, et des notes géographiques qui

compléteront nos cartes encore défectueuses du Ton-king (itinéraires de Chine à Hanoï). On trouve à la fin du livre, les tableaux, puisés aux meilleures sources, des produits du Ton-king et des provinces chinoises adjacentes.

— La librairie Charavay vient de publier les œuvres de Bernard Palissy, (*Les œuvres de Bernard Palissy, publiées d'après les textes originaux avec une notice historique et bibliographique et une table analytique* par Anatole France. In-8°, XXVII et 497 p. Prix : 6 fr.) Le texte a été reproduit d'après les éditions publiées du vivant de Palissy (une seule pour chaque ouvrage), et établi par M. Borghi de Neufmoulin. Outre la *Recepte veritable par laquelle tous les hommes de France pourront apprendre à multiplier et augmenter leurs thrésors* et les *Discours admirables de la nature des eaux et fontaines*, M. France donne dans son édition l'opuscule intitulé *Devis d'une grotte pour la Royne, mère du Roy*, manuscrit de 9 pages in-4° découvert à la Rochelle par M. Benj. Fillon.

— Le sous-préfet de Dôle, M. Hermann Ligier, vient de soutenir devant la Faculté des lettres de Dijon une thèse pour le doctorat ès-lettres, ayant pour titre : *La politique de Rabelais*. Ce livre, paru chez Fischbacher (in-8°, 185 p.) et dont nous publierons prochainement un compte-rendu, renferme les chapitres suivants : *La politique au temps de Rabelais, Rabelais dans son siècle, la Royauté, le Clergé, la Noblesse, la Justice, de l'Education, le Peuple.*

— Un des savants les plus modestes et les plus consciencieux de la province, M. Jadart, a publié récemment une étude sur Mabillon. (*Dom Jean Mabillon, 1632-1707. Etude suivie de documents inédits sur sa vie, ses œuvres et sa mémoire* par Henri Jadart, juge suppléant au tribunal et membre de l'Académie de Reims. Reims, Deligne et Renart. In-8°, 268 p. Extrait du tome LXIV des travaux de l'Académie de Reims. Tiré à 300 exemplaires.) Ce solide et intéressant travail est divisé en trois parties : I. *Vie de Mabillon*. II. *Œuvres de Mabillon*. III. *Mémoire de Mabillon*. (Hommages rendus au savant bénédictin, etc.). L'appendice renferme, entre autres documents, des lettres adressées par des Rémois à dom Ruinart, une lettre inédite de Mabillon à un conseiller de Laon, des inscriptions composées par Mabillon, diverses pièces à l'aide desquelles M. J. dresse une généalogie de la famille Mabillon, le procès-verbal d'exhumation des corps de Mabillon et de Montfaucon, une notice sur le village des Ardennes, Saint-Pierremont, où est né Mabillon, etc. Les érudits des départements qui veulent consacrer une biographie bien faite à un savant célèbre de leur pays natal, trouveront un modèle dans l'ouvrage que vient de faire paraître M. Jadart.

— On trouvera dans un charmant volume de M. E. Campardon (*La cheminée de Mme de la Poupelinière*. Charavay. 137 pages. Tiré à 233 exemplaires numérotés), l'histoire des mésaventures conjugales du fermier général La Poupelinière et de curieux détails sur la cheminée à plaque tournante qui excita l'admiration de Vaucanson et que le duc de Richelieu avait fait fabriquer pour s'introduire sans être vu dans l'appartement de Mme de la Poupelinière. Grâce à des documents inédits, transcrits du reste à la fin de l'ouvrage, et qu'il a tirés des archives des commissaires, au Châtelet de Paris, grâce aussi au procès-verbal des scellés apposés après décès chez M. de la Poupelinière, M. Campardon a pu donner de nouveaux renseignements sur la vie de ce financier, sur son luxe, sur sa fortune. La Poupelinière a fait paraître deux romans, *Daïra* et les *Tableaux des mœurs du temps dans les différents âges de la vie*.

— Dans quelques jours paraîtront par les soins de M. C. Henry, sous les auspices de la *Société de l'Histoire de l'Art français* des « *Mémoires inédits de Ch. Nic. Cochin sur le comte de Caylus, Bouchardon et les Slodtz* », qu'on croyait perdus,

(Voir de Goncourt, *L'art du dix-huitième siècle*, tome II, art. *Cochin* et *Mme de Pompadour*, p. 197.) Dans l'appendice M. Henry publie : 1° les testaments de Slodtz jeune et de Cochin ; 2° un catalogue de quelques manuscrits provenant de Caylus et une liste d'œuvres inédites ou rarissimes du comte.

— Parmi les publications relatives à l'histoire de la Révolution en province, il faut citer la réimpression d'un curieux document rédigé par ordre du représentant Musset, envoyé dans le Cantal par la Convention. Ce document, qui a pour titre : *La Révolution du Cantal ou exposition de ce qui s'est passé dans la commune d'Aurillac avant et après le 9 Thermidor* (Aurillac, Bonnet-Picot) renferme de nombreux détails sur les excès et le « coquinisme » des terroristes.

— Entre autres travaux, également parus en province, signalons rapidement l'étude entreprise par M. Edmond Cabié, d'après les comptes et délibérations du conseil d'Abi et la chronique de Miquel del Verms, sur les *Evénements relatifs à l'Albigeois pendant la querelle du comte de Foix et du duc de Berry de 1380 à 1382* (Albi, Nouguiès); — l'édition, publiée par M. Jules Delpit, de la *Chronique* d'un conseiller au parlement de Bordeaux, Etienne de Cruzeau (tome Ier, 1588-1605. In-8°, xii et 324 p. Bordeaux, Gounouilhou. Société des bibliophiles de Guyenne); — une piquante notice de M. Pingaud : *Un avocat dijonnais à Besançon de 1746 à 1748. J.-B. Fromageot.* (Besançon, Dodivien); — le texte, avec commentaire, du *Rouleau des Morts de Solignac*, publié par M. C. Rivain (Limoges, Chapoulaud) et qui renferme les noms de 323 églises, abbayes et prieurés.

— Le quatrième et dernier volume de l'*Histoire du luxe* de M. H. Baudrillart, qui vient de paraître chez Hachette (in-8°, 740 p.) est consacré au « luxe dans les temps modernes » et comprend quatre livres : I. *Le luxe au* xviie *siècle*; II. *Le luxe au* xviiie *siècle*; III. *Le luxe et la révolution*. IV. *Période ultérieure à la révolution, conclusions.*

ALLEMAGNE. — Dans un petit ouvrage sur Lafontaine (*Lafontaine, seine Fabeln und ihre Gegner*. Leipzig, Friedrich. In-8°, vi et 178 p., 3 mark 60), M. W. Kulpe analyse assez finement le génie du fabuliste; mais il s'indigne bien inutilement contre l'auteur des *Contes*. Les Contes sont un « péché » une « tache » ineffaçable, et quoique M. Kulpe avoue que dans le poëme sur la captivité de saint Malc, Lafontaine ne « s'est pas élevé à la hauteur de son sublime sujet », il lui reproche de ne « s'être pas mis plus tôt au service de son Dieu ». Les meilleurs chapitres de l'ouvrage sont consacrés à la philosophie de Lafontaine et aux adversaires des Fables; M. Kulpe réfute dans toutes les règles le jugement de Lamartine et compare Lessing à un archer dont l'arc se rompt parce qu'il est trop fortement tendu; mais, en somme, il ne fait guère qu'effleurer le sujet. P. 10, lire Vaux et non *Le Vaux*, p. 14, Château-Thierry et non *Thierry*, p. 27, Saint-Evremont et non *Evremont*.

— Le premier volume des documents concernant la politique extérieure du Grand Electeur depuis la paix d'Oliva jusqu'à la guerre de Hollande, a paru par les soins de M. Th. Hirsch. (IXe vol. des « *Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg*. VIe vol. des « *Politische Verhandlungen*. Berlin, Reimer. VIII et 878 p. 20 fr.) Il renferme : I. *Le Brandebourg et la Pologne après la paix d'Oliva. 1660-1663* (rapports et correspondance d'Hoverbeck qui eut jusqu'à sept missions en Pologne. 17-459). II. *La tutelle du prince d'Orange* (Guillaume III) *et l'alliance anglaise*. 463-551. III. *Le Brandebourg et la France*. 659-713. Parmi les rapports des envoyés du Brandebourg en France, on remarquera surtout ceux de Blumenthal, qui a négocié avec Mazarin, Lionne et Turenne. Ce gentilhomme de la Mark ne se borne pas à exposer ses démarches diploma-

tiques; il raconte les divertissements de la cour de France, et dans son *Diarium* il parle des représentations du Marais et de l'hôtel de Bourgogne, des tableaux de Lebrun, de ses visites aux Gobelins, à Rueil, à Fontainebleau, à Vaux, etc., malheureusement ses notes sont très sèches et il ne raconte avec détail que la revue des gardes passée par le roi dans la plaine de Colombes. (pp. 655, 656, 657, 658.) A la correspondance de Blumenthal M. Hirsch a joint la correspondance de Brandt, envoyé du Grand Electeur en Angleterre; nous y relevons ce passage sur la cour de Charles II : *Allhier ist nichts als Weiber-und Liebeshistorien.* (p. 706.) IV. *Négociations avec le Danemark, 1660-1663.* (717-726.) V. *Le Brandebourg et la Suède. 1660-1666.* (733-819.) VI. *Lettres confidentielles du Grand-Electeur à Otto de Schwerin, 1661-1663.* (824-864.)

— Les romans de Jean Paul Richter sont d'une lecture si difficile, même pour les Allemands, que M. Sievers, de Brunswick, a eu l'idée de les abréger et de les donner au public dans un « remaniement anthologique »; il veut « nous faire voir tous les temples de Babylone élevés par Richter, sans que nous ayons besoin de nous traîner à travers les déserts de la Gédrosie ». Il commence par le Titan. (*Jean Paul's græssere Dichtungen in anthologischer Bearbeitung. Volksausgabe. Erstes Bændchen, Jean Paul's Titan.* Wolfenbüttel, Zwissler. In-8°, 283 p., 3 fr. 75.) Tous les passages que cite M. S., sont conformes au texte et réunis par un résumé, dont il emprunte les termes, autant que possible, au récit même de Jean-Paul. Un appendice intitulé : « Rayons de lumière » (*Lichtstrahlen*) renferme les pensées, parfois piquantes, que Jean Paul a semées dans le *Titan*; il y en a 255. M. Sievers a eu raison d'annoter ses extraits et d'expliquer plusieurs allusions obscures, mais il est étrange qu'il ne connaisse ni la bête du Gévaudan (p. 19) ni l'île de Barataria. (p. 155).

— L'ouvrage de M. de Hesse-Wartegg sur les Etats-Unis est terminé. (*Nord-Amerika, seine Stædte und Naturwunder, sein Land und seine Leute.* Leipzig, Weigel.) Il comprend quatre volumes; le premier est consacré aux Etats de l'Est (*die amerikanischen Oststaaten*, le deuxième à l'Ouest et aux Montagnes Rocheuses (*der grosse West und die Felsengebirge*), le troisième à la Californie et aux Etats du Sud (*Californien und der amerikanische Süd*), le quatrième à diverses contrées que l'auteur avait, assez étrangement, oubliées dans le premier volume (Floride, Caroline du Sud, Virginie, Nouvelle-Angleterre). L'ouvrage n'a pas une haute valeur scientifique; c'est une suite de notes prises en courant et comme une série de chroniques rédigées à la hâte par un correspondant de journal. L'auteur a mis dans son récit des détails curieux, de jolies anecdotes et des réflexions spirituelles. Mais il use trop souvent de locutions familières et d'expressions étrangères (*massacrirt, refusirt*, etc.). Il a pour les Etats-Unis un enthousiasme exagéré et loue l'Amérique avec autant de chaleur que le plus chauviniste des Américains; évidemment, l'ouvrage est destiné au public des Etats-Unis autant qu'à celui de l'Allemagne. Nombreuses sont les légèretés et les erreurs (ainsi, les lacs les plus élevés du globe ne sont pas le Yellowstone et le Titicaca (cp. les lacs du Thibet), et le chemin de fer le plus haut du monde n'est pas celui de Denver à Central-City, puisque cette hauteur est dépassée de près du double, dans la Cordillère des Andes, par les chemins de fer d'Aréquipa à Puno et de Lima à Oroya). De belles illustrations, empruntées à des publications diverses, à des *Guides* américains, à des journaux de voyage, etc., accompagnent l'ouvrage. Mais pourquoi l'éditeur met-il en sous-titre que « MM. Udo Brachvogel, Bret Harte, Kirchhoff, de Lamothe, Nordhoff, Ratzel, Bayard Taylor et autres » ont collaboré à cette publication? Il n'en est rien; les contributions (*Beitræge*) de ces écrivains ne sont que des citations introduites çà et là par M. de Hesse-Wartegg.

— Le quatrième volume des « publications de l'association des libraires alle-

mands » (*Archiv für Geschichte des deutschen Buchhandels*. In-8°, 249 p. Leipzig, Teubner) renferme les articles suivants : TEUTSCH, Histoire de la librairie allemande en Transylvanie avant la Réforme (13-28); RETTIG, Notice sur Mathias Apiarius, le premier imprimeur de Berne (29-34); Alb. KIRCHHOFF, Colporteurs et relieurs à Breslau au XVI° siècle (35-53); SCHLOSSAR, L'imprimerie et la librairie à Gratz au XVI° siècle (54-95); KIRCHHOFF, Contributions à l'histoire des lois sur la presse et du commerce des foires au XVI° et au XVII° siècle; et Histoire de la commission des livres établie à Francfort-sur-le-Mein (96-137); KAPP, Documents pour l'histoire de la censure et de la presse sous le ministère de Wollner. I. 1788-1793 (138-214); Mélanges, par Kirchhoff, Hasse, etc. (Voir sur cette publication et sur l'association des libraires allemands *Revue critique*. 1879, n° 36, p. 196.)

— M. Adalbert JEITTELES a l'intention de publier bientôt un recueil de chants populaires de la Styrie, pour la plupart inédits. (Voir l'art. qu'il vient de faire paraître dans l'*Archiv für Literaturgeschichte* et qui a pour titre : « *Zur Charakteristik des deutschen Volksliedes in Steiermark*. »)

— Il vient de paraître un nouveau journal de numismatique (*Numismatisches Literaturblatt*), dirigé par M. BAHRFELDT, de Stade. Ce journal comprend trois parties : 1° le sommaire des revues de numismatique; 2° des comptes-rendus de publications ou d'articles concernant la numismatique; 3° une liste des compte-rendus des livres et des articles parus sur la numismatique; parmi les ouvrages dont nous trouvons un compte-rendu dans cette nouvelle revue, nous citerons : Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité;* Morel-Fatio, *Histoire monétaire de Lausanne;* (1394-1476); Eheberg, *Ueber das æltere deutsche Münzwesen und die Hausgenossenschaften*. Ce journal paraîtra à des époques indéterminées, et sans que l'éditeur puisse indiquer encore le nombre annuel de numéros; l'abonnement coûte 1 mark 50.

— Un archiviste de Dresde, M. Th. FISTEL, a publié dans les comptes-rendus de l'Académie des sciences de Saxe (*Berichte der philologisch-historischen Classe der Kgl. sæchs. Gesellschaft der Wissenschaften*. 1879, 1, 2) vingt-une lettres inédites de Leibniz, écrites de 1703 à 1715 (douze au duc Maurice Guillaume de Saxe-Zeitz; cinq au comte de Flemming; deux à Christophe Dietrich de Bose; deux au jésuite Vota, confesseur d'Auguste II).

— Un professeur de Bâle, M. Herm. SIEBECK, entreprend une « Histoire de la psychologie » (*Geschichte der Psychologie*) en trois volumes. Le 1er volume, divisé en deux parties, est relatif à la psychologie de l'antiquité et du moyen âge (I. La psychologie avant Aristote. II. La psychologie d'Aristote et du moyen âge). Le deuxième volume comprendra le développement de la psychologie depuis la Renaissance jusqu'au système de Kant. Le troisième volume sera consacré à la psychologie du XIX° siècle. L'ouvrage paraît à Gotha, chez F. A. Perthes; nous avons reçu la première partie du premier volume.

— 20,172 étudiants ont fréquenté durant le semestre d'hiver, les universités allemandes; ils se répartissent ainsi : Berlin, 3,608; Leipzig, 3,227; Munich, 1,806; Breslau, 1,309; Halle, 1,098; Tubingue, 994; Gœttingue, 965; Bonn, 881; Wurzbourg, 848; Strasbourg, 752; Kœnigsberg, 737; Marbourg, 552; Greifswald, 531; Heidelberg, 502; Rostock figure à la fin de la liste et ne compte que 198 étudiants. Sur ces 20,172 étudiants, 2,665 appartiennent à la Faculté de théologie; 5,132 à celle de droit; 3,761 à celle de médecine; 8,264 à celle de philosophie (facultés des lettres et des sciences).

— Le 6 février est mort à Menton M. Alfred WOLTMANN, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Strasbourg; il dirigeait, avec M. Janitschek, le *Repertorium für Kunstwissenschaft;* il est l'auteur d'un grand nombre de travaux relatifs à l'his-

toire de l'art, entre autres d'un ouvrage sur Holbein et son temps *(Holbein und seine Zeit)* et d'une « Histoire de la peinture » dont une partie seulement a paru. M. Woltmann, né à Charlottenbourg, en 1841, n'était âgé que de trente-neuf ans.

ANGLETERRE. — M. H. Krebs nous apprend fort obligeamment que la bibliothèque de la *Taylor Institution,* fondée à l'Université d'Oxford par sir Robert Taylor, renferme un recueil considérable de *Mazarinades* acquis il y a plusieurs années. Cette collection contient plus de mille de ces pamphlets publiés pour la plupart en 1649, ainsi que deux manuscrits originaux; quelques-unes de ces pièces ne sont pas mentionnées par Moreau dans sa *Bibliographie des Mazarinades.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 mars 1880.

M. Desjardins termine la lecture du mémoire de M. Ch. Tissot sur la vallée du Bagradas ou Medjerdah (Tunisie). Dans un dernier paragraphe, M. Tissot étudie les bouches de la Medjerdah, les anciens lits de ce fleuve et le delta qu'il forme à partir de Tbourba (*Thuburbo Minus*) jusqu'à la mer. En comparant les indications données par les anciens avec l'état actuel des lieux, M. Tissot estime que le delta du fleuve a empiété sur la mer, depuis vingt et un siècles, de manière à couvrir de ses apports une superficie de 250 kilomètres carrés. (M. Desjardins fait observer qu'on a pu constater de même, en s'appuyant sur les indications de Strabon, l'étendue des apports du Danube à son embouchure depuis l'antiquité : ils mesurent environ 2,000 kilomètres carrés; ces deux chiffres sont, croit M. Desjardins, à peu près dans la même proportion que le débit d'eau respectif des deux fleuves.) M. Tissot examine ensuite quelques questions topographiques relatives à l'expédition de Curion en Afrique, racontée par César et Appien, puis il décrit la situation des camps Cornéliens, situés à 3 milles à l'est d'Utique, et indique ce qui reste en fait de ruines de cette dernière ville. Utique était autrefois à l'embouchure même du fleuve et au bord de la mer; elle est maintenant séparée de la mer de toute l'étendue des apports nouveaux de la Medjerdah. La ville paraît avoir été habitée jusqu'au milieu du VIIe siècle. Elle fut abandonnée à la fin de ce siècle; en 684, son évêque se réfugiait en Espagne. Depuis cette époque, cette région, où règnent les fièvres, est restée inhabitée. — En déposant le mémoire de M. Tissot, M. Desjardins insiste sur l'importance des plans et des dessins qui l'accompagnent. Plusieurs des monuments qui y sont représentés sont aujourd'hui ou détruits ou mis en grand danger par les travaux entrepris pour la construction du chemin de fer, et les dessins de M. Tissot seront peut-être la seule trace qui en restera.

M. Lenormant termine la lecture de son mémoire sur la cosmogonie de Phérécyde de Syros. Dans ce mémoire, M. Lenormant s'est attaché : 1° à reconstituer, autant que possible, le contenu de la cosmogonie de Phérécyde, d'après les citations et les extraits qu'en donnent divers auteurs anciens; 2° à retrouver la forme sémitique primitive de la plupart des mythes que Phérécyde avait reproduits en leur donnant une forme grecque.

M. Revillout commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Premier extrait de la chronique démotique de Paris ; le roi Amasis et les mercenaires selon Hérodote et les chroniques.*

M. Benloew commence la lecture d'un mémoire sur la littérature albanaise. Cette littérature se compose uniquement de chants et de contes populaires. M. Benloew communique deux de ces morceaux, un chant et un conte. Le chant, dit chant de l'hirondelle, rappelle un chant analogue de la Grèce. Les contes albanais se prêtent aussi à des rapprochements avec les littératures étrangères. M. Benloew annonce qu'il communiquera, à la prochaine séance, un morceau albanais qui rappelle la ballade de Lénore, *Les morts vont vite.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 12 Avril — 1880

63. — **The assalâyanasuttam,** edited and translated by Richard Pischel. Chemnitz, Schmeitzner. 1880, 42 p. — Prix : 2 mark 25 (2 fr. 80).

Le texte pâli publié dans cette plaquette est le troisième Sûtra du Majjhimanikâya. Le sujet même auquel il est consacré le recommandait au savant éditeur. On a dès longtemps renoncé à admettre chez Çâkyamuni un esprit d'opposition théorique et systématique contre le régime des castes. Ce morceau, de même que le Madhura Sûtra, cité par Sp. Hardy (*Man. of Budh.*, p. 80 et suiv.), caractérise d'une façon curieuse la mesure dans laquelle le bouddhisme y a été peu à peu entraîné. La thèse qui est ici combattue n'est pas, d'une façon générale, la répartition des hommes en classes fermées et héréditaires. Partout le bouddhisme a accepté sans révolte cette institution profondément entrée dans les mœurs et dans les instincts des populations hindoues. C'est essentiellement contre la caste brâhmanique, ses privilèges religieux, ses prétentions grandissantes, qui en avaient fait les prêtres exclusifs de l'hindouïsme, que la religion nouvelle est forcément amenée à s'élever. La lutte n'est, à aucun moment, entre deux systèmes sociaux ou politiques, mais entre deux clergés rivaux, représentant des croyances rivales. Les termes du Sûtra mettent bien le fait en lumière.

Parmi les arguments qui y figurent, il en est un curieux ; c'est celui qui s'appuie sur l'exemple des nations étrangères, les Yonas et les Kambojas, les Grecs et les peuples voisins du Nord-Ouest. Je ne suis pas sans hésitation sur le passage qui les concerne. M. P. lit (d'après ses trois mss.) : *Sutan te yonakambojesu aññesu ca paccantimesu janapadesu ceva vannâ, ayyo ceva dâso ca, ayyo hutvâ dâso hotîti ?;* il traduit ainsi cette phrase (répétée ensuite dans les mêmes termes, mais sous une forme affirmative) : « Have you heard that there are also castes in the countries of the Yonas, the Kambojas, and in other adjacent countries, masters and slaves, and that a master may become a slave and a slave a master ? » Si telle est la lecture véritable, elle trahirait un mélange bien incohérent

de notions fausses et de notions exactes sur les populations du Nord-Ouest; d'autre part, dans cette hypothèse, le premier *ceva* serait singulièrement placé : on l'attendrait plutôt après *-kambojesu*, et un simple *ca* après *janapadesu*. En lisant *neva*, nous échappons à ces difficultés diverses : « As-tu entendu dire que, chez les Yavanas et les Kambojas, *il n'existe pas* ainsi de castes, mais seulement (*ceva*) des maîtres et des esclaves, et que de maître on peut devenir esclave et *vice-versâ*? »

Le nom de l'éditeur est une garantie suffisante du soin et des lumières avec lesquels texte et traduction ont été établis. Je ne relèverai qu'un détail, p. 13, la phrase *brâhmano — pahoti sotthim sinânim âdâya nadim gantvâ rajajallam pavâhetum no khattiyo — ?* est traduite par M. P. : « is a Brahman who takes with him *a bowl and* perfumed powder and goes to the river, able to wash away the dust and dirt, but not a kshatriya? » Il y a là une méprise dans la traduction de *sotthim*; elle a entraîné M. P. à supposer un *ca* qui n'est pas dans le texte : *sotthim* est la locution adverbiale, si familière au pâli : « en sûreté, sain et sauf », et porte sur l'ensemble de la phrase : « est-ce qu'un brâhmane seul, et non un kshatriya, a le privilège, allant au fleuve avec des parfums, de prendre un bain salutaire? » P. 20, l. 13, le membre de phrase *yesam*, etc., que M. P. paraît renoncer à entendre, se doit, je pense, traduire : « (Ces rishis) dont tu étais le serviteur (?) (*sâcarika*), et non Punna, » c'est-à-dire, dont tu étais alors le serviteur, sous le nom de Pûrna. Dans les écrits du Nord, dans le Mahâvastu par exemple, l'attribution d'une existence antérieure est ainsi présentée, sous une formule négative : « Vous pensez que, à cette époque, un tel a fait telle chose? Il n'en est rien; c'est moi qui, à cette époque, etc. » L'analogie me semble claire.

E. SENART.

---

64. — **Quaestiones Ovidianae criticae.** Dissertatio inauguralis... quam defendet Aloysius ALGERMISSEN, Monasterii (Jos. Krick), 1879. In-8° de VIII-23 p.

L'auteur de cette dissertation, adoptant en général les conclusions de Merkel sur la valeur des mss., admet avec Riese que le *Laurentianus* (L) des *Métamorphoses* n'a pas été copié sur le même exemplaire que le *Marcianus* (M). Il lui semble, en outre, que L, d'accord souvent avec les mss. dits interpolés, a conservé parfois la vraie leçon. M. Algermissen discute 27 passages des *Métamorphoses*, 9 des Fastes, 7 des Tristes et 1 des Pontiques. Il fait preuve de sagacité et de jugement dans la plupart des cas. Les corrections qu'il propose sont presque toujours d'anciennes leçons injustement abandonnées, comme *curis quas* (Met., XIII, 371), *Qua patuit ferro* (*Ibid.*, 392). Il y a, à ce propos, une certaine contradiction entre la Préface (p. VI), où M. A. trouve qu'on n'a pas encore rejeté assez de conjectures de Nicolas Heinsius, et la discussion des passa-

ges où il établit quelquefois, par de nouveaux arguments, la valeur d'une leçon de Heinsius. M. Algermissen n'est pas heureux quand il combat le texte de ce dernier (Met., XII, 510) *insani dejectam viribus austri;* la variante de M qu'il préfère, *insanis*, serait bien moins conforme aux usages de la langue poétique; voilà un exemple des fautes contre le goût auxquelles on se laisse facilement entraîner quand on veut suivre de trop près les traces des mss. les plus respectables.

E. Chatelain.

---

65. — Aug. Jundt. **Les Amis de Dieu au XIVe siècle.** Paris, 1879. In-8°. Fischbacher. — Prix : 12 fr.

Le présent volume forme le troisième terme d'une série d'études sur le mysticisme au moyen âge, que l'auteur, disciple de M. Charles Schmidt et professeur au gymnase protestant de Strasbourg, a commencée, en 1871, par un « *Essai sur le mysticisme spéculatif de maître Eckhart* » et qu'il a continuée, en 1875, par une remarquable « *Histoire du panthéisme populaire au moyen âge et au* XVIe *siècle* ». Il s'ouvre par une double introduction, littéraire et historique, consacrée à l'indication des traités et lettres, provenant de la bibliothèque de l'ancien couvent des Johannites de l'Ile-Verte, qui sont les sources du travail, et à la description des sociétés secrètes dites des « *Amis de Dieu* » établies en Suisse, en Bavière, en Alsace, à Cologne et dans les Pays-Bas, qui correspondaient entre elles. Le corps de l'ouvrage se divise en deux parties.

La première contient l'analyse des traités relatifs à la biographie du chef anonyme de l'association, connu sous le nom de « *grand Ami de Dieu ou Laïque de l'Oberland* », et de ses deux affiliés de Strasbourg : l'ancien banquier *Rulman Mersewin* et le prédicateur appelé « *Maître de la Sainte-Ecriture.* » L'auteur cherche l'identité de ce dernier et tâche d'établir la chronologie de leurs rapports jusqu'en 1364, date de la fondation du couvent de l'Ile-Verte. Dans la seconde, M. Jundt raconte la fondation de ce monastère près Strasbourg, celle de l'ermitage dans l'Oberland et la fin des rapports entre Rulman Mersewin et son directeur secret; il essaie de déterminer exactement la patrie et le nom de ce Laïque mystérieux et résume les tendances religieuses de ces curieux mystiques. L'auteur publie, dans un appendice, plusieurs précieux documents, jusque-là inédits, et répond, dans un épilogue, à la brochure de M. Denifle (de Gratz) intitulée « *Tauler's Bekehrung kritisch untersucht* », Strasbourg, 1879.

Examinons successivement les questions de critique que soulève cet ouvrage :

Pages 23, 38, 60 : Il est question des relations entre les « Amis de Dieu » des Pays-Bas et ceux d'Alsace et de Suisse. — La transcription

partielle du livre flamand de Ruysbroek : « *Die tzierheit der geistlicher Broulofft* » (De Ornatu spiritualium nuptiarum) par Mersewin, dans le traité XX, écrit en dialecte alsacien, en est la preuve certaine. Mais nous aimerions savoir quel était l'intermédiaire de ces rapports. Etait-ce un simple messager, ou bien ces « Amis » n'échangeaient-ils pas des visites? Par exemple, Tauler n'a-t-il pas visité l'ermite de Groenendal?

P. 39 et suiv. : Pareille question se pose pour les relations des « Amis » de Strasbourg et de Bâle avec Henri Suso. — Evidemment, ce dernier, qui avait étudié à Cologne, prêché à Strasbourg et faisait partie de l'ordre de Saint-Dominique, a connu Tauler, Fucrer, et a dû, par eux, être mis en rapport avec les « Amis » d'Alsace; peut-être même a-t-il rencontré Henri de Nördlingen à Ulm, sa dernière résidence. L'auteur a négligé de nous parler de Suso, auquel, à notre avis, il aurait dû faire, dans son histoire des Amis de Dieu, une place équivalente à celle de Tauler, car le premier n'a pas moins contribué que ce dernier à ce « réveil » de piété intime, en groupant les « *Amis* » de Bavière sous le nom de « *Disciples de la sagesse éternelle* ».

P. 41 : M. J. traite de pure légende le *récit de Specklin*, un bourgeois de Strasbourg du XVI[e] siècle, qui prétend que Tauler, soutenu par Thomas de Strasbourg, général des Augustins, et par le chartreux Ludolphe de Saxe, aurait protesté contre l'interdit lancé sur tout l'empire par Jean XXIII, à propos de sa lutte avec Louis de Bavière. — Nous sacrifions la forme du document, qui peut avoir été créée par l'imagination populaire et embellie par les protestants du XVI[e] siècle dans l'intérêt de leur cause, mais nous maintenons l'authenticité du fait de l'attitude de Tauler en présence de cette double calamité : la peste et l'interdit, car elle est digne du caractère éminemment sympathique du grand prédicateur populaire et, d'ailleurs, elle est conforme à celle qu'Henri de Nördlingen prit à Bâle dans les mêmes circonstances (comp. page 47/53).

P. 67, note 1 : Nous ne partageons pas l'avis de l'auteur sur la composition tardive du livre de la « *Théologie allemande* », mais nous pensons, avec MM. Pfeiffer, Hamburger, etc., qu'il date des dernières années du XIV[e] siècle ou des premières du XV[e] siècle, parce qu'il respire d'un bout à l'autre ce quiétisme qui est le dernier mot des traités mystiques des « Amis de Dieu » des bords du Rhin et qu'il fait mention des « *faux frères du Libre-Esprit* » qui disparurent dans le premier tiers du XV[e] siècle [1]. En tout cas, le livre anonyme de la « Théologie allemande » nous paraît émaner de la société des « Amis de Dieu » d'Allemagne, au même titre que « l'Imitation de Jésus-Christ », de la « Confrérie de la vie commune aux Pays-Bas ». Ce sont les deux produits les plus exquis et les plus toniques du mysticisme chrétien au moyen âge.

P. 85 et suiv. : L'auteur entreprend l'analyse un peu monotone des

---

1. Comp. Jundt : *Histoire du panthéisme populaire*, page 108.

divers traités de Mersewin et de son ami, conservés par les Johannites de Strasbourg, et envisage ces récits comme autant de documents historiques. Pour nous, il nous semble que M. J. prend trop à la lettre un certain nombre de ces traités qui ont un caractère nettement allégorique, tels que l'*Histoire du Chevalier captif*, le *Livre des Deux hommes*, le *Livre des Cinq hommes*, l'*Echelle spirituelle;* il ne fait pas un triage assez méthodique de ceux qui ont une valeur réelle pour l'histoire.

P. 113 et 218 : Cela nous amène à parler du traité XIII, le plus célèbre de tous, celui qui raconte la conversion d'un « maître de la Sainte-Ecriture » par le « Laïque de l'Oberland ». M. J. reconnaît lui-même que, jusqu'au milieu du xv^e siècle, on considérait cet opuscule comme une « narration fictive composée par Tauler en vue de l'édification, témoin ce manuscrit de Munich (Cod. gén., 627, in-folio), écrit en 1458, où il porte ce titre (p. 1) : « *Von einem lerer der heiligen schrift und von einem leien, ein schōn legent* ». Plus tard, il est vrai, on identifia ce « maître » avec Tauler, et on ajouta ce récit à toutes les éditions des Sermons de ce dernier. Néanmoins, Quétif et Echard, les historiens de l'ordre de Saint-Dominique, reviennent à l'idée de « légende », tout en admettant un certain fonds historique. Enfin, tout récemment, M. Denifle, chanoine à Gratz, a dirigé une attaque en règle contre l'identification du « Maître » avec Tauler, qui n'était pas « maître en théologie », mais simple « lecteur ». Pour notre part, tout en reconnaissant la force des objections de M. Denifle contre l'historicité absolue du traité XIII et en admettant de graves altérations des discours de Tauler par son interlocuteur, nous estimons incontestable l'influence exercée par les « Amis de Dieu » en général et par le « Laïque de l'Oberland » en particulier sur l'illustre dominicain, confesseur de Rulman Mersewin; seulement, nous n'oserions pas prendre aussi au sérieux que M. J. tous les détails du récit de la prétendue conversion de Tauler.

Pages 175 et 259 : Qu'est-ce que l'auteur entend par ces mots : « *Ils « se soumirent l'un à l'autre en place de Dieu*, c'est-à-dire *qu'ils pro- « mirent de s'obéir mutuellement en toutes choses, comme à Dieu « même?* » On ne conçoit guère la « soumission réciproque » de deux personnes en toutes choses, à moins de supposer qu'elles se partagent les attributions, ou bien qu'elles alternent le commandement, tous les jours ou tous les mois. Mais encore, quelle confusion! et ce qui est plus inexplicable, c'est qu'une telle anarchie ait pu durer vingt-huit ans! De plus, M. J. oublie que Mersewin a eu pour confesseur Tauler (mort en 1361). Qu'en a-t-il fait? L'a-t-il abandonné pour suivre le « Laïque de l'Oberland », ou bien ont-ils constitué à eux trois un *Triumvirat*, où chacun commandait et confessait à tour de rôle? Tout cela est bien mystérieux et rappelle certains « Monita secreta » de la Société de Jésus.

P. 334, 410 et suiv. : L'auteur — et c'est là la partie la plus originale et la plus curieuse de son travail — essaie d'identifier le « *Laïque de l'Oberland* » avec un certain *Jean de Coire, dit de Rutberg*, qui au-

rait été ermite sur la montagne de Tobel (vallée supérieure de la Thur, canton de Saint-Gall) et aurait obtenu du comte Frédéric V de Toggenbourg la concession d'un terrain pour y construire une église (1366). Nous admettons, comme prouvé par la langue des autographes du « Laïque de l'Oberland » et par d'autres indices géographiques, qu'il était, en effet, originaire de Coire (Grisons), et que cette région romane de la Suisse a été sa résidence habituelle. Mais nous ne saurions suivre M. J. jusqu'à cette hypothèse, si ingénieuse qu'elle soit, car elle se heurte à une objection capitale. En effet, les trois documents invoqués à l'appui présentent « *Hansen von Jonschwil* » ou « *Johannes, dictus de Rutberg* », comme un des « *geistlichen luten* » (gentes ecclesiastici), ou comme un « *waldbruoder* » (frater heremita), tandis qu'il est constant que « le grand Ami de Dieu » est resté un *laïque* jusqu'à sa mort.

En somme, l'ouvrage de M. Aug. Jundt est le travail le plus complet qui existe sur les « Amis de Dieu » et il fait le plus grand honneur à la patience et à la sagacité de l'auteur. S'il offre quelques lacunes et quelques hypothèses peu justifiées, en revanche, il fournit des lumières nouvelles sur cette histoire obscure des sociétés secrètes du mysticisme au XIVe siècle, et il soutient dignement la tradition de science et de piété de l'école de Strasbourg.

G. Bonet-Maury.

---

66. — **Zur Geschichte der lateinischen Schulpoesie des XII und XIII Jahrhunderts,** von Dr Kuno Francke. Munich, Riedel, 1879, in-8°, 107 p. — Prix : 3 mark 60 (4 fr. 50).

L'auteur de ce mémoire ne manque pas d'esprit ; il a lu, ce qu'on fait peu, les ouvrages dont il parle ; et on tirera de ses remarques un vrai profit, d'autant plus que le sujet qu'il traite est intéressant et jusqu'à présent peu étudié. Mais il était d'autant plus astreint à rechercher ce qu'on avait écrit avant lui, et c'est de quoi il paraît s'être peu soucié. De là de grosses erreurs, qu'il faut signaler à ceux qui voudront lire le livre. L'attribution à Galfrid de Vinsauf de l'*Itinerarium Ricardi*, que M. Francke appuie par des réflexions futiles (p. 5-6), est abandonnée depuis l'édition de Stubbs, que M. Fr. ne connaît pas ; l'*Itinerarium* est de Richard de Saint-Victor, et Richard lui-même n'a fait que traduire le poëme français d'Ambroise (*Romania,* t. II, p. 381). — Evrard de Béthune n'est pas l'auteur du *Laborintus,* comme l'a montré il y a longtemps M. Thurot (*Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr.* 1870, p. 259) et M. Fr. fait preuve de peu de critique en alléguant à l'appui de l'opinion ancienne la mention du *Graecismus* d'Evrard dans le *Laborintus* d'Eberhard l'Allemand ; cette mention est un des arguments qu'a fait valoir avec raison M. Thurot *contre* l'identification des deux auteurs (cf. *Hist. litt.* XVII, 137). — Henri d'Andely est placé (p. 24) un siècle après Evrard de Béthune, tandis qu'ils étaient exactement contemporains (voy. *Romania,* t. I,

p. 190 ss.). — Que Gautier de Châtillon ait dû « quitter sa patrie à cause de chansons trop libres », c'est une hypothèse que les nouvelles recherches faites sur ce poète ne rendent nullement vraisemblable. — Parmi les poètes cités par l'auteur du *Laborintus*, M. Fr. nomme encore, avec Leyser, « Pamphilus de Vetula » ; le *Pamphilus* est un poëme (et non un poète) fort différent du *De Vetula*, et seul cité par Eberhard (voy. *Rev. crit.*, 1874, t. II, p. 197). — Enfin, parlant surtout des poètes latins didactiques et satiriques du XII[e] et du XIII[e] siècle, M. Fr. ignore complètement l'existence de l'édition qu'a donnée Th. Wright de plusieurs d'entre eux (*The Anglo-latin satirical Poets*. London, 1872, 2 vols. in-8°).

Ce ne sont pas seulement les travaux récents qui ont été trop peu connus de l'auteur ; il est évidemment très nouveau dans la connaissance du moyen âge latin. Il faut qu'il ait lu bien légèrement l'autobiographie de Guibert de Nogent, un des rares esprits qui montrent à cette époque quelques lueurs de critique et quelques tentatives d'indépendance, pour écrire que cet ouvrage est « ein Muster mönchischer Gesinnung ». — Tout le monde sait que, sous le nom d'*Aesopus*, quand il s'agit d'un poète, on entend toujours au moyen âge, non pas Phèdre, comme le veut l'auteur (p. 23), mais le recueil de fables en distiques attribué à divers auteurs et connus sous le titre de l'*Anonyme de Nevelet*. — La langue même du moyen âge est évidemment peu familière à M. Francke. Il a des étonnements, à propos de certaines citations, qui indiquent une lecture récente et restreinte, et il propose parfois des corrections malheureuses. Ainsi, p. 49, *fericam perdidit suam* signifie « il perdit sa *fierge* », nom ancien de la reine aux échecs ; M. Fr. ne comprend pas ce mot. — P. 17, il s'agit de l'envie, *Quam pascit praesens extremaque terminat aetas*, c'est-à-dire « qui attaque les vivants et que fait taire la mort ». M. Fr. propose *germinat !* — Philomèle (p. 16) doit céder « *astalapho* » ; M. Fr. traduit « au corbeau », et propose de lire *alcyoni* : mais s'il s'était rappelé dans Ovide la métamorphose d'*Ascalaphus* en hibou, il aurait mieux traduit et corrigé.

Malgré ces taches, le petit livre de M. Francke est, je le répète, loin d'être sans mérite. Il fait souvent aux textes des corrections excellentes ; il relève justement des erreurs courantes. Surtout il porte sur les œuvres qu'il étudie, — et qu'il choisit assez arbitrairement, — un jugement réfléchi et digne d'attention. Il est peut-être un peu trop favorable à la poésie dont il essaie de faire comprendre le caractère, et on pourrait discuter avec lui sur plus d'un point. Mais son mémoire apporte une contribution vraiment intéressante à l'histoire de la littérature, des idées et des manières de voir et de sentir dans la classe des clercs du XII[e] et du XIII[e] siècle. Nous espérons que l'auteur continuera ces études en se procurant un meilleur outillage, et, à en juger par son début, nous ne doutons pas qu'il ne leur fasse faire de vrais progrès.

G. P.

67. — **Geschichte der Inquisition.** Einrichtung und Thaetigkeit derselben, von Fridolin Hoffmann, T. II. Bonn, Neusser, 1878, 466 p. in-12. — Prix : 6 m. (7 fr. 50).

Nous avons déjà jugé d'une manière générale cet ouvrage, en rendant compte du premier volume. C'est un livre écrit par un journaliste, dans le style d'un journal, composé comme arme de guerre contre l'Eglise catholique et auquel manquent l'esprit scientifique pour le fond et la mesure dans la forme. Les faits y sont entassés sans ordre, sans suite et sans esprit critique, les uns à la suite des autres, dans une série de chapitres. Nous allons, dans ce second volume, des Pays-Bas à l'Amérique espagnole, du Portugal aux Indes-Orientales, puis à Venise, pour arriver finalement à l'Allemagne. Là où M. Hoffmann a rencontré des sources sérieuses, son travail s'en ressent immédiatement; d'autres fois les déclamations remplacent le récit historique et les détails apocryphes ne font pas défaut. Le manque de proportions est plus frappant encore que dans le tome précédent[1]. Près de cent pages sur quatre cents sont consacrées au procès de Galilée, et l'on peut refuser assurément toute valeur scientifique à une compilation pareille sans se ranger pour cela parmi les « pompiers du Vatican » (*die Feuerloeschmannschaft der Curie*), comme l'auteur appelle ses adversaires.

Nous le répétons, ce qui nous paraît le plus utile à connaître dans ce volume, ce qui du moins est le moins connu du grand public, ce sont les citations nombreuses empruntées aux organes les plus autorisés de l'ultramontanisme actuel, à des docteurs illustres de l'Eglise, qui viennent hardiment affirmer, au déclin du XIX[e] siècle, que l'Inquisition fut chose utile et qu'elle est encore nécessaire. L'historien, le moraliste, l'homme d'Etat ont tout intérêt à savoir, par exemple, qu'en 1875 encore, un des professeurs de l'Université d'Innsbruck, université subventionnée par l'Etat, le R. P. Wenig, de la société de Jésus, écrivait que « l'hérésie ne pouvait être châtiée d'une façon convenable qu'en lui appliquant de nouveau la peine de mort ». Mais on gagnerait infiniment plus d'adversaires à des insanités pareilles en les citant avec calme, dans un travail strictement et exclusivement scientifique. Des écrits comme celui de M. Hoffmann, quelque bien intentionnés qu'ils soient, vont à l'encontre de leur but et rendent, en définitive, un mauvais service aux idées de progrès et de liberté, parce que leurs violences et leurs attaques appellent d'autres violences et provoquent d'autres attaques. Les partis peuvent s'y résigner et même s'en réjouir, mais la vérité en pâtit, car elle reste obscurcie par la poussière du combat.

R.

---

1. Cp. *Revue critique*, 1878, n° 40, art. 183, p. 214.

68. — **Die Philosophie der Geschichte,** Darstellung und Kritik der Versuche zu einem Aufbau derselben von R. Rocholl (von der philosophischen Facultæt der Universitæt Gœttingen gekrœnte Preisschrift). Gœttingen, Vandenhoeck u. u. Ruprecht's Verlag. 1878. xii et 399 p. in-8°. — Prix : 8 mark (10 fr.).

Ce travail prouve une vaste lecture, et l'auteur s'est efforcé d'analyser et de juger impartialement les diverses productions de la littérature. Le style est vif, facile, parfois trop décousu et trop épigrammatique. Mais l'ouvrage a quelques mérites qui manquent au livre de Flint, « *The philosophy of history in France and Germany* » ; il s'étend également à toutes les nations, tandis que l'œuvre du savant écossais ne comprend jusqu'ici que l'Allemagne et la France ; il est consacré non-seulement aux philosophes, mais aux historiens de profession [1] ; il ne se borne pas à raconter par ordre chronologique ce que chaque nation a fait pour la philosophie de l'histoire, mais il traite le sujet systématiquement et à des points de vue plus élevés. M. Rocholl trouve qu'il faut considérer l'histoire de la philosophie à trois points de vue ; théologique, anthropologique et physiologique. Il divise donc son œuvre en trois parties. La première partie comprend le temps où l'on regarde l'histoire comme « l'œuvre de la divinité », c'est-à-dire l'antiquité et le moyen-âge ; même Bossuet trouve naturellement sa place dans cette première partie. La deuxième partie du volume commence à la Renaissance et comprend toutes les œuvres littéraires qui considèrent l'histoire comme « l'œuvre de l'homme » (Hobbes et Montesquieu, Voltaire et Rousseau, Lessing et Herder, Hegel et Görres, Guizot et Quinet, etc., etc.). Enfin, la troisième partie est consacrée aux écrivains qui voient dans l'histoire « l'œuvre de la nature », c'est-à-dire aux fondateurs du socialisme et du positivisme en France, aux partisans du matérialisme en Angleterre, aux philosophes du pessimisme en Allemagne ; l'auteur commence par Condorcet et Saint-Simon pour finir à Ed. de Hartmann et à F. de Hellwald ; il montre quelle résistance ont trouvée et trouvent encore les systèmes historiques « dont les conclusions résultent des prémisses du socialisme, du naturalisme et du pessimisme ».

J'avoue que la division de l'ouvrage ne me satisfait pas : l'auteur a séparé les uns des autres des ouvrages sur la philosophie de l'histoire qu'il fallait mettre ensemble, et réuni dans une même partie d'autres œuvres qui n'ont rien ou presque rien de commun. W. de Humboldt ne devait-il pas appartenir au même groupe que Lessing, Herder, Kant et Schiller ? Qui ne sera étonné de voir réunis Gibbon et Schopenhauer ? Pourquoi ne pas rattacher à un homme remarquable les élèves qu'il a formés ou ceux qui lui ressemblent par les tendances de leur esprit et qui ont reçu de lui l'impulsion ? Il fallait associer Steffens et Görres à Schelling, de même Rosenkranz, Cousin et Vera à Hegel. L'auteur a senti par instants

1. On regrette de ne pas trouver les noms de Sébastien Franck et de A. de Tocqueville qui méritaient d'être mentionnés.

que son exposition manquait de suite et de cohésion (p. 262, il dit : « On voit qu'Edwards n'appartient pas au groupe des monistes, qu'il faut cependant examiner dans ce chapitre ») et que les transitions dont il se sert pour passer d'un ouvrage à un autre laissent beaucoup à désirer. Il fallait adopter une autre disposition. Sans doute, il y a un point de vue « théologique » ; l'opinion que l'histoire est « l'œuvre de la divinité » domine en partie l'antiquité, pénètre le moyen-âge, et aura toujours — comme aujourd'hui encore — ses représentants. Mais peut-on opposer à la divinité l'homme et la nature, séparés l'un de l'autre? L'homme n'appartient-il pas lui-même à la nature? La moderne philosophie de l'histoire, complètement opposée au point de vue théologique, n'a jamais consenti à séparer l'homme de la nature. C'est au contraire dans l'union, dans l'association de la nature et de l'homme qu'elle découvre cette trame indissoluble de nécessité et de liberté qui fait toute l'histoire. C'est parce que la nécessité et la liberté agissent de concert dans le développement de l'histoire, que la philosophie de l'histoire ne sera jamais, comme le remarque justement M. R., une science exacte. Mais si elle ne considère pas l'homme isolé, si elle examine la masse et cherche à reconnaître la régularité et l'enchaînement des idées qui dominent cette masse, comme l'influence des circonstances extérieures, du climat, de la configuration du sol, etc., elle deviendra de plus en plus apte à expliquer les causes et les conséquences des grands événements de l'humanité. A cet égard, le travail des philosophes de l'histoire, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, nous apparaît comme une seule et longue chaîne qui n'est interrompue ici et là que par les restes de l'ancien point de vue théologique. Les idées des humanistes, le développement du droit des gens, l'esprit du XVIII[e] siècle, les progrès de l'anthropologie, de la géographie, de la linguistique, de la psychologie, l'emploi des méthodes de la statistique et, dans le présent, l'action du darwinisme, tous ces éléments ont contribué à favoriser et à soutenir la philosophie de l'histoire. Si l'on s'en souvient, on ne parlera pas de Quetelet sans passer aussitôt à Buckle et à Alexandre d'Oettingen. On rétablira une relation constante entre les idées de la philosophie de l'histoire et les idées politiques et sociales de l'époque. On trouvera que, malgré maints jugements précipités, on a fait sur ce domaine quelques progrès, qui ne justifient pas entièrement la résignation de M. Rocholl. Lui-même, à la fin de son ouvrage, revient au point de vue théologique (p. 390) [1]. « Ce n'est qu'avec l'aide de la déduction, et en partant de prémisses déjà données et déterminées, comme, par exemple, celles de l'Eglise chrétienne, qu'on peut avoir une vue quelque peu satisfaisante de la vie des peuples en relation avec l'histoire cosmique ».

---

1. Nur mit Zuhülfenahme der Deduction, und dazu nur von bestimmt gegebenen Vordersætzen aus, etwa denen der christlichen Kirche, ist eine in etwas befriedigende Uebersicht des Vœlkerlebens in Verbindung mit der kosmischen Geschichte herzustellen.

Nous pourrions encore relever quelques points où notre opinion diffère de celle de M. Rocholl. Il est injuste envers Adam Smith, en oubliant que l'auteur du *Wealth of Nations* est aussi l'auteur de la *Theory of moral sentiments,* et envers Voltaire, dont il dit que le défenseur de la famille Calas « n'aimait pas à s'opposer ouvertement à personne ». On blâmera aussi la façon dont M. R. juge le panthéisme (p. 70), sa critique du positivisme et l'expression qu'il emploie « la théorie romantique de Darwin » (p. 258). Malgré tout, la lecture du livre de M. Rocholl est instructive et utile.

Alfred STERN.

---

69. — **La fuite de Louis XVI**, d'après les Archives municipales de Strasbourg, par Gustave FISCHBACH, avec le fac-simile d'une gravure du temps. Paris, Fischbacher, 1879. 1 vol. in-8° de VIII-244 p. — Prix : 6 fr.

Cet ouvrage de M. Fischbach ne saurait être considéré comme un livre d'histoire, ni même comme un chapitre de livre d'histoire; c'est une suite de documents qui font connaître l'état de Strasbourg en juin 1791. Les intentions de l'auteur paraissent excellentes, car il met en lumière les sentiments si français de l'Alsace durant la période révolutionnaire; ces documents pourront servir à l'histoire du Bas-Rhin, histoire qui serait bien curieuse [1].

M. F. s'est contenté, comme il le dit lui-même, de vider un carton des Archives municipales de Strasbourg; peut-être n'a-t-il pas choisi le plus important. La fuite de Varennes est aujourd'hui bien connue, et les *Extraits des papiers du comte de Fersen*, publiés récemment [2], ne laissent plus aucun doute sur les projets de la cour. Les détails de cette triste aventure sont également bien connus, et tous les historiens s'accordent à dire que l'arrestation de Louis XVI par Drouet fut un véritable malheur pour la France. Au lieu de ramener le fugitif à Paris, il fallait, suivant le mot si cru de Camille Desmoulins, le pousser dehors avec le pied...

Toutefois les pièces que M. F. a tirées des Archives de Strasbourg offrent un certain intérêt, surtout la lettre du directeur de la poste aux lettres de Sainte-Menehould, celle de l'épicier Sauce, et les documents relatifs au général de Klinglin. M. F. aurait dû, toutefois, nous renseigner plus exactement sur les preuves de leur authenticité, que d'ailleurs nous ne mettons pas en doute. Il y a en effet, dans ce volume (p. 116),

---

1. Au moment même où paraissait le livre de M. Fischbach, M. Seinguerlet publiait dans le *Temps* des articles intéressants sur Strasbourg pendant la Révolution et M. Reuss commençait, dans la *Revue de l'Alsace*, la publication très importante de la correspondance des représentants du Bas-Rhin avec les magistrats de Strasbourg pendant la Révolution.

2. Paris, Didot, 2 vol. grand in-8°, 1878 (cp. *Revue critique*, 1878, art. 191, p. 251).

une pièce étrange; elle est du 15 avril 1791, plusieurs années avant l'adoption du système métrique, et le poids des ballots dont il y est parlé est exprimé douze fois de suite en *kilos*. S'il n'y a pas erreur de transcription, cette pièce pourrait bien être fausse, et alors que faut-il penser de toutes les autres?

On peut regretter aussi que le livre de M. F. soit si mal composé. Non content de publier, d'après les Archives de Strasbourg, des décrets de l'Assemblée nationale que tout le monde peut lire dans le *Moniteur* ou dans les *Histoires de la Révolution française*, M. F. a placé au milieu de son volume un long chapitre de 66 pages, dans lequel, oubliant complètement Louis XVI, il fait la biographie du terroriste Euloge Schneider. Ce triste personnage, venu d'Allemagne comme Anacharsis Clootz, comme le banquier Frey et quelques autres encore, était suffisamment connu, grâce au curieux rapport du conventionnel Harmand, de la Meuse, rapport imprimé que M. F. ne cite point. Il y aurait trouvé, entre autres monstruosités, le trait suivant : Schneider, traînant avec lui la guillotine, s'arrête à Epfig devant la porte du juge de paix Kuhn, ci-devant receveur du cardinal de Rohan ; on lui offre à dîner, il accepte, boit beaucoup de vin, et dit à son hôte : « Encore une bouteille, car dans trois quarts d'heure tu n'en boiras plus. » Ensuite il fait dresser l'échafaud dans la cour, et Kuhn est exécuté dans sa propre maison, sous les yeux de sa famille. (Pag. 35, du Rapport.) Ce long hors d'œuvre sur Euloge Schneider pouvait du moins être rejeté à la fin du volume, dont le titre eût été modifié sans inconvénient.

Quant aux sentiments patriotiques des Strabourgeois au début de la Révolution, tout le monde les connaît, et l'histoire si célèbre de la *Marseillaise* chantée chez le maire Dietrich en fait foi; c'est durant les années suivantes qu'il y aurait intérêt à constater l'ardent amour des Alsaciens pour la France nouvelle. Les persécutions politiques et religieuses de 1794 n'ont en rien diminué leur affection pour la mère-patrie; il ne se serait pas trouvé parmi eux un seul autonomiste, et l'on citerait par centaines, sinon par milliers, les pièces du temps qui le prouvent. Espérons que M. Fischbach ou M. Rodolphe Reuss, ou M. Seinguerlet, ne manqueront pas de publier celles de ces pièces qui pourraient se trouver encore dans les Archives de Strasbourg.

A. Gazier.

---

70. — **Johann Georg Rist's Lebenserinnerungen,** herausgegeben von G. Poel. Erster Theil. Gotha, Perthes. 1880, in-8°, XLIII et 463 p. — Prix : 8 mark (10 fr.)

Le nom de l'auteur de ces *Souvenirs* n'est connu en France et même en Allemagne que de ceux qui s'occupent de la littérature allemande : Rist est l'auteur d'une excellente monographie sur l'ami de Klopstock et de

Gœthe, Schönborn. Né à Niendorf, dans le Holstein, Rist, après avoir fait de bonnes études au gymnase de Hambourg, suivit les cours de l'Université d'Iéna et fut un des plus fervents disciples de Fichte, le Bonaparte de la philosophie, comme il l'appelle (p. 70) ; avec Herbart, Gries et quelques autres, il appartenait à la « Société des hommes libres ». Il revint terminer ses études de droit à l'Université de Kiel. Il eut le bonheur d'être recommandé au comte Schimmelmann, ministre des finances de Danemark, qui le choisit pour son secrétaire particulier, à la place de Niebuhr. Rist nous fait une curieuse description de Copenhague, où presque tous les hauts emplois étaient alors aux mains des Allemands. Le comte Bernstorff le poussa dans la diplomatie ; Rist, qui venait d'assister à la bataille navale livrée par Nelson à la flotte danoise, fut envoyé à Saint-Pétersbourg comme secrétaire d'ambassade ; il fit partie de la « horde d'or » de courtisans et de diplomates que le couronnement d'Alexandre I avait appelée à Moscou (p. 194). Quelque temps après, il partait pour Madrid en qualité de chargé d'affaires; il vit de près la cour d'Espagne, le roi, semblable à un vieux fermier, recevant ses hôtes en manches de chemise et faisant lui-même son chocolat (p. 293-294), le Prince de la Paix, orgueilleux de sa faveur auprès de la reine, Palafox, joueur effréné et libertin dont personne ne soupçonnait la future renommée, etc. De Madrid, Rist fut envoyé à Londres ; il nous raconte la rupture de l'Angleterre avec le Danemark, ses entretiens avec Canning et tous les actes qui précédèrent et annoncèrent l'odieux bombardement de Copenhague. Cette partie du récit, très-importante pour l'histoire, termine le premier tome des Mémoires de Rist. On trouve aussi dans ce volume une description de Paris sous le premier Empire ; Rist s'arrêta dans cette ville en se rendant à Madrid et fut présenté à Napoléon (p. 274). C'était un observateur sagace, tourné, comme il le dit lui-même, vers le côté réel et pratique des choses ; il trace de remarquables portraits des diplomates et des personnages politiques qu'il a rencontrés dans sa carrière (cp. ceux de Schimmelmann, de Bernstorff, de Niebuhr, de Monroe, alors ambassadeur et plus tard président des Etats-Unis et la piquante peinture de Baggesen, ce génie souple et ondoyant dont les voyages ont étouffé l'originalité [1], p. 134-137) ; il esquisse en traits rapides et précis la physionomie des pays qu'il parcourt ; il note exactement les mœurs locales et mêle souvent à son récit des anecdotes qui peignent au vif le caractère d'une nation. Il faut remarquer d'ailleurs que Rist, représentant d'une puissance de troisième ordre, était en meilleure posture que d'autres, pour observer ce qui se passait autour de lui ; avec plus de loisirs, plus de liberté dans les mouvements, il rencontrait moins de défiance. Il est sincèrement attaché au Danemark

1. Cp. aussi ce que dit Rist de Gœthe, de la première femme de Brentano, Sophie Mereau, de Herder, de Jacobi « ce gentleman au milieu des poètes et des philosophes », etc.; tous ces jugements sont brefs, mais ils méritent d'être lus.

et défend avec chaleur les intérêts de son gouvernement; mais il reste Allemand : dans sa jeunesse, il s'était enthousiasmé pour Arminius et pour le duc de Brunswick, menant les Prussiens en Champagne (25-26); plus tard, il fréquentait volontiers les diplomates allemands et, à Moscou, il aime à se trouver parmi des compatriotes, à ne parler qu'allemand, à échapper quelques temps à l'élément russo-français (p. 201). Ajoutons-le, Rist est un excellent écrivain ; son style est aisé, naturel, sans lourdeur ni monotonie, semé d'expressions originales. La littérature des Mémoires que les Allemands se plaignaient jusqu'ici de ne pas posséder, se forme et s'accroît peu à peu (Varnhagen, Hardenberg, Metternich, etc.); les *Souvenirs* de Rist, qui joignent à l'importance des documents historiques des qualités de style dignes d'un écrivain de premier rang, tiendront une place distinguée dans cette littérature des mémoires. Terminons par quelques menues remarques de détail : Rist a parfois commis des erreurs que l'éditeur des *Souvenirs*, M. Poel, aurait dû relever ; ainsi p. 262, Rist dit que Bailly et Foulon ont été assassinés sur les marches de l'Hôtel de ville; ce qui est inexact ; p. 259, Rist dit qu'il se sentait attiré vers le célèbre publiciste Koch de Strasbourg et son compatriote le ministre Otto ; or, Koch est né à Bouxwiller et Otto, à Kork, dans le pays de Bade. Signalons encore les fautes suivantes : p. 130, lire *in die Arme* et non « in die Armee » ; p. 150, lire *solchen ;* p. 208, lire *Caulaincourt* et non Caulincourt; p. 256, lire *Elleviou* et non Ellevion ; p. 270, lire *préfet ;* p. 276, au lieu de « Nieve » lire *Nive ;* p. 208, *Markoff* est écrit p. 271 Marcoff; enfin, il nous semble que M. Poel aurait dû consacrer quelques notes de plus au séjour de Rist à Paris, et qu'en général, il est trop avare d'éclaircissements et de remarques. Nous attendons avec impatience le second volume de cette attachante publication.

A. CHUQUET.

---

71. — **France**, by Charlotte M. YONGE. London. Macmillan et Co. 122 pp. (History Primers).

On ne peut qu'approuver le mouvement auquel l'Angleterre doit, depuis peu d'années, la publication de nombreux manuels historiques ; mais il importe qu'un soin extrême soit pris à la rédaction de ces manuels, car leur bon marché et leur brièveté leur donnent accès partout, et s'ils sont mauvais, leur influence peut être très nuisible. Rien n'est plus difficile d'ailleurs que de faire un bon manuel, et plus le manuel est court, plus la tâche est ardue. Nous reconnaissons volontiers que la tâche de Mme Yonge était presque impraticable : résumer en cent vingt petites pages toute l'histoire de France; aussi y a-t-elle complètement échoué. Ne disposant que d'un si court espace, elle devait évidemment renoncer à donner un aperçu complet des faits et s'attacher

avant tout aux idées, aux institutions, s'efforcer de faire comprendre quel a été, d'une part, le développement intérieur des institutions politiques et administratives ; de l'autre, la formation graduelle du territoire national et du territoire royal. Or, ces divers points sont absolument négligés. Le mouvement des communes et la formation des municipalités sont à peine indiqués par une phrase vague (p. 10) ; l'établissement du Parlement, qui date de Philippe-Auguste, est attribué à saint Louis et dans les termes les plus inexacts. La création des Etats généraux, qui ne date que de Philippe le Bel, est aussi placée sous saint Louis, et le rôle des Etats généraux au XIV[e] siècle n'est même pas indiqué. Enfin, il n'y a pas un mot qui fasse comprendre la profonde différence qui existe entre la monarchie féodale des Capétiens directs et celle des premiers Valois, entre la monarchie déjà absolue des Valois Angoulême et le despotisme complet des Bourbons. Est-il nécessaire de parler des fausses appréciations qui remplissent ce livre, comme de représenter Hugues Capet comme incapable, Charles VII comme un homme sans valeur, de présenter les Bourguignons comme les auteurs de la mort de Jeanne d'Arc ; des omissions graves, telles que celle du nom de Turgot ? Ce serait assurément un travail oiseux. En un mot, ce livre n'est qu'une sèche nomenclature de faits, souvent inexacts (même les dates) ; on n'y trouve aucune lumière sur le développement de l'histoire de France, et c'est cela surtout qu'on devait trouver dans un aussi court résumé.

CHRONIQUE

BELGIQUE. — M. Alph. GOOVAERTS, bibliothécaire-adjoint de la ville d'Anvers, vien de publier un ouvrage intitulé : *Origine des gazettes et nouvelles périodiques, Abraham Verhoeven d'Anvers, le premier gazetier de l'Europe*. (Anvers, 134 p.) D'après M. G., Abraham Verhoeven est né à Anvers le 22 juin 1580; dès 1605, il publia sa *Gazette ;* la plus ancienne qu'ait rencontrée M. Goovaerts contient un récit de la bataille d'Eeckeren (17 mai 1605), en deux langues, avec une gravure sur bois. Dès 1621, la Gazette de Verhoeven paraissait régulièrement, de une à trois fois par semaine; en 1622, elle eut 179, et en 1623, 141 numéros; en 1629, elle devint hebdomadaire et prit le titre « *Wekelyke Tydinghe* »; mais elle n'avait pas enrichi Verhoeven, et en 1637, elle passa au libraire Verdussen.

— Notre collaborateur, M. J. STECHER, a fait tirer à part un article qu'il avait publié dans la « Revue de Belgique » sur *Le drame réaliste au moyen-âge*. (Bruxelles, Muquardt, 23 p.) M. Stecher montre, dans cette étude, que « le mélange de trivialité et d'édification est le procédé ordinaire des dramaturges » du moyen-âge et que, « comme les vieux peintres de tryptiques, ils font ressortir leur naïf mysticisme par le réalisme le plus naïvement minutieux. »

— Dans une notice sur *Jean-Henri Maubert de Gouvest à Bruxelles*, M. Ch. PIOT complète la biographie de ce publiciste du XVIII[e] siècle, à qui le comte de Cobenzl avait donné l'emploi de directeur de l'imprimerie royale.

— Un ouvrage en deux volumes, intitulé le *Congrès national de Belgique, 1830-1831*, paraîtra prochainement à la librairie Muquardt; il est dû à M. Th. Juste et sera précédé de considérations sur la constitution belge par M. Em. de Laveleye.

ESPAGNE. — L'impression des *Quincuagenas* de Gonzalo Fernandez de Oviedo, si impatiemment attendue par les érudits qui s'occupent de l'histoire de l'Espagne de la fin du xv[e] siècle et du commencement du xvi[e], touche maintenant à son terme, et on annonce la mise en vente de l'ouvrage pour le courant du présent mois d'avril. C'est M. Vicente de la Fuente qui a été chargé par l' « Académie de l'histoire » de diriger cette publication; il y a mis une introduction.

— On parle d'autre part de la prochaine publication d'une *Revista arqueologica española*, qui paraîtrait par cahier mensuels de quatre feuilles, sous la direction de M. Enrique Ronget.

RUSSIE. — Il paraîtra, dès cette année, à Saint-Pétersbourg, sous la direction de M. V. F. Korsh, une collection d'histoires des littératures du monde; M. Minaiev (en ce moment à Bombay), est chargé d'écrire l'histoire de la littérature indienne; M. Harkavy, celle des littératures arabe et perse; M. Modestov, celle de la littérature latine.

SUISSE. — Sous le titre d'*Urkundenbuch der Stadt Aarau* (Aarau, chez H. R. Sauerlænder, in-8°). M. le D[r] Henri Boos, privat-docent à Bâle, vient de publier, sous les auspices de la ville d'Aarau et de la Société de recherches historiques du canton d'Argovie, le recueil des chartes relatives à l'histoire d'Aarau, depuis 1259 jusqu'en 1517. Cette entreprise n'a rien que de très ordinaire en Suisse : ailleurs elle pourrait servir d'exemple. L'éditeur, à qui nous devons déjà une histoire de Bâle et qui prépare une nouvelle édition de la Chronique des guerres de Bourgogne, du chapelain Jean Knebel, a fait précéder les 337 NN. dont se compose son ouvrage, d'une notice historique sur Aarau, et M. E. L. Rocholz y a ajouté un glossaire. Une table des lieux et des personnes facilite le maniement de ce volume.

— Les archives cantonales de Lucerne possèdent un manuscrit de la chronique bâloise de Nicolas Gerung, publiée, en 1752, par M. Bruckner, dans les *Scriptores rerum basiliensium minores*. Des additions, qui vont jusqu'en 1554, donnent un intérêt particulier à ce texte, et le savant archiviste, M. Th. de Liebenau, qui en a la garde, a rendu service en publiant, dans une petite notice de onze pages : *Zur Basler Chronik des Nicolaus Gerung, genannt Blauenstein*, les fragments qui peuvent servir à compléter l'édition de Bruckner.

TURQUIE. — La Société philologique et littéraire fondée à Constantinople, il y a quelques années, pour l'étude du moyen-âge byzantin, s'était vue dans la nécessité de suspendre ses travaux, par suite des circonstances douloureuses que l'Orient a traversées depuis 1875. Cette interruption vient enfin de prendre un terme; depuis quatre ou cinq mois, la Société, entièrement réorganisée, a repris son œuvre avec succès. Rechercher et publier les monuments écrits du moyen-âge byzantin, tel est le but qu'elle se propose; elle fait un chaleureux appel à tous ceux qui s'occupent de l'Orient; elle accepte avec reconnaissance toutes les indications qu'on voudra bien lui fournir relativement à ce qui fait l'objet de ses études. Le président de cette Société est M. Sabbas Joannidis, ex-professeur à l'Ecole hellénique de Trébizonde, auteur estimé d'un livre sur les colonies grecques des bords du Pont-Euxin; l'un des

membres les plus actifs et les plus instruits de la même association est M. Manuel Gédéon. Ces deux noms seuls nous sont un sûr garant du soin et de la méthode que la Société apportera dans la direction de ses travaux. On ne saurait lui souhaiter un trop grand succès.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 avril 1880.

M. Desjardins communique de la part de M. Ch. Tissot l'estampage et le fac-similé d'une inscription qui vient d'être trouvée en Tunisie, à Souk el Khmis, sur la route antique de Carthage à Bulla Regia, entre Sidi Ali Djibin (Novis Aquilianis) et Henchir el Karia (Ad Armascla). L'estampage de cette inscription a été envoyé à M. Tissot par M. le docteur Dumartin, médecin adjoint de la ligne de Tunis à la frontière algérienne. La pierre est une table de calcaire, dont une grande partie a malheureusement été brisée, en sorte que des quatre colonnes dont se composait primitivement l'inscription, il ne reste que les trois dernières (encore la seconde est-elle fort mutilée), avec quelques lettres seulement de la première. La lecture de ce texte n'a pas encore été définitivement établie; voici un premier essai de transcription approximative et provisoire [1] :

De la première colonne, il ne reste que les dernières lettres des trois premières lignes :

.................................TIVS

..................................S

..................................RM

Deuxième colonne.

QVAMNONMOD..CVMAILIOM....MOADV....

SARIONOSTROSETCVMOMNIBVSETIA...

DVCTORIB·CONTRAFASATQINPERNIC.....

RATIONVMTVARVMSINEMODOEXERCVIT

VTNONSOLVMCOGNOSCEREPERTOTRETRO

ANNOSINSTANTIBVSACSVPLICANTIBV..

VESTRAMQDIVINAMSVSCRIPTIONEM

ADLEGANTIBVSNOBISSVPERSEDERITV..

RVMETIAMHOCEIVSDEMAILIMAXIMI

..ONDVCTORISARTIBVSGRATIOSISSIMI

....TIMOIN.S.....RITVT·MISSISMILITIB

.......IDEMSALTVMBVRVN...ANVMALI

......TRVMADPREHENDIETVEXARIA..T

........TRINONVLLOSCIVESETIAMRO

........VIRGISETFVSTIBVSEFFLIGIIVSSE

.........ETEOSOLOMERITONOSTROQV

..........INIAMGRAVIPROMODVLOMI

...........SNOSTRAEIAMQMANIFESTA

...........PLORATVMMAIESTATEMTV

.............PISTVLAVSILVISSIMVSCV

.............IVRIAEEVIDENTIACAES...

............OPOTESTATES......RQV

.................VIDEMQVEMMAIESTA

..................SISTIMANVSVTIPRO

---

1. Un fac-similé de l'inscription sera publié dans la prochaine livraison des *Comptes-rendus* officiels de l'académie. — La transcription qui suit ne reproduit pas les ligatures, qui sont très nombreuses dans l'original.

....................OMNINOCOGNOS
..................LA...EGRATI..CA...
....................MINVENIRI...
....................OSTRISOVIBVS
....................BAMVSCOGNI
....................LIRITINT...
....................IARIOPERAS
....................RITITATO...

Troisième colonne.

.........PVLITNOSA.....RRIMOSHOMI
...........SVMDIVINAEPROVIDENTIAE
............CARE ET IDEOROGAMVSSA
.....SSIMEIMP·SVBVENIASVTKAPTELE
GISHADRIANEQVODSVPRASCRIPTVMESTAD
EMPTVMESTADEMPTVMSITIVSETIAMPROCCI
NEDVMCONDVCTORIADVERSVSCOLONOSAM
PLIANDIPARTESAGRARIASNEOPERAR·PRAE
BIIONI . . . IVGORVMVEETVTSEHABENTLITTERE
PROCC·QVAESVNTINTITVLARIOTVOTRACTVSKAR
THAGNONAMPLIVSANNVASQVAMBINAS
ARATORIASBINASSARTORIASBINASMESSO
RIASOPERASDEB . . . . TEOSINEVLLACONTRO
VERSIASETVTPO . . . VMIN . . A. . . . . AB
OMNIBOMNINO . . . . DIQVERS . . . VICINIS · SC
PERPETVA....O.....RNVMFORM..R.....V..
TVMTTPROCC· . . . . .S. . . .SSVPRA. . . . .M. .S
IT. . .N.....................ITCV. . . . .
NE..............N. . . .S. . . .NOSTRAR. . . . . . .
RSVIC. . . .O. . . . . .OEV. .ES
LA. . . . . .ARISAPVT
PROCC·TVOSSIMV. . . . . .VICESSVCCESSI
ONPERCONDICIONEMCONDVCTIONIS NOT V SEST
M. . LP. . . . . .VQ. .MP. .
VSPRAESTARENOSQVAMEXLEGEHADRIANA
EXLITTERASPROCC·TVOR·DEBEAMVSIDEST
BINASOPERASPRAECIPEREDIGNERISVTBENE
FICIOMAIESTATISTVAERVSTICITVIVERNULAE
. . . . . . .SALTVMTVORVM·NULTR·ACONDVC
TORIB·AGRORFISCALIVMINQVIET. . . . .

Quatrième colonne.

. . . . .ES·M·AVRELIVSCOMMODVSAN
. . . . . .NVSAVGSARMAT·GERMANICVS
MAXIMVSLVRIOLVCVLLOETNOMINEA
LIORVM PROCC·CONTEMPLATIONEDIS
CIPVLINAEETINSTITVTIMEINEPLVS
QVAMTERBINASOPERAS CVRABVNT(?)...
NEQVITPER. . . . .RAMCONTRAPERPE
TVAMFORMAMAVOBISEXIGATVR[1]
ETALIAMANVSCRIPSI·RECOGNOVI
EXEMPLVMEPISTVLAEPROC·F. .V. .
TVSSANIVSARISTOETCIPRISAN. . . . .VS
ANDRONICOSVOSALVTEM SECVNDVM

1. Ici est figurée une feuille

SACRAMSVBSCRIPTIONEMDOMININ
SANCTISSIMIIMP'QVAMADLIBELLVM
SVVM..................................
....
....
....
....
....
....
AMANV...............MVS...FELI
CISSIMVM.................DAT
PRIDVSSEPT KARTHAGINI
FELICITER
CONSVMMATAETDEDICATA
IDIBVS.........ELIANOETCORNE
LIAN...OSS'CVRAAGENTE
CIVLIO.......SALAPVTIMAG'

Les premières colonnes contiennent le texte d'une pétition adressée à l'empereur Commode par les colons d'un domaine impérial appelé, à ce qu'il semble, *Saltus Burunidanus* ou *Burunitanus*. Les pétitionnaires se plaignent des exactions des agents de ce domaine, notamment d'un fermier, *conductor*, du nom de Maximus; ils accusent aussi un agent de l'autorité, qui, au lieu de leur faire justice contre ce fermier, favorise toutes ses usurpations. Quoiqu'ils aient invoqué des ordres directs de l'empereur en leur faveur *(instantibus ac suplicantibus vestramque divinam suscriptionem adlegantibus nobis*, 2e col., l. 6 à 8), on n'a eu nul égard à leurs plaintes; on leur a envoyé des soldats qui les ont maltraités (l. 11, 13); des citoyens romains même ont été battus de verges (l. 14, 15). Les agents qui les oppriment leur imposent d'injustes corvées, *operas* (l. 31). Les colons invoquent une loi de l'empereur Hadrien (3e col., l. 5 et 25) qui limite leurs obligations; ils allèguent aussi des lettres des procurateurs, conservées aux archives domaniales de la circonscription de Carthage : *ut se habent litter[a]e procuratorum quae sunt in titulario tuo tractus Karthaginiensis* (3e col., l. 9-11). D'après ces documents, ils ne doivent, disent-ils, que six corvées annuelles, deux de labour, deux de sarclage et deux de moisson : *binas aratorias, binas sartorias, binas messorias operas* (l. 11-13). Ils demandent donc à l'empereur d'ordonner qu'à l'avenir ils ne soient pas astreints à faire plus (l. 3-8[1] et 25-30). Dans la 4e colonne, on trouve le texte d'une lettre de Commode, qui fait droit à la requête des colons : l'empereur [*Imperator Ca*]*esar M. Aurelius Commodus An*[*toni*]*nus Augustus Sarmaticus Germanicus Maximus* (4e col., l. 1-3) mande aux procurateurs, *Lurio Lucullo et nomine aliorum procc.* (l. 4, 5), de ne pas exiger des colons plus de six corvées annuelles, *plus quam ter binas operas* (l. 5, 6). Vient ensuite une lettre adressée de Carthage par les procurateurs à un agent subalterne nommé *Andronicus* (l. 12), auquel ils font connaître la décision impériale; cette lettre est datée de la veille des ides ou 12e jour de septembre (l. 24), sans indication d'année. Enfin l'inscription se termine par la mention de la pose de cette pierre commémorative, accomplie aux ides de... (le nom du mois n'a pu être lu), sous le consulat de ...*elianus* et de *Cornelianus*. — Ce texte est très curieux et fournit nombre de renseignements nouveaux. Il jette une vive lumière sur la condition des colons dans l'empire romain; il prouve l'ancienneté de cette classe de personnes, puisqu'on voit qu'elle existait déjà au temps de Commode et même que, dès le règne d'Hadrien, une loi avait été rendue pour régler la condition des colons. Pour la géographie antique, il fournit deux termes nouveaux, le nom du *Saltus Burunidanus* ou *Burunitanus*, localité inconnue jusqu'ici, et celui du *tractus Karthaginiensis*, qui paraît avoir été une circonscription domaniale. Au point de vue du vocabulaire, on y trouve aussi deux mots dont on n'avait pas encore d'exemple, l'adjectif *sartorias*, dans l'expression *sartorias operas*, et le substantif *titularium*, qui paraît désigner les archives de l'administration des domaines impériaux. Enfin, c'est aussi la première fois qu'on rencontre les consuls ...*elianus* et *Cornelianus*. Malheureusement il n'est pas possible de déterminer au juste la date de cette inscription; on peut dire seulement qu'elle est du règne de Commode.

M. Georges Perrot communique une lettre de M. Foucart, directeur de l'École française d'Athènes, qui donne des détails sur une inscription grecque très importante, récemment découverte à Éleusis. Cette inscription se compose de 61 lignes, de 50 lettres chacune; sauf deux ou trois mots, elle s'est conservée entière et se lit

---

1. *Et ideo rogamus, sacratissime Imperator, subvenias, ut, kapite legis Hadrian[a]e, quod suprascriptum est, ademptum sit jus etiam procuratoribus, nedum conductori, adversus colonos ampliandi partes agrarias....* Le lapicide a par erreur répété deux fois les mots EST ADEMPTVM (l. 5-6).

sans lacune. C'est un décret du conseil et du peuple d'Athènes, rendu sur le rapport d'une commission ; ce décret porte que les Athéniens et tous leurs alliés seront tenus d'offrir les prémices de leurs récoltes aux Déesses d'Eleusis; en outre, tous les autres peuples grecs seront invités à faire de même. On lit dans ce décret que le peuple l'a rendu pour obéir à un oracle de Delphes; en effet, nous savons par Isocrate (Panég., 31) que la Pythie avait souvent invité les Athéniens à s'acquitter du devoir de consacrer les prémices de leurs récoltes aux Déesses d'Eleusis. — Le décret donne de minutieux détails sur la levée, la réception et l'emploi de ces prémices, les sacrifices et cérémonies à faire avec le produit de la vente des grains; cette série de prescriptions détaillées fait comprendre une expression de Lysias qui avait quelquefois paru obscure, ἱερὰ κατὰ τὰς συγγραφάς. — Ce décret est suivi d'un autre, rendu sur la proposition du devin Lampon, contemporain et familier de Périclès. Ce second décret contient des prescriptions relatives au *Pelasgicon*, enceinte construite par les Pélasges autour de l'Acropole : il est défendu d'en enlever des pierres ou de la terre, d'y élever de nouveaux autels, etc., etc. On ne voit pas, au premier abord, quel rapport il y a entre ces décisions et les premières, et pourquoi on les trouve réunies en une même inscription. M. Foucart, cherchant à expliquer cette singularité, émet la supposition que les décrets auront été rendus tous deux pour satisfaire au même oracle. En effet, Thucydide nous a conservé (II, 17) un fragment d'un oracle de Delphes, qui ordonnait de ne pas toucher au Pelasgicon :

.... τὸ Πελαστικὸν ἀργὸν ἄμεινον.

M. Foucart suppose que ces mots formaient la fin de l'oracle dans lequel la Pythie ordonnait de porter les prémices à Eleusis. Cet oracle et les deux décrets rendus pour y satisfaire doivent être rapportés, pense M. Foucart, à l'époque du gouvernement de Periclès. Il faut peut-être voir, dans la clause qui prescrit d'inviter tous les Grecs à faire aux Déesses la même offrande que les Athéniens, une des tentatives de Périclès pour établir la domination d'Athènes sur la Grèce entière. — L'inscription d'Eleusis sera publiée dans le *Bulletin de correspondance hellénique*.

M. Delisle lit un mémoire intitulé : *L'auteur du Grand Coutumier de France*. Le Grand Coutumier, compilation de droit français, importante surtout au point de vue de l'histoire des origines de la coutume de Paris, a été souvent imprimée au XVIe siècle; une nouvelle édition en a été donnée par MM Laboulaye et Dareste en 1868. Jusqu'ici, on ignorait le nom de l'auteur de ce recueil et la date de la rédaction; on ne savait même pas bien en quoi il consistait, car, tandis que dans les éditions anciennes l'ouvrage comprend quatre livres, tous les manuscrits connus de nos jours ne donnent que les trois derniers de ces livres : d'où l'on avait été amené assez naturellement à conclure que le premier livre des éditions était un supplément ajouté après coup. — Il y a quelque temps, M. Delisle eut occasion de rencontrer, dans une bibliothèque particulière, un nouveau manuscrit du Coutumier : il y trouva l'ouvrage complet en quatre livres, comme dans les éditions. Ce manuscrit n'est d'ailleurs pas moins ancien que les autres. C'en était donc déjà assez pour ébranler l'opinion qui voulait que le premier livre fût apocryphe. — D'autre part, ce même manuscrit contenait un assez grand nombre de pièces administratives, émanant toutes de Jacques d'Ableiges, magistrat et jurisconsulte français de la fin du XIVe siècle. M. Delisle se demanda dès lors si ce Jacques d'Ableiges n'était pas pour quelque chose dans la rédaction du Grand Coutumier. Or, la Bibliothèque Nationale possède, sous le no fr. 10816, un manuscrit désigné depuis longtemps dans les catalogues comme contenant un ouvrage de Jacques d'Ableiges sur le droit français. En examinant ce ms., M. Delisle a reconnu que ce n'était autre chose qu'un exemplaire complet du Grand Coutumier, en quatre livres, qui avait jusqu'ici échappé à l'attention des érudits. De plus, le Coutumier est précédé, dans ce ms., d'une lettre-préface de l'année 1387 ou 1388, qui manque à tous les autres exemplaires, et dans laquelle Jacques d'Ableiges explique dans quelles circonstances il a rédigé cet ouvrage. — Il résulte de cette découverte : 1° que le 1er livre du Grand Coutumier est du même auteur et de la même date que les trois autres; 2° que les quatre livres ont été écrits par Jacques d'Ableiges en 1387 ou 1388. — Ce Jacques d'Ableiges fut en 1380 bailli de Saint-Denis, puis de Chartres, de 1385 à 1388 bailli d'Evreux, en 1389 maire du chapitre de Chartres; en 1391 il était avocat au Châtelet de Paris.

M. Jourdain commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Les commencements de la marine militaire sous le règne de Philippe le Bel*.

M. Benloew termine sa lecture sur la littérature albanaise. Il communique la traduction d'une pièce albanaise, la ballade de *Garantina*, qui présente une ressemblance assez remarquable avec la ballade de Lénore, par Bürger.

Julien HAVET.

ERRATUM DU N° DU 29 MARS

Chronique, p. 262, l. 7, au lieu de *31 mars*, lisez : *30 mai*.
— l. 8, au lieu de *l'époque à laquelle*, lisez : *l'époque jusqu'à laquelle*.
— l. 13, au lieu de *effets*, lisez : *effet*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 19 Avril — 1880

72. — **Geschichte des Artachshîr i Pâpakân,** aus dem Pehlewî uebersetzt, mit Erlæuterungen und einer Einleitung versehen, von Th. Nöldeke (Extrait du 4e vol. des Beitræge zur Kunde der Indogermanischen Sprachen, pp. 22-69), Gœttingen, Robert Peppmüller, 1879.

La chute de la dynastie parthe et la restauration de l'unité nationale par les Sassanides (226 A. D.) est un des événements de l'histoire de la Perse qui ont laissé le plus de souvenirs dans l'imagination populaire. Le fondateur de la dynastie nouvelle, Ardeshîr, devint de bonne heure le héros de légendes, les unes reposant sur des souvenirs historiques altérés, les autres nées du désir de rattacher la dynastie nouvelle à celle qui avait régné avant les Parthes et Alexandre, et, plus haut encore, aux premières dynasties mythiques de l'Iran.

Les écrivains orientaux mentionnent un livre pehlvi, le *Kâr nâmak* ou Livre des Exploits d'Ardeshîr. Parmi les manuscrits pehlvis rapportés de l'Inde par Haug se trouve une histoire légendaire d'Ardeshîr qui est, soit une reproduction, soit un extrait du *Kâr nâmak* [1] ; M. Nöldeke nous en donne une traduction avec un commentaire historique et philologique très abondant et une introduction sur l'origine et la date de ce livre.

Haug plaçait la composition de notre Kâr nâmak sous Hormazd Ier (le 3e Sassanide) parce que l'auteur finit son récit en appelant les bénédictions du ciel sur Ardeshîr, Shâpûhr et Hormazd et sur nul autre, ce qui prouverait qu'il vivait sous ce dernier. Mais, en fait, la façon dont il parle d'Hormazd semble indiquer que ce dernier appartient déjà à l'histoire ancienne et la bénédiction des trois premiers rois Sassanides s'explique tout naturellement par ce fait qu'ils sont les trois héros du livre ; l'auteur, en effet, ne s'arrête pas à la victoire d'Ardeshîr, mais à la naissance d'Hormazd, parce que c'est alors seulement que, de par la

1. Elle débute par ces mots : « Il est écrit dans le Livre des Exploits d'Ardeshîr » *(pavan kârnâmak A. P. itûn nipisht yeqoyemûnit).*

légende, la dynastie nouvelle est fondée et affermie, et les conditions fatidiques réalisées. Un détail plus caractérisque et qui fixe un terme *a quo*, c'est la mention faite, à propos d'Hormazd même, du Châkân des Turcs : or, les Turcs n'ont été connus des Perses que sous Chosroès I[er], époque où ils deviennent leurs voisins par la chute du royaume intermédiaire des Huns Hephthalites (au milieu du VI[e] siècle). La limite *ad quem* est plus difficile à établir. La mention la plus ancienne du *Kâr nâmak* remonte à Masoudi (vers 943) : si le remaniement en vers arabes de la « Vie d'Ardeshîr » par Abân b. Abdal*h*amîd est, comme cela est très vraisemblable, une traduction du Kâr nâmak, nous remontons par lui jusqu'aux premières années du IX[e] siècle. M. N. veut remonter plus haut et croit retrouver dans la version grecque d'Agathange (VIII[e] siècle) un écho *direct* du Kâr nâmak : je crois que les différences sont trop grandes pour admettre cette conclusion, et les rapports indéniables de la légende d'Ardeshîr dans les deux sources prouvent seulement l'existence de cette légende au temps d'Agathange, mais non celle du Kâr nâmak. Nous croyons donc plus prudent de mettre la date de la composition du Kâr nâmak original entre 550 et 900.

Le texte pehlvi est inédit, et malheureusement M. N. ne l'a pas reproduit avec sa traduction. Il n'en a été publié que quelques courts extraits dans les Essais de Haug, 2[e] éd., dans l'édition du Dîn kart et dans la grammaire pehlvie de Peshotanji [1]. Nous avons pu contrôler l'exactitude de la traduction de M. N. sur ces quelques passages et sur un fragment de British Museum qui contient le premier tiers du manuscrit. Il est d'ailleurs facile de voir, par les notes philologiques de l'auteur, qu'il était en état, mieux que personne, de tirer du texte tout le parti qu'il était possible et qu'il est au premier rang parmi ces quelques *gründliche Kenner des Pehlewî* parmi lesquels, par excès de modestie, il refuse de se placer. Dans ses notes, il s'est attaché surtout à faire ressortir par de nouveaux exemples le caractère purement artificiel du pehlvi : la cause est, je crois, depuis longtemps gagnée, mais M. Nöldeke n'en rassemble pas moins des preuves nouvelles et qui feraient la conviction si elle n'était déjà faite : un des plus jolis exemples est (p. 40) : pavan-*khazîtân*-t pour pa-*dî*-t ; *Yadâ*-kart pour *Dast*-kart (48).

Une question intéressante qui se pose tout naturellement, étant donné le sujet, c'est de savoir si la légende d'Ardeshîr dans Firdousi est puisée à notre source (naturellement par l'intermédiaire d'une traduction persane ou arabe). M. N. résout la question affirmativement : une comparaison attentive prouve, dit-il, que le récit de Firdousi repose en très grande partie sur le nôtre (p. 26). Je ne sais si cette conclusion peut être admise dans ces termes. Tout d'abord il est certain que Firdousi avait d'autres sources, car il contient des légendes que notre livre suppose,

---

1. Peshotan a de plus publié une traduction guzeratie de tout le livre en 1853, Bombay.

mais qu'il ne contient pas : la plus importante est celle qui porte sur le ver merveilleux Haftwâd : d'autre part il supprime des traits certainement authentiques et qui prêtaient trop au développement poétique pour qu'un artiste tel que Firdousi n'en profitât pas : s'il n'a pas le récit du dévouement de l'ânesse, c'est très probablement que ses sources ne le présentaient pas. Certains traits communs paraissent dans Firdousi sous une forme moins primitive, et ce n'est certainement pas lui qui s'est avisé de changer le sexe des deux mystérieuses sibylles qui apparaissent à Ardeshir dans sa fuite. Notre récit et celui de Firdousi remontent à une source commune, mais non l'un à l'autre.

Cette légende du ver de Haftwâd est un exemple curieux d'une double fusion du mythe avec l'histoire. Firdousi la raconte tout au long : un homme nommé Haftwâd, ce qui, nous dit Firdousi, signifie « l'homme aux sept fils »[1], fait fortune, grâce à un ver trouvé par sa fille et qui lui file autant de coton qu'elle veut : nourri par Haftwâd, le ver grossit à une taille colossale, est adoré, et les armées envoyées contre lui sont détruites par la fortune du ver : Ardeshir l'attaque et est repoussé : il en vient à bout par ruse en s'introduisant comme marchand dans la forteresse du ver et lui versant du lait empoisonné. Le Kârnâmak ne dit rien des origines du ver et ne raconte que sa lutte contre Ardeshir et sa fin. M. N. reconnait avec raison une forme du vieux mythe de Vritra, d'Apollon et de l'Hydre, ce qui n'empêche pas de reconnaître en même temps, comme le faisait M. Mohl, dans le récit de Firdousi, une allusion à l'introduction du ver à soie, ingénieuse adaptation du vieux mythe aux progrès de la civilisation. Reste une question à poser : pourquoi la légende est-elle entrée dans l'histoire d'Ardeshîr? Je crois que le Vendidad nous donne la solution de ce problème. La forme iranienne du mythe de Vritra est Ajis Dahâka et le théâtre de la lutte est le Varena, autrefois Varuna-Ὀυρανός, le ciel. Quand Ajis fut devenu terrestre, que le mythe fut tombé en légende, on ne sut plus où placer Varena : deux opinions se formèrent : selon les uns, Varena est la chaîne des Padashkhvâr, selon les autres, il est dans le *Kîrman (ît mûn* Kirmân[2] yemalalûnît). La première opinion se fonde sur des traditions historiques : c'est dans cette région que s'est formée la mythologie de l'Avesta, c'est là que sont le plus vivants les souvenirs de Zohak et de Feridoun; les prétentions du Kirman sont purement étymologiques ; l'étymologie populaire en faisait le pays des Vers, *Kirm-ân*, et ainsi se forma l'opinion que le Varena, le séjour du serpent, pourrait bien être le Kirman. Or l'une des premières conquêtes d'Ardeshîr fut précisément le Kirman; dans la légende elle suit immédiatement la lutte contre le ver ; Ardeshîr devait donc, dans les légendes populaires, avoir eu à lutter contre le ver.

Le nom du maître du ver est dans Firdousi *Haftwâd*, dans le Kâr-

---

1. Les lexicographes persans ont conclu de là à un mot *vâd* « fils » ; voir plus bas.
2. Les manuscrits, autant que je vois, ne permettent pas de lire avec M. N. *dailamân*.

nâmak *Haftânbokht*. Pour qui se reporte aux particularités de l'écriture pehlvie, les deux mots sont identiques (sauf suppression du suffixe *ân*), et *Haftwâd* n'est qu'une fausse lecture de *Haft bokht*. Je ne saurais admettre pour ce dernier mot l'explication de M. N.; *bokht* serait le mot ordinaire qui signifie « délivré »; *haftânbokht* serait un mot formé à l'imitation des mots-phrases du sémitique : « marâ bokht, geshû bokht », et signifierait « les sept ont délivré » ; ces sept seraient les sept planètes ahrimaniennes, le nom d'un être démoniaque pouvant fort bien exprimer la confiance dans les forces infernales, juste comme celui d'un fidèle exprimerait la confiance dans les forces divines. Voilà une explication bien ingénieuse, trop ingénieuse, je crains. M. N. rapproche bien le nom de Sibokht (Σεβόχθης) qui devient « les *Trois* ont délivré » ; ces Trois seraient les trois vertus cardinales du Mazdéen, bien penser, bien parler, bien agir. Vient malheureusement un *Cahâr bôkht* « les Quatre ont délivré, die Vier haben erlöst », et ici M. N. est forcé d'insérer après *Vier* une parenthèse interrogative, *welche?* qui prouve que l'élasticité des nombres a des limites.

L'explication de *Haftânbokht* nous est donnée directement par Firdousi : il signifie « qui a sept fils »; les dictionnaires persans donnent, en effet, un mot *bokht* « fils », et ici on ne peut objecter l'exemple du persan *vâd* qui ne doit son existence qu'à une lecture fausse; l'erreur porte sur la lecture du mot et non sur le sens même que la tradition n'a pu inventer. Ces sept fils paraissent et dans Firdousi et dans le Kârnâmak. Il est à peine besoin de dire que ces sept fils ne sont que des dédoublements du ver; il a sept fils, c'est-à-dire qu'il est septuple, il a sept fils comme il aurait sept têtes.

Le dénouement de la légende ne semble pas primitif : il est de style : on le retrouve déjà dans la légende d'Alexandre (Fird., éd. Mohl, V, 202; cf. le Dragon de Bel dans Daniel XIV).

Voici quelques observations et quelques doutes que nous soumettons à M. Nöldeke. P. 37. Une donnée qui pourrait peut-être éclaircir l'origine du feu Atar *Frobâ*, c'est son identification par les Rivaets avec le feu *Khordâd* [1]; les Parses, partant du caractère spécial de ce feu, qui est le feu de la caste sacerdotale, semblent l'interpréter comme « celui qui donne l'intelligence » *khired dâd;* ce n'est qu'un jeu étymologique et la variante *khurrâd* semble nous renvoyer à un primitif *khurn* (qareno) *dât;* le nom par là rejoindrait le Atar *farnbag* relevé par M. N. et qui est « le feu des Mages »; il est fort possible, en effet, que *farn* (farr) ne soit qu'un doublet de *qarenô* [2] (khurr-ah); et, en effet, il se trouve que le

---

1. Grand Ravaêt, p. 118 : trois feux : Adar Gushasp, A. Khordâd, A. Burzîn mihr; Adar Khordâd bar khired ast u bar dastûrân ast.

2. Le perse *frana* qu'on a rapproché de *farr* est en fait inconnu, il ne paraît que dans des noms propres, et pour lui donner le sens de *farr*, on n'a d'autre raison que l'analogie de son; de plus, *frana* eût donné en persan *faran*. Il faut avouer que l'iden-

siège du feu Frôbâk est précisément « le mont de qarenô » (gadâomand kof; qarenanuahant gairi, Bundehesh, p. 52); enfin, Nériosengh identifie explicitement le *qarenô* avec Atar Frobâ (Sirozah, I, 9 : « Kâvayéhéca qarenanho mazdadâtahe » est traduit : râjalaxmyâçca majdadattâyâs; ayam agnis *âdaraprâ* nâma, asya kâryam âcaryavidyâ... tathâ sa yas samam dahâkena prativâdam akarot). De là deux conclusions : 1° Quant à la lecture du mot, au lieu de *Frôbâk* il faut lire *Farn-bâk*, quelle que puisse être d'ailleurs la valeur de cet élément *bâk;* 2° quant à sa valeur, c'est primitivement la lumière d'en haut qui illumine le roi, le *farri yezdân* (farni-*bag*, qarenô baghahê) et c'est parce que cette lumière est avant tout de science et d'intelligence, que le feu Farnbag est devenu le feu spécial des prêtres : c'est le Brahmavarcasa des Brahmanes.

P. 40, n. 1. La tradition distingue en effet fort bien *sûk*, persan *sû*, côté, du mot *suâk* signifiant « lieu » : la traduction persane du Vendidad (p. 136, 115 de Spiegel) rend *sûk* par *tarfah;* le groupe *suâk*, lu par les Parsis *jînâk*, est probablement identique au persan *jâi* qui le traduit; on pourrait le lire *jîvâk*. (Inscr. de Pai Kuli, 20, Thomas.)

P. 41, n. 2. Pour le sens de *avîn* dans *avîn bûtîh*, cf. Minokhired, II, 15, 21, 47, 51.

P. 43, n. 3; l'élément *at* dans *al at* (ma-gar) doit être le même que dans *am-at* (agar).

P. 44, l. 4; *Mensch* est évidemment une faute de copie pour *Weib*.

n. 2; l'emploi de *mêsh* pour *warak* est justifié encore par l'équivalence mythique des deux mots : le *maêsha* est le huitième déguisement de Behram, lequel est le porteur du qarenô (Yasht 14, 23).

n. 6. Le vent *Artâk* répond peut-être au *vâta dareshi çrîrâ* premier déguisement de Bahrâm (cf. vâtem asha vanem, Yasna 17, 33); ou, peut être mieux, est-ce « le vent rapide comme l'oiseau de proie *Ardâ* (Bundehesh, 31, 11).

P. 47, n. 2. Patash khvârgar n'est pas identique, même de nom, aux monts Patishuvari des cunéiformes : car, Patashkhvâr suppose un primitif paitish-*hvâthra;* persan *khvâr* = zend *hvâthra ;* p. *dushkhvâr*, *dushvâr* = z. dush-(hv)*âthra ;* cf. z. pouru-*hvâthra* traduit : pur-*kkârîh*.

P. 5, n. 5 : j'ai peine à voir dans l'étymologie grecque du nom Atropatène (du Satrape Atropatès qui s'y rendit indépendant après la mort d'Alexandre) autre chose qu'une étymologie grecque. La province d'Atropatène devait avoir, bien avant la mort d'Alexandre, un passé historique, une individualité géographique, puisqu'elle recevait un satrape spécial : elle devait donc avoir un nom à elle ; qu'elle ait oublié le nom pour prendre celui de son satrape, il est bien difficile de l'admettre; passe encore si ce changement coïncidait avec une invasion étrangère, l'étranger imposant un nom nouveau (Gallia, France), ou si le pays était

---

tification de *farr* et *khurr-ah* offre une difficulté : l'équivalence de *f* à *kh;* noter cependant l'équivalence de *f* à *th* (Traêtaona-Ferîdûn).

de construction artificielle (Lotharingie); ici rien de pareil, l'Atropatène n'a été la province d'Atropatès que pour l'étymologiste grec. L'étymologie moderne des Persans *adarbigân*, source du feu, fausse quant aux mots, est exacte quant au sens général : l'Atarpâtakân, berceau du culte du feu, et où Zoroastre reçut le feu du ciel, est « le pays de la descente du feu [1] » (Atar-*pâta*, du verbe *pat*).

P. 59. Je doute que ziyânak soit le nom propre de la femme d'Ardeshîr; la traduction persane du Vendîdâd le traduit *zan* (*Vd.*, III, 25; V, 50, ed. W.).

P. 60, n. 3 : Voir une forme encore plus ancienne de ces contes répugnants, dans le conte égyptien des Deux Frères.

En publiant cette belle étude, M. Nöldeke a contracté une dette, celle de donner le texte critique de l'original avec lexique. Espérons qu'il l'acquittera bientôt, au grand profit des études pehlvies.

James DARMESTETER.

---

73. — **Il Mito di Filottete**, nella letteratura classica e nell' arte figurata, studio monografico di Luigi Adriano MILANI. Florence, Lemonnier, 1879.

Cette dissertation, qu'accompagnent quatre planches, dont une en couleur, fait partie des publications de l'*Institut des hautes études de Florence* (section de philosophie et de philologie). Elle donne une idée favorable de cette école et des études qui s'y poursuivent; elle mérite d'être dédiée à l'un des hommes dont l'enseignement fait le plus d'honneur à cette école, à M. Dominique Comparetti, ce savant d'un tour d'esprit si original, d'une science si curieuse et si précise. Le plan général en est des plus simples et des plus clairs. Voici la table des chapitres : *Première partie :* chapitre I. *Philoctète dans l'épopée.* § 1. Le malheur de Philoctète. § 2. Philoctète emmené de Lemnos. § 3. Les autres aventures de Philoctète. Chapitre II. *Le mythe de Philoctète dans la poésie dramatique.* § 1. La tragédie d'Eschyle. § 2. La tragédie d'Euripide. § 3. Les deux tragédies de Sophocle et les pièces des tragiques de second ordre. — *Seconde partie :* chapitre III. *Comment les artistes ont conçu la représentation du mythe;* chapitre IV. *Le mythe de Philoctète dans les monuments :* § 1. Philoctète et Hercule à Chryse. § 2. Philoctète héritant sur l'Œta de l'arc d'Hercule. § 3. Philoctète de retour à Chryse, sa blessure. § 4. Philoctète abandonné à Lemnos. § 5. Philoctète emmené de Lemnos et conduit à Troie. § 6. Philoctète guéri. Son combat singulier avec Paris.

On voit que le cadre a été bien dessiné; grâce à une vaste lecture, il a été bien rempli. Nous ne nous sommes pas aperçu qu'aucun texte inté-

1. Voir notre traduction du Vendidad, Introduction.

restant ou aucun monument de quelque importance ait été oublié; l'exposition est simple et lucide; les planches, sans être très soignées, nous donnent tout au moins une idée nette de la composition des œuvres plastiques citées dans l'ouvrage et que les lecteurs auraient peine à se procurer. Nous ne ferons que deux critiques. Nous aurions aimé quelques pages de conclusion, pour lesquelles l'auteur aurait réservé quelques-unes des idées qu'il a développées dans le premier chapitre de la seconde partie et où il aurait résumé les résultats de ses patientes recherches. Enfin, certaines notes sont vraiment trop longues, elles tiennent les deux tiers ou les trois quarts de la page. Ce sont de petites dissertations spéciales, de vrais appendices. L'auteur, qui connaît si bien la littérature archéologique de l'Allemagne, lui a emprunté un de ses procédés les moins justifiables :

Et lorsque sur les gens on prétend se régler
C'est par leurs beaux côtés qu'il leur faut ressembler.

A propos de la topographie de Lemnos, M. Milani invoque le témoignage de Dappert et d'autres voyageurs anciens. Ne connaît-il pas l'ouvrage d'un savant qu'il aime d'ailleurs à citer, Conze, son voyage intitulé *Reise auf den Inseln des Thrakischen Meeres?* (in-4°, Hanovre, 1860)?

Malgré ces quelques réserves, nous ne pouvons qu'engager M. Milani à poursuivre des études où il a, dès le début, conquis une place honorable en traitant d'une manière complète un sujet intéressant et jusqu'alors négligé.

G. Perrot.

---

74. — **Briefe und Acten zur Geschichte des dreissigjaehrigen Krieges in den Zeiten des vorwaltenden Einflusses der Wittelsbacher.** Vierter Band : Die Politik Bayern's 1591-1607, Th. I, bearbeitet von Felix Stieve. München, Rieger, 1878, xv, 571 p. in-8°.

Nous avons déjà parlé dans la *Revue* des premiers volumes de cette importante publication de l'Académie de Munich. Le quatrième tome commence une série nouvelle de cette collection de documents inédits relatifs à la guerre de Trente Ans. Tandis que les premiers avaient été réunis par les soins de M. Maurice Ritter, le dernier est dû à M. Félix Stieve, l'auteur estimé d'un volume sur les *Origines de la guerre de Trente Ans* et de nombreuses monographies. Tandis que M. Ritter était chargé plus spécialement de grouper et d'annoter les pièces relatives à l'Union protestante, ses relations avec la France, etc., M. S. doit donner dans les volumes suivants les documents émanant de la Ligue catholique et plus spécialement de la Bavière. Mais ce ne sont pas encore ces documents eux-mêmes qu'il nous offre ici. Rompant avec les errements pratiqués jusqu'à ce jour, il a voulu faire précéder son recueil

d'une introduction fort détaillée. Elle nous permet d'embrasser dans son ensemble la politique étrangère du jeune duc de Bavière, Maximilien Ier, qui depuis 1598 gouverna seul, mais fut, auparavant déjà, l'associé de son père, le vieux duc Guillaume. On ne saurait qu'approuver ce retour en arrière, Maximilien de Bavière ayant été certainement le plus remarquable des princes allemands de son temps, et ses principes politiques n'ayant jamais varié durant un règne, riche en péripéties, qui dura plus d'un demi-siècle.

On trouvera donc dans le volume de M. S. une véritable *Histoire intérieure de l'Allemagne à la fin du* XVIe *siècle;* tout ce que les archives bavaroises et étrangères ont révélé à l'auteur sur la politique suivie dès cette époque par les chefs habiles de la réaction catholique en Allemagne, a été soigneusement utilisé dans ce premier tome qui s'arrête à l'abdication du duc Guillaume, le 4 février 1598. On y voit s'y dessiner les commencements de la future Ligue catholique et l'influence grandissante du parti, soit dans la question de la tutelle badoise, soit dans la guerre des Evêques en Alsace, soit enfin à l'importante diète impériale de 1594. C'est un des ouvrages les plus substantiels et les plus neufs que nous ayons reçus depuis longtemps et qui, sur plusieurs points, renouvellera l'histoire convenue de cette époque indécise et trouble, qui s'étend de l'avénement de Rodolphe II aux débuts de la guerre de Trente Ans. Souhaitons que M. Stieve puisse faire avancer aussi rapidement sa *Baierische Abtheilung* que M. Ritter a su mettre au jour les volumes sur la politique protestante de la même époque. Les deux séries du grand recueil se complétant mutuellement, il est essentiellement désirable qu'elles marchent de front pour se contrôler l'une l'autre et permettre aux savants d'y puiser une notion plus exacte des innombrables luttes diplomatiques qui précédèrent en Allemagne la grande crise du XVIIe siècle et en facilitèrent la venue.

R.

---

75. — **Un empereur, un roi, un pape, une restauration,** par Anatole Leroy-Beaulieu. Paris, Charpentier. 1879, in-18, 377 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Anatole Leroy-Beaulieu s'est fait une place très distinguée parmi nos publicistes. Il a beaucoup écrit sur beaucoup de sujets différents; mais ce volume est, si je ne me trompe, le premier qu'il présente au public; encore n'a-t-il fait qu'y réunir, en les complétant, quatre articles de la *Revue des Deux-Mondes*. Cependant M. A. L.-B. n'est, à proprement parler, ni un journaliste, ni un *reviewer*. Il n'improvise pas, il ne fait ni des comptes-rendus, ni, comme on dit, des *adaptations*. Il emprunte peu aux autres, il cite peu, il tire presque tout de son propre fonds. Son talent, qui est très personnel, est d'une espèce rare chez nous. « Depuis

l'année 1872, dit-il quelque part, j'ai fait trois ou quatre fois le tour de l'Europe. » C'est un observateur curieux et perspicace, ce n'est point un simple voyageur; il est polyglotte, sans être philologue; il est versé dans la science des races, sans être ethnographe; il s'occupe constamment d'histoire, sans être historien; il fait de la diplomatie, sans être « de la carrière »; il fait de la politique, sans être politicien; il écrit avec infiniment de philosophie et de pénétration, sans être un dialecticien caustique comme M. Klaczko ou un humoriste disert comme le très ingénieux écrivain qui s'est si brillamment dédoublé sous le pseudonyme de Valbert. M. A. L.-B. est avant tout un critique. Qu'il étudie une nation, un individu, une crise sociale ou politique, ce qu'il cherche par dessus tout, c'est à dégager la cause des événements et la raison d'être des hommes. Ses écrits sont fort instructifs, très « suggestifs » surtout, mais ils n'ont toute leur valeur que pour le lecteur qui d'avance est au fait des choses et possède la matière première, la notion des faits.

Un homme doué d'une curiosité aussi large et aussi subtile, est nécessairement étranger à l'esprit de système et à l'esprit de parti. Cette qualité est surtout marquée dans la première de ces quatre études : *Un empereur.* L'essai de George Sand sur Napoléon III est une fresque, celui de Sainte-Beuve une eau-forte; ils se complètent l'un l'autre : aucun des deux n'est complet et ne rend tout l'homme. M. A. L.-B. n'a cherché à comprendre et à définir que l'idéologue et le politique. La tâche est suffisamment ardue et compliquée. Le prisonnier de Sedan est le même homme que le vainqueur de Solferino, le conspirateur de Strasbourg le même que le triomphateur du congrès de Paris, la même main écrivit la proclamation de Milan et la déclaration de guerre à l'Allemagne. Etablir le lien entre l'auteur *des idées napoléoniennes* et l'empereur Napoléon III, reconstituer la trame mystérieuse et cachée qui forme le soutien et l'unité de cette étrange carrière, voilà l'œuvre qu'a tentée M. A. L.-B., et l'on peut dire qu'il y a réussi autant qu'un contemporain pouvait le faire. Le chapitre 1er (p. 3 à 26) me paraît être le plus fécond en aperçus. C'est la genèse des idées de Napoléon III, et le point de départ de ce développement de contradictions qui semblent le rêve d'un Hegel couronné. M. A. L.-B. y cherche avec raison un fondement réel, et il le trouve (p. 9 et 19) dans les impressions de 1840. Cette crise qui fut une des plus graves de ce siècle a été décisive pour la carrière de Napoléon III. Il resta sous cette impression que 1840 avait perdu la monarchie de Juillet, et c'est pour éviter à l'empire un danger de ce genre qu'il se laissa précipiter dans la catastrophe de 1870. Il voulut être ce que l'on reprochait avec si peu de sens historique à Louis-Philippe de n'avoir pas été : un Guillaume III terminant la Révolution, et donnant à la nation, avec la paix au-dedans, la grandeur et la puissance au-dehors. On voit ici clairement comment les mêmes causes, le même effort pour sortir d'une situation inextricable et concilier des

contradictions insolubles, poussèrent dans une politique de résistance le prince que la révolution de 1830 avait appelé au trône, et dans une politique de guerre, celui qui avait déclaré, en assumant le pouvoir, que l'empire était la paix.

Il y a un contraste saisissant et bien cruel pour nous entre cette étude et celle qui est consacrée à Victor-Emmanuel. La même crise européenne qui conduisit l'empire français à sa chute et la France au démembrement, fit de l'Italie morcelée une puissance unie et de la petite monarchie sarde une des principales dynasties de l'Europe. Le sujet est largement traité. J'en dirai autant du travail intitulé : *Pie IX, le Saint-Siège et l'Eglise.* M. A. L.-B. cite, à plusieurs reprises, le livre du P. Curci : « *Il moderno dissidio tra la Chiesa et l'Italia* » ; il rend sans aucun doute justice à la science et à la dialectique de l'ancien jésuite ; il ne me paraît pas avoir attribué une importance suffisante à cet ouvrage. J'aurais aimé à le voir développer cette vue qui n'est guère qu'indiquée (p. 204) : « Peut-être la vieille idée guelfe renaîtra-t-elle une dernière fois sous un déguisement démocratique et verra-t-on, vers la fin du siècle, un pape populaire travailler à l'avénement d'une république italienne. » Un pape démocrate est beaucoup moins incompatible avec la foi chrétienne qu'un pape conquérant comme Jules II ou dilettante comme Léon X. Il y a une sorte de socialisme théocratique que l'Eglise n'a jamais répudié et qu'aucun *Syllabus* n'a condamné jusqu'à présent. Dans la dissociation des nations et dans l'anarchie intellectuelle et sociale où de nouvelles révolutions pourraient jeter l'Europe et en particulier l'Italie, il y aurait là un lien qui pourrait rattacher les âmes les plus divisées, un terrain commun sur lequel de grands ambitieux pourraient essayer de restaurer la puissance pontificale. Entre le très spécieux opportunisme du P. Curci et ces vastes hypothèses, la distance est énorme sans doute ; mais il y avait de quoi tenter un esprit aussi curieux et aussi porté aux conjectures que l'est celui de M. A. Leroy-Beaulieu. J'aurais désiré un peu plus de hardiesse et de profondeur dans le ch. VIII : *Pie IX promulgateur de dogmes.* M. A. L.-B. fait ressortir la parenté qui existe entre le dogme de l'immaculée conception et celui de l'infaillibilité. Le concile du Vatican méritait une étude plus étendue et il y avait à montrer les conséquences de ce fait que « Pie IX a porté la papauté au point culminant de son omnipotence spirituelle ». M. A. L.-B. est un politique plus qu'un philosophe ; il n'aime pas à s'écarter de la terre ferme, à s'égarer dans des régions qui, pour n'être pas métaphysiques, sont cependant fort au-dessus de la politique proprement dite, même la plus élevée. Il cherche les causes, mais il s'arrête aux causes secondes, aux causes présentes et aux plus rapprochées. Il donne ainsi plus de vie à sa critique, il la rend plus accessible à la moyenne des lecteurs ; mais, si ingénieux qu'il soit à tourner les grandes explications et à voiler les grosses difficultés, il n'évite ni certains vides, ni certains points d'interrogation. C'est ainsi que dans l'étude sur

Pie IX, il touche (p. 259-261) à un très curieux et très subtil problème de droit public : le caractère et la portée de la souveraineté attribuée au Saint-Siège par la loi des garanties. M. A. L.-B. renvoie à MM. Bluntschli et Minghetti : on aurait aimé à le voir discuter le problème qu'il se borne à poser en ces termes : « Pour le philosophe et le jurisconsulte, ce peut être une chose contraire à tous les principes et à tous les usages, contraire au droit des gens, qu'une telle souveraineté insaisissable et inviolable, n'ayant vis-à-vis d'autrui que des droits sans devoirs et sans obligations réciproques, protégée contre toutes les conséquences matérielles de ses fautes, sans qu'aucun pouvoir au monde lui puisse demander compte de ses actes. » Cette souveraineté est un fait, et, si les doctrines du droit des gens ne peuvent pas en rendre compte, la définir et la classer, c'est dommage pour les doctrines et pour les doctrinaires, mais le fait ne subsiste pas moins : il reste donc à l'expliquer et à en trouver la loi qui est ici comme ailleurs « le rapport nécessaire qui dérive de la nature des choses ».

Cet exemple montre bien, je ne dirai pas ce qui est défectueux dans les études de M. A. L.-B., mais la limite où s'arrêtent sa critique et les bornes qu'il s'est données à lui-même. C'est principalement sur ce point que je ferais certaines réserves aux éloges que me semble mériter son ouvrage. Comme il cite peu de faits et ne cite guère que des faits très connus, il n'y a point à discuter cette partie de son travail. Pour discuter le reste, il faudrait entrer dans un détail infini. Quant aux sources, il en indique très peu. Par suite de la même tendance, du même procédé ou de la même disposition d'esprit, il renvoie de préférence le lecteur à des articles de revue, cherchant toujours dans ses sources, comme dans ses raisonnements, le point le plus accessible et le plus rapproché.

Quant à l'étude qui termine le volume et qui traite de la restauration de la monarchie en Espagne, elle ne fait guère que côtoyer l'histoire, c'est de la politique pure, et je dois me borner ici à y relever les qualités qui distinguent constamment l'auteur : la connaissance du sujet, l'intérêt de la discussion et la spontanéité des vues.

Albert Sorel.

---

76. — **Etude philologique de la langue française** ou grammaire comparée et basée sur le latin, par J. Bastin. Seconde partie, syntaxe. Saint-Pétersbourg, 1879. 1 vol. in-8° de xiv-309 pages.

Dans le numéro du 21 décembre 1878 de la *Revue critique*, nous avons donné un compte rendu de la première partie de cette grammaire. Tout en rendant justice au soin avec lequel l'auteur avait réuni, classé, analysé une masse considérable de faits, nous signalions des défauts assez graves, la faiblesse de la partie historique, la confusion d'une exposition

mal digérée et qu'embarrassent des explications enchevêtrées, mi-françaises, mi-russes, la présence d'erreurs de faits, et surtout de regrettables personnalités, défauts qui rendent la lecture de cette première partie très difficile et très pénible.

Ces défauts sont de beaucoup atténués dans la seconde partie, qui a gagné en même temps en qualité. Les discussions ne dépassent pas les limites permises : l'exposition est moins confuse; la rédaction, il est vrai, pourrait encore gagner en élégance et moins ressembler à des séries de notes mises bout à bout : du moins elle est en progrès. Quant au fond même de l'œuvre, nous constatons que c'est un travail vraiment sérieux où l'auteur aborde franchement et résolûment toutes les difficultés de la syntaxe française. Il se fait bien parfois illusion, quand il croit résoudre certaines questions par la méthode historique; il est loin de connaître les variations de la syntaxe française au moyen âge et au XVI^e siècle, variations qui seules peuvent expliquer les bizarreries de la syntaxe moderne. Mais du moins il a un sens très juste de la *vie actuelle* de la langue, et ce sens lui donne souvent la solution exacte de certaines difficultés. Il défend, en général, l'usage contre les doctrines *à priori* de ces grammairiens logiciens qui ont été, du XVII^e au XIX^e siècle, le fléau de notre langue. Enfin, cette seconde partie sera certainement lue avec profit par les amateurs de grammaires, et elle rendra assurément des services au public russe auquel elle s'adresse.

Voici maintenant quelques observations sur certains points de détail. P. 8 et 9. M. Bastin analyse *voici* et *voilà*, et a raison d'y reconnaître, avec l'*usage actuel*, des adverbes ou prépositions. « Ils ne vivent plus, dit-il, dans la langue comme *verbes* : nous ne pouvons plus les décomposer par *vois ici, vois là*. Ces deux prépositions, car ce sont bien là aujourd'hui des *prépositions* et non des *verbes*, n'ont plus que la valeur des mots latins *en, ecce*, après lesquels on sous-entend : *adest* (est présent), ou : *aspice* (vois, regarde) pour compléter la proposition dans laquelle ils se trouvent : *ecce* homo *(adest)*; *voici, voilà* l'homme *(est présent)*. *Ecce (aspice)* hominem; *voici, voilà (regarde)* l'homme..... *Voici* et *voilà*, d'après cette manière d'analyser, ne sont plus pour l'analyse logique que des mots *pléonastiques* à peu près inutiles, ou n'ayant plus guère que la signification des adverbes *ici* ou *là*. » Ce passage montre bien, à côté de l'observation juste et exacte de l'usage de la langue, l'abus de l'esprit logique. Analyser *voici l'homme* par *voici, l'homme est présent*, est erroné : dans *voici l'homme*, la langue reconnaît *l'homme* comme le complément de *voici*. Qu'une tournure de ce genre, que cette forme particulière revêtue par la pensée soit irréductible à l'analyse logique, tant pis pour celle-ci : ce n'est pas le seul cas où il y ait conflit entre l'usage de la langue et la forme logique que, d'après nos métaphysiciens du langage, devrait revêtir la pensée; il en est à peu près constamment de même pour tous les *gallicismes*. Il serait grand temps de ramener l'analyse logique au rôle secondaire qui lui convient, et de n'en pas faire

l'archétype auquel doivent se mesurer et se régler les usages les plus légitimes de la langue. N'a-t-on pas vu des grammairiens déclarer que : *il est honteux de mentir*, n'est pas français, et qu'il faut dire, conformément aux règles de l'analyse logique, *mentir est honteux!* Pour en revenir à *voici, voilà*, il est constant que la valeur verbale de *voi(s), vide*, s'est graduellement effacée dans la pensée ; mais, comme il arrive souvent dans le langage, la forme extérieure des constructions où entraient *voici, voilà*, avec leur pleine et première signification, s'est maintenue intacte, alors que la signification s'en modifiait. De là, cette tournure *l'homme que voilà est mon ami* ; et cette autre *le voici, le voilà*. A vrai dire, il aurait fallu, dans ce dernier cas, *voi l'ici, voi le là ;* et cette tournure qui existait encore au XVIe siècle, s'est maintenue dans la langue des chasseurs : *volci, volce lest*, cri du piqueur ou du valet apercevant la bête : traduisez : *vois-le ici*, (= *le voici*), *vois le, ce l'est (c'est lui)*. Mais *voi-ci, voi-là*, s'étant définitivement soudés dans l'usage commun, le pronom *le* a été reporté avant *voici, voilà*, malgré la règle qui ne reporte le pronom devant l'impératif que dans les propositions relatives. Dans *le voici, le voilà*, dans *l'homme que voilà*, les pronoms, à l'origine compléments du verbe, sont devenus compléments des composés qui, par le même fait, deviennent des prépositions *sui generis*. Mais comment expliquer les tournures comme *ne voilà-t-il pas qu'il vient?* Comment rendre compte du pronom *il* après l'impératif *vide?* se demande M. Bastin. Comment rendre compte du *t* euphonique? de la forme impersonnelle? « Que l'on admette *voilà* comme *verbe* ou comme *préposition*, on se trouve ici devant un barbarisme qu'il est bien difficile d'expliquer d'une manière satisfaisante. » Oui, si l'on reste renfermé dans les divisions logiques de la grammaire; non, si l'on demande l'explication de cette tournure à l'histoire de la syntaxe. On sait que des tournures interrogatives ou exclamatives telles que *aime-t-il, est-il, vient-il*, l'analogie a dégagé une particule nouvelle qui a une valeur interrogative ou exclamative, à peu près comme le grec μῶν ou le latin *ne*. Cette particule se prononce *til* ou mieux *ti* et s'écrit soit *-t-il*, soit *-t-y*, soit *-t'y*, soit enfin *ti*. De là les constructions populaires telles que : *suis-je*-t'y *bête! La fille à Jean-Pierre, je l'aime*-t-il [1] ! C'est cette particule *-t-il* où on ne doit plus constater ni pronom *il*, ni forme verbale impersonnelle, ni *t* euphonique, c'est cette particule simple, qu'il faut reconnaître dans *voilà-t-il? Ne voilà-t-il pas?* — « Mais voilà bien une autre affaire » dit Lafontaine. Avec la tournure exclamative ou interrogative, il aurait pu dire, « mais ne voilà-*t-il* pas une autre affaire ». *Voilà-t-il* répond donc à quelque chose comme *ecce ne?*

P. 9, note 1 : « Le *que* dans « peut-être *qu*'il viendra », n'est qu'un gallicisme. » — Là encore nous avons un exemple d'une ancienne cons-

1. Voir G. Paris dans la *Romania*, 1877, p. 438; A. Darmesteter, *De la création actuelle des mots nouveaux*, p. 4.

truction conservée malgré le changement survenu dans la signification. *Peut-être qu'il viendra* date de l'époque où *peut* et *être* avaient leur pleine signification : *(il) peut être qu'il viendra*. *Peut* et *être* se fondent en un composé qui a le sens adverbial de *possiblement*, et la force d'*inertie* de l'usage qui ne soumet pas volontiers au changement les formes consacrées du langage, maintient jusqu'à nos jours cette construction avec *que*, en la faisant survivre à l'ancienne proposition *peut être* qui en amenait la présence.

P. 96 et 97. M. Bastin analyse longuement les règles de l'accord de *tout*. Il discute les diverses opinions émises au sujet de cet adjectif, sans pouvoir conclure. L'histoire de la syntaxe lui aurait donné l'explication de ces règles d'accord contre lesquelles sont venues échouer tant de grammaires.

Tout au sens de *totus*, d'*omnino*, comme au sens d'*omnis*, variait dans l'ancienne langue ainsi que *tutto* en italien. A partir du XVIe siècle, par suite de cette pénétration de la langue par l'esprit d'analyse qui en a si profondément modifié la syntaxe, la signification d'*omnino* dans *tout* a réagi sur la forme grammaticale du mot. On disait : 1. Il est *tout* bon (prononcez *tou-bon*). 2. Ils sont *tous* bons (prononcez *tou-bons*). 3. Il est *tout* ému. 4. Ils sont *touz* émus. Et au féminin : 1. Elle est *toute* émue. 2. Elles sont *toutes* émues (prononcez *toute-émues* ou *tout-émues*). 3. Elle est *toute* pâle. 4. Elles sont *toutes* pâles. Comme au masculin, *trois* fois sur *quatre*, *tout* adjectif restait invariable dans la prononciation *(tous* ou *tout* = *tou)*, on en fit un adjectif absolu ou un adjectif pris adverbialement, et la *forme* invariable coïncida avec la signification adverbiale. Mais au féminin, la forme invariable *(tou-t)* coïncidait avec la signification devant les adjectifs commençant par une voyelle ou une *h* muette ; il n'en était pas de même pour les adjectifs commençant par une consonne ou une *h* aspirée. Ici la forme adjective était trop différente de la forme adverbiale, et l'esprit de logique avait à faire une trop grande violence à l'usage grammatical pour qu'il n'échouât pas devant la force d'inertie de cet usage ; et l'on continua à dire *toute pâle, toutes honteuses* comme par le passé. Dans des tournures moins fréquentes, moins consacrées par l'usage, on dira soit d'après l'ancienne règle : « Vous êtes *toute* raison » (Molière, l'*Avare)*, soit d'après la nouvelle : « Elle est *tout* yeux, *tout* oreilles. »

L'ouvrage se termine par une étude rapide sur les *lettres françaises* et leurs origines diverses ; chapitre qui est tout à fait insuffisant, je dirais même inutile, s'il n'est pas précédé d'une étude exacte des transformations des sons latins, germaniques, etc., dans les sons français qui en dérivent. — Ajoutons un appendice formant brochure à part et contenant des listes d'homographes, homonymes, paronymes, doublets (d'après Brachet). Ces listes, accompagnées de traductions en russe, n'ont guère d'intérêt que pour le public spécial des écoles russes.

A. DARMESTETER.

VARIÉTÉS

Le Club alpin français.

En 1874, il s'est fondé à Paris, à l'instigation de M. Joanne, l'auteur bien connu d'une série de *Guides*, une société d'excursionnistes sur le modèle des sociétés analogues existant déjà en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Autriche et en Italie. Le nom de *Club alpin* qu'ont pris toutes ces sociétés, indique, par le mot même, l'origine anglaise de la chose : ce sont, en effet, les Anglais qui ont mis à la mode l'exercice, fort hygiénique du reste, de l'ascension des montagnes. Le Club alpin français qui a très vite recruté un nombre considérable de membres (3,401 au 15 octobre 1879), publie chaque année un volumineux annuaire (en dépôt à la librairie Hachette). Il en a paru cinq (1874-78) qui témoignent de l'activité pédestre et littéraire des membres du Club.

Nous n'avons pas à nous arrêter ici sur l'utilité pratique, on pourrait presque dire patriotique, d'une société qui développe le goût des exercices du corps et qui familiarise les Français avec la connaissance de leur propre pays, mais nous pouvons indiquer le côté scientifique des travaux et des publications du Club, dans le présent et surtout dans l'avenir. La géographie gagne quelques renseignements nouveaux à l'exploration minutieuse de sections de montagnes peu connues, et à la publication de cartes sur une plus grande échelle que nos cartes d'Etat-Major [1]. L'étude des montagnes, au point de vue scientifique, archéologique et botanique, donne lieu à des travaux variés, intéressants et souvent nouveaux. La direction du Club l'a bien compris puisque ses annuaires sont partagés entre les récits de courses et d'ascensions, (qui se résument, ou peu s'en faut, à dire : « J'étais là, telle chose m'advint ») et des études de science, d'industrie, de beaux-arts, et il faut féliciter le Club de ce qu'il donne, chaque année, plus d'importance à cette dernière partie. C'est ainsi qu'on y trouve des articles de géologie, de météorologie, de botanique que nous ne saurions apprécier, mais qui se recommandent par les noms de leurs auteurs.

Mais il y a une lacune que nous signalons à la direction du club : les sciences historiques sont à peine représentées dans cette série d'articles écrits pour la plus grande gloire des montagnes. L'ethnographie, l'archéologie, l'histoire, la linguistique, les traditions populaires des régions alpestres fournissent des sujets de recherches intéressants et souvent peu connus. Les Clubs alpins étrangers, notamment ceux de Suisse et d'Autriche, ne négligent pas cet ordre d'études dans leurs publications. Il est vrai, et c'est un triste aveu, qu'au point de vue des sciences d'ordre historique et philologique, le niveau intellectuel est plus élevé à l'étranger qu'en France, et que les méthodes scientifiques, dans cet ordre de

1. Le Club a déjà publié des cartes du Pelvan et du Mont-Perdu au 40,000e.

recherches, y sont infiniment plus répandues que chez nous. C'est surtout en ce qui touche la linguistique et les traditions populaires que ce contraste est frappant. Combien y a-t-il dans nos provinces d'hommes qui sachent dresser un lexique patois avec critique, recueillir des traditions sans les défigurer ou les noyer dans du bavardage? On les compterait aisément sur les doigts de la main. L'archéologie, nous nous hâtons de le dire, est en bien meilleur point, parce que les monuments font, dans une certaine mesure, l'éducation de ceux qui les étudient, et aussi, parce qu'une description exacte garde sa valeur, même accompagnée de verbiage.

Le dernier Annuaire du Club alpin contient deux articles du genre que nous voudrions voir plus souvent représenté, l'un à propos d'un glossaire du Morvan, l'autre sur le passage des Alpes par Annibal, articles sans importance, mais qui indiquent un désir de combler la lacune dont nous parlons. Il faut louer le Club alpin de cette intention, l'engager à suivre ce filon, et souhaiter qu'il trouve des collaborateurs capables de l'exploiter. Ils ne manquent certainement pas; il ne faudrait que les susciter et surtout les diriger.

H. Gaidoz.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. de Saulcy, membre de l'Institut, va publier (chez Ernest Leroux) l'*Histoire des Machabées*, ouvrage qui fait suite à son *Histoire d'Hérode*.

— M. Bouché-Leclercq, professeur suppléant à la Faculté des Lettres de Paris, travaille à une traduction de l'*Histoire grecque* de M. Ernest Curtius; le premier volume est sous presse (chez Ernest Leroux).

— L'éditeur Ernest Leroux a le dessein de publier une *Bibliothèque slave* dont chaque volume aura à peu près cinq cents pages; cette *Bibliothèque* ne comprendra que des traductions d'œuvres littéraires historiques, etc. Les deux premiers volumes de cette Bibliothèque, actuellement sous presse, sont l'*Histoire des littératures slaves* de M. Pypine (Cp. sur ce livre l'art. de notre collaborateur M. L. Leger, 1879, art. 201, p. 301) et l'*Histoire des Bulgares*, de M. Jireczek; ces deux ouvrages ont été traduits par M. Ernest Denis, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux.

— Dans une brochure intitulée *Le Juif Errant* (Extrait de l'Encyclopédie des sciences religieuses. Fischbacher. 20 p.), M. Gaston Paris examine la genèse et les phases diverses de la légende du Juif errant. Il montre que cette légende naquit vraisemblablement d'un récit apocryphe, relatif à Malc; qu'elle fut altérée, plus ou moins sciemment, par un archevêque arménien du XIII[e] siècle (récit de Matthieu Paris, chronique de Philippe Mousket); qu'elle fut complètement refondue par un nouvelliste allemand du XVII[e] siècle (*Newe Zeitung von einem Juden von Jerusalem*); qu'elle se compose donc d'un élément traditionnel assez antique et des embellissements que l'imagination, une fois éveillée, accumula sur ce sujet.

— Nous avons reçu de M. P. Ristelhuber une brochure sur *Le château de Spes-*

bourg (en Alsace, près d'Andlau). M. Hering, qui vient de faire la topographie du Spesbourg, dérive le nom du verbe *spæhen*, épier; mais M. R. cite l'ancien nom du Spesbourg, *Spehtesberg* (1324), *Spehesburg* (1372), *Specksberg* (1382); *Speht*, aujourd'hui *specht*, signifie pic, *picus* et *Spesberg*, le mont du pic (cp. Spessart = *Spehteshart*, *Speshart*, etc., et à côté du « mont du pic », *Girsperg*, mont du vautour; *Ramstein*, roche du corbeau; *Falkenstein*, roche du faucon). M. Ristelhuber prouve aussi que *Species*, qu'on a identifié avec Spesbourg, doit être remplacé par Spens (*Spes* dans la Chronique d'Ebersheim); c'est le hameau de Spins, dans le district d'Aarberg.

— Notre collaborateur M. Louis Leger vient de faire paraître un recueil d'essais qui fait suite aux deux séries qu'il a déjà publiées sous le titre de « *Le monde slave* » et « *Etudes slaves* ». Ce volume, intitulé *Nouvelles études slaves* (Ernest Leroux. In-8°, III et 406, p. 4 fr.), renferme les études suivantes : I. *Un précurseur du panslavisme au XVII^e siècle, Georges Krijanitch* (étude très curieuse de la *Politique* écrite par le prêtre croate Krijanitch « pour la défense de la race slave » et récemment publiée par M. Bezsonov). II. *Un essai de mystification littéraire, le Veda slave* (il s'agit de la traduction en un français baroque du Veda slave que prétend avoir recueilli M. Verkovitch, marchand d'antiquités à Serres, en Macédoine; espérons, dit M. Leger, que les médailles de M. Verkovitch sont de meilleur aloi que sa mythologie). III. *La vie de province en Russie d'après une publication provinciale* (cette publication est le *Memorial de Viatka* (Viatskaïa Nezaboudka), petit volume où un habitant de Viatka a réuni tous les articles et correspondances traitant de sa province et parus depuis un an et demi dans les journaux). IV. *Le roman russe dans la littérature française*. V. *Jean Hus* (étude considérable sur ce réformateur qui « entreprit de mettre fin à la fois aux misères de l'Eglise et à celles de son peuple »). VI. *Documents tchèques sur Henri IV* (analyse des lettres écrites de France par le Morave Charles de Zerotin à ses amis; Zerotin prit part au siège de Rouen (1592); il souhaite à Henri IV « plus de sérieux dans l'esprit »). VII. *L'historien national de la Bohême, François Palacky*. VIII. *François Deak et la Hongrie* (étude qui n'a pas rapport au monde slave, mais qui forme un pendant intéressant à la notice sur Palacky). IX. *L'Autriche et la question d'Orient*.

— Le 1^{er} numéro de la *Revue de l'histoire des religions* renferme, outre une introduction par M. Maurice Vernes, les articles suivants : *La divination italique*, par M. Bouché-Leclercq; *L'unité du sanctuaire chez les Hébreux*, d'après M. Wellhausen; *Exploration des monuments religieux du Cambodge* (avec deux planches), par M. Spooner; Bulletin critique de la mythologie aryenne, par M. A. Barth; Bulletin critique de la religion de l'Egypte, par M. Maspero; Documents inédits sur la sorcellerie tirés d'une brochure très rare de M. Lardy, *Les procédures de sorcellerie à Neufchatel* (1866); Eléments mythologiques des pastorales basques, par M. Vinson. La Revue — on ne saurait trop insister sur ce point — est purement historique, elle exclut tout travail présentant un caractère polémique ou dogmatique. Chaque numéro comportera sept rubriques : 1° Articles de fond; 2° Bulletins critiques spéciaux; 3° Mélanges et documents; 4° Comptes-rendus; 5° Dépouillement des périodiques; 6° Chronique; 7° Bibliographie.

— Il s'est fondé à Paris une *Société des études juives* qui a pour objet de favoriser le développement des études relatives au judaïsme. Elle publiera : 1° une revue périodique; 2° une série d'ouvrages originaux, de traductions, etc., sous le titre de *publications de la société des études juives*. Elle encouragera : 1° les publications relatives au judaïsme en général, et de préférence celles qui sont dues à des auteurs français ou résidant en France; 2° les publications relatives au judaïsme français. Elle créera des

conférences et des lectures sur des questions qui rentrent dans son programme. Elle fondera une bibliothèque qui se composera de livres relatifs au judaïsme. Elle se composera de membres souscripteurs, payant une cotisation annuelle de 25 fr., de membres perpétuels et de membres fondateurs qui versent en une seule fois, ceux-là, une somme de 400 fr., ceux-ci, une somme de 1,000 fr. au moins. La Société élira dans son sein un conseil de direction, composé de vingt et un membres, qui doivent résider en France. La Société qui se renferme exclusivement dans le domaine de la science et qui n'a aucune arrière-pensée de polémique ou d'apologie religieuse, s'adresse non-seulement aux israélites, mais à tous les amis des études sérieuses. Les maîtres de la science juive ont donné leur adhésion à cette Société. Nous remarquons parmi les membres de la commission provisoire les noms de M. James de Rothschild, de M. Zadoc Kahn, de M. Isid. Loeb, de nos collaborateurs, MM. Arsène Darmesteter et Hartwig Derenbourg, de M. Théodore Reinach, de M. Emile Soldi.

— On vient de trouver aux Archives du ministère des affaires étrangères un manuscrit inconnu de Saint-Simon intitulé : *Henri IV, Louis XIII et Louis XIV*; il contient des récits et des appréciations historiques du plus haut intérêt.

ALLEMAGNE. — La librairie B.-G. Teubner, de Leipzig, publiera, dans le courant de cette année : 1° une édition des fragments des comiques grecs par M. Kock (*Comicorum atticorum fragmenta edidit Theodorus Kock*, en 3 vol.); 2° un recueil des *Adversaria* inédits de Bentley, par MM. P. Schroeder et Zangemeister (*Richardi Bentleii Adversaria inedita*); 3° une étude de M. J. Beloch sur la « confédération italienne sous l'hégémonie de Rome » (*der italische Bund unter Roms Hegemonie*); ce dernier ouvrage comprendra dix chapitres : I. *der Gemeindekatalog des Augustus*. II. *die Tribuseintheilung Italiens*. III. *der ager romanus*. IV. *die Bevœlkerung Italiens*. V. *conciliabula, fora, coloniæ*. VI. *die incorporierten Gemeinden*. VII. *die Kolonieen lateinischen Rechts*. VIII. *die italienischen Bundesgenossen*. IX. *der altitalische Bund*. X. *das italische Bundesrecht*. — L'édition des œuvres d'Archimède, par M. Heiberg, sera accompagnée d'une traduction latine nouvelle, de courts éclaircissements mathématiques, d'un commentaire critique renfermant les variantes du Florentinus et d'un « index verborum ».

— On annonce aussi, comme devant paraître prochainement : de M. Bartsch, un *Wœrterbuch zu den Nibelungen;* de M. Holder, une nouvelle édition de l'Isidore publié par Holtzmann ; de M. Mayreder, une bibliographie des proverbes de toutes les nations; de M. Schipper, un ouvrage qui paraîtra à Bonn, chez Strauss, sous le titre « *Grundzüge der englischen Metrik in historicher und systematischer Entwickelung;* de M. Varnhagen, une édition, d'après trois manuscrits, des proverbes connus sous le nom d'Hendyng.

— M. W. Scherer, professeur à l'Université de Berlin, publie chez Weidmann une *Histoire de la littérature allemande*. Cet ouvrage paraîtra en huit livraisons (chaque livraison, 1 mark). D'après le programme que nous avons reçu, l'auteur se propose de « caractériser les directions générales de l'esprit allemand par un choix sévère de ses meilleurs représentants »; peu d'extraits, peu de notes bibliographiques, peu d'analyses, mais surtout des considérations historiques et esthétiques, voilà ce qu'on trouvera dans l'ouvrage.

— Ranke vient de faire paraître le 46e volume de ses œuvres complètes (*Leopold von Ranke's sæmmtliche Werke*. Leipzig, Duncker und Humblot.) Ce volume n'est que le premier tome de l'étude historique jointe par Ranke aux Mémoires de Hardenberg : Ranke s'est réservé le droit de publier cette étude dans la collection de ses ouvrages. Le volume que nous annonçons a pour titre : *Hardenberg und die*

Geschichte des preussischen Staates von 1793-1813, et s'étend depuis l'entrée de Hardenberg au service de la Prusse jusqu'aux négociations de Campo-Formio et de Rastadt. (331 p.)

— Depuis la mort récente de M. Wappæus, la rédaction des *Gœttingische gelehrte Anzeigen* est confiée à M. H. Bezzenberger; la chaire de géographie et de statistique que M. Wappæus occupait à l'Université de Gœttingue, a été donnée à M. Wagner, de Kœnigsberg.

— La revue de Kœnigsberg, rédigée par M. O. Schade, *die Kœnigsberger wissenschaftlichen Monatsblætter*, a suspendu sa publication.

— M. Franz Stark, bibliothécaire de la *technische Hochschule*, est mort le 27 mars, à l'âge de 61 ans. Il est surtout connu par ses recherches sur l'onomastique germanique. En 1857, M. S. inséra dans les comptes-rendus de l'Académie de Vienne une dissertation, *Beitræge zur Kunde germanischer Personennamen*, où il critiquait le premier volume de l'*Altdeutsches Namenbuch* de Fœrstemann. En 1868 il publia une étude sur les noms familiers des anciens Germains, *die Kosenamen der Germanen*. (Cp. *Revue critique*, 24 oct. 1868). A la même époque il fit paraître dans les comptes-rendus de l'Académie de Vienne des *Keltische Forschungen*, recherches sur les noms celtiques contenus dans le *Verbrüderungsbuch* de saint Pierre de Salzbourg et dans le *Codex traditionum ecclesiæ ravennatensis*. Il s'était enfoncé dans le travail avec une ardeur excessive et, depuis 1869, travaillait seize heures par jour : une maladie cérébrale se déclara en octobre 1876 et les soins d'une épouse dévouée n'en ont pas arrêté le cours fatal.

ESPAGNE. — Parmi les nouveaux livres espagnols récemment parus, citons : les *Inscripciones arabes de Cordoba precedidas de un estudio historico-critico de la Mezquita-Aljama* (Madrid, Murillo. In-8°, 20 pl.), par M. José Amador de los Rios y Villalta. Cet ouvrage est le second volume de la collection d'épigraphie hispano-arabe que l'auteur a commencé à publier en 1875; le premier volume comprenait les inscriptions arabes de Séville; l'auteur prépare les volumes qui contiendront les inscriptions arabes de Malaga et de Grenade; — l'ouvrage le plus important qui ait été publié sur Las Casas, *Vida y escritos de D. Fr. Bartolomé de las Casas, Obispo de Chiapa* (Madrid, Murillo. In-8°, 2 vol.); par M. A. M. Fabié; — le tome VI du *Diccionario general de bibliografia española (Indice de Autores*. Madrid, Moreno. In-8°) : ce volume est le complément du Dictionnaire bibliographique d'Hidalgo, dont la publication, commencée en 1861, avait été arrêtée en 1873; malgré ses défauts et ses lacunes, cet ouvrage est la plus complète bibliographie des livres imprimés en Espagne depuis le commencement de ce siècle; — le 1er volume de l'*Historia de los heterodoxos españoles*, par M. Marcelino Menendez Pelayo (Madrid, In-8°, 802 p.) : l'auteur étudie les doctrines religieuses et philosophiques, condamnées par l'Eglise, et qui ont eu, pour auteurs ou pour adeptes des Espagnols, depuis les commencements du christianisme jusqu'au xve siècle. On pourra reprocher à M. Menendez Pelayo de n'avoir pas une méthode très rigoureuse; les dates ne sont pas assez nombreuses, les notes sont souvent insuffisantes, et les fautes typographiques abondent. Néanmoins, l'ouvrage est très remarquable et depuis longtemps l'Espagne n'avait pas produit un travail de cette valeur; — la *Revue d'archéologie espagnole* que nous avons annoncée, paraîtra tous les mois de 64 à 80 pages (35 fr. par an dans les pays de l'Union postale); elle fera connaître les monuments et objets d'art de la péninsule; les hommes les plus compétents d'Espagne prêtent leur concours à ce recueil.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 avril 1880.

L'académie procède au scrutin pour le choix d'un candidat aux fonctions de délégué de l'institut au conseil supérieur de l'instruction publique. M. Egger est élu.

M. Ravaisson lit une étude intitulée : *Les monuments funéraires des Grecs*. Dans ce travail, M. Ravaisson, reprenant d'ensemble l'examen d'une question déjà touchée par lui dans plusieurs mémoires particuliers, s'attache à déterminer le caractère et la signification des scènes représentées sur la plupart des monuments funéraires de la Grèce antique. Il soutient que c'est une erreur de croire, comme on le fait d'ordinaire, que ces images représentent des événements de ce monde, des faits historiques, des actions du défunt pendant sa vie, etc.; ou encore de leur donner un sens métaphorique qui ne permettrait de les placer ni sur la terre ni dans l'autre monde, comme lorsqu'on veut voir dans certaines sculptures les adieux du mort à ses parents vivants. Selon M. Ravaisson, les sculptures des stèles funéraires grecques représentent toujours des scènes de l'autre vie; en cela, du reste, elles ne diffèrent pas des images funéraires en usage chez tous les autres peuples de l'antiquité avec lesquels les Grecs se trouvaient en contact. Les anciens se figuraient la vie future comme une répétition seulement un peu embellie de celle-ci. C'est pourquoi on offrait au mort et on brûlait avec lui tout ce qu'on supposait devoir lui servir et lui plaire dans l'autre monde comme dans celui-ci : des esclaves (par exemple dans Homère, aux funérailles de Patrocle), des chevaux, des armes, des aliments. On supposait qu'en arrivant dans l'autre monde, il y retrouvait d'abord tous ceux de ses parents et de ses amis qui étaient morts avant lui : c'est cette réunion du mort avec d'autres morts que représentent en réalité, dit M. Ravaisson, toutes les scènes où l'on a voulu voir au contraire sa séparation d'avec les vivants, et que l'on a qualifiées à cause de cela du nom générique de *scènes d'adieux ;* si c'étaient véritablement des scènes d'adieux, les sculpteurs auraient donné à tous les personnages une expression de tristesse, et, au contraire, on remarque que presque toujours ils leur ont donné l'expression de la joie. Puis, établi dans son nouveau séjour, le défunt, suivant la croyance antique, se livrait à toutes les occupations, à tous les divertissements, à tous les plaisirs de la vie terrestre. Il combattait, il chassait, il prenait part à des festins, etc, etc., comme il avait aimé à le faire pendant sa vie : les stèles le représentent donc combattant, chassant, festinant, etc., et cela toujours *dans l'autre monde*. Où l'on a cru voir, par exemple, une image du festin funèbre, dans lequel les convives seraient les amis et les parents vivants du défunt, réunis en ce monde pour célébrer ses funérailles, il faut voir un festin qui s'accomplit dans l'autre vie, et les convives sont le défunt lui-même avec ses parents et amis morts avant lui. De même, si le tombeau représente un combat, c'est un combat du mort contre d'autres morts, dans le séjour des ombres; s'il représente une chasse, c'est celle à laquelle l'ombre du mort se livre dans les enfers, non celles qu'il a pu faire pendant sa vie. Enfin, nombre de sculptures où l'on n'a vu jusqu'ici que des scènes de genre peuvent être considérées de cette façon comme des sujets funéraires : M. Ravaisson est porté à croire que beaucoup de ces sculptures mal comprises jusqu'ici, proviennent en effet de tombeaux, et que les scènes qu'elles figurent sont supposées se passer au séjour des morts.

M. Maury demande si M. Ravaisson considère le principe qu'il a soutenu comme absolu, et s'il croit que jamais les Grecs n'ont représenté sur leurs monuments funéraires ni événements historiques, ni faits de la vie réelle. — M. Ravaisson dit qu'il est possible qu'il y ait quelques exceptions au principe qu'il a posé, mais, s'il y en a réellement, ce qui n'est pas certain, elles ne peuvent être que très rares.

M. le Dr Lagneau commence la lecture d'un mémoire intitulé : *De quelques dates reculées intéressant l'ethnologie de l'Europe occidentale*.

Ouvrages déposés : — E. Carou, Le paupérisme (Paris, Plon, 1879); — Alph. Passier, Les échanges internationaux littéraires et scientifiques, 1832-1880 (Paris, 1880); — Félix Robiou, L'Avesta et son origine d'après les travaux les plus récents (Paris, Palmé, 1880; extr. de la *Revue des questions historiques)*.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Pavet de Courteille : Souvenirs du règne de Louis XIV, par le comte de Cosnac, t. VII; — *par M. Schefer (Ouvrages transmis par M. le comte Riant) :* deux extraits des Atti della società ligure di storia patria : 1° Cronaca di Genova scritta in francese da Alessandro Salvaggio, pubblicata da Cornelio Desimoni; 2° I conti dell' ambasciata al chan di Persia, pubblicati da Cornelio Desimoni ; — *par M. Bréal :* Le xviie chapitre du Bhâratîya-nâtya-çâskra, publié pour la première fois par Paul Regnaud (Lyon, extrait des Annales du musée Guimet); — *par M. Egger :* 1° Ἱστορικὴ ἔκθεσις τῶν πράξεων τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας ἀπὸ τῆς ἱδρύσεως αὐτῆς τὸ 1837 μέχρι τοῦ 1879 τελευτῶντος, ὑπὸ Εὐθυμίου ΚΑΣΤΟΡΧΗ ; 2° Thomae Vallaurii inscriptiones. Accedit Osvaldi Berrinii appendix de stilo inscriptionum (Augustae Taurinorum, 1880).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 26 Avril — 1880

---

77. — **Richard Rothe's. Vorlesungen über Kirchengeschichte und Geschichte des christlich-kirchlichen Lebens,** herausgegeben von Dr. H. Weingarten. Heidelberg, Mohr, 2 vol. in-8°.

Ces deux volumes publiés après la mort de M. Rothe par M. Weingarten se composent de divers cahiers écrits à différentes époques, sans doute pour servir à ses cours, et dont la réunion forme, sinon une histoire complète de l'Eglise, du moins une suite d'explication des origines, des intitutions ecclésiastiques, du développement de la vie chrétienne, et des diverses tendances des systèmes dogmatiques. Le premier volume embrasse la période la plus curieuse et la plus intéressante de l'histoire de l'Eglise, celle qui s'étend du commencement de l'ère chrétienne au milieu à peu près du IVe siècle, et qui vit se former peu à peu l'ancienne Eglise catholique, la grande Eglise, comme l'appelait Celse. Cette partie est plus développée que les suivantes. M. Rothe y a tracé un tableau bien suivi et suffisamment complet des divers événements qui contribuèrent à donner à l'Eglise la forme d'après laquelle se sont produits ses développements postérieurs. On pourrait, ce me semble, recommander l'étude de ce volume aux personnes éclairées qui, dans notre pays, éprouveraient quelque désir ou quelque besoin de connaître dans sa réalité l'histoire de l'Eglise chrétienne. Elles y trouveraient des discussions, parfois peut-être un peu trop sommaires, mais toujours bien conduites, sur une foule de faits de grande importance, dont elles n'ont probablement jamais entendu parler et sur lesquels elles chercheraient en vain des lumières dans les ouvrage d'histoire ecclésiastique écrits dans notre langue. Ce n'est pas à dire qu'elles n'en puissent trouver d'aussi abondantes pour le moins dans bien d'autres ouvrages publiés de l'autre côté du Rhin ; mais la matière est ici en quelque sorte condensée, et il convient d'ajouter que la question de la formation de l'ancienne Eglise catholique a été une des études de prédilection de M. Rothe, et qu'il n'a pas peu contribué à l'élucider.

Le second volume n'est pas sans intérêt. Il contient une description

de la vie chrétienne dans l'empire romain, dans le monde germanico-romain, et enfin dans le monde moderne depuis le milieu du XVI[e] siècle jusqu'à la paix de Westphalie (1648). Cette dernière partie, bien qu'elle ne soit qu'un rapide résumé, est fort remarquable; il faut en signaler, entre autres, aux réformés de notre pays, les pages 492-542, qui sont consacrées au tableau du mouvement des idées théologiques dans leur église depuis la réformation jusqu'au milieu du XVII[e] siècle. Il est fâcheux que la scolastique n'occupe dans ce volume que quelques lignes, plus fâcheux encore que les Cathares et les Albigeois n'y aient que trois pages, surtout quand on apprend de M. W. que M. Rothe avait fait une étude particulière des documents originaux relatifs à la polémique catholique contre ces hérétiques. M. Weingarten a ajouté, il est vrai, quelques notes pour suppléer à ces diverses lacunes, comme aussi pour les expliquer; mais, en outre qu'on voudrait ces notes plus étendues, c'est la pensée et le travail de M. Rothe qu'on désirerait avoir.

Il est étrange qu'on n'ait pas compris la nécessité d'un index dans un ouvrage si plein de noms, de choses et de dates.

M. N.

---

78. — **Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen** herausgegeben von Wilhelm ONCKEN. 3, 4, 6, 8 et 9[e] livraisons. Berlin, Grote, 1879.

Les 3[e], 4[e], 6[e] et 8[e] livraisons de l'histoire universelle que publie M. Wilhelm Oncken, contiennent l'histoire de la Grèce; avec la 9[e], commence l'histoire de Rome. L'auteur, M. G. F. Hertzberg, s'est donc acquitté, en grande partie, de la tâche qui lui était confiée, et il est permis de dire, dès maintenant, qu'il s'en est acquitté de la manière la plus satisfaisante. Si l'on tient compte des conditions dans lesquelles est faite cette publication, destinée non aux érudits, mais aux gens du monde et au grand public, on ne peut donner que des éloges au travail de M. Hertzberg. Dans son Histoire de la Grèce, les principales divisions sont bien choisies et nettement marquées; l'exposition est claire et rapide. En même temps, sans jamais se perdre ou s'attarder dans des dissertations érudites, qui ne conviendraient pas à un pareil résumé, l'auteur laisse voir qu'il est très au courant de tous les travaux de la critique moderne. Ainsi, à propos de l'âge héroïque et de la guerre de Troie, il fait allusion aux fouilles de M. Schliemann; dans sa description de la bataille de Marathon, dans son récit de l'affaire de Démosthène et d'Harpale, dans beaucoup d'autres passages encore, il tient compte des recherches les plus récentes et il est évident qu'il n'a négligé aucune source d'informations. Sur aucun des points que j'ai vérifiés dans ces quatre livraisons, je n'ai trouvé son érudition en défaut. Plus d'un détail, assurément, prêterait à la critique : mais il suffit qu'un ouvrage de ce genre présente un résumé exact des opinions généralement admises et l'on ne

saurait exiger de l'auteur qu'il institue, sur chaque question, une discussion approfondie.

Le seul reproche, un peu grave, que j'adresserai à M. H., c'est d'avoir sacrifié, presque complètement, l'histoire littéraire. Ce qu'il en dit est juste, mais insuffisant. Tout le siècle de Périclès, — philosophie, sciences, éloquence, poésie, — occupe à peine deux pages (262-263); l'architecture et la sculpture sont traitées plus favorablement. Dans son premier livre (p. 42 et suiv.), M. H. avait parlé avec quelques détails de la religion des Grecs; il aurait dû songer que la littérature est, comme la religion, une des manifestations les plus intéressantes du génie hellénique, et lui accorder une place un peu plus considérable. Il pouvait le faire sans altérer le caractère ni les proportions de son ouvrage, et il est regrettable qu'il ait laissé une pareille lacune.

Le commencement seul de l'histoire romaine a paru. La 9e livraison comprend le premier livre « depuis la fondation de Rome jusqu'à l'achèvement de l'unité italienne », et quelques pages seulement du second, « Rome s'élançant à la conquête de l'univers. » Elle s'arrête au moment où va s'ouvrir la première guerre punique. Les éloges que j'ai donnés à l'Histoire de la Grèce, s'appliquent également à l'Histoire romaine. C'est la même sobriété dans l'exposition, la même netteté et aussi la même sûreté d'informations. Je citerai particulièrement ce qui est dit de légende d'Enée (p. 32). Tout ce qui a trait à la formation de la légende, à son introduction à Rome, est rapporté d'une manière tout à fait sommaire, mais avec une exactitude remarquable.

Des illustrations nombreuses, très nombreuses même, figurent dans le texte ; je n'ose pas dire qu'elles l'enrichissent. Si elles sont, en général, bien choisies, l'exécution en est très défectueuse. Les planches, vignettes, figures de toute espèce que M. Oncken a prodiguées, ne sont ni exactes, ni agréables à regarder.

R. Lallier.

---

79. — **Lucian und die Kyniker** von Jacob Bernays mit einer Uebersetzung der Schrift Lucian's über das Lebensende des Peregrinus. Berlin, Hertz. 1879, in-8°, 110 p. — Prix : 3 mark 20 (4 fr.).

On a quelquefois voulu voir une satire contre les chrétiens dans l'opuscule de Lucien « Sur la mort de Pérégrinus ». Au xviie siècle, le pape Alexandre VII mit cet ouvrage à l'index. Un théologien de Goettingue, au xviiie siècle, et plus récemment l'auteur d'un article inséré au *Journal des Débats* (27 août 1878), ont soutenu que Lucien s'était montré persécuteur de l'Eglise dans son *Pérégrinus.* De fait, le christianisme n'y occupe qu'une place très accessoire ; tout le fort de l'attaque est dirigé contre l'école des Cyniques et contre Pérégrinus, un de ses représentants les plus fameux : c'est ce que montre fort bien M. Bernays dans l'ou-

vrage dont on vient rendre compte. M. B. a consacré la première partie de son livre à une étude sur les Cyniques dans les ouvrages de Lucien, sur leur rôle et leur influence dans la société au temps des empereurs; la seconde partie est une traduction en allemand de *la Mort de Pérégrinus;* la troisième se compose de notes historiques et critiques.

Le pamphlet de Lucien, sous forme épistolaire, est adressé à un certain Cronius, qui n'est point un personnage fictif. Gesner avait déjà conjecturé que Cronius pourrait bien être le même que le philosophe mentionné souvent par Porphyre. D'après M. B., la formule de salutation mise en tête de la lettre : Λουκιανὸς Κρονίῳ εὖ πράττειν, si on la rapproche de ce que dit Lucien dans le petit écrit *Pro lapsu inter salutandum* et de l'emploi qu'il en fait dans le dialogue de Nigrinus, le philosophe platonicien, nous indique que Cronius était, lui aussi, un platonicien, et non un épicurien, comme le croit Belin de Ballu (voy. sa traduction des œuvres de Lucien).

Qui est maintenant Théagène, qui joue le second rôle (δευτεραγωνιστής, chap. xxxvi) dans le tragique événement de la mort volontaire de Pérégrinus? Dans un autre passage, il est désigné comme le noble de Patras (ὁ γεννάδας ὁ ἐκ Πατρῶν, chap. xxxvi). A cela se borne tout ce que Lucien nous apprend sur son compte. Wieland avait émis l'opinion que, à en juger d'après le ton avec lequel Lucien parle de lui, Théagène était un personnage très connu de son temps. M. B. l'identifie avec un philosophe cynique, qui, au témoignage de Galien *(Method. medendi,* 13, 15, t. X, p. 909 Kühn), enseignait publiquement dans le gymnase de Trajan à Rome (δημοσίᾳ διαλεγομένου κατὰ τὸ τοῦ Τραιανοῦ γυμνάσιον ἑκάστης ἡμέρας) et mourut d'une inflammation au foie, grâce au traitement que lui appliqua le médecin Attalus. Celui-ci s'étant fait fort de guérir Théagène en quatre jours, le cynique succomba sous la force des remèdes. On voit par Galien que Théagène était un personnage en vue et pour lequel il professait de l'estime; qu'il a été autre chose qu'un « criailleur » (ὁ κεκραγὼς ἐκεῖνος, chap. v). Les termes dans lesquels Galien dépeint le dénûment de l'honnête cynique ne permettent guère de croire qu'il ait amassé par l'usure une fortune de quinze talents, comme l'insinue Lucien dans l'oracle de Bacis (chap. xxx). Ces calomnies sont dues évidemment à la verve sarcastique de Lucien qui, à l'occasion de la mort de Pérégrinus, met en scène le maître et le disciple, pour faire la caricature du cynisme. Lucien les noircit l'un et l'autre; il exagéra à dessein les bruits qui couraient sur leur compte; pour être agréable à la partie du public hostile aux cyniques, il lui présenta Pérégrinus sous le type de l'aventurier stupide qui court après la gloire, Théagène sous celui du coquin hypocrite.

Dans les pages suivantes, M. B. passe aux rapports et aux divergences qui existent entre les principes du cynisme et ceux du christianisme. L'une et l'autre doctrine ont combattu les mêmes dogmes du paganisme : le polythéisme, la foi aux oracles et aux mystères; elles ont professé égale-

ment le détachement absolu des biens de la terre. Aussi le passage de l'un à l'autre camp n'a-t-il rien de surprenant. Le fait de Pérégrinus, de cynique devenant chrétien, n'est pas isolé ; l'histoire ecclésiastique de la seconde moitié du IVe siècle fournit d'autres exemples du même cas : mais, par sa nature et son origine, le cynisme ne peut opposer qu'une faible résistance à la ruine des mœurs et des croyances de l'ancien monde ; les éléments dont il se recrutait étaient propres à le faire tomber en discrédit ; sauf un petit nombre d'hommes convaincus, la plupart de ses adeptes ont vécu dans l'oisiveté et le vagabondage. Il n'y a rien de nouveau dans ces considérations que l'auteur aurait pu sinon supprimer, du moins présenter d'une façon plus sommaire. Même observation à propos du parallèle souvent établi entre Lucien et Voltaire. Tel que le présente M. B., il est tout à l'avantage du philosophe français qui, malgré sa légèreté, a cherché à répandre le sentiment du droit et de la justice entre les hommes. Lucien, au fond, ne serait qu'un homme du monde, fonctionnaire de cette bureaucratie romaine, qui tient tout de l'empereur, ménageant les puissants là où l'occasion s'offre de les bafouer, que le vice n'émeut guère, qui demeure complètement indifférent au malaise dont souffre autour de lui l'ancien monde prêt à périr. Nous ne saurions admettre sans restriction ce jugement. M. Martha, dans son ouvrage « *Les Moralistes sous l'empire romain* », nous paraît avoir fait preuve de beaucoup plus d'équité en jugeant Lucien moins défavorablement. Quant à l'attitude de Lucien vis-à-vis des cyniques, leur manière de vivre et leur éloignement pour toute bienséance sociale ne lui inspiraient que de la répulsion ; mais, pas plus qu'eux, il n'admettait le panthéon païen. Aussi faut-il distinguer deux phases dans les attaques de Lucien. Dans la première, il paraît se contenir et faire cause commune avec ses adversaires : c'est lorsqu'il publie les *Dialogues des morts, Jupiter confondu*, la *Descente aux Enfers*, et met dans la bouche de tel cynique bien connu, comme Diogène, Ménippe, Crates ou Antisthène, ses railleries contre les dieux. Mais il les déchire ensuite sans pitié dans la *Satire des philosophes à l'encan*, dans le *Dialogue du Pêcheur*, le *Banquet* et finalement dans la *Mort de Pérégrinus*. On s'explique d'après cela comment aura pris naissance l'étrange récit de la fin de Lucien, déchiré, dit-on, par les chiens, c'est-à-dire par les cyniques, dont il s'était attiré la haine à bon droit. Si donc il y a du vrai dans les griefs intentés par Lucien contre le héros de son libelle, nous pouvons les contrôler avec les sources dont nous disposons ; le résultat de cette enquête, selon M. B., est plutôt négatif et à la décharge du philosophe cynique. Les principaux faits de sa vie ont été jugés avec la partialité d'un fanatique ; le spectacle de sa mort volontaire n'est pas un acte inouï ; Valère Maxime, Suétone, Dion Cassius et Quintilien rapportent des faits analogues ; le genre de supplice choisi par Pérégrinus, quoique peu commun, n'est cependant pas sans exemple, à en croire Aulu-Gelle (*Noct. attic.*, XII, 11) et Strabon (XV, 720). — A tous ces témoignages il faut

encore ajouter celui d'Aulu-Gelle dans le même passage cité, qui nous montre Pérégrinus enseignant à ses auditeurs d'Athènes une morale pratique et élevée. Telle est l'impression sous laquelle l'auteur nous laisse. Cette conclusion n'est pas nouvelle ; elle a déjà été émise par Belin de Ballu dans une note de sa traduction.

Parmi les notes relatives au texte, nous nous bornons à relever une conjecture sur un passage (v. p. 107, note 28), déjà discuté par la critique. On lit dans les manuscrits à la fin du chap. XI : Καὶ προστάτην ἐπέγραφον τὸν μέγαν γοῦν ἐκεῖνον ἔτι σέβουσι τὸν ἄνθρωπον τὸν ἐν τῇ Παλαιστίνῃ ἀνασκολοπισθέντα. Il y a ici une altération dans le texte ; dans la phrase suivante qui commence le chapitre XII, « ἐπὶ τούτῳ » est inintelligible. Taneguy le Fèvre (Tanaquil Faber) avait supposé la perte de quelques phrases. M. B. reprend cette conjecture et propose de lire : προστάτην ἐπεγράφοντο, « sie wählten ihn zum Patron » (p. 71) ; les chrétiens choisirent Pérégrinus comme leur patron, c'est-à-dire qu'il fut au milieu d'eux en grande estime (sur l'emploi du moyen cf. *Scytha*, chap. X : Ἐπιγραψάμενος προστάτας, et *Bis accusatus*, chap. XXIX : Ἐπιγράφονται ἅπαντες προστάτην ἑαυτῶν). — Après ces mots, M. B. suppose qu'il existait un morceau assez long contenant à l'adresse des chrétiens des choses que les lecteurs pieux se seraient crus obligés de faire disparaître : Lucien peut avoir dit, par exemple, que Pérégrinus, emporté par son zèle de chrétien, aurait refusé à la statue de l'empereur l'hommage qui lui était dû, ce qui aurait motivé son emprisonnement ; ainsi s'expliquerait la phrase : Τότε δὴ καὶ συλληφθεὶς ἐπὶ τούτῳ (chap. XII), qui se rapporterait à l'acte dont on accuse le cynique. — Comme conséquence de cette première correction, M. Bernays propose de lire à la fin du chap. XI : Μέγα γοῦν ἐκεῖνον ἔτι σέβουσι τὸν ἄνθρωπον κτλ.

Louis MOREL.

---

80. — **Histoire de l'esclavage dans l'antiquité** par H. WALLON, deuxième édition. Paris, Hachette, 1879, 3 vol. in-8°. — Prix : 22 fr. 50.

Il est rare qu'une étude historique abordée sous l'influence de préoccupations actuelles prenne rang parmi les ouvrages vraiment scientifiques : et cela est rare, parce que difficilement les comparaisons que nous établissons entre le présent et le passé sont tirées de la nature même des choses, des entrailles du sujet, parce qu'enfin, la plupart du temps, une œuvre de ce genre est entreprise par tout autre que par un érudit ou un savant.

L'*Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* dont M. Wallon nous donne aujourd'hui une nouvelle édition est un de ces livres exceptionnels. Cet ouvrage joignait, au moment de sa publication en 1847, l'actualité à la valeur scientifique : cette valeur, il la garde entière, ou plutôt, il nous revient avec une valeur plus grande, enrichi de textes et d'observations

nouvelles : les travaux récents de MM. Rangabé, de Rossi, Wescher et Foucart, Oppert et Ménant, etc., etc., ont été dépouillés et utilisés ; malheureusement, l'ouvrage n'a pas perdu tout intérêt pratique, car les nations chrétiennes ne se sont pas encore entièrement débarrassées de l'esclavage, cette lèpre honteuse dont l'empire chinois n'offre plus guère que des vestiges. Si l'esclavage moderne est bien l'esclavage antique, renouvelé, recréé, il y a quelques centaines d'années, si l'esclave du XIXe siècle est bien le δμωός des Grecs, le *servus* des Romains, et si enfin, depuis l'antiquité, la nature humaine n'a point changé, l'idée du livre de M. W. est légitime ; M. W. a pu, sans perdre de vue l'esclavage moderne, étudier à fond l'histoire ancienne de l'esclavage, il a pu aussi placer en tête de cette belle enquête historique ces pages émues et éloquentes intitulées : *L'esclavage dans les colonies*. Elles sont des meilleures qu'il ait écrites, et quel sujet le pouvait mieux inspirer ?

Je n'ai pas à apprécier ici cette *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* sur laquelle les critiques ont prononcé depuis longtemps le plus favorable jugement. Elle est abondante : l'Orient, la Grèce et Rome sont passés en revue et étudiés soit directement sur les sources, soit (pour l'Orient) d'après les meilleurs travaux des spécialistes (je ne vois pas toutefois que l'auteur ait rien dit du Japon) ; elle est animée et soutenue constamment — qualité bien rare dans les travaux d'érudition, — par une pensée élevée. C'est une bonne fortune pour l'historien de s'attacher ainsi à une idée large et vraiment féconde : il trouve sans effort, sur sa route, les vues justes, les explications vraies ou probables. Au cours de cette douloureuse histoire de la liberté perdue, M. W. signale, en passant, la chute rapide de l'empire des Perses et de celui des Parthes, émet les vues les plus simples et les plus vraisemblables sur la division des terres à Lacédémone, sur l'origine du colonat, etc.

L'auteur a donné, comme on sait, une grande extension à ses recherches. Cependant il ne dit rien ou presque rien de l'esclavage chez les peuples occidentaux vaincus par les Romains : c'est une lacune que je regrette et qu'il serait facile de combler, car les sources d'information n'abondent pas. Le premier volume, sauf l'introduction et les 62 premières pages, est consacré à la Grèce. M. W. étudie les sources de l'esclavage en Grèce, l'emploi et le prix des esclaves, les modes d'affranchissement, etc. Dans le tome II, il aborde l'histoire de l'esclavage à Rome : détails fort intéressants sur le commerce et le prix des esclaves, leurs travaux : vues profondément justes sur l'influence délétère qu'exerça l'esclavage sur les classes libres, guerres serviles, etc. Dans le tome III, l'auteur compare le travail libre au travail servile et fait ressortir l'action bienfaisante du christianisme qui a relevé l'esclave et préparé, sans secousse, la suppression de l'esclavage. Les objections qu'on a faites à cette thèse, qui certes n'a rien de paradoxal, ne tiennent pas contre l'ensemble des textes et des faits. Il importe seulement d'exprimer cette pensée avec mesure et modération et de ne pas lui donner une portée trop

absolue. L'exposé de M. W. remplit généralement[1] ces conditions qui sont celles de la vérité historique. Il est clair qu'à côté du christianisme, le sentiment de l'humanité et aussi l'intérêt bien compris des maîtres ont poussé à l'émancipation. Qu'on n'oublie pas non plus ce fait général : lorsqu'une partie de la population reste oisive et que l'autre travaille, la population laborieuse, alors même qu'elle est composé d'esclaves, finit, presque toujours, en dépit des lois et des obstacles, par mettre de côté quelques économies qui seront un jour le rachat de sa liberté. Il n'est pas nécessaire de rejeter ces vérités économiques ou philosophiques pour admettre l'influence du christianisme et pour reconnaître que si les nations chrétiennes ont, dans ces derniers siècles, ressuscité l'esclavage, l'idée chrétienne n'en est pas moins l'ennemie de l'esclavage et qu'elle a contribué, dans une large mesure, à l'émancipation. J'ai dit *l'idée chrétienne*. Cette formule permet à l'historien des siècles barbares, du moyen âge et des temps modernes, période dont M. W. n'avait pas à s'occuper, de ne rejeter et de ne négliger aucun texte, aucun fait[2].

Le savant livre de M. W. où l'inspiration religieuse joue un si large et un si beau rôle a exercé lui-même une action utile. Les efforts de M. W. réunis aux efforts généreux de M. Schœlcher et d'autres courageux champions de la liberté ont provoqué enfin le décret d'émancipation, et, depuis le 27 avril 1848, on ne vend plus, dans les colonies françaises, des hommes pêle-mêle avec des meubles, des hardes et du bétail.

Voici, en finissant, un petit nombre d'observations de détail que me suggère la lecture du livre de M. Wallon.

1° t. I, pp. 468, 120-137; t. III, pp. 445, 446 : M. W. a eu occasion de parler, à plusieurs reprises, des repas communs chez les anciens : il ne laisse entendre nulle part que ces repas publics ou, au moins, certains de ces repas publics soient un débris encore subsistant de la vie commune et même de la vie nomade. Cette origine paraît cependant extrêmement vraisemblable.

2° t. I, p. 10 : Dans le tableau de l'esclavage chez les Hébreux, M. W. assimile entièrement ou paraît assimiler le meurtre de l'esclave au meurtre de l'homme libre : « La loi qui défend de verser le sang humain compte, dit-il, l'esclave parmi les hommes » ; et en note : « La loi ex-

---

1. T. III, p. 295 et *passim*. La thèse est exprimée d'une façon très absolue. Ailleurs on cite certains passages des Pères qui concourent de bien loin à la démonstration.

2. Plusieurs conciles, s'inspirant des règles générales qui régissaient l'aliénation des biens d'Eglise, ont apporté des entraves assez sérieuses à l'affranchissement des esclaves ou des serfs d'Eglise ; ils ont décidé qu'aucun esclave appartenant à l'Eglise ne serait affranchi sans être remplacé par un autre esclave : c'est une sorte de *remploi*. Enfin, un concile du XI[e] siècle a statué que la règle de droit romain : *Tout enfant issu de femme libre est libre*, n'aurait point cours contre l'Eglise; un concile de Tolède du VII[e] siècle était déjà entré dans cette voie. L'état romain a possédé des esclaves turcs au XVII[e] siècle, etc.

« ceptait le cas où la mort n'était point censée donnée avec intention » (*Exode*, xx, — lisez xxi, — 20, 21, 22)[1]. Il me semble que la loi est bien moins sévère pour le meurtre étranger de l'esclave que pour celui de l'homme libre : car si l'esclave ne meurt pas sur le coup, le maître « non subjacebit pœnæ, *quia pecunia illius est* ». Ces derniers mots, *quia pecunia illius est*, paraissent indiquer que la vie de l'esclave étranger est moins précieuse que celle de l'homme libre. Quant à l'idée générale qui se dégage de l'ensemble des textes de la Bible, je suis loin de contester la véracité de l'exposé qu'en a tracé M. Wallon.

3° t. III, p. 449, au bas de la page : M. W. s'occupe de quelques inscriptions romaines où on voit les fils d'une femme libre qualifiés *vernæ*. Préoccupé évidemment du principe romain : *tout enfant né d'une mère libre est libre*, M. W. commente ainsi ces inscriptions : « L'affranchissement de la mère doit dater d'une époque postérieure à sa naissance » (la naissance du fils, du *verna*). Cette supposition est-elle nécessaire? Gaius nous fait connaître l'existence d'une loi toute contraire au principe que les jurisconsultes ont mis le plus en vue; voici le passage décisif : « Sed illa pars ejusdem legis salva est ut ex libera et servo alieno quem « sciebat servum esse, servi nascantur »[2]. Cette loi mentionnée par Gaius ne pourrait-elle pas servir à expliquer les inscriptions en question sans recourir à l'hypothèse adoptée par M. Wallon?

J'ai trouvé bien peu de chose dans le corps de l'ouvrage sur la condition des enfants par rapport à celle de la mère.

Telles sont les observations que je soumets, avec beaucoup de réserve, à l'éminent auteur de l'*Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*.

Paul Viollet.

---

81. — **La vicomté de Limoges.** Géographie et statistique féodales, par M. G. Clément Simon. Paris, Champion, 1879, in-8° de 161 pages.

Parmi les anciennes provinces de la France, bien peu ont été aussi négligées que le Limousin par les historiens de notre époque. Depuis Baluze, on ne peut guère signaler qu'un érudit, M. Deloche, qui ait su exploiter avec méthode et critique les documents originaux si nombreux et si intéressants qui serviront un jour à refaire l'histoire de cette province. On doit savoir gré à M. Clément Simon de venir grossir le trop petit nombre de travailleurs qui cherchent à reconstituer les annales du Limousin, non plus en s'inspirant des récits plus ou moins fabuleux des Bouchet, des Hauteserre, des Bonaventure de Saint-Amable, mais en

---

1. Suivant l'interprétation commune, ce verset de l'*Exode* (xxi, 21) ne s'applique qu'à l'esclave étranger.
2. Gaius, I, 86.

puisant directement aux sources originales. Le livre de M. C. S. est particulièrement recommandable sous ce rapport; on y trouve peu de renvois aux auteurs qui ont écrit anciennement l'histoire du Limousin, mais on y trouve, ce qui vaut mieux, de nombreuses citations de pièces d'archives que personne jusqu'ici n'avait eu idée ou occasion d'employer.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première est une sorte d'introduction historique à la seconde entièrement consacrée à la description de la vicomté de Limoges. Cette introduction contient huit chapitres qui traitent de l'origine des vicomtés du Limousin, de la « composition générale de la vicomté de Limoges », de son organisation politique, de son administration.

Tous ces chapitres sont fort intéressants, et — à part un ou deux qui prêtent à de graves critiques dont je parlerai plus loin, — ils donneraient pleine satisfaction au lecteur, s'ils contenaient tout ce que semble promettre le titre du livre. En lisant ce titre, que j'ai fidèlement transcrit en tête de cet article, on s'attend à trouver des renseignements sur la géographie de la vicomté de Limoges depuis son origine jusqu'à sa réunion à la couronne, sous Henri IV; or, en réalité, l'auteur n'a guère étudié que le xv[e] siècle. Sa description de la vicomté n'est que la paraphrase intelligente d'une série de notes rédigées par les officiers de la vicomté, entre 1470 et 1490, à l'occasion d'un procès intenté par Charlotte, dame de Montrésor, fille du dernier comte de la maison de Bretagne, à sa sœur, Françoise de Bretagne, femme d'Alain le Grand, héritière de la vicomté, et à son neveu, Jean d'Albret, héritier de Françoise et d'Alain. On comprend que M. C. S., ayant à sa disposition ces importants documents, en ait fait la base de son travail, et s'il avait intitulé son livre : *La vicomté de Limoges au* xv[e] *siècle*, personne n'aurait pu lui reprocher, comme je suis forcé de le faire, d'avoir négligé la plupart des actes antérieurs à cette époque que contiennent les archives de Pau, et surtout celles de Limoges.

Une autre critique plus sérieuse peut être adressée à l'auteur. Son livre vient d'être publié il y a quelques mois à peine, et il existe deux mémoires relatifs aux origines des vicomtes de Limoges, qui ont paru, l'un en 1878[1], l'autre en 1874[2], et qui tendent à modifier de fond en comble tout ce que les historiens ont dit jusqu'ici des premiers vicomtes de Limoges. On serait en droit de s'étonner que l'auteur n'ait connu aucun de ces deux écrits, si, en lisant sa préface, on n'apprenait que son livre, édité seulement à la fin de l'année 1879, a été écrit à Pau en 1873. La raison, à coup sûr, est péremptoire, mais l'auteur ne devait-il pas, avant de livrer son travail à l'impression, modifier les passages dont les défauts

1. *La maison de Ségur*, par René Fage.
2. R. de Lasteyrie. *Etudes sur les comtes et vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000*. 1874, in-8°.

étaient mis en évidence par des recherches plus récentes? L'ouvrage n'était pas imprimé en 1873, puisqu'on y trouve citées les *Chroniques de Saint-Martial*, publiées en 1874. L'auteur pouvait donc encore modifier son siège, et tenir compte, pour les adopter ou les combattre, des opinions émises dans les mémoires dont je viens de parler.

Il est fâcheux, en effet, de voir l'auteur discuter le texte dans lequel Adémar de Chabannes aurait raconté l'établissement des vicomtes de Limoges, alors qu'il est prouvé depuis longtemps que ce texte n'est pas d'Adémar, mais d'un interpolateur du XII^e siècle [1]. M. C. S., il est vrai, n'accepte pas, comme la plupart de ses devanciers, les erreurs manifestes contenues dans ce récit, mais il admet le fond, sinon les détails du récit, sans discerner clairement le petit peu de vérité qu'il peut contenir.

Ce n'est pas sur ce texte seul que portent les erreurs de M. Clément Simon. Tout ce qu'il dit incidemment sur les origines de la féodalité, sur l'établissement des vicomtes du Limousin, sur la nature de leur pouvoir, dénote l'œuvre d'un travailleur ingénieux, mais fort peu au courant des travaux, non-seulement des Allemands, mais même des auteurs français qui ont étudié les origines du système féodal. Aussi, à côté d'observations très justes et très fondées, trouve-t-on des théories complètement inadmissibles. Quand, par exemple, M. C. S. nous dit que l'institution des vicomtes est un fait féodal plutôt que royal, il a raison, mais de là à conclure que les vicomtes ont purement et simplement usurpé leur titre, qu'ils ont « pris d'eux-mêmes » le titre de vicomte, il y a loin. L'institution des vicomtes de Limoges n'est pas le fait des rois de France, je crois l'avoir prouvé jadis. Mais ils ne se sont pas donné ce titre à eux-mêmes. Ils l'ont reçu, conformément aux lois de l'époque, du comte qui gouvernait la province. Peut-être, dans la suite des temps, y a-t-il eu usurpation, principalement en ce qui touche l'hérédité. Mais, à l'origine, il y avait institution régulière, et, au XI^e siècle encore, le vicomte Adémar ne succédait à son père (mort en 1025) qu'avec le consentement formel du comte de Poitiers [2].

M. C. S. s'étonne que, dans nos actes du IX^e siècle, les vicomtes de Limoges ne prennent pas le titre de *vicecomes Lemovicensis*. Mais lui-même en a donné la raison, qu'il emprunte à Baluze, c'est que la dignité vicomtale était originairement attachée à la personne et non à la terre. Le vicomte qui résidait à Limoges au nom du comte de Poitiers ne pouvait pas plus se nommer vicomte de Limoges, que le général qui y commande aujourd'hui une subdivision militaire ne pourrait s'appeler général de Limoges, Plus tard, il est vrai, lorsque la dignité vicomtale fut devenue héréditaire dans certaines familles, les choses changèrent, et c'est ainsi que dans quelques copies d'actes du X^e siècle exécutées au

1. Voir l'édition de Waitz dans les *Monumenta* de Pertz, t. IV. Elle date de 1841.
2. *Adem. Caban.* l. III, c. 62.

XIII^e ou au XIV^e siècle, on fut amené à introduire la qualification de *vicecomes Lemovicensis,* que l'on ne trouve jamais dans les véritables originaux. C'est là une remarque importante, je crois, et qui doit nous mettre en garde contre ces chartes où il est question de *vicecomes Lemovicensis, vicecomes de Segur, vicecomes Albuciensis,* etc. Elles nous ont été conservées par des cartulaires. Or les cartulaires limousins, comme bien d'autres, fourmillent d'actes plus ou moins gravement interpolés.

Les chapitres où M. C. S. étudie l'administration de la vicomté de Limoges offrent un réel intérêt, il est seulement fâcheux que l'auteur se soit presque uniquement contenté de citer des documents du XV^e siècle ou tout au plus du XIV^e. J'admets volontiers que la plupart des offices, des châtellenies, des droits seigneuriaux que nous trouvons mentionnés à la fin du XV^e siècle aient été les mêmes, à peu de chose près, deux ou trois siècles auparavant, mais cela n'était pas vrai pour tous. Réciproquement, nous trouvons, au XII^e et au XIII^e siècles, certains offices qui ont disparu plus tard. M. C. S. le remarque incidemment, mais il est regrettable qu'il n'en ait pas fait une étude plus approfondie et qu'il ne nous fasse pas mieux connaître les diverses phases par lesquelles a passé l'administration de la vicomté.

Voilà les principales critiques qui peuvent être adressées à l'ouvrage de M. C. S., je fais trop de cas et de l'auteur et du livre, pour avoir cru devoir les passer sous silence. Je ne veux pas toutefois y insister, de crainte d'inspirer à ceux qui liraient ce compte-rendu une opinion défavorable sur un travail qui me paraît, au contraire, digne de toute estime. Grâce à M. C. S., nous aurons enfin une description précise et détaillée d'un des plus importants fiefs du centre de la France. Malgré les erreurs et les lacunes que j'ai signalées, cette description est une œuvre utile et que je crois opportun de signaler aux lecteurs de la *Revue critique.* Mais il y a deux façons de parler d'un bon livre : louer tout ce qu'il contient de bon, et se taire sur les côtés faibles, ou bien relever ce qu'il contient de défectueux, ce qui donne plus de poids aux éloges. Cette seconde méthode est depuis longtemps la seule admise dans notre *Revue,* elle est la seule qui me paraisse digne d'un auteur consciencieux et plein de talent, comme l'est M. Clément Simon.

R. L.

---

82. — **Le Connétable de Luynes.** Montauban et la Valteline d'après les archives d'Italie, par Berthold ZELLER. Paris, Didier, 1879. 1 vol. in-8°, de XVIII-368 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il ne faut chercher dans un livre rien autre chose que ce que son titre promet. M. B. Zeller, qui a entrepris une série d'*Etudes critiques* sur le règne de Louis XIII, vient de publier un volume sur le *Connétable de*

Luynes. Le sous-titre annonce qu'il traite uniquement de *Montauban et de l'affaire de la Valteline, d'après les archives d'Italie*. Ce n'est donc point à un ouvrage d'ensemble sur le ministère du connétable que nous avons affaire, et il ne faut pas s'attendre à trouver les deux seuls épisodes de son gouvernement qui soient traités dans le volume, exposés d'une façon complète, puisque c'est dans les archives d'Italie seulement qu'ont été puisés les éléments du récit de M. Zeller.

La remarque que nous venons de faire n'a rien de superflu, et il convient de l'avoir toujours présente à l'esprit, en lisant cet ouvrage; sinon, on serait tenté fréquemment de faire à M. Z. un reproche, qu'il a prévenu lui-même par la formule de son titre. On peut regretter que M. Z. n'ait pas fait usage de nombreux documents qui eussent complété sa narration ou modifié ses appréciations; mais, si l'on considère que cet ouvrage n'est dans l'intention de l'auteur qu'une sorte de paraphrase ou plutôt un commentaire perpétuel des documents nouveaux rencontrés par lui dans les archives de Rome, de Venise et de Florence, on ne peut que remercier M. Z. du soin qu'il a pris de nous fournir ces documents précieux et de nous en rendre facile la lecture. L'histoire lui empruntera plus d'un détail authentique.

Peut-être pourrait-on dire encore que M. Z. lui-même a eu, trop souvent, comme une tentation d'élargir le cadre un peu restreint qu'il s'était choisi. M. Z. se déclare hautement le disciple de M. Cousin. Il l'est non-seulement par le choix des sujets qu'il traite, par le soin très évident et très louable de la forme; il l'est aussi par le zèle qu'il met à reprendre les idées du maître, à les développer, à les étendre. C'est ainsi que le livre de M. Z. prend l'apparence d'une *suite* aux articles dans lesquels l'illustre historien entreprit autrefois d'une façon un peu paradoxale la réhabilitation du connétable de Luynes. Mais c'est justement quand il s'élève à ces questions d'appréciation générale que les défauts de la méthode de M. Z. apparaissent. Les archives d'Italie ne peuvent suffire pour renseigner complètement sur l'histoire du connétable. Aussi aura-t-on quelque regret à voir M. Z. négliger d'autres sources non moins importantes, et peut-être ne lui accordera-t-on que difficilement le droit de porter un jugement définitif.

C'est ainsi que M. Z., parlant de la politique extérieure de Luynes et de ses relations avec l'Angleterre, raconte (mais seulement d'après les ambassadeurs vénitiens) l'ambassade de Cadenet près du roi Jacques en 1620-1621; il omet de citer, et probablement il n'a pas consulté, les autres renseignements que nous fournissent les historiens anglais et français sur cette affaire. J'indiquerai, en particulier, le très curieux récit de Tillières qui était alors ambassadeur ordinaire en Angleterre et qui parle comme un homme qui a vu les choses de près [1]. Il est à croire que

1. Voir Mémoires inédits de Tillières publiés par C. Hippeau, in-8°, 1862. Paris, p. 21, « Ambassade du maréchal de Cadenet, envoyé en Angleterre en 1620-1621, pour

son récit très circonstancié eût pu modifier quelque peu les appréciations de M. Z. sur l'habileté du connétable et de son frère l'ambassadeur.

M. Z. fait aussi trop peu de cas des *Mémoires de Richelieu*. Il les abat d'un seul revers au début de son livre. Ensuite il n'en est plus question. Ceux qui sont entrés dans l'étude intime de l'œuvre que nous a laissée le cabinet du cardinal savent qu'il n'est guère de passage important qui ne soit appuyé sur des documents authentiques. En outre, Richelieu était certainement le seul homme de son temps — parmi ceux qui ont écrit, — en état de juger de haut la politique de son prédécesseur. « Les rancunes personnelles », comme dit M. Z., qu'il pouvait garder contre le connétable ne l'eussent certainement pas aveuglé jusqu'à traiter d'une façon si méprisante un adversaire à la fois grand et redoutable.

La politique de Luynes nous semble avoir toujours été dirigée par de petites vues, et dans un intérêt purement personnel. C'est ce qui la condamne. Si quelquefois cet intérêt s'est trouvé d'accord avec celui de la France, ç'a été plutôt par une heureuse coïncidence (je dis heureuse pour le connétable) que par suite des combinaisons d'un esprit élevé et fait pour les grandes choses. Il nous semble que sur ce point le jugement de l'histoire ne changera guère, et qu'en dépit des efforts très honorables de l'illustre académicien et de son école, on n'en reviendra pas à considérer comme un politique de valeur, un homme qui, en plus de quatre ans, étant maître absolu du pouvoir, n'a rien fait de grand, ni de durable.

G. H.

VARIÉTÉS

Le nom punique d'Hadrumète.

La IX[e] inscription phénicienne d'Hadrumète débute par la formule difficile : *neçib Malac-Baal*, dont nous avons discuté la signification dans un précédent article. Le mot *Baal* y est suivi d'un groupe de quatre lettres, extrêmement embarrassant : AZRM, dans lequel M. J. Derenbourg a déjà proposé de voir un vocable topique de Baal. La désignation géographique n'a point besoin d'être rattachée dans le cas présent, au mot Baal par une préposition; cette préposition n'apparaît que lorsque le mot Baal est déjà *suivi* d'un *autre qualificatif : Baal-Hammon d'Altiburos*, ou encore : *Baal-chamaïm en Aï-Niççim* (l'*Ile des éperviers* de la côte de Sardaigne); mais *Baal-Lebanon*, *Baal-Tarz*, etc... Ici nous aurions le *Molek*[1] *Baal*

---

connaître les dispositions du Roi Jacques I[er] et du duc de Buckingham, au sujet du mariage du prince de Galles avec une fille de France. »

1. Comme qui dirait le *genius loci*?

de..... quelle ville? M. Derenbourg suggérait *Aziris*. Cette cité n'est guère importante; de plus, ce nom ne rend pas compte de la présence de M dans AZRM. Enfin, la stèle provient d'Hadrumète et non d'Aziris. Si AZRM est bien un nom topique, ne serait-ce pas plutôt le nom même d'Hadrumète : *Azroum*, et n'aurions-nous pas affaire au *Baal-Azroum*, quelque *Jupiter Hadrumetinus?* La forme originale du nom de la capitale de la Byzacène est jusqu'ici inconnue et toutes les explications qu'on en a proposées, sont de pures conjectures [1]. L'H de la transcription latine *Hadrumetum* [2] ne paraît pas primitif; la transcription grecque a constamment l'esprit doux : Ἀδρύμης. L'addition de l'H peut être le résultat d'une mesure orthographique appliquée par analogie : *Adria, Hadria*; *Hadrianus, Hadrana*, etc... [3] Le changement du Z en *d* est explicable de diverses manières; en tout cas, il a pu, il a même dû, si l'étymologie est exacte, y avoir une forme intermédiaire avec le *d* intercalaire entre la sifflante et la dentale : *Azdroum, Asdroum*, exactement comme pour les noms *Asdrubal (Hasdrubal, Azzrubal), Esdras*, etc... La numismatique africaine nous fournira peut-être un jour la confirmation ou l'infirmation définitive de cette conjecture que je suis prêt à abandonner, aussitôt que l'on en trouvera une meilleure.

Ch. Clermont-Ganneau.

CHRONIQUE

FRANCE. — Parmi les principales lectures faites à la section historique du Congrès des Sociétés savantes (session de 1880), nous citerons celles de MM. de Montégut : *les Etats du Périgord*; Baudel : *les Etats provinciaux du Quercy*; Dupuy : *le régime intérieur de la Bretagne au* XVIII*e siècle*; Fierville : *un chapitre de l'histoire de Commines, seigneur d'Argenton*; Combes : *Relations de Genève avec la France depuis le* XVII*e siècle jusqu'à la Révolution*: Finot, sur un manuscrit de la bibliothèque de Vesoul, contenant le récit d'un voyage en Allemagne et d'un séjour à

1. Les étymologies mises en avant par Scaliger, Casaubon, Bochart, Movers, Hitzig, Lindberg, etc., sont plus improbables les unes que les autres.

2. Adrumetum dans Salluste.

3. Etienne de Byzance (s. v.) fait positivement allusion à l'existence d'un certain héros éponyme qui aurait donné son nom à la ville d'Adrumète et qui s'appellerait Ἀδρύμης. Ce serait notre Baal-Azroum. Sa discussion sur la dérivation des deux noms est intéressante en ce qui concerne la terminaison en ητος. Il a pu y avoir une assimilation, sinon davantage, entre l'Adrumète africaine et l'Adramyttis lydienne, dont la fondation était rapportée par la légende à un fabuleux Ἄδραμος (nom lydien correspondant à Ἕρμων). Il existe des monnaies attribuées à l'Hadrumète africaine et présentant l'image d'un dieu porte-tiare d'un aspect singulièrement asiatique (L. Müller, *Numism. de l'anc. Afr.*, II, 51).

Berlin en avril et mai 1786, et un écrit militaire intitulé *Détails recueillis sur l'armée prussienne* (relations que M. Finot attribue au marquis H. de Toulongeon); Taphanel : *l'origine des écoles militaires, les compagnies de Cadets*; Belton : *la Communauté des apothicaires-épiciers de la ville de Blois*; Denis d'Aussy : *Henri de Rohan en Saintonge* (1611-1620); Creutzer : *les intendants de Lorraine et leur action sur l'instruction primaire dans cette province*; de Grammont : *un chapitre de l'histoire des communes de la France aux échelles du Levant et en Barbarie.*

— Ont été chargés de missions scientifiques en Angleterre : M. Menant, pour poursuivre ses études sur les cylindres assyro-chaldéens; — en Italie, M. Maurice Faucon, pour rechercher des documents sur la domination française à Asti pendant le xv^e siècle; — en Syrie, M. Lortet, pour pratiquer des fouilles dans une ancienne nécropole phénicienne.

— A la dernière séance de la Société asiatique, M. Stanislas Guyard a fait une communication sur les inscriptions cunéiformes de Van. Il croit avoir réussi à identifier une formule de ces inscriptions avec la formule déprécatoire finale des textes historiques assyriens.

ALLEMAGNE. — Le travail de M. Braitmaier, *Die poetische Theorie Gottsched's und der Schweizer*, inséré dans le programme du gymnase de Tubingen de l'année 1879 (Tübingen, Fues. 51 p.), sera très utile. M. B. y expose longuement les théories poétiques de Gottsched et des Suisses, en conservant autant que possible les termes mêmes de la *Kritische Dichtkunst* du professeur de Leipzig et des diverses œuvres de Bodmer et de Breitinger. On ne peut que savoir gré à M. B. d'avoir — avec un zèle qui rappelle celui de Koberstein — mis à la portée de tous, les passages les plus importants et les plus essentiels d'ouvrages fort peu accessibles. M. Braitmaier, qui a d'ailleurs une grande finesse de critique, nous promet une histoire des doctrines poétiques en Allemagne durant le xviii^e siècle (y compris Schiller).

— Sous le titre « *Deutsche Dichtung im Liede, Gedichte literaturgeschichtlichen Inhalts gesammelt und mit Anmerkungen begleitet.* (Berlin, Weidmann. In-8°, viii et 619 p., 7 mark.) » M. Imelmann a eu l'ingénieuse idée de publier, en suivant l'ordre chronologique, les poésies ou fragments de poésies allemandes qui ont pour sujet les écrivains de l'Allemagne. Ce recueil, fort bien composé, mène le lecteur des Nibelungen à Freiligrath et Paul Heyse. C'est une histoire de la littérature allemande racontée par les poètes. Ce volume plaira, croyons-nous, aux élèves des gymnases; c'est aussi un des livres les plus utiles qu'on puisse mettre entre leurs mains. Toutefois, les notes ne sont pas assez nombreuses, et il vaudrait mieux les placer au bas des pages que de les reléguer dans l'appendice. Quelques poésies littéraires ont échappé à M. Imelmann, par exemple, l'ode de Voss, *der deutsche Gesang*, tableau d'ensemble qui mérite certainement une place dans l'ouvrage, les vers de Kleist sur la mort présumée de Gellert, etc. Une note (p. 577) renferme une erreur; Eilhart d'Oberge a été publié, non pas en 1877 par Lichtenberg, mais en 1878 par Lichtenstein (Quellen und Forschungen, xix). P. 606, on trouve en moyen haut-allemand non seulement *serwen*, mais *serben*. P. 600, *(die deutsche Muse)* il serait bon de reproduire en note les paroles remarquables de Leisewitz dans l'*Adresse*.

— La librairie F. A. Perthes vient de publier un fragment des Mémoires de Henri Leo. *(Meine Jugendzeit, von Heinrich Leo.* In-8, iv et 242 p.) L'auteur avait intitulé ces mémoires restés inachevés « *Bildungsmotive in meinem Leben* », et les destinait certainement à la publicité. (P. 50, *hier nochmals œffentlich...*) Ces Mémoires comprennent quatre chapitres : I. Enfance de Léo (p. 1-83); II. Les années d'uni-

versité jusqu'à l'automne de 1818 (p. 83-214); III. Les années d'université jusqu'au doctorat en mai 1820 (p. 214-236); IV. Vie de Leo jusqu'au moment où il quitte Erlangen pour Berlin (p. 236-242). L'éditeur a bien fait d'insérer (p. 143-192) l'article sur la *Burschenschaft* publié dans le *Staats-und Gesellschaftslexicon* de Wagner. Quiconque veut connaître la vie des universités allemandes au temps de la Sainte-Alliance devra consulter ces Mémoires. Leo a connu Jahn, le vieux *Turn-Jahn*, qu'il vénérait alors comme un franciscain vénère saint François (p. 92); il a scandalisé les bourgeois de Breslau par son accoutrement à l'ancienne mode; il a pris part à la fête de la Wartbourg; il a demeuré à Iena dans la même maison que le meurtrier de Kotzebue, et Sand lui déclara une fois qu'en tuant « l'espion de la Russie », on verrait, par l'émotion que le meurtre provoquerait en Allemagne, s'il fallait fonder la liberté immédiatement et par la violence ou s'il valait mieux attendre et se hâter avec lenteur. (P. 217-218.) Leo lui-même fallit être compromis dans l'enquête qui suivit l'assassinat. Mais, outre ces renseignements intéressants pour l'histoire, ces Mémoires de Leo renferment encore de curieux détails sur sa jeunesse, sur ses lectures et ses études, sur son caractère original. (P. 15, sa haine de toute *Classicitæt*, p. 37, p. 77.)

— L'infatigable traducteur et « adaptateur » Léopold Katscher fait paraître à la librairie Wartig de Leipzig trois volumes de la collection « *English Men of Letters* » que nos lecteurs connaissent bien; ce sont le *Goldsmith* de M. Black, le *Defoe* de M. Minto, le *Thackeray* de M. Trollope.

— Une exposition d'anthropologie préhistorique allemande aura lieu à Berlin, au mois d'août de cette année, à l'occasion de la réunion de la Société allemande pour l'anthropologie, l'ethnologie et l'histoire primitives; elle contiendra des objets tirés de tous les musées d'Allemagne; un comité s'est constitué pour l'organisation de cette entreprise, sous la présidence de M. Virchow.

— La bibliothèque de l'Université de Heidelberg vient d'acquérir le manuscrit d'un grand dictionnaire composé par le professeur et jurisconsulte Zœpfl; ce lexique comprend trois parties : *Glossarium anglo-saxonicum, glossarium germanicum, glossarium latinum medii aevi*; l'auteur avait travaillé durant trente années consécutives à cette œuvre considérable.

— Nous devons depuis longtemps à nos lecteurs une notice sur les sculptures de l'autel de Pergame qu'on est occupé en ce moment, au Musée des antiques de Berlin, de nettoyer et de rassembler. Il y a huit ans, un ingénieur allemand établi à Smyrne, M. Humann, trouva sur l'Acropole de Pergame quelques fragments de marbre en haut relief dont l'un représentait un Hercule; il les envoya au gouvernement prussien. A la suite de cette découverte et après la nomination de M. Conze à la direction du Musée de Berlin, M. Humann fut chargé d'exécuter des fouilles. Il découvrit une quantité de fragments de marbre en haut-relief, faisant partie d'une grande frise. Ces fragments sont au nombre de quatre-vingt-quatorze (sans compter plus de deux mille petits fragments); plusieurs ont des dimensions énormes, 2 m. 30 de haut et 0 m. 60, à 1 m. 10 de largeur. Or, on sait que les Attalides avaient, en l'honneur de leurs victoires, fondé sur l'Acropole de leur capitale un autel de Zeus; cet autel, de 40 pieds de haut, dit Ampelius, était couvert de très grandes sculptures qui représentaient la gigantomachie. La majeure partie des fragments appartiennent à cet autel et à la frise de la gigantomachie qui se développait probablement sur trois côtés du soubassement de l'autel. On ne peut encore se faire une idée de l'ensemble, mais c'est bien la lutte des dieux et des géants que représentent les figures découvertes, lutte grandiose, terrible, acharnée. L'artiste a donné aux géants les formes les plus diverses; les uns ont des ailes, d'autres ont la figure de simples guerriers ou

ressemblent à des monstres ; barbus, couverts de peaux de lions, armés de troncs d'arbres et de quartiers de roc, se protégeant par des boucliers contre les coups de leurs adversaires, les géants se précipitent avec fureur sur les dieux. Ils ont, au lieu de pieds, des serpents qui se terminent non par des queues, mais par des têtes, enlacent les jambes des dieux avec force et enfoncent les dents dans leurs cuisses. Parmi les dieux on voit Zeus brandissant son égide de la main gauche après avoir lancé ses foudres de la droite; Athéné, saisissant par les cheveux un géant qui, debout et remarquable par le jeu de ses muscles, rappelle le groupe de Laocoon; cependant la Victoire descend du ciel pour couronner Athéné, et la Terre, sortant de l'abîme, se lamente et intercède pour ses enfants. On voit aussi Hélios : l'Aurore le précède, montée sur un cheval d'un travail exquis; le Soleil lui-même est sur un char que tirent quatre chevaux; Apollon, Artémis qui a un lion pour monture et que suivent les Nymphes chaussées de leurs bottes de chasse ; Dionysos, vêtu d'une longue robe asiatique et accompagné d'un petit satyre qui imite comiquement l'allure guerrière de son maître; Héphaistos, Borée, Poseidon qui a dans sa suite un Centaure marin au corps couvert d'écailles et orné d'ailes en forme de nageoires. Les animaux consacrés aux dieux prennent part à la lutte : le serpent d'Athéné, enveloppant dans ses nombreux replis le géant que saisit la déesse, l'aigle de Zeus qui abat d'un coup de griffe la mâchoire inférieure d'un des serpents, le molosse d'Artémis, la panthère de Bacchus. Ces sculptures appartiennent évidemment à l'Ecole de Pergame qui a produit le *Gaulois mourant* du Capitole, et le groupe du Gaulois qui tue sa femme et se tue ensuite, de la villa Ludovisi. Elles font partie d'une œuvre dont l'exécution est parfaite, autant que la conception est hardie; car tout, les draperies aussi bien que les poses et les mouvements du corps, est rendu avec une étonnante fidélité et le soin le plus minutieux. Remarquons encore que les noms des dieux étaient gravés sur une solive au-dessus de la frise, et ceux des géants, sur une autre, au bas. D'autres fragments appartenant à une seconde frise, mais de plus petites dimensions (1 m. 57 de haut) représentaient un autre sujet, non encore déterminé, peut-être le mythe de Télèphe. On a découvert également un certain nombre de statues et de sculptures, entre autres une tête de femme d'une grande beauté. (Voir l'*Impartial de Smyrne* du 4 février.)

ANGLETERRE. — L'éditeur Murray annonce la prochaine publication du VIII[e] volume de la *Civil and political Correspondence* du duc de Wellington et d'un ouvrage de M. A. Stevens intitulé : « *Madame de Staël, a Study of her Life and Times, the First Revolution and the First Empire.* »

— M. Kolbe, missionnaire anglais, auteur d'un dictionnaire de la langue *herero*, (qui se parle dans l'Orient de l'Afrique australe, de l'Equateur au Cap), demande des souscripteurs pour publier son ouvrage; M. Kolbe demeure « Cape Town, Buitenbank Street. 57 ».

— Le Record office vient de publier un nouveau volume des *Croniques et anchiennes istories de la Grant Bretaigne*, de Jean Waurin; ce volume qui contient un récit des événements de 1422 à 1443, a été édité par M. William Hardy.

— M. F. S. Matthew publiera prochainement une édition des œuvres anglaises de Wicliff pour l' « Early English Text Society »; M. Sweet prépare un remaniement de son livre « *History of English Sounds* ».

— Le 16 avril M. Vambéry a lu à la « Society of arts » un mémoire concernant l'influence de la Russie sur les habitants de l'Asie centrale durant les dix dernières années.

HOLLANDE. — Le second fascicule de la chronique arabe de Tabari (1[re] série) vient de paraître à Leyde.

HONGRIE — L'Université de Budapest célébrera le 13 mai le centième anniversaire de son rétablissement dû à Marie-Thérèse.

ITALIE. — On vient de découvrir un aqueduc antique, facile à réparer, qui rendra aux eaux stagnantes des ruines du Colisée leur écoulement d'autrefois.

RUSSIE. — Il va se former à Pétersbourg une « Société d'amis de la poésie »; elle se propose d'étudier les poètes anciens et modernes de la Russie et de l'étranger; elle publiera des extraits et des traductions des poésies les plus remarquables ainsi que des études littéraires sur les poètes.

— Un volume posthume de l'Histoire de Russie de Soloviev doit paraître dans peu de temps; il forme le trente-neuvième volume de cette œuvre considérable.

— Un des directeurs de la *Revue critique russe* de Moscou, M. Max. KOVALEVSKY, doit publier très prochainement un ouvrage sur la situation sociale de l'Angleterre à la fin du moyen âge.

SERBIE. — M. MILITCHEVITCH, sous-secrétaire d'état au ministère de l'instruction publique, fait paraître à Belgrade un recueil de biographies fort bien faites des principaux personnages de l'histoire de Serbie.

TURQUIE. — Une commission a été organisée par le gouvernement turc pour dresser le catalogue des manuscrits des principales bibliothèques de Constantinople.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 avril 1880.

M. Jourdain termine la lecture de son mémoire sur les commencements de la marine royale en France sous Philippe le Bel. — Ç'a été jusqu'à nos jours une opinion très répandue parmi tous les historiens, qu'au moyen âge les rois de France n'avaient ni vaisseaux ni marins; qu'en cas de guerre maritime, ils n'avaient d'autre ressource que de s'adresser à des armateurs étrangers, le plus souvent à des Vénitiens ou à des Génois. On a été jusqu'à dire que, de même que la France n'avait eu une armée de terre régulière qu'à partir de Charles VII, elle n'avait eu une marine royale qu'à partir de François Ier. Il n'y a que peu de temps qu'on est revenu de cette opinion erronée, et déjà plusieurs érudits ont fourni des preuves diverses de l'existence de la marine royale aux XIVe et XVe siècles. Le mémoire de M. Jourdain apporte des preuves de ce genre pour le règne de Philippe le Bel. D'après divers documents, notamment d'après le *Journal du trésor* et l'*Inventaire* des pièces de comptabilité, dressé au XIVe siècle par Robert Mignon, M. Jourdain établit que Philippe le Bel, depuis la guerre de Gascogne jusqu'à la fin de son règne, s'est constamment occupé de faire construire des navires de toute grandeur, de les équiper, en même temps que d'en affréter d'autres, tant en France qu'à l'étranger, et aussi de veiller à la garde des côtes. Ce roi a eu des amiraux, des commandants de ses flottes, et aussi des agents chargés de fournitures à faire à la marine royale. Il a frappé des contributions spéciales sur les villes de commerce voisines du littoral et par là plus particulièrement intéressées que les autres à la sûreté des mers, et il en a employé le produit à l'entretien des forces chargées de la garde du littoral. — Voici quelques uns des faits re-

levés par M. Jourdain. Dès 1294, le roi possédait treize navires, dont sept à Rouen, cinq à La Rochelle et un à Calais; la même année, il avait à Marseille un agent qui s'occupait d'y construire vingt galères. En 1299, le bailli de Rouen recevait, en deux fois, une somme de 16,000 livres tournois pour la dépense des nefs et des flottes du roi. En 1300, Charles, comte de Valois, frère de Philippe le Bel, fait amener des vaisseaux à Calais. En 1304, le sénéchal de Saintonge dresse un état des dépenses occasionnées par la réparation de dix galères à Saint-Savinien, etc., etc. — Ces faits et beaucoup d'autres du même genre attestent un effort sérieux de l'autorité royale pour se procurer une marine. En même temps, le roi affrétait des vaisseaux étrangers : génois portugais, espagnols. On comprend donc que Philippe le Bel ait pu, dès 1295, songer à tenter une descente en Angleterre, et que, quelques années plus tard, ses vaisseaux aient remporté la victoire navale de Ziriksée. — M. Jourdain termine en donnant des détails sur l'équipement des navires, les fournitures de vivres, le paiement des marins, sur les croisières dites *guet de la mer*, entretenues à l'aide de la taxe spéciale des villes maritimes, enfin sur la biographie des principaux amiraux et agents maritimes de Philippe le Bel.

M. Deloche fait une communication sur un anneau-cachet d'or mérovingien, orné au chaton d'une cornaline gravée antique, trouvé à Saint-Chamant (Corrèze, arr. de Tulle, canton d'Argentat). Cet anneau, qui est aujourd'hui en la possession de M. Deloche, porte une inscription circulaire que M. Deloche lit † DONOBERTVS FEETMDICMI et interprète ainsi : DONOBERTUS FEET (c'est-à-dire *fecit*) MeDICaMen *Illud*. Ce Donobertus était sans doute un médecin qui préparait lui-même ses remèdes. La législation romaine avait voulu que les médecins fussent responsables de l'effet des médicaments qu'ils administraient, disposition qui devait entraîner pour eux la nécessité de les fabriquer eux-mêmes, ou au moins de les faire fabriquer sous leurs yeux, et aussi l'obligation de les signer.

M. le Dr Lagneau continue la lecture de son mémoire intitulé : *De quelques dates reculées intéressant l'ethnologie de l'Europe occidentale.*

Ouvrage déposé : Documenti sulle relazioni delle città toscane coll' oriente cristiano e coi Turchi fino all' anno MDXXXI raccolti ed annotati da Giuseppe Müller (Firenze, 1879, un vol. in-4° de la collection des *Documenti degli archivi toscani pubblicati per cura della r. soprintendenza generale agli archivi medesimi).*

Présentés de la part des auteurs ou éditeurs : — par M. Maury : A. Debidour, Le général Bigarré, aide de camp de Joseph Bonaparte, d'après ses mémoires inédits (Paris, 1880); — *par M. L. Renier :* Willems, Le droit public romain depuis la fondation de Rome jusqu'à Justinien ou les antiquités romaines envisagées au point de vue des institutions politiques, 4e édition (Louvain, 1880); — *par M. Ad. Régnier :* Vingt-sept ans d'histoire des études orientales : rapports faits à la société asiatique de Paris de 1840 à 1867, par Jules Mohl; ouvrage publié par sa veuve (Paris, 1880), avec notice biographique sur J. Mohl, par Max Müller); — *par M. Miller :* ΕΙΡΗΝΗΣ ΣΕΒΑΣΤΟΚΡΑΤΟΡΙΣΣΕΣ ἀνέκδοτον ποίημα (1143) (ἐκ χειρογράφου τῆς ἐν Πάτμῳ βιβλιοθήκης) ἐκδιδόντος Μανουὴλ Ι. ΓΕΔΕΩΝ (Ἀθήνεσι, 1879); — *par M. Laboulaye :* Fr. Lenormant, Les origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux : de la création de l'homme au déluge (Paris, 1880); — *par M. de Longpérier :* Ch.-Em. Ruelle, Bibliographie générale des Gaules (Paris, 1880).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 3 Mai — 1880

83. — **Manuel de la langue persane vulgaire. Vocabulaire français, anglais et persan,** avec la prononciation figurée en lettres latines, précédé d'un abrégé de grammaire et suivi de dialogues avec le mot à mot, par Stanislas GUYARD. Paris, Maisonneuve, in-12, XXXI et 256 p.

Si la littérature persane, malgré sa valeur artistique, n'est connue en France que par quelques traductions dont le *Livre des rois* et le *Gulistân* font presque tous les frais, l'étude de la langue vivante n'est pas mieux partagée. Les ouvrages consacrés au persan moderne ne sont malheureusement ni nombreux, ni faciles à trouver. Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait citer. La grammaire persane de M. Alexandre Chodzko (Paris, 1852, imprimerie nationale) se recommande par un bon nombre d'observations pratiques, recueillies dans le pays même pendant un séjour de longue durée. Mais, sans parler de sa rareté, comme elle se préoccupe encore plus du style fleuri des poètes et des *kiatib* que de l'idiome vulgaire, elle restreint par cela même le nombre de ses lecteurs. Le petit dictionnaire persan-français, publié en 1868 par M. Adolphe Bergé, attaché au consulat de Russie à Tiflis, est une louable tentative dans le domaine de la langue parlée de nos jours; toutefois, malgré les consciencieuses recherches de l'auteur, les regrettables lacunes qui déparent son ouvrage diminuent considérablement le profit qu'on pourrait en attendre. Citons enfin les Dialogues persans-français de feu Nicolas, consul de France à Recht, publiés en 1857 et réimprimés en 1869. L'auteur, un des vétérans du drogmanat français, n'était ni philologue, ni érudit, ce qui du reste n'est nullement indispensable en pareil cas; en revanche, il se trouvait dans le milieu le plus propice à la tâche qu'il avait entreprise. Résidant en Perse depuis son enfance, en rapport, par la nature de ses fonctions, avec toutes les classes de la population, façonné à leur manière de penser et de parler, devenu à moitié persan de langage et d'esprit, M. Nicolas aurait pu laisser un modèle achevé de la langue de l'Iran moderne. Il ne l'a pas voulu. Séduit par le succès des méthodes Ollendorf et autres recettes empiriques, si fort en vogue il y a quelque

vingt ans, il a rédigé à la diable un ouvrage mal ordonné, confus, plein de redites et de puérilités. Il y a pourtant des paillettes d'or dans ce fatras. Ses derniers dialogues en particulier, par cela même qu'ils s'éloignent du verbiage ordinaire des guides pour décrire les mœurs, le commerce, les monnaies du pays, présentent de l'intérêt, même au lecteur qui ne cherche pas des leçons de langue vivante.

Et cependant, à examiner la question d'un point de vue plus général, on peut se demander s'il y a quelque profit réel à tirer de ces modèles de conversation dont la banalité monotone ne sait jamais prévoir les mille incidents du voyage et de la vie à l'étranger. Telle est sans nul doute la question que s'est posée aussi un des savants directeurs de la *Revue critique*, M. S. Guyard, lorsqu'il a interrompu un moment des travaux de plus haute portée pour fournir une contribution nouvelle à l'étude pratique du persan. C'est avant tout le vocabulaire des mots usuels que l'auteur a voulu réunir dans un cadre peut-être trop restreint, mais où il a su faire entrer tout ce qu'il y a d'essentiel. Son but, M. G. nous le dit dans un court avant-propos, a été de fournir aux voyageurs les premiers éléments de la conversation, non pas dans une collection de dialogues, mais dans un manuel proprement dit. L'important est que le lecteur se fasse tout d'abord une idée exacte des mots, des formes grammaticales et de la syntaxe. Le vocabulaire qui occupe à lui seul plus des deux tiers de l'ouvrage, donne en quatre colonnes les mots français, la traduction anglaise, le texte en caractères persans et enfin la transcription suivie d'une seconde traduction française plus littérale, toutes les fois que le sens l'exige. L'abrégé de grammaire est fort bien conçu et d'une clarté parfaite, malgré sa concision; les principales règles du persan y sont condensées en quelques pages où se reconnaît la main du philologue exercé. D'ailleurs ce résumé grammatical peut être considéré comme l'introduction obligée du vocabulaire, puisqu'il l'enrichit implicitement en indiquant les règles de formation des dérivés réguliers. J'y distingue en passant de fines remarques, par exemple la distinction entre les terminaisons *tèn* et *dèn* de l'infinitif, la première à la suite des consonnes fortes, la seconde après les consonnes douces *n* et *r* et les voyelles. Même justesse de définition dans le paragraphe relatif au rôle de l'accent d'intensité et de l'accent tonique. L'auteur du traité justement estimé de la *métrique arabe* connaît et enseigne à merveille ces délicates questions de rythme et de tonalité.

Je voudrais pouvoir me rallier sans réserve au système de prononciation qu'il a adopté; mais ici nous cessons de nous entendre. Le reproche que j'adresse à M. G. est de donner constamment un son trop ouvert à la voyelle qu'on figure en persan par l'*élif*, le *hè* et le signe *fatha* et qui doit se rendre en français tantôt par *a* ou *â*, tantôt par *è*. « Cette voyelle, dit l'auteur, que, faute de mieux, nous transcrivons *a*, possède un son intermédiaire entre l'*a* et l'*é*, son très semblable à l'*a* anglais dans le mot *had*. » L'assimilation ne me paraît pas absolument exacte et je

crois qu'il est plus vrai de dire que le son intermédiaire entre ces deux voyelles est, pour une oreille française, l'*è* surmonté de l'accent grave. Tel est, en effet, le mode de transcription qui a été suivi par deux autorités fort compétentes en pareille matière, MM. Chodzko et Nicolas, que nous citions précédemment; c'est le seul, croyons-nous, qui donne un à peu près satisfaisant. J'invoque à cet égard le témoignage de tous ceux qui ont entendu prononcer le persan dans le pays même et surtout dans les centres de population où la prononciation s'est conservée relativement pure, à Isfahân et à Tèhèrân. D'après cela, je crois que le mot donné comme exemple dans l'abrégé de grammaire, *âmada* « venu » doit se transcrire *âmèdèh*. En vertu du même principe, je lirais *mèn* et *bendèh* « je, moi », au lieu de *man* et *banda; kètâbèm,* « mon livre », au lieu de *kiètâbam; bèlkèh* « peut-être », au lieu de *balkiah*, et ainsi du reste.

Voilà, en deux mots, le fond de ma querelle avec le savant orientaliste. D'accord sur la valeur des autres voyelles [1], comme sur le rythme des mots, c'est le diapason seul qui nous sépare; celui de M. G. me paraît vibrer un demi-ton trop haut. Je crois bon cependant d'insister sur cette observation critique, parce que le système de transcription, suivi par le Manuel, aurait l'inconvénient de façonner l'étudiant à une prononciation plus voisine, si l'on veut, des origines historiques de la langue, mais contraire à l'usage moderne.

Cette réserve faite, et sans insister sur quelques fautes typographiques qu'il était difficile d'éviter dans un livre imprimé à l'étranger [2], je suis heureux de n'avoir qu'à louer l'auteur du succès avec lequel il a accompli une tâche peu ambitieuse, mais dont l'utilité ne doit pas être méconnue. Je le répète, son vocabulaire est aussi complet que possible dans ses proportions exiguës. Tout au plus pourrait-on y ajouter un petit nombre de synonymies d'un emploi assez fréquent. En voici quelques-unes prises au hasard et que nous proposons à M. G. par déférence pour le vœu qu'il exprime dans sa préface.

Allumer, *rouchèn kèrdèn*. — Au moins, *aguèllèn*. — A l'égard de, quant à, *der bâb-è*. — Avec, *hemrâh*. — Content, *mèmnoun*, souvent employé

1. J'aurais bien aussi quelques restrictions à faire sur l'emploi trop fréquent de la voyelle *o* au lieu de *ô* et de *ou*, mais je craindrais de chercher noise à l'auteur pour des vétilles.

2. Je donne ici, au profit de la prochaine édition, le relevé de ces incorrections survenues sans doute au moment du tirage. P. IV, *badlar*, lisez *badtar*. P. 9, l. 9, *paç an în*, lis. *paç az în*. *Ibid.*, dans le persan *pèch-ferdâ*, substituer un *sîn* au *chîn*. P. 33, *khilâfâ*, lis. *khilâf*. P. 39, au persan *pârèh* (déchirer), substituer un *pâ* au *bâ*. P. 61, le mot turc *ôtou* doit s'écrire avec *élif-vav*. P. 107, dans le texte, *hîtch tchâ*, lis. *hîtch djâ*. P. 111, le mot turc *gâz* « oie » doit toujours s'écrire avec un *qâf*. P. 173, toilette, au lieu de *bazq*, lis. *bèzèk*, comme en turc. *Ibid.*, dans le texte, *hordèn*, lis. *khourdèn*. P. 205, dans le texte, *bâ chèvid*, lis. *pâ chèvid*. P. 211, dialogue III, *hèr tchîz*, mieux *hèr tchîzi*. P. 217, dans le texte, *rèçîdè èm*, lis. *rèçîdè îm*. Enfin, dans la liste d'*errata* deux mots persans dont les points diacritiques ont été transposés.

comme synonyme de *khochhâl,* sans impliquer l'idée de reconnaissance ; il a la même acception en osmanli. — Corde, *tènèf,* vulg. pour *tènâb.* — Guérir, au sens neutre, *tchâg choudèn.* — Prêter (de l'argent), *guèrz dâden.* — Secrétaire (d'ambassade), *sérr kiatib.* — Séparément, à part, *ala hèdè,* etc. — Quant aux nuances d'expression, je ne trouve à signaler qu'un très petit nombre d'omissions; par exemple, *vèzîré moukhtâr,* qui serait mieux rendu par « ministre plénipotentiaire » que par « ambassadeur » *èltchi ; lâlè* devrait se traduire par « gouverneur » plutôt que par « précepteur » ; au mot *profit,* il eût été bon d'ajouter que l'expression *mèdâkhèl kerdèn* se prend aujourd'hui plus ordinairement en mauvaise part, comme « gain illégitime », etc. Enfin, pour éviter aux futurs voyageurs certaines mortifications d'amour-propre, il aurait été prudent de les prévenir que la formule de salutation *sèlâmoun aleïkoum* « que le salut soit avec vous ! » leur est interdite et qu'elle est à l'usage exclusif des Musulmans.

Au surplus, on trouve dans l'Appendice qui fait suite au vocabulaire, les nuances de mots et d'expressions locales indiquées dans une série d'exemples judicieusement choisis. Les modèles de phrase réunis dans les dialogues sont bien adaptés à ce genre d'exercice; c'est une causerie entre maître et élève, un récit dialogué d'une journée partagée entre l'étude et la promenade, duo écrit sans recherche d'élégance, mais d'un ton juste et conforme au génie de la langue vivante. C'est à croire que l'auteur a passé sa vie en Perse et n'a fréquenté que des mirzâs. Qu'il ait parfois jeté un regard furtif sur les ouvrages de ses devanciers et notamment sur les dialogues de Nicolas, c'est ce dont je ne me soucie, tenant pour assuré que, grâce à sa grande aptitude linguistique et à la sûreté de sa méthode, M. Guyard est de ceux qui peuvent se passer d'auxiliaires. On doit donc le féliciter hautement de nous avoir donné ce petit volume qui prendra une place honorable parmi les meilleures publications techniques, et qui propagera l'étude de la plus attrayante des langues musulmanes.

Barbier de Meynard.

---

84. — **Gaspard de Coligny, amiral de France,** par le comte Jules Delaborde, t. I. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879, grand in-8° de 659 p. — Prix : 15 francs.

Avant de donner à l'important ouvrage dont je viens rendre compte un seul des éloges qu'il mérite, je voudrais exprimer deux regrets. Mon premier regret, c'est que l'auteur se soit abstenu de raconter, dans la moindre préface, dans le moindre avertissement, l'histoire de son livre, qu'il n'en ait pas exposé devant nous le plan et les idées principales, qu'il n'ait pas jeté un coup d'œil sur les travaux qui ont devancé son propre travail. Pour me servir d'une expression familière, mais qui rend

bien ma pensée, je dirai que le livre de M. Jules Delaborde ressemble à un salon qui ne serait pas précédé d'un vestibule et dans lequel on entrerait sans introducteur. Le lecteur du volume, mis brusquement en face de l'*Amiral*, est quelque peu désorienté, quelque peu ahuri. La présentation n'a pas été faite, et l'on éprouve, tout d'abord, une impression de malaise. Mon second regret, c'est que l'auteur ait trop laissé voir que dans Coligny, c'est surtout le protestant qu'il admire et glorifie. L'esprit de secte perce en plus de cent passages. Il y a même tel endroit du livre où le biographe semble se transformer en pasteur et où l'on jurerait que l'on assiste au prêche. Quand donc, pour répéter ce que l'on disait si justement ici voilà bien des années [1], quand donc se débarrassera-t-on, en étudiant les hommes et les événements d'autrefois, de toute préoccupation étrangère à la science, et fera-t-on de l'histoire indépendante, de l'histoire pure, de l'histoire tout court?

Ces observations présentées, je n'ai plus que beaucoup de bien à dire du *Coligny* de M. Delaborde. L'ouvrage a été préparé avec infiniment de soin. L'auteur a consulté la plupart des ouvrages imprimés qui se rattachent à son sujet, mais son plus grand mérite, le mérite qui l'élève de beaucoup au-dessus de tous ses devanciers [2], c'est d'avoir, en ce qui concerne les documents inédits, épuisé, pour ainsi dire, toutes les sources. On a souvent proposé de livrer à l'impression le recueil des plus importantes lettres de Coligny conservées dans nos grands dépôts. La publication de M. D. rend ce projet à peu près inutile, car il nous fait connaître, soit par l'analyse, soit par la reproduction intégrale, un grand nombre de dépêches de l'amiral [3]. Ces dépêches, fort remarquables en leur ensemble, sont rapprochées de beaucoup d'autres documents contemporains également inédits [4]. Le livre emprunte à tant de pièces, les unes d'un vif intérêt, les autres d'une haute importance, une valeur des

1. Nº du 12 janvier 1867, p. 18.

2. Ces devanciers sont assez nombreux. En ces dernières années seulement, trois ouvrages spéciaux ont été consacrés au héros de M. Delaborde : *L'Amiral Coligny, étude historique*, par Jules Tessier (Paris, 1872, in-8º. Voir *Revue critique* du 30 août 1873, p. 149-151); *Gaspard de Coligny, amiral de France, d'après ses contemporains*, par le prince Eugène de Caraman-Chimay (Paris, 1873, grand in-8º); *L'Amiral de Coligny*, par l'abbé Buyat, vicaire-général de Belley (Bourg, 1876, grand in-8º).

3. Voir surtout, à l'*Appendice*, les lettres de Coligny à M. de Humières (p. 598-604, 616-618, 623-645). A cette série, il faut joindre plusieurs lettres au duc de Guise (p. 593, 608), à Renée de France, duchesse de Ferrare (p. 622), etc. Voir (p. 577-577) un document relatif à la querelle de Coligny et de Pierre Strossy (1545), document qui renferme des détails que semblent avoir ignorés tous nos historiens, et que n'ont pas connus, par exemple, selon la remarque de M. D., ni Fr. de Belleforest, ni le président de Thou.

4. Citons (à l'*Appendice, passim*) diverses lettres de d'Andelot, d'Anne et de François de Montmorency, de Henri II, du duc de Savoie. Dans l'ouvrage même, on trouve de nombreuses citations de lettres inédites des mêmes personnages et de plusieurs autres encore.

plus considérables, et je ne connais guère, parmi les ouvrages relatifs au XVIe siècle qui ont paru de nos jours, un ouvrage qui soit, à cet égard, plus digne d'être mis sur la même ligne que l'*Histoire des princes de Condé*.

La monographie de M. D. n'est pas seulement des plus riches en documents nouveaux : c'est aussi un livre bien fait, où règnent l'ordre et la méthode, où l'on reconnaît partout la main d'un excellent travailleur. Le récit, un peu froid, un peu terne, et où rien n'est sacrifié à l'agrément, est d'une grande netteté et d'une grande exactitude [1]. Soit que l'auteur nous entretienne des ancêtres de son héros, soit qu'il parle de son héros lui-même, soit enfin qu'il s'occupe des divers personnages mêlés à la biographie de l'*Amiral de Châtillon*, tantôt comme parents ou amis, tantôt comme adversaires, il est presque toujours un guide sûr, un guide irréprochable [2]. Le présent volume s'arrête à l'édit de janvier 1562. Tous ceux qui en auront apprécié les substantielles pages, c'est-à-dire tous les amis des sérieuses recherches, seront impatients de posséder le second volume [3], lequel embrassera l'histoire si dramatique des dix dernières années de Coligny, et où seront groupés des documents encore plus curieux que ceux dont M. Jules Delaborde vient de nous régaler.

T. de L.

---

85. — **Lettres de Jean Chapelain**, de l'Académie française, publiées par Ph. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut et du Ministère de l'Instruction publique. Tome I (1632-1640). Paris, imprimerie nationale. 1880. In-4° de XXIV-746 pages.

Cette correspondance de Chapelain, depuis longtemps annoncée, était impatiemment attendue. Sauvée du naufrage par M. Sainte-Beuve, elle

---

1. Pour ne fournir qu'une seule preuve de cette exactitude, je dirai que M. D., rectifiant, dès les premières pages, l'erreur des biographes qui font naître Coligny en 1516, 1517, 1518, met cette naissance en 1519 (16 février). M. D. cite, sur ce point, un irrécusable témoignage, celui du livre d'heures où Louise de Montmorency, la sœur du connétable et la mère du futur amiral, a inscrit la date de la naissance de ses enfants, ainsi que divers autres événements de famille.

2. Il y aurait quelques réserves à faire au sujet de ce que M. D. dit de Villegagnon. L'auteur n'a pas connu les récents travaux dont le guerrier-théologien a été l'objet de la part de M. H. de Grammont, de M. P. Gaffarel. Il aurait fallu, en réclamant pour Coligny la gloire de l'initiative du projet de la reprise de Calais (p. 321), mentionner, au moins, les prétentions d'un autre concurrent, François de Noailles. (Voir *Lettres inédites de François de Noailles, évêque de Dax*, 1865, in-8°, p. 4.)

3. Souhaitons à ce second volume moins de fautes d'impression que n'en renferme le premier. En voici quelques-unes prises à peu près au hasard : Jean d'*Anton* pour d'*Auton* (p. 8, 9, 10); *Boudot* de Rochebourg, pour *Bourdot* de Richebourg (p. 24); Dom *Lyron*, pour Dom *Liron* (p. 26, 27); *Lahaye*, pour *La Haye* (p. 43); *Laplanche*, pour *La Planche* (p. 49, 146, etc.); château de *Vertueil*, pour château de *Verteuil* (p. 303); Claude *Halton*, pour Claude *Haton* (p. 468); *Despence*, pour d'*Espence* (p. 539), etc.

avait déjà servi à plusieurs travailleurs pour enrichir et préciser leurs études d'histoire littéraire ou politique du XVII^e siècle. M. Taschereau, dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de P. Corneille;* M. Livet, dans son appendice à l'*Histoire de l'Académie française, par Pellisson et d'Olivet,* et dans son piquant volume intitulé : *Précieux et précieuses;* M. Adolphe Regnier, dans son édition des *Lettres de M*^{me} *de Sévigné, de sa famille et de ses amis;* M. Pierre Clément, dans ses *Lettres, instructions et mémoires de Colbert;* M. de Lens, dans ses *Correspondants de François Bernier;* MM. Boutron et Rathery, dans leur ouvrage sur *M*^{lle} *de Scudéry*, moi-même, dans la *Bretagne à l'Académie française au* XVII^e *siècle* et dans divers travaux sur les premiers académiciens, en particulier sur *Silhon,* sur *Lamothe Le Vayer* et sur *Perrot d'Ablancourt,* tous ceux qui se sont occupés sérieusement de cette période si intéressante où s'acheva le travail d'élaboration de la langue française, ont puisé des informations et des citations dans ce précieux recueil. Sainte-Beuve lui-même, qui le communiqua libéralement aux travailleurs avant de le léguer à la Bibliothèque nationale, en tira le plus habile parti soit pour son *Histoire de Port-Royal,* soit pour ses *Causeries du lundi ;* et parlant un jour de Huet, si fervent admirateur de Chapelain, il remarquait que ce dernier était, « somme toute, et sur bien des matières, un sensé et savant homme » et il joignait à cet éloge la citation du mot presque analogue du cardinal de Retz : « Chapelain qui, enfin, avait de l'esprit. » Jusqu'aux dernières années on avait, en effet, beaucoup trop jugé Chapelain sur la réputation de poète exécrable que lui fit Boileau après l'apparition de la *Pucelle.* Pourtant ce poëme, que personne ne défendra, ne constitue pas l'œuvre entière de Chapelain : même comme poète, il mérite, pour son ode à Richelieu, une certaine considération. Mais c'est surtout comme prosateur, comme critique et comme grammairien, que Chapelain a droit aux éloges que lui prodiguèrent tous ses contemporains avant Boileau et que lui continuèrent, au XVIII^e siècle, en dépit du satirique, d'Olivet, Camusat et l'abbé Goujet.

Le monument que vient de lui élever M. Tamizey de Larroque dans la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France,* contribuera plus qu'aucun autre à sa réhabilitation dans l'estime des gens de lettres et des gens de bien. Les détails qu'il nous donne sur les campagnes de 1636, sur l'hôtel de Rambouillet, sur Malherbe, sur Balzac, sur l'académie française et ses premiers fondateurs, sur tout ce qui touche aux lettres, aux arts, aux sciences, aux nouvelles de la ville et de la cour, aux incidents diplomatiques comme aux incidents militaires, seront goûtés par tous ceux qui savent apprécier un chroniqueur judicieux et bien informé. Qu'on ne demande pas à cette correspondance les grâces piquantes de M^{me} de Sévigné, ni la légèreté de plume de Voltaire : mais on lui trouvera toutes les qualités qui distinguaient ce qu'on appelait alors, en style de cour, l'honnête homme.

Les lettres publiées dans ce premier volume s'étendent du mois de

septembre 1632 à la fin de l'année 1640. Le second comprendra les trente dernières années de la vie de l'auteur; la proportion n'est pas normale, mais cela tient à une lacune éminemment regrettable : l'un des volumes du manuscrit original n'a pu être retrouvé. Le comité des travaux historiques ayant imposé la publication en deux volumes, il était impossible à M. T. de L. de nous donner la correspondance complète; il l'a fort judicieusement partagée en trois catégories. La première, comprenant tous les documents qui, à un point de vue quelconque, lui ont paru dignes d'attention, a été publiée intégralement; la seconde, comprenant les lettres d'une moyenne importance, n'est donnée que par extraits rejetés chronologiquement dans les notes qui accompagnent le texte des premières; enfin la troisième, qui ne traite que des intérêts privés, des affaires de famille ou des infirmités de l'auteur, de consultations grammaticales ou même de corrigés, a été complétement sacrifiée. On n'aura pas l'idée de le regretter bien vivement, si on s'en rapporte au goût si éclairé de l'éditeur.

Nous arrivons aux notes et commentaires de M. Tamizey de Larroque. Quoiqu'on lui ait recommandé de donner moins de carrière à sa vaste érudition que dans les notes des *Lettres de Balzac,* publiées en 1873 dans le second volume des *Mélanges historiques,* on trouvera, dans les notes de la correspondance de Chapelain, une foule de renseignements complémentaires pris aux meilleures sources, de discussions judicieuses et de remarques aussi intéressantes pour le grammairien que pour le critique littéraire. C'est ainsi que M. T. de L. a pris la peine de compléter le dictionnaire de M. Littré en arrêtant au passage les locutions qu'il rencontrait pour la première fois dans Chapelain. Il dresse ainsi l'acte de naissance des mots *épigrammatiser* (p. 294) que M. Littré appelle un néologisme contemporain; *ingambe* (p. 407) dont M^me^ de Maintenon était la première autorité; *libelliste* (p. 664) qu'on ne trouvait pas avant Voltaire, etc., etc. : il constate, au XVII^e^ siècle, la trace de mots plus anciennement et plus nouvellement employés qui n'y avaient pas encore de représentants comme *ténuité* (p. 295), *orbe,* p. 735, etc.; ou bien il fait la généalogie du mot *urbanité* dont on attribue à tort la paternité à Balzac. En histoire, il rectifie les dates d'un grand nombre de lettres de Balzac, il restitue des attributions erronées et précise une foule de faits ou de personnalités que les biographes ou les historiens ont ignorés ou contredits. Nous n'avons pu le prendre que bien rarement en défaut sur ces divers points : nous signalerons cependant quelques lapsus dans cet immense répertoire. Le président Antoine Séguier n'était pas le frère du chancelier (p. 200), mais son oncle. Le *Discours de la contrariété d'humeurs* entre les Français et les Espagnols est donné (p. 109) comme le premier opuscule de La-Mothe Le Vayer. Il avait cependant publié, en 1633, un discours de la bataille de Lutzen qui eut quatre éditions dans la même année et un *Discours sur la proposition de la trêve aux Pays-Bas* qui fut recueilli par Etienne Richer

au tome XIX du *Mercure Français.* J'ai même démontré, à l'aide d'une lettre de Balzac, dans mon étude sur *La Mothe Le Vayer* (Paris, Rouveyre, 1879, in-8), que les *Neuf dialogues à l'imitation des anciens,* par Orasius Tubero, pseudonyme de Le Vayer, sont de 1630 et 1631. A la même page, on signale que les biographes n'ont pas mentionné le voyage de La Mothe Le Vayer, en 1635, à la suite du président de Bellièvre. M. Etienne en a cependant parlé dans son *Essai sur Le Vayer.* Ailleurs M. T. demande (p. 341), à propos d'une comédie de Desmaretz de Saint-Sorlin, dont on parle en 1638, s'il s'agit bien de l'*Europe* qui ne fut imprimée qu'en 1645. Il s'agit bien de l'*Europe :* mais cette comédie politique fort curieuse, dont beaucoup de vers appartiennent à Richelieu lui-même, eut deux éditions chez H. Le Gras en 1643, et j'en possède une in-12 de 1644. Il ne donne (p. 559) que la date de 1642, d'après l'abbé d'Olivet, pour la publication de la *Belle Palène,* tragi-comédie de Boisrobert, dont Chapelain cite la représentation en 1640. D'Olivet a été trop galant et mal informé, car je possède l'in-4° suivant : *Palène,* tragi-comédie de M. de Boisrobert, abbé de Chastillon, dédiée à Mgr de Cinq-Mars par le sieur de Bonair. Paris, Sommaville, M DCXXXX; 96 pp. Je signalerai une légère contradiction entre deux notes sur Silhon, des pages 509 et 516. Enfin, après avoir fort bien soutenu (p. 638) que les détails donnés par Chapelain sur une réception académique de 1640 ne pouvaient guère s'appliquer à Perrot d'Ablancourt, comme l'avait cru M. Livet, mais devraient s'appliquer à Patru, en supposant quelque erreur de date, M. T. revient, dans une note de la page 658, sur cette réception, qu'il revendique décidément pour Perrot d'Ablancourt : mais il n'a pas fait attention qu'en ce second passage Chapelain ne parle pas du tout d'un discours de réception académique; il vise tout simplement l'épître dédicatoire de la traduction de *Tacite* adressée à Richelieu, épître dans laquelle Perrot d'Ablancourt avait glissé au début quelques lignes à l'adresse de l'Académie et à la fin quelques vers à l'adresse des « rares esprits » qui avaient choisi l'Eminence « pour but de leurs savantes veilles ». Chapelain s'était reconnu dans ces vers et protestait modestement. Tout cela ne constitue pas des erreurs bien compromettantes et nous ne pouvons, en terminant, que féliciter très sincèrement M. Tamizey de Larroque d'avoir rendu un éminent service à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire littéraire du XVIIe siècle.

René KERVILER.

---

86. — **Histoire de la Monarchie de Juillet,** par Victor DU BLED. Paris, Dentu. 2 vol. in-8°. CI-429 p., 748 p.

M. du Bled a eu la louable pensée de nous donner, sous une forme résumée, une histoire de la monarchie de Juillet. Celle qu'il publie n'a

point la prétention d'être définitive. Elle a le grand mérite d'être claire, relativement succincte et de rappeler tous les faits essentiels. M. du B. se place à un point de vue apologétique du système de gouvernement qui fut alors appliqué et de l'application qui en fut faite. Il est de la sorte amené à des rapprochements et à des discussions toutes politiques, qui, par suite, échappent à la compétence de ce recueil. La dissertation sur le droit constitutionnel aux Etats-Unis, en Suisse, en Angleterre et en Belgique, qu'il a placée en tête du premier volume, prouve qu'il a fait de bonnes études administratives, mais cette preuve était assez indifférente au public. L'*Histoire de la monarchie de Juillet* débute par un chapitre sur *les historiens de la monarchie constitutionnelle*. On pourrait, à ce propos, chicaner l'auteur sur ce mot *constitutionnelle* qu'il applique trop exclusivement à la monarchie de Juillet. On confond trop volontiers les mots constitutionnel, représentatif, parlementaire, qui, pourtant, désignent des régimes assez différents. Ce chapitre est écrit avec une recherche d'effets qui ne convient pas à l'histoire. Par exemple, dans les sommaires : « Odilon Barrot, la cataracte politique, l'hypertrophie du moi » ... « l'Eliacin du gouvernement provisoire... » ... « Un Baudelaire politique, » etc., etc. Ces petites débauches de plume sont d'autant plus singulières que les idées de l'auteur sont fort sensées. Il n'avait pas besoin de les relever ainsi. Le bon sens, en français, se suffit toujours à lui-même et suffit au lecteur. Il faut laisser au dictionnaire de Bouillet des qualifications comme : « M. Guizot — le prince des doctrinaires. » M. du B. donne trop de place dans cette introduction et aussi dans son récit, à la *galerie des contemporains* de Loménie. Il a, au contraire, bien raison de puiser dans Henri Heine. Bref, M. du B. a étudié consciencieusement son sujet, mais il y a un peu de jeunesse et d'emphase dans la forme.

Il procède par chapitres qui groupent tout un ordre d'événements; ce procédé a du bon, surtout dans un sujet aussi confus; mais on désirerait un peu plus de dates; c'est le correctif nécessaire à ce genre de composition. Le chapitre v du tome Ier « *Le gouvernement de Juillet devant l'Europe* », est un bon résumé des mémoires de M. Guizot, du livre de M. d'Haussonville, de Nouvion, des lettres de Palmerston, etc. Mais M. du B. ne fait pas assez ressortir la supériorité du rôle joué par Talleyrand dans l'affaire de Belgique et du service que rendit alors Wellington. Il reproche à plusieurs reprises, et surtout dans le tome II, à l'Angleterre sa politique égoïste; il semble indiquer que le gouvernement de Juillet aurait pu avoir une autre alliance que l'alliance boiteuse de l'Angleterre. C'est une erreur capitale. Il n'y avait pas, et ce fut une des grandes causes de faiblesse de l'établissement de 1830, il n'y avait pas d'autre alliance possible que celle de l'Angleterre et celle-là, par beaucoup de côtés, était en contradiction avec les tendances de la révolution de Juillet, les intérêts de la France et les dispositions de l'opinion publique. Ce n'en fut pas moins un très grand mérite au roi et

à Talleyrand de reconnaître, dès l'été de 1830, qu'il n'y avait pas autre chose à faire et de le faire résolûment. Ce n'est pas la similitude des gouvernements qui força la France à rechercher l'Angleterre, comme l'indique M. du B. (p. 194), ce fut la nécessité d'avoir un appui en Europe. M. du B. fait un portrait très fantaisiste et très flatté de Metternich (p. 195). Il oublie trop l'oppression du Milanais, de la Bohême, de la Gallicie, de la Hongrie, lorsqu'il nous dit que « véritable Circé de l'absolutisme, il se gardait bien d'opprimer, il préférait séduire. » Sa bonne volonté très relative pour la monarchie de Juillet tenait uniquement à la mauvaise volonté que la Russie montrait à ce gouvernement. Metternich avait été fort hostile à la Restauration, parce qu'il croyait que les Bourbons pouvaient conclure, avec la Russie et la Prusse, une alliance qui leur aurait permis de relever la France et de l'étendre. Il fut sympathique à la monarchie de Juillet, parce qu'il la vit isolée et condamnée à la paix, sous peine de provoquer contre elle une coalition de toute l'Europe. Il condamnait les principes de cette monarchie, mais il n'en redoutait point la diplomatie. Ces nuances paraissent avoir échappé à M. du Bled. Il commet une grave erreur quand il dit (p. 195) que l'Angleterre avait « appris avec terreur l'alliance secrète de Charles X avec le czar pour le partage de la Turquie et la conquête des provinces du Rhin » et (p. 196) « l'alliance défensive et offensive contractée avec Charles X. » Si M. du B. avait consulté les historiens compétents au lieu de s'en tenir à une légende banale, il aurait vu que cette fameuse alliance ne fut contractée que dans l'imagination de M. de Polignac et que, même dans les projets de ce ministre, elle ne visait pas les provinces du Rhin. Le tome Ier contient quelques méprises de ce genre. J'ajouterai pour finir avec cet ordre de faits que dans le tome II M. du B. est parvenu, ce qui est bien méritoire, à présenter un récit clair et même intéressant de la politique extérieure de 1838 à 1848. Mais il n'a pas suffisamment saisi l'importance de la crise de 1840 et le retentissement qu'elle a eu en Allemagne [1].

M. du B. aurait trouvé un grand profit pour lui-même et pour ses lecteurs à consulter le livre de M. Hillebrand qui a paru en même temps que le sien. M. Hillebrand est un détracteur du régime de Juillet, M. du B. en fait l'apologie. L'opposition même des vues eût été féconde. M. du Bled aurait d'ailleurs trouvé dans son émule allemand, avec des indications très neuves, des aperçus généraux. Il y aurait puisé des suggestions utiles et les éléments d'une discussion intéressante.

Albert Sorel.

---

1. Pour toute cette partie, M. du B. s'est beaucoup inspiré des *Mémoires* de M. Guizot, qui sont un modèle de composition historique en même temps qu'une source féconde de renseignements. Il cite souvent M. Guizot et il a soin de mettre ces citations entre guillemets, mais il néglige trop souvent d'indiquer la source du texte cité, ce qui n'est pas sans inconvénient, surtout lorsqu'il s'agit, comme au tome II, p. 7, d'une appréciation présentée sous une forme très personnelle.

87. — **Traité général de versification française** par M. Becq de Fouquières. 1 vol. in-8°. xvi-399 pages. 1879. Charpentier. — Prix : 7 fr. 50.

Depuis longtemps déjà se sont faits rares les savants dont parle Scoppa « qui refusaient d'un ton absolu aux vers français toute espèce de rythme et d'accent ». Scoppa lui-même dans son *Traité de la poésie italienne rapportée à la poésie française,* M. Quicherat dans son *Traité de versification française,* ont mis en lumière le rôle de ce qu'ils ont appelé l'accentuation dans notre prosodie, le premier en déterminant la place fixe d'un *accent tonique* sur la sixième et la douxième syllabes de l'alexandrin, le second en indiquant, outre ces deux *accents fixes,* l'existence très générale dans le vers de douze pieds bien cadencé, d'un *accent mobile* dans chaque hémistiche, — ce qui constituait en tout, dans chaque alexandrin, quatre syllabes marquées d'un *ictus.* Dans ses études sur *Le rôle de l'accent latin dans la langue française* et sur *La versification latine rythmique au moyen âge,* M. G. Paris apporta de précieux arguments en faveur de cette façon nouvelle d'envisager le principe de notre versification. Un autre auteur, M. Ducondut, s'en tenant au présent, a dans son *Essai de rythmique française* analysé d'assez près les conditions de la cadence des vers, et, au milieu de beaucoup d'idées aventureuses ou fausses, montré l'identité de principe qui régit le rythme poétique et le rythme musical. « L'accent tonique ou prosodique, disait-il très justement (la seconde expression est plus exacte que la première) est dans la poésie ce qu'est le *frappé* dans la musique. Il produit le rythme en divisant le vers en parties égales... et par son retour périodique il constitue les pieds correspondants aux formes de la mesure musicale. » M. de Gramont et d'autres prosodistes se sont plus ou moins inspirés de ces idées, mais sans faire pourtant dans leurs traités spéciaux du principe indiqué précédemment la base même de notre versification.

Bien qu'il ne semble pas connaître, ou du moins ne signale pas les efforts tentés dans ce sens par ses devanciers, c'est dans la voie ouverte par eux que M. Becq de Fouquières vient de faire un nouveau pas. Le point de départ de son *Traité général de versification française* est l'analogie absolue qui doit exister en ce qui touche le fondement du rythme, entre une période mélodique et un vers. « Un vers français, dit-il, doit être considéré comme une véritable phrase musicale qui se divise en un certain nombre de mesures, et qui, suivant des rapports facilement appréciables à l'oreille, répartit un nombre déterminé de syllabes dans ces fractions égales du temps total. » Cette définition nous semble tout à fait juste. M. B. de F. a, sur les auteurs précédents, l'avantage d'une formule précise placée en pleine lumière au début de son ouvrage.

En possession de cette formule si nette, l'auteur aurait pu, croyons-nous, en tirer plus résolûment parti. Pour rester fidèle à la défini-

tion ci-dessus, un traité de versification devrait, à notre avis, débuter par un court chapitre relatif aux principes élémentaires du rythme musical et, pour éclaircir les idées, rappeler les notations très simples à l'aide desquelles en musique on écrit les divisions du temps. Cette substitution d'une langue précise à la terminologie, confusément introduite des prosodies antiques dans la nôtre, aurait de grands avantages au point de vue de la clarté. Les métriciens allemands y ont depuis longtemps recouru pour élucider les problèmes de la versification classique. Un savant français bien connu des lecteurs de la *Revue critique*, M. Guyard, l'a employée dans son *Traité de la métrique arabe*. Pourquoi n'appliquerions-nous pas les mêmes procédés à l'analyse de notre rythme poétique?

Tout en se réservant d'user des notations musicales dans la seconde partie de son livre, M. B. de F. s'en est passé pour reconstituer la théorie rythmique du vers français. Il a abordé le problème par une étude spéciale de l'alexandrin. L'auteur croit retrouver dans celui-ci l'incarnation d'une soi-disant formule rythmique fondamentale et primordiale, formule ayant son origine dans le rythme de la respiration, — chaque alexandrin représentant dans sa durée totale d'émission une expiration normale, et se trouvant séparé de l'alexandrin suivant par une aspiration courte, séparation mise en relief par la rime. De cette période-type, rapprochée assez hypothétiquement de la durée de l'héxamètre antique, — divisée mathématiquement en portions égales entre elles, à la fois sous le rapport des nombres de syllabes et du temps, puis soumise à des « discordances » successives, — l'auteur s'efforce par de subtiles déductions de tirer dogmatiquement les lois du rythme, non-seulement de l'alexandrin, mais de tous les vers français.

Ces vues sont ingénieusement développées par l'auteur : mais, sans parler des prosodies étrangères, elles nous paraissent s'accorder peu même avec le passé de notre mètre poétique, passé où les vers plus courts que l'alexandrin ont si longtemps prédominé. Comment concilier ce fait avec cette définition absolue de l'auteur : « Un vers est la somme de douze sons théoriquement égaux en durée, dans lesquels se décompose chaque temps expiratoire? » M. B. de F. n'y parvient qu'à l'aide d'explications peu claires. Son tort est de débuter par rechercher l'origine du rythme poétique avant d'avoir analysé empiriquement celui-ci dans ses phénomènes généraux. La loi rythmique est plus complexe dans ses causes qu'il ne le représente. Cette loi, à un point de vue général, ne régit pas seulement le vers français, non pas même seulement les périodes cadencées de toutes les langues, mais tous les arts que, dans sa *Métrique grecque*, Westphal appelle les *Arts du mouvement*, danse, musique, poésie; elle détermine à la fois la variété et la simplicité des combinaisons propres, dans chacun de ces arts, à produire sur nos sens l'impression voulue. Evidemment, la formule rythmique n'est pas indépendante des moyens d'expression de chaque art, du jeu des organes, des organes vocaux

s'il s'agit de la poésie, et, sous ce rapport, M. B. de F. a raison de faire intervenir le fonctionnement de l'appareil respiratoire. Mais dans quelles limites et de quelle façon les exigences de celui-ci se concilient-elles avec celles de l'oreille et de l'intelligence également intéressées à l'impression poétique; ce problème ne peut-il recevoir et n'a-t-il reçu qu'une solution, celle indiquée par l'auteur, de la division du temps d'expiration en douze fractions; ce ne sont pas là des questions simples qui puissent être tranchées par une proposition *à priori*. En tous cas il serait prudent, semble-t-il, avant d'affirmer, de procéder à une étude purement analytique du phénomène rythmique, tel qu'il se révèle dans l'œuvre des bons poètes; et pour cela nous en reviendrons à ce que nous disions tout à l'heure : un moyen simple d'aborder le problème serait d'appliquer immédiatement au rythme poétique les notations musicales figurant des *durées*. En se plaçant à ce point de vue, on considérerait l'alexandrin isolé comme un *membre* rythmique d'une période cadencée du langage, — la rime indiquant la séparation avec le membre suivant. La perception de la cadence dans le vers révélerait la présence de mesures, et par suite de temps frappés marquant ces mesures. On retrouverait ainsi dans l'alexandrin classique coupé par la césure de l'hémistiche, deux temps frappés, l'un à la sixième syllabe, l'autre à la rime, syllabes nécessairement toniques (accents fixes de Scoppa); on constaterait, en outre, très généralement deux temps frappés variables quant à la place, un dans chaque hémistiche (accents mobiles de M. Quicherat), portant également, dans la majorité des cas, sur des syllabes à accent tonique, syllabes finales, ou antépénultièmes pour les terminaisons féminines; soit en tout quatre mesures, division analogue à celle de la plupart de nos mélodies musicales, base rythmique simple au plus haut point, et offrant cependant, par le déplacement du temps frappé mobile dans chaque hémistiche, des combinaisons variées. Ces combinaisons, la notation musicale les reconstitue avec exactitude. Suivant que l'ictus mobile atteint et allonge plus ou moins la première, la deuxième, la troisième, la quatrième ou la cinquième syllabe de l'hémistiche, la répartition des syllabes *légères* ou *levées* dans les deux mesures du demi-vers fournit pour ces syllabes des durées variables dans le même temps total. On retrouve ainsi par un tableau très simple les types rythmiques signalés par M. Becq de Fouquières. En mélangeant ces rythmes entre eux, soit d'hémistiche à hémistiche, soit de vers à vers, on peut, comme l'a fait l'auteur, reconstruire toutes les combinaisons de rythmes employées par les bons poètes, combinaisons qui subissent dans la déclamation de nombreuses modifications de détail (les phrases chantées en éprouvent d'analogues), — mais peuvent être ramenées, en ce qui touche la division rythmique, à l'un des types généraux, — et ce qui le prouve, c'est que si l'on recherche la façon dont les compositeurs scandent le vers dans leurs *récitatifs*, on constatera que presque toujours le sentiment de la cadence leur a indiqué pour la répartition des temps frappés l'une des combinaisons signalées.

En intervertissant ainsi l'ordre de ses recherches, l'auteur aurait, croyons-nous, suivi un plan logique et satisfaisant pour le lecteur. Partant d'un fait bien déterminé : la cadence de l'alexandrin chez les bons poètes, et en ayant analysé les principes fondamentaux, il aurait pu poser comme première règle de la prosodie française, cette cadence même due à une alliance ingénieuse des éléments sonores et des éléments grammaticaux et logiques du vers, en vue du groupement des syllabes en mesures. Ce point de fait une fois bien élucidé, le champ restait libre, d'une part, pour les recherches relatives à l'origine physiologique ou esthétique de la loi rythmique, — question qui, à vrai dire, peut fort bien ne pas être abordée dans un traité de versification et qui s'élargit aisément au point de ne pas tenir dans ce cadre forcément étroit, — et, d'autre part, pour l'étude des éléments accessoires de l'harmonie poétique.

Sur ce second point, l'auteur s'est livré à un ingénieux examen du vers : il l'a scrupuleusement analysé en ce qui touche le rôle des accents secondaires, et surtout des allitérations et des assonances dans le corps même du vers, éléments d'harmonie ou d'expression, dont le vrai poète sent d'instinct le charme ou la puissance, mais dont l'influence capitale sur les qualités de facture du vers n'avait jamais, croyons-nous, été mise en relief avec autant de force et de netteté. L'auteur prouve par de nombreux exemples qu'il n'est presque pas de beau vers qui ne soit marqué de ces rappels de sons, répétitions de consonnes ou de voyelles. En ce qui concerne l'accent, la nécessité de distinguer l'accent tonique de l'ictus rythmique, quoiqu'ils se trouvent souvent confondus dans le vers, est bien posée par l'auteur qui a consacré à ce sujet un chapitre très étudié. L'ictus rythmique tombe généralement sur les syllabes à accent tonique ; mais il y a beaucoup de syllabes toniques qui, dans la cadence du vers, ne portent pas l'ictus rythmique. M. B. de F. a recherché avec soin quelle place devaient occuper de préférence, dans les diverses mesures, les syllabes accentuées non rythmiques. Il pousse ainsi jusqu'à ses dernières limites l'analyse euphonique du vers.

Cette étude approfondie du rôle de l'ictus rythmique et de l'accent tonique conduit l'auteur à d'intéressantes recherches sur l'innovation rythmique qui s'est introduite dans notre versification contemporaine par l'emploi assez fréquent de l'alexandrin sans césure pour l'oreille à la sixième syllabe. D'habiles poètes ont su donner à ces vers une véritable cadence : comment les scander et quelle en est la division rythmique ? Au lieu des quatre mesures propres à l'alexandrin classique, M. B. de F. attribue à celui qu'il appelle romantique, trois mesures : quand le vers ainsi construit sonne bien, la division par trois nous paraît en effet facile à retrouver. Cette division explique le caractère sonore particulier de ce genre d'alexandrin dont les douze syllabes doivent être réparties entre trois temps frappés, ce qui groupe naturellement dans chaque mesure un plus grand nombre de syllabes. M. B. de F. encourage nos poètes à

être moins timides dans la violation de la règle de l'hémistiche et, s'ils adoptent franchement la division ternaire, à ne plus s'astreindre à la césure pour les yeux après la sixième syllabe. Il modifie ainsi, par d'habiles substitutions de mots, des vers de V. Hugo qui, sans césure à l'hémistiche, sonnent tout aussi bien. Parmi les transformations de l'alexandrin classique, l'auteur aurait encore pu signaler la division du vers en quatre et huit syllabes, ou inversement en huit et quatre, division qui se retrouve parfois dans les poètes modernes. Jusqu'à quel point ces innovations doivent-elles être poussées, à quel degré nuisent-elles ou profitent-elles à l'harmonie générale de notre poésie? C'est là une face littéraire du sujet que nous n'aborderons pas. Nous avons voulu seulement signaler les tendances libérales de M. B. de F. au sujet de l'hémistiche, d'autant plus dignes de remarque qu'en général, sur le terrain des réformes, il est très prudent. Il soutient plutôt les règles existantes qu'il ne les ébranle. En fait de liberté, il ne propose guère, outre celle indiquée plus haut, que la tolérance de l'hiatus dans certains cas qui nous semblent choisis avec sagacité. Nous ne déciderons pas ici si l'auteur aurait dû être plus hardi et briser d'autres chaînes. Affirmons seulement que, pour les novateurs futurs, s'il en est, la plus sûre base d'opération sera le principe de la structure rythmique des vers français : ils sauront dans quel sens ils s'exposeraient à violer et dans quel sens ils seront certains de respecter l'élément vital de notre versification.

L'étude de M. B. de F., nous l'avons dit, s'applique non-seulement à l'alexandrin, mais aux vers plus courts et aux mètres combinés. Là encore, en voulant rattacher tous les rythmes au type déclaré primordial de l'alexandrin, l'auteur a inutilement compliqué son sujet. Les caractères d'accélération ou de ralentissement qu'il signale dans les différents mètres suivant le nombre de syllabes *levées* intercalées entre les temps frappés, se révèlent d'eux-mêmes par l'analyse musicale, sans qu'il soit besoin de recourir à un rapprochement avec la durée totale d'émission du vers fondamental. Les vers divisés en deux ou en trois mesures ont un rythme aussi net que celui de l'alexandrin et qui découle du même principe : la répartition du temps entre les syllabes *fortes* et les syllabes *légères*. De plus, suivant les combinaisons des mètres, des *silences* plus ou moins longs peuvent séparer certain vers et rétablir, par une interruption mesurée, le rythme général. A l'aide de ces simples données on pourrait, croyons-nous, reconstituer aisément la structure rythmique de nos différents systèmes de strophes sans recourir à l'appareil scientifique qu'a déployé M. Becq de Fouquières et qui pourrait bien effrayer quelques lecteurs.

E.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Gaston Boissier avait publié, dans la *Revue des deux mondes*, une série d'articles dans lesquels il rendait compte des fouilles exécutées à Rome dans ces dernières années. A la suite d'un nouveau voyage en Italie, il les a corrigés, complétés, et les fait paraître, à la librairie Hachette, sous le titre de *Promenades archéologiques*. « Il lui a semblé, dit-il dans la préface, qu'un ouvrage un peu moins superficiel que ne le sont les guides ordinaires, et cependant accessible aux gens du monde, pourrait rendre quelques services aux voyageurs sérieux qui veulent être bien renseignés, et que, même pour les gens qui restent chez eux, il ne serait pas sans intérêt de voir par quelques exemples combien les études archéologiques éclairent les faits de l'histoire. » L'ouvrage se compose de six longs chapitres intitulés : 1° le Forum, 2° le Palatin, 3° les Catacombes, 4° la Villa d'Hadrien, 5° Ostie, 6° Pompéi. Il contient sept cartes ou plans, qui en rendront la lecture plus facile. L'une de ces cartes est nouvelle ; c'est celle qui représente l'état actuel des fouilles d'Ostie : elle a été dressée par M. Laloux, architecte de l'académie de France à Rome, qui, prenant pour base de son travail un plan de Canina, y a ajouté toutes les découvertes qu'on a faites à Ostie dans ces trente dernières années.

— L'édition du texte hébreu du Kalilah v' Dimnah, par M. Joseph Derenbourg, accompagnée d'une introduction sur l'histoire des fables dans la littérature juive du moyen âge paraîtra dans un des prochains fascicules de l'école des Hautes-Etudes.

— On annonce un ouvrage sur l'Egypte dont le texte serait dû à M. Arthur Rhoné, et les illustrations à M. Paul Chardin.

— Notre collaborateur, M. Ch. Emile Ruelle, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, publie une *Bibliographie générale des Gaules*, qui comprendra quatre livraisons. La première livraison vient de paraître. (In-8°, 5 fr.).

— M. le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut, vient de publier le second volume de ses études sur *la marine des anciens*. Ce volume comprend deux parties ; la première est intitulée : *La revanche des Perses* ; la seconde : *Les tyrans de Syracuse*. (Plon. In-8°, 287 p. 3 fr. 50.)

— M. Arthur Lapôtre a fait tirer à part (Palmé, 59 p.) l'article qu'il avait publié dans la « Revue des questions historiques » sur *Hadrien II et les fausses Décrétales*.

— Le comité des travaux historiques a voté l'impression de trois volumes du *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, allant de 987 à 1200 ; le tome II de ce *Recueil*, qui renferme les documents compris entre 955 et 986, va paraître dans un très bref délai par les soins de M. Al. Bruel.

— La *Société de l'histoire de France* mettra prochainement en distribution le tome II des *Mémoires de Nicolas Goulas*, publiés par M. Constant (cp. *Revue critique*, 1879, n° 36, p. 193) ; le tome II de la *Chronique de Le Fèvre de Saint Remy* ; le tome III de la *Collection des auteurs grecs* ; le tome III des *Mémoires de la Huguerie*, etc.

— Le premier fascicule de l'*Essai de bibliographie oratorienne* du P. Ingold vient d'être publié ; il comprend les lettres A-C.

— Dans une brochure intitulée *La guerre des Sabotiers de Sologne et les Assemblées de la Noblesse. 1653-1665* (Orléans, Herluison. In-8°, 172 p. Extrait des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*), M. L. Jarry ra-

conte les « suites de la Fronde » dans l'Orléanais; la correspondance de Guy Patin et surtout des documents inédits tirés de la Bibliothèque nationale ont fourni à M. Jarry de nouveaux détails sur ce soulèvement des sabotiers de la Sologne; le chef des révoltés, Gabriel de Jaucourt, seigneur de Bonnessons, eut la tête tranchée.

— M. le marquis de Vogüé, qui possède tous les papiers de Villars, doit publier une nouvelle édition des *Mémoires* du maréchal en quatre volumes; il fera paraître également, en deux volumes, un *Choix de lettres* de Villars.

— La Faculté catholique des lettres de Lyon a institué un cours complémentaire de langues et littératures romanes (langue d'oïl), confié à M. l'abbé James Condamin; la leçon d'ouverture de M. Condamin (Lecoffre, 31 p.) est consacrée aux « progrès de la philologie romane »; on y trouve trop de compliments à l'adresse de tous les romanistes.

— Cette année, M. Louis Leger expose à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes les éléments de la langue bulgare moderne; il fait expliquer également des textes faciles (tous les lundis, à quatre heures); c'est le premier cours de bulgare moderne qu'on ait fait jusqu'ici en France.

— M. Tratchevsky, professeur à l'Université d'Odessa, publiera dans le numéro du 1er juillet de la *Revue historique* de MM. Monod et Fagniez une correspondance importante de Louis XVI et de Vergennes relative aux affaires d'Allemagne.

— Le 24 avril M. Ant. Dupuy, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris les deux thèses suivantes : thèse latine : *de Græcis Romanorum amicis aut præceptoribus a secundo punico bello ad Augustum*; thèse française : *La réunion de la Bretagne à la France*; — le 30 avril M. l'abbé Ernest Carel a soutenu devant la même Faculté les deux thèses suivantes; thèse latine : *S. Methodii Patarensis convivium decem virginum*; thèse française : *Vieira, sa vie et ses œuvres*.

— Le 20 juin de cette année et les huit jours suivants, aura lieu à Arras la quarante-septième réunion de la Société française d'archéologie, fondée par M. de Caumont.

— Le 15 février est mort à Toulouse M. le docteur T. Desbarreaux-Bernard, auteur de plusieurs ouvrages concernant l'histoire littéraire de Toulouse.

ALLEMAGNE. — M. Waitz entreprend une troisième édition de son grand ouvrage, *die Verfassung des deutschen Volkes in ælltester Zeit*. (Kiel, Homann); cette édition, en huit volumes, comme les précédentes, renfermera un grand nombre d'additions; des chapitres entiers sont même entièrement refondus. Le premier volume vient de paraître.

— Il se publiera prochainement à la librairie W. Friedrich, de Leipzig une série d'« histoires des littératures » *(Literaturgeschichten)*, sous la direction de M. Ed. Engel, rédacteur du *Magazin für die Literatur des Auslandes*.

— On va bientôt représenter le grand drame de la Passion à Oberammergau (Haute-Bavière). La scène est à peu près terminée ainsi que les gradins, destinés à 5,000 ou 6,000 spectateurs. Le nombre des figurants et des acteurs s'élèvera à 700; c'est presque le chiffre de la population de la vallée. Les principaux rôles sont confiés aux mêmes personnes qui les remplissaient aux dernières représentations; le sculpteur en bois Joseph Mayr jouera le rôle du Christ. Les représentations commenceront le lendemain de la Pentecôte et se répéteront tous les dimanches de 8 à 4 heures. Les frais d'installation s'élèvent à 80,000 francs. Le prix d'entrée variera suivant les places, entre 1 et 8 mark.

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Guillaume Wagner, professeur au Johanneum de Hambourg. Ses éditions d'auteurs grecs et latins annotés et expli-

qués jouissent de beaucoup d'estime en Allemagne et en Angleterre; mais ce qui avait surtout fait connaître son nom en dehors de l'Allemagne, ce sont ses savantes publications de textes en grec vulgaire du moyen âge. C'était son étude de prédilection. Il avait obtenu du Sénat de Hambourg une mission scientifique, et, depuis quelques mois, il parcourait l'Italie, faisant des recherches fructueuses dans les bibliothèques de Bologne, de Venise et de Naples. Il se préparait à retourner à Hambourg avec une riche moisson de textes grecs inédits, lorsque la mort l'a surpris à Naples, le 15 avril dernier, à l'âge de quarante ans à peine. C'est une bien grande perte pour la science. M. Wagner avait inséré dans le *Centralblatt* de nombreux articles sur les productions littéraires de la Grèce moderne. Sa dernière publication a été un recueil de poésies populaires rhodiennes du XVe siècle, dont la *Revue critique* rendra compte prochainement.

ANGLETERRE. — On sait que saint Malachi a prédit, en termes très clairs, paraît-il, l'avènement du pape Léon XIII succédant à Pie IX (Crux de Cruce. — Lumen in Cœlo). M. Charles Kent a composé sur ce thème un quatrain en vers pour lequel il a obtenu de divers savants des traductions en cinquante langues, qu'il vient de réunir en un magnifique in-quarto, imprimé au Clarendon Press, sous le titre de *Corona catholica ad Petri successoris pedes oblata* (Londres, Kegan Paul et Co.). Signalons des traductions en amharic (par M. d'Abbadie), assyrien (Sayce), chaldéen (Noeldeke), égyptien (Le Page Renouf), éthiopien (Dillmann), mandchou (De Gabelentz), sanscrit (Max Müller), zend (J. Darmesteter). Malgré le *scholarship* des traducteurs, nous doutons fort que cette collection soit jamais autre chose qu'une curiosité typographique.

— M. PRIDEAUX, qui a publié une édition de la Kasîdeh himyarite, a le dessein de publier une édition complète des poèmes du roi himyarite As'aa Tobba'.

BELGIQUE. — Le comte Van der Meere vient de publier ses *Mémoires*. (Bruxelles, Muquardt). Il joua un rôle important dans les événements de 1830 : nommé colonel d'état-major par le gouvernement provisoire, devenu général de brigade, puis gouverneur militaire du Brabant, et enfin commandant de la division territoriale qui comprenait les provinces de Liège et de Limbourg, il disparut de la scène en août 1831 ; on lui avait donné le commandement de la seule province de Limbourg; il le refusa. En 1841, il fut accusé de conspirer contre la sûreté de l'état; condamné à mort, il vit commuer sa peine en un bannissement perpétuel, qui a pris fin à l'avénement de Léopold II. Sans nous prononcer sur la valeur de ces *Mémoires*, nous dirons seulement que M. Van der Meere prétend « avoir été l'homme nécessaire dans toute la période qui a précédé le règne de Léopold Ier ». Quant à la conspiration orangiste de 1841, il avoue qu'il y fut « entraîné par un enchaînement de circonstances qui jettent trop souvent les esprits les plus sages hors de toute limite de modération », regretta d'avoir établi « un pouvoir qui avait méconnu ses bonnes intentions » et se laissa aller à « une vengeance bien coupable ». Mais, selon lui, la conspiration fut étouffée le 25 septembre sans commencement d'exécution; elle avait pris fin, sur l'ordre de Guillaume II, depuis trente-cinq jours, lorsqu'il fut arrêté le 30 octobre, et il accepta « la honte et le ridicule de l'affaire » pour ne pas compromettre le roi de Hollande. M. Van der Meere s'était retiré au Brésil; aussi l'appendice du volume renferme un mémoire, adressé à l'empereur don Pedro, sur la colonisation européenne. On remarquera aussi ce que le comte raconte de sa jeunesse; à l'âge de douze ans, il fut, sur l'ordre de Napoléon Ier, enlevé à sa famille et envoyé au prytanée de la Flèche.

— Un éditeur de Mons, M. Manceaux, entreprend la publication d'une *Bibliothèque belge* pour la vulgarisation des sciences et des arts. Cette collection débute par un ouvrage sur la situation politique et économique de la Belgique de 1830 à 1880. Cet ouvrage, intitulé : *La Belgique contemporaine* (in-12°, 266 p.), est dû à M. Louis Hymans, ancien journaliste et membre du Parlement, qui travaille actuellement à une *Histoire parlementaire de la Belgique* durant la même période.

— Un congrès littéraire sera tenu à Bruxelles dans le courant du mois d'août, à l'occasion du 50e anniversaire de l'indépendance nationale.

GRÈCE. — Un télégramme d'Olympie a récemment annoncé la découverte du corps de Bacchus enfant, appartenant à la statue d'Hermès de Praxitèle.

POLOGNE. — M. Sulimirski commence à Varsovie la publication d'un grand dictionnaire géographique du royaume de Pologne et de tous les pays slaves. Cet ouvrage considérable ne comprendra pas moins de 5 vol. in-8°, chacun d'environ mille pages.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 avril 1880.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, annonce par lettre une découverte qui vient d'être faite à Pompéi. On a trouvé, au-dessus d'une fontaine, une statuette de bronze de cinquante centimètres de hauteur. Elle représente un faune ivre qui tient du bras gauche une outre renversée, serrée sur sa poitrine. C'est de cette outre que s'échappait l'eau de la fontaine. M. Lafaye, membre de l'Ecole française, qui a pu voir cette statuette, a écrit à M. Geffroy : « C'est certainement une des plus belles œuvres qui soient sorties du sol de Pompéi. » La lettre de M. Geffroy est accompagné d'un croquis de la statuette, dessiné par M. Laloux, pensionnaire de l'Académie de France.

M. de Wailly lit la première partie d'un mémoire sur l'orthographe des *amans* ou notaires de Metz au moyen âge, d'après les titres contenus dans la collection de Lorraine à la Bibliothèque nationale. Il s'attache à montrer que cette orthographe est complètement uniforme pour certains mots, par exemple pour notre verbe *il a*, qui est toujours écrit par les amans *ait*, *eit* ou *et*, tandis que pour ces mêmes mots l'uniformité ne règne pas dans les autres actes de la Lorraine. Il prouve ensuite que là où l'orthographe des amans cesse d'être uniforme, elle contient, même dans ce cas, des traces d'orthographe dialectale plus nombreuses que celles qui se rencontrent dans les autres actes de la Lorraine.

MM. Desjardins et Léon Renier annoncent que l'inscription romaine d'Afrique, relative à des colons d'un domaine impérial, qui se plaignaient des exactions des agents impériaux, sous le règne de Commode, appartient à l'archevêque d'Alger, qui offre d'en faire hommage à l'académie. L'académie accepte cette offre et décide, sur la proposition de M. Delisle, que l'inscription sera déposée à la Bibliothèque nationale.

M. Jourdain commence la seconde lecture de son mémoire sur les commencements de la marine royale en France sous Philippe le Bel.

M. le docteur Lagneau continue la lecture de son mémoire *sur quelques dates reculées intéressant l'ethnologie de l'Europe occidentale*.

Ouvrage déposé : C. Kent, Corona catholica ad Petri successoris pedes oblata. De summi pontificis Leonis XIII assumptione epigramma. In quinquaginta linguis (Londini, 1880, in-8°).

Présentés de la part des auteurs : — *par M. Ch. Robert* : Florian Vallentin, Le culte des Matrae dans la cité des Voconces ; — *par M. Jules Girard* : Salomon Reinach, Manuel de philologie classique ; — *par M. Renan* : 1° G. Payne Smith, Thesaurus syriacus, 5e livraison ; 2° Amari, Biblioteca arabico-sicula, 1re livraison.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 10 Mai — 1880

88. — **La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec** par Alfred Croiset, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Hachette et Cie. 1880, xvi-458 p. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Pindare est peut-être de tous les grands poètes de l'antiquité qui nous ont laissé des ouvrages, celui que l'on admire le plus sur parole et même en paroles, car beaucoup n'osent dire tout haut qu'ils ont au fond peu de goût pour un auteur qui leur semble obscur et froidement pompeux. En effet, pour goûter un poète, il faut d'abord le comprendre, et dans Pindare tout a besoin de commentaire et d'étude, la langue d'abord qui est comme un idiome à part, l'allure de la pensée, le tour de l'imagination, les circonstances historiques dans lesquelles ces odes furent composées, le chant, la musique qui en complétaient les paroles. Il faut, on le voit, une longue et laborieuse initiation pour mettre le lecteur moderne en état de comprendre une poésie qui, malgré sa haute portée morale et d'immortelles beautés, est cependant essentiellement une poésie de circonstance.

M. Croiset s'est proposé de rassembler tous les faits, toutes les notions, toutes les considérations qui peuvent éclairer et rapprocher du lecteur moderne l'œuvre de Pindare. Il prend son lecteur comme par la main et le mène dans le pays, dans le siècle, dans le milieu moral et intellectuel où vivait le poète. Son livre est une introduction on ne peut plus complète à l'étude de Pindare; c'est aussi une exposition claire et judicieuse des idées et des vues du grand lyrique, ainsi que des procédés de son art, une appréciation juste de son génie et de la valeur de ses odes. En même temps, M. C. fait connaître ce qu'on peut appeler l'histoire de la critique de Pindare : il possède tout ce que l'on a écrit sur ce poète [1] et en géné-

1. Signalons, en passant, une petite erreur. Le commentaire de Dissen n'est pas resté inachevé, comme M. C. dit à la p. xii. Ce commentaire est complet, la deuxième édition, commencée par Schneidewin en 1847, n'a pas été achevée.

ral sur le lyrisme grec, et il résume ce qu'il y a de plus important dans les vues et les systèmes qui se sont produits à ce sujet depuis la Renaissance.

Voici la division du volume. Après une introduction sur la vie de Pindare et ses œuvres tant conservées que perdues, vient une première partie qui traite de la constitution technique et de la poétique du lyrisme grec, et qui forme comme une seconde introduction au corps de l'ouvrage; la deuxième partie se compose de deux livres intitulés : « L'esprit de la poésie pindarique » et « L'art de Pindare ».

En exposant les lois générales du lyrisme grec, l'auteur n'a pas craint d'aborder les difficiles questions de la versification grecque, des rythmes lyriques, de la danse, de la musique, enfin de l'exécution d'une ode. C'est la partie la plus neuve de l'ouvrage, nous y reviendrons plus bas.

Dans l'étude consacrée à Pindare lui-même, la première partie, celle qui concerne l'esprit de sa poésie, était relativement la plus facile à traiter. Les idées religieuses de Pindare, sa conception des dieux et des héros, ses vues sur la destinée humaine, ses convictions politiques, voilà des sujets sur lesquels les opinions et les appréciations ne peuvent guère varier, tout le monde est facilement d'accord là-dessus. M. C. a bien précisé le caractère de la piété de Pindare, sa dévotion particulière au dieu Apollon, ses relations avec Delphes, sa fidélité aux mythes consacrés par la tradition, ses innovations discrètes, sa critique respectueuse fort éloignée de la polémique des philosophes, l'influence que les idées orphiques et pythagoriciennes exercèrent sur l'esprit de Pindare. Peut-être a-t-il dissimulé plus que de raison certains traits qui nous choquent, mais qui sont trop foncièrement helléniques pour être passés sous silence. On sait comment Pindare corrige dans la première Olympique le mythe suivant lequel les dieux se seraient nourris de la chair du fils de Tantale. « Par piété, dit M. C., p. 186, Pindare raconte l'histoire de Pélops tout différemment », et p. 334 : « Ravi par les dieux dans l'Olympe à cause de sa beauté, Pélops avait parmi eux la place qui devait être occupée, plus tard, par Ganymède. » Je crains que cette dernière phrase n'induise le lecteur en erreur. Pindare est choqué par une fable qu'il juge avec raison indigne de l'idéal divin. Mais quelle est la version qu'il y substitue et qui lui paraît d'accord avec la perfection morale qu'il prête, lui, à ses dieux? Il n'hésite pas à prêter à Neptune les dérèglements de l'amour grec. Les termes dont il se sert sont précis, et ne permettent aucun adoucissement d'interprétation : voilà un trait de mœurs qu'il faut bien se garder d'effacer. Rien ne peint mieux la corruption naïve des Grecs de cette époque. Un de leurs poètes les plus sévères, une âme haute et profondément religieuse ne trouve rien de mieux pour sauver la dignité des dieux que de leur attribuer, par une innovation personnelle et contraire à la légende, une passion honteuse. La piété de Pindare est, après tout, la piété d'un Hellène du v[e] siècle. S'il s'est plu parfois à peindre les peines et les récompenses

d'une vie à venir, ce qui l'inspire avant tout (M. C. y insiste avec raison) « c'est la vie présente avec ses biens et ses maux, avec ses luttes et ses devoirs ». De même, si la morale de Pindare est haute et ferme, s'il rabat l'orgueil des vainqueurs, s'il leur rappelle les vicissitudes de la fortune, s'il sent vivement les tristesses de la vie humaine, cependant ce qui domine dans ses odes, c'est l'admiration de la force des athlètes, de la beauté des jeunes hommes, des biens que procurent la richesse et la puissance, des hautes ambitions, de l'éclat qui entoure les heureux de ce monde : négliger ces sentiments mondains et profondément helléniques pour s'attacher exclusivement à ce qu'il y a de sévère dans la morale et de mélancolique dans les vues de Pindare, ce serait altérer la physionomie du poète et de son œuvre. M. C. n'a eu garde de commettre cette faute.

L'étude de l'art de Pindare soulève des questions plus difficiles. On a beaucoup écrit sur l'ordre ou le désordre, l'unité ou l'absence d'unité qui régnerait dans les odes triomphales. Les partisans de l'ordre et de l'unité ont fini par l'emporter, mais à leur tour ils sont tombés dans des excès : ils ont voulu découvrir dans ces compositions lyriques un ordre rigoureux, une disposition toute logique et même géométrique. Les récits et les personnages de l'âge héroïque ont été pour les Grecs, comme ceux de la Bible pour nous, des exemples brillants et présents à toutes les imaginations, des vicissitudes de la vie humaine, des types de vice et de vertu. Aussi le choix des mythes, qui occupent une si grande place dans les odes de Pindare, ne tient-il pas toujours à des convenances locales et accidentelles. Il y a souvent un lien plus étroit, des relations de similitude et de parallélisme entre les mythes et l'actualité. Malheureusement nous ne sommes pas toujours bien renseignés sur cette dernière et nous nous trouvons souvent réduits à entrevoir confusément les intentions du poète. M. C. combat avec raison la témérité des interprètes qui veulent suppléer à notre ignorance par des fictions arbitraires. Il distingue très bien différentes espèces d'unité : l'unité d'une épopée, d'un drame, celle d'un discours ou d'un traité didactique, celle enfin que l'on peut demander à une composition lyrique. Cette dernière sera l'unité plus vague, plus facile à sentir qu'à définir, d'une œuvre musicale. Nous sommes d'accord avec l'auteur sur les principes, sinon sur toutes les applications particulières qu'il en fait. M. C. trouve que le sens général de la première Olympique n'est pas douteux, celui de la première Pythique lui semble un peu plus obscur. J'ai toujours pensé que cette dernière ode était une des compositions de Pindare les plus transparentes, les plus faciles à saisir dans leur ensemble. Dans la première Olympique, au contraire, je vois bien que la fable a un certain à-propos, puisqu'elle se rapporte aux origines des jeux d'Olympie; mais j'avoue qu'il m'est difficile de voir dans Pélops « un brillant exemple de la gloire réservée aux rois lorsqu'ils unissent à la piété envers les dieux un courage à la fois modeste et intrépide » (p. 337). Pélops demande à son amant de n'être pas ingrat envers lui et de le secourir à son tour dans ses entre-

prises amoureuses. Cet amant se trouve être un dieu ; mais n'importe, je ne puis trouver dans la prière que Pélops fait à Neptune une preuve de la piété de ce héros.

Nous recommandons particulièrement au lecteur le chapitre de l'élocution de Pindare ; il était difficile de donner une idée nette du style d'un poète grec sans citer beaucoup de grec : M. C. y a très bien réussi. Faut-il faire quelques observations de détail ? Pindare dit : *fuir l'inexpugnable mobilité des pierres qui se rapprochent*, συνδρόμων κινηθμὸν ἀμαιμάκετον ἐκφυγεῖν πετρῶν (*Pyth.*, IV, 208). Je ne me serais pas contenté de dire que dans cette phrase et les phrases analogues (ῥιπαὶ ἀνέμων, σθένος ἀελίου, etc.), on trouve l'expression abstraite d'une idée concrète (p. 396). Il y a là, ce me semble, quelque chose de plus : le poète semble donner un corps à la force qui fait agir ces rochers, il personnifie une énergie latente. M. C. oppose les locutions de cette espèce à celles où l'imagination du poète personnifie les choses inanimées ; je serais plutôt disposé à faire rentrer les unes et les autres dans la même catégorie [1]. — On lit à la page 398 « pour dire que les rois d'Opunte sont fils de Protogénie et de Zeus, Pindare emploiera ce pluriel étrange : Fils des vierges et des enfants de Kronos ». Traduisons plutôt sans ajouter un article qui n'est pas dans le texte : Fils de vierges et d'enfants de Kronos. Ou mieux encore : Fils d'une vierge et d'un enfant de Kronos, car notre article indéfini répond au pluriel grec qui généralise et qui n'est pas particulier à Pindare : les tragiques grecs l'affectionnent autant que ce poète. Je n'y trouve rien d'hyperbolique et je pense qu'il faut le distinguer d'autres usages du pluriel « conformes à la *grandiloquence* du lyrisme ». — Plus loin, M. C. signale la différence entre les récits épiques et les récits lyriques. Peut-être aurait-il pu caractériser les récits de Pindare avec plus de précision. J'aurais insisté sur la merveilleuse puissance plastique dont le poète fait preuve lorsqu'il détache un fait, un détail, de l'ensemble d'une fable : ce fait, il le choisit généralement de manière à y faire découvrir le présage de nombreux événements et de grandes choses à venir. C'est ainsi que l'histoire d'Hercule, d'Achille, d'Ajax est résumée dans un seul fait lumineux, dont les rayons prophétiques se répandent sur toute la vie du héros. Voy. *Nem.*, I, 33-72 ; *Nem.*, III, 43-63 ; *Isthm.*, V, 35-54.

Revenons maintenant au chapitre de la constitution technique du lyrisme. M. C. essaye de résumer ce qu'on sait sur la versification, le chant, la musique, la danse dans l'antiquité grecque en général et chez Pindare en particulier. Il a fait preuve de beaucoup de curiosité et aussi d'une grande patience en lisant à peu près tout ce qui a été écrit de solide et d'aventureux sur ces matières. Sans dissimuler les incerti-

---

1. Je ne crois pas que εὐρύπλευρος φυά (*Pyth.* IV, 235) soit bien traduit par « nature aux larges flancs ». Φυά est ici un substantif concret et désigne la taille, la conformation physique, comme dans l'homérique οὔτε φυὴν οὔτ' ἄρ φρένας.

tudes, M. C. indique, pour la plupart des questions, la solution qu'il tient pour la plus probable, Mais comme il ne pouvait entrer en beaucoup de détails, a-t-il réussi à être clair pour des lecteurs peu familiarisés avec ces études? Franchement, j'en doute un peu. La question la plus importante qui se pose ici, c'est le rapport entre la forme métrique, je veux dire la succession des longues et des brèves du texte, et le rythme, la mesure, suivant lequel les paroles étaient chantées. Il est naturel de croire que, malgré l'inégalité et la diversité apparentes des groupes métriques que forment les paroles, le rythme des strophes était généralement égal et uniforme. M. C. cite à l'appui de cette opinion (p. 33) un témoignage intéressant de Denys d'Halicarnasse sur lequel on n'avait pas insisté. Mais la règle générale de l'uniformité du rythme ne souffrait-elle pas des exceptions, et ces exceptions n'étaient-elles pas plus nombreuses que M. C. semble l'admettre? Je crains que M. C. ne soit trop disposé à effacer les différences qui pouvaient exister entre la rythmique des Grecs anciens et notre rythmique moderne. Ainsi M. C. ne parle pas des mesures battues à contre-temps; certains faits de métrique, ainsi que les théories des métriciens grecs, me portent à croire que les mesures battues à contre-temps étaient plus fréquentes dans la musique grecque que dans la nôtre. M. C. ne croit pas aux pieds que les anciens appellent irrationnels, ἄλογοι. Suivant lui (p. 38), les spondées que l'on trouve mêlés aux trochées et aux iambes avaient la même durée que ces derniers, chacune des deux longues du spondée équivalant à 1 1/2 temps. Les anciens, qui ne faisaient pas comme nous commencer toutes les mesures avec le temps fort, auraient trouvé dans le vers iambique des pieds de 1 1/2 : 2, altération du rapport rationnel qui ne tiendrait qu'à un mauvais procédé d'analyse métrique et ne serait qu'apparente. Il est vrai que les divisions antiques ont quelquefois obscurci des faits de rythmique que nos divisions font aisément comprendre : l'*anaclase* des vers ioniens en est un exemple que Rossbach et Westphal ont mis en lumière. Mais dans ce cas particulier, je ne saurais admettre une hypothèse semblable. Si M. C. avait raison, Aristoxène n'aurait dû trouver des pieds irrationnels que dans les vers iambiques qui commencent par le temps faible, et non dans les vers trochaïques qui commencent par le temps fort. Or, Aristoxène parle expressément du trochée irrationnel, χορεῖος ἄλογος.

Ces observations critiques prouveront à l'auteur que j'ai lu son livre avec toute l'attention qu'il mérite. Ceux qui voudront étudier à fond Pindare et le lyrisme grec trouveront dans l'ouvrage de M. Croiset un guide aussi sûr qu'agréable. Il se recommande par la précision et l'abondance des informations, par le goût et la mesure, l'esprit droit et judicieux dont l'auteur fait preuve dans l'appréciation du poète ancien comme de ses commentateurs modernes

Henri Weil.

89. — **Géographie de Strabon.** Traduction nouvelle, par Amédée Tardieu, bibliothécaire de l'Institut. Tome III. Paris, Hachette, 1880, in-8°, 496 p. — Prix : 3 fr. 50.

La traduction de Strabon entreprise par M. Tardieu, il y a dix-huit ans, et dont le premier tome a paru en 1867, est terminée avec ce troisième tome, qui contient les cinq derniers livres.

Une traduction nouvelle de Strabon était devenue nécessaire. Depuis 1819, date de la publication du dernier volume de la traduction commencée par La Porte du Theil, Letronne et Coray, le texte fort altéré de cet auteur a été l'objet de travaux importants. Des philologues des plus distingués, Meineke, Charles Müller, et tout récemment, Madvig, Cobet, se sont appliqués avec succès à la restitution du texte de Strabon. On trouvera les résultats de leurs travaux représentés dans la traduction de M. T. et dans les notes où il rend compte de son interprétation toutes les fois qu'elle est fondée sur une conjecture. C'est un soin que nos traducteurs ont trop rarement pris, et dont on ne saurait trop louer M. Tardieu.

Il est un autre point sur lequel M. T. s'est écarté, et avec raison, à notre avis, de la méthode de traduction souvent suivie de nos jours. Par une préoccupation d'exactitude fort mal entendue, des traducteurs ont souvent pris la littéralité pour la fidélité et écrit dans une langue qui n'est ni française, ni ancienne, ni étrangère : méthode d'ailleurs aisée qui dispense de comprendre son auteur et d'être intelligible. M. Tardieu a cherché à penétrer jusqu'au fond de la pensée de Strabon, à saisir la suite des idées, et si, dans le travail de transposition auquel il s'est attaché, il a laissé parfois se perdre le sens, il n'a rien négligé pour le comprendre et le faire comprendre à ses lecteurs.

Ch. Th.

---

90. — Klein, **Die Verwaltungsbeamten der Provinzen des rœmischen Reichs bis auf Diocletian.** Ersten Bandes erste Abtheilung. Bonn, Strauss, 1878, in-8° de 292 p. — Prix : 8 mark (10 fr.).

M. Klein a entrepris de dresser la liste des fonctionnaires qui ont administré les provinces romaines jusqu'à Dioclétien. Il commence par la Sicile et la Sardaigne. Pour la Sicile, il énumère cent vingt-deux gouverneurs, dix-neuf légats, vingt-sept questeurs, neuf procurateurs ; pour la Sardaigne, quatre-vingt-neuf gouverneurs, deux légats, quatre questeurs, sans parler de trois procurateurs particuliers à la Corse. Le premier préteur qui nous soit connu en Sicile est C. Flaminius, de l'année 227 av. J.-C. ; le dernier est Septime-Sévère, le futur empereur ; en Sardaigne, le premier est M. Valérius, de l'an 227 av. J.-C., et le dernier

M. Ælius Vitalis, de l'an 283 ap. J.-C. On voit que ces fastes sont assez complets, au moins en ce qui concerne les gouverneurs.

Ce n'est pas à dire que dans l'une et l'autre série il n'y ait point de lacunes. J'en remarque, au contraire, un grand nombre, dont quelques-unes embrassent une période de dix, vingt, et même trente ans. Mais cet inconvénient était inévitable. M. K. a trouvé dans le principe la tâche facile, car il a eu pour guide Tite-Live qui, au début de chaque année, n'oublie pas d'indiquer la répartition des provinces. Ce secours lui a manqué vers le milieu du deuxième siècle av. J.-C., et il a fallu dès lors rechercher péniblement dans les auteurs, les inscriptions, les monnaies, un peu partout, les renseignements que Tite-Live ne fournissait plus. Le malheur est que ces textes ne sont pas tous bien explicites; ils donnent des noms; ils ne donnent pas toujours des dates. M. Klein a montré, en les interprétant, beaucoup de sagacité et de prudence; il a souvent réussi à les éclairer d'un jour nouveau, mais il ne s'est pas obstiné à affirmer, quand il était plus sage de douter.

Nous ne pouvons que l'engager à poursuivre son œuvre dans le même esprit. S'il l'amène à bonne fin, il rendra un précieux service aux historiens de Rome en plaçant dans leurs mains un instrument très commode de travail.

P. G.

---

91. — R. A. Lipsius. **Lehrbuch der protestantischen Dogmatik** 2te Auflage. Braunschweig, Schwetschke. 1879. 1 fort vol. in-8°, x+863 p. — Prix : 12 mark 80 (16 fr.).

On se demande assez souvent en France comment se concilient en Allemagne la science critique et la foi positive des Eglises, ce que devient dans la théologie moderne tout à fait émancipée l'enseignement du dogme et de la dogmatique. Le gros volume que nous devons ici nous borner à annoncer peut répondre à cette question. M. Lipsius, professeur de théologie à l'université d'Iéna, s'est fait connaître, en dehors même du cercle des théologiens, par les plus sérieux travaux historiques. Nul ne pratique avec plus de rigueur et de hardiesse l'investigation critique. Le miracle n'a de place ni dans sa conception de l'histoire ni dans sa métaphysique. Le christianisme est un phénomène religieux, le plus important sans doute du monde, mais rentrant entièrement dans les lois générales qui dirigent l'évolution religieuse de l'humanité. La dogmatique que développe M. L. n'est donc point la systématisation des dogmes promulgués par l'autorité de l'Eglise, ni même des doctrines puisées directement dans la Bible. L'Eglise, la Bible, ce sont là des autorités extérieures, et M. L. n'en admet aucune, pas plus en théologie qu'en philosophie. La dogmatique n'est que la théorie de sa conscience religieuse, de sa piété actuelle et personnelle. Comme chaque philosophe a son système, en Allemagne chaque théologien a sa dogmatique, qui n'est pas

autre chose qu'une philosophie religieuse. Pourquoi donc, si émancipés pour le fond même de la pensée, ces théologiens le sont-ils si peu quant à la forme? Pourquoi garder les vieux mots et les vieux cadres qui donnent à leur exposition tant de lourdeur et de longueur? Le volume de M. Lipsius renferme bien des vues intéressantes; mais il est fort difficile à lire. J'estime que l'auteur, en renonçant aux anciennes rubriques dans lesquelles il a disséminé et comme caché sa pensée, aurait pu la concentrer dans un court traité sur la philosophie du christianisme que nous aurions peut-être lu avec plaisir et qui ne nous aurait rien laissé regretter. Mais n'est-ce pas demander pourquoi les Allemands sont allemands? Nous autres Français, nous changeons les formes sans renouveler toujours le fond; eux font le contraire. Si leurs outres sont toujours vieilles, ils y versent incessamment du vin nouveau. Lequel des deux systèmes est le plus sage?

A. Sabatier.

---

92. — **Les propos rustiques de Noël du Fail**, texte original de 1547, interpolations et variantes de 1548, 1549, 1573, avec introduction, éclaircissements et index, par Arthur de la Borderie. Paris, Alphonse Lemerre, 1878. 1 vol. in-18 de 8, liv et 297 pages. — Prix : 7 fr. 50.

Un savant critique, sorti de l'École des Chartes et déjà connu, entre autres ouvrages importants, par des recherches aussi heureuses que persévérantes sur la vie et les écrits de Noël du Fail [1], a entrepris, ainsi qu'il le dit lui-même, « de dégager les *Propos Rustiques*, le chef-d'œuvre de cet auteur, des additions postiches et des interpolations nombreuses qui, en s'y attachant comme des scories dès 1548, et en y restant incorporées dans les éditions modernes de 1732, 1842 et 1874, les seules qu'on lise aujourd'hui, en ont gravement et, selon nous, très fâcheusement altéré le style, la composition, en un mot toute la physionomie littéraire et la valeur historique. » Il s'est donc astreint à reproduire l'édition originale de 1547, devenue inaccessible au public, et dont il a dû la communication libérale à un bibliophile des plus distingués et des plus obligeants, M. de la Roche La Carelle. Il a fait suivre ce texte de l'indication de quelques corrections nécessaires, des variantes des éditions revues par l'auteur (1549 et 1573); enfin des additions et des interpolations de l'édition altérée de 1548. Grâce à ce système adopté par le nouvel éditeur, on possède à la fois toutes les versions et l'on peut les comparer à l'aise et, ce qui ne gâte rien, dans un très élégant volume, sorti des presses renommées de Perrin et Marinier, de Lyon. Après le texte des *Propos Rustiques*, ainsi suivi des altérations qui y ont été indûment introduites, viennent des notes et éclaircissements destinés à signaler le rap-

1. Voyez la *Revue critique*, tome Ier de 1876, pages 254, 255.

port des récits de du Fail avec l'histoire locale, à indiquer les personnages, à décrire les lieux que l'on peut reconnaître, de façon à prouver que ce livre si intéressant au point de vue littéraire, a, au point de vue historique, la valeur d'une chronique de village. Le tout est précédé d'une introduction contenant la biographie sommaire de Noël du Fail, la bibliographie raisonnée des *Propos Rustiques*, l'analyse et l'appréciation de ce petit ouvrage tel que l'avait écrit l'auteur, l'analyse et l'appréciation de la besogne de l'interpolateur qui se disait l'un des amis de l'auteur, dont il avouait avoir revu et amplifié l'œuvre, tout en la critiquant sur des points essentiels. M. de La Borderie n'a pas omis de passer en revue le travail des éditeurs modernes, jusque et y compris feu M. Assézat, le plus récent de tous, en ce qui concerne les *Propos Rustiques* [1].

Grâce au goût et à l'érudition de M. de L. B., nous possédons enfin des *Propos Rustiques* une édition vraiment correcte, tout à fait digne de ce curieux et charmant ouvrage. Un seul passage de son texte nous a semblé devoir être modifié. P. 80, je substituerais le futur receuront au prétérit receurent. En effet, on voit d'après le contexte qu'il n'est question que d'un plan, non encore mis à exécution, d'où il suit que le futur est préférable au passé [2].

Les notes du nouvel éditeur abondent en rapprochements curieux entre le texte de son auteur et celui des autres conteurs ou écrivains du XVIe siècle, et surtout de Rabelais. Parmi ces auteurs, il convient de citer aussi Ambroise Paré, qui, comme le prouve M. de L. B. (p. 204, 205), a copié presque textuellement du Fail, à propos des artifices et des mœurs des *gueux de l'hostière*. Dans la dernière note du chapitre VI (page 198), il est fait mention des procédés de l'envoûtement « encore usités au XVIe siècle ». Ces termes pourraient faire supposer à des personnes mal informées que l'envoûtement a cessé d'être connu ou pratiqué postérieurement au XVIe siècle. On sait qu'il n'en est rien et que, d'après un auteur cité par feu Assézat [3], l'envoûtement est encore pratiqué de nos jours. Au moins croyait-on qu'il l'était vers le milieu du XVIIe siècle, comme le prouve ce passage de Gabriel Naudé : « Pour ce qui est des *Magiciens* et *Enchanteurs*, je mets en faict, que si l'on examine bien leurs procès, on ne trouvera point qu'ils ayent esté chastiez pour avoir fait le mal dont ils sont accusez, mais seulement pour l'avoir voulu faire. Tesmoin le nepveu du Cardinal d'Ascoli, qui fut accusé et exécuté luy quatre ou cinquième, pour avoir piqué et bruslé des images de cire, afin de faire mourir le Pape *Urbain* dernier (Urbain VIII), sans que pendant toutes ces belles céremonies, ledit Pape eust ressenty la moindre indisposition en sa personne; et l'on me dist aussi, à mon retour d'Italie, qu'une mesme entreprise avoit esté faite sur la vie du cardinal de *Riche-*

---

1. Cf. la *Revue critique*, t. Ier de 1875, page 182 et suivantes.

2. Je corrige ici une faute d'impression. Page XLV, ligne 1re, dans le renvoi au texte, il faut lire page 142, au lieu de 132.

3. *Œuvres facétieuses de Noël de Fail*, t. Ier, p. 56, note 2.

lieu, avec une issuë plus funeste à ceux qui la traittoient, qu'à celuy contre qui elle estoit faite [1]. »

La manière dont M. de L. B., dans le volume que nous venons d'examiner, s'est acquitté de sa double tâche d'éditeur et de commentateur, est un sûr garant de ce que l'on peut attendre de lui pour la suite de son travail. Ce savant nous promet une édition des *Baliverneries* de Noël du Fail, d'après l'édition de 1549. Il y donnera sur le magistrat et conteur breton une étude biographique, après laquelle sans doute il n'y aura plus rien d'essentiel à dire sur un sujet que personne avant M. de La Borderie n'a étudié avec tant de conscience et de succès.

C. Defrémery.

---

93. — A. de Cihac. **Dictionnaire d'étymologie daco-romane**, éléments slaves, magyars, turcs, grecs-moderne et albanais. Francfort-sur-le-Mein. Lud. Sanct Goar. 1879. 1 vol. grand in-8° de xxiii-816 pages. — Prix : 25 francs.

Après environ dix années de travail, M. de Cihac publie la seconde partie de son *Dictionnaire d'étymologie daco-romane*, dont la première, consacrée à l'examen des éléments latins, a paru au commencement de 1870.

Le nouveau travail est beaucoup plus étendu que le premier, puisqu'il comprend plus de huit cents pages, alors que que la partie latine n'en comprend guère que trois cents. Le corps du dictionnaire est divisé en cinq sections : 1. Eléments slaves ; 2. Eléments magyars ; 3. Eléments turcs ; 4. Eléments grecs-moderne *(sic)* ; 5. Eléments albanais. Il est suivi de *quatorze* index.

Ce n'est pas seulement par l'étendue que cette seconde partie l'emporte sur la première ; c'est encore par l'importance des résultats acquis, et le nombre des difficultés surmontées. Pour la première fois les éléments divers dont se compose le roumain, sont analysés, discutés et classés avec méthode et rigueur. Les statistiques auxquelles aboutit l'auteur portent sur l'ensemble de la langue populaire, et reposant sur des dénombrements aussi complets que possible, elles entraînent des conséquences qui ont leur gravité.

On sait que les origines de la langue et des populations roumaines ont donné lieu, dans ces dernières années, à des débats animés où l'intérêt scientifique n'était pas seul en jeu. Les passions politiques venaient altérer et compromettre des recherches qu'on pouvait soupçonner à bon droit de n'être pas désintéressées.

Sans prendre parti pour ou contre les théories de Rœsler sur l'origine des Roumains (la nature de son travail ne l'engageait pas d'ailleurs dans

---

1. *Jugement de tout ce qui a esté imprimé contre le cardinal Mazarin*, édition de 718 pages, p. 313, 314.

cette question), et tout en déclarant que les problèmes que soulèvent ces théories sont loin d'être éclaircis, M. de C. fait preuve d'une grande indépendance d'esprit, dans la question des origines de la langue : « Il est certain, dit-il, que les constatations scientifiques amènent souvent des résultats qui ne satisfont pas tout le monde. La science positive ne peut guère se régler sur les aspirations d'un patriotisme mal entendu ou d'un amour propre ridicule, qui ne songe qu'à se prévaloir du passé glorieux de ses ancêtres. » Il constate ce fait contre lequel protestera vainement le *patriotisme mal entendu* de certains Roumains, et qu'on peut désormais considérer comme acquis à la science : c'est que, si l'élément latin forme, sans contredit, la substance de la langue, si la grammaire en est essentiellement latine, « sauf quelques particularités thraco-illyriques » (?), du moins, et voilà le point important, cet élément latin non-seulement est resté stationnaire depuis la première formation, mais encore a perdu et perd graduellement du terrain. Si l'on considère l'ensemble de la langue *populaire*, l'élément latin ne représente guère qu'*un cinquième* du vocabulaire, l'élément slave y est pour *le double* au moins.

Feuilletons, en effet, les volumineux *index* que M. de C. donne à la fin de son livre. Nous remarquerons que le latin donne mille deux cents mots simples environ, et les dialectes slaves plus de deux mille huit cents. Ces résultats, on s'en doutait bien ; mais il est bon de les voir définitivement mis hors de doute, et cela par un Roumain. Il faut toutefois remarquer que les mots latins sont généralement plus essentiels et ont plus de dérivés que les mots slaves.

Le dictionnaire étymologique de M. de C. contribuera, pour une large part, aux progrès de la philologie roumaine, et l'auteur a rendu un éminent service aux études romanes.

Avant de quitter son œuvre, disons un mot des quatorze index qui l'accompagnent. Ces index sont faits avec soin ; on y reconnaît d'ailleurs l'exactitude habituelle et la conscience de M. Jarnik, à qui l'on doit déjà l'index général du dictionnaire de Diez, et dont M. de C. a emprunté l'aide. Le premier de ces index qui comprend plus de trois mille mots est l'index des mots roumains, index de la plus haute utilité, puisque c'est lui qui constitue, à proprement parler, le dictionnaire étymologique du roumain, tous les mots étudiés dans la première partie et dans chacune des cinq sections de la seconde se retrouvant ici à leur place dans l'ordre alphabétique. Le second index n'est pas moins précieux et intéressant. C'est la liste de tous les mots latins (latin populaire et savant) qui ont laissé un souvenir dans le roumain. On peut regarder cet index comme la première ébauche du dictionnaire que rêvent tous les romanistes, le dictionnaire du latin populaire. Les huit index qui suivent comprennent la totalité des mots slaves étudiés ; ils sont répartis en groupes lithuanien, slavon ou vieux slave, bulgare moderne, russe, petit russe, slavico-croate et serbe, polonais, tchèque. Viennent ensuite les index magyar,

turc, grec-moderne, albanais. On ne saurait savoir assez de gré à M. de Cihac d'avoir rempli si consciencieusement son devoir, et de mettre ainsi au service des philologues des listes d'une aussi incontestable utilité. Soyons lui également reconnaissant d'avoir rédigé son ouvrage en français, bien qu'assez souvent ses phrases aient une saveur un peu exotique.

A. DARMESTETER.

---

94. — J. B. ARNAUDO. **Le Nihilisme et les Nihilistes,** ouvrage traduit de l'italien par H. BELLANGER. 1 vol. in-18. Paris, Dreyfous. — Prix : 3 francs.
— Pierre FRÉDÉ. **La Russie et le Nihilisme.** 1 vol. in-18. Paris, Quantin. — Prix : 3 francs.

Nous n'avons pas l'intention de discuter ici les questions politiques, religieuses ou sociales qui sont l'objet de ces deux ouvrages. Nous voulons simplement indiquer en deux mots quelle est leur valeur scientifique, et quelle créance le lecteur peut leur accorder.

Le livre de M. Arnaudo est bien fait ; le sujet a été sérieusement étudié et chaque partie a reçu les développements convenables. On le lira avec fruit et avec intérêt. Un juge compétent et impartial, M. Ivan Tourguenev, déclare dans une lettre à l'auteur que « de tous les ouvrages sur la question du nihilisme, le sien est le plus justement pensé et le mieux écrit, que l'auteur montre une vraie connaissance de l'état des choses en Russie, de la langue et de la littérature russe et que ses appréciations sont pleines de sagacité ». Nous souscrivons de grand cœur à ce jugement et nous souhaitons au livre de M. A. tout le succès qu'il mérite. Ajoutons que la traduction de M. Bellanger est fort coulante et se lit avec agrément.

Nous ne saurions décerner les mêmes éloges à l'ouvrage de M. Frédé. Il était peut-être permis d'écrire des pamphlets de ce genre il y a quarante ans, au temps du marquis de Custine et de l'empereur Nicolas. Et de fait, ce n'est pas la Russie actuelle que l'auteur nous dépeint, mais celle d'une autre époque. Il a ressassé de vieux souvenirs et les a assaisonnés de déclamations démodées sur le knout, le tsarisme et l'orthodoxie. Il n'est plus permis aujourd'hui d'écrire sur la Russie sans en connaître la langue ; or M. F. n'a pas la moindre notion de l'idiome moscovite ; il se garde bien de l'avouer. Il n'est malheureusement que trop aisé de constater son ignorance. Qu'on nous permette de citer quelques-unes des erreurs qui fourmillent dans cet ouvrage. P. 26, un *salkowe* (pièce de 4 fr.). On dit en russe un tselkovy ou un tselkovik. P. 35, la rue Marskoï, on dit Morskaïa. P. 37. On sert avant dîner le *kaloua*. Il s'agit ici de la *zakouska* (hors d'œuvres qu'on sert avant le repas). M. F. a probablement mal lu le mot qu'il avait noté sur son calepin. P. 81, l'auteur appelle *saraphane* le diadème en carton que por-

tent les paysannes russes. Or le sarafane est un vêtement; le diadème en question s'appelle *kokochnik*. P. 85, les employés sont appelés *stchinon nicks* (lisez tchinovniks). P. 92, il est question d'un légume excellent l'*agortzy* (sorte de concombre); il faut lire *ogourets* (pl. ogourtsy). P. 157, le prêtre russe se livre au commerce des *bogs*. M. F. entend par là les images sacrées. Bog veut dire Dieu en russe et pas autre chose; une image se dit *ikon* ou *obraz*. La même erreur est répétée p. 176. P. 182, les réjouissances publiques s'appellent *balaganes*. J'en demande bien pardon à M. Frédé. Une fête publique s'appelle en russe *goulianie;* quant au mot *balagane*, il désigne une baraque de saltimbanques. Le mot *katzaveka*, cité p. 209, n'existe pas.

Si j'insiste sur ces fautes, c'est qu'elles permettent de juger *à priori* de la valeur du livre. C'est qu'il faut, d'autre part, démasquer ce procédé littéraire qui consiste à jeter au lecteur ébloui quelques mots prétendus russes; la couleur locale qu'on obtient ainsi à bon marché est absolument fausse. Ceci posé, pourquoi discuter le livre de M. Frédé? Il est possible que l'auteur ait été en Russie; mais depuis combien de temps en est-il revenu? L'histoire, la statistique, l'ethnographie lui sont aussi familières que la langue russe. Ainsi M. F. ignore comment le servage s'est établi en Russie et il cite *Karamzim (sic)* qui n'en parle pas (p. 185). Il lui était facile de consulter, je ne dis pas les historiens russes, mais le premier manuel français venu, et notamment l'excellent ouvrage de M. Rambaud. P. 230, M. Frédé, qui ne peut pas même se mettre au courant de la statistique contemporaine, déclare que trois villes seulement en Russie ont plus de cent mille âmes : Saint-Pétersbourg, Moscou et Varsovie. Il oublie Kichinev (103,998 hab), Odessa (180,922), Kiev (127,251). Nous pourrions prolonger à l'infini la liste de ces erreurs. A quoi bon? L'opinion de nos lecteurs est faite et ils peuvent juger avec nous par les citations précédentes que cet ouvrage n'est pas de ceux qu'un homme sérieux admet dans sa bibliothèque.

L. LEGER.

---

95. — **Lord Palmerston,** sa correspondance intime par BULWER et ASHLEY, traduite de l'anglais, et précédée d'une introduction par Augustin CRAVEN. 2 vol. in-8°. Didier, LXII, 542-660 p. — Chaque vol. 7 fr. 50.

M. Augustin Craven a cru, en publiant cette traduction, ou, plutôt, comme on dit, cette adaptation, « apporter une contribution utile à la série de publications politiques et diplomatiques qui ont déjà servi à faire connaître les principaux hommes d'État de notre temps ». Il ne s'est pas trompé, et il a rendu au public français un utile service. L'introduction qu'il a placée en tête du tome Ier (p. 1 à LXII) et qui résume la vie de Palmerston jusqu'en 1830 est un bon précis; la traduction qui suit est claire, souple et ne sent point l'effort. Mais M. A. Craven n'a pas assez

bien précisé ce qui est sa part personnelle dans le travail, et ce qui est traduction pure du commentaire du recueil anglais de MM. Bulwer et Ahsley. Ce commentaire est d'une remarquable précision : il met, en peu de mots, le lecteur au courant des questions, et il est un excellent *memento* pour celui qui a étudié cette période si confuse des affaires européennes. L'auteur ou les auteurs s'effacent presque toujours. Leur tendance est apologétique et leur commentaire s'adapte parfaitement aux lettres de Palmerston qu'il a pour objet d'encadrer. Le commentaire comme le texte sont animés de l'esprit le plus exclusivement anglais; c'en est le principal intérêt pour nous. Je n'essaierai pas de juger ici Palmerston et la politique anglaise pendant qu'il fut aux affaires, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle. Je me borne à constater que si le lecteur français est légitimement froissé par certains passages de ces deux volumes, il en serait de même du lecteur autrichien, du lecteur russe, du lecteur espagnol et, en général, de tout lecteur qui n'est pas anglais. Il faut lire cet ouvrage comme on doit lire tout document étranger, en n'y cherchant que le jugement porté sur nous par des étrangers et l'effet produit à l'étranger par notre politique intérieure. Ces jugements ne sont pas toujours justes, ces effets ont souvent lieu de nous surprendre, mais ce sont des faits, il faut les connaître et il faut en tenir compte. Se mettre à la place des étrangers est l'effort le plus difficile aux hommes d'Etat, et à plus forte raison au public. Ce que l'on a plus de peine à comprendre dans la politique étrangère, c'est qu'il est puéril de demander aux gens d'être ce qu'ils ne sont pas, de demander à un Palmerston, par exemple, de n'être pas l'Anglais le plus passionnément anglais que l'on puisse voir.

Il l'était, et on le voit à toutes les pages de ces deux volumes. On s'explique ainsi aisément les crises perpétuelles auxquelles l'alliance de la France et de l'Angleterre fut exposée sous son gouvernement, aussi bien du temps de Louis-Philippe que du temps de Napoléon III. Les Anglais, et Palmerston plus qu'aucun autre, subordonnaient leur alliance ou leur entente avec la France à une idée élémentaire et primordiale pour eux : c'était que la France partagerait le principat de l'Europe avec l'Angleterre et qu'elle n'augmenterait point son territoire. Cette idée est répétée à satiété dans les lettres de Palmerston, et, pour s'y méprendre, il fallait se fermer les oreilles et se boucher les yeux. Il y avait autant d'aveuglement à attendre de l'alliance anglaise en 1830 la conquête de la rive gauche du Rhin et de la Belgique, qu'il y en avait à demander à Louis-Philippe de jouer en Europe le rôle de Guillaume III, et en France celui de Georges IV.

Les fragments de journal de 1829 cités dans l'introduction sont bien curieux. J'y relève un fragment de conversation du pape avec Chateaubriand, alors ambassadeur à Rome : « Quels ennuyeux évêques vous avez en France! Ils le sont plus que tous ceux de la chrétienté! Qu'est-ce qu'ils veulent? Ils possèdent le roi le plus pieux et le plus chrétien qui ait jamais occupé le trône; c'est, je puis le dire, un vrai

saint; pourquoi ne peuvent-ils pas être satisfaits? » — Le désir général d'une politique offensive et conquérante est noté avec soin par Palmerston : il s'agit des projets d'alliance russe et des grands remaniements de territoire qui s'ensuivraient (p. XXXIII et XLVI). On voit, en janvier 1829, un membre du parti libéral, Sébastiani, exposer à Palmerston à peu de chose près le grand dessein de réforme de la carte au profit de la France, de la Russie et de la Prusse que M. de Polignac proposa à la Russie peu de temps après (p. XXXVIII-IX). La Prusse devant être partie prenante et largement associée dans l'œuvre, ce n'était pas contre elle et sur le Rhin qu'on aurait fait campagne, mais contre l'Autriche et en Italie (p. XXXVI et LVIII). Palmerston écrit le 15 décembre 1829 : « L'entrée d'un seul régiment autrichien (en Piémont) suffirait pour embraser la France entière et pour allumer une guerre de révolution dans toute l'Europe. » Les écrivains qui, au point de vue de principes abstraits, critiquent si passionnément la part prise par la France à l'affranchissement de l'Italie en 1859, oublient ou ignorent que l'expulsion des Autrichiens de l'Italie était en partie dans les désirs et en entier dans les conséquences des vastes desseins, que Châteaubriand et ses amis formaient pour relever l'éclat du trône de Charles X. Les informations de Palmerston, puisées à bonne source, sont infiniment précieuses à recueillir. Mais Palmerston a exagéré lorsqu'il considère (p. XLVI) comme conclu en 1828, entre la Russie et la Prusse, le plan de remaniement de la carte qui fut proposé en 1829 par M. de Polignac et la Russie et qui échoua surtout par le refus formel que fit le roi de Prusse d'entrer dans la combinaison.

Les deux volumes ne contiennent rien de plus intéressant que les chapitres du tome I consacrés à l'affaire de Belgique. On y voit très nettement à quelles conditions fut possible alors l'alliance anglaise qui était la seule alliance possible pour la France. Je lis dans une lettre du 7 janvier 1831 à l'ambassadeur d'Angleterre à Paris : « Tout en étant sincèrement désireux de rester dans la meilleure entente avec la France et de vivre avec elle dans les meilleurs termes d'amitié, cependant cela ne saurait avoir lieu que dans la supposition qu'elle se contentera du plus beau territoire de l'Europe et qu'elle n'aura pas l'intention de recommencer un nouveau chapitre d'envahissement et de conquête. » Louis-Philippe avec Talleyrand et Casimir Périer s'en rendit compte dans l'affaire belge, et cette affaire se termina à l'honneur et au profit de la monarchie de Juillet : cette monarchie, qui aurait pu en retirer la guerre avec toute l'Europe, y gagna la paix et la considération. En 1840 on fit le contraire et on courut le plus terrible péril auquel la France ait été exposée entre 1815 et 1870. L'énergie et la perspicacité de Palmerston en cette crise sont aussi remarquables que l'aveuglement, l'incertitude et l'obstination du ministère français. Palmerston y apporta une raideur, une âpreté, une dextérité d'action et une supériorité de conception qui rendent toute cette partie du livre pénible à lire pour un Français et qui rappellent, avec les adoucissements d'une traduction anglaise, les procé-

dés, la politique et le langage de M. de Bismarck à l'égard du second empire.

Dans le tome II, la partie relative à la politique extérieure du gouvernement provisoire, l'incident provoqué en Angleterre par le coup d'État de 1851, la suite des affaires d'Orient et de Crimée sont les parties essentielles. Il en ressort que l'alliance anglaise sous Napoléon III existait aux mêmes conditions que sous Louis-Philippe, c'est-à-dire qu'elle subit les mêmes péripéties, qu'elle traversa les mêmes incertitudes, qu'elle faillit, nombre de fois, se transformer en hostilité et que la menace d'une guerre ne cessa d'en altérer le caractère.

Lorsqu'il traite des questions de principe, Palmerston se montre un homme d'État très réaliste, mais il l'est à la manière anglaise, c'est-à-dire avec une certaine réserve, et sans pousser ses idées jusqu'à leurs conséquences logiques. Il reste toujours dans la mesure des intérêts pratiques de l'Angleterre tels qu'il les conçoit. Il subsiste entre lui et les hommes d'État allemands ou russes auxquels on pourrait le comparer, la même distance qu'entre son fameux compatriote Darwin et les darwinistes d'Allemagne et de Russie.

Albert Sorel.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Renan doit, après avoir publié le dernier volume des *Origines du christianisme*, faire paraître une traduction de l'Ecclésiaste avec une introduction critique.

— Les mémoires et opuscules de Letronne vont bientôt paraître réunis en volumes. La famille, désireuse de ne pas les laisser éparpillés dans de nombreuses collections savantes, où ils sont comme perdus, a chargé M. Fagnan de la réimpression de ceux qui doivent rester. Avant la fin de l'été, la série gréco-égyptienne, comprenant deux volumes, sera mise en vente.

— M. Etienne Charavay vient de rédiger et de publier le catalogue de la belle collection d'autographes de M. B. Fillon. Cette collection, qui figurait avec celles de MM. Feuillet de Conches, Boutron-Charlard, Chambry et Dubrunfaut, parmi les importantes collections privées de l'Europe, a été livrée à la dispersion. Elle revit désormais dans l'ouvrage de M. Et. Charavay. (*Inventaire des autographes et documents historiques réunis par M. Benjamin Fillon*. Charavay. 2 vols. in-4°, xii-239 et 381 p. Imprimé par Motteroz.) Le Ier vol. renferme six séries : *initiateurs et inventeurs* (cette conception qui unit sous un même chef les hommes qui, par leurs écrits, leurs actes, leurs découvertes, ont exercé sur l'humanité une influence décisive, est propre à M. Fillon); *chefs de gouvernement; hommes d'état; Révolution française; navigateurs et explorateurs; savants et érudits*. Le 2e volume contient quatre séries : *écrivains; artistes dramatiques; architectes, sculpteurs, peintres et graveurs; musiciens*. M. Et. Charavay a donné, souvent in-extenso, souvent aussi en fac-simile les pièces les plus remarquables; mais, lors même qu'il se borne à ne citer

que certains passages, il reproduit toujours les plus importants et les plus curieux; ses analyses de documents sont d'ailleurs fort bien faites. A la reproduction fidèle et minutieuse des pièces, M. Charavay joint encore la signature des personnages les plus célèbres et une notice biographique courte et précise, souvent même piquante. La partie la plus attachante est peut-être celle qui est consacrée aux écrivains : presque toutes les gloires littéraires des cinq derniers siècles figurent dans cette série. L'*Inventaire des autographes* de M. Fillon est destiné, comme le dit M. Charavay dans l'introduction, à rendre de grands services aux érudits et aux curieux.

— M. Raoul Rosières, qui a publié l'an dernier des *Recherches critiques sur l'histoire religieuse de la France* (Laisney), vient de faire paraître chez le même éditeur le premier volume d'une *Histoire de la société française au moyen âge;* ce volume, précédé d'une introduction intitulée *les Hommes et le Sol* (1-60), est divisé en deux parties : *le Roi* (63-280) et *la Noblesse* (329-569). Le tome II et dernier de l'ouvrage, comprenant l'histoire du *Clergé* et du *Peuple*, est sous presse et paraîtra en octobre. M. Rosières enferme cette histoire entre les années 987 et 1483, entre l'avènement des Capétiens et la mort de Louis XI. La *Revue* parlera plus amplement de cet ouvrage.

— Il se publie, par livraisons, sous la direction de M. E. F. Moret, une *Histoire de l'art*, qui pourra être utile à la jeunesse studieuse et au corps enseignant. Elle reproduit tous les chefs-d'œuvre (dessins, estampes, gravures, peintures, sculptures, tapisseries, etc.) des musées et collections de l'Europe; ces reproductions, faites par la photogravure, sont accompagnées de notices descriptives et historiques. Chaque livraison, paraissant tous les samedis, comprend un tableau, un bas-relief, une statue et le portrait d'un homme célèbre. (On s'abonne chez M. E. F. Moret, rue Notre-Dame-des-Champs, 76. 10 fr. par an.)

— L'année dernière on a fondé à Toulouse, sous le titre de *Société Franco-Ibérique*, une association pour l'étude de toutes les questions historiques, littéraires, artistiques, commerciales, agricoles et scientifiques des régions pyrénéennes. Cette société a formé des collections et fondé une bibliothèque qui sont mises à la disposition du public et qui, en cas de dissolution de la Société, reviendront de droit à la ville de Toulouse. La Société publie un bulletin trimestriel contenant les travaux des membres et les mémoires lus aux séances. Jusqu'ici il n'y a à signaler aucun article de grand mérite dans ce bulletin. Mais cette œuvre peut, si elle est conduite avec un esprit sérieusement scientifique, rendre de grands services. La Société donne des prix de langues espagnole et portugaise au lycée et à l'école municipale de Toulouse.

— La *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes* contient (livraison du 31 avril) des articles de MM. Thurot (de l'impératif futur latin); Henri Weil (un nouveau fragment de la ΜΕΛΑΝΙΠΠΗ ΔΕΣΜΩΤΙΣ d'Euripide, — sur l'une des deux nouvelles épigrammes de Posidippe, — un nouveau fragment d'Agathon, etc.); L. Havet *(Depidius, Desidius)*; O. Riemann (Sur Xénophon, — Tite Live, XXII, 5, 8, — Notes de grammaire); E. Chatelain (Note sur un manuscrit des lettres de Sénèque à Florence, — Du pluriel de respect en latin); un Bulletin bibliographique et les quatre premières feuilles de la *Revue des Revues*.

ALLEMAGNE. — La librairie T. O. Weigel, de Leipzig, publie une collection de grammaires des langues orientales et des langues germaniques; la grammaire syriaque aura pour auteur M. Nœldeke; la grammaire copte, M. Stern; la grammaire chinoise, M. v. d. Gabelentz; la grammaire noroise M. O. Brenner; la grammaire de l'ancien et moyen anglais, M. Ten Brink; la grammaire de l'ancien haut-allemand, M. R. Kœgel.

— L'édition fondamentale de Platon, que publie le professeur Martin Schanz, de Wurzbourg, compte depuis quelques jours un fascicule de plus. Elle contient déjà en 4 tomes, les dialogues suivants : *Euthyphron, Apologie, Criton, Phédon, Cratyle, Lois* (livres 1-6), *Euthydème* et *Protagoras*.

— Nous avons déjà annoncé qu'un descendant de Klinger, M. Max Rieger, de Darmstadt, travaillait à une biographie du célèbre écrivain; le premier volume de cet ouvrage doit paraître dans le courant de l'été.

— L'éditeur Herder, de Fribourg, vient de faire paraître le 2e fascicule de la *Real-Encyclopædie der christlichen Alterthümer*, de M. F. X. Kraus (cp. *Revue critique*, n° 6, art. 28).

— La dernière livraison du *Dict. encyclopédique* de MM. Sachs et Villatte vient de paraître. Ce remarquable ouvrage a été apprécié, à deux reprises, dans cette *Revue*; nous renvoyons les lecteurs aux deux articles en question.

ANGLETERRE. — On annonce : de M. Schiller-Szinessy (pour la fin de cette année), un ouvrage sur les abréviations en hébreu ; — de M. Adler, une étude critique sur le Targum des Prophètes (supplément au commentaire d'Onkelos, publié il y a quelques années); — de M. Clouston, un « Trésor de l'ancienne poésie arabe » *(Treasury of Ancient Arabian Poetry)*; — de M. Thorold-Rogers, un volume d'extraits du *Liber veritatum* de Gascoigne (manuscrit du Lincoln College); ces extraits jetteront, paraît-il, une lumière nouvelle sur la situation de l'Eglise et de l'Etat en Angleterre dans la première moitié du xve siècle. — La Bodléienne vient d'acquérir un commentaire — qu'on croyait perdu — d'Abraham Ben Ezra sur les Proverbes.

BOHÊME. — Publications récentes : *Recueil de lois slaves* (Svod zakonu slovanskych) par M. H. Jireczek (Prague, 1880). Ce curieux volume contient, dans le texte original, tous les textes fondamentaux des législations slaves, depuis les traités du prince russe Oleg avec les Grecs (912), jusqu'au dernier code monténégrin (1855). — *La messagère des anciens événements tchèques* (1526-1715), curieuse publication réimprimée par les soins de M. Rezek. — Mémoires de Nicolas Daczicki (2 vol. dans la collection des Monuments de l'ancienne littérature tchèque) publiés également par M. Rezek. Fort curieux pour l'histoire des xvie et xviie siècles. — M. Menczik publie dans la même collection un ouvrage sur les échecs qui paraît devoir être attribué au célèbre philosophe Thomas de Sztitny. — M. Vrtatko, conservateur du musée de Prague, publie, dans la *Revue* de ce musée, la Correspondance inédite du célèbre lexicographe Jungmann avec le poète Jean Kollar. Les lettres jusqu'ici éditées sont de 1820 à 1828 et sont curieuses pour l'histoire du mouvement littéraire à cette époque. — M. Jaroslav Vrchlicky, qui a traduit dans sa langue maternelle les poésies de Leopardi, vient de publier une étude sur la vie et les œuvres du poète italien.

ESPAGNE. — Publications récentes : *España sagrada, continuada por la Real Academia de la Historia*. — T. LI. Madrid, impr. Rodriguez, 1879, vol. 4° (pp. xxxix et 384) : Ce volume, œuvre posthume de D. Cárlos Ramon Fort, a été terminé et publié par les soins de D. V. de la Fuente. Il renferme la notice des prélats espagnols qui ont été évêques *in partibus infidelium* ou évêques auxiliaires. — Millares (A.), *Hijos ilustres de las islas Canarias*. 2a ed. — *Las Palmas de la gran Canaria*, Gonzalez, 1878-79. In-8°. 2 vol. : Un des meilleurs ouvrages que l'on possède sur les îles Canaries. — Pidal (P. J.), *Secciones sobre la historia del gobierno y legislacion de España*. Madrid, 1880, 8° (pp. xxx-312). Ces conférences faites par le marquis de Pidal en 1841 et 1842 à l'*Ateneo* de Madrid, eurent un certain succès. Elles com-

prennent l'histoire des législations qui ont été en vigueur dans la Péninsule, depuis les plus anciennes dont on retrouve les traces, jusqu'à l'époque où les Espagnols commencèrent à reconquérir leur pays sur les Maures. — *Coleccion de documentos inéditos para la historia de España.* — Tomos LXXII y LXXIII, Madrid, Ginesta, 8° : Ces deux nouveaux volumes de la collection de documents inédits que publient le marquis de LA FUENTE SANTA DEL VALLE, D. J. Sancho RAYON et D. F. de ZABALBURU, contiennent le récit des événements des Pays-Bas et de la guerre de France à l'époque d'Alexandre Farnèse (récit dû à un officier espagnol de Jaen, Alonso Vazquez). — *Obras escogidas de D. José Amador de los Rios.* Madrid, in-8°, 44 à 46 vol. avec planches : D. A. Amador de los Rios y Villalta dirige la réimpression des principales œuvres de son père qui a été un des plus laborieux érudits de l'Espagne. Dans cette collection on trouvera réunis pour la première fois nombre d'articles qui étaient épars dans diverses Revues. Les notes et corrections manuscrites laissées par l'auteur seront utilisées pour cette édition. Parmi les travaux de D. J. Amador de los Rios qui figureront dans cette collection, il faut placer en tête les Etudes archéologiques snr le Portugal, les Provinces Basques, Tolède, Séville, la description des couronnes visigothiques du trésor de Guarrazar, les Monuments de l'art latino-byzantin d'Espagne, et l'histoire critique de la littérature espagnole. — Le dernier volume de l'ouvrage de M. V. BALAGUER vient de paraître : *Historia politica y literaria de los trobadores.* (T. VI y ultimo, Madrid, Fortanet. In-8°. 384 p.)

INDES. — Les Pandits de Bénarès invitent les sanscritistes d'Europe à collaborer à un journal consacré à la littérature sanscrite. Ce journal, qui paraîtra deux fois la semaine, porte le titre de *Pîyûsha-sîkara*, c'est-à-dire « Gouttes de crême ». Il publiera de temps en temps des manuscrits rares. Les Pandits de Bénarès parlent, dans leur programme rédigé à la fois en sanscrit et en anglais, de la renaissance des études sanscrites dans l'Inde; ils veulent se joindre à ce mouvement et ont fondé dans ce dessein une société, *Brahmâmritavarshinîsabhâ* ou « Société pour faire pleuvoir le nectar de Brahma ». Parmi les noms des éditeurs du nouveau journal, on remarque ceux de : Ram Misra Shastri, Jagannath Shastri, Babu Balkrishna Acharya, etc.; c'est à ce dernier qu'il faut adresser toutes les communications. La souscription annuelle est de six roupies.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 avril 1880.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, donne par lettre des détails sur les fouilles qui se poursuivent auprès de la Farnésine. On a à peu près achevé de déblayer un beau tombeau antique. On a trouvé une inscription parfaitement conservée, gravée sur une table de marbre blanc, ainsi conçue :

C · SVLPICIVS · M · F · VOT · PLATORINVS
SEVIR
XVIR STLITIBVS IVDIC
SVLPICIA · C · F · PLATORINA
CORNELI · PRISCI

On a trouvé aussi six urnes cinéraires, dont deux rondes et quatre carrées, en marbre blanc richement sculpté; les sculptures, fouillées avec beaucoup d'art, représentent des guirlandes de fleurs et de fruits, des oiseaux, des papillons, etc. Une autre urne porte une courte inscription :

MINVTI• POLLAE

Il y avait dans les urnes trois anneaux d'or ornés d'émail. Enfin, on a trouvé trois beaux morceaux de statuaire : une statue de femme, un peu plus grande que nature, entièrement vêtue; un « charmant buste de femme », et une tête d'homme en marbre blanc, « d'un beau et ferme travail ».

M. Delisle communique la nouvelle d'un don précieux qui vient d'être fait à la bibliothèque de Lyon par lord Ashburnham. — Le 23 octobre 1878, M. Delisle avait lu, à l'académie des inscriptions, un mémoire établissant que des fragments manuscrits d'une ancienne version latine du Pentateuque, appartenant à la bibliothèque de feu lord Ashburnham et jadis publiés par lui, et d'autres fragments de la même version, conservés à Lyon, étaient deux parties du même volume; que ce volume appartenait à la bibliothèque de Lyon, et que les fragments publiés par lord Ashburnham en avaient été soustraits pour être ensuite vendus en Angleterre, où lord Ashburnham les avait acquis sans en connaître la provenance. Depuis cette époque, M. Delisle avait échangé plusieurs lettres avec lord Ashburnham, fils de l'acquéreur et éditeur des fragments, devenu, après la mort de son père, propriétaire de ces mêmes fragments. Lord Ashburnham émit des doutes sur la question de savoir si la soustraction signalée par M. Delisle n'était pas antérieure à la Révolution; si, par conséquent, la bibliothèque de Lyon, qui ne possède le ms. que depuis la Révolution, a jamais possédé les fragments vendus à lord Ashburnham père. M. Delisle a pu fournir, en réponse à cette question, la preuve qu'au contraire la soustraction avait eu lieu en ce siècle seulement, et au préjudice de la bibliothèque de Lyon; en effet, un savant allemand, le Dr Fleck, dans un ouvrage publié à Leipzig en 1837 et 1838, donne une courte description du ms., qu'il avait vu à Lyon, et en cite plusieurs passages, dont les uns se trouvent aujourd'hui dans le volume de Lyon, les autres dans les fragments de lord Ashburnham. La bibliothèque de Lyon possédait donc encore, à cette époque, le ms. complet. — Aussitôt que lord Ashburnham a été informé, par M. Delisle, de cette dernière circonstance, il a répondu en offrant son ms. à la bibliothèque de Lyon, ne mettant à cette offre que deux conditions, ainsi formulées par lui :

« 1° Il sera reconnu que, comme en ma qualité de sujet anglais les lois de mon pays m'auraient assuré la paisible possession de ce ms., quelles que soient à cet égard les dispositions de la loi française, c'est par conséquent un don pur et simple que j'en fais à la France;

« 2° Il sera dûment constaté dans toute mention qui sera faite de ce don, soit dans des documents officiels, soit dans l'ouvrage de M. Ulysse Robert [1] ou tout autre, que ce n'est qu'un an après la mort de mon père, et onze ans après la découverte par lui de l'importance de ces fragments, que la véritable provenance en a été établie ou même soupçonnée. »

« A ces conditions, ajoute lord Ashburnham, je suis prêt à remettre entre vos mains, ou entre les mains de toute personne désignée par vous à cet effet, ces pièces, pour être réintégrées dans la bibliothèque de Lyon. »

Les deux assertions de lord Ashburnham, dit M. Delisle, sont parfaitement exactes, et nul ne peut lui refuser les deux constatations qu'il demande. Le don du ms. à la bibliothèque de Lyon est donc un fait accompli.

Sur la proposition de M. Delisle, l'académie vote des remerciments à lord Ashburnham pour sa généreuse résolution. Sur la proposition de M. Pavet de Courteille, président, des remerciments sont également votés à M. Delisle, pour la part importante qu'il a eue dans cet heureux événement.

M. de Wailly termine la lecture de ses observations grammaticales sur les actes des *Amans* ou notaires de Metz. Il signale plus particulièrement les nombreux exemples de l'emploi de la diphtongue *ei* à la place de l'*a* tonique latin des finales *atem*, *are*, *atum*, *atrem* et autres. Il parle aussi de la substitution de la lettre *x* à la sifflante *s* ou au *c* sifflant dans un certain nombre de mots latins. — M. de Wailly annonce qu'il joint à son mémoire un certain nombre de tableaux où sont consignés les principaux résultats de ses recherches.

Julien HAVET.

---

1. M. Robert va faire paraître prochainement une édition du ms. de Lyon.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 17 Mai — 1880

---

96. **Poèmes bretons du moyen âge** publiés et traduits d'après l'incunable unique de la Bibliothèque Nationale, avec un glossaire-index, par le vicomte Hersart DE LA VILLEMARQUÉ, membre de l'Institut. Paris et Nantes, 1879, in-8°, 285 pages.

M. de la Villemarqué suit résolûment la voie nouvelle où il est entré en 1866 par la publication du *Grand mystère de Jésus* (voy. *Revue critique*, 1866, t. Ier, p. 219): il nous donne un nouveau texte moyen breton. Le moyen breton est la langue néo-celtique parlée dans la Bretagne continentale au xve et au xvie siècle. A cette période appartiennent la *Vie de sainte Nonne* éditée par l'abbé Sionnet, la portion bretonne du *Catholicon* de Lagadeuc, réimprimée par M. Le Men, les *Middle breton Hours*, de M. Whitley Stokes, trois ouvrages peu volumineux : maintenant, M. de la V., par son édition du *Grand mystère de Jésus*, et par celle qui nous occupe en ce moment, a mis à la disposition des celtistes la partie la plus considérable des textes que l'on peut consulter pour l'étude de cette période sans recourir directement aux collections de la Bibliothèque nationale.

Le nouveau volume de M. de la V. est supérieur au précédent à trois points de vue. La préface du *Grand mystère de Jésus* avait été justement critiquée, dans cette revue même, par M. P. Meyer : M. de la V. n'a pas fait de préface à celui-ci. Dans le *Grand mystère de Jésus*, les vers ne sont pas numérotés, il y a souvent jusque douze vers dans une colonne, et c'est aux colonnes qu'il faut renvoyer le chercheur qui perd quelquefois beaucoup de temps à la poursuite d'un mot : ici M. de la V. a numéroté les strophes; j'espère que, dans sa publication prochaine, il numérotera les vers, ce sera plus commode encore.

Enfin, voici le grand progrès : M. de la V., suivant les traces de M. Whitley Stokes et de quelques autres, a placé un glossaire à la fin de son volume. C'est une amélioration considérable dont je ne puis trop le

féliciter. Si je me permets sur ce glossaire quelques critiques de détail, je prie le lecteur de les considérer comme l'expression du vif désir que j'ai de voir M. de la V. nous donner dans des publications nouvelles un travail meilleur encore que celui dont j'ai à parler aujourd'hui.

Aiel, lisez *a-iel*, p. 167, n'est pas à sa place. A est la particule verbale, expliquée p. 165, par M. de la V. lui-même, et *iel*, troisième personne singulier futur du verbe *monet* « aller », devrait se trouver à la page 225, parmi les mots qui commencent par *i*.

« Ancien, du latin archaïque *antianus* », me semble venir simplement du français.

« Apparissaf = *apparere* », vient du verbe inchoatif français « apparaître »; dans : « nous apparaissons, vous apparaissez, » etc., on trouve encore les deux *ss d'apparissaff* qui manquent dans le latin *apparere*; et, si le verbe breton venait du latin *apparescere*, ce verbe breton serait *apparisquaff* et non *apparissaff*.

« Apoe... du latin *podium* » est le français « appui ». Si *a poe* venait directement du bas latin *podium*, le *d* de *podium* ne serait pas tombé et se serait prononcé ꝫ en moyen breton. D'ailleurs, en ce cas, l'*a* initial d'*apoe* serait la préposition bretonne *a* qui signifie « de » et n'a pas le sens de la préposition française « à », tandis que « à » français est le le sens de la voyelle *a* dans *apoe* comme dans « appui ».

Beure « matin » n'a aucun rapport avec le πρωί ni avec le sanscrit *praç* (?), puisque le *p* initial indo-européen n'existe pas dans les mots d'origine celtique. Le plus vraisemblable semble être que le *b* initial de *beure* tient lieu d'un *m* primitif, comparez l'irlandais *márach*, variante de *bârach*, et le gothique *maurgins*.

« Bech, fardeau... du latin *fascis* ». Si *bech* « fardeau » venait du latin *fascis*, il commencerait par un *f*; mais, sans venir du latin *fascis*, *bech* peut avoir la même racine, comme le suppose M. Withley Stokes, *Beitraege* de Kuhn, t. VIII, p. 332.

« Cam, jambe, pas » ne signifie pas « jambe », et, quoi qu'en dise l'auteur, n'a aucun rapport avec le latin *gamba* ni avec le grec καμπή. C'est le même mot que le vieil irlandais *céim*, génitif pluriel *cemenn*, acc. pluriel *ceimmen* « pas » thème *céman* et que le pluriel vieux gallois *cemmein*, *gradus*, thème *canman* (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 268, 270, 293, 754, 821, 1056). La racine est cang, « aller, » qui a donné au vieil irlandais le présent de l'indicatif *cingim*, « je vais, » le parfait *cechaing* = **cecange*, « il alla, » dont *céim* (ou mieux *céimm*) est l'infinitif en même temps qu'il est un substantif signifiant « pas ». Dans *céim* l'*é* tient lieu du groupe *an*[1]; *céim* = * *can*[*g*]*min*, et de **can*[*g*]*min* qui a dû être gaulois en même temps qu'irlandais préhisto-

1. Ces faits ont été mis fort bien en lumière par M. Windisch dans sa grammaire irlandaise abrégée, §§ 261, 288, 295, 376.

rique sont venus le bas breton *cam*, le bas latin *caminus*, le français « chemin ».

« CAR, ami ...χαρίεις. Le mot breton et le mot grec n'ont aucun rapport étymologique. Si le mot grec se retrouvait en breton, il y commencerait par *g*.

« CANDR, adj., beau, *cadr* » a pénétré dans le texte par une faute d'impression ; lisez *campr* qui est une variante dialectale du français « chambre ».

« CERN, cercle, tour... dans le Catholicon *quern*, ancien gallois *cir-« chinn*... en vieux français cerne, du latin *circinus*. » Il y a dans cet article plusieurs confusions. Le breton *cern* est identique au français « cerne » et c'est un mot d'emprunt. Le gallois *circhinn* est identique au latin *circinus*, et sa forme bretonne est *kichen*, usité dans le composé *e-kichen*, « près de ». Quant à *quern*, il vient du latin *corona* et n'a aucun rapport avec *cern*.

« CHANGIFF, je changerai... du bas latin *cambiare*. » Le verbe breton est emprunté directement au français : le représentant breton du verbe latin *cambiare* est *kemma* encore usité.

« COANTYS, s. f., la beauté... de *coant*... d'ou le français cointise. » Cointise vient du français « coint », qui paraît venir du latin *cognitus* ; les mots bretons *coant* et *coantys* sont empruntés au français tous les deux.

J'aurais tort de prolonger cette critique qui pourrait faire supposer au lecteur que le glossaire de M. de la V. mérite surtout du blâme. Mon opinion est toute différente. Je crois que M. de la V. se lance quelquefois dans des étymologies un peu trop hasardées, surtout quand il sort des langues néo-celtiques qui forment son domaine. Mais ce n'est pas toujours le cas, même quand il lui manque le secours des travaux de M. Whitley Stokes. Ainsi son explication du breton *coudet*, « cœur, courage », par le latin *cavitatem*, mérite complète approbation. Si M. de la Villemarqué veut nous donner maintenant une œuvre tout à fait importante et d'une utilité considérable, qu'il entreprenne un glossaire complet du moyen breton. Personne n'est mieux que lui préparé à ce beau travail ; personne ne connaît mieux que lui une langue dont il a publié et traduit les textes les plus étendus. Mais qu'il n'hésite pas à reconnaître les innombrables emprunts faits, dès cette époque, par le vocabulaire breton au vocabulaire français ; enfin, quand ce travail nouveau contiendrait moins de grec et de sanscrit, il ne serait pas pour cela plus mauvais ni moins digne de l'approbation des linguistes.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

97. — **Bertran de Born**, sein Leben und seine Werke, hgg. von A. STIMMING. Halle, Niemeyer. 1879, in-8°, 370 p. — Prix : 10 mark (12 fr. 50).

Nous avons déjà rendu compte de la partie historique de cet ouvrage [1].

1. Voyez *Revue critique*, 1879, art. 119, p. 480.

La partie philologique, qui est cependant la principale, nous retiendra moins longtemps : on ne peut apprécier complètement une édition qu'à l'usage, à moins de recommencer le travail de l'éditeur ; et la tâche de la critique immédiate doit se borner à juger la méthode et à discuter un petit nombre de résultats.

La méthode de M. Stimming est assurément très bonne. On peut regretter seulement qu'il ait cru devoir suivre une orthographe particulière pour chaque pièce, tantôt d'après un manuscrit, tantôt d'après un autre. Sans essayer de reconstituer l'orthographe originale par l'étude des documents les plus rapprochés de la patrie et de l'époque du troubadour, on pouvait au moins adopter un système uniforme, sauf à étudier avec soin dans la préface et à indiquer dans le glossaire les divergences des manuscrits. Il y a, par exemple, deux *sirventes* où l'on retrouve deux strophes à peu près identiques, *Ara sai eu* et *Fulheta vos* : ce sont les strophes 1 et 2 du premier, et 3 et 4 du second. Or nous lisons *Messers Conratz* dans l'un et *Mesiers Conratz* dans l'autre, d'un côté « *maiti, masnada, soffre* », de l'autre : « *mati, mainada, suefre.* » Un choix motivé eût mieux valu que cette impartialité exagérée. Par contre, si M. S. écrit d'une façon uniforme les *l* et les *n* mouillés (lh, nh), ce dont nous lui savons gré, il néglige de nous résumer les différents systèmes des manuscrits sur ce point particulier.

M. S. fait précéder chaque pièce d'un classement des manuscrits qui la contiennent. Toutes ces généalogies de manuscrits ne sont pas également exactes. Si nous prenons comme exemple la pièce *Pois lo gens*, voici le groupement proposé par M. Stimming :

Deux familles, *x* et *y*, la première ne contenant que les mss. C E; la seconde se subdivisant en sous-famille A B d'une part, et, d'autre part, en sous-famille *v*, d'où dérivent J K directement et conjointement, et D F par l'intermédiaire d'un ms. *u*.

Mais l'examen attentif des variantes indiquées en note ou dans l'appendice nous semble rendre plus vraisemblable la classification suivante :

La famille *x* comprenant C E d'une part, et F de l'autre; la famille *y*, comprenant J K et *v*, et *v* donnant naissance à A B et à D.

Il serait trop long d'entrer dans le détail. Nous ferons simplement remarquer que le seul trait important qui soit commun à D et à F, et qui puisse soutenir le groupement de M. S., est la faute *Cardailles* pour *Carlades* au vers 13. Mais il a dû arriver souvent au moyen âge qu'un scribe avait sous les yeux deux manuscrits différents, et que, tout en copiant l'un, il avait recours à l'autre pour les cas douteux, et notamment pour les noms de lieux. Le scribe de F a dû corriger de très bonne foi *Carlades* en *Cardailles*. Entre autres raisons de rapprocher F, non pas de D, mais de CE, nous signalerons le cinquième vers de la dernière strophe, où nous voyons intervenir un frère du roi d'Aragon (appelé *Jacmes* dans CE et *Jaufres* dans F), dont il n'est question dans aucun autre manuscrit.

Si du classement des ms. [1], nous passons au texte même de ce *sirventes*, il nous semble que, au vers 9, à la place de la leçon de AB et de C, « *e siei* soldadier logaditz », il y aurait lieu d'adopter celle de DJKEF : « *esser* soldadiers logaditz. » Cette leçon a l'avantage de rétablir l'accord des cas entre *soldadiers* et *logaditz*, et elle offre un bien meilleur sens :

Sai venc lo reis, don es aunitz,
Esser soldadiers logaditz.

On comprend alors la valeur de « *don es aunitz* ». Nous allons présenter quelques observations du même ordre sur plusieurs autres *sirventes*, en suivant le numérotage de M. Stimming :

10. *Cel qui camja.* — Au vers 22, je ne vois pas pourquoi M. S. écrit *ama'n*, au lieu de *aman,* qui est parfaitement admissible. Pour le vers 24, d'après le classement même de M. S., il faut adopter la leçon : « acolh *domna* e rete, » et non pas « acolh, *dona* e rete. »

11. *Cortz e gerras.* — Au vers 12, il faut lire : « *E mos Rassa s'es acordatz,* » et au vers 14 : « *dels comtatz.* » Les leçons « *e m'onransa* » et « *d'elz comtatz* » n'offrent aucun sens. Bertrand de Born reproche à *Rassa*, c'est-à-dire à Geoffroy d'Angleterre, de ne s'être réservé aucun des comtés que se disputaient ses frères.

17. *Fulheta vos.* — Au premier vers de la seconde strophe, il faut évidemment corriger « *Faraucha vos* » en « *La raucha vos.* »

28. *Molt m'es descendre.* — Dans la troisième strophe, Bertrand de Born accuse les barons du Poitou de n'être pleins d'audace que lorsqu'ils sont loin de l'époque des combats, c'est-à-dire du printemps : « nos barons sont pleins de cœur chaque année à l'entrée de l'hiver, mais quand on arrive à la chaleur, leur hardiesse se tourne en peur. » C'est du moins ainsi qu'il fallait entendre cette strophe d'après le texte de l'édition de Raynouard. M. S. adopte une autre leçon, qui intervertit les saisons, et donne le sens suivant : « nos barons sont pleins de cœur à l'entrée de l'*été,* mais quand on arrive à l'*hiver,* leur hardiesse se tourne en peur. » L'ancienne leçon nous paraît incontestablement meilleure. Quand au dernier vers de la strophe (qui semble autoriser la correction de M. Stimming) :

« *Can lo clars temps s'esbuzerna.* »

nous croyons qu'il a été mal compris. Raynouard, et après lui M. S., traduit « *s'esbuzerna* » par « *s'obscurcit* » ; mais on n'a pas d'autre exemple de ce mot, et, comme le préfixe provençal *es* peut avoir deux sens opposés, rien ne nous oblige à choisir l'un plutôt que l'autre, tant que de nouveaux exemples ne seront pas venus trancher la difficulté.

45. *Volontiers fera.* — Le quatrième vers, qui n'est pas complet dans les mss., a été rétabli ainsi par M. Stimming :

E se l[o] pogues [re]venjar.

---

1. Voyez dans la *Romania* (1879, p. 268), la discussion du classement pour la pièce *Bem plai lo gais temps.*

Il serait plus simple de lire :

E se l[os en] pogues venjar.

Au vers 35, nous proposerions de lire : « *e que solon setman'e mes,* » au lieu de « *e que solon ses man e mes,* » qui n'a pas de sens :

E que solon setman'e mes
Cort mantener.....

c'est-à-dire : « et ceux qui ont coutume de tenir leur cour pendant une semaine et même un mois, » ou, en d'autres termes : ceux qui font de longues et brillantes réceptions.

— Avant de terminer ce compte-rendu, nous exprimerons un doute sur la possibilité d'arriver à un texte unique et absolu pour chacune des poésies de nos troubadours. On met sur le compte des copistes bien des variantes qui peuvent être le fait de l'auteur lui-même, surtout à une époque où l'écriture était peu employée, ce qui devait considérablement diminuer la fixité des textes. Il peut arriver que, pour un même vers, on trouve deux ou trois leçons aussi plausibles l'une que l'autre, et qui représentent deux ou trois formes successives et originales de la pensée de l'auteur. Il ne faudrait donc pas exagérer, à ce point de vue, l'importance des résultats que l'on obtient avec les méthodes nouvelles : ces méthodes sont excellentes, indispensables, mais malheureusement elles ne rendent pas toujours à l'érudit l'équivalent du temps, de la patience et des qualités de tout genre qu'elles lui demandent.

Une circonstance particulière me permet de me porter garant de M. S. pour l'exactitude de ses collations. J'ai en effet sous les yeux une copie complète, et soigneusement revue, de tous les mss. de B. de Born, et j'ai pu ainsi contrôler un assez grand nombre des notes de M. S. : je les ai toujours trouvées fort exactes.

En résumé, nous devons remercier et féliciter M. S. de cette édition de B. de Born. Malgré quelques défaillances, inévitables dans un sujet aussi étendu et sur des questions aussi délicates, ce travail prouve que M. Stimming est en état de contribuer sérieusement au développement et aux progrès de la philologie provençale.

L. Clédat.

---

98. — **Phillip Stubbes's Anatomy of abuses in England in Shakspere's youth**, A. D. 1583, Part I, edited by Frederick J. Furnivall. Londres *(New Shakspere Society)* 1879. 1 vol. in-4°, pp. 98*-xx-376.

« De même que la *Description de l'Angleterre* d'Harrison, dit M. Furnivall, est le meilleur ouvrage sur l'état général de l'Angleterre pendant la jeunesse de Shakspere, de même *l'Anatomie* de Stubbes est le plus excellent pour tout ce qui regarde l'habillement et ses extravagances chez les hommes et chez les femmes, les divertissements et tous les abus dont ils étaient la source, les folies et les péchés du temps. Per-

sonne ne peut connaître l'Angleterre de Shakspere sans l'aide de Stubbes. » Ce premier volume de l'*Anatomie* contient, en effet, une masse considérable de documents et de renseignements utiles. D'abord c'est une très heureuse idée d'avoir ajouté au texte des fac-simile de dessins et de gravures du temps. En voyant, telles que les contemporains les dessinaient, les monstrueuses *farthingales* (sortes de crinolines), les culottes bouffantes, les collerettes bizarres et les lourdes étoffes brodées, on se rend bien mieux compte de l'effet qu'un tel spectacle devait produire sur l'âme du revêche critique. Celui-ci, en effet, n'est rien moins qu'un rieur; c'est, comme nous le dit M. F., « un puritain à l'âme étroite et aigrie, qui ne voit que le côté sombre des choses : le vice sous l'innocence, le péché dans la joie, le démon dans la danse et l'enfer dans l'art de Shakspere. » Il ne faut donc pas s'attendre à des jugements impartiaux, mais à des diatribes violentes contre ce qui, dans tous les temps, a distrait et plu : les petites élégances, les spectacles, les causeries, les réunions de toute sorte. Quel que soit le plaisir ou la fantaisie que signale Stubbes, on est certain qu'il l'accablera de tout le poids des préceptes évangéliques; mais c'est beaucoup déjà qu'il le signale, on ne saurait lui demander davantage.

L'ouvrage comprend, en premier lieu, dix-huit planches de costumes et de scènes de la vie populaire, accompagnées (pp. 17*-20*) d'un mémoire de M. Ebsworth sur les vignettes des anciennes ballades ou complaintes vulgaires. Une dernière gravure, p. 95, est consacrée au costume irlandais du temps d'Elisabeth. Après une dédicace de l'éditeur, qui n'est pas ce que ce livre renferme de moins singulier, et une table de matières très détaillée et fort utile, vient une longue introduction (pp. 35*-75*). Puis, pp. 75*-76*, des extraits des *Dix Commandements* de Babington, qu'il est intéressant de comparer à l'écrit de Stubbes; — pp. 97*-98* des fac-simile du titre et de la dernière page de l'édition de l'*Anatomie* publiée en 1584; — pp. III-XX, une épitre dédicatoire de Stubbes à Philippe d'Arundell et des pièces de vers composées à l'occasion de ce livre; — pp. 1 à 192, la première partie de l'*Anatomie des abus*. Le texte est celui de la première édition, les changements faits ultérieurement par l'auteur sont indiqués dans les notes; les additions un peu longues, qui n'avaient pu trouver place au bas des pages, ont seules été insérées dans le texte, mais entre crochets; — pp. 193-208, des extraits de la vie de Mrs. Catherine Stubbes, par son mari; — pp. 209-230, le *Chemin du Bonheur*, du même auteur (extrait); — pp. 231-320, les notes de M. F.; — pp. 321-348 (en appendice), le quatrième livre du *Royaume Papiste* de Kirchmaier traduit en anglais par Barnabé Googe, 1570. — Enfin, pp. 349-376, un index général, servant en même temps de glossaire.

Le langage de Stubbes, il est vrai, n'est pas souvent alerte et brillant, le docile Spudeus, interlocuteur du sage Philoponus, n'est là trop évidemment que pour donner à son maître une occasion de lancer des

anathèmes contre la société, mais il remplit bien son rôle et ne permet pas au philosophe de rien oublier. On trouvera ainsi des détails minutieux sur le goût des Anglais du XVIe siècle pour les modes extraordinaires (chapeaux, manchettes, chausses, manteaux, rapières), la vanité des femmes, leur fard et leurs broderies (avec « l'exemple effrayant de la femme d'Anvers à qui le diable brisa le cou »), les masques, les gants, les miroirs; le relâchement des mœurs et l'influence des jardins publics (« il est regrettable que les incontinents ne soient pas marqués au fer rouge ») ; le vice de gloutonnerie; l'abus des vins et des jurons; le goût des spectacles dramatiques, les jeux de mai ; la vente de la bière dans les églises, « l'horrible vice » appelé la danse (une description sombre, qui fait supposer pourtant des kermesses dignes de Rubens), vice « sorti des mamelles du diable, » les cartes, la paume, les combats d'ours et de chiens et les paris, les combats de coqs, la chasse à courre, le football et une foule d'autres jeux. Il convient d'abandonner tous ces usages pernicieux, car la fin du monde est proche et quantité de prodiges se sont produits récemmment qui prouvent que cette terre va être incessamment détruite.

Les notes de M. Furnivall sont très curieuses. On y trouvera, au lieu de simples commentaires, un précieux recueil de citations extraites d'écrivains contemporains, qui confirment, anéantissent ou ramènent à une juste mesure les assertions de Stubbes. Beaucoup sont tirées des auteurs dramatiques dont les œuvres déplaisaient tant au moraliste; d'autres, des écrits de sir Thomes More, de Harrison, des sermonnaires du temps, des Statuts du royaume, etc. Enfin, on ne saurait trop louer le soin avec lequel l'index, les tables et les analyses marginales ont été rédigés. Les sociétés savantes d'Angleterre triplent ainsi l'utilité de leurs publications, et il est à souhaiter qu'un si bon exemple soit universellement suivi.

J. J. JUSSERAND.

---

99. — **La mission du conseiller Boisot à Metz en 1543**, par Charles RAHLENBECK. Bruxelles, Muquardt. 1879, 29 p. in-8°.

La présente brochure nous raconte, d'après des documents inédits, la mission que remplit un des conseillers de Charles V dans le cours de l'année 1543, pour écraser à Metz l'hérésie de plus en plus influente dans la vieille ville impériale. Le grand mérite du travail substantiel de M. Rahlenbeck est de montrer l'importance de la question religieuse pour l'histoire intérieure de Metz, au moment où elle allait passer à la France. Le parti catholique y penchait du côté de la monarchie très chrétienne, les réformés étaient généralement plus favorables à la cause de l'Empire, au sein duquel leurs coreligionnaires jouissaient d'une existence officielle. Tout faisait donc à Charles V un devoir de fortifier

le parti qui s'accommodait des liens presque nominaux avec l'empire, afin d'empêcher, par son concours, la perte de la cité messine. L'empereur, cédant aux passions religieuses de son entourage plus encore qu'à son propre fanatisme, essaya cependant d'écraser le protestantisme à Metz et força les autorités de la ville à chasser le prédicateur Watrin Du Bois et à retirer aux réformés la protection accordée jusqu'alors. Il les jetait de la sorte dans les bras de la France et les événements de 1552 devaient bientôt lui montrer, d'une façon bien douloureuse pour lui, les conséquences inévitables d'un aveuglement qui doit nous étonner de la part d'un politique aussi habile. Le mémoire de M. Rahlenbeck est rédigé sur les rapports mêmes adressés à Charles V par le conseiller Boisot.

R.

---

100. — **Beitraege zur Geschichte der Schlacht bei Wimpfen,** von Mor. Gmelin, Archivrath. Karlsruhe, Braun. 1880, 173 p. in-8°, av. plans. — Prix : 3 mark (3 fr. 75).

La monographie de M. Gmelin n'est pas, comme on pourrait le croire, un récit de la bataille de Wimpfen, livrée le 6 mai 1622 entre le margrave Fréderic-George de Bade-Durlach et le général de la Ligue catholique, le fameux Tilly. Attaché aux archives générales du grand-duché de Bade, l'auteur a simplement réuni d'abord les relations imprimées et manuscrites, qu'il trouvait dans ce dépôt public et relatives à cette journée si néfaste pour la ligne protestante de la maison de Bade. Il a étendu plus tard ses recherches à d'autres dépôts publics et réuni de la sorte une bibliographie aussi complète que possible des événements qui précédèrent, accompagnèrent ou suivirent immédiatement la bataille. Quelques-unes des relations manuscrites les plus importantes ont été publiées pour la première fois *in-extenso,* de même que plusieurs feuilles volantes devenues extrêmement rares. D'abondantes notes ont été jointes aux textes et les historiens futurs trouveront là réuni le dossier complet de la journée de Wimpfen. Ils n'auront plus qu'à mettre en œuvre les documents de valeur diverse réunis, classés et triés par l'auteur [1].

R.

---

101. — **Un ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III.** Ambassades à Venise d'Arnaud du Ferrier, d'après sa correspondance inédite (1563-1567 — 1570-1582), par Edouard Fremy, premier secrétaire d'ambassade. Paris, Ernest Leroux. 1880, grand in-8° de IX-426 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le sujet choisi par M. Edouard Fremy a deux grandes qualités : il est nouveau, il est intéressant. Arnaud Du Ferrier joua un rôle impor-

---

1. M. Gmelin est mort le 14 décembre 1879.

tant dans les affaires du xvi[e] siècle et son caractère fut toujours à la hauteur de son talent. Malgré l'éclat des services que rendit à son pays ce personnage que M. F. a si bien pu présenter *(Avant-propos,* p. II), « comme un type accompli du diplomate honnête, habile et profondément libéral », il est « devenu aujourd'hui un inconnu pour la France ». On doit donc doublement louer M. F. d'avoir consacré une étude considérable — considérable de toute façon — à un homme d'autant de mérite et autant oublié. Arnaud Du Ferrier a longtemps attendu de l'histoire une réparation : cette réparation, il l'obtient aujourd'hui dans les plus heureuses conditions, et d'un seul coup M. F. lui a définitivement payé la vieille dette de la France.

C'est surtout du diplomate, de l'homme d'Etat que l'excellent biographe a voulu s'occuper. Mais il n'a pas négligé le jurisconsulte, le professeur, le magistrat, l'érudit [1]. En quelques pages rapides qui résument tout ce que l'on sait des principaux événements de la vie d'A. du Ferrier, M. F. suit son héros, de Toulouse où il naquit vers 1508, à Padoue, où il eut pour condisciple Michel de l'Hospital, qui fut depuis son protecteur et resta toujours son ami. Il nous le montre ensuite professant le droit à Bourges, puis à Toulouse. En cette dernière ville, Du Ferrier compta au nombre de ses auditeurs celui qui devait être l'illustre Cujas [2]. Conseiller au parlement de sa ville natale, il ne tarda pas à être nommé président de la chambre des enquêtes du parlement de Paris. Momentanément disgracié (1559) pour sa ferme et noble attitude dans la discussion qui coûta la vie au malheureux Anne Du Bourg, il fut chargé de plaider la cause de l'église gallicane au concile de Trente avec un autre toulousain, Guy du Faur de Pibrac, et, en 1563, il alla représenter la cour de France dans cette ville de Venise qu'il appelait spirituellement le *miroir du monde.*

Ce poste si difficile, si important, Du Ferrier l'occupa pendant vingt années (à deux reprises) avec une rare distinction. M. F. a eu la bonne pensée de faire retracer par l'ambassadeur lui-même l'histoire de ses deux glorieuses ambassades auprès de la Sérénissime République. Il a donc emprunté de nombreux passages au texte des dépêches de Du Ferrier qui sont conservées au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale et qui étaient pour la plupart inédites, encadrant ces pas-

---

1. En faveur de l'érudit, j'invoquerai ce témoignage de Charles Paschal *(Vidi Fabricii Pibrachii Vita;* Paris, 1584, in-12, traduction de 1617) : « C'étoit un tel trésor de doctrine que, quoyque vous eussiez désiré sçavoir, il vous l'eust aussitost appris. » Rappelons aussi avec Bayle *(Dictionnaire critique,* au mot *Ferrier),* qu' « il avait été l'un des hommes doctes que le cardinal de Tournon menait avec lui, et qu'il admettait à ses entretiens familiers. » Cf. les *Mémoires* de J. A. de Thou (livre II, à l'année 1582).

2. Le président de Thou *(Hist.* Livre XXII), après avoir loué la vertu de Du Ferrier, le proclame « si grand jurisconsulte, que Jacques Cujas, l'ornement de notre siècle, reconnaissait ne devoir qu'à lui seul tout ce qu'il savait ». Voir dans le livre de M. Fremy (p. 42, note 1) divers éloges de Du Ferrier tirés des Œuvres de Cujas.

sages dans un récit des plus clairs et des plus animés. Nous avons ainsi une série de citations qui nous font à la fois apprécier le diplomate et l'écrivain [1], et qui, entourées par M. F. de toutes les explications désirables, jettent un jour plus vif sur bien des points de l'histoire particulière des règnes de Charles IX et de Henri III, comme de l'histoire générale de l'Europe. Les éléments d'information que l'on trouve dans les extraits des dépêches de Du Ferrier et dans le commentaire de M. F. sont si abondants, si précieux, que je n'hésite pas à placer ce recueil tout près d'un recueil qu'il complète et qui jouit de toute l'estime du monde savant, les *Négociations du Levant* de M. Charrière.

Le neuve et attachante étude de M. F. se termine par l'examen d'une question qu'il n'ose pas résoudre (p. 376 et suiv.) : « Du Ferrier a-t-il abjuré le catholicisme? » Je ne veux pas essayer moi non plus de la résoudre. Je me contenterai de reproduire les graves objections adressées (p. 378) par le consciencieux historien à ceux qui, tels que Bayle et MM. Haag, etc., sur la foi de cette déclaration de Ph. de Mornay : « M. Du Ferrier fit profession de la religion, mais non en la forme qu'on requeroit de luy », se sont déclarés pour l'affirmative : « Du Plessis-Mornay nous apprend qu'en 1582 Du Ferrier, alors âgé de soixante-quatorze ans, *n'appartenait point à la religion réformée.* L'historien cypriote Davila le signale expressément *comme étant catholique* au mois de juillet 1584. L'ancien ambassadeur, qui mourut vers la fin d'octobre 1585, n'aurait donc pu embrasser le protestantisme que pendant la dernière année de sa vie, sans témoins, et, pour ainsi dire *in extremis.* A défaut de preuves certaines, nous nous abstiendrons de nous prononcer sur un point aussi délicat. »

Mes observations n'atteindront pas la partie du livre de M. F. consacrée à Du Ferrier. Sur ce terrain spécial, qu'il a parfaitement étudié, l'auteur est inattaquable. Mais il a introduit dans sa monographie (p. 119-156), un récit de la Saint-Barthélemy, de ce crime des crimes non moins courageusement qu'éloquemment flétri par Du Ferrier, reprochant à Charles IX d'avoir mis « si avant la main au sang de ses subjects [2] ». Or ce récit, fort bien fait, du reste, et qui n'est empreint

---

1. La langue de Du Ferrier est nette, savoureuse, excellente. J'ai eu l'occasion, il y a pas mal d'années, de signaler (d'un seul mot, il est vrai) le mérite d'écrivain de Du Ferrier (*Notes et documents inédits pour servir à la biographie de Jean de Monluc, évêque de Valence*, 1868, p. 77).

2. M. F. dit de la pièce où se trouve cette accusation, pièce publiée par M. de la Ferrière-Percy (*Archives des missions scientifiques et littéraires*, 3e série, t. III) : « La lettre adressée par cet homme d'Etat à Catherine de Médicis, le 16 septembre 1572, restera l'un des titres les plus glorieux de la diplomatie. L'élévation des pensées qui y sont exprimées, est secondée par une singulière vigueur de langage. » J'aurais voulu que M. F. rapprochât de cette protestation de l'ambassadeur à Venise une non moins remarquable lettre contre « l'exécution du 24 août » écrite par l'ambassadeur à Constantinople, François de Noailles, évêque de Dax, à M. de Sauve, secrétaire d'Etat. Voir la lettre de ce prélat, dont l'esprit avait tant de largeur, dans l'ou-

d'aucune de ces romanesques couleurs dont on a tant abusé, renferme deux assertions contestables. M. F., citant (p. 121) le *Discours du Roy Henri III^e à un personnage d'honneur et de qualité estant près de Sa Majesté à Cracovie, des causes et des motifs de la Saint-Barthélemy (Mémoires* de Villeroy, t. II, p. 361), ajoute : « Ce récit, dicté par Henri à son médecin Miron, dans une nuit de remords et d'insomnie, deux jours après son arrivée en Pologne, est actuellement considéré comme la source d'informations la plus authentique sur le massacre du 24 août 1572. » Il en est *actuellement* tout autrement. M. Henri Bordier a publié, l'an dernier, un ouvrage rempli des plus savantes recherches, intitulé : *La Saint-Barthélemy et la critique moderne* [1]. Dans cet ouvrage, il démontre que ce document « est d'une fausseté absolue » [2]. Les conclusions de M. Bordier ont été adoptées par un critique très versé dans la connaissance des choses du XVI^e siècle, M. G. Baguenault de Puchesse, le biographe de Jean de Morvillier [3], et je suis persuadé que M. F., après avoir pris connaissance des invincibles arguments de M. Bordier, rejettera comme lui, comme moi, une pièce manifestement apocryphe [4].— M. Fremy, parlant (p. 134, note 3) de la Salle du Louvre dite des Cariatides, décorée par Jean Goujon, rappelle que le grand sculpteur « fut au nombre des victimes du massacre ». C'est là une légende qui, pour être très répandue, n'en est pas plus recevable. Il y aura bientôt quarante années qu'un de nos plus savants archéologues, M. A. de Longpérier, a judicieusement remarqué dans la notice sur *Jean Goujon* dont

---

vrage de M. le marquis de Noailles (*Henri de Valois et la Pologne en 1572*, 1867, t. I, p. 31). C'est l'occasion de constater que M. F. est un peu trop avare de notes, habitude d'autant plus regrettable, que celles qu'il a daigné nous donner sont meilleures. En revanche, M. F. a mis, à l'*Appendice*, quelques documents fort curieux, par exemple (p. 403) la lettre adressée par Catherine de Médicis à Du Ferrier, en réponse à celle qu'il lui avait écrite au sujet de la Saint-Barthélemy, et (p. 406) le *Compte de la recepte et dépense faicte par M. Arnoul (sic) du Ferrier*, compte où nous voyons le *peintre Tintoret* figurer pour *cinquante escus* (!!!), prix de *trois tableaux faicts par commandement de Sa Majesté* [Henri III, en 1574]. Voir encore, en cet appendice (p. 415), une « Pyramide de vers servant d'épitaphe pour Philippe Strozzi, » et (p. 419) un « Index bibliographique des diverses éditions du discours prononcé par A. Du Ferrier au Concile de Trente, le 23 novembre 1562 ».

1. Genève, H. Georg; Paris, Fischbacher; Champion, in-40 de 116 p. enrichi de 9 planches où sont reproduites de rares gravures du temps.

2. Chapitre V : *Comment le faux devient vrai ou le discours d'Henri III à Miron* (p. 52-68). Déjà Ranke, en son *Histoire du XVI^e siècle*, avait soupçonné la vérité mise en pleine lumière par M. Bordier. Alberi et Mackintosh avaient également douté de l'authenticité du *Discours*.

3. *Revue des Questions historiques*, du 1^{er} janvier 1880. *Mélanges. La préméditation de la Saint-Barthélemy*, p. 278

4. M. F. (p. 119) cite, à propos de l'habitation de l'amiral de Coligny, avec quelque hésitation le *Paris démoli* de M. Ed. Fournier, lequel met cette habitation rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois. Il verra dans l'ouvrage de M. Bordier que M. Ed. Fournier s'est trompé, et que l'hôtel de l'amiral était rue de Béthily. (Chapitre III. *Les lieux où Coligny fut deux fois assassiné*, p. 36-42.)

il a enrichi le *Plutarque français*, que les martyrologes protestants, plusieurs fois réimprimés, et qui contiennent la liste fort exacte et fort détaillée des réformés qui périrent dans les troubles du XVI^{e} siècle, ne font aucune mention de Jean Goujon.

T. DE L.

---

102. — **Histoire de la Restauration**, par E. DARESTE. 2 vol. in-8°, Paris, Plon, IV, 524-504 p. — Prix : 15 francs.

« La Restauration, dit M. Dareste, est entrée maintenant dans le domaine de l'histoire. » Les histoires spéciales sont très développées; il était opportun de les condenser et de présenter « à la majorité du public qui a besoin de connaître, sinon tout le détail des faits, du moins leur ensemble et leur enchaînement, les portraits des principaux personnages peints par leurs actes et leurs discours, enfin les débats parlementaires..... C'est ce cadre que j'essaie aujourd'hui de remplir. » M. D. a apporté dans cet ouvrage les qualités qui signalent ses travaux précédents. Le récit est clair, les faits sont bien groupés, il y a de l'intérêt dans la forme et de l'élévation dans la pensée. Les événements sont appréciés avec la sagesse et la modération que donnent l'intelligence historique et l'étude désintéressée d'une époque. Le jugement d'ensemble, très bien précisé dans la courte préface de l'auteur, est un jugement ferme et judicieux. Il loue la Restauration et les hommes d'État qui l'ont servie, comme ils méritent de l'être; il constate l'influence délétère des partis extrêmes; mais, tout en faisant à cette influence une large part, il ajoute que « les fautes des gouvernants furent en 1830, comme en d'autres circonstances semblables, la cause déterminante ». La faute la plus grave de la Restauration fut de n'avoir pas su créer avec les royalistes constitutionnels un parti de gouvernement (p. I à IV). Les portraits, et en particulier ceux de Louis XVIII (II, 173) et de Villèle (II, 329), sont ressemblants et bien rassemblés. Un livre qui tient ce qu'il promet est un très bon livre; c'est le cas de celui de M. Dareste. Je dirais presque que c'est, en son genre, un livre excellent, si je n'avais quelques réserves à faire tant sur la conception même de l'ouvrage que sur différents détails d'exécution.

Le programme que s'est tracé M. D., et que je viens d'indiquer, est le programme d'une histoire toute politique, et, pour être plus précis, d'une histoire toute parlementaire. Ce programme me semble trop restreint. Puisque M. D. se proposait d'offrir au grand public un précis de l'histoire de la Restauration, j'aurais désiré que ce précis fût plus complet et que, sans augmenter les dimensions de son ouvrage, il en eût modifié les proportions et l'économie. Les débats parlementaires, les crises ministérielles et les agitations des partis y occupent trop de place, une place trop exclusive surtout et hors de proportion avec l'importance qu'ils

ont eue dans l'ensemble de la vie de la France durant cette période. Le mouvement social, intellectuel, scientifique a été considérable et a exercé sur les destinées du pays une action décisive. C'est une des gloires de la France moderne, et ce sera dans l'histoire l'honneur de la Restauration. « On doit rendre cette justice à la Restauration, a dit M. Renan, qu'elle comprit qu'il faut de la latitude au développement spontané de la science, de la littérature et de l'art[1]. » Tout ce côté si brillant et si intéressant de l'époque a été négligé par M. Dareste. J'en dirai autant du mouvement social qui prépara, d'une part, les troubles anarchiques de 1830-1834 et, d'autre part, l'explosion des doctrines socialistes qui ont eu depuis lors une si grande part dans notre politique intérieure. Enfin le rôle principal, le plus difficile à la fois et le plus honorable de la Restauration, a été son rôle en Europe. La diplomatie européenne a eu plus d'action dans les affaires de France, la diplomatie française a eu plus d'importance en Europe, que tous les discours de tribune. M. D. résume correctement cette partie de l'histoire, mais il la résume; elle reste une annexe et presque un incident : elle aurait dû être placée plus en vue, empiéter davantage sur la politique intérieure et, au lieu d'apparaître dans le récit — à sa place et à sa date, je le reconnais, — elle aurait dû y prendre corps et s'y relier constamment par ses causes et par ses effets.

C'est sur cette partie de l'œuvre que porteront les observations que je crois nécessaire de présenter. M. D. suit de près le récit de M. de Viel Castel. Il ne pouvait pas choisir de meilleur guide ; mais le résumé qu'il en donne est un peu trop sec et trop sommaire; les questions n'y apparaissent pas dans leur ensemble et la direction des grands courants n'est pas suffisamment indiquée. Cette observation se rapporte surtout aux relations de la France avec la Russie que M. de Viel Castel a définies avec tant de précision et d'autorité. Metternich, si bien jugé et caractérisé par le même auteur, s'efface trop dans l'exposé de M. D., bien que son rôle soit exactement apprécié. J'ai dit que M. D. s'inspirait beaucoup de M. Viel-Castel; il me semble cependant que, dans son trop court sommaire des opérations du congrès de Vienne, il s'est un peu laissé influencer par le récit entraînant, mais terriblement passionné, de M. Thiers. Il répond très bien (I, p. 30) à l'objection de M. Thiers contre les traités du 30 mai 1814. Il porte (I, p. 73) un jugement judicieux sur l'œuvre de Vienne, il en indique nettement les côtés défectueux, comme il en fait ressortir en plusieurs endroits les avantages. Mais il ne me semble pas que le rôle de la diplomatie française et, en particulier, l'action de Talleyrand soient assez mis en lumière. Ce fut une très grande politique, et, si elle ne fut pas très efficace, c'est que le retour de l'île d'Elbe en bouleversa toutes les combinaisons. M. D. n'y voit guère que de l'adresse et de l'habileté. Il y eut davantage. C'est altérer beaucoup trop la nuance que de dire, comme le fait M. D. (p. 63-64) : « Talleyrand,

1. Essais de morale. Article Augustin Thierry.

un peu tenu à l'écart, s'efforça de grouper autour de lui les souverains et les représentants de quelques États secondaires dont il se constitua le défenseur. » Il n'indique pas non plus assez clairement les difficultés qui résultaient des traités de Kalisch et de Reichenbach qui stipulaient la reconstitution de la Prusse (p. 63). C'est une erreur de dire (p. 64) que dans les projets primitifs de la Russie et de la Prusse, le roi de Saxe devait être indemnisé sur la rive gauche du Rhin : on pensait à le dépouiller entièrement, et Alexandre parla même de l'envoyer en Sibérie[1]. Je ferai des observations analogues au sujet du traité du 20 novembre 1815 : le rôle de Wellington et le fait que la restauration des Bourbons sauva l'Alsace et la Lorraine, sont indiqués, mais ne sont pas mis suffisamment en relief.

Dans le tome II (1822-1830), les rapports généraux des événements diplomatiques sont bien indiqués et M. D. donne un précis très clair de négociations très compliquées; mais il ne reste que les lignes, et il manque des nuances très importantes. J'insisterai surtout sur la guerre d'Espagne. M. D. est trop sévère pour Châteaubriand en cette circonstance et dans tout le cours de son récit. Il y a bien des boursouflures et du mauvais goût dans les écrits de Châteaubriand, mais il y reste des traits de génie. De même dans sa politique, bien que le mauvais goût et la boursouflure y dominent, il n'y a pas seulement de l'infatuation : il reste quelques idées très élevées et très patriotiques. La guerre d'Espagne était le fond d'une grande combinaison, et l'alliance russe en dépendait. M. D. ne montre guère en cette affaire que l'ambition bruyante de Châteaubriand et les conceptions étroites des ultras. Les conséquences, qu'il juge bien (p. 133), lui font perdre de vue le dessein très intéressant auquel cette expédition se rattachait. De même plus tard, et à propos de la question d'Orient, il ne distingue pas assez la politique de Laferronays et Martignac de celle de Polignac. (Voir surtout p. 433.) Le projet qui fut lu au conseil en septembre 1829, était l'œuvre de Polignac et de Bois-le-Comte, et non, comme le dit M. D. (p. 433), l'œuvre de Châteaubriand. Le projet que Châteaubriand avait exposé en novembre 1828, était moins vaste et infiniment moins chimérique. Beaucoup d'écrivains commettent l'erreur de considérer comme conclue l'alliance fantastique que Polignac présenta en septembre 1829 à la Russie; mais, en réagissant contre la légende, M. D. va trop loin lorsqu'il embrasse dans un même jugement un plan chimérique et des desseins très politiques (p. 434).

Enfin, j'exprime le regret que M. Dareste n'ait pas joint à un livre destiné à servir de guide au public, un index des sources principales de l'histoire dont il a composé, à coup sûr, le meilleur précis que nous possédions.

Albert SOREL.

---

1. Je signale, en passant, deux coquilles, en vue d'une nouvelle édition : p. 62, traité du 31 mars au lieu de 30 mai; p. 65, le prince Régnier au lieu de prince Repnin.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons fait connaître à nos lecteurs le libéralisme avec lequel les Archives du ministère des Affaires étrangères ont été ouvertes aux travailleurs par la nouvelle Direction et la nouvelle Commission. On ne lira donc pas sans surprise l'Introduction placée par M. Drumont en tête d'un volume récemment paru (*Papiers inédits du duc de Saint-Simon.* Lettres et dépêches sur l'ambassade d'Espagne. Paris, Quantin, 1880) et dans laquelle il prétend que les Archives diplomatiques sont retombées sous le joug de la routine et le régime du bon plaisir. Quoique la *Revue critique* s'interdise scrupuleusement de toucher aux questions personnelles, il lui est permis ici de sortir de cette réserve pour ne pas laisser se répandre dans le public des idées erronées. La vérité est que les Archives diplomatiques sont absolument ouvertes aux savants jusqu'au 31 mars 1814, avec la seule restriction de communiquer les copies des documents se rapportant aux années 1791-1814 et de demander une autorisation pour publier, dans son ensemble, une correspondance diplomatique ou un manuscrit. Cette dernière mesure, qui existe dans tous nos dépôts publics de manuscrits, a pour but d'empêcher que deux érudits n'entreprennent en même temps la même publication. C'est précisément le cas qui s'est présenté pour M. Drumont. Il voulait copier et publier l'ouvrage de Saint-Simon sur Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, ouvrage dont M. Faugère avait préparé depuis longtemps la publication. En outre, M. de Boislisle avait reçu l'autorisation de consulter, extraire et copier tous les papiers de Saint-Simon pour la grande édition entreprise par la maison Hachette. Il était donc impossible de laisser M. Drumont faire cette publication avant de savoir les intentions de MM. Faugère et de Boislisle. Or, M. Faugère ayant livré son manuscrit à l'impression, il devenait impossible d'accorder à M. Drumont ce qu'il réclamait. On a même été très généreux envers lui en l'autorisant à copier les dépêches de Saint-Simon qu'il publie aujourd'hui, alors que tous les droits de priorité sur les papiers de Saint-Simon appartiennent à M. de Boislisle.

La nouvelle direction n'est donc en rien revenue aux anciens errements et n'a en rien trahi les libérales intentions de M. de Freycinet. Les mesures dont M. Drumont se plaint, sans indiquer en quoi elles consistent, n'ont pas d'autre but que de maintenir les règles protectrices des droits de priorité des travailleurs.

— Dans un article sur le Juif Errant, inséré dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, et tiré à part (Paris, Fischbacher, 1880), après avoir parlé du mémoire de Græsse sur ce sujet et des auteurs qui l'ont abrégé ou copié, j'ai ajouté : « Tout récemment M. Schœbel, en suivant aussi, quoiqu'il ne le cite pas, le livre de Græsse, a complété ou vérifié sur plusieurs points ses indications. » M. Schœbel m'a écrit pour m'assurer qu'il ne connaissait pas son prédécesseur quand il a composé son étude sur *La légende du Juif Errant* (Paris, Maisonneuve, 1877), et que les coïncidences qui peuvent exister entre cette étude et le mémoire de Græsse doivent s'expliquer par l'utilisation de sources communes. Je m'empresse donc de retirer mon assertion, qui avait d'ailleurs été émise dans un intérêt purement bibliographique, et sans la moindre intention de porter atteinte à l'honorabilité scientifique de M. Schœbel. — G. P.

— *Les recherches archéologiques sur les îles Ioniennes*, publication sérieuse et conduite avec beaucoup de méthode par M. O. Riemann, se terminent par un troisième fascicule qui forme le dix-huitième de la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athè-*

nes et de Rome (cf. les fascic. 8 et 12), et concerne Zante et Cérigo. Il contient de plus, en appendice, des rectifications fort curieuses au texte des cartes des îles Ioniennes; les remarques de M. Riemann sont édifiantes sur la façon dont sont renseignés parfois des cartographes jouissant même d'une renommée aussi solidement établie que Kiepert.

— La « Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes » va publier son 41ᵉ fascicule, il contient une étude fort curieuse du patois du village valaisan de Vionnaz par M. GILLIÉRON.

— On annonce le publication d'un volume de M. LITTRÉ, *Etudes et glanures pour servir à l'histoire de la langue française.* (Chez Didier.)

— D'après un *Rapport au conseil municipal de Narbonne,* rapport dû à M. Aristide DOUARCHE (Narbonne, Bousquet, 15 p.) on va mettre en vente les quatre volumes déjà imprimés de l'*Inventaire des Archives communales de Narbonne antérieures à 1790.* Ces volumes ont déjà figuré à l'Exposition universelle de 1878, et l'un des documents les plus remarquables, un diplôme scellé d'une bulle d'or et portant la signature de Jean Paléologue, a été reproduit dans le *Musée des archives départementales.* Un cinquième volume paraîtra prochainement. Le prix des cinq volumes a été fixé à 100 francs. On peut verser immédiatement la somme de 80 francs en échange des quatre volumes parus, mais en s'engageant à acheter le cinquième volume. 400 exemplaires seront mis dans le commerce. Pour mener à bonne fin cette publication, qui ne sera entièrement terminée que dans deux ans, la ville de Narbonne aura dépensé 80,000 francs.

— L'archiviste municipal de Bourg, M. J. BROSSARD, travaille à établir le texte du Cartulaire de Bourg; M. Jarrin fait l'introduction de ce travail.

— La publication de la *Correspondance* de George Sand est actuellement en préparation. Les personnes qui posséderaient des lettres du célèbre écrivain sont instamment priées de vouloir bien laisser prendre copie de ces lettres par l'éditeur Calmann-Lévy. (Rue Auber, 3.)

— Il y a quelques années, la Bibliothèque nationale faisait l'acquisition d'une douzaine de fragments en bronze provenant de l'île de Chypre et portant pour la plupart des caractères phéniciens d'aspect fort antique. On supposait jusqu'ici que ces fragments, oxydés de diverses façons et en apparence très différents, devaient appartenir à quatre ou cinq objets distincts, et l'on n'avait pu en tirer que des lambeaux de phrases incohérentes. En réalité, tous ces fragments appartiennent à un seul et même objet : une grande coupe, et tous les caractères qui y sont gravés forment une seule et même inscription. L'auteur de cette découverte, M. CLERMONT-GANNEAU, a réussi, après de longs tâtonnements, à reconstituer la forme primitive de la coupe dont le diamètre se trouve être juste d'un pied babylonien. L'inscription, qui courait en une seule ligne tout autour du bord extérieurement, se révèle maintenant avec une valeur historique de premier ordre, car elle donne en toutes lettres — et l'*Athenæum* le reproduit en *fac-simile* d'après un dessin de M. Clermont-Ganneau — le nom fameux de *Hiram, roi des Phéniciens.* Elle contient la dédicace même du vase, consacré à Baal, dieu du Liban, par un des serviteurs du roi, gouverneur d'une ville du nom de Carthage. La coupe, enlevée lors d'un pillage, avait été aplatie, mise en pièces et cisaillée dans l'antiquité même, comme le prouve la comparaison des couches d'oxyde superposées : tel est le traitement que les Chaldéens avaient fait subir aux vases de bronze du temple de Jérusalem pour en emporter plus facilement à Babylone le métal destiné à la fonte. Ce monument ainsi restitué devient de beaucoup le plus précieux des monuments sémitiques conservés à la Bibliothèque nationale; il est digne de prendre rang, à côté

de la stèle de Mesa, aujourd'hui au Louvre. (Cp. l'*Athenæum*, n° 2738, p. 502).

— M. Henri Marion, professeur au lycée Henri IV, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres, en Sorbonne, le vendredi 7 mai : Thèse latine : *Franciscus Glissonius*. Thèse française : *De la solidarité morale. Essai de psychologie appliquée.*

— M. Got, doyen de la Comédie-Française, a été nommé professeur de lecture à l'Ecole normale supérieure.

ALLEMAGNE. — La *Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana*, si commode et dont presque tous les volumes sont de bonnes éditions, vient de s'enrichir d'un nouveau tome, les *Ethiques à Nicomaque* révisées par l'excellent aristotélicien F. Susemihl. Comme dans toutes les éditions qui sont venues, depuis quelque temps, prendre place dans cette collection, on a mis, au bas des pages, l'*apparatus criticus* essentiel. L'année dernière avait paru la *Physique*, par Prantl. Espérons que l'impulsion donnée enfin à la publication des œuvres d'Aristote dans la *Bibliotheca Teubneriana* ne se ralentira pas, et que nous posséderons, d'ici à quelques années, l'édition complète, à la fois maniable et bien au courant.

— Quand paraîtra-t-il une édition des Œuvres rhétoriques de Denys d'Halicarnasse qui réponde au besoin du jour? L'absence de ce texte est une lacune considérable de la *Bibliotheca Teubneriana*. On dit que M. Usener, le savant et infatigable professeur de Bonn, a rassemblé une grande quantité de collations et matériaux divers en vue de cette entreprise : quel dommage qu'il ne se décide pas à en faire usage! Ne serait-ce pas rendre au monde philologique un service d'importance?

— La septième partie du Nouveau Plutarque, dirigé par M. Rudolf de Gottschall (*Der Neue Plutarch, Biografieen hervorragender Charaktere der Geschichte, Literatur und Kunst*. Leipzig, Brockhaus. In-8°, 344 p. 6 mark), renferme deux biographies, celle de Napoléon Ier par A. Kleinschmidt et celle de Cornelius par M. Carrière.

— La librairie Baer publie le catalogue d'une cinquantaine de volumes qui proviennent de la bibliothèque de Schopenhauer; plusieurs renferment des notes écrites de la main du philosophe et des caricatures qu'il a dessinées; la plupart appartiennent à la littérature mystique et aux religions de l'Inde.

ANGLETERRE. — Paraîtront prochainement : le VIe volume du catalogue des monnaies orientales du British Museum; — le VIIe volume de l'*Arabic Lexicon* de M. Lane, publié par M. Stanley Lane Poole; — une édition de la *Chaldean Genesis* de George Smith, entièrement revue par M. Sayce (Sampson Low); le *Colonial Calendar of State Papers, America and West Indies. 1661-1668*, p. p. M. Noël Saintsbury (nombreux documents sur les colonies anglaises d'Amérique sous Charles II, sur les boucaniers, sur les forts et comptoirs établis par la *Royal African Company*, etc.); — une histoire de la Jeune Irlande de 1841 à 1849 par sir Ch. Gavan Duff; — une histoire de la guerre contre les Zoulous, par MM. Ashe et Wyatt Edgell (Sampson Low).

— D'après une correspondance de l'*Athenaeum*, de Londres, l'Université de Dublin se signale par son activité scientifique; M. Tyrrell avance dans son édition du *Miles Gloriosus*; l'édition critique de Properce par M. Palmer et la *Greek Literature* de M. Mahaffy vont paraître; M. Atkinson a terminé son fac-simile du *Book of Leinster*; deux autres membres de l'Université travaillent, l'un à une traduction de la *Vie de Gœthe* de M. Düntzer, l'autre, à un ouvrage sur le développement de la société et de la politique chez les Hébreux.

— Les exécuteurs testamentaires de M. Panizzi ont présenté aux « trustees » du British Museum un volume de notes et de documents relatifs aux Templiers et à l'époque de Boniface VIII.

BELGIQUE. — Notre collaborateur M. J. GANTRELLE, professeur à l'Université de Gand, poursuit la publication de l'édition de Tacite qu'il a entreprise en commun avec M. WAGENER. L'*Agricola* a paru en 1875 et la *Germanie* en 1877; un nouveau volume, contenant les *Histoires* vient d'être publié *(Cornelii Taciti Historiarum libri qui supersunt.* Garnier. In-12, 388 p.).

— M. WILLEMS annonce la prochaine publication du IIe et dernier volume de son ouvrage sur le *Sénat de la république romaine.*

— Dans la séance du 5 avril de la *Commission royale d'histoire,* M. DEVILLERS a présenté une notice sur *le Hainaut après la mort de Marie de Bourgogne* (1482-1483); M. PIOT, une notice sur *les guerres en Belgique pendant le dernier quart du* XVIIe *siècle;* M. POULLET, huit documents datés de 1568 et se rapportant aux affaires des Pays-Bas (public. de la Correspondance de Granvelle).

— Du 22 au 29 avril se réunira à Bruxelles un Congrès international de l'enseignement. Il se compose de membres effectifs (payant une cotisation de 20 fr. et recevant seuls les publications du congrès) et de membres adhérents (payant une cotisation de 5 fr.). Les instituteurs diplômés et les professeurs de l'enseignement secondaire sont membres effectifs moyennant une cotisation de 10 fr. Les membres du Congrès obtiendront des cartes de parcours à prix réduit sur les lignes belges et étrangères. (S'adresser avant le 7 juin à M. Buls, échevin de Bruxelles, secrétaire-général du congrès, 103, rue du Marché-aux-Herbes.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 mai 1880.

M. le directeur de l'Ecole française d'Athènes envoie à l'académie les photographies de trois monuments conservés au musée central de Patissia à Athènes. Ces photographies avaient été demandées, pour l'un de ces monuments, par M. Ravaisson, et, pour les deux autres, par la commission des inscriptions sémitiques.

M. le directeur de l'Ecole française de Rome envoie de nouveaux détails sur la chambre sépulcrale découverte auprès de la Farnésine. On a trouvé les fragments d'une statue et deux nouvelles inscriptions, l'une gravée sur une urne cinéraire, et composée seulement des mots OSSA A. CRISPINI CAEPIONIS, l'autre gravée sur une table de marbre et incomplète; le commencement des lignes manque; le reste se lit ainsi :

R·STL·IVD·TR·MIL·Q·TR·PL·PR
I·CAESARIS·AVGVSTI·ET
E S A R I S · A V G V S T I
NA·CAEPIONIS·F·VXOR
ICIVISQ·F·C·N·C·ET·GEMINI

M. Miller lit une note sur un nouveau fragment d'Euripide, qui a été découvert récemment sur un parchemin provenant de Médinet-el-Fayoum et acquis par le musée de Berlin. M. F. Blass, qui a découvert ce fragment, l'a publié le premier, d'abord dans la *Zeitschrift für aegyptische Sprache*, 1880, p. 38, puis dans le *Rheinisches Museum*, 1880, p. 290; M. H. Weil en a donné depuis une nouvelle édition dans la *Revue de philologie*. Le fragment est d'une écriture qui ne peut être postérieure au IVe siècle de notre ère. Une déchirure oblique a enlevé une partie de chaque vers. Quatre des vers de ce fragment, sont cités par Stobée; on sait par cet auteur que ces quatre vers sont tirés (et par conséquent le morceau tout entier) de la Μελανίππη δεσμῶτις d'Euripide, dont le sujet est d'ailleurs connu : deux enfants, fils de Neptune et de Mélanippe, sont élevés par Théano, reine de Métapont, qui ignore leur ori-

gine. Devenue à son tour mère de deux fils, Théano veut se débarrasser des deux étrangers; elle charge ses deux frères de les tuer. Mais les fils de Neptune se défendent courageusement et tuent leurs agresseurs. Le morceau trouvé à Berlin est le discours d'un messager qui vient raconter ce combat à la reine.

M. Revillout communique la suite de son mémoire sur la chronique démotique de Paris, dans lequel il fait connaître les renseignements que fournit cette chronique (ms. de la bibliothèque nationale) pour l'histoire du règne d'Amasis. Il insiste sur la faveur qu'Amasis accorda aux étrangers, et surtout aux Grecs.

M. de Boislisle lit une notice sur les mss. inédits du duc de Saint-Simon, conservés aux archives du ministère des affaires étrangères. Il faut distinguer dans ces papiers deux séries, qui ont été mal à propos confondues et mêlées par l'ancienne administration des archives, les copies de documents faites ou recueillies par Saint-Simon, et les écrits originaux du duc. M. de Boislisle fait connaître par quelques citations un de ces écrits, qui porte pour titre : *Sommaire très court de l'histoire de France et de l'étrangère en tant qu'elle y a rapport, avec les dates, et à commencer à Hugues Capet*. C'est une suite de notes de la plus grande concision, distribuées en quatre colonnes, sous ces quatre chefs : 1. *Rois et choses particulières*; 2. *Choses de l'état*; 3. *Choses étrangères*; 4. *Reines et enfants*. M. de Boislisle pense que Saint-Simon n'a écrit ce résumé que pour lui-même. C'était un memento qui devait lui servir à suppléer aux défauts de sa mémoire. Il avait en effet, pense M. de Boislisle, la mémoire assez faible; il n'a écrit ses mémoires qu'en s'aidant d'un grand nombre d'ouvrages, même pour des circonstances qu'il aurait dû, semble-t-il, se rappeler de lui-même. C'est ainsi qu'il a visiblement emprunté au *Mercure Galant* diverses circonstances du récit de son propre mariage.

M. le Dr Lagneau termine la lecture de son mémoire intitulé : *De quelques dates reculées intéressant l'ethnologie de l'Europe occidentale*. Après avoir fait remarquer la dissidence qui se manifeste entre les historiens et les anthropologistes sur la date qui doit être assignée aux migrations de divers peuples anciens, date que les historiens sont disposés en général à rapprocher de nous et les anthropologistes au contraire à reculer, M. Lagneau s'attache à établir que cette dissidence tient à un malentendu, que les raisonnements des historiens et ceux des anthropologistes s'appliquent à deux ordres de faits différents, que les conclusions des uns et des autres peuvent parfaitement être conciliées et par conséquent être acceptées concurremment. Ainsi, quelques documents historiques ont donné lieu de fixer l'époque de l'immigration des Belges ou des Galates au IIIe, IVe ou Ve siècle avant notre ère, tandis que l'anthropologie montre que des hommes du type belge ou galate, dolichocéphales, de haute stature, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la peau blanche, ont pénétré dans le nord-est de notre pays dès l'époque néolithique; mais ce second fait n'empêche pas qu'il n'y ait eu, au IIIe, IVe ou Ve siècle, une nouvelle invasion de ces mêmes peuples, qui est la seule dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. De même, en ce qui concerne les Celtes, si les documents historiques n'établissent leur présence, selon divers érudits, en Europe que depuis le XXe siècle, sur les bords du Danube depuis le XVIIe, dans notre pays depuis le VIIe, en Espagne depuis le Ve et en Italie depuis le IVe, ces documents ne sauraient prouver qu'il n'a pas pu se trouver de Celtes dans ces pays à des époques plus anciennes, ainsi que le veulent les anthropologistes. Festus Avienus parle de l'expulsion des Ligures par les Celtes, Thucydide et Denys d'Halicarnasse de l'expulsion des Sicanes-Ibériens par les Ligures; ces Sicanes fugitifs sont, dit-on, arrivés en Sicile avant les Sicules, et ceux-ci y sont arrivés quatre-vingts ans avant la guerre de Troie. Il n'y a rien dans tout cela qui fournisse des données positives pour fixer la date de l'arrivée des Ligures en notre pays non plus que pour celle de leur expulsion par les Celtes; rien par conséquent qui contredise les données de l'anthropologie, lorsque celle-ci affirme que les hommes du type ligure, brachycéphales et de petite taille, se montrent dans l'Europe occidentale dès l'époque de la pierre et du renne.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Thurot : HARANT, Emendationes et adnotationes ad T. Livium; *par M. Schefer :* AMADOR DE LOS RIOS, Inscripciones árabes de Córdoba; ID., Inscripciones árabes de Sevilla; — *par M. Gaston Paris :* L. GAUTIER, Les épopées françaises, 2e éd., t. III; — *par M. Miller :* LAMBROS, Collection de romans grecs en langue vulgaire et en vers, publiés pour la première fois d'après les manuscrits de Leyde et d'Oxford; — *par M. Delisle :* BART, une charte carlovingienne et une charte du moyen âge (brochure contenant deux fac-similés); DE MOFRAS, les diplomates écrivains; — *par M. Girard :* Histoire municipale de Paris depuis les origines jusqu'à l'avénement de Henri III.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 24 Mai — 1880

---

103. — G. Bickell, **Metrices biblicae regulae exemplis illustratae.** Innsbrück, 1879. In-8°, 92 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'hébreu n'est qu'une langue factice inventée à plaisir par les Juifs malicieux : voilà ce qui ressort très clairement de ce petit travail de M. Bickell sur la métrique biblique. Ce novateur hardi a fait coup double : il a créé une métrique hébraïque et tué l'hébreu. Pour prouver que je n'exagère pas, je transcris l'argumentation de l'auteur.

Il est certain que la poésie des Hébreux, comme celle des autres nations, suit les lois du rythme, suivant lesquelles les vers se forment et se disposent par strophes égales. En effet, la répartition par strophes, à moins d'indiquer la répétition de quelque mètre, serait absolument inutile. Si l'on ne veut voir dans ces strophes que de grandes divisions des idées, j'ai à mon service un autre argument. Beaucoup de psaumes doivent être chantés sur l'air d'une autre chanson, ce qui ne se peut faire sans un mètre certain, sinon en fredonnant. Cependant ce trop simple moyen de récitation n'a pas pu s'appliquer aux psaumes, dont le chant était accompagné au temple du concert d'instruments nombreux et variés. Donc ils avaient leur mètre bien défini.

Mais quels ont été ces mètres? — voilà ce qui n'a pas été découvert jusqu'à présent. Il est vrai que l'énigme a été bien près d'être résolue par Adalbert Merx; toutefois il n'a pas trouvé de lois fixes, parce qu'il pensait que le nombre des syllabes dans les vers n'était pas exactement défini et qu'il n'était pas question d'accent dans la métrique hébraïque (v. mon art. dans la Zsch. für Kath. Theol. 1878, p. 791 et suiv.).

Mais déjà, en 1868, la vraie voie avait été montrée par Son Em. le cardinal Pitra dans son savant livre sur l'Hymnographie de l'Église grecque. Tout en prouvant que les odes ecclésiastiques des Grecs sont en vers et dérivent des madrasques syriaques, il a supposé que ces derniers ont tiré leur origine de la poésie sacrée des Hébreux, surtout à cause de la ressemblance des madrasques avec les hymnes des Thérapeutes décrits par Philon. Ayant donc suivi cette voie, j'ai comparé de la manière la plus étroite la poésie des Hébreux avec celle des Syriens, leurs parents et voisins, et j'ai appliqué aux chants hébreux les mêmes règles métriques, que j'avais montrées convenir aux poëmes syriaques (S. Ephremi Syri carmina Nisibena, p. 31-35).

Ainsi les poëmes hébreux se composent de vers, soit égaux, soit inégaux. Ce dernier genre a toujours des strophes, dans lesquelles les vers reviennent dans le même ordre; l'autre peut aussi se passer de strophes.

Les limites des strophes sont quelquefois indiquées par le mot *Sela*, ou par les lettres de l'alphabet ou par des vers intercalés, revenant à la manière des refrains syriaques.

Dans les vers on dénombre les syllabes, sans tenir compte de la quantité. Cependant on observe l'accent de façon à ce qu'une syllabe forte alterne toujours avec une faible. Donc il n'y a point de pieds métriques excepté les iambes et les trochées toniques. L'accent rythmique suit tout à fait l'accent grammatical; mais celui-ci doit être déterminé, non d'après les lois massorétiques, mais d'après l'analogie de la langue syriaque. Aussi a-t-il son siège régulier dans la pénultième, bien qu'il ne soit pas rare de le voir accordé à la dernière syllabe d'après les règles des Massorètes, chose que l'usage introduit souvent dans les hymnes syriaques eux-mêmes, lorsque le mètre l'exige. Pourtant jamais l'accent ne peut reposer sur les syllabes finales, qui en manquent régulièrement même dans l'accentuation massorétique.

Les demi-voyelles, nées de voyelles brèves, ne constituent pas de syllabe métrique. Cependant cette règle dans l'A. T. souffre plus d'exceptions que dans les hymnes syriaques. Même de temps en temps les demi-voyelles appellent l'accent sur elles, ce que j'aurais admis difficilement, si je n'y avais été engagé par les fréquents exemples de ce fait chez saint Ephrem. Les voyelles auxiliaires aussi ne sont communément point prises en considération. Mais elles ne peuvent jamais faire une syllabe, si elles ne sont là que pour rendre plus facile ou plus nette l'émission d'un son guttural.

La voyelle au commencement d'une syllabe s'élide parfois comme en syriaque, c'est-à-dire même après une préposition ou une conjonction (qui doit alors être pourvue d'une demi-voyelle). La copule avant b, m, f, ne devient pas toujours û.

Il va de soi qu'il ne faut pas observer les formes de la pause partout avec la rigueur du système massorétique. N'ont pas plus de valeur : la règle suivant laquelle les prépositions et les conjonctions préfixées à une syllabe accentuée ont une voyelle pleine, et la règle qui défend de transformer au futur en demi-voyelle la voyelle *a* de la syllabe précédant le ton. Quelquefois d'ailleurs, dans la syllabe précédant le ton, une demi-voyelle se substitue à une pleine, surtout si la seconde syllabe avant le ton a une voyelle immuable. La préposition *min* avec les suffixes, comporte des formes bisyllabiques plus souvent que le texte actuel ne l'accorde. Il arrive que cette préposition, ainsi que le *vav* conversif du futur et le relatif *sche* reçoivent une demi-voyelle en négligeant le redoublement de la consonne suivante, ce que notre vocalisation admet seulement pour le relatif.

La conjugaison du *Hiphil* retient plus souvent que dans notre texte les formes primitives, dépourvues de l'*î* inorganique, ainsi que celles qui n'élident pas le *h* causatif.

Dans les terminaisons et les suffixes de la première personne du singulier, la voyelle *î* peut subir l'apocope à la manière syriaque, admise quelquefois par les consonnes de notre texte.

Que les formes non contractées des suffixes de la troisième personne doivent être quelquefois rendues aux textes, — cela n'étonnera personne.

Suit l'énumération des différents mètres que M. B. a découverts dans la Bible et dont je fais grâce au lecteur, car cette liste ne lui servirait de rien, attendu qu'il faut toute la sagacité de l'auteur pour retrouver l'emploi des règles prosodiques du syriaque dans l'Écriture. M. B. termine en expliquant certaines particularités orthographiques et typographiques de l'opuscule. Puis viennent 64 pages d'exemples tirées des Psaumes, du Deutéronome, de Job, des Lamentations, de Habacuc, des Proverbes et du Cantique des Cantiques.

Un court appendice contient quelques rectifications et additions.

M. B. s'y réjouit surtout de voir qu'il a pu retrouver le même mètre dans tous les psaumes, qui doivent se chanter sur le même air. Il faut surtout relever les points suivants :

Dans la poésie syriaque les règles métriques varient un peu suivant le temps et le mètre. Ainsi saint Ephrem transforme encore les demi-voyelles en syllabes et se permet d'autres licences plus souvent que les poètes postérieurs. Dans les mètres moins usités que l'hexasyllabe il met en compte plus de demi voyelles que dans les autres qui lui étaient plus familiers. Je pense que quelque chose de semblable a eu lieu aussi en hébreu. Du moins cela ne paraît pas être un coup du hasard, que dans les cantiques mosaïques jamais la voyelle *ī* de la première personne ne subit d'apocope et que la préposition *min* ne se prononce *m'*. Que ce dernier changement se trouve de temps à autre chez les Syriens, c'est ce que prouvent les passages cités par moi dans les prolégomènes des *Carmina Nisibena* (p. 33, l. 27, p. 35, l. 23). Il est enfin à noter que le redoublement inorganique de la transformation du pluriel avant les suffixes ajoutés au pluriel féminin manque souvent; et que le tétragramme doit fréquemment être remplacé par la forme plus courte *Jah*, ce qui confirme l'opinion du P. de Lagarde, d'après laquelle ce nom aurait été autrefois écrit par la seule lettre *jod*. »

Un supplément de vingt pages donne de nouveaux exemples et de nouvelles corrections. Il débute ainsi :

« Ce que durant ces cinq mois j'ai trouvé qui fût propre à démontrer et à illustrer les règles de la métrique hébraïque, j'ai cru bon de l'ajouter à cet opuscule sous la même pagination. Entre ces passages, au premier rang, vient l'observation, que les vrais mètres des Hébreux avaient été encore notés par Josèphe : celui-ci affirme dans ses *Antiquités* (VII, 12), que le roi David s'est servi dans les odes et les hymnes de mètres variés, tantôt du trimètre et tantôt du pentamètre. Par celui-là, en effet, il désigne le mètre très fréquent à 7 syllabes, par celui-là le schema des psaumes des degrés (7 syl., 5 syl., 7 syl., puis encore 5 syl.)

Il existe donc une nouvelle preuve que les hymnes sacrés des Hébreux ont donné naissance à la métrique des Syriens, auxquels les Grecs chrétiens empruntèrent la mesure de leurs odes ecclésiastiques. Le point commun entre ces trois nations est de ne pas se soucier de la quantité, de dénombrer les syllabes des vers, de conformer exactement le ton métrique à l'accent grammatical, de composer des vers identiques ou divers en strophes se correspondant exactement. Mais les Hébreux et les Syriens ont ceci de particulier, qu'il font toujours alterner une syllabe accentuée avec une non accentuée, tandis que les Grecs permettent aussi les dactyles et les anapestes toniques. Il n'y a guère d'autre différence entre la métrique hébraïque et la métrique syriaque que celle-ci : l'une se sert et de l'iambe et du trochée tonique, tandis que l'autre emploie seulement le trochée.

Voici donc le résultat auquel nous sommes arrivés : la grammaire, la vocalisation, la notation de l'accent, l'intonation, l'emploi des formes et des mots, — tout est faux en hébreu. J'y consens; mais que nous donnera M. B. en échange de tout ceci? Voici un curieux échantillon de ses prodiges :

Ha' ȥnú haschschámajm v' dább'ra
V'thiscmá' haárç im'ré fi! (p. 7.)

Jusqu'à présent nous avions cru qu'il fallait dire *ha'eȥinu*, mais nous nous sommes trompés pendant près de six mille ans. M. B. vient de nous enseigner comment nos ancêtres auraient dû prononcer, s'ils avaient été des gens raisonnables. L'accent porte sur la dernière syllabe,

et la seconde, qui est longue, disparaît entièrement; l'aleph s'escamote encore plus facilement. Dans *haschschamáym*, le *ma* long devient bref et s'agglutine avec la terminaison *ym*, et la syllabe *scha* est fort étonnée de voir qu'elle avait des droits à l'accent tonique. *Va'adabberah* n'embarrasse pas plus M. B. : nous enlevons le premier *a*, nous éliminons l'*aleph* et faisons disparaître à propos la prolongation de la pause. Nous n'avons pas à nous occuper du schewa de *vethischma*. Quant à *há'areç*, nous ne voyons pas pourquoi nous devrions garder cet *e* qui nous gêne; puis nous transportons l'accent de *fy* sur *'imré* — et nous avons deux vers, dont le mètre s'accorde de tout point avec les exigences de la grammaire arbitraire que nous nous sommes faite. Car n'allez pas vous imaginer que nous soyons assez simple pour nous astreindre même à nos règles; nous les violons à chaque pas avec la plus grande aisance.

Prenons encore certains mots par ci par là : *'aschkyr* hiççay [1] devient *ahaschkir*, *'af'éyhem* [2] devient *áhaf'éhem*, *yaskylu* [2] — *jàskilú*, *panav* [3] — *p'nav*, *banav* [4] — *b'nav*, — mais toujours là seulement où cela nous convient. *Jahva* passe pour le véritable nom de Dieu et remplace *Elohim*, où ce mot nous gêne; quand *Jahva* est trop long, nous l'abrégeons; quand nous voulons, nous le transposons [5], car en général nous ne saurions témoigner assez de mépris pour le texte dit massorétique. Un membre de phrase nous paraît-il superflu [6], nous le rejetons; avons-nous besoin d'un mot, nous l'ajoutons [7]. Une forme archaïque nous ennuie-t-elle, nous la rajeunissons; une forme moderne ne va pas dans notre vers, nous l'archaïsons. Nous supprimons les *aleph* munis des voyelles longues, mais nous plaçons l'accent sur des *aleph* mus par des brèves ou sur des *vav* accompagnés d'un *schewa*. En général, nous nous donnons la plus grande latitude possible [8].

Ce résultat me semble peu satisfaisant et nullement concluant. Ainsi nous aurions l'exemple d'un idiome, dont la langue poétique, généralement si attachée aux vieilles traditions, aurait devancé la langue usuelle

---

1. P. 11.
2. P. 9.
3. P. 74, cf. p. 11, l. 5 de la fin.
4. P. 74.
5. P. 10, 11, passim; cf. p. 20, ps. 67, v. 1; p. 25, l. 4 de la fin, etc., p. 50 et autres, p. 28.
6. P. 22, l. 1; p. 23 d. l., p. 47, note 12; p. 50, note 1; p. 51, note 2; p. 51, note 7; p. 53, note 1; p. 57, note 1; p. 56, note 9.
7. P. 26, 47, 51.
8. Je suis las de transcrire et de citer. Le lecteur n'a qu'à ouvrir à n'importe quel endroit il veut le livre de M. B., il trouvera en dix vers cinquante exemples de ce que j'avance. Je lui recommande, entre autres, la p. 21, la p. 29, la l. 2 de la p. 37, les notes 3 et 4 de la p. 53, le vers 6 de la p. 65, le vers 1 du ps. 58 (çadx) et le vers 4 du même psaume (baáreç), ainsi que le v. 7 (mibbatn), le v. 1 du ps. 57, la l. 7 de la p. 46, le vers 1 du ps. 45, la 6e l. de la fin de la p. 53, etc., etc.

et, laissant à la prose la flexibilité des formes et la richesse des voyelles, se serait contentée de vivre d'apocopes et de contractions. De plus, les poètes hébreux, grâce à un don de seconde vue, assez naturelle chez le peuple qui a produit *Daniel,* auraient par intuition deviné l'état du syriaque au IVe s. ap. J.-C. et auraient inventé une versification qui pût s'appliquer à cette langue, puis, par un effort louable, auraient adapté ces règles admirables à leur propre langue en la torturant de manière à la faire ressembler à l'image de sa sœur, telle qu'elle serait au bout de deux mille ans.

Malheureusement toutes ces raisons n'ont pu me convaincre, et je persiste à croire qu'Ephrem de Syrie a emprunté le mécanisme des vers grecs pour fabriquer les vers insipides qui ont fait sa gloire. Quant à l'autorité de M. Adalbert Merx, elle n'est pas ici en question, puisque M. B. dit qu'il n'a rien trouvé; le cardinal Pitra a fait une simple supposition, et Philon n'a jamais su un traître mot d'hébreu. L'assertion de Josèphe n'est pas aussi positive que veut nous le faire croire M. Bickell. Josèphe avait à cœur de montrer aux païens la grandeur d'Israël et devait en toute chose chercher pour la Bible des termes de comparaison dans la civilisation gréco-romaine; d'ailleurs, je ne crois pas que ses paroles s'accordent si pleinement avec la trouvaille de M. Bickell.

J'aurais encore bien des choses à dire touchant l'exposition des vers de M. Bickell. Mais je pense qu'il est inutile de m'y arrêter, car de semblables idées parlent elles-mêmes contre leur auteur.

Maintenant que j'espère avoir renversé l'échafaudage de M. Bickell, on me demandera sans doute de remplacer sa théorie par une autre plus solide.

C'est ce que je compte faire dans un prochain article.

David GUNZBURG.

---

104. — Salomon REINACH. **Manuel de philologie classique** d'après le *Triennium philologicum* de W. Freund et les derniers travaux de l'érudition. 1 vol. in-8°. Paris, Hachette. 1880. VI-405 p. — Prix : 7 fr. 50.

Un élève de l'Ecole normale qui, pendant qu'il est à l'école, écrit une encyclopédie de la philologie, un jeune homme placé dans une position privilégiée qui songe aux déshérités de la science et compose à leur intention son premier livre, c'est un fait assez extraordinaire pour que la *Revue critique* s'empresse de le porter à la connaissance de ses lecteurs. Il y a encore une autre raison de se hâter. Le livre de M. Salomon Reinach, par les renseignements de toute sorte qu'il offre à ses lecteurs et par les sérieuses qualités qu'il présente, est appelé à un prompt succès : il faut donc que la *Revue* ne se laisse pas devancer par le public et qu'elle donne son opinion avant que le livre ait passé dans l'usage.

L'auteur, comme il le dit sur le titre et dans la préface, s'est proposé pour modèle le *Triennium philologicum* de Wilhelm Freund, 6 volumes, in-8°, qui ont paru à Leipzig, de 1874 à 1876. Il les a condensés en un volume, mais il n'a pas fait œuvre d'imitateur servile. S'il a beaucoup élagué, s'il a même procédé par larges suppressions, il a aussi beaucoup ajouté de son fond; il a mêlé ses propres lectures et ses propres notes aux informations fournies par l'auteur allemand, et surtout il a repensé l'ouvrage et il l'a rempli et pénétré d'une sorte d'enthousiasme pour l'étude savante qui fait lire avec plaisir même les renseignements les plus techniques.

L'ouvrage est divisé en 12 chapitres. I. *Objet et histoire de la philologie.* Quelques idées philosophiques, où l'on sent l'influence de M. Bersot, ouvrent dignement le volume. L'auteur, comme pour excuser son travail, montre que les recherches d'érudition doivent servir à la psychologie « dont la philologie n'est que la servante ». Celle-ci embrasse l'étude de toutes les manifestations de l'esprit humain dans l'espace et dans le temps; elle se distingue ainsi de la psychologie proprement dite qui étudie l'esprit au moyen de la conscience, indépendamment de l'espace et du temps, dans son essence et non dans ses œuvres. On voit que M. R. fait encore la part belle à la philologie, qu'il prend au sens le plus large, comme le faisait Böckh, qui a dit d'elle quelque part que son but était de comprendre tout ce que l'esprit humain avait pensé. — Vient ensuite une histoire sommaire de la philologie classique divisée en quatre périodes : 1° la période italienne ou l'imitation; 2° la période française ou la polyhistorie; 3° la période anglo-néerlandaise ou la critique; 4° la période allemande ou l'école historique. Nous n'avons pas besoin de faire observer que ces divisions ont toujours quelque chose d'artificiel. Mais elles servent à classer et à retenir les faits. Au sujet de l'école française, nous remarquons l'omission de Saumaise, qui est cité par Freund, mais parmi les Hollandais. Il est à souhaiter que M. R., ou quelque autre jeune savant, reprenne cette histoire de la philologie et la donne avec les développements nécessaires.

II. *Bibliographie de la bibliographie.* C'est une énumération des bibliothèques, musées et répertoires. Il était surtout bon de faire connaître les répertoires. L'auteur met un astérisque aux publications qui devraient figurer dans toute bibliothèque de lycée, telles que le *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines* de Saglio. Combien sont instructives pour le public de lecteurs auquel s'adresse M. R. des réflexions telles que celle-ci : « La plus vieille inscription athénienne sur le culte d'Eleusis, qui se trouve aujourd'hui au Musée britannique, date du temps même où Eschyle composait son Orestie (458 av. J.-C.), tandis que le plus vieux manuscrit des tragédies d'Eschyle, le Codex Laurentianus, est du x[e] siècle de l'ère chrétienne; il est donc séparé du texte original par un intervalle de quatorze siècles. De même les comédies de Plaute sont contemporaines du sénatusconsulte des Bacchanales,

qui existe au Musée de Vienne; mais le palimpseste de Milan qui présente le plus ancien texte de Plaute est du v^e siècle après Jésus-Christ, et qui peut dire après combien de copies cette copie a été faite [1] ? » Quelques notions en ce genre sont nécessaires pour guider les commençants et préviennent bien des erreurs.

III. *Epigraphie, paléographie, critique des textes.* Excellents conseils d'après l'enseignement de MM. Thurot et Tournier. — IV. *L'art antique et son histoire.* Architecture, statuaire, peinture, céramique, glyptique, toreutique. Les monuments de l'art grec qui se trouvent au Louvre sont particulièrement mentionnés. — V. *Numismatique.* Chapitre plus développé que chez Freund. — VI. *Grammaire comparée du sanscrit, du grec et du latin.* On y trouve un peu de tout : des considérations générales sur le langage, une histoire de la grammaire grecque et latine, des extraits de Max Müller, Bopp, Renan, les fragments d'un cours de grammaire comparée que j'ai fait, en 1879, à l'Ecole normale et jusqu'à un tableau de la déclinaison sanscrite. A vrai dire, nous ne savons à quoi peuvent servir certains renseignements conçus de cette façon : Le participe futur actif (sanscrit) est en *tri;* le participe *présent* (lisez passé) passif en *ta.* On croirait lire les notes rapidement prises par un voyageur traversant un pays inconnu [2]. Néanmoins, ce chapitre provoque la réflexion et éveille la curiosité.

VII. *Histoire politique et littéraire, philosophie et sciences de l'antiquité.* — VIII. *Musique et orchestique des anciens.* — IX. *Métrique.* En partie d'après un cours de M. Weil. — X. *Les antiquités de la Grèce.* Chapitre très nourri, qui contient un résumé de la *Cité antique* de M. Fustel de Coulanges. — XI. *Antiquités romaines.* C'est la partie la plus développée du volume; elle a 80 pages, et forme, malgré toutes sortes de lacunes, un précis d'archéologie romaine. — IX. *Mythologie.* Reproduction des théories de Kuhn, Max Müller, rapprochées des travaux de M. Boissier. L'ouvrage se termine par un index complet et exact, mais où, par une inspiration ou une imitation malheureuse, tous les homonymes sont amalgamés. Ainsi l'article *Müller* renvoie pêle-mêle à Otfried, Max et Lucien Müller.

S'il est difficile de réunir une encyclopédie en un volume, il n'est pas plus aisé de donner la substance de ce volume en un article. Aussi avons-nous dû nous contenter de marquer les divisions de l'ouvrage. Mais ce qu'il faut dire en finissant, c'est que cette masse énorme de matériaux ne forme pas d'encombrement, mais qu'elle est poussée et

---

1. Nous avons suivi ici le texte de Freund de préférence à la rédaction un peu trop abrégée de M. Reinach.

2. Nous notons quelques erreurs : P. 110. *Thræne,* l. *Zæhre.* P. 118. Le manuel de M. Egger n'est pas de 1835, mais de 1853. P. 125. L'exemple de causatif *dápayámi* est mal choisi. P. 153, n. *istinc*=*istimo* est inintelligible. Le suffixe θεν ne peut être identifié avec le suffixe sanscrit *tas*=latin *tus*, ni *antar* avec ἐντός. Le grec εἶ n'est pas pour ἔδι, μὲν et δέ n'ont rien de commun avec μία et δύο.

entraînée par le courant d'une exposition vive et intéressante. Le style est facile et alerte. Quelques juvénilités normaliennes font sourire; pour dire, par exemple, que la religion hellénique subit l'influence des superstitions orientales, M. R. écrit cette note : « Le déclin commence à l'époque des sophistes, et se trouve presque consommé après Alexandre. Avant de se verser dans le Tibre, l'Oronte syrien a coulé dans l'Ilissus. » Mais, d'un autre côté, guidé par le sentiment littéraire qui dirige le compilateur, M. R. sait choisir à coup sûr, dans les longues pages qu'il a lues, la phrase décisive, le mot qui résume et qui conclut. La *Revue critique* doit à M. R. des remerciements particuliers, car il la connaît autant qu'homme qui soit au monde. Il n'y a pas, dans les vingt-huit volumes de notre Recueil, d'article important relatif à l'antiquité, qui lui ait échappé et qui ne trouve sa mention quelquefois au moment où l'on s'y attend le moins, d'autres fois à la place où il le fallait. C'est ainsi que la *Revue critique*, comprise par un esprit distingué, ira à l'adresse des générations nouvelles : plus d'une page qu'on pouvait croire oubliée, se trouve condensée en une ligne qui passera sous les yeux des futurs maîtres. Une autre particularité que nous devons relever, c'est la reconnaissance que M. R. éprouve pour ses professeurs, et qui les lui fait voir quelquefois plus grands que nature. Ce défaut, nullement contagieux, ne présente pas de gravité. Les deux traits dominants, c'est la passion pour la science et le désir d'être utile : quand ces qualités sont unies aux dons de l'intelligence, elles produisent des œuvres durables. Sans ces deux sentiments, l'auteur n'aurait pas osé entreprendre un tel travail; il connaît trop bien la critique pour ne pas savoir que son livre renferme des fautes en grand nombre. Un jeune homme seul pouvait écrire le *Manuel de philologie classique :* à la 4e édition, ce sera un livre aussi solide que savant et bien conçu. Mais déjà cette édition est précieuse et l'on ne tardera pas à en sentir l'influence aux épreuves de la licence et de l'agrégation.

M. Reinach est de ceux qui ont droit aux rigueurs salutaires de la critique, qu'il appelle dans sa préface. Dans cet article, nous avons seulement donné une impression d'ensemble : une note, due à l'un des directeurs, va faire quelques justes réserves.

Michel Bréal.

P.-S. — M. Bréal, en terminant l'excellent article qu'on vient de lire, appelle les salutaires sévérités de la critique sur les petits défauts du livre de M. Reinach. Mais à quoi bon perdre beaucoup de place à les relever? M. R. ignore moins que personne quels ils sont ou peuvent être [1]. Nous

1. Signalons, à titre d'échantillons, quelques erreurs et omissions concernant les choses d'Espagne. Il n'est pas vrai que beaucoup des manuscrits de Constantin Lascaris soient à l'Escurial (p. 7); c'est à la Bibliothèque nationale de Madrid qu'il aurait fallu dire. — Le Lascaris de Villemain est un roman, et la chronologie en est toute de fantaisie (*ibid.*); il aurait fallu renvoyer, à propos de ce Grec, à

pensons qu'il aura obéi à quelque considération majeure en ne parlant pas de certaines branches de la philologie qui sembleraient devoir rentrer dans le cadre du Manuel, comme la chronologie, la rhétorique, l'herméneutique, etc. Peut-être le temps lui aura-t-il manqué. Ce pourrait être

---

l'article biographique de Vogel dans le *Serapeum* et à celui de Graux dans l'*Annuaire des études grecques* (11e année). — On ne peut pas plus se permettre d'écrire « Don Agustin » (p. 8, note 1) que Don Reinach : *Don* appelle après lui un prénom. Corrigez : « Don Antonio Agustin ». — *Ibid.* Des philologues de la réputation et de la valeur de Fernan Nuñez de Guzman *(Nonius)*, dit le *Commandeur grec*, un précurseur des Bentley et des Cobet, ou de Pedro Juan Nuñez *(Nunnesius)*, le commentateur de Phrynichus, valaient la peine d'être cités à côté de Vivés. L'Espagne n'est pas représentée suffisamment dans la galerie de noms que nous présente M. R. en guise d'histoire de la philologie. — Page 24 : Miller n'a pas fait le catalogue de l'Escurial, mais le catalogue seulement des manuscrits grecs de l'Escurial et à l'exclusion des très nombreux manuscrits de classiques latins. Iriarte n'a pas publié le catalogue des manuscrits grecs de Madrid, mais partiellement celui de l'une des bibliothèques de Madrid qui renferment des manuscrits grecs (la *Biblioteca nacional*). Graux n'a pas donné dans son rapport, inséré au tome V des *Archives des Missions*, l'inventaire de 450 manuscrits, mais a promis de le rédiger quelque jour. De plus, M. R. lui fait dire que les mille manuscrits grecs dont il a constaté la présence en Espagne ont été copiés fort tard ; mais il se croit absolument innocent d'une assertion aussi inique, n'ayant, à sa connaissance, affirmé la chose que d'une partie de ce millier de manuscrits calomnié. L'Escurial, omis ici par M. R., est plus riche à lui seul en manuscrits grecs que Madrid, Tolède, Salamanque, et toutes les autres villes de l'Espagne réunies. M. R. n'a pas raison de faire dire à Graux tout autre chose. — Même page, M. R. aurait dû citer pour les mss. grecs de Venise le catalogue de Zanetti ; pour ceux de Naples, celui de Cyrillus ; pour ceux de Paris, la *Bibliotheca Coisliniana* de Montfaucon ; pour ceux du Musée britannique, une dizaine de livres, outre les trois qu'il connaît : et cela sans parler des catalogues mss. mis à la disposition des lecteurs dans diverses bibliothèques, renseignements qu'il n'aurait pas été oiseux d'ajouter. M. R. aurait pu puiser tous ces détails et bien d'autres, en ce qui concerne le grec, dans la Paléographie de Gardthausen, qu'il juge (p. 40) un livre très bon (sans se douter en quoi il est bon et en quoi mauvais). — Toujours à la même page : le catalogue de Kitchin concerne les mss. de la bibliothèque *aedis Christi* d'Oxford, et non de la Bodléienne, dont M. R. ne paraît pas connaître le grand catalogue en cours de publication (voir Gardthausen). — *Ibid.* Il aurait été bien de parler de Cambridge, de la collection de sir Thomas Philipps, des bibliothèques de Belgique, de Hollande, de Suisse. Le cabinet des médailles de Berlin, qui a reçu dans ces derniers vingt ans des accroissements si considérables, mérite d'être compté au nombre « des plus riches ». Page 28. Le lexique bibliographique d'Hoffmann ne contenant que les auteurs grecs, M. R. n'aurait pas dû y ajouter, en le citant, les auteurs latins. — *Ibid.* A côté du *Bulletin de correspondance hellénique* et de l'Ἀθήναιον, il fallait mentionner les *Mittheilungen* de l'Institut allemand à Athènes. — *Ibid.* Ce n'est pas le *Journal* de Kuhn, mais le recueil jadis dirigé par Ritschl, *Acta societatis philologae Lipsiensis*, qui s'est fondu récemment avec les *Studien* de Curtius en un seul recueil *(Leipziger Studien)*. — Plût au ciel que l'*Annuaire de l'association pour l'encouragement* (et non : *pour l'avancement des*) *études grecques*, contînt, comme le croit M. R. (p. 13, note 3) des « rapports annuels très complets » sur la philologie grecque en France ! — Page 40. Le papyrus décrit par M. R. est une espèce de roseau encore à naître, ce qui rend difficile à pratiquer le système recommandé, au même endroit, pour la fabrication du papier de papyrus. — Page suivante : Il ne peut plus être question aujourd'hui de bombycins grecs ou latins dès le xe siècle. — *Ibid.* Sur les rouleaux de

aussi faute de temps qu'il aura été obligé de nous renseigner sur les principales histoires littéraires de la Grèce sans avoir jamais ouvert celle de Bernhardy, sans plus penser à celle de Schöll qu'à la *Bibliotheca Graeca* de Fabricius, et sans s'apercevoir que la continuation allemande d'Otfried Müller n'est pas encore près d'exister. M. Reinach va certainement reprendre son livre en sous-œuvre et, le temps aidant, le transformer merveilleusement. C'est alors qu'il pourra vraiment lui appartenir de dire *où est la science et où elle en est*. En attendant, nous ne pouvons qu'engager de toutes nos forces le public lettré à se procurer ce Manuel, afin qu'on lui en prépare bientôt une édition meilleure.

Ch. G.

---

105. — **Analecta Vaticana** edidit Dr Otto Posse. Oeniponti, libraria academica Wagneriana. 1878, x-219 p. in-8°. — Prix : 4 mark 80 (6 fr.).

M. Posse avait été envoyé, en 1876, par le gouvernement de Saxe en Italie pour y recueillir dans les archives de ce pays, et tout particulièrement dans celles du Vatican, des documents à faire entrer dans le *Codex diplomaticus Saxoniae regiae*.

En se livrant à ces recherches dans les collections pontificales, M. P. rencontra un volume manuscrit renfermant une série de pièces réunies, au XVIIe siècle, par Raynald, le continuateur de Baronius. C'est de ce manuscrit et d'un autre *codex* datant du XIVe siècle que l'érudit saxon a tiré le présent volume. Il se divise en deux parties, dont la première renferme des régestes pontificaux pour les années 1254 à 1287, depuis Alexandre IV jusqu'à Honorius IV ; c'est donc un supplément aux *Regesta pontificum* de Potthast. Il résume un total de 1,411 pièces, d'intérêt fort divers. La seconde moitié de l'ouvrage, intitulée *Acta Vaticana*, renferme un choix de ces pièces inédites, données *in-extenso,* au nombre de cinquante, et datées de 1255 à 1372, d'Alexandre IV à Grégoire XI. L'éditeur les déclare toutes « *ad res nostras maximi momenti,* » ce qui nous semble un peu exagéré, car, pour une pièce d'un intérêt majeur telle que la bulle de Clément IV contre Conradin de Souabe (p. 16-21), nous en rencontrons beaucoup qui n'ont tout au plus qu'une importance locale. La transcription des documents nous semble faite avec soin et critique, mais on aurait désiré, par ci par là, des notes historiques un peu plus détaillées.

R.

---

papyrus, « l'écriture est divisée en colonnes *parallèles* aux longs côtés. » Corrigez : *perpendiculaires*. — « Comme j'ai beaucoup travaillé pour eux, dit M. R. en parlant de ses lecteurs, il n'est que juste qu'ils travaillent un peu pour moi. » Pour n'être point taxé d'injustice, nous tiendrons, en temps utile, à la disposition de M. Reinach d'autres notes, s'il les veut bien accepter.

106. — **Friedrich Diez, Etymologisches Wœrterbuch der romanischen Sprachen**, 4e édition, avec un appendice, par Auguste Scheler. Bonn, 1878, 1 vol. grand in-4° de xxvi-820 pages.

Nous venons un peu tard pour annoncer cette nouvelle édition du Dictionnaire étymologique de Diez, édition posthume due aux soins d'un romaniste bien connu, auteur lui-même d'un dictionnaire d'étymologie française, M. Auguste Scheler. Cette quatrième édition présente sur les éditions antérieures, les différences suivantes : les deux volumes sont réunis en un seul, d'un format plus grand. Les différents index qui terminent le second volume sont fondus en un seul, ce qui simplifie singulièrement les recherches : les personnes qui ont manié les éditions antérieures du dictionnaire savent combien peu commode était la disposition adoptée par Diez. Enfin, l'éditeur, M. A. S., y a ajouté deux appendices correspondant aux deux parties du dictionnaire et donnant une série d'étymologies nouvelles, le premier appendice pour le domaine roman en général, le second pour chacune des langues romanes prises à part. M. Scheler, en général, ne se livre pas à des discussions comme Diez, mais se contente d'enregistrer un certain nombre d'étymologies ou d'observations sur des étymologies proposées dans ces dernières années par divers philologues ; ce sont de simples notes rédigées d'un style sobre et précis. Elles auraient pu être faiblement augmentées. L'index naturellement contient les mots étudiés dans les appendices.

On voit les nombreux avantages que présente cette quatrième édition, avantages qui seront sans doute augmentés encore dans une cinquième et prochaine édition.

A. D.

VARIÉTÉS

Encore le mot Imga.

Dans le numéro du 22 mars de la *Revue critique*, j'identifiais le mot babylonien *imga* ou *emga* avec l'assyrien *imqu* (orthographié aussi *emqu* et *enqu*) « savant, sage ». Une note parue à l'*Academy* du 3 avril contesta cette assimilation. L'auteur anonyme de cette note, reprenant une étymologie surannée qui voit dans *imga* un prétendu mot accadien composé de *im* « gloire » et du suffixe *ga*, m'opposait que si *emga* correspondait réellement à l'assyrien *emqu*, on l'eût orthographié *e-im-ga*[1]. Il ajoutait qu'au surplus, il eût fallu un nominatif *e-im-gu*. Aussitôt j'adressai à l'*Academy* une lettre dans laquelle, après avoir établi que

1. D'après les règles de l'écriture syllabique *e-im* se lit *em*.

les inscriptions babyloniennes substituent d'ordinaire l'accusatif au nominatif, je citais précisément un exemple de l'orthographe *e-im-ga*. Mon contradicteur ne s'est pas tenu pour battu. L'*e* initial d'*e-im-ga*, qu'il réclamait dans sa première note, le gênant aujourd'hui, il déclare que cet *e* doit être pris comme un idéogramme (*Academy* du 24 avril). Je me vois donc contraint de revenir sur une question que je croyais vidée.

1° Tous les assyriologues savent que le dialecte babylonien ne possède pas le son *q* de l'assyrien et qu'il le transforme régulièrement en *g* soit dans l'orthographe, soit dans la prononciation. Tous les assyriologues savent également que l'*m* se prononce (et s'écrit parfois) *n* devant les gutturales et les sifflantes. Aussi, dans les inscriptions babyloniennes écrira-t-on à volonté le mot qui nous occupe : *emga* ou *enqa*, mais prononcera-t-on toujours *enga* (ἐγγα);

2° Tous les assyriologues savent non moins bien qu'en babylonien l'accusatif peut remplacer abusivement le nominatif. Ainsi les rois de Babylone s'intitulent *ruba na'ïda :* il faudrait, au nominatif, *rubu na'ïdu*. Au surplus, un texte de Rawlinson, II, pl. 16, recto, l. 64, rédigé en idéogrammes et en assyrien, nous offre un exemple d'*imqa* sujet, le sens d'*imqa* étant mis hors de doute par l'idéogramme correspondant, ZU, qui est celui du verbe « savoir, connaître ». Voici la phrase : *ummana imqa sa nimeqsu belsu lá* haççu « l'homme savant dont le maître n'apprécie pas la science » ;

3° La forme du nominatif se retrouve parfois aussi dans les textes babyloniens. Nabuchodonosor, Grande Inscr., col. 1, l. 18, s'appelle *e-im-ga* (lisez *enga) mutninu* « savant, pieux ». Or, sur une brique publiée par M. Oppert en son *Exp. de Mésop.*, p. 266, *e-im-ga mutninu* est remplacé par *enqu mutninu*, d'où il résulte qu'*e-im-ga* est bien l'accusatif d'*enqu*, prononcé *engu ;*

4° Le mot *enqu* est souvent accompagné, dans les inscriptions *assyriennes*, de son synonyme *mudu*. Voir, p. ex., Delitzsch, *Ass. Lesestücke*, p. 81, l. 23. Or, un texte *babylonien* (Rawlinson, I, pl. 51, n° 1, l. 4) nous offre précisément *e-im-ga* accompagné de *muda*, l'accusatif remplaçant ici encore le nominatif.

En voilà plus qu'il ne faut pour démontrer ma thèse. Mais puisque mon contradicteur ferme les yeux à l'évidence, j'ajouterai qu'une forme *accadienne im-ga* composée de *im* « gloire » et du suffixe *ga* est impossible. Les syllabaires assyriens enregistrent pour le signe dans lequel mon contradicteur voit l'idéogramme de la gloire une lecture *ní* et une lecture *imi* (Lenormant, *Syll. cun.*, p. 144, n°s 50 et 51); mais ils nous apprennent que, dans aucun cas, cet idéogramme ne signifie gloire. Transcrit *ní*, il doit se rendre par : 1° crainte; 2° soi-même, 3° force; 4° corps. Transcrit *imi*, il équivaut à : 1° ciel, terre ; 2° *ahu, didu* (sens inconnu); 3° vent, pluie ; 4° *dubbu* (sens douteux). D'autre part, M. Frédéric Delitzsch a établi que l'accadien (ou langue hiératique,

comme l'appelle M. Halévy, à la théorie de qui je me rallie) ne possède pas de suffixe *ga, ga* devant toujours être considéré, partout où on le rencontre, comme un simple complément phonétique.

Ainsi est définitivement ruinée l'étymologie proposée jadis par Hincks.

Stanislas GUYARD.

Lettre de M. Jundt.

Dans l'article que M. Bonet-Maury a eu l'obligeance de consacrer à mes *Amis de Dieu* dans le numéro du 12 avril, je rencontre, à côté de plusieurs autres critiques sur lesquelles je ne veux pas revenir, une objection « capitale » dirigée contre mon hypothèse de l'identité du grand Ami de Dieu de l'Oberland et du fondateur de l'ermitage de Ganterschwyl, Jean de Rutberg. « Les trois documents invoqués à l'appui, dit M. B.-M. p. 290, présentent ce dernier personnage comme un des *geistlichen lüten (gentes ecclesiastici)* ou comme un *waldbruoder (frater heremita)*, tandis qu'il est constant que le grand Ami de Dieu est resté *laïque* jusqu'à sa mort. » — M. B.-M. n'aurait-il pas pris le terme de *geistlichen lüte (viri religiosi,* par opposition à *weltliche lüte, saeculares)* dans le sens de l'expression moderne de *Geistliche*, gens d'Eglise, et perdu ainsi de vue la distance qui sépare un simple *religieux*, ermite ou moine, d'un *prêtre?* L'Ami de Dieu de l'Oberland est devenu *ermite* sans cesser d'être *laïque*, puisqu'il n'a pas reçu l'ordination sacerdotale. Jean de Rutberg, de son côté, s'est absolument trouvé dans la même situation, puisque des quatre habitants de l'ermitage de Ganterschwyl, *un seul*, nommé Henri, a été prêtre (... den erbern geistlichen lüten bruoder Hansen [von Rütberg] und allen sinen husbrüedern, bruoder Hainrichen *aim priester*, bruoder Welti und bruoder Hainrichen). Rien n'empêche donc d'identifier ces deux personnages. — Comme cette objection est la seule que M. Bonet-Maury ait cru devoir élever contre ma manière de voir, j'espère qu'il ne me refusera pas son assentiment après ces quelques mots d'explication.

A. JUNDT.

Réponse à la lettre de M. Jundt.

Je n'ai garde de prendre le terme de « geistlichen lüten » dans le sens moderne d'ecclésiastique ou de prêtre. Je le traduis par le terme latin « *clerici* », c'est-à-dire *clercs*, exactement comme M. Jundt dans le passage de Tauler (cité p. 437, note 2), en comprenant sous le nom de clercs : les prêtres, ou le clergé séculier ; et les religieux, ou le clergé

régulier. Tous : prêtres, moines ou ermites, sont des « clerici » ou « geistlichen lüten » ; par opposition aux « sæculares » ou « weltlichen lüten », que nous traduisons par « laïques », exactement comme M. J. (*loc. cit.*, p. 437.) — Or, d'une part, le grand Ami de Dieu de l'Oberland est toujours appelé un *laïque* (Traité XIII, p. 2) ; et, de l'autre, la charte de l'évêque de Constance dit formellement que Jean de Rutberg était un « frère religieux, séparé de la foule des laïques et soumis à la règle stricte des ermites. » (Devotus frater, a sæcularibus fluctibus segregatus, sub stricte vita heremitica). — Dire, comme le fait M. Jundt, qu'on pouvait devenir un religieux, ermite ou moine, sans cesser d'être un laïque, me paraît aussi invraisemblable que si l'on prétendait qu'un jésuite, parce qu'il n'a pas reçu l'ordination, ne fait pas partie de la gent cléricale!

G. Bonet-Maury.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous venons de recevoir la seconde partie du premier volume des *Itinera Hierosolymitana et descriptiones terræ sanctæ bellis sacris anteriora*, publiés par la société de l'*Orient latin*. C'est M. A. Molinier qui s'est chargé de poursuivre et d'achever l'édition de ces textes entreprise par M. T. Tobler, mort avant d'avoir pu y mettre la dernière main. Le second volume de cette série, comprenant un index et une carte de Syrie et de Palestine, devant paraître dans le courant de cette année, nous l'attendrons pour soumettre l'ouvrage à un examen d'ensemble en nous plaçant particulièrement au point de vue topographique et géographique.

— Un Grec du xvi^e siècle, Nicandre de Corfou, qui gagnait péniblement sa vie à Venise en copiant quelques manuscrits grecs pour le célèbre ambassadeur de Charles-Quint, Mendoza, et pour les autres bibliophiles de l'époque, s'attacha vers 1545 à la personne de Gérard Veltwick de Ravenstein et le suivit pendant plusieurs années dans les diverses missions diplomatiques que l'empereur lui confia. Il traversa ainsi l'Allemagne, les Flandres, l'Angleterre, la France et l'Italie, et nota les impressions qu'il avait rapportées de ses voyages dans un ouvrage, divisé en trois livres, écrit avec quelque prétention à l'élégance. On l'a comparé, ce Nicandre, à Arrien ; ce qui est peu équitable pour Arrien. Du moins le carnet de voyage du Grec de la Renaissance n'est-il pas dénué d'intérêt. Les archéologues de tous pays qui s'occupent des antiquités de leurs villes natales respectives trouveront des renseignements dans ces pages naïves, destinées à faire connaître aux Grecs, restés dans leur Orient, ce qui les frapperait le plus dans une excursion à travers l'Occident. M. Digard, élève de l'Ecole des chartes, prépare la publication des Ἀποδημίαι de Nicandre, encore en grande partie inédits, d'après les trois seuls manuscrits signalés jusqu'à ce jour, de l'Escurial, d'Oxford et de Milan. Le texte grec sera accompagné d'une traduction française.

— La souscription pour la *Bibliographie générale des Gaules*, (ouvrage publié par M. Ch.-Em. Ruelle, en quatre livraisons d'environ 200 pages) a été close le 15 mai. Nous rendrons compte de cette publication, lorsqu'elle sera complète ; disons dès aujourd'hui que le catalogue alphabétique, par noms d'auteurs, qui formera la

2e partie de l'ouvrage de M. C.-E. Ruelle rendra de grands services et qu'il sera très commode, de trouver, par exemple, au nom de M. de Longpérier ou à celui de M. Ch. Robert ce que ces savants ont écrit sur la Gaule.

— M. Paul Viollet doit publier chez Champion une « adaptation » du livre d'Adolphe Schmidt, « *la France durant la Révolution d'après les rapports de la police secrète.* » On sait que les documents qui constituent le livre de Schmidt ont été détruits par l'incendie en 1871.

ALLEMAGNE. — Dans le cours des années 1880 et 1881, la librairie T. O. Weigel fera paraître une grammaire syriaque de M. Nœldeke; une grammaire copte de M. A. Stern (remaniement de la « grammatica linguae copticae » de Uhleman); une grammaire chinoise de M. G. von der Gabelentz; une grammaire de l'araméen biblique et du targumique par M. Landauer; ces grammaires font partie de la collection où figurent déjà la grammaire éthiopienne de M. Dillmann et la grammaire syrienne *(neusyrisch)* de M. Nœldeke. En outre, la même librairie publiera une collection de grammaires des langues germaniques; M. Ten Brink rédige la grammaire de l'ancien anglais et celle du moyen anglais; M. O. Brenner, la grammaire de l'ancien scandinave *(altnordisch)*; M. Kœgel, la grammaire de l'ancien haut allemand; M. Lübben, la grammaire du moyen bas allemand; M. H. Mœller la grammaire de l'ancien frison.

— M. Frédéric Blass, l'un des meilleurs connaisseurs des orateurs attiques, vient de donner dans la petite Bibliothèque de Teubner un nouveau tirage, tenu au courant des derniers travaux de la critique, de son excellente édition d'Andocide. Il a fait un pas de plus dans la restitution de l'orthographe originale de l'auteur.

— Les frères Henninger, de Heilbronn, éditent une *Altenglische Bibliothek*, dont la direction est confiée à M. Eug. Kœlbing, professeur de philologie anglaise à Breslau; le premier volume de cette « Bibliothèque du vieil anglais » paraîtra l'année prochaiue; ce sera une édition critique de l'*Ancren riwle*, due aux soins de M. Kœlbing.

— On annonce encore un ouvrage de M. H. Paul, *die Principien der Sprachgeschichte*; une édition, par M. O. Zingerle, d'un poëme didactique, découvert à Brixen et intitulé *der sêlen rât* (fragment de six mille vers, dont l'auteur serait un poète du XIIIe siècle, Henri de Burgús); une édition par M. Stæchlich, d'après trois manuscrits de la Bibliothèque nationale, du *Roman de la Poire*; un recueil des petits écrits *(Kleine Schriften)* de Wilhelm Grimm, publié par M. G. Hinrichs.

— Il se publie une « Histoire de la Réforme catholique » *(Geschichte der Katholischen Reformation)* par M. W. Maurenbrecher. (Nœrdlingen, Beck.) L'auteur se propose de raconter les essais de réforme qui ont eu lieu au XVIe siècle dans l'Église catholique et d'exposer clairement la conduite que les représentants du catholicisme ont tenue à l'égard de la Réforme. L'ouvrage comprendra trois volumes; le premier vient de paraître (XVI et 417 p. 8 mark); le second sera publié dans l'hiver; le troisième est sur le point d'être terminé.

— M. Karl Grün a récemment publié le premier volume d'une *Culturgeschichte* du XVIIe siècle *(Culturgeschichte des siebzehnten Jahrhunderts.* (Leipzig, Barth. In-8°, 626 p.) qui est la continuation d'une *Culturgeschichte* du XVIe siècle, parue en 1872. (Heidelberg, Winter.) Ce premier volume est ainsi divisé : I. *Drei Grosse Sterne am Horizont des Jahrhunderts* (Shakspeare, Kepler, Comenius). II. *Der christliche Bürgerkrieg* (la guerre de Trente Ans). III. *Frankreich* (Henri IV, Richelieu, Mazarin). IV. *England*. (Jacques Ier, Charles Ier, Cromwell, le retour des Stuarts). Le second volume, qui paraît à l'instant, est consacré à Milton, politique et poète, à la

Restauration d'Angleterre et à la réaction sous Charles II et Jacques II, à la « glorious revolution » entreprise par la maison d'Orange, au siècle de Louis XIV, aux événements de l'empire allemand (grandeur des Hohenzollern et luttes de l'Autriche dans l'est et l'ouest); une étude sur l'esprit général, le *Gedanken process* du XVII[e] siècle, forme la fin de ce second volume.

— Dans le programme de 1879 du gymnase de Schleiz, M. SCHUCHARDT, professeur de ce gymnase, étudie un personnage de *Minna de Barnhelm*, Riccaut de la Marlinière, l'officier français qui fait métier de « corriger la fortune ». (*Riccaut de la Marlinière, ein Beitrag zur Erklærung von Lessings Minna von Barnhelm*, p. 5-13. Schleiz, Laemmel.) M. S. compare Riccaut à un personnage de *Nathan le Sage*, Al-Hafi qui ne joue également qu'un rôle épisodique; il retrouve dans Riccaut le *parasite* des pièces de l'antiquité et l'*arlequin* de l'ancien théâtre allemand; il rapproche la scène où paraît Riccaut d'une scène de l'*Homme à bonne fortune (Théâtre italien* de Gherardi), et il lui semble que le jargon de l'officier français a dû être inspiré à Lessing par l'ouvrage intitulé : *Die avantures von Deutsch-Franzos*. M. Schuchardt n'accorde pas une assez grande importance aux souvenirs personnels de Lessing; dans sa vie errante, surtout au temps de son séjour à Breslau, l'auteur de *Minna de Barnhelm* a rencontré plus d'une fois des Français qui couraient les aventures. Relevons deux légères erreurs dans cette étude intéressante; on ne dit pas *Théâtre italienne* (p. 9), et le mot *grec* signifie encore aujourd'hui « escroc » (et non pas seulement au XVIII[e] siècle, p. 11).

— La première livraison de l'histoire de la littérature allemande (*Geschichte der deutschen Literatur*. Erstes Heft. Berlin, Weidmann, 1 mark), de M. Wilhelm SCHERER, a paru. (On sait que l'ouvrage est publié par livraisons, et qu'il comprendra à peu près huit fascicules. Cp. *Chronique*, n° 16, p. 322). La livraison que nous annonçons a 80 pages; en voici les divisions : I. *Les anciens Germains (les Ariens, la religion germanique, les restes de la poésie primitive)*. II. *Goths et Francs (Chants héroïques, Ulfilas, les Mérovingiens)*. III. *L'Empire renouvelé (les premières Messiades, la Renaissance du moyen âge, les journalistes errants* ou « Spielleute »). IV. *La chevalerie et l'Eglise (Littérature latine, Frau Welt)*. Le fascicule se termine brusquement, au milieu d'une phrase, et ne contient qu'une page de la section intitulée *Frau Welt*. Tout ce que dit M. S. dans ces quatre-vingts premières pages de son ouvrage nous semble excellent. L'auteur évite les discussions érudites et les notes bibliographiques; il n'expose que l'essentiel, résume ce qui lui paraît certain et indubitable dans les théories émises avant lui, ajoute sur bien des points des vues neuves et ingénieuses (cp. surtout ses remarques sur le chant d'Hildebrand, sur l'*Heliand*, sur Otfried, sur le *Rudlieb*, etc.). M. S. excelle dans ces considérations historiques et esthétiques qui, comme dit le programme de cette publication, excitent le lecteur à jouir lui-même des œuvres littéraires et à ne pas se contenter des jugements du critique. Le style de M. Scherer est d'ailleurs précis, rapide, non sans éclat. Nous attendons avec impatience la suite de ce livre original et savant en souhaitant qu'il remplace dans la faveur du public le manuel trop vanté de Vilmar et en le recommandant, dès à présent, à tous ceux qui veulent lire, dans un ouvrage bien fait, l'histoire de la vie intellectuelle de l'Allemagne.

— Une *Biographie de Robespierre*, due à un Allemand, M. Karl BRUNNEMANN, d'Elbing, doit paraître prochainement à Leipzig, chez W. Friedrich.

ANGLETERRE. — M. David MASSON travaille à une nouvelle édition du premier volume de sa *Vie de Milton*.

— La collection des *Livres sacrés de l'Orient*, dirigée par M. Max MÜLLER, vient de

s'augmenter de deux volumes relatifs à la religion de Zoroastre. Le premier est la traduction du Vendidad (première partie du Zend Avesta) par M. James Darmesteter. Cette traduction, accompagnée d'un commentaire explicatif, est précédée d'une introduction étendue dont voici les divisions : Ier ch. Histoire de la découverte du Zend Avesta; II. De l'interprétation du Zend Avesta; III. Histoire de la formation du Zend Avesta; IV. Origines de la religion avestienne; V. Analyse du Vendidad. Le second volume est dû à M. West : il comprend la traduction d'un certain nombre de textes pehlvis importants, dont la plupart traduits pour la première fois et inédits. Ce sont le Bundehesh, le seul ouvrage du livre qui ait déjà été traduit, augmenté d'un certain nombre de chapitres inconnus jusqu'ici et tirés du grand Bundehesh découvert, il y a deux ans, à Bombay, et suivi de la paraphrase de Zâd Spârom; le Bahman Yasht, apocalypse pehlvie du temps des croisades; le Shâyast lâ Shâyast, le plus ancien et le plus important de tous les Rivaets (Clarendon Press, Macmillan).

BELGIQUE. — L'impression de la Chronique de Jean d'Outremeuse vient d'être achevée avec la publication d'un VIe volume (750 p.) qui renferme : 1° la Chronique en prose depuis 1302 jusqu'en 1340; 2° quatre documents formant un appendice; 3° la continuation de la Geste de Liège ou Chronique rimée (4.900 vers); 4° un glossaire; 5° une table chronologique. M. St. Bormans, l'éditeur, s'occupe de rédiger une introduction et une table générale.

DANEMARK. — M. J. L. Ussing, de Copenhague, poursuit avec une infatigable ardeur la publication de son édition des œuvres complètes de Plaute, qui rend déjà tant de services, grâce à la netteté de l'impression, à la clarté de l'annotation, et à la façon toute pratique dont l'auteur a entendu sa tâche. Le second fascicule du vol. III a vu récemment le jour, avant le premier. C'est que, dans ce fascicule laissé en arrière, devra prendre place la *Cistellaria*, dont une grande partie, comme on sait, n'est contenue que dans le palimpseste de l'Ambrosienne : or M. Studemund, qui a fait une étude si consciencieuse et si approfondie de ce manuscrit aussi difficile qu'il est précieux, est précisément sur le point de donner l'édition de la *Cistellaria* à laquelle il travaille de longue date; et, avec toute raison, M. Ussing attend cette publication pour en faire profiter la sienne. Actuellement, le Plaute de M. Ussing comprend *l'Amphitryon, l'Asinaire, l'Aululaire, les Bacchides, les Captifs, le Curculion, l'Epidicus, la Mostellaria* et *les Ménechmes*. Encore quelques années de patience et l'on pourra enfin lire Plaute d'un bout à l'autre dans une édition qui vaudra certes quelque peu mieux que celle de la collection Nisard.

ESPAGNE. — On annonce que le P. Fita a découvert à Santiago de Compostelle un manuscrit du milieu du XIIe siècle qui contient un dictionnaire basque-navarrais *(Diccionario vasco-navarro)*

— M. Salvador Sanpere y Miquel a commencé dans le *Boletin del Ateneo Barcelonés* la publication d'une série de lettres adressées à Henri Heine, pendant son séjour en France, par divers littérateurs, artistes et personnages politiques. Le numéro de janvier-mars 1880 du *Boletin* contient entre autres une lettre de Saint-Marc Girardin où l'on remarque une allusion à la pension que Heine recevait du gouvernement de Juillet : « M. Chevalier, mon collaborateur, m'écrit que vous désirez causer avec moi de *certaine dureté de la Diète qui vous concernait et vous mettait en état d'interdit*, etc. ». Un passage d'une lettre d'Edgar Quinet mérite aussi d'être cité : « Que faites-vous ? que pensez-vous ? que dites-vous de la France ? quel est le pays où vous souhaiteriez le mieux vivre ? Pour moi, je suis parfaitement dé-

goûté de l'Allemagne, si vous l'êtes de la France. L'esprit provincial est aujourd'hui partout. Mais la vraie capitale du monde est encore à trouver. Depuis que Paris est devenu *petite ville*, le genre humain n'a plus de tête. » Les originaux de cette curieuse correspondance appartiennent à la collection d'autographes de D. Vicente de Roméro. Il est regrettable que l'éditeur n'ait pas surveillé de plus près l'impression de ces lettres qui sont littéralement criblées de fautes de tout genre.

— Nous avons reçu le premier numéro (avril 1880) de la *Revista de ciencias historicas* publiée à Barcelone, sous les auspices de l'*Asociacion para el estudio de la historia patria*, par D. Salvador Senpere y Miquel. Cette revue, comme son titre l'indique, publiera des articles d'anthropologie, de linguistique et d'archéologie en même temps que des travaux relatifs à l'histoire politique. Le numéro que nous avons sous les yeux contient, entre autres, un article étendu du directeur de la revue sur la religion des Ibères, un fragment historique inédit attribué au chroniqueur Desclot sur la conquête de l'île de Sardaigne par l'infant Alphonse, fils de Jacme II d'Aragon (1322), une note sur l'atelier monétaire d'Alghero (Sardaigne), plusieurs articles bibliographiques et une revue très utile des publications périodiques espagnoles. La *Revista* paraîtra tous les mois par fascicule de 100 à 150 pages. Le prix de l'abonnement est de 25 francs pour l'étranger. On peut souscrire à Paris, à la librairie d'Ernest Leroux.

ETATS-UNIS. — M. Charles R. Lanman, professeur de sanscrit à l'Université Johns Hopkins (Baltimore), vient de publier un mémoire considérable sur la Flexion nominale dans le Véda *(A statistical account of noun inflection in the Veda*, extrait du journal de l'*American Oriental Society*, x, 325-601). L'auteur appartient à cette jeune école américaine fondée par M. Whitney et dont le caractère original est dans l'application des procédés de la statistique aux faits de langage. L'essai de M. Lanman est un modèle du genre, par la clarté et la sûreté avec laquelle il a su grouper les 96,000 formes nominales qu'il a comptées dans le Véda. Du seul groupement des chiffres, l'auteur laisse se dégager discrètement des indications importantes pour l'histoire des formes et de la syntaxe.

GRÈCE. — M. C. N. Sathas publie à Paris, chez Maisonneuve, à Leipzig et à Vienne, chez Brockhaus, le premier volume d'une importante publication intitulée : *Documents inédits du moyen âge, publiés sous les auspices de la chambre des députés de Grèce, 1re série, Documents tirés des archives de Venise.* 1400-1500. L'ouvrage comprendra dix volumes; le premier, que nous annonçons, est précédé d'une introduction où M. Sathas combat la théorie de Fallmerayer par des arguments nouveaux et intéressants.

HOLLANDE. — Au mois d'août aura lieu à La Haye une exposition d'objets ayant rapport à la maison d'Orange-Nassau. D'après l'*Athenaeum belge*, cette exposition comprendra l'histoire, la généalogie et l'art industriel, ainsi répartis : documents; tableaux, portraits et gravures; monnaies et sceaux; livres et manuscrits; mobilier et objets d'art industriel.

— M. J. H. Gallée doit publier une chrestomathie hollandaise qui comprendra des morceaux de l'ancienne langue aussi bien que de la nouvelle; l'ouvrage sera accompagné d'un glossaire.

— Le 28 mars est mort à Arnheim M. Eelco Verwijs, archiviste de la Frise, collaborateur du Dictionnaire hollandais, éditeur de la *Naturen bloeme* de Maerlant, de la *Rose* de Henri van Aken, etc.

HONGRIE. — Le premier volume des *Mémoires* de Kossuth paraît à la fois en hongrois, en anglais et en allemand, sous le titre « Mes écrits de l'émigration » (en allemand, *Meine Schriften aus der Emigration)*; il a pour sujet la guerre d'Italie de 1859 et la part que l'émigration hongroise prit à la lutte. L'ouvrage comprend, dit-on, trois parties.

POLOGNE. — M. Bréal a dernièrement présenté à l'Académie des inscriptions la *Grammaire historique comparative* de la langue polonaise, par M. Antoine Malecki. L'ouvrage méritait cet honneur. C'est le travail le plus critique et le plus complet qui ait encore paru sur la langue polonaise. Il est, de tous points, excellent.

PORTUGAL. — La neuvième session du congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques se tiendra à Lisbonne du 20 au 29 septembre. Les membres du congrès visiteront des cavernes, des camps et des stations préhistoriques aux environs de Lisbonne et dans la province de Minho. On prend part aux séances du congrès en acquittant une cotisation de 12 francs (s'adresser à M. Carlos Ribeiro, secrétaire général du congrès à Lisbonne); tout adhérent recevra le compte-rendu des séances et les publications du congrès.

RUSSIE.— On annonce la mort de M. Michel Mesropovich Miansarof, auteur d'une *Bibliographia Caucasica et Transcaucasica* (Pétersbourg, 1874-76) qui renferme 4,840 articles.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — L'Académie d'Agram continue la série de ses importantes publications. Elle vient de faire paraître le premier volume des *Monumenta ragusina, Libri reformationum* (tous les documents sont en latin). Dans le tome XLI des mémoires de l'Académie, M. Raczki étudie et apprécie les *Scriptores rerum Croaticarum* antérieurs au XII^e siècle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 mai 1880.

M. Jourdain termine la seconde lecture de son mémoire sur les commencements de la marine royale en France sous le règne de Philippe le Bel.

M. de la Villemarqué fait une communication sur quelques gloses bretonnes de l'époque carolingienne, tirées d'un ms. de Berne, qui viennent d'être publiées par M. Whitley Stokes dans une brochure imprimée à petit nombre, sous ce titre : *Old briton glosses*. Le ms. où se trouvent ces gloses contient des scholies sur Virgile : les mots bretons ont été ajoutés entre les vers de Virgile pour expliquer certains mots du poète. M. de la Villemarqué cite ces gloses, au nombre de 19, en indiquant à propos de chacune, d'après les recherches de M. Stokes et les siennes propres, des rapprochements avec le breton moderne et avec les autres langues celtiques. Voici ces gloses, avec l'indication des vers de Virgile auxquelles chacune se rapporte et des mots latins glosés, ainsi que celle des mots bretons modernes qui correspondent à ceux de la glose carolingienne :

1° Églogue II, vers 8, umbras : glose, *guascotou ;* mot pluriel, dont le singulier répond au breton moderne *gwasked ;*

2° II, 30, hibisco, *elestr* (sans équivalent en breton moderne);

3° III, 55, quandoquidem, *annaor*, breton mod. *'n heur (ann heur*, locution composée de l'art. *ann* et de *heur*, du latin *hora);*

4° IV, 23, cunabula, *mabcauelou*, bret. mod. *kavellou map ;*

5° IV, 46, fusis, *a guirtitou*, prépos. *a* et subst. pluriel, singulier moderne *gwerzid* ;
6° X, 38, fuscus, *du liu*. bret. mod. *liou du* ;
7° Géorgiques, I, 44, putris, *bug*. bret. mod, *bouk* ;
8° I, 178, cylindro, *a cron main*, prépos. *a* et substantifs répondant aux bret. mod. *krenn* et *maen* ;
9° I, 308, auritos, *scobarnocion*, bret, mod. *skouarnek* ;
10° I, 309, stuppea, *iscartholion*, mod. *skaouarc'h* ;
11° I, 363, fulicae, *guilannou*, mod. *gwélan* ;
12° I, 364, ardea, *corcid* ou *cercid*, mod. *kerc'heiz* ;
13° II, 380, proscaenia, *racloriou*, prépos. *rac* et mod. *leuriou* ;
14° II, 388, oscilla, *luscou*, mod. *luska*, *luskel* ;
15° IV, 122, ventrem, *tar*, mod. *teûr* ;
16° Énéide, II, 236, stuppea, *caorc'holion*, mod. *koarc'h* ;
17° II, 646, jactura, *pritiri*, mod. *pridiri*, sollicitude ;
18° III, 22, tumulus, *cnoc'h*, mod. *kréac'h* ;
19° III, 549, antennarum, *deleou*, mod. *délésiou*.

M. de Mas-Latrie communique le texte de quelques documents découverts par lui aux archives de Venise et relatifs à des propositions d'assassinat politique faites à la république et acceptées par celle-ci. Trois procès-verbaux de délibérations du conseil des Dix, rédigés sur feuilles volantes, nous font connaître trois projets de ce genre arrêtés contre les Turcs en 1477 et 1478. Le 9 juillet 1477, par dix voix contre trois et trois abstentions [1] le Conseil des Dix adopte l'offre de plusieurs Vénitiens qui se chargeaient, moyennant diverses concessions de privilèges commerciaux, exemptions d'impôts, etc., de faire empoisonner le sultan Mahomet II par son médecin. Le 5 novembre 1477, à l'unanimité, le Conseil accepte les propositions de deux Turcs qui offraient de tuer le sandjak de Bosnie et un autre chef ottoman. En 1478, il accueille une nouvelle proposition ayant pour objet de faire « donner la mort au Turc, et promet à ceux qui font cette offre, en cas de succès de leur entreprise, 25,000 ducats d'or et un domaine en Istrie. D'autres pièces montrent le même procédé employé contre des chrétiens : ainsi le Conseil des Dix accepte les propositions d'un particulier qui se charge de mettre à mort « etiam in terris alienis » un banni vénitien, Isidore de Cos, dont les conspirations à l'étranger inquiétaient la république. En 1518, le 30 juillet, un ambassadeur de la république transmet au conseil des Dix, en l'appuyant, la requête d'un autre banni vénitien qui demandait sa grâce à la condition de se charger de tuer le jeune Lusignan, prétendant dangereux au trône de Chypre. De ces documents authentiques et incontestables, qui d'ailleurs ne sont probablement pas seuls de leur espèce, il résulte qu'on n'a pas, ainsi que quelques personnes le prétendent, calomnié la république de Venise lorsqu'on l'a accusée d'avoir employé l'assassinat comme moyen de gouvernement. Si ces documents sont restés jusqu'ici inconnus, c'est que, tant qu'a duré la république de Venise, ses Archives étaient secrètes, et qu'en notre siècle ceux qui se sont occupés de l'histoire de Venise l'ont surtout étudiée à partir du XVIe siècle et n'ont guère fait de recherches dans les Archives pour les temps antérieurs. De l'intérêt exceptionnel de ces pièces, qu'un examen rapide lui a permis de découvrir, M. de Mas-Latrie conclut que les archives vénitiennes réservent encore bien des révélations aux érudits, et que l'histoire de Venise est à refaire, moyennant un dépouillement consciencieux et complet de ces archives, et surtout des papiers du conseil des Dix.

Ouvrages déposés : — Anthyme Saint-Paul, L'année archéologique, 1879 (Paris 1880). — Jehan Servion, Gestez et Chroniques de la maison de Savoie, p. p. F. E. Bollati (Turin 1879, 2 vol. in-8°). — Emile Socard, Catalogue de la bibliothèque de la ville de Troyes, histoire, t. VI (Troyes, 1880).

Présentés de la part des auteurs :

Par M. d'Hervey de Saint-Denys : Henri Cordier, Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois, t. I, fasc. 3 ;

Par M. Schefer : — 1° Howorth, History of the Mongols (les 2 derniers vol.) ; — 2° Gasselin, Dictionnaire français-arabe, fasc. 1 et 2 ;

Par M. G. Perrot : — Bulletin de correspondance hellénique (p. p. Foucart), mai 1880 ;

Par M. de Longpérier : Ferdinand Bompois, Drachme inédite frappée dans l'Étrurie, notice suivie de remarques critiques sur les monnaies à revert lisse frappées à Populonia.

Julien Havet.

1. Le conseil dit des Dix délibérait généralement au nombre de plus de dix membres.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 31 Mai — 1880

107. — **Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie** par J. Halévy, premier fascicule, 128 p. (chez l'auteur.)

Ce nouvel ouvrage de M. Halévy, dont nous avons sous les yeux le premier fascicule, a surtout pour but d'établir que ce que les assyriologues appellent les uns *sumérien*, les autres *accadien* n'est pas une langue non-sémitique, mais une simple *allographie* hiératique de l'assyrien.

Beaucoup de tablettes babyloniennes nous sont parvenues en double rédaction, la rédaction assyrienne étant intercalée ligne par ligne à la suite d'une autre rédaction, d'un caractère particulier, sur laquelle il sera bon d'insister pour en faire comprendre la nature. Pour fixer les idées, transcrivons une ligne de cette double rédaction :

A-B. C*na*-D*na*. *ni*- EE. F-G. *mu-un*- HH.
murus qaqqadi ina sêri ittaqip kima sâri iẓaq.

La ligne inférieure nous offre une phrase assyrienne écrite en caractères syllabiques, et dont le sens est : « (Le démon du) mal de tête arrive impétueusement [1] du désert, il s'élance comme le vent. » La ligne supérieure reproduit cette phrase, mais partie en idéogrammes, que j'ai figurés par les huit premières lettres capitales de l'alphabet, partie en syllabes complémentaires sur lesquelles j'aurai à revenir.

Les assyriologues, sauf M. H., sont unanimes à voir dans cette dernière rédaction une langue spéciale qu'ils nomment sumérien ou accadien et qui serait l'idiome d'un peuple antique, de race touranienne, inventeur de l'écriture cunéiforme et conquérant de la Chaldée. Voici les raisons très spécieuses sur lesquelles ils s'appuient.

Si l'on n'avait eu, pour trancher la question, que des textes semblables à celui dont j'ai donné un spécimen, jamais il n'eût été possible, on le

1. M. H. a très bien reconnu ici le vrai sens du verbe *ittaqip*, que jusqu'ici on rendait par « tourne ».

sent bien, de formuler une théorie précise du sumérien ou accadien. Fort heureusement pour la science, les Assyriens ont pris soin eux-mêmes de nous indiquer la lecture phonétique et le sens des idéogrammes cités plus haut. Les syllabaires qu'ils ont rédigés à cet effet sont disposés de telle sorte que, l'idéogramme se trouvant dans une colonne centrale, la prononciation phonétique en est donnée à gauche, le sens, en assyrien, à droite. Par exemple, l'idéogramme A est ainsi déterminé :

Sak | A | *qaqqadu*

Qaqqadu signifiant tête, en assyrien, on en conclut que A est l'idéogramme de la tête, et que, phonétiquement, cet idéogramme est encore susceptible de se prononcer *sak*. Mais cette prononciation est-elle applicable à la rédaction dite sumérienne ou accadienne? Oui, selon toute apparence. Si l'on se reporte au spécimen donné plus haut, l'on observera que les idéogrammes C et D sont accompagnés d'une syllabe *na*. Or, les syllabaires indiquent pour C une lecture *an*, pour D, une lecture *ẓin*. Il est donc clair que la syllabe *na* joue dans les deux cas le rôle de complément phonétique destiné à rappeler au lecteur la prononciation de chacun des idéogrammes employés. C'est à peu près ainsi que dans nos abréviations 3° et 3ème, les lettres *o* et *ème* nous avertissent qu'il faut lire dans un cas *tertio*, dans l'autre *troisième*. Aussi les assyriologues n'ont-ils pas hésité à transcrire C*na* par *anna* ou *ana*, D*na* par *ẓinna* ou *ẓina*. Ils ont cru être d'autant plus autorisés à le faire que les valeurs fournies par les syllabaires concordent généralement avec les compléments phonétiques usités dans les textes. En appliquant ces valeurs à tous les idéogrammes de la phrase précitée, l'on obtient la transcription suivante :

sak-gig ana-ẓina nidûdû imi-dim munriri

transcription qui, comparée à celle de la phrase assyrienne correspondante, offre tous les caractères d'une langue *sui generis*.

Une analyse plus approfondie nous révèle, d'ailleurs, de nouveaux traits caractéristiques d'une langue. Tandis que l'assyrien dit « maladie de la tête », « comme le vent », le sumérien ou accadien dit *sak-gig* « tête-maladie », *imi-dim* « vent-comme ». Le verbe offre aussi des particularités remarquables. Ainsi l'assyrien *ittaqip* « arrive impétueusement » est représenté par *nidûdû*, forme qui se décompose en une syllabe *dû* redoublée et en un préfixe *ni*; semblablement *iẓaq* « il s'élance, souffle » a pour équivalent *munriri*, composé de *ri* redoublé et d'un nouveau préfixe *mun*. Antérieurement à ces observations, M. Oppert avait d'ailleurs été frappé le premier de ce fait que, dans la majorité des cas, les valeurs syllabiques des caractères cunéiformes ne semblent pas avoir été empruntées à l'assyrien. Par exemple, l'idéogramme du père (*abu* en assyrien) a syllabiquement la valeur *ad* et non *ab*, comme on s'y attendrait. Il y a plus : le mot assyrien *ekal* « palais » est généralement représenté par l'idéogramme de la *maison* suivi de l'idéogramme de *grand*. Or « maison grande » se dirait *bîtu rabu*, en assyrien, tandis que, si l'on

applique aux deux idéogrammes leur valeur sumérienne ou accadienne, on obtient précisément le mot *e-kal* « maison grande = palais ».

En présence de ces faits, il était difficile, impossible même, de ne pas songer tout d'abord à voir dans le sumérien une langue distincte de l'assyrien. Aussi, comme je l'ai dit, tous les assyriologues sont-ils d'accord sur ce point.

Le premier travail dans lequel M. H. exprima ses doutes sur l'existence du sumérien parut au *Journal asiatique*. Il fit scandale. Les arguments extrinsèques qu'invoquait cet érudit ne laissaient pourtant point d'être frappants. Car il est avéré que si l'origine de l'écriture cunéiforme remonte à un peuple touranien, ni les Assyriens ni les Babyloniens n'en ont conservé le souvenir. Bien au contraire, ils attribuent l'invention de leur système graphique au dieu Nébo, dieu dont le sémitisme ne saurait guère être suspecté. Mais les arguments tirés de l'étude même des textes étaient moins bien présentés. Des protestations s'élevèrent de toute part, et la tentative de M. H. ne fit que consolider la thèse suméro-accadienne.

Le présent travail, résultat de recherches plus étendues et plus pénétrantes, contraindra les assyriologues à revenir sur leurs pas et à réfléchir. Mes études personnelles m'avaient amené peu à peu à suspendre mon jugement sur l'accadien. La lecture de l'œuvre récente de M. H. me fait aujourd'hui pencher de son côté.

M. H. reprend tous les textes religieux connus. Il les transcrit en caractères hébraïques, les traduit, en commente la double rédaction, et c'est de l'analyse minutieuse des mots de la rédaction hiératique — tel est le nom qu'il substitue à celui de sumérien et d'accadien — que se dégage une impression d'ensemble très favorable à son système. A coup sûr, tous les résultats auxquels est parvenu M. H. n'offrent pas le même degré de certitude. Nul doute qu'il ne revienne lui-même, plus tard, sur mainte explication. J'aurais à ce sujet, comme sur sa traduction et sur son commentaire assyrien, bien des objections à lui adresser. Je ne le ferai pas, d'abord parce que les limites de ce compte rendu ne me le permettraient point, ensuite et surtout parce que les erreurs de détail dans lesquelles a pu tomber M. H., quelque nombreuses qu'elles puissent être, n'infirment en rien sa thèse. D'autre part, il faudrait s'engager dans de très longues dissertations pour exposer par le menu tous les faits grammaticaux et linguistiques que relève à chaque pas l'auteur. Je me contenterai donc de résumer ici les notions principales qui, à mon avis, sont désormais acquises à la science.

Pour M. H., le prétendu sumérien ou accadien est simplement une manière d'écrire l'assyrien, qui, primitivement, marqua le passage de l'idéographisme pur au syllabisme et qui, plus tard, reprise et développée par les prêtres, devint une véritable langue artificielle. Les idéogrammes n'établissaient aucune distinction entre les diverses catégories grammaticales. La même figure était, suivant les cas, verbe, adjectif ou substantif.

Les relations entre les mots n'étaient marquées par rien. Une écriture aussi incomplète et obscure ne pouvait subsister longtemps sans subir des modifications. Des signes furent inventés pour exprimer les prépositions [1]. Les préfixes verbaux des personnes, la désinence du pluriel, le changement du passé assyrien en présent-futur par l'addition interne d'une voyelle furent également représentés par des syllabes conventionnelles qui vinrent s'ajouter aux idéogrammes, et précisément là où les formatives s'ajoutent à la racine en assyrien. Par exemple, de la racine assyrienne *saqal* « peser » on forme le passé *isqul* « il a pesé », au pluriel *isqulû* « ils ont pesé », au présent-futur *isaqal* « il pèse, il pèsera ». L'idéogramme de « peser » étant X, lu LAL [2], on figure le préfixe pronominal *î* d'*isqul, isaqal* par une syllabe préfixée *an, in, un, ni, mun* ou *min;* le suffixe du pluriel par une syllabe postfixée *es* ou *ene*. La notion du présent-futur est indiquée par une voyelle *e* ou *a* qui, ne pouvant s'insérer dans l'idéogramme, est placée à sa suite. M. Lenormant avait cru pouvoir affirmer que les trois personnes verbales ont chacune un préfixe en accadien : c'était une erreur. Aucune distinction n'est établie entre les personnes, de sorte que la même forme signifie « je pèse, tu pèses, il pèse ». On sent combien il serait difficile à un peuple de comprendre son propre langage avec une pareille confusion. Dans l'hypothèse de M. H , les grammairiens se seraient contentés de placer devant le verbe idéographique une particule signifiant « qui que ce soit ». Et, précisément, le pronom assyrien « qui que ce soit », avec ses trois variantes *mannu, minnu* et *munnu,* se retrouve, à peine déguisé, dans les préfixes accadiens *mun, min,* dont *un* et *in* seraient des abréviations. Le préfixe *ni* paraît être une variante orthographique du *i* assyrien (effectivement, le signe *ni* peut encore se lire *i*). En outre, le régime direct d'un verbe, le régime à l'ablatif et le régime au datif sont exprimés au moyen de syllabes *an* et *in, ta, ra* qui s'insèrent entre le préfixe et l'idéogramme. N'est-ce pas là une invention de grammairien ? Par exemple, « qu'il lui dise » se rendra en hiératique par *hu-mu-ra* X « que-qui que ce soit-à-dise », *hu* répondant à la conjonction assyrienne *li, mu* (abrégé de *mun*) exprimant la notion vague de pronom sujet, *ra* la tendance, et X le verbe. Le pronom régime, on le voit, est omis dans l'écriture hiératique, autre circonstance bizarre, car *humura* X se trouve ainsi revêtir toutes les acceptions que voici :

que je que tu qu'il	}	me, te, lui	}	dise

Ce rapide exposé du verbe accadien (exposé duquel j'ai banni cer-

1. Ces signes sont postposés en hiératique. La lumière n'est pas complètement faite encore sur les raisons déterminantes de cet emploi.

2. Cette lecture se rattache à l'assyrien *lâlu* « pendre, suspendre ».

tains détails dont on trouvera l'explication dans l'ouvrage même de M. H.) suffit, je l'espère, à en bien faire apprécier la nature. On voit qu'il est calqué sur le verbe assyrien. Comme lui, il ne possède que trois formes : le passé, le présent-futur et l'optatif. Comme lui, il préfixe le pronom sujet et postpose la désinence du pluriel ; comme lui, il marque le changement du passé en présent par l'addition d'une voyelle ; comme lui, enfin, il forme son optatif par l'addition de la conjonction « que ». Mais ce qui milite le plus en faveur de la théorie de M. H., c'est l'expression en quelque sorte algébrique du pronom sujet et de la tendance verbale, à l'exclusion du pronom régime.

Le nom, en hiératique, est aussi calqué sur le nom assyrien. Les suffixes casuels *ou, a, i* sont représentés algébriquement par un *a* qui vient se placer à la suite du nom. La désinence casuelle est-elle supprimée en assyrien, l'*a* disparaît aussitôt en hiératique. Ainsi *iduka, idaka, idika* « ta main » se dira *idazu* en hiératique, le substantif restant le même, la désinence casuelle devenant *a*, le suffixe *ka* devenant *zu* [1] ; mais *idka* se dira *idzu*.

Une autre analogie frappante est la dérivation de l'adverbe. En assyrien, l'adverbe se tire de l'adjectif par l'addition d'un suffixe *is*, reste d'un démonstratif *su* « celui-là ». Ainsi *rabu* « grand » donne naissance à l'adverbe *rabis* « grandement ». Même procédé en hiératique : à l'idéogramme de l'adjectif on ajoute l'idéogramme de *su* « celui-là », et l'adverbe est formé.

Arrivons maintenant au phénomène le plus curieux du suméro-accadien : la lecture des idéogrammes. J'ai dit plus haut que les syllabaires assyriens fournissent dans une colonne de gauche, et pour chaque idéogramme, des lectures en apparence non assyriennes. Ces lectures, M. H. ne les conteste nullement, car elles sont incontestables ; seulement il pense et démontre, par de nombreux rapprochements, qu'elles nous fournissent toujours des *mots assyriens*, soit intacts, soit légèrement défigurés [2]. Toutes les fois, dit M. H., qu'une lecture crue accadienne ne se rencontre pas dans les textes purement assyriens, c'est que nous n'avons pas su l'y découvrir. Or, je dois dire que j'ai personnellement vérifié ce principe. Par exemple, l'idéogramme de la poussière est rendu dans la colonne de droite des syllabaires par l'assyrien *ipru* et dans la colonne de gauche par *sahar*. MM. Lenormant et Delitzsch ont naturellement classé *sahar* dans leurs glossaires comme étant un mot accadien. Mais, depuis, j'ai retrouvé et signalé dans les textes assyriens l'emploi d'une forme féminine *saharrat* supposant un masculin *sahar*, et signifiant « poussière ». Voilà donc encore un mot qui de la colonne de gauche doit passer dans la colonne de droite.

---

1. M. Halévy est sur la trace de l'origine des pronoms suffixes en hiératique.

2. Le nombre des mots dits accadiens provenant d'une altération légère de l'assyrien est si considérable que M. Lenormant admet une sorte de pénétration de l'accadien par l'assyrien.

A côté de ces formes dites accadiennes, et qui ne sont que des synonymes assyriens connus ou à découvrir, il en existe d'autres qu'il semble plus difficile de restituer à l'assyrien. Ce sont les composés analogues à *ekal* « palais » (voir ci-dessus). M. H. y trouve de simples rébus inventés pour fournir une étymologie idéographique des mots, en même temps qu'ils en donnent une lecture phonétique. J'ai appelé l'attention, dans un précédent article, sur plusieurs composés de ce genre. En voici un nouveau spécimen, entre mille. « Aîné, prince » se dit en assyrien *ristânu*. L'hiératique exprime ce mot par l'idéogramme de la *tête* et par l'idéogramme de *puissant*, ce qui donne « chef puissant ». Or, l'idéogramme de la *tête* a les valeurs phonétiques *sak* et *ris;* celui de puissant se lit *kal, ag, dan* et *tan*. Choisissez les valeurs *sak* et *kal* ou *ag,* vous obtiendrez un mot *accadien sak-kal* ou *sak-ag* comme équivalent de l'assyrien *ristânu;* mais prenez les valeurs *ris* et *tan*, elles fourniront une lecture *ristan* qui est bien dûment l'assyrien *ristânu*. D'après cela, il est facile de voir que le mot précité *ekal* « palais » n'a été orthographié *maison-grande* que parce que le signe de la *maison* a, entre autres valeurs, celle d'*e*, le signe de l'adjectif *grand,* entre autres valeurs, celle de *kal*[1].

M. H. porte un dernier coup au suméro-accadien en signalant un autre artifice dans l'écriture hiératique.

Soit un signe lu *til* et correspondant à une racine assyrienne *gamâru* « compléter, exterminer ». Dans les textes même, *til* revêtira toutes les nuances du verbe *gamâru* et de ses dérivés ; c'est-à-dire que, suivant les cas, *til* se rendra par « complet » ou par « exterminer ». Il y a plus ; dès qu'un mot *accadien* représente une racine assyrienne, il en représente aussitôt tous les homophones. Par exemple, *nasáku* « mordre », *nasâqu* « embrasser » et *naçâku* « fondre » seront figurés en *accadien* par un seul et même mot *sub* !

En définitive, le système hiératique nous apparaît maintenant, grâce à M. H., comme un idéographisme devenu, entre les mains des prêtres et à la suite d'une longue élaboration, une véritable langue artificielle, sorte de langue savante dans laquelle la tradition prescrivait de rédiger certains textes, mais qui, en raison de son insuffisance et de son obscurité, nécessitait toujours l'emploi d'une traduction. Ainsi s'expliquerait, d'une part, la double rédaction des textes religieux, et, de l'autre, l'appareil grammatical et lexicographique dont les savants babyloniens ont été contraints d'entourer leur littérature.

L'ouvrage de M. Halévy formera un volume de 600 pages environ. Son introduction ne paraîtra qu'avec le dernier fascicule.

Stanislas Guyard.

---

1. Au surplus, *e* a pu être un vieux mot assyrien signifiant *maison; kal*, ou mieux *gal*, se rattache à la racine sémitique *galla* « être grand ».

108. — **Pahlavi, Gujarati and English Dictionary**, by Jamaspji Destur Minochcherji Jamasp Asana, vol. II. Bombay. 1879, pp. xxxii, 169-440.

Le savant Destour Jamaspji a publié le second volume de son grand dictionnaire pehlvi (voir, à propos du premier volume, la *Revue critique*, 1877, 15 sept.) : il nous conduit jusqu'au groupe *ash*. Nous n'avons qu'à répéter pour ce volume ce que nous disions de son aîné : même richesse, et parfois aussi même excès de richesse, mais c'est là un défaut que la première qualité fait aisément pardonner, et qui d'ailleurs souvent cesse d'en être un, quand les lectures fausses, données comme mots indépendants, se trouvent être des lectures parsies qui ont passé dans les textes et qui, par suite, ont conquis un droit à l'existence. Pous nous, nous avons trouvé, dans cet abondant recueil de formes, l'explication de plus d'un fait qui nous arrêtait dans les textes. Par exemple, l'article *âshnâk âshnâ* (pp. 426, 429) : « friend; *praise;* manifest » nous explique pourquoi *yasna* est souvent interprété dans le commentaire pehlvi par *âshnâk* (p. e. Ys., 61, 1), et nous donne probablement l'étymologie du mot (préfixe *â* et racine *khshnâç* ou *khshnu-khshnâv)).* — La lecture *khashîn* « black colour, sky colour » à côté des lectures *ashgun, ashîn,* nous donne la valeur réelle, le sens et l'étymologie du mot que le parsi transcrit *asyê* (Aogemaidê, 79), que le sanscrit traduit *âkâçavarna* « couleur du ciel », et qui traduit le zend *akhshaêna;* ceci nous donne : 1° le sens de *akhshaêna,* traduit jusqu'ici par conjecture (comme composé négatif; Justi : nicht mager), et dont le sens réel est « de couleur foncée » ; 2° l'origine du persan *khashîn,* qui n'est que là forme moderne de *akhshaêna;* et peut-être enfin l'étymologie du mot zend lui-même, qui serait contracté de **âkâçaêna*. — Ces deux exemples suffiront pour montrer l'utilité de l'œuvre du Destour. Quand ce grand travail sera achevé, les pehlvisants auront là un immense matériel où il ne sera peut-être pas toujours aisé de se retrouver tout d'abord, mais où l'on sera toujours sûr de trouver beaucoup.

Nous apprenons malheureusement que l'achèvement de cette publication n'est rien moins qu'assuré. Le troisième volume est sous presse, mais il est à craindre que ce soit le dernier. Les temps ont été durs à Bombay, paraît-il, et les souscripteurs du Destour se sont tenus pour dégagés : la souscription du gouvernement anglais est insuffisante pour couvrir les frais. Nous espérons que les compatriotes de M. Jamaspji reviendront à des sentiments meilleurs et plus en accord avec les prescriptions du Vendidad et avec les intérêts de cette belle et grande littérature zoroastrienne dont ils ont le dépôt. Car, en fait, une souscription est un contrat du genre *zastamarshtô mithra,* et n'est pas moins sacrée ; et il ne serait pas digne de l'intelligente communauté de Bombay de laisser se perdre par sa négligence les trésors que lui ont légués les ancêtres. Or, le travail de leur savant Destour contribuera pour une large part à faire mieux comprendre et, par suite, mieux admirer, dans toute l'Europe, la parole

de Zoroastre et la bonne loi de Mazda : devant un pareil résultat, faut-il regarder à quelques roupies par an? Que dirait, dans le Garothman, l'âme de Sir Jemshedji Jemjeebhoy?

James DARMESTETER.

---

109. — **Ueber ἔλεος καὶ φόβος in Aristoteles' Poetik,** von Dr Emil WILLE. Berlin, Weber. 1879.

Qu'est-ce qu'il faut entendre par ces désignations employées par l'auteur de la *Poétique*, et quelle est la vraie nature de ces sentiments, que nous inspirent les héros de la tragédie? C'est ce qui a déjà fait l'objet de longues discussions. M. Wille oppose entre elles les interprétations de Lessing, Müller et Döring d'une part, et de Ueberweg, Liepert et Susemihl de l'autre. La seconde lui paraît en tous cas fausse, mais il n'approuve pas non plus la première. Il les combat l'une et l'autre sur un ton un peu vif, qu'il cherche à rendre spirituel, mais qui laisse bien à désirer sous ce rapport. Pour lui, il arrive à cette conclusion qu'ἔλεος dans la *Poétique* désigne la pitié d'une façon générale, sans que ce sentiment repose sur la crainte que nous pourrions concevoir pour nous-mêmes, tandis que l'expression φόβος n'est qu'une addition qui doit marquer la crainte que nous ressentons pour nous-mêmes, une pitié qui n'a d'autre objet que notre propre personnalité. Il ne me semble pas que cette interprétation réponde bien exactement au passage du chap. XIII, où Aristote décrit ces deux sentiments qu'éveille en nous le spectacle des infortunes tragiques. L'extrême concision, qui caractérise le texte de la *Poétique*, rend ce passage fort obscur et laisse le champ libre à bien des théories. Celle de M. Wille est aussi hypothétique que les autres.

Em. BAUDAT.

---

110. — **Quaestiones syntacticae de participiorum usu Tacitino Velleiano Sallustiano** scr. Franc. HELM. Lipsiae, Teubner, 1879, in-8°, 139 p.— Prix : 4 fr.

Une grande partie de cet ouvrage consiste en une statistique minutieuse de faits grammaticaux absolument dépourvus d'intérêt : à quoi bon, par exemple, énumérer tous les passages de Tacite, de Velleius et de Salluste où le participe passé exprime une action antérieure à celle que marque le verbe principal, *abjectis armis veniam petivere* (v. p. 6-17), ou bien ceux dans lesquels le participe présent est accompagné d'un complément à l'accusatif ou à un autre cas (v. p. 119 et suiv.)? On trouve cependant (p. 79-85) une étude intéressante sur l'origine de constructions telles que « Aegyptum proficiscitur *cognoscendae antiqui-*

tatis ». M. Helm défend (p. 42-43) *monuit insectandi* chez Tacite, *Ann.*, II, 43, par un exemple de la même construction chez Donat. — Le latin de l'auteur n'est pas toujours correct (p. 1 : *multum* abest *quin*).

O. Riemann.

---

111. — **Beitræge zur Geschichte der Husitischen Bewegung.** I der codex epistolaris des Erzbischofs von Prag Johann von Jenzenstein. II, Magister Adalbertus Ranconis de Ericinio, von J. Loserth. Wien, 1877 et 1878. 136 et 74 pp. in-8°.

Parmi les écrivains qui collaborent aux nombreuses publications de l'Académie impériale de Vienne, M. Loserth semble s'être réservé l'histoire de la Bohême au xiv[e] siècle. L'édition qu'il a donnée des sources historiques du monastère de Zbraslav [1] et l'étude qui la complète [2] sont indispensables à quiconque veut connaître la fin de la dynastie des Premyslides et la fondation de la dynastie des Luxembourgs. Les dissertations sur la *Vita Karoli IV imperatoris* [3] et sur Benes Krabice de Weitmile [4], tout en n'ayant pas la même importance, n'en sont pas moins intéressantes à consulter. Enfin, M. L. a publié, en 1876, l'*Ordo Coronationis regum Bohemorum* [5] qui a pour nous un intérêt tout spécial, puisque Charles IV n'a guère fait que reproduire le cérémonial français. Cet emprunt n'a rien, d'ailleurs, qui puisse nous étonner de la part d'un prince qui avait passé en France une partie de sa jeunesse, et à une époque où l'imitation des mœurs françaises était si générale que les patriotes les plus passionnés et les plus exclusifs, comme Pierre de Zitava, par exemple, ne pouvaient que protester contre la tendance générale sans s'en affranchir eux-mêmes. M. L. se trouvait ainsi admirablement préparé par ses travaux antérieurs, et c'est avec confiance que l'on ouvre les deux études nouvelles qu'il nous présente et qui ont été publiées aussi tout d'abord dans les Archives pour l'histoire d'Autriche [6].

La première est un recueil de lettres de l'archevêque Jean de Jenzenstein, précédé d'une biographie et accompagné de notes critiques et explicatives; la seconde est une monographie consacrée à Vojtech Ranconis de Ericinio et suivie d'extraits de quelques ouvrages du maître. Ces deux études se rapportent ainsi à la dernière partie du xiv[e] siècle, c'est-à-dire à

---

1. V. les *Fontes rerum Austriacarum* : *Scriptores*, t. VIII. Vienne, 1875.
2. *Archiv für œsterreichische Geschichte*, t. LI, pp. 449-499.
3. *Id.*, LIII, pp. 1-42.
4. *Id.*, *id.*, pp. 301-333.
5. *Id.*, LIV, pp. 9-36.
6. *Id.*, LV, II *Hælfte*, p. 265, et LVII, p. 203.

ce que l'on pourrait appeler la période de préparation de la révolution hussite, et le titre général de M. L. est absolument justifié.

Nous devons, avant tout, signaler dans les textes publiés les nouvelles preuves qu'ils nous fournissent des relations intimes qui existaient alors entre la France et la Bohême : Jean de Jenzenstein avait fait une partie de ses études à Montpellier et à Paris; une de ses lettres donne de curieux détails sur l'Université de Paris à cette époque et prouve l'impression profonde qu'avaient produite sur le jeune étudiant la ville et l'activité intellectuelle qui s'y manifestait (n° 65). Sa reconnaissance ne fut pas d'ailleurs très longue, puisqu'il songea plus tard à profiter du schisme pour enlever à la France son illustre Université et la transporter en Bohême (n° 18) : n'était-ce pas là encore, du reste, un hommage involontaire? Vojtech fut, lui aussi, un élève, un maître de l'Université de Paris; dans ses écrits, il se nomme : « Sacre theologie et artium liberalium indignus professor studii Parisiensis », et dans son testament il rappelle avec orgueil ces souvenirs de jeunesse : « Honorabilis vir dominus Adalbertus de Ericinio magister in sacra theologia et in artibus Parisius formatus ». Ses compatriotes n'étaient pas moins fiers que lui de ses succès : il fut le premier cèque, dit Stitny, qui ait été reçu maître-ès-Saintes-Ecritures à l'Université de Paris. Aux yeux du grand écrivain bohême, c'est une sorte de consécration céleste : il fallait que Vojtech eût été choisi par la grâce, pour que les plus grands maîtres eussent daigné l'élever ainsi jusqu'à eux.

Au point de vue de l'histoire bohême, les deux études de M. L. me paraissent présenter un intérêt fort inégal : la plus longue, celle qui a pour objet Jean de Jenzenstein, est beaucoup moins curieuse que celle qui est consacrée à Vojtech de Ericinio. Cela tient surtout à ce que les lettres de Jean, qui sont publiées ici, sont toutes antérieures à 1384, et par conséquent, au premier conflit sérieux de l'archevêque et du roi Vaclav IV. Les faits auxquels elles se rapportent nous étaient déjà connus, et il n'est même guère de points sur lesquels elles jettent une clarté nouvelle. Leur intérêt est donc surtout biographique, et elles servent en effet à mettre en pleine lumière le caractère de Jean. Le personnage, tel qu'il nous apparaît après cette lecture, n'est pas sensiblement différent d'ailleurs de celui que nous ont présenté les derniers historiens, et particulièrement M. Tomek dans le III^{e} volume de son histoire de Prague, et M. Lindner dans le premier volume de l'histoire de l'empire allemand sous le règne de Vaclav. D'une piété profonde, animé du très sincère désir de faire le bien, Jean manquait absolument des qualités de gouvernement si nécessaires au chef d'un diocèse aussi considérable; ses meilleures intentions étaient gâtées par la fougue de son caractère; impatient de toute résistance, il compromettait par ses violences les meilleures causes et les succès les plus certains; ses efforts pour étendre son autorité n'aboutirent qu'à le condamner à des luttes perpétuelles, d'où il sortit souvent vaincu, toujours diminué; ses abus de pouvoir expliquent et

excusèrent aux yeux des contemporains les représailles dont il fut plus tard victime, et les excès de Vaclav. Il n'était pas jusqu'à son ardente piété qui ne fût devenue un objet de risée; il avait des visions, des rêves. Voici le songeur, chuchotaient les chanoines, quand il entrait. Il serait injuste cependant de conclure des échecs innombrables auxquels il s'exposa qu'il avait toujours tort : ses mesures en faveur des paysans prouvent la générosité naturelle de son âme, et le Chapitre de Prague l'aurait sans doute jugé moins sévèrement, si lui-même s'était montré plus indulgent pour les vices des prêtres et des chanoines. C'était surtout son désir de réformes qui le rendait odieux à tous ceux qui profitaient des abus. A ce titre, c'était un digne successeur du grand archevêque Ernest de Pardubice; mais, tandis que celui-ci avait fait preuve d'autant de prudence que de fermeté, Jean, plus ardent, peut-être plus convaincu, moins habile en tous cas, ne reculait pas devant les moyens révolutionnaires. Il n'hésitait même pas à dévoiler à tous les yeux les maux dont souffrait l'Eglise, à dénoncer au peuple les crimes des ecclésiastiques (n° 4). Il était agité, lui aussi, par ce souffle mystique qui, vers la même époque, trouble Konrad Waldhauser ou Milic de Kromeriȥe, et il pourrait être compté, sans trop d'exagération, parmi les précurseurs inconscients de Huss.

Avait-il été, dès sa jeunesse, animé de cette pieuse ardeur? Le biographe anonyme [1], qui avait été jusqu'à aujourd'hui à peu près la seule source consultée, ne le pense pas : Jean se serait, dans sa jeunesse, laissé séduire par les vanités du siècle et l'on prétendait même que ses vertus ou ses connaissances théologiques n'étaient ni la seule ni même la principale cause de sa nomination prématurée à l'archevêché de Prague. Plus tard seulement une maladie grave, la mort subite de l'archevêque de Magdebourg auraient amené sa conversion. — M. L. s'inscrit en faux contre ce récit, ne veut y voir qu'une légende fabriquée par le biographe pour l'édification de ses lecteurs et la plus grande gloire de son héros. Peut-être bien, mais quelque texte précis ne serait-il pas cependant nécessaire avant de contredire aussi formellement un récit qui partout ailleurs n'est pas sans autorité? Le repentir est sans doute agréable à Dieu, mais une vie sans reproche, une ferveur sans défaillances et sans intermittences n'aurait-elle pas trouvé grâce devant le pieux biographe? Les lettres de l'archevêque semblent d'ailleurs plus d'une fois faire allusion à des erreurs passées : à plusieurs reprises, il s'accuse, fait amende honorable; scrupules excessifs d'une conscience timorée, dit M. Loserth. — Les paroles de Jean sont cependant bien précises : « Omne quod desiderabat anima nostra non ei negavimus » (n° 5). Croirons-nous M. L. ou l'archevêque? Avec le caractère de Jean de Jenzenstein, est-il si difficile d'admettre ces premiers écarts et cette

1. M. L. attribue cette biographie à un moine de Raudnice, mais sans nous dire les raisons qui ont déterminé sa conviction.

brusque conversion? Son ascétisme, ses élans passionnés me paraissent concorder assez mal avec une entière égalité de vertu et d'humeur.

Il semble que M. L. ait cherché à compenser par quelque sévérité les efforts qu'il a faits pour excuser ou plutôt pour nier les erreurs de jeunesse de l'archevêque : il s'est montré impitoyable pour Vojtech de Ericinio. Vojtech jouissait parmi ses contemporains d'une très grande réputation de science et de piété; les écrivains les plus illustres le consultaient, s'appuyaient de son autorité : Hus l'appelle un orateur remarquable, Stitny lui soumet ses ouvrages, les Augustins font appel à ses lumières sur certains points douteux de théologie, Vaclav se plaît à l'écouter, et il joue un rôle prépondérant dans les discussions philosophiques qui sont une des distractions de la cour. Ce sont là de graves autorités et il y a quelque imprudence à s'inscrire aussi nettement en faux contre ces témoignages que le fait M. Loserth. Est-il admissible que des écrivains dont l'élévation de pensées et la noblesse de sentiments sont incontestables, comme Stitny par exemple ou Huss, aient admiré un homme auquel l'on aurait pu appliquer le proverbe rappelé par M. Loserth : « Parisius isti pecus hinc, pecus inde redisti? » N'y a-t-il pas enfin quelque injustice, lorsque deux témoignages se trouvent en présence, celui de Vojtech et celui d'un de ses adversaires, à se prononcer avec tant de facilité contre le premier? Peut-être, M. L. n'a-t-il pas assez oublié que Vojtech avait été un des promoteurs les plus déterminés du grand mouvement de renaissance bohême et d'opposition à l'Allemagne qui se produisait alors avec tant d'éclat. Il approuvait Stitny, l'encourageait : car il n'était pas de ceux, nous dit celui-ci, qui grincent des dents parce que j'écris un tel ouvrage ou qui trouvent tout à reprendre parce que j'écris en bohême; il ne lui paraissait pas mauvais d'écrire en cèque pour les Cèques. Leur amour commun pour la langue nationale a pu rendre un peu trop indulgents pour Vojtech certains de ses contemporains, mais son patriotisme bohême n'a-t-il pas contribué quelque peu aussi à disposer à la sévérité son nouveau biographe? En somme, s'il faut remercier M. L. des renseignements nouveaux qu'il nous apporte, il serait fort dangereux de s'en tenir au jugement qu'il en tire, et il est prudent de relire le travail de M. Jirecek [1].

Dans tous les cas, un fait ressort clairement de ces études : c'est l'intensité de la vie intellectuelle en Bohême vers la fin du XIV^{e} siècle et l'importance qu'ont prise dès lors les questions religieuses. Les efforts de Charles IV pour relever et réformer l'Eglise, la création de l'archevêché, la fondation de l'Université avaient eu dans le pays un profond retentissement : rien n'est plus dangereux pour l'autorité de l'Eglise que les élans d'une piété trop ardente, surtout quand ils s'ajoutent au besoin de réflexion personnelle et à des tendances mystiques. Dès 1370, on accuse Vojtech d'avoir dit que c'est le Saint-Esprit seul et non le prêtre qui re-

1. Hermenegild Jirecek, casopis ceského Museum, 1872.

met les péchés; le prêtre ne fait qu'annoncer que les péchés sont remis par le Saint-Esprit; c'est déjà, sous une forme vague et confuse, la question de l'autorité du prêtre et de l'Eglise qui commence à se poser. L'utilité de la communion fréquente fait aussi l'objet de nombreuses controverses et l'on demande à Vojtech de prouver qu'elle fortifie la foi : comment ne pas se rappeler, à ce propos, l'importance que prendra la communion sous les deux espèces? La conséquence qui ressort de plus en plus clairement de ces faits, celle que confirment tous les nouveaux documents, c'est que le Hussitisme est un mouvement national et non, comme on l'a cru longtemps, le produit factice d'une impulsion étrangère : l'introduction des livres de Wiclif a pu être l'occasion de la Révolution, mais le terrain était depuis longtemps préparé : la mine était prête, une étincelle a suffi pour produire l'explosion.

Si, au point de vue religieux et national, Vojtech doit être considéré comme un précurseur du Hussitisme, il se montre au contraire absolument favorable aux privilèges féodaux que devait si rudement ébranler la Révolution. Cela apparaît surtout dans la lutte célèbre qui s'engagea devant le chapitre de l'archevêché de Prague à propos des dévolutions. L'archevêque, frappé des souffrances des habitants des campagnes, voulait assurer aux paysans qui vivaient sur les domaines ecclésiastiques le droit de léguer leurs biens à leurs héritiers naturels. Un chanoine, Kunes de Trebovel, essaya de convertir le chapitre à une doctrine qui était conforme non-seulement à la justice absolue, mais encore au droit coutumier et aux traditions historiques de la Bohême. Sa note *(notula)* souleva chez les chanoines une violente opposition, mais aucun ne montra autant de colère et de passion que Vojtech qui, pour réfuter les doctrines de Kunes, publia un traité : *De devolucionibus*. Ce traité, M. L. l'a publié et il s'assure ainsi la reconnaissance de tous ceux qui s'occupent de la formation et des progrès de la féodalité bohême. Malheureusement, Vojtech connaissait mal la question; il avoue lui-même qu'il est incapable de la traiter au point de vue historique et juridique, et il se contente le plus souvent de citations bibliques ou de subtilités scolastiques. Il est regrettable que M. L. n'ait pas cru devoir nous donner aussi la réplique de Kunes qui a une tout autre importance; elle a déjà été publiée il est vrai, mais d'une manière fort imparfaite, et les corrections qu'indique en passant M. L., ne sont pas une des parties les moins utiles de son travail.

Les considérations que M. L. ajoute à cette dernière partie de son étude pourraient donner lieu à une longue discussion. Il croit que l'introduction des colons allemands en Bohême a été un bonheur non-seulement pour le pays, mais aussi pour les paysans cèques dont la condition s'est améliorée, grâce au triomphe du droit allemand. Amélioration bien éphémère en tous cas, puisque, dès la fin du XIVe siècle, le servage, et un servage des plus lourds, était devenu la règle presque générale. Mais a-t-elle même été jamais bien réelle, cette amélioration? Le prétendu progrès n'aurait-il pas été une décadence? Les avantages qui pouvaient

résulter de l'introduction du droit emphytéotique n'étaient-ils pas plus que compensés par le développement de la féodalité qui grandissait sous l'influence germanique? La facilité même avec laquelle se répandit le droit emphytéotique n'est-elle pas une conséquence naturelle de l'ancienne constitution de la propriété chez les Slaves? Questions difficiles, qu'il n'est pas possible de résoudre en quelques lignes et que M. L. n'a pas même l'air de soupçonner. Il me suffit de rappeler à ce propos les travaux de MM. Erben, Jirecek et Tomek, qui sont des garants plus sérieux que MM. Wattenbach ou Schlesinger que cite M. Loserth.

Ce sont là bien des réserves : elles prouvent du moins l'importance des questions que M. Loserth a soulevées sous un titre des plus modestes, et elles ne diminuent pas le mérite particulier de l'auteur, toutes les fois qu'il s'agit de la publication des textes.

Ernest Denis.

---

112. — Νεοελληνικὰ παραμύθια. **Contes populaires grecs,** publiés d'après les manuscrits du Dr. J. G. de Hahn, et annotés par Jean Pio. Copenhague, Hœst et fils. 1879, in-8° de xi et 260 pages. Tiré à petit nombre. — Prix : 15 francs.

Les contes populaires que M. le professeur Jean Pio, de Copenhague, vient de publier sous ce titre ont été recueillis dans diverses contrées de la Grèce : vingt-cinq proviennent de l'Épire ; onze de l'île d'Astypalée ; cinq de l'île de Tinos, et six du Haut-Syra. Deux de ces derniers ont été publiés une première fois, en 1866, par M. P., dans le tome VII de la *Tidskrift for Philologi og Pædagogik,* de Copenhague.

M. P. raconte dans une substantielle préface, écrite dans un français très correct, à la suite de quelles circonstances il a été amené à faire la connaissance de feu le Dr Hahn, qui était, en 1864, consul d'Autriche à Hermoupolis de Syra. M. Hahn, qui avait publié dix ans auparavant ses précieuses *Études albanaises,* ne cessait de donner des preuves éclatantes d'un intérêt particulier pour les traditions et les croyances du peuple grec, et, partant, pour ce langage naïf et naturel qui se manifeste en vers dans les magnifiques chansons clephtiques, mais qui, du reste, pour le linguiste étranger, est caché et obscurci d'une manière désespérante par ce que les Hellènes appellent la langue ÉPURÉE. D'après ce que raconte M. P., le Dr Hahn ne connaissait pas assez le grec vulgaire et ses nombreux dialectes pour pouvoir publier dans le texte original les contes qui avaient été recueillis à son intention. Il ne voulait, du reste, que faire la comparaison des mythes primitifs des diverses branches de la race aryenne avec ceux de ces contes traditionnels, sur l'abondance et la valeur desquels il a, l'un des premiers, attiré l'attention du public [1]. Il avait sauvé ce qui, à son point de vue, était l'essentiel et l'avait rendu accessible au monde savant, moyennant une traduction allemande.

1. Ses *Griechische und albanesische Mærchen* furent publiés à Leipzig en 1864.

A la mort de Hahn, en 1869, le texte original des contes grecs passa entre les mains de son frère, aujourd'hui conseiller au tribunal de commerce de Leipzig ; c'est à lui que M. P. doit de pouvoir publier une partie du volumineux dossier laissé par le Dr Hahn.

I. Les contes épirotes sont publiés d'après deux manuscrits ; ils ont été recueillis, il y a une vingtaine d'années, dans la ville de Janina et dans les trois villages de Coucouli, Négadès et Capessovo, dans le district de Zagori, situé au nord-est de Janina.

II. Parmi les contes d'Astypalée, les trois premiers appartiennent à une collection formée par M. P., les autres proviennent de la collection Hahn, mais ne figurent pas dans la traduction allemande.

III. Les contes de Tinos appartiennent aussi à la collection Hahn, mais n'ont été traduits que partiellement dans les variantes.

IV. Les contes du Haut-Syra furent donnés par Hahn à M. P., qui les corrigea grâce au précieux concours de deux Syriotes, M. Privilengios et le père G. Brindisis. Après être entré en relation avec les habitants du Vieux-Syra qui savaient les mêmes contes et avoir souvent écouté leur récit, M. P. leur fit subir de véritables examens pour constater la réalité et la justesse de chaque mot de sa copie. Ces contes se présentent donc à nous avec toutes les garanties d'authenticité que l'on puisse désirer.

Il faut savoir gré à M. P. de nous avoir donné les contes de Hahn dans le texte original, car, en rapprochant ce texte de la traduction allemande, on constate, non sans surprise, que le Dr Hahn s'est permis d'étranges libertés. Souvent il n'a pas compris ce qu'il avait sous les yeux, souvent aussi il s'est contenté d'abréger le récit populaire, qui, dans ce cas, se trouve presque toujours plus ou moins dénaturé. Ceux donc qui auront désormais recours au Recueil, précieux cependant, du Dr Hahn, feront bien de le contrôler à l'aide du texte que vient de publier M. Pio.

Si maintenant nous considérons la façon dont M. P. s'est acquitté de sa tâche d'éditeur, nous n'avons guère que des éloges à lui adresser. M. P. est un des rares étrangers qui sachent à fond le grec vulgaire et ses dialectes. Ce n'était pas chose facile que de fixer scientifiquement l'orthographe du dialecte épirote. Le poète Jean Villaras, qui ne manquait pas d'instruction et qui a écrit dans ce dialecte des poésies qui vivront aussi longtemps que le peuple grec, n'avait pas pu résoudre d'une façon satisfaisante cette question compliquée. M. P. l'a abordée carrément et l'a résolue en philologue consommé ; il a introduit dans cette orthographe une clarté et une unité que l'on serait heureux de rencontrer dans les textes en langue vulgaire, qui se publient en Grèce.

Le seul reproche que nous ferions à M. P., c'est de ne pas nous avoir donné un vocabulaire détaillé des mots compris dans les textes par lui édités. Nul mieux que lui ne se serait acquitté de cette tâche, et il eût ainsi rendu un signalé service aux personnes qui consulteront son re-

cueil, souvent difficile à comprendre, même en s'aidant de la traduction allemande. M. P. n'a donné place dans ses notes, d'ailleurs excellentes, qu'aux expressions qu'il a trouvées lui-même difficiles; il a un peu oublié que tout le monde n'est pas aussi versé que lui dans le grec vulgaire, et que ce qui n'est pas pour lui un obstacle en sera souvent un insurmontable pour ceux qui n'ont pas étudié les dialectes néo-grecs d'une façon toute spéciale.

Ce serait, comme on dit vulgairement, chercher la petite bête, que de vouloir relever trois ou quatre erreurs d'interprétation dans les notes de M. Pio; ces légères taches ne déparent en rien son recueil. Ce livre fait le plus grand honneur à M. Pio, il nous fait vivement souhaiter la publication prochaine des autres contes qu'il a entre les mains.

Il serait injuste de ne pas féliciter MM. Hœst, éditeurs du présent recueil, d'avoir fait les frais d'une publication dont le débit est difficile, et l'imprimeur, M. Bianco Luno, de l'exécution du volume qui ne laisse rien à désirer au point de vue typographique.

Emile Legrand.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Commission des archives* du ministère des affaires étrangères s'est prononcée sur le mode de publication des documents appartenant au Dépôt. Elle a pensé qu'il était facile de confier cette publication à un libraire, en lui imposant par traité certaines obligations et en lui assurant le privilège d'une souscription pour un nombre d'exemplaires déterminé. La dépense annuelle qu'exigera ce service sera de 20,000 fr. La commission a décidé de publier d'abord un *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France dans les principaux états de l'Europe* dans la période comprise entre la paix de Westphalie et l'année 1789. Le recueil négligera les instructions qui ont pour but une négociation particulière; il sera limité aux instructions données aux ambassadeurs en vue de relations permanentes; il comprendra environ douze volumes qui seront publiés dans un délai de trois ans.

— Le troisième fascicule du *Répertoire des sources historiques du moyen-âge (Bio-bibliographie)*, de M. l'abbé Ulysse Chevalier, vient d'être mis en distribution. Il comprend les lettres J.-O. L'ouvrage forme, comme on sait, quatre fascicules, au prix de 20 fr. On souscrit à la librairie de la Société Bibliographique. Dès que le dernier fascicule aura paru, le prix de l'ouvrage sera porté à 30 fr.

— Il vient de paraître à Caen, chez Le Blanc-Hardel, un travail de M. Gaston Le Hardy, intitulé *Le dernier des ducs de Normandie, étude de critique historique sur Robert Courte-Heuse.* (In-8°, 184 p.). Ce travail avait d'abord paru dans le tome IX supplémentaire du *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie.* L'auteur se propose de « reconstituer la vraie figure du dernier des ducs souverains de Normandie, outrageusement défigurée par les plumes officieuses aux gages de son bourreau ». (Orderic Vital.)

— Le R. P. Emmanuel Ceslas Bayonne a publié deux volumes des *Œuvres spirituelles choisies de Jérôme Savonarole, collationnées et traduites sur le texte original* (Poussielgue. 2 vols. in-18°, 295 et 362 p.). Ces deux volumes renferment des traités et des lettres de Savonarole.

— Nous avons déjà annoncé que le Père A. M. P. Ingold, bibliothécaire de l'Oratoire, publie par fascicules un *Essai de bibliographie oratorienne*. (Sauton et Féchoz). Sous ce titre le P. Ingold réunit les articles qu'il a donnés au *Moniteur bibliographique* depuis le 15 janvier 1879; son but, dit-il lui-même, est de préparer les matériaux d'une bibliographie définitive de l'Oratoire, et il prie ses lecteurs de lui envoyer toutes les indications propres à compléter un travail qu'il juge imparfait. Il s'est servi surtout de la *Bibliothèque des hommes illustres de l'Oratoire*, du P. Adry, ouvrage manuscrit en six volumes in-4° qui se trouve à la Bibliothèque nationale. (Fonds français, 25681-86.) Le premier fascicule de l'*Essai de bibliographie oratorienne* (40 p.) est consacré aux PP. Adry, Amelotte, Berthaud, Berthier, Bougerel, Bourbon, Bourgoing, Bourée, de Bralion, Cabassut, de Carrières, Cloyseault, de Clugny, de Condren, Desmolets.

— L'éditeur Sauton publie une *Bibliothèque oratorienne;* les deux premiers volumes de cette Bibliothèque seront formés par un ouvrage, resté jusqu'ici manuscrit, du P. Cloyseault, *Recueil des vies de quelques prêtres de l'Oratoire*.

— Le premier volume d'une *Histoire de la Révolution dans l'Ain*, par M. Philibert Le Duc, vient de paraître à Bourg (Martin-Bottier); cet ouvrage comprendra près de quatre ou cinq volumes.

— La *Société de Littérature chrétienne de Saint-Paul*, de Lille, publie, tous les deux mois, par fascicules de 120 pages, un recueil qui porte le titre suivant : *Les lettres chrétiennes, Revue d'enseignement, de philologie et de critique*. La société se propose, par cette revue, de « contribuer au développement des études d'érudition, en même temps que de fortifier la science catholique et d'étendre le cercle de son action ». Parmi les principaux collaborateurs, nous remarquons MM. Paul Allard, Ul. Chevalier, Léon Gautier, Fr. Godefroy, R. Kerviler, C. de Harlez, de Puymaigre, Puyol, Willems, les RR. PP. Bénédictins de Solesmes et de Ligugé. (Prix d'abonnement : pour la France, 18 fr.; pour l'étranger, 22 fr. S'adresser à Lille, rue des Poissonceaux, 5, au siège de l'administration ou à Paris, chez MM. Gaume, rue de l'Abbaye, 3.)

— Le *Polybiblion* nous apprend que la *Société bibliographique* de Paris vient d'atteindre le chiffre de *cinq mille* sociétaires.

— M. Victor Lieutaud, bibliothécaire de la ville de Marseille, est chargé d'une mission en Espagne, à l'effet d'étudier les bibliothèques de la péninsule, leur installation, leur aménagement, leur importance, leurs catalogues, etc. — M. Homolle, maître de conférences à la Faculté des lettres de Nancy, est chargé d'une mission archéologique à l'effet de continuer les fouilles qu'il a entreprises à Délos. M. Nénot, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, est adjoint à cette mission en qualité d'architecte.

— Le 21 mars est mort à Dijon M. Henri Baudot, président de la commission des Antiquités de la Côte-d'Or et auteur de nombreux mémoires archéologiques; — le 23 avril est mort à Troyes M. E. H. Le Brun Dalbanne, auteur de nombreuses études parues dans les *Mémoires de la société académique de l'Aube*, entre autres d'une étude sur *Mignard, sa vie, sa famille et ses œuvres*. (1878. In-8°, 248 p.) et du *Portefeuille archéologique de la Champagne* (1851-1861, en collaboration avec MM. d'Arbois de Jubainville et Gaussen); il préparait un travail sur Girardon.

ALLEMAGNE. — La seconde partie du premier volume de M. R. Haym sur la vie et les œuvres de Herder (*Herder nach seinem Leben und seinen Werken*. Berlin, Gærtner. In-8°, 748 p.) est aussi excellente que la première. Elle comprend le IIIe et le IVe livre de l'ouvrage : le IIIe, intitulé « *Voyages* », contient trois chapitres, *de Riga à Paris, de Paris à Eutin et d'Eutin à Strasbourg, Strasbourg;* le IVe, qui a pour titre *l'exil de Buckebourg*, est consacré aux écrits que Herder composa durant cette période. M. Haym travaille activement au second volume.

— M. Woldemar de Biedermann a réuni en un volume ses études sur Gœthe, dispersées dans divers recueils, surtout dans les suppléments de la *Gazette de Leipzig* (*Gœthe Forschungen*. Frankfurt am Main. Kutten u. Lœning. In-8°, VIII et 456 p. 9 mark). Ce volume se divise ainsi : I. deux poésies de Gœthe dont l'une sur la traduction du *Wallenstein* par Benj. Constant); II. Sources de quelques drames de Gœthe (*Satyros, Stella, Claudine von Villabella, Triumph der Empfindsamkeit, Proserpina, Iphigenie, Vorspiel auf dem Theater zu Faust*); III. Esquisses dramatiques de Gœthe (*Belsazar, Mohammed, Prometheus, Elpenor, Nausikaa*, cp. l'art. intéressant de M. Bossert dans la *Revue politique et littéraire*, 11 octobre 1879, la seconde partie de la *Zauberflœte, Trauerspiel in der Christenheit*). IV. Gœthe et ses rapports avec des contemporains (*Gœthe und Nicolai, Gœthe und die von Fritsch, Gœthe und Christian Gottlob von Voigt der Jüngere, Gœthe mit Krug von Nidda in Tennstædt, Gœthe und die Fikentscher*). V. Mélanges. (*Gœthe's Recensionen in den Frankfurter Gelehrten Anzeigen, Gœthe's Briefwechsel und seine 1868 verœffentlichten Briefe an von Voigt, Elisabeth Gœthe, Reimstudie*). VI. Rectifications et appendices aux écrits publiés par M. de Biedermann sur Gœthe. (*Zu Gœthe's Briefen an Eichstædt, zu Gœthe und Dresden, zu Gœthe und das sæchsische Erzgebirge.*) Les études sur Mahomet, Prométhée et Nausicaa n'avaient encore paru dans aucun recueil. L'auteur, l'homme qui, avec MM. Düntzer et de Lœper, connaît le mieux la vie et les œuvres de Gœthe, s'est acquis la reconnaissance des amis de la littérature allemande en rassemblant dans ce volume, — imprimé d'ailleurs avec une remarquable élégance — d'importantes études devenues presque introuvables. Mais on lui reprochera de donner à ses recherches une forme trop prolixe. Le personnage, représenté par Gœthe sous le nom de *Satyros*, n'est-il pas plutôt Herder (voir les arguments récents de W. Scherer) que Basedow ; et M. de Biedermann n'a-t-il pas tort d'enlever à Gœthe quelques articles des *Annonces savantes de Francfort*, sous prétexte qu'il n'y retrouve pas le ton impérieux et cavalier de la *Sturm und Drangperiode?*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 mai 1880.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie la photographie d'une lame d'or appartenant à M. le comte Mezio, de Syracuse, qui porte une inscription sémitique non encore déchiffrée.

Sur la proposition de la commission des travaux littéraires, M. Elie Berger, membre de l'Ecole française de Rome, archiviste paléographe, est élu à l'unanimité auxiliaire de l'Institut pour les travaux de l'académie.

L'académie procède à l'élection des membres d'une commission chargée de lui faire une proposition au sujet du prix Jean Reynaud, qui doit être décerné cette année par l'académie des inscriptions. Sont élus MM. Ad. Regnier, Renan, Maury, Delisle.

M. Gaston Paris, au nom de la commission du prix Bordin, lit un rapport ainsi conçu :

« Le sujet que l'académie avait proposé pour le prix Bordin en 1880 était le suivant : *Etude critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan*. La commission était composée de MM. P. Paris, Jourdain, Delisle et G. Paris, auxquels se sont joints les membres du bureau. Deux mémoires ont été soumis à notre examen. Celui qui portait le nº I et une devise empruntée à Christine elle-même ne nous a pas longtemps arrêtés. Produit d'une lecture rapide des œuvres de Christine de Pisan, il ne témoigne pas d'une étude vraiment sérieuse et ne se recommande que par une certaine chaleur de sentiments qui ne saurait remplacer la solidité du fond et la correction de la forme.

« Le mémoire portant le nº II et la devise *Dic. duc. fac. fer.* est le fruit d'une étude plus attentive et plus prolongée. L'auteur a lu avec soin tous les ouvrages de Christine de Pisan, pour la plupart inédits; il en donne des analyses intéressantes et bien faites; il les apprécie judicieusement, et l'estime où il tient à bon droit cette femme célèbre ne lui fait que légèrement exagérer la valeur littéraire et morale de ses écrits, dignes à coup sûr d'être plus connus et plus loués qu'ils ne sont. Mais à côté de ces réels mérites, la commission a été frappée de lacunes graves dans le travail en question. La bibliographie y fait complètement défaut; l'auteur mentionne à peine quelques-uns des travaux qui ont précédé le sien, et ne dit pas un mot des manuscrits où se trouvent les œuvres de Christine; on ne sait même pas auquel il emprunte ses citations, qui ne semblent pas toujours reproduites d'une façon satisfaisante; un chapitre sur les manuscrits aurait cependant été le complément indispensable du travail, et l'auteur aurait trouvé, s'il avait étudié les suscriptions et les dédicaces diverses de tous les manuscrits qui nous sont parvenus, des indices importants à joindre aux trop rares renseignements que nous avons sur la biographie de Christine.

« Cette biographie elle-même laisse à désirer. Il semble que les archives d'Italie pourraient jeter quelque lumière sur la famille et la vie de Thomas de Bologne, père de Christine, astrologue de Charles V; dans les comptes de ce roi et de son successeur, on doit trouver des mentions non-seulement de Thomas, mais de Christine, de son mari et de son fils, plus fréquentes que celles qu'on a relevées jusqu'ici Les œuvres de Christine sont mal rattachées à sa vie. L'auteur du mémoire nº II admet, par exemple, que tout le recueil de ses petites poésies a été composé à la même époque, avant les grands poëmes, qui eux-mêmes ont précédé les ouvrages en prose. Un fait qui lui a échappé l'aurait éclairé à ce sujet et lui aurait en même temps permis de jeter un jour tout nouveau sur le caractère de ces pièces amoureuses. Certaines pièces qui figurent dans le recueil de Christine se retrouvent, comme envoyées à l'amant par sa maîtresse, dans le recueil de Charles d'Orléans. Ces pièces ont été composées quand le duc était prisonnier des Anglais, c'est-à-dire après 1415; il ne pouvait être question d'amour entre le jeune prince et Christine qui avait alors dépassé la cinquantaine; elle se chargeait donc de faire des vers au nom de la dame qu'aimait le captif, et cela explique certains passages de ses œuvres où on relève avec raison un peu trop d'indulgence à l'endroit des mœurs faciles des cours.

« L'auteur du mémoire aurait fait lui-même ce rapprochement s'il avait lu avec soin Charles d'Orléans. En général, il n'a pas suffisamment étudié le développement littéraire auquel appartient Christine. Il parle sommairement, à un endroit, de ses lectures; il aurait fallu aller beaucoup plus loin, rechercher les sources de son érudition, peut-être bien plus françaises que latines, ramener à leur provenance chacun des éléments de ses grandes compilations historiques, suivre dans ses œuvres la trace de ses imitations littéraires, et constater notamment l'influence qu'ont exercée sur elle des auteurs italiens, qu'elle a la première fait connaître en France, Jean de Meun, qu'elle a violemment attaqué, mais dont elle a subi l'ascendant, et le groupe savant des auteurs et traducteurs patronnés par Charles V. Le style de Christine, souvent obscur pour ses contemporains, méritait un examen particulier; elle a exercé sur ceux qui l'ont suivie, notamment, à ce qu'il semble, sur Alain Chartier, une influence dont il faut tenir compte pour lui assigner son vrai rang dans l'histoire de notre littérature.

« L'auteur du mémoire nº II n'a pas suffisamment envisagé ces diverses questions; il n'a pas non plus essayé de replacer Christine dans le milieu historique qui donne à sa figure toute sa valeur, de faire connaître les mœurs, les sentiments, les idées de la société où elle vivait et pour laquelle elle écrivait. Il a commis, en outre, plus d'une méprise qui indique une connaissance imparfaite de l'histoire et de l'histoire littéraire. Enfin, il a laissé dans son œuvre une lacune grave, qui suffirait à l'empêcher d'obtenir le prix. Il ne dit rien des dernières années de Christine et n'essaie même pas de déterminer la date de sa mort, qu'il semble placer vers l'époque d'Azincourt, il ignore complètement l'existence du dernier ouvrage de Christine, si intéressant à tous égards, deux fois publié cependant, et signalé dès le XVIIIᵉ siècle, de son poëme sur la Pucelle, composé en 1429, où la noble femme, âgée de près de soixante-dix ans, et retirée depuis onze ans dans un cloître, retrouvait un reste de

force et de verve pour chanter l'héroïne nationale qui promettait au pays la délivrance.

« Pour tous ces motifs, la Commission ne décerne pas le prix Bordin, mais, considérant l'intérêt du sujet proposé pour 1880, elle est d'avis de le remettre au concours pour 1882. Elle espère que le sursis permettra, soit à ceux qui ont déjà abordé le travail, soit à de nouveaux concurrents, de remplir complètement le cadre qui leur est tracé et de nous donner, tant au point de vue historique qu'au point de vue littéraire et bibliographique, une bonne *Etude critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan.* »

L'Académie adopte les conclusions de ce rapport. La question est donc remise au concours pour 1882.

M. Gaston Paris lit ensuite un autre rapport au nom de la commission du prix Delalande-Guérineau (pour le meilleur ouvrage sur la langue française avant le XVIe siècle). La commission avait à disposer de deux prix de mille francs chacun. Elle en décerne un à MM. Jacques Normand et Gaston Raynaud, anciens élèves de l'Ecole des chartes, pour leur édition du poëme d'Aiol (*Aiol, chanson de geste publiée d'après le manuscrit unique de Paris*, Paris, 1878 [1]) qui fait partie des publications de la société des anciens textes français. L'autre prix n'est pas décerné. Sur la proposition de la commission, l'Académie le remet au concours pour 1881. En conséquence, l'Académie décernera, en 1881, un prix de mille francs, sur les revenus légués par M. Delalande-Guérineau, au meilleur travail, soit manuscrit, soit publié du 1er janvier 1879 au 31 décembre 1880, ayant pour objet la langue française (grammaires, lexiques, éditions, etc.) à une époque antérieure au XVIe siècle.

M. Revillout continue la lecture de son mémoire sur l'histoire d'Amasis, d'après la chronique démotique de Paris.

M. Joachim Menant lit un mémoire intitulé : *Le mythe de l'androgyne et les cylindres assyro-chaldéens.* — On possède quelques cylindres assyro-chaldéens sur lesquels sont représentés des personnages humains à deux faces, deux visages vus de profil au-dessus d'un corps unique vu de face, un visage par conséquent au-dessus de chaque épaule. Ainsi sur un cylindre d'assez grande dimension, conservé au musée du Louvre, et dont M. Menant communique une empreinte à l'Académie, on voit un homme à deux profils barbus, exactement pareils l'un à l'autre, placé entre un *Bélus* assis sur un trône à gauche et deux hommes debout à droite, l'un de ses visages tourné vers le Bélus et l'autre vers ces hommes. On a déjà signalé quelques représentations de ce genre, et on y a voulu reconnaître l'être androgyne primitif dont il est question dans Bérose, dans Platon et aussi, selon certains interprètes, dans la Genèse. M. Menant fait observer que cette interprétation ne saurait convenir au monument communiqué par lui, où les deux visages sont deux visages d'homme, tous deux pourvus d'une longue barbe. Il croit qu'elle ne convient pas plus aux autres monuments assyriens. Lorsque les deux visages du personnage à double face ne sont pas tous deux barbus, ils sont tous deux imberbes : ce sont alors deux visages de femme, sur un corps de femme; jamais on ne voit figurer un androgyne, de même que les androgynes, dont parlent les fragments *grecs* de Bérose, ne sont mentionnés dans aucun texte *assyrien* connu jusqu'à ce jour. Dans les personnages à double face des cylindres, M. Menant ne voit qu'un procédé, une convention artistique, destinée à faire voir qu'un personnage converse ou communique avec deux autres à la fois : dans le cylindre cité plus haut, par exemple, le dédoublement du visage du personnage en deux profils ou demi-visages pareils, tournés l'un vers les hommes et l'autre vers le Bélus, indique que le personnage ainsi figuré joue le rôle de médiateur entre ces hommes et ce dieu.

M. Siméon Luce commence la lecture d'un mémoire intitulé : *De l'élection au scrutin de deux chanceliers de France sous le règne de Charles V.*

Ouvrages déposés : — Littré (E.), Etudes et glanures pour faire suite à l'Histoire de la langue française (Paris, 1880, in-8°); — Toppan, (Robert Noxon), The numismatic and antiquarian society of Philadelphia : some monetary questions wewed by the light of antiquity, a paper read before the society april 1, 1880 (Philadelphia, 1880, in-8°).

Présentés par M. Jourdain, de la part de l'éditeur : — Fragments du journal de la maladie et de la mort de Louis XIII par Antoine, garçon de la chambre du roy, transcrit sur le ms. de la biblioth. de la ville de Saint-Germain-en-Laye, par Alfred Cramail (Fontainebleau, 1880, in-8°); — *par M. Laboulaye, de la part de l'auteur :* Saint-Ferréol (Amédée), Notices historiques sur la ville de Brioude, t. Ier (Brioude, 1880, in-8°).

Julien Havet.

1. Le volume porte la date de 1877, mais il n'a paru qu'en 1878.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 7 Juin — 1880

113. — **The Zend Avesta.** Part. I. The Vendîdâd translated by James DARMESTETER. Oxford. At the Clarendon Press. 1880, in-8°, CII, 240 p.

Lorsque M. Max Müller arrêta le plan de sa grande publication des *Livres sacrés de l'Orient,* il s'adressa à M. James Darmesteter pour la traduction des textes sacrés de l'Iran. Grâce à cette circonstance, nous possédons aujourd'hui une nouvelle traduction (en anglais) du Vendidâd que le nom seul de son auteur suffit déjà pour recommander à notre attention. Personne n'était mieux préparé que M. D. à entreprendre une œuvre pour laquelle il fallait, non-seulement la science du zend et du pehlvi, mais la connaissance approfondie de l'histoire et la possession de tous les instruments de la critique.

Le volume commence par une Introduction où l'auteur résume à grands traits les principales questions que soulèvent les livres sacrés de la Perse. Le premier chapitre retrace l'histoire des études zendes en Europe jusqu'à la mort d'Eugène Burnouf. Ensuite l'auteur traite des divisions qui ont partagé en deux écoles, durant les vingt dernières années, les interprètes européens des livres iraniens. Les lecteurs de la *Revue critique* connaissent la position intermédiaire prise par M. D. entre l'école étymologique et l'école traditionnelle, qui ne devraient pas être ennemies, mais qui, au contraire, se complètent l'une l'autre, et dont les méthodes combinées et réunies suffiront à peine pour résoudre toutes les difficultés de la philologie zende. Nous ne nous arrêterons pas à ces deux premiers chapitres pour passer tout de suite au troisième, intitulé : « De la formation du Zend-Avesta. »

M. D., s'appuyant, d'une part, sur un passage du Dinkart, de l'autre, sur un ensemble de passages tirés de Pline, de Tacite, de Dion Cassius, est amené à penser que l'Avesta a commencé d'être rédigé en sa forme actuelle sous les derniers Arsacides. En effet, déjà avant la dynastie sassanide, nous voyons que les croyances mazdéennes ont une sorte

de résurrection sous Vologèse Ier et ses fils et petits-fils [1]. La rédaction définitive est du temps des Sassanides, probablement du règne de Sapor II (309-380). Il s'agissait alors de défendre la religion d'état ébranlée par les hérésies, particulièrement par le manichéisme, et nous trouvons, en effet, une allusion à ces hérésies au fargard XVIII, 10 du Vendîdâd, une polémique directe contre le manichéisme au fargard IV, 43 et suiv. Il n'est pas téméraire de penser que la part principale de la rédaction doit être attribuée à Adarbad Mahraspand, saint personnage qui vivait sous Sapor II, et qui est encore révéré aujourd'hui par les Parses comme le troisième fondateur de l'Avesta (les deux premiers étant Zoroastre et Djamasp). Ceci placerait la promulgation de l'Avesta vers l'an 325-330 ap. J.-C.

Une tout autre question est celle qui concerne l'antiquité des doctrines contenues dans les livres zends. Par la comparaison des écrivains grecs, on voit que les croyances les plus récentes en apparence existaient déjà avant la chute des Achéménides. Seulement il faut faire une distinction, et nous arrivons ici à un point qui est pour la première fois mis en lumière par M. Darmesteter. Les textes zends ne représentent pas les idées ni surtout les pratiques du peuple perse, mais celles des prêtres *Mèdes :* l'Avesta est l'œuvre de la caste sacerdotale, de ceux que les Perses appellent *Mages,* du nom de la tribu mède à laquelle ils appartiennent, mais qui s'appelaient eux-mêmes dans leur langue les *âthravas* (πύραιθοι). La permanence d'un état sacerdotal mage et médique est attestée par les écrivains classiques, depuis Hérodote jusqu'à Ammien Marcellin. L'usurpation du mage Smerdis (Hérodote, III, 65) est interprétée par Cambyse comme une tentative des Mèdes pour recouvrer l'hégémonie, et Ammien Marcellin nous montre, au IVe siècle après J.-C., les Mages, fort augmentés en nombre, habitant une contrée à part et ayant à eux, comme les protestants en France, au commencement du XVIIe siècle, des places de sûreté.

Au témoignage des Grecs s'ajoute celui des Perses même et de l'Avesta. Le berceau du zoroastrisme dans l'Avesta est non bactrien, comme on le dit, mais mède; son siège est soit à Ragha, dans la Médie propre, soit à Adarbaïjan (Shîz), ce qui peut s'entendre de cette façon, que l'Avesta sort de deux écoles mages, de Ragha et de Shîz. Peu importe d'ailleurs, car les deux villes sont en Médie. Les Perses subirent l'influence du peuple mède qu'ils avaient subjugué, mais qui leur était supérieur par l'antiquité de sa civilisation. La race mède était peu aimée, ce qui explique l'épisode de la magophonie; mais, néanmoins, quand on voulait invo-

---

1. Il nous sera permis de faire remarquer que, dans un travail qui a déjà vingt ans de date, nous indiquions une conclusion analogue : « Il se pourrait qu'une partie des livres zends eût été rédigée d'après d'anciens souvenirs durant les temps de persécution et de fanatisme qui précédèrent l'établissement des Sassanides. » (*Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 215).

quer l'assistance des dieux, on appelait un membre de la tribu des Mages. Il est probable, pour le dire en passant, que les choses ont été de même dans l'Inde, et que le Rig-véda est l'œuvre d'une corporation errante qui possédait les secrets du rituel, et particulièrement ceux du sacrifice du soma. Quand Xénophon nous dit (*Cyrop.*, VIII, 1, 23) que Cyrus introduisit en Perse le sacerdoce des Mages, il est donc fidèle à la vérité historique. Ces faits nous expliquent pourquoi le nom de *Mage* n'est pas employé dans l'Avesta : s'il est naturel que les Perses, et à leur imitation les Grecs, aient désigné la corporation sacrée par son nom ethnique, il n'y avait aucune raison pour que ceux qui faisaient partie de la tribu se servissent du même mot. Ils emploient le terme technique *âthrava* « prêtre du feu ». Le seul endroit de l'Avesta où nous trouvions le mot *Magu* ou *Moghu* est dans un passage où il est fait allusion à la haine de race.

L'avénement officiel de la religion mazdéenne sous les Sassanides est un des événements les plus extraordinaires de l'histoire. Les mêmes croyances qui, sous les successeurs de Cyrus, appartenaient plutôt à une sorte de clergé qu'à l'ensemble de la nation, et qui avaient paru faire place, après la conquête d'Alexandre, aux idées et aux croyances de la Grèce, reparurent comme religion d'état et s'imposèrent par la plus violente des théocraties. On peut voir par là quelle est la persistance des religions, quels en sont les retours imprévus, et combien il faut se garder d'en calculer la durée à la mesure des autres institutions humaines. Avec Ardeshir Babekan, le magisme s'assit sur le trône, 750 ans après l'aventure du faux Smerdis : il est vrai que des intérêts nationaux et politiques se mêlèrent à cette restauration. Ajoutons toutefois que cette résurrection fut suivie d'une chute aussi profonde que subite : les pratiques de l'Avesta, qui pouvaient convenir à une secte, étaient trop étroites et trop minutieuses pour un peuple ; le triomphe de l'Islam fut une délivrance pour le plus grand nombre : en moins d'un siècle, la Perse abjura le mazdéisme, dont l'exil seul sauva les débris.

M. D., dans un quatrième chapitre, retrace la formation du dualisme iranien, qu'il compare aux croyances védiques. Nous retrouvons ici, condensées en trente pages, les idées exprimées par l'auteur dans son livre sur Ormazd et Ahriman. Un dernier chapitre traite spécialement du Vendidad, dont les pénalités, assez douces quand il s'agit de crimes ordinaires, tels que le meurtre, atteignent une rigueur peu commune pour les délits religieux, tels que l'enterrement d'un mort ou l'attouchement d'un objet impur. L'auteur refuse, avec raison, de prendre à la lettre ces prescriptions qui cachent un système fiscal à l'usage des mobeds. Cependant il ne résout pas tous les doutes que fait naître cette législation moitié civile, moitié religieuse.

Nous passons maintenant à la traduction. En la comparant avec celle de Spiegel, on peut constater d'abord qu'elle rétablit la liaison des idées dans certains passages où le traducteur allemand émiette le texte en phrases

sans cohésion. On peut citer comme exemple, v, 48, où le dernier verset du développement ne présente aucun sens, si l'on ne rétablit point par la pensée les mots que nous mettons entre parenthèses : « [Que le cadavre reste là] jusqu'à ce que la pluie ait purifié le corps, que la pluie ait purifié le dakhma, que la pluie ait purifié les restes, que les oiseaux aient dévoré le corps. » Ailleurs (III, 135) il est question chez Spiegel d'un forfait inexpiable, quoique aussitôt après on en parle comme d'une faute qui se peut expier. Le traducteur allemand suppose une interpolation. M. D., en changeant le sens du verset 137, qui signifie « quand en en est-il ainsi ? » fait disparaître la contradiction. La faute est seulement inexpiable quand elle est commise par un docteur de la loi. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'en faisant ces rapprochements nous ne songeons nullement à déprécier la traduction de M. Spiegel, qui a rendu aux études iraniennes d'éminents services, et pour laquelle le savant professeur d'Erlangen, qui l'a entreprise, il y a trente ans, disposait de beaucoup moins de secours que n'en présente aujourd'hui la philologie zende.

Nous remarquons, en second lieu, que M. D. fait un usage plus précis de la tradition ; à la méthode purement étymologique employée dans presque tous les passages difficiles même par l'école dite traditionnelle, il substitue la tradition dont il justifie ensuite par l'étymologie les interprétations. Ainsi il raye du Panthéon iranien le chien *Madhakha* (VII, 67), qui doit son existence à une fausse lecture, et qui doit être remplacé par les sauterelles et les mouches, comme l'entend la traduction d'Aspendiarji en conformité avec le Sadder. Nous n'insistons pas sur cette correction, dont M. D. donne les raisons dans le dernier fascicule des *Mémoires de la société de linguistique*. Quelques lignes plus loin il retourne avec raison à l'interprétation d'Anquetil pour les mots *yêzi aiwighnikhta* « si le mort a été regardé par le chien », c'est-à-dire si le *Sagdîd* a été fait : c'est là, en effet, la circonstance qui rend le corps pur ou impur. La tradition vraie se trouve ainsi mise d'accord avec la méthode comparative vraie.

D'autres fois M. D. serre de plus près le sens des mots techniques. Ainsi *aipijato pîstvo* n'est pas « celui qui a reçu un coup » mais « celui qui est hors d'état de travailler ». Ceci aide à comprendre deux passages (XIII, 26 et V, 165). L'emploi de *peshôtanu* est rigoureusement défini : il ne s'applique qu'au criminel puni de deux cents coups de fouet. *Astra mairya* (XVIII, 9) ne désigne pas le couteau pour tuer le serpent *(mâr)*, mais l'instrument de punition *(mara* « le compte à rendre »). *Çaokentavaiti* n'est pas l'eau bouillante, mais l'eau souffrée, en sorte que ce passage ne suffit pas pour prouver, comme le croyait Pictet, l'existence de l'épreuve de l'eau bouillante chez les Iraniens.

Nous pourrions multiplier ces citations. Mais le lecteur, en consultant les notes, qui n'ont d'ailleurs qu'un caractère explicatif et où toute polémique est évitée, verra suffisamment avec quel soin et quelle entente du sujet la traduction est faite. Nous résumerons notre jugement en

disant que ce travail, auquel il ne manque que d'être écrit en français, est un titre d'honneur pour la philologie française. M. Darmesteter manie d'ailleurs l'anglais avec une fermeté et une netteté parfaites, ce qui n'étonnera pas ceux qui savent que les qualités du style tiennent essentiellement chez lui aux qualités de la pensée. Espérons que le jeune iraniste sera bientôt placé chez nous au même rang où l'estime publique l'a mis déjà à l'étranger, et qu'il trouvera, en ce temps de renaissance des études philologiques, toute la sphère d'activité digne de lui.

Michel Bréal.

---

114. — **Acta Joannis**, unter Benutzung von C. v. Tischendorf's Nachlass bearbeitet von Theodor Zahn, D. u. o. Professor der Theologie in Erlangen. — Erlangen, Andreas Deichert, 1880. — Prix : 13 fr. 35.

Au mois de mars 1877, M. H. Usener exprimait l'intention de publier le texte grec de la vie de saint Jean par Prochore [1]. Bientôt après, il proposa à l'auteur du présent article de se charger de cette tâche. Il lui fournit en même temps, et dans la suite, des matériaux de premier ordre, et l'aida de ses conseils non moins précieux. Mais il y avait beaucoup à faire, et les loisirs disponibles pour cet ouvrage étaient rares. Il n'est pas terminé, il reste un travail de quelques mois à faire. Sur ces entrefaites, l'édition de M. Zahn entreprise, à ce qu'il paraît, en 1877, en automne [2], a pu se terminer, et vient de paraître.

Prochore offre plus d'un genre d'intérêt. Néanmoins, il ne sera jamais répandu comme un auteur classique ou comme un père de l'Eglise, ou comme une source d'histoire. On peut en dire presque autant des autres traditions relatives à saint Jean, que nous nous proposions d'y joindre [3], et dont une partie se trouve également dans le livre de M. Zahn. Aussi, l'on pourra regretter qu'il paraisse deux, si ce n'est trois éditions de ces écrits en quelques années, tandis que des auteurs plus importants sont négligés. Si cependant nous ne croyons pas devoir renoncer à notre projet, c'est qu'il ne nous semble pas que le travail de M. Z. rende le nôtre inutile. C'est ce dont nous nous proposons de donner quelques preuves. On voudra bien excuser ce point de vue tant soit peu personnel, et ne pas trop s'étonner si nous nous attachons à relever les imperfections de la publication de M. Z. plutôt que d'en faire ressortir le mérite. Ce mérite, que nous sommes loin de vouloir contester, c'est, d'abord, d'avoir soulevé un grand nombre de questions fort intéressantes pour l'histoire de la religion et de la littérature, et de les avoir élucidées avec beau-

---

1. *Acta Timothei*, Bonn, 1877, p. 19, note.
2. *Acta Joannis*, p. vii; Gœtt. gel. Anz., 23 janv. 1878, p. 110.
3. Entre autres, une traduction latine de la vie de saint Jean p. p. W. Wright, revue sur le syriaque par mon ami M. Cornill.

coup d'érudition et de sagacité. C'est, en second lieu, d'avoir fourni à la discussion de ces problèmes des textes, imparfaits, selon nous, mais lisibles.

L'auteur qui se fit passer pour Prochore, l'un des sept diacres et neveu de saint Etienne, a vécu probablement, selon M. Z., en Syrie, au v[e] ou au vi[e] siècle de notre ère. Il a écrit une histoire de saint Jean l'évangéliste qui fut très répandue en Orient pendant le moyen âge. On en compte au moins vingt-huit manuscrits [1], un abrégé (peut-être deux) représenté par quatre mss., et six ou sept traductions en langues diverses [2]. De plus, presque tous les ménologes ont puisé à cette source [3]. Mais le texte grec n'a été publié qu'incomplètement jusqu'à nos jours. M. Amphilochius, en 1879, a fait imprimer un des mss. de Moscou, avec les variantes de deux autres. M. Z. est le premier qui ait essayé de constituer un texte critique. Il est difficile de faire comprendre ce que cela veut dire à qui ne connaît que la critique des auteurs classiques. Dans ces légendes, les copistes prenaient des libertés dont ils n'ont jamais eu l'idée quand il s'agissait des grands auteurs profanes. Chaque manuscrit, pour ainsi dire, représente une rédaction nouvelle, tant les phrases et les mots sont changés, les chapitres intervertis, les récits abrégés, allongés, transformés. Les mss. les plus fidèles à leurs modèles sont les plus récents (xvi[e] siècle), et là même il n'y a pas une page sans variantes évidemment voulues; dans les plus anciens (x[e] et xi[e] siècle), on ne peut presque parler de copistes : on dirait autant de conteurs reproduisant, chacun à sa manière, un récit qu'ils viennent d'entendre.

Le critique, dans ces circonstances, a le choix entre deux procédés également justifiables. Ou bien il s'attachera à un petit nombre de mss. choisis et il essayera de retrouver la main de l'auteur par des prodiges d'observation minutieuse et de divination. C'est le procédé dont M. Usener a donné un modèle admirable dans son livre *Legenden der Pelagia*. Ou bien il réunira le plus de témoignages possible, il les classera, il en tirera le fonds commun et rejettera le reste. Si l'unité primitive n'apparaît pas clairement dans les rédactions diverses, il faudra les juxtaposer : l'une, tour à tour, fournira le texte, et les autres les variantes, comme dans l'Histoire d'Apollonius de Tyr, publiée par M. A. Riese. Ce livre est, à ma connaissance, ce qui se rapproche le plus, dans la littérature

1. M. Z. se sert d'une douzaine de mss. et en cite huit autres, dont un, du xiv[e] siècle, conservé à Messine, qui m'était inconnu.

2. M. Z. ne paraît pas connaître les fragments de traduction copte mentionnés par Zoëga (*Catal. codd. copt. musei Borgiani*, Rome, 1810, p. 236) et dont une partie a été publiée par Giorgi (*de Miraculis S. Coluthi*, Rome, 1793, p. 119 à 121). Il ne parle pas non plus des traductions éthiopienne et arabe (H. Zotenberg, Catal. des mss. éth. de la Bibl. nat., p. 55; mss. syr., p. 178, 189). Sur la version arménienne (*Acta Jo.*, p. xxiii), voy. le P. J. Martinov, Iconographie de saint Jean, *Revue de l'Art chrétien*, II[e] série, t. XI, p. 29.

3. J'ai recueilli plusieurs des notices qu'ils renferment au 26 septembre et au 8 mai, et j'en donnerai des spécimens.

profane, des légendes grecques, pour la diversité des textes manuscrits.

Entre ces deux procédés, M. Z. n'a pas pris son parti bien franchement. De là, des inconséquences, des tâtonnements continuels dans son texte; de là aussi cet aspect bigarré que présente son commentaire critique et qu'il déplore lui-même [1]. En principe, c'est la première des deux méthodes que M. Z. paraît adopter. Mais l'application qu'il en fait soulève plus d'une objection. D'abord, si M. Z. a eu la main assez heureuse dans le choix de ses autorités, il ne les a pas toutes connues sous leur forme authentique. Croyant perdu le ms. d'après lequel a été faite l'édition princeps [2], il a puisé constamment à cette dernière, malgré un assez grand nombre de bévues et de conjectures, bonnes ou mauvaises, de l'excellent Neander, ou de Castalion [3]. M. Z. attribue, non sans raison, une grande importance à la traduction latine contenue dans la *Bibliotheca maxima patrum*, t. II, sans s'apercevoir que cette traduction, qui remonte pour le moins au XIII[e] siècle (je l'ai copiée sur un ms. de cet âge), a été entièrement transposée, si je puis m'exprimer ainsi, dans le latin du XVI[e] siècle [4]. Le style pourtant le fait bien sentir. Ensuite, le ms. que M. Z. écoute le plus volontiers, le *Marcianus cl. VII cod 37.* (XVI[e] siècle), est certainement un ms. très digne d'attention; mais M. Z. n'a-t-il pas été un peu exclusif dans ses préférences? Ne sont-elles pas trop du même côté? Ne lui est-il pas arrivé de prendre certains traits de famille pour des preuves d'authenticité? L'accord fréquent entre l'édition princeps, le *Marcianus*, et la traduction latine, que prouve-t-il, si ce n'est que cette traduction, dont l'âge reste incertain (p. XX), a été faite, par hasard, sur un ms. appartenant au même groupe? M. Z. n'a-t-il pas été trop sévère pour ce qu'il appelle la rédaction B? N'a-t-il pas méconnu l'importance d'un ms. tel que le *Parisinus* 1468 [5]? Le moment n'est pas venu de nous prononcer définitivement

1. Je ne prétends pas, d'ailleurs, qu'on puisse éviter cet inconvénient absolument, parce que trop souvent le même ms. passe d'une famille à l'autre.

2. C'est le *Vatic. Palat.* 37 (X[e] siècle), f. 28 à 85. Je dois principalement à l'obligeance de M. John H. Wheeler d'être renseigné sur les mss. de la Vaticane. M. G. Uhlig m'avait procuré les premières indications précises, et M. A. Martin a bien voulu compléter encore les copieux extraits faits par M. Wheeler.

3. Probablement ce dernier; voy. *Acta Joannis*, p. IV suiv. Ce chapitre des textes imprimés paraît complet et fort bien fait.

4. C'est en même temps qu'elle a été tronquée à la fin et qu'elle a subi les grandes interpolations observées par M. Zahn. Les ch. IX à XI et les mots de la fin ont été tirés, selon toute vraisemblance, du Méliton interpolé, imprimé dès le XV[e] siècle par Mombritius (voy. plus bas), d'Abdias, etc.

5. Une chose qui pourrait faire croire que M. Z. n'a pas étudié très attentivement les mss. laissés en dehors de son choix, c'est qu'il ne semble pas s'être aperçu (p. XXXVI) d'un fait exceptionnel : le ms. de Paris 1176 et celui de Moscou 159 sont absolument pareils, mot pour mot, sur une vingtaine de pages au commencement. Le ms. de l'Escurial (XII[e] siècle), dont M. Graux a bien voulu faire pour moi de longs extraits, appartient à la même famille. Je possède également des copies de deux tiers du *Mosq.* 162 et du commencement du 159, faites pour moi par M. Vetter avant l'édition de M. Amphilochius.

sur ces questions, mais nous devons constater que M. Z. n'y répond pas d'une manière tout à fait satisfaisante. C'est dans l'application aussi que les inconséquences se font sentir. Tantôt M. Z. suivra son guide de prédilection, le *Marcianus*, jusque dans des interpolations évidentes, tantôt il le quittera brusquement pour passer à la rédaction B, si mal menée en général [1]. C'est ici encore qu'on se demande si l'une des conditions essentielles de toute critique, mais particulièrement de la méthode adoptée par M. Z., est suffisamment remplie : l'exacte et patiente observation des habitudes de chaque témoin, l'étude attentive et systématique du style de l'écrivain lui-même [2]. Dans l'état des documents disponibles, il n'y avait de salut que là.

Nous devons nous en tenir à ces quelques observations générales, ne pouvant dès maintenant, et dans l'espace dont nous disposons, entreprendre la discussion détaillée de ce texte de 165 pages. Ajoutons seulement que nous avons relevé dans les notes des inexactitudes plus nombreuses que la nature de l'ouvrage ne le comportait nécessairement, et qui ne peuvent être toutes imputées à l'impression, incorrecte, il est vrai, dans tout le volume.

M. Z. a fait suivre son Prochore de ce qui reste des Actes de Jean attribués à Leucius Charinus. C'était indiqué, et sans doute ces fragments trouveront plus de lecteurs que Prochore. Il y en a un, très important, qui était entièrement inédit. Malheureusement, cette édition *princeps* est peut-être ce que le volume de M. Z. contient de plus mauvais. Sur deux cent trente lignes environ, douze erreurs graves [3] et six légères, relatives à la leçon du ms. A côté de cela, de prétendues corrections telles que celle-ci (p. 226, 8) : ἡσυχάσατε ἐν ἑνὶ τόπῳ ὃς κεῖται πόρρω τῶν δούλων τοῦ θεοῦ (ὃς κεῖται pour κεῖτε du ms. ; mais ει est de seconde main). A la page 231 on lit : ὄφις ποθὲν φανεῖσα (le ms. porte ἐπιφανεὶς)..... τύπτει, ἀλλὰ... περιειλεῖτο... ἀποφυσῶν καὶ... ὁ ὄφις... ἐκαθέζετο, etc., etc. Après ce spécimen de sa critique, M. Z. fera bien de ne plus le prendre de si haut [4] quand la philologie offrira ses services à la théologie pour le maniement des textes !

Le reste de ces fragments est donné d'après des textes déjà publiés [5]. C'est

1. Au reste, ne nous plaignons pas trop de ces inconséquences. Nous leur devons le plaisir d'avoir constaté souvent un accord tout à fait inattendu entre le texte de M. Z. et celui auquel nous nous étions arrêté provisoirement d'après des principes tout différents : preuve que la main de l'auteur n'est pas aussi introuvable, dans le fouillis des variantes, qu'il le semble à première vue.

2. Pourtant, M. Z. n'a nullement ignoré cet important devoir du critique. Un index lexicologique et plusieurs de ses notes critiques en font foi.

3. Telles que ἐμὴν pour ἐμ'αυτῆς, τούτων pour τούτους, cinq mots omis, etc. J'ai eu les deux mss. de Venise entre les mains, cette année même, pendant trois mois. Je les ai collationnés ou copiés entièrement.

4. Gœtt. gel. Anz., 1878, p. 105.

5. Car M. Z. n'est pas sûr de pouvoir considérer comme faisant partie des Actes les morceaux inédits du *Paris.* 1468 ; il les a placés à la suite de Prochore.

regrettable, surtout pour les morceaux tirés d'Abdias et de Méliton, parce que les vies de Jean qui portent ces noms n'ont jamais été imprimées d'une manière digne de foi. On regrette aussi de n'y pas voir figurer le récit de Syméon le Métaphraste sur le juif qui essaye de s'empoisonner. Son authenticité est attestée par Théodore Studite [1] et par Evodius [2], et il n'y a pas lieu de croire que Syméon l'ait transformé plus que l'histoire du jeune brigand qui le précède immédiatement. Enfin, quelques traits contenus dans un ms. de la Vaticane, et tirés probablement des Actes de Jean, et une série de miracles citée par Théodore Studite [3] ont échappé à M. Zahn.

L'introduction, à propos des Actes de Jean, traite de tous les Actes des apôtres communément attribués à Leucius Charinus. M. Z. se livre, sur ce sujet, à des recherches approfondies, très dignes d'examen, mais que l'espace ne nous permet pas de discuter ici. Rapportons seulement un résultat surprenant : M. Z. croit avoir établi que les Actes apocryphes ont été rédigés avant l'an 160, probablement vers 130! On devine l'intérêt qui s'attache pour M. Z. à cette découverte, puisqu'il admet que les Actes de Jean parlaient de la composition du quatrième évangile.

Nous sommes forcé également de réserver pour une autre occasion la discussion du chapitre consacré plus spécialement aux Actes de Jean. Si plusieurs questions sur ce point sont tranchées plutôt que résolues, cela peut tenir encore, en quelque mesure, à des préoccupations théologiques de l'auteur. Mais cela vient aussi de l'insuffisance de ses matériaux. M. Z. n'a eu connaissance ni de certains mss. [4] d'après lesquels on pourra se faire une idée plus exacte de la fin de Prochore et de celle des Actes, ni de la rédaction authentique d'Abdias et de Méliton. Le saint Jean d'Abdias n'a été imprimé jusqu'ici que d'après l'édition interpolée d'un bout à l'autre de W. Lazius [5]. Celui de Méliton (ou Mellitus) a eu

1. Voy. plus bas (note 9).

2. *De fide c. Manich.*, c. 40 (Augustin, t. VIII, append. col. 34). M. Z. applique ce témoignage à un récit d'Abdias, mais il faut remarquer qu'Evodius dit *foenum*, qui répond à χόρτος de Syméon, et non à *uirgae* d'Abdias. Je compte joindre à ma publication ce morceau, et peut-être toute la vie de saint Jean, que j'ai revue sur les mss. de la Bibliothèque nationale.

3. *Noua patrum Bibliotheca*, ed. Mai, t. V, app., p. 68 à 69.

4. Je ne citerai que celui de Patmos, parce qu'une analyse et des extraits en ont été publiés. Voy. V. Guérin, Description de l'île de Patmos, Paris, 1856, p. 20 à 28 et 112. Il est assez curieux que Tischendorf, qui a eu le projet (plus tard, probablement) de publier Prochore, ne parle de ce ms. nulle part (Jahrbücher der Literatur, Wien, 1845, Anzeigeblatt, cx, p. 15 ; Reise in den Orient, 1846, II, p. 260. Aus d. hl. Lande, 1859, p. 340). De même, un fragment assez long de Prochore, apporté par lui-même à S. Pétersbourg (*Notitia Edit. cod. bibl. sinait.*, p. 61, et E. de Muralt, Catal. des mss. de la bibl. imp. de S. Pétersb., 1864, p. 52) ne paraît pas figurer dans ses papiers. Car M. Z., qui avait en mains les papiers de Tischendorf, n'a eu connaissance de ce fragment que par un ami (*Acta Jo.*, p. xvi).

5. Bâle, 1552. Pour le commencement de saint Jean, et pour les autres apôtres, il faut se servir, en attendant une édition critique, de celle de F. Nausea : *Anonymi*

ce sort étrange d'être publié quatre fois comme ouvrage inédit[1], et voici encore M. Zahn qui en parle constamment, sans connaître, si j'ai bien vu, ni deux de ces éditions, ni les recherches de Piper et de Gieseler sur le sujet[2]. Aussi, tout ce qu'il dit d'Abdias et de Méliton est à refaire. M. Z. n'admet pas (p. CXIV) que les Actes de Jean aient parlé de la destruction du temple de Diane. Mais il oublie une homélie grecque[3] qui parle de cet événement, ou tout au moins de la chute de la statue de Diane, d'après une source qui n'est pas Prochore. Les traditions relatives au séjour et au martyre de saint Jean à Rome réclament également un nouvel examen.

L'introduction se termine par des recherches intéressantes, mais un peu hardies, sur le sépulcre de saint Jean et les églises qui lui furent dédiées à Ephèse. Il se peut que nous ayons à revenir aussi sur ce sujet à propos d'un texte inédit du VIIe siècle qui mentionne ce sépulcre.

Max Bonnet.

---

115. — **Zur Geschichte der Philologie und zur rœmischen Litteratur.** Vier Abhandlungen von Hermann Hagen, ord. Prof. an der Universitæt Bern. Berlin, Calvary. 1879, in-8°, x et 317 p. — Prix : 10 francs.

M. Hagen a réuni dans ce volume quatre opuscules publiés en différentes occasions comme programmes de l'Université de Berne, une biographie de Pierre Daniel, une biographie de Jacques Bongars, une dissertation sur quelques pièces de l'anthologie latine et un traité de *philautia*, enfin, une dissertation sur une ancienne traduction latine d'Oribase. Il a été rendu compte, dans cette *Revue*[4], des trois premiers opuscules; nous ne parlerons ici que du dernier.

Un manuscrit de la bibliothèque de Berne (F 219), venant de la bibliothèque de Bongars, contient des fragments d'une traduction latine

---

Philalethi Eusebiani in uitas miracula passionesque apostolorum rhapsodiae. Coloniae, 1531. Je joindrai à ma publication une nouvelle édition du saint Jean d'Abdias, qui est toute prête, de même que quelques autres documents importants pour l'histoire de la légende de saint Jean en Occident, comme l'ancien prologue du quatrième évangile, etc.

1. Mombritius, *Sanctuarium*, Milan, environ 1480, t. II. *Vetustius occid. eccl. Martyrologium ed.* Florentinius, *Lucae* 1668, p. 130. *Biblioth. anecdotorum ed.* G. Heine, *Lips.* 1848, I, p. 108. *Bibliotheca Casinensis*, t. II, 1875, *floril.* p. 66.

2. Theol. Stud. u. Krit., 1838, I. p. 111, et Gœtt. gel. Anz., 1849, fasc. 6, p. 49. Je ne vois pas non plus que M. Z. mentionne l'important article de M. Lipsius sur Abdias dans le Dictionary of Christian Biography, de MM. Smith et Wace, Londres, 1877.

3. Chrysostôme éd. Montfaucon, V, p. 772; éd. Savilius, VII, p. 344 (Ex Ms. Palatino). Il y a de l'analogie avec un récit du *Parisinus* 1468 (*Acta Joan.*, p. 188, 12 suiv.).

4. 1874. I, 5, 279; 1877, II, 179.

de la *Synopsis* d'Oribase, en écriture onciale, copiés au VI[e] siècle, suivant l'estimation de M. Hagen. La langue de cette traduction est tout à fait conforme à l'usage vulgaire, et, comme l'a très bien compris M. H., l'étude en est fort intéressante pour la connaissance des origines des langues romanes. M. H., après avoir donné le texte de la traduction d'Oribase et de celle d'un traité des fièvres attribué à Galien, dont le langage est tout semblable, a rassemblé les faits les plus remarquables que ces traductions présentent, en ce qui touche l'emploi des voyelles et des consonnes, des genres, des nombres, des cas, la déclinaison des noms, le comparatif et le superlatif, le pronom, le verbe (conjugaisons et voix), la préposition, l'adverbe et la conjonction, certaines constructions du verbe, le gérondif, le participe en *dus, da, dum,* les modes, certaines ellipses et certains pléonasmes, l'ordre des mots, les hellénismes, le vocabulaire grec et latin. Il termine par quelques remarques sur les rapports de la traduction au texte original.

L'appréciation des barbarismes de cette traduction est délicate. La question de savoir s'ils sont imputables au traducteur ou au copiste est ici secondaire, puisqu'il s'agit de déterminer l'usage vulgaire : peu importe par qui il est représenté. Mais ce qui est plus embarrassant, c'est de savoir si nous sommes en présence d'une faute matérielle de copie commise par un homme inattentif, inintelligent et illettré, ou d'un usage vulgairement reçu. Il me semble que, dans « absos calidos sunt superinponendi », « lanas sunt superinponendas », « carnes porcinas prohibendas sunt » (p. 297), nous sommes en présence de fautes matérielles de copie; l'*s* de *sunt* a été dédoublée mal à propos, et il y a eu assimilation du reste à l'accusatif né de mots mal divisés. Ailleurs, « pumam auferenda est » *(ibid.)*, « uteris minus oleo et frictionem » (258, § 5) sont les signes d'une prononciation où les formes des noms qui ne se distinguaient que par l'*m* finale étaient habituellement confondues. Je ne dirais pas que, dans ces exemples, *auferenda est* est construit avec l'accusatif, ni que *uteris* est construit à la fois avec l'ablatif et l'accusatif. Il n'y avait plus pour les formes ni nominatif, ni ablatif, ni accusatif. L'*m* ne se prononçait plus, et les copistes l'ajoutaient ou la retranchaient capricieusement. Au reste, de quelque manière qu'on apprécie ces choses, M. Hagen n'en a pas moins rendu, par cette publication, un service précieux à l'histoire du latin.

Ch. Th.

---

116. — **Bibliotheca Normannica,** Denkmæler normannischer Literatur und Sprache, herausgegeben von Hermann Suchier. I. Reimpredigt, hrggben von Hermann Suchier. Halle, 1879, in-8°, LVI-109 p.— II. Der Judenknabe, 3 griechische, 14 lateinische und 8 franzœsische Texte, hrggben von Eugen Volter. Halle 1879, in-8°, 128 pages (chez Niemeyer).

M. Hermann Suchier, qui s'est déjà fait connaître par de remarqua-

bles travaux sur la littérature et la langue anglo-normande, a entrepris la publication d'une *Bibliothèque normande*, c'est-à-dire d'une collection de textes de la vieille langue appartenant au dialecte normand. Il fait paraître, en même temps, deux publications dont l'une est rédigée par lui, la seconde par un de ses élèves.

I. La première est un *sermon en vers*, publié d'après trois manuscrits anglo-normands qui se trouvent, l'un à Paris, le deuxième à Oxford, le troisième à Cambridge. Le texte de Paris avait déjà été publié, assez incorrectement, par M. A. Jubinal, en 1834. M. Paul Meyer a publié un fragment du texte de Paris, corrigé avec l'aide du texte de Cambridge, dans son Recueil d'anciens textes français. M. S. est le premier à en donner une édition critique complète. Il est à remarquer que, pour être conservé seulement dans trois manuscrits anglo-normands, le texte original n'en est pas moins français.

M. S. se livre à une minutieuse et rigoureuse étude de son texte, pour en établir les caractères linguitisques. Cette discussion de plus de trente pages sobres et pleines de faits est un modèle de science et de critique. Suit une série d'observations sur la métrique du poëme, les strophes et les rimes, sur le style et les idées. Après quoi vient le texte dont les cent soixante dix-neuf strophes s'étendent sur soixante-sept pages. Chaque verso contient le texte de Paris, corrigé avec l'aide des mss. d'Oxford et de Cambridge; chaque recto offre en regard les strophes correspondantes de ces deux mss., disposition commode qui permet d'apprécier sans difficulté les restitutions de l'auteur. Le texte est encore accompagné (p. 67-80) de notes explicatives sur les passages difficiles.

Enfin l'ouvrage se termine par la publication d'un autre sermon en vers, de date plus récente, écrit non en normand, mais en anglo-normand, et publié pour la première fois d'après un ms. du British Museum. Le texte et quelques notes remplissent les dernières pages (81-110) de cette publication qui ouvre si dignement la *Bibliotheca Normannica*.

II. La seconde publication se recommande par un autre caractère. Elle n'offre pas les profondes discussions de la précédente; elle tendrait plutôt à rentrer dans le cadre des études de littérature générale. Elle a pour objet l'histoire d'une légende très répandue au moyen âge, celle d'un jeune garçon juif qui, ayant communié avec des camarades chrétiens, est jeté par son père, ouvrier verrier, dans le four ardent où fondait le verre. La sainte Vierge vient au secours de l'enfant et le délivre des flammes; le peuple célèbre le miracle de Notre-Dame en faisant brûler le père à la place de l'enfant.

Il existe de cette légende, à la connaissance de l'éditeur, au moins trente-trois rédactions : cinq grecques, quatorze latines, huit françaises, une espagnole, deux allemandes, deux arabes, une éthiopienne. Il examine les rapports de ces rédactions et reconnait trois sources principales : la rédaction grecque d'Euagrius, celle de Grégoire de Tours (de *Gloria*

Martyrum) et celle de Bothon de Provins *(Liber de Miraculis S. Virginis)*. Suit le texte des cinq rédactions grecques, des quatorze latines et des huit françaises. On peut se demander à quel titre cette publication rentre dans la *Bibliotheca Normannica :* c'est que, répond M. V., la plus ancienne de ces rédactions françaises, celle qui porte le nº 20, et la rédaction inscrite au nº 23, appartiennent au dialecte normand. Parmi ces textes, il faut signaler celui qui porte le nº 22 *(Don Juïtel qui fu mis el four de voirre)* extrait de la *Vie des anciens Pères*, et que l'éditeur publie d'après quinze manuscrits. Les nºs 25 et 26 sont des récits en prose du xvᵉ siècle. Le dernier extrait est tout à fait moderne; il est tiré de l'histoire ecclésiastique de Fleury.

On voit que cette seconde publication n'offre pas l'unité et la précision de la précédente. L'éditeur n'a pas su prendre un parti décisif entre deux points de vue : ou publier seulement les textes normands et anglo-normands, sans se préoccuper des autres rédactions grecques, latines ou françaises, et se contenter de faire de la philologie normande, ou publier la totalité des documents relatifs à cette légende, en raconter l'histoire, en déterminer l'origine [1]; alors sa publication n'avait aucun droit à paraître dans la *Bibliotheca Normannica*. Mais, malgré ce défaut de composition, cette publication est intéressante; elle est faite avec soin et compétence; et, quoique venant après la magistrale étude de M. Suchier, elle tient encore, et fort honorablement, son rang.

A. D.

---

117. — Ἀλφάβητος τῆς ἀγάπης. **Das ABC der Liebe,** eine Sammlung rhodischer Liebeslieder zum ersten Male herausgegeben, metrisch uebersetzt, und mit einem Wœrterbuche versehen von Wilhelm Wagner. Leipzig, Teubner, 1879. une plaquette in-8º de 87 pages.

Cette collection de chansons populaires a été récemment découverte par M. Wagner dans un manuscrit du British Museum. Elle comprend cent douze morceaux, dont quelques-uns forment des pièces entières, tandis que d'autres ne sont que des fragments très courts. Ces chansons appartiennent pour la plupart à l'île de Rhodes, et semblent avoir été composées, comme M. W. le conjecture, vers la fin du xivᵉ ou le commencement du xvᵉ siècle. Dans le plus grand nombre de ces poèmes, l'auteur, homme ou femme, s'adresse à l'objet de son amour et lui exprime tantôt des plaintes, tantôt des espérances; il déclare son affection dans les termes les plus tendres. La forme épique n'apparaît que dans deux ou trois pièces; dans presque toutes on observe une intelli-

---

1. Les traditions rabbiniques rapportent une légende à peu près analogue au sujet d'Abraham que son père, Nachor, jette au feu — mais sans succès, — parce qu'il n'adore pas ses faux dieux.

gence développée et capable d'une fine analyse psychologique. L'imagination du poète populaire est riche et variée; l'expression est toujours naturelle et juste; le mètre est facile.

Les nombreuses corrections du texte et la traduction allemande en vers montrent que l'éditeur a surmonté avec assez de succès la plupart des difficultés dont sont hérissés ces travaux. Nous présenterons seulement les quelques observations suivantes : XXXVII, 3. Pourquoi avoir changé στέκω καὶ διαλογίζομαι du texte? La phrase est des plus grecques et n'est pas contraire au rythme. Même vers, j'aimerais mieux lire ποιὰν πέρδικα. — LI, 2; il faut lire τὰ ῥοῦχα σου au lieu de τὰ ῥοῦχα μου. — LXIII, 5. Le γλυκίανε du texte serait rendu d'une façon plus correcte par γλυκειά 'νε. — LXXIII, 1. M. W. a mal ponctué et n'a pas compris ce vers; il fallait écrire οὐκ ἦτον δάκτυλο χαρτὶ καὶ κοντυλιὰ μελάνι; ce qui veut dire : *N'y avait-il pas un peu* (litt. *un doigt) de papier et une plumée d'encre?* Par conséquent, il faut changer la traduction de κοντυλιά, au glossaire; ce mot ne peut jamais signifier *plume,* mais *ce qui entre d'encre dans une plume.* — LXXIV, 16. Lire σὺ 'σαι τῆς νύκτας, au lieu de ἐσὺ 'σαι, qui fausse le rythme. 24, j'aimerais mieux τ'ἀδόνια, que τὰ 'δόνια, qui est sans doute la leçon du ms. — LXXXII, 1; lire πόθεν γενόμην. — LXXXIII, 25; au lieu de ἀγαπᾷ, lire l'imparfait vulgaire ἀγάπα, qui est plus en harmonie avec la suite du discours. — LXXXVI, 2; au lieu de διδάξουν, je propose δικάσουν. — M. W., XXXVII, 7, et XCV, 1, écrit γιὸν, un adverbe synonyme de σὰν, ὡσὰν, et surtout usité dans le dialecte de l'île de Chypre. Ne serait-il pas mieux de l'écrire γοιὸν (= γοῖον = οἷον)? — XVIII, 9. Il y a dans ce vers un pluriel βιγλατώρους, mais au glossaire, M. W. lui donne pour nominatif singulier βιγλατῶρος, cette dernière forme n'existe pas, croyons-nous, mais elle doit être remplacée par βιγλατῶρας, dont l'accusatif pluriel peut et doit être ou βιγλατώραις ou βιγλατώρους, comme γέρονταις ou γερόντους. — LV, 2. C'est une habitude chez M. W. d'écrire ζαφύριν, et non ζαφείριν (= ζαφείριον = σαπφείριον), pourquoi, puisque ce mot est le diminutif de σάπφειρος? — XX, 7. Si M. W. fait venir νοικοκύρις de ἐν οἴκῳ κύριος, comment explique-t-il les formes analogues νῶμος (= ὦμος) et νουρά (οὐρά)? — LI, 3. Le texte du manuscrit donne ψάρι, M. Wagner corrige ψώρι (qui est, selon lui, un diminutif de ψώρα, *gale);* la correction ne nous semble pas heureuse. Nous croyons qu'il faut conserver ψάρι, et qu'il s'agit, dans ce vers, de l'odeur nauséabonde du *poisson frais,* χλωρὸν ψάρι; en outre nous estimons qu'un diminutif de ψώρα ne pourrait guère être que ψωρίτζα ou ψωροῦλα.

Autant que notre connaissance de l'allemand nous permet d'en juger, la traduction en vers qui accompagne le texte grec est fidèle et élégante; la langue allemande se prête, du reste, on ne peut mieux à la traduction de ces vers de quinze syllabes.

Etienne Rameau.

118. — **Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV** par A. Chéruel, recteur honoraire et inspecteur général honoraire de l'Université, membre du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes. T. III, Paris, Hachette. 1879, grand in-8° de 432 p. — Prix : 7 fr. 50.

De grands éloges, accompagnés de petites observations, ont été donnés ici aux deux premiers volumes de l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV* [1]. Les mêmes éloges sont dus au tome III, et, je me réjouis de pouvoir le dire, je n'aurai, cette fois, à y joindre presque pas d'observations.

Ce tome III renferme le récit des événements accomplis de juillet 1648 à janvier 1650. Nous entrons, dès la première page, dans la Fronde. M. Chéruel la juge avec raison très sévèrement. Voici comment il en résume (p. 3, 4) la lamentable histoire : « La Fronde a, pendant cinq ans, troublé la France, allumé des guerres civiles, couvert le pays de ruines et de misère, et compromis toutes les conquêtes et la gloire des cinq premières années de la minorité de Louis XIV. » Pour raconter en détail tout ce qu'il vient ainsi de dépeindre en quelques mots saisissants, M. C. a fait un grand et heureux usage des huit carnets de Mazarin spécialement relatifs à la période comprise entre 1648-1651, ressource considérable qui a manqué à tous ses devanciers, au marquis de Saint-Aulaire comme à M. Bazin, à M. Alphonse Feillet comme à M. Casimir Gaillardin. Leur déchiffrement, qui était si pénible et qui représente une si grande somme de patience dépensée et de difficultés vaincues, a permis à M. C. de nous fournir, sur divers points, des renseignements que l'on chercherait en vain dans les meilleurs mémoires du temps [2]. Les lettres de Mazarin, les dépêches des ambassadeurs vénitiens, divers autres documents inédits, dont plusieurs proviennent des archives du ministère des affaires étrangères, sans parler d'un grand nombre de livres imprimés [3], ont complété les provisions de l'auteur. Aussi, sur la bataille de Lens, sur la journée des barricades, sur le traité de Westphalie, sur le blocus et le siège de Paris, sur tous les incidents qui suivirent le traité de Rueil, M. C. est désormais le meilleur auteur à consulter. Exact dans les choses d'ensemble, il n'est pas moins exact dans les menus détails [4]. Les rectifications, grandes ou petites, abondent dans le

---

1. 1879, second semestre, p. 207.

2. M. C. (*Appendice*, p. 389-412) insiste, dans un mémoire intitulé : *Chronologie et extraits des carnets de Mazarin pendant la Fronde*, sur l'importance de ces notes intimes.

3. Il faut louer M. C. d'avoir généralement très bien choisi ces livres. C'est ainsi que, racontant certains événements littéraires (p. 38), il invoque surtout l'autorité des *Mémoires* du maréchal du Plessis-Praslin et de ceux de Navailles, tous les deux témoins et principaux acteurs de ces événements. En d'autres circonstances, il se sert avec avantage des récits de deux historiens qui ont su bien des choses, La Barde et Priolo.

4. On appréciera ses efforts pour arriver à la parfaite connaissance de la vérité, même *in minimis*, en voyant (p. 17, note 1) sa discussion sur la date de l'arrivée du

volume. Citons-en une seule qui donnera, si je ne me trompe, une favorable idée de toutes les autres (p. 64) : « Le récit de Retz [Journée des barricades] est animé et plein d'intérêt ; mais il semble avoir singulièrement exagéré son rôle et disposé toutes ces scènes dramatiques pour sa plus grande gloire. Ce qu'il ne dit pas et ce que nous apprennent les *Mémoires* de Gui Joly, confirmés par les *Carnets* et les *Lettres de Mazarin*, c'est qu'il s'était déclaré contre la cour parce qu'on lui avait refusé le gouvernement de Paris, dont le duc de Montbazon devait se démettre en sa faveur. Paul de Gondi eût ainsi réuni, dans Paris, les deux puissances temporelle et spirituelle [1]. »

Les points faibles du volume, j'en ai déjà averti le lecteur, sont en bien petit nombre. Disons d'abord, d'une manière générale, que l'histoire de la Fronde à Paris a été bien plus soignée par M. C. que l'histoire de la Fronde en province : ses récits, à cet égard, ont grand besoin d'être complétés par les *Souvenirs du règne de Louis XIV*, de M. le comte Jules de Cosnac [2]. Si nous passons aux détails, nous observerons que M. C. cite (p. 54) une relation de la bataille de Lens, revue par le vainqueur lui-même, et qu'il ajoute (note 2) que cette relation a été publiée par Coste (*Histoire de Louis de Bourbon*, in-4°, 3me édition, 1748). Ce littérateur, comme j'ai eu l'occasion de le constater ailleurs [3], avait promis de reproduire *mot pour mot* cette relation, mais il y a mêlé tant de fautes qu'il a entièrement gâté cet excellent morceau. On ne peut donc pas dire qu'un copiste aussi maladroit, aussi inintelligent, *a publié* la *bataille de Lens*. Pourquoi M. C. n'a-t-il pas cité, plutôt que cette infidèle version, l'édition originale (Paris. Imprimerie royale, 1649,

---

prince de Condé à l'armée de Flandre (19 ou 20 juillet 1648), sur le nombre des Autrichiens tués ou pris à la bataille de Zusmarshausen gagnée par Turenne contre Montecuculli (p. 32), sur une erreur de Pinard, l'auteur de la *Chronologie historique militaire*, « d'ordinaire si exacte, » au sujet du maréchal de camp Boissac, à Crémone (p. 39), sur une erreur de Monglat touchant un prétendu voyage du cardinal de Sainte-Cécile à Paris (p. 47), etc.

1. M. C. a été plusieurs fois obligé de combattre les assertions du cardinal de Retz. Il dit (p. 79, note 1) : « Il ne faut pas oublier que les *Mémoires de Retz* ont été écrits plus de vingt ans après les événements sur de vagues souvenirs, pour faire ressortir et glorifier le rôle du coadjuteur. Aussi, tout en louant le mérite littéraire de cette œuvre, nous serons souvent forcé d'en contester la valeur historique. » Voir (*Appendice*, n° IV, p. 422-425) un document qui comble, dans les *Mémoires* du cardinal, une lacune intentionnelle : c'est une lettre de l'évêque de Lavaur [M. C. ne nous dit pas que c'était Jean Vincent de Tulles, l'ancien évêque d'Orange] adressée à Mazarin, le 13 mars 1649, et tirée des Archives des Affaires étrangères, où nous apprenons qu'à cette époque la famille et les amis du cardinal travaillaient activement, non sans son autorisation, à le réconcilier avec la Cour.

2. Le tome VII vient de paraître (Paris, 1880). Le tome VIII terminera l'histoire de la Fronde. M. de Cosnac a tiré beaucoup de pièces de deux dépôts trop négligés par M. C., les Archives Nationales et celles du Ministère de la Guerre. De son côté, M. de Cosnac n'a pas interrogé les Carnets de Mazarin. *Non omnia possumus omnes.*

3. *Plaquettes Gontaudaises*. N° 2. *Quelques lettres inédites d'Isaac de la Peyrère*, 1878, p. 42, note 38.

in-8°)? Pourquoi n'a-t-il pas nommé l'auteur bien connu d'une relation qui a été si appréciée de tout le XVIIe siècle, Isaac de La Peyrère? — L'évêque de Sarlat, *prédicateur célèbre*, comme le surnomme M. C. (p. 180), ne s'appelait point *Charles* de Lingendes; il ne porta jamais que le prénom de *Jean*, ainsi que l'atteste le *Gallia Christiana* (t. II, col. 1529). — M. C. (p. 356) énumère, dans une note qui ravira les bibliographes, les sources où l'on peut puiser pour raconter en toute sûreté l'arrestation des princes, et il oublie de citer le plus précieux de tous les témoignages, celui d'un homme qui joua un rôle des plus importants dans la journée du 18 janvier 1650, le comte de Cominges (Gaston-Jean-Baptiste) [1]. Si M. Chéruel avait jeté les yeux sur les pages tracées par le neveu et lieutenant du capitaine des gardes du corps de la reine, du vieux François de Guitaut, il n'aurait sans doute pas reproduit (p. 373) le prétendu mot de Condé : « Voilà la récompense de mes services, » ni signalé diverses autres circonstances, imaginées après coup, du voyage imprévu, involontaire, fait par les princes, du Palais-Royal à Vincennes.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Une étude de M. C. HENRY, intitulée : *Huygens et Roberval, documents nouveaux* (Leyde, Brill. In-4°, 44 p.) renferme des lettres de Huygens à l'astronome Boulliau. Ces lettres contiennent une démonstration de la loi des espaces parcourues dans la chute d'un corps, la date exacte de l'application du pendule à l'horloge, une description précise du télescope de Huygens, etc. On trouve aussi dans la plaquette de M. C. Henry une lettre de Roberval à l'astronome Hévélius; on voit par cette lettre que Roberval avait découvert une formule de sommation des puissances semblables des nombres (formule qui est un des titres de Pascal et de Fermat), restitué les *Lieux plans* d'Apollonius, composé un traité de mécanique. Chacune de ces deux classes de documents est précédée d'une introduction signalant quelques inédits de Huygens ou de Roberval.

— Le tome V des *Œuvres de Molière* (collection des *grands écrivains de la France*), publiées par MM. Eug. Despois et Paul MESNARD, contient *Dom Juan, l'Amour médecin* et le *Misanthrope* (Hachette. In-8°, 561 p.)

— Le troisième volume du *Chansonnier historique du XVIIIe siècle*, publié par M. E. RAUNIÉ, vient de paraître (Quantin, 10 fr.); il se compose des poésies satiriques des années 1718, 1719 et 1720, qui nous retracent l'histoire anecdotique du système de Law depuis ses débuts jusqu'à sa chute. Un de nos collaborateurs rendra prochainement compte de cette publication.

— L'*Histoire des littératures étrangères* que M. Eugène HALLBERG, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, publie chez l'éditeur Lemerre, comprend déjà

---

1. *Relation inédite de l'arrestation des Princes (18 janvier 1650) écrite par le comte de Cominges, publiée avec notes et appendice*, etc. (Paris, 1871, grand in-8°. Extrait de la *Revue des Questions historiques*.)

deux volumes. Le premier (IV et 382 p.) est consacré à trois littératures : 1° *littérature scandinave* (5-47); 2° *littérature allemande* (49-300); 3° *littérature hollandaise.* (301-313); le deuxième (396 p.) est ainsi divisé : *littérature anglaise* (1-216), *littérature anglo-américaine* (237-260), *littératures slaves* (261-303). Quelques fautes légères ne diminuent pas la valeur de ces manuels. Nous louerons surtout les parties consacrées aux auteurs de premier ordre (litt. allemande et litt. anglaise); si l'œuvre de M. H. est, par sa nature même, une œuvre de seconde main, il a le droit de revendiquer une certaine originalité dans ses notices sur les grands écrivains classiques; il a lu et jugé ces écrivains par lui-même. On lui reprochera peut-être de n'avoir pas suffisamment observé les proportions et d'avoir écrit sur les auteurs de premier rang plus de pages que ne le comporte le cadre même de l'ouvrage. Mais on ne saurait accorder trop d'importance à Klopstock et à Wieland, à Lessing et à Herder, à Schiller et à Gœthe, à Shakspeare et à Milton, à ceux qui, comme dit M. H., ont mené leur siècle et toute la littérature de leur pays, ou qui méritent par l'influence qu'ils ont exercée ou par l'originalité de leur talent d'attirer l'attention. (Cp. ce que dit M. Hallberg, dans le premier volume, des deux Schlegel, de Clém. Brentano, de Fouqué, de Chamisso, d'Uhland et de Lenau, et dans le second, de Richardson, de Fielding, de Smollett, de Sterne, etc.). Du reste, comme dit M. H., sans ces hors d'œuvre, un tel abrégé risquerait fort de tomber dans la sécheresse. Parfois M. Hallberg cite aussi des passages caractéristiques tirés de l'œuvre ou de la correspondance des écrivains qu'il apprécie; ces passages sont choisis avec goût. Un *tableau chronologique*, à la fin de chaque volume, donne les dates de la publication des ouvrages les plus connus ou des événements littéraires les plus importants. Nous n'hésitons pas à recommander cette *Histoire des littératures étrangères* non seulement aux gens du monde, mais aux professeurs et aux élèves de nos lycées. Le prix de ces volumes (2 fr. 50) est d'ailleurs modeste, et l'exécution typographique, très soignée.

— Rectifions une notice parue dans la *Chronique* du 24 mai (n° 20, p. 419). L'ouvrage de M. Ad. Schmidt, traduit par M. Paul Viollet, est intitulé : *Paris pendant la Révolution, d'après les rapports de la police secrète, 1789-1800*. Ces rapports n'ont pas été détruits par l'incendie en 1871 ; ils sont encore aux Archives.

— L'académie des sciences morales et politiques a élu, en remplacement de M. Ernest Bersot, M. Beaussire, qui a obtenu vingt-trois voix contre sept données à M. de Pressensé et deux, à M. Hippeau.

— M. Amédée Mercier, professeur au lycée de Nantes, a soutenu, le vendredi 28 mai, devant la Faculté des lettres de Paris les deux thèses suivantes; thèse latine : *De neutrali genere quid factum sit in gallica lingua;* thèse française : *Histoire des participes français.*

ALLEMAGNE. — La seconde partie du troisième volume de l'*Eloquence attique* de M. Frédéric Blass est, à l'heure qu'il est, presque entièrement imprimée. Elle doit comprendre Eschine, Hypéride, Dinarque et la fin de l'éloquence athénienne.

— M. Merx, de Heidelberg, prépare une édition d'un dialogue syriaque sur la grammaire (l'auteur en est inconnu) d'après les manuscrits du British Museum, de la Bodléienne et de la Bibliothèque de Berlin.

— Les éditeurs Calvary annoncent une édition critique de l'ouvrage d'Aristide Quintilien sur la musique; cette édition sera due à M. Albert Jahn. (*Aristidis Quintiliani de musica libri tres, nunc primum separatim edidit, recensuit, emendavit et commentatus est A. Jahnius.)*

— Une nouvelle revue historique paraît à Dresde; c'est le *Neues Archiv für saech-*

sische Geschichte und Alterthumskunde; comme l'indique son titre, cette revue est uniquement consacrée à l'histoire de la Saxe; aussi est-elle soutenue par le gouvernement saxon. Le *Neues Archiv* a pour directeur M. Hubert Ermisch; il paraît tous les trois mois (à Dresde, chez Baensch; prix de l'abonnement annuel : 6 mark).

— Deux volumes nouveaux sont venus augmenter la collection des « Réimpressions littéraires du XVIe et du XVIIe siècle *(Neudrucke deutscher Literaturwerke)* publiée par l'éditeur Niemeyer de Halle; ce sont (nos 19-25) : *der abenteuerliche Simplicissimus*, de H. J. Chr. de Grimmelshausen, édité par M. Rudolf Kœgel d'après la plus ancienne édition originale, 1669 (591 p. 4 mark 10 pf.) et (nos 26 et 27) *Zwœlf Fastnachtspiele aus den Jahren 1538-1539*, de Hans Sachs, publiés par M. Edm. Goetze (159 p.).

— Le recueil considérable de morceaux choisis de la poésie allemande contemporaine, publié récemment par M. Adolf Stern et intitulé « cinquante années de poésie allemande *(Fünfzig Jahre deutscher Dichtung*. Leipzig, Wartig. In-8°, 1014 p., 12 mark), est un des meilleurs recueils de ce genre qu'on puisse mettre entre les mains des élèves des gymnases. Il comprend les années 1820-1870 et commence à Uhland, Justin Kerner et Chamisso, pour finir à Mourad-Effendi, Rodenberg et Waldmüller — sans oublier M. Stern lui-même, poète lyrique et auteur d'une épopée sur Gutenberg, qui, modestement, s'est attribué seize pages de son recueil. En tête des extraits de chaque poète figure une notice biographique, accompagnée d'une courte appréciation. Nous regrettons que dans les scènes dramatiques que M. S. cite fréquemment, il n'ait pas exposé en quelques mots le sujet de la pièce. M. Stern divise l'histoire de la poésie allemande contemporaine en périodes; peut-être a-t-il abusé des divisions et partagé les poètes en groupes trop nombreux. Mais les observations dont M. Stern fait précéder chaque période, — ainsi que l'introduction qui ouvre le volume — sont ingénieuses et utiles.

PORTUGAL. — La commission littéraire, chargée de préparer le programme des fêtes du centenaire de Camoëns (du 10 au 13 juin), organise une exposition de toute la *Bibliographia Camoniana* au Palais de Cristal. Elle fait appel à toutes les bibliothèques publiques et à tous les bibliophiles, ainsi qu'aux « très honorables autorités ». Elle prie MM. les « expositeurs étrangers » d'adresser leurs envois à la Direction au Palais de Cristal, à Porto, prend tous les frais de transport à sa charge et rendra les volumes après le 16 juin, par la voie qu'auront choisie les exposants.

SUISSE. — La Société historique du canton de Berne doit publier une nouvelle édition de la *Berner-Chronik* de Valerius Anshelm; la Bibliothèque de Berne possède le manuscrit d'Anshelm en trois volumes, ainsi qu'un quatrième volume, jusqu'ici inédit, écrit en partie par Anshelm, en partie par son continuateur, Michel Settler.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 mai 1880.

M. Dessalles, juge à Limoges, adresse à l'Académie un mémoire tendant à établir, contrairement aux affirmations d'un journal de la Dordogne, que la veuve de Toussaint l'Ouverture est morte à l'hôpital de Limoges en 1815.

M. Edmond Gautier, greffier du tribunal de Loches, annonce par lettre une importante découverte de documents historiques. Il a trouvé, dans les reliures des

cent trente-six registres de l'état civil de l'arrondissement de Loches pour l'année 1831, cinquante-trois fragments de parchemin, provenant de trente-quatre chartes, dont vingt-une du xe siècle, deux du xie, six du xiie et cinq du xiiie. Trois de ces chartes ont des signatures ou des fragments de signatures en caractères grecs; beaucoup portent des mots écrits en notes tironiennes. M. Gautier est parvenu à rapprocher les fragments divers de ces documents et à reconstituer ainsi les chartes lacérées; il a déterminé les dates d'une quinzaine d'entre elles. M. Edmond Gautier ajoute qu'il y a chance de trouver de nouveaux fragments semblables dans les doubles des mêmes registres de l'état civil de 1831, doubles conservés aux mairies des soixante-huit communes de l'arrondissement de Loches, et peut-être aussi dans les registres des arrondissements voisins de Tours et de Chinon. L'Académie charge son secrétaire perpétuel d'écrire à M. Edmond Gautier pour le féliciter de sa découverte et le remercier de sa communication.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. le Président annonce que le prix Stanislas Julien est décerné cette année à M. Henri Cordier, pour son ouvrage de bibliographie chinoise intitulé *Bibliotheca sinica*.

MM. Miller et Schefer sont élus membres de la commission chargée de vérifier le compte-matière de l'Académie (publications).

M. Le Blant fait passer sous les yeux de ses confrères des photographies qu'il a rapportées de Rome et qui reproduisent : 1° plusieurs des stucs qui ornent les voûtes des chambres découvertes aux jardins de la Farnésine dans les fouilles faites pour l'élargissement du quai du Tibre; 2° des peintures, trouvées au même endroit, dont une représente l'éducation de Bacchus. Ces peintures, d'une beauté remarquable, sont signées CEΛEYKOC EΠOIEI.

M. Deloche lit un mémoire intitulé : *Explication d'une formule inscrite sur plusieurs monnaies mérovingiennes*. Cette formule, qui se rencontre sur des *trientes* mérovingiens et qui a jusqu'ici beaucoup intrigué les numismatistes, se présente sous diverses formes : DESELEꟼAS, DESELEGS, DESELEGVS. Le caractère antépénultième de la première de ces leçons est une lettre de forme insolite : M. Deloche pense qu'il représente le groupe IC. Quant à la formule elle-même, pour l'expliquer, il fait remarquer que les pièces qui la portent ont toutes dans le champ du revers une marque numérique, VII ou VIII, et il rappelle que les Romains exprimaient le poids des monnaies en siliques et connaissaient deux sortes de *trientes*, le *triens* normal de huit siliques et le *triens* gaulois de sept siliques : il suppose donc que les marques VII et VIII, inscrites sur les pièces qui l'occupent, avaient pour but d'indiquer, en siliques, le poids de ces pièces, et que la formule qu'on remarque avec ces chiffres en explique précisément la signification : *de seleicas, de selegs, de selegus VII* ou *VIII* (*de silicis VII* ou *VIII*).

M. Barbier de Meynard commence la lecture d'une notice sur le poète persan Saadi.

M. Desjardins communique, de la part de M. Tissot, une note sur la lecture de l'inscription de Souk el Khmis (ci-dessus, p. 301-303). M. Tissot a pu lire avec certitude des passages qui, sur le premier estampage qu'il avait vu, lui avaient paru indéchiffrables. Il résulte de sa nouvelle lecture que le nom du domaine impérial dont parle l'inscription est décidément *Saltus Burunitanus*, et non *Burunidanus*. La date doit être rétablie ainsi : *idibus maiis, Aureliano et Corneliano consulibus*. — M. Tissot envoie, en outre, le texte d'une inscription latine récemment trouvée à Carthage, qui est relative à l'empereur Phocas.

M. Schlumberger commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Deux chefs normands des armées byzantines au* xie *siècle : sceaux de Hervé et de Roussel de Bailleul*.

Ouvrages déposés : — Charles Aubertin, Notes sur les sépultures de l'église de Sombernon (Côte-d'Or), (Beaune, 1878); id., Notice sur la chapelle des chevaliers du temple à Beaune (Beaune, 1876); id., Quelques renseignements sur le musée archéologique de Beaune (Beaune, 1880); — A. Germain, Les maîtres chirurgiens et l'école de chirurgie de Montpellier, étude historique d'après les documents originaux (Montpellier, 1880, extrait des Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier); — Joann. B. Telfy, Opuscula graeca quae primum in Graecorum ephemeridibus scripsit, nunc autem... edidit, etc. (Budapestini, 1880).

Présentés : — par M. Renan, de la part de M. Sathas : Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge, p. p. C. N. Sathas (Paris, 1880); — *par M. Breal, de la part de M. J. Darmesteter :* The sacred books of the East, translated by various oriental Scholars and edited by F. Max Müller, vol. IV : the Zend Avesta, part I, the Vendidad, translated by James Darmesteter (Oxford, 1880); — *par M. Miller, de la part du cardinal Pitra :* Θεῖον καὶ ἱερὸν εὐαγγέλιον ἐξ ἀρίστων ἐκδόσεων τῆς νέας διαθήκης ἀκριβῶς διορθωθέν (ἐν Ῥώμῃ, in-fol.)

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 14 Juin — 1880

119. — J. KRALL **Die Composition und die Schicksale des Manethonischen Geschichtswerkes,** (Aus dem Julihefte des Jahrganges 1879 der Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der kais. Akademie der Wissenschaften, xcv Bd, S. 123, besonders abgedruckt), Wien 1879, in Commission bei Carl Gerold's Sohn. in-8°, 106 p.

La plupart des historiens qui se sont occupés de Manéthon ont moins cherché à se rendre compte de la composition et de la destinée de son œuvre qu'à interpréter les fragments que l'antiquité nous a laissés sous son nom, à les rapprocher des données fournies par les monuments égyptiens, souvent même à les corriger avec plus ou moins de bonheur. Le mémoire de M. Krall traite des questions négligées par ses devanciers : les *Egyptiaques* de Manéthon sont-ils identiques aux *Tomes?* par combien de mains les tomes et les listes ont-ils passé avant d'arriver jusqu'à nous? Tomes et listes représentent-ils d'une manière suffisamment exacte l'idée que Manéthon se faisait de l'histoire d'Egypte?

L'examen des fragments des *Egyptiaques* conservés par Josèphe amène M. K. à cette conclusion, que *Manéthon était un historien, non pas un chronographe.* Dans le passage relatif aux Hyksos, où ce serait pourtant le cas de donner des nombres exacts, Manéthon se contente d'expressions vagues : il dit que les envahisseurs se décidèrent à élire un roi πέρας, que la guerre qui les chassa fut πόλεμος μέγας καὶ πολυχρόνιος, sans indiquer aucun chiffre. M. K. admet que les *Egyptiaques* étaient destinés à faire connaître aux Grecs les périodes les plus importantes de l'histoire d'Egypte, mais non à leur présenter un système de chronologie égyptienne bien combiné dans toutes ses particularités. Il s'était attaché, avant tout, à marquer les points de contact des deux civilisations égyptienne et grecque : s'il a exagéré l'influence de l'Egypte sur la Grèce, il a l'excuse d'avoir été précédé en cela par les Grecs eux-mêmes, Hérodote, Platon et d'autres.

Cette histoire, dépourvue ou peu fournie de chronologie, ne suffit pas longtemps à la curiosité des écrivains postérieurs. Les Alexandrins s'in-

génièrent à extraire de Manéthon, comme d'Hérodote et de Thucydide, les données chronologiques éparses dans les *Egyptiaques*. M. K. pense même qu'ils allèrent jusqu'à compléter de leur propre fonds ce qui manquait à l'original. C'est ainsi que se formèrent les trois *Tomes*, dont il retrouve une première trace dans la table chronologique de la XVIII^e^-XIX^e^ dynastie donnée par Josèphe. L'examen des listes d'Africain montre que, dans leur rédaction ancienne, ces listes dérivaient du même ouvrage que la table de Josèphe. M. K. nomme l'auteur de cet ouvrage l'*Anonyme A*. Cet anonyme ne connaissait point la distribution des rois en dynasties : il les assemblait en groupes différents de ceux qui forment aujourd'hui les dynasties dites manéthoniennes. A la suite de cet anonyme s'en produisirent quatre autres : B, qui compila, peut-être sans connaître A, les listes qui sont le fond des *Tomes* d'Eusèbe ; C, qui donna aux listes de B la forme qu'elles ont actuellement dans Eusèbe, introduisit dans le comput la période sothiaque, régla la division en dynasties, et emprunta à A les notices jointes au nom de certains rois ; D, qui dressa la liste des *Excerpta Barbari* ; E, qui modifia encore le système de D. Je ne puis reproduire les preuves que M. K. apporte à l'appui de cette division : elles sont parfois subtiles, souvent ingénieuses et donnent à la théorie qu'il soutient un grand air de vraisemblance.

Le détail du mémoire est fort soigné. Sur quelques points, je ne serai pas entièrement de l'avis de M. Krall. Je pense, comme lui, que les listes royales, dressées vers le temps des grands rois thébains, ne sont pas tout à fait certaines, et qu'elles renferment une part d'arbitraire. Je crois cependant que l'analyse des noms propres ne suffit pas à montrer le procédé qu'ont employé les prêtres de Thèbes pour établir la série des Pharaons. Mettons que le tableau dressé par M. K. : MENA, *der Muthige*, TETA, *der Niederwerfer*, ATEΘ, *der Schläger*, ATA, *der Verderbende*, KENKENES, *der Gewaltsame*, etc., donne la signification exacte de ces noms ; pour avoir le droit de dire qu'ils marquent un Etat troublé, une époque d'anarchie et de guerre que les prêtres placèrent au début de la monarchie, il faudrait commencer par prouver que ces noms ne sont pas des noms courants aux époques anciennes. Or, à la IV^e^, à la V^e^, à la VI^e^ dynasties, on trouve au moins *Teta* et *Ata* employés fréquemment comme noms de particuliers. De plus, si SNEWROU, *le bienfaiteur*, a succédé à HOUNI, *le batteur*, ce n'est pas seulement dans une combinaison symbolique, c'est bel et bien dans la réalité de l'histoire telle que nous la font connaître les monuments contemporains. Je crois, quant à moi, que la liste de Manéthon et les listes égyptiennes représentent assez fidèlement la physionomie de l'histoire sous les premières dynasties. Si elles diffèrent en plus d'un endroit, si elles ne renferment pas tous les noms que nous trouvons dans les tombeaux ou sur les inscriptions, c'est qu'elles ont été dressées d'après certaines idées de légitimité qu'il nous est assez malaisé de comprendre aujourd'hui. Nous savons, par

exemple, qu'à la fin de la XIX[e] dynastie la série légitime fut Menephtah, Séti II, Nakht-Séti, Ramsès III, et que les deux rois Amenmésés et Siphtah-Ménephtah furent considérés comme illégitimes par les Ramessides. Pourtant les listes de Manéthon rétablissent ces deux rois dans la série réelle et effacent Séti II et Nakht-Séti. Pourquoi les rois considérés d'abord comme usurpateurs ont-ils été ensuite considérés comme légitimes? Je n'en sais rien : je constate simplement qu'entre la XX[e] dynastie et le temps des Ptolémées, la modification que je signale s'est produite dans le canon pharaonique. Il a dû en être de même aux époques plus anciennes. Il faut ajouter, enfin, que l'Egypte a toujours tendu à se séparer en petits Etats, et que, pendant une partie de sa vie politique, elle a été divisée jusqu'en plus de vingt royaumes ou principautés indépendantes. Les chronologistes égyptiens ont toujours choisi parmi ces dynasties parallèles une dynastie particulière, à laquelle ils attribuaient la suzeraineté sur le pays entier. Nous ne savons quels motifs les guidaient dans ce choix; quel qu'il fût, il ne pouvait supprimer le fait même de l'existence de ces dynasties non enregistrées dans l'histoire. Pourquoi les noms comme Imhotep, Ahtes, Akaouhor, que nous trouvons vers la V[e] et la VI[e] dynastie, ne seraient-ils pas des noms de rois locaux qui n'ont jamais eu aucun titre à figurer dans le canon de l'Egypte?

M. K. a discuté, dans un appendice, le passage de la stèle de Tanis connue sous le nom de *stèle de l'an 400*. Sans entrer dans la discussion qu'a provoquée l'interprétation de ce monument difficile, je ne puis m'empêcher de considérer : 1° que le nom Set Aa-pehti Noubti, qu'on prend d'ordinaire pour le nom d'un roi pasteur, est le nom royal du dieu Set, traité comme Pharaon des dynasties divines; 2° que la date de l'an 400 de ce roi Noubti me rappelle invinciblement une date analogue trouvée à Edfou, celle de l'an 363 d'Harmakhis, autre roi des dynasties divines. Je me demande donc si, dans la stèle de Tanis, il ne s'agirait pas simplement de l'érection d'une stèle commémorative d'un événement mythique qui se serait passé en l'an 400 du dieu Set, roi d'Egypte? C'est une question que je ne puis débattre ici; je soumets simplement cette hypothèse aux méditations des égyptologues.

En résumé, le livre de M. Krall est un excellent début. Il marquera une date dans l'étude des fragments de Manéthon et, jusqu'à un certain point, dans l'étude de la chronologie égyptienne.

G. Maspero.

---

120. — **Sex. Propertii Elegiarum Libri IV** recensuit Æmilius Bæhrens. Lipsiæ. B. G. Teubneri. 1880.

Le texte de Properce est un de ceux qui ont le plus gravement souffert de l'ignorance des copistes du moyen âge et surtout de la brillante fantaisie des philologues des xv[e] et xvi[e] siècles. Scaliger usa d'un remède violent,

pire que le mal : ses transpositions, déjà répudiées dans la sage édition de F.-G. Barth (1778), sont aujourd'hui presque toutes condamnées. Lachmann ouvrit une voie nouvelle aux études relatives à Properce. Mais il se trompa dans le choix des manuscrits; et, s'il revint dans son édition de Berlin (1829) sur les hardiesses de celle de Leipzig (1816), au point que « d'audacieux il sembla être devenu timide [1] », il n'en laissa pas moins subsister une doctrine fâcheuse qui a séduit, à des degrés divers, tous ses successeurs. Avec le respect dû au grand nom de Lachmann, on comprend que Weichert l'ait trouvé aussi aventureux que Scaliger, et, si l'on s'en tenait à l'effet produit jusqu'à ces derniers temps sur les études propertiennes, on pourrait presque dire qu'il leur a fait autant de mal que de bien. Après avoir montré d'où partait la bonne route, après en avoir dégagé les abords, il s'égara presque aussitôt et s'engagea dans un chemin de traverse où Haupt s'empressa de le suivre. Quoi qu'il en soit, le service rendu était considérable : la mauvaise direction dans laquelle on s'est obstiné jusqu'ici doit être, en bonne justice, reprochée moins à Lachmann qu'aux éditeurs subséquents. Ceux-ci ont trop souvent manqué soit de critique, en acceptant sans contrôle les assertions les plus téméraires de Lachmann, soit de patience et de conscience dans des travaux qui ne demandent pas seulement du savoir, mais encore du temps et des scrupules.

L'édition de Properce, que M. Bæhrens vient de faire paraître, est aussi importante que la première édition de Lachmann, et l'on peut espérer qu'elle sera, dans la reconstitution des œuvres et de la vie du poète, le point de départ d'une aussi grave révolution et d'une critique plus saine. Malheureusement, comme dans l'édition de Lachmann (1816), il y a beaucoup à reprendre, s'il y a beaucoup à louer. M. B. donne, en maint endroit, libre carrière à cet esprit d'aventures qui nous a valu tant de leçons ingénieuses, mais invraisemblables dans son texte de Valerius Flaccus (1875) et dans ses éditions critiques de Catulle (1876), de Tibulle (1878) et des *Poetæ Minores* (1879). Quant à l'édition de Properce, le texte offre des passages tout à fait condamnables : pourquoi, I, 8 b, 42, *ovo*, quand les manuscrits s'accordent à donner *amo*, très satisfaisant? De même, I, 13, 13, *cano* au lieu de *ego;* I, 18, 24, *foliis* au lieu de *foribus*. V. aussi III, 12, 14, *si redient*, au lieu de *sic redeunt*, leçon vulgaire et tout à fait probable (les manuscrits donnent *si credent, si credunt*, et l'un d'eux, d'une seconde main, *sic redeunt*). IV, 11, 65, *sella in gemuisse curuli*, au lieu de *sellam geminasse curulem*. D'autres passages sont très douteux : I, 11, 25, *elatus*, au lieu de *lætus;* I, 13, 12, *Adonis*, au lieu de *amicus;* II, 2, 11, *sera viro sacris;* II, 15, 35, *calores*, d'après Beroaldus, les manuscrit ayant *dolores;* IV, 3, 10, *postus*, etc. Mais, d'autre part, M. B. restitue quelques bonnes leçons qui paraissent acquises désormais (I, 2, 29, *dictis*, au lieu de *verbis;*

1. Hertzberg, t. I, p. 258.

II, 6, 26, *quoivis-quoilibet*, au lieu de *cuivis-quidlibet)* et un grand nombre d'autres très vraisemblables et qu'à l'avenir il faudra bien discuter : I, 3, 16, *avara ;* 14, 22, *relevent,* et non *relevant ;* 17, 3, *Casiopest olim visura carinam.* II. 34, 29, *nunc Tei.* V. aussi III, 15, 31-35. V. IV, 1, 40, *Huc ;* 1, 124, *ut tepet uber ;* 9, 70, *Herculis en veniam,* etc. Enfin, l'importance du livre tient pour beaucoup à la savante et lucide étude qui lui sert de préface.

Lachmann avait choisi deux manuscrits : le *Groninganus* (éd. 1816, préf., p. 9), auquel Hertzberg [1] accorde aussi la préférence, mais qui, attaqué par Keil [2] et Haupt [3], est aujourd'hui écarté d'une manière définitive; le *Neapolitanus,* que Lachmann et après lui Hertzberg crurent du XIIIe siècle, que Keil supposait même pouvoir être du XIIe. L. Müller [4] a démontré qu'il n'était pas antérieur au XVe. Jusqu'à ce ce moment, c'était le manuscrit qui faisait autorité. M. B., partant de l'idée juste que les copistes du XIVe siècle étaient étrangers à la manie de corrections et d'interpolations qui s'est manifestée dès le commencement du XVe, et que, par conséquent, il faut se fier de préférence aux manuscrits antérieurs à cette dernière époque, s'attache à quatre manuscrits qu'il divise en deux familles. Dans la première famille prennent place le *Vossianus* (A) *(Vossianus secundus* de Burmann, éd. Prop., préf., p. 3), qui a dû être écrit vers 1360 et qui, malheureusement, s'arrête à II, 1, 63 ; le *Laurentianus* (F) écrit tout à fait au début du XVe siècle. Le manuscrit, sur lequel ont été faites ces deux copies, contenait de nombreuses abréviations comme le montre la nature des erreurs commises par le scribe du *Laurentianus.* Ce dernier devait être peu instruit. Ajoutons que c'est une garantie de sa fidélité. La deuxième famille comprend : l'*Ottoboniano-Vaticanus* (V), de la fin du XIVe siècle, et sur lequel des savants du XVe ont fait des corrections, non-seulement dans les marges et entre les lignes, mais aussi dans le texte même à l'aide de ratures assez habiles pour tromper un œil exercé; le *Dauentriensis* (D) écrit en Italie, d'une belle écriture, entre 1410 et 1420 (alter codex de Burmann, éd. Prop., préf., p. 4). Il permet de constater les altérations du précédent. Il ne commence d'ailleurs qu'à I, 2, 14, une feuille s'étant perdue. Les Italiens du XVe siècle mêlèrent dans leurs copies des leçons de l'une et de l'autre famille et relevèrent le tout par leurs propres inventions : c'est ainsi que la série des manuscrits corrompus prit naissance. M. B. reconnaît que parmi ceux-ci le *Neapolitanus* (N) tient le premier rang ; il accorde une mention presque honorable au *Hamburgensis*, cher à Hertzberg (t. I, p. 236), mais il condamne absolument le *Mentelianus* (V. Hertzb., l. c., et Keil, *Obs.*, p. 4.) Les deux famil-

---

1. Hertz., t. I, p. 233.
2. Keil avait d'abord approuvé Lachmann (Obs. in Prop., 1843, p. 1).
3. Haupt, *Opusc.*, t. II, p. 52 sq. — Voir aussi Heimreich, *Quæst. Prop.*, p. 4 sq.
4. L. Müller, éd. Prop., préf., p. 8-10.

les AF et DV se valent à peu près. Quant à la date de l'archétype, M. B. n'ose pas se prononcer; peut-être était-il du xe siècle. Le raisonnement et les conclusions paraissent irréprochables. Du reste, ce ne serait point la première fois que M. B. ferait preuve de perspicacité dans la critique diplomatique. On se souvient qu'il a vu le premier de quelle importance était, pour l'établissement du texte de Catulle, l'*Oxoniensis* dont M. Ellis avait donné les variantes sans en comprendre toute la valeur.

M. B. abandonne la détestable division en cinq livres imaginée par Lachmann, contre laquelle avaient protesté en vain Paldam et Hertzberg, et que L. Müller défend de manière à laisser croire qu'il ne l'adopte pas sans regret [1]. D'après M. B., tout ce qui se lit aujourd'hui de II, 7, à II, 13, inclusivement appartient au IIIe livre et doit prendre place entre III, 19, et III, 20; il y aurait eu transposition de feuillets. C'est ainsi qu'il explique les fameux vers de II, 13 : *sat mea*... L'hypothèse est très spécieuse et appuyée d'arguments sérieux; mais je retiens l'objection de métrique faite à la transposition par L. Müller (II, 13, trois pentamètres à fin polysyllabique, 24. 40. 48. V. L. Müller, Ed. Prop., préf., p. 12), et je trouve que la question a été bien mieux comprise par Richard Voigt [2].

La chronologie est traitée incidemment, mais avec le développement convenable, p. 45 et suiv. On ne peut que louer cette partie de la préface; mes études personnelles m'ont conduit à peu près aux mêmes conclusions. Ainsi M. B. propose pour date de la naissance du poète 46/708 ou 45/709; dans un travail que je compte publier prochainement, j'expliquerai comment je fais naître Properce dans la seconde moitié de l'année 45 [3]. — M. B. réfute la singulière idée de Lachmann (Ed., 1816, préf., p. 26) qui, dans le vers si précis III, 24, 23 : *Quinque tibi potui servire fideliter annos,* imagine qu'il ne s'agit que des années postérieures au *discidium* et gratifie Properce de deux ans et demi de liaison heureuse avant ce *discidium*. Il est incroyable qu'un système pareil ait joui de tant de faveur en Allemagne (Eschenburg, *Lib. misc. soc. phil. Bonn.*, 1864, p. 92 *sq.* — Lütjohann, *Comment. Prop.*, 1869, p. 80-84. — *Contra*, Fürstenau, *Quæst. Prop.*, p. 5 *sq.*). Les objections présentées par M. B., p. 46 *in fine* et p. 49 à la note, sont marquées au coin du bon sens.

Si l'on quitte la préface pour aborder le texte, la part de l'éloge diminue et celle de la critique augmente. J'ai cité plus haut des exemples de corrections téméraires; en voici quelques autres :

I, 1. 33. *In me nostra Venus noctes exercet amaras.* Tel est le texte

---

1. L. Müller, Ed. Prop., préf., p. 12 *in fine*. — Chez nous, l'éditeur de la collection Lemaire, tout en tenant le plus grand compte de l'édition de Lachmann, n'avait pas adopté la division nouvelle. En Angleterre, Paley a, au contraire, suivi la mode allemande (1re éd., 1853; 2e éd., 1872).

2. *De 4e Prop. libro R. Voigtius. Helsingf.* 1872. — Je m'étonne que M. B. ne fasse même pas mention de ce remarquable travail.

3. Bernhardy : 54/700; — Teuffel 49/705; — Bæhr. : entre 48/706 et 46/708.

des manuscrits. Le sens de la phrase est clair et naturel : Properce s'adresse à ses amis heureux dans leurs amours et, leur souhaitant continuation de ce bonheur, ajoute : « Contre moi Vénus, *notre déesse* (la déesse que vous et moi nous servons), arme des nuits amères ». Voilà ce que M. B. (préf., p. 35) déclare « intolérable » ; pourquoi ? Parce que Francius avait déjà voulu remplacer *nostra* par *dura?* La raison n'est pas suffisante. Quoiqu'il en soit, M. B. écrit *mæsta*. Il se donne d'ailleurs (préf., *l. c.*) une peine bien inutile à réfuter l'idée insoutenable de certains interprètes qui dans *nostra Venus* voyaient Cynthie (Burmann, Kuinoel — *contra*, Barth).

I, 20, 48. *Tum sonitum rapto corpore fecit Hylas*. M. B. éprouve le besoin d'écrire *accito compare*, la leçon des manuscrits lui paraissant languissante. Ainsi donc Properce n'a rien pu écrire qui fût languissant. Il est vrai que Jacob avait marqué ce vers d'un astérisque et que, dans son *Adnotatio*, p. 146-147, il cherche à démontrer qu'il y a interpolation (v. aussi Sandström, *Emend. in Prop.*, etc., p. 3). Mais la marche pénible et un peu obscure de la pensée n'est pas à elle seule un motif suffisant pour autoriser, surtout chez Properce, une conjecture alors que le texte des manuscrits présente un sens raisonnable (Keil, Haupt, L. Müller).

II, 24, 1. *Tu loqueris cum sis jam noto fabula libro Et tua sit toto Cynthia lecta foro?* Telle est la leçon vulgaire ; celle des manuscrits est conforme, excepté qu'elle donne *sit* pour *sis* au premier vers. M. B. écrit : *Sic loqueris, cum tu jam*, etc. La phrase est mieux balancée, mais la correction est arbitraire.

III, 13, 9. *Hæc etiam clausas expugnant arma maritas*. Les manuscrits donnent à la fin du vers *pudicas*, et leur texte a été conservé par Lachmann, Keil, Haupt, Paley, etc. Toutefois la conjecture de Markland *puellas* est très probable, tandis que *maritas* n'offre aucune vraisemblance.

III, 18, 1. *Tundit* au lieu de *ludit* n'est pas assez justifié.

IV, 4, 3. *Concavus* au lieu de *conditus*, même observation.

Malgré ces restrictions, je répète, en terminant, que l'édition de M. B. est très remarquable et qu'elle constitue un grand progrès dans les études sur Properce. Ajoutons que l'orthographe y est généralement bonne : M. Bæhrens conserve les accusatifs en *is*, ne se refuse pas à l'assimilation des prépositions placées en préfixes *(assueto, summittat)* quand elle est faite dans les manuscrits, rétablit *Paulus* avec un seul *l*, etc. Enfin, le style de la préface mérite d'être loué pour sa clarté.

Frédéric Plessis.

---

121. — H. Usener. **Legenden der Pelagia**, Festschrift für die xxxiv Versammlung deutscher Philologen und Schulmænner. Bonn, Georgi. 1879, in-8°, xxiv, 62 p.

Cette brochure contient le texte grec, jusqu'à présent inédit, de deux

légendes hagiographiques, celle de sainte Pélagie, pénitente, d'Antioche, et celle de sainte Pélagie, vierge, de Tarse. Pour la première, M. Usener a pu disposer de quatre manuscrits grecs représentant trois recensions différentes, d'un texte syriaque du VI[e] siècle au moins et d'une traduction latine déjà publiée par les Bollandistes (*Acta SS. Oct.*, t. IV, p. 261). L'autre légende s'est conservée dans une recension unique dont M. U. a mis trois manuscrits à contribution.

Le texte, accompagné de notes critiques très abondantes, est établi avec le soin que l'on pouvait attendre d'un philologue comme M. U., c'est-à-dire avec beaucoup plus de soin qu'on n'en apporte d'ordinaire à la publication de ce genre de documents. M. U. croit qu'on a eu tort de les mépriser, et que le moment est venu de s'en occuper avec quelque sérieux. Dans une préface assez développée, il s'attache à montrer quel parti on en pourrait tirer pour l'histoire des transformations de la mythologie hellénique. Il passe en revue une série de légendes de saintes, vierges, épouses, veuves ou pénitentes de Syrie et d'Asie-Mineure, cherchant à dégager les traits communs à la plupart d'entre elles et à montrer leurs rapports avec les fables mythologiques antérieures au christianisme. Suivant M. U., les légendes du V[e] siècle sur les saintes Pélagie, Marine, Athanasie, Marguerite, etc., ne représentent autre chose qu'une transformation du mythe d'Aphrodite. Il croit même que cette transformation a été intentionnelle, que ce sont les chefs d'églises qui, ne pouvant détacher le populaire du culte de la vieille déesse phénicienne, se décidèrent à le maintenir, sauf quelques modifications et adaptations, dans le système religieux du christianisme triomphant.

Ces conclusions sont de nature à charmer ceux des mythologues d'aujourd'hui qui dédaignent de considérer les choses de près. A mon sens, elles sont parfaitement inacceptables. Le seul trait commun entre le mythe d'Aphrodite et les légendes des saintes en question, c'est le sexe. M. U. insiste sur la ressemblance entre le nom de Pélagie ou de Marine et le vocable divin *Venus Pelagia*; mais les noms de *Pelagius* et de *Pelagia* étaient, au IV[e] siècle et depuis longtemps, d'un usage très répandu dans le monde le plus terrestre. Quant aux légendes, en admettant même qu'elles n'ont aucun fondement historique, — ce qui est faux, au moins pour la Pélagie pénitente d'Antioche, décrite par un contemporain, saint Chrysostome, comme une personne connue de toute la Syrie (*Hom. LXVII sup. Matth.*, Montf., t. VII, p. 665), point n'était besoin, pour les concevoir, de se souvenir de la mythologie grecque. Le siècle des Paule, des Mélanie, des Marcella, des Marie l'Egyptienne abonde en exemples extraordinaires, sans doute, mais pourtant réels, de vie virginale ou pénitente. Ces types, bien plus que ceux de la mythologie hellénique, déjà un peu oubliée au V[e] siècle, étaient à la portée des auteurs de légendes : ils n'avaient qu'à les copier et à les embellir.

Ceci soit dit des légendes étudiées par M. U., car je n'entends nullement nier qu'en certains cas le saint chrétien ait hérité de quelques attri-

buts du dieu local. Mais retrouver l'Aphrodite antique dans les types de vierges et de pénitentes du IVe siècle, le mythe d'Hermaphrodite, dans les histoires de femmes travesties en moines, et maintenant jusqu'à la mort le secret de leur sexe, c'est de la fantaisie pure. M. Usener me permettra de regretter qu'un philologue de sa valeur s'égare ainsi sur un terrain étranger à ses études et qui, pour n'être pas « classique », ne saurait cependant être abordé sans préparation.

L. D.

---

122. — **Sceaux et bulles de l'Orient latin au moyen-âge,** par G. SCHLUMBERGER. (Extr. du Musée archéolog. E. Leroux.) gr. in-8e de 52 pages et gravures intercalées. 1879. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à insister sur l'importance de la sigillographie ; sans sortir de France, la bibliographie témoigne combien l'attention se tourne vers l'étude des sceaux anciens ; pour l'Orient latin, cet intérêt est encore plus sérieux ; il y a des sceaux qui sont les seuls souvenirs de personnages, religieux ou laïques, ayant occupé, dans leur temps, de grandes situations. Les types sont souvent précieux pour l'archéologue ; les écussons des croisés, ceux des simples bourgeois ont une valeur indiscutable au point de vue des études héraldiques.

Dans la notice que nous avons sous les yeux, M. Schlumberger a réuni trente-six types qui forment une collection choisie; de très bonnes gravures en donnent une fidèle représentation ; ce n'est pas le moindre service rendu par l'auteur, quand on songe combien sont fragiles ces empreintes en cire et en plomb ; et le métal est encore le plus exposé à disparaître puisque l'on n'a pas encore trouvé le moyen de préserver les bulles les plus précieuses contre la destruction qui résulte de l'oxydation du plomb.

La gravure de chaque sceau est accompagnée d'une description, de l'indication du dépôt où il se trouve, enfin d'un commentaire sur la contribution apportée à l'histoire. Le plan et la méthode adoptés par M. S. sont excellents et ne font qu'augmenter le désir de le voir mener à bonne fin l'ouvrage qu'il destine aux publications de la Société de l'Orient latin. On voit, à chaque page, que l'on n'a pas affaire à un débutant dans la science, mais à un érudit expérimenté. C'est justement à cause de la valeur que j'attache aux travaux de M. S. que je crois, en dehors de remarques qui ne touchent guère qu'à la typographie [1], lui soumettre quelques observations.

---

1. La lettre D du sceau de l'abbé du Mont-des-Oliviers doit être la lettre initiale de son nom propre, et il est à regretter que M. S. n'ait pas eu recours à l'acte lui-même pour fixer ce point. Sur le sceau n° 9 de Frédéric, archevêque de Tyr, on

Le prénom de l'archevêque de Tyr, B. de Gloire, ne peut pas donner en français la forme Bonacourt; je préférerais conserver *Bonacursus*, et ne mettre Bonacursi ou Bonacurso qu'après avoir vérifié dans les auteurs italiens.

Pourquoi M. S., en donnant les sceaux de Narjaud (nº 20) et de Philippe de Toucy ou Tocy (nº 24), n'a-t-il pas cherché à expliquer les motifs qui faisaient que le père et le fils avaient des armoiries aussi dissemblables, armoiries qui diffèrent complètement de celles que le P. Anselme donne à cette famille? Je crois que l'on ne saurait être trop méticuleux, en sigillographie médiéviste, et surtout pour l'Orient latin en matière d'armoiries. — Personne, mieux que M. Schlumberger, n'est à même de traiter ce détail qui, jusqu'à ce jour, a été généralement négligé par ses devanciers.

Anatole DE BARTHÉLEMY.

---

123. — **Milton und seine Zeit** von Alfred STERN, Leipzig, Duncker et Humblot. 1877-1879, 4 vol. in-8°, de x-348, 499, 303 et 217 p. Deux portraits.

Au moment où M. Stern commençait à réunir les matériaux de son ouvrage, plusieurs vies de Milton existaient déjà; c'étaient celles du Rev. John Mitford, de Todd, de Keightley, etc., sans compter une foule innombrable de biographies moindres qui, généralement, se répétaient les unes les autres : aucune ne remplissait le but que s'est proposé M. Stern. Ainsi qu'il le remarque avec raison, pour Milton, plus que pour beaucoup d'autres, il importe de placer la figure du héros dans un cadre approprié et d'étudier, en même temps que sa vie, le développement des événements et des institutions auxquels elle est étroitement liée. Dans cette période de révolutions, les idées ont une importance peu ordinaire et personne n'en a émis davantage et ne les a défendues avec plus de conviction que Milton. Voir en lui seulement le poète d'Adam et d'Eve, c'est ne voir qu'un chapitre dans tout le livre, et un des derniers. Il fut mêlé à tous les bouleversements politiques et religieux et prit part à toutes les querelles; il convenait donc d'étudier à la fois, dans un même ouvrage, le pamphlétaire et le poète, la littérature, les institutions religieuses et la société du temps.

La justesse de cette idée était trop évidente pour passer inaperçue en Angleterre, et cette lacune qu'il s'agissait de faire disparaître, M. S. n'a pas eu le bonheur de la combler le premier. En 1859, parut le premier tome de l'ouvrage de D. Masson : « *The Life of John Milton nar-*

---

lit sur la gravure TIRI et dans le texte TYPI. Sur le sceau de Mathieu, évêque de Famagouste, le prélat représenté est saint Nicolas, comme l'indique la légende intérieure; Mathieu est sans doute le personnage agenouillé sous une arcade que j'appellerais un *orant* plutôt qu'un *priant;* dans la légende il y a ORDIE et non ORDIN.

rated in connexion with the political, ecclesiastical and literary history of his time. » Un tel écrit répondait précisément aux vues de M. Stern. L'activité infatigable et le soin minutieux avec lequel l'auteur anglais avait poursuivi ses recherches, sans se laisser rebuter par les lenteurs d'un interminable dépouillement de papiers d'Etat non encore classés, lui ont mérité la première place parmi les critiques de la vie et des écrits de Milton; peut-être lui ont-ils mérité un rang moins élevé comme écrivain. La tâche qu'il s'était imposée était considérable et son utilité évidente; cependant il constate que le public ne s'est pas vivement enthousiasmé pour son œuvre et pour sa façon large de comprendre une biographie. Peu importe : « Si c'est le droit du public, dit-il, de déclarer quelle sorte de livre lui convient, l'auteur a bien celui de dire quelle est l'espèce qu'il lui plaît d'offrir; je répète donc que ce livre n'est pas une biographie seulement, mais une biographie en même temps qu'une histoire. » Les mêmes principes ont inspiré M. S.; ni l'apparition d'un ouvrage qui semblait lui fermer la route, ni le peu de faveur accordé par le public à ces écrits ne l'ont détourné de son but. Il s'est borné à utiliser, dans la plus large mesure, les travaux de son devancier en y ajoutant les siens. Il le reconnaît lui-même et cite fréquemment David Masson.

Ce qui fait le premier mérite des deux auteurs, c'est qu'ils n'ont pas formé leurs vues historiques d'après les renseignements tout préparés des livres déjà courants, mais qu'ils ont puisé aux sources mêmes de leur récit, et permettent, au contraire, de contrôler, à l'aide d'une composition dont le sujet est plus restreint, les opinions émises dans les histoires générales. Pendant son séjour en Angleterre, M. S. a mis à profit les manuscrits et les exemplaires de livres rares qui se trouvent à Trinity College (Cambridge), à la Bodléienne, au palais de Lambeth, au Record office et au British Museum. Il a également fait des recherches dans les bibliothèques du continent et on est surpris de voir quelle richesse de matériaux relatifs au poète anglais il est possible d'y rencontrer. C'est ainsi qu'après les comptes-rendus de l'académie florentine des Svogliati, qui nous montrent Milton lisant à la compagnie « una poesia latina di versi esametri molto erudita », on trouve une série de lettres, inconnues jusqu'ici, écrites sur Milton à cet Hermann Mylius qu'Antoine Günther d'Oldenbourg avait chargé, en 1651, d'une mission diplomatique à Londres. Beaucoup d'autres détails importants proviennent des sources continentales.

Les quatre volumes de M. S. se divisent en deux parties. La première se termine à la mort de Charles Ier et comprend la fin de la Royauté et la Révolution; la deuxième, qui va jusqu'à la mort de Milton, comprend la République, le Protectorat et la Restauration. M. S. s'arrête longuement aux années de la jeunesse du poète et fait connaître sa famille, l'éducation première qu'il reçut et toutes les personnes qui, directement ou indirectement, exercèrent une influence sur la formation

de son esprit. La vie, dans une ville universitaire anglaise au XVII[e] siècle, est décrite avec soin et forme un tableau intéressant. M. S. a eu raison d'appuyer sur cette période importante, malgré son peu d'éclat extérieur et de faire connaître quelle sorte d'enseignement on recevait alors, quels étaient les mœurs et l'esprit de l'Université, l'esprit religieux surtout; quels furent les amis auxquels le poète se lia le plus étroitement, et de rapporter, avec les petits événements de la vie de collège, ceux plus graves qui ébranlaient tout l'Etat. Milton quitta l'Université et s'intéressa de plus en plus aux questions politique et religieuses; c'est à elles que la plus grande partie de l'ouvrage de M. S. est consacrée. L'auteur donne cependant aussi des aperçus sur la littérature contemporaine, le drame avec les successeurs de Shakespeare et la poésie avec les partisans de la réaction contre Spenser. Mais après le retour de Milton en Angleterre, le gouvernement de l'Eglise et de l'Etat et les cultes qui s'y rapportent deviennent le principal sujet du livre. On trouvera une masse considérable de renseignements sur ces questions, sur les querelles des partis et leurs progrès et, au milieu de tout cela, sur les nombreux écrits en prose consacrés par l'auteur du *Paradis perdu* aux discussions qui passionnaient ses contemporains. On lira avec profit les analyses de tous ces pamphlets et de ces traités à demi-historiques, à demi-politiques dont souvent les exemplaires sont très rares et dont presque toujours la lecture est peu attrayante. Aux compositions de cette espèce, que le dernier biographe de Milton définit « arid deserts of sand scorched by the fire of extinct passion[1] », la plus grande partie de la vie du poète fut consacrée; il a des idées arrêtées sur le gouvernement de l'Etat et celui de l'Eglise, sur la constitution de la famille et le divorce, sur la puissance des rois et les droits des sujets, sur la République et la Royauté, sur l'éducation. Deux chapitres entiers sont réservés à la polémique entre Milton et Saumaise; M. S. étudie exactement chaque brochure, les répliques de l'adversaire et les opinions des lutteurs secondaires. Avec la Restauration, vient le moment de la composition du *Paradis perdu*, poëme qu'on jugera étudié d'une façon trop sommaire si on ne songe qu'à son importance au point de vue de la postérité. Mais le point de vue de M. S. est différent; il a voulu faire aux événements la même part que leur attribuaient ses contemporains, et pour eux les deux *Paradis* ne devaient pas faire oublier, tant s'en faut, la masse des écrits politiques et religieux de l'ancien secrétaire des langues étrangères. M. S. rappelle, d'une façon très rapide, dans quelles circonstances le grand poëme fut écrit. A ce moment l'auteur était aveugle; la littérature était en pleine réaction contre les idées puritaines, les écrits licencieux avaient la faveur; de terribles calamités frappaient la capitale; le grand incendie de 1666 avait été précédé par une épidémie de peste qui avait fait de grands ravages. Milton quitta la ville, alors que tant de portes y étaient marquées, ainsi

1. Mark Pattison, *Milton* (English men of letters).

que le prescrivaient les règlements d'alors « d'une croix rouge d'un pied « de long, très apparente à la vue, avec ces mots imprimés autour : *Lord « have mercy upon us*[1]. » Quant au poëme lui-même, M. S. en fait connaître les sources, décrit les principaux caractères qu'il renferme, Satan, Dieu, les anges, Adam et Eve, le juge au point de vue littéraire et termine par des comparaisons entre Milton, Bunyan, Klopstock et Dante. Les dernières pages sont consacrées au *Paradis regagné*, au *Samson agonistes* et aux travaux d'érudition du poète. Dans une courte conclusion un peu enthousiaste, M. Stern remarque que la réputation de Milton grandit aujourd'hui encore sur tous les points du globe où la langue anglaise est connue : « Dans la luxueuse résidence du grand commerçant anglais, près des flots du Gange, comme dans le misérable blockhaus du colon, sur les bords du Mississipi, près de la Bible, le *Paradis perdu* a trouvé sa place, et les paroles éloquentes que l'auteur du livre a prononcées pour la cause de la liberté, sont devenues comme une source éternellement jaillissante de vertu morale et politique pour le bien de l'humanité. »

On parcourt avec intérêt les divers appendices annexés à chaque volume; ils renferment d'utiles renseignements sur les anciennes biographies de Milton, la généalogie de la mère du poète, G. Thomason le libraire, les rapports de Milton avec l'académie des Svogliati, sa correspondance avec Hermann Mylius, etc. Les notes sont assez nombreuses; il est à regretter qu'elles ne se trouvent pas au bas des pages et qu'elles aient été renvoyées à la fin des tomes. Elles sont d'ailleurs soignées; elles contiennent des indications bibliographiques très précises sur les ouvrages cités, et même la mention des *Press marks* du British Museum, ce qui n'est pas sans utilité, puisqu'il s'agit, dans beaucoup de cas, de désigner des exemplaires renfermant des annotations manuscrites contemporaines. En ce qui concerne les passages cités, il est fâcheux que la traduction ne soit jamais accompagnée du texte anglais; une traduction, quelque soignée qu'elle soit, ne suffit pas, surtout dans un livre d'un caractère scientifique et lorsque, en particulier, il s'agit de vers, il y a nécessité absolue de permettre au lecteur de voir dans l'instant la poésie originale. Les observations de détail ne peuvent, du reste, diminuer que dans une très faible mesure le mérite d'un ouvrage aussi complet.

J.-J. JUSSERAND.

---

124. — **Études sur les idiomes pyrénéens de la région française**, par A. LUCHAIRE, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Paris, Maisonneuve. 1879, xij-373 p. et 1 carte. — Prix : 8 francs.

Un pareil ouvrage demande son complément : l'étude des idiomes de

1. Voir les journaux du temps. *The Newes, published for the satisfaction and information of the people with privilege.* 6 juillet 1665.

la région pyrénéenne espagnole. Il nous paraît, en effet, bien difficile d'isoler, linguistiquement, le nord et le sud de la grande chaîne internationale. En ce qui concerne le basque et les patois catalans, cette séparation est très fâcheuse au point de vue de la méthode et de la théorie générale.

L'observation qui précède ne diminue en rien, d'ailleurs, le mérite du travail de M. Luchaire. C'est un bon livre, bien conçu, bien exécuté, offrant des points de vue nouveaux, soulevant des problèmes inaperçus jusqu'ici, apportant enfin l'ordre et les procédés scientifiques dans un domaine traité d'ordinaire d'une façon beaucoup trop spéculative. M. L. recherche d'abord quelles ont été les anciennes populations des Pyrénées françaises (p. 1 à 43), à quels idiomes peuvent se rapporter les noms de personnes des inscriptions latines de la région (p. 44 à 96); il expose ensuite sommairement l'état actuel de nos connaissances sur la langue basque (p. 97 à 134) et examine la composition des noms de lieux actuels du pays basque (p. 135 à 192). Passant alors aux patois gascons, M. L. donne un tableau scientifique général de ces patois (p. 193 à 263), il les classe ensuite géographiquement et suivant leurs affinités linguistiques (p. 264 à 329). Il jette, enfin, un coup d'œil rapide sur les patois languedociens et catalans des Pyrénées occidentales (p. 330 à 358). Ainsi, sur les huit chapitres dont se compose l'ouvrage, quatre sont consacrés à l'*escuara*, trois au gascon et un aux autres dialectes provençaux. M. L. donne partout comme textes comparatifs des traductions de la parabole de l'enfant prodigue.

Toute la partie du volume relative à la langue basque est fort bonne, à mon avis du moins. Le chapitre III, qui est une sorte de résumé de la grammaire euscarienne, est excellent, clair, précis, méthodique. M. L. connaît bien la question ; sans doute, il ne l'a pas assez étudiée en détail peut-être : mais qu'importent de petites inexactitudes, si le tableau général est fidèle ? Un de mes amis a relevé, par exemple, p. 109 (note), cette affirmation que les ressemblances de vocabulaire entre le basque et les langues sémitiques seraient, le plus souvent, l'effet d'une pure coïncidence; mon ami estime que le basque a pu fort bien emprunter directement aux Arabes un certain nombre de mots, notamment quelques-uns où figure le *f* primitivement étranger à sa phonétique. — Le chapitre II (étude des inscriptions) est un travail remarquable qu'il sera très utile de reprendre et de continuer avec le soin le plus minutieux possible. M. L. a relevé cent vingt-neuf noms de personnes et cent douze noms de divinités étrangers au vocabulaire latin. L'examen des monuments, des chartes, des cartulaires, etc., augmentera de beaucoup ce nombre et donnera un précieux vocabulaire de noms locaux. Mais comment expliquer et classer ces noms : sont-ils celtes, basques, aryens, sémitiques? Nous sommes ainsi amenés à la question traitée par M. L. dans ces chapitres I et IV, à la question *ibérienne*.

Depuis quatorze ans que j'étudie le basque, en voici huit que cette

question me préoccupe, et, plus je vais, plus je trouve inadmissibles ou tout au moins prématurées les conclusions de G. de Humbold. Les travailleurs qui ont voulu, après lui, démontrer, à coup d'étymologies, l'existence de la langue basque hors de ses limites actuelles aux époques historiques anciennes, les Heiss, les Philipps, les Boudard et autres, n'ont apporté aucun argument nouveau. M. L., le dernier venu, le plus prudent et le plus méthodique, n'a trouvé tout au plus, dans l'Aquitaine, dans la Narbonnaise, dans la Bétique, que deux ou trois *Iriberri* « ville-neuve », ce qui est insuffisant pour établir une théorie générale. Mais que dire de certaines propositions audacieuses comme celle, par exemple, qui assimile les particules locatives basques *ga* et *baita* aux formes dialectiques italiennes *ca* « maison » et *baita* « cabane » et qui y voient une preuve du contact basco-italique? Il est vrai que les adversaires de l'ibérisme, Graslin et Bladé notamment, sont parfois tout aussi malheureux dans leurs réfutations. Je ne parle pas des celtomanes, bien qu'un essai d'interprétation de noms ibères par le celte vienne d'être tenté en Espagne par le P. Fita, tandis que M. Miguel y Sanpere, qui raconte l'histoire de la nation catalane depuis l'époque azoïque, explique par l'hébreu plusieurs inscriptions celtibériennes.

Le problème est très délicat et très complexe, « certains radicaux d'apparence ibéro-euskarienne existant aussi dans d'autres langues », comme dit M. L. lui-même. Le savant professeur indique en ces termes, et nous sommes tout à fait de son avis, les conditions à remplir pour aborder utilement l'étude de la toponymie ibérienne : 1° connaître la phonétique et la grammaire basque; 2° rechercher les diverses formes historiques écrites d'un même nom; 3° contrôler la nomenclature du pays basque français par celle du pays basque espagnol; 4° ne proposer qu'une étymologie s'adaptant au caractère physique des localités; 5° observer les règles de sens commun de toutes les toponymies. Or, s'il y a quelque chose de peu certain, de peu élucidé encore, c'est bien certainement la phonétique et la grammaire de la langue basque, dont l'étude positive, historique et scientifique est à peine commencée.

Mais j'ai hâte d'arriver aux trois chapitres relatifs à la langue gasconne. M. L. y reconnaît six dialectes subdivisés comme il suit : 1° *béarnais* (variété navarraise, de Pau, d'Ossau et d'Aspe); 2° *landais; 3° bigourdan* (var. de Tarbes, Rustan et Magnoac, Lavedan, Aure); 4° *armagnac* (var. de Rivière-basse, d'Astarac, de Fezensac, de l'Isle-Jourdain, de Lomagne); 5° *commingeois* (Barousse, Toulouse, Haut-Couserans, Bas-Couserans); 6° *girondin* (agénais, bazadais, bordelais, médocain et var. de l'entre-deux-mers). Ces dialectes se groupent d'ailleurs en deux types principaux, *béarnais* et *armagnac*.

Le prince L.-L. Bonaparte, qui, par parenthèse, trouve fort mauvaise toute la partie du livre de M. L. relative à la langue basque, a discuté cette classification dans sa deuxième « note sur le *que* pronominal béarnais ». Il y propose une modification importante qui consiste à rattacher

au type béarnais les trois premiers sous-dialectes de l'Armagnac (Rivière-basse, Astarac, Fezensac), ainsi que la première et la troisième variété du Commingeois (Barousse, Haut-Couserans). Ces cinq formes emploient, en effet, à l'indicatif du verbe, le *que* préfixe explétif appelé pronominal par le prince Bonaparte : *que souy* ou *you que souy* « je suis », *qu'ép salúdi* « je vous salue », etc. L'explication de ce phénomène, essayée par le prince Bonaparte dans ses trois notes des 3 avril 1878, 2 et 24 janvier 1879, ne me paraît point décisive. Dans la dernière note, il y voit une imitation de la confusion habituelle aux imparfaits du basque, où *nuen*, par exemple, signifie à la fois « je l'avais, que j'avais (que relatif), (moi) qui avais ». Est-il possible d'admettre une telle origine? Je croirais toujours très difficilement, pour ma part, qu'une langue puisse développer des formes nouvelles par raisonnement, et qu'elle ait assez conservé, dans sa période de décadence formelle, le sentiment de la signification indépendante des éléments dérivatifs, pour en copier une autre dans l'emploi illogique d'éléments analogues : la confusion du *n* relatif et du *n* imparfait, en basque, vient précisément de l'oubli du sens et du rôle primitif de ces suffixes qu'il faut nettement distinguer en *n* participial, relatif, local, et *n* conjonctif, temporal, verbal ; le premier *n* marque les variations suivant l'espace et le second les variations suivant le temps. Peut-être conviendrait-il d'attribuer aux mêmes causes l'emploi de ce *que* et celui de l'article devant les pronoms possessifs (p. 231 du livre de M. L.) : on dit constamment à Bayonne, Anglet, Biarritz, *le tou sou* « ta sœur ».

La phonétique gasconne est fort bien traitée par M. Luchaire. Il est à regretter seulement qu'il n'ait pu représenter autrement que par un *ò* cette voyelle finale qui varie, le long de la chaîne, de l'*e* muet français à l'*o* sourd mais distinct. Par exemple, dans le spécimen du patois d'Anglet (p. 268-269), la finale de *partatye* (v. 1), de *biste* (v. 9), ne représente point dans le parler local un autre son que l'*ò* de *abèlò, miserò ;* ce sont partout des *e* muets français. J'aimerais bien aussi que l'accent eût été indiqué ; *dizi* ne suffit pas, il aurait fallu *dízi* [1]. Dans le même spécimen, il faut corriger aussi *que mourichi* pour *que meuriche*, *pramo* pour *pramou,* et *mort* pour *mourt*. On me signale une négligence dans les traductions en patois de Saint-Paul de Fenouillet et en catalan de Thuir ; la première version rend « fils » par *goujats*, et la seconde par *fills*. Or, ces deux mots appartiennent à tous les dialectes avec les sens très différents de « garçons » et de « fils ». Je relève une autre petite erreur : *avicellus* ne devient point *otchet* à Anglet (p. 246) mais bien *aouzet*.

C'est sur ces critiques de détail que je m'arrête ; elles n'ôtent rien à l'intérêt de l'excellent livre dont je viens de rendre compte.

Julien Vinson.

1. On se rend compte de l'importance de cet accent en entendant prononcer les mêmes mots, des noms propres par exemple, par des Basques ou des Béarnais. Dans la bouche des seconds, la finale du nom *Etcheberri* se réduit presque à *berr*.

VARIÉTÉS

Clerc, laïque.

La *Revue critique* attache au droit canonique un trop vif intérêt pour qu'elle ne permette pas à un de ses collaborateurs laïques de relever une inexactitude assez grave qui dépare le numéro du 24 mai. Je lis cette phrase à la p. 418 : « Dire, comme le fait M. Jundt, qu'on pouvait devenir un religieux, ermite ou moine, sans cesser d'être un laïque, me paraît aussi invraisemblable que si l'on prétendait qu'un jésuite, parce qu'il n'a pas reçu l'ordination, ne fait pas partie de la gent cléricale. » Cette observation, à mes yeux, n'est pas scientifique. Voici la vérité canonique : Quiconque n'est ni tonsuré, ni portier, ni psalmiste, ni lecteur, ni exorciste, ni acolyte, ni sous-diacre, ni diacre, ni prêtre, ni évêque est laïque, ou, plus simplement, quiconque n'est pas tonsuré, quiconque n'a pas « couronne de clerc » est laïque ; par suite, le simple moine est laïque, s'il n'est pas entré dans les ordres[1]. Et cela est si vrai que saint Jérôme donne ce conseil à un moine : « sic vive in monasterio ut clericus esse merearis[2]. » — Cette parole est décisive et veut être méditée : *sic vive... ut clericus esse merearis!* En ce siècle et en France il y a eu, il y a probablement encore des ermites laïques. On pourrait citer des ordres de religieux laïques. M. Bonet-Maury a pu rencontrer souvent dans Paris le laïque invraisemblable auquel il refuse de croire : c'est le frère lai. Ce frère ne se rend peut-être pas un compte très net de sa position ; mais j'affirme qu'il est lai.

LAICUS.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le banquet annuel de la *Société de l'Ecole des chartes*, qui a eu lieu le mercredi 2 juin, a été marqué par un incident notable. Les membres de la Société ont offert à M. Jules QUICHERAT, en souvenir de son long professorat et de sa direction décennale, une réduction en bronze de la statue de Jeanne d'Arc par Frémyet. M. Quicherat ne s'attendait nullement à cet hommage que lui a annoncé le président, M. Paul Meyer, en même temps que tombait le rideau qui cachait la statue. L'illustre savant, très ému, a remercié ses amis et ses élèves dans une improvisation que l'on n'a malheureusement pas sténographiée, mais qui laissera un souvenir ineffaçable à tous ceux qui l'ont entendue. L'amour de la science, de la pa-

1. Voyez Isidore dans Gratien, *Decretum*, *Prima pars*, Dist. XXI, c. 1. Cf. *Secunda pars*, causa XII, quest. I, c. 7.
2. Saint Jérôme, *ibid.*, *secunda pars*, causa XVI, quest. I, c. 26.

trie, de l'institution qu'il dirige avec un si grand dévouement, s'y exprimaient en accents aussi simples que profonds, ainsi que la reconnaissance pour l'hommage qu'il recevait et le culte de cette grande figure que ses beaux travaux ont mise en pleine lumière.

— M. Charles Schmidt vient de faire tirer à cent exemplaires (dont quarante numérotés) une petite brochure de quatorze pages, élégamment imprimée, où il a reproduit le texte d'un écrit remarquable de Wimpheling. *(Oratio vulgi ad Deum op. max. pro ecclesia catholica et romana. 1517. Perrarus Jacobi Wimphelingii libellus iterum editus juxta exemplar Bibliothecae Selestadiensis.)* C'est une prière que Wimpheling fait adresser au Christ par le peuple des campagnes, opprimé, pressuré, réduit à la misère par le clergé et les nobles. Cette *Oratio vulgi*, fait remarquer M. Schmidt dans son *Histoire littéraire de l'Alsace* (I, 92-93), est écrite avec une tristesse poignante et une vivacité singulière; c'est un prélude de l'exposé des griefs des paysans, quand, quelques années plus tard, ils se soulevèrent contre les seigneurs et les prélats; ce tableau laisse une impression d'autant plus douloureuse que Wimpheling, loin d'appeler les paysans aux armes, les représente résignés et suppliant le Christ de leur donner assez de patience pour supporter leur sort sans murmure. Wimpheling n'a pas mis son nom à cet écrit, mais il se désigne assez clairement dans la dédicace aux trois frères Georges, Samson et Albert de Rathsamhausen zum Stein, de Schlestadt, qui traitaient leurs gens *(plebecula)* avec humanité. L'*Oratio vulgi* date de 1517 ou de 1518.

— On sait que la Tour de Constance, à Aiguesmortes, a servi de prison, pendant le XVIII[e] siècle, aux protestantes du Midi de la France condamnées à une détention perpétuelle pour « crime d'assemblée religieuse ». On a trouvé récemment, au milieu de débris et de gravois, dans la salle où se trouvaient ces femmes, des fragments de lettres qui leur étaient adressées. Ces fragments, encore lisibles, ont été offerts par le commandant du génie Pignat au consistoire de l'église réformée de Nîmes. M. Charles Sagnier en a pris copie et, en les complétant par divers documents tirés des archives municipales de Nîmes et d'Aiguesmortes, a pu nous donner une liste générale des prisonnières et nous renseigner sur l'histoire de quelques-unes d'entre elles. *(La tour de Constance et ses prisonnières, liste générale et documents inédits.* Fischbacher. In-8°, 220 p.) La première prisonnière, dont M. Sagnier ait retrouvé le nom, fut enfermée à la Tour en 1708. En 1767, il y avait encore quatorze prisonnières; et le pain, l'unique aliment qu'on leur donnait, était payé par leurs biens qu'on avait confisqués et mis en régie. Ces quatorze prisonnières furent délivrées par le prince de Beauvau; le maréchal, accompagné de son neveu, le chevalier de Boufflers, inspectait alors les côtes du Languedoc; il visita la Tour. « Les couleurs manquent, dit Boufflers, pour peindre l'horreur d'un aspect auquel nos yeux étaient si peu accoutumés. Tableau hideux et touchant à la fois, où le dégoût ajoutait encore à l'intérêt; nous voyons une grande salle privée d'air et de jour, quatorze femmes y languissaient dans la misère et les larmes. Le commandant eut peine à contenir son émotion. Je les vois encore à cette apparition subite tomber toutes à la fois à ses pieds, les inonder de larmes, essayer des paroles, ne trouver que des sanglots, puis enhardies par nos consolations, nous raconter toutes ensemble leurs communes douleurs. Vous êtes libres, leur dit d'une voix forte, mais altérée, celui à qui, dans un pareil moment, j'étais fier d'appartenir. » Pourtant en 1768 il y avait encore dans la Tour cinq prisonnières, mais en 1769 la Tour fut fermée. M. Sagnier a joint à son ouvrage un grand nombre de jugements rendus de 1708 à 1763 contre les protestants du Languedoc.

— Nos lecteurs n'ignorent pas que M. H. D. de Grammont travaille à une *Histoire*

des relations entre la France et la régence d'Alger au XVII^e^ *siècle*. La première partie de ce travail est intitulée : *Les deux canons de Simon Dansa 1606-1628*. (Alger, Jourdan. 47 p.) Le Dansa qui donne son nom à cette étude était un capitaine flamand qui s'était fait corsaire et qui, en 1609, obtint sa grâce de la cour de France. Mais, en quittant Alger, il emmena deux canons de bronze prêtés par le beylik et en fit don au duc de Guise, gouverneur de Provence. Ces deux canons provoquèrent une rupture qui dura près de vingt ans. Le Divan saisit ce prétexte pour courir sus aux vaisseaux français et, pendant que notre gouvernement, jugeant d'ailleurs l'affaire très futile, était occupé par les troubles qui suivirent la mort de Henri IV, notre commerce subissait une perte de plus de trois millions de francs. Au bout de cinq ans, le roi de France, pour terminer la querelle, fit mettre en liberté les Turcs de la chiourme des galères. Mais le Divan demandait toujours ses canons; il fit occuper le Bastion de France et massacrer ou emmener en captivité les soldats et les travailleurs de cet établissement. Louis XIII répondit en interdisant à ses sujets de « trafiquer aux royaumes d'Argier et Tripolli de Barbarie ». Pourtant des négociations avaient été entamées; grâce aux efforts du vice-consul Chaix et du *chaouch* Soliman, envoyé par la Porte, elles aboutirent à un traité qui fut conclu à Tours (21 mars 1619); les canons de Dansa — qu'on avait oublié de mentionner dans le traité — furent achetés au duc de Guise par le commerce de Marseille qui les donna en présent aux envoyés algériens. Tout semblait donc fini; un fatal incident remit tout en question. Un corsaire algérien avait coulé en pleine mer un vaisseau marseillais et massacré l'équipage : deux matelots, cachés à fond de cale, s'échappèrent, revinrent à Marseille et ameutèrent la foule; les envoyés algériens, attaqués à l'hôtel de Meoilhon, furent mis à mort, malgré l'intervention des consuls et des viguiers. La guerre recommença. Vainement Louis XIII fit condamner aux galères ou à des châtiments corporels les principaux meneurs; une émeute éclata dans Alger, et les Reïs firent à nos vaisseaux une chasse sans merci. On peut voir par les lettres du vice-consul Chaix que M. de Grammont publie à la fin de son opuscule, les dommages considérables qu'éprouva le commerce, et ce que nous coûtèrent les deux canons de Dansa. Enfin, en 1628, le capitaine Sanson Napollon rapporta *ces maudits canons* à Alger, et c'est la quittance délivrée à ce sujet par la ville de Marseille qui termine l'intéressante et solide étude de M. de Grammont.

— Le rapport de M. Gaston Paris sur le prix Bordin, paru dans le n° 22 de la *Revue critique* (p. 443), n'y est pas inséré dans son texte définitif. Ce texte paraîtra dans les *comptes-rendus* de l'Académie des inscriptions.

— M. Edouard Lucas et M. C. Henry ont le dessein de publier une édition des œuvres complètes de Fermat. Cette édition ne sera pas seulement une réimpression des *Varia opera mathematica*, des annotations de Diophante et d'autres pièces récemment publiées par M. C. Henry; on y trouvera un historique détaillé des principales questions, un commentaire perpétuel, enfin des problèmes nouveaux.

ALLEMAGNE. — Le professeur Blass, de Kiel, vient de retrouver encore quelques fragments pleins d'intérêt dans le lot de papyrus, provenant du Fayoum, qui se trouve à Berlin. Il a mis la main notamment sur deux fragments d'un papyrus plié en forme de livre, où il est question de Solon, des changements survenus dans l'archontat athénien, de l'ostracisme, etc. On a peut-être là des débris de l'histoire de Théopompe. M. Blass compte ne guère tarder à faire jouir le public de sa précieuse découverte.

ITALIE. — M. Gilbert Govi va publier, sur la demande de l'Académie des sciences de Turin, une édition de la fameuse version latine de l'*Optique* de Ptolémée attribuée à Eugène, amiral de Sicile; comme on le sait, il ne reste presque rien du texte grec.

TURQUIE. — On annonce que l'importante collection de M. Mordtmann, de Constantinople, sera bientôt mise en vente; elle se compose de monuments palmyréens (pierres, sceaux, monnaies).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 juin 1880.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, elle procède au scrutin pour l'attribution du prix Jean Reynaud. Ce prix est décerné à M. Jules Quicherat, directeur de l'École des chartes, pour son *Histoire du costume en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du* XVIII*e siècle* (Paris, 1875, gr. in-8°).

M. Barbier de Meynard termine la lecture d'une étude sur Saadi et son poëme du *Boustán*, étude extraite d'une introduction à une traduction du *Boustán*, actuellement sous presse. Le *Boustán* ou le « verger », beaucoup moins connu en Europe que le *Gulistán* du même auteur, est considéré en Orient comme un chef-d'œuvre de non moindre valeur. C'est un écrit d'un caractère plus sévère, composé tout entier en vers et non mêlé de prose et de vers comme le *Gulistán*, et d'un style plus soutenu que ce dernier ouvrage. Il a été l'objet de nombreux commentaires, surtout dans l'Inde et en Turquie. Le plus important de ces commentaires est celui du *Molla Soudi* en turc; M. Barbier de Meynard s'en est beaucoup servi pour traduire le poëme. Quant à la biographie de Saadi, M. Barbier de Meynard a cru devoir en chercher les éléments dans ses œuvres, car ce que disent de lui les autres auteurs orientaux ne mérite aucune confiance. Saadi naquit à la fin du XIIe siècle et vécut pendant la plus grande partie du XIIIe. Chiraz, sa ville natale, était au pouvoir de la petite dynastie turcomane des *Ataboks* de la Perse. Les troubles civils l'obligèrent de s'expatrier. Dans un âge déjà avancé, il tomba, en Syrie, au pouvoir des croisés, qui le firent travailler avec des Juifs aux fortifications de Tripoli; ce dernier événement doit être probablement rapporté à la fin de la cinquième croisade. C'est là à peu près tout ce qu'on sait avec certitude de sa vie. Quelques autres faits, quoique rapportés par Saadi lui-même, paraissent devoir être révoqués en doute; telle est l'histoire de sa prétendue initiation au brahmanisme, qui lui aurait donné l'occasion de découvrir une fraude pratiquée par les brahmanes pour tromper le peuple par un faux miracle. Saadi, dans ce récit, montre une grande ignorance de ce dont il parle; il met le Zend Avesta au nombre des livres sacrés des brahmanes, et confond perpétuellement le brahmanisme et le mazdéisme; il n'a donc connu de près ni l'une ni l'autre de ces deux religions. M. Barbier de Meynard termine par une analyse et une appréciation littéraire du *Boustán*. Il relève les qualités très remarquables d'écrivain moraliste dont Saadi a fait preuve dans ce poëme.

M. d'Arbois de Jubainville commence la lecture d'un mémoire intitulé : *La hiérarchie sociale en Irlande, d'après le Senchus Mór* (extrait d'un recueil de mémoires sur l'ancien droit irlandais).

M. Schlumberger termine la lecture de son mémoire sur deux chefs normands au service de l'empire byzantin au XIe siècle. Il raconte la vie de ces deux Normands hellénisés. Il a eu la bonne fortune de retrouver à Constantinople leurs sceaux en plomb, avec des légendes en grec dans lesquelles leurs noms normands ont été transcrits sous une forme hellénique.

Ouvrages présentés : — par M. de Longpérier, de la part de M. Jacques de Rougé : Inscriptions et notices recueillies à Edfou (Haute-Égypte) pendant la mission scientifique de M. le vicomte de Rougé, t. II (1880, in-4°); *— par M. Schefer :* publications de la société de l'Orient latin.

Ouvrages déposés : Joseph Edkin, Chinese buddhism, a volume of sketches, historical, descriptive, and critical (London, 1880; Trübner's oriental series). — The sacred books of the east, translated by various oriental scholars and edited by F. Max Müller, vol. IV, V, VII (Oxford, 1880).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 21 Juin — 1880

125. — **Le Peuple et la Langue des Mèdes,** par Jules Oppert. 1 vol. in-8, pp. xii, 296. Paris, Maisonneuve. 1879.

On sait que les rois Achéménides rédigeaient leurs inscriptions en trois langues différentes, les trois principales langues parlées dans leur empire. Deux d'entre elles sont déchiffrées et classées : l'une, qui occupe la première place sur les inscriptions, était la langue nationale de ces rois, le vieux perse, langue aryenne, sœur du sanscrit; l'autre, qui occupe la troisième place sur les inscriptions, était celle des populations sémitiques de la Chaldée et de l'Assyrie : c'est l'assyrien, langue sœur de l'hébreu. La troisième langue qui occupe la seconde place sur les inscriptions est déchiffrée, mais n'est point classée. On sait seulement qu'elle n'est ni aryenne ni sémitique. Cette langue a été peu étudiée jusqu'ici. Les premiers travaux de déchiffrement furent faits par Westergaard [1] et par M. de Saulcy [2], qui, n'ayant à leur disposition que des matériaux très insuffisants, n'en arrivèrent pas moins à des résultats réels, quoique partiels : nombre des lectures proposées par eux sont demeurées. Un déchiffrement complet ne fut possible que quand Sir Henry Rawlinson eut mis à la disposition du public savant la copie de la grande inscription de Behistoun, dix fois aussi étendue à elle seule que le reste des inscriptions réunies. Ce fut l'œuvre d'Edward Norris dans son Mémoire sur la version scythique de l'inscription de Behistoun, chef-d'œuvre d'analyse patiente et prudente. Le livre que vient de publier M. Oppert est le travail le plus important paru sur la question depuis le mémoire de Norris (1855). Par sa profonde connaissance du perse et de l'assyrien, M. O. était admirablement préparé pour sa tâche : la ver-

1. Dans les *Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord*, Copenhague, 1844.
2. *Journal asiatique*, 1849, II; 1850, I.

sion scythique [1] ne peut, en effet, se lire et se comprendre qu'avec le secours de l'assyrien et du perse : le perse donne le sens, l'assyrien souvent la lecture, et, en certains cas, le scythique, payant le perse de retour, jette la lumière sur ses obscurités. Nous essayons de donner une idée des principales questions abordées au courant du livre, des solutions données par l'auteur, des progrès réalisés et des objections que soulèvent, croyons-nous, quelques-unes des théories nouvelles.

I. — *Déchiffrement*. Le point de départ du déchiffrement était naturellement dans les noms propres : par bonheur ils abondent. Sur cent neuf caractères alphabétiques ou syllabiques, il n'y en a qu'une vingtaine qui ne se rencontrent pas dans des noms propres, et, même en ce cas, la lecture ne reste pas toujours incertaine : l'alphabet scythique dérive, en effet, de la même source que l'alphabet assyrien, et la comparaison des signes permet parfois de déterminer la valeur inconnue : tel est le cas, par exemple, pour *é* et *ki*. L'on voit par là que l'on a, en réalité, deux moyens de déchiffrement : l'on peut partir, soit du nom propre perse qui fournit la lecture d'ensemble du groupe scythique correspondant, soit du signe assyrien qui donne la valeur du signe scythique qui lui ressemble ; la seconde méthode peut s'appliquer à tous les signes, mais elle n'est point sûre, parce que la ressemblance des signes ne va pas jusqu'à l'identité, et, même en cas d'identité, rien ne prouve que le signe ait conservé des deux parts la même valeur.

Norris partit des transcriptions de noms propres, ce qui était sagesse ; mais il ne fit qu'un usage très restreint de la comparaison paléographique, ce qui était excès de prudence ; car la comparaison paléographique, qui, employée comme procédé unique, n'eût conduit qu'à l'arbitraire, permet au contraire plus de précision quand elle vient après coup contrôler l'œuvre opérée par le rapprochement des transcriptions. C'est la pensée qui a conduit M. Oppert. Soit, par exemple, le nom propre perse *Patigrabana :* il est transcrit en scythique au moyen de six signes que Norris lut Pa-ti-ik-rab-ba-na ; mais il se trouve alors que l'on a deux signes en scythique pour la valeur *pa*, car l'on possède déjà un signe *pa* qui a la même valeur en assyrien *(ba)*. M. O. observe que le premier signe du mot *Patig.* se retrouve en assyrien avec la valeur *pat*, ce qui donne *Pat*-ti-ik-rab-ba-na, et, du même coup, rétablit la concordance des systèmes, établit la valeur exacte d'un signe, et corrige la lecture de tous les mots de la langue où parait ce signe. L'on voit d'ici la révolution qu'une opération de ce genre, sur une dizaine de signes, amène dans le lexique et dans le tableau des formes grammaticales. Il est assez indifférent sans doute de lire la transcription d'un mois perse Gar-ma-*pa-da* ou Garma-*pad-da ;* mais il n'est pas indifférent que « fuir » se dise *putta*

1. Nous employons ce nom de scythique à cause de son vague, à l'exclusion de tout autre plus précis, qui trancherait la question de l'origine et du caractère de la langue.

ou *putra,* qu'il fasse son parfait en *aska* ou en *ukka,* que le génitif pluriel de *annap* « dieu » soit en *atna* ou en *anna,* etc.

Un autre perfectionnement apporté par M. O. à la lecture, c'est la détermination d'un certain nombre d'idéogrammes dont la présence n'avait pas été reconnue. La transcription qu'il donne du texte scythique peut être considérée comme représentant le texte vrai, autant du moins qu'une transcription peut rendre une langue qui ne distingue point dans l'écriture les douces des fortes, le même signe représentant *ba* et *pa, ga* et *ka,* etc. Dans les noms propres, le texte perse permet de choisir ; hors de là, on est réduit à un choix conventionnel. M. O. a adopté, en général, la transcription par les sons durs (p. 38). L'étudiant, en lisant les textes transcrits, ne doit pas perdre de vue cette réserve essentielle. La langue parlée distinguait-elle deux classes de consonnes, et la confusion n'est-elle que dans l'écriture? La question reste intacte.

II. *Grammaire.* — Les premiers interprètes avaient multiplié les rapprochements entre les formes scythiques et celles des langues touraniennes. Il y a bien de la hardiesse à rapprocher directement, sans intermédiaires historiques, les formes d'une langue parlée dans l'Asie centrale, cinq siècles avant notre ère, à des formes européennes ou sibériennes dont les plus anciennes remontent souvent au XIX[e] siècle de notre ère. A de telles distances, les traits de parenté primitive s'effacent, et l'expérience des langues dont l'étude historique a été faite prouve qu'en pareil cas, grâce au développement particulier de chaque idiome, les ressemblances apparentes sont fausses, et que les vraies sont celles qui se cachent. Le grec et l'anglais sont langues sœurs : mais ce n'est point l'identité apparente de καλέω et de *to call* qui en est la preuve. Il n'est point de dialecte perdu et sans histoire des steppes russes ou sibériens qui n'ait fourni son contingent aux comparaisons à outrance de la philologie touranienne : c'est oublier que la grammaire comparée n'est une science que si elle compare, non des faits isolés, mais des groupes de faits successifs. M. O., avec raison, s'est abstenu de toute comparaison : il s'est donné pour seul objet de restituer la grammaire de la langue, d'après les textes, quelle que puisse être cette langue. Sans nier qu'elle offre des rapports avec les langues de la famille altaïque, il laisse aux savants spéciaux le soin d'établir les rapprochements qu'ils pourront constater : « Il est d'ailleurs « imprudent de comparer deux choses avant qu'on ait procédé à la cons« tatation irrécusable des deux faits qu'on veut rapprocher » (p. 50).

M. O. donne l'ensemble des formes qui ressortent des textes : ce tableau n'a qu'un défaut : c'est d'être trop complet. M. O. décline tout au long, par exemple, les substantifs *telri* « cavalier », *sak* « fils » ; il conjugue tout au long le verbe *turna* « savoir » à l'actif, au passif, au désidératif, au réciproque, aux quatre voies du factitif et à l'intensif : or, en fait, le verbe *turna* ne se rencontre que quatre fois dans les textes. Sans doute M. O. peut citer, pour d'autres verbes, les analogues des formes qu'il prête à *turna;* mais cette restitution théorique, dont tous

les éléments sont exacts, peut fort bien être fausse, appliquée à un seul et même verbe; c'est faire abstraction des irrégularités possibles, et, au lieu de constituer un type idéal du verbe qui ne se rencontre nulle part, il eût été, je crois, plus prudent, et en même temps plus utile pour le lecteur, de dresser simplement le tableau des désinences existantes, chaque désinence étant accompagnée de l'exemple qui la prouve, et suivie du mot perse que cet exemple traduit et qui serait la justification et l'explication de la valeur fournie. Au lieu de donner comme prétérit de *turna : turna, turnaki, turnas,* « je sus, tu sus, il sut », il aurait été plus instructif de donner par exemple :

1re p.	thème simple :	*hutta-*,	je fis;	mana kartam.
2e	-ki :	* *vitki-*,	tu allas;	forme déduite de *vitkiné*, va!
3e	-s :	*(inné) turna-s*,	il (ne) sut (pas);	*aȥdâ abavâ.*

C'est la seule méthode à suivre pour dresser la grammaire d'une langue morte, surtout quand les textes sont si maigres et tout de traductions.

Le caractère général de la langue, telle qu'elle ressort des formes constatées, c'est l'agglutination. Les relations de la déclinaison se marquent par une infinité de suffixes : nominatif, *ri* après le génitif dépendant *(sak*, fils; fils d'Hystaspe : Vistaspa sak-*ri ;* perse, Vistaspa*hyâ* puthra); génitif *na :* tar (sak) kuras-*na*, fils de Cyrus; accusatif *r;* datif *ikki;* ablatif *mar;* locatif *va;* M. O. distingue encore un abessif, un inessif, un distributif, un comitatif, un relatif. Le pluriel est en *p* ou *pê*, et se fait suivre des syllabes casuelles plus ou moins modifiées [1].

III. *Commentaire.* — Les questions traitées dans ce commentaire se rapportent surtout aux éclaircissements que fournit la version scythique sur l'original perse et sur l'histoire de la Perse. C'est surtout dans les lacunes du texte perse que la version scythique est précieuse. Les corrections et les traductions nouvelles proposées par M. O. sont, comme toujours, ingénieuses et séduisantes, et quelques-unes emportent la conviction. Telle est la restitution [tyaiy khaudâm] tigrâm barañtiy confirmée par les *Sakâ tigrakhaudâ* de Nakschi Roustem, et par les bas-reliefs de Behistoun. Telle encore la correction de *duruçâ* en *duruvâ*, et surtout la belle restitution de la fin de la quatrième colonne de Behistoun. Nous ne ferons de réserve que pour les dernières lignes de la colonne : cette partie de l'inscription est perdue absolument dans le texte perse, et il n'en reste que la traduction scythique. Ces lignes, si la traduction qu'en donne M. O. est exacte, seraient le document le plus important

1. Voici quelques questions de détails que nous prendrons la liberté de soumettre à l'auteur :

N'y a-t-il pas lieu d'ajouter au tableau des postpositions (p. 104) *kik*, après : *u kik* « après moi », rendant *paçâ manâ?* A quoi répond *uktas*, au dessus? Le sens prêté à *nutas* (abicaris) « en faveur de », est au moins douteux.

Ta dans *appukata* est-il une formative? n'est-ce pas plutôt une enclitique répondant à ciy : *appuka* = *paruvam ;* appuka-*ta* = paruvam-*ciy ;* cp. dayiê-*ta* = aniyas-*ciy ;* hupé-*ta* = avas-*ciy*.

que nous possédions sur l'histoire politique de la religion mazdéenne et de sa littérature sacrée. Voici cette traduction : « Et Darius le roi dit : « Par la grâce d'Ormazd, j'ai fait une collection de textes ailleurs en « langue arienne, qui autrefois n'existait pas. Et j'ai fait un texte de la « Loi (de l'*Avesta*), et un commentaire de la Loi, et la Bénédiction (la « prière, le *Zend*), et les Traductions. Et ce fut écrit et je le promulguai « en entier ; puis je rétablis l'ancien livre dans tous les pays et les peu- « ples le reconnurent. » Toute la question porte sur le sens précis des mots traduits par « collection de textes, texte de la Loi, Commentaire, Bénédiction, Traductions ». Le premier terme que M. O. traduit *collection de textes* est *dippimas*, « ensemble de *dippi;* » or *dippi* n'est que la transcription du perse *dipi* « inscription »; le sens est donc simplement, semble-t-il, que Darius a fait *d'autres inscriptions* encore, ou a fait gravir ses inscriptions ailleurs encore. Le mot traduit « texte de la Loi » est *Hadug ukku : Hadug* est le perse *hadugâ* qui semble synonyme de *dipi; ukku* est la traduction de *âbastâ,* qui est la forme perse du mot *Avesta,* comme M. O. l'a découvert; seulement dans le passage unique où paraît le mot *âbastâ,* rien ne prouve que ce soit déjà le nom de l'*Avesta,* ce n'est encore qu'un terme général, signifiant « la loi », et ce qui le confirme, c'est que la version scythique le traduit au lieu de le transcrire, comme elle le fait pour les mots techniques : *hadug ukku* désigne donc, non point le texte de la Loi, de l'Avesta, mais très probablement les « édits » que pouvait promulguer le roi. Le mot traduit « commentaire de la Loi » est un idéogramme *ʒu,* qui, en assyrien, se lit *talmèd* « instruction »; il est difficile de préciser le sens du mot; peut être peut-on garder le mot « instruction » en le faisant synonyme d'édit, ou mieux encore en l'appliquant aux préceptes moraux dont Darius lui-même relève volontiers ses inscriptions (NRa). Le mot traduit « Bénédiction, prière » est exprimé par l'idéogramme *Hi,* qui a ce sens en assyrien, et qui peut le garder en scythique sans être pour cela le *ʒend, ʒend* n'ayant pas ce sens [1] : il désigne les prières adressées par le roi à Ormazd, comme celles de Persépolis H, 21 et autres. Enfin, l'ancien *livre* restitué étant exprimé en scythique par *dippimas,* doit se ramener à une restauration d'inscriptions : le respect des inscriptions est une des premières vertus aux yeux des rois de Perse, imitateurs en cela des rois d'Assyrie : les inscriptions contiennent des malédictions contre qui les mutilera, des bénédictions pour qui les préservera.

Je crois également que dans le passage de Persépolis I, où M. O. retrouve la mention d'Ahriman, son interprétation n'est pas d'une certitude absolue. Darius demande à Ormazd de le protéger *haca anyana :* M. O. traduit de l'Autre, c'est-à-dire *Ahriman.* Mais je doute fort que *anya* ait pu s'employer dans un sens aussi déterminé : *anya* est *autre* et non *l'autre, alius* ou *alienus,* non *alter,* et l'ancienne traduction « qu'il

---

1. *Zend*, comme l'ont montré Haug et Spiegel, signifie « commentaire ».

me protège de l'étranger » me semble à la fois et plus prudente et plus conforme à l'usage de la langue, au contexte. De même dans la phrase *hyâ siyâtis duvaishañtam akhsatâ,* dont M. O. a le mérite d'avoir établi le premier la lecture vraie, je ne vois rien qui permette de faire de *duvaisañtam* une désignation d'Ahriman, au lieu d'en faire, comme il l'est toujours dans les textes zends, le nom ordinaire de l'ennemi quel qu'il soit. Je doute que *siyâtis* soit le Bon Principe, c'est le bonheur, le bien-être, envoyé, il est vrai, par le Bon Principe, mais qui ne se confond pas avec lui.

Signalons parmi les parties neuves et les plus précieuses du livre la discussion sur la chronologie du règne de Darius, les heureuses assimilations géographiques de l'inscription de Behistoun, l'interprétation de l'inscription scythique unilingue de Persépolis, la restitution de l'inscription du canal de Suez qui fournit à la lexicographie plusieurs mots nouveaux, entre autres *rauta,* rivière *(rûd), yuviyâ,* canal *(jûy?).*

III. *Dictionnaire.* — Nous n'exprimerons ici qu'un regret : c'est que M. O. n'ait pas mis entre parenthèses, près de chaque mot scythique, le mot perse qu'il traduit. Bien des malentendus seraient épargnés à ceux qui s'en serviront par ce simple rapprochement.

IV. *Origine de la langue.* — Nous arrivons enfin à l'introduction historique, la partie la plus neuve et la plus ingénieuse de l'ouvrage et celle aussi qui soulèvera, croyons-nous, le plus d'objections. Voici la question : « Quel est le peuple qui parlait la langue dans laquelle sont écrites ces inscriptions? Quel est le nom de cette langue? » Voici la réponse de M. Oppert :

Cette langue est celle des Mèdes, lesquels sont les aborigènes touraniens de la Médie. Preuves :

1° Dans la traduction scythique, chaque peuple est nommé par le nom que les Touraniens lui donnaient : la Susiane, appelée en perse Uvâji, est appelée Habirdip; la Médie est appelée *Mada* en scythique comme en Perse; c'est donc que Mada est un nom touranien; c'est le sumérien *Mada*.

2° Dans le texte perse, la situation de chaque ville est déterminée : « Il y a un endroit Dubala, *en Babylonie* »; on ne fait exception que pour quatre villes trop connues pour que cette indication fût nécessaire : Babylone, Pasargades, Ecbatane et Arbèles. Dans les textes perse et assyrien, le nom de Rhagès, une des principales villes de Médie, est accompagné de la mention « ville de Médie »; cette mention manque dans la traduction scythique : c'est donc que Rhagès était trop connue des peuples pour qui la seconde inscription a été faite : ce peuple est donc le peuple mède;

3° L'inscription scythique a toujours le pas sur l'inscription assyrienne : quel est le peuple qui, après les Perses, pouvait avoir la préséance sur les Assyriens, sinon les Mèdes, leurs prédécesseurs dans la domination de l'Asie et toujours associés avec eux dans les souvenirs classiques?

Confirmation : l'hypothèse du touranisme des Mèdes donne la clef d'un problème longtemps insoluble, en conciliant les rapports contradictoires d'Hérodote et de Ctésias sur la dynastie mède. Les rois mèdes sont, selon Hérodote : Déjocès, Phraorte, Cyaxare, Astyage ; selon Ctésias : Arbace, Mandaucès, Sosarmés, Artycas, Arbianes, Artée, Artynès, Astibaras, Aspadas ; Ctésias assimile expressément Aspadas à Astyage et Astibaras à Cyaxare. Selon M. O., les quatre derniers rois de Ctésias répondent aux quatre rois d'Hérodote (le reste de la liste de Ctésias se rapportant aux princes qui ont régné durant la période d'anarchie à laquelle Déjocès mit un terme selon Hérodote), et les noms d'Hérodote sont les noms médiques et touraniens aryanisés, les noms de Ctésias en étant la traduction en perse. Ainsi le vrai nom de Déjocès était Daya ukku, nom qui se rencontre dans les inscriptions de Sargon ; il signifiait « changeur de loi » *(Daya* autre, *ukku* loi), « ce qui cadre bien avec le nom du fondateur d'Ecbatane » ; les Perses le traduisirent *Artée,* c'est-à-dire *Artâyu,* de *arta* « loi » et *âyu* « réunissant ». — Phraorte s'appelle, dans les inscriptions perses, Fravartis, dans les inscriptions médiques Pirruvartis ; on peut penser au médique *pirru* combat, Pirruvartis signifiant qui aime les combats, ce que traduirait le nom d'Artynès, du zend *harthra* ou d'un mot perse *harthruna* « qui pourrait signifier belliqueux » — Cyaxare que les Perses appellent Uvakhsatara « qui a de beaux chameaux » est appelé en médique *Vakistarra; vak* paraît être le médique *vaggi* « porter » et *istarra* est le médique *iʐdirra* « lance » (traduction du perse *arsti); en* perse, ce nom se traduirait *arstibara,* c'est le *Astibaras* de Ctésias. — Astyage, enfin, s'appelait *arse-uggi*, grand guerrier, traduit en perse Uçpada (Aspadas de Ctésias) et aryanisé en Astyiges, c'est-à-dire *Arsti-yuga* « joignant les lances » ou « combattant avec les lances ». La dynastie renversée par Cyrus était donc touranienne, et c'est pour cela que les Perses, héritiers directs des Mèdes touraniens, donnent le pas à leur langue sur celle de Babylone.

Des trois preuves données, la première me semble bien plus spécieuse que probante. En quoi le fait que la Médie s'appelle *Mada* en scythique comme en perse prouve-t-il que c'est de Médie que viennent les inscriptions ? On pourrait, à ce compte, les attribuer aussi bien à la Bactriane ou aux Gandara. Il est vrai que l'hypothèse touranienne donnerait une étymologie au mot *mada,* qui serait le sumérien *mada,* pays (p. 11)[1] ; la Médie serait « la contrée par excellence ». C'est une conclusion qui sera probablement contestée par ceux des assyriologues qui contestent la réalité d'une langue sumérienne ; je n'ai pas autorité pour entrer dans le

---

1. L'on appelle *sumérien* ou *accadien* la langue, réelle et touranienne, selon les uns (MM. Oppert, Lenormant et toute l'école allemande), artificielle, cryptographique et de fabrication sémitique, selon les autres (MM. Halévy et Guyard), dans laquelle est traduit ou transcrit le texte assyrien d'un certain nombre d'inscriptions religieuses, bilingues dans la première hypothèse, en copie double dans la seconde.

débat; j'observerai seulement que, selon M. O. même, les affinités du médique sont du côté du susien et non du côté du sumérien.

La seconde preuve serait très solide si l'absence de détermination pour Rhagès avait pour contre-partie une détermination plus précise pour les villes non déterminées dans l'original : mais ce n'est pas le cas, et tout se réduit à ce fait que le graveur de l'inscription scythique a omis au mot Rhagès la parenthèse « ville de Médie ». On peut en conclure ou bien qu'il écrivait pour des Mèdes, ou bien que c'était un étourdi. M. O. semble n'avoir songé qu'à la première hypothèse : nous lui soumettons la seconde.

Y a-t-il aucune conclusion de *dignité* à tirer de l'ordre des inscriptions? Il y a bien d'autres considérations qui ont pu régler le choix : d'abord la convenance du graveur et des circonstances matérielles dont nous ne sommes pas juges. Il se peut aussi que l'on ait suivi l'ordre d'ancienneté et non l'ordre de dignité : les Assyriens étaient les derniers venus de l'empire, les rois de Perse avaient régné sur des Touraniens (les Susiens) avant de conquérir des Sémites, et ils avaient eu à parler touranien longtemps avant de parler assyrien.

Les arguments tirés des noms propres sont décidément trop ingénieux. Expliquer le *nom* de Déjocès par son rôle politique, c'est à peu près comme si on expliquait le nom de Justinien par son rôle législatif : leurs parents ont dû être prophètes. Dans l'équation *Pirruvarti* = *Artynes*, expliqué comme signifiant « qui aime le combat », les textes ne donnent que *pirru* « combat », ils ne donnent point *varti*, et le zend *harethra* par lequel M. O. explique *Artynes* ne signifie point, que je sache, « combat », mais « entretien », de sorte que *harethruna*, s'il existait, n'aurait pas signifié « belliqueux », mais « qui entretient » : en fait, dans *Pirruvarti*, *pirru* est simplement la transcription de *fra*, comme le prouve le perse *fra*-mâtaram transcrit *pirra*-mataram. — *Vakistara*, nom de Cyaxare *(Uvakhsatara)*, n'est point « *porte*-lance », A[r]sti-bara; car *vaggi* signifie, non pas « porter », mais « rétablir, remettre sur pied », étant la traduction de *patipadam kar*. Citons un dernier exemple qui montre d'une façon frappante le danger de cette méthode de *désaryanisation* des noms propres. Le nom perse *Khshathrita* est rendu en scythique Satarrita : « le perse Khshathrita, dit M. O., ne saurait être la forme originale, car le terme aurait été exprimé par *Iksatrita* en médique; *toujours* la liaison *khs* perse est rendue par *iks*. Le nom était originairement *Satarrita* et aryanisé en Khsathrita » (p. 172). La conclusion de ceci serait que le zend et le sanscrit *khshathra* sont des mots médiques, car le mot *khsatra-pava*, « satrape », est transcrit en médique, non point *iksattara-pava*, mais *saksa-pavana*. Nous conclurons seulement que le scythique ne possédait pas ces groupes consonantiques et était très embarrassé de les rendre quand il les rencontrait [1].

---

1. Cf. ci*th*ra transcrit cissa, et le nom propre A*th*rina transcrit Assina. — L'étude des formes transcrites mériterait un soin spécial, car elle renseignerait

Nous ne voyons donc pas de raison suffisante pour abandonner l'opinion traditionnelle, que la langue des Mèdes était une langue aryenne, opinion qui a pour elle, en somme, le témoignage direct de Strabon, et le témoignage indirect d'Hérodote, sans parler des raisons très fortes qui font de la Médie le lieu d'origine du Zend Avesta et par suite la patrie du zend [1]. Quel est donc le peuple pour qui les inscriptions du second système furent écrites? La solution a, croyons-nous, été indiquée par Sir Henry Rawlinson et par M. Halévy: parmi les diverses langues écrites dans le système cunéiforme, il en est une qui se rapproche étrangement de celle-là, c'est celle des inscriptions susiennes : le rapport est si frappant que M. O., le seul savant qui jusqu'ici en ait essayé le déchiffrement [2], et qui a été sur ce terrain comme sur tant d'autres le pionnier de la science, se sert exclusivement du scythique pour les interpréter; tout ce qu'on connaît du susien, on le connaît par le scythique. M. Halévy suppose donc que la seconde inscription était écrite pour les habitants de Suse, la capitale touranienne de l'empire, comme Babylone en était la capitale sémitique, et Persépolis la capitale aryenne. La principale objection de M. O. à ce système est que le Tigre et l'Euphrate, nommés dans les inscriptions susiennes par leurs noms sémitiques *Tiglat* et *Purat*, sont désignés dans le second système par leurs noms perses *Tigra* et *Uprato*, ce qui « indique clairement que le pays où « l'on parlait l'idiome de la seconde espèce des inscriptions trilingues

---

à la fois et sur la phonétique scythique et sur les rapports des civilisations scythique et perse, les mots transcrits et non traduits étant presque toujours des mots *techniques* (nous parlons, bien entendu, des noms communs). Nous croyons utile de donner ici la liste de ces termes : perse ardastâna, sc. *ardastana*; ariyacithra, *ariyacissa*; çtânam, *istana*; dahyus, *dayiyus (traduit* une fois *batin)*; dâtam, *datam*; dippi, *dippi*; framâtaram, *pirrumataram*; gâthva, *gatéva*; haduga, *haduk*; khshathrapavan, *saksapavana*; paruzananâm, *parruzananam*; siyatis; tacaram, *tazzaram*; takabara; tigrakhauda, *tigrakauda*; viçazana, *vissadana* et *viçpazana* (forme zende); viçadahyaus, *vissadayihus*; *yanaiy* (le fait de la transcription prouve que *yanaiy* ne signifie pas « néanmoins »; on ne transcrit pas des pronoms; donc, au lieu de « néanmoins il n'a pas inscrit un texte » (p. 225), il faut traduire : « il n'a pas écrit de texte sur le *yana* »). — Des formules entières sont transcrites; *dahyausmaiy duruvâ ahatiy* est transcrit : *dayiyaaosmi tarva astu*; noter l'impératif *astu* substitué au subjonctif *ahatiy*, ce qui laisse supposer ou bien que le traducteur, s'il était Scythe, avait fait son travail sur une autre copie que le graveur du texte persan et qui offrait des variantes, ou bien qu'il était Perse; c'est ainsi encore que le titre *framâtaram*, transcrit *pirrumataram* (v. s.), est une fois rendu par *denimdattira*, c'est-à-dire * *daini-dâtar*, mot inconnu à nos textes; cf. *dâtam*, rendu tantôt par *datam*, tantôt par *denim* (* dainim). La transcription de la formule citée plus haut prouve qu'il faut traduire, non point : « si tu dis : qu'il en soit ainsi! mon pays durera toujours » mais : « si tu dis : puisse mon pays....! » *Patiyavahaiy*, *pattiyavani(?)iyayi*, « je fis le *paiti avahi* »; cf. les formules zendes *avahi jamyât*... — Notons un verbe scythique formé d'un mot aryen : *harikkas*, « il fut *arika*, ennemi, rebelle ».

1. Voir notre Introduction au Vendidâd, III, §§ 14 sq.

2. *Mémoires du Congrès international des Orientalistes*, II, Paris, 1873, p. 179, sq.

« était loin des fleuves qu'il désignait par les noms aryens. Cette con« trée ne peut donc pas être la Susiane, mais doit être la Médie » (p. 15) : mais il faut noter que dans un cas nous avons des textes originaux, dans l'autre, des textes traduits du perse; le traducteur du passage a simplement transcrit le mot perse; rien ne prouve d'ailleurs qu'il ne fût pas perse, l'emploi de mots perses qui ne sont pas dans l'original peut le laisser croire (v. s., page 492, n. 1). Les différences de langue, s'il y en a réellement [1], entre les deux ordres d'inscriptions s'expliquent aisément par la différence de date [2].

La solution de la question est donc dans les ruines de Suse et de Mal Amir. Je ne doute pas que le livre de M. O. ne contribue, pour une large part, à appeler sur ce point capital l'effort des assyriologues. Ces inscriptions du second système, si longtemps négligées comme stériles, sont en réalité la clef de tout un monde, puisqu'elles nous livrent la grammaire et, en partie, le lexique de la race ou d'une des races qui ont fourni à la civilisation ancienne de l'Asie cet élément anaryen, que la science essaie depuis trente ans de déterminer. La conclusion qui, à travers le parti pris des systèmes, semble se dégager lentement des faits accumulés, c'est que ce foyer de civilisation touranienne, primitive ou non primitive, doit se chercher, non sur les rives du bas Euphrate, mais de la rivière de Suse et d'Ahwaz : les jours d'Accad sont passés et ceux de Suse sont venus. C'est là seulement que la question touranienne pourra se débattre sur un terrain solide, puisqu'on sera en présence d'une langue dont l'authenticité est certaine. Remercions M. Oppert d'avoir fourni à cette recherche l'instrument indispensable que nul d'ailleurs n'est mieux que lui en état de faire servir à des progrès nouveaux. Je tiens à dire, en terminant, que les objections que j'ai cru devoir lui soumettre pour quelques-unes de ses explications et de ses théories ne sont qu'un hommage de plus à son œuvre, car c'est là que j'ai puisé presque tout ce que je connais de la question.

James Darmesteter.

---

126. — **Histoire d'Israël** par E. Ledrain. Première partie se terminant à la chute des Omrides (887 ans av. J.-C.) avec un appendice par M. J. Oppert. Paris, Lemerre, 1879, 1 vol. petit in-8° de xii-436 p. — Prix : 2 fr. 50.

Nous manquons d'une histoire des Juifs écrite en tenant compte des travaux de l'érudition moderne, qui ont renouvelé ce sujet. Le livre

1. Dans la liste des mots communs donnés par M. O. (l. 1, p. 182), les différences sont surtout orthographiques.

2. Nos inscriptions viennent de Darius, Xerxès, etc. (v[e] siècle); celles de Suse remontent à Sargon (viii[e] siècle); différence, trois siècles; il y a place pour un mouvement de la langue et, par suite, pour une grammaire historique. La permanence d'un élément linguistique touranien en Susiane semble attestée jusque sous la période Sassanide (Ibn Mokaffa, Ibn Haukal; v. *Journal des Savants*, 1840, 412, et Spiegel. *Antiquités Iraniennes*, III, 753).

de M. Ledrain n'est pas fait pour combler cette lacune. M. L. a bien consulté le texte hébreu de la Bible au lieu de traductions telles que les Septante et la Vulgate, de plus il a adopté pour la transcription des noms propres un système de reproduction qui leur donne une couleur exotique : voilà tout ce que son histoire contient de nouveau, et c'est fort peu. Ce livre nous a fait penser à ces cartes de géographie vieillies, que l'on propose de nouveau au public après avoir pris le soin d'y jeter quelques chemins de fer. M. L. pourra aussi invoquer l'enluminure. Celle-là est représentée par une préface extraordinairement prétentieuse et par le style général de l'œuvre, pour lequel la même épithète ne semblera que rigoureusement équitable. Le tout émaillé de quelques suppositions graveleuses sur les rapports de Joseph et de ses frères, de Salomon et de Jéroboam, etc. Il parait que ces procédés n'ont pas encore perdu toute faveur puisqu'une grave revue s'y est laissé prendre [1].

Le plan de M. L. est d'une simplicité parfaite. Il prend les textes hébraïques dans l'ordre même où la Bible les présente, et se borne à les analyser et à les commenter en y jetant les ornements de sa rhétorique. Les faits qui mettraient la crédulité du lecteur à une trop forte épreuve sont atténués par des explications empruntées au vieux rationalisme. Ce plan toutefois ne laisse pas que d'avoir ses inconvénients. Quelques personnes difficiles s'étonneront peut-être de voir l'exposé de la législation dite hébraïque, autrement dit, de l'organisation civile, rituelle, politique du peuple israélite, placé au moment même de l'installation dans le pays de Canaan. On sait, en effet, que cet ensemble de prescriptions représente le point de vue d'une époque infiniment postérieure, probablement du retour de l'exil babylonien; qu'il constitue, en un mot, un point d'arrivée et non un point de départ. Il serait hors de propos d'insister davantage.

Si M. Ledrain s'était chargé d'écrire une histoire d'Egypte, il aurait, sans aucun doute, pris soin de dater ses documents et de les classer au point de vue de leur contenu, de leur authenticité, de leur historicité. Comme il s'agissait de l'histoire israélite et qu'en France on s'est généralement avant lui dispensé de cette tâche, il a cru pouvoir s'épargner un travail pour lequel il n'était évidemment point préparé. Cela est fort bien, mais on ne nous demandera pas non plus de soumettre à une récension plus détaillée une œuvre conçue en dehors des conditions les plus élémentaires de la science.

Maurice VERNES.

---

127. — Henri OTTE. **De fabula Œdipodea apud Sophoclem.** Berlin, Draeger. 1879 (thèse de doctorat).

L'auteur promettait de montrer que dans les deux Œdipe et dans l'Antigone, la vieille légende ne subit pas, d'une tragédie à l'autre, les

---

1. *Revue historique*. Numéro de septembre-octobre 1879, p. 117.

modifications dont parlent quelques critiques. C'est une thèse raisonnable et qui ne manque pas d'intérêt; mais elle est ici à peine effleurée dans deux ou trois pages (23-26), et la dissertation ne comprend guère que des études de détail tout à fait étrangères au sujet et dont le fond est très contestable. M. Otte transporte et supprime les vers les plus connus pour les raisons les plus frivoles (Œd. R., 363-79, 447-62; Œd. col. 988-996); ici le poète se répèterait; là il gâterait le caractère de son personnage (non quadrat ad *humanitatem* Tiresiae). En somme, ce qui est bon dans ce travail n'est pas nouveau, et ce qui est nouveau ou renouvelé de Schoell n'est pas bon.

E. T.

---

128. — **De Stephano Alexandrino** Hermanni Useneri commentatio. Bonn, Marcus. 1880, in-4°, 58 p.

Dans cette dissertation, M. Usener a rassemblé tout ce que l'on peut recueillir relativement à la personne et aux ouvrages d'Etienne d'Alexandrie, qui a enseigné la philosophie et les mathématiques à Constantinople, du temps de l'empereur Héraclius. M. U. a édité à la suite un opuscule astrologique faussement attribué à Etienne, qui prédit les destinées de l'empire arabe fondé par Mahomet, et un traité élémentaire de calcul astronomique composé en 618 ou 619 par Etienne, suivi d'extraits d'un appendice qu'y avait ajouté l'empereur Héraclius lui-même.

Les manuscrits qualifient Etienne soit de οἰκουμενικός ou καθολικὸς διδάσκαλος, soit de μέγας φιλόσοφος ou διδάσκαλος. M. U. établit que le titre d'οἰκουμενικός s'applique non pas à une sorte de recteur de l'université de Constantinople, mais à un *professor publicus* de l'ordre de ceux « qui videntur intra Capitoli auditorium constituti », « qui in Capitolio tantum docere præcepti sunt » (cod. Theod., XIV, 9, 3; cod. Justin. XI, 19). Héraclius rétablit la chaire impériale de philosophie supprimée par Phocas, et y appela Etienne d'Alexandrie.

Etienne, comme le montre M. U., enseigna la philosophie et les mathématiques, qui y étaient étroitement unies dans l'école néoplatonicienne, dont les traditions s'étaient transmises. Il commenta les dialogues de Platon, les ouvrages d'Aristote sur la logique et la philosophie de la nature. M. Usener discute et conteste l'authenticité des traités d'astrologie et d'alchimie attribués à Etienne, en terminant son ingénieuse dissertation qui est des plus intéressantes pour l'histoire de la philosophie et des sciences.

Ch. Th.

---

129. — **Observations sur les exercices de traduction du français en latin** d'après la préface du dictionnaire allemand-latin de Ingerslev, par F. Antoine, maître de conférences à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, avec préface par E. Benoist, professeur à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Klincksieck. 1880. xxvi-36 p. in-16.

En un temps où le thème latin donne lieu à des controverses parfois confuses, le public accueillera avec plaisir cette traduction, ou plutôt cette appropriation à la langue française, d'un opuscule qui donne une idée de la théorie et de la pratique du thème latin en Allemagne. On y verra que si cet exercice a encouru chez nous la défaveur, cela tient en partie à la manière peu méthodique dont il est entendu. Outre l'avantage que le thème présente comme moyen de contrôler et d'affermir les notions grammaticales, il doit encore servir à la comparaison logique et esthétique de deux langues. Il y a plus de syntaxe comparative dans une page de français bien traduite en latin que dans maint traité de linguistique. Mais cette syntaxe comparative s'y trouve à l'état inconscient; il s'agit de la dégager et de faire comprendre à l'élève les raisons qui l'ont obligé de substituer un tour à un autre, de séparer ce qui était réuni, de remplacer un mot abstrait par une expression concrète, ou inversement de représenter par un mot indéterminé ce qui était exprimé d'une façon matérielle et précise. Ces sortes de préceptes existent également dans les livres de classe français, mais dispersés, inégalement répartis sur notre cours d'études, et surtout mêlés de la façon la plus fâcheuse à la grammaire proprement dite. Pour être plus clair, je prends un exemple.

Dès la première page de la syntaxe de Lhomond, on trouve après la règle : *Liber Petri*, cette observation qu'au lieu du génitif on peut aussi se servir d'un adjectif qui a la même valeur. Ainsi la bonté de Dieu peut se tourner par la bonté divine, *bonitas divina*. Il n'est pas difficile de voir que ce n'est pas là une règle de grammaire, mais une indication donnée en vue de la traduction en latin. Cette indication a le tort d'interrompre l'exposition des règles essentielles, et particulièrement de couper la syntaxe des cas. Dans le traité dont nous rendons compte, nous allons retrouver le *bonitas divina* de Lhomond, mais comme remarque sur le génie différent des deux langues, et au milieu d'un ensemble de faits du même ordre; on montre que les habitudes du latin ne correspondant pas exactement aux nôtres, l'adjectif prend souvent la place du substantif moderne, et qu'on dit : la dignité de consul, *dignitas consularis*; le rang de sénateur, *gradus senatorius*; le cortège du préteur, *prætoria turba*; la légèreté des démagogues, *levitas popularis*; le métier d'accusateur, *artificium accusatorium*; admirer la facilité avec laquelle un discours se comprend, *orationem tam facilem ad intelligendum admirari*; l'amitié repose sur la réciprocité des bons offices, *amicitia paribus officiis continetur*; à cause de l'évidence de son crime, *propter manifestum facinus ejus*; nier la nécessité d'une chose, *negare rem ali-*

quam necessariam esse ; à cause du peu de confiance qu'inspire un gouvernement partagé, *propter infidam societatem regni.*

Tout le monde voit que ce procédé a quelque chose à la fois de plus scientifique et de plus intéressant. L'écolier français trouvera, il est vrai, la plupart de ces exemples dans son dictionnaire français-latin, et latin-français, mais séparés les uns des autres, et sans observation générale qui les relie.

Je prends une autre série relative au pronom neutre latin, qui tient souvent la place d'un de nos substantifs abstraits. Celui de qui nous avons reçu les *moyens* de secourir les autres, *a quo id accepimus quo ceteris opitulari possimus ;* nous avons de la *matière* pour nos *discours* quotidiens, *suppetit nobis quod quotidie dicamus ;* prendre exemple sur cela, *inde quod imiteris capere ;* il me fallait faire ce préambule, *haec prius dicenda erant ;* je regarde cela comme une dette que j'ai contractée à votre égard, *hoc tibi deberi puto.*

Ces rapprochements, très utiles pour le thème, ne le sont pas moins pour la version, parce qu'ils montrent les ressources d'expression des deux langues. Ils sont enfin, pour l'élève, une matière à réflexion et une incitation à colliger des remarques du même genre.

Ces sortes de livres ne sont pas rares en Allemagne : nous citerons seulement la *Stilistique* de Nägelsbach, la *Palaestra Ciceroniana* et les *Scholae latinae* de Seyffert. Il faut désirer que des ouvrages semblables, composés au point de vue de la langue française, se multiplient chez nous. On ne peut donc qu'approuver l'idée qu'a eue M. Benoist de faire traduire par un de ses élèves, aujourd'hui professeur de l'enseignement supérieur, ce court mais instructif spécimen. M. Benoist l'a fait précéder d'une judicieuse préface dont nous citerons les derniers mots : « Le thème latin, si vivement combattu, doit non pas disparaître, mais se renouveler. Nos voisins, dont on ne peut méconnaître la compétence, tirent parti pour la science d'un exercice chez nous dégénéré. » Il faut ajouter que des livres pareils existent déjà chez nous, qu'il s'agit seulement de les perfectionner, que nous avions dans l'ancienne université de Paris des modèles, tels que le *Cours de thèmes latins* de Lebeau, en sorte que sur ce point aussi il faut seulement reprendre la vraie tradition tombée en oubli.

Michel Bréal.

---

130. — **Studii di diritto longobardo,** dell' avvocato Cesare Nani, dottore aggregato ed incaricato dell' insegnamento della storia del diritto nella R. Università di Torino. Studio secondo. Il processo longobardo. Parte prima. Torino, Vincenzo Bona, tipografo di S. M. e RR. principi, 1878, gr. in-8°, vi-168 p.

La *Revue critique* a annoncé en son temps le 1er fascicule des études de M. Nani sur le droit lombard (1878, 1er semestre, p. 122). Le second

fascicule, qui a paru depuis, n'est pas la continuation du premier. L'auteur a interrompu, se réservant, dit-il, de la compléter plus tard, l'étude commencée des sources du droit lombard, et entame dans ce nouveau fascicule l'exposé des dispositions de ce même droit qui concernent la procédure. La préface ne dit pas quel motif l'auteur a eu de rompre ainsi l'ordre naturel de son travail.

M. N. continue, dans cette seconde partie, de se montrer au courant de la science, d'exposer clairement les résultats acquis, de faire, entre les diverses opinions en présence, des choix qui doivent généralement être approuvés. Il continue aussi de traiter son sujet avec un peu trop de prolixité ; tout ce qui est dit dans ce fascicule aurait pu aisément être condensé en un beaucoup plus petit nombre de pages.

L'auteur n'a traité encore que d'un mode de procédure extrajudiciaire, la saisie de gage, que le droit lombard permet au créancier d'exécuter lui-même sur les biens de son débiteur en demeure, sans le concours de l'autorité. Dans un chapitre qui sert d'introduction, M. N. s'attache à établir, contre M. Sohm, que cette manière de procéder, par l'action privée de l'individu et sans formes légales, n'est pas particulière au droit lombard, qu'on en trouve également des traces dans la législation de tous les autres peuples germaniques. C'est une question assez compliquée et qui touche à nombre de points fort obscurs; dans l'ensemble, M. Nani, qui ne fait, du reste, que revenir à une opinion universellement admise avant M. Sohm, paraît avoir raison.

Le chapitre II traite en détail du « pignoramento privato » selon le droit lombard et franco-lombard. Les textes des lois lombardes et des capitulaires sur la matière y sont réunis et expliqués; on trouvera là tout ce qu'il y a à savoir sur ce sujet.

Julien Havet.

---

131. — Hermann Suchier, **Aucassin et Nicolette,** neu nach der Handschrift, mit Paradigmen und Glossar. Paderborn, Schœningh, 1878, in-8°, 118 pages. — Prix : 2 mark 50 (3 fr. 15).

Cette édition de la charmante *chante-fable* s'ouvre par une introduction sur l'histoire du texte et des éditions, et sur l'histoire de la légende (p. V-VIII). Elle donne ensuite le texte, p. 1-42, avec les leçons au bas des pages, la résolution des abréviations, p. 43-46 ; les leçons des éditions antérieures, p. 47-53. Voilà pour la première partie. Dans la seconde partie, on trouve une étude sur le dialecte du texte et les paradigmes des formes de la déclinaison et de la conjugaison (p. 55-94). Vient en troisième lieu un glossaire, une liste des noms propres et un tableau des assonances (p. 73-118). Cette publication a été rédigée par son auteur en vue de servir de texte d'explication aux étudiants en langue d'oïl.

Il n'est pas douteux qu'elle n'obtienne un succès mérité : c'est l'œuvre d'un maître habile, consciencieux, prudent et sûr de lui. Elle a été soumise à un examen approfondi par M. Tobler, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* (1878, p. 624-9) et dans la *Romania* (1879, p. 284-93) par M. G. Paris qui, à la même époque, faisait paraître une nouvelle édition de la même chantefable, à la suite de la remarquable traduction qu'en publiait le dessinateur Bida. Tous deux ont rendu justice aux éminentes qualités dont fait preuve le jeune et savant professeur de Halle. Nous renvoyons le lecteur à ces deux analyses détaillées qui rendent superflue toute observation de notre part.

A. D.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Guyard vient d'adresser la lettre suivante à l'éditeur de l'*Academy :*

« Monsieur,

« Dans votre numéro du 5 juin, l'un de vos collaborateurs, qui ne juge pas à propos de se nommer, publie, relativement à mon explication du mot babylonien « *emga*, une note où les arguments scientifiques sont remplacés par des personnalités blessantes. C'est un terrain sur lequel je me refuse absolument à le suivre. « Quant à convaincre les assyriologues « dont l'étude des inscriptions se mesure par « des années », je puis l'espérer, car M. Oppert a été le premier à voir dans *emga* « un mot babylonien signifiant « sage » (cf. *Expédition en Mésopotamie*, t. II, « p. 266 et 308), et M. Lenormant s'est depuis longtemps rangé à son avis (*Journal asiatique,* mars-avril 1870, p. 342). Je n'ai fait qu'apporter des preuves à « l'appui de l'hypothèse émise par M. Oppert et adoptée par M. Lenormant.

« Comptant sur votre impartialité pour l'insertion intégrale de cette lettre, je « vous prie, Monsieur, de recevoir, etc. »

— A-t-on perdu les sept derniers des treize livres dont se composait l'*Arithmétique* de Diophante? M. C. Henry répond non (*Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 2e année, no 1). Il fait remarquer que tel manuscrit aujourd'hui connu divise le livre IV en deux livres, en annonçant ensuite le traité des *Nombres polygonaux* du même Diophante comme un huitième livre, et il émet la supposition que chacun des six livres actuels répond à deux livres de la division primitive de l'auteur, ce qui fait déjà douze livres, et que le traité des *Nombres polygonaux* comptait pour le treizième : si bien que nous aurions conservé au complet l'œuvre de Diophante. M. Henry publie à ce propos deux scolies, inédites, en grec, de Planude sur Diophante. Il ne se flatte pas sans doute d'être lu par les philologues; sans quoi il aurait laissé moins de fautes d'accents et de fautes d'orthographe. Au moins aurait-il dû être assez prévenant à l'égard des mathématiciens pour ne pas reproduire de temps en temps, dans la traduction latine de Xylander, l'abréviation q; pour *que*, ce qui, en conscience, ne rend guère plus claire la démonstration de Planude.

— M. Ulysse Robert continue son tour d'Europe; on connaît son « *Etat des catalogues des manuscrits des bibliothèques de Belgique et de Hollande* » (voy. *Revue critique*, 1879, art. 235, p. 441); M. Robert prépare une publication semblable sur le Danemark, l'Islande, la Norvège et la Suède.

— M. V. Guérin réédite (chez Ernest Leroux) l'ouvrage qu'il a fait paraître en 1856 sur l'île de Rhodes. Depuis son exploration, aucun ouvrage n'a été publié sur l'île; MM. Hedenborg et Salzmann sont morts avant d'avoir terminé les travaux qu'ils avaient commencés. Mon but, dit M. Guérin, est de conserver plus longtemps la trace des documents que j'ai fournis et qui ont été recueillis sur les lieux mêmes; en outre, plusieurs des monuments que j'ai décrits n'existent plus maintenant, et, entre autres, l'ancienne église de Saint-Jean-Baptiste, de Rhodes, détruite en 1856.

— M. Michelant, conservateur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, publiera prochainement dans la Bibliothèque du *literarischer Verein* de Stuttgart *Li Romans d'Escanor*.

— M. E. Charvériat a fait tirer à part (Lyon, Riotor) un article de treize pages qu'il a lu à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon dans la séance du 6 avril et publié dans le XIX[e] volume des Mémoires de cette société. (Classe des lettres.) Cet article a pour titre « *Les origines du journalisme en Allemagne;* » les renseignements qu'il fournit ont été puisés dans un ouvrage de M. Opel, *die Anfænge der deutschen Zeitungspresse. 1609-1650.*

— Le prince B. Boncompagni vient de publier une reproduction photolithographique de cinq lettres, dont trois inédites, de Sophie Germain à Gauss, d'après les originaux possédés par la Société royale des sciences de Gœttingue. (Berlin, Institut de photolithographie des frères Burchard.)

— Il va se publier chez l'éditeur Jouaust une édition du *Sottisier* de Voltaire, d'après une copie attribuée au comte Rostopchine.

— Etaient présents au diner mensuel des collaborateurs de la *Revue critique* (lundi 7 juin) : MM. d'Arbois de Jubainville, A. Carrière, A. Chuquet, H. Derenbourg, Ch. Graux, St. Guyard, H. Harrisse, P. Meyer, G. Monod, E. Müntz, G. Paris, E. Picot, H. Pognon, C. Port, M. Vernes; invité étranger : M. Pompeyo Gener, de Barcelone.

— Le samedi 12 juin M. P. Clairin, ancien élève de l'Ecole normale, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris les deux thèses suivantes : thèse latine : *De haruspicibus apud Romanos;* thèse française : *Du génitif latin et de la préposition de.*

ALLEMAGNE. — Il se prépare à Leipzig une deuxième édition du *Dictionnaire bibliographique des sciences exactes* de Poggendorf, c'est le docteur Feddersen qui dirige la continuation de cet ouvrage.

— On a découvert à la bibliothèque de l'Université de Prague un feuillet d'un troisième manuscrit de l'*Heliand*, comprenant les vers 958-1006, ainsi qu'un fragment d'un remaniement, en tchèque, du *Rosengarten*. M. Lambel se propose de publier dans un bref délai le fragment de l'*Heliand*.

— On annonce, comme devant paraître prochainement, de M. Ausfeld, une édition de l'*Alexandre* de Rudolf von Ems; — de M. Ries, une étude grammaticale sur l'Heliand, intitulée « *die Stellung von Subject und Prædicatsverbum* (dans la collection Trübner, « *Quellen und Forschungen* »); — de M. Settegast, une édition du roman en prose de Jean de Thuin sur Jules César; — de M. Wissmann, une édition critique du *King Horn*.

— La librairie Th. Hofman, de Berlin, annonce une deuxième édition, améliorée et considérablement augmentée, de l'ouvrage de Danzel-Guhrauer sur Lessing; cette édition sera due à W. de Maltzahn et à M. R. Boxberger.

— M. Bezzenberger, nommé professeur à l'Université de Kœnigsberg, abandonne la direction des *Gœttinger gelehrten Anzeigen* à M. Rehnisch; — M. Grœber, directeur de la *Zeitschrift für die romanischen Sprachen* quitte l'université de Breslau pour celle de Strasbourg.

BELGIQUE. — M. S. Bormans, archiviste de Namur, vient de publier le commencement d'un *Cartulaire de la commune de Dinant* (Namur, Wesmael Chartier. In-8°, 254 p.). Ce volume renferme soixante-sept documents qui vont de l'année 1060 à l'année 1449 (entre autres, trois chartes du XIe siècle).

— Un autre cartulaire qui vient de paraître est le *Cartulaire de l'ancienne église collégiale de Notre-Dame à Courtrai*, publié par MM. Ch. Musselt et Em. Molitor. (Gand, Annoot-Braekman. In-4°). Il comprend 846 numéros; les éditeurs ont reproduit le texte de 174 premiers et analysé les suivants; on regrette qu'ils n'aient pas ajouté un index.

— On trouvera dans la 3e livraison du tome XXXV des *Annales de l'académie d'archéologie de Belgique* la première partie d'un mémoire de M. Al. Mathieu, couronné par l'Académie et intitulé « *Histoire du Conseil de Flandre* ».

— M. Gachard est sur le point de publier, à la librairie Muquardt, une *Histoire de la Belgique au commencement du* XVIIIe *siècle* (in-8°, 500 pages environ; prix : 7 fr. 50).

— D'après le rapport du conservateur du musée royal d'antiquités et d'armures de Bruxelles, le musée de Ravestein a été ouvert au public, et son catalogue dressé par M. de Meester, sera bientôt mis en vente. M. de Wille, ancien consul à Quito, a terminé le catalogue de la collection américaine qu'il a donnée au Musée. La collection ethnographique (Chine, Japon, Océanie, etc.) a été replacée dans les nouvelles annexes du boulevard de Waterloo.

DANEMARK. — Tandis qu'en France les questions de réforme dans l'enseignement ne passionnent le public que par intermittence, il est des pays comme le Danemark où elles n'ont jamais cessé, depuis bien des années, d'être à l'ordre du jour. Après une période plus ou moins longue de routine et d'indifférence, nous nous avisons un beau jour avec effroi que le système d'éducation en vigueur put être bon en un temps, mais ne répond presque plus en rien aux besoins du jour : dans ces conditions, toute réforme prend comme les allures d'une révolution. Des revues de pédagogie pure, comme le Bulletin des sociétés d'enseignement qui se sont fondées dans ces deux dernières années à Paris, si elles parviennent à fixer d'une façon permanente l'attention générale sur les questions qu'elles agitent, sont appelées à faire beaucoup de bien. On peut espérer que la revue *Notre jeunesse (vor Ungdom)* que viennent de fonder MM. Jean Pio et H. Trier, de Copenhague, avec le concours de M. P. Voss de Christiana, acquerra rapidement beaucoup de vogue et d'autorité dans les pays de langue danoise. C'est, d'ailleurs, une transformation plutôt qu'une création nouvelle. Longtemps la *Revue de philologie* de Copenhague fut en même temps une *Revue de pédagogie*, et elle portait les deux mots dans son titre. Dans ce périodique, c'était alors M. Jean Pio seul qui dirigeait la partie relative à la science de l'enseignement. Le premier numéro de la nouvelle revue montre que M. Pio sera secondé par des collaborateurs de plus en plus nombreux et actifs. Outre des articles solides sur des écoles supérieures pour l'instruction du peuple à créer à Christiana et à Soroe, sur des questions d'hygiène dans les écoles, etc., signalons une intéressante conférence de l'un des rédacteurs, M. H. Trier, sur l'éducation féminine; un exposé, rédigé surtout en vue du grand public, de ce que fut l'école d'Alcuin sous Charlemagne; un article de fond du philosophe M. Hœffding sur la sympathie comme base de de la morale. Le premier numéro que nous avons sous les yeux est double. On peut supposer que la revue sera trimestrielle et donnera encore deux livraisons simples en 1880.

— MM. Kr. Nyrop et Thor Sundby préparent une édition de la rédaction en prose du *Castoiements (Disciplina clericalis)* de Pierre Alphonse d'après un manuscrit de

Copenhague; ils ont le dessein de joindre au texte vieux-français un texte critique de l'original latin.

SUISSE. — Sous l'épigraphe *Credat Judeus Apella*, le professeur H. A. Jahn, de Berne, proteste contre l'authenticité d'une épigramme en six vers que le professeur Hagen annonce avoir découverte dans un manuscrit de Berne, sans dire lequel, et qui est attribuée à l'empereur Auguste lui-même. En voici le texte, débarrassé des cinq ou six points d'exclamation que M. Hagen avait éprouvé le besoin d'y introduire et qui paraissent gêner extraordinairement M. Jahn :

Octaviani Augusti

Convivae, tetricas hodie secludite curas,
Ne maculent niveum nubila corda diem.
Omnia sollicitae pellantur murmura mentis,
Ut vacet indomitum pectus amicitiae.
Non semper gaudere licet : fugit hora. Jocemur.
Difficile est fatis subripuisse diem.

M. Jahn trouve, et l'on n'aura pas de peine à partager son avis, que la bonne foi de M. Hagen a été surprise. Il ne faut pas toujours croire les manuscrits sur parole.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 juin 1880.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, annonce par lettre à l'académie une importante découverte de M. Thomas, ancien élève de l'Ecole des chartes et de l'Ecole pratique des hautes études, aujourd'hui membre de l'Ecole de Rome. M. Thomas a trouvé, dans un ms. du XII^e siècle, plusieurs fragments inédits d'un historien latin de l'époque classique, relatifs à Alexandre le Grand : cet historien ne paraît pouvoir être autre que Trogue Pompée. Le style, qui est celui de la bonne époque, l'abondance des traits de rhétorique et des récits légendaires, la correspondance des expressions et des faits avec ce qu'on lit dans l'abrégé de Justin, tout appuie cette attribution. Le plus long des fragments retrouvés se compose dans le ms. de 16 colonnes de 37 lignes chacune, et répond à la première moitié du livre XI de Justin. Un autre fragment, de 4 colonnes, contient le récit de la mort d'Alexandre. Les autres morceaux sont moins étendus et répondent à diverses parties des livres IX à XII de Justin. — M. Thomas adressera à l'académie la copie de tous ces fragments, avec un examen de la question d'authenticité.

L'académie décerne, au scrutin, le premier prix Gobert à M. Demay, pour son ouvrage intitulé *Le costume en France au moyen age d'après les sceaux*, et le second prix à M. Auguste Molinier, ancien élève de l'Ecole des chartes, pour ses deux ouvrages intitulés *Etude sur l'administration féodale dans le Languedoc (900-1250)* et *Etude sur l'administration de saint Louis et d'Alfonse de Poitiers dans le Languedoc*.

M. Miller met sous les yeux des membres de l'académie un ms. récemment acquis, sur sa proposition, par la Bibliothèque nationale, qui présente quelques particularités rares. Il contient le texte de l'évangile de saint Luc en grec, avec une traduction arabe en regard. Le scribe qui l'a exécuté a indiqué la date de l'exécution, l'an du monde 6551, c'est-à-dire 1043 de notre ère. Le volume est en parchemin. Les mss. arabes sur parchemin de cette date sont rares, et il est surtout rare d'en trouver qui portent une date précise. — M. Barbier de Meynard estime que l'écriture de la partie arabe du ms. indique une origine africaine.

M. Charles Robert communique une note envoyée par M. R. Dezeimeris, correspondant de l'académie, sur des fragments d'inscription, récemment découverts, rue de Prassi, à Bordeaux. Ces fragments ayant appartenu aux mêmes monuments que ceux qui furent également découverts sur ce point en 1564 serviront sans doute à compléter une ou deux des inscriptions publiées par de Lurbe. Dès aujourd'hui, M. Dezeimeris signale un nom de femme, MICVRITA, qui lui paraît nouveau, et fait une étude intéressante de trois commencements de ligne conservés sur la partie gauche d'une plaque de marbre :

G. IVI.....
AVG. BI....
LABS.....

Les lettres LABS faisaient partie du mot *conlabsus*, et, comme le talus de la cassure, après le B de la seconde ligne, ne peut correspondre qu'à un A, il s'agit, selon toute apparence, de la restauration d'un bain. L'auteur complète donc ainsi les deux dernières lignes :

...BA[lneum vetustate con-]
LABS[um sua pecunia reficiendum curavit]

Cette restitution suggère à M. Dezeimeris un rapprochement important. On a découvert, en 1594, en un autre endroit de la ville, des substructions antiques dont la description, donnée par de Lurbe, convient à des thermes. Des statues de bon style, des mosaïques, du plomb fondu et des inscriptions se trouvaient au milieu de ces ruines; or, une des inscriptions était une dédicace faite à l'empereur Claude par un certain C·IVLIVS. La nouvelle inscription portant également C·IVL (ius), l'auteur la rapproche de celle que de Lurbe a recueillie; il pense qu'elles n'ont été séparées que postérieurement ou accidentellement et qu'il s'agit de la restauration d'un même édifice, par le même personnage, sous l'empereur Claude. Allant plus loin, il rappelle qu'une troisième inscription de Bordeaux, commentée, en 1879, par M. Ch. Robert, mentionne un C·IVLIVS, dont le surnom n'a pas disparu; il s'appelait SECVNDVS et remplissait les antiques fonctions de préteur municipal. Ce préteur, l'auteur de la dédicace à Claude et le C·IVLIVS du nouveau texte ne seraient, suivant M. Dezeimeris, qu'un seul personnage. Cette hypothèse, si elle devait être acceptée, aurait une conséquence intéressante; elle prolongerait, dans les villes de Gaule, jusqu'au temps de Claude, l'existence du titre de préteur, que l'on considère généralement comme ayant été supprimé sous Auguste ou dans les premières années du principat de Tibère. — L'archéologie, ajoute M. Ch. Robert, a, dans M. Reinhold Dezeimeris, une sentinelle vigilante et un interprète habile; malheureusement, il ne paraît pas suffisamment secondé et bien des découvertes faites à Bordeaux sont encore perdues pour la science. Nous ne pouvons qu'appeler l'intérêt de la municipalité de cette ville sur l'utilité de surveiller les fouilles, comme on le fait aujourd'hui à Paris.

M. d'Arbois de Jubainville termine sa lecture sur l'organisation sociale de l'Irlande ancienne selon le Senchus Môr. Le seul principe de la distinction des classes en Irlande est la richesse; la noblesse de naissance est inconnue. La première classe de la société est le *flaith*, la classe des riches propriétaires, qui tiennent un grand nombre d'autres hommes sous leur dépendance au moyen du contrat de cheptel. Tout cheptel, selon la conception irlandaise antique, a pour effet de subordonner la personne du preneur à celle du bailleur. Toutefois, on distingue deux sortes de cheptel, dont la portée est inégale. Dans l'un, le preneur reste un homme libre. Dans l'autre, au contraire, une condition essentielle du contrat est que le preneur « vend son honneur » au bailleur, ce qui confère à ce dernier une sorte de propriété sur la personne du premier : celui-ci cesse d'être libre; cependant sa condition demeure toujours distincte de celle des esclaves proprement dits. — Cette clause de la vente de l'honneur se rattache à un ordre d'idées caractéristique du droit celtique; on considère l'honneur de chaque homme comme ayant un prix estimable en argent, et ce prix, qui varie suivant la classe de la personne, constitue en même temps le taux de l'amende infligée pour le crime d'injure grave. Ainsi l'injure au roi suprême de l'Irlande est punie d'une amende de vingt-huit femmes esclaves ou de quatre-vingt-quatre vaches, trois vaches étant considérées comme égales en valeur à une femme esclave; l'injure à un plébéien du dernier ordre ne coûte qu'un veau; entre ces deux extrémités, il y a toute une série de chiffres divers, correspondant à tous les degrés de la hiérarchie sociale.— Les premiers du *flaith* ou de la classe des propriétaires sont les rois. On distingue le roi suprême de l'Irlande et des rois inférieurs qui gouvernent des circonscriptions plus ou moins étendues. Quelquefois les rois doivent leur dignité à l'élection; c'est la seule exception à la règle qui veut que le rang des personnes dépende uniquement du chiffre de leur fortune. Après le *flaith* ou les propriétaires, viennent tous ceux qui gagnent de l'argent par leur travail : les savants ou docteurs, les guerriers, les gens de métiers, etc. Dans chacune de ces classes, le rang personnel de chacun correspond au taux plus ou moins élevé du salaire qui lui est payé pour son travail. Dans la classe des savants ou docteurs, qui sont en même temps des poètes, ce salaire, et par suite le rang des individus, dépend du nombre d'histoires qu'ils savent par cœur et peuvent raconter. Par exemple, les savants de la première classe sont ceux qui savent par cœur deux cent cinquante « histoires de premier ordre », etc.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Perrot : Jules Martha, Catalogue des figurines en terre cuite du musée de la société archéologique d'Athènes (16e fasc. de la Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome); — *par M. Schefer* : Exposition de la foi de l'église grecque publiée à Kazan en turc par M. Ilminski; — *par M. Barbier de Meynard* : Pognon, L'inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices et un glossaire (42e fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des hautes études, deuxième partie).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 28 Juin — 1880

132. — **La Monnaie dans l'antiquité**, leçons professées dans la chaire d'archéologie près la Bibliothèque nationale, en 1875-1877, par François Lenormant. T. III. Paris, A. Lévy.

Le troisième volume de l'ouvrage de M. Lenormant, sur la *Monnaie dans l'antiquité*, comprend les chapitres II, III et IV du III^e livre consacré à « la loi dans la monnaie antique ». Le chapitre II est purement économique; les deux autres touchent exclusivement à l'administration et à la fabrication des monnaies.

M. L. expose tout d'abord que les Grecs, seuls dans l'antiquité, ont compris que la monnaie devait avoir une valeur intrinsèque conforme à sa valeur conventionnelle de circulation; l'empreinte gravée devait servir, non pas à lui attribuer une valeur conventionnelle, mais simplement à garantir la pureté du métal et à éviter la formalité de peser et d'essayer, formalité indispensable lorsque, dans les échanges, on se servait de métal en lingots. Les modifications apportées maintes fois, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, à la règle posée par Aristote sont tout à l'avantage de la doctrine grecque.

L'auteur attribue la persistance de celle-ci, dans son application, à la constitution même de la Grèce républicaine, morcelée en une foule de cités s'administrant elles-mêmes; chaque communauté, peu populeuse, pouvait contrôler sévèrement une fabrication qui était en quelque sorte publique; au point de vue commercial et international, elle pouvait veiller facilement à ce qu'aucune fraude ne se produisît. D'où la conclusion que plus les états étaient démocratiques, meilleure se conservait la monnaie. Par contre, dans les états soumis au despotisme d'un seul, la monnaie était souvent altérée; dans les grandes monarchies où se trouvaient enclavées des villes autonomes frappant monnaie, celles-ci étaient un obstacle sérieux aux tendances du souverain à altérer son numéraire. A cette occasion, M. L. fait un rapprochement curieux entre

l'antiquité et le moyen âge, alors que mille petits souverains, sans contrôle, cherchaient tous les moyens de se créer des ressources, et usaient de toute espèce de subterfuges pour faire circuler chez eux, et surtout chez leurs voisins, de la mauvaise monnaie à laquelle des types, artistement combinés, donnaient l'apparence de bonnes pièces.

Il est incontestable que les Grecs organisèrent la fabrication de leurs monnaies de manière à assurer la pureté du métal; mais je crois que cette idée économique, très juste, leur fut inspirée surtout par les exigences du commerce qui était tout entier entre leurs mains; il ne me semble pas que la forme démocratique, aristocratique ou monarchique d'une nation puisse avoir une grande influence ici : de nos jours, la nation qui est la plus essentiellement commerçante est justement celle qui, bien que monarchique, a probablement la meilleure monnaie; et il n'y a pas encore longtemps que les républiques suisses, très démocratiques, avaient un misérable numéraire qui circulait péniblement. Si les peuples grecs avaient été guerriers et conquérants, ils auraient très probablement agi comme les Romains, plus tard, et postérieurement encore comme les seigneurs féodaux.

En passant, M. L. constate que les Achéménides furent les premiers à adopter concurremment les deux métaux; c'est l'origine du problème du double étalon qui, de nos jours encore, partage les économistes en deux camps. Ce furent ces rois, aussi, qui commencèrent à altérer l'argent en supposant qu'ils empêcheraient ainsi leurs monnaies de disparaître au profit de l'Occident hellénique; et ils poussèrent l'altération si loin que leurs peuples en revinrent à l'usage du métal pesé. C'est peut-être là le plus éloquent argument à invoquer contre l'emploi du double étalon par suite de l'impossibilité où l'on s'est vu, à toute époque, d'établir un rapprochement exact et durable entre la valeur de l'or et celle de l'argent. De là est née cette immense erreur que l'empreinte imposée par le gouvernement au numéraire public suffit pour lui donner une valeur, erreur dont on a vu les effets déplorables à Cyzique, en Perse, sous les empereurs romains du IIIe siècle et sous les rois de France des XIVe et XVe siècles.

Les Romains se conformèrent assez exactement aux principes empruntés aux Grecs jusqu'au moment où les succès d'Annibal, arrivé aux portes de Rome, contraignirent à prendre des mesures à l'effet de se créer des ressources; le denier d'argent fut réduit par la loi Flaminia, et, comme il n'arrive que trop souvent, cette réforme, qui ne devait être que temporaire, fut maintenue. C'était le premier exemple, à Rome, d'une valeur arbitraire donnée à une monnaie. M. L., se rencontrant avec M. Mommsen, arrive à établir que les diverses réductions du poids de l'or ne doivent pas être comptées au nombre des altérations monétaires atteignant les transactions particulières, mais comme une opération financière, dans laquelle l'Etat, avec le consentement du peuple, fraudait ses créanciers. C'est à partir de la loi Flaminia que le droit public admit ce

dangereux paradoxe consistant à faire admettre que la signature de l'État donnait une valeur à la monnaie, quel que fût le titre de celle-ci; tout le moyen âge suivit cette doctrine, en se basant sur le droit romain. On vit alors, à Rome, le gouvernement, non-seulement altérer la monnaie, mais encore émettre des pièces fourrées, ce qui constituait une fraude officielle; à l'imitation de Rome, les barbares usèrent des mêmes pratiques; nous trouvons des monnaies gauloises, en or et en argent, qui sont également fourrées. César et Octave, habiles politiques, restaurèrent les monnaies; mais, dès le règne de Néron, cette réforme cessa de produire des effets; pour revenir à la sage théorie d'Aristote, il faut descendre au règne de Charles V et aux conseils de l'évêque de Lisieux, Nicolas Oresme, qui ne furent écoutés que peu de temps. Il était réservé au XVI^e^ et au XVII^e^ s. de faire entrer dans les esprits ce que Louis IX avait vu trop tôt, que la monnaie doit avoir une valeur réelle, représentant sa valeur nominale.

L'histoire des magistrats monétaires chez les Grecs ne peut être reconstituée que par une étude attentive des noms et des symboles gravés sur les pièces : les textes classiques font à peu près défaut. M. L. s'est appliqué à éclaircir cette question, négligée jusqu'à ce jour par les anciens numismatistes. Il admet deux systèmes d'administration, d'abord, la direction confiée au principal magistrat de la cité employant des agents subalternes et garantissant l'aloi de la monnaie par des signatures; ensuite cette direction, donnée à des fonctionnaires spéciaux, d'ordre inférieur, n'ayant de responsabilité qu'envers le sénat et le peuple. Pour appuyer ses conjectures qui, pour la plupart, présentent des caractères très sérieux de probabilité, M. L. fait une étude approfondie des monnaies de la Grèce et de l'Asie; on lit avec un vif intérêt les chapitres consacrés par lui à la distinction à faire entre les magistrats monétaires et les éponymes, aux marques d'ateliers, aux pièces dues à des émissions faites aux frais de personnages qui en gratifiaient libéralement leurs villes ou fournissaient à la dépense des jeux publics. — Ici nous ferons un reproche à l'auteur. Nous regrettons que dans cette suite si riche d'observations et de renseignements, on ne trouve pas plus d'ordre; il semble qu'un résumé court et substantiel, peut-être même un simple tableau, auraient facilité aux lecteurs les moyens d'embrasser d'un coup d'œil un aussi vaste sujet; je me hâte de dire que la table détaillée, placée à la fin du volume, est d'un grand secours : elle serait encore plus utile si les articles qui la composent figuraient dans le corps de l'ouvrage comme titres de paragraphes ou en manchettes.

L'histoire des magistrats monétaires romains présente des lignes mieux définies; les textes, les renseignements épigraphiques, les monnaies elles-mêmes révèlent des faits certains. Je ne pense pas qu'il reste rien à dire sur les triumvirs monétaires après les recherches de M. Mommsen singulièrement élucidées et complétées par M. Lenormant. L'auteur nous explique très clairement l'époque à laquelle cessa le triumvirat pour être

remplacé par la nouvelle organisation qui dura depuis Aurélien jusqu'à la fin de l'empire romain. Cette nouvelle organisation touche intimement à notre numismatique nationale et nous aurions aimé voir M. L. faire, à ce sujet, une digression détaillée dans laquelle sa perspicacité aurait certainement fourni d'utiles rapprochements. — Notons les pages consacrées à la fabrication des monnaies coloniales ; c'est une préface toute faite pour un ouvrage qui n'existe pas encore.

Nous n'avons dans ce volume que la première partie du chapitre IV ; c'est celle dans laquelle M. Lenormant traite de l'organisation des ateliers monétaires, des graveurs et des ouvriers *chez les Grecs*. Nous attendrons la publication du complément, en ce qui touche aux Romains, pour examiner ce sujet important. Disons dès à présent que la question des graveurs grecs est traitée avec un tact et une érudition remarquables.

Anatole DE BARTHÉLEMY.

---

133. — **Die Abtheilung lyrischer Verse im griechischen Drama**, und seine Gliederung nach der Verszahl, von Carl CONRADT. Erstes Heft : Aeschylus' Prometheus und Perser. Berlin, Weidmann. 1879, 157 p. in-8°. — Prix : 5 marks (6 fr. 25).

M. Conradt croit avoir découvert la structure des drames d'Eschyle. Le *Prométhée* se décompose, suivant lui, en trois parties : la première, qui s'étend jusqu'au vers 435, contient 4×104 vers ; la seconde, qui se termine au vers 872, contient également 4×104 vers ; la troisième en a 2×104. Or 104, c'est 8×13, et 13 est le nombre fondamental d'après lequel est construite toute cette charpente arithmétique. Seulement M. C. ne parvient point partout à dégager le nombre fondamental. Il réussit, il est vrai, à décomposer les vers 88 à 127 du *Prométhée* en 3×(5+8) vers, et le chœur suivant en 2×(5+8) vers. Mais les 52 vers, de 36 à 87, ne se divisent pas en 4×13 : ils sont symétriquement répartis entre deux interlocuteurs, de manière à former quinze fois trois trimètres précédés d'un trimètre introductoire et suivis de deux autres triades. De 199 à 276, M. C. trouve 78 vers (6×13) qu'il subdivise en 43 et 35. Ni l'un ni l'autre de ces nombres n'est un multiple de 13. Enfin, chose plus curieuse encore, de 277 à 396, il compte 22 anapestes et 99 trimètres : total, 121 vers. La théorie semble être en défaut, car ce nombre n'est pas divisible par 13. Fort heureusement il reste 35 vers disponibles, assez éloignés, il est vrai, du morceau en question, puisqu'ils se trouvent au début de la pièce ; n'importe, en ajoutant ces 35 vers aux 121, on obtient la somme de 156, égale à 12×13.

On voit que les morceaux lyriques entrent dans ce calcul aussi bien que le dialogue. Aussi M. C. s'efforce-t-il de déterminer la division des strophes en vers ou périodes, qui ne s'établit pas, on le sait, dans les tragiques, avec autant de certitude que dans Pindare. M. C. réunit souvent

plusieurs *cola* en un seul vers; et ces vers comptent chacun pour une unité, aussi bien que les trimètres iambiques et les dimètres ou monomètres qui constituent les périodes anapestiques. Voilà des unités peu homogènes, et cependant M. C. les additionne quelquefois pour les faire entrer dans le même groupe.

Les *Perses* se divisent aussi en trois parties, et, chose merveilleuse, deux de ces parties, la deuxième et la troisième, comptent encore 4×104 vers; la première en a 104. L'inévitable nombre 13 est ici encore le nombre générateur de toute cette construction arithmétique.

Je me borne au rôle de rapporteur : je ne voudrais pas juger trop sévèrement un système qui a pu être plus ou moins suggéré par mes hypothèses d'autrefois sur la composition symétrique d'Eschyle. Cependant M. Conradt écarte toute idée de symétrie et de correspondance entre les morceaux de même longueur; il attache peu d'importance à la division en petits groupes faciles à embrasser; les grands groupes ne l'effraient pas, pourvu qu'ils soient des multiples du nombre sacramentel de 13 : il s'efforce de les retrouver partout, et il a l'ambition de ramener l'ensemble d'un drame à une vaste combinaison arithmétique; franchement, je ne me sens pas responsable d'une théorie aussi singulière.

Henri Weil.

---

134. — ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ ΒΙΟΣ ΕΚ ΤΩΝ ΛΑΕΡΤΙΟΥ Aristotelis vita scriptore Laertio cum adnotatione critica et fragmentis antiquæ versionis latinæ. Oxonii. 1879, in-8°, 25 p.

M. Bywater, fellow d'Exeter Collège (Oxford), publie la vie d'Aristote d'après Diogène Laërce comme spécimen d'une édition de l'ouvrage de Diogène. L'édition que Cobet en a publiée dans la bibliothèque Didot, présente un texte amélioré en beaucoup d'endroits, mais sans indication des sources où l'éditeur a puisé pour le constituer. D'ailleurs la connaissance de la philosophie grecque a fait trop de progrès depuis cinquante ans, pour que le commentaire de Ménage ne doive pas être repris entièrement. M. B. a publié une édition des fragments d'Héraclite [1], et d'autres travaux sur l'histoire de la philosophie grecque, qui le désignent plus particulièrement qu'aucun autre pour être l'éditeur de Diogène Laërce.

Cette édition de la vie d'Aristote est purement critique. M. B. y donne la collation minutieuse de quatre manuscrits : Arundelianus, 531 (xv^e siècle); Neapolitanus, 253 (xii^e s.); Laurentianus, 69, 13 (xii^e s.); Parisinus, 1758 (xv^e s.); Vaticanus, 1302 (xiii^e s.). Il a ajouté l'indication des conjectures qui ont amélioré le texte. Il en propose lui-même quelques-unes qui semblent des plus plausibles [2].

---

1. Voir *Revue critique*, 1877, I, 273.
2. J'ai mis entre parenthèses ce que M. B. ajoute au texte, entre crochets, ce qu'il en retranche.

§ 10. Τελευτῆσαι ἐτῶν (ὄντα) τριῶν που καὶ ἑξήκοντα νόσῳ.

§ 11. Ἀπέσκωψε δ' εἰς αὐτὸν [ἐπίγραμμα] καὶ Θεόκριτος ὁ Χῖος.

§ 13. Δοῦναι αὐτῇ... θεραπαίνας τρεῖς, (ἃς) ἂν βούληται.

§ 14. M. B. suppose une lacune entre δοῦναι αὐτῇ et ὅταν.

§ 17. Ἔνθα[ἂν] καὶ ὅπου.

Ibid., ἀπὸ τοῦ περιέχοντος [ἀέρος] λαμβάνει τὸ φῶς.

Il me semble que (§ 3) il manque quelque chose après les mots καὶ τὸν δεσπότην ἀνελόντα, qui ne se rapportent pas du tout à la proposition principale. Ce qui est dit de l'épigramme ou plutôt de l'inscription composée par Aristote pour Hermias (ἀλλὰ καὶ ἐπίγραμμα κ. τ. ἑ. § 5) n'a aucun rapport à l'accusation d'impiété. Il semble que tout ce passage doive être mis entre parenthèses.

Ce spécimen fait vivement désirer que M. Bywater poursuive l'exécution de son entreprise.

Ch. Th.

---

135. — **Notice sur les manuscrits de S. Paulin de Nole** suivie d'observations sur le texte par Emile Chatelain, ancien membre de l'école française de Rome, lauréat de l'Institut de France, répétiteur à l'Ecole pratique des hautes études (fascicule XIV de la Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome). Paris, Thorin. 1880, in-8°, 98 p.

I

M. Chatelain donne une collation du manuscrit du Vatican (*Palatinus*, 235, VIII^e siècle) qui contient les *Natales*, IV, V, V, X et IX, et le *Carmen de reditu Nicetae;* ce manuscrit n'avait pas encore été examiné. M. C. a soumis à un nouvel examen le manuscrit de Milan (C 74, *sup.*, IX^e siècle) et les manuscrits de Bologne et de Paris, et il en communique les résultats. Il partage les manuscrits qu'il a décrits et collationnés en deux groupes, le premier formé par le *Palatinus* 235 et un manuscrit (Saint-Germain 613) qui est aujourd'hui à Saint-Pétersbourg, l'autre formé par les manuscrits de Bologne, de Munich (6412), de Paris (13026) et de Bruxelles.

Les observations portent la marque d'un esprit droit et d'une connaissance approfondie de la langue et de la poésie latines. Il n'y a guère à contester. En général, je ne trouve qu'à approuver. Pour n'en citer qu'un exemple, M. Chatelain a très bien vu que dans le vers (*Natal.*, VII, 75) « Hostis amare, quid insultas? *qua spe uteris* in nos? » où un autre manuscrit donne *qua aperrimus*, la véritable leçon doit être cherchée dans deux manuscrits qui donnent *quas puis* (le *p* barré, abréviation de *per*), et que l'on doit dire *qua spe ruis*.

Charles Thurot.

II

Ce travail se divise, comme l'indique le titre, en deux parties d'égale

étendue. Dans la première, les mss. sont décrits avec beaucoup de soin, puis distingués par un classement dont le fondement paraît sûr, puisque deux d'entre eux, le *Palatinus* 235, VIII[e] s., et l'ancien *Germanensis* 613, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg, VIII[e]-IX[e] s., ne contiennent que six poëmes, tandis que les autres, un *Ambrosianus*, IX[e] s., quatre *Parisini* dont trois du IX[e] s., un ms. de Munich, X[e] s., un ms. de Bruxelles, XII[e] s., et un bon manuscrit de Bologne, XV[e] s., contiennent treize poëmes, sinon davantage. M. Chatelain donne une collation du *Palatinus*, et il indique, d'après l'*Ambrosianus*, des additions et des rectifications à Muratori pour les quatre poëmes qu'il a publiés le premier. — Dans ses *Observations sur le texte*, l'auteur a tiré lui-même parti des éléments qu'il nous fournit; il a montré la valeur des variantes de ses mss. et, discrètement et en s'astreignant à une méthode rigoureuse, a proposé un certain nombre de nouvelles leçons dont quelques-unes sont fort ingénieuses [1]. — On trouvera, dans l'introduction, un excellent résumé des travaux faits sur le texte de saint Paulin et, p. 50, un tableau fort utile où, à côté de chaque poëme, est signalé le ms. ou les mss. où il se trouve.

On devine combien de recherches ont été nécessaires pour une étude aussi sérieuse et de quelle utilité elle sera pour le futur éditeur de saint Paulin, M. Zechmester. Je soumets ici à l'auteur quelques *desiderata* sur ses études préparatoires, sur l'ordre qu'il a adopté et, enfin, sur quelques détails qui ne me paraissent pas répondre à la valeur de l'ensemble.

M. C. a collationné avec beaucoup de soin les mss. d'Italie et ceux de Paris; mais pourquoi n'a t-il pas cherché à tenir entre les mains celui de Saint-Gall, X[e] s., dont il ne sait presque rien (v. p. 46)? Dans une étude générale sur les mss. de saint Paulin qui ne sont pas tellement nombreux, une pareille lacune est regrettable. J'adresse à M. C. ce reproche d'autant plus librement que je l'ai mérité moi-même dans un autre travail. La Suisse nous est très-hospitalière; lorsque nous y voyageons et surtout lorsqu'on revient d'Italie, il ne faut pas brûler Saint-Gall.

M. C. a joint immédiatement à la description des mss. la collation du *Palatinus* et ses rectifications à Muratori. C'est là, suivant moi, une disposition fâcheuse. La notice supplée, pour nous, au défaut d'une bonne édition de saint Paulin. Or, il est incommode d'avoir à rapprocher du texte deux parties différentes et très éloignées de l'ouvrage, la collation qui sert de source et les observations qui, pour ainsi dire, la mettent en œuvre. Supposez-les réunies et classées poëme par poëme; le critique aurait pu, sans le moindre inconvénient, resserrer ses observations. Autant il est bon de développer les descriptions de mss. par des faits et des remarques dont un philologue tirera des conséquences auxquelles l'auteur

1. Par ex., p. 63, *etiam oris*. Une seule remarque sur cette partie : P. 59, *monstrabatur*, qui explique parfaitement le mot *ministrabat* de R, n'est-il pas une glose de *spectabatur*?

souvent n'a pas songé, autant il est indispensable de supprimer dans les notes ce que trouvera de lui-même le lecteur le plus inexpérimenté.

Les exemples que cite M. C. ne me paraissent pas toujours choisis avec assez de sévérité. Ce sont des rapprochements plutôt que des preuves; ainsi les citations d'Ausone, p. 1, d'Horace, p. 54, de Tacite, p. 60. Je n'aime pas non plus cette phrase de l'introduction sur le mérite littéraire des poésies de saint Paulin : « Il exprime sa pensée avec plus de naturel [qu'Ausone] dans un style abondant, *souvent diffus, mais toujours agréable* ». — J'aurais souhaité que, dans l'établissement du texte, M. C. s'appuyât davantage sur les auteurs du IV[e] et du V[e] siècle. Il s'efforce de supprimer du texte les répétitions de mot, les redondances, etc. N'est-ce pas là corriger saint Paulin ? Sur ces répétitions, ainsi que sur les réminiscences ou les imitations ingénieuses du poète chrétien, sur ses procédés de versification et de style et le sens et la finesse d'esprit qu'ils révèlent, M. Chatelain pourra trouver d'excellentes indications dans un chapitre très nourri de Zingerle (Zu späteren lateinischen Dichtern, Inspruck, 1879, t. II, p. 47-76). Il en lira non sans plaisir quelques notes; par ex., celle de la page 48 sur ce réveil d'attention et d'intérêt, dont les poètes chrétiens sont l'objet en ces derniers temps, et surtout celle de la p. 55 où M. Zingerle exprimait un désir général en souhaitant qu'on fît une nouvelle étude des mss. de saint Paulin, et présageait ainsi quel accueil est réservé au travail sérieux et solide qui vient de nous être donné.

E. THOMAS.

---

136. — A. BOUCHERIE. Note additionnelle sur le Ἑρμηνεύματα et le Καθημερινὴ ὁμιλιά de Julius Pollux. Paris. 1879, imprimerie nationale (Tirage à part des Notices et Extraits), grand in-4°, 19 pages.

En 1873 [1], nous rendions compte ici même d'un ouvrage publié par M. Boucherie sous le titre de : Ερμηνεύματα (καὶ) Καθημερινὴ ὁμιλιά *de Julius Pollux*. Ce sont deux recueils de dialogues grecs-latins, dont l'un (les Ερμηνεύματα) se trouve à la bibliothèque de l'Ecole de médecine de Montpellier, dans un manuscrit du IX[e] siècle ; dont l'autre (la Καθημερινὴ ὁμιλιά) se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale écrit de la main du scribe Hermonyme de Sparte, qui l'attribue formellement à Julius Pollux, l'auteur de l'*Onomasticon*.

Dans son travail, M. B. cherchait à établir l'identité de ces deux recueils de dialogues qu'il inscrit décidément sous le nom de Julius Pollux.

La *Note additionnelle* que nous annonçons ici repose sur une importante communication due à M. Massebiau, maître de conférences à la

1. Voir la *Revue critique*, 1873, t. II, p. 211.

Faculté de théologie protestante de Paris. M. Massebiau, auteur d'une thèse de doctorat sur les *Dialogues scolaires* du XVIe siècle, en recherchant les documents relatifs à ce genre littéraire, a découvert que l'édition de M. B., loin d'être l'édition princeps de la Καθημερινὴ ὁμιλία, avait été précédée au moins de deux éditions, l'une datant de 1517, l'autre de 1542. Celle de 1542 est une sorte de contrefaçon de la précédente. Celle de 1517 est due à Beatus Rhenanus, l'éditeur de Velleius Paterculus, d'Erasme, etc. De la préface de B. Rhenanus, il résulte pour M. Massebiau que l'éditeur connaissait un exemplaire complet de l'ouvrage dont Hermonyme de Sparte (à qui on doit la copie ou l'original de la copie publiée par M. B.) n'a transcrit que la troisième partie, et que le manuscrit ne portait pas l'attribution à Julius Pollux, que donne la copie d'Hermonyme de Sparte. Si B. Rhenanus, qui connaissait Julius Pollux et son *Onomasticon*, avait trouvé dans l'exemplaire qu'il avait entre les mains le nom de Julius Pollux, il l'aurait dit dans sa préface. D'où M. Massebiau est porté à croire que c'est Hermonyme de Sparte qui, par étourderie, par amour du gain ou pour toute autre raison, a mis lui-même en tête de la partie du manuscrit qu'il copiait le nom célèbre du grammairien Julius Pollux.

Telles sont les plus importantes observations de la lettre de M. Massebiau que publie M. Boucherie. M. B. donne acte à M. Massebiau de sa découverte des éditions princeps. Mais si M. B. n'a pas le mérite d'avoir publié le premier la *Conversatio quotidiana*, il a du moins celui d'avoir le premier fait connaître les *Interpretamenta* de Montpellier, et d'avoir donné une nouvelle édition critique d'un ouvrage jusqu'alors si peu connu que l'existence des éditions du XVIe siècle avait échappé à la vaste science bibliographique de M. Hase.

M. B. discute ensuite les arguments que M. Massebiau fait valoir contre l'attribution à J. Pollux; sa discussion serrée triomphe, ce nous semble, de l'argumentation de M. Massebiau; il n'en résulte pas cependant une solution définitive, et on ne peut, en bonne critique, que rester sur la réserve, sans prendre parti pour ou contre J. Pollux.

Il est un troisième point sur lequel M. Massebiau combat M. B.; il tire, des indications contenues dans la préface de B. Rhenanus, la conclusion que M. B. a tort de vouloir faire des *Interpretamenta* et de la *Conversatio* un seul et même ouvrage. C'est la conclusion à laquelle nous-mêmes nous étions arrivés dans notre compte-rendu de l'ouvrage de M. Boucherie. M. B. reprend la discussion, mais nous avouons que nous ne sommes maintenant guère plus convaincu que nous ne l'étions lors de la lecture de sa publication.

La note se termine par des observations sur les Ἑρμηνεύματα de Leyde et de Saint-Gall publiés par Bœcking; il en résulte d'une façon certaine qu'ils doivent être attribués au grammairien Dosithée, dont l'*Ars grammatica* a été publiée en 1871, par H. Keil, d'après le manuscrit de Saint-Gall. Viennent ensuite des corrections où M. B. met à profit les articles

critiques publiés sur son livre et des variantes de l'édition imprimée découverte par M. Massebiau.

On voit quelle est la valeur de cette note additionnelle et combien elle complète le travail déjà fort riche en faits nouveaux de M. Boucherie.

A. D.

---

137. — **Die Strassburger Tucher = und Weberzunft,** Urkunden und Darstellung, nebst Regesten und Glossar. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Weberei und des deutschen Gewerberechts von XIII-XVII. Jahrhundert, von Gustav SCHMOLLER. Strassburg, Trübner, 1879, XXI, 589 p. in-4°. — Prix : 25 m. (31 fr. 25).

M. Schmoller, professeur d'économie politique à l'Université de Strasbourg, s'est occupé, à plusieurs reprises déjà, de l'histoire des corporations d'arts-et-métiers de cette ville au moyen âge [1]. Il a retracé, dans des opuscules justement goûtés par les hommes compétents, les développements et la marche ascendante de ces associations du tiers-état, leurs luttes contre le patriciat urbain et leur triomphe définitif au XIII° et au XIV° siècle. Le présent volume est, avant tout, un recueil de documents qu'il a voulu constituer pour servir de base à des études et des recherches ultérieures. S'occupant, depuis de longues années, du développement de l'industrie et du commerce au moyen âge, il lui a semblé utile de mettre au jour une série à peu près complète de pièces officielles qui permettraient de suivre, dans ses modifications successives, dans ses procédés techniques, sa législation, ses coutumes de compagnonnage, etc., l'une de ces *tribus* d'arts-et-métiers qui firent la force des villes libres de l'Empire durant les derniers siècles du moyen âge et le premier des temps modernes. Les archives municipales de Strasbourg sont tout particulièrement riches en documents de ce genre, et le choix de M. S. s'est arrêté sur l'une des séries les plus complètes de ces archives, sur les pièces relatives à la corporation des tisserands et des drapiers. Ce n'est pas que cette tribu fût la plus importante de la cité. Celle des bateliers, par exemple, ou celle des bouchers jouissaient d'une influence politique bien plus grande; mais les documents relatifs à leur passé sont beaucoup moins nombreux, et l'on ne peut qu'approuver l'auteur d'avoir pris, de préférence, les matériaux qui lui permettaient d'entrer, avec le plus de suite et de détail, dans l'exposé de son sujet.

M. S. a donc commencé par copier aux archives municipales ou à faire prendre copie de toutes les ordonnances, de tous les règlements, de tous les mandats, chartes et franchises au nombre de 200, qui se rapportent entièrement ou en partie à la corporation des drapiers de Strasbourg. Aidé de M. Stieda, actuellement professeur à l'Université de

---

1. Voy. la *Revue* du 22 avril 1876.

Dorpat, il a dressé de la sorte un véritable *Code diplomatique* de cette tribu. Ce premier travail aurait eu sa raison d'être suffisante, il aurait été utile à l'historien et surtout à l'économiste. Mais, pour nous, — et ce sera l'opinion générale de la critique — la seconde moitié de l'ouvrage présente un intérêt infiniment plus considérable. Les recueils de chartes sont des instruments de travail pour quelques savants; on les consulte, on ne les lit pas, et, trop souvent, les renseignements qui s'y trouvent réunis et enterrés y reposent aussi tranquillement que dans les casiers des archives. C'est, à notre avis, presque un devoir pour tout éditeur d'un recueil de ce genre d'ajouter à son travail de compilateur et de copiste, non-seulement des notes explicatives, mais une introduction qui le résume et le mette en œuvre. C'est ce que le savant dont nous parlons a fait largement et avec un plein succès. Dans une étude de plus de deux cents pages in-4°, M. Schmoller a retracé l'historique de l'industrie drapière en Allemagne et les pays environnants, mais plus spécialement tout ce qui se rapportait à cette industrie dans la ville de Strasbourg, en mettant à profit les documents qu'il avait réunis dans la première moitié du volume et beaucoup d'autres encore. On lira avec un intérêt soutenu ces tableaux de la vie industrielle et commerciale du moyen âge, qui nous conduisent depuis les villages lacustres de la Suisse primitive jusqu'à l'époque de la décadence irrémédiable des corporations au XVII[e] siècle. Ce sont là des matières généralement un peu étrangères aux historiens de profession; aussi doivent-ils de la reconnaissance aux savants qui, par une exposition si lucide, viennent leur en faciliter la compréhension générale et les applications de détail. L'histoire, en effet, ne peut que gagner à ce contact plus intime avec des sciences voisines, et l'on excusera volontiers quelques inexactitudes de copie, quelque incertitude dans l'orthographe des textes, en considération du grand nombre d'indications précieuses que rencontreront dans ce travail tous ceux qui s'occupent des conditions de l'existence matérielle et de la vie sociale au moyen âge.

Sans nous appesantir inutilement sur quelques minuties de détail, nous ferons remarquer seulement que le glossaire de l'ouvrage, destiné, d'après les dires de l'auteur, à orienter les commençants, ceux qui doivent s'initier, par exemple, aux documents de l'industrie du moyen âge dans un *séminaire* économique, nous semble beaucoup trop incomplet. Il y a des mots qui n'ont plus aujourd'hui la même acception qu'il y a six siècles, et d'autres qui ne sont plus usités du tout, mais qu'on chercherait pourtant en vain dans les colonnes finales du volume.

R.

---

138. — **Die Dramatisierungen der Susanna im 16. Jahrhundert.** Beitrag zur entwicklungsgeschichte der deutschen dramas. Von Robert Pilger. Halle a. S., Verlag der buchhandlung des waisenhauses. 1879. In-8° de vi et 89 pp. (Extr. de la *Zeistchrift für deutsche philologie.*) — Prix : 2 mark 40 (3 fr.).

Pendant tout le cours du xvi[e] siècle, le théâtre allemand donne la première place au drame religieux. Les poètes réformés ne se décident qu'avec peine à traiter des sujets profanes; loin de chercher la variété, ils remettent sans cesse sous les yeux du public les histoires d'Abraham et d'Isaac, de Joseph, de David, de Susanne, de Judith, d'Esther, du mauvais riche, de l'enfant prodigue, etc. Parmi les épisodes empruntés aux livres saints, celui de Susanne semble avoir été tout particulièrement goûté des spectateurs; une vingtaine d'auteurs l'ont mis successivement sur la scène. C'est le grand nombre de ces compositions qui a donné à M. Pilger l'idée du travail très intéressant qu'il vient de publier.

De la fin du xv[e] au commencement du xvii[e] siècle, M. P. compte seize pièces dont Susanne est l'héroïne, savoir : 1° un mystère anonyme qui existe en ms. à la Bibliothèque impériale de Vienne et qui a été publié par Keller, *Nachlese zu den Fastnachtspielen aus dem fünfzehnten Jahrhundert*, 231 ; 2° *Susanna*, par Sixte Birck (1532); 3° une pièce anonyme datée de 1534 et imprimée à Nuremberg et à Magdebourg; 4° *Susanna*, par Rebhun (1536), réimprimée par Palm (1859) et par Tittmann (1868); 5° *Susanna* (en latin), par Sixte Birck, autrement dit Xystus Betuleius (1537); 6° *Susanna* (en latin), par Macropedius (v. 1540); 7° *Susanna*, par Jaspar von Gennep (1552) ; 8° *Susanna*, par Léonard Stöckel (1559); 9° *Susanna*, par Conrad Graff (1566); 10° *Susanna* (en latin), par Nicodème Frischlin (1578); 11° *Susanna*, par le duc Henri-Jules de Brunsvic (1593), réimprimée par Holland (1855); 12° *Susanna* (en latin), par Schonaeus (1595) ; 13° *Susanna*, par Samuel Israel, de Strasbourg (1603); 14° *Susanna*, par Georges Pondo (1605) ; 15° *Susanna*, par Joachim Leseberg (1689); 16° *Susanna*, par Graffenried (1627).

Quelque longue que soit cette liste, elle aurait pu encore être grossie. M. P. n'y a pas fait entrer la *Susanna* d'André Calagius (1604), simple traduction allemande de Frischlin, dont il dit pourtant quelques mots (p. 78) ; il n'y a pas non plus ajouté les représentations mentionnées çà et là par divers auteurs. Nous savons, par exemple, pour nous en tenir aux renseignements recueillis par Gödeke et par Weller, que l'histoire de Susanne fut jouée à Rostock en 1558 [1], à Annaberg en 1585 [2], à Rostock en 1605 [3], à Saint-Gall en 1609 [4], à Annaberg en 1616 [5]. Sans

1. Gœdeke, *Grundrisz*, § 152, n° 362[b].
2. *Ibid.*, § 147, n° 182.
3. *Ibid.*, § 152, n° 369.
4. Weller, *Annalen*, II, 293.
5. Gœdeke, § 147, n° 182.

doute, ces mentions s'appliquent, en partie, à l'une ou à l'autre des pièces que nous venons de citer, mais il en est une au moins qui correspond à un ouvrage différent. L'auteur du drame joué en 1605 était Chr. Schlot.

Plusieurs des ouvrages sur lesquels M. P. se proposait de porter son examen ont échappé à toutes ses recherches. Il lui a été impossible de découvrir un seul exemplaire des drames de Macropedius, de Jaspar von Gennep, de Conrad Graff, de Georges Pondo, de Joachim Leseberg et de Graffenried. Il n'a pu ainsi comparer entre elles que douze des pièces que nous avons citées, mais cette comparaison est fort instructive. Elle permet de rectifier plusieurs opinions généralement admises par les historiens du théâtre allemand. M. P. assigne les premières places aux productions de Rebhun et de Frischlin et montre que les deux pièces tant vantées du duc de Brunsvic ne sont, au fond, que des remaniements assez maladroits de l'œuvre de Frischlin.

Les jugements de l'auteur décèlent un esprit critique, et nous ne pouvons, en général, que nous y associer. Nous nous bornerons à quelques rapides observations que nous rattachons par un simple numéro aux pièces énumérées ci-dessus.

1° M. P. admire beaucoup le mystère du XVe siècle; il met en relief l'habileté dont le poète a fait preuve, l'heureuse simplicité avec laquelle les deux vieillards font connaître leur passion dès les premiers vers. Cet éloge ne nous paraît pas immérité, mais il faut bien reconnaître que, dans l'histoire de Susanne comme dans les « fastnachtspiele » en général, les ressorts dramatiques sont à peu près nuls. Rien de plus froid que ces longs couplets que chaque personnage récite à son tour, sans que jamais le dialogue devienne plus rapide et plus animé. Ces représentations avaient, sans doute, l'avantage de n'exiger qu'un petit nombre d'acteurs et de pouvoir être données à peu de frais, mais elles étaient bien loin d'offrir le même intérêt que nos mystères français. Le drame allemand, avec ses 403 vers, paraît bien pauvre si on le compare aux tableaux variés et saisissants que nous offre le chapitre de Susanne dans le *Mistére du viel Testament*.

2° M. P. a fort bien étudié la tragédie de Sixte Birk et montré que le texte latin (n° 5) n'est pas une simple traduction du drame allemand. Il eût pu ajouter que la pièce du recteur de Bâle, dont les nombreuses éditions attestent le succès, avait été imitée, en dialecte ladin, par un auteur anonyme du XVIe siècle [1], et en danois, par Peder Jenssön Hegelund [2].

3° M. P. a redressé avec beaucoup de sagacité une erreur bibliographique commise par Gottsched et répétée par Gödeke. L'édition de Magde-

1. Voy. *Zeitschrift für romanische Philologie*, II (1878), 517-519.
2. Biblioth. nat. Y. 6509. — Cf. Overskou, *Den danske Skueplads*, I, 50.

bourg 1535 ne doit bien être que la seconde. Ajoutons que le Musée britannique en possède un exemplaire coté 11745 *a*.

6° Aucun auteur ne paraît avoir rencontré la *Susanna* de Macropedius, qui n'a peut-être jamais été imprimée. Une des dernières livraisons de la *Bibliotheca belgica* de M. F. Vander Haeghen, qui contient une bibliographie détaillée des œuvres de Macropedius, ne fait aucune mention de la pièce qui nous occupe. Nous avouons, du reste, ne pas comprendre pourquoi l'on fait figurer cet ouvrage parmi les productions du théâtre allemand. Georges Langheveld, dit Macropedius, naquit à Gemerten près de Bois-le-Duc et passa toute sa vie en Hollande. M. P. a sans doute pensé que les drames écrits en latin pouvaient avoir été lus et joués en Allemagne aussi bien que dans les autres pays de l'Europe, et c'est à ce titre qu'il a cité la pièce de Macropedius et celle de Schoneus; mais, du moment qu'il entrait dans cette voie, il devait citer les autres tragédies latines composées en Hollande [1], en Bohême [2] et en France [3].

11° M. P. s'étend longuement sur les intermèdes comiques que le duc de Brunsvic a introduits dans sa pièce à l'imitation des comédiens anglais. Il eût été curieux de comparer un drame de Susanne composé en Suisse à la fin du XVIIe ou au commencement du XVIIIe siècle, et dans lequel figurent Cupidon et deux fous chargés d'égayer les spectateurs [4].

On le voit, nous avons peu d'observations à faire sur le travail de M. Pilger, qui restera comme une excellente contribution à l'histoire du théâtre allemand au XVIe siècle.

Emile Picot.

---

1. *Susanna, per Placentium Evangelisten lusa*; *Eusebii Candidi Elegia, item Ode sapphica ejusdem.* [Antverpiae, apud Mich. Hillenium], 1534, pet. in-8.
Cat. Soleinne, n° 381.

2. Sébastien Mosazny (Aerichalcus), mort en 1555, composa, pour les étudiants de l'université de Prague, plusieurs pièces latines qui sont aujourd'hui perdues; on sait notamment qu'il avait écrit une *Susanna*. Ce sujet eut, du reste, en Bohême une grande popularité. Il fut mis sur la scène non-seulement en latin, mais en tchèque. Les historiens ont conservé le souvenir de représentations données en 1538, 1543, 1579 et 1582 (voy. Jirecek, *Rukovet*, I, 264; Blass, *Das Theater und Drama in Bœhmen*, 10, 14, 32). Une comédie tchèque, que l'autorité ecclésiastique permit de jouer en 1567 et qui a été imprimée (Jungmann, *Hist. Lit. ceské*, 141, n° 223), mériterait surtout d'être examinée; elle pourrait fort bien n'être que la traduction d'un original allemand.

3. *Susannae, Helchiae filiae, tragica Comoedia heroicis versibus expressa a Carolo Godranio.* Divione, excudebat Jo. des Planches, 1571, in-4.
Brunet, II, 1640.

4. Cette pièce est connue par une copie exécutée en 1747 et conservée dans une famille du canton de Lucerne. M. Lütolf en a donné quelques extraits dans le *Geschichtsfreund, Mittheilungen des historichen Vereins der Fünf Orte*, XXIII (1866), 182-185.

139. — **Le maréchal Davout,** raconté par les siens et par lui-même, par Mme de Blocqueville. Tome I. Années de jeunesse. Paris, Didier, 1879, in-8°, xviii-394 p. Tome II. Années de commandement, ii-475 p. Tome III. La Russie et Hambourg, 1880, 563 p. — Chaque volume 7 fr. 50.

Ce livre est une œuvre de piété filiale écrite avec enthousiasme. Il échappe, par beaucoup de côtés, à la critique, et je dois me borner à constater que toute la partie apologétique et admirative du commentaire de l'auteur se lit avec sympathie et souvent avec émotion. Mme de Blocqueville n'a fait qu'esquisser le sujet. C'est le caractère de l'homme qu'elle a voulu peindre. Davout est un très grand homme de guerre et un grand Français. Il attend encore son biographe définitif. Cette biographie doit être comme celle de Louvois — auquel Davout fut par l'âme bien supérieur — doit être, dis-je, cherchée dans les archives de la guerre ; elle le sera tôt ou tard, et notre histoire nationale y trouvera grand honneur et grand profit. Mme de B. s'est renfermée dans un cadre plus modeste ; les documents, tout privés, qu'elle publie méritent cependant l'attention. Je signalerai dans ces volumes les fragments intitulés : *Les années de jeunesse* (I, p. 231). Les notes des cahiers d'études de Davout, surtout en ce qui concerne l'histoire, ont du prix. On ignore trop encore où et comment se sont formés ces hommes qui ont surgi tout à coup et ont fait si grande figure en Europe. Qu'avaient-ils lu ? D'où leur venait leur fonds d'idées et de connaissances ? Nous avons ici une partie du secret de Davout. Le fragment qui suit (I, p. 289) : *Louis Davout, commandant du 3e bataillon des gardes nationales de l'Yonne,* est plus intéressant encore. Ce sont les débuts du volontaire et de l'homme de guerre. Les lettres aux administrateurs de l'Yonne nous montrent l'enthousiasme patriotique des armées de la Révolution. Je signalerai, dans ces lettres, celles du 4 septembre 1792 et du 2 juin 1793 relatives à la belle conduite des volontaires que commandait Davout. L'appendice contient des détails généalogiques qui établissent la noblesse de Davout : c'est un point intéressant, le volontaire de 1792 n'en est que plus relevé. Les sentiments qui mènent le jeune soldat à l'enthousiasme successivement pour la monarchie réformée et pour la république sont très intéressants à suivre. On en voit le lien. L'appendice du tome I contient encore des lettres curieuses du général Leclerc au sujet de Saint-Domingue et de l'abandon où Bonaparte laissa cette colonie.

Le tome II : *Années de commandement,* est consacré, pour la plus grande partie, à la correspondance de Davout avec sa femme. Ce sont de belles lettres intimes. Quelques-unes contiennent des fragments politiques intéressants : on y voit souvent exprimé ce sentiment que, d'après Davout, le sort de la France est lié à celui de Bonaparte. Il y a aussi des détails curieux sur la fortune du maréchal. Mais Davout est très sobre de jugements. Sa femme l'ayant prévenu que plusieurs lettres avaient été décachetées, il lui répond : « On sait bien que je ne t'entretiens jamais que de notre ménage et de mon attachement... Au surplus, je ne sache

pas avoir écrit de ma vie une lettre qui ne puisse être montrée ». 22 messidor an XIII (II, p. 142). L'auteur du recueil a consacré un chapitre (II, p. 202 à 260) à la bataille d'Auerstaëdt. La part décisive de Davout dans les victoires de 1806 était incontestable : on voit ici son caractère à la hauteur du rôle militaire qu'il a joué. Le chapitre suivant : Le maréchal Davout en Pologne, aurait pu être bien intéressant, mais contient trop peu de données originales. Le volume s'arrête en 1810. — Le tome III : *la Russie et Hambourg*, est le plus intéressant de l'ouvrage. Il contient un très grand nombre de lettres de Davout à sa femme, pendant les années de 1811, 1812 et 1813. Il y en a de fort belles. L'auteur s'attache à défendre Davout des accusations injustes ou exagérées dont sa conduite, particulièrement à Hambourg, a été l'objet. La responsabilité des actes graves pèse sur Napoléon. Davout n'a fait qu'adoucir dans l'exécution les ordres terribles qu'il recevait. Malheureusement les lettres intimes qui forment le fond du travail de l'auteur sont bien insuffisantes pour régler définitivement ce grand procès. L'auteur a rassemblé beaucoup de témoignages, et donne des notes rectificatives fort utiles aux mémoires de Ségur et à l'histoire de Thiers. Il publie en entier un document précieux et rare : le mémoire adressé à Louis XVIII par Davout (p. 429-467). L'appendice F qui termine le volume : *Itinéraire des campagnes du maréchal Davout*, de 1793 à 1813, ne contient que des dates et des indications de lieux. L'itinéraire est encore incomplet, paraît-il; telle qu'elle est, cette énumération a sa grandeur, c'est le sommaire d'un poëme héroïque.

Albert SOREL.

CHRONIQUE

FRANCE. — Il vient de naître un frère à la *Revue critique*, qui a reçu au baptême le nom de *Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie*. Ce nouveau bulletin paraît deux fois par mois, dans un format tout semblable à celui de la *Revue critique*. La direction et la rédaction paraissent être entièrement en des mains ecclésiastiques (l'abbé Trochon en est le secrétaire). Cette garantie d'orthodoxie n'ôte rien au caractère rigoureusement critique du bulletin. Il semble avoir emprunté à sa sœur aînée, dans le jugement des œuvres de littérature et d'histoire — pour ne rien dire des matières théologiques auxquelles celle ci n'entend rien, — l'impartialité de ses jugements et le plus absolu franc-parler. Il fait beau voir M. L. Duchesne malmener l'auteur d'un livre extraordinaire sur Albert le Grand et saint Thomas (M. Reinhard de Liechty); puis après, de sa plume la plus fine et la plus élégante, faire savourer au lecteur les charmantes *Promenades archéologiques (Rome et Pompéi)* de notre collaborateur M. Gaston Boissier. M. E. Beurlier, dans les pages suivantes, consacre un article de bon conseil et plein de tact, honnêtement élogieux, au *Manuel de Philologie classique* de M. S. Reinach. Des critiques bien touchées de plusieurs autres volumes, Lenormant *(Les origines de l'histoire)*, Godefroy *(Littérature française au XVII^e siècle)*, etc., contribuent à donner vraiment bon air au n° 3 du

Bulletin, qui nous passe aujourd'hui sous les yeux. Le *Bulletin critique* promet de manquer totalement d'indulgence pour les livres qui ne se recommandent à lui que par la bonne intention d'être utiles au salut des âmes. Un livre d'histoire ou de littérature, après tout, est scientifique ou ne l'est point, suivant la manière de travailler de son auteur, et non pas au gré de *Laicus* ou de *Clericus* qui le juge. Nous nous attendons à recevoir beaucoup d'aide du jeune *Bulletin critique* dans l'entreprise de la séparation du bon et du mauvais grain que la *Revue* a poursuivie avec persévérance depuis le jour de sa fondation.

— C'est une heureuse idée qu'a eue M. A. Bouché-Leclercq de nous donner une traduction en français de l'Histoire grecque de M. Ernest Curtius. M. Curtius réunit à la science, qui est monnaie courante chez ses compatriotes, la plupart des qualités de l'esprit français. Son livre, si intéressant par la richesse des idées et la façon de les exposer, appuyé d'ailleurs en général sur de vastes et solides recherches, souvent même sur une étude exacte et minutieuse des questions de détail, est appelé, on est en droit de l'espérer, à un véritable succès dans notre pays sous la forme française qu'il est en train de revêtir. C'est un livre qui devra plaire en même temps qu'il instruira. La traduction présente sur l'original l'avantage de mettre les notes au bas des pages, au lieu de les reléguer à la fin du volume, où elles sont d'un usage peu commode. Il ne peut être question de porter un jugement sur la méthode du traducteur tant qu'il n'y a encore qu'un fascicule de paru. Un de nos collaborateurs parlera de cette utile publication après que le sixième et dernier fascicule du premier volume nous aura apporté le titre définitif de l'ouvrage avec la préface de M. Bouché-Leclercq. La publication promet de marcher bon train. Il ne faudrait pourtant pas que cette rapidité fût obtenue aux dépens de la bonne exécution typographique des volumes. Les protes ont singulièrement corrigé plus d'une phrase du premier fascicule, témoin la suivante : « Tel est, entre autres, le culte de Poseidon, qui était d'abord inconnu dans l'intérieur de l'Hellade; d'où l'on comprend que le roi de mer Ulysse ait pu recevoir la mission de le répandre dans l'intérieur du pays, *chez des hommes qui ne connaîtraient pas le* SOL *et prendraient une rame pour une pelle.* » Heureusement, une note renvoie à l'Odyssée, chant XI, vers 122, c'est-à-dire à la prophétie de Térésias à Ulysse, et le lecteur sagace pourra se rappeler les hommes à qui le « roi de mer » doit un jour porter le SEL :

εἰσόκε τοὺς ἀφίκηαι οἳ οὐκ ἴσασι θάλασσαν
ἀνέρες, οὐδέ θ' ἅλεσσι μεμιγμένον εἶδαρ ἔδουσιν.

Les fausses corrections du prote auraient dû être corrigées par le traducteur de la façon suivante : « Chez des hommes qui ne connaissaient pas le sel et qui auraient pris une rame pour une pelle *(Zu den Menschen, welche das Salz nicht kennen und das Ruder für eine Schaufel ansehen würden).* » Malgré des lapsus de ce genre, plus d'un Français sera fort reconnaissant à M. Bouché-Leclercq de la peine qu'il prend pour diriger cette recommandable entreprise.

— Nous avons annoncé, l'an dernier, la découverte faite à Copenhague par M. Chr. Nyrop d'un recueil de farces imprimé à Lyon en 1619 et dont aucun autre exemplaire n'est connu. Ce recueil contenant en tout neuf farces, dont quatre ne paraissent pas se trouver ailleurs, vient d'être réimprimé chez MM. Morgand et Fatout, sous ce titre : *Nouveau recueil de farces françaises des* XV[e] *et* XVI[e] *siècles, publié d'après un volume unique appartenant à la Bibliothèque royale de Copenhague par E.* Picot *et Chr.* Nyrop. Les éditeurs ne se sont pas bornés à donner une reproduction pure et simple de l'imprimé de 1619 : pour les pièces au nombre de cinq, dont on connaît d'autres exemplaires, ils ont indiqué avec soin les variantes; pour l'une de ces pièces, la farce du Cuvier qui offre dans l'édition de 1619 une version

différente de celle qu'on connaissait déjà, ils ont réimprimé les deux textes. Le glossaire joint au volume est exécuté avec le plus grand soin. C'est de toute façon une publication très recommandable.

— M. P. Meyer vient de publier dans l'*Annuaire-bulletin de la société de l'Histoire de France* (XVI, 233-285) avec traduction et commentaire, le *Débat d'Izarn et de Sicart de Figueiras,* poëme provençal du milieu du XIIIe siècle qui a une grande importance pour l'histoire des doctrines albigeoises et dont on n'avait imprimé jusqu'à ce jour que des extraits.

— La deuxième partie des *Relations entre la France et la régence d'Alger au XVIIe siècle* de M. H.D. de Grammont, a rapidement suivi la première. (Cp. *Revue critique*, n° 24, p. 482.) Elle a pour titre : *La mission de Sanson Napollon. 1628-1633.* (Alger, Jourdan. 92 p.) Sanson Napollon, gentilhomme ordinaire de la chambre et chevalier de l'ordre de Saint-Michel, a été l'un des diplomates les plus habiles de ce temps-là. Nommé gouverneur du Bastion de France, il sut se créer à Alger une situation exceptionnelle, et conclut, le 19 septembre 1628, un traité par lequel les Algériens s'engageaient à respecter les côtes et les navires de la France, permettaient à nos marchands de résider à Alger avec pleine reconnaissance de leurs droits et du libre exercice de leur religion, promettaient de secourir et de protéger nos vaisseaux contraints de chercher un abri dans leurs ports, reconnaissaient les *Concessions* françaises, etc. Grâce à ce traité, Napollon releva les comptoirs de Bône, installa des corailleurs à La Calle et au Bastion de France et ouvrit au cap Rose un grand marché de blé, de cuirs et de cire. Mais le commerce de Marseille, lésé dans ses intérêts et opposé à la création et à la conservation des *Etablissements*, suscita mille obstacles au capitaine Sanson. C'est le récit de ces difficultés et de ces résistances que nous fait M. de Grammont. Il nous communique les lettres de Napollon aux consuls et gouverneurs de Marseille, il nous le montre luttant contre les persécutions de Marseille et les intrigues des délégués de cette ville, Ricou et Blanchard, avec fermeté et avec une « hauteur sereine et dédaigneuse »; il nous le représente ne songeant qu'à l'intérêt de la France. Malheureusement le vaillant capitaine fut tué dans une attaque de nuit contre l'île de Tabarque, occupée par les Génois.

— Une nouvelle publication de M. C. Henry, intitulée « *Recherches sur les manuscrits de Pierre de Fermat, suivies de fragments inédits de Bachet et de Malebranche* » (Rome, Imprimerie des sciences mathématiques et physiques, 216 p.), réunit des articles parus en juillet, août, septembre et octobre 1879 dans le *Bollettino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche*. Ce travail comprend deux parties. Dans la première (5-58), M. H. complète par la publication de lettres inédites la biographie de Fermat, et montre que le célèbre géomètre n'a pas rédigé les démonstrations de ses théorèmes les plus importants. La seconde (59-216) est un recueil de fragments et de lettres scientifiques de Fermat; elle comble quelques lacunes dans l'histoire de l'analyse indéterminée au XVIIe siècle; on y trouve aussi des théorèmes de Malebranche, une lettre inédite de Pascal à Huygens (80-82), etc.

— La librairie Calmann-Lévy doit publier prochainement en deux volumes des lettres de Mérimée à Panizzi; ces lettres sont curieuses pour l'histoire politique du second empire; cette publication est confiée à M. L. Fagan.

ALLEMAGNE. — M. Th. Kolde travaille à une *Vie de Luther*, qui doit paraître lors du quatrième centenaire de la naissance du réformateur, c'est-à-dire le 10 novembre 1883.

— Le IIe fascicule de l'*Histoire de la littérature allemande* de M. W. Scherer (Berlin, Weidmann, p. 81-144) renferme la suite du chapitre IV *(Frau Welt et les croisades)* et le chapitre V, intitulé « *l'épopée populaire du moyen âge* » *(la renais-*

sance du chant héroïque, Dietrich von Bern, Ortnit et Wolfdietrich, Hilde et Gudrun). Le sixième chapitre, dont deux pages figurent dans ce fascicule, est intitulé : « *les épopées de cour* ».

— La librairie Wartig, de Leipzig, a confié à M. Henri Düntzer le soin de publier les œuvres des grands classiques de l'Allemagne dans des éditions spéciales, pourvues de commentaires et d'éclaircissements *(Erlæuterungen)*; chaque volume de cette collection est d'ailleurs d'un prix très modeste. L'infatigable M. Düntzer vient de faire paraître coup sur coup les volumes suivants : 1° Une deuxième édition, nouvellement revue, des *Odes* de Klopstock ; 2° Une édition des *Ballades et romances* d'Uhland ; 3° Une troisième édition, assez augmentée, du *Faust* de Gœthe. Nous n'avons pas besoin d'insister sur la richesse de ces commentaires, sur l'abondance des renseignements qu'ils renferment, sur le profit qu'en tireront élèves et professeurs; on sait le zèle et la conscience qu'apporte M. Düntzer dans ses recherches littéraires.

— Nos lecteurs connaissent l'ouvrage qu'un professeur de Tubingue, M. Wilhelm Müller, publie chaque année à la librairie Springer, de Berlin, et où il résume les événements politiques de l'année antérieure. Le volume, consacré à l'année 1879, — et qui est le treizième de la collection, — vient de paraître. *(Politische Geschichte der Gegenwart. Das Jahr 1879.* In-8°, IV et 265 p.) A la fin du livre, on trouve une *Chronique* qui donne mois par mois et jour par jour, la suite des événements, et une liste alphabétique des principaux personnages nommés dans le cours du récit. Les affaires d'Allemagne tiennent naturellement une place considérable dans ce manuel; le chapitre, assez court, relatif à la France, offre les fautes suivantes commises à diverses reprises : Clairveaux (pour *Clairvaux*), Girard (pour *Girerd*), Lokroy (pour *Lockroy*), Montjeau (pour *Montjau*).

— Nous signalons aux amateurs de mythologie et mythographie un volume intéressant sur les légendes, contes et superstitions des Wendes : *Wendische Sagen, Mærchen und aberglæubische Gebræuche, gesammelt und nacherzæhlt von Edm. Veckenstedt. Graz, Leuschner*, 1880. L'auteur a recueilli lui-même dans la bouche du peuple ces précieux débris de l'ancienne religion populaire. Il donne soigneusement les différentes variantes d'un même récit. On remarquera surtout les légendes relatives aux nixes, aux serpents gardiens de trésor, au sorcier Pumphut, au grand veneur. Vingt contes enrichissent la littérature mythographique de récits nouveaux ou de formes nouvelles d'anciens récits. Le volume se termine par quatre spécimens du dialecte wende.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 juin 1880.

M. Edmond Gautier, greffier du tribunal de Loches, qui avait naguère informé l'académie d'une découverte de chartes des x°, xi°, xii° et xiii° s., faite par lui dans les reliures d'un certain nombre de registres de l'état civil de l'arrondissement de Loches, annonce par lettre que sa découverte a eu pour effet de provoquer des recherches analogues dans les arrondissements voisins, et que déjà un résultat notable a été obtenu. M. Gillet, juge au tribunal de Chinon, a constaté la présence, dans les reliures des registres de l'état civil de ce dernier siège, de trois chartes du x° siècle. Ces pièces sont encore entières ; elles sont collées sur les registres par leur face écrite, laquelle n'a pu par conséquent être lue jusqu'ici, le décollage n'ayant pas encore été opéré. C'est par les anciennes cotes écrites au dos des chartes, et seules visibles en ce moment, que la nature en a pu être reconnue. Voici la notice de ces trois pièces, telle qu'elle a été envoyée par M. Gillet à M. Gautier :

1° Confirmation, par Théotolon, archevêque de Tours, de la donation faite par

Foulque de plusieurs de ses héritages dans la ville de Tours et hors de la ville, 940 ;
2° *Carta Bernardi de Vedrarias quam fecit* (ou *dedit*) *monachis S. Juliani*, 960;
3° *Carta de terra et de molendino inter duas aquas*, 978.

Il y a peut-être encore une quatrième charte. Ce point ne pourra être vérifié qu'après le décollage des parchemins, opération délicate et qui demande à être faite avec soin.

M. Jourdain est désigné pour lire au nom de l'académie, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut, son mémoire sur les commencements de la marine royale en France sous Philippe le Bel.

M. Siméon Luce termine la lecture de son mémoire sur l'élection au scrutin de deux chanceliers de France sous le règne de Charles V. Ces deux élections eurent lieu en 1372 et en 1373. Les votants furent tous les membres du conseil du roi; ils atteignirent, à l'une des deux élections, le nombre de deux cents. Chaque fois, l'élu reçut immédiatement la nomination royale à la charge pour laquelle il venait d'être désigné par le suffrage du conseil. Le scrutin porta chaque fois, non-seulement sur le choix du chancelier de France, mais aussi sur celui de son successeur dans la place que le nouveau chancelier occupait jusque-là. Ainsi, en 1372, Guillaume de Dormans, chancelier du Dauphiné, ayant été élu chancelier de France [1], le conseil procéda immédiatement à l'élection d'un nouveau chancelier du Dauphiné. En 1373, l'élu à la chancellerie, Pierre d'Orgemont, était premier président de la cour de parlement; un conseiller de la même cour fut élu premier président à sa place. — Recherchant ensuite quelle cause a pu déterminer Charles V à recourir à un procédé aussi insolite pour la désignation de ses principaux officiers de justice, M. Siméon Luce ne trouve d'autre explication de ce fait qu'une influence littéraire. Charles V venait alors de faire traduire en français les œuvres d'Aristote. Son but, en ordonnant ces traductions, n'était pas de satisfaire une simple curiosité d'érudit. Il voulait que les enseignements du philosophe pussent profiter à ses contemporains et à lui-même, et les guider dans la conduite de leur vie et de leurs affaires. C'est ainsi que les numismatistes sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître l'influence d'Aristote sur la politique monétaire de Charles V; les doctrines d'Aristote, commentées par son traducteur Nicolas Oresme, l'ont déterminé à s'abstenir durant tout son règne de ces changements dans le cours des monnaies, dont ses prédécesseurs et ses successeurs ont tant abusé. Or, Aristote est un partisan très décidé de l'élection ; c'est, selon lui, le seul mode raisonnable de recrutement des fonctions publiques; il la recommande sans cesse dans sa politique. N'est-il pas vraisemblable que cette doctrine d'Aristote a pu faire impression sur l'esprit de Charles V, si disposé de lui-même, comme on l'a vu, à s'en rapporter sur toutes choses à la sagesse du philosophe, et le déterminer à faire pourvoir par le scrutin à l'un des grands offices de sa couronne?

M. de Barthélemy lit un mémoire sur une monnaie gauloise inédite, en argent, de Lucterius, chef cadurque, trouvée à Cuzance (Lot). A propos de cette monnaie, M. de Barthélemy s'attache à établir que ce Lucterius, qu'une légende accréditée aujourd'hui représente comme victime des Romains et mort sous leurs coups en défendant contre eux l'indépendance de sa patrie, s'est, au contraire, soumis à ces envahisseurs et a consenti à exercer en leur nom des fonctions importantes dans sa cité natale.

Ouvrages déposés : L. Delisle, Mélanges de bibliographie et de paléographie ; — Ram Das Sen, Aitihásika rahasya, or essays on the history, philosophy, arts and sciences of ancient India (Calcutta, 1876-1879, 3 vol. in-16); — Dictionnaire sanscrit de Hemachandra, publié par Ram Das Sen, en sanscrit.

Présentés de la part des auteurs : — par M. Adolphe Regnier : Abel Bergaigne, Quelques observations sur les figures de rhétorique dans le Rig-Véda; — *par M. Egger :* Guénin, Recherches sur l'histoire, la pratique et l'enseignement de la sténographie; — *par M. Ernest Desjardins :* Julien Sacaze, Epigraphies de Luchon ; — *par M. Gaston Paris :* Jean-François Bladé, Proverbes et devinettes populaires, recueillis dans l'Armagnac et l'Agenais; — *par M. Jules Girard :* Olivier Rayet et Albert Thomas, Milet et le golfe latmique : texte, t. I, 2° livraison, et t. II, 1re livraison; planches, 2° et 3° livraisons; — *par M. Georges Perrot :* Caillemer, Etudes sur les antiquités juridiques d'Athènes : la naturalisation à Athènes ; — *par M. Barbier de Meynard :* Joachim Menant, La bibliothèque du palais de Ninive; — *par M. L. Delisle :* 1° Albert Babeau, La ville sous l'ancien régime; 2° Journal ms. d'un sire de Gouberville, 2° éd. par l'abbé Tollemer.

Julien Havet.

---

1. On sait que le Dauphiné était, au moins théoriquement, un pays d'empire, non compris dans le royaume de France : Charles y exerçait, comme dauphin, une souveraineté distincte de celle qu'il exerçait en France comme roi.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Quatorzième année 5 Janvier 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 396, 6 décembre 1879 : Pattison, Milton. (English Men of Letters.) Macmillan. (R. Gardiner : bon ouvrage, juge très-bien Milton au point de vue littéraire, trop peu d'importance accordée aux luttes politiques.) — Baker, Cyprus as I saw it in 1879. Macmillan ; Scott-Slevenson, Our Home in Cyprus (Bunbury). — Archaeological Notes from Italy. (Barnabei.) — Chaucer at Aldgate. (Hales.) — Mr. Kingsmill and the « China Review » — Griffith Roberts' « Athrawaeth Gristnogawl ». (Powell.) — Krause, Erasmus Darwin, translated from the german by W. S. Dallas, with a preliminary Notice by Charles Darwin. Murray. (Bennett.) — Van Eys, Grammaire comparée des dialectes basques. Maisonneuve. (Sayce : intéressant et soigné.)

The Athenaeum, n° 2719, 6 décembre 1879 : Pattison (Très long art. sur ce nouvel et excellent volume de la collection « English Men of Letters.) — Lewis a. Short, A Latin Dictionary, founded on Andrew's Edition of Freund. Oxford, Clarendon Press. — Simpson, Archæologia Adelensis or a History of the Parish of Adel. Allen. — Krause, Erasmus Darwin, translated by Dallas. Murray. — Indian Mother-Worship (Monier Williams).

Literarisches Centralblatt, n° 49, 6 décembre 1879 : Andrian, prähistorische Studien aus Sicilien. Berlin, Wiegandt. 1878. (Bon.) — Tergast, die heidnischen Alterthümer Ostfrieslands. Emden, Haynel. (Très louable, œuvre à continuer.) — Bachmann, die Einwanderung der Baiern. Wien, Gerold. 1878. (Instructif.) — Hock, der österreichische Staatsrath. Wien, Braumüller. (Fin de l'ouvrage.) — Schubert, Miscellen zum Dialekte Alcmans. Wien, Gerold. (Quelques fautes.) — Cassii Felicis de medicina ed. Rose. Leipzig, Teubner. (Edit. d'un traité du dernier des médecins romains de l'antiquité, Cassius Felix ; cet Africain du v[e] siècle suit surtout Galien et le Pseudo-Galien et traite de la description et surtout de la guérison de toutes les maladies.) — Trouvères belges, etc., p. p. Scheler. Louvain, Lefever. (Nouvelle série renfermant les poètes belges du xiii[e] siècle.) — Baebler, Henzi's Leben u. Schriften. Aarau, Sauerländer. (Intéressant.) — Presuhn, Pompeji, die neuesten Ausgrabungen von 1874 bis 1878. Leipzig, Weigel. 1878. (Complète l'ouvrage d'Overbeck.) — Heydmann, die Knöchelspielerin im Palazzo Colonna. Halle, Niemeyer. 1877. (Du savoir.)

Deutsche Rundschau, décembre 1879 : Hillebrand, l'Angleterre au xviii[e] siècle (d'après les ouvrages récents de Leslie Stephen, de Lecky, de Stoughton, et les derniers volumes de la collection « English Men of Letters » consacrés à Defoe, Johnson, Huxley, Goldsmith, Gibbon, Burke et Burns). — Nachtigal, die Afrikaforschung und Henry M. Stanley's Zug durch den schwarzen Continent. II. — Zur Geschichte des orientalischen Krieges. 1853-1856. III-IV. — Weber (M. M.), Kleine Erinnerungen an grosse Menschen. — Goltz, ueber das Herz. — Autobiographische Blätter aus dem Leben eines preussischen Generals, aus dessen handschriftlichem Nachlass. III. — Die Samoa-Inseln. (Rectifications.) — Literarische Notizen : Grimm, Leben Michelangelo's. Hannover, Rümpler. (5[e] édition d'un livre remarquable) ; Bessels, die americanische Nordpol-Expedition. Leipzig, Engelmann.

Rassegna Settimanale, n° 99, 23 nov. 1879 : Catullo e Lesbia (μικρὸς : étude intéressante. — Guerrini, Ser Piero Giardini (sur la naissance de Dante). — Molmenti, La Fine dell'abate Brandolini. — Un errore geografico (à propos des provinces méridionales de l'Italie). — De Nino, Usi Abruzzesi. Roma, Barbera ; Dorsa, La Tradizione greco-latina negli usi e nelle credenze popolari della Calabria Citeriore. Cosenza, Migliaccio ; de Cillis, il diritto romano a traverso la civilta europea. Napoli, Roberto.

Revue critique russe, nº 20, 15 octobre 1879 : Thomsen, Les origines de l'Etat russe. (Analyse très détaillée et très sympathique d'un livre important qui mettra sans doute fin aux théories des Slavomanes sur les origines prétendues slaves de cet Etat. Cf. *Rev. crit.*, année 1873, art. 42.) — Setti, La critica letteraria in Aristofane. — Notice nécrologique sur l'historien Soloviev.

Livres nouveaux : Arnold, Henrici Archidiaconi Huntendunensis Historia Anglicorum, Rolls Series. 10 s. — Bachelin-Deflorenne, La science des armoiries. Jouaust. 15 fr. — Barnard, Charakter sketches from Dickens. Cassell. 21 s. — Bibliotheca Normannica, hrsg. v. Suchier. I. et II. Halle, Niemeyer. 8 M. 50. — Bluntschli, Gesammelte kleine Schriften. I. Nördlingen, Beck. 5 M. — Bunbury, A history of ancient geography among the Greek and Romans. 42 s. — Burn, Old Rom, a handbook of the ruins of the ancient city and the campagna, Bell. 16 s. 6 d. — Chardry's Josaphaz, set Dormanz u. Petit Plet. hrsg. v. Koch. Heilbronn, Henninger. 6 M. 80. — Chesneau, Le statuaire Carpeaux, sa vie et son œuvre. Quantin. 20 fr. — Dittes, Histoire de l'éducation et de l'instruction, trad. p. Ridolfi. Drouin, 4 fr. — Dobson, Hogarth from recent researches. Sampson Low. 3 s. 6 d. — Dowden, Shakspeare, sein Entwickelungsgang in seinen Werken, übers. v. Wagner. Heilbronn, Henninger. 7 M 50. — Druffel, Ignatius von Loyola an der römischen Curie. München, Franz. 1 M. 30. — Frankfurter, über die Epenthese von j (ι) F (υ) im Griechischen. Hamburg, Hoffmann u. Campe. 1 M. — Frantz, Sixtus IV und die Republik Florenz. Regensburg, Manz. 8 M. — Frey, Albrecht von Haller u. seine Bedeutung für die deutsche Literatur. Leipzig, Haessel. — Fricke, das exegetische Problem im Briefe Pauli an die Galater. C3, 20 auf Grund v. Gal. 3, 15-25. Leipzig, Edelmann. — Geddes, History of the administration of Jean de Witt, grand pensionary of Holland. I. 1623-1654, Kegan Paul. — Gerth, Griechisches Uebungsbuch unter theilweiser Benutzung von Feldbausch-Süpfle's Chrestomathie bearb. I Curs. Leipzig, Winter. — Hatch, the moral philosophy of Aristotle, consisting of a translation of the Nicomachean Ethics. Murray. 18 s. — Houstoun, Twenty Years in the Wild West or life in Connaugh. Murray. 9 s. — Jouffroy d'Eschavannes, Traité complet de la science du blason. Rouveyre. 6 fr. — Judenknabe (der), hrsg. v. Wolter. Halle, Niemeyer. 4 M. — Jullien, Histoire du costume au théâtre. Charpentier. 20 fr. — Jung, Moderne Zustaende. Rostock, Werther. — Kett, Rubens from recent authorities. Sampson Low. 3 s. 6 d. — Laas, Idealismus und Positivismus. I. Berlin, Weidmann. 6 M. — Leopardi, opere inedite, pubblicate da Cugnoni. II. Halle, Niemeyer. 10 M. — Lux, von Loanda nach Kimbundu. Wien, Hölzel. 7 M. — Metzler, Geschichte der Carthager. I. Berlin, Weidmann. 10 M. — Opitz, Maria Stuart. Freiburg, Herder. 4 M. 50. — Paley, On post-epic or imitative words in Homer. Williams a Norgate. 1 s. 6 d. — Quaebicker, Karl Rosenkranz, eine Studie zur Geschichte der Hegel'schen Philosophie. Leipzig, Koschny. 2 M. — Rufus d'Ephèse (Œuvres d') trad. p. Daremberg et E. C. Ruelle. Baillière. — Wace's roman de Rou et de ducs de Normandie. hrsg. v. Andresen. II. 3. Heilbronn, Henninger. 16 M. — Weber, über den Gebrauch von devoir, laissier, pooir, savoir. soloir, voloir im altfranzösischen. Berlin, Mayer u. Müller. 1 M. — Woermann, die alten u. die neuen Kunstacademien. Düsseldorf, Voss. — Ziegler, die Anfänge einer wissenschaftlichen Ethik bei den Griechen. Tübingen, Fues. 1 M. — Zill, Der Brief an die Hebräer, übersetzt und erklärt. Mainz, Kirchheim. 10 M.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 2 Quatorzième année 12 Janvier 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 397, 13 décembre 1879 : L. Leger, Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'à l'année 1878. Hachette. (Fitzmaurice : livre très clair et très intéressant, « contribution de grande valeur » à l'histoire des questions que soulève l'état actuel de l'Autriche; excellent en ce qui concerne les nationalités slaves.) — Stanley, Memoirs of Edward and Catherine Stanley. Murray, Henry Cotton. (Courtney : not nécrol.) — Exploration in Egypt. (Édouard Naville.) — The value of Dürer's prints in 1567. (Weal : lettre de Plantin à Gentili.) — Viscount Scudamore. (Robinson et Gardiner.) — M. Say on Ricardo. (J. H. Levy.) — Guthrie, On Spencer's Formula of Evolution as an Exhaustive Statement of the Changes of the Universe. Trübner. (Grant Allen : de bons détails, peu propre à renverser les théories de l'évolutionisme.) — Biblical Literature. (Burgess, Notes, chiefly critical and philological on the Hebrew Psalms; Conder, a Handbook to the Bible, being a guide to the Study of the Holy Scriptures, derived from Ancient Monuments and Modern Exploration. Longmans.)

N° 398, 20 décembre 1879 : Bayard Taylor, Studies in german literature with an introduction by Boker. Sampson Law. (Egmont Hake : se lit avec beaucoup d'intérêt et de plaisir.) — Burn, old Rome, a handbook to the ruins of the city and the Campagna. Bell. (Davies : à recommander aux touristes au même titre et en même temps que l'ouvrage de M. Nichol, « the Topography of the Forum ».) — The early-english versions of Gesta Romanorum, formerly edited by Sir Fr. Madden for the Roxburghe Club, and now-reedited from the mss. in the British Museum (Harl. 7333 and Addit. 9066) and University Library, Cambridge (K K. 1. 6.), with introduction, notes, glossary, etc. by Herrtage. London, published for the Early-English Text Society. (Axon : importante publication.) — Schefer, Relation de l'ambassade au Kharezm de Riza Qouly Khan. Leroux. (Trotter : excellente traduction, notice intéressante, notes nombreuses et instructives.) — Correspondence; The origin of the Croats. (Howorth.) — Recent Horace Literature : Keller, Epilegomena zu Horaz. I. Teubner; Keller et Holder, Q. Horatii Flacci Opera, editio minor. Teubner; Horace, Odes, book I edited by Page. Macmillan. (Wilkins.) — French illustrated books. (Ph. Burty.)

The Athenaeum, n° 2720, 13 décembre 1879 : Spencer, Ceremonial Institutions, being Part IV of the « Principles of Sociology. » Williams a Norgate. — Ellicott, a New Testament Comentary for English Readers. Cassell. — Atcherley, A Trip to Boërland, or a Year's Travel, Sport aud Gold-digging in the Transvaal and Colony of Natal. Bentley; Wylde, My Chief and I, or six Months in Natal after the Langalibalele Outbreak. Chapman a. Hall. — Julius Caesar. I, 3, 126-130. (K. Elze.) — Notes from Oxford. (P.) — The Eikon Basilike. — The Excavations at Olympia. (J. Schubring.)

N° 2721, 20 décembre 1879 : Memorials of the Civil War between King Charles I and the Parliament of England as it affected Herefordshire and the adjacent Counties, by the Rev. J. Webb, edited and completed by the Rev. T. W. Webb. Longmans. (Années 1641-47, beaucoup de traits précieux sur les hommes et les mœurs du temps.) — The Arctic Voyages of Adolf Erik Nordenskiöld. 1858-1879. Macmillan. — Historical Documents. — Imaginary Editions. (Blackhouse.)

Literarisches Centralblatt, n° 50, 13 décembre 1879 : Herrlinger, die Theologie Melanchton's in ihrer geschichtlichen Entwickelung. Gotha, Perthes. (Mérite d'être lu sérieusement, manque de mesure.) — Nöldeke,

Geschichte des Artachsir i Pâpakân. Göttingen, Peppmüller. (Excellente traduction du pehlvi.) — Eugippius, Leben des heiligen Severin übersetzt von Rodenberg. Leipzig, Duncker; das Leben des Noriker Apostels St Severin von seinem Schüler Eugippius übersetzt von Brunner. Wien, Braumüller; Büdinger, Eugippius, eine Untersuchung. Wien, Gerold. 1878. (Trois ouvrages qui méritent des éloges.) — Bahrfeldt, die Münzen der Stadt Stade. Wien, Verlag der numismatischen Gesellschaft. (Travail sérieux.) — Nitsch, Deutsche Studien. Berlin, Bornträger. (Recueil d'articles.) — Flach, Untersuchungen über Eudokia und Suidas. Leipzig, Teubner. (« Recherches habiles et menées avec zèle. ») — Kaibel, Epigrammata Graeca ex lapidibus conlecta. Berlin, Reimer. 1878. (« Publication excellente. ») — Chant populaires messins recueillis dans le val de Metz en 1877 par Nérée Quépat. Dumoulin. (Renferme 32 chants de valeur différente.) — Düntzer, Gœthe's Leben, mit authentischen Illustrationen. Leipzig, Fues. (« Livre à recommander et aux savants et à ceux qui apprennent. »)

Athenaeum belge, nº 24, 15 décembre 1879 : Lahure, Souvenirs, Indes orientales, l'île des Célèbes. Bruxelles, Muquardt. (Henrard : très intéressant.) — Colucci, I casi della guerra per l'indipendenza d'America. Genova, tipografia dei Sordo-Muti. (De Laveleye : l'auteur publie les rapports des envoyés de la république de Gènes près la cour de Saint-James; dans la préface, il raconte l'histoire des colonies anglaises d'Amérique; « on ne peut que féliciter un pays où l'on voit des préfets occuper ainsi leurs loisirs ».) — Schmidt, Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du xvᵉ et au commencement du xviᵉ siècle. Fischbacher (IIᵉ art : appréciation de Murner et jugement sur l'ouvrage.) — A complete illustrated catalogue of the National Gallery with notes by Blackburn. London, Chatto a. Windus. (Hymans.) — Publications allemandes. (Van Muyden.) — Publications et réimpressions françaises (entre autres, les livres des frères de Goncourt sur les favorites de Louis XIV; au lieu de Hachette, lisez Charpentier). — Sociétés savantes. — Bibliographie.

Rassegna Settimanale, nº 100, 30 nov. 1879 : Masi, Gino Capponi. — Correspondenza letteraria da Londra. (Sur l'ouvrage consacré à Burke par M Morley dans la collection des « English Men of Letters. ») — Neri, La vita privata d'un letterato in Firenze nel secolo XV. (Art. intéressant.) — Un errore geografico (Justus). — Bibliographie : Stampini, La lirica scientifica di Giuseppe Regaldi. Torino, Loescher. — I manoscritti italiani della Bibliotheca Nazionale di Firenze, descritti da una societa di studiosi sotto la direzione del prof. Bartoli, con reproduzioni fotografiche di miniature. Firenze, Carnesecchi. (Très précieuse publication.) — Fischer, aus Italien. Erinnerungen, Studien und Streifzüge. Berlin, Dümmler (Essais utiles à lire.) — Fontana, Sulla dottrina dello incivilmento. Roma, Loescher.

Nº 101, 7 décembre 1879 : Di una nuova interpretazione dei Promessi Sposi. (Alessandro d'Ancona; à propos du livre récent d'Ang. de Gubernatis.) — L'Italia e il territorio d'Assab, ai direttori. (X.) — Bibliografia : Ricciardi, Le brutezze di Dante, osservazioni critiche alla 2ᵉ Cantica della divina Commedia. Napoli, Marghieri. (Mauvais.) — Kaltenbrunner, Pabsturkunden in Italien. Vienna, Gerold (Important.) — Böhmert, La partecipazione al profitto. Milano. Dumolard. (Bon ouvrage.)

Rivista Europea, rivista internazionale, fasc. III, vol. XVI, 1ᵉʳ décembre 1879 : Bariola, Cecco d'Ascoli e l'acerba. — Capasso, Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia. — Rondani, La pittura tedesca odierna. — Riccardi, Pagine di storia degli studi intorno alla fisiologia e alla espressione dell'attenzione nell'uomo. — De Roberto, L'oceano artico ed

i commerci della Siberia. — Lettere e poesie inedite di Gabriele Rossetti, raccolte da Baffi. — Rassegna letteraria e bibliografica ; Scandinavia : Monumenti e oggetti antichi nei dintorni di Bornholm ; America ; Germania, etc.

Livres nouveaux : Bergmann, die Edda-Gedichte der nordischen Heldensage, kritisch hergestellt, übersetzt u. erklärt. Strassburg, Trübner. (8 mark.) — Brückner, der Zarewitch Alexei. (1650-1718.) Heidelberg, Winter. (7 mark.) — Brugsch-Bey, Dictionnaire géographique de l'ancienne Egypte. 14-17. Leipzig, Hinrichs. (112 mark.) — Cantino (di), Il Regesto di Farfa, pubblicato da Giorgi u. Balzani. II. Roma, Loescher. — Du Bois-Melly, La seigneurie de Genève et ses relations extérieures. 1720-1749. Bâle, Georg. (5 fr.) — Elze, Notes on Elizabethan dramatists. Halle, Niemeyer : (5 mark.) — Endrulat, das Cornelius-Denkmal in Düsseldorf. Düsseldorf, Voss. (5 mark.) — Foy, Lautsystem der griechischen Vulgärsprache. Leipzig, Teubner. (3 mark.) — Fraser, The Etruscans, were they Celts ? Simpkin, Marshall a. Co. (12 s. 6 d.) — Glass, Wörterbuch der Mythologie. Leipzig, Spamer. (4 mark 50.) — Hammerle, Skizzen und Beiträge für ein salzburgisches biographisches Lexicon. Salzburg. — Hansen, Les coulisses de la diplomatie. Baudry. (6 fr.) — Lange, de magistratuum romanorum renuntiatione et de centuriatorum comitiorum forma recentiore. Leipzig, Hinrichs. (1 mark 60.) — Liard, die neuere englische Logik, übersetzt von Imelmann. Berlin, Denicke. — Littré, Comment dans deux situations historiques les Sémites entrèrent en composition avec les Aryens pour l'hégémonie du monde. Leroux. (1 fr. 25.) — Meyer, Griechische Aoriste. Berlin, Weidmann. (4 mark.) — Patry, Etude d'ensemble de la guerre franco-allemande. Delagrave. (200 fr.) — Pervanoglu, Historische Bilder aus dem byzantinischen Reich. II. Kaiser Alexius. Leipzig, Friedrich. (2 mark 50.) — Rougé (de), Inscriptions hiérogyphiques copiées en Egypte pendant une mission scientifique. Vieweg. — Schabiger, Heinrich III von Brandis, Abt zu Einsiedeln u. Bischof zu Constanz u. seine Zeit. Freiburg i. B. Winter. (5 mark.) — Spalding, Elizabethan Demonology. Chatto a. Windus. (5 s.) — Stillfried, Leben u. Kunstleistungen des Malers u. Kupferstechers G. P. Rugendas u. seiner Nachkommen. Berlin, Heymann. (6 mark.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 3 Quatorzième année 19 Janvier 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 399, 27 décembre 1879 : Sikes, British Goblins, Welsh Folk-Lore, Fairy Mythology, Legends and Traditions. Sampson Low. (Assez bon.) — Freeman, Historical Essays. Macmillan (13e série de ces essais). — Analytical Index of the Series of Records known as the Remembrancia preserved among the Archives of the City of London, 1579-1664. Francis. — Coins of the Spanish Moors. (Codera y Zaidin, Tratado de Numismática Arábigo Española. Madrid, Murillo; Cecas Arábigo-Españolas. Aribau; Errores de varios Numismáticos estranjeros al tratar de las Monedas Arábigo-Españolas é impugnacion. Aribau; Estudio histórico-crítico sobre las Monedas de los Abbadies de Sevilla. Fortanet; Estudio crítico sobre la Historia y Monedas de los Hammudies de Málaga y Algeciras. Fortanet; Titulos y Nombres propios en las Monedas Arábigo-Españolas. Aribau. (Travaux très utiles d'un numismate compétent et infatigable.) — Irish Missals. (Warren.) — Some Account of the Yelverton MS. n° XII. (Pocock.) — Clifford, Seeing and Thinking. Macmillan. (Grant Allen.)

The Athenaeum, n° 2722, 27 décembre 1879 : Continental Literature in 1879. Belgium (Laveleye et Fredericq); Bohemia (Durdik); Denmark (Petersen); France (Masson); Germany (Zimmermann); Greece (Yule); Holland (Van Campen); Hungary (Vambéry); Italy (de Gubernatis); Norway (Lassen); Poland (Belcikowski); Spain (Riaño); Sweden (Ahnfeldt.) — Cunningham, The Strîpa of Bharhut, a Buddhist Monument ornamented with numerous Sculptures illustrative of Buddhist Legend and History in the Third Century. Allen. — Julius Caesar. I, 3, 129. — The Eikon Basilike. II. (E. Scott.) — The Tombs of the Kings of Judah. (Conder.) — Brobdingnag. (Tyler.)

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique. Tome XXII, 5e livraison : société pour le progrès des études philologiques et historiques. — Delbœuf, à propos d'un subjonctif, Tacite et l'Agricola. — Motte, la paix de Cimon (suite). — Alex. Bain, La science de l'éducation (Thil. Lorrain). — De carmine christiano codicis Parisini 8084 contra fautores paganae superstitionis ultimos, conscripsit Dobbelstein. Louvan, Van Linthout. (P. Thomas : art. important sur le « Carmen christianum »; M. Dobbelstein a fait preuve d'une timidité excessive; toutefois travail consciencieux.)

Programmes et dissertations des gymnases et universités d'Allemagne (Leipzig) : Beyersdorff, die Raumvorstellungen. I. Metaphysische Untersuchung. (62 p.) — Förster, de hellanodicis olympicis. (34 p.) — Foy, Studien der Lautlehre des Vulgärgriechischen. (33 p.) — Lange, über das Verhältniss des Studiums der classischen Philologie auf der Universität zu dem Berufe der Gymnasiallehrer (21 p.); de L. Marcii Philippi orationis apud Sallustium loco (15 p.); Commentatio de magistratuum Romanorum renuntiatione et de centuriatorum comitiorum forma recentiore. (39 p.) — Langguth, Zu den Gedichten der Ava. (36 p.) — Reinsch, die Pseudoevangelien von Jesu u. Maria's Kindheit in der romanischen u. germanischen Literatur, nebst Mittheilungen aus Pariser und Londoner Handschriften. (31 p.) — Schröter, der Entwickelungsgang der deutschen Lyrik in der ersten Hälfte des XVIII. Jahrhunderts. (107 p.) — Thurneysen, über Herkunft und Bildung der lateinischen verba auf *io* der dritten u. vierten Conjugation u. über ihr gegenseitiges Verhältniss. (68 p.) — Tümpel, die Mundarten des alten niedersächsischen Gebietes zwischen 1300 u. 1500 nach der Urkunden dargestellt. I. Allgemeines u. Quellen. — (Göttingue.) — Berner, zur Verfassungsgeschichte der Stadt Augsburg vom Untergang der römischen Herrschaft bis zur Kodification des zweiten Stadtrechts im Jahre 1276 (43 p.) — Gerdes, die Bi-

schofswahlen in Deutschland unter Otto dem Grossen in den Jahren 953 bis 973. (72 p.) — HERBST, über die von Sebastian Münster und Jean du Tillet herausgegebenen hebraïschen Uebersetzungen des Evangeliums Matthäi. (29 p.) — GASTROW, zur strafrechtlichen Stellung der Sklaven bei Deutschen und Angelsachsen. 1-7 (27 p.) — KAUFMANN, die Wahl König Sigmund's von Ungarn zum römischen Könige. (63 p.) — KRIEGSMANN, die Rechts-und Staatstheorie des Benedict von Spinoza. (16 p.) — LANDSBERGER, Graf Odo I von der Champagne. (Odo II von Blois, Tours u. Chartres.) 995-1037. (73 p.) — LEDING, die Freiheit der Friesen im Mittelalter und ihr Bund mit den Versammlungen beim Upstallbom. (57 p.) — MEINARDUS, die Succession des Hauses Hannover in England und Leibniz. — MOLTMANN, Theophano, die Gemahlin Otto's II in ihrer Bedeutung für die Politik Otto's I und Otto's II. (72 p.) — RODENBERG, die Vita Walae als historische Quelle. (102 p.) — SCHWARTZ, Gregorii Bar Ebraya in evangelium Johannis commentarius. (28 p.) — WENDT, die Nationalität der Bevölkerung der deutschen Ostmarken vor dem Beginne der Germanisirung. (63 p.)

Livres nouveaux : BARAGIOLA, italienische Grammatik. Strassburg, Trübner (5 mark) — BARTH, les religions de l'Inde. Fischbacher. (5 fr.) — BENFEY, die Quantitätsverschiedenheiten in den Samhitâ u. den Padatexten der Veden, IV. 1 u. 2. Göttingen, Dietrich. (6 m.) — CHETWYND, Life in a German village. Blackwood. (7 s. 6 d.) — DOSSIOS, Beiträge zur neugriechischen Wortbildungslehre. Zürich, Zürcher u. Furrer. (60 p.) — DÜNTZER, Gœthe's Leben. Leipzig, Fues. (8 mark.) — FISENNE, Kunstdenkmale des Mittelalters. I. Aachen, Barth. (4 m.) — GALITZIN, Allgemeine Kriegsgeschichte aller Völker u. Zeiten. II, 1. von 476 bis zur Erfindung des Pulvers. 1350. Cassel, Kay. (12 mark.) — GREGOROVIUS, Urban VIII in Widerspruch zu Spanien und dem Kaiser, eine Episode des dreissigjährigen Krieges. Stuttgart, Cotta. (4 mark.) — Holstein (von), nachgelassene Gedichte hrsg. v. BULTHAUPT. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. (4 m. 50.) — HOUBRAKEN's grosse Schonburgh der niederländischen Maler u. Malerinnen übersetzt v. WURZBACH. 1. Wien, Braumüller. (8 mark.) — IMELMANN, deutsche Dichtung im Liede. Berlin, Weidmann. (7 mark.) — KHIN-KU-KI-KUAN, neue und alte Novellen der chinesischen 1001 Nacht, deutsch v. GRISEBACH. Stuttgart, Kröner. (4 mark.) — De LAGARDE, Semitica. II. Göttingen, Dietrich. (2 mark 40.) — MANTZ, Boucher, Lemoine et Natoire. Quantin. (100 fr.) — MEYER, Griechische Aoriste, ein Beitrag zu der Geschichte des Tempus-und Modusgebrauchs im Griechischen. Berlin, Weidmann. (4 mark.) — NÖLDEKE, die Erzählung von Mäusekönig und seinen Ministern. Göttingen, Dietrich. (3 m. 50.) — PILGER, die Dramatisirungen der Susanna im XVI Jahrhundert. Halle, Waisenhaus. — PRÖLSS, Geschichte des neuen Dramas. I, 1. Leipzig, Schlicke. (10 mark.) — RAUNIÉ, Chansonnier historique du XVIII[e] siècle. I. La Régence. Quantin. (10 fr.) — ROEMER, die exegetischen Scholien der Ilias im Codex Venetus B. München, Lindauer. (4 mark.) — SCHLAGINTWEIT, Indien in Wort und Bild. I. Leipzig, Schmidt u. Günther. (1 mark 50). — SPANUTH, Gregorii (Abufarag Bar Ebhraya in evangelium Matthæi scholia recogn. Göttingen, Dietrich. 5 mark.) — TREITSCHKE (von), Zehn Jahre deutscher Kämpfe, fortgef. bis zum Jahr 1879. Berlin, Reimer. (11 mark.) — TUDEER, de Dialectorum graecorum digammo testimonia inscriptionum. Leipzig, Simmel. (3 m.) — Urkundenbuch der Stadt Strassburg, bearb. v. WIEGAND. Strassburg (Trübner. (30 mark.) — USENER, Legenden der heiligen Pelagia. Bonn, Marcus. (2 mark.) — WATT (Vadian), Deutsche historische Schriften. III hrsg. V. GÖTZINGER, G. Gallen, Huber. (12 mark.) — WÜSTENFELD, die Geographie u. Verwaltung von Aegypten nach dem Arabischen des Abul-Abbâs Ahmed ben' Ali-Al-Calcaschandi. Göttingen, Dietrich. (9 mark.)

N° 4 Quatorzième année 26 Janvier 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 400, 3 janvier 1879 : SWINBURNE, A Study of Shakespeare. Chatto a. Windus. (Dowden : original.) — The Poem of the Cid. Longmans (Trad. de M. Ormsby.) — ROLLAND, Faune populaire de la France. II. Les oiseaux sauvages. Maisonneuve. (Ralston : solide et intéressante publication.) — Bugge's Researches on north mythology. (Nutt.) — Caxton's Chronicle. (Ingram.) — Henry Smart's Biography. (Spare.) — de CIHAC, Dictionnaire d'étymologie daco-romane, éléments slaves, magyars, turcs, grecs-moderne et albanais. Francfort, St. Goar. (Morfill : excellent.) — Archaeological Notes on a Tour in Southern Italy. (F. Lenormant.)

The Athenaeum, n° 2723, 3 janvier 1880 : Memoirs of Prince Metternich, translated by Napier. I a II. Bentley. — Henry JAMES jun, Hawthorne. Macmillan. (Série des « English men of letters ».) — Portuguese literature in 1879. (Braga.) — Brobdingrag. (Walker.) — Explorations in Mesopotamia. (Sachau.)

Literarisches Centralblatt, n° 51, 20 décembre : LANDERER, zur Dogmatik. Tübingen, Heckenbauer. (Deux discours.) — LUTHARDT, Kritik der modernen Kirchenverfassungsgrundsätze. Nordlingen, Beck. — GOLTHER, der moderne Pessimismus. Leipzig, Brockhaus. — BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, über Metaphysik, übersetzt v. GOERGENS. Berlin, Grieben. (Ouvrage clair et plein de chaleur ; l'auteur n'étudie pas assez profondément Kant et le matérialisme; traduction excellente.) — WIENER, die Begründung der Sittenlehre und ihre geschichtliche Entwickelung. Darmstadt, Brill. — FECHNER, die Tagesansicht gegenüber der Nachtansicht. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. — PLEW, Marius Maximus als directe u. undirecte Quelle der scriptores historiae Augustae. Strassburg, Trübner. 1878. (Très soigné, résultats qu'on peut adopter.) — PAWINSKI, de rebus ac statu ducatus Prussiae tempore Alberti senioris. Warschau, Gebethner u. Wolff. (Long art. : l'ouvrage renferme quelques erreurs.) — DAMMERT, Freiburg in der zweiten Hälfte des XVII[ten] Jahrhunderts. Freiburg i. B. Bader. (Intéressant.) — J.-J. Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui. Genève, Sandoz. (Recueil de brillantes conférences faites par MM. Braillard, Amiel, Oltramare, Hornung, Bouvier et Marc-Monnier.) — BARTHGEN, Sindban oder die sieben weisen Meister, syrisch u. deutsch. Leipzig, Hinrichs. (Texte exact, traduction facile et aisée.) — Poetae latini minores, recens. Aemilius BAEHRENS. Vol. I. Leipzig, Teubner. (Renferme les « poetae minores » depuis le temps de Cicéron jusqu'à l'avénement de Néron ; laisse beaucoup à désirer.) — Statii Achilleis et Thebais, rec. KOHLMANN, Fasc. I. Achilleis. Leipzig, Teubner. (Bonne édition.) — BECKER, Charikles, Bilder altgriechischer Sitte, neu bearb. von GÖLL. Berlin, Calvary. (Nouvelles additions, très recommandable.) — JANITSCHEK, die Gesellschaft der Renaissance in Italien und die Kunst. Stuttgart, Spemann. (Très bon.)

N° 52, 27 décembre 1879 : GRONEMANN, die Jonathan'sche Pentateuch-Übersetzung in ihrem Verhältnisse zur Halacha. Leipzig, Friese. — STERN, die Frau im Talmud. Zürich. (Exact et intéressant.) — GENZ, das patricische Rom. Berlin, Grote. (Original et bien écrit.) — GOERGENS u. RÖHRICHT, arabische Quellenbeiträge zur Geschichte der Kreuzzüge. I. Zur Geschichte Salâh ad-dîn's. Berlin, Weidmann. (Importante publication, cp. notre dernier num. de 1879.) — KLOPP, der Fall des Hauses Stuart und die Succession des Hauses Hannover im Grossbritannien und Irland. Wien, Braumüller. (Comprend l'époque de 1695 jusqu'à la mort de Charles II d'Espagne.) — Die arabischen Handschriften der herzogl. Bibliothek zu Gotha. I, 2. Gotha, Perthes. (Suite de ce précieux

ouvrage.) — Prætermissorum libri duo e recognitione Pauli de LAGARDE, Göttingen, Dieterich. (Vol. de mélanges aussi intéressant pour les arabisants et les syrologues que pour les théologiens.) — HOLTZMANN, Arjuna, ein Beitrag zur Reconstruction des Mâhâbhârata. Strassburg, Trübner. (Excellente contribution à la critique et à l'analyse du Mahâbhârata.) — RUESS, über die Tachygraphie der Römer. München, Stahl. (Bon.) — BURNOUF, Mémoires sur l'antiquité. Maisonneuve. (Voici les titres des mémoires : L'âge de bronze, Troie, Santorin, Délos, Mycènes, le Parthénon, les courbes, les Propylées, un faubourg d'Athènes; souvent un jugement sain et fin; mais parfois imagination aventureuse et ignorance des travaux allemands.) — CURTIUS u. KAUPERT, Atlas von Athen. Berlin, Reimer. (Fait époque pour la topographie d'Athènes.)

Livres nouveaux : BAUDRILLART, Histoire du luxe. III. Hachette. (7 fr. 50.) — BAUMGARTEN, Ignatius von Loyola, Vortrag. Strassburg, Trübner. (1 fr.) — BENDER, Rom und römisches Leben im Alterthum. I. Tübingen, Laupp. (6 M.) — BERTONIO, Arte de la Lengua Aymara, publicada da nuevo por J. PLATZMANN. Leipzig, Teubner. (16 M.) — BLOCK, die Institutionen des Judenthums nach der in den talmudischen Quellen angegebenen geschichtlichen Reihenfolge. I, 1. Leipzig, Schulze. (6 M. 50.) — BODEMANN, Jobst Hermann von Ilten, ein hannoverscher Staatsmann des XVII. und XVIII. Jahrh. Hannover, Hahn. (3 M.) — BORN, die romantische Schule in Deutschland und Frankreich. Heidelberg, Winter. — BOUCHÉ-LECLERCQ, Histoire de la divination dans l'antiquité. II. Ernest Leroux. (8 fr.) — CHÉRUEL, Histoire de France sous la minorité de Louis XIV. III. Hachette. (7 fr. 50.) — GEMOLL, Hygini grammatici liber de munitionibus castrorum. Leipzig, Teubner. (75 pf.) — GOLL, der Vertrag von Alt-Ranstaedt, Œsterreich und Schweden 1706-1707. Prag, Gregr u. Dattel. (3 M. 60.) — GUÉRIN, Description géographique, historique et archéologique de la Palestine. III. Galilée. I. Ernest Leroux. (12 fr.)— JANET, La philosophie française contemporaine. C. Lévy. — JONES, Precious Stones, their History and Mystery. Bentley. (7 s. 6 d.) — KRALL, die Composition und die Schicksale des Manethonischen Geschichtswerkes. Wien, Gerold. — LESSON, les Polynésiens, leur origine, leurs migrations. I. Ernest Leroux. (15 fr.) — LEWES, Problems of Life and Mind. III. Trübner. (15 s.) — MASCHIO, Pensieri e Chiose sulla Divina Commedia. Napoli, Detken e Rocholl. (2 fr. 50.) — MOOK, Aegyptens vormetallische Zeit. Würzburg, Staudinger. (20 M.) — NIPPOLD, Religion und Kirchenpolitik Friedrich's des Grossen. Berlin, Habel. — OCHENKOWSKI, Englands wirthschaftliche Entwickelung im Ausgange des Mittelalters. Jena, Fischer. (4 M. 80.) — RÉMUSAT (M^me de), Mémoires. II. Calmann Lévy. (7 fr. 50.) — ROSKOFF, das Religionswesen der rohesten Naturvölker. Leipzig, Brockhaus. (4 M.) — ROSS, History of Corea, ancient and modern. Houlston. (12 s. 6 d.) — SCHASLER, das Reich der Ironie in culturgeschichtlicher und ästhetischer Beziehung. Berlin, Habel. — SCHMITZ, Niederländische Renaissance, I. Berlin, Wasmuth. (7 M.) — SCHULENBURG (V.), wendische Volkssagen und Gebräuche aus dem Spreewald. Leipzig, Brockhaus. (6 M.) — SEMLER, Geschichte des Socialismus und Communismus in Nordamerika. Leipzig, Brockhaus. (7 M.) — SIBREE, The Great African Island, Chapters on Madagascar. Trübner. (12 s.) — STIEVE, die Verhandlungen über die Nachfolge Kaiser Rudolf's II. in den Jahren 1581-1602. München, Franz. — Tacitus' Geschichte der Regierung der Kaiser Claudius u. Nero, übersetzt u. erklärt v. STAHR. Berlin, Guttentag. (6 M.) — TISCHLER, Ostpreussische Gräberfelder. III. Königsberg, Koch. (6 M.) — TITTMANN, die Schauspiele der englischen Komödianten in Deutschland. Leipzig, Brockhaus. (3 M. 50.) — WOLFF, Logik und Sprachphilosophie, eine Kritik des Verstandes. Berlin, Denicke. (10 M.)

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 5 Quatorzième année 2 Février 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 401, 10 janvier 1880 : Farrar, The Life and Work of St Paul. Cassell, Petter, Galpin a. Co. (Très long art. de Mason sur ce livre intéressant.) — The Letters of Charles Dickens, edited by his sister-in-law and his eldest daughter. Chapman a. Hall. — Correspondence : Mr. Swinburne's Study of Shakspeare (Swinburne et Furnivall). — The Temple of Onias. (Sayce.) — Philology Notes. (Turpie, A. Manual of the Chaldee Language, Williams and Norgate; Spitta, zur Geschichte Abu'l-Hasan Al-As'ari's, etc.) — Archaeological Notes on a Tour in Southern Italy. II. Japygia, Tarentum. (Fr. Lenormant.)

The Athenaeum, n° 2724, 10 janvier 1880 : Ashwell, Life of Samuel Wilberforce, Lord Bishop of Oxford and Afterwards of Winchester. Murray. — The Ogam Inscribed Monuments of the Gaedhil in the British Islands, etc., by Brash, edited by Atkinson. Bell a. Sons. (Beaucoup de fautes.) — Dr. Holub's African Collections. (Yule.) — The Collection of Regal Scarabs at Boulak. (Loftie.)

Literarisches Centralblatt, n° 1, 3 janvier 1880 : Maspero, Romans et poésies du papyrus Harris. Maisonneuve. (Excellent.) — Lincke, Beiträge zur Kenntniss der altägyptischen Briefliteratur. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. 1879. (Bon début.) — Berger, de Glossariis et compendiis exegeticis quibusdam medii aevi. Berger-Levrault. 1879. (Riches indications bibliographiques.) — Köschwitz, Sechs Bearbeitungen des Gedichts von Karl's des Grossen Reise nach Jerusalem u. Constantinopel. Heilbronn, Henninger. — Luchaire, Etude sur les idiomes pyrénéens de la région française. Maisonneuve. 1879. (Méthode sûre.) — Langhans, über den Ursprung der Nordfriesen. Wien, Gerold. 1877. (Beaucoup de valeur.) — Victorian poetry. 1837-1875, by Van Tiel. Leyden, Brill. 1879. (Du goût.) — Heinrich, Clemens Brentano. Cöln, Bachem. 1878. (Partial.) — Siegen, H. von Kleist und der zerbrochene Krug. Sondershausen, Fassheber. 1879. (Très détaillé.) — Laban, Heinrich Joseph Collin. Wien, Gerold. 1879. (Bon.)

Rassegna Settimanale, n° 102, 14 décembre 1879 : Hillebrand, Memorie di Mad. de Rémusat, tome I. — *Bibliographie* : Salandra, di un catalogo critico delle fonti della storia d'Italia, relazione sul tema III proposto alla discussione nel I congresso della Società e deputazioni storiche italiane. — Vignoli, Mito e scienzia.

Deutsche Rundschau, janvier 1880 : Virchow, Troja und der Burgberg von Hissarlik. — Birch-Hirschfeld (F. V.), über den Ursprung der menschlichen Mienensprache mit Berücksichtigung des Darwin'schen Buches über den Ausdruck der Gemüthsbewegungen. — Friedlænder, Zur Geschichte des Tafelluxus. — Autobiographische Blätter aus dem Leben eines preussischen Generals. IV-V. — Beiträge zur Geschichte des letzten polnischen Aufstandes (suite de cette curieuse étude, concerne surtout le gouvernement de Berg et ses mesures énergiques pour étouffer le soulèvement). — Laubert, Edgar Quinet. (Art. intéressant; la plus belle œuvre de Quinet est sa vie de combats, où il est resté fidèle à lui-même.) — Literarische Rundschau : Nachtigal's Reisewerk. Sahara und Sudân, Ergebnisse sechsjähriger Reisen in Afrika. I. Tripolis, Fezzân, Tibesti u. Bornû. Berlin, Weidmann. (Gerland.) — Aus Gœthe's Frühzeit. (Sur l'ouvrage de Scherer paru dans les Quellen und Forschungen. Strassburg, Trübner. Ouvrage très remarquable.)

CET OUVRAGE PARAITRA EN TRENTE LIVRAISONS AINSI DIVISÉES, SAUF DES MODIFICATIONS SANS IMPORTANCE QUI SE PRODUIRAIT DANS LE COURS DU TRAVAIL.

1re Livraison : *Flandre. — Artois. — Picardie.* — (Nord, Pas-de-Calais et Somme).

2e Livraison : *Ile-de-France.* — (Oise).

3e et 4e Livraisons : *Ile-de-France.* — (Aisne et Seine-et-Marne).

5e Livraison : *Ile-de-France.* — (Seine-et-Oise).

6e, 7e et 8e Livraisons : *Ile-de-France.* — (Seine).

9e Livraison : *Normandie.* — (Seine-Inférieure et Eure).

10e Livraison : *Normandie.* — (Orne, Calvados et Manche).

11e Livraison : *Bretagne.* — (Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord et Finistère).

12e Livraison : *Bretagne.* — (Morbihan et Loire-Inférieure).

13e Livraison : *Maine et Anjou.* — (Sarthe, Mayenne et Maine-et-Loire).

14e Livraison : *Touraine.* — (Indre-et-Loire).

15e Livraison : *Orléanais.* — (Loir-et-Cher).

16e Livraison : *Orléanais.* — (Eure-et-Loir et Loiret).

17e Livraison : *Berry. — Nivernais et Bourbonnais.* — (Cher, Indre, Nièvre et Allier).

18e Livraison : *Poitou. — Aunis et Saintonge.* — (Vienne, Deux-Sèvres, Vendée et Charente-Inférieure).

19e Livraison : *Angoumois. — Limousin. — Marche et Auvergne.* — (Charente, Haute-Vienne, Corrèze, Creuse, Puy-de-Dôme et Cantal).

20e Livraison : *Guyenne.* — (Dordogne, Lot et Aveyron).

21e Livraison : *Guyenne.* — (Gironde, Lot-et-Garonne et Tarn-et-Garonne).

22e Livraison : *Gascogne et Béarn.* — (Hautes-Pyrénées, Gers, Landes et Basses-Pyrénées).

23e Livraison : *Languedoc et Comté de Foix.* — (Haute-Garonne, Ariège).

24e Livraison : *Languedoc et Roussillon.* — (Tarn, Aude, Pyrénées-Orientales, Hérault, Gard, Lozère, Haute-Loire et Ardèche).

25e Livraison : *Comtat Venaissin. — Provence et Comté de Nice.* — (Vaucluse, Bouches-du-Rhône, Var, Basses-Alpes et Alpes-Maritimes).

26e Livraison : *Dauphiné et Lyonnais.* — (Hautes-Alpes, Drôme, Isère, Rhône et Loire).

27e Livraison : *Bourgogne et Franche-Comté.*— (Ain, Jura, Doubs et Haute-Saône).

28e Livraison : *Bourgogne.* — (Saône-et-Loire, Côte-d'or et Yonne).

29e Livraison : *Champagne.* — (Aube, Marne, Haute-Marne et Ardennes).

30e Livraison : *Lorraine et Alsace.* — (Meurthe-et-Moselle, Meuse, Vosges et province dite d'Alsace-Lorraine).

(Savoie et Haute-Savoie).

Préface générale et Tables.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 6 Quatorzième année 9 Février 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 402, 17 janvier 1879 : Memoirs of Metternich. Bentley. (First notice.) — CLODD, Jesus of Nazareth, embracing a Sketch of Jewish History to the Time of his Birth. Kegan Paul. (Picton.) — GILBERT, A Contemporary History of Affairs in Ireland from 1641 to 1652. Dublin. (Gardiner : publication d'une chronique écrite par un Irlandais attaché à Owen O' Neill.) — JAMES, Hawthorne. Macmillan. (Saintsbury.) — The Derivation of « jute ». (Cotton.) — Irish Missals. (Fitzgerald.) — Swinburne's « Study of Shakespeare » (Dowden). — Plauti Captiui, with an Introduction, critical Apparatus and explanatory Notes by SONNENSCHEIN, Sonnenschein a. Allen. (Ellis : traduction de l'édition de Brix, commentaire excellent.)

The Athenaeum, n° 2725, 17 janvier 1880 : TORRENS, The Marquess Wellesley, Architect of Empire. Chatto a. Windus. (Très recommandable.) — The Moral Philosophy of Aristotle, consisting of a Translation of the Nicomachean Ethics and of the Paraphrase attributed to Andronicus of Rhodes, by HATCH. Murray (faible). — ALLAN, The gentle Shepherd, a Pastoral Comedy by Allan Ramsay. Edinburgh, Johnston. (Jolie édition.) — Oriental Literature (compte-rendu de la traduction anglaise de l'ouvrage d'Al Biruni, Athâru-l-Bakiya ; de l'Hindustani-English Dictionary de M. FALLON (Benarès, Lazarus); du Manual of the Chaldee Language de M. TURPIE (Williams a. Norgate), etc. — Not Paul, but Jesus (Garnett : cet ouvrage n'est pas de Jérémie Bentham). — Brobdingnag. (Tyler.) — The Philological Society's Dictionary. — Numerals in the Bible. — An Antiquary's Ghost Story.

Literarisches Centralblatt, n° 2, 10 janvier 1879 : HEILPRIN, the historical poetry of the ancient Hebrews. I. New-York, Appleton. 1879. (Bon.) — BENDER, Schleiermacher's Theologie. II. Nördlingen, Beck. 1878. — WORSAAE, die Vorgeschichte des Nordens nach gleichzeitigen Denkmälern. Hamburg, Meissner. (Hypothèses sans fondement.) — HASSEL, die schlesischen Kriege und das Kurfürstenthum Hannover, insbesondere die Katastrophe von Hastenbeck und Kloster Zeven. Hannover, Hahn. 1879. (Diffus.) — WHITNEY, indische Grammatik, übersetzt von ZIMMER. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. (Très-louable traduction de la meilleure des grammaires sanscrites.) — EITEL, a chinese dictionary in the cantonese dialect. II. K.-M. London, Trübner. 1878. (Très-bon.) — Denys d'Halicarnasse, première lettre à Ammée, p. p. WEIL. Hachette. 1879. (Excellent.) — Claudiani Carmina. II. recensuit JEEP. Leipzig, Teubner. 1879. (Très-utile.) — Terentius, Adelphoe, erklärt v. SPENGEL. Berlin, Weidmann. 1879. (Quelques critiques, qui n'enlèvent rien à la valeur de cette édition.) — PETSCHENIG, Beiträge zur Textkritik der scriptores historiae augustae. Wien, Gerold. 1879. (Importante contribution à ce sujet difficile.) — BANG, Võluspaa og de sibyllinske Orakler. Christiana, Dybwad. 1879. (Ecrit d'une grande valeur.) — DOMANIG, Parzivalstudien. Paderborn. Schöningh, 1878. (Prolixe, résultat contestable.) — HOTTENROTH, Trachten, Haus-Feld u. Kriegsgeräthschaften der Völker alter und neuer Zeit. Stuttgart, Weise. (Intéressante publication.) — BECKER, über eine dritte Sammlung unedirter Henkelinschriften. Leipzig, Teubner. 1878. (Curieux et soigné, critique des inscriptions céramiques de Grèce de Dumont.) — FRÖHNER, la verrerie antique, description de la collection Charvet. 1879. — LÜBKE, Geschichte der italienischen Malerei vom IV bis im XVI[e] Jahrhundert. Stuttgart, Ebner u. Seubert. 1878. (Très précieux et de tout point recommandable.)

Literarisches Centralblatt, nº 3, 17 janvier 1879 : LOMMATZSCH, Luther's Lehre vom ethisch-religiösen Standpunkte aus. Berlin, Schleiermacher. 1879. — HERING, die Mystik Luther's im Zusammenhange seiner Theologie und in ihrem Verhältniss zur älteren Mystik. Leipzig, Hinrichs. 1879.—JENSEN, schleswigholsteinische Kirchengeschichte. Kiel, Homann. —(IVe volume). —1879) MOSLER, Zur Geschichte des Cölibats mit besonderer Rücksicht auf die ersten christlichen Jahrhunderte. Heidelberg, Weiss. (Bon.) — GALLI, die lutherischen und calvinischen Kirchenstrafen gegen Laien im Reformationszeitalter. Breslau, Koebner. 1879. (Epuise le sujet.) — COYPOL, Le judaïsme, esquisse des mœurs juives, croyances, rites religieux, etc. Paris, Leroux, 1877. (Mauvais.) — BERGMANN, reine Logik. Berlin, Mittler. 1878. — RITTER, der Jülicher Erbfolgekrieg. München, Rieger. 878, et STIEVE, die Politik Bayerns 1591-1607. I. München, Rieger. 1878. (Excellentes publications.) — MÜLLER, politische Geschichte der Gegenwart ·XII. Das Jahr 1878. Berlin, Springer. 1879. (Utile à consulter.) — Plauti Curculio, recensuit Goetz. Leipzig, Teubner. 1879. (Très bon.) — GERBER u. GREEF, Lexicon Taciteum. III. Teubner, Leipzig. 1879. (Suite de convictus à effigies.) — NICOLAI, Geschichte der römischen Literatur. I. Magdeburg, Heinrichshofen. 1879. (Détestable). — GRAMONT (de), les vers français et leur prosodie. Hetzel ; FOTH, die französische Metrik. Berlin, Springer. 1879 ; LUBARSCH, französische Verslehre u. Abriss der französischen Verslehre. Berlin, Weidmann. 1879 ; BECQ DE FOUQUIÈRES, Traité général de versification française. Charpentier. 1879. (Eloge des travaux de Lubarsch, mais l'étude de Becq de Fouquières tient, et pour longtemps, le premier rang.) — TEN BRINK, Dauer und Klang. Strassburg, Trubner. 1889. (Très solide et instructif.) — MÆTZNER, altenglische Sprachproben, nebst einem Wörterbuch. II, 6e Lief. Berlin, Weidmann. 1879. (Très bon.) — RADICS, Anastasius Grün, Verschollenes und Vergilbtes aus dessen Leben u. Wirken. Leipzig, Foltz. 1879. (De curieux détails.) — SCHVARZ, zur Reform des europäischen Unterrichtswesens. Budapest. 1879.

Athenaeum belge, nº 1, 1er janvier 1880 : BURDO, Niger et Bénué, Voyage dans l'Afrique Centrale. Plon. (Banning.) — BUSKEN-HUET, La terre de Rubens. (Het land van Rubens, belgische Herinneringen.) Amsterdam, Loman. (Ruelens : livre à traduire.) — JANET, la philosophie française contemporaine. Calmann-Lévy. (Fs : excellent livre, supérieur à ses aînés.) — SARIPOLOS, Essai politique et moral sur Thucydide. Bruxelles, Hayez. (P. Thomas : des erreurs, peu de développements intéressants, réflexions sans originalité.) — Publications allemandes. (Van Muydden : rapide et brillant feuilleton.)

L'Athenaeum belge, nº 2, 15 janvier 1880 : GIRARD, La philosophie scientifique. Bruxelles, Muquardt. — Publications allemandes. (GASPARI, Die sicilianische Dichterschule des XIIIen Jahrhunderts. Berlin, Weidmann : excellent ; Tristrams Saga ok Isondar, p. p. KÖLBING. Heilbronn, Henninger ; BOCK, Wolframs von Eschenbach Bilder nnd Wörter für Freude und Leid. Srassburg, Trübner ; SARRAZIN, Wigamur. Strassburg, Trübner ; FALCK, Lenz in Livland. Winterthur, Westfehling ; LABAN, Heinrich Joseph Collin. Wien, Gerold ; BÖHRINGER, Gregoire. Basel, Schweighauser.)

Rassegna Settimanale (la), nº 103, 21 décembre 1879 : WALTER PATER, Il Rinascimento, studi sull'arte e sulla poesia. — μικρὸς, de quante spezie sono le Repubbliche e di quale fu la repubblica romana. — RICCA-SALERNO, Antonio Serra e gli economisti suoi contemporanei. — Francesco Boll. (Not. nécrol.) — FEDERZONI, Le scuole normali maschili. — Bibliografia : FRASSI, Il Governo Feudale degli Abati del monastero di St. Ambrogio Maggiore di Milano nella terra di Civenna in Valassina. — KULPE,

La Fontaine, seine Fabeln und seine Gegner. Leipzig, Friedrich. (Intéressant.)

N° 104, 28 décembre 1879 : Il mare polare artico, Conferenza del prof. Blaserna. — Bibliographia : Gregorovius, Urbano VIII e la sua opposizione alla Spagna e all'imperatore, episodii della guerra dei trent' anni. (Très utile pour l'histoire du pontificat d'Urbain VIII.)

N° 106, 11 janvier 1880 : Masi, Lodovico Castelvetro (Etude sur ce singulier personnage du xvi[e] siècle, d'après le récent livre d'Attilio Ploncher, « della vita e delle opere di Lodovico Castelvetro ». Conegliano, Cagnani). — Gi di Castro, La guerra di successione austriaca secondo le poesie milanesi del tempo. (Nouvel art. intéressant d'un critique qui s'occupe spécialement de la poésie populaire politique du Milanais.) — L'Apennino meridionale. — Il mar polare artico e il prof. Blaserna. — Machiavelli e gli autori greci. (Villari.) — Bibliografia : Bonghi, La storia antica in Oriente e in Grecia, nove conferenze. Milano, Treves. (Tableau « excessivement » rapide, comme l'avoue l'auteur) ; G. Sforza, F. M. Fiorentini ed i suoi contemporanei Lucchesi, saggio di Storia letteraria del sec. xvii. Firenze, Menozzi. (Travail sérieux de 800 pages) ; Aprile, Virtù educatrice, studi morali. 3[e] ediz. Genova ; Quarenghi, Le Mura di Roma. Roma, Loescher. (Excellent guide.)

N° 107, 18 janvier 1880 : Helbig, Sulle origini della vegetazione classica. — Corrispondenza letteraria da Berlino (sur la « deutsche Geschichte » de Treitschke). — Machiavelli gli autori greci. (μικρός.) — Bibliografia : Monti, Postille ai Commenti del Lombardi e del Biagioli sulla Divina Commedia. Ferrara, Taddei. 1879. (Curieux et utile.)

Rivista Europea, 1[er] janvier 1880 (fasc. I, vol. XVII) : Capasso, Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia. — Straccali, I Goliardi ovvero clerici vagantes delle università medievali. — Bonelli, del limite essenziale che separa la sociologia dalla biologia, a proposito d'una Teoria sociologica professata dal Siciliani. — Baffi, Lorenzo il Magnifico, poema inedito del Marchese di Mantrone raccolto sugli autografi.

16 janvier 1880 (fasc. II, vol. XVII) : Santi, Fulvio Testi e Carlo Emanuele I di Savoia. — Herzen, La prinzipessa Caterina Romanovna Dashkoff. (Dal russo.) — Capasso, Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia. (Suite.)

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 7 Quatorzième année 16 Février 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 403, 24 janvier 1880 : Burton, A History of the Reign of Queen Anne. 3 vols. Blackwood. (Courtney : beaucoup d'erreurs de détail et d'omissions, beaucoup de mérites néanmoins.) — Spencer, Ceremonial Institutions. IV. Williams a. Norgate. (Grant Allen : ingénieux et original.) — Memoirs of Metternich. Bentley. — Escott, England, its People, Polity and Poursuits. Cassell, Petter and Galpin. — The Russian Universities. — The Origin of Norse Mythology. (Jolly et Nutt ; à propos de la théorie de M. Bugge.) — The Proposed French Society for the Preservation of Ancient Buildings (Wallis). — Hawthorne's « Fanshawe » (Japp et Saintsbury.) — The Grammar of Kandra. (Goonetilleke.) — Kett, Rubens. Sampson Low. (Weale.) — Die Votivkirche in Wien. Wien, Waldheim. (Pattison.) — Archaeological Notes on a Tour in Southern Italy. III. Magna Graecia. (Fr. Lenormant.) — The Henderson Collection of Pottery. (Monkhouse.)

The Athenaeum, n° 2726, 24 janvier 1880 : Russia before and after the War. Longmans. (Trad. de Edw. Taylor.) — Mémoires de Me de Rémusat. II. Calmann Lévy. — Conder, A Handbook of the Bible, being a Guide to the Study of the Holy Scriptures derived from Ancient Monuments and Modern Explorations. Longmans. (Utile pour l'étudiant.) — Burton, a History of Queen Anne. Blackwood. (Recherches abondantes.) — The Hampden Controversy. (Wilberforce et Sarum.) — Prof. Schiefner. (Rost : notice nécrol.) — « Le livre ».

Literarisches Centralblatt, n° 4, 24 janvier 1879 : Erichson, Matthäus Zell. Strassburg, Heitz. — Bardenhewer, Polychronius, Bruder Theodor's von Mopsuetia. Freiburg, Herder. — Laemmel, die Anfänge deutschen Lebens in Œsterreich bis zum Ausgange der Karolingerzeit. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Excellent.) — Kong Frederik den Fœrstes danske Registranter. Kopenhagen, Klein. I. (Quelques critiques.) — Die neuesten deutschen Münzen unter Thalergrösse vor Einführung des Reichsgeldes, beschrieben von Schwalbach. — Reinisch, die Nuba-Sprache. Wien, Braumüller. (Grammaire, textes et dictionnaire.) — Bibliographische Uebersicht uber die die griechischen und lateinischen Autoren betreffende Literatur der Jahre 1867-1876. I. Griechisehe Autoren. II. Horapollo — Josimus. (Separat-Abdruck aus dem Philologus.) Göttingen, Dieterich. (Toujours les mêmes défauts.) — Römer, die exegetischen Scholien der Ilias im Codex Venetus B. München, Lindauer. 1879. (Bon.) — Galeni lib. περὶ ἐθῶν, recens. Iwan Mueller. Erlangen. (Très bon.) — Theocriti carmina ex codicibus italis denuo a se collatis tertium edidit Ziegler. Tübingen, Laupp. (Travail très utile.)

Rassegna Settimanale, n° 108, 25 Janvier 1880 : Masi Gugliemo du Tillot. (Etude sur le Français qui gouverna l'état de Parme au xviiie siècle, d'après le récent travail de M. Ch. Nisard ; cp. *Revue critique*, 1877, n° 49, p. 425) — D : la prosa versificata di Aleardo Aleardi. — Bibliografia : Giuliani, Dante Alighieri, La Commedia, raffermata nel testo giusta la ragione e l'arte dell' autore. Firenze, Le Monnier. (Il faut attendre le commentaire.)

TABLE DES MATIÈRES *(Suite)*.

Prix de l'ouvrage complet 28 fr. 50, relié en deux volumes 37 fr. 50.

Le grand succès qu'a obtenu l'édition allemande de cet ouvrage publié sous le titre « Kunsthistorische Bilderbogen » a décidé l'éditeur à en faire une traduction française.

Chargé de la vente de cette publication, j'espère qu'elle trouvera dans ce pays un accueil favorable. Elle offre un grand intérêt non-seulement aux écoles, mais encore à tous ceux qui s'occupent de l'étude de l'art, comme les architectes, les peintres, les graveurs, les sculpteurs, etc. Pour en mieux faire comprendre l'utilité je tiens à la disposition de mes clients de la province des exemplaires séparés de la I^re série que je leur adresserai franco contre 2 fr. 75 en timbres-poste. Prospectus-spécimen gratuit.

La *Chronique des Arts* donnait sur l'édition allemande, dans son nº 41 (28 décembre 1878), un compte-rendu, dont voici un extrait :

L'intérêt de cette collection vient de ce qu'elle est destinée aux académies, cours publics, lycées, écoles professionnelles et hautes écoles de garçons et de filles. — La façon dont elle a été comprise mérite tous les éloges. . . . .

M. Seemann nous paraît avoir compris le meilleur système pour le cas donné. Le point principal est la multiplicité des dessins, dont le texte, l'éclaircissement écrit, est un accompagnement.

Si l'on examine la façon dont les séries de ce recueil ont été composées, il faut y reconnaître une remarquable entente et une véritable impartialité internationale.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 8 Quatorzième année 23 Février 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 404, 31 janvier 1880 : Two Indian Governors, Torrens, The Marquess Wellesley. Chatto a. Windus; Countess of Minto, Lord Minto in India, Life and Letters of Gilbert Elliot First Earl of Minto, from 1807 to 1814. Longmans. — Nicholson, The Gospel according to the Hebrews. (Legge.) — A Fragment of an ante-hieronymian Version of the Gospels (Ingram). — Edda (Rhys : à propos des théories de Bugge.) — Irish Missals. (Hennessy.) — MSS of Cicero. (Mayor.) — The Grammar of Kandra. II. (Goonetilleke.) — Lenormant, La monnaie dans l'antiquité. III. Maisonneuve (P. Gardner : excellente suite).

The Athenaeum, n° 2727, 31 janvier 1880 : Senior, Conversations with distinguished Persons during the second Empire from 1860 to 1863. (Nouvelle série intéressante et utile.) — Swinburne, A study of Shakespeare. Chatto a. Windus; Halliwell-Philipps, Memoranda on the Tragedy of Hamlet. Adlard. — Boswell's Correspondence with Erskine and Journal of a Tour to Corsica, edited by Birkbeck. De La Rue. — Semitic Literature in 1879. I. — The Vatican Library and Archives.

Literarisches Centralblatt, n° 5, 31 janvier 1880 : Bær u. Strack, die Dikduke ha-t^e amim des Ahron ben Moscheh ben Ascher u. andere alte grammatisch-massoretische Lehrstücke. Leipzig, Fernau. 1879. (Très soigné.) — Berger, la Bible au xvi^e siècle. Berger Levrault. 1879. (A lire.) — Kaufmann, Deutsche Geschichte bis auf Karl den Grossen. I. Band. die Germanen der Urzeit. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Excellent.) — Buser, die Beziehungen der Mediceer zu Frankreich während der Jahre 1434-1494. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1879. (Travail très consciencieux et utile.) — Froboese, Gottfried von Bouillon. Berlin, Habel. 1879. (Opuscule instructif.) — Hessischer Urkundenbuch. I. Urkundenbuch der Deutschordens-Ballei Hessen von 1207-1299. Leipzig, Hirzel. 1879. (Beaucoup de soin.) — Hultzsch, Prolegomena zu des Vasantarâja Çakuna nesbt Textproben. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. 1879. (Bon.) — Kirchhoff, die homerische Odyssee, ihre Entstehung und Composition. Berlin, Hertz. 1879. (2^e édition sans trop de changements.) — Kultner, de Propertii elocutione quaestiones. Berlin, Trowitzsch. 1878. (Sur l'usage de certains mots chez Properce, soigné.) — Ziwsa, die eurhythmische Technik des Catullus. Wien, Konegen. 1879. (Exagérations.) — Cicero's vierte Rede gegen Verres, nach einem hinterlassenen Heft von Lehrs übersetzt von Pfundtner. Konigsberg, Hartung. (Fort bon.) — Althof, Grammatik altsächsischer Eigennamen in westfälischen Urkunden des IX bis XI Jahrhunderts. Paderborn, Schöningh. (A consulter.) — Uhde, das Stadttheater in Hamburg 1827-1877. Stuttgart, Cotta. 1879. (Bon ouvrage du regretté critique.) — Neudrucke deutscher Literaturwerke des XVI. und XVII. Jahrhunderts. Halle, Niemeyer. (Publications très soignées et d'une grande utilité.)

Zeitschrift für deutsche Philologie, p. p. E. Höpfner et J. Zacher, tome XI, 1^re livraison : Joachim, Görlitzer Bruchstück aus Wolframs Parzival. (Fragment d'un ms. du xiii^e siècle.) — Busch, Ein Legendar aus dem Anfange des XII. Jahrhunderts (fin). — Wackernell, Zum zweiten Wiener Aufenthalte Walthers von der Vogelweide. (Prouve que Walther de la Vogelweide a bien réellement séjourné, à deux reprises différentes, à Vienne et que son second séjour doit être fixé à l'année 1203.) — Düntzer, Ueber zwei Stellen aus Gœthes Faust. — Kinzel, Einige Fälle des pronominalen Dativs auf N und der Verwechselung von Dativ und Accusativ. — F. Woeste, Beiträge aus dem Niederdeutschen. — *Litteratur* : Otfrids Evangelienbuch. Mit Einleitung, erklärenden Anmerkungen und ausführlichem Glossar hrsg. von P. Piper. 1 Theil :

Einleitung und Text. Paderborn, Schöningh. 1878. (Erdmann : Edition témoignant de solides et consciencieuses études ; mais bien des questions sont résolues d'une manière insuffisante ou laissées sans solution.) — Domanig, Parzival-Studien. 1. Heft : Ueber das Verhältniss von Wolframs Titurel und Parzival. Paderborn, Schöningh. 1878. — (Kinzel : Plein d'obscurités, de contradictions et d'hypothèses hasardées.)

Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Literatur, Band XI, 4[tes] Heft : Haupt, Bruchstücke von Predigten. (Fragments d'un ms. du XII[e] siècle de la Bibliothèque de la Cour à Vienne.) — Haupt, Zwei Fündlinge : 1. De virtutibus quarundam herbarum ; 2. Adam de octo partibus est creatus... (Tirés d'un ms. du commencement du XIII[e] siècle de la même bibliothèque.) — Haupt, Biblische Bilder. (Ms. du XII[e]/XIII[e] siècle de la même bibliothèque.) — Stejskal et Zingerle, Fragmente aus der Weltchronik des Rudolf von Ems. — Zingerle, Bruchstücke altdeutscher Predigten. — Von der Recke, Zur altgermanischen Metrik. (Traite principalement du *dróttkvaedhi* islandais et des analogies qui existent entre la métrique de ce genre de poëmes et celle des *Incantations de Mersebourg*.) — Van Helten, Das *th* in got. *kuntha*, *kunth*, und das Suffix *st*. — Sello, Ein Fiebersegen Kurfürst Joachims I von Brandenburg. — Morel-Fatio, Segen. (D'un ms. du XII[e] siècle de la Bibliothèque nationale de Paris, nouv. acq. lat. 229). — Martin, Mariæ Himmelfahrt. — E. Martin, Zu Minnegesangs Frühling.

Anzeiger für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur, tome V, n° 4. Septembre 1879 : Der Rigveda oder die heiligen Hymnen der Brahmana. Zum ersten Male vollständig ins deutsche übersetzt, mit Commentar und Einleitung von A. Ludwig, 2[ter] Band. Prag, Tempsky. 1876. (Zimmer : volumes dignes en tous points du précédent ; quelques points contestables ; le tome III est déparé par les allures polémiques de l'auteur.) — Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen von Osthoff und Brugman. Leipzig, Hirzel. In-8°. I. Theil, 1878. (Collitz : peu de résultats admissibles.) — Rymovaná kronika česká tak řečeného Dalimila. Di tutsch kronik von Behemlant. (Fontes rerum Bohemicarum Tom. III, 1-3), vydal Josef Jireček. Prag, 1878, in-4°. (Toischer : bonne édition d'un ouvrage intéressant.) — Wigamur, eine litterarhistorische Untersuchung von Sarrazin. Strassburg, Trübner. 1879. (Khull : excellente monographie.) — Die Zeitfolge der abhängigen Rede im Deutschen von Behagel. Paderborn, Schöningh. 1878. (Erdmann : tout le travail aurait eu besoin d'être remanié.) — Die Relativsätze bei den ahd. Uebersetzern des VIII. und IX. Jahrhunderts von K. Tomanetz. Wien, Gerold. 1879. (Erdmann : bon travail.) — 1. Heinrich Leopold Wagner, Gœthes Jugendgenosse, von Erich Schmidt, 2. Auflage, Jena, Frommann. 1879 ; 2. Lenz und Klinger, zwei Dichter der Geniezeit, dargestellt von Erich Schmidt. Berlin, Weidmann. 1878. (Erdmann : 1. Excellente monographie augmentée de plus d'un tiers et complètement remaniée ; cf. *Revue critique,* 1876, art. 50 ; 2. Etude impartiale de deux figures intéressantes.) — Brawe, der Schüler Lessings von Sauer. Strassburg, Trübner. 1878. (Minor : intéressant.) — Gœthe und Charlotte von Stein von E. Hœfer. Stuttgart, Krabbe. 1878. (Muncker : prétentieux.) — Wielands Abderiten, Vortrag von B. Seuffert. Berlin, Weidmann. 1878. (Schmidt : ingénieux ; cf. *Revue critique,* 1879, art. 161.) — Bindemann, ein Beitrag zur Literatur-und Culturgeschichte der letzten 100 Jahre von Petrich. Leipzig, Jeune. 1878. (Schmidt : rectifie et complète ce que l'on savait jusqu'ici de Bindemann.) — Die nordische und die englische Version der Tristan-Sage, herausg. von E. Kölbing. I.

Tristrams Saga ok Isondar. Heibronn, Henninger. 1878. (Brenner : Important.) — Saga af Tristram ok Isönd samt Mötulls Saga udgivne af det kongelige nord. oldskr. selsk., Kjöbenhavn. 1878 [p. p. G. Brynjulfsson.] (Brenner : édition moins bonne que la précédente; sera néanmoins consulté avec fruit; cf. *Revue critique*, 1879, art. 90.) — Norges Helgener af L. Daae, Christiania, 1879. (Brenner : très soigné.) — Die Basler Bearbeitung von Lambrechts Alexander untersucht von Werner. Wien. 1879. (Rödiger : fait bien augurer de l'édition de cette version que prépare M. W.)

Archiv für Slavische Philologie, tome IV, nº 3 (1880 : Remarques sur la Bible polonaise dite de Sophie. (E. Ogonowski.) — Note sur le même sujet. (Nehring.) — Sur le passage de *l* syllabique en *u*. (Jagic.) — D'où vient *a* secondaire? (*Ib.*) — Esquisses mythologiques. (I Svarog, Svarogic.) (Jagic.) — La légende croate de Saint-Dominius. (Leskien.) — Les frontières septentrionales du glagolitisme dalmate croate du xve au xviie siècle (Iv. Tkalcic : montre qu'à cette époque la liturgie slave et l'alphabet glagolitique étaient répandus jusque dans le diocèse d'Agram.) — Bibliographie : Ogonowski, Les prépositions en slavon, en russe et en polonais. (Ce travail est extrait des mémoires de l'Académie de Cracovie; bon ouvrage de vulgarisation.) — Budilovic, Les Slaves primitifs, leur vie, leur langue et leurs idées, d'après les documents lexico-graphique. (Brückner : nombreuses lacunes, quelques défauts de critique.) — Gedeonov, Varègues et Russes. (Cf. *Rev. crit.* 1878. P. 123. L'auteur de l'article, M. Brückner, ne paraît pas avoir connu l'excellent livre de M. Thomson sur la question.) — Pypine, Histoire des littératures slaves. (Cf. *Revue critique*, 1879, nº 42.) — Miklosich, Grammaire comparée des langues slaves; 2e édition; Ier vol. Phonétique. (Jagic.) — Mélanges. (Lettres inédites de Dobrowsky.)

Athenaeum belge, nº 3, 1er février 1880 : Chroniques de Brabant et de Flandre p. p. Piot. Bruxelles, Hayez. (Travail fait avec une scrupuleuse exactitude.) — Manzoni par A. de Gubernatis. Florence, Le Monnier. (Original.) — Double, Brunehaut, le roi Dagobert. Fischbacher. (L'auteur ferait mieux de composer des romans historiques.) — Jahrbuch der königlich-preussischen Kunstsammlungen. Berlin, Weidmann. I. (Hymans : recueil précieux.) — Correspondance littéraire de Paris : Julien, papes et sultans. Plon (mauvais); Henry, Lettres inédites à Huet. Hachette (beaucoup d'imperfections); de Martel, Fouché. Plon (donne prise à bien des critiques); Dreyfus-Brisac, l'université de Bonn. Hachette. (Très exact et très minutieux.) — Publications allemandes. — Correspondance : la philosophie scientifique de M. Girard. — Les Musées d'Athènes. (A. de Ceuleneer.) — L'œuvre de Rubens.

Rassegna Settimanale, nº 109, 1er février 1880 : Le lettere di Carlo Dickens. — De Mino, La battaglia di Lesta o di Rieti. — L : la scienzia dell' educazione secondo Alessandro Bain. — Bibliografia : Vicchi, Saggio di un libro intitolato Vincenzo Monti, le lettere e la politica in Italia dal 1750 al 1830; Capuana, Studi sulla letteratura contemporanea, prima serie.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 9 Quatorzième année 1er Mars 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 405, 7 février 1880 : Henry HUTH, The life and writings of Buckle. 2 vols. Sampson Low. (Minto : un volume suffisait ; intéressant néanmoins.) — MERX, die Prophetie des Joel und ihre Ausleger von den ältesten Zeiten bis zu den Reformatoren. Halle. (Driver : des fautes, mais travail immense.) — BURTON, A history of the reign of Queen Anne. Blackwood. (Courtney : 2ᵉ art. sur ce livre important, mais qui renferme des inexactitudes et des erreurs.) — Norse Mithology. (Fiske.) — The « Valdensian » Version of the Lord's Prayer. (Donald Masson.)

N° 406, 14 février 1880 : AMOS, Fifty Years of the English Constitution. Longmans. (Utile.) — The Greek New Testament, edited from Ancient Authorities, with their Various Readings in Full and the Latin Version of Jerome, by TREGELLES. Samuel Bagster (Pocock : imparfait). — CLIFFORD, Lectures and Essays, Macmillan. — Teutonic Mythology, by Jacob GRIMM, translated. Swan Sonnenschein a. Allen. — Obituary (not. sur M. Ernest (et non Eugène) Bersot). — Correspondence : the « Waldensian » Version of the Lord's Prayer. (L. L. Bonaparte.) — Griffith Roberts' Welsh Grammar. (Powell.) — Future Excavations in Egypt. (A. Edwards.) — Norse Mythology. (K. Blind.) — Sanskrit Literature. — Archaeological Notes on a Tour in Southern Italy. IV. Magna Graecia. IV. (F. Lenormant.)

The Athenaeum, n° 2728, 7 février 1880 : AMOS, Fifty years of the english constitution. 1830-1880. Longmans. (A recommander à ceux qui étudient l'histoire et le droit.) — Songs of society, from Anne to Victoria, edited by DAVENPORT ADAMS. Pickering. — Notes from Cambridge. — The Eikon Basilike. III. — The India Museum.

N° 2729, 14 février 1880 : G. SMITH, The Life of Alexander Duff. Hodder a. Stoughton ; Memoir of Robert Milman, Lord Bishop of Calcutta and Metropolitan of India. Murray. — The Capture of Ecbatana (Rawlinson.) — Notes from Oxford. — Mediolanum. (Rought Jones.) — The Pyramid of Dashoor. Loftie.) — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 6, 7 février 1880 : BREDENKAMP, der Prophet Sacharja. Erlangen, Deichert. 1879. — MEHLIS, Studien zur ältesten Geschichte der Rheinlande. IV. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1879. (Ne connaît pas assez les travaux spéciaux.) — RAUSCH, die staatsrechtliche Stellung Mittel-Italiens unter Heinrich VI. Wien, Hölder. 1878. (Soigné.) — De Passagiis in Terram Sanctam, p. p. G. M. Thomas Onoldinus. Venedig, Ongania. 1879. (Très satisfaisant.) — GEIGER, Handbuch der Avestasprache. Erlangen, Deichert. 1879. (Livre très bon et depuis longtemps souhaité.) — PAULI, etruskische Studien. I. über die Bedeutung der etruskischen Wörter etera, lautn. eteri und lautni. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. 1879. (Beaucoup de sagacité.) — BELOCH, Campanien, Topographie, Geschichte und Leben der Umgebung Neapels im Alterthum. Berlin, Calvary. 1879. (Repose sur un immense savoir ; quelques légères erreurs.)

N° 7, 14 février 1880 : HERZOG, Abriss der gesammten Kirchengeschichte. II. Erlangen, Besold. 1879. (Manque trop souvent de critique.) — BRÜCKNER, die slavischen Ansiedlungen in der Altmark und im Magdeburgischen. Leipzig, Hirzel. 1879. (Très soigné et très exact.) — KNÖLL, das Handschriftenverhältniss der Vita S. Severini des Eugippius. Wien, Gerold. 1879. (Très bon travail.) — CIAMPI, Innocenzo X Pamfili e la sua Corte. Rom. 1878. (Bonne esquisse.) — Riza Qouly Khan.

Relation de l'ambassade au Kharezm, traduite et annotée par C. Schefer, Leroux. 1879. (Très intéressant.) — Exempla Codicum latinorum literis maiusculis scriptorum. Supplementum continens tabulas LI-LXII, edid. Zangemeister et Wattenbach. Heidelberg, Köster. 1879. (Excellente publication.) — Krause's deutsche Grammatik für Ausländer jeder Nationalität, hrsg. v. Nerger. Rostock, Werther. 1878. (Utile.) — Heinrich Bebel's Proverbia germanica, bearb. v. Suringar, Leiden, Brill. 1879. (Très précieuse réimpression.) — Renan, Caliban. Calmann Lévy. 1879.

Zeitschrift für deutsche Philologie, tome XI, 2[e] Livraison. — Pilger, Die Dramatisierungen der Susanna im XVI. Jahrhundert. — Gerss, Zu Bruder Hansens Marienliedern. — Strobl, Reminiscenzen aus Gotfrids Tristan (dans les poëmes du Pleier et de Jean de Wurzbourg.) — Woeste, Beiträge aus dem Niederdeutschen. — *Litteratur :* Zur Erinnerung an Weigand. Ein Lebensbild von O. Bindewald. Giessen, Ricker. 1879. (Gombert : instructif.) — Paul, Untersuchungen über den germanischen Vocalismus. Halle, Niemeyer. 1879. (Bartholomae : recherches approfondies.) — Kelle, Glossar zu Otfrids Evangelienbuch. (Tome III de son édition d'Otfrid), 1. Heft. Regensburg, Manz. 1879. (Erdmann : soigné et complet.) — Lexer, Mittelhochdeutsches Handwörterbuch, 3 vol. Leipzig, Hirzel. 1872-78. (Kinzel : fin d'une œuvre importante.) — Lexer, Mittelhochdeutsches Taschenwörterbuch. Leipzig, Hirzel. 1879. (Kinzel : très utile aux commerçants.) — Altdeutsche Predigten aus dem Benedictinerstifte St. Paul in Kärnten, herausg. von Jeitteles. Innsbruck. 1878. (Kummer : bonne édition.) — Die Syntax des Dativus im Althochdeutschen und in den geistlichen Dichtungen der Uebergangsperiode zum Mittelhochdeutschen. 1. Theil : Der eigentliche Dativus bei Verben. Inauguraldissertation von Rost. Halle, 1878. (Bernhardt : soigné.)

Deutsche Rundschau, février 1880 : Max Mülller, über individuelle Freiheit. — Pyzel, Jan Swammerdam, ein Lebensbild. — Geffcken, Russland und England im Mittelalter. — Autobiographische Blätter aus dem Leben eines preussischen Generals. VI. — Selss, das neue Irland. — Literarische Rundschau : Pauli, zur Geschichte der Hansestädte. (Sur le livre de D. Schäfer, die Hansestädte und König Waldemar von Dänemark. Jena, Fischer.) — Stammbuch der Nationalgalerie, hrsg. v. Jordan. Berlin. Schuster. — Ferd. Kreyssig. (not. nécrol.)

Englische Studien, III Band, I. Heft (Heilbronn, Henninger). 1879 : Liebrecht, Die Folk-lore society in London. — Stratmann, Notizen zur altenglischen Grammatik. — Tiessen, Beiträge zur Feststellung und Erklärung des Shakspearetextes. III. — Bobertag, Zu Pope's Essay on Criticism. — Kölbing, Kleine Beiträge zur Erklärung und Textkritik englischer Dichter. I. — Vietor, Die wissenschaftliche Grammatik und der englische Unterricht. — Bibliographie : Horstmann, Sammlung altenglischer Legenden grösstentheils zum ersten Male hrsg. Heilbronn, Henninger (Kölbing : excellent recueil). — Baumstark, Thomas Morus. Freiburg, Herder. 1879 (Caro : œuvre de parti). — Knauer, W. Shakspeare, der Philosoph der sittlichen Weltordnung. Innsbruck, Wagner. 1879. (Seemann : des défauts, ne tient pas compte des publications antérieures, parfois original). — Knortz, Longfellow, literar-historiche Studie. Hamburg, Grüning. 1879 (Bobertag : recommandable). — Kluge, Beiträge zur Geschichte der germanischen Conjugation. Strassburg, Trübner. 1879 (Moeller : bon travail). — Konrath, Beiträge zur Erklärung und Textkritik des William von Schorham. Berlin, Weidmann. 1878 (Kölbing : étude louable). — Liebrecht, Zur Volkskunde, alte und neue Aufsätze.

Heilbronn, Henninger. 1879 (Kölbing : recueil d'excellents articles consacrés à la littérature populaire). — Lehr = und übungsbücher für die englische Sprache. III. A. Grammatik und Literaturgeschichte. (Wendt.) B. Schulausgaben englischer Classiker (Ottmann). — Programmschau (Kölbing). Ces deux dernières innovations (critique des manuels, grammaires et éditions classiques pour la langue anglaise et revue sommaire des programmes) seront accueillies avec reconnaissance. — Literarische Notizen (simples annonces). — Miscellen, das Neapler Fragment von Isumbras. — Vorlesungen über englische Philologie an den Universitäten Deutschlands, Œsterreichs und der Schweiz, im Sommersemester. 1879. — Zeitschriftenschau. — Berichtigungen von O. Brenner.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXII, 6e livraison : Thil-Lorrain, De l'enseignement de la grammaire. — L'enseignement moyen et le rapport de M. Olin. — Thomas (P.), Remarques sur les Adelphes de Térence. — Kugener, Etudes étymologiques sur l'emploi de ἐθέλω comme verbe auxiliaire. — De Ceuleneer, L'école française d'Athènes. — Comptes-rendus : Bastin, Etude philologique de la langue française ou grammaire comparée et basée sur le latin. II, Syntaxe. (H. D., ouvrage de réelle valeur, mais confus et renfermant quelques erreurs.)

Rassegna Settimanale, no 110, 8 février 1880 : Corvisieri, La duchessa di Ceri, episodio storico del secolo XVII. — Grant, L'emancipatione delle donne in Inghilterra. — Barzellotti, Emmanuele Kant e la sua dottrina dell' esperienza (à propos du livre de M. Cantoni, Emanuele Kant. I. Milano, Brigola). — Bibliografia : Scopoli, Dell' istruzione nelle belle lettere. Verona, Civelli. 1879.

Rassegna Settimanale, no 111, 15 février 1880 : Ces. Paoli, Il Virgilio mediceo-laurenziano (histoire de ce manuscrit). — Ricci, Menghino Mezzani. — Bibliografia : Biscia, Opere della Biblioteca Nazionale pubblicate dal cav. F. Le Monnier e successori, descritte ed illustrate. Livorno, Vigo (peu satisfaisant).

Repertorium für Kunstwissenschaft, publié par H. Janitschek et A. Woltmann. 1879-1880, 1re livraison : Rahn, Niklaus Manuel. — Hymans, Rubens nach seinen neuesten Biographen. — Janitschek, ein Hofpoet Leo's x über Künstler und Kunstverke. — Reber, die Hypäthralfrage. — Berichte und Mittheilungen aus Sammlungen und Museen. — Retrospective Ausstellungen. — Literaturbericht : Bayet, Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétienne en Orient. (J. P. Richter); Marucchi, la cripta sepolcrale di S. Valentino sulla Via Flaminia (id.); Stevenson, scoperta della basilica di S. Sinforosa (id.); Schultze, de christianorum veterum rebus sepulcralibus (id.); le Opere di G. Vasari, éd. Milanesi (H. J.); Michiels, l'art flamand dans l'Est et le Midi de la France (Wurzbach); J. Principii del duomo di Milano (H. J.); die Votiv Kirche in Wien (B.); Appell, Christian Mosaic pictures (J. P. Richter); Rahn, das Psalterium aureum von Sanct Gallen (S. V.); Sepp, Ursprung der Glasmalerkunst im Kloster Tegernsee; Wibiral, l'Iconographie d'Antoine van Dyk (Wurzbach); Seymour Haden, the etched vork of Rembrandt (Wurzbach), etc., etc.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 10 Quatorzième année 8 Mars 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 407, 21 février 1880 : LAURIE, Our Burmese Wars and Relations with Burma. Allen. — SABATIER, Mémoire sur la notion hébraïque de l'esprit (plein de fines « suggestions »). — Ph. BERGER, L'ange d'Astarté. Fischbacher (Cheyne : digne d'être lu). — Facsimiles of National Manuscripts of Ireland. Part. III, edited by GILBERT. — CLIFFORD, Lectures and Essays. Macmillan. — G. SMITH, The Life of Alexander Duff. Hodder a. Stoughton. — The Astor Library. — Cambridge Notes. — Egyptian Research (Sayce). — Bulwer Lytton on Herman Merivale and Lord Macaulay. — The Holbeins at Burlington House (J.-P. Richter). — Archaeological Notes on a Tour in Southern Italy. V. Campania (Fr. Lenormant).

The Athenaeum, n° 2730, 21 février 1880 : English Men of Letters. Bunyan. By FROUDE. Macmillan (Bonne étude de la vie et des œuvres de Bunyan). — Bunyan's Pilgrim's Progress, Grace Abounding and Relation of his Imprisonement, edit. by VENALLES. Oxford, Clarendon Press (bonne réimpression). — LEFEVRE, Freedom of Land. Macmillan; ARNOLD, Free Land. Kegan Paul; HOBHOUSE, The Dead Hand. Chatto a. Windus. — The Literature of Folk-Lore. WIRT SYKES, British Goblins, Welsh Folk-lore, Fairy Mythology, Legends and Traditions. Sampson Low; SPALDING, Elizabethan Demonology. Chatto a. Windus; LIEBRECHT, Zur Volkskunde, alte und neue Aufsätze. Heilbronn, Henninger; The Folk-lore Record II. Nichols a. Sons. — Historical and antiquarian Publications (HAMILTON, Rheinsberg Memorials of Frederick the Great and Prince Henry of Prussia. Murray; Cox, How to write the history of a Parish. Bemrose, etc.). — Hamlet and Macbeth (Spedding). — Notes from Berlin (Spielhagen).

Literarisches Centralblatt, n° 8, 21 février 1880 : REUSS, Brully, ancien dominicain de Metz, etc. Strassburg, Treuttel u. Würtz. 1879 (très bon travail). — KOHN, Materialien zur Vorgeschichte des Menschen im östlichen Europa. Jena, Costenoble. 1879 (travail de dilettante). — Das Cartular des Klosters Ebersberg hrg. v. HUNDT. München. — SAUERLAND, Abailard und Heloise, eine historische Charakterstudie. Frankfurt a. M. Mahlau u. Waldschmidt (peu de nouveau, mais écrit avec agrément). — BERLINER, Beiträge zur hebräischen Grammatik im Talmud u. Midrasch. Berlin, Benzian. 1879 (très louable). — WAGNER, Das A B C der Liebe, eine Sammlung rhodischer Liebeslieder. Leipzig, Teubner. 1879 (bon). — NADROWSKI, Neue Schlaglichter auf dunkeln Gebieten der griechischen u. lateinischen Etymologie. Berlin, Burmester u. Stempell. 1879 (très mauvais). — SCHÖNBACH, Mittheilungen aus altdeutschen Handschriften. I. Ueber Andreas Kurzmann. II. Predigten. Wien, Gerold. 1879. — HARTEL, Studien über attisches Staatsrecht und Urkundenwesen. Wien, Gerold. 1878 (travail qui fait époque). — GENTILE, Le elezione ed il broglio nella repubblica romana. Milano, Hoepli. 1879 (travail remarquable).

Rassegna Settimanale, n° 112, 22 février 1880 : Una nuova traduzione di Ovidio, I. Fasti. (μικρός : à propos du 1er vol. de la traduction italienne des Fastes d'Ovide par M. Dorrucci.) — ALBERT, Variétés morales et littéraires. Hachette. — HERZEN, L'organismo vivente e la legge di equivalenza termodinamica. — BERTACCHI, L'episodio del forese in Dante. — Letteratura : MORANDI, Le correzioni ai Promessi Sposi e l'unità della lingua. Parma, Battei. (Digne d'attention.) — GELMETTI, Manzoni e Stecchetti, analogia tra i due verismi, ossia ultime conseguenze pratiche delle theoriche manzionane sulla questione della lingua. Milano, Battezzati. (Beaucoup de critiques à faire.) — DEL GIUDICE, Enciclopedia giuridica

ad uso delle scuole. Milano, Hoeppli. — FERRAND, Les institutions administratives en France et à l'étranger. Paris, Guillaumin. 1879. (Bonne étude.)

Rivista Europea, rivista internazionale, fasc. IV, vol. XVII, 16 février : E. M : G. B. Niccolini e la sua storia della casa di Svezia in Italia. — STRACCALI, I Goliardi ovvero i clerici vagantes delle Università Medievali. — CAPASSO, Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia. — HAMERLING, Danton e Robespierre, tragedia in cinque atti. — SANTI, Galileo Galilei e la Bibbia.

Bibliographie. — *Livres nouveaux :* BAER, Liber psalmorum textum masoreticum accuratissime expressit, e fontibus Masorae varie illustravit, notis criticis confirmavit. Leipzig, Tauchnitz. 1 m. 50. — BARRAL (de), Etude sur l'histoire diplomatique de l'Europe. 1648-1791. Plon. 7 fr. 50. — BOETTICHER, Die Wolfram-Literatur seit Lachmann. Berlin, Weber. 1 m. 60. — BOURELLY, Le maréchal de Fabert. Tome I. Didier. 7 fr. 50. — BROSCH, Geschichte des Kirchenstaates. I Band. Das XVI und XVII. Jahrhundert. Gotha, Perthes. 8 m. 40. — BUEDINGER, Vorlesungen über englische Verfassungsgeschichte. Wien, Konegen. 9 m. — CALONNE (de), La vie municipale au XV^e^ siècle dans le nord de la France. Didier. 7 fr. — GAEDICKE, Der Accusativ im Veda. Breslau, Koebner. 7 m. 20. — HAVARD, L'art et les artistes hollandais. II. Les Palamèdes, Govert Flinck. Quantin. 10 fr. — HÉDOU, Jean Leprince et son œuvre. Rapilly. 10 fr. — PISCHEL, Hamacandra's Grammatik der Prâkritsprache. II. Halle, Waisenhaus. 8 m. — HERQUET, Chronologie der Grossmeister des Hospitalordens während der Kreuzzüge. Berlin, Schlesier. 1 m. — LECOCQ, Molière et le théâtre en province. Lepin. 2 fr. 50. — LIEBLEIN, Notice sur les monuments égyptiens trouvés en Sardaigne. Christiana, Dybwad. 1 s. 6 d. — LOHMEYER, Geschichte von Ost-und Westpreussen. I. Gotha, Perthes. 3 m. 80. — LOUANDRE, La noblesse française sous l'ancienne monarchie. Charpentier. 3 fr. 50. — MINOR, C. F. Weisse und seine Beziehungen zur deutschen Literatur des XVIII^en^ Jahrhunderts. Wagner, Innsbruck. 6 m. 50. — PELLEGRINI, Il dialetto greco-calabro di Bova. I. Torino, Loescher. 10 fr. — RAUSCH, Die burgundische Heirat Maximilians I. Wien, Konegen. 6 m. — RITSCHL, Geschichte des Pietismus. I. Der Pietismus in der reformirten Kirche. Bonn, Marcus. 9 m. 50. — SAYCE, Introduction to the Science of Language. Kegan. Paul. 25 s. — SEGESSER, Ludwig Pfyffer und seine Zeit. Bern, Wyss. 10 m. — TAMIZEY DE LARROQUE, Lettres de Jean Chapelain, de l'Académie française. I. Sept. 1632-déc. 1646. Firmin Didot. 12 fr. — Theognidis reliquiae, ed. J. SITZLER. Heidelberg, Winter. 4 m. 80. — WASSELOT, Histoire du portrait en France. Nadaud. 20 fr.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 11 Quatorzième année 15 Mars 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 408, 28 février 1880 : Malleson, Herat, the Granary and Garden of Central Asia. Allen. — Eikon Basilike, a new Edition with a Preface by C. M. Phillimore. Parker. (Gardiner : il faut attendre encore l'édition préparée par MM. Elliot Stock et Scott.) — Dowden, Southey. Macmillan. (Travail très louable, traite Southey avec le respect qui lui est dû, fait partie de la collection « English Men of Letters. ») — Chaucer (Ramsay). — Basque, scandinavian and uralic Names for « Saturday », (L. L. Bonaparte). — The Waldenso-Celtic Version of the Lord's Prayer. (D. Masson.) — Tregelles' Greek New Testament. (Hort.) — Prof. Weber and Babu Rajendralala Mitra. (Lettre de Rajendralala Mitra a M. Weber.) — Sayce, Introduction to the Science of Language. (Wilkins : ces deux vol. de M. Sayce seront désormais le « standard work » sur ce sujet.)

The Athenaeum, n° 2731, 28 février 1880 : Abbott, Hellenica, a Collection of Essays on Greek Poetry, Philosophy, History and Religion. Rivingtons. — Huth, The Life and Writings of Buckle. Sampson Low. (Plein d'intérêt, étude importante et durable.) — Lex Salica, the Ten Texts with the Glosses and the Lex Emendata, synoptically edited by Hessels, with Notes on the Frankish Words in the Lex Salica by Kern. Murray. (Edition de très grande valeur.) — Muirhead, The Institutes of Gaius and the Rules of Ulpian. Edinburg, Cleark. — Nöldeke, Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden, aus der arabischen Chronik des Tabari uebersetzt und mit ausführlichen Erläuterungen und Ergänzungen versehen. Leyden, Brill. — Parallel Extracts. (Hamilton.) — The Battle of Blenheim. (Communication importante d' « un descendant de Marlborough ».) — The Cheetham Society. — The Victoria University. — Prof. Max Müller's Paper at the Royal Asiatic Society. (H. Y.)

Literarisches Centralblatt, n° 9, 28 février 1880 : Schenkel, Das Christusbild der Apostel u. der nachapostolischen Zeit. Leipzig, Brockhaus. 1879. — Wüstenfeld, Geographie und Verwaltung von Aegypten, nach dem Arabischen des Abul'-Abbâs Ahmed ben 'Ali el-Calcaschandi. Göttingen, Dietricht. 1879 (très bon). — Undset, Universitetes Samling af nordiske Oldsager. Christiania, Cammermeyer. 1878 (bon guide). — Stechele, Registrum Subsidii Clero Thuringiae anno 1506 impositi. Jena, Frommann. — Zinzendorf. Ludwig und Karl, Ihre Selbstbiographien hrsg. v. Pettenegg. Wien, Braumüller. 1879 (utile). — Decretum Magistri Gratiani, p. p. Friedberg. Leipzig, Tauchnitz. 1879. — Bartholomae, Die Gaθas und heiligen Gebete des altiranischen Volkes. Metrum, Text, Grammatik und Wortverzeichniss. Halle, Niemeyer. 1879 (travail considérable). — Graux, Notices sommaires des manuscrits grecs de la grande bibliothèque royale de Copenhague. Paris, Vieweg. 1879 (excellent). — Leipziger Studien der classischen Philologie, hrsg. v. G. Curtius, Lange, Ribbeck, Lipsius. Leipzig, Hirzel. 1878-79 (2 volumes renfermant dix travaux instructifs : Bechert, De Manilii emendandi ratione; P. Meyer, Quaestiones Strabonianae; Crusius, De Babrii aetate; Hille, De scribis Atheniensium publicis; Wilsdorf, Fasti Hispaniarum provinciarum; Thouret, De Cicerone, Pollione, Oppio rerum Caesarianarum scriptoribus; Rudert, De jure municipum Romanorum belli latini temporibus Campanis dato; Gaumitz, De M. Aemilii Scauri causa repetundarum; Voigt, Quaestionum de titulis Cypriis particula; Oertel, Beiträge zur älteren Geschichte der statuarischen Genrebildnerei bei den Hellenen, etc.). — Hettner, Italienische Studien, zur Geschichte der Renaissance. Braunschweig, Vieweg. 1879

(très bonnes études, aussi intéressantes pour le spécialiste que pour le profane).

Repertorium für Kunstwissenschaft, publié par H. Janitschek et A. Woltmann. 1879-1880, 2e livraison : HYMANS, Rubens nach seinen neuesten Biographen (U.). — JANITSCHEK, Zur Charakteristik der palermitanischen Malerei der Renaissancezeit. — JANITSCH, Die älteren Glasgemälde des Strassburger Münsters. — BUCHER, 9. Semper. — Berichte und Mittheilungen aus Sammlungen und Museen. — Literaturbericht : Dumreicher, Ueber den französischen National-Wohlstand als Werk der Erziehung; KRAUS, Roma sotterranea; FÖRSTER, Die deutsche Kunst in Bild und Wort (A. W.); WOLTMANN, Aus vier Jahrhunderten niederländisch-deutscher Kunstgeschichte (Wurzbach); HETTNER, Italienische Studien (Janitschek); TSCHACKERT, Die Päpste der Renaissance (H. J.); EITELBERGER, Gesammelte kunsthistorische Schriften (Lübke); BIRCH et JENNER, Early drawings and illuminations (Richter); NAGLER, Die Monogrammisten; FRŒHNER, La verrerie antique. — Verzeichniss der wichtigeren Besprechungen. — Notizen. — Dr Wm Lotz †. — Bibliographie.

Athenaeum belge, no 5, 1er mars 1880 : Mémoires de Metternich. Plon. 1880. 2 vols. (Banning : laissent généralement l'impression d'une déception ; dans ces années 1810 à 1815, que Metternich indique comme les plus importantes de sa vie, il trouve peu à nous apprendre ; ces Mémoires donnent l'idée d'un admirable diplomate, mais ne portent nulle part la marque d'un véritable homme d'Etat.) — JANNET, Les institutions sociales et le droit civil à Sparte. 2e édition. Pedone Lauriel. (Brants : bonne analyse de la constitution spartiate.) — PATKANOFF, La campagne imaginaire de Teglathphalasar II sur les bords de l'Indus. Pétersbourg. 1877-1879. (Dillon : prouve que cette expédition n'est qu'une conjecture insoutenable.) — Publications allemandes. — Bulletin. — Notes et études ; à propos de l'histoire du théâtre français en Belgique. (Sur la pièce de F. J. Alvin. Guillaume Ier.)

Rassegna Settimanale, no 113, 29 février 1880 : NERI, La guerra di successione austriaca e le poesie genovesi del tempo. — Bibliografia : ISOLANI, Osservazioni letterarie intorno ad alcuni tratti scelti dei Promessi Sposi; FERRANTI e MESCHIA, Intorno alle varianti fatte nel romanzo dei Promessi Sposi coll' edizione del 1840. — CANTU, Gli ultimi trent' anni, continuazione della sua storia universale. Torino, Unione typografico-editrice. (De 1849 à 1879.)

Revue critique russe, no 1, janvier 1880 : SKVOUTS, l'Euthydème de Platon, édition annotée. (Korch.) — ZAGOSKINE, Histoire juridique de l'état moscovite. — Travaux de la Société de Nestor (Société historique de Kiev). — Travaux du congrès international des orientalistes de Saint-Pétersbourg.

No 2 : KALASCHOV, Recueil de l'institut archéologique russe. (Très important.) — VIGNOLI, Mito e Scienza.

No 3 : OPATSKY, Pline le jeune. (Incomplet, mais utile.) — Revue des Revues. — Bibliographie.

Livres nouveaux : BENNEWITZ, Chaucers Sir Thopas, eine Parodie auf die altenglischen Ritterromanzen. Heilbronn, Henninger. 1 m. 20. — BERNAYS, Zwei Abhandlungen über die Aristotelische Theorie des Drama. Berlin, Besser. 4 m. 60. — Dapontès, Ephémérides Daces, ou Chronique de la Guerre de quatre ans, traduites par E. Legrand (1736-39). I. Ernest Leroux. 20 fr. — DECHRISTÉ, Douai pendant la Révolution. 1789-1802. Jouaust. 12 fr. — DEVÉRIA, Histoire des relations de la Chine

avec l'Annam-Viêtnam du XVIe au XIXe siècle. Ernest Leroux. 7 fr. 50. — JENNER, Die Münzen der Schweiz. Bern, Jenni. 6 m. — LAUTH, Siphthas und Amenmeses. München, Franz. 2 m. — MASSARI, Generale Alfonso La Marmora. Milan, Hoepli. 7 fr. 50. — Mémoire d'Armand du Plessis de Richelieu, évêque de Luçon, écrit de sa main, l'année 1607 ou 1610. Plon. 3 fr. — Plans et mosaïques des bains de Pompeianus, près de l'Oued-Athmenia (route de Sétif). Challamel. 50 fr. — Roman (le) d'Aquin, ou la Conqueste de la Bretaigne par le Roy Charlemaigne. Chanson de geste du XIIe siècle. Nantes. — ROSIN, R. Samuel B. Meïr als Schrifterklärer. Breslau, Koebner. — SERVION (Jehan), Geztez et croniques de la maison de Savoye, p. p. F.-E. BOLLATI. Milano, Hoepli. 40 fr. — STÄHELIN, De Wette nach seiner theologischen Wirksamkeit u. Bedeutung geschildert. Basel, Detloff. 1 m. 40. — STAPFER, Shakspeare et les tragiques grecs. Fischbacher. 8 fr. — Theognidis elegiae, secundis curis recognovit Chr. ZIEGLER. Tübingen, Laupp. 2 m. 40. — VIRCHOW, Beiträge zur Landeskunde der Troas. Berlin, Dümmler. 22 m. — VOLZOGEN (V.), über Verrottung u. Errettung der deutschen Sprache. Leipzig, Schloemp. 2 m.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 12 Quatorzième année 22 Mars 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 409, 6 mars 1880 : Henrici Archidiaconi Huntendunensis Historia Anglorum (A. C. 55 to A. D. 1154), edited by T. ARNOLD, Rolls Series. (Hewlett.) — Selections from the Kur-án, by Edward W. LANE, a new Edition revised and enlarged, with an introduction by Stanley Lane POOLE. Trübner. — The Greek Library at Smyrna. (Greville J. Chester.) — The French Archives. — Nebuchadnezzar's Madness. (W. Hayes Ward.) — « Europe and Asia. » (Stuart-Glennie.) — The Literature of Folk-lore. (Axon : concerne la bibliothèque du « Harvard College ».) — ROEMER, die exegetischen Scholien der Ilias im Codex Venetus B, eine philologisch-kritische Untersuchung. München. (Bon travail.)

The Athenaeum, n° 2732, 6 mars 1880 : MASSON, The Life of John Milton, narrated in connexion with the polical ecclesiastical and literary history of his Times. VI. 1660-1674. Macmillan. (Fin de cet ouvrage très recommandable et qu'on ne lira pas sans profit.) — Strange Stories from a Chinese Studio, translated and annotated by Herbert A. GILES. De La Rue. — « Girolamo and Salvestra ». (J. Payne.) — Mediolanum. (Watkin.) — Indian Powers of Memory. (Monier Williams.) — The History of Civilization. (Stuart-Glennie.) — An Eastern Defender of the Faith. (Lettre du roi de Siam à l'auteur de « The Light of Asia », M. Edwin Arnold.) — The Neutralization of the Black Sea.

Literarisches Centralblatt, n° 10, 6 mars 1880 : MERX, Die Prophetie des Joel und ihre Ausleger. Halle, Waisenhaus. 1879. (Travail original et très utile.) — STRICKER, Studien über das Bewusstsein. Wien, Braumüller. 1879. — PREL, Psychologie der Lyrik. Leipzig, Günther. — LAUTH, Aus Aegyptens Vorzeit. I. Die prähistorische Zeit. Berlin, Hoffmann. 1879. (Bon.) — DUM, Entstehung und Entwickelung des spartanischen Ephorats. Innsbruck, Wagner. 1878. (Intéressant, mais diffus.) — SVATEK, Culturhistorische Bilder aus Böhmen. Wien, Braumüller. 1879. (Neuf essais intéressants.) — VREEDE, La Souabe après la paix de Bâle. Utrecht, Beyers, 1879. (L'auteur est le petit-fils d'un diplomate qui servit le Wurtemberg, Abel; 127 documents sur les négociations avec la république française et sur la lutte des états de Wurtemberg contre Frédéric II, dernier duc-électeur.) — WIGGER, Geschichte der Familie von Blücher. Schwerin, Stiller. 1879. (Fin de cette publication soignée.) — RUMPEL, Lexicon Theocriteum. Leipzig, Teubner. 1879. (Très bon, concis et offrant le nécessaire.) — DOSSIOS, Beiträge zur neugriechischen Wortbildungslehre. Zürich, Zürcher u. Furrer. 1879. (Très digne d'attention.) — FICHTE, die Flexion im Cambridger Psalter. Halle, Niemeyer. (Excellente étude.)

Deutsche Rundschau, Mars 1880 : BRANDES, Prosper Mérimée, ein Essay. (Etude remarquable, sans beaucoup d'originalité, il est vrai, mais où l'on retrouve le savoir et la critique ingénieuse de M. Brandes.) — Autobiographische Blätter aus dem Leben eines preussischen Generals. VII-VIII. (Fin de cet ouvrage que l'auteur a dû brusquement interrompre; peinture très intéressante de Berlin en 1840.) — Beiträge zur Geschichte des letzten polnischen Aufstandes. (Dernière partie de cette curieuse étude; retrace la fin de l'insurrection, l'arrestation de Trautgut; ce fut grâce à l'appui de la Prusse que la Russie étouffa le soulèvement; si la Prusse eût imité l'Aûtriche, les difficultés auraient été doubles pour la Russie.) — STEUB. Tirolische Culturzustände. — Karl HILLEBRAND, Metternich. (Etude sur Metternich, d'après la première partie des Mémoires; Metternich n'était pas une « nature originale »; c'était un « talent d'accommodation »; il se laissa déterminer par les hommes et les choses;

en diplomatie, il était plus fort dans la guerre défensive que dans la guerre offensive, qui demande un génie créateur que Metternich n'avait pas.) — Literarische Rundschau. Ebers, Die Schwestern. Stuttgart, Hallberger; Amiet, Hans Holbein's Madonna von Solothurn und der Stifter Nicolaus Conrad, der Held von Dorneck und Novarra. Solothurn, Jent u. Gassmann; Duplessis, Histoire de la gravure. Hachette (mauvais); Courajod, Leonard de Vinci et la statue de François Sforza, Champion (très bon); Hettner, Italienische Studien, zur Geschichte der Renaissance. Braunschweig, Vieweg. (Essais très brillants.) — Literarische Notizen : Arnold, deutsche Urzeit. Gotha, Perthes; Liebrecht, Zur Volkskunde. Heilbronn, Heinninger; Gaedeke, Maria Stuart. Heidelberg, Winter; Wittich, Struensee. Leipzig, Veit, etc.

Rassegna Settimanale, n° 114, 7 mars 1880 : Iginio Gentile, L'umorismo di M. T. Cicerone. — Quattro sonetti romaneschi di G. G. Belli (inédits). — Caverne preistorische in Basilicata. — Bibliographia : Hortis, Studi sulle opere latine del Boccacio con particolare riguardo alla storia dell' erudizione nel Medio Evo e alle Letterature straniere, aggiuntavi la Bibliografia delle edizioni. Trieste, Dase, 1879. (Travail d'une grande importance scientifique.)

Rivista Europea, Fasc. 1, vol. XVIII, 1er mars 1880 : Sbarbaro : Memorie di Cobden. — Capasso, Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia. — Hamerling, Danton e Robespierre, tragedia (suite). — Herzen, L'imperatore Alessandro I e Basilio Nazarovic Karasin.

Bibliographie. (*Tous les livres annoncés dans cette bibliographie se trouvent à la librairie Ernest Leroux.*) Blanc, Epigraphie antique du département des Alpes-Maritimes. Nice, Malvano-Mignon. — Borch, Regesten zur Geschichte des Kaiserl. Kanzler Konrad, Bischof v. Hildesheim u. v. Wirzburg. Dresden, Grümbkow. 1 m. 50. — Briefe Alexander's von Humboldt an seinen Bruder Wilhelm, hrsg, v. der Familie v. Humboldt. Stuttgart, Cotta. 4 m. — Briefwechsel des Freiherrn v. Meusebach mit Jacob u. Wilhelm Grimm, hrsg. v. Wendeler. Heilbronn, Henninger. 11 m. 50. — Cheyne, The prophecies of Isaiah. I. Kegan Paul. 12 s. 6 d. — Egli, Etymologisch-geographisches Lexicon. Leipzig, Brandstetter. 12 m. — Harlez, Études éraniennes. I. Maisonneuve. 2 fr. 50. — Harnack, das karolingische und das byzantinische Reich in ihren wechselseitigen politischen Beziehungen. Göttingen, Peppmüller. 2 m. — Hillebrandt, Das altindische Neu-und Vollmondsopfer in seiner einfachsten Form. Jena, Fischer. 7 m. — Hitzig's Vorlesungen über biblische Theologie u. messianische Weissagungen des alten Testaments, hrsg. v. Kneucker. Carlsruhe, Reuther. 6 m. — Ligier, La politique de Rabelais. Fischbacher. 4 fr. — Meinhold, De rebus Salaminiis. Berlin, Calvary. 1 m. 60. — Philomneste Junior, Les fous littéraires. Bruxelles, Fay et Doucé. — Tobler, vom französischen Versbau alter und neuer Zeit. Leipzig, Hirzel. 2 m. 40. — Woermann, zur Geschichte der Düsseldorfer Kunstacademie. Düsseldorf, Voss. — Wolf, geschichtliche Bilder aus Oesterreich. 2 vol. Wien, Braumüller.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56, PARIS

LA CÉRAMIQUE JAPONAISE

PAR

G.-A. AUDSLEY ET J.-L. BOWES
DE LIVERPOOL

ÉDITION FRANÇAISE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. A. RACINET

TRADUCTION DE M. P. LOUISY

QUARANTE PLANCHES EN COULEURS, OR ET ARGENT

VINGT-TROIS PLANCHES EN AUTOTYPIE ET PHOTOLITHOGRAPHIE

TEXTE FRANÇAIS AVEC DE NOMBREUSES GRAVURES SUR BOIS

OUVRAGE PUBLIÉ EN SEPT LIVRAISONS

Prix de l'ouvrage entier : 500 fr.

Les planches lithochromiques des deux éditions, française et anglaise, ont été exécutées,
d'après les objets eux-mêmes, dans les ateliers de MM. Firmin-Didot
sous la direction de M. Racinet,
et imprimées aux presses mécaniques dans leur établissemen

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 13 Quatorzième année 29 Mars 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 410, 13 mars 1880 : Macdonell, France since the First Empire. Macmillan. (Soigné et lisible.) — The Antiquities of Greece, the State, translated from the German of Schömann, by Hardy a. Mann. Rivingtons. — Contes dialogués de C. S. P. de Crébillon, avec une notice bio-bibliographique et Angola, conte du chevalier de la Morlière, p. p. Uzanne, Quantin. (Gosse.) — Nödecke, Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sâsâniden, aus der arabischen Chronik des Tabari übersetzt u. mit ausführlichen Erläuterungen u. Ergänzungen versehen. Leyden, Brill. (Lyall; art. développé, insistant sur les fautes.) — The conquest of Media and Babylon by Cyrus. (Sayce : d'après la découverte très importante de M. Pinches.) — Correspondence : Age of the Ajanta Paintings. (Burgess.) — Lewis a. Short, a Latin Dictionary, founded on Andrews's edition of Freund's Latin Dictionary. Oxford, Clarendon Press. (Nettleship : assez bon, mais encore trop d'erreurs.)

The Athenaeum, n° 2733, 13 mars 1880 : Wainewright, Essays and Criticisms, now first collected. Tewes and Turner. — Douglas, Confucianism and Taouism. (Très recommandable.) — Arnold, The Life of Benedict Arnold, his Patriotism and his Treason. Nimmo a. Bain. (Très bon ouvrage sur ce brillant officier de la guerre de l'Indépendance.) — Arabia Felix (Shapira). — Foreign Art Publications (entre autres, l'histoire de la gravure, par Duplessis. Hachette : beaucoup d'omissions et de fautes).

Literarisches Centralblatt, n° 11, 13 mars 1880 : Schaefer, die biblische Chronologie vom Ausgange aus Aegypten bis zum Beginne des babylonischen Exils mit Berücksichtigung der Aegyptologie und Assyriologie. Münster, Russel. 1879. (Bon travail d'un théologien, manque parfois de critique.) — Des Schemtob ben Schaphrut hebraeische Uebersetzung des Evangeliums Matthaei nach den Drucken des S. Münster u. du Tillet-Mercier hrsg. v. Herbst. Göttingen, Dieterich. 1879. — Bucholz, die Würzburger Chronik. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1879. (Beaucoup de méthode et de clarté.) — Schlesinger, die Chronik der Stadt Elbogen. 1471-1504. Prag, Tempsky. 1879. (Utile publication.) — Thomas, zur Quellenkunde des venezianischen Handels u. Verkehrs. München, Franz. 1879. (Excellent.) — Tettau, urkundliche Geschichte der Tettau'schen Familie. Berlin, Stargardt. 1878. — Ujfalvy de Mezö Kövesd, le Syr-Daria, le Zéraf-Châne, le pays des Sept-Rivières et la Sibérie occidentale. Ernest Leroux. 1879. Vol. II. (Très utile recueil de recherches géographiques et ethnographiques.) — Amann, Ueber den Begriff des procurator und des mandatarius nach römischem Recht. Heidelberg, Winter. 1879. (« Hypothèses chancelantes exposées avec aplomb. ») — Planck, das deutsche Gerichtsverfahren im Mittelalter. Braunschweig, Schwetschke. 1878-79. (Extraordinairement instructif.) — Synaxarium, d. ist Heiligencalender der Coptischen Christen, aus dem arabischen übersetzt v. Wüstenfeld. Gotha, Perthes. 1879. II. — Rülf, zur Lautlehre der aramäisch-talmudischen Dialecte. I. Die Kehllaute. Leipzig, Hinrichs. 1879. (Très soigné.) — Milchsack, die Oster-und Passionsspiele. Literar-historische Untersuchung über den Ursprung und die Entwickelung derselben bis zum XVII. Jahrhundert, vornehmlich in Deutschland, nebst dem erstmaligen diplomatischen Abdruck der Künzelsauer Fronleichnamspiele. I. Die lateinischen Osterferien. Wolfenbüttel, Zwissler. (Excellent, fait époque pour l'histoire du drame religieux.) — Palleske, Schiller's Leben und Werke, et Gedenkblätter von Charlotte von Kalb. Stuttgart, Krabbe. 1879. — Spiegel,

eranische Alterthumskunde. III. Leipzig, Engelmann. 1878. (Donne dans un clair et lumineux exposé le résultat de recherches laborieuses et soignées.)

Athenaeum belge, nº 6, 15 mars 1880 : SENIOR, Conversations with distinguished persons during the second Empire from 1860 to 1863. London, Hurst a. Blackett. (Carlier : très intéressant.) — GOOVAERTS, Origine des Gazettes et Nouvelles périodiques, Abraham Veerhoeven d'Anvers, le premier gazetier de l'Europe. Anvers. (Ruelens : étude qui sera le point de départ de tout travail futur sur l'histoire du journal.) — Herder's sämmtliche Werke, hrsg. v. SUPHAN. Weidmann, Berlin. (Excellente édition dont six vol. ont déjà paru.) — Publications historiques allemandes. (Bailleu.) — Correspondance de Paris : Catherine de Médicis, par l'auteur de la Vérité sur Marie Stuart. Plon (mauvais); GONCOURT, Histoire de la société française pendant la Révolution et le Directoire. Charpentier.

Rassegna Settimanale, nº 115, 14 mars 1880 : MASI, Carlo Emanuele IV di Savoia. (D'après le troisième volume de la « Storia dalla monarchia piemontese dal 1773 sino al 1861 » de Nicom. Bianchi.) — PIERETTI, Il Consalvo di Giacomo Leopardi. — I Menhirs in terra d'Otranto (de Giorgi). — Bibliografia : The Palaeographical Society, Facsimiles of ancient Manuscripts, etc. IX. London. 1879.

Livres nouveaux (tous ces livres se trouvent à la librairie Ernest Leroux) : BARTSCH, Sagen, Märchen und Beiträge aus Mecklenburg. 2 vols. Wien, Braumüller. — BERGER (H.), die geographischen Fragmente des Eratosthenes. Leipzig, Teubner. 8 m. 40. — CASABIANCA (de), Des finances françaises. Guillaumin. 6 fr. — DAVID (J.), Le peintre Louis David, souvenirs et documents inédits. Havard. 50 fr. — DES DIGUÈRES, La vie de nos pères en Basse-Normandie. Dumoulin. 4 fr. 50. — EGLI, Actensammlung zur Geschichte der Zürcher Reformation in den Jahren 1519-33. Zürich, Meyer u. Zeller. 20 m. — HENSE, Studien zu Sophocles, Leipzig, Teubner. 8 m. — ITTAMEIER, Beiträge zum Verständniss der Offenbarung Johannis. Nordlingen, Beck. 2 m. — JULLIEN, L'opéra secret au XVIIIe siècle. Rouveyre. 10 fr. — LOEHR, zur Frage über die Echtheit von Jesaias 40-66. III. Berlin, Wiegandt u. Grueben. 1 m. — PEIPER, die handschriftliche Ueberlieferung des Ausonius. Leipzig, Teubner. 4 m. — Propertii Elegiarum libri IV, rec. BAEHRENS. Leipzig, Teubner. 4 m. — RANIERI, Sette anni di sodalizio con Giacomo Leopardi. Napoli, Furchheim. 3 fr. — RICHER, Pompei, Wandmalerei u. Ornamente. Berlin, Wasmuth. 72 m. — SCHERER, Diderot. Calmann Lévy. 3 fr. 50. — SIEGLIN, die Fragmente des L. Cœlius Antipater. Leipzig, Teubner. 2 m. — Syri (P.) Sententiae, rec. G. MEYER. Leipzig, Teubner. 2 m. 40. — THOURET, ueber den gallischen Brand. Leipzig, Teubner. 2 m. 40.

Revue des documents historiques (dernier numéro de 1879). (Outre les deux lettres de Mme Chénier citées dans notre *Chronique) :* Lettre de Bourdelot à Ménage où il est question du meurtre de Monaldeschi; dépêche de Chamillart à Vendôme (25 sept. 1708); des lettres de Mlle Clairon, dont trois très ardentes, à Besenval; trois documents qui concernent des dépenses faites par la duchesse d'Orléans, grand'mère de Louis-Philippe et qui fournissent de curieux renseignements sur l'histoire intime du XVIIIe siècle; texte du pouvoir donné par le ministre de l'intérieur, Paré, au chimiste Hassenfratz pour la suppression des Académies; lettre du général Miollis à Montalivet, proposant d'installer dans le couvent de San Onofrio, sur le Janicule, l'Académie des Arcades; lettre de Villeroy au prince de Vaudemont (17 mars 1722) où

le vieux maréchal regrette la cour de Louis XIV; sages et curieuses instructions données par le duc du Maine à son fils aîné, le prince de Dombes, qui allait rejoindre en Hongrie le prince Eugène; deux lettres d'Honoré de Balzac à Mme Carraud; — supplique de Grimm à Vergennes en faveur de Mlle de Belsunce, petite-fille de Mme d'Epinay; — lettre écrite de Gand (2 avril 1815) par Jules de Polignac à son père, et où l'on trouve un récit des événements qui ont renversé les Bourbons en même temps que l'expression des espérances du parti royaliste; — lettre où Brune rend compte à Davout des sentiments hostiles de la population de Marseille pendant les Cent jours; original du document qui rapporte la translation des reliques de sainte Hélène dans une nouvelle châsse en argent (7 mai 1410) par-devant l'archevêque de Reims, Simon de Cramaud; — lettre de Bernardotte à Kellermann (8 mars 1797); galant certificat délivré par Beffroy de Reigny à Mlle Devienne; rapport adressé par Fouché au premier consul sur l'organisation de la police (1799); texte de la charte donnée par Louis VII à Pontoise en 1177; instructions données le 14 avril 1630 au chevalier de Monfigny que Louis XIII envoyait dans le Saint-Laurent avec une flotte de six vaisseaux, après la capitulation de Champlain dans Québec; biographie de quatre Guérin, reconstituée d'après des documents inédits par M. Et. Charavay; — lettre de saint Vincent de Paul à Chavigny, sur « l'état pitoyable auquel sont réduits les pauvres gens de la frontière de Picardie et de Champagne »; — lettre où l'évêque de Versailles, Charrier de La Roche, déclare (9 sept. 1802) que la vaccine n'est pas contraire à la religion; texte d'un acte passé par les maîtres de la corporation des peintres verriers de Paris pour la fondation d'une messe perpétuelle à célébrer chaque année le lendemain de la fête de leur patron, S. Marc (1585); — lettre de Moreau à Regnier sur l'histoire des campagnes de 1794 à 1797, que Moreau voulait entreprendre; brevet de l'ordre du Porc-Epic conféré par Dunois; mémoire de Collin d'Harleville en faveur de trois prêtres non assermentés et emprisonnés à Chartres; — lettre de Villars sur l'équipement de la cavalerie (29 avril 1733); — reproduction d'un dessin approuvé par David, Beauvais, Calon et Besson et représentant le drapeau de la gendarmerie nationale créée par les décrets du 22 décembre 1790 et du 16 février 1791; lettres du 27 février 1544 par lesquelles François Ier rétablit la Confrérie de Saint-Fiacre, abolie par l'ordonnance de Villers-Cotterets (août 1539); — lettre de l'abbé de Montesquiou qui rend compte au baron Mounier directeur-général de la police, des élections et de l'état des esprits dans le Gers (novembre 1820).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 14 Quatorzième année 5 Avril 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 411, 20 mars 1880 : Memoirs of M^me^ de Rémusat, translated by Hoey a. Lillie. Sampson Low. — Ward, Chaucer. Macmillan (Furnivall : excellent petit livre, fait partie de la collection des « english men of letters »). — Rajendralala Mitra, Buddha Gaya, the Hermitage of Sakya Muni. Calcutta, Bengal Secretariat Presse. (Cust : très instructif et « suggestif. ») — Walker, Money in Its Relations to Trade and Industry. Macmillan. — Owen, John Keats, a Study. Kegan Paul. (Gosse : intéressant.) — Bird, A Lady's Life in the Rocky Mountains. Murray. (Brown.) — Current Literature (Lady Jackson, The Old Regime. Bentley : mauvais). — Georg Paul Chalmers. Edinburg. Douglas. (Wedmore.)

The Athenaeum, n° 2734, 20 mars 1880 : Martin, The Life of the Royal Highness the Prince Consort. V. Smith, Elder a. Co. (5^e^ et dernier vol.) — Shirley, The History of the County of Nonaghan. Pickering. — Oppert (Ern.), A Forbidden Land, Voyages to the Corea, with an Account of its Geography, History, Production and Commercial Capabilities, etc. Sampson Low. (Quelques renseignements utiles.) — Schiern, Life of James Hepburn, Earl of Bothwell, translated from the Danish by Berry. Edinburg, Douglas. (Trad. anglaise de la seconde édition, parue en 1875, de cet ouvrage d'un Danois sur Bothwell et sa vie aventureuse.) — The Early English Versions of the Gesta Romanorum. (Early English Society) p. p. Herrtage. Trübner (Nouvelle édition soignée). — Philological I Books (The Anabasis of Xenophon. Book III. With the Modern Greek Version of Constantine Bardalachos and a Prefatory Note by R. C. Webb. Glasgow, Maclehose : bon; Riola, A Graduated Russian Reader, with a Vocabulary. Trübner : recommandable; de Cihac, Dictionnaire d'étymologie daco-romane. II. Eléments slaves, magyars, turcs, grecs et albanais. Francfort, Sanct Goar : ouvrage de grande valeur; H. Cordier, Bibliotheca sinica, dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois. I, II. Paris, Ernest Leroux : suite excellente de cette publication considérable et très utile.) — Milton Notes (Chester et Warner). — Notes from Oxford. — Mr. Buckl's Last Illness. (Stuart-Glennie). — Notes from Berlin (Spielhagen). — Inscriptions from Taif. — Mantz, François Boucher, Lemoyne et Natoire Quantin. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 12, 20 mars 1880 : Scholz's Abriss der hebräischen Laut-und Formenlehre. Leipzig, Vogel. (3^e^ édit.) — Mücke, Preussens landkirchliche Unionsentwickelung von dem Könige Friedrich Wilhelm III bis an die Gegenwart. Brandenburg, Wiesike. 1879. (Excellent.) — Hertzberg, Geschichte von Hellas u. Rom. I. Berlin, Grote. 1879. (Jusqu'à la paix de Naupacte en 217; très bon ouvrage destiné au grand public; quelques critiques à faire.) — Giesers, Zur Ehrenrettung des Jesuiten Nicolaus Schaten. Paderborn, Bonifacius-Druckerei. (Sans valeur scientifique.) — Peter, Burgen u. Schlösser im Herzogthum Schlesien. I. Teschen, Prochaska. 1879. — Lotter, Stammbaum der Familie Lotter in Schwaben. Stuttgart, Neff. 1879. — Dux, aus Ungarn, literatur-und culturgeschichliche Studien. Leipzig, Foltz. 1879. — Das Aitareya Brâhmana, hrsg. V. Aufrecht. Bonn, Marcus, 1879. (Très bonne édition.) — Alton, die ladinischen Idiome in Ladinien, Gröden, Fassa, Buchenstein, Ampezzo. Innsbruck, Wagner. 1879. (Publication très remarquable, malgré quelques défauts.) — Vigfusson a. Powell, An icelandic prose reader. Oxford, Clarendon Press. 1879. 1879. (Très instructive chrestómathie.) — Möbius, Hattatal Snorra Sturlusonar. Halle, Waisenhaus. 1879. (Travail très louable.) — Langl, Denkmäler der Kunst. Wien, Hölzel. 1878.

Rassegna Settimanale, n° 116, 21 mars 1880 : Lettere inedite di J. S. Mill. (Lettres inédites de Stuart Mill, communiquées par M. Villari, quatre lettres en français et une en anglais (30 juin 1857, 6 novembre 1860, 21 mars 1861, 19 août 1865, 15 juin 1866); elles rendront, dit M. Villari, le nom de Mill plus cher aux Italiens; Mill salue avec joie l'unité de l'Italie ; « une des grandes forces spirituelles de l'Europe, si longtemps emprisonnée, a brisé sa chaîne. ») — NOCENTINI, Confronti storici con le istutizioni cinesi. — I libri di testo. — Gaspero Barberà (not. nécrol. sur cet éditeur). — Bibliografia : FICKER, Die Regesten des Kaiserreichs. 1198-1272. Innsbruck, Wagner. II. — Pompei e la regione sotterrata dal Vesuvio. (Voir sur cette série de mémoires l'art. publié dans notre dernier numéro par M. Gaston Boissier.)

Revue critique russe, n° 4 (15 février 1880) : Les fouilles d'Olympie. (K. Herz.) — GENTILE, Les élections dans l'ancienne Rome. — FLORINSKY, Byzance dans la seconde moitié du XIV^{e} siècle. (Compilation défectueuse, mais utile.) — Compte-rendu des sociétés savantes de France. N° 5 (1er mars 1880). — KETCHEV, Traduction de Shakspeare (La première complète et exacte qui ait paru en Russie). — Les sociétés savantes de France. — Judiciorum in Polonia libri antiquissimi. Liber terræ cernensis.

Livres nouveaux (se trouvent à la librairie Ernest Leroux) : BERGEL, Studien über die naturwissenschaftlichen Kenntnisse der Talmudisten. Leipzig, Friedrich. 4 m. — BINDNER, Tacitus u. die Geschichte des römischen Reiches unter Tiberius in den ersten sechs Büchern ab excessu divi Augusti. Wien, Lechner. 4 m. — BLAYDES, Aristophanis Thesmophoriazusae, annotatione critica instruxit. Halle, Waisenhaus. 5 m. — CARO, das Bündniss von Canterbury, eine Episode aus der Geschichte des Constanzer Concils. Gotha, Perthes. 2 m. 40. — FORMBY, Ancient Rome and its Connexion with the Christian Religion. Kegan Paul. 50 s. — HARANT, Emendationes et adnotationes ad Titum Livium. Belin. — HRUSCHKA, Ueber deutsche Ortsnamen. Prag. — JUNG (Th.), Bonaparte et son temps. 2 vols. Charpentier. 7 fr. 50. — KRUSCH, der 84 jährige Ostercyclus und seine Quellen. Leipzig. Veit. 10 m. — LASCO (de), Liber beneficiorum archidiocesis Gnesnensis, ed. J. LUKOWSKI. I, Gnesen, Lange. 18 m. — Linsingen (v.), die Gattin eines englischen Prinzen. Leipzig, Duncker u. Humblot. 3 m. — PHILIPPSON, Geschichte des preussischen Staatswesens vom Tode Freidrich's des Grossen bis zu den Freiheitskriegen. I. Leipzig, Veit. 10 m. — Polychronicon Ranulphi Higden Monachi Cestrensis. III. ed. LUMBY. Rolls Series. 10 s. — POSSELDT, Quae Asiae minoris orae occidentalis sub Dario, Hystaspis filio, fuerit conditio. Berlin, Mayer u. Müller. 1 m. 20. — ROUFFEYROUX (de), Le Portugal. Dentu. 15 fr. — Satura philologica H. Sauppio obtulit amicorum conlegarum decas. Berlin, Weidmann. 8 m. — SAUPPE, Quaestiones Lucretianae. Göttingen, Dieterich. 80 pf. — STARK, Handbuch der Archäologie der Kunst. I. Systematik und Geschichte der Archäologie der Kunst. 2 Lief. Leipzig, Engelmann. 3 m. 75. — VOLLERTSEN, Quaestionum Catonianarum capita duo, sive de vita Catonis ejusque fontibus atque de originibus. Kiel, Maack. 2 m. 50. — WHEELER, A Short History of India. Macmillan. 12 s. — WYCHRAM, Albertino Mussato, ein Beitrag zur italienischen Geschichte des XIV^{en} Jahrhunderts. Leipzig, Veit. 2 m. 40. — ZAMBELIOS, Parlers Grecs et Romains, leur point de contact préhistorique. Tome I.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 15 Quatorzième année 12 Avril 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 412, 27 mars 1880 : Masson, The Life of John Milton. VI. 1660-74. Macmillan. (6e et dernier volume de cette œuvre considérable.) — Caroline von Linsingen, die Gattin eines englischen Prinzen, ungedruckte Briefe und Abhandlungen aus dem Nachlasse des Freiherrn K. v. Reichenbach, hrsg. u. mit einer Einleitung versehen von XXX. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Pinkerton : Caroline de Linsingen, fille d'un général hanovrien, aurait été secrètement mariée au prince William-Henry, duc de Clarence; mais la cour de Londres ne reconnut pas le mariage; Caroline se retira à Driburg, tomba malade, fut soignée par un jeune médecin, Meineke, qui la sauva et l'épousa ; elle mourut en 1815 ; mais les lettres publiées aujourd'hui et qui racontent le roman de sa jeunesse, sont-elles authentiques?) — Ball, Jungle Life in India. De La Rue a. Co. — Briefe von und an W. E. Freiherrn von Ketteler, Bischof von Mainz, hrsg. v. Raich. — Memoirs of Mme de Rémusat. I. Sampson Low. — Recent Italian Books (L. Villari : vol. I. des Ricordanze della mia vita, de Luigi Settembrini. Naples, Morano; vol. II. des Lettere e scritti inediti di Pietro ed Alessandro Verri. Milan, Galli). — The Marquis of Worcester. (Détails relatifs à son emprisonnement à la Tour.) — Kirghiz Proverbs. (Tirés du Turkestan Statistical Magazine.) — Correspondance : Mr. Grote and prof. Schömann. (Bosanquet.) — The Asturian Neuter. (L. L. Bonaparte.) — A Passage in « 2 Henri IV ». (Rolfe.) — Maistre Wace's Roman de Rou et des ducs de Normandie, hrsg. v. Andresen. Heilbronn, Henninger. (H. Nicol : compte-rendu très favorable.) — Gothic Churches in Cyprus. (Chester.)

The Athenaeum, n° 2735, 27 mars 1880 : Lady Jackson, The Old Regime. Bentley a. Son. (Agréable à lire, malgré les gallicismes; ne concerne que la cour, les salons, les théâtres; beaucoup d'anecdotes.) — Bunbury, A History of Ancient Geography among the Greeks and Romans from the Earliest Ages to the Fall of the Roman Empire. 2 vols. Murray. (Ouvrage très soigné, peu d'erreurs.) — Mémoires de Mme de Rémusat. III. Calmann Lévy. — Milton Notes. (Hyde Clarke.) — What becomes of lost manuscripts? (Frost.) — Mr. Buckle's last illness. (Huth.) — Jacobite Correspondence in 1696. (Scott.) — Notes from Naples. (H. W.) — Sanskrit texts discovered in Japan. (Max Müller : ces textes étaient conservés soigneusement dans les temples du Japon, et celui des sûtras bouddhistes au temple de Hōriuji, dans la ville de Tatsuta, province de Yamato, près de Kyoto ; ce temple existerait encore.) — The Inscriptions of Taif. (Sayce.)

Literarisches Centralblatt, n° 13, 27 mars 1880 : Cruel, Geschichte der deutschen Predigt im Mittelalter. Detmold, Meyer. 1879. (Très soigné, comble une lacune grave.) — Krall, die Composition und die Schicksale des Manethonischen Geschichtswerkes. Wien, Gerold. 1879. (Travail très utile qui dirige les recherches sur plus d'un point nouveau.) — Briefe Albrecht von Waldstein's an Karl von Harrach. 1625-1627. Wien, Gerold. 1879. (Lettres publiées par M. Tadra; adressées par Wallenstein à son beau-père, elles auraient dû être brûlées; elles sont au nombre de 194; elles font mieux juger le caractère de Wallenstein et mieux connaître les événements de la guerre; pourtant il faut les consulter avec précaution.) — Tadra, Zur Kaiserwahl 1619, mit einer Einleitung über die Stellung Kursachsens gegenüber dem König Ferdinand und dem böhmischen Aufstand bei der Kaiserwahl 1619. Wien, Gerold. 1878. (Vingt-huit documents, tirés des archives saxonnes; ils éclairent l'attitude de Jean Georges et de son cabinet lors de l'élection de Ferdi-

nand II.) — NIELSEN, Kjöbenhavns Historie indtil Reformationens Indförelse. Copenhague, Gad. 1879. (Ressemble trop à une chronique locale.) — Russland von und nach dem Kriege. Leipzig, Brockhaus. 1879. (Intéressant.) — HEMMEL, die Namen der Säugethiere bei den südsemitischen Völkern. Leipzig, Hinrichs. 1879. (Art. consacré uniquement à la partie linguistique du livre; remarques peu essentielles à faire.) — Clarus Saga, Clari fabella islandice et latine, edidit G. CEDERSCHIÖLD. Lund, Gleerup. 1879. (Excellente édition, faite avec le soin habituel de M. Cederschiöld; la traduction latine est due à M. Cavallin.) — PILGER, die Dramatisirungen der Susanna im XVIen Jahrhundert. Halle, Waisenhaus. 1879. (Très bon travail.) — BOHDANOWICZ, S. S. von Kraszewski in seinem Wirken u. seinen Werken. Leipzig, Friedrich. 1879. (Œuvre de circonstance.)

Zeitschrift für romanische Philologie, 1879 (tome III), I : — MOREL-FATIO, Vicente Noguera et son Discours sur la langue et les auteurs d'Espagne. — GRŒBER ET VON LEBINSKI, Collation du Chansonnier de Berne, 389. — CŒLHO, Romances populares e rimas infantis portuguezes (recueil contenant des variantes de pièces publiées dans les Romanceiros de M. Braga). — MÉLANGES. I. Histoire littéraire. KŒHLER, La Fabula del Pistello de l'agliata. — II. Manuscrits. BARTSCH (mss. français indiqués dans l'ancien catalogue de l'abbaye de Peterborough). — III. Textes. VOLLMŒLLER, Communication de mss. espagnols (Oxford, All Souls College, 189). — BAIST, Sur Blanquerna (quatre notes sur la forme de ce nom et sur un ms. de Munich, Esp. 67, contenant le roman de Ramon Lull). — IV. Critiques de textes. NYROP, Sur Robert de Clari (collation du ms. de Copenhague avec l'édition Hopf). — V. Exégèse. A. TOBLER, Assaillir la limace (additions à un article précédent de M. Baist sur cette expression). — VI. Etymologie. RŒNSCH, Etymologie romanes. II. — VII. Grammaire. FOERSTER, Les participes passés français en eit, oit. — Comptes-rendus. DÜNGER, Dictys-Septimius (Ludwig : approuve les conclusions de l'auteur). — LŒVE, Prodromus corporis glossariorum latinorum (Ludwig : excellent). — CANELLA, Saggi di critica letteraria (Stengel : bon travail; quelques critiques de détail). — G. CARDUCCI, Rimedi Francesco Petrarca (E. Stengel). — GUERRINI, Cesare Croce (Liebrecht). — CASTELLI, Credenze ed usi popolari siciliani (Liebrecht). — HARDUNG, Romanceiro portuguez (Lemcke). — Las Mocedades del Cid de D. Guillem de Castro (Lemcke : très bonne publication). — F. MICHEL, Les voyages merveilleux de S. Brandan (Groeber : mauvais). — STENGEL, Das altfranzösische Rolandslied. Photographische Wiederzabe der Hs. Digby (Suchier : reproduction diplomatique et photographique du ms. d'Oxford). — TEN BRINK, Dauer und Klang (Suchier : capital). — FISCHER, Zwei Fragmente des mittelniederländischen Romans der Lorreinen (Stengel). — Romanische Studien, III, 2 (Tobler, Grœber). – Romania, nos 27 et 28 (Suchier, Grœber, Kœhler, Bartsch, Varnhagen, Lemcke). — Giornale di Filologia romanza (Tobler, Gaspary).

II : — VARNHAGEN, Le *c* en ancien normand (étude des signes diacritiques que porte le *c* dans le Psautier d'Oxford, ayant pour objet de déterminer la prononciation du *c*). — TOBLER, Collection de poésies de Fra Jacoponi da Todi (suite; cf. Zeitschrift, II, 25). — COELHO, Romances populares e rimas infantis portuguezes (suite). — REINSCH, Les joies Nostre-Dame, de Guillaume Le Clerc de Normandie. — Mélanges. I. Histoire littéraire. GASPARY, Sur les cinque Canti de l'Arioste. — E. STENGEL, Le mystère des Vierges sages et folles. — II. Manuscrits. VOLMOELLER, Communications de mss. espagnols (les obras satiricas de Villamediena, Brit. Mus. Lansd. 735). — III. Textes. MUSSAFIA, le ms. fr. IV de saint Marc (quelques corrections au texte publié par M. Kœlbing).

Livres nouveaux (ces livres se trouvent à la librairie Ernest Leroux). BANG, Voluspa und die sibyllinischen Orakel, uebersetzt u. erläutert von POESTION. Wien, Gerold. 1 m. 80. — Bibliotheca arabo-sicula, raccolta da AMARI, versione italiana. Vol. I. Roma, Loescher. 18 fr. — BOUQUET, La troupe de Molière et les deux Corneille à Rouen en 1658. Claudin. 6 fr. — BÜCHNER's sämmtliche Werke u. handschriftlicher Nachlass hrsg. v. FRANZOS. Frankfurt a. M. Sauerländer. — DANIEL (C.), les Jésuites instituteurs de la jeunesse française au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle. Palmé. (312 p.) — DIZIER, Etude sur Jean Cavalier, thèse de la faculté protestante de Genève. Genève, Georg. 2 fr. — DOSSIOS, Beiträge zur neu-griechischen Wortbildungslehre. Leipzig, Matthes. 1 m. 60. — DROIN, Histoire de la réformation en Espagne. T. I. Lausanne, Mignot. 3 fr. — FRICKE, De mente dogmatica loci Paulini ad Rom. 5, 12 sq. Leipzig, Hinrichs. 1 m. — GIERKE, Johannes Althusius u. die Entwickelung der naturrechtlichen Staatstheorien. Bresslau, Koebner. (352 p.) — GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e^ au XV^e^ siècle, premier fasc. Vieweg. 5 fr. — GÜDEMANN, Geschichte des Erziehungswesens u. der Cultur der Juden in Frankreich u. Deutschland. Wien, Hölder. (299 p.) — HARTMANN (K. A. M.), Ueber das altspanische Dreikönigsspiel, nebst einem Anhang, enthaltend ein bisher ungedrucktes lateinisches Dreikönigsspiel, einen Wiederabdruck des altspanischen Stückes, sowie einen Excurs über die Namen der drei Könige Caspar, Melchior, Baltasar. Dissertation. Leipzig. (89 p.) — HAUCK, die Entstehung des Christustypus in der abendländischen Kunst. Heidelberg, Winter. 80 pf. — INGENBLEEK, über den Einfluss des Reimes auf die Sprache Otfrid's. Strassburg, Trübner. 2 m. — JARRY, Dom Gérou, sa vie et ses travaux littéraires. Orléans, Herluison. (56 p.) — KAEHLER, der Hebräerbrief in genauer Wiedergabe seines Gedankenganges dargestellt u. durch sich selbst ausgelegt. Halle, Fricke. 1 m. — Katalog der Bibliothek der deutschen morgenländischen Gesellschaft. I. Druckschriften u. Aehnliches. Leipzig, Brockhaus. 6 m. — MACGEORGE, Old Glasgow, the place and the people. Blackie. 42 s. — MEDEM, ueber das Abhängigkeitsverhältniss Wirnt's von Gravenberg von Hartmann von Aue und Wolfram von Eschenbach. Danzig. (Progr. Realschule zu St. Johann. 24 p.) — MICHEL, Heinrich von Mohrungen und die Troubadours. Strassburg, Trübner. 6 m. — Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium. Vol. X. Monumenta Ragusina. Libri reformationum. Tomus I. Ann. 1306-47. Agram, Hartmán. 5 m. — PAWEL, Klopstock's Oden, Leipziger Periode. Wien, Gerold. 2 m. — PEIPER, die handschriftliche Ueberlieferung des Ausonius. Wien, Gerold. 4 m. — PERVANOGLU, Culturbilder aus Griechenland. Leipzig, Friedrich. 4 m. — Propertii elegiarum libri IV, recensuit BAEHRENS. Wien, Gerold. 5 m. 60. — PROTODICOS, De aedibus homericis. Leipzig, Matthes. 1 m. 20. — RYSSEL, über den textkritischen Werth der syrischen Uebersetzungen griechischer Klassiker. I. Leipzig. (Progr. Nicolaigymnasium. 48 p.) — SCHAFFNER, Lord Byron's Caïn und seine Quellen. Strassburg, Trübner. 1 m. — SCHLIEF, die Verfassung der nordamerikanischen Union. Leipzig, Brockhaus. 9 m. — SCHMIDT, Beiträge zur Kenntniss der Klopstock'schen Jugendlyrik gesammelt. Strassburg, Trübner. 2 m. — T. Maccii Plauti Comoediae, recensuit et enarravit USSING. Vol. III. Pars 2. (Epidicum, Mostellariam, Menaechmos continens.) Leipzig, Weigel. 11 m. 25. — VAURIGAUD, Histoire de l'église réformée de Nantes depuis l'origine jusqu'au temps présent. Fischbacher. 5 fr. — ZELLER, ueber das Kantische Moralprincip. Berlin, Dümmler. 1 m. 50.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 16 Quatorzième année 19 Avril 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 413, 3 avril 1880 : Geddes, History of the Administration of John de Witt, Grand Pensionary of Holland. Vol. I. 1623-54. Kegan Paul. (Creighton : on ne saurait trop louer l'art déployé dans cet ouvrage et « la largeur du jugement historique »; beaucoup de soin, de travail et de passion pour le sujet; Jean de Witt, d'après M. Geddes, n'est nullement un héros ; il représente l'oligarchie bourgeoise qui cherche, à la faveur de la jeunesse de Guillaume III, à « réaliser son idéal de gouvernement sans Stathouder sur la seule base des privilèges provinciaux et municipaux » ; l'auteur de l'article insiste surtout sur les rapports des Provinces Unies avec l'Angleterre.) — Bunbury, A History of Ancient Geography among the Greeks and Romans, from the Earliest Ages to the Fall of the Roman Empire. 2 vols. Murray. (Tozer : ajoute beaucoup à la connaissance du sujet et sera, pour ceux qui étudient l'histoire ancienne, un livre inappréciable à consulter.) — Wainewright, Essays and Criticisms, edited by Hazlitt. Reeves a. Turner. (Saintsbury.) — Ashwell, The Life of Samuel Wilberforce. I. Murray. (Robinson.) — Correspondence : Mr. Corder's proposed Visit to the Land of the Hittites. — M. Marsh and the Eikon Basilike. (S. Gardiner.) — Two philological Books : Hobbing, Die Laute der Mundart von Greetsiel in Ostfriesland. Emden. Danker, Die Laut-und Flexionslehre der mittelkentischen Denkmäler. Strassburg, Trübner. (Bon.) — Philology Notes. (Analyse du 1er num. de la Revue égyptologique et de la 1re liv. de la Revue de philologie de cette année.) — Jones, History and Mystery of Precious Stones. Bentley. (Peacock : intéressant.) — An unpublished Letter of Leone Leoni to Michelangelo Buonarotti. (From the Buonarotti Archives.)

The Athenaeum, n° 2736, 3 avril 1880 : Lord Minto in India, edited by the Countess of Minto. Longmans. (Livre intéressant ; extraits, heureusement choisis, de la correspondance d'un des plus grands gouverneurs de l'Inde, d'un des hommes probes et froidement sensés qui ont, sans éclat, degré par degré, durant des siècles, fait l'Angleterre ce qu'elle est.) — Nicholson, The Gospel according to the Hebrews, its Fragments translated and annotated. Kegan Paul. (N'avance guère la science.) — Briefe, Auswahl aus dem handschriftlichen Nachlasse des Ch. de Villers, hrsg. v. Isler. Hamburg, Meissner. (Intéressant et édité avec soin, cp. un prochain art. de la *Revue*.) — Turner, Selections from the Records of the City of Oxford. Parker. — Creagh, Armenians, Koords and Turks. Tinsley. — Classical School-Books. (Schuckburgh, Ovidii Heroidum Epistolae XIII. Macmillan ; Paley, The Phœnissae, the Orestes of Euripides. Cambridge, Deighton, Bell a. Co ; Wilkins, Pro Lege Manilia. Macmillan ; James, Scenes from Plautus. Newman ; Graves, The Capture of Sphacteria, Thucydides, Book IV. 1-41. Macmillan ; Baddeley, Auxilia latina, I. Accidence. Bell a Sons. ; First Latin Grammar. Macmillan ; Cooke, The Second Persian War of Herodotus. Macmillan ; Kynaston, Exercises in the Composition of Greek Iambic Verses by Translation from English Dramatists. Macmillan ; Clyde, Rudiments of the Latin Language for the Use of the Edinburgh Academy. Edinburgh, Oliver a. Boyd.) — « Wit's Labyrinth » 1648. (Furnivall.) — Mr. Buckle's Last Illness. (Stuart-Glenner.) — Semitic Literature in 1879. II. (Arabic, Epigraphy, Assyrian, General Semitic Literature.) — Mr. Kenelm Henry Digby. — A Palmyrene Bust. (Wright.) — Nesbitt, A Descriptive Catalogue of the Glass Vessels in the South Kensington Museum. Chapman a. Hall. — The Additions to the Uffizi Gallery. — The Excavations at Olympia. (Schubring.) — The New Museum at Boolak. (Loftie.)

Literarisches Centralblatt, n° 14, 3 avril 1880 : SCHMID, Ueber den letzten Gewissheitsgrund des Offenbarungsglaubens. München, Stahl. — DENIFLE, Tauler's Bekehrung. Strassburg, Trübner. 1879; Tauler's Bekehrung, Antikritik gegen A. Jundt, les Amis de Dieu au XIVe siècle. München, Weiss. 1879. (Beaucoup d'habileté et de soin; l'auteur prouve que Tauler n'est pas le « maître de la Sainte-Ecriture »; le critique approuve la polémique de Denifle contre Jundt.) — LITTRÉ, Comment dans deux situations historiques les Sémites entrèrent en compétition avec les Aryens pour l'hégémonie du monde et comment ils y faillirent, Leipzig, Schulze. (Cp. *Revue critique*, n° 5, p. 102.) — MELTZER, Geschichte der Karthager. Berlin, Weidmann. 1879. (1er vol. d'une œuvre remarquable par « un jugement sain et pénétrant, une critique fine » et beaucoup de clarté.) — BERNHARDY, Vermischte Schriften. 2 vols. Berlin, Reimer. 1879. (Recueil d'études diverses, surtout sur l'histoire de la Russie.) — HILLEBRAND, Geschichte Frankreichs von der Thronbesteigung Louis Philipp's bis zum Fall Napoleon's III. II. Die Blüthezeit der parlamentarischen Monarchie. (1837-1848.) Gotha, Perthes. 1879. (Mêmes éloges à faire que pour le 1er volume. Cp. *Revue critique*, art. 47, p. 191.) — PFORDTEN, De dialecto thessalica commentatio. München, Kaiser. 1879. (Bonne dissertation, cp. *Revue critique*, art. 202, p. 303.) — Ritschelii opuscula philologica. Vol. V. Varia. Leipzig, Teubner. 1879. (Dernier vol. des Opuscula de Ritschl, renferme des études diverses qui n'ont pu être recueillies dans les vol. précédents.) — GILBERT, Die Fragmente des Cœlius Antipater. Leipzig, Teubner. 1879. (N'avance pas beaucoup la question.) — KULPE, Lafontaine, seine Fabeln und ihre Gegner. Leipzig, Friedrich. (Faible; cp. *Revue critique*, n° 14, p. 281.) — FREY, Albrecht von Haller u. seine Bedeutung für die deutsche Literatur. Leipzig, Haessel. 1879. (Soigné et intéressant.) — LEPSIUS, Die babylonisch-Assyrischen Längenmasse nach der Tafel von Senkereh. Berlin, Dümmler. 1877. (Très bonne publication; voir la polémique sur ce sujet entre M. Lepsius et M. Oppert, *Revue critique*, 1879, art. 203, p. 305.) — SOLDI, L'art égyptien d'après les dernières découvertes. Leroux. 1879. (Livre bien écrit, à recommander à tous les amis de l'art égyptien.)

Deutsche Rundschau, avril 1880 : E. CURTIUS, die Entwickelung des preussischen Staates nach den Analogien der alten Geschichte betrachtet. (Discours prononcé le 29 janvier, à la séance publique de l'Académie des sciences.) — FICK, Ueber die Farbenempfindungen. — BRANDES, Prosper Mérimée, ein Essay. (Suite et fin de cette brillante étude; la seconde partie est plus originale que la première; la conclusion est que Mérimée est, lui aussi, un romantique; mais pendant que les autres courent dans la lice, en habits de toute couleur, avec des casques dorés et des panaches flottants, lui, est le chevalier noir du grand tournoi romantique.) — LORENZ (Ott.), Wallenstein und der Besitz von Mecklenburg. (L'acquisition du Mecklenbourg est un des points les plus important dans la vie de Wallenstein; elle fait du général un des princes de l'empire; elle divise les alliés et change une guerre, jusque-là allemande, en une guerre suédoise et générale.) — GOLDBAUM, Wilhelmine von Hillern, eine literarische Studie. — OETKER, aus dem norddeutschen Bauernleben. — Literarische Rundschau : PALLESKE, Charlotte. Für die Freunde der Verewigten. Gedenkblätter von Charlotte von Kalb. Mit dem Porträt Charlottens. Stuttgart, Krabbe. 1879. (Hoefer : ouvrage de grande valeur.)

L'Athenaeum belge, n° 7, 1er avril 1880 : Mémoires du général comte Van der Meere. Muquardt. — Mittheilungen des Instituts für œsterreichische Geschichtsforschung. I Heft. Innsbruck, Wagner. (Piot : sera pour l'Autriche ce qu'est la revue de l'Ecole des Chartes pour la France.) — DARESTE, Histoire de la Restauration. Plon. (Excellent résumé.) — Correspondance. (GOBINEAU, Histoire d'Ottar Jarl, Didier :

repose sur un jeu d'esprit; Mémoire d'Armand du Plessis de Richelieu, écrit l'année 1607 ou 1610, p. p. Baschet; Lettres de la baronne de Gerando, née de Rathsamhausen. Didier : intéressant; etc.) — Publications allemandes. (G. van Muyden.) — La Bibliothèque royale. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

Livres nouveaux (Se trouvent à la librairie Ernest Leroux) : Bentley's Emendationen zum Plautus, hrsg. v. Schroeder. 1-3 Lfg. Heilbronn, Henninger. 1 m. 80. — Besse, Geschichte der Deutschen bis zur höchsten Machtentfaltung des römisch-deutschen Kaiserthums unter Heinrich III. I Lief. Leipzig, Webel. 1 m. 20. — Bockhoff, der Synkt. Gebrauch der Tempora im Oxf. Texte des Rolandslieds. (Münster; dissert. 91 p.) — Braunschweig (Heinrich Julius von), Schauspiele, hrsg. v. Tittmann. (Deutsche Dichter des xvi[ten] Jahrh.) Leipzig, Brockhaus. 3 m. 50. — Brause, die Kaiserwahl Car'ls V. (Leipzig, Progr. der Realschule. 16 p.) — Buddensieg, de Christo et adversario suo Antichristo, ein polemischer Traktat Wiclif's, zum ersten Mal hrsg. (Progr. Dresden, Vitzthum'sches Gymnasium, 58 p.) — Campardon, Les Comédiens du roi et la troupe italienne pendant les deux derniers siècles. Tome I[er]. Berger-Levrault. 20 fr. — Colsenet, Etudes sur la vie inconsciente de l'esprit. Germer-Baillière. 5 fr. — Curtius (E.), das archaische Bronzerelief aus Olympia. Berlin, Dümmler. 2 m. 50. — Deschmann u. Hochstetter, Prähistorische Ansiedelungen u. Begräbnisstätten in Krain. Wien, Gerold. 10 m. — Dütschke, ueber ein römisches Relief mit Darstellung der Familie des Augustus. (Progr. Hamburg, Johanneum.) — Eyquem, Etude sur Gonsalve de Cordoue. Champion. — Eyriès, Les châteaux historiques de la France. Poitiers, Dupré. 240 fr. — Fremy, Un ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III, ambassades d'Arnauld du Ferrier à Venise. Ernest Leroux, 7 fr. 50. — Friedlænder, de tributis trium provinciarum populi romani. (Königsberg, Index lect.) — Gallée, Gutiska. Haarlem, Bohn. (52 p.) — Gambini, Vocab. pavese-italiano. Pavia, Bizzoni. (283 p.) — Gelbe, die Satzbilder. Kassel, Bacmeister. 50 pf. — Grein, Kurzgefasste angelsächsische Grammatik. Kassel, Wigand. 2 m. — Griesmann, Einführung in das Nibelungenlied u. die Gudrun. Leipzig, Webel. 1 m. 50. — Grosse, de Graecorum Dea Luna. (Progr. Lübeck, Catharineum. 30 p.) — Keil et Jürgens, Observationes in Caesium Bassum et Atilium Fortunatianum. (Halle-Wittenberg, Ind. Schol. 10 p.) — Kiesling, de personis Horatianis commentatio. (Greifswald, Ind. schol. 12 p.) — Kleinert, ueber den Streit zwischen Leib u. Seele, Beitrag zur Entwickelungsgeschichte der Visio Fulberti. (Halle, Diss. 76 p.) — Kuehne, de aoristi passivi formis atque usu homerico. Berlin, Calvary. 1 m. 20. — Lauth, Aus Aegyptens Vorzeit. Die geschichtlichen Zeiträume. II. Berlin, Hofmann. 2 m. — Mayr, Voltaire-Studien. Wien, Gerold. (125 p.) — Menadier, Qua condicione Ephesii usi sint inde ab Asia in formam provinciae redacta. Berlin, Calvary. 2 m. — Petrina, Polychromie Ornamentik des classischen Alterthums. I, 1. Troppau, Buchholz u. Diebel. 8 m. — Revillout, Rituel funéraire de Pamonth en démotique. I. Ernest Leroux, 20 fr. — Sagnier, La Tour de Constance et ses prisonnières, liste générale et documents inédits. Fischbacher. — Teusch, die Reichsvogteien in Schwaben und im Elsass zu Ausgang des xvii[ten] Jahrhunderts. Bonn, Georgi. (Diss.) — Thierkopf, der stammhafte Wechsel im Normannischen. (Halle, Diss. 72 p.) — Vahlen, Kritische Beiträge. (Berlin, Ind. schol. 18 p.) — Vaugelas, remarques sur la langue française, nouv. édit. p. p. A. Chassang. (Biblioth. hist. de la langue fr.). Baudry.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 17 Quatorzième année 26 Avril 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 390, 25 octobre 1879 : Martin, The Life of the Prince Consort. Vol. V. Smith, Elder a. Co. (Hughes.) — Cheyne, The Prophecies of Isaiah, a New Translation, with de Commentary and Appendices. I. Kegan Paul. (Delitzsch : ouvrage de grande valeur.) — Havard, The Heart of Holland, translated by Hoey. Bentley. (Heaton.) — Early Irish History : O'Grady, History of Ireland, Cuculain and his Contemporaries. II. Sampson Low. (Fitzgerald : vol. plus intéressant que le premier ; Bonwick, Who are the Irish? Bogue. (Fitzgerald.) — Setting up the Maypole. (Furnivall.) — Historical Publications in France. (Hanotaux.) — Brugsch Bey's Theory of the Exodus. (Sayce.) — « Laura Dibalzo » (Horne). — A Passage in « 2 Henry IV ». (H. Wright.) — Stark, Handbuch der Archäologie der Kunst. I, 2. Leipzig, Engelmann. (Murray : « histoire de la littérature de l'archéologie »). — The Excavation of a Roman Christian Cimetery and Basilica at Salona. (Evans.)

The Athenaeum, n° 2737, 10 avril 1880 : Solymos, Recollections of an Expedition to the Soudan. Allen. — Brewer, The Reader's Handbook of Allusions, References, Plots and Stories. Chatto a. Windus. (Beaucoup d'omissions et d'erreurs; livre capricieux dans son choix et la façon de traiter les sujets, incomplet et en maint endroit fort peu sûr.) — Literary Remains of the late Profes. Theodor Goldstücker. 2 vols. Allen. (Recueil précieux, renfermant de nombreux art. parus dans diverses revues.) — The Odyssey of Homer, done into english verse by Avia. Kegan Paul. (Traduction qui mérite de grands éloges.) — Historical and Antiquarian Publications. — The Artist of the « Hypnerotomachia Poliphili. 1499 ». (P.) — Unpublished Letters of Garrick, Macklin, Mss. Cibber and Tobias Smollett.

Literarisches Centralblatt, n° 15, 10 avril 1880 : Die Apostelgeschichte u. die Offenbarung Johannis in einer alten lateinischen Uebersetz-ung aus dem Gigas librorum auf der K. Bibliothek zu Stockholm, zum ersten Mal hrsg. v. Belsheim. Christiania, Maling. 1879. — Guttmann, die Religionsphilosophie des Abraham ibn David aus Toledo. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. 1879. — Zeller, ueber das Kant' sche Moralprincip und den Gegensatz formaler u. materialer Moralprincipien. Berlin, Dümmler. — Holzapfel, Untersuchungen ueber die Darstellung der griechischen Geschichte von 489 bis 413 vor Chr. bei Ephoros, Theopomp u. e. Autoren. Leipzig, Hirzel. 1879. (Travail très solide et très estimable). — Die 350 jährige Jubelfeier der Universität Marburg am 30, 31 Juli u. 1 August. 1877. Marburg, Elwert. 1879. — Kertbeny Petöfi's Tod vor dreissig Jahren 1849. Jokai's Erinnerungen an Petöfi. 1879. Leipzig, Friedrich. 1880 (intéressant). — Monumenta historico-juridica Slavorum meridionalium. P. I. vol. II. Statuta et leges civitatis Spalati edi fecit Acad. scient. slav. mer. cura Hanel. Agram. 1878. — Maurer, Gulathing und Gulathingslög. Band XCVI. S. 377-418. in Ersch und Gruber's Encyclopädie. (Histoire complète des sources du vieux droit norvégien et du développement de l'état en Norvège). — Faulmann, Illustrirte Geschichte der Schrift. Wien, Hartleben (ouvrage curieux, fait pour le grand public, édité avec beaucoup de luxe). — Wenzel, ueber den Instrumentalis im Rigveda. Tübingen, Laupp. 1879. (Quelques défauts à signaler.) — Gerhard v. Minden, hrsg. v. Seelmann. Bremen, Kühtmann. 1878. — Volmar, das Steinbuch, ein altdeutsches Gedicht, hrsg. v. Lambel. Heilbronn, Henninger. 1878. (Très soigné et très bon.) — Williram's deutsche Paraphrase des Hohen Liedes, hrsg. v. Seemüller. Strassburg, Trübner. 1878. — Cesnola, Cypern,

seine alten Städte, Gräber und Tempel, Bericht über zehnjährige Forschungen und Ausgrabungen auf der Insel. Iena, Costenoble. 1879. (Remaniement en allemand par L. Stern et préface d'Ebers.)

Zeitschrift für romanische Philologie, 1879 (tome III) II *(suite)* : — FŒRSTER, Révision du texte de Richart le Biel (sur le ms. de Turin). — IV. Corrections. MUSSAFIA, 1. Sur Guill. de Palerne, ed. Michelant; 2. Sur les vers du Roland, 240[a], 455, 3860; 3. Sur Aiol, 7645-6, 8188. — GASPARY, Sur l'expression Vattel' a pesca. — V. Etymologies. FŒRSTER, Etymologies romanes (Menzogna : ruvido, moite, roiste, ornière, fléchir, hère, son, tarier, charade, accia, arcigno). — ULRICH, Verbes allemands en roman; accoutrer. — MUSSAFIA, cateron (de la mamelle); mien de meum. — VI. Grammaire. MUSSAFIA, Sur les part. pass. en ect, est. — VII. Vocabulaire. MUSSAFIA, Sur l'anc. italien ricentare. — Comptes-rendus : KNUST, Dos obras didacticas y dos Leyendos (R. Köhler). — BARTSCH, Dante's Göttliche Komœdie, übersetzt und erlæutert (R. Pfleiderer). — DARMESTETER et HATZFELD, Le XVI[e] siècle en France (O. Ulrich). — Romania, n[os] 29 et 30 (Mall, Tobler, Grœber, Bartsch, Stengel, Tobler, Kœhler). — Revue des langues romanes, n[os] 5-10 (Grœber).

III. — AYMERIC, Le Dialecte rouergat. — BARTSCH, Métrique celtique et romane. — ULBRICH, Sur l'histoire de la diphthongue oi en français. — Mélanges. I. Histoire littéraire. GASPARY, Filocolo ou Filocopo? — II. Manuscrits. KREBS, Un ms. de la Vita di Dante e Petrarca de Lionardo Bruni. — III. Textes inédits. ENGLERT, Deux chansons pastorales limousines. — GRŒBER, Plainte funéraire béarnaise. — GASTER, La condemnatio Uvae en roumain. — Comptes-rendus : R. FŒRSTER, Francesco Zambeccari et les lettres de Libanius (Kœrting). — STIMMING, Bertran de Born; STICKNEY, Romance of Daude de Pradas; SCHWEPPE, Etudes sur Girart de Rossilho (K. Bartsch). — LASSO DE LA VEGA, Historia y juicio critico de la escuela poetica sevillana, en los siglos XVIII et XIX. (Lemcke.) — A. RAMBEAU, Ueber die als echt nachweisbaren Assonanzen des Oxforden Textes der chanson de Roland. (Th. Müller rejette le système de MM. Rambeau, Stengel, Fœrstes.) — KUTSCHERA, Le ms. des sermons français de Saint-Bernard... date-t-il de 1207? (G. Kœrting.) — PARIS et RAYNAUD, Le mystère de la Passion. (Ulbrich.) — AYER, Introduction à l'étude des dialectes romands. (Haefelin.) — Romanische Studien, XII (Suchier, Settegast, Stengel, Mussafia, Koerting.) — R. NYROP T + R en provençal. (Suchier.)

IV. — FŒRSTER, Contributions à la phonétique romane : l'inflexion de la voyelle en roman. — A. von FLUGI, Poètes lyriques ladins. — G. JACOBSTHAL, Le texte du recueil de chants lyriques, ms. de la Bibl. de l'Ecole de médecine de Montpellier H, 196; reproduction diplomatique. — Mélanges. I. Exégèse CORONINI, Sur un passage de l'Enfer de Dante. — II. Critique du texte (H. Suchier) : Zu den Mariengebeten. — III. Etymologies. I. FŒRSTER, Etymologies romanes (encentar meuble lóbrego nata, hoto, froisser, andae, eito, crueus, maquiller, putto, nocchiere.) — II. TOBLER, Etymologies romanes (ôtage, cuisençon, banquet, malade, fandonia, desleiar). — Comptes-rendus. WOELFFLIN, Lateinische und romanische comparation. (Kœrting.) — KŒRTING, Geschichte der Literatur Italiens im Zeitalter der Renaissance, I, Petrarca's Leben und Werke. (Gaspary.) — John KOCH, Chardry's Josaphaz, set Dormanz und Petit Plet; poésies anglo-normandes. (Mussafia.) — Romania, n[os] 31, 32. (Tobler, A. von Flugi, H. Suchier, Stengel, Suchier, Kœhler, Tobler.) — Giornale di filologia romanza (Gaspary). — Additions et corrections. — Tables.

Rassegna Settimanale, n° 117, 28 mars 1880 : Enrico Arnaud. (Masi : art. sur le colonel et pasteur des Vaudois, Henri Arnaud, et sur « l'his-

toire de la glorieuse rentrée des Vaudois dans leurs vallées ». (1689-1690). Cp. *Revue critique*, n° 7, p. 129.) — Intorno al rinnovamento degli studi economici in Italia. — Bibliografia : Letteratura : Nappini, Lezioni di Letteratura Italiana. Arezzo, Racuzzi. — Ciampoli, Racconti Abruzzesi. Milano, Brigola. (Bon.) — Curci, Il Nuovo Testamento volgarizzato ed esposto in note esegetiche e morali. Torino-Roma-Firenze, Bocca. (Beaucoup de soin, mais « l'auteur n'a pas fait les études préparatoires nécessaires pour faire un travail qui réponde aux exigences de la sciences. »)

N° 118, 4 avril 1880 : Barzellotti, La « Tentazione di S. Antonio, di Domenico Morelli. — Guerrini, Monte Coronaro. — Bibliografia : Berti, Documenti intorno a Giordano Bruno da Nola. Roma, Salviucci. (Documents importants.) — Salimbeni, Achille Menotti, ricordi biografici con lettere e scritti del medesimo. Modena, Vincenzi. (Utile.)

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique. Tome XXIII, 1re livraison. Gand, Vanderhaeghen : Motte, la paix de Cimon (suite). — De Ceuleneer, L'école française d'Athènes (suite). — Küntziger, Polémique de l'abbé de Feller contre les réformes de Joseph II. — Comptes rendus : Titi Livii ab urbe condita liber II, p. p. Robyt. Mons, Manceaux. 1879. (L. R. : art. développé sur cette édition ; beaucoup de critiques.) — Grammaire arabe de Caspari, traduite de la 4e édition allemande et en partie remaniée par E. Uricoechea, I fasc. Bruxelles et Paris. 1880. (Luc. Gautier : patience et méthode consciencieuse dans l'exécution de ce travail ; de nombreuses observations de détail à faire.) — Van Bemmel, Leçons et modèles d'analyse littéraire. Bruxelles, Lebègue. (Merten : bon ouvrage pour les classes.) — Varia : découverte d'un cylindre de Cyrus.

Livres nouveaux (se trouvent à la librairie Ernest Leroux) : Armellini, Catacombe romane, descritte. Rome, Spithöver. 5 fr. — Bredenkamp, vaticinium quod de Immanuele edidit Jesaias. (VII, I-IX, 6.) Erlangen, Deichert (39 p.). — Breitschwert (v.), Aquileja, das Emporium an der Adria, vom Entstehen bis zur Vereinigung mit Deutschland. Stuttgart, Bonz. 1 m. — Briefwechsel zwischen Göthe und Göttling in den Jahren 1824-1831, hrsg, v. Fischer, München, Bassermann. 3 m. — Bruns u. Sachau, syrisch-römisches Rechtsbuch aus dem fünften Jahrhundert. Leipzig, Brockhaus. 36 m. — Devaux, Etudes politiques sur l'histoire romaine. Bruxelles, Muquardt. 2 vols. — Favé (général), l'ancienne Rome, sa grandeur et sa décadence expliquées par les transformations de ses institutions. Hachette. — Fergusson, das Erechtheion und der Tempel der Athene Polias in Athen, hrsg. v. Schliemann. Leipzig, Brockhaus. — Flex, die älteste Monatseintheilung der Römer. Jena, Neuenhahn. 1 m. 35. — Kinter, wissenschaftliche Studien u. Mittheilungen aus dem Benediktinerorden. I Heft. Würzburg, Woerl. (238 p.) — Krieg, der Monotheismus der Offenbarung und das Heidenthum. Mainz Kirchheim. (369 p.) — Lambros, Collection de romans grecs en langue vulgaire et en vers. Maisonneuve, 20 fr. — Lenormant, les Origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions de l'Orient antique. I. Maisonneuve. 10 fr. — Luebbert, Dissertatio de Pindari carmine pythico secundo. Kiel, Univ. Buchh. 1 m. — Matthæei Parisiensis, Monachi Sancti Albani, Chronica Majora. V. 1248-59, ed. Luard, Rolls Office Chronicles. 10 s. — Molchow, Jesus ein Reformator des Judenthums. Zürich, Verlagsmagazin. 1 m. — Nowack, Der Prophet Hosea erklärt. Berlin, Mayer u. Müller. 8 m. — Rautenberg, Sprachgeschichtliche Nachweise zur Kunde des germanischen Alterthums. Hamburg, Nolte. 2 m. 50. — Razy, Saint Jean Baptiste, sa vie, son culte et sa légende artistique. Téqui. 10 fr. — Schulze, Archäologische Studien über altchristliche Monumente. Wien, Braumüller. (287 p.)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 18 Quatorzième année 3 Mai 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 415, 17 avril 1880 : Froude, Bunyan. Macmillan. (Bonne étude, quoique écrite avec passion.) — Bunyan, the Pilgrim's Progress, Grace Abounding, and a Relation of his Imprisonment. Oxford, Clarendon Press. (Hales : texte excellent, introd. et notes par M. Venables.) — Yule, a Little Light on Cretan Insurrection. Murray. (Bunbury.) — Howorth, History of the Mongols. Part. II. Divisions I and II. Longmans. (Stallybrass : ouvrage digne de tous les éloges.) — Scott, Εἰκὼν βασιλική, a Reprint of the Edition of 1648. Elliot Stock. (Gardiner.) — Jefferies, Hodge and his Masters. 2 vols. Smith, Elder a. Co. (Watkins.) — Dr. Seligmann's Lectures. (Sur Lear, Macbeth, Hamlet.) — Letter from Peking. (Edkins.) — Mr. Davies on the Celtic Languages. (Davies et l'auteur de la notice qui amène la réponse de M. Davies.) — « Lord Dutton ». (Coolidge.) — The moral philosophy of Aristotle, consisting of a Translation of the Nicomachean Ethics and of the Paraphrase attributed to Andronicus of Rhodes, with an Introductory Analysis of each Book, by the late Hatch. Murray. (Wallace : traduction très défectueuse, les introductions analytiques sont la meilleure partie de l'ouvrage.) — Aristotelian Studies. I. On the Structure on the Seventh Book of the Nicomachean Ethics. (Chapters I-X.) By Cook Wilson. Clarendon Press. (Wallace : les résultats de cette étude, acceptables ou non, ne sont pas à dédaigner.)

The Athenaeum, n° 2738, 17 avril 1880 : Berlin und St Petersburg, preussische Beiträge zur Geschichte der russischdeutschen Beziehungen. Leipzig, Duncker u. Humblot. — More's Utopia, the english Translation by Raphe Robynson, printed from the second Edition, 1556, to which is prefixed the Life of sir Thomas More by William Roper. Edited with Introduction, Notes, etc. by Lumby. Cambridge, Pitt Press. (Bonne édition). — King Hiram and Baal of Lebanon. (C. Clermont-Ganneau) — A New sanscrit Journal (Max Müller).

Literarisches Centralblatt, n° 16, 17 avril 1880 : Siouffi, Etudes sur la religion des Soubbas ou Sabéens. Ern. Leroux. (Assez bon, quoique écrit par un homme qui n'est pas spécialiste.) — Liard, die neuere englische Logik, übers. v. Immelmann, Berlin, Denicke. (Bonne trad. d'une excellente esquisse.) — Laas, Idealismus und Positivismus. Berlin, Weidmann. 1879. (Il aurait mieux valu intituler le livre « platonisme et sensualisme ».) — Justi, Geschichte des alten Persiens. Berlin, Grote. 1879. (Récit maigre, méthode défectueuse, pas de vues d'ensemble, ce qu'il y a de mieux est l'histoire des Sassanides, ne répond pas aux espérances que faisait concevoir l'auteur, cp. *Revue critique*, n° 8, art. 36.) — Wolf, Geschichtliche Bilder aus Oesterreich. Wien, Braumüller. (Recueils d'études concernant la période de 1648 à 1792.) — Aus Metternich's nachgelassenen Papieren hrsg. v. u. S. w. Wien, Braumuller. (Edit. allemande des mémoires : publication qui désappointe un peu, mais néanmoins très précieuse.) — Hunrath, die Quellen Strabo's im sechsten Buche. Kassel, Kay. 1879. (Soigné.) — Legenden der heiligen Pelagia, hrsg. v. Usener. Bonn, Marius. 1879. (Texte de deux légendes, édité avec beaucoup de soin.) — Thiemann, Homerisches Verballexicon mit Angabe der Etymologie und Erläuterung der unregelmässigen Verbalformen. Berlin. Mayer u. Müller. 1879. (Travail louable.) — Taine, Geschichte der englischen Literatur. Leipzig. Günther. 1878. (Trad. bonne et pleine de goût du IIe v., non plus par Katscher, mais par Gerth.) — Kock, om nagra atona. Lund, Gleerup. 1879. (Digne d'être examiné à fond.) — Biedermann, Gœthe-Forschungen, Frankfurt am Main, literar. Anstalt. 1879. (Recueil d'art. dispersés dans diverses re-

vues.) — Bernays, Gœthe, Gottsched. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Bon).

Athenaeum belge, nº 8, 15 avril 1880 : Hymans, La Belgique contemporaine, Mons, Manceaux. (Impartialité de bon goût.) — Martin, the Life of the Prince Consort. V vol. Londres, Smith. (Carlier : rempli de documents inédits, permet de mieux comprendre l'histoire contemporaine.) — Erich Schmidt, Lenz und Klinger, zwei Dichter der Geniezeit. Berlin, Weidmann. (Livre très instructif et très solide.) — Historisches Urkundenbuch, bearb. V. Höhlbaum. Halle. 1876-79. 2 vols. (Bormans : important.) — Nestorius et Eutychès par Am. Thierry. Didier. (2e édit.) — Publications allemandes. — Revues allemandes. — Les manuscrits syriaques du musée britannique. (Lamy.)

Rassegna Settimanale, nº 119, 11 avril 1880 : Neri, I Cicisbei a Genova. (Art. très curieux.) — Bibliografia : de Gheltof, Lettere di Carlo Goldoni. Venezia, Ongania. — Aloisi, Rispetti del Secolo XV. Ancona, Civelli. — Ghetti, Storia dell'Indipendenza Italiana dalla caduta dell'-Impero napoleonico nel 1814 al compimento degl'italici destini nel 1870 a Roma. Roma, Loescher. (Faible.)

18 avril 1880 : K. Hillebrand, Le Ricordanze di Luigi Settembrini giudicate all'estero. — Coen, Il più antico libro di polemica religiosa contro il cristtianesimo (d'après Keim, Aubé et Pelagaud ; il s'agit évidemment de l'ouvrage de Celse) — Pieretti, Sugli amori di Leopardi. — Bibliografia : Ardizzone, prolusione al corso di letteratura italiana nell'anno 1879-80. Palermo. (En retard de cinquante ans.) — Archivio della società romana di storia patria. III, 3. Roma. (Renferme un document d'un grand prix pour l'histoire de la Réforme en Italie, « Compendium processuum sancti Officii Romae qui fuerunt compilati sub Paulo III, Giulio II et Paulo IV. » Édité par M. Corvisieri.)

Livres nouveaux (se trouvent à la librairie Ernest Leroux) : Bruns u. Sachau, Syrischrömisches Rechtbuch aus dem fünften Jahrhundert aus den orientalischen Quellen hrsg., übersetzt u. erläutert. Leipzig, Brockhaus. 36 m. — Canticum canticorum, ex Hebraeo convertit et explicavit Kossowicz. St-Petersburg. — Charnock, Glossary of the Essex Dialect. Trübner. 3 s. 6 d. — Daudet (E.), Souvenirs de la présidence du maréchal de Mac Mahon. Dentu. 3 fr. — Deutschmann, de Babrii choliambis. Wiesbaden, Schellenberg. (42 p.) — Honegger, russische Literatur u. Cultur. Leipzig, Weber. 6 m. — Joel, Blicke in die Religionsgeschichte zu Anfang des zweiten christl. Jahrh. I. Der Talmud u. die griechische Sprache. Breslau, Schottländer. 3 m. — Kekulé, die antiken Terracotten. I. Die Terracotten von Pompeji. II. Abtheilung, Spemann. 30 m. — Kramer, August Hermann Franke. I. Halle, Waisenhaus. 4 m. 80. — Lecesne, Histoire d'Arras depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789. I. Arras. — Pinto, Storia della medicina in Roma al tempo dei re e della republica. Rome, Loescher. 7 fr. — Rubertini, Storia della Lucania. I. Napoli, Detken e Rocholl. 6 fr. — Schmidt (F. W.), Beiträge zur Kritik der griechischen Erotiker. Neustrelitz, Barnewitz. 2 m. — Schwann, der Godesberg u. die Ara Ubiorum des Tacitus in ihrer Beziehung zu den Castra Bonnensia. Bonn, Hanstein. (95 p.) — Seidel, observationum epigraphicarum capita duo. Breslau, Aderholdz. 1 m. — Szymanowski, Die Poniatowski, eine historisch-genealogische Untersuchung. Genève, Müller. (64 p.) — Tommasini, Documenti relativi a Stefano Porcari. Rome, Loescher. 4 fr. — Wolfsgruber, Giovanni Gersen, sein Leben u. sein Werk de imitatione Christi. Augsburg, Huttler. 6 m.

ŒUVRES DE GEORGES KASTNER

Parémiologie musicale DE LA LANGUE FRANÇAISE ou explication des proverbes, locutions proverbiales, mots figurés, qui tirent leur origine de la musique, accompagnée de recherches sur un grand nombre d'expressions du même genre empruntées aux langues étrangères, et suivie de **la Saint-Julien des Ménétriers**, symphonie-cantate à grand orchestre avec solos et chœurs. — *Un vol. in-4, cartonné, 50 francs, vélin, 80 francs.*

Les Sirènes. Essai sur les mythes relatifs à l'incantation, les enchanteurs, la musique magique, le chant du cygne, etc., considérées dans leurs rapports avec l'histoire, la philosophie, la littérature et les beaux-arts. Ouvrage orné de nombreuses figures représentant des sujets mythologiques tirés des monuments antiques et modernes, et suivi de **le Rêve d'Oswald ou les sirènes**, grande symphonie dramatique vocale et instrumentale. — *Un vol. grand in-4, net, 20 francs.*

La Harpe d'Eole ET LA MUSIQUE COSMIQUE. Etudes sur les rapports des phénomènes sonores de la nature avec la science et l'art, suivies de **Stéphen, ou la Harpe d'Eole**, grand monologue lyrique avec chœurs. — *Un vol. grand in-4, net, 15 fr.*

Les Chants de la Vie. Cycle choral ou recueil de 28 morceaux à 4, 5, 6 et 8 parties, pour ténor et basse, précédés de recherches historiques et de considérations générales sur le chant en chœur pour voix d'hommes. — *Un vol. in-4, net, 15 francs.*

La Danse des Morts. Dissertations et recherches historiques, philosophiques, littéraires et musicales sur les divers monuments de ce genre qui existent ou ont existé tant en France qu'à l'étranger, accompagnées de **la Danse macabre**, grande ronde vocale et instrumentale, et d'une suite de planches représentant des sujets tirés d'anciennes Danses des morts des XIV, XV, XVI et XVIIe siècles, la plupart publiées en France pour la première fois, avec les figures d'instruments de musique qu'ils contiennent, ainsi que d'autres figures d'instruments du moyen âge et de la renaissance.

Les Voix de Paris. Essai d'une histoire littéraire et musicale des cris populaires de la capitale depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, précédé de considérations sur l'origine et le caractère du cri en général, et suivi des **Cris de Paris**, grande symphonie humoristique, vocale et instrumentale. — *Un vol. grand in-4, net, 15 francs.*

Les Chants de l'armée française. Recueil de morceaux à plusieurs parties, composés pour l'usage spécial de chaque arme, et précédés d'un Essai historique sur **les Chants militaires des Français**. — *Un fort vol. grand in-4, net, 15 francs.*

Manuel général DE MUSIQUE MILITAIRE à l'usage des armées françaises. — *Un vol. grand in-4, net, 20 francs.*

MÉTHODES DE GEORGES KASTNER

Méthode élémentaire de **Chant**, suivie d'exercices à une et plusieurs voix, et de six morceaux à quatre parties, format in-8. 9 »

Méthode élémentaire de **Piano**, avec le tableau du clavier, suivi de gammes, exercices et un grand choix de morceaux de divers auteurs, format in-8.................... 9 »

Méthode élémentaire de **Clarinette** avec trois tablatures, suivie d'airs et d'exercices gradués, format in-8.................... 9 »

Méthode élémentaire pour le **Cor d'harmonie** et le **Cor à deux pistons**, avec deux tablatures, suivie d'airs et d'exercices gradués, format in-8.................... 9 »

Méthode élémentaire de **Cornet à deux et trois pistons**, avec une tablature, suivie d'airs et d'exercices gradués, et d'un air varié pour cornet avec accompagnement de piano, format in-8.................... 9 »

Méthode élémentaire de **Flageolet**, avec et sans clés, avec tablatures, suivie d'exercices progressifs et d'un choix de morceaux faciles de divers auteurs, format in-8.... 9 »

Méthode élémentaire de **Flûte**, avec deux tablatures, suivie d'exercices dans tous les tons, et d'un choix de morceaux de divers auteurs, format in-8.................... 9 »

Méthode élémentaire de **Hautbois**, avec deux tablatures, suivie d'exercices progressifs et d'un choix de morceaux de divers auteurs, format in-8.................... 9 »

Méthode élémentaire d'**Ophicléïde**, avec tablature, suivie d'exercices et d'un choix de morceaux de divers auteurs, format in-8. 9 »

Méthode complète et raisonnée de **Saxophone**, contenant la théorie de cet instrument, des gammes, exercices et tablature, suivie d'un grand nombre de morceaux progressifs.................... 30 »

Méthode complète et raisonnée de **Timbales**, à l'usage des exécutants et des compositeurs, précédée d'une notice historique et suivie de considérations sur l'emploi de cet instrument dans l'orchestre, format in-8. 10 »

Méthode élémentaire de **Trombone**, avec tablature, suivie d'exercices et d'airs, format in-8.................... 9 »

Méthode élémentaire de **Violon**, suivie d'exercices dans tous les tons, et d'un choix de morceaux de divers auteurs, format in-8. Prix.................... 9 »

Méthode élémentaire de **Violoncelle**, suivie d'exercices dans tous les tons et d'un choix de morceaux de divers auteurs, format in-8.................... 9 »

TABLEAUX DES PRINCIPAUX INSTRUMENTS ET DES VOIX

Comprenant leur diapason, leur étendue et leur coïncidence. 1er tableau : instruments à vent de bois, instruments à cordes, voix, instruments à percussion. 2e tableau : instruments à vent de cuivre. — *Chaque tableau, net, 3 francs.*

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 19 Quatorzième année 10 Mai 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 416, 24 avril 1880 : Wheeler, A Short History of India and of the Frontier States of Afghanistan, Nipal and Burmah. Macmillan. (Beaucoup de savoir, mais peu d'ordre et style peu attachant.) — Spalding, Elizabethan Demonology, an Essay in Illustration of the Belief in the Existence of Devils, and the Powers possessed by them, at is was generally held during the Period of the Reformation, and the Times immediately succeeding. Chatto a. Windus. (Furnivall : important et instructif surtout en ce qui concerne Shakspeare et son temps.) — Laidlaw, The Bible Doctrine of Man. Edinburgh, Clark. (Salmond : utile.) — Magazines and Reviews. (Parle du 1er numéro de la *Revue de l'histoire des religions*, recueil « à la fois habilement dirigé et plein de promesses. ») — Correspondence : The « Eikon Basilike ». (Scott.) — The Life of Raamses. (Am. Edwards.) — Science : Lewes, Problems of Life and Mind. Trübner. (J. Sully.)

The Athenaeum, n° 2739, 24 avril 1880 : Fitzgerald, Croker's Boswell and Boswell. Chapman a. Hall. — The Vision of the Twelve Goddesses : a Royall Masque. By Samuel Daniel. Presented upon Sunday Night, being the Eight of January, 1604. in the Greate Hall of Hampton Court. Reprinted and edited, with Introduction and Notes, by Ernest Law. Quaritch. (L'éditeur a eu tort de ne pas consulter les premières éditions.) — Dent, Old and New Birmingham, a History of the Town and its People. Birmingham, Houghton a. Hammond. — Geddes, History of the Administration of John de Witt, Grand Pensionary in Holland. I. 1623-1654. Kegan Paul. (Peu de détails nouveaux sur Jean de Witt, mais beaucoup de documents importants sur les mouvements politiques de la Hollande et ses relations avec l'Angleterre; ouvrage qui, lorsqu'il sera terminé, sera très utile pour la connaissance de l'histoire du xviie siècle.) — Our Library Table. (Entre autres, The Skies and Weather Forecasts of Aratus, trad. et annoté par M. Poste. Macmillan.) — Milton Notes : Cousin Blackborow or Blackborough. (Hyde Clarke.) — The Primitive Village Community in Municipal Corporations. (C. Laur. Gomme.) — The British Museum Catalogue. — Excavations at St. Radegund's Abbey.

Literarisches Centralblatt, n° 17, 24 avril 1880 : Ehrmann, Aus Palästina u. Babylon. Eine Sammlung von Sagen, Legenden, Allegorien, etc., aus Talmud u. Midrasch mit sachlichen u. sprachlichen Anmerkungen. Wien, Hölder (très soigné). — Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichte. Band V, Heft 2. Hannover, Hahn (réponse de Friedberg à un art. de M. P. Ewald). — Urkundenbuch der Stadt Aarau, hrsg. v. Boos. Aarau, Sauerländer (cp. *Revue critique*, n° 15, p. 300). — Gmelin, Beiträge zur Geschichte der Schlacht bei Wimpfen. Karlsruhe, Braun (très bon). — Goldschmidt, Râvaṇavaha oder Setubandha, prâkṛt u. deutsch hrsg.; Prâkṛtica. Strassburg, Trübner (deux excellents travaux). — Philipp, Zum Rosengarten. Halle, Niemeyer. 1879 (bonne étude). — Gùnnlaugs Saga Ormstungu, Jón Thorkelsson gaf út. Reykjavik, Thorgrimssonar (fort bonne édition, très commode et peu coûteuse). — Koch, Das Quellenverhältniss von Wieland's Oberon. Marburg. Elwert (très louable).

Rassegna Settimanale (la), 25 avril 1880 : Pizzi, Zoroastro e la sua religione (d'après les récents travaux de Bréal, J. Darmesteter, Harlez, Spiegel et Bartholomae). — Buckle (art. à propos du livre de M. Alfred Huth sur Buckle « The life and writings of Henry Thomas Buckle. London, Sampson Low ». — Bibliografia : I manoscritti italiani della Biblioteca nazionale di Firenze descritti da una Società di studiosi sotto

la direzione del prof. Bartoli. III (p. 129-192). Firenze, Carnesecchi (suite de cette excellente publication). — Rosa, Della vita e delle opere di Giacomo Leopardi. Ancona, Aureli (n'apporte rien de nouveau).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 20 Quatorzième année 17 Mai 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 417, 1er mai 1880 : Miracle Plays and Sacred Dramas, translated from the German of Hase by A. W. Jackson. Trübner. (Saintsbury.) — Burrows, Imperial England. Cassell, Petter a. Galpin. (Courtney.) — The Odyssey of Homer, done into english Verse by Avia. Kegan Paul. (Godley : des mérites.) — Mémorials of Byegone Manchester, with Glimpses of Environs, by. R. W. Procter. Manchester, Palmer a. Howe. (Axon.) — The South African Folk-Lore Journal. (Ralston.) — Revised Zirian Version of the Gospel of St. Matthew (L. L. Bonaparte.) — Setting up the Maypole. (Furnivall.) — Resen and Beth-el in the Assyrian Inscriptions. (Sayce.) — On a passage in Hamlet. III, IV. 160, (Ald. Wright.) — Lindsay, Mind in the Lower Animals in Health and Disease. Kegan Paul. (Grant Allen.) — Weil, Un papyrus inédit de la bibliothèque de M. Ambr. Firmin-Didot. Nouveaux fragments d'Euripide et d'autres poètes grecs. Firmin-Didot. (Ellis : très important, cp. *Revue critique*, 1879, art. 229, p. 415.)

The Athenaeum, n° 2740, 1er mai 1880 : Goldwin Smith, Cooper. (English Men of Letters.) Macmillan. (Un des plus défectueux de la collection.) — Stuart, Nile Gleanings. Murray. — Guest, Historical Notices of Rotheram : ecclesiastical, collegiate and civil. Worksop, White. (Importante contribution à l'histoire locale.) — Raikes, The History of the Honourable Artillery Company. II. Bentley. — Notes from Dublin. — Milton Notes. (A recommander pour la généalogie de Milton.) — The Tomb of St. Luke. (Wood.)

Literarisches Centralblatt, n° 18, 1er mai 1880 : Quæbicker, Karl Rosenkranz. Leipzig, Koschny. 1879. (Bonne biographie.) — Wohlrab, vier gemeinverständliche Vorträge über Platon's Lehren und Lehrer. Leipzig, Teubner. 1879. (A recommander au grand public.) — Schütz, Einleitung in die Philosophie. Paderborn, Schöningh. 1879.) — Archivalische Zeitschrift, hrsg. v. Löher. IV Band. Stuttgart, Spemann, 1879. (Masse de documents intéressants tirés des archives.) — Bongartz, die Klöster in Preussen und ihre Zerstörung. Berlin. — Mettig, Katharina von Siebenbürgen. Riga, Müller. (Opuscule consacré à un document.) — Rist's Erinnerungen, hrsg. v. Poel. Gotha, Perthes. Vol. I. (Intéressant; cp. *Revue critique*, art. 70, p. 296.) — Aogemadaêcâ, ein Parsentractat in Pâzend, Altbaktrisch und Sanskrit, hrsg. v. Geiger. Erlangen, Deichert. 1878. (Louable, cp. *Revue critique*, 1878 art. 163, p. 161.) — Weber, Kritischbibliographische Streifen auf dem Gebiete der indischen Philologie seit dem Jahre 1879. Leipzig, Brockhaus. 1879. (Recueil d'articles très précieux.) — Hug, Aeneas von Stymphalos, ein arkadischer Schriftsteller aus classischer Zeit. Zürich. 1877. (Art. développé sur les résultats de cette étude: cp. *Revue critique*, 1878, art. 237, p. 392.) — Senecae epistulas aliquot ex Bambergensi et Argentoratensi codicibus, ed. Buecheler. Bonn, Georg. 1879. (Édition critique de sept lettres de Sénèque, les quatre du XIVe livre, les deux premières du XVe, la troisième du XXe.) — Hieronymi de viris inlustribus liber, accedit Gennadii catalogus virorum inlustrium. Ex recens. Herdingii. Leipzig, Teubner. (Bonne édition.) — Li romans dou chevalier au lyon von Crestien von Troies, hrsg. v. Holland. (2e édition, augmentée des corrections de Tobler.) — Allgemeines Künstlerlexicon. 2e Aufl. hrsg. v. Seubert. Stuttgart, Ebner u. Seubert. (Très utile.) — Lübke, Carl Schnaase, biographische Studie. Stuttgart, Ebner u. Seubert. 1879. (Étude remarquable.)

Deutsche Rundschau, mai 1880 : Preyer, Psychogenesis, die geistige Entwickelung des Menschen in den ersten Lebensjahren. — F. von Sar-

BURG, Félix Dupanloup. — HIRSCHFELD, die Insel Cypern. (Quiconque veut devenir et rester une grande puissance en Orient, doit tenir Chypre dans sa main.) — EBERS, Neue Ergebnisse der Ægyptologischen Studien auf dem Gebiete der hieroglyphischen Volksschrift. (Surtout, d'après les travaux de M. Revillout.) — Das Gœthe-Schiller-Denkmal in Weimar, Briefe von Ernst Rietschel an Eduard Devrient. — Literarische Rundschau. (BRAHM, Wilhelm Scherer's Literaturgeschichte : excellente publication.)

Athenaeum belge, n° 9, 1er mai 1880 : MOLINARI, L'évolution économique du XIXe siècle. Reinwald. (Analyse du livre.) — BERTIN, Les mariages dans l'ancienne société française. Hachette. (Intéressante reproduction de Saint-Simon.) — CROISET, La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec. Hachette. (P. Thomas : livre très savant et en même temps très attrayant ; résume parfaitement l'état actuel des études relatives à Pindare; d'éminentes qualités; cp. *Revue critique*, art. 88.) — Cornelii Taciti Historiarum libri qui supersunt, p. p. GANTRELLE. Garnier. (P. Thomas : excellente édition ; notes substantielles.) — Publications allemandes : trad. par W. Wagner du Shakspere de M. DOWDEN ; KALBECK, neue Beiträge zur Biographie des Dichters Günther. Leipzig, Breitkopf u. Haertel (bon); FREY, Albrecht von Haller und seine Bedeutung für die deutsche Literatur. Leipzig, Haessel, (satisfaisant); Memoiren der Kurfürstin Sophie von Hannover p. p. KÖCHER (pourrait être plus soigné) ; Frédéric II, Histoire de mon temps, p. p. POSNER (excellente public. de la première et inédite rédaction de 1746.) — Un projet de mission scientifique belge en Grèce. (Alvin : le comte de Theux convint en avril 1847 avec M. de Salvandy d'admettre deux Belges, comme membres de l'École d'Athènes ; la Belgique aurait payé le cinquième des frais d'entretien de l'École.) — Chronique. — Sociétés savantes de Belgique. — Bibliographie. (Indiquera désormais les variétés de la Gazette d'Augsbourg.)

PUBLICATIONS

DE

M. Ch. Eug. DE UJFALVY DE MEZÖ-KÖVESD

Mélanges altaïques. 1874, in-8.......... 5 »

Sur le berceau du peuple Magyar. — Migrations des Finnois de l'Ouest. — La civilisation chez les anciens Altaïques. — Sur l'appellation *Touranien*. — Les peuples altaïques en Babylonie. — Antiquités touraniennes, etc.

Le pays de Thulé. 1874, in-8.......... 2 50

Discours d'ouverture du cours de géographie et d'histoire de l'Asie Centrale et Orientale à l'École des Langues. — Sur l'ethnographie. 1874, in-8.......... 2 50

L'Ethnographie de l'Asie. Leçon d'ouverture du cours de géographie et d'histoire de l'Asie Orientale et Septentrionale à l'École des Langues. 1875, in-8...... 2 50

Etude comparée des langues ougro-finnoises. 1re part. 1875, in-8.......... 10 »

Essai de grammaire vêpse ou tchoude du nord, d'après les données de MM. Ahlquist et Lœnnrot. 1875, in-8.......... 10 »

Ce volume forme la suite de l'*Etude comparée des langues Ougro-finnoises*.

Principes de phonétique dans la langue finnoise, suivis d'un Essai de traduction d'un fragment du Kalévala. 1876, in-8.......... 5 »

Le Kalévala, épopée finnoise. Traduit sur l'original. Liv. I. 1876, in-8.... 2 50

Des langues ougro-finnoises. 1876, in-8.......... 1 »

Eléments de grammaire magyare. 1876, in-8.......... 6 »

Grammaire finnoise, d'après les principes d'Eurèn et de Budenz, suivie d'un recueil de morceaux choisis. 1876, in-8.......... 6 »

Leçon d'ouverture du cours de géographie historique et politique de l'Asie Centrale à l'École des Langues. 1878, in-8.......... 1 50

Résultats anthropologiques d'un Voyage en Asie Centrale, communiqués au Congrès Anthropologique de Moscou (août 1879). Un vol. gr. in-8.......... 3 50

EXPÉDITION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE

EN RUSSIE, EN SIBÉRIE ET DANS LE TURKESTAN

Vol. I. **Le Kohistan, le Ferghanah et Kouldja**, avec un Appendice sur la Kachgarie. 1878, un beau volume in-8, avec cinq cartes, gravures sur bois, lithographies, figures dans le texte et nombreux tableaux.......... 15 »

Vol. II. **Le Syr-Daria, le Zérafchâne**, le pays des Sept-Rivières et la Sibérie Occidentale, avec quatre appendices. 1879, un beau vol. in-8, avec une carte ethnographique coloriée de la région du Pamir, le plan de Samarkand, des planches tirées hors texte, et de nombreux tableaux statistiques et anthropologiques.......... 15 »

Vol. III. **Les Bachkirs, les Vêpses et les Antiquités** finno-ougriennes et altaïques, précédés des résultats anthropologiques d'un Voyage en Asie Centrale. 1880, un beau vol. in-8, avec 2 cartes, planches et tableaux.......... 15 »

Vol. IV. Atlas Anthropologique des Peuples du Ferghanah. Album de 70 photographies, grand in-8.......... 40 »

Vol. V. Les étoffes, bijoux, aiguières, émaux, etc., de l'Asie centrale. Atlas de 25 planches, dont une en couleur. In-8.......... 20 »

Vol. VI. Les Antiquités altaïques de la Russie et de la Sibérie. Album de 24 planches. In-8.......... 12 »

Cet important ouvrage est terminé. Les volumes V et VI viennent de paraître.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 21 Quatorzième année 24 Mai 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The academy, nº 418, 8 mai 1880 : Mac George, Old Glasgow, the Place and the People. Glasgow, Blackie (Burnet : traite avec soin un sujet intéressant). — Kalisch, Path and Goal, a Discussion on the Elements of Civilisation and the Conditions of Happiness. Longmans. — Colenso, History of the Zulu War and its Origin. Chapman a. Hall. — Goldwin Smith, Cowper. Macmillan (Dennis : quelques défauts). — Œuvres de Millevoye, p. p. Jacob, bibliophile. Quantin (Egmont Hake). — Current Literature (Mackenzie, A Turkish Manual. Allen; Tien, The Levant Interpreter, a polyglot Dialogue Book for English Travellers in the Levant. Williams a. Norgate; Kynaston, Exemplaria Cheltoniensia. Macmillan; etc.). — Scandinavian Notes (Stephens). — Menhirs in the District of Otranto (Dryden). — Miracle Plays and sacred Dramas (Jackson). — On a passage in Hamlet. III, IV. 160 (Spalding et Furnivall). — Johnston, A Physical, Historical, Political and Descriptive Geography. Stanford (Ravenstein). — Opuscules et traités d'Abou-l-Walid Merwan ibn Djanah de Cordoue, texte arabe, avec une traduction française par Joseph et Hartwig Derenbourg. Paris, Imprimerie nationale (Reg. Lane Poole : texte et traduction dignes de la réputation des deux Derenbourg).

The Athenaeum, nº 2741, 8 mai 1880 : The Purgatory of Dante Alighierri, p. p. Butler, with Translation a. Notes. Macmillan (travail très estimable). — The Village of Palaces, or Chronicles of Chelsea, by L'Estrange. Hurst a. Blackett (intéressant, agréable, sans valeur scientifique). — Notes from Oxford. — The Tomb of St-Luke (Rylands).

Literarisches Centralblatt, nº 19, 8 mai 1880 : Kautzsch, Johannes Buxtorf der Aeltere. Basel, Detloff. 1879. (Très recommandable.) — Helbig, die Italiker in der Po-Ebene. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. 1879. (Excellente publication.) — Thomsen, der Ursprung des russischen Staates. Gotha, Perthes. (Traduction des trois conférences faites en anglais, par M. Thomsen, sur les origines de l'état russe.) — Herquet, Chronologie der Grossmeister des Hospitalordens während der Kreuzzüge. Berlin, Schlesier. (Très soigné.) — Münch, Aufschlüsse über das päpstliche Archiv. Berlin, Weber. (Traduction d'un ouvrage très important.) — Heerdegen, die Idee der Philologie. Erlangen, Deichert. 1879. (L'art. analyse l'ouvrage.) — Benfey, altpersisch mazdâh=zendisch mazdâonh=sanskritisch medhâ's, eine grammatisch-etymologische Abhandlung. Göttingen, Dietrich. 1878. (L'auteur de l'art. n'est pas complètement convaincu.) — Revue égyptologique, p. p. Brugsch, Chabat, Révillout. Leroux. (Premier numéro d'une revue qui sera bientôt indispensable pour les égyptologues et qui aura une valeur scientifique durable.) — Winkel Horn, Geschichte der Literatur des skandinavischen Nordens. Leipzig, Schlicke. (Art. de K. Maurer; quelques défauts dans l'ouvrage, mais qu'une édition postérieure effacera; le sujet était vaste, il est assez bien traité.) — Quatuor evangeliorum codex Glagoliticus olim Zographensis nunc Petropolitanus, ed. Jagic. Berlin, Weidmann. 1879. (Excellente édition d'un monument des plus importants pour la philologie slave.) — Les chants historiques de l'Ukraine et les chansons des Latyches des bords de la Dvina occidentale traduits par Chodzko. Leroux. 1879. (Pas d'introduction; erreurs et contre-sens; divisions singulières; recueil peu scientifique.) — Hewett, the frisian language and literature, a historical study. Ithaca, Finch a. Apgar. (Mauvais.) — Grein, Kurzgefasste angelsächsische Grammatik. Kassel, Wigand. (Digne d'éloge.) — Pfannenschmid, Germanische Erntefeste in heidnischer u. christlicher Cultur, mit besonderer Berücksichtigung auf

Niedersachsen. Hannover, Hahn. 1878. (Travail très bien fait.) — Roscher, die Gorgonen und Verwandtes. Leipzig, Teubner. 1879. (Intéressant et soigné.) — Hauck, die subjective Perspective u. die horizontalen Curvaturen des dorischen Styles. Stuttgart, Wittwer. 1879. (Œuvre de valeur.) — Weitzmann, Geschichte des Clavierspiels und der Clavierliteratur. Stuttgart, Cotta. 1879. — Spitta, Johann Sebastian Bach. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. (Excellent.)

Livres nouveaux (se trouvent à la librairie Ernest Leroux) : Babeau, La ville sous l'ancien régime. Didier. 3 fr. 50. — Blasius, Öffentliche Anstalten für Naturgeschichte und Alterthumskunde in Holland u. dem nordwestlichen Theile von Deutschland. Braunschweig, Häring (30 p.). — Caix, Le origini della lingua poetica italiana. Florence. Le Monnier (284 p.). — Conze, Hauser u. Benndorf, Neue archäologische Untersuchungen auf Samothrake. Wien, Gerold. 130 m. — Fellner, Forschung und Darstellungsweise des Thukydides gezeigt an einer Kritik des achten Buches. Wien, Konegen. 76 p. — Focke, Aus dem ältesten Geschichtsgebiete Deutsch Böhmens. Prag, Kosmack. 8 m. Foerster (R.), Farnesina-Studien. Rostock, Stiller. (3 m. 60). — Forchhammer, Mykenä u. der Ursprung der mykenischen Funde. Kiel, Univ. Buchhandlung. — Gener, La mort et le diable, histoire et philosophie des deux négations suprêmes. Reinwald. 10 fr. — Guedemann, Geschichte des Erziehungswesens und der Cultur der Juden in Frankreich u. Deutschland (10-14 Jahrh.) Wien, Hölder. 6 m.). — Kenner, Römische Sonnenuhren aus Aquileia. Wien, Gerold. 1 m. 60. — Hillebrand (K.), Six Lectures on the History of German Thought. Longmans. 7 s. 6 d. — Hovelacque, Picot et Vinson, Mélanges de linguistique et d'anthropologie. Leroux. 4 fr. — Itinera Hierosolymitana et descriptiones Terrae Sanctae, bellis sacris anteriora p. p. T. Tobler et A. Molinier. I. 2. Genève. 12 s. — Lambs, Ueber den Aberglauben im Elsass. Strassburg, Heitz (103 p.). — Maurenbrecher, Geschichte der Katholischen Reformation. I Band. Nördlingen, Beck. 8 m. — Michael, Die verlorenen Bücher des Ammianus Marcellinus. Breslau, Maruschke u. Berendt. 1 m. — Moebius, Verzeichniss der auf dem Gebiete der altnordischen (altisländischen u. altnorwegischen) Sprache u. Literatur von 1855 bis 1879 erschienenen Schriften. Leipzig, Engelmann. 3 m. 50. — Movroud, Traité de théorie musicale. Berger-Levrault. 15 fr. — Mueller, Paul Lindenau, der erste evangelische Hofprediger in Dresden. Leipzig, Hinrichs. 1 m. 20. — Mueller, Wilhelm von Oranien und Georg Friedrich von Waldeck. Haag. Nijhoff (9 m.). — Münz, Die Keime der Erkenntnisstheorie in der vorsophistischen Periode der griechischen Philosophie. Wien, Konegen (52 p.). — Newald, Niclas Graf zu Salm, eine historische Studie. Wien, Gerold. 8 m. — Perrero, Lettere inedite di Madama di La Fayette e sue relazioni colla corte di Torino. Roma, Bocca. — Peyron, Codices Hebraici manu exarati Regiae Bibliothecae quae in Taurinensi Athenaeo asservantur. Torino, Bocca. 25 fr. — Preger, Beiträge und Erörterungen zur Geschichte des deutschen Reichs in den Jahren 1330-1334. München, Franz (82 p.). — Ravaisson (F.), Archives de la Bastille, documents inédits. Tome XI. 1702-10. Durand et Pedone-Lauriel. 9 fr. — Robiquet, Histoire municipale de Paris depuis les origines jusqu'à l'avénement de Henri III. Reinwald. 10 fr. — Rockinger, Ueber ältere Arbeiten zur baierischen u. pfälzischen Geschichte im geheimen Haus u. Staatsarchive. II. München, Franz (136 p.). — Rosenthal, Die monistische Philosophie. Berlin, Duncker. 3 m. — Rosin, Die Formvorschriften für die Veräusserungsgeschäfte der Frauen nach longobardischem Recht. Breslau, Koebner (122 p.). — Ryssel, Gregorius Thaumaturgus, sein Leben u. seine

Schriften. Leipzig, Fernau. 5 m. — RZACH, Studien zur Technik des nachhomerischen heroischen Verses. Wien, Gerold (193 p.). — WALPOLE, History of England from the Conclusion of the Great War in 1815. Vol. III. 1832-41. Longmans. 18 s. — WAUWERMANS, Albert Dürer, son œuvre militaire, son influence sur la fortification flamande. Bruxelles, Muquardt. 2 fr. 50. — WIEDEMANN, Geschichte Aegyptens von Psammetich I bis auf Alexander den Grossen. Leipzig, Barth. — WURZBACH (v.), Martin Schongauer, eine kritische Untersuchung seines Lebens und seiner Werke. Wien, Manz. 5 m.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 22 Quatorzième année 31 Mai 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 419, 15 mai 1880 : Francis Deák, Hungarian Statesman, a Memoir, with a Preface by Grant Duff. Macmillan. (Bonne contribution à la littérature de la question d'Orient.) — Senior, Conversations with distinguished Persons during the Second Empire, from 1860 to 1863. Hurst a. Blackett. (Toujours intéressant, devra être consulté par les historiens du second Empire.) — Arnold, The Roman system of Provincial Administration, to the Accession of Constantine the Great. Macmillan. (Etude très soignée et complète.) — Marwin, The Eye-Witnesses' Account of the Disastrous Russian Campaign against the Akhal Teke Turcomans, etc. Allen. — New Italian Books (L. Villari : Ranieri, Sette anni di sodalizio con Leopardi. Napoli, Giannini; Ricordanze della mia vita, da L. Settembrini. II. Naples. Morano; Ghetti, Storio dell' Indipendenza italiana dal 1814 sino al 1870. (Mauvais). Gino Capponi, i suoi tempi, i suoi studi, i suoi amici, memorie raccolto da Tabarrini. Florence, Barbèra; Lettere di Carlo Goldoni, con proemio e note di Ern. Masi. Bologna, Zanichelli.) — Notes and News. (Analyse de deux études de M. G. Paris sur la « Chanson du pèlerinage de Jérusalem » et sur le « Juif errant ».) — Saint Simon's unpublished Works. — On a Passage in Hamlet. III, IV, 160. — Dawkins, Early Man in Britain, and his Place in the Tertiary Period. Macmillan. — Hodgson, Miscellaneous Essays relating to Indian subjects. Trübner. (Cust : Recueil d'essais remarquables.) — Philology Notes. (Not. sur l'Altindisches Leben de H. Zimmer. Berlin, Weidmann.) — Die Terracotten von Pompeii, bearbeitet von Herm. v. Rhoden nach Zeichnungen v. Ludw. Otto. Stuttgart, Spemann. (Murray.)

The Athenaeum, n° 2742, 15 mai 1880 : Francis Deák, Hungarian Statesman, a Memoir, with a Preface by Grant Duff. (Livre utile; l'auteur de l'art. juge Deák assez durement.) — Anderson, The Younger Edda, also called Snorre's Edda or the Prose Edda. Trübner. (Ouvrage, assez mauvais, d'un professeur des Etats-Unis.) — The Parlament of 1659. (Peacock.) — Notes from Rome. (Lanciani.)

Literarisches Centralblatt, n° 20, 15 mai 1880 : Ryssel, Gregorius Thaumaturgus, sein Leben und seine Schriften, nebst Uebersetzung zweier bisher unbekannter Schriften Gregor's aus dem Syrischen. Leipzig, Fernau (ouvrage où l'on trouve beaucoup d'exactitude, de soin et de savoir). — Droysen, Geschichte Alexander's des Grossen. 3e Auflage, mit 5 Karten v. Kiepert. Gotha, Perthes (3e édition destinée au grand public). — Sallet, Die Nachfolger Alexander's des Grossen in Baktrien und Indien. Berlin, Weidmann. 1879 (la partie numismatique est excellente; les développements historiques laissent prise à la critique). — Wiegand, Urkundenbuch der Stadt Strassburg. I Band. Urkunden und Stradtrechte bis zum Jahr 1266. Strassburg, Trübner. 1879 (très bonne publication). — Arneth (von), Maria Theresia's letzte Regierungszeit 1763-1780. IV Band. Wien, Braumüller. 1879 (fin de cet ouvrage remarquable). — Ney, Geschichte des Reichstags zu Speier im Jahre 1529. Hamburg, Rauhes Haus (le meilleur travail sur cette assemblée). — Haupt, Die sumerischen Familiengesetze, eine assyriologische Studie. Leipzig, Hinrichs. 1879 (travail très utile, beaucoup de sagacité et de science, cp. *Revue critique*, art. 52, p. 225). — Wollner, Untersuchungen über die Volksepik der Grossrussen. Leipzig, Engelmann. 1879 (étude bien faite, cp. un prochain article de la *Revue critique)*. — Scherer, Geschichte der deutschen Literatur. I Heft. Berlin, Weidmann (de bonnes parties, des descriptions heureuses, beaucoup de pensées justes et ingénieuses).

L'Athenaeum belge, nº 10, 15 mai 1880 : Mémoires de Mme de Rémusat. II et III. Calmann-Lévy (Carlier). — GRANDGAGNAGE, Dictionnaire étymologique de la langue wallonne. Tome II. Bruxelles, Muquardt (Stecher : excellent travail). — G. PARIS, Le Juif errant (extrait de l'Encyclopédie des sciences religieuses). Fischbacher (curieuse et savante brochure). — LENTHÉRIC, La Provence maritime ancienne et moderne. Plon. — Cartulaires belges. — Publications allemandes. — Bulletin (CAMPARDON, La cheminée de Mme de La Poupelinière. Charavay). — Notes et études : les romans du Renard (Ch. Piot : appelle l'attention sur un art. de M. de Goeje consacré à Ibn-al-Djauzi et à l'introduction d'un de ses écrits qui renferme une fable où figurent le loup et le renard).

Programmes et dissertations des universités et gymnases d'Allemagne (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : APELT, Observationes criticae in Platonis dialogos (Weimar. 14 p.). — BEYER, Analecta Pindarica. I (Breslau, 72 p.). — CRUSIUS, De Babrii aetate (Leipzig). — DESTINON (v.), Die Chronologie des Josephus (Kiel, 35 p.). — DÖNGES, Die Baliganteepisode im Rolandslied (Marburg, 50 p.). — DREWES, Die symmetrische Composition der sophocleischen Tragödie König Œdipus (Helmstedt, 20 p.). — FLEX, Die älteste Monatseintheilung der Römer (Iena, 44 p.). — FRITZSCHE, Beiträge zur Kritik und Erklärung des Pindar. Olymp. VII (Güstrow, 25 p.). — GAUMITZ, De M. Aemilii Scauri causa repetundarum et de Ciceronis pro Scauro oratione (Leipzig). — GÜNTHER, Beiträge zur Geschichte u. Aesthetik der antiken Tragödie. I (Plauen, 28 p.). — HAUSCHILD, Tertullian's Psychologie und Erkenntnisstheorie (Francfort-sur-le-Mein, 78 p.). — HOFFMANN (C.), De verborum transpositionibus in Cornifici rhetoricorum ad Herennium libris. I (Erlangen, 50 p.). — HOFFMANN (O.), Quaestiones grammaticae de conjunctionum temporalium usu apud historicos romanos (Erlangen, 57 p.). — HOFFMANN (V.), De particularum nonnullarum apud Herodotum usu (Halle, 51 p.). — HOLSTEIN, Das Drama vom verlorenen Sohn, ein Beitrag zur Geschichte des Dramas (Geestemünde, 52 p.). — HUELSEIN, Varronianae doctrinae quaenam in Ovidii fastis vestigia extant (Berlin, 51 p.). — KAMPE, Der Mendelssohn'sche Phaedon in seinem Verhältniss zum Platonischen (Halle, 54 p.). — KEIL, De particularum finalium graecorum VI principali et usu Homerico (Halle, 58 p.). — KERN, Bemerkungen zu Sophocles, Aias u. Antigone (Stettin, 7 p.). — KLEMM, Der englische Investiturstreit unter Heinrich I (Leipzig, 79 p.). — KLIMKE, Diodorus Siculus u. die römische Annalistik (Königshütte, 19 p.). — KÖHLER (A.), De auctorum belli africani et belli hispaniensis latinitate (Erlangen, 18 p.). — KÖHLER (R.), Eine Quellenkritik zur Geschichte Alexander's des Grossen in Diodor, Curtius u. Justin (Leipzig, 49 p.). — KOPPIN, Beit. zur Entwickelung u. Würdigung der Ideen über die Grundbedeutungen der griechischen Modi. II (Stade, 40 p.). — LAHMEYER, De apodotico qui dicitur particulae Δε in carminibus homericis usu (Kiel, 46 p.). — LANGE, Quid cum de ingenio et literis tum de poetis Graecorum Cicero senserit (Halle, 70 p.). — LOHMANN, Die Auslassung des Relativpronomens im Englischen mit bes. Berücksichtigung der Sprache Shakspeare's (Erlangen, 38 p.). — LÖSCHHORN, Kritische Studien zur platonischen u. christlichen Ethik (Wittenberg, 40 p.). — MATZAT, Chronologische Untersuchungen zur Geschichte der Könige von Juda u. Israël (Weilburg, 24 p.). — MEYER, Ex libro chronicorum quaecumque ad eruendam psalterii historiam litterariam et illustrandum ejus usum sacrum psalmorum titulis caeterisque additamentis significatum proficere possunt colliguntur et examinantur (Halle, 38 p.). — MUHL, Symbolae ad rem scenicam Acharnensium Aviumque Aristophanis fabularum accuratius cognoscendam (Augsburg, 59 p.). — MÜL-

LER (Iwan), Galeni libellus περὶ ἐθῶν (Erlangen, 19 p.). — NEUMANN, Prolegomena in Juliani imperatoris libros quibus impugnavit christianos (Leipzig, 33 p.). — NICOLAI, Zur Literatur über Xenophon (Cöthen, 10 p.). — PÖHLMANN, Hellenische Anschauungen über den Zusammenhang zwischen Natur und Geschichte (Erlangen, 39 p.). — RASMUS, In Plutarchi librum qui inscribitur de stoicorum repugnantiis conjecturae (Brandenburg, 12 p.). — REUSS (F.), De Jubae regis historia romana a Plutarcho expressa (Wetzlar, 27 p.). — RICHTER, Beit. zum Gebrauch des Zahlwortes im Lateinischen. I. Gebrauch des Livius (Oldenburg, 45 p.). — RÜHTNING, Der Festungskrieg u. die Schlachten im deutschen Reiche vom Anfang des X. bis zur Mitte des XIII. Jahrhunderts (Halle, 41 p.). — SCHAUBE, Die Quellen der Weltchronik des heil. Antonin, Erzbischofs von Florenz (Hirschberg, 26 p.). — SCHENK, Kaiser Leo III, ein Beitrag zur Geschichte des Bilderstreits. I (Halle, 50 p.). — SCHNEIDER, Ueber die Reden der Kerkyräer u. der Korinthier bei Thucydides (Koburg, 16 p.). — SCHÜSSLER, De praepositionum ab, ad, ex, apud Ciceronem usu (Hannover, 28 p.). — SCHUMANN, De Marcellini quae dicitur vita thucydidea (Iena, 25 p.). — THIERGEN, Byron's u. Moore's orientalische Gedichte, eine Parallele (Leipzig, 53 p.). — THIERKOPF, Der stammhafte Wechsel im normannischen (Halle, 71 p.). — TÜRKE, Rom und die Bartholomäusnacht (Chemnitz, 39 p.). — VOLLBRECHT, Zur Würdigung u. Erklärung von Xenophon's Anabasis (Ratzeburg, 34 p.). — WEISSENBORN, Zur Boetiusfrage (Eisenach, 10 p.). — WENTRUP, Beitr. zur Kenntniss des sicilianischen Dialektes (Rossleben, 40 p.). — WIGGERT, Studien zur lateinischen Orthoëpie (Stargard, 19 p.). — WIRTH, De motione adiectivorum quae in οιος, αιος, ειος, ιμος terminantur (Leipzig, 56 p.). — WOLFFGRAMM, Nero's Politik dem Auslande gegenüber (Prenzlau, 36 p.). — WOOD, Chaucer's influence upon King James I of Scottland as poet (Leipzig, 43 p.). — WÜNSCHE, Das biblische Epos in der neueren deutschen Literatur (Dresden, 23 p.). — ZETERLING, Der Minnesänger Gottfried von Neifen (Posen, 44 p.).

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : BRUNNEMANN, Maximilian Robespierre. Leipzig, Friedrich. 4 m. 50. — Histoire de Jésus-Christ en figures, gouaches du XII^e au XIII^e siècle, conservées jadis à la collégiale de Saint-Martial de Limoges et publiées par le comte A. de BASTARD. Firmin Didot. 150 fr. — KOCH (E.), die Sage vom Kaiser Friedrich im Kiffhäuser nach ihrer mythischen, historischen und poetisch-nationalen Bedeutung erklärt. Grimma, Gensel. 1 m. — LISICKI, Le marquis Wielopolski, sa vie et son temps. 1803-77. I. Wien, Faesy. 10 m. — LOBSTEIN, J. F. Lobstein, ein Lehrer Gœthe's in Strassburg. Heidelberg, Winter. (94 p.) — METCALFE, The Englishman and the Scandinavian, or a comparison of Anglo-Saxon and Old-Norse Literature. Trübner. 18 s. — MEYER (Leo), An im Griechischen, Lateinischen und Gothischen. Berlin, Weidmann. 2 m. — MUIR, Extracts from the Koran in the Original, with English Rendering. Trübner. 3 s. 6 d. — OERI, die Grosse Responsion in der späteren sophokleischen Tragödie, im Kyklops und in den Herakliden. Berlin, Weidmann. 2 m. — ROSSBERG, de Dracontio et Orestis quae vocatur tragoediae, auctore eorumdem poetarum Vergilii, Ovidii, Lucani, Statii, Claudiani imitatoribus. Berlin, Mayer u. Müller. 1 m. — SAINT-PAUL (Anthyme). L'année archéologique. 3^e année. 1879. Quantin. — SCHERILLO, Pulcinella prima del secolo XIX. Napoli, Detken e Rocholl. 1 fr. — SCHVARCZ, die Democratie. I Band, II Hälfte. II Abth. Leipzig, Duncker u. Humblot. 3 m. — SESTIER, La piraterie dans l'antiquité. Marescq. 6 fr. — SIEBENLIST, Schopenhauer's Philosophie der Tragödie. Pressburg, Stampfel. (427 p.)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 23 Quatorzième année 7 Juin 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 420, 22 mai 1880 : Le Page-Renouf, The Origin and Growth of Religions, as illustrated by the Religion of Ancient Egypt. Williams a. Norgate (Hoare). — A Contemporary History of Affairs in Ireland from 1641 to 1652, edited by J. T. Gilbert. Vol. II. Dublin (Gardiner : suite de cet ouvrage de valeur). — Wollner, Untersuchungen über die Volksepik der Grossrussen. Leipzig, Engelmann (Ralston : bon travail). — Current Literature (comptes-rendus assez brefs, mais solides : Hagenmeyer, Peter der Eremita. Leipzig, Harrassowitz ; jette une nouvelle lumière sur la première croisade). — Kampen, Fifteen Maps illustrating Caesar's Gallic War. Sonnenschein a. Allen (utile). — Schurer, Die Gemeindeverfassung der Juden in Rom in der Kaiserzeit. Leipzig, Hinrichs. — The Cultus of St. Thomas of Canterbury in Iceland. — Chaucer's Prioress's Nun-Chaplain (Furnivall). — Philological Books (Zambélios, parlers grecs et romans. Maisonneuve : ne sait rien des travaux de ses devanciers ; Faber, Introduction to the Science of Chinese Religion (des défauts) ; Kean, Monograph on the Relations of the Indo-Chinese and Inter-Oceanic Races and Languages. Trübner.

The Athenaeum, n° 2743, 22 mai 1880 : Rigby's Letters from France in 1789, edited by his daughter, Lady Eastlake. Longmans (le docteur Rigby décrit la France comme il l'a vue dans les derniers moments de l'ancien régime ; il rappelle les premières impressions que produisit la Révolution sur les esprits ; il a vu prendre la Bastille, etc.). — Smith (H. H.), Brazil, the Amazons and the Coast, Sampson Low. — K. Hillebrand, Lectures on German Thought. Longmans (ouvrage digne du nom de son auteur). — Notes from Cambridge. — Poetic Puzzles. — Notes from Lisbon. — « The bearded archer » (Deecke). — Discovery of a Roman Villa (Westropp : à Marton's Farm, à mi-chemin entre Brading et Sandown ; on y a trouvé une monnaie de Gallien). — A Letter of Torregiano (E. J. L. Scott).

Literarisches Centralblatt, n° 21, 22 mai 1880 : Plato's Charmides inhaltlich erläutert v. Becker. Halle, Pfeffer. 1879. (Travail recommandable.) — Melzer, die Lehre von der Autonomie der Vernunft in den Systemen Kant's u. Günther's. Neisse, Graveur. — Teichmüller, Ueber das Wesen der Liebe, Leipzig. Duncker u. Humblot. — Riel, der Thierkreis u. das feste Jahr von Dendera, Leipzig, Brockhaus. 1878. (Remarquable.) — Zoeller, Latium u. Rom, Forschungen über ihre gemeinsame Geschichte u. gegenseitigen Beziehungen bis zum J. 338. Leipzig, Teubner. 1878. (Ouvrage singulier, qui tantôt s'attache aux résultats déjà trouvés, tantôt découvre de nouvelles voies, plein d'une saine critique en même temps que de creuses fantaisies ; en somme, il y a peu de gens qui ne tireront pas profit de ce livre.) — Pirazzi, Geschichte aus Offenbach's Vergangenheit. Offenbach, Steinmetz. (Recueil de faits.) — Schneider (Louis), aus meinem Leben. I. Berlin, Mittler. 1879. (Mémoires intéressants de ce comédien et auteur dramatique, fondateur et rédacteur d'un journal pour les soldats, lecteur de l'empereur Guillaume.) — Jung (J.), Römer u. Romanen in den Donauländern. Innsbruck, Wagner. 1878. (Ouvrage de grande valeur.) — Foy, Lautsystem der griechischen Vulgärsprache. Leipzig, Teubner. 1879. (Travail utile et méritoire, qui n'épuise pas le sujet et n'est pas exempt de fautes.) — Kühner, ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache. II. 2. Hannover, Hahn. 1879 (fin de cet ouvrage considérable). — Helm, Quaestiones syntacticae de participiorum usu Tacitino. Velleiano, Sallustiano. Leipzig, Teubner. 1879. (Soigné.) — Bruch-

stück eines altfranzösischen Gedichtes (Manuscript der Stadtbibliothek zu Trier), erläutert v. Max Keuffer. Trier. 1879. (Fragment de 78 vers appartenant à un poëme sur Madeleine; remarques de détail.) — Bielschowsky, Frederique Brion. Breslau, Schetter. (Encore!) — Vasenius, La litterature finnoise 1544-1877, catalogue alphabétique et systématique. Helsingfors. 1878. (Exact et soigné.) — Blümner, Technologie u. Terminologie der Gewerbe u. Künste bei Griechen u. Römern. II. Leipzig, Teubner. 1879. (Suite de ce bon travail.) — Pietsch, Wallfahrt nach Olympia im ersten Frühling der Ausgrabungen (April u. mai 1876) nebst einem Bericht über die Resultate der beiden folgenden Ausgrabungs-Campagnen. Berlin, Luckhardt. 1879. (Impressions pleines de fraîcheur, fort bien décrites.) — Sabell, Literatur der sogenannten Lehnin'schen Weissagung. Heilbronn, Henninger. 1879. (Diffus.)

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) **en Belgique.** XXIII, 2e livraison. 1880 : Société pour le progrès des études philologiques et historiques (séance du 3 avril). — Thomas, de la réorganisation des Facultés de philosophie et lettres en Belgique. — Mallet, De la politique dans Euripide. (« Euripide hait par dessus tout le trouble, la confusion; en politique comme en religion, il devait aimer l'unité. Au fond, cependant, c'était un vrai démocrate; il élevait l'esclave au rang de l'homme libre; il plaignait le pauvre, il aimait le peuple, mais il l'aimait honnête. Grand partisan de la liberté, il avait fini par la craindre, et, devant ses excès, il se demandait peut-être s'il ne fallait pas se donner un maître, puisqu'on n'avait plus la force d'être le sien ».) — Comptes-rendus : Verhandlungen der Directoren — Versammlungen in den Provinzen des Königsreichs Preussen seit dem Jahre 1879 : erster Band, siebente Directoren-Versammlung in der Provinz Pommern. Berlin, Weidmann. 1879. (L. R. : intéressant à lire dans un moment où l'on s'occupe des réformes de l'enseignement secondaire.) — Van Bemmel, Traité général de littérature française. Bruxelles. Lebegue. (« L'auteur est rarement didactique; il pouvait se dispenser d'employer la forme artificielle à laquelle il s'est attaché, et se borner à faire un cours d'histoire littéraire ».) — De Harlez, Manuel de la langue de l'Avesta, grammaire, anthologie, lexique. Louvain, Peeters. 1879 (rendra de grands services à ceux qui s'occupent de grammaire comparée; permet d'acquérir une connaissance générale de la langue de l'Avesta sans trop de peine ni de frais).

Revue critique russe. No 6, 15 mars : Les récents travaux sur l'ancienne histoire grecque. (Schwartz.) — Ribot, La Psychologie allemande contemporaine.

No 7 : Les récents travaux sur l'histoire grecque. (Suite.) — Ranke, La Serbie et la Turquie (Nil Popov; le *recensent* est lui-même l'auteur d'un bon travail sur la question). — Marquardt, La vie privée des Romains. — Défense de l'authenticité de l'apologie d'Aristide contestée par M. Renan (Emine).

No 8 : Les études grecques (suite). — Melgounov, Mélodies des chansons populaires russes avec commentaire. (Korch : Excellente publication qui confirme la théorie de Westphal.) — Publications de la Matica Serbe. (Importante notice sur Sava Tekeli qui aurait eu le premier l'idée du royaume d'Illyrie fondé depuis par Napoléon.)

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : — Bardsley, Curiosities of Puritan Nomenclature. Chatto a. Windus. 7 s. 6 d. — Brunnemann, Maximilian Robespierre, ein Lebensbild nach zum Theil noch unbekannten Quellen. Leipzig, Friedrich. 4 m. 50. — Busolt, Forschungen zur griechischen Geschichte. Breslau, Koebner.

Vol. I. — Campardon, Les comédiens du roi de la troupe italienne. Tome II. Berger-Levrault. 20 fr. — Curtius, das Verbum der griechischen Sprache seinem Baue nach dargestellt. II. 2e édit. Leipzig, Hirzel. 19 m. — Dunbar, A complete concordance to the Odyssey and Hymns of Homer to which is added a concordance to the parallel passages in the Iliad, Odyssey, and Hymns. Oxford, Clarendon Press. — Feichtinger, Kurzgefasste griechische Formenlehre nach Curtius. Salzburg, Dieter. 49 p. — Furtwaengler, die Bronzefunde aus Olympia u. deren kunstgeschichtliche Bedeutung. Berlin, Dümmler. 4 m. — Gizijcki, Ueber das Leben u. die Moralphilosophie des Epikur. Berlin, Mayer u. Müller. 1 m. 20. — Langswerth v. Simmern, Œsterreich u. das Reich im Kampfe mit der französischen Revolution von 1790 bis 1797. Berlin, Bidder. 18 m. — Lenz, Briefwechsel Landgraf Philipp's des Grossmüthigen von Hessen mit Bucer. I. Leipzig, Hirzel. 14 m. — Mueller, De Σ litera in lingua graeca inter vocales posita. Leipzig, Stauffer. 1 m. — Pothier, Les mélodies grégoriennes d'après la tradition. Tournay. 12 s. — Preger. Beiträge u. Eröterungen zur Geschichte des deutschen Reichs in den Jahren 1330-1334. München, Franz. 2 m. 40. — Pulszky, Meine Zeit, mein Leben. Pressburg, Stampfel. 10 m. — Rothe (K.), Theologische Encyclopädie, aus seinem Nachlasse hrsg. v. Ruppelius. Wittenberg, Koelling. 2 m. 70. — Schmidt (Ad.), Paris pendant la Révolution, d'après les rapports de la police secrète, 1789-1800, trad. française accomp. d'une préface, par Paul Viollet. Tome I. Affaires politiques. Champion. — Schrattenholz, Robert Schumannals Schriftsteller. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. 2 m. — Sedulii paschalis operis liber quintus, nach den zum ersten Mal verglichenen besten Handschriften, revidirt von E. Ludwig. Heilbronn, Henninger. 1 m. — Smend, der Prophet Ezechiel. 2e Aufl. Leipzig, Hirzel. — Wertheimer, Le Talmud I. Histoire de la formation du Talmud. Genève, Georg. 1 fr. 50. — Werunsky, Geschichte Kaiser Karl's IV und seiner Zeit. I. Innsbruck, Wagner. 10 m. — Wiclif, De Christo et suo adversario Antichristo, ein polemischer Tractat zum ersten Mal hrsg. v. Buddensieg. Gotha, Perthes. 2 m. — Winter, das wiener-neustädter Stadtrecht des xiiien Jahrhunderts. Wien, Gerold. (222 p.) — Witt (Mme de), M. Guizot dans sa famille et avec ses amis. 1787-1874. Hachette. 3 fr. 50. — Zahn, Acta Joannis unter Benutzung von Tischendorf's Nachlass bearbeitet. Erlangen, Deichert. 10 m.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 24 Quatorzième année 14 Juin 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 421, 29 mai 1880 : Sp. Walpole, A history of England, from the conclusion of the great war in 1815. III. Longmans. (Rogers : 3e vol. de ce récit impartial et instructif; étudie la période comprise entre le Reform Bill et l'arrivée de Robert Peel au pouvoir en 1841 ; beaucoup de clarté, de précision et de jugement.) — Metcalfe, The Englishman and the Scandinavian. Trübner. (Sweet : des erreurs.) — Villiers Stuart, Nile-gleanings. Murray. (Am. Edwards : livre qui peut se lire.) — Current Literature. (Lesson, Les Polynésiens, leur origine, leurs migrations, leur langage. Leroux : bon). — The Oberammergau Passion-Play. (Sonnenschein.) — Saint Loy in Chaucer. (Skeat, Henry Nicol, Walcott, Furnivall.) — Notes from Rome. (Barnabei.)

The Athenaeum, n° 2744, 29 mai 1880 : Crawfurd, Portugal, Old and New. Kegan Paul. — Εἰκὼν Βασιλική, a New Edition. (2 édit. viennent de paraître, l'une due à M. Edw. L. L. Scott (Stock), l'autre à Mad. Cath. M. Phillimore (Parker : premier article). — Calendar of State Papers, Colonial Series, America and West Indies, 1661-1668, edit. by Noel Sainsbury. Longmans (documents intéressants). — Milton Notes. (Lettre de M. Chester à M. David Masson sur la mère de Milton et sa famille).

Literarisches Centralblatt, n° 22, 29 mai 1880 : Burkhardt, Geschichte der sächsischen Kirchen-und Schulvisitationen von 1524-1545. Leipzig, Grunow. (Très recommandable.) — Lauth, Troja's Epoche. München, Franz. 1877. (Contestable.) — Hoffman, Patricische u. Plebejische Curien. Wien, Konegen. 1879. (Des points fort bien traités.) — Schlumberger, Sceaux et bulles de l'Orient latin au moyen âge. 1879. (Très bon.) — Der neue Plutarch. VII Theil. Leipzig, Brockhaus. (2 biographies : l'une sur Napoléon, de Kleinschmidt, assez défectueuse; l'autre, excellente, de Carrière sur Cornelius. — Badt, Ursprung, Inhalf u. Text des vierten Buches der sibyllinischen Orakel. Breslau, Fiedler u. Haentschel. 1878. (Etude de 24 pages, à consulter.) — Müller-Strübing, Polemische Beiträge zur Kritik des Thukydidestextes. Wien, Gerold. 1879. (Intéressant.) — Senecae tragoediae rec. et emend. Leo. Berlin, Weidmann. 1878. (Beaucoup d'améliorations satisfaisantes.)

Deutsche Rundschau, juin 1880 : Ehlert, Brahms. — Karl Hillebrand, Madame de Rémusat und Napoleon Bonaparte. (Mémoires très intéressants, très curieux, que l'historien devra consulter, toutefois avec quelque réserve.) — Friedlænder, der Luxus der Todtenbestattungen in Rom. (Chapitre tiré de la nouvelle édition, qui se prépare, du IIIe vol. des « Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms ».) — A. Schneegans, das Elsass vor der Revolution von 1789. (Etude sur l'assemblée provinciale d'Alsace, de 1787.) — Rodenberg, Bemerkungen über Paris. (Spirituel et attachant.) — Literarische Rundschau : R. Förster, Farnesina-Studien. Rostock, Stiller.— Der Philologe Friedrich Wilhelm Ritschl. (D'après l'ouvrage de Ribbeck, « Ritschl, ein Beitrag zur Geschichte der Philologie. Leipzig, Teubner. I. »

Athenaeum belge, n° 11, 1er juin 1880 : Duverger, L'Inquisition en Belgique. Verviers, Gilon. (Paul Fredericq : Documents précieux mis à la portée du public.) — Scherer, Geschichte der deutschen Literatur. Berlin, Weidmann. (1er fascicule d'un important ouvrage.) — Notes et études; les musées d'Athènes. II. (A. de Ceuleneer.)

Rassegna Settimanale, n° 122, 2 mai 1880 : Masi, Alfonso La Marmora (d'après les récents ouvrages de Massari et de Luigi Chiala). — De Nino, La inumazione e la cremazione in Corfinium. — Bibliografia : Mor-

purgo, Marco Foscarini e Venezia nel secolo XVIII. Firenze, Le Monnier. (Important pour mieux connaître non pas la grande figure de Foscarini, mais les dernières années de la République.) — Leonij, Inventario dei codici della Communale di Todi. Todi, Foglietti. 1879. (Manuscrits importants pour une histoire de la prédication en Italie).

9 mai 1880, n° 123 : Corrispondenza artistica da Venezia, I restauri del San Marco. — Pratesi, Dopo una lettura del Cantico dei Cantici. — Bibliografia : Biagi, Le novelle antiche dei codici panciatichiano-palatino 138 e Laurenziano Gaddiano 193, con una introduzione nella storia esterna del testo del Novellino. Firenze, Sansoni. (1er vol, d'une collection des œuvres inédites ou rares de la littérature italienne). — Escott, England, its people, polity and pursuits. London, Cassel, Petter, Galpin a. Co. (Étude importante et abondante sur la vie anglaise.)

16 mai 1880, n° 124 : Aug. Franchetti, Il principe di Metternich (d'après les mémoires qui viennent de paraître ; on leur appliquera ce que Metternich disait des mémoires laissés par Napoléon et les compagnons d'exil, qu'ils nous montrent le personnage, non pas tel qu'il était, mais tel qu'il voulait paraître devant le monde.) — Boccacius graece. (Lettre de M. Zumbini.) — Bibliografia : Annuario del R. Istituto Tecnico di Roma, 1879. — Pappavafa, delle opere che illustrano il notariato. Saggio. (Utile.)

23 mai 1880, n° 125 : D'Ovidio, Il Leopardi in casa Ranieri (à propos du livre de Ranieri, Sette anni di sodalizio con G. Leopardi. Napoli). — Opinioni sul contrasto del cosi detto ciullo d'Alcamo. — I Collegi-Convitti. — Bibliografia : Ricci, Schizzi biografici. Firenze, Cellini. (5 biographies, Carlo et Domenico Promis, Gino Capponi, Carlo Baudi de Vesme et Federigo Sclopis). — Bonghi, Appio Erdonio, critica di critica. Napoli. (Étude sur cet épisode de l'histoire romaine ; à consulter.)

30 mai 1880, n° 126 : Hierro, Catullerie, La vita di Catullo (art. digne d'être lu.) — Sepolcro di c. Sulpicio Platorino. — Bibliografia : Crivellucci, La controversia della lingua nel cinquecento. Sassari, Dessi. — Schipa, Alfonso I, Arcivescovo di Salerno. Salerno. — Revue de philologie de littérature et d'histoire anciennes. Nouvelle série. Tome I-III. 1877-79. (Publication considérable, qui témoigne du relèvement des études classiques en France ; la « revue des revues » sera d'une très grande utilité.) — Zangemeister et Wattenbach, Exempla codicum latinorum litteris minusculis scriptorum. Supplementum. Heidelberg, Koester. 1879. (Ouvrage remarquable qui rendra de bons services.)

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux). — Amador de los Rios y Villalta, Inscripciones arabes de Cordoba, precedidas de un estudio histórico-critico de la mezquita aljama. Ernest Leroux. — Aman, Gynaeceum sive theatrum mulierum. Facsimile der Ausg. v. 1586. Leipzig, Hirth. 6 m. — Apuntes paleograficos, para uso de los alumnos de la escuela especial del notariado, arreglados por los professores de la academia paleografica de Barcelona. Ernest Leroux. — Ascoli, Archivio glottologico italiano. Vol. VII, puntata I. Torino, Loescher. 1 fr. — Bastiani, Dante nel Pianeta di Giove e l'Apoteosi dell' Aquila imperiale. Napoli, Detken e Rocholl. 1 fr. — Beckurts, Zur Quellenkritik des Tacitus, Sueton u. Cassius Dio, das Vierkaiserjahr. Braunschweig, Haering. (70 p.) — Beloch, der italische Bund unter Roms Hegemonie. Leipzig, Teubner. 8 m. — Berlanza, De graecorum chronologia antiquissima, id est de temporibus praetrojanis, disseruit. Padoue, Giammartino. — Bracton, de Legibus Angliae. Vol. III, ed. sir Travers Twiss. Rolls Series. 10 s. — Doudan, Pensées, essais et maximes. Calmann Lévy. 7 fr. 50. — Dupuy, Histoire de la réunion de la Bretagne à la France. I. Hachette. 7 fr. 50. — Favre (P.), Dictionnaire français-malais. Vienne, Imp. Imp. 50 fr. — Gœthe-Jahrbuch, hrsg. v.

Ludwig GEIGER. I Band. Frankfurt a. M. Literarische Anstalt. 10 m. — GOLOWIN, der russische Nihilismus, meine Beziehungen zu Herzen u. zu Bakunin. Leipzig, Senf. 2 m. 25 — HERNANDEZ, Coleccion de bullas, breves y otros documentos relativos a la Iglesia de America y Filippinas. 2 vols. Ernest Leroux. — 62 fr. — KOSSUTH, Meine Schriften aus der Emigration. I. Band. Die Periode des 1859er italienischen Krieges. Pressburg, Stampfel. — KÖRNER, Das deutsche Element in den Vereinigten Staaten. 1818-1848. Cincinnati, Wilde. — Lettere inedite di Ippolito Pindemonte ad Anton Mario Lorgna. (1784-1792.) Verona, Avelli. — MARC. MONNIER, Les contes populaires en Italie. Charpentier. 3 fr. 50. — MÜLLER, Der Kampf Ludwigs des Baiern mit der römischen Curie. 2ᵉʳ Band. Tübingen, Laupp. 8 m. — NEUBURG, Zunftgerichtsbarkeit u. Zunftverfassung in der Zeit vom XIII bis XVI Jahrhundert. Jena, Fischer. 7 m. — NÈVE, Le dénouement de l'histoire de Rama. Outtara-Rama-Charita. Paris, E. Leroux. 7 fr. 50. — OLORIZ, Fundamento y defensa de los fueros. Pamplona, Velandia. Ernest Leroux. — REUMONT (A. v.), Gino Capponi (1792 bis 1876). Ein Zeit- und Lebensbild. Gotha, Perthes. 9 m. — RITSCHELII, Prolegomena de rationibus criticis, grammaticis, prosodiacis, metricis emendationis Plautinae. Leipzig, Teubner. 4 m. — RITTER, die Grundprincipien der aristotelischen Seelenlehre. Jena, Neuenhahn. 1 m. 20. — SEGUIN, The Country of the Passion-Play. London, Strahan. 12 s. — VALOIS, Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris. 1228-1249. Picard. — Verhandlungen der 34ᵉⁿ Versammlung deutscher Philologen u. Schulmänner in Trier. Leipzig, Teubner. 9 m.

REVUES ESPAGNOLES (AGENT A PARIS, M. ERNEST LEROUX)

Revista de ciencias historicas

Publicada por S. Sanpere y Miquel. — Nº 2. — (Abonnement annuel 25 francs).

Sommaire : La decadencia de Cataluña (P. Manot Renart). — El alfabeto fisiológico (Enr. Heriz). — Fragmento inédito de la Cronica de R. Muntaner. — Los origens y fonts de la nació Catalana (S. Sanpere y Miquel). — Bibliografia histórica de Cataluña. — Epigrafia (E. de Molins). — Revista critica Periódicos, etc.

Boletin historico

(Madrid) Enero de 1880 (Paris, E. Leroux).

Codera y Zaidin (F.) Conquista de Aragon y Cataluña por los musulmanes. — *Allende Salazar (A.)* Braquigrafí de la Edad Media (1ᵉʳ art.) — *Villa-amil y Castro (J.)* La coleccion de manuscritos del tiempo de Cisneros existente en la biblioteca de la Universidad Central. — FEBRERO : *Menendez Pelayo (M.)* La impiedad averroista. — Fray Tomas Scoto. — El libro « *De tribus impostoribus* ». — *Villa-amil y Castro (J.)* Nuestras bibliotecas, Archivos y Museos. — MARZO : *Fernandez Guerra y Orbe (A.)* Fortalezas del guerrero Omar Ben Hafson, hasta ahora desconocidas. — *Villa-amil y Castro (J.)* Cristobal Colon y los Franciscanos. — *Allende Salazar (A.)* Braquigrafia de la Edad Media (2º art.) — ABRIL : *Fuente (V. de la)* Desarollo de la influencia eclesiastica en las Universidades de Castilla á fines del siglo XIV y principios del XV. — *Asenjo Barbieri (F.)* Una obra de Diego Sigeo. — *Allende Salazar (A.)* Atrisos en las informaciones de la orden de Santiago en el siglo XVII.

Boletin de la Real Academia de la Historia

Diciembre 1879. Madrid (Paris, E. Leroux).

Fabié (A. M.) Necrologia del Sr. d. Antonio Delgadoy Hernandez. — *Delgado (A.)* Antiguedades de Murviedro. — *La Fuente (V. de)* Edificio romano en la villa de Tabara. — *Fabié (A. M.)* Los nuevos troncos de Osuna. — *Arteche (J. Gomez de)* El libro sobre el marqués de la Ensenada — *Fabié (A. M.)* Historia contemporanea de Weber. — *Fernandez Guerra y Orbe (A.)* El sepulcro de Fray Diego de Velasquez en S. Gumiel de Izan. — *Fernandez y Gonzales (F.)* Cronica de los Reyes Francos por Gotmar II, obispo de Gerona. — *Fernandez Guerra y Orbe (A.) y Madrazo (P. de)* Sobre la edicion fotocromolitografica del códice del lapidario, que perteneció al Rey Alfonso X. — *Codera (F.)* Sobre la obra intitulada : Numismatique de l'ancienne Afrique. — *Saavedra (E.)* Tratado de numismática arábigo-española de D. F. Codera. — *Fernandez de Navarrete (M.)* Descripcion geográfico-historica de la villa de Abalos en la Rioja.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 25 Quatorzième année 21 Juin 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 422, 5 juin 1880 : Bardsley, Curiosities of Puritan Nomenclature. Chatto a. Windus (Peacock : livre utile et intéressant, supérieur aux « English Surnames » du même auteur). — Smith a. Cheetham, A Dictionary of Christian Antiquities. Vol. II. Murray (Littledale : moins de critiques à faire que pour le II° vol.). — The Reforms in the French Archives. — Oxford Letter. — « Aryan » and « Caucasian » (Keane). — « Saint Loy » in Chaucer (Furnivall et Hamilton). — The early printed books of St. Albans and Westminster (Blaydes). — Discovery of Sayana's Commentary on the Atharva-Veda (Shankar Padurang Pandit). — O. Rayet et A. Thomas, Milet et le golfe latmique, fouilles et explorations archéologiques. Parties II et III. Baudry (Murray). — The Sculptures from Pergamum (Percy Gardner : article très complet et qui mérite d'être lu).

The Athenaeum, n° 2745, 5 juin 1880 : Despatches, Correspondence and Memoranda of Feld-Marshal the Duke of Wellington. VIII. 1831-32. Murray (l'intérêt de ce vol. consiste surtout dans l'histoire du Bill de réforme de 1832 et dans l'exposé des opinions politiques de Wellington). — The Gospel according to St. Luke, with Commentary by Plumptre. Cassell ; The Gospel according to St. Luke, with Maps, Notes and Introduction, by Farrar. Cambridge, University Press. — English Classics for Foreign Readers. Saint-Simon, by Collins. Blackwood. (livre qui mérite peu d'éloges). — Mr. Planché (not. nécrologique sur cet archéologue).

Literarisches Centralblatt, n° 23, 5 juin 1880 : Lauth, Ægyptische Chronologie. Strassburg, Trübner. 1877 (jamais l'auteur de l'art. n'a lu un ouvrage si parfaitement insensé à tous égards). — Tomaschek, Centralasiatische Studien. I. Sogdiana. Wien, Gerold. 1878 (très vaste connaissance de la littérature du sujet). — Ihne, Römische Geschichte. V. Der Verfall der Republik. Leipzig, Engelmann. 1879 (des Gracques à la mort de Sylla, ennuyeux et quelque peu « philistin », pourtant de bonnes remarques). — Jamaspji, Pahlavi, gujavâti and english dictionary. I et II. London, Trübner. 1877-79 (commencement d'une excellente publication). — Doxographi Graeci, collegit, recensuit, prologomenis indicibusque instruxit Diels. Berlin, Reimer. 1879 (ouvrage très soigné et très complet). — Maass, De Sibyllarum indicibus. Berlin, Weidmann. 1879 (beaucoup de finesse). — Appiani historia romana, ed. Mendelssohn. I. Leipzig, Teubner. 1879 (très bonne édition dont il faut souhaiter le prompt achèvement).

Gœttingische Gelehrte Anzeigen, n° 15, 21 avril 1880 : Lucius, Die Therapeuten und ihre Stellung in der Geschichte der Askese. Strassburg, Schmidt. 1879. (Düsterdieck : comme le sous-titre l'indique, l'ouvrage traite du « de vita contemplativa » attribué à Philon ; fait avec beaucoup de soin et de savoir, cet ouvrage prouve que le « de vita cont. » n'est pas de Philon, qu'il ne mérite aucune confiance et qu'il n'y a jamais eu de société d'ascètes juifs ou chrétiens sous le nom de thérapeutes.)

N° 19 : Thomsen, der Ursprung des russischen Staates. Gotha, Perthes. 1879. (Krek : Trad. allemande de cet ouvrage important qui fera autorité.) — Double, Brunehaut. Fischbacher. (Kaufmann : mauvais.)

N°s 18 et 19, 7 et 12 mai 1880 : Chronica regia Coloniensis recensuit Waitz. Hannover, Hahn (Waitz). — Leist, das römische Patronatrecht. Zweiter Theil. Erlangen, Enke. (Ubbelohde : ouvrage de très grande valeur.) — Delbrück, das Leben des Feldmarschalls Grafen Neithardt

von Gneisenau. IV. 1814-1815. Berlin, Reimer. (Suite de l'ouvrage commencé par Pertz.) — MÜLLER (C.), der Kampf Ludwigs des Baiern mit der römischen Curie. Tübingen, Laupp. 1879-80. (Livre très remarquable, en deux volumes ; une des meilleures et des plus neuves monographies historiques.)

Theologische Literaturzeitung, n° 11, 22 mai 1880 : BUDDENSIEG, de Christo et suo adversario Antichristo, ein polemischer Traktat Johann Wiclif's. Gotha, Perthes. (Lechler : édition, assez bien soignée, d'un traité inédit de Wiclif.) — DRUFFEL, Ignatius von Loyola an der römischen Curie. München, Franz. 1879. (Möller : très court, mais substantiel.)

N° 12, 5 juin 1880 : MATZAT, Chronologische Untersuchungen zur Geschichte der Könige von Juda und Israel. Weiburg, Zipper. (Schrader : « Essai qu'on ne peut regarder comme réussi. ») — ROHLING, das Salomonische Spruchbuch, übersetzt und erklärt. Main, Kirchheim. 1879. (Baudissin : bon.) — KIHN, Theodor von Mopsuestia u. Junilius Africanus als Exegeten. Freiburg, Herder. (Möller : recherches précieuses.) — LÜTHI, die bernische Politik in den Kappelerkriegen. Bern, Wys. (Stähelin : seconde édit. d'un livre important et bien fait.) — DOUEN, Clément Marot et le psautier huguenot. 2 tomes. Paris, imprimerie Nationale. (Riggenbach : ouvrage de grande valeur, reposant sur une étude très étendue des sources.)

Rassegna Settimanale, n° 127, 6 juin 1880 : MALFATTI, La Suleika del Gœthe. — CASINI, Un trovatore ignoto del secolo XIII. (Il s'agit de Luchetto Gattalusi.) — Bibliografia : MOLMENTI, La storia di Venezia nella vita privata dalle origini alla caduta della reppublica. Torino, Roux e Favale. (Très-bonne contribution à l'histoire de Venise, fait honneur à la science, à l'esprit et à l'activité de l'auteur.)

Bibliographie (Les livres annoncés se trouvent à la librairie E. Leroux) : ARABANTINOS, Volkslieder aus Epirus. Athen, Wilberg. 8 fr. — ASTER, Architektonische Reiseskizzen aus Italien. Dresden, Gilbers. 16 m. — BELLESHEIM, Cardinal Mezzofanti, ein Lebensbild aus der Kirchengeschichte des XVIII. u. XIX. Jahrh. Würzburg, Woerl. 1 m. 40. — Boetii Commentarii in librum Aristotelis περὶ ἑρμηνείας, rec. C. MEISTER. Pars II. Leipzig, Teubner. 6 m. — CARAVITA, I codici e le arti a Monte Cassino. Napoli, Detken e Rocholl. 18 fr. — CASTRO (de), Milano durante la dominazione Napoleonica, giusta la poesie, le caricature ed altre testimonianze dei tempi. Milano, Dumollard. — Eudociae Augustae violarium, rec. J. FLACH. Leipzig, Teubner. 7 m. 50. — FINAMORE, Vocabulario dell' Uso Abruzzese. Milano, Hoepli. 5 fr. — GEORGIADES, Thessalia. Athen. Wilberg. 5 fr. — GIETMANN, De re metrica Hebraeorum. Freiburg, Herder, 2 m. 40. — GLORIA, Del Volgare Illustre dal secolo VIII fino a Dante. Padua, Drucker e Tedeschi. 2 fr. — GÜDEMANN, Geschichte der Erziehungswesens u. der Cultur der Juden in Frankreich u. Deutschland von der Begründung der jüdischen Wissenschaft in diesen Ländern bis zur Vertreibung der Juden aus Frankreich. X-XIV. Jarhrh. Wien, Hölder. 6 m. — HOEFLER (v.) Papst Adrian VI. 1522-23. Wien, Braumüller. 10 m. — KELLER, Geschichte der Wiedertäufer u. ihres Reichs zu Münster. Münster, Coppenrath. 3 m. — KUEBEL, Ueber das Verhältniss von Glauben u. Werken bei Jacobus. Tübingen, Fues. 3 m. — MAURER, zur politischen Geschichte Islands. Leipzig, Schlicke. 6 m. — MEJER, Weihbischof Johann Nicolas v. Hontheim u. sein Widerruf. Tübingen, Laupp. 8 m. — Nicephori opuscula historica, ed. C. de BOOR. Leipzig, Teubner. 3 m. 50. — OPEL, die Vereinigung des Herzogthums Magdeburg mit Kurbrandenburg. Fetschrift. Halle, Hendel. (102 p.) — ROHLFS, Geschichte der deutschen Medicin. II Theil. Stuttgart, Enke.

11 m. — Soupé, Etude sur la littérature sanscrite. Maisonneuve, 7 fr. 50, — Untersuchungen (philologische) hrsg. von Kiessling u. Wilamowitz-Moellendorff. I. Heft. Berlin, Weidmann. 4 m. — Wolf, Geschichtliche Bilder aus Œsterreich. II. Aus dem Zeitalter des Absolutismus u. der Aufklärung. 1648-1792. Wien, Braumüller. 8 m.

REVUES ESPAGNOLES (AGENT A PARIS, M. ERNEST LEROUX)

Revista de ciencias historicas

Publicada por S. Sanpere y Miquel. — N° 2. — (Abonnement annuel 25 francs).

Sommaire : La decadencia de Cataluña (P. Manot Renart). — El alfabeto fisiológico (Enr. Heriz). — Fragmento inédito de la Cronica de R. Muntaner. — Los origens y fonts de la nació Catalana (S. Sanpere y Miquel). — Bibliografia histórica de Cataluña. — Epigrafia (E. de Molins). — Revista critica Periódicos, etc.

Boletin historico

(Madrid) Enero de 1880 (Paris, E. Leroux).

Codera y Zaidin (F.) Conquista de Aragon y Cataluña por los musulmanes. — *Allende Salazar (A.)* Braquigrafi de la Edad Media (1° art.) — *Villa-amil y Castro (J.)* La coleccion de manuscritos del tiempo de Cisneros existente en la biblioteca de la Universidad Central. — Febrero : *Menendez Pelayo (M.)* La impiedad averroista. — Fray Tomas Scoto. — El libro « *De tribus impostoribus* ». — *Villa-amil y Castro (J.)* Nuestras bibliotecas, Archivos y Museos. — Marzo : *Fernandez Guerra y Orbe (A.)* Fortalezas del guerrero Omar Ben Hafson, hasta ahora desconocidas. — *Villa-amil y Castro (J.)* Cristobal Colon y los Franciscanos. — *Allende Salazar (A.)* Braquigrafia de la Edad Media (2° art.) — Abril : *Fuente (V. de la)* Desarollo de la influencia eclesiastica en las Universidades de Castilla á fines del siglo XIV y principios del XV. — *Asenjo Barbieri (F.)* Una obra de Diego Sigeo. — *Allende Salazar (A.)* Atrisos en las informaciones de la orden de Santiago en el siglo XVII.

Boletin de la Real Academia de la Historia

Diciembre 1879. Madrid (Paris, E. Leroux).

Fabié (A. M.) Necrologia del Sr. d. Antonio Delgadoy Hernandez. — *Delgado (A.)* Antiguedades de Murviedro. — *La Fuente (V. de)* Edificio romano en la villa de Tabara. — *Fabié (A. M.)* Los nuevos tronces de Osuna. — *Arteche (J. Gomez de)* El libro sobre el marqués de la Ensenada. — *Fabié (A. M.)* Historia contemporanea de Weber. — *Fernandez Guerra y Orbe (A.)* El sepulcro de Fray Diego de Velasquez en S. Gumiel de Izan. — *Fernandez y Gonzales (F.)* Cronica de los Reyes Francos por Gotmar II, obispo de Gerona. — *Fernandez Guerra y Orbe (A.) y Madrazo (P. de)* Sobre la edicion fotocromolitografica del códice del lapidario, que perteneció al Rey Alfonso X. — *Codera (F.)* Sobre la obra intitulada : Numismatique de l'ancienne Afrique. — *Saavedra (E.)* Tratado de numismática arábigo-española de D. F. Codera. — *Fernandez de Navarrete (M.)* Descripcion geográfico-historica de la villa de Abalos en la Rioja.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nº 26 Quatorzième année 28 Juin 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 423, 12 juin 1880 : Betham-Edwards, Six life studies of famous women. Griffith a. Farran. — Raverty, The Prishto Manual. Allen (manuel utile d'un homme très compétent, mais qui aurait pu être perfectionné). — Legge, The Religions of China. Confucianism and Tâoism, described and compared with Christianity. Hodder a. Stoughton (Douglas : mérite de grands éloges). — Indian Fairy Tales, collected by Maive Stokes : Ellis and White (Campbell : « le meilleur livre de son espèce »). — Solymos (Falkonberg), Desert life, recollections of an expedition in the Soudan. Allen (S. L. Poole). — Shakspere in old spelling (Furnivall). — The « Agamemnon » of Aeschylus at Oxford. — Discovery of Sayana's Commentary on the Atharva-Veda (Max Müller). — « Saint Loy » in Chaucer (Skeat). — Smith's dictionary of christian antiquities (Bass Mullinger). — Gneissen (Kinahan). — Some philological books (entre autres, le « Manuel de philologie classique » de S. Reinach : quelques omissions, mais ouvrage considérable, digne d'une « adaptation anglaise »). — Weekes, Lectures on art. Bickers (Pattison).

The Athenaeum, n° 2746, 12 juin 1880 : Kossuth, Memories of my exile. Cassell (le titre est trompeur ; l'ouvrage ne traite que d'un seul épisode important de l'exil de Kossuth et, sauf un chapitre consacré aux « antécédents » de la guerre d'Italie de 1859, ne parle que des actes de l'homme d'Etat hongrois durant cette guerre). — Eikon Basilike (2e art. sur les deux éditions de M. Stock et de Mme Phillimore). — The Voyages and works of John Davis the Navigator, ed. by Markham. Hakluyt Society. — The english dialect Society. — Poe and his critics (Stedman). — Milton notes, Richard Milton, etc. (Hyde Clarke). — Notes from Oxford.

Literarisches Centralblatt, n° 24, 12 juin 1880 : Der Midrasch Kohelet, übers. v. Wünsche. Leipzig, Schulze (bonne traduction, mais qui manque de notes ; cp. *Revue critique,* art. 58, p. 265). — Kirchner, Die Hauptpunkte der Metaphysik. Cöthen, Schettler. — Spencer, Die Thatsachen der Ethik. Stuttgart, Schweizerbart. 1879. — Pessl, Das chronologische System Manetho's. Leipzig, Hinrichs. 1878 (prémisses confuses, démonstration confuse, résultats qui ne sont pas confus, parce que l'auteur s'attache à Lepsius). — Douglas, The life of Jenghiz Khan, transl. from the Chinese. London, Trübner. 1878. — Schwicker, Politische Geschichte der Serben in Ungarn. Budapest, Aigner (intéressant et solide). — Krones, Geschichte der Neuzeit Oesterreichs. Berlin, Hofman. 1879 (du xviiie siècle jusqu'à nos jours). — Thürheim, Von den Sevennen bis zur Newa. 1740-1805. Wien, Braumüller. 1879 (vie du comte Valentin Esterhazy, né dans les Cévennes et qui termina sa carrière par une mission à Pétersbourg en faveur des émigrés). — Tudeer, De dialectorum graecorum digammo testimonia inscriptionum. Helsingfors. Leipzig, Simmel. 1879 (utile). — Peiper, Die handschriftliche Ueberlieferung des Ausonius. Leipzig, Teubner (très bon travail). — The Ormulum, with notes and glossary by White. Clarendon Press. 1878 (nouv. édition de Holt qui n'a pas fait disparaître toutes les fautes de White). — Erdmann, Ueber die Wiener u. Heidelberger Handschrift des Otfrid. Berlin, Dümmler (très exact). — Jahrbuch der Königl. Preussischen Kunstsammlungen. I, 1. Berlin, Weidmann (excellente publication, cp. *Revue critique,* art. 48, p. 197).

Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur. Tome XII (XXIV.) 1re Livraison : Faust, Dichotomische Responsion bei Hartman von Aue. — Franck, Mittelniederländisches ö et Zur Textekritik

der Werke Jacobs van Maerlant. — SEEMÜLLER, Zu Lessing. (Sur un petit roman français traduit par Lessing.) — MINOR, Beiträge zur Schillerlitteratur. — MÜLLER, Bruchstücke einer mhd. Erzählungshandschrift. — SCHÖNBACH, Segen; Fragmente eines unbekannten mhd. Gedichtes; Bruchstücke von Wolframs Willehalm; zur Predigtlitteratur. — TOISCHER, Odos Ernestus.

Anzeiger für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur, T. VI, n° 1 : Altenglische Dichtungen des ms. Harl. 2253, mit Grammatik und Glossar hrsg. von BÖDDEKER. Berlin, Weidmann. 1878. (Zupitza : très intéressant.) — Englische Alexiuslegenden aus dem XIV. und XV. Jahrhundert, herausg. von SCHIPPER, Heft I. Version I. Strassburg, Trübner 1877. (Zupitza : Bonne publication; aurait été meilleure si l'auteur avait pu faire usage du ms. D.) — Friedrich von Sonnenburg herausg von O. ZINGERLE. Innsbruck, Wagner. 1878. (Strauch : bonne édition, discussion soignée sur l'origine du poète.) — Entwurf einer systematischen Darstellung der schlesischen Mundart im Mittelalter von RÜCKERT. herausg. von P. PIETSCH. Paderborn, Schöningh. 1878. (Lichtenstein : réédition faite avec soin; le choix de morceaux en ancien silésien ajouté par M. P. est publié d'une façon peu satisfaisante.) — Gœthe und der Komponist Ph. Chr. Kayser, von BURKHARDT Leipzig, Grunow. 1879. (Schmidt : Une des plus intéressantes monographies publiées au sujet de Gœthe.) — Geschichte des katholischen Kirchenliedes von seinen ersten Anfängen bis auf die Gegenwart, von BECK. Köln, Du-Mont-Schauberg. 1878. (Balke : Recherches très méritoires.) — Dictys-Septimius. Ueber die ursprüngliche Abfassung und die Quellen der Ephemeris belli Trojani, von DUNGER. Dresden. 1878. (PEIPER : démonstration péremptoire de la non-existence de Dictys.) — Untersuchungen über die ältesten lateinisch-christlichen Rhythmen von HUEMER. Wien, A. Hölder. 1879. (VOIGT : très bon.) — Zur Geschichte der kleinasiatischen Galater und des deutschen Volkes in der Urzeit von WIESELER. Greifswald, Bamberg. 1879. (MÜLLENHOFF : sans valeur scientifique.) — Ueber den Ursprung der Nordfriesen. von LANGHANS. Wien, Gerold. 1879. (Müllenhoff : l'auteur n'a aucune des connaissances nécessaires pour traiter un pareil sujet.) — Die Syntax des Dativus im Ahd. und in den gestlichen Dichtungen der Uebergangsperiode zum Mhd. 1. Theil : Der eigentliche Dativus bei Verben von ROST. Halle. 1878. (Erdmann : Travail soigné.) — Das heilige Namenbuch von Konrad Dangkrotzheim herausg von PICKEL. Strassburg, Trübner. 1878. (STEINMEYER : ce travail fait bien augurer de la collection dont il forme le premier volume.) — Urkunden und Acten der Stadt Strassburgherausg von Wiegand, Bd. I. Strassburg, Trübner. 1879. (RŒDIGER : publication importante exécutée avec le plus grand soin.) — Herr Professor von Raumer und die deutsche Rechtschreibung von P. EISEN. Braunschweig, G. Wreden. (RŒDIGER : l'une des meilleures productions qu'ait suscitées la question de la réforme de l'orthographe allemande; quelques singularités.) — Mittelhochdeutsches Taschenwörterbuch von LEXER. Leipzig, Hirzel. 1879. (St. : Excellent.) — Das Land der Hegelingen wiedergefunden im ostfriesischen Harlingerlande von MARTINIUS. Norden, Soltau. (MARTIN : idées fantastiques inspirées par un patriotisme de clocher.) — JOSEPH MARIA WAGNER. (Notice nécrologique par J. STROBL.)

Gœttingische Gelehrte Anzeigen, n° 20, 19 mai 1880 : STECKELMACHER, die formale Logik Kants in ihren Beziehungen zur transcend enfalen. Breslau, Koebner. 1879. (B. Erdmann.)

N° 21, 26 mai 1880 : PILGER, die Dramatisierungen der Susanna im XVIen Jahrh; HOLSTEIN, das Drama vom verlornen Sohn. Geestemünde;

Janke, ueber den gekrönten Strassburger Dichter Caspar Brülow aus Pyritz. Pyritz; (Gödeke : trois bonnes contributions à l'histoire de la littérature dramatique du xv^e au xvii^e siècle.) — De Harlez. Etudes éraniennes. I. de l'alphabet avestique et de sa transcription. Maisonneuve. (Bezzenberger.) — Oratio vulgi, perrarus Wimphelingii libellus iterum editus. Strassburg, Schmidt. (L. Geiger, cp. *Revue critique*, n° 24, p. 482.)

Athenaeum belge (l'), n° 12, 15 juin 1880 : Vanden Peereboom, Ypriana, notices, études, notes et documents sur Ypres. Bruges, de Zuttere (Stecher : III^e volume de ce travail intéressant, a trait aux « Origines »). — Leslie, Essays on political and moral philosophy. Dublin, Hodges (E. de Laveleye : remarquable). — Nève, Le dénouement de l'histoire de Râma, drame de Bhavabhoûti, trad. du sanscrit avec une introduction sur la vie et les œuvres de ce poète. Leroux (Ch. Michel : excellente traduction). — Guilmard, Les maîtres ornemanistes, dessinateurs, peintres, architectes, sculpteurs et graveurs. Plon (H. Hymans : art. sur un ouvrage en cours de publication et qui sera très utile). — Publications historiques allemandes (Paul Bailleu : analyse les tomes IX et X de l'Histoire de Marie-Thérèse du chevalier d'Arneth; le livre de Hallwich « Wallensteins Ende » ; l'ouvrage de Fournier sur Gentz et Cobenzl « où l'on trouve les qualités qui constituent le grand historien », et un mauvais travail de M. Wolff sur l'Autriche et la Prusse de 1780 à 1790). — Les nouvelles fouilles de M. H. Schliemann à Troie.

Rassegna Settimanale, n° 128, 13 juin 1880 : Franchetti, Un giacobino massese del 1796 (d'après un ouvrage dû aux soins de M. G. Sforza, « Sull' occupazione di Massa di Lunigiana fatta da' Francesi nel 1796 ». Lucca, Canovetti). — Carlandi, Il prigionero di Chillon (il s'agit naturellement de Bonivard). — Bibliografia : Graf, Prometeo nella poesia. Torino, Loescher (beaucoup de finesse et de sagacité). — Scherillo, Pulcinella prima del secolo xix, saggio storico. Ancona, Civelli (mauvais).

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : Almqvist, Ueber die Sprache der Nord-Ostjaken. I. Helsingfors, Edlung. 194 p. — Cappeller, Vâmana's Stilregeln. Strassburg, Trübner. 1 m. 50. — De Venus la Deesse d'Amor, zum ersten Male hrsg. v. W. Foerster. Bonn, Cohen. 3 m. — Erman, Neuaegyptische Grammatik. Leipzig, Engelmann. 12 m. — Faber, Jean-François de Bastide en Belgique. 1766-69. Bruxelles, Olivier. 6 fr. — Faugère, Ecrits inédits de Saint-Simon, tome I. Hachette. 7 fr. 50. — Green, History of the english people. London, Macmillan. 16 s. — Ingram, Edgar Allan Poe, his life, letters and opinions. London, Hogg. 21 s. — Jebb, Selections from the attic orators. London, Macmillan. 12 s. 6 d. — Lindenschmit, Handbuch der deutschen Alterthumskunde. I. Die Alterthümer der Merowinger-Zeit. I. Braunschweig. Vieweg. 12 m. — Mahaffy, History of classical greek literature. London, Longmans. 15 s. — Mayr, Beiträge zur Beurtheilung F. E. Lessing's. Wien, Hölder. 145 p. — Miklosich, Ueber die Mundarten u. die Wanderungen der Zigeuner Europas. Wien, Gerold. 4 m. 80. — Newton, Essays on art and archaeology. London, Macmillan. 12 s. 6 d. — Ruschmann, Die Ordinal-Zahlen der mexicanischen Sprache. Berlin, Dümmler. 2 m. 50. — Scoones, Four centuries of english letters. London, Kegan Paul. — Smith (T. Rog.), Architecture, Gothic and Renaissance. London, Sampson Low. 5 s.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

QUATORZIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome X)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. Chuquet

QUATORZIÈME ANNÉE

SECOND SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome X

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1880

ANNÉE 1880

TABLE DU SECOND SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS

Langues et littératures orientales.

Langue et littérature grecques.

Langue et littérature latines.

Histoire ancienne.

Histoire du moyen âge.

Archéologie.

Langue et littérature romanes.

Littérature française.

Langues et littératures germaniques.

Littérature italienne.

Littératures slaves.

Langues ougro-finnoises.

Théologie et histoire de l'Église.

Droit et histoire des institutions.

Géographie.

art. pages

Bibliographie.

CORRESPONDANCE.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE

I

Ouvrages analysés.

II

Notices et communications diverses.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

ALLEMANDS

ANGLAIS

Belges

Danois

Italiens

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 5 Juillet — 1880

140. — **On the History, System and Varieties of turkish Poetry,** by J. W. Redhouse. Leipzig. In-8°, 61 p.

Voilà certes un vaste sujet pour une si mince brochure, et ce n'eût pas été un faible mérite d'avoir su renfermer en quelques pages le tableau d'une littérature qui n'a pas coûté moins de six gros volumes au baron de Hammer. Cette tâche n'était peut-être pas au-dessus des forces de M. J. W. Redhouse qui, par ses excellents travaux de grammaire et de lexicographie, a rendu à l'étude de la langue osmanli d'incontestables services. Mais, dès les premières lignes, on s'aperçoit qu'il ne s'agit ici que d'un écrit de circonstance. M. R. professe pour la poésie des Ottomans une admiration qui s'accroit en raison de leur décadence politique. Il s'est senti blessé dans ses plus chères affections littéraires par je ne sais quel discours débité dans un meeting électoral. Un candidat de l'école de sir W. Gladstone a tonné contre les pauvres Turcs « nation barbare, sans culture intellectuelle, sans écrivains ni poètes, etc. » Quelques jours après, un missionnaire anglican ou américain dénonçait en chaire ces impurs mécréants qui vont jusqu'à refuser une âme à la plus charmante moitié du genre humain. M. R., qui a sans doute trouvé en Turquie la preuve du contraire, pouvait-il laisser se propager d'aussi horribles blasphèmes ? Il a pris la plume et, comme on le verra bientôt, l'indignation l'a rendu poète.

Contre la thèse de l'infériorité féminine, le galant orientaliste puise dans le Koran, dans le recueil des traditions et des lois, et jusque dans les vers de Saadi une masse d'arguments sans réplique et dont le seul défaut est de ne pas être à leur place au milieu d'une esquisse d'histoire littéraire. Après avoir enfoncé, à la sueur de son front, une porte si mal fermée, l'apologiste de la muse ottomane entre dans le vif du sujet. On

s'attendrait à trouver ici une étude qui, reproduisant à grands traits les phases diverses de cette poésie si peu connue, la montrerait timide d'abord et bégayant de faibles imitations du style persan, puis prenant un essor plus hardi, se dégageant de ses langes et arrivant, avec Nabi, Raghib et Fitnet, à une forme sinon tout à fait indépendante, du moins empreinte du génie national. Ce n'est pas tout. A côté de ces productions savantes où les procédés d'école, les jeux d'esprit et de mots nuisent toujours un peu à l'inspiration, on aurait voulu avoir quelques détails sur la poésie vraiment populaire, je veux dire ces *charki* et ces *turku*, chansons anonymes, naïves et harmonieuses qui, à mon sens, offrent le type le plus vrai de la poésie des Turcs.

M. R. n'a pas cru devoir procéder de la sorte. Il se borne à donner comme spécimens de cette riche littérature, quatorze petites pièces choisies dans un Traité de rhétorique (composé par un général) et dans les œuvres complètes d'*Izzet-Molla*. Cet Izzet est un moderne; il a joué un rôle politique au commencement du siècle; mêlé à tous les grands débats de la Turquie avec la Russie et la Grèce, il termina sa vie en exil et, comme Ovide, il écrivit ses Tristes (*Mihnet-Kèchân*). Aux mérites du poète il joint ceux d'une paternité illustre : Izzet est le père du célèbre diplomate et écrivain Fuad Pacha. Ce sont là en vérité des titres recommandables, pas assez pourtant pour que le poétique Molla, vice-chancelier de Mahmoud II, ait droit à la moitié de l'ouvrage. Mais M. R. semble se trouver plus à l'aise avec les gloires contemporaines qu'avec celles du passé. C'est aux albums de ses anciens amis de Constantinople, Pachas et Vâlis, qu'il demande ses derniers extraits, peu de chose d'ailleurs, quelques petits vers accompagnant un billet doux ou une photographie. Le texte turc est suivi d'une traduction en vers, ou, pour parler plus exactement, d'une paraphrase versifiée et de remarques destinées à dissiper les obscurités du style oriental.

Passons rapidement sur certaines erreurs de détail, par exemple, sur la définition inexacte des divers genres de poésie arabe, persane, etc. (p. 25) et allons droit au post-scriptum de l'ouvrage. *In cauda venenum*. Là tout discrètement et de l'allure la plus modeste du monde, après avoir sollicité l'indulgence du lecteur avec les précautions oratoires les plus délicates, l'auteur glisse à la dernière page un quatrain turc de sa façon et sur quel sujet imprévu! La mort de Pie IX et l'avénement de Léon XIII! Outre ce service rendu à la papauté, le poète anglo-turc en ajoute un autre dont les Orientalistes ne peuvent que lui savoir gré : dans ce fameux quatrain il enrichit la poésie orientale d'un mètre nouveau, inconnu aux prosodistes les plus exercés. On ne saurait mieux finir. Aussi nous ne doutons pas que les vœux de l'auteur ne s'accomplissent et que l'Angleterre, émue par cet éloquent panégyrique, ne rende à son ancienne alliée une sympathie un peu refroidie par de récentes déceptions, et un juste tribut d'admiration pour les chefs-d'œuvre littéraires qui viennent de lui être révélés.

BARBIER DE MEYNARD.

141. — **Origine et développement de la religion étudiés à la lumière des religions de l'Inde.** Leçons faites à Westminter-Abbey par F. Max Müller, traduites de l'anglais par J. Darmesteter. Paris, C. Reinwald et Cie. 1879. — **La Mythologie comparée** par Girard de Rialle. Tome premier. Paris, C. Reinwald et Cie. 1878.

Ces deux ouvrages, inégaux par l'étendue du sujet et très différents d'esprit, ont cependant, comme on le verra, un point de contact qui en justifie le rapprochement dans un même article.

M. Max Müller ne traite, dans la partie historique de son livre, que des religions de l'Inde : M. Girard de Rialle emprunte les faits qu'il compare à toutes les religions du globe. En revanche, l'auteur français annonce que dans son étude des religions il s'arrêtera au seuil du monothéisme, et le premier volume qu'il nous donne ne touche pas encore au polythéisme de l'ancien monde : l'illustre professeur d'Oxford suit, au contraire, jusque dans ses dernières phases, le développement religieux dont l'Inde a été le théâtre.

L'esprit des deux ouvrages n'est pas moins différent, mais il l'est un peu autrement que ne l'auraient pu prévoir les lecteurs qui connaissent le passé littéraire et scientifique de M. Max Müller. Jusqu'à présent l'auteur de tant de brillants travaux sur la mythologie et l'histoire des religions n'avait paru qu'incomplètement dégagé des liens de la théologie. Désormais la critique la plus libre ne saurait plus élever contre lui d'autre grief que celui, si c'en est un, de traiter les religions comme un produit légitime, et non comme une aberration de l'esprit humain. La doctrine de l'évolution, familière à notre temps dans tous les ordres de sciences, est aussi la sienne dans la science des religions. Seulement, il entend l'évolution de l'idée religieuse autrement que l'école positiviste à laquelle appartient M. G. de R., et tout d'abord, au lieu de lui assigner un terme qui ne serait autre que le positivisme lui-même, il en prévoit la continuation indéfinie dans l'avenir. Mais de plus, sur le point de départ qu'on doit lui supposer dans le passé, il est en complet désaccord avec la même école et avec l'auteur de la *Mythologie comparée*. C'est par cette question de l'origine des religions que les deux ouvrages se touchent, en ce sens que la solution adoptée dans l'un avait été à l'avance[1] réfutée dans l'autre.

M. G. de R. s'est approprié la théorie du fétichisme primitif, qui, depuis le président de Brosses, a été si universellement reçue, qu'elle est devenue elle-même, selon la spirituelle expression de M. M. M. (p. 90), une sorte de « fétiche scientifique ». Dans cette théorie, l'origine de la religion est un état d'esprit « spécialement caractérisé par la tendance à considérer tous les phénomènes, tous les êtres, tous les corps de la nature comme pourvus de volontés et de sentiments pareils à ceux de l'homme. » Il est possible, en effet, que l'humanité ait connu un pareil état mental

1. L'ouvrage anglais, sous sa forme originale, est le premier en date.

dont nous observons aujourd'hui, soit dit en passant, la contre-partie chez ceux qui jugent plus scientifique d'assimiler la volonté de l'homme aux lois de la nature. Cette conception du fétichisme, ou, pour employer un terme plus exact et plus significatif, de l'« animisme », explique assez bien la personnification des principaux phénomènes naturels, et offre plus de vraisemblance que le système bien connu de M. M. M., rapportant au langage seul l'origine de l'anthropomorphisme. Mais il semble plus difficile d'admettre comme un fait primitif l'adoration directe d'un coquillage, d'un caillou, ou de tout autre de ces objets, insignifiants par eux-mêmes, auxquels appartient en propre le nom de fétiches. D'ailleurs l'animisme explique comment l'homme a pu se donner des dieux *matériels*, sans expliquer pourquoi il s'est donné des *dieux*. Dans ces limites, les critiques dirigées par M. M. M. contre la théorie du fétichisme primitif paraissent pleinement justifiées.

En l'absence de tout monument littéraire ancien d'un culte exclusivement fétichiste, la théorie du fétichisme primitif n'a pu être fondée que sur un argument d'analogie emprunté aux religions des peuples sauvages. Les sauvages, dit-on, n'ont pas dépassé la première phase du développement religieux, et leurs croyances actuelles peuvent nous donner une idée de celles qu'entretenaient nos propres ancêtres dans le temps où ils n'étaient eux-mêmes que des sauvages. Ici M. M. M. s'abrite derrière l'autorité de M. Herbert Spencer, et répète après lui (p. 61) que « si la théorie de la dégradation, telle qu'on la présente d'ordinaire, est insoutenable, la théorie du progrès continu, présentée sans correctif, ne l'est pas moins ». D'ailleurs, que savons-nous des croyances des peuples sauvages? Il est étrange qu'une école qui se pique en tout le reste d'une critique rigoureuse, soit si facile à contenter sur ce sujet de l'origine des religions. Les indianistes, qui ont accès à une immense littérature religieuse, comprenant, avec les plus anciens monuments connus de ce genre, toute une série d'ouvrages représentant un développement continu qui se poursuit encore de nos jours, avouent qu'ils ont beaucoup de peine à s'entendre sur bien des points essentiels. Ils constatent, comme le fait M. M. M., que la solution des questions les plus importantes est souvent liée à celle d'une querelle de philologues. Et quand il s'agit de peuples dont la langue est à peine connue, on considère les mêmes questions comme résolues par la conversation d'un voyageur, d'un passant avec le premier venu des indigènes! La part faite à la critique philologique dans un pareil entretien, on l'imagine sans peine, ainsi que la solidité des données qu'il peut fournir à la science. En fait, les témoignages des voyageurs sont contradictoires, et à ceux que De Brosses et ses disciples, les positivistes, invoquent en faveur de leur théorie, M. M. M. en oppose d'autres d'où il résulterait que, même aux derniers étages de la civilisation, le culte des fétiches est toujours accompagné de croyances plus élevées.

Il est vrai que certains mythologues renonceraient, au besoin, à l'argument tiré des sauvages, pour en emprunter un pareil à une partie de

la société même dans laquelle nous vivons. Voici comment M. G. de R. parle de gens que nous pouvons, en effet, observer sans sortir de chez nous : « Ils rendent un culte à des images, à des statues qu'ils douent d'une puissance et d'une volonté propre, absolument comme font les Papous pour leurs *Korwars* » (p. 224). Les adversaires du fétichisme, et M. M. M. en particulier, n'écartent pas ce rapprochement. Au contraire, ils s'en servent et le retournent contre la théorie du président de Brosses. Les pratiques fétichistes s'observent, en effet, chez les peuples civilisés, non à l'origine des religions, mais dans le temps de leur dégénérescence. On insistera, en alléguant que les fétiches de certains chrétiens ont existé, sous d'autres noms, dans une période antérieure au christianisme, et que le culte dont ils sont l'objet est moins une corruption de la religion nouvelle qu'une transformation de l'ancienne. Il resterait toujours à prouver que les adorateurs de fétiches n'adorent et n'ont jamais adoré que l'objet matériel auquel s'adressent leurs hommages. On l'affirme, même de ceux qui pratiquent sous nos yeux un culte de ce genre; mais, ici du moins, on ne peut le faire sans une exagération manifeste. Dans le langage, comme dans la religion, il y a un danger perpétuel, et auquel succombent plus ou moins la plupart des hommes, de perdre l'idée de vue en s'attachant au signe. Il n'y a cependant pas d'homme, jouissant de la plénitude de ses facultés, de qui l'expression « se payer de mots » puisse être entendue à la lettre, et il n'y a pas davantage de dévot, dans les mêmes conditions, dont on puisse dire qu'il confond entièrement la Vierge ou les saints avec leurs images. Maintenant, si l'on maintient le rapprochement avec les Papous, ne nous sera-t-il pas permis de faire remarquer que les Papous, si bas placés qu'ils soient sur l'échelle humaine, ont une langue, ou, pour parler comme M. G. de R. (p. 138), qu'ils sont du nombre de ces « primates » chez lesquels le langage articulé a fait son apparition? Or, s'ils ont des mots pour leurs idées ordinaires, pourquoi n'auraient-ils pas des signes d'un autre genre pour leurs idées religieuses?

Car, enfin, il est bien vite fait d'affirmer qu'un sauvage adore un caillou pour le caillou même; mais il est plus difficile d'expliquer un fait si étrange. On ne le fait pas, ou on le fait d'une manière qui équivaut, selon M. M. M., à attribuer aux pierres et aux autres objets devenus des fétiches une vertu « théogonique » (p. 117). D'ailleurs, il y a une question qu'on ne pose même pas, et pourtant cette question est la seule importante. « Si un enfant », dit M. M. M. (p. 113), « m'apporte son chat et me dit : « Voici un vertébré », la première chose que je me dirai sera : « Où cet enfant a-t-il jamais entendu parler de vertébrés? » Quand un adorateur de fétiches m'apporte une pierre et me dit : « Voilà un dieu, » ma question sera la même : « Mon ami, où avez-vous entendu parler de Dieu et qu'entendez-vous par là? » — Tel est, en effet, le vrai problème : D'où vient que l'homme a des dieux?

C'est ce problème que M. M. M. tente de résoudre en donnant pour

origine à la religion la « perception de l'infini ». L'espace nous manquerait pour montrer comment il essaie de concilier cette perception de l'infini avec une théorie sensualiste de la connaissance, et comment il vérifie son système sur la plus ancienne religion de l'Inde, le védisme, en retrouvant le culte de l'infini dans l'adoration des objets qui en donnent l'idée et qu'il divise en semi-tangibles, comme les grands arbres, les rivières, les montagnes, et intangibles comme les corps célestes et le ciel lui-même. En réalité, ce qu'il appelle l'infini n'est pas ce qui est sans limites, mais seulement ce qui est au-delà de nos perceptions finies, et dont nous avons l' « aperception » par la conscience même des limites artificielles que l'insuffisance de nos sens impose à certains objets de nos perceptions.

Sans insister davantage sur la forme que M. M. M. donne à ses idées, disons que nous sommes pleinement d'accord avec lui sur le fond. Pour nous, comme pour lui, en somme, l'origine de la religion est le sentiment que l'homme a de ses limites comme être intelligent et comme être sensible. De là sa foi en des choses qu'il ne connaît pas, et son désir de biens qui sont hors de sa portée. L'inconnu et l'inaccessible, voilà le domaine de tout temps réservé aux dieux. Ce domaine commençait moins loin pour l'homme primitif que pour nous. On comprend donc qu'il ait adressé son culte à des objets matériels, à la condition toutefois que ceux-ci s'imposassent en quelque sorte à ce culte par quelque caractère mystérieux. A de telles divinités, il ne pouvait guère demander que la satisfaction de besoins également matériels. Depuis, la science s'est emparée du domaine des premiers dieux, et le divin a dû reculer au-delà de l'ordre purement naturel. L'évolution de l'idée religieuse a suivi le progrès intellectuel et le de l'humanité. Selon toute apparence, elle continuera à le suivre. Mais, en tout cas, il est peu probable qu'elle cesse avant que la doctrine qui se croit appelée à la clore ait épuisé la science et, ce qui serait plus important, supprimé la douleur.

Sur la partie purement historique, consacrée à l'évolution « indienne » de l'idée religieuse, on pourrait sans doute faire à M. Max Müller quelques-unes de ces querelles philologiques auxquelles nous faisions allusion plus haut. Ne voulant pas étendre cet article outre mesure, et obligé de choisir entre les observations auxquelles l'ouvrage pouvait donner lieu, nous avons cru devoir en relever surtout la portée philosophique. Il se termine par une véritable profession de foi que nous ne pouvons songer à examiner ici, mais dont il nous sera permis de signaler du moins l'éloquence, en renvoyant le lecteur au livre lui-même, que M. James Darmesteter a su traduire sans rien laisser perdre du charme et de l'éclat de l'œuvre originale.

La théorie du fétichisme, poussée à l'excès, a nui au travail de M. Girard de Rialle. Elle l'a conduit à confondre sous la qualification commune de fétiches, en les répartissant seulement entre les différents règnes naturels, des objets aussi différents que les cailloux et les montagnes, par

exemple, ou que les animaux réels et les animaux fantastiques. De tels procédés de classification ne sauraient conduire à aucune conclusion solide. Mais ils laissent à l'ouvrage, en tant que collection de faits, une valeur réelle, diminuée seulement, sinon pour le grand public, au moins pour les savants qui voudraient en tirer profit, par l'absence complète de références.

Abel BERGAIGNE.

---

142. — **A complete concordance to the Odyssey and Hymns of Homer,** to which is added a concordance to the parallel passages in the Iliad, Odyssey and Hymns, by Henry DUNBAR, M. D., member of the general council, university of Edinburgh. Oxford, at the Clarendon Press, 1880. 1 vol. in-4°, 419 p.

On sait ce que c'est qu'une concordance et quelles sortes de services elle rend. Il suffit, avec la concordance de M. Dunbar, de se rappeler un seul mot d'un vers de l'Odyssée ou des Hymnes homériques pour retrouver immédiatement le vers et le passage qu'on a dans l'idée. Un pareil livre est précieux aussi pour tous ceux qui ont à dresser des statistiques de mots et de formes. Prenons-en seulement un exemple, pour dire. Celui qui voudrait réunir tous les datifs pluriels d'Homère, aura bien plutôt fait de parcourir les quatre cent dix-neuf pages de M. D. que l'Odysssée tout entière avec les Hymnes. Il ne risque point d'être jamais entraîné par le sens ou distrait par la beauté d'un passage : son dépouillement sera exposé à moins de chances d'omissions. Chaque mot est admis dans la concordance avec la flexion qu'il revêt dans le passage d'où il est extrait; on n'a eu garde de réunir toutes les formes d'un même nom sous le nominatif, ou d'un même verbe sous la première personne du présent de l'indicatif. Même les formes de même orthographe, mais de sens différent, comme θεός, θεοῦ, etc., un dieu, et θεός, θεοῦ, etc., une déesse, sont l'objet d'articles distincts pour chacun des sens à chacun des cas. Il en est encore ainsi pour le même mot employé avec deux quantités différentes, comme θεοί avec οι comptant comme longue, et θεοί avec οι compté comme brève. Le mot qui fait l'objet de chaque article est imprimé en texte gras, et se détache parfaitement sur le fond de la page. Tous les vers où ce mot se retrouve sont reproduits successivement dans l'ordre où on les rencontre en lisant l'Odyssée d'abord, puis les Hymnes. Le mot à propos duquel chaque vers est cité n'est représenté que par son initiale, ce qui le met en relief. Cette concordance est imprimée de la façon la plus claire pour l'œil, ce qui est un mérite de premier ordre dans un ouvrage de ce genre. M. Dunbar a fait une grande dépense de parenthèses pour envelopper la lettre désignant le chant de l'Odyssée ou l'indication de l'Hymne : elle est assurément superflue. Ces parenthèses mêmes, ainsi employées à contre-temps, ont quelque chose d'agaçant.

L'auteur déclare en tête de la préface que « cette concordance est basée

sur l'*Index homericus* de Seber [1], et a été composée en se servant du texte d'Ameis, 1874, pour l'Odyssée, de celui de Baumeister, même date, pour les Hymnes, Épigrammes, etc. » A vrai dire, il n'y a pas d'édition Baumeister de 1874, mais simplement un nouveau tirage, sans changements, de l'édition de 1858. De même eût-il été plus exact de dire l'édition Ameis « revue par Heintze » : et 1874 n'est vrai que du fascicule contenant les six premiers chants. Mais nous nous empressons de reconnaître que cette méconnaissance de la date véritable des éditions reste sans la moindre conséquence pour la valeur de la concordance, laquelle, paraissant construite avec une conscience parfaite, doit être très bonne. C'est le pendant de la concordance publiée, il y a quelques années, par Prendergast pour l'Iliade. Le tableau qui termine le volume de M. Dunbar et qui comprend les vers qui se retrouvent, soit exactement, soit avec des variantes, à la fois dans différents poëmes homériques, forme le lien naturel entre les deux publications, et il en constitue un précieux supplément. Ensemble ces deux ouvrages présentent une concordance complète d'Homère. On s'en était passé à regret jusqu'ici. Les poésies homériques n'ont plus rien à envier à la Bible.

Ch. G.

---

143. — **Theodor von Mopsuestia und Junilius Africanus als Exegeten** (avec une édition critique du texte de Junilius), von Dr Heinrich Kihn (Würzbourg), Fribourg en Brisgau, Herder, 1880. 1 vol. in-8° de xxiii-528 pages. — Prix : 6 m. 80 (8 fr. 50).

Le petit livre de Junilius, *Instituta regularia divinae legis*, est le plus ancien traité connu d'isagogique biblique et, à vrai dire, le seul ouvrage de ce genre qui remonte au-delà du xvie siècle. Jusqu'à présent, il avait été fort mal publié : l'auteur, les sources, le lieu d'origine n'étaient déterminés que par à peu près. M. Kihn en donne (p. 465-528) une édition lisible et correcte, d'après treize manuscrits dont un palimpseste du vie siècle, presque aussi ancien que l'ouvrage lui-même.

La plus grande partie de son volume est employée à déterminer l'origine de ce petit traité. Comme l'auteur a l'intention de le rattacher aux travaux bibliques de Théodore de Mopsueste, il consacre deux cents pages à une étude à fond sur ce personnage, sur l'école exégétique d'Antioche, avant lui, et sur la survivance de Théodore dans l'école nestorienne d'Edesse et de Nisibe. Dans la seconde partie (p. 201-464), il s'occupe de Junilius et de son livre. Il y a ici des résultats nouveaux et intéressants. M. K. démontre que Junilius n'était pas un évêque africain, comme on l'a toujours cru jusqu'ici, mais un haut fonctionnaire de la cour de Constantinople, un *quaestor sacri palatii* sous Justinien. Procope (*Hist.*

1. Seberus (Wolfg.), *Index vocabulorum in Homeri Poemat.* Oxon. 1780. 8°.

arcan., 20) raconte qu'il fut, dans cette charge, le successeur de Tribonien et trace de lui un portrait peu flatteur. Junilius (Ἰουνίλος), originaire d'Afrique, ne connaissait, dit-il, que très imparfaitement le grec, mais beaucoup mieux l'art de tendre la main à propos et de vendre la justice. Un de ses amis, Primasius, évêque d'Hadrumète, étant venu à Constantinople en 551, il lui offrit la traduction d'une sorte de manuel classique de l'Ecriture-Sainte; ce manuel avait pour auteur un certain Paul, professeur à l'école chrétienne de Nisibe, dans le royaume de Perse. Junilius, dans sa traduction, divise le texte par demandes et par réponses; il ne paraît guère avoir fait d'autres changements. Bien qu'à Nisibe l'enseignement se donnât le plus souvent en syriaque, le livre devait être écrit en grec. L'auteur ne doit pas, dit M. K., être confondu avec celui du *Compendium* de la logique d'Aristote décrit par M. Renan (*Journal asiatique*, 1852, p. 310 et suiv.) et publié par M. Land (*Anecdota syr.*, t. IV, Leyde, 1875) : sur ce point, son argumentation laisse place à quelques doutes. Il a mieux réussi à distinguer (contre Nestle, *Theol. Literaturzeitung*, 1876, p. 668) l'auteur du *Compendium* d'avec un autre Paul, professeur à Nisibe, puis évêque de cette ville vers le milieu du VIe siècle. C'est à celui-ci qu'il attribue, avec une assez grande probabilité, je le reconnais volontiers, la rédaction du petit traité traduit et remanié par Junilius.

Dans la forme, ce petit livre est tout-à-fait aristotélicien; on sait que la philosophie péripatéticienne était en grand honneur dans les écoles d'Edesse et de Nisibe. Pour le fond, il reproduit exactement les idées de Théodore de Mopsueste, tant au point de vue du canon et de l'exégèse biblique que pour les conceptions théologiques proprement dites. C'est même un fait curieux qu'un livre aussi nestorien de fond et d'origine ait trouvé un accueil favorable dans le monde latin du moyen âge. M. K. consacre plusieurs chapitres à signaler la parfaite analogie du traité nisibénien avec les œuvres et la méthode du docteur de Mopsueste. Dans cette partie de son ouvrage, comme aussi dans la première et même un peu partout, on regrette de le voir s'abandonner à une prolixité extrême. Son livre représente une quantité énorme de recherches et témoigne d'une critique fort judicieuse, mais l'auteur aurait pu garder dans ses cartons beaucoup de choses que le public n'a pas besoin de savoir et qui grossissent inutilement le volume.

En somme, cependant, le livre de M. Kihn éclaircit une question intéressante pour l'histoire des études bibliques. On trouvera un moindre attrait de nouveauté à ses recherches sur Théodore de Mopsueste et sur l'école théologique de Nisibe; mais on ne peut nier qu'une monographie aussi consciencieuse ne soit un réel service rendu à la littérature chrétienne du Ve et du VIe siècle.

L. D.

144. — **Der Heilbronner Convent.** Ein Beitrag zur Geschichte des dreissigjaehrigen Krieges, von A. Küsel. Halle, Niemeyer, 1878, 105 p. in-8°.

Le présent mémoire est encore un travail sur la guerre de Trente Ans sorti du *séminaire* historique de M. le professeur Droysen fils, à Halle, comme nous en avons déjà signalé plusieurs dans les dernières années. Ils se distinguent généralement par une solide érudition qui fait honneur à la méthode du professeur comme au zèle des jeunes auteurs dont ils constituent le début dans la science. Le travail de M. Küsel ne fait point tache dans la série de ces *Beitraege zur neueren Geschichte* successivement édités par la librairie Niemeyer. Le sujet qu'il traite présente un intérêt spécial pour l'histoire de la politique française au XVIIe siècle. On sait qu'après la mort de Gustave-Adolphe à Lutzen, une partie des états protestants de l'Allemagne se montra favorable à la conclusion de la paix. D'autres états de l'empire, tout en voulant continuer la lutte, voulaient au moins la poursuivre sous un chef national et désiraient grouper les forces vives du protestantisme germanique sous l'hégémonie saxonne. Ni l'une ni l'autre de ces alternatives ne pouvaient convenir à la Suède ou à la France. Les prétentions de Ferdinand II, l'incapacité absolue de l'électeur de Saxe les rendaient d'ailleurs à peu près impossibles d'avance. Pourtant Oxenstjerna dut lutter énergiquement pour empêcher la dissolution de la ligue suédoise et pour empêcher surtout la défection de plusieurs princes du cercle de la Basse-Saxe. Le travail de M. K. nous raconte par le menu ces efforts du grand diplomate suédois, ses négociations avec l'électeur Jean-Guillaume de Brandebourg, les conférences de Dresde entre l'électeur de Saxe et l'envoyé français M. de La Grange-aux-Ormes, enfin la session de l'union protestante à Heilbronn (avril-mai 1633). Contrairement aux données courantes, récemment encore adoptées par M. Charvériat dans son *Histoire de la guerre de Trente Ans* (II, pp. 227-234), M. K. prétend que l'influence de l'envoyé français, du marquis de Feuquières, loin de soutenir en tout les demandes de la Suède, s'appliqua surtout à les contrecarrer en détail, sans cependant pouvoir entamer la position dominante de la Suède, tandis que les diplomates anglais et hollandais ne jouaient à Heilbronn qu'un rôle tout-à-fait secondaire. C'est sur ce point que devra se concentrer évidemment le débat, quand une fois les documents inédits de archives parisiennes viendront amplifier ou contredire les données des Feuquières ou des *Mémoires* de Richelieu. Nous avons peine à croire que l'activité de l'envoyé français ait été précisément celle que lui attribue M. K. au moment où la Suède et la France renouvelaient le traité de Baerwalde. En tout cas, Oxenstjerna n'aurait remporté sur Feuquières qu'un avantage de courte durée, en refusant à Louis XIII le droit d'occuper les villes de l'Alsace. Dès le lendemain de la défaite de Noerdlingue (1634), la politique suédoise devint la docile acolyte de celle de Richelieu.

On désirerait parfois un peu plus de netteté dans les dispositions du récit ; l'abondance même des détails obscurcit par moments le cours de la narration. Mais, en somme, l'opuscule de M. Küsel est un travail fort recommandable.

R.

---

145. — D. Nisard. **Précis de l'histoire de la littérature française** depuis ses premiers monuments jusqu'à nos jours. Nouvelle édition. Paris, Firmin-Didot. 1878, 1 vol. in-12 de VIII-416 pages.

Ce livre date de loin. Il a paru pour la première fois en 1838 dans le *Dictionnaire de la conversation*. Publié en volume en 1848, il a vécu ignoré durant de longues années. Ce n'est qu'en 1878 que la maison Didot, tirant ce livre de la poussière où il jaunissait, le rendit au public, dans une nouvelle édition quelque peu modifiée et augmentée. M. Nisard raconte lui-même, avec beaucoup de grâce et d'agrément, l'histoire de ce petit précis, esquisse de la célèbre *Histoire de la littérature française* du même auteur.

L'ouvrage comprend cinq parties. Dans la première *(Epoque d'origine et de formation)*, l'auteur passe rapidement en revue les principaux écrivains ou monuments du XIIIe, du XIVe et du XVe siècle, à savoir : pour la prose, Villehardouin, Joinville, Froissard, Commines; pour la poésie, — après la chanson de Roland, — le Roman de Renard et le Roman de la Rose. Le XVIe siècle (partie II) est pour l'auteur l'époque de développement. La troisième partie nous offre, avec le XVIIe siècle, l'époque de maturité et de perfection. Mais déjà, dans le XVIIIe siècle, nous avons une époque de transformation avec un *commencement de décadence*. La cinquième partie étudie le XIXe siècle. Quel est le caractère de cette époque ? M. N. ne nous le dit pas.

Cette table donne un aperçu du livre : on voit que le titre n'en est pas tout à fait exact. Ce n'est pas un précis de l'histoire de la littérature française, mais un aperçu sur l'histoire du grand art littéraire. On connait les théories de M. Nisard. Le lettré n'a pas à se préoccuper de ce qui est mort dans la littérature, mais de ce qui est durable, de ce qui est éternel. Faire revivre une époque avec ses pensées, ses passions, retrouver dans toute littérature l'expression et l'image de la société qui l'a inspirée, c'est affaire au savant, à l'érudit ; si les œuvres n'ont pas par elles-mêmes une valeur esthétique, le littérateur n'en doit avoir souci.

Aussi M. N. le déclare-t-il dès les premières pages, la littérature française ne commence réellement qu'à l'époque de la Renaissance en France, quand la chaîne des civilisations est renouée, quand la tradition ancienne est retrouvée. « Jusque-là des ouvrages informes qu'on décore improprement du nom de littérature sont de la litérature gallo-romaine, si l'on veut, mais non de la littérature française. « Aussi, bien différent de

certains critiques qui cessent d'appeler française notre litttérature le jour où, disent-ils, elle imite les anciens, il ne commence à la reconnaître, à l'admirer et à l'aimer que « quand cette fusion s'est opérée, quand notre littérature s'est placée dans la tradition et comme sous le souffle des inspirations antiques, quand la fille commence à prendre les traits et le visage auguste de la mère. »

Avant Rabelais et Montaigne, il n'y a qu'une ébauche de prose, des chroniqueurs intéressants, Villehardouin, Joinville, *dont la langue n'est pas même authentique* (!), Froissard, Commines. En poésie, il y a un chaos fécond, le Roman de la Rose et un poète original, *Villon!*

Voilà donc à quoi se réduit, pour M. N., tout ce vaste développement littéraire du moyen âge. Voilà bien une exécution sommaire; mais le jugement a-t-il été vraiment rendu en connaissance de cause? Il est si tentant de dédaigner ce qu'on ignore!

Du moins M. N. rend pleine et entière justice à la chanson de Roland ; il en sent et il en exprime éloquemment la mâle et inculte beauté, le charme rude et profond. Mais encore pourquoi se refuse-t-il à y voir notre épopée nationale, notre Iliade? D'en faire l'égale de l'Iliade grecque, nul critique de bon goût n'y songera. Si le don de la création a peut-être été plus fécond chez nos aïeux que chez les Grecs, il n'en a pas été de même du don de la forme, et les plus belles œuvres littéraires du moyen âge seront toujours inférieures aux chefs-d'œuvre légués par le peuple aimé des Muses. Néanmoins, pour inférieur qu'il soit, cet art garde encore sa valeur, et tel poëme du XII[e] siècle, récrit dans notre langue moderne, charmerait encore les lecteurs les plus délicats.

Mais M. N. ne reconnaît en littérature que l'art réfléchi, conscient de lui-même, que nos classiques ont étudié dans les œuvres de la Grèce : « Pour mon compte, dit-il (non sans ironie, il est vrai), je profite de ce qui reste d'obscurité peut-être impénétrable sur la personne de l'auteur (du Roland), pour n'y pas voir un lettré qui aurait lu des « translations » d'Homère et de Virgile, et qui se serait évertué à les imiter. »

Nous ne voulons point discuter ici les théories trop dédaigneuses de M. Nisard. Malgré le remarquable talent avec lequel il les soutient et les défend, il serait facile de démontrer qu'elles conduisent directement à la destruction de l'histoire littéraire. Nous ne voulons que protester contre ces systèmes exclusifs qui portent condamnation de toute une vaste période de notre gloire littéraire. A quoi bon se montrer si dédaigneux envers un passé qui a été assez puissant pour féconder à leur origine la plupart des littératures modernes? Il est plus équitable d'embrasser dans un même regard bienveillant et ami notre littérature de tous les âges, et d'en suivre le majestueux et vigoureux développement, ici plus spontané, là plus artistique.

Injuste pour le moyen âge, trop sévère encore pour le XVI[e] siècle, M. Nisard, dans les deux premières parties, montre surtout les défauts de ses qualités. Dans les parties suivantes, ses qualités paraissent dans

tout leur éclat. On retrouve, dans ces études sur nos grands classiques, l'art de style d'un grand maître; une exécution d'une rare distinction, le goût supérieur, le jugement ingénieux et sûr de l'éminent critique auquel on doit de si belles pages sur Bossuet, Pascal, Corneille, Racine. Les jugements sont plus modérés, plus conciliants, ont moins de ce caractère autoritaire et tranchant qu'on retrouve dans la grande histoire de la littérature. C'est surtout dans les derniers chapitres consacrés aux écrivains contemporains qu'on remarque cette bienveillance générale, cette réserve et cette modération; le critique, s'élevant au-dessus des luttes d'école et de parti, fait entendre le langage mesuré de la justice et de l'équité.

En somme, c'est une œuvre inégale, dont les diverses parties pourraient être mieux équilibrées entre elles; c'est l'œuvre d'un esprit systématique et exclusif, mais d'un esprit supérieur et qui reste intéressant jusque dans ses erreurs les plus manifestes [1].

A. Darmesteter.

---

146. — W. Wollner. **Untersuchungen über die Volksepik der Grossrussen.** 1 vol. in-8° de VIII-147 p. p. Leipzig, Wilhelm Engelmann. 1879. — Prix : 4 mark (5 fr.).

L'auteur de ce travail nous apprend qu'il l'a publié sous les auspices de M. Leskien et avec les matériaux que lui fournissait, pour la plus grande partie, la bibliothèque du savant professeur. C'est là *à priori* une excellente recommandation. Etre élève de M. Leskien, c'est avoir été à bonne école. Et en effet, l'étude de M. Wollner fait honneur à son maître. Les travaux publiés jusqu'ici en Allemagne et dont M. W. donne la bibliographie, ne fournissaient que des vues de détails sur l'épopée populaire de la Russie. M. Wollner s'est mis au courant des principaux travaux publiés sur la question, et il en expose les résultats avec une lucidité remarquable et une critique judicieuse. Son mémoire n'a d'autre prétention que de donner une analyse minutieuse des cycles épiques et des systèmes qui ont été proposés en Russie et ailleurs pour les expliquer. Il sera consulté avec fruit comme un *memento* utile, même par les personnes auxquelles la littérature russe est familière; il mérite une place

---

1. Nous signalerons ici quelques menues erreurs : p. 35, M. N. place la chanson de Roland dans le dernier tiers du *douzième* siècle. Il doit y avoir là une faute d'impression, pour *onzième*. A la page 43, il la place plus exactement à la fin du *onzième* siècle. — P. 40 : Son seigneur *k l'* nurrit, lire *kil*. — P. 41 : *Ne ni* fesis, lire *nem*. — P. 140, M. N. parle d'*Octavien Mellin de Saint-Gelais*, « fils d'un père poète aussi ». C'est le père qui s'appelle *Octavien*; il fut archevêque d'Angoulême; le fils s'appelait seulement Mellin. M. N. donne au fils le nom du père.

honorable dans la bibliothèque de tous ceux qui, sans lire le russe, s'intéressent à l'épopée populaire [1].

L. Leger.

---

147. — **Wœrterbuch der Hauptschwierigkeiten der deutschen Sprache,** von Dr. Daniel Sanders. Grosse Ausgabe. Berlin, Langenscheidt. 1880. viii et 362 p. Prix : 3 mark 50 (4 fr. 40).

M. Sanders, le lexicographe bien connu, vient de publier une édition agrandie [2] de son dictionnaire pratique des principales difficultés de la langue allemande, dont cette *Revue* a rendu compte dans le temps. C'est le seul livre de ce genre qui existe, à notre connaissance, pour la langue allemande, et nous le recommandons encore une fois, surtout aux professeurs d'allemand.

---

148. — **Deutsche Litteraturgeschichte,** von Daniel Sanders. Berlin, libr. Langenscheidt. 1879, gr. in-8°, 142 pp. sur deux colonnes, avec 9 pages d'index. Prix : 2 mark (2 fr. 50).

Cette nouvelle histoire abrégée de la littérature allemande ne comprend, à vrai dire, que la littérature moderne, car l'auteur n'a donné du moyen âge qu'un résumé d'une quinzaine de pages. Ce qui caractérise surtout ce travail substantiel et consciencieux, ce sont des extraits très bien choisis, donnés pour un certain nombre d'auteurs (voir, par exemple, Gottsched et ses adversaires), et l'on peut dire que le livre de M. Sanders ne sera pas une œuvre inutile parmi les nombreux traités de ce genre qui existent déjà en Allemagne.

A. B.

---

149. — Léon Séché. **Joachim du Bellay.** Le petit Liré. Angevins et Bretons de la Loire. Origine et généalogie de la famille du Bellay. Description de l'ancien manoir du poète. Les ruines du château de la Turmelière. Notice bio-bibliographique. Huit sonnets nouveaux. Documents nouveaux et inédits. Eaux-fortes par Pierre Vidal. Paris, Didier. 1880, gr. in-8° de 60 p. (Tirage à 320 exemplaires dont 300 sur papier vergé, 10 sur papier whatman et 10 sur papier de couleur).

L'élégante brochure de M. Léon Séché débute par une leçon de géographie. L'auteur reproche aux biographes de Joachim du Bellay de ne s'être point rendu compte de la position de Liré, petit bourg d'Anjou où ils s'accordent à faire naître le poète. Il aurait voulu qu'on ne se conten-

---

1. Nous signalerons à M. W., qui a relevé tous les travaux parus en dehors de la Russie, une série d'études de M. Gebauer, publiées en 1867 et 1868 dans la Revue de Prague *Květy*, sous ce titre, *Ruske rhapsodie*. C'est un travail considérable qui n'a pas, croyons-nous, été réimprimé à part.

2. La *petite édition*, d'environ 200 pages, continue à se vendre à côté de la grande.

tât pas, comme M. Becq de Fouquières, le dernier biographe du chantre d'*Olive*, de placer vaguement Liré « aux environs d'Angers [1]. » M. S. objecte que Liré est à douze lieues d'Angers [2] et que cette humble localité aurait dû être rattachée à la ville d'Ancenis, « qui n'est qu'à un demi-kilomètre de Liré [3]. » Il ajoute que les du Bellay, seigneurs de Liré, partageaient autrefois le droit de péage et de pontonnage sur la Loire avec les barons d'Ancenis. On a prétendu « qu'il n'y avait pas de restes authentiques de l'ancien manoir du poète [4]. » M. S. décrit avec complaisance cet ancien manoir, lequel n'est autre que le château de la Turmelière, situé dans la commune de Liré. Il rappelle que le père de Joachim du Bellay, seigneur de Gonnor [5], était devenu seigneur de Liré et de la Turmelière par son mariage avec Renée Chabot, dame desdits lieux. Selon lui, « il n'est pas douteux que le poète soit né en ce château, » qui appartient à M. Charles Thoinnet de la Turmelière, membre de la chambre des députés. Donnons acte à M. S. de ses déclarations, mais non sans constater que, soit pour ce qui regarde le lieu de naissance de Joachim du Bellay, soit pour ce qui regarde la liste des anciens possesseurs du château de la Turmelière, il avait été devancé par M. C. Port, dont il ne cite pas une seule fois le remarquable travail [6]. S'il avait consulté ce recueil où les renseignements sont à la fois si abondants et si précis, il n'aurait probablement pas adopté, dans la bio-bibliographie de J. du Bellay, certaines dates qui ne s'accordent pas avec celles qu'indique son savant devancier. Par exemple, aurait-il avancé (p. 17) que le poète naquit vers l'année 1525, alors que M. Port, s'appuyant sur la grande autorité du président de Thou, le fait naître (t. II, p. 67) deux ans plus tôt? Aurait-il surtout affirmé (p. 23) que la *Défense et illustration de la langue françoise* parut *au mois de février 1549*, alors que ce fut en réalité *au mois de février 1550*, si l'on tient compte, comme on le doit, comme n'a pas manqué de le faire M. Port, du *nouveau style* [7]? En-

---

1. *Œuvres choisies de Joachim du Bellay*. (Paris, Charpentier, 1876, *notice*, p. IX.)

2. Plus exactement 56 kilomètres. Voir le *Dictionnaire historique, géographique, et biographique de Maine-et-Loire, par M. C. Port*, t. II, p. 523.

3. Un demi-kilomètre, n'est-ce pas trop peu dire? Ancenis est à 3 kilomètres de Liré, d'église à église, en d'autres termes de centre à centre. Il est, d'ailleurs, difficile de rattacher l'une à l'autre deux villes séparées par un fleuve qui, en cet endroit, a plusieurs centaines de mètres de largeur, séparées plus encore par leur origine différente, l'une appartenant à la province d'Anjou, l'autre à la province de Bretagne.

4. M. S. se fâche un peu contre Sainte-Beuve auquel, dit-il (p. 41), il a plu, un jour, d'écrire cela dans son *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle* (édition Charpentier, 1869, p. 353). Je ne sais trop si Sainte-Beuve est le coupable. Je ne retrouve la citation ni dans l'édition Charpentier (1843), ni dans l'édition Lemerre soignée par M. Troubat (1876). Un bon chercheur, qui est de mes grands amis, ne la retrouve pas davantage dans la première édition (Paris, 1828, 2 vol. in-8°).

5. *Sic.* Il aurait fallu écrire *Gonnord.*

6. Voir (*Dictionnaire* déjà cité) les mots *Liré* et *Turmelière (la)*.

7. M. S., qui se sert, pour désigner l'année où parut le manifeste de son héros, de

fin, aurait-il répété (p. 44) que le cardinal du Bellay, « comme pour reconnaître son injustice à l'égard de son neveu, s'était démis en sa faveur de l'archevêché de Bordeaux, » quand M. Port déclare formellement que « c'est pur rêve » que de prêter à l'auteur des *Regrets* « la succession anticipée du cardinal Jean, son oncle, à l'archevêché de Bordeaux ? »

On dit que les titres sont souvent trompeurs. Le titre de l'opuscule nous promet *huit sonnets nouveaux*. Il aurait fallu annoncer *huit sonnets relativement nouveaux*, car ces huit sonnets (p. 35-40), découverts par M. Paulin Paris, ont été publiés, dès 1849, par M. Anatole de Montaiglon, et ont été depuis réimprimés, une première fois, par M. Marty-Laveaux, dans sa belle édition des *Œuvres complètes de Joachim du Bellay* (Lemerre, 1867, t. II, p. 526-530), et, une seconde fois, par le libraire Liseux (*Les regrets de Joachim du Bellay*, 1876, in-18). Le même titre nous promet des *documents nouveaux et inédits*. On les chercherait vainement dans la brochure de M. Séché. En revanche, on y trouve, sans parler de pittoresques pages sur les jeunes filles d'Ancenis comparées à celles de Liré, sur le « plaisant séjour » de J. du Bellay, etc. [1], un *sonnet-dédicace à M. Thoinnet de la Turmelière, député*, sonnet qui n'est pas mal tourné ; des vers faciles et spirituels sur Ancenis (p. 57-60), empruntés par l'auteur à un recueil par lui publié sous le titre d'*Amour et patrie*, en 1876 ; une liste des *termes et locutions du* XVI[e] *siècle en usage aujourd'hui chez les Angevins et les Bretons de la Loire* (p. 51-56), et deux belles eaux-fortes de l'habile artiste qui a si bien illustré le *Dictionnaire* de M. Port, M. Pierre Vidal, eaux-fortes qui représentent l'une le vieux château de la Turmelière, l'autre ce moderne château.

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — La loi du 20 décembre 1879 et les décrets du 10 janvier et du 5 juin 1880 ont constitué l'Enseignement supérieur à Alger. L'Ecole des Lettres, en particulier, a reçu une organisation originale : par ses cours ou conférences de philosophie, de littératures ancienne, française, étrangère, d'histoire et de géographie générales, elle participe à l'organisation commune des Facultés des Lettres et se rattache étroitement à leur groupe ; mais par ses cours d'histoire et d'antiquités de

---

l'ancienne façon de calculer, s'est servi de la nouvelle méthode pour désigner l'année où mourut, en la fleur de son âge, le charmant poète (1[er] janvier 1560).

1. Trop pittoresques pages parfois, notamment quand l'auteur nous montre une colline qui s'*incline doucement, amoureusement jusqu'à la Loire* (p. 14) et compare (*ibid.*) la ville d'Ancenis *à une bacchante qui, fatiguée de la vendange, viendrait se laver les pieds dans le fleuve*. En ces passages et en quelques autres, le poète a un peu trop déteint sur le prosateur.

l'Afrique, de géographie africaine, d'arabe vulgaire et littéral, de littérature arabe, d'épigraphie latine, avec une application spéciale aux inscriptions du sol africain, de langue et de dialectes Berbers, elle est comme marquée d'un caractère propre, avec sa destinée à part et une direction particulière imprimée à ses travaux. Elle a été inaugurée le 3 mai 1880. Les professeurs qui la composent, ont pensé qu'il lui convenait d'avoir un organe de publicité, une *Revue* qui fût l'expression de son esprit. Dans le principe, les membre de l'Ecole qui constituent la Section Orientale devaient avoir une Revue propre. L'Ecole aurait eu ainsi un ordre double de publications. Mais il a semblé préférable, dans l'intérêt d'une œuvre collective, de grouper tous les éléments dont l'ensemble constitue l'Ecole des Lettres d'Alger. Le caractère original de cette Ecole sera ainsi conservé jusque dans la collection des travaux qui émaneront d'elle. La *Section des Lettres* et la *Section Orientale* réunies publient donc une Revue sous le titre : *Revue de l'Ecole d'Alger*. Cette Revue ne contient que les travaux des membres de l'Ecole, et des membres associés de la section orientale. Un comité de publication, composé de deux membres de la Section des Lettres et de deux membres de la Section Orientale, et renouvelable chaque année au 1er juillet, est spécialement chargé de la direction de la Revue. Ce comité est composé, cette année, de MM. J. de Crozals, A. Morel-Fatio, Houdas et René Basset. Le premier fascicule de la *Revue de l'Ecole d'Alger* (7 à 8 feuilles in-8°) paraîtra dans le courant de ce mois.

— Le septième fascicule (CAS CHO) du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, rédigé sous la direction de MM. Ch. Daremberg et Edm. SAGLIO, vient de paraître (pp. 961-1120 avec 189 gravures, chez Hachette, prix : 5 francs). Nous citons parmi les principaux articles : de M. F. BAUDRY, *cessio in jure*; de M. BRIAU, *chirurgia*; de M. CHAMPIER, *cervisia*; de M. GAYET, *centumviri*; de M. HEUZEY, *causia*; de M. G. HUMBERT, *cautio, censor, census, centuria, chirographum*; de M. KREBS, *choregia*; de M. F. LENORMANT, *Cérès* (l'art. le plus considérable du fascicule, pp. 1021-1078), *Chalcus* et *Chaldæi*; de M. de RONCHAUD, *Centauri* et *Chiron*; de M. SAGLIO, *catena, cathedra, caupona, cavum aedium, celeres, cella, cera, certamina, Charon, chlamys*, etc. Le *Dictionnaire* se poursuit avec une sage lenteur, mais on n'en peut faire un crime à son excellent et consciencieux directeur : cette lenteur même assure la supériorité du *Dictionnaire* sur les ouvrages rivaux.

— La *Société archéologique et historique de l'Orléanais* a tenu le 8 mai, sous la présidence de M. Egger, une séance importante où elle a distribué les médailles aux lauréats du troisième concours quinquennal fondé par M. Boucher de Molandon. Le prix de mille francs, affecté au concours, a été partagé *ex aequo* entre M. L. MERLET *(la Bibliothèque chartraine)*, Mlle F. de VILLARET *(Recherches sur l'ancien chapitre cathédral de Sainte-Croix* et *Etude sur l'enseignement primaire dans la ville et l'arrondissement d'Orléans avant 1789)* et M. CUISSARD *(l'étude du grec à Orléans, Catalogue analytique des 238 manuscrits de Saint-Benoît-sur-Loire, l'Ecole épiscopale d'Orléans et l'Ecole de Saint-Benoît au XIIe siècle, la Réforme et la Ligue à Orléans)*. Une mention très honorable avec médaille d'argent a été décernée à M. DUPRÉ *(Souvenirs orléanais de la Guienne et de la Gascogne)*, et quatre mentions honorables, avec médailles de bronze, à MM. BELTON *(le protestantisme dans le Blesois)*, CHARPIGNON *(Genabum)*, GUILLON *(Etude sur le premier auteur du Roman de la Rose)*, POQUET *(Monographie du village de Bouilly)*.

— Le prix Raymond (800 francs et une médaille d'or) a été décerné par la *Société des études historiques* à M. Arthur LOISEAU, professeur au lycée de Vanves, auteur du meilleur travail sur *l'histoire des origines et de la formation de la langue française* MM. DONNAUD DU PLAN et Jules LE COULTRE ont obtenu une mention honorable.

— La librairie Hachette va, dit-on, publier prochainement les *Mémoires* du marquis de Sourches, qui étaient conservés dans les archives du duc des Cars; cette publication serait confiée à M. Arthur BERTRAND.

— M. SCHWAB, de la Bibliothèque nationale, est chargé d'une mission dans la Bavière et le Wurtemberg, à l'effet d'étudier les incunables orientaux.

— Le 10 juin, M. Noel VALOIS, ancien élève de l'Ecole des chartes, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris les thèses suivantes; thèse latine : *De arte scribendi epistolas apud gallicos medii aevi scriptores rhetoresque;* thèse française : *Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris (1228-1249)*, sa vie et ses ouvrages. — Le 23 juin, M. Edmond COLSENET, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur de philosophie au lycée de Lille, a soutenu devant la même Faculté les thèses suivantes; thèse latine : *De mentis essentia Spinoza quid senserit;* thèse française : *Etudes sur la vie inconsciente de l'esprit.*

— Le n° 2 (mars avril) de la *Revue de l'histoire des religions* renferme les articles suivants : *La formation d'une religion officielle dans l'empire romain*, par M. V. DURUY; une *esquisse du développement religieux chez les Grecs*, morceau extrait du *Manuel de l'histoire des religions* de M. TIELE, dont la librairie Leroux met aujourd'hui en vente la traduction; la fin de l'étude de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ sur la *divination italique;* un *bulletin critique de la religion juive* (judaïsme ancien) par M. Maurice VERNES; un *bulletin critique des religions de l'Inde* par M. A. BARTH; un compte-rendu de M. H. Kern, de Leyde, sur *les religions de l'Inde*, de M. Barth (Fischbacher).

— La *Gegenwart* (n° 25, p. 397) publie une lettre intéressante de Beaumarchais relative au *Clavijo* de Gœthe; cette lettre, datée du 29 germinal, an VII, est adressée à Marsollier, qui, de même que Gœthe et avant Gœthe, avait « dramatisé » l'aventure de Beaumarchais, sous ce titre *Beaumarchais à Madrid*. Cette pièce de Marsollier fut jouée sur le théâtre du prince de Conti, mais les noms des personnages étaient remplacés par des anagrammes, Beaumarchais, sur le point de partir pour l'Angleterre après le procès Goëzman, assista à la représentation (1774). « Autrefois, écrit Beaumarchais dans la lettre publiée par la *Gegenwart*, autrefois, quand M. le prince de Conti, au jour que je partais pour l'Angleterre, me força de rester deux heures de plus à Paris, pour lui dire, m'ajouta-t-il, mon sentiment sur la pièce d'un jeune homme que l'on donnait ce jour-là même sur le théâtre de la cour du Temple, je me fis bien tirer l'oreille pour aller voir une comédie bourgeoise où l'auteur et tous les acteurs doivent être, disais-je, au-dessous du médiocre. — Non, me dit en riant le prince, il s'agit d'un jeune homme dont je veux juger le talent à venir sur ce que vous m'en apprendrez. — Je cédai. Mais, après avoir été vivement ému de revoir ma propre aventure d'Espagne représentée avec fidélité, je me souviens que je fondis en larmes à l'adieu de Médée que vous m'y fîtes faire par Clavico (*sic*) qu'on arrêtait. Je dis au prince : c'est un trait de génie dans le jeune auteur que d'avoir recueilli tous les malheurs qui me sont arrivés depuis mon retour de Madrid, pour me les faire prédire par un méchant justement puni dans une pièce dont l'époque remontait à dix ans du jour où il la composait. Le reste est bien, disais-je; mais ce morceau-là est superbe; ce jeune homme aura du talent, et d'un genre très estimable! Je n'ai jamais revu ce premier premier essai de votre génie dramatique, *quoique, passant à Augsbourg, en Souabe, je me sois vu jouer une seconde fois moi vivant, mais joué sous mon nom; ce qui n'était, je crois, arrivé à nul autre. Mais l'Allemand avait gâté l'anecdote de mon mémoire en la surchargeant d'un combat et d'un enterrement, additions qui montraient plus de vide de tête que de talent.* Et vous, vous l'avez embellie. » Ainsi Beaumarchais assista à Augsbourg à une représenta-

tion du *Clavijo*, de Gœthe; ce fut évidemment, dans l'automne de 1774, en revenant de Vienne à Paris; il y avait à Augsbourg une troupe d'acteurs, dirigée par Franz Joseph Moser, et *Clavijo* avait déjà paru sur la scène dans l'été de la même année. Cette lettre a été trouvée par M. Anton Bettelheim parmi les autographes du British Museum; M. Bettelheim prépare un ouvrage sur Beaumarchais; tandis que M. de Loménie ne s'est guère servi que des papiers laissés par son héros, M. Bettelheim a consulté les sept volumes de manuscrits qui ont été achetés depuis par le Théâtre Français, ainsi que de nombreux documents inédits des collections publiques et privées de Paris, de Vienne et de Londres. Nous relèverons dans une note de cet article une légère erreur; le prénom de M. Taine est Hippolyte et non Henri, et le discours de réception, dans lequel « M. Taine refusera difficilement à son prédécesseur le témoignage d'une recherche soignée et minutieuse » a déjà été prononcé.

ALLEMAGNE. — Le prix Lamey (3,000 fr.), fondé par l'Université de Strasbourg, sera décerné le 1er mai 1885 à l'auteur du meilleur travail sur l'*Histoire de l'architecture des villes chez les Grecs (Geschichte der Stædtebaukunst bei den Griechen.)* Les travaux devront être remis avant le 1er janvier 1884; ils pourront être rédigés en allemand, en français ou en latin; le concours est ouvert à tous, sans distinction d'âge ni de nationalité. Chaque travail devra être envoyé au secrétaire de l'Université et porter une devise; l'auteur y joindra un pli cacheté, contenant son nom et son adresse et revêtu extérieurement de la devise de son travail. Les études non couronnées ne seront pas rendues à leurs auteurs. L'Université désire qu'on mette à profit non seulement les témoignages littéraires et épigraphiques de l'antiquité, mais les résultats des fouilles et recherches faites sur les lieux; qu'on n'expose que brièvement les points déjà approfondis; qu'on donne au travail un caractère scientifique, et que le style soit clair et lisible.

— M. Rudolf Prinz annonce qu'il publiera (à Leipzig, chez Teubner) une édition critique de Sophocle d'après les mêmes principes que l'édition d'Euripide, qui paraît chez le même éditeur : le Laurentianus 32, 9 et le Parisinus 2712 feront la base de cette publication; M. Prinz nous assure qu'il n'est pas de « ces heureux qui croient pouvoir corriger Sophocle tous les trois vers. »

— La librairie Teubner annonce dans ses *Mittheilungen* d'autres travaux importants : un ouvrage de M. O. Lehmann, *die tachygraphischen Abkürzungen der griechischen Handschriften*; — des études de M. P. Langen, sur Plaute *(Beitræge zur Kritik und Erklærung des Plautus)*; — une reconstitution du texte de la *Chronographie* de Julius Africanus par M. Gelzer. *(Julius Africanus und die byzantinische Chronographie .I. Teil. Die Chronographie des S. Julius Africanus.)*

— Le congrès des philologues allemands réuni à Trèves l'année dernière a fait naître diverses brochures de circonstance. A cette occasion, M. P. Egenolff a publié une nouvelle édition, consciencieusement revue sur le manuscrit de Copenhague, du *lexique* (vulgairement attribué à saint Cyrille, mais qui paraît avoir pour auteur le grammairien alexandrin Jean Philopon) des mots grecs dont la signification change selon l'accentuation. Ce sont dix-huit pages petit in-4°, utiles dans toute bibliothèque philologique.

— Le *Magazin für die Literatur des Auslandes*, rédigé par M. A. Engel (Leipzig, Friedrich) prie ses collaborateurs (n° 24, p. 342) de « s'abstenir autant que possible de tous les mots étrangers inutiles. » La rédaction — ajoute la note du *Magazin* — qui se sait elle-même coupable à cet égard, s'efforcera de prêcher d'exemple; il faut montrer que la langue allemande n'a pas besoin de faire plus d'emprunts que toute autre langue moderne. — Nous avons remarqué dans ce

numéro un art. de M. Heidenheimer sur l'ouvrage consacré par M. Malagola au philologue Urceo.

— L'assemblée annuelle des philologues et pédagogues allemands (*Versammlung deutscher Philologen und Schulmænner)* aura lieu cette année, du 27 au 30 septembre, à Stettin.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 juin 1880.

M. Desjardins lit une lettre de M. Mowat qui présente quelques observations sur plusieurs inscriptions latines d'Afrique communiquées récemment à l'académie. — 1° L'inscription de Souk el Khmis (ci-dessus, 1er semestre, p. 301-303) est datée des noms de deux consuls *suffecti* inconnus jusqu'ici, Aurelianus et Cornelianus; elle est, en effet, du règne de Commode, et ce prince fut celui qui multiplia le plus les consuls *suffecti;* Lampride rapporte qu'il en fit jusqu'à vingt-cinq en une année. Mais à défaut des consuls, d'autres indications permettent de déterminer à peu près la date de cette inscription. Dans le rescrit impérial qui y est inséré, Commode ne porte ni le surnom de Britannicus, qu'il prit en 184, ni celui de Pius, qu'il prit en 183. Il y porte le prénom de Marcus, qu'il prit, au lieu de celui de Lucius, à la mort de son père, à la fin de l'année 180. Ce rescrit, qui est daté du 12 septembre, ne peut donc être que du 12 septembre 181 ou du 12 septembre 182. La dédicace de l'inscription, qui est du 15 mai suivant, est donc de 182 ou de 183. C'est à l'une ou l'autre de ces deux années qu'il faut inscrire dans les fastes les deux noms nouveaux des consuls Aurelianus et Cornelianus. — 2° Une inscription de Carthage, envoyée par M. Tissot, contenait le mot MIZEOTERENEN, où l'on avait vu un nom propre désignant un municipe africain inconnu. M. Mowat lit *miȥeoterenen*[*i*] et reconnaît dans ce mot la forme dialectale de *mediterranei;* il désigne, suivant lui, les habitants du quartier de Carthage le plus éloigné de la mer. — 3° La mosaïque d'Oued Atmenia (ci-dessus, 1er semestre, p. 184) porte une inscription qui indique le nom du propriétaire de la splendide maison où se trouvait cette mosaïque, *Pompeianus.* M. Mowat suppose que ce Pompeianus est le même que le proconsul d'Afrique de ce nom, que mentionne une inscription du temps d'Honorius, aujourd'hui au Louvre (L. Renier, Inscriptions de l'Algérie, n° 2736).

M. de Wailly commence la seconde lecture de ses *Observations grammaticales sur les actes des amans de Metȥ.*

M. de Longpérier lit un rapport au nom de la commission du prix Duchalais (numismatique du moyen âge). Ce prix est décerné à M. Louis Blancard, pour son *Essai sur les monnaies de Charles Ier, comte de Provence* (1879, in-8°).

M. Bréal présente, de la part de M. Casati, conseiller à la cour d'appel de Douai, les estampages de deux inscriptions étrusques découvertes à Tarquinii en 1880. L'une de ces inscriptions porte : *Tites Velus Arnthalisla*, ce que M. Cssati traduit par : « Titi Velii Aruntia nati » ; l'autre *cpv(?) suthi Anes Cuclnies :* « ... donum pro salute Annii Cuculnii ».

M. J. Halévy commence la lecture d'une *Note sur deux inscriptions cunéiformes relatives au règne de Nabonide et à la prise de Babylone par Cyrus.* M. Halévy relève dans ces inscriptions de nombreux renseignements qui permettent de contrôler le témoignage des historiens anciens, et, selon les cas, de constater leur véracité ou de rectifier leurs erreurs. Il y trouve des motifs de révoquer en doute la tradition qui attribue aux Achéménides une origine perse et par conséquent aryenne.

Ouvrages déposés : — Aug. Castan, Besançon et ses environs (Besançon, 1880, in-8°) ; — Barclay V. Head, On the chronological sequence of the coins of Ephesus (London, 1880, in8°); — J. Henri Pignot, Un jurisconsulte au xvie siècle : Barthélemy de Chasseneuz, premier commentateur de la coutume de Bourgogne et président du parlement de Provence, sa vie et ses œuvres (Paris, 1880, in-8°).

Présentés de la part des éditeurs : — par M. Delisle : Correspondance historique des bénédictins bretons et autres documents inédits relatifs à leurs travaux sur l'histoire de Bretagne, publiés par Arthur de La Borderie (Paris, 1880, in-8°) ; — *par M. Gaston Paris :* Nouveau recueil de farces françaises du xve et du xvie siècle publiées d'après un volume unique appartenant à la bibliothèque royale de Copenhague par Emile Picot et Christophe Nyrop (Paris, 1880, in-12).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 12 Juillet — 1880

---

150. — **Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France.** 13e année. 1879. Paris, Maisonneuve, in-8° de LXXXII et 316 pages.

Cet annuaire, qui vient de paraître, renferme, dans la partie consacrée aux mémoires et notices, quelques travaux sur lesquels nous croyons devoir attirer l'attention des personnes qui s'occupent du moyen âge grec (que les Hellènes font durer jusqu'en 1821, année mémorable où éclata la révolution dont est sortie la Grèce régénérée). Nous nous bornerons à signaler aux hellénistes les études de M. Egger sur *Socrate et le dialogue socratique,* de M. G. Perrot sur l'*Art égyptien et l'art assyrien,* de M. Couat sur l'*Elégie alexandrine,* de M. Maurice Croiset sur deux dialogues de Lucien, *Les portraits et la défense des portraits,* enfin de M. Charles Huit sur l'*Authenticité du Sophiste,* ainsi que l'édition des 47 chapitres inédits de l'*Omnifaria doctrina* de Michel Psellus, par M. C. E. Ruelle ; et nous aborderons l'examen des autres travaux qui sont plus particulièrement de notre compétence.

I. *Note sur l'état des études grecques en France aux premiers temps du moyen âge, par M. l'abbé Tougard.* — Il n'a jamais été publié d'ouvrage complet sur cette importante question. M. E. Renan n'a pas imprimé son mémoire sur ce sujet, couronné par l'Académie des Inscriptions, en 1847. MM. Egger et Gidel ont parlé de cette question rapidement. C'est surtout en dépouillant l'*Histoire littéraire de la France* (notamment les tomes III, IV, VI, VII et IX) que M. Tougard a rédigé son article, qui a de l'intérêt en ce qu'il réunit des faits dispersés, mais qui n'en apporte guère de nouveaux. Le volume des *Notices et Extraits,* que l'Académie des Inscriptions va publier prochainement, éclairera d'un jour nouveau l'étude du grec sous la dynastie carolingienne. Je noterai que l'appendice du cinquième volume d'Orderic Vital contient aussi quelques indications relatives à l'étude du grec, que je ne crois pas avoir été utilisées jusqu'à ce jour.

II. *Le Roman d'Achille, publié par C. N. Sathas.* — Le texte de cette Διήγησις περὶ τοῦ Ἀχιλλέως est extrait du ms. V, 24, *Auctarium* de la Bodléienne. M. S. déclare le roman d'Achille « si défectueux qu'on « ne réussit qu'avec grand' peine à deviner les mots défigurés et surtout « les vers toujours écrits comme de la prose. » M. S. ajoute que la restitution du texte qu'il publie aurait été facilitée par la collation de deux autres mss. contenant le même poëme et conservés, l'un au Musée britannique (nº 8241), et l'autre à la Bibliothèque de Naples, si ces mss. ne présentaient un inconvénient qui rendrait impossible la comparaison des trois textes. Les mss. de Londres et de Naples appartiendraient, suivant M. S., à une autre famille et seraient si différents du codex oxonien qu'il deviendrait « nécessaire de publier en entier cette nouvelle version. » Pour ce qui est du ms. de Londres, nous ne saurions nous prononcer et nous ne demandons pas mieux que de croire M. S. sur parole, mais, en ce qui concerne le ms. de Naples, c'est autre chose, et nous sommes loin, très loin de partager la manière de voir de M. S., qui, nous le craignons, ne connaît de ce ms. que l'indication du catalogue de Cyrille; autrement il eût certainement tenu un autre langage. La version napolitaine du *Roman d'Achille* est beaucoup plus étendue que celle d'Oxford, mais un examen même très superficiel de cette dernière suffit pour acquérir la certitude qu'elle n'est qu'une réduction, fort mal faite, du texte napolitain, dans lequel on retrouve presque intacts tous les vers du ms. oxonien; loin donc de n'avoir aucune valeur pour l'établissement du texte d'Oxford, elle peut résoudre à peu près toutes les difficultés qu'il présente. Il y a même, dans le texte oxonien, des passages absolument incompréhensibles pour qui n'a pas sous les yeux le ms. de Naples. Nous ne voyons, dans cette différence de texte, d'autre pensée préméditée que celle de résumer des détails quelquefois prolixes dans la rédaction napolitaine. Si le texte oxonien n'était pas si écourté, si peu suivi, si souvent inintelligible, on pourrait soutenir l'hypothèse contraire, celle qui consisterait à voir dans le ms. de Naples une amplification; mais cette hypothèse est inadmissible; elle ne saurait résister à l'examen des deux versions. Dans l'un et l'autre ms., la langue est la même; mais, dans celui de Naples, la facture du vers est plus élégante, l'expression mieux choisie, le tour de la phrase plus aisé; nous n'y trouvons pas ce que M. S. appelle des mots de provenance néo-latine. Quant à voir dans le texte d'Oxford un poëme à tendances patriotiques, quant à faire d'Achille « ressuscité après une mort deux fois millenaire la « personnification du ressentiment des Grecs contre les Croisés », ce sont là d'ingénieuses suppositions que rien ne justifie. Ce savant voit dans les mss. de Londres et de Naples un remaniement du texte oxonien fait au XIVᵉ siècle; mais, à l'appui de cette conjecture, il n'apporte qu'un argument bien faible tiré principalement de la façon dont Achille s'habille et se fait couper les cheveux. Une preuve puisée dans la langue du roman eût mieux fait notre affaire; mais la lan-

gue des deux rédactions est identiquement la même. Ainsi, pour prendre l'exemple apporté par M. S., le ms. de Naples ne donne pas (vers 74) le mot μάδευσις ou ὁμάδευσις, au lieu de ἱπποδρόμιον, comme l'affirme M. S., mais le vers commence par ἐποίησεν ποδρόμιον. Il est bon d'établir que le ms. de Naples a souvent la bonne leçon là où celui d'Oxford a arrêté l'éditeur. Il serait trop long de parcourir le poëme entier, prenons-en seulement les quatre premières pages; nous n'aurions, pour le reste, qu'à faire les mêmes observations.

Vers 2. Au lieu de ce vers, évidemment corrompu, je rétablirais, en m'aidant de la rédaction napolitaine : πλούσιος καὶ πανευγενής, ἀγέρωχος τὸν τρόπον. Le καὶ πλούσιος εἰς τόπον du ms. oxonien ne présente aucun sens satisfaisant. — 4. L'accusatif est préférable; il se trouve dans le ms. de N. — 5. Ms. de N. καὶ ἦν ἰδεῖν ἀνδρόγυνον. — 10. Au lieu de la leçon du ms. καὶ χρόνους ἰ ἐπίισεν, M. S. corrige : ποῦ χρόνοι δέκα πέρασαν, cette correction est ingénieuse, mais n'est pas nécessaire; lire καὶ χρόνους δέκα ἐποισεν (Ms. de N. δώδεκα χρόνους ἔποικεν παιδὶν νὰ μὴν ποιήσῃ). — 16. La correction ἐδάστασαν (j'aimerais mieux pourtant ἐδάσταξαν) est bien dans le sens du contexte, le ms. de N. donne τὴν θλίψιν οὖν μὴ φέροντες οἱ συγγενεῖς της πάντες. 24. Je préférerais μετ' αὐτὴν (dans le ms. de N. καὶ σὲν οὐδὲν ἐντρέπεται χωρὶς τῆς βασιλείας). — 28. J'effacerais 'ς, qui est inutile et qui n'existe pas dans le ms. N. — 33. Au lieu de ἀπ' ἐμοῦ, je préfère ἀντ' ἐμοῦ du ms. de N. — 35. Il y a certainement ici une confusion pareille à celle que M. S. a signalée à propos du vers 1[er], celle de ων avec ου, je lirais τούτων τῶν δέκα χρόνων, comme dans le ms. de N. — 39. τότης est-il une faute typographique pour τότες (= τότε)? Ce serait la première fois que l'on verrait pareille forme. Rappelons que, paléographiquement, l'ε et l'η sont parfois difficiles à distinguer, dans les mss. du XVI[e] siècle. — 41. Le verbe ἐξήνθυνε m'est inconnu; il faut probablement lire ἐπλήθυνε, ou mieux ηὐξύνθη δὲ, comme dans le ms. de Naples. — 65. La leçon καὶ ὀθαρμος ὡραῖος, que M. S. restitue en μὲ ὀφθαλμοὺς ὡραίους, se présente sous sa vraie forme dans le ms. N. εὐόφθαλμος καὶ ὡραῖος. Voici, du reste, le vers entier et celui qui le suit :

Ξανθὸς καὶ σγουροκέφαλος, εὐόφθαλμος καὶ ὡραῖος,
ἦσαν καὶ τὰ μαλλίτζια του φράγκικα κουρεμένα.

Nous citons textuellement ces vers pour deux motifs : le premier, à cause du diminutif μαλλίτζια, que je considère comme plus ancien que μαλλάκια, donné par M. S. comme étant la bonne leçon, p. 133; le second, pour prouver qu'un examen plus approfondi de la version du Musée britannique n'aurait pas permis à M. S. d'affirmer « qu'à la place d'un Achille à la chevelure blonde et crépue, nous voyons les parents du héros grec faire tondre l'enfant à la mode franque. » Si le ms. oxonien ne donne pas le second vers, c'est qu'il abrège, mais cela n'implique aucunement contradiction entre les deux vers. On peut avoir les cheveux blonds et crépus et les porter taillés à la franque. Mais M. S. avait besoin de trou

ver dans le second vers une sorte de négation du premier, car, sans cela, il lui eût été impossible d'échafauder son système.

Nous aurions à proposer un très grand nombre d'autres corrections qui nous sont fournies par le ms. de Naples, mais les bornes de cet article ne nous permettent pas de nous étendre davantage.

Nous ajouterons seulement quelques observations d'un autre genre. — Vers 239, 240, 246, *etc.*, pourquoi M. S. écrit-il par un ἁ (avec l'esprit rude) les mots ἅρματα, ἁρματόνω ? Je sais que telle est ordinairement l'orthographe des mss., mais rien ne la peut justifier. Ces mots viennent immédiatement du latin *armata, armare*. Je n'ignore pas qu'il y a des Grecs qui refusent de reconnaître que les langues étrangères ont fourni des termes à leur riche idiome et qui, par fierté patriotique, font venir ἅρματα de ἕρματα, mais je ne ferai pas à M. S. l'injure de le ranger parmi ces chauvins littéraires. Voici, d'ailleurs, ce que disait Eustathe à propos de ce mot : ἡ τοῦ ἅρματος λέξις καὶ ἐπὶ ὅπλου λέγεται, ῥωμαϊκὸν δὲ τοῦτο (*Iliade*, B, 484). — Vers 120 et 122. Pourquoi ne pas écrire χρουσεύουν ? — 416. Pourquoi l'orthographe fautive πάνγλυκον au lieu de πάγγλυκον?

Nous savons de bonne source qu'un Grec studieux se propose de publier prochainement le *Roman d'Achille*, d'après le ms. de Naples; nous l'engageons à reproduire intégralement le texte que M. S. vient d'éditer avec tant de soin, et nous le prions de ne pas se laisser gagner par l'idée qu'un poëme déjà publié ne doit pas avoir de seconde édition. Ajoutons que le ms. de Naples, qui contient le poëme d'Achille, est coté III, *B*, 27. M. S. Zambélios, qui en a fait une copie que j'ai sous les yeux, conjecture que ce codex fut apporté à Naples par des Grecs qui vinrent s'y réfugier, au XVIe siècle, après la prise de Coron.

III. *Lettre d'un Grec du* XVe *siècle, publiée par M. Riemann.* Cette lettre, qui a pour auteur un certain Démétrius Castrinos, est tirée d'un ms. de la bibliothèque de Pérouse, elle est datée de Milan, le 29 mars 1473, et il y est question de la mort du cardinal Bessarion, arrivée quelques mois auparavant. D'autres lettres, copiées par nous dans un récent voyage en Italie, nous permettent de donner quelques détails sur ce personnage, qui fut, à ce qu'il paraît, un de ces Grecs gyrovagues et affamés, comme il y en avait tant à cette époque. En 1468, Castrinos tenait, à la Canée, une école fréquentée par une trentaine de jeunes gens; à la fin de cette même année, un terrible incendie consuma sa maison et fit périr sa femme nommée Speranza et son fils Démétrius, âgé de deux ans (Lettre adressée à un ami du nom de Théophile, le 31 décembre 1468). A la suite de ce malheur, Castrinos quitte l'île de Crète; le 18 octobre 1469, il est à Ancône, chez un Italien extrêmement riche (πολύολβος), en qualité de précepteur. En novembre 1471, il est à Venise, où il vit presque d'aumônes; en avril 1472, nous le retrouvons à Florence ; en septembre, à Bologne, et, en décembre à Modène, où il est malade de la fièvre. Ses deux dernières lettres sont écrites, l'une de Vicence, le 17 décembre 1476 (à un appelé Jean, prêtre de Nauplie), et l'autre, le 24 mars

1477, à un Grec qui fait le commerce à Venise, et auquel il demande des secours pécuniaires pour retourner dans sa patrie. Cette dernière lettre est en grec vulgaire, toutes les autres en grec ancien. Dans le ms. où nous avons copié ces lettres, nous avons trouvé plusieurs petites pièces en vers iambiques, assez insignifiantes, sauf une seule, de laquelle il ressort que ce pauvre Castrinos avait étudié à l'Université de Padoue. Quant à ses lettres, que nous espérons publier prochainement, elles sont assez intéressantes, et elles seront d'un grand secours à ceux qui écriront l'histoire littéraire de la Grèce, au xv[e] siècle.

IV. — Je ne citerai que pour mémoire la *Chanson de maître Jean*, ou poëme *sur la révolte des Sfakiotes en 1770*, que j'ai publié dans l'Annuaire. C'est le document le plus complet que nous possédions sur cet épisode de l'histoire de Candie ; il se compose de 1,032 vers en dialecte crétois, et m'a été obligeamment communiqué par M. Joseph Manoussogiannakis, qui habite actuellement la Canée.

Le volume se termine par une bibliographie des ouvrages relatifs aux études grecques, parus en 1878-79. On pourrait la désirer plus complète, notamment en ce qui concerne les ouvrages publiés en Grèce et en Turquie ; mais, telle qu'elle est, elle rend d'incontestables services. Il n'est, du reste, guère possible de mieux faire, pour ces pays, avec les secours bibliographiques dont on dispose à Paris, car il n'existe en Grèce aucun bulletin bibliographique spécial. Seules, les revues Ἑστία, à Athènes, et Χλωρὶς, à Constantinople, publient des listes de livres nouvellement parus, lesquelles ne peuvent admettre les développements qu'un journal de la librairie hellénique pourrait comporter. Il est regrettable que les tentatives faites dans ce sens par M. N. Politis et par M. D. Coromilas aient avorté. Les Grecs sont dans l'habitude de se plaindre qu'on ne les connaît pas suffisamment, mais n'est-ce pas à eux de nous fournir les moyens de savoir ce qui se publie dans leur pays ? Une bonne revue bibliographique ne pourrait-elle pas se fonder, ou est-elle condamnée d'avance à périr, faute d'abonnés ?

C'est sans doute par inadvertance que, page 313, on a inséré le titre d'un recueil de *Canti popolari delle isole Eolie*, par M. Lizio-Bruno ; les chansons populaires des îles Lipari n'ont rien à faire dans une bibliographie d'ouvrages relatifs à la Grèce. — Ajoutons, pour finir, que, chaque année, il se publie en Russie un nombre considérable de livres et d'articles relatifs aux Etudes grecques ; il n'en est pas fait mention dans cette bibliographie. Cependant, il y a, dans l'Association, des membres qui se feraient un plaisir de donner à ce sujet de précieuses indications. Pourquoi ne les met-on pas à contribution ? Nous faisons des vœux pour que cette lacune ne se représente plus dans les Annuaires ultérieurs.

Emile Legrand.

---

151. — I. **Étude sur Préneste, ville du Latium,** par N. E. Fernique, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur d'histoire au Collège Stanislas (xvi[e] fascicule de la Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome. Paris, Thorin. 1880, in-8°, 222 p. — Prix : 7 fr. 40.
— II. **De Regione Marsorum** par le même. Paris, Thorin. 1880, in-8°, 91 p. — Prix : 3 fr. — Thèses pour le doctorat présentées à la Faculté des Lettres de Paris.

L'étude sur Préneste est à la fois une monographie historique, un travail d'archéologie et une thèse. La thèse, c'est, comme l'indique le sous-titre, que Préneste est une ville du Latium. — Tout le monde n'est pas de cet avis. Deux savants, dont un seul d'ailleurs était connu de l'auteur quand il imprima son livre, ont contesté à Préneste cette qualité de cité latine en s'appuyant sur des arguments topographiques. M. Fernique, heureux d'avoir un adversaire à combattre et une thèse à soutenir, repousse avec énergie et succès les conclusions de M. Clason [1]. Traditions mythologiques, textes précis, faits historiques, il met tout en œuvre; les arguments se succèdent serrés, pressants, convaincants, et l'on conclut volontiers avec l'auteur que Préneste était une ville du Latium bien longtemps avant la dissolution de la confédération latine, et que la compter au nombre des villes eques, c'est se mettre en contradiction avec les témoignages historiques les plus formels et les plus antiques traditions du Latium [2].

Telle est la thèse indiquée par le sous-titre et heureusement soutenue dès les premières pages. Quant au titre même, *Etude sur Préneste,* il montre que c'est une monographie complète de la cité latine que l'auteur a entreprise. Et, en effet, dans les quatre parties qui composent ce volume, M. F. étudie successivement l'histoire politique de Préneste, son histoire religieuse, ses monuments, son art. — Grâce à cette monographie, on connait maintenant Préneste depuis ses origines les plus lointaines jusqu'à la fin de l'empire romain.

Les deux premières parties ne sont pas les plus intéressantes. Pour ce qui est de la vie politique de Préneste, l'auteur n'ayant à son service qu'un nombre de textes très restreint a généralisé son sujet en essayant de retracer l'histoire d'une *Civitas fœderata,* de montrer ses rapports avec Rome, sa vie intérieure, sa constitution, son industrie, son commerce; puis sa transformation sous Sylla d'abord, au premier siècle de l'empire ensuite. Tâche pénible. A chaque pas, il faut s'arrêter, douter, combattre une opinion contraire. Ainsi M. F. avoue qu'il est difficile d'assigner une date précise à la division du territoire prénestin mentionnée par Frontin... Et voici que Zumpt [3] (auquel nous renvoyons l'au-

---

1. Clason, *Rœmische Geschichte*, IV, p. 79. Berlin, 1873. — C'est aussi l'opinion de Max Zoeller, *Latium und Rom.*

2. Telle est d'ailleurs l'opinion de MM. Mommsen, Schwegler, etc.

3. *Commentationes epigraphicæ*, p. 249.

teur) affirme que ce partage est du temps de Sylla, et, pour le démontrer, il s'appuie sur ce fait que jamais, après cette époque, les colonies ne furent établies par des *quinqueviri*. Ailleurs, M. F. affirme que c'est sous Tibère que Préneste recouvra son titre de Municipe..... Et M. Zumpt croit que Préneste resta colonie jusqu'à la fin de l'Empire [1]. — Ce qui semble autoriser cette opinion, c'est que les colonies étaient administrées par des *duumviri* et les municipes par des *quatuorviri :* or, à Préneste, les inscriptions ne mentionnent jamais que des *duumviri*. Mais ce qui justifie, en même temps, l'opinion de M. F., ce sont les exceptions que comporte cette règle [2] et qui permettent de croire que ni M. F. ni M. Aulu-Gelle, qui soutient la même thèse, ne se sont trompés.

Dans la seconde partie de ce travail où se trouve retracée l'histoire religieuse de Préneste, l'auteur donne les textes qui montrent en quoi la Fortune *Primigenia* se distinguait de la Fortune des poètes, de la Τύχη des Grecs. On regrette seulement que l'auteur n'ait pas insisté davantage sur le caractère primitif de cette divinité, analogue sans doute à la Terre qui a donné naissance à tous les êtres. On le regrette d'autant plus que l'auteur s'étend, un peu longuement peut-être, sur la conception de la Fortune comme déesse du sort, et qu'il nous intéressera davantage tout à l'heure en nous décrivant, dans la troisième partie, le temple de la déesse. Nous connaissons bien le sanctuaire, nous voudrions mieux connaître celle qui l'habitait.

A vrai dire, ce sont ces deux dernières parties surtout qui attirent et retiennent. C'est là que l'auteur se montre archéologue. Là est le mérite principal du livre et sa vraie originalité. Pour décrire le temple, cet édifice pyramidal qui se voyait de tous les points du Latium et qui était vénéré de toute l'Italie, M. F. a dû fouiller la ville entière, faire des recherches minutieuses dans les maisons et dans les caves, car la ville moderne de Palestrina est entièrement bâtie sur l'emplacement du temple antique. A ces perquisitions, nous devons un plan soigneusement fait où sont indiquées toutes les constructions antiques signalées jusqu'à ce jour. Mais combien, malgré cela, on serait heureux d'avoir la restauration qu'a faite de ce temple M. Huyot, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, restauration qui se cache inédite dans les cartons de l'Ecole des beaux-arts [3]!

Pour ce qui regarde l'histoire de l'art à Préneste, nous n'insisterons pas sur le premier chapitre qui n'est, sauf quelques restrictions faites par l'auteur, que l'analyse d'un mémoire de M. Helbig [4], mais nous recom-

---

1. *Ibid.*, p. 254.
2. V. Marquardt, *Rœmische Staatsverwaltung*, I, p. 479, note 6. — Aulu-Gelle, XVI, 3.
3. Nous signalons dans ce chapitre une grave erreur de typographie : au lieu de *deux* arcades (page 107, l. 27,) il faut lire *douze*.
4. *Annales de l'Institut archéologique*, 1876.

mandons tout particulièrement le second chapitre, le plus intéressant et le plus important de tout l'ouvrage au point de vue archéologique. Déjà l'Institut a félicité M. F. de l'exactitude avec laquelle il a décrit tous les objets trouvés à Préneste et principalement ces cistes gravées au trait, et dont la fabrication semble avoir été un des monopoles de cette ville. Nous le remercions, à notre tour, des renseignements curieux qu'il nous donne sur ces objets, sur les dessins qui les décorent et sur la manière dont étaient traités quelques-uns des sujets ainsi dessinés. Nous le félicitons surtout d'avoir donné, dans la dernière partie de son travail, une description si complète et si méthodique de toutes les antiquités prénestines. Son catalogue, nous le lui prédisons, sera souvent consulté, et toujours avec fruit.

II. — Dans sa thèse latine, *de Regione Marsorum*, M. F. a voulu donner une description détaillée du pays des Marses, tel qu'il était dans l'antiquité. Après avoir rapidement exposé l'histoire de ce peuple, si connu par sa valeur, il détermine les limites de son territoire, il identifie avec les noms modernes les noms transmis par les auteurs anciens. Le chapitre consacré aux voies romaines qui conduisaient dans le pays des Marses est un des plus importants. L'auteur y discute longuement les tracés donnés par l'itinéraire d'Antonin et par la table de Peutinger, et montre quel usage on doit faire de ces documents. Dans le chapitre suivant sont décrites les villes de la région des Marses : l'auteur, pour en reconstituer l'histoire, consulte les textes anciens et les inscriptions dont quelques-unes ont été récemment éditées par lui [1]; il énumère toutes les ruines qui subsistent encore. Les plus importantes sont celles d'Alba Fucentis décrites avec tant de soin et d'exactitude par le savant Italien Carlo Promis. On pourrait reprocher à M. F. d'avoir été un peu bref au sujet du temple d'ordre toscan de la colline de S. Pietro. Dans le chapitre VIII, M. F. signale la découverte d'un *Cunicolo* qui traversait une montagne large de 2 kilomètres et demi et de ruines qui sont sans doute celles d'une ancienne ville marse : elles étaient jusqu'alors inconnues. Les chapitres concernant le *lucus Angitiæ* et la capitale des Marses, *Maruvium*, contiennent des renseignements nouveaux. M. Fernique termine son opuscule par un court chapitre sur la langue des Marses; les documents ne sont pas encore assez nombreux pour qu'on puisse la ranger avec certitude dans une des familles des dialectes italiques; l'auteur n'a pas osé commenter l'inscription récemment trouvée à Luco [2]; mais il a déclaré à la soutenance de sa thèse qu'elle appartenait à un dialecte d'origine latine : il se rallie à l'opinion exprimée par M. Jordan [3].

1. Inscriptions inédites du pays des Marses. Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, 5e fascicule.
2. *Notizie degli Scavi di Antichità.* Décembre 1877.
3. Hermès. 1880, fasc. 1.

La carte annexée à l'ouvrage contient l'indication des ruines de cette région et le tracé des routes. Elle a été levée sur les lieux mêmes.

Nous terminons en manifestant deux regrets : nous aurions voulu avoir quelques renseignements sur les divinités adorées dans cette région (Angitia, Vesune, etc.). Nous aurions souhaité aussi trouver en tête de cet opuscule une description générale du pays des Marses. C'était une bonne préface à mettre en tête d'un bon travail.

Maurice ALBERT.

---

152. — **I Decreti della Colonia Pisana ridotti a miglior lezione** da Clemente LUPI. In Pisa, dalla tipografia di F. Mariotti e cc, 1879, in-8°, 86 pages et 1 planche lithographique.

M. Lupi, qui n'est pas un inconnu pour les lecteurs de cette *Revue*[1], continue le travail de révision qu'il a entrepris sur les inscriptions antiques de Pise, plus ou moins inexactement éditées par ses devanciers, et prélude, de la manière la plus heureuse, à la publication d'un recueil de tous les textes épigraphiques inédits découverts dans cette ville. Aujourd'hui il présente aux savants une édition définitive des deux fameuses tables qui sont généralement connues sous la dénomination impropre de *Cenotaphia Pisana* et auxquelles il rend, avec raison, celle de *Décrets de la colonie de Pise*. On sait que ce sont des fragments de marbre, malheureusement mutilés, sur lesquels est gravé le texte officiel du règlement de deuil public voté par les habitants de Pise à l'occasion de la fin prématurée des petits-fils d'Auguste, Caius César et Lucius César, qui moururent à dix-huit mois d'intervalle, celui-ci à Marseille, celui-là à Limyra, en Syrie. Ces documents renferment des particularités intéressantes ; dans l'un, on voit que Lucius César était *patron* de la colonie de Pise, qui le considérait comme son bienfaiteur ; l'autre nous apprend que la nouvelle de la mort de Caius César arriva au moment où la cité était en pleine crise électorale, *cum in colonia nostra propter contentiones candidatorum magistratus non essent ;* à défaut de duumvirs, de préfets et d'autres magistrats *jure dicundo,* les décurions et les colons eurent à pourvoir d'urgence aux nécessités de la situation.

Il est superflu d'insister sur l'importance que présentent ces tables, d'une manière générale, pour l'étude et l'intelligence des anciennes institutions municipales, et l'on s'imagine facilement que les Pisans les regardent comme les monuments les plus précieux de leur histoire locale. J'ajoute qu'elles doivent avoir aussi pour nous un intérêt particulier, en ce sens que nous pouvons, par voie de rapprochement avec nos propres monuments épigraphiques, en retirer quelque profit pour l'histoire de

---

1. Voir, dans le n° 32 du 9 août 1879, notre compte-rendu de *Le Antiche Iscrizioni del Duomo di Pisa.*

l'une de nos principales villes du Midi. Une inscription découverte à Nîmes nous apprend que le jeune Caius César était patron de la *Colonia Nemausus*, qu'il avait habitée et embellie d'édifices publics. Il se trouvait donc, vis-à-vis des Nîmois, exactement dans la même situation que son frère Lucius par rapport aux Pisans. La mort de ces princes, et surtout celle de Lucius, survenue à Marseille, dut causer dans la Narbonnaise une émotion plus profonde peut-être qu'en Italie, et, d'après les honneurs rendus à leur mémoire par les Pisans, nous pouvons juger de ceux que les Nîmois ne manquèrent pas de leur décerner. M. L. ne se contente pas de décrire minutieusement toutes les particularités archéologiques et épigraphiques des tables pisanes; il discute, sans en omettre une seule, les restitutions et les variantes proposées par les nombreux commentateurs qui ont exercé leur critique sur ces textes, depuis le cardinal Noris jusqu'à Orelli, Mommsen et Wilmanns. On ne s'attend nullement à ce que nous le suivions pied à pied dans les détails d'un travail de ce genre, fort consciencieusement exécuté. Nous signalerons seulement la discussion à laquelle il se livre, pour restituer le passage oblitéré où était consignée la date de la mort de Lucius César; Noris voulait rétablir, après les sigles A. D (table I, ligne 17) signifiant *ante diem*, les lettres XII·K·SEPT; Cardinali proposait XIII·K·OCT; M. L. pense qu'il faut lire XIII·K·SEPT, et fixe ainsi au 20 août de l'an 2 la mort du jeune prince.

Il me paraît également avoir raison quand il se refuse à adopter la restitution de la syllabe *mac* ajoutée en lettres peintes, par une main moderne, à la fin de la ligne mutilée qui précède la ligne 14 de la première table,

SINT..*(mac)*
TETVR·DATA·CURA·C·CANIO·SATVRNINO·IIVIR·ET.DECEM.PRIMIS·ELI*(gendi)*

Sans reproduire les lignes suivantes, il me suffit de dire que ce passage est relatif au sacrifice funéraire dont la direction supérieure était confiée au duumvir C. Canius Saturninus. Comme l'immolation de la victime ne constitue qu'un épisode de la cérémonie, il faut, avant les mots *data cura*, un verbe de sens plus général que *(mac)tetur;* la locution, qu'il s'agit de retrouver comme la plus appropriée à la circonstance, se présente si naturellement à l'esprit, que je me demande comment elle a échappé à M. L. et à tous ceux qui se sont occupés de ce passage. Pour moi, il est visible que c'est *(paren)tetur,* mot d'autant plus facile à conjecturer, qu'il se lit en toutes lettres dans un autre passage, table II, lignes 32 et 33 :

.... EODEMQVE·MODO·QVO·
L·C[AE]SARI·PARENTARI·INSTITVTVM·EST·PARENTETVR·

En terminant, je me permets de formuler un *desideratum*. Le mémoire de M. L. est accompagné d'une planche donnant le fac-simile de quelques lignes de chacune des deux tables, pour en faire apprécier l'aspect paléographique. Au lieu de cet échantillon insuffisant, l'au-

teur aurait mieux fait de nous montrer une reproduction photographique complète; c'est le seul moyen efficace de fixer définitivement un texte dont la transcription est sujette à controverse. M. L. n'ignore pas que les épigraphistes, auxquels surtout s'adresse son livre, travaillent aujourd'hui plus encore sur des estampages que sur des copies à main levée, et sont, en conséquence, devenus fort exigeants en matière de transcription authentique. Espérons que ce vœu sera réalisé dans le prochain travail que M. Lupi nous promet.

Robert MOWAT.

---

153. — **Geschichte des deutschen Kirchenrechts** von Dr Edgard LŒNING, ord. Professor des Staats-und Vœlkerrechts an der Universitœt Dorpat, t. I, xix-579 pp., t. II, xii-758 pp. Strassburg, Trübner, 1878, 2 vol. in-8°. — Prix : 25 mark (31 fr. 25).

L'histoire du droit canonique de M. Lœning s'annonce comme un livre de premier ordre, largement conçu par un esprit net et ferme qui a mis en œuvre d'abondants et d'excellents matériaux.

L'histoire du droit canonique n'est, aux yeux de M. L., qu'une branche de l'histoire du droit public et même de l'histoire du droit privé : cette conception explique l'intérêt et le charme du livre : l'auteur ne respecte pas les vieux tracés, les frontières traditionnelles; à chaque page il pénètre — et il a toujours de bonnes raisons pour le faire — dans le domaine du droit civil et du droit public proprement dit. Il utilise constamment les monographies les meilleures et les plus récentes, et son ouvrage, qui accuse d'ailleurs en toutes ses parties l'étude directe et approfondie des sources, abonde en vues neuves et originales.

Les deux premiers volumes ne dépassent pas l'époque mérovingienne. Le t. Ier est consacré plus particulièrement à la Gaule et à la période comprise entre Constantin et Clovis. Voici les titres des principaux chapitres : — L'Eglise et l'Etat; Constantin et l'Eglise. — L'évêque et le clergé. — Les biens de l'Eglise. — Pouvoirs et juridiction de l'évêque. Les synodes. — Primauté de l'évêque de Rome. — L'évêque d'Arles, primat des Gaules. — Rapports de l'Eglise catholique avec les royaumes ariens des Gaules.

La période mérovingienne est étudiée dans le tome II. Voici les divisions principales de ce volume : Clovis et l'Eglise; l'Eglise et le royaume franc. — L'Eglise franque. — Les conciles nationaux. — Constitution de l'Eglise; les métropolitains; l'évêque; le clergé. — Les moines. — Pouvoir disciplinaire de l'Eglise; juridiction. — Du mariage. — Des biens de l'Eglise.

Parmi les théories nouvelles de M. L., je mentionnerai l'interprétation du ch. IV de l'édit de 614 : M. L. pense que les ecclésiastiques criminels étaient, aux termes de cet édit, jugés non point, comme l'a cru Sohm, après Lehüerou, par le tribunal ecclésiastique ou, comme l'ont

cru Thomassin, de Marca, Eichhorn, Bethmann-Hollweg, etc., par un tribunal mixte, mais bien par le juge civil. Il n'admet pas qu'à l'époque mérovingienne les ecclésiastiques aient été régis par la loi romaine. Les vues de M. L. sur la position des hérétiques en Gaule, à l'époque mérovingienne, méritent aussi d'être signalées : l'hérésie, dit-il, n'était point, en soi, un fait punissable, seulement l'exercice public de leur culte était interdit aux hérétiques. Mais je n'ai pas la prétention de mettre ici en relief tout ce que M. L. nous apporte de neuf et d'original et je termine ce rapide compte-rendu par un petit nombre d'observations :

1° T. Ier, p. 155 et suiv. Pourquoi M. L. n'a-t-il pas rapproché le *presbyterium* siégeant autour de l'évêque des anciens qui entouraient le chef de la synagogue? Les origines de l'évêque, du prêtre et du diacre s'expliquent si heureusement par la comparaison avec les usages juifs! Il y a longtemps que Richard Simon a touché ce point [1];

2° T. Ier, p. 212. M. L. paraît apercevoir un trait de noire politique dans les prescriptions de la primitive Eglise qui, se fondant sur l'ancien testament, engagent ou obligent les fidèles à apporter des offrandes aux prêtres. Je ne vois rien là que de très naturel : le recours à l'ancien testament est un fait de la plus grande simplicité ; c'est une pensée qui devait se présenter à tout esprit religieux. Il n'y faut point apercevoir une habileté;

3° T. Ier, p. 99. M. L. énumère les constitutions des empereurs contre les hérétiques : il oublie la constitution des empereurs Arcadius et Honorius de l'an 388 [2];

4° T. Ier, p. 393. M. L. écrit que l'Eglise emprunta au droit des empereurs cette loi sévère qui condamnait l'accusateur, au cas où il perdrait son procès, à la peine encourue par l'accusé, si le plaignant eût triomphé. Quand on se contente de rapprocher les dates des conciles de celles des constitutions impériales, on ne trouve rien à ajouter à l'exposé de M. L. ; mais si on va plus loin et si on recherche la véritable origine de cette disposition législative, on ne tarde pas à soupçonner qu'elle a dû être inspirée aux empereurs par les docteurs de la religion nouvelle; elle trahit visiblement son origine hébraïque [3];

5° T. Ier, pp. 138, 139. M. L. rappelle qu'un esclave ne pouvait recevoir les ordres sans l'autorisation de son maître. Il aurait pu rattacher ces prescriptions canoniques à l'épitre de saint Paul à Philémon [4];

6° T. II, p. 204, note 4. Le concile d'Eauze de l'an 551 n'a pas été pu-

---

1. Sieur de Simonville, *Comparaison des cérémonies des Juifs et de la discipline de l'Eglise*. Paris, 1710, ch. VII, p. 58-62.

2. *Code de Théodose*, l. XVI, tit. V, l. 34, *in fine*.

3. *Deutéronome*, XIX, 18-21. Le Deutéronome parle du faux témoin ; mais la parenté des deux idées me paraît évidente.

4. *Epistola ad Philemonem*, 10-18.

blié pour la première fois par Friedrich; Amort l'avait mis au jour bien avant Friedrich, et le fait a été relevé par Maassen [1];

7° T. I[er], pp. 426, 433, 434 et *passim*. Ce que dit M. L. du crédit *moral* des papes avant le IV[e] s. ne me paraît pas rendre un compte suffisant des textes et des faits : certaine lettre de Clément I[er] [2], du pape Victor [3], certains passages de saint Cyprien [4] ne permettent pas de concéder si peu de chose aux premiers papes.

Il ressort implicitement, mais surabondamment du commentaire de M. L. sur le canon 6 du concile de Nicée qu'à ses yeux Rome n'avait, en 325, aucune sorte de primauté sur le siège d'Alexandrie : pourtant ce que nous savons du rôle de Rome [5] dans l'affaire d'Origène du diocèse d'Alexandrie, condamné par deux conciles alexandrins (première moitié du III[e] siècle), sent bien la primauté. L'attitude de Denys, patriarche d'Alexandrie, en face du pape Denys donne la même impression [6]. Enfin, quinze ans seulement après le concile de Nicée qui aurait consacré *à tous égards* la parité des deux sièges, les adversaires d'Athanase, évêque d'Alexandrie, prient le pape Jules d'*écrire* à leur élu Pistus : il s'agit évidemment des lettres de communion. Le pape ne les accorde pas [7];

1. Maassen, *Zwei Synoden unter Kœnig Childeric II*, Gratz, 1867, pp. 5, 6. Cf. *Revue historique*, 1[re] année, t. I, avril-juin 1876, p. 594.

2. Voyez Jaffé, *Regesta pontif. rom.*, p. 2, n° 1.

3. Jaffé, *ibid.*, p. 5, n° 5.

4. « Ut vos magis ad ecclesiam matrem et advestram (? *sic* dans Hartel) fraternitatem revertamini » (édit. Hartel, lettre XLIV, p. 605); « nos scimus hortatos esse ut ecclesiae catholicae matricem et radicem agnoscerent ac tenerent » (édit. Hartel, lettre XLVIII, p. 607); « post ita adhuc insuper pseudoepiscopo sibi ab haereticis constituto navigare audent et ad Petri cathedram atque ad Ecclesiam principalem unde unitas sacerdotalis exorta est ab schismaticis et profanis litteras ferre » (édit. Hartel, lettre LVIII, p. 683). Pour ne point aborder ici incidemment une question de critique de textes de premier ordre, je ne cite pas le célèbre passage du traité de l'unité de l'Eglise rejeté, comme on sait, par les éditeurs modernes; mais j'ai des raisons pour faire, dès à présent, toute espèce de réserve à l'égard de ces éditions. J'aurai lieu probablement de restituer à saint Cyprien et à l'histoire de l'Eglise ce texte fameux.

5. « Ipse Origenes in epistola quam scribit ad Fabianum Romanae urbis episcopum pœnitentiam agit cur talia scripserit et causas temeritatis in Ambrosium refert quod secreto edita in publicum protulerit, » saint Jérôme, (epistola ad Pammachium et Oceanum, édit. Migne, t. I, col. 751). — « Pro (*al.* porro) hoc sudore quid accepit pretii? Damnatur a Demetrio episcopo, exceptis Palestinae et Arabiae et Phoenicis, atque Achaiae sacerdotibus. In damnationem ejus consentit urbs romana. Ipsa contra hunc cogit senatum : non propter dogmatum novitatem, non propter haeresim ut nunc adversus eum rabidi canes simulant; sed quia gloriam eloquentiae ejus et scientiae ferre non poterant, et illo dicente omnes muti putabantur. » (Rufin, *Apologiae liber secundus*, § 20, dans Migne, *Patrologie latine*, t. XI, pp. 599, 600.)

6. Athanase, *De decretis Nicoenae synodi*, c. 25, 26, édit. bénédictine, Paris, 1698, t. I, pars I, pp. 230, 231. — Athanase, *De sententia Dionysii*, c. 13, *ibid.*, p. 252.

7. Le pape Jules dans Athanase, *Apolog. contra Arianos*, col. 24, édit. Migne, t. I, col. 287-290.

et, dans sa lettre aux Eusébiens, je remarque ces paroles : « Ne saviez-vous pas que c'est la coutume, en pareil cas, de nous écrire avant toutes choses (πρότερον) et que, suivant l'usage, d'ici doit vous venir la décision ? Si donc l'évêque de cette ville (Alexandrie) était tombé en suspicion, il fallait écrire à l'Eglise d'ici »[1].

Ces textes m'empêchent d'accepter la pensée, l'esprit des commentaires que M. Lœning joint à son interprétation du canon 6 de Nicée.

Paul VIOLLET.

---

154. — **Die italienische Literatur am œsterreichischen Hofe** von Dr Marius LANDAU. Wien, Druck und Verlag von Carl Gerold's Sohn. 1879, in-8°, 95 p.

On sait quelle influence considérable la littérature italienne a exercée sur celle des peuples voisins au XVIe et au XVIIe siècle; cependant personne que je sache n'a encore essayé d'écrire l'histoire si intéressante de cette influence, et tout ce que nous en savons jusqu'ici se borne aux renseignements épars dans les histoires générales des diverses littératures de l'Europe occidentale ou à des monographies trop peu nombreuses, comme l'étude que M. Rathery a consacrée chez nous à un côté de cette question [2]. En attendant le travail d'ensemble qui n'a point encore été tenté et qui ne se fera peut-être pas de longtemps, ces monographies sont pour nous les bien venues, et il faut remercier M. M. Landau d'en avoir essayé une des plus curieuses et des plus utiles qu'on pût entreprendre. Si l'influence de la civilisation italienne s'est fait sentir tour à tour en Espagne, en France, en Angleterre et en Allemagne, nulle part elle n'a laissé de traces aussi profondes qu'en Autriche; là, tout contribuait d'ailleurs à la rendre toute puissante : le voisinage, les guerres que les Habsbourg eurent à soutenir à tant de reprises dans la Péninsule, plus tard la réunion du Milanais, du Mantouan et d'autres provinces italiennes à la couronne impériale, enfin et surtout les alliances entre la maison d'Autriche et les maisons princières de la Péninsule; aussi, depuis les commencements des temps modernes presque jusqu'à nos jours, y a-t-il eu entre l'Italie et l'Autriche les rapports les plus suivis, rapports devenus hostiles, il est vrai, depuis 1815 et rompus définitivement en 1866, mais qui avaient été auparavant d'un caractère tout différent. Ces rapports furent la conséquence fatale et nécessaire de la supériorité intellectuelle et de la faiblesse politique de l'Italie. Ouverte aux invasions de

---

1. *Ibid.*, c. 35, *même édit.*, col. 308. La suite du même paragraphe est très forte aussi; plus haut, il est question, au contraire, l'affaire étant envisagée à un autre point de vue, des lettres que les Alexandrins auraient dû écrire à tous les évêques et de la décision de ceux-ci.

2. *Influence de l'Italie sur les lettres françaises*, Paris, in-8, 1853.

sa puissante voisine et incapable de résister à ses attaques, elle devait être vaincue par elle; mais à son tour, elle la soumit à sa suprématie morale, et, pendant deux siècles, l'Autriche emprunta à l'Italie qu'elle avait asservie des généraux, et quelques-uns des plus illustres qu'elle ait eus, des hommes d'Etat, mais surtout des savants et des poètes.

Les premières relations de la maison d'Autriche avec l'Italie remontent au mariage de l'archiduc Léopold III avec la fille de Barnabé Visconti, mais c'est pendant le règne de Charles-Quint qu'elles prirent toute leur extension; une partie considérable de la Péninsule était soumise au grand empereur qui, non content de dominer à Milan et à Naples, avait mis encore un pape à sa dévotion sur la chaire de saint Pierre; l'Italie était asservie, et cependant c'est à partir de ce moment que son influence s'établit irrésistiblement en Autriche; désormais, les Italiens affluent à la cour de Vienne, invasion pacifique qui devait les venger de la conquête et leur soumettre leurs vainqueurs. L'Italie, en effet, n'emprunta rien à l'Autriche; l'Autriche, au contraire, adopta les arts, les sciences, la littérature et, jusqu'à un certain point, la langue de l'Italie; ce sont des médecins italiens qui veillent à la santé des empereurs, ce sont des savants italiens qui conservent leurs bibliothèques; des Italiens comme Piccolomini, Montecuccoli, Marsigli, etc., commandent leurs armées; les poètes dramatiques de la Péninsule pourvoient à leurs divertissements; l'italien devient la langue habituelle de la cour de Vienne, comme le français fut, au XVIII[e] siècle, celle de la cour de Berlin; une académie italienne fut fondée à Vienne en 1659, plus tard, il y en eut une à Laybach, à Goritz, et non-seulement les princes autrichiens parlaient italien, mais quelques-uns d'entre eux, comme le frère de Ferdinand III, l'archiduc Léopold-Guillaume, « il crescento », furent de vrais poètes italiens, et presque tous tinrent à honneur d'attirer auprès d'eux les écrivains et les savants les plus en renom de la Péninsule, et ils leur offrirent une brillante hospitalité. M. L. donne une liste, qui paraît très complète, de tous ces hôtes illustres de la cour d'Autriche, depuis Aeneas Sylvius jusqu'à Casati et au comte d'Ayala; on y remarque le nom du naturaliste Magalotti, l'historien Giannone, que Charles VI protégea contre les attaques du clergé, dont le hardi Napolitain avait dévoilé l'esprit d'empiétement, les poètes dramatiques Pariati, Zeno, Pasquini et Métastase; Tagliazucchi, le traducteur du *Printemps* de Kleist, Bertola, qui traduisit les Idylles de Gessner et fut le vrai révélateur de la poésie allemande en Italie, Casti, l'auteur des *Animaux parlants*, Daponte, qui écrivit le livret du *Don Juan* de Mozart, et bien d'autres moins connus ou oubliés aujourd'hui.

M. L. a rattaché les noms de ces écrivains à celui des souverains sous lesquels ils ont vécu ou qui les ont protégés; Frédéric III, Charles V, Maximilien II et les Ferdinand, Léopold I[er] et Joseph I[er], Charles VI, Marie-Thérèse et Joseph II, sont les titres des divers chapitres entre lesquels l'auteur a divisé son livre; il a suivi ainsi, comme on le voit, l'or-

dre chronologique; c'était peut-être le plus commode, mais je ne sais si c'était le plus propre à donner de la vie à son récit. Cette énumération de noms parfois obscurs fatigue à la longue, surtout elle ne présente pas toujours une image assez nette à l'esprit. Mais ce qu'on voudrait trouver dans le livre de M. L. et ce qu'on y cherche en vain, c'est à quel point le contact de la civilisation italienne a influé sur le génie national de l'Autriche, ce que la littérature de ce pays a dû à celle de la Péninsule, jusqu'où elle a secondé, a retardé ou faussé le développement de la première, enfin, ce qu'elle est devenue sur les bords du Danube le jour qu'elle s'y est rencontrée avec l'influence française et l'influence allemande. M. L. dit, il est vrai, dans sa conclusion, que, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, l'élément italien a dominé dans la vie intellectuelle de Vienne et de l'Autriche presque tout entière, que, dans la seconde moitié du même siècle, l'influence allemande et française lui ont disputé la prépondérance qu'elle a perdue enfin dans le nôtre; cela est juste, mais on aurait voulu davantage, et on regrette que l'auteur ne nous ait pas fait assister au spectacle même de la lutte entre ces influences opposées. Mais, pour cela, il aurait fallu apporter au groupement des faits un soin que M. L. a peut-être dédaigné de prendre.

Toutefois, je ne voudrais pas par cette critique, quelque fondée que je la croie, diminuer en rien la valeur de l'étude de M. Landau. Sans doute, il n'a pas épuisé la question qu'il a abordée; mais, non-seulement il a eu le mérite de la traiter le premier, il en a singulièrement avancé la solution; et, en donnant tant de renseignements épars, puisés dans des livres ou des publications d'un accès souvent difficile, en rapprochant des noms trop oubliés sur lesquels il a rappelé l'attention, il a fait un livre non-seulement utile, mais indispensable à quiconque voudra désormais étudier un sujet si intéressant et jusqu'à présent si peu connu.

Charles Joret.

---

155. — Ernst Weber. **Ueber den Gebrauch von devoir, laissier, pooir, savoir, soloir, voloir,** im altfranzœsischen, nebst einem vermischten Anhange. Berlin, Mayer und Müller, petit in-8°, 37 pages. — Prix : 1 m. (1 fr. 25).

Cette petite dissertation de docteur a pour objet quelques points de syntaxe française. Elle se compose de deux parties sans rapport entre elles.

Dans la première, l'auteur examine l'emploi des six verbes *auxiliaires* de l'ancien français *devoir, laissier, pooir, savoir, soloir, voloir*. Ces observations ont pour point de départ une page de Diez sur le même sujet (voir Traduction, t. III, p. 207) et des remarques plus étendues de M. Tobler, à qui l'auteur reconnaît, d'ailleurs, devoir l'idée et certains matériaux. M. Weber se contente d'ajouter de nouveaux exemples aux

exemples précédemment réunis, et de mieux préciser les faits. Quelques extraits donneront une idée de ces observations : *soloir* s'employait, avec ou sans négation, au *présent*, même quand il s'agissait du *passé* (si com il *suelt* faire *jadis*, etc.). — *Devoir* s'employait absolument au sens de *donner à espérer, à attendre* (Femme fait bien ce k'elle *doit*, s'elle fait mal...). Il répond parfaitement, en certains cas, au lat. *sibi velle*, allem. *sollen* (E li demande *que ce doit*, = qu'est-ce que cela signifie....). Il exprime la constance d'un acte régulier, habituel, ou qui va avoir lieu (les deuesses d'amors i doivent habiter = y habitent toujours. — Quant il *dut* esclairier, = quand il fut l'heure où le jour va paraître. — Quant il li *dut* partir, = quand il était sur le point de partir...). — *Pooir* s'emploie au sens de *pouvoir tenir* (dans un lieu). « Il n'i *pooit* pas cent hommes ». Encore de nos jours, en Normandie et dans la Suisse romane, on dit quelquefois : « Il *peut* tant de linge dans cette armoire, il *peut* tant de personnes à cette table ».

Toutes ces observations sont intéressantes et ajoutent à la connaissance de la syntaxe du vieux français.

La seconde partie *(Vermischtes)*, qui comprend les huit dernières pages de cette petite brochure, est consacrée à l'examen de quelques cas particuliers de dérivation. La dérivation s'exerçant sur certains mots à diverses époques de leur existence, telles lettres finales du radical d'abord prononcées ont pu, avec le temps, disparaître de la prononciation ; de là de nouveaux dérivés à radicaux quelque peu modifiés : ex. en*tour*NURE, en*tour*er, *écœur*er, ac*cor*DER, etc. L'auteur examine encore les cas d'insertion d'un *t* euphonique devant le suffixe, pour réduire l'hiatus : *tuyauter*, etc.

En somme, dissertation très modeste, qui n'a pas demandé grand effort de réflexion et de recherche à son auteur, mais qui, pourtant, établit quelques points curieux d'histoire de la langue.

A. D.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Monod nous prie de réparer l'omission qu'il a commise dans le Bulletin historique du numéro de juillet de la *Revue historique*, en n'indiquant pas les noms de MM. Wallon et Ad. Régnier à côté de celui de M. Thurot comme éditeurs du IV[e] volume des *Historiens des croisades*.

— Un mémoire de notre collaborateur M. E. Caillemer, inséré dans les publications de l'Académie de Caen, résume avec une grande clarté la question de *la naturalisation à Athènes*, qu'il considère successivement sous le point de vue de ses conditions, de ses formes, de ses effets. M. Caillemer tire des textes des auteurs et des inscriptions tout ce qu'on peut leur faire dire, mais s'arrête devant les conclusions téméraires. Cette nouvelle étude est conduite avec la même netteté de vue que

toute la série d'*Etudes juridiques sur les antiquités d'Athènes* par le même auteur, opuscules malheureusement dispersés et, on pourrait dire, enterrés dans divers recueils pour la plupart peu répandus et difficiles à consulter. Il faut bien espérer que M. Caillemer réunira quelque jour tous ces travaux en un corps de doctrine et dotera la science française d'un *Manuel des antiquités juridiques d'Athènes*.

— M. Ernest LAVISSE vient, dans le n° 7 de la *Revue philosophique* (juillet, pp. 68-79), de publier sous le titre « *du déterminisme historique et géographique* », quelques pages ingénieuses où il regrette que M. Marion ait, dans son livre *de la solidarité morale*, atténué l'influence exercée sur l'individu par le milieu historique et géographique.

— Sous ce titre *Les marins de la République* (Charavay. In-8°, 158 p.), M. H. MOULIN rappelle les exploits de Renaudin, de Segond (les cinq combats de *la Loire*, 12-18 octobre 1798), de Richer (combat de la *Bayonnaise* et de l'*Embuscade*), de Lucas, d'Infernet et de Cosmao-Kerjulien (bataille de Trafalgar). Le premier chapitre réfute, d'après les travaux de Jal, Guérin et La Landelle, la légende du *Vengeur*.

— Le samedi, 3 juillet M. Berthold ZELLER a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris ses thèses pour le doctorat; thèse latine : *De dissolutione contracti apud Brusolum fœderis inter Henricum et Carolum Emmanuelum I Sabaudiae ducem*; thèse française : *Richelieu et les ministres de Louis XIII de 1621 à 1624, la cour, le gouvernement, la diplomatie, d'après les archives de l'Italie*.

ALLEMAGNE. — Le *Biographischer Verlag* de Calvary (Berlin) vient de s'augmenter d'une notice sur la vie et les œuvres de Gottfried Semper. (*Gottfried Semper, ein Bild seines Lebens und Wirkens mit Benutzung der Familienpapiere*, in-8°, 35 p., 1 mark 50.) Cette notice est due au fils de Semper, M. Henri SEMPER, professeur d'histoire de l'art à Innsbruck ; nous y lisons qu'il se prépare une biographie complète et détaillée de Gottfried Semper et que les papiers scientifiques, laissés par le célèbre architecte, paraîtront prochainement.

— Un privat-docent de l'Université de Munich, M. C. de REINHARDSTOETTNER, prépare une suite d'études sur les principaux remaniements des comédies de Plaute (*Die plautinischen Lustspiele in spæteren Bearbeitungen*) ; la première de ces études, consacrée à l'Amphytrion, vient de paraître (Leipzig, Friedrich. In-8°, 77 p.). Dans ce travail, l'auteur analyse successivement l'*Amphytrion* de Vital de Blois, qu'Eustache Deschamps traduisit en français, celui de Perez de Oliva, celui de Camoens; il nous parle de la traduction italienne de Collenuccio, de l'imitation de Lodovico Dolce, *Il marito*, qui n'est, à son avis, qu'une « honteuse caricature et une pitoyable altération » de la pièce latine, du drame pastoral *La Calisto*, dont Cieco di Hadria emprunte l'action à l'Amphytrion de Plaute; il examine et apprécie *les Sosies* de Rotrou, « traduction poétique de l'original », l'*Amphitryon* de Molière, celui de Dryden (*Amphitryon or the two Sosias*), celui d'Henri de Kleist (1808).

— M. Fr. PECH, de la maison Brockhaus, publiera prochainement une traduction allemande de l'*Histoire des littératures slaves* de Pypine et Spasovitch.

ETATS-UNIS. — Les éditeurs Appleton, de New-York, préparent une série de biographies littéraires, semblables à celles que publient M. Morley et ses collaborateurs dans la collection des « *english men of letters* ». Cette série, intitulée « *american men of letters* », comprendra, en premier lieu, les biographies de Poe, de Hawthorne, de Washington Irving, de Brockden Brown, etc.

ITALIE. — Bientôt paraîtra à Naples (Giannini) le *Codex Diplomaticus Ducati Neapolitani*, auquel travaillait depuis longtemps M. Bartolommeo CAPASSO ; le volume, in-folio, accompagné de nombreux fac-simile et de notes très abondantes, renfermera, nous dit la *Rassegna settimanale*, tous les monuments écrits ou figurés qui nous

restent de l'ancien duché de Naples; il est imprimé par les soins de la société napolitaine *di Storia Patria*.

— M. Jean-Baptiste de Rossi a publié, dans le nº du 13 février du journal *La Aurora*, un article dans lequel il passe en revue la série des catalogues de la bibliothèque Vaticane qui ont été successivement rédigés depuis le xivᵉ siècle jusqu'à nos jours. Il paraîtrait qu'aucune bibliothèque du monde ne doit posséder d'inventaires et de tables plus nombreux ni rédigés avec plus de soin que la bibliothèque papale. M. de Rossi annonce pour bientôt la publication d'un second article dans lequel il exposera le plan que compte suivre la commission récemment nommée pour la publication du Catalogue de la bibliothèque Vaticane, si impatiemment attendu de tous les savants de l'univers.

POLOGNE. — Un congrès des historiens polonais aura lieu le 19 courant à Cracovie en l'honneur du quatrième anniversaire séculaire de la mort du célèbre annaliste Jean Dlugosz. La Société d'histoire et de littérature polonaise de Paris met au concours pour le 1er janvier 1882 la question suivante : Comparer le texte de Dlugosz aux chroniques, aux annuaires, aux monuments diplomatiques et signaler les passages qui paraissent se référer à des documents aujourd'hui perdus. Un prix de 1,800 fr. sera décerné à l'auteur du mémoire couronné.

RUSSIE. — Les fêtes de l'inauguration du monument de Pouchkine ont été célébrées à Moscou avec toute la solennité que permettait le deuil récent dont la Russie a été récemment frappée. L'université de Moscou a tenu, la veille de l'inauguration, une séance publique, où des lectures ont été faites par MM. Tikhonravo (le recteur actuel) Kloutchevsky et Storojenko. Deux soirées littéraires et musicales ont été données sous la direction de MM. Ivan Tourgueniev et Rubinstein. Notre ministère de l'instruction publique s'était fait représenter à ces fêtes par notre collaborateur M. Louis Leger. M. Rambaud, retenu par les travaux du conseil supérieur, n'avait malheureusement pu se rendre à Moscou. Bien qu'un grand nombre d'invitations eussent été lancées en Allemagne, en Angleterre, en Italie et même en Espagne, la France a été le seul pays étranger représenté à ces fêtes littéraires. M. Jules Ferry a décerné, à cette occasion, les palmes d'officier d'instruction publique au recteur, au président de la société de littérature russe et au directeur du Conservatoire de Moscou.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 juillet 1880.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, annonce par lettre l'ouverture d'un musée de l'art romain du moyen âge, organisé par la municipalité de Rome et installé dans un ancien couvent à Capo le Case. Une collection qui se trouvait à l'étage supérieur du musée Kircher a formé le noyau de ce nouveau musée, qui est d'ailleurs en voie d'accroissement. On songe à créer un musée céramique et un musée des anciens plans de Rome. — Les fouilles du Tibre et du Forum sont interrompues par l'arrivée des chaleurs. En dernier lieu, au forum, on a dégagé la Basilique constantinienne et les trois temples dont était formée l'église Saints-Cosme-et-Damien. — Les fragments historiques relatifs à Alexandre qu'on a trouvés dans un ms. du xiiᵉ s. ne sont décidément pas de Trogue Pompée. C'est une interpolation au texte de Justin, formée de morceaux divers empruntés à Cicéron, Sénèque, Tacite,

Quinte Curce, Solin, Julius Valérius et peut-être à quelques sources aujourd'hui perdues.

M. E. Gautier, greffier du tribunal de Loches, qui a annoncé récemment des découvertes de documents du xe siècle, faites dans des reliures de registres par lui au greffe de Loches et par M. Gillet à celui de Chinon, écrit aujourd'hui que M. de Grandmaison, archiviste d'Indre-et-Loire et inspecteur des archives communales, a obtenu les autorisations nécessaires pour rechercher dans tous les dépôts du département les documents qui pourraient être encore cachés dans des reliures.

M. de Wailly continue la seconde lecture de ses *Observations grammaticales sur les actes des amans de Metz au moyen âge*.

M. Le Blant lit un *Mémoire sur quelques actes des martyrs non compris dans les* Acta sincera *de dom Ruinart*. Ruinart, dit-il, a rendu un grand service à la science en choisissant, parmi les nombreuses relations qui nous sont parvenues sous le nom d'*Acta martyrum*, celles qui présentaient le caractère le plus marqué d'authenticité; il a ainsi rendu ces textes à l'histoire, qui n'osait plus s'en servir, ne sachant comment distinguer le vrai du faux dans cette masse de documents. Mais de nos jours on a reproché à Ruinart d'avoir fait un choix trop restreint, et d'avoir jeté dans un discrédit non mérité, en les écartant de son recueil, nombre de textes qui n'étaient pas sans valeur. Ce reproche, dit M. Le Blant, est injuste. Ruinart n'a prétendu donner qu'un choix et non un recueil complet; il pensait lui-même à publier un supplément à son œuvre. D'ailleurs, loin d'être trop sévère sur le choix des documents, il en a plutôt admis encore trop qui sont apocryphes, retouchés, ou tout au moins suspects. — Mais ce qui est vrai, ajoute M. Le Blant, c'est que même parmi les textes justement écartés par Ruinart il peut y avoir beaucoup à prendre pour l'histoire. Bien des Actes refaits à distance, remaniés, interpolés, non « sincères » par conséquent, selon l'expression de Ruinart, contiennent néanmoins des fragments plus antiques, empruntés à des mémoires originaux que les auteurs de ces Actes interpolés avaient eus entre les mains. Par exemple, dans Métaphraste, auteur du ixe siècle, on trouve des passages où l'auteur appelle saint Pamphile, mort en 309, « Pamphile mon maître », et raconte son martyre en parlant comme un témoin oculaire : ces morceaux ont été certainement copiés par Métaphraste dans les livres, aujourd'hui perdus pour nous, où Eusèbe, disciple de Pamphile, avait raconté la vie et la mort de son maître. Il serait possible de surprendre de même, pense M. Le Blant, dans bien des textes de basse époque, des fragments plus anciens et qui ont une valeur réelle. Il faut pour cela faire un examen détaillé de chaque texte, en y appliquant toutes les ressources dont dispose aujourd'hui l'érudition. M. Le Blant a entrepris ce travail. Il en fera connaître les résultats dans un ouvrage auquel le mémoire dont on vient de lire l'analyse servira d'introduction.

M. Halévy continue la lecture de son mémoire sur l'histoire de la Babylonie d'après les textes cunéiformes.

L'académie se forme en comité secret.

Ouvrages déposés : — Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque nationale, etc., t. XXIX, seconde partie; — Ch. Th. Newton, Essays on art and archæology (London, 1880, in-8°); — Félix Robiou, Questions de droit attique, politique, administratif et privé (Paris, 1880, in-8°); — Recueil des anciennes coutumes de la Belgique (Bruxelles, in-4°) : 1° Coutumes du pays et duché de Brabant, quartier d'Anvers, t. VII, coutumes d'Herenthals, de Casterle, de Moll, Balen et Desschel, de Gheel, de Hoogstraeten, de Befferen et de Putte, et féodales du pays de Malines, par G. de Longé (1878); 2° Coutumes du Franc de Bruges, par L. Gilliodts-van Severen, t. II (1879).

Présenté, de la part de l'auteur, par M. De Witte : — Adolf De Ceuleneer, Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 19 Juillet — 1880

156. — **Cecas arabigo-espanolas,** por D. Francisco Codera y Zaidin, catedratico de lengua arabe de la Universidad de Madrid. Madrid, imprenta y estereotipia de Aribau y C[a]. 1874, 1 br. in-12 de 54 pp.

— **Errores de varios numismaticos extranjeros** al tratar de las monedas arabigo-espanolas é impugnacion por D. Francisco Codera y Zaidin, etc. Madrid, imprenta, etc., de Aribau y C[a]. 1874, 1 br. in-8° de 34 pp.

— **Titulos y nombres propios en las monedas arabigo-espanolas** por D. Francisco Codera y Zaidin, etc. Madrid, imprenta, etc., de Aribau y C[a]. 1878, 1 br. in-8° de 86 pp.

— **Discursos leidos ante la Real Academia de la Historia** en la recepcion publica de D. Francisco Codera y Zaidin, etc., el dia 20 de Abril de 1879. Madrid, imprenta de los senores Rojas. 1879, 1 br. in-8° de 95 pp.

L'histoire nationale de l'Espagne est si intimement liée à celle des conquérants arabes qui y ont dominé, pendant plus de sept siècles, avec des chances diverses, qu'il est absolument impossible d'écrire la première sans connaître la seconde. Aussi peut-on, à bon droit, s'étonner de l'abandon où sont laissées, dans ce pays, les lettres musulmanes, et de l'injuste prévention que manifestent, à l'égard des documents arabes et de ceux qui les mettent en œuvre, bon nombre de savants espagnols, d'ailleurs fort recommandables et fort distingués.

L'Académie de l'Histoire, de Madrid, sagement inspirée, avait naguère entrepris la publication de différents textes arabes du plus grand intérêt. Le premier volume de cette collection, dû aux soins de M. E. Lafuente Alcantara (l'*Akhbar Madjmou'a)*, attend encore un successeur. Et cependant, la Bibliothèque de l'Escurial, malgré ses désastres successifs, celles des diverses académies espagnoles, les Archives du royaume et des grandes familles, renferment une foule de documents précieux qui, réunis, publiés et traduits, jetteraient une vive lumière sur l'époque la plus intéressante et la plus brillante de l'Espagne héroïque.

Quoi qu'il en soit, le petit corps militant des orientalistes espagnols a gagné, depuis quelques années, une nouvelle recrue d'une incontestable valeur, M. Codera y Zaidin, professeur de langue arabe à l'Université de Madrid. Entraîné vers les études musulmanes par le désir d'éclairer

les origines obscures du royaume d'Aragon, son pays natal, et persuadé, d'autre part, que la numismatique est l'un des auxiliaires les plus puissants de l'histoire, M. C. s'est vaillamment attaqué, pour ses débuts, à cette branche de la science historique. Cette étude, à laquelle le jeune savant s'est voué avec une ardeur infatigable, est, par la nature même des documents sur laquelle elle s'exerce, particulièrement pénible; elle est généralement ingrate, en ce sens, du moins, que les résultats obtenus, bien que souvent importants pour la science, sont rarement en rapport direct avec les efforts et le temps dépensés à leur recherche. Aussi, la numismatique a-t-elle presque toujours été regardée, par les orientalistes, comme le partage des seuls amateurs. Félicitons M. C. de ne s'être point laissé arrêter par cette considération et d'avoir cherché, non sans succès, croyons-nous, à rendre à cette science la place qui lui convient parmi les études historiques.

Les écrivains qui ont eu à examiner et à cataloguer les monnaies arabes contenues dans les diverses collections publiques ou privées de l'Europe, ont, quelquefois, joint à leurs descriptions des indications sommaires sur les localités où ces monnaies avaient été frappées. Mais les collections en question ne contenant qu'un nombre relativement très restreint de monnaies arabes-espagnoles, leur travail a dû forcément être fort incomplet sur ce point.

Dans sa première brochure, *Çecas arábigo-españolas*, etc., M. C. s'est appliqué à donner une liste, aussi complète que possible, des localités de l'Espagne ou de la côte d'Afrique qui frappèrent des monnaies au nom des souverains musulmans de toute classe et de toute catégorie. Le nombre de ces localités fut assez considérable et il n'y a pas lieu de s'en étonner, car, dans l'Occident arabe aussi bien qu'en Orient, il n'y eut si petite famille de chefs indépendants qui ne tînt à honneur de s'arroger une des principales prérogatives de la royauté, celle de battre monnaie. M. C. est parvenu à retrouver vingt-neuf *çecas*, dont vingt-six étaient situées en Espagne et trois en Afrique. L'énumération de ces localités est accompagnée de l'indication des dynasties, familles ou particuliers auxquels elles se rapportent ou auxquels on a cru pouvoir les attribuer.

A propos de l'expression générale et indéfinie *Andalous*, qui apparaît fréquemment et à différentes époques sur les monnaies arabes, M. C. expose, avec quelques détails, son opinion sur le sens qu'il faut attribuer à ce mot. Les numismates ont cru, pour la plupart, que ce terme était toujours synonyme de *Cordoue;* mais il est probable que, dans un grand nombre de cas, il doit avoir une tout autre signification. Le comte Castiglioni semble avoir, le premier, entrevu la vérité à ce sujet, car, à propos des monnaies des Hamoudites de Malaga, il avertit que le nom d'*Andalous*, qui figure sur ces monnaies, indique seulement qu'elles ont été frappées en *Espagne*. M. C., de son côté, estime que cette expression était employée, dans le même sens, par certaines familles qui voulaient ainsi indiquer leur prétention à gouverner toute l'Espagne musulmane

qui avait été le patrimoine des Omeyyades, bien que, d'ailleurs, leurs monnaies fussent réellement frappées dans leur capitale ou *çeca*.

Ce système paraît fort plausible, et les preuves que l'auteur apporte à l'appui de son dire, nous semblent assez convaincantes pour qu'on puisse l'admettre sans difficulté. Signalons, en passant, un nom qu'il n'est pas sans intérêt de voir figurer dans l'énumération des *çecas* espagnoles, celui de *Medinet ez-Zahra*. Certains écrivains, se basant sur la disparition complète de la célèbre ville fondée par Abd-er-Rahman III, ont cru pouvoir avancer qu'elle n'avait jamais existé que dans l'imagination des poètes courtisans de ce prince. La constatation de son nom sur un assez grand nombre de monnaies d'Abd-er-Rahman III, suffit à réfuter cette assertion. Quelque vive que fût l'imagination des Arabes, elle n'allait pas jusqu'à leur faire frapper des monnaies dans une ville qui n'existait pas. Nous ajouterons que l'examen de quelques pièces frappées à Cordoue a permis à M. C. de relever Ibn Khaldoun du reproche d'inexactitude porté contre lui, dans certain cas particulier, par un savant orientaliste étranger. Les seules critiques que nous adresserons à ce petit travail sont relatives à de légères erreurs commises dans le nom de deux villes, et à une omission dans l'article relatif à Murcie. A la page 32, le nom arabe de *Jaen* doit être lu *djaïan* et non *ghaïan;* à la page 53, M. C. indique *an-Nacuz* comme une des localités de la côte d'Afrique où furent frappées des monnaies espagnoles. Au lieu de *Nacuz*, il faut lire *Nécor*, comme M. C. l'a, du reste, indiqué lui-même dans un travail plus récent. En ce qui concerne Murcie (pp. 23 et 24), il convient d'ajouter aux souverains cités par M. C., les Beni Houd qui furent, pendant assez longtemps, les maîtres de cette ville et de son territoire et qui ont dû y frapper un assez grand nombre de monnaies.

Dans sa seconde brochure, *Errores de varios numismaticos extranieros*, etc., M. C. passe en revue les ouvrages qu'il a pu réunir et dans lesquels les savants étrangers ont traité, soit spécialement, soit accidentellement, des monnaies arabes d'Espagne. Il signale, dans ces travaux, les erreurs que lui ont révélées son expérience dans ces sortes d'études, et indique les restitutions que lui suggère sa parfaite connaissance du sujet.

Un semblable travail prête peu à l'analyse. Aussi, nous bornerons-nous à le signaler, comme contenant des indications utiles pour les personnes qui voudront se servir, au point de vue de la numismatique arabe espagnole, des ouvrages examinés par M. Codera.

On ne s'est guère occupé, jusqu'à présent, des monnaies arabes d'Espagne que pour en donner la description et les cataloguer; mais nous ne croyons pas que, en général, il soit résulté grand profit, pour l'histoire, de l'examen dont elles ont été l'objet.

Ces monnaies présentent, cependant, une assez grande variété de renseignements utiles. On y trouve souvent, en effet, outre le nom, le surnom et le titre honorifique du souverain qui les a frappées, la désignation de l'héritier présomptif, celle de hauts employés du palais ou de person-

nages qui ont dû remplir des fonctions importantes et dont il serait intéressant d'établir l'identité, quelquefois même, celle d'un Khalife Abbaside, d'un Imam plus ou moins indéterminé ou d'un puissant émir de l'Egypte ou de l'Afrique septentrionale. Un petit nombre de ces personnages sont suffisamment indiqués pour qu'on puisse les reconnaître parmi ceux dont l'histoire du temps nous a conservé le souvenir. Mais il est loin d'en être ainsi de tous; la plupart ne sont désignés que par leur nom propre. Il n'y a donc point lieu de s'étonner des difficultés que présente l'identification de ces derniers, surtout, lorsque la mauvaise fortune veut que les noms dont il s'agit ne se retrouvent pas dans les documents arabes que nous possédons. Ce n'est donc point un jeu qu'un semblable travail, et nous devons savoir gré à ceux qui se vouent à ces recherches aussi pénibles pour eux qu'elles sont utiles pour la science.

Ce que n'avaient point fait ses prédécesseurs, M. C. vient de le tenter dans sa troisième brochure, *Titulos y nombres propios*, etc., sans se faire illusion, d'ailleurs, sur le résultat possible de ses efforts. « Que l'on ne croie pas, dit-il dans son langage imagé, que nous ayons la prétention de briser le sceau qui ferme le livre de notre histoire. Nous nous proposons, seulement, d'en soulever les pages et de lire, entre les feuillets, le nom de quelque roi, de quelque prince de la famille régnante, de quelque haut fonctionnaire inconnu jusqu'à présent, sans espérer savoir, pour le moment, autre chose que leur nom; peut-être, avec le temps, d'autres pourront lire une page du livre mystérieux, et, grâce à ces lectures successives, nos descendants parviendront, sans doute, à connaître, sinon toute notre histoire, du moins plus que nous n'en savons nous-mêmes. Nous nous proposons aussi, par ces études, d'éveiller chez ceux qui s'intéressent à notre histoire nationale, le désir de collectionner les monnaies arabes, en leur montrant le profit que peut tirer l'historien de l'examen de tels documents. Quand on aura fait, pour ces monnaies, ce que l'on fait actuellement pour les monnaies ibériques, coloniales ou du moyen âge, il s'en trouvera, probablement, un grand nombre qui présenteront des renseignements de nature à élucider des points que nous sommes obligé de laisser dans le doute, faute de données suffisantes, ou que nous ne pouvons aborder pour le même motif. »

Après un court exposé sur la frappe des monnaies et sur les modifications qui s'y sont introduites aux différentes époques de la domination musulmane, M. C. entre immédiatement dans son sujet qu'il divise en trois parties principales, traitant :

1° Des souverains qui figurent sur les monnaies avec les titres d'*Imam Amir al-Mouminîn*, *Amir al-Mouslimîn*, *Imam al-Omah* ou *Imamona*, *al-Khalifa* et *al-Mahdi*;

2° Des noms qui, sans indication de charge ou avec les titres de *Hadjib* ou *Wali-l-ahd*, apparaissent depuis Abdo-r-Rahman II, en 219, deviennent communs à partir d'Abdo-r-Rahman III et continuent jusqu'à Mohammed al-Moçktafi, en 414, ou Hicham III, en 418;

3° Enfin, des noms qui se trouvent sur les monnaies des rois de Taïfas et rois postérieurs, avec ou sans titre; dans ces monnaies, le titre *Hadjib* a une signification différente de celle qu'il possède dans les deux catégories précédentes, et il convient de discuter celui d'*Amir* qui commence à figurer sur les monnaies des Hamoudites de Malaga et qui se trouve sur un grand nombre de celles des Almoravides.

M. C. a traité avec beaucoup de soin les deux premières parties de ce programme; il nous semble d'ailleurs s'être tiré avec assez de bonheur de la tâche difficile qu'il s'était imposée, eu égard surtout à l'état actuel de la numismatique arabe, et au nombre relativement restreint de documents arabes que nous possédons sur l'histoire d'Espagne. Il a dû nécessairement laisser beaucoup à faire à ceux qui le suivront dans cette voie; mais les résultats qu'il a obtenus lui ont déjà permis de restituer un certain nombre de dates erronées ou de rétablir la vérité de faits dénaturés par les historiens. Il n'est pas jusqu'aux noms qu'il est parvenu à lire, sans avoir pu jusqu'à présent donner d'autre indication à leur sujet, qui n'aient leur intérêt, en ce sens qu'ils pourront plus tard être élucidés par la découverte de nouveaux documents ou servir eux-mêmes de termes de comparaison pour l'examen des monnaies non encore déchiffrées.

Il est seulement à regretter que notre auteur ait cru devoir réserver pour une autre publication la troisième partie de son programme, celle où il devait examiner les monnaies des rois de Taïfas et des souverains qui les ont suivis. Cette partie est, suivant nous, aussi importante, pour le moins, que les deux premières, et il eût été très intéressant de pouvoir s'assurer si les monnaies de cette catégorie jettent quelque lumière sur certaines époques pour lesquelles les historiens arabes ne nous fournissent que des renseignements insuffisants ou font complètement défaut.

Le *Museo Español de Antigüedades,* auquel M. C. a donné son étude sur les monnaies de Beni Hamoud de Malaga et des Beni Abbad de Séville, est un ouvrage de grand luxe qu'il est difficile de consulter hors d'Espagne, et dont le prix ne laisse pas que d'être très élevé. Nous ne pouvons qu'insister fortement pour que M. C. complète le travail que nous venons d'examiner, par un tirage à part, dans le format in-8° et à prix réduit, des articles insérés dans le *Museo,* et le termine par une étude sur les très intéressantes monnaies des derniers souverains espagnols de race arabe, tels que les Beni Houd et les Beni Nasr.

Les travaux de M. C. lui ont valu le titre de Membre de l'Académie de l'Histoire, de Madrid, et le public qui s'intéresse à ses travaux a gagné à cette circonstance un nouvel opuscule d'environ cent pages, ayant pour titre : *Discursos leidos ante la Real Academia de la Historia.*

Ce titre ne doit pas être pris dans le sens que nous donnons en France à l'expression *Discours académique.* L'Académie de l'Histoire impose, aux savants qu'elle reçoit dans son sein, l'obligation de traiter, dans leur

discours de réception, un point historique. C'est afin de se conformer à cette prescription réglementaire que M. C. a choisi, pour sujet de son discours, *la Domination arabe sur la frontière supérieure, c'est-à-dire dans la vallée de l'Ebre et la Gaule méridionale, de l'année 711 à l'année 815*.

Après avoir exposé les motifs qui ont déterminé son choix, après s'être efforcé de mettre les futurs historiens de l'Espagne en garde contre les inventions de l'imagination fertile des Miguel de Luna, des Faustino de Borbon et des Conde [1], M. C. entreprend le récit des événements dont les deux versants des Pyrénées, alors si intimement unis, furent, pendant plus de cent ans, le théâtre. Il serait oiseux d'insister sur l'intérêt que présente ce travail, tant pour l'histoire des provinces du Nord de l'Espagne que pour celle de nos provinces méridionales.

Cette histoire a été faite, il est vrai, depuis longtemps déjà, par deux écrivains dont il est impossible de contester la compétence et le talent, MM. Reinaud et Dozy. Mais, si le premier a exposé, aussi complètement que le lui permettaient les documents qu'il possédait, les invasions des Arabes en France et dans les pays voisins, il nous a donné peu de détails sur les expéditions des Francs dans la Péninsule, expéditions qu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'indiquer. D'une autre côté, et comme par une sorte de fatalité, l'Histoire des Musulmans d'Espagne, dont le premier volume est presque entièrement consacré aux Arabes d'Orient, ne contient presque rien sur l'époque, si peu connue, de la conquête de l'Espagne par les Arabes et des premiers temps de leur établissement dans ce pays. Le plan adopté par l'auteur, pour les deux premiers volumes de son ouvrage, ne permet, d'ailleurs, pas de se rendre facilement compte de l'ordre chronologique des événements, et nous ne sommes pas bien certain qu'on y puisse trouver, sinon l'histoire, au moins la liste complète des gouverneurs qui administrèrent la nouvelle province de l'empire des Khalifes jusqu'au moment où fut fondé le royaume de Cordoue.

Le travail de M. C., sans avoir la prétention de traiter la question *ex professo*, comble cependant une partie des lacunes que nous venons de signaler. On y remarquera surtout l'étude rapide sur les campagnes de Charlemagne dans les provinces du nord de l'Espagne, événements qui ont été rapportés d'une façon si contradictoire et si incomplète par les chroniqueurs chrétiens ou musulmans. Après avoir esquissé, à grands traits, les faits principaux qui ont marqué l'existence des provinces situées au pied des Pyrénées, pendant la domination des Arabes, M. C. arrive à

---

1. Cette précaution est loin d'être inutile; il y a encore, en Espagne et ailleurs, des historiens qui ne connaissent les sources arabes que par les *traductions* de Conde; d'autres, plus au fait des travaux modernes, se contentent d'utiliser ces *traductions* pour les époques dont l'histoire n'a point encore été refaite par des orientalistes plus sérieux, sans songer que, pour la dernière et la plus importante de ces époques, celle des rois de Grenade, Conde n'a guère eu à sa disposition que les renseignements fournis par les chroniques espagnoles.

cette conclusion, que l'histoire de ces provinces, entre l'époque de l'invasion et celle de la conquête par les chrétiens, est, pour ainsi dire, incarnée dans celle de deux ou trois familles de *muladis* ou renégats, apparentées avec les rois de Pampelune et les comtes d'Aragon, et qui furent en lutte continuelle avec les gouverneurs de Saragosse, les comtes de Castille ou les rois de Léon. Ces familles, les Benou Mouça, Benou Lope ou Benou Keçy (puisqu'on leur donne ces trois noms), ont eu leurs historiens, bien qu'on n'ait pu encore retrouver leurs biographies dans aucune bibliothèque; mais, avec les données éparses dans un assez grand nombre d'écrivains chrétiens ou musulmans, on pourrait les reconstituer, dans une certaine mesure, et fournir des documents importants à l'histoire de l'Aragon et de la Navarre, aussi bien qu'à celle du comté de Castille et de la province d'Alava dont ces familles ont été, en partie, les maîtresses.

La brochure que nous venons d'examiner sommairement pourrait, à bon droit, passer pour une thèse historique plutôt que pour un discours académique. Tout contribue à lui donner ce caractère, l'auteur s'étant bien gardé d'avancer un fait nouveau ou sujet à contestation, sans s'appuyer sur des autorités respectables. Il n'a pas négligé les citations, car l'appendice qui suit le texte du Discours ne contient pas moins de vingt-deux pages d'extraits d'historiens arabes et de chroniqueurs espagnols, français ou allemands. Nous croyons que c'est là un excellent travail auquel on ne peut guère reprocher qu'un peu de sécheresse; mais, il faut reconnaître que le cadre restreint dans lequel l'auteur devait se renfermer, ne comportait guère les développements qu'exigerait un pareil sujet. Le but de M. C. était d'indiquer la voie à suivre et de poser les premiers jalons. Il a voulu surtout montrer que, comme nous le disions en commençant, l'histoire des conquérants musulmans est pour plus de moitié dans l'histoire de l'Espagne, et qu'il est impossible d'apprécier, à leur juste valeur, les événements qui se sont passés dans ce pays, sans étudier à fond les documents que les Arabes ont laissés, et qui sont, malheureusement, encore inédits pour la plupart.

Dans sa réponse au récipiendaire, M. Vicente Lafuente fait, quelque peu, le procès des orientalistes qu'il raille agréablement en les accusant de vouloir substituer, en tout et partout, le témoignage des écrivains arabes à celui des vieux historiens nationaux. Que l'éminent académicien se rassure; les orientalistes de l'école moderne, ceux, bien entendu, qui sont vraiment dignes de ce nom, sont garantis contre un pareil écart par une qualité précieuse qui a fait quelquefois défaut à leurs prédécesseurs, et qui, souvent encore, manque à leurs détracteurs eux-mêmes, le sens critique.

Nous n'insisterons pas sur le discours de M. Lafuente qui ne saurait entrer dans le cadre de cette étude. Nous nous bornerons à dire qu'il ne manque ni d'intérêt ni d'originalité, et qu'il contient de bonnes choses exprimées d'une façon humoristique, contrastant assez singulièrement avec le style grave de l'historien.

Nous terminerons en souhaitant que M. Codera réalise, par une longue suite de travaux d'histoire ou de numismatique, les espérances que ses débuts nous ont fait concevoir, et en exprimant le vœu que l'Académie de l'Histoire, de Madrid, mettant enfin à profit le talent de ses membres orientalistes, reprenne et poursuive, jusqu'à son complet achèvement, la publication, commencée par elle, des œuvres des plus illustres historiens de l'Espagne musulmane.

J. BATIFAUD.

---

157. — **Apollon Pythoktonos.** Ein Beitrag zur griechischen Religions-und Kunstgeschichte, von Theodor SCHREIBER. Leipzig. W. Engelmann. 1879, in-8°, 106 p. 2 pl.

La légende d'Apollon, meurtrier de Python, a été souvent étudiée et interprétée très diversement. M. Schreiber a-t-il résolu toutes les difficultés de la question ? Nous n'oserions l'affirmer ; mais on ne peut lui refuser le mérite d'avoir, grâce à une sérieuse étude des textes, apporté quelques vraisemblances nouvelles sur certains points controversés. En voici un exemple.

Plusieurs mythographes modernes ont voulu voir dans le meurtre de Python une image de la disparition du culte préapollinaire de Gaea à Delphes. M. S. n'est pas de cet avis. Il remarque, très justement, qu'aucun poète, avant Euripide, n'avait représenté le dragon comme possesseur ou gardien de l'oracle. L'auteur de l'hymne homérique au dieu Pythien, qui n'est cependant pas avare de paroles ni d'explications, ne laisse entendre nulle part que la δράκαινα fût en rapport avec le mantéion delphique. Si elle eût été préposée à la garde du sanctuaire, pourquoi le poète aurait-il fait d'elle un monstre redoutable, fléau de tous les êtres vivants? M. S. en conclut que le rapport de Python avec l'oracle est un trait qui ne fait pas partie essentielle du mythe, auquel il aura été ajouté après coup. Le meurtre du dragon et la fondation de l'oracle apollinaire sont donc deux événements mythiques qui, dans la plus ancienne forme de la légende, se suivaient simplement selon l'ordre chronologique, et entre lesquels se sera établie, avec le temps, une relation de cause à effet.

Quelle est, aux yeux de l'auteur, la signification de cette légende? M. S. critique assez vivement les interprétations qui en ont été données jusqu'ici ; il fait ressortir la difficulté qu'il y a à expliquer par une idée unique un symbole aussi multiple dans la mythologie grecque que celui du serpent. Mais ensuite, quand il s'agit de substituer aux explications de ses devanciers une explication meilleure, son embarras est visible. « Je n'ai pas voulu, nous dit-il, sortir du domaine qui est le mien, pour rechercher les origines du mythe dans la période indo-germanique ». Mais est-il possible d'interpréter un mythe, sans se poser la question de son origine? La Grèce toute seule peut-elle donc suffire à donner le sens

des mythes grecs? M. Forchhammer le croit; mais M. S., qui combat, et avec raison, l'explication particulière et toute topographique donnée ici par le savant danois, ne le croit certainement pas. Dès lors, pourquoi attacher tant d'importance à l'étymologie, au moins douteuse, du mot Πύθων et y voir une allusion à « l'action décomposante et dissolvante des rayons solaires? » — « On touche encore de plus près, dit-il, à l'idée fondamentale du mythe, si l'on tient compte de ce fait que la tradition associait la lutte contre le dragon avec la naissance d'Apollon, naissance qui était célébrée à Delphes le 7 du mois Byzios, c'est-à-dire au commencement du printemps, saison où la force naissante de la chaleur produit, dans les vallées montagneuses de la Grèce, des phénomènes naturels puissants, souvent redoutables » (p. 65). — Quels sont, au juste, ces phénomènes, l'auteur oublie de nous le dire. On conviendra que c'est là une explication un peu vague. M. S. croit sans doute qu'il est impossible de préciser davantage, car, après une longue discussion, il se borne à conclure que le mythe du dragon Python « a probablement pour fondement un événement naturel important et se répétant périodiquement ». On s'en doutait déjà.

Pourquoi M. S. reproche-t-il (p. 11-12) à Otfried Müller d'avoir essayé de combler par une conjecture une lacune de la tradition, et d'avoir imaginé que la servitude d'Apollon chez Admète était une conséquence du meurtre de Python? Il est vrai que la plupart des textes donnent de cette servitude un autre motif. Mais Otfried Müller n'a rien inventé. L'opinion qu'il exprime était, dans l'antiquité, celle d'un écrivain né à Delphes et qui a dû reproduire sur ce point la tradition delphique. On lit, en effet, dans la note du scholiaste sur le premier vers de l'*Alceste* d'Euripide : Ἀλεξανδρίδης δὲ ὁ Δελφός φησι θητεῦσαι αὐτὸν διότι τὸν ἐν Πυθοῖ δράκοντα ἀνεῖλεν [1].

Le chapitre sur la fête du Septérion, où une opinion hasardée d'Aug. Mommsen dans ses *Delphika* est combattue [2], le chapitre sur les *Pythia* et sur le nome pythien, où l'auteur paraît avoir surtout mis à profit le travail de Guhrauer [3], ne renferment rien qui mérite d'être particulièrement signalé. Mais il faut remercier M. S. d'avoir joint à son étude des textes une étude très attentive des monuments figurés. Parmi ces monuments, deux étaient inédits : on les trouve reproduits, d'après des photographies, à la fin du volume (pl. 1). Ce sont deux statuettes de marbre qui représentent Lèto fuyant devant le dragon et emportant ses enfants dans ses bras. L'une de ces statuettes fait partie du musée du prince Torlonia au Transtevere; l'autre, mutilée et de style médiocre, est au musée du Capitole. M. Schreiber a mis en regard (pl. 2) de ces deux marbres plusieurs monnaies d'Ephèse, de Milet, de Tripolis en

1. On est d'autant plus surpris que ce texte ait échappé ici à M. S. qu'il le cite plus loin, à l'appendice, p. 98.

2. Voir cette discussion à l'appendice, p. 95-101.

3. Dans les *Jahrbücher für classische Philologie, Suppl.*, VIII, p. 309, sqq.

Carie, de Stectorium en Phrygie, qui nous montrent Lèto exactement dans la même attitude et dans le même mouvement. Ces monnaies témoignent de la diffusion de la légende en Asie Mineure, comme celles de Crotone témoignent de l'importance qu'elle avait acquise dans la Grande Grèce.

P. Decharme.

---

158. — **Literatur der sogenannten Lehnin'schen Weissagung**, schematisch und chronologisch dargestellt von Eduard Wilhelm Sabell. Heilbronn, Henninger, vi, 112 p. in-8°. Prix : 3 mark 50 (4 fr. 40).

On sait de quelle importance a joui par toute l'Allemagne, dans les cercles enclins à la superstition, la prétendue prophétie du frère Hermann de Lehnin. Les défenseurs de son authenticité — il en existe, même de nos jours, — la font remonter au moyen âge et n'ont pas grand' peine à montrer, dans la suite des temps, l'exactitude des nombreuses prédictions qu'elle renferme pour l'histoire de l'Empire germanique. Bien qu'elle ait depuis longtemps perdu tout crédit comme document historique auprès des esprits sensés, cette médiocre composition poétique n'en est pas moins rééditée de temps à autre, et la bibliographie que M. Sabell a jointe au présent opuscule nous apprend quelle quantité de commentaires continue de paraître à ce sujet, surtout dans l'Allemagne catholique. C'est à elle, en effet, que le prétendu prophète promet, à la fin de sa rhapsodie, un triomphe complet sur les tendances et les dynasties hérétiques existant au sein de l'empire allemand. Aussi ne faut-il pas trop s'étonner si des écrivains distingués, historiens, théologiens et littérateurs, Giesebrecht, Gieseler, Guhrauer, Hilgenfeld, etc., ont examiné, dans des travaux spéciaux, l'origine et le but de cette prophétie bizarre. M. S. ne fait guère que résumer et populariser ces études antérieures. Il désigne, avec beaucoup de ses prédécesseurs, comme auteur du *Vaticinium Lehninense* un théologien protestant de Berlin, André Fromm, qui se convertit au catholicisme en 1668, à Prague, et mourut en 1685 comme chanoine de la cathédrale de Leitmeritz en Bohême. Il discute et rejette en même temps les autres noms mis en avant par certains critiques modernes, et nous donne une édition correcte du *Vaticinium* lui-même, ainsi qu'une triple traduction allemande, en iambes, en hexamètres et en alexandrins. Sa démonstration nous semble probante, et les intentions de l'auteur, hostile à la dynastie brandebourgeoise, sont expliquées avec sagacité; mais nous regrettons que le style de M. Sabell, parfois bien familier, n'ait point évité toujours les expressions triviales et les gros mots qui devraient être écartés de tout travail à prétentions scientifiques.

R.

159. — **La politique de Rabelais** par Hermann LIGIER, docteur ès-lettres. Paris, G. Fischbacher, in-8°, 189 p.

Cet ouvrage est une thèse où la vivacité de la forme ne nuit en rien au sérieux du fond. L'épopée burlesque de Rabelais, encyclopédie [1] des idées de son temps, sous la forme alternativement plaisante et éloquente qui est la forme française par excellence, a inspiré de nombreux commentaires critiques. Le présent travail choisit dans l'homme et dans l'œuvre une face isolée. Rabelais avertit ses lecteurs, dans un passage mainte fois cité, que, s'ils savent comprendre ses « symboles pythagoriques », ils découvriront une véritable doctrine « tant en ce qui concerne notre religion, que aussi l'*état politique* et *vie économique* ». C'est surtout à ce dernier point de vue que s'est placé M. H. Ligier. Contre l'avis de ceux qui, comme Philarète Chasles [2], prétendent qu'il n'y a dans Rabelais que « satire et parodie », il prend pour thèse que Rabelais avait des idées positives sur les principales institutions de son époque, leur valeur, leur avenir, leur amélioration possible. Ce travail demandait un esprit libre de toute idée préconçue, vraiment critique, qui sût démêler parmi les joyeusetés et les exubérances de la fiction la pensée de Rabelais lui-même, et non celle qu'ont eue et exprimée les siècles suivants en marchant dans le même sens. Il ne s'agissait pas de montrer dans Rabelais un docteur ès-politique, argumentant, faisant des expositions didactiques comme un Bodin ou un Pasquier. M. L. est resté dans la juste mesure. Ni à l'égard de l'esprit critique ni à celui de la variété et de la sûreté des informations, le livre de Ginguené sur le même sujet [3] ne pourrait entrer en comparaison.

En replaçant tout d'abord Rabelais au milieu des événements et des idées de son temps M. L. explique comment le spectacle des guerres et de leurs violences, inspire à Rabelais des idées d'humanité, de justice, de modération politique. C'est que Rabelais se faisait une tout autre idée de l'homme et de ce qu'il peut que les moralistes et politiques contemporains. M. L. consacre tout un chapitre, le meilleur et le plus pénétrant, à comparer Rabelais avec Montaigne, la Boétie, Erasme, Machiavel. Montaigne, avec son nonchaloir sceptique, estime qu'il faut souffrir patiemment les rois, même indignes, sauf à les estimer intérieurement ce qu'ils valent. La Boétie, que la Renaissance faisait contemporain des républicains de l'ancienne Rome, écrit contre le despotisme un réquisitoire accablant, mais n'ose conclure; il semble dire qu'il n'y a

---

1. M. H. L. fait remarquer que le mot se trouve déjà dans Rabelais, l. II, ch. XX : « En quoy je puis vous asseurer qu'il m'a ouvert le vray puits et abysme de encyclopedie. »

2. Histoire de la langue et de la littérature françaises au XVIe siècle, l. I, § XI, p. 92 de l'édition d'Amyot. Paris, 1848, in-8°.

3. De l'autorité de Rabelais dans la Révolution présente et dans la Constitution civile du clergé. Paris, 1790.

rien à faire avec un peuple plié à la servitude. Machiavel, « frappé surtout des crimes et des vices, jugeant l'homme corrompu sans remède jusque dans son fond le plus intime », conclut que pour les gouverner et les sauver, il faut user des mêmes armes [1]. Erasme écrivait : « On doit tout souffrir plutôt que de troubler l'Etat où l'on est, de peur de le rendre pire. Il est d'une piété réelle de ne dire la vérité ni en tout temps, ni en tout lieu, ni tout entière partout. » Et toute sa vie fut la mise en action de cette maxime. Rabelais n'avait ni l'indifférence de Montaigne, ni les indignations suivies de découragement de la Boétie, ni les mépris de l'homme de Machiavel, ni la tiédeur d'Erasme et ses préjugés contre ce qu'il appelait la « vérité séditieuse ». Il croyait à la bonté foncière de l'homme, à son aptitude au progrès politique et social. Accepter ce qui est en s'efforçant de l'améliorer, voilà ce que M. L., par des citations bien commentées, fait ressortir des fictions où Rabelais met en scène la royauté, la noblesse, le clergé, la justice.

Çà et là, nous avons relevé quelques erreurs ou omissions de détail qui ne diminuent en rien, d'ailleurs, la valeur du sujet et de l'ouvrage. C'est ainsi que M. L., qui cite les lettres de Rabelais à Geoffroy d'Estissac, pour prouver que Rabelais était bien placé pour observer les hommes et les choses politiques, ne mentionne rien des lettres conservées à Montpellier. M. L. dénombre, en passant, les amis et protecteurs de Rabelais, tels que Georges d'Armagnac, évêque de Rodez, puis ambassadeur à Venise et à Rome, et Guillaume Pélicier, évêque de Narbonne, qui remplaça d'Armagnac à Venise. On aurait aimé qu'à l'aide de la correspondance de ces deux personnages éditée, pour d'Armagnac, par M. Tamizey de Larroque, et pour Pélicier, par Charrière, M. L. donnât un portrait de ces influents amis et une esquisse de leurs rapports avec Rabelais. De même pour un autre de ses correspondants, M. de Saint-Cerdos : des lettres de lui se trouvent dans les *Analecta Divionensia*.

M. Ligier écrit, ch. VI, p. 130-131 : « La constituante fut l'Eurysthée réclamé par Alcofribas. Elle supprima les Parlements et avec eux tout le système de l'ancienne législation, « les antinomies des lois, des édits, « des coutumes et ordonnances, » *l'usage barbare de la torture.........* » Il y a une distinction à faire, quant à la torture : elle était déjà supprimée, depuis le ministère de Malesherbes, du moins la *question préparatoire*, par déclaration royale du 24 août 1780. La *question préalable*, qu'on faisait souffrir à un homme déjà condamné, pour lui arracher des révélations sur ses complices, ne fut en effet supprimée que par la Constituante (décret du 9 octobre 1789).

T. LINDENLAUB.

---

1. « Lorsqu'il s'agit du salut de la patrie, le citoyen ne doit tenir aucun compte de justice ou d'injustice, ni de pitié, ni de cruauté, ni de gloire, ni de honte; mais, laissant de côté toute préoccupation, il faut que la patrie soit sauvée, avec honneur ou avec ignominie. » Discours sur Tite-Live, l. II, ch. XLI.

160. — **Geschichte der franzosischen Literatur im XVII Jahrhundert** von Ferdinand Lotheissen. Zweiter Band. Wien. Druck und Verlag von Carl Gerold's Sohn. 1879, in-8°, 495 p.

Après un intervalle de moins d'un an, M. Lotheissen vient de publier le second volume de son *Histoire de la littérature française au* XVII[e] *siècle ;* je l'attendais, je l'avoue, avec impatience : c'était là seulement, en effet, que l'auteur pouvait donner toute sa mesure ; c'était en abordant les grands sujets qu'il allait nécessairement rencontrer sur son chemin qu'il devait montrer s'il était réellement à la hauteur de la tâche, — si difficile pour un étranger — qu'il a généreusement entreprise. Je m'empresse de le dire ; M. L. a pleinement justifié les espérances qu'il avait fait concevoir et ce volume surpasse, sinon par la clarté d'exposition, du moins en intérêt, celui qui l'a précédé. Ce dernier, les lecteurs de la Revue s'en souviennent peut-être, s'arrêtait vers 1636, c'est-à-dire à la veille de l'apparition du *Cid ;* le volume actuel s'étend jusqu'en 1653 ; il comprend donc un espace de moins de vingt années ; mais cette période est une des plus importantes de notre histoire littéraire, comme de notre histoire politique ; c'est celle, en effet, où le génie de Richelieu prépare au dehors l'abaissement de la maison d'Autriche, au dedans la soumission des grands, qui aspiraient à conserver la direction des affaires de l'Etat ; c'est celle aussi où avec Corneille la tragédie classique s'établit définitivement en France et où Descartes jette les fondements de la philosophie moderne ; en un mot, c'est la première étape du siècle de Louis XIV. Mais, si elle inaugure les splendeurs du règne du grand roi, cette période diffère profondément néanmoins de celle qui lui succède. L'esprit républicain entretenu et nourri par la Réforme avait disparu sans doute, mais l'esprit monarchique de l'âge suivant n'était encore pas né, et, à cette époque, c'est un esprit tout autre qu'on retrouve à la fois dans la société comme dans les arts et dans la littérature, l'esprit aristocratique, qui, né pendant la guerre civile, dominera jusqu'à la défaite définitive des grands par Mazarin. M. L. a fort bien reconnu ce caractère tout particulier de la période littéraire dont il retraçait le tableau, aussi a-t-il eu raison de rechercher tout d'abord quels étaient, à cette époque, les mœurs, l'éducation, le genre de vie et les goûts de la noblesse en France ; c'était déjà faire connaître quels seraient les traits principaux de la littérature contemporaine dont elle fut alors la protectrice et la patronne. Parmi les causes qui contribuèrent encore à donner à cette littérature sa forme définitive, il faut faire entrer en première ligne la double influence de l'Italie et de l'Espagne et celle de l'antiquité — mais de l'antiquité romaine, non de l'antiquité grecque — influences qui s'étaient fait sentir déjà pendant la période précédente, mais dont l'action se continue durant l'époque actuelle et se reconnaît sans peine à l'idéal nouveau que poursuit maintenant et que cherche à réaliser la poésie : l'amour chevaleresque et le sentiment de l'honneur, seuls

mobiles dignes d'un grand cœur ou, comme on disait alors, d'une « belle âme ».

C'est seulement après avoir étudié ces causes multiples, qui imprimèrent à la littérature de cette période son caractère distinctif, que M. L. a abordé véritablement son sujet en passant d'abord en revue les « rivaux de Corneille »; il s'agit des poètes dramatiques, comme Balt. Baro, Pichou, Maréchal, la Calprenède, Scudéry et Tristan l'Hermite, qui parurent depuis 1629, époque où la *Sophonisbe* de Mairet inaugura la tragédie classique, mais qui, loin d'accepter la suprématie de Corneille, entrèrent en lutte avec lui, ou affectèrent de se soustraire à son influence : poètes sans invention et sans profondeur, comme sans imagination, mais qu'on ne doit pas ignorer, car ils contribuèrent par leurs œuvres à amener des temps meilleurs. « Les grandes révolutions littéraires, remarque avec raison M. L., ont besoin d'être longuement préparées, mais c'est le génie seul qui les fait aboutir. » Corneille fut un de ces génies créateurs, et grâce à lui seulement la tragédie classique sortit enfin de la période d'essais où elle s'était attardée. On ne doit donc pas être surpris que M. L. ait consacré au grand tragique la partie la plus considérable de son nouveau volume, — 328 pages sur 495. — Dans six chapitres consécutifs, il étudie tour à tour les débuts de Corneille, le *Cid* et la querelle à laquelle cette tragédie donna lieu, puis les œuvres de la maturité du poète — de 1636 à 1652, — les écrits de ses dernières années (1652-1681) [1]. Enfin il examine les idées de Corneille sur le drame et cherche à caractériser son style et son talent comme écrivain et comme poète. A cette longue étude littéraire, dans laquelle aucun côté du génie de Corneille n'a été oublié, M. L. a mêlé une étude biographique aussi consciencieuse et complète qu'attrayante, dont les principaux traits empruntés à la *Vie* de M. Taschereau et aux excellentes notices de M. Marty-Laveaux éclairent d'une vive lumière les œuvres du grand poète, en le replaçant dans le milieu où il a grandi et vécu. Il était difficile d'apprécier avec plus d'impartialité le père de la tragédie française que ne l'a fait M. L.; c'est surtout quand il examine les critiques exagérées de Lessing et les comparaisons dénigrantes de M. von Schack qu'on voit combien ses jugements sont modérés et équitables, comme il sait faire la part du temps où a vécu Corneille et des influences qu'il a subies, pour expliquer ce qu'il y a d'incomplet ou d'erroné dans ses conceptions ou ses théories dramatiques. Persuadé que chaque époque a un idéal particulier que le poète doit chercher à réaliser, il ne fait pas un reproche à notre grand tragique de ne pas avoir eu des sentiments ou des aspirations qui n'étaient pas de son temps, et c'est de ce point de

1. Ici M. L. sort évidemment des limites qu'il s'était assignées ; il a eu raison néanmoins, suivant moi, d'étudier dans ce volume les dernières œuvres de Corneille, car, par l'esprit qui les anime, elles appartiennent évidemment à la première moitié du XVII[e] siècle et non à la seconde.

vue élevé qu'il fait le départ entre ce qu'il y a d'éternellement beau et vrai dans les œuvres du vieux poète et ce qu'on y trouve de conventionnel et de passager.

Les chapitres consacrés à Corneille sont suivis d'une étude sur Rotrou et du Ryer. La distance est considérable sans doute quand on passe du grand tragique à ses deux émules; M. L. n'a cherché ni à les surfaire ni à les rabaisser, il a montré l'auteur du *Venceslas* et celui des *Vendanges de Suresnes*, tels qu'ils furent en réalité, des poètes de talent, mais sans originalité ni génie, natures honnêtes qu'on doit juger avec d'autant plus d'indulgence que leur vie inspire une sympathie plus grande. C'est par ces deux noms que se termine, à vrai dire, le tableau de la littérature dramatique en France pendant la première moitié du XVIIe siècle. M. L. y a joint toutefois un chapitre destiné à le compléter en faisant connaître ce qu'étaient, à cette époque, les représentations théâtrales; mais, sans m'y arrêter, j'arrive au chapitre qui suit, l'un des plus intéressants de son livre, et dans lequel il a étudié Descartes et le « travail philosophique » contemporain.

Dans toutes les histoires de la littérature française, on a accordé, avec grande raison, une place considérable au fondateur de la philosophie moderne, mais aucune que je sache n'a songé à en faire une à Gassendi : M. L. a été bien inspiré en réparant cet oubli ; ce n'était aussi que justice, il me semble, de faire connaître celui qui fut le maître de Molière et de Chapelle, pour ne pas parler de Cyrano de Bergerac et du poète Hesnault. N'est-ce pas d'ailleurs s'exposer à laisser dans l'ombre tout un côté de la culture intellectuelle au XVIIe siècle, celui par lequel il se rattache surtout au suivant, que de passer sous silence cette philosophie sensualiste qui devançait celle de Locke et de Condillac et contraste si singulièrement avec l'idéalisme de Descartes et de son école? Pour parler dignement de Descartes, M. L. n'avait qu'à s'inspirer des ouvrages qui ont été écrits sur le grand philosophe ; toutefois, il a su rajeunir cette partie de son sujet, grâce aux détails biographiques qui font mieux comprendre et Descartes lui-même et son action sur les contemporains. Mais c'est au point de vue littéraire qu'il convenait surtout d'envisager ici l'illustre penseur, non pas seulement parce que Descartes a été comme écrivain un maître de la forme, non pas encore parce que la clarté, l'ordre et la beauté, qui sont le caractère fondamental de sa philosophie, allaient aussi devenir la règle première de l'art d'écrire, mais à cause de l'accord qui exista entre le spiritualisme dont il fut le représentant et l'apôtre et la tendance générale des esprits en France ; c'est par là que sa philosophie est véritablement nationale, c'est par là qu'un moment elle donna le ton à la littérature et à la société tout entière.

Cependant, en philosophie comme en littérature, tous les esprits ne devaient pas se soumettre à l'empire de la règle ou au principe d'autorité. Dès le milieu du XVIIe siècle, une opposition faible encore, mais destinée

à grandir bientôt, se manifeste dans tous les domaines de la pensée. C'est aux représentants de la littérature sortie de ce mouvement d'opposition, parmi lesquels il faut compter d'abord Cyrano de Bergerac et Saint Evremond, puis, à un moindre degré, Charles Sorel et Scarron, qu'est consacré le dernier chapitre du livre de M. Lotheissen. Charles Sorel n'a pas plus que Gassendi trouvé place d'ordinaire dans les histoires classiques de la littérature française et n'a guère été cité qu'en passant par M. Géruzez et seulement comme auteur dramatique [1]; il faut savoir gré à M. L. d'avoir été plus juste à leur égard et d'avoir rendu à ces deux écrivains le rôle considérable qu'ils ont joué dans le mouvement des esprits au commencement du règne de Louis XIV. La satire ingénieuse de la philosophie cartésienne qu'on trouve dans les *Histoires comiques de l'empire de la lune* et *du soleil* méritait d'autant plus d'être signalée que ces romans de Cyrano ont servi de modèle au Gulliver de Swift et au Micromégas de Voltaire. L'*histoire comique de Francion* ne pouvait pas davantage être omise dans une histoire complète de notre littérature, mais est-ce bien ici qu'elle devait trouver place? Le roman de Charles Sorel est de 1622, c'est donc dans le volume précédent qui nous conduit jusqu'en 1635 qu'on aurait pu s'attendre à le rencontrer, comme il figure dans le *Tableau de la littérature française avant Corneille* de M. Demogeot; toutefois on comprend que l'auteur ait réservé cette œuvre, qui contraste avec le caractère général des esprits contemporains, pour le chapitre où il devait traiter de la littérature d'opposition [2]. L'étude de cette histoire devait amener d'ailleurs naturellement celle du *Roman comique* de Scarron, qui lui est si supérieur au double point de vue du style et de la composition, mais qui la suppose en quelque sorte, ou n'est qu'une nouvelle tentative pour fonder le roman réaliste en France, ce genre qui se rapproche par tant de côtés du roman picaresque espagnol, mais sans l'égaler toutefois, et qui, comme lui, est né du besoin d'opposer la vie bourgeoise, mais vraie, aux aventures héroïques d'un monde conventionnel. Le manque d'équilibre qui résultait de ces aspirations inconscientes, le besoin de combattre l'exagération qui apparaît dans tous les actes de la vie, se manifestent encore dans les *Visionnaires* de Desmarets et dans la *Comédie des académistes* de Saint-Evremond; on les retrouve également dans le penchant à la parodie, dont Scarron fit un instant presque un genre littéraire.

C'est par l'étude de ce poète, qui fut aussi, il ne faut pas l'oublier,

---

1. M. Charles Gidel (*Histoire de la littérature française*, II) parle de Charles Sorel d'après le *Tableau de la littérature* de M. Demogeot, mais il ne prononce même pas le nom de Cyrano de Bergerac.

2. Ce qu'on comprend moins, c'est que M. L., qui est si bien informé et si complet d'ordinaire, n'ait rien dit des *Fragments d'une histoire comique* de Théophile de Viau, qu'il a d'ailleurs fort bien jugé comme poète lyrique et auteur de pastorales dans son premier volume.

auteur dramatique, et de son émule d'Assoucy que se termine le volume nouveau de M. L. ; on voit qu'aucun des noms qui eurent quelque importance dans notre histoire littéraire pendant le second quart du XVIIe siècle n'y a été oublié ; j'ajouterai que partout l'auteur se montre également bien informé et au courant des publications les plus récentes, comme les plus anciennes, qui se rapportent à cette époque. Nourri de faits, aussi judicieusement pensé qu'écrit avec clarté, son livre se recommande déjà par ces précieuses qualités, mais il se recommande encore et surtout à mes yeux par la sympathie constante de M. Lotheissen pour son sujet, sympathie qui se reconnaît dans l'équité de ses jugements et qui est un charme de plus et une garantie d'impartialité pour ses lecteurs.

Charles JORET.

---

161. — O. SZYMANOWSKI. **Die Poniatowski.** Eine historisch-genealogische Untersuchung. 1 vol. in-8° de 64 p. Genève, Theodor Müller.

Cette brochure est évidemment le début d'un écrivain inexpérimenté. Elle n'ajoute rien à ce que l'on sait — ou plutôt à ce que l'on ignore — des origines d'une famille que certains personnages ont rendue célèbre entre toutes. Un grand nombre de généalogistes admettent que cette famille est d'origine italienne et qu'elle se rattache à celle des Torelli, c'est aussi l'avis de M. Szymańowski, mais nous ne voyons pas qu'il apporte à l'appui de cette opinion des preuves nouvelles ou des documents inédits. Sa dissertation pourrait se résumer en cinq ou six pages. Et encore est-ce une dissertation ? Elle débute par la traduction d'un document sur les titres en Pologne, document qui occupe environ vingt pages et peut s'appliquer à toutes les généalogies ; elle se continue par des extraits de Rœpele, Comenius, Paprocki, Niesiecki, etc. : le tout imprimé luxueusement avec des blancs considérables afin de tirer au volume. Ce que nous avons trouvé de plus curieux dans cette brochure, c'est (p. 24) une piquante anecdote sur Mickiewicz. Mais elle ne se rattache ni de près ni de loin à l'histoire des Poniatowski.

L. L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le *Souan-Pan* des Chinois ne nous était guère connu jusqu'ici que par une courte notice de M. de Lautur. M. Léon RODET publiera prochainement dans le *Bulletin de la société mathématique* un mémoire consacré à ces ingénieuses pratiques de calcul.

— On trouvera dans le n° 12 (30 juin 1880) de la *Gazette anecdotique* trois lettre

inédites de Turgot au célèbre chimiste Pierre-Joseph Macquer (octobre 1774 et août 1775); ces lettres ont été communiquées à la *Gazette* par M. C. Henry.

— M. Paul Albert, qui avait remplacé M. de Loménie comme professeur de littérature française au collège de France et dont les ouvrages « prennent dans le nombre de nos manuels d'histoire littéraire une place originale et distinguée (cp. *Revue critique*, 1872, tome II, n° 49, art. 234, p. 360), est mort prématurément, à l'âge de 53 ans (20 juin).

— Etaient présents au dîner mensuel des collaborateurs de la *Revue critique* (5 juillet) MM. A. Chuquet, H. Cordier, A. Gazier, Ch. Graux. G. Hanotaux, H. Harrisse, L. Leger, P. Meyer, G. Monod, E. Müntz, G. Paris, P. Stapfer et M. Tratchevsky, professeur à l'Université d'Odessa.

ALLEMAGNE. — Une bien intéressante découverte est celle que viennent de faire à Rossano, dans la Calabre, MM. Oscar de Gebhardt et Adolphe Harnack, de la moitié d'un évangile grec écrit à l'encre d'argent sur parchemin pourpre, et orné d'une série de miniatures qui représentent dix-huit scènes du Nouveau-Testament et quarante portraits de prophètes. C'est aujourd'hui le plus ancien des livres d'évangiles illustrés. Les auteurs de la découverte n'hésitent pas, pour des raisons artistiques et paléographiques à la fois, à le faire remonter jusqu'à la fin du v^e ou tout au plus au commencement du vi^e siècle. Les arguments tirés de la paléographie ne sont pas, en pareille matière, il est vrai, bien probants, et à ne considérer la question que par ce côté, la date du vii^e siècle ne serait pas la moins vraisemblable. Mais M. Harnack après avoir comparé soigneusement les peintures, qui sont, extrèment remarquables, avec les mosaïques de Ravenne et surtout avec les miniatures de la célèbre « Genèse de Vienne », conclut qu'elles sont incontestablement antérieures même à ces dernières et qu'elles les dépassent aussi en valeur artistique. M. Harnack a pris un calque de chacune des peintures de scènes du Nouveau-Testament et il les fait reproduire avec la plus grande fidélité, en rouge sur fond teinté, dans un beau volume petit in-folio paru il y a quelques jours à Leipzig, chez Giesecke et Devrient, sous ce titre : *Evangeliorum codex graecus purpureus Rossanensis* Σ *(mit 2 facsimilirten Schrifttafeln und 17 Umrisszeichnungen)*. M. de Gebhardt raconte dans ce livre la découverte du manuscrit de Rossano, le décrit, le date, en étudie le texte : il annonce la prochaine publication d'une collation complète (le *Rossanensis* contient les deux évangiles selon saint Mathieu et saint Marc). Cette publication de luxe fait honneur aux éditeurs non moins qu'aux professeurs Harnack et de Gebhardt.

— Le travail (en russe) de M. Tratchevsky sur le *Fürstenbund* doit paraître prochainement en allemand ; la traduction est due à M. Caro, professeur à l'Université de Breslau.

GRÈCE. — Nous recevons de notre correspondant les nouvelles suivantes : M. Homolle, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, est arrivé depuis quelques semaines à Délos, où il poursuit les fouilles si heureusement commencées sur l'emplacement du temple d'Apollon; il est accompagné de M. Nénot, architecte, pensionnaire de l'Académie de Rome. — M. Spyridon Lambros, professeur-agrégé à l'Université d'Athènes, est parti pour le Mont Athos, en mission scientifique, à l'effet d'explorer les bibliothèques et les archives des monastères et de dresser un catalogue des manuscrits. — M. Poul Lambros vient de faire paraître un nouveau travail de numismatique, intitulé « *Monnaies inédites des conquérants latins de la Grece au moyen âge*; ce travail, dédié à M. de Saulcy, renferme des bulles inédites et quatre planches. — Un archéologue italien, M. Louis Viola, a publié dans le

Parnasse une conférence qu'il a faite récemment devant la société du même nom sur *une nouvelle interprétation de la légende romaine du rapt des Sabines.* — MM. Aravantinos et Dosios ont publié des recueils des *Chants populaires d'Epire* et M. Miliakari, un volume sur les îles Andros et Céos, de l'Archipel. — Prochainement, l'archimandrite et professeur de théologie, N. Calogéras, publiera le commentaire, retrouvé par lui à Rome dans une bibliothèque publique, d'Euthymius Zygabène sur les Epîtres de saint Paul. — La question des établissements slaves à Olympie est éclaircie; dans les ruines mêmes où les Allemands prétendaient voir les restes d'habitations slaves, on a retrouvé trois inscriptions chrétiennes du VI° siècle; ces fameuses ruines seraient tout simplement byzantines. — M. Philippe Jean, président de la société archéologique et auteur de *Mélanges néohelléniques*, vient de mourir à l'âge de 87 ans.

ITALIE. — Le prince B. Boncompagni va prochainement publier à Rome dans son imprimerie le cours d'analyse professé à Turin par Lagrange. Cette publication sera d'une grande utilité pour notre édition des œuvres de Lagrange depuis si longtemps déjà en cours de publication. — Signalons également du prince B. Boncompagni un remarquable mémoire qu'il vient de publier dans son *Bulletin* (décembre 1879) sous le titre : *Intorno ad un trattato d'Aritmetica del P. D. Smeraldo Borgheti Lucchese*. De cet important ouvrage d'arithmétique il ne reste que quatre exemplaires dont un à la Bibliothèque nationale de Paris, un à Gotha, un à Trévise, un à Vérone.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 juillet 1880.

M. Ph. Chevarrier adresse à l'Académie des estampages d'inscriptions trouvées à Jaffa et aux environs. Plusieurs de ces inscriptions proviennent de la collection archéologique du baron Von Ustinow, de Jaffa. M. Von Ustinow, écrit M. Chevarrier, a fondé un hôpital où il soigne gratuitement les indigènes, et il s'est fait, en quelque sorte, un agent de chaque malade, qui, après sa guérison, retourné dans son village, s'empresse de lui signaler tout ce qui y existe ou s'y découvre ayant quelque analogie avec les objets qu'il a vus pendant son séjour à l'hôpital. — Un mémoire, où M. Chevarrier étudie les inscriptions envoyées par lui, est joint à son envoi.

M. Desjardins présente deux brochures dont il est l'auteur et accompagne cette présentation de quelques explications : — 1° *La borne milliaire de Paris* (extrait de la *Revue archéologique*); M. Desjardins a inséré dans cette brochure une note de M. Longnon, qui étudie le tracé d'une voie antique de Paris à Reims par Louvres, Nanteuil-le-Haudoin, Villers-Cotterets et Soissons; cette route avait exactement une longueur de 105 milles romains, conformément aux indications de la borne milliaire étudiée dans la brochure. — 2° *Les monuments des thermes romains de Luxeuil* (Paris, Champion; extrait du *Bulletin monumental*; 55 p. avec gravures). Beaucoup de monuments funéraires de Luxeuil représentent le défunt tenant d'une main un verre, de l'autre un flacon dont il bouche l'ouverture avec les doigts. Que signifie cette représentation? Ces personnages n'ont pas été guéris par les eaux, puisqu'ils sont morts et que ses monuments sont leurs tombeaux. Ils ne vivaient pas du commerce des eaux, car ils ont presque tous les attributs d'une autre profession. M. Desjardins demande si on peut lui suggérer une explication.

M. Jourdain présente un ouvrage intitulé : *Les mythes et les légendes de l'Inde et de la Perse dans Aristophane, Platon, Aristote, Virgile. Ovide, Tite Live, Dante, Boccace, Arioste, Rabelais, Perrault, La Fontaine*, par Eug. Lévêque.

M. Le Blant présente des estampages de trois inscriptions puniques et d'une inscription latine, ainsi que l'empreinte d'un cachet antique, le tout provenant de Carthage et envoyé par M. Guiénot, agent du service télégraphique à La Goulette (Tunisie). L'inscription latine est une épitaphe ainsi conçue :

DIS . MANIBVS . SAC.
E CATE. PIA . VIXIT. ANNIS.
XXVIIII. MENSES. VII. DIES. V
H.S.E.

Le cachet porte la légende suivante :

DATI
VVSNIC
OLAIS

Les trois inscriptions puniques, examinées par M. Renan, sont des *ex-votos* à Rabbat Tanit et à Baal Hammon. On possède aujourd'hui environ deux mille de ces *ex-votos* carthaginois. Ils sont intéressants surtout par les noms propres qu'ils contiennent en grand nombre.

L'académie vote des remercîments à M. Guiénot, pour le soin qu'il met à la tenir au courant des découvertes faites en Tunisie.

M. Le Blant continue la lecture de son mémoire sur quelques actes des martyrs non compris dans les *Acta sincera* de Ruinart. Il examine divers genres d'interpolation dont ont souffert plusieurs actes qui nous sont parvenus, mais où il est pourtant possible de reconnaître, sous les additions, un fond antique et qui doit faire autorité. Il montre ensuite que, si l'on refuse de croire aux miracles rapportés dans les actes, ce ne doit pas être toujours une raison pour révoquer en doute les faits eux-mêmes qui sont donnés comme miraculeux, ni par conséquent pour attaquer l'autorité des actes qui les rapportent. En effet, tel fait qui n'avait rien que de naturel a pu être pris pour un miracle et relaté comme tel. Par exemple, on lit souvent dans les actes qu'un martyr, livré aux bêtes, fut miraculeusement épargné par elles. Or il arrivait certainement en réalité que les bêtes de l'amphithéâtre refusaient de toucher aux condamnés qui leur étaient livrés. Tacite en rapporte un exemple, Hist. II, c. LXI, au sujet d'un chef boïen insurgé, livré aux bêtes par l'autorité romaine; il fut épargné par les animaux, et la foule le crut protégé par les dieux. La même chose a pu arriver pour des condamnés chrétiens, et il n'est pas étonnant que les fidèles y aient vu un miracle. On aurait tort, si l'on rejetait comme apocryphe tout récit qui rapporte un de ces prétendus miracles, en traitant de fabuleux les faits qu'il relate.

M. De Witte lit une étude sur une coupe peinte portant les signatures d'Hiéron et de Macron. On possède un assez grand nombre de coupes peintes qui portent la signature du céramiste Hiéron. Elles sont de la fin du v^e^ siècle avant notre ère et se distinguent toutes par la sévérité du style et la beauté des peintures. Celle-ci est un cotyle trouvé à Bosco d'Acerra et conservé maintenant dans la collection de M. le comte Spinelli à Acerra. On y voit deux fort belles peintures, qui représentent, l'une l'enlèvement d'Hélène, l'autre Hélène et Ménélas à la prise de Troie. M. De Witte décrit ces peintures et en commente tous les détails. Elles seront reproduites toutes deux dans la *Gazette archéologique* de MM. De Witte et Lenormant.

M. Clermont-Ganneau communique un nouveau document iconologique relatif au mythe d'Horus et de Saint-Georges. Il y a quelques années, M. Clermont-Ganneau avait fait une communication sur un bas-relief égyptien du musée du Louvre qui représente Horus hiéracocéphale, en costume d'officier romain, tuant un crocodile, et il avait exprimé l'opinion qu'il fallait voir dans cette image religieuse égyptienne l'origine de la légende chrétienne de saint Georges. Le monument qu'il présente aujourd'hui lui paraît propre à confirmer cette thèse. C'est une petite médaille de bronze, rapportée d'Egypte par M. Schlumberger. Elle représente d'un côté Hathor allaitant Horus, de l'autre un Horus tuant un monstre, semblable à celui du bas-relief du Louvre. C'est une médaille de piété, d'un travail grossier, dont le prix était certainement fort minime, et qui a dû beaucoup se répandre dans la basse classe du peuple. S'il en est ainsi, il est facile de comprendre comment cette image, répandue dans la foule, a pu donner naissance à une légende comme celle de saint Georges; cela ne se comprendrait pas aussi bien si le sujet en question n'avait été représenté que sur des bas-reliefs, comme celui du Louvre. M. Clermont-Ganneau pense, en outre, que des médailles comme celle-ci ont pu servir de type aux premières médailles de piété chrétiennes, dont l'origine devrait ainsi être cherchée en Egypte.

M. Halévy continue sa lecture sur deux inscriptions cunéiformes.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 26 Juillet — 1880

162. — **Ad-Dourra al-fâkhira.** La perle précieuse de Ghazâlî. Traité d'eschatologie musulmane, publié d'après les manuscrits de Leipzig, de Berlin, de Paris et d'Oxford et une lithographie orientale avec une traduction française par Lucien Gautier. Genève, Bâle, Lyon, H. Georg. 1878, in-8°, xvi, 90 et 110 pages.

La vie et les idées de Gazâlî ont été d'une extrême mobilité. Son « Préservatif de l'erreur [1] », un de ses derniers ouvrages, nous offre une confession sur les évolutions de sa pensée entre sa chaire de Bagdad et son enseignement de Nischâpoûr, en passant par onze années de « retraites successives », et de « révélations dans l'extase ». L'étude des systèmes philosophiques avait abouti pour lui à un scepticisme si absolu pour leurs résultats qu'il intitula son plus célèbre livre « La chute des philosophes les uns sur les autres ». Aussi, après avoir, très jeune, « brisé les liens de la routine et s'être affranchi des croyances héréditaires », Gazâlî, parvenu à la cinquantaine, ne trouva d'autre refuge que dans un retour complet et sincère aux pratiques et à la foi de l'orthodoxie musulmane la plus rigoureuse.

C'est à cette période de soumission et de piété qu'appartient le traité d'eschatologie publié par M. Lucien Gautier, et dont le titre complet est : « La perle précieuse, exposition des doctrines relatives à la vie future [2]. » Le « Préservatif de l'erreur », bien qu'il n'y soit pas cité une seule fois, avait dû être composé auparavant ; car l'auteur, au moment où dans le

1. Je cite ce traité d'après la traduction récente de M. Barbier de Meynard, *Journal asiatique*, janvier 1877, p. 1 et suiv.

2. P. viii et 1, M. G. dit : « La perle précieuse pour dévoiler la connaissance du monde à venir. » Contre cette traduction du titre j'ai deux objections à faire : 1° En général, les titres d'ouvrages arabes se décomposent en deux parties rimant l'une avec l'autre; la première exprime un objet tout à fait étranger au sujet traité; la seconde, introduite par la préposition *fî*, indique l'objet du livre; c'est par l'apposition des deux formules qu'elles peuvent, ce semble, être le mieux rendues. 2° Le mot *'ouloûm* n'est pas un infinitif de *'alima;* c'est un pluriel que M. Flügel, dans sa traduction de Hâdjî Khalîfa, *Lexicon Bibliographicum*, III, p. 207, a bien fait de rendre par « les doctrines ».

« Préservatif » il parle de la vie future [1], n'aurait pas manqué de faire allusion à son traité, s'il en avait déjà publié un spécialement consacré à un pareil sujet. Or, le « Préservatif » a été écrit au plus tôt en 499 de l'hégire [2] (1106 de notre ère), et Gazâlî est mort en 505 de l'hégire (1111 de notre ère). Il y a donc en tout une marge de cinq années pour fixer l'époque où a dû être rédigé cet exposé pieux des doctrines de *l'islâm* relatives au monde à venir, cet « abrégé destiné à faire connaître le chemin de la *sounna* [3] ».

L'ouvrage, dans son ensemble, appartient au genre descriptif. Après avoir montré les migrations des âmes, depuis le moment de la mort terrestre jusqu'au jour du jugement définitif, l'auteur nous fait assister à la résurrection et là, dans une série de tableaux, nous voyons défiler les hommes de tous les temps et de toutes les classes devant le trône et aussi devant la « jambe découverte [4] » du Dieu très haut. Les anges apparaissent à la fois, comme intercesseurs auprès d'Allâh et aussi comme exécuteurs de ses volontés. Enfin, chacun reçoit son « diplôme », les croyants, sur des feuilles de rose, les incrédules sur des « feuilles de lotus ». L'idéal des Musulmans n'a jamais été bien élevé, si nous en jugeons par les peines et les récompenses de leur enfer et de leur paradis.

M. L. G. a publié la « Perle précieuse » de Gazâlî avec une grande exactitude et une connaissance de l'arabe, que nous aurions aimé voir appliquées à un texte plus intéressant. Ce que je reprocherai à son édition, c'est d'être trop éclectique. Tantôt il accorde la préférence à un manuscrit, tantôt à un autre, et certes, avec le nombre des variantes et des interpolations, il était peut-être difficile d'adopter résolûment un guide unique. Le livre de Gazâlî a été beaucoup lu, souvent copié, enrichi de commentaires et d'interpolations; le dégager de toutes ces superfétations était une tâche ardue où M. G. a réussi souvent.

La traduction, là où je l'ai comparée avec l'original, en rend, sinon la couleur et le style, du moins le sens général. Je crains bien que le lecteur n'y saisisse pas entièrement le mouvement, l'imagination et le talent littéraire de Gazâlî; mais l'historien de la philosophie pourra, avec confiance, y puiser des indications sur l'eschatalogie musulmane.

Quelques remarques de détail. Page VI, note 1, pour l'Histoire de la littérature des Arabes de Hammer-Purgstall, il faut lire vol. VI au lieu de vol. V. — P. IX, notes 2 et 3, le *hamza* doit être sur et non après le yâ du pluriel *alla'âli'ou*. — P. X. Le traité de Gazâlî nommé *Alistidrâdj*, cité à la page 82 du texte, est sans doute le même que son traité nommé *Addaradj* cité dans le « Préservatif » (Journal asiatique, *loc. cit.*, p. 52). — P. 48, note 4. M. G. dit en parlant de Foudail ibn ʿIyâd : « Nous

---

1. Voir surtout p. 75 et suiv.
2. Cette date se trouve dans le « Préservatif », p. 80.
3. La « Perle précieuse », p. 109 du texte; 90 de la trad.
4. La « Perle précieuse », p. 69 du texte; 59 de la trad.

ignorons à quelle circonstance il doit d'être classé parmi les repentants. » Or, Ibn Khallikân [1] nous apprend qu'avant de se convertir à l'islâm et de prendre place parmi les saints, Foudail avait été voleur de grands chemins. Aussi Gazâlî a-t-il tout droit de lui appliquer la parole du Prophète : « Celui qui se repent de son péché, c'est comme s'il n'avait pas péché. » — P. 66 (trad. de p. 78), ne faudrait-il pas substituer : « Tu prétends être », à : « On prétend que tu es. » — P. 109 (trad. de p. 89), il me semble que le contexte oblige à prendre *in* (lire dès lors *ini* au lieu de *inna)* pour une négation et à traduire « Le cadavre ne le sait pas, lorsque le vivant vient le visiter. » — Même page, le mot *al^couloûm,* comme dans le titre, doit être traduit par « les doctrines » et non par « la science ».

Nous avons noté un grand nombre d'autres passages où le traducteur aurait dû serrer son texte de plus près; mais cette énumération serait aussi fastidieuse qu'inutile. Je tiens seulement encore à protester contre une disposition typographique adoptée par M. G. dans le texte. Les notes y sont annoncées par des caractères latins placés au-dessus des mots arabes. Or il y en a ainsi plusieurs à chaque ligne, et cela rend le livre presque illisible. Le meilleur procédé me paraît être de rappeler dans les notes les lignes du texte auquel elles se rapportent.

Le début de M. G. est plein de promesses, et nous espérons qu'il les tiendra. Un compte-rendu détaillé et substantiel qu'il vient de publier sur l'édition française de la Grammaire arabe de Caspari [2], montre bien que M. Gautier a pénétré toutes les finesses et toutes les minuties de la grammaire arabe. Après avoir vaincu de telles dfficultés, qu'il n'abandonne pas un terrain où il peut rendre de si excellents services !

Hartwig Derenbourg.

---

163. — **Das Urevangelium und die Gegner der Schrift** : « Christus und die Cæsaren. » von Bruno Bauer. Berlin, Eug. Grosse. 1880, p. 78.

En 1877 M. Bauer publiait sous ce titre : *Christus und die Cœsaren,* un volume en général fort mal accueilli par la critique allemande. Il y développait une théorie nouvelle sur l'origine du christianisme qu'il faisait sortir, non du judaïsme, mais du stoïcisme, qu'il faisait naître, non à Jérusalem, mais à Rome, et dont le vrai fondateur était non Jésus de Nazareth, mais Sénèque le philosophe. Le *litterarisches Centralblatt* en portait le jugement suivant : « Un livre, d'après lequel le judaïsme

1. *Bibliographical Dictionary*, trad. de Slane, II, p. 478.

2. Grammaire arabe de C. P. Caspari, traduite de la quatrième édition allemande et en partie remaniée par E. Urichoechea. Examen critique, par Lucien Gautier, Gand, 1880. Extrait de la Revue de l'Instruction publique de Belgique. In-8, 7 pp.

n'a eu aucune doctrine messianique propre, mais l'a reçue de la religion nouvelle, et qui, après bien d'autres renversements arbitraires du vrai rapport des choses, fait du système de Marcion la base des grands épîtres de saint Paul, au lieu d'une réfutation scientifique, ne mérite que la raillerie. » Le feuilletoniste de la *Nationalzeitung*, M. K. Frenzel, n'a point laissé tomber une condamnation aussi sommaire. Il a consacré deux articles à réfuter les thèses paradoxales de M. Bauer au nom des résultats critiques de l'école de Strauss et de Baur. C'est contre toutes ces attaques et principalement contre la dernière, que l'auteur du « *Christus und die Cæsaren* » a voulu défendre son livre dans la brochure dont nous avons transcrit le titre. De cette polémique qui reste dans les généralités historiques ou littéraires, et qui abonde en arguments *ad hominem*, il ne sort rien de bien intéressant au point de vue scientifique. L'auteur n'ajoute rien de nouveau à sa thèse, si ce n'est une critique du travail de Baur sur Sénèque et saint Paul. Il fait seulement preuve d'une grande facilité à manier l'abstraction et la généralisation historique. Il a vraiment le génie de l'hypothèse et le don de croire fermement à ce qu'il a imaginé. Ne serait-ce pas le secret de son impuissance scientifique et de cette illusion persistante qui, depuis le commencement de sa carrière, lui a fait toujours prendre un paradoxe pour une découverte?

A. Sabatier.

---

164. — **Inscriptions doliaires latines.** Marques de briques relatives à une partie de la gens Domitia, recueillies et classées par M. Ch. Descemet. Bibl. des écoles françaises d'Athènes et de Rome, xv[e] fascicule. Thorin. 1880, in-8°.

Le mémoire que M. Descemet vient de publier dans la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, traite d'une branche de l'épigraphie latine jusqu'ici peu étudiée. Les briques, les tuiles, les amphores et les lampes retrouvées en si grand nombre en Grèce et en Italie portent, pour la plupart, des marques de fabrique. Ces estampilles sont reléguées à la fin des recueils épigraphiques sous le nom d'*instrumentum* et cataloguées, sans méthode, par ordre alphabétique. M. D., depuis plus de vingt ans, travaille avec une infatigable persévérance à recueillir les inscriptions doliaires de l'Italie, et il possède maintenant les éléments d'un *Corpus ceramographiae latinae antiquae*. L'œuvre a déjà été tentée par Fabretti et par Marini; mais le premier n'a réuni que trois cents, le second, mille cinq cents timbres accompagnés, il est vrai, de savants commentaires. La monographie de M. D. est un extrait de sa riche collection; l'auteur se propose de déterminer la méthode suivant laquelle il faut classer les inscriptions doliaires et de montrer quels renseignements on peut en tirer pour éclairer l'étude des fastes consulaires, fixer, au moins approximativement, la date des constructions antiques, indi-

quer l'emplacement des légions, faire connaître les relations commerciales qui existaient entre les provinces de l'empire, etc. (Introd., p. v et suiv.)

Parmi ces inscriptions, un groupe important appartient à la famille Domitia qui descendait, par adoption, du Nîmois Domitius Afer. Il faut savoir gré à M. D. de ses solides recherches (p. 1-5 et note 3) sur la généalogie de nombreux personnages qui portent les mêmes noms et ne se distinguent les uns des autres, sur les estampilles doliaires, qu'avec la plus grande difficulté. M. D. a réussi à classer toutes ces inscriptions, et il publie dans son ouvrage celles qui sont aux noms de Domitius Afer et de ses fils adoptifs, de Domitia Lucilla, Cn. filia, qui épousa P. Calvisius Tullus, consul en 109, et de Domitia Lucilla, P. filia, femme d'Annius Verus (qui mourut préteur) et mère de Marc-Aurèle. M. D., après avoir classé les inscriptions suivant les diverses personnes auxquelles elles se rapportent, les ordonne suivant les noms des affranchis, esclaves ou administrateurs chargés de la fabrication des briques et autorisés à les marquer de leur nom. Il enregistre la plus ancienne des lectures de telle inscription, celle qu'a donnée Fabretti, par exemple, puis il cite les lectures données ultérieurement par Marini, par Borghesi ou d'autres auteurs; enfin, dans beaucoup de cas, M. D. apporte lui-même sa propre lecture. Les marques de fabrique conservées dans la plupart des musées de Rome ont été revues et souvent estampées par l'auteur; il a tenu à reproduire, au moyen d'un grand nombre de bois, l'aspect exact de ces inscriptions, ce qui donne une très grande valeur à sa publication.

Sans prétendre analyser en détail le mémoire de M. D., il est nécessaire de consigner les résultats qu'il a obtenus au moyen de sa méthode si précieuse : les uns concernent d'une manière spéciale l'épigraphie céramique; les autres sont relatifs à l'histoire de l'administration romaine, d'autres aux fastes consulaires et à certains personnages dont la biographie n'est connue qu'imparfaitement par les auteurs.

I. M. D. a déterminé les règles d'après lesquelles doit être faite en général la lecture des inscriptions doliaires (note 2); il a pu ainsi rectifier cinquante-et-une lectures fausses ou incomplètes. Dans une autre note (note 6), il a essayé de résoudre ce problème si souvent posé : les anciens ont-ils connu l'usage des caractères mobiles (p. 138-154)? Il croit, contrairement à la thèse soutenue par M. Albert Dumont *(Archives des missions scientifiques,* 2ᵉ série, t. VI, p. 46 et 395), que les anciens ne se sont jamais servis que de matrices en bois ou en terre cuite pour estampiller les poteries. Il est certain que toutes les inscriptions citées par M. D. ont été imprimées avec des moules et il n'est aucunement nécessaire de recourir à l'hypothèse de caractères typographiques pour expliquer les anomalies qu'on peut y rencontrer. M. D. peut encore, à bon droit, repousser les textes anciens qu'on allègue pour affirmer l'existence de caractères de ce genre; ils manquent, en effet, de précision; mais peut-être y a-t-il quelque témérité à dire que « les artistes grecs et latins

n'ont employé que des *formae* et jamais des *typi fusibiles* » (p. 154). Il est impossible d'expliquer que plusieurs des timbres de la collection de M. Dumont aient été imprimés autrement qu'avec des caractères mobiles (cf. *loc. cit.*, p. 395, n° 1 et 3). L'usage presque constant des *formae* n'exclut pas celui des *typi fusibiles* qui peuvent avoir été en usage dans certaines fabriques ou dans certaines villes ; on remarquera, par exemple, que les inscriptions données par M. Dumont comme servant à résoudre la question appartiennent toutes à des amphores cnidiennes. Enfin, M. Descemet a montré qu'on pouvait reconstituer l'histoire de la briqueterie à Rome et déterminer la date des inscriptions par l'étude de certaines particularités épigraphiques (note 1, p. 111) : concision des légendes, manque ou présence de dates consulaires, etc., ou par la forme de l'estampille rectangulaire ou circulaire, gravée en creux ou en relief (p. 141).

II. Les détails relatifs à l'histoire de l'administration romaine ne sont ni moins nombreux, ni moins intéressants : « L'énumération des *figulinae, officinae, praedia, fundi* permet d'apprécier un élément jusqu'à présent peu remarqué de la fortune personnelle des membres de la famille impériale. Claude, Néron, Vespasien possédèrent de grandes briqueteries le long des deux côtes parallèles de l'Adriatique, mais ils n'en établirent ni à Rome, ni aux environs. Trajan et Plotine semblent être les premiers princes qui y pensèrent, et leur exemple fut suivi largement par les Antonins » (p. 134). M. D. a surtout été frappé du nombre de marques datant de l'année 123 (note 4, p. 135) ; il explique ingénieusement ce fait par la biographie d'Hadrien. Ce fut après ses premières excursions en Orient et son retour à Rome vers 124 ou 125 que cet empereur fit commencer les immenses constructions de sa villa de Tibur ; les intendants durent donc réunir à l'avance les matériaux nécessaires, et le choix de l'année 123 s'explique par ce fait que les architectes préféraient dans leurs constructions des matériaux préparés depuis deux ans. Les grandes fabriques impériales de briques et de poteries, héritage des Domitia Lucilla, ont subsisté jusqu'au commencement du III^e siècle ; lorsque Septime Sévère s'appropria, par la confiscation, la fortune privée de Commode, les domaines du mort, avec toutes les fabriques et explotations, s'y trouvèrent naturellement englobés et, parmi elles, les briqueteries (p. 57). Après la mort d'Alexandre Sévère, l'empire fut livré à l'anarchie jusqu'à la réorganisation entreprise par Dioclétien et Constantin le Grand. Ces empereurs et leurs successeurs firent encore d'immenses constructions : « Nous trouvons des briques sans date, sans nom d'empereur ou de consuls, mais marquées de sigles dont la paléographie atteste la décadence. Lorsque Constantin transféra le siège de l'empire à Byzance, il remplit sa capitale de grands édifices, et inaugura l'ère des briques byzantines. Enfin, dans les dernières années du V^e siècle et durant le VI^e, Théodoric (cf. p. 70 où M. D. corrige une mauvaise lecture de Cassiodore au moyen d'une inscription), Athalaric et Narsès rétablirent encore l'usage des légendes nominales sur les briques latines à

Rome, mais ce ne fut qu'un souvenir éphémère du vieil empire » (p. 135).

III. Au moyen d'une inscription doliaire (n° 154, p. 49), M. D. a pu fixer d'une manière certaine le surnom du premier consul *suffectus* de l'an 126 : Marini hésitait entre *Propertius* et *Propinquus;* Borghesi préférait *Propinquus;* son hypothèse a été confirmée par la découverte de M. Descemet. D'autres inscriptions donnent des indications approximatives sur la biographie de personnages importants de l'histoire romaine; ainsi la mère de Marc-Aurèle, Domitia Lucilla, serait morte après l'année 156 (n° 270, p. 90), et l'aïeule de cet empereur, Domitia Lucilla, Cn. filia, entre les années 128 et 129 (n° 295, p. 98-99).

L'ouvrage de M. D. contient, comme on le voit, des renseignements utiles et nouveaux; peut-être cependant peut-on regretter que l'auteur ne lui ait pas donné plus d'unité. Avec les notes détachées qui suivent son recueil d'inscriptions et les observations éparses dans le volume, n'aurait-il pu faire une monographie suivie de la *gens Domitia,* résumer l'histoire de l'épigraphie doliaire et indiquer, dans un chapitre spécial, la méthode suivant laquelle on doit lire et classer ces inscriptions? Ajoutons que, dans son introduction, M. D. a confondu l'*aerarium militare* avec le *fiscus* (p. IX). Ces deux caisses sont tout à fait distinctes [1].

A la fin du volume est une lettre de M. Héron de Villefosse, adressée à M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, sur les briques romaines du Louvre. Grâce aux travaux de M. Descemet, M. de Villefosse a pu lire et classer les inscriptions de notre collection; il ne publie ici que celles qui ont rapport à la *gens Domitia,* mais il se réserve d'en faire bientôt paraître un catalogue complet.

Emmanuel FERNIQUE.

---

165. — **Ueber die Heimat und das Alter des sogenannten Brachylogus,...** von Dr. Hermann FITTING. Berlin. 1880, in-8°, 43 pages.

Parmi les ouvrages de droit romain composés pendant la première partie du Moyen âge, l'un des plus remarquables est assurément le *Corpus legum* ou *Brachylogus,* édité pour la première fois à Lyon au milieu du XVI[e] siècle, et plus de vingt fois réimprimé.

Sans aller aussi loin que M. Fitting, d'après lequel nous ne possédons aucun manuel qui lui soit préférable, pas même les commentaires de Gaius, ou les opuscules des jurisconsultes classiques, on peut avouer que l'auteur du *Brachylogus* avait les qualités essentielles pour la rédaction d'un bon livre d'école : une science profonde, un jugement indépendant, la concision, la netteté, l'habileté dans les définitions. L'é-

---

1. Cf. Willems, *Droit public romain*, 4[e] édit., p. 489. Mommsen, *Staatsrecht*, II, 957-971, etc.

cole dans laquelle ce petit livre fut écrit devait être une bonne école.

Jusqu'ici, personne n'avait songé à chercher ailleurs qu'en Italie le lieu d'origine du *Brachylogus*. Quelques historiens, y trouvant la mention d'un *Capitulare Legis Longobardicæ*, y voyaient un produit de la Lombardie, sorti vraisemblablement de l'école de Bologne. D'autres se prononçaient pour l'école de Ravenne. Dans une savante dissertation publiée en 1870, M. F. réclamait en faveur de l'école de Rome [1]. Mais tous, comme on le voit, s'accordaient à dire : c'est une œuvre italienne.

Aujourd'hui, sans craindre de s'exposer au reproche de versatilité, M. F., après avoir examiné trois nouveaux manuscrits, abandonne franchement son ancienne opinion. Il entreprend maintenant d'établir que l'Italie n'a aucun droit sur le *Brachylogus* et que ce livre appartient à la littérature juridique de la France.

La démonstration de ce premier point nous paraît de nature à satisfaire les juges les plus rigoureux.

Le rédacteur du *Brachylogus*, M. F. l'a déjà remarqué dans sa quatrième étude *Ueber einige Rechtsquellen der vorjustinianischen spætern Kaiserzeit* [2], était plus familier avec le Bréviaire d'Alaric qu'avec le droit de Justinien. Quand il y a désaccord entre ces deux monuments, c'est l'opinion du Bréviaire qu'il expose. Exemples : 1° Comme le Bréviaire, il ne fait pas de différence entre l'hérédité et la *bonorum possessio* : « Bonorum possessio idem est quod hereditas [3] » ; — 2° De même que Justinien, il ne fait plus de différence entre l'interdit *utrubi* et l'interdit *uti possidetis*; mais, tandis que Justinien applique à l'interdit *utrubi* l'ancienne règle établie pour l'interdit *uti possidetis* [4], le rédacteur du *Brachylogus*, se conformant au Bréviaire [5], applique à l'interdit *uti possidetis* l'ancienne règle établie pour l'interdit *utrubi* : « Interdicta Uti possidetis et Utrubi tunc dantur cum uterque se possidere contendunt; per quod inquiritur quis majore parte ejus anni nec clam, nec vi aut precario ab adversario possederit [6] » ; — 3° Justinien accorde l'interdit *unde vi* à celui qui est expulsé par violence, quand bien même la possession de l'expulsé serait vicieuse vis-à-vis de son adversaire; en d'autres termes, il généralise la règle donnée par l'ancien droit pour le cas de *vis armata* [7]; l'auteur du *Brachylogus*, imitant le Bréviaire [8], refuse l'interdit *unde vi* à l'expulsé,

---

1. *Ueber die sog. Turiner Institutionenglosse und den sog. Brachylogus*, Halle, 1870; cf. *Zur Geschichte der Rechtswissenschaft am Anfange des Mittelalters*, Halle, 1875, p. 17.
2. *Zeitschrift für Rechtsgeschichte*, XI, p. 444 et s.
3. *Brach.*, II, 35.
4. Inst., § 4, *de Interd.*
5. Interpret. Pauli, *Sent.*, V, 6, § 1.
6. *Brach.*, IV, 28, § 3.
7. Inst., § 6, *de Interd.*
8. Paul. *Sent.*, V, 7, § 5.

toutes les fois que sa possession est vicieuse à l'égard de son adversaire [1]; etc.

L'école, pour laquelle le *Brachylogus* a été composé, était donc une école dans laquelle on avait beaucoup étudié le Bréviaire, au point de préférer les solutions qu'il renfermait aux solutions contraires des livres de Justinien. Or, jamais le Bréviaire n'a eu d'autorité en Italie. Savigny, subissant l'influence d'une erreur sur l'origine de la *Lex Romana Utinensis,* avait d'abord cru à cette autorité; mais il a été le premier à reconnaître qu'il s'était trompé.

Ce ne peut donc pas être en Italie que le *Brachylogus,* tout empreint des doctrines du Bréviaire, a été composé. Il faut le restituer au pays dans lequel le Bréviaire a été en honneur, c'est-à-dire à la France.

Deux arguments viennent à l'appui de cette démonstration. On lit dans le *Brachylogus,* et c'est le texte qui a induit en erreur plus d'un historien : « Quod autem clericus adversus laicum testis esse non possit, vel econtra, in capitulari Legis Longobardicæ cautum est, in legibus autem romanis non memini me invenisse, immo contrarium in multis locis constitutum esse cognovi [2]. » Au lieu de conclure de ce texte que le *Brachylogus* a été écrit en Lombardie ou dans le voisinage, n'est-il pas plus naturel de conclure que l'auteur du *Brachylogus* n'était pas un Italien, qu'il n'avait jamais eu sous les yeux la loi lombarde et qu'il ne la connaissait que par ouï-dire? S'il l'avait consultée, il aurait vu que le capitulaire en question est attribué à Louis le Pieux, et il ne se serait pas donné la peine de le rechercher dans les lois romaines. On peut ajouter que ce capitulaire était, en Italie, dès la fin du XI^e siècle, époque présumée de la rédaction du *Brachylogus,* rejeté comme suspect, avec grande raison, et le rédacteur du *Brachylogus,* instruit comme il l'était, n'aurait pas manqué, s'il eût été Italien, de connaître ce rejet.

Enfin, dans un manuscrit de la bibliothèque de l'hôpital de Cues, près Berncastel (Prusse-Rhénane), on trouve des extraits du *Brachylogus,* rattachés immédiatement, non seulement à des passages du Bréviaire, mais encore à des fragments de la *Lex Alamannorum,* recueil qui, en Italie, n'a jamais eu d'autorité.

On peut donc admetre, avec M. F., que le *Brachylogus* a été rédigé en France; notre histoire littéraire se trouve ainsi enrichie d'une œuvre considérable.

Relativement à la date de la composition, M. F., qui naguère plaçait le *Brachylogus* du X^e siècle, fait maintenant remarquer, d'une part, que les deux manuscrits du *Brachylogus* qui existent à Cues sont de la première moitié du XII^e siècle, et que de leur inspection il résulte que le manuel était depuis quelque temps déjà en usage dans les écoles; d'autre part, que les recueils de Justinien et notamment le Digeste, auxquels le

1. *Brach.*, IV, 28, § 2.
2. *Brach.*, IV, 4, § 18.

Brachylogus renvoie assez souvent, ne paraissent pas avoir été bien connus en France avant la seconde moitié du xi^{e} siècle. L'époque de la rédaction du *Brachylogus* peut donc être placée vers la fin du xi^{e} siècle ou vers le commencement du xii^{e}. Cette date avait été déjà attribuée à notre recueil par M. Ficker [1].

Un troisième point nous paraît établi dans la dissertation de M. Fitting. Le *Brachylogus,* manuel de droit, utilisé dans les écoles pour donner aux étudiants les premières notions de la science juridique, et recevant, soit dans le texte, soit dans des gloses, les modifications que chaque professeur jugeait nécessaires, a été en usage, soit dans l'école d'Orléans, soit dans l'école abbatiale de Fleury-sur-Loire. Dans le manuscrit du Vatican, qui a fait partie de la bibliothèque de la reine de Suède et qui, comme d'autres manuscrits juridiques de la même bibliothèque, vient sans doute de l'abbaye de Fleury, on trouve une glose significative. L'auteur prévoit le cas où celui qui a emprunté un cheval pour se rendre dans un lieu déterminé est allé plus loin qu'il ne devait le faire [2]; le glossateur donne pour exemple le cas où le commodataire, qui devait aller seulement à Chartres *(ut Carnotum),* est allé jusqu'en Normandie *(usque Normanniam).* Cet exemple ne peut convenir qu'à Orléans ou à Fleury; Chartres se trouve bien sur la route directe qui conduit d'Orléans en Normandie. Partout ailleurs, à Paris notamment, l'exemple se comprendrait plus difficilement.

Ce qui suit n'a plus que la valeur d'une simple conjecture, et nous croyons que, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut ni approuver ni rejeter absolument les propositions de M. Fitting. A part quelques exceptions, dit-il, toutes les gloses du manuscrit du Vatican ont un caractère très marqué d'unité; il est vraisemblable qu'elles ont une origine commune. Les anciennes gloses du *Brachylogus* viennent donc, comme celle que nous avons citée plus haut, de l'Orléanais. — Il y a une étroite parenté, en la forme et au fond, entre le texte et les gloses. Puisque les gloses sont orléanaises, n'est-il pas très probable que le *Brachylogus* lui-même est originaire d'Orléans? — Ce recueil serait donc pour nous, d'après M. F. un témoignage éclatant du mérite des professeurs qui, vers l'an 1100, dans le centre de la France, joignaient à l'enseignement de la grammaire, de la rhétorique et de la dialectique, l'exposé des principes du droit romain.

Ces conjectures ne sont pas assurément contredites par ce que nous savons d'ailleurs de l'école d'Orléans. Mais il y avait, à la fin du xi^{e} siècle, beaucoup d'autres écoles, épiscopales ou abbatiales, qui donnaient dans leur enseignement une place au Bréviaire, et dont les maîtres auraient pu composer le *Brachylogus.* — Les Wisigoths ont été battus à Vouillé presque au lendemain de la publication de leur *Lex romana;*

1. *Ueber die Zeit und den Ort der Entstehung des Brachylogus,* Wien, 1871.
2. *Brach.,* III, 20, § 4.

mais, pendant que ses auteurs étaient refoulés vers les Pyrénées, cette loi devenait un objet d'études pour la Gaule tout entière, du midi au nord, de l'ouest à l'est. Nous connaissons de ce recueil un manuscrit dont l'auteur fut un moine de l'abbaye de Deux-Jumeaux, dans le diocèse de Bayeux, abbaye que les Normands ont détruite à la fin du IXe siècle et qui n'a jamais été relevée. Un autre manuscrit, très estimable, de la bibliothèque de Lyon [1], prouve que le Bréviaire d'Alaric avait à Lyon, à la même époque, des interprètes distingués [2]. Le Bréviaire garda, pendant les siècles suivants, cette place honorable. — Le nombre des écoles florissantes était en outre assez grand ; à Toul, à Angers aussi bien qu'à Orléans, on étudiait le droit. Si l'on en juge par le nombre des manuscrits juridiques originaires de Lyon, la science du droit romain était cultivée dans cette ville. — Puisque, au XIe siècle, le Bréviaire était connu dans toute la France, puisque, d'autre part, il y avait, à cette époque, en France, plusieurs centres d'études juridiques, il paraît difficile de rattacher spécialement à l'école d'Orléans la rédaction du *Brachylogus*. Attendons de nouvelles découvertes et bornons-nous à dire que le manuscrit du Vatican prouve que le *Brachylogus* a été utilisé par des professeurs de l'école d'Orléans ou de l'école de Fleury-sur-Loire.

Cette simple réserve faite, nous ne saurions trop remercier M. Fitting du zèle avec lequel il restaure notre vieille littérature juridique, si complètement délaissée par nous. Nous lui devions déjà le *Libellus de verbis legalibus* [3] ; il nous prouve aujourd'hui que le *Brachylogus* nous appartient. Ce sont là des titres sérieux à la reconnaissance de tous ceux qu'intéresse l'histoire du droit français.

E. CAILLEMER.

---

166. — **Allgemeine Geschichte.** Das Zeit alter Ludwigs des vierzehnten von Dr Martin PHILIPPSON. Berlin, Grote. 1879, in-8°. 1 fascicule de 160 pages.

En fait de publications importantes, l'Allemagne et l'Angleterre nous donnent, depuis quelque temps, un exemple que nous pourrions suivre. Dans ces deux pays, les éditeurs entreprennent des corps d'histoire générale, qui sont destinés à mettre le public, qui lit vite, au courant des résultats obtenus par les travailleurs, qui vont lentement. Mais au lieu de faire ce qui s'est fait chez nous, c'est-à-dire de confier une tâche aussi lourde à un seul écrivain, on partage la besogne. On choisit, pour chaque époque, des hommes qui, par leurs travaux antérieurs, ont mani-

---

1. Ms. n° 1147, ancien 303 du catal. Delandine.
2. Hænel, *Lex romana Wisigothorum*, p. XXVIII et XLVIII.
3. *Juristische Schriften des früheren Mittelalters*, Halle, 1876. — Voir aussi *Glosse zu den Exceptiones legum romanarum des Petrus*, Halle, 1874.

festé leur compétence spéciale. Ainsi, une œuvre d'ensemble se fait rapidement et efficacement.

Il arrive même par là que certaines parties de l'œuvre générale peuvent compter parmi les meilleures productions de notre temps. Elles unissent la solidité de la science à l'agrément de la littérature. Ces mérites nous ont frappés d'une façon toute particulière dans quelques-uns des ouvrages qui font partie de la collection des *Epoques de l'Histoire* publiée à Londres sous la direction de M. Edward Morris, et en particulier dans l'*Histoire d'Angleterre sous Charles Ier* de M. S.-R. Gardiner.

Tout nous porte à espérer les mêmes résultats de la collection d'*Histoire Universelle* entreprise à Berlin sous la direction de M. William Oncken. Les noms des collaborateurs donnent presque la certitude du succès.

Cependant, si nous en jugeons d'après le fascicule que nous avons sous les yeux, il nous semble que les proportions un peu trop restreintes qui sont assignées à chacune des parties de l'*Histoire Universelle* seront, le plus souvent, une grande gêne pour les auteurs, et laisseront quelquefois des regrets aux lecteurs.

Dans cette collection, l'histoire du xvie et du xviie siècle a été confiée à M. Philippson qui y consacrera deux études différentes : l'une intitulée *L'époque de Philippe II, Elizabeth et Henri IV;* l'autre l'*Epoque de Louis XIV*. C'est de cette dernière que nous avons reçu le premier fascicule.

Nous retrouvons, dans ces quelques pages, les qualités que les travaux antérieurs de M. P. nous ont appris à connaître : sûreté dans la méthode, solidité dans le fond, clarté dans la forme. Malheureusement, ces qualités sont, pour ainsi dire, étouffées dans le cadre étroit où M. P. a dû se renfermer. Traiter en vingt-deux pages les dernières années du règne de Henri IV et le règne entier de Louis XIII, c'est faire un véritable tour de force, et c'est probablement, pour un travailleur sérieux, se soumettre à un très pénible exercice.

A moins d'avoir le génie du *trait,* du trait qui évoque d'un seul coup un monde de souvenirs et de pensées, on ne peut guère, du moment où on se tient dans ces limites, faire autre chose qu'un exposé incomplet et tronqué. Or, M. P., doué de sérieuses et solides qualités d'écrivain, manque tout à fait du trait. Aussi peut-on dire, si nous jugeons d'après les quelque cent pages que nous avons sous les yeux, que son *Siècle de Louis XIV* ne s'élèvera guère à un niveau supérieur à celui de nos bons manuels.

Au cours de ce travail de seconde main, M. P. s'est efforcé de donner à ses lecteurs quelques renseignements bibliographiques qui leur permissent d'étendre leurs lectures, sinon leurs recherches. Les listes qu'il a données sont généralement au courant de l'état actuel de la science.

Toutefois, l'on a quelques omissions graves à constater et à regretter.

Généralement, les ouvrages antérieurs aux publications tout à fait contemporaines n'ont pas été mentionnés par M. Philippson. Se contenter de relever dans les Revues les titres des livres modernes au fur et à mesure qu'ils paraissent, ce n'est pas faire de la bonne bibliographie.

Qui croirait que, dans ce Siècle de Louis XIV, le *Siècle de Louis XIV*, le vrai, le grand, celui de Voltaire, en un mot, n'est pas cité? Tandis que les ouvrages de M. B. Zeller sur le *Connétable de Luynes*, de M. Marius Topin sur *Louis XIII et Richelieu*, sont (à bon droit) indiqués et appréciés dans une note consacrée à la bibliographie du règne de Louis XIII, nous n'y rencontrons ni l'*Histoire de Richelieu* d'Aubery, ni l'*Histoire de Louis XIII* du P. Griffet, qui sont certainement les ouvrages les plus solides que l'on puisse consulter sur cette époque de notre histoire. Pourquoi l'injuste oubli dans lequel sont laissés les ouvrages de M. Victor Cousin sur la minorité de Louis XIV? N'ont-ils pas été le point de départ des travaux contemporains que M. Philippson s'est gardé d'omettre?

Avant de terminer, je crois utile d'attirer l'attention de nos éditeurs sur une innovation que la collection Grote introduit dans les publications sérieuses d'histoire moderne. Elle leur applique le mode d'illustration qui rend de si utiles services dans les ouvrages consacrés à l'antiquité et au moyen âge : l'illustration par les monuments. Ce principe est, il est vrai, mis en œuvre, dans le volume que nous avons sous les yeux, d'une façon déplorable. Mais il est fécond. Nous ne doutons pas que nos éditeurs ne comprennent bientôt l'avantage qu'ils trouveront à l'étendre aux publications relatives à des temps plus rapprochés de nous. Elles gagneraient en clarté, en solidité, en élégance, si des cartes, des portraits, des vues de monuments, des plans de bataille accompagnaient leur texte ; et peut-être le cercle de leurs lecteurs s'élargirait-il par l'agrément, en même temps que la science sérieuse y gagnerait elle-même par le document.

G. H.

---

167. — **Christian Felix Weisse** und seine Beziehungen zur deutschen Literatur des XVIII. Jahrhunderts von Dr. J. Minor. Innsbruck, Wagner. 1880, in-8°, 406 p. — Prix : 6 mark 50 (8 fr. 15).

La biographie de Weisse n'était pas un sujet bien tentant. L'écrivain est médiocre ; de ses œuvres si nombreuses à peu près rien n'a survécu. Son biographe, M. J. Minor, dit lui-même (p. 25) : « La fortune n'avait, en quelque sorte, réservé à Weisse que de grandes tâches, mais toujours ces tâches ont été au-dessus de ses forces : il avait cette médiocrité de talent qui trouve à s'employer partout, précisément parce qu'elle ne convient à aucune spécialité. » Mais si Weisse n'est peut-être rien par lui-même, il est beaucoup par ses rapports avec la littérature de son époque.

rents endroits du texte (toujours même écriture) : *Trogus Pompeius — Freculfus — Trogus — Jeronimus — Trogus — A. Gellus* (sic) — *Seneca idem refert de rege Antigono*[1], — etc. L'ordre de tous ces fragments et paragraphes, ainsi que le montre la comparaison du ms. *Ottob.* 2053[2] et d'un ms. d'Oxford[3], doit être ainsi rétabli : I. *Alexander vesanus juvenis.* — II (se liant sans lacune à I) : *Defuncto itaque Philippo.* — III. *Alexander apud homines.* — IV. (se liant sans lacune à III; *cf.* la note du f° 171 v°). *Igitur Mesopotamie.* — V. *Decessit autem Alexander.*

Attribuer ces fragments à Quinte Curce, comme le font les mss., est une idée à laquelle on ne peut s'arrêter une seconde. Je ne dis rien des raisons qui m'ont porté trop légèrement à les attribuer à Trogue-Pompée : à quoi bon faire luire aux yeux des autres un mirage auquel ils n'auraient plus maintenant les mêmes raisons que moi de se laisser prendre? En fait, il faut reconnaître là une œuvre du moyen âge faite de morceaux antiques habilement ajustés. Le fond est le récit de Justin bouleversé, modifié et interpolé, au point d'en décupler la longueur, à l'aide des auteurs les plus divers plus ou moins modifiés eux-mêmes. En voici le sommaire avec l'indication des sources des passages les plus importants.

I-II. *Alexander vesanus juvenis...* (Sénèque). — Prodiges qui accompagnèrent la conception et la naissance d'Alexandre (Justin, Fréculphe). — Anecdote sur son pédagogue Leonides (Quintilien, saint Jérôme). — Allusion à la lettre de Philippe à Aristote (Aulu-Gelle). — Alexandre et Diogène (avec attribution à ces deux personnages d'une anecdote que Sénèque et Plutarque racontent d'Antigone et de Thrasyllus). — Parallèle d'Alexandre et de Philippe (Justin). — Changements apportés dans le caractère d'Alexandre par sa conquête de l'Asie et récapitulation de ses crimes (d'après Justin, Valère Maxime et Quinte-Curce). — Débuts de son règne; destruction de Thèbes (Justin). Démêlés avec Athènes (Justin). Discours d'Eschine, de Démade et de Démosthène (Julii Valerii Epitome arrangé et fondu avec Justin). — Discours de Démosthène à Alexandre (l'idée en appartient à l'interpolateur; mais ce discours est plein de phrases du *Pro Marcello* et du *Pro Ligario*). — Anecdote

1. Ces noms d'auteurs mis en marge indiquent — dans la pensée de celui qui les a écrits — que ces auteurs ont rapporté *eux aussi* les faits en face desquels sont écrits leurs noms, ce qui se vérifie à chaque fois. *Trogus Pompeius*, comme toujours au moyen âge, est synonyme de *Justinus*.

2. Ecrit au xv° s. en Italie; f° 1 r° « *Quinti Curtii Rufi de gestis Alexandri Magni regis Macedonum liber primus incipit feliter.* Alexander vesanus juvenis... » f° 11 r° « *Q. Curtii historici clarissimi a fragmentis initiis* (sic) *de rebus gestis Alexandri Magni Macedonis.* Alexander ad conducendum... » Ce ms. ne contient pas les fragments III, IV, V. Nous les avons cherchés en vain — aussi bien que les deux premiers — dans les autres mss. de Q. Curce du Vatican. Nous n'avons cependant pas vu Urbin. 427 et 891.

3. Voyez plus bas.

Alexandre-Stagire-Aristote (c'est Alexandre-Lampsaque-Anaximène de V. Max.). — Conseils d'Aristote à Callisthène (V. Max.). — Débarquement en Asie (Justin, avec cette addition évidemment inspirée par ce que raconte Suétone de J. César : « Verum prosiliens pronus corruit in terram, et eam amplectens : « Teneo te, inquit, Asia », citissimeque se erigens ut mali omnis suspicio a suis tolleretur, dixit se amplexurum omnia sicut terram fuerat amplexatus »). — Lettres de Darius et réponse d'Alexandre (J. Val. Epitome). — Bataille du Granique (longue description faite surtout d'après des traits que Justin et Quinte Curce attribuent à la bataille d'Issus et à celle où périt le roi Agis ; il y a cependant un fait topique (d'après une trad. du grec ?) : « Persa quidam, cui nomen Rhosaces, eum (Alexandrum) intuens, elevata bipenni ipsum haut trepidus appetebat, illisurus eam regis cervici, Persasque et Indos uno ictu a tantis cladibus liberaturus, nisi Clitus interjecto clipeo ictum excepisset ; dextramque ferientis letiferam in se convertens salutem regis sue preposuit et tamdiu pugnavit donec hostis dexteram obtruncavit »).

III-IV. Ce fragment commence bien avant la lacune du livre X de Quinte Curce. Projets d'Alexandre sur l'Afrique, l'Espagne et l'Italie[1] (Quinte Curce, avec cette interpolation, qui paraît être une variante défigurée d'une anecdote connue sur Philippe et les Lacédémoniens : « ...Romanis infensus ; olim namque scripserat Romanis ne ferrent auxilium Apulis contra Alexandrum, regem Epyri, Olimpiadis fratrem, avunculum suum ; quibus non cessantibus misit eis litteras in quibus hoc solum continebatur : Si venero, si venero. Romani vero non minus superbe rescripserunt ei, mittentes litteras in quibus hoc solum continebatur : Si veneris, inveneris (*lisez* si veneris ?) Quod Alexander indigne ferens........ » — Ordre de fabrique des navires (Q. Curce). — Mort d'Ephestion, retour vers Babylone (Justin). — Paiement des dettes de l'armée (Justin et Q. Curce combinés). — Offre d'une ville à un de ses amis qui la refuse (Sénèque). — Hésitation d'Alexandre à entrer à Babylone (Justin). — Son mot à propos de la pluralité des mondes soutenue par Anaxarque (V. Max.). — Prodiges qui annoncent sa mort (J. Val. Epit.). — Récit de la mort (Justin un peu amplifié et interrompu de manière à coïncider avec la reprise de Quinte Curce).

V. Age d'Alexandre à sa mort (J. Val. Epit.). — Son caractère (Q. Curce). — Récapitulation de ses conquêtes (Solin). — Villes qu'il a fondées (J. Val. Epit.).

Cette œuvre, on le voit, est bien peu intéressante ; mais le ms. 1869

---

1. Ce fait et l'existence du fragm. V feraient croire que ces fragments n'ont pas été fabriqués en vue d'un supplément de Quinte Curce, mais qu'ils appartiennent à une histoire complète d'Alexandre faite surtout à l'aide de Justin, de Valère-Maxime, de Quinte Curce et des parties les moins fabuleuses de l'Epitome Julii Valerii. Mais alors comment expliquer l'intrusion dans le récit de la bataille du Granique de passages évidemment empruntés à la bataille d'Issus et à la mort du roi Agis ?

étant relativement ancien et généralement assez correct pourrait fournir des variantes importantes pour quelques passages des auteurs que nous venons d'énumérer[1]. Ajoutons que cette œuvre est elle-même la source de la plus grande partie du supplément français mis par Vasque de Lucene en tête de sa traduction de Q. Curce (1468) : il a traduit presque en entier le fragment I-II, le prenant pour un morceau antique plus intéressant que le vrai texte de Justin[2].

M. Julius Zacher (*Jul. Val. Epitome*, Halle, p. XI), d'après une copie faite par Perizonius sur un ms. d'Oxford (coll. corp. Christi n° LXXXII, a publié quelques lignes d'un texte où il faut évidemment reconnaître le même que celui de nos fragments. Il ajoute : « Il semble que ce soit un ancien essai d'un supplément de Quinte Curce qui mériterait d'être minutieusement étudié et mis au jour. » Cette étude que demandait M. Zacher, j'ai été amené à la faire sans y songer : on vient d'en voir les résultats.

A. Thomas.

CHRONIQUE

FRANCE. — Condenser « la littérature latine depuis les origines de Rome jusqu'au VI[e] siècle de l'ère chrétienne » en 108 pages in-18 jésus d'un texte qui ne soit pas trop compacte ni fatigant pour l'œil, c'est se condamner sans doute à n'offrir aux élèves que des notions bien concises sur chaque écrivain. Cependant un tel livre peut leur servir d'utile *memento*, si tous les renseignements et toutes les citations qu'il contient sont bien exacts et précis. C'est le cas du petit manuel que M. l'abbé Beurlier vient de publier (Paris, chez Palmé) sous le titre d'*Histoire abrégée de la littérature latine*. Ce qu'on appelle « la phrase » est sévèrement exclu de ces quelques pages bien nourries; les jugements littéraires sur les auteurs sont empruntés aux classiques des âges qui ont suivi. Cicéron, César, Horace, Montaigne, La Bruyère, Fénelon, Diderot, par exemple, fournissent les appréciations diverses de Plaute. Dans un Appendice d'une demi-douzaine de pages, on trouve quelques mots sur les plus célèbres inscriptions romaines et le *Cursus honorum* de Pline le Jeune, ainsi qu'une courte notice sur les géographes, jurisconsultes, écrivains scientifiques ou techniques de Rome. M. l'abbé Beurlier considère ces auteurs comme étrangers à la littérature proprement dite : c'est une opinion qui n'est pas nouvelle, mais qui n'en est pas plus facile à défendre pour cela. Les *Météorologiques* d'Aristote appartiennent

1. Exemple. On lit dans J. Valerius (éd. Mai) et dans son Epitome (éd. Zacher) une lettre de Darius à Alexandre où le premier dit envoyer au second *habenam scythicam*. Que peut signifier cette épithète de *scythique* appliquée à un fouet pour corriger les enfants? Notre ms. donne, au lieu de ces deux mots, *scuticam*. C'est certainement la leçon originale, d'où l'on s'explique bien que, par l'intermédiaire d'un commentateur et d'un scribe inintelligent, on soit arrivé à *habenam scythicam*.

2. Nous savons par une citation de Geier, à propos d'Anaximène, que Fr. Jacobs a dû publier, d'après un ms. de Gotha, des fragments de ce texte français de Vasque de Lucène; mais n'ayant pu nous procurer l'ouvrage cité (*Beitræge zur ælteren Literatur*... t. I, p. 375, Leipzig, 1835 et sv.) nous ignorons quelles réflexions il y a jointes.

à la littérature de la Grèce au même titre que le *De anima* ou que la *Politique* du même. Un peu moins de concision n'eût pas nui. Nous aurions voulu entendre nommer quelques-uns de ces historiens anciens qui, pour ne nous avoir pas été conservés sous leur forme originale, n'en forment pas moins le *substratum* de Tite Live et des autres historiens classiques. Valerius Antias qui joue un si grand rôle dans la recherche critique des sources à laquelle on se livre avec tant de zèle de nos jours en Allemagne n'est ni lui ni bien d'autres « sans intérêt pour nous », et ils ne le sont pas non plus pour un élève de troisième ou de seconde. Aux onze lignes consacrées à la géographie, on en pourrait ajouter deux ou trois pour mentionner Pomponius Mela, qui ne manque même pas de quelque mérite littéraire. Mais, en général, cette *Histoire abrégée* est conçue dans un esprit sage et ne fait pas double emploi avec les narrations plus étendues, non sans valeur, mais sans références, dont les livres de M. Pierron sont le type.

— M. Chassiotis va publier à la librairie Ernest Leroux un ouvrage sur *l'Instruction publique chez les Grecs*, avec beaucoup de cartes et tables statistiques.

ALLEMAGNE. — On annonce une nouvelle revue, consacrée à la littérature allemande; elle aura le titre de *Deutsche Literaturzeitung*; le directeur est M. Max Rœdiger. On s'abonne à la librairie Weidmann, à Berlin, au prix de 7 mark 50 par trimestre.

— Parmi les publications en préparation, signalons encore une édition du *Fierabras* italien que M. E. Stengel fera paraître dans le programme d'automne de l'Université de Marbourg; — des « études sur Gœthe » *Gœthestudien*, de MM. A. Sauer et J. Minor; — un travail considérable de M. R. Heinzel sur les sagas islandaises; — une édition de *Crucigère* de Jean de Frankenstein, par M. F. Khull.

— Le 25 mai est mort à Nuremberg, le baron F. W. de Ditfurth, à l'âge de quatre-vingts ans; il est connu surtout par des recueils de chants populaires.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 juillet 1880.

Le prix Bordin, sur le système des castes dans l'Inde, n'est pas décerné. Une récompense de 2,000 fr. est accordée au seul mémoire déposé. — L'auteur de ce mémoire est M. Charles Schoebel.

Le prix ordinaire, sur les contributions indirectes chez les Romains, est décerné à M. René Cagnat, professeur au collège Stanislas. Une récompense de 1,500 fr. est en outre accordée à l'auteur du mémoire n° 1, portant pour devise : Le meilleur est encore, etc. Le pli qui contient le nom de l'auteur de ce mémoire ne sera ouvert qu'après que l'auteur se sera fait connaître.

M. Defrémery lit une *Note bibliographique et littéraire sur un exemplaire non cartonné de la comédie de Destouches : le Philosophe marié.* L'édition originale de cette comédie, publiée en 1727, contient, p. 71, un carton qui fut inséré par ordre du ministère des finances. Cette page contenait des vers offensants pour les fermiers généraux, que le ministre ordonna de faire disparaître. M. Defrémery a trouvé récemment un exemplaire non cartonné chez un libraire de Paris; il a constaté qu'il en existe un autre à la Bibliothèque de l'Arsenal. Les vers supprimés sont une réponse du banquier Géronte à son frère, qui vient de lui dire que c'est son honneur qui l'a appauvri :

Bon! conscience, honneur, probité, sont des termes
Que nous n'entendons point à notre hôtel des Fermes,
Et tous ces grands mots là ne sont que du jargon
Plus obscur mille fois que celui du Japon.
Ils ne vont point au cœur, quoiqu'ils frappent l'oreille.

Les exemplaires cartonnés et toutes les éditions postérieures, donnent au lieu de cette tirade, un seul vers :

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

M. Le Blant, poursuivant son étude sur les Actes des martyrs non compris dans le recueil des *Acta sincera* de dom Ruinart, examine les détails techniques de droit

et de procédure qui sont consignés dans quelques uns de ces actes, et montre, dans la concordance de ces détails avec ce que nous savons d'ailleurs de la législation et des usages judiciaires des Romains, une preuve de l'antiquité et de l'autorité des récits primitifs d'après lesquels ces textes ont été rédigés.

M. Hauréau, au nom de M. Egger, présente un mémoire de M. G. Lafaye, membre de l'Ecole française de Rome, sur une longue inscription grecque de Taormina (Tauromenion) en Sicile. Cette inscription donne une liste de magistrats municipaux; elle complètera utilement divers textes du même genre retrouvés depuis quelques années dans les ruines de cette ville. Tout autorise à croire que ce document, quoique découvert depuis plusieurs années, était encore inédit. M. Egger, qui l'a signalé à M. Lafaye, en avait dû la première indication à M. G. Adert, ancien professeur de littérature grecque à l'académie de Genève.

M. Rocquain met sous les yeux des membres de l'académie une feuille de parchemin trouvée à Cordes, près d'Albi, dans un mur de la fin du XIII[e] ou du commencement du XIV[e] siècle. Cette feuille porte un texte provençal, d'une écriture de la seconde moitié du XIII[e] siècle. Il résulte de l'examen de cette pièce qu'elle était destinée à servir à la divination dite par les *sorts des saints* ou *des apôtres*. Cette divination, pratiquée ordinairement avec un exemplaire de la Bible ou simplement du Psautier ou des Evangiles, consistait à ouvrir le livre au hasard et à chercher dans la page sur laquelle on tombait une pensée qui pût s'appliquer aux circonstances où l'on se trouvait. Dans le document trouvé à Cordes, le titre porte bien : « Ce sont ici les *sorts* des apôtres », mais le texte n'est pas tiré de la Bible; c'est un choix de cinquante-sept sentences, rédigées à dessein en termes vagues, pour répondre à toute espèce de question imprévue, telles que celles-ci : « Ce que tu poursuis viendra avec grande joie; prie Dieu et bannis toute anxiété »; ou au contraire : « Ne persiste pas dans ton projet; car il est vain »; ou enfin : « En ce moment éloigne-toi, car les *sorts* refusent de répondre; un autre jour reviens, et ils te diront la vérité ». Toutes ces réponses sont précédées d'une prière à Dieu et aux saints pour demander une réponse véridique. A la marge du parchemin sont attachés, par leurs extrémités, des fils de couleur, en nombre égal aux sentences et placés chacun en face d'une de ces dernières. La feuille est placée de manière à n'occuper qu'un petit volume et à pouvoir être aisément cachée sous les vêtements et transportée en secret. M. Rocquain pense qu'elle appartenait à un diseur de bonne aventure ambulant, qui exerçait clandestinement ce métier sévèrement prohibé par l'Eglise et dangereux surtout dans une région hérétique où sévissait l'Inquisition; il finit par se voir contraint de la cacher dans le mur où on l'a retrouvée de nos jours. Lorsqu'on le consultait, il commençait par lire la prière inscrite en tête de la feuille, puis il disait à celui qui le consultait de choisir un fil au hasard, et il lisait la réponse correspondante au fil touché.

M. Mowat lit une note sur une inscription céramique gauloise de Bavay, qui est ainsi conçue :

VRITVES
CINCOS

M. Mowat reconnaît dans *Escincos* le nom propre gaulois *Excingus*, connu d'ailleurs, et dans *uritu* une forme verbale, signifiant « a fait ». Il lit donc *uritu Escincos=Excingus fecit*.

M. J. Halévy termine sa communication sur deux inscriptions cunéiformes découvertes en Babylonie et relatives au règne de Nabonide et à la prise de Babylone par Cyrus. La première de ces inscriptions relate les conquêtes de Cyrus, qui, d'abord simple roi de Susiane, vainquit et détrôna successivement Astyage, roi d'Ecbatane, et Nabonide, roi de Babylone. Elle dit que Cyrus se montra respectueux à l'égard des dieux de Babylone et prit part aux cérémonies célébrées en leur honneur. La seconde inscription mentionne un pardon général accordé par Cyrus aux captifs étrangers qui se trouvaient à Babylone, avec la permission de retourner dans leur patrie et d'emporter leurs dieux. Cyrus n'y joint à son nom et à celui de ses ancêtres d'autre qualification que celle de roi de Susiane. M. Halévy conclut de ces textes :

1° Que Nabonide fut le dernier roi de Babylone, et que le prétendu règne de Balthasar est fabuleux;

2° Que Cyrus était susien et non perse, qu'il fit ses conquêtes à l'aide des troupes de la Susiane, pays militairement organisé, et non à l'aide des Perses, peuple à demi-nomade et peu propre à la guerre;

3° Que Cyrus toléra toutes les religions et ne songea nullement à imposer celle des Perses, et qu'il est vain, par conséquent, de vouloir, comme le prétendent certains auteurs, chercher à la religion juive une origine perse.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs : — par M. Gaston Paris : M. Dragomanov, Traditions et récits populaires de la Petite Russie (Kiev, 1878; en russe); — *par M. Desnoyers :* Anatole de Barthélemy : La colonne de Catherine de Médicis à la halle au blé.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 2 Août — 1880

Sommaire : 168. Weber, Articles sur la philologie indienne, IIIe vol. — 169. Clermont-Ganneau, L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs. — 170. De Chambure, Glossaire du Morvan. — 171. Chavanne, Carte murale de l'Afrique. — 172. De Franceschi, L'Istrie. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

---

168. — **Indische Streifen,** von A. Weber. T. III. Leipzig, Brockhaus. 1879.

La philologie indienne n'a point, à l'heure qu'il est, de représentant plus autorisé que M. Weber; elle n'en a pas qui se recommande davantage par l'universalité de ses connaissances. Sous le poids d'un labeur presque fabuleux, il a su garder intactes des qualités qui ne résistent pas toujours à un régime si absorbant. Jamais, depuis trente ans, ne s'est démentie chez lui une curiosité ardente, sympathique à toutes les tentatives, une liberté d'esprit qui, toujours alerte à l'effort personnel, se manifeste par une bonne grâce accueillante aux trouvailles ou aux conjectures d'autrui. Ces dons peu communs assurent un prix singulier au recueil d'articles dont nous sommes heureux d'annoncer ici le troisième volume, qui embrasse dix années, de 1869 à 1878; ils lui communiquent un attrait qui, pour ne rien devoir à un souci minutieux de la forme, n'est que plus réel et plus frappant. Le mouvement et la vie circulent dans ces pages; on y trouve plus et mieux qu'un répertoire bibliographique, d'ailleurs précieux et étendu. C'est vraiment une histoire, écrite au jour le jour, sans suite et par fragments, des études auxquelles elles sont consacrées : on y suit l'élaboration, on y sent, en quelque sorte, l'émotion de la science qui se fait.

La nature même de cette publication exclut les longs commentaires. Il nous suffit de lui donner la bienvenue et d'en marquer l'intérêt. S'il est un trait caractéristique et dominant dans l'œuvre de M. W., c'est à coup sûr la préoccupation historique. Toujours nous le trouvons pressé d'établir les séries littéraires, de déterminer les divers courants d'influences, locales ou étrangères, de faire passer comme un souffle nouveau dans cette grande masse immobilisée et un peu inerte des traditions et des monuments de l'Inde. La linguistique elle-même et l'étude des Vedas ne l'attirent pas d'ordinaire par ces aspects préhistoriques ou purement mythologiques, voire quelque peu mystiques, qui continuent d'exercer leur longue séduction. En revanche, jusque dans les subtilités des grammairiens, jusque dans les complications infinies du

rituel, il va glaner infatigablement des points de repère pour la chronologie, des traces de l'évolution historique, si fâcheusement enveloppée. Plus que personne, M. Weber a contribué à briser les cadres conventionnels de la philologie indienne, à l'amener sur le terrain fécond où elle a pris pied aujourd'hui, s'attachant aux âges moyens du développement de l'Inde, à l'étude des langues et des idées populaires, à la découverte des actions du dehors. C'est un grand et durable service auquel la fragilité possible de quelques hypothèses ne saurait porter une sérieuse atteinte. Il est instructif et curieux de suivre ce vaste travail jusque dans ces comptes-rendus rapides, toujours animés d'un feu communicatif, toujours relevés par quelque aperçu ingénieux et utile.

E. Senart.

---

169. — **L'Imagerie phénicienne et la Mythologie iconologique chez les Grecs**, par Ch. Clermont-Ganneau. Première partie : La coupe phénicienne de Palestrina. Paris, Ernest Leroux. 1880, xxxix-156 p., 8 pl. Prix : 7 fr. 50.

Les lecteurs de la *Revue critique* n'ont pas oublié les deux remarquables articles [1] où M. Clermont-Ganneau annonçait qu'il était en possession d'une méthode nouvelle, qui permettrait d'expliquer l'origine d'une partie considérable de la mythologie hellénique. L'étude de plusieurs coupes historiées de provenance phénicienne avait amené le savant archéologue à cette conviction que beaucoup de fables grecques n'appartiennent pas à l'héritage traditionnel de la race aryenne, mais qu'elles sont nées de la vue et de l'interprétation des monuments figurés que le commerce phénicien a dû exporter, très anciennement et en grand nombre, sur les côtes de Grèce. Les Grecs, gens inventifs, se trouvant en présence d'images nouvelles pour eux, avaient cherché à les expliquer ; ils avaient vu des mythes et des légendes divines là où il n'y avait que des sujets simples, empruntés à la vie réelle. L'image n'était donc plus la traduction plastique de mythes déjà formés ; elle devenait la cause productrice de mythes nouveaux. D'après ces considérations, il y avait lieu, suivant M. C.-G., d'instituer une nouvelle branche d'études, à laquelle il proposait de donner les noms de *mythologie iconologique* ou *iconographique*. Cette thèse, rendue très séduisante par les aperçus multiples et les vues originales qui s'y mêlaient, sollicitait vivement la curiosité, sans la satisfaire. L'auteur se bornait, en effet, à indiquer les principaux résultats de ses recherches. Il demandait qu'on lui fît crédit de ses preuves, qu'on acceptât la synthèse avant l'analyse.

Le travail dont nous allons rendre compte, travail déjà publié dans le

---

1. Deuxième semestre de 1878, p. 215-223; 232-240. Ces deux articles forment l'introduction du présent volume.

Journal asiatique [1], est au contraire essentiellement analytique. Il a pour objet principal la description et l'interprétation d'une coupe historiée en argent doré, qui fait partie du trésor découvert en 1876 aux environs de Palestrina. Cette coupe, dont l'origine orientale ne peut faire doute, avait été déjà étudiée en détail par M. Helbig [2]; mais M. Helbig n'avait pas réussi à l'expliquer d'une manière satisfaisante. Un examen un peu attentif de la planche où sont reproduits les sujets ciselés et disposés en plusieurs zônes concentriques au fond de la coupe, ne laisse dans l'esprit aucune hésitation sur l'exactitude de l'explication nouvelle trouvée par M. Clermont-Ganneau. Ce ne sont point là des sujets détachés, capricieusement groupés, mais au contraire des sujets qui se suivent et se rattachent à la même action générale, comme les actes divers d'un même drame. Ce drame, M. C.-G. l'intitule ingénieusement : *Une journée de chasse ou la piété récompensée, pièce orientale en deux actes et neuf tableaux ou scènes.* Il apporte dans cette étude un soin si curieux des détails et une si rare sagacité, qu'il donne à son explication presque tous les caractères de l'évidence. M. Helbig lui-même conviendra qu'il s'était trompé.

Ce qu'il y a de plus nouveau encore que l'interprétation de ce monument, ce sont les conclusions qu'en tire l'auteur et les premières applications qu'il tente de sa méthode. En lisant cette partie de son livre, on suit avec un vif intérêt un enchaînement de preuves, de vraisemblances, de conjectures, qui se croisent en mille sens et vous mènent de surprise en surprise; on est, à la fois, étonné et séduit. Mais le critique n'a pas le droit de se laisser séduire. Il nous faut donc examiner la valeur de quelques-unes des preuves que M. C.-G. apporte à l'appui de ses idées nouvelles. Ces idées sont fort nombreuses; il serait difficile de les indiquer toutes, même sommairement. Nous laisserons donc de côté, dans le travail de M. C.-G., toutes les affirmations dont les preuves sont remises à plus tard, ou les thèses d'importance secondaire [3], pour fixer notre attention sur deux points principaux : 1° l'assimilation de la déesse phénicienne Tanit à l'Artémis grecque; 2° l'assimilation de Tanit à la Méduse et de la Méduse à Athèna.

La déesse tutélaire qui, sur le dessin de la coupe de Palestrina, protège le chasseur menacé par un énorme singe, est Tanit, la parèdre de Baal; nous nous en rapportons volontiers sur ce point à la compétence spéciale de M. Clermont-Ganneau. Mais Tanit est-elle nécessairement le prototype d'Artémis? Quelles preuves en avons-nous? M. C.-G. insiste tout d'abord sur « le fait historique » de l'assimilation de ces deux divinités. Il cite une inscription bilingue d'Athènes depuis longtemps pu-

1. 1878, n^os 2 et 3.
2. *Bullet. de l'Inst. archéol.* Juin 1876; *Annales*, 1877, p. 54 sqq.
3. Une des plus intéressantes est celle de l'existence du cerf africain. Il y a là-dessus des recherches fort curieuses.

bliee [1] et un passage de Sanchoniathon où il est dit que Kronos *(El)* avait eu d'Astarté *(Astoret)* sept filles, *sept Titanides ou Artémides*; entendez par *Titanides*, suivant M. C.-G., un pluriel de Tanit, causé « par une sorte d'attraction paronomastique ». — Tout d'abord, on peut craindre que ce ne soit abuser de l'assonance que d'expliquer le mot Titanides par Tanit, et admettre, avec M. James Darmesteter, que les sept filles de El sont appelées Titanides parce que leurs sept frères (les Cabires) ont été assimilés aux Titans [2]. Mais l'hypothèse de M. C.-G. fût-elle admise, je ne vois pas que le témoignage en question puisse être d'un grand poids. Ne sait-on pas combien il est difficile de distinguer, dans l'*Histoire phénicienne*, la part de l'auteur de celle de son traducteur Philon de Byblos, sans compter ce qu'Eusèbe a dû y ajouter [3]? Les mots ἢ Ἀρτέμιδες peuvent n'être qu'une glose peu ancienne; et, en général, l'ouvrage attribué à Sanchoniathon porte des traces trop visibles du syncrétisme alexandrin, pour qu'on soit en droit d'en tirer des preuves solides pour tout ce qui touche aux origines mythologiques.

L'inscription bilingue d'Athènes, où l'on voit un personnage nommé, en phénicien, « serviteur de Tanit », s'appeler, en grec, « Artémidoros », est un témoignage plus sérieux. Mais que signifie-t-il? Il signifie qu'à l'époque où l'inscription a été gravée, c'est-à-dire, suivant Bœckh, vers la fin du IVe siècle avant l'ère chrétienne, les Sidoniens établis à Athènes ou les Athéniens qui étaient en relation avec eux, identifiaient Artémis avec Tanit. Cette identification fût-elle généralement acceptée en Grèce, ce que l'on ignore d'ailleurs, il est difficile d'en rien déduire. Les Grecs n'ont-ils pas fait beaucoup d'autres assimilations de leurs dieux avec des divinités étrangères? Faudra-t-il admettre avec eux qu'Athèna est identique à Neith, Hermès à Tauth, etc.? Faut-il croire les Romains sur parole, quand ils confondent Minerve avec Athèna, Mercure avec Hermès? Le fait historique de l'assimilation de deux divinités ne nous paraît rien prouver en faveur de leur parenté originaire; il signifie simplement que ces deux divinités ont une ou plusieurs attributions communes. Tanit et Artémis auront été confondues en vertu de leur caractère de déesses lunaires; on ne saurait conclure de là que la seconde dérive de la première.

Un autre argument est celui-ci : l'animal qui est offert en sacrifice à Tanit est le cerf; chez les Grecs, le cerf était également sacrifié à Artémis. De ces deux propositions, la seconde surtout nous paraît contestable [4]. Quels sont, en effet, les textes sur lesquels elle s'appuie? Une ligne

---

1. *Corp. Inscr. Gr.*, n° 894. Au commentaire de Bœckh est joint celui de Gésénius.

2. *Mémoires de la Société de linguistique*, t. IV, fasc. 2, p. 92.

3. Voir l'étude de M. Renan sur Sanchoniathon, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, XXIII, 2e partie.

4. La première souffre également quelque difficulté. D'abord, elle ne repose que sur le seul témoignage du monument en question. Ensuite, à considérer la scène du

des *Anecdota* de Bekker, une ligne exactement semblable de l'*Etymologicum Magnum*, où le sacrifice du cerf est donné comme une explication du nom du mois athénien Elaphébolion. Cette explication est-elle exacte? Il est permis de croire, avec Welcker [1], qu'elle est une erreur des lexicographes. Le mois Elaphébolion était, à Athènes, non pas le mois où l'on immolait le cerf, mais le mois consacré à la déesse ἐλαφηβόλος, de même qu'en Elide le mois Elaphios appartenait à Artémis ἐλαφιαία. Les Elaphébolia d'Athènes et d'Hyampolis n'ont pas d'autre signification. Le sacrifice du cerf à l'Artémis hellénique n'a pour lui aucun témoignage positif; il ne se rencontre que dans une version de la légende d'Iphigénie, où il est un fait merveilleux, qui n'implique pas nécessairement une pratique réelle. Aux époques historiques, la seule divinité à laquelle le cerf fût sacrifié était une divinité étrangère, Isis. Quant à Artémis Agrotèra, nous savons que, dès le temps des guerres médiques, c'était la chèvre qui lui était immolée [2]. Est-ce à dire que nous voulions méconnaître les rapports du cerf avec l'Artémis grecque? Non. Nous soutenons seulement que les preuves manquent pour établir que ces rapports sont ceux d'une victime avec la divinité à qui elle est offerte.

L'assimilation de Tanit à Athèna, par l'intermédiaire de la Méduse, soulève des objections encore plus graves. Sans doute, on peut admettre provisoirement que la face ailée de Tanit, telle que nous la voyons sur la coupe de Palestrina, a donné naissance, plastiquement et mythologiquement, au masque de la Gorgone libyenne : il y a là une vue nouvelle dont l'expérience démontrera peut-être la complète exactitude. Mais que la Gorgone et Athèna se soient jamais confondues, rien n'est moins évident. Une des preuves qui nous en est donnée, c'est qu'Athèna et Méduse ont toutes les deux une signification lunaire. Ici, nous le craignons, M. C.-G., entraîné par l'ardeur de sa recherche, attribue à de pures hypothèses la valeur de faits acquis et démontrés. La signification lunaire de Méduse n'est nullement prouvée; c'est une simple conjecture de Preller. Il ne suffit pas du tout « pour l'établir, de citer le nom de γοργόνιον appliqué à la face lunaire » (p. 131). Où trouve-t-on, en effet, cet emploi du mot γοργόνιον? On ne le rencontre qu'une fois dans tout l'ensemble de la littérature grecque, chez Clément d'Alexandrie [3] qui nous le

---

sacrifice, on voit, M. C.-G. le remarque lui-même, que le disque-croissant, symbole de Tanit, est au-dessus de l'offrande liquide, tandis que le disque ailé du soleil ou Baal est au-dessus de l'offrande ignée et solide, c'est-à-dire du cerf. Il semble donc que le cerf soit surtout offert à Baal. Dira-t-on que Tanit participe aux offrandes du dieu dont elle est la déesse parèdre, il n'en reste pas moins que le cerf n'est pas *spécialement* sacrifié à Tanit, puisqu'il l'est aussi à Baal.

1. *Griech. Gœtterlehre*, I, 605.

2. Xénophon (*Anab.*, III, 2, 12) rapporte qu'avant la bataille de Marathon les Athéniens firent vœu d'immoler à Artémis autant de chèvres qu'ils tueraient d'ennemis. On voit par Aristophane, *Chevaliers*, 660, qu'il s'agit d'Artémis Agrotèra.

3. *Strom.*, V, p. 676, Pott.

donne comme une acception particulière à la langue des Orphiques. C'est donc un sens qui n'est pas celui du mot dans la langue commune et qui s'est introduit, peut-être tardivement, dans l'usage de la secte orphique. Il n'y a rien à fonder sur un pareil témoignage.

Il est également douteux qu'Athèna, même l'Athèna du lac Tritonis, soit une déesse lunaire. « Les anciens, nous dit l'auteur, considéraient formellement l'Athèna libyenne comme une déesse synonyme de Séléné et de Méné » (p. 131). M. C.-G. ne renvoyant pas ici aux sources, nous avons dû rechercher l'origine de cette assertion. Nous n'avons pu découvrir qu'un seul texte qui puisse l'expliquer : c'est un texte des *Dionysiaques* de Nonnus (V, 72-73). Il faut avouer que l'autorité est peu imposante. Nonnus est d'ailleurs en contradiction sur ce point avec Hérodote (IV, 188), qui distingue nettement la Lune d'Athèna Tritonis, quand il nous dit que tous les Libyens sacrifient au Soleil et à la Lune, mais que les habitants des bords du lac Tritonis honorent surtout Athèna par leurs sacrifices. Hérodote, il est vrai, a pu se tromper ; mais Nonnus est encore plus sujet à caution.

Faut-il attacher quelque importance à ce fait que le mot γλαυκῶπις, épithète ordinaire d'Athèna, se trouve, dans un fragment d'Euripide [1], appliqué à la lune? Cette épithète, mal traduite autrefois par les interprètes d'Homère, et qui signifie simplement « au visage brillant » ou « aux yeux brillants » convient sans doute à la lune; mais elle convient également et aurait pu être également appliquée à tout météore « brillant ».

M. C.-G. fait encore valoir cette raison qu'Athèna avait été surnommée Γοργώ et γοργῶπις. Or, les textes où l'on croyait voir autrefois des traces d'une Athèna-Gorgo se réduisent aujourd'hui à un seul [2]. C'est un passage de Palæphatos où il est dit que les *Kernéens* donnent à Athèna le nom de Gorgo, comme les Thraces donnent à Artémis le nom de Bendis [3]. Qu'est-ce que les Kernéens? D'après le mythographe, ce peuple est originaire d'Ethiopie ; il habite l'île de Kerné en dehors des colonnes d'Hercule, et il cultive le sol de la Libye, sur les bords du fleuve Annon, non loin de Carthage. Faut-il prendre au sérieux ce que nous dit Palæphatos d'un peuple aussi vague? Le renseignement mythologique qu'il nous donne fût-il plus exact que sa géographie, ce renseignement signifiera simplement que les Kernéens adoraient une divinité dont les Grecs établis en Libye ont traduit le nom par Gorgo et qui leur aura paru avoir

1. On doit ce fragment « γλαυκῶπίς τε στρέφεται μήνη » au Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, I, 1280.

2. Ces textes sont altérés. Chez Euripide, *Hélène*, 1316, au lieu de Γοργὼ πάνοπλος, on lit Γοργῶπα et γοργῶπις. Chez Nonnus, *Dionys.*, XIII, 517, Koechly a corrigé les mots ἱλαστήρια γοργοῦς que donnent les mss. et d'où l'on avait tiré ἱλαστήρια Γοργοῦς, en εὐναστήριον Ὀργοῦ (voir le commentaire critique de son édition dans la collection Teubner).

3. *De incredibil.*, 32.

une certaine analogie avec Athèna. Quant à l'épithète de γοργῶπις, elle s'explique naturellement. Athèna, considérée comme déesse guerrière, est γοργῶπις, c'est-à-dire « aux regards terribles », de l'adjectif γοργός, qui semble bien être un mot grec, et non d'origine sémitique [1]. Si l'on suppose que cette épithète fait allusion à la face de la Gorgone, je ne vois pas quelle conclusion on peut tirer de là. Il ne serait pas plus légitime de confondre Athèna avec la Gorgone, sous prétexte que la déesse porte sur son égide l'image de ce monstre, qu'il ne serait légitime de confondre les héros grecs avec les animaux ou les emblèmes divers qui ornaient leurs boucliers.

En résumé, la principale équation mythologique posée par M. C.-G., à savoir : Artémis=Tanit=Méduse=Athèna, ne nous semble pas, pour le moment du moins, solidement établie. D'autres équations secondaires sont très contestables. Mais nous n'ignorons pas qu'il appartiendrait surtout à un orientaliste d'examiner et de discuter certaines parties spéciales du livre de M. Clermont-Ganneau. Quant à nous, sans prétendre exprimer sur ce livre un jugement d'ensemble, nous avons cru devoir faire d'assez graves réserves de détail. Ces réserves n'étonneront pas l'auteur. Quand on essaye, comme il le fait, de frayer une voie nouvelle, il faut s'attendre à rencontrer quelques résistances. Ceux qui ont pris l'habitude d'une autre direction ne veulent point en changer, avant de s'être assurés si le chemin nouveau offre plus de sécurité que l'ancien. Sans parti pris aucun, sans vouloir contester la part d'influence que la Phénicie a dû exercer sur la Grèce, on est donc amené à se demander si M. C.-G. ne conclut pas trop vite, et s'il ne ramène pas trop de choses au point de vue exclusif qui le préoccupe.

Il serait injuste d'oublier que le travail dont nous venons d'entretenir le lecteur n'est pas achevé : ce n'est qu'une première partie. Aux preuves qui nous ont paru aujourd'hui insuffisantes viendront peut-être s'ajouter, dans les parties qui suivront, des preuves nouvelles, décisives, qui forceront l'assentiment. On ne saurait donc apprécier, dès maintenant et à sa juste valeur, la théorie de M. Clermont-Ganneau. Il faut attendre pour cela les faits nouveaux qu'il doit mettre en lumière et les explications complémentaires qu'il s'engage à nous fournir. Nous souhaitons que ces promesses puissent être bientôt tenues, et nous ne doutons pas que le résultat ne réponde à la vive attente qu'excitent à la fois la nouveauté de la question et le talent de l'auteur.

P. Decharme.

---

1. Windisch (*Zeitschr. für vergl. Sprachf.*, XXI, 395) le rapproche du vieil irlandais *garg*, « farouche ».

170. — E. de Chambure. **Glossaire du Morvan.** Étude sur le langage de cette contrée, comparé avec les principaux dialectes ou patois de la France, de la Belgique wallonne et de la Suisse romande. Paris, Champion; Autun, Degressieu. 1 vol. gr. in-4° de xxii-54*-966 pages.

Le *Glossaire du Morvan* est inspiré par le *Glossaire du centre de la France* du comte Jaubert. Il en reproduit l'aspect extérieur; même format, même disposition typographique. Mais le disciple a surpassé le maître. Quelque grands que soient les mérites de la vaste compilation que le comte Jaubert n'a cessé de reprendre et de perfectionner pendant plus de trente années, celle que nous présente M. de Chambure l'emporte par le nombre des matériaux accumulés (le glossaire renferme plus de *six mille* mots morvandeaux), par l'étendue des recherches qui portent sur les patois voisins autant que sur les anciens dialectes du centre et de l'est de la France, et par la science de la discussion étymologique; c'est l'œuvre de toute une vie, et ce vaste labeur mérite tous les égards de la critique.

Est-il pourtant à l'abri de tout blâme? N'y a-t-il pas, non-seulement de ces erreurs de détail, inévitables dans un aussi vaste ouvrage, et qu'une critique équitable ne doit indiquer qu'en passant, mais encore des fautes plus graves, parce qu'elles sont plus générales et tiennent à l'insuffisance d'une première préparation? Nous sommes obligé de le reconnaître. Malgré de vastes lectures dans l'ancienne littérature, malgré la connaissance que l'auteur montre du vieux français, il ne possède pas assez pleinement l'histoire de la langue, la phonétique en particulier; et cette ignorance a pour résultat de vicier, dans une trop large mesure, les discussions étymologiques auxquelles il se livre. Il suffit de feuilleter l'ouvrage pour s'en convaincre; mais on en a une preuve plus complète, dès les premières pages, dans le tableau que M. de C. donne en tête de son livre, de la phonétique et de la conjugaison de son dialecte.

En effet, après une introduction écrite d'un fort bon style où il expose ses vues sur le dialecte morvandeau, ses origines, ses rapports avec les dialectes voisins, sur l'intérêt et l'utilité générale des recherches qu'il entreprend, l'auteur, avant de commencer son glossaire, consacre 54 pages (en pagination spéciale) à ce qu'il appelle les *Notes grammaticales*. Il étudie les diverses particularités de la prononciation morvandelle, en groupant les faits d'après l'ordre alphabétique (p. 1*-24*), puis les particularités de la conjugaison (p. 25*-55*).

Or, si, dans ces Notes grammaticales, nous constatons avec plaisir des idées générales fort justes sur l'histoire de la formation des patois, sur leurs rapports avec le latin populaire, nous devons faire beaucoup de restrictions quand nous entrons dans les détails. Pourquoi d'abord, pour la prononciation, suivre l'ordre arbitraire, le désordre de l'alphabet, et pourquoi ne pas grouper les sons suivant leurs affinités naturelles, théorie des voyelles toniques, atones, théorie des consonnes, muettes, continues, liquides, initiales, médiales, finales? Pourquoi établir la comparai-

son du morvandeau au français et non au latin? P. 2*, « *a* s'emploie pour *il* et pour *elle* devant une consonne au singulier et au pluriel : *a vin, a v'non* = *il* ou *elle vient, ils* ou *elles viennent*. *A* devient *al* devant une voyelle pour le masculin : *al ô béta*, etc... » Ces notes devraient être placées à un chapitre du pronom dont on regrette l'absence, et les faits auraient dû être présentés tout autrement. — P. 3* : « *b* suivi de *e* rejette également la liquide : *ensembe, ressembe, trimbe* = *tremble*. Dans l'ancien picard, *l* persistait et, au contraire, le *b* disparaissait : *bien aves dit, font cil* ensanle, *Et cil respont, ki d'ire* tranle (Lai d'Ignaures, 470). » M. de C. ne voit pas que les formes *ensanle* et *tranle* dérivent, au même titre que *ensemble, tremble*, de *ensemle* et *tremle*. — P. 3* : « Le vocalisme du *c* varie singulièrement dans la contrée. Il se prononce comme le *c* latin dans *iqui, cetu-qui, celle-qui, ce qui, céqui, voiqui*, etc.; il devient *tch* dans une partie de la région nord : *ichi, itchi* = *iqui*, pour *ici*. Le *ch* qui représente le *c* du latin se change en *c* doux dans la partie nivernaise du pays : *charbon, chef, chemise, cheval, chien*, deviennent *çarbon, çé*, etc. Le picard qui articule *kemin, kemise, kevau, kien* nous offre aussi, dans les anciens textes du dialecte, la mutation fréquente du *c* dur en *ç* doux : *ceval* (Aliscans, p. 164), *cief, bouce, ceveus, mance, esciele*, etc. (p. 153). Le même vers (p. 175) donne *capiaus* et *cief*..... *ch* s'intercale dans *micheterme* = mi-terme, comme dans le vieux français *nichil* pour *nihil*... » Est-il nécessaire d'appuyer sur la citation précédente et de montrer ce qu'elle renferme d'erreurs, de faits non compris, d'incohérences? — P. 4* : « *D* permute en *t* dans *coutre* = *coude, coutrère* = *couturière, coutrie* = aiguillée de fil. » Mais *coutre* a gardé le *t* de *cubitum*; mais *coutrère* et *coutrie* dérivent d'un verbe *coutre* qui ne vient pas de *coudre* par la permutation du *d* en *t*, mais qui sort tout aussi légitimement que *coudre* du latin populaire *cosere, cosvere*, latin classique *consuere* [1]. — Après avoir dit que l'*e* permute souvent en *a*, l'auteur ajoute : « *E* permuté en *o* dans un très grand nombre de mots : *anosse, bocoisse, bolotte, borgé, boquer, bosson, chairotte, drosser, écholer, forme, former*, etc... Même changement dans *noige, poingne, roin, soille, soillot, soin*, pour *neige*, etc., dans les adjectifs en *ou, ous* qui représentent le français *eur, eux*. *E* devient *oi* dans *loiche* = *lèche, loicher* = *lécher, soiche* = *sèche, soicher* = *sécher*. *Moime, moinme* est pour *même*. » Ici encore combien de faits différents réunis arbitrairement, ou pour la seule raison qu'on rencontre un *o* là où l'orthographe française met un *e* : *o* accentué issu par un *a* antérieur d'un *é* fermé du latin populaire, *o* prenant la place d'une voyelle atone, *oi* diphthongue remplaçant l'ancienne diphthongue *ei*, tout ici est jeté au hasard. Aux lignes suivantes, on voit *oi* devenir *oué* et

1. Sans doute *cosdre* vient de *cosvere* et *costre* de *cosere*; cf. *tordre* de *torkvere* = *torquere* et *chartre* de *carcerem*.

aussi *oua*. Quelle est donc la valeur de la notation *oi* dans *loiche*, *soiche*, etc., qui sont distingués des mots en *oi* = *oué*, *oua*?

Poursuivrons-nous cet examen? Chaque page de cette phonétique serait à souligner. Passons donc à la seconde partie de ces *Notes grammaticales*. Elle traite du *verbe*. Pourquoi l'auteur se tait-il sur la déclinaison de l'article, de l'adjectif et surtout du substantif et du pronom? Le patois morvandeau n'offre-t-il sur ces points aucun renseignement intéressant? C'est peu vraisemblable. Nous avons même vu que le pronom personnel mérite une étude spéciale.

Mais passons. Nous voyons, p. 29*, la terminaison morvandelle *an* = *unt (a dian, a fian* = illi dicunt, illi faciunt*) rapprochée de la terminaison italienne *an* (sans doute dans *cantan?)* Mais l'*an* du morvandeau est-il atone comme celui de l'italien? — P. 30*, il est dit que l'imparfait est en *o* : *aivo* = habebam, as, at; dans la Bresse chalonnaise, on trouve aussi *ive* : *faillive, avive*. « Le patois d'Auvergne associe la flexion dont nous parlons avec notre finale en *o* : *amavo, demouravo*, etc. » Quelle singulière explication! L'*o* bourguignon est le représentant de *ab* dans *abat (abat avt aut ot o)*; *ive* est le représentant de *iba* dans *ibat (ivet ive)*, lequel *ive* s'est étendu, par analogie, aux imparfaits des conjugaisons autres que celle en *ire*. Quant à l'auvergnat *avo*, il représente exactement le latin *abat* devenu *avat, ava* et, par le changement général de l'*a* muet final en *o*, *avo*. Cet imparfait *avo* ne combine donc nullement l'imparfait bourguignon et l'imparfait de la Bresse. — P. 34* : « Les verbes en *ndre, oudre* perdent le *d* intercalaire : *croinre, oinre, semonre, moure* = craindre, oindre, semondre, moudre. Au contraire, *coudre* le conserve dans les temps où le français le remplace par *s* : *coudons, coudé, coudu*. » Peut-on dire que le français *remplace* le *d* par *s* dans *cousons, cousez, cousez, cousu*. Ne sont-ce pas là, au contraire, les formes étymologiques, et n'est-ce pas le patois qui remplace l'*s* par le *d* sous l'influence de *coudre, coudrai*, etc.? — Nous aurions bien à dire sur les observations touchant le participe (p. 34*-36*); nous ne relèverons que deux points. Pour établir l'existence du participe *evu* (= *habutum*) dans *les plus anciens textes*, l'auteur cite ce vers du Roland : « Vostre cunseill ai jo s *evud* tuz tens » (Roland, chant V, v. 248) (*sic*). Il joue de malheur, car ce vers est inintelligible dans le texte d'Oxford qui porte : « Vostre cunseill ai oc[e] [ud] tuz tens. » La leçon de Génin est une correction de son crû sans autorité. — Plus loin, l'auteur rapproche le participe morvandeau *ousu* (= osé) du latin *ausus*, comme si l'*u* de *ausus* se fût conservé dans *ousu*.

Ces observations suffisent pour établir que M. de C. ignore la phonétique française. De là résultent d'abord une notation orthographique insuffisante, ensuite des erreurs nombreuses dans les étymologies proposées. Je ne prendrai que deux exemples au hasard.

La locution adverbiale *ai plei* = en abondance, à foison (p. 665, 666) « semble être une forte contraction de *à plenté* »... « *Plenté* est, à son

tour, une contraction du vieux mot *plenité* qui a été usité dans le sens de plénitude, du latin *plenitudinem.* » Ainsi *plenitudinem* donne successivement *plenité, plenté* et *plei!* Série d'hypothèses aussi inadmissibles les unes que les autres : pourquoi ne pas recourir tout bonnement à *plein* = *plenum?* — P. 751, le verbe *riper, glisser* entre les mains, s'échapper est rapporté au bas-latin *ripare,* tiré de *ripa,* rive. Comme si *ripare* n'avait pas donné *arriver,* et comme si le *p* ne pouvait être représenté par autre chose que par un *v? Riper* est l'allemand *rippeln,* bouger, remuer.

Une base solide manquant aux recherches étymologiques, on ne sera pas surpris du vague que présente souvent la discussion, l'auteur se contentant de rapprocher des formes analogues, sans se demander si elles sont réellement parentes, et si les ressemblances qu'il découvre entre elles ne sont pas de pures coïncidences.

Mais nous ne voulons pas nous étendre plus longtemps sur cette partie faible du livre, et nous avons hâte d'en venir aux parties vraiment solides et qui méritent d'être mises en pleine lumière.

Ce glossaire a d'abord l'avantage de nous offrir la langue d'une région géographique bien circonscrite [1] et qui, malgré les divisions administratives actuelles qui la répartissent entre quatre départements (Yonne, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Nièvre), a son unité naturelle propre, déterminée par la configuration physique du sol. C'est une vaste vallée enveloppée de hauteurs. Le domaine sur lequel M. le comte Jaubert avait fait sa récolte était, au contraire, mal circonscrit, et les limites s'en étendaient ou s'en restreignaient suivant les besoins de l'auteur, suivant les hasards de ses recherches. On a donc, dans ce glossaire, le lexique d'un territoire bien déterminé. De là une rigueur et une précision qui font défaut au *Glossaire du centre de la France*. M. de C. pousse la précision plus loin, et lorsque l'usage de tel ou tel mot, de telle ou telle prononciation, ne s'étend qu'à une partie du petit domaine qu'il explore, il l'indique avec soin.

Le recueil de mots a été fait avec la même exactitude. Quand on songe que M. de C. a trouvé plus de *six mille* mots, morvandeaux par la forme, par la signification ou par l'un et l'autre, on ne peut assez s'étonner des richesses lexicologiques que recèle encore la langue de nos campagnes. On ne peut pas reprocher à M. de C. d'avoir grossi inutilement son livre, en donnant accueil à des vocables étrangers, à des intrus qui n'ont aucun droit à l'hospitalité qu'il leur offre. Nous avons largement feuilleté le *Glossaire,* et presque tous les mots que nous avons examinés nous ont paru dignes d'intérêt, à un titre ou à un autre. Quand on songe à la difficulté que présente le choix dans un travail de ce genre, on ne peut que féliciter M. de C. de la difficulté si bien vaincue.

---

1. On aurait voulu toutefois une carte du pays avec les subdivisions linguistiques qu'établit l'auteur, et qui n'ont peut-être pas la certitude qu'il leur attribue.

Les mots ne sont pas seulement bien recueillis; ils sont expliqués avec précision et netteté. La signification en est déterminée par des exemples bien choisis. Enfin, l'auteur qui a une abondante lecture, qui a pris soin surtout de lire les textes de l'ancienne langue, écrits ou transcrits dans les dialectes de l'est, accompagne souvent les mots qu'il donne d'exemples intéressants, qui montrent la permanence de l'ancien usage jusque dans le patois [1] et qui, parfois même, trouvent leur explication et leur commentaire dans l'usage actuel. Tel passage des auteurs, incompris jusqu'ici, se trouve tout à coup élucidé par le rapprochement d'une forme patoise. En voici deux exemples frappants. P. 533, l'auteur donne le mot *naiger*, boucher hermétiquement, fermer en bourrant, en calfeutrant; et il cite ensuite ce passage de Joinville jusqu'alors mal expliqué : « Mist l'on touz nos chevaus ens que nous devions mener outre mer; et puis reclost l'on la porte et l'embouchа l'on bien, aussi comme l'on *naye* un tonnel. » Et l'interprétation de ce passage s'étend naturellement à d'autres passages de nos anciens textes qui présentaient des difficultés analogues [2]. — P. 628, l'auteur explique, à l'aide du dialectal *patronner* (manier à pleine main, à pleine *patte*), un passage de Sévigné que M. Littré renonce lui-même à expliquer.

Ce ne sont pas seulement des textes que M. de C. élucide. Les matériaux dont dispose la recherche étymologique avec ce glossaire sont innombrables. Et, plus d'une fois, il arrive à l'auteur de donner l'étymologie exacte de mots fort usités sur lesquels s'était exercée vainement la perspicacité des Diez, des Littré, des Scheler. M. de C. en signale déjà lui-même quelques-uns dans son Introduction, p. xii et suivantes. En voici d'autres : *blessi*, pâlir, devenir blême, est rapproché du berrichon *blesser*, blettir, et du français *blesser* qui, à l'origine, a souvent le sens de amollir, affaiblir, meurtrir, rendre blet, en un mot. « Que veut dire la Chanson de Roland, ajoute M. de C., dans ce vers : La gent de France s'est *bleciee* et blesmie, si ce n'est que les Français étaient affaiblis ou meurtris, et au fig. pâlis? » Et M. de C. conclut que l'étymologie *bleizza*, tâche bleue par meurtrissure en ancien haut allemand, explique à la fois les deux verbes *blesser* et *blettir*. L'auteur a mis le doigt sur la vraie étymologie de *blesser*. Au xi^e siècle, *blecier* ne signifie que *rendre blet en frappant*; c'est le sens auquel Raschi, dans ses glosses talmudiques, l'emploie à trois reprises : *blecier des olives*, les amollir en les battant. Ce n'est que graduellement que *blesser* a pris la place de *navrer*, à mesure que celui-ci sortait de l'usage. — *Bordon* (bourdon) est rattaché fort ingénieusement à *borde, bourde*, feu de joie allumé au crépuscule, le bourdon commençant à voler et à bourdonner au crépuscule du soir. —

---

1. Quelquefois l'auteur commet des contre-sens, comme dans ce passage où *bieu*, altération euphémistique de *Dieu*, est rapproché de la forme morvandelle *bieu* = *bleu* : *Por le cuer bieu, Por la char bieu* (Renart, 10243, 18178). On en pourrait citer plus d'un du même genre.

2. Cf. G. Paris, dans la *Romania*, 1879, p. 631.

Calibeurdaine, grosse bourde, est rapproché du champ. *calemberdaine*, du génevois *calembourdaine*, et décomposé en *cali* et *bourde*, étymologie déjà proposée ailleurs par nous. De même *galibeurdâs* est ramené à une particule péjorative *gal* et *beurdas* ou *bourdas*. — A l'article *mourillon*, M. de C. met hors de doute l'étymologie de *morailler*, saisir le museau d'un cheval avec des tenailles, et par suite de *moraille*, pince, tenailles. Et il rattache, du même coup, mais moins évidemment, au même radical *mour*, museau, les dérivés *morve, morgue, morne* (tête), *morne* (montagne en forme de tête, aux Antilles) : *mour* serait une autre forme de *mous*(eau) ou *mus*(eau) = *morsum*. — *Grain*, pluie subite, se trouve détaché de *grain* (granum), quand on signale les synonymes *gruau, guerot, garaud, garaude*, et le verbe *gueriner*. Ne serait-ce pas un dérivé du germanique, all. *ge-regnet*, angl. *rain? — Luron*, d'origine jusqu'ici inconnue, est expliqué par le morvandeau *luron, leuron, lureau*, bélier, et au fig. luron, godelureau, dérivé d'un mot (germanique) dont la trace est conservée par le *polyptique* d'Irminon : *lear, learis* (bélier). De là le composé *godelureau*. — *Patois* est rattaché à *patte, patauger, patouiller*, et la longue suite d'expressions analogues que l'auteur trouve dans les dialectes des régions avoisinantes met cette étymologie hors de doute. L'idée de *parler patois* est identique à celle de *bredouiller*, et toutes deux sont ramenées à celle de *barboter, patauger*.

Ces quelques exemples suffisent à montrer les richesses accumulées dans le *Glossaire*. Ajoutons seulement que, si les discussions étymologiques auxquelles se livre l'auteur ne sont pas toujours aussi décisives et aussi convaincantes que celles que nous venons d'indiquer, si même souvent l'ignorance des lois de la phonétique enlève toute base solide à bien des rapprochements, si, en un mot, il arrive à la discussion de se perdre dans le vague des à peu près et des probabilités, du moins l'auteur a le mérite de réunir et de grouper commodément une masse considérable de matériaux que les spécialistes mettront à profit.

En somme, le livre de M. de Chambure, par la richesse des mots recueillis, par la précision avec laquelle ils ont été choisis et définis, par l'abondance des exemples empruntés aux écrivains des divers temps, par le nombre des rapprochements faits entre les mots du patois morvandeau et ceux des autres patois, mérite les éloges de la critique. Il a bien sa partie faible, mais l'auteur le reconnaît avec tant de bonne grâce et avec une modestie si simple que les juges les plus sévères devraient se trouver désarmés. Et, malgré cette partie faible, nous n'hésitons pas à reconnaître que le *Glossaire du Morvan* est de beaucoup l'œuvre la plus considérable qui ait paru chez nous sur le lexique des patois de langue d'oil.

A. Darmesteter.

171. — **Carte murale de l'Afrique**, dressée et dessinée par le Dr Joseph Chavanne, revue par Henri Duveyrier, au 1/8000000. Vienne, Hœlzel et Paris, Klincksieck, 1879, avec notice explicative et tableau des explorations les plus récentes.

Jusqu'au commencement du xixe siècle, l'intérieur du continent africain était très peu connu, et il suffit de jeter un coup d'œil sur les cartes publiées antérieurement à cette époque pour se rendre compte de ce qui restait à faire. Il y a quinze ans seulement, il eût été impossible à M. J. Chavanne de faire le beau travail que nous lui devons aujourd'hui, et c'est avec raison qu'il a dit que les résultats obtenus dans les dix dernières années surpassent, en nombre et en importance, ceux des phases antérieures de l'exploration de l'Afrique. Il ne faut évidemment pas s'attendre à trouver, sur une carte murale au huit-millionième, le luxe de détail des œuvres des Petermann, Kiepert, Berghaus, etc. ; mais l'auteur a su, tout en évitant de trop surcharger le dessin, nous donner une idée très exacte de la configuration générale, en ne négligeant aucun des documents récemment recueillis, et en les présentant à l'œil sous une forme très claire, qui rend la lecture de sa carte facile et agréable. Il y a joint les isothermes, la division en zones pluviales et des tableaux politiques et ethnographiques. Ce dernier nous a laissé concevoir quelques doutes : nous ne comprenons pas pourquoi M. J. Chavanne classe les indigènes de l'Algérie française parmi *les peuples sémites*, alors que l'immense majorité est *berbère*. Nous avons encore remarqué que le triangle compris entre le cap Noun, le cap Blanc et Timbouktou est décrit comme appartenant au bassin de l'intérieur, alors que la configuration du terrain et les amorces de fleuves ensablés aujourd'hui prouvent de reste que cet espace appartient au bassin de l'Océan. Sous ces légères réserves, nous ne pouvons que féliciter l'auteur de cette œuvre utile, qui vient ajouter un nouvel élément de progrès aux travaux que notre génération ne cesse d'accumuler sur l'Afrique.

H. de G.

---

172. — **L'Istria.** Note storiche di Carlo de Franceschi, segretario emerito della giunta provinciale istriana. Parenzo, Coana. 1879, in-8°, 510 p.

Sous ce titre modeste, M. de Franceschi a écrit une véritable histoire de l'Istrie; il la dédie et la destine à la jeunesse istrienne, et elle est conçue, d'un bout à l'autre, dans un esprit plus patriotique que scientifique. Mais ce patriotisme, — qui dépasse les limites de la province pour s'attacher à l'Italie, — n'a rien d'exagéré ni de choquant. L'auteur écrit simplement. Il n'a pas la prétention de faire des découvertes, et on voit bien, à plus d'un endroit, qu'il n'est pas un érudit ni un historien de profession; mais il résume avec clarté les principaux travaux sur son pays, sans se soucier de poser ni de résoudre quelques problèmes difficiles que sou-

lève le sujet qu'il traite. Son livre, comme tableau sommaire d'une histoire peu connue, sera utile, et nous le recommandons à nos lecteurs. Nous aurions voulu y trouver des renseignements plus complets sur les forces respectives et la distribution des différentes races qui peuplent la péninsule istrienne.

CHRONIQUE

FRANCE. — On annonce la réimpression de la seconde partie des *Cronicques de Normendie*, de Guillaume Le Talleur; cette partie des *Cronicques* va de 1223 à 1450 et comprend trois œuvres différentes : 1° de 1223 à la mort de Charles VI; 2° de 1422 à 1444; 3° le *Recouvrement de Normendie*, par le héraut Berry. La réimpression de ces *Cronicques*, avec les variantes et additions que fournissent les manuscrits, est due à M. A. Hellot; elle comprendra un volume in-8°, de plus de 300 pages; elle sera précédée d'une introduction et pourvue de notes; il ne sera tiré que 150 exemplaires numérotés et signés (144 sur papier vergé; prix : 15 francs).

— Dans les nos 34 et 35 de la *Chronique des arts* (1879), M. Eug. Müntz avait publié une étude sur *Giovannino dei Dolci, l'architecte de la Chapelle Sixtine;* cette étude a été reproduite en italien dans le *Buonarotti* (serie II. vol. XIII, oct. 1879), mais augmentée de près de la moitié et enrichie de nouveaux documents inédits. Le travail de M. Müntz vient d'être tiré à part, tel qu'il a paru dans le *Buonarotti*. (*Giovannino de' Dolci, l'architetto della cappella Sistina e delle fortezze di Ronciglione e di Civitavecchia con documenti inediti*. Roma, tipografia delle scienze matematiche e fisiche.) Comme l'indique le titre même de cette brochure, M. Müntz prouve, par les documents, que Giovannino dei Dolci, l'architecte de la chapelle Sixtine, fut employé par Sixte IV à des travaux d'architecture militaire d'une grande importance, qu'il construisit la forteresse de Ronciglione, reconstruisit celle de Civita-Vecchia, etc.

— Le premier volume de la *Biblothèque oratorienne*, publiée par le P. Ingold, vient de paraître. (*Bibliothèque oratorienne, généralat du cardinal de Bérulle et du P. de Condren. Première partie du Recueil des Vies de quelques prêtres de l'Oratoire du P. P. Cloyseault*. Sauton. In-18°, LI et 458 p. 4 fr.) Comme le titre l'indique, le volume renferme la première partie de l'ouvrage du P. Cloyseault; on y trouvera la biographie de Pierre de Bérulle, d'Odet de Saint-Gilles, de Jean-Baptiste Romillion, de Guillaume Gibieuf, de Michel Le Fèvre, de Guillaume Dodo, de Charles de Condren, d'Eustache Gault, de Jean-Baptiste Gault, de César Issautier, d'Antoine Romans, de Jérôme Vignier, de Philippe-Emmanuel de Gondy. L'ouvrage, accompagné de notes fournies pour la plupart par des documents inédits, est précédé d'une *Préface* du P. Lallemand et d'une *notice* sur le P. Cloyseault.

— Prochainement paraîtra, en deux volumes in-8°, d'après les manuscrits autographes de la Bibliothèque Mazarine, la *Corespondance des amis de la marquise de Balleroy*. (1704-1724.)

— La librairie Firmin-Didot doit faire paraître, à la fin de l'année, un ouvrage intitulé : « *Le maréchal Bugeaud d'après des documents inédits et sa correspondance intime*; l'auteur de cet ouvrage est M. le comte d'Ideville.

— Les questions suivantes sont mises au concours par la *Société des études histo-*

riques (prix Raymond) : pour 1881, Histoire des institutions de prévoyance en France (un premier prix de 1,500 fr. et un second, de 500 fr.) et Histoire de l'architecture et des habitations privées en France depuis la Renaissance jusqu'en 1830 (prix de 1,000 fr.); pour 1882, Histoire des provinces danubiennes depuis l'invasion des Turcs jusqu'au traité d'Unkiar-Skelessi. (prix de 1,000 fr.; adresser les mémoires manuscrits à M. le comte de Bussy, 40, rue Gay-Lussac, avant le 1er janvier de l'année du concours.)

— M. Boutmy, directeur-fondateur de l'Ecole libre des sciences politiques, a été nommé membre libre de l'académie des sciences morales et politiques.

— Par arrêté du 11 juin, le ministère de l'instruction publique a nommé correspondants pour les travaux historiques, MM. l'abbé Esnault, au Mans; M. Cazalis de Fondouce, à Montpellier; M. Rupin, vice-président de la Société historique et archéologique de Brives.

— M. Hippolyte Passy, mort à Paris le 1er juin, à l'âge de 87 ans, était membre de l'Institut et rédacteur du *Journal des économistes*. Il laisse les ouvrages suivants : *Etude sur l'aristocratie* (1826); *Des systèmes de culture et de leur influence sur l'économie sociale* (1846); *Des formes de gouvernements et des lois qui les régissent* (1872), etc.

— M. C. Rabot est chargé d'une mission en Suède, Norvège et Russie, à l'effet d'étudier l'orographie de la péninsule scandinave et les méthodes d'enseignement de la géographie dans ces pays; M. Poinssot a reçu une mission gratuite à l'effet de rechercher dans la Petite Kabylie, la province de Constantine et la Tunisie, les restes antiques qui subsistent encore dans ces régions, de recueillir et d'estamper des inscriptions; M. Paul Fournier et M. Poiré ont reçu des bourses de voyage, d'une durée de six mois, le premier pour l'Irlande, et le second pour l'Angleterre.

ALLEMAGNE. — M. J. Cohn prépare, d'après les manuscrits de la Bodleienne et de Berlin, une édition du commentaire arabe de R. Saadyah Gaon sur Job.

— La librairie Teubner doit publier une nouvelle édition des Odes triomphales *(Siegeslieder)* de Pindare, due à M. Friedr. Mezger; l'édition est accompagnée d'un commentaire abondant et d'une étude sur la vie et la poésie de Pindare.

— Le programme des cours du semestre d'hiver de 1880-81 à l'Université de Bonn contient un spécimen de l'édition critique que M. le professeur H. Usener se propose de donner prochainement des morceaux d'Epicure conservés chez Diogène Laerce. La première page contient une appréciation sommaire de l'histoire de ces textes depuis l'édition princeps jusqu'à maintenant. L'annotation critique est d'une richesse qui témoigne des nombreuses ressources que M. Usener a su réunir de toutes parts; l'éditeur se félicite, à juste titre, des résultats qu'il obtient : *miratus ac laetatus interpolationis labe abstersa genuinam sanamque scriptoris sententiam saepenumero paene ultro enitescere vidi*.

— En tête du programme des cours de l'Université de Kœnigsberg pour le prochain semestre d'hiver, on lit une notice de deux pages par M. le professeur L. Friedlænder, dans laquelle ce savant combat diverses interprétations proposées par M. E. Desjardins dans son article sur la IVe Silve du premier livre de Stace *(Revue de Philologie*, 1877), et attire l'attention sur l'explication du même poème publiée, cinq ans avant M. Desjardins, par feu le professeur H. F. Stobbe, dans le troisième volume des *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms* de M. Friedlænder lui-même. Les judicieuses observations de M. Friedlænder, toutes courtes qu'elles soient, ne peuvent manquer d'intéresser vivement les nombreuses personnes qui ont lu le curieux et piquant article de la *Revue de Philologie*.

— M. Lütjohann, de Kiel, prépare une édition des œuvres de Sidoine Apollinaire,

pour laquelle il a consulté les manuscrits de l'Escurial, ainsi que ceux de Paris et de l'Angleterre.

— M. W. WATTENBACH prépare une seconde édition, remaniée et augmentée, des *Regesta pontificum romanorum ab condita ecclesia ad annum post Christum natum MCXCVIII*, édités postérieurement par Jaffé.

— Le premier volume du *Gœthe-Jahrbuch*, publié par M. Louis GEIGER (Francfort-sur-le-Mein, Rütten et Loening. In-8°. 448 p. 10 mark), comprend quatre parties : 1° *Abhandlungen* : Herman GRIMM, Bettina d'Arnim ; W. v. BIEDERMANN, Gœthe et Lessing ; F. BOBERTAG, Faust et Hélène ; — 2° *Forschungen* : W. SCHERER, Satyros et Brey ; K. BARTSCH, Gœthe et l'alexandrin ; H. DÜNTZER, de l'exactitude des assertions de Gœthe sur ses propres ouvrages dans « Poésie et Vérité » ; W. WILMANNS, la Belinde de Gœthe ; R. M. WERNER, le « *Jahrmarktsfest zu Plundersweilern* » ; D. JACOBY, sur le Faust ; M. Ehrlich, remarques sur les « *Weissagungen des Bakis* » ; — 3° *Mitteilungen* : trente-six lettres de Gœthe, communiquées par divers érudits ; *Prométhée* d'après le manuscrit de Strasbourg, p. p. E. SCHMIDT ; Témoignages de contemporains sur Gœthe, recueillis par R. BOXBERGER, avec des contributions de H. Grimm, H. Hüffer et L. Urlichs ; sept lettres de « Frau Rath » au sénateur Stock et à sa femme, p. p. W. CREIZENACH ; — 4° Mélanges, chronique, bibliographie.

ANGLETERRE. — Parmi les livres en préparation, nous pouvons citer celui de M. Richard Copley CHRISTIE, « chancellor » du diocèse de Manchester, sur Etienne Dolet, qui fut brûlé comme athée à Lyon, en 1546 ; M. Christie travaille depuis de longues années à cette biographie de l'infortuné poète-imprimeur ; on ne connaissait jusqu'ici que cinquante-cinq ouvrages imprimés par Dolet ; la liste, constituée par M. Christie, s'élève à quatre-vingt-trois ; — de M. FRASER, l'éditeur de Berkeley, un ouvrage sur la vie et les œuvres de David Hume ; — de M. ANDERSON, un catalogue ainsi intitulé : « *The book of british topography, a classified catalogue of the topographical books in the library of the British Museum relating to Great Britain and Ireland* ; — de feu le professeur BREWER, un recueil d'essais « *English Studies* » (*New sources of english history*, *Green's short history of the english people*, *Hatfield House*, *The Stuarts*, *How to study english history*, chez Murray) ; — de l'évêque de Derry, une *Vie de saint Jean* ; — de M. John RHYS, bien connu de nos lecteurs, une *Histoire des Celtes de la Grande-Bretagne* (pour la « Christian Knowledge Society). »

— On annonce la vente prochaine de la collection de livres connue sous le nom de *Sunderland Library* et formée par Charles, troisième comte de Sunderland, sous le règne d'Anne et sous celui de Georges Ier. Cette collection comprend près de trente mille volumes, parmi lesquels figurent les premières éditions des classiques grecs et latins, des ouvrages extrêmement rares relatifs à l'Amérique, des chroniques espagnoles et portugaises, les premières éditions des principaux poètes et prosateurs français, une foule de brochures françaises et anglaises concernant la Réforme et les événements politiques du XVIe et du XVIIe siècle. La vente a été confiée, par le duc de Marlborough, à MM. Puttick et Simpson.

— Il s'est formé récemment une société pour l'étude de la philosophie ; elle a pris le nom de *Aristotelian Society* ; le président est M. Shadworth H. HOGDSON.

BELGIQUE. — La classe des lettres de l'académie royale de Belgique arrête, comme il suit, le programme du concours pour 1882 : *1re question* : étude sur l'organisation des institutions charitables en Belgique au moyen âge jusqu'au commencement du XVIe siècle (on adoptera pour point de départ les modifications introduites dans la société à l'époque de l'abolition presque générale du servage, au XVIIe et au

XVIII[e] siècle, et on fera précéder le travail d'une introduction traitant sommairement l'organisation de la charité dans les temps antérieurs; — 2[e] *question :* faire connaître les règles de la poétique et de la versification suivie par les *Rederykers* au XV[e] et au XVI[e] siècle; — 3[e] *question :* exposer, d'après les sources classiques et orientales, l'origine et les développements de l'empire des Mèdes; apprécier les travaux de MM. Oppert, Rawlinson (Sir Henri et Georges), Spiegel et autres sur ce sujet; — 4[e] *question :* faire l'histoire du cartésianisme en Belgique; — 5[e] *question :* étudier le caractère et les tendances du roman moderne depuis Walter Scott. — Le prix pour chaque question sera une médaille d'or de la valeur de 800 francs. Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin; ils devront être adressés, francs de port, avant le 1[er] février 1882, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

— La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a voté (séance du 5 juillet) l'impression, dans le recueil de ses *Mémoires*, d'un travail de M. PAILLARD sur *le procès du chancelier Hugonet et du seigneur d'Humbercourt.*

ÉTATS-UNIS. — M. George BANCROFT doit terminer au mois d'octobre l'*Histoire des Etats-Unis* qu'il avait commencée en 1825. La revue anglaise à laquelle nous empruntons cette importante nouvelle, ajoute que M. Bancroft vit à Washington et que, malgré ses quatre vingts-ans, il passerait aisément pour un homme de soixante.

GRÈCE. — Notre correspondant nous envoie les nouvelles suivantes : M. Jacques POLILA, député de Corfou, vient de publier la troisième partie de sa traduction de l'*Odyssée* (N-Σ) en langue populaire; M. Polila se sert du vers politique sans rime; il reste encore six chants à traduire; ils paraîtront sans doute dans le même volume que l'introduction non encore publiée, et où M. Polila exposera les principes qui l'ont guidé dans sa traduction. — La collection des chants populaires d'Epire, récemment annoncée, est une œuvre posthume de M. ARAVANTINOS, professeur du lycée de Janina; le recueil, publié par les fils de ce savant, renferme quatre cent quatre-vingt dix-sept numéros; la plupart des chants qu'il renferme sont inédits. — L'archevêque de Zante, Nicolas Katranis, a fait paraître un volume intitulé « *Analectes littéraires de Zante* »; il y raconte l'histoire de l'île depuis les anciens temps jusqu'à nos jours, décrit son gouvernement depuis le XIII[e] siècle, mentionne tous ses évêques grecs et latins et s'étend longuement sur la littérature de l'île et sur l'état de l'instruction. — Le docteur GEORGIDIS, de Volo, expose dans un livre qui vient de paraître sous le titre de *Thessalie*, l'histoire et la géographie de cette contrée.

HOLLANDE. — Le second fascicule de la 3[e] série des Annales de Tabari vient de paraître. Il est publié par M. HOUTSMA (p. 321-459) et par M. S. GUYARD (p. 459-640).

— M. Reinhart DOZY, professeur d'histoire à l'Université de Leyde, prépare une nouvelle édition de ses *Recherches sur l'histoire d'Espagne au moyen âge*. Cette édition comprendra, comme la précédente, deux volumes; le premier est imprimé. Parmi les additions qui figureront dans l'ouvrage, nous citerons une dissertation sur la date et l'origine du faux Turpin.

ITALIE. — Le P. BOLLIG travaille à une édition des prières et hymnes samaritains, d'après un manuscrit de la Bibliothèque du Vatican, qui serait non-seulement le plus ancien, mais le plus complet qui existe dans les bibliothèques d'Europe.

— Le poëme de Leopardi, *Appressamento della morte*, dont nous avons annoncé la découverte, due à M. Zanino VOLTA, sous-bibliothécaire de l'Université de Pavie, vient de paraître à Florence (*Appressamento della morte, cantica inedita di Gia-*

como Leopardi, pubblicata con uno studio illustrato. Milano, Pisa, Napoli, chez Ulrico Hoepli.)

— Un des élèves de M. Ad. Bertoli, l'éminent professeur d'histoire à l' « Istituto di studi superiori », M. Guido Biagi, fait paraître une dissertation sur les sources du Novellino (*Fonti del Novellino*).

— D'après le correspondant italien (M. de Gubernatis) de l'*Athenaeum*, l'édition, donnée par M. L. Fagan, des lettres à Antonio Panizzi (*Lettere ad Antonio Panizzi di uomini illustri e di amici italiani. 1823-1870*) renferme de précieux renseignements sur l'histoire contemporaine de l'Italie; Panizzi, dit M. de Gubernatis, fit plus à Londres pour son pays que tous les ambassadeurs et ministres de Sardaigne; le recueil que publie M. Fagan renferme des lettres de Berchet, de Casati, de Cavour, d'Azeglio, de Minghetti, de Farini, de Poerio, de Settembrini, de Massari, de Bertani et d'autres hommes d'état italiens qui « tous regardaient Panizzi comme l'homme le plus capable d'exciter la sympathie de l'Angleterre pour l'Italie. »

— Une deuxième édition du travail de M. Giuseppe De Blasiis sur *Fabrizio Maramaldo*, doit bientôt paraître; elle renfermera d'importants documents inédits, entre autres, une relation de l'ambassadeur du duc de Ferrare sur la bataille de Gavinana.

POLOGNE. — D'après le *Magazin für die Literatur des Auslandes*, il y a eu à Cracovie, du 18 au 22 mai, un congrès d'historiens, à l'occasion de la translation des restes du grand historien Jean Angor (1415-1480), dans le couvent de Sainte-Pauline, qui doit être le « Westminster de la Pologne ». Le congrès avait élu pour président M. Ant. Matecki, de Lemberg, et pour vice-présidents, MM. Kraszewski, Roepell (Breslau) et Tomek (Prague).

RUSSIE. — On dit que le gouvernement russe aurait l'intention de fonder en Grèce une institution semblable à notre école d'Athènes. D'après l'*Academy*, trois Russes auraient reçu du ministère de l'instruction publique une mission pour Athènes; M. le professeur Sokolov (quatre mois) et MM. Ernstædt et Latyschev (deux ans).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 juillet 1880.

L'auteur du mémoire sur les contributions indirectes chez les Romains, auquel a été accordé une récompense de 1,500 fr. sur les fonds du prix ordinaire (voir le compte-rendu de la séance du 16 juillet), ayant écrit pour se faire connaître, le pli cacheté contenant son nom est ouvert : c'est M. J. A. Vigié, professeur à la faculté de droit de Grenoble.

M. Hauréau lit un mémoire *sur quelques traductions anciennes des Economiques d'Aristote.* Le moyen âge a possédé des traductions latines des Economiques d'Aristote. Ces traductions sont d'autant plus importantes que l'original grec ne nous est pas parvenu en entier, en sorte qu'il est des parties de l'ouvrage qu'on ne connaît que par les versions latines. Deux savants allemands, MM. Valentin Rose et Susemihl, se sont occupés de ces traductions latines du moyen âge; M. Hauréau estime que les conclusions auxquels ils sont arrivés doivent être rectifiées sur quelques points. Il reconnaît avec eux l'existence d'une traduction qui paraît la plus ancienne, celle qui porte le nom de Durand d'Auvergne, et qui fut rédigée en 1295 : il fait remarquer seulement que Durand d'Auvergne n'est pas, à proprement parler, l'auteur de cette traduction, car il était hors d'état d'entendre le texte par lui-même. Les étymologies fantastiques qu'il donne du mot *oeconomica* prouvent qu'il ignorait le grec. Il a fait sa traduction avec l'aide de deux prélats grecs, qui lui ont expliqué le texte original, et il n'a fait que mettre en latin leurs explications. Mais M. Hauréau nie l'existence d'une autre version latine dont parlent MM. Rose et Susemihl, et d'où auraient été tirées, selon eux, des variantes indiquées par deux commentateurs du xiv[e] siècle, Fernand d'Espagne, évêque de Coïmbre de 1302 à

1303, et Bertrand de Bruges. Ces variantes proviennent, dit-il, non d'une traduction suivie et complète, mais de certaines corrections marginales ajoutées par quelque lecteur grécisant sur divers exemplaires de la traduction de Durand d'Auvergne; nous possédons plusieurs mss. où ces variantes sont ainsi marquées en marge. Par contre, M. Hauréau, en même temps qu'il supprime cette traduction imaginaire, en signale une véritable qui a été méconnue. C'est celle qui se trouve dans le ms. 699 de la Bibliothèque de l'Arsenal. On a pris le texte de ce ms. pour un simple remaniement de la traduction de Durand d'Auvergne. M. Hauréau montre que c'est, au contraire, une traduction originale, faite directement sur le grec, et plus littérale que celle de Durand. On y a poussé le souci du mot à mot exact jusqu'à traduire toujours les moindres particules de la phrase grecque. Les mots μὲν οὖν, par exemple, sont scrupuleusement rendus, chaque fois qu'ils se présentent, par *quidem igitur*. Cette traduction est peut-être l'œuvre du Brabançon Guillaume de Moerbecke, archevêque de Corinthe, auteur de plusieurs traductions latines d'ouvrages grecs; mais M. Hauréau ne présente cette dernière indication que comme une simple conjecture.

M. Gaston Paris fait connaître les décisions de la commission des antiquités de la France. La commission décerne :

La première médaille à M. A. Cherest, pour son livre sur Arnaud de Cervolle, intitulé *L'archiprêtre ;*

La deuxième à M. de Charmasse, pour son *Cartulaire de l'évêché d'Autun;*

La troisième à M. Claudin, pour son ouvrage sur les *Origines de l'imprimerie à Albi;*

Elle prie, en outre, M. le secrétaire perpétuel de demander à M. le ministre de l'instruction publique les fonds nécessaires afin de décerner une quatrième médaille à M. Emile Molinier, pour un ouvrage ms. sur *Arnoul d'Audrehem.*

Enfin, la commission décerne six mentions honorables aux auteurs des ouvrages suivants :

1° De Bosredon, *Sigillographie du Périgord ;*
2° Blanc, *Epigraphie des Alpes-Maritimes ;*
3° Albanès, *La vie de sainte Douceline ;*
4° Boucher de Molandon, *La famille de Jeanne d'Arc ;*
5° De La Chauvelays, *Les armées de Charles le Téméraire ;*
6° Vaesen, *La juridiction commerciale sous l'ancien régime, étude sur la Conservation des privilèges des foires de Lyon.*

M. Prost communique deux inscriptions latines trouvées récemment aux environs de Metz. L'une, trouvée à quelques lieues au nord-est de cette ville, est gravée sur un petit cippe dans la partie supérieure duquel est scellé un anneau de fer. C'est une dédicace au dieu *Cissonius;* elle est ainsi conçue :

DEOC
ISSON
IOP///
L S

L'autre est une dédicace à la déesse Mogontia. Elle a été trouvée tout près de Metz, vers la bifurcation des chemins de fer de Forbach et de Nancy. Elle se compose de six lignes :

D E A E
M O G O N
TIAEIVL
PATERNVS
TABELLAR
EX VOTO

M. Heuzey lit une notice *sur un petit vase en forme de tête casquée portant une inscription hiéroglyphique.* Ce vase provient de la Grèce ; il présente une forme qui n'est usitée que dans les vases grecs, et figure un casque grec ; pourtant, il paraît être de style égyptien, et porte en caractères hiéroglyphiques le nom d'un roi égyptien, Apriès (599-569 av. J.-C.). M. Heuzey pense qu'il provient d'un atelier phénicien où l'on imitait la manière égyptienne, et que par ce guerrier au casque grec portant inscrit le nom d'un roi égyptien, on aura voulu représenter un des nombreux mercenaires grecs que le roi Apriès entretint au service de l'Egypte. Il suppose que ce vase est d'une date un peu postérieure au règne d'Apriès.

M. Le Blant continue la lecture de son mémoire sur quelques actes des martyrs non compris dans le recueil des *Acta sincera* de dom Ruinart.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 9 Août — 1880

173. — **Etudes sur l'histoire des institutions primitives** par sir Henry Sumner Maine, traduit de l'anglais avec une préface par M. J. Durieu de Leyritz, avocat, et précédé d'une introduction par M. d'Arbois de Jubainville. Paris, Thorin, 1880, 1 vol. in-8° de XLIII-494 pp.

La paléontologie juridique, ou, pour employer l'expression que préfère M. Durieu de Leyritz, la science sociologique, a pour maître en ce moment, j'allais dire pour fondateur, sir Henry Sumner Maine. Les Anglais excellent à ce genre d'investigation et dépassent, à mon avis, de beaucoup les Allemands. La clarté, la perspicacité pénétrante manquent à Bachofen. Maurer se traîne et ne cultive pas d'ailleurs un champ d'observations assez vaste. Seul Ihering (que M. D. de L. eût pu, à la rigueur, mentionner dans sa préface) pourrait, parmi les Allemands, être comparé à sir Henry Sumner Maine; mais il se tient encore à une grande distance. L'attaque qu'il mène n'est dirigée que contre le droit romain et quasi par le seul droit romain : c'est se priver volontairement des trois quarts de ses forces. Cette faiblesse est compensée chez Ihering par une puissance merveilleuse de bon sens et d'imagination, par une connaissance profonde des textes, par une audace et une dextérité singulières. Il conviendrait enfin de citer un homme éminent, M. Paul Gide, dont les travaux sur le droit romain dépassent de beaucoup la portée ordinaire d'une étude limitée à un droit et à un pays.

Sir Henry Sumner Maine poursuit de ses attaques répétées tout à la fois le droit romain, le droit indou, le droit slave, le droit germanique; il les explique les uns par les autres, et, de ces comparaisons fécondes, il fait jaillir de vives lumières. C'est vraiment là une science nouvelle : le vieux mot *Histoire du droit* n'en donne pas une idée différente; je ne sais aucune branche du domaine historique où l'homme apprenne mieux à connaître son passé.

L'ouvrage de sir Henry Sumner Maine, dont on nous offre aujourd'hui une traduction française, a pour objectif principal le droit brehon ou vieux droit irlandais. Les romanistes purs seront surpris et presque

scandalisés de voir le droit irlandais servir à briser la coque un peu dure du vieux droit romain. Les indianistes plus habitués à la méthode comparative verront sans doute avec moins d'étonnement le *Vyavahara-Mayukha* expliqué par le *Senchus Mor*.

Le régime primitif de la propriété collective, le régime de la famille, l'histoire de l'idée de souveraineté, l'histoire de la procédure, tels sont les principaux sujets du livre de sir Henry Sumner Maine. L'auteur montre bien qu'un même fonds d'idées et d'usages lentement transformé constituait, dans les temps préhistoriques, le domaine commun de la race aryenne et probablement de toutes les branches de la grande famille humaine : je dis *lentement transformé*. Rien ne donne de cette lenteur une plus juste idée que le beau chapitre intitulé : *Comment naissent et se propagent les idées primitives*.

Sir Henry Sumner Maine n'a pas lu les textes irlandais dans la langue originale : il les a etudiés à l'aide de la traduction anglaise; mais cette circonstance ne doit point éveiller, outre mesure, notre défiance, car M. d'Arbois de Jubainville, très sévère, comme on sait, en pareille matière, nous a donné, dans une préface finement écrite et largement pensée, ce certificat : les résultats généraux sont exacts; les vues sont justes, fécondes et neuves. Quant aux rectifications de détails, M. d'Arbois de Jubainville en a, dans cette préface, indiqué lui-même quelques-unes. A mon tour, je soumettrai à l'éminent auteur quelques observations d'une autre nature qui ne s'inspirent pas de la connaissance du vieil irlandais :

PP. 341, 352, 323. Les chapitres consacrés à l'étude comparée de la saisie extrajudiciaire sont au nombre des plus importants et des plus nouveaux; mais quelques erreurs ou omissions graves se sont glissées sous la plume de sir H. Sumner Maine. A la p. 341, je trouve ce passage : « Peu de temps après l'établissement des Franks au sein de l'empire, un pas nouveau est fait vers une administration de la justice conforme aux principes modernes. Le délégué royal tient dès lors la main à l'exécution du jugement, même quand aucune promesse de s'y soumettre n'a été donnée. *A partir de ce moment, les plaideurs perdent d'une façon définitive la faculté de se saisir des biens de l'adversaire, et la saisie extrajudiciaire devient la saisie par autorité de justice.* » Je ne puis souscrire à ce jugement, les efforts législatifs ayant pour but de supprimer la vieille saisie extrajudiciaire n'ont été, dans les lois barbares et sous les Carolingiens, que d'impuissantes tentatives. La saisie extrajudiciaire reparait, en effet, dans toute sa force et sa verdeur primitive après l'extinction du pouvoir législatif des Carolingiens : nos coutumes françaises et nos chartes communales la mentionnent à chaque page [1]. Une seconde attaque lui est livrée au moyen âge; elle suc-

1. Coutume de Trazegnies (1220), dans Wauters, *De l'origine et des premiers développements des libertés communales, Preuves*, Bruxelles, 1869, p. 81. (Il s'agit d'un

combe lentement et nous la voyons encore fonctionner dans certains cas au XVI^e siècle [1]. Dans quelques provinces, le serviteur qui n'a pas reçu ses gages peut, au moyen de la saisie, exécuter son maître sans aucune forme de procès [2].

Si « les coutumes teutoniques, excepté celles de l'Angleterre et de la Lombardie, lors même qu'elles laissent aux parties contendantes la plus grande latitude pour les saisies extrajudiciaires, exigent au moins l'intervention d'une personnalité ou d'un corps judiciaire avant qu'on en vienne à cette extrémité » (pp. 352, 353), cela prouve seulement que ces coutumes ou plutôt ici ces lois essayent de réagir contre l'antique usage. Tentative vaine, je le répète, puisque la saisie extrajudiciaire reparaît et fleurit avec le droit coutumier du moyen âge.

Sir H. S. Maine rapproche avec raison de la saisie extrajudiciaire brehonne, germanique, indienne la *pignoris capio* des Romains : il parle de lois singulières qui, chez les Romains, prescrivaient l'usage de la *pignoris capio* en l'absence du magistrat ou pendant les vacances judiciaires (p. 323). Je ne connais pas ces lois : la loi des XII tables, d'après Gaius, prévoit des hypothèses très différentes [3] que sir Henry Sumner Maine a relatées lui-même dans un autre passage de son livre [4] ! Il y a là quelque confusion.

Les études de sir Henry S. Maine viennent confirmer d'une manière éclatante les théories de Sohm sur la loi salique. Loin de combattre les vues émises par Sohm, comme l'ont fait d'excellents esprits, il convient donc de les élargir, de les généraliser et de faire voir comment ce critique pénétrant, tout en s'isolant dans son texte, a su retrouver les traits archaïques que pouvait faire soupçonner *a priori* la connaissance des autres coutumes primitives. Toutefois Sohm n'est pas allé assez loin : il n'a pas compris que la procédure d'exécution réglée par la loi salique, est déjà une procédure perfectionnée, qu'en d'autres termes la saisie extrajudiciaire pure devait exister primitivement chez les Saliens. Ce fait, d'autres historiens l'avaient conjecturé avant Sohm [5] : leur conjecture était certainement fondée.

— P. 213, note 1. Sir H. S. Maine s'occupe ici de l'étymologie du mot *fief*. Il mentionne avec beaucoup de faveur l'opinion qui rapproche

---

cas spécial). — Charte de Clermont de 1197, reproduite en 1325, dans Comte de Luçay, *Le comté de Clermont*, pp. 286, 288. — Ordonnance concernant Paris de l'an 1134, dans *Ord.*, t. I, p. 6.

1. Voyez *Arch. com. de la ville de Castres, charte des priv. octr. à la ville de Castres* par le comte Bouchard, p. 6. — *Soc. litt. et scient. de Castres, Procès-verbaux des séances*, 3^e année, 1860, p. 60.

2. *Très anc. cout. de Bretagne*, 9^e part., art. 329 (Bourdot de Richebourg, t. IV p. 278).

3. Gaius, IV, 26-29.

4. *Lectures on the early history of institutions*, 1875, p. 258.

5. Siegel et Wilda ; Cf. Sohm, *Procédure de la loi salique*, trad. Thévenin, pp. 16, 26, 27.

ce mot des formes germaniques anciennes qui se retrouvent dans l'allemand moderne *Vieh*.

Il pourrait faire avec beaucoup plus de sûreté encore ce rapprochement si, au lieu de songer « au terme célèbre *feodum*, en anglais *feud* ou *fief*, » il voulait bien négliger le moderne *feodum* et songer seulement à la vieille forme *fevum*. Quant à *feodum*, il est hors de cause dans la question historique dont se préoccupe sir H. S. Maine, et son origine n'a qu'un intérêt secondaire.

— Pp. 69, 70. Sir H. S. Maine croit prouver l'irrégularité et l'intermittence du droit brehon par les observations suivantes : le *Livre d'Aicill* nous apprend qu'un père naturel peut, en se conformant à une procédure déterminée, introduire dans sa propre famille l'enfant adultérin qu'il a eu d'une femme mariée autre que la sienne. Or nous voyons un certain Shane O'Neil soutenir énergiquement que le fils aîné de son père, Mathieu O'Neil ne peut succéder à ce père dans le comté de Yrone, parce qu'il est adultérin et qu'il est né des relations de Con O'Neil avec la femme d'un forgeron de Dundalk ; or Shane O'Neil ne fait nulle part allusion à la procédure du livre d'Aicill qui aurait dû être mentionnée dans cette contestation. De ce silence sir H. S. Maine conclut que l'autorité du livre *Livre d'Aicill* n'était pas universellement respectée. Je suis convaincu, avec sir H. S. Maine, que l'autorité de ces livres de droit brehon n'est point universelle et absolue. Mais l'exemple me paraît très mal choisi ; car le fait signalé est du xvi^e siècle [1]. Nous n'en pouvons donc rien tirer pour mesurer la valeur positive de coutumes bien antérieures.

— P. 72, je lis : « Suivant l'opinion la plus autorisée, elles (les règles concernant le legs testamentaire) dérivent toutes du droit romain..... ». Je ne puis adopter tout à fait ces vues : dans certains milieux, l'antique *adfatomia* (l'équivalent germain du testament *calatis comitiis* des anciens Romains) a donné naissance à diverses formalités extérieures du testament qui, à mon avis, sont germaniques et n'ont rien de romain [2].

— P. 415. On sait qu'Auguste par les lois *Julia* et *Papia Poppæa* voulut encourager les mariages et atteindre les célibataires. « C'est un peu la mode, écrit sir H. S. Maine, de représenter comme un avortement ces tentatives des empereurs romains pour régénérer la morale publique ». Notre auteur admettrait volontiers que ces louables efforts ont été couronnés de succès. Le contraire est un fait patent, qui nous est attesté de mille manières.

Mais je ne veux pas prolonger outre mesure ces critiques de détail. Ce livre est du plus haut intérêt, plein de vues originales et neuves. Mal-

---

1. *Ancient laws of Ireland*, t. III, 1873, introduction, p. CXLVI.
2. Pour Zurich, voyez Bluntschli, *Staats-und Rechtsgeschichte der Stadt und Landschaft Zürich*, Zürich, 1838, 1^{re} part., p. 302. — Pour les Pays-Bas, voyez *Differentiae juris romani et belgici*, Lugduni-Batav., 1769, p. 187.

heureusement les renvois aux sources y sont trop rares : il y règne une certaine abondance facile et parfois dangereuse : la texture générale est un peu lâche; et l'on sent trop que ces *conférences* faites à Oxford ont gardé, en devenant *livre*, leur forme première. Plus de rigueur, des renvois plus nombreux, une attention plus scrupuleuse et plus vigilante contribueraient à gagner à ces grandes et belles études un public encore défiant et hésitant.

Quelques incorrections dans la traduction, p. 69, the *Carew Papers* a été traduit par : *les écrits de Carew*. Il fallait mettre : *les manuscrits de Carew*.

P. 317. Il eût mieux valu garder le texte technique anglais *pleading* que de le traduire par *plaidoirie*.

La préface remarquable que M. D. de L. a mise en tête de l'ouvrage mérite d'être lue. M. Durieu de Leyritz regrette que ce champ nouveau ouvert à la science, soit exploré en France par un si petit nombre de travailleurs : il ne connaît que deux Français qui aient abordé ce qu'il appelle les études sociologiques : M. Fustel de Coulanges et l'auteur du présent article. Deux, c'est peu! Jusqu'où descendrons-nous s'il faut encore réduire ce chiffre? Je crains que M. Fustel de Coulanges n'hésite aujourd'hui à se laisser ainsi compter parmi les adeptes de la science sociologique. Il vient, en effet, de contester formellement l'opportunité de ces vastes comparaisons historiques qui, dans l'état actuel de nos connaissances, lui paraissent prématurées. Il voudrait « que l'histoire du mir russe, celle du village indou ou javanais, celle de la communauté agricole de Croatie et même celle de la marke germanique fussent plus nettement connues qu'elles ne le sont avant qu'on tirât de ces connaissances une conclusion générale ». Il souhaiterait « qu'une génération de travailleurs s'appliquât séparément à chacun de ces objets, et qu'on laissât à la génération suivante le soin de chercher la loi qui se dégagera peut-être de ces études particulières [1] ». Il eût été facile d'opposer à la philologie comparative naissante les mêmes ajournements et les mêmes fins de non-recevoir. L'infirmité de l'esprit humain est telle, en effet, qu'une tentative nouvelle est toujours, si l'on veut, prématurée par quelque côté. Nos instruments, je le reconnais, sont encore imparfaits, mais ils se perfectionneront par eux-mêmes, ils se perfectionneront aussi sous l'influence de l'histoire proprement dite, de l'histoire locale. La comparaison des institutions et du droit éclaire, illumine l'histoire positive. Mais celle-ci n'est point dépouillée : elle garde des droits; elle remettra, au besoin, dans la bonne voie, l'historien des institutions comparées. Qu'elle le corrige, s'il y a lieu et si elle l'a compris; qu'elle n'essaye pas de lui fermer la route.

Que vient-il de se passer?

Un ordre tout nouveau de connaissance est apparu à l'horizon, je

---

1. *Journal des savants*, février 1880, p. 98.

parle du droit celtique. Les textes qui le représentent ne sont pas pour moitié publiés. Ces textes morts, — qui ne parlent point encore — sir Henry Sumner Maine les sollicite et les ranime par la comparaison avec le droit indou, le droit germanique et le droit romain. Il tire de cette comparaison les plus larges et les plus brillantes conclusions. — Heureux textes irlandais! Ils garderont sur d'autres plus célèbres, ressuscités aussi, l'avantage de n'être pas soumis, en cette seconde vie, à un affreux empirisme mnémonique, forme enfantine de la vénération! — Cependant quelle est l'attitude des celtistes de profession en face de cette brillante campagne? Loin d'en contester la légitimité, l'opportunité, ils y applaudissent généreusement. Cette lumière les a frappés. Ils se contentent de corriger certaines erreurs : ils en corrigeront d'autres. — La vérité et la mesure sont là!

Si les scrupules actuels de M. Fustel de Coulanges étaient fondés, nous devrions ajourner l'histoire générale du droit barbare, pour ce motif que le droit lombard, ou le droit franc, ou le droit bourguignon n'a pas encore livré tous ses secrets; et M. Fustel eût dû laisser lui-même à une autre génération le soin d'écrire cette belle synthèse comparative qu'on appelle la *Cité antique,* sous prétexte que la cité grecque, la cité romaine et la cité indoue ne sont pas encore assez nettement connues.

Mais est-il vraiment bien nécessaire de défendre l'opportunité d'une méthode qui s'affirme par des livres tels que ceux de M. Emile de Laveleye et de sir Henry Sumner Maine? Au moment même où l'on récuse la méthode comparative en tant que prématurée, celle-ci montre des résultats acquis : elle fouille en tous sens le sol même sur lequel s'élève le vieil édifice juridique. Elle en déchausse les fondations, elle nous les livre à nu.

Paul Viollet.

---

174. — **Collatio codicum Livianorum** atque editionum antiquissimarum. Contulit, collegit, commentariis instruxit Andreas Frigell. Pars I, libros I-III continens. Upsala (Lundstrœm). 1878, 90 p. in-8°.

M. Frigell, auteur d'un mémoire intitulé *Livianorum librorum primae decadis emendandae ratio* (Upsal. 1875), publie les variantes qu'il a relevées jadis dans les manuscrits de la première décade. Il a collationné en entier le *Mediceus* (Laur., 63, 19) du XI^e siècle ; le *Romanus* (Vat., n. 3329), possédé autrefois par Fulvius Ursinus, du XI^e siècle; le *Paris.* 5725, du X^e siècle; l'*Upsaliensis,* du X^e ou XI^e siècle. Il a fait, en outre, une étude sérieuse des mss. suivants : le *Veronensis*, n. 40, palimpseste bien connu depuis la publication de Mommsen [1], le *Paris.*

1. *T. Livii ab urbe condita lib. III-VI quæ supersunt in codice rescripto Veronensi*, Berol. 1868, in-4°.

5726, du xe siècle, ne contenant que les livres 6-10; le ms. des Dominicains (Flor. S. Marc. 326), du xIIe siècle; le *Vatic.* 1840, du xIVe siècle; le *Paris.* 5724, du xe siècle; le *Barberinianus* 2504, du xve siècle; le ms. de Paris (ancien fonds S. Victor, n. 213), du xIVe siècle, l'*Edelbergensis* (Vatic. 875), du xve siècle, le *Paris.* 5727, copié l'an 1388, et quelques mss. peu importants.

M. F. publie aussi les variantes des plus anciennes éditions de Tite Live. La plupart de ces éditions sont très rares, et il est fort utile pour l'histoire du texte d'en connaître les leçons.

Malheureusement M. F. (il le déclare lui-même, p. 2-3) a collationné ces différents manuscrits depuis plus de vingt ans, avec l'édition la plus récente de ce temps-là, celle de Weissenborn (Teubn. 1854), et il publie ses variantes en renvoyant à la dernière édition de Madvig dont il indique les pages et les lignes. Il en est résulté un certain nombre d'inexactitudes; quand on compare, surtout en pays étrangers, le texte des mss. avec celui d'une édition, on relève plus ou moins complètement, suivant la valeur du ms., les variantes que l'on rencontre. Mais si l'on retarde trop la publication de ses notes, on oublie facilement jusqu'à quel point et dans quelle mesure on a dépouillé tel ou tel manuscrit. Telle variante qu'on a jugée superflue à Venise ou à Milan, est relevée à Rome, puis à Florence, et quand on fait, longtemps après, le relevé général des variantes de ces manuscrits lointains, qu'on ne peut plus consulter à loisir, les omissions et les confusions sont presque inévitables. On peut voir, à ce sujet, dans la *Revue de philologie*, t. IV (livr. de janvier), un article de M. O. Riemann, qui sera sans doute continué dans la livraison de juillet, contenant un certain nombre d'additions ou de rectifications aux collations de M. Frigell [1].

Malgré ces erreurs, souvent peu graves, le travail de M. F. est extrêmement utile. Relever les variantes des manuscrits est une besogne dure, pénible et pour laquelle il faut vraiment une vocation spéciale. Un amateur consultera les manuscrits sur un passage, mais lire d'un bout à l'autre et la plume à la main ces gros volumes de la première décade, c'est une tâche qui dégoûterait plus d'un philologue en renom. Aussi les savants et même les littérateurs doivent-ils être reconnaissants à M. F. d'avoir contribué à mieux établir les sources du texte de Tite Live.

Alschefski, dans son édition imparfaite, mais généralement mal jugée, avait déjà rendu un service important en donnant des variantes plus ou moins complètes des meilleurs mss. de Tite Live. Mais il lui est arrivé, de même qu'à Fickert pour les œuvres de Sénèque, de ne pas savoir tirer parti des richesses qu'il dévoilait aux autres; par suite, on a un peu ou-

---

1. L'emploi des abréviations P et p pour désigner la première ou la deuxième main du *Paris.* 7525 a causé parfois des confusions. Ainsi, dans les variantes de la page 5, l. 17, on lit : « *Atys* p... *Attys* p ». Cette dernière leçon est de première main et devait être attribuée à P.

blié que, sans leurs travaux préparatoires, on aurait eu beaucoup de peine à établir la supériorité de tel ou tel manuscrit.

Lorsqu'un savant réussit à imposer ses conclusions dans un classement de manuscrits quelconque, il faut encore bien des éditions critiques avant que le manuscrit déclaré supérieur soit parfaitement connu ; on trouve presque toujours à glaner après l'éditeur le plus soigneux. Combien de fois a-t-on examiné le *Laurentianus* de Sophocle, et, malgré cela, est-on sûr de le connaître par une édition comme si on l'avait sous les yeux? Savons-nous bien ce que porte le ms. de Catulle d'Oxford, après le dépouillement rival de MM. Ellis et Bährens? A plus forte raison, ceux qui publient pour la première fois des variantes d'un grand nombre de mss., ont-ils droit à une certaine indulgence.

Si, pour la troisième décade, on peut suivre, avec quelques réserves, un seul ms., le *Puteanus,* il n'en est pas de même pour la première. Cinq ou six mss. du xe ou xie siècle semblent jusqu'à présent avoir une valeur presque égale, et il serait bien téméraire de laisser de côté *à priori* les uns ou les autres. Avant de porter un jugement définitif sur la valeur respective de ces manuscrits, il sera bon d'attendre la suite de l'excellente publication de M. Frigell.

Em. Chatelain.

---

175. — **De Christo et suo adversario antichristo.** Ein polemisches Tractat Johann Wiclif's; zum ersten Male herausgegeben von Dr. Rudolf Buddensieg. Gotha, Fr. Andr. Perthes. 1880, in-4° de 60 pp. dont 32 pour le titre et l'introduction, 26 pour le traité de Wiclef et 2 pour l'explication des abréviations et la table. — Prix : 2 mark (2 fr. 50).

Les ouvrages de Wiclef furent livrés aux flammes en 1410. Plusieurs échappèrent à la destruction; Walter Waddington Shirley en a donné la liste dans son *Catalogue of the original works of John Wiclif*. Oxford, 1865, in-8°. La plupart de ceux qui étaient écrits en anglais ont été publiés. Des œuvres latines, les seules, dit M. Rudolf Buddensieg, qui aient une valeur scientifique (p. 9), on n'avait imprimé jusqu'à présent que le *Dialogorum* libri IV, S. L., 1525, in-4° (réimprimé par Wirth, Francf., 1753, in-4°, avec la vie de Wiclef et quelques extraits de ses autres ouvrages), et le *De officio pastorali*, éd. G. Lechler, Leipz., 1863, in-4°. (C'est un programme universitaire; on y trouve à la fin, sous forme d'appendice, quelques fragments d'autres écrits de Wiclef.)

Le *De Christo et suo adversario* est donc le troisième ouvrage latin de l'ancien réformateur anglais qui soit communiqué au public. M. R. B. l'a publié d'après des manuscrits conservés à la Bibliothèque impériale de Vienne et à celle de l'université de Prague. L'éditeur établit, d'après des passages de ce traité, qu'il a dû être composé à la fin de 1383 ou au commencement de 1384, trois ou quatre ans avant la mort de Wi-

clef, par conséquent à une époque où il ne gardait plus aucun ménagement à l'égard de la cour de Rome et de l'Eglise catholique; on en a la preuve dans l'audace du titre. Sa pensée s'y exprime dans toute sa crudité. Naturellement nous n'avons ici ni à en analyser le contenu, ni encore moins à en apprécier la valeur. Seulement, comme ce traité est un document de grande importance pour l'histoire du Wicléfianisme, il nous a semblé qu'il y avait quelque utilité à en signaler la publication.

M. N.

---

176. — **Jean de Léry.** Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, nouvelle édition, avec une introduction et des notes, par Paul Gaffarel, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon. Paris, Alph. Lemerre. 1880, 2 vol. in-12 écu de xviii-218 et 214 p. — Prix : 5 fr. le vol.

Je ne m'étendrai pas sur la nouvelle édition du Voyage au Brésil de Jean de Léry. Il faut surtout être court quand on n'a que des éloges à donner, et je ne vois vraiment pas ce que l'on pourrait reprocher aux deux jolis volumes imprimés par Quantin sur papier de Hollande et qui seront bientôt — s'ils n'y sont déjà — dans la bibliothèque de tous les curieux. Non moins soigneux éditeur de Jean de Léry que d'André Thevet [1], M. Gaffarel a publié un excellent texte, une excellente notice et d'excellentes notes. La nouvelle édition est la reproduction intégrale de la meilleure de toutes les éditions anciennes, c'est-à-dire de la seconde (Genève, Antoine Chuppin, 1580, petit in-8°). M. G. n'a pas manqué de signaler les différences principales qu'il a remarquées dans les autres éditions. Ses deux volumes nous rendent ainsi, en quelque sorte, toutes les éditions du xvi[e] siècle réunies, et même quelque chose qui leur manque, car nous y trouvons celles des pièces liminaires qui ne figurent que dans la traduction latine [2]. Mais ce qui ajoute le plus de valeur à la réimpression de 1880, c'est le travail de l'annotateur. M. G. qui, dans sa *Préface* divisée en deux parties *(Notice biographique* et *Notice bibliographique)*, n'avait guère pu nous apprendre rien de plus que ses devanciers, parmi lesquels se distinguent les auteurs de la *France protestante* et l'auteur du *Manuel du Libraire* [3], a mis, au contraire, beaucoup de par-

---

1. Voir *Revue critique* du 26 avril 1879, p. 317-320.

2. Collection des *Grands et petits voyages* de Théodore de Bry (Francfort, 1592, in-8°, t. III, p. 137). Les pièces groupées par M. G. entre l'épître dédicatoire à François de Coligny, fils de l'amiral, et la *préface* de Léry (p. 5-9) sont au nombre de huit : quatre en français sous la forme d'autant de sermons, trois en vers latins, une en vers grecs, laquelle est l'œuvre du grand érudit Isaac Casaubon. Les quatre premières seules appartiennent aux éditions de 1578, 1580, etc.

3. Rappelons ici que J. de Léry a consigné, dans sa propre *Préface* (p. 11-37), bon nombre de renseignements autobiographiques fort agréablement présentés. Rappe-

ticularités nouvelles dans son commentaire (t, I, p. 185-216; t. II, p. 183-212). « Nous avons, » dit-il (p. xviii), « cherché, par nos annotations historiques et géographiques et nos rapprochements avec les principaux auteurs qui se sont occupés du Brésil, spécialement avec les contemporains de Léry, à compléter et à expliquer l'intéressante relation de celui qu'on a surnommé avec autant d'esprit que de raison le Montaigne des voyageurs. » Ce programme, M. Gaffarel l'a parfaitement rempli. Ses éclaircissements ne laissent subsister pour le lecteur aucune difficulté [1], et, devant le travail du savant géographe, on constate une fois de plus l'incomparable avantage des éditions préparées par des hommes du métier.

T. de L.

---

177. — L. Vecchi. **Saggio d'un libro intitulato : Vincenzo Monti.** le lettere e la politica in Italia dal 1750 al 1830. Faenza, Ditta tipografica P. Conti. 1879, in-8°, ix, 171 p. (Tiratura di 70 exemplari non in commercio [2]).

« Après des années de recherches, lit-on p. 2, après m'être convaincu que le hasard seul pourrait me fournir de nouveaux documents, j'ai résolu de terminer quelque chose ; mais à peine ai-je eu commencé à écrire, que j'ai brûlé du désir de me voir imprimé et publié » ; et c'est ainsi que M. L. Vecchi nous a donné ce livre qui commence et finit par plusieurs points, et nous conduit seulement des premiers mois de 1791 au milieu de 1793 ; l'aveu était nécessaire, mais on ne peut s'empêcher de le trouver singulier. D'ailleurs, pourquoi tant de hâte, et qu'est-ce que l'auteur avait de si nouveau à nous faire connaître pour se presser à ce point? Deux ou trois actes de l'état civil ou religieux, un rapport ou plutôt « une dénonciation faite au comité de salut public par le citoyen Trophime Laffont contre Robespierre le jeune et Ricort, députés près l'armée d'Italie », « plainte » que M. V., qui paraît être un zélé collecteur d'autographes, donne *in-extenso*, mais d'une manière moins conforme à

---

lons aussi que, dans le titre même de la première édition de l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, l'auteur se dit « natif de la Margelle, terre de Sainct-Serre, au duché de Bourgogne, » ce qui n'a pas empêché certains biographes de le faire naître à Léry.

1. Mes observations seraient insignifiantes, et ce n'est pas la peine de les indiquer. A quoi bon relever de petites fautes comme (t. I, p. 190) *Sarzau* mis pour *Sarzan* (au sujet du berceau de Fr. de Belleforest) et *(ibid.) diva* pour *dira* (au sujet de la citation du vers de Virgile). Ce que je laisserais moins complaisamment passer, c'est (même page) cette comparaison : « Léry est trop modeste, car son style est précis, pittoresque et parfois imagé. Il rappelle celui de Montaigne. » Cela me semble beaucoup trop flatteur pour Léry. Encore si M. G. avait atténué l'excessif éloge en disant : il rappelle, *d'un peu loin*, celui de Montaigne, *proximus huic longo*.....

2. Ceci n'empêche pas qu'on lise au verso de la couverture : « Ogni esemplare in commercio vale, L. 2. 70 ».

l'original qu'il ne le dit [1], c'est là à peu près à quoi se réduit ce qu'il y a d'original dans son livre, et l'on voit combien peu même cela se rapporte parfois à son sujet. Dans cet ouvrage sur Monti, en effet, c'est de Monti qu'il est le moins question ; sur 163 pages, 71 seulement sont consacrées au poète italien, les autres ne sont, trop souvent, qu'une compilation indigeste et déclamatoire où l'auteur nous raconte, d'après Cantù, Vivien, etc., l'histoire de France ou d'Italie de 1791 à 1793. La fuite de Louis XVI, les massacres de septembre, la mise en jugement du roi de France défendu par Trouchet (!), la conquête et l'occupation de la Savoie par Terensac (lisez Fesenzac), la triste fin de Goldoni, le départ précipité d'Alfieri, forcé de quitter brusquement Paris, les embarras de Victor Amédée et la campagne de Nice en 1793, voilà — quels faits nouveaux et inconnus ! — quelques-uns des épisodes que M. V. a mêlés, on ne sait pourquoi, à la biographie de Monti. Il passe sans transition du mariage du poète au récit des troubles de France, et ce n'est qu'après les avoir exposés en 40 pages qu'il veut bien nous ramener à Rome, mais pour nous raconter longuement l'histoire et la mort de Bassville. On lui pardonne toutefois de s'être étendu sur la vie de ce demi-aventurier, puisque Bassville est le héros d'une des œuvres les plus importantes de Monti, mais on ne comprend guère qu'il se vante d'avoir, le premier, retrouvé le nom ignoré ou défiguré de notre compatriote. Ce nom avait été, depuis longtemps, donné exactement par M. Louandre et par la Biographie universelle de Michaud ; il n'était donc pas nécessaire de reproduire l'acte de naissance de Bassville pour rectifier une erreur qui, dans le fait, n'existait pas [2].

L'était-il de donner une analyse aussi longue que M. V. l'a fait de la *Bassvilliana?* Je ne décide pas ce point ; mais ce qu'on eût voulu, et ce qu'on n'y trouve pas, c'est plus de précision dans cette analyse, qui n'éclaircit aucune des questions que soulève l'œuvre de Monti. Quelques renseignements certains sur la composition de ce poëme, l'imitation la plus heureuse qu'il y ait de la manière de Dante, sur les causes qui l'ont fait interrompre et en ont empêché plus tard la continuation, eussent été pourtant bien utiles et plus à leur place à cet endroit du livre de M. V. que le récit de la campagne de Nice et surtout de la mort de Louis XVI : comment l'auteur n'a-t-il pas compris que ces digressions inexplicables nuisaient à l'intérêt même de son sujet, en détournant l'attention de son héros ? Obligé de le suivre dans ses interminables récits à Turin, à Naples, en France, on finit par oublier Monti, et l'on est presque étonné de

1. On trouve, en effet, dans cette « dénonciation » des mots qui ne sont pas français et qu'on ne peut raisonnablement mettre sur le compte de Laffont.

2. Comme le nom de Bassville a été souvent défiguré, — M. Etienne, dans son *Histoire de la littérature italienne*, l'appelle Hugues — il ne sera peut-être pas inutile de rappeler que, d'après son acte de naissance, — je dois à l'obligeance de M. le maire d'Abbeville la confirmation de ce fait — le héros de la *Bassvilliana*, se nommait de Bassville, Jacques-Joseph Hugou.

retrouver, à la fin du volume, le nom du poète qu'on avait perdu de vue depuis si longtemps. En effet, avant de terminer, M. V. s'est heureusement rappelé qu'il faisait, non l'histoire de la politique contemporaine, mais la biographie d'un des écrivains les plus célèbres de l'Italie, et il a bien voulu consacrer les trois dernières pages de son livre à la *Mysogonia* de Monti. Il était temps; mais qu'est-ce que trois pages seulement consacrées à une œuvre importante du poète, après une trentaine sur l'histoire générale du temps?

En résumé, on sort de la lecture de ce livre fatigué, agacé et non instruit; l'auteur annonce la publication prochaine d'un autre fragment de son ouvrage : « Monti de 1781 à 1790 »; si c'est pour en faire cadeau à ses amis ou à quelques curieux des lettres italiennes, il n'y a rien à dire à cette fantaisie; mais si, comme il l'annonce hautement dans sa préface, M. Vecchi veut nous faire réellement connaître le grand poète mieux qu'il ne l'a été jusqu'à présent, je crois qu'il fera bien d'ajourner l'exécution de son projet. Qu'il étudie encore son sujet, qu'il fasse surtout un choix sévère dans ses notes, avant de les mettre en œuvre; quand il aura fait ce travail préparatoire et seulement alors, il pourra vraiment espérer de nous offrir un livre qui lui fasse honneur, en même temps qu'il pourra être réellement utile.

Charles Joret.

---

178. — **Révélations étymologiques** par Michel Schapiro. Origine des mots dits historiques. I. Armes tranchantes. Paris, Maisonneuve. 1880, in-8°, viii-85 p.

« Je ne me dissimule pas, dit l'auteur de ce petit livre (p. iv), toute la hardiesse de mon entreprise et le peu de succès sûr lequel je puis compter en mettant en avant des opinions aussi schismatiques que les miennes ». Ailleurs encore, il déclare qu'il n'admet pas les résultats auxquels la science moderne croit être arrivée, ni surtout les principes qu'elle croit avoir établis. En quoi consistent les principes de M. Schapiro, c'est ce que nous ne parvenons même pas à démêler clairement dans la déclaration qui termine la préface : « Ces principes sont l'émancipation du langage des subtilités scolastiques, — l'émancipation de la langue française de l'arabe, du persan, du basque et du bas et haut tudesque, — la répudiation de la conjecture et de la divination et la substitution en leur lieu du *bon sens* et des *faits réels,* en un mot, c'est le *positivisme appliqué à l'étude des langues* ». Ce n'est pas la peine de monter sur le Sinaï pour en apporter de pareilles « révélations ». Mais, en réalité, M. S. a des vues plus précises qu'il ne démasque qu'à demi. Il insinue qu'il faut chercher l'étymologie des mots de chaque langue en elle-même, et je soupçonne qu'il « émanciperait » volontiers le français du latin comme de l'arabe et du basque. Il va plus loin encore; il croit, « comme *Socrate* » (p. 15), que « les mots ne présentent point de sim-

ples agglomérations de sons d'après une convention arbitraire, mais que dans les noms domine l'essence des choses qu'ils doivent exprimer, et qu'ils ont une certaine propriété naturelle qui se retrouve la même chez les Grecs et chez les Barbares, c'est-à-dire dans chaque langue particulière ». Heureusement, dans ce travail d'essai, M. S. ne remonte pas si haut. Il s'attaque aux mots français auxquels M. Brachet assigne une origine *historique;* pour M. S., de telles hypothèses sont chimériques : quand un objet porte le même nom qu'une ville ou un homme, ce n'est pas qu'il le leur doive, c'est que les deux noms ont la même étymologie. Il cherche ainsi à montrer que les étymologies historiques assignées à *baïonnette, brette, eustache, jarnac* et *verdun* sont fausses, et pour plusieurs de ces mots il ne réussit pas mal ; mais qu'est-ce que cela prouve pour sa thèse générale? Quand M. S. a raison, il l'a comme tout le monde; on peut approuver ses argumentations sans accepter aucunement ses conclusions générales, et de ce qu'un *verdun* n'a rien à faire avec Verdun, s'ensuit-il qu'un *chassepot* ne doive pas son nom à M. de Chassepot? Il n'y a évidemment rien d'absolu en cette matière.— Partant de là, M. S. abandonne les étymologies historiques, et consacre plus de 60 pages à prouver que tous les noms d'armes tranchantes, dans les langues classiques, romanes, germaniques et slaves, signifient à l'origine « branche, feuille ou fleur ». Ces noms sont antérieurs à l'invention des métaux, et les armes métalliques ont gardé les noms des armes végétales. On ne voit pas bien comment des fleurs ont pu jamais servir d' « armes tranchantes » ; mais encore ici les assertions absolues de l'auteur sont inacceptables. Si *spatha* est, à l'origine, une large feuille de roseau, cela prouve-t-il que *glaïeul* ne vient pas de *glaive,* mais l'inverse? Si M. S. était welche, je le renverrais à Voltaire pour apprendre à se méfier des systèmes; il est israélite et habite Odessa, ce qui le met un peu loin de nous. Son travail atteste d'immenses lectures et contient plusieurs faits intéressants ; mais il n'en présente peut-être pas un d'attesté, et il faut se méfier de tous. M. Schapiro, « dont les opinions, en fait d'étymologie, diffèrent malheureusement de celles généralement reçues » (p. 12), ne nous dit pas ses objections contre les deux principes de l'étymologie moderne qui lui sont évidemment le plus antipathiques : la *phonétique* et l'*histoire des idiomes*. Pour appliquer ces méthodes rigoureuses, il faut se donner beaucoup de peine, mater son imagination, faire abnégation de soi-même. Mais quand on s'est résigné, on arrive ou on a chance d'arriver à ce *salut* des travailleurs, la certitude.

Ξ.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les *Etudes sur le combat* par Ardant du Picq (Hachette. In-8°, VII et 296 p.) sont une suite de considérations sur le combat antique et le combat

moderne publiées, en 1876 et en 1877, dans le *Bulletin de la Réunion des officiers*; elles sont l'œuvre d'un colonel, tué sous les murs de Metz pendant la dernière guerre. Dans ces études, M. Ardant du Picq s'est attaché surtout à montrer l'influence considérable de l'élément moral dans le combat; les historiens liront avec intérêt les chapitres II, III, IV et V, intitulés : *Que la connaissance de l'homme a fait la tactique romaine, les succès d'Annibal, ceux de César* (p. 19-27); *analyse de la bataille de Cannes* (p. 27-45); *analyse de la bataille de Pharsale et quelques citations caractéristiques* (p. 45-62); *mécanisme moral du combat antique* (p. 62-75).

— La *Société des anciens textes français* vient de mettre deux volumes en distribution. L'un, depuis longtemps annoncé, est le *Saint Voyage de Jérusalem du seigneur d'Anglure* (1395) publié par MM. Fr. Bonnardot et A. Longnon. On remarquera dans la préface des recherches toutes nouvelles et très approfondies sur la famille d'Anglure. Cet ouvrage complète l'exercice 1878 de la Société. L'autre volume est le t. II du *Mistère du Viel Testament* publié par M. le baron J. de Rothschild à ses propres frais, et pour être distribué aux membres de la Société. Ce deuxième tome, qui sera suivi de plusieurs autres, est comme le t. I, accompagné d'une préface très riche en faits nouveaux qui intéressent l'histoire littéraire et la bibliographie. La Société va mettre en distribution le tome IV des *Miracles de Notre-Dame*, publiés par MM. G. Paris et U. Robert.

— La librairie Charpentier poursuit la réimpression des œuvres complètes de P. Lanfrey; elle vient de faire paraître *les lettres d'Everard* (p. 1-248), suivies de trois études : *les pamphlets de l'Eglise, la politique ultramontaine* et *le septennat* (article inédit de 1874).

— On trouvera dans les *Etudes sociales et économiques* de M. Augustin Cochin (Didier. In-8°, 405 p.) un essai sur *la manufacture des glaces de Saint-Gobain de 1665 à 1865* (p. 266-405) que les historiens du XVII[e] et du XVIII[e] siècle ne devront pas négliger de consulter.

— M. Maspero, notre collaborateur, professeur au Collège de France, est chargé d'une mission en Italie, à l'effet de recueillir dans les Musées de Naples, Rome, Florence, Bologne et Turin, les documents nécessaires à la publication d'une histoire de l'Egypte — M. N. Quellien est chargé d'une mission à l'effet de recueillir en Bretagne la musique et les paroles des chansons populaires.

— Un comité, dont les membres principaux sont MM. Em. Egger, Miller, Vacherot, Gidel, Ruelle, etc., ouvre une souscription destinée à ériger un buste de marbre à l'helléniste Courtaud-Diverneresse; ce buste sera placé sur une place publique de Felletin (Creuse), où est né l'auteur du *Dictionnaire français-grec*. (Adresser les souscriptions à M. Delabrousse, 39, rue Descartes, à Paris.)

— Un des prix Rossi, donnés par la Faculté de droit de Paris (2,000 fr.) sera accordé à l'auteur du meilleur travail sur la question suivante : des modes de suffrage adoptés en France depuis le 5 mai 1789 et à l'étranger pour la forme des assemblées politiques. Les mémoires, écrits en français ou en latin, devront être déposés au secrétariat de la Faculté, au plus tard le 31 mars 1882.

ALLEMAGNE. — Le troisième fascicule de l'*Historisches Jahrbuch*, publié par la Société de Gœrres et rédigé par un privat-docent de l'Académie de Münster, M. G. Hüffer, renferme les articles suivants : Pastor, la correspondance du cardinal Contarini pendant sa mission en Allemagne. 1541. I (p. 321-392); Grube, la mission du cardinal Nicolas de Cusa dans l'Allemagne du Nord en 1451 (p. 393 412); Wittmann, l'activité littéraire de l'abbé André de Saint-Michel (près de Bamberg, p. 413-417), et des comptes-rendus de MM. Baumann, sur le premier volume de l'Histoire de Bavière, de M. Riezler (*Geschichte Baierns*. Gotha, Perthes.

p. 418-430); V. BUCHMANN, sur l'ouvrage de Schæfer « les villes de la Hanse et le roi Waldemar de Danemark ». (p. 430-452); JANSSEN, sur le livre de M. Pastor, *Reunionsbestrebungen unter Karl V* (p. 452-458); NILLES, sur les études de M. KRUSCH pour la chronologie du moyen âge chrétien. *(Studien zur christlich mittelaltrelichen Chronologie, der 84jæhrige Ostercyclus und seine Quellen*. Leipzig, Veit. p. 458-467.)

— Nous empruntons au rapport récemment publié par M. Waitz, les renseignements suivants sur les travaux des professeurs qui collaborent aux *Monumenta Germaniae*. L'année dernière, ont été publiés dans la section des *Auctores antiquissimi* : 1° les *Coripi Africani grammatici libri qui supersunt*, p. p. J. PARTSCH ; 2° le tome XXIV° ; 3° le *Brunonis de bello saxonico liber, editio altera*, p. p. W. WATTENBACH ; 4° la *Chronica regia Coloniensis (Annales maximi Colonienses) cum continuationibus in monasterio S. Pantaleonis scriptis aliisque historiae Coloniensis monumentis*, p. p. WAITZ ; — dans la section des *Diplomata* : les documents des empereurs et rois allemands. I^er^ fasc. du I^er^ vol. : les documents de Conrad I et de Henri I, p. p. Th. SICKEL ; les fasc. I et II du tome V, avec des contributions de Arndt, Baumann, Bresslau, Dümmler, Ewald, Foltz, Frensdorff, Gillert, Grandaur, Heydenreich, Kœnig, Loserth, May, Mayr, Mommsen, Schum, Waitz et Wattenbach ; le fasc. III du même volume, avec des contributions de Waitz, Ewald, Gillert, Dümmler, Pauli et Liebermann. D'autres ouvrages sont sous presse ou très avancés. M. MOMMSEN, qui dirige la section des *auctores antiquissimi*, après avoir visité l'année dernière un certain nombre de bibliothèques de Suisse et d'Italie, a achevé l'édition de Jordanis et commencé celle des petites chroniques du v° au vii° siècle. L'impression du *Jordanis* et celle des *Carmina* de Fortunat, entreprise par M. LEO, de Bonn, seront terminées dans le courant de cette année ; M. PEIPER, de Breslau, a commencé celle d'*Avitus* et M. SEECK, celle de *Symmaque*. Les travaux sur Ausone, Cassiodore, Sidoine, se poursuivent ; M. VOGEL, d'Ansbach, entreprend l'édition d'Ennodius. — Dans la section des *Scriptores*, on s'est attaché surtout aux tomes XXV et XIII ; M. HELLER s'est occupé de l'*Aegidius* de Liége, des Généalogies des ducs de Brabant, de la Chronique de Hainaut attribuée à Baudouin d'Avesnes, de la Chronique de Gand de J. de Thiroide ; M. HOLDER-EGGER, des *Chronica principum Saxoniae* ainsi que de celles de Baudouin de Ninove et de Sifrid de Balnhausen. Pour le livre de Christian de Mayence, *de calamitate ecclesiae Moguntinae*, M. REIMER, de Marbourg, a pu consulter des manuscrits, assez récents, il est vrai, à Cheltenham et à Upsal. M. WATTENBACH a édité une chronique autrichienne ; M. WAITZ a travaillé à la plus grande partie du XIII° vol. apportant des contributions aux annales des périodes carolingienne, saxonne et franconienne et publiant en outre pour la première fois, sous leur forme complète, les *Annales necrologici Fuldenses*, ainsi que des extraits abondants de sources anglo-saxonnes et anglaises, revus par MM. PAULI et LIEBERMANN. Le volume sera continué par M. SIMONSFELD, de Munich, et M. SCHUM, de Halle ; ce dernier a trouvé dans la bibliothèque du prince de Metternich au château de Kœnigswart un manuscrit inconnu du *Chronicon Magdeburgense*. — En ce qui concerne le XXVI° et le XV° vol., M. THANER a trouvé à Admont beaucoup de documents manuscrits ; M. KRUSCH a presque achevé l'édition de Frédégaire ; M. LICHTENSTEIN a travaillé à Vienne, à Admont et à Berlin, où l'on avait envoyé le manuscrit de Stockholm, pour la Chronique rimée d'Ottokar. — M. Waitz s'est rendu à Bruxelles, M. Heller à Paris et à Auxerre, MM. Liebermann et Maassen à Cheltenham, M. Pauli à Londres et M. Mommsen, à Milan ; quelques collations ont été faites par M. Mau à Rome, par M. Schœne, à Paris, etc. — Dans la section « *Leges* », la nouvelle édition des Capitulaires, par M. BORETIUS, de Halle, com-

mencera à être imprimée, cette année même; M. Zeumer est sur le point d'achever celle des Recueils de formules; pour l'édition des Conciles de Franconie, M. Maassen, de Vienne, a comparé les deux manuscrits de Cheltenham. — Après la retraite du prof. Loersch, c'est M. L. Weiland, de Giessen, qui s'est chargé de la nouvelle édition du IIe vol. des *Leges*. — Dans la section des *Diplomata*, dirigée par M. Sickel et où M. d'Ottenthal a remplacé le regretté M. Foltz, le Ier fascicule a été distribué, mais le Ier vol. a pu être imprimé. — L'édition des *Acta imperii saeculi XIII inedita*, p. p. MM. Winkelmann et Fickers, est entièrement imprimée, sauf les tables, et offre de nombreux matériaux pour l'histoire du temps, et surtout celle de Frédéric II : elle renferme plus de mille numéros : 1-580, *Acta regum et imperatorum*; 581-756, *Acta ad imperium et regnum Siciliae spectantia*; 757-1001, *Acta Sicula (Registrum II Massiliense, Formulae magnae Curiae, Statuta officiorum)*. — Dans la section *Epistolae*, dirigée par M. Wattenbach, M. Rodenberg entreprend l'édition des copies prises par G.-H. Pertz dans les Regestes du Vatican; le Ier vol. qui comprend l'époque d'Honorius III, est assez avancé pour que l'impression commence cet été; en même temps sera publié le *Registrum* de Grégoire le Grand qui n'a été retardé que parce que M. Ewald a dû prolonger son séjour en Espagne, et à son retour, comparer l'important manuscrit d'Adalhard retrouvé à Saint-Pétersbourg et revoir un recueil de lettres et de canons copiés à Londres par Bishop. — M. Dümmler, de Halle, a, dans la section *Antiquitates*, commencé l'impression du recueil des poésies carolingiennes. M. Baumann, de Donaueschingen, travaille aussi à l'édition des plus importants nécrologes avant 1300, d'après les diocèses, et en commençant par ceux de l'Alamannie.

— Il n'existe pas encore d'histoire continue et complète des Fatimites; M. F. Wüstenfeld va nous donner cette histoire qu'il a composée d'après les sources imprimées (Ibn-el-Athîr, Ibn' Adhârî, el-Makîn, Ibn Challikân, Abul-Fidâ, Ibn Chaldûn, Macrîzî, Abul-Mahâsin, el-Sujûti, el-Keirawâni) et d'après l'Histoire inédite de Gamal ed-din (manuscrit de Gotha). L'ouvrage de M. Wüstenfeld paraît dans les *Abhandlungen* de la Société royale des sciences de Gœttingue.

— M. Hœrschelmann, de Dorpat, prépare une nouvelle édition, basée principalement sur le manuscrit de la Bodléienne, de l'*Enchiridion de Metris* d'Hephaestion.

— M. Cantor doit publier, à la fin de cette année, le premier volume d'une *Histoire des mathématiques*.

— On trouvera dans le Programme de la faculté de philosophie de Tubingue (*Verzeichniss der Doctoren, welche die philosophische Facultæt der kœniglich württembergischen Eberhard-Karls-Universitæt in Tübingen im Decanatsjahre 1879-1880 ernannt hat*) une étude, de 41 pages, du professeur Christoph Sigwart, sur la vie de Giordano Bruno; cette étude intitulée « l'histoire de la vie de Giordano Bruno », *Die Lebensgeschichte Giordano Bruno's*, a été imprimée à Tubingue, chez Laupp; l'auteur y trace, d'après tous les documents connus et sans oublier ceux que vient de publier Domenico Berti, une esquisse complète de la carrière de Bruno.

— M. de Zwiedineck-Südenhorst vient de publier un livre important sur le ministre le plus influent de l'empereur Ferdinand II, Eggenberg. (*Hans Ulrich Fürst von Eggenberg, Freund und erster Minister K. Ferdinand II.* Wien, Braumüller. In-8°. VIII et 236 p.); on trouvera dans cet ouvrage des documents nouveaux sur Wallenstein, entre autres, un *Memorial* écrit par l'empereur pour Eggenberg lors des négociations qui devaient amener Wallenstein à prendre une seconde fois le commandement en chef.

— Les travaux sur la *Sturm-und Drangperiode* se succèdent en Allemagne; voici encore une étude d'un brillant élève de M. W. Scherer, M. Otto Brahm, sur le drame

chevaleresque du XVIII^e^ siècle et sur Tœrring. (*Das deutsche Ritterdrama des achtzehnten Jahrhunderts, Studien über Joseph August von Tœrring, seine Vorgænger und Nachfolger.* Strassburg, Teubner. x et 235 p. XL^e^ fasc. de la collection des « Quellen und Forschungen ».) Après quelques mots préliminaires sur le drame chevaleresque du XVIII^e^ siècle et les jugements qu'il a suscités soit chez Gœthe et Lessing, soit chez les critiques et les historiens de la littérature (p. 1-6), le jeune auteur expose, très minutieusement, la vie de Tœrring (p. 6-21), et analyse ses œuvres (p. 21-69) : Tœrring a composé, outre quelques poésies, plusieurs drames, *Kaspar der Thorringer* et *Agnes Bernauerinn* qui eut le plus grand succès et provoqua une foule d'imitations; mais *Agnès* fut pour lui ce que *Jules de Tarente* avait été pour Leisewitz; ce vigoureux effort de son talent fut le dernier. Dans le chapitre suivant (p. 69-106), M. B. examine le drame chevaleresque avant Tœrring et « les premiers effets de Gœtz de Berlichingen » *(Die ersten Wirkungen des Gœtz)*; il montre que Klinger dans *Otto*, Maier dans le *Sturm von Boxberg*, Hahn dans *Robert von Hohenecken*, Meissner dans son *Johann von Schwaben* et Ramond de Carbonnières dans sa *Guerre d'Alsace*, traduite en allemand sous le titre de *Hugo der siebente*, n'ont guère fait qu'imiter Gœthe et que reproduire les principaux « motifs » de Gœtz de Berlichingen. Tœrring était un Bavarois; il nomme ses drames des drames patriotiques, *vaterlændisch* et il dédie *Agnès* à « sa patrie, la Bavière »; M. B. apprécie successivement tous les « patriotes bavarois » (p. 107-123) qui ont, de même que Tœrring, emprunté le sujet de leurs drames à l'histoire de Bavière : *Ludwig der Baier*, de Lengenfelder (1780); *Otto von Wittelsbach* (1782) de Babo, le plus connu de tous les *Ritterstücke* et qu'on a joué encore à Weimar en 1861; *Ludwig der Strenge* (1782); *der Bürgeraufruhr in Landshut*, de Nagel (1782); *die Schweden in Baiern*, de Blaimhofer (1783); *Ludmillens Brauttag*, de Einzing (1782); *Camma*, de Hübner (1784). Le chapitre suivant, l'avant-dernier du volume, est consacré aux « drames chevaleresques après Tœrring » (p. 123-141), par exemple, au *Golo et Genovefa* du peintre Müller, à *Klara von Hoheneichen* de Spiess, au *Karl von Berneck* de Tieck, au *Vehmgericht* de Klingemann, au drame de Henri de Kleist, *Kæthchen von Heilbronn*, etc. Le dernier chapitre, très curieux, a pour titre *Motive*; M. B. y énumère les différents artifices auxquels avaient recours tous les auteurs de drames chevaleresques, les situations qu'ils aimaient le mieux à évoquer, et il ajoute de nombreux exemples puisés dans les drames de l'époque : presque tous ont exploité la sainte Vehme, les scènes de prison, les serments sur un crucifix, le siège et l'assaut des forteresses; presque tous ont donné un rôle à un enfant, représenté un intérieur d'auberge, fait apparaître des ermites, des fantômes, etc. L'appendice *(Beilagen)* contient, sous les rubriques *Gott, Ehre, Mensch, das Herz*, etc., une foule de passages qui caractérisent les tendances de cette fameuse période. En somme, cet ouvrage est un excellent début, l'auteur a su, par l'abondance des rapprochements, marquer quelques traits caractéristiques d'une des époques les moins connues et les plus curieuses de la littérature allemande. Peut-être eût-il mieux fait de ne pas accorder à Tœrring une si grande importance. Il valait mieux commencer par une analyse minutieuse du *Gœtz* et partir de là; Tœrring eût eu son chapitre spécial, mais lui-même relève de *Gœtz*, et tous ceux qui le suivent, imitent autant *Gœtz* que *Agnes Bernauerin*. Il y a longtemps que nous avons remarqué — si étrange que cela paraisse au premier abord — les analogies entre *Gœtz* et le *Guillaume Tell* de Schiller; M. Brahm en a relevé quelques-unes, il ne les a pas montrées toutes : (exemple, p. 52, Werni monté sur le rocher et criant : *braver Schwimmer*.) Mais, répétons-le, cette étude est fort louable et fait bien augurer de son auteur.

— Un des meilleurs opuscules de la collection de conférences *(Sammlung von Vortrægen)*, publiée chez l'éditeur de Heidelberg, Winter, par MM. Frommel et Pfaff, a pour titre : « L'école romantique en Allemagne et en France » *(Die romantische Schule in Deutschland und in Frankreich)*. L'auteur de cet opuscule, M. Stephan Born, professeur à l'Université de Bâle, expose en 27 pages les traits principaux qui distinguent le romantisme français et le romantisme allemand ; on ne peut, dans l'étroit espace qu'il s'est fixé, lui demander d'approfondir le sujet; mais sa brochure renferme des vues ingénieuses et mérite d'être lue. Toutefois, est-ce le livre de Mme de Staël sur l'Allemagne qui a seul « provoqué » la poésie romantique ? (p. 8). M. Born, qui semble très familier avec la littérature des deux nations, donne l'avantage à la France *(Der Vortheil ist immerhin auf Seiten der Franzosen*, p. 24). Alfred de Musset lui semble « valoir à lui seul une demi-douzaine de ses prédécesseurs germaniques » (p. 16) et Victor Hugo, qui « fit au grotesque la même place que Schlegel à l'ironie », est, à ses yeux, — aux yeux de tout juge impartial — (p. 19) le plus grand des poètes qui vivent actuellement dans le monde européen. Ce jugement étonnera beaucoup d'Allemands; M. Born lui-même n'en doute pas, et il ajoute en note : *diese Ansicht würde in Deutschland sehr befremden, wo man den Lyriker Victor Hugo noch wenig kennt.*

— On va reconstruire la bibliothèque de l'Université de Gœttingue et le bibliothécaire en chef, M. Wilmanns, a visité l'Angleterre pour y étudier l'aménagement des grandes bibliothèques ; il était accompagné de l'architecte Kortum.

— Les journaux ont appris à nos lecteurs la destruction de la bibliothèque de M. Mommsen. Un correspondant du *Times* écrit que deux manuscrits, appartenant, l'un à la bibliothèque du Vatican, l'autre à un collège de Cambridge, sont perdus; que le VIe volume de l'*Histoire romaine*, prêt pour l'impression, a été consumé par les flammes; que les copies d'inscriptions latines, recueillies par de jeunes érudits pour le *Corpus inscriptionum* ont été sauvées en partie. D'après l'*Athenæum*, M. Mommsen partira, le plus tôt possible, pour la Suisse, afin de recommencer son recueil des inscriptions suisses. L'académie des sciences a décidé de lui rendre un exemplaire de tous les livres qu'il avait reçus d'elle, comme membre de l'académie. On propose également que les savants lui envoient ceux de leurs ouvrages qui ont trait à ses études spéciales. L'idée sera mise à exécution en Allemagne, ajoute le correspondant de la revue anglaise, et il est à espérer et à désirer que les savants de l'étranger se joignent au mouvement. « J'allai voir Mommsen le lendemain de la catastrophe et le trouvai très abattu. Tous les appels à sa force d'âme et l'espoir du relèvement possible de sa bibliothèque ne servirent de rien. Aujourd'hui, il était tout autre; naturellement grave et pensant encore à la grandeur du malheur qui l'a frappé; mais, en somme, absorbé par les efforts immédiatement nécessaires. Déjà il était curieux d'observer qu'il ne parlait plus de malheur, *Unglück*, mais de mésaventure, *Missgeschick*.

— Un collaborateur de la *Gegenwart*, M. Karl Braun-Wiesbaden (n° 30, p. 54), compte parmi les Souabes, outre Schiller, Hegel, Strauss, etc., le grand Cuvier, car « Cuvier est né en 1769 dans la ville, alors wurtembergeoise, de Montbéliard *(Mœmpelgard)* — depuis elle est devenue française et, en 1870, redevenue allemande — et il a étudié à l'académie de Stuttgart ». Qui eût jamais pensé, parmi nous, que Montbéliard faisait partie de la Souabe et que le drapeau allemand flotte, à l'heure qu'il est, sur son château? Mais les Français ignorent la géographie, et les Allemands seuls la savent.

— Une somme de 80,000 marks vient d'être donnée par l'empereur d'Allemagne pour l'achèvement des fouilles de Pergame et d'Olympie.

ANGLETERRE. — Les *Oriental Series* de MM. Trübner s'augmenteront prochainement de nouveaux ouvrages dont voici les titres : *Linguistic and oriental essays*, par M. R. N. Cust[1] ; *The classical poetry of the Japanese*, par M. B. H. Chamberlain ; *The four jewels of the Law, with pali texts and english translation*, par le Rév. Morris ; *The history of Esarhaddon*, traduite par M. Ernest A. Budge.

GRÈCE. — Notre correspondant, M. Sp. Lambros, dont nous avons récemment annoncé la mission au mont Athos, est accompagné de trois étudiants de l'Université d'Athènes qui peuvent lire et copier les manuscrits du moyen âge, d'un peintre et d'un graveur. L'*Athenaeum* qui nous donne cette nouvelle, ajoute que le mont Athos possède un photographe et que quelques-uns des moines ont étudié la paléographie à Athènes où ils suivaient le cours de M. Lambros.

ITALIE. — On annonce la fin de l'ouvrage de M. Demetrio Salazaro, intitulé *Studii sui monumenti dell' Italia meridionale dal IV*

ITALIE. — On annonce la fin de l'ouvrage de M. Demetrio Salazaro, intitulé *Studii sui monumenti dell' Italia meridionale dal IV*to *al XIII*mo *seculo* » ; le second volume, qui est terminé, comprend les monuments de l'Apulie, de la Calabre et de la Sicile.

— M. Bernardino Peyron vient de dresser le catalogue latin des manuscrits hébreux conservés à la bibliothèque de l'Université de Turin ; ce catalogue renferme 2,176 articles.

— Nous avons annoncé l'ouvrage de M. Ascoli, *Iscrizioni inedite o mal note, greche, latine, ebraiche, di antichi sepolcri giudaici del Napolitano*. Cette étude est tirée des travaux du 4e congrès international des orientalistes, tenu à Florence en 1878. L'auteur parle d'abord des plus anciennes épitaphes hébraïques trouvées à Worms, à Aden et en Crimée ; il expose l'histoire de l'établissement des Juifs dans le pays de Naples, du IVe au Xe siècle, décrit brièvement les catacombes de Venouze (Venosa), donne le texte des inscriptions trouvées à Venouze, Brindes, Trani, etc. Les plus anciennes inscriptions de Venouze sont en grec et en hébreu ; elles sont presque toujours accompagnées de l'emblème du candélabre et du mot *shalom*. La date la plus ancienne qu'offrent ces inscriptions est 810 ; mais on peut faire remonter celles de Venouse plus haut encore. M. Ascoli termine son travail par des recherches philosophiques et historiques sur la langue et l'époque de ces inscriptions.

— Vient de paraître à Bologne, chez N. Zanichelli, *Studi di critica e storia letteraria di Alessandro* d'Ancona, recueil renfermant quatre excellentes études : 1° sur la conception de l'unité politique chez les poètes italiens ; 2° sur le poète Cecco Angiolieri de Sienne, poète humoriste du XIIIe siècle ; 3° sur les sources du *Novellino* ; 4° sur la légende d'Attila au moyen âge.

— La *Gazzetta letteraria* de Turin a publié, dans un numéro du 27 mars 1880, une poésie inédite, fort belle, d'Aleardo Aleardi ; cette poésie, intitulée « Sur la tombe d'un ennemi », a été composée en 1858 ; on en trouvera la traduction en vers allemands, due à M. H. Kitt, dans le *Magazin für die Literatur des Auslandes* (n° 30, 24 juillet).

— Une nouvelle édition des *Scritti inediti* de Lud. Ant. Muratori vient de paraître (Bologne, Zanichelli) ; cette édition, due à M. Corrado Ricci, renferme 64 lettres nouvelles.

1. Vient de paraître et a été envoyé aux bureaux de la *Revue*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 juillet 1880.

M. Heuzey, pour compléter sa communication de la dernière séance, sur une aryballe en forme de tête casquée portant une inscription hiéroglyphique, lit une *Note additionnelle sur deux aryballes trouvées à Cos*. Ces deux vases ont été acquis récemment par le musée du Louvre. Ils présentent plusieurs ressemblances avec celui dont M. Heuzey a entretenu l'académie, et paraissent, comme celui-là, être de travail phénicien. Ils figurent la tête d'Hercule, enveloppée de sa peau de lion.

M. Léon Renier annonce qu'il a reçu de M. de Lavigerie, archevêque d'Alger, une importante collection d'estampages d'inscriptions latines fort intéressantes. Ces estampages ont été recueillis en Tunisie, par les pères du couvent de Saint-Louis de Carthage.

M. V. Prou commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Les αὐτοματοποιϊκά, d'Héron d'Alexandrie*. L'ouvrage d'Héron intitulé *αὐτοματοποιϊκά* est destiné à enseigner la manière de construire des théâtres de marionnettes. Ces théâtres devaient servir à représenter des pièces entières ; un ingénieux mécanisme, préparé à l'avance, mettait en mouvement les marionnettes et les décors, depuis le commencement du spectacle jusqu'à la fin, sans qu'on eût autre chose à faire que de prononcer les paroles du dialogue. L'importance de ce texte et les renseignements qu'il fournit sur l'histoire des théâtres de marionnettes dans l'antiquité ont échappé à la plupart des auteurs. Au XVI[e] siècle, quelques traductions et interprétations en ont été données ; mais, de nos jours, personne à peu près ne s'en est occupé, à l'exception de M. Th.-H. Martin, qui en a publié une analyse que M. Prou ne juge pas suffisante ; Charles Magnin, dans son *Histoire des marionnettes*, paraît en avoir entièrement méconnu la valeur. M. Prou se propose de donner un commentaire et une traduction de cet important document. Dans la partie lue aujourd'hui, il indique quels sont les mss. qui nous ont conservé l'ouvrage d'Héron, et fait voir comment doit en être établi le texte.

M. Revillout commence la lecture de la seconde partie de son mémoire sur la *Chronique démotique* de Paris.

Ouvrages déposés : A. Germain, L'école de médecine de Montpellier, ses origines, sa constitution, son enseignement ; étude historique d'après les documents originaux (Montpellier, in-4°, extrait des Mémoires de la Société archéologique) ; — A. Germain, Etienne Strobelberger, géographe-voyageur, historien et botaniste (Montpellier, in-8°, extrait du Bulletin de la Société languedocienne de géographie).

Ouvrage présenté par M. Léon Renier : Daremberg et Saglio, Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 7[e] fascicule ; — *présenté par M. L. Delisle :* Catalogue de l'exposition du cercle de la librairie en 1880 (par Pawlowsky).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 16 Août — 1880

---

179. — **Die Perser des Aeschylos als Quelle für altpersische Altertumskunde,** nebst Erklærung der darin vorkommenden altpersischen Eigennamen von Philip Keiper. Erlangen, Andreas Deichert. 1877, 114 p. in-8°.

Les Perses d'Eschyle sont, en date, le premier document grec sur la Perse : qu'y a-t-il à en tirer? La question, déjà étudiée partiellement par Fr. van Hoffs (De rerum historicarum in Aeschyli Persis tractatione poetica Dissertatio philologica, Münster, 1866), et par Em. Hannak (Das Historische in den Persern des Aeschylos, Wien, 1866), est reprise dans son ensemble par M. Keiper dans l'ouvrage dont nous rendons compte.

Dans une première partie (3-41), il étudie les données d'Eschyle sur la religion et les mœurs des Perses; dans une seconde partie (41-52), les données sur l'histoire de la Perse; dans la troisième, la plus considérable du livre (63-114), les noms propres cités dans la pièce. Il ne faut pas s'étonner de la disproportion apparente de cette dernière partie : car, somme toute, l'onomastique est le domaine où Eschyle apporte le plus d'éléments nouveaux, sinon sûrs.

Sur la religion, nulle donnée précise : on a voulu retrouver une allusion au dualisme dans les prières offertes au Ciel et à la Terre (v. 499), le Ciel étant Ormazd et la Terre Ahriman. M. K. démontre fort bien que la Terre n'a rien d'Ahrimanien et que le couple Ciel et Terre n'a plus de valeur religieuse dans les textes connus [1]. M. K. montre aussi avec beaucoup de sens que le fameux songe d'Atossa ne contient aucun pressenti-

---

1. M. Keiper croit encore au Δῖαν... τὸν οὐρανόν d'Hésychius, (p. 7), lequel dérive certainement du Δία d'Hérodote, pris comme substantif féminin homonyme de l'adjectif δῖα (δῖαν · μεγάλην ἢ ἔνδοξον · τὸν οὐρανὸν Πέρσαι). Δία καλεῦντες signifie, suivant l'usage constant des Grecs quand ils décrivent des religions étrangères, donnant le nom de *Dieu suprême*. — P. 10. *Apâm napât* n'est pas un dieu des eaux, c'est le dieu de la flamme dans les eaux. — P. 8, nous lisons : « les sacrifices humains sont inconnus au culte aryen dans sa forme pure et primitive, ils sont empruntés aux cultes sémitiques » : où faut-il chercher « cette forme pure et primitive » du culte aryen ? Moloch a-t-il pénétré dans la Gaule du Nord et en Inde ?

ment de l'unité aryenne et qu'Eschyle n'est pas un précurseur de Bopp. La Perse est sœur de la Grèce, grâce au nom de Persée, comme la Médie pourrait l'être, grâce au nom de Médée. (Cf. Hérodote, VII, 61 sq.). Rien à tirer non plus de la scène du présage, scène grecque par les détails et l'esprit. En somme, les Perses ont des dieux et ils prient : voilà au fond tout ce qu'Eschyle connaît de leur religion. Sur leur gouvernement, il n'en sait guère plus : il sait seulement que les Perses sont les sujets d'un maître, tandis que les Grecs sont citoyens libres : c'est assez pour lui, et c'est tout, car c'est l'idée qui pénètre toute son œuvre : il importe peu au spectateur grec de connaître les détails de l'organisation perse, mais seulement d'entendre parler du grand roi et de ses esclaves, de leurs tributs, de leurs prosternements devant le maître (προσκύνησις), et de la liberté grecque étonnant les barbares. Au delà de ces traits généraux, rien ou peu de chose. Le seul trait intéressant est la mention de « l'Œil du Roi », plus tard si fréquente chez les historiens grecs, et que M. K. rapproche de l'Œil de Mithra.

Pour l'histoire de la Perse, le seul passage important est celui où Darius la résume : ce passage aurait dû être étudié de plus près (p. 42). L'idée qu'Eschyle se fait de la succession dynastique en Perse est-elle celle d'Hérodote ou de Xénophon ? Cyrus renverse-t-il son prédécesseur ou lui succède-t-il pacifiquement ? L'impression générale qui ressort de tout le morceau est, semble-t-il, que la donnée d'Eschyle est celle de Xénophon.

Dans l'interprétation des noms propres, M. K. a fort bien reconnu que tous les noms donnés aux soldats de Xerxès ne sont pas pour cela des noms perses. Parmi les noms qui avaient pu frapper les Grecs, quelques uns pouvaient appartenir à des sujets non aryens et, dans l'immense variété des populations de l'empire, les noms de ce genre peuvent être nombreux : de plus, Eschyle n'avait pas sous les yeux un annuaire de l'armée perse et rien ne prouve qu'il n'ait pas créé des noms perses, en prenant des noms grecs auxquels il se contentait de donner une forme exotique. Dans de pareilles conditions, l'étymologie positive doit être très réservée, surtout pour les noms qui ne se rencontrent que dans Eschyle ; c'est là surtout qu'il faut tenir compte de cette règle essentielle dans toute recherche d'onomastique : n'accepter d'étymologie que celle qui s'impose du premier coup d'œil ou qui peut se vérifier historiquement. Hors de là il n'y a place qu'à des combinaisons plus ou moins ingénieuses, ou plus ou moins pénibles. M. Keiper emploie près de deux pages à expliquer le nom Ἀγδαβάτας qui serait formé de βάτας qui est « évidemment » le suffixe possessif *vat*, et de *a-gadha* « non-maladie », le tout signifiant « non malade ». C'est beaucoup d'érudition dépensé, je crains, en pure perte : Ἀγδαβάτας est un simple adjectif signifiant « l'Ecbatanien » et dont on trouve le pluriel, v. 924, ἀγδαβάται γὰρ πολλοί... — Les noms Σούσας, Σουσισκάνης ne sont pas perses, mais Susiens, et le nom de *Suse* n'a rien à faire avec le nom perse

Uvâja. — Bardiya, le Σμέρδις d'Hérodote, le Μέρδις d'Eschyle, ne vient point de *bared barez*; c'est très probablement un titre d'apanage, ou une indication d'origine, faisant la paire avec le nom de Cambyse; Cambyse, *Kambujiya*, signifie « le Kambujien » ou, si l'on veut « prince héritier de *Kambuja* » et Μέρδις *Bardiya* signifie le *Bardien*, c'est-à-dire, le Marde; nous avons là la forme primitive du nom des Μάρδοι, de même que nous avons celle de leur autre nom, Ἄμαρδοι, dans le *Habardi-p* des cunéiformes du second système. — L'auteur doit d'autant plus se défier de l'étymologie qu'il y fait parfois entrer des éléments très étranges : citons, entre autres, un védique *çici-dava* (!) qui signifierait « qui dérobe la lumière », et une racine *çic* « briller » qui est, paraît-il, un doublet de *çuc*.

Malgré ces taches, le travail de l'auteur n'est pas inutile; il a réuni un grand nombre de matériaux qui pourront servir, et la partie purement historique est traitée avec sens et jugement.

James DARMESTETER.

180.— **Die Bæume und Stræucher des alten Griechenlands bearbeitet** von Karl KOCH Dr. med. et phil. Professor der Botanik a. d. Friedrich-Wilhelms-Universitæt zu Berlin. Stuttgart. Verlag v. Ferdinand Enke. 1879, in-8°.

Le nom de feu M. le docteur Koch est honorablement connu dans la science. L'ouvrage posthume dont on vient de lire le titre nous arrive précédé : 1° de deux préfaces par MM. Carl Bolle et Joh. Gottfried Wetzstein; 2° d'une introduction sur le style des jardins, écrite par M. K. lui-même; il y est question principalement du style où règne la ligne courbe (ce qu'on appelle de nos jours le jardin *anglais*), qui, selon l'auteur, se développa spontanément dans la Grèce antique. Cette introduction n'a, à vrai dire, qu'un rapport assez lointain avec le corps de l'ouvrage.

M. K. indique les sources où il a puisé pour composer son livre. Ce sont avant tout les œuvres d'Homère, de Théophraste (qu'il fait vivre au IIIe siècle av. J.-C.) et de Dioscoride; puis il prévient qu'il règne une grande confusion sur les noms des plantes grecques, parce que les premiers qui les ont interprétés, depuis Matthiolo jusqu'à Linné, ne connaissaient pas la flore de la Grèce et croyaient que ce pays possédait les mêmes plantes que la France, l'Allemagne et l'Italie. Le savant Sprengel lui-même est, paraît-il, tombé dans cette erreur. Plus tard, quelques botanistes ont voulu corriger Linné et rétablir les noms grecs et latins, mais ces corrections n'ont pas été acceptées par tout le monde; de là des confusions, et M. K. ne se flatte pas de dissiper tous les doutes.

Après quatre chapitres sur la nature du sol de la Grèce, sur les immigrations des peuples et les plantes qu'ils ont dû importer dans ce pays,

puis sur l'état général des bois dans l'antiquité, M. K. arrive aux arbres et aux arbustes, qu'il répartit en deux grandes divisions : Conifères (gymnospermes) et Dicotylédones ; il subdivise ces dernières en quatre classes et adopte une classification qui n'est que la combinaison de celles de Jussieu, de Candolle et d'Endlicher [1]. Les Monocotylédones sont laissées de côté ; cependant le dattier (φοίνιξ) était connu en Grèce ; il est nommé dans l'Odyssée, dans l'hymne à Apollon Délien et aussi dans Théophraste, qui fait observer qu'en Grèce ses fruits ne parviennent pas à maturité. (Hist. Plantar., III, 3, 5.)

L'auteur ne s'est pas contenté de traduire un grand nombre de passages et d'y ajouter quelques notes, comme avait fait Lenz ; il en a extrait chaque fois la substance, et l'a condensée en quelques lignes, en ayant soin d'indiquer ce qui est exact et ce qui ne l'est pas ou ne l'est plus. Aussi trouvons-nous dans ce livre des détails très intéressants sur la distribution des arbres en Grèce dans l'antiquité et dans les temps modernes (tel arbre comme le *Taxus baccata* (if), que l'on rencontrait en assez grande quantité en Macédoine au temps de Théophraste, a complètement disparu aujourd'hui de ce pays). Nous trouvons décrits les procédés d'exploitation et de traitement des bois usités chez les Grecs, et nous voyons que quelques-uns de ces procédés se sont perpétués jusqu'à nos jours (par exemple, l'extraction de la résine, p. 30). Puis viennent des discussions sur la patrie des plantes, sur l'époque et l'occasion de leur acclimatation en Grèce ; malheureusement, sur ce dernier point, M. K. donne rarement les preuves de ce qu'il avance. Dans nombre d'endroits, du reste, il est difficile de distinguer s'il parle en son propre nom, ou au nom d'un auteur ancien, d'autant plus qu'il omet assez souvent d'indiquer le passage d'où est tirée l'assertion qu'il rapporte. Cela ne serait cependant pas inutile ; car, malgré sa science incontestable, on ne peut se fier entièrement aux interprétations de M. Koch. Par exemple, p. 93, après avoir loué le talent d'observation de Théophraste, il lui fait dire que le *thym, au bord de la mer, est infécond et ne donne que des fleurs*, tandis que Théophraste. (His. Plant., VI, 2, 4), a dit tout autre chose : Οὐ γάρ φασι δύνασθαι φύεσθαι καὶ βλαστάνειν ὅπου μὴ ἀναπνοὴ διϊκνεῖται ἡ ἀπὸ τῆς θαλάττης. Selon lui, Théophraste impute au mauvais temps la destruction des plantes ; or, dans le passage cité (Hist. Plant., VI, 2, 3), il ne s'agit que des fleurs : βλάπτει δὲ καὶ ἀπόλλυσι τὴν ἄνθησιν ἐὰν ὕδωρ ἐπιγένηται. Page 127, on est étonné de lire que, suivant Hérodote et d'autres auteurs anciens, on faisait en Orient des gâteaux d'huile de sésame et de millet, *ces gâteaux étaient si grands qu'ils atteignaient parfois la grandeur d'un arbre, comme on l'avait raconté à Hérodote, qui ne voulait pas le croire* ; or on lit (Her., I, 193) : Ἐκ δὲ κέγχρου καὶ σησάμου ὅσον τι δένδρον μέγαθος γίνεται, ἐξεπιστάμενος

1. Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. Dastre, à qui nous adressons ici nos bien sincères remerciements.

μνήμην οὐ ποιήσομαι, εὖ εἰδὼς ὅτι τοῖσι μὴ ἀπιγμένοισι ἐς τὴν Βαβυλωνίην χώρην καὶ τὰ εἰρημένα καρπῶν ἐχόμενα ἐς ἀπιστίην πολλὴν ἀπῖκται. On voit qu'il n'est pas question ici de gâteaux.

M. K. rend justice aux descriptions de Théophraste et lui accorde un grand talent d'observation. Il ne paraît pas avoir remarqué que l'auteur grec parle très souvent sur la foi d'autrui, et emploie à chaque instant les formules ὥς φασι, οὕτως λέγουσι κ. τ. λ. Sprengel avait cependant déjà beaucoup insisté sur ce point (*Hist. rei herbariae*, t. I, p. 74). M. Koch ne nous dit pas non plus quels sont les caractères qui semblent avoir le plus frappé les Grecs, et auxquels ils ont attaché le plus d'importance ; ce qui eût été intéressant pour l'histoire de la botanique et pour celle des méthodes d'observation.

En résumé, cet ouvrage est moins complet que celui de Lenz et ne saurait le remplacer, même pour les plantes ligneuses. Mais il sera fort utile pour la comparaison de la géographie botanique dans l'antiquité et dans les temps modernes ; et il redresse des erreurs commises soit par les anciens, soit par ceux qui les ont interprétés. Il aurait pu rendre de grands services à la lexicographie et à la philologie ; mais, outre qu'on ne peut accepter sans vérification les assertions tirées des auteurs anciens, l'absence de toute espèce de table et de tableau de classification rend les recherches longues et difficiles.

Alfred Jacob.

---

181. — **Fontes juris antiqui romani** edidit C.-G. Bruns. Editio quarta auctior emendatior. Tubingæ. 1880, xiv-341 pages.

— **Beitræge zur Kunde des prætorischen Edicts** von Dr O. Lenel. Stuttgart. 1878, iv-111 pages.

I° L'ouvrage de M. Bruns, dont nous annonçons aujourd'hui la quatrième édition, a déjà été recommandé, en 1872, par M. Alph. Rivier, aux lecteurs de la *Revue critique* [1], et nous sommes heureux de pouvoir donner l'adhésion la plus complète au jugement qui fut alors porté. Nous croyons, en effet, que ce volume devrait se trouver dans la bibliothèque, non-seulement de tous ceux qui étudient le droit romain, mais encore de tous ceux qui s'occupent d'histoire romaine. Nous connaissons des professeurs de l'enseignement secondaire et même de l'enseignement supérieur qui étaient naguère fort embarrassés pour vérifier la moindre citation d'un texte des vieilles lois romaines, convaincus qu'ils étaient que ces monuments juridiques ne se rencontrent que dans de volumineuses et inabordables collections. Leur surprise et leur satisfaction ont été grandes lorsque nous avons mis entre leurs mains le recueil publié, à un prix si modique [2], par M. Bruns.— Nous avons bien en France un

---

1. 1872, t. II, p. 58, art. 144.
2. 6 marks, 60 pfennigs.

livre analogue, l'*Enchiridion* de M. Ch. Giraud; mais ce dernier s'adresse plus spécialement aux étudiants en droit; il contient moins de documents historiques, et, comme il a été publié en 1873, plusieurs textes très importants, les nouveaux bronzes d'Osuna, les tablettes de Cæcilius Jucundus, la table d'Aljustrel, etc., ne s'y rencontrent pas. Il faut donc, provisoirement au moins, accorder la préférence au volume de M. Bruns.

Chacune des nouvelles éditions des *Fontes* a été annoncée comme *auctior et emendatior*. Ce titre n'est pas trompeur. M. B. soumet à une révision attentive les textes déjà publiés et ajoute sans cesse à sa collection de nouveaux monuments. Les chiffres suivants sont significatifs : la première édition a 152 pages, la deuxième 253, la troisième 317, la quatrième 341.

Parmi les additions de la quatrième édition, nous signalerons :

1° La *Lex Spoletina,* (p. 44), trouvée en 1876, qui contient un règlement de police relatif à un bois sacré;

2° Les nouveaux bronzes d'Osuna (p. 110 et 117), publiés et commentés en France par M. Ch. Giraud (*Les nouveaux bronzes d'Osuna,* Paris, avril 1877);

3° La *Lex metalli Vipascensis* (p. 141-149), trouvée à Aljustrel, en 1876, et dont nous avons parlé ici même il y a peu de temps (*Revue critique,* 1880, I, p. 185);

4° Le Sénatus-consulte *de pago Montano,* (p. 151), trouvé à Rome en 1875;

5° La Table de Claude, (p. 156-158), trouvée à Lyon au XVI[e] siècle et conservée dans le musée de cette ville, (*Histoire monumentale de la ville de Lyon,* t. VII, p. 113-161);

6° Le Sénatus-consulte de *Cyzicenis,* (p. 163), publié par M. Ch. Giraud dans le *Journal des Savants,* 1876, p. 324;

7° L'*Edictum proprætoris Hispaniensis* [1], (p. 187), trouvé aux environs de Gadès en 1866 et conservé à Paris dans le musée du Louvre;

8° Les tablettes de Cæcilius Jucundus, (p. 214-220), trouvées à Pompéi en 1875 et sur lesquelles nous avons publié une étude dans la *Nouvelle revue historique du Droit,* 1877, p. 397-410;

9° *L'Obligatio Ferentina,* (p. 227), connue depuis longtemps, mais sur laquelle M. Mommsen a rappelé l'attention dans l'*Hermes,* t. XII, 1877, p. 123.

En face de ces additions, il y a quelques suppressions. On ne trouve plus, dans les *Negotia,* un exemple d'*in jure cessio;* les fragments du *De re rustica* de M. Porcius Caton ont disparu du chapitre consacré aux *Scriptores.*

Si l'on veut maintenant se faire une idée des améliorations apportées

1. *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* 1867, p. 267 et suiv.

aux textes déjà publiés, il suffit de comparer le texte nouveau du Sénatus-consulte *de Ludis sæcularibus* (p. 152) avec le texte de la troisième édition.

M. B. a donc réellement augmenté et corrigé son livre. Il a plus de titres encore que dans le passé à la gratitude des hommes studieux dont son recueil facilite les recherches.

Nous permettra-t-il de lui signaler quelques inexactitudes et quelques fautes légères dans le texte et dans les notes de la Table de Claude, publiée pour la première fois « in usum scolarum? » 1° Colonne 1, ligne 6, il faut lire : *ab origine* et non *ob origine*; ligne 9 : *quidam* et non *quidem*; col. II, ligne 6 : *cœpero* et non *cœpere*; ligne 15 : *taceam et odi* et non *taceam odi*; ligne 29 : *Luguduno* et non *Lugduno*; ligne 38 : *avocatus* et non *advocatus*. — 2° Il n'est pas vrai que la partie de la Table qui a été retrouvée soit « tam alta quam lata, 1^{m}95 »; voici ses dimensions exactes : hauteur, 1^{m}34; largeur, 1^{m}93. — 3° Les anciens éditeurs étaient excusables de dire que le milieu de la Table était en mauvais état par suite d'une fracture, et que beaucoup de lettres de la première colonne avaient péri. Mais actuellement le texte est presque complet, et M. B. devra faire disparaître de sa cinquième édition la plupart des signes typographiques à l'aide desquels il a marqué les anciennes lacunes. Les lettres de la fin des lignes de la première colonne n'avaient pas péri; elles étaient seulement recouvertes d'une couche de plâtre que l'on a récemment enlevée. Ce remède si simple a permis également d'améliorer les deux premières lignes de la seconde colonne. M. Allmer a publié, en 1878, dans sa *Revue épigraphique du midi de la France*, p. 25, les résultats de ce travail.

II° La dissertation de M. Otto Lenel peut être rapprochée des *Fontes* de M. Bruns, puisqu'elle a pour objet la restauration de deux fragments de l'Édit du Préteur, l'une des sources les plus précieuses pour l'étude du Droit romain (*Fontes*, p. 165-185).

Tout le monde reconnaît que l'Édit publicien, tel qu'il nous est parvenu (*Fontes*, p. 169), a subi des altérations; les divergences ne se produisent que lorsqu'il s'agit de rétablir le texte primitif. M. L. croit, comme Rudorff, que l'édit contenait deux dispositions distinctes, l'une pour la personne qui avait la chose *in bonis*, l'autre pour le possesseur de bonne foi [1]. Le tableau suivant montre quelles différences existent entre sa restitution et celle de Rudorff.

Rudorff, § 62, p. 75.	*Lenel*, p. 53.
« Si quis rem mancipi quæ traditur ex justa causa a domino et nondum usucaptam petet, judicium dabo.	« Si quis id, quod mancipatur, traditum ex justa causa a domino et nondum usucaptum petet, judicium dabo.

1. Voir, en sens contraire, la dissertation de M. Cuq, dans la *Nouvelle Revue historique*, 1877, p. 629.

« (Item?) si quis id quod traditur ex justa causa non a domino et nondum usucaptum petet, judicium dabo. »

« Ei qui bona fide (non a domino?) emit, si rem traditam sibi et nondum usucaptam petet, judicium dabo. »

M. L. nous paraît justifier par de bonnes raisons chacun des mots employés par lui dans cette restitution. Il s'efforce ensuite de montrer sous l'influence de quelles préoccupations les compilateurs ont dénaturé le texte officiel et l'ont rédigé tel que nous le voyons dans le Digeste. Enfin, il essaie de réfuter l'objection tirée de la formule de l'action publicienne rapportée par Gaius, *Commentaire IV*, § 36.

M. L. s'occupe, en second lieu, de l'action *de eo quod certo loco*. Voici quels étaient, suivant lui, les termes de l'édit prétorien : « De eo, quod certo loco dari oportet, ita judicium dabo, ut utilitas illo loco solvendi salva sit promissori » (p. 60). La formule de l'action aurait été ainsi conçue : « Si paret N. Negidium A. Agerio Ephesi decem dare oportere, judex, arbitratu tuo N. Negidium A. Agerio condemnato; S. N. P. A »[1]. L'objet de cette deuxième étude est de montrer, par l'exemple de l'action arbitraire *de eo quod certo loco*, que la définition des actions arbitraires donnée par Justinien, *Institutes*, § 31, *de actionibus*, et adoptée par la plupart des romanistes, est complètement inexacte. — Nous nous bornons à signaler cette thèse, ne pouvant, dans une revue consacrée à l'histoire, suivre M. Lenel sur le terrain purement juridique où il s'est placé.

E. CAILLEMER.

---

182. — **Hattatal Snorra Sturlusonar** herausgegeben von Th. MŒBIUS. I. Gedicht. Halle 1879 (Buchhandlung des Waisenhauses).

L'ancienne poésie de la Norvège et de l'Islande attire sérieusement, depuis quelque temps, l'attention des savants. Nous n'avons guère besoin de mentionner la lumière inattendue que MM. Bugge et Bang, de Christiania, viennent de jeter sur les conditions de la poésie mythique des Scandinaves, en relevant la connexion où elle se trouve avec les idées chrétiennes et les restes de la tradition héroïque de l'antiquité. Quant aux lois métriques de cette poésie, M. E. Sievers, à Jena, les a, pour ainsi dire, retrouvées, et M. K. Gislason, à Copenhague, a fourni, dans de nombreux traités, d'importants éclaircissements à ce propos. Nous devons savoir gré à M. Möbius de l'intéressante monographie dont nous rendons compte ici.

---

1. Rudorff, § 96, p. 106, restitue ainsi la formule : « Si paret.... oportere, quanti arbitratu tuo alterutrius interfuerit eam pecuniam Ephesi potius quam Romæ dari, tantam pecuniam N. Negidium.... » Voir aussi Cohn, *Die sogenannte actio de eo quod certo loco*, Berlin, 1877, p. 149.

Le *Háttatal*, c'est-à-dire le dénombrement des différents mètres, fait partie, on le sait, de la curieuse poétique *(Snorra Edda)* ou manuel à l'usage des jeunes poètes, qui fut composée au XIII[e] siècle en Islande et qui est un produit typique de l'art véritablement prodigieux qu'on a appliqué, notamment dans cette île, à la versification. Ce qui forme le corps du *Háttatal(metrorum recensus)*, c'est un poëme de cent deux strophes, dont chacune fournit l'exemple d'un mètre particulier. Ce poëme avait pour auteur le célèbre *Snorri Sturluson*, cet étrange personnage dont le grand mérite comme historien a presque racheté le triste rôle politique. Au poëme est joint un commentaire en prose qui rend compte des règles mises en pratique dans les différentes strophes. Le fait que ce commentaire se trouve, dans tous les mss., réuni au poëme, explique sans doute pourquoi jusqu'ici (bien qu'il ne manque pas d'indices pour lui supposer une autre provenance, surtout parce que son auteur se méprend quelquefois sur l'intention de Snorri) on l'a publié avec le *Háttatal*. M. M. est le premier qui ait donné le texte du poëme comme un tout à part.

Déjà, par la manière dont le texte y est traité (pp. 1-16), l'édition de de M. M. marque un progrès considérable; il a accordé aux deux mss. *W* et *U*, quand ils vont ensemble, une valeur décisive contre *R*, trop servilement suivi dans les éditions précédentes [1]. En outre, M. M. a pu améliorer notablement le texte à l'aide d'une nouvelle et plus exacte copie de *W*; il aurait été désirable qu'il eût eu de même une nouvelle collation des mss. *R* et *U*. M. M. a aussi mis à profit de bonnes corrections déjà proposées par M. Gislason et autres [2], et pour l'orthographe il a observé des règles plus sévères que ses devanciers. L'exposé de ces règles (pp. 21-24) ne semble rien laisser à désirer. Puis M. M. donne une notice substantielle sur l'auteur du poëme, Snorri Sturluson, et il ne manque pas de relever les données que fournit l'ancienne littérature sur son activité poétique. Vient ensuite une appréciation du poëme au point de vue esthétique : le poëme, s'il ne répond pas aux exigences modernes, quant au fond poétique, ne laisse pas d'être un vrai chef-d'œuvre pour la forme. Il a été composé en 1222 ou 1223.

Les trois chapitres suivants donnent une analyse du fond et de la forme du poëme. Le sujet du *Háttatal* est un récit élogieux des deux co-régents de Norvège, le roi Hákon et le *jarl* Skúli. Il est composé, en effet, de trois chants, le premier sur Hákon, les deux autres sur Skúli, suivis d'un chant final, de peu d'étendue, sur les deux souverains ensemble. Les éloges donnés par le poète ne se rapportent que rarement à

---

1. Str. 4[8] la leçon de *R (bjart)* aurait peut-être dû l'emporter, le verbe *unir* demandant un qualificatif.

2. M. Gislason, dans un mémoire qui vient de paraître : *Njall eller Niall?* (Copenh., 1878), fait observer (p. 15, note 10) que le mot *hilmir* (str. 7[3]) ne peut pas aller; la construction de la phrase que préfère M. Gislason diffère aussi un peu de celle adoptée par M. Mœbius.

des actions ou des traits caractéristiques de ces deux princes, et ont pour objet, comme en général les éloges islandais, les qualités conventionnelles d'un prince, la largesse, la bravoure sur terre et sur mer, et le « bonheur ». Mais le poëme est surtout remarquable parce qu'il donne des échantillons de tous les mètres en usage dans le Nord et connus de Snorri [1]. M. M. les analyse par le menu et il montre qu'ils se présentent dans une suite bien ordonnée. Ainsi les trois (ou quatre) petits poëmes dont le *Háttatal* est composé correspondent assez bien aux trois principaux groupes de mètres, à savoir : I. *Dróttkvætt* avec des variations rhétoriques; II. *Dróttkvætt* avec des variations métriques; III. des mètres peu étendus au-dedans, suivis des mètres rimés à la fin; et enfin, IV. les plus simples, sans rime. Méler dans le même poëme une intention tellement didactique à l'éloge de princes auxquels l'auteur voulait plaire, peut, selon nos idées, paraître assez mal à propos. Mais M. M. fait observer avec raison que la poésie était alors fort appréciée selon ses qualités techniques et que, par conséquent, un poëme écrit avec une aussi prodigieuse virtuosité [2] devait être regardé comme un hommage des plus flatteurs. A la fin de ce volume, M. M. donne une liste des anciens noms des différents mètres; des spécimens prosodiques, dus en partie à M. Sievers; l'*apparatus* pour la critique du texte [3]; une partie explicative où les mots sont réunis dans un autre ordre que celui qu'ils ont dans le poëme et qui rend l'intelligence si difficile, avec des remarques et des renvois à l'index donné plus loin des *kenningar* du poëme (c'est-à-dire des tropes complexes de ce genre enchevêtré qui s'était développé dans la poétique du Nord) [4]; enfin un glossaire, qui paraît être fait avec un talent et un soin remarquables [5].

---

1. Le poëme de Snorri n'est pas le seul composé de la sorte. Déjà, au milieu du XII[e] siècle, le jarl Rœgnvald des Orcades en avait fait un (*Hattalykill*, clavis metrorum) et l'on en connaît plusieurs postérieurs à Snorri et même de tout récents. Cependant M. M. fait observer (p. 60, 61 note) qu'aucun des deux anciens *hattalyklar*, ni celui de Rœgnvald, ni celui de Lopt (du commencement du XV[e] siècle) n'égale, pour la richesse, pour la méthode et pour l'ordonnance, celui de Snorri. Il aurait été intéressant de pousser plus loin la comparaison des autres *hattalyklar*. Quant au meilleur et plus ancien, celui de Rœgnvald, nous renvoyons au mémoire de M. Sievers : *Beitræge zur Skaldenmetrik* (v. Paul u. Braune, Beitr. zur Gesch. der deutsch. Spr. u. Lit. VI, 278-80).

2. Il y en a, parmi ces mètres, qui sont presque impossibles à employer, p. ex. *nyi hattr (variatio nova)* à la strophe 73 qui n'est composée que de rimes :

Ræsir glæsir
Rökkva dökkva
Hvitum ritum
Hreina reina, etc.

3. Il pourrait être plus complet; on voudrait pouvoir partout se rendre compte des leçons des mss. sans avoir recours à la grande édition Arni-Magnéenne.

4. Une liste des ornements poétiques plus simples (*okend heiti, sannkenningar*), tel que la donne M. M., p. ex., dans son éd. de l'*Islendingadeapa*, Kiel, 1874, aurait peut-être dû trouver place ici.

5. On pouvait faire une légère objection contre le nom. *skjaldr* (p. 113); il n'y a

En résumé, M. Möbius a, dans ce petit volume, traité son sujet avec un très grand soin ; il en a relevé avec précision et clarté tous les traits principaux et en même temps il a facilité au lecteur, par des arrangements pratiques et ingénieux, l'usage de son livre, qui est décidément supérieur aux éditions précédentes et qui, par conséquent, sera très utile aux spécialistes même. Puisse l'auteur publier bientôt le second volume, qui doit traiter de l'ancien commentaire du poëme!

G. Cederschiöld.

---

183. — **Œuvres du cardinal de Retz,** tome V (collection des grands écrivains de la France, nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Régnier). Paris, Hachette, 1880.

Avec ce Ve tome finissent les Mémoires de Retz, dont la publication avait été confiée à M. F. Gourdault après la mort du regretté M. Alphonse Feillet; les Pamphlets et la Conjuration de Fiesque, publiés par M. R. Chantelauze, terminent ce volume ; les œuvres diverses et la correspondance viendront ensuite, ainsi que la notice biographique attendue depuis si longtemps. Le rôle de la critique est agréable quand il s'agit de pareils ouvrages : toutes les éditions de la collection Régnier se ressemblent, elles sont *définitives*, et l'on peut être certain que les érudits à venir auront fort peu à glaner après les éditeurs de notre temps. La tâche de M. Gourdault était délicate, car il succédait à un savant de grand mérite, qui passait avec raison pour très bien connaître son XVIIe siècle ; le succès n'en est que plus complet. Grâce à lui et à ses collaborateurs, dont quelques uns, hélas ! ont été ravis à la science, cette vingt-troisième édition du chef-d'œuvre de Retz est très supérieure à toutes les autres. C'est maintenant l'édition Feillet et Gourdault que les littérateurs et les hommes d'étude devront consulter de préférence ; le texte en est parfaitement établi, et des notes nombreuses, trop nombreuses peut être [1], en éclaircissent toutes les difficultés. Peut être aussi faut-il regretter qu'on n'ait pas séparé les notes purement philologiques et les simples variantes des notes qui touchent aux questions d'histoire.

— Les Pamphlets et, en général, les œuvres diverses qui suivront, ne peuvent pas avoir la même importance que les Mémoires ; on voit trop

---

guère besoin de supposer cette forme, avec voyelle inaltérée, pour *skjalda(r)-gi*, 54². Les passages d'autres écrits que M. M. cite à l'appui de cette hypothèse appartiennent peut-être tous à une époque plus ancienne de la langue.

1. A propos de Volterre, que traversa le cardinal, l'éditeur nous apprend que Volterra fut jadis chef-lieu d'une des douze *lucumonies* étrusques, et qu'elle a conservé de nombreux restes de constructions antiques (p. 1). A la page 80, à propos de Grotta Ferrata, « qui était autrefois le Tusculum de Cicéron, » dit Retz, il y a encore des notes archéologiques.

que Retz a eu recours à la plume de ses agents, et que ces pièces de circonstance, à l'exception d'un très petit nombre, ont été faites à la hâte. Elles n'auraient pas suffi à immortaliser le cardinal, toutefois il est bon qu'elles soient recueillies, et la compétence toute particulière de la personne qui se charge de les publier leur donnera certainement de la valeur. Mais c'est la notice biographique sur le cardinal de Retz que le public attend maintenant avec impatience ; elle est très difficile à faire, et son auteur, s'il réussit à éclaircir tous les points obscurs, rendra un grand service à l'histoire de France et à la littérature française. Puisse cette notice ressembler à celle de Racine et à celle de Mme de Sévigné par M. Paul Mesnard !

A. Gazier.

---

184. — **Le marquis d'Argenson et le ministère des affaires étrangères**, du 18 novembre 1744, au 10 janvier 1747, par Edgar Zévort, docteur ès-lettres. Paris, Germer-Baillière. 1880, 413 p. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères de 1744 à 1747, a eu cette fortune singulière de devenir un des personnages les plus célèbres du xviiie siècle, tout en demeurant un des ministres les moins connus de cette époque. Ses mémoires si originaux, ses idées neuves, souvent hardies, l'éloge que Rousseau a fait de lui dans le *Contrat Social*, la part attribuée dans sa disgrâce à Mme de Pompadour, telles étaient les causes de sa popularité : et, de confiance, on se plaisait à vanter en lui un des bons ministres qu'ait eus la France, sans que personne eût encore pris la peine d'examiner de près son œuvre ministérielle. Le marquis d'Argenson a cependant dirigé la diplomatie française à une époque importante, pendant les derniers jours glorieux du règne de Louis XV. Il y avait donc utilité à soumettre à un sérieux examen ses actes officiels.

C'est ce qu'a fait M. Edgar Zévort. Avec une louable patience, il a compulsé les volumineuses correspondances du marquis, conservées au dépôt des archives des Affaires étrangères ; avec une rare sagacité, il a mis en relief l'action personnelle du ministre à travers les détours compliqués de la diplomatie. Grâce à de nombreuses et heureuses citations, complétées par un appendice qui nous donne avec leur texte exact des pièces précieuses encore inédites ou inexactement publiées, nous avons maintenant une connaissance complète de ce que voulait et de ce qu'a fait le marquis d'Argenson. Sa réputation ne sera pas accrue par cette étude. Voltaire le trouvait digne d'être secrétaire d'état dans la République de Platon : après avoir lu le travail de M. Z., on ne peut s'empêcher d'avouer que le marquis d'Argenson a trop complètement mérité cet éloge équivoque. Dans toutes ces négociations, qu'il poursuit avec les puissances amies, avec les amis intermittents, avec les neutres, avec les

ennemis, son caractère se révèle sous des traits inattendus, sous ceux qui conviennent le moins au chef de la diplomatie d'un grand pays. Préparé à ses fonctions par de sérieuses études théoriques, il manque d'esprit positif et pratique, il n'a pas l'expérience des hommes : singulier diplomate, qui estime avant tout la candeur, et érige en précepte de conduite cette maxime chrétienne, *qu'il vaut mieux être trompé que trompeur!* (p. 219). Sa franchise aurait pu, du moins, s'allier souvent avec plus de réserve, de dignité, de tact, surtout avec une plus grande fixité dans les idées; à chaque instant, un incident change de tout au tout sa manière de voir. D'autre part, il est entièrement dépourvu de ce qui est, même selon lui (p. 121), la qualité maîtresse d'un homme d'état : il ne sait rien prévoir. Au moment même où le Bavarois traite à Fuessen avec l'Autriche, d'Argenson « répond à Louis XV de la fidélité à toute épreuve de ce prince». Sur le roi de Prusse, il nourrit de singulières illusions, garantit sa constance, l'excuse après sa défection, manifeste encore l'intention d'appuyer sur lui toute l'action diplomatique de la France, et reste dupe jusqu'au bout. Les avertissements ne lui manquaient pas cependant : témoin cet électeur de Trèves, prince étrange, avare, dévot, entouré de cent cinquante neveux ou nièces qu'il faut pourvoir; intelligent au demeurant, et se rendant compte avec une intuition remarquable des dangers que la Prusse fera un jour courir à l'Allemagne et à la France, « dont elle est la plus cruelle ennemie ». Quand par hasard le marquis d'Argenson est moins aveugle, sa prévoyance ne le sert pas mieux : s'agit-il de faire élire Auguste III empereur, malgré lui et malgré l'Empire? D'Argenson comprend que c'est une impossibilité, il le dit, il l'écrit, et néanmoins il s'engage à fond. Pendant des mois, il va faire buter la diplomatie française contre cet obstacle, qu'il avait prévu, et naturellement il échoue.

Les insuccès si nombreux de d'Argenson s'expliquent encore par la situation qui lui était faite. M. Z. ne parle pas des difficultés que le ministre rencontrait à la cour, il se renferme dans le domaine diplomatique; mais, sur ce terrain même, d'Argenson n'a jamais eu la pleine et entière direction. Non seulement, dès le premier jour, il s'est trouvé en désaccord avec Louis XV (p. 236); mais, dans la pratique journalière des affaires, il doit compter avec plusieurs autres influences, presque aussi fortes que la sienne dans son propre ministère. En Espagne Noailles, à Rome Tencin, en Bavière Belle-Isle, en Allemagne Conti, inspirent directement ou secrètement les ambassadeurs français; Conti leur déclare même, dans une circulaire, qu'ils ont à prendre ses ordres aussi bien que ceux du ministre (p. 277). La diplomatie française ressemble à une boussole affolée; les ambassadeurs reçoivent à la fois trois ou quatre directions différentes; pendant qu'ils essayent de se reconnaître, les affaires s'arrangent sans eux et contre eux : « Nous perdons toujours l'occasion, » écrit mélancoliquement à Conti le comte de Saint-Séverin.

Il faut reconnaître que le ministre qui a accepté pendant plus de deux

ans une pareille situation ne saurait passer pour le modèle d'un homme d'état. Heureusement pour le marquis d'Argenson, on peut être mauvais diplomate, et pourtant honnête homme. Le livre de M. Z., qui rabaisse tant en lui le ministre, grandit au contraire l'homme. Dans le fatras de ses correspondances, il y a chez lui des sentiments qui ne varient jamais : c'est une affection sincère pour l'humanité, c'est un amour ardent pour sa patrie, une haine patriotique contre ces « polissons d'Anglais » ; c'est enfin une sympathie profonde pour le petit peuple dont il ressent toutes les souffrances, dont il voudrait défendre la bourse contre les convoitises de toute nature. S'il ne peut faire le bien, il a du moins le mérite de le vouloir ardemment.

Le marquis d'Argenson n'est pas le seul personnage que le livre de M. Z. nous fasse connaître ; en nous promenant dans toute l'Europe, il nous met sous les yeux la galerie des contemporains, rois, reines, princes, ministres, nous prenons sur le vif chaque cabinet européen, avec les ressorts secrets qui le font mouvoir. En Espagne, tout est mené par cette astucieuse Elisabeth Farnèse, dont l'évêque de Rennes donne (p. 26) un portrait peu flatté, mais vivant. Est-il bien exact? Frédéric II jugeait autrement cette reine, qui lui semblait réunir en elle « la fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglais, la finesse italienne et la vivacité française ». A Turin, il s'agit avant tout d'avoir la plus grosse part possible du Milanais, *cet artichaut,* comme disait Victor Amédée, *destiné à être mangé feuille à feuille par la maison de Savoie*. En Allemagne, tous les petits princes veulent de l'argent et demandent à se vendre, quittes à ne pas remplir les clauses du contrat, une fois l'argent reçu. L'électeur palatin reçoit un subside mensuel, et reste un allié fort douteux; Guillaume de Hesse obtient des sommes énormes, et passe ensuite à l'ennemi; « il dîne dans un camp et soupe dans l'autre. » Le prince de Zollern s'offre obligeamment à canonner ses compatriotes, et sollicite en retour « l'adorable portrait de Louis XV, richement *guarnit* de diamants ». En Allemagne, le fond des négociations est toujours le même : quel sera le taux des pensions à accorder aux princes et à leurs ministres, au duc de Wurtemberg, à l'électeur de Cologne, à l'électeur de Saxe et au comte de Bruhl, à l'électeur de Bavière, Maximilien, qui accepte notre argent, traite avec Marie-Thérèse, et imagine ensuite de demander encore à la France de grosses sommes « pour se marier »? Une justice d'ailleurs à rendre à tous ces princes, c'est qu'ils reçoivent de toutes mains, et demandent à tous : « Ces Allemands ne sont plus que de véritables marchands de chair humaine, » s'écrie un jour avec dégoût d'Argenson (p. 126). Frédéric II lui-même n'échappe pas à cette règle : quand il s'est déterminé à sa seconde défection, il veut du moins tirer de la France tout ce qu'il peut avant de l'abandonner (p. 162) : il enfle la voix pour obtenir un plus gros subside, le reçoit, puis récompense la France en traitant avec ses ennemis. Quand on voit ce gaspillage inutile de l'argent français chez les Allemands toujours besoigneux

et toujours peu fidèles, on partage les sentiments de d'Argenson, qui voulait défendre le trésor, « et ne point tant faire de sa patrie une bonne vache à lait ». Mais la situation était plus forte que le ministre (p. 129).

Enfin, sur les grandes négociations que le marquis a eu à conduire, sur les plans généraux qu'on lui a souvent attribués, le livre de M. Z. donne des éclaircissements nouveaux. Sur bien des points, il attaque les idées généralement reçues jusqu'ici, et son marquis d'Argenson ne ressemble guère à celui de M. Henri Martin, par exemple. Lors des négociations pour détacher la Saxe de l'Autriche, l'absence de plan fixe éclate dans un grand nombre de dépêches (p. 103 et sq.). S'agit-il de rendre la couronne de Pologne héréditaire dans la maison de Saxe, d'employer à la ruine de l'influence russe l'ancien instrument de la Russie? D'Argenson s'est fait le défenseur de cette idée, mais elle ne vient pas de lui, elle lui a été suggérée par le comte de Bruhl (p. 110, 111); au début, il ne semble pas avoir accordé à la Pologne une attention suffisante. Dans les affaires allemandes, d'Argenson se fait, à l'époque de Fontenoy, l'avocat d'une offensive énergique dans le bassin du Danube : mais c'est qu'il a été converti lui-même par un mémoire de Frédéric II, admirable de précision (p. 144); primitivement, bien loin d'entrer dans ces vues stratégiques, il envoyait à Frédéric un ambassadeur spécial pour « l'amuser..... à l'aide d'instructions courtes et obscures ». En Italie, le fameux plan de partage appartient bien en propre à d'Argenson, et le ministre mérite ici tous les éloges que lui a valus cette conception : mais, si elle a échoué finalement, c'est lui aussi qui doit en être rendu en grande partie responsable. Sans la légèreté et les indiscrétions du marquis, les lenteurs calculées de la cour d'Espagne n'auraient abouti à rien. L'échec des Français à Asti, qui a été l'écueil de toute la négociation, a été amené par une imprudente démarche d'Argenson auprès du maréchal de Maillebois (p. 286-302). En somme, c'est le ministre qui par sa faute a empêché le succès d'une idée juste.

On voit quel est l'intérêt du livre de M. Edgar Zévort. Pour une époque importante de notre histoire, il ouvre sur bien des points des jours tout nouveaux. Ce livre est désormais indispensable à qui veut étudier la guerre de la succession d'Autriche[1].

A. AMMANN.

1. [On peut regretter que M. Zévort ait borné son travail à une analyse intelligente des documents conservés dans nos Archives diplomatiques et n'ait pas cherché à les éclairer par une étude plus approfondie de l'époque dont il s'occupait ou même par des recherches dans les Archives Etrangères. La rédaction de son livre se ressent d'une certaine hâte, et l'on est étonné de voir l'*Autriche* appelée plusieurs fois *Autriche-Hongrie* comme si d'Argenson eût été contemporain de Deak. R.]

CHRONIQUE

FRANCE. — Le bulletin de juillet 1880, de la *Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur*, renferme une note sur l'organisation de l'enseignement supérieur en Hongrie, par M. Gaston Bonnier, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, et une étude sur *Owens College* et la création d'une nouvelle université à Manchester, par M. Aug. Angellier; suivent les actes officiels (fin février-1er juin 1880) et les rapports et procès-verbaux des travaux de la Société.

— M. A. Aulard publie, — nous l'avons déjà annoncé, — une traduction complète des œuvres de Leopardi; le Ier volume de cette traduction vient de paraître (*Poésies et œuvres morales de Leopardi.* Lemerre); il est précédé d'un essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique du célèbre pessimiste.

— La dixième livraison du *Paris à travers les âges* (Firmin-Didot) vient de paraître; le texte, qui est dû à Edouard Fournier, retrace l'histoire du Palais-Royal.

— On trouvera dans le dernier numéro de la *Gazette anecdotique* (août, p. 56) une lettre inédite, publiée par M. C. Henry, du célèbre marin et mathématicien Borda au chimiste Macquer. Cette lettre est datée du 23 juillet 1776. Borda, désigné par la ville de Dax pour « remplir la place du maire », refuse obstinément cet honneur. « Le roi, dit-il, choisit entre les sujets désignés et son choix est dirigé par M. Bertin qui a la Guyenne dans son département; j'ai cru devoir écrire à ce ministre. J'ai d'autres raisons plus fortes encore, mais que je n'ai pas cru qu'il me fût permis de lui faire connaître. Les magistrats de la ville sont dans une guerre continuelle tantôt avec des corps particuliers, tantôt avec l'état-major. Souvent ils se trouvent entre les volontés contraires du parlement et de l'intendant; alors ils sont les victimes de l'obéissance qu'ils rendent à l'un d'entre eux. Les fonds de la ville sont fréquemment au pillage; il faut ou le tolérer contre son devoir ou s'attendre à la persécution de ceux qui exercent des rapines. A tout cela j'ajoute encore que celui qui sera choisi ne pourra qu'être désagréable au maréchal de Mouchy, commandant de la province; il avait recommandé très fortement un sujet qui n'a eu aucun suffrage. »

— Etaient présents au dîner mensuel des collaborateurs de la *Revue critique* (8 août) MM. M. Bréal, A. Carrière, A. Chuquet, C. Graux, H. Harrisse, A. Jacob, A. Morel-Fatio, et M. Garbe, maître de conférences à l'Ecole supérieure des sciences d'Alger.

ALLEMAGNE. — Le premier et le deuxième fascicule du Ier volume de la nouvelle série des *Jahrbücher für Nationalœkonomie und Statistik* (Jena, Fischer) viennent de paraître en un seul fascicule qui comprend 204 pages. Quoique cette revue n'appartienne pas aux publications qui intéressent spécialement nos lecteurs, nous en signalons les principaux articles : Soetbeer, *die hauptsæchlichen Probleme der Wæhrungsfrage*; et, parmi les comptes-rendus, G. Cohn : *Economic studies by the late W. Bagehot, edited by Hutton* (London, Longmans, Green a. Co) : Inama-Sternegg : *Studies on the early history of institutions. I. The theory of village communities by Denman W. Ross.* Cambridge, University press; G. Meyer : *Die Verfassung der nordamerikanischen Union, von* Schlief. Leipzig, Brockhaus, etc.

— Nos lecteurs ont appris récemment la mort de M. Bernhard Stark (cp. *Chronique*, n° 16, p. 323). Le savant professeur a été enlevé à la science au moment où il projetait de réunir les essais qu'il avait publiés dans divers recueils. Mais un privat-docent de Zurich, M. Gottfried Kinkel, s'est chargé de rassembler ces études de Stark, éparpillées un peu partout; aidé par M. Curt Wachsmuth, de Heidelberg,

il a recueilli tous les travaux que Stark jugeait dignes d'une réimpression, il les a soumis à une exacte révision, il a corrigé de légères erreurs, vérifié soigneusement les notes et les citations. L'ouvrage, en un volume, paraîtra à la librairie Teubner (Leipzig) sous ce titre : *Vortræge und Aufsætze aus dem Gebiete der Archæologie und Kunstgeschichte*; on y trouvera les travaux suivants : I. *Ueber Kunst und Kunstwissenschaft auf deutschen Universitæten* (1873). — II. *Kunst und Schule* (1871). — III. *Der Unterricht der Kunstgeschichte in hœheren Tœchterschulen und Seminarien für Lehrerinnen* (1878). — IV. *Ueber die Epoche der griechischen Religionsgeschichte* (1861). — V. *Ueber den Mythus der Niobe*. — VI. *Wanderungen und Wandlungen der Antike* (1870). — VII. *Kœnig Maussollos und das Mausoleum von Halicarnass* (1864). — VIII. *Pompeji und Pæstum* (1850). — IX. *Rom und Cœln oder die Entwicklung der christlich-germanischen Kunst* (1851). — X. *Lionardo da Vinci* (1858). — XI. *Albrecht Dürer und seine Zeit* (1851). — XII. *Friedrich Schiller* (1859). — XIII. *Friedrich Creuzer, sein Bildungsgang und seine wissenschaftliche wie akademische Bedeutung* (1874). — XIV. *Ueber Bœckh's Bildungsgang* (1868). — XV. *Am Grabe von Prof. Dr. Hermann Kœchly* (1876).

— La librairie Teubner doit publier également les ouvrages suivants : de M. A. Mommsen, une « *griechische, insonderheit attische Chronologie* »; de M. E. Huschke, « *die jüngst aufgefundenen Bruchstücke aus Schriften rœmischer Juristen* »; de M. R. Kekulé, une Vie de Welcker (*Friedrich Gottlieb Welcker's Leben nach seinen eignen Aufzeichnungen und Briefen*). Ce dernier ouvrage est composé, comme l'indique son titre, presque uniquement de lettres et de témoignages de Welcker lui-même; il a le charme d'une autobiographie; on y trouvera aussi des lettres inédites de Rauch, de Gottfried Hermann et d'Otfried Müller; il est ainsi divisé : I. *Jeunesse; Grünberg, Ofleiden, Giessen*. II. *Rome (1806-1808)*. III. *Giessen et Gœttingue (1808-1819)*. IV. *Bonn jusqu'au voyage en Grèce. (1819-1841)*. V. *Voyage en Grèce (1841-1843)*. VI. *Bonn (1843-1868)*.

— Sous le titre *Vermischte Schriften* (en deux volumes. III et 471, III et 484 p., Berlin, Reimer), M. Theod. de Bernhardy a réuni récemment quelques études qu'il avait publiées isolément dans diverses revues et qui, s'il n'avait eu l'heureuse pensée de les rassembler, seraient facilement tombées dans l'oubli. Le premier volume est entièrement consacré à la Russie et renferme les études suivantes : I. *L'amiral de Krusenstern*. II. *Scènes du temps de Catherine II*, guerre contre les Turcs et contre la Suède, principalement d'après les lettres de Knorring et les rapports de Falckenschiold. III. *La mort de Paul I*[er], d'après des sources authentiques, mais que l'auteur ne peut nommer encore (sauf un fragment des Mémoires manuscrits de Bennigsen). IV et V. *Revue critique* de la littérature moderne sur les campagnes de 1812-1814. VI. *Servage et affranchissement des paysans* (M. de Bernhardy représente cette dernière mesure comme une nécessité inévitable). VII. *L'armée russe au printemps de 1854*. Le second volume contient : I. *La noblesse française dans ses rapports avec la Révolution et la fusion* (1856). II. *La Révolution d'après les recherches de Sybel*. III. *La France, l'Autriche et la guerre en Italie* (1859). IV. *La constitution prussienne d'après les partis extrêmes et les partis modérés* (1858). V et VI. *La réforme de la constitution de l'armée en 1859 et en 1860*. Les trois premiers essais du second volume intéresseront spécialement le public français. Ce n'est pas qu'on ne trouve çà et là quelques erreurs; à la page 9, par exemple, est-il exact de dire que « le cardinal de Bernis composait ses galants petits poèmes pour la noblesse? » Bernis n'était pas cardinal, ni même diplomate, quand il composait ses petits vers. A la même page, l'épithète « *keusch* » convient-elle à M[me] de Genlis

et ne faut-il pas lire *Laclos* pour La Close? Et, toujours à la même page, n'est-ce pas être trop sévère pour le poète de *Vert-vert* et du *Méchant* que de dire que « pour l'amusement de la noblesse, Gresset et Parny faisaient de la plus vile ordure *(den niedrigsten Schmutz)* le sujet d'une poésie dégénérée »? Mais on lira avec intérêt les considérations de M. de Bernhardy sur la Révolution, sur les partis en France, et surtout sur la situation intérieure du second Empire en 1859 (p. 211-232).

— On vient d'élever à Berlin une statue à Ottfried Müller; M. Ernest Curtius a prononcé le discours d'inauguration.

— Les « Rapports annuels des sciences historiques » *(Jahresberichte der Geschichtswissenschaft)*, dont nous avons annoncé la publication, ont paru en un gros volume de 663 pages (Berlin, Mittler). On sait qu'ils sont publiés, au nom de la « Société historique » *(Historische Gesellschaft)* de Berlin, par MM. F. Abraham, J. Hermann, Edm. Meyer. Comme le disent les trois éditeurs dans la préface, le but des *Jahresberichte* n'est pas de rendre compte des œuvres elles-mêmes, mais de tirer de ces œuvres les résultats nouveaux et de les exposer dans un tableau d'ensemble. C'est ainsi que, dans le volume actuellement paru, on trouve presque toute la littérature historique de 1878; non-seulement des ouvrages, mais des dissertations, des articles de revue sont mentionnés dans les *Jahresberichte*. Comme c'est l'usage en Allemagne, on s'est divisé le travail et il arrive que, pour rendre compte des travaux qui se sont produits dans un seul domaine ou sur une seule époque, plusieurs historiens se partagent la besogne, et traitent chacun d'une période spéciale. Une telle publication, — à condition qu'elle soit complète, — est très précieuse et, ajoutons-le, indispensable à quiconque s'est voué aux études historiques. Il est vrai que l'ouvrage n'a pas encore atteint le degré de perfection qu'on lui souhaiterait; les éditeurs eux-mêmes reconnaissent les défauts et les lacunes du volume. Quoique l'index indique deux mille trois cents travaux, dont il a été rendu compte, beaucoup de livres, surtout de l'étranger, n'ont pu être appréciés, ni beaucoup de revues analysées; certains pays ont été laissés de côté, ou du moins on a négligé certaines parties de leur histoire. Quelques collaborateurs se sont retirés, après avoir promis leur concours; d'autres sont arrivés trop tard; quand plus de cinquante personnes travaillent ensemble à un ouvrage, ces retards sont presque inévitables. Ceux-ci ont été trop brefs, ceux-là trop longs. Toutefois, les éditeurs espérent surmonter les obstacles qu'ils ont naturellement rencontrés à leurs premiers pas. Ils comparent ingénieusement leur premier volume à une œuvre dramatique qui n'a pas eu de répétitions; désormais, leur tâche sera plus facile, la pièce a été jouée une fois, et non sans succès. Les érudits qui dirigent les *Jahresberichte* prient les éditeurs et les auteurs de leur envoyer un exemplaire de leurs ouvrages; ils demandent surtout les dissertations, les brochures, les articles tirés à part. Voici, au reste, la division de cet annuaire historique. Antiquité : Klatt, *Inde*; Spiegel, *Médie et Perse jusqu'à la chute des Sassanides*; L. Stern, *Egypte*; Rœsch, *Assyrie et Babylonie*; — Histoire des Juifs : Strack, *jusqu'à la destruction de Jérusalem*; Steinschneider, *de la destruction de Jérusalem jusqu'à nos jours*; — Grèce : Zurborg, *jusqu'à Chéronée*; Kallenberg, *Histoire d'Alexandre et de ses successeurs*; — Rome et Italie : Abraham, *jusqu'aux Gracques*; Peter, *des Gracques à la mort de Domitien*; Gœrres, *de Nerva à la fin de l'empire d'Occident*; — Abraham, Généralités sur l'antiquité, suppléments. — Moyen âge : Boltze, *L'antiquité germanique jusqu'à la grande invasion*; Stæckel, *L'empire franc sous les Mérovingiens*; Hahn, *les Carolingiens jusqu'en 843*; Meyer, *les derniers Carolingiens et Conrad Ier*; Ilwof, *les empereurs saxons jusqu'en 1002*; Bresslau, *Henri II et les Saliens, 1002-1125*; Meyer, *Lothaire et les Hohenstaufen jusqu'en 1208*; Egger, *première moitié du XIIIe siècle, 1208-1250*; Busson,

seconde moitié du XIII*e siècle, 1250-1298*; HUBER, XIV*e siècle*; BEHN, XV*e siècle*; BOOS, *Histoire de la constitution*; WEECH et MEYER, *Histoire spéciale de l'Allemagne sud-ouest*; HEIGEL et OEFELE, *Bavière*; ECKERTZ, *le Rhin inférieur*; JACOBS, *la Basse-Allemagne*; ERMISCH, *Haute-Saxe, Thuringe, Hesse*; KRONES, *les pays héréditaires de l'Autriche*; KRAUSE, *Schleswig-Holstein, Hambourg, Lubeck, Mecklenbourg et Poméranie*; MANTELS (mort depuis), *la Hanse*; MEYER, *le Brandebourg*; GERSTENBERG, *l'Ordre teutonique*; HIDBER, *Suisse*; MEYER, *Papauté et Eglise*; HIRSCH, *Histoire de Byzance*; KLATT, *l'Islam*; STREIT, *Histoire des croisades*; CIPOLLA, *Italie*; KALCKSTEIN, *France*; ANNERSTEDT, *Suède*; SCHJŒTH, *Norvège et Danemark*; JIRECZEK, *les Slaves*; SCHWICKER, *Hongrie*. — Temps modernes : DITTRICH, *l'Allemagne, 1519-1618*; FISCHER, *l'Allemagne, 1618-1713*; KOSER, *l'Allemagne, 1713-1786*; BAILLEU, *l'Allemagne, 1786-1815*; HONEGGER, *Histoire de l'Allemagne au* XIX*e siècle*; ISAACSOHN, *Brandebourg-Prusse*; MEYER et GERSTENBERG, *Brandebourg et Silésie*; KRAUSE, *Schleswig-Holstein, Hambourg, Lubeck, Mecklenbourg et Poméranie*; JACOBS, *Basse-Allemagne*; ECKERTZ, *le Rhin inférieur*; ERMISCH, *Haute-Saxe, Thuringe, Hesse*; HEIGEL et OEFELE, *Bavière*; WEECH, HERMANN et MEYER, *Allemagne sud-ouest*; DITTRICH, *Autriche, 1526-1815*; MEYER V. KNONAU, *la Suisse depuis le commencement du* XVI*e siècle*; HERRLICH, *France, 1500-1789*; HERMANN, *France depuis 1789*; KALCKSTEIN, *l'Angleterre au* XVI*e et au* XVII*e siècle (jusqu'en 1688)*; HERRLICH, *Angleterre, 1688-1800*; ANNERSTEDT, *Suède*; SCHJŒTH, *Norvège et Danemark*; KLATT, *Indes*; ZWIEDINECK-SÜDENHORST, *Histoire de la civilisation*; DROYSEN, *Philosophie de l'histoire*.

— M. Ferdinand LABAN publie à Leipzig (Brockhaus. 123 p.), sous le titre *die Schopenhauer Literatur, Versuch einer chronologischen Uebersicht derselben* la liste complète des ouvrages de Schopenhauer et de tous les articles relatifs au philosophe et à ses disciples, Frauenstædt, Hartmann, Bahnsen, Volkelt, etc.

ANGLETERRE. — Depuis l'*Histoire des réfugiés protestants de France* de Charles Weiss (1853), il n'a paru aucun travail d'ensemble sur le sujet; mais de nombreux documents ont été produits par le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, par Agnew dans ses *Protestant Exiles from France in the reign of Louis XIV or the Huguenots refugies and their descendants in Great Britain and Ireland* (1871), par Beheim-Schwarzbach dans ses *Hohenzollernsche Colonisationen* (1874), par Mœrikofer, *Geschichte der evangelischen Flüchtlinge in der Schweiz* (1876), etc. M. Reginald Lane POOLE vient, dans un ouvrage bien fait et assez complet, de refaire cette histoire des réfugiés protestants *(A history of the huguenots of the dispersion at the recall of the edict of Nantes*. London, Macmillan. In-8°, XII et 208 p.); il examine successivement la Hollande, Hambourg, les états du Nord, l'Angleterre et l'Irlande, la Nouvelle-Angleterre, le Cap de Bonne-Espérance (alors hollandais), la Suisse, l'Allemagne (Francfort, la Saxe, le Palatinat, le Wurtemberg, la Hesse et le Brandebourg).

— Il paraîtra bientôt une édition des œuvres en prose de Shelley; cette édition, qui comprendra quatre volumes, est due à M. Buxton FORMAN; elle renfermera beaucoup d'études et de lettres inédites du grand poète.

— On annonce que M. BURNELL, dont nos lecteurs connaissent bien le nom, ne pourra retourner dans l'Inde avant quelque temps; nous souhaitons que l'habile indianiste voie sa santé bientôt rétablie et puisse prochainement nous donner sa traduction de *Manou*, qui doit paraître dans la collection des « *sacred books of the east*, dirigée par M. Max Müller.

— Il va se former à Birmingham une *Historical Society*, dont le président est M. E. A. FREEMAN.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 août 1880.

M. Desjardins annonce une découverte de diplômes militaires romains qui vient d'être faite en Bulgarie, et donne quelques détails sur ces documents, d'après une brochure de M. le professeur Pomialovski, publiée en russe à Saint-Pétersbourg, sous ce titre : *Deux diplômes militaires romains trouvés récemment en Bulgarie.* Ces deux diplômes ont été découverts par M. Syrk, étudiant russe, l'un à une heure de chemin au sud de Tirnovo, l'autre à 6 h. de cette ville, au village de Kadikeui. Le premier est du 20 septembre 82, année de la 2ᵉ puissance tribunitienne de Domitien, et indique les noms de deux consuls *suffecti* de cette année, qui n'étaient pas encore connus : T. Larcius Magnus et Pompeius Silo; il nous apprend qu'à la même époque Q. Corellius Rufus commandait dans l'une des deux provinces de Germanie et C. Vettulenus Civica Cerialis en Mésie. Le diplôme de Kadikeui est du 23 mars 178, sous la 32ᵉ puissance tribunitienne de Marc Aurèle et le consulat de Ser. Cornelius Scipio Orfitus et de Julianus Rufus; Licinius Crispus était alors légat de l'empereur dans la province impériale prétorienne de Lycie et Pamphilie.

M. Delaunay lit la suite du mémoire de M. Thomas-Henri Martin sur les hypothèses astronomiques des philosophes grecs. Le paragraphe dont il donne lecture fait partie du chapitre relatif aux philosophes, antérieurs à l'époque alexandrine, qui ont attribué à la terre un mouvement diurne; ce paragraphe est consacré spécialement à l'exposé des doctrines des deux philosophes Nicétas et Ecphantus.

M. Prou, continuant la lecture de son mémoire sur les Αὐτοματοποιϊκά d'Héron d'Alexandrie, aborde l'examen des deux systèmes de théâtre automatique décrits dans l'opuscule, sous les noms de théâtre *à siège mobile* et *à siège fixe*, et il explique ce qui fait la différence entre ces deux espèces. Le plus ancien est le théâtre mobile ou roulant, qu'Héron, à cause de cela même, décrit en premier lieu. Ce fut la disposition adoptée au grand théâtre de Dionysos, à Athènes, où parurent, à ce qu'il semble, pour la première fois en Grèce, les *automates* ou marionnettes. Le théâtre des marionnettes était installé dans un caisson roulant; un contrepoids, caché dans ce caisson, le mettait en mouvement et l'amenait, par une sorte de voie de tramway, d'un magasin latéral, jusque sur le devant de la scène. La représentation finie, le caisson retournait de la même manière au magasin. Le contrepoids qui produisait ces deux mouvements servait également de moteur, jusqu'à la fin de la représentation, à tout le mécanisme des marionnettes. — Le théâtre à siège fixe fut un perfectionnement. En supprimant les allées et venues du théâtre, on put économiser une grande partie de la force motrice, et l'employer à des jeux de scènes plus variés. Au lieu d'amener le théâtre et de le ramener, on imagina de marquer le commencement et la fin de la représentation par l'ouverture et la clôture d'une porte double, qui, fermée, cachait la scène. Cette dernière innovation en amena une autre : on put, en fermant les portes à plusieurs reprises pendant la représentation, couper le spectacle par des entr'actes : et on en vint naturellement à utiliser ces entr'actes pour faire des changements de décor. Le spectacle de marionnettes gagna ainsi considérablement en mouvement et en variété. Dans la seconde partie de son ouvrage, Héron décrit un théâtre de cette seconde espèce, organisé pour représenter une tragédie en cinq actes, *La legende de Nauplius*. — La suite du travail de M. Prou est consacrée aux détails techniques du traité des Αὐτοματοποιϊκά.

Ouvrages déposés : — Ad sollemnia caesareae universitatis Dorpatensis, etc. : subjectae sunt G. Loeschkii de basi quadam prope Spartam reperta observationes archaelogicae (Dorpati Livonorum, 1879, in-4°); — Carl Hiekisch, Die Tungusen, eine ethnologische Monographie (St.-Petersburg, 1879, gr in-8°, thèse de Dorpat); — L'abbé L. Jullien-Laferrière, L'art en Saintonge et en Aunis, t. I, arrondissement de Saintes, livraisons 1 et 2 (Toulouse, 1879-1880, in-4°); — Le Roy de Sainte-Croix, L'Alsace en fête sous la domination des Louis de France, avec la reproduction en photographie de la Représentation des fêtes données par la ville de Strasbourg pour la convalescence du roi, à l'entrée et pendant le séjour de S. M. dans cette ville : inventé, dessiné et dirigé par J. M. Weiss, graveur de la ville de Strasbourg (Strasbourg, 1880, gr. in-4°); — Le Roy de Sainte-Croix, Les dames d'Alsace devant l'histoire, la légende, la religion et la patrie (Strasbourg, 1880, un vol. in-16 de la *Petite collection alsacienne); —* Edm. Ott, Étude sur la colonisation de l'Algérie et en particulier sur le département de Constantine (Paris, in-8°); — Leop. von Schroeder, Ueber die Mâitrâyani Samhitâ, ihr Alter, ihr Verhæltniss zu den verwandten Çâkhâ's, ihre sprachliche und historische Bedeutung (Dorpat, 1879, in-8°; thèse).

Présenté, de la part de l'auteur, par M. Egger : G. M. Sestier, La piraterie dans l'antiquité (Paris, 1880, in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 23 Août — 1880

185. — **Modern India and the Indians,** by MONIER WILLIAMS, D. C. L. Third edition. London, Trübner and Co. 1879, 1 vol in-8°, pp. 365.

M. Monier Williams, un des hommes qui connaissent le mieux l'Inde et sa littérature, a réuni dans ce volume, en les remaniant et les complétant, un certain nombre d'essais relatifs à l'Inde moderne, la plupart écrits sur place au cours d'un voyage fait en 1876. Bien que n'offrant pas un plan suivi, ce livre est néanmoins très bien fait pour donner au lecteur une idée et de la situation présente de l'Inde, et des principales questions qui intéressent son avenir. Signalons en particulier les pages sur la vie rurale et l'organisation municipale, la seule institution nationale de l'Inde qui ait traversé toutes les révolutions, et qui est, à l'heure présente, le seul germe vivant de vie politique (39 sq.); sur la lutte du gouvernement anglais contre l'assassinat et le suicide religieux (64 sq.); sur la famine, ses causes et ses remèdes (116 sq.); la classification religieuse et linguistique de la population (147 sq.)et surtout l'histoire de l'éducation en Inde (288 sq.). Deux grandes questions préoccupent surtout l'auteur : quel est l'avenir religieux de l'Inde? et quels sont les sentiments de l'Inde pour l'Angleterre? — Sur le premier point, M. M. W. est très sympathique au christianisme et croit son triomphe possible : mais il reconnaît que ses progrès sont très lents, que le Brahmane est impossible à convertir et que les missionnaires protestants, quoique fort aimés et respectés, mordent peu sur l'hindouisme. Les Jésuites ont fait jadis de tout autres conquêtes, ils ont mieux su présenter le catholicisme à l'imagination des Hindous par le côté extérieur; il est vrai qu'alors la conversion est plus apparente que réelle, et l'Hindou qui donne le nom de Mavie à la statue qu'il adorait autrefois sous le nom de Bhavani, reste, après le baptême comme avant, un adorateur de Bhavani. La seule propagande réelle est celle qui s'exerce d'une façon latente par l'exemple de la vie et des mœurs; celle-là échappe à la statistique. D'ailleurs il faut se dire que la reli-

gion de la masse des Hindous, si ridicule qu'elle soit, est après tout à présent bien inoffensive : les sectes atroces qu'elle avait produites ont été étouffées, les coutumes barbares qu'elle autorisait sont réprimées par la force. C'est sur les mœurs qu'il faut agir, plus que sur les croyances : ce n'est pas parce qu'il croira à la Trinité que l'Hindou cessera de marier sa fille à huit ans. — Sur l'avenir politique de l'Inde, l'auteur n'est pas sans inquiétude. L'abîme entre Hindous et Anglais ne fait que grandir avec les bienfaits même du gouvernement anglais. En dépit des fautes et des crimes de la conquête, l'Angleterre a fait pour l'Inde plus qu'aucun gouvernement n'a fait pour aucun peuple en Europe : rien de merveilleux comme les progrès réalisés en ce siècle et qui ne sont pas tous de l'ordre matériel : et pourtant nulle avance réelle n'a été faite vers la conciliation. A cela plusieurs causes : le peuple oublie aisément le passé, surtout l'Hindou qui n'a jamais eu d'histoire : le souvenir de l'abominable régime des princes nationaux est disparu et il juge le présent, non en le comparant au passé qu'il ignore, mais d'après les idées nouvelles qu'un état meilleur a fait naître. D'autre part, la demi-diffusion de l'instruction européenne dans les rangs supérieurs a créé toute une armée de déclassés qui ne sont plus Hindous de cœur ni de pensée et qui ne sont pas Anglais, dont toute l'ambition est de devenir fonctionnaires (cinq cents concurrents pour une place de 30 francs par mois), et qui, tôt ou tard, vont grossir les rangs des politiciens de fantaisie et des intransigeants de la presse indigène. Enfin le progrès des idées de centralisation à outrance dans l'administration supérieure décourage l'initiative personnelle des fonctionnaires, qui a été jusqu'ici le plus solide instrument de la domination anglaise et les désarme souvent dans les circonstances critiques. La tâche des administrateurs anglais est la plus difficile peut-être et la plus ingrate qui se soit jamais imposée à un gouvernement : aux yeux des spectateurs impartiaux, ce sera leur honneur de n'avoir point reculé dans leur œuvre de progrès, au risque de compromettre leur domination dans un avenir lointain. Pendant longtemps encore le maintien de cette domination sera un bienfait pour l'Inde, et l'intérêt général de la civilisation et de la science exige qu'elle dure : sans elle l'Inde retomberait dans une anarchie dont celle du siècle dernier ne donnerait qu'une faible idée; parce qu'aux anciennes causes toujours vivantes, l'introduction incomplète de la civilisation européenne ajoute des éléments nouveaux de trouble en créant des prétentions et des ambitions nouvelles, sans avoir encore créé nulle part une force morale suffisante pour les modérer ou les diriger.

James Darmesteter.

---

186. — Georg CURTIUS. **Grundzüge der griechischen Etymologie.** Fünfte unter Mitwirkung von Ernst WINDISCH umgearbeitete Auflage. Leipzig, Teubner, 1879, x, 858 p. in-8°.

— Id. **Das Verbum der griechischen Sprache,** seinem Baue nach dargestellt. Zweite Auflage. Leipzig, Hirzel. 1880.

Les ouvrages de M. Georges Curtius deviennent tous rapidement des livres classiques. Nous annonçons aujourd'hui la cinquième édition des *Grundzüge* et la deuxième édition de son livre plus récent sur le verbe grec. Le savant professeur de Leipzig s'applique à justifier la faveur dont jouissent ses travaux en les retouchant sans cesse et en les mettant au courant de tous les progrès de la science. Nous voyons, par exemple, que les recherches de M. Ascoli sur la double série des gutturales ont été mises à profit dans la nouvelle édition des *Grundzüge*. Il en est de même pour les formes dialectales que les dernières découvertes épigraphiques ont fait connaître. L'auteur se montre moins disposé à admettre les théories nouvelles relatives au vocalisme primitif (p. 91, 642). On lira avec un intérêt particulier un passage (p. 426-438) où M. C. discute la théorie d'après laquelle les lois de la phonétique ne souffriraient pas d'exception et agiraient avec la rigueur de forces aveugles. La partie celtique, due à M. Windisch, a été également revue. Dans la préface, le public est averti que le tirage de cette édition a été fait à un assez grand nombre d'exemplaires pour que les lecteurs n'aient pas à redouter de si tôt la venue d'une sixième édition.

Le livre du *Verbe* a été surtout corrigé et enrichi grâce aux critiques de Nauck. L'α des formes comme οἶδα, ἔλυσα ne permettait pas à M. Curtius d'éviter la question si controversée actuellement de la multiplicité des *a* indo-européens. Il consacre à ce problème un *excursus* (p. 35-44, cf. p. 288), où il mentionne, mais sans y entrer, les théories de Brugman, Fick, de Saussure. Nous approuvons cette réserve : un livre qui s'adresse avant tout aux philologues de l'école classique, doit rester étranger à des spéculations où la plupart des hellénistes auraient eu peine à se retrouver. En ce qui concerne les temps et les modes, nous voyons que l'auteur tient compte des travaux qui, depuis la première édition, ont paru sur la matière. C'est ainsi que, p. 80, est citée la thèse de M. Bergaigne *De conjunctivo et optativo*. Les Recherches morphologiques de Brugman et Osthoff, si dignes d'être lues et méditées, ont fourni dans le texte et dans les notes, un certain nombre d'observations intéressantes.

Michel BRÉAL.

---

187. — **Forschungen zur griechischen Geschichte** von Georg BUSOLT. Erster Theil. Breslau, W. Kœbner. 1880, in-8°, 181 pages.

M. G. Busolt n'a pas renoncé à poursuivre ses études sur la confédération lacédémonienne. Il a cru cependant devoir ajourner la publication

du second volume[1], jusqu'à ce qu'il ait pu connaître complètement et mettre en œuvre les documents recueillis dans les fouilles d'Olympie. En attendant, il publie des Recherches sur divers points de l'histoire grecque. Les trois mémoires contenus dans le volume que nous annonçons aujourd'hui, peuvent être considérés comme des pièces justificatives ou des appendices à la grande histoire que M. B. a entreprise. Avant de continuer sa marche, l'auteur a voulu se fortifier dans les positions acquises et répondre à quelques-unes des objections qui lui avaient été adressées. Ces scrupules sont fort louables et, puisqu'il faut nous résigner à ne pas lire avant un an le second volume des « Lacédémoniens et leurs alliés », M. B. a trouvé le meilleur moyen de nous faire prendre patience, en nous introduisant ainsi dans le secret de sa préparation et de ses consciencieuses recherches.

La première (p. 1-46) des trois dissertations que nous donne M. B., a pour sujet les relations de Sparte et d'Olympie. Dans son précédent ouvrage, M. B. s'était efforcé de démontrer que le sentiment aristocratique et conservateur formait le lien de la confédération lacédémonienne, qu'elle était entièrement et exclusivement politique. Il avait soutenu notamment contre Curtius qu'elle n'avait pas pour fondement une idée religieuse. Il reprend cette démonstration que Curtius avait contestée[2]. Bien qu'il ait amené son contradicteur à lui faire quelques concessions, ce succès partiel ne lui suffit pas. Examinant de plus près qu'il ne l'avait fait la première fois, les traditions relatives à Lycurgue et au roi Iphitos, celles qui représentent les Spartiates comme protecteurs d'Olympie, il arrive à cette conclusion que le prétendu caractère sacré de l'Elide est une invention d'un âge postérieur. C'est Lacédémone qui a fait la grandeur d'Olympie, bien loin de lui avoir rien emprunté. Olympie n'a pris l'importance qu'elle a possédée dans le monde grec qu'après l'établissement de l'hégémonie lacédémonienne dans le Péloponèse. Cette sorte de consécration qui lui a été donnée, a suivi les progrès de la puissance spartiate, mais l'origine de cette puissance doit être demandée à des causes purement politiques, et c'est intervertir les rôles que de représenter,

---

1. Sur le premier volume, v. n° 32, 9 août 1879. J'avais cru trouver dans ce premier volume des « Lacédémoniens et leurs alliés » quelques allusions à l'histoire de l'Allemagne contemporaine. M. B., dans la préface de ses « Recherches sur l'histoire grecque », déclare qu'il n'a jamais songé à faire de pareilles allusions et repousse, avec beaucoup de courtoisie d'ailleurs, le léger reproche que je lui avais adressé. En présence de cette protestation, je retire très volontiers une critique, dont M. B. paraît avoir été ému un peu plus que de raison. Il est possible que je me sois mal exprimé : je n'ai pas voulu dire que l'auteur ait cherché, de parti-pris, à établir des rapprochements entre Lacédémone et la Prusse, mais simplement qu'il avait cédé, peut-être sans s'en rendre compte, à la préoccupation d'éclairer l'histoire du passé par celle du présent. Je ne crois pas avoir besoin d'ajouter que, professant une haute estime pour l'érudition et les travaux de M. B., je regrette un malentendu, qui semble lui avoir été désagréable.

2. Hermès, vol. XIV, 1er fasc. 1879.

ainsi que le fait Curtius, la confédération lacédémonienne comme placée sous le patronage d'une idée religieuse.

Dans le second mémoire (p. 47-74), l'auteur revient encore sur une question qu'il avait déjà traitée. Quelle est la signification du nom de Pisa? S'applique-t-il à une ville ou à une contrée? M. B. s'était prononcé pour la seconde opinion et il n'a pas changé d'avis; seulement il a reconnu la nécessité d'apporter de nouveaux arguments. Une inscription, récemment découverte à Olympie, semble affirmer, d'une manière positive, l'existence d'une ville de Pisa. M. B. soutient que ces mots τὰν γᾶν τὰν ἐν Πίσᾳ n'ont pas le sens qui leur a été attribué; puis, élargissant la discussion, il passe en revue tous les textes où il est question de Pisa et montre qu'aucun d'eux n'autorise à conclure avec certitude qu'une ville de ce nom ait jamais existé.

Le volume se termine par une étude (p. 75-181) sur l'histoire d'Argos dans l'intervalle compris entre les années 421 et 418, de la paix de Nicias à la bataille de Mantinée. L'importance de la victoire, remportée à Mantinée par les Spartiates sur les Argiens et leurs alliés, est mise en pleine lumière. C'est un triomphe décisif pour le parti oligarchique. Contrairement à toutes ses traditions, Argos est contrainte de se mettre à la suite de Sparte. Désormais, l'opposition démocratique n'a plus aucun appui dans le Péloponèse, qui reconnaît tout entier la prépondérance de Lacédémone. Avant de jeter sa patrie dans les dangers de l'expédition de Sicile, Alcibiade lui a déjà porté un grave préjudice, en conduisant les armées réunies d'Argos et d'Athènes à la défaite de Mantinée. Il lui a fait perdre, par une tentative prématurée et mal conduite, l'alliance dont elle pouvait disposer dans le Péloponèse et l'a condamnée à l'isolement. Ces événements appartiennent à la période que M. B. doit raconter dans la suite de son grand ouvrage; mais, outre que la question, nettement circonscrite, méritait bien d'être traitée à part, M. Busolt n'aurait pu, dans un récit d'ensemble, la présenter avec autant de développements. Il y a donc là un double profit : nous avons, dès maintenant, une exposition très détaillée et très complète des relations d'Argos et de Sparte de 421 à 418, et la composition du second volume, ainsi allégé par avance, sera plus méthodique et plus nette.

R. LALLIER.

---

188. — **Der 84jæhrige Ostercyclus und seine Quellen,** von Bruno KRUSCH. Leipzig, Veit. 1880, in-8° de VI-349 pages.

Les questions étudiées dans ce livre ont été autrefois des questions brûlantes. Avant l'adoption universelle et définitive du cycle de Denys le Petit, il y eut souvent des luttes très vives à propos du calcul de la Pâque entre les églises d'Orient et celles d'Occident; parmi celles-ci, les chrétientés celtiques défendirent longtemps, sur ce point, leur particularisme

national contre les progrès de l'uniformité romaine. Il est vrai que, sans s'en douter, elles opposaient au nouvel usage romain, ou même à l'usage gallican, non pas une tradition plus ou moins apostolique, mais tout simplement un usage romain plus ancien. Dès la fin du IVᵉ siècle, en effet, il n'y avait plus dans le monde chrétien que deux cycles officiels, le cycle alexandrin de 19 ans et le cycle romain de 84 ans. Le premier, étant le plus exact, devait finir par avoir le dessus; après le milieu du vᵉ siècle, Victorius d'Aquitaine, au commencement du VIᵉ, Denys le Petit, le firent peu à peu accepter à Rome, en ménageant certaines transitions. Le cycle romain, malgré son infériorité relativement à celui d'Alexandrie, avait cependant un avantage considérable à bien des yeux; 84 étant divisible par 28, le 14 de la lune pascale revenait, au bout de 84 ans, non-seulement au même jour du mois, mais encore au même jour de la semaine. Le cycle de 19 ans est bien connu, et les vicissitudes de son adoption en Occident ont été souvent étudiées; il n'en est pas de même du cycle de 84 ans, sur lequel, malgré les travaux de Van der Hagen, d'Ideler, de M. Mommsen et de M. de Rossi, il reste encore beaucoup d'obscurités. Le travail de M. Krusch contribuera largement à les dissiper.

L'ouvrage se divise en trois parties. Dans la seconde (cette interversion est nécessaire), M. K. s'occupe du cycle en usage à Rome à la fin du IVᵉ siècle et au commencement du vᵉ : c'est ce qu'on appelle la *Supputatio romana;* dans la troisième, il traite des modifications que l'on y introduisit vers le milieu du vᵉ siècle, avant de se décider à l'abandonner. Bien que M. K. ait jeté beaucoup de lumière sur ces deux périodes, ce qu'il y a de plus nouveau dans son étude, c'est la première partie, consacrée aux origines du cycle de 84 ans. En rapprochant quelques indications tirées surtout d'un livre pascal africain écrit en 455 et d'un comput manuscrit de la bibliothèque de Munich, il est arrivé à constater l'existence et à reconstituer la forme d'un cycle de 84 ans, antérieur au IVᵉ siècle, établi sur des principes un peu différents de ceux sur lesquels s'appuie la *Supputatio romana,* c'est-à-dire ayant le *saltus lunae* tous les 14 ans au lieu de l'avoir tous les 12 ans. Une table temporaire de Pâques, calculée d'après ce cycle, fut dressée, avant la fin du IIIᵉ siècle, par un certain *Augustalis;* elle avait son point de départ à l'année 213 et dut être continuée jusqu'à 312. Dans la chronographie de 354, il y a une table de Pâques qui part précisément de cette année 312 : les plus anciennes dates pascales y rentrent dans les mêmes termes lunaires que celles d'Augustalis. Ces termes lunaires vont du 14 au 20, tandis que le système romain, soit antérieur (Hippolyte), soit postérieur (*Supputatio romana*), les place du 16 au 22. Les termes lunaires du 14 au 20 sont précisément ceux que les Bretons firent valoir au VIᵉ et au VIIᵉ siècle avec tant d'insistance. — Les arguments de M. K. sur ces divers points m'ont paru généralement concluants; cependant je crois qu'il a tort de chercher une application de ce vieux cycle latin dans la date pascale

de l'an 303. Cette année-là, le *Chronicon Paschale* indique une Pâque du 25 mars; la *Supputatio romana* et le cycle de dix-neuf ans sont d'accord sur la date du 18 avril: seul, le cycle d'Augustalis place la fête en mars, au 21. Mais la coïncidence est plus apparente que réelle. Le *Chronicon paschale*, écrit vers 630, dit bien que la persécution de Dioclétien commença au mois de dystros, au 25 duquel tombait le jour de Pâques; ce dernier détail est faux, comme l'a bien vu M. K., car, en 303, le 25 dystros (25 mars), n'était pas un dimanche. De plus, c'est à Eusèbe que le *Chronicon paschale* a emprunté la mention du mois de dystros; mais, si Eusèbe, dans l'*Hist. Eccl.*, VIII, 2, 4, place la publication de l'édit de persécution au mois de dystros, dans le *de Martyribus Palaestinae proœm.*, il indique le même fait au mois de xandicos (avril). Dans ces deux textes, il dit qu'on était aux approches de Pâques, τῆς τοῦ σωτηρίου πάθους ἑορτῆς ἐπελαυνούσης (H. E.) ou ἐπιλαμβανούσης (M. P.); il y a donc incertitude, ou plutôt, Eusèbe a voulu parler du temps de Pâques en général, et non du jour précis où se célébrait la grande fête. Le cycle alexandrin, suivi en Palestine, indique le 18 avril; il est d'ailleurs peu probable qu'un cycle latin ait alors fait loi en Orient. — M. K. aurait pu remarquer aussi, à propos de l'année 312 où commence la table temporaire philocalienne, que cette année-là est précisément celle où Maxence d'abord, puis Constantin, remirent l'église romaine en possession de ses édifices religieux et autres immeubles. Il est assez naturel qu'on ait pris cette reconstitution comme époque et comme point de départ d'une table de Pâques.

La suite de son étude donne à M. K. l'occasion d'étudier les controverses pascales de 444 et 455; ici encore il est arrivé à des résultats intéressants. Des pièces souvent alléguées dans les études antérieures à celles de M. K. sont par lui écartées du débat comme apocryphes; de ce nombre sont le *Prologus Cyrilli* et l'*Epistola Cyrilli*, documents du commencement du VII[e] siècle, provenant, l'un d'Espagne, l'autre de Grande-Bretagne. Ces éliminations permettent à l'auteur de démontrer: *a)* que l'église romaine n'adopta, au V[e] siècle, aucun cycle qui eût un *saltus lunae* tous les quatorze ans; *b)* qu'en 444 elle faisait encore usage de son vieux cycle *(Supputatio romana)*; *c)* que depuis 447 jusqu'à Victorius elle se servit du cycle retrouvé par Cramer et Haenel dans la bibliothèque de Zeitz en Saxe. Ces conclusions qui, sur plus d'un point, sont contraires, non-seulement à celles de Van der Hagen et d'Ideler, mais encore à celles de M. Mommsen et de M. de Rossi, me paraissent assez fortement établies. Pourtant, sur quelques points de détail, il y a lieu d'attendre un supplément de preuves qui ne pourra manquer de sortir d'une étude plus complète des matériaux.

M. K. termine par l'analyse d'un livre de comput, rédigé à Carthage en 455, très mal publié jusqu'ici. Il y retrouve un cycle africain de quatre-vingt-quatre ans, établi en 439 d'après la *Supputatio romana*, et modifié en 455 d'après la table de Zeitz. C'est dans ce document que se

trouvent les renseignements sur Augustalis et sur un continuateur de celui-ci, un certain Agriustia, hérétique, au dire du computiste carthaginois de 455, c'est-à-dire, si je ne me trompe, donatiste. M. K. le présente plutôt comme arien, mais en supposant que les ariens d'Afrique, qui ne sont autres que les Vandales, aient eu une manière à eux de calculer la Pâque, ils devaient l'avoir empruntée à l'Orient; ce ne pouvait être que le cycle de dix-neuf ans.

En appendice, M. K. publie sur de nouvelles collations douze des documents les plus importants dans cette question. Il aurait bien dû en ajouter quelques autres, comme le *laterculus* philocalien et la table de Zeitz. Un recueil complet des anciens livres de comput pascal serait bien vu de ceux qui ont à s'occuper de ces difficiles études; nul n'est mieux préparé que M. K. pour l'entreprendre.

Dans un travail où il faut remuer tant de dates et de chiffres, les inexactitudes sont inévitables. Ainsi, p. 82, note 3, M. K. de deux inscriptions en fait une seule, ce qui nuit à l'exactitude de son raisonnement. Je regrette aussi que, dans sa discussion des Pâques romaines depuis 312 jusqu'à 354, il n'ait pas tenu compte de l'influence des conciles de Nicée et de Sardique. Ceci tient à un défaut général. M. Krusch est chronologiste, il n'est pas historien; la synthèse ne le tente pas assez. Non seulement il va de comput en comput sans paraître se douter qu'il y a des hommes, des intérêts, des passions, derrière ces froids grimoires; mais il ne cherche pas même à grouper les résultats de ses études. Bien peu de personnes auront le courage de s'engager dans son algèbre et de la suivre jusqu'au bout; beaucoup auraient besoin d'en connaître les principales conclusions; un résumé de quelques pages leur eût été bien agréable. Jeunes érudits, mes frères, soyons savants, mais pas pour nous tout seuls!

L. Duchesne.

---

189. — **Le maréchal de Fabert (1599-1662).** Etude historique d'après ses lettres et des pièces inédites tirées de la Bibliothèque et des Archives nationales, des Archives des Affaires étrangères, du Dépôt de la Guerre, etc., par M. Jules Bourelly, chef d'escadron d'état-major, directeur des études à l'école militaire de Saint-Cyr. Première partie (1599-1652). 1 vol. in-8°. Paris, Didier. 1880.

Cette monographie du maréchal de Fabert, écrite pour la première fois par un militaire, paraît devoir être très remarquable à tous les points de vue; si le second volume n'est pas inférieur au premier, nous serons heureux de reconnaître à M. le chef d'escadron Bourelly toutes les qualités d'un historien de profession. M. B. doit avoir consacré de longues années à ce travail; il a voulu puiser aux véritables sources, et, comme il le dit lui-même, il a eu la bonne fortune d'en rencontrer qui étaient restées jusqu'à présent inexplorées. Cette bonne fortune était mé-

ritée, car M. B. n'a rien négligé pour arriver à bien connaître Fabert : il a fouillé les bibliothèques publiques et particulières, il est allé aux Archives, il a pénétré même dans les dépôts de l'Etat où l'on n'entrait pas facilement, et, si quelques documents importants lui ont échappé, on peut être assuré qu'ils sont bien cachés.

Mais il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de raconter au commun des lecteurs une histoire comme celle de Fabert. M. B. est obligé de suivre, pour ainsi dire, au pas de charge ce vaillant soldat, cet ingénieur, ce diplomate, ce théologien même qui se transporte en moins de dix-huit mois de la Rochelle au Pas-de-Suze en Piémont, du Pas-de-Suze à Privas, de Privas à Venise, et de Venise à Metz. Il était impossible de faire un récit détaillé des trente ou quarante campagnes auxquelles Fabert a pris une part plus ou moins active ; M. B. l'a bien compris, aussi suppose-t-il toujours que l'on est au courant des événements politiques ou militaires qui ont précédé ou suivi ceux dont il s'occupe. Il résulte de là, malgré la très grande habileté du narrateur, une sécheresse que rien ne pouvait faire éviter : c'est un livre précieux pour les hommes d'étude, ce n'est pas, à vrai dire, un livre de lecture. M. B. suppose également que l'on connaît et même que l'on a sous les yeux les travaux de tous ses devanciers, de Courtilz de Sandras, du P. Barre, de MM. Feillet et de Bouteiller, et même les Relations, journaux et mémoires de Fabert. S'agit-il du siège de Saverne, par exemple (p. 78) ? M. B. nous dit que la Relation de Fabert est une des plus complètes et des plus intéressantes que l'on connaisse, mais il n'en cite pas une ligne. C'est partout la même chose : M. B. s'autorise constamment de pièces ms. qui sont aux Archives ou dans les collections particulières ; mais il se contente d'indiquer avec soin la cote des volumes sans rien citer, ou presque rien, à l'appui de ses assertions ; il renvoie même son lecteur (p. 122, 125, etc.) à des plans de sièges que celui-ci n'ira certainement pas voir aux Archives de la guerre.

Il résulte de ce parti pris de faire court que la lecture de cet ouvrage si savant est, je ne dirai pas pénible, mais absorbante ; on est sans cesse obligé d'étudier pour son propre compte des campagnes où Fabert n'a joué qu'un rôle effacé, et ce travail est très fatigant. Néanmoins, il serait à souhaiter que nos jeunes officiers missent à profit les leçons de M. B. pour étudier par le détail les campagnes des grands capitaines. Sa méthode d'investigation est d'une sûreté remarquable, et il arrive au vrai absolu, autant du moins que l'histoire le comporte. Mais le public, surtout le public français, n'est pas du tout une réunion d'étudiants ; il ne faut pas, quand on écrit pour lui, le contraindre à travailler avec soi, il faut au contraire lui éviter les recherches. M. Bourelly ne l'a pas fait, probablement par excès de conscience, et il en résultera, je le crains, que son premier volume ne sera ni aussi lu ni aussi goûté qu'il mériterait de l'être.

A. Gazier.

190. — **Chansonnier historique du XVIII[e] siècle** (Recueil Clairambault-Maurepas). 3 volumes parus (1715-1720). Paris, A. Quantin, in-8°. — 10 fr. le vol.

Nous avons reçu les trois premiers volumes du *Chansonnier historique* publié par la maison Quantin. Ce n'est point sans une intention formelle que nous citons tout d'abord le nom de la librairie qui a entrepris cette publication importante. Ces volumes, n'eussent-ils d'autre intérêt que celui de leur parfaite exécution matérielle, seraient dignes d'être signalés à l'attention du public. Les bibliographes de l'avenir tiendront certainement compte à notre époque des soins qu'elle a pris de garder intactes les bonnes traditions de la typographie française.

C'est une satisfaction pour tous les amateurs sérieux des diverses manifestations de l'esprit humain, de voir que tandis que des librairies comme les maisons Hachette et Didot poussent aux extrêmes limites du soin et de l'élégance l'entreprise des publications sérieuses, d'autres se dirigeant en un autre sens, touchent aux extrêmes limites de la fantaisie et du luxe. Le choix du papier, le moulé des caractères, la disposition du texte, l'exécution des eaux-fortes, ce ne sont point là de petites besognes. Tout cet ensemble extérieur contribue au mérite du livre, surtout quand le livre est une réédition. Tant de soin apporté au dehors est comme une garantie de la perfection de l'œuvre même, et c'est à ce titre que nous félicitons la maison Quantin de la remarquable exécution du *Chansonnier historique du* XVIII[e] *siècle*.

Les trois volumes, parus à l'heure qu'il est, poursuivent le règne de Louis XV jusqu'à l'année 1720; ils embrassent, par conséquent, la meilleure partie de la régence du duc d'Orléans.

M. Raunié, ancien élève de l'Ecole des Chartes, a pris à tâche de mener à bonne fin une entreprise qui demande beaucoup de soin, de zèle, d'application, et, pour employer un mot qui semblera peut-être étrange quand il s'agit de chansons, beaucoup de patience.

Il faut avouer, en effet, qu'un recueil de chansons n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Cette gaudriole éternelle finit par être tout à fait fatigante. Tant de rires, tant de pointes, tant d'allusions malicieuses (peu senties aujourd'hui) arrivent à lever le cœur quant on sait d'ailleurs quelles choses tristes se cachaient sous ce masque et quelles pensées étaient, même en ce temps-là, celles des véritables honnêtes gens.

Si les éditeurs se sont promis un succès de scandale ou même d'amusement, j'ose dire qu'ils se sont trompés. Ce recueil de chansons est un livre peu varié, peu piquant et peu drôle. Il faut du courage pour le lire jusqu'au bout.

Par contre, leur publication a un côté sérieux qui fait son principal mérite. L'Histoire y trouvera une bien abondante matière à ses récits, à ses réflexions et à ses jugements. En ce qui concerne le XVIII[e] siècle, les études aujourd'hui versent un peu trop du côté de la Diplomatie. Les trésors en ce genre, gardés dans les Archives des Affaires étrangères, ont

amené une grande affluence de travaux dont les matériaux sont si abondants et si faciles qu'il n'y a (pour employer l'expression populaire) qu'à se baisser pour en prendre. Il ne faut pas se dissimuler pourtant que si jamais la diplomatie manqua de vues dans l'ensemble et fut routinière dans le détail, ç'a été à cette époque de notre histoire.

Ce qui est le grand spectacle, au contraire, ce qui est palpitant d'intérêt, aussi bien par les excès qui amèneront les réactions que par les aspirations qui produiront les révolutions, ce qui mérite surtout d'être étudié, c'est l'histoire des mœurs. A ce titre, le *Chansonnier historique* devait être réédité.

Ce n'est pas que nous nous fassions la moindre illusion sur la valeur réelle de tant d'affirmations lancées par une légèreté souvent perfide et empoisonnée. Mais, si dans ces sortes de documents la vérité des faits n'est que relative, la vérité des impressions est au contraire complète, franche, nue, crue et définitive.

A force de répéter et de rabacher jusqu'à la satiété les contes les plus extravagants ou les accusations les plus ridicules au sujet de tel ou tel personnage, les chansonniers nous montrent, sinon ce qui se faisait, du moins ce qui pouvait se faire et surtout ce qui pouvait se dire. Et puis, combien de détails particuliers inconnus de l'histoire se retrouvent là, et qui, une fois découverts, expliquent bien des choses; combien d'énigmes déchiffrées par un mot railleur!

Sans compter qu'il y a des traits charmants et décisifs sur les situations les plus importantes que cet esprit, qui était un peu l'esprit de tout le monde, a trouvées. En voici un qui résume toute la stérilité de la politique parlementaire au XVIII^e siècle. Il s'agit des remontrances faites par le Parlement au Roi, le 26 janvier 1718:

A l'écho, ce matin, je demandais comment
Irait le Gouvernement
Depuis le vif discours du président De Mesme?
L'écho m'a répondu : de même.

Bien d'autres morceaux feraient valoir le mérite de cette publication. Mais nous préférons nous attacher à l'étude de la réédition que vient de nous donner M. Raunié.

Il l'a fait précéder d'une préface qui nous a paru un peu longue, (XCVIII pages), mais dans laquelle il a fait ressortir, parfois avec bonheur, le genre d'agrément ou d'utilité que pouvait fournir la lecture de son recueil. Il est pourtant quelques-unes de ses affirmations que nous n'admettons qu'avec réserve; ainsi celle qui se trouve à la page LXXXVIII, « que les chansons du XVIII^e siècle ont sur celle du XVII^e une véritable supériorité littéraire ». Il nous semble que pour nous placer au point de vue purement littéraire, la véritable supériorité reste aux chansonniers de la Fronde. Si l'on parle du genre vif et impromptu, peut-on rien de plus joli que l'*alleluia* de Bussy-Rabutin sur M^me de la Vallière, que l'épigramme sur M^me de Coulanges et son cousin *La Trousse*, que les

Feuillantines données par Tallemant des Réaux. Si l'on passe au genre grave (autant que ce mot est ici de saison) peut-on rien de plus spirituel et de plus mordant que le rondeau sur la mort de Richelieu :

Il est passé, il a plié bagage,
Le cardinal dont c'est moult grand dommage.
. . . .
Or parlerons sans crainte d'estre en cage.
Il est en plomb l'éminent personnage
Qui de nos maux a ri plus de vingt ans.
Le roi de bronze en eut le passe-temps
Quand sur le pont, à tout son attelage,
Il est passé.

Et ne pourrait-on pas citer au même titre encore les couplets de la journée des Barricades :

Ce fut une étrange rumeur.....,

le fameux sonnet sur Colbert et la disgrâce de Fouquet, etc. ?

A ce propos, nous dirons qu'il est vraiment regrettable que M. Raunié n'ait pas jugé bon de commencer son recueil par le commencement, et de remonter du moins jusqu'aux chansonniers de la Fronde. L'histoire de Louis XIV en chansons mérite au moins autant d'être mise sous les yeux du lecteur que celle de Louis XV. Le volume que Brunet a publié sous le titre du *Nouveau siècle de Louis XIV* est vraiment trop insuffisant et incomplet. M. Raunié eût pu, ce nous semble, en allégeant quelque peu le bagage du XVIII^e siècle, gagner l'espace de deux ou trois volumes qu'eût occupé le règne de Louis XIV et nous donner ainsi une œuvre d'ensemble [1].

Dans un autre endroit de sa préface, M. R. a touché, mais selon nous d'une main un peu trop rapide, la question des auteurs des chansons que nous conservent les recueils Clairambault-Maurepas. C'est dans ce dernier nom qu'il résume tout ce qu'il connaît de la paternité de ces centaines de petits poëmes.

La célèbre épigramme sur M^{me} de Pompadour peut prouver l'esprit, mais non la fécondité du futur ministre de Louis XVI. A côté de ce nom combien d'autres viennent à la mémoire sur lesquels nous attendions de l'expérience de M. Raunié en cette matière quelques renseignements nouveaux et précis !

Pourquoi n'avons-nous trouvé là aucune mention de J. Baptiste Rousseau, auquel, je le veux bien, on a attribué à tort certains couplets, mais qui certainement n'était pas fait pour donner un démenti au proverbe qui dit qu'on ne prête qu'aux riches [2] ? Nulle mention non plus de Gacon *le poète sans fard*, pourtant un des plus bruyants parmi « ces aboyeurs

1. Ainsi M. R. n'eût-il pu nous épargner quelques-unes des chansons et épigrammes qu'il a réunies sur la *Chambre de Justice* ? Trois chansons pour les mésaventures conjugales du rôtisseur *Quoniam* n'est-ce pas trop encore ? une seule eût suffi.

2. M. R. insère une pièce de J. B. Rousseau dans son recueil. T. II, p. 152.

des égouts du Parnasse ». Et l'on pourrait citer bien d'autres noms encore que les recueils eux-mêmes désignent souvent, ou que les Mémoires du temps permettent d'identifier : le grand prieur de Vendôme, Bertin, Thierry, etc. N'y avait-il pas lieu aussi de dire un mot de Piron, de Desfontaine, de Sainte-Hyacynthe, de l'Atteignant, des gens du Caveau, etc.? C'est à leurs plumes exercées que plus d'une de ces pièces piquantes doivent être attribuées.

M. R. a fait suivre sa préface d'une Bibliographie des chansonniers très utile à consulter et qui semble à peu près complète. Nous lui signalerons cependant l'omission d'un recueil ms. important indiqué comme faisant autrefois partie du cabinet de Saint-Simon et qui doit exister encore. Il est mentionné dans l'Inventaire publié par M. Baschet sous le n° 115 : « Six volumes in-4°, « Recueils de chansons »; et n° 116, « un volume in-4° « Brevets sur la calotte. » Je signalerai encore le Recueil (imprimé) de Lettres et chansons de *Céphise et d'Uranie*, Paris, Ballart, 1731, in-8°, qui contient, paraît-il, des chansons assez cavalières sur les événements de l'époque ; et le très curieux *Recueil de Chansons de la Très Vénérable confrérie des Francs-Maçons*, *1765, in-8°*.

Le texte des chansons publiées par M. Raunié est établi d'une manière très satisfaisante. Pourtant, sur ce point encore, je ferai quelques réserves de détail. Il y a des lectures absolument inintelligibles et qui, si elles sont telles sur le ms., doivent être corrigées :

Ainsi, au tome III, p. 148 :

Avez-vous au Mississipi,

n'a pas de sens : c'est peut-être « allez-vous au Mississipi » ou « avez-vous du Mississipi. » Par conséquent, aux vers suivants, il faut : « les princesses *y vont* ou *en ont* aussi.

Une négligence qui se reproduit trop souvent dans le *Chansonnier* est celle qui consiste à employer l'orthographe de Voltaire en écrivant *Français*, *monnaie*. (v. t. II, p. 123; t. III, p. 151, p. 234, 265, 277), quand certainement il y a dans le Ms., *François*, *monnoie*, etc. Cette faute est d'autant plus choquante que dans les passages que nous venons de signaler ces mots sont à la rime, et naturellement riment en *ois* ou *oie*.

Les passages de Saint-Simon, de Marais, cités aux pages 124, 277 du t. III, ont également cette faute pour les imparfaits *avoit*, *étoit*, etc.

Les notes que M. R. a ajoutées au texte sont généralement suffisantes pour l'éclaircir sans tomber dans une prolixité qui était à craindre ; le rapprochement avec certains passages des Mémoires du temps était certainement le meilleur des commentaires. Cependant quelquefois une intervention personnelle de l'éditeur n'eût pas été superflue. Ainsi j'aurais désiré que M. R. nous expliquât comment s'est trouvé composé le *Pont-Neuf* de la p. 267 du tome III. Certainement une partie de cette chanson date de Louis XIV puisqu'il est dit en parlant de la statue de Louis XIII sur la place Royale :

« Le Roi qu'estoit [1] avant celui-ci »

et que l'on parle de la statue de la place des Victoires comme représentant le *roi régnant*. Les couplets suivants où il est parlé du petit roi Louis XV et du régent ont certainement été ajoutés après coup. Le lecteur eût été plus satisfait de trouver quelques détails de ce genre ou des notes sur certains personnages omis par M. R., que les explications un peu naïves consacrées à Hippocrate (p. 138), que M. R. nous apprend avoir été « le plus grand médecin de l'antiquité » ou à Thémis (p. 139), « Déesse de la Justice d'après la fable », ou à Pâris, « fils de Priam, roi de la Troade » (p. 107). Ce genre d'annotation est vraiment trop facile et par dessus le marché absolument inutile. La note sur Bassompierre et sur Saint-Simon le père (p. 227) n'est pas heureuse non plus.

Mais c'en est assez de critiques de détails. L'ensemble du livre montre de l'application, forme un recueil élégant, curieux, plein de renseignements historiques que l'on chercherait vainement ailleurs. Le soin même que nous avons mis à le critiquer sera pour l'auteur et pour l'éditeur la meilleure preuve du prix que nous attachons à leur publication.

Gabriel HANOTAUX.

Ce compte-rendu était terminé lorsque nous avons reçu le quatrième volume du Chansonnier historique. Ce volume clôt la Régence du duc d'Orléans. Il est suivi d'un index des noms propres cités dans la première partie de l'œuvre. Une circulaire jointe au volume nous apprend que les dimensions de l'édition du Chansonnier vont être réduites de vingt volumes à douze. C'est là une heureuse innovation, et qui rendra la lecture moins fatigante en la dépouillant d'une bonne partie des répétitions et du fatras. Il ne nous reste plus qu'à rappeler le vœu que nous émettions tout à l'heure que M. R. profite de l'espace ainsi gagné pour nous donner le Chansonnier de Louis XIV.

G. H.

---

191. — **Fratellanze segrete.** Studio di Giovanni de CASTRO. Milano. Tipografia editrice lombarda di F. Menozzi. in-12, XI, 489 p.

Toutes les sociétés dont il est question dans cet ouvrage, l'auteur le remarque lui-même, ne sont pas secrètes et toutes les sociétés secrètes ne s'y trouvent pas; on y chercherait en vain, par exemple, les Illuminés, les Francs-Maçons, les Carbonari; mais, comme M. G. de Castro doit leur consacrer un volume spécial, on n'a pas le droit de se plaindre de cette omission. Que d'associations sans celles-là il a passées en revue! Que de noms qu'on est surpris parfois de voir rapprochés! Les sectes judaïques, l'initiation chrétienne, la cabale et les gnostiques, le mani-

---

1. M. Raunié imprime : était.

chéisme, les sociétés militaires et religieuses, les Ismaéliens, les Templiers, les associations de vengeance (la sainte Vehme, les Francs-Juges, etc.), les astrologues et les alchimistes, les sociétés ouvrières, enfin les associations d'étude, voilà les titres des onze livres dans lesquels M. de C. a divisé son travail. Que de sujets propres à piquer la curiosité! Je ne veux pas examiner si tous étaient faits pour entrer dans son livre, je n'examinerai pas davantage si l'auteur a approfondi toutes les questions qu'il a soulevées; évidemment il ne nous a donné qu'un ouvrage fait de seconde main et à l'aide de publications spéciales; M. de Castro en cite et en a consulté un très grand nombre; mais il est loin d'avoir toujours connu les plus récentes; je n'irai pas toutefois, vu l'immensité du sujet, lui en faire un crime; d'ailleurs son « bon vouloir » désarme la critique, et son livre contient tant de faits curieux, qu'on lui pardonne sans peine les oublis qu'il a pu commettre.

O.

VARIÉTÉS

Huit lettres inédites de Diane de Poitiers.

Les lettres que nous donnons ci-après se trouvent à la Bibliothèque Barberini. Elles sont reliées, avec un certain nombre d'autres lettres de divers personnages, en un volume qui porte le numéro *XLIII, 163* [1].

Sur ces huit lettres de Diane de Poitiers, la dernière seule est écrite de sa main. Dans les autres, elle se contente de mettre *Vtre heumble a vous obeyr*, ou *Vtre heumble et obeysante*, et de signer. Nous ne donnons *in extenso* que celle qui est entièrement de sa main, et nous résumons les autres, en conservant, autant que possible, les termes et l'orthographe. Elles sont toutes adressées au cardinal Caraffa, que Diane appelle le cardinal *Caraffle*. A côté de chacune des adresses, le cardinal, ou son secrétaire, a écrit : M^me^ la duchesse de Vallentinoys.

L'importance politique de ces lettres n'échappera à personne, si l'on se rappelle qu'en 1556 et 1557, époque où elles se placent, la plus étroite communauté d'intérêts réunissait au roi de France le nouveau pape Paul IV, oncle du cardinal Caraffa. L'Espagnol était l'ennemi commun. Aussi devait-on s'efforcer de conserver à la France les sympathies du cardinal, et c'est à quoi s'emploie Diane de Poitiers. Il ne faut cependant pas s'attendre à trouver dans cette correspondance des développements sur les affaires de l'Etat. Ce ne sont pas des dépêches diplo-

---

1. Ce volume nous a été signalé par M. Eugène Müntz, notre collègue à l'Ecole de Rome.

matiques. Ce sont des lettres amicales où l'on rappelle, d'une façon très générale, au cardinal, les services qu'il a rendus, pour provoquer ceux qu'il peut rendre encore. A l'occasion on recourt à ses bons offices pour des choses d'une importance relativement très minime, pour une autorisation d'exporter des œuvres d'art, pour une dispense ecclésiastique que sollicite un protégé, pour la recommandation d'un officier ou d'un abbé de la cour qui se rend en Italie. Le cardinal en usait de même avec Diane de Poitiers, comme on peut le voir par les réponses à ses lettres. C'était un échange d'amabilités qui maintenait les relations entre les deux cours, et qui permettait, au besoin, à la favorite d'Henri II de stimuler le zèle du neveu de Paul IV : « Le Roy est si contant du service que luy faictes, que en brief il vous fera cognoistre l'effect. » Et ailleurs : « Je vous ferai connaître que je ne suis femme de parole, mais bien de fait[1] ».

L. Clédat.

I

Bloys, 20 febvrier 1556.

Le cardinal Caraffa[2] a écrit à Diane de Poitiers pour lui donner l'assurance qu'elle est toujours en sa bonne grâce. Diane accuse réception de cette lettre. De son côté, elle offre ses services. « *Le Roy est si contant du service que luy faictes, que en brief il vous fera cognoistre l'effect.* »

Villiers-Costerez, 3 avril 1556.

« *Monsieur, j'ay receu une lettre de l'abbé de Longpont, fils de M. d'Avanson*[3], *par laquelle il me faict entendre qu'il ma acheplé 12 Césars modernes et une Diane que je désirerois faire amener par deça.* » Diane de Poitiers prie le cardinal Caraffa de donner quelque moyen au dit abbé « *pour faire conduire seurement lesdits Césars avec quelques autres peinctures qu'il a faict faire pour le Roy jusques à Civita Vechia, où le chevalier de Charlus* » les enlèvera « *avec l'une de ses gallères* » pour Marseille.

III

Compieigne, 6 juillet 1557.

Cette lettre fut envoyée par l'abbé de Sainct ferme. Diane dit au cardinal Caraffa : « *Vous ne trouverez jamais en ceste compagnie personne plus affectionnée que moy en tout ce qui touchera les affaires de*

1. Ce que Diane écrit ainsi : « Je vous fere connestre que je ne suys fame de paroule mes bien de fet. » *Lettre VIII.*

2. Charles Caraffa, brillant militaire et habile diplomate, fait cardinal par son oncle, fut loin de donner, sous la pourpre romaine, l'exemple de toutes les vertus. Dans le fameux consistoire du 27 janvier 1559, Paul IV le dépouilla de toutes ses charges, après avoir flétri sa conduite.

3. M. d'Avanson était l'ambassadeur d'Henri II près du pape.

nostre sainct père et les vostres, les estimant si liez et communs avecques le service du Roy que ie ne saurois moins faire pour le devoir et la raison que d'avoir ceste grande volonté que i'ay de m'employer pour sa sainctetè et les siens en tout ce que ma puissance se pourra estendre. » Elle espère que, de son côté, le cardinal continuera à se montrer zélé pour les affaires de Sa Majesté, et qu'il ne s'ennuiera plus dorénavant comme il a écrit à Diane qu'il l'a fait par le passé. A la fin elle lui recommande « *le droict de son proces de la Conté de Cluz.* » Il y a un post-scriptum : « *Monsieur ie vous supplie bien humblement de me ramentevoir en la souvenance de nostre sainct père et le remercier s'il vous plaist de ma part du brief qu'il luy a pleu de m'envoyer ces iours passéz, l'assurant qu'il n'a poinct en ce monde une plus humble dévote et affectionnée fille que ie luy suis et seray toute ma vie. Sur quoi ie baise très humblement les pieds de sa sainctetè* [1]... »

IV

Paris, 15 août 1557.

Le cardinal Caraffa a envoyé par le marquis son neveu une lettre à Diane de Poitiers, qui lui adresse sa réponse par l'abbé de Josaphat, « *présent pourteur.* » Elle assure qu'elle tiendra toujours le marquis aussi cher que s'il était son propre fils, « *estimant bien que durant et depuis le séjour que vous feistes dernièrement par deça* [2] *vous avez tellement peu cognoistre la bonne affection que je porte à tout ce qui vous touche.* »

V

Villiers Costeretz, 15 juin.

Il s'agit, dans cette lettre, d' « *une petite abbaye qne nagueres j'ay faict donner a ung mien nepveu qui na encores attainct l'aage competant pour la povoir tenir* [3]. » Diane prie le cardinal de demander au pape de « *dispenser le nepveu de povoir tenir lad. abbaye et ne craindre que pour son bas aage elle ne soit bien et deuement régye et administrée, parceque vous scavez monsieur que je suy assez curieuse de la conservation et réglement du bien de l'église et que je ne permectray jamais qu'il en soit mal usé.* »

---

1. Brantôme a dit de Diane de Poitiers qu'elle était surtout bonne catholique.
2. Le cardinal était allé en France l'année précédente avec une mission diplomatique, aussitôt après la trève de Vauxelles conclue entre la France et l'Espagne le 26 février 1556.
3. Les choses n'avaient guère changé depuis le XIII[e] siècle et depuis Salimbene qui fait dire aux cardinaux par le frère Hugues : « Prebendatis puerulos in cunabulis decubantes. » F. 304 du ms. Vatican.

VI

Janvier.

« *Monsieur l'on a resigne en ma faveur a ung de mes serviteurs le prieuré de Heudreville qui est ung bénéfice régulier. Et pour ce qu'il ma faict entendre qu'il n'est dispence que a tenir troys benefices..... désirant qu'il se puisse accommoder dud. prieuré,* » Diane prie le cardinal de « *lui estre aydant envers Sa Sainteté,* » afin d'obtenir la dispense nécessaire pour tenir ce nouveau bénéfice avec les autres.

VII

St-Germain-en-Lays, 15 novembre.

« *Monsieur. S'en allant M. le comte de Troffe par dela en bonne volunté de faire service au Roy, je n'ay voullu faillir de l'accompagner de ce mot de lettre.* » Diane recommande le porteur au cardinal.

VIII

Monsr. Je receu les lestre que maves escrystes dont plus heunblemant que je puys vous an remercye et de la bonne fyance quaves an moy dont Monsr. je vous puys assurer que an tous les androys que je poure fere servyse et a seux quy vous touche je natandre que me le mandes mes quant je vere le mouyant bon et apre pons je vous fere connestre que je ne suys fame de paroule mes byen de fet noustre syneur done la grase a noustre saynt pere et a la magesté du Roy de mestre a fyn se quy est byen coumance et moy la grase de pover fere servyse quy soyt agreable comme le desyre selle quy veut demeurer.

Vtre tres heumble et obeysante,

Dianne de Poytiers.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Le deuxième volume de l'important ouvrage de M. Adolf Ebert, *Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande*, a été récemment publié. (Leipzig, Vogel ; 9 mark.) Il est consacré à l'histoire de la littérature latine depuis l'époque de Charlemagne jusqu'à la mort de Charles le Chauve,

— Le second volume des *Mémoires* de Rist vient de paraître (*Johann Georg Rists Lebenserinnerungen*, hrsg. v. g. Poel. Gotha, Perthes. In-8°, viii et 499 p. 8 mark).

Il comprend les chapitres VIII-XIII de l'ouvrage ; il offre un intérêt aussi vif que le premier volume, car Rist y raconte son séjour à Hambourg durant l'occupation française et le commandement de Davout et à Paris sous la première Restauration.

— L'association des imprimeurs allemands *(Buchdrucker-Verein)* a tenu son assemblée annuelle sous la présidence du Dr. E. Brockhaus, à Munich ; elle se réunira l'année prochaine à Brême.

ANGLETERRE. — La collection des « *Sacred books of the East* », dirigée par M. Max MÜLLER, comprend trois volumes qui paraîtront prochainement ; 1° une nouvelle traduction du Coran par M. PALMER, 2° une traduction du *Parinibbâna-Sutta*, par M. RHYS DAVIDS ; 3° le *Sutta Nipâta*, p. p. FAUSBŒLL et le *Dhammapada*, p. p. Max Müller.

— Dans la séance du 16 juillet de la *Philological Society*, on a adopté les réformes suivantes : omettre l'*e* dans les mots comme *have, gives, gone, feeble, looked, cities* ; omettre *a* dans *breast, earth*, etc. ; changer *ie* en *ee* dans *field, brief*, etc. ; changer o en *oo* dans *move*, etc. ; rétablir *u* dans *come, worm, comfort*, etc., et, à la place de *ou*, dans *young, country*, etc. ; omettre *u* dans *guest, guard* ; *b* dans *debt, limb*, etc. ; *g* dans *reign, foreign*, etc. ; *h* dans *ghost, rhyme, Thames*, etc. ; *s* dans *island, demesne, aisle*, etc.

HOLLANDE. — Au mois de septembre a lieu à La Haye l'inauguration de la statue de Spinoza.

ITALIE. — Nous apprenons que sur la proposition de M. Pasquale VILLARI, l'éminent professeur et député d'Arezzo, le parlement italien a décidé qu'une bibliothèque serait fondée à Rome, qui ne contiendra que les livres et documents relatifs aux événements qui ont amené la libération de l'Italie.

— Sous peu paraîtra un ouvrage intitulé : *Ricordi della vita intima dell'Arrigo Heine* ; ces « Souvenirs de la vie intime de Henri Heine » sont dus à une nièce du poète, la princesse della Rocca.

— Le *Bullettino di bibliografia e di storia delle scienze mathematiche e fisiche* que M. le prince Boncompagni publie à Rome depuis 1867, se termine avec son douzième volume ; on ne saurait trop regretter la cessation de cet original et si utile recueil.

— D'après les dernières nouvelles de Pompéi, la maison, dite du Centenaire, est entièrement déblayée.

— Le libraire de Bologne, Zanichelli, annonce une nouvelle « Bibliothèque de classiques italiens », qui comprendra des ouvrages de toutes les périodes de la littérature italienne. Chaque ouvrage sera accompagné d'un commentaire critique. Cette bibliothèque est dirigée par un comité, composé de : MM. Ascoli, Bartoli, Carducci, Comparetti, d'Ancona, Flechia, Monaci, Mussafia et Racica. Les volumes suivants sont sous presse : *Le Odi di Giuseppe Parini*, p. p. F. SALVERAGLIO ; *Poesie metriche italiane*, p. p. G. CARDUCCI ; *I Fioretti di S. Francesco*, p. p. L. MANZONI ; le I^er^ vol. d'une *Raccolta di Canzoni a Ballo*, du XIII^e^ au XV^e^ siècle p. p. G. CARDUCCI ; *Gli amori di Dafne e Cloe*, version de Caro, p. p. U. BRILLI ; *Rime di Bonagiunta Urbiciani di Lucca*, p. p. S. PIERI ; *Scelta di antichi Cantori*, p. p. E. MONACI et S. MORPURGO ; *Gli Amori ed altre poesie di Ludovico Savioli*, p. p. L. LODI ; *Il poeta di Teatro e gli Epigrammi di Filippo Pananti*, p. p. C. RICCI ; *La Vita Nuova e Rime di Dante Alighieri*, p. p. A. d'ANCONA ; *Fiabe di Carlo Gozzi*, p. p. G. CARDUCCI ; *Epistolario di Vincenzo Monti*, p. p. G. ROCCHI ; *Rime di Antonio detto il Pistoia*, p. p. S. FERRARI ; *Lettere di Alessandro Tassoni*, p. p. T. CASINI ; *Scritti minori in Prosa ed in Rima di Luigi Pulci*, p. p. G. CARDUCCI ; *Le commedie di Francesco d'Ambra*, p. p. A. d'ANCONA ; *Le Rime di Guido Guinicelli*, p. p. A. BAGUGNONI et T. CASINI.

RUSSIE. — La *Revue critique russe*, dirigée par MM. M. Kovalevsky et Miller, cesse de paraître; elle a vécu dix-huit mois; nos lecteurs regretteront avec nous que cet excellent recueil dont nous avons analysé les numéros, n'ait pas eu de plus longues destinées.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 août 1880.

M. Prou, continuant sa communication sur les αὐτοματοποιϊκὰ d'Héron d'Alexandrie, aborde l'examen technique des procédés mécaniques décrits dans cet ouvrage. Il fait remarquer que, parmi ces procédés, il en est qui n'ont été retrouvés chez les modernes qu'à une époque toute récente : l'ouvrage d'Héron prouve qu'ils avaient déjà été inventés par les Grecs il y a plus de vingt siècles. Ainsi on a vu, dans la dernière lecture de M. Prou, comment les théâtres de marionnettes de l'espèce dite à siège mobile se mouvaient sur une véritable voie de *tramway*. Aujourd'hui, M. Prou montre, dans le traité d'Héron, la description d'un procédé qui n'est autre que celui des *boîtes à sable*, réinventé en 1857 par M. Beaudemoulin, ingénieur en chef des ponts et chaussées, et appliqué par lui au *décintrement* des voûtes en maçonnerie. Héron employait les boîtes à sable pour donner le mouvement à tout le mécanisme de ses théâtres. Un contrepoids reposait sur une boîte pleine de sable et percée par le fond : le sable s'écoulant graduellement par l'ouverture, baissait peu à peu et faisait lentement descendre le contrepoids. Un système de cordons, aussi simple qu'ingénieux, transmettait le mouvement du contrepoids à toutes les pièces du mécanisme. La longueur de chaque cordon était réglée selon le temps au bout duquel la pièce à laquelle il tenait devait se mouvoir : jusqu'au moment voulu, le cordon restait détendu et la pièce immobile; mais dès que le contrepoids, continuant sa descente, arrivait à l'extrémité du cordon, celui-ci se tendait, et, entraîné par le contrepoids, entraînait à son tour, soit directement la pièce mobile, soit une poulie reliée à cette pièce Pour que l'action du cordon cessât à temps, les choses étaient généralement calculées de manière qu'un seul demi-tour de poulie fît effectuer à chaque pièce tout le mouvement voulu. Le cordon venant du contrepoids était accroché par une boucle à un bouton placé sur la circonférence de la poulie : au bout d'un demi-tour de poulie, la boucle du cordon tombait, se séparait d'elle-même de ce bouton, la poulie cessait donc d'être entraînée par la descente du contrepoids, et le mouvement de la pièce s'arrêtait. Par d'autres artifices, on arrivait à faire mouvoir une même pièce du mécanisme successivement en deux sens contraires, à ouvrir et à fermer à point nommé la porte à deux vantaux qui tenait lieu de rideau, etc.

M. Prou donne ensuite lecture, sur la demande de plusieurs membres de l'Académie, de sa traduction française du livre II de l'ouvrage d'Héron.

Ouvrages déposés : — Bortolloti (P.). Del primitivo cubito egizio (Modena, 1880, gr. in-4°); — Tedeschi (Vincenzo), Guide de l'Etna (Rome, 1880, in-16); — Antonin, Voyage en Roumélie *(en russe;* Saint-Pétersbourg, 1879, gr. in-4°); — Khrouchtchov (I.), Esquisse de la vie et des travaux de D. V. Polienov *(en russe;* Saint-Pétersbourg, 1879, in-8°); — Prozorovskiï (D.), Catalogues des anciens mss. conservés au musée de la Société impériale d'archéologie de Russie *(en russe;* Saint-Pétersbourg, 1879, in-8°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Defrémery : H. D. de Grammont, Relations entre la France et la régence d'Alger au XVII^e siècle, 2^e partie, la mission de Sanson Napollon, 1628-1633 (Alger, 1880, in-8°); — *par M. Maury :* Tuetey (Alexandre), Testaments enregistrés au parlement de Paris sous le règne de Charles VI (Collection de documents inédits sur l'histoire de France); — *par M. Miller :* Œuvres de Michel Acominate, publiées par Spiridion Lambros *(en grec)*, tome II.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 30 Août — 1880

Sommaire : 192. L'Alceste d'Euripide, p. p. Prinz. — 193. Mau, Recherches sur Pompéi. — 194. Sœderwall, Études sur le Konunga styrilsi. — 195. Pifteau et Goujon, Histoire du théâtre en France des origines au Cid. — 196. Koch, Sturz et ses écrits — Chronique. — Académie des Inscriptions.

192. — **Euripidis Alcestis** edidit Rudolfus Prinz. Lipsiae, in aedib. B. G. Teubneri, 1879. In-8°.

Le texte que vient de publier M. Prinz a été constitué d'après le *codex Vaticanus* 909 (qu'il appelle B) et deux autres manuscrits, savoir : le *Laurentianus* xxxii, 2 (L) et le *Palatinus* 287 (P), qui représentent pour M. P. une même souche (S), d'une autorité inférieure à celle de B. Il a, en outre, donné la collation, faite par lui-même, du *Parisinus* 2713 ; puis, çà et là, quelques variantes tirées du manuscrit de Copenhague n° 417, et de deux manuscrits de Florence, enfin du *codex Harleianus* 5743. B est son autorité principale, mais il ne la suit pas aveuglément. Il s'en écarte même peut-être un peu trop souvent.

L'*Alceste* a fait, pendant la dernière année scolaire, à l'Ecole pratique des hautes études, le sujet des conférences de critique verbale dirigées par M. Ed. Tournier et auxquelles nous avons pris part. Au cours de l'examen que nous venons faire de la nouvelle édition de M. P., nous nous permettrons de signaler plusieurs opinions et propositions qui ont été émises dans les conférences dont nous venons de parler.

Tout d'abord, dans le monologue d'Apollon, M. P. supprime, avec G. Dindorf, le vers 16, et, dans l'apostrophe de Thanatos, le vers 31 ; on peut souscrire à ces suppressions.

Au vers 36, on a proposé en conférence d'écrire τόθ' au lieu de τόδ'.

Au vers 50, M. P. introduit ἀμβαλεῖν, correction très heureuse, mais peut-être insuffisante, de Bursian.

Aux vers 55-59, les mots se laissent bien expliquer ; mais les idées ne sont pas satisfaisantes et ne se tiennent pas. M. P. se contente de signaler les leçons des manuscrits et de faire son choix entre elles, sans émettre sur ces vers aucune opinion. Ne seraient-ils pas l'œuvre de quelque *lector otiosus* comme M. Dindorf appelle ceux qui avaient la manie d'inscrire des pensées, parfois versifiées, à la marge des manuscrits? Pourquoi Alceste serait-elle ensevelie plus richement, si elle mourait vieille ? Comment, si Thanatos se rendait au désir d'Apollon, les riches

auraient-ils le privilège de mourir vieux? En quoi la richesse d'Admète lui a-t-elle été utile, quand il s'est agi de trouver quelqu'un qui consentît à mourir à sa place? Il n'y a donc rien dans ces vers qui se rapporte au cas d'Admète; et, si l'on saute du v. 55 au v. 60, la suite des idées n'en souffre pas.

Au vers 63, M. P. propose ταῦτ' au lieu de πάντ' : c'est une correction très plausible, et qu'il aurait pu introduire dans son texte. Un peu plus bas, il rejette, avec MM. Nauck et G. Dindorf, les v. 70-71; nous ne voyons pas la nécessité de cette suppression : le vers 71 exprime d'une façon particulière le même sentiment que le vers 62.

V. 99. La conférence a pensé qu'il fallait lire ἡ au lieu de ὡς; au vers 101, ἐνὶ au lieu de ἐπὶ qui n'a guère de sens. On a encore fait remarquer que, si l'on écrit les vers 148 et 149 après le v. 143, ὦ τλῆμον du v. 144 se comprend aisément, ainsi rapproché de πόσις, et que le v. 150 arrive très naturellement après la réponse de la servante, Πεπρωμένη γὰρ ἡμέρα βιάζεται.

Aux vers 152-3, M. P. abandonne le texte des manuscrits et adopte une très heureuse conjecture de Lenting : Τίς δ'ἐναντιώσεται || τὸ μὴ οὐ γενέσθαι τήνδ' ὑπερβεβλημένην || γυναῖκα; — V. 160. Il trouve δόμων suspect, peut-être à tort. Mais c'est à bon droit, ce semble, qu'il rejette, avec Nauck, le v. 178.—A propos du v. 283, où on lit καταστήσασα suivi d'un infinitif, M. P. n'émet aucun doute, ne donne aucune note; cependant M. Nauck avait déjà contesté l'authenticité des mots Ἀντὶ τῆς ἐμῆς || ψυχῆς καταστήσασα. Sans être aussi défiant que lui, il faut reconnaître que la construction présente quelque chose d'insolite.

V. 304, ἐμῶν est suspect à M. Prinz. La conférence a conjecturé ὄντας, mot qui a pu facilement être omis après δεσπότας. — Au v. 313, comme μοι n'est pas pris dans le sens possessif, la conférence n'a pas approuvé l'addition de virgules : la prononciation des Grecs paraît n'avoir pas mis de pause entre le vocatif précédé de ὦ et le mot suivant.

Le v. 321 prend un sens grâce à la correction de M. Herwerden, qui substitue τρίτον μοι φέγγος à τρίτην μοι μηνός. M. P. aurait pu, croyons-nous, introduire dans son texte, sans hésiter, cette conjecture très vraisemblable.

V. 325, παῖδες, leçon des mss., est très naturel et s'oppose bien à πόσι : cependant M. P. propose κεδνῆς. Comme on l'a fait observer en conférence, une semblable conjecture suppose un trou dans un manuscrit servant de modèle : en ce cas, l'idée qui serait venue à un copiste, pour combler la lacune, aurait été de donner une épithète à μητρὸς.

Pourquoi M. P. n'a-t-il pas mis entre crochets les vers 332 et 333? Ils ne font pas suite à ce qui précède et affaiblissent la pensée; M. Nauck a eu raison d'en contester l'authenticité. Des corrections ont été proposées par Lenting et Bothe; M. P. les cite, elles ne rendent pas la pensée moins faible.

V. 353, οἶμαι est difficile à expliquer. Pflugk et Klotz rendent ce mot

par *sane*; mais nulle part ailleurs οἶμαι n'a ce sens. On a conjecturé en conférence οἶδα, qui se met bien entre virgules.

V. 356. Nous trouvons ici une heureuse correction de M. P., qu'il a introduite dans le texte : à χρόνον il a substitué τρόπον. — Au v. 361, il a été moins hardi et s'est borné à signaler une excellente correction de M. Cobet, γέρων pour Χάρων, qu'il aurait vraiment dû accepter sans hésitation, car Χάρων avec ὅπὶ κώπῃ ψυχοπομπός est bizarre; le poète commencerait une périphrase pour désigner Charon et la rendrait inutile en employant immédiatement le nom propre.

V. 363. Bonne conjecture de M. P. : ἐκεῖ σύ. — V. 373. Une bonne correction de M. Nauck, ἐφ' ἡμῖν, valait la peine d'être au moins citée, si M. P. ne croyait pas devoir l'adopter.

V. 377. La conférence préférerait σύ νυν, car νῦν ne sert pas de liaison.

Au v. 427, nous sommes en présence de deux leçons qui, au premier abord, semblent être irréductibles : μελαγχίμοις πέπλοις (B), et μελαμπέπλω στολῇ (S). La conférence a supposé que dans l'archétype, d'où dérivent tous nos manuscrits, on lisait μελαμπέπλοις, faisant un vers de cinq pieds. On serait parti de là pour voir dans πέπλοις la fin du vers, et on aurait adopté pour adjectif la forme μελαγχίμοις, qui se trouve dans Eschyle; quant à μελαμπέπλοις, il aurait pour origine μελαμπέπλωι στολῆι, les lettres τολῆι étant illisibles à la fin du vers. Dans cette hypothèse, c'est la leçon de S qui serait authentique.

V. 438, οἰκετεύοις est bien suspect; il ne paraît pas avoir choqué M. Prinz. C'est le seul exemple de ce verbe dans ce sens.

V. 473-4, ἦ γάρ, ce second γὰρ est choquant. On a proposé, en conférence, de lui substituer ἦ μάλ(α) qui se trouve à la place correspondante de la strophe et qui permet de se passer de liaison.

V. 487. M. P. adopte τοὺς πόνους, correction très légitime de Monk. — V. 520. Il abandonne l'autorité de B sans qu'on en voie la raison : avec la leçon de B, ἔτι, les génitifs sont absolus et le sens très satisfaisant. Nous gardons ἔτι.

V. 524. Cet emploi de ὑφειμένην paraît sans analogue.

V. 527. La variante de L, χὼ θανὼν οὐκ ἔστ' ἔτι, est importante. En effet, comme on l'a fait observer à la conférence, elle ne peut s'expliquer ni par un accident, ni par une erreur de lecture; elle ne peut provenir que d'une copie faite trop à la hâte ; mais alors le copiste aurait fait un vers iambique juste. Peut-être vaut-il mieux s'arrêter à l'explication suivante. La forme simple de θνήσκειν ne se trouvant en prose attique qu'au parfait, la leçon κατθανών de B serait d'un puriste, qui aurait pensé que θανών n'était pas attique, et aurait fait cette correction pour avoir le même verbe qu'aux vers 524 et 530. Dans cette hypothèse, la leçon de L serait authentique.

V. 539. La conférence s'est demandé s'il n'y aurait pas lieu d'écrire ὑπορρίπτεις; au vers 540, elle a été d'avis de supprimer la ponctuation et de construire εἰ μέλοι λυπουμένοις.

V. 569. M. P. adopte avec raison une correction de Purgold à la place de la leçon des mss. qui laisse ἀνδρὸς sans épithète.— Le vers 602 méritait peut-être d'être signalé comme altéré, d'autant plus qu'il ne correspond pas exactement à celui de la strophe.

Le vers 614 marque l'entrée en scène de Phérès, père d'Admète. Alors va commencer entre le père et le fils une dispute dont Voltaire disait que de pareilles scènes ne seraient pas souffertes chez nous à la foire. Avant de rechercher si tout, dans cette partie de la pièce, a pareillement le caractère de l'authenticité, signalons, en passant, le v. 617 où M. P. abandonne la leçon de B δυσμενῆ, pour prendre celle de S δύσφορα, qui fait une assez plate antithèse, et qui d'ailleurs vient plus facilement à l'idée que l'autre ; il n'y a vraiment pas de raison pour rejeter ici l'autorité de B.

V. 632. M. P. regarde τῶν σῶν comme suspect. Mais le vers entier est oiseux et superflu ; M. Nauck a bien fait de le proscrire.

M. P., plus hardi que Nauck, supprime avec Badham les vers 636-641. Ils sont, en effet, contredits par les vers 645 et 655 ; de plus, l'idée qu'ils expriment est bien étrange dans la bouche d'un Grec de l'âge d'or. Maintenant, quelle serait l'origine de ces vers ? auraient-ils été fabriqués pour combler une lacune ou pour remplacer des vers illisibles ? C'est ce qu'il est impossible de décider ; mais on a fait remarquer en conférence que le v. 640 se rattache mal à ce qui le précède, et que le vers 641 ne fait que répéter, sous une forme plus courte, l'idée déjà exprimée dans les vers 636-9. — Un peu plus bas, M. P. nous paraît avoir eu raison de conserver, malgré M. Badham, les vers 645-7, quoique les mots τοῦ σοῦ πρὸ παιδὸς répétés au vers 649, puissent inspirer des doutes. — Au v. 647 il a adopté μόνην, leçon de S, qui paraît ici avoir conservé la bonne tradition. On peut souscrire à la suppression des v. 651 et 652 déjà proposée par Lenting. — La leçon de B au v. 658 n'est pas satisfaisante, et M. P. adopte avec raison celle de S, ἀτιμάζοντα --- προύδωκας.

V. 662-5. Ces quatre vers nous inspirent des doutes : sans insister sur ce qu'ils ont d'inconvenant et même de ridicule, adressés à un vieillard de l'âge de Phérès (cf. 643 et 649-650), nous nous bornerons à dire que le dernier nous paraît contredire tout ce que nous savons des idées des anciens Grecs au sujet de la famille. M. P. rejette seulement avec M. Badham les v. 666-8. Quant aux vers 669-72, on peut douter de leur authenticité; car les deux premiers sont cités parmi les fragments de Ménandre, *Fab. inc.*, 164 (ce qui a été signalé déjà par Pflugk et Klotz), avec πολύν au lieu de μακρόν (M. P. n'en fait nulle mention) ; de plus, comme on l'a fait observer en conférence, les mots ἢν δ'ἐγγὺς ἔλθῃ θάνατος paraissent se rapporter à une autre situation.

V. 686. Ici commence un passage assez embarrassant ; car on ne sait quelle idée se faire au juste de la position respective d'Admète et de Phérès. Celui-ci a été roi dans sa jeunesse (cf. v. 654) ; il a cédé le trône à son fils. Mais il aurait conservé la possession de la terre, si l'on admet l'authenticité des vers 687-8, et Admète ne commanderait qu'aux

hommes, ce qui paraît en contradiction : 1° avec les vers 588-96, où le chœur chante les immenses domaines d'Admète ; 2° avec le vers 663 (si l'on admet qu'il soit authentique), où l'expression γηροβοσκήσουσι donnerait à penser que Phérès a besoin de son fils. D'ailleurs, la situation de Laërte, dans l'Odyssée, nous paraît assez analogue à celle de Phérès. Mais nous croyons que cette difficulté, au moins apparente, mérite d'être signalée aux interprètes, et qu'il faut commencer par la lever avant d'aborder la critique de ce morceau difficile. En tout cas, il est inutile d'introduire dans le texte, comme le fait M. P., une conjecture peu heureuse de Purgold ταῦτ' pour ταῦτ', leçon des manuscrits qui est bien préférable.

V. 703. M. P. omet de signaler une bonne conjecture de F. G. Schmidt ὡς σύ. — Au vers 708, il introduit dans le texte une bonne correction de Hermann 'λέγξοντος, en faveur de laquelle plaide la leçon du scoliaste, ἐλέγξαντος.

V. 723. 'Εν ἀνδράσιν nous paraît douteux ; il faudrait l'interpréter ici ἀνδράσι πρέπον, ce qui n'est pas un sens ordinaire. Nous préférerions ἐν ἄρσεσιν : alors ἐν ἀνδράσιν aurait été introduit ici à la suite d'un rapprochement marginal du vers 732. Beaucoup de passages de cette pièce ont subi des remaniements et des intrusions par suite de rapprochements ; tels sont les vers 207-8 tirés d'Hécube, le vers 312 rejeté par Pierson ; les vers 651-2, par Lenting ; le vers 795 dont nous parlerons plus bas, et le vers 1014 rejeté par Lachmann.

V. 795. M. S. Mekler, d'après une note de M. P. (*Addenda*, p. 48), considère les mots τάσδ' ὑπερβαλὼν τύχας, || στεφάνοις πυκασθείς, comme une intrusion venue des vers 829-32 ; nous sommes entièrement de son avis. Ces mots supprimés, il reste le vers πίει μεθ' ἡμῶν ; καὶ σάφ' οἶδ' ὁθούνεκα.

V. 797. Les leçons des manuscrits, φρενῶν et κακοῦ, sont irréductibles, ce qui donne lieu de penser que, dans l'archétype, le mot était illisible, ou l'était devenu dans l'intervalle des deux copies. M. Nauck propose τρόπου, qui paraît une bonne conjecture, attendu que la seule leçon soutenable, φρενῶν, n'est pas celle de B, mais seulement celle de S. — V. 807, τί ne va guère; on attendrait πῶς, qui a été proposé à la conférence.

V. 810-11. M. Nauck voulait transporter ces vers après le v. 813, M. P. veut les rejeter; nous n'en voyons la raison ni au point de vue grammatical, ni à celui des idées; le v. 818 répond très bien au précédent, et le v. 811 prépare la question d'Hercule, Μῶν ξυμφοράν κτλ. — En revanche, au v. 814, ἄρχει nous est suspect. La conférence a pensé que ὄζει, bien que plutôt comique en ce sens, pourrait bien être la vraie leçon. De même, au v. 817, ἐν πρέποντι (au lieu de ἐν δέοντι), et, au v. 838, μ' (au lieu de σ'). Les conclusions de M. P. à l'égard des vers 818-820 lui ont paru très plausibles.

V. 843, M. P. garde μελάμπεπλον, leçon des manuscrits; cependant, comme on l'a fait observer en conférence, μελάμπτερον était la leçon que

le scoliaste avait sous les yeux ; la substitution s'explique très bien, le mot μελάμπεπλος ayant déjà été employé plusieurs fois.

V. 879. Ce vers n'est pas grec : ἢ ne se sous-entend pas ; la conférence a proposé : τίνος ἀνδρὶ...., c'est-à-dire, par une brachylogie bien connue, τίνος ἁμαρτεῖν ἐστιν ἀνδρὶ κακὸν μεῖζον ἢ ἁμαρτεῖν πιστῆς ἀλόχου ;

V. 890. M. Lebègue, à la conférence, a conjecturé τιθεῖσ' : et, v. 901, on a encore proposé ἅμ' ἂν ἔσχεν, supposant que, dans l'archétype, ἅμ' a pu être omis, à cause du voisinage de ἂν, et qu'un réviseur aura rétabli σὺν pour faire le vers. — M. Nauck avait rejeté le v. 943, sans doute à cause de la répétition du mot εἴσοδος ; M. P. le conserve, avec raison : il y a là une idée très poétique.

V. 1001. La leçon de S ἐκβαίνων conduit à une variante εἰσβαίνων = ἐσβαίνων.

V. 1071. M. P. garde ὅστις εἶ σύ, leçon des mss. Hermann avait conjecturé εἶσι, et Monk ἥτις ἐστί. La conférence a conclu en faveur de la leçon des manuscrits, et a considéré ces mots comme répondant à ὦ τλήμων ἐγώ, et signifiant : « *Que tu sois malheureux ou non,* il faut supporter, etc. »

V. 1079. Les mss. principaux ont εἰ θέλεις, la leçon θέλοις provient du manuscrit de Copenhague et d'une citation de Galien, dont l'autorité est diminuée par une interversion. La conférence a proposé de lire ἢ θέλεις. —V. 1081. Après ἄγει, au lieu de δάκρυ, on a fait observer en conférence qu'on attendrait un mot signifiant *loin,* p. ex. : μακράν. Au vers suivant, ἀπώλεσεν aurait pour sujet τὸ φιλῆσαι τὸν θανόντα.

V. 1087. M. P. adopte une correction de M. Guttentag νέος γάμος πόθου, qui nous paraît heureuse.

V. 1097. M. P. nous semble abandonner à tort l'autorité de B, qui donne γενναίων, pour adopter γενναίαν, leçon de S. Il ne faut pas oublier qu'Hercule a présenté la femme qu'il amène comme une captive, prix de sa victoire ; γενναίαν est simplement une faute, qui s'est produite en copiant un modèle écrit en « minuscule classique ».

V. 1107. M. P. considère εἰδώς τι comme suspect ; cependant ces mots peuvent être interprétés, si nous ne nous trompons : « *J'ai des raisons pour insister ainsi.* » Mais il nous paraît avoir raison de conserver, contre l'opinion de M. Nauck, les vers 1107 et 1108.—V. 1112. M. P. adopte, avec M. Nauck, δόμους pour δόμοις, leçon des manuscrits, qui est une faute ; ce vers fournirait un exemple unique de εἰσάγειν avec le datif.— V. 1115. M. Nauck propose μόνου, M. P. garde μόνῃ leçon des manuscrits. Comme on l'a fait remarquer en conférence, la correction de M. Nauck n'est peut-être pas absolument nécessaire ; cependant μόνῃ paraîtrait exclure la main gauche d'Admète.

V. 1118. Les mss. donnent καρατόμῳ. M. P. a adopté une bonne correction de Lobeck, καρατομῶν. Γοργόν' est alors un accusatif (cf. Soph., *Ajax,* v. 108, et *Œdipe à Colone,* v. 1435).

V. 1119. Ναί ne se comprend pas ; M. Nauck rejetterait volontiers ce

vers et le suivant; mais alors le vers 1121 ne serait pas lié à ce qui précède. A la conférence, on a songé à νῦν σῷζέ νιν écrit dans un manuscrit : νυν σωζε νιν, d'où la correction; mais on a fait observer, d'autre part, que ἔχω peut n'être qu'une glose de ναί et que le vers pouvait avoir été < ⏑̱ – > ἔχεις. — Ναί. — Σῷζέ κτλ. Nous rapportons ces opinions sans oser conclure.

V. 1123. M. P. abandonne ici l'autorité de B, qui donne λεύσω; il peut, en effet, y avoir eu confusion avec le mot situé juste au-dessous. A ce même vers, les manuscrits ont θαῦμ'; M. P. adopte φάσμ', conjecture de M. Nauck, qui ne nous paraît pas nécessaire du tout.—V. 1125, ἐκπλήσσει χαρά semble suspect à MM. Nauck et Prinz. Cependant on lit dans Eschyle, *Choéphores*, v. 233 : Ἔνδον γενοῦ, χαρᾷ δὲ μὴ 'κπλαγῇς φρένας. Ce qui est embarrassant, c'est le génitif θεοῦ : il nous semble qu'on attendrait κερτόμου μ' ἐκ θεοῦ (κέρτομος ne se disant guère que des personnes). Nous ne nous dissimulons pas d'ailleurs que cette conjecjecture a l'inconvénient de supposer deux fautes indépendantes l'une de l'autre. — V. 1140. Jacobs propose νερτέρων : le mot δαιμόνων peut, en effet, être considéré comme une glose de l'époque chrétienne — V. 1141. M. P. propose Ἄτλης qui paraît assez plausible.

En résumé, la publcation de M. P. présente un certain mélange de hardiesse et de timidité. Quelquefois l'éditeur s'est écarté de la tradition qu'une méthode rigoureuse exigeait que l'on conservât; dans d'autres endroits, il s'y est peut-être trop attaché. Il a signalé un nombre considérable de conjectures, dont certaines d'une médiocre valeur; il en a omis pourtant quelques-unes qui méritaient d'être citées. Celles qui lui appartiennent en propre sont peu nombreuses et parfois discutables. Mais son édition nous offre de bonnes collations nouvelles et un précieux recueil de variantes. (Nous lui signalerons une toute petite erreur de collation : v. 477, le ms. *a* porte κιχάνω comme les autres, et, au v. 100, une faute d'impression : φύλακες). M. Prinz est d'ailleurs parfaitement au courant des travaux publiés sur Euripide, et nous avons discuté les jugements de l'éditeur en nous servant des pièces du procès qu'il nous a mises lui-même sous les yeux.

Alfred Jacob.

---

193. — August Mau. **Pompejanische Beitræge.** Berlin, G. Reimer, 1879, 1 vol. in-8°, 261 p. et 3 planches.

Pour célébrer le dix-huit centième anniversaire de la catastrophe qui a englouti les villes du Vésuve, les savants les plus distingués d'Italie ont écrit une série de dissertations scientifiques ou archéologiques dont M. Gaston Boissier a rendu compte dans la *Revue* du 29 mars dernier. Les *Recherches sur Pompéi* ont été publiées dans la même intention par M. Mau dont le nom est bien connu des lecteurs du *Bulletin de l'Insti-*

tut archéologique; depuis de longues années, le jeune savant allemand suit les feuilles de Pompéi et en publie des comptes-rendus.

M. M. déclare dans sa préface qu'il ne croit pas l'heure venue de publier un grand travail historique sur Pompéi; il faut encore procéder à la recherche des détails et suivre la route tracée par Schöne et Nissen. Tout en reconnaissant la valeur des travaux de ces deux érudits, il est souvent obligé de combattre leurs opinions.

Les *Recherches sur Pompéi* comprennent deux parties; dans le premier chapitre intitulé : *Généralités,* l'auteur se propose d'établir les différentes règles qui peuvent servir à déterminer l'âge des monuments de la ville; puis, dans une série de monographies, il applique ces règles. Il nous est impossible de contrôler les calculs minutieux, les innombrables détails sur lesquels M. M. appuie ses théories; mais partout les raisonnements nous ont paru serrés, bien ordonnés et concluants.

L'examen des constructions elles-mêmes est un des éléments les plus sûrs pour fixer la date des édifices de Pompéi. M. M. rectifie, à ce propos, la classification donnée par MM. Fiorelli et Nissen. Un second élément est fourni à l'archéologie par le style des peintures qui ornent les murailles. On en distingue trois catégories; les plus anciennes (basilique, maison de Salluste, maison du Faune) imitent des revêtements en marbre de couleur; les jointures des plaques sont soigneusement indiquées et les corniches sont faites en stuc. Plus tard on continua d'imiter les revêtements de marbre, mais seulement en peinture, sans reliefs en stuc; pendant cette période à laquelle appartiennent la maison du Labyrinthe et la maison de Germanicus sur le Palatin à Rome, les ornements d'architecture dominent; les murs sont décorés de frontons, de portiques, etc. Le troisième style semble une réaction contre les styles précédents; on ne trace plus que de simples bandes d'ornements sur les murs que l'on considère comme des surfaces à décorer; au milieu se trouve généralement un cadre très orné qui entoure un tableau. Il est vraisemblable qu'à l'époque du tremblement de terre de Pompéi (63 ans après J.-C.) ce style n'était déjà plus en usage. Le reste appartient aux dix dernières années de Pompéi. Le premier style est antérieur à Sylla; le second fut employé de l'époque de Sylla aux premiers temps d'Auguste, le troisième des premiers temps de l'empire jusqu'à l'an 50 après J.-C.

Les paragraphes suivants sur *l'opus reticulatum* et l'emploi du tuf jaune dans les constructions de Pompéi sont tout à fait intéressants; mais celui que M. M. a consacré aux mesures osques et romaines, nous a surtout donné une excellente idée de la sûreté et de la précision de sa méthode. Les mesures sont, d'après Nissen, un critérium pour fixer l'âge des monuments; d'après lui, aucun monument public de la ville n'a été construit avec les mesures romaines *avant,* aucun avec les mesures osques *après* l'an 80 avant J.-C., date de la fondation de la colonie. Pour les maisons particulières, il est vrai, le pied osque est resté plus longtemps en usage. M. M. se demande si l'on peut toujours établir avec

certitude d'après quelles mesures un édifice a été bâti. D'après Nissen, quand on mesure au cordeau, on trouve des nombres qui se laissent facilement réduire soit en pieds osques, soit en pieds romains. Est-ce bien réel ? Les architectes de Pompéi ont-ils pris leurs mesures avec une telle exactitude? M. M. montre, après avoir lui-même rectifié les mesures, que les résultats donnés par M. Nissen sont loin d'être certains : un grand nombre d'édifices peuvent avoir été construits aussi bien d'après les mesures osques, que d'après les mesures romaines. Suivant Nissen, par exemple, le temple de Jupiter et d'Esculape est bâti *évidemment* d'après des mesures osques; suivant M. M., ce sont des mesures osques à l'extérieur, des mesures romaines à l'intérieur. Pour les maisons privées, Nissen regarde comme des données particulièrement importantes la longueur de la façade, la largeur des portes, les dimensions de l'atrium, et il cherche à démontrer que les plus anciennes maisons sont construites d'après des mesures osques. Plusieurs évaluations de Nissen sont inexactes; M. M. reconnaît toutefois que cette méthode bien appliquée peut donner des résultats certains : « si la largeur de l'entrée principale, les dimensions de la cour, la largeur des portes de l'atrium, celle du tablinum et des ailes peuvent toutes, ou au moins en grande partie, se rapporter à des mesures osques; si aucune mesure ne se laisse réduire en pieds romains, ou du moins s'il n'y en a qu'un petit nombre, nous pouvons avec sûreté attribuer la construction de cette maison à l'époque qui a précédé l'introduction des mesures romaines (p. 37). »

Nous ne pouvons analyser ici les monographies qui composent le reste de l'ouvrage; les plus intéressantes concernent le temple de Vénus bâti à l'ouest du forum (ch. IV) et la basilique (ch. VI).

Le temple de Vénus a été modifié à plusieurs reprises, et déjà Nissen et Schöne, à l'aide d'inscriptions, ont essayé d'en reconstituer l'histoire. Les résultats auxquels M. M. est parvenu, sont différents des leurs : d'après lui, la construction du temple doit être fixée environ à l'an 78 avant J.-C., époque à laquelle la basilique était déjà décorée; l'entrée était primitivement tournée du côté du forum; vers l'an 10 avant J.-C., on en fit une nouvelle au sud, du côté de la *Strada della Marina* et on ferma les intervalles situés entre les piliers du côté du forum. M. M. réfute aussi avec beaucoup de vraisemblance l'opinion d'après laquelle on verrait sur le sol les traces d'un portique dorique ayant précédé le portique pseudo-ionique qui existe aujourd'hui. Pour ce qui concerne la basilique, Nissen avait essayé de démontrer qu'elle n'était pas, à l'origine, dans l'état où nous la voyons et que le tribunal situé au fond est une addition postérieure, vraisemblablement de l'époque romaine : la basilique en forme de salle aurait été transformée par la construction du tribunal en basilique à abside. M. M. combat cette opinion et croit que la construction du tribunal est contemporaine de celle de la basilique; il s'appuie surtout sur l'examen des fondations de l'édifice dont il a donné un plan détaillé. En résumé, le travail de M. Mau se recommande à l'attention

des archéologues par de grandes qualités : précision extrême de l'analyse, connaissance approfondie de l'architecture antique, sûreté des déductions; il sera consulté avec fruit par tous ceux qu'intéressent les études relatives à la ville de Pompéi.

Emmanuel Fernique.

---

194. — **Studier œfver Konunga-styrelsen** af K. F. Sœderwall. 76 pp. in-4°, Lund, Fr. Berling.

Parmi les productions littéraires qui nous restent du moyen âge de la Suède, il y en a peu qui offrent un intérêt national et original. A part les lois des provinces *(Landskapslagar)*, mises par écrit aux xiii° et xiv° siècles, mais dont la composition remonte très haut et qui, à la vérité, témoignent on ne peut plus favorablement de la civilisation et de l'intelligence du peuple suédois; à part ces vieilles lois et les chroniques rimées des xiv° et xv° siècles, tout le reste consiste en traductions. Cependant, dans cette littérature d'origine étrangère, on peut remarquer une diversité de directions. Tandis que les productions relativement récentes, dues aux moines pendant le xv° siècle, ne sont que des imitations serviles et peu élégantes, on trouve, dans des ouvrages tels que la *Paraphrase du Pentateuque* et surtout dans le traité célèbre *Um Styrilsi kununga ok höfdinga*, des productions d'un tout autre mérite en ce que les traducteurs se sont parfaitement approprié le sujet étranger et l'ont marqué du cachet de leur individualité.

Aussitôt que le dernier ouvrage *Um Styrilsi*, etc., fut retrouvé, au commencement du xvii° siècle, il fut l'objet d'une vive admiration, notamment de la part du grand roi Gustave-Adolphe. Publié et discuté plusieurs fois, il n'a pas cependant jusqu'à présent été soumis à une étude approfondie. L'auteur, du reste inconnu, cite dans un passage « le maître Egidius », ce qui avait fait supposer que l'ouvrage bien connu *De regimine principum* par Egidius de Columna, général des Augustins et précepteur du roi Philippe le Bel, serait l'original du travail suédois. C'est le mérite de M. Söderwall, professeur à l'Université de Lund, d'avoir enfin résolu le problème d'une manière définitive; il a fait preuve d'une rare pénétration et de cette solide instruction qu'on retrouve dans tout ce qu'il fait. Voici les résultats de ses recherches.

Loin de n'être qu'une simple traduction du livre d'Egidius, le texte suédois y a un rapport très libre; la première des quatre parties principales ne doit presque rien à Egidius. En général, le Suédois, évitant les longueurs et les arguties scolastiques d'Egidius, a fait son profit de ce qu'il y avait de positif et de pratique dans l'ouvrage latin, et il a exposé, dans une langue remarquable par son énergie et sa pureté, tout ce qu'il lui a emprunté. Outre Egidius, il a utilisé, pour son travail, d'autres

sources, parmi lesquelles M. S. cite Thomas d'Aquin *(De regimine principum* et *Summa Theologiæ)*, des ouvrages aristotéliques et pseudo-aristotéliques, l'évêque Martin de Braga, saint Augustin, le traité pseudo-augustinien *De duodecim abusionum gradibus*, les écrits bibliques et un grand nombre de proverbes suédois. Un intérêt tout particulier s'attache au récit de la Tour des Rats; ce conte célèbre se présente ici, d'après M. S. (note, p. 27), sous une forme d'ailleurs inconnue (le seigneur tyrannique se rend, pour échapper aux rats qui le poursuivent, à bord d'un vaisseau ancré au milieu de la mer [1]).

La seconde partie du mémoire de M. S. (pp. 39-52) est consacrée à une recherche sur l'âge du traité, recherche où M. S. montre de vastes lectures et une grande érudition. Il relève et il éprouve les indices peu nombreux fournis par le fond du texte quant à la date de la composition (pp. 39-40), et il constate qu'elle ne remonte probablement pas plus haut que vers 1335 ou peut-être 1320.

Suit (pp. 41-51) une étude de la langue du texte, afin d'en vérifier l'âge par cette voie. Cette partie du livre de M. S. en est la plus remarquable. Toutes les autres parties montrent une sage critique, des vues à la fois précises et vastes, et particulièrement la recherche des sources du *Konunga Styrilsi* fait voir une solide connaissance de la littérature philosophique et théologique du moyen âge: mais, pour cette dernière partie, il n'y a assurément aujourd'hui personne, excepté M. S., qui eût pu la faire. Dans les études relatives au suédois du moyen âge, M. S. est *facile princeps*. Pour sa recherche de l'époque de la composition, recherche qui était rendue d'autant plus difficile parce que l'on ne connaît plus le ms. de la première édition de 1634 et que, du reste, ce ms. devait être une copie assez récente, il compare avec l'usage suivi par des monuments dont la date est assez sûre, les traits individuels, soit antiques, soit modernes que présente le texte, et notamment les effets du démembrement du vieux système de flexion; il examine les mots d'origine étrangère quant à l'époque de leur introduction en suédois. Il conclut que la forme du langage indique les années 1320-50 ou peut-être 1335-50. En terminant, M. S. réfute une assertion, plusieurs fois répétée, d'après laquelle l'auteur du *Konunga Styrilsi* n'aurait pu être un ecclésiastique.

Il nous reste à faire des vœux sincères pour que M. Söderwall puisse publier bientôt le grand dictionnaire suédois du moyen âge dont il s'occupe depuis bien des années et qui est déjà à l'état de rédaction définitive; les échantillons qu'il nous en a présentés dans son livre sur le *Konunga Styrilsi* ont excité notre plus vive impatience.

Fredrik Wulff.

---

1. Sur les formes diverses de ce conte, voy. Liebrecht, *Zur Volkskunde* (Heilbronn, 1879. p. 1-16).

195. — **Histoire du Théâtre en France des origines au Cid (1398-1636)**, par Benjamin Pifteau et Julien Goujon. Paris, Willem. 1879, 2 vol. pet. in-16 de 368 pp. en tout.

Nous sommes assez embarrassé pour rendre compte de ce livre, tant il est loin de répondre à l'attente du lecteur. Il est nécessaire cependant de signaler au public des ouvrages dénués de toute valeur, mais auxquels un titre séduisant assure un certain nombre d'acheteurs trop confiants. MM. Pifteau et Goujon, en consacrant une ou deux journées à faire quelques extraits des premiers volumes de l'*Histoire* des frères Parfaict et du *Théâtre français avant la Renaissance* de M. Fournier, ont eu pour but de s'initier aux premiers éléments d'une science qu'ils ignoraient; ils n'ont pu avoir la pensée d'écrire un livre qui méritât le titre pompeux qu'ils ont choisi. Comment donc appeler les notes informes que l'on nous présente aujourd'hui en leur nom? Pouvait-on croire qu'après tous les travaux dont notre ancienne littérature dramatique a été l'objet depuis quarante ans, il fût possible d'aborder un pareil sujet sans avoir rien vu, rien lu, rien connu? C'est cependant ce qu'ont fait MM. P. et G. ou l'auteur unique qui se cache sous ce double pseudonyme. La préface semble annoncer, en effet, qu'un seul auteur est responsable de l'ouvrage dont nous parlons : « *J'entreprends*, y est-il dit, d'écrire l'histoire du théâtre en France depuis son origine. Au moment où l'hypocrisie cléricale, qui poursuivit Molière jusque dans la tombe, relève plus que jamais la tête et essaie de salir une de nos plus belles gloires, il *m*'a paru utile de mettre sous les yeux de la génération actuelle tout ce que le théâtre, cette expression la plus populaire de l'enseignement, a fait pour les mœurs et le progrès ».

Voilà certes un beau programme; l'hypocrisie cléricale va enfin être démasquée; la mémoire de Molière va trouver des vengeurs!

En trois pages, MM. P. et G. conduisent l'histoire du théâtre de Thespis au *Mystère de la Passion*. Ils veulent bien nous apprendre que ce mystère, qu'ils datent, on ne sait pourquoi, de 1380, est « de divers auteurs anonymes, et non d'Arnoud Greban, qui n'était pas encore né ». Cette rectification est un premier coup porté au cléricalisme, car on ne peut oublier que Greban était chanoine. Nous arrivons bien vite à la confrérie de la Passion. MM. P. et G., qui ne doutent de rien, énumèrent les principales pièces de son répertoire. Nous ne sommes pas peu surpris d'y voir figurer, à la date de 1435, le *Mystère du siège d'Orléans*, qui paraît être cité comme un ouvrage encore inédit. MM. P. et G. auraient-ils, par hasard, découvert des renseignements inconnus à M. Quicherat, à MM. Guessard et de Certain, à M. Tivier et à M. Cuissard?

La nouvelle *Histoire du Théâtre français* examine de même le répertoire des clercs de la Bazoche, où l'on a fait bravement figurer la *Mora-*

lité de bien Advisé et Mal Advisé. Pourquoi cette pièce plutôt qu'une autre?

Nous passons rapidement sur ce qui suit, sur les enfants sans-souci, que trente-six lignes suffisent à nous faire connaître, sur la Danse macabre, à propos de laquelle MM. P. et G. reproduisent, sans indiquer leur source, une fable admise par M. de Barante dans son *Histoire des ducs de Bourgogne,* et nous arrivons au chapitre des auteurs et acteurs. Ce chapitre n'est pas long, mais il ne laisse pas que d'être instructif. Il y est question de Jehan Michel « qui vivait en 1455, époque où il fit jouer à Angers le *Mystère de la Résurrection,* revu et augmenté par lui »; on y cite les noms d'Anselme Faydit, de Jean Bodel, d'Adam de La Halle, de Rutebeuf, de Jacques Millet et des frères Greban, mais la place principale est réservée à Villon, dont nous possédons, paraît-il, trois pièces : la *Farce de Pathelin,* le *Monologue du Franc Archer de Bagnolet* et le *Dialogue de Messieurs de Mallepaye et de Baillevent.*

L'attribution de *Pathelin* à Villon n'est pas nouvelle, mais ne repose sur aucun argument sérieux. MM. P. et G., qui consacrent trente pages à notre célèbre farce, en placent la composition vers 1460. S'ils s'étaient livrés à des études plus approfondies, ils auraient reconnu que *Pathelin,* dont les proportions excèdent de quatre fois les proportions moyennes des farces, n'a pu être composé d'un seul coup. Sur un canevas, probablement fort ancien, divers auteurs ont ajouté tour à tour des faits nouveaux ; c'est ainsi que la scène où le trompeur parle latin, allemand, limousin, etc., doit être le produit d'additions successives. La pièce primitive a, pour ainsi dire, grossi comme une boule de neige. Dans ces conditions, rien n'est plus oiseux que de rechercher l' « auteur » de *Pathelin.*

Arrivant à Gringore, les deux auteurs se proposent d' « étudier ici l'homme et ses œuvres, malgré la magnifique *résurrection* qu'en a faite notre Shakespeare français dans son admirable livre de *Notre-Dame de Paris* ». Cette étude occupe *une* page, et nous apprenons qu'il reste de Gringore « un certain nombre de farces, soties et moralités », parmi lesquelles on nous cite, en passant, les *Fantaisies de Mère Sotte,* les *Menus Propos de Mère Sotte* et le *Testament de Lucifer!!* Autant vaudrait faire figurer les *Louanges de la Vierge* parmi les tragédies de Corneille et *Candide* parmi celles de Voltaire. On voit combien MM. Pifteau et Goujon ont étudié les choses dont ils parlent. Mais c'en est assez sur un simple recueil de coq-à-l'âne; on nous en voudrait de nous y arrêter plus longtemps.

Emile Picot.

---

196. — **Helferich Peter Sturz,** nebst einer Abhandlung über die Schleswigischen Literaturbriefe, mit Benützung handschriftlicher Quellen, von Dr. Max Koch. München, Kaiser. In-8°, VIII et 294 p. — Prix : 4 mark (5 fr.).

Ce travail est consacré à un des écrivains les moins connus du XVIII° siècle; pourtant Sturz méritait une monographie spéciale, même après le travail de Merzdorf (*Schnorr's Archiv für Literaturgeschichte*, VIII, 7, 33-92), et il faut reconnaître qu'il a trouvé dans M. Max Koch un digne biographe. M. K. raconte la jeunesse de l'écrivain, une passion qu'il eut à Giessen pour une jeune fille de la bourgeoisie, l'éclatante fortune qu'il fit en Danemark, ses voyages à Londres et à Paris, sa disgrâce soudaine et l'amertume de ses derniers jours; il analyse et apprécie ses œuvres, le drame de *Julie* et les essais du *deutsches Museum* (un des plus caractéristiques est relatif à la peine de mort). En somme, Sturz a contribué à rendre la prose allemande plus correcte et plus pure; il écrit avec beaucoup d'élégance; ses contemporains admiraient son style et le regardaient comme un des plus remarquables essayistes de l'époque; il passa dans l'opinion pour un de ceux que le dédaigneux Frédéric avait oublié de mentionner dans son écrit sur la littérature allemande (voir la correspondance qui s'engagea à ce sujet entre Mme de Grävemeyer et le ministre Herzberg). La carrière même de Sturz est intéressante : c'est un diplomate, un de ces Allemands qui, au XVIII° siècle, possédaient à Copenhague les grands emplois; il a vécu dans l'intimité de Bernstorf, joui de l'amitié de Klopstock, accompagné le roi Christian VII en Angleterre et en France, parlé hardiment à Struensee. On lira donc sans ennui le livre de M. Koch. Mais l'auteur devrait se garder des trop longs développements et ne pas faire de digressions inutiles; il semble bien connaître la littérature allemande du XVIII° siècle; il la caractérise fort justement et trouve, en parlant de Gottsched, des Suisses, etc., des vues ingénieuses, des considérations fines et originales. Mais *non erat hic locus*. De même, la dissertation sur les *Lettres de Schleswig* qui forme un des chapitres de l'ouvrage, est très bien faite et précieuse pour la critique; les citations y abondent, ainsi que les rapprochements piquants; c'est peut-être la partie la plus soignée et la plus importante du livre; on regretterait que l'auteur l'ait retranchée, et cependant elle n'est pas ici à sa place, puisque, d'après M. K. lui-même, il est très vraisemblable que Sturz n'a pas collaboré aux *Lettres de Schleswig*. M. K. abuse du superflu; pourquoi, lorsqu'il rapporte un témoignage ou reproduit une phrase ou un vers d'un auteur connu, comme Klopstock, Schiller, Gœthe, pourquoi ne pas citer l'édition connue? Au lieu de nous renvoyer aux œuvres complètes, M. K. nous renvoie aux Almanachs des muses et aux revues où l'œuvre qu'il cite, a paru pour la première fois. M. K. cherche trop à faire voir son érudition; nous le reconnaissons, son savoir est très vaste et lui fait beaucoup d'honneur, mais il ne faut pas

nous en accabler et il est bon par instants de cacher sa science. Il nous semble toutefois que l'auteur a négligé, à propos de Sturz, certains points de vue intéressants; il n'a pas marqué assez complètement l'influence de Klopstock, il n'a pas étudié assez profondément le style et les essais de Sturz, il eût pu insister sur la façon dont Sturz écrivait le français; ce fut certainement une des principales causes de son avancement dans la diplomatie; les lettres d'amour qu'il écrivait à la jeune fille de Giessen sont tournées avec aisance; de même, *l'après-dîner de Mme la marquise de R*[1]. Mais il faut faire à M. Koch la part de l'éloge plus grande que celle du blâme; il y a dans son ouvrage beaucoup de sagacité, de pénétration et une connaissance très étendue du XVIIIe siècle allemand.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Sous le titre « *les frères de Boileau-Despréaux* » (Aix, veuve Rémondet-Aubin), M. Bizos, professeur de littérature française à la Faculté des lettres d'Aix, a réuni les premières leçons du cours qu'il a consacré cette année à l'étude de Boileau.

— Le IVe volume du *Recueil général et complet des fabliaux des* XIIIe *et* XIVe *siècles* p. p. de Montaiglon et G. Raynaud (Librairie des bibliophiles. In-8°, 10 fr.), renferme des poésies inédites, *le Vilain de Farbu* (82-86), *Jouglet*, par Colin Malet (112-127), *Des trois Dames* (128-132) et une variante de la *Bourgeoise d'Orliens*, intitulée : *De la Dame qui fist batre son mari* (133-143).

— On ne trouvera rien de bien nouveau dans le troisième volume de la *Correspondance de Sainte-Beuve* qui vient de paraître. (*Nouvelle correspondance, avec des notes de son dernier secrétaire.* Calmann-Lévy); ce qui nous frappe surtout en lisant ces lettres, c'est l'ennui et la lassitude; Sainte-Beuve était découragé, et, dans cette « nouvelle correspondance », comme dans les lettres précédentes, on remarquera, — c'est le mot même du critique dans une lettre à M. de Lescure, — un peu d'amertume.

— M. C. Hippeau, professeur honoraire de faculté, a été chargé, par M. le Ministre de l'instruction publique, d'étudier, en Belgique et en Hollande, la situation de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur.

---

1. Il y a quelques fautes dans les citations françaises : p. 19, l. 4 de la lettre, *parliez* et non « portiés »; p. 21, ligne 28, lire *ce* et non « le »; p. 22, ligne 4, lire *le* et non « te »; p. 27, ligne 24, lire *essentielle* et non « d'essentiel »; p. 32, ligne 18, lire *ne saurait être* et non « ne auroit été »; p. 178, lire *Colardeau* et non « Cordeau »; (de là le manque de note), et à la ligne suivante, *il se donne* et non « il se doit ». — p. 170, lire *Saurin* et non « Saurrin », p. 171, *de Mouy* et non « Mouy », p. 211 *gemindert* et non « gemildert »; pourquoi supprimer, de parti-pris, le c dans *Merck, Eckhof*?

— Le conseil municipal de Bordeaux a voté récemment une somme de 4,000 fr. qui sera donnée à l'auteur du meilleur travail sur l'Histoire du commerce bordelais.

ALLEMAGNE. — Les *Historische Studien* (Leipzig, Veit), publiées par MM. W. Arndt, C. v. Noorden, etc., sont destinées à recueillir les travaux les plus remarquables des élèves des « séminaires historiques » des universités allemandes. Chaque publication est accompagnée d'une préface du professeur qui a conseillé le jeune auteur et l'a dirigé dans ses études. Les deux premiers volumes de cette recommandable collection sont dus, l'un, à un élève de M. Weizsæcker, l'autre, à un élève de M. Maurenbrecher; M. K. Janson a composé une étude de 146 pages sur Gunther de Schwarzbourg (*das Kœnigthum Günther's von Schwarzburg, ein Beitrag zur Rechtsgeschichte des XIV*ten *Jahrhunderts.* 3 mark 60), et M. K. Panzer, une étude de 63 pages, relative à l'histoire de la querelle des investitures sous Henri IV et intitulée : « *Wido von Ferrara, de scismate Hildebrandi* » (1 mark 80). Nous souhaitons à cette louable entreprise tout le succès qu'elle mérite.

— Le deuxième volume de l'Histoire de Bavière (*Geschichte Baierns*), entreprise par M. Sigmund Riezler, dans la collection de l'histoire des états européens de Heeren, Ukert et Giesebrecht, vient de paraître, comme « *Festgabe* » du jubilé des Wittelsbach. Il comprend les années 1180-1347, c'est-à-dire les règnes des premiers ducs de la maison de Wittelsbach jusqu'à la mort de l'empereur Louis le Bavarois. Il renferme deux livres, le VIe et le VIIe de l'ouvrage; le VIe livre, intitulé « *Ausbildung und Befestigung der Landeshoheit unter den ersten Wittelsbachern (1180-1294)*, est divisé en cinq chapitres : I. *Otto I. (1180-1183). Ludwig I. (1183-1231).* II. *Otto II. (1231-1253)*, III. *Ludwig II (1253-1294), Heinrich XIII. (1253-1290) und die Anfænge Ottos III. Die erste Landestheilung. (1255.)* IV. *Staat und Kirche.* V. *Die idealen Schœpfungen;* le VIIe livre est consacré tout entier à Louis le Bavarois. (*Ludwig der Baier. 1294-1347*, p. 259-586) et contient six chapitres où l'on remarquera particulièrement le Ve, intitulé *Landstænde und Verwaltung, Gesetzgebung und Recht*, et le VIe sur la littérature et l'art du XIVe siècle. L'ouvrage a paru, comme tous les volumes de la collection, à Gotha, chez F. A. Perthes. (XX et 485 p. 10 marks.)

— Entre les nombreux ouvrages et dissertations qui sont sur le point d'être publiés, nous citerons : A. Brandl, édition critique des *Prophecies* de Thomas d'Erceldoune; — Buhlmann, dissertation sur les rapports du Fierabras italien avec les autres versions de la légende; — Cloetta, édition du *Poème moral* (Ms. Bodl, Canonici Miscell. 74); — Henrici, édition de l'*Iwein* dans la « Zacherbibliothek »; — Horstmann, édition du grand recueil de légendes écossaises de John Barbour (à Heilbronn, chez Henninger); — Kinzel, édition du poème moyen-allemand, *der Junker und der treue Heinrich* (chez Weber, à Berlin); — Koschwitz, deuxième édition des « *plus anciens monuments de la langue française* »; — v. Napolsky, vie et œuvres du troubadour Ponz de Capduoill; — Rœthe, édition de Reinmar de Zweter; — Steinmeyer, édition des poésies du Rosengarten; — Toischer, étude sur l'Alexandréide d'Ulrich d'Eschenbach.

— La collection des monuments de la littérature alsacienne du XIVe au XVIIe siècle » (*Elsæssische Literaturdenkmæler.* Strassburg, Trübner), dirigée par MM. E. Martin et E. Schmidt, s'augmentera bientôt de nouveaux volumes; ce sont : la suite du Parcival, de B. Claus Wisse et de Philippe Colin (IIIe vol. de la coll.); le *In somnis cura parentum*, de Moscherosch (IV); les poésies de Henri Laufenberg (V); les œuvres choisies de Wolfhard Spangenberg.

— Parmi les livres nouveaux que nous annonçons régulièrement, on aura pu remar-

quer une étude de M. Rich. HAMEL sur le texte de la Messiade *(zur Textgeschichte des Klopstockschen Messias)*. Cette étude formait le premier fascicule *(Heft)* d'un ouvrage consacré à la Messiade; le 2ᵉ fascicule, qui va paraître, a pour titre « *Sprachliche Varianten* »; le 3ᵉ traitera de l'histoire de la Messiade et de ses éditions. *(Geschichte der Entstehung des Messias und der Ausgaben desselben.)*

— L'important ouvrage de Danzel et Guhrauer sur Lessing *(Gotthold Ephraim Lessing, sein Leben und seine Werke)* paraît, dans une deuxième édition, améliorée et augmentée par W. de MALTZAHN et R. BOXBERGER (Berlin, Hofmann). Il sera publié en 15 livraisons, dont deux ont déjà paru (prix de la livraison : 1 mark).

— Le prix de la *Charlottenstiftung* qui devait être attribué à l'auteur du meilleur mémoire sur « les principes, d'après lesquels il faut entreprendre une édition critique des œuvres de Luther », a été décerné à M. E. HENRICI.

— Les Allemands se sont empressés de traduire les premiers volumes de la collection des « *English men of letters* », dirigée par M. J. Morley et publiée par les éditeurs Macmillan. Ces volumes, traduits librement par Léopold KATSCHER, sous le titre de *Zierden der englischen Literatur in biographischen Einzeldarstellungen*, paraissent à Leipzig, chez Wartig (prix de chaque vol. : 3 marks); ont été publiés jusqu'ici : *Olivier Goldsmith*, par W. BLACK; *Daniel Defoe*, par W. MINTO; *William Thackeray*, par A. TROLLOPE.

— La revue *Englische Studien*, dirigée par M. Eugène KŒLBING, professeur à l'Université de Breslau, et consacrée à la philologie anglaise, avait, jusqu'ici, paru à des époques indéterminées; elle paraîtra désormais régulièrement, en septembre, janvier et mai (Heilbronn, Henninger).

— Le mois prochain paraîtra le premier numéro d'une nouvelle revue, dirigée par M. W. VIETOR, de Wiesbaden, et ayant pour objet la réforme de l'orthographe en Allemagne et à l'étranger; la revue a pour titre : *Zeitschrift für Orthographie*.

— Le 5 août a eu lieu à Berlin l'ouverture de l'exposition préhistorique et anthropologique. C'est ce jour-là que s'est tenue la onzième assemblée générale de la *Société anthropologique allemande*. M. Schliemann y a exposé les découvertes qu'il a faites à Troie et annoncé que le gouvernement grec l'avait autorisé à opérer des fouilles à Orchomène.

— Le 7 juin est mort, âgé de soixante-onze ans, M. K. Ch. PLANCK qui avait composé un ouvrage sur Jean Paul *(Jean Paul's Dichtung im Lichte unserer nationalen Entwickelung, ein Stück deutscher Kulturgeschichte*. Berlin, 1867).

ANGLETERRE. — Les éditeurs Macmillan doivent publier très prochainement une *History of procedure in England during the norman periode*, par M. Melville Madison BIGELOW; voici les titres des chapitres de l'ouvrage : *principles of criticism, the Danelag, the courts, the writ process, distraint, summons, the issue term, the medial judgment, the trial term, the final judgment*.

— Les éditeurs Longmans annoncent les ouvrages suivants : *The early life of Charles James Fox*, par M. G. O. TREVELYAN; *The Angel-Messiah of Buddhists, Essenes and Christians*, par M. Ern. de BUNSEN; le IVᵉ vol. de la « Vie de Napoléon III », *Life of Napoleon the Third*, par M. BLANCHARD JERROLD; une *History of Ancient Egypt*, par le chanoine RAWLINSON, etc.

BELGIQUE. — Le 12 de ce mois a eu lieu à Bruxelles, au Palais des Académies, l'ouverture solennelle du congrès littéraire belge.

— Nous recommandons à nos lecteurs une revue belge, dirigée par deux officiers de mérite, M. P. HENRARD, lieutenant-colonel d'artillerie, et M. H. WAUWERMANS, colonel du génie. Cette revue portait autrefois le titre de *Revue belge d'arts, de sciences*

et de technologie militaires; depuis le commencement de cette année, elle paraît sous celui de *Revue militaire belge*. On y trouvera des articles bien faits sur l'histoire militaire; un des travaux les plus récents qu'elle ait publiés est celui du colonel Wauwermans sur « *l'œuvre d'Albert Durer et son influence sur la fortification flamande.* » M. W. analyse l'*Instruction sur la fortification* et montre que Durer prit part aux travaux de fortification d'Anvers et qu'il contribua à fonder la « grande école hollandaise où Français et Allemands vinrent puiser la plupart de leurs idées. »

GRÈCE. — Notre correspondant nous envoie les nouvelles suivantes : sous le titre *Archiv für mittel-und neugriechische Philologie*, M. Deffner, professeur à l'Université d'Athènes, a commencé la publication d'une revue destinée à contenir des articles sur l'histoire de la littérature grecque du moyen âge et des temps modernes. Le premier fascicule renferme un art. de M. Deffner sur la langue tsakonique et sur le *verbe* et les *cas* dans cette langue, un art. de M. Julius Schmidt sur les éruptions et les tremblements de terre en Orient, une monodie du moine Parthenius publiée d'après le manuscrit de la bibliothèque d'Oxford, par M. Sp. Lambros, un art. de M. de Heldreich, etc.

— Le gouvernement russe a résolu de fonder à Athènes une école archéologique, semblable à l'école française et à l'institut allemand; c'est dans ce dessein qu'est venu à Athènes M. Sokolov, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg.

— L'archimandrite Nicéphore Calogeras, professeur à l'école de théologie, est parti pour le Mont-Athos, afin de continuer ses études sur Zigavinos dont il a retrouvé, l'année dernière, un manuscrit à Rome.

— On trouvera, dans le dernier fascicule de la publication du Musée et de la Bibliothèque de l'école évangélique de Smyrne, les art. suivants : I. Sur les musées et les bibliothèques chez les anciens Grecs, II. Sur le Gorgias de Platon, par Papadopoulos Kerameus; III. Catalogue descriptif des poids antiques du Musée de l'école évangélique, par le même; IV. Tumulus et Hiéron de Bélevi par A. Weber; V. Hiéron de Cybèle et le trône de Pelops sur le Sipyle, par le même; VI. Inscriptions inédites.

— Le fascicule de juillet du Parnasse, renferme, entre autres articles, les suivants : Spyrides, l'île Mégiste de Lycie; Lambryllos, sur la langue que parlait Jésus; Cavvadias, les dernières fouilles d'Olympie; Dragatsis, découvertes archéologiques au Pirée.

ITALIE. — On annonce que l'éditeur Martelli, de Rome, fera paraître prochainement une édition du mystère provençal de sainte Agnès, due à M. Ern. Monaci *(Il mistero provenziale di santa Agnese, riproduzione eliotipica dell' unico manoscritto Chigiano, accompagnata da una prefazione)*.

— Au commencement de l'année prochaine, l'éditeur Barbèra, de Florence, publiera un *Annuario della litteratura italiana*, dont MM. G. Biagi et G. Manzoni sont les directeurs. L'*Annuario* doit être un tableau intellectuel de l'Italie dans ses plus diverses manifestations : livres, journaux, théâtre, universités, etc. Il contiendra, outre la revue, systématiquement ordonnée, des livres parus dans l'année écoulée, un exposé des faits et des questions littéraires à l'ordre du jour.

— Les *Scritti biografici*, publiés récemment par M. Benedetto Prina (Milan, tipogr. lombarda), renferment des études consacrées à Manzoni, Berchet, Samuele Biava, Luigi. Siani, Giovanni Finazzi, Sclopis et deux essais : l'un, sur la littérature lombarde, l'autre, sur l'Italie actuelle et la littérature nationale.

POLOGNE. — Une grande histoire de la littérature polonaise, par MM. Zdanowicz et Sowinski, paraît à Vilna (chez le libraire Zawadzki). Cette histoire, qui traite

de tous les ouvrages parus jusqu'en 1878, ne comprend pas moins de cinq volumes in-8°.

PORTUGAL. — A l'occasion du troisième centenaire de Camoens, M. Théophilo Braga a publié une *Bibliografia Camoniana* qui sera la bienvenue. (Lisbonne, Chistovao A. Rodrigues, in-8°, 253 p.) L'ouvrage comprend cinq parties : I. Une liste de toutes les éditions des œuvres de Camoens; II. Une liste des commentaires, études critiques, travaux littéraires sur le poète; III. Les traductions; IV. Les monographies de Camoens par des étrangers; V. Les œuvres d'art qui ont rapport à Camoens. L'ouvrage est magnifiquement imprimé et n'a été tiré qu'à 325 exemplaires.

— Un congrès littéraire international se tiendra à Lisbonne, le 20 septembre, sous la présidence du roi-père, dom Fernando. Il durera jusqu'au 29. Le gouvernement portugais met un navire à la disposition des membres du congrès qui s'embarqueront au Havre, le 15 septembre.

RUSSIE. — M. Jagic, professeur de philologie slave, à Berlin, et directeur de l'*Archiv für slavische Philologie*, est appelé à Pétersbourg où il remplace M. Sreznievsky. L'*Archiv* continuera à paraître à Berlin.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — Il vient de paraître à Trieste un recueil de chants populaires croates, recueillis en Istrie et dans les îles de Quarnero.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 août 1880.

M. Pavet de Courteille, vice-président, remplaçant le président absent, annonce la mort de M. Labarthe, membre libre de l'académie. Par la volonté du défunt, l'académie n'avait pas été invitée à assister à ses obsèques. Sur la proposition de M. Pavet de Courteille, il est décidé qu'une lettre sera écrite à la famille, au nom de la compagnie, pour exprimer les regrets que la perte de M. Labarthe inspire à ses confrères.

M. Ad. Regnier annonce que M. Bühler, indianiste distingué, inspecteur de l'instruction publique à Ahmad-Abad, dans le gouvernement de Bombay, qui avait déjà fait don à l'académie, il y a quelques mois, avec l'autorisation du gouvernement de Bombay, de plusieurs mss. védiques (deux mss. de Rig-Véda, un du Yadjour-Véda et un de la seconde partie du Sâma-Véda), vient de compléter ce don par l'envoi de deux nouveaux mss., qui contiennent l'Atharva-Véda et la première partie du Sâma-Véda.

M. Ch. Robert signale des trouvailles de poteries antiques qui ont été faites récemment et qui se continuent à Lezoux (Puy-de-Dôme). Il paraît avoir existé, en cet endroit une importante fabrique de poteries, dont les produits trouvaient leur débit dans le reste de la Gaule; le voisinage de l'Allier permettait d'en effectuer le transport à peu de frais.

M. Gaston Paris lit un mémoire, composé en partie, à l'aide de notes fournies par M. Reinhold Kœhler, sur un épisode de la chanson d'Aimeri de Narbonne. Ce poème raconte comment les ambassadeurs envoyés à Pavie par Aimeri, pour demander la main de la princesse Hermenjart, fille de Didier, roi des Lombards, s'efforcent d'étonner par leur faste le roi lombard et ses courtisans. Ils refusent de manger à la ta-

ble du roi et tiennent eux-mêmes table ouverte. Le roi ordonne aux marchands de forcer, d'une manière exorbitante, les prix de toutes leurs denrées; aucun prix n'arrête les ambassadeurs d'Aimeri. Le roi défend qu'on leur vende, à quelque prix que ce soit, du bois à brûler; les ambassadeurs achètent des noix et s'en servent en guise de combustible. A une audience du roi, ils plient sous eux, pour s'asseoir, leurs manteaux d'étoffes précieuses; après l'audience, ils refusent de les remporter, en disant que des chevaliers n'emportent pas leurs sièges avec eux. — Cette légende se retrouve, sous d'autres noms et avec quelques variantes, chez divers auteurs. Le chroniqueur, Geoffroy de Vigeois, raconte l'histoire des noix achetées pour tenir lieu de bois à brûler, et attribue ce procédé à un vicomte de Limoges, Adhémar, recevant et traitant chez lui Guillaume IX, comte de Poitiers. Une saga norvégienne rapporte les mêmes faits que la chanson d'Aimeri, en les attribuant au norvégien Sigurd le Pèlerin, et place la scène à Constantinople; elle ajoute un autre trait de prodigalité: Sigurd aurait fait ferrer d'or sa monture et celle de ses compagnons, et défendu à ceux-ci de ramasser les fers qui pourraient se détacher. Enfin, Wace raconte, à peu près les mêmes choses au sujet du duc de Normandie, Robert Ier, et place lui aussi la scène du récit à la cour de l'empereur de Constantinople (M. Paris fait remarquer en passant, à ce propos, qu'un vers de Wace, corrompu dans les mss. et mal lu par les éditeurs, indique que ce poète était le petit-fils de Tostein, chambellan de Robert Ier; ce vers se lit, selon lui ainsi :

De par ma mere fu mis aives,

c'est-à-dire *il* [Tostein] *était mon aïeul par ma mère*). — Il est clair que toutes ces légendes ont une origine commune. M. Paris suppose qu'elles doivent sortir toutes de quelque ancien poème français qui a dû être contemporain de celui du *Pèlerinage de Charlemagne*, et qui en formait en quelque sorte la contre-partie. Dans le *Pèlerinage*, qui a fait l'objet d'un précédent mémoire de M. Gaston Paris, on avait vu les Francs stupéfaits du luxe et des magnificences de la capitale byzantine; dans celui-ci, on les voyait à leur tour surpasser les Byzantins et les vaincre par leur faste.

M. Révillout lit la seconde partie de son mémoire sur un papyrus démotique de la Bibliothèque nationale. Il étudie un commentaire historique sur d'anciennes prophéties égyptiennes, écrit pendant les premières années du règne de Ptolémée Epiphane, au temps où Lycopolis était révoltée contre le roi grec; la Thébaïde, à cette époque, était possédée par la dynastie éthiopienne des rois Anchtu et Harmachis, que M. Révillout a fait connaître dans un précédent mémoire. Le commentateur égyptien explique les anciennes prophéties dont il s'occupe, en les appliquant à deux époques distinctes : 1° à la première insurrection nationale des Egyptiens, contre les Perses, et aux règnes des rois Amyrtée, Nephérites Ier, Hakoris, Psammuthès, Muthès, Nephérites II, Nechtaneb Ier, Teos et Nechtaneb II (période pour laquelle il fournit des renseignements qui complètent ceux que donnent Manéthon et les historiens grecs); 2° à la nouvelle insurrection nationale des Egyptiens, dirigée contre les Grecs sous Epiphane, aux règnes d'Auchtu et d'Harmachis, et à un troisième roi en espérance, un *messie* que les Egyptiens attendaient pour les délivrer définitivement du joug grec et qui ne vint jamais.

Ouvrage présenté, de la part de l'éditeur, par M. Gaston Paris : — Plaquettes gontaudaises, n° 5 : Sonnets inédits d'Olivier de Magny, publiés avec avertissement et notes par Philippe Tamizey de Larroque (Paris, 1880, in-16).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 6 Septembre — 1880

197. — Γαλλικῶν συγγραφεῖς ἑλληνικοί. Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules. Texte et traduction nouvelle publiés pour la Société de l'histoire de France, par Edm. Cougny. Tome II. Paris, 1879. 1 vol. in-8° de xii-531 pages.

Depuis le temps où Dom Bouquet avait ouvert par un gros volume de textes grecs la grande collection des *Rerum Gallicarum et Francicarum scriptores*, le champ de la littérature historique grecque s'est notablement agrandi, et d'ailleurs des parties, connues seulement tant bien que mal au temps où écrivait le savant bénédictin, se trouvent, de nos jours, beaucoup mieux explorées et fouillées plus à fond. Il était donc à propos de rassembler et d'éditer de nouveau les sources grecques de notre histoire nationale. M. Cougny s'est adonné à cette difficile besogne avec l'ardeur la plus louable. Un premier volume, paru en 1878, contenait les extraits des géographes : M. H. Omont en a inséré dans cette *Revue* un compte-rendu, auquel nous renvoyons nos lecteurs[1]. Le tome suivant, celui que nous avons sous les yeux et qui est consacré aux historiens depuis les plus anciens jusqu'à ceux du siècle d'Auguste inclusivement, présente les mêmes qualités et participe aussi aux mêmes défauts. Voici quelques observations qui nous ont été suggérées par l'examen de ce volume et qui ne feront pas double emploi avec celles qu'a déjà présentées M. Omont.

Le volume s'ouvre par sept ou huit pages d'Hérodote et se clôt sur quelques fragments de Memnon d'Héraclée conservés par Photius. On y trouvera « plus de cinquante pages de textes absolument omis par les Bénédictins, ou découverts depuis eux (Polybe, Diodore, Denys d'Halicarnasse), et ces textes sont, pour la plupart, d'un grand intérêt. » M. C. a certes fait preuve de beaucoup de patience : on aurait mauvaise grâce à lui marchander l'éloge au sujet du travail de collection des morceaux. Mais le travail de l'éditeur et du traducteur est moins bien exécuté, généralement parlant, que celui du compilateur.

1. Voy. le n° du 4 octobre 1879.

Plus d'un historien, en ayant entre les mains le volume de M. C., voudra sans doute se servir du texte grec. A chaque appel de note qu'on rencontrera, on sera tenté de se reporter au bas de la page pour prendre connaissance de la note. De quelle utilité sera-t-il d'y apprendre qu'au lieu d'ἔπειτα, l'édition de la collection Didot donne ἔπειτεν (Hérodote, I, 164) [1], Φωκαίαν pour Φωκαίην *(ibid.)*, ὠνευμένοισι à la place d'ὠνεομένοισι *(ibid.*, 165), etc.? M. C. nous avait promis, dans sa Préface, « quelques variantes choisies, spécialement celles qui portent sur les noms propres » : pourquoi a-t-il *choisi* de telles variantes, qui ne concernent que le dialecte et qui passent pour insignifiantes même aux yeux des philologues? Dans Hérodote, plus de la moitié des notes critiques sont de cette nature, et, dans tout le volume, il y a énormément de variantes diverses non moins futiles.

Pour n'en donner qu'un exemple, page 62, à propos du texte Φοβερώτατον εἶναι παρ' αὐτοῖς τοῦτον ὃς ἂν πλείστους ἔχειν δοκῇ τοὺς θεραπεύοντας, on lit cette note : « Casaub., δοκεῖ ». A quoi bon citer ce solécisme qui provient d'une faute d'impression? Cela n'intéresse en aucune façon l'historien.

Il est arrivé à M. C., dans les extraits tirés de Polybe, un accident assez fâcheux. L. Dindorf avait communiqué, p. IX et suivantes de son édition de Leipzig, 1866 (dans la petite collection Teubner), les variantes du manuscrit principal, un certain *codex Vaticanus*, en marquant d'un astérisque celles qui ne valaient rien *(asterisco notatis quae prava sunt et rejicienda)*. Victime d'une distraction, M. C. a pris tout le temps ces leçons à l'astérisque pour des conjectures proposées par L. Dindorf en vue d'améliorer le texte. Il en résulte que Dindorf passe, en note (p. 38), pour vouloir lire Τούτοις πιστεύειν, οἵτινες ἂν ἀεί τι τῶν ἀπεχθεστάτων εἰσαγγέλλουσι κατὰ Καρχηδονίων, et pour faire bien d'autres propositions non moins contraires à la grammaire, quand ce n'est pas au bon sens.

Nous pensons que M. C. pourrait, dans la continuation de l'ouvrage [2], laisser de côté toute variante de manuscrit ou d'édition, et toute conjecture de quelque provenance qu'elle soit, à moins que cette conjecture ou cette variante ne porte sur un nom propre, ou n'influe sur le sens de la phrase, ou, enfin, ne fasse disparaître du texte une faute contre les règles de la grammaire (dans le cas où les éditeurs précédents en auraient laissé quelqu'une).

Il y a différentes choses à reprendre dans la traduction des textes. A force de vouloir être littéral, M. C. ne réussit parfois qu'à être inexact.

---

1. Quant au texte, M. C. s'est ordinairement borné à reproduire les éditions qui jouissent de la plus grande autorité, ce dont on ne saurait trop le féliciter. Il est regrettable que, pour Hérodote seulement, il se soit servi de textes aujourd'hui vieillis, et ait ignoré la recension de H. Stein qui est fondamentale.

2. Les extraits des historiens grecs postérieurs à Auguste, des philosophes, orateurs, poètes, écrivains de genre divers, puis les inscriptions, sans compter de copieuses tables générales des auteurs et des faits, doivent fournir encore la matière de deux volumes de même force que les deux premiers.

Ainsi, p. 7 : « Et ils (les Phôcæens) pillaient et rançonnaient tous les habitants d'alentour, lorsque, *mettant en œuvre une pensée commune*, marchèrent contre eux les Tyrsènes et les Charchédonies, les uns et les autres avec soixante navires ». Le grec dit : Στρατεύονται ὦν ἐπ' αὐτοὺς κοινῷ λόγῳ χρησάμενοι Τυρσηνοὶ καὶ Καρχηδόνιοι κτλ. Au lieu de *mettant en œuvre une pensée commune*, M. C. aurait dû traduire *s'étant concertés*. Χρήσασθαι n'a pas ici le sens que M. C. lui a donné.

Les *Tyrsènes* et les *Charchédonies*, ce sont οἱ Τυρσηνοί et οἱ Καρχηδόνιοι. De même le *Rhodan*, c'est ὁ Ῥοδανός. Puisque M. C. fait tant que de transcrire les noms propres grecs en français, au lieu de se servir des équivalents adoptés dans l'usage courant, les *Tyrrhéniens*, les *Carthaginois*, le *Rhône*, il est regrettable qu'il n'ait pas poussé la fidélité jusqu'à conserver l'accent dans tous les cas. *Rhódanus* en latin = *Rhône* en français. Les Grecs disaient *Rhodanós* (avec l'accent sur la dernière) : on pourrait conserver le mot, avec cette orthographe, dans la traduction française. Mais *Rhodan* n'est ni latin, ni grec, ni français, ni celtique, ni rien.

M. C. pousse le scrupule jusqu'à traduire l'imparfait narratif grec par l'imparfait français, au lieu de se servir du passé défini selon l'usage; mais il ne le fait pas avec une entière constance. Exemple, p. 3 (Hérodote, I, 163) : « Les Phôcæens devinrent (ἐγένοντο) si fort ses amis que d'abord il les *invitait* à quitter à l'Iônie, pour habiter dans son pays, en tel lieu qu'ils voudraient (σφέας ἐκλιπόντας Ἰωνίην ἐ κ έ λ ε υ ε τῆς ἑωϋτοῦ χωρῆς οἰκῆσαι ὅκου βούλονται); et qu'ensuite, *n'ayant pu les y décider* (ὡς τοῦτο οὐκ ἔ π ε ι θ ε τοὺς Φωκαιέας), mais ayant appris (πυθόμενος) que le Mède s'agrandissait à leurs dépens, il leur *donna* de l'argent (ἐ δ ί δ ο υ σφι χρήματα) pour entourer leur ville d'un mur; et il leur en donna sans l'épargner (ἐ δ ί δ ο υ δὲ ἀφειδέως), etc. » Pour mettre faut-il « Il les *invitait* », il eût été bon de continuer « comme il ne *pouvait les décider* », « il leur *donnait* de l'argent », etc.

Au chapitre 167 du I^{er} livre d'Hérodote, M. C. (voy. sa page 9) n'a pas compris ce dont il s'agissait. Les Carthaginois et les Tyrrhéniens, lit-on dans la traduction de M. C., auraient lapidé des prisonniers de guerre phocéens. A la suite de cet acte, les Agylléens, une des peuplades tyrrhéniennes qui avaient pris part à la lutte contre les Phocéens, virent tout ce qui passait par le lieu où étaient tombés les prisonniers devenir estropié. Ils envoyèrent à Delphes. La Pythie leur ordonna de faire un sacrifice périodique en expiation de leur faute. On observera qu'au début du récit les coupables sont les Carthaginois et tous les Tyrrhéniens, tandis qu'à la fin il n'est plus question que de la faute des seuls Agylléens. Le texte que nous ont conservé les manuscrits est le suivant : Τῶν δὲ διαφθαρεισέων νεῶν τοὺς ἄνδρας (il s'agit de Phocéens) οἵ τε Καρχηδόνιοι καὶ οἱ Τυρσηνοί, ἔλαχόν τε αὐτέων πολλῷ πλείους, καὶ τούτους ἐξαγαγόντες κατέλευσαν. Les critiques ont bien vu, depuis longtemps, que ce texte présentait une lacune, et Stein croit qu'il devait y avoir primitivement à peu près ceci :

« Les Carthaginois et les Tyrrhéniens *se partagèrent* les hommes qui montaient les vaisseaux phocéens coulés à fond ; *parmi les Tyrrhéniens, les habitants d'Agylla* furent ceux qui en obtinrent le plus grand nombre : ils les lapidèrent » (en rétablissant après Τυρσηνοὶ <διέλαχον · τῶν δὲ Τυρσηνῶν οἱ Ἀγυλλαῖοι> ἔλαχόν τε κτλ. et en corrigeant πλεῦνας en πλείστους). Ces propositions de Stein sont plausibles. De toute façon, le texte réclame quelque restitution de ce genre. Il faut que les coupables et les punis soient les mêmes hommes. M. C., qui ne s'est point avisé de cela, a traduit comme on a vu. Il lit d'ailleurs ἔλαβον au lieu de ἔλαχον, faisant là une conjecture qui est à rejeter, d'abord parce qu'elle est contraire à toute méthode, puis parce qu'elle donne à la phrase un sens très différent de celui que cette phrase doit nécessairement offrir.

Page 149. Lors du passage du Rhône par Annibal, des éléphants qui étaient transportés d'une rive à l'autre sur des radeaux sautèrent à l'eau. Ils gagnèrent d'eux-mêmes la rive opposée. « Grâce à la force et à la longueur de leurs trompes, ils pouvaient, en les élevant au-dessus du fleuve, respirer, rejeter l'eau qui y pénétrait, résister au courant et *faire la plus grande partie du trajet sans perdre pied* ». Ces derniers mots étonnent. Que porte le texte original ? Ἀντέσχον (ils résistèrent au courant), τὸ πολὺ καθ' ὕδατος ὀρθοὶ ποιούμενοι τὴν πορείαν. On dit d'un quadrupède qu'il est ὀρθός, quand il est dressé sur ses pattes de derrière. C'est, sans doute, dans cette position que M. C. place ses éléphants au fond du fleuve : ils s'avancent en marchant à la manière humaine. C'est bien ainsi que le traducteur latin s'est aussi représenté la traversée du fleuve : *Atque ita per majorem viae partem* SUB AQUA RECTI INCEDENTES, *evaserunt incolumes*. Il eût été fort intéressant, sans doute, d'assister à ce spectacle insolite. Mais les éléphants devaient savoir déjà nager au temps d'Annibal ; et nous croyons que les éléphants d'Annibal qui se mirent à l'eau, gagnèrent l'autre bord à la nage et en droite ligne. C'est, du reste, ce qu'on voit dans le texte du manuscrit de Munich. Ce manuscrit contient souvent seul la bonne leçon, suivant G. Dindorf : *Bavaricus codex complures habet probatissimas lectiones, quae in Vaticano depravatae reperiuntur*. En effet, au lieu de ὀρθοί, on lit dans le *Bavaricus* ὀρθὴν ποιούμενοι τὴν πορείαν. Traverser un fleuve fut au courant aussi impétueux que le Rhône *en droite ligne*, sans se laisser dévier par le courant, fut un exploit digne d'éléphants. Polybe l'a noté.

Les observations précédentes, qui ne diminuent en rien le mérite du savant et laborieux éditeur des *Extraits des historiens grecs des Gaules*, montrent, une fois de plus, combien la critique et l'herméneutique sont deux sciences inséparables. On s'expose à bien mal traduire les auteurs anciens, si l'on n'entend rien à la critique. On ne peut faire que de médiocre critique et donner que des éditions fautives, si l'on ne cherche pas à comprendre à fond les textes que l'on publie.

Ch. G.

---

198. — **Albertino Mussato.** Ein Beitrag zur italienischen Geschichte des vierzehnten Jahrhunderts von J. Wychgram, Dr. phil. Leipzig, Verlag von Veit u Comp. 1880, in-8°, 74 pages.

Cette étude consacrée à l'un des plus grands citoyens de Padoue est une contribution utile à l'histoire politique et littéraire du xiv^e^ siècle en Italie; poète, historien en même temps qu'homme d'état, Albertino Mussato joua un rôle considérable dans les luttes de sa patrie, menacée par l'ambition de Henri VII et par l'ambition bien plus redoutable de Cangrande; c'est ce rôle glorieux que M. J. Wychgram s'est attaché à nous faire connaître mieux qu'il ne l'avait été jusqu'à présent. En s'aidant des documents contemporains, il a retracé avec habileté l'existence agitée de Mussato, il nous montre les illusions généreuses qui lui firent voir, comme à Dante, un libérateur dans l'empereur allemand, les craintes, si justifiées plus tard, que lui inspira dès l'origine Cangrande, ses missions en Italie et en Allemagne, enfin son exil, conséquence de la victoire du Carrara et de la soumission de Padoue au podestat de Vérone. L'honnêteté de Mussato, ses efforts tant de fois couronnés de succès, devenus enfin inutiles, donnent à cette exposition un intérêt vraiment dramatique. On peut reprocher à M. W. d'avoir peut-être trop rabaissé Cane della Scala, le plus grand homme du parti gibelin en Italie, à cette époque, après Castruccio Castracani; on peut aussi trouver qu'il n'a pas assez montré quel était alors l'état d'affaissement du nord et du centre de la Péninsule, ce qui eût cependant si bien contribué à éclairer les destinées de Padoue elle-même; mais on ne saurait trop reconnaître tout ce qu'il y a de faits curieux et d'informations précieuses dans les trois chapitres consacrés à la biographie de Mussato; le tableau que l'auteur y fait de la vie tumultueuse de la patrie du grand citoyen à cette époque de sa décadence définitive, ne peut manquer surtout de frapper.

Dans un quatrième et dernier chapitre, M. Wychgram passe en revue les œuvres de Mussato; la date de leur composition, l'occasion pour laquelle elles furent écrites, voilà ce qu'il a cherché avant tout à mettre en lumière; c'est donc par le côté historique bien plus qu'au point de vue littéraire qu'il les a examinées; mais les renseignements qu'il nous donne n'en sont pas moins précieux. On le voit, si ce livre est, comme il semble qu'il le soit, un début, c'est un début qui promet et fait bien augurer de son auteur.

Charles Joret.

---

199. — **Briefe von Benj. Constant, Gœrres, Gœthe, Jacob Grimm, Guizot, F. H. Jacobi, Jean-Paul, Klopstock, Schelling, Mad. de Staël, J. H. Voss und vielen anderen, Auswahl aus dem handschriftlichen Nachlasse des Ch. de Villers,** herausgegeben von M. Isler. Hamburg, Otto Meissner. 1879. In-8°, xx et 320 p.

Charles de Villers était un émigré lorrain qui vécut en Allemagne (à Lubeck et à Gœttingue) durant la Révolution et sous le premier Empire. Il s'efforça de faire connaître en France la littérature et surtout la philosophie d'un pays qui était devenu sa patrie adoptive ; c'est lui qui a composé le premier ouvrage français sur le système de Kant [1]. Son *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther* obtint, en 1803, le prix de l'Institut. Il rendit de grands services en Allemagne pendant l'occupation française ; son nom est encore en très grande estime de l'autre côté du Rhin : il fut même arrêté par Davout qui trouvait ce Français trop ardent à défendre les intérêts allemands. Ce fut Villers qui contribua par deux ouvrages (*Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante* et *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire de l'Allemagne)* à sauver l'université de Gœttingue que Napoléon voulait transformer ; il y obtint une chaire de littérature française. Villers, écrivait Gœthe à Reinhard *(Isler*, p. 98), est un personnage considérable par sa situation entre les Français et les Allemands; c'est un *Janus bifrons* qui regarde des deux côtés à la fois; et Brandis disait à Villers (p. 1) : « Voilà mon vieux Villers qui depuis de longues années s'est voué au rôle de médiateur entre deux grandes nations et qui, dans une des périodes les plus dangereuses, parle en faveur de la littérature allemande avec force et affection ». Wolf lui écrivait une lettre avec cette suscription : « A Monsieur Villers, célèbre savant à Lubeck » *(an Herrn Villers, berühmten Gelehrten in Lübeck)* et se recommandait à lui, comme à l'ami des Allemands *(als Freunde der Deutschen*, p. 318-320) ; « vous avez en Allemagne, dit encore Benjamin Constant à Villers (p. 47), une réputation colossale. »

Les lettres que nous donne M. Isler sont tirées des papiers de Villers qui appartiennent à la bibliothèque de Hambourg ; Villers gardait soigneusement les lettres de ses correspondants ; M. I. a fait un choix parmi ces lettres et en publie cent huit dans le volume dont nous rendons compte ; il les a rangées par ordre alphabétique ; elles sont, soit en français, soit en allemand.

Benjamin Constant parle à Villers des nouvelles du jour, des bruits contradictoires qui courent sur les événements de 1813 et de 1814, et

---

1. Voir, p. 242-250, la réponse amère de Villers aux critiques de Schelling et la réplique de ce dernier.

de sa haine contre Bonaparte, « l'Attila de nos jours » ; le « monstre », cet « enragé que les Français nomment empereur », et qui n'a pas su mourir ». Je relève dans ses lettres ces deux réflexions, datées du 26 novembre 1814 : « nous ne jouons pas en Europe un rôle très brillant; mais, quand nous avions de l'éclat, nous étions si malheureux que notre médiocrité actuelle est une espèce de soulagement pour notre imagination fatiguée » et « lord Wellington promène avec décence une grande gloire sur un grand fonds de médiocrité » (p. 59.) — Une lettre de Cuvier contient une critique spirituelle de la doctrine de Gall (p. 60-61) : Adieu les têtes à la Titus; nos politiques ne voudront plus laisser voir les formes de leur crâne ; jugez ce que deviendrait un militaire, si on découvrait qu'il n'a pas derrière l'oreille la bosse du courage, et un évêque qui n'aurait pas celle de la théosophie; il faudra reprendre les perruques à la Louis XIV. » — Viennent ensuite deux lettres de Gerstenberg relatives à la philosophie (p. 68-71), dix lettres de Görres sur divers sujets (p. 72-97), une lettre de Gœthe, écrite après la bataille d'Iéna, dans « un moment où l'on peut à peine espérer de produire encore quelque chose » (p. 97-99), cinq lettres de Jacob Grimm, dont quatre déjà imprimées dans la *Germania ;* dans la cinquième, Jacob Grimm explique à Villers le sens de *minne* au moyen âge et lui cite des passages de Wolfram, de Walther, etc., qui traitent de l'amour (p. 100-121). — Guizot écrit à Villers pour le prier d'annoncer et de répandre en Allemagne le programme de ses *Annales de l'éducation* (p. 122-124, lettre du 26 mars 1811). — Haffner, professeur de théologie à Strasbourg, décrit, en termes peu flatteurs, l'organisation de l'université impériale qui « enchaîne et encaserne les esprits » (p. 125-129, lettre du 20 avril 1811). — Hahnemann, le célèbre homaeopathe, cause avec Villers de la philosophie de Kant et lui donne des conseils pour sa santé (trois lettres écrites en 1811). — Les lettres qu'échangent Villers et Jacobi (presque toujours en français) sont au nombre de vingt-sept; les plus curieuses sont celles de Jacobi sur Munich, sur l'Académie dont il est président, sur la cour de Bavière. — Citons encore une lettre de Jean Paul (p. 201-202), une lettre de Klopstock qui reproche à Villers, non sans amertume et sans raideur, d'avoir commis des contre-sens dans la traduction d'un passage de la *Messiade* (p. 203-204), des lettres de Jean de Müller (déjà imprimées presque entièrement dans le XVIII[e] volume de ses œuvres complètes), etc. — Kotzebue (p. 205-207) écrit à Villers qu'il aime la France, que les Français sont, pour ainsi dire, le beau sexe des nations et, comme le beau sexe, anges ou démons ; il s'accuse d'être « descendu au métier de fabricant littéraire », mais il faut vivre et faire vivre sa famille. — Les lettres les plus importantes du recueil sont celles de M[me] de Staël (pp. 266-302). La fille de Necker, préparant son ouvrage sur l'Allemagne, s'entretient avec Villers du caractère de la nation allemande, de la philosophie de Kant, etc. ; lorsque le livre a paru, elle raconte à Villers ses ennuis, les rigueurs de la censure, les persécutions de Savary. M. I. rappelle à ce

propos la préface de l'*Allemagne;* il aurait pu faire d'autres rapprochements entre certains passages de ce livre et les lettres qu'il publie (l'habitude d'applaudir en Allemagne à la fin de l'acte, « comme on solde un compte » et de « faire crédit à son enthousiasme », Kotzebue, Weimar, la déclamation, le mot de l'Allemand qui *se fait vif,* etc.). Lorsque Mme de Staël écrit à Villers qu'elle a entendu un piano dans « la chambre enfumée » d'une auberge de petite ville, on pense à ces lignes de l'*Allemagne :* « Il m'est arrivé d'entrer dans de pauvres maisons noircies de la fumée du tabac et d'entendre tout à coup... improviser sur le clavecin. » Comme toujours, Mme de Staël aime et regrette la France ; « j'ai, écrit-elle à Villers, j'ai beaucoup d'admiration pour l'esprit des Allemands, mais les souvenirs de l'enfance, mais la patrie, mais les Français aimables, en quelque petit nombre qu'ils soient, pouvez-vous les sacrifier? » (p. 277) et ailleurs encore : « j'ai peut-être plus que vous de l'indignation pour tout ce qui se montre en France,... mais je suis née dans ce pays, j'y ai passé ma vie, je suis encore assez jeune pour avoir besoin d'être aimée, et pas assez pour recommencer une destinée nouvelle » (p. 275). Elle n'aime véritablement que Paris, dit Jacobi (p. 199), et le chagrin d'en être exilée la ronge.

M. I. n'a pas donné à la publication de ces lettres tout le soin désirable; il ne s'agit pas seulement des fautes d'impression qui sont nombreuses, mais des erreurs commises dans le texte et dans les notes [1]. L'introduction qu'il a mise en tête du volume est un peu courte; il aurait fallu insister sur la jeunesse de Villers, sur ses premiers écrits, citer le nom de Chamisso, etc. M. Isler ne nous dit rien du caractère de Vil-

---

1. En voici quelques-unes : *plus tôt* est constamment écrit *plutôt;* p. 55, *consapeulement,* ce mot indéchiffrable est « convenablement »; p. 75, ligne 10, *de l'entend,* lire « de l'entendement »; p. 170, *suite,* lire « succès »; p. 174, *sellery,* lire « céleri »; p. 193, note, lire *Mesloy;* p. 193, avant-dernière ligne, *afin* et non « enfin »; p. 204, *Treulosigkeit* est évidemment le mot qu'il faut lire, c'est notre mot « infidélité »; p. 219, mettre ici la note, placée à la p. 226, sur le libraire de Metz, Collignon; p. 267, ligne 7, *sans* et non « sous »; p. 268, ligne 14, mettre *si* avant les « circonstances »; p. 274, ligne 7, supprimer *mon* qui est incompréhensible; p. 275, ligne 2, suppléer *votre;* ligne 21, suppléer *de demeurer;* p. 276, ligne 11, suppléer *renferme* ou *contient;* p. 277, ligne 12 de la lettre 5, un mot manque : *cette*... mêlée d'estime; p. 278, ligne 2, lire *mais* et non « moi »; p. 279, ligne 11, lire *posez* et non « passez »; p. 280, ligne 4, lire *enfermé* et non « enfoncé », ligne 7, *ensanglante* et non « englante »; p. 283, ligne 17, lire *pour* et non « par », ligne 20, *il fallait* et non il « fallut »; p. 284, ligne 15, lire *dois* et non « dirai »; p. 286, ligne 29, lire *réels* et non « réals »; p. 287, *assujetti* et non « assujeté »; p. 293, ligne 12-13, suppléer *die* (Kreuzfahrer) et lire *votre* au lieu de « notre »; p. 297, ligne 19, *jouiront* et non « jouirent »; p. 299, ligne 7, lire *Savary* et non « de Savary »; p. 300, lire *l'abbé Delille* et non « l'Abbé de Lille »; p. 302, Schausen (?) est évidemment le ministre de Suède Rehausen (Mém. de Rist, I, 382); p. 304, ligne 7, lire *décharnés* et non « déchaînés », etc., etc. Partout *Davout* est écrit « d'Avoust » ou « Davoust ». P. 244, qui reconnaîtrait la citation *nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis* sous cette forme : nul n'avec de l'esprit bon nom et nos amis? »

lers (voir les lettres de M^me^ de Staël, p. 294, 296, 298; elle lui dit tout nettement que « l'ensemble de sa conduite » avec elle « n'est point du bon genre, ni français ni allemand [1] »). Il n'explique pas suffisamment comment Villers se vit refuser la chaire qu'il demandait à l'Université de Gœttingue; il est certain que la plupart des professeurs répugnaient à l'admettre parmi eux (*ceux qui se joignent à cette infâme persécution*, écrit Constant, p. 56... *je ne sais s'il n'y en a point qui aient contribué à cette indigne affaire*, p. 53... *qui aurait dit que vous auriez trouvé dans Rehberg un autre Davout?* p. 56), et l'Angleterre n'intervint nullement (*le prince régent s'en remet en entier à ses agents de Hanovre*, p. 312). Villers mourut de douleur. Pourquoi ne rentrait-il pas en France? M^me^ de Staël lui donnait ce bon conseil : « Je suis fâchée pour moi et même pour vous que vous vous fixiez en Allemagne... Ce n'est pas en Allemagne que vous pouvez être utile, mais en France... Il me semble que les étrangers eux-mêmes n'aiment pas que nous reniions notre patrie et qu'aucune émigration n'a jamais réussi » (p. 297).

A. C.

---

200. — **Mémoires, documents et écrits divers** laissés par le prince de Metternich, publiés par son fils, le prince Richard DE METTERNICH. Première partie, 1770-1815. Paris, Plon. 1880, 2 vol. in-8°, 372, 545 p.

Ces deux volumes sont le commencement d'une publication qui promet d'être étendue et qui, si l'on en juge par ce début, sera d'un haut intérêt historique. L'ouvrage a paru en même temps à Paris, à Vienne et à Londres. L'édition de Paris, dont je rends compte ici, est entièrement en français. Elle a été faite avec le soin le plus louable et très bien disposée pour le lecteur. Je n'y ferai qu'une critique, à laquelle les éditeurs pourront aisément donner satisfaction dans la suite de l'ouvrage. Il serait à désirer que des notes ou simplement des astériques indiquassent ce qui est texte original et ce qui est traduction. L'édition de Vienne (Braumüller) donne les documents dans leur texte original. L'édition de Paris n'est pas faite pour doubler l'édition de Vienne; elle est destinée au grand public, et je conçois fort bien qu'on n'y ait pas mélangé la langue allemande et la langue française. Mais l'unité de l'ouvrage n'aurait rien perdu aux notes que j'indique, et les critiques français auraient été dispensés de recourir à l'édition de Vienne pour savoir ce que Metternich a écrit en français et ce qu'il a écrit en allemand.

Les *Mémoires* proprement dits ne remplissent qu'une partie des deux

---

1. Le second volume des *Mémoires* de Rist, qui vient de paraître, renferme un bel éloge de Villers; Rist vante son savoir, son amabilité et son caractère chevaleresque (p. 63, 64).

volumes. Tome I, p. 5 à 216. Ils se composent de fragments écrits à différentes époques. La partie qui s'étend de la jeunesse de Metternich jusqu'à l'année 1810 (p. 1 à 106) a été écrite en 1844; la suite de 1809 à 1813 (p. 106 à 134) et 1815 (p. 200 à 216) a été rédigée en 1852; le très important fragment intitulé : *Sur l'histoire des alliances* 1813 et 1814 (p. 135 à 199) a été écrit en 1829. Le texte original de ces mémoires est en allemand; c'est donc une traduction que nous donne l'édition française. Metternich a écrit à distance, mais il avait les documents sous les yeux, et l'on s'en aperçoit à l'ordre et à la précision de l'ouvrage. Les éditeurs ont tenu d'ailleurs à faire une œuvre historique. Ils ont joint au travail de Metternich les documents les plus importants sur lesquels il avait travaillé. C'est un complément et un moyen de contrôle pour les Mémoires. La valeur de l'ouvrage en est singulièrement fortifiée et relevée. Il est facile de relever certaines contradictions dans les impressions et dans les idées, notamment pendant l'ambassade de Paris. Ces contradictions ont leur intérêt et leur valeur, moins pour l'histoire générale que pour l'étude du caractère du personnage. Les *Notes de l'éditeur* (I, p. 216 à 276) sont fort instructives. Quant aux pièces justificatives, en voici les principales divisions. Tome I. Livre II. *Portraits de quelques contemporains célèbres.* Napoléon et sa cour, l'original est en français (p. 277 à 313). L'empereur Alexandre (p. 315 à 332); l'original est en allemand. Livre III. Recueil de documents (p. 335 à 372), les lettres de Rastadt ont été écrites en français; le reste, en allemand. (Tome II. a) Mission de Saxe (1803, 1804), l'original est en allemand. b) Mission de Berlin (1804-1806), la plupart des dépêches sont en français dans l'original; ambassade de Paris (1807-1809), en français. c) Mission spéciale de Paris, 1810, les dépêches sont en français, le grand rapport d'ensemble (p. 399 à 415) en allemand. Les pièces relatives aux négociations de 1811-1814, nos 179 à 191, sont, pour la plupart, en allemand dans l'original. Toutes les traductions des pièces allemandes me paraissent faites avec soin. Quant au texte français original, il a été certainement revu. L'ouvrage prend ainsi plus d'unité; mais, à part l'orthographe qui n'a aucun intérêt, il eût été plus piquant d'avoir la rédaction française de l'auteur. Le style de traduction est toujours trop impersonnel.

Au point de vue historique, le recueil peut se diviser en deux parties distinctes :

1° Renseignements et observations de Metternich pendant ses ambassades. Je rattacherai à cette catégorie le portrait de Napoléon Ier et les notes sur sa cour. Sans méconnaître l'intérêt des rapports écrits de Berlin de 1804 à 1806, et cet intérêt est très grand, je signalerai surtout les rapports de l'ambassade de Paris. On y trouvera peu d'anecdotes. Metternich voyait les choses dans leur ensemble et, s'il a écrit des chroniques, les éditeurs n'ont point jugé à propos de les publier. Tout ce qu'ils donnent touche à la politique générale et mérite la plus grande

attention. Ce sont pour l'histoire intérieure de la France et les mouvements sourds de l'opinion pendant le règne de Napoléon Ier des documents de premier ordre. La personne même de l'empereur, son caractère, ses manières étaient l'objet de l'étude constante de Metternich. Nous possédons peu de matériaux aussi complets que ceux qu'il nous donne. Il cherche évidemment, surtout dans le portrait *composé* en 1820, d'après des notes et des souvenirs, à diminuer le « grand homme » en Napoléon ; il lui conteste même ce titre, ce qui ne manque point de puérilité. Tout ce qui est relatif aux desseins de Napoléon sur l'Orient en 1808 et 1809 était bien mal connu, et mérite d'être étudié de très près. J'insisterais sur cette partie de l'ouvrage, la plus attrayante peut-être et la plus neuve dans ses détails, si je n'étais forcé de me hâter pour arriver à des fragments et à des documents d'une importance bien supérieure encore et sur lesquels il est nécessaire d'insister.

2° Récit de Metternich, avec pièces à l'appui, des négociations de l'Autriche en vue de la paix générale et principalement pendant les années 1813 et 1814. Cette partie des *Mémoires* de Metternich jette une lumière éclatante sur un des épisodes les plus discutés de l'histoire du XIXe siècle. Ils modifient absolument les données des problèmes, et les modifient surtout dans les termes où les avait posés le plus illustre, le plus connu et le plus autorisé, jusqu'à ce jour, des historiens de cette époque, M. Thiers. Il sera impossible désormais de lire les tomes XIV, XV et XVI de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* sans se rapporter constamment aux *Mémoires* de Metternich et au remarquable ouvrage allemand qui en est l'explication et le commentaire très long et très perspicace, je veux parler du livre de M. Oncken, *Œsterreich und Preussen im Befreiungskriege*, dont les deux premiers volumes seuls ont paru, mais qui embrasse la partie essentielle des négociations de 1813.

On connaît la thèse que M. Thiers a développée avec l'abondance, la variété d'arguments et la force de persuasion qu'il possédait à un si haut degré. Il reproche à Napoléon de n'avoir pas suivi les conseils de Metternich. « *Ces admirables conseils donnés sincèrement*... laissaient voir assez clairement la paix que l'Autriche serait disposée à accepter, peut-être même à appuyer de ses forces..., l'Espagne restituée aux Bourbons, les villes anséatiques rendues à l'Allemagne, la confédération du Rhin supprimée, le grand duché de Varsovie réparti entre la Prusse, la Russie et l'Autriche, et, quant à l'Autriche en particulier, une meilleure frontière sur l'Inn et la restitution de l'Illyrie (XVI, p. 345). — Telles étaient ces conditions qui nous laissaient la Westphalie, la Lombardie et Naples comme royaumes vassaux, la Hollande, la Belgique, les provinces rhénanes, le Piémont, la Toscane, l'état romain comme départements français. Telle était la France qu'on nous offrait et dont nous regardions l'offre comme un outrage! (*Id.*, p. 515)... Encore une fois il fallait profiter des conseils que M. de Metternich nous donnait; qu'on nous pardonne la répétition de ces inutiles réflexions, cinquante ans

après l'événement, qu'on les pardonne au chagrin que nous inspire la vue directe et continue des fatales résolutions qui ont perdu non pas Napoléon seulement... mais la grandeur de notre patrie ! » (*Id.*, p. 523). — Indépendamment de l'argumentation de M. Thiers, ce qui donnait une créance singulière à toute cette partie de son œuvre, c'était l'impression que l'on avait, qu'il tenait de Metternich lui-même les documents sur lesquels il s'appuyait. Cette impression, à la vérité, se fondait moins sur les indications très réservées de M. Thiers (XVI, p. 73, note) que sur le soin et le détail avec lequel il exposait les vues et jusqu'aux plus secrètes pensées de Metternich. Il était impossible de lire ces volumes sans en garder un sentiment très élevé de l'intelligence et même du caractère du diplomate autrichien. Les données que nous fournissent les *Mémoires* avec leurs annexes, nous amènent à des conclusions très sensiblement différentes.

Il résulte d'une note laissée par Metternich qu'il vit M. Thiers en 1838 à Côme, ils causèrent *une heure* et la conversation fut très superficielle. En 1850, M. Thiers, désirant des renseignements sur les événements de 1809 et 1810, vint trouver Metternich à Bruxelles; il posa douze questions et Metternich, pour y répondre, fit faire certaines recherches : « Notre entretien se borna à l'histoire des deux années 1809 et 1810... Quant à la fin du règne de Napoléon, M. Thiers m'en parla d'après l'idée qu'on peut suivre, de même qu'un fil rouge, à travers son ouvrage historique. Mes réponses furent courtes et réservées. » (I, p. 254-255). Nous savons par M. Thiers que Metternich lui communiqua son récit de l'entrevue de Dresde (XVI, p. 73, note) et par une note de l'éditeur des *Mémoires* (I, p. 271) que M. Thiers lui fit sur les dernières années de l'empire « un grand nombre de questions auxquelles Metternich répondit. » Comment y répondit-il? La manière dont M. Thiers expose la politique autrichienne de 1813 permet de le conjecturer. Il est certain que M. Thiers expose cette politique comme Metternich l'exposait lui-même à Napoléon au moment de la crise, et comme il convenait de l'exposer pour que Napoléon eût tous les torts. Il est certain aussi que M. Thiers est convaincu de la sincérité de Metternich, il le dit en propres termes, et il le prouve par tout son récit. Il en résulte un grand embarras pour le lecteur des *Mémoires*, car il y a sur un grand nombre de points, et de points essentiels, contradiction absolue entre le récit de M. Thiers et celui de Metternich, entre la politique dont se vante le ministre autrichien et celle dont l'historien français lui fait honneur. Il ressort aussi nettement que possible des *Mémoires* que Metternich n'a pas été sincère avec Napoléon; on est amené à conclure de la comparaison des deux récits qu'il ne l'a pas été davantage avec l'historien de l'empire.

Je dis contradiction. Elle est fondamentale et porte sur le point de départ de la politique de Metternich. Dès 1801 Metternich considérait que pour arriver à une paix stable, il fallait « que l'extension extraordinaire

des possessions de la France subît des modifications », et que l'Autriche devait attendre, les mains libres, des circonstances qui lui permissent de « choisir un rôle en harmonie avec l'étendue et la situation d'un état de premier ordre » (II, p. 8). Il pensait de même après Austerlitz et Iéna (*Id.*, p. 170). Ce fut son programme lorsque après Wagram il fut chargé des affaires étrangères. Il conseilla le mariage de Marie-Louise, comme une garantie de paix et un moyen d'attendre (I, p. 97), et il se rendit à Paris en 1810 pour étudier les intentions de Napoléon. Il revint persuadé que Napoléon ferait la guerre à la Russie et que cette guerre pourrait fournir à l'Autriche l'occasion qu'elle attendait de rétablir sa puissance et peut-être de travailler à une paix stable. On sait ce qu'il entendait par là. Napoléon avait proposé une alliance. Metternich conclut pour le refus.

« Consentir à toute réunion des forces militaires de l'Autriche avec celles d'une puissance dont le but exclusif est la destruction de l'ordre de choses existant, ce serait faire la guerre à des principes sacrés, immuables et, par conséquent, aux intérêts les plus directs de l'Autriche. » (II, p. 410. Rapport du 17 janvier 1811.) — « La neutralité armée sera l'attitude que l'Autriche devra prendre en 1812... Dans une guerre entre la France et la Russie, l'Autriche aura une position de flanc qui lui permettra de se faire écouter pendant et après la lutte.

« L'Empereur partagea cette manière de voir, d'après laquelle nous réglâmes notre conduite. En ne perdant jamais de vue notre but principal, en ayant l'air de louvoyer à travers les fluctuations des événements ultérieurs, nous parvînmes à mettre en pratique, à l'heure marquée, cette politique virile qui devait être couronnée d'un si éclatant succès. » (I, p. 112-113.)

Ainsi point d'alliance et une neutralité armée qui laisse à l'Autriche le champ libre, voilà le plan proposé et adopté dès 1811. On l'exécute en 1812. Les désastres surviennent. Au commencement de 1813, Metternich se félicite du succès de son plan et ne songe qu'à lui donner son développement logique. Il résumait ainsi la situation (I, p. 125) :

« L'attitude politique de la Cour impériale est celle de la neutralité armée. Persister dans cette attitude serait rabaisser la puissance autrichienne à une négation. Elle ne peut être modifiée que par une brusque transition ou par des tempéraments qui assurent dans l'avenir la liberté des mouvements de l'Empereur. La brusque transition consisterait pour l'Autriche à entrer dans l'alliance des puissances du Nord ou à se rapprocher de la France. Cette dernière alternative ne saurait se réaliser, mais nous pouvons prendre le premier parti. Le passage de la neutralité à la guerre ne sera possible que par la *médiation armée* »

Voilà un dessein très net, médité de longue date et suivi avec une rare fermeté. Il résulte, au contraire, du récit de M. Thiers que les événements de 1812 modifièrent les vues de Metternich.

« Un grand ministre, M. de Metternich, était venu de Paris, après la

bataille de Wagram, conseiller à son maître d'adopter la politique de l'alliance française comme la seule bonne et en outre d'y mettre sa fille comme enjeu (XVI, p. 206). L'empereur François..... n'avait vu dans la catastrophe de Moscou qu'une occasion de faire mieux apprécier par la France l'alliance de l'Autriche, de la lui faire en même temps payer plus cher, et, si elle ne voulait pas en donner le prix convenable, de la porter ailleurs..... Il ne voyait donc pas dans les derniers événements matière à s'affliger... M. de Metternich avait, lui, d'autres préoccupations. Allait-il, en s'obstinant dans une erreur, si toutefois sa politique en avait été une, périr pour demeurer conséquent avec lui-même?... (*id.*, p. 207.) Il avait mis sa grandeur dans une politique quand il l'avait jugée bonne, il allait la mettre dans une autre quand cette autre lui semblait devenue bonne à son tour. Sans renier l'alliance, parler tout de suite de paix, en parler pour lui d'abord, puis pour tout le monde et en particulier pour la France, était une conduite parfaitement naturelle, parfaitement explicable, et honnête en réalité comme en apparence (*id.*, p. 208). M. de Metternich aperçut tout de suite et avec un rare génie politique le parti qu'il pouvait tirer de cette situation, et il résolut, en sauvant sa fortune personnelle d'un faux pas, de refaire celle de l'Autriche, celle de l'Allemagne, sans manquer à la France dont il était l'allié actuel et avoué. « (*Id.* p. 210.)

Voilà le point de départ de la divergence et plus on avance dans les deux récits, plus elle s'accuse. Metternich suit son plan, M. Thiers suit son idée, et il en résulte qu'à chaque degré de l'évolution savante accomplie par l'Autriche, Metternich se félicite d'un nouveau succès, et M. Thiers reproche à Napoléon une nouvelle faute. Metternich établit comment il amène peu à peu Napoléon à ses fins, M. Thiers démontre que Napoléon, par son aveuglement, contraint successivement Metternich à l'abandonner, puis à se déclarer contre lui, c'est-à-dire à exécuter son propre plan. (Voir, par exemple, tome XVI, p. 361.) L'absence complète de sincérité dans les propositions de paix de l'Autriche est avouée et reconnue par Metternich lui-même (I, p. 144 et 155). Il est inutile d'y insister davantage. Il est certain désormais qu'avec toute sa diplomatie, Metternich ne voulait que gagner du temps, armer, motiver sa défection, et qu'il n'offrait la paix qu'avec la conviction profonde que Napoléon la refuserait.

Je suis, en comparant les deux œuvres, frappé de ce fait, que, quant aux détails relatifs à Metternich, M. Thiers a été informé et très bien informé. Il y a même cela de particulier qu'il ne parle pas de certains faits très importants que Metternich passe sous silence dans ces *Mémoires;* tandis que tous les faits mentionnés dans les *Mémoires* se retrouvent, avec des nuances d'exposition plus ou moins différentes, dans l'histoire du *Consulat et de l'Empire.* L'opposition est surtout dans l'interprétation des faits. M. Thiers, soit que Metternich se soit peint à lui sous ces belles couleurs, soit qu'il se soit laissé entraîner à lui prêter

ses propres vues, très larges et très élevées sans aucun doute, M. Thiers, dis-je, grandit singulièrement l'esprit, le caractère et le rôle de Metternich. Il faut nous en tenir à Metternich lui-même. La réalité est moins séduisante, mais c'est la réalité, et l'histoire ne vit pas d'autre chose.

J'ai dit que les détails sont en général conformes. Il y a des divergences assez notables et dans une scène très importante : l'entrevue de Dresde entre Napoléon et Metternich. M. Thiers, d'après Fain (manuscrit de 1813, II, ch. IV) et les communications de Maret (XVI, p. 73, note), place l'entrevue au 28 juin. Cette date est aussi maintenue par le biographe de Maret, M. le baron Ernoul (*Maret, duc de Bassano*, p. 561). L'entrevue a eu lieu en réalité le 26. Metternich en donne un récit dans ses *Mémoires* (I, p. 146-154), et les éditeurs y ont joint (II, p. 460-463) deux lettres de Metternich à l'empereur François. L'étude critique des deux textes m'entraînerait beaucoup trop loin : la version de Metternich est très personnelle et très intéressée, mais c'est un témoignage de première main. Le récit de Fain est de troisième main, venant du récit de Maret, auquel Napoléon avait confié certains détails. Ceux qui étudieront, et ce sera un travail aussi instructif que nécessaire, les sources de l'histoire du *Consulat et de l'Empire*, trouveront ici un terrain de critique tout préparé. M. Oncken (II, p. 386 et suiv.) l'a très bien dégagé. Les observations de M. Ernoul méritent aussi d'être consultées.

Metternich n'a pas tout dit. Il a prévenu lui-même ses lecteurs qu'il se bornait à poser les causes des événements et les règles de sa conduite (I, p. 3), mais qu'il n'avait fait entrer dans son manuscrit rien de ce qui se rapportait aux secrets d'état (I, p. 2). Ses *Mémoires*, très importants comme vue d'ensemble et direction, sont donc incomplets, et il y a tout un ordre de questions très graves qu'il passe volontairement sous silence. En réalité, il ne développe et ne précise que ses négociations avec Napoléon. Il dit beaucoup trop peu de choses de celles qu'il poursuivait en même temps et parallèlement avec les alliés. Il les constate très sommairement pour la fin de 1812 et le commencement de 1813 (I, p. 113 et 114); le fond est vrai, mais il y a par trop d'euphémismes. M. Oncken a comblé cette lacune et rendu par là un service signalé [1]. Il semble d'ailleurs qu'il y ait un degré de duplicité devant lequel s'arrête l'amour-propre, pourtant bien cuirassé, de Metternich. C'est ainsi qu'il a relégué dans la catégorie des « secrets d'état » dont il s'abstient de parler, l'armistice secret conclu, le 18 janvier 1813, entre la Russie et l'Autriche et publié par M. Martens (*Traités de la Russie avec l'Autriche*, III, p. 89). Il ne parle pas non plus des conférences de Trachenberg, dans lesquelles, au milieu même des négociations avec Napoléon, l'Autriche

---

1. J'en ai donné, pour 1812 surtout, un aperçu dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1876, à propos de la correspondance de Gentz.

arrêta, avec les alliés, un plan de campagne contre lui. Enfin, et c'est le plus grave, il passe entièrement sous silence le fameux marchandage de l'alliance entre l'Autriche et les coalisés. L'Autriche mit littéralement son alliance à l'encan. Le marché fut conclu le 27 juillet avec l'Angleterre, à la veille même de l'ouverture du congrès, et l'Autriche se fit attribuer par ce traité l'Italie, qu'elle réservait à Napoléon dès ses offres officielles de paix. Ce traité n'a jamais été publié; mais l'existence n'en est pas douteuse. C'est M. Bionchi (*Historia della diplomatia in Italia,* I, p. 339) qui en a le premier révélé l'existence, en publiant une dépêche par laquelle Metternich en revendique l'exécution. J'avais, en 1876, signalé ce traité dans une étude sur les négociations de 1812. M. Oncken (II, p. 462) en confirme l'existence avec une très grande autorité.

J'aurais à faire pour les négociations de Francfort, en novembre 1813, les mêmes observations que pour les négociations de Dresde et de Prague. Les alliés offrirent à Napoléon les frontières du Rhin, des Alpes et des Pyrénées. M. Thiers qui suit d'ailleurs de très près le récit de Metternich, considère cette offre comme sérieuse (XVII, p. 23, 29, 33), et blâme Napoléon de les avoir refusées. On voit, au contraire, par ces *Mémoires* (I, p. 172 et 182) que ces offres n'étaient qu'un leurre destiné à tromper l'opinion en France. L'empereur de Russie et le roi de Prusse craignaient que Napoléon ne les prît au mot. « Je réussis, dit Metternich, à faire passer dans l'esprit de ces deux souverains la conviction dont j'étais animé moi-même, que jamais Napoléon ne prendrait volontairement ce parti. » La négociation et la proclamation qui l'annonçait n'étaient qu'un « appât qui serait saisi par tout le monde » en France, et flatterait l'amour-propre national.

Les *Mémoires* s'arrêtent là. Le chapitre IX et dernier qui traite du congrès de Vienne, est assez insignifiant. Les pièces justificatives relatives à cette époque contiennent un rapport intéressant de Gentz sur l'ensemble du congrès (II, p. 474). Les notes de Metternich à Hardenberg, (p. 503) et de Talleyrand à Metternich (p. 509) se trouvent dans le recueil dit d'Angeberg. Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette dernière partie, c'est le passage relatif aux négociations de Bâle en 1815 pendant les Cent-Jours. (I, p. 208, note, p. 271 et pièces, II, p. 514.) Cette mission de M. d'Ottenfels, sous le nom de Werner, a été souvent contestée. Elle est ici établie d'une manière incontestable[1].

Albert SOREL.

---

1. Notamment par notre regretté collaborateur, M. H. Lot (*Revue critique*, du 30 novembre 1872) à propos de mon étude sur les négociations de Paris en 1815, M. Lot me reprochait d'avoir cru à cette mission, d'après le récit qu'en donnaient MM. Thiers et de Vielcastel. Metternich vérifie la version à laquelle je m'étais rallié.

CHRONIQUE

FRANCE. — Vers le 15 octobre paraîtra à la librairie Ernest Leroux un ouvrage de M. G. SCHLUMBERGER sur les monnaies himyaritiques; cet ouvrage est intitulé : *Le Trésor de San'â*

— Le tome premier des *Annales du musée Guimet* (Ernest Leroux. 384 p. 15 fr.) renferme : I. Le rapport au ministre de l'instruction publique et des beaux-arts sur la mission scientifique de M. Emile GUIMET dans l'extrême Orient. (1-12). — II. *Le Mandara* (extrait du catalogue. (12-16.)— III. *Le Mythe de Vénus*, par M. HIGNARD. (17-34.) — IV. *Sur l'usage des bâtons de main chez les Hébreux et dans l'ancienne Egypte*, par M. F. CHABAS. (35-48.) — V. *Un ostracon égyptien*, par M. Ed. NAVILLE. (51-60.) — VI. *Les races connues des Egyptiens*, par M. E. LEFÉBURE. (61-76.) — VII. *Tableau du Kali-Youg ou âge de fer par Vichnou-Das*, traduction posthume de l'hindoui, par M. Garcin de Tassy. (77-84.) — VIII. *Le dix-septième chapitre du Bhâratîya-Nâtya-Çâstra intitulé Vâg-Abhinaya* (85-99) et IX. *Le pessimisme brahmanique* (101-115), par P. REGNAUD. — X. *Visite des Bouddhas dans l'île de Lanka*, extraits du Poujavaliya et du Sarvaj-nagounalankaraya, d'après la traduction anglaise du Rév. C. Alwis, traduit de l'anglais par M. L. de MILLOUÉ, directeur du Musée. (117-138.) — XI. *Voyage au Yun-nan* et ouverture du fleuve Rouge au commerce, par M. J. DUPUIS. (139-201.)— XII. *Feng-Shoui* ou principes de science naturelle en Chine, par Ern. Eitel, trad. de l'anglais par M. L. de MILLOUÉ. (203-253.) — XIII. *Exégèse chinoise*, par M. PHILASTRE. (255-318.) — XIV. *Shidda*, résumé historique de la transmission des quatre explications données sur le sanscrit, traduction française de MM. YMAIZOUMI et YAMATA (321-333), etc.

— Le comte Riant vient de retrouver deux sources importantes de l'histoire de l'Orient latin. La première est la *Chronique* de Philippe de Navarre que l'on croyait perdue, et qui, sous le titre de *Gestes des Chiprois*, contient l'histoire de Chypre de 1131 à 1309. Le manuscrit de cette *Chronique* a été écrit par un prisonnier, nommé Jehan Le Miége, qui le termina en 1343. Il se compose de 237 feuillets. — La seconde source est une *Chronique de Morée*, différente du *Livre de la princée de Morée*, publié par Buchon. Cette *chronique de Morée* s'étend jusqu'en 1380 et comprend l'histoire de près de soixante quinze années, sur lesquelles on ne possédait presque pas de renseignements, le texte de Buchon s'arrêtant en 1304. Elle nous a été conservée dans une version espagnole, qui forme la seconde partie du tome I d'une curieuse compilation, signalée au comte Riant par Don Pascual de Gayangos. Cette compilation, en deux volumes, serait intitulée : « *Cronica de los conquisitadores* » et aurait été rédigée en 1393, par ordre du grand-maître des Hospitaliers, Don Juan de Heredia, qui avait été baile-engagiste de Morée; elle renfermerait, traduite en espagnol, quelques textes qui seraient d'une haute importance pour l'histoire de l'Orient au moyen-âge.

— Le tome V de la *Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes*, par M. l'abbé Ch. LALORE (Thorin et Champion. In-8°, CXIV et 426 p.; 7 fr 50) vient de paraître; il contient les cartulaires du chapitre de la cathédrale (Saint-Pierre de Troyes), les chartes de la Collégiale de Saint-Urbain, et une introduction renfermant l'histoire de la constitution du chapitre et celle de la fondation de la Collé-

giale. Cette série de documents sur l'histoire religieuse de la Champagne comprendra neuf volumes.

— Nos lecteurs connaissent la jolie et instructive collection, publiée par M. Ph. Tamizey de Larroque, sous le titre de *Plaquettes gontaudaises*. Cette collection comprend déjà quatre petits et curieux volumes dont nous avons rendu compte : 1° la *Vie d'Eustorg de Beaulieu*, par Guillaume Colletet, publiée d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque du Louvre (Cp. *Revue critique*, 1878, n° 45, art. 206); 2° *Quelques lettres inédites d'Isaac de la Peyrère à Boulliau* (Cp. *Revue*, 1879, n° 52, art. 243); 3° *Histoire du massacre des Turcs à Marseille, en 1620*, par M. H. de Grammont (Cp. *Revue*, 1879, n° 35, art. 168); 4° *Mazarinades inconnues* (Cp. *Revue*, 1879, n° 44, p. 334). Une cinquième et charmante plaquette vient de paraître; elle renferme des sonnets inédits d'Olivier de Magny, au nombre de dix-neuf; nous reviendrons très prochainement sur cette publication qui associe le nom de M. Tamizey de Larroque aux noms de deux de ses amis, MM. Pr. Blanchemain et Ern. Courbet. (Cp. *Revue critique*, 1879, n° 1, art. 3.)

— Le VII° et le VIII° volume des *Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile* (Librairie des Bibliophiles, 387 et 420 p.) renferment le « Journal de Henri IV » de 1595 à 1601 et de 1602 à 1607.

— La librairie des bibliophiles continue la série des *chefs-d'œuvres inconnus;* le dernier volume paru a pour titre « *le faux chevalier de Warwick* » et l'auteur en serait Dupré d'Aulnay, qui l'écrivit à l'âge de quatre-vingt ans; ce livre n'est pas un chef-d'œuvre et méritait de rester inconnu.

— M. A. Dozon, consul de France à Larnaca, a été chargé d'une mission scientifique à l'effet de compléter, dans les colonies albanaises de la Calabre, de la Sicile et de la Grèce, ses études de la langue albanaise.

— Notre compatriote, M. Désiré Charnay, écrit de Mexico qu'il a découvert un cimetière indien, situé à 4,000 m. de hauteur, aux flancs du Popocatepetl. Il y a trouvé près de trois cents pièces entières, des plus belles et des plus rares. Il fouille en ce moment les sépultures de la plaine d'Ameca. Il ira ensuite explorer le cimetière d'Atzapozalco, et de là se rendra à Tula, dans le pays des Toltèques, puis dans le sud à Oajaca, Tehuantepec, Palenque, le Yucatan, etc. M. Charnay abandonne au gouvernement mexicain le tiers de ses trouvailles; mais les deux autres tiers seront transportés en France et réunis au Louvre, dans une salle, qui prendra le nom de *Salle Lorillard*, du nom d'un généreux Américain, d'origine française, qui seconde l'explorateur de ses deniers.

— Le prix de la fondation Christin et de Ruolz (médaille d'or de 1,200 fr.), sera décerné par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon; le sujet du concours est le suivant : Recueil et appréciations critiques, avec preuves à l'appui, des chants populaires, tant anciens que modernes, du Lyonnais et des provinces limitrophes, Beaujolais, Forez, Vivarais, Dauphiné, Bresse, Mâconnais.

— La faculté de droit de Paris a remis au concours pour 1882 la question de droit constitutionnel qu'elle avait proposée : « Du rôle et des attributions des ministres dans le régime parlementaire, spécialement en Angleterre et dans les constitutions françaises (comparer avec le système admis aux Etats-Unis). » Les mémoires devront être déposés au plus tard le 31 mars 1882.

— Le prix Bordin, de 3,000 francs, dont le sujet était « Histoire de la notation musicale depuis ses origines », a été décerné par l'Académie des Beaux-Arts, à MM. Mathis-Lussy et Ernest David.

— Sur le rapport de M. Jules Simon, l'Académie des sciences morales et politiques décernera un des prix du budget de 1882 à l'auteur du meilleur travail sur cette

question : « exposer et discuter dans ses principes et ses applications la théorie des cas de conscience d'après l'école stoïcienne. » Les mémoires devront être remis au plus tard le 1er juillet 1882.

— L'Académie française a décerné à M. de Lescure le prix d'éloquence, dont le sujet était l'*Eloge de Marivaux*. — Elle a décerné le grand prix de la fondation Gobert à M. A. Chéruel, pour son ouvrage intitulé *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, 3 vol. (Cp. *Revue critique*, 1879, nº 37, art. 176 et 1880, nº 23, art. 178), et maintenu le second prix de la même fondation à M. l'abbé D. Mathieu, pour son ouvrage intitulé : *L'ancien régime dans la province de Lorraine et Barrois*. — Elle a décerné le prix Thiers, de trois mille francs, à M. E. Charvériat, auteur d'une *Histoire de la guerre de trente ans*. (Cp. *Revue critique*, 1879, nº 8, art. 32.) — Elle a ainsi réparti le prix Thérouanne de la valeur de quatre mille francs : 1º un prix de deux mille cinq cents francs à M. Ernest Lavisse, pour ses *Etudes sur l'histoire de Prusse*; 2º un prix de quinze cents francs à M. Victor du Bled, pour son *Histoire de la monarchie de Juillet*. (Cp. *Revue critique*, nº 18, art. 86.) — Elle a partagé le prix Langlois, de quinze cents francs, entre M. Amédée Tardieu, pour la traduction de la *Géographie de Strabon* (cp. *Revue critique*, nº 19, art. 89), et M. José-Maria de Heredia, pour la traduction de la *Véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, de Bernal Diaz del Castillo (cp. *Revue critique*, 1878, nº 5, art. 24). — Elle a réparti ainsi le prix Jules Janin, de la valeur de trois mille francs : 1º un prix de deux mille francs à M. F. Cass-Robine, pour la traduction en prose des *Satires de Perse et de Juvénal*, et de *l'œuvre entière d'Horace*; 2º un prix de mille francs à MM. Eug. Rostand et E. Benoist, pour la traduction en vers des *Poésies de Catulle*. Elle a partagé également le prix Archon-Despérouses, de la valeur de quatre mille francs, entre M. A. Chassang, pour son ouvrage intitulé : *Remarques sur la langue française*, par Vaugelas, nouv. édition, et MM. R. de Lespinasse et Fr. Bonnardot, pour une nouvelle publication du *Livre des métiers* d'Etienne Boileau, etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 août 1880.

M. Jourdain donne lecture d'un mémoire de M. Egger, qui doit paraître dans le prochain numéro du *Journal des savants*. Dans ce numéro, l'auteur examine les prétentions contraires des Grecs modernes et des hellénistes occidentaux sur les questions relatives à l'histoire de la langue et de la prononciation grecques. En ce qui concerne la prononciation, par exemple, les Grecs soutiennent que leur langue s'est toujours prononcée de la même façon que maintenant, tandis que les hellénistes occidentaux soutiennent un système de prononciation tout différent, qu'ils disent être celui des anciens Grecs. M. Egger pense qu'on a tort des deux côtés, car, d'une part, il est évident que le temps a dû nécessairement apporter des changements dans la prononciation du grec, et, par conséquent, la thèse des Grecs modernes est insoutenable *a priori*; et, d'autre part, la prétention des hellénistes, de vouloir retrouver la prononciation d'une langue morte à l'aide des seuls témoignages écrits des anciens, lui paraît téméraire. D'ailleurs, il n'y a pas eu une prononciation antique, mais plusieurs prononciations différentes selon les temps et selon les lieux. La fameuse question de la prononciation du grec ancien est donc, selon M. Egger, insoluble. — Sur la langue grecque elle-même, les Grecs modernes élèvent une autre prétention que les Occidentaux repoussent. Ils disent posséder encore la langue des Grecs anciens, et soutiennent que leur langage ne diffère de l'antique que par

quelques détails insignifiants : de là une tendance à élaguer ces différences entre la langue ancienne et la moderne, en les traitant de corruptions, et à tâcher de remettre en usage la langue grecque classique. Les uns se laissent aller sans réserve à cette tendance, les autres s'arrêtent à mi-chemin; ce qui produit ce phénomène singulier qu'il y a aujourd'hui plusieurs idiômes grecs modernes, au point que M. Rangabé a pu écrire plusieurs grammaires grecques différentes, décrivant chacune un de ces idiômes. Quant au véritable grec vulgaire, tel que le parle le peuple, il ressemble bien moins au langage ancien que les modernes ne le prétendent. Un savant grec d'Odessa, M. Kontopoulos, a compté dans Homère les mots qui sont encore en usage dans les dialectes modernes, et a fait voir que le nombre en est considérable. Mais la plupart de ces mots ne se retrouvent pas intacts dans le langage parlé de nos ours : on ne les y retrouve qu'à l'état de radicaux plus ou moins modifiés par les altérations de toute sorte qu'a subies le langage. En réalité, ce qu'on trouve dans Homère, ce ne sont pas les mots du langage moderne, c'est l'étymologie de ces mots. A ce compte, on trouverait tout autant de mots latins dans le français que M. Kontopoulos a trouvé de mots homériques dans le grec moderne. Ce qui prouve bien, au reste, la profonde altération qu'a subie la langue grecque depuis l'antiquité, c'est que les auteurs anciens sont inintelligibles aujourd'hui aux Grecs non lettrés. Pour les élèves des écoles d'Athènes, de Smyrne ou de Constantinople, c'est un travail que de traduire Thucydide ou Sophocle; et on a publié des traductions d'Homère en grec moderne, dont les auteurs, pour être compris, ont dû s'écarter considérablement de l'original. De toutes ces considérations, M. Egger conclut que ceux d'entre les Grecs modernes qui résistent à l'engouement exagéré de leurs compatriotes pour le langage ancien, et qui cherchent à enrichir et à cultiver leur langue sans la cacher sous un travestissement antique, sont seuls dans le vrai; eux seuls arriveront à faire au grec moderne la place qui lui appartient et à lui donner une véritable littérature.

M. Delaunay lit la suite du mémoire de M. Th.-H. Martin sur les hypothèses astronomiques des philosophes grecs. M. Martin étudie les théories astronomiques d'Héraclide, qui attribuait à la terre à la fois un mouvement de rotation et un mouvement de translation.

M. Moïse Schwab soumet à l'académie une nouvelle inscription phénicienne, en caractères néo-puniques; il a eu la surprise de la trouver, inédite et presque inconnue, exposée au congrès géographique de Nancy, par M. Goguel, ingénieur, qui l'a rapportée de Tunisie en France, il y a seulement deux mois. C'est une table votive de deux lignes, en l'honneur du dieu carthaginois Baal-Hamon. Quelques particularités du système d'écriture, employé dans ce petit texte, sont intéressantes pour la paléographie phénicienne, mais elles dénotent une époque de décadence, et l'inscription ne doit guère remonter au delà du IIe siècle avant notre ère. Un estampage ou un moulage sera remis ultérieurement à l'académie pour la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

Ouvrage déposé : Jules Labarte, Histoire des arts industriels au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, 2e édition (seul exemplaire contenant à la fois les planches des deux éditions, et par là plus complet que tout autre; cet exemplaire, légué par M. Labarte à l'Institut, est transmis en son nom à l'académie par M. Meurinne, gendre de M. Labarte).

Présenté, de la part de l'auteur, par M. de Longpérier : Jules Oppert, La méthode chronologique (extrait de la *Revue historique*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

／REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 13 Septembre — 1880

201. — **Vingt-sept ans d'histoire des études orientales,** rapports faits à la Société asiatique de Paris, de 1840 à 1867, par Jules MOHL. Paris, Reinwald, 2 vols. in-8°, 1880. 14 fr.

Tous les orientalistes connaissaient, au moins de réputation, les admirables rapports où M. Mohl a retracé annuellement, de 1840 à 1867, devant la Société asiatique, le tableau des progrès réalisés dans le courant de l'année dans les branches principales de l'érudition orientale. Malheureusement, ces rapports, dispersés dans vingt-six volumes du *Journal asiatique* et n'ayant jamais été publiés séparément, étaient inaccessibles à la masse du public savant. Mme Mohl, réunissant cette masse énorme de documents en deux volumes facilement maniables et d'un bon marché rare, a rendu à la science un service de premier ordre : car cet ouvrage est destiné à devenir un guide indispensable non seulement aux savants de profession, dont chacun trouvera là résumé tout ce que l'on a fait dans sa branche d'études, dans la période la plus féconde de l'érudition orientale, mais aussi à tous ceux qui, dans le public éclairé, s'intéressent à l'histoire de la science et sont curieux d'en suivre les conquêtes.

Quoiqu'ils aient été écrits et aient paru il y a bien longtemps déjà, ces vingt-sept rapports, par le seul fait de leur réunion, forment un ouvrage absolument neuf et, bien qu'étant la reproduction textuelle des pages originales, acquièrent une portée et une importance toute nouvelle. Bien des enseignements perdus auparavant dans l'isolement des rapports se dégagent avec une clarté singulière de leur rapprochement ; la continuité historique s'établit et le drame scientifique, avec ses péripéties, ses avances et ses reculs, ses arrêts et ses reprises, se déroule dans toute sa variété, toute son unité, de la première page à la dernière, sur une étendue de plus d'un quart de siècle.

M. M. étudie, dans ces rapports, les œuvres parues dans les quatre branches principales de l'orientalisme : histoire et littérature de l'Inde,

de la Perse, du monde sémitique et de la Chine. Ayant commencé sa carrière scientifique par l'étude du chinois, ayant pris plus tard pour spécialité l'étude de la Perse musulmane, et au courant de toutes les questions qui touchent l'histoire de l'Inde, il pouvait parler en connaissance de cause de quatre branches dont chacune suffit pour occuper une vie de savant. Mais M. M. ne reste pas confiné dans les quatre branches, déjà constituées au moment où commencent ses rapports, et l'on voit naître et se développer tous les embranchements nouveaux qui se sont créés depuis, quelques-uns par son impulsion. Des voix plus autorisées ont suffisamment fait ressortir l'assemblage unique des qualités qui font de ces rapports un modèle inimité : l'étendue et la puissance d'érudition capable d'embrasser toutes les branches de l'orientalisme, toutes les œuvres écrites sur tous les sujets qui y touchent, dans tous les pays de l'Europe et jusqu'en Asie; la force d'esprit philosophique nécessaire pour dominer l'infinité des détails sans s'y perdre; la vue nette qui aperçoit les vraies questions, indique à la recherche la marche à suivre, l'empêche de se perdre dans les aventures sans issues, trace non seulement la carte des progrès réalisés, mais celle des progrès à faire et des voies nouvelles à ouvrir, et est capable non seulement de juger, mais de diriger; cette sûreté de bon sens qui ne se laisse jamais prendre ni par l'éclat apparent ni par le paradoxe stérile, enfin cette équité de jugement et ce dévouement incorruptible à la science et à la vérité qui font de l'œuvre de M. M. une des plus pures et des plus nobles de la science contemporaine. Je me bornerai, pour ma part, à donner une idée des divers ordres de faits que le lecteur trouvera rassemblés dans ce livre.

Inde : histoire de l'Inde aryenne et de l'Inde musulmane; langues, littératures, philosophies, religions, archéologie. Les grandes œuvres de la période sont : le dictionnaire sanscrit de Saint-Pétersbourg, l'édition du Rig Veda de M. Max Müller et, avant tout, les grands travaux de Burnouf qui constituent l'histoire du bouddhisme.

Perse : Perse aryenne et Perse musulmane; déchiffrement des inscriptions perses par Burnouf et Lassen, publication de l'inscription de Behistoun par Rawlinson; constitution de la science zende par Burnouf.

Arabie et Islamisme : histoire de l'Arabie avant l'Islam, travaux de Caussin de Perceval et de Fresnel; recherches sur la vie et l'œuvre de Mahomet, critique des sources de cette histoire, étude scientifique des *traditions*, travaux de Sprenger. — Recherches de M. Dozy sur les origines du culte de la Caaba.

Histoire du Khalifat : Weil; études sur les Arabes de Sicile, d'Espagne, d'Afrique, d'Egypte. — Etudes sur les sectes, sur les écoles de droit, sur la philosophie; lutte de la théologie et de la philosophie; les Frères de la Pureté.

Syrie : découverte de toute une littérature religieuse traduite du grec et qui nous conserve des œuvres dont l'original est perdu (manuscrits de

Nitria et de Deipare) : importance de cette littérature pour l'histoire des premiers siècles de l'Eglise et même pour la critique des monuments primitifs : polémiques sur l'authenticité des épîtres de saint Ignace.

Archéologie sémitique : création de l'épigraphie phénicienne : découverte du sarcophage d'Eschmanazar, inscriptions rapportées par M. Renan, interprétation de l'inscription de Marseille (Munk). — Inscriptions sinaïtiques. — Création de l'épigraphie himyarite fondée par les explorations d'Arnaud et les travaux de Fresnel : M. M. omet de dire la part qu'il a eue à l'œuvre d'Arnaud. Cette branche est une de celles qui ont fait le plus de progrès depuis l'époque où s'arrêtent les rapports de M. M., grâce aux heureuses explorations de M. Halévy. — Inscriptions sinaïtiques, nabatiennes, palmyréennes.

Chine : histoire du bouddhisme chinois renouvelé par les travaux de Stanislas Julien. Travaux de Bazin sur l'instruction publique et l'importance historique de la littérature et des lettres en Chine. — M. M. revient plusieurs fois et avec une force singulière sur ce caractère particulier de l'organisation chinoise qui, seule jusqu'ici dans le monde, a posé en principe de mettre le pouvoir aux mains de l'intelligence. Le résultat n'a pas été heureux, à en juger par le présent, parce que la tradition est devenue la loi de l'intelligence : mais il ne faut pas que nous nous hâtions trop de triompher, en Européens vaniteux ; nous sortons à peine de la tradition du moyen âge, et déjà, sous prétexte de libre-pensée, des habitudes nouvelles, aussi étroites et aussi stérilisantes, nous enlacent et menacent la liberté intellectuelle de l'avenir.

Assyriologie : créée tout entière dans cette période : création française qui, avec la découverte de l'égyptien par Champollion et du zend par Burnouf, permettrait à la France d'être moins modeste en fait d'orientalisme que ses voisins sont arrivés à le lui persuader. Explorations de Botta, de Place, de Fresnel et d'Oppert, de Layard et de Rawlinson ; abandon des fouilles par le gouvernement français à la mort de Fresnel ; déchiffrement par Botta, de Saulcy, Rawlinson, Hincks ; travaux constitutifs de M. Oppert ; naissance de la théorie tourannienne. L'histoire complète de cette magnifique découverte se suit tout entière dans le livre de M. M. qui n'oublie que de dire la part qu'il y a eue par ses conseils et son initiative. — Inscriptions du second système : Westergaard, de Saulcy.

Littératures détachées : Arménie, Malaisie, Japon, Cochinchine.

Histoire des orientalistes décédés dans cette période : les plus grands noms de la science passent là, avec leurs œuvres et leur vie : Burnouf, Csoma de Kärös, Fresnel, Gesenius, Grotefend, de Hammer, Munk, Quatremère, Schlegel, Wilson, etc. Le lecteur trouvera là bien des détails inconnus ou oubliés, et telle de ces vies a l'attrait d'un roman : celle de Fresnel, par exemple, cet esprit si brillant, qui n'a point rempli toute sa destinée, tête pleine de projets et d'illusions grandioses, mort à la peine, d'épuisement et de déception, avec ce beau rêve d'une Ecole française de Bagdad. Et par ce temps de Transsaharien, certainement M. M., s'il vi-

vait encore, ne perdrait pas l'occasion d'appeler l'attention, comme il le faisait en 1856, sur un autre projet de Fresnel auquel il avait consacré des années; ayant appris que les sultans de Borzou avaient tenté bien des fois d'établir des communications régulières avec les contrées de la Méditerranée (Tripoli) par un service de caravanes dans le Sahara, il conçut un système de caravanes, à la fois religieuses et commerciales, organisées sous l'autorité française, partant d'Algérie, traversant le désert jusqu'au Borgou, et, de là, par Sennaar, aboutissant à la mer Rouge, en face de Djeddah et de la Mecque; projet qui, par l'organisation du pèlerinage, donnait à la France le patronage des populations musulmanes de l'Afrique centrale et déversait sur l'Algérie tout le commerce de cette région. Il y avait là une grande idée dont l'exécution ne fut arrêtée que par la Révolution de 48 et qui serait peut-être à présent plus facile à réaliser et plus féconde qu'il y a trente ans.

Histoire des sociétés orientales; leur création, leur développement; destinées des plus importantes d'entre elles. Histoire de la *Bibliotheca Indica*.

Vingt questions intéressant la vie matérielle et morale des études orientales sont traitées *ex professo* et de main de maître : transcription des langues orientales; organisation des missions qui doivent être dirigées d'après un plan d'ensemble et non au hasard; abus scandaleux des impressions de luxe, entreprises par le gouvernement sous prétexte d'encouragement à la science et qui épuisent le budget scientifique pour la satisfaction de riches amateurs, au détriment de la science et des savants, aux mains desquels n'arrivent jamais les publications qui doivent être faites pour eux; importance des études orientales pour la politique et le commerce et nécessité pour les gens qui se chargent d'administrer, de régénérer et d'exploiter l'Orient, de daigner enfin étudier les pays dont ils prétendent renouveler les destinées et qu'ils ne savent, le plus souvent, que ruiner ou ensauvager. Toutes questions capitales dont la solution demande à la fois une science très sûre et un tact pratique parfait et qui sont traitées avec ce calme et ce bon sens impérieux qui sont la marque de la force et qui soulagent et éclairent l'esprit du lecteur.

Ce n'est là qu'une bien faible partie de ce qu'on trouvera dans ces livres si pleins de faits et d'idées et qui résument la vie scientifique de plus d'un quart de siècle : c'est assez pour que le lecteur lettré — car c'est au lettré autant qu'au savant qu'il s'adresse — en comprenne toute la pleine valeur. Ajoutons qu'il est précédé d'une notice de M. Renan, d'une biographie par M. Max Müller et suivi d'un index abondant destiné à faciliter les recherches.

James Darmesteter.

---

202. — **Om en ethnologisk Gaade fra Oldtiden** af Fr. Schiern. Kjœbenhavn, Thieles Bogtrykkeri, 1879 (Særskilt Aftryk af *Aarboeger for nordisk Oldkyndighed*, 1880), 42 p. in-8° [1].

Le savant professeur à l'Université de Copenhague, qui s'est donné la mission d'éclaircir les points les plus obscurs de l'histoire ancienne et qui, dans ses quatre volumes d'*Etudes historiques*, a porté la lumière sur plusieurs d'entre eux, vient de s'attaquer à une des énigmes les plus indéchiffrables de la géographie et de l'ethnographie, la question de savoir si les étrangers que Quintus Metellus Celer, proconsul de la Gaule Cisalpine en l'an 62 avant notre ère, reçut d'un roi de Germanie, étaient bien des Indiens, comme ils l'affirmaient, et par quelle voie ils étaient arrivés en Europe. Comme toujours, M. Schiern nous offre le fruit de ses immenses lectures ; il montre que ces navigateurs avaient dû aborder sur le littoral de la mer du Nord occupé par les Suèves ; que le roi des Suèves (selon la leçon fixe des manuscrits de Pline l'Ancien, II, 67, préférable à la leçon variable de roi des Boies, des Botes ou Bætes, dans les manuscrits de Pomponius Mela, III, 5) était vraisemblablement Arioviste, puis il passe en revue les explications de ses prédécesseurs, condamne celle de C. Ritter qui regardait ces Indiens comme membres d'une colonie de Sindes établie sur les bords de la mer Noire; rejette également celle de Schafarik qui interprétait *Indi* par Vindes ou Slaves ; rappelle à ceux qui l'ont oublié que le nom d'Indiens n'a été appliqué que quinze siècles plus tard aux Américains, et que des Esquimaux ou des Caraïbes d'avant notre ère n'auraient certes pas eu l'idée de s'attribuer ce nom ; fait remarquer avec beaucoup d'à-propos que, dans l'idée de P. Mela et dans le texte fort explicite de Pline le Naturaliste, ces Indiens étaient venus par mer, et notamment par l'océan qui baigne le nord et l'est de l'ancien continent.

Il pose donc très nettement la question, mais, contre son habitude, il ne la résout pas; il se contente d'indiquer vaguement que cette navigation aventureuse pourrait bien être l'inverse de celle de Nordenskjœld ; au lieu de se prononcer, il rapporte plusieurs assertions relatives à de lointaines expéditions maritimes des Lapons et termine en signalant quelques faits peu connus : en 1443, Æneas Sylvius, le pape Pie II, écrivait dans son *Asia* que, sous les empereurs germaniques, des marchands indiens, partis de l'est, avaient été poussés par les vents sur les côtes de l'Allemagne; l'Espagnol Fr. Lopez de Gomara ajoute, dans son *Historia general de las Indias* (1553), que ce fait ou un autre analogue eut

---

1. *Sur une énigme ethnographique de l'antiquité*, par Fr. Schiern. Copenhague, imprimerie Thiele, 1880. (Tirage à part des *Annales d'archéologie septentrionale*, 1880.)

lieu sous l'empereur Frédéric Barberousse et que les Indiens débarquèrent à Lubeck, et il affirme, d'après le Suédois Olaus Magnus, que, en partant de la Norvège et en suivant le littoral du côté de l'est, on pouvait arriver en Chine ; cette opinion était, en effet, si bien accréditée chez les Suédois que, en 1554, le roi Gustave Vasa voulait charger le Bourguignon Hubert Languet d'entreprendre avec deux navires, pourvus de tout et surtout de marins habiles et soumis, ce grand voyage d'exploration. L'idée du prince clairvoyant vient d'être réalisée, après plus de trois siècles, par les descendants de ses sujets.

On voit par cette brève analyse combien le mémoire de M. Schiern présente d'intérêt ; s'il nous est permis d'en tirer les conclusions, puisque l'ingénieux auteur ne les a pas données lui-même, nous dirons que l'on peut choisir entre trois alternatives : 1° regarder comme fausses les assertions des étrangers relativement à leur nationalité indienne ; 2° supposer que soit le roi Germain ou Metellus Celer, soit Cornelius Nepos ou Pomponius Mela et Pline l'Ancien, n'ont pas bien compris leur récit et pensé que ces marchands avaient fait tout le trajet par terre, quoiqu'ils en aient pu faire une partie par mer et une partie à travers la Scythie, où les produits de l'Inde ont en effet été connus de bonne heure, jusque chez les Permiens (Aspelin, *Antiquités du Nord finno-ougrien*. Livr. II. Helsingfors, 1877, in-4°, p. 141, n° 608) ; 3° enfin admettre que ces navigateurs, partis de l'Inde au-delà du Gange, ont côtoyé la Chine, la Corée, le Kamtschatka, traversé le détroit de Behring, longé le littoral de la Sibérie et de la Norvège pour aller aborder chez les Suèves et les Frisons ; ce n'est guère vraisemblable, mais ce n'est pas absolument impossible. Il n'y a donc pas moyen d'expliquer l'énigme à moins que par hasard on ne retrouve le texte de Cornelius Nepos, dont Pline et P. Mela ne donnent qu'un extrait maigre et insuffisant.

E. Beauvois.

---

203. — **Histoire de l'évêché de Bethléem**, par Louis Chevalier-Lagénissière, avocat. Paris, Dumoulin.

En 1110, le roi de Jérusalem Baudouin I^er^ fonda à Bethléem un évêché dont le pape Pascal II approuva l'érection et qui subsista jusqu'à la fin de la domination latine en Terre-Sainte. Chassés de leur siège épiscopal, les évêques allèrent s'établir, sur la rive droite de l'Yonne, dans un faubourg de Clamecy où ils tenaient de la libéralité de Guillaume, comte de Nevers, un hôpital, une chapelle et quelques lambeaux de terre. C'était un pauvre domaine et de maigre revenu. Mais, peu à peu, à mesure que s'évanouit l'espoir de recouvrer la Palestine, les évêques *in-partibus* de Bethléem s'attachèrent à faire considérer comme un diocèse leurs petites possessions des bords de l'Yonne. L'affaire n'allait point sans diffi-

culté. Le faubourg de Pantenor, où était située la Maison-Dieu de Bethléem, et ses dépendances se trouvaient précisément à la limite des évêchés d'Auxerre et d'Autun. Chacun des prélats bourguignons s'opposa de tout son pouvoir à l'établissement d'un nouveau siège épiscopal à ses portes. Mais, en 1413, des lettres patentes du roi de France Charles VI donnèrent aux évêques de Bethléem les privilèges dont jouissaient les autres évêques de France. Ce privilège obtenu, les autres suivirent. M. Louis Chevalier a entrepris d'écrire l'histoire de cet évêché nivernais, un des moins connus assurément et le plus pauvre de l'Eglise gallicane. Il a complété, par des recherches personnelles, les minces renseignements recueillis par les auteurs de la *Gallia Christiana* sur les titulaires de N.-D. de Bethléem. Une histoire comme celle-là n'est nécessairement qu'une suite de biographies d'hommes obscurs et il est bien difficile de s'intéresser à une longue série de personnages dont la vie n'a guère été troublée que par des disputes de préséance ou de juridiction canonique. Même au XVII[e] siècle, quand le grand public était beaucoup plus au courant que nous ne le sommes des questions de hiérarchie ecclésiastique, on a considéré comme un tour de force le poëme burlesque de Boileau sur les disputes du chantre de la Sainte-Chapelle. S'il vivait de nos jours, Despréaux n'écrirait plus le *Lutrin*. L'ouvrage de M. Ch. ne s'adresse donc qu'à deux classes spéciales de lecteurs : ceux qui s'occupent des détails les plus minutieux de l'histoire de l'Eglise et les Nivernais curieux du passé de leur province. Les uns et les autres auront profit à consulter l'*Histoire de l'évêché de Bethléem*. Des quatre parties dont se compose le volume, la troisième surtout atteste chez l'auteur une recherche consciencieuse des sources et une impartialité scientifique. Plusieurs faits mis en lumière par lui sont d'un intérêt général, ainsi le procès de l'évêque André de Sauzea devant l'assemblée du clergé de France, la vie de Christophe d'Authier de Sisgau, fondateur de la congrégation du Saint-Sacrement. Nous citerons aussi la vie de Philibert de Beaujeu. Nous ferons à M. Chevalier une légère chicane sur l'origine qu'il donne à ce dernier prélat. Il le rattache à la famille des anciens seigneurs de Saint-Verain et des sires d'Asnois. Or, la branche des Beaujeu qui s'établit dans le Nivernais était éteinte à la fin du XV[e] siècle et remplacée dans la seigneurie et poste d'Asnois par la famille basque des Salazar.

---

204. — **Leipzig und seine Universitæt vor hundert Jahren,** aus den gleichzeitigen Aufzeichnungen eines Leipziger Studenten jetzo zuerst an's Licht gestellt, mit Titelbild, Plan von Leipzig und Karte der Umgegend. Leipzig, Breitkopf u. Hærtel, 1879, in-8°, XII et 130 p. — Prix : 3 mark (3 fr. 75).

Quiconque s'intéresse à l'histoire de la société allemande du XVIII[e] siècle ne lira pas sans un vif intérêt cet opuscule sur « *Leipzig et son*

université il y a cent ans. » Il est dû à un étudiant en médecine, Jean Henri Jugler qui suivit les cours de l'Université de Leipzig durant deux années (1777-1779). L'auteur projetait de donner au public une description complète de Leipzig; mais, pendant qu'il recueillait des matériaux, un autre prit les devants; en 1784 paraissait l'ouvrage de Schulz (*Beschreibung der Stadt Leipzig*). Jugler renonça dès lors à publier son travail; il se contenta de faire paraître dans le *Journal de Gotha* un compte-rendu du livre de Schulz. Mais l'étude qu'il avait composée mérite d'être consultée et il faut savoir gré à MM. Breitokpf et Härtel de l'avoir, comme dit la préface, tirée de la poussière où elle gisait depuis cent ans. Jugler était un observateur : étranger à Leipzig, il a écrit avec sincérité et sans ménagement ce qu'il a vu et entendu pendant son séjour, noté exactement tout ce qui lui paraissait remarquable, et mis en relief certains détails qui auraient échappé à l'attention d'un indigène. Il a composé son œuvre dix ans après la venue de Gœthe à Leipzig; lui aussi a été invité chez le conseiller Böhme; lui aussi a été « incommodé » par les mouches du Rosenthal (p. 80); il parle de Händel, le possesseur du *Kuchengarten* (p. 91); il donne une foule de détails curieux sur les professeurs et les étudiants de l'Université, sur les deux bibliothèques de la ville et sur les portraits qu'elles renferment, sur la société de Leipzig, etc. Le manuscrit offrait naturellement quelques lacunes; l'éditeur les a comblées par des extraits d'un livre très rare composé en 1768 par un candidat en théologie « *Leipzig nach der Moral beschrieben* [1] ». L'ouvrage, d'une exécution très soignée [2], renferme : 1° une gravure faite en 1777 par Rossmässler et représentant la promenade de Leipzig de la Barfusspforte à l'église Saint-Thomas; 2° un plan de la ville et des faubourgs (1784); 3° une carte des environs de Leipzig (1776).

---

205. — **Zum Verstændnisse Gœthe's. Vortræge vor einem Kreis christlicher Freunde,** gehalten von Otto Vilmar. Vierte Auflage. Marburg, N. G. Elwertsche Buchhandlung. 1879, viii et 303 pages. — Prix : 2 m. 40 (3 fr.).

Ce livre est un recueil de conférences faites par M. Otto Vilmar devant « un cercle d'amis chrétiens ». Nous sommes surpris qu'il soit arrivé à sa 4e édition, car ces conférences ne sont qu'un commentaire prolixe et plat de la première partie de *Faust* (jusqu'à la scène du jardin). J'en citerai deux exemples. P. 97. Wagner dit : « racler du violon, crier, jouer aux quilles, c'est pour moi un bruit odieux », *Fiedeln, Schreien,*

1. C'est dans ce livre que Leipzig est nommé pour la première fois « un petit Paris ».

2. La couverture, très originale, représente en haut les bâtiments de l'ancienne Université, et tout au-dessous, la vieille porte de Grimma, sur les côtés les armes de l'Université, au bas, l'Hôtel-de-ville de Leipzig.

Kegelschieben — ist mir gar ein verhasster Klang. M. V. commente ainsi les deux vers : « Et, en effet, s'il voulait danser au son du violon, quel air comique auraient les petites jambes sèches du pédant, lors même qu'il aurait appris réellement à danser ; sa petite voix faible jouerait un méchant rôle parmi les forts poumons des gaillards paysans ; et pourrait-il jeter sa boule jusqu'au bout du jeu de quilles, lors même qu'il ferait faire l'effort le plus extrême à son bras habitué à la plume ? » P. 297, Marguerite dit à Faust : « *Meine Mutter ist in allen Stücken so accurat !* » Ce mot *accurat* inspire à M. V. le développement suivant : « Car sa mère n'est pas une de ces mères compatissantes qui font tout par elles-mêmes et qui par là gâtent leurs filles ; non seulement elle exige beaucoup de sa fille, mais elle désire aussi, ce qui est le point principal dans tous les travaux de femmes, quelque nom qu'on leur donne, qu'elle fasse sa tâche avec soin, qu'elle balaie dans les coins, ne laisse pas brûler la soupe ou ne la sale pas trop, ne fasse tomber aucune maille de son tricot ou ne couse pas un point de travers, et pense sans cesse à ne rien gaspiller inutilement, afin de tenir sa maison avec peu de chose ». Nous préférons à ce verbeux et insipide commentaire les premières pages du livre sur les poésies lyriques de Gœthe. Il y a là d'assez bonnes remarques, mais elles sont gâtées par des allusions politiques. A propos du *Dahin* de Mignon (p. 4), M. V. s'écrie : « Un souffle poétique circule à travers l'histoire de l'Allemagne, lorsque ce *Dahin* y retentit et appelle les empereurs à trouver en Italie une tombe ou une couronne ! Dès que cette véritable aspiration allemande vers le sud manque à nos empereurs, c'en est fait de la grandeur de l'empire, et on voit commencer l'espri philistin, l'égoïsme et le désir des conquêtes ». Et, en appréciant l'*Apprenti magicien* (p. 5) : « Je pense, dit M. Vilmar, à ces libéraux qui vont, sans se lasser, chercher dans le coin le balai de la démocratie, jusqu'à ce que les torrents de la révolution des rues menacent de les emporter eux-mêmes, et qu'un Manteuffel ou un Hassenpflug doive renvoyer le balai dans un coin ». De pareils rapprochements sont déplacés dans une étude sérieuse.

C.

---

206. — **Heinrich Joseph Collin**, ein Beitrag zur Geschichte der neueren deutschen Literatur in Œsterreich von LABAN. Wien, Gerold, 1879, in-8°, VI et 227 p. — Prix :5 mark (6 fr. 25).

Un jeune élève de Tomaschek, M. Laban, nous donne dans ce livre, peut-être un peu long et chargé de détails superflus, une biographie de l'auteur du *Regulus*, du Viennois Collin, poète consciencieux et très instruit qui s'essaya, au commencement du siècle, dans le drame historique et ne produisit que des œuvres froides et sans vie. Comme tant d'écrivains viennois, a dit Gervinus (v, 740), Collin avait une bonne

âme et un esprit loyal, mais ce n'était pas un poète. Collin, couvert d'applaudissements à Vienne par un public autrichien, reçut à Berlin et à Weimar un accueil glacial, et W. Schlegel ne vit dans *Regulus* qu'un exercice d'écolier. Après une courte introduction sur le théâtre viennois, sur Sonnenfels, Ayrenhoff, Schreyvogel [1], M. L. analyse très minutieusement les drames de Collin, *Regulus,* le plus connu de tous, où il y avait, disait Gœthe, matière à un acte, et non à cinq, *Coriolan,* pour lequel Beethoven composa sa célèbre ouverture, *Polyxène, Balboa* où Collin fit des concessions au romantisme et chercha « à fondre l'Egmont de Gœthe et le Posa de Schiller », *Bianca della Porta, Mäon, les Horaces et les Curiaces.* M. L. compare ces drames à d'autres pièces qui traitent le même sujet; selon lui, *Regulus* est la plus intéressante, *Bianca,* la plus vigoureuse, *Mäon,* la plus poétique, et *Balboa,* la plus faible des œuvres dramatiques de Collin. Il donne ensuite une liste complète des poésies de Collin et de ses articles dans les journaux et les revues; il apprécie ses théories sur l'art dramatique; il montre comment Collin, tout en approuvant Lessing et la *Dramaturgie de Hambourg,* subissait, comme la plupart des dramaturges viennois, l'influence française, et comment, malgré sa polémique contre Schiller, il fut, à diverses reprises et pour son malheur, l'élève et l'imitateur du poète de la *Fiancée de Messine;* enfin, il étudie le style de Collin, les images et les comparaisons qu'il emploie, les chants de guerre *(Lieder österreichischer Wehrmänner)* qu'il composa, avec plus de patriotisme que de talent, pour l'armée autrichienne [2]. L'appendice renferme des lettres inédites de Collin (entre autres, une lettre signée de Beethoven), une suite de rapprochements entre le *Regulus* de Metastase et celui du poète viennois, etc. M. Laban n'a pas assez insisté sur la poésie lyrique de Collin, sur ses relations avec Beethoven et le peintre Fuger, sur la société de Vienne et le mouvement des esprits dans la capitale de l'Autriche. Mais son travail, très solide et très soigné, sera accueilli avec reconnaissance par quiconque s'intéresse à la littérature autrichienne des commencements du siècle, si peu connue et si peu étudiée jusqu'ici.

A. C.

---

1. Voici les divisions de l'ouvrage : I. *Collin's Leben und Bildungsgang* (1-78, en 4 chapitres). — II. *Collin's schriftstellerische Thætigkeit :* 1° *Dramatische Dichtungen* (84-172); *Dramaturgisches* (172-188); *Zur Phraseologie der Collin'schen Dramen* (188-192); *Lyrische und epische Gedichte* (192-210). — III. *Anhang* (210-227).

2. Collin est le premier, en Allemagne, qui ait composé, à cette époque, des chants de guerre; le *Moniteur* le déclara proscrit, avec Castelli et Carpani, et c'est alors que l'empereur d'Autriche répondait à Castelli qui lui demandait de protéger sa fuite : « Vous avez fait un chant de guerre? Qui vous l'a donc commandé? » M. L. loue très justement la poésie de Collin *Kaiser Max auf der Martinswand in Tyrol* (p. 73).

207. — **Madame de Pompadour général d'armée,** par H. BONHOMME. Paris, Charavay frères, 1880. In-16 carré de 142 p. Tiré à 233 exemplaires numérotés dont 150 sur papier de Hollande sont mis dans le commerce.

M. H. Bonhomme a donné à son élégantissime petit volume un titre plein de séduisantes promesses. Hâtons-nous de dire que ce n'est pas seulement ici le titre qui est piquant, comme il arrive trop souvent. Les trois parties du recueil intitulées : *La générale en chef* (7-84), *Campagne de Flandre* (87-110), *Campagne de Hanovre* (111-142), seront lues avec le plus vif plaisir par tous les amis du XVIII^e^ siècle. M. B., que ses travaux antérieurs et notamment son édition du *Journal* et de la *Correspondance* de Collé ont familiarisé avec l'histoire intime de ce siècle, a, d'une plume non moins sûre que spirituelle, complété les portraits que nous possédions déjà de la marquise de Pompadour et de Louis de Bourbon-Condé, comte de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés, l'un des quarante de l'Académie française, lieutenant général, gouverneur de Champagne et de Brie, etc. Tous ceux qui connaissent déjà les études dont ces deux personnages ont été l'objet de la part de MM. Emile Campardon, Jules Cousin, de Goncourt, Camille Rousset, Sainte-Beuve, etc., voudront connaître ce que M. B. ajoute de coups de pinceau et surtout de documents aux coups de pinceau et aux documents dont on est redevable à ses devanciers. Les lettres inédites de M^me^ de Pompadour et du comte de Clermont, qui forment, avec quelques lettres de ce dernier à Paris-Duverney, à l'abbé de Bernis [1], au maréchal de Belle-Isle, à Louis XV, la seconde et la troisième partie du recueil, proviennent des archives du Ministère de la guerre ; elles embrassent la période comprise entre mai 1746 et juillet 1758. Il y aurait force curieuses citations à tirer de cette correspondance. Je ne reproduirai que cet énergique billet de M^me^ de Pompadour à celui qui venait de se montrer l'indigne descendant des princes de Condé (p. 128) : « 5 juin 1758. Quelle humiliation, Monseigneur ! Laisser débarquer mille hommes et établir un pont sur le Rhin ! Je ne peux vous peindre l'excès de ma douleur ; elle est proportionnée à l'avilissement où nous sommes. » Pour bien montrer que la publication de M. B. est loin d'être aussi frivole et aussi paradoxale que l'on serait peut-être tenté de le croire au premier abord, je reproduirai, en finissant, ce passage de l'étude consacrée par M. B. à la favorite de Louis XV et au petit-fils de Louis XIV (p. 82) : « Assurément, il n'était

1. Mentionnons encore quelques lettres de l'abbé de Bernis (avril-juin 1758) au comte de Clermont (p. 121-129). L'éditeur expose ainsi les bonnes raisons qui l'ont déterminé à les publier : « Nous n'hésitons pas à les placer ici, attendu que, se rattachant aux dernières opérations du prince, elles éclairent la situation où il se trouvait alors, et expliquent les motifs qui le décidèrent à demander définitivement son rappel. »

pas besoin de la mise en lumière de la correspondance que nous donnons ici, pour savoir que M^me^ de Pompadour s'immisçait dans les affaires d'Etat et y prenait souvent, grâce à la coupable apathie de Louis XV, une attitude dominante. Cependant, il n'est pas sans intérêt de connaître dans quelle mesure son influence s'exerçait, soit ouvertement dans les conseils, soit d'une façon occulte dans ses lettres, afin que l'histoire puisse attribuer à chacun la part de responsabilité qui lui revient ; et ce doit être la préoccupation constante de l'écrivain sérieux, de l'historien digne de ce nom, c'est-à-dire dégagé de toute passion, de tout esprit de parti. C'est pourquoi nous pensons que la présente publication donnera satisfaction à bien des curiosités, en redressant certaines erreurs ».

Ajoutons, pour MM. les bibliophiles, que l'imprimeur Motteroz a fait du petit recueil de M. Bonhomme un véritable bijou, où l'on admirera un frontispice gracieusement encadré d'ornements symboliques (amours, oiseaux), armes parlantes de la belle marquise dont l'image est gravée, d'après un tableau du temps, en tête du délicieux volume.

T. de L.

CORRESPONDANCE [1].

Lettre de M. Parmentier.

Messieurs les Directeurs,

La *Revue critique* du 18 janvier 1879 a publié un long article de M. Fagniez sur la thèse que j'avais soutenue le 15 mai 1878 devant la Faculté des lettres de Paris et qui était intitulée : *Etude sur un supplément inédit des Mémoires de Richelieu*. Malgré la science sûre de M. Fagniez pour tout ce qui concerne Richelieu et son temps, il s'est glissé dans son travail des erreurs que j'aurais voulu aussitôt relever ; mais je ne pouvais le faire sans avoir sous les yeux le texte même du manuscrit de la Bibliothèque nationale qui était l'objet de ma thèse. J'ai dû solliciter par l'intermédiaire de M. le Préfet de l'Isère auprès de M. le Ministre l'envoi en province du document à étudier. Une pareille faveur ne s'obtient que difficilement et après des formalités longues et multipliées qui donnent à la Bibliothèque nationale toutes les garanties pour le retour de l'œuvre intacte au jour fixé. Celle qui nous occupe est

---

1. Nous insérons sans commentaires la lettre de M. Parmentier, nous réservant de revenir, s'il y a lieu, sur la question, quand paraîtra la brochure qu'il annonce.

en quatre gros volumes in-folio ; d'après les réglements, deux seulement peuvent être expédiés à la fois ; il faut ensuite renouveler la demande et remplir les mêmes formalités pour la communication des deux suivants. Si à ces délais on ajoute le temps qu'il m'a fallu pour une nouvelle étude du manuscrit, et qu'on tienne compte du peu de loisir que laissent au seul professeur d'histoire et de géographie d'un gros lycée de six cents élèves, les classes, leur préparation, l'annotation des devoirs et la correction des compositions, on comprendra que ma réponse à M. Fagniez a dû se faire attendre. Quand elle a été prête et que j'ai pu vous l'envoyer, vous vous êtes déclarés dans l'impossibilité de l'insérer, pour deux raisons : d'abord parce qu'elle venait trop tard, ensuite parce qu'elle est trop longue et renouvelait dans votre recueil, dont la première loi est la variété, une question déjà agitée devant vos lecteurs. Vous m'avez engagé à publier mon nouveau travail dans une brochure à part que vous vous chargeriez de faire connaître à vos abonnés. En attendant vous avez bien voulu m'accorder quelques pages pour signaler brièvement les points sur lesquels la discussion de M. Fagniez me paraissait en défaut.

J'avais essayé de prouver dans ma thèse : 1° que contrairement à l'opinion de M. Ranke, le manuscrit en question était fait en très grande partie, non de papiers du P. Joseph, mais d'autres documents presque tous tirés du cabinet de Richelieu ; 2° qu'il était en réalité un supplément des Mémoires du cardinal. La conclusion de M. Fagniez, sans être en tout point celle de M. Ranke, est opposée à la mienne. Pour montrer en quoi elle pèche, il faut d'abord redresser une méprise de M. Fagniez sur un passage qui permet de fixer la date de la rédaction du manuscrit. Il est dit au t. III, fol. 60, « qu'il n'y a pas encore un « mois qu'on vient d'enlever au duc de Lorraine *la dernière de ses* « *places pour la seconde fois,* de sorte qu'il ne lui reste à présent « pas seulement *une motte* de terre, et peut dire avec vérité, comme le « filz de Dieu, que les renards ont leurs tanières et les oiseaux leurs « nids, mais que lui n'a pas qui lui appartienne où reposer sa teste. » M. Fagniez pense, tout en mettant la composition du manuscrit en 1643 ou 1644, que ce passage n'a pu être écrit qu'en 1641 au moment où Louis XIII venait d'occuper de nouveau les places de la Lorraine. Mais il aurait dû savoir que la *dernière des places du duc Charles enlevée pour la seconde fois* était La Mothe ; elle avait été prise d'abord le 26 juillet 1634 [1] ; elle le fut plus tard le 7 juillet 1645 [2]. Le jeu de mot, fort dans le goût du temps, « il ne lui reste à présent pas seulement une *motte* de terre », ne vise d'ailleurs que *La Mothe*. Ainsi le 3e volume

---

1. *Mém. de Richelieu*, t. XXII, p. 530 de l'édition Michaud et Poujoulat, 1866. D. Calmet, vol. III, col. 280.
2. D. Calmet, III, 427.

a été écrit en 1645. Or, le P. Joseph est mort en 1638; pourtant à en croire M. Fagniez, c'est lui qui aurait communiqué au secrétaire du manuscrit la plupart des documents dont il est composé. L'abbé Richard, auteur d'une *Vie du R. P. Joseph* (1702), connaissait assez bien les sources; il savait que le P. Joseph n'avait laissé ses papiers à personne, et il nous apprend qu'après la mort de son confident, le cardinal se saisit à Ruel et dans la rue Saint-Honoré de tous les papiers qu'il avait, brûla les moins nécessaires et emporta lui-même les autres, ne se fiant pour cela à personne. Le P. Griffet cite notre manuscrit, il en fait des extraits nombreux pour son histoire de Louis XIII. La pensée ne lui vient même point d'y voir des ouvrages du P. Joseph. Il a fallu le prestige du nom de Ranke pour imposer aux travailleurs de seconde main une erreur qui s'est trop vite propagée. M. Fagniez est convaincu que le témoignage de Siri sur lequel l'historien allemand base ses affirmations est parfaitement authentique, et il refuse de croire M. Avenel, infiniment mieux renseigné et déclarant catégoriquement *qu'ici ce témoignage n'a aucune autorité*. M. Ranke pense que c'est ce manuscrit que Siri appelle les *Registri manoscritti e memorie manoscritte del Padre Joseffo*, ou ses *Memorie di Stato monoscritte;* cela est faux. Richelieu demandait à la fin de chaque année à ses agents de toute sorte, ministres, ambassadeurs et généraux, des collections de documents concernant leur département, afin de les faire entrer dans son *Histoire,* que nous appelons improprement ses *Mémoires;* il utilisa ainsi le *journal* du cardinal de La Valette, le *diaire* de Bullion, les *mémoires* du duc d'Estrées, le *mémorial* de tel ou tel diplomate. Remplacez les mots *journal, diaire, mémoire* et *mémorial* par *registres,* mettez le P. Joseph au nombre de ceux qui travaillaient pour Richelieu, et vous savez ce que Siri appelle les *Registri del Padre Joseffo.* Ce sont ces registres qui ont servi au bénédictin italien; c'est là qu'il a pris les passages que M. Ranke a lus dans notre manuscrit, où ils ont été transcrits comme l'ont été d'autres récits pris dans les mémoires, journaux et diaires dont il vient d'être question. Vittorio Siri se garde avec raison d'attribuer au P. Joseph le rôle universel que dans la suite lui ont prêté les historiens, mais que lui refuse M. Avenel, il l'appelle simplement « fabro e proponitore di tutte le negociationi d'Allemagna e del Norte. » Comment aurait-il pris pour ses registres un recueil de notes, pièces, dépêches, instructions et relations diplomatiques, conventions et traités de toute sorte qui concernent tous les pays avec lesquels la France était en relation, et qui pour la plupart proviennent certainement de la masse des papiers de Richelieu? Je dis *la plupart,* car il en est qui ont une autre origine, et M. Fagniez l'a vu. En traitant de la secte des Illuminés, l'auteur cite un mémoire que lui a donné le sieur de La Saussaye, curé de Saint-Gilles-de-Saint-Leu. Ailleurs il exprime son regret de n'avoir pu se procurer un document dont il connaissait l'existence. Il recueillait donc lui-même des papiers six ou huit ans après la mort du

P. Joseph. Voyez les erreurs de M. Ranke, qui prétend que les trois premiers volumes ont été composés apparemment du vivant du P. Joseph, quand la mort du capucin est déjà mentionnée presque au commencement du premier, et qui veut que ce soit avec des mémoires et des ouvrages du P. Joseph, quand le sieur de La Saussaye et d'autres en fournissent une partie. Et parce que j'ose attaquer l'autorité de M. Ranke, parce que je lui prouve pièces en main qu'il a tort, M. Fagniez croit légitimer la vivacité de son article en m'accusant « d'*impertinence envers le patriarche de l'école historique allemande.* »

M. Ranke a fait une autre erreur, que M. Fagniez partage sans examen et sur laquelle il renchérit encore. L'illustre historien croit que le but de l'œuvre est de compléter une grande histoire du temps, qu'il appelle *Histoire générale des guerres* et que d'ailleurs il avoue ne point connaître. M. Fagniez croit également que c'est de ce livre que les omissions doivent être réparées, non pas seul, mais concurremment avec d'autres ouvrages incomplets comme lui ; il en désigne même un sous le nom de *corps d'histoire*, sans qu'il en soit fait mention une seule fois dans les quatre volumes. La vérité est que le compilateur ne veut suppléer qu'un livre, celui qu'il appelle indistinctement *histoire* ou *histoire entière*. Quant à l'*Histoire générale des guerres*, il ne la nomme, comme d'autres histoires du temps, que pour y renvoyer le lecteur en passant [1]. C'est donc l'*Histoire* ou *Histoire entière* qu'il faut chercher. Après un examen attentif et une patiente comparaison de textes, j'ai pensé que c'était l'*Histoire* écrite par Richelieu, celle que la postérité, et non pas lui, a appelée ses *Mémoires*. Les matériaux de part et d'autre sont à peu près de même provenance. On sait de plus que Richelieu, pour rendre son histoire moins volumineuse, en aurait préparé un appendice. Enfin l'accord entre les deux ouvrages est frappant du commencement à la fin. Le manuscrit s'intitule *Supplément ;* il renvoie à l'*Histoire* quand il sait que tel fait y est rapporté ; il annonce au contraire qu'il va relater tel événement parce que l'*Histoire* l'a négligé ; presque toujours ses références se vérifient. M. Fagniez toutefois a découvert un cas où cela n'a pas lieu, c'est à propos de la disgrâce de Servien en 1636. Le *Supplément* la tait et déclare s'en rapporter à l'*Histoire ;* les *Mémoires de Richelieu* n'en disent pas un mot. Le cas n'est pas bien embarrassant. Les archives du ministère des affaires étrangères possèdent deux manuscrits des *Mémoires de Richelieu*, je les ai eus entre les mains ; l'un est l'œuvre originale que M. Avenel désigne par la lettre A, l'autre en est une copie marquée par la lettre B. Le premier, tel qu'il nous est parvenu, s'arrête

---

1. Je dois à la justice de déclarer que M. Fagniez m'a mis sur la voie pour trouver cette œuvre qu'il n'a pu découvrir, avec le titre donné ici, dans aucune bibliothèque de Paris. Je la tiens, c'est l'*Histoire générale des guerres et mouvements arrivés en divers Estats du monde sous le règne auguste de Louis XIII*, 2 vol. in-8°, Paris, chez Pierre Billaine, 1638.

à la vérité en 1630; le reste est perdu, mais il a existé jusqu'en 1638, M. Avenel n'en doute point. Il résulte de la comparaison de ces deux manuscrits, que l'original renfermait un certain nombre de pièces et de récits qui ont été supprimés dans la copie. Par exemple, en 1627, on trouve contre le duc de Vendôme, frère naturel du roi, quinze pages d'accusation non barrées, non effacées dans A. Elles n'ont pas été admises dans B sans qu'on en explique la raison. Or, à la place du duc de Vendôme en 1627, mettez Servien en 1636. L'auteur du *Supplément* a eu sous les yeux le manuscrit A où il a lu la disgrâce du ministre; mais les éditeurs des *Mémoires de Richelieu*, Petitot comme Michaud et Poujoulat, se sont servis du manuscrit B, où elle n'avait pas été transcrite, voilà pourquoi on la cherche vainement dans leurs recueils.

M. Fagniez a remarqué que quelques faits sont racontés à la fois dans les deux ouvrages; cette similitude avait déjà frappé M. Ranke, elle est souvent un argument de plus en faveur de ma thèse : « Les récits que » l'auteur fait, dit M. Ranke, des tentatives fréquentes pour raccommo« der la famille royale, ont une grande ressemblance avec ceux qu'on « trouve dans les *Mémoires de Richelieu*, *mais ils sont plus simples et « moins passionnés.* » C'est justement à propos des démêlés du roi avec Gaston que M. Fagniez trouve double emploi. N'était-il pas permis à l'auteur du *Supplément* de donner telles quelles des pièces que Richelieu avait altérées avant de les recevoir dans son *Histoire?* Le compilateur travaillait d'ailleurs sur des notes mal disposées, mal ordonnées; il en avait à vérifier constamment la présence ou l'absence, dans une histoire très volumineuse. Le sommeil l'a quelquefois surpris, si bien qu'il rapporte deux fois l'arrestation d'un certain Chavaignac qui avait attenté à la vie de Richelieu. Après cela, M. Fagniez affaiblit lui-même son objection en affirmant que la prise du fort de la Chaîne, près de Brisach, en 1638, est relatée à la fois dans les deux ouvrages. Les *Mémoires* de Richelieu parlent d'un fort qu'ils ne nomment point, et qui fut emporté le 27 octobre; le *Supplément* indique le fort de la Chaîne pris le 30. A propos d'un renvoi à l'*Histoire* pour la prise de Saint-Mihiel en 1635, M. Fagniez fait observer que les *Mémoires de Richelieu* ne suivent pas un ordre assez chronologique pour que ce renvoi puisse leur convenir. Voici son objection avec la réponse : « Le ms. annonce qu'on trouvera « le récit de la prise de Saint-Mihiel en 1635 dans l'*Histoire entière au « commencement du mois d'octobre*. Cette indication ne saurait conve« nir qu'à un ouvrage rédigé sur un plan rigoureusement chronologi« que, et non aux *Mémoires de Richelieu* où la narration, tout en étant « subordonnée à la division par années, épuise un sujet avant de passer « à un autre. » C'est une erreur de croire que, même pour une année, les *Mémoires de Richelieu* épuisent un sujet avant de passer à un autre; il suffit, pour s'en convaincre, de lire les sommaires qui suivent chaque millésime dans les éditions qui en ont été faites. De vingt exemples, n'en prenez qu'un : voyez comme en 1638 on passe de Bernard de Weimar au

siège de Saint-Omer, et puis aux opérations en Guyenne pour revenir à Saint-Omer et à Bernard ; comme on parle du duc de La Valette pour le laisser et ensuite retourner à lui ; comme on va de l'intérieur à l'extérieur, des affaires politiques aux affaires religieuses, au fur et à mesure que les mois avancent. Pourquoi aussi l'indication ci-dessus ne conviendrait-elle pas aux *Mémoires de Richelieu,* où on lit, T. XXII, p. 634, première colonne : « Et Lenoncourt s'obligerait de remettre entre les mains « de Sa Majesté, outre Saint-Mihiel, son château de Pierrefort ; et au « cas qu'ils ne voulussent accepter ce que dessus, Sa Majesté les avertis« soit qu'ils fissent sortir les religieux et les religieuses par la porte du « pont, et ce dans deux heures, afin d'éviter la furie des soldats. *Lenon« court accepta ces conditions le 2 octobre, et rendit la place le lende« main à neuf heures du matin.* »

Je ne touche qu'en passant à une dernière objection. M. Fagniez ne pense pas que l'*Histoire*, à partir de 1636 au moins, existât déjà au moment où le *Supplément* pour cette année fut rédigé. Ainsi, d'après lui, le supplément d'un livre peut être écrit, ses lacunes peuvent être comblées avant que lui-même soit composé. L'auteur du manuscrit n'écrit-il pas, précisément en 1636, (t. IV, fol. 1) : « Le suplément que j'ay entre« pris m'exempte des grandes narrations historiques et ne m'oblige qu'à « *supléer ce qui a manqué à la connaissance de l'historien* et dont les « mémoires me sont fournis ? » N'est-ce pas dire clairement : « L'histo« rien a fait son œuvre, certains événements ont manqué à sa connais« sance ; je les ai, ces événements ; les mémoires m'en ont été fournis, « je vais les publier. »

Je conclus. Je suis très convaincu que le manuscrit ne peut être appelé des Mémoires et des ouvrages du P. Joseph ; ce premier point de la discussion ne laisse pas de doute. Mais comme je suis d'une entière bonne foi, j'avoue que j'hésiterais de me prononcer aussi catégoriquement sur le second point, et précisément parce que j'ai examiné la question longtemps et de près, je serais reconnaissant au chercheur qui prouverait que je me suis trompé en me mettant sous les yeux l'histoire qui doit être suppléée. C'est un objet curieux et qui vaut la peine qu'on s'en occupe.

Daignez agréer, Messieurs les Directeurs, l'expression de mes sentiments respectueux.

J. PARMENTIER.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le compte-rendu de la troisième session du *Congrès provincial des orientalistes,* tenue à Lyon en 1878, vient de paraître en deux gros volumes (Lyon, imp. Pitrat ; à Paris, chez Ernest Leroux. 334 p. et 166 p. 17 francs).

— Le premier numéro de la *Revue de l'Ecole d'Alger* (section des lettres et section orientale) renferme les articles suivants : J. de Crozals, De la vénalité des offices de judicature dans l'ancienne France (p. 1-60); F. Antoine, De l'ablatif en D dans l'ancienne langue latine (p. 61-68); J. Lemaitre, L'Imitation de Jésus-Christ (p. 69-92); J.-E. Alaux, Des variations de la morale (p. 93-126) et un compte-rendu de M. R. Basset sur le traité de numismatique arabe-espagnole de M. Fr. Codera y Zaidin (p. 127-128).

— M. Paul Durrieu, ancien élève de l'Ecole des Chartes, membre de l'Ecole française de Rome, prépare un travail sur les relations de la France et de l'Italie sous Charles VI; ce travail reposerait, en grande partie, sur des documents inédits.

— M. Gustave Vallat, censeur des études au lycée de Pontivy, vient de publier un assez bon travail sur *le génie de Rabelais* (Delavigne, 43 p.). Sans être très original, cet ouvrage atteindra le but que lui fixe l'auteur, « de mettre en lumière, dans quelques pages, uniquement pour l'instruction du plus grand nombre, l'impulsion vigoureuse donnée par un *sage*, sous le masque d'un *fou*, à l'avancement intellectuel et moral de la France, et d'accuser les traits les plus saillants de son incomparable génie. » On peut relever çà et là un peu d'exagération dans les jugements de M. Vallat.

— M. Jean Fleury, lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg et bien connu par ses études sur Rabelais (Voy. *Revue critique*, nouvelle série, t. IV, p. 211 sqq.) fera paraître prochainement à la librairie Plon un ouvrage sur *Marivaux*.

— Dans une brochure sur Guy Patin *(Guy Patin, nécessité d'une édition de ses lettres*. In-8°, 13 p.) M. Ch. Nisard relève les fautes et les erreurs commises par M. Reveillé-Parise dans son édition des *Lettres* du célèbre médecin (1846), et réclame une nouvelle édition dont le texte soit pur et complet, et le commentaire, exact et instructif.

— Les *Mémoires de la Société historique du Cher* (troisième série, tome deuxième première et deuxième livraisons 1-144 et 145-292 p.) renferment les travaux suivants : I. *Le Berry préhistorique*, par M. Ludovic Martinet (1-135), travail considérable, accompagné de planches et d'une carte du Berry préhistorique, et divisé ainsi : 1° *Considérations générales ;* 2° *Les monuments* (dolmens, tumulus, enceintes fortifiées, mardelles, grottes et souterrains, découvertes); 3° *Description des monuments* (Indre et Cher). — II. *Recherches sur les anciennes voitures publiques dans le Berry et surtout à Bourges*, par M. Hippolyte Boyer, (p. 143-212), étude consciencieuse, d'après les documents. — III. *Antoine Bengy, dissertation sur son lieu de naissance* par M. Paul Moreau (p. 212-226) : le célèbre jurisconsulte, qu'on faisait naître à Bourges, serait né à Dun-le-Roi. — IV. *Asnières-les-Bourges et tombeau de lady Fotheringham* (p. 227-231), par M. Ancillon. — V. *Notes sur le Kansas*, par M. Victor Ratier (p. 233-241). — VI. *Recherches sur l'affaire de Jarriolles*, par M. F. Dumonteil (p. 243-292). Ce crime, commis dans la nuit du 8 au 9 brumaire an V (29 au 30 octobre 1796), produisit dans le Berry une émotion considérable et eut pour conséquence des mesures de police exceptionnellement rigoureuses. Le travail de M. Dumonteil renferme des renseignements intéressants sur les malfaiteurs et la police dans le département du Cher en l'an V; à cette époque, le nombre des déserteurs et des réfractaires dans cette partie de la France était si grand, que le Comité de salut public assimilait cette désertion qui faisait des « progrès effrayants », à une *espèce d'épidémie*.

ALLEMAGNE. — Il y a dans l'Allemagne du Nord, surtout dans le Brandebourg et la Hesse, des établissements d'instruction secondaire où les élèves des classes

supérieures, *Primaner, Secundaner*, forment des sociétés, dont le programme est de cultiver l'amitié, l'amour de la patrie, l'étude des classiques, mais dont le but réel est de boire le plus de bière possible, de fumer, de tirer des armes, de faire du tapage dans les rues à une heure avancée, etc. Un directeur de gymnase, M. Robert Pilger, nous fait à ce sujet, dans un livre curieux *(Ueber das Verbindungswesen auf norddeutschen Gymnasien*. Berlin, Weidmann. In-8°, 82 p. 2 mark) de tristes révélations. Il a surpris et dissous maintes de ces sociétés ; il a entre les mains les statuts de dix-sept corporations de différents gymnases et tous leurs actes officiels, écrits d'ailleurs sans esprit et sans humour, dans le style le plus incorrect et le plus plat. Nous résumons brièvement les principaux renseignements que renferme cet opuscule. Tout d'abord, les élèves qui font partie des *Verbindungen,* négligent les devoirs de la classe ; ils ont une bibliothèque bien fournie où ils trouvent des traductions, des devoirs tout faits, etc. ; au besoin, ils s'adressent à des corporations voisines. Sur 39 élèves appartenant à une *Verbindung*, un seul a fait en un an la classe *Untersecunda ;* 19 y ont mis trois semestres ; 9 autres, quatre semestres ; 9 autres encore, cinq semestres : un enfin, six semestres. Ces corporations ont une correspondance très étendue et leurs archives sont considérables : il faut faire des commandes aux marchands, rendre compte des relations *(Kartellverhæltniss, Bierzettel)* avec les autres « corps », dresser procès-verbal de toutes les réunions, même la plus insignifiante, relater toutes les grossièretés et obscénités qui ont été prononcées dans chaque séance et dont les *Füchse,* les novices, ont dû saupoudrer leurs discours de réception, envoyer des nouvelles aux anciens membres, les *alte Herren,* qui s'intéressent vivement à leur ancienne corporation. Ces « vieux Messieurs » fournissent aux *Verbindungen* un dangereux appui ; pour la plupart, employés de commerce, n'ayant pas fait d'études complètes, ils s'attachent à la corporation qui leur a fait goûter, en quelque mesure, les joies de ces années d'université, si chères à tout bon Allemand : ils prennent part aux banquets *(Trinkgelage, Kneiperei)*, ils donnent de l'argent ; en cas de nécessité, ils cachent les papiers, les ustensiles, les armes de la société. M. Pilger signale encore d'autres défauts, d'autres vices funestes causés par ces corporations. Les *Verbindungsschüler*, pleins d'orgueil et de vanité, se regardent comme l'élite des gymnases ; ils n'ont pas de respect pour leurs maîtres qu'ils s'excitent mutuellement à tromper ; le soir, ils les insultent, souillent le seuil de leurs maisons, jettent des pierres dans leurs fenêtres. Ils vivent dans un perpétuel mensonge ; que de prétextes ils inventent pour justifier leurs nombreuses absences ! si la corporation est découverte, les statuts leur permettent de donner au directeur leur parole d'honneur de n'y pas rentrer, mais ce serment est nul. En un mot, — telle est la conclusion de M. Pilger, — les corporations des gymnases sont « le ver qui ronge la jeunesse allemande ».

— La librairie Hinrichs, de Leipzig, publie une troisième édition de la *Geschichte der griechischen Plastik*, de M. J. Overbeck. Cette édition, remaniée et augmentée *umgearbeitet u. vermehrt)* comprendra quatre volumes. Le premier vol. qui vient de paraître, renferme les livres I et II de l'ouvrage (I *ælteste Zeit ;* II *alte Zeit*, jusqu'en 460) ; il coûte 7 mark. Le deuxième volume paraîtra dans l'automne ; le troisième et le quatrième volume seront publiés à des intervalles de six mois, de sorte que l'ouvrage entier aura paru à la fin de l'année 1881.

— M. Jak Krall. entreprend une série d'études sur les passages qui, dans les œuvres de Tacite, ont trait à l'Orient : *(Tacitus und der Orient, sachlicher Commentar zu den orientalischen Stellen in den Schriften des Tacitus)*. La première de ces études est relative à un passage des *Histoires*, IV, 83-84. *(Die Herkunft des Serapis*, VI et 67 p. Wien, Konegen. In-8°. 1 m. 60). Une deuxième étude sera con-

sacrée à un autre passage des *Histoires*, V, 3-5; une troisième et dernière étude, aux autres passages plus courts.

— Le V^e volume des « Publications des archives d'état prussiennes » a paru; il forme la première partie de la correspondance du landgrave de Hesse, Philippe le Magnanime avec Bucer (*Briefwechsel Landgraf Philipp's des Grossmüthigen von Hessen mit Bucer.* Leipzig, Hirzel. In-8°, VIII et 542 p.). Cette correspondance est éditée par M. Max Lenz avec un soin et un savoir remarquables; un prochain volume renfermera la seconde partie.

— M. Ant. Schlossar s'est voué avec un zèle infatigable à l'étude de l'histoire de la Styrie. (Cp. *Revue critique*, 1879, n° 27, p. 17). Nous avons naguère annoncé l'édition, qu'il publie, des œuvres de Kalchberg, une des gloires littéraires de la Styrie au XVIII^e siècle; les deux premiers volumes, déjà parus, renfermaient les poésies et les drames de Kalchberg (*Bertram von Dietrichstein, die Tempelherren, Friedrich Graf von Cilli, Ulrich Graf von Cilli* et *Andreas Baumkircher*); les deux derniers volumes des *Gesammelte Schriften* de Kalchberg viennent de paraître. (Vienne, Braumüller). Ils renferment les écrits en prose, et comme Kalchberg les appelait, les esquisses historiques, *historische Skizzen*, qu'il avait publiées dans divers recueils. Ce sont dans le III^e volume, (x et 282 p.) les études suivantes: *Aus der Geschichte Innerœsterreichs* (p. 3-194), *Ursprung und Verfassung der Stænde Steiermarks* (p. 197-260); *Ueber Ursprung und Beschaffenheit der Urbarialabgaben in Inneroesterreich* (p. 263-278); et, dans le quatrième volume, l'essai intitulé « *aus der œsterreichischen und deutschen Geschichte* » (p. 3-208) et des impressions de voyage en Styrie (*Reiseskizzen aus Steiermark*, p. 211-352.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 septembre 1880.

M. Delaunay lit la suite du mémoire de M. Th.-H. Martin sur les hypothèses astronomiques des philosophes grecs. M. Martin fait ressortir l'importance des théories nouvelles dues à Héraclide de Pont. Ce philosophe admit la rotation diurne de la terre et attribua, en outre, à cet astre, un léger mouvement de translation par lequel il prétendait expliquer la différence des saisons. Il reconnut la différence qui existe entre le jour sidéral et le jour solaire. Enfin, il admit un mouvement de translation de Mercure et de Vénus autour du soleil, les considérant comme deux satellites de cet astre. Il se rapprocha ainsi notablement de l'astronomie moderne, puisque non-seulement il comprit que le mouvement diurne apparent du ciel était dû à un mouvement de la terre sur elle-même, mais qu'encore il devina l'existence de ce que nous appelons le système solaire. Aristarque de Samos, venant après lui, n'eut plus qu'à étendre à la terre ce qu'Héraclide avait dit de Mercure et de Vénus, et à en faire un troisième satellite du soleil, pour constituer sous sa forme à peu près définitive le système qui est devenu celui de Copernic et qui a définitivement triomphé.

M. Revillout termine sa lecture sur un papyrus démotique de la Bibliothèque nationale, qui contient l'explication d'une prophétie égyptienne, et qui fournit, selon l'auteur du mémoire, de précieux renseignements sur l'histoire ancienne de l'Égypte.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à quatre heures et demie.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Léopold Delisle : P. de Fleury, Notes additionnelles et rectificatives au *Gallia christiana*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 20 Septembre — 1880

208. — **A statistical Account of Bengal,** by W. W. Hunter. London, Trübner et Co. 1875-77. 20 vol. gr. in-8°.

I

Ces vingt volumes, dans lesquels M. Hunter a réuni et condensé les résultats de l'enquête statistique du Bengale, ne sont, pour ainsi dire, que la première livraison de la vaste publication entreprise par l'administration anglaise, « la Description de l'Inde britannique ». Ce qui vient d'être achevé pour une seule province est en train de s'élaborer pour les onze autres [1] ; de sorte que, d'ici à un petit nombre d'années, nous posséderons de cet empire de 250 millions d'habitants un inventaire exact, rédigé d'après un plan uniforme et commode, tel que plus d'un pays d'Europe pourrait l'envier. Il arrive parfois à nos confrères, les indianistes d'outre-Manche, de se plaindre de la tiédeur et de la parcimonie de leur gouvernement à venir en aide aux études indiennes. Pour nous, qui sommes placés de façon à voir plutôt ce qui se fait que ce qui pourrait se faire, nous ne pouvons qu'admirer la liberté de ce gouvernement et l'énergie de son initiative, à la vue de tant de belles entreprises qui se poursuivent si activement sous ses auspices, depuis qu'il a pris la conduite immédiate des affaires de l'Inde. Ce qui s'exécute, en effet, sous la direction de M. H. pour la description générale du pays, se fait en même temps, et par d'autres mains, pour la topographie, pour la géologie, pour l'ethnographie de ces vastes régions, pour l'inventaire de leurs richesses naturelles, archéologiques et littéraires. Il se peut que l'étude spéciale du passé soit un peu sacrifiée dans ces publications, où domine l'intérêt des choses contemporaines. Il se peut encore que quelques-uns de ces travaux aient leur part des imperfections inhérentes d'ordinaire aux œuvres collectives. Ils n'en forment pas moins un ensemble d'efforts

1. Bombay, Madras, Provinces du Nord-Ouest, Panjâb, Assam, provinces Centrales, Birmanie britannique, les Berars, Mysore et Coorg, Râjputana, Inde Centrale.

digne d'une grande nation et comme aucune autre n'en a fait jusqu'ici de semblable pour son empire colonial.

Le dessein de dresser et de publier une statistique générale entourée de toutes les garanties officielles remonte aux premières années de la domination anglaise dans l'Inde. Dès 1769, le projet est à l'ordre du jour dans la correspondance des autorités de la Compagnie. Il l'était encore quatre-vingt-six années après, à la veille de la grande insurrection et la couronne le recueillit avec l'héritage de la Compagnie. En 1869, la direction de l'entreprise fut confiée à M. H., que divers travaux, entre autres sa récente publication des *Annals of rural Bengal* (1868), désignaient comme particulièrement apte à la bien conduire. Un questionnaire uniforme fut adressé par ses soins aux autorités des deux cent trente-cinq districts de l'Inde britannique. Il fut décidé en même temps que, dans chacune des douze provinces, les matériaux ainsi obtenus seraient remis à un rédacteur spécial, qui serait chargé de les trier, de les coordonner et d'en soigner la publication. A M. H. lui-même revenait, outre la direction de l'entreprise dans l'Inde entière, la rédaction des matériaux concernant la province de Bengale et d'Assam (Assam était alors réuni au Bengale). En 1875, il fit paraître les cinq premiers volumes ; en 1876, en paraissaient cinq autres ; les dix derniers sont de 1877.

Dans l'intervalle, une autre grande opération en rapport étroit avec celle qui se poursuivait sous sa direction, le premier recensement régulier de la population de l'Inde en 1872, avait été conduite à bonne fin par l'administration. On avait appris avec étonnement que cette population, que les évaluations les plus fortes n'estimaient qu'à 180 millions, s'élevait en réalité à près de 250 millions, c'est-à-dire à plus que la population de l'Europe entière moins la Russie. Les résultats de ce recensement constituent naturellement un des principaux éléments de la description statistique de M. Hunter. C'est aussi à cette date qu'ont été arrêtés la plupart de ses autres renseignements, du moins dans les cinq premiers volumes. Dans les suivants, il est descendu plus bas et, dans les derniers, il n'est pas rare de rencontrer des données se rapportant à l'année 1876. La description est donc *actuelle* autant qu'elle pouvait l'être.

Le territoire qu'elle embrasse est la province du Bengale (ne pas, confondre avec la présidence) et les états tributaires qui en dépendent, présentant ensemble une superficie de 197,370 milles carrés, avec une population totale de 62,757,472 habitants. La province est partagée en dix divisions comprenant quarante-trois districts. C'est le district, l'unité administrative dans l'Inde, à peu près comme chez nous le département que M. H. a choisi pour unité statistique. Chaque district est donc traité à part, et, comme Tirhût, qui maintenant en forme deux, n'en formait qu'un à l'époque où furent rédigés les matériaux ; comme d'autre part, M. H. a consacré une description spéciale à un territoire qui, sans former un district, constitue une région géographique distincte,

nous voulons parler de cet inextricable réseau de rivières, de canaux, de marais, de terres en voie de formation et à moitié submergées qui, sous le nom de Sundarbans, comprend les estuaires réunis du Gange et du Brahmapoutre, son ouvrage est divisé de ce chef en quarante-trois chapitres ou sections indépendantes les unes des autres. Il faut en ajouter quatre autres qui sont consacrées aux états tributaires, ceux de Hill Tipperah à l'est, celui de Kuch Behar au nord, ceux de Chutiâ Nâgpur à l'ouest et ceux d'Orissa au sud-ouest; en tout quarante-sept descriptions statistiques distinctes, faites toutes sur le même plan, où les matières se suivent traitées dans le même ordre et, autant que possible, dans les mêmes termes. Il en résulte de nombreuses redites et un peu de monotonie au point de vue littéraire; mais, pour la clarté, pour la facilité des recherches et des comparaisons, la disposition est excellente. Elle serait tout-à-fait irréprochable, si M. H. avait bien voulu la reproduire une quarante-huitième fois, dans une quarante-huitième section résumant les quarante-sept qu'il nous donne. Malheureusement l'absence complète de toute récapitulation est un défaut capital de ce bel ouvrage. Et cependant, si la statistique se nourrit de petits chiffres et de faits particuliers, elle ne vit réellement que par les grandes moyennes, moyennes dont nous n'avons ici que les éléments et que M. H. nous devait toutes faites. Dans l'avant-propos final, M. H. annonce la publication prochaine d'un ouvrage considérable, puisqu'il comprendra quatre volumes, et devant contenir divers matériaux, principalement historiques, qui n'ont pas été utilisés dans la présente description. Nous ne saurions le prier avec assez d'instance de vouloir bien en consacrer une partie, ne serait-ce qu'une centaine de pages, à des tableaux comparatifs et à une récapitulation générale. Alors seulement son ouvrage, qui, dans l'état actuel, n'est qu'une collection de statistiques partielles, sera vraiment, comme le porte le titre, une statistique du Bengale.

Cette revue d'ensemble était d'autant plus nécessaire que les territoires décrits sont, en très grande partie, soumis aux mêmes conditions naturelles et se prêtent comme d'eux-mêmes à l'établissement des moyennes. Ce n'est que vers les bords que les différences s'accentuent. Il est vrai qu'alors elles deviennent aussitôt énormes. Il suffit d'un regard jeté sur une carte pour juger que nulle autre contrée peut-être de l'ancien monde ne présente, à surface égale, une pareille diversité de nature et d'aspect. Et plus diverses encore sont ici les conditions de l'homme. A l'est, au nord, à l'ouest, à mesure que le terrain s'élève et devient d'accès plus difficile, apparaissent d'autres populations, d'autres usages, d'autres langues, en nombre si grand, avec des nuances si variées, des affinités si lointaines et une distribution si enchevêtrée, que ni le linguiste, ni l'ethnographe n'ont encore su les classer d'une manière bien satisfaisante. Là vivent des tribus comme les Lushais de la frontière birmane, qui pratiquent le brigandage en corps de nation; comme les Khands d'Orissa, qui offraient encore des sacrifices humains il n'y a pas

plus de trente ans; comme leurs voisins les Juangs, qui sortent à peine de l'âge de la pierre. Dans toutes ces contrées, il y a de vastes solitudes où la population ne dépasse pas cinq ou six habitants par mille carré. Se rapproche-t-on des plaines, on trouve aussitôt et presque sans transition une vieille civilisation reprise en sous-œuvre par une poignée d'Européens, des canaux, des chemins de fer, des usines, des ports, Calcutta avec ses 900,000 habitants, des cultures d'une intensité à épuiser tout autre sol, des provinces entières où la population semble sortir de terre et réaliser à la lettre l'antique fable des hommes naissant du limon échauffé des fleuves. Dans le district de Hûglî, presque entièrement rural, il y a 1,045 habitants par mille carré.

M. H. commence son voyage descriptif par les districts de la division métropolitaine et des bouches du Gange. Puis il remonte les deux rives du fleuve jusqu'à sa première rencontre avec le Brahmapoutre. De là, il se rabat sur les districts du sud-est, remonte ensuite le Brahmapoutre, décrit les territoires qui se trouvent entre ce fleuve et la rive gauche du Gange et, passant de là sur la rive droite, finit par la province d'Orissa, après avoir décrit le Behar et Chutiâ Nâgpur. Les districts d'une même division sont groupés ensemble et, à chaque volume, est jointe une carte de la division à laquelle appartiennent les districts décrits dans le volume [1].

L'exposé de chaque district commence par l'indication des limites actuelles et des changements qu'elles ont subis sous le régime de l'administration anglaise. Puis vient la description physique et topographique du pays, le système des rivières et des montagnes, le trafic qui se fait par ces nombreuses voies d'eau, dont plusieurs sont navigables en toute saison, les bateaux qui les parcourent, depuis le steamer construit sur le plus nouveau modèle jusqu'à la barque primitive des riverains, la pêche qui s'y fait [2], ses produits et les populations qui en vivent, ainsi que les usages variés auxquels l'industrie de l'homme a su employer cette abondante provision d'au. Quelques districts riverains du Gange et de ses affluents de gauche, celui de Patnâ, par exemple, peuvent rivaliser pour l'irriga-

---

1. La même carte reparaît, par conséquent, dans plusieurs volumes. Ces cartes laissent à désirer. Ce sont de simples croquis : le terrain n'y est pas figuré, sauf sur une seule, où il l'est mal. L'ouvrage de M. H. n'est cependant pas une statistique purement administrative, et la topographie y tient une large place. Tous les endroits dont il est parlé dans le texte ne sont pas non plus marqués sur les cartes. C'est en vain aussi qu'on essaierait d'y suivre l'hydrographie du delta du Gange si bien décrite par M. Hunter. L'échelle assez forte de ces cartes (elles sont à 1 pouce par 16 milles, celle d'Orissa même à 1 pouce par 12 milles) permettait de faire mieux. De plus, à partir du VI[e] volume, elles sont sur un papier si mince, qu'on ose à peine y toucher.

2. Les pêcheries et les poissons du Bengale ont été, en outre, l'objet, dans le XX[e] volume, d'une monographie spéciale par le chirurgien-major F. Day, principalement d'après les travaux inédits de F. Buchanan-Hamilton.

tion avec la Lombardie [1]. Dans les bassins alimentés par le plateau central et dont le régime est torrentueux, les Anglais ont fait d'admirables travaux pour faciliter la navigation et pour assurer, en même temps, des réserves d'eau à l'agriculture. Mais ce n'est pas seulement l'hydrographie actuelle du Bengale, telle que l'ont faite la nature et la main de l'homme, qu'on trouvera décrite chez M. Hunter. Il en a déterminé, autant que possible, l'état passé, et les chapitres consacrés aux changements qu'a subis le cours de toutes ces rivières comptent parmi les plus intéressants de l'ouvrage [2]. A la topographie font suite : 1° le relevé des forêts et de leurs produits; 2° l'évaluation des pâturages, peu nombreux dans les plaines, où le bétail est rare et chétif; 3° la faune, tant le gibier que les bêtes féroces, avec l'indication approximative de leurs ravages [3].

A. Barth.

---

209. — **Totius latinitatis Lexicon opera et studio Aegidii Forcellini, seminarii patavini alumni, lucubratum, et in hac editione novo ordine digestum, amplissime auctum atque emendatum, adjecto insuper altera quasi parte Onomastico totius latinitatis, cura et studio Doct. Vincentii** De-Vit, olim alumni ac professoris ejusdem seminarii. Prati, in-4°. [Six volumes pour le Lexicon 1858-1879, et un pour l'Onomasticon, en cours de publication.]

On sait que le *Lexicon totius latinitatis*, par l'abbé Forcellini, de l'école épiscopale de Padoue, fut publié trois ans après sa mort, en quatre volumes in-folio, 1771. Furlanetto en donna une troisième édition italienne de 1827 à 1831, avec d'importantes additions, puisque Borghesi, à lui seul, lui avait envoyé plus de deux mille expressions ou acceptions nouvelles tirées de l'épigraphie. Les éditeurs anglais ou allemands s'emparèrent ensuite de l'ouvrage; ce qui n'empêcha pas le docteur De-Vit, ami de Furlanetto et disciple de Rosmini, d'en entreprendre un en-

---

1. Ailleurs, où le péril est beaucoup plus pressant, dans l'Orissa, par exemple, malgré le retour périodique des sécheresses et des inondations (dans l'un et l'autre cas, il y a famine : dans le district de Purî en Orissa, on compte, de 1834 à 1866, vingt-quatre années d'inondation), non-seulement les populations n'ont rien entrepris de semblable, mais elles mettent si peu d'empressement à profiter des travaux exécutés par les ingénieurs anglais, qu'on a songé à les y contraindre par des mesures de coercition.

2. Dans les Sundarbans, où ces changements atteignent leur maximum, il semble, d'après certains indices, que, pour se représenter la configuration antérieure, il faille tenir compte, en outre, d'un affaissement considérable et pas très ancien du sol.

3. La flore est l'objet d'un travail spécial dans le XX° vol. *List of plants found in Bengal and Assam*, par le chirurgien-major G. King.

tier remaniement, avec le double dessein de mettre le *Lexique* au courant de la science, et de transformer en une œuvre nouvelle, grâce aux innombrables informations de l'archéologie et de l'épigraphie, l'incomplète ébauche de l'*Onomasticon*, mêlé dans le travail primitif au vocabulaire général. Des négociations avec la maison Didot avaient paru devoir réserver cette grand publication à la France; mais la mort de Furlanetto et les événements de 1848 y mirent obstacle. Une société italienne s'en empara, le nouveau *Lexique* est désormais publié, en six volumes in-4°, et l'*Onomasticon* a paru jusqu'à la fin de la lettre C (un très prochain numéro se terminera avec le mot *Cybele*).

Les trois premières lettres de l'alphabet, dans l'édition de Furlanetto, occupaient huit cent trente-sept pages; elles en occupent onze cent soixante dans la publication de M. D., bien qu'il ait retiré, pour le mettre ailleurs, tout ce qui composait l'*Onomasticon*. C'est dire qu'il a beaucoup ajouté, en mettant à contribution soit les nouveaux textes découverts, soit, pour les termes techniques et spéciaux, pour les expressions particulières et locales, un assez grand nombre d'auteurs que Forcellini, trop fidèle observateur des anciennes divisions en âge d'or, âge d'argent, etc., avait insuffisamment consultés.

M. D. n'a pas procédé seulement par additions; il a coordonné plus logiquement le contenu du livre. Tout mot veut être étudié d'abord dans sa substance, dans sa *matière;* d'où lui viennent ses éléments constitutifs? comment s'ordonnent-ils, et selon quelles modifications normales ou exceptionnelles? C'est ce que l'auteur appelle les informations *matérielles;* il y comprend la classification grammaticale, l'origine, l'orthographe, l'étymologie, les altérations, les dérivés, les composés; il commence par là, distinguant chaque paragraphe par des lettres, a, b, c. Le mot sera étudié ensuite dans son rôle et sa signification; comment se comporte-t-il dans le commerce de la langue écrite, avec quel sens propre, avec quelles acceptions s'éloignant toujours davantage, sous diverses influences, du commun point de départ? C'est là ce que l'auteur appelle les observations *formelles;* il distingue ces dernières réponses par des chiffres arabes. — Quant au plan général, M. D. a pensé qu'il fallait prendre au pied de la lettre, et plus exactement que n'avait fait Forcellini, le titre du livre : c'est *toute la latinité,* en choisissant pour terme final le commencement du VII^e^ siècle, que le lexicographe entend ici exposer; son devoir n'est pas d'exclure certains auteurs comme ne faisant pas autorité : il doit produire toutes les acceptions; il lui suffit de faire connaître les sources : le lecteur appréciera.

Le cadre est ainsi plus large que celui de Forcellini. — Au mot *Arena*, par exemple, tandis que Forcellini a huit définitions seulement, M. D. en donne vingt-quatre; ce qui, par parenthèse, ne suffit pas encore, car il omet une acception qu'indirectement Forcellini et lui-même ont constatée ailleurs, au mot *Arenarius,* et qu'il eût été bon de mettre en quelque lumière. Tertullien *(Pallium,* 6) appelle *Arenarius* le maître

d'arithmétique, qui enseigne à l'aide de l'*abacus* recouvert d'une très légère couche d'*arena* sur laquelle il trace les chiffres et les efface aisément, et le mot *arena* prend donc évidemment ici le sens particulier de sable ou poussière *de l'abacus*. C'est ce qui dénonce le contre-sens devenu légendaire concernant Archimède. Que de représentations figurées le montrent, au milieu du siège de Syracuse, dessinant des figures sur le sable *du rivage!* Cicéron n'avait dit cependant *(De finibus,* V, 19) que ces mots : « dum in pulvere quaedam describit attentius » ; et Tite Live XXV, 31) : « intentum formis quas in pulvere descripserat » ; et Perse *(Sat.* I, 131) : « Nec qui abaco numeros et secto in pulvere metas scit risisse vafer... » ; et Plutarque *(Marcellus,* 19) : καθ' ἑαυτὸν ἀνασκοποῦν ἐπὶ διαγράμματος. Il est évident qu'il s'agit, dans tous ces exemples, de l'*abacus* recouvert de sable fin ; Cicéron appelle un mathématicien : « homo a pulvere ».

Au mot *philosophus,* M. D. ne s'est pas contenté non plus des définitions données par ses prédécesseurs. Il a fait voir que ce mot désignait, non pas seulement un homme voué à la philosophie, mais aussi un écrivain distingué. — Il aurait pu ajouter quelques acceptions encore ; M. de Rossi, dans son *Bulletin d'archéologie chrétienne,* 1879, p. 58, et M. Lumbroso (bien connu pour ses travaux sur l'Egypte romaine), dans une intéressante Note à l'Académie royale des *Lincei* (1880), ont fait à ce propos d'intéressantes observations. Le mot *philosophus* désigne dans Vitruve *(De archit.,* I, 1-7) le savant en sciences mathématiques et physiques ; dans Spartien (*Adrien,* 20) et dans Capitolin (*Antonin,* 11 : cf. Pollux, IV, 39), le professeur proprement dit ; dans Lampride *(Elagabale,* 10), l'honnête homme, le Romain grave et respectable ; sur une mosaïque romaine d'Afrique du IVe siècle, le maître de la villa, opposé au *pecuarius ;* dans le récit de la *Passion des quatre saints couronnés,* qui se rapporte au temps de Dioclétien, l'inspecteur ou le surveillant d'une carrière de marbres ; il signifiera dans les *Mirabilia* du moyen âge l'habile sculpteur. Ajoutons, dans Sénèque, le sens de directeur religieux, comme M. C. Martha l'a spirituellement montré.

Nous ne relevons ces nuances que pour rendre à l'œuvre de M. D. ce témoignage qu'on y trouvera en beaucoup d'occasions de pareils développements, toute l'histoire d'un mot, et par conséquent d'une idée ; d'autant plus qu'il n'exclut pas de ses recherches la lexicographie chrétienne, et qu'il est ainsi amené à suivre d'entières transformations intellectuelles et morales.

A peine quelque découverte archéologique met-elle au jour un mot latin peu connu ou entièrement ignoré, M. D. en fait une étude spéciale. La Table d'Aljustrel, par exemple, a offert une série de mots qui ne sont pas encore tous expliqués : *Lausiae, Pittaciarium, Rutramen, Scaurarius, Testarius, Ubertumbus, Recisamen, Ostilis.* Or, M. D. a donné tout récemment (pour les *Nozze* Guglielmi-Spezia) une nouvelle rédaction d'une note publiée naguère par lui-même sur les deux derniers de

ces mots. *Recisamen* est pour lui le synonyme de *recisamentum*, que donne Pline, et *ostilis* équivaut à *astilis* ou *hastilis* ou *hastile*, le manche de la lance. Il a publié de même, l'an dernier, une étude sur *emitu-liarius* et *sebaciarius* que donnaient les *graffiti* de la VII[e] cohorte des Vigiles. — Tous ceux des mots nouveaux qui n'auront puêtre insérés dans son *Lexique* trouveront place dans un Supplément. Voilà prise sur le fait sa manière de travailler, et de tenir ce grand ouvrage sans cesse au courant de la science.

On peut encore juger des changements qu'il a fait subir à l'œuvre primitive par la différence entre les index bibliographiques des diverses éditions. Forcellini avait donné en trois ou quatre pages le catalogue raisonné des auteurs cités. Ce même catalogue occupe cent seize pages dans le nouveau travail. Il a pour objet de faire connaître en quelques lignes précises chacune des sources anciennes où l'on a puisé, et d'indiquer les meilleures éditions, afin que le lecteur sache immédiatement dans quels livres il lui sera possible de contrôler les divers témoignages. Ce catalogue est devenu, dans l'ouvrage de M. D., un tableau bibliographique complet de tous les textes que nous a légués la littérature latine jusqu'au commencement du VII[e] siècle. Il y comprend, à côté des œuvres littéraires, les documents écrits en latin, les lois, les inscriptions, les fragments manuscrits ou gravés sur la pierre. — Au mot *Testamenta*, par exemple, on trouve indiqués : 1° le célèbre testament de Dasumius, où il est question de Tacite et de Pline le Jeune ; il est cité d'après Bruns, *Fontes juris*... Tübingen, 1871, source plus récente que la *Zeitschrift* de Savigny de 1845 ; 2° le curieux testament d'un Gallo-Romain de Langres, fragment trouvé sur une couverture en parchemin de la bibliothèque de Bâle, et copié au X[e] siècle, d'après un tombeau où cette pièce était gravée : M. Kiessling l'a publié, et d'après lui, M. de Rossi dans son *Bulletin d'archéologie chrétienne* de 1863, page 95 ; 3° le *Testamentum porcelli Corocottae*, texte anonyme, en style de parodie, cité plusieurs fois par saint Jérôme, édité de notre temps par M. Haupt, M. Bücheler, etc. (Cf. Gruter, *Spuria*, XVIII). — Au mot *Tabulae*, on a l'indication, toujours avec une courte bibliographie, des diverses Tables alimentaires, des Tables Eugubines, de la Table de Peutinger, des *Tabulae de ponderibus et mensuris quinque*, éditées par Hultsch, etc. — Au mot *Leges*, les principaux textes juridiques isolés. — Au mot *Kalendaria* ou *Hemerologia* ou *Menologia*, la liste raisonnée des principaux de ces documents. — Au mot *Fasti*, non pas encore la liste des consulats, réservée pour l'introduction de l'*Onomasticon*, qui paraîtra plus tard, mais l'énumération des plus importantes d'entre ces listes chronologiques, avec l'indication des livres, tels que le premier volume du *Corpus* de Berlin, où l'on trouve ces textes réunis. — On jugera encore par les mots *Collectio vocum*, *Collegia*, *Decreta*, *Differentiae vocum*, *Edictum*, *Elogia*, *Epitaphium*, *Glossae*, *Laudatio*, *Notae*, *Scholia*, etc., de l'extraordinaire richesse de

cette bibliographie. Tout l'ouvrage de Teuffel y a passé, et le *Corpus*, et l'*Institut archéologique de Rome*. C'est le programme raisonné de ce que doit contenir une bibliothèque classique, voulant réunir tous les textes.

L'*Onomasticon*, qui commence après les six volumes du *Lexique* et le continue, est plus encore que ce dernier l'œuvre originale et personnelle du docteur De-Vit. Forcellini avait mêlé à son vocabulaire des noms propres d'hommes et de lieux; le docteur D. les en a retirés pour en faire un livre à part; il a de plus entrepris de compléter cette double série en y ajoutant, autant que faire se peut, tous les noms latins, ne fussent-ils mentionnés qu'une fois, que fournissent les découvertes archéologiques et épigraphiques. Cet *Onomasticon* ne dégénère pas en dictionnaire historique et géographique, bien qu'en plus d'une occasion il en puisse tenir lieu, car il n'entend pas donner de récits ni de dissertations, mais indiquer les textes antiques, dire où ils sont le mieux édités et discutés, et citer les principaux. A l'article *Alexander*, par exemple, les textes donnant le récit des expéditions militaires sont brièvement résumés en latin (c'est en cette langue qu'écrit l'auteur); ceux-là seuls sont transcrits, qui nous instruisent des particularités quant au caractère et à la vie du héros, des objets d'art destinés à célébrer son souvenir, etc. — L'article *Athenae* offre le bref résumé des textes historiques, surtout des latins, mais aussi l'indication de ceux qui démontrent les rapports religieux, littéraires, artistiques entre Rome et Athènes, la liste des archontes, etc. On ne saurait soutenir que l'auteur ait pu toujours observer pour la délimitation de ces articles généraux une règle très uniforme et très sévère; ce qui importe, c'est qu'à côté des renseignements qu'offrirait tout dictionnaire historique ou géographique, il en donne de très spéciaux, empruntés aux dernières recherches de l'érudition, et qui manquent ailleurs.

Il est clair que l'auteur ne peut pas toujours s'abstenir de discussions, car il lui faut, en plus d'un cas, choisir entre les textes, et il doit donner les raisons de son choix. C'est ainsi qu'à l'article *Capitolium* il se décide, contre le système le plus en faveur aujourd'hui, à placer le temple de Jupiter Capitolin sur l'emplacement occupé par l'église et le couvent d'Ara Cœli, et l'*arx* au lieu où se trouve le palais Caffarelli. C'est ainsi qu'à l'article *Athesis*, il démontre, par une simple comparaison de textes, l'erreur commise au sujet de la défaite des Cimbres en Italie par Tite Live et Florus ou leurs copistes, qui ont confondu avec l'*Athesis* ou Adige, l'*Atiso* ou Tosa, affluent occidental du lac Majeur : c'est près de Verceil, Plutarque l'affirme, et non pas près de Vérone, qu'il faut chercher les *Campi Raudii* (Plut., *Marius*, 24).

Il a bien fallu que l'auteur instituât une foule de discussions, dont il n'a pas besoin de donner le détail, pour arriver à établir, comme il l'a fait, un si grand nombre de généalogies partielles, qui éclairent et commentent les textes. On sait combien c'est là un genre de travail difficile,

par exemple pour l'époque des Antonins, où se rencontrent tant de noms semblables, les Domitia, les Verus, etc. C'est chose méritoire que de tirer au clair toute la généalogie d'Antonin le Pieux, de Marc-Aurèle. L'auteur l'a fait en grand détail au mot *Aurelius.* Seulement pourquoi appeler Marc-Aurèle (fils d'Annius Verus préteur, qui était frère d'Annia Galeria Faustina, femme d'Antonin) *cousin* de ce dernier, *consobrinus?* N'est-ce pas *neveu* qu'il faut dire ? L'épigraphie, disions-nous, a fourni au docteur D. d'utiles lumières, particulièrement pour la rédaction de ces généalogies. Rien que les inscriptions céramiques fournissent à ce genre de travail des informations très précieuses. Aussi le docteur D. invoque-t-il souvent Marini, Borghesi, les collections inédites, le volume de M. Descemet sur les Inscriptions doliaires latines (cf. le nº de la *Rev. crit.* du 26 juillet dernier), le *Corpus* de Berlin, etc. Il a inséré des noms propres mis au jour par les découvertes successives, alors même qu'ils ne se rencontraient qu'une ou deux fois, persuadé qu'en un temps où les fouilles romaines se multiplient si abondamment, il importe d'enregistrer ce qui pourra servir pour comparer et expliquer. Il y a telle étude patiente sur les seuls noms dont les vases grecs sont munis, qui peut aider à reconnaître, par l'identité des simples *figuli,* celle des maîtres les plus habiles. On excelle de notre temps à ces reconstitutions où la constance obtient des merveilles. C'est y aider puissamment que de réunir les éléments sur lesquels elle peut s'exercer.

Que l'on puisse signaler des omissions ou peut-être quelques erreurs dans un travail si réellement immense, auquel l'auteur ne doit suffire qu'au prix d'une lecture infatigable de ce que l'érudition contemporaine publie chaque jour, personne assurément ne s'en étonnera ; mais le docteur De-Vit a pris soin d'annoncer qu'il réserverait pour un supplément tout ce qui lui aurait échappé pendant l'impression. Cela seul nous autorise à lui signaler quelques lacunes de détail dans la partie de l'*Onomasticon* déjà publiée.

Les *Aisti* sont un petit peuple germain mentionné par Cassiodore, *Var.* V, 2, et le radical de leur nom se retrouve dans celui de plusieurs chefs ou rois, tels que *Aistomodius rex Germanorum* suivant une inscription de l'ancienne Carnuntum (*Corpus*, III, 4453), et Aistulf, Haistulf, Astolphe, roi des Lombards.— Il est singulier que L. Venuleius Apronianus ne soit nommé qu'incidemment à ce dernier mot, puisqu'il a été un des deux consuls de l'année 123 ap. J.-C., si souvent inscrits sur les briques, probablement parce que l'empereur Adrien avait fait cette année-là même d'immenses commandes pour la construction de sa villa de Tivoli en 125. L'omission se trouverait au reste réparée amplement, si le lecteur pouvait en être averti d'avance, par les détails donnés au nom *Articuleius.* L. Venuleius Apronianus, y est-il dit, fut consul en 123 avec Q. Articuleius Poetinus, que des inscriptions de briques fausses (cette utile remarque est de l'auteur) avaient fait nommer à tort dans certains livres Q. Arrius Poetinus. — On peut regretter qu'au mot *Annius*, nulle indi-

cation ne se rencontre de nature à expliquer cette marque de fabrique ANNI SER qui se retrouve sur tant de lampes antiques. M. Edmond Leblant a mis en lumière ce fait nouveau que la même empreinte, datant d'avant le IVe siècle, se trouvait à la fois sur des lampes aux sujets chrétiens, comme le Bon pasteur, et aux sujets païens : c'était sans doute l'enseigne d'un homme sans préjugés, qui travaillait pour tout le monde. Elle paraît se composer d'un prénom et d'un nom, tels que Annius Servianus, ou Sergianus, ou Serenus, ou Servandus. L'auteur de l'*Onomasticon* pourra s'en expliquer à propos d'une de ces dernières formes. Encore quelques découvertes pareilles à celles que M. de Rossi et M. Edm. Leblant ont faites à ce sujet, et il faudra absolument tenir compte, dans un dictionnaire de l'antiquité, de cet Annius, quelque incomplètes informations qu'on ait encore sur lui. — Du mot *Aterii* l'*Onomasticon* renvoie à *Haterii*, de sorte que nous ne pouvons pas encore savoir si l'auteur nous donnera quelque explication sur l'étrange monument funéraire de cette famille, trouvé en 1848, dans la *tenuta* de Centocelle, sur la *Via Labicana*, tout près de Rome, et conservé aujourd'hui au *Museo Laterano*.

La série de ces observations serait interminable ; celles-ci suffiront sans doute à recommander un ouvrage appelé, croyons-nous, à rendre de grands services.

A. Geffroy.

---

210. — **Die gegenseitige Verwandtschaft der finnisch-ugrischen Sprachen** von O. Donner (Abdruck aus den *Acta Societatis scientiarum fennicæ*, t. XI). Helsingfors. Druckerei der finnischen Litteratur-Gesellschaft. 1879, 159 p. in-4°.

Les langues ougro-finnoises, dont plusieurs ne sont étudiées que depuis une quarantaine d'années, sont aujourd'hui assez bien connues, même dans leurs dialectes, pour qu'il soit possible de constater leurs ressemblances mutuelles avec autant d'exactitude qu'on le fait pour les langues germaniques ou romanes. Ce sont d'une part les travaux des savants hongrois, de l'autre ceux des savants finnois, aidés par des Scandinaves et des Allemands, surtout des provinces Baltiques, qui ont fait faire à la science ces progrès si appréciables. M. O. Donner, professeur de sanscrit et de linguistique comparée à l'Université de Helsingfors, a entrepris de systématiser les connaissances acquises et il l'a fait avec la sûre méthode qui a été expérimentée d'abord pour les langues indo-européennes. Bien que ses prédécesseurs lui aient facilité la tâche et qu'il aime à s'appuyer sur leur autorité, il avait à faire beaucoup plus qu'une simple compilation, car il fallait choisir entre des opinions contradictoires, adopter celles qui pouvaient le mieux se concilier, extraire de nombreuses monographies des petits faits servant de transi-

tion pour conduire à de grands résultats, posséder assez bien les vingt idiomes dont il s'agissait de déterminer les traits communs, et tirer d'ouvrages écrits en six langues les éléments de ce travail de comparaison. Sans parler des publications finnoises, suédoises, danoises, allemandes et latines, qui sont parfaitement accessibles aux savants de sa nation, M. O. D. a pu, ce qui est plus rare, mettre à profit les remarquables travaux des linguistes magyars. Nous avons donc devant nous une œuvre profonde et originale dans son ensemble.

Après avoir passé en revue les classifications des langues ougro-finnoises proposées par le Danois Rask, les Finnois Castrén et Ahlqvist, et les Hongrois Hunfalvy et J. Budenz, et avoir constaté que les analogies servant de base à tout système de ce genre doivent être cherchées dans la phonétique, les formes grammaticales et le vocabulaire, l'auteur entre immédiatement en matière. Il montre d'abord que l'harmonie des voyelles, si caractéristique pour le finnois, le karélien, l'esthonien, le hongrois et quelques dialectes tchérémisses et vogoules, a laissé des traces dans la plupart des autres idiomes auxquels elle est maintenant étrangère, et il en induit qu'elle a existé dans tous, mais qu'elle est un élément trop variable pour servir à une classification des idiomes ougro-finnois. — Les groupes permien et volgaïque n'ont guère que des voyelles brèves ; le vogoule septentrional, au contraire, a un système de diphthongues assez développé, moins cependant que dans les idiomes baltiques et surtout le lapon ; il est donc vraisemblable que la langue mère a aussi connu ce système, et, si quelques-uns des idiomes dérivés l'ont conservé et perfectionné, c'est qu'ils ont sans doute continué plus longtemps à faire partie du même rameau. — Le redoublement des consonnes, qui se produit en certains cas dans tous les idiomes baltiques, prouve aussi leur plus étroite affinité. — L'adoucissement des consonnes confirme cette proche parenté et permet de l'étendre aux idiomes mordouines et au tchérémisse. — Après avoir examiné quelques autres faits linguistiques de moindre importance, l'auteur passe au vocabulaire, sur lequel il ne s'étend pas de manière à en former une section spéciale, car il faudrait un gros volume pour épuiser le sujet, que l'auteur a commencé à traiter dans son *Vergleichendes Wœrterbuch der finnisch-ugrischen Sprachen.* (Helsingfors, 1874-1876, 2 livr. in-8°.) Il se contente de remarquer, dans le présent essai, que les peuples ougro-finnois les plus rapprochés par leur situation géographique, le sont aussi le plus pour leur vocabulaire ; que pourtant le magyar a plus d'affinité à cet égard avec l'ostiaque et le vogoule qu'avec le mordouine et le tchérémisse, lesquels se rattachent plus étroitement aux idiomes baltiques qu'à leurs congénères ougriens. Les deux cents mots finnois et lapons identiques pour la forme et le sens, qu'a recueillis le savant hongrois J. Budenz, peuvent être portés au chiffre de dix-sept cents et plus, et cependant, en une multitude de cas, les deux peuples expriment les mêmes idées par des mots essentiellement différents.

Dans la seconde section relative à la forme des mots, l'auteur étudie successivement les suffixes, les signes du pluriel qui, dans le zyriæne, le permien et le tchérémisse, n'ont aucun rapport avec ceux des autres idiomes congénères ; les désinences des cas ; les pronoms qui, étant du nombre des éléments les plus anciens de ces langues, sont aussi les plus semblables entre eux ; les particules, dont quelques-unes sont communes à toute la famille, tandis que les autres se sont formées après la séparation plus que millénaire de ses différents rameaux ; les noms de nombres, dont les sept premiers sont de même origine dans tous ces idiomes, quoique le septième paraisse être emprunté aux langues indo-européennes ; *huit* nous semble être le duel de quatre dans l'ostiaque, le vogoule et le magyar ; dans les autres langues, il est formé du mot *deux* (avant dix), comme *neuf* l'est partout de *un* (avant dix). M. O. Donner termine la seconde section par l'examen de plusieurs particularités du verbe, puis il donne la conclusion de ses recherches et la résume dans le tableau suivant des langues ougro-finnoises : I. *Rameau ougrien : a*, ostiaque de l'Irtysch et de Sourgout, dans le gouvernement de Tobolsk, et ostiaque du nord ; *b*, vogoule du Nord ou de la Soswa, affluent de l'Ob, et vogoule de la Konda, affluent de l'Irtysch ; *c*, magyar. — II. *Rameau finnois : a*, division permienne, zyriæne, permien et votiak ; *b*. division volgaï-baltique : 1° groupe du Volga : tchérémisse et mordouine erze et mokscha ; 2° groupe finnois occidental : lapon, live, vêpse, esthonien, vote et finnois propre. Cette classification, qui tient compte de tous les faits acquis dans l'étude des langues ougro-finnoises, ne pourra guère être modifiée que si des recherches plus approfondies sur les idiomes orientaux venaient à les montrer sous un aspect un peu différent.

E. Beauvois.

---

211. — **Nicolaï Karlowitsch.** Die Entwickelung des Nihilismus. Un vol. in-8° de 139 pp. Berlin, Behr,. 1880.

Cet opuscule, déjà parvenu à sa troisième édition, paraît être l'œuvre d'un Russe d'origine allemande. C'est ce qu'indique le nom patronymique de Karlowitsch, Saint Charles étant étranger à l'église orthodoxe. L'auteur n'a pas cru devoir donner son véritable nom, c'est un conservateur à outrance, un partisan acharné de la religion d'Etat, un adversaire non moins acharné de toutes les philosophies, positivistes ou autres. Son travail est précieux par les nombreux extraits qu'il donne de la presse russe ; il permet de se faire une idée exacte de certains courants d'opinion publique que les étrangers peuvent difficilement observer. Il est d'ailleurs, par sa nature, de ceux qu'on ne peut discuter dans une Revue qui s'interdit rigoureusement les questions de politique contemporaine.

L. L.

VARIÉTÉS

Les passages biffés du manuscrit de l'abbé Ledieu.

(Journal sur la vie de Bossuet.)

Le manuscrit autographe du journal de l'abbé Ledieu sur la vie et les ouvrages de Bossuet présente un certain nombre de ratures auxquelles la critique moderne a cru devoir attacher de l'importance. Est-ce l'auteur qui a biffé d'une manière si complète ici deux ou trois lignes, là douze ou quinze, ailleurs un paragraphe tout entier ? Ne seraient-ce pas plutôt, comme on se plaît à le répéter [1], les jansénistes du XVIIIe siècle, entre autres Lequeux et Déforis, qui auraient couvert d'encre des révélations qu'ils avaient intérêt à supprimer ? M. l'abbé Guettée, premier éditeur de ce curieux journal, avait le droit de répondre à ces questions ; il l'a fait avec une entière bonne foi, et, après avoir dit (tome II, p. 198) qu'il signalerait au passage toutes les ratures importantes, il a poussé le scrupule jusqu'à faire connaître, d'après quelques mots plus imparfaitement effacés que les autres, le sens probable des passages biffés.

Possesseur du manuscrit de Ledieu, j'ai eu la curiosité de chercher ce que pouvait recouvrir cette épaisse couche d'encre, et il a suffi d'un léger grattage à la gomme élastique pour faire reparaître presque tous les mots. Dès lors il n'était pas besoin d'un long examen pour voir que c'est Ledieu lui-même qui a fait toutes les ratures du manuscrit. L'avant-dernier passage biffé (page 324 du ms., page 88 du tome III de l'imprimé), contient, en effet, ces mots que M. Guettée avait pu lire : « *J'ai* « *trop parlé* jusqu'ici de son attachement [il s'agit de l'abbé Bossuet, « futur évêque de Troyes], pour Mme Bossuet [sa belle-sœur]; je n'en « dirai plus rien *de peur de surprise*. » Cette simple phrase explique tout : pour éviter la *surprise*, pour n'être pas exposé à voir ses médisances connues des personnes intéressées, Ledieu a jugé plus prudent d'effacer les endroits où il craignait d'avoir *trop parlé*. A l'exception de quatre ou cinq dont il sera question ci-après, tous ont trait au caractère et à la conduite privée de l'abbé Bossuet et des autres neveux du prélat. Ainsi les huit lignes qui manquent p. 443 du IIe tome de l'imprimé sont relatives au chagrin qu'éprouvait cet abbé dont Louis XIV ne voulait pas faire un évêque de Meaux. « Il sent mieux que personne, disait Ledieu (p. 269 du ms., tome II de l'impr. p. 443), le tort que cela lui

1. Nous ne voulons pas écarter les voiles qu'une main janséniste a prudemment étendus, dit après beaucoup d'autres M. l'abbé Réaume, auteur d'un inconcevable pamphlet qu'il a intitulé : *Histoire de Bossuet* (tome III, 509).

« fait dans le monde. Les gens du monde savent le désir de M. de Meaux ; « ils savent quel plaisir c'est à un oncle de son âge de prendre son « neveu pour coadjuteur, et tous disent qu'il faut que M. de Meaux ait « eu de grandes raisons qui l'empêchent d'exécuter un tel dessein ; que « ces raisons doivent regarder la conduite de M. l'abbé Bossuet, et qu'il « faut que M. de Meaux croie ne pouvoir le mettre à sa place sans se « déshonorer. L'abbé sent tout le poids de ce rejet (?) qui le déshonore « lui-même et le perd à jamais de réputation dans le monde. »

Plus loin (page 292 du ms. ; tome III, 22, 23) il est question d'une partie de campagne que l'abbé Bossuet avait faite au bois de Boulogne avec sa belle-sœur et plusieurs autres personnes. Ledieu se plaint qu'ils ne soient rentrés qu'à la nuit : « Et voilà, s'écrie-t-il, les mesures « d'honnêteté qu'ils gardent devant le public ! Cependant le bonhomme « de mari, M. Bossuet, gardait le logis. »

Quelques lignes plus bas (ms., 293 ; impr. III, 24), il est encore question de l'abbé Bossuet, mais M. Guettée s'est trompé du tout au tout sur le sens de ce passage. « On peut croire, dit-il, que Ledieu s'était « étendu sur l'éloquence de l'abbé Bossuet, et qu'il effaça plus tard, « dans un moment d'humeur contre l'abbé Bossuet qu'il n'aimait pas, « ce qu'il avait écrit. » Ledieu se plaignait, au contraire, que l'abbé Bossuet eut prêché effrontément, dans la cathédrale de Meaux, un sermon de son oncle. C'est le plus indéchiffrable de tous les passages raturés, et il y a des mots que je n'ai pu lire. « J'ai appris par des gens « sérieux, disait l'auteur du Journal, que le sermon prononcé le jour de « la Toussaint par M. l'abbé Bossuet était un sermon fait... par M. de « Meaux. Aussi est-il bien. Je sais que M. de Meaux a fait dans son « église huit sermons sur les huit béatitudes [ce qu'il n'a pas cessé (?)] « de faire au jour de cette fête. Et M. l'abbé Bossuet, en son voyage à « Meaux pour le synode, s'enferma un jour entier dans le cabinet de « M. de Meaux..... Il eut tout le loisir de fouiller (?) dans la grande « armoire où sont tous les papiers, et de piller tous les sermons de « M. de Meaux qui y sont... Et voilà quel était le grand talent de la « chaire [de cet abbé ?]... Un homme qui se donne pour si bel esprit et « qui est réduit à piller avec audace les pièces d'autrui ; c'est le comble « de l'hypocrisie et de la dissimulation. » Ledieu continue en rapportant ce qu'on lui a dit sur la manière dont ce sermon avait été prononcé, « sans onction, sans action, avec une mémoire fort embarrassée, » tant que l'orateur pensa demeurer court trois ou quatre fois, et qu'il tourna même à la fin « comme un homme perdu et qui ne suivait plus son « discours, ce qui a paru si visiblement que tout le monde s'en est « aperçu.. Lui-même a senti ce défaut de sa mémoire... Mais depuis « qu'il est arrivé à Paris, il a oublié tout cela, et il passe ici pour un « grand prédicateur. »

Ailleurs, ce sont des récriminations contre les neveux de Bossuet qui vont constamment souper en ville, et qui ne rentrent que fort tard ; Ledieu

prend surtout à partie l'abbé Bossuet et M^me^ Bossuet, sa belle-sœur. Il ne va pas jusqu'à dire que leur amitié fût coupable, mais il trouve une telle intimité fort peu convenable. « Il est toujours dans le même attache-« ment auprès de M^me^ Bossuet. Ce sont toujours les mêmes inquiétudes « et les mêmes minauderies ; des mots à l'oreille, même en compagnie, « et le reste ; bien plus, les mêmes visites le soir et les mêmes tête-à-tête. « Il fait beau voir cette dame ne regarder ni ne parler jamais à son mari, « et n'avoir au contraire des yeux, des flatteries, des badinages et des « paroles que pour l'abbé, et cela tous les jours publiquement, à table, « en conversation et partout, sans respecter M. de Meaux, en présence « de qui tout cela se passe, et qui ne dit mot. » (Ms., p. 313 ; impr. III, p. 66.)

D'autres fois enfin Ledieu reproche aux trois neveux de Bossuet (Chasot, Bossuet et l'abbé Bossuet) de se nantir de bonne heure des effets précieux qui ne devaient leur revenir qu'à la mort de leur oncle. Un mois avant cette mort, le 11 mars 1704, Ledieu apprend « que M. de « Ch., fort pressé de s'en aller, donna ordre de faire conduire ici la pe-« tite et la grande chapelles de M. de Meaux ; et, en effet, elles ont été « amenées à Paris au commencement de cette semaine et sont dans cet « hôtel. C'est un conseil pris entre Messieurs ; tous les jours (?) ils se « nantissent de bonne heure des meilleurs effets, car ils ont aussi fait « apporter la moitié de la vaisselle d'argent qui était demeurée à Meaux « pour s'en servir quand M. l'Intendant passait, ou quand M. l'abbé « Bossuet y était aux grandes fêtes. » (Ms., p. 320 ; impr. III, p. 80.)

Voilà pour la famille de Bossuet ; les passages biffés où il est question d'elle (p. 268-325 du ms.) sont au nombre de dix-neuf, et lorsque l'abbé Ledieu prend la résolution de ne plus rien dire, on ne trouve plus une seule rature, si ce n'est pourtant à la p. 477 où il s'agissait des dégradations de Germigny. Cette dernière rature suffirait d'ailleurs à prouver que c'est bien Ledieu qui a fait toutes les autres ; elle est d'une encre blanche comme le texte qu'il s'agissait d'effacer, toutes les autres sont d'une encre très noire comme ce texte lui-même.

Les passages biffés qui n'ont pas trait à l'abbé Bossuet sont tous relatifs, comme l'avait pressenti M. Guettée, aux affaires temporelles de l'évêque de Meaux. Bossuet n'avait jamais connu l'art de régler les dépenses de sa maison ; il l'avouait ingénuement au maréchal de Bellefonds, en 1672, et l'accroissement de ses ressources, lors de sa nomination à l'évêché de Meaux, n'avait pas amélioré, loin de là, une situation déjà si fâcheuse. Ses créanciers n'attendirent pas sa mort pour exiger ce qui leur était dû, et notamment une somme de 40,000 fr. prêtée à M^lle^ de Mauléon, dont Bossuet s'était rendu caution. Ledieu avait appris par des tiers quelques particularités de ces affaires d'argent ; il n'avait pas manqué de transcrire sur son journal ce qu'il avait entendu dire ; après réflexion, il crut devoir effacer ces passages comme les autres. Les voici tels que Ledieu les avait rédigés :

« M. Cornuau, chargé des affaires de M. de Meaux, vient de me dire « que, outre les procès qu'a M. de Meaux avec la veuve Souin et les hé- « ritiers de Léger, il en a encore un bien plus important avec Mme Pa- « geot, au sujet de Mlle de Mauléon, dont M. de Meaux est la caution « pour plus de 45,000 livres; que lui, Cornuau, paya l'année dernière « 3,000 (?) fr. à Mme Pageot, et M. de M. a l'acquit... [1], tant ses affai- « res sont délabrées; que Mme Pageot demande à présent que la halle de « Mlle de Mauléon lui soit adjugée en paiement de son capital employé à « cet achat et des arrérages qui lui sont dus; que M. de Meaux s'est joint « à cela.... [2]. Voilà bien du tracas à son âge et dans son état et une santé affaiblie. Dieu lui donne la force de soutenir ces assauts! » (7 janvier 1704. Ms., p. 304; impr. III, p. 45.)

(« Rapport à ce qui est dit ci-dessus, 8 janvier 1704; on lit en marge: « *Affaires de M. de Meaux.*) Je viens d'apprendre que M. Antoine la « Sale (?), second valet de chambre de M. de Meaux, fut envoyé de Ger- « migny à Paris, en 1702, chargé de 3,000 livres qu'il porta à Mlle de « Mauléon; il fut encore chargé de lui porter de Meaux à Paris la « somme de 5,000 livres; il ne faut pas douter que ce ne fût pour payer « Mme Pageot et ses enfants des arrérages de l'année, que Mlle de Mau- « léon lui doit, et dont M. de Meaux est caution : ce doit être un grand « crève-cœur pour ses neveux qui voient aller leur bien à des étran- « gers; c'est pourquoi ils ont entrepris cette action contre les effets de « Mlle de Mauléon pour les faire adjuger à Mme Pageot et reprendre la « halle. » (Ms., p. 306; impr. III, p. 49.)

« — 3 février 1704. La pauvre Mme Pageot est morte; c'est apparem- « ment à cette occasion que la Mauléon est venue voir M. de M. ce « soir... [3] » (Ms., p. 310; impr. III, .)

« — 16 mars 1704. Hier samedi, sur le midi, Mlle de Mauléon vint voir « M. de Meaux, lui apportant son eau divine dont elle voulait absolu- « ment lui faire prendre comme devant lui rendre la vie. M. de Tour- « nefort est venu qui l'a bien contrariée. Il a refusé constamment de « permettre à Monseigneur de boire de cette eau qu'il ne connaissait pas, « qui était chère et inutile au malade en la bonne disposition où il était. « Cette pauvre fille ainsi chassée s'en est allée fort émue (?), et néan- « moins après avoir baisé souvent la main de M. de Meaux. » (Ms., p. 321; impr. III, p. 82.)

Les voilà donc ces révélations si graves que les Jansénistes du XVIIIe siè- cle, si l'on en croit les écrivains bien pensants de notre époque, se sont efforcés de détruire! Il s'agit, en définitive, de quelques médisances, de

---

1. Cinq ou six mots illisibles.
2. Une ligne et demie où se trouvent les mots suivants : « et a pris les mesu- res... le prix de la halle, les sommes qu'il a payées à Mme Pageot, au sujet de la caution. »
3. Cinq ou six mots sont illisibles : « Mais à présent on est ici... elle (?) »

quelques indiscrétions que leur auteur a supprimées, soit pour assurer son repos, soit pour ne pas manquer aux convenances les plus vulgaires, puisqu'il était dans la maison de Bossuet une sorte de serviteur à gages. On ne s'explique pas bien ce luxe de précautions, puisque Ledieu a laissé subsister dans son Journal beaucoup d'autres traces de sa mauvaise humeur contre les neveux de Bossuet; peut-être craignait-il qu'on ne mît les scellés sur tous ses papiers; cette supposition est assez vraisemblable, puisque cette partie de son Journal correspond aux six derniers mois de la vie de Bossuet.

A. Gazier.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. E. Caro, de l'Académie française, doit faire paraître prochainement un ouvrage intitulé *La fin du* XVIII*e siècle, études et portraits ;* un extrait de ce livre a paru dans le num. du 4 septembre de la *Revue politique et littéraire*, sous le titre : *Souvenirs de Coppet, M*me *de Staël et ses amis.*

— On vient d'inaugurer à Clermont-Ferrand, le 5 septembre, une statue de Blaise Pascal, œuvre du sculpteur Guillaume. A cette occasion, M. Bardoux a enrichi le musée Pascal d'une pièce importante : il s'agit d'un moulage de la figure de Pascal pris le 19 août 1662, et que son possesseur actuel a eu l'heureuse idée d'offrir à la ville de Clermont par l'entremise de son député. Ce masque a servi au XVIIe siècle au peintre Quesnel et au graveur Edelinck qui ont reproduit, plusieurs années après sa mort, les traits du grand homme. Il appartenait, en 1789, au graveur en médailles Duvivier, et on le conservait dans une collection particulière. L'expression de cette figure est saisissante ; le nez, la bouche, le front surtout, méritent d'attirer l'attention des physiologistes.

— Dans la *Revue* du 23 février 1880, p. 160, nous avons dit quelques mots d'une brochure de M. Ch. Schmidt *sur deux reliquaires de saint Anastase qui ont existé jadis en Alsace et en Lorraine*. M. Schmidt nous écrit qu'on a attiré son attention sur deux erreurs, qu'il croit devoir rectifier; 1° Le saint Anastase dont il s'agit, n'est pas l'évêque peu connu de Terni, mais un moine persan, étranglé et décapité en 628. M. Schmidt a reçu de Rome la photographie d'une ancienne peinture byzantine, représentant la tête du saint, *cujus aspectu daemones fugantur ;* cette peinture a servi de type à de nombreuses médailles de dévotion et très probablement aussi au reliquaire de Wittersdorf; 2° A Vergaville, il n'a pas existé de *reliquaire* de saint Anastase, on n'a de lui qu'une simple *image*. Saint Eustaise n'est pas saint Anastase, mais un compagnon de saint Colomban; ses reliques étaient censées conservées à Vergaville, où on leur attribuait également la vertu de guérir les démoniaques.

— Etaient présents au dîner mensuel des collaborateurs de la *Revue critique*, le lundi 6 septembre, MM. Carrière, Giry, Graux, Guyard, Jacob, Monod, Morel-Fatio, R. Foerster, professeur à l'Université de Rostock, et Tratchevsky, professeur à celle d'Odessa.

ALLEMAGNE. — Sous le titre « Gœthe à Berlin » (*Gœthe in Berlin. Festschrift zur Enthüllung des Berliner Gœthe-Denkmals.* Berlin, Weidmann. In-8°, 36 p. 60

pfennigs) M. Otto Brahm nous raconte les « rapports entre Gœthe et Berlin »; il montre que ce ne fut que vers 1790 que Gœthe fut goûté dans les cercles de Berlin et que les nombreux admirateurs que le poète y conquit dès lors, formaient une sorte d'association et comme une école; ce sont : Rahel, Varnhagen, Henriette Herz, Dorothée Veit, Guillaume et Alexandre de Humboldt, Tieck, Aug. Guillaume et Frédéric Schlegel, Schleiermacher, Arnim et Bettina. M. Brahm divise ce mouvement en trois époques : la première est celle où se fonde, assez silencieusement, le culte de Gœthe « dont Rahel est la grande prêtresse »; la deuxième, celle où les vieux romantiques, Tieck et les frères Schlegel, sortis des salons de Berlin, se répandent en Allemagne pour prêcher ce culte de Gœthe ; la troisième, celle où les jeunes romantiques, surtout Arnim et Bettina, poursuivent l'œuvre commencée par Tieck et les Schlegel. Mais ce furent trois femmes, trois juives, Rahel Robert, Henriette Herz, Dorothée Veit, qui furent les plus chauds apôtres du poète ; elles se firent un devoir d'exciter en faveur de Gœthe l'enthousiasme de la société berlinoise, et Rahel déclare, à mainte reprise, qu'elle « idolâtre » et « adore » cet homme « envoyé des dieux ». M. Brahm cite encore le nom de l'original K. Philippe Moritz et celui du musicien Zelter qui fut à Berlin le « chargé d'affaires » de Gœthe. En somme, Gœthe doit beaucoup à Berlin ; ce fut Berlin surtout qui acclama le poète classique, l'auteur d'*Iphigénie*, du *Tasse*, d'*Hermann et Dorothée ;* après le voyage d'Italie, Gœthe trouva à Berlin autant de sympathie et d'admiration qu'après *Gœtz de Berlichingen* il y avait rencontré, dans le cercle de Nicolai et de Ramler, d'antipathie et d'opposition.

— L'éditeur Seemann va publier une troisième édition de la *Geschichte der Plastik*, de M. Lübke ; cette édition paraîtra en dix livraisons (la livraison, 2 marks.)

— M. P. Em. Richter, vient de publier un catalogue des périodiques, concernant la littérature, l'art et les sciences, de la Bibliothèque de Dresde. *(Verzeichniss der Periodica aus den Gebieten der Literatur, Kunst und Wissenschaft im Besitze der k. œffentl. Bibliothek zu Dresden, nach Titeln, Herausgebern u. Materien geordnet*, etc. Dresden, Burdach. In-4°, 96 p.)

— Le cinquième congrès des orientalistes aura lieu à Berlin, au mois de septembre de l'année prochaine.

— M. Henri Wlislocki, de Klausenbourg, prépare une *Grammatica linguae Ciganorum transsilvaniensis*.

— A la mort de Franz Pfeiffer (1868), ce fut M. Jos. Strobl, aujourd'hui professeur à l'Université de Czernowitz, qui se chargea de publier le second volume des sermons allemands de Berthold de Ratisbonne. Ce second volume vient de paraître. (Vienne, Braumüller. In-8°. xxx et 696 p.). Il comprend 34 sermons, (xxxvii-lxxi), une introduction où M. Strobl nous entretient des manuscrits des sermons, des « variantes et remarques » *(Lesarten und Anmerkungen)* qui remplissent près de quatre cents pages. Il faut savoir gré à l'éditeur de sa patience et du soin persévérant qu'il a mis dans ce travail assez aride. A vrai dire, le plan conçu par Pfeiffer n'a pas été exécuté entièrement. Pfeiffer voulait publier tous les sermons, même ceux qui sont en latin, et M. S. ne nous donne que les sermons en allemand. Pfeiffer voulait accompagner son édition d'une étude d'ensemble sur Berthold et son éloquence; M. S. n'a pas entrepris cette étude qui ne lui paraissait pas possible sans la connaissance des sermons latins de Berthold et de l'éloquence sacrée du moyen âge. Mais, après tout, M. Strobl n'était pas tenu de remplir le programme que Pfeiffer s'était fixé. Ce dernier avait promis également un glossaire, que M. Strobl a jugé inutile, et avec raison : le dictionnaire de Lexer suffira à ceux qui trouveront quelque difficulté à lire le texte de Berthold. En somme, quoique l'éditeur n'ait pas tout à fait répondu aux intentions de Pfeiffer et à l'attente du public, il mérite la

reconnaissance des amis de la littérature allemande pour la peine qu'il s'est donnée. L'ouvrage, comme la plupart des livres publiés par M. Braumüller, est d'ailleurs d'une exécution admirable.

CANADA. — M. Francis Parkman, dont l'on connaît les excellents travaux sur l'histoire de la colonisation française au Canada, prépare un livre sur la lutte finale entre la France et l'Angleterre dans l'Amérique du Nord; ce livre, commençant à la paix d'Aix-la-Chapelle, se terminera à la prise de Québec. M. Parkman dispose de nombreux matériaux inédits, entre autres, de la correspondance de Montcalm.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 septembre 1880.

M. Deloche lit une notice sur une monnaie mérovingienne découverte dans la Corrèze. On a récemment découvert dans le canton de Brives (Corrèze), un tiers de sou mérovingien, en or très pâle ou en électrum, du poids de 1 gramme 21, portant au droit une légende circulaire dont on ne devine que les dernières lettres, ...MOVLAS (?), au revers une légende circulaire également mutilée ...ODOLENVS MON(etarius) et dans le champ les lettres EC. Cette pièce ressemble beaucoup à un grand nombre de monnaies mérovingiennes de la région limousine; elle a été, on vient de le voir, trouvée en Limousin; enfin, le nom du monnayer qui s'y trouve paraît devoir être lu *(Te)*ODOLENVS, nom qui se retrouve également sur des monnaies du Limousin. Tout semble donc se réunir pour attribuer aussi à cette pièce une origine limousine; mais une objection péremptoire exclut cette hypothèse. Les lettres EC, en effet, qui se lisent au revers, sont certainement l'abréviation du nom de la cité d'Angoulême, *civitas Ecolismensium.* On possède deux autres monnaies qui ont la même marque. M. Deloche pense que le monnayer limousin Teodolenus aura travaillé successivement dans les deux cités de Limoges et d'Angoulême, qui d'ailleurs étaient contiguës l'une à l'autre. On s'explique ainsi la ressemblance de la monnaie angoumoise marquée ...ODOLENVS avec les monnaies limousines déjà connues.

M. Revillout fait une communication sur le papyrus 384 de Leyde, qui contient un livre de philosophie, le seul ouvrage de philosophie proprement dite qu'on possède jusqu'ici en égyptien. Il contient, sous la forme d'un dialogue entre une chatte éthiopienne et un petit chacal *koufi*, une curieuse discussion sur la fatalité, la Providence, les grandes questions sociales, la vie future, etc. Le chacal professe une philosophie négative des plus avancées. Il admet le fatalisme le plus complet; il nie la providence des dieux, la vie future, la responsabilité humaine dans la criminalité, etc. La chatte éthiopienne défend contre lui les croyances religieuses de l'ancienne Egypte; elle est très troublée par les théories subversives que développe son interlocuteur. La discussion est très curieuse aussi dans la forme. Le chacal s'y montre très respectueux à l'égard de la chatte, qu'il appelle constamment *madame*, et à laquelle, malgré son scepticisme, il ne manque pas de rendre tous les hommages extérieurs dus à sa qualité d'animal sacré, de « fille du soleil. » Il fait preuve en même temps d'une instruction étendue : il met à profit toute l'histoire naturelle de son temps; tous les êtres de la création lui fournissent des arguments à l'appui de ses théories. Quelquefois il cite des apologues; un de ces apologues a été traduit par M. Brugsch, qui y a montré, sous sa forme la plus ancienne, la fable ésopique du lion et de la souris. M. Revillout se propose de publier en traduction française des extraits étendus de cet intéressant ouvrage.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Delisle : Jules Dukas, Étude bibliographique et littéraire sur le Satyricon de Jean Barclay.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 27 Septembre — 1880

212. — **A statistical Account of Bengal**, by W. W. Hunter. London, Trübner et Co. 1875-77. 20 vol. gr. in-8°.

II

De la description du pays, M. Hunter passe à celle des habitants, et pour cela commence naturellement par reproduire et discuter les résultats fournis par le recensement de 1872. Avant cette opération, on n'avait aucune donnée précise sur le chiffre de la population. Les évaluations officielles, pour le Bengale inférieur seulement, étaient en défaut de 23 millions, et quelques-uns des chiffres cités par M. H. sont au-dessous du vrai de plus de 50 o/o. M. H. donne au cours de ses volumes les détails les plus circonstanciés sur la manière dont l'opération fut conduite au Bengale, et sur les précautions qui en assurèrent l'exactitude jusque dans les campagnes les plus reculées [1].

Des diverses classifications établies par le recensement, il a reproduit et discuté toutes celles qui offraient des garanties [2], celles notamment qui se rapportent au sexe, à l'âge, à la caste, à la race, à la religion, et il a donné chaque fois les renseignements les plus étendus sur les diverses classes relevées dans chaque district.

Les Musulmans, pour commencer par eux, sont nombreux au Bengale. Dans quinze districts, ils sont en majorité; dans le pays entier, ils forment 31, 5 o/o de la population totale. Leur distribution géographi-

1. Un seul résultat parut décidément suspect, celui de la ville même de Calcutta.

2. La classification des habitants d'après leurs métiers ou occupations, a été supprimée à partir du VI[e] volume (elle reparaît toutefois exceptionnellement au t. XV pour Purniah), et cela avec raison. Elle ne saurait être, même approximativement, exacte. Il est inadmissible, en effet, que, dans les campagnes, le chiffre de ceux qui vivent de l'agriculture soit aussi faible que celui qui résulte de ces tableaux, à savoir de 22 à 28 o/o de la population mâle adulte. M. H. a aussi relevé et expliqué quelques inexactitudes dans les données relatives à l'âge et à la proportion des infirmes. Parmi les enfants au-dessous de douze ans, la part du sexe féminin est beaucoup trop faible; parmi les adultes, elle est beaucoup trop forte. Parmi les infirmes aussi figurent trois ou même quatre fois moins de femmes que d'hommes. Ces disproportions s'expliquent, dans le premier cas, par la précocité des femmes dans l'Inde; dans [le] second, par la répugnance des familles à fournir sur certains points des renseigne[me]nts exacts.

que serait intéressante à étudier au point de vue de l'histoire musulmane du Bengale. On les trouve en nombre d'abord dans le voisinage des anciens sièges de leur puissance, tels que Murshidâbâd et Dacca; mais bien plus encore dans les districts reculés, surtout à l'Est et au Nord-Est, le long des grandes routes fluviales et militaires, où leurs princes ont dû maintenir des cantonnements permanents et concéder le plus volontiers des fiefs ou *jâgirs* [1]. Ils ont très peu pénétré, au contraire, dans les districts montueux de l'Ouest et du Sud-Ouest, où la terre est pauvre. Beaucoup d'entre eux, principalement les Afghans, paraissent être venus comme soldats, d'autres comme marchands; mais le plus grand nombre paraît s'être recruté parmi les aborigènes. Aujourd'hui ces anciens maîtres du pays sont presque tous laboureurs; ils ne fournissent qu'un faible contingent à la population urbaine, ont peu de part dans la propriété du sol qu'ils cultivent, et leur condition en général est pauvre. Sauf de rares exceptions, en Murshidâbâd, par exemple, ils sont au-dessous de la moyenne sous le rapport du progrès scolaire et ils se montrent moins soucieux d'innovations que les Hindous. Ils ne sont pourtant pas fanatiques, et ce n'est que dans les districts orientaux que la secte remuante des Wahâbis compte un certain nombre d'adhérents. Mais, là même, leur foi a cessé d'être conquérante. A l'exception de Gayâ, où ils font, dit-on, des progrès, les rapports sont unanimes pour affirmer qu'ils ne font plus de prosélytes. En Patnâ et en Gayâ, les basses classes ont suivi l'exemple de leurs coreligionnaires du Dékhan et se sont subdivisés en castes.

Les Hindous forment les 64, 6 o/o de la population totale. Au Bengale, comme ailleurs, ils sont divisés en castes dont le nombre se chiffre par centaines et dont les origines réelles ou prétendues sont infiniment diverses. En tête viennent les brâhmanes, environ 6 o/o de la population hindoue [2]. Ils se subdivisent en un grand nombre de classes, en partie propres au Bengale, que M. H. a plus d'une fois décrites en détail et dont quelques-unes sont séparées par des barrières aussi jalouses que celles dont la caste s'entoure contre le reste de la nation. Très peu d'entre eux pratiquent le genre de vie que leur assignent les Çâstras. Beaucoup sont petits fonctionnaires, intendants de zémindars, etc. En plus grand nombre encore, ils vivent d'agriculture; mais ils ne consentent que rarement à mettre eux-mêmes la main à la charrue. Au-dessous

1. Ils s'élèvent à 60 o/o de la population à Rangpur, à 65 en Maimansinh, Bâkarganj et Tipperah, à 70 en Pâbnâ et en Chittagong, à 75 en Noâkhâli, à 77 en Râjshâhî, à 80 en Bogrâ.

2. Dans certains districts, cette proportion va jusqu'à 12 o/o comme en Shâhâbâdet en Balasor, jusqu'à 14 comme en Bâkarganj. Dans d'autres, elle tombe à 2 comme en Maldah, à 1,2 comme en Rangpur, à 0,9 comme en Dinâjpur et en Kuch Behar, ou même à 0,7 comme en Jalpâiguri. En général, il faudrait la porter au double, si on voulait être bien strict dans l'application du nom d'Hindou et un peu coulant pour certaines prétentions à celui de brâhmane. — T. XV, 254, la proportion des brâhmanes à la population hindoue en Purniah n'est pas de 0,02 o/o, mais de 2,8 o/o.

d'eux viennent ceux à qui l'opinion accorde la qualité de râjpouts ou de xatriyas (environ 3,6 o/o, peu nombreux surtout dans le Sud-Est), mais dont la plupart sont d'origine manifestement aborigène. Puis viennent let Kâyasthas et quelques autres castes çûdras de haut rang : plus bas, les fermiers et petits laboureurs, les artisans, les journaliers ; enfin les classes vagabondes ou absolument dégradées. La grande masse de la population appartient aux diverses sectes vishnouites, dont quelques-unes ne reconnaissent pas de castes. Les brâhmanes sont en majorité civaïtes. Dans les villes, les deux divisions du Brahmasamâj comptent un nombre encore restreint, mais grandissant d'adhérents.

Tout à fait en dehors de l'hindouisme est l'aborigène, là où il s'est conservé pur, dans les montagnes des districts frontières. Considérée ainsi dans les extrêmes, la distinction est absolue, et on peut ajouter que souvent elle est réciproque. L'Hindou, le brâhmane surtout considèrent le Santâl ou le Kol comme impurs : de son côté, le Kol méprise l'Hindou, et le Santâl se laissera mourir de faim plutôt que de toucher au riz apprêté par la main d'un brâhmane [1]. Mais partout ailleurs, dans toute l'étendue de la province, les races se sont profondément pénétrées, et la population du Bengale, comme l'attestent ses traditions, ses usages, la conformation de ses traits et jusqu'à sa langue, est une des plus mêlées qui soient sur terre. M. H., à la suite des rédacteurs du recensement, a soigneusement distingué et réuni sous la dénomination de « semihinduised aboriginals » les classes qui sont demeurées imparfaitement assimilées à la race aryenne. Mais il serait difficile de marquer au juste la limite où cesse tout mélange. Un point est certain ; c'est que les aborigènes, s'ils sont largement représentés dans les basses castes, se retrouvent fréquemment aussi dans les hautes, comme les Râjbansis originaires de Kuch Behar, dont le nom est synonyme de râjpout, et qui sont, en général, acceptés comme tels. Les colons aryens ont trouvé là non-seulement des serviteurs, mais aussi des maîtres.

Je n'essaierai pas de suivre M. H. dans l'énumération de ces peuplades, dont le classement est encore très imparfait, malgré les travaux de Hodgson, de Hooker, de Macpherson, de Latham, de Caldwell, de Dalton, pour ne parler que des plus connus [2]. Presque tous ceux qui les ont

---

1. On en a eu l'exemple lors de la famine de 1874. L'autorité avait cru bien faire en employant, dans les fourneaux ouverts par ses soins, des cuisiniers brâhmanes. Aucune caste, pensait-on, ne refuserait de manger de leurs mains. Mais les Santâls se laissèrent mourir à la porte.

2. Au Nord et à l'Est, où elles ont conservé leurs langues, elles paraissent appartenir à deux races principales, dont l'une se rapproche des Tibétains, et dont l'autre se continue par une longue chaîne de tribus à travers la vallée d'Assam et la Birmanie. A l'Ouest et au Sud-Ouest, on les ramène d'ordinaire aussi à deux groupes qui, comme les deux groupes du Nord, se pénètrent et s'entremêlent géographiquement d'une façon très compliquée : le groupe dravidien, tel que les Gonds, les Orâons, les Pahârias, que leurs langues, là où elles sont conservées, rattachent avec certitude aux peuples du Dékhan ; et le groupe Kol ou Kolarien, tel que les Hos, les Mundas,

pratiquées ont parlé d'elles en bien, quelques-uns même avec enthousiasme. Il y a quelque chose de séduisant dans leur sauvagerie : leur bravoure, leur loyauté vont droit au cœur, surtout à qui a vécu longtemps parmi les Bengalais. Il est un fait pourtant dont l'évidence brutale doit servir de correctif à certaines descriptions trop complaisantes : partout où l'Hindou s'est trouvé en contact avec ces tribus, et il est peu de leurs vallées où il n'ait pas pénétré, il a vite pris le dessus [1]. Sans aller aussi loin qu'un haut magistrat anglais, Sir Henry Ricketts, qui, en 1854, déconseillait l'abolition, chez les aborigènes, d'une coutume nuisible par la raison que « il n'était pas à souhaiter qu'il y eût plus de Kols », on ne saurait pas accepter non plus, sans en rabattre, les espérances de ceux qui voient dans ces races les futurs régénérateurs de l'Inde. Elles répugnent à tout travail régulier, n'ont aucune notion de l'épargne et répandent le sang sans aucun scrupule. Il est incontestable du reste que, sous l'administration ferme et loyale des Anglais, ces populations ont fait de rapides progrès. Plus encore qu'à la force, leur pacification, aujourd'hui complète, fut due à l'ascendant moral de leurs nouveaux maîtres, de quelques hommes surtout qui se sont acquis à cette œuvre un renom qui ne périra pas. Ce qu'ont accompli Brown et Cleveland chez les Pahârias et les Santâls, Macpherson chez les Kandhs, Malcolm chez leurs frères de l'Ouest, doit faire passer légèrement sur plus d'une page sombre dans l'histoire de la domination britannique. Loin de s'étioler et, comme d'autres races sauvages, d'être frappés de stérilité au contact de la civilisation, ces peuples sont actuellement les plus prolifiques de l'Inde [2]. De plus, quelques-unes de ces tribus savent au besoin émigrer. Contrairement à l'Hindou, qui meurt sur le sillon qui ne peut plus le nourrir, elles n'ont aucune répugnance à aller, s'il le faut, même « au delà de l'eau noire ». Enfin l'accueil que le christianisme, depuis quelque temps, trouve parmi elles, notamment parmi les Santâls et les Kols, ajoute une probabilité de plus à leurs chances d'ave-

---

les Santâls, les Juângs, de relation ethnographique beaucoup plus douteuse, que Hodgson et Dalton rattachent à certaines tribus himâlayennes et assamaises, mais qui prétendent eux-mêmes être venus de l'Ouest.

1. L'autorité anglaise a même cru devoir protéger contre cette immigration celles de ces tribus qui, par leur position géographique, y étaient particulièrement exposées. Dans le district des Santâls Parganâs, qui comprend les Râjmahâls, elle fit établir, en 1832, le Dâman-i-Koh, « la ceinture des montagnes », vaste enceinte de 1,366 milles carrés délimitée par des piliers de maçonnerie, uniquement réservée aux aborigènes et dont l'entrée fut interdite aux Hindous.

2. Le nombre des enfants au-dessous de douze ans, qui, dans les districts hindous, ne dépasse guère 30 o/o, s'élève partout à mesure que le sang aborigène apparaît en plus grande proportion. Il est de 41 o/o dans les Santâls Parganâs, et atteint même 47 o/o dans le Damân-i-Koh. Il y a pourtant des exceptions : les Lepchâs des vallées himâlayennes, par exemple, paraissent décliner. — Chez les Musulmans aussi la proportion des enfants est plus forte que chez les Hindous. M. H. explique le fait par la prépondérance de l'élément aborigène dans la population musulmane.

nir. On sait que ce n'est guère que là que les missions modernes ont obtenu des résultats appréciables.

Les Bouddhistes ne forment un élément de la population fixe que le long de la frontière birmane. Des Jainas en nombre limité, mais tous riches et influents, exercent le commerce et la banque dans les villes. Le christianisme compte 91,000 adhérents, dont 52,000 sont des indigènes [1]. Le nombre des Anglais établis au Bengale est de 17,500 [2].

Après avoir décrit classe par classe la population, M. H. passe en revue les villes qu'elle habite, les monuments qu'elle a élevés, les lieux qui ont été témoins des principaux faits de son histoire. Je laisserai de côté toute la partie descriptive, ainsi que ce qui a rapport à la statistique urbaine et municipale.

Par contre, je crois devoir m'arrêter davantage à la partie historique. Il y a beaucoup d'histoire dans les volumes de M. H., plus même qu'on n'eût été réellement en droit de lui en demander. A mesure qu'il passe d'un district à un autre, qu'il en parcourt les cités et les lieux remarquables, il recueille les souvenirs qu'y a laissés le passé, depuis les légendes lointaines de la fable épique, telles que la descente de la Gangâ sur la terre, jusqu'aux affaires contemporaines, telles que la dernière guerre avec le Bhutân (1865) et les incursions toutes récentes des Lushais (1871). Aux faits de l'histoire politique pendant les périodes hindoue, musulmane et anglaise, viennent s'ajouter, parfois aussi se mêler, des données se rapportant à l'histoire administrative, à celle du travail agricole et industriel tant indigène qu'européen, aux variations accidentelles ou régulières survenues dans l'état économique du pays, aux progrès non moins importants de la sécurité publique, aux améliorations introduites peu à peu dans les systèmes pénitentiaire et scolaire, etc. Les descriptions de M. H. sont ainsi parsemées d'une infinité d'observations de détail et de notices, qui éclairent parfois les conditions de la province à diverses époques d'un jour plus vif que ne pourraient le faire de longues dissertations. Tout un chapitre, par exemple, de l'ancien régime de la compagnie, celui de ses longues et peu fructueuses tentatives d'exploitation directe et de ses rapports souvent fort embrouillés avec les pionniers qu'elle avait à son service, est résumé et illustré, il ne se pourrait mieux, par le curieux récit des aventures et des tribulations de deux personnages de ce genre, MM. Frushard et Cheap le Magnifique (IV, 338-342) [3]

1. Sur ce nombre, il y a près de 20,000 eurasiens, enfants illégitimes d'européens et de femmes hindoues.

2. Le nombre des Français établis n'atteint pas 400.

3. Je citerai encore, en prenant au hasard, les renseignements fournis sur les Firinghis portugais en Dacca et en Chittagong (V, VI), sur les Chandâls de Farîdpur (V), sur la famille des Seth, les célèbres banquiers de Murshibâdâd (IX), le récit des massacres de Patnâ en 1763 (XI), celui des désordres causés par les Wahâbis dans les districts orientaux (I), ceux des troubles agraires de 1783 en Rangpur, de 1872 en Pâbnâ (VII, IX), les diverses relations des insurrections militaires de

Beaucoup de ces notices sont fort détaillées; elles sont empruntées souvent à des documents officiels peu accessibles, et on n'en trouverait pas toujours l'équivalent même dans des ouvrages très spéciaux. Plusieurs sont de véritables monographies, comme l'histoire des râjas de Nadiyâ [1]; de Jessor (II), de Bardwâm, de Bishnapur [2] (IV), celle de Tipperah (IV), de Kuch Behar (X), etc.

Mais, quel que soit le mérite de ces travaux partiels, ils ont le grave inconvénient de rester à l'état de fragments. Ce sont des miettes d'histoire, des *disjecta membra* : nul effort n'est fait pour les relier ensemble, ne fût-ce qu'au moyen d'un simple tableau chronologique qui aurait pu tenir, au besoin, en une ou deux pages. Aussi, pour aucune partie peut-être de l'ouvrage, ne sent-on plus vivement que pour celle-ci le défaut capital de cette belle publication, défaut auquel ni les index d'ailleurs fort utiles placés à la fin de chaque volume, ni l'index général qui termine le tout, ne sauraient porter remède; je veux dire le manque d'une coordination véritable et définitive de tant de détails sous la forme d'un résumé général, qui non seulement servirait de guide au lecteur, mais qui l'édifierait aussi une fois pour toutes sur les vues d'ensemble de l'auteur, sur sa doctrine et sur ses partis pris. Regrettable partout, cette lacune est ici d'autant plus fâcheuse, qu'elle se complique d'une circonstance aggravante : Calcutta, réservé pour une publication spéciale, n'est pas compris dans la statistique de M. H., c'est-à dire que pour toute la période anglaise, la plus importante, sinon la seule importante, au point de vue de l'auteur, nous sommes en présence de la description d'un corps moins la tête. De la plupart des mesures d'ordre général dont l'initiative ou l'exécution est partie de là, il est à peine question, ou du moins elles ne nous sont présentées que dans leur application, et, pour ainsi dire, dans leurs dernières conséquences. Pour les autorités judiciaires, par exemple, on nous indique leurs sièges et leurs ressorts, ainsi que les changements que ces ressorts ont subis; mais on ne nous apprend ni comment elles fonctionnent, ni comment elles se recrutent, ni quelle loi elles appliquent, ni de quelle organisation centrale elles relèvent, ni de quel pouvoir elles émanent; on ne nous apprend pas davantage si, comment et combien de fois chacune de ces conditions a varié dans le cours de plus d'un siècle. Et il en

---

1824 et surtout de 1857 à Barackpur, à Dacca, à Chittagong, à Barhampur, à Dinâpur, à Gayâ, à Arrah (I, V, VI, IX, XII), l'historique des Nawâbs de Murshidâbâd (IX), par dessus tout les notes précieuses fournies par feu M. Blochmann sur la géographie et sur l'histoire financière et administrative du bas Bengale pendant la domination musulmane (I).

1. M. H. ne paraît pas se douter que la chronique qu'il résume d'après un article du *Calcutta Review* 1872, est publiée avec traduction anglaise par Pertsch depuis 1852.

2. M. H. aurait bien dû donner en entier la liste de ces râjas, puisqu'il l'avait sous la main. Les documents de cette espèce n'ont quelque valeur, qu'autant qu'ils sont complets.

est de même pour l'organisation financière, administrative, scolaire, etc. Nous ne sommes un peu mieux informés que là où il y a dérogation à l'ordre général, dans les parties du territoire, par exemple, qui ne sont pas de *régulation :* quant à cet ordre général lui-même, c'est ce que nous apprenons le moins. Partout on nous décrit une à une les pièces d'un mécanisme fort compliqué, sans jamais nous parler du moteur. Je n'insisterai pas davantage, mais je crois ne pas exagérer en affirmant qu'un lecteur pourra lire d'un bout à l'autre ces vingt volumes où il y a tant de récits et de chapitres d'histoire, sans apprendre au juste, ni ce qu'a été l'ancienne Compagnie, ni ce qu'est actuellement le vice-roi des Indes, et quelles sont la nature et l'étendue de l'autorité qu'il exerce au Bengale.

Après tout, ce n'est là qu'un défaut voulu d'omission, que l'auteur réparera dès qu'il voudra dans la notice spéciale qu'il doit consacrer à Calcutta et dans les suppléments qu'il promet dans son dernier avant-propos. Il n'en est pas de même de toute une série de menus péchés que nous avons encore à lui reprocher. M. H. est parfaitement informé de tout ce qui regarde l'Inde moderne : je doute qu'il le soit également bien de ce qui concerne le passé. Du moins rencontre-t-on chez lui, chaque fois qu'il lui arrive de s'aventurer dans ces régions lointaines, des assertions qui trahissent une médiocre connaissance de l'ancienne littérature et qui obligent à supposer que les études sanscrites en particulier et, par conséquent, la science critique des antiquités hindoues ne lui sont pas bien familières. Autrement, eût-il, par exemple accepté avec autant de complaisance les annales fabuleuses d'Orissa (XVIII, XIX), ou emprunté à Buchanan-Hamilton ses notices vieillies sur les sectes et sur l'histoire hindoue, avec leur orthographe bizarre? Il eût probablement laissé au colonel Dalton la singulière hypothèse que les Bhuiyas pourraient bien être les descendants des singes du Râmâya*n*a revenus de Ceylan (XVII, 175), et il n'eût parlé ni des réformes introduites dans le Malabar par Paraçu-Râma (I, 63), ni du « mild flower-worship of the Vedas » (XIX, 43), ni des *Çâstras* qui nous montreraient les Hindous établis d'abord dans le Penjâb (I, 53). Quand il cite Buchanan-Hamilton essayant d'identifier la résidence de Kar*n*a (XIV, 83), ou qu'il avoue ignorer à quelle époque a vécu Viçvâmitra (XV, 62), la citation peut paraître mal choisie et l'aveu un peu naïf. Mais, quand on le voit sans hésitation placer Jarâsandha au XI^e ou au XII^e siècle (XI, 47) ou même, à une année près, en 1426 av. J.-C. (*Ibid.*, 79), on ne peut se défendre du soupçon qu'il n'y a pas là une notion bien nette de la nature des données historiques qu'on peut extraire de ces vieilles légendes. Le nom du Magadha ne vient certainement pas des brâhmanes Magas, et ceux-ci ne se prétendent pas originaires du Sâkâldvîpa, mais du Çakadvîpa, lequel n'a absolument rien de commun avec Ceylan (XI, 41, 43, 55; XIV, 58; XVIII, 175). S'il est une explication qui paraisse bien assise, c'est celle du nom des Πράσιοι, Πράξιοι, Prasii, des

écrivains classiques par le sanscrit *prâcya*, oriental [1]. Il plaît à M. H. (XI, 68) de substituer à cette étymologie, sans même la mentionner, celle de Parâciya, lequel serait pour Palâçîya « habitant du pays de l'arbre palâça », comme quelques lexiques nomment en effet le Magadha : du moins nous devait-il quelque preuve de l'usage réel de ce « well known name » et de son dérivé surtout, dont, pour ma part, je ne connais pas un seul exemple. Ce sont là des cas pris au hasard et que je pourrais multiplier indéfiniment [2]. Qu'on en défalque les coquilles, les lapsus inévitables dans une aussi vaste entreprise, il en restera toujours assez pour laisser une impression fâcheuse, et pour donner à certaines parties de cet ouvrage si laborieusement composé je ne sais quelle apparence de travail superficiel. Je reconnais volontiers que ces parties sont précisément celles à qui l'auteur avait le moins de temps à donner et que l'étude des choses actuelles s'imposait à son attention d'une façon plus impérieuse que les problèmes d'archéologie. Heureusement aussi l'histoire du Bengale, en général, n'est pas bien vieille. Sous ce rapport, la tâche sera tout naturellement difficile quand il s'agira des pays qui ont été le siège de l'ancienne culture. Mais enfin pour quelques-uns du moins des districts décrits, pour ceux de l'Ouest et du Sud-Ouest, les souvenirs sont aussi vieux que le Bouddhisme. D'ailleurs, y a-t-il pour l'Inde une période, si récente soit-elle, où la critique puisse désarmer? et ne voit-on pas dans l'ouvrage même de M. H. des faits relativement importants, qui ne remontent peut-être pas plus haut que le règne de Jehângîr et qui sont devenus parfaitement fabuleux (I, 116)? Nous ne pouvons donc pas nous empêcher d'exprimer le regret que l'auteur, du moment qu'il se décidait à faire la place si large aux questions historiques, ne se soit pas mieux mis en mesure de la traiter toujours avec tout le soin et toute la circonspection désirables.

A. Barth.

---

1. C'est sur l'Indus que les Grecs ont appris à connaître ce nom.

2. Où M. H. a-t-il pris que le Vishṇu-Purâṇa a été écrit vers 1045 (XIX, 45)? que Kirâta est le vieux nom des habitants du Bengale (I, 53)? que Tripuradana *(sic)* signifie « the sun god », Tripureçvarî « the mistress of the three worlds » et Harihara « Çiva and his wife » (VI, 357; II, 174)? que l'arbre Bodhi de Gayâ a été planté par Dugdha Kaminî *(sic)*, roi de Ceylan, 2225 av. J.-C. (XII, 54)? M. H. décrit longuement (IX, 92) les ruines de Rângâmâti en Murshidâbâd, sans indiquer par un seul mot que c'est là probablement le site de Karṇasuvarṇa, la capitale de l'Hindoustan oriental du temps de Hiouen Thsang. La date de 1063 pour Adisûra (II, 219) n'est rien moins que certaine. Le père de Viçvâmitra n'était pas roi de Gadhî (XV, 228), mais s'appelait lui-même Gâdhin. Les noms propres sont particulièrement maltraités par M. H. Non seulement il les donne invariablement sous la forme vulgaire, même quand celle-ci est inadmissible, quand il s'agit de noms spécialement classiques; mais il leur fait subir toute sorte de dépravations supplémentaires. Les brèves et les longues notamment sont semées comme au hasard. Les mots communs de la langue, même quand ils sont expressément donnés comme mots sanscrits, ne sont pas mieux respectés. Je m'abstiens de citer des exemples; je dirai seulement qu'il n'est pas permis d'imprimer des phrases sanscrites comme celle de III, 66, et encore moins de les traduire comme M. H. le fait à la page suivante.

213. — **Die antiken Terracotten im Auftrag des archæologischen Instituts des deutschen Reichs herausgegeben von Reinhard Kékulé. Band I : die Terracotten von Pompeji bearbeitet von Hermann von Rohden, nach Zeichnungen von Ludwig Otto u. A.** In folio, 79 pages avec bois dans le texte, et 50 planches en lithographie et chromolithographie. Stuttgart, Spemann, 1880.

L'ouvrage de M. Von Rohden est le premier volume d'une série qui doit comprendre les terres cuites de tout le monde grec et romain. Il se divise en trois parties :

1° Une introduction de trente et une pages, véritable traité sur la matière, et dont il eût mieux valu indiquer nettement, par des coupures, la division en trois chapitres : généralités sur les ouvrages antérieurs, les documents relatifs aux fouilles, la provenance, la destination et la place actuelle des monuments reproduits; — étude des ornements architectoniques (bouches de fontaines, gouttières, antéfixes, frises); — étude des terres cuites en ronde bosse, statues décoratives de grandes dimensions, petites figurines romaines ou pompéiennes, recherches sur leur date, leur technique, leurs fabriques;

2° Explication des planches;

3° Documents sur les fouilles et les découvertes.

Ces trois parties de l'ouvrage sont traitées avec beaucoup de soin, de curiosité patiente et d'érudition. Je crains même qu'il n'y ait excès, et que la peine prise par l'auteur pour recueillir les monuments, les classer, les analyser longuement dans leurs plus minutieux détails ne soit hors de proportion avec l'intérêt fort limité qu'ils présentent. Parmi les motifs architecturaux, les Atlantes debout des bains du Forum (assez mal reproduits du reste à la pl. 25) et les Néréides à cheval sur des hippocampes de la *Casa del Fauno* (pl. 20 et 21) ont seuls quelque valeur d'art : le reste est d'une exécution lâchée, d'un goût médiocre d'ordinaire, détestable parfois. Des figures de ronde bosse, une seule a un réel mérite : c'est un homme barbu, assis sur un siège sans dossier, un médecin sans doute, et peut-être Hérophilos, au jugement de M. Von Rohden (pl. 32); la facture en est sèche et raide, mais la figure est bien posée et a du caractère. Ajoutons à cela trois ou quatre figurines assez jolies (pl. 28, n° 3 ; 29, n^{os} 1 et 2 ; 35, n^{os} 1 et 2), bien inférieures toutefois à leurs congénères de la Grèce et de l'Asie-Mineure, et quelques sujets curieux, un groupe d'Énée et d'Anchise (pl. 37, n° 1), deux hommes portant une petite édicule (pl. 38, n° 1), une terre cuite vernissée, Pero allaitant son père Cimon (pl. 47), et nous aurons cité tout ce qui, dans ces 50 planches, mérite un regard. Les dessins sont d'ailleurs d'une main timide et mesquine et ne justifient pas mieux que ce que j'ai vu précédemment de M. Otto, la réputation énorme dont cet artiste jouit parmi les archéologues d'Allemagne.

O. Rayet.

214. — **Sonnets inédits d'Olivier de Magny**, publiés avec avertissement et notes par Philippe Tamizey de Larroque. (Plaquettes gontaudaises, n° 5. Tiré à cent exemplaires). Paris, Lemerre. 1880. 38 pages.

C'est dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (fonds fr. n° 10,194) que M. Tamizey de Larroque a découvert les dix-neuf sonnets inédits d'Olivier de Magny qu'il publie aujourd'hui dans la cinquième de ses *Plaquettes gontaudaises*. Un de ces sonnets, le premier, est adressé à Catherine de Médicis *(à la royne)* ; les dix-huit autres sont adressés à Charles IX, qui venait de monter sur le trône. Olivier de Magny rappelle au jeune roi les devoirs du souverain, et ses sonnets sont, dit M. T. de L., une sorte de traité de l'*Institution du prince*, rédigé en vers énergiques, colorés, ressemblant beaucoup à ceux des *Quatrains* les mieux tournés de Pibrac. Ici, Magny déclare que les royautés de la terre ne sont rien

Auprès de la grandeur de Sa Maiesté saincte
Qui est le Roy regnant sur tous les autres roys,

là, il flétrit les abus judiciaires :

Et au premier honneur remectez la iustice,
Car nous serons iugez selon noz iuiemens.

Tantôt nous rencontrons un vers-proverbe :

Ce n'est rien
Que de bien commencer, si l'on ne perseuere,

tantôt un trait piquant, comme celui-ci, à propos du pauvre peuple :

Car, sire, il le fault tondre et non pas escorcher.

Magny réclame la tolérance religieuse ; il dit des huguenots « doux et humbles »

Il semble qu'à leur zele il fault esgard auoir,
Veu qu'ils font ce qu'ils font en pensant le mieulx faire.

Pourquoi ces vers bien frappés, où « l'harmonie se mêle à la vigueur », n'ont-ils pas été imprimés par Olivier de Magny ou, après sa mort, par un de ses disciples ? Est-ce parce que leur franchise aurait déplu à la cour ? Outre une introduction, où M. Tamizey de Larroque rend compte de sa trouvaille, cette curieuse plaquette renferme des notes instructives sur les sonnets inédits de Magny ; quelques unes de ces notes sont dues à MM. Couture et Dezeimeris ; quelques-autres à M. Ernest Courbet, dont le nom a par inadvertance été omis dans l'avertissement ; on y trouvera surtout d'utiles rapprochements entre les *Sonnets* de Magny et le poëme de Ronsard sur l'*Institution pour l'adolescence du Roy tres chrestien Charles IX*.

---

215. — L. de Berluc-Perussis. — **Laugier de Porchères et Arbaud de Porchères, deux des quarante premiers de l'Académie française.** Forcalquier, Aug. Masson, brochure grand in-8 de 14 p.

L'opuscule de M. de Berluc-Pérussis est bien court, mais il est si plein de choses, qu'il mérite d'être signalé à l'attention de tous les amis

de l'histoire littéraire. Presque toujours, jusqu'à présent, quand on s'est occupé des deux Porchères, on « s'est heurté, » comme le dit M. de B. (p. 3) « à la confusion qui devait inévitablement se faire, et qui déjà, de leur vivant, était quotidienne, entre nos deux homonymes, tous deux provençaux, tous deux poètes, amis de Malherbe, et membres de l'Académie française à sa naissance. » M. de B., possesseur de documents domestiques qui lui viennent de l'un d'eux par une succession directe, a pu travailler à la biographie de ses deux compatriotes dans des conditions meilleures qu'aucun de ses devanciers. Il rappelle, d'abord, que, selon Tallemant des Réaux [1], les deux académiciens prétendaient l'un et l'autre appartenir à l'ancienne maison provençale de Porchères, mais en répudiant entre eux toute parenté et en se traitant mutuellement de bâtard. Ce qui est vrai, c'est que Laugier et Arbaud n'étaient parents en aucune façon. Ce qui n'est pas moins vrai, c'est que ni l'un ni l'autre n'avait le droit de se rattacher à la maison de Porchères, « par la raison sans réplique que cette maison n'exista jamais. » M. de B. établit très solidement, d'après des documents empruntés aux archives des Bouches-du-Rhône, à la bibliothèque publique d'Aix, à diverses études de notaires, à diverses archives municipales et à ses propres archives, les points que voici : L'un des académiciens descendait de Jacques Arbaud, qui fut nommé en 1536 procureur du roi à Forcalquier, et l'autre descendait d'Esprit Laugery, qui à la même époque était greffier en la même ville [2]. Le 30 mars 1542, Jacques Arbaud reçut investiture de l'arrière fief de Porchères [3], investiture en vertu de laquelle il porta le nom de Porchères et le transmit à ses héritiers. Peu de temps après l'acte d'inféodation, en 1551, voulant se fixer à Saint-Maximin, il vendit le dit fief à Esprit Laugery, ce qui explique l'appellation que prit à son tour le nouvel acquéreur et que recueillit de lui sa descendance [4]. Le greffier Laugery,

1. *Historiette* CCXXVI. *Porchères l'Augier*, édition de M. P. Paris, t. IV, p. 321.

2. Le père et la mère d'Esprit Laugery étaient Antoine Laugery et Honorade Imbert. Le père de Jacques d'Arbaud s'appelait Pierre d'Arbaud ; la mère de Jacques était une Pontevès. Jacques épousa Marguerite d'Escalis.

3. Le château de Porchères, situé près de Forcalquier, appartient à M. de Berluc qui y a groupé, autour de ses papiers de famille, de précieuses collections, où la littérature provençale est surtout brillamment représentée. La sœur de Honoré de Laugier, Hélène de Porchères, épousa (20 mai 1619) J. A. de Berluc. L'académicien institua pour son héritier universel (11 décembre 1644), son neveu et filleul Honoré de Berluc.

4. M. de B. (p. 7) répond à ceux qui trouveraient étrange que les d'Arbaud, en se désaisissant de leur seigneurie, après une possession si éphémère, n'en aient pas quitté le nom, qu'il n'y avait là rien que de très normal, et que la dénomination féodale une fois acquise, on la conservait habituellement. Il constate, du reste, dans les autographes des deux académiciens, que l'un signait toujours : *de Porchères*, et son homonyme : *François d'Arbaud*, ajoutant spirituellement ; « en sorte que ce n'est pas précisément leur faute si les éditeurs et les biographes les ont pris souvent l'un pour l'autre. » D'après le fin critique, voici le *criterium* qui permettrait de reconnaître les deux poètes : Laugier n'écrivit guère que des poésies galantes, et Arbaud ne sortit pas, au contraire, du genre religieux.

devenu seigneur de Porchères, eut, de Gabrielle de Sebastiane, fille de Michel Sebastiani ou de Sebastiano, notaire royal à Saint-Michel [1], un fils, François de Laugier, avocat en parlement, qui épousa, le 15 février 1569, à Brignoles, demoiselle Sylvestre de Feraud Sainte-Catherine. De ce mariage naquit, à Forcalquier, l'académicien Honoré de Laugier Porchères. La découverte de son acte de baptême dans les registres paroissiaux de cette ville a permis à M. de B. de relever une erreur des biographes, qui le font mourir tantôt presque centenaire, tantôt plus que centenaire [2]. Né le 8 juin 1572 et mort en octobre 1655, le poète vécut 81 ans [3].

C'est encore l'autorité des registres baptistaires qu'invoque M. de B. (p. 12) pour montrer que François d'Arbaud n'est pas, comme on l'a tant dit, né à Saint-Maximin, mais bien à Brignoles, en 1590, de Jacques d'Arbaud et de demoiselle Amalric, du Luc. A la suite de son mariage avec M^lle de la Chapelle-Senevoy, il se retira dans les terres de sa femme en Champagne et non en Bourgogne, comme l'ont répété tous les dictionnaires biographiques. On ne connaît malheureusement pas la date exacte de la mort de Porchères d'Arbaud, et l'on sait seulement qu'il a été enseveli dans l'église de Senevoy. M. René Kerviler, qui aura bientôt à transformer en deux tableaux définitifs la remarquable esquisse de M. de B., nous apprendra sans doute toute la vérité sur l'histoire si vague et si incertaine des dernières années de Porchères d'Arbaud. En attendant, voici les conclusions de M. de B. (p. 13) : « Il semble même avoir été remplacé à l'Académie avant sa mort. Patru, fut, en effet, appelé à occuper son fauteuil en 1640, et il paraît résulter d'un acte que nous avons entre les mains, que d'Arbaud aurait vécu jusqu'en 1648. »

Je n'ai indiqué que les curiosités biographiques de l'étude sur les deux Porchères. Les curiosités littéraires et bibliographiques n'y sont pas moins nombreuses. M. de B. nous donne sur les œuvres des deux académiciens, et notamment sur les œuvres en prose d'Arbaud de Porchères *(Le camp de la place Royale et les cent lettres d'amour d'Erandre à Cléanthe)* des détails qui seront nouveaux pour les plus savants bibliophiles. Ces mêmes bibliophiles apprendront avec plaisir que M. de Berluc-Perussis prépare pour eux, à l'aide des manuscrits dont il est possesseur, une édition complète des poésies de Laugier de Porchères, et, après avoir lu l'étude dont je viens de rendre compte,

---

1. Le contrat de mariage, daté du 1^er janvier 1538, porte la signature de Jacques d'Arbaud, qui était un des témoins.

2. Loret prolonge sa vie jusqu'à 92 ans *(Muse historique* du 8 novembre 1653). Tallemant des Réaux assure (p. 324) qu' « il a vescu jusqu'à cent trois ans. »

3. M. de B. explique avec beaucoup d'agrément (p. 8) que Laugier, ayant débuté de très bonne heure dans les lettres, et étant déjà en renom à la fin du XVI^e siècle, avait bien l'air, sous Louis XIV, « au milieu des générations nouvelles, d'un Mathusalem oublié par la faulx du temps. »

ils se diront que jamais éditeur ne mérita, soit quant au zèle, soit quant à l'habileté, d'inspirer plus de confiance [1].

T. DE L.

VARIÉTÉS

Un discours inédit de Napoléon Ier.

Il est arrivé bien rarement à M. Thiers de rapporter entre guillemets les entretiens ou discours de Napoléon dont le texte ne se trouve pas dans les feuilles officielles de l'époque. En effet, les historiens modernes, plus scrupuleux que les anciens, ne se permettent jamais de composer des harangues de fantaisie, comme faisaient à tout propos Tite-Live et Tacite. Cependant M. Thiers a cru pouvoir se départir quelquefois de cette extrême réserve, et nous le voyons notamment, au XXIIIe livre de son *Histoire du Consulat et de l'Empire,* citer textuellement une allocution de l'Empereur aux Chambres de commerce, en mars 1811, quelques jours après la naissance du roi de Rome. Il est vrai que M. Thiers s'excuse aussitôt de la liberté grande, et dit qu'il a reproduit ce discours, « en substance bien entendu », parce qu'il le croit authentique, parce qu'il a pu « en retrouver le sens, *sinon les termes « mêmes,* et que dès lors ce discours a toute la vérité désirable et possi- « ble. » Le luxe de précautions que prend ici l'illustre historien de l'Empire montre bien, ce me semble, qu'il n'est pas absolument sûr de son fait, et quoique le discours en question ait été « reproduit par une foule « de journaux allemands, commenté par toutes les diplomaties, envoyé « à la cour de Russie, recueilli même par la police, » M. Thiers n'a pu en rétablir le texte authentique; il a dû se contenter de l'à peu près, toujours si fâcheux en histoire, quand on peut aller au fond des choses.

Aussi je ne crois pas inutile de publier ici, à titre de document historique, une version toute différente de ce fameux discours de Napoléon aux Chambres de commerce. Trouvé en double expédition dans les papiers de Grégoire et dans ceux de l'abbé Rondeau, — un autre contemporain qui observait en silence et qui prenait des notes destinées à devenir

---

1. Je me permettrai de conseiller à M. de B. de ne pas négliger les *Lettres de J. L. Guez de Balzac* qui font partie de la *Collection des documents inédits Mélanges,* 1873). Il y trouvera (lettre du 17 juillet 1644) une petite tirade contre « l'ancien intendant des plaisirs nocturnes, et moderne seigneur de Logeri, » et lettre du 15 août de la même année) cette autre tirade : « Je sçay que Porcherago radote il y a longtemps, et qu'il a tousjours quelque Reine ou quelque Imperatrice pour objet de son amour. Mais, à vous dire le vray, je ne me soucie guères de ses resveries. »

un jour bien précieuses, — ce discours me paraît offrir toutes les garanties possibles d'authenticité; il est court, il est alerte et vif, on y voit ces familiarités d'expression et ces brusques saillies qui se rencontrent toujours dans les entretiens de Napoléon; les détails que donne le rédacteur sont, dans leur brièveté, d'une grande précision, et l'on reconnaîtra facilement la touche du maître, comme on la reconnait dans cette conversation si curieuse avec M. de Narbonne que nous a conservée l'étonnante mémoire de Villemain. Tout ce qui touche à cette grande époque est important pour les historiens, et le discours dont il s'agit a un intérêt tout particulier, parce que Napoléon méditait alors la campagne de Russie qu'il devait entreprendre l'année suivante.

A. GAZIER.

Discours de S. M. l'Empereur aux membres des Conseils généraux du commerce et des manufactures, lorsqu'ils lui ont été présentés pour le féliciter sur la naissance du roi de Rome.

Le Ministre de l'Intérieur présent, S. M. a demandé le nom du vice-président du Conseil général de commerce. M. Martin, fils d'André, s'avance et se nomme. L'Empereur passe à M. Ternault [1], vice-président des manufactures, et lui adressant la parole lui dit : « Ah! monsieur Ternault, je vous connais. Eh bien, comment vont les affaires? Vous vous plaignez toujours, n'est-ce pas? Mais, messieurs, la consommation doit être la règle du commerce. Des gens qui n'ont que vingt mille francs veulent faire des affaires pour quatre cent mille francs. Le commerce est un métier; il ne faut pas vouloir s'enrichir dans un an; j'appelle cela prêter à la petite semaine [2]. Voyez la situation de l'Angleterre, avec la spéculation exagérée de ses négociants. A la paix d'Amiens, j'avais voulu réunir la Hollande; je ne le pouvais pas; la Prusse s'y opposait : elle était alors une grande puissance. Dès qu'elle ne fut plus rien, je réunis la Hollande, c'est-à-dire j'y envoyai mon frère. Lorsque j'ai rendu mes décrets de Berlin et de Milan, toute l'Angleterre a ri : vous vous êtes moqués de moi. Je faisais cependant mon affaire; j'avais pesé mûrement ma situation avec l'Angleterre. On a prétendu que je ne savais ce que je disais, que j'étais mal conseillé : vous voyez où en est l'Angleterre aujourd'hui. Louis XIV, Louis XV avaient dû faire la paix; depuis longtemps je devrais la faire aussi, si je ne gouvernais que l'ancienne France; mais je n'ai pas succédé à un roi de France, j'ai succédé à Charlemagne : c'est une suite de l'Empire français. Louis XIV n'avait que Brest, j'ai la côte de l'Europe. Dans quatre ans, j'aurai une marine; maître des côtes jus-

1. M. Thiers écrit Ternaux.

2. « La cause de votre ruine présente, ce n'est pas moi, c'est vous. Vous avez cru qu'on pouvait faire sa fortune en un jour,... mais il n'en est pas ainsi dans l'industrie; c'est en travaillant toute sa vie.... qu'on devient riche. » — Discours reproduit par M. Thiers.

qu'à Dantzig, j'y trouverai des matelots. Raguse m'en a fourni quatre cents excellents. Je puis construire vingt-cinq vaisseaux par an ; lorsque mes escadres auront été trois ou quatre ans sur mer, nous pourrons nous mesurer avec les Anglais. Je sais que je puis perdre trois ou quatre escadres ; je les perdrai, mais nous sommes courageux, nous sommes toujours bottés, et nous réussirons [1]. Avant dix ans, j'aurai soumis l'Angleterre : je ne désire qu'une force maritime. L'Empire français n'est-il pas assez brillant pour moi? Je n'ai pris la Hollande et Hambourg que pour faire respecter mon pavillon. Je considère le pavillon d'une nation comme faisant partie d'elle-même; il faut qu'elle puisse le protéger partout, ou bien elle n'est pas libre. Toute nation qui ne fait pas respecter son pavillon n'est pas une nation à mes yeux. Les Américains,... nous verrons ce qu'ils feront. Nulle puissance en Europe ne fera commerce avec l'Angleterre. Six mois plus tôt ou plus tard, je l'atteindrai, mon épée est assez longue pour cela. Je n'ai fait la paix à Tilsitt que parce que la Russie s'est engagée à faire la guerre à l'Angleterre ; j'étais alors victorieux ; j'aurais pu aller jusqu'à Wilna, rien ne pouvait m'arrêter que cet engagement avec la Russie. J'ai dû prendre la principauté d'Oldenbourg, j'y étais forcé, je ne pouvais laisser une partie des côtes à un étranger dans mes Etats. Le Danemark se conduit bien ; s'il se conduisait mal, je le prendrais.

« Je vous en préviens, ne faites rien avec l'Angleterre ; vous y seriez attrapés tôt ou tard. J'étais à Anvers, il y a quatre ans, et j'ai donné le même conseil aux habitants de cette ville. Je ne désire à présent que médiocrement la paix avec l'Angleterre. J'ai de quoi faire une marine, j'ai tous les produits du Rhin, du bois, du chanvre, etc. Je vous ai déjà dit que j'avais des matelots. Les Anglais arrêteront tout ce qui sera sur leur mer ; j'arrêterai tout ce qui sera sur le continent, leurs miladys et leurs milords : nous serons à deux de jeu.

« Le tarif restera longtemps tel qu'il est, vous pouvez y compter. Ce sont mes douanes qui font le plus grand mal à l'Angleterre. Elle s'est fait le plus grand tort elle-même par ses mesures de blocus ; elle nous a appris à nous passer de tous ses produits, de son sucre, de son indigo, etc. Quelques années encore, et nous y serons accoutumés. J'aurai bientôt assez de sucre de betterave pour en fournir à toute l'Europe ; il ne me faut de terrain que la grandeur de la forêt de Fontainebleau pour recueillir en sucre ce qu'il en faut à la France. Avant peu, j'aurai de l'indigo de pastel pour en fournir à toute l'Europe, bientôt aussi des cotons ; bientôt nous nous passerons en Europe de l'Angleterre et des colonies. Que vos fabriques travaillent en proportion seulement de la consommation [2] ; mais vous fabriquez sans mesure (toujours

1. « Je vais avoir cent vaisseaux du Texel à Venise ; je veux en avoir deux cents. Je les ferai sortir malgré eux ; ils perdront une, deux batailles, ils gagneront la troisième ou au moins la quatrième... » *Ibid.*

2. « D'autres ont voulu fabriquer dix aunes d'étoffe quand ils n'avaient de débouché que pour cinq... » *Ibid.*

en face de M. Ternault, vice-président du Conseil des manufactures et fabricant de draps), vos draps sont trop chers en proportion du prix des laines. Vous avez la France, l'Italie, Naples, l'Allemagne, une partie de l'Europe; le champ est assez vaste pour le commerce [1]. On escompte les traites des Anglais. Le fils de monsieur (en indiquant M. Martin, fils d'André) a travaillé avec l'Angleterre et a escompté les traites des Anglais; il a fait banqueroute. Voilà où vous arriverez tous, si vous travaillez avec les Anglais, qui sont en tout de mauvaise foi. Après la paix d'Amiens, ils prétendaient que je voulais faire une descente; je n'avais pas une seule frégate armée. J'ai été trompé jusqu'à la bêtise. J'envoyai tous mes vaisseaux à Saint-Domingue, il n'en est pas revenu un seul.

« Les Anglais dépensent annuellement un milliard huit cent millions; le continent leur étant fermé, je leur enlève six cent millions de rentes. Leur force consiste dans le commerce; celui-ci devenant nul par l'impossibilité d'envoyer au continent, leur force doit tomber. J'ai neuf cent millions de revenus de mon propre territoire, en argent, non en papier [2]. J'ai trois cent millions aux Tuileries [3], je ne m'en cache pas, je n'en suis pas avare; ce n'est pas pour boire du café, du chocolat, je vous l'ai prouvé. Je vous ai aidés, je vous aurais aidés davantage si, en vous aidant, je n'avais pas aidé les Anglais. Je garde mes espèces pour des besoins imprévus. La Banque est pleine d'argent, ce n'est pas à moi, mais il n'y a pas un sol dans la Banque d'Angleterre. J'ai fait entrer en France, depuis 1806, plus d'un milliard de contributions [4]. Il n'y a que moi qui ai de l'argent. L'Autriche a fait banqueroute, la Russie doit la faire, et l'Angleterre aussi. »

L'Empereur a fini; la voix commençait à lui manquer. Pendant ce discours, qui ressemblait à une franche conversation, plusieurs membres ont fait entendre quelques mots; mais l'Empereur n'a répondu directement qu'à la demande de l'un d'eux, qu'il ne fût rien changé au tarif entre l'Italie et la France. L'Empereur a répondu qu'il examinerait la question. — Le Ministre de l'Intérieur s'est retiré, les Conseils l'ont suivi.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — M. Karl Stejskal vient de publier une excellente édition du poème allégorique « *La chasse* » d'Hadamar de Laber. (*Hadamars von Laber Jagd, mit Ein-*

---

1. « C'est, après tout, un assez beau lot que d'avoir le continent à pourvoir. » *Ibid.*

2. « Je vous ai débarrassés du papier-monnaie... Je touche par an neuf cents millions en impôts bien répartis. » *Ibid.*

3. « J'ai encore deux cent millions en or ou argent dans mon trésor. » *Ibid.*

4. « L'Europe m'a fourni en numéraire plus d'un milliard de contributions de guerre. » *Ibid.*

leitung und erklaerendem Commentar. Wien, Hœlder. In-8°. XLIV et 219 p.). Dans l'introduction, il expose tout ce qu'on sait d'Hadamar, de sa vie, de la date et de la réputation de son poème qui, imité de Wolfram d'Eschenbach et d'Albert de Scharfenberg, trouva à son tour de nombreux imitateurs et fut souvent cité par les poètes des deux siècles suivants *(Laubers buch)*; il énumère et décrit les manuscrits; il analyse la métrique d'Hadamar; il ajoute quelques remarques sur la langue et le style du poète. Viennent ensuite : le texte (148 p.) comprenant 565 strophes, puis des variantes *(Lesarten*, p. 152-172); les remarques *(Anmerkungen*, p. 175-210). très importantes et où M. S. appelle l'attention sur bon nombre d'expressions techniques ou très rares qui manquent dans Lexer; enfin un index (p. 211-219).

— Il existe à Thorn une Société dite de Copernic *(Coppernicus-Verein)*; cette société publie des documents, des travaux relatifs à Copernic. Nous avons reçu les deux fascicules que la Société a fait paraître jusqu'ici et qui portent le titre de *Mittheilungen des Coppernicus-Vereins für Wissenschaft und Kunst zu Thorn.* Le 1er (Leipzig, C. A. Koch, p. 73) a paru en 1878; il renferme des documents inédits sur Copernic, *Inedita Coppernicana*, trouvés par M. CURTZE dans des manuscrits de Berlin, de Fribourg, d'Upsal et de Vienne; il comprend les chapitres suivants : I. Le « commentariolus » de Copernic sur son livre « de revolutionibus ». II. La lettre de Copernic au chanoine de Cracovie Wapowski sur le livre de J. Werner « de motu octavae sphaerae ». III. Notes astronomiques. IV. Notes mathématiques. V. Copernic médecin. VI. Quelques dates nouvelles pour la vie de Copernic. — Le second fascicule des *Mittheilungen* du *Coppernicus-Verein*, a paru cette année (Thorn, Lambeck). Il renferme 1° un travail de M. Siegmund GÜNTHER, d'Ansbach, sur la lettre de Copernic à Wapowski et sur le traité de J. Werner sur la précession des équinoxes (p. 11); 2° la traduction en allemand, par M. CURTZE, de l'étude de M. MALAGOLA, de Bologne, sur *le séjour de Copernic à Bologne.* (IV et 103 p.)

— Il vient de paraître un recueil de lettres d'Alexandre de Humboldt à son frère Guillaume. *(Briefe Alexander's von Humboldt an seinen Bruder Wilhelm, hrsg. v. der Familie von Humboldt in Ottmachau.* Stuttgart, Cotta. In-8°, LVI et 228 p.) Elles sont empruntées à la *Neue Berliner Monatsschrift* de Biester, aux *Annalen der Physik* de Gilbert, à la biographie publiée sous la direction de Bruhns; quelques-unes paraissent pour la première fois en leur entier; elles ont été adressées par Alexandre de Humboldt à son frère Guillaume, soit pendant le voyage d'Amérique et celui d'Asie, soit pendant le séjour qu'il fit à Paris entre ces deux expéditions et le voyage d'Italie en 1822 (ces dernières sont en français). C'est une petite-fille d'Alexandre de Humboldt qui publie ces lettres. Lors même qu'elles n'offriraient rien de bien nouveau, dit une revue allemande [1], elles paraissent à propos; elles montrent à la nation, de la façon la plus authentique, le dévouement à la science, le noble cœur et l'amabilité enchanteresse mêlée de malice spirituelle, de cet homme de génie, de ce fondateur de la géographie moderne, — et cela, après que les satires grotesques, tombées, à ce qu'on dit, de la bouche de Bismarck, sur ce mort illustre et reproduites dans le livre tant lu de Maurice Busch, sont échues déjà avec raison à la Muse du Kladderadatsch.

— Nous avons reçu une brochure de M. Ad. JELLINEK, intitulée *Franzosen ueber Juden.* (Wien, Gottlieb, 36 p.) L'auteur dit, dans l'introduction, que la France a « enseigné aux peuples du continent la bible de la liberté et de la justice » et que « sa littérature est un arsenal où les persécutés et les opprimés viennent chercher

1. Le *Literarisches Centralblatt.*

des armes pour se défendre ». Il « emprunte » donc à la littérature française « des jugements et des pensées sur les Juifs », afin de les « employer comme un bouclier contre les attaques des Allemands »; il laisse « Français, catholiques et protestants, élever leur voix pour les Juifs et réfuter tout ce que leur reproche la barbarie teutonique » *(teutonische Wildheit)*. Voici la liste des passages et des auteurs cités par M. Jellinek : I. Saurin, Sermon sur l'aumône, 2e partie. II. Bertolio, séance de la commune de Paris, du 30 janvier 1790. III. Augustin Périer, *Moniteur* du 3 décembre 1830. IV. Salverte, *Moniteur* du 6 décembre 1830. V. Lacordaire, Conférences de l'Avent. (V, 1846-1847.) VI, Vacherot, Histoire critique de l'école d'Alexandrie, I, p. 126-131, et la Religion, p. 254. VII. Laurent, Etudes sur l'histoire de l'humanité, p. 374. VIII. Michel Nicolas, Essais de philosophie et d'histoire religieuse, p. 242-243. IX. Guizot, Méditations sur l'essence de la religion chrétienne, p. 227-230. X. Libri, Histoire des sciences mathématiques en Italie. I, p. 153-156. XI. Nus, Les grands mystères, p. 256. XII. Coquerel fils, Libres études, p. 132. XIII. Huet, La révolution religieuse au XIXe siècle, p. 252-253. XIV. A. de Candolle, Histoire des sciences, p. 402-408. XV. Laffite, Les grands types de l'humanité, I, p. 215-216. XVI. Frégier, Les Juifs Algériens, p. XXX, et XVII. Renan, L'église chrétienne, p. 237 et 256. Ces citations sont précédées d'une courte notice historique sur chaque auteur.

— Il y a quelques semaines (18 juillet), le *Gœtheverein* de Strasbourg a fait placer à Sesenheim, sur le monticule où était le berceau qu'on nommait le repos de Frédérique *(Friederikens Ruhe)* l'inscription suivante : « *Friederike Brion von Sesenheim, 1770-1880.* »

— La Société de Gœrres *(Gœrres Gesellschaft)*, dans sa réunion générale, tenue à Fulda (17-18 août), a résolu de publier un *Dictionnaire de la politique*. Cette société compte aujourd'hui 2,200 membres.

— Le 15e volume annuel de la Société allemande de Shakspeare *(Jahrbuch der deutschen Shakespeare-Gesellschaft*. Weimar, Huschke) renferme dix-huit articles et dissertations, parmi lesquels nous remarquons un article de M. W. Beulin sur la littérature de Shakspeare en Suède; un article de M. G. de Vincke sur le remaniement scénique d'Othello par Schiller, un article de Mme C. Michaelis de Vasconcellos sur Shakspeare en Portugal, une conférence de M. W. Hertzberg sur Shakspeare et ses prédécesseurs, etc.

ANGLETERRE. — M. Breymann prépare une édition critique de l'*Edouard II* de Marlowe; M. Fyffe, d'Oxford, va faire paraître le premier volume d'une *Histoire de l'Europe moderne* (Cassell, Petter et Galpin); ce volume va de la coalition contre la France, en 1792, jusqu'au retour des Bourbons; l'ouvrage doit avoir trois volumes.

— M. Trautmann, un des directeurs de l'*Anglia*, et qui vient d'être nommé professeur de langue et de littérature anglaises à l'Université de Bonn, prépare une édition du *Siege of Jerusalem* pour l' « Early english text society ».

BELGIQUE. — Du 21 au 26 août, a eu lieu à Bruxelles une conférence ayant pour objet de régler les échanges internationaux pour les publications scientifiques et littéraires. Parmi les délégués des puissances étrangères qui assistaient à la conférence, citons, pour la France, MM. Léopold Delisle et A. Passier; pour la Belgique, MM. L. Alvin, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, R. Chalon, A. Scheler, et Grandjean; pour le Danemark, M. Birket Smith, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Copenhague; pour l'Espagne, M. E. Ruiz de Salazar, etc. Le bureau était ainsi constitué : président, M. Alvin; vice-président, M. Delisle; secrétaires, MM. Ruelens et Passier. L'assemblée a reconnu qu'il est très désirable

que, dans tous les pays civilisés, il y ait au moins un établissement où le public puisse se mettre au courant de la science, suivre le mouvement intellectuel, prendre connaissance des publications savantes et officielles de toute sorte. Elle a examiné les avantages que présente le système d'échanges. Elle a classé en plusieurs catégories les publications qu'on devrait échanger : documents officiels, parlementaires et administratifs, ouvrages et publications exécutés par ordre des gouvernements, bulletins et mémoires des académies et sociétés savantes. Un projet, destiné à servir de texte à un acte diplomatique et exprimant le vœu qu'une convention soit conclue à cet effet à Bruxelles, a été signé par tous les délégués.

— Le 24 août, a été inauguré à Bruxelles, rue Ducale, le Musée scolaire de l'Etat, destiné à faire connaître l'histoire, la statistique et l'état actuel de l'enseignement public dans ses trois degrés. Cette installation n'est, du reste, que provisoire, et prochainement ce Musée sera, dit-on, transféré dans les nouveaux bâtiments de l'ancien Champ des manœuvres.

— Le catalogue, en un volume (il existe un autre catalogue, en deux forts volumes, que doit suivre bientôt un troisième) du *Musée royal d'antiquités et d'armures*, connu sous le nom de *Musée de Ravestein*, vient de paraître. Ce musée, fondé par un ancien ministre de Belgique en Italie, M. E. de MEESTER DE RAVESTEIN et donné par lui à l'Etat, se compose d'objets provenant pour la plupart des collections Strozzi, Massari, Lambruschini, etc. Le catalogue, que publie le fondateur du musée, offre un aperçu synthétique des connaissances actuelles sur chaque groupe de la collection, et, sous chaque numéro, une notice spéciale.

— Va paraître, chez Muquardt, sous le titre : *Le XVI^e siècle et la Réforme*, l'œuvre posthume de J. J. Altmeyer, d'après les manuscrits acquis par la Bibliothèque royale de Bruxelles. L'*Athenæum belge* nous dit que cet ouvrage doit comprendre dix volumes ; il paraîtrait par an deux volumes, au prix de 7 fr. 50 chacun.

— On annonce la mort de M. Ezequiel URICOECHEA, professeur d'arabe à l'Université de Bruxelles et traducteur de la grammaire arabe de Caspari. Il était né à Santa-Fé de Bogota, en 1834 ; il est mort à Beyrouth, le 28 juillet dernier. Il avait fait paraître et préparait d'importants travaux sur les antiquités et les langues primitives de l'Amérique.

— Nous apprenons également la mort de M. E.-P. P. VAN-BEMMEL, professeur à l'Université de Bruxelles, directeur de la *Revue de Belgique*, auteur de nombreux travaux sur l'histoire de son pays et sur la littérature française. Né à Gand, en 1824, il est mort le 19 août dernier à Saint-Josse-ten-Noode.

ETATS-UNIS. — L'illustre géomètre américain, M. J. J. SYLVESTER, a publié, il y a quelque temps à Baltimore, pour ses amis, une pièce de 213 vers monorimes avec notes fort érudites. Intitulé : *Springs Debut, a Town Idyll*, cet étonnant tour de force est suivi d'un *Post-scriptum* consacré à l'interprétation du passage d'Horace (Odes, II, XI)

> ... Eburnâ, dic age, cum lyra
> Maturet in *comptam* Lacaenae
> More comas religata nodum !

où M. Sylvester croit voir dans *comptum* une crase pour *coemptum*. M. Sylvester essaie de renouer la vieille tradition rompue des philologues-géomètres.

ITALIE. — On annonce que le « Dictionnaire biographique des écrivains contemporains », de M. Angelo de GUBERNATIS, est sur le point d'être terminé.

— Un professeur de Florence, M. Emilio COMBA, vient de publier une étude remarquable sur Pierre Waldus et les Vaudois avant la réforme (*Valdo ed i Valdesi*

avanti la riforma, cenno storico. Florence, 61 p. In-8°); nous reparlerons plus longuement de ce travail dans un de nos prochains numéros.

— M. Angelo Genocchi vient de faire tirer à part des *Atti della Reale Accademia delle scienze di Torino*, sous le titre : *Il Carteggio di Sofia Germain e Carlo Federico Gauss*, un travail consacré aux récentes publications du prince Boncompagni sur ces deux célèbres géomètres. Notons en passant d'intéressantes remarques sur des manuscrits de Fermat récemment publiés (p. 11) et une lettre inédite de Gauss au président de l'Académie de Turin (p. 15) écrite lors de son élection d'associé étranger de l'Académie.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 septembre 1880.

M. Le Blant continue la lecture de son mémoire sur quelques actes des martyrs non compris dans le recueil des *Acta sincera* de dom Ruinart. Poursuivant la recherche des traces d'antiquité qu'il est possible de retrouver çà et là dans ces actes, dont l'ensemble est du reste justement suspect, il signale dans quelques-uns d'entre eux des détails techniques de droit et de procédure qui s'accordent bien avec ce que nous savons d'ailleurs des usages judiciaires des Romains. Ainsi il relève dans telle ou telle relation d'ailleurs peu digne de foi, les faits suivants, qui doivent avoir été empruntés à des sources authentiques : la délibération entre le magistrat et son *consilium*, avant le prononcé des sentences; la rédaction de l'acte d'accusation ou *inscriptio* (vie de sainte Aurea : ce texte prouve que le mot *inscriptio* a bien ce sens et non, comme on avait cru, celui de marque imprimée sur le front avec un fer rouge : un magistrat promet en effet à la sainte que, si elle se convertit au paganisme, on annulera son *inscriptio)*; l'existence des registres des prisons, où les geôliers devaient inscrire les entrées, les sorties et les morts des prisonniers, et qui engageaient leur responsabilité vis-à-vis de l'autorité supérieure (vie de saint Basilisque); l'emploi de la torture, et l'exhibition de la torture à l'accusé dès le commencement du procès et pendant l'instruction; l'interrogatoire de l'accusé, à qui le magistrat commence toujours par demander son nom, son état, sa naissance, quand même il le connaît bien et que ces questions ne peuvent être que pour la forme; la dégradation qu'entraînait la condamnation pour les hommes revêtus d'une charge, et la formalité de la radiation des décurions condamnés sur l'*album* de la curie, etc., etc.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir au remplacement de M. Labarte, membre libre, décédé. La discussion des titres des candidats est fixée au 22 octobre.

M. Deloche lit une note intitulée : *Réponse à une objection apportée contre l'idée d'une proche parenté entre les Celtes et les Ligures.* La parenté étroite des Celtes et des Ligures a été soutenue, dans ces derniers temps, par M. Maury et par M. Deloche. M. d'Arbois de Jubainville l'a contestée, en s'appuyant sur le texte de l'arbitrage rendu en 117 avant notre ère, par les frères Minucius, sur un différend de limites entre deux peuples ligures, les *Genuates* et les *Veturii*. Ce texte contient un grand nombre de noms de lieux de la Ligurie; or, dit M. d'Arbois de Jubainville, dans aucun de ces noms on ne rencontre les éléments qui entrent habituellement dans la composition des noms celtiques, tels que les finales *-acus*, *-iacus*, ou les termes *-magus*, *-dunum*, *-durum*, *-briva*, *-briga*. M. Deloche répond : que trois des noms de ce même texte paraissent avoir une origine celtique, ceux de la rivière *Berigiema*, du mont *Apennus* (Apennin) et de la rivière *Comberanea*; que sur les noms de lieux gaulois mentionnés par César, il n'y en a qu'un cinquième qui contiennent quelques-uns des éléments indiqués par M. d'Arbois de Jubainville; que d'ailleurs il a pu y avoir sur le sol de la Ligurie des localités dont le nom ne fût pas ligure; enfin, qu'un fait purement négatif ne saurait ébranler l'autorité des faits positifs, et que c'est sur des faits positifs que M. Maury et lui ont établi leur thèse de la parenté des Ligures et des Celtes. M. Deloche termine en résumant brièvement ces faits.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée avant quatre heures et demie.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. de Longpérier : — Gustave Schlumberger, Le trésor de San'â (monnaies himyaritiques, 1 vol. in-4°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 4 Octobre — 1880

Sommaire : 216. Hunter, Statistique du Bengale (troisième article). — 217. La morale à Nicomaque, p. p. Susemihl. — 218. Flathe, Histoire de l'école de Sainte-Afra. — 219. Lettres inédites de Jacques Faye et de Charles Faye, p. p. Halphen. — Variétés : Gazier, Simples notes pour les futures éditions des Oraisons funèbres de Bossuet. — Chronique.

216. — **A statistical Account of Bengal,** by W. W. Hunter. London, Trübner et Co. 1875-77. 20 vol. gr. in-8°.

III

Les chapitres qui suivent et qui remplissent la seconde moitié de chaque section, sont la partie de l'ouvrage la plus riche, probablement aussi la plus neuve pour les indianistes, du moins pour ceux d'Europe, qui, d'ordinaire, travaillent sur de tout autres matériaux que des documents de statistique économique et administrative. Malheureusement c'est aussi celle dont l'analyse exigerait le plus d'espace, et il ne m'en reste guère, cet article dépassant déjà de beaucoup les limites habituellement observées dans la *Revue*. M. H. y examine successivement la condition matérielle de la population, son genre de vie, sa manière de se nourrir, de se vêtir, de se loger, et jusqu'à ses jeux ; l'ensemble de l'économie rurale, les institutions du village, les diverses cultures, leurs procédés, leur rapport, leur rotation, les frais et le matériel d'exploitation agricole, les prix et les gages, le système des poids et mesures, les différents modes de tenure de la terre, les effets de l'absentéisme, les calamités naturelles qui affligent si fréquemment la province, les signes avant-coureurs qui permettent de les prévoir et les moyens d'y porter remède, les routes et autres voies artificielles de communication, l'état florissant ou précaire du commerce et du trafic, de la production industrielle et manufacturière, le prix de l'argent et les conditions partout onéreuses du crédit, l'assiette de l'impôt et le budget des recettes et des dépenses de chaque district, le régime administratif et judiciaire, les établissements pénitentiaires et la statistique criminelle, la question scolaire sous toutes ses faces, l'organisation postale et financière, la statistique météorologique, médicale et sanitaire. Sur cette prodigieuse masse de renseignements puisés aux sources les plus sûres, méthodiquement répartis et discutés dans plusieurs milliers de pages toutes pleines de chiffres et d'informations précises, je ne puis plus que jeter un rapide coup d'œil. Tout au plus me sera-t-il possible de glaner çà et là, en passant, quelques données

comparatives qui permettront peut-être, jusqu'à un certain point, d'apprécier la richesse de l'ensemble.

Le Bengale est un pays essentiellement rural, agricole, très peu industriel. La population urbaine n'est qu'une fraction insignifiante du chiffre total, et l'exportation, défalcation faite des denrées de transit, est alimentée presque uniquement par l'agriculture. Ce n'est pas que les matières premières y fassent défaut. Quelques districts produisent du mica, de l'antimoine, de l'étain, du plomb, de l'or, de l'argent, du cuivre. Le fer et la houille, ces deux grands facteurs du travail industriel, sont représentés par des gisements considérables dans plusieurs parties du territoire. L'élève des vers à soie est très répandue : une variété, le tasar, est indigène, et on sait que c'est de l'Inde que nous est venu le coton. Mais la plupart de ces richesses sont exploitées au moyen de procédés tout primitifs : quelques-unes même sont demeurées aux mains de peuplades à demi-sauvages. L'indigène est commerçant, artisan, laboureur surtout, nullement manufacturier. La division du travail lui est inconnue, ou, quand il la pratique, c'est à sa façon, bien différente de la nôtre, en y mêlant ses préjugés de caste et de nationalité [1]. D'autre part, le climat est un obstacle à l'installation à demeure du travail européen. De là, pour la production bengalaise, malgré la modicité des salaires [2] et l'adresse parfois incomparable de l'ouvrier, une infériorité de plus en plus marquée et la nécessité de se réduire, pour l'article courant, à un minimum de mise en œuvre. Elle fait plus de coton que de cotonnades, plus de soie que de soieries, et c'est d'Europe que ses propres denrées lui reviennent à l'état d'articles fabriqués. A deux pas de ses mines, ses fers et ses charbons sont battus par les fers et les charbons anglais, et le morceau d'étoffe dont le *rayat* se ceint les reins, a été tissé à Manchester, peut-être avec le coton qu'il aura lui-même planté. Le goût même, si original et si fin de l'artisan hindou, semble atteint par les effets de cette concurrence mortelle. Les Kânsâris de Purniah continuent de produire ces élégants objets en *bidrî*, une sorte de laiton incrusté d'argent : mais la vieille réputation des forgerons, des armuriers, des damasquineurs de Monghyr a baissé; l'orfèvrerie et les belles mousselines brodées de Dacca sont en décadence, et le tissage de la soie est ruiné à Murshidâbâd, qui, depuis le commencement du siècle, a perdu les trois quarts de ses habitants. En somme, les seules industries bien vivaces sont celles qui ne sauraient guère être déplacées, parce qu'elles ont pour objet la transformation en denrées brutes des produits du sol ; en première ligne, la préparation de l'indigo et de l'opium, auxquelles s'ajoutent celles du coton, de la soie, du chanvre, du jute, du sucre, de la laque, du tabac, c'est-à-

---

1. En Bîrbhûm, par exemple, les Musulmans préparent la fonte, les Hindous l'affinent. A Dacca, les Hindous tissent la mousseline, les Musulmans la brodent.

2. En Râjshâhî, les meilleurs ouvriers en soie gagnent de 1 à 1 1/2 shelling par jour; et c'est là un salaire exceptionnellement élevé.

dire des industries essentiellement agricoles. On trouvera chez M. H. la description détaillée de ces cultures et de ces manipulations avec toutes leurs diversités locales. Je ne m'y arrêterai pas, non plus qu'à l'énumération des nombreux produits de l'agriculture proprement dite [1].

Le régime agricole, dans la majeure partie de la province et malgré toutes les diversités locales, peut se définir en deux mots : c'est le régime de la grande propriété et de la petite culture. Dans un petit nombre seulement de districts une portion notable du sol appartient à ceux qui le cultivent. Presque partout le paysan, le *rayat*, est tenancier de tenancier, parfois avec quatre ou cinq intermédiaires entre lui et le maître du domaine. Dans les meilleures conditions, il a un droit d'occupation moyennant une rente fixe, et c'est un des bienfaits du *Land law* de 1859 d'avoir régularisé ce droit et d'en avoir assuré le bénéfice à un plus grand nombre. Mais le plus souvent il exploite de gré à gré et peut être évincé de sa ferme à volonté. Celle-ci est en général petite [2]. La rente qui pèse sur la terre est lourde : avec tous les droits supplémentaires qui s'y sont peu à peu et abusivement ajoutés, elle dépasse en général la moitié du rapport. En Gayâ, où prévaut cependant une sorte de métayage, il arrive ainsi que le rayat dispose à peine du tiers du produit de son labeur. Il est inutile d'insister sur les conséquences du régime. Le possesseur du sol qui la plupart du temps ne réside pas [3], ne voit dans son domaine qu'un revenu; le fermier, de son côté ne s'attache pas au champ qu'il exploite à titre précaire. Les perfectionnements sont lents à s'introduire. Le capital agricole est nul ou insuffisant. Le paysan n'arrive point à l'épargne, heureux s'il parvient à joindre les deux bouts sans recourir au banquier trafiquant, au *mahâjan,* qui exploite ses besoins et lui vend chèrement le crédit. Sauf dans les districts du bas Bengale, le laboureur

1. Le principal est le riz, qui constitue la base de l'alimentation. Le froment, l'orge et le maïs apparaissent en Bhâgalpur et en Behar, à peu près à la limite où le bengalî se rencontre avec les dialectes hindîs; mais il faut remonter plus haut dans le pays et sortir de la province pour trouver des populations se nourrissant de froment. D'Assam, où la plante est indigène, et aussi de Chine, le thé a été introduit dans quelques districts : dans celui de Chittagong en 1840, dans celui de Darjiling, où la culture a surtout pris une grande extension, en 1853; plus récemment dans ceux de Hazârîbâgh et de Lohârdagâ. Les *tea-gardens* sont exploités exclusivement par les Anglais.

2. Presque partout, 35 acres constituent une très grande exploitation. La moyenne varie : de 17 acres dans le district métropolitain elle tombe à 8 acres dans le district voisin de Hûglî. En Balasor, 60 o/o des fermes sont au-dessous de 10 acres, et les 5/8 des cultivateurs sont tenanciers *at will*. La tenure en commun par le village ou par une fraction, qui se rencontre ailleurs dans l'Inde, est exceptionnelle au Bengale : elle tend à disparaître partout où la population est dense. En général, l'ancienne organisation du village hindou, avec sa juridiction spéciale (panchâyat) et son autonomie, est très effacée dans le Bengale propre. Elle s'est mieux maintenue dans les districts de l'Ouest, en Bhâgalpur et en Behar.

3. Dans le district métropolitain on ne comptait, en 1871, que quinze propriétaires résidants ayant plus de L. 1000 de revenu.

que l'assistance ne sauve pas, périt. S'il y a une différence d'avec le passé, elle tient moins aux ressources des classes agricoles qu'à l'intervention plus énergique d'un gouvernement plus humain. Et encore a-t-on vu, malgré tous les efforts de l'administration, la famine de 1866 enlever en Orissa les 36 o/o de la population.

On sait que les vues des Anglais en fait de politique coloniale ne ressemblent guère aux nôtres. Là aussi, ils ont le bonheur d'avoir des traditions, qu'ils modifient conformément à l'expérience, mais aux dépens desquelles ils n'expérimentent pas. Ils n'ont qu'une foi médiocre dans les systèmes tout faits; ils n'en ont aucune dans les avantages de la centralisation et de l'uniformité, et nos élections législatives de Pondichéry ont dû les faire sourire. Bien qu'une bonne partie du Bengale se compose des terres qui relevaient de l'ancienne divânî et qui leur ont été transmises d'une pièce et déjà fortement unifiées par le régime mongol, l'administration actuelle de la province présente une diversité probablement plus grande que celle de toutes nos colonies prises ensemble. Ni l'exercice de la souveraineté, ni la législation, ni l'organisation judiciaire et administrative, ni la nature et le mode de perception des taxes n'y sont partout les mêmes [1]. L'assiette de l'impôt diffère non seulement dans les états tributaires, dans les régions à demi-sauvages, mais aussi dans les districts administrés directement et de vieille occupation : la taxe foncière par exemple, qui forme en général la principale source du revenu, et qui est fixée une fois pour toutes dans le Bengale propre, est assise par périodes trentenaires en Orissa. On trouvera chez M. H. le complet détail, malheureusement sans aucune vue d'ensemble, de toutes les pièces de ce mécanisme compliqué, qui peut avoir ses défauts, mais qui a contribué pour sa bonne part à la grandeur de l'empire indo-britannique, et qui, pour les populations soumises, a été en somme plus fécond en bienfaits que ne l'ont été ailleurs des procédés plus systématiques. Tout en étant moins lourd qu'autrefois, l'impôt rend davantage [2]. Il ne reste plus aux mains des intermédiaires; il ne va plus

---

1. L'état tributaire de Kuch-Behar, dont le souverain est mineur, est administré en tutelle. Ceux de Chutiâ Nagpûr et d'Orissa sont plutôt surveillés qu'administrés. Les parties montueuses de Tipperah et de Chittagong sont gouvernées par l'intermédiaire de petits chefs. Dans les parties administrées directement de l'Orissa, il n'y a pas moins de trois régimes différents. Celles de Chutiâ Nâgpur sont soumises à des règlements spéciaux et l'ingérence des autorités anglaises y a diminué, pendant qu'ailleurs, dans les Santâls Parganâs par exemple, elle devenait plus étroite. Dans la plupart de ces territoires l'impôt est perçu sous forme de capitation.

2. Malgré les concussions fréquentes qui marquèrent les débuts de l'administration financière de la Compagnie, l'augmentation du revenu net fut aussitôt énorme. En 1765, Calcutta rapportait au trésor impérial 8,836 roupies, les 24 Parganâs en donnaient 222,958. Peu de temps après, la Compagnie en tirait respectivement 107,131 et 1,465,000 roupies. — Dans les districts peuplés de la plaine, le revenu public, non compris les taxes municipales et le rendement des postes, est actuelle-

s'entasser dans le trésor du prince pour y alimenter des libéralités fastueuses; mais, sauf les grandes fautes de la politique générale, il s'emploie en œuvres productives. Partout le budget des dépenses s'est accru encore plus vite que celui des recettes [1]. Les postes, les télégraphes, tous les services publics sont largement dotés. Une justice strictement répressive, servie par une police solidement organisée, mais nullement tracassière, a assuré la sécurité dans des contrées où le brigandage était endémique [2], et fait peu à peu l'éducation morale de ces populations avilies par un long arbitraire [3]. Le système pénitentiaire pourrait servir de modèle même en Europe, et le service de l'assistance et de l'hygiène publique est en pleine voie de développement. Je ne puis m'arrêter à aucun de ces sujets, mais je dois dire quelques mots du moins de l'organisation scolaire, dont le gouvernement se montre fort soucieux depuis une vingtaine d'années et à laquelle M. H. a consacré de longues notices, mais, comme toujours, sans aucune récapitulation.

L'enseignement comprend trois degrés, supérieur, secondaire et primaire. Sauf les anciennes écoles brâhmaniques de Nadiyâ maintenant en décadence, et une école européenne de médecine établie à Patnâ, l'enseignement supérieur est centralisé à Calcutta, et, par conséquent, ne figure pas dans la description de M. Hunter. L'instruction secondaire est donnée dans des collèges de fondation et d'origine diverses, établis dans les principales villes, Serampur, Howrah, Dacca, Krishnagar, Hûglî, Patnâ, Murshidâbâd. L'instruction primaire se divise elle-même en supérieure, moyenne et inférieure. Elle comprend un certain nombre d'écoles professionnelles et, depuis ces dernières années, à peu près une école normale d'instituteurs par district. Pris dans son ensemble, l'enseignement se divise en outre en indigène et en classique dans les deux degrés supérieurs, en indigène et en anglais dans le degré primaire.

---

ment en moyenne de fr. 3,60 par habitant. Il monte exceptionnellement à 4,96 en Darjiling, à 4,99 en Chittagong, et à 5 dans l'état tributaire de Kuch Behar. En Singbhûm par contre, il n'est que de 0,57 par tête.

1. Voici les chiffres pour le district métropolitain sans Calcutta, pour les années 1790, 1850 et et 1870. Recettes : £. 91,123, 205,894, 321,483; dépenses : £. 6991, 25,524, 79,958. Ailleurs la progression des dépenses a été encore plus rapide. Darjiling, Kuch Behar, Chittagong Hill Tracts et Singbhûm reçoivent plus qu'ils ne donnent.

2. Malgré la présence, dans les districts supérieurs, de populations vagabondes et pillardes telles que les Doms, les actes de banditisme sont devenus rares. En Rangpur, où, à la fin du siècle dernier, les bandes opéraient avec des éléphants et de l'artillerie, tenant tête aux troupes et assiégeant les villes, la sécurité est aujourd'hui parfaite, bien qu'il ne s'y trouve pas un seul soldat pour une population de 2,149,972 âmes.

3. Le progrès est lent, encore maintenant l'indigène a de la peine à concevoir les maximes de la justice anglaise, celle par exemple que, pour punir, la conviction morale du juge ne suffit pas, qu'il faut la preuve directe. En Hazâribâgh un bandit notoire ayant été deux fois acquitté, on fut persuadé que la cour le protégeait, et personne n'osa plus se plaindre ni déposer contre lui.

Enfin, il est, ou tout-à-fait indépendant de l'Etat (éducation à domicile dans les familles indigènes riches et petites écoles de village) et, dans ce cas, il échappe à la statistique ; ou bien il est, soit institué, soit subventionné, soit simplement inspecté par l'autorité. A aucun degré, en tant que l'Etat est concerné, l'enseignement n'est gratuit. Voici maintenant les chiffres généraux qui résument l'action de l'Etat en ce domaine pour les trois années de 1856-57, 1860-61, 1870-71. Nombre des écoles établies ou subventionnées par le gouvernement : 334 ; 536 ; 3,791. Nombre des élèves : 28,351 ; 35,625 ; 145,181. Dépense totale : L. 50,534 ; 54,684 ; 169,436. Part afférente à l'Etat : L. 29,795 ; 27,908 ; 85,152. Dans ces chiffres on remarquera d'abord la forte part des frais prise à leur charge par les familles (environ 50 o/o) : c'est le résultat dont les inspecteurs dans leurs rapports se félicitent le plus ; et ensuite le vigoureux effort accusé pour l'année 1870-71. Dans les années suivantes, le progrès a été encore plus rapide, par suite de l'introduction, en 1872, des réformes de sir G. Campbell. Celles-ci, qui visent avant tout l'instruction tout-à-fait primaire, consistent à accorder de légères subventions aux petites écoles de village (pâthsâlâs), à la condition qu'elles se soumettent à l'inspection officielle. Le résultat a été, d'abord d'élever le niveau de l'instruction dans ces écoles, ensuite d'en augmenter considérablement le nombre, de faire pénétrer ainsi l'instruction dans des couches plus profondes de la population, et tout cela, sans accroître de beaucoup les charges de l'Etat, sa part dans les dépenses des écoles d'un rang plus élevé ayant plutôt diminué. Pour cette dernière période, les indications de M. H. n'étant ni complètes ni uniformes, je ne puis pas donner de chiffres généraux. Je me borne donc à choisir à titre d'exemples quelques cas particuliers qu'on trouvera en note [1]. Veut-on apprécier le résultat relatif de ces efforts ? En 1870-71 l'instruction plus ou moins dépendante de l'*Educational Department* s'adressait à 2,31 élèves par 1,000 hab. [2]. Quatre années plus tard, cette proportion

---

1. En 1872-75, au moment ou l'action des réformes commençait à peine à se faire sentir, le nombre des écoles subventionnées avait passé, dans le district métropolitain (toujours sans Calcutta), de 346 à 743, et celui des élèves, de 17,558 à 29,787 (l'année suivante à 49, 861). Les chiffres correspondants sont : pour Farîdpur, 52-176 et 2,000-6,497 ; pour Noâkhâlî, 26-135 et 590-3,824 ; pour Tipperah, 25-173 et 953-5,510 (l'année suivante, 277 et 9,268) ; pour Murshîdâbâd, 148-305 et 4,682-8,592 (l'année suivante, 458 et 12,674) ; pour Sâran 9-228 et 585-5,421 (l'année suivante, 326 et 7,066) ; pour Gayâ, 28-378 et 1,367-7212 (l'année suivante, 446 et 8,139) ; pour Champâran, 2-72 et 51-1,121 (deux ans après, 182 et 3.805) ; pour Lohârdagâ, 7-178 et 620-4,553 ; pour les Etats tributaires d'Orissa, 0-19 et 0-632.

2. Voici quelques indications qui permettront de se rendre compte de la répartition géographique de cette moyenne : elle est de 9,09 en Hûgli, de 7,94 dans les 24 Parganâs, de 5,95 en Jessor. Vers les extrémités elle tombe rapidement : elle n'est plus que de 1,03 dans les montagnes de Chittagong, de 0,52 en Hazâribâgh, de 0,31 en Tirhut, de 0,28 en Sâran, de 0,035 en Champâran, de 0 en Hill Tipperah et dans les états tributaires d'Orissa.

était environ cinq ou six fois plus forte. A première vue cela paraît peu de chose. Mais il faut compter qu'à côté de cet enseignement officiellement constaté, il y en a un autre, qui n'est soumis à aucun contrôle [1]. Il faut se dire surtout que ces mesures s'appliquent à une population de près de 63 millions d'habitants, infiniment plus pauvre que les plus pauvres d'Europe, dans un pays où l'instruction primaire n'a jamais eu de budget, où il ne saurait être question de si tôt d'établir des taxes nouvelles, et, où, dans tout ce qui touche aux préjugés religieux et sociaux des indigènes, le gouvernement anglais est obligé de procéder avec la plus prudente réserve [2]. Le point vraiment faible est l'éducation des filles. Encore en 1875 plusieurs districts n'avaient pas d'écoles de filles, [3] et, de ce côté, l'initiative des populations supplée le moins à l'action de l'Etat.

Avant de prendre congé de M. H., nous devons faire une dernière remarque. M. H nous avertit lui-même que, dans l'ouvrage, il a fait la part très petite à la critique et aux considérations d'ordre politique. Ainsi, il s'est abstenu de toucher à la question de plus en plus importante de l'opinion publique indigène, et, au sujet de l'Income-tax établie en 1869 et supprimée en 1873 devant le mécontentement général, il se borne à donner les chiffres et à dire, sans autres explications, que « it was a failure ». Son travail n'est pas, tant s'en faut, un panégyrique de l'administration ; mais c'est une publication officielle, dont l'auteur ne s'est pas cru tenu de donner son opinion personnelle sur toutes choses, et il a la loyauté de nous en prévenir.

Au moment même d'achever, j'apprends que M. Hunter vient de publier la Description statistique de la province d'Assam. Je ne puis que souhaiter qu'elle ressemble à celle du Bengale. Un autre souhait, que je ne puis m'empêcher d'exprimer ici, c'est que l'administration française nous donne pour nos colonies, pour l'Algérie avant toute autre, une description aussi compréhensive, aussi exacte, aussi impartiale, aussi débarrassée de jargon officiel et aussi capable d'intéresser le grand public que l'ouvrage dont je viens de rendre compte.

A. Barth.

---

1. Voici quelques chiffres qui pourront donner une idée de l'importance de cet enseignement primaire libre. En 1871, dans le district métropolitain, un relevé fait sur la population de 103 villages où il y avait relativement peu d'écoles subventionnées, a fourni 11,9 o/o d'hommes et 7,6 o/o de femmes sachant lire et écrire. Dans 5 villes du même district, cette proportion était respectivement de 21,6 o/o et 2, 3 o/o.

2. En général, la population ne s'est pas montrée hostile. Pourtant, en dépit de toutes les précautions, les mesures de l'administration ont été accueillies avec défiance dans le Behar et en Gayâ, avec une opposition sourde en Champâran et en Monghyr, et avec une invincible indifférence en Hazâribâgh.

3. En 1871 sur 204 écoles subventionnées dans le district de Hûgli, il n'y en avait que 22 de filles ; en 1872, dans celui des 24 Parganâs, il n'y en avait que 34 sur 743, Ces deux districts sont les plus avancés.

217. — **Aristotelis Ethica Nicomachea recognovit Franciscus Susemihl.** Lipsiæ, Teubner. 1880. petit in 8°, xx et 280 p.

M. Susemihl a édité dans le format de la collection d'auteurs classiques publiée par la librairie Teubner, la morale à Nicomaque avec un *apparatus criticus* très complet. Son texte repose sur la vieille traduction latine (I), les manuscrits que Bekker a désignés par les lettres K^b, L^b, M^b, O^b, et l'édition aldine qui a la valeur d'un manuscrit. M. S. communique les variantes partout où 1° le texte ne repose que sur une ou deux des six autorités que nous venons d'énumérer ; 2° où les deux principaux manuscrits, à savoir K^b et L^b, ne sont pas d'accord ; et en quelques autres cas moins importants. Il a relevé toutes les variantes qu'offrent les commentateurs grecs imprimés et la paraphrase d'Héliodore.

L'état de la morale à Nicomaque et les rapports de cet ouvrage avec les *Ethica Eudemia* offrent de nombreuses difficultés, qui semblent insolubles. On sait que les livres V, VI et VII de la morale à Nicomaque se retrouvent aussi dans les *Ethica Eudemia*. M. S. ne pense pas qu'on doive les refuser à Aristote ; mais il croit avec Spengel que la première dissertation sur le plaisir (VIII, 12-15) ne doit pas être attribuée à Aristote, et il admet avec Rassow que le reste est composé de fragments aristotétiques mêlés à des morceaux d'Eudème et à diverses interpolations. Quant au désordre qui a été remarqué dans les derniers chapitres du V^e livre et auquel on a essayé de remédier par des transpositions que M. S. indique, il admet aussi avec Rassow qu'il faut reconnaître une double rédaction. Il semble douteux qu'on ait ainsi composé des ensembles en juxtaposant de courts morceaux détachés et je ne sais si l'on connaît un seul exemple authentique d'un ouvrage moderne ainsi composé. De quelque manière qu'on explique le désordre qui se remarque dans la morale à Nicomaque, il était utile de signaler les difficultés qui ont arrêté les philologues, et l'édition de M. S. ne laisse à cet égard rien à désirer.

Il a recueilli avec beaucoup de soin les principales conjectures proposées sur le texte, et il y a joint les siennes qui sont presque toutes plausibles, et que nous indiquerons ici en partie. Le texte de Bekker est séparé par un crochet de la conjecture proposée par M. Susemihl.

1095 *b* 3 ἴσως οὖν] ἴσως δ' οὖν. — 1095 *b* 7 ὁ δὲ τοιοῦτος] ὁ γὰρ τοιοῦτος. — 1098 *a* 18 οὐδὲ μία ἡμέρα retranché. — 1100 *a* 21 ἀπορίαν δὲ] ἀπορίαν δή.

1104 *a* 18 φθείρεται δὲ] φθείρεται δή. — 1107 *b* 20 διαφέρουσι δὲ] διαφέρουσι δή.

1110 *a* 15 πράττει δὲ] πράττει δή. — 1113 *b* 12 τοῦτο δὲ... εἶναι retranché. — 1115 *b* 12 ὑπομενεῖ τοῦ] ὑπομενεῖ τε τοῦ. — 1117 *b* 21 τί δ' ἐστιν] τί γάρ ἐστιν. — 1118 *a* 2 περὶ δὲ] περὶ δή.

1121 *a* 10 εἴρηται δὲ] εἴρηται γάρ. — 1122 *a* 26 ἐν ᾧ καὶ] ἐν ᾧ καὶ ὡς καί. — 1127 *a* 3 λυπεῖν δὲ] λυπεῖν τε.

1136 *a* 23 ἐπεὶ] ἔτι.

1139 *b* 2 καὶ οὐ] ἀλλ' οὐ. — 1140 *b* 5 ἀληθῆ] ἀληθοῦς. — 1140 *b* 24 τὰς ἀρετὰς] τὰς ἠθικὰς ἀρετὰς. — 1141 *a* 27 αὐτὰ] αὐτούς. — 1144 *b* 3 οὐ ταὐτὸ μὲν, ὅμοιον δὲ est mis entre parenthèses.

1157 *a* 14 οἱ δὲ] οἱ γάρ. — 1159 *a* 16 τὸ δὲ] τὸ γάρ. — 1160 *a* 23 lacune avant θυσίας. 1163 *b* 6 οὐ... 8 κοινὸν transposé après 8 οὐ... 9 τιμᾶσθαι.

1173 *a* 1 ὁ δ'] ὅτ'. — 1157 *a* 9 οὐ γὰρ] οὐκ ἄρ'.

Nous n'avons pas indiqué les intercalations qu'admet M. Susemihl. Ce genre de conjectures me paraît particulièrement incertain. Il est rare qu'on puisse expliquer comment les mots considérés comme interpolés ont été introduits dans le texte : ce qui est absolument nécessaire pour que la conjecture soit vraisemblable. Très souvent la faute à laquelle on remédie, en supposant une interpolation, a une autre origine et appelle un autre remède. Ainsi dans le passage 1117 *a* 20 ἀπὸ ἕξεως γὰρ μᾶλλον [ἢ καὶ] ὅτι ἧττον ἐκ παρασκευῆς, on ne voit pas la raison qui aurait conduit à intercaler ἢ καὶ. Il manque probablement un mot et l'une des deux particules est de trop.

Un index très développé termine le volume : ce qui est d'autant plus utile que l'acception d'un grand nombre de mots grecs est définie par Aristote dans cet ouvrage.

En somme l'édition de M. Susemihl satisfait largement aux exigences rigoureuses que l'on impose aujourd'hui à ceux qui entreprennent une édition critique. Il ne s'est pas contenté de donner les variantes. Il s'est inquiété de comprendre ce qu'il éditait, et son travail est indispensable à quiconque voudra étudier cet ouvrage, l'un des plus importants qui nous restent d'Aristote.

X.

---

218. — **Sanct Afra,** Geschichte der kœniglich sæchsischen Fürstenschule zu Meissen seit ihrer Gründung im Jahre 1543 bis zu ihrem Neubau in den Jahren 1877-1879, von Theodor Flathe. Leipzig, Tauchnitz. 1879. In-8° xii et 492 p. Prix : 10 mark (12 fr. 50).

On trouvera dans ce volume une histoire complète de l'Ecole de Meissen connue sous le nom de *Sainte-Afra*. L'auteur, M. Flathe, déjà connu par d'importants travaux sur l'histoire de la Saxe, a divisé son livre en quatre parties : 1° depuis la fondation de l'école (ordonnance du 21 mai 1543[1]) jusqu'à l'ordonnance de Christian II en 1602 ; durant cette période, il faut remarquer le rectorat de George Fabricius (1546-1570). — 2° décadence de l'école (1602-1728) : l'argent manque, la guerre

---

1. L'ordonnance fondait trois écoles, où les enfants seraient instruits « dans les langues et les arts, et surtout dans la Sainte Ecriture », à Meissen, à Mersebourg et à Pforta ; ces écoles étaient « élevées avec les biens des couvents » que Maurice de Saxe avait sécularisés, *von den verledigten Klœster = und Stifft = Gütern* (p. 13).

désole la Saxe, il faut à certaines époques fermer l'école et, quand elle est rouverte aux élèves, ceux-ci commettent de tels excès et se livrent à une telle indiscipline qu'on doit mettre les plus mutins au carcan. Les maîtres donnaient l'exemple de l'inconduite ; un nommé Gerlach, accusé de vol et envoyé comme maitre d'école à Ziegenrück, se fait cabaretier à Meissen ; l'économe infidèle Glitze est décapité à Dresde. En 1683, le recteur Wilke découvre dans l'école un endroit où les élèves ont caché une foule d'*instrumenta nequitiæ*, des cartes, des pipes, des fausses clefs, des pinces et un parchemin par lequel les écoliers s'associent pour boire et jouer et fondent un ordre de chevalerie qu'ils nomment en français, selon la coutume du temps, *la jolie communion fraternelle*. La nuit, nos « Afraniens » s'échappent de l'école pour courir la ville et se débaucher [1], et les anciens *(veterani)* exercent envers les nouveaux *(novitii)* les plus cruelles vexations. Aussi passait-on plus de temps à châtier les élèves qu'à les instruire. Cependant l'école se relevait lentement ; de 1713 à 1728 eurent lieu d'importantes réformes.— 3° La période suivante (1728-1812) est l'âge héroïque de Sainte-Afra ; sous un recteur comme Grabener (1735-1750), sous des professeurs comme Höre, Klimm, Weise, se forment des élèves appelés à une brillante renommée : K. Chr. Gärtner qui fut l'éditeur des *Bremer Beitræge*, le satirique Rabener, le fabuliste et moraliste Gellert, J. H. Schlegel, enfin Lessing. Lessing est l'orgueil de l'école de Meissen ; lui-même déclarait que les années passées à Sainte-Afra avaient été les plus heureuses de sa vie et qu'il devait aux studieux loisirs de sa jeunesse une grande part de son érudition classique. Du reste, dès ce moment, comme le remarque M. F., se développait à Sainte-Afra l'étude de la langue et de la littérature allemande ; les élèves y faisaient des vers dans la langue maternelle et Höre avait composé un recueil d'extraits des poètes les plus récents de l'Allemagne. La guerre de Sept Ans nuisit au progrès des études ; mais l'ordonnance rédigée en 1773 par le consistoire supérieur d'après le plan de J. A. Ernesti répondit mieux aux exigences de l'époque et donna pour la première fois à la langue nationale une place presque égale à celle des langues anciennes ; — 4° la quatrième période de Sainte-Afra commence avec l'année 1812, où parut une ordonnance qui fit au grec, à l'histoire, aux mathématiques et à la physique une part considérable ; elle finit avec l'année 1846 où les *Fürstenschulen* de la Saxe (aujourd'hui Meissen et Grimma) durent se conformer au même programme d'études que les autres gymnases du pays [2]. L'ouvrage renferme deux appendices, l'un sur la bibliothè-

---

1. On nommait cela la descente *(das Aussteigen)*. En 1703, le conrector Stübel (p. 193) traita dans un discours scolaire *de excensionibus nocturnis alumnorum electoralium* ; il y disait : « Nox favet pessimis tristissimisque facinoribus. Nocte Bartholomei luci præmissa laniena Parisiensis peracta est. Nocte Troja incensa periit. Nocte Capitolium Romae conscensum a Gallis. Nocte exivit angelus primogenitorum percussor. Noctu Belsazar confossus est, etc. » (p. 193.)

2. Toutefois les *Fürstenschulen* conservent leur ancienne réputation ; elles reçoi-

que, l'autre, sur les fondations pieuses de l'école. Citons aussi un portrait de l'électeur Maurice de Saxe et une gravure représentant les anciens bâtiments de Sainte-Afra. Le volume de M. F. n'intéressera pas seulement les anciens *Afraniens ;* tous ceux que préoccupent les questions d'éducation liront avec profit l'histoire des méthodes d'enseignement pratiquées à Sainte-Afra, et les historiens ne dédaigneront pas un livre où, comme dit M. Flathe, la *Culturgeschichte* se reflète par instants dans l'histoire d'une école.

A. C.

---

219. — **Lettres inédites de Jacques Faye et de Charles Faye,** publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par Eugène Halphen. Paris, Jouaust ; Champion, 1880, in-8° de xi-143 p. Tiré à 200 exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 5 fr.

M. E. Halphen, dans une rapide *Introduction,* a très bien retracé la biographie de Jacques Faye, seigneur d'Espeisses, que l'on a surnommé « l'un des plus illustres magistrats du xvi[e] siècle. » Il s'est surtout servi d'une curieuse lettre de Gillot, confrère et ami de celui qui fut successivement et avec tant de distinction conseiller, avocat-général et président à mortier au parlement de Paris, lettre adressée à M. de Sainte-Marthe et que l'on trouve dans les *Opuscules* d'Antoine Loisel (Paris, 1752, in-4°, p. 665). Autour des renseignements tirés de ce document trop peu connu, M. H., justifiant une fois de plus sa réputation de patient et habile chercheur, a réuni tous les autres renseignements désirables. Il n'a pas manqué de rappeler que, par son admirable énergie, Jacques Faye conserva la ville de Tours à Henri IV, comme nous l'apprend ce prince par une lettre du 2 août 1589 qui nous a été conservée, avec un billet du 28 avril de la même année, dans le recueil déjà cité des *Opuscules* de Loisel, formé par Claude Joly [1]. A la suite de cette notice, où les appréciations sont aussi excellentes que les indications, M. H. a donné un extrait de la généalogie de la maison de Faye, qui nous fait connaître plusieurs personnages dont les noms figurent dans les lettres de Jacques Faye et dans celles de son frère Charles, lequel, après avoir été, comme son aîné, conseiller au parlement de Paris et maître des requêtes, fut aussi ambassadeur en Hollande. Le soigneux éditeur a eu raison d'espérer

---

vent un moins grand nombre d'élèves, règlent l'emploi du temps d'une façon plus sévère et habituent de bonne heure les élèves aux recherches personnelles, au *Privatstudium* (à Meissen, surtout depuis le rectorat de Baumgarten-Crusius.)

1. Cette lettre et le billet qui la précède ont été, *je crois,* dit M. H. (p. vi, note 2), omis dans les *Lettres missives de Henri IV.* A cette formule trop réservée on peut substituer une affirmation complète. Le nom de Faye n'est pas même une seule fois indiqué dans la *Table générale des matières* qui termine le tome IX du recueil de MM. Berger de Xivrey et Guadet.

(p. VIII) qu'il contenterait ainsi « les curieux des détails de l'histoire. » Les lettres de Jacques et de Charles Faye, adressées à M. de Bellièvre, sont extraites du n° 15901 du fonds français. Les premières, au nombre de vingt-six (p. 1-113) vont de l'année 1571 au 10 avril 1590; les autres, au nombre de neuf (p. 114-137), embrassent la période comprise entre le 22 juillet 1591 et le 16 septembre 1594. Les deux frères entretiennent familièrement leur cousin de ses propres affaires (vente d'une terre, achat d'une maison, procès, etc.) et des affaires publiques. Une des parties les plus piquantes de cette correspondance est celle qui regarde la prétendue mort de l'évêque de Noyon (Jean de Hangest). Jacques Faye, en bon parent, s'empresse de conseiller à Bellièvre de demander le bénéfice vacant et il en détermine la valeur avec autant de complaisance que de netteté. Tout à coup on apprend que le trépassé a eu le mauvais goût de déjouer tous les calculs et qu'il se porte aussi bien, sinon mieux, que ceux qui l'avaient trop précipitamment rayé du nombre des vivants. Il est question de mille choses dans les lettres des frères Faye : du roi et de la reine, de M. de Tavanes et de M. de Gramont, du dégel et de la maladie, d'émeutes à Paris et de prisonniers au Châtelet, du cardinal de Lorraine et du pape, du concile de Trente, du marquisat de Saluces, du duc de Savoie, de la capitulation de Saint-Denis et de la trahison de Senlis, du siège de Paris et de diverses paroles de Henri IV, etc. On trouvera dans ces pages écrites avec une savoureuse simplicité bien des particularités intéressantes. L'éditeur a éclairci les obscurités du texte dans des notes courtes et discrètes. Je n'ajoute pas que ces notes sont d'une grande exactitude, parce que, quand il s'agit d'un travailleur aussi consciencieux que M. Halphen, un tel éloge est superflu [1].

T. DE L.

1. Le plus grave des reproches que je pourrais adresser à M. H. serait d'avoir fait naître (p. 20, note 1). Jean de Morvillier, en 1507, alors que M. Baguenault de Puchesse a établi, dans sa thèse pour le doctorat *(Jean de Morvillier, évêque d'Orléans, garde des sceaux de France*, 1870, in-8°, p. 5), qu'il naquit « le 1er décembre 1506. » On pourrait encore le chicaner sur la façon dont il a imprimé (p. IV) le nom du grand magistrat *(Duvair)* qui écrivait toujours ce nom en deux syllabes *(Du Vair)*. Il y aurait aussi à effacer la lettre *R* mise devant le nom de la Rochemaillet (p. V, note 4). Cet avocat au parlement s'appelait Gabriel-Michel de la Rochemaillet. L'éloge qu'il a fait de J. Faye et que M. H. n'a pu se procurer (c'est, du reste, un morceau très bref) appartient au volume intitulé : *Eloges des hommes illustres qui ont fleuri en France depuis l'an 1502 jusqu'en 1600 avec leurs portraits* (gravés par Jean Le Clerc, in-f°). Enfin disons que M. H. ne paraît pas avoir connu une notice qui fait partie d'un recueil publié de nos jours sous ce titre : *Trois magistrats français du XVIe siècle. Etudes historiques. Antoine du Prat, Guy du Faur, seigneur de Pibrac, Jacques Faye, seigneur d'Espeisses*, par Édouard FAYE DE BRIS (Paris, 1844, in-8°).

VARIÉTÉS

Simples notes pour les futures éditions des Oraisons funèbres de Bossuet.

Les oraisons funèbres de Bossuet sont destinées à être publiées désormais à la manière des grands chefs-d'œuvre classiques, c'est-à-dire avec force notes et commentaires de toute sorte; la postérité voudra connaître dans leurs moindres détails la vie et les actes des personnages loués par l'orateur, comme nous cherchons aujourd'hui à connaître les Milon, les Marcellus, les Ligarius et autres Romains que l'éloquence de Cicéron a rendus célèbres. Je ne crois donc pas inutile de donner ici, à titre de documents historiques, les deux lettres qu'on va lire, et qui sont relatives, l'une à la Princesse palatine et au prince de Condé, l'autre à Condé seul.

La plus importante et la plus longue de ces lettres, celle où est racontée la mort du prince, se trouvait, avant 1709, dans les archives de Port-Royal-des-Champs, et une ancienne élève du monastère qui sauva au moment suprême tous les papiers précieux, M[lle] Lecesne de Téméricourt, la fit copier avec des milliers d'autres; je n'ai pu découvrir quel en était l'auteur, mais c'était à coup sûr un des confesseurs ou un des amis de Port-Royal, et son témoignage a d'autant plus de valeur que le prince de Condé, mort entre les bras d'un jésuite, n'a jamais été suspecté de jansénisme.

Quant à l'autre lettre, c'est M[lle] de Téméricourt elle-même qui l'écrivit à l'un de ses amis, et une personne fort instruite, l'éditeur anonyme des lettres de la Mère Agnès, publiées avec une introduction de M. Faugère, l'a transcrite sur le manuscrit autographe. Toutes deux ont trait à des faits connus de Bossuet ou relatés par lui, elles permettent de contrôler ses jugements ou ses récits, et on leur trouvera, ce me semble, tout le parfum du XVII[e] siècle.

A. Gazier.

I

« Monsieur Périer, neveu de M. Pascal, m'étant venu voir un jour, me dit que M[me] la Princesse palatine avait raconté à M[lle] Périer, sa sœur, ce qui lui arriva un jour étant avec M. le Prince de Condé auprès du feu. Ils parlaient de religion comme gens qui n'en ont point. Sur cela, M. le Prince dit qu'il avait ouï dire que le bois de la vraie croix ne brûlait point, et qu'il voudrait bien en faire l'épreuve. « Cela n'est pas difficile, dit M[me] la Princesse, on m'a fait présent d'un morceau qui vient d'Allemagne; nous n'avons tout à l'heure qu'à en faire l'expérience. » Aussitôt elle alla quérir le morceau de la vraie croix, duquel elle coupa, avec ses ciseaux, un très petit morceau, qu'elle prit avec la pointe de ses ciseaux et qu'elle mit à la flamme d'une bougie qui était près d'eux. Elle fut d'a-

bord assez surprise de ce que ce morceau ne brûlait point. Enfin elle le tint si longtemps dans la flamme que ses ciseaux s'échauffèrent de manière qu'elle fut obligée de les quitter pour n'en être pas brûlée. M. le Prince qui considérait cela voulut faire le même essai, et reprenant le petit morceau de bois au bout des ciseaux, il le mit au travers de la flamme et l'y tint jusqu'au temps qu'il ne put plus souffrir la chaleur des ciseaux. Assez surpris de ce fait extraordinaire, il voulut tenter si le gros morceau ne brûlerait pas mieux que le petit. Il dit à Mme la Princesse que lorsque le bois était extrêmement vieux et sec il perdait peut-être la qualité propre à s'enflammer, et qu'il fallait en faire l'expérience. Il appela un valet et lui ordonna d'aller sur l'heure chercher des morceaux de bois de toute sorte d'espèce, et des plus vieux qu'il pourrait trouver. Le valet en rapporta quelque temps après plusieurs morceaux dont les uns étaient très anciens, et d'autres moins. De tout cela, M. le Prince fit lui-même un fagot, et mit, avec tous les autres morceaux, celui de la vraie croix et jeta le fagot au milieu d'un grand feu, où il fut en moins de rien tout consumé, excepté le morceau de la vraie croix, qui resta sur les charbons sain et entier, au grand étonnement du prince et de la princesse [1]. Ce miracle n'opéra pas néanmoins la conversion de l'un ni de l'autre, et Mme la Princesse palatine fut convertie par une autre chose qui n'est pas comparable à ce miracle. Mme la Princesse elle-même a raconté cela à Mlle Périer, qui fut guérie à Port-Royal d'une fistule incurable, par l'attouchement de la Sainte Épine. Elle l'a raconté en cette manière à M. l'abbé son frère, chanoine de Clermont, qui étant venu à Paris, en 1710, au mois de novembre, me l'a raconté dans ces mêmes termes. »

(Copie ms. d'une lettre de Mlle de Téméricourt, ancienne élève de Port-Royal.)

II

Relation de la mort de M. le Prince, du 16 décembre 1686 [2].

« Nous ne vîmes qu'avant hier Mme la Duchesse, qui est la personne du monde la plus affligée; elle fut plus de trois heures avec nous, et elle nous conta tout le détail de la maladie et de la mort et des dispositions intérieures de M. le Prince, dont nous sommes tous fort édifiés et fort consolés. Il est certain que de très bonne foi ce prince était converti depuis près de trois ans, et qu'il a fait tout ce qu'il a cru devoir et pouvoir faire pour la réparation de sa vie passée, et pour le règlement de la

1. Ce fait singulier est rapporté par Sainte-Beuve (Port-Royal, III, 303), et la Princesse, dans son testament, faisait mention d'un morceau de la croix qu'elle attestait avoir vu dans le feu sans brûler.

2. Cette relation ne devrait point être placée ici — Note de Mlle de Téméricourt. (La relation se trouve, en effet, au milieu de pièces relatives aux années 1656 et suivantes.)

vie présente. Une grande marque que la grâce agissait fortement en lui, c'est qu'il ne lui est pas échappé une seule parole déréglée depuis si longtemps, et comme vous savez, et comme vous ne savez pas, il donnait une étrange liberté à sa langue ordinairement, et sur toutes sortes de matières, ce qui a donc été retranché tout d'un coup, et la force de l'habitude a cédé à celle de la grâce. Il a fait paraître beaucoup d'assujétissement aux commandements de Dieu et de l'Eglise, ce qui n'était pas un petit changement en lui, car, entre nous, il a toujours paru plus libertin sur la religion qu'il ne l'était en effet. Il a pris soin de l'instruction de ses domestiques, et il avait fait un tel changement dans sa maison que, le jour de la Toussaint dernière, il communia cinquante de ses domestiques après lui. Il avait fait dessein de ne plus rien donner à la satisfaction pour l'embellissement et la commodité de Chantilly, voulant exécuter durant sa vie tout ce qu'il avait résolu avec conseil et cru devoir faire pour des restitutions où les guerres civiles l'avaient engagé, et, comme Dieu ne lui avait pas donné la vie assez longue pour cela, il a ordonné qu'on examinât encore de nouveau s'il y avait quelque chose qui lui eût échappé pour y satisfaire.

« Il a cru mourir dès qu'il s'est senti attaqué de la goutte à Fontainebleau, il a commencé à s'y disposer. Il désirait fort de venir à Paris en quelque état qu'il fut, afin de faire tout ce qu'il voulait sans effrayer le peuple; cependant, le mardi qu'il devait partir, un petit accident fit juger qu'il était plus mal qu'on ne pensait, et le P. Berger l'obligea à ordonner aux médecins de lui dire ce qu'ils pensaient de son état. M. Morin ne le lui cacha point; il lui fit connaître qu'il lui restait peu de vie. M. le Prince le remercia de l'en avoir averti, parce qu'il avait beaucoup de choses à faire. Il écrivit une lettre au roi, qu'il signa de sa main, par laquelle il l'assurait que ses véritables sentiments avaient toujours été respectueux et sincères pour sa personne et son état; qu'il avait été assez heureux pour les faire paraître au commencement de son règne; mais que par un malheur qui ne se peut expliquer, il avait été entraîné, contre son inclination, dans des extrémités dont il avait eu une douleur mortelle toute sa vie; qu'il en demandait pardon à Sa Majesté, et qu'il la suppliait de croire que, depuis qu'elle lui avait pardonné, sa fidélité et son zèle avaient été inviolables; ensuite il lui demandait, comme une dernière grâce, de vouloir bien pardonner à M. le Prince de Conti, duquel il lui répondait comme de lui-même, l'ayant examiné très souvent, et qu'il était assuré qu'il avait vu dans le fond de son cœur. Cette lettre expédiée et envoyée, M. le Prince se trouvant fort faible ne voulut différer davantage à se confesser, et ce qu'il fit avec beaucoup de témoignages de douleur. Il parla ensuite à M^me^ la duchesse très sagement, très chrétiennement et très tendrement, et avec un air libre et aisé qu'il a conservé jusqu'au dernier soupir. Voyant que le P. Deschamps ne venait pas, ni M. le Duc, il écrivit un papier de sa main qu'il leur fit rendre cacheté; après cela il demanda instamment de recevoir Notre

Seigneur. Pour cela, il ordonna qu'on allât prier M. le curé de Fontainebleau de le lui vouloir bien apporter ; quand le saint viatique fut dans sa chambre, ce prince témoigna une ferveur et un respect incroyables. Il se voulut encore confesser à M. le curé avant que de le recevoir ; son mal croissant toujours et ses forces diminuant, il demanda l'extrême onction ; ses douleurs universelles lui ôtaient le moyen de prendre une situation commode, de sorte qu'il a toujours demeuré dans sa chaise sans pouvoir se coucher, et, lorsqu'il fallut lui mettre les saintes huiles aux reins, la difficulté parut telle que l'on dit qu'on pouvait l'en dispenser, puisque l'extrémité où il était faisait craindre de lui faire faire quelque effort, il éleva sa voix et dit qu'il ne fallait pas omettre aucune petite cérémonie de l'Eglise, qu'il était un grand pécheur, et qu'il désirait porter cette petite peine pour un tel bien ; et se mit aussitôt en devoir lui-même de recevoir cette dernière onction ; il disait quelquefois : « Je souffre beaucoup, mais j'en suis bien aise ; je voudrais de bon cœur souffrir davantage pour l'amour de Dieu que j'ai tant offensé. » Il a dit à deux ou trois personnes : « Que l'on voit bien autrement les choses de l'autre monde en l'état où je suis qu'en santé! Il me semble que la foi se développe, et que toutes les matières s'éclaircissent. » Il répondit toujours aux psaumes qui se disent pendant l'extrême onction, et, toutes les fois qu'on lui disait les paroles de l'Ecriture, il achevait le verset, tant son esprit était net et appliqué. M. le Duc étant arrivé quelques heures après, il témoigna de la joie de le voir, il lui parla beaucoup en particulier, puis à Mme la Duchesse devant lui, et leur donna sa bénédiction. Ensuite M. le Prince de Conti arriva, auquel il parla aussi en particulier, puis, de l'avis du P. Deschamps, il leur dit adieu à tous avec des paroles très chrétiennes, disant qu'il ne voulait s'occuper que de Dieu; il les exhorta à se consoler et à se soumettre à ses volontés. Quand il les eut éloignés, il dit à son confesseur : « J'ai peur d'aimer trop mon fils, car je ne voudrais pas que rien pût diminuer en mon cœur l'amour de mon Dieu. » Quelqu'un dit une chose pour lui donner quelque consolation et nourrir son espérance, qui pouvait être tournée comme une louange ; il fit un effort pour dire : « Point de louanges, s'il vous plaît, je suis un grand pécheur, mais je me confie néanmoins en la miséricorde de mon Dieu, et j'espère le voir. » Il était si occupé de Dieu et avait l'esprit si libre qu'on admirait sa vivacité ; il semblait voir plutôt que croire. Cela dura depuis quatre heures, et il dit à son confesseur avant de mourir : « J'ai peur que quand mon esprit s'affaiblira, je ne puisse plus en faire d'usage vers Dieu. » Il lui répondit qu'en ce cas le mouvement du cœur suffirait, et le Prince repartit : « Pour celui-là, il l'aimera jusqu'à la fin. » En effet, il a toujours parlé et adoré Dieu, et sa dernière action a été de baiser un crucifix sur les pieds duquel il expira sur les huit heures du soir.

« Voilà une longue lettre ; la forme n'en vaut rien, mais la matière en est bonne. J'ai cru vous faire plaisir de vous écrire ce que je ne puis

vous dire, parce que ma poitrine et ma voix commencent encore à s'embarrasser. Cela me privera du plaisir de vous voir demain, comme je l'avais désiré. Vous pouvez conter ce que je vous mande de M. le Prince à qui il vous plaira, sans me citer s'il vous plaît, hors à M. Nicole à qui je suis bien aise de donner le plaisir de savoir une si heureuse fin d'un prince dont on a quasi vu le salut abandonné. Je crois que les prières de Mme de Longueville auront été exaucées sur son sujet, et que la conversion de M. le Prince est le gage pour nous de la gloire de notre princesse. Je vous supplie de prier Notre-Seigneur qu'il ait enfin pitié de moi et qu'il me convertisse pleinement avant que la mort qui s'approche me surprenne, pauvre et misérable pécheur comme vous savez que je suis.

« Ce lundi au soir, 16e décembre 1686. »

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur, M. Paul REGNAUD, maître de conférences de sanscrit à la Faculté des Lettres de Lyon, vient de publier un travail important; c'est une édition de la seconde moitié du quinzième *adhyâya* du *Bhâratîya-Nâtya-Çâstra* et du seizième tout entier qui forment, comme on sait, un traité suivi et complet de prosodie dramatique. M. R. s'est servi du même manuscrit de l'*Asiatic Society* de Londres et il a suivi la même méthode que dans sa précédente publication intitulée : *Le dix-septième chapitre du Bhâratîya-Nâtya-Çâstra*. Seulement, cette fois, il ajoute au texte une interprétation française, tantôt littérale, tantôt analytique, tantôt sous forme de paraphrase, selon la nature et le style des divers passages didactiques de l'original; pour les exemples qui alternent dans le XVIe chapitre avec les descriptions de mètres, il n'a traduit que ceux dont le texte est le mieux établi et le sujet le plus intéressant. Ce travail, extrait du tome II des Annales du Musée Guimet, est ainsi divisé : 1° préface, renfermant de rapides observations sur la *Métrique de Bharata* (p. 5-7); 2° le texte (p. 10-31); 3° des notes (p. 32-38); 4° l'interprétation française (p. 39-70). On ne peut que savoir gré à M. Regnaud d'avoir publié et interprété ce traité qui non-seulement fait connaître une certaine quantité de mètres non décrits dans les ouvrages antérieurs et confirme la plupart des règles prosodiques déjà indiquées, mais qui nous révèle un bon nombre de petites pièces assez remarquables et appartenant à la littérature érotique et descriptive des premiers temps de l'époque classique.

— Le troisième numéro (mai-juin) de la *Revue de l'histoire des religions* renferme les art. suivants : Le dieu suprême dans la mythologie indo-européenne, par M. James DARMESTETER (p. 305-326); — Bulletin critique de la religion assyro-babylonienne, par M. St. GUYARD (p. 327-345); — Bulletin critique des religions de la Chine, par M. H. CORDIER (p. 346-356); — Sur le nom et le caractère du dieu d'Israël Jahveh, par M. G. d'EICHTHAL; — Eléments mythologiques des pastorales basques, par M. J. VINSON; — L'enseignement de l'histoire des religions en Hollande, par M. VAN HAMEL; — Corrections proposées au texte du Nouveau-Testament; — Le christianisme jugé par un Japonais; — Notice sur le musée religieux fondé à Lyon par M. Guimet.

— Voici le sommaire du deuxième fascicule de la *Revue égyptologique* (nos II et III, p. 49-144) : Premier extrait de la chronique démotique de Paris : Le roi Amasis et les Mercenaires. — La *syntaxis* des temples ou budget des cultes sous les Ptolémées. — La question du divorce chez les Egyptiens. — Les droits du fils aîné comme *kyrios* — L'intervention des enfants dans les actes chez les Assyriens. — Le divorce assyrien. — Les régimes matrimoniaux dans le droit égyptien, régime de séparation des biens, régime dotal, communauté de biens entre époux, régime dotal mixte avec communauté partielle. — Reconnaissance d'enfant avec légitimation par mariage subséquent. — Régime matrimonial chez les Assyriens. — Union légitimée après séduction. — Hypothèque légale de la femme et donations entre époux. — L'omnipotence des femmes et le décret de Philopator sur l'autorité maritale. — Les affres de la mort chez les Egyptiens. — Entretiens philosophiques d'un petit chacal *koufi* et d'une chatte éthiopienne. Huit planches reproduisent les principaux textes démotiques traduits dans ce fascicule.

— La *Chrestomathie démotique*, de M. Eug. Revillout, a paru, en quatre volumes, à la librairie Vieweg; cette chrestomathie contient les *mot à mot* des décrets de Rosette et de Canope et d'un grand nombre de contrats.

— Prochainement paraîtra, à la librairie Ernest Leroux, un ouvrage de M. Pierret, conservateur des musées égyptiens du Louvre; *le Panthéon égyptien*, tel est le titre de cette publication, accompagnée de cent dessins inédits de B. Schmidt. (Prix : 10 fr.)

— Le tome II du *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny* a paru, par les soins de M. Al. Bruel; ce volume va de 954 à 957 et sera suivi de trois autres volumes.

— M. C. Henry a publié, dans un tirage à part, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, le seul extrait qu'on possède d'un traité arabe sur la multiplication et la division. Cet écrit, en latin, a pour titre : *Prologus N. Ocreati in Helceph ad Adelardum Batensem magistrum suum*; il a été composé par un certain O'Creat qui le dédie à Adélard de Bath. (xiie siècle). Selon M. Rodet, le mot *helceph* du titre serait l'arabe *algeyf*, « recherche, examen ». Nous serions plutôt d'avis de considérer *helceph* ou *helcep* comme une corruption de *heçâb*, « numération ».

— Sous le titre « *Jean Gerson, l'université et les frères prêcheurs* » (Arcis-sur-Aube, Frémont. 22 p. Extr. de la livr. de mars de la *Revue de Champagne et de Brie*, tiré à 150 exempl.), M. H. Jadart, de l'Académie de Reims, publie une brochure ainsi divisée : I. *L'origine champenoise de Jean Gerson* (p. 5-7); II. *L'autorité du chancelier Gerson* (p. 7-10); III. *Les séculiers et les réguliers dans l'université* (p. 10-14); IV. *Jean Gerson et les Frères prêcheurs* (p. 14-18). A la suite de cet aperçu du rôle de Gerson dans les luttes universitaires entre les docteurs séculiers et les moines mendiants, vient une traduction française de la lettre écrite par Gerson en faveur des dominicains aux étudiants du collège de Navarre à Paris (p. 18-21). Cette brochure se vend au profit de la reconstruction de l'église de Barby (près de Rethel), paroisse natale de Jean Gerson. Dans une note, M. Jadart annonce une étude sur le hameau de Gerson, étude qui renfermera des détails sur l'enfance et la famille du chancelier, ainsi qu'une reproduction exacte de la pierre tumulaire, précieusement conservée jusqu'à nos jours, de la mère de Gerson, Elisabeth la Chardenière.

— M. Ch. Schmidt se propose de publier une nouvelle édition de sa notice sur *deux reliquaires de saint Anastase qui ont existé jadis en Alsace et en Lorraine*; cette édition sera accompagnée de quelques dessins. (Cp. *Chronique*, 23 février et 20 septembre.)

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 11 Octobre — 1880

Sommaire : 220. Brandreth, Sur les langues non-aryennes de l'Inde; Cust, Cartes linguistiques des Indes orientales et Esquisse des langues modernes des Indes orientales. — 221. Harant, Corrections et annotations à Tite-Live. — 222. Didon, tragédie latine du xvii° siècle, p. p. Suringar. — 223. Frey, Albert de Haller et son importance pour la littérature allemande. — 224. Hesse, Histoire de la ville de Bonn sous la domination française. — Lettre de M. Vion. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

---

220. — E. L. Brandreth. **On the non-aryan Languages of India.** With a map. Journal of the Royal Asiatic Society. New series, x, p. 1 ss., 1877.
— R. Cust. **Language Maps of the East Indies.** London Geographical Magazine. January and February, 1878.
— R. Cust. **A Sketch of the modern Languages of the East Indies.** Accompagned by two language-maps. London, Trübner, 1878, in-8°, xii-198 p. (Forme le vol. IV de Trübner's Oriental Series).

Les trois publications que nous réunissons ici, se tiennent de très près. Non seulement elles ont en commun les mêmes cartes linguistiques et une vieille amitié unit les deux auteurs (le volume de M. Cust est dédié à M. Brandreth); mais elles procèdent d'une même pensée. Toutes trois, elles essaient de grouper et de généraliser, celle de M. B., au point de vue grammatical, celles de M. C., au point de vue descriptif, bibliographique et statistique, les résultats obtenus jusqu'ici dans l'étude des nombreux dialectes parlés dans l'Inde Britannique et dans les contrées avoisinantes, et, sous ce rapport, elles se distinguent de la plupart des travaux dont ces langues ont été l'objet pendant ces dernières années.

La mémoire de M. B. ne traite que des langues et dialectes non aryens des régions continentales. L'auteur passe une revue rapide des phénomènes caractéristiques que présentent la structure, la morphologie et la syntaxe de ces idiomes, qu'il ramène à six groupes principaux : 1° le groupe Dravidien, avec vingt-deux langues ou dialectes ; 2° le groupe Kolarien, avec onze subdivisions ; 3° le groupe Tibéto-Birman, dont les idiomes, au nombre de cent quatre, sont distribués en dix-neuf classes ; 4° le groupe Khasi ; 5° le groupe Tai, avec sept subdivisions ; 6° le groupe Mon-Annamite, qui en comprend quatre. L'énoncé seul de cette division montre qu'elle est faite avec prudence ; elle tient le milieu entre une généralisation hâtive et les procédés inorganiques de la simple nomenclature. En général, autant que je puis en juger, le travail de M. B. est conçu dans un esprit fort sage. Ce n'est pas sa faute, si le lecteur se trompe sur le caractère provisoire et peu sûr de certaines parties de cette classification, et l'auteur

s'abstient avec soin d'en tirer des conclusions prématurées quant à la filiation des langages et races. Aucun autre travail, à notre connaissance, ne donne de ce vaste domaine linguistique un aperçu aussi substantiel, embrassant autant de faits caractéristiques et condensés en un aussi petit nombre de pages.

Les deux publications de M. C., qui, en réalité, n'en forment qu'une, la seconde n'étant que le développement de la première, s'étendent à toutes les langues des Indes orientales, aryennes et non aryennes, continentales et insulaires. L'auteur, actuellement secrétaire de la Royal Asiatic Society, est à la fois un ancien et un nouveau venu sur ce domaine, et il nous raconte lui-même, en quelques pages pleines d'humour, comment, après toute une carrière active passée dans l'Inde, au contact des hommes et des choses du pays, il a été ramené aux études de prédilection de sa jeunesse. Aussi trouve-t-on chez lui l'expérience d'un vétéran unie à l'ardeur d'un néophyte. Dirai-je que cette dernière qualité semble parfois être la dominante? Il y a chez M. C. un certain projet d'un appel à tous les gouvernements à fin de provoquer une enquête officielle universelle s'étendant à tous les dialectes (y compris ceux de l'Europe où ces études sont devenues si délicates !) et d'arriver ainsi à dresser la carte linguistique du monde entier, projet qui ne s'inspire pas précisément des leçons de l'expérience. A supposer l'entreprise exécutable, il y a des précédents qui permettent de prédire, à coup sûr, qu'elle ferait noircir beaucoup de papier pour aboutir à d'assez minces résultats. Même en ce qui concerne le domaine restreint, bien que très vaste encore, dans lequel se renferme M. C., il laisse percer par-ci par-là des espérances un peu sanguines. M. C. semble croire parfois que, si la science est jusqu'ici si embarrassée de porter un verdict définitif sur un grand nombre de ses langues, cela tient uniquement au manque de documents et qu'il suffirait de posséder force lexiques et grammaires, pour en saisir les affinités originelles et les soumettre à une classification historique. Eh bien, non ; la question est plus complexe que cela, et les magnifiques résultats obtenus par la linguistique sur d'autres domaines, ne doivent point faire illusion sur celui-ci. La plupart des langues dont il s'agit ici n'ont point de passé. Il n'y a point pour elles de sanscrit, de zend, de grec, de latin, de gothique, d'anglo-saxon, de vieil-irlandais. Tout au plus, pour quelques-unes, y a-t-il l'équivalent d'un moyen allemand. Ajoutez que ce qui domine, ce sont les idiomes monosyllabiques ou agglutinants, c'est-à-dire de toutes les formes du langage, les moins propres à conserver les affinités grammaticales ou les éléments mêmes des mots. On en saurait bien davantage sur ces langues, et il serait certainement à désirer que l'étude en fût plus avancée, qu'on serait encore fort loin du but qui est, en définitif, celui de M. C., d'en pouvoir dresser un tableau organique, c'est-à-dire impliquant filiation.

Ces réserves faites en passant, car nous n'y attachons pas autrement d'importance, nous ne pouvons que rendre hommage au zèle de M. C.

à rassembler ses matériaux, ainsi qu'à l'habileté avec laquelle il les a mis en œuvre. Son livre donne la statistique des langues et dialectes en usage dans les Indes Orientales, avec l'indication de leurs caractères principaux et de leurs relations probables, depuis la frontière septentrionale du Tibet jusqu'aux îles de la Sonde et des hauts plateaux de l'Iran aux groupes des Philippines, des Célèbes et de Timor. Madagascar et Formose sont les points extrêmes de ce vaste cadre. La distribution géographique des langues est basée sur l'usage actuel, non sur l'extension qu'elles ont pu avoir à telle époque du passé : des peuplades manifestement non aryennes, telles que les Bhills, mais qui ont perdu leur idiome national, sont ainsi englobées, et avec raison, dans le groupe linguistique aryen. Pour chaque langue et dialecte est donnée une bibliographie très complète dans les limites que s'est prescrites l'auteur, des meilleurs travaux à consulter, grammaires, lexiques et mémoires descriptifs de toute sorte [1]. On ne saurait trop remercier M. C. pour cette partie de son travail qui a dû exiger de laborieuses recherches et qui est surtout utile pour les petits groupes et les dialectes de peuplades perdues et à demi sauvages. On regrettera seulement que l'auteur n'ait pas tenu compte davantage des travaux anciens. Il est bon sans doute d'avoir sur chaque point l'indication des autorités les plus récentes. Mais, chaque année, il se produit sur ce domaine un nombre croissant de monographies nouvelles, et, de ce chef, le livre de M. C. sera bientôt distancé. Il lui eût assuré un intérêt scientifique plus durable, en admettant, à côté des publications des travailleurs de l'heure présente, celles de leurs devanciers. La classification, plus étendue que celle de M. Brandreth, est au fond la même. Elle comprend 8 familles : 1° Aryenne, en deux branches, iranienne et hindoue, avec 16 langues et 133 dialectes; 2° Dravidienne, avec 14 langues et 30 dialectes ; 3° Kolarienne, avec 10 langues et 5 dialectes; 4° Tibéto-Birmane, en 8 groupes, avec 63 langues et 49 dialectes ; 5° Khasi, avec une langue et 5 dialectes; 6° Tai, avec 7 langues et 5 dialectes ; 7° Mon-Annamite, avec 20 langues et 4 dialectes ; 8° Malaise, en 10 groupes, avec 60 langues et 14 dialectes. En tout 539 langues et dialectes. Cette classification est figurée sur une carte coloriée en deux feuilles, infiniment plus complète et aussi plus exacte que toutes celles qui ont été publiées jusqu'ici, depuis le premier schema de Lassen dans le IIe vol. de l'*Indische Alterthumskunde* (1853). Pour juger combien elle est exacte jusque dans le détail, il suffit, par exemple, d'y comparer le tracé de la langue mâhrattî, avec les frontières assignées naguère à cette langue par M. Sinclair dans l'*Indian Antiquary*, III, 250. Nous n'y relèverons qu'une seule indication décidément erronée : la langue brahuî, en usage chez certaines tribus du

---

[1] M. C. est revenu depuis sur ce sujet dans le *Journal of the Roy. As. Soc.*, XI, p. 61 (1879) : *Notice of the Scholars who have contributed to the Extention of our Knowledge of the Languages of British India during the last thirty Years.*

Beloutchistan, qui est rangée parmi les langues aryennes. Dans le texte du livre, M. C. est moins affirmatif, et il admet que la question reste ouverte. Nous estimons qu'il faut dire plus : après les faits signalés pour cet idiome par Lassen (*Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, IV, V. Comme beaucoup d'autres travaux anciens excellents, M. C. ne mentionne pas celui-ci), et confirmés depuis par Caldwell, le Brahuî peut fort bien ne pas être ou ne plus être une langue dravidienne proprement dite ; mais, à coup sûr, ce ne saurait être une langue aryenne.

L'ouvrage est terminé par une série de tableaux et d'index qui en facilitent singulièrement l'usage : tableau des langues et des dialectes ; liste des principales autorités à consulter ; Index alphabétique des langues et dialectes et des caractères d'écriture ; Index alphabétique des noms d'auteurs, d'ouvrages, de lieux ; liste d'ouvrages généraux à consulter, liste des traductions intégrales ou partielles de la Bible.

M. Cust s'est proposé, en rédigeant son travail, de combler une lacune dont il n'a pas été le seul à ressentir le fâcheux inconvénient. Il y a pleinement réussi. Son livre est un des meilleurs ouvrages de référence générale qui aient été publiés au cours de ces dernières années.

A. Barth.

---

221. — **Emendationes et adnotationes ad Titum Livium auctore Al. Harant.** Parisiis, apud Eug. Belin, 1880. 310 p. in-8.

La publication de M. Harant mérite à tous égards d'attirer l'attention. C'est quelque chose de *prodigieux* (au sens antique du mot) que 310 pages in-octavo de remarques sur le texte de Tite-Live rédigées en latin par un Français, par un professeur, et publiés en 1880 ! L'étude du latin était très florissante dans l'Université de Paris, au xviii[e] siècle ; le Tite-Live de Crevier, à qui l'illustre Madvig a rendu si hautement justice [1] en est une preuve irrécusable. La tradition a été renouée, lors de l'établissement de l'université impériale, qui comptait beaucoup d'habiles latinistes ; déjà inférieurs à leurs devanciers, ils n'avaient pas la science de la langue, mais ils en avaient le sentiment et la pratique. Les générations qui leur ont succédé n'ont pas acquis la science du latin et en ont perdu la pratique et le goût. Mais elles ne méconnaissaient pas les conditions fondamentales sans lesquelles, du consentement à peu près unanime des philologues, le latin ne peut être sérieusement su ni enseigné. Les universitaires élevés du temps de Louis-Philippe ont gardé pour la plupart sur le thème latin, sur les vers latins,

---

1. Il dit après avoir parlé de Drakenborch, *Emendationes Livianæ*, 35 (première édition), 41 (seconde éd.) : « Eodem fere tempore minori mole apparatuque Livium Creverius edidit, recti elegantisque iudicii homo, qui non ita pauca acute emendavit, subsidiorum quæ Lutetia ei subministrare poterat, incuriosus. »

sur la narration latine, sur le discours latin, des convictions, qui non-seulement font défaut, mais ont fait place à l'aversion et au mépris chez la majorité de nos agrégés des lettres. La publication archaïque de M. H. est donc un fait isolé et, suivant toute apparence, *terminal*. Mais elle est remarquable autrement que par sa singularité.

M. H. n'a pas mis d'introduction sur les manuscrits et les éditions de Tite-Live. Quel est le texte qu'il désigne par *vulgata?* quelles sont les éditions qu'il désigne par l'abréviation *recc.* (sans doute *recentiores)?* Il était absolument nécessaire de le dire [1]. Cette omission a un autre inconvénient. M. H. contredit souvent Madvig, et avec une vivacité parfois acrimonieuse. Il sait pourtant mieux que personne ce que la philologie latine, en général, et le texte de Tite-Live en particulier, doivent à un des esprits les plus droits et les plus pénétrants, qui aient manié la critique. Il le sait, il le sent parfaitement, puisqu'il s'est beaucoup occupé de Tite-Live : il devait le dire, et cela dans son propre intérêt. Un philologue qui méconnaîtrait le mérite du plus grand latiniste de notre temps, donnerait une pauvre opinion de son propre jugement.

On ne peut qu'approuver la direction générale de la critique de M. Harant. Dans ses restitutions, il cherche à se tenir plus près des manuscrits que ne l'ont fait ses devanciers en traitant les mêmes passages; et cette préocupation lui a porté souvent bonheur. On ne peut nier qu'une correction reste improbable ou du moins n'est que possible, tant qu'elle ne satisfait pas à l'évidence paléographique comme au sens et à la langue. Mais n'oublions pas que la paléographie *est une esclave, et ne doit qu'obéir* au sens et à la langue. Elle a parfois induit M. H. à introduire un sens peu satisfaisant (28, 44, 7; 45, 28, 4), une construction forcée (23, 43, 13; 45, 26, 5), un tour insolite (45. 24, 14).

Il est rare qu'un philologue ne soit pas porté à supposer certaines fautes de copistes préférablement à d'autres : tel admet volontiers des intercalations, un autre des omissions ; M. H. incline à l'interprétation vicieuse ou à la négligence des abréviations (p. 202). Elles sont rares dans les manuscrits du temps où ont été exécutés nos manuscrits de Tite-Live et en général ceux des auteurs latins. M. H. fait un grand usage du sigle qui représente *er*. C'est un anachronisme. Ce sigle ne se rencontre pas avant le XII^e siècle, et, de ce temps, il est usité au milieu des mots, mais non au commencement ni à la fin.

M. H. sait bien le latin, et il fallait le savoir pour écrire 310 pages d'un latin clair, aisé, généralement conforme à l'usage classique [2]. On

1. M. H. est fort au courant des travaux dont Tite-Live a été l'objet, il ne lui est arrivé que rarement de retomber sur des corrections déjà proposées, par exemple : 3, 16, 5; 36, 40, 7; 44. 6; 37, 31, 9.

2. Il ne lui est échappé qu'un petit nombre de gallicismes, *non quod putem* (pp. 6, 114, 249), *desinere per idem verbum* (pp. 6, 69), *per hæc postrema statuas intelligi* (p. 39). Il a souvent employé *nempe* pour annoncer l'apposition, par

ne possède une langue que dans la mesure où l'on sait y écrire. Mais on ne possède jamais une langue morte ou étrangère comme sa langue maternelle. M. H. a oublié que *plerique* signifie souvent *un grand nombre* (10, 13, 14), que *ne... quidem* signifie souvent *non plus* (23, 29, 6), que la négation *ne* n'est pas continuée par *et* (45, 18, 6). Il faudrait des exemples pour autoriser *altitudines inexsuperabiles* (44, 46, 6) au sens concret, des *hauteurs* infranchissables. Je ne crois pas que des soldats puissent être dits *auctores* (dans le sens de *testes*) des *res gestae* de leur général.

Il est arrivé à M. H. d'employer, en deux endroits, une argumentation dont le principe me semble contestable. Je ne crois pas que si l'on dit *ad ea respondit*, on puisse dire *ad ea pronuntiavit* (21, 10, 9), ni que *perpelli ad vinum* soit latin, parce que Plaute a dit *accedere ad vinum* (23, 8, 7). Dans les langues l'analogie ne peut décider de l'usage; nous disons *les bons*; nous ne disons pas *les vertueux*.

Il est inévitable que dans un aussi grand nombre de conjectures, ce soit le petit nombre qui est probable. Mais parmi celles qu'a proposées M. H., ce petit nombre est assez considérable, pour qu'on soit autorisé à dire qu'il n'a pas travaillé en vain sur le texte de son auteur.

Voici les leçons qui m'ont paru le plus plausibles. Les mots en *italiques* sont ajoutés par M. Harant. Le texte vulgaire est séparé du sien par un crochet.

I, 3, 4, Inter Lavinium *conditum* et Albam Longam deductam. — 12, 3, fusa que est ad veterem portam Palatii. (M. H. justifie cette construction en rapprochant II, 49, 2.) — 42, 2... humanis consiliis. Cui quum... faceret, peropportune... — 45, 3, uni se] uni *Spem*. — 58, 5, velut victrix] velut *vi*.

II, 36. 3, timorem vicit] timorque vicit. — 55, 8, discrimen adesse] discrimen abesse. — 59, 4, actæ prædae] acta præda.

III, 14, 6, incommodi... mansuefecerant] incommoda... mansuefecerat. — 15, 7, timebant,... invasisset. Sedabant. — 20, 6, de proferendo exercitu] de proferendo die exercitui. — 33, 5, simul *quod* peritos. — 33, 10, decessitque *ei*. — 67, 11, Esquilias quidem ab hoste... submovit] Esquiliasque videmus ab hoste... submovit.

IV, 1, 1-3, consules faciendi; id vero si fieret... — 19,5, fusa acies.. certamen. Dictator...] fusa acie.... certamen, dictator... — 24, 2, communicati non sint] communicari noluerint. — 28, 7, unus *Sp*. Postumius.

V, 54, 6, expertis *lætos* alia.

VII, 26, 9, inter primos] in primos.

VIII, 33,9, equitum cum ascendisset, deduci] equitum escendit; sed deduci.

---

exemple, pp. 87, 36, 41, 80, 222, 279. C'est une faute française. Cf. Madvig, *Grammaire latine*, 435, 4. La couleur générale de sa latinité n'en reste pas moins excellente.

IX, 37, 2, avididate dimicandi, quam primum.., acies, deinde instructa. Primo... — 38, 2, acta. Quum appulsa...

X, 3, 3, Maximus dictator; magistrum equitum... — 6, 11, jam *in* tali. — 12, 6, ad castra, vacuis] ad castra vacua, iis.

XXI, 37, 6, descensum, etiam] descensum est, iam. — 38, 5, Taurini *sane* Galli.

XXII, 13, 4, monitos ut etiam atque etiam promissa (en construisant *etiam atque etiam* avec *promissa*). — 17, 6, cum majore *multo* tumultu. — 24, 8, tum ut itaque exiguum] tum utrisque exiguum. — 35, 3, et damnatione collegae, et sua] ex damnatione collegae, ex qua, — 59, 4, et cum illo] ut cum illo. — 59, 11, princeps M. Junius : Patres conscripti] princeps : M. Juni, vosque Patres conscripti.

XXIII, 9, 7, nequeunt, quem horret] nequeunt, horret. — 9, 11, defectionis] defectionem inisti. 11, 9, ducenta millia] centum millia. — 17, 7, legionesque [nimis] acciri] legionesque Ninnii acciri. — 23, 8, tempus hoc] tempus hic. — 39, 1, Romam missae] Roma remissae. — 44, 5, nam Pœnorum... perculsi ceciderunt... triginta Romani] tamen Pœnorum perculsi centum ceciderunt... triginta Romani.

XXIV, 10, 9, vocem] bovem. — 40, 5, quod longae] quos longae. — 45, 7, mediam consecuturum] mediam in eo secuturum. — 45, 13, rapacitati] ad aviditatem. — 48, 7. vasta] cæca.

XXV, 22, 6, omnia *jam* deportantem.

XXVI, 17, 13, fraus. Quum esset data..., extemploque] fraus quum esset, data..., extemploque. — 27, 12 quia, si qui] quia sciat, qui.

XXVIII, 46, 2, habuerat; *is* Metello.

XXX, 18, 14-15, M. Mævius; tertiae decimae... cedidit. Et duo. — 26, 5, annus insignis incendio...; sed annonæ vilitas] annus *ut* insignis... sic annonæ vilitate. — 33, 12 duces suarum gentium] duces aliarum gentium. — 42 accusantium *Attalum*. quidem.

XXXI, 18, 5, quæ coacervata... acceto] quæque coacervata... acceptis.

XXXII, 5, 2, Philippum... laxaverat animum, tanto] Philippo... laxaverat, animum tanto. — 5, 9, nec... omnibus fecisse? — 18, 7 Daulis quia... poterat, lacessendo.

XXXIV, 2, 12, aliam legem] quam legem. — 49, 2, gravissima civitatis] clarissimae civitatis. — 62, 3, *in* ora est.

XXXV, 18, 6, scire... iras eum] scire se eum... iras.

XXXVIII, 1, 3-5, se venturum; sic constitutum cum delectis, quod consilium esset. — 53, 9, bellicis] belli magis... artibus. Memorabilior.

XL, 37, 9, tardiora fecerunt] tardiora faciunt. — 42, 6-7, mortui sunt : L. Valerius pontifex; in ejus locum... Labeo : P. Manlius... epulo; Q. Fulvius.

XLII, 1, 12, injuria consulis] iracundia consulis. — 3, 7, putrefaciendum. censorem... creatum? Cui... eum... vagari? — 3, 11, religionem pertinent] religionem pertinerent. — 5, 4, Apellem*que*... *et* exsulan-

tem. — 15, 9, proclivi ruit] procumbit. — 17, 3, insignes *quosque*. — 23, 7, quid dedissent, *quid non*. — 24, 7, si aliquid possent] se alia quæ possint. — 25, 8, querentemque] frementem. — 25, 13, aut manentibus aut abeuntibus] dum manerent ibi. — 29, 4, *ei* in. — 30, 6, utrosque] utrasque. — altero] altera. — 32, 4, *ut* in Macedoniam.

XLIII, 7, 2, sagittariorum *suorum*. — 7, 10, libera corpora *verberata*. — 14, 2, dilectus habendi... Macedonicum bellum cura] dilectus habendus... Macedonici belli curam. — 14, 4, prætores *se*, quibus vis. — 20, 3, qua una] qua non data... — ad bellum *non* poterat.

XLIV, 5, 1, sarcinarumque, *ut* progressis, — optabilius esse] optabilius esset. — 6, 7. sunt enim] est enim, — *per* Tempe. — 18, 5, ut is] ut tris. — 19, 4, perfecto, *et* se. — 19, 11, qui denuntiarent] qui ei nuntiarent. — 41, 3, ita tum elephanti] ita tum elephantomachæ *in acie*.

XLV, 19, 11, haud ambiguum propediem regnaturum cum infirmitate ætateque Eumenis esset] haud ambiguum sit propediem regnaturum : eam infirmitatem ætatemque Eumenis esse. — 20, 7, egressus*que* e curia. — pronuntiat] pronuntiavit. — 24, 12, vestræ potestati] in vestram potestatem. — 28, 6, cum revertitur] dum revertitur, — sordidata turba] sordidatæ turbæ. — 30, 2, interruptis ita] interruptis sua. — 31, 14, est vagatus] esset vagatus.

Le travail de M. Harant est d'autant plus méritoire qu'il est absolument désintéressé. M. Harant, qui est professeur dans un lycée de Paris, sait qu'il ne trouvera pas d'encouragement auprès de ses chefs, ni même de lecteurs parmi ses collègues. On peut lui promettre l'estime des hommes compétents ; c'est assez pour un philologue.

Charles Thurot.

---

222. — **Dido** tragœdia ex segmentis priorum librorum Æneidos composita ab auctore incerto cujus autographum possidet Biblioteca Leidensis (n° xviii, 739 ; ms. XVIImi saec.). Edidit W. H. D. Suringar. Lugduni Batavorum, van der Hoeck 1880, in-12, 1-xiv, 1-56 p.

Il n'est pas douteux qu'au cinquantenaire de la Société des professeurs des Pays-Bas, on n'ait fait grand'chère d'érudition. Mais cette brochure qui servait d'invitation et qui reste le seul souvenir de la fête, était, il faut l'avouer, des plus maigres.

Supposons que, de nos jours, quelque régent de collège sans imagination et sans goût s'avise de composer une *tragédie* de Didon en coupant dans les quatre premiers livres de l'*Enéide* de longues séries de 60 et 80 vers ; que ces lambeaux de récit une fois déguisés en dialogue, *disjecti membra poetæ*, il les rattache les uns aux autres tant bien que mal, avec toutes sortes de platitudes, de non-sens (Cf. v. 279 et 324 s.), de naïvetés (v. 604-5), de fautes de quantité (v. 243, 628, 641, 643,

969, 1001, etc.); qui lirait une telle rapsodie? Mais que vaut-elle de plus pour être vieille de deux cents ans? J'avoue ne pas comprendre pourquoi on a cru devoir imprimer et annoter une œuvre d'un genre faux, dépourvue de tout intérêt, qui nous fait descendre au-dessous même des centons. Il n'eût pas fallu de grandes recherches pour tirer tout autre chose des *anecdota* de Leyde. Les quelques pages consacrées par M. Suringar à rappeler les tragédies composées sur le sujet de Didon, donnent seules un peu de corps à son inutile publication.

E. T.

---

223. — **Albrecht von Haller und seine Bedeutung für die deutsche Literatur, von Adolf Frey.** Von der Universitæt Bern gekrœnte Preisschrift. Leipzig, Verlag von H. Haessel. 1879, in-8, p. 214. — Prix : 6 mark (7 fr. 50).

« Il n'est pas donné à tout le monde aujourd'hui d'être juste envers le poète Haller, » cette remarque que M. L. Hirzel faisait, il y a trois ans, dans un éloge du chantre des Alpes, publié à l'occasion du centenaire de la mort du célèbre écrivain [1], a perdu son à propos depuis l'apparition de l'ouvrage dont on vient de lire le titre ; M. A. Frey, en effet, a non-seulement été juste envers Haller, l'étude qu'il lui a consacrée contribuera puissamment à rappeler l'attention sur le poète-philosophe trop longtemps méconnu ou délaissé.

Le point de vue de Haller en poésie avait été dépassé même de son vivant ; cela explique de reste l'oubli qui s'attache à son nom presque au lendemain de sa mort ; mais avant cela et durant de longues années, il avait été lu, admiré, imité, et, avec Hagedorn et plus que Hagedorn, il avait eu l'honneur si rare d'inaugurer dans l'histoire littéraire de sa patrie une époque nouvelle. On sait qu'avec Opitz commence à vrai dire la littérature allemande moderne, mais on sait aussi comment les exagérations des poètes de l'école silésienne compromirent l'œuvre du réformateur ; la poésie ampoulée, savante, dénuée du sentiment de la réalité, qui prit alors naissance, ne s'adressait qu'aux lettrés ; délaissée par le peuple qui l'ignorait, elle ne pouvait être le point de départ d'une littérature nationale, et les œuvres régulières, mais froides et sans inspiration des Weisse, des Canitz et des Besser, qui réagirent contre l'enflure de leurs prédécesseurs, ne devaient pas davantage contribuer à relever de son long abaissement la poésie allemande. Leibnitz avait été, de l'autre côté du Rhin, l'initiateur d'un grand mouvement philosophique, mais la littérature y attendait encore un rénovateur. La mort prématurée de Gunther, au commencement du XVIIIe siècle, avait soudainement mis fin aux

---

1. *Alb. von Hallers Bedeutung als Dichter* von L. Hirzel, p. 40, dans *Alb. von Haller Denkschrift, von der damit beauftragten Commission auf dem* 12ten Xer, 1877. Bern, Verlag von Haller, 1877, in-4, 140 p.

espérances qu'il avait pu donner, et les œuvres platement morales de Brockes, son contemporain, n'étaient pas faites pour ouvrir une voie nouvelle à la muse allemande. C'est alors que parurent presque en même temps Hagedorn et Haller, qui, aux deux extrémités de l'Allemagne, allaient, chacun dans son genre, mais inégalement, contribuer au relèvement de la poésie nationale. Quelle a été la part de Haller dans cette œuvre de régénération ? Quel rôle a-t-il joué dans le développement de la littérature allemande au siècle dernier? Tel est le sujet du livre de M. Frey.

Ce livre se divise en deux parties : dans la première, l'auteur étudie « Haller comme poète » ; dans la seconde, il examine l'influence que le célèbre écrivain a exercée sur ses contemporains. L'*Essai de poésies suisses* qu'il publia en 1732, c'est-à-dire les *Alpes ;* les *Pensées du matin ;* l'*Honneur ;* les *Inspirations patriotiques ;* l'*Ame Raison ; Superstition et Incrédulité ;* la *Fausseté des vertus humaines ; Doris ;* la *Corruption des mœurs*, et quelques autres pièces de vers constituent, avec l'*Origine du mal* et l'ode inachevée *Sur l'éternité*, qu'il y joignit en 1736, tout le bagage poétique de Haller ; son action littéraire est donc renfermée dans le premier tiers du XVIII[e] siècle, et comme il annonce et prépare les grands écrivains qui parurent vers le milieu de ce siècle, il continue et rappelle parfois ceux de l'âge précédent. M. F. a relevé, en effet, dans ses œuvres, des traces non douteuses de l'influence de Brockes, de Drollinger et même de Lohenstein ; mais, on le sent, ce n'est pas à cette influence que Haller dut son originalité, mais à celle bien autrement féconde qu'exercèrent sur lui les poètes anglais contemporains, Pope et Thomson, qu'il eut parfois cependant le mérite de devancer, et les anciens, dont il fit une étude approfondie et dont ses œuvres révèlent la connaissance la plus intime. L'étude de ces influences multiples sert comme de préambule au livre de M. F., elle est suivie de six chapitres où, abordant plus directement son sujet, il examine successivement les vues de Haller sur la poésie, son talent comme poète, et où, après l'avoir envisagé dans ses rapports avec la langue, il l'apprécie tour à tour comme philosophe et comme patriote. On le voit, il était difficile de soumettre le chantre des Alpes à un examen plus complet et plus minutieux. Dans cette scrupuleuse analyse, rien n'est omis de ce qui pouvait faire connaître Haller, et ses défauts comme ses qualités nous sont signalés avec la même impartialité ; ainsi M. F. n'hésite pas à faire voir tout ce qu'il y avait d'étroit dans les tendances morales du célèbre écrivain et dans sa prédilection pour le poëme épique, ce genre secondaire, qu'il eut le tort de considérer comme l'expression la plus haute de la poésie. Il nous le montre poète de circonstance, ne cherchant dans les vers qu'une consolation et un refuge dans la douleur, et ne les regardant, comme il le disait lui-même, que comme un passe-temps permis à la jeunesse. Mais M. F. a bien fait voir aussi comment son amour de la patrie inspira véritablement Haller et donna à son poëme des Alpes un intérêt puissant, quels

services aussi, malgré une inexpérience et des provincialismes bien excusables, il rendit à la langue allemande, pour laquelle il fut, ainsi que le remarquait Klopstock, un autre Luther et un autre Opitz.

C'est après avoir ainsi étudié le talent de Haller sous tous ses aspects que M. F. a cherché à apprécier son influence sur le développement de la littérature allemande contemporaine. Il a consacré à cette seconde partie de son travail cinq chapitres où il examine successivement le renom et la « popularité » dont le célèbre écrivain jouit de son vivant, les critiques et les jugements dont il fut l'objet, enfin ce que lui dûrent les poètes qui le suivirent. S'il semble difficile de parler de popularité, quand il s'agit d'un écrivain dont les œuvres ont un caractère aussi sérieux, il n'en est pas moins vrai que Haller fut un des poètes allemands de la première moitié du siècle dernier les plus lus, et l'un des premiers qui furent connus et traduits à l'étranger; sa réputation de savant servit en cela à merveille à l'estime dont il fut entouré comme poète, et elle contribua à lui donner une considération qui avait jusque-là manqué aux écrivains allemands. M. F. a insisté avec beaucoup de raison sur cette particularité de la carrière littéraire de Haller; mais sans m'arrêter davantage à ce fait, d'une importance secondaire après tout, j'arrive à ce qui fait surtout l'intérêt de son livre, à l'historique des rapports littéraires du poète avec ses contemporains.

Haller resta neutre dans la querelle des Saxons et des Suisses; il n'en fut pas moins traité bien différemment par les deux écoles; dès l'origine presque, Gottsched, qui devait l'imiter cependant dans son *Hamartigénie*, accueillit ses œuvres avec froideur et le fit bientôt critiquer par son disciple Schönaich; Haller, trouva au contraire, et cela était naturel, des admirateurs et des défenseurs convaincus dans Bodmer et Breitinger. Ce fut aussi un admirateur qu'il rencontra dans J. El. Schlegel; quant à Sulzer, que ses tendances morales rapprochaient déjà de lui, l'estime qu'il avait pour son compatriote était si grande qu'il puisa à pleines mains dans ses œuvres les exemples dont il avait besoin pour sa théorie des beaux arts. On sait par contre quelle critique sévère Lessing a faite des *Alpes* dans le *Laocoon;* ses jugements, ceux de Mendelssohn dans la *Bibliothèque des sciences et des arts libéraux*, de Herder dans ses *Fragments*, de Schiller qui, dans son *Traité sur la poésie naïve et sentimentale,* a si finement apprécié le talent de Haller, ont tous été relevés avec beaucoup de soin par M. F.; en ce qui concerne Herder, je suis surpris seulement qu'il ait oublié ce que le grand critique dit de Haller dans sa correspondance avec Merck, jugement qui contraste singulièrement avec celui des Fragments et qui témoigne du mépris, ce mot n'est pas trop fort, que les écrivains de la *Sturm-und Drangperiode* avaient pour le poète moraliste.

Après la critique l'imitation. Comme il l'avait fait pour les jugements portés sur Haller, M. F. a relevé avec le soin le plus minutieux les emprunts que pouvaient lui avoir faits les poètes du temps, Bodmer,

Hagedorn, Gleim, Uz, Kleist, Dusch, Creuz, Withof et jusqu'à ce Sam. Grimm, que Bodemann avait confondu avec le célèbre baron du même nom ; mais pourquoi seulement avoir rejeté dans un chapitre à part les « classiques allemands »? J'avoue ne pas comprendre l'utilité qu'il y avait à séparer ainsi Klopstock, Wieland, Lessing, Herder, Gœthe et Schiller des poètes secondaires dont M. F. a d'abord signalé les imitations, et cette division a, loin de contribuer à la clarté, jeté un peu de confusion sur la fin de son livre ; elle lui a fait par exemple citer seulement ici la critique que Gœthe a faite de Haller dans les *Frankfurter Anzeigen* et le jugement qu'il en a porté dans *Poésie et Vérité,* jugement et critique qui avaient leur place marquée dans un chapitre précédent. Mais je ne voudrais pas insister plus qu'il ne convient sur ce défaut, j'aime mieux dire tout ce qu'il y a d'intérêt dans les nombreux rapprochements que M. F. a faits entre des passages de Haller et les passages analogues de Wieland à ses débuts, de Schiller, « le continuateur progressiste de Haller », comme il l'appelle non sans à propos, même de Lessing dans ses esquisses de poëmes didactiques. Ces rapprochements montrent combien a été profonde la trace laissée par Haller dans la littérature allemande au siècle dernier, et, en achevant de le faire connaître et apprécier, ils terminent dignement l'étude consciencieuse et soignée que M. Frey a faite de ce poète, dépassé depuis si longtemps sans doute, mais trop longtemps aussi méconnu et dédaigné.

Charles Joret.

---

224. — **Geschichte der Stadt Bonn wæhrend der franzœsischen Herrschaft,** 1791-1815, von Werner Hesse. Bonn, Matth. Lempertz, Buchhand lung (P. Hanstein). 1879 in-8° viii et 328 p., 6 mark (7 fr. 50).

Cette histoire de la ville de Bonn durant la domination française, de 1792 à 1815, est utile et intéressante. Le calme profond qui règne dans l'électorat de Cologne et à Bonn, résidence de Max François, avant la Révolution ; la vie paisible des soldats de l'électeur, qui, durant leur faction, épluchent des pommes de terre ou tricotent des bas en fumant leur pipe ; l'arrivée des troupes françaises qui jette la ville et le pays environnant dans le trouble et la confusion pour quatre années ; les soldats de la République plantant les arbres de la liberté [1] ; les mesures prises par Marceau, Augereau, Hoche, etc., pour assurer la subsis-

1. M. Hesse raconte ici une anecdote curieuse. Les premiers Français qui arrivèrent étaient tellement déguenillés que les habitants leur apportèrent sur la place du marché des souliers, des bas, des habits de toute sorte ; les soldats se formèrent en groupes, et les sous-officiers leur distribuèrent les vêtements ; quelques-uns se déshabillèrent entièrement, dansèrent *in naturalibus* et envoyèrent des baisers aux fenêtres (p. 43).

tance de leurs troupes, les vicissitudes que subit l'administration de la cité, devenue enfin en 1800 une sous-préfecture du département de Rhin-et-Moselle ; les deux visites de Napoléon à Bonn (1804 et 1811); le *Landsturm* du Siebengebirge, tout cela ne peut se lire sans intérêt. A notre avis, la première partie du livre, sur la situation provisoire de la ville avant l'annexion définitive de la rive gauche du Rhin, est de beaucoup la plus curieuse ; la seconde, consacrée à l'histoire de Bonn sous le Consulat et l'Empire, est incomplète et fort peu attachante. L'auteur a, il est vrai, le dessein de publier prochainement un travail spécial sur l'organisation de l'instruction publique durant cette période [1]. Mais il aurait bien fait de donner plus de détails sur le système des impôts, sur la justice, sur les fonctionnaires, etc. Il a eu tort de raconter les événements année par année. Rien de plus sec et de plus froid qu'une narration où quatre ou cinq événements sont exposés successivement, sans aucune suite, comme les faits divers d'un journal. Par instants, l'ouvrage a toute l'aridité et la monotonie d'une chronique locale. M. Hesse s'est contenté de consulter les archives de Bonn et les journaux de l'époque. Mais à Coblenz, à Dusseldorf et ailleurs encore, il aurait pu trouver des documents qui auraient donné à son récit plus d'ampleur et de mouvement. Il nous semble aussi que M. H. ne reconnaît que de fort mauvaise grâce les services que l'administration française a rendus au pays. A l'entendre, les sympathies des populations n'étaient pas très vives pour notre gouvernement [2]. Mais comment, sur un territoire qui comptait au plus dix mille âmes, les idées révolutionnaires avaient-elles trouvé tant de partisans ? Comment sous l'Empire s'était-il formé, — M. H. le reconnaît à contre-cœur, — un parti français ? (p. 252.) « Ce parti, dit M. H. non sans amertume, faisait de nécessité vertu, aimait les fêtes et les cérémonies, et n'étouffait pas en lui le plaisir de la gloire *(Gloire-Lust)*... c'étaient des Français timides qui suspendaient plus tard l'image de Napoléon au-dessus de leur lit ou dans leur demeure... les Français ont alors possédé l'art d'aveugler et d'éblouir *(blenden)*, et à cet égard nous pouvons apprendre beaucoup d'eux » (p. 257) [3]. On trouvera également que M. H. n'insiste pas assez sur la profonde antipathie qu'éprouvaient alors pour la Prusse les habitants des provinces Rhénanes. Il se contente de dire que « beaucoup ne furent pas entièrement édifiés de la tournure des choses » (p. 326) et que « les Rhénans ne croyaient pas s'accommoder à la raideur prussienne » (p. 319).

---

1. Voir ce qu'il dit du lycée de Bonn, où l'on admettait gratuitement les enfants les mieux doués du pays. (P. 240-243.)

2. En 1813, il y eut à Bonn une souscription « pour les besoins de l'armée » ; elle ne trouva pas un accueil favorable, dit M. H.; *cependant elle rapporta 5659 fr. 69; comment cet argent fut recueilli, il est difficile maintenant de le savoir* » (p. 275).

3. Les magasins des douanes ont été pillés par le peuple, après le départ de nos troupes, plutôt par amour du tabac que par haine des Français.

En général, M. H. laisse parler trop haut son patriotisme prussien : je ne veux pas l'accuser de chauvinisme, mais certaines de ses réflexions ne devraient pas se rencontrer dans une œuvre d'histoire ; celles-ci, par exemple, que « le grand peuple allemand est appelé par son intelligence et sa puissance à prendre la place la plus haute parmi les nations » (p. 235), ou bien que « l'Allemand du Nord, certain qu'il apporte le bien, dédaigne de couvrir ses actes d'un beau manteau et de gagner les âmes par des témoignages extérieurs et qu'en Alsace comme dans le Schleswig il s'est moins soucié des cœurs que de la raison » (p. 319) ; ou bien encore, que lui, M. H., à la vue des contributions, des emprunts et des conscriptions », a songé avec horreur à ce qu'auraient fait les Français en 1870, s'ils étaient entrés dans les provinces Rhénanes (p. VI). Mais les Russes et les Prussiens n'ont-ils pas commis en 1814 les mêmes excès que les Français dix ans auparavant ? « Les circonstances de la guerre, dit M. H. d'un ton calme, forcèrent les Prussiens à faire de grandes réquisitions, comme les Français, à lever les mêmes impôts et à laisser le peuple sous l'ancienne oppression » (p. 320). Il ne faut pas avoir deux poids et deux mesures. Pourquoi M. H. s'indigne-t-il si peu contre les Prussiens, et si véhémentement (p. VI) contre « les sans-culottes et autres soldats républicains, dignes prédécesseurs des sauvages fils de l'Afrique ? » (les turcos.) M. H. a commis beaucoup de fautes dans la transcription des noms français ; il dit *du feu!* pour « au feu ! » (p. 67) ; *secretair* pour « secrétaire » (p. 73, 166) ; *divisionair* pour « divisionnaire » (p. 116) ; *adjutant* pour « adjudant » (p. 144) ; *écrassez les* pour « écrasez les » (p. 173) ; l'état *civile* pour l'état « civil » (p. 189) ; *Lefèbre* pour Lefebvre (p. 79, etc.) ; *Championet* pour Championnet (p. 95) ; *Jeaubon St. André* pour Jean Bon Saint-André (p. 212) ; ajoutons qu'il faut dire *Bonaparte* et non pas Napoléon quand on parle du général de l'armée d'Egypte et du premier consul, etc. M. H. semble ne pas connaître très profondément l'époque de la Révolution ; il n'a pas tiré grand profit des travaux de Perthes, Hüffer, Venedey, etc. ; il n'a pas cité les pièces justificatives les plus importantes et on aurait aimé à lire dans le texte original les proclamations et les instructions des représentants, des généraux, etc. Mais, en somme, l'ouvrage de M. Hesse est une contribution assez importante à l'histoire des Français en Allemagne durant la Révolution.

A. C.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. Vion.

Amiens, 16 septembre 1880.

Messieurs les Directeurs,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la lettre de M. Parmentier, publiée

dans votre n° du 13 septembre, p. 212, ainsi que l'article de M. Fagniez, du 18 janvier 1879, critiquant la thèse française de M. Parmentier.

Je vous serais reconnaissant si vous vouliez bien transmettre à M. Fagniez un argument à l'appui d'une hypothèse qu'il a formulée dans son article du 18 janvier 1879 (tome VII, p. 56 de la *Revue*).

M. Fagniez pense, avec raison, suivant moi, que l'ouvrage auquel renvoie le manuscrit dont s'occupe M. Parmentier, est le livre publié en 1638 par Claude Malingre de Saint-Lazare. Mais M. Fagniez n'a trouvé dans les bibliothèques de Paris que les *Remarques d'Histoire*, etc., et il doute qu'il existe, du même auteur, une *Histoire générale des guerres*. Ce livre existe, cependant, et nous le possédons dans la bibliothèque communale d'Amiens, sous le n° 1176 du catalogue de l'Histoire. Il est en deux tomes, publiés tous deux en 1638, et a pour titre : *Histoire générale des guerres et mouvemens arrivés en diuers Estats du Monde. Sovs le regne auguste de Louys XIII. Roy de France et de Nauarre, depuis l'an 1610. iusques à l'Année 1624* (le second volume porte : depuis l'an 1624 iusques à présent) *par narrations historiques suivies de chronologies des Années.* — Paris. *Pierre Billaine*, 1638. — Cet ouvrage n'est pas une seconde édition des *Remarques d'Histoire*, et les deux ont dû paraître en même temps. Il est bon de noter que le Privilège du Roy, pour les *Remarques d'Histoire*, est accordé au libraire *Claude Collet*, pour dix ans, et qu'il est daté de *1632*, bien que l'ouvrage n'ait paru chez ce libraire qu'en 1638. La dédicace, pleine de flatteries à l'adresse du Roy, du cardinal, etc., est adressée par Cl. Malingre au marquis de Coislin.

Dans l'*Histoire générale des guerres*, la dédicace, platement flatteuse, est à *Séguier* (beau-père de Coislin). Le privilège est donné à Claude Malingre, dit de Saint-Lazare, historiographe, le 24 mars *1637*, et il est pour neuf ans, « à commencer du jour et datte qu'il sera acheué d'imprimer ». L'ouvrage est désigné sous le titre de *Histoire des troubles arrivés...*, et l'auteur a demandé le privilège, « craignant qu'à son pré-« iudice autres Imprimeurs que celuy qu'il a choisi pour cet effect vou-« lussent imprimer ledit liure, et iceluy exposer en vente... »

Et on lit au verso :

« Ledict sieur de Saint-Lazare nommé au priuilege cy-dessus, l'a ceddé et transporté à Pierre Billaine marchand Libraire à Paris, pour en iouyr le temps porté par iceluy, suiuant l'accord faict entr'eux. »

« Acheué d'imprimer pour la premiere fois le dernier d'auril 1638. »

Ce n'est donc pas une seconde édition, et l'ouvrage qui forme deux tomes, l'un de 948, et l'autre de 1212 pages, est plus du double des *Remarques d'Histoire*. Dans son *Histoire générale*, Claude Malingre a, non-seulement, ajouté le texte *in extenso* des articles des traités, mais des détails nouveaux, des discours; *la déclaration de guerre*, que M. Fagniez n'a pas trouvée, et pour cause, dans les *Remarques d'histoire*, se trouve tout au long dans l'*Histoire générale*, tome II,

pp. 908-922. Il y a même parfois des divergences sensibles entre les deux ouvrages : ainsi, dans les *Rem. d'Hist.*, pp. 683-692, au récit de la mort de Wallenstein, Geraldino est un sergent-major, tandis que dans l'*Histoire générale*, c'est le capitaine Roberto Geraldino (Cf. t. II, pp. 832-846). Il semble, enfin, que Claude Malingre ait eu accès à d'autres documents, et surtout à des pièces officielles. Fort probablement son premier manuscrit était entre les mains du libraire Claude Collet, depuis 1632. Mais ce sont là des conjectures dans lesquelles il est bon de ne pas se lancer à la légère...

En tout cas, la forme de la rédaction de l'*Histoire générale* permet, je crois, d'expliquer les différents renvois à l'*Histoire*, à l'*Histoire entière*, au *Corps d'histoire*, qui embarrassent M. Fagniez. Chaque année est divisée en deux ou trois *Narrations*, précédées chacune d'un *Sommaire* et suivies d'une *Chronologie* de l'année, dans laquelle se trouvent généralement les faits qui n'ont pas pu rentrer dans le récit suivi des guerres.

Une dernière remarque me sera-t-elle permise, avant que je termine cette trop longue lettre? Dans l'article de M. Fagniez sur la thèse latine de M. Parmentier (année 1879, art. 28 — tome VII, p. 134, de la *Revue critique*), une note au bas de la page dit que c'est par erreur que, dans l'art. précédent, les *Remarques d'histoire* de Claude Malingre sont citées deux fois sous le titre de *Remarques d'Estat*. C'est une erreur bien explicable : l'ouvrage porte en tête de la première année, p. 1, et au haut de toutes les pages suivantes, les mots : *Remarques d'Estat et d'Histoire*.

R. Vion.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Société bibliographique va publier un *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, dû à M. Victor Gay; l'ouvrage, formant 2 vols. de 750 pages chacun (1200 gravures), paraîtra en dix fascicules de dix feuilles; le fascicule coûte 10 francs.

— M. Léonce Couture a étudié, dans un opuscule digne de tous les éloges, les rapports de Pétrarque avec la province de Toulouse et sa liaison avec Jacques Colonna, évêque de Lombez (*Pétrarque et Jacques Colonna, évêque de Lombez*, trois leçons du cours de littérature étrangère, professé à la Faculté libre des lettres de Toulouse. Toulouse, Privat. In-8°, 59 p.) M. Couture a traité le sujet aussi complètement que possible, en tirant parti de tous les documents, et surtout de la correspondance de Pétrarque; il trace un fort beau portrait de ce Jacques Colonna qui a « passé dans notre Sud-Ouest la dernière année de sa belle vie » et qui « y est mort, courbé saintement, modestement, lui, jeune, brillant, poète, orateur, prince romain, sur sa tâche laborieuse de pasteur de l'une des plus humbles églises de France. »

— MM. J. de Carsalade du Pont, du comité historique de Gascogne et notre

collaborateur, Ph. Tamizey de Larroque, viennent de publier les *Mémoires* inédits de Jean d'Antras de Samazan, seigneur de Cornac (Sauveterre-de-Guyenne, Cholet. In-8°, xix, 236 p. et planche). Ces *Mémoires* sont suivis de documents également inédits sur les capitaines gascons pendant les guerres de religion et d'une généalogie de la maison d'Antras.

— Les deux premiers volumes d'une *Histoire de Philippe II* par M. H. Forneron, ont paru, il y a quelques jours, à la librairie Plon. Le tome premier (iv et 421 p.) a pour sous-titre : *L'Espagne et l'Europe durant les premières années du règne;* le tome deuxième (428 p.) : « *L'Espagne et l'Europe jusqu'au départ de Don Juan d'Autriche pour les Pays-Bas.* Un de nos collaborateurs rendra compte de cet ouvrage avec le détail qu'il mérite.

— M. Jules Dukas a publié une *Etude bibliographique et littéraire sur le Satyricon de Jean Barclay* (Techener. In-8°, 91 p.) : on y trouvera non-seulement l'analyse du *Satyricon*, l'histoire de sa publication, etc., mais de nombreux et instructifs renseignements sur le publiciste écossais, sa famille et ses amis; nous reviendrons prochainement sur cette étude de notre collaborateur.

— Le *Calvinisme de Béarn*, poëme béarnais composé dans la seconde moitié du xvii° siècle par Jean Henri de Fondeville, bourgeois de Lascar et avocat au parlement de Navarre, vient d'être publié pour la première fois par MM. Hilarion Barthety et L. Soulice. (Pau, Ribaut. In-8°, 166 p.) Ce poëme, où Fondeville, fils d'un ministre protestant converti, raconte les principales circonstances de l'introduction du protestantisme en Béarn, est accompagné d'une notice historique sur l'auteur et d'un dictionnaire béarnais-français.

— La librairie des bibliophiles publie une nouvelle édition du *Théâtre complet de Racine*. Le premier volume de cette édition vient de paraître avec une préface par M. Victor Fournel. L'édition est conforme au dernier texte imprimé du vivant de l'auteur, celui de 1697; elle conserve l'orthographe du temps.

— Nous avons annoncé que le R. P. Ingold, publie pour la première fois le *Recueil des vies de quelques prêtres de l'Oratoire*. par le P. Cloyseault ; la 1re série du Recueil, consacrée aux *Généralats du P. de Bérulle et du P. de Condren*, a paru (In-12°, 4 fr. chez Sauton); la 2° série (Généralats du P. Bourgoing et du P. Senault) et la 3° série (Généralats du P. de Sainte-Marthe) sont sous presse.

— On trouvera de curieux et utiles renseignements dans l'ouvrage que vient de publier M. E. Sarot : *De l'organisation des pouvoirs publics dans le département de la Manche pendant la première Révolution* (Coutances, Salettes. In-8°, 260 p.) Cet ouvrage comprend deux parties; la première où M. Sarot étudie l'administration, la justice, le culte, etc.; la seconde, où il donne une liste complète des divers fonctionnaires du département de la Manche. — La même librairie publie un travail de M. E. A. Pigeon, intitulé *le grand bailliage de Mortain en 1789*. (In-8°, 180 p.)

— Récemment s'est formée une Société *Arti et amicitiae*, dont le but est la fondation d'une villa de retraite pour tous les hommes adonnés au culte des lettres, des arts et des sciences. Cette Société se divise en cinq sections présidées par MM. Meissonnier, Ch. Garnier, le duc de la Roche-Guyon, Gérôme et Henri Martin.

— Il vient de se fonder dans le diocèse de Valence un *Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse*, qui a pour organe un *Bulletin* paraissant tous les deux mois. (Secrétaire de la rédaction, M. l'abbé Ulysse Chevalier, à Romans.) Le Comité embrasse dans ses recherches les quatre diocèses de Gap, Grenoble, Valence et Viviers. Le prix d'abonnement au *Bulletin* est de 3 fr. par an.

— On annonce la mort de M. le chanoine Martigny, auteur d'un ouvrage impor-

tant, dont nous avons rendu compte, le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*. (Cp. *Revue critique*, 1879, n° 31, art. 141.)

— M. Jules Labarte, membre de l'Académie des Beaux-Arts, qui vient de mourir, était l'auteur des ouvrages suivants : *Histoire des arts industriels au moyen âge et à l'époque de la Renaissance ; La peinture sur émail dans l'antiquité et au moyen âge ; Le palais impérial de Constantinople et ses abords, tels qu'ils étaient au* x*e siècle*.

ALLEMAGNE. — M. D. Reichling, l'auteur d'un important travail, qui vient de paraître, sur Murmellius (*Johannes Murmellius, sein Leben u. seine Werke*. Freiburg, Herder), amasse les matériaux d'une biographie d'Arnold de Tongern, le théologien de Cologne, que raillent les *Epistolae obscurorum virorum* ; cette biographie sera une réhabilitation (*Ehrenrettung*) de ce personnage.

— Sous le titre « *aus alter Zeit, eine Gedankensammlung aus der ersten Blüthezeit deutscher Literatur* » (Leipzig, Wartig. In-8°, xii et 276 p. 4 mark), M. Jean Bernard a récemment publié un recueil de pensées et de maximes empruntées aux poètes du moyen âge allemand. Il a distribué ces pensées choisies sous cinq chefs : 1° *das Reich der Minne* (1-72) ; 2° *Gott und die Welt* (73-106) ; 3° *die Natur* (107-114) ; 4° *Ritterthum, Vaterland und Kunst* (115-144) ; 5° *der Welt Weisheit und Thorheit* (145-229). On a ainsi, dit M. Jean Bernard, un tableau des idées et des sentiments de l'époque. Vient ensuite un aperçu sommaire de la littérature allemande du moyen âge (*literaturgeschichtliche Uebersicht*, 230-247) ; puis un index, par noms d'auteurs (248-251) ; enfin un glossaire très court (252-274). Ce livre, dont l'exécution fait honneur à la maison Wartig, pourra être très utile.

— Le *Judenkampf*, — un mot qui commence à devenir presque aussi célèbre que celui de *Kulturkampf* — a déjà provoqué bien des brochures et des livres (voir dans la *Chronique* du n° 39, p. 257, le compte-rendu d'un opuscule de M. Jellinek). A cette littérature du *Judenkampf* appartient le petit ouvrage que vient de publier M. le rabbin J. S. Bloch sous le titre *Quellen u. Parallelen zu Lessing's Nathan*. (Wien, Gottlieb. 80 p.) Kuno Fischer dit que le Nathan de Lessing n'est pas un véritable juif et que Lessing a fait de ce personnage un juif parce que le judaïsme n'est pas une religion de tolérance « menez ce Nathan, ajoute K. Fischer, dans une synagogue orthodoxe et dites-moi s'il est, lui, un représentant de judaïsme ». M. Bloch relève le défi ; nous voulons, dit-il, citer Nathan devant le forum d'une synagogue orthodoxe, examiner son caractère et ses actes exclusivement au point de vue du judaïsme, rechercher dans la littérature juive et rabbinique les *sources et parallèles* de ses doctrines et de ses principes, et décider s'il dit vrai quand il s'écrie devant Saladin : « Sultan, je suis juif ». Nathan le Sage, — telle est la conclusion de M. Bloch, — est le disciple des rabbins d'autrefois, et, pour le peindre, Lessing n'a eu besoin que de représenter son ami, cet autre sage doux et tolérant, le juif Moïse Mendelssohn. Cet écrit est, on le voit, autant une apologie du judaïsme qu'une étude sur un personnage de Lessing ; les amis de la littérature allemande ne devront pas néanmoins le dédaigner. Mais, pour juger Nathan, ne vaut-il pas mieux se rappeler les paroles qu'il prononce en offrant son amitié au Templier, et qu'on ferait bien de méditer en Allemagne : « Juifs et chrétiens, ne trouverai-je personne parmi vous qui se contente d'être un homme ? » (II, 5.)

— Viennent de paraître trois nouveaux volumes de l'édition des œuvres complètes de Herder, publiée par M. Bernhard Suphan à la librairie Weidmann : le XIIe, le XIXe et le XXIIe (prix de chaque vol. 4 mark ou 5 fr.) — Le XIIe vol. renferme : 1° la seconde partie de « *l'Esprit de la poésie hébraïque* (p. 1-309) ; 2° comme premier appendice, les contributions de l'édition de G. Müller et des essais de traduc-

tions de la poésie hébraïque (309-328); 3° comme second appendice, la préface mise par Herder en tête de la traduction des Lamentations de Jérémie par Bœrmel (1781) et intitulée par G. Müller *de l'élégie hébraïque* (329-350); 4° une étude *(Schlussbericht)* de M. Suphan sur les X° XI° et XII° volumes, étude remarquable, divisée ainsi : I. *Les écrits de Herder depuis 1780, leur langue et leur forme* (351-366); II. *Les lettres concernant l'étude de la théologie* (366-382); III. *De l'esprit de la poésie hébraïque, de 1781 à 1783 et de 1766 à 1780* (382-415); IV. *Constitution du texte, éditions antérieures* (415-421). A la fin de ce XII° vol. sont les notes *(Anmerkungen)* des X°, XI° et XII° volumes (422-455); notes auxquelles, outre M. Suphan, ont contribué MM. Redlich, Neumann, Heller et Hildesheimer. — Le XIX° volume contient les *Christliche Schriften* qui forment trois recueils, dont voici les titres : I. *Von der Gabe der Sprachen am ersten Christlichen Pfingstfest* (4-59) et *Von der Auferstehung, als Glauben, Geschichte und Lehre* (60-134) ; II. *Vom Erlœser der Menschen, nach unsern drei ersten Evangelien* (137-252); III. *Von Gottes Sohn, der Welt Heiland, nach Johannes Evangelium* (254-424). La révision du texte a été entreprise par M. E. NAUMANN; la notice et le commentaire paraîtront dans le XX° vol. — Enfin, le XXII° vol. renferme les trois parties de *Kalligone : 1° Vom Angenehmen und Schœnen* (1-123); 2° *Von Kunst und Kunstrichterei* (125-224); 3° *Vom Erhabnen und vom Ideal* (225-360); un appendice contenant des additions du manuscrit, la préface de la *Metakritik zur Kritik der Urtheilskraft* (333-341) et une feuille de la première rédaction du chapitre *von bildenden Künsten* (342-344), des notes (345-360) dues à MM. Redlich, Imelmann, Herman Grimm, Haym, R. Hildebrand.

ANGLETERRE. — MM Sampson Low doivent publier prochainement une nouvelle édition du *Chaldean account of Genesis* par George Smith, revue et remaniée par M. SAYCE; MM. Kegan Paul, l'*English-Arabic Lexicon* de M. BADGER, une édition des *Sonnets* de Shakspeare, annotée par M. DOWDEN et une traduction anglaise, par Miss Emily J. CAREY, de l'ouvrage de notre collaborateur P. STAPFER, *Shakspeare et l'antiquité;* MM. CASSELL, un ouvrage de M. C. G. DUFFY, intitulé *Young Ireland* (époque d'O'Connell et de Smith O'Brien).

ESPAGNE. — Le 2 août est mort Juan Eugenio HARTZENBUSCH, célèbre savant et dramaturge *(Los amantes de Teruel, Dona Mencia, Alfonso el casto*, etc.); il a publié des éditions critiques de Tirso de Molina, Calderon, Alarcon et Lope de Vega (dans la *Biblioteca de autores españoles* de Rivadeneyra) et des commentaires sur *Don Quichotte*. Il était né en 1806 d'un père allemand (un menuisier qui vint de Schwedorf, près de Cologne, s'établir à Madrid) et d'une mère espagnole. Il était membre de l'Académie espagnole depuis 1847 et fut directeur de la Bibliothèque nationale de 1859 à 1875.

GRÈCE. — Le musée d'Athènes s'est enrichi récemment d'une belle collection d'antiquités égyptiennes, dont lui a fait don M. Dimitrion, d'Alexandrie. Cette collection se compose de médailles, de terres-cuites, bronzes, objets d'art, etc.

ITALIE. — Le marquis Cesare CAMPORI, de Modène, vient de mourir à Milan, à l'âge de 64 ans. Il laisse plusieurs ouvrages d'histoire, entre autres, un Précis historique des archives secrètes, une étude sur Montecuccoli, un travail sur les Lombards dans le Modénais, un autre sur le gouvernement de la commune de Modène, d'après les statuts de 1327, etc.

— La librairie H. Loescher de Turin fait paraître quelques ouvrages sur l'ancienne Egypte; nous citerons, de M. Simeone LEVI, une *Raccolta dei signi ieratici egizi nelle diverse epoche con i corrispondenti jeroglifici ed i loro differenti valori fonetici* (in-4°, avec 56 planches autographiées, 10 fr.), et, de M. Ernesto SCHIAPARELLI, *Il libro dei funerali degli antichi Egiziani* (avec 70 planches). Ce dernier

ouvrage comprend trois livraisons (prix : 100 fr.; aucune ne se vend séparément) : 1° *Le iscrizioni jeratiche del sarcofago dello scriba Butxehaàmon, addetto al sepolcro di Amenofi I*; 2° *Il papiro della Hathor Sais del Museo del Louvre*; 3° *Le iscrizioni inedite del gran corridojo del sepolcro di Seti I, ricavate da due copie inedite di* I. Rosellini e di Ed. Naville. M. Schiaparelli doit publier également une traduction, avec commentaire, du même ouvrage. (*Il libro dei funerali degli antichi Egiziani tradotto e commentato*. In-4°, 50 fr.)

— M. Aug. Bazzoni publie des lettres inédites de l'abbé Galiani au marquis Tanucci (*Lettere di Fernando Galiani al Marchese Bernardo Tanucci*. Florence, Vieusseux); ces lettres, trouvées par M. Bazzoni dans l' « Archivio generale » de Naples, ont été écrites de 1759 à 1769, c'est-à-dire à l'époque où Galiani remplissait à Paris les fonctions de secrétaire de l'ambassade de Naples; elles ont d'abord paru dans l'*Archivio storico italiano* (séries III et IV).

RUSSIE. — La publication de la correspondance de Pierre le Grand sera bientôt achevée. Le texte est accompagné d'un commentaire dû à l'académicien Bytchkov et à d'autres savants. La compulsion des matériaux a duré sept ans.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du vendredi 24 septembre.

M. de Longpérier lit une note sur une *intaille antique inédite*. Parmi les objets antiques provenant de la succession de M. Cuççio Cohen, de Bukarest, M. de Longpérier a remarqué une petite pierre gravée, d'un travail grossier, représentant le jugement de Salomon. On y voit le roi, un serviteur, un soldat tenant le glaive, deux femmes et un enfant nu, tenu par une jambe la tête en bas. M. de Longpérier rappelle le passage de la Bible sur le jugement et recherche les mentions de Salomon dans les livres et les monuments des premiers chrétiens. Ces mentions sont rares, sans doute à cause du caractère peu religieux attribué à Salomon. Quant à l'intaille, recueillie probablement en Orient, elle nous a conservé, non pas une image religieuse, mais un sujet historique. Toutefois, il ne faudrait pas l'exclure absolument de la classe des amulettes; il faut, dit M. de Longpérier, procéder toujours avec une extrême prudence quand il s'agit de déterminer le caractère historique des sujets céramographiques.

M. Germain lit un nouveau chapitre de son *Histoire de l'Université de Montpellier*. Il précise les origines de l'organisation démocratique des anciennes écoles de cette ville, et surtout de l'Ecole de droit, qui ne reconnaissait, en dehors de la haute juridiction de l'évêque et du pape, que l'autorité d'un recteur élu annuellement par un conseil d'étudiants également élu. L'Université de Paris était gouvernée par le corps des professeurs; l'école de droit de Montpellier était gouvernée par les étudiants; si le recteur choisi parmi les étudiants prenait le doctorat avant l'expiration de l'année d'exercice, il était remplacé. (Voir les statuts donnés à l'Ecole en 1339, au nom de Benoit XII, par le cardinal Bertrand de Deaux). En 1421, le pape Martin V annexa à l'Ecole une faculté de théologie; là encore, les étudiants seuls élurent le recteur annuel auquel devaient obéir maîtres et disciples. En 1464, le doyen de la faculté de théologie dut même faire des excuses publiques au recteur, pour l'avoir assigné sans sa permission devant l'official de l'évêque de Maguelonne. Il en était de même à l'Ecole de médecine. M. Germain retrouve l'origine de cette démocratie scolaire dans l'Ecole de Bologne, dont les statuts offrent de nombreuses et profondes ressemblances avec ceux de l'Ecole de Montpellier. Cette dernière Ecole a eu d'ailleurs pour fondateur (seconde moitié du XII^e siècle) Placentin, jurisconsulte italien qui avait enseigné à Bologne et qui aura introduit à Montpellier les usages de l'Université où il avait professé.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. de Wailly : Inventaire critique des lettres historiques des croisades, par M. le comte Riant; — *par M. Le Blant* : Notice sur un cratère de marbre trouvé en 1875 dans la vigne de l'antique monastère de Saint-Antoine sur l'Esquilin, par M^me la comtesse Lovatelli.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 18 Octobre — 1880

225. **Die Urbinatische Sammlung von Spruchversen des Menander,** Euripides und anderer, von Wilhelm Meyer (aus Speyer). Munich, 1880. 53 pages in-4°. Tiré à part des Mémoires de l'Académie des sciences de Bavière (I. Cl., xv. Bd., 2. Abth.).

Le récent et habile éditeur des *Sentences* de Publilius Syrus, M. Guillaume Meyer (de Spire), prélude par ce mémoire à une nouvelle publication des Γνῶμαι μονόστιχοι Μενάνδρου. Cette intéressante collection de maximes, chacune en un seul vers iambique, dont une partie seulement est un héritage authentique du délicat comique athénien, n'a pas été l'objet, jusqu'à présent, de beaucoup de soin de la part des éditeurs. Une preuve prise entre plusieurs autres :

Vers 244 et 245.

Θεράπευε τὸν δυνάμενον, ἄνπερ νοῦν ἔχῃς.
Θυμῷ χαρίζου μηδέν, ἄνπερ νοῦν ἔχῃς.

C'est sous la plume de Schneider — et non d'un copiste ancien, — que le second hémistiche du vers 244 est devenu semblable à celui du vers suivant. M. M. a lu, en toutes lettres, dans les manuscrits :

Θεράπευε τὸν δυνάμενον ἀεὶ σ' ὠφελεῖν.

M. M. a déjà examiné ou dépouillé plus de deux douzaines de manuscrits. Il faut espérer d'ailleurs qu'il ne bornera pas là ses recherches. Un certain *Urbinas* (à la Bibliothèque Vaticane) lui a fourni d'abord d'excellentes variantes, puis une cinquantaine de vers qui paraissent inédits, sinon toujours comme pensée, du moins comme expression. Comme échantillons, voici deux vers inédits, certainement dignes de Ménandre pour le tour et le sentiment :

Πλὴν τῆς τεκούσης μὴ λαλεῖν ἄλλην θέλε,
Πᾶσαι γάρ εἰσιν ἀρχιτέκτονες κακῶν.

Cet autre est sentencieux et pousse à la réflexion :

Βίος πονηρὸς εἰς κακὸν φέρει τέλος.

Le suivant exprime une pensée bien rebattue sous une forme imagée et dans un rythme grave :

Ἀνώμαλοι πλάστιγγες ἀστάτου τύχης.

Il y a eu de tout temps un proverbe à l'usage des paresseux. On le trouve exprimé ainsi dans nos éditions des *Sentences monostiques* :

Τύχην ἔχεις, ἄνθρωπε, μὴ μάτην τρέχης·
Εἰ δ' οὐκ ἔχεις, κάθευδε· μὴ κενῶς πόνει.

« Tu es ami d'un ministre? dit-on malicieusement au-delà des Pyrénées : oh ! alors...., ne fais rien. N'es-tu pas l'ami d'un ministre? oh ! alors...., ne fais rien. » La même vivacité, mais avec plus d'élégance, naît d'une semblable répétition, nuancée d'une légère variante, dans la rédaction de l'*Urbinas* que M. M. a retrouvée :

Τύχην ἔχεις — κάθευδε, μὴ λίαν πόνει·
Εἰ δ' οὐκ ἔχεις — κάθευδε, μὴ μάτην πόνει.

Il paraît bien évident que le vers

Τῶν εὐτυχούντων πάντες εἰσὶ συγγενεῖς,

c'est-à-dire : *tout le monde est cousin de ceux qui réussissent*, n'est nullement un arrangement postérieur de ce distique d'Euripide :

Ἐπίσταμαι δὲ καὶ πεπείραμαι λίαν
Ὡς τῶν ἐχόντων πάντες ἄνθρωποι φίλοι.

Ce sont deux pensées très voisines sans doute, mais qui ont dû venir l'une et l'autre, de fort bonne heure, dans l'imagination populaire.

Il faut savoir gré à M. Guillaume Meyer de la clarté avec laquelle il présente au lecteur la thèse qu'il soutient. Il commence par nous apprendre de quoi il s'agit, et nous mène ensuite, comme par la main, de ce que personne n'ignore à ce qu'il veut nous enseigner de nouveau : il ne suppose pas qu'on connaisse à fond le sujet d'avance. S'il eût écrit tout exprès pour nous autres Français, il n'eût pu mieux faire. Il y a, tout au plus, à relever quelques négligences dans le détail, telle que la répétition du même témoignage de Doxapatri à deux pages de distance (p. 8 et 10) et sans la moindre utilité. Ayant à diviser tout le long en groupes de deux vers des séries de monostiques, M. Meyer a aussi adopté une disposition typographique peu jolie, qui consiste à renfoncer deux vers, puis à faire ressortir les deux suivants, et ainsi de suite. Il vaudrait bien mieux tout aligner, et jeter un peu de blanc entre chaque distique.

Ch. G.

---

226. — **Inventaire critique des lettres historiques des Croisades**, par le comte Riant. I-II, 768-1100. Paris, Ernest Leroux. 1880, in-4°, 234 pages. (Extrait des *Archives de l'Orient latin*, publiées sous le patronage de la Société de l'Orient latin, tome I, 1881, pp. 1-224.)

Le nouveau travail de M. le comte Riant ne contribuera pas peu à éclaircir l'histoire, encore si obscure, des croisades. Ce n'est pas que l'auteur ait découvert un grand nombre de textes nouveaux ; il a réuni cent soixante-une lettres ou mentions de lettres, et l'appendice ne renferme que quatre relations et bulles inédites, toutes quatre, il est vrai, fort im-

portantes; mais ces textes, la plupart connus depuis longtemps, sont soumis à une critique ingénieuse, l'auteur les rapproche habilement des témoignages fournis par les écrivains contemporains et postérieurs, et de cette étude critique, de ces rapprochements naissent pour le lecteur une foule d'idées nouvelles sur la préparation et la conduite de la première croisade. Notons encore l'étendue et la sûreté des renseignements réunis par l'auteur sur chaque affaire, le nombre énorme d'indications bibliographiques, qu'il a condensées en quelques pages, et l'on admettra que nous n'exagérons pas, en disant que ce répertoire devra être entre les mains de tous ceux qui s'occuperont désormais de l'histoire de l'Orient latin pendant les premiers siècles du moyen âge.

Par *croisade*, l'auteur entend « toute guerre religieuse, provoquée par « l'octroi solennel de privilèges ecclésiastiques et entreprise pour le re-« couvrement direct ou indirect des lieux saints ». Cette formule lui permet d'écarter toutes les lettres relatives aux guerres religieuses proprement dites, à celles, par exemple, que les empereurs grecs soutinrent depuis la prise de Jérusalem, en 637, jusqu'à l'arrivée des croisés; de même, s'il mentionne les textes relatifs à quelques-uns des plus célèbres pèlerinages entrepris par les Occidentaux, c'est uniquement pour montrer que ces pèlerinages, celui de 1064 notamment, n'ont pas été et ne pouvaient être des croisades. Enfin, et pour plusieurs raisons qu'il laisse deviner, plutôt qu'il ne les indique, M. R. restreint le sens du mot *lettre* et entend par là des textes ayant le caractère narratif, « propres à « éclairer l'histoire des croisades » ; les textes diplomatiques sont provisoirement laissés de côté.

Même ainsi allégé, le travail critique de M. R. ne laisse pas que d'être considérable. Sur cent soixante-un numéros que comprend son catalogue critique, nous trouvons quatre-vingt-une pièces et quatre-vingt mentions, dont cent dix authentiques, — de ces cent dix lettres, cinquante-quatre ne sont que mentionnées par les chroniqueurs contemporains, — et cinquante-une fausses; le texte de vingt-cinq de ces dernières nous est parvenu.

On s'étonnera peut-être de voir l'auteur remonter jusqu'à l'année 768, mais, ainsi qu'il a soin de l'indiquer dans la préface, la plupart des lettres antérieures à la fin du XI^e siècle ont été employées par les historiens les plus autorisés, qui faisaient ainsi naître l'idée de la croisade plusieurs siècles avant qu'elle n'eût été conçue; et il était bon de montrer une fois pour toutes sur quelles bases reposait cette opinion universellement acceptée. En effet, le projet d'entreprendre une grande expédition pour la délivrance des lieux saints ne date que des dernières années du XI^e siècle; Grégoire VII paraît y avoir pensé un instant, en 1074, mais ce ne fut chez lui qu'une idée fugitive, à laquelle il renonça presque aussitôt, et dont six lettres seulement de ce pontife nous ont conservé le souvenir. C'est à Urbain II qu'il faut, en somme, réserver le mérite de cette conception, qui, mise à exécution, devait amener de si grands changements

dans le monde entier; l'auteur serait même assez disposé à croire que le but immédiat, que le pape se proposa, fut de faire une diversion en faveur des chrétiens d'Espagne, dont les Almoravides menaçaient alors l'indépendance; cette hypothèse paraît admissible, si l'on songe combien les souverains d'Occident ignoraient l'état intérieur de l'Orient musulman. La ferveur religieuse, alors si grande, le goût des aventures, qui régnait dans toutes les classes de la population, suffisent, en tous cas, une fois la première impulsion donnée, pour rendre raison de ce déplacement presque subit de plusieurs millions d'hommes.

Le recueil de M. R. s'ouvre par deux lettres fausses qui auraient été écrites à Charlemagne par le patriarche de Jérusalem et les empereurs d'Orient, Constantin V et Léon IV, pour l'engager à venir travailler avec eux à la délivrance du Saint-Sépulcre. Dans un long exposé critique, l'auteur montre comment ces deux épitres, dont la fausseté n'a pas besoin d'être démontrée, se rattachent à la légende du pèlerinage de Charlemagne en Orient, et nous fait l'histoire du protectorat exercé par ce prince et par ses successeurs immédiats sur les lieux saints, protectorat dont des textes contemporains nous attestent l'existence. Quand l'affaiblissement du pouvoir des Carolingiens leur eut rendu l'exercice de ce protectorat impossible, ce fut aux empereurs byzantins qu'échut le rôle de faire respecter la vie et les biens des pèlerins chrétiens, rôle dont ils s'acquittèrent parfois avec une grande partialité.

Il faut indiquer encore quelques pages fort intéressantes sur les quêtes faites en Occident pour les églises latines de Jérusalem et sur les domaines possédées par celles-ci en France et en Italie (pp. 26-31).

Nous trouvons ensuite deux documents importants, dont l'un, connu dès longtemps, a été employé comme authentique par tous les historiens des croisades, dont l'autre, publié seulement en 1857, semblait venir à l'appui de leur thèse favorite : nous voulons parler de l'épître, écrite au nom de Jérusalem, qui figure dans les éditions des lettres de Gerbert, et de l'encyclique de Sergius IV, publiée par M. Lair *(Bibliothèque de l'École des Chartes,* IV, 3, pp. 249-253). M. Hartung, dans un article paru en 1877 dans les *Forschungen,* avait déjà à peu près démontré ce que valent ces deux textes; M. R. reprend la question, et nous croyons que ses conclusions sont inattaquables; l'épître attribuée à Gerbert est un exercice oratoire, qui doit dater d'environ 1070, l'encyclique de Sergius IV est de peu antérieure à la première croisade; c'est ce que prouvent certaines particularités diplomatiques, par exemple l'emploi du *signum,* qui ne paraît que sous le pontificat de Léon IX. — Citons encore le nº XVII; c'est une lettre d'un pape Victor à une impératrice d'Orient, désignée par l'initiale A.; Mabillon, qui avait publié cette lettre d'après un ms. aujourd'hui perdu, faisait de cette impératrice un empereur, Alexis Comnène, et attribuait cette lettre à Victor III (1086-1087). M. R. montre que les faits reprochés par cette épître aux officiers grecs sont nécessairement antérieurs à 1070, date de l'entrée des Turcs à Jérusalem, qu'il

faut, par conséquent, attribuer la lettre à Victor II (1055-1057); on doit alors corriger A. en T. et voir dans l'impératrice, à laquelle écrit le pape, l'impératrice Théodora, dont le règne coïncide avec celui de Victor II. L'envoi de cette lettre, écrite à Cologne, fut sans doute provoqué par les plaintes de saint Lietbert, évêque de Cambrai, qui, dans son pèlerinage, avait eu à se plaindre des exactions des officiers byzantins.

Faisant l'inventaire de tous les documents vrais, ou supposés, relatifs aux croisades, M. R. a dû y comprendre la célèbre lettre d'Alexis Comnène; on sait qu'en 1877 l'auteur en avait déjà fait une édition séparée avec une copieuse introduction. M. G. Paris a rendu compte ici même de ce travail (1879, II, p. 379-388), et, tout en acceptant les conclusions de l'éditeur touchant la non-authenticité du document, a proposé une autre date; M. R. en plaçait la composition en 1098 ou 1099; M. Paris, en 1090 et, tandis que l'éditeur en faisait un *excitatorium* destiné à hâter l'envoi des secours promis aux croisés, son critique n'y voyait qu'un exercice de rhétorique, composé par un clerc de Flandre, au courant des relations diplomatiques, que nous savons avoir existé entre Alexis Comnène, et Robert comte de Flandre. — L'argumentation de M. Paris était très forte et M. R., en reproduisant la meilleure partie de l'article de son critique, a mis le lecteur à même de choisir entre les deux hypothèses. Il y a bien quelques difficultés pour la date assignée à la lettre par M. Paris, date qui ne concorde pas exactement avec celle des événements d'Espagne, auxquels elle paraît faire allusion, mais ces difficultés pourraient peut-être s'expliquer en supposant des corrections faites par l'auteur plusieurs années après la composition de son travail. Pour notre part, nous serions assez disposé à croire avec M. Paris que la lettre ne se rapporte en rien à la première croisade, et que c'est très gratuitement que Guibert de Nogent l'a analysée dans ses *Gesta*.

Sous le nº XXXIII, M. R. indique la lettre du patriarche Siméon, que Pierre l'Ermite aurait apportée en Europe. Adoptant entièrement les conclusions du récent ouvrage de M. Hagenmeyer, il montre quel rôle le merveilleux eut tout d'abord dans l'histoire de la première croisade. Pierre l'Ermite n'est même pas allé jusqu'à Jérusalem, et c'est dans l'*Historia belli sacri*, composée en 1131, que figure pour la première fois le récit de sa vision dans une église de Jérusalem; inutile d'ajouter qu'à chaque nouvel écrivain cette merveilleuse histoire s'enrichit de nouveaux détails et finit par former la légende, qui, aujourd'hui encore, figure dans tous les manuels d'histoire et dans beaucoup d'ouvrages sérieux.

Nº XXXVI, Concile de Plaisance de mars 1095; M. R. prouve qu'il n'y fut pas question de la croisade et qu'on ne s'y occupa que du schisme d'Orient.

Nº XLIX, lettre d'Urbain II aux nobles de Flandre, les informant de la croisade décidée à Clermont; ce texte important, qui marque le commencement de l'expédition, avait été mentionné par Ruinart, mais

semblait perdu aujourd'hui; M. R. le publie en appendice d'après trois copies modernes d'Arras et de Paris.

Sans poursuivre plus loin cet examen des principaux textes indiqués par M. R., on voit déjà que nous n'avons pas exagéré l'importance de son recueil. La plupart des petites dissertations, qui accompagnent chacun des numéros de l'inventaire, sont absolument concluantes. Aussi n'avons-nous que peu de critiques à faire; voici pourtant quelques observations que nous soumettons à l'auteur :

Nº XII, pp. 38-39, M. R. marque seulement comme douteuse la lettre que les Juifs d'Orléans auraient écrite au calife Hakem, pour lui annoncer le prochain départ d'une expédition pour la délivrance du saint Sépulcre; à notre avis, et malgré les détails donnés par Raoul Glaber et par Adhémar de Chabannes[1], on doit regarder ce fait comme inventé par quelque pèlerin ignorant. Les textes des chroniqueurs n'en sont pas moins intéressants, car c'est là qu'est exprimée pour la première fois l'idée de délivrer le saint Sépulcre.

Nº XXII-XXVII, pp. 56-66, lettres de Grégoire VII pour la préparation d'une expédition en Orient. Au fond, nous sommes de l'avis de M. R.; faire de Grégoire VII le précurseur d'Urbain II, parce que, pendant une année de son pontificat, il a pensé aux moyens de secourir l'empire d'Orient et de délivrer le saint Sépulcre, c'est donner trop d'importance à ces six épîtres. Toutefois, il est difficile de ne point voir là la première idée de la croisade, idée fugitive, il est vrai, bientôt abandonnée par celui qui l'avait conçue, mais qui n'en a pas moins existé un instant. Nous accorderons à M. R. que les indulgences, dont l'octroi accompagne nécessairement la prédication de toute croisade, ne sont qu'à peine mentionnées dans les lettres en question (p. 61), mais l'absence de ce détail, qui plus tard servira à distinguer une croisade de toute autre guerre religieuse, a ici beaucoup moins d'importance, et il n'en reste pas moins certain que, sans tomber dans les exagérations, les divagations mêmes de certains historiens (p. 59), on doit admettre que, le premier, Grégoire VII a conçu le projet d'une expédition en Orient.

Nº XXX, lettre d'Urbain II, pour la reconstruction de l'église de Tarragone. M. R. doute de l'authenticité de cette lettre, parce qu'elle semble consacrer les prétentions des archevêques de Tarragone, qui cherchaient à s'affranchir de l'autorité de leur métropole, Narbonne. Mais il faut se rappeler qu'Urbain II était très favorable aux archevêques de Tarragone, et D. Vaissete nous paraît en avoir donné d'excellentes raisons (*Hist. de Languedoc*, nouv. édit., III, 459); du reste, fidèle à la politique traditionnelle du Saint-Siège, Urbain II, tout en se prononçant ouvertement en faveur de l'archevêque de Tarragone, ménageait Dalmace, ar-

1. Et non Chabanais; voyez les dissertations de M. Castaigne et de l'abbé Arbellot, citées par l'abbé Chevallier, *Répertoire*, I, 25.

chevêque de Narbonne, et lui accordait la faculté de produire les titres, qui pourraient justifier ses prétentions (*ut supra*, 460).

N° CIV, pp. 172-173, l'auteur a oublié de marquer tout au moins comme douteuse la lettre soi-disant adressée par Kerbogha au calife de Bagdad ; il suffit de lire le contexte pour s'en assurer.

En terminant, signalons les quatre pièces inédites, publiées en appendice par M. R. ; toutes sont importantes et chacune d'elles contient quelque chose de nouveau. La première est la bulle d'Urbain II, qui marque l'ouverture officielle de la croisade (février 1096) ; nous en avons déjà dit quelques mots plus haut. La seconde est une lettre écrite par le patriarche de Jérusalem, Siméon, et l'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, demandant des secours aux chrétiens d'Occident (septembre 1097). Les deux autres pièces, trouvées par M. Riant dans un ms. de la Bibliothèque Mazarine encore imparfaitement connu, sont deux lettres historiques ; l'une est une missive adressée à Manassès de Châtillon, archevêque de Reims, par Anselme de Ribemont ; l'autre, une circulaire du clergé et du peuple de Lucques à tous les fidèles, leur faisant part des heureuses nouvelles que leur ont apportées deux habitants de cette ville, récemment revenus de Terre-Sainte.

A. M.

---

227. — **Church work and life in english minsters**, par Mackenzie E. C. Walcott. Londres, Chatto and Windus. 1879, 2 vol. in-8°, xix-215 et viii-288 p.

Le livre de M. Walcott est utile et il faut lui être reconnaissant de l'avoir écrit. Il renferme, dans un cadre restreint, une foule de renseignements sur la vie monastique anglaise jusqu'au temps de Henri VIII ; de longues recherches personnelles, espacées peut-être sur un trop grand nombre d'années, ont permis à l'auteur de recueillir ses renseignements des sources les plus diverses. Il s'occupe, en premier lieu, de l'architecture des édifices, puis de la vie habituelle des chanoines et des moines et de la fondation et du rôle des cathédrales. La deuxième moitié du premier volume est occupée par la description des principales cathédrales anglaises, dont l'auteur signale : 1° le style et les curiosités architecturales ; 2° les tombes ; 3° les œuvres d'art et la richesse en livres ou mss. ; 4° les prélats ou desservants les plus illustres ; 5° les dimensions ; 6° la chronologie architecturale ou, si l'on veut, la biographie ; 7° les cloîtres et les autres constructions adjacentes. Le deuxième volume est consacré à un tableau du développement des institutions monacales et aux rapports des couvents avec le monde extérieur ; il comprend aussi un utile dictionnaire de tous les monastères, églises collégiales et autres établissements religieux de l'Angleterre. Dans ce dictionnaire, chaque notice est assez brève ; l'auteur y fait cependant connaître, autant que possible, à

quel saint chaque établissement avait été dédié, l'ordre auquel il appartenait, sa position géographique, son revenu net et le nombre de ses habitants au temps de la dissolution, enfin la liste des livres ou manuscrits à consulter au sujet de chaque édifice. On voit quelle richesse d'informations ce simple sommaire annonce; ce qu'il faut le plus regretter, c'est que l'étendue même du sujet ait contraint M. W. à laisser encore de côté, faute de place, bon nombre de renseignements qu'il lui eût été facile de donner et qui eussent été précieux. Ainsi, dans le demi volume consacré aux cathédrales, on regrette de ne pas trouver plus de détails sur les tombeaux; leur importance, au point de vue historique, est extrême; or ils sont, en général, simplement énumérés, sans autre indication que la date; tous ceux du chœur de Westminster n'occupent pas plus d'une page; le nom des auteurs des statues, quand ils sont connus, comme pour celle de Henri III, ne sont même pas mentionnés. Il faut aussi noter deux desiderata importants. D'abord le besoin d'un index se fait impérieusement sentir. Faute d'en avoir donné un, beaucoup d'informations utiles, mêlées à la masse un peu confuse des matériaux, seront perdues pour les lecteurs qui ne pourront employer l'ouvrage que comme livre à consulter; il est même difficile, en le lisant, tant ce défaut est sensible, de ne pas compléter à la main la maigre table placée en tête de chaque volume. En second lieu, il serait à souhaiter que, dans une deuxième édition, l'indication des sources, surtout dans la partie descriptive, fût plus générale; le livre ne contient presque pas de notes et le lecteur d'un ouvrage semblable, quelle que soit l'érudition de l'auteur, n'aime pas à toujours croire sur parole et veut qu'on l'aide à vérifier, si bon lui semble. Il serait fort intéressant, par exemple, de connaître quelles sont les données de M. W. pour déclarer que le « wise dreamer *on a May morning upon Malvern Hills* » [1] était un bénédictin. En revanche, il faut savoir beaucoup de gré à M. W. d'avoir fourni de nombreux plans des cathédrales et des monastères qu'il décrit; ils sont du plus grand intérêt et il est facile d'éprouver que la visite même des lieux ne peut dispenser d'y avoir recours.

En ce qui concerne les descriptions de la vie monacale, on s'aperçoit vite que M. W. aime passionnément son sujet; quand il songe à la Dissolution, il oublie tout le mal; sa voix devient émue : « Quand les monastères furent détruits, dit-il, le son d'une prière sans fin qui, chaque jour, pendant des siècles, avait appelé des bénédictions sur le royaume, fut changé en silence; avec les couvents, une gloire disparut de notre terre » [2]. Le tableau qu'il trace de la vie du cloître donne l'idée d'une sorte de paradis où les vertus étaient pratiquées dans un calme et un contentement suaves; mais c'est conclure trop brusquement de l'intention du fondateur à la réalisation par les disciples; c'est oublier que

1. Tome II, p. 35.
2. Tome II, p. 44.

le charme de la vie insouciante, pieuse, non troublée du religieux était souvent effacé par bien des mesquines querelles ; le monastère avait trop d'intérêts mondains ; la lecture des statuts seuls fait penser à la peinture idéale de M. W., mais non, bien souvent, celle des chroniques rédigées par les moines eux-mêmes. Outre le registre d'Eudes Rigaud dont les étranges révélations ne peuvent s'appliquer, il est vrai, que par assimilation à l'Angleterre, M. W. semble oublier quelle large place occupent, dans la chronique de Meaux par exemple, les embarras des moines en tant que propriétaires, et ne pas se souvenir non plus de ce religieux de Malmesbury qui écrit pour chasser l'âpre ennui de la vie claustrale et pour calmer son imagination : « Sedens igitur in claustro, pluries fatigatus, sensu hebetato, virtutibus frustratus, pessimis cogitationibus sæpe sauciatus, tum propter lectionum longitudinem ac orationum lassitudinem, tum propter vanas jactantias et opera pessima in sæculo præhabita..., etc. [1] » M. Walcott a eu raison cependant de protester contre les accusations vagues et partiales dont la vie monastique au moyen âge a été l'objet, mais il ne fallait pas dépasser la mesure.

J. J. JUSSERAND.

---

228. — **Étude bibliographique et littéraire sur le Satyricon de Jean Barclay**, par Jules DUKAS. Paris, Léon Techener. 1880, in-8° de 91 p.

On ne se douterait jamais, d'après le titre que nous venons de transcrire, de tout ce que renferme la brochure de M. Jules Dukas. A propos du *Satyricon* de Barclay, il a non seulement étudié de très près la biographie du célèbre écrivain, mais encore une foule de questions de bibliographie, de philologie, etc. C'est ainsi que l'on trouvera dans cet opuscule toute sorte de choses à la fois excellentes et piquantes sur le mot *bibliophile ;* sur le *Dictionnaire* de Bayle; sur le *Manuel du libraire ;* sur la *Biographie universelle* et sur la *Nouvelle biographie générale ;* sur l'*Histoire de Pont-à-Mousson* de M. Henry ; sur les *Delitiæ Poetarum Scotorum ;* sur le médecin David Kynaloche; sur la *Bibliographie biographique* d'Œttinger ; sur les divers travaux dont Barclay a été l'objet en Allemagne, en Angleterre, en France (parmi nos contemporains et compatriotes sont cités MM. Léon Boucher, Albert Dupond, Victor Fournel, Francisque Michel, Paulin Paris, Quérard, etc.); sur les diverses critiques ou apologies qui suivirent l'apparition du *Satyricon ;* sur le père de Jean Barclay, le jurisconsulte Guillaume Barclay ; sur la femme et sur le fils du publiciste écossais ; sur Peiresc, Du Vair et Balthazar de Vias, trois de ses grands amis; sur les libraires François Huby, Jean de la Mare, sans parler des Elzevier, au sujet desquels M. D.

---

1. *Eulogium historiarum* (Rolls Series) ; début de l'ouvrage.

s'accorde à merveille avec leur dernier et si savant historien, M. Alphonse Willems; sur les divers traducteurs des ouvrages de Barclay (Nanteuil de Boham, Pierre de Marcassus, Jean Tournet, Nau, avocat en parlement, comme Tournet, l'Anglais Thomas May, le médecin Jean Beraut ou Bérault, J. B. Drouet de Maupertuy), etc. Si on a rarement pu lire une aussi agréable analyse que celle du *Satyricon* (p. 9-20), non moins rarement on a pu lire d'aussi substantiels chapitres d'histoire littéraire que l'histoire de la publication de ce roman allégorique, de ses réimpressions et de ses traductions (p. 21-91). M. D. a décrit avec une admirable précision les éditions si nombreuses du *Satyricon* qu'il a eu le plaisir de voir passer sous ses yeux. Aussi spirituel écrivain que bibliophile accompli, il a mêlé force vives saillies, force heureux rapprochements, à ses énumérations et descriptions. Son étude, en un mot, n'est pas moins intéressante qu'approfondie, et tous les lecteurs lui pardonneront aisément, en faveur du plaisir goûté et de l'instruction acquise, les longs développements pour lesquels il demande (p. 91) si bien grâce en ces termes : « A l'imitation de Barclay, j'ai besoin de présenter une Apologie. Pour faire excuser mes minuties et mes longueurs, j'ai à dire ceci : à mes yeux, la bibliographie repose sur l'observation au même degré que la botanique ou toute autre branche de l'histoire naturelle ; elle a encore de grands progrès à accomplir, et elle ne sera une science à principes sûrs et à vues synthétiques que le jour où elle aura réuni un nombre suffisant de travaux micrographiques comme celui que je termine. »

T. de L.

---

229. — **Recherches bibliographiques sur des livres rares et curieux**, par P. L. Jacob (bibliophile). Paris, Edouard Rouveyre. 1880, in-8° de 228 pp. et 2 ff.

M. Paul Lacroix vient de réunir dans un élégant volume sept articles publiés par lui dans le *Bulletin du Bibliophile* et dans le *Bibliophile belge ;* il y a joint dix-sept notices dont il a fait précéder des réimpressions éditées par MM. Gay, père et fils, de Bruxelles. On trouve dans ces notes la plume élégante et facile, les remarques ingénieuses auxquelles le savant auteur nous a habitués. Malheureusement presque tous ces articles ont été écrits il y a quelques années et M. P. L. n'a pas cherché à profiter des découvertes récentes. Aussi pourrait-on faire à son livre beaucoup d'additions et de corrections. Nous n'avons pas la pensée d'entreprendre ici un travail qui excèderait de beaucoup les limites assignées à un simple compte-rendu. Nous ne dirons donc rien des trois petites dissertations relatives à Rabelais ; nous ne ferons aucune observation sur celle qui est consacrée à Gilles Corrozet; nous nous arrêterons seulement aux « Recherches sur les éditions de François Juste » et à l'« Essai d'une bibliographie des livres français perdus ou peu connus ».

Le premier de ces chapitres manque quelque peu de précision. Après avoir cité (p. 68) un ouvrage imprimé en 1524 par Antoine Blanchard, pour Jehan Mousnier et François Juste, les *Illustrium Imagines* d'André Fulvius, M. P. L. dit (p. 70) : « Nous croyons que François Juste s'est fait libraire vers 1532, à l'instigation de Rabelais, et qu'il n'est devenu imprimeur que vers 1539. » Evidemment M. P. L. a été entraîné à écrire cette phrase par l'amour immodéré qu'il porte à Rabelais, dont il voit partout l'influence. Il est tellement pénétré de cette passion, que, d'après lui, on devrait attribuer à notre grand satirique la plupart des ouvrages de science et d'imagination publiés à Lyon, sans nom d'auteur, entre 1530 et 1540. Ce n'est pas le lieu de se demander si l'on ajoute à la gloire de Rabelais en revendiquant pour lui la paternité d'une foule de productions sans valeur ; nous n'avons à parler que de François Juste. Celui-ci possédait une officine typographique dès le mois de juin 1529 ; à cette date, il prend effectivement la qualité d'imprimeur dans la souscription qui termine l'édition française de la *Nef des Folz* de Sébastien Brandt (Brunet, I, 1207; Cat. Didot, 1878, n° 422). Il est vrai que M. L. suppose que la date contient une faute d'impression, et qu'il faut lire 1539, mais c'est là une assertion qui ne peut être justifiée. Le titre du livre porte la date de 1530 et l'achevé d'imprimer est de 1529; comment supposer une double erreur? Nous citerons d'ailleurs plus loin une édition de Coquillart, terminée le 2 août 1533, qui porte également ces mots : « imprimé par Françoys Juste. »

M. P. L. cite en tout quarante-sept volumes signés de l'éditeur de Rabelais; il n'en a rencontré aucun qui soit postérieur à l'année 1544, bien qu'il soupçonne que Juste ait exercé encore pendant quelques années. Nous pouvons ajouter à cette liste quelques articles et la mener jusqu'en 1548. Voici la description de divers ouvrages que M. L. n'a pas cités :

1. Oraisons des Saints Péres, Patriarches, Prophétes, Juges, Roys : des hommes et femmes illustres et aussi des apostres, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. — [A la fin :] *Achevé d'imprimer le* xix. *jour de aoust, l'an mil cinq cens et trente. S. l.*, in-24 allongé.

« Ce petit volume, non mentionné par Brunet, » dit M. L. Potier, « se compose de 96 ff., sans autre titre que celui qui précède, et qui est placé en haut du f. Ai. Il ne porte ni nom de lieu, ni nom d'imprimeur, mais il doit sortir des presses de François Juste, de Lyon. On y reconnaît ses menus caractères gothiques et le petit format allongé qu'il a assez souvent employé. » Catal. Desbarreaux-Bernard, n° 3.

2. Les Œuures || Maistre Guil || laume Coquil || lart, en son viuant Official || de Reims, nou || uellement re- || ueues et corri || gees. || M. D. XXXIII. || *On les vend a Lyon, en la* || *maison de François Iuste.* || *Demourant de uant nostre* || *Dame de Confort.* — *Finis.* || *Imprime nouuellement par Francoys* || *Iuste, Demourant deuât no-* || *stre Dame de Confort.* || *a Lyon Le .ij.* || *Daoust.* || 1533. Pet. in-8 goth. de 96 ff. chiffr., format allongé.

Titre encadré, surmonté des mots *Jesus Maria.*

Biblioth. grand-ducale de Darmstadt, E. 2077.

Cette édition est restée inconnue à tous les bibliographes.

3. L'adole-|| scence Cle || mentine. || Ce sont les œuures de Cle || ment Marot, nouuellemēt || imprimees anecques [*sic*] plus de || soixante nouuelles composi || tiōs, lesquelles iamays ne fu || rent Imprimees, cōme pour-|| rez veoir a la fin du liure. || M. D. XXXIIII. || *On les vend a Lyon, en la* || *maison de Francoys Iuste* || *Demourant deuant nostre* || *Dame de Confort. — Finis.* || *Ce present Liure fut acheue dimprimer* || *le douziesme iour de Decēbre. Par* || *Francoys Iuste, demourant* || *a Lyon, Deuant nostre* || *Dame de Con* || *fort.* || 1534. In-8 goth. de 132 ff. pour l'*Adolescence*, 62 ff. pour la *Suyte de l'Adolescence*, 28 ff. pour le *Premier Livre de la Métamorphose* et 42 ff. pour le *Recueil des Œuvres de Jehan Marot*, format allongé.

Titre encadré, surmonté des mots Ἀγαθῄ Τύχῃ.

M. P. L. cite sous le n° 8 les éditions de Marot imprimées par Juste en 1533 et en 1535, mais l'article qu'il leur consacre est loin d'être exact. Le typographe lyonnais fit paraître dans le format allongé qui lui était propre, non pas deux, mais trois éditions des œuvres de Marot : 1° celle du 23 février 1533 [1534 n. s.], qui ne contient que l'*Adolescence clementine;* 2° celle du 12 décembre 1534, qui contient l'*Adolescence*, la *Suyte de l'Adolescence,* le *Premier Livre de la Metamorphose d'Ovide* et le *Recueil des Œuvres de Jehan Marot;* 3° celle du 6 février 1335 [1536 n. s.], qui contient, comme la précédente, quatre parties. M. le baron James de Rothschild a été assez heureux pour réunir ces trois éditions rarissimes, dont nous n'avons pas à donner ici une description détaillée. Un exemplaire de l'édition de 1534 est en outre conservé à la Bibliothèque de l'Institut, et un exemplaire incomplet de celle de 1535 est en la possession de M. J. Cousin. Ajoutons qu'on ne connait le *Premier Livre de la Metamorphose* que sous la date de 1534.

Quant à la quatrième partie, le *Recueil des Œuvres de Jehan Marot,* qui parut en 1534 et en 1535, M. P. L. en a fait un article séparé sous le n° 13.

4. Les Œuures || Maistre Guil || laume Coquil || lart, en son vi || uant official || de Reims. Nou || uellement re || ueues et corri || gees, || M. D. XXXV. || *On les vend a Lyon* / *en la* || *maison de Frācoys Iuste.* || *Demourant deuant nostre Dame de Confort.* — Finis. || *Imprime nouuellement, par Francoys* || *Iuste, Demourant deuant no* || *stre Dame de Confort* || *a Lyon. Le .xxi. de* || *Ianuier.* || 1535 [1536 n. s.], In-8 goth. de 90 ff., format allongé.

Titre encadré, surmonté des mots : Coquillart. || Ἀγαθῄ Τύχῃ.

Catal. Lévy, 1877, n° 127.

M. P. L. ne cite que l'édition du 2 août 1535.

5. De gestis Caesaris apud Januam Dialogus, Mercurio et Pasquillo interlocutoribus, 1536. In-8.

Bibilioth. nat., Y². 1276 (4).

6. Ordonnances Royaulx || sur le faict de la Iustice et abbreuiation des proces || par tout le Royaulme de France / faictes par le || Roy

nostre sire / et publiees en la court de || Parlement a Paris / le sixiesme iour du || moys de Septembre Lan Mil. D. || XXXIX [1539]. || Adioucte vng Edict sur la reformation de tous || officiers Royaulx... *A Lyon / chez Thibault Payen / pres || nostre dame de Confort*. In-fol. goth. de 28 ff. n. chiffr.

La marque de François Juste se trouve dans les ornements du titre.

Cat. Rouard, nº 3199.

7. La magnificque || et triumphante entree du tresillu || stre et sacre Empereur Charles Cesar || tousiours Auguste faicte en la excel- || lente ville et cite de Paris || le iour de Lan en bon- || ne estreine. || *On les vend a Lyon chez Francoys || Iuste / deuãt nostre Dame de Confort. S. d.* [1540], pet. in-8 goth. de 28 ff. n. chiffr. de 21 lignes à la page, sign. *A G* par 4.

Le titre est orné d'un bois aux armes de France et d'Autriche.

Biblioth. nat., recueil Fontanieu, CLXX, pp. 271-326.

8. Sensuyuent les || taux moderations sallaires || et emolumens des greffiers du || parlement des aduocatz pro- || cureurs et greffiers des lieute || nans des iuges ordinaires des || huissiers et sergens auecques || le grand arrest donne par nostre treschrestien Roy de || France touchant la confirmation de la Iustice || et ordonnances..... || Auec les villes et chasteaulx de Prouence || extraictes par maistre Anthoine Arena. || Auec Privilege. — *Cy finissent les ordonnances nouuellement im- || primees a Lyon / le xxiiij. iour du moys de || May lan de grace mil cinq cens* xxxx [1540]. In-fol. goth. de 18 ff. n. chiffr.

Marque de François Juste.

Catal. Rouard, nº 3200.

9. Le Contemnement du Monde, traduit du latin, avec autres œuvres par Guillaume Pinet, de l'ordre de Saint François, 1540, in-16.

Du Verdier, éd. Rigoley de Juvigny, II, 114.

10. Les Œuvres de maistre Guillaume Coquillart, en son vivant official de Reims, nouvellement reveues et corrigées, 1540. *On les vend a Lyon, chez François Juste, devant Nostre Dame de Confort.* — [A la fin :] *Imprimé nouvellement pour Françoys Juste, demeurant devant Nostre Dame de Confort, a Lyon, 20. d'aoust 1540.* In-16 de 122 ff. chiffr.

Œuvres de Coquillart, éd. d'Héricault, II, 360.

La souscription semble indiquer que cette édition n'a pas été imprimée par Juste lui-même.

11. Double dune lettre faisant mantion de la supplication faicte par Lempereur aux Electeurs pour aller en Espaigne. *Imprime a Lyon par Frãçoys Iuste le xvij. iour de feburier mil cinq cens xl. sept* [1548, n. s.]. Pet. in-8. goth.

Biblioth. de M. le baron James de Rothschild.

L' « Essai d'une bibliographie des livres français perdus ou peu con-

nus » a paru en 1869, mais les notes de M. P. L. remontaient alors à plus de trente ans. L'auteur n'y ayant fait aucun changement, n'ayant pas même mis à profit la dernière édition du *Manuel du Libraire*, il n'est pas étonnant que beaucoup des livres qu'il a cités soient fort connus.

M. P. L. a dressé deux listes différentes, qui comprennent en tout cent quinze articles appartenant au XVIe et au XVIIe siècle. Des notes de M. Charles Ruelens, directeur de la Bibliothèque royale de Bruxelles, constatent l'existence de sept ouvrages réputés perdus; mais, comme on va le voir, ces rectifications sont loin d'être complètes. Il serait facile de retrouver dans les bibliothèques ou dans les catalogues les traces de la moitié environ des articles énumérés par M. P. L., mais nous bornerons nos observations à ceux des ouvrages contenus dans la première partie de la liste qui nous sont plus particulièrement connus. Nous conservons les numéros de l'auteur.

3. Le Catalo || gue des Malheureux, || Contenant en soy || la Calamite et malheur, ou || tombent tous les Iours || plusieurs Person- || nes. || Composé Nouuellement par le || Disciple Panta- || gruel. || ¶ *Imprimé à Paris.* || 1549. — ¶ *Fin du Catalogue des mal || heureux Compose || par le Disciple || de Panta || gruel.* In-16 de 56 ff. n. chiffr., sign. *A-H* par 8.

Biblioth. de M. Léon Techener, à Paris.

Le *Catalogue des Malheureux* est une édition abrégée du *Catholicon des Maladvisez, autrement dit le Cymetière des malheureux*, de Laurens des Moulins. M. Brunet (II, 637) cite cinq éditions de ce livre. La plus ancienne est celle de 1511.

4. Celebration sur la mort de Raoul et Jehan Parmentier..., par Pierre Crignol [*sic*]. *Paris*, 1531.

Cette pièce ne paraît pas avoir jamais été publiée séparément; elle a été imprimée dans le recueil suivant, dont Pierre Crignon (et non Crignol) fut l'éditeur :

Description || nouuelle || des merueilles de ce mõde, & de la dignite de lhomme, com- || posee en rythme francoyse en maniere de exhortation, par Ian parmentier faisant sa || derniere nauigation, auec Raoul || son frere, en lisle Tapro || bane, aultrement || dicte Sama || tra. || ..... Deploration sur la mort desditz Parmentiers com- || posee par Pierre Crignon compaignon desditz Par- || mentiers en ladicte nauigation. — *Cy finissent les biens de Ian Parmentier.* || *Vela de quoy.* || *Imprime a Paris* || *en la rue de Sorbonne. Le septieme* || *iour de Ianuier. Lan* || *de grace Mil* D. || XXXI [1531]. In-4 goth. de 48 ff.

Biblioth. nat. — Biblioth. de Versailles, E. 169. c.

Voy. Brunet, IV, 379. C'est de ce volume qu'a été extraite la *Moralité* réimprimée en 1839, par les soins de M. A. Veinant, dans la *Collection de Poésies, Romans, Chroniques*, etc., du libraire Silvestre.

5. Comedie treselegante en laquelle sont contenues les amours recreatifves d'Erostrate filz de Philogone, de Catania en Sicile, et de la belle Polymneste, fille de Damon, bourgeois d'Avignon, 1545. *Paris, Jeanne de Marnef, vefve de feu Denis Janot*... In-16 de 84 ff.

Traduction de l'Arioste, par Jacques Bourgeois.

Voy. Brunet, I, 1178.

6. Chant elegiaque de la Republique sur la mort de treshault et tresmagnanime prince François premier de ce nom... *Tholose, Guyon Boudeville,* 1547. In-4.

Cette pièce n'est pas perdue, puisqu'un exemplaire figure au catalogue Mac-Carthy sous le nº 3954 (Brunet, I, 1791).

Au renseignement fourni par le *Manuel du Libraire* nous ajouterons que le *Chant elegiaque* est l'œuvre de Bérenger de La Tour, d'Albenas, et qu'on le retrouve dans le recueil suivant, pp. 53-65 :

Le Siecle || d'or Et autres Vers diuers. || *A Lyon, par Iean de Tournes,* || *Et Guil. Gazeau.* || M. D. LI. [1551]. Pet. in-8 de 230 pp., caract. ital.

Biblioth. de Versailles, E. 361. c.

8. Complainte || lamentable de la mort || de Monseigneur François || de Lorraine || Duc de Guyse, || Par L. T. || *A Paris,* || *De l'Imprimerie de Thomas Richard, à la Bible* || *d'or, deuant le College de Reims.* || 1563. In-4 de 4 ff. n. chiffr. et 1 f. blanc, caract. ital.

La *Complainte* a la forme d'un dialogue (en vers) entre un passant et les Néréides.

Biblioth. de M. le baron James de Rothschild.

9. La Conqueste qu'un chevalier surnommé le Cueur d'amours espris, fit d'une dame appellée Doulce Mercy. 1503.

Cette édition n'a pas été retrouvée, mais le roman a été imprimé par M. de Quatrebarbes dans le tome IIIe des *Œuvres du roi René.*

Voy. Brunet, II, 229.

11. Le debat || des deux gentilz || hommes Espagnolz || sur le faict D'a- || mour : l'ung nommé Vasquiran, regret || te l'amye, || que mort luy a tollue / apres || l'auoir espousée / : et l'aultre nommé || Flamyan vouldroit mourir pour la siē || ne /, à la charge d'en iouyr par espousee || ou aultrement. || 1541. || *On les vēd au palays, en la galerie par* || *ou on va à la chancellerie, es boutic-* || *ques de Iehan Longis et Vincent* || *certenas libraires.* — [A la fin :] *Imprimé à Paris par Denys Ianot,* || *pour Iehan Longis et Vin-* || *cent Certenas Libraires.* Pet. in-8 de 8 ff. lim. et 80 ff. chiffr., sign. *A-K.*

Titre encadré.

Privilège du 8 janvier 1541 (1542 n. s.).

Le volume est orné de trente jolies figures sur bois.

Biblioth. de Versailles, E. 330. c. — Biblioth. impér. de Vienne, 39. K. 29.

M. Brunet (II, 548) décrit ce volume d'après le catalogue La Vallière ; il fait remarque c'est une traduction de l'ouvrage espagnol intitulé : *Question de amor.*

12. Defense aux injures et calumnies contenues en la response de Pierre Ronsard contre les Predicans de Geneve. Plus le Temple de Ronsard, où la légende de sa vie est brievement descrite. Plus Palinodies dudit Ronsard sur ses Discours des miseres de ce temps. *Lyon,* 1563.

Ce volume, n'est, selon toute vraisemblance qu'une réimpression de celui-ci :

Replique sur la Response faite par Messire Pierre Ronsard, iadis poëte et maintenant prestre, a ce qui luy avoit esté respondu sur les calomnies de ses Discours, touchant les miseres de ce temps. Par C. M. Lescaldin. 1563. *S. l.*, in-4 de 55 pp.

Biblioth. de M. le baron James de Rothschild (Cat. Didot, 1878, nº 303).

13. La Description du beau chasteau d'Amboise, en rithme, par maistre Jean Trotier. *Paris, s. d.,* (v. 1520), in-16.

Ce poëme est l'œuvre de Jehan Pinard, « trotier » de l'église d'Auxerre, qui fut un

joueur de farces fameux à la fin du xv^e siècle. Nous ne possédons plus qu'un seul ouvrage dramatique de cet auteur, le *Discours joyeux en façon de sermon*, etc., imprimé à Auxerre en 1607 et dont le seul exemplaire connu a figuré aux ventes Pichon et Béhague. Une *Epitaphe* de Pinard, composée par un de ses contemporains, nous apprend qu'il mourut le 11 janvier 1501 (n. s.). M. de Montaiglon a reproduit cette épitaphe *(Recueil de Poésies françoises*, VIII, 5-15) sans remarquer que Jehan Pinard et Jehan Trotier ne faisaient qu'un même personnage.

Du Verdier, qui cite le poète auxerrois sous le surnom de Trotier (éd. de 1773, II, 526), lui attribue deux ouvrages : « Traité compilé par maistre Jean Trotier, en équivoques, lorsqu'il y eut division entre le roy et autres princes du sang tenant le parti de M. d'Orleans, pour inciter tous ceux du sang à paix et service faire, honneur, foi et reverence porter au roy treschrestien; imprimé à Paris, in-8. » Il ajoute : « Ledit Trotier a composé en rime la description du beau chasteau d'Amboise, imprimée à Paris, in-16. »

M. P. L. n'a reproduit que cette dernière mention; il aurait pu y joindre la première. Nous n'avons, en effet, jamais rencontré ni l'une ni l'autre de ces publications. Cependant le texte des deux opuscules de Pinard s'est conservé; on le trouve dans un ms. qui a passé de chez La Vallière (Cat. de De Bure, n° 2926) à la Bibliothèque nationale (fr. 24315; *olim* La Vall. 65). Le *Traicté* ne se compose que de 166 vers; la *Description d'Amboise* compte 33 quatrains.

18. Epistre d'une damoiselle françoise à une sienne amie, dame estrangére, sur la mort d'... Eleonor de Roye, princesse de Condé... [*Paris*], 1564. In-8.

Voy. Brunet, II, 1031.

22. La plaisante Histoire des amours de Florisée et Clares et de la peu fortunée Ysea; nouvellement traduicte du castillan [d'Alonzo Nuñez de Reinosa] en françoys par Jacques Vincent, de Crest Arnault, en Dauphiné. *Paris, Jacques Kerver*, 1554. In-8.

Cat. Béhague, 1880, I^re partie, n° 1204.

32. Les Louanges de Jesu Christ nostre saulveur... œuvre treselegant et divin. Maistre Victor Brodeau... en fut l'autheur. *Lyon, Sulpice Sabon, pour Ant. Constantin* [1540]. Pet. in-8 de 31 pp.

Brunet (I, 1272) cite cette édition et une réimpression de 1543.

38. Les Receptions et Harengues composées et enoncées aux entrées du Roy et du Dauphin en l'université de Caen aux feries de Pasques l'an 1522... par Jean Rogier. *Caen, Michel Anger, s. d.*, in-16.

Cette pièce, citée par Du Verdier, se trouve à la fin d'une édition de la *Loy Salique*, publiée à Rouen par Michel Angier, s. d., in-16.

Voy. Brunet, III, 1191.

39. Recueil des ‖ choses notables, qui ‖ ont esté faites à Bayonne, à ‖ l'entreueue du Roy Tres- ‖ chrestien Charles neuf- ‖ ieme de ce nom, & la ‖ Roine sa treshonorée ‖ mere, auec la Roine ‖ Catholique sa ‖ sœur. ‖ *A Paris*, ‖ *Par Vascozan Imprimeur* ‖ *du Roy*. ‖ M. D. LXVI [1566]. In-8 de 90 ff. n. chiffr., sign. *A-K*.

Cette relation est ornée de dix-huit figures sur bois qui représentent les bijoux offerts aux dames.

Biblioth. de M. le baron James de Rothschild.

43. Le Songe de ‖ la Piaffe. ‖ Par ‖ Le Seigneur du Boissereau. ‖ *A Paris*, ‖ *Chez Nicolas Chesneau, rue S. Iaques*, ‖ *au Chesne verd*. ‖

M. D. LXXIIII [1574]. || Auec Privilege du Roy. In-4 de 4 ff. lim. et 12 ff. chiffr.

Le privilège, daté du 10 février 1574, est accordé pour six ans à « Robert Corbin, escuier, seigneur de Boissereau en Berry ».

Biblioth. de M. le baron James de Rothschild.

44. Les || Tenebres || du Grand Turc a || six Leçõs, sur les regretz de la perte || de ses gẽs tant à Malte qu'à Rhode, Cipre, Famagouste, Espaigne, Ce- || cile, Naples, et autres lieux aparte- || nans aux Chrestiens. || *A Paris par Prigent Godec, demou-* || *rant rue de Montorgueil, au Coq.*— [A la fin :] 1572. In-8 de 12 ff. n. chiffrr. de 19 et 20 lignes à la page, sign. *A-C*.

Le titre est orné d'un portrait du grand Turc, répété au r° du 11ᵉ f.

Le v° du 11ᵉ f. et le 12ᵉ f. sont blancs.

La pièce est une imitation assez faible des *Tenèbres de mariage.*

Dans un douzain *Au Lecteur*, qui précède le poëme, l'auteur sollicite l'indulgence pour son premier ouvrage.

Biblioth. de M. Charles Schefer, de l'Institut.

45. Tobie || Comedie || De Catherin || Le Doux : || En laquelle on || void comme les ma- || riages sont faicts au ciel : || & qu'il n'y a rien qui || eschappe la pro- || uidence de || Dieu. || *A Cassel* || *Chez Guillaume Wessel.* || M. D. C. IV [1604]. Pet. in-12 de 76 ff. n. chiff. de 23 lignes à la page (non compris le titre courant), sign. *A-F* par 12, *G* par 4.

Cette pièce, jouée à Cassel, à l'école des langues étrangères fondée par le prince de Hesse, est écrite en prose; elle contient des passages comiques fort bien tournés, par exemple une scène entre *Griboury*, serviteur de Raguel, et *Champfleury*, fille de chambre (acte III, scène IV).

Biblioth. roy. de Berlin, Xv 3010. — Biblioth. roy. de Stuttgart.

46. La Touche nayfve pour esprouver l'amy et le flatteur, avec le art de soy aider et par bon moyen faire son profit de ses ennemis. *S. n.* 1537, in-8.

M. Brunet, comme le remarque M. P. L., ne cite pas cette pièce à l'article *Du Saix*, mais il la cite à l'art. *Plutarque* (IV, 745). La *Touche naifve* n'est, en effet, qu'une simple traduction. Le titre porte : « *La Touche naïfve pour esprouver l'amy et le flatteur, inventée par Plutarque, taillée par Erasme, et mise en language françois par Antoine Du Saix*... Paris, Simon de Colines, 1537, in-4. Une autre édition, s. l. 1538, in-8, est portée dans le catalogue de la librairie Lefebvre, de Bordeaux, 1879, n° 1221.

48. Le Triumphe des Dames.... *Paris, Pierre Sergent, s. d.*, in-4.

M. P. L. ajoute à cet article une note de M. C. Ruelens où il est dit que M. le baron J. Pichon possédait un exemplaire du *Triomphe des Dames* (voy. son catalogue, sous le n° 812). Un autre exemplaire a figuré aux ventes Aimé Martin, B. Delessert (1848) et R. S. Turner (n° 551 du catal.).

Voy., au sujet de cet ouvrage, Montaiglon et Rothschild, *Recueil de Poésies françoises*, XI, 188.

52. Visions d'Oger le Danois au royaume de Faerie. *Paris, Ponce Roffet*, 1548, in-8.

La Bibliothèque nationale possède une édition de *Paris, Ponce Roffet*, 1542, in-8 de 48 ff. (voy. Brunet, IV, 173). La date de 1548, donnée par Du Verdier, n'est peut-être qu'une faute d'impression.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur le livre de M. Paul Lacroix. Ainsi le savant bibliophile, qui consacre une notice aux livres français imprimés à Strasbourg, ne prononce même pas le nom de Bernard Jobin. Malgré ces lacunes, le volume dont nous venons de rendre compte a le mérite d'attirer l'attention sur une foule de questions qui intéressent les amis des livres.

Emile Picot.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Maurice Jametel prépare une traduction des principaux ouvrages chinois sur le Tibet. Cet important travail comprendra quatre parties; la première contiendra un recueil complet des inscriptions que les souverains chinois ont fait placer au Tibet; la seconde traitera de l'histoire du Tibet depuis l'origine de ses relations avec la Chine jusqu'au commencement de ce siècle; la troisième sera consacrée à la géographie du Tibet, au point de vue purement chinois; la quatrième traitera spécialement des différentes sectes bouddhistes du Tibet, de leurs analogies, de leur influence, etc. La 1re livraison du Ier volume vient de paraître (Ern. Leroux, 34 p.) sous le titre : *L'épigraphie chinoise au Tibet, inscriptions recueillies, traduites et annotées ;* elle est consacrée à trois inscriptions du mont Potala : 1° stèle rappelant les événements religieux du Tibet élevée au temple de P'ou-t'o-tsong-cheng par ordre de l'empereur (inscription en vers); 2° inscription rappelant la pacification du Tibet par l'empereur Kang-chi; 3° inscription commémorative des résolutions prises pendant les dix campagnes de l'empereur Kien-long.

— Notre collaborateur, M. James Darmesteter, doit bientôt publier une édition du *Macbeth* de Shakspeare.

— Sous le titre de *Causeries florentines* (Plon, in-8°, 272 p.) M. Julian Klaczko publie les études suivantes : I. *Dante et Michel-Ange* (1-79); II. *Béatrice et la poésie amoureuse* (81-155); III. *Dante et le catholicisme* (157-200); *La tragédie de Dante* (201-258); le volume, sur lequel nous reviendrons plus longuement, se termine par un *Appendix* contenant la traduction des divers passages cités. (261-268.)

— M. le comte de Baillon, auteur d'un ouvrage sur *Mme de Montmorency* (Marie-Félicie des Ursins) dont nous rendrons prochainement compte, se propose de publier une étude sur la reine de France, Louise de Vaudemont, femme de Henri III.

— M. Tamizey de Larroque vient de publier la sixième de ses plaquettes gontaudaises; c'est le *Récit de l'assassinat du sieur de Boisse Pardaillan et de la prise de Monheurt*, publié avec avertissement, notes et appendice. Deux autres plaquettes sont sous presse : la septième, *Quelques lettres inédites du cardinal d'Armagnac*; et la huitième, *Labadie et le Carmel de la Graville*.

— M. L. Petit de Julleville, maître de conférences de langue et de littérature françaises à l'Ecole normale supérieure, publie à la librairie Hachette une *Histoire du théâtre en France*. Cette *Histoire* se composera de plusieurs parties distinctes qui seront publiées séparément. Les trois premières parties comprendront : I. Les Mystères. II. Le théâtre comique au moyen âge. III. L'histoire du théâtre au temps de la Renaissance. La première partie *(les Mystères)* forme deux volumes. Le tome premier contient l'histoire générale des Mystères. Le tome second renferme : 1° L'histoire chronologique des représentations; 2° le catalogue analytique et bibliographique des Mystères; 3° La liste des ouvrages à consulter sur les Mystères; 4° Un glossaire des mots difficiles d'ancien français, cités dans les deux volumes.

— Vient de paraître à la librairie Hachette une *Histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française*, par M. J. Demogeot. L'ouvrage, qui fera prochainement l'objet d'un compte-rendu spécial dans la *Revue*, comprend deux volumes : I. *Littératures méridionales :* Italie-Espagne. II. *Littératures septentrionales :* Angleterre-Allemagne.

— M. Ernest Bersot avait, avant de mourir, prié M. Edm. Scherer de publier un choix de ses écrits et de composer ainsi deux recueils qui renfermeraient le meilleur de son œuvre : l'un, formé de ses écrits sur l'enseignement, l'autre, de ses principaux articles de critique *moraliste*. Le premier de ces volumes paraît aujourd'hui sous le titre de : *Questions d'enseignement, études sur les réformes universitaires* (Hachette, in-8°, 330 p.). Il renferme les articles suivants : *Lettres sur l'enseignement (Etat des études, Histoire du baccalauréat, Histoire du plan d'études, Les réformes*(1-99); *Du rôle de la famille dans l'éducation* (101-130); *De l'enseignement populaire* (131-147); *De l'abus des concours* (149-155); *De l'abus des grands collèges* (157-162); *Une circulaire ministérielle* (163-170); *De l'enseignement secondaire en Angleterre et en Ecosse* (171-212); *De l'enseignement classique en France* (213-229); *De l'enseignement des facultés* (231-252); *Le Baccalauréat* (315-322); *Le concours général* (323-330) et le compte-rendu de la première et de la septième année de la direction de M. Bersot (séance du 7 nov. 1872, présidée par M. J. Simon, et séance du 29 juin 1878, présidée par M. Bardoux. 253-280 ; 281-314). Il n'est personne, dit M. Scherer dans l'*avertissement*, qui lise ce volume sans y admirer la connaissance des choses, le discernement des esprits, le vigoureux bon sens, le tact exquis, le besoin de mesure et d'équilibre, et ce tour enjoué, enfin, cette grâce spirituelle dont notre ami revêtait tout ce qu'il écrivait.

— Etaient présents au dîner mensuel des collaborateurs de la *Revue critique* (lundi, 4 octobre) MM. Chuquet, Cordier, Fécamp, Graux, Harrisse, Jacob, Joret, Jusserand, Leger, Morel-Fatio, Sayous et Vernes.

ALLEMAGNE. — M. J.-H. Lipsius, qui remanie son travail sur la procédure attique *(der attische Process)*, voudrait utiliser l'exemplaire que possédait Schœmann et qui renferme des corrections et des additions ; on ne sait ce que cet exemplaire est devenu, et M. Lipsius serait reconnaissant à quiconque lui fournirait des renseignements à ce sujet.

— La librairie Teubner fera prochainement paraître 1° : une histoire des légions romaines d'Auguste à Hadrien *(Geschichte der rœmischen Kaiserlegionen von Augustus bis Hadrianus)* par M. W. Pfitzner ; — 2° un ouvrage sur les dernières années de la deuxième guerre punique *(Die letzten Jahre des zweiten punischen Krieges)* par M. Th. Zielinski : l'auteur consacre ses recherches à la guerre en Afrique (205-202) ; — 3° une étude de M. Huschke sur la lame de plomb osque et l'inscription de Corfinium, publiées d'abord par M. Bücheler *(Die neue Oskische Bleitafel u. die Pelignische Inschrift aus Corfinium, als Nachtrag zu ælteren Oskischen u. verwandten Sprachstudien, erklært)*; 4° un travail de 52 pages, par M. Alfred Hilgard, *de artis grammaticae ab Dionysio Thrace compositae interpretationibus veteribus in singulos commentarios distribuendis*.

— Sous le titre : *Das Unterrichtswesen in Oesterreich unter Kaiser Josef II, nach einer Darstellung von Jos. v. Sonnenfels* (Wien, Hœlder, In-8, 96 p.), M. G. Wolf, publie, à l'occasion du prochain centenaire de Joseph II, un travail sur l'enseignement en Autriche sous le règne de cet empereur. Les renseignements qu'il nous donne à ce sujet sont puisés dans un mémoire de Sonnenfels qu'il a trouvé aux archives du ministère de l'instruction publique et des cultes. Sonnenfels avait composé ce mémoire (1785-86) à la prière de Kaunitz, à qui Catherine II avait fait demander,

par l'entremise du prince Galitzin, son ambassadeur à Vienne, un exposé complet de l'enseignement autrichien. M. Wolf analyse ce mémoire, en reproduisant les passages les plus marquants, et examine successivement les *Volksschulen* (9-26), les *Gymnasien* (26-35), les *Universitæten* (35-64 : Vienne, Prague, Pesth, Lemberg) et les *Lyceen* (65-68 ; on nommait *lycées* les petites universités, destinées aux contrées trop éloignées des grandes universités; c'étaient Innsbruck, Brünn et Fribourg en Brisgau). Viennent ensuite quelques réflexions de M. Wolf (68-90) et en appendice (91-95) un épisode inédit de la carrière officielle de Sonnenfels.

— Le prochain congrès littéraire se tiendra à Vienne.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du vendredi 1er octobre.

M. Ed. Le Blant continue la lecture de son *Etude sur les actes des martyrs non insérés dans les Acta sincera de dom Ruinart.* Il y eut, dit M. le Blant, parmi les juges païens, quelques hommes cléments, attristés d'employer la violence contre les chrétiens. Mais la clémence seule, la douceur de caractère, la bonté naturelle ne fut pas le seul mobile qui inclina certains juges à ne pas exercer la contrainte et à ménager les chrétiens. Certains voulaient passer pour habiles. Quoi de plus facile, de moins honorable pour la science et la réputation du magistrat, que de condamner à mort un accusé? Ce dénouement aisé n'était qu'une marque d'impuissance et amoindrissait l'autorité. Il valait mieux réussir par la persuasion et remporter comme un triomphe d'éloquence ou d'habileté. Lactance, Tertullien, Origène, les Actes publiés par Ruinart, ceux que Ruinart a omis et que M. Le Blant étudie, attestent que les magistrats cherchaient par leurs paroles bienveillantes, par leurs exhortations amicales, à faire chanceler le chrétien dans sa foi. Ils lui citaient l'exemple d'un coreligionnaire qui avait sacrifié aux idoles; ils inventaient, au besoin, cet exemple, ou bien se contentaient de demander une soumission apparente; il était avec eux des accommodements. Saint Philéas disant « *Qui immolat Diis eradicabitur, nisi soli Deo* »; eh bien, repartit le juge, sacrifie au Dieu unique. Un autre disait « sacrifie à tel Dieu que tu voudras »; un autre, » sacrifie à ton Dieu ». Ceux-là se bornaient à n'exiger qu'une ombre d'obéissance au souverain. Trait bien romain, remarque M. Le Blant; et à ce propos, l'académicien rapporte que, sous Hadrien, dans la persécution dirigée contre les Juifs, deux frères, Julien et Pappus, ayant refusé de boire du vin souillé par une consécration aux idoles, on leur proposa de boire de l'eau dans un verre coloré, en laissant croire à la foule qu'ils avaient faibli. On offrait aussi aux chrétiens, pour les gagner, le titre d'*ami de César*, titre uni à des faveurs importantes et très recherché; ainsi, d'après saint Augustin, deux fonctionnaires renonçant à leurs emplois, après la lecture d'une Vie de saint Antoine, et se consacrant à la religion, l'un dit à l'autre : « A quoi tendent nos efforts ambitieux? La plus haute position que nous puissions atteindre, est celle d'*amis de César*, position douteuse et pleine de dangers; et quand y parviendrons-nous? Si, au contraire, je veux être ami de Dieu, je le suis à l'instant. » M. Le Blant cite encore d'autres textes où les Romains montrent les chrétiens courant à la mort *sine causa*, etc.

M. Aubé fait une communication sur un nouveau texte des actes des SS. Félicité et Perpétue et de leur compagnon, martyrs en Afrique, à Carthage, sous le règne de Septime-Sévère, 202-203. Ce texte a une grande valeur, surtout à cause de l'interrogatoire qui est omis dans les *Actes* de Ruinart, et qui, dans la pièce inédite découverte par M. Aubé, est fort remarquable. On y voit un juge humain, qui applique la loi, mais sans rigueur inutile, et en laissant percer sa pitié pour les chrétiens qu'il condamne; ainsi, il dit à Félicité, une esclave, qu'il est peiné de sa situation; il permet à la famille de Perpétue de s'unir à lui pour fléchir la jeune femme; ce n'est qu'à son corps défendant, et après avoir épuisé tous ses efforts pour convertir les prévenues à la religion officielle, qu'il prononce la sentence.

Ouvrages présentés, par M. Delisle : Tamizey de Larroque, Récit de l'assassinat du sieur de Boisse Pardaillan et de la prise de Monheurt (n° 6 des plaquettes gontaudaises), — A. L. Sardou et Blanc, Histoire de la ville d'Antibes par le chevalier Jean Arazi. (Opuscule inédit, avec notes.)

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 25 Octobre — 1880

Sommaire : 230. DÜTSCHKE, Les antiquités de la Haute-Italie ; SCHREIBER, Les antiques de la villa Ludovisi. — 231. COMBA, Waldus et les Vaudois. — 232. BROSCH, Histoire de la papauté au XVI^e et au XVII^e siècle, 1^er vol. — 233. Remarques sur la langue françoise par Vaugelas, p. p. CHASSANG. — 234. Récit de l'assassinat de Boisse-Pardaillan et de la prise de Monheurt, p. p. TAMIZEY DE LARROQUE. — 235. Mémoires de Jean d'Antras de Samazan, p. p. DE CARSALADE DU PONT et TAMIZEY DE LARROQUE. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

230. — **Antike Bildwerke in Oberitalien.** IV (Turin, Brescia, Verona und Mantua) von Hans DÜTSCHKE. Leipzig, W. Engelmann. 1880, 1 vol. in-8°, 403 p. — **Die antiken Bildwerke der Villa Ludovisi in Rom,** von Theodor SCHREIBER. Leipzig, W. Engelmann. 1880. 1 vol. in-8°, 275 p.

M. Hans Dütschke vient de publier le quatrième volume de son catalogue des antiquités de la Haute-Italie[1]. Il comprend la description des collections de Turin, de Brescia, de Vérone et de Mantoue. Quelques pages d'introduction fort intéressantes nous apprennent comment elles se sont formées. La collection de Turin a eu pour origine celle des ducs de Savoie et contient des pièces de toute provenance. Le *Museo patrio* de Brescia, un des plus récents parmi les grands musées de l'Italie septentrionale, renferme presque exclusivement des antiquités trouvées dans la ville ou dans les environs ; il offre donc un intérêt tout particulier à l'archéologue et à l'épigraphiste. Ce musée doit sa formation à des dons particuliers. Le musée de Vérone a été constitué de la même façon ; mais il ne se compose pas seulement d'œuvres d'art locales ; à la publication des antiquités de Vérone se rattache le nom du célèbre archéologue Scipione Maffei (1675-1755). C'est grâce au sens artistique de la famille de Gonzague que Mantoue a aussi sa collection d'antiques : un grand nombre de ces œuvres d'art furent achetées à Rome, car le sol de la ville et de ses environs recouvre peu de monuments. De riches bourgeois imitèrent les ducs de Mantoue, firent don de leurs collections ou les vendirent. Le catalogue rédigé par M. D. est un travail savant ; l'ordre suivi dans la description des monuments est le même que dans les volumes précédents. Chaque numéro se compose ordinairement de trois paragraphes : 1° Mesures, matière, lieu de la découverte, bibliographie avec appréciation des différentes représentations ; 2° description très minutieuse

1. Tome I^er (1874) : *Die antiken Bildwerke des Campo Santo zu Pisa.* T. II (1875) : *Zerstreute antike Bildwerke in Florenz.* T. III (1878) : *Die antiken Marmorbildwerke der Uffizien in Florenz.*

du buste ou de la statue; 3° observations archéologiques sur certains détails du costume qui permettent de fixer l'âge du monument, rapprochements avec représentations du même genre conservées dans d'autres collections, etc. Quelques remarques sur la symbolique des tombeaux sont intéressantes : l'âne, le troupeau de moutons, symbole du repos que le défunt trouve dans l'autre vie (nos 16, 28, 42-91, 193); le coq, symbole du réveil dans une nouvelle vie (n° 46), etc. Plusieurs fois on trouve des armes parlantes; sur la pierre funéraire d'un personnage dont le *cognomen* est *Mulio*, est représenté un char attelé de deux mulets.

Les inscriptions publiées déjà dans le cinquième volume du *Corpus* sont reproduites avec beaucoup de soin. M. D. donne la description de la pierre, les références, puis le texte de l'inscription qui est assez rarement accompagné d'observations épigraphiques. L'explication des sigles les plus difficiles est donnée d'après l'autorité des savants compétents, tels que Promis et Mommsen.

La description des antiques de la Villa Ludovisi par M. Schreiber a été publiée, comme le catalogue précédent, sous le patronage de l'Institut de correspondance archéologique de Rome; c'est assez dire quelle est la valeur scientifique de cet ouvrage. Le plan suivi par l'auteur est le même que celui de M. Dütschke; la bibliographie est très complète, les descriptions suffisamment étendues; enfin les remarques archéologiques abondent et offrent un grand intérêt à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art.

Résumons en quelques lignes l'introduction de M. Schreiber. C'est un excellent chapitre de l'histoire des grandes collections de Rome et on peut le comparer, pour la méthode et la richesse des documents inédits, aux remarquables travaux de M. Eug. Müntz sur l'art à la cour des Papes aux xve et xvie siècles. La collection Ludovisi qui contient des chefs-d'œuvre universellement connus, tels que le Mars au repos, une tête colossale de Junon et le groupe du sculpteur Ménélaos (Oreste et Electre), date du xviie siècle. Le cardinal Ludovico Ludovisi (1595-1632), eut tout pouvoir, sous le pontificat de son oncle Grégoire XV (1621-1623) de s'enrichir promptement. C'était un ami des arts et des constructions somptueuses. Il fit bâtir une villa à Frascati; à Rome, l'église de Saint-Ignace, et une magnifique résidence au Pincio; le palais fut élevé par le Dominiquin, architecte du palais papal. M. S. a pu se procurer les contrats d'achat des différentes parties de la villa, et donne ces documents inédits.

Le cardinal, comme chancelier de l'Eglise, protégea les ruines et les monuments antiques par des édits très sévères. Il acquit lui-même un grand nombre de statues et d'œuvres d'art provenant les unes d'héritages, comme celles de la villa Orsini, les autres d'achats, comme celles de la villa Altemps (aujourd'hui Torlonia) à Frascati. Sa collection comprit aussi des antiques trouvés à Rome, offerts en cadeau ou légués par dispositions testamentaires; plusieurs bustes et statues de la collection Me-

dici au Pincio, de la collection Cesarini et de la collection Cesi (Junon Ludovisi) vinrent aussi en sa possession.

L'emplacement sur lequel s'étend la villa avait été célèbre dans l'antiquité; c'étaient les jardins de Salluste devenus plus tard la résidence d'été des empereurs. Les fouilles devaient y être fructueuses, et des renseignements nous ont été laissés à ce sujet par Pirro Ligorio et Flaminio Vacca. C'est dans les jardins de Salluste qu'a été trouvée la statue du gladiateur mourant (aujourd'hui au Capitole) et non dans les thermes de Titus, comme le croyait Emile Braun (*Ruinen und Museen Roms*, p. 563 et suiv. 568).

La restauration des antiques de la collection Ludovisi fut confiée au jeune Alessandro Algardi; Bernini s'en occupa aussi. On sait que les restaurations faites par les artistes jusqu'à nos jours ont souvent appartenu au domaine de la fantaisie : une visite au Musée du Louvre ou dans n'importe quelle collection d'antiques suffit pour s'en convaincre. C'est ainsi qu'à la villa Ludovisi[1] Algardi mit dans la main gauche d'un Hermès une bourse, tandis qu'on voit encore les traces du caducée de bronze qu'il tenait; un grand nombre de statues ont été nettoyées et polies; quelques-unes même parmi les plus belles ont subi cette opération; il suffit de citer le groupe de Ménélaos.

Après la mort de Grégoire XV, le cardinal Ludovisi se retira à Bologne et les travaux de la villa furent interrompus; ses héritiers ne s'occupèrent plus avec autant de zèle de sa collection; plusieurs des plus beaux antiques furent donnés ou vendus. Il en est resté toutefois un assez grand nombre pour que la collection Ludovisi compte parmi les plus riches de la ville de Rome.

On voit l'intérêt qu'offrent ces deux catalogues; les tables qui les terminent permettent de s'en servir avec beaucoup de facilité. Toutefois, surtout pour la collection Ludovisi, il n'eût peut-être pas été inutile d'ajouter une table méthodique où les statues et les bustes auraient été groupés suivant les écoles auxquelles ils appartiennent et l'époque où ils ont été faits.

Emmanuel FERNIQUE.

---

231. — Emilio COMBA. **Valdo ed i Valdesi avanti la riforma.** Cenno storico. Florence. 1880, 61 pages in-8°.

Depuis qu'au XVII^e siècle quelques écrivains vaudois ont introduit dans l'histoire de leur secte la légende de son antériorité à Pierre Waldus, cette erreur était acceptée aussi par un bon nombre d'historiens protestants. Dans les temps modernes, toutefois, elle a été réfutée par des arguments si décisifs, qu'il n'y a plus que les Vaudois eux-mêmes qui ne peuvent se résoudre à l'abandonner. Le premier parmi eux qui essaye de les ramener à la vérité historique est l'auteur du traité dont

nous venons de donner le titre, M. E. Comba, professeur à l'école de théologie qu'ils ont fondée à Florence. M. Comba ne connaît pas seulement tout ce qui depuis le moyen âge a été écrit sur son sujet, il connaît aussi et il pratique les principes de la critique historique. Il prouve, en s'appuyant de textes : 1° que les Vaudois ne datent que de Pierre Waldus ; 2° que leur doctrine, d'abord très simple et nullement hostile aux dogmes catholiques, ne s'est développée plus tard que sous l'influence des Hussites, et qu'elle n'a pris sa forme définitive qu'au moment de la réforme ; 3° que les traités et les poëmes, qui constituent leur littérature, ne sont pas tous de la même époque, et que la plus célèbre de ces productions, la Nobla Leyczon, n'a été écrite qu'au commencement du xv^e siècle. Comme, au fond, toutes ces choses ne sont des nouveautés que pour les Vaudois, nous nous abstenons d'entrer dans le détail de la discussion de M. Comba ; nous nous bornons à signaler son travail comme un témoignage des plus honorables de l'esprit scientifique qui règne dans l'école de Florence.

Nous profitons de l'occasion pour exprimer le vœu qu'un homme compétent nous donne enfin une édition complète et critique des écrits vaudois, si intéressants pour l'histoire religieuse du moyen âge et pour l'étude des dialectes romans.

C. S.

---

232. — **Geschichte des Kirchenstaates** von Moritz Brosch. I. Band : Das 16 und 17 Jahrhundert. Gotha, Friedrich Andreas Perthes. 1880, in-8°, xiii et 489 p. — Prix : 8 mark 40 (10 fr. 50).

Il n'est pas aisé de faire après Ranke l'histoire de la papauté au xvi^e et au xvii^e siècle. M. Moritz Brosch l'a tenté et sa tentative n'est pas sans valeur. Sous le titre : *Geschichte des Kirchenstaates*, il cherche surtout à nous faire connaître la formation et l'histoire intérieure de *l'Etat de l'Eglise*. Il s'attache à nous montrer tous les rouages du gouvernement, la vénalité des offices, le chiffre croissant de la dette, les luttes contre les bandits, et aussi les honorables essais de réformes des papes ou leurs guerres pour la liberté de l'Italie. Il laisse systématiquement de côté toutes les questions de politique extérieure qui avaient tenté l'esprit largement synthétique de Ranke. Il se permet seulement quelques excursions dans l'histoire des rapports de la cour de Rome avec les autres gouvernements de l'Italie. Son sujet, c'est, pour ainsi dire, la physiologie du gouvernement papal pendant les deux siècles qui suivent la Renaissance.

Pour apporter du nouveau dans une étude de ce genre, il faut puiser aux sources originales. M. B. n'a pas manqué de le faire. Il s'est enfermé dans ce palais si hospitalier pour tous les savants étrangers qu'on appelle les *Frari* de Venise et il a dépouillé avec le plus grand soin la

correspondance des ambassadeurs vénitiens accrédités près le Saint-Siège. C'est sa source presque unique. Mais cette correspondance a été bien souvent fouillée déjà. Elle est publiée, en très grande partie, dans les recueils d'Albéri et de Barozzi et Berchet. Elle a été mise en œuvre par Ranke. Il n'y avait pas beaucoup à glaner de ce côté. M. B. s'est trompé de route : quand on veut étudier l'histoire des papes modernes, il est bon de passer par Venise, mais il faut absolument séjourner à Rome. M. B. a craint sans doute que l'entrée du Vatican ne lui fût refusée comme à Ranke et à tant d'autres. Mais il aurait pu se dédommager en travaillant dans ces riches collections particulières des palais Barberini, Doria, Borghèse, Albani, Corsini, etc. Il aurait trouvé là en double une foule de pièces intéressantes qui suppléent, en grande partie, à celles qui sont si jalousement cachées dans ces impénétrables arcanes du Vatican.

Le livre de M. B. est plutôt un tableau d'ensemble qu'une étude approfondie et complète. Un seul volume ne suffit pas pour traiter à fond un sujet si ample, que n'ont pas épuisé les trois volumes de Ranke. Dans ses récits, M. B. résume, sur certains points, l'ouvrage de son éminent prédécesseur et, sur d'autres, il le complète. Dans ses jugements, il est guidé par des principes tout opposés. Ranke est d'une indulgence extrême pour la cour de Rome, il va jusqu'à sous-entendre ses persécutions contre les penseurs et les savants. M. B. pèche, au contraire, par excès de sévérité : il reproduit, sans les appuyer de preuves, toutes les épigrammes calomnieuses qui se transmettent de siècle en siècle sur les mœurs et sur l'entourage des papes. Il semble même parfois inspiré par les mêmes haines que les champions du *Kulturkampf ;* et l'on serait tenté de croire que, dans certains passages, il a mis son érudition au service des idées qui prévalent, en ce moment, dans le gouvernement de l'Allemagne. Ici encore nous pouvons dire que son ouvrage complète et corrige celui de Ranke. Pour tout lecteur impartial, la vérité est exactement entre les jugements de Ranke et ceux de M. Brosch.

Une analyse détaillée du livre serait contraire au but de cette revue. Discutons seulement quelques unes des appréciations de M. B. et montrons, par quelques exemples, comment il a l'habitude de procéder. Dans son Introduction où il retrace à grands traits la situation de la papauté au début du XVI[e] siècle, il parle longuement des Borgia. Il accuse Callixte III de n'avoir fait une vaine tentative de croisade que pour éloigner le cardinal Scarampo, l'ennemi de ses deux neveux (p. 18). Or le fait n'est pas exact. Ce n'est pas Scarampo qui fut envoyé en Orient comme amiral de la flotte ; ce fut le propre neveu du pape, le cardinal Louis Milano [1]. L'accusation tombe donc d'elle-même. M. B. cite

1. V. Raynaldi, *Ann. Ecclesiast.*, 1456. Nous avons raconté en détail les efforts de Callixte III dans notre livre sur le cardinal Bessarion, p. 222 et suiv. (Hachette, 1878, in-8°.)

encore le passage des *Tischreden* de Luther où il est question des douze jeunes filles nues qui servaient le pape dans ses soupers nocturnes. Est-ce une autorité suffisante pour permettre à un historien sérieux d'affirmer un fait aussi grave? La raison de cette haine, que M. B. semble avoir vouée aux Borgia, c'est qu'il écrit d'après les ambassadeurs vénitiens, et que Venise fut, au début du xvi[e] siècle, la grande officine des calomnies contre les Borgia. M. B. cite souvent Grégorovius, mais jamais sa vie de Lucrèce Borgia, où il aurait trouvé, avec pièces à l'appui, la justification d'un grand nombre des actes reprochés à cette famille. Nous lui signalerons aussi l'ouvrage de M. Edoardo Alvisi [1]. Il y trouvera une réhabilitation de César Borgia. On doit bien se pénétrer, surtout quand on écrit cette histoire, que tous les documents ne sont pas à Venise.

M. B. est plus juste pour César Borgia, le véritable fondateur de *l'Etat de l'Eglise*. Après lui, Jules II, « ce vieillard souffrant de la goutte et du mal gaulois » (p. 28), agrandit et consolide cette souveraineté nouvelle. Puis les papes de la famille des Médicis la conservent par leur politique d'équilibre. Les chapitres consacrés à Léon X, à la guerre soutenue par Clément VII pour la délivrance de l'Italie et le tableau de la Renaissance sont parmi les plus intéressants et les plus instructifs.

Les pontificats de Paul IV et de Sixte V, malgré leur courte durée, tiennent une grande place dans l'ouvrage. Sous Paul IV, M. B. raconte en détail la dernière guerre entreprise pour affranchir la papauté de la tutelle des Habsbourg. Il aligne avec le plus grand soin toutes les sommes qui forment le revenu du pontife. Il sait le compte de ses armées, sur le papier et dans la réalité (p. 202-204). Mais le pape, si sévère pour lui-même, est trop faible pour ses neveux; il épuise son trésor pour les enrichir. Aussi, quand le duc d'Albe marche contre Rome, le pape force les Juifs à s'atteler aux canons, les cardinaux à fournir des lits de camp, et les filles de joie chacune une paillasse. Il réquisitionne toutes les provisions de blé, les chevaux et même les volailles. Le récit très complet et très animé de cette guerre est un des morceaux les plus achevés et les plus nouveaux du livre. Au contraire, sur Sixte V, M. B. ne donne guère qu'un résumé de Ranke dont il supprime tous les faits relatifs à la politique étrangère. En outre, il recommence à parler longuement des revenus pontificaux, de la vente des charges de l'Eglise, des guerres contre les bandits. Pourquoi répéter ici ce qui a été dit à propos de Paul IV? Pourquoi refaire encore cette même histoire sous chacun des papes qui suivent? C'est là le défaut de méthode le plus grave que l'on puisse adresser à l'auteur. Il n'a pas assez dominé son sujet. Il refait le même tableau presque à chaque pontificat, non sans quelque fatigue pour le lecteur.

Sixte-Quint est-il mort sans confession et dans l'impénitence finale?

---

1. *Cesare Borgia duca di Romagna. Notizie e documenti raccolti e pubblicati da Edoardo Alvisi*. Imola, in-12, 1878.

M. B. l'assure, sans donner de ce fait des preuves convaincantes (p. 299). Au reste, il semble éviter toutes les controverses historiques. Il procède tantôt par affirmations, tantôt par insinuations malveillantes, sans jamais réviser les procès les plus célèbres et les plus contestés. Ainsi, pour Giordano Bruno, M. B. fait un éloge éloquent du philosophe et du savant. Mais, au lieu de montrer quelle part revient réellement au pape dans la condamnation de G. Bruno, il ajoute seulement « qu'il appartient complètement à l'histoire de l'Etat de l'Eglise puisque, le 17 février 1600, il a été brûlé à Rome comme hérétique » (p. 341). A propos de l'attentat dirigé contre Paolo Sarpi, M. B. affirme que les meurtriers étaient armés par le cardinal neveu Scipion Borghèse ; qu'ils s'enfuirent dans la maison du nonce du pape et de là dans les états du pape où ils furent cependant emprisonnés au bout d'une année (p. 364 et 365). Enfin, sur le procès de Galilée, voici comment s'exprime M. B. : « Une souillure s'attache à la mémoire d'Urbain VIII, c'est qu'il a personnellement poussé à la condamnation de ce grand homme. C'est qu'il a ordonné que Galilée fût menacé de la torture et que cette menace fût mise à exécution, si l'on peut admettre que ce savant de soixante-dix ans ait pu supporter la question. Néanmoins, par son attitude à la fin du procès, par la surveillance pénale qu'il exerça pendant toute une année à Florence sur sa victime, le pape trahit, à l'égard de Galilée, ses sentiments de haine personnelle ou de vanité blessée » (p. 487). Ces trois exemples font bien ressortir la méthode de M. B. et ses tendances. Ranke, dans sa grande histoire, avait le tort de passer sous silence ces trois actes de persécution sauvage. M. B. se complaît à les rappeler ; il semble heureux de surprendre les papes en flagrant délit d'intolérance. Au lieu d'étayer ses accusations sur des faits hors de contestation, il cite seulement dans ses notes les ouvrages relatifs à la question. Ce n'est pas suffisant.

Nous pourrions encore demander à M. B. un peu plus de détails sur les papes de la seconde moitié du XVII[e] siècle [1]. Nous aurions aimé à trouver en appendice quelques documents inédits tirés des archives de Venise. Nous aurions voulu effacer certaines expressions hasardées ou certains traits de mauvais goût : comment Sixte V peut-il, par exemple, proclamer la loi de Lynch *(Lynchjustiz)* contre les bandits ? (p. 271) Combien le portrait suivant de Paul IV est prétentieux : « Une sorte de Janus ! sur une face, d'un contour clair et d'un travail élevé, les traits frappants du pur patriotisme ; sur l'autre face, sa rage de foi qui ne connaît pas de patrie exprimée dans une méchante grimace » (p. 223). Heureusement ces taches sont rares.

Tel qu'il est, le livre de M. B. est un tableau intéressant et animé

---

1. L'auteur ne leur consacre que 33 pages (423-456). On se demande comment il pourra trouver la matière d'un autre volume, si, dans la suite, il continue à exclure toutes les questions de politique extérieure.

de la formation et des développements de l'Etat de l'Eglise au XVI[e] et au XVII[e] siècle. Il fait suite au grand ouvrage de Grégorovius. L'auteur a su mettre en œuvre les matériaux employés, au lieu de publier seulement ses cahiers de notes comme tant d'autres de ses compatriotes. Son étude est pleine de faits bien groupés où les historiens trouveront beaucoup à apprendre. Espérons que le second volume de M. Brosch ne sera pas inférieur au premier.

Henri Vast.

---

233. — **Remarques sur la langue françoise par Vaugelas.** Nouvelle édition comprenant le texte de l'édition originale, des remarques inédites, une clef inédite de Conrart, tous les commentaires du XVII[e] siècle, des notes nouvelles, une introduction et une table analytique des matières par A. Chassang, docteur ès-lettres, lauréat de l'Académie française, inspecteur-général de l'Instruction publique. 2 vol. in-8°. Versailles, Cerf et fils. Paris, Baudry, 1880.

Cette publication répond à un besoin très réel. La réimpression de Vaugelas la plus communément répandue [1] ne comprend, avec le texte, que les notes de Patru et de Th. Corneille; on n'y trouve pas les observations de l'Académie (1704); en outre, le texte de Vaugelas est modernisé, et les remarques de Patru sont mutilées [2]. M. Chassang s'est proposé de donner une édition complète et fidèle des *remarques* de Vaugelas, avec les notes de Patru, de Thomas Corneille et de l'Académie française. Nous allons passer en revue les différentes parties dont se compose sa publication.

1° Il a placé en tête une *introduction* qui a pour objet *Vaugelas et les études sur la langue française au* XVII[e] *siècle*. Il y a rassemblé beaucoup de faits intéressants. Il y a çà et là à compléter et à rectifier. Ainsi il faut dire que Vaugelas, avant tout homme de goût et homme du monde, n'était pas grammairien. Il vivait dans un temps où la réaction contre l'érudition paraît avoir été générale. C'est un vrai contemporain de Descartes. Il a évité de ranger ses remarques « sous les neuf parties de l'oraison » parce que cet ordre « ne seruiroit qu'à ceux qui sçauent la langue latine et par consequent toutes les parties de la grammaire, » il a conçu ses remarques « d'vne sorte que les femmes et tous ceux qui n'ont nulle teinture de la langue latine en peuuent tirer profit (préface, § XII). » Il ignorait l'histoire de la langue, et il n'a jamais eu recours, comme Patru lui-même le fait souvent, à la tradition pour résoudre un doute. Les règles qu'il propose sont souvent fausses [3]. Ménage a

---

1. *Remarques de M. de Vaugelas sur la langue françoise, avec des notes de messieurs Patru et T. Corneille.* Paris, Prault. 1738, 3 vol. in-12.
2. Elles sont publiées complètement dans les éditions des œuvres de Patru.
3. Par exemple, ses règles sur la prononciation des consonnes finales (*h* aspirée, ou consonne, et *h* muette).

dit justement *(Observations*, II, 70) : « M. de Vaugelas étoit un fort honneste homme... mais ce n'étoit pas un savant homme. » On ne peut pas dire qu'il fût « versé dans la langue grecque » (Chassang, XLI); Ménage fait remarquer qu'il écrit toujours *ethymologie, ethymologiste (Obs.*, II, 69). En somme, c'est Vaugelas qui a imprimé à l'étude grammaticale du français la direction qu'elle a eue aux XVII^e et XVIII^e siècles, et qu'elle a gardée jusqu'à ces derniers temps dans les travaux de l'Académie : ne faire attention qu'à l'usage présent; ne tenir aucun compte du passé de la langue; confondre le style avec la langue, l'usage parlé avec l'usage écrit [1].

On pourrait croire, à la manière dont s'exprime M. Ch., que M^{lle} de Gournay a contredit Vaugelas dans sa *Défense de la poésie et du langage des poètes*, et dans sa dissertation *Sur la façon d'escrire de MM. le cardinal du Perron et Bertaut*. Ces deux morceaux sont une apologie de l'école de Ronsard contre l'école de Malherbe et ont été publiés, dès 1626, dans le recueil intitulé : *L'ombre de la damoiselle de Gournay*.

Il n'est pas exact que Ménage, dans ses *Observations*, admette « presque indifféremment tous les mots de la langue depuis la *Roman de la rose* jusqu'au temps où il écrivait (XLI) ». Il défère à l'usage de Paris et de la cour autant que Vaugelas.

L'abbé de Dangeau ne peut être considéré comme un des « représentants de l'esprit de Vaugelas, dans l'Académie française (XLVI) »; il s'est occupé surtout de l'analyse des sons de la langue dans ses *discours*, qui ont été rassemblés dans le recueil, non de l'abbé de Choisy, mais de l'abbé d'Olivet (1754 et non 1750), et qui ont été réimprimés par M. Bernard Jullien (1849).

L'abbé Tallemant a seulement *recueilli* les *remarques et décisions de l'Académie*; ce recueil est plutôt l'œuvre collective d'une commission du corps que celle de l'abbé Tallemant.

Les *Réflexions* d'Andry de Boisregard ont paru en 1689.

L'art de bien parler françois de De la Touche est composé de deux parties, dont l'une est un traité méthodique de grammaire, l'autre un recueil des principales remarques de Vaugelas, Th. Corneille, Ménage, Bouhours, Andry, Richelet.

2° Le texte des *Remarques* de Vaugelas a été reproduit fidèlement avec l'orthographe et la ponctuation de l'original. On n'aurait pas dû corriger les accentuations vicieuses, ἀλλήλων, ἄλλήλων, ἀλλῶ (article *parallèle*); il fallait respecter ce témoignage de l'ignorance de Vaugelas.

Il y aurait un travail très difficile à faire pour éclaircir toutes les allusions qui se rencontrent dans Vaugelas. La clef trouvée dans les papiers de Conrart [2] mérite peu de confiance. A propos « d'vne personne

---

1. Ainsi Vaugelas soutient qu'il faut écrire *paralelle*, au figuré, parce que « l'vsage ne s'attache point aux ethymologies, et qu'il n'en depend qu'autant qu'il luy plaist. »

2. M. Ch. écrit tantôt *Conrart*, tantôt *Conrard*. L'orthographe communément usitée est *Conrart*.

qu'on peut nommer vn des oracles de nostre langue, aussi bien que de la Grecque et de la Latine, etc. » (article *bailler*), l'auteur de cette clef dit : « Je croy que c'est M. l'evesque de Vence. » C'est bien peu vraisemblable ; mais la question est tranchée par le témoignage de Ménage qui dit, en parlant de Vaugelas (*Observations*, II, 71) : « C'est à son amitié que je dois cet éloge qu'il m'a donné à l'endroit où il parle du mot *bailler ;* » et, en effet, Ménage seul peut être désigné par cette allusion polie à l'excès.

Vaugelas ne nomme pas toujours les auteurs qu'il cite, et ne renvoie jamais par des chiffres précis. Il est regrettable que les citations n'aient pas été complétées à cet égard.

M. Ch. a ajouté les *Nouvelles remarques* publiées par Aleman et dont il établit l'authenticité, et quelques remarques inédites tirées d'un manuscrit de l'Arsenal.

3° Les notes de Patru ont été revues sur le manuscrit original que possède la Bibliothèque Mazarine, qui est un exemplaire de Vaugelas, annoté à la marge. Un petit nombre de notes ont échappé [1].

Les remarques de Th. Corneille, les *Observations* de l'Académie, qui reproduisent souvent les remarques de T. Corneille, ont été réimprimées sur les éditions originales. On trouve dans l'abbé d'Olivet (*Histoire de l'Académie*), sur la composition des *Observations*, des détails qu'il eût été utile de reproduire.

4° L'ouvrage est terminé par une table des matières plus complète que les précédentes, quoiqu'elle ne le soit pas encore assez [2]. Il est regrettable que l'ordre méthodique ait été mêlé à l'ordre alphabétique.

En somme, M. Chassang a rendu un important service, en rassemblant et en publiant fidèlement des documents aussi essentiels à l'histoire de notre langue que les remarques de Vaugelas accompagnées des notes de Patru, de Th. Corneille et de l'Académie.

Z.

---

234. — **Récit de l'assassinat du sieur de Boisse-Pardaillan et de la prise de Monheurt,** publié avec avertissement, notes et appendice, par Philippe Tamizey de Larroque. Plaquettes gontaudaises, n° 6. Bordeaux, Lefèvre. Paris, Champion, 71 p. (Tiré à cent exemplaires).

Le document que M. Tamizey de Larroque publie aujourd'hui dans la sixième de ses *Plaquettes gontaudaises*, a été plusieurs fois imprimé ; mais il est intéressant, écrit avec assez de vivacité et de vigueur, et il

---

1. M. Ch. en a rétabli quelques-unes à la fin du second volume. On peut signaler encore les notes sur « *vinrent* et *vindrent* », « *satisfaire, satisfaction* ».

2. Les *etc.* doivent être absolument bannis d'une table. On peut précisément avoir besoin d'un texte qui se trouve relégué dans cette abréviation, surtout quand il n'y a que les premières pages du volume d'indiquées. Par exemple : « *Amyot* cité par Vaugelas, I, 36, 70, 160, 174. etc. ; II, 212, etc. »

fournit, sur la mort de Boisse-Pardaillan et la prise de Monheurt [1], des détails abondants et précis. Pierre d'Escodeca, baron de Boisse-Pardaillan, assistait, dans l'entourage de Louis XIII, au siège de Montauban, quand il apprit la révolte de Monheurt et de Sainte-Foy dont le gouvernement lui avait été confié. Il reprit Monheurt et allait s'emparer de Sainte-Foy, quand il périt, presque aux portes de cette ville, sous les coups d'une bande d'assassins. Le document, que réédite M. T. de L., nous retrace les dramatiques circonstances de la mort de Boisse-Paillardan et la reprise de Monheurt par les troupes royales. Il parut, peu de jours après ces deux événements, à Bordeaux, chez Simon Millanges (plaquette de 19 pages), puis à Lyon (plaq. de 16 pages) et dans l'*Histoire de la rébellion* de Claude Malingre. M. T. de L. a reproduit l'édition originale, celle de Bordeaux, beaucoup plus correcte que les autres (p. 17-34), et l'a complétée, en réunissant dans un *Appendice,* trois lettres inédites de Boisse-Paillardan (p. 35-40, *au roi Henri IV, au connétable de Montmorency et à M. de Pontchartrain)* ainsi que des analyses et des extraits des relations de la prise de Monheurt qui furent publiées en 1621-1622 (p. 41-48). Dans un *Avertissement,* M. Tamizey de Larroque nous présente le baron de Boisse et nous dit quelques mots des anciennes éditions de l'opuscule et de l'édition nouvelle. A cet avertissement, comme au texte et à l'appendice, il a joint un très grand nombre de notes (p. 49-71) où l'on trouve l'exactitude minutieuse et le savoir étendu qu'il met dans toutes ses publications. Espérons, comme le dit à la fin de son avertissement notre érudit collaborateur, que la *coquille de noix*, qu'il lance sur la plus orageuse des mers, fera un bon petit voyage.

---

235. — **Mémoires de Jean d'Antras de Samazan, seigneur de Cornac,** suivis de documents inédits sur les capitaines gascons pendant les guerres de religion et de la généalogie de la maison d'Antras, publiés pour la première fois par M. J. de Carsalade du Pont et Ph. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut. Sauveterre-de-Guyenne, Jean Chollet. 1880. xix et 236 p.

Le manuscrit des Mémoires de Jean d'Antras a eu une destinée déplorable; aperçu autrefois par M. Clausade, notaire de Marciac, retrouvé par lui sur la table de cuisine d'un presbytère où il servait aux plus vulgaires usages, il n'a conservé que très peu de feuillets. MM. de Carsalade du Pont et Tamizey de Larroque ont rattaché à ce qui reste du manuscrit des lambeaux épars qui subsistaient çà et là, une citation tirée de l'*Histoire de la province et comté de Bigorre* de l'abbé Duco (p. 76-78) et les extraits des premières pages tracées par d'Antras, extraits donnés en 1847 par le duc de Fezensac à la suite de son *Histoire de la*

1. Commune du Lot-et-Garonne, arrondissement de Nérac.

maison de Montesquiou-Fezensac (p. 3-9) [1]. Ils ont reproduit avec une scrupuleuse exactitude le manuscrit autographe et conservé dans son irrégularité, dans sa naïve et curieuse incorrection, la forme que d'Antras donnait aux mots. L'annotation a été très soignée et a reçu de grands développements ; tous ce qui est relatif dans les récits de d'Antras aux choses gasconnes, est éclairé d'une abondante lumière et les personnages méridionaux, que mentionne le chroniqueur, ont chacun leur notice, fournie amplement de renseignements généalogiques et biographiques ; il est rare, même dans les plus recommandables éditions de mémoires, de réunir tant et de si solides informations. Pour la biographie de Jean d'Antras, les éditeurs n'ont eu qu'à reproduire un récit des faits et gestes du capitaine gascon, récit composé au siècle dernier avant la mutilation des Mémoires et que leur a communiqué M. le comte Alfred d'Antras [2]. Mais les soins qu'ont pris les éditeurs, pour rendre le volume digne du public d'élite auquel il s'adresse, ne doivent pas faire oublier les récits du châtelain de Cornac. D'Antras, lisons-nous dans l'Avertissement, pourrait dire avec Boyvin de Villars que, traitant d'armes et de combats, il était à propos que son langage sentît le canon et le soldat barbouillé et mal peigné plutôt que le dameret passefilonné. On sent dans ses récits l'odeur de la poudre et par là ses Mémoires méritent d'être rapprochés de ceux de Blaise de Monluc ; si la langue est moins colorée, le souffle moins puissant, la verve moins éloquente, il reste entre d'Antras et Monluc assez de points de ressemblance, assez d'*air de famille* pour que les admirateurs des *Commentaires* accordent leurs sympathiques suffrages à la *Vie du pauvre capdet de Gascougne*. Pour l'historien d'ailleurs, ces Mémoires ne seront pas sans profit, car d'Antras donne d'intéressants détails sur l'histoire des guerres civiles en Gascogne, sur plusieurs membres de la famille de Monluc, etc., et il raconte les batailles de Montcontour et de Jarnac, les sièges de Poitiers, de Saint-Jean-d'Angély, de La Rochelle (1573), de Rabastens, de

1. Un extrait des Mémoires de d'Antras, relatif au siège de Poitiers par Coligny en 1569, a été publié par M. Clausade dans le *Bulletin d'Auch* (I, p. 473-476). L'*Histoire de la province et comté de Bigorre*, de l'abbé Duco, est un recueil manuscrit, rédigé vers 1730 ; M. de Fezensac ne fournit aucun renseignement sur la source où il a puisé ses citations. Ajoutons que M. Curie Seimbres et M. Léonce Couture avaient eu, chacun de leur côté, le dessein de publier les Mémoires de d'Antras ; tous les deux, disent MM. de Carsalade du Pont et Tamizey de Larroque dans l'Avertissement, ont bien voulu voir en nous, non leurs rivaux, mais leurs héritiers naturels ; ils nous ont prodigué les plus utiles communications.

2. On y remarquera que d'Antras prit part à l'expédition de Madère, dirigée par Peyrot de Monluc ; son nom devra être ajouté désormais aux deux noms seulement indiqués par M. Gaffarel : « à l'exception des vicomtes d'Uza et de Pompadour, on ne peut citer aucun autre nom connu ». — Les deux éditeurs ont retrouvé trop tard une seconde notice biographique sur d'Antras, due à Daragon, notaire du Puy ; cette notice suit pas à pas le texte des Mémoires et emploie souvent les mêmes expressions et les mêmes tournures ; elle permet de connaître la trame des récits perdus, au moins jusqu'au mariage de d'Antras.

Mirande. On trouve à l'appendice du recueil : 1° quelques lettres, déjà connues, écrites à d'Antras par Henri IV, Jean de Monlezun, Fr. de La Valette et le comte de Gramont (p. 181-184) ; 2° une généalogie très détaillée de la maison d'Antras (p. 185-223), entremêlée de documents inédits, et qui sera d'autant plus utilement consultée, qu'on ne possède aucune histoire imprimée de cette vieille et noble famille. Une table alphabétique des noms d'hommes et de localités mentionnés par le chroniqueur et par les commentateurs, termine ce volume dont l'exécution élégante fait honneur à l'imprimerie Foix, d'Auch, ainsi qu'au libraire-éditeur, directeur de la *Revue des bibliophiles*, M. Jean Chollet [1].

C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Dernièrement, M. Bernardakis, en étudiant les manuscrits du couvent du mont Sinaï, reconnut que la couverture de l'un d'eux avait été fabriquée avec des feuilles de papyrus agglutinées. Après les avoir séparées l'une de l'autre avec beaucoup de soin, il reconnut des fragments d'un commentaire juridique et en prit une copie aussi exacte que le permettait le mauvais état du texte. Ces fragments sont écrits en onciale du v^e siècle, avec des abréviations. Ils offrent un intérêt réel pour l'étude du droit romain de l'époque classique. La rédaction de l'ouvrage auquel ils appartenaient remonte à une date postérieure à celle de la publication du code Théodosien (438), antérieure à celle de la publication du code Justinien (529). M. Rodolphe Dareste publie ces fragments dans le *Bulletin de correspondance hellénique*.

— Les *Etudes et glanures pour faire suite à l'histoire de la langue française*, par M. E. Littré (Didier, in-8°, xiv et 452 p. 7 f. 50), renferment les art. suivants : I. *Pathologie verbale ou lésion de certains mots dans le cours de l'usage* (1-68) ; II. *Ethnologie gauloise* (art. du *Journal des Savants*, septembre 1859, à propos des Mémoires critiques de M. Roget de Belloguet (69-89) ; III. *Chronique de la Pucelle* (art. du *Journal des Savants*, décembre 1861, sur la publication de M. Vallet de Viriville 90-107) ; IV. *Histoire et glossaire du normand* (art. du *Journal des Savants*, octobre 1863, à propos de l'ouvrage de M. Le Héricher, 108-135) ; V. *Lives of Edward the Confessor* (art. du *Journal des Savants*, janvier 1864, sur *La Estoire de saint Aedward le rei*, publiée par M. Luard, 136-153) ; VI. *Hugues Capet* (art. du *Journal des Savants*, février 1865, sur la chanson de geste, Hugues Capet, publiée par M. de La Grange, 154-179) ; VII. *Le Trésor de Brunetto Latini* (art. du *Journal des Savants*, janvier 1865, sur le *Livre du Trésor* de Brunetto Latini, publié par M. Chabaille, 180-196) ; VIII. *Noms des lieux de France* (art. du *Journal des savants*, d'avril 1866 et de mai 1869, sur l' « Etude sur la signification des noms de lieux de France », par M. Houzé et sur le livre de M. J. Quicherat, « de la formation française des anciens noms de lieu ». 197-226) ; IX. *Addenda aux lexiques latins* (art. du *Journal des Débats*, 6 mai 1864, sur les « addenda lexicis latinis »

---

1. Citons aussi deux croquis, dus à M. La Plagne-Barris, l'un, du château de Samazan ; l'autre, du château de Cornac.

de M. L. Quicherat, 227-234); X. *Baudouin et Jean de Condé, dits et contes* (art. du *Journal des Savants*, octobre, novembre et décembre 1868, sur la publication, par M. Aug. Scheler, des « Dits et contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean de Condé », 235-289); XI. *Conjugaison française* (art. du *Journal des Savants*, juin 1869, à propos de l' « Histoire et théorie de la conjugaison française », par M. Chabaneau, 290-310); XII. *Latin mérovingien* (art. du *Journal des Savants*, octobre 1873, sur l'étude de M. d'Arbois de Jubainville « la déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne », 311-328); XIII. *Méraugis, chevalier de la Table Ronde* (art. du *Journal des Savants*, novembre 1869 et juin 1870, sur le roman de Raoul de Houdenc, publié par M. H. Michelant, 329-369); XIV. *Comparaisons épiques avec nos chansons de geste* (370-389; M. Littré examine trois situations semblables, un combat singulier, une poursuite, une réconciliation, dans l'*Iliade* et les chansons de geste); XV. *Comment j'ai fait mon dictionnaire de la langue française, causerie* (390-442); XVI. *Petit glossaire pour les textes anciens cités* (443-50).

— M. Gaston Paris prépare pour la librairie Hachette un manuel d'ancien français qui comprendra une grammaire, une esquisse d'histoire littéraire, des morceaux choisis accompagnés de notes et un glossaire. Cet ouvrage doit paraître en 1881.

— M. Georges F. Petrovitch travaille à une bibliographie de tous les ouvrages concernant Georges Castriot ou Scanderbeg, le héros albanais.

— Mme la comtesse Marie de Raymond prépare un travail sur la *Noblesse gasconne dans les commentaires de Blaise de Monluc.*

— On nous annonce que M. R. Chantelauze doit publier prochainement chez Didier une étude sur *Louis XIV et Marie Mancini d'après de nouveaux documents.*

— Le deuxième fascicule (D-L) de l'*Essai de bibliographie oratorienne*, par le Père A. M. P. Ingold, bibliothécaire de l'Oratoire, vient de paraître. (Sauton. P. 41-72.) Il est consacré aux P. P. Duhamel et Duranty de Bonrecueil, aux abbés Faydit et Goujet, aux P. P. Gratry, Houbigant, Lamy et Lecointe.

— Il paraît chez les éditeurs Cerf et fils, de Versailles (ou à Paris chez Baudry), une *Bibliothèque historique de la langue française*, publiée sous la direction de M. A. Chassang. A cette bibliothèque appartiennent deux ouvrages dont nous avons rendu compte : 1° *De la deffence et illustration de la langue françoyse*, par Joachim Du Bellay, p. p. Person (cp. *Revue critique*, 1878, n° 11, art. 58); 2° les *Remarques sur la langue françoise*, par Vaugelas, p. p. Chassang. (Cp. le numéro d'aujourd'hui.) Sont sous presse ou en préparation les volumes suivants : La *Grammaire française* de Robert et Henri Estienne, p. p. Loiseau; *La précellence du langage français* par Henri Estienne, p. p. Chassang; *Dialogues du langage français italianisé*, par Henri Estienne, p. p. Chassang; *Traité de la conformité du langage français avec le grec*, par Henri Estienne, p. p. Chassang; *Dictionnaire français de Nicod*, avec des compléments tirés des dictionnaires du xviie siècle, p. p. Legouez; les deux livres des *Recherches sur la France*, d'Estienne Pasquier, qui traitent de la langue et de la poésie françaises, p. p. Réaume.

— Sous le titre : *Deux mois de mission en Italie* (Hachette. In-8°, vi et 331 p. 3 fr. 50), M. Félix Pécaut a réuni en un volume des lettres publiées pour la plupart dans le *Journal général de l'instruction publique* et dans le journal *le Temps*; ce livre, où l'auteur étudie non-seulement les mœurs et la politique, mais les écoles de l'Italie, ne sera pas sans intérêt pour certains de nos lecteurs.

— M. E. Zeys, conseiller à la cour d'appel d'Alger, vient de faire paraître à la librairie Hachette une traduction du roman de Fritz Reuter, *Ut de Franzosentid*, sous le titre « *En l'année 1813, épisode de la vie militaire des Français en Alle-*

magne. » (In-8°, VII et 328 p., Biblioth. des romans étrangers. 1 fr. 25.) Nous souhaitons que le public français fasse bon accueil à cette traduction, et que M. Zeys tire bientôt, comme il y paraît disposé, « quelques autres perles du riche écrin de Fritz Reuter ».

— Citons encore une autre traduction de l'allemand; celle d'une œuvre de Henri de Kleist, *Michael Kohlhaas*, par M. Aug. Dietrich *(Michael Kohlhaas, traduit de l'allemand, avec une introduction sur la vie et les œuvres de l'auteur*. Vienne, impr. Keiss. In-8°, XXXVIII et 157 p).

— M. Ch. Levavasseur, ancien député, vient de publier un voyage inédit de Botta et une notice sur sa vie *(Relation d'un voyage dans l'Yémen entrepris en 1837 pour le Muséum d'histoire naturelle de Paris, par Paul-Emile Botta, précédée d'une notice sur l'auteur*. Soye et fils. In-8°). Botta (celui qui découvrit les ruines de Ninive), avait été chargé, en 1837, d'une exploration en Arabie afin de compléter les collections faites par Niebuhr; la relation qu'il a laissée de son voyage est encore intéressante, après quarante ans, et elle a toujours son prix, parce que les mœurs des Arabes, surtout dans l'Yémen, sont fixes et invariables. La notice de M. Levavasseur met en lumière le caractère simple et modeste de Botta.

— Nous apprenons la mort de M. G. P. Pierson, ancien élève de l'école des Hautes-Etudes, bibliothécaire des Ecoles supérieures d'Alger. Il avait vingt-neuf ans. Il venait de terminer un curieux et important ouvrage sur l'élément musical dans le langage. Cet ouvrage doit paraître dans la bibliothèque de l'École des Hautes-Etudes.

ALLEMAGNE. — L'ouvrage de M. J. Burckhardt sur *L'époque de Constantin le Grand*, publié il y a vingt-sept ans, doit avoir prochainement une deuxième édition, considérablement remaniée et mise au courant des progrès de la science historique. (Leipzig, Seemann.)

— La librairie Teubner va donner pour pendant à la belle publication du *Corpus* des Grammairiens latins un *Corpus* des Grammairiens grecs. Le professeur Uhlig, de Heidelberg, est à la tête de cette entreprise. Il s'est réservé pour lui-même Denys le Thrace et la Syntaxe d'Apollonius Dyscole. L'automne dernier, dans une communication faite à la réunion des philologues allemands à Trèves, il a exposé les bases de la nouvelle recension de Denys. Le texte sera la reproduction, moins les fautes matérielles et les particularités orthographiques, des manuscrits de Leyde et de Munich (celui-ci ancêtre, mais très mutilé, de celui-là), dont, le premier, M. Uhlig a reconnu la valeur. L'*Apparatus criticus* qui sera disposé sous ce texte sera divisé en trois parties savoir : 1° Les principales variantes de divers manuscrits; 2° Les variantes et témoignages recueillis dans les scolies, ainsi que dans les remaniements postérieurs de Denys par questions et réponses, et dans les écrivains qui ont cité Denys; 3° Les leçons de la grammaire arménienne qui dérive de la grammaire grecque de Denys et qui, toutes les fois que l'adaptation des règles du grec à l'arménien est possible, reproduit mot pour mot l'original grec. Une petite édition, à bon marché, de Denys paraîtra en avant-coureur d'ici à un temps peu éloigné. D'ailleurs le *Corpus* doit comprendre six parties. L'Herodien de Lentz prendra place dans le *Corpus*; il est destiné à en former la seconde partie. La première est consacrée à Apollonius, dont les petits écrits, formant le fascicule Ier, ont déjà paru depuis plus d'un an par les soins de M. Richard Schneider. Trois fascicules restent à paraître pour compléter l'Apollonius. La troisième partie sera composée de la grande édition de Denys que prépare M. Uhlig, et des scolies qu'éditera le docteur Hilgard. Le même M. Hilgard se charge de la quatrième partie : les Canons de Theodosius avec le commentaire de Choeroboscus et les petits écrits de ce dernier. A M. le professeur Egenolff échoit la cinquième partie : l'orthographe et l'*orthoépie*, c'est-à-dire la bonne

prononciation (extrait de la Καθολικὴ d'Hérodien par Arcadius, Τονικὰ παραγγέλματα de Jean Philopon). Une sixième partie, qui n'a pas encore trouvé preneur, contiendra les écrits sur les dialectes, et divers petits traités sur le barbarisme et le solécisme, etc. On médite d'exclure Manuel Moschopule, comme écrivain superflu dans un *Corpus* bien compris. Il paraît peu probable qu'on se décide à ouvrir, ou même à entrebailler les portes aux grammairiens grecs de la Renaissance, les Chrysoloras, les Théodore Gaza, les Constantin Lascaris, quelque rares que soient devenues les éditions complètes de leurs traités. Mais il ne serait pas impossible qu'on joignît au *Corpus*, à titre d'Appendice, un volume qui ferait d'ailleurs un tout en soi, les *Métriciens grecs*, dont le professeur Hœrschelmann, de Dorpat, prépare de longue main une édition : il arrive en ce moment d'Angleterre et vient d'explorer la Bibliothèque nationale d'ici : il ne tardera guère à aller fouiller les bibliothèques de l'inépuisable Italie.

— La librairie Weigel, de Leipzig, publiera dans quelques semaines les ouvrages suivants : 1° une grammaire syriaque (*Kurzgefasste syrische Grammatik*), par M. Nœldeke ; 2° une grammaire copte *(Koptische Grammatik)*, par M. L. Stern ; 3° un commentaire détaillé de la Germanie de Tacite, de feu Baumstark *(ausführliche Erlæuterung der Germania des Tacitus, besonderer Theil*; volume qui forme le complément de la partie générale, (*allgemeiner Theil*, parue en 1875) ; 4° une deuxième édition, abrégée et remaniée par M. Félix Dahn, de l'histoire de la grande invasion *(Geschichte der Vœlkerwanderung)*, de Wietersheim (mais le second vol. de cette édition ne paraîtra que dans les premiers mois de l'année prochaine).

— Les éditeurs Henninger, de Heilbronn, ont chargé M. Bernhard Seuffert de publier dans une série de volumes paraissant à des époques indéterminées *(zwanglose Hefte)* un choix de romans, de drames, de poésies, d'articles de critique, empruntés aux journaux et aux revues du xviiie siècle et importants pour la connaissance de la littérature allemande depuis Gottsched jusqu'aux romantiques. Cette collection portera le titre de « *Deutsche Literaturdenkmale des achtzehnten Jahrhunderts* ».

— Il vient de paraître (Berlin, Weidmann) une nouvelle revue, rivale du *Literarisches Centralblatt*; c'est la *Deutsche Litteraturzeitung*, que dirige un privat-docent de l'Université de Berlin, M. Max Roediger. C'est aussi une « revue critique d'histoire et de littérature »; mais elle rend compte — comme le *Centralblatt* — des nouveaux ouvrages de théologie, de droit, de médecine, d'économie politique; elle apprécie en outre, — ce que ne fait pas le *Centralblatt*, — les œuvres de pure littérature, romans, poésies, (p. ex. *Brigitta*, l'œuvre la plus récente d'Auerbach). Les comptes-rendus de la *Deutsche Litteraturzeitung* sont solides, pénétrants, signés des noms les plus autorisés; aussi analyserons-nous désormais sur la couverture de notre recueil la partie de cette revue qui intéresse tout spécialement nos lecteurs.

— Il se publie, à la librairie F. A. Perthes, de Gotha, et sous la direction de M. W. Herbst, une encyclopédie de l'histoire moderne (*Encyklopædie der neueren Geschichte*) destinée, nous dit le programme de l'entreprise, à tous ceux qui s'intéressent à la politique et à l'histoire; elle « donne très brièvement et sous forme alphabétique des renseignements sur tous les événements et personnages importants des trois cents dernières années ». La rédaction des articles est confiée à des hommes compétents (Bailleu, pour la Révolution française et l'histoire de la Prusse; Benrath, pour l'histoire des papes; Hertzberg, pour l'histoire de la Turquie et de la Grèce; Em. Hildebrand, pour l'histoire de la Suède; Karl Hillebrand, pour quelques articles sur l'histoire de France; Krones, pour l'histoire d'Autriche ; Meyer de Knonau, pour l'histoire de la Suisse; Dietrich Schæfer, pour l'histoire du Danemark; Schwicker, pour l'histoire de la Hongrie et de la Roumanie; Ward, pour quelques articles sur

l'histoire d'Angleterre; Weech, pour l'histoire du pays de Bade; Wenzelburger, pour l'histoire des Pays-Bas, etc., etc.). Les deux premières livraisons de cette Encyclopédie viennent de paraître. La première renferme une remarquable introduction de M. Herbst sur la « marche générale et l'idée de l'histoire moderne » (p. 1-50) et le commencement de la lettre A (p. 51-64); entre autres art., nous y remarquons *Aachen* (traités d'Aix-la-Chapelle) *Aali-Pascha*, *Abd-el-Kader*, *Abd-ur-Rahmán*, *Abensberg* (combat d'), *Abercromby*, *Aberdeen* (comte d'), duc et duchesse d'*Abrantès*, batailles d'*Aboukir*, *Académie française*, *Adams*, etc. La deuxième livraison (p. 65-144) comprend, comme principaux art., *Adolf Friedrich* (roi de Suède), *Adrian VI*, traité d'*Andrinople*, *Afrancesados* (art. sur les partisans du roi Joseph ou *Josefinos*), *Aegypten*, duc d'*Aiguillon*, *Alabama-Frage*, duc d'*Albe*, *Alberoni*, prince *Albert*, *Alexandre I* et *Alexandre II*, de Russie (art. très développés), *Algier* (art. signé de M. Hillebrand), *Ali-Pascha*, *Amerika* (Amérique du Sud). *Amsdorf*, *Ancillon*, *Andrassy*, *Anna Iwanowna*, *Anti-Corn-Law-League*, *Antonelli*, *Antwerpen*, etc., etc. Cette deuxième livraison se termine à *Apaffy*. Chaque livraison coûte 1 mark (1 fr. 25); l'ouvrage entier aura à peu près vingt livraisons.

— Nous avons annoncé la publication d'une revue consacrée à la réforme de l'orthographe. Cette revue, dirigée par M. W. Vietor, de Wiesbaden, et publiée à Rostock, chez l'éditeur Werther, porte le titre suivant : *Zeitschrift für Orthographie, unparteiisches Centralorgan für die orthographische Bewegung im In-und Auslande.* Chaque collaborateur écrira dans sa langue maternelle et avec son orthographe propre; quant à la rédaction, elle adoptera une orthographe « neutre, exempte de toutes les nouveautés non reconnues généralement. » La revue est mensuelle. (3 mark par semestre).

ANGLETERRE. — Le nouvel ouvrage de M. Schliemann, *Ilion*, qui doit paraître chez l'éditeur Murray, sera augmenté d'appendices et de notes de MM. Virchow, Brugsch, Sayce, Max Müller, Mahaffy, Ascherson, Calvert et Duffield. Il paraîtra à la fois en anglais et en allemand, et renfermera de nombreuses illustrations. La préface, dit-on, sera écrite par M. Virchow.

— Ram Das Sen prépare un IVe vol. d'essais sur la littérature et les antiquités de l'Inde sous le titre *Aitihásika Rahasya*; M. Erasmus Wilson, une histoire populaire de l'ancienne Egypte; M. Sweet, une 3e édition de son *Anglo-saxon reader.*

— Il vient de se fonder à Londres une *Wordsworth Society* qui a pour objet d'entretenir et de développer l'étude des poésies de Wordsworth, de recueillir et de publier ses œuvres ou lettres inédites, etc. Ajoutons que M. Knight, secrétaire de cette société, prépare une édition de Wordsworth, en dix volumes. (Edimbourg, Paterson.)

BELGIQUE. — Le libraire de Londres, M. Trübner, a publié sur Octave Delepierre, le diplomate et polygraphe belge dont il avait épousé la fille, un petit volume in-4° de 70 pages, avec portrait, intitulé : « *Joseph Octave Delepierre, born 12 March 1802, died 18 August 1879, in memoriam for friends only* ». On trouvera dans les 26 premières pages la biographie de Delepierre, et dans le reste du volume la liste de ses nombreux écrits.

ESPAGNE. — On annonce la publication prochaine d'une *Coleccion de Leyendas*, par M. J. E. Delmas, de Bilbao, et la réunion en un volume des *Recuerdos de un viaje*, du P. Fita, récemment parus sous forme d'articles dans la *Ciencia cristiana* de Madrid.

HOLLANDE. — Le 14 septembre a eu lieu à La Haye l'inauguration de la statue élevée à Spinoza, non loin de la maison où il a vécu. Le piédestal de la statue (exécutée par M. Hexamer) porte cette simple inscription : *Spinoza*. Le philosophe est

assis dans un fauteuil; la main droite, tenant un crayon, est légèrement appuyée sur la joue; la main gauche repose sur le genou et tient un papier. Le professeur J. van Vloten, de Haarlem, a prononcé le discours d'usage.

ISLANDE. — D'après le *Magazin für die Literatur des Auslandes*, M. Steingrimur Thorsteinsson, professeur à Reykjavik, prépare un recueil de chants populaires islandais jusqu'ici inédits.

POLOGNE. — On annonce la mort de M. A. W. Marcinkowski, auteur de plusieurs travaux sur l'ancienne littérature polonaise et d'études sur l'Ukraine.

RUSSIE. — Récemment est mort M. P.-J. Bruun, professeur d'histoire à l'Université d'Odessa; parmi ses ouvrages, on cite des *Recherches historiques et géographiques sur la Russie méridionale* (en russe), un travail sur le *Prêtre Jean*, des études sur la géographie ancienne de la Crimée et de la Bessarabie, des commentaires sur les récits de voyages des XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles, etc.

— Le correspondant du *Times* rapporte que c'est en anglais que l'empereur de Russie s'est entretenu dernièrement avec le marquis Tseng, ambassadeur de Chine.

SUISSE. — Le manuscrit 179 *bis*, de la Bibliothèque de Genève, (XV^e^ siècle) contient un recueil de fabliaux et autres pièces en vers français : après avoir donné ailleurs (*Bulletin de la Société des anciens textes*, etc.) le dessus du panier, M. Eug. Ritter vide, nous dit-il, le fond du sac en publiant douze pièces de poésie, tirées du même manuscrit. (*Poésies des XIV^e^ et XV^e^ siècles, publiées d'après le manuscrit de la bibliothèque de Genève.* Genève, Bâle, Lyon. Georg. In-8, 71 p.) Ces pièces sont malheureusement à l'état de fragments, le manuscrit ayant passé dans de mauvaises mains qui l'ont mutilé. Ainsi le *Dit des enfens Adam et des enfens du pape* (I, p. 9-10) est interrompu après la première page. Il ne manque au *Dit de chascun* (II, p. 10-13) que le titre et les deux premiers vers, que M. R. a rétablis d'après le texte donné par M. de Montaiglon dans le *Recueil des poésies françaises des XV^e^ et XVI^e^ siècles*; le manuscrit de Genève offre quelques bonnes variantes. Pour les morceaux suivants (III, p. 14-15, et IV, p. 16-19) le III^e^ peut s'ajouter à la compilation « *le mal qu'on a dit des femmes* », et les premiers vers subsistants du IV^e^ se retrouvent avec quelques variantes dans le *Dit de haute honneur*, de Watriquet de Couvin. La ballade, qui forme le V^e^ morceau, est la seule pièce complète parmi celles que publie M. R., (p. 19-20). Viennent ensuite vingt quatrains (VI, p. 21-24) qui sont de ces *Proverbes aux Philosophes* qu'on rencontre dans divers manuscrits. Les morceaux qui suivent (VII, VIII, IX, p. 26-39) sont mutilés, le VII^e^ à la fin, le VIII^e^ au commencement, le IX^e^ aux deux bouts. La patenôtre (X, p. 39-43) est plus ancienne que les pièces analogues publiées par M. de Montaiglon ; ainsi que les morceaux VIII et IX, elle a une certaine valeur historique, parce qu'elle contient, non pas des préceptes moraux, mais des plaintes sur l'époque où vivait l'auteur. Suit une longue épître de 508 vers (XI, p. 43-60), adressée par un nommé Malingre, qui paraît être né en Savoie et qui était maître d'hôtel du prince de Morée, à Pierre de Hauteville, à Paris; elle offre quelque intérêt pour l'histoire littéraire, parce qu'elle signale un groupe de poètes et de lettrés que Malingre avait fréquentés à Paris (Guill. Maygret, Tignionville, le sénéchal d'Eu). Le XII^e^ morceau (p. 61-71) se compose de 34 stances d'une *Complainte d'amours* et des deux premiers vers d'une 35^e^; on y sent le souffle poétique.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du vendredi 8 octobre 1880.

M. Le Blant, continuant la lecture de son Mémoire sur les Actes des martyrs non compris dans les *Acta sincera* de Dom Ruinart, y relève les détails qui prouvent leur antiquité; il passe en revue de nombreux documents, et montre qu'en rassemblant les traits principaux qu'ils fournissent, on pourrait décrire toute la procédure d'un tribunal criminel sous l'empire romain. Un passage caractéristique est celui-ci: il se trouve dans une lettre de saint Cyprien à Donatus. « Regarde, les lois des Douze Tables y sont gravées sur des lames de bronze. Mais le droit est violé en leur présence; l'innocence succombe en ce lieu même où elle devait trouver protection : les adversaires y font rage; la guerre éclate parmi les citoyens en toge et le forum retentit de folles clameurs. Voici la lance et l'épée, le bourreau prêt à donner la torture, les angles de fer, le chevalet, le feu pour brûler, disloquer, déchirer; plus d'instruments de supplice, en un mot, que le corps humain n'a de membres. » Beaucoup de textes montrent les gouverneurs s'entourant d'instruments de torture pour frapper les chrétiens d'épouvante. La lettre de Pline atteste qu'on plaçait aussi devant le tribunal les instruments du sacrifice. Dans les interrogatoires, le juge, comme aujourd'hui, établissait d'abord l'identité du prévenu, et ne procédait à l'examen de la cause qu'après avoir posé des questions préliminaires sur le nom, la profession, etc., de l'accusé. Avant de rendre son jugement, il consultait ses assesseurs (*de consilii sententia* ou *cum consilio collocutus*, telle est la formule). Il existait d'ailleurs, comme le prouve M. Le Blant, notamment par un passage de Cicéron, un écrou tenu avec soin.

M. Halévy lit un mémoire sur deux listes cunéiformes des rois syriens tributaires de l'Assyrie; l'une a été dressé sous Assurahiddin (Assarhadon) et l'autre, sous Assurbanipal (Sardanapale); dans toutes deux, les noms des pays tributaires viennent dans le même ordre; les noms des rois diffèrent. M. Halévy reproduit les listes où les noms paraissent singulièrement défigurés sous les caractères assyriens; il les interprète et les explique. Tyr est sur la liste, mais Sidon n'y est pas : M. Halévy est ainsi amené à raconter, d'après un texte assyrien, comment Assurahiddin, roi de Ninive, a pris, pillé et détruit Sidon, comment il a chassé les habitants et les a remplacés par d'autres populations. Le roi de Sidon s'était enfui en Chypre; les Assyriens le poursuivirent et le mirent à mort. Quelle était la ville où ce roi avait trouvé un asile? D'après M. Halévy, ce serait la ville de Kition.

Séance du vendredi 15 octobre 1880.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'académie la copie de quatre inscriptions relevées par un membre de cette école, M. de la Blanchère, au lieu dit *Valle di Terracina.* — La première de ces inscriptions est en très mauvais état et ne peut être déchiffrée qu'en partie; M. de la Blanchère la lit ainsi : « Collegium pontificum decrevit ...(ut permitteretur) ...(re)poner(e), et scripturam tituli at pristinam formam restituere, piaculo prius dato operis faciendi, ove atra. » Il s'agit probablement de la reconstruction complète d'un tombeau; on sait que la juridiction du collège des pontifes s'étendait dans tout l'empire, et que l'un de ses objets principaux était le soin de tout ce qui concerne les sépultures. Ce texte paraît être de la seconde moitié du troisième siècle de notre ère. — La seconde inscription, d'une très belle époque, répétée sur deux pierres qui ont servi à des tombeaux, est ainsi conçue : « Orcilia C. f. Q. Caecilius C. f. Ouf(entina tribu) Pollio f(ecit). » — La troisième, très dégradée, se trouve sur une vaste pierre maintenant gisante sur le sol :

VIBIAE · C · F · LAVDICE · VXORI
ET · C · VIBIO · HELIO · SOCERO
Q · TRVTTEDIUS · PREPON
FEC

La quatrième est du commencement du second siècle :

ANNIA AVGE SIBI E(t)
SATURNINAE L(ibertae)

L'académie élit au scrutin trois commissions chargées de proposer des sujets à mettre au concours pour le prix Bordin et le prix du budget. Ces commissions sont ainsi composées :

Pour choisir un sujet de concours tiré des études d'antiquité classique (prix Bordin, pour remplacer le sujet relatif à l'économie politique de l'Égypte, retiré du concours) : MM. de Longpérier, Egger, Léon Renier, Thurot;

Pour choisir un sujet tiré des études relatives au moyen âge (prix du budget) : MM. Paulin Paris, Delisle, Hauréau, Gaston Paris;

Pour choisir un sujet tiré des études orientales (prix Bordin) : MM. Adolphe Regnier, Renan, Defrémery, Derenbourg.

M. Desjardins lit un mémoire intitulé : *Les inscriptions romaines du musée d'Amiens*. Ces inscriptions sont au nombre de neuf. Elles ont été publiées une seule fois, très incorrectement, dans le catalogue du musée d'Amiens, imprimé, sans nom d'auteur, en 1876. M. Desjardins donne une nouvelle lecture de tous ces textes et indique les détails plus ou moins dignes d'intérêt qui s'y rencontrent. Il insiste particulièrement sur le n° 234, qui est une inscription de borne milliaire, ainsi conçue :

DN GAL VAL
MAXIMINO
NOB CAES
C AMB
A·S·L·I·

Ce n'est là qu'un fragment : la dédicace au « césar » Maximin devait être précédée d'une dédicace aux deux « Augustes », Maximien et Constantin ; M. Desjardins croit pouvoir sûrement reconstituer ainsi le commencement perdu :

DD NN M AVR
MAXIMIANO
ET FL VAL
CONSTANTINO
AVGG ET

Maximin seul étant désigné comme « césar », la date de l'inscription doit être placée entre le 31 mars 307, jour où Constantin passa du rang de « césar » à celui d'« Auguste », et le 1er janvier 308, jour où Maximin devint « auguste » à son tour. — Les deux dernières lignes doivent se lire ainsi : « civitas Ambianorum a Samarabriva leuca prima », c'est-à-dire, selon M. Desjardins, que la borne en question se trouvait placée à l'endroit appelé *civitas Ambianorum* et à une lieue gauloise (un peu plus de deux kilomètres) de l'endroit appelé *Samarabriva*. Ces deux endroits étaient donc distincts l'un de l'autre, contrairement à ce que l'on avait cru jusqu'ici. (On ne saurait songer à lire *a Samara leuca prima*, la pierre ayant été trouvée au bord même de la Somme). Samarabriva était sans doute l'ancien chef-lieu gaulois du territoire des *Ambiani*, la « cité » en était le nouveau chef-lieu romain. Il y a quelques exemples analogues : c'est ainsi que le territoire des *Parisii* contenait deux villes différentes, *Lutetia* dans une île de la Seine et *Lucoticia* sur la rive gauche (la montagne Sainte-Geneviève actuelle), que la *civitas Arvernorum* de l'époque romaine est distante de 6 kil. de *Gergovia*, la capitale des Arvernes à l'époque gauloise, etc. — Dans les autres inscriptions du musée d'Amiens, M. Desjardins relève principalement l'emploi fréquent (inconnu ailleurs) de la formule *Dis Manibus et Memoriae* formant un sens complet et suivie du nom du mort, non au génitif, mais au nominatif; et un texte (n° 232) où il est parlé d'un citoyen d'Amiens qui « scholam provincialem civium instituit ».

MM. Deloche et de Longpérier proposent une autre interprétation de la borne milliaire, qui n'obligerait pas à dédoubler Amiens et Samarabriva en deux localités distinctes. Elle consiste à rattacher les mots *civitas Ambianorum*, non à ce qui suit, mais à ce qui précède, et à les traduire par *le peuple des Ambiani* : « Le peuple des *Ambiani* a dédié ce monument à nos seigneurs Maximien et Constantin, augustes, et Maximin, césar. Distance de Samarabriva, une lieue ». — M. Desjardins dit qu'il ne connaît pas d'inscriptions milliaires rédigées dans cette forme, mais que l'interprétation de MM. Deloche et de Longpérier lui paraît en soi acceptable.

Quelques membres ayant émis un doute sur l'assertion de M. Desjardins relative à la distinction à établir entre Lutèce et Lucoticia, M. de Longpérier confirme cette distinction, en s'appuyant sur le témoignage des faits numismatiques.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Egger, Histoire du livre depuis ses origines jusqu'à nos jours (Paris, Hetzel, in-12); Egger, Observations et réflexions sur le développement de l'intelligence et du langage chez les enfants, 2e édition (Paris, Picard, in-12); — *par M. Desjardins, de la part de l'auteur :* H. Thédenat, Cachets inédits des médecins oculistes Magillius et Gallius Sextus.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 1er Novembre — 1880

236. — Gustav Oppert, Ph. D. **Lists of sanscrit manuscripts in private libraries of southern India.** Vol. I. Madras, 1880, viii, 620 p. in-8°.

A l'exemple des gouvernements du nord de l'Inde, le gouvernement de Madras fait paraître le catalogue des manuscrits sanscrits renfermés dans les collections particulières de la Présidence. M. Gustave Oppert, professeur de sanscrit à Madras, a été chargé de cette publication. Le plan est à peu près le même qu'à Bombay et à Calcutta : différentes colonnes donnent le titre de l'ouvrage, le nom de l'auteur, le caractère de l'écriture, le nombre de pages, le nom du propriétaire, l'âge du manuscrit. Le volume que nous annonçons, et qui n'est que le premier de la collection, contient l'indication de 8,376 manuscrits. On peut se faire par là une idée des richesses littéraires que renferme l'Inde méridionale.

Il est inutile d'insister sur l'utilité de cette publication : elle fournit à tous les indianistes les moyens de se procurer les trésors dont ne pouvaient jouir jusqu'à présent que quelques rares privilégiés. En effet, les copies s'obtiennent sans peine moyennant une rétribution.

Le gouvernement de Madras et le professeur à qui la science est redevable de ce volume ont droit aux remerciements du public lettré. Un second volume est prêt à paraître.

---

237. — **Le Boustan ou Verger,** poème persan de Saadi, traduit pour la première fois en français avec une introduction et des notes, par A. C. Barbier de Meynard, membre de l'Institut. Paris, E. Leroux. 1880, in-12, xxxiv-387 p. — Prix : 10 fr.

Nous ne pouvons regretter que le second chef-d'œuvre de Sa'adi n'ait pas trouvé plus tôt son interprète parmi nous. Pour faire passer le *Boustân* dans notre langue, il ne fallait rien de moins que la plume élégante et habile de M. Barbier de Meynard. Se dégager de l'influence du texte,

tout en respectant scrupuleusement la pensée du poète, tel était le problème qu'avait à résoudre et qu'a résolu victorieusement le traducteur. Pour quiconque a pu mesurer la distance qui sépare le style persan du nôtre, l'éloge que nous adressons ici sans réserves à M. B. de M. ne semblera pas mince.

Le public lettré, non moins que les orientalistes, accueillera avec faveur le nouveau volume de M. Barbier de Meynard. Le Boustân n'est pas seulement intéressant pour l'histoire des idées : il renferme de véritables beautés littéraires. Ame d'élite révoltée par le spectacle des misères, des bassesses et des cruautés d'une époque troublée, Sa'adî a souvent un grand bonheur d'expression quand il s'élève contre l'injustice et le despotisme, source de tous les maux de sa patrie au XII^e-XIII^e siècle, quand il décrit la vie tout idéale de charité et d'amour qu'il rêve, ou quand il gémit sur la vanité des choses d'ici-bas.

Sa'adî nous apprend lui-même qu'en écrivant le Boustân, il a voulu faire profiter les hommes d'une expérience chèrement acquise et « élever un monument à la sagesse. » La forme qu'il a adoptée est celle de l'apologue, comme pour le Gulistân. Tout d'abord, le poète traite des devoirs des rois, de la justice et de la bonne administration. Courageusement, le poète s'adresse au roi et l'exhorte à écouter ses conseils. « Et toi, dit-il, Sa'adî, ne t'engage pas dans les routes de l'adulation ; puisque ton cœur est sincère, viens et fais entendre des paroles sincères..... Tu parles le langage de la vérité et le roi sait l'entendre. » Là-dessus, Sa'adî trace un tableau énergique de la désolation qui règne en Perse. Il nous montre les paysans fuyant leur cabane, le laboureur désertant son champ, les brigands infestant les routes, les marchands rançonnés, le trésor dilapidé, l'armée affamée. A côté du mal, il indique le remède et cite l'exemple des bons rois dont l'unique souci a été d'assurer le bonheur de leurs sujets et la sécurité du royaume. Toutefois, il ne se dissimule pas combien est difficile la réalisation d'un gouvernement modèle. Aussi prêche-t-il finalement la renonciation : « Ne va pas croire qu'il n'y ait « rien au-dessus de la souveraineté ; le calme et la félicité parfaite ne se « trouvent que dans le royaume des derviches. Plus le bagage est léger, « plus l'allure est rapide ; c'est une vérité que les sages ne méconnaissent « pas. Le pauvre n'a d'autres soucis que celui du pain quotidien ; les « préoccupations d'un souverain sont vastes comme le monde qu'il gou« verne. Le pauvre, quand il a gagné le pain de son souper, s'endort « aussi heureux que le sultan de Syrie. Peine et plaisir, tout passe, tout « s'efface dans la mort. Entre le front qui porte une couronne et celui qui « s'incline sous le poids de l'impôt, entre le monarque, dont la tête or« gueilleuse se dresse au-dessus de Saturne, et le disgracié, qui gémit au « fond d'un cachot, quelle différence y a-t-il encore lorsque le cheval de « la mort les foule aux pieds l'un et l'autre ? La puissance et la fortune « sont un malheur, et celui qu'on flétrit du nom de *mendiant* est en « réalité le roi du monde. »

Nous n'avons pu résister au plaisir de citer ces belles paroles qui donneront une idée du sentiment général du poème et qui expliquent pourquoi Sa'adî consacre tout le reste de son œuvre à célébrer les vertus qui conduisent le plus sûrement à la renonciation. La morale de Sa'adî est, en effet, tout évangélique et aboutit comme elle, en dernier ressort, au détachement absolu du monde, à la vie monacale et au mysticisme. Telle est la conclusion de Sa'adî que la vie c'est le mal, que Dieu seul est digne d'être aimé, et que l'homme doit tendre de toutes ses forces à s'unir avec lui. Cette doctrine, bien connue sous le nom de Soûfisme, est celle où se réfugie Sa'adi. L'amour mondain élève déjà l'homme bien au-dessus des vulgaires soucis de la réalité ; combien, à plus forte raison, l'amour divin ! Comment s'étonner que les disciples du mysticisme, perdus dans l'océan de l'idéal, deviennent, en aimant, indifférents à l'existence et que la pensée de l'être adoré les emporte loin de ce monde ? Absorbés par la recherche de la Vérité, qui est Dieu, ils fuient la société de l'homme. La beauté du créateur les ravit en une telle extase qu'ils oublient la création entière. Le chapitre qui roule sur l'amour mystique est rempli des apologues les plus gracieux sur ce thème inépuisable. Ici Sa'adî compare l'homme embrasé par l'amour divin à un mendiant qui serait amoureux d'une princesse, ici à une malade éprise de son médecin et qui se refuse à guérir, là au papillon qu'attire et que dévore la flamme : « On disait au pa-« pillon : « Pauvre petit, aime qui tu peux aimer, va où tes vœux peu-« vent être écoutés. Es-tu donc digne d'aimer le flambeau ? Tu n'es pas « la salamandre, ne voltige pas autour de la flamme....... Que m'im-« porte à moi de brûler, répond le papillon, j'ai dans le cœur un foyer « ardent..... auprès duquel le feu du flambeau n'est qu'un lit de fleurs. « Mon cœur, il est vrai, n'exerce aucune attraction sur cette flamme, « c'est elle qui l'attire et qui l'absorbe. Ne croyez pas que je m'y jette « volontairement ; un désir inéluctable m'y entraîne comme par une « chaîne. J'étais loin encore, et, avant de sentir le contact de la flamme, je « brûlais. »

Les fragments que nous avons reproduits sont, on le voit, d'une lecture courante et n'exigent pas de commentaire. Tel n'est pas toujours le cas. Il est facile de prévoir que bien des passages demandent explication. M. B. de M. satisfait aux exigences les plus sévères par des notes savantes placées à la suite de chaque chapitre. Aucune recherche n'a été épargnée pour élucider les noms de personne, de lieu ou de chose, ou les traits de mœurs, et nous n'avons guère à signaler (p. 227, note 5) qu'une légère erreur dans l'identification du « roi vertueux » avec « Nedjm eddin Eyoub ». M. Defrémery a établi dans un article érudit sur l'édition du Boustân de Graf [1] que le roi vertueux (Malik *Sâlih*) cité par Sa'adî se nomme 'Imâd ad-dîn Ismâ'îl.

Dans la première partie de son introduction, s'appuyant principale-

1 Voir *Journal asiatique*, avril-mai 1859, p. 460, note.

ment sur la préface de la traduction du Gulistân, de M. Defrémery, et sur une étude récente de M. Bacher [1], complétant aussi sur quelques points ses devanciers, M. B. de M. a réuni toutes les données que nous possédons sur la vie et sur les écrits de Sa'adî. Dans la seconde partie, on trouve énumérés les travaux auxquels a donné lieu le Boustân [2]. Le texte de ce poème n'est pas fixé définitivement. Il fallait donc faire un choix entre les diverses éditions qui en ont été publiées tant en Perse et dans l'Inde qu'en Europe. M. B. de M. a eu raison d'adopter pour base de sa traduction l'édition de Soûdî qui a sur ses rivales l'avantage d'être plus complète, et dont le commentaire turc offre un précieux secours pour la restitution des passages altérés et obscurs. Ajoutons que M. Barbier de Meynard n'a pas négligé de noter les variantes du texte de Graf et de celui de Téhéran, quand elles étaient de nature à modifier considérablement le sens.

L'exécution matérielle ne laisse rien à désirer aux bibliophiles. Les fautes d'impression sont peu nombreuses. Indiquons seulement *siddjadeh* pour *saddjâdeh* et, plusieurs fois, *Hatam* au lieu de *Hatem*.

Stanislas Guyard.

---

238. — **Jahrbücher des deutschen Reichs unter Konrad II** von Harry Bresslau. Erster Band 1024-1031. Leipzig, Duncker et Humblot. 1879, xii et 491 p.

Il est malaisé de porter un jugement sur une œuvre non terminée; aussi nous bornerons-nous à présenter aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue* le premier volume de l'ouvrage de M. Bresslau, dans l'espérance que l'auteur complétera bientôt son travail.

M. B. nous dit qu'il s'occupe, depuis plus de dix années, de l'histoire de Conrad II, nous le croyons sans peine à l'aspect seul de ce volume : la minutie avec laquelle sont étudiés les textes et les diplômes, l'accumulation des notes, le grand nombre des appendices dénotent un travail persévérant et consciencieux. Ce n'est pas une de ces histoires, habilement conçues, dans la composition desquelles l'art tient une aussi large place que la science. Le plan de M. Bresslau est plus simple; il écrit les annales de l'Empire germanique sous Conrad II, annales éminemment critiques dans lesquelles, comme ce nom seul l'indique, prédomine le récit chronologique des faits. Il s'est conformé en cela au principe des *Jahrbücher der deutschen Geschichte*, publication trop connue pour que nous en vantions ici l'incontestable utilité.

---

1. Cf. *Revue critique*, 1879, II, p. 235.

2. Nous n'aurons à relever ici que deux omissions : 1° l'article précité de M. Defrémery, dans lequel ce savant a traduit plusieurs anecdotes du Boustân; 2° le petit ouvrage de M. Strong, intitulé *Selections from the Bostan of Sadi translated into english verse*. Cf. *Rev. crit.*, 1873, I, p. 225.

Dans ce premier volume, M. B. traite l'histoire des années 1024 à 1031. C'est tout d'abord l'avénement de la dynastie franconienne qui l'occupe. Conrad II monte sur le trône après avoir été élu par les princes de l'Eglise et par les princes laïques et après avoir été acclamé par le peuple. Ce fait est de la plus haute importance pour l'histoire du droit public allemand : la couronne semblait être devenue héréditaire dans la maison de Saxe, mais, lorsque avec Henri II la ligne masculine s'éteignit dans cette maison, le principe de l'élection du souverain par les grands réapparut dans toute sa force, on serait tenté de dire dans sa brutalité. Cette élection, si intéressante tant au point de vue de la question de principe que dans ses détails mêmes, avait déjà été étudiée mainte fois. M. B., en dépit de l'érudition de ses prédécesseurs, parmi lesquels on peut citer MM. Waitz, Giesebrecht, Arndt, et grâce à l'attention qu'il a apportée à la lecture des textes, a fait de cet événement un récit qui lui est propre.

Après l'avénement de Conrad II au trône, des insurrections éclatent dans diverses parties de l'Empire. C'est, entre autres, Ernest de Souabe qui se révolte contre Conrad II, son beau-père, et qui, après avoir obtenu de lui deux fois son pardon, s'insurge encore; traqué enfin par les troupes de l'empereur, il périt les armes à la main. Encore ici, M. B. a rectifié sur plusieurs points le récit des précédents historiens (notamment p. 251-252). Enfin, l'expédition de Conrad II en Italie, en 1026 (p. 121-188), l'état de l'Italie à cette époque sont l'objet d'une étude très approfondie que viennent compléter de longs appendices.

Le danger de ce genre d'annales est qu'inévitablement l'appareil critique entrave la marche du récit et nuit à la clarté de la composition. M. B. a certainement paré, autant que faire se pouvait, à ce danger; son style est facile et il n'a rien négligé pour aider le lecteur dans ses recherches. Il est très regrettable cependant qu'il n'ait pas fait suivre ce premier volume d'un index détaillé de noms de personnes et de lieux; il en eût ainsi facilité l'emploi. Un index général à la fin du dernier volume aura le double inconvénient de s'être fait attendre et d'être ou trop volumineux ou pas assez détaillé.

M. Bresslau nous promet, pour compléter son ouvrage, un tableau du gouvernement intérieur de Conrad II; sans ce complément nécessaire, il n'eût écrit que de remarquables annales; s'il tient sa promesse, son œuvre sera bien une véritable histoire du premier souverain de la maison de Franconie. Il nous promet encore des aperçus nouveaux sur l'interprétation critique des sources historiques du moyen âge et celles du XI^{e} siècle en particulier. Nous prenons bonne note de ces promesses et nous espérons que cette occasion se présentera bientôt à lui. S'il craint que ses principes critiques ne paraissent entachés d'hérésie à beaucoup de ses collègues, qu'il se rappelle que, de toute façon, la science gagnera avec des hérésiarques comme lui.

Edouard FAVRE.

259. — **Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris (1228-1249).** Sa vie et ses ouvrages par Noël Valois. Paris, Picard. 1880, in-8°, 399 p. — Prix : 7 fr.

Comme l'indique ce titre, l'ouvrage de M. Valois est divisé en deux parties : dans la première il traite de la vie de Guillaume d'Auvergne, dans la seconde, de ses ouvrages.

La première partie paraît traitée aussi complètement que possible, et plus à fond, qu'elle ne l'avait jamais été. M. V. a dépouillé des cartulaires, compulsé des bulles, des chartes et autres documents, et il en a tiré son exposition de la vie épiscopale de Guillaume : nomination à l'évêché de Paris, juridiction, condamnation de la pluralité des bénéfices, fondations d'églises ou chapelles, d'hôpitaux, de couvents, rapports avec l'université, avec l'autorité royale, missions données par le pape. On a un tableau fidèle, et, comme on peut s'y attendre, peu édifiant de la vie de la société ecclésiastique du temps, anarchique, irrégulière, violente, comme la société civile, et où le pouvoir des papes n'introduisait pas moins d'abus qu'il en redressait. L'impression qu'en a reçue M. V. est, il est vrai, différente, mais, comme sa bonne foi est entière, la loyauté de son exposition permet de n'être pas de son avis. Il faut convenir qu'on ne rencontre pas toujours les réserves et les restrictions nécessaires dans ses récits et dans ses jugements. Ainsi on ne peut admettre les trente-cinq articles présentés par un juif converti à Grégoire IX, comme « reproduisant *fidèlement* toute la doctrine du Talmud, » par exemple : « art. 9, ils », sans doute les juifs, « ordonnent de tuer le meilleur des chrétiens. — Art. 16. Le Seigneur s'est maudit parce qu'il avait juré, et il a imploré son pardon. — Art. 21, après avoir quitté le temple, le Seigneur s'est réfugié dans un lieu large de quatre brasses où il étudie le Talmud. — Art. 25. Le Seigneur pleure trois fois par jour.— Art. 29. Les termes les plus injurieux désignent le souverain pontife et l'Eglise. » M. V. assure que « les yeux de Grégoire IX s'ouvrirent, quand il eut pris connaissance de ces articles. » Il semble qu'ils auraient dû *s'ouvrir* sur la moralité du dénonciateur; mais non : on brûla les livres des juifs pour les tirer de leurs erreurs et leur inspirer de meilleurs sentiments à l'égard des chrétiens, et M. V. conclut que « les bûchers qui s'allumèrent à Paris, à deux reprises, rappelèrent aux juifs que les chrétiens, s'ils toléraient leur présence, ne supportaient point leurs insultes. » Heureusement M. V. a porté dans ses recherches historiques le soin, l'exactitude et les excellentes méthodes dont on prend l'habitude à l'Ecole des chartes. S'il en apprécie les faits un peu en homme du XIII^e^ siècle *(antiquus fit animus*, dit Tite-Live), il les établit en homme du XIX^e^ [1].

---

1. On ne voit pas pourquoi M. V. n'a pas donné le texte même de ces *excerpta Talmudica* dont il a extrait les articles et d'autres passages. C'était absolument nécessaire; on a besoin de voir le texte original, quand on se trouve en présence de telles choses : on a de la peine à croire que ce *soit arrivé*. Il y avait des réserves à faire sur les récits de la fondation de l'ordre du Val des écoliers (p. 43) et de la mort de

M. V. a fait des recherches consciencieuses et décisives dans les manuscrits, pour déterminer quels sont les ouvrages authentiques de Guillaume, imprimés et inédits. Quant à ce qu'il dit de la philosophie de Guillaume, nous ne nous y arrêterons pas. C'est la partie faible de son travail. Il l'a abordée avec une préparation tout à fait insuffisante. La philosophie *scolastique* est, comme l'indique son nom, une philosophie d'*école;* les ouvrages des *docteurs* sont des cahiers qu'ils dictaient à leurs élèves, et qu'ils composaient, comme font les professeurs dans tous les temps, avec les écrits de ceux qui les avaient précédés. Il fallait rechercher les sources de la philosophie enseignée par Guillaume, et M. V. ne l'a point fait [1]. En général, la scolastique ne peut être traitée par monographies individuelles ; il faudrait prendre à part chaque branche de l'enseignement philosophique et la suivre du XII^{e} siècle au XVI^{e}. Mais la faiblesse de la partie philosophique de l'ouvrage de M. Valois ne doit pas faire oublier les mérites incontestables de la partie historique.

Y.

---

240. — **Chaucer** par A. W. WARD (série *English men of letters*); Londres, Macmillan. 1879, in-8°, 198 p. — Prix : 2 s. 6.

Si le lecteur ne demande pas une exactitude absolue dans les faits et une grande précision dans les raisonnements, le livre de M. Ward lui plaira. Il est écrit d'un style vif qui, il est vrai, vise d'une façon trop apparente à l'esprit et à l'originalité, mais qui ne manque pas d'agrément. Les idées ingénieuses n'y sont pas rares; l'auteur a évidemment lu Chaucer avec un plaisir réel, et il a écrit ensuite, sans se préoccuper beaucoup des questions épineuses vivement débattues pendant ces dernières années, heureux de passer les difficultés sous silence ou de les trancher de loin, sans bien voir.

L'ouvrage comprend trois chapitres. Le premier est consacré aux mœurs et à l'esprit de l'époque; le deuxième, à la biographie et aux écrits de Chaucer; le troisième, aux caractères particuliers de son génie. Le premier de ces chapitres est de beaucoup le plus insuffisant. Il y paraît, d'une manière trop évidente, un manque d'études approfondies : quel-

---

l'archevêque de Rouen (p. 133). « La puissance redoutable dont Dieu a investi les anges révoltés » (p. 321) n'a pas de rapport à la sorcellerie.

1. Il fallait chercher dans Boëce l'origine du terme *maxima propositio* (p. 268), d'où vient notre mot *maxime* avec un sens différent; Boëce l'emploie dans le *de differentiis topicis*, et le définit ainsi (p. 859, éd. de Venise) : « Illæ propositiones quarum nulla probatio est maximæ ac principales vocantur... ut hæc *si de æqualibus æqualia demas, quæ derelinquuntur æqualia sunt.* » Ce terme répond plutôt à ἀξίωμα qu'à θέσις, dont, en tout cas, il n'est pas la traduction « exacte ». Voir Prantl, *Geschichte der Logik im Abendlande*, I, 700; ouvrage que M. V. ne paraît pas avoir connu, et qui est fondamental.

ques lectures et des souvenirs ne peuvent y suppléer. Nous nous trouvons ainsi en présence de simples *scraps*, tant bien que mal cousus ensemble, dont il est tiré des conclusions trop générales, et de déclarations vagues, s'appliquant à des périodes mal définies ou ne s'appliquant pas à celles désignées par M. Ward. Je ferai seulement quelques observations.

P. 5. Quand, sur une question de population, on peut renvoyer à des articles aussi consciencieux dans leur ensemble que ceux de M. Seebohm (auxquels M. W. fait allusion sans en nommer l'auteur), il est bien oiseux d'ajouter des preuves dans le genre de celle-ci : « It is only of a small population that the author of the *Vision concerning Piers Plowman* could have gathered the representatives into a single field. » Si Langland avait pu écrire en 1348, lorsque le nombre des habitants de l'Angleterre était de 5 millions au lieu de 2 millions et demi, croit-on qu'il aurait imaginé un deuxième champ pour y placer les représentants de cette population supplémentaire?

P. 8. Pourquoi attribuer à Langland l'honneur d'avoir seul reconnu dans les pestes du XIV[e] siècle un châtiment du ciel? tout le monde était de son avis, les hommes qui les virent comme ceux qui vécurent plus tard. Pour ne citer que deux exemples, Thomas de Burton, dans sa *Chronica Monasterii de Melsa* (Meaux, près Beverley), après un tableau effrayant du fléau, s'élève contre les mœurs du temps qui ont causé ces malheurs et la folie des grands qui passaient le temps aux tournois, « vocatis ad hæc dominabus, matronis et aliis mulieribus generosis, » et attiraient sur l'Angleterre la colère divine. De même, l'archevêque Zouche écrivait, au moment de la peste, à son official à York, pour lui recommander de faire faire des prières publiques, afin de détourner le fléau. Et le mal lui semblait causé uniquement par les péchés des hommes : « Et hoc quippe hominum peccata efficiunt, qui arridentes prosperis, summi Largitoris beneficia negligunt reminisci. » C'est une idée inexacte, mais très répandue, que Wyclif et Langland étaient seuls, au XIV[e] siècle, à s'élever contre les vices de l'époque, comme à prêcher l'émancipation des basses classes. Pour Wyclif (p. 32), M. W. lui fait grand honneur de ses protestations contre les parures mondaines et trop élégantes des moines. Mais les évêques ne fermaient pas les yeux, et les conciles sont tout aussi énergiques que le réformateur. On peut s'en convaincre en se rappelant les critiques et les prohibitions des conciles de Lambeth, 1281; de Londres, 1342 « ...adeo quod a laicis vix aut nulla patet distinctio clericorum »; d'York, 1367 « ...ad jactantiam et suorum corporum ostentationem ».

P. 10. Au temps où Chaucer et sa génération étaient jeunes, « clergy and laity, » paraît-il, « cheerfully cooperated in bearing the burdens which military glory has at all times brought with it, etc. » *Cheerfully* est de trop.

Pp. 17 et 83. Gower est bien gratuitement accusé d'une prudence touchant à la lâcheté pour avoir dédié sa *Confessio Amantis* d'abord à Ri-

chard II, puis à Henri de Derby, le futur Henri IV. S'il faut voir là une marque du caractère du poète, on y doit reconnaître plutôt une preuve de courage. En effet, la dédicace à Henri eut lieu en 1392-3, à un moment où Jean de Gand vivait encore, où Richard était libre de tutelle, roi puissant et respecté, et où enfin le *futur Henri IV*, que la faveur de Richard même devait faire duc de Hereford cinq ans plus tard, était singulièrement éloigné du trône. Gower est, au contraire, précisément remarquable par son franc-parler et non par cette prudence de courtisan dont « les biens qu'il possédait en trois comtés » auraient dû, selon M. W., le dispenser. Dans le temps où il s'adressait encore à Richard, Gower lui donnait des conseils qui ne sont pas d'un flatteur timide. Qu'on se rappelle dans sa *Vox clamantis* le passage : « Rex es, regina satis est tibi sufficit una, » etc.

On sait si Richard tolérait aisément qu'on se mêlât de ses affaires privées.

Pp. 45-6. Les qualités de l'âme et du cœur de Chaucer sont divisées en deux catégories : les vices et les vertus ; les premiers lui viennent de France, les autres d'Angleterre, parce que le génie des deux peuples est tout différent. Sur ce point, aucune objection ; seulement pourquoi voir la marque d'un esprit français dans l'indifférence suprême d'un auteur à la licence qui peut régner dans ses écrits? C'est faire de Shakspeare et de plusieurs autres des Français malgré eux.

P. 56. M. W. considère le *Romaunt of the Rose* comme œuvre authentique de Chaucer et en déduit beaucoup de conclusions sur le génie et l'esprit de l'auteur. On trouvera sa démonstration peu décisive ; elle revient à ceci : dans l'opinion de M. W., il n'y a pas de raison catégorique pour que cette traduction *ne soit pas* celle de Chaucer, donc nous la devons à sa plume. Il suffira de rappeler que nous ne possédons qu'un ms. (à Glasgow) du *Romaunt of the Rose* et que ce ms. ne porte aucun nom d'auteur. Pour le considérer comme contenant l'œuvre de Chaucer, il faudrait donc produire des preuves indirectes excellentes. Il se trouve, au contraire, que le dialecte est différent de celui de Chaucer (dialecte du nord) et que l'auteur prend, dans le choix de ses rimes, des libertés dont Chaucer n'a jamais usé, rimant par exemple *I* à *maladie* et *thore* (pour *there*) à *more*, toutes fautes que le copiste ne peut guère avoir introduites. Ce serait donc se montrer très modéré que déclarer le cas douteux ; mais on conviendra, en revanche, qu'il n'est pas possible, sans autres preuves que celles de M. W. ou même celles de M. T. Arnold (*Academy* du 20 juillet 1878), d'admettre l'authenticité du poëme[1]. Les déductions relatives au génie du poète et même à sa biographie (p. 63), dont le livre de M. W. abonde, doivent donc être rejetées.

---

1. Un essai du Prof. W. W. Skeat sera prochainement publié par la *Chaucer Society* et fera mieux connaître « *why the Romaunt of the Rose is not Chaucer's* » (Essays on Chaucer, his words and works, 5ᵉ partie, n° 14).

En divers endroits, M. Ward, qui rend, au début de son ouvrage, un juste hommage à la *Chaucer Society*, montre qu'il en connaît mal les travaux. Il voit facilement des traits du caractère de Chaucer dans des passages qui sont transcrits littéralement d'un auteur étranger ou même qui sont de simples interpolations. Mais les erreurs de ce genre ont été déjà relevées par M. Furnivall dans l'*Academy* et il n'est pas nécessaire d'y revenir.

J. J. Jusserand.

---

241. — **Shakespeare et l'Antiquité,** par Paul Stapfer. 2e partie : Shakespeare et les tragiques grecs, suivie de Molière, Shakespeare et la critique allemande. Paris, Sandoz et Fischbacher, in-8°, 519 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous avons rendu compte, il y a un an (*Revue* du 15 mars 1879), avec quelque détail, du premier volume de cet important ouvrage. Il nous suffira de signaler brièvement aux lecteurs de la *Revue* la seconde partie, qui est plus intéressante encore que la première, plus substantielle et plus variée.

Le sous-titre du livre en marque bien le principal sujet : c'est une comparaison entre « Shakespeare et les tragiques grecs », entre la tragédie classique et et le drame romantique. Je ne connais pas d'ouvrage où les ressemblances et les différences de ces deux formes principales de l'art dramatique soient analysées avec autant de finesse et de sagacité. M. Stapfer a lu et étudié les nombreux ouvrages d'esthétique que l'Allemagne a produits depuis un siècle ; il y a puisé un grand nombre de vues ingénieuses et profondes ; il les a revêtues d'une expression claire et nette ; mais son esprit est trop libre pour se contenter du rôle d'interprète ; il contrôle les jugements de la critique allemande ; il révise ses procès, et il s'acquitte de ce soin avec un esprit si délié, si fin et si large qu'il nous est difficile de ne pas lui donner raison. Lorsqu'il nous montre que, des Grecs à Shakespeare, le centre de l'intérêt dramatique se déplace, qu'il oppose les passions personnelles du drame romantique aux conflits des puissances morales dans la tragédie classique ; lorsqu'il étudie le rôle du chœur antique et qu'il analyse la théorie de Hégel avec un enthousiasme sincère qu'inspirent rarement les *créations* du génie critique ; lorsque, dans le théâtre de Shakespeare, il distingue les caractères de ses personnages des passions mêmes qui les dominent, nous ne pouvons qu'approuver ses arguments et ses conclusions. Si, sur quelque point, ses généralisations nous paraissent exagérées, M. S. nous prévient lui-même : car il est plus préoccupé que personne des difficultés de la vérité littéraire « qui est toute de nuances et de délicatesse, et qui se compose de réserves, de retouches et de repentirs » ; il craint, dit-il ailleurs, « d'exagérer une idée qui ne peut être tout à fait juste qu'à la condition d'admettre le tempérament de certaines réserves » (p. 57). Joignez

à ces lignes la page suivante (p. 448), et vous aurez la définition la plus exacte de la critique et de la méthode même de M. Stapfer. « Les gens bien aisés n'ont garde de définir trop rigoureusement les notions esthétiques. Mais, quand ces notions sont obscures ou controversées, que faut-il faire? Il faut les expliquer sans les définir; il faut les éclaircir et, comme on dit en anglais, comme on disait en latin, les *illustrer*, c'est-à-dire les rendre sensibles à l'intelligence par toutes sortes d'exemples, de rapprochements, de comparaisons et d'images; il faut, loin de viser à une concision et à une rigueur pédantesques, prodiguer les développements, multiplier les citations, tenir la porte toujours ouverte aux exceptions, aux différences, aux contrastes, à toutes les nuances si nombreuses et si variées des choses de l'esprit, et se bien persuader qu'on n'a jamais tout dit. » L'originalité de M. S. est dans cette lutte constante entre deux instincts également puissants : d'une part, un goût vif pour les idées générales, pour les définitions, pour les théories esthétiques ; de l'autre, un amour tout aussi vif de l'indépendance, beaucoup de scepticisme, une envie irrésistible de rompre les barrières qu'il vient lui-même d'établir. C'est ici un disciple de Hégel, là, de Sainte-Beuve. Cette contradiction, loin de nous mettre en défiance des jugements de M. S., nous rassure et nous dispose à les ratifier; elle nous garantit son entière bonne foi, ce que j'appellerais volontiers son *ingénuité*. Les qualités morales de l'écrivain viennent à l'appui de ses théories littéraires, et l'adhésion que nous refuserions, dans certains cas, à un dogmatisme sévère et pédant, M. Stapfer l'obtient aisément par la bonne grâce de sa critique et par les *repentirs* accommodants dont il nous donne lui-même l'exemple.

E. L.

---

242. — **Madame de Montmorency, Marie-Félicie des Ursins,** par le comte DE BAILLON. Paris, Didier. 1880, in-12 de 284 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. le comte de Baillon est un livre fait avec des livres. On y trouve un résumé des récits et des éloges dont la duchesse de Montmorency a été l'objet, soit au XVIIe siècle, soit au XIXe. Parmi les auteurs du XVIIIe siècle, celui que M. de B. cite le plus souvent est Simon du Cros, secrétaire et biographe du duc de Montmorency [1]. Parmi les écrivains de notre temps, celui dont il s'est le plus servi est Mgr Fliche [2]. On peut définir la nouvelle étude sur Mme de Montmorency une élégante compilation à l'usage des gens du monde. Parfois cette compilation est un peu trop élégante. On y lit, par exemple, des phrases comme celle-

---

1. *Histoire de Henri, dernier duc de Montmorency, pair et maréchal de France* (1643, in-4°).
2. *Mémoires sur la vie, les malheurs, les vertus de très haute et très illustre princesse Marie-Félicie des Ursins, duchesse de Montmorency* (1877, 2 vol. in-8°).

ci (p. 46) : « Bientôt après, le retour du duc de Montmorency vint éclairer d'un nouveau rayon de soleil les ombres noires qui enveloppaient Marie-Félicie, » et comme celle-ci (p. 64) : « Est-ce à dire que, pendant le cours de ces années en fleur, le ciel de Mme de Montmorency soit toujours resté pur et sans nuage, et qu'elle n'ait jamais laissé aux épines du chemin de la vie quelques lambeaux de son bonheur ? » Plus loin, l'auteur pousse l'abus du langage métaphorique jusqu'à dire de Mme de Sablé (p. 67) : « Cette dame, l'une des fleurs rares et brillantes, les premières écloses dans le parterre de l'hôtel de Rambouillet. » C'est dépasser, ce me semble, ce que l'on a jamais dit de moins naturel dans la *chambre bleue* du célèbre hôtel. Je ne citerai qu'un autre passage où une prétentieuse opposition de mots produit un effet assez singulier (p. 89) : « On s'empressa d'appeler le médecin qui avait soigné Montmorency; mais le connétable [de Luynes] n'avait pas à ses côtés une compagne angélique, dont la foi et les prières pussent faire descendre sur lui les *secours* du ciel ; *ceux* de la médecine furent impuissants. »

Le livre consacré par M. de Baillon à Mme de Montmorency, à (p. 181) « cette âme d'élite, faite de tous les dévouements et de toutes les abnégations, » qui « a traversé le monde sans y souiller de la moindre atteinte la blancheur de ses ailes, » n'étant qu'un livre de seconde main, il n'y a pas à s'en occuper plus longtemps. J'ajouterai toutefois que si l'auteur a fidèlement copié en certains cas les erreurs de ses devanciers [1], il a commis, en quelques-unes de ses notes, des erreurs dont on doit lui laisser toute la responsabilité [2].

T. de L.

---

243. — **Gino Capponi**, ein Zeit-und Lebensbild von Alfred von Reumont. Gotha, Friedr. Andreas Perthes. 1880, in-8°, xvi, 458 p. — Prix : 9 mark (11 fr. 25).

« Ce livre n'est point une biographie au vrai sens du mot », et on ne peut le comparer qu'à un immense tableau, dans lequel, suivant l'expression de l'auteur, autour de la grande figure de Gino Capponi viennent se grouper les hommes les plus illustres de son temps dans les lettres et dans la politique. Ce caractère particulier, que M. de Reumont a donné à son ouvrage, en fait l'intérêt et en est en même temps le défaut : l'intérêt par la richesse d'informations qu'on y trouve, le défaut parce que le lecteur se fatigue à la longue de ce défilé continu de personna-

1. Notamment (p. 112) l'erreur d'un des meilleurs biographes de Mme de Montmorency, M. Amédée Renée, en ce qui concerne la naissance à Clairac du poète Théophile de Viau, qui est né à Boussères, près du Port-Sainte-Marie.

2. Rappelons, par exemple, que le duc de Rohan (p. 91) ne fut point « tué à la bataille de Rheinfeld », car il ne mourut que quarante jours plus tard (13 avril 1638). Rappelons encore que le maréchal de Schomberg (p. 125) ne mourut pas dans *son gouvernement de Languedoc*, mais bien à Bordeaux.

ges qui, pour marquants qu'ils soient, n'avaient aucun droit à prendre une si large place dans un livre qui ne leur est point consacré. Il était bon sans doute de nous montrer G. Capponi dans le milieu où il a vécu, mais l'était-il de refaire en entier la biographie de tous les contemporains avec lesquels il a été en relation? Ces biographies sont exactes, curieuses, je l'accorde; mais je leur reproche de faire trop souvent perdre de vue le héros que je voulais connaitre, et dont la figure est assez intéressante et assez sympathique pour captiver et charmer à elle seule. Quelle personnalité plus faite pour attacher, en effet, que celle de ce patricien et de ce croyant libéral, accessible à toutes les idées généreuses, en relation pendant toute sa longue existence avec les plus célèbres de ses contemporains, et qui, sans être un homme de première grandeur, s'est fait un nom comme écrivain et comme politique! L'on comprend que la peinture d'un pareil caractère ait tenté la plume exercée d'un homme aussi au courant des choses de l'Italie que M. de R., et, s'il n'est pas le premier en date des biographes de G. Capponi [1], il était peut-être, grâce à ses séjours prolongés dans la Péninsule et à la connaissance personnelle de son héros, l'étranger le plus en état de faire revivre à nos yeux l'auteur de l'histoire de la république florentine.

M. de R. a divisé son sujet en quatre parties d'inégale longueur et d'importance inégale : la première, consacrée aux premières années de G. Capponi, le conduit jusqu'en 1820, date dont il est inutile de relever l'importance; la seconde partie s'étend de 1820 à 1846, c'est-à-dire jusqu'à la veille des agitations politiques qui devaient aboutir aux soulèvements de 1847 et de 1848; la troisième partie, qui a pour titre « part prise (par Capponi) à la politique », la plus courte, mais de beaucoup la plus intéressante du livre, s'ouvre par le récit de la révolution de 1847 et se termine par celui de la guerre qui amena l'annexion de la Toscane au Piémont; enfin, la quatrième et dernière partie est consacrée aux dernières années de Capponi, à la vie de retraite et d'études qu'il mena surtout depuis l'absorption de sa patrie dans le royaume italien. Je n'ai point la prétention de suivre M. de R. dans cette longue étude qui comprend l'espace de quatre-vingt-quatre ans et touche à tant de sujets divers : je me bornerai à en indiquer les points principaux. Né en 1792, au moment où sa patrie allait être entraînée dans les guerres de la Révolution et de l'Empire, mort en 1876 au lendemain de l'entrée des Italiens à Rome, Capponi a été contemporain des événements les plus féconds en résultats qui aient marqué l'histoire de l'Italie moderne, et il a été mêlé à quelques uns d'entre eux. Il était encore enfant quand l'invasion étrangère força sa famille de se retirer à Vienne, à la suite de Ferdinand III; plus

1. M. de R. a été devancé par un compatriote de Capponi, M. Marco Tabarrini, qui a ainsi payé la dette de reconnaissance de sa patrie à un de ses enfants les plus illustres. Peu de temps après la mort de Gino, un Allemand qui avait, lui aussi, vécu dans l'intimité du célèbre Florentin, M. K. Hillebrand, avait publié sur son hôte d'autrefois une de ces études curieuses dont la *Revue* a eu plus d'une fois l'occasion de parler.

tard, quand celui-ci eut obtenu le gouvernement de Salzbourg, le père de Gino revint à Florence et se réconcilia avec la domination française, et lui-même devait, en 1813, être envoyé en mission à Paris pour sceller le rapprochement définitif de la Toscane et de la France; c'était au moment des revers de la campagne d'Allemagne, qui devaient amener le soulèvement de l'Italie et le retour de Ferdinand dans ses États héréditaires. Ces événements devaient influer sur l'existence de Capponi. Après le rétablissement de la paix, les étrangers affluèrent en Italie et en particulier à Florence; ce fut une première occasion pour Gino d'établir ces nombreuses relations qui sont un des caractères les plus curieux de sa vie; il allait encore les multiplier et en élargir le cercle dans les voyages qu'il fit bientôt dans le nord de l'Italie, en France et en Angleterre; en Italie il fit la connaissance de Monti, Rosmini, Manzoni, le prince de Carignan; à Paris, il vit Botta qui y vivait retiré; à Londres, il rencontra Ugo Foscolo, qui lui suggéra l'idée de fonder en Italie un journal de critique sur le modèle de la Revue d'Edimbourg, journal que devait créer en 1821, sous le nom d'*Antologia*, un homme qui s'est fait un nom dans l'histoire des lettres italiennes, J. P. Vieussieux.

L'*Antologia* parut précisément à la veille des troubles qui agitèrent, à cette époque et pour plusieurs années, la Péninsule et en particulier la Lombardie. Capponi, qui faillit y être compromis, chercha, au milieu de la tristesse dont furent alors saisis les patriotes italiens, une consolation dans l'étude et dans l'amitié. C'est l'époque de ses premières publications; attiré d'abord vers l'économie politique et la linguistique, il devait bientôt se donner tout entier aux recherches historiques qui l'occupèrent jusqu'à la fin de sa vie. L'*Histoire civile* des papes et celle du gouvernement du grand duc Léopold, essais que les événements l'empêchèrent de terminer, marquèrent ses premiers pas dans cette voie où il devait s'illustrer. La présence à Florence de l'historien de Naples, Colletta, celle de Tommaséo, qui allait devenir l'âme de l'*Antologia*, avaient puissamment contribué à l'y engager. Cependant la révolution de 1830 avait eu son contre-coup en Italie. Le grand duc effrayé ne crut pouvoir maintenir la paix dans ses Etats que par des mesures de rigueur; ce fut un motif suffisant pour Capponi de rompre avec la cour et un souverain qui ne devait pas reculer devant la suppression de l'*Antologia*. Gino, éloigné de la vie politique, était, après un voyage dans la Romagne et dans le sud de la France, revenu à ses travaux historiques, quand il eut à subir une des plus cruelles épreuves de sa vie. Ce second voyage en France, le dernier qu'il fit, était destiné à reposer sa vue fatiguée par l'étude; mais le mal était plus grand; c'était de cécité même que Gino était menacé; bientôt il perdit tout espoir, et, à partir de 1843, il cessa de voir pour toujours. Son activité littéraire ne fut pas interrompue pour cela; l'*Archivio storico italiano* venait d'être fondé, il en fut un des soutiens, et, comme un autre Augustin Thierry, il ne cessa, tout aveugle qu'il était, de s'occuper de recherches historiques jusqu'à sa mort. Mais

ce qui est, je crois, presque sans exemple, c'est que la cécité ne l'empêcha point de prendre la part la plus active à la politique.

Tout annonçait et préparait alors une révolution en Italie. L'agitation se manifesta d'abord dans la littérature : Giusti, Niccolini, Gioberti, Balbo, chacun d'un point de vue particulier et dans un genre différent, enflammaient les esprits ; le parti guelfe semblait renaître de ses cendres, et les troubles de la Romagne firent pressentir la conflagration générale qui allait embraser la Péninsule. Capponi s'était tenu d'abord à l'écart du mouvement ; mais, quand la Toscane insurgée se fut donné une constitution, il accepta la mission périlleuse de former un ministère dans les circonstances difficiles où son pays se trouvait ; c'était une entreprise patriotique, mais qui devait bientôt échouer. Nature généreuse, mais faible et hésitante, Capponi n'était point fait pour un rôle dont sa cécité même devait l'éloigner ; il était trop modéré aussi pour diriger le mouvement révolutionnaire ; il dut céder la place à Guerrazzi, qui devait tomber à son tour quand la réaction victorieuse en Italie ramena Léopold de son exil de Gaëte. Capponi retourna alors à ses études et à sa vie de retraite ; de nouvelles relations devaient venir le charmer et le consoler des pertes qui avaient éclairci les rangs de ses anciens amis. Pas plus ici que dans la première partie de son livre, M. de R. n'a omis de citer un seul des hommes de quelque renom qui sont entrés alors en relation avec Gino ; il ne les introduit près de lui qu'après nous les avoir fait connaître en détail, et ils ne disparaissent pas de la scène littéraire ou politique qu'il ne se croie obligé de nous en entretenir encore. C'est ainsi que nous voyons repasser sous nos yeux G. Rosini, L. Serristori, C. Balbo, Sismondi, Confalonieri, Gioberti ; plus loin, N. Tommaséo, Vieusseux, Niccolini, Massimo d'Azeglio, etc., dont il avait déjà parlé, et qu'il nous fait faire successivement connaissance avec les figures nouvelles de Cantù, J. J. Ampère, Ozanam, Rio, C. Witte, enfin avec les hommes illustres qui affluèrent à Florence, quand la capitale du royaume d'Italie y fut transférée, comme La Marmora, Sclopis, Cibrario, Pasolini, Berti, Tosti, Panizzi, etc. Il y a bien des détails curieux dans les notices consacrées à ces hôtes ou à ces visiteurs de Capponi, que l'auteur a lui-même connus pour la plupart ; mais leurs biographies sont bien souvent aussi nécessairement incomplètes, et puis, je le répète, était-ce bien ici le lieu de les faire?

C'est par le récit des événements qui changèrent si profondément, en 1859, la situation politique de la Toscane et de l'Italie que s'ouvre la dernière partie du livre de M. de Reumont. Ils allaient ramener Capponi dans la carrière politique ; nommé sénateur, il reparut dans les assemblées publiques, mais le rôle assez effacé d'ailleurs qu'il y joua semble en contradiction avec son passé ; on dirait que l'âge lui avait fait perdre quelque chose de son libéralisme d'autrefois ; quoi qu'il en soit, de progressiste qu'il avait été, il passa à l'opposition de droite ; M. de R., oubliant ici qu'il est historien, n'a pas assez d'éloges pour la conduite de

Capponi et pour ses opinions, — qui paraissent aussi être les siennes, — ni assez de sévérité pour ses adversaires, pour lesquels on pourrait réclamer plus de justice [1]; je ne le suivrai pas aussi dans cette polémique contre les tendances nouvelles qu'il condamne, et j'arrive à ce qu'il dit des dernières années de Gino et des travaux qui les marquèrent. L'activité de Capponi avait paru redoubler à la fin de sa vie, et c'est un beau spectacle que de voir ce vieillard, survivant à tous les contemporains de sa jeunesse et de son âge mûr, consacrer ses derniers jours à l'achèvement des travaux qui avaient rempli et embelli sa laborieuse existence. Enfin, en 1874, commença la publication de l'*Histoire de la République de Florence ;* l'année suivante, elle était terminée, et Capponi put ainsi revoir encore son travail ; il ne devait mourir qu'en 1876. Les péripéties de cette publication, entreprise si difficile pour un écrivain aveugle, le succès qui l'accompagna, la sérénité des deux dernières années de Capponi, cette vie si glorieusement et si simplement terminée, donnent un charme et un attrait tout particulier à la fin de l'ouvrage de M. de Reumont; les souvenirs personnels qu'il a mêlés à son récit, son long séjour dans le palais de Gino, les fragments de sa correspondance avec lui, rehaussent encore l'intérêt du sujet ; et c'est avec un sentiment mêlé d'attendrissement et d'admiration que nous nous séparons de son héros, de cette nature généreuse et sympathique, mais faible, chez qui la pensée et la volonté ne surent jamais bien s'harmoniser, mais qui ne nous apparaît pas moins par sa droiture, sa générosité de sentiments, sa loyauté de caractère, comme le modèle du vrai patricien et le représentant le plus parfait d'une époque et d'une société auxquelles il a survécu.

Charles JORET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Un érudit bien connu de nos lecteurs, M. Célestin PORT, archiviste de Maine-et-Loire, correspondant de l'Institut, vient de terminer l'impression des *Souvenirs d'un nonagénaire, mémoires de F. G. Besnard* (2 vol. in-8° sur papier de Hollande, avec deux portraits photogravés d'après Dodinier et David d'Angers. Paris, Champion; Le Mans, Pellechat.) L'auteur de ces *Mémoires* est un personnage modeste, aujourd'hui presque oublié même dans son pays, mais dont la vie, simplement racontée, nous intéresse encore, parce que Besnard a vu les hommes et les événements de presque tout un siècle, de Louis XV à Louis Philippe : fils d'un fermier des Bénédictins, élève du séminaire d'Angers, étudiant en théologie, puis en médecine, peintre, de nouveau séminariste, vicaire de Saint-Pierre d'Angers, curé de

1. Le jugement sur Guerrazzi, en particulier, me paraît bien sévère; mais que dire de cette singulière expression, dont M. de R. se sert en parlant de Lamartine, « le futur président d'une république rouge? » Ici la vérité et le style historique font également défaut.

Nohant dans le Maine, dirigeant au Mans durant la Révolution une filature, puis président de la municipalité, président du département, appelé à Paris par le Directoire, secrétaire de la commission de radiation des émigrés, puis, au refus de l'évêché de Malines, nommé percepteur de Fontevraud, démissionnaire en 1814, horticulteur à Raslay dans le Loudunois et en dernier lieu retiré à Paris dans un cercle d'amis d'élite, où se rencontrent à diverses époques les journalistes Gallais, Poncelin, Mercier, Geoffroy, la famille Thouin, Moreau de la Sarthe, Mme Denis, etc., etc., avant tous, Volney et la Réveillère-Lépeaux. L'édition de ces *Mémoires* sera tirée à petit nombre et s'adresse autant aux gens de goût qu'aux collectionneurs de curiosités provinciales ou révolutionnaires; il en sera rendu compte dans la *Revue*.

— L'*Histoire de Sablé*, publiée en 1683 par Ménage, a toujours été fort appréciée et recherchée par les érudits. « Ceux qui liront cet ouvrage tout entier, disait Ménage dans la dédicace de son livre, y trouveront de quoi se satisfaire, s'ils sont Angevins ou Manceaux;... c'est un abrégé de l'histoire de l'Anjou et du Maine ». Malheureusement, l'ouvrage de Ménage est devenu très rare; les derniers exemplaires vendus à Paris ont dépassé le prix de deux cents francs. Il faut donc savoir gré à MM. Célestin Port et Gustave Esnault de publier une nouvelle édition de l'*Histoire de Sablé;* cette édition, dit le titre, est annotée et rectifiée, et rendra d'importants services par un contrôle incessant des assertions de Ménage, par la révision des textes allégués, par un complément de preuves nouvelles tirées des archives et des collections encore inexplorées. L'ouvrage, publié au Mans, chez l'imprimeur-éditeur Monnoyer, sous les auspices de la *Société historique et archéologique du Maine*, formera quatre volumes grand in-8° raisin, avec portrait, vue de l'ancien château de Sablé, sceaux, etc., et sera terminé par la table alphabétique des noms de personnes et de lieux. Le prix de chaque volume est de douze francs; ce prix sera réduit à neuf francs pour les personnes qui souscriront à l'ouvrage avant le 1er novembre. Le premier volume paraîtra dans le courant de l'année prochaine.

— Nous avons reçu de M. H. Thédenat, prêtre de l'Oratoire, directeur du collège de Juilly, deux articles, tirés à part, l'un de la *Revue générale du droit*, l'autre, du *Bulletin critique*. Le premier de ces articles, *Contribution à l'histoire du droit latin* (16 p.) est la traduction d'un mémoire de M. Otto Hirschfeld *(Festschrift zur fünfzigjaehrigen Gründungsfeier des archaeologischen Institutes in Rom)* sur les textes des auteurs classiques et des inscriptions latines concernant l'histoire du droit latin dans les derniers temps et examinés à la lumière du passage de Gaius restitué par Studemund; l'auteur nous apprend dans une note que M. Hirschfeld a bien voulu, à l'occasion de cette publication, introduire dans son mémoire de légères modifications. Le second de ces articles, *Cachets inédits des médecins oculistes Magillius et D. Gallius Sextus* (15 p.) est consacré à un commentaire détaillé de deux cachets d'oculistes découverts à Reims et appartenant à la collection de M. Duquénelle.

— M. A. Claudin vient de publier un ouvrage intitulé *Antiquités typographiques de la France. Origine de l'imprimerie à Albi (1480-1484). Les pérégrinations de J. Neumeister, compagnon de Gutenberg en Allemagne, en Italie et en France (1463-1484). Son établissement définitif à Lyon (1485-1507) d'après les monuments typographiques et des documents originaux inédits avec notes, commentaires et éclaircissements.* (A. Claudin. In-8°, 104 p. 12 fr.) Le titre de l'ouvrage indique suffisamment le contenu. M. Claudin a découvert que l'imprimerie fut pratiquée à Albi vers 1480 par un élève et compagnon de Gutenberg, Jean Neumeister, de Mayence. Il a reconstitué la biographie de cet imprimeur, recherché et retrouvé ses traces en divers pays, en Allemagne, en Italie, en France, réuni et énuméré, comme il le dit lui-même, ses états de service et ses campagnes typographiques, donné la

liste des éditions imprimées par lui. M. Claudin a le dessein de publier, sous le titre d'*Antiquités typographiques de la France*, une série d'études sur les origines de l'imprimerie dans les villes de France; ce premier fascicule, consacré à l'imprimerie à Albi et aux pérégrinations de Neumeister, sera suivi d'autres fascicules où M. Claudin examine et étudie les commencements de l'imprimerie en Franche-Comté et en Bourgogne, en Dauphiné et à Avignon.

— Les *Chroniques berrichonnes du* XVII^e *siècle*, que vient de publier M. Henri Jongleux (*Chroniques berrichonnes du* XVII^e *siècle, Journal des choses mémorables arrivées en la ville de Bourges et autres lieux de la province, 1621-1694*. Bourges, Pigelet et fils et Tardy. In-8°, 311 p.) renferment les notes de trois habitants de Bourges, l'avocat Paul Le Large (1582-1642) et ses deux fils, l'échevin Claude († 1674) et Jehan, bachelier de Sorbonne et chanoine du Chasteau († 1694); la chronique commencée par le père a été continuée par les enfants. On y trouvera de précieux renseignements sur la vie provinciale au temps de Louis XIII et de Louis XIV.

— *Un document relatif à Urbain Grandier*, tel est le titre d'une plaquette de M. Tamizey de Larroque, dont nous devons depuis longtemps une notice à nos lecteurs. (Picard. In-8°, 16 p. Extrait du *Cabinet historique*, tome XXV et tiré à cent exemplaires.) Ce document est une lettre d'Ismaël Boulliau à Gassendi; cette lettre, datée du 7 septembre 1634, quinze jours après la mort d'Urbain Grandier, reproduit l'impression d'un témoin oculaire; elle a été découverte par M. T. de L. à Carpentras, dans la bibliothèque d'Inguimbert, parmi les manuscrits de Peiresc. Elle rend hommage à la ferme attitude d'Urbain Grandier, et à sa « constance » dans « le supplice le plus cruel qui se puisse imaginer ». Boulliau juge ainsi le curé de Saint-Pierre du Marché : « Il était docte, bon prédicateur, bien disant, mais il avait un orgueil et une gloire si grande que ce vice lui a fait pour ennemis la plupart de ses paroissiens, et ses vertus lui ont accueilli l'envie de ceux qui ne peuvent paraître vertueux, si les séculiers ne sont diffamés parmi le peuple. » Il rapporte que deux capucins et un récollet « firent office de bourreaux et mirent eux-mêmes le feu au bûcher. Le Récollet exorcisa les coins, les ais et les cordes dont il eut la question, abusant en cela avec une inhumaine impiété des saints mystères de l'Eglise. D'ailleurs, ajoute Boulliau, je déplore la condition en laquelle on veut mettre les chrétiens de faire mourir sur la déposition des diables, doctrine dangereuse, impie, erronée, exécrable et abominable, qui rend les chrétiens idolâtres, ruine la religion chrétienne dans ses fondements, ouvre la porte à la calomnie, et fera, si Dieu, par sa providence, ne remédie à ce mal, que le diable se fera immoler par les hommes des victimes humaines, non plus sous le nom de Moloch, mais à la faveur d'un dogme diabolique et infernal. Vous voyez où la folie des cervelles morfondues se porte à la ruine du genre humain et de la religion catholique ». A cette plaquette, M. Tamizey de Larroque ajoute, en appendice, un billet inédit de Laubardemont au chancelier Séguier.

— M. G. Baguenault de Puchesse a fait tirer à part une étude, parue dans la *Revue des questions historiques*, sur la conquête de la Corse et le maréchal de Vaux. (*La conquête de la Corse et le maréchal de Vaux, 1769, d'après des documents inédits*. Palmé. In-8°, 66 p.)

— M. Jean Fleury, lecteur en langue française à l'université impériale de Saint-Pétersbourg, vient de faire paraître à la librairie Plon la troisième édition de son *Histoire élémentaire de la littérature française depuis l'origine jusqu'à nos jours*. (In-8°, xi et 501 p.) M. Fleury annonce, comme devant paraître prochainement à la même librairie, un ouvrage intitulé : *Marivaux et le marivaudage ;* cet ouvrage sera accompagné d'une comédie, de la suite de *Marianne* par M^{me} Riccoboni et de

divers autres morceaux qui n'ont jamais paru dans les œuvres de Marivaux.

— Sous le titre *le Volontaire de 1793, général du premier Empire* (Dillet. In-12°, 424 p. 3 fr.), M. le baron Robert Du Casse raconte la vie de Giraud, qui reçut douze blessures, fit toutes les campagnes de Napoléon depuis la campagne d'Italie jusqu'aux guerres d'Espagne et de Russie, et mourut lieutenant-général et duc de Ligny.

— M. Auguste Dietrich qui vient de publier la traduction d'une nouvelle de Henri de Kleist, *Michael Kohlhaas* (Vienne, Keiss), annonce d'autres traductions à paraître, celle des œuvres de Georges Büchner, celle du théâtre choisi de Grillparzer, celle d'*Ahasver à Rome* et de *Danton et Robespierre*, de Robert Hamerling; M. Dietrich prépare aussi deux études historiques, intitulées, l'une : *Un ambassadeur autrichien au* XVI^e^ *siècle, O. G. de Busbecke* (d'après des documents entièrement inédits); l'autre : *Un Français d'outre-Rhin, Georges Forster*.

— M. Charles Yriarte doit faire paraître cet hiver, chez l'éditeur Rothschild, un ouvrage qui sera, sous le titre de *Florence*, un pendant à son livre sur *Venise*. Il est illustré de très nombreuses gravures. On y trouvera, entre autres, un portrait, peu connu, de Michel-Ange, par François de Hollande, portrait dont M. Ch. Graux a rapporté de sa dernière mission à l'Escurial un cliché photographique. Les traits du grand homme, qui est représenté à un âge avancé, sont étonnamment peu idéalisés. Un chapeau de forme ronde, à larges bords, couvre la tête de Michel-Ange, qu'on n'a point l'habitude de se représenter dans un pareil accoutrement de bourgeois.

— On lit dans le Polybiblion de septembre, p. 281 : « Au sujet d'un mémoire sur les médailles du XV^e^ siècle (1430-1530), inséré dans le *Jahrbuch der kœniglich preussischen Kunstsammlungen*, M. Eug. Müntz fait « une dernière observation » dans un art. de la *Revue critique* (XI, 198). « M. Friedlænder, dit M. Müntz, se » conformant en cela à la tradition, rapporte que Pétrarque fut le premier qui collec- » tionna les monnaies romaines. C'est là une légende dont il faut faire justice. J'ai » prouvé que dès 1435, c'est-à-dire près de vingt ans avant Pétrarque, le Trévisan » Olivier Forzetta recherchait non-seulement les médailles... » Tout le monde sait, ajoute le Polybiblion, que Pétrarque mourut à Arqua le 18 juillet 1374; si nous relevons ce procédé facile de « faire justice » des légendes, c'est qu'il n'est que trop employé par certaine école. » Cette note est signée U. C. — Avant de parler de procédés employés par certaine école, M. U. C. aurait pu s'assurer si l'anachronisme qu'il reproche à M. Müntz ne provient pas d'une simple faute d'impression. En prenant la peine de recourir au numéro de janvier 1879, de la *Revue archéologique*, auquel renvoyait M. Müntz, M. U. C. y aurait trouvé le texte complet du catalogue de la collection d'antiquités de Forzetta, daté de 1335. M. U. C., qui a été longtemps un des collaborateurs de la *Revue critique*, devrait la connaître mieux qu'il ne semble le faire.

— *Livres nouveaux :* Dutuit, L'œuvre complet de Rembrandt, décrit et catalogué. Fasc. I. A. Lévy. — Fournier, Les officialités au moyen âge, étude sur l'organisation, la compétence et la procédure des tribunaux ecclésiastiques ordinaires en France de 1180 à 1328. Plon. 7 fr. 50.— Fustel de Coulanges, Etude sur la propriété à Sparte. Thorin. 3 fr.— Magio, Arte de la lengua de los Indios Baures de la provincia de los Moxos. Maisonneuve. 15 fr. — Marchand, Les poètes lyriques de l'Autriche. I. Fischbacher. 7 fr. 50. — Mariette. Catalogue général des monuments d'Abydos découverts pendant les fouilles de cette ville. Impr. Nat. 70 fr. — Pulgher, Les anciennes églises byzantines de Constantinople. Vienne, Lehmann. 80 fr. — Quarré de Verneuil, L'armée en France depuis Charles VII jusqu'à la Révolution. (1439-1789.) Dumaine. 6 fr. — Zeller, Etude critique sur le règne de Louis XIII. Hachette. 6 fr.

ALLEMAGNE. — M. V. GARDTHAUSEN continue de publier de temps en temps dans les comptes-rendus de l'Académie de Saxe de petites contributions à la paléographie grecque. Dernièrement il y a inséré trois notes, l'une sur le fragment de Ménandre copié en Orient par Tischendorf, et publié naguère par Cobet (M. Gardthausen communique le résultat d'un examen aussi minutieux que possible de la copie du célèbre voyageur), une seconde sur la copie de manuscrits grecs en Calabre au moyen âge, et la troisième sur une méthode de plain chant, selon le rituel grec. Cette dernière note, accompagnée de reproductions photographiques du manuscrit original, qui est à Mayence, est publiée pour les initiés, auxquels M. Gardthausen ne doute point qu'elle ne soit utile : lui-même, comme il le déclare, reste étranger à ces mystères. La seconde note est beaucoup plus intéressante. M. Gardthausen interprète fort habilement une certaine souscription, assez énigmatique au premier abord, d'un manuscrit grec de l'an 1292, conservé à la Bibliothèque Barberini, et qui, comme beaucoup d'autres volumes de la même bibliothèque, provient de la collection, jadis célèbre, de Rossano, en Calabre (la même ville où Gebhardt et Harnack ont découvert récemment ce *Codex purpureus* des Evangiles, si joliment enluminé : cf. la *Chronique* du n° 29). A propos de la souscription en question, M. Gardthausen se lance dans une discussion avec M. le professeur R. Fœrster et dans un développement qui ne manque point d'intérêt sur le caractère particulier que prend l'écriture grecque dans l'Italie du Sud. Il nie avec assurance que l'on puisse distinguer, dans les manuscrits grecs, des *écritures nationales*, nettement tranchées, comme on a, en latin, l'écriture lombarde, la visigothique, etc. Mais, si nous suivons bien son raisonnement, il arrive à cette conclusion — laquelle est au moins très acceptable, — qu'à défaut de grandes différences entre l'écriture grecque des diverses régions, il y a en de petites qui ne laissent point d'être très caractéristiques. S'il en est ainsi, on se consolera aisément de n'être pas autorisé à diviser les écritures grecques en *alexandrine*, *calabraise*, etc., pourvu que l'on puisse reconnaître tout de même au style de la calligraphie, que tel manuscrit a été copié à Alexandrie et tel autre en Calabre.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 octobre 1880.

L'académie nomme une commission chargée de préparer le programme du prix Delalande Guérineau pour 1882. Ce prix, décerné tous les deux ans « à l'ouvrage jugé le meilleur par l'académie », devra être décerné en 1882 à un ouvrage relatif aux études d'antiquité classique. La commission aura à proposer à l'académie le choix d'une branche particulière de ces études, sur laquelle seule pourront porter les ouvrages admis au concours. Sont élus membres de cette commission, MM. de Longpérier, Léon Renier, Heuzey, Georges Perrot.

M. le secrétaire perpétuel lit les lettres des candidats à la place de membre libre, laissée vacante par la mort de M. Labarte. Ces candidats sont au nombre de deux : M. le comte Riant et M. Charles Tissot, ambassadeur de la République française en Turquie.

L'académie se forme en comité secret pour discuter ces candidatures.

Ouvrages déposés : — René BIÉMONT, Orléans (Orléans, 1880, in-16) ; — L. DE MAS LATRIE, Les comtes du Carpas (extr. de la *Bibliothèque de l'École des chartes*).

Présentés de la part des auteurs : — par M. de Longpérier : Olivier RAYET, Monuments de l'art antique, 1re livraison, pet. in-fol. (reproductions de monuments en héliogravure, avec texte explicatif) ; — par *M. Le Blant* : B. AUBÉ, Le christianisme de l'empereur Commode.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 8 Novembre — 1880

244. — **Les portes dans l'enceinte du temple d'Hérode,** par Isidore Loeb. 8 pp. in-8°.
— **Une inscription hébraïque de 1144 à Béziers,** par le même. 2e édit. Extr. de l'*Univers Israélite*, n° du 1er août 1878, 8 pp. in-8°.

Il y a longtemps que la critique s'exerce, avec une persévérance digne de plus de succès, sur les données que lui peut fournir le Talmud pour une reconstruction rationnelle du temple d'Hérode. En dépit de leur apparente précision, poussée souvent jusqu'à cette minutie décevante qui est l'éternel écueil du rabbinisme, il n'est pas toujours aisé de concilier les descriptions du Talmud, pour détaillées qu'elles soient, avec les informations de Fl. Josèphe et l'état actuel des lieux. M. Loeb revient aujourd'hui sur l'origine controversée des noms michnaïques des cinq portes qui, d'après le traité des *Middot* (I, 3), étaient pratiquées dans les quatre faces de l'enceinte rectangulaire au milieu de laquelle s'élevait le temple proprement dit. Les explications qu'il propose pour les noms des portes des faces nord et est, portes de *Tadi* et de *Suse*, ne présentent rien de nouveau ni de bien satisfaisant. Son observation sur le nom de la *porte de Houlda* mérite, au contraire, quelque attention. Au lieu de voir, comme le veut la légende courante, dans ce nom appliqué à une double porte de la face sud, le nom de la fameuse prophétesse *Houlda*, il y reconnaît tout bonnement le substantif *houlda, taupe* [1]. Déjà L'Em-

1. La prophétesse avait emprunté son nom à cet animal que d'autres auteurs pensent être la *belette* ; cf. le nom d'homme sensiblement congénère *Akbor*, *rat* ou *souris* (*Genèse*, 36 : 38 ; 2 *Rois*, 22 : 12). Une reine nabatéenne, connue par les monnaies, a porté le nom, très voisin, de *Holdou*. Les Arabes de Syrie emploient encore ce mot de *khoulda*, qui se retrouve aussi dans leur onomastique chorographique. *Khoulda* est, en effet, le nom d'un petit village voisin de Gezer, à côté de *Beit far* (maison du *rat* ou de la *souris*) ; les deux noms se donnent évidemment la réplique.

pereur avait mis en avant cette explication que l'on pourrait appeler justement terre à terre; M. L. lui apporte un commencement de confirmation, en faisant remarquer ingénieusement que la double porte de la face sud, conservée jusqu'à nos jours et généralement identifiée, par des considérations topographiques, avec la porte de Houlda, a précisément pour caractère d'être *souterraine*, c'est-à-dire d'être placée en contre-bas de la terrasse du Haram ou *hiéron*, et d'y donner accès par de véritables *tunnels*, de longues galeries ascendantes que l'on aura pu comparer à celles creusées par la taupe. A ce propos, l'on pourrait soulever une question délicate, bien qu'accessoire, dont M. L. ne s'est pas préoccupé; la dénomination *porte de Houlda* avait-elle bien, à l'époque où elle a pris naissance, la valeur propre de *porte de la taupe?* Ne pouvait-elle signifier plus simplement *porte du souterrain, de la galerie?* A défaut de l'hébreu, d'autres langues sémitiques (le syriaque, par exemple), nous montrent que le nom de la taupe doit être rattaché à une racine *halad, creuser la terre*, soit qu'il en dérive, soit au contraire qu'il lui ait donné naissance. Dans les deux cas, l'on est amené à admettre l'existence possible d'un dérivé collatéral signifiant *galerie souterraine*, abstraction faite de l'idée de *taupe*, un peu comme le *cuniculus* latin. Je suppose que l'on rencontre une *cuniculi porta;* faudrait-il traduire par la *porte du lapin*, ou par la *porte de la galerie, du conduit souterrain?* Ce n'est qu'une nuance assurément, mais une nuance qui a son intérêt, et qui montre une fois de plus que l'étymologie linguistique ne saurait tenir lieu de l'étymologie philologique ou historique.

L'explication proposée par M. L. pour le nom de la porte de *Kiphonos* (face ouest de l'enceinte) : κόφινος, *corbeille*, ne me sourit guère. Le nom du procurateur romain, *Coponius*, que l'on avait autrefois suggéré, n'a probablement non plus rien à voir ici. Si l'on cherche du côté du grec, ce à quoi la terminaison *os* (avec *samek*) semble nous inviter expressément, ne pourrait-on songer aussi à κύφων, κύφωνος, collier, joug, *voûte cintrée?*

La seconde dissertation de M. L. est consacrée à la traduction d'une inscription hébraïque du moyen âge provenant de la synagogue de Béziers, et en relatant la reconstruction. Le texte offre quelques difficultés qui n'ont pas été toutes résolues par ses premiers interprètes, Mailhol, Andoque, Dom Pont, et, en dernier lieu, M. Noguier. Pour se prononcer sur la valeur des lectures nouvelles de M. L., il faudrait avoir sous les yeux la reproduction authentique de l'inscription sur laquelle M. Loeb a opéré.

Ch. Clermont-Ganneau.

---

245. — **Historia del Derecho** segun las mas recientes investigaciones por Eduardo de Hinojosa. Madrid, 1880, xvi-318 p. in-8°.

Nous ne craignons pas d'être contredit en affirmant que l'étude du droit public romain, dont la connaissance est si utile au juriste, à l'his-

torien et au philologue, a été malheureusement trop longtemps négligée en France. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les quelques monographies qui ont paru chez nous, sur cette matière, avec les grands travaux publiés en Allemagne, où cette science est fort en honneur depuis Niebuhr. Nous voulons parler des grands travaux des Göttling, des Walter, des Lange, des Becker, des Marquardt, des Mommsen, auxquels les nôtres ne peuvent être comparés. Dans ces dernières années, le mouvement parti de l'Allemagne a gagné les pays voisins, et nous souhaitons vivement qu'il s'étende bientôt à la France. Déjà M. Willems en Belgique, M. Padelletti en Italie, ont publié d'estimables ouvrages sur l'histoire du droit romain. A son tour, M. Ed. de Hinojosa fait paraître à Madrid une étude sur le même sujet. Le premier volume que nous avons sous les yeux comprend l'histoire du droit public depuis la fondation de Rome jusqu'à Constantin. Il se divise en trois périodes : la Royauté, la République et l'Empire. Dans chacune de ces trois périodes, l'auteur étudie l'état des personnes, les pouvoirs publics et les principales branches de l'administration, et enfin les sources du droit. En outre, le livre contient un bon exposé bibliographique et se termine par un tableau chronologique de l'histoire du droit, emprunté à Rudorff.

Tel est, rapidement esquissé, le plan de ce travail. On voit aisément tout ce que peut contenir un pareil cadre. Toutefois, il ne faut pas compter ici se trouver en présence d'une œuvre originale et approfondie, rappelant, même de loin, les grands traités des Walter ou des Marquardt et Mommsen. Les visées de l'auteur sont plus modestes. Il a voulu simplement nous donner un exposé clair, précis, en un mot élémentaire, de l'histoire du droit. Ajoutons que son but est pleinement atteint. Nous serions même tenté de lui reprocher d'avoir trop bien réussi, car le défaut de ce livre — si c'est là un défaut, — c'est d'être trop élémentaire. En effet, à lire ce travail, il semblerait que les grandes questions qui y sont traitées, sont toutes définitivement tranchées, et qu'elles ne soulèvent plus aucune grave difficulté. Malheureusement il n'en est rien, et bien des points, dans l'histoire du droit public romain, restent encore obscurs. C'est ainsi, par exemple, que nous aurions voulu voir l'auteur insister davantage sur les institutions primitives de Rome, sur les trois tribus, les trente curies, sur l'origine de la plèbe, du patriciat et de la clientèle, car ces institutions sont, pour ainsi dire, la clef de voûte de tout l'édifice. Il ne nous suffit pas d'avoir son opinion sur chacun de ces points; nous voudrions connaître aussi les bases sur lesquelles il fait reposer ses théories. Or, M. de H. néglige souvent, par crainte de rebuter ses lecteurs, de renvoyer aux sources. C'est ainsi notamment qu'il attribue aux comices par curies l'*auctoritas patrum* (p. 135), sans nous citer les textes qui concernent la question, laquelle est au moins douteuse; ou bien qu'il nous parle de la distinction entre le *majus* et le *minus Latium*, sans nous renvoyer au passage célèbre de Gaius qui consacre cette distinction, (p. 231). Nous aurions bien encore à signaler des lacunes, par exemple,

sur les attributions des comices, particulièrement en ce qui concerne la juridiction criminelle, sur la composition du Sénat, et surtout à propos de la constitution impériale qui n'est, pour ainsi dire, qu'esquissée. Ces imperfections pourront disparaître, lorsque l'auteur donnera, ce qui, nous l'espérons, ne se fera pas longtemps attendre, une seconde édition de son livre. En attendant, tel qu'il est, c'est une œuvre sérieuse, au courant de la science, et par conséquent utile à consulter. On doit savoir gré à l'auteur d'avoir le premier, dans son pays, vulgarisé les derniers résultats de l'érudition en cette matière, et appelé l'attention de ses compatriotes sur ces grands problèmes de l'histoire du droit romain. Nous le félicitons sincèrement de son intelligente initiative et nous lui souhaitons tout le succès que mérite une œuvre aussi consciencieuse. Espérons que cette tentative ne restera pas isolée et que M. de Hinojosa verra bientôt, grâce à lui, ce qu'il appelle la renaissance moderne de l'histoire du droit gagner l'Espagne qui, dans cette branche de la science, a occupé un rang si élevé au temps des Antonio Agustin, des Retes et des Finestres.

J. B. MISPOULET.

---

246. — **Lex Salica** mit der mallobergischen Glosse nach dem Codex Lescurianus (Paris 9653) herausgegeben von Alfred HOLDER. Leipzig, B. G. Teubner. 1880, in-8°, 31 p. — Prix : 1 m. 20 (1 fr. 50).

— **Lex Salica** mit der mallobergischen Glosse nach der Handschrift von Sens-Fontainebleau-Paris 4627 herausgegeben von Alfred HOLDER. Ibid. 1880, in-8°, 46 p. — Prix : 1 m. 60 (2 fr.).

— **Lex Salica** mit der mallobergischen Glosse nach den Handschriften von Besançon-Sanct-Gallen 731 und Johannes Herold herausgegeben von Alfred HOLDER. Ibid. 1880, in-8°, 96 p. — Prix : 3 m. 60 (4 fr. 50).

— **Lex Salica** emendata nach dem Codex von Trier-Leijden (Vossianus Lat. Oct. 86) herausgegeben von Alfred HOLDER. Ibid. 1880, in-8°, 42 p. — 1 m. 60 (2 fr.).

Dans la *Revue critique* du 29 mars 1880 (p. 251), je rendais compte du travail patient de reproduction des manuscrits de la Loi salique qu'a entrepris M. Alfred Holder, bibliothécaire à Karlsruhe, et j'indiquais l'utilité qu'aurait cette précieuse collection de matériaux, lorsqu'elle serait terminée. J'ajoutais que malheureusement l'achèvement s'en ferait peut-être longtemps attendre, à cause du grand nombre de mss. qu'il restait encore à copier et à publier. Mais M. Holder poursuit son entreprise avec une rapidité qui semble devoir donner un démenti à cette prévision. Les éditions de trois mss. de la loi, sur lesquelles portait mon premier compte rendu, avaient paru à la fin de 1879 : dès le mois d'octobre dernier, le libraire-éditeur a pu mettre en vente les quatre nouveaux fascicules dont on vient de lire les titres, et qui contiennent le texte des cinq autres mss. Ces copies ou plutôt ces fac-similés photographique sont établis avec le même soin que les précédents. Si la publication continue à marcher avec cette promptitude, il ne faudra plus qu'un ou deux

ans pour que tous les érudits soient à même d'avoir sous la main, sans sortir de leur cabinet, tous les éléments de l'établissement du texte de la Loi salique. Ce sera un grand service dont la critique de ce texte sera redevable à M. Holder.

Julien HAVET.

---

247. — **Geschichte der deutschen Staatsverfassung bis zur Begründung des constitutionellen Staats,** von Dr Wilhelm SICKEL. Erste Abtheilung : Der deutsche Freistaat. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses. 1879, 205 p. in-8°. — Prix : 4 fr. 50.

Le présent ouvrage est le premier travail considérable d'un jeune *privat-docent* de Goettingue, qui s'est proposé de retracer dans un tableau d'ensemble le développement politique de l'Allemagne depuis l'origine de ses institutions jusqu'aux temps modernes. L'ouvrage aura trois volumes dont le premier seul a paru, mais sans la préface et l'introduction générale qui suivront plus tard. Il nous donne l'histoire de l'*état libre primitif*, nous n'osons dire de la *république* germanique, depuis le Ier siècle avant J.-C. jusqu'à l'établissement de la souveraineté mérovingienne dans les Gaules. Il est curieux de voir l'érudition allemande revenir sans cesse, depuis un demi siècle, sur cette période lointaine de l'histoire national pour laquelle les documents sérieux sont et resteront toujours si clairsemés et si contradictoires. Depuis Waitz que de travaux, reprenant sans cesse les mêmes matériaux pour aboutir à des conclusions divergentes, sans faire avancer au fond notre connaissance des faits! Nous ne contestons point pour cela tout le mérite des recherches des Sybel, des Dahn, des Baumstark, etc. Récemment encore M. George Kaufmann a publié tout un volume, très bien fait d'ailleurs, et qui, dégagé de tout appareil érudit, aura certainement du succès, sur les *Temps primitifs de la Germanie*. Le travail de M. Sickel ne fait pas double emploi avec celui de M. Kaufmann. Tandis que ce dernier est avant tout narratif, historique, le savant de Goettingue a traité la matière au point de vue plus spécialement juridique; il laisse de côté les faits extérieurs, les événements divers qui constituent l'histoire quotidienne d'un peuple, pour s'en tenir à l'analyse des institutions, groupées systématiquement dans une série de chapitres, et tour à tour examinées plus ou moins longuement, d'après la nature même des sources. Les institutions, moins mobiles que les hommes, résistent plus qu'eux aux influences extérieures; on peut les suivre bien plus longtemps en arrière et, quand l'histoire elle-même fait défaut, il n'est pas absolument défendu, même en bonne critique, de spéculer sur ce qu'a pu être telle institution primitive dans les temps qui précédèrent l'histoire.

Il est vrai qu'une étude de ce genre revêt presque fatalement un caractère théorique; l'auteur dispose d'un nombre de faits, de détails souvent peu considérable. Il en abstrait une donnée plus générale, souvent con-

çue *à priori*, et sans base sérieuse. Les déductions sont logiques, l'enchaînement des idées est rigoureux, et cependant nous avons parfois de la peine à voir dans ce qu'il dit de l'histoire et non du roman. Comment étayer, par exemple, telle argumentation sur la royauté d'un mot de Tacite, quand on avoue pourtant — et nous sommes tout à fait de cet avis — que mainte fois l'historien romain n'attachait lui-même aucun sens précis (*der sich dabei oft gewiss gar nichts besonderes dachte*) à l'expression sur laquelle on argumente à perte de vue!

M. S. passe en revue toutes les faces de la constitution primitive des Germains, constitution spontanée, bien entendu, car il n'admet pas qu'ils aient eu des législateurs dans ces temps reculés de leur histoire. Son premier chapitre traite des *citoyens* et de la *souveraineté populaire*, le second de la *royauté*. Ses idées là-dessus ne nous ont point paru très nettes, ce qui n'a rien d'étonnant d'ailleurs, les sources ne permettant pas d'arriver, du moins pour les époques antérieures à la migration des peuples, à des conclusions définitives sur la nature de la royauté primitive allemande. Nous trouvons aussi le tableau du *Freistaat* de M. S. singulièrement idéal pour une population dont l'auteur déclare (p. 59) « qu'elle n'avait guère un sentiment du droit plus développé que celui qui régnait dans l'armée de Clovis, c'est-à-dire aucun. » Les chapitres suivants sont consacrés à la *religion*, à l'*armée*, aux *fonctionnaires*, à *l'administration des finances* (étude purement négative) et aux *affaires étrangères*. Quelques-unes de ces têtes de chapitre, la dernière par exemple, nous semblent bien modernes pour servir de cadre aux idées et aux institutions de l'Allemagne païenne. Relevons dans ce chapitre une déclaration qui n'étonnera pas les savants, mais que les préjugés nationaux, surexcités de nos jours plus que jamais, n'en rendent pas moins méritoire. M. S. reconnaît que la bonne foi des anciens Germains, la *deutsche Treue* si prônée par tant de compilateurs ignorants ou infatués d'eux-mêmes, est une légende sans fondement historique. La mauvaise foi des Germains était, au contraire, proverbiale dans l'antiquité et les serments même les plus solennels ne les empêchaient pas de violer leurs promesses (p. 185). Il faut dire cependant qu'il en a été de tout temps ainsi quand des peuples barbares se sont trouvés en lutte avec des nations civilisées. Ils essaient alors de racheter les désavantages naturels de leur situation en profitant de toutes les occasions favorables et, comme c'est un honneur à leurs yeux de réussir à tromper l'ennemi, le mensonge et la fraude leur paraissent choses fort admissibles. Les anciens Germains n'en ont fait ni plus ni moins que d'autres peuples d'un développement analogue, mais ils ont bénéficié des illusions ou des exagérations de Tacite et leurs descendants ont naïvement revendiqué plus tard pour eux des vertus qu'ils n'auraient aucunement appréciées, s'ils les avaient connues. On n'a qu'à lire Grégoire de Tours, par exemple, pour être édifié sur ce sujet.

M. Sickel arrête son tableau de l'état primitif allemand aux années qui suivirent l'occupation de l'empire par les barbares. Le *Freistaat* périt,

selon lui, par suite de la grande révolution économique qui s'accomplit alors dans l'état germanique, et par l'accroissement du pouvoir royal, qui bénéficie de la manière de voir des provinces conquises. Aussi l'établissement des tribus germaniques sur le territoire romain est-il, aux yeux de l'auteur, le moment le plus important peut-être dans tout le développement historique constitutionnel de l'Allemagne ancienne et moderne. Il en fera le point de départ de son second volume.

Nous n'avons point caché les objections que suscitait, à notre avis, la méthode du jeune professeur de Goettingue et les réserves que nous devions faire, sans entrer dans les menus détails de sa consciencieuse étude. Nous tenons d'autant plus à appuyer, en terminant, sur le fait que son ouvrage est une étude originale, et non pas une compilation des travaux antérieurs. L'auteur, s'il est plus théoricien parfois qu'il ne faudrait, est assurément un penseur de mérite, un chercheur, et, quand même on n'accepterait point certaines de ses conclusions, on trouvera toujours plaisir et profit à le suivre dans ses raisonnements et à se rendre compte de sa manière de voir.

R.

---

248. — **Der Rheinische Bund, 1254,** von Julius Weizsaecker. Tübingen, Laupp. 1879, 218 p. in-8°. — Prix : 6 fr. 25.

On sait quelle importance acquirent en Allemagne, principalement au xiv^e siècle, les confédérations urbaines destinées à contre-balancer l'influence des princes ecclésiastiques et laïques et à repousser leurs attaques et leurs exactions continuelles. Mais ce n'est pas au règne de Charles IV et de Wenceslas seulement que remontent ces associations des villes libres de l'Allemagne. Dès le milieu du xiii^e siècle, au moment où la disparition de la dynastie des Hohenstaufen laissait l'autorité centrale sans représentant sérieux dans l'Empire, il y eut de nombreuses tentatives d'alliances, ébauchées, puis exécutées pour un temps, de la part des villes du sud et de l'ouest de l'Allemagne, soit entre elles seules, soit avec des princes voisins. L'histoire de tous ces efforts, tant au xiii^e qu'au xiv^e siècle, a singulièrement attiré l'attention de la critique dans ces dernières années. Aux travaux de Schaab et d'Arnold sont venus se joindre ceux de Vischer, d'Ebrard, de Busson, pour ne mentionner que les plus importants d'entre eux. Le plus récent de tous est celui de M. J. Weizsaecker, professeur à Goettingue, l'éditeur bien connu des *Actes et recès des diètes de l'empire*, en cours de publication. Le volume de M. W. est au fond une réfutation critique de l'opuscule de M. Busson, *Zur Geschichte des Landfriedensbundes deutscher Staedte* publié en 1874, et non pas, comme on pourrait le croire d'après le titre, une histoire complète et détaillée de la Ligue rhénane de 1254. Les rectifications et les notes réunies par M. W. pour répondre au jeune savant d'Innsbruck ont fini

par former un volume et par dépasser de beaucoup les développements de M. Busson lui-même.

Les divergences d'opinion de M. W., présentées d'ailleurs d'une façon très courtoise et sans polémique acrimonieuse, sont basées principalement sur une appréciation différente des textes peu nombreux, connus depuis Leibnitz, republiés de nos jours par Boehmer et Pertz, qui se rapportent à la confédération de 1254. Le manuscrit le plus ancien qui les contienne se trouve aux archives de Vienne et M. W. a pu le consulter et le collationner à loisir, grâce à l'obligeance bien connue de M. le chevalier d'Arneth. Si l'on fait abstraction d'une autre copie, publiée par Freyberg dans sa *Sammlung histor. Schriften* (Stuttgart, 1827) et perdue depuis, c'est même le texte unique qui nous reste, en dehors duquel il n'y a point, pour ainsi dire, de documents authentiques à consulter. L'opinion qu'on se fera sur la Ligue de 1254 dépendra donc exclusivement, en fin de compte, de l'opinion qu'on aura sur le recueil de matériaux en question. Disons tout de suite que M. W. voit dans le *Codex* de Vienne un recueil officiel des actes et récès de la confédération rhénane, compilé dans la chancellerie de Mayence, en octobre 1256, à l'usage de la ville de Ratisbonne, qui venait d'entrer dans la Ligue, et destiné à orienter cette cité sur le but et les obligations de l'association. De Ratisbonne le manuscrit serait venu échouer au couvent d'Altaich, et c'est sous le couvert de l'abbé Hermann d'Altaich que la critique le mentionne encore aujourd'hui de préférence. M. W. a commencé par donner une édition nouvelle des pièces, et y a porté ce soin minutieux qui caractérise les publications analogues de l'éditeur des *Reichstagsakten*. Jusqu'à ce que le hasard fasse retrouver le manuscrit utilisé par Freyberg, il n'y aura donc pas à revenir sur la critique et la reconstitution des textes. Dans un second chapitre, l'auteur examine en détail l'acte de confédération du 13 juillet 1254. M. Busson n'avait voulu y voir qu'un projet de rédaction provisoire, M. W. l'admet comme le texte définitivement arrêté de la charte fédérale elle-même. M. W. appuie également sur le fait que la ligue de 1254 ne fut pas le moins du monde une ligue exclusivement urbaine, mais qu'elle comprit également des princes ecclésiastiques et laïques en assez grand nombre, ce qui change évidemment le caractère qu'on lui reconnaissait jusqu'ici ; ses congrès officiels étaient fréquentés par les envoyés des seigneurs comme par ceux des villes libres, ainsi que le prouvent ceux des documents originaux que nous pouvons consulter encore. Le but primitif, immédiat de l'association était la défense des intérêts commerciaux communs, la lutte contre les tarifs douaniers qui paralysaient le commerce rhénan; à ce motif principal se joignit, dans la suite, le besoin de rétablir la paix, le *Landfrieden* dans l'Empire, enfin le désir d'exercer une certaine influence lors de l'élection du prochain roi d'Allemagne. Mais de même que le but à poursuivre était vague, de même aussi l'organisation de la ligue resta toujours fort rudimentaire. Il n'y eut jamais ni armée, ni finances communes, pas plus qu'un tribunal arbitral pour

les membres de la ligue ou un comité dirigeant solidement établi. Mayence exerçait, de concert avec Worms, une espèce d'hégémonie nominale, mais sans posséder aucune autorité véritable. On commença bien par grouper les cités rhénanes en villes *supérieures* et *inférieures*, séparées par l'embouchure de la Moselle; il est même question quelque part d'équiper une flottille commune, mais sans que la proposition se soit réalisée jamais.

En somme, conclut M. Weiszaecker, et nous sommes de son avis, la ligue de 1254 n'a pas l'importance politique qu'ont voulu lui donner certains historiens récents. En se rendant en 1256 aux diètes de l'Empire, de leur propre mouvement, et presque de leur seule autorité, les villes rhénanes ont certainement fait un premier pas en avant pour obtenir la place qu'elles tinrent plus tard dans la constitution générale de l'Empire, mais il ne faut pas exagérer l'importance de cet acte, tout isolé d'ailleurs. Il ne faut pas oublier non plus que la ligue, en s'appuyant dès l'origine sur l'autorité royale, s'exposait, soit à tomber avec elle, soit à être absorbée par le pouvoir monarchique. C'est au xiv^e^ siècle seulement que les tentatives des villes, ébauchées dès le xiii^e^, purent être reprises avec plus de chances de réussite, sans rencontrer cependant un succès plus durable[1].

R.

---

249. — **Acta publica.** Verhandlungen und Correspondenzen der schlesischen Fürsten und Staende. Bd. V. Die Jahre 1622-1625, herausgegeben von D^r^ Julius Krebs. Breslau, Jos. Max et Comp. 1880, x, 356 p. in-4°. — Prix : 10 fr.

Nous avons rendu compte, à plusieurs reprises déjà, des premiers volumes de cette collection de documents relatifs à l'histoire de la Silésie pendant la guerre de Trente Ans. Les quatre premiers tomes de ce travail, qui n'est pas près de toucher à sa fin, avaient été donnés au public par M. le professeur Palm, de Breslau, et nous avons relevé l'esprit critique, la conscience qu'il avait apportés à ce long et parfois fastidieux travail. Des études d'un autre genre ayant absorbé ses loisirs, il a cédé la direction de la présente publication à M. J. Krebs, dont nous avons également déjà parlé dans cette Revue et qui continuera, nous l'espérons, les traditions scientifiques de M. Palm, tout en activant un peu la publication des volumes suivants.

Ce cinquième volume embrasse les documents relatifs à l'histoire de la province de 1622 à 1625, pendant un peu plus de quatre années; ce fut une période douloureuse pour la Silésie, car elle eut à souffrir de toutes les conséquences de la défaite de Prague, tant sur le terrain poli-

---

1. P. 66, il faut lire sans doute *compendiœs* pour *minutiœs*, qui ne répond nullement à l'idée de l'auteur. — P. 95, lisez *Bund* pour *Burd*. — P. 99, lisez *noch* pour *noeh*, etc.

tique et religieux que sur celui des intérêts matériels, après avoir été entraînée dans la rébellion bohême. Persécutions dirigées contre les communautés évangéliques, dépréciation monétaire, pillages incessants par les auxiliaires polonais de l'empereur, impôts écrasants, toujours renouvelés, tels sont les faits principaux qui reviennent sans cesse dans les documents réunis par M. Krebs. C'est ainsi qu'en 1624 les Etats frappèrent le pays d'un impôt de 16 o/o sur le revenu ; il est vrai que dès 1623 la Silésie était en possession d'une dette de 3,700,000 thalers (p. 215). Lors de la révision des comptes, en 1625, le trésorier des Etats avait en caisse pour 1,180 thalers de fausse monnaie (p. 344.) Nous trouvons aussi de curieux détails sur la mendicité d'alors, devenue un véritable fléau pour la province (p. 289.)

Nous voudrions voir l'éditeur adopter pour les volumes suivants une légère innovation qui serait assurément bien accueillie par tout le monde ; c'est de mettre en tête de chaque pièce, du moins de celles de longue haleine, un résumé très-sommaire de leur contenu. Peut-être aussi aurait-il avantage à résumer en deux ou trois pages d'introduction historique les traits principaux du tableau ressortant chaque fois de l'ensemble des documents inédits réunis dans chaque volume. Elles serviraient à orienter les lecteurs dès le début [1].

R.

---

250. — **La persécution de l'Eglise de Paris en l'an MDLIX.** Genève, imprimerie J. G. Fick. 1880, 286 p. in-folio. — Prix : 20 fr.

On sait combien de fois déjà tous ceux qui sont appelés à s'occuper d'un peu plus près de l'histoire de la Réforme en France ont exprimé le désir de posséder une édition nouvelle de l'*Histoire des Martyrs* de Jean Crespin. L'œuvre de l'avocat d'Arras, augmentée à chaque édition successive, et longtemps après la mort du premier compilateur, est en effet l'un des monuments les plus curieux de la foi huguenote au XVIe siècle. Ses récits saisissants et naïfs, fruit de la collaboration de centaines de correspondants ou de témoins inconnus ou obscurs, permettent à l'observateur impartial de se faire une idée plus vraie, plus spontanée du moins du mouvement religieux et moral qui travaillait la France, qu'il ne l'aurait en parcourant les mémoires des hommes politiques d'alors ou les œuvres des théologiens de profession. La passion religieuse s'y rencontre assurément, là comme partout ailleurs dans la seconde moitié du XVIe siècle, violente parfois, âpre aux persécuteurs, mais trop franche et trop spontanée pour songer à dénaturer les faits. Et non-seule-

1. L'éloge de George Ier de Saxe (p. 215) ne nous paraît guère mérité. Quand on songe quel besoin Ferdinand II avait de son appui, on est obligé de conclure qu'il a bien mollement plaidé la cause de ses coreligionnaires.

ment ceux-ci se rencontrent dans l'*Histoire des Martyrs* avec une abondance extraordinaire, mais les renseignements contemporains réunis par Crespin et ses amis sont également précieux par leur exactitude même. Les époques antérieures traitées dans l'ouvrage présentent, il est vrai, un intérêt infiniment moindre. Mais on n'a qu'à relire, par exemple, les détails circonstanciés du procès d'Anne Dubourg pour voir quelles informations nombreuses et sûres les compilateurs du martyrologue avaient su se procurer autour d'eux. Cependant un volume de douze cents pages in-folio ne se réimprime pas facilement et puis tout n'y mérite pas non plus les honneurs d'une réimpression. Un riche et savant Genevois, M. Gustave Révilliod, auquel nous devons déjà tant de réimpressions curieuses et d'études originales sur l'époque de la Réforme, tant en France qu'en Suisse, a conçu le projet de réaliser, dans la mesure du possible, une œuvre devant laquelle a reculé jusqu'ici le protestantisme français tout entier. Le présent volume est le second extrait de Crespin qu'il publie depuis trois ans ; il renferme, d'après l'édition définitive de 1619, tous les chapitres de l'*Histoire des Martyrs* qui se rapportent à l'histoire de l'Eglise de Paris et aux persécutions qu'elle subit de 1557 à 1559.

La réimpression de M. Révilliod est exécutée d'une manière splendide, sur papier de luxe, en caractères antiques, par l'imprimerie Fick, de Genève ; c'est un vrai monument typographique et le digne imprimeur de 1619, le brave P. Aubert, en revoyant aujourd'hui cette partie de son œuvre, sous sa forme nouvelle, aurait quelque peine à la reconnaître. Nous souhaitons vivement que M. Révilliod veuille continuer son œuvre de résurrection si méritoire ; peut-être ajouterait-il encore à notre reconnaissance, s'il voulait bien tirer de son riche fonds scientifique quelques notes explicatives et les répandre, selon les besoins, au bas de certaines pages de son texte.

R.

---

251. — **Le rétablissement du catholicisme à Genève il y a deux siècles.** Etude historique d'après les documents inédits par Albert RILLIET. Genève, Georg. Paris, Fischbacher. 1880. VII, 255 p. in-8°.

Durant la première moitié de son règne, Louis XIV était représenté à Genève par un simple agent sans caractère diplomatique, genevois de naissance lui-même, et même ancien pasteur. Quand ce personnage mourut en 1679, plusieurs compétiteurs se présentèrent pour obtenir « le paquet du Roy » comme on disait alors, mais le gouvernement français préféra nommer un résident en titre qui pût soutenir plus énergiquement, selon les circonstances, les volontés du roi, son maître, tant sur le terrain religieux que dans le domaine politique.

Le ministre qui dirigeait alors les affaires étrangères, M. de Pomponne, fit désigner pour ce poste l'un de ses parents, Laurent de Chau-

vigny, gentilhomme provençal que Mme de Sévigné n'avait point tort de malmener dans ses lettres, si nous jugeons de son savoir-faire par sa conduite à Genève. Quand le nouveau résident vint s'établir, vers la fin de 1679, sur les bords du Léman, il se mit en devoir de faire célébrer la messe dans son hôtel, selon les instructions qu'il avait reçues, en y invitant toutes les notabilités catholiques des terres voisines de France et de Savoie. Le gouvernement genevois fit en vain démarches sur démarches à Versailles pour empêcher la célébration d'un culte, interdit par la constitution de la république. Louis XIV refusa de prêter l'oreille à ces doléances, et Chauvigny put assister, avec ses amis, à la première messe dite à Genève depuis la Réforme, le 30 novembre 1679. Mais, exalté par ce premier succès, le résident se montra d'une maladresse extrême. Il déclarait ouvertement qu'il ne quitterait la ville qu'après avoir fait célébrer la messe dans tous les temples ; il fourrait des traités de controverse dans le manchon des dames qui venaient lui rendre visite ; il entrait en correspondance avec les évêques voisins et même avec le Saint-Siège pour travailler à la conversion des hérétiques. Pomponne essayait en vain de refroidir un zèle, déplaisant aux yeux même du monarque ; rien n'y faisait. On vit un jour Chauvigny charger en personne la foule sur les trottoirs de Genève, pour quelques huées lancées à des moines qui passaient. Le gouvernement genevois se voyait à la veille d'une formidable émeute. Heureusement pour lui qu'à ce moment même Pomponne dut quitter le ministère, et son successeur, Colbert, ne fut pas fâché peut-être de pouvoir destituer l'une des créatures de son prédécesseur. Louis XIV accorda donc, en 1680, la révocation de Chauvigny, que l'un des syndics de Genève, Michel Tremblay, était venu solliciter avec une habile souplesse, en déposant les hommages les plus extravagants aux pieds du Grand Roi.

Tel est le résumé rapide des faits relatés par M. Rilliet dans son dernier volume. L'honorable historien genevois est bien connu par ses travaux antérieurs ; il y a quelques années, nous avons entretenu déjà nos lecteurs de son beau travail sur les *Origines de la Suisse*. Il a tiré les matériaux de son récit des archives de Genève et de celles de Paris. On peut dire que presque tous les détails en étaient inconnus. Peut-être l'épisode traité était-il un peu mince pour un si volumineux travail, mais M. R. raconte si agréablement, avec tant *d'humour* et — je me hâte de l'ajouter — avec une impartialité si entière, qu'on suit bien volontiers le narrateur à travers les menus détails de ce chapitre des relations diplomatiques de la république genevoise avec son puissant et parfois dangereux voisin.

R.

---

252. — **Paris pendant la Révolution,** d'après les rapports de la police secrète (1789-1800), par Adolphe SCHMIDT. Traduction française accompagnée d'une préface par Paul VIOLLET. Tome Ier : Affaires politiques. Paris, Champion, 15, quai Malaquais. 1880.

Ce n'est pas une traduction littérale de l'ouvrage de M. Adolphe Schmidt que M. Viollet présente au public français, mais une *adaptation,* comme on dit aujourd'hui, c'est-à-dire une sorte de *Belle Infidèle.* M. S. est à coup sûr un historien distingué, mais, comme un certain nombre de ses compatriotes, il se laisse aller volontiers à faire autre chose que de l'histoire; il prend à tout propos, et même hors de propos, le ton d'un pamphlétaire ou d'un prêcheur, et l'on doit remercier M. V., un savant lui aussi, d'avoir donné à ce livre trop allemand « une allure un peu plus française ». Le traducteur aurait même pu se montrer plus sévère, et couper court, surtout au commencement, à bien des digressions qui sont inutiles malgré leurs prétentions à la grande éloquence.

Ainsi allégé, l'ouvrage de M. S. peut compter parmi les meilleurs que l'on ait composés sur l'histoire de Paris ; on y trouve même quelques chapitres d'histoire générale excellents, tels que le chapitre sur les Hébertistes et sur le club des Cordeliers. Le chapitre sur les cafés est également très bon; mais pourquoi M. S., si riche de son propre fonds, affecte-t-il de ne pas citer des ouvrages qu'il a certainement consultés, entre autres ceux de MM. de Goncourt? Il est si naturel, et, selon nous, si agréable de rendre à chacun la justice qui lui est due!

On peut reprocher à M. S., presque toujours si exact, quelques erreurs de détail; il grossit parfois les faits, parfois aussi il les dénature, à son insu, pour les faire entrer dans un cadre trop étroit. Ainsi la *Jeunesse dorée* de 1795 (car le traducteur a démontré qu'elle existait sous ce nom deux ans avant 1797) est jugée par M. S. avec une partialité singulière. On lui attribue une action considérable sur la marche des événements : « Elle formait l'opinion publique, dit en propres termes M. S., puis, soutenue par elle, elle réclamait, commandait, prohibait, et personne n'osait, même à la Convention, lui résister (p. 185). » Et l'apothéose de Marat, est-ce de concert avec les muscadins que la Convention l'a décrétée? Ailleurs, (p. 227 et sq.) l'historien vante la « pureté de mœurs » de la *Jeunesse dorée;* c'est elle qui surveille Babœuf et qui sauve la France du communisme (p. 319). Tout cela est singulièrement exagéré, sinon faux. Les jeunes gens de 1795 se sont contentés d'exprimer bruyamment, avec la pétulance de leur âge, l'opinion de l'immense majorité de la nation. La France a toujours été centre gauche, comme on disait naguère encore ; elle préférait les Girondins aux Montagnards, et l'on peut affirmer, quand on a lu des milliers de lettres écrites à cette époque de toutes les parties du territoire français, que la chute de Robespierre a comblé de joie les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la nation. Ce que tout le monde pensait et disait, les jeu-

nes gens l'ont crié, hurlé parfois dans la rue, sur les places publiques, dans les cafés et dans les concerts ; là s'est borné le rôle de la *Jeunesse dorée,* dont il ne faut pas faire un parti politique conduit ou non par Fréron.

Il n'est pas vrai non plus que tous les Conventionnels se soient tenus cachés jusqu'à minuit le 1er prairial, lors de l'assassinat de Féraud ; tout le monde connaît la courageuse attitude de Boissy d'Anglas, et plusieurs autres députés restèrent à leur poste de même que leur admirable président.

On pourrait relever de même quelques autres erreurs dont la cause est évidemment que M. S., comme beaucoup d'autres historiens, accorde trop d'importance aux documents inédits dont il se sert. M. S. a découvert et publié le premier, il y a déjà quelques années, les Rapports secrets de la police parisienne pendant la Révolution. Mais les rapports de police ont nécessairement un inconvénient; l'agent subalterne qui écrit fait comme le simple soldat qui raconte une bataille : il n'a vu qu'un petit coin, et il croit avoir tout vu. « J'y étais, s'écrie-t-il avec feu, je sais bien comment les choses se sont passées! » Mais c'est là précisément qu'est l'erreur, et l'historien, comme le chef de la police, est obligé, pour arriver au vrai relatif, de contrôler l'un par l'autre les différents rapports de ses agents; il doit faire aussi la part de la vantardise, de la pusillanimité ou de la niaiserie des hommes dont il reçoit les dépositions. C'est pour n'avoir pas toujours porté son attention de ce côté que M. Schmidt est parfois trop absolu dans ses jugements; il n'en est pas moins vrai que son travail est excellent, qu'il méritait d'être traduit par M. Viollet et que, suivant un mot très juste de M. A. Stern, ce livre tiendra parmi ceux qui ont été écrits sur la Révolution un rang éminent.

A. Gazier.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. l'abbé Pierre Bouche, ancien missionnaire à la Côte des Esclaves, a fait paraître dans les *Études catholiques* et tirer à part une *étude sur la langue nago* (Bar-le-Duc, Philipona. 51 p.). Les Nagos, peuple de la Côte des Esclaves, sont désignés par les voyageurs sous le nom de Yoroubas ou Yaribas; leur pays est borné au Nord par le Nufé et le Borghou; à l'Est par le Bénin et le Niger; à l'Ouest par les royaumes de Dahomey et de Porto Novo; au Sud par le golfe de Bénin. Leur langue est celle de plus de trois millions de noirs; on la parle dans le Nyffé et autres contrées voisines; elle est d'un usage quotidien sur la côte du Jébou, au cap Saint-Paul et même à Sierra-Leone. M. l'abbé Bouche a étudié cet idiome en Afrique même, durant un séjour de sept années. Voici la division de son travail : I. *Phonétique* (p. 5-8 : on remarquera dans cette partie ce fait curieux, que les voyelles de la langue nago sont soumises à plusieurs tons et que le même mot, à des tons

divers, exprime clairement des sens divers et distincts; ainsi *fa*, prononcé sur un ton élevé, signifie : essuyer, nettoyer; prononcé sur un ton plus bas, il veut dire : tirer à soi, attirer. D'après M. Bouche, le nago admet trois tons : le ton *élevé*, le ton *moyen* et le ton *bas*). II, *Racines et composition de mots* (p. 8-18). III. *Euphonie* (p. 19-23). IV. *Grammaire* (p. 23-35). V. *Notes philologiques sur les noms de nombre* (p. 35-41). A son étude M. Bouche a joint un *spécimen de l'idiome nago* (p. 41-49); c'est un *alo* (parabole, allégorie) sur le lézard. M. Bouche a recueilli quarante-six de ces *alos* et plus de six cents proverbes nagos; puisse-t-il « trouver les moyens qui lui font défaut », pour les publier!

— Notre collaborateur M. Olivier Rayet a fait paraître chez Quantin la première livraison de ses *Monuments de l'art antique* (In-folio, IV et 72 p., 15 planches en héliogravure). Ce recueil paraîtra en six livraisons, comprenant chacune 15 planches avec notices explicatives. Chaque livraison formera un tout indépendant et se vendra séparément 25 francs; il paraîtra de deux à trois livraisons par an. Une table générale et un carton spécial destiné à contenir tout l'ouvrage seront délivrés gratuitement aux souscripteurs avec la dernière livraison. (Il a été tiré 50 exemplaires numérotés, planches sur chine et texte sur hollande; chaque livraison de ce tirage de luxe se vendra au prix de 50 francs, à la condition que chaque acheteur souscrira à l'ouvrage complet.)

— Le 15 janvier, M. François Lenormant doit publier la première livraison de la neuvième édition de son *Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques;* cette édition, entièrement remaniée par l'auteur, aura la forme d'une édition de luxe; elle renferma de nombreuses illustrations, représentant les monuments anciens.

— Dans son travail récent sur *les médailles religieuses du Pas-de-Calais* (Arras, Rohard-Courtin. In-8°, 300 p.), M. L. Dancoisne nous décrit trois cent trente six médailles dont les plus anciennes remontent au premier tiers du XIII^e siècle et qui se répartissent entre quarante-et-une localités; trente-cinq planches lithographiées accompagnent cet ouvrage sur des pièces de dévotion que les pèlerinages ont rendues si fréquentes; une introduction de 42 pages nous renseigne brièvement sur l'histoire des médailles religieuses.

— M. F. M. Gustave Millot, bibliothécaire et archiviste de Châlon-sur-Saône, vient de dresser l'inventaire des archives municipales de cette ville antérieures à 1790. (Châlon, Mulcey. In-4°, XI et 516 p.)

— Le tome second de l'*Histoire de la société française au moyen âge* (987-1483) par M. Raoul Rosières, vient de paraître. (Laisney, 496 p.) Il renferme les deux dernières parties de l'ouvrage; III. *Le clergé* (p. 7-334 : *Histoire du clergé; les adversaires de l'Eglise; les moines; les élèves séculiers; mythologie féodale; les cathédrales; le culte; le savoir et l'enseignement; les lettres et les sciences*); IV. *Le peuple.* (p. 337-484 : *Histoire du peuple; les misérables; les campagnes; les villes; le travail.*) Le livre se termine par une conclusion (p. 487-492) et par une note justificative (p. 493-496) où M. Rosières s'explique sur ses procédés et sa méthode. Un de nos collaborateurs rendra compte prochainement des deux volumes de cet ouvrage.

— M. Armand Parrot, président de la société académique de Maine-et-Loire, a fait tirer à part une notice parue dans la *Revue des sociétés savantes* (7^e série, tome II). Cette notice (Imprim. nation. 14 p.) est consacrée à l'abbaye royale de Saint-Florent-lès-Saumur, reconstruite, après l'incendie de la ville et de la forteresse de Saumur (1025), par Foulques Nerra, sur les bords du Thouet. Elle est suivie de l'inventaire du trésor de cette abbaye, inventaire dressé le 27 décembre 1538, à la

requête de Claude Errault, vicaire et procureur du cardinal de Tournon. La ruine du trésor de l'abbaye de Saint-Florent-lès-Saumur eut lieu en 1562, après le massacre de Vassy.

— MM. Marius Michel, relieurs-doreurs, publient chez Morgand et Fatout un splendide in-folio de 144 pages (prix : 30 fr.), où ils étudient « au point de vue artistique » *la reliure française depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle*. Dans le premier chapitre de leur ouvrage, ils exposent les qualités d'une reliure bien faite. Ils retracent ensuite l'histoire de la reliure sous chaque roi de France, depuis Louis XII jusqu'à Louis XVI, et apprécient le style particulier de nos grands relieurs, leur mérites et leurs défauts, le degré de perfection auquel ils ont élevé leur art; à côté des chefs-d'œuvre des collections royales, ils nous font admirer les pièces précieuses que renfermaient les collections des plus célèbres bibliophiles, de Grolier, du président de Thou, du chevalier Digby, de Mazarin, de Fouquet, de Colbert, de Ségures et de cet Habert de Montmort pour qui travaillait Le Gascon; en un mot, ils nous donnent une monographie complète de cette industrie, dans laquelle, selon leur expression, la France a promptement conquis la première place et s'y est maintenue avec une telle supériorité que nulle autre nation n'a pu, depuis trois siècles, parvenir à la lui disputer. L'exécution matérielle de ce volume est très remarquable; tout est à louer, non-seulement le papier, les caractères, l'ornementation des marges, mais les gravures, au nombre de vingt-deux, qui reproduisent les plus belles des reliures que possèdent la Bibliothèque nationale et les collections particulières. On ne pourra faire qu'un reproche à MM. Marius Michel; c'est d'avoir négligé le travail de notre savant collaborateur, M. Defrémery, sur les *Etudes sur la reliure des livres*, de G. Brunet. (*Journal des savants*, août-septembre 1876.)

— Nous avons reçu la troisième partie de l'ouvrage de M. H. D. de Grammont sur les *relations entre la France et la régence d'Alger au* XVIIe *siècle* (Alger, Jourdan. 40 p.); elle est intitulée *La mission de Sanson Le Page et les agents intérimaires (1633-1646)*. Nous y reviendrons.

— Le tome XIe des *archives de la Bastille, documents inédits*, recueillis et publiés par M. François Ravaisson (Pedone-Lauriel. In-8°, 558 p. 9 fr.), renferme, comme dit l'éditeur, beaucoup de documents curieux pour l'histoire des mœurs. Ces documents empruntés presque tous au Journal de du Junca, et aux correspondances de d'Argenson, Chamillart, Pontchartrain, Torcy, sont relatifs à des camisards, à des espions, à des pamphlétaires et à des caricaturistes, à Achille de Harlay, conseiller au parlement de Paris, au mystique Boutez qui prétendait prêcher une religion nouvelle, à une dame de Bredeville qui fut accusée d'avoir voulu faire périr Louis XIV par le poison, à un bénédictin janséniste dom Thierry de Viaixnes, à un capitaine du Boile, duelliste qui essaie, par un sonnet, d'obtenir sa grâce de Chamillart, à Avedick, patriarche des Arméniens de Constantinople, en qui plusieurs auteurs ont vu le célèbre *Masque de fer*, etc., etc.

— M. de Lescure, qui vient de publier en deux volumes les *Œuvres choisies* de Rivarol (Libr. des bibliophiles XXXI-319 et 365 p. 3 fr. le vol.), nous apprend qu'il paraîtra sous peu un livre entier sur Rivarol.

— Le dernier volume de *Mémoires* publié par la *Société d'émulation du Jura* (Lons-le-Saulnier, Deglume. In-8°, 403 p.) renferme les travaux suivants : I. *Histoire des états généraux et des libertés publiques en Franche-Comté*, par M. Clerc. II. *La campagne des frontières du Jura en 1815*, par M. Challe. III. *Champagnolle et ses environs*, par MM. Guillermet et Prost. IV. *Etudes d'archéologie préhistorique dans les environs de Chatelneuf*, par M. Girardet. V. *Lettres de rémission accordées à des Francs-Comtois pour crimes commis pendant la guerre de Trente Ans*, par

M. VAYSSIÈRE. VI. *Le crime de Balthazar Gérard* (le meurtrier du prince d'Orange qui était Franc-Comtois) par M. VINGTRINIER.

— Il paraît, depuis le 16 septembre, tous les jeudis, un nouveau recueil sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs, le *Bulletin pédagogique d'enseignement secondaire* (à Paris, chez Paul Dupont, rue Jean-Jacques Rousseau, 41 ; prix de l'abonnement annuel : 6 francs.) Le sous-titre de la nouvelle revue, *méthodes, plans d'études, exercices scolaires,* indique parfaitement pour quel objet elle a été fondée. Si les nouvelles réformes opérées dans l'enseignement secondaire sont assurées du concours de presque toutes les volontés, elles rencontrent encore des obstacles qui en compromettent ou en retardent le succès : l'inexpérience en présence de matières absolument nouvelles, la difficulté de rompre avec des habitudes invétérées, les tâtonnements et les incertitudes inévitables au début de toute entreprise. Aussi la Direction de l'enseignement secondaire a-t-elle lancé le 28 septembre une circulaire qui était le commentaire des nouveaux programmes, et des conférences ont été faites aux maîtres élémentaires de Paris et de Versailles. Mais, nous disent dans leur programme les éditeurs du *Bulletin pédagogique d'enseignement secondaire,* une circulaire ne saurait prévoir et élucider d'avance tous les points obscurs que révèle seule la pratique ; et les conférences — qui ne s'adressent d'ailleurs qu'à un public restreint — ne peuvent, à moins de se multiplier à l'infini, n'embrasser qu'une partie des questions soulevées par la réforme. Le *Bulletin pédagogique d'enseignement secondaire* donnera des informations plus fréquentes et plus variées ; il publiera les instructions ministérielles, propagera au loin la parole des conférenciers, traitera tous les sujets à l'ordre du jour, descendra dans le détail des exercices scolaires, permettra aux professeurs d'échanger leurs vues, et, au besoin, de provoquer les explications de l'Administration supérieure sur tout ce qui touche à l'application des programmes. Le *Bulletin pédagogique d'enseignement secondaire* a déjà publié, — outre le plan d'études adopté par le conseil supérieur de l'Instruction publique et le résumé des principes des nouvelles méthodes — les conférences de M. Gaston BONNIER, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, sur *l'enseignement de l'histoire naturelle en huitième et en septième (la méthode, l'enseignement par les objets, l'enseignement par les dessins)* et les nouvelles conférences du même professeur sur le *nouvel enseignement des sciences naturelles et expérimentales ;* — de M. REBIÈRE, sur l'*enseignement du calcul dans la division élémentaire des lycées ;* et des articles de M. PICHON, sur l'*enseignement du français dans la classe préparatoire ;* de M. Jules GAUTIER, sur l'*enseignement de l'histoire dans les classes élémentaires ;* de M. HAUSSAIRE, sur l'*enseignement de l'anglais dans la classe préparatoire*, etc. Ajoutons que le *Bulletin pédagogique* tient ses lecteurs au courant du mouvement du personnel de l'enseignement secondaire.

— M. René Basset nous écrit que le voyage de Botta, publié récemment par M. Levavasseur (cp. *Chronique* du 25 octobre), avait déjà paru en 1841 sous le titre : *Relation d'un voyage dans l'Yémen entrepris en 1837 pour le Museum d'histoire naturelle de Paris par Paul-Emile Botta* (Paris, Benjamin Duprat. In-8°, 148 pages).

— Le 25 octobre M. Louis HAVET, répétiteur de philologie latine à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris ses deux thèses de doctorat ; thèse latine : *De saturnio Latinorum versu ;* thèse française : *Le Querolus, comédie latine anonyme.*

ALLEMAGNE. — On nous dit que M. de RANKE va publier (à Leipzig, chez ses éditeurs Duncker et Humblot) le premier volume d'une Histoire universelle *(Weltgeschichte) ;* cet ouvrage sera plutôt une philosophie de l'histoire qu'une histoire proprement dite ; le premier chapitre aurait pour titre : *Ammon-Ra, Baal et Jehovah.*

— M. Bursian, de l'Université de Munich, travaille à une *Histoire de la philologie*; l'ouvrage est sur le point d'être terminé.

— Nous trouvons dans le 1[er] fasc. du VI[e] volume du *Neues Archiv der Gesellschaft für ælteré deutsche Geschichtskunde* les renseignements suivants sur l'incendie de la bibliothèque de M. Mommsen. Parmi les manuscrits de Jordanis, dont M. Mommsen était sur le point de terminer l'édition, le Palatinus d'Heidelberg et un ms. de Cambridge sont entièrement brûlés, le ms. de Breslau et celui de Vienne, fortement endommagés. Heureusement l'impression du texte qui repose sur ces manuscrits, était achevée; une partie de la préface se trouvait à l'imprimerie; le reste a été sauvé. Un exemplaire de l'édition de Lindenbruch, de la bibliothèque de Hambourg, contenant une collation du ms. perdu d'Arras, a été également anéanti; mais M. Heitz, de Strasbourg, a pu mettre à la disposition de M. Mommsen un autre exemplaire, celui-là même d'après lequel Lindenbruch a fait sa collation. Les deux mss. de Leyde sont intacts. Les travaux préliminaires de M. Mommsen sur Marcellin et Isidore sont conservés dans leur partie principale; différentes collations des petites chroniques, de Bethmann, Ewald et de M. Mommsen lui-même, sont en partie endommagées, en partie détruites. Malgré tout, lisons-nous dans le recueil auquel nous empruntons ces renseignements précis, il faut espérer que les bibliothèques n'hésiteront pas néanmoins à communiquer libéralement leurs précieux manuscrits. M. Du Rieu, bibliothécaire de Leyde, s'est empressé d'écrire à M. Mommsen, avant même d'apprendre que ses manuscrits avaient heureusement échappé aux flammes : « Tant que j'administrerai la bibliothèque de Leyde, je rendrai à vous et à tout le public savant des services scientifiques et vous communuiquerai nos manuscrits. Qu'importe un seul manuscrit perdu, lorsqu'on songe aux 1260 manuscrits que notre bibliothèque a prêtés depuis 1869 et aux beaux travaux que vous et d'autres savants avez su en tirer! »

— La *Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana* vient de s'augmenter du premier volume des œuvres d'Archimède, édité par M. J. L. Heiberg, de Copenhague. Le texte grec est accompagné, outre des notes critiques, quelques notes explicatives et des figures, d'une traduction latine, ce qui est, si nous ne nous trompons, une innovation dans la collection. Elle est heureuse, et il faut espérer que les autres auteurs techniques qui pourront paraître à l'avenir dans cette précieuse petite *Bibliotheca*, partageront le privilège dont Archimède y aura joui le premier. Peut-être un jour y verra-t-on prendre place le groupe si intéressant mais si inintelligible en bien des passages, — à le lire dans les éditions existantes, — des Poliorcètes et des Mécaniciens d'Alexandrie : ils mériteraient, eux aussi, des figures et une bonne version latine bien claire. En attendant, nous apprenons qu'Archimède fini, M. Heiberg donnera dans la même collection les *Eléments* d'Euclide. Espérons que l'éditeur ne s'en tiendra pas là, et que les Eléments seront suivis des *Données*, des Phénomènes, de l'Optique, de tout ce qui nous a été conservé des œuvres du père de la géométrie. Ces textes si éminemment classiques ont bon besoin d'être publiés enfin en s'appuyant sur une base critique sérieuse.

— Le premier volume de la traduction allemande de l'Histoire des littératures slaves, *Istorija slavjanskisch literatur*, de MM. A. N. Pypin et V. D. Spasovic, vient de paraître à la librairie Brockhaus, de Leipzig. (*Geschichte der slavischen Literaturen von Pypin und Spasovic, nach der zweiten Auflage aus dem russischen übertragen*. Erster Band. X et 586 p.) Le traducteur est M. Trautgott Pech, de la maison Brockhaus, connu par ses travaux sur la langue wende et l'un de ceux qui connaissent le mieux en Allemagne les littératures slaves. Le volume renferme, outre l'introduction, trois chapitres : I. *Die Bulgaren* (p. 66-181 : *die alte Zeit, die Zeit des türkischen Joches und der Beginn der Wiederbelebung, die bulgarische Volkspoe-*

sie); II. *Die Süd-Slaven* (p. 182-395 : *die Serbo-Kroaten, die Slovenen*); III. *Der russische Volksstamm* (p. 396-586 : *die Südrussen, die Volkspoesie, die galizischen Russinen*). En attendant la publication de la traduction française de cet important ouvrage — traduction à laquelle travaille M. Ernest Denis, — le public français pourra recourir à l'excellente traduction allemande de M. Pech.

— Le *Magazin für die Literatur des Auslandes* va peut-être prendre le titre de « *Magazin für die Literatur des In-und Auslandes* »; et parler désormais non plus seulement des publications étrangères, mais des ouvrages allemands les plus importants.

— D'après l'*Athenaeum* (nº 2764, p. 501), il s'est formé à Vienne un comité chargé de créer une *Fondation-Littré* à l'occasion du 80e anniversaire de la naissance du célèbre savant; les fonds seraient destinés à récompenser les meilleurs travaux sur des sujets proposés par M. Littré; nous espérons, ajoute l'*Athenaeum*, que cette idée sera favorablement accueillie en France, ainsi qu'en Angleterre et en Amérique.

— M. L. Ennen, archiviste de Cologne, mort le 14 juin à l'âge de soixante ans, était l'auteur des ouvrages suivants : *Geschichte der Stadt Cœln*, (5 vol. 1862-1880); *Quellen zur Geschichte der Stadt Cœln* (6 vol. 1860-1879); *Frankreich und das Niederrhein vom dreissigjaehrigen Kriege bis zur franzœsischen Revolution* (2 vol. 1855-1856); *die Wahl des Koenigs Adolf von Nassau* (1866.); — M. Nitzsch, professeur d'histoire à l'université de Berlin, mort le 20 juin, avait publié : *die Gracchen und ihre næchsten Vorgænger* (1847); *Vorbereitungen zur Geschichte der staufischen Periode* (1859); *Die rœmische Annalistik* (1873).

ANGLETERRE. — M. Pearson, de Pall Mall, vient de découvrir une ode politique inédite de lord Byron. En même temps on a retrouvé plusieurs chansons de Burns, non destinées à la publicité et qui se trouvaient dans un petit volume manuscrit in-4º, de cinquante pages, tout entières de la main de Burns. Ce volume, très bien conservé, fut dédié par le poète à Mme Stewart, de Stairhouse, en 1787. Il a été remis par le petit-fils de Mme Stewart, M. Cunninghame, au comte de Stair, président d'une commission réunie en ce moment à Ayr pour y élever un monument à la mémoire de Burns; il appartiendra au musée que l'on va installer près d'Ayr, sur les bords du Doon, dans le cottage même où est né, le 25 janvier 1759, le plus grand poète de l'Ecosse.

DANEMARK. — Le journal danois d'éducation et d'enseignement, *Notre jeunesse*, traite dans sa cinquième livraison, qui vient de nous parvenir, de la question de l'instruction religieuse dans les établissements d'enseignement secondaire. Côte à côte avec un article où le pasteur C. Mœller essaie d'établir la nécessité de donner aux jeunes élèves, après la confirmation, un enseignement dogmatique de la religion nationale, un article de l'un des rédacteurs du périodique, M. H. Trier, est un plaidoyer en faveur de la création d'un enseignement d'*histoire des religions* dans les classes qui correspondent à la rhétorique et à la philosophie des lycées de France.

ESPAGNE. — On annonce la publication des œuvres choisies (*Obras escogidas*) de don José Amador de Los Rios, en 44 ou 46 volumes in-8º, élégamment imprimés, chacun de 250 à 300 pages; chaque volume sera précédé d'une préface (*prologo*) due aux critiques espagnols les plus renommés; le premier volume, qui renfermera les poésies d'Amador de Los Rios, va paraître prochainement et sera présenté au public par don Juan Valera. Viendront ensuite les ouvrages suivants : *Epistolas literarias, historicas y arqueologicas; Discursos academicos; Estudios artistico-arqueologicos; Estudios historicos; Estudios literarios; Estudios artisticos; Ensayos sobre la historia literaria de los Judios de España; Sevilla monumental y artistica; Toledo*

monumental y artistica; Estudios sobre el estado y educacion de las clases sociales en España durante la edad media; El arte latino-bizantino en España y las coronas visigodas de Guarrazar; Obras de D. Iñigo Lopez de Mendoza, Marqués de Santillana; Estudios sobre las artes magicas en España; Historia critica de la Literatura española; Estudios monumentales y arqueologicos sobre Portugal; Memoria historico-critica sobre las tréguas celebradas en 1439 entre los Reyes de Castilla y de Granada; Monumentos latino-bizantinos de España; Estudios monumentales y arqueologicos de las provincias vascongadas; Memoria acerca del alzamiento y defensa de Sevilla en 1843; Historia social, politica y religiosa de los Judios de España y Portugal. (S'adresser à Madrid, Alcala, 7, au libraire Murillo, ou à Paris, à M. Ernest Leroux.)

ITALIE. — Le troisième congrès international des sciences géographiques doit se réunir à Venise en septembre 1881. Le palais ducal sera mis à la disposition de la société de géographie pour l'exposition qui accompagnera le congrès.

— Il a paru à Florence, chez l'éditeur G. Barberà, un ouvrage de M. Filippo Mariotti, intitulé *Dante e la statistica delle lingue*. On y lit que l'*Enfer* a 33,444 mots; le *Purgatoire*, 39,379; le *Paradis*, 32,719; le poëme entier, 99,542.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 octobre 1880.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie la copie de plusieurs nouvelles inscriptions découvertes aux environs de Terracine par M. de La Blanchère, membre de l'école. Une pierre sépulcrale, d'une époque ancienne, porte les deux lignes suivantes :

P·PLAVIVS·P·L·ANTEROS
FVNDIA·M·F·POSSILA

« Publius Plavius, Publi libertus, Anteros; Fundia, Marci filia, Possila. » Une autre inscription est gravée sur un beau cippe, qui a longtemps servi de bénitier, à San Silviano, mais qui est maintenant à Terracine :

·DIS·MANIBVS
C·MANILII·C·F·FAL
VALENTI/////AI MIII
MANLIAE·C·F·PAPHIES
VIX·AN VI·M·I·D·XX

Les autres inscriptions trouvées par M. de la Blanchère sont à l'état de simples fragments.

L'académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, il est procédé au vote pour l'élection d'un membre libre, en remplacement de M. Labarte, décédé. M. Tissot, ambassadeur de la République française en Turquie, obtient vingt-une voix; M. le comte Riant en obtient dix-neuf. M. Tissot est élu.

L'académie décide qu'elle tiendra sa séance publique annuelle le 12 novembre prochain. M. Gaston Paris est désigné pour lire, à cette séance, son mémoire sur un épisode de la chanson d'*Aimeri de Narbonne*.

L'académie se forme de nouveau en comité secret.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. de Saulcy : Victor Guérin, Description de la Palestine : la Galilée; — *par M. Thurot :* Louis Havet, Le Querolus, comédie latine anonyme : texte en vers restitué d'après un principe nouveau et traduit pour la première fois en français, précédé d'un examen littéraire de la pièce; L. Havet, De saturnio Latinorum versu; inest reliquiarum quotquot supersunt sylloge (thèses de doctorat ès-lettres, formant les 41e et 43e fascicules de la Bibliothèque de l'Ecole pratique des hautes études, sciences philologiques et historiques).

Julien Havet.

Erratum : N° 42, p. 319, ligne 28, au lieu de « son travail », lire « le livre de Meier et Schoemann. »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 15 Novembre — 1880

Sommaire : 253. Wallies, Les sources des Topiques de Cicéron. — 254. Les Grandes Chroniques de Mathieu Paris, Ve vol. p. p. Luard. — 255. Figuier, Les Savants de la Renaissance. — 256. Hallwich, La fin de Wallenstein. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

253. — Maximianus Wallies. **De fontibus Topicorum Ciceronis** (Dissert. inauguralis in Univ. Halensi. 21 déc. 1878). Berlin, Mayer et Müller. 50 p. in-8°.

On connaît la plaisanterie que fit Cicéron à son ami Trébatius quand il eut l'air de lui expliquer les Topiques d'Aristote [1]. Cicéron n'avait que peu ou point lu les écrits scientifiques d'Aristote, mais il n'aurait pas voulu passer pour les ignorer. Beaucoup de modernes, trompés par la similitude du titre des deux traités, se figurent encore aujourd'hui que les *Topiques* de Cicéron sont un commentaire des *Topiques* d'Aristote. M. Wallies relève cette erreur jusque dans l'excellente Histoire de la Littérature romaine de Teuffel.

M. W. résume les travaux antérieurs de Brandis (*Rhein. Mus.*, III, p. 547 sq.) et de Klein (*De fontibus Topicorum*, 1847), mais il ignore complètement ceux de M. Thurot [2]. Il reprend donc la question et prouve, ce qui est aisé, par l'examen des deux traités que Cicéron ne reproduit pas la doctrine d'Aristote. Il se demande alors à qui Cicéron a pu emprunter cet abrégé de la méthode des lieux, et conclut qu'il a reproduit de bonne foi l'enseignement d'un de ses maîtres, qu'il pouvait croire conforme à la doctrine d'Aristote. Ce maître, suivant M. W., serait Antiochus d'Ascalon. Au contraire, Cicéron ne devrait qu'à l'Académie la fin de son traité (depuis le chapitre xxi).

La discussion est bien conduite et dénote chez l'auteur un esprit clair et logique. La conclusion à laquelle il arrive est possible; mais tous les raisonnements sur les sources, quand la source elle-même est perdue, nous semblent pécher par la base. On dépense souvent à la recherche de sources inaccessibles une activité et un talent qui pourraient être mieux employés. Dans le cas présent, à moins qu'un papyrus d'Herculanum ne vienne nous révéler les théories d'Antiochus d'Ascalon, les conjectures de M. W., malgré leur probabilité, rencontreront bien des incrédules.

1. Voir *Etudes sur Aristote* (Politique, Dialectique, Rhétorique), par Charles Thurot (Paris, Durand, 1860), p. 275.

2. Outre l'ouvrage cité ci-dessus, M. Thurot a publié dans la *Revue archéologique*, de 1851 à 1870, de nombreux articles sur différents traités d'Aristote.

La dissertation de M. Wallies sera surtout utile en ce qu'elle contribuera à détromper tous ceux qui, partageant l'illusion qu'a pu se faire Trébatius, veulent retrouver dans les Topiques de Cicéron la dialectique d'Aristote.

E. C.

---

254. — **Matthaei Parisiensis monachi sancti Albani chronica majora**, edited by H. Richard Luard. Vol. V. A. D. 1248 to A. D. 1259. Londres, Longmans et Cie. 1880, in-8°, xxii-748 p. — Prix : 10 sh. (Rolls series).

Dans un précédent numéro de la *Revue critique* (1879, I, 6), j'ai annoncé les quatre premiers volumes de cette importante publication.

« Le présent volume contient l'histoire des années 1248-1259, et termine les *Chronica majora* de Mathieu Paris. Il comprend deux parties : la première s'arrête à l'année 1253, où finissent le ms. du collège de *Corpus Christi* (n° XVI, B de l'édit.), et son abrégé, l'*Historia Anglorum* ; la seconde comprend les années 1254-1259 et reproduit le texte du ms. du musée Britannique, Bibl. reg., 14. c. VII (à partir du fol. 157), écrit certainement tout à fait à la fin de la vie de l'auteur, et portant les marques de l'affaiblissement de ses facultés intellectuelles [1]. » La première partie elle-même n'a pas été rédigée tout entière du premier coup : Mathieu Paris s'était arrêté d'abord à l'année 1250, et c'est aussi à cette date que s'arrête une copie de la chronique contenue dans le ms. Nero, D. 5, de la collection cottonienne [2]. Puis il continua son œuvre jusqu'à la fin de 1253. C'est sans doute alors qu'il entreprit la rédaction de l'*Historia Anglorum* [3]. Plus tard, il revint à sa grande chronique, pour la continuer jusqu'en 1259, où la mort l'arrêta [4].

Sir Francis Madden a élevé des doutes sur l'authenticité de cette dernière partie de la chronique [5]. M. Luard les examine, mais sans s'y arrêter longtemps, et il a raison. On allègue deux phrases qui relatent des événements de l'an 1260, alors que Paris mourut en 1259 ; mais ces phrases sont une invention pure du premier éditeur ; elles ne se trouvent dans aucun ms. Les autres arguments n'ont pas plus de valeur.

Nous avons donc dès maintenant le texte entier de Mathieu Paris, le plus remarquable peut-être des chroniqueurs latins du xiiie siècle, et, dès maintenant, M. L. a droit à la reconnaissance de tous ceux qui étudient l'histoire de cette époque. L'auteur réserve, pour une époque ulté-

---

1. Préface, p. vii.
2. Ce ms., revu par Paris, n'a pas subi les altérations au texte primitif, dont parle la préface du quatrième vol., et que j'ai signalées dans l'art. précité, p. 9.
3. L'*Historia Anglorum* ne dépasse pas cette même année 1253.
4. Le texte s'arrête brusquement avec le récit du supplice de William de Scotinny, exécuté pour crime d'empoisonnement en 1259.
5. Dans la préface de l'*Histor. Anglor.*

rieure, l'étude qu'il nous doit sur la valeur historique des *Chronica majora* et des circonstances dans lesquelles elles furent rédigées. Un sixième volume contiendra de nombreux *Additamenta*, dont beaucoup d'inédits, avec une liste raisonnée des blasons qui se trouvent dans les quatre mss. [1] L'index réclamera probablement un volume à lui tout seul. Quand M. L. aura mené à bonne fin cette œuvre infinie, il pourra dire, lui aussi, son *Exegi monumentum*.

L'index qu'on nous promet sera le lieu naturellement désigné pour contenir les rectifications qui auront été apportées au texte et au commentaire de la Chronique, durant la publication de l'ouvrage. A celles que j'ai déjà proposées dans un précédent article [2], je me permets d'en ajouter quelques-unes relatives au présent volume.

P. VIII, au lieu de « Peter de Vineis », il vaudrait mieux dire « Peter de Vinea ». — P. 48 et 293, n. 2, Martha *(sic)* de Bigorre n'est pas la mère, mais la femme de Gaston de Béarn ; la mère était Garsende de Provence, comme le dit M. L. lui-même, au t. IV, p. 224, n. 2 ; le vrai nom de la femme est Matha (cf. *Rev. crit.*, 1879, I, p. 9). — P. 277, Eskivat « de Chabannois » serait mieux écrit « de Chabanais » (Charente, arr. de Confolens). En général, on peut reprocher à M. L. une certaine négligence pour ramener les formes latines des noms de lieu à leur orthographe actuelle. Ainsi, quand on a p. 49, « W. de Acri monte », et p. 209 « castrum... quod Egremundus appellatur », il faut imprimer, non Egremont, mais Gramont. — P. 256, la place forte « quod Castellium dicitur » est Castillon, non Chatillon. — P. 334, M. L. n'identifie pas le « castrum quod Mons Albani nuncupatur » ; c'est Montauban, château dans la commune de Casseuil (Gironde). — Nous écrivons toujours maintenant Châteauroux, non Chateau-Roux (p. 117, 130, 143), Wissant et non Witsand (p. 263) ; Bordeaux (comme p. 447), non Bourdeaux (p. 370). — Enfin, il eût été bon de restituer à certains seigneurs anglo-normands la forme française de leur nom, de traduire, par exemple, « W. de Cantelupo. » (p. 463 et ailleurs), par Guillaume de Chanteloup, et d'ajouter que le Chanteloup dont il s'agit ici est un château sis au canton de Bréhal (Manche). Si l'on traduit, comme le fait M. L., par William de « Cantilupe », on expose le lecteur à l'inutile peine de chercher en Angleterre le pays originaire de ce baron et de sa famille.

Sur d'autres points, le commentaire aurait pu sans peine être plus précis et plus nourri. P. 290 et 395, M. Paris commet une erreur en écrivant que le gouvernement de la Gascogne a été donné à Simon de

---

1. Ces quatre mss. sont : Nero D. 1, qui est proprement le vol. d'*Additamenta* auquel Paris renvoie si souvent, et les trois vol. des *Chronica majora* : C.C.C. XXVI et XVI, Reg. 14, C. VII.

2. M. Luard ne semble pas en avoir eu connaissance ; du moins, dans la liste d'*Errata* qu'il donne p. XXI, il n'en tient nul compte.

Montfort, ici pour six, là pour cinq ans. C'est sept ans qu'il fallait dire [1]. Quant au fait allégué par Paris (p. 379) que Simon avait demandé d'être prorogé pendant trois ans dans son commandement, il est tout à fait inexact. — Un texte aussi important que celui de M. Paris aurait gagné à être contrôlé sans cesse par la comparaison des actes authentiques imprimés, ou même inédits. Rymer aurait fourni à M. L. plus d'une pièce utile à consulter, par exemple, pour le récit des événements qui se passent et se précipitent dans les parlements convoqués par Henri III en 1258, à Oxford et à Londres. Les rôles des lettres patentes ou closes lui auraient aussi apporté un contingent précieux de faits, de dates précises. Ainsi, p. 388, Paris dit que Henri III débarqua en Gascogne « circa assumptionem B. M. » (1254); en marge, M. L. écrit : « He lands at Bourdeaux 15 aug. »; la date véritable est le 24 août. — P. 713, il eût été intéressant de rapprocher des paroles attribuées par le chroniqueur anglais à Louis IX, au sujet des concessions excessives faites à l'Angleterre lors du traité de Paris (1258-1259), le passage tout semblable qui se trouve dans Joinville [2]. — P. 389, à propos de la lettre de Robert Grosse-Tête au pape, il fallait au moins dire que l'authenticité de ce document et d'autres semblables avait été mise en doute [3]; on aurait encore mieux aimé que M. L., le consciencieux éditeur des lettres du fameux évêque de Lincoln, eût exprimé son opinion sur le sujet. Les chroniques du moyen âge ont leurs classiques, si l'on ose ainsi dire, et M. Paris est un des historiens qui méritaient le plus un commentaire perpétuel, sobre, mais exact et complet. Nous espérons que l'index promis par M. Luard ne laissera plus rien à désirer à cet égard.

Ch. Bémont.

---

255. — **Vies des Savants illustres** depuis l'antiquité jusqu'au dix-neuvième siècle, par Louis Figuier. T. III. : **Savants de la Renaissance**, troisième édition, accompagnée de 36 portraits ou gravures, dessinés sur bois d'après des documents authentiques. Paris, Hachette, 1881. 1 vol. grand in-8° de III-474 p. — Prix : 10 fr.

Il faudrait avoir la main bien lourde ou bien malheureuse pour changer la biographie des grands savants du xv° et du xvi° siècle en une ennuyeuse histoire. M. Louis Figuier n'a ni cette malchance ni cette lourdeur de touche. Tout superficiel que soit le volume dont on vient rendre compte, il ne laisse donc pas d'offrir un assez vif intérêt. Aussi, depuis le jour, déjà quelque peu ancien, où il a paru pour la première

---

1. Voy. *Rev. histor.*, IV, 244.

2. Dans Paris, Louis IX dit : « Summo opere procurandum est ut inter filios meos et filios regis Anglorum, qui consobrini sunt, et, Deo dispensante, regnaturi, pax firmetur duratura... » Dans Joinville : « Car nous avons dous serours a femmes, et sont nostre enfant cousin germain, par quoy il affiert bien que paiz y soit... »

3. Par M. Ch. Jourdain, dans le *Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

fois, a-t-il joui d'un réel succès, qui, sans doute, n'est pas encore près d'être épuisé.

Pourtant nous ne prédirions pas avec grande confiance à l'auteur que ce succès puisse devenir jamais complet : difficilement, une telle œuvre plaira aux esprits tant soit peu amoureux de la correction dans le fond et dans la forme. M. F. a une manière large, mais bien lâchée, de conter, qui est tout justement le contraire de l'atticisme. Son livre est plein de fastidieuses redites, souvent dans la même page. Que de contradictions nées sous la plume rapide du facile écrivain! Elles se sont perpétuées jusque dans une troisième édition. Aurait-on attendu cela d'un auteur sincèrement voué au culte des sciences exactes, noblement enthousiasmé de l'harmonie qui frappe de tous côtés les yeux dans le grand livre de la nature? Mais passons : malgré ces taches, une imagination jeune se laissera entraîner sans peine par la lecture des *Savants de la Renaissance*. Pour garder une bonne impression de livres de ce genre, il suffit, en somme, de les parcourir, comme ils ont été écrits, un peu légèrement.

En guise d'introduction, M. F. trace le tableau de l'état des sciences en Europe au XVIe siècle. Il commence en exposant les causes principales qui déterminèrent alors la renaissance des sciences. Il en compte quatre, à l'une desquelles il attache peut-être un peu trop d'importance; par contre, il nous paraît en omettre une de premier ordre. L'invention de l'imprimerie exerça, c'est clair, une grande influence sur le développement des études. Les découvertes géographiques de Colomb et des Portugais contribuèrent puissamment, c'est encore très clair, à l'avancement des sciences naturelles principalement et de l'art nautique : d'ailleurs, M. F. aurait pu indiquer que ces découvertes devinrent une cause de progrès scientifique, après avoir été elles-mêmes le résultat de cet esprit d'examen et de recherche qui, lorsqu'il se réveilla de toutes parts, fit la Renaissance. La réformation religieuse de Luther, que M. F. nous donne, non sans raison, comme une troisième cause de renaissance, est déjà, elle aussi, une conséquence de ce réveil. Enfin, la quatrième et dernière cause de M. F., c'est « l'apparition d'une langue nationale chez les différents peuples de l'Europe. » M. F. pose en principe que l'emploi du latin dans la rédaction des traités scientifiques entravait le développement des sciences. Nous ne doutons point, pour notre part, que la science ne soit plus facile à enseigner avec une netteté parfaite en français qu'en latin. Le latin n'avait pas été fait pour cela; il n'a jamais guère été approprié qu'artificiellement et mal, à l'expression de conceptions scientifiques; tandis que le français moderne, qui avait encore toute la flexibilité d'un idiome jeune et en pleine croissance, quand on essaya de le plier pour la première fois à rendre les idées scientifiques et techniques, est devenu un langage éminemment bien façonné pour servir aux sciences et aux écrits sur les métiers. Mais il n'en est pas moins vrai que la plupart des manifestes lancés par les grands génies du XVIe siècle, et qui ont inauguré le renouvellement de la science, le *De revolu-*

tionibus orbium cœlestium du Polonais Copernic, comme la *Nova mundani systematis hypothesis* du Danois Tycho Brahé, ces hardis traités du Flamand André Vésale, qui révolutionnèrent l'anatomie, les ouvrages renommés du Français Rondelet et du Suisse Conrad Gesner, qui ont fourni enfin des bases solides à la zoologie et à la botanique, les étonnantes productions de l'Italien Jérôme-Cardan et des autres mathématiciens ses contemporains, les œuvres de Pierre de la Ramée, l'antipéripaticien de Paris, celles d'Agricola, le métallurgiste de Chemnitz, en un mot, les publications de presque tous ces savants de la renaissance, que nomme ou ne nomme pas M. F., ne sont pas rédigées dans les idiômes que parlaient ces grands hommes en s'entretenant avec leur femme ou les paysans de leur pays natal, mais en latin. Dire que la renaissance des sciences s'est faite à la faveur de l'abandon par les savants du latin pour les langues modernes, c'est peu exact. On vit alors, au contraire, le latin refleurir avec un éclat qu'on ne lui avait plus connu depuis bien des siècles : ce fut à tel point qu'on en refit presque une langue vivante. Quelque élégance et quelque correction antique qu'affecte souvent le latin de la renaissance, il est pourtant, hors des œuvres de littérature pure, émaillé de néologismes : les savants, en se servant du latin, ne reculèrent point devant l'expression d'idées alors nouvelles dans le monde, ou d'idées que les Romains n'avaient pas empruntées aux Grecs, et ils les rendirent forcément par des mots et des tournures inconnus, du moins dans ce sens, dans la vieille Rome. Puis, une chose que M. F. perd de vue en retraçant, comme dans une perspective d'ensemble, l'état des sciences au XVI[e] siècle, c'est qu'il n'y eut pas alors création de toutes pièces et *naissance* de l'astronomie, des mathématiques, de la physique, de l'histoire naturelle, de la médecine, de la pharmacie, etc., mais *renaissance* de toutes ces sciences tombées en décadence pendant le moyen âge et même dès les derniers temps de l'antiquité proprement dite. Il semble avoir un peu oublié, en rédigeant son introduction, ce que, dans chacune de ses biographies, il allait pourtant apprendre plus ou moins nettement au lecteur, à savoir que l'importation en Occident des manuscrits dans lesquels avait été déposée et se retrouvait alors la science grecque, devenue à peu près lettre morte pour les Byzantins dégénérés, est le point de départ de toute la renaissance d'où sont sorties les sciences, le légitime orgueil de notre siècle. Vésale possède à fond, lui le premier dans les temps modernes, Galien, qu'il a étudié dans le texte original : il se met alors à appliquer la méthode même de recherche de Galien, et sa *Grande anatomie* marque bientôt un progrès sur la doctrine du vieux médecin grec. L'étude des calculs de Ptolémée et la connaissance de l'énoncé de la théorie cosmique proposée par Aristarque de Samos ont fait de Copernic le fondateur de l'astronomie moderne. Il a fallu qu'on se remît d'abord à l'école d'Euclide et d'Archimède, pour que les mathématiques pussent reprendre leur marche en avant. Bref, la cause immédiate des rapides et brillants progrès qui furent accomplis au XVI[e] siècle dans toutes

les branches de la science, est que, les esprits s'étant tournés à l'étude du grec, qui devenait de mode chaque jour davantage en Occident, on put lire les chefs-d'œuvre des Aristote, des Héron, des Archimède, dont les livres, en texte original, étaient rapportés des couvents de Turquie et d'Asie Mineure. La renaissance des lettres, par contraste, dérive surtout de l'étude et de l'admiration de la littérature latine.

Voilà ce que M. F. n'indique pas, comme il aurait dû faire, dans son introduction. Quant aux biographies elles-mêmes, elles sont au nombre de treize, traitées les unes avec plus, les autres avec moins de développement. Après le récit des événements de la vie de chacun de ses héros, M. F. passe à l'examen de leurs œuvres, analyse les principales, expose ce qu'il y avait d'original et de nouveau dans les doctrines et les idées qu'on y rencontre. Cette division n'existe pas pour Agricola, sur lequel on manque de détails biographiques ; ni pour les navigateurs, dont l'œuvre ne consiste pas en livres. Les treize grands hommes qu'a choisis M. F., sont : Paracelse, qui préconisa l'emploi des drogues obtenues par la chimie (cette notice nous a paru la plus faible du recueil) ; Ramus (Pierre de la Ramée), l'adversaire de la scolastique ; Jérôme Cardan, encyclopédiste, et surtout éminent en algèbre ; Bernard Palissy, le fondateur de la céramique française, un précurseur des grands géologues modernes (M. F. s'étend avec une prédilection marquée sur sa biographie et sur l'exposé des idées neuves et fécondes qui germèrent dans son esprit : ces pages sont les plus attachantes du livre) ; George Agricola, le premier écrivain classique sur les mines ; Conrad Gesner, le plus grand zoologiste et botaniste de son siècle (M. F. ne se doute pas de l'importance des services que Gesner rendit dans les lettres grecques) ; Guillaume Rondelet (le *Rondibilis* de Rabelais), le célèbre auteur de l'*Histoire des poissons ;* André Vésale, le père de l'anatomie de l'homme ; Ambroise Paré, le restaurateur de la chirurgie française ; Copernic ; Tycho-Brahé ; et deux intrépides marins, Vasco de Gama et Magellan.

Le choix de ces noms n'est pas mauvais, la grande variété des matières éloigne du livre la monotonie. De plus, l'auteur paraît avoir tenu et feuilleté au moins les principales des œuvres dont il parle. Il y a dans le récit de bons endroits ; telle l'anecdote de Gesner goûtant des feuilles de tabac, sans connaître encore cette plante, qui venait seulement d'être introduite en Europe, — et bien d'autres pages.

On ne peut pourtant s'empêcher de regretter : 1° que M. F. en prenne si fort à son aise avec le latin, soit qu'il le traduise sans l'entendre suffisamment [1], soit que, comme pour mettre le lecteur à même de contrôler

---

1. Exemple, p. 72-73 : « Presque tous les mois, Paracelse, dit Oporin, achetait un habit neuf, et il donnait celui qu'il venait de quitter au premier passant qu'il rencontrait. Mais cet habit qu'il venait de quitter était tellement sale et en si mauvais état, que je n'eusse jamais consenti à le demander pour moi, *ni à l'accepter pour l'offrir à un autre.* » La phrase soulignée est un contre-sens. Il y a dans le latin : « *Sed ita conspurcatam ut ego nunquam mihi dari petierim,* neque ultro oblatam ut gestarem recepturus fuerim. »

ses traductions, il reproduise les textes originaux, ce qui ne va pas, chez lui, sans de grossières et nombreuses fautes [1]; 2° que M. F. produise çà et là de son crû, certaines assertions qu'il aurait de la peine à justifier. Nous donnerons deux spécimens de ce genre d'assertions.

« Il (Paracelse) découvrit un manuscrit authentique de Galien et d'Avicenne, chez un bourgeois de la ville de Hambourg. Il existait encore, à cette époque, un assez grand nombre de manuscrits des œuvres de Galien et d'Avicenne, écrits sur des écorces de bouleau et sur des tablettes de cire. » (Page 57.) Qu'est-ce que peut bien être un « manuscrit authentique » de Galien? A défaut d'être un autographe de l'auteur, au moins sera-ce quelque copie fidèle du texte original : un manuscrit grec, par conséquent. Semblablement, un manuscrit authentique d'Avicenne sera écrit en arabe. Ainsi, un « manuscrit authentique de Galien et d'Avicenne » sera grec au commencement et arabe à la fin. Qui a vu cet oiseau rare? Pour ce qui est de Galien écrits sur des tablettes de cire ou sur des écorces de bouleau, les garants de M. F., — s'il en a, — ont eu simplement la berlue.

Tycho-Brahé, comme on sait, n'adopta pas le système de Copernic : il préférait que le soleil avec son cortège de planètes tournât autour de notre globe immobile, « cette masse lourde, inerte, si peu propre à se mouvoir. » Cette préférence de Tycho n'arrange pas M. Figuier. Cherchant les raisons secrètes que l'astronome du roi de Danemark Frédéric II pouvait avoir de se séparer de la manière de voir de l'illustre Copernic, il en trouve une, dont il nous fait part dans les termes suivants : « La véritable raison était, peut-être, celle qu'il ne dit pas, mais qu'on devine. Les sommes considérables qu'exigeait l'entretien d'Uraniebourg (l'observatoire de Tycho), étaient fournies par le gouvernement danois. Tycho pouvait-il, sans se compromettre, et sans compromettre son gouvernement, se brouiller avec les théologiens et avec la cour de

---

1. Par exemple, *recapturus* pour *recepturus*, dans le passage rapporté à la note précédente; *incaudissimum* pour *jucundissimum* (p. 249); p. 382 note : *Tanquam in solio regali sol residens* circum argentem *gubernat astrorum familiam*, pour *circumagentem*. P. 295 (note), la virgule placée *devant* au lieu de l'être *après* occasione, obscurcit complètement la phrase. Etc. — Le français renferme quelques coquilles qui pourront servir à exercer la sagacité des lecteurs. Les deux *orateurs* dont il est question p. 46 (il s'agit de Fallope et d'Eustache) étaient sans doute, à l'origine, deux *observateurs*. Ce ne sont pas des *souverains*, p. 385, qui ont péri, mais plutôt des *souvenirs*. — Quand on ne sait pas le grec (ce qui est bien permis), on peut s'abstenir d'en citer, ou encore chercher dans le dictionnaire si « la main », par exemple, se dit dans cette langue χείρος, ou si ce n'est pas plutôt χείρ. Il y a encore ailleurs quatre mots grecs qui ne sont pas faciles à comprendre, malgré la traduction française qui les accompagne. Cela ne valait guère la peine de déranger le compositeur pour lui faire estropier, sans utilité, quatre ou cinq mots grecs. — Le danois n'est guère mieux traité que les autres langues : *Thorwaldsen*, le célèbre sculpteur, est changé en *Thorwalsden*. L'îlot de *Hven* s'appelle, chez M. F., *Hueno*, ce qui nous semble être le nom de l'îlot en latin du XVI^e siècle. — A propos de noms de lieu, ce doit être à l'université de *Bourges*, et non pas à Bourg-en-Bresse, que Conrad Gesner sera allé étudier. — Ces négligences sont prises au hasard dans la masse.

Rome, quand il avait déjà contre lui presque toute la noblesse danoise? Il n'en eut pas le courage. » Il n'y a qu'un défaut à ce raisonnement, c'est que Frédéric II était le successeur de Christian III, lequel, dès 1536, avait introduit la Réforme dans ses états, qui n'eurent plus rien à démêler, dès lors, avec la cour de Rome.

La vulgarisation est une belle chose sans doute; mais serait-ce si grand dommage de vulgariser l'histoire exacte, la science vraie? La simple vérité reste encore, après tout, la chose du monde la plus intéressante : à quoi bon cette broderie maladroite dont on essaie de l'embellir et qui gâte tout? Dites que Paracelse *prétendit* avoir découvert un manuscrit authentique de Galien et d'Avicenne : pourquoi masquer ce qu'il y avait de charlatanerie mêlé au génie de cet homme? M. F. a un faible pour lui, sans doute parce qu'il savait très mal le latin. Mais restons en là : aussi bien ne voulons-nous point faire le relevé des opinions erronées que M. Figuier vulgarise dans ce tome avec l'intéressante biographie de treize savants.

T.

---

256. — **Wallenstein's Ende.** Ungedruckte Briefe und Acten, herausgegeben von Hermann Hallwich. Leipzig, Duncker und Humblot. 1879, LVII, 634, CLXXXII, 565 p. in-8°. — Prix : 40 fr.

Nous avons trop souvent exprimé dans les colonnes de cette Revue notre satisfaction à la vue de tant de documents inédits et nouveaux que les savants de tous pays nous envoyaient de leurs dépôts publics pour n'avoir pas le droit d'exprimer avec une égale franchise le sentiment contraire qui nous saisit parfois et tout particulièrement au moment où nous devons rendre compte du volumineux recueil de M. Hallwich. Trop d'inédit! L'inédit nous déborde et nous écrase et, si le contenu des archives et des bibliothèques d'Europe continue à se déverser sur nous dans les proportions actuelles, l'on perdra bientôt toute envie et même toute possibilité de composer encore une véritable œuvre historique, à force d'avoir à parcourir des dossiers sans cesse plus écrasants et plus nombreux.

Le savant autrichien qui vient de publier ces deux gros volumes sur Wallenstein, veut contribuer, dit-il, à « résoudre cette indéchiffrable énigme ». Il trouve qu'on a toujours appelé en témoignage jusqu'à ce jour les ennemis de son héros, qu'on n'a donné la parole qu'aux accusateurs de Wallenstein dans le grand procès instruit contre lui depuis bientôt deux siècles et demi; il déclare qu'il est temps de la lui donner enfin à lui-même. Cette affirmation cependant est loin d'être exacte. Elle l'était encore à la fin du XVIIIe siècle, alors que l'historigraphie allemande était dominée par les traditions de la cour de Vienne, par ses publications contemporaines, par les récits des Lamormain, des Carve,

des Khevenhiller, des Gualdo Priorato, etc. Mais depuis 1811, date à laquelle la *Revue militaire*, de Vienne, publia pour la première fois des lettres inédites de Wallenstein, c'est une liste formidable de travaux de toute longueur qu'on peut opposer à l'affirmation catégorique de M. Hallwich. On n'a point cessé, depuis cinquante ans, de tirer des archives les documents relatifs à Wallenstein et les lettres écrites par lui. Notre auteur connaît aussi bien que moi les publications des Foerster, des Chmel, des Zober, des Dudik, des Schottky, des Chlumecky, des Hurter, des Ranke, des Gliubich, des Tadra,..... je m'arrête avant la fin.

Tous ces travaux cependant n'ont pas suffi à M. Hallwich. De fait, ils sont presque insignifiants par leur étendue, quand on les compare avec la masse des documents nouveaux apportés dès aujourd'hui par notre auteur, sans compter tous ceux qu'il se réserve de nous donner dans la suite.

En 1842, l'on retrouvait dans les caves de la chancellerie impériale et royale de Vienne une série de caisses remplies de papiers mis au rebut, et l'on constatait, sans y attacher encore une importance majeure, qu'elles renfermaient une partie de la chancellerie du duc de Friedland, pour les années 1633 à 1634. Réintégrés au dépôt des archives de l'Etat, ces papiers y forment actuellement une série de liasses, renfermant environ 3,600 pièces, émanant de Wallenstein ou lui étant adressées. Ce fonds, presque inexploité jusque-là, forma le point de départ des recherches nouvelles de M. Hallwich. Il obtint la permission de scruter les archives du ministère de la guerre, les archives de la maison impériale, plusieurs archives seigneuriales de Bohême, renfermant les papiers des Gallas, des Aldringen, etc. Il trouva d'autres documents encore aux archives de Dresde et le voilà maintenant à la tête d'un formidable dossier de *dix mille pièces* inédites relatives au généralissime de Ferdinand II. Les deux volumes que nous annonçons aujourd'hui, malgré leurs douze cents pages compactes, ne nous donnent qu'une faible partie de cette collection prodigieuse. Les 1,350 pièces qu'ils renferment ne se rapportent qu'aux quinze derniers mois de la vie de Wallenstein ; elles n'ont même trait qu'aux affaires militaires et diplomatiques de cette période. Tout ce qui se rapportait à sa vie particulière, à l'administration de son duché, etc., est réservé pour des publications ultérieures.

Nous ne songeons aucunement à rabaisser le zèle et le dévouement scientifique de M. Hallwich. Il a fallu bien de la patience, un courage à toute épreuve pour réunir, pendant de longues années, tant de matériaux divers. Mais les résultats obtenus répondent-ils à tant de labeurs? « J'ai imprimé sans exception toute pièce *(alles und jedes)* relative aux affaires militaires et diplomatiques de l'époque, » dit notre auteur « Qu'on ne s'imagine pas qu'aucune de ces pièces soit sans importance, » dit-il encore plus loin. Nous regrettons d'avoir à le lui dire, mais il en est beaucoup qui ne présentent assurément aucun intérêt majeur pour la critique.

Que sera-ce au xx^e siècle si l'on se croit obligé de publier chaque ordre de service, signé par un lieutenant de Napoléon, comme pièce indispensable à la compréhension du génie de l'empereur? On rend, en définitive, un mauvais service à la science, avec les meilleures intentions du monde en vidant ainsi tous les cartons d'archives pêle-mêle dans des recueils de document inédits. Il faut presque autant de patience et de temps pour y retrouver les pièces vraiment utiles que s'il fallait les déterrer soi-même aux archives, et comme les historiens sont pressés de nos jours, ils finissent par ne plus ouvrir ces prétendus auxiliaires qui ne font que paralyser leur zèle.

Mais ces recueils si encombrants, par le temps qu'ils prennent à composer comme à parcourir, sont d'autant plus impatientants quand ils ne changent pas, en définitive, les données antérieures d'un problème, qu'ils aspirent cependant à résoudre. M. H., se doutant bien que peu de lecteurs auraient le courage de parcourir ses 1,350 pièces d'un bout à l'autre, a eu l'heureuse idée de résumer dans une introduction détaillée, qui se trouve en tête du second volume, le résultat de ses longues et pénibles recherches. Nous l'avons parcourue avec tout l'intérêt qu'elle mérite, car elle est bien écrite, rédigée d'un ton très modeste d'ailleurs, et nous fait bien connaître l'activité militaire de Wallenstein dans la dernière année de sa vie. Mais sur le point capital, sur la question de la culpabilité de Wallenstein, M. H. n'a pas fait avancer la question d'un pas, ce dont nous ne songeons point à lui faire un reproche, parce qu'à notre avis, le problème ne peut pas être résolu d'une façon définitive, — ce qu'il espérait faire cependant lui-même. Il a certainement précisé certains moments d'importance secondaire; il a bien établi, par exemple, que ce fut la prise de Ratisbonne, non empêchée par Wallenstein, en novembre 1633, qui fit pencher définitivement la balance en faveur de ses ennemis de la cour de Vienne. Il y avait longtemps qu'on y nourrissait de la défiance pour son honnêteté, dit M. H.; ce jour-là l'on perdit aussi confiance en son habileté professionnelle, et, comme il se montrait de plus en plus récalcitrant aux ordres de l'empereur, sa perte fut résolue. Sans doute; mais elle l'était depuis longtemps, elle l'était depuis le jour où Wallenstein s'était fait accorder par Ferdinand II les pouvoirs illimités dont l'empire avait si peu profité en définitive. Un souverain ne consent jamais à pareille annihilation de soi-même sans se promettre au fond du cœur de punir, à la première occasion, le téméraire qui la lui impose, grâce à des circonstances fatales. Là est le nœud de la question. Le jour même où Wallenstein devenait pour la seconde fois généralisisme de Ferdinand II, il se passait pour ainsi dire, la corde au cou; il ne pouvait se sauver d'une chute, d'une chute aussi prodigieuse que son élévation, qu'en restant vainqueur toujours et sans cesse. Les défaites le rendaient à la fois inutile et suspect. Nous ne voulons pas soutenir ici, à l'encontre de M. H., que Wallenstein fut coupable de haute trahison. Nous n'avons pas la correspondance du général avec les ministres et les diplomates français

(II, CLXII); nous ne possédons point celle qu'il échangea sans doute — qu'elle fût inoffensive ou non — avec ceux de la Suède. Nous ne saurons jamais ce qui s'est dit dans les entrevues verbales de Wallenstein avec Kinsky et tant d'autres émissaires inconnus et connus qui venaient le trouver en Bohême et qui rapportaient ses paroles ambiguës au quartier général d'Arnim ou de Bernard de Saxe-Weimar. Enfin Wallenstein aurait parfaitement eu le temps, quoiqu'en pense M. H., de faire disparaître une partie de ses papiers dans les derniers jours avant la crise suprême; mais il ne me paraît pas avoir été du tout l'homme à garder des pièces accusatrices entre les mains, après en avoir pris connaissance. Mais, s'il y a présomption d'un côté, — nous ne disons point certitude absolue, — la balance penche assurément du côté de la culpabilité. Accordons à M. H. que « jusqu'en décembre 1633 au moins, Wallenstein ne rêva point de la couronne bohême ». Mais il vécut encore deux mois; il a pu concevoir et mûrir bien des projets pendant ces dernières semaines de son existence. Et n'est-ce pas une singulière défense que de dire que Wallenstein voulait bien quitter le commandement de l'armée, mais pas avant d'avoir donné la paix à l'empire, du consentement ou sans le consentement de l'empereur? M. H. nous rappelle que Wallenstein était prince « par la grâce de Dieu » tout aussi bien que Ferdinand, et pouvait se dispenser par suite de lui obéir. Que Wallenstein ait pu raisonner de la sorte, je veux encore l'admettre, mais aux yeux de Ferdinand, qui payait le généralissime et l'armée, une attitude pareille signifiait à bon droit trahison et révolte. On peut parfaitement accorder à M. H. que les distributions d'argent, le fanatisme religieux, la jalousie de certains courtisans, l'ambition de certains généraux déterminèrent l'abandon de Wallenstein et la catastrophe d'Egra. Mais le motif véritable du conflit était dans la position même du célèbre *condottiere* bohême. Comment admettrions-nous que Wallenstein, homme avisé pourtant, ne l'ait pas senti, lui aussi, dès le premier jour et n'ait pas pris des mesures, n'ait pas songé du moins à en prendre, pour se soustraire au danger que lui créait une position unique, presque irresponsable, vis-à-vis du souverain? Peut-être les archives étrangères nous donneront-elles un jour la solution du problème; peut-être — et cette manière de voir nous paraît la plus vraisemblable, — en resterons-nous toujours, sur cette question comme sur tant d'autres, aux hypothèses et aux probabilités. Mais toujours est-il que le consciencieux recueil de M. Hallwich, bien qu'il forme dorénavant l'un des plus considérables jalons de la question de Wallenstein, ne parvient pas plus à la résoudre que ses nombreux devanciers.

Nous protestons encore contre les caractères vieux gothiques qui ont servi à la composition de nos deux volumes. Ce sont des types très élégants, comme on les employait jusqu'ici pour les poésies de luxe, etc. mais, quand on doit prolonger ses lectures, ils sont d'un effet désastreux pour l'œil, sans compter qu'ils font monter les volumes à un prix exorbitant. Si la typographie allemande, au lieu d'adopter une bonne fois

les lettres latines, se mettait en devoir d'utiliser dorénavant ces caractères dans la composition des ouvrages de science, les critiques devraient renoncer à leur métier, car ils mériteraient assurément bientôt le reproche qu'on leur fait quelquefois, celui d'être aveugles [1].

R.

CHRONIQUE

FRANCE. — Sous le titre *François de Montmorency, gouverneur de Paris et lieutenant du roi dans l'Isle-de-France, 1530-1579*. (Champion. In-8°, 92 p. Extrait du tome VI des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*), M. le baron Alphonse de Ruble a réuni le récit des deux principaux incidents de la vie de François de Montmorency, fils aîné du connétable Anne de Montmorency : ses amours avec Mlle de Piennes et sa querelle avec le cardinal de Lorraine, une histoire de jeunesse et une épisode de la guerre civile du règne de Charles IX. Le connétable voulait marier son fils avec Diane de France, fille naturelle de Henri II, mais le jeune homme s'était fiancé secrètement avec Mlle de Piennes et il y avait même eu, écrit Simon Renard à Philippe II, « approche charnelle et consummation ». Les deux amants furent soumis à un interrogatoire que présidait le cardinal de Lorraine, Jeanne de Piennes enfermée au couvent des Filles-Dieu, et Fr. de Montmorency envoyé à Rome. Après toutes les péripéties d'une négociation d'ailleurs obscure et mêlée de politique, avec le Saint-Siège en vue de l'annulation du mariage, Fr. de Montmorency demanda pardon à son père, et Mlle de Piennes, circonvenue par les intrigues du connétable, poussée à bout, donna son désistement : elle épousa plus tard le conseiller d'état Florimond Robertet. — Dans la 2e partie de son ouvrage, M. de Ruble raconte en détail un acte assez curieux de la carrière de Fr. de Montmorency, alors que, maréchal de France et gouverneur de Paris, l'ancien amant de Mlle de Piennes cherchait à garder son gouvernement des excès des deux partis huguenot et catholique et faisait exécuter les édits royaux avec la vigueur d'un lieutenant de police. Une ordonnance défendait aux seigneurs du royaume d'entrer dans l'Ile-de-France avec des troupes armées; seul, le cardinal de Lorraine, vu sa couardise, était autorisé à avoir une garde. Le prélat, revenant de Saint-Denis, voulut entrer à Paris avec tout un cortège de mécontents et de partisans de sa maison; il ne daigna même pas communiquer à Montmorency son exemption. Après une sommation qui fut repoussée, le gouverneur chargea le petit corps d'armée du cardinal dans la rue Saint-Denis et le mit en fuite. Ce fut une grave atteinte portée au prestige des Guise. Le cardinal jura d'en tirer vengeance. Toutefois, quelque temps plus tard, il se réconcilia avec Montmorency : le roi fit négocier et con-

---

1. Nous ne voulons point relever ici une série de fautes d'impression, éparpillées par ces deux volumes. Les noms propres de lieux et de personnes auraient pu être un peu plus souvent identifiés ou rectifiés en note. Vol. I, p. 15, il faut lire sans doute *M. de Chimay* pour *M. de Himaye*. — P. 172, *Mockel* pour *Mocquel*. — P. 204. *Gürtlerhof* pour *Pürtlerhof*. — P. 249. *Cravanches* pour *Cravantchen*, etc. Beaucoup de lecteurs ne devineront pas que *Luders* est *Lure* en Bourgogne, *Paar*, *Barr* en Alsace, *Toren* la ville de *Thorn*, *Bisuntz*, *Besançon* et ainsi de suite.

clure un accord entre les deux ennemis par les maréchaux de Vieilleville et de Bourdillon.

— Dans la 3e partie de ses *Relations entre la France et la régence d'Alger au* XVIIe *siècle*, partie intitulée « *Mission de Sanson Le Page et les consuls intérimaires 1633-1646* (Alger, Jourdan. 40 p.), M. H. D. de Grammont nous fait l'histoire d'une des périodes les plus obscures et les plus agitées de la Régence. La Course est arrivée à son apogée; les Reïs sont plus nombreux, plus audacieux que jamais; ils ont substitué leur pouvoir à la suprématie de la milice; leur armement naval s'est perfectionné; leur haine du nom chrétien s'est augmentée par suite de l'arrivée des Maures bannis de la péninsule ibérique; ils n'ont plus à redouter l'Espagne épuisée. Les Reïs de cette époque sont donc, comme le remarque M. de Grammont, non plus corsaires, mais pirates; ils ne combattent plus pour la guerre sainte, ne se soumettent plus docilement aux ordres de la Porte; les pachas triennaux que leur envoie le Grand Divan, les révoltent par leurs exactions, et les renégats qui se joignent à eux, ne craignent pas de désobéir ouvertement au sultan et préfèrent aux batailles le pillage des côtes de France et d'Italie et la poursuite des vaisseaux marchands. Il y avait pourtant dans le conseil royal de France un parti qui demandait l'extermination de la marine barbaresque dans une seule campagne vigoureuse suivie de croisières annuelles. Mais le parti opposé représentait les dépenses énormes que provoquerait une pareille entreprise et craignait d'être entraîné plus loin qu'on ne voudrait; il l'emporta et le roi nomma comme successeur de Sanson Napollon aux Etablissements Sanson Le Page, premier héraut d'armes de France au titre de Bourgogne. Le Page, accompagné du P. Dan, vint demander la restitution des captifs français et des modifications au traité de 1628. Mais le pacha Ioussouf fit par ses intrigues échouer la mission de Le Page. Le roi, irrité, ordonna le 7 mai 1635 la formation d'une escadre contre les pirates de la Méditerranée; pour renforcer la chiourme, on fit la *presse* et on saisit les mendiants, vagabonds et autres gens sans aveu, *et ce, sans formalité de procès*. Mais on était occupé par la guerre avec l'Espagne; on se borna à des démonstrations (Sourdis et d'Harcourt, 1636; Mantin 1637; Montigny 1640; Montmeillan 1641) et à la capture de quelques bâtiments algériens. Les Reïs déclarèrent la paix rompue, jetèrent en prison le vice-consul Piou et l'agent du Bastion Massey et détruisirent les Etablissements d'où ils ramenèrent trois cent dix-sept prisonniers. Mais ruiner le Bastion, c'était ruiner le commerce des tribus orientales de la Régence, qui ne pouvaient plus désormais payer le tribut annuel. Les Kabyles refusèrent l'impôt et battirent, à diverses reprises, les troupes envoyées contre eux. En même temps, la bataille de la Velone où l'amiral des galères de Venise, Capello, surprit la flotte barbaresque, enlevait à Alger ses meilleures galères et l'élite de ses marins; la famine, la peste éclataient; la milice n'était plus payée régulièrement et se révolta. Les Turcs consentirent donc au relèvement des Etablissements qui, du reste, leur versaient chaque année une somme importante, 16,000 doubles; une convention — qui ne fut pas, il est vrai, sanctionnée par le conseil royal de France — fut conclue à la suite de négociations entreprises par J.-B. du Coquiel, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi : les Turcs s'engagèrent à respecter le Bastion, même en cas de guerre avec la France. Un négociant de Lyon, Thomas Picquet, remplaça le vice-consul Piou, mort de la peste, et fut aussi l'agent du Bastion; mais, dit M. de Grammont en terminant son étude, il ne jouissait d'aucune influence, et, durant cette période, le rôle de la France avait été bien effacé. Il est inutile de louer le soin extrême et l'exactitude minutieuse que M. de Grammont porte dans ses recherches; remarquons seulement que dans les nombreuses et instructives notes de son opuscule, il rectifie les erreurs d'Eugène Sue, de M. Berbrugger, etc.

— Notre collaborateur, M. Paul Stapfer, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, vient de publier un volume d'*Etudes sur la littérature française moderne et contemporaine* (Fischbacher. In-8°, 367 p.). Voici les titres de ces études : *Les industries de Beaumarchais* (1-44); *La comtesse de Rochefort* (45-61); *Catulle, André Chénier et Alfred de Musset* (63-81); *La poésie française en 1872* (83-140); *Retour sur quelques poètes contemporains* (141-169); *Victor Hugo*, L'année terrible (171-199); *M. Paul de Saint-Victor*, Barbares et bandits (201-214); *M. Gustave Flaubert*, La tentation de saint Antoine (215-225); *De quelques travaux récents sur la langue française* (227-248); *M. Guizot*, L'histoire de France racontée à mes petits-enfants (249-277); *Maximes et Mémoires de La Rochefoucauld* (279-290); *La correspondance de Lamartine* (291-313); *Prosper Mérimée*, Lettres à une Inconnue, Lettres inédites (315-336); *Mérimée considéré comme critique littéraire* (337-343); *M. Maxime Du Camp*, Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie. (345-367.)

— Sous le titre : *Souvenirs et écrits de mon exil, période de la guerre d'Italie* (in-8°, XLVIII et 346 p.), vient de paraître à la librairie Plon la traduction du premier volume d'un ouvrage que la presse a nommé improprement les Mémoires de Kossuth. Dans un avant-propos, destiné à l'édition française, Kossuth précise la nature et la portée de ce qu'il a voulu par cette publication ; ce livre, dit-il, n'est ni des Mémoires ni un fragment de Mémoires ; indiquer ce que j'ai fait, mes compagnons et moi, pendant les années d'exil, tel est le but de l'œuvre dont le présent volume fait partie. Le livre, sur lequel nous reviendrons, renferme huit chapitres : I. Origines de la guerre d'Italie. II. L'émigration hongroise et la politique française. III. M. Kossuth à Paris. IV. La question de neutralité en Angleterre. V. L'émigration hongroise à Gênes, organisation de la légion, conventions avec le prince Couza, pourparlers avec le prince Michel de Serbie. IV. Voyage en Italie et entrevues avec le comte Cavour, le prince Napoléon-Jérôme et l'empereur Napoléon. VII. La catastrophe. VIII. Dissolution de l'armée hongroise en Italie. Les chapitres I, II, III et VI sont accompagnés de notes explicatives.

— La Bibliothèque de l'Arsenal s'est accrue d'une section nouvelle, comprenant tous les journaux politiques contemporains publiés à Paris. Ces périodiques seront, à partir de novembre, communiqués aux lecteurs, non par numéros isolés, mais par année, par semestre ou par trimestre, reliés en volume.

— Etaient présents, au dîner mensuel des collaborateurs de la *Revue critique* (1 novembre), MM. Carrière, Chuquet, Halévy, Harrisse, Leger, Monod, Paris, Rayet, Sorel et Vast.

— On annonce la mort de M. P. Gide, professeur à la Faculté de droit de Paris, un des fondateurs de la Société de législation comparée, auteur d'une *Etude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne*, œuvre qui avait été couronnée par l'Académie des sciences morales et politiques. M. Gide avait quarante-huit ans.

— Livres nouveaux : Barthety, l'hôpital et la maladrerie de Lescar, notice historique. In-8°, 43 p. Pau, Ribaut. — Calmet (A.), Histoire de l'abbaye de Senones, texte inédit, transcrit et publié par F. Dinago, avocat. Livraison 3. In-8°, p. 161-240. Saint Dié, imp. Humbert. — Clercq (de), Recueil des traités de la France, tome XI (de 1872 à 1876). Gr. In-8°. Pedone-Lauriel. 15 fr. — Clos (L.), Notice historique sur Castelnaudary et le Lauraguais. In-8°, 106 p. avec planches et carte. Toulouse, Privat. — Dard, Bibliographie historique de la ville de Saint-Omer. In-8°, 90 p. Arras, Sueur-Charruey. — Ebers, l'Egypte. II^e partie : le Caire et la Haute-Egypte, trad. par Maspero. In-4°. Didot, 50 fr. — Gembloux (S. de), Eloge de Metz, poëme latin du XI^e siècle, trad. et annoté par E. de Bouteiller, suivi de quel-

ques autres pièces sur le même sujet. In-8°, 155 p. et grav. Dumoulin. — Guardia, L'éducation dans l'école libre, l'écolier, le maître, l'enseignement. In-18°. Pedone-Lauriel. 4 fr. — Hauréau, Histoire de la philosophie scolastique, seconde partie, tome second et dernier. In-8°. Pedone-Lauriel. 8 fr. — Jacob (Bibliophile), M^{me} de Krudener, ses lettres et ses ouvrages inédits. Ollendorff. In-8, 275 p. 3 fr. 50. — Labiche, (J. B.), Notice sur les dépôts littéraires et sur la révolution bibliographique de la fin du dernier siècle, d'après les mss. de la Bibliothèque de l'Arsenal. In-8°. 124 p. Parent. — Lens (de), L'Université d'Angers, du xv^e siècle à la Révolution française. Tome I. Faculté de droit. In-8°, 289 p. Angers. Germain et Grassin. — Marchand, Les poètes lyriques de l'Autriche, Lenau, Betty Paoli, Feuchtersleben. In-8°, xvi et 404 p. Fischbacher. 7 fr. 50. — Parrot, Mémorial des abbesses de Fontevraut issues de la maison royale de France, accomp. de notes historiques et archéologiques. In-8°, 193 p. Angers, Lachèse et Dolbeau. — Schybergson, Le duc de Rohan et la chute du parti protestant en France. In-8°. Fischbacher. 5 fr. — Steeg, L'édit de Nantes et sa révocation. 1598-1685. In-32°, 158 p. et portrait. Martin. — Warren, Guide pour l'étude des *Ex libris*. In-8°. Rouveyre. 18 fr. 75.

ALLEMAGNE. — Un nouveau recueil, consacré aux recherches sur l'Ancien Testament, doit paraître, à partir du 1^{er} avril 1881, deux fois par an, sous le titre : *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*; cette revue est dirigée par M. B. Stade, professeur à l'Université de Giessen.

— La grammaire de la langue chaldéenne, de M. Landauer, de Strasbourg, est sous presse.

— La commission historique de l'Académie royale des sciences de Munich a publié, depuis octobre 1879, les travaux suivants : *Die Chroniken der deutschen Stædte vom XIVen bis in XVI. Jahrhundert. Band XVI. Die Chroniken der niedersæchsischen Stædte. Braunschweig, zweiter Band.* — *Briefe und Akten zur Geschichte des XVIen Jahrhunderts mit besonderer Rücksicht auf Bayerns Fürstenhaus, zweiter Band : Beitræge zur Rechtsgeschichte.* 1552. — *Geschichte der Wissenschaften in Deutschland. Neuere Zeit. Band XVIII, erste Abteilung : Geschichte der deutschen Rechtswissenschaft. I.* — *Die Recesse und andere Akten der Hansetage von 1256-1430. Band V.* — *Forschungen zur deutschen Geschichte. Band XX.* — *Allgemeine deutsche Biographie. Liefer. XLVII-LVI.*

— La librairie littéraire (*literarische Anstalt*) de Francfort-sur-le-Mein, dirigée par MM. Rütten et Loening, publiera très prochainement un livre de M. Ferdinand Lotheissen, professeur à l'Université de Vienne, sur Molière, sa vie et ses œuvres (*Molière, sein Leben und seine Werke*). Les éditeurs espèrent que cet ouvrage sera favorablement accueilli du public allemand, car Molière « est le plus grand poète comique qu'ait eu le monde depuis Aristophane » et, s'il est « le plus grand et le plus national poète de la France », il n' « appartient pas exclusivement à son pays; comme Gœthe et Shakspeare, il appartient au monde entier. » L'ouvrage coûte 10 mark (12 fr. 50) et renfermera un portrait de Molière, d'après le tableau original que possède le duc d'Aumale. Si nous en jugeons d'après les précédentes publications de la *Literarische Anstalt* (*Gœthe-Forschungen* de W. de Biedermann et *Gœthe-Jahrbuch*), l'exécution du livre promet d'être fort belle [1].

— La librairie Brockhaus, de Leipzig, vient de faire paraître deux nouveaux volumes de la collection des « Poètes allemands du xvi^e et du xvii^e siècle »; ce sont les *Dichtungen von Johannes Fischart*, p. p. K. Goedeke, et les *Lyrische Gedichte von Andreas Gryphius*, p. p. Tittmann.

1. Au moment de mettre sous presse, nous recevons un exemplaire de cet ouvrage.

— Un volume curieux, auquel travaille en ce moment M. Julius Braun, doit paraître prochainement; il renfermera les articles de critique qui ont été publiés sur les œuvres de Gœthe et de Schiller entre les années 1770 et 1834; ces articles, parmi lesquels on trouvera des jugements fort étranges, seront empruntés par M. Braun aux journaux et aux revues de Berlin, Vienne, Leipzig, Dresde, Halle, Iena, Weimar, Stuttgart et Mannheim.

— La *Deutsche Literaturzeitung*, dont nous avons annoncé, il y a quelque temps, les deux premiers numéros, nous semble remplacer parfaitement l'*Ienaer-Literaturzeitung*, disparue, comme on sait, depuis l'an dernier avec son directeur, M. Klette. Les articles y sont signés, de même que dans la Gazette d'Iéna, et plusieurs collaborateurs de cette dernière revue (MM. Weber, Stengel, etc.) écrivent dans le nouveau recueil de Berlin. M. Weber a inséré dans deux numéros (n^os 2 et 3) des « *literarische Notizen aus Indien.* » Comme le *Centralblatt*, la *Deutsche Literaturzeitung* annonce la publication des catalogues de libraires (*buchhændlerische Cataloge*) et donne, à la fin de chaque numéro, le sommaire des principales revues. Ce sommaire, très fourni, comprend les rubriques suivantes : *théologie. pédagogie, philologie, histoire, géographie, beaux-arts. jurisprudence, médecine, sciences naturelles, sciences mathématiques, généralités.*

— Un des plus éminents indianistes, M. G. Bühler, jusqu'ici « educational-inspector » dans les Indes, vient d'accepter une chaire de sanscrit et de philologie indienne à l'Université de Vienne.

— La Bibliothèque royale de Berlin a célébré récemment le centième anniversaire de sa translation dans l'édifice qu'elle occupe actuellement. Fondée en 1659 par le grand Electeur, elle fut transférée en 1780 au Palais du roi, dont elle occupe l'aile gauche. Elle comptait, à la mort du grand Electeur, 20,000 volumes et 1618 manuscrits; elle possède aujourd'hui 800,000 volumes et 15,000 manuscrits.

— *Livres nouveaux* : Von Bismarck-Schœnhausen, die Reden des Abgeordneten in den Parlamenten 1847-1851, hrsg. v. Riedel. Berlin, Heymann. In-8°, v et 172 p. — Bullinger, Aristoteles u. Prof. Zeller in Berlin. München, Ackermann. In-8°. 1 m. 20. — Deppe, der rœmische Rachekrieg in Deutschland wæhrend der Jahre 14-16 nach Tacitus u. den übrigen Geschichtsquellen. Heidelberg, Weiss. In-8°. 2 m. — Drüffel (v.), Beitræge zur Reichsgeschichte. 1552. München, Rieger. In-8°. 16 m. 80. — Elter, de Johannis Stobaei codice Photiano. Bonn, Strauss. In-8°, 75 p. — Harms, Geschichte der Logik. Berlin, Hoffmann. In-8°. 4 m. 50. — Hartwig, Quellen u. Forschungen zur æltere Geschichte der Stadt Florenz. II Th. Halle. Niemeyer. In-4°, 16 m. — Hermann, Peter der Grosse u. der Zarewitsch Alexei. Leipzig, Duncker u. Humblot. In-8°. 6 m. 40. — Lippert, der Seelencult in seinen Beziehungen zur althebræischen Religion. Berlin, Hofmann. In-8°. 3 m. 60. — Di Miranda, Richard v. Cornwallis u. sein Verhæltniss zur Krœnungsstadt Aachen. Aachen, Cremer. In-8°, 36 p. — Petrich, aus dem Jahrhundert Friedrichs d. Grossen. Hamburg. Oemler. In-8°, xii et 335 p. — Pic, über die Abstammung der Rumænen. Leipzig. Duncker u. Humblot. In-8°. 5 m. — Piper, Literaturgeschichte u. Grammatik des althochdeutschen u. altsæchsischen. Paderborn, Schœningh. In-8°. 4 m. 50. — Pott, Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues u. ihren Einfluss auf die geistige Entwickelung des Menschengeschlechts, 2^e Aufl. mit Nachtrægen v. Pott u. Personen-Sach-u. Wortregistern v. Vanicek. 2 vols. Berlin, Calvary. dlxi + 569 p. — Prym u. Socin, der neu-aramæische Dialekt des Tûr 'Abdûr. I. die Texte. II. Uebersetzung. Gœttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. In-8°. 16 m. — Rangabé, die Aussprache des griechischen. Leipzig, Friedrich. In-8°. 2 m. — Rietschel, Jugenderinnerungen. Leipzig, Brockhaus. In-8°. 1 m. 60. — Schæffler,

die oberbayerische Landeserhebung im Jahre 1705. Würzburg, Staudinger. In-8°, VII et 93 p. — STEINTHAL, gesammelte kleine Schriften. I Band. Sprachwissenschaftliche Abdandlungen u. Recensionen. Berlin, Dümmler. In-8°. VI et 450 p.

BELGIQUE. — Il vient de paraître à Bruxelles un opuscule de 50 pages, intitulé : *Voltaire à Bruxelles. Souvenirs divers. 1713-1744*, par L. G. L'auteur nous raconte un procès que Voltaire eut à soutenir à Bruxelles; un copiste, nommé Fournier, que Voltaire avait employé, le cita devant le tribunal en demandant son dû ; le procès, commencé le 19 janvier 1741, n'était pas terminé au 14 juin et demanda 42 séances du tribunal. M. L. G. a trouvé dans les fardes de ce procès une *duplique par M. de Voltaire, ajourné, contre Richard Hyacinthe Fournier, demandeur*, duplique due sans doute au défenseur du célèbre écrivain ou à son procureur, mais que Voltaire aura certainement lue et corrigée. Il semble, en effet, que plusieurs passages de cette duplique ne sentent pas le style des légistes bruxellois du XVIII° siècle. L'opuscule se termine par une ode assez faible qui se trouvait dans la correspondance du comte de Cobenzl ; elle est intitulée *Ode à S. M. le roi de Prusse sur la guerre présente par M. de Voltaire. 1758*.

— Dans la séance du 11 octobre de l'académie royale de Belgique (classe des lettres), M. PIOT a lu une notice sur *François-Antoine Chevrier en Belgique*. Chevrier naquit à Nancy en 1720 et mourut à Rotterdam le 2 juillet 1762. Contraint de quitter Nancy en 1754 après la publication de son *Histoire des hommes illustres de Lorraine*, il se rendit à Paris et de là en Allemagne, où il rédigea le *Journal militaire*, publié à Hanovre, sous les yeux du maréchal de Richelieu (12 août-18 septembre 1757). On le trouve ensuite à Cassel, à Francfort-sur-le-Mein, à Dresde, enfin à Liège où il publie le *Point d'appui de toutes les cours de l'Europe avec l'Histoire des campagnes de 1756 à 1757*. Arrivé à Bruxelles au commencement de 1761, il y obtint, après le départ de Maubert de Gouvest qu'il avait attaqué avec acharnement, la direction des *Mémoires du tems*, qui recevait du ministre d'Autriche Cobenzl ses inspirations. Dégoûté de ce métier, il se retira en Hollande et, avant de mourir, y fit paraître un petit volume, *Les amusements des dames de B.....* (Bruxelles), où l'on trouve des railleries contre Maubert et surtout une description de Bruxelles au XVIII° siècle; il y juge ainsi le prince de Ligne qu'il nomme Germanicus. « Sa manie est de décider despotiquement de toutes les productions du génie, parce qu'il croit que la mémoire tient lieu de goût et les anecdotes de science. »

— La Société bibliographique belge avait ouvert, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale, un concours sur ce sujet : « faire la bibliographie des travaux belges et étrangers publiés de 1830 à 1880 sur l'histoire de la Belgique, avec une introduction sur les ouvrages principaux parus sur le même sujet avant 1830 ». Les deux mémoires envoyés ont été couronnés *ex æquo*, et leurs auteurs, M. Léon LAHAYE, avocat à Liège, et M. Frans de POTTER, à Gand, invités à s'entendre pour fondre leurs travaux en un seul ouvrage qui sera publié par la Société bibliographique.

— Pendant l'année scolaire 1879-1880, 1,100 étudiants se sont fait inscrire à l'Université de Liége ; 620, à l'université de Gand ; 1,450 à l'université catholique de Louvain ; 1,159 à l'université libre de Bruxelles.

— Le programme officiel des athénées royaux et des écoles moyennes pour l'année scolaire 1880-1881, contient une modification importante. Il prescrit pour la langue française, pour les langues modernes, pour l'histoire, la géographie et les sciences naturelles un même enseignement dans les deux classes inférieures des écoles moyennes et dans les deux classes inférieures des athénées. (Section professionnelle et section des humanités.)

ESPAGNE. — Sainte Thérèse ne figure pas seulement parmi les théologiens mystiques, mais encore au nombre des grands classiques de la langue espagnole. A ce dernier titre, la *Revue critique* doit signaler la nouvelle édition des œuvres de sainte Thérèse que donne le savant Don Vicente de la Fuente qui les avait précédemment publiées dans la grande collection des auteurs espagnols de l'imprimeur Ribadeneira. Cette fois ce sont les manuscrits autographes qui sont intégralement reproduits en photolitographie dans le même format. En 1873 D. V. de La Fuente avait publié la reproduction du manuscrit autographe de la vie de sainte Thérèse écrite par elle-même. Aujourd'hui le même érudit commence l'impression du *livre des fondations* qui formera également un volume petit in-folio dans lequel on trouvera, comme dans le premier, le manuscrit autographe tout entier et la transcription imprimée. Le prix de ce volume ne dépassera pas 40 fr.

— La Société des Bibliophiles espagnols a publié le vingt-troisième volume de sa collection. Il contient le *romancero* de Pierre de Padilla; l'éditeur est le savant marquis de la Fuente Santa del Valle. Comme la plupart des Sociétés de publication, les bibliophiles espagnols semblent n'avoir d'autre but que de produire des livres qui feront prime à cause de leur rareté à la vente de leur bibliothèque. Ce n'est qu'après eux que ces publications entrent dans le domaine public. Ainsi ce *Romancero* n'est pas mis en vente.

— La collection des *libros españoles raros o curiosos* a atteint son quatorzième volume : *Varias Relaciones de los Estados de Flandes, 1631-1638*. Madrid, Murillo, in-12°. Les éditeurs, le marquis de la Fuente Santa del Valle, et son collaborateur, Don Sancho Rayon, ont surveillé l'édition et écrit l'introduction de ce recueil. Les directeurs de cette collection ont mis quelques exemplaires des *Relaciones* à la disposition du public.

— Le *De Rege et Regis institutione* du jésuite Mariana est un livre dont on s'est trop occupé pour que nous omettions de signaler la nouvelle édition espagnole qui vient d'en être donnée, d'autant plus qu'elle est précédée de la biographie de Mariana par Balmes, ce qui ajoute à l'intérêt du volume. [*Mariana (J. de). Del Rey y de la institucion Real. Obra quemada en Paris por mano del verdugo en tiempo de Enrique IV. Version castellana de Crelion Acivaro*. Barcelona. Impr. de Baseda, in-8°.]

— Cervantes continue à être l'objet d'un véritable culte de la part des lettrés de l'Espagne. Don M. Foronda a étudié un côté moins connu généralement de la vie de cet illustre écrivain, son existence voyageuse. (*Cervantes viajero*. Madrid, Murillo. Un des doyens de la science espagnole, Don Cayetano Rosell, a écrit la préface du livre pour lequel Don Martin Ferreiro a dressé une carte sur laquelle sont tracés les voyages de Cervantes.

— Le tome V de la *Biblioteca hispano-ultramarina*, qu'a publié récemment Don Marcos Jimenez de la Espada, contient : Cieza de Leon (P.), *Segunda parte de la Cronica del Peru, que trata del señorio de los Incas Yupanquis y de sus grandes hechos y gobernacion*, et Juan de Betanzos : *Suma y narracion de los Incas, que los Indios llamaron capaccuna, que fueron señores de la ciudad del Cuzco y de todo a ella sujeto*.

— Il a paru à Pampelune, chez J. Lorda, sous le titre d'*Orreaga*, un volume intéressant pour l'étude de la langue basque. C'est une ballade composée dans le dialecte de Guipuzcoa et accompagnée de traductions en biscayen, labourtan et souletin, et des variantes de dix-huit dialectes basques parlés dans la partie navarraise du pays basque. Le sujet de ce poème est Roncevaux. L'auteur, don Arturo Campion, a fait précéder ces textes d'une introduction philologique.

— M. M. Sautuola a fait paraître une notice des objets considérés comme pré-

historiques trouvés dans la province de Santander (*Breves apuntes sobre algunos objetos prehistoricos de la provincia de Santander*. Santander, T. Martinez. In-8°).

— La naissance de la Princesse des Asturies a été l'occasion de deux publications sur la principauté des Asturies : Perez de Guzman (J.). *El Principado de Asturias, Bosquejo historico-monumental* (Madrid, Murillo). Le second se rattache plus particulièrement aux discussions soulevées par la question de savoir si la jeune princesse aurait seulement le titre d'Infante ou porterait celui de princesse des Asturies, ainsi que le voulait la tradition : Fabié (A. M.). *El Principado de Asturias. Estudio historico-legal* (Madrid, Murillo).

ITALIE. — Le *Dizionario degli scrittori viventi*, de M. de Gubernatis, est achevé (1,300 p. gr. in-8° et 346 portraits gravés sur bois.) Il renferme 4,525 notices, dont 1,842 consacrées aux écrivains italiens et 2,683 aux auteurs étrangers (523 Allemands, 487 Français, 264 Anglais, 243 Russes, 221 Polonais, 161 Américains, 110 Espagnols, 91 Bohêmes, 85 Hongrois, 71 Suisses, 59 Suédois, 59 Grecs, 55 Holandais, 41 Norvégiens, 40 Roumains, 39 Portugais, 36 Belges, 33 Danois, 19 Slaves du Sud, 14 Finlandais, 9 Serbes, 4 Indiens, 3 Arméniens, 3 Bulgares, 2 Albanais, 1 Islandais, un Turc).

— Le gouvernement espagnol a acquis à Rome un ancien couvent qui sera transformé en une Académie des beaux-arts ; l'ouverture de cette Académie aura lieu l'année prochaine.

— Le 14 octobre est mort le baron Pietro Ercole Visconti, petit neveu du célèbre Visconti ; il a publié : *Aperçu sur l'origine et les antiquités de Rome pour servir d'explication au panorama de la tour du Capitole* (1826); *La via Appia* (1832); *Gemme incise del Cav. G. Girometti* (1836); *Antichi monumenti sepocrali nel Ducato di Ceri* (1836); *Lettera di R. d'Urbino a P. Leone X* (1836); *Citta e famiglie nobili e celebri dello stato pontifico*.

— Le marquis Campana qui vient de mourir, à l'âge de 71 ans, a laissé plusieurs volumes : *Illustrazione di due sepolcri romani* (1852) ; *Di due sepolcri del secolo di Augusto scoperti tra la via Latina e la via Appia presso la tomba de li Scipioni* (1852) ; *Antiche opere in plastica* (1851), où sont reproduits les plus beaux vases et les plus fines terre-cuites de sa collection, et, enfin un catalogue général dirigé par lui. On sait que la Russie acheta les objets les plus rares de cette collection pour 150,000 écus romains ; la France paya 800,000 écus tout le reste, sauf les monnaies et médailles que la municipalité de Rome acquit pour 50,000 francs et les porcelaines de Chine et du Japon qui furent achetées par le gouvernement pontifical. (Voir le n° 43 du *Courrier d'Italie*.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 novembre 1880.

M. le président annonce la mort de M. de Saulcy, membre ordinaire de l'Académie.

Sur la proposition de M. Jourdain, l'Académie décide que l'expression des regrets que lui laisse cette perte sera insérée au procès-verbal de la séance.

La séance est ensuite levée, conformément à l'usage.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 22 Novembre — 1880

257. — **A Dictionary of christian antiquities,** being a continuation of « the dictionary of the Bible », edited by W. Smith and S. Cheetham. Vol. II. pp. x et 2060 — 899. pp. in-8°. Londres, 1880, John Murray.

Nous avons déjà eu l'occasion de présenter aux lecteurs de la *Revue critique* [1], en même temps que la seconde édition du *Dictionnaire des antiquités chrétiennes,* de M. l'abbé Martigny, le premier volume d'un ouvrage entrepris en Angleterre sur un plan qui rappelle assez celui suivi par notre savant compatriote, bien qu'il soit exécuté sur une échelle beaucoup plus grande. Les deux volumes du dictionnaire de M. Smith contiennent près de trois fois autant de matière que le volume de M. l'abbé Martigny, et cette proportion se trouve encore singulièrement augmentée si l'on considère que tout ce qui concerne la biographie, la littérature, les sectes et les doctrines du christianisme a été systématiquement exclu de ces deux volumes et forme un ouvrage spécial comprenant à lui seul quatre volumes, dont deux sont actuellement publiés [2].

Ce dictionnaire a l'avantage — avantage qui, d'ailleurs, ne va pas toujours sans inconvénient, l'on s'en aperçoit ici, — d'être l'œuvre collective de plusieurs collaborateurs qui se sont partagé la besogne. A ce système beaucoup de questions gagnent d'être traitées avec plus de compétence; mais l'ensemble y perd souvent de son unité, les inégalités dans l'étendue et la valeur intrinsèque des articles étant plus difficiles à éviter. La liste des érudits qui ont apporté leur concours à MM. Smith et Cheetham et signé leur tâche de leurs initiales ne compte pas moins de *cent trente noms.* C'est peut-être beaucoup pour un simple dictionnaire d'antiquités chrétiennes. A côté de parties vraiment supérieures, il en est de médiocres, de faibles et d'insuffisantes, qui expliquent, sans la justifier, la sévérité de certains jugements déjà portés sur un ouvrage, somme toute, digne d'éloges.

1. *Rev. crit.*, 2 août 1879, p. 96.
2. *A Dictionary of christian biography, literature, sects, and doctrines, by various writers.* Edited by Wm Smith, and Rev. Prof. Wace.

Nombre d'articles de ce second volume sont remarquables par l'étendue ou la sûreté de leurs informations et viennent heureusement combler quelques-unes des lacunes du dictionnaire de M. Martigny. L'on peut citer dans le nombre : *Music*, par M. J. R. Lunn ; *Psalmody*, par M. H. J. Hotham; *Slavery*, par M. J. B. Mullinger; *Lectionary*, par M. F. H. A. Scrivener; *Wonders*, par M. C. Granville Clarke; *Monastery*, par divers auteurs (une véritable monographie d'une centaine de colonnes) ; *Holy Orders*, par M. E. Hatch ; *Martyr*, par M. E. Bickersteth Birks; *Survival of paganism* et *Pope*, par M. J. B. Mullinger ; *Holy Sepulchre*, par M. W. Bright, etc...

L'article *Tombs*, par M. C. Babington, arrive fort à propos pour compléter l'article *Inscriptions* du premier volume; l'on aurait dû seulement tenir plus de compte de *l'épigraphie chrétienne de Palestine* dont trop d'archéologues chrétiens ont la singulière habitude de ne se guère préoccuper.

Les articles *Rings* et *Seals*, du même auteur, contiennent d'excellentes observations. L'article *Money* et *Medals*, de MM. C. F. Keary et C. Babington, est également un chapitre du premier ordre; je signalerai à la page 1272, une note intéressante sur la prétendue croix surmontant la tiare dont un Abgar (Abgar VIII ?) apparait coiffé sur certaines monnaies.

L'article *Organ*, dû à M. J. R. Lunn et dont on chercherait vainement l'équivalent dans le dictionnaire de M. Martigny, contient trois curieuses reproductions d'orgues anciennes.

Les articles *Relics*, de M. W. E. Scudamore, et *Reliquary*, de M. A. Nesbitt, méritent aussi une mention à part ; l'on peut seulement reprocher aux auteurs de n'avoir, pas plus que M. Martigny, vu et montré que la *châsse* chrétienne dérive en droite ligne, pour l'*usage* comme pour la *forme matérielle*, de ces ossuaires juifs en calcaire tendre, sculptés en forme de coffrets, dont la Palestine a déjà fourni d'assez nombreux et parfois d'assez élégants spécimens, accompagnés souvent d'épigraphes hébraïques ou grecques.

En général, du reste, le dictionnaire de M. Smith pèche, quoique à un degré moindre, par le même point que le dictionnaire de M. Martigny : il ignore trop, ou néglige, sous le rapport archéologique, les *origines juives et palestiniennes des choses chrétiennes*. La faute en est peut-être à Rome et à cette mine prodigieuse de renseignements qu'on appelle les catacombes ; les archéologues chrétiens n'ont qu'à se baisser pour ramasser là des trésors ; ils y puisent à pleines mains et, éblouis par ces faciles richesses, ils oublient trop souvent qu'il est ailleurs des filons incomparablement plus maigres et plus durs à exploiter, c'est vrai, mais où l'on peut trouver le métal à l'état natif. Il est juste d'ajouter, cependant, que l'ouvrage anglais n'est pas aussi fréquemment, ou aussi gravement en défaut à cet égard que son congénère français. Ainsi nous avons constaté avec plaisir à l'article *Lamps*, dû encore à M. C. Babington, décidément

l'un des meilleurs coopérateurs de M. Smith, que l'auteur cite, décrit et reproduit ces curieuses lampes de terre cuite, avec légendes chrétiennes provenant de Jérusalem, dont nous avions signalé l'absence dans l'article correspondant du dictionnaire de M. Martigny. Il nous sera permis de rappeler que nous avons fait connaître le premier exemplaire de ces intéressants petits monuments, il y a déjà douze ans. M. C. Babington aurait dû profiter du beau travail de M. Ed. Le Blant sur l'explication des lampes au type de la grenouille avec la croix et la légende : ἐγώ εἰμι ἀνάστασις.

Bien qu'il ait été sensiblement allégé par le parti pris d'en éliminer les matières biographiques, littéraires et dogmatiques, ce volumineux dictionnaire fait encore, à notre gré, sous une forme plus ou moins directe, une place trop large à ces matières, et trop étroite aux antiquités proprement dites ; nous serions tenté de lui reprocher de n'être pas suffisamment *archéologique ;* les reproductions graphiques de monuments et de choses réelles n'y sont pas assez abondantes. Nous aurions volontiers jeté par dessus bord nombre de dissertations encombrantes et sonnant le creux théologique pour y substituer quelques bonnes images qui en disent plus long tout en parlant moins.

Ces réserves faites, nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître que le dictionnaire de M. Smith, ainsi qu'on pouvait déjà le juger dès le premier volume, rendra de véritables services, comme instrument de travail. Il ne dispensera pas de l'usage d'autres outils analogues plus ou moins commodes, tels que le dictionnaire de M. l'abbé Martigny, mais il permettra d'exécuter rapidement certaines recherches auxquelles ceux-ci se prêtent mal ou ne se prêtent pas du tout.

Il est un point sur lequel l'éditeur anglais aurait bien dû suivre l'exemple de M. Martigny. Pourquoi ne nous a-t-il pas donné à la fin de ce dictionnaire, si vaste que l'on s'y perd un peu, un répertoire analytique des principales matières traitées et, surtout, une *table des gravures?* Nous insistons principalement sur la nécessité de cette dernière table ; nous la voudrions même construite d'une façon toute particulière qui en ferait le plus précieux des guides ; nous nous sommes déjà suffisamment expliqué à cet égard [1] en montrant l'utilité qu'auraient des index graphiques formés par la *répétition même des monuments gravés, répartis méthodiquement*. M. Smith est encore à même de réparer cette omission, et, s'il veut bien nous permettre de lui donner un conseil, nous l'engageons fort à joindre à ses six gros volumes qui forment une véritable encyclopédie des antiquités chrétiennes, un septième volume infiniment plus mince contenant, avec les *addimenta* et *errata* qu'on y logera par la même occasion, les répertoires que nous réclamons et d'autres encore qu'il est facile d'imaginer : c'est la clef indispensable de cette œuvre monumentale.

Ch. CLERMONT-GANNEAU.

1. *Rev. crit.*, 2 août 1879.

258. — **Die tachygraphischen Abkürzungen der griechischen Handschriften.** Von Dr. Oskar Lehmann, Mitglied des kœniglichen stenographischen Instituts zu Dresden. Mit Genehmigung des kgl. Sæchsischen Ministeriums des Innern herausgegeben vom kgl. stenographischen Institut zu Dresden. Leipzig, Teubner, 1880. Un volume in-8° de VI-111 pages. Avec 10 planches en photogravure.

Les copistes des manuscrits grecs abrégèrent parfois l'écriture, soit par l'emploi de *procédés abréviatifs,* soit par celui de *signes abréviatifs.* Κύριο pour Κύριος, λυόμ/οι pour λυόμενοι, πράγμ/, pour πράγματα, voilà des exemples d'une sorte de procédés abréviatifs. $\overline{\text{KC}}$, pour Κύριος, $\overline{\text{ANOI}}$ pour ἄνθρωποι, nous en représentent une seconde sorte. Ces procédés abréviatifs d'une et d'autre sorte sont régis par des lois qu'il suffit au premier lecteur venu de connaître, pour déchiffrer ces abréviations à coup sûr dans quelque texte que ce soit. Un procédé abréviatif d'une troisième sorte consiste à ne tracer, dans certains cas, que les premières lettres des mots : il y a tel contexte, par exemple, où, si le copiste a écrit Δη ou βαρυ ou χο, le lecteur complètera de lui-même, sans la moindre hésitation possible : Δημοσθένης, ou βαρύτονος, ou χορός[1]. A côté de ces divers procédés d'abréviation, on trouve dans les manuscrits grecs, — en plus ou moins grand nombre, suivant le contenu et le caractère des volumes, — des signes abréviatifs, qui varient de forme et de position avec la date de ces manuscrits. Ces signes ont la valeur d'une syllabe ou d'un mot entier, quelquefois d'une seule lettre qu'ils représentent sous une forme plus simple et plus expéditive que la forme ordinaire. Voici quelques exemples de ces signes : ˉ pour ω, ʼʼ pour αις, ̇7 pour δὲ, ~ pour εἶναι. Ce sont ces signes abréviatifs que M. Lehmann entend désigner par l'expression « Abréviations tachygraphiques ».

La pensée de consacrer une bonne étude spéciale aux signes abréviatifs était assurément heureuse : il y faudrait toutefois un pendant, à savoir une étude sur les procédés abréviatifs. Dans la *Griechische Palaeographie* de M. V. Gardthausen, où sont rassemblées tant de choses utiles, le chapitre des abréviations est l'un des plus maigres. Elles sont traitées d'une façon plus pratique dans la partie autographiée de l'*Anleitung zur griechischen Palaeographie* de M. W. Wattenbach : nous avons indiqué ici même (voy. le n° du 29 décembre 1877) qu'il manquait cependant à cette utile publication bien des choses pour répondre à tout ce qu'on attendrait d'elle. On voit qu'il restait à rédiger un bon manuel d'abréviations grecques. Le nouveau livre de M. L. en est-il du moins la première partie?

A vrai dire, ce n'est point la faute de M. L., si l'on ne sait trop que répondre à la question précédente. M. L. a dépouillé les principales collections de fac-simile publiées dans ce dernier quart de siècle (*Schriftta-*

1. On laisse ici de côté quelques faits particuliers, tels que la représentation de πρῶτος par α ou de μοναχός par $\frac{\chi}{\alpha}$.

feln et *Exempla* de Wattenbach, le *Palaeographical Society*, les *Specimina* de Sabas, *Die Ueberreste der griechischen Tachygraphie* de Gitlbauer), et les ouvrages classiques de la science paléographique (*Palaeographia* de Montfaucon, *Commentatio* de Bast, *Anleitung* de Wattenbach), sans parler de quelques autres ouvrages d'une moindre importance. En fait de manuscrits originaux, il n'a jamais vu que ce qu'on en peut voir à Dresde, c'est-à-dire, hélas! bien peu de chose. On ne peut pourtant, en conscience, lui reprocher de n'avoir pas fait le voyage d'Italie ni celui de Paris. Apparemment, il les eût faits volontiers.

Toujours est-il que, faute d'avoir vécu assez familièrement avec les manuscrits grecs, il considère souvent comme des singularités ce qui est purement et simplement l'usage ordinaire : il ne possède qu'une connaissance fragmentaire et trop peu complète de la matière dont il traite.

Ainsi M. L. croit (p. 3) que le tiret honrizontal pour représenter ν ne s'emploie pas, correctement, ailleurs qu'à la fin des lignes, et n'a guère continué d'être en usage à partir du XIII^e siècle. C'est une double erreur. On trouve même, et assurément sans qu'ils soient rares, des exemples comme ἐξιχνῶ¯ται (=ἐξιχνῶνται, *Parisinus* 2442, du XII^e siècle, fol. 114 v°, ligne 10 d'en bas), μὸ`(= μόνον, *Parisinus* 1302, de l'an 1278, fol. 164, l. 14, ou fol. 166 v°, l. 6), etc., avec - pour ν dans l'intérieur de mots situés en plein milieu de la ligne.

Autre cas. La forme que M. L. cite au haut de la page 43, comme représentant -κοντ- dans les mots tels que τριάκοντα, ou -κο- dans les participes parfaits en -κότος, ou souvent même un simple κ dans plusieurs mots reproduits par Montfaucon et par Sabas, lui paraît être d'origine assez récente : il ne la croit pas, autant qu'on peut comprendre, antérieure au XIII^e siècle. On la rencontre, sans doute, plus fréquemment au XIII^e siècle qu'en aucun autre temps; par exemple, dans le mot μέμαθη-κό-τας de l'*Escorialensis* y-I-13, manuscrit de Platon, fol. 3 v°, l. 11 ; dans le mot Σωκράτης, qui revient si souvent dans le même manuscrit, et y est écrit : Σω^κρ ; dans le mot ἑστη-κό-τα du *Parisinus* 3014, fol. 10, l. 11 ; fol. 69, l. 3, etc. Mais cette forme de κ est déjà parfaitement reconnaissable dans les mots κόσμου et κτίσεως de la souscription du *Coislinianus* 265, manuscrit copié par un certain moine Jean en l'année 1037. Elle existe aussi, avec une légère variante, et un peu moins simplifiée que dans les exemples de l'an 1037 et du XIII^e siècle, deux fois, exprimant le κ dans κω pour Κωνσταντῖνος, au cours de la souscription du *Parisinus* 781, daté de l'an 939. En regardant ces variantes, on ne peut conserver le moindre doute que le sigle valant κατά et qui est reproduit dans les deux derniers exemples de la planche VIII de M. L., ne soit un simple κ de ce même type. Puis, est à rapprocher encore de ces dernières variantes du même type de κ la ligne sinueuse verticale qui vaut κ dans ^ρ μ (= Μάρκον, titre du fol. 120 v° du *Parisinus* 990, de l'an 1030) et dans l'abréviation ordinaire des adjectifs en -ικός. Les transitions sont insensibles d'un exemple à l'autre : la famille existe, comme on voit, de bonne

heure au grand complet. La distinction chronologique établie à ce propos par M. L. pèche par la base.

Suivons. Voici le signe abréviatif de αρ. Figurez-vous tantôt un ρ couché (Lehmann, pl. IV, § 28), tantôt un b couché (*ibid.*, et *Hauniensis* 6, du x^e siècle, p. 173, 1^re colonne, ligne 12 : cf. *ibid.*, l. 3 d'en bas. Cette page est reproduite en héliographie dans nos *Notices sommaires sur les manuscrits grecs de Copenhague*, pl. III), tantôt un b droit, comme dans ὑπbξιν (= ὑπαρξιν, *Parisinus* 1914, du x^e siècle, fol. 1 v°, l. 1 d'en bas), l'b (= γὰρ, *ibid.*, fol. 4, l. 10, et souvent ailleurs), tantôt un q, γq (*Coislinianus* 265, de l'an 1037, fol. 57, fol. 2, ligne 2 d'en bas), ou d'une façon générale un trait rectiligne se terminant par une boucle, et placé horizontalement, verticalement, obliquement, la boucle en haut ou en bas, ou à droite ou à gauche, peu importe : ce sera toujours αρ. Tel nous paraît être l'usage : bien que, originairement, les deux seules formes régulières aient dû être, à ce qu'on voit par la tachygraphie, celles qui ressemblent au ρ couché et au b couché. C'est en vain que M. L. se refuse à voir le signe αρ dans mainte forme de γὰρ, où, après ce qui vient d'être dit, elle saute aux yeux. M. L. déclare, en outre, n'avoir pas constaté un seul exemple du signe αρ employé à la fin d'un mot. Cette observation manque un peu de portée, vu la rareté des mots grecs terminés en αρ (γὰρ excepté).

On serait tenté de croire, après avoir lu le paragraphe de M. L. qui est relatif au signe abréviatif de εἶναι, que ce signe est de la plus extrême rareté. M. L. en connaît deux exemples allégués par Bast, et un troisième découvert par lui : c'est là tout. Or, on le rencontre à chaque pas, par exemple, dans le *Parisinus* 1914, où il se présente tantôt incliné comme dans la planche X de M. L. (dernier exemple), tantôt parfaitement horizontal ; sous ces deux mêmes formes, dans le *Coislinianus* 249 ; horizontal, mais avec la courbure de droite hardiment relevée, dans l'*Escorialensis*, Υ-III-11, du XI^e siècle (par exemple, fol. 7 v°, l. 4 d'en bas) ; horizontal, mais sans trace de points dans le *Parisinus* 1302, de l'an 1278 (fol. 156, l. 8 d'en bas ; fol. 158 v°, l. 10 ; fol. 166, l. 2, etc.), pour citer ces manuscrits entre beaucoup d'autres. Il y a mieux. Ce signe, sous une forme un peu plus rapprochée de la verticale, a été gravé, et il est employé dans les anciennes éditions, par exemple dans l'*Aldine* de Simplicius, *De anima*, à la date de 1527 (fol. 123 v°, l. 2 d'en bas, et ailleurs).

Prenons un dernier exemple de l'insuffisances des informations de M. Lehmann. On lit chez lui, à la page 81 : « Dans les mots ἐπῶς, ἀλόγως, νεμήσεως, cités par Bast (pl. V, n° 6) d'après le Platon de Paris n° 1807 (reproduits, d'après Bast, à ma pl. VIII, § 47, l. 1), la courbure de droite de ꞷ (= ως) me paraît se relever encore une fois. Cependant, les manuscrits que je connais ne m'ont point présenté la confirmation de cette variante, laquelle, par suite, paraît devoir être considérée comme une singularité du *Parisinus* 1807, qui n'est pas pauvre en singularités. » M. L. serait peut-être autorisé à se montrer à ce point sévère envers le

beau Platon de Paris, si « les manuscrits qu'il connaît » formaient un chiffre tant soit peu respectable. Mais, dans l'espèce, il eût certes mieux fait de ne pas accuser d'originalité un correct et honnête manuscrit. Bornons-nous, pour l'instant, à signaler la même forme, exactement, du signe ως dans le *Coislinianus* 213, de l'an 1027 (par exemple, fol. 122, l. 3; fol. 200 v°, l. 6 d'en bas), et sensiblement la même forme dans le *Coislin.* 265, de l'an 1037 (par exemple, fol. 167 v°, col. 1, l, 13; *ibid.*, col. 2, l. 7 d'en bas).

Nous n'insisterons pas davantage sur les lacunes du travail de M. Lehmann. Ce n'est pas ici le lieu de le compléter.

Ce travail a été d'ailleurs exécuté avec soin. Dans certains articles, il n'y a rien à reprendre. Le Λ, par exemple, est traité très correctement. L'emploi primitif de ɔ pour ες, de ɔ̈ pour τες, puis l'emploi abusif, à une date postérieure, de ɔ̈ pour ες, sont fort bien observés. Une bonne remarque, c'est que la plupart des signes abréviatifs représentant une voyelle ou diphthongue suivie de ν, sont anguleux; suivie de ς, arrondis (bien qu'il ne s'agisse pas là d'une loi générale, puisque l'ancienne forme de οις était ˜, et que ⌒ représente ων). Nous nous plaisons à rendre justice à la sagacité de l'auteur : il a, le premier, imprimé beaucoup d'observations justes, qui n'auront rien de bien nouveau, il est vrai, pour quiconque possède quelque pratique des manuscrits grecs, mais, enfin, qui n'en étaient pas moins inédites.

M. L. a eu une vue claire du but à atteindre. Il s'est dit, après plus d'un autre, qu'il serait important de suivre chronologiquement le développement des signes abréviatifs de l'écriture grecque. Mais, opérant lui-même sur une base beaucoup trop étroite, — puisqu'il a eu tout au plus sous les yeux une cinquantaine de pages de manuscrits datés, et encore la plupart non abrégés, — il n'a généralement pu réussir à fixer les deux moments où apparaît pour la première fois un signe abréviatif, où il disparaît pour faire place à une autre forme ou à un autre procédé d'écriture. Il est absolument indispensable que beaucoup d'observations exactes soient d'abord publiées, avant que, à l'exemple du naturaliste qui dresse comparativement un tableau de la faune ou la flore des diverses régions du globe, les paléographes puissent un jour établir l'état des abréviations usitées dans le monde byzantin de siècle en siècle.

Une autre intention louable de M. L. a été de déterminer les places dans lesquelles chaque signe abréviatif a été employé. On sait que la fin de la ligne, qu'elle coïncide ou non avec la fin d'un mot, est le seul endroit où, à la bonne époque, le copiste d'un manuscrit de luxe, surtout celui d'un texte sacré ou des auteurs profanes admirés et respectés, se permette d'employer les signes abréviatifs [1]; et en tout temps, c'est là le rendez-vous général des abréviations. Toutes ces abréviations de fin de ligne, mais celles-là seulement, se répandent indistinctement à l'intérieur

1. Nous réservons ici la question des titres d'ouvrages.

des lignes dans les livres de moins grand luxe, dans les copies d'auteurs moins considérés. M. L. aurait pu tirer de là un principe général, dont l'ignorance gêne sa marche. Il note, par exemple, que le signe αν est fréquent, le signe ας au contraire rare à l'intérieur des mots ; de même εν fréquent, ες beaucoup moins ; ον se rencontre, mais non point ος (excepté dans προς)[1] ; souvent ουν, assez souvent ων, mais jamais ους ni ως. Tous ces faits, si on ne les rattache point ensemble, paraissent bizarres, difficiles à expliquer. Aussi bien M. L. n'en propose-t-il aucune explication. C'est pourtant assez simple. Dans la miniscule classique (IX-XII[e] siècle), surtout pendant la première période (jusqu'après le milieu du X[e] siècle), la forme du ν est telle qu'elle ne se peut guère lier à la lettre suivante, mais plutôt à la précédente, tandis que le σ se lie facilement à la suivante, difficilement à la précédente. Une ligne d'écriture d'alors présente donc des coupures *après* les syllabes en ν, *entre* la voyelle (ou diphthongue) et la consonne des syllabes en ς. Lorsqu'on s'avisa de remplacer dans la minuscule des groupes de lettres par des signes abréviatifs, on employa donc tout naturellement le signe ουν en copiant un mot scindé comme χρουν-οῖ-σι, mais non point le signe οις ; on employa le signe αν dans στεφ-αν-ωθείς, mais non les signes ης, ας dans τί-θη-σι, πλά-σπι-γγες. Dans les finales de mots, le cas était différent, car, de bonne heure, on commença à cesser de couper τοὺ-σπατέρ-ας pour tenir compte de la séparation naturelle des mots τοὺς πατέρας. Semblablement, à la fin des lignes, on coupait : γεν || έσεως, χρουν || οῖσι, στεφαν || ωθείς, τίθη || σι, πλά || σπιγγες, τοὺς || πατέρας. D'où l'on fut conduit à admettre les signes ας comme αν, ες comme εν, etc., en fin de mots ; mais seulement la série αν, εν, ην, etc., au milieu de mots. Telle fut pendant longtemps la règle du bon usage.

Pour résumer notre opinion sur l'ouvrage, M. L. a bien mérité de la science par le dépouillement, qu'il a fait avec minutie et intelligence, des signes abréviatifs existants dans plusieurs recueils assez vastes de fac-simile, et par le classement méthodique des résultats de ce dépouillement. Son recueil sera d'une grande commodité pour ceux qui auront à préparer un cours ou un livre sur les abréviations grecques. Au demeurant, à côté de beaucoup de choses inutiles et de plus d'une opinion en l'air, on y rencontre des lacunes ; il manque à M. Lehmann la pratique des manuscrits eux-mêmes, que rien ne remplace, et par suite toute sûreté de jugement dans les questions qu'il soulève. Ce livre n'est pas encore le Manuel ni une partie du Manuel de paléographie grecque qu'on voudrait avoir à mettre entre les mains des commençants.

Ch. G.

---

1. A considérer strictement les choses, M. L. n'avait pas à s'occuper de l'abréviation ° pour ος : il y a là procédé abréviatif, et nullement signe abréviatif. M. L., du reste, s'en est bien rendu compte.

259. — Ernestus Schneider. **Quaestiones Ammianeae** (Dissert. inauguralis). Berolini, Otto Francke. 1879, 62 p. in-8°.

L'auteur de cette dissertation propose une quarantaine de corrections au texte d'Ammien Marcellin et recherche dans quelle mesure cet auteur a puisé chez Hérodien. Le texte d'Ammien est bien altéré et d'autant plus difficile à restituer que la langue de l'auteur est assez bizarre. S'attaquer à une telle besogne est un peu audacieux de la part d'un jeune philologue qui ne connaît guère que la langue des classiques; aussi, comme cela devait être, les corrections proposées sont-elles rarement acceptables. M. Schneider voit assez bien, en général, le défaut des leçons admises par Eyssenhardt ou Gardthausen, mais il en propose qui ne valent pas mieux. Ainsi (XIV, 6, 13), dans un passage bien malade il est vrai, il veut tirer du ms. de Fulda qui porte *et non temisero* (avec *u* au-dessus de *o) discesseris* la correction : *Aut an notum visurus disces-seris*, ce qui n'est pas latin et manque de toute évidence paléographique, et cela après avoir dit : « Mihi quidem praestare videtur insanam codicum lectionem quam malam conjecturam recipere. » M. S. est plus heureux quand il défend les vieilles leçons injustement abandonnées par Gardthausen, par ex. (XVIII, 2, 17) : *armorum viriumque varium decus*.

Dans la deuxième partie, M. Schneider met en regard certains passages d'Ammien et d'Hérodien, et cherche à établir qu'Ammien a emprunté à Hérodien (comme à Valère Maxime) une partie de son récit, mais sans le suivre pas à pas; que parfois même il l'a transcrit de mémoire. Le fait est possible, mais ce ne sont pas les variantes orthographiques des textes actuels (Heliogabalus, Emesa, au lieu de Ἐλαιαγάβαλον, ἀπ' Ἐμέσου) qui pourraient nous en convaincre.

E. C.

---

260. — **Lettres de Coras, celles de sa femme, de son fils et de ses amis**, publiées par M. Ch. Pradel. Albi, imprimerie Nouguiès, 1880, in-4° de 61 pages à deux colonnes.

Rendant compte ici des *Mémoires de Jacques Gaches sur les guerres de religion à Castres et dans le Languedoc* (n° du 4 octobre 1879, p. 252-255), je disais que puisque le savant éditeur, M. Charles Pradel, avait à sa disposition tant de documents inédits sur Jean de Coras, il était « naturellement désigné pour nous donner une complète étude biographique sur son coreligionnaire et presque concitoyen ». M. P. n'a pas tardé à réaliser en partie le vœu que j'exprimais ainsi. Sa publication d'aujourd'hui ne laisse pas grand'chose à faire aux futurs biographes du jurisconsulte languedocien.

Dans son *Avertissement*, M. P. établit (p. 3) que Jean de Coras na-

quit le 3 décembre 1515 [1] d'une ancienne famille de Réalmont; qu'il fut reçu conseiller-clerc au parlement de Toulouse le 4 février 1552; qu'ayant embrassé avec enthousiasme les idées de la Réforme, il fut nommé, en 1567, *chancelier de Navarre, intendant de la justice et finances de messeigneurs les Princes*, qu'il suivit Jeanne d'Albret dans sa retraite à la Rochelle, et que rentré à Toulouse après la paix, il y fut surpris par les massacres du 4 octobre 1572. Ayant perdu sa première femme (Catherine Boyssoné), ajoute *(ibid.)* M. P., Coras épousa une jeune veuve, dont il était cousin, Jacqueline ou Jacquette de Bussi, laquelle fut presque toujours malade, malgré les soins des plus célèbres médecins du temps [2]. S'il fallait en croire certaines accusations, Jacqueline, à la première nouvelle de l'emprisonnement de son mari, aurait fait main basse sur ce qu'il y avait de plus précieux dans sa maison de Réalmont. Ce qui est mieux prouvé, c'est qu'elle alla généreusement rejoindre Coras dans les prisons de Toulouse, où elle resta quelques jours enfermée après le meurtre de son mari, auquel elle ne survécut pas longtemps, car elle était déjà morte en janvier 1574, laissant un fils nommé Jacques, prévôt de Réalmont en 1580, grand-père de l'auteur du *Jonas* et autres pièces connues seulement par la satire de Boileau [3].

En ce même *Avertissement* a été insérée la traduction littérale d'une biographie latine de Coras, biographie publiée par un de ses amis en 1559 et réimprimée, quatre ans plus tard, en tête du traité : *De juris arte* (Cologne, 1563). Cette pièce, remarque M. P. (p. 1), « est fort rare, n'a jamais vu le jour en français, et fixera, avec une autorité incontestable désormais, certains points discutés de la vie de Coras. » Voilà bien des raisons pour que nous félicitions M. P. d'avoir mis sous nos yeux une aussi curieuse notice qui, dans sa traduction, porte ce titre : *Vie de Jean Coras, illustre jurisconsulte du parlement de Toulouse, publiée par Antoine Usilis, conseiller au présidial et professeur à l'Ecole de droit de Montpellier* [4].

---

1. On a le plus souvent fait naître Coras en 1513. C'est cette dernière date qu'indique M. Lud. Lalanne *(Dictionnaire historique de la France*, 2e édition, 1877).

2. « C'est en allant le voir, » dit M. P., « que le fameux Rondelet — qui lui-même avait eu la faiblesse d'épouser en secondes noces une toute jeune fille, — tomba malade et mourut à Réalmont. »

3. M. P., non content de nous renseigner très exactement sur Jean de Coras, nous renseigne encore non moins exactement sur cet arrière-petit-fils du jurisconsulte. Il nous apprend (p. 4) que ce mauvais poète épousa Jeanne de Maleville [MM. Haag, dans la *France protestante*, avaient dit que le nom de famille de la femme de Jacques de Coras, était *Raisin*], qu'il n'en eut que des filles, Jeanne, mariée le 24 juin 1681 avec Pierre de Filières, et Marie, qui épousa, le 4 octobre 1679, Joseph Imbert, avocat à la cour des aides et finances de Montauban. Ces nouveaux renseignements complètent ceux que j'ai jadis pu réunir dans un opuscule intitulé : *Lettres inédites de Jacques de Coras, publiées avec une notice et des notes* (1874, in-8°).

4. Usilis, dont on retrouve souvent le nom dans la correspondance de son héros, affirme que ce dernier naquit à Réalmont. Malgré ce témoignage d'un homme qui ne pouvait être que bien informé, témoignage confirmé par bon nombre d'autres

Mais ce qui a une bien autre valeur, c'est la double série de documents inédits publiés par M. P. : *Lettres de Coras, celles de sa femme et de son fils* (p. 1-36) ; *lettres adressées à Coras par ses amis* (p. 37-61). Ces documents ont été déposés aux archives de la Haute-Garonne par M. d'André de Fervolles, ancien Inspecteur d'Académie, et proviennent d'un don fait par Mme Lunel, née Imbert, dernière descendante des Coras. M. P. n'a rien dit de trop en déclarant que les détails fournis par ces pièces « jettent un jour tout nouveau sur la noble figure de Coras », et éclairent tout particulièrement les dernières années de la vie de ce magistrat « sur lesquelles on n'avait rien ». Il n'a rien dit de trop non plus en ajoutant que les lettres de Coras « nous dévoilent un homme au caractère aimant, gai, spirituel et fin ». Ces lettres sont vraiment charmantes [1]. Coras s'y montre partout le meilleur, le plus tendre mari du monde. Il s'inquiète sans cesse de la santé de sa femme, à laquelle il souhaite *mille ans d'heureuse vie*. Il l'entretient de mille sujets, de la beauté du chemin de Montpellier à Nîmes, de l'insalubrité d'Arles, du *Grison* sur lequel elle aime d'aller en croupe, de remèdes qu'il demande pour elle un peu partout [2], de la peste « qui s'eschauffe fort à Nimes [3] », de la nécessité du retour de sa jeune compagne auprès de lui [4], des prédicateurs de Toulouse *fols et téméraires* et des capitouls

témoignages, notamment par celui que M. P. a recueilli dans l'édition des œuvres de Coras donnée par Guillaume Forster à Wittemberg en 1603, on a très souvent jusqu'en ces derniers temps fait naître Coras à Toulouse, si bien que M. P. a pu dire (p. 1) : « La question de savoir si Coras est né à Toulouse ou à Réalmont est encore controversée. »

1. Les lettres de Coras à sa femme sont au nombre de vingt-sept, comprises entre les dates que voici : octobre 1566-4 janvier 1571. Une autre lettre est adressée par le jurisconsulte à une de ses cousines, Mlle de Saint-Martin, et deux autres lettres sont adressées à « Madamoiselle ma sœur ». Nous avons en tout dans la publication de M. P. trente lettres de Coras. Le soigneux éditeur a mis à la suite de l'avertissement un fac-simile d'une de ces lettres.

2. A propos d'un de ces remèdes, Coras écrit avec une vive bonne humeur (p. 6) qu'on « l'a veu expérimenter, mesmes à une damoiselle d'Avignon, qui non seulement guérist, mais fist avant l'année un bel enfant. »

3. Le bon époux donne à la chère absente, le 6 janvier 1567 (p. 7), le conseil que voici : « Cependant, ne vous souciez que de faire grande chiere et vivre joyeusement, car il n'y a rien qui abatte plus le venin de cette maladie que réjouissance et de se tenir net ».

4. « Car me semble, » dit Coras (p. 8), « la maladie vostre n'avoir plus grand ennemy que ma présence, et que, me sentant près de vous, elle deslogera vistement. » Plus loin (pp. 10, 11) nous rencontrons ces phrases où la passion se peint si naïvement : « La fin de ma lettre sera de vous prier croire que jour et nuicts, à toutes heures et moments je vous songe, je vous attends, je vous désire et vous ayme tellement que sans vous je n'ay subsistence aulcune. » — « Si je puis avoir une fois ce contentement de vous voir reconvalue et grosse d'un petit garçon qui, se monstrant après au monde, vous rapporte et représente les traicts, les beaux linéaments et, plus encore, les grâces dont le Seigneur vous ha plantureusement ornée, il me semble que je mourray très content vous laissant en ce monde. » — Citons encore cette phrase (p. 15) où quelque peu de gaillardise et de gauloiserie se mêle à l'expres-

qui *brolhent les affaires*, de troubles nocturnes qui éclatèrent dans la capitale du Languedoc, en mars 1567, etc.

On ne possède malheureusement que cinq lettres de Jacqueline, quatre à son mari et une à son fils Jacques [1]. On les lira avec grand plaisir. Certains passages de ces lettres sont écrits avec une verve singulière, notamment le passage où Jacqueline raconte (p. 26) un de ses voyages, pendant lequel elle a eu « ung œuf » pour son souper, et a été « couchée en ung grenier, la couette sur le carreau ». Dans la lettre écrite à son fils, de Toulouse, le 7 mai 1573, la veuve de Jean de Coras parle éloquemment (p. 35) de « la grande amour, honneur et révérance que j'ay porté et porteray à celuy par la perte duquel je meurs cent mille fois du jour, d'ennuy et regret ».

Les lettres adressées à Coras par ses amis sont au nombre d'une trentaine (octobre 1564-octobre 1573). On voit là des lettres d'Armand de Cavaigne, conseiller au parlement de Toulouse, qui fut pendu avec le célèbre Briquemaux en 1572, du capitaine le Puch de Pardaillan, de MM. de Ferrieres et Lagger, conseillers au parlement de Toulouse et intendants des finances, de Jacques de Bernuy, président aux enquêtes au parlement de Toulouse, et de divers autres personnages. On trouvera dans ces documents divers renseignements relatifs à l'histoire du Languedoc.

M. Pradel a parfaitement annoté la correspondance de Coras, de sa famille et de ses amis [2]. Sa publication, examinée à tous les points de vue, est de celles qu'on est heureux de louer sans réserve.

T. de L.

---

sion d'un sentiment des plus sérieux et des plus profonds : « S'il fait tant de froid comme escripvez, ne couchez pas seule, pourveu que ce ne soit avec un moyne. Certes icy nous avons ores de nous plaindre plus de la chaleur que du froid, et si vous m'aymez et pensez si souvent à moy que je vous ayme et pense à toutes heures et moments en vous, il n'y a ni verglas, gelée, ne froidure que vostre pensement ne rabate. »

1. Voir (p. 32) une lettre de Jacques à son père, datée de Toulouse, le 16 janvier 1571.

2. Par une faute d'impression, la première des lettres de Coras à sa femme (p. 15) a reçu deux dates différentes, 20 octobre 1566 au commencement, et 30 octobre 1566 à la fin. — M. P. dit d'une façon trop absolue (note 2 de la p. 25) que Jacques de Coras, le poète, « signait la Rigaudié. » Les lettres que l'on conserve de lui à la Bibliothèque Nationale sont signées tout simplement : Coras. — L'éditeur traduit (p. 26) par *petit panier* le mot *desque* employé par Jacqueline de Bussi. *Desque* signifiait et signifie encore dans le langage populaire du midi une corbeille et non un panier. — C'est bien à tort que (note 2 de la page 32) M. P. dit que « Jacques Benoit de Largebaston, président au parlement de Bordeaux, » est « connu par son acharnement contre les huguenots ». J'oppose à cette appréciation la note toute contraire de M. de Ruble (*Commentaires* de Blaise de Monluc, t. III, p. 65) : « Jacques Benoit de Lagebaston, suivant sa signature, né à Angoulême, premier président du parlement de Bordeaux. La modération de sa conduite le rendit suspect au parti catholique dès les premiers troubles. Plusieurs fois chassé du parlement, il courut les plus grands dangers à chaque mouvement nouveau. Il faillit être compris dans les massacres du 3 octobre 1572 et fut forcé de se réfugier au château du Ha. »

CHRONIQUE

FRANCE. — Le nº 4 (juillet-août) de la *Revue de l'histoire des religions* renferme une étude de M. F. Ravaisson sur *les monuments funéraires des Grecs* (p. 5-26); — la deuxième partie du travail de M. M. Vernes sur l'histoire du culte chez les Hébreux, d'après J. Wellhausen : *Les sacrifices et les fêtes* (p. 27-51); — un *Bulletin critique de la mythologie grecque*, par M. P. Decharme (p. 52-67); — un *Bulletin critique de la mythologie gauloise*, par M. H. Gaidoz (p. 68-82); — la traduction, par M. J.-A. Decourdemanche, d'une légende populaire turque, *Salomon et les oiseaux* (p. 83-106); — la fin de la Notice sur le musée religieux fondé à Lyon par M. E. Guimet (p. 107-122); — un compte-rendu, par M. Vernes, de l'ouvrage de M. Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux* (p. 123-128).

— M. Emile Molinier, attaché au Musée du Louvre, prépare une étude archéologique sur la célèbre abbaye de Saint-Martial de Limoges. Ce travail comprendra une restitution de l'église et des bâtiments claustraux d'après les documents originaux. La seconde partie sera consacrée à l'étude des mss. à peintures provenant de Saint-Martial. M. Molinier croit pouvoir, à l'aide de ces monuments à date certaine et dont l'origine ne peut être mise en doute, jeter un jour nouveau sur l'histoire des arts à Limoges au moyen âge et en particulier sur l'art de l'émaillerie. Il espère pouvoir ainsi restituer aux artistes limousins de nombreuses pièces d'orfèvrerie attribuées jusqu'ici, faute de termes de comparaison suffisants, à l'école dite *Rhénane*. Il prétend même retrouver dans quelques fragments conservés au Louvre et dans un autre, provenant de la collection de M^me^ la comtesse Dsyalinska, qui a fait partie de l'exposition rétrospective de l'*Union centrale*, l'émail cloisonné tel qu'il était pratiqué à Limoges au xiᵉ siècle. Le faire de ces pièces révèle un art déjà très avancé. La fabrique limousine serait, par suite, bien plus ancienne qu'on ne le croit d'ordinaire.

— Nous avons annoncé à nos lecteurs l'*Histoire du théâtre en France* de M. Petit de Julleville; cette *Histoire* se compose de plusieurs parties distinctes qui seront publiées séparément et dont les trois premières comprennent : 1° *Les Mystères*; 2° *Le théâtre comique au moyen âge*; 3° *L'histoire du théâtre au temps de la Renaissance*. La première partie, *Les Mystères* (Hachette, deux forts vol. in-8 de 460 et 648 p. 15 fr.) vient d'être mise en vente. Le tome I, contenant l'histoire générale des Mystères dramatiques, est ainsi divisé : I. Introduction (p. 1-17). II. *Le drame liturgique* (p. 18-80). III. *Le théâtre au* xiiᵉ *siècle et au* xiiiᵉ. *Le drame d'Adam, Jean Bodel, Rutebœuf* (p. 81-114). IV. *Le théâtre au* xivᵉ *siècle; les miracles de Notre-Dame* (p. 115-186). V. *Les Mystères* (1400-1500). *Sens du mot Mystères. Mystères mimés* (p. 187-200). VI. *Cycles dramatiques* (p. 201-241). VII. *La composition dans les mystères* (p. 242-278). VIII. *Le style et la versification* (p. 279-313). IX. *Les auteurs des mystères* (p. 314-339). X. *Acteurs et entrepreneurs des mystères*. (p. 340-384). XI. *La mise en scène et les spectateurs* (p. 385-411). XII. *Les confrères de la Passion* (p. 412-439). XIII. *Décadence et fin des mystères* (p. 440-457). Le tome II renferme les chapitres suivants : XIV. *Représentations* (table des noms de lieux où furent représentés des mystères; table des titres des mystères représentés, p. 1-186). XV. *Mystères mimés* (p. 186-217). XVI. *Analyses*. xiiᵉ *siècle* (Adam et la Résurrection). xiiiᵉ siècle (Saint Nicolas et Théophile, p. 217-226). XVII. *Analyses*. xivᵉ *siècle* (Note générale sur les quarante miracles du manuscrit de Cangé, etc., p. 226-352).

XVIII, XIX, XX, XXI. *Analyses. xv^e siècle.* (Cycle de l'Ancien Testament, Cycle du Nouveau Testament, Cycle des saints, Mystères divers, p. 352-583). XXII. *Analyses. xvi^e siècle* (p. 583-628). XXIII. *Mystères perdus* (p. 628-633). Suit un glossaire des mots d'anciens français cités dans les deux volumes.

— Notre collaborateur, M. E. Beauvois, vient de publier son sixième mémoire sur les questions qu'il lui semblait indispensable d'élucider avant d'écrire l'*Histoire des Colonies européennes dans le Nouveau-Monde avant Christophe Colomb*. Le titre de ce nouveau travail en explique suffisamment le sujet : *La Norambègue : découverte d'une quatrième colonie précolombienne dans le Nouveau-Monde avec des preuves de son origine scandinave fournies par la langue, les institutions et les croyances des indigènes de l'Acadie* (Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick et Etat du Maine) (Bruxelles, 1880. 42 p. in-8°). Jusqu'au commencement du xvii^e siècle, les naturels de l'Acadie conservèrent un certain nombre de mots scandinaves et même une chanson à boire, dont leurs ancêtres s'étaient servis dans leurs relations avec les colons scandinaves du Markland ; de plus, les contrées situées au nord et au sud de la baie de Fundy portaient encore des noms scandinaves, et les chefs de ces territoires s'appelaient *ricmanen*, mot qui correspond à l'islandais *rikmenni* (grands). Enfin la fable du *Gougou* (géante) que les indigènes contèrent à Champlain était identique avec les traditions scandinaves sur la *Gygur* (ogresse). De tous ces faits, M. Beauvois conclut que la colonie du Markland, fondée par des Norvégiens du Grœnland, à la fin du xiv^e siècle, s'était perpétuée non-seulement pendant le siècle suivant, comme on le sait par les Annales islandaises, mais encore pendant les xv^e et xvi^e siècles, et qu'elle n'avait perdu sa nationalité scandinave que peu de générations avant l'arrivée de Champlain.

— Dans une étude extraite du tome XXXI des *Mémoires couronnés et autres Mémoires* publiés par l'Académie royale de Belgique, M. Charles Paillard ajoute sur le *Procès du chancelier Hugonet et du seigneur d'Humbercourt* (Bruxelles, Hayez. In-8°, p. 87 p.), quelques détails nouveaux et surtout quelques jugements particuliers. M. P. trouve qu'on n'a pas fait la part assez grande à Louis XI, à sa politique et à ses intrigues; il voit dans ce souverain un des principaux acteurs de ce drame historique et peut-être l'auteur principal de son issue tragique. D'ailleurs, sur ce sujet, on en est encore en France à l'histoire de M. de Barante qui a suivi Commynes pas à pas et partagé ses erreurs; de même en Hollande. M. P. a consulté un nombre considérable de mémoires et de livres disséminés et recélant la vérité à l'état fragmentaire (le tome II, 2^e série, des *Bulletins de l'Académie royale*, les éditions données par MM. Gachard et Marchal du livre de M. de Barante, l'*Histoire de Flandre* de M. Kervyn de Lettenhove, l'*Histoire de Louis XI*, par Duclos avec ses preuves, les *Mémoires de Commynes*, etc.); en un mot, il a examiné la question jusque dans ses dernières profondeurs. Il arrive aux résultats suivants : Humbercourt ne méritait pas la mort, parce qu'on ne relève contre lui aucun indice de trahison ; quant à Hugonet, il mérite d'être soupçonné, mais la preuve de sa culpabilité ne paraît pas atteinte; en décapitant Hugonet et Humbercourt, les Gantois firent œuvre, non de justice, mais de vengeance et de politique. Tout est illégal dans ce procès, du commencement jusqu'à la fin ; il suffit que la sentence ait été prononcée par la loi de Gand, et, pour ce seul motif, elle est illégale. La duchesse Marie de Bourgogne a-t-elle tenté de sauver ses deux conseillers? Oui, répond M. Paillard; le 27 ou le 28 mars, elle a fait une démarche auprès des « échevins des deux bancs et autres » réunis à l'Untenhoven Steen ; elle est descendue le 31 mars sur le marché du Vendredi, et Commynes, sur ce point, est véridique. Mais la duchesse n'a pas affronté le peuple, le 3 avril 1477, le jour du supplice ; tous les autres détails don-

nés par Commynes sont controuvés et imaginaires ; « lorsqu'il montre la jeune princesse apercevant ses ministres sur l'échafaud, les métiers divisés d'opinion et prêts à se ruer les uns sur les autres, la pique en avant, il tombe du drame humain dans le roman. » On doit savoir gré à M. Paillard de ses consciencieuses recherches sur une question, déjà éclaircie du reste par les historiens belges, mais qui n'était guère connue à l'étranger, même des érudits.

— La *Revue* a parlé récemment de la fondation d'une *Société hispano-portugaise* à Toulouse. Cette société a pour but d'encourager le développement des relations scientifiques, littéraires, commerciales et agricoles de la France et de la péninsule ibérique ; elle s'efforce plus particulièrement de répandre l'étude des langues espagnole et portugaise. Elle fait paraître un *Bulletin* dont nous avons sous les yeux les trois premiers numéros. On trouve dans le numéro 2 un compte-rendu, par M. Emile Cartailhac, des séances du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Lisbonne (p. 102-112) et une étude de M. Ch. Folie-Desjardins, intitulée *Coup d'œil sur la littérature espagnole depuis le* XI[e] *siècle jusqu'au* XVIII[e] (p. 113-134), et dans le numéro 3 une étude sur la vallée d'Aran (province de Lérida) par M. l'abbé Cau-Durban (p. 155-186) et une note de M. Fr. Lallemant sur *le commerce et l'industrie en Portugal* (p. 199-204). Le *Bulletin* nous apprend qu'il existe à Toulouse un cours public de langue espagnole fait par M. Henry Lacaze ; la *Société hispano-portugaise* ainsi que la chambre de commerce de Toulouse ont créé plusieurs prix en faveur des lauréats de ce cours public, et « pour couronner toutes ces récompenses, la compagnie des Chemins de fer du Nord de l'Espagne a accordé à chaque lauréat un billet de réduction de *cinquante* et *soixante-quinze pour cent* sur les prix ordinaires de son tarif dans les trois classes et pour tout son réseau, dont la ligne principale s'étend depuis la frontière jusqu'à Madrid. »

— M. Louis Félicien Joseph Caignart de Saulcy, qui vient de mourir, était né à Lille le 19 mars 1807. Il fut admis en 1826 à l'Ecole polytechnique et devint successivement capitaine à l'Ecole d'application de Metz et conservateur du Musée d'artillerie à Paris. En 1836 il obtint, à l'Institut, le prix de numismatique pour un *Essai de classification des suites monétaires byzantines* et devint en 1842 membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement du numismate Mionnet. On cite parmi ses publications : *Voyages autour de la mer Morte et dans les terres bibliques ; Etudes sur la numismatique judaïque ; Histoire de l'art judaïque tirée des textes* (1858) ; *Les expéditions de César en Grande-Bretagne* (1869) ; *Voyage en Terre-Sainte* (1865) ; *Les derniers jours de Jérusalem* (1860) ; *Histoire d'Hérode, roi des Juifs* (1867) ; *Etude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie* (1868) ; *Mémoires sur les monnaies datées des Séleucides* (1872) ; *Numismatique de la Terre-Sainte* (1873) ; *Sept siècles de l'histoire judaïque* (1874) ; *Numismatique des rois nabathéens de Petra* (1874) ; *Système monétaire de la république romaine à l'époque de Jules César* (1874) ; *Histoire numismatique de François I*[er] (1876) ; *Philippe le Bel a-t-il mérité le nom de faux monnayeur* (1876) ; *Recueil de documents relatifs à l'histoire des monnaies depuis Philippe II jusqu'à François I*[er] (1879, tome I.) ; *Histoire numismatique des rois d'Angleterre Henri V et VI en France* (1879), etc : une *Histoire des Machabées*, dont il a pu revoir les épreuves, doit paraître prochainement à la librairie Leroux.

ALLEMAGNE. — M. Johan Storm, professeur de philologie romane et anglaise à l'Université de Christiania, va publier chez les frères Henninger, d'Heilbronn, une édition allemande de son ouvrage « *Engelsk filologi, det levende sprog* » (Kristiania, Cammermeyer). Le titre de l'édition allemande est le suivant : *Englische Philologie. Anleitung zum wissenschaftichen Studium der englischen Sprache, vom Verfasser für das deutsche Publikum bearbeitet. I. Die lebende Sprache.*

— Avec une infatigable ardeur, M. Rangabé recommence — dans une petite brochure publiée en allemand, chez Friedrich, à Leipzig — l'éternel plaidoyer en faveur de la prononciation du grec ancien à la moderne. Il voudrait que l'on donnât aux jeunes Allemands dans les gymnases l'excellente habitude de prononcer ὑμεῖς comme ἡμεῖς et πικρῶς comme πικρός, et qu'on leur fît lire le soir, en rentrant chez eux, les journaux d'Athènes. Il est douteux que cette campagne réussisse. Du moins, tout en avançant plus d'une hérésie en linguistique, défend-il sa thèse, non-seulement avec chaleur, mais avec esprit.

— En 1878, M. Karl Kœrner avait publié la première partie d'une Introduction à l'étude de l'anglo-saxon *(Einleitung in das Studium des Angelsæchsischen)*; cette partie était consacrée à la grammaire de l'anglo-saxon (Heilbronn, Henninger. In-8°, 67 p.). La seconde partie de cet ouvrage vient de paraître; elle renferme des textes anglo-saxons (p. 1-167), accompagnés d'une traduction. Les textes en prose sont : des extraits de l'évangile de Mathieu; l'histoire de la jeunesse de Joseph, tirée de la Genèse d'Ælfric; l'histoire de Samson, tirée du Livre des juges, d'Ælfric; la vie du roi Oswald, par Ælfric; l'histoire de Caedmon (trad. de Bède par Alfred); l'état de la science en Angleterre au temps d'Alfred (préface d'Alfred à la trad. de la *Cura pastoralis)*; la guerre de Rome avec Tarente et Pyrrhus (trad. d'Orose par Alfred); le voyage d'Othere et de Wulfstan; l'introduction des lois d'Alfred; un passage de la chronique saxonne. Les textes de poésie sont : Athelstan, la bataille de Maldon, un passage de Judith, le sacrifice d'Isaac (tiré de Caedmon), la chute des anges (tiré de Caedmon), les vers 1-67 et 252-306 de l'*Exode*, les vers 1-104 de *Daniel*, l'entretien de Marie et de Joseph et l'éloge de la sagesse du créateur, tirés du *Christ* de Cynewulf, les vers 1-85 du *Phœnix*, les vers 1-275 de l'*Elene* de Cynewulf, le XI° des *Metra* d'Alfred et une énigme (celle de la corne). Ces textes et traductions sont suivis de remarques (p. 171-281); un glossaire (p. 285-403) termine le volume.

— Le troisième fascicule de l'Histoire de la littérature allemande *(Geschichte der deutschen Litteratur)*, de M. W. Scherer comprend les pages 145-224. L'auteur continue son sixième chapitre sur les épopées de cour (*die hœfischen Epen*, p. 145-194); il examine et apprécie successivement Henri de Veldeke (p. 145-153), Hartmann d'Aue et Gottfried de Strasbourg (p. 153-170), Wolfram d'Eschenbach (p. 170-185), les Epigones (p. 185-194). Vient ensuite le septième chapitre, intitulé *Sænger und Prediger* (p. 195-224) et divisé ainsi : *Walther von der Vogelweide* (p. 197-209); *Minnesang und Meistersang* (p. 209-220); *Lehrdichtung, Satire, Novelle* (p. 220-224).

— Sous le titre *Rosenvorlesungen kirchengeschichtlichen Inhalts* (Leipzig, Breitkopf et Hærtel. In-8°, VI et 178 p. 4 mark), M. Karl Hase a publié six conférences qu'il a faites à Jena dans la maison de la *Rose*, et dont voici les titres : 1° *Ein falscher Messias* (Bar Kochba). 1861. II. *Gregor VII.* 1865. III. *Aeneas Sylvius Piccolomini.* 1875. IV. *Pantheon und Peterskirche.* 1858. V. *Der Kanzler Krell.* 1860. VI. *Die franzœsische Revolution und die Kirche.* 1868.

ANGLETERRE. — On annonce les ouvrages suivants sur le point de paraître : — de Rajendralála Mitra, *Indo-Aryans, contributions to the elucidation of their ancient and mediaeval history* (Edward Stanford); — de MM. John H. Appleton et Sayce, *Dr Appleton, his life and literary relics* (Trübner); — la première partie des *Transactions* de la « Bradford historical and antiquarian society », etc.

BOHÊME. — M. Sembera, qui avait déjà attaqué très vigoureusement le *Jugement de Libusa* vient de publier une brochure contre l'authenticité des poèmes de *Kralove Dvor (Kœniginhof)*. Malheureusement ce travail, curieux d'ailleurs, pèche par

le peu de rigueur de l'auteur en matière philologique. C'est ce que fait remarquer un témoin peu suspect, M. Jagic, dans un récent article de l'*Archiv fur slawische Philologie*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 novembre 1880.

M. Edmont Le Blant, président, prononce un discours dans lequel il annonce les prix décernés en 1880 et les sujets de prix proposés. Il rend compte des travaux des membres des écoles françaises d'Athènes et de Rome et termine par un hommage rendu à la mémoire de deux membres de l'Académie morts en 1880, MM. Labarte et de Saulcy.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Caussin de Perceval, membre de l'Académie* (1795-1871). A propos du principal ouvrage de M. Caussin de Perceval, son *Histoire des Arabes*, où sont insérées et traduites un grand nombre de poésies historiques relatives à l'époque de Mahomet, M. Wallon donne des citations et des analyses étendues des plus intéressantes de ces poésies.

M. Gaston Paris lit un mémoire intitulé : *L'Ange et l'Ermite (légende religieuse).* Dans ce mémoire, l'auteur recherche et montre les origines du conte qui a fourni à Voltaire le xx^e chapitre de son roman de *Zadig*. Dans toutes les formes de ce conte, on voit un ange ou un envoyé de Dieu accomplir, devant un témoin étonné et scandalisé, toutes sortes d'actions en apparence déraisonnables ou criminelles, mais qu'il explique ensuite en montrant quel en était le but caché et en rendant ainsi justice à la providence de Dieu. M. Paris montre que ce conte a une origine juive, qu'il a été inséré par Mahomet dans le Coran, qu'il a eu un grand succès au moyen âge, après avoir subi quelques transformations destinées à lui donner un caractère chrétien, enfin qu'au xviii^e siècle Voltaire, et, avant lui, l'Anglais Parnell, en le dépouillant de ce caractère, l'ont rapproché de la conception primitive d'où le moyen âge l'avait écarté.

Julien Havet.

JUGEMENT DES CONCOURS DE 1880.

Prix ordinaire. — 1° « Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains jusqu'aux invasions des Barbares, d'après les documents littéraires et épigraphiques. » L'académie décerne le prix à M. René Cagnat, professeur au collège Stanislas, et une récompense de 1,500 francs à M. Vigié, professeur de droit civil à la Faculté de droit de Grenoble. — 2° « Classer et identifier autant qu'il est possible les noms géographiques de l'Occident de l'Europe qu'on trouve dans les ouvrages rabbiniques depuis le x^e siècle jusqu'à la fin du xv^e. Dresser une carte de l'Europe occidentale où tous ces noms soient placés, avec des signes de doute s'il y a lieu. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'académie la proroge à l'année 1882.

Antiquités de la France. — L'académie, cette année, vu l'importance des travaux envoyés au concours, décerne quatre médailles : la 1^{re} à M. Aimé Chérest, pour son ouvrage intitulé : L'archiprêtre, épisode de la guerre de Cent ans au xiv^e siècle (Paris, 1879, in-8°); la 2^e à M. de Charmasse, pour son Cartulaire de l'évêché d'Autun, connu sous le nom de Cartulaire rouge, publié d'après un manuscrit du xiii^e siècle, suivi d'une carte et d'un pouillé de l'ancien diocèse d'Autun, d'après un manuscrit du xiv^e siècle (Autun, Paris, 1880, in-4°); la 3^e à M. Claudin, pour son livre intitulé : Origines de l'imprimerie à Albi, en Languedoc (1480-1481). Les pérégrinations de Johann Neumeister, associé de Gutenberg, en Allemagne, en Italie et en France (1463-1507) (Paris, 1879, in-8°); la 4^e à M. Emile Molinier, pour son Étude sur la vie d'Arnoul d'Audrehem, maréchal de France (Manuscrit); et six mentions honorables : 1° à M. de Bosredon, pour sa Sigillographie du Périgord (Périgueux, 1880, in-4°); 2° à M. Edmond Blanc, pour son Épigraphie antique du département des Alpes-Maritimes (Nice, 1878-1879, in-8°); 3° à M. l'abbé Albanès, pour sa publication de la Vie de sainte Douceline, fondatrice des Béguines de Marseille, composée au xiii^e siècle en langue provençale (Marseille, 1879, in-8°); 4° à M. Boucher de Molandon, pour son ouvrage intitulé : La famille de Jeanne d'Arc, son séjour dans l'Orléanais, d'après des titres authentiques récemment découverts (Orléans, 1878, in-8°); 5° à M. de la Chauvelays, pour le volume ayant pour titre : Les armées de Charles le Téméraire dans les deux Bourgognes (Paris, 1879, in-8°); 6° à M. Vaesen, pour son ouvrage intitulé : La juridiction commerciale à Lyon sous l'ancien régime. Etude historique sur la conservation des privilèges royaux des foires de Lyon (1463-1495) (Lyon, 1879, grand in-8°).

Prix de numismatique. — Le prix annuel de numismatique, fondé par M. Allier de Hauteroche et destiné au meilleur ouvrage de numismatique ancienne publié depuis le mois de janvier 1878, n'a pas été décerné cette année. — Le prix biennal de numismatique, fondé par Mme veuve Duchalais et destiné au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge publié depuis le mois de janvier 1878, a été décerné à M. Louis Blancard pour son Essai sur les monnaies de Charles Ier, comte de Provence (Paris, in-8°).

Prix Gobert. — Premier prix : M. Demay, pour son ouvrage intitulé : Le costume au moyen âge d'après les sceaux (Paris, 1880, grand in-8°). — Second prix : M. Auguste Molinier, pour ses additions à l'Histoire générale du Languedoc, par Dom Devic et Dom Vaissète, religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, son Étude sur l'administration féodale dans le Languedoc (900-1250) (Toulouse, 1879, in-8°), et son Étude sur l'administration de saint Louis et d'Alfonse de Poitiers dans le Languedoc (Toulouse, in-4°) [1].

Prix Bordin. — 1° « Exposer l'économie politique de l'Égypte depuis la conquête de ce pays par les Romains jusqu'à la conquête arabe. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'académie la retire du concours. — 2° « Ie Étude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan. » Deux mémoires ont été déposés sur cette question ; l'académie ne les ayant pas jugés suffisants, elle proroge le concours à l'année 1882. — 3° « Examiner les explications données jusqu'ici de l'origine et du développement du système des castes dans l'Inde. Ces explications ne font-elles pas la place trop grande à la théorie brahmanique des quatre castes, et cette théorie peut-elle être admise comme l'expression d'un ordre de faits historiques ? Grouper les témoignages qui permettent de se représenter ce qu'a pu être en réalité la caste à différentes époques du passé de l'Inde. » L'académie ne décerne pas le prix ; elle accorde une récompense de 2,000 francs à M. Charles Schœbel. — 3° « Étude sur la vie et les écrits d'Eustathe, archevêque de Thessalonique (XIIe siècle). Rechercher particulièrement ce que ses divers écrits nous apprennent sur l'état des lettres dans les écoles grecques de l'Orient, et sur ce qui s'était conservé alors des richesses de la littérature classique. » Un seul mémoire a été déposé et n'a point paru mériter le prix. L'académie retire la question du concours.

Prix Stanislas Julien, en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. L'académie décerne le prix à M. Henri Cordier pour son ouvrage intitulé : Bibliotheca sinica. — Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois, tome Ier, fascicule 1 à 3 (Paris, 1878, in-8°).

Prix Delalande-Guérineau. — Deux prix de la valeur de 1,000 francs chacun, étaient à décerner en 1880 aux deux ouvrages que l'académie aurait jugés les meilleurs parmi les ouvrages manuscrits ou publiés depuis janvier 1878, ayant pour objet la langue française (grammaires, lexiques, éditions, etc.), à une époque antérieure au XVIe siècle. L'académie a décerné l'un de ces deux prix à MM. Jacques Normand et Gaston Raynaud pour leur édition d'Aiol, chanson de geste, publiée d'après le manuscrit unique de Paris (Paris, 1877, in-8°). — L'autre prix n'est pas décerné ; il est prorogé à l'année 1881.

Prix Jean Reynaud. Mme veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire de son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la France », a fait donation à l'Institut d'une rente de 10,000 francs, destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq académies. Conformément au vœu exprimé par la donatrice, « ce prix doit être accordé au travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une période de cinq ans. » L'académie décerne le prix à M. Jules Quicherat, directeur de l'École des Chartes. M. Quicherat, dans le cours des cinq dernières années, a publié deux ouvrages qui justifieraient par eux-mêmes le choix de l'académie, et qui ont de plus l'avantage de faire revivre les titres si nombreux et si considérables que l'auteur, depuis plus de quarante ans, s'est créés à l'estime du monde savant.

ANNONCE DES CONCOURS

Prix ordinaire. — L'académie rappelle qu'elle a prorogé : — 1° A l'année 1881 le sujet suivant qu'elle avait proposé pour l'année 1878 : « Traiter un point quelconque touchant l'histoire de la civilisation sous le Khalifat. » — 2° A l'année 1882 la question suivante qui avait été proposée pour l'année 1879 : « Étude sur les institutions politiques, administratives et judiciaires du règne de Charles V. » — Elle rappelle qu'elle a proposé : — 1° Pour le concours de 1881 : « Étude grammaticale et lexicographique de la latinité de saint Jérôme. » — 2° Pour le concours de 1882 :

1. En annonçant ce prix, M. le président s'est exprimé ainsi : « Avant de décerner le second prix, l'Académie a longtemps hésité entre deux ouvrages : les additions de M. Molinier à l'*Histoire générale du Languedoc*, l'étude de M. Thomas sur les états provinciaux du centre de la France au temps de Charles VII... Entre ces deux candidats et malgré quelques traces de précipitation dans le livre de M. Molinier, l'académie s'est prononcée pour ce savant depuis longtemps connu par d'importants travaux d'érudition ; mais elle attache beaucoup d'importance à ce que son président exprime le regret qu'elle éprouve de laisser sans récompense officielle des recherches aussi bien conduites et aussi fécondes en résultats que celles de M. Thomas. »

« Faire connaître les versions de la Bible en langue d'oil, totales ou partielles, antérieures à la mort de Charles V. Étudier les rapports de ces versions entre elles et avec le texte latin. Indiquer toutes les circonstances qui se rattachent à l'histoire de ces versions (le temps, le pays, le nom de l'auteur, la destination de l'ouvrage, etc.). » — L'académie propose en outre, pour l'année 1883, le sujet suivant : « Faire l'énumération complète et systématique des traductions hébraïques qui ont été faites au moyen âge, d'ouvrages de philosophie ou de science, grecs, arabes ou même latins. » — Chacun de ces prix est de la valeur de 2,000 francs.

Antiquités de la France. — Trois médailles de la valeur de 500 francs chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1879 et 1881 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1881. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — 1° Le prix annuel de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche sera décerné, en 1881, au meilleur ouvrage de numismatique qui aura été publié depuis le mois de janvier 1879. Ce concours est ouvert à tous les ouvrages de numismatique ancienne. Ce prix est de 400 francs. — 2° Le prix biennal de numismatique fondé par Mme veuve Duchalais sera décerné, en 1882, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1880. Le prix est de 800 francs.

Prix Gobert. — Pour l'année 1881, l'académie s'occupera, à dater du 1er janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1er janvier 1880, et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. En léguant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la moitié du capital provenant de tous ses biens, après l'acquittement des frais et des legs particuliers indiqués dans son testament, le fondateur a demandé : « que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix, jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » Tous les volumes d'un ouvrages en cours de publication qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. Sont exclus de ce concours les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier 1881, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin. — L'académie avait proposé pour le concours de 1880 la question suivante : « Étude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan. » L'académie proroge cette question à l'année 1882. — L'académie rappelle qu'elle a prorogé les concours suivants : — 1° à l'année 1881 : « Faire l'histoire de la Syrie depuis la conquête musulmane jusqu'à la chute des Oméiades, en s'appliquant surtout à la discussion des questions géographiques et numismatiques qui s'y rattachent. » — 2° A l'année 1882 : « Étude d'histoire littéraire sur les écrivains grecs qui sont nés ou qui ont vécu en Égypte, depuis la fondation d'Alexandrie jusqu'à la conquête du pays par les Arabes. Recueillir dans les auteurs et sur les monuments tout ce qui peut servir à caractériser la condition des lettres grecques en Égypte durant cette période; apprécier l'influence que les institutions, la religion, les mœurs et la littérature égyptiennes ont pu exercer sur l'hellénisme. *Nota*. L'histoire de la philosophie alexandrine, qui a déjà fait l'objet d'un concours académique, n'est pas comprise dans ce programme. » — L'académie rappelle qu'elle a proposé : — 1° Pour le concours de 1881 : « Étude sur les opérations de change, de crédit et d'assurance pratiquées par les commerçants et banquiers français ou résidant dans les limites de la France actuelle avant le xve siècle. » — 2° Pour le concours de 1882 : « Étudier les documents géographiques et les relations de voyage publiés par les Arabes du IIIe au VIIIe siècle de l'hégire inclusivement; faire ressortir leur utilité au point de vue de la géographie comparée au moyen âge. » — L'académie propose, en outre, pour l'année 1883, les deux questions suivantes : — « Présenter un tableau aussi complet que possible de la numismatique de Samos ; en expliquer les types à l'aide des textes ; en tirer toutes les données religieuses, historiques, que comporte cette étude ; montrer quelle influence auraient exercée les types du numéraire samien sur ceux des colonies de cette île. » — « Étudier à l'aide des documents d'archives et de textes littéraires le dialecte parlé à Paris et dans l'Ile-de-France jusqu'à l'avènement des Valois. Comparer ce dialecte, d'après les résultats obtenus, à la langue française littéraire, et rechercher jusqu'à quel point le dialecte parisien était considéré au moyen âge comme la langue littéraire de la France. » — Chacun de ces prix est de la valeur de 3,000 francs.

Le *prix Louis Fould*, pour l'histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès, sera décerné, s'il y a lieu, en 1881. L'auteur de cette fondation a mis à la disposi-

tion de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de 20,000 francs, pour être donnée en prix à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure « Histoire des arts du dessin : leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès. » Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. Les concurrents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art de toute nature que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. A défaut d'ouvrages ayant rempli toutes les conditions du programme, il pourra être accordé un accessit de la valeur des intérêts de la somme de 20,000 francs pendant les trois années. Le concours sera ensuite prorogé, s'il y a lieu, par périodes triennales. Tous les savants français et étrangers, excepté les membres régnicoles de l'Institut, sont admis au concours.

Prix La Fons-Mélicocq. En faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). L'académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1881; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1878, 1879 et 1880, qui lui auront été adressés avant le 31 décembre 1880. Le prix est de 1,800 francs.

Prix Brunet (3,000 francs), pour un ouvrage de bibliographie savante. L'académie rappelle qu'elle a proposé : — 1° pour le concours de 1881 : « Bibliographie raisonnée des documents, manuscrits et imprimés, relatifs à l'histoire d'une province ou d'une circonscription. » — 2° Pour l'année 1882 : « Bibliographie aristotélique ou biblographie descriptive, et, autant que possible, critique des éditions, soit générales, soit spéciales, de tous les ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom d'Aristote; des traductions qui en ont été faites avant ou après la découverte de l'imprimerie, des biographies anciennes ou modernes d'Aristote, des commentaires et dissertations dont les divers écrits qu'on lui attribue ont eté l'objet depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. On pourrait, quant à la méthode, prendre comme exemple la bibliographie de Démosthène, publiée en deux parties (1830, 1834), par A.-Gerhard Becker (Leipzig et Quedlinbourg, in-8°, 310 pages). Les ouvrages pourront être imprimés ou manuscrits.

Prix Stanislas Julien (1500 francs), en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1880.

Prix Delalande-Guérineau. — Deux prix, de la valeur de 1,000 francs chacun, étaient à décerner en 1880 aux deux ouvrages que l'académie aurait jugés les meilleurs parmi les ouvrages manuscrits ou publiés depuis janvier 1878, ayant pour objet la langue française (grammaires, lexiques, éditions, etc.), à une époque antérieure au XVI[e] siècle. L'académie n'ayant décerné que l'un des deux prix, l'autre prix est prorogé à l'année 1881. L'académie décernera de nouveau ce prix, s'il y a lieu, en 1882, à des travaux sur la philologie antique, comprenant l'étude des monuments écrits de toute nature. Les ouvrages destinés au concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, pour le premier de ces prix, le 31 décembre 1880; pour le dernier, le 31 décembre 1881.

Conditions générales des concours. — Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1[er] janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés aux concours pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours. L'académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTES PALÉOGRAPHES.

En exécution de l'arrêté de M. le ministre de l'Instruction publique rendu en 1833, et statuant que les noms des élèves de l'école des chartes, qui, à la fin de leurs études, ont obtenu des brevets d'archiviste paléographe, devront être proclamés dans la séance publique de l'académie des inscriptions et belles-lettres qui suivra leur promotion, l'académie déclare que les élèves de l'école des chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par décret du 19 février 1880, en vertu de la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette école, sont : MM. Mortet (François-Joseph-Victor); Couraye du Parc (Joseph-Louis-Léonor-Gand); Loriquet (Louis-Adolphe-Jules); Rouchon (Gilbert-Joseph); Giraudin (Étienne-Joseph-Marie-Auguste); Coüard (Émile-Louis); Kaulek (Jean-Baptiste-Louis); Chevreux (Paul-Étienne); Estienne (Charles-Victor-Emmanuel); Teulet (Jean-Victor-Raymond); Hanotaux (Albert-Auguste-Gabriel); hors concours, M. Philippon (Marie-François-Georges).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 29 Novembre — 1880

261. — **Promenades archéologiques : Rome et Pompéi.** Par Gaston Boissier, de l'Académie française. Ouvrage contenant sept plans. Paris, Hachette. 1880, 1 vol. in-12 de viii-283 pages. — Prix : 3 fr. 50.

On a lu, dans l'un des derniers numéros de la *Revue* [1], un article où notre collaborateur γ rendait compte d'un médiocre livre de vulgarisation, comme il en paraît tant, malheureusement, dans notre pays. Nous venons aujourd'hui annoncer encore un livre de vulgarisation, mais comme il en paraît trop peu, à l'étranger comme en France.

« Après un voyage en Italie, vers la fin de 1876, dit M. Boissier, j'avais essayé de faire connaître aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, le résultat des fouilles qui ont été exécutées à Rome dans ces derniers temps. On m'a demandé de réunir en un volume les articles que j'ai publiés à cette occasion. Il a semblé qu'un ouvrage un peu moins superficiel que ne le sont les guides ordinaires, et cependant accessible aux gens du monde, pourrait rendre quelques services aux voyageurs sérieux qui veulent être bien renseignés, et que, même pour les gens qui restent chez eux, il ne serait pas sans intérêt de voir par quelques exemples combien les études archéologiques éclairent les faits de l'histoire. » Et il ajoute un peu plus loin : « On ne s'attend pas sans doute à trouver ici beaucoup de vues originales et d'idées nouvelles. C'est aux gens qui séjournent dans le pays, qui dirigent les fouilles ou qui peuvent les suivre, et qui voient jour par jour toute cette antiquité sortir de terre, qu'il appartient d'en parler avec une pleine autorité. Je me suis contenté d'ordinaire de résumer leurs opinions, quand ils sont d'accord, et de choisir, lorsqu'ils diffèrent, celles qui me paraissaient le plus vraisemblables. » Et M. B. de se dérober modestement derrière « ces archéologues expérimentés », « ces vaillants explorateurs du passé », MM. de Rossi, Rosa, Fiorelli, C. L. Visconti, Lanciani, Jordan, Mau, Nissen, Helbig. Ce préambule est de bon goût ; il porte la marque de l'urbanité parfaite et bien connue de l'auteur. Mais, si l'on veut rendre à César ce qui

1. Voy. n° 46, art. 52.

appartient à César, il faut reconnaître que M. B. a mis cependant beaucoup du sien dans les *Promenades archéologiques*, et qu'il a fait cadeau au public lettré d'un livre plus original et plus personnel qu'on ne penserait après avoir lu la préface. Sans doute, M. B. n'est point l'auteur des belles fouilles dont il parle ; c'est dans les ouvrages de savants spéciaux, des Rossi, des Helbig, des Fiorelli, c'est de leur bouche, souvent guidé par eux dans sa visite des lieux, que M. B. a recueilli cette grande quantité d'informations exactes et ces idées générales qu'il combine si habilement dans son élégant petit livre. Mais, du moins la mise en œuvre est-elle toute de lui. Or M. B. connaît mieux qu'homme de France ces poètes latins de toutes les époques, à la manière si objective (comme on aime à dire aujourd'hui), dont chaque vers et presque chaque mot fournissent journellement le commentaire lumineux d'une ruine qu'on vient de dégager, ou d'une nouvelle trouvaille. De longue date, il vit dans la familiarité, aussi bien de Cicéron, qui touche dans ses écrits variés à toutes les questions de la vie romaine, que des moralistes et des beaux esprits de la Rome impériale, les Pline, les Sénèque, les Pétrone, etc., qui nous tiennent sans cesse le miroir de leur temps. Naturellement, cette promenade par les rues de Pompéi ou dans les tranchées qui remettent au jour des quartiers de la vieille capitale du monde, évoque chez M. B. mille et un souvenirs, dont, chemin faisant, il nous fait volontiers part. Ainsi s'explique cette prodigieuse ciselure qui charme et retient indéfiniment le lecteur des *Promenades archéologiques*, et que l'esprit ne trouve à comparer qu'aux dentelles de pierre pendant le long des flancs des cathédrales gothiques. Et de même que, dans l'édifice du moyen âge, mainte scène satyrique ou — comment dirons-nous ? — réaliste, vient de temps en temps ranimer la curiosité que trop de contemplation sérieuse pourrait lasser, ainsi quelques grains d'humour et quelques touches moins graves, semés à propos dans le récit, empêchent l'attention du *promeneur* de se relâcher jamais.

Le procédé ordinaire de M. B. se résume, en gros, comme ceci. Après avoir reconstruit consciencieusement, en grand détail et aussi complètement qu'il est aujourd'hui possible, l'état des lieux avec leur aspect matériel antique, l'auteur les repeuple par un effort d'imagination, *mens agitat molem*. Il fait alors agir devant nos yeux empereurs, grands, bourgeois, artisans, esclaves, en rendant à chacun ses fonctions, ses habitudes, ses goûts, ses passions, son langage, le tout à l'aide d'emprunts à la littérature, aux inscriptions et *graffiti*, aux représentations figurées. Posée dans des attitudes d'une entière vérité, comme dans un tableau vivant soigneusement étudié, toute cette masse ressuscitée se remue et nous fait bientôt une complète illusion.

Le livre de M. B. se compose de six études, qui ont pour objet le Forum, le Palatin et les Catacombes, à Rome ; la villa d'Hadrien, à Tibur ; Ostie, le port de Rome ; et enfin Pompéi. Il ne peut s'agir de donner ici une analyse des matières, aussi nombreuses que variées qui

sont passées en revue dans ces six chapitres [1]. C'est dans tous la même précision, la même exactitude, la même abondance de renseignements de tout genre. L'étude sur la villa d'Hadrien nous paraît la perle la plus brillante de cet écrin : c'est là assurément que M. B. a fait emploi de ses plus vives couleurs et prodigué ses plus fines observations. Là est décrite la fête perpétuelle de Canope; à lire cette page pleine de mouvement et d'animation, on croirait presque être de la partie. Hadrien, avec ses deux faces de grand empereur et d'homme mesquin, désagréable dans les relations ordinaires de la vie, est joliment saisi sur le vif. L'explication des différentes manières d'avoir le « goût de la campagne » chez les anciens et de nos jours, est aussi vraie qu'amusante.

Et cependant, le chapitre le plus instructif et celui sur lequel on se plaira surtout à revenir, ce sont encore ces quatre-vingt-dix pages, si bien nourries, sur Pompéi. M. B. nous introduit, à propos de Pompéi, dans la « vie de province » sous les empereurs. A vrai dire, l'existence devait être moins dorée, moins voluptueuse, au fond de l'Espagne ou de la Gaule, que là, sur les bords délicieux du golfe de Naples, presque aux portes de Rome, dans une cité commerçante qui nageait dans l'opulence : et l'on ne sera pas en droit de conclure de Pompéi pour toutes les provinces. « Les habitants de cette charmante ville, dit M. B., semblent préoccupés de chercher par-dessus tout leur bien-être, mais ils ne le placent pas où nous le mettons : chaque siècle en ce genre a ses opinions et ses préférences, et il y a une mode pour la façon d'être heureux comme pour le reste. » M. B. alors nous montre en détail ce qu'il fallait pour rendre un Pompéien heureux. Dans le tableau du luxe campanien, il décrit avec un soin tout particulier la décoration des habitations. L'art de la peinture était alors exercé dans des conditions bien différentes à la fois de celles de l'antiquité grecque et de celles de nos jours. Des demi-artistes avaient appris à reproduire à fresque les tableaux des grands maîtres, principalement des maîtres alexandrins, et ils s'en acquittaient non sans quelque habileté de main. L'invention n'était point leur affaire, mais ils savaient adapter, avec plus ou moins de bonheur, un tableau célèbre à la surface de mur qu'on les chargeait de couvrir. « Comme ils avaient dans leur mémoire, et pour ainsi dire au bout de leur pinceau, une foule de sujets brillants qu'ils avaient pris à des maîtres illustres, ils n'étaient pas en peine d'achever rapidement la décoration d'une maison, et pouvaient le faire à bon compte. Ils ne travaillaient donc pas de génie; ils peignaient de souvenir. Tels on voit, de nos jours, en musique, d'excellents exécutants tirer d'un opéra connu une brillante fantaisie. Sans doute, ces fresques banales n'appartiennent point au grand art. Néanmoins les bourgeois pompéiens qui avaient fait peindre ainsi, sur les murs de leur petite maison, de faux pilastres encadrant ces imitations

1. Une bonne table analytique qui termine le volume, y rend les recherches on ne peut plus faciles.

de tableaux de maîtres, ne laissaient pas d'y trouver une véritable jouissance artistique de même nature, proportion gardée, que celle du roi ou du puissant seigneur se promenant, dans le péristyle de leurs palais, au milieu de chefs-d'œuvre originaux. »

Ce compte-rendu n'aurait point de bornes, si l'on voulait signaler tous les rapprochements et les points de vues intéressants qui embellissent ce chapitre sur Pompéi autant et plus encore que les cinq autres.

Il vaut donc mieux que nous en restions là. Aussi bien, venant un peu tard, nous devons prêcher des convertis. Mais, s'il est quelque lecteur délicat qui ne se soit pas procuré le volume de M. Boissier, nous lui conseillons de ne pas se priver plus longtemps d'un tel régal.

X.

---

262. — Dr. Ferdinand Hitzig's **Vorlesungen ueber biblische Theologie und messianische Weissagungen des Alten Testaments**, herausgegeben von Lic. Theol. J. J. Kneucker. 1 vol. in-8°, xiv, 64-224 p. Karlsruhe, H. Reuther, 1880.

Hitzig, mort en 1876, a brillé comme une étoile de seconde grandeur au firmament, aussi encombré que nébuleux, de la théologie allemande. Il s'est montré, dans son long enseignement et dans ses nombreuses publications, fort bon hébraïsant et critique médiocre [1].

M. Kneucker, en donnant ses soins au présent ouvrage, a pensé compléter utilement l'œuvre de son maître et ami. Il nous assure que Hitzig y attachait une importance extraordinaire et il nous l'offre comme le pendant de l'*Histoire* (extérieure) *du peuple d'Israël*, publiée en 1869 par le regretté érudit : ici nous trouverons l'histoire *interne*, l'histoire de l'esprit israélite.

Sous le nom malheureux de « théologie biblique de l'Ancien-Testament », les Allemands entendent l'exposé des idées religieuses des anciens Juifs telles qu'on peut les reconstruire à l'aide des livres de la Bible. C'est un chapitre, et des plus beaux, de l'histoire religieuse de l'humanité. Mais cette étude perdrait, paraît-il, à être conduite selon les règles usuelles de

---

1. Je trouve son rôle scientifique indiqué avec précision et mesure dans une notice biographique insérée au tome VI de l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, de Lichtenberger. « Hitzig, dit le signataire de cette notice, M. A. Bernus, qui s'est occupé en passant du Nouveau-Testament,... a consacré aux études orientales, et spécialement à la critique et à l'exégèse de l'Ancien-Testament, ses solides connaissances philologiques et archéologiques, sa sagacité pénétrante, mais aussi son goût prononcé pour des combinaisons plus subtiles que solides auxquelles il attribuait facilement une portée que ses lecteurs, étonnés et entraînés au premier abord, ne pouvaient ratifier après une étude plus réfléchie. Disciple de Gésénius, il a contribué puissamment au développement de l'exégèse historique et philologique de l'Ancien-Testament et à l'amélioration scientifique de son texte, et sera toujours consulté avec fruit pour les questions de détail. »

la critique, qui n'établit un résumé ou un exposé que sur une série de monographies, élucidant les questions de date et d'auteur, assurant exactement ce qui revient à chacun. Pour Hitzig, comme pour la plupart de ses congénères, la théologie biblique est au-dessus de ces minuties ; elle part à la recherche d'un principe et, quand elle l'a trouvé, elle en déroule logiquement les conséquences. C'est ce qu'il établit dans le langage d'une mauvaise philosophie : « L'historien ne doit pas se contenter de classer et d'exposer les doctrines selon l'ordre de leur apparition dans l'Ancien-Testament. Mais il se demande : pourquoi en ce temps-ci et non point en ce temps-là ? Les motifs trouvés doivent être des motifs internes, tirés de l'essence même des idées et qu'une excitation extérieure a mis en état d'agir. Les idées ne se bornent pas à se suivre l'une l'autre ; la dernière suppose la première, celle-là est cause de celle-ci et est à la base de son développement. C'est ainsi qu'à partir des points de détail, on remonte toujours, jusqu'à ce qu'on se heurte à une idée, qui celle-là n'a point de raison d'être, mais forme, au contraire, le centre commun auquel il faut toujours revenir. Cette pensée est la pensée fondamentale, ou le principe de la religion, dont toutes les autres idées ne sont que des apparitions, des moments de développement ou des degrés, par lesquels l'idée s'est développée peu à peu jusqu'à la négation de son apparition initiale *(sic)*. Cela est la *méthode génétique*, la seule vraie, la seule qui puisse procurer une véritable science. Seule, elle nous offre le lien vivant des idées. » Les conséquences de ces étranges doctrines ne se font point attendre. Nous apprenons, sans plus tarder, que « ce que nous devons considérer comme étant vraiment une doctrine de l'Ancien-Testament, c'est seulement ce qui se rattache indirectement ou directement au principe. » A côté de ce droit de récusation à l'égard de ce qui ne s'accorderait point avec son prétendu principe, M. Hitzig ne s'en attribue pas un moindre à l'endroit des doctrines qui s'accordent avec ce fameux principe lui-même. Ces déclarations sont si étranges, qu'on ne saurait se dispenser de fournir la preuve qu'on ne fait point ici tort à l'écrivain. Si un auteur biblique, dit-il, expose une opinion individuelle « quand même cette opinion peut être rapportée au principe, » il suffit qu'« elle ne découle pas nécessairement dudit principe pour pouvoir être mise de côté comme n'étant pas *la doctrine de l'Ancien-Testament* ».

Mais il ne suffit pas de choisir à son gré entre les idées contenues aux livres de l'Ancien-Testament, conservant celles qui, prétend-on, « découlent nécessairement du principe, » négligeant les autres. Hitzig réclame formellement le droit d'*inventer* : « Une idée n'a peut-être pas été mentionnée dans l'Ancien-Testament, elle n'y a point été exprimée clairement, mais elle découle nécessairement du principe ou bien elle comble une lacune entre deux pensées. Cette doctrine appartient à l'Ancien-Testament ; elle est indispensable, elle doit prendre place dans le système. » Il ne restait plus qu'à déclarer que la date des idées ne doit pas être cherchée dans la vérification des documents, mais dans leur suc-

cession logique, que l'on supplée ainsi sans peine aux lacunes de la littérature puisque chaque idée se classe mathématiquement d'après le degré d'évolution où le principe s'y représente, enfin que deux idées contradictoires ne s'excluent pas, même quand elles se rencontrent dans un seul et même auteur : et c'est ce que l'honorable érudit n'a pas manqué de déclarer (p. 8 et 10).

Quand on part de ces principes, on doit aboutir fatalement à une construction purement théorique et de fantaisie qui n'a plus rien de commun avec l'histoire de l'évolution réelle de l'idée religieuse au sein du judaïsme ancien. On arrive à imaginer une *dogmatique* hébraïque, qu'aucun Hébreu d'aucun temps ne reconnaîtrait comme l'expression de sa manière de voir ou de celle de ses contemporains. Voici, en effet, les divisions de l'ouvrage : premier chapitre : *Du principe de la religion de l'Ancien-Testament :* 1° de l'essence de l'esprit hébraïque ; 2° de l'essence des religions de l'ancienne Asie ; 3° la religion d'Israël jusqu'à Moïse ; 4° genèse du principe de la nouvelle religion hébraïque ; 5° rapport de ce principe aux religions païennes. — Première grande division : DOGMATIQUE GÉNÉRALE (Allgemeine Glaubenslehre). — Second chapitre : *Doctrine de Dieu considéré dans son indépendance absolue* (Nach seinen absoluten Selbständigkeit) : 1° la pure idée de Dieu conformément au principe ; 2° la conception et l'exposition de l'idée de Dieu dans l'Ancien-Testament ; 3° évolution de l'idée. — Troisième chapitre : *L'idée de Dieu dans son rapport avec le monde :* 1° rapport avec la création ; 2° avec le gouvernement du monde ; 3° médiation dudit rapport. — Quatrième chapitre : *Rapport de Dieu avec l'homme : anthropologie en relation avec la théologie :* 1° création de l'homme ; 2° conséquences ; 3° gouvernement de l'homme. — Seconde grande division : LE PARTICULARISME. — Cinquième chapitre : *De l'essence de la théocratie :* 1° l'idée fondamentale du particularisme ; 2° origine et base de la théocratie ; 3° maximes de la théocratie. — Sixième chapitre : *De l'organisation et du développement de la théocratie :* 1° du chef de l'Etat ; 2° médiation de la théocratie ; le prophétisme ; 3° le sacerdoce ; 4° la royauté ; 5° confirmation *(Bethætigung)* de la théocratie. — Sixième chapitre : *De la théocratie idéale ou du Messie :* 1° caractère fini et insuffisance de la théocratie existante *(Endlichkeit und Unzulænglichkeit der bestehenden Theocratie) ;* 2° processus de l'idée ; 3° du peuple et des limites de la théocratie idéale ; 4° contenus des espérances messianiques ; 5° du chef de la théocratie idéale ou du Messie.

Quand on va au détail, on n'y voit pas moins la définition dogmatique partout substituée à l'exposé de la réalité historique. A chaque page on pourrait relever des déclarations à la fois creuses et gonflées, telles que celles-ci : « Dans la création et la conservation du monde, le rapport de Jahveh au monde consiste en ceci, que de lui, l'être immanent en soi, provient une activité dont le monde est le produit quant à son origine et à sa subsistance. Voilà dans quelle relation on devait chercher à désigner

Dieu; il fallait à cet égard se garder, d'une part, de donner naissance à l'apparence d'une dualité, de l'autre, de laisser le monde absorber la personne même de Dieu, de même qu'il absorbe toute son activité. Il fallait concevoir Dieu, — et exprimer par la langue ladite conception, — d'abord comme Dieu en soi, puis comme âme du monde... » (p. 61-62). « Précisément parce que les Israélites étaient seuls à adorer le Dieu véritable, le Dieu universel du monde, ce Dieu était pour eux leur Dieu particulier... » (p. 80.) « Dans son dernier fondement, l'édifice de la théocratie hébraïque ne reposait sur rien moins que sur l'idée religieuse elle-même, à savoir sur la pensée qu'il y a un Dieu et que ce Dieu agit dans le monde. Les Hébreux ne tenaient pas leur Dieu national pour tout puissant, etc., mais ils avaient choisi le Dieu vrai et tout puissant pour leur Dieu national » (p. 102).

On pourrait relever bien des idées étranges et mal venues, entre autres un singulier rapprochement entre El-Shaddaï et Ormuzd, dans les pages consacrées à la religion des Israélites avant Moïse : « Si l'explication du nom d'Ormuzd par le « Dieu qui a la force » est exacte, El-Shaddaï (Dieu puissant) a, semble-t-il, la même signification, et un rapport historique entre ces deux noms divins est possible. Cette hypothèse ne se recommande pas seulement par l'exact parallélisme de ces deux appellatifs combinés, mais encore par cette circonstance qu'au nom de Jahveh la langue zende présente un correspondant dans le mot *astuads*, Dieu, proprement *astvat*, celui qui est. Il faut seulement savoir si El-Shaddaï est la traduction de Auramazdâ, ou si c'est le contraire : des raisons décisives plaident pour la première alternative... » (p. 28-29). Suivent quelques considérations vagues et très contestables, mais aucun fait précis autorisant une conjecture aussi énorme et aussi grosse de conséquences, dont l'ensemble de l'ouvrage ne se ressent d'ailleurs aucunement. Il y a cinquante ans, ces rapprochements hasardés et fondés sur les analogies les plus extérieures étaient fort à la mode sur le terrain de la mythologie comparée ; il est inouï que Hitzig ait maintenu celui-là sans chercher à le justifier : on dirait même que la portée lui en a échappé.

Dans un ouvrage où il est fait aussi bon marché des dates et des documents, on ne s'étonnera pas que l'auteur ait purement et simplement passé sous silence la théorie, de plus en plus en faveur, qui voit dans les écrits des prophètes l'expression de l'état religieux des Hébreux avant l'exil et dans la loi dite mosaïque l'influence du retour de l'exil. Quand, revenant à cet égard aux errements de la théologie antérieure à de Wette, on traite en bloc la « doctrine de l'Ancien-Testament, » on peut en effet laisser dormir cette question. C'est ce que l'éditeur nous assure avec quelque naïveté : « Quant à l'hypothèse de Graf-Wellhausen, elle devait être passée ici sous silence, d'abord parce que Hitzig l'a toujours rejetée, et puis *parce que ce n'est encore qu'une pure hypothèse*... » (Préface, p. IX.) Nous aurions envie de demander à notre tour à M. le professeur extraordinaire Kneucker, si la théorie qui place la composition de la loi

avant l'exil et la grande floraison prophétique, n'est pas également une hypothèse, qui seulement peut invoquer en sa faveur le bénéfice (très contestable) de la tradition. Mais nous craindrions de n'être pas compris [1]. — La seconde partie de l'œuvre, consacrée aux prophéties messianiques, peut être ici négligée : on n'y trouve rien de nouveau, sinon une étude, un peu plus détaillée que le reste, du « serviteur de Jahveh » (Isaïe, LII-LIII.)

Nous répétons que la « théologie hébraïque » du professeur Hitzig est tout au plus une lourde fantaisie dogmatique dont le prétexte est pris dans les livres de l'Ancien-Testament. Aucune époque, aucun homme du judaïsme ancien ne se reconnaîtrait ni dans ni sous ce jargon, ni dans ni sous ces divisions empruntées à la scolastique chrétienne. Mais nous ne commettrons pas l'injustice de lui en attribuer toute la faute. C'est là un exemple significatif du poids dont la tradition de l'école pèse, dans les facultés de théologie allemande, même sur des érudits de valeur, même sur les esprits libéraux et indépendants, dont se réclamait Hitzig. Ces leçons, venues directement de la chaire, en sont le témoignage accablant. A la recherche de l'évolution religieuse réelle, telle que les documents, après minutieux examen, permettent de la reconstituer, d'une façon fragmentaire sans doute, mais approximativement vraie, on préfère, en effet, la recherche de l'évolution logique, *génétique*, de l'idée. Peu importe que le professeur se réclame de telle ou telle école, conservatrice ou libérale ; en dépit des plus vifs dissentiments, un accord presque unanime se maintient sur la méthode, et cette méthode fausse l'histoire avec une imperturbable sérénité. Malgré un changement de front qui est de nature à faire illusion, la méthode historique continue presque partout d'être soigneusement exclue du sanctuaire, au profit d'une philosophie de l'histoire bâtarde et pédante, digne héritière de la dogmatique dont elle a pris la succession. Teintée d'hégélianisme chez celui-ci, de supranaturalisme mystique chez celui-là, ce n'est au fond qu'une seule et même chose, et une chose aussi dépourvue d'attrait que de vérité. Nous ne nous en étions jamais aperçu aussi clairement qu'aujourd'hui ; il est vrai que M. Kneucker nous y a aidé par ses trahisons involontaires [2].

Maurice VERNES.

---

1. La patriotique ignorance (cette expression sera justifiée dans la note suivante) de Hitzig, — et de son éditeur, — à l'égard de tout ce qui vient de la France, s'étend, à ce qu'il nous a paru, à tout ce qui n'est pas allemand, notamment à l'illustre école de Leyde et aux ouvrages de M. Kuenen.

2. Pour ne pas trop surcharger ce compte-rendu, nous rejetons en note la citation suivante qui n'est pas moins significative que les autres contenues en ce compte-rendu : « Les exigences de l'instinct scientifique ne doivent évidemment pas encore être considérées comme satisfaites, quand on a trouvé le principe et qu'on en a déroulé génétiquement les différents faits de la conscience religieuse. Il nous faut aller plus loin et rechercher la genèse du principe lui-même. Celui-ci est, en effet, un premier fait de l'esprit hébraïque et nous avons : 1° à montrer comment cet esprit était en mesure de produire un pareil principe; 2° à faire sortir le principe lui-même de ce fond et de ce terrain,

263. — **Histoire du peuple de Genève,** depuis la réforme jusqu'à l'Escalade, par Amédée Roget. T. V. Genève, J. Jullien, 1878-1879, 310 p. in-12. — Prix : 5 fr.

Nous avons déjà signalé, lors de leur apparition successive, les précédents volumes de ce remarquable travail, composé presque entièrement

---

etc... » On voit jusqu'à quel point nous étions fondé à dire que tout cela n'était rien moins que de l'histoire, mais simplement une mauvaise philosophie — ou une mauvaise théologie, si l'on préfère, — qui substitue ses cadres artificiels à l'étude impartiale et précise des différentes et successives manifestations du sentiment et de la pensée religieuse au sein du judaïsme ancien. — C'est également dans la pénombre d'une note que nous signalons le mauvais goût avec lequel l'éditeur, M. le professeur extraordinaire Kneucker, par dessus le marché pasteur à Ziegelhausen, a insisté sur la haine violente portée par feu Hitzig à la France et à tout ce qui provenait d'elle. M. le le pasteur K. veut bien nous apprendre que Hitzig, quoique âgé de soixante-treize ans a salué « avec un juvénil enthousiasme la résurrection de la gloire de l'ancien empire allemand ainsi que la reprise de l'Alsace et de la Lorraine, qu'il avait l'habitude de défendre contre toutes les attaques. Car c'était un Allemand jusqu'à la moëlle, un patriote fier de sa patrie et qui ne pouvait souffrir le Francillon (*den Franzmann*). » L'évangélique pasteur nous ayant renvoyé soigneusement à des extraits de lettres de Hitzig contenus au présent volume, nous nous sommes empressé d'y recourir, et nous avons lu les déclarations suivantes : « L'Alsace et la Lorraine ne veulent pas devenir allemandes, parce que, aux extrémités du corps de l'empire, l'esprit s'est énervé. L'infection française (*franzœsiche Inficirung*) les a mises dans un tel état intellectuel et moral qu'il est de notre devoir de leur venir en aide le plus tôt possible. Nous pouvons illustrer notre nom en reprenant l'Alsace et la Lorraine, et alors on ne demandera pas aux gens s'ils veulent ou non devenir allemands. » A côté de ces lignes écrites en 1859 et comme illustration de la définition du patriotisme donnée plus haut, M. K. nous donne encore les lignes suivantes, datées de mai 1871 : « Je dois malheureusement reconnaître que quels que soient les malheurs qui accablent la nation française, je ne me sens cependant à son égard aucun sentiment de compassion. Depuis trois cents ans les Français ont commis trop de crimes à l'égard de l'humanité, et particulièrement de l'Allemagne... pour que je n'assiste pas de sang-froid à la mort du pécheur, que le châtiment n'améliore pas. Tu le veux, Georges Dandin (*sic*). Si nous avions seulement notre argent! c'est là mon seul souci. » Quelques jours plus tard toutefois l'irascible vieillard s'adoucit sensiblement. Il faut le croire rassuré sur notre solvabilité. « La paix étant signée, mes sentiments ont vite changé. Puisse Dieu pardonner au pauvre peuple et le conduire dans la droite voie! Il m'arrive de songer à l'intercession d'Abraham en faveur de Sodome. » M. le pasteur Kneucker a sans doute cru servir la mémoire de son ancien maître en reproduisant et en commentant ces tristes effusions d'un patriotisme haineux. Nous nous assurons qu'auprès de ses compatriotes tout les premiers, l'introduction de ces pénibles dissensions dans un livre de science aura été sévèrement jugée. Notre seule vengeance, à son égard, consistera à mettre sous les yeux de nos lecteurs la façon quelque peu ridicule dont il rappelle la tentative faite par Hitzig de ranger la langue des inscriptions assyro-babyloniennes dans la famille indo-européenne. (Introd., p. 20, note.) « Le 6 mai 1871, Hitzig écrivait à son éditeur (au sujet de sa brochure : *Sprache und Sprachen Assyriens*, qui était sur le point de paraître : Les doutes, soulevés par M. Renan contre la théorie de MM. Rawlinson, Hincks, Oppert, etc., se trouvent ici confirmés par la preuve positive de la famille de langues à laquelle appartient la langue assyro-babylonienne. » — Et le 20 mai. « Il est sensible à mon patriotisme que le seul homme avec moi qui ait regardé en face, non pas vaguement mais fermement, cette folie, soit le Français Renan. » Hitzig défendit cette opinion jusqu'à la fin (1875), ajoute avec quelque orgueil son éditeur. La morale à tirer de cet incident, c'est que, si tout le monde peut se tromper, tout le monde n'est pas capable de revenir sur une erreur, même devant la démonstration éclatante apportée par le progrès des études. Est-ce là ce que M. Kneucker tenait à nous faire savoir?

sur des documents d'archives. Nous pourrons donc nous contenter d'indiquer ici le contenu sommaire de ce nouveau volume ; il embrasse l'histoire des années 1556-1560. Les luttes politiques intérieures ont cessé, la Réforme de Calvin domine dans Genève, mais au dehors les dangers de la petite république sont accrus par l'hostilité croissante de la Savoie. Aussi Genève cherche-t-elle à se rattacher plus étroitement à la confédération helvétique, malgré les frottements incessants qui se produisent entre elle et Berne, sa puissante voisine. C'est aux négociations entre les *Eidgenossen,* à l'histoire de la création du Collège et de l'Académie, au triste procès de Valentin Gentilis, qu'est consacrée la majeure partie du cinquième volume de M. Roget. L'auteur, qui veut aller jusqu'à l'Escalade, a bien du chemin à parcourir encore. Puisse-t-il se hâter, car si nous devions continuer à ne recevoir tous les deux ans que l'historique de quatre années nouvelles, les comptes-rendus du livre risqueraient fort de changer encore plusieurs fois de main. L'auteur ne nous en voudra donc point si nous exprimons, en terminant, le souhait un peu égoïste que ses études préparatoires lui permettent d'aller dorénavant plus vite en besogne.

R.

---

264. — **Souvenirs d'un nonagénaire.** Mémoires de François-Yves Besnard publiés sur le manuscrit autographe par Célestin Port, correspondant de l'Institut, membre non-résidant du Comité des Beaux-Arts et du Comité des Travaux historiques, etc. Paris, H. Champion. 1880. 2 vol. in-8° de xxii-363 et 385 p.

M. C. Port, consacrant, dans son *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, un article à François-Yves Besnard, disait, après avoir cité l'histoire manuscrite de l'agriculture laissée par cet écrivain : « Il avait composé de plus un véritable traité d'éducation, et une espèce d'autobiographie sous le titre de *Souvenirs d'un nonagénaire*. » C'était dire que l'ouvrage semblait perdu. Le possesseur du manuscrit autographe s'empressa de dissiper avec la plus aimable générosité les inquiétudes de M. P., en lui envoyant et lui donnant ledit manuscrit. Tous les lecteurs des mémoires de Besnard joindront leurs remerciments à ceux que le savant éditeur adresse à M. Roujou, car tous trouveront dans les deux volumes que j'ai sous les yeux, un grand nombre de pages diversement instructives et diversement intéressantes.

C'est surtout l'extrême variété des sujets traités par la plume facile (trop facile parfois) de Besnard, qui rend ses souvenirs si précieux. Le narrateur a été tour à tour vicaire, curé, manufacturier, président de l'administration municipale du Mans, président de l'administration départementale de la Sarthe, percepteur, pépiniériste, etc. Il a été mêlé, à Paris comme en province, à toute sorte d'événements ; ses changeantes destinées l'ont mis en relation avec une foule de personnages qui ont eu

plus ou moins de célébrité dans les lettres, dans les sciences, dans les arts, dans l'administration, dans la politique, dans l'armée. C'est à pleines mains qu'il a recueilli çà et là des particularités peu connues ou qui même ont à nos yeux toute la grâce de la nouveauté. Aussi puis-je affirmer que peu de mémoires, en dehors de ceux auxquels rien ne saurait être comparé, renferment des choses aussi curieuses que les *Souvenirs d'un nonagénaire*.

Une autre grande qualité de ces *Souvenirs*, c'est l'admirable sincérité avec laquelle ils sont écrits. Certes, Besnard ne fut pas toujours irréprochable, mais il fut toujours de bonne foi. Il a pu se tromper ; il ne nous trompe jamais. Certains lecteurs contesteront la justesse de quelques-unes de ses appréciations ; personne ne méconnaîtra la saisissante vérité de ses récits.

Je n'essayerai pas de résumer ici un ouvrage où l'on retrouve, à côté de tous les détails d'une existence qui fut des plus longues, des plus ondoyantes et des plus agitées, d'innombrables renseignements sur l'histoire, si féconde en péripéties, de l'époque comprise entre 1752 et 1842. Ce résumé, du reste, a été fait avec autant de verve que de fidélité par M. P. dans sa remarquable *Introduction*. Je voudrais seulement, par quelques indications et par quelques citations, donner à chacun une juste idée de l'ouvrage et un vif désir de le connaître tout entier.

Rarement la vie de province au milieu du XVIII[e] siècle a été mieux peinte que dans les premières pages du tome I des *Souvenirs d'un nonagénaire*. Le narrateur, en décrivant la maison où s'écoula son enfance (près de Doué), a décrit presque toutes les maisons de la bourgeoisie d'alors. Ce qu'il dit (p. 11) des larges et profondes cheminées, des chenets gigantesques, du rôtissoir primitif, était encore vrai pour nos provinces méridionales il y a quelque temps à peine. Besnard vante avec une naïveté charmante les plaisirs champêtres qu'il goûtait en ses jeunes années, et l'on permettra, je l'espère, à un campagnard de louer tout particulièrement les passages relatifs au battage des grains (p. 18-19), aux « joies et bombances » des vendanges (p. 20-21). La rébarbative physionomie de M. Liger, le principal du collège de Doué, où Besnard apprit le latin, principal qui descendait en droite ligne du terrible *Orbilius* d'Horace, est retracée de la façon la plus amusante (p. 22-24). Les pittoresques informations abondent (p. 26 et suivantes) sur la simplicité des mœurs d'alors même dans les familles riches, sur les habits et robes de noces qui se transmettaient de génération en génération, sur les dots des jeunes filles de l'Anjou qui, même quand il s'agissait des meilleurs partis, n'atteignaient que rarement et ne dépassaient presque jamais 6,000 francs, sur l'usage qu'avaient les bourgeois de manger dans leur cuisine, sur les quatre repas que l'on faisait par jour, sur les plats nombreux et copieux que l'on servait, sur le vin (tiré à la pièce) dont on arrosait ces plats, sur les chansons bachiques dont on égayait le dessert, etc. Les amis de la statistique appliquée à l'agriculture seront ravis de tous les renseignements réunis

par le fils du fermier du prieuré des Alleuds sur les gages des domestiques, sur le salaire des journaliers, sur le prix des bestiaux, des grains (p. 80-82), et, plus loin (p. 93-94), sur le prix des vins. Je recommande (p. 84) la description des lits si hauts et si larges du bon vieux temps, et aussi (p. 85) celle des réunions de famille que ramenaient à la Saint-Martin et aux environs du carnaval « les funérailles d'un des deux gros porcs qui étaient annuellement tués. » Tout cela est d'une singulière saveur. Dans un genre très différent, signalons (pp. 66, 91, 92, 176) les touchants passages où Besnard parle de sa mère avec une vénération et une tendresse qui prouvent qu'à 90 ans, son cœur n'avait nullement vieilli. Notons de piquantes remarques (p. 106) sur le *Barbara celarent* et le *Baralipton* qui florissaient au petit séminaire d'Angers un siècle après que Molière, dans son *Bourgeois gentilhomme* (1670), semblait leur avoir porté le coup de grâce. Besnard décrit très bien la ville d'Angers (p. 117-119) et son université (p. 120-124), ainsi que les mœurs des habitants (p. 125-130). Le tableau est complété par diverses observations qui touchent un peu à toutes choses (p. 131-145). Je néglige le récit pantagruélique (p. 155-156) des noces de la sœur de Besnard, « véritables noces de Gamache, » ainsi que bien d'autres récits, tels que le récit du voyage à la Rochelle et à Bordeaux (p. 179-182), le récit de la liaison avec Volney (p. 192-193), le récit d'un premier voyage à Paris (p. 204-218) ; mais je crois devoir mentionner, comme particulièrement curieuses, les révélations du séminariste, du vicaire de Saint-Pierre d'Angers, du curé de Nouans. Il y a là — et en bon nombre — des portraits vivement et heureusement dessinés. Il y a là aussi sur la fameuse abbaye de Fontevrault (p. 258-271) des détails très précis et que l'on chercherait vainement ailleurs. En 1789, nous suivons le narrateur à Versailles, où il arrive tout juste à temps pour recevoir un des premiers la nouvelle de la prise de la Bastille, et pour faire connaissance en ce même jour (14 juillet) avec Cabanis et avec Jefferson (p. 352-354). Dès le lendemain, Besnard visita les ruines de la forteresse en compagnie de Latude (p. 354-356).

Le second volume des *Souvenirs d'un nonagénaire* s'ouvre par le récit d'une excursion aux jardins d'Ermenonville (p. 1-20). Comme le constate M. P. (*Introduction*, p. VIII), Besnard donne là sur la mort de J.-J. Rousseau, sur la fortune relativement élevée que laissa ce philosophe, sur Thérèse Levasseur, son indigne veuve, des indications qui sont « à recueillir pour l'histoire ». Le témoignage de Besnard vient s'ajouter à tous les témoignages qui établissent, quoi qu'en aient pensé Mme de Staël et M. Louis Blanc, que la mort de l'auteur de *l'Emile* fut naturelle. Bientôt l'ouvrage du curé de Nouans (il avait prêté le serment constitutionnel) devient une sorte d'esquisse de la révolution dans le Maine et dans l'Anjou. Aux aventures personnelles de l'auteur se mêlent les ardentes luttes des *Bleus* et des *Chouans*. L'incendie de la Vendée jette son sinistre reflet en ces pages émouvantes. Besnard signale avec une noble simplicité les services qu'au milieu de ces dramatiques événements il put rendre à de

malheureuses populations, et M. P. a eu raison de déclarer (p. x) que le récit de la mission de ce bon citoyen à Nantes auprès des représentants du peuple, est « un véritable document d'histoire ». Il faut en dire autant de l'entretien (9 février 1796) du narrateur avec le général Bonaparte au sujet de la guerre civile (p. 99). On trouve un peu plus loin la reproduction d'un autre colloque de Besnard avec le futur empereur (p. 143-144), ainsi que diverses anecdotes fort intéressantes [1]. Parmi les personnages dont il est question dans les pages suivantes, je citerai La Réveillère-Lépeaux, qui fut un des meilleurs amis de Besnard [2], le journaliste Gallois, ancien bénédictin, le ministre Abrial, Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris* [3], le Vendéen Bernier [4], le consul Lebrun, le notaire Defauconpret, traducteur des romans de Walter Scott, Geoffroi, le critique du *Journal des Débats*, Denon (de l'Institut), Bodin, l'historien de l'Anjou, Jean-Claude de la Métherie (du collège de France), André Thouin, le professeur du Jardin des Plantes, David d'Angers, le docteur Moreau (de la Sarthe), le naturaliste Bosc.

J'ai déjà loué l'*Introduction;* je n'y reviendrai pas, mais j'insisterai sur le grand mérite des notes. Écrites avec le plus agréable entrain, ces

---

1. Besnard rapporte là, pour l'avoir entendu répéter à Napoléon, ce mot si tendre qu'il avait dit à Joséphine sur le point d'être enlevée, en Italie, par un corps d'Autrichiens : « Consolez-vous, madame; Beaulieu payera cher la peur qu'il vous a causée. » Il rapporte encore cette réponse du général Bonaparte à un interlocuteur qui admirait qu'il eût si bien battu des armées plus nombreuses que les siennes : « Comment pouvait-il en être autrement? J'avais pour lieutenants deux généraux tels que Masséna et Augereau! » Besnard vit de près ces deux illustres lieutenants de Napoléon. Ses historiettes sur Masséna (p. 145, 206) sont surtout dignes d'attention.

2. C'est ici l'occasion de dire que Besnard eut toujours beaucoup d'amis, qu'il les aima de tout son cœur et qu'ils le lui rendirent bien. La modération et l'amitié firent le bonheur de sa vie, comme le rappelle sa devise : *Mediocritati et amicitia dives, felix*. Voici l'hommage que Besnard rend à La Réveillère-Lépeaux (p. 296) : « Dès le 29 mars [1824], son chef [le chef de la famille La Réveillère-Lépeaux], à qui l'histoire ne pourra refuser de belles pages et à qui je tenais par tous les liens que peuvent former la plus haute estime et la plus profonde reconnaissance, termina une carrière illustrée par les vertus les plus pures que l'on puisse rencontrer dans un citoyen, dans un sage. »

3. Besnard, dont la bonhomie n'est pas sans quelque grain de malice, lui attribue beaucoup de gourmandise. Il rappelle que ce peu austère républicain disait de son adversaire Bonaparte, à l'issue de chaque dîner : « Mes amis, vivons pour voir ce que l'*homme* deviendra. »

4. Volney, scandalisé des libres entrées que Bernier avait aux Tuileries, en témoigna sa suprise à Bonaparte, qui lui répondit : *Je sais que c'est un scélérat, mais j'en ai besoin*. C'est de Volney lui-même que Besnard déclare tenir ce propos (p. 197). Est-ce encore de ce même ami qu'il tient le récit de l'odieuse scène qu'il raconte ainsi (p. 197) : « A ces mots [il s'agit d'une réplique un peu libre de l'académicien-sénateur], Bonaparte ne se possédant plus et livré à un de ces accès de colère, auxquels il se laissait, dit-on, aller assez fréquemment, frappa du pied le ventre de Volney assez rudement pour le renverser; puis, ayant sonné pour qu'on le relevât, il donna froidement l'ordre de le conduire à sa voiture. »

notes disent tout ce qu'il faut et jamais rien de plus. M. P. a eu la patience de contrôler à l'aide d'un nombre effrayant de documents imprimés ou manuscrits, toutes les assertions de son auteur ; il les confirme, les éclaire, les complète toutes les fois que la précaution lui paraît nécessaire. Il a eu la bonne pensée de rapprocher souvent de tels et tels passages des *Souvenirs d'un Nonagénaire,* divers passages des Mémoires de Marmontel, de l'abbé de Marolles, de La Réveillère-Lépeaux, de l'abbé de Choisy, de Mme de Rémusat, etc. La sûre et précise érudition de M. P. brille à chaque ligne de ce commentaire, qui a exigé les recherches les plus étendues et les plus variées, et qui est en tout point digne d'un de nos plus vaillants et de nos meilleurs travailleurs.

Ceux qui travaillent si bien savent le prix du temps. Pour faciliter le plus possible la lecture d'un ouvrage qui contient tant de choses, M. P. a mis à la fin de chaque volume une table par chapitres, qui, dit-il (p. XXI), « donne avec les dates omises les grandes lignes du récit et permet d'y faire choix à sa fantaisie. » Une table générale des noms propres et des matières termine l'ouvrage, et chacun la trouvera non moins commode que complète.

Je n'ajouterai qu'un mot : les deux volumes, fort bien imprimés [1] sur très beau papier, ont une bonne mine qui tentera tout bibliophile. Ils sont ornés de deux portraits de l'auteur, l'un dessiné par un peintre de talent, Bodinier, l'autre par un artiste de génie, David d'Angers. M. P. (p. XIX) compte que « ces deux belles œuvres » recommanderont son édition. Je crois, comme lui, que les gens de goût apprécieront fort les portraits de Besnard, mais ce qui recommandera surtout l'édition donnée, au prix de sacrifices de tout genre, par M. Port, ce qui en assurera le plein succès, c'est la grande et si méritée réputation dont jouit l'auteur du *Dictionnaire de Maine-et-Loire,* réputation que ne peut manquer d'accroître encore prochainement l'importante publication de l'*histoire de Sablé,* de Gilles Ménage, complétée, annotée, rectifiée.

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. l'abbé Neyrat, maître de chapelle à la Primatiale de Lyon, raconte dans un petit volume, sans aucune prétention scientifique *(L'Athos.* Paris, Plon. in-18), ses impressions de voyage au mont Athos. On peut regretter qu'un ecclésiastique qui, par ses fonctions, doit être supposé versé dans la musique reli-

---

1. Mon *fort bien* s'applique à la fois à la beauté et à la pureté de l'impression. En dehors des rares fautes relevées à l'*errata*, je ne vois que des taches à peu près imperceptibles, comme, par exemple (t. I, p. 69), Henri *Arnault* pour Henri *Arnauld* et (p. 70) *Ducange* pour *Du Cange.*

gieuse, n'ait pas profité de l'occasion pour se livrer à des études comparatives entre le plain-chant latin et le plain-chant grec.

— Nous apprenons que M. l'abbé Louis DUCHESNE, professeur à l'Institut catholique de Paris, continuera le *Bulletin d'archéologie chrétienne*, dirigé par M. le chanoine Martigny, mort récemment.

— Notre collaborateur, M. Maurice VERNES, directeur de la *Revue de l'histoire des Religions*, vient de publier un volume de *Mélanges de critique religieuse* (Fischbacher, in-18, xv-345 p.) Voici les titres de ces études : *La marche de l'idée religieuse d'après Max Müller* (3-20); *Les principes de la critique biblique* (21-40); *L'origine et la composition du Pentateuque d'après les travaux récents* (41-58); *Analyse critique des éléments constitutifs de la Genèse* (59-79); *La Bible et ses renseignements sur l'histoire primitive de l'humanité* (80-101); *Le récit de la création et son rapport avec les sciences naturelles* (102-112); *Remarques sur la chronologie de l'histoire israélite* (113-123); *La chronologie de la Bible et son rapport avec les chronologies étrangères* (124-132); *Notes sur l'histoire israélite ancienne* (133-136); *Le prophétisme hébreu* (161-180); *Examen critique du Judaïsme de M. Havet* (181-217); *Le livre du prophète Joël et son origine récente* (218-228); *Les prétendues prophéties messianiques des livres des Rois* (229-238); — *La Vénus d'Ille de Mérimée et une légende pieuse d'Abyssinie* (239-248); *La fin du christianisme d'après Hartmann* (249-265); *Le christianisme renouvelé d'après Arnold* (266-300); — *De la théologie considérée comme science positive et de sa place dans l'enseignement laïque* (301-313); *L'histoire sainte laïcisée et sa place dans l'enseignement primaire* (314-328); — Appendice : *Etude de M. Littré sur la nécessité d'un haut enseignement de critique religieuse* (329-345.)

— M. Henri GAIDOZ, membre de la Société des antiquaires de France (ci-devant académie celtique) a fait tirer à part « un mémoire » intitulé *La religion gauloise et le gui de chêne*, qui « a paru sous le titre de *Bulletin critique de la Mythologie gauloise* dans la *Revue de l'histoire des religions*, tome II, p. 68-81 ». (Ernest Leroux. 16 p.) On a vu dans la cueillette du gui un symbole de la religion des Gaulois. M. Gaidoz repousse ces théories ambitieuses; le gui, par sa rareté sur le chêne et par l'étrangeté de sa croissance, paraissait merveilleux ; il était donc un objet sacré qu'on ne cueillait qu'avec respect; mais rien n'autorise à faire de la cérémonie qu'un seul écrivain de l'antiquité, Pline l'Ancien, nous a rapportée, un rite d'une importance particulière et comme une sorte de sacrifice suprême de la religion gauloise ; c'est un fait tout ordinaire, un exemple du culte universellement répandu des plantes et des arbres. Ce mémoire se termine par une critique spirituelle et mordante d'un ouvrage de M. Moreau-Christophe, *Les Gaulois nos aïeux*.

— Nous lisons dans la livraison de novembre du *Pobybiblion :* « L'œuvre de Rabelais vient d'être traduite en allemand par A. Gelbcke. C'est, croyons-nous, la première traduction de *Gargantua* et de *Pantagruel* qui ait été faite dans cette langue ». Le *Polyblion* oublie le *Gargantua* de Fischart et la traduction de G. Regis.

— Le bibliothécaire de l'Oratoire, le P. INGOLD, vient de raconter dans une brochure de seize pages comment il a découvert et réinhumé dans l'église de Saint-Paul-aux-Bois (diocèse de Soissons) le corps du P. de Sainte-Marthe, cinquième supérieur général de l'Oratoire.

— M. Anatole FRANCE a réédité un conte de Pougens, *Jocko*, qui avait paru pour la première fois en 1824, sous la forme d'une « anecdote détachée de lettres inédites sur l'instinct des animaux. » (*Jocko, par C. M. de Pougens, précédé d'une notice*. Charavay. In-16°. XXI et 140 p. Tiré à 392 exemplaires.) Dans sa notice, M. France insiste sur la poésie et la vérité de ce « roman scientifique » ; il en montre les côtés

faibles; il indique, en passant, quelques erreurs commises par Pougens; mais, dit-il justement, le conte de Jocko est inspiré et embelli d'un bout à l'autre par un sentiment vrai de pitié et de respect pour les animaux, et c'est là ce qui lui donne, malgré ses mines vieilles et son petit air rococo, une physionomie encore gracieuse, vive et touchante. Ce petit volume, qui porte déjà la date de 1881, est remarquable par son élégance. M. France a reproduit, en appendice, les notes ou *preuves* que Pougens avait ajoutées à son opuscule; mais il n'a pas voulu les mettre au courant de l'état actuel des sciences naturelles. Le conte de Pougens fut mis au théâtre sous le titre de: *Jocko ou le singe du Brésil;* à la fin du volume (p. 133-140), M. France nous donne sur cette pièce des renseignements curieux. Nous avons relevé une très légère faute dans la notice; au lieu de p. 16, il faut lire p. 18.

— M. E. Caro, de l'Académie française, vient de publier presque en même temps une deuxième édition de son livre sur *La philosophie de Goethe* (Hachette. In-8°, 398 p. 3 fr. 50) et un ouvrage intitulé: *La fin du* XVIII*e* *siècle, Etudes et portraits.* Hachette. 2 vols. In-8°, III et 354 p. 378 p.) Le premier volume de ce dernier ouvrage comprend les chapitres suivants: I. *L'opinion publique au* XVIII*e* *siècle* (p. 1-19); II. *Montesquieu d'après une publication nouvelle* (celle de M. Vian, p. 20-59); III. *Un nouvel historien de Jean-Jacques Rousseau* (Saint-Marc Girardin) *la sensibilité au* XVIII*e* *siècle* (p. 60-104); IV. *Un épisode de la vie de Voltaire, sa polémique avec Rousseau* (p. 105-125); V. *La fin d'une monarchie, le secret du roi* (p. 126-154); VI. *Diderot et sa philosophie* (p. 155-178); VII. *Diderot et le transformisme* (p. 179-215); VIII. *Diderot et Helvétius* (p. 216-245); IX. *Diderot et son plan d'une université* (p. 246-275); X. *Diderot et son théâtre* (p. 276-303); XI. *Lettres inédites de Diderot* (p. 304-332); XII. *Diderot, conclusion* (p. 333-354). Le second volume est ainsi divisé: I. *Paris et la société française de 1765 à 1775* (p. 1-42); II. *Deux types de femmes de l'autre siècle, Mme du Deffand et Mme Roland* (p. 43-71); III. *La famille de Mirabeau* (p. 72-118); IV. *Souvenirs de Coppet, Mme de Staël et ses amis* (p. 119-156); V. *La jeunesse de Mme de Staël* (p. 157-188); VI. *Mme de Staël et Goethe* (p. 189-205); VII. *André Chénier inédit* (p. 206-261); VIII. *André Chénier publiciste* (p. 262-289); IX. *André Chénier et la Terreur* (p. 290-316); X. *André Chénier à Saint-Lazare* (p. 317-354); XI. *André Chénier, sa mort* (p. 355-378).

— On sait que le duc de Berry avait eu deux filles de Mme Amy Brown avant son mariage avec Marie-Caroline de Naples; ces deux filles se nommaient l'une, Charlotte-Marie-Augustine (née à Londres le 13 juillet 1808); l'autre, Louise-Marie-Charlotte (née à Londres le 19 décembre 1809). La duchesse de Berry les prit à la cour, les fit titrer comtesses (10 juin 1820), l'aînée d'Issoudun, la seconde de Vierzon, et les maria. L'aînée fut mariée le 8 octobre 1823 au prince de Faucigny-Lucinge, elle est devenue veuve le 10 mars 1868 et a cinq enfants, dont le prince de Lucinge, récemment élu député et invalidé. La seconde fut mariée le 16 juin 1827 au baron de Charette, pair de France et neveu du chef vendéen, elle est devenue veuve le 16 mars 1848 et a six fils, dont le général de Charette. M. Charles Nauroy à qui nous empruntons ces renseignements, a trouvé dans les registres des décès de la commune de Couflé (arrond. d'Ancenis, Loire-Inférieure) l'acte mortuaire de Mme Amy Brown, mère de Mmes de Faucigny-Lucinge et de Charette. On lit dans cet acte: « Ce matin, 7 mai 1876, à cinq heures, Amy Brown, âgée de quatre-vingt-treize ans, née à Maidstone, comté de Kent (Angleterre), rentière audit château de la Contrie, fille des défunts Joseph Brown et Mary Anne Deacon, *veuve de Charles Ferdinand*, est décédée en sa maison. » M. Nauroy ajoute les réflexions suivantes: « Veuve de Charles Ferdinand! Quel scrupule, quelle prévision secrète ont empêché d'ajou-

ter de Berry, de Bourbon ou de France? Chose rare chez une femme, celle qu'on appelait Mme Brown a survécu trois quarts de siècle à son mariage, plus d'un demi-siècle à son mari, six ans à la seconde femme de celui-ci, et jamais une plainte, une protestation de son vivant. Seulement d'un recueil des actes de l'état civil d'une commune perdue se dégage une protestation posthume... ». M. Nauroy prie toute personne qui pourrait donner le moindre renseignement sur l'existence de Mme Brown, soit en France, soit en Angleterre, de l'adresser, 30, rue de Seine, à Paris. — Le titre complet de cette petite brochure, est *Le premier mariage du duc de Berry prouvé par document authentique*. (Charavay. 8 pages, 50 cent.)

— Le catalogue de la bibliothèque de M. le baron James de Rothschild est sur le point de paraître.

— Une nouvelle édition des *Chants populaires* recueillis dans le pays messin par M. le comte de Puymaigre, paraîtra bientôt chez le libraire Champion.

— On trouvera dans le IVe fascicule du tome VI des *Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier* (Section des lettres. In-4°, 215 p. Montpellier, Boehm.) les art. suivants : I. *Un ascète païen au siècle des Antonins, Peregrinus Protée*, par M. Croiset ; II. *Un maître de conférences au milieu du XVIIe siècle, Jean Soudier de Richesource*, par M. Ch. Revillout ; III. *Les maîtres chirurgiens de l'Ecole de chirurgie de Montpellier*, par M. A. Germain ; IV. *Un poète catalan au XVIIe siècle, V. Garcia*, et V. *Voltaire et le dernier gouverneur du château de Salses*, par M. V. Aragon.

— Le 3 novembre, M. Charles Molinier, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris ses thèses pour le doctorat : thèse latine, *De fratre G. Pelisso* ; thèse française, *L'inquisition dans le midi de la France*.

— M. A. M. Chazaud, qui avait publié une *Etude sur la chronologie des sires de Bourbon, Xe-XIIIe siècles* (1866), un *Inventaire des archives départementales de l'Allier* (1870-79), *La Chronique du bon duc Loys de Bourbon* (1876), et *Les enseignements d'Anne de France à sa fille Suzanne de Bourbon* (1878), est mort récemment à Moulins. Il préparait une *Histoire du Bourbonnais*, dont deux volumes sont achevés en manuscrit.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner doit faire paraître les ouvrages suivants I. *Der rœmische Staat und seine œffentlichen Einrichtungen*, par M. J. N. Madvig ; II. une édition de l'*Asinaria*, par MM. Goetz et Loewe ; III. une édition des ouvrages de Caton et de Varron sur l'agriculture, par M. H. Keil ; IV. une édition des *Astronomiques* de Manilius, par M. M. Bechert ; V. une étude de M. W. Fox sur le *Discours de la couronne* de Démosthène (*Die Kranzrede des Demosthenes, das Meisterwerk der antiken Redekunst, mit steter Rücksicht auf die Anklage des Aeschines analysiert u. gewürdigt*).

— On annonce la prochaine publication d'une édition du manuscrit norvégien du *Speculum regale*, par M. Oskar Brenner ; — d'une édition de *Cristal et Clarie*, par M. Fr. Apfelstedt ; — d'une chrestomathie rhéto-romane, par M. J. Ulrich.

— L'année prochaine doit paraître un nouveau travail — le dernier, cette fois, — du P. Denifle sur la question de l'Ami de Dieu ; il sera consacré à ce que le P. Denifle appelle la supercherie de Merswin. (Voir une Variété du n° 7 de la *Deutsche Literaturzeitung*.)

— On ne connaît guère Jacobus Sackmann à qui M. H. Mohrmann vient de consacrer une monographie détaillée, basée sur tous les documents qu'il lui a été possible de découvrir (*Jacobus Sackmann, erste Darstellung seines Lebens nach den Akten u. eigenhændigen Schriftstücken u. sorgfæltig revidirte Ausgabe seiner Predigten*.

Hannover, Hahn. In-8°, 119 p.). C'était un pasteur de Limmer (village près de Hanovre), qui a été pour le Hanovre protestant ce qu'était, à peu près vers la même époque, Abraham a Santa-Clara pour la catholique Vienne. Né à Hanovre le 13 février 1643, il mourut à Limmer le 4 juin 1718. Il était célèbre dans tout le Hanovre par la franchise et la vigueur de sa parole, et son nom y vit encore dans la mémoire du peuple. Il prêchait en bas-saxon; « comment mes pauvres brebis me comprendraient-elles, disait-il à l'Electrice Sophie, il faut parler simplement aux simples. » Un jour, un perruquier de Hanovre, qui ressemblait beaucoup au roi de Prusse, se rendit avec des amis au temple de Limmer et s'assit devant la chaire; il prenait des airs de grand seigneur et avait fait répandre dans le village le bruit de l'arrivée du roi de Prusse. Sackmann, averti par un de ses paroissiens, avait pris pour sujet le texte de Luc où il est question des blasphèmes des Juifs et de Belzebuth; « Belzebuth, dit-il, est un mot syriaque qui signifie « roi des mouches »; il veut être Dieu, ce Belzebuth, mais ce n'est qu'un roi de mouches; il ressemble à ce gaillard-là qui est assis devant moi; ce beau sire pense me faire croire qu'il est le roi de Prusse et ce n'est qu'un perruquier de Hanovre. Toi, sot Belzébuth, être pour moi le véritable roi! Si tu es venu pour te moquer de Sackmann, tu pouvais rester chez toi. Et maintenant, revenons à notre texte. » Le perruquier prit la fuite. M. Mohrmann a rassemblé dans son livre tout ce qu'on sait sur l'énergique et original pasteur de Limmer; il publie, en outre, quelques lettres de Sackmann qu'il a retrouvées et quatre sermons que Sackmann a vraisemblablement prononcés, mais qui ont été transcrits de mémoire par ses auditeurs (p. 83-119).

— L'infatigable Erich Schmidt, nommé depuis peu professeur à l'Université de Vienne, a récemment publié dans les « *Quellen und Forschungen* » (XXXIX) des contributions aux poésies de la jeunesse de Klopstock *(Beitræge zur Klopstock-Jugendlyrik aus Drucken u. Handschriften*, etc. Strassburg, Trübner. In-8°, VIII et 92 p. 2 mark). On trouve dans ce volume : 1° une ode de Klopstock à J. C. Schmidt, ode que Klopstock lui-même croyait perdue et que le jeune professeur accompagne de remarques originales sur le style du poète (p. 1-16); 2° une étude sur J. C. Schmidt suivie de deux odes de cet écrivain jusqu'ici fort peu connu et apprécié pour la première fois d'une façon juste et complète; l'une de ces odes, copiée par Ring, est inédite (p. 17-30); 3° la fameuse ode à Ebert, d'après une copie de Ring; ici encore, M. Erich Schmidt a joint à ce nouveau texte un commentaire aussi instructif qu'abondant; ce n'est pas « l'esquisse d'un commentaire », c'est un commentaire complet (p. 31-49); 4° une caractéristique des collaborateurs du Journal de Brème *(Bremer-Beitræge)*; M. Erich Schmidt a trouvé dans le *Jüngling* que rédigeaient Cramer, Ebert et Giseke, un article où les rédacteurs des *Bremer-Beitræge*, les *Beitræger*, sont représentés, sous des noms empruntés, dans une suite de portraits très reconnaissables, *Philet* (Rabener), *Arist* (Giseke), *Philint*, etc.; cette étude, où M. Erich Schmidt fait preuve de beaucoup de finesse et de perspicacité, nous semble la plus remarquable du volume (p. 50-73); 5° le texte de l'ode de Klopstock, *Fragen*, d'après une copie de Ring (p. 75-76); 6° le texte de *Thusnelda* d'après une autre copie de Ring (p. 77-81); 7° un travail sur le recueil de Darmstadt de 1771 qu'il est impossible de négliger dans une future édition des odes de Klopstock (p. 82-86); 8° deux odes de Wieland *an seine Freundinn* (Sophie Gutermann), odes inédites, copiées par Ring et où Wieland imite le style de Klopstock.

— La librairie Schneider, de Berlin, publie une collection de classiques militaires de l'Allemagne et de l'étranger *(Militærische Classiker des In-und Auslandes)*; les livres en langue étrangère paraissent dans une traduction allemande, et l'on projette de publier en première ligne tous les écrits de Frédéric II, de Clausewitz, de Scharn-

horst, de Jomini et de Napoléon Ier sur l'art militaire. La librairie Schneider a confié le soin d'éditer, de traduire, d'annoter ces publications militaires à des hommes compétents, comme MM. de Scherff, de Boguslawski, de Taysen, von der Goltz, etc.; M. G. de Marées a la direction de l'entreprise. Chaque fascicule de la collection coûte 1 mark 50; prix minime et qui met de précieux ouvrages à la portée de toutes les bourses. Cinq fascicules ont paru. Le premier a pour titre : *Die General-Principia vom Kriege und Anderes* (in-8°, v et 155 p.); c'est la traduction allemande de ce que contient à peu près le XXVIIIe vol. des Œuvres de Frédéric le Grand, 1° des *Principes généraux*, dont une traduction fut faite du vivant même de Frédéric II, à l'exception des deux chapitres *des projets de campagne* et *des talents qu'il faut à un général*, imprimée spécialement pour ses lieutenants, puis, après la capture du général Czettritz par les Autrichiens, répandue dans le public, mais avec beaucoup de fautes et d'inexactitudes; 2° de l'*Avant-propos de l'extrait tiré des Commentaires du chevalier Folard sur l'histoire de Polybe*; 3° des *Pensées et règles générales pour la guerre*. — Les quatre autres fascicules de la collection des classiques militaires renferment « la doctrine de la guerre », *die Lehre vom Kriege*, de Clausewitz (in-8°, XIV et 610 p.) M. le major de TAYSEN a traduit en grande partie et commenté le premier fascicule; c'est la première fois, grâce à lui, que paraît, dans un texte exact et complet, la traduction des *Principes généraux*, dont l'original est encore aux Archives d'état. Quant à l'ouvrage de Clausewitz, — s'il est permis de donner ce nom à une suite de fragments et à une série de 124 chapitres dont un seul, dit l'auteur lui-même, est complètement achevé, — il a été publié avec des éclaircissements par le colonel de SCHERFF. Nous devrions en France suivre cet exemple; une *Bibliothèque des classiques militaires*, publiée sous les auspices du ministère de la guerre, serait très utile à nos officiers.

— La réunion des philologues allemands, qui a eu lieu cette année à Stettin, se tiendra l'année prochaine à Karlsruhe; président, M. K. Bartsch; vice-président, M. O. Behaghel.

ANGLETERRE. — Sous peu paraîtront un ouvrage de M. Walter GREGOR, *Folklore of the North-East of Scotland* (par les soins de la *Folklore Society*); — un ouvrage de M. Joseph GILLOW, sur les collèges et les écoles catholiques en Angleterre depuis le temps d'Elisabeth jusqu'à la restauration de la hiérarchie catholique en 1850; — le IIe volume des *Records of the english catholics unter the penal laws* renfermant les lettres et mémoires du cardinal Allen, 1532-94, avec une introduction du P. Knox; et chez l'éditeur Longmans, une *History of classical latin literature*, par M, SIMCOX; un manuel intitulé *Greek and roman sculpture*, par M. W. C. PERRY; une *History of ancient Egypt*, par M. G. RAWLINSON (deux vols.); une *Historical geography of Europe*, par M. FREEMAN; un recueil de *Selected essays on language, mythology and religion*, par M. Max MÜLLER. (Deux vols.)

BELGIQUE. — La *Société pour le progrès des études philologiques* a, dans sa séance du 1er novembre, décerné une médaille en vermeil à M. GANTRELLE, notre collaborateur, pour son édition des *Histoires* de Tacite.

BOHÊME. — MM. HATTALA et PATERA viennent de publier à Prague (librairie Rivnacz) les Fragments des *Alexandreides* rimées en tchèque d'après les manuscrits de Prague, Budejovice (Budweiss) et Jindrichuv Ibradec. Cette édition est précédée d'une introduction philologique par M. Hattala. Les questions d'histoire littéraire et de littérature comparée ont malheureusement été laissées de côté.

ESPAGNE. — M. SANPERE Y MIQUEL, directeur de la revue de Barcelone, *Rivista de Ciencias historicas*, copie au British Museum le manuscrit d'une *Historia del levamiento de Cataluña en favor del principe de Viana* annotée par Zurita, et d'une

Gramatica y Dictionario basco, écrit en 1653 par un prêtre de Bilbao, Rafael de Micoleta.

— On annonce que don P. de Gayangos aurait découvert à Simancas de nouveaux et curieux documents sur Cervantes, Lope de Vega et Calderon.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 novembre 1880.

A propos du procès-verbal, M. Egger présente quelques observations sur un mémoire qui a été offert à l'académie, à l'une des dernières séances. Ce mémoire, écrit en russe, a été transmis à l'académie, de la part de M. Mourzakevitch, président de la Société archéologique d'Odessa, par M. Cochet, consul de France. L'auteur, M. Georgevitch, membre de la Société archéologique, y a publié le texte d'une grande inscription grecque récemment découverte près de Sébastopol, dans les ruines de l'ancienne ville de Chersonnèse. C'est un décret en l'honneur de Diophante, l'un des généraux qui aidèrent Mithridate Eupator à fonder sa puissance par des victoires sur les Scythes de la péninsule Taurique et du continent voisin. Nous recouvrons donc là une importante page d'histoire relative aux annnées les moins connues du règne de Mithridate. L'inscription sera prochainement reproduite dans le *Journal des savants*, mais il convenait, dit M. Egger, d'en constater dès à présent l'intéressante nouveauté et de remercier M. Mourzakevitch pour l'empressement qu'il a mis à nous faire adresser une telle communication.

M. Chevarrier, vice-consul de France à Jaffa, envoie à l'académie la copie de plusieurs inscriptions arabes qui, au dire de leur propriétaire, proviennent d'un point de l'Yémen nommé Knissé el Kafour, situé à plusieurs journées à l'est de la Mecque; M. Chevarrier ne peut faire connaître ces textes à l'académie que par des transcriptions, le propriétaire des pierres ne lui ayant pas permis d'en prendre des estampages. — M. Chevarrier envoie aussi : 1° le croquis d'une petite statuette de pierre verte, de 18 centimètres de hauteur, socle compris, rapporté de Tyr par M. le baron Von Ustinow ; 2° la copie d'une inscription gravée sur le socle de de cette statuette; 3° les copies de deux fragments d'inscription grecque, trouvés, l'un à Tyr, l'autre au village de Bassa, et conservés maintenant tous deux à Jaffa.

L'académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Hauréau donne une seconde lecture de son mémoire sur les traductions latines des *Économiques* d'Aristote faites au moyen âge.

Ouvrages déposés : — Giuseppe Barone, Epimenide di Creta e le credenze religiose de' suoi tempi, studio storico-critico-filologico (Napoli, 1880) ; — P. Fournier, Les officialités au moyen âge (Paris, 1880); — Eusèbe Pavie, l'Anjou dans la lutte de la chrétienté contre l'Islamisme, première partie, les pèlerinages en Terre Sainte et les croisades (Angers, 1880, in-8°).

Présentés : — Par l'auteur : Wallon, histoire du tribunal révolutionnaire de Paris; *Par M. Egger :* 1° *de la part de M. le Dr Fournier*, un mémoire sur la réforme de la nomenclature botanique, proposée par le Dr Saint-Lager; 2° *de la part de M. Guénin*, comme annexes au livre de ce dernier sur l'histoire et la pratique de la sténographie, deux brochures, l'une en anglais de M. John Bailey, sur la méthode sténographique de Th. Shelton (XVIIe siècle.) et sur le journal chiffré de Sam. Pepyss, secrétaire de l'amirauté anglaise sous Charles II et Jacques II, et l'autre en allemand, de M. O. Lehmann, sur les abréviations tachygraphiques des manuscrits grecs; — *par M. Georges Perrot, de la part de M. Maurice Vernes :* Revue de l'histoire des religions, fasc. I-3; Mélange de critique religieuse, par Maurice Vernes; Manuel d'histoire des religions, par Thiele, traduit par Maurice Vernes ; — *par M. Delisle, de la part des auteurs :* Cuissard, Documents inédits sur Abélard; Tuetey, Rapport sur une mission à Rome en 1876. (Étude du cartulaire de Philippe-Auguste conservé au Vatican); Ch. Molinier, L'inquisition dans le Midi de la France au XIIIe et au XIVe s., étude sur les sources de son histoire *et* De fratre Guillelmo Pelisso, veterrimo inquisitionis historico; Sarot, Les sociétés populaires et en particulier celles du département de la Manche pendant la première révolution; — *par M. de Longpérier, de la part de l'auteur :* F. Bompois, Restitution à la ville de Mylé d'une monnaie à la légende MI ; — *par M. Desnoyers,* son rapport annuel sur les travaux de la Société de l'histoire de France.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 6 Décembre — 1880

265. — Anundoram Borooah. **A companion to the sanskrit-reading Undergraduates of the Calcutta University,** being a few Notes on the sanskrit Texts selected for examination and their Commentaries. Calcutta, Khetromohan Mukherjea. London, Trübner et Co. 1878, 58 p. in-8°.
— **Bhavabhuti and his Place in sanskrit Literature.** Ibid. 1878. 65 p. in-8°.

Il y a toujours plaisir et profit à entendre un Hindou lettré parler de la littérature de son pays, surtout quand, au culte de la langue et des chefs-d'œuvre nationaux, il unit, comme M. Anundoram Borooah, un esprit largement ouvert aux idées de l'Occident [1]. Bien que le goût ait varié dans l'Inde aussi souvent qu'ailleurs, il s'y est établi pourtant, pour les œuvres principales, une opinion autorisée et traditionnelle qu'il est intéressant de voir révisée, aujourd'hui surtout, par les indigènes eux-mêmes, et cela, non en vertu de théories vagues et parfois ambitieuses, mais, comme ici, au moyen d'analyses détaillées, précises, admettant au besoin des discussions minutieuses d'interprétation. L'histoire littéraire, encore si confuse, de la période classique ne pourra, elle aussi, être travaillée dans ses parties les plus délicates que par des Hindous. Il est des rapprochements et des comparaisons qu'eux seuls, semble-t-il, ont qualité pour bien faire. Nés et élevés dans un milieu qui, pour le savant d'Europe, demeurera toujours plus ou moins étrange, ils sentent d'instinct bien des choses que l'étude seule ne révèle jamais qu'imparfaitement, et ils ont sur nous l'inappréciable avantage de pouvoir faire intervenir le goût dans des problèmes que nous ne pouvons guère aborder que par le côté de l'érudition. Enfin, la question qui chez nous divise les meilleurs esprits, celle de la place qu'il convient de faire à l'antiquité dans l'éducation moderne, se pose également, en d'autres termes, mais

1. M. A. B., qui est fort versé dans la littérature anglaise, est l'auteur d'un Dictionnaire anglo-sanscrit qui a réuni les suffrages des juges les plus compétents.

avec plus de force encore, dans l'Inde. La haute culture littéraire y sera-t-elle sanscrite ou européenne? M. A. B. est un partisan déclaré des lettres sanscrites. Nous n'avons pas à examiner ici s'il a tort ou raison; mais, depuis Macaulay, ou plutôt depuis Warren Hastings, le procès est engagé, et il est bon de prendre connaissance des pièces, à mesure qu'elles se produisent. A tous ces égards, les deux brochures de M. A. B. méritent une sérieuse considération.

Le titre assez développé de la première en précise suffisamment l'objet. C'est une suite de remarques détachées sur des passages difficiles pris dans les auteurs d'un programme universitaire, une sorte d'esquisse, en forme de commentaire, d'un manuel d'examen, mais d'un manuel au meilleur sens du mot, où, par un heureux choix d'exemples, l'élève apprend à voir et à creuser les difficultés, qui invite au travail et à la réflexion, et n'a rien de commun avec ces publications qui prétendent y suppléer au moyen de solutions toutes faites. Les remarques sont précédées de quelques mots d'introduction, où M. A. B. indique brièvement dans quel sens devraient être réformées, selon lui, les études sanscrites. Il voudrait en faire de véritables humanités, en substituant aux procédés purement mnémoniques une méthode rationnelle et compréhensive, seule apte à fournir un instrument sérieux d'éducation. Car, tout en étant partisan des anciens, M. A. B. est ennemi de la routine. Il professe un profond respect pour les bons commentateurs, tels que Mallinâtha; mais il sent parfaitement tout ce qui leur manque, et c'est même en partie pour suppléer à leurs défauts qu'il a rédigé ses notes. Il voudrait voir bannies de l'étude de la langue les subtilités inutiles. Pour cette raison, il regrette de voir figurer parmi les livres prescrits le Bhat*t*ikâvya[1]. Cet ouvrage, qui n'est propre, à son avis, qu'à pervertir le goût, ne devrait point être mis entre les mains des commençants, et quiconque a jeté les yeux sur cette collection de charades grammaticales, ne pourra que lui donner raison. Les remarques, qui portent sur le *Meghadûta*, le *Kumârasambhava*, I-VII; le *Raghuvamça*, I-IX; *Çakuntalâ* et le *Bhattikâvya*, I-V, sont conçues dans le même esprit. M. A. B. appuie sur ce que la paraphrase des commentateurs d'ordinaire néglige : le style personnel de l'auteur, l'usage de son époque, la propriété étymologique et littéraire des expressions, les idiotismes, les locutions peu usitées ou vicieuses, les rapprochements avec des passages parallèles d'autres poètes. La grammaire historique lui doit quelques observations intéressantes, ainsi que la géographie du Meghadûta[2]. Ces notes échappent par

---

1. M. A. B. montre que des deux commentateurs de ce poème, Bhâratâ et Jayamangala, tous deux médiocres à son avis, c'est le deuxième qûi est le plus ancien.

2. M. A. B. identifie le Râmagiri de Meghadûta I avec le mont Prasravana sur la basse Godavarî. Il est certain qu'il ne faut pas la chercher dans le Bandelkhand, mais quelque part au sud ou au sud-ouest de Nâgpur et d'Amrakû*t*a.

leur forme même à l'analyse. Je me bornerai, par conséquent, à faire quelques observations qu'on trouvera en note [1].

La deuxième brochure présente plus d'unité. Elle est consacrée tout entière au virtuose le plus accompli qui ait manié la langue sanscrite, le poète dramatique Bhavabhûti, et comprend deux parties. Dans l'une, M. A. B. étudie le poète et son œuvre. Il analyse successivement et en détail les trois drames qui nous restent de lui, le *Mahâvîracarita* [2], l'*Uttararâmacarita* et le *Mâlatî-Mâdhava*, dans l'ordre même où l'auteur les aurait produits, le dernier étant l'œuvre de sa maturité et celle à laquelle M. A. B., nous le constatons avec plaisir, accorde la palme de la perfection. En appréciant le poète, M. A. B. plaide pour un favori, et il ne s'en cache pas. En termes souvent émus, il nous fait admirer chez son héros l'étendue de son savoir, la souplesse de son style, son pouvoir sans égal sur toutes les ressources de la langue, la grandeur, la richesse, le feu de son imagination, la force de son éloquence, la puissance de son pathétique et la concision parfois hautaine de sa pensée. L'appréciation est enthousiaste, mais d'un enthousiasme qui n'exclut pas le discernement. Il n'échappe pas à M. A. B. combien Bhavabhûti manque parfois de mesure, ni, à en juger par l'insistance avec laquelle il revendique

1. P. 2 (Meghad., 31). Il n'y a pas de raison pour rejeter le témoignage des commentateurs et des lexicographes que, dans *çrîviçâlâm viçâlâm*, nous avons un autre nom d'Ujjayinî. Il est de règle, au contraire, qu'un mot ne doit pas être ainsi employé deux fois de suite dans le même sens. — P. 8. Si Pânini enseigne que les noms verbaux, tels que *hantri*, gouvernent l'accusatif et que Kâlidâsa les construit avec le génitif, il ne s'ensuit pas que « Pânini is wrong and Kâlidâsa right », mais qu'en ce point l'usage s'était modifié de l'un à l'autre. — P. 9 (Kumârasambh., II, 46). Dans *sambhritam havyam*, le premier terme est une expression technique ayant le sens de « préparé, disposé pour l'offrande ». — P. 30. (Raghuv., IX, 79). En quoi Colebrooke est-il à reprendre pour avoir rendu *prathamâparâddha*, celui qui a offensé d'abord, par « conscious of the first offence » ? Et *putraçoka* n'est-il pas traduit plus clairement par « grief for a beloved son » que par « filial grief » ? — P. 40 (Çakunt., III, 10; str. 57, éd. Bœhtlingk). *Subhagam aparâddham* est plutôt « lovely offence » que « happy offence ». Le mal qui consume Çakuntalâ ne saurait être qualifié de « happy ». — P. 44 (Çakunt., VI, 15; str. 141, éd. Bœhtlingk). Je ne retrouve pas la paraphrase « It is difficult to express personal charm in painting » dans *yad yat sâdhu na citre syât, kriyate tat tad anyathâ*, tout ce qui dans (ma) peinture ne paraît pas bon, est fait autrement (que le modèle). — P. 49 (Bhattik., I, 12). La traduction du dernier pâda est absolument fautive. La strophe me paraît devoir être traduite : le vénérable chassa les Raxas du pourtour de la Vedi; il accomplit les cérémonies accessoires qui précèdent et suivent le rite principal; il offrit les restes dans le feu, et obtint du roi (qu'il fît) un vœu pour l'obtention de fils. — P. 51 (Bhattik., II, 33). Au lieu de « fruit takers of trees, those who live on fruits », traduisez simplement « les arbres fruitiers ». — P. 52 (Bhattik., II, 50). L'expression *upajânvaratni*, pour désigner un homme « dont les bras descendent jusqu'aux genoux », manque sans doute de propriété : elle n'est pourtant pas « absurde », *aratni* ne signifiant pas seulement coude, mais aussi coudée, avant-bras.

2. M. A. B. est l'auteur d'une édition du *Vîracarita* avec commentaire sanscrit et glossaire sanscrit-anglais, que nous ne connaissons pas, mais qui a été accueillie très favorablement par des juges compétents.

pour son poète l'originalité, que la force chez lui réside plus dans l'exécution que dans la conception. Parfois cependant il se laisse entraîner à de légères contradictions. Le reproche, par exemple, qu'il fait à Wilson (p. 2) d'avoir qualifié le style de Bhavabhûti de « higly elaborated », ne s'accorde pas bien avec ce qu'il en dit lui-même dans sa conclusion [1].

J'ai le regret d'avoir à faire plus de réserves pour l'autre partie, la plus neuve, de la brochure, dans laquelle M. A. B. examine la date de son poète. Tout en lui rendant sincèrement hommage pour les nombreux et très utiles renseignements qu'il a réunis dans ces quelques pages, je ne puis accepter comme démontrée sa conclusion que Bhavabhûti a dû vivre au plus tard au v^e siècle. On ne sera plus tenté aujourd'hui, comme on l'eût été peut-être il y a vingt ou trente ans [2], d'opposer à ce résultat des objections tirées du style très orné de Bhavabhûti. Bâ*n*a, qui est du VII^e siècle, et Subandhu, antérieur à Bâ*n*a, sont plus ornés que lui, et, par les inscriptions, nous savons de reste que le raffinement poussé jusqu'au phoebus le plus outré, est vieux dans l'Inde. Mais nous avons pour l'époque du poète un témoignage précis dans la *Râjatarangînî* (IV, 114, le vers est estropié dans la traduction de Troyer), qui le place au VIII^e siècle, à la cour du roi de Canoja Yaçovarman, et ce témoignage, qui n'est rien moins que péremptoire, je le reconnais volontiers, est de telle nature pourtant, que nous devons nous y tenir jusqu'à preuve du contraire. Or cette preuve, M. A B. ne me paraît pas l'avoir fournie. Son argumentation, en ce qu'elle a de direct, se réduit à ceci : Le *Bâla-*

1. Si j'entends bien Wilson, il reproche au style de Bhavabhûti d'être artificiel et, partant, souvent obscur. Ces défauts ne supposent pas nécessairement une construction embarrassée. Une phrase de la structure la plus simple, un sujet et un attribut unis par la copule, peut devenir un casse-tête, si chacun des deux termes est figuré par un long composé. M. A. B. accorde du reste l'obscurité ; mais il la met au compte d'une surabondance de pensées, de la profondeur de son poète. Il nous arrive, en lisant Shakespeare ou Pascal, à certains passages, de déposer le livre et de sonder longuement jusqu'au fond de leur pensée. Y a-t-il chez Bhavabhûti beaucoup de passages semblables ? Lui aussi nous arrête, il est vrai, et nous déposons le livre; mais ce n'est pas pour savourer la jouissance la plus délicieuse que puisse procurer le génie ; trop souvent c'est pour nous livrer à la besogne fatigante de maîtriser et de classer une surabondance, non de pensées, mais d'images et de rapports accessoires. Une traduction de Bhavabhûti où rien ne serait jeté par dessus bord, serait d'une lecture pénible dans n'importe quelle langue d'Europe. Sa peinture, d'un fini si précieux et si riche, manque essentiellement de perspective, trop d'objets s'y présentant avec le même relief. Aussi, malgré l'éclat et la puissance incomparables de sa diction, manque-t-il de cette « grâce harmonieuse » que M. A. B. reconnaît si bien à Kâlidâsa et qui, chez l'auteur de Çakuntalâ, rappelle, en effet, le charme suprême du génie hellénique. J'ai cru devoir insister, parce que, en pareille matière, avec la critique hindoue, à laquelle je reconnais du reste volontiers son droit de différer largement de la nôtre, on court parfois risque, tout en se servant des mêmes mots, de ne pas parler la même langue.

2. Déjà en 1857, M. F. E. Hall admettait comme possible la supposition que Subandhu se serait inspiré de Bhavabhûti. *Vâsavad.* Préf., p. 37, une assertion semblable de Wilson n'a rien à faire ici.

râmâyana atteste que, de son temps, la gloire de Bhavabhûti avait pénétré jusque dans l'extrême Sud [1]. Or le *Bâlarâmâyana* est du VII[e] siècle, son auteur ayant été contemporain de Çankara (ce qui, pour le dire en passant, le placerait plutôt au IX[e] siècle, la tradition la plus accréditée faisant naître Çankara en 788 ap. J.-C.) au dire de Mâdhava dans son *Çankaradigjaya ;* par conséquent, Bhavabhûti a dû vivre au V[e] siècle. Eh bien, franchement, même en admettant la justesse de ce petit calcul, il faudrait un témoignage moins suspect que celui de ce *Digjaya*, dont l'authenticité a été contestée par tous ceux qui l'ont vu, par Aufrecht et Burnell aussi bien que par Hall, pour infirmer du coup celui de la *Râjâtarangini*. L'autorité de Kalhana est grande précisément pour ces détails d'histoire littéraire, dont on était fort bien informé parmi les pandits de Kashmîr, et au sujet desquels son exactitude a été rarement jusqu'ici trouvée en défaut. Pour le vers en question, elle a même été confirmée encore récemment à propos d'un autre nom, celui même sur lequel M. A. B. s'appuie pour la mettre hors de cause. Il se trouve, en effet, que le nom de Vâkpatirâja, qu'on lit au même vers, et où M. A. B. prétend voir un surnom du Bhavabhûti courtisan de Yaçovarman (lequel eût été ainsi un personnage différent du nôtre [2]), a été réellement porté par un poète de la cour de ce prince, qui a chanté les exploits de son patron dans un poëme prâcrit intitulé Gaudavadha. Cet argument si fragile, M. A. B. a cherché, il est vrai, à l'étayer d'un vaste appareil de considérations indirectes, où il a fait entrer infiniment de remarques intéressantes et utiles à retenir, mais d'où ne résulte pas davantage la preuve du fait en question. Sa démonstration comme quoi Bhavabhûti aurait précédé Amarasimha (p. 25) est absolument illusoire. Si le poète mentionne qu'on tue des génisses (car c'est là le sens de *vatsatarî*) pour honorer un hôte (p. 41), c'est simplement qu'il était assez érudit pour prêter aux anciens temps d'anciens usages. La génisse figure souvent parmi les animaux employés comme victimes, et, précisément pour *l'argha,* le rituel prescrit l'immolation d'une vache, qu'aucune restriction n'empêchait d'être une génisse. Ailleurs Bhavabhûti déclare que Vasishtha a eu le premier la révélation du dharma, que Manu et les autres législateurs

---

1. Le *Bâlarâmâyana* paraît, au contraire, avoir été composé dans le Nord, à la cour de Canoje. Le distique cité par M. A. B. et qui figure aussi dans le prologue du *Bâlabhârata* du même auteur, pourrait fort bien être une addition postérieure. Au lieu de *Bhartrimedutâm,* lire *Bhartrimenthatâm.* Il n'est pas sûr du tout que Bhartrimentha, dont le nom paraît être inconnu à M. A. B., soit le même que l'auteur du *BhattiKâvya.*

2. Et cela même serait encore une conclusion un peu risquée. Rien de plus mobile que ces surnoms et de plus difficile que de les distinguer de simples épithètes. Bhavabhûti se décerne à lui-même le titre de Vaçyavâk, qui est synonyme de Vâkpati, et M. A. B. remarque lui-même (p. 15) que les surnoms et même les noms sont quelquefois remplacés par des équivalents. Çrîkantha, le surnom authentique de Bhavabhûti, a aussi, contrairement à l'opinion de M. A. B. (p. 29), été porté par d'autres personnages.

n'ont reçu que par tradition. Ce fragment de chronologie d'avant la création du monde suffit à M. A. B. pour prêter au poète l'opinion critique que la Vasishth*h*asm*r*iti est plus ancienne que le Code de Manu, et pour le faire vivre à une époque où cette opinion aurait été encore courante.

Reste l'examen consacré par M. A. B. aux autres drames qui ont pour sujet l'histoire de Râma. C'est la partie la plus instructive de sa brochure et que personne ne lira sans fruit. Les rapprochements qu'il fait entre ces pièces, relèvent précisément de cette critique pour laquelle nous devons reconnaître aux indigènes des grâces spéciales. Qui, si ce n'est eux, aurait un sentiment assez fin des nuances de la langue et du style pour dépister les imitations et pour prononcer, dans un cas donné, de quel côté est l'original, de quel côté la copie? Nous nous en remettons donc de confiance au tact de M. A. B., quand il déclare que les auteurs de toutes ces pièces se sont largement inspirés de Bhavabhûti, et qu'il retrouve un reflet de sa manière jusque dans des œuvres dont il ne reste que quelques vers isolés. Seulement, comme pour aucune d'elles il ne produit de titres antérieurs au xe siècle (car on vient de voir que sa date du viie pour le ***Bâlarâmâyana*** est fort compromise), l'argument ne saurait valoir pour déloger Bhavabhûti du viiie. Il n'arrive à lui donner quelque apparence d'une portée semblable qu'en le forçant. Il admet, en effet, que Bhavabhûti a inspiré non-seulement les pièces concernant Râma qui nous sont connues directement ou indirectement, mais encore toutes celles qui ont pu exister et dont nous n'avons aucune connaissance, ou, pour me servir de ses propres termes, que ce poète est l'inventeur et le père du drame ramaïque. C'est un point sur lequel nous ne nous disputerons pas, car nous n'en savons rien, ni l'un ni l'autre. En résumé, de cette discussion chronologique, ce qui reste pour nous, c'est avant tout un résultat négatif, un avis que, pour la date de Bhavabhûti, comme pour bien d'autres points du passé de l'Inde, nous n'avons encore qu'une solution provisoire. Pour quelques observations de détail, voir en note [1].

---

1. Le *Mahânâtaka* est, d'après M. A. B. (p. 5), le plus récent des drames ramaïques; il est inconnu à tous les anciens traités sur l'art dramatique, y compris le *Sâhityadarpana*; ou plutôt les mentions qu'on en trouve dans ces traités sont abusives et interpolées, les vers, dans ces cas, devant être restitués aux pièces d'où l'auteur du Mahânâtaka les a pris. Car cet auteur, Madhusûdana Miçra, qui prétend avoir remanié une pièce plus ancienne, aurait mieux fait d'avouer qu'il a effrontément pillé tous les autres drames ramaïques. Tout cela est appuyé de nombreux exemples, et peut-être fort juste, mais serait bien autrement probant, si M. A. B. avait bien voulu nous dire son avis sur une autre recension, toute différente, de la même pièce, par Mohanadâsa, recension qui existe, qui est plus ancienne que celle de Madhusûdana, qui contient cinq actes de plus et cent soixante-douze distiques de moins, dont Mohanadâsa ne se prétend pas non plus l'auteur, qu'il a accompagnée d'un commentaire rédigé d'après d'autres plus anciens, qui a été analysée par Wilson, et dont il ne dit pas un mot. C'est, en général, le défaut de M. A. B. de passer ainsi à côté des questions d'authenticité et de différence de rédaction. Dans sa pre-

Dans l'une et l'autre brochure, M. A. B. emploie la transcription négligée en usage dans la presse anglo-hindoue : les lettres particulières à l'alphabet sanscrit ne sont pas distinguées ou le sont arbitrairement. Ainsi, on trouvera dans la même ligne *Dasaratha* et *Koshala*. Il en est de même des longues : elles sont tantôt marquées, tantôt omises ; parfois il y en a où il n'en faudrait pas, exemple : *Hanumânnâtaka*. Outre cela, la correction laisse à désirer, et les deux errata sont loin d'être complets.

A. Barth.

---

266. — **Die Edessenische Abgarsage kritisch untersucht** von R. A. Lipsius. Braunschweig, Schwetschke. 1880, in-8° de 92 p.

La *Doctrine d'Addaï* est un récit de la conversion au christianisme du roi et de la ville d'Edesse, peu de mois après l'Ascension de Jésus-Christ. Le texte original syriaque, dont quelques fragments avaient été publiés, en 1864, par W. Cureton, a été édité tout entier, en 1876, avec une traduction anglaise, par M. G. Phillips. On connaissait déjà cet écrit par une version arménienne dont les Méchitaristes de Venise publièrent une traduction française en 1868. Deux questions se sont aussitôt posées : que faut-il penser de l'authenticité de ce document? dans quel rapport est-il avec le texte syriaque analogue mis à contribution par l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe? C'est à l'étude de ces deux questions que M. R. A. Lipsius consacre la présente brochure, hommage de la Faculté théologique d'Iéna à M. le professeur C. A. Hase, à l'occasion de son jubilé de cinquantaine.

---

mière brochure, il s'est occupé assez longuement du *Meghadûta*, sans même mentionner le doute qui, depuis Colebrooke, plane sur l'auteur véritable de ce petit chef-d'œuvre, et cependant cela n'eût pas été indifférent pour l'exacte position du problème géographique qu'il discute. De même on cherche en vain une seule allusion aux diverses Çakuntalâs qui nous sont parvenues. — P. 9. Jayadava, l'auteur du *Prasanna Râghava*, était un Kaundinya ; ce mot est ici, comme partout, un nom de gotra et ne signifie pas « natif de Kundina ». — P. 12. Abhinavagupta dont l'entourage littéraire est maintenant bien connu, et qui écrivait tout au commencement du XIe siècle, ne peut avoir été le maître de Mammata, qui lui est postérieur de plus de cent ans. Les chiffres paraissent décidément ne pas porter bonheur à M. A. Borooah. P. 13, nous voyons que le *Sâhityadarpana* a été composé après le *Naishadhîya* qu'il mentionne et avant le *Gîtagovinda* qu'il ignore. Or, des propres données de M. A. B., il résulte que le *Gîtagovinda* a précédé le *Naishadhîya*, le roi Laxmanasena, qui fut le patron de Jayadeva, étant du commencement et non de la *fin* du XIIe siècle. Par suite, l'exacte détermination que M. A. B. pensait obtenir pour le *Sâhityadarpana*, tombe, ainsi que les conséquences qu'il en tire. Tout ce qui reste, c'est que ce traité est postérieur au Naishadhîya. Il serait intéressant de savoir sur quelles preuves ou quelle tradition s'appuyait Jaganmohanaçarman pour placer la date et le lieu de rédaction du *Sâhityadarpana* au milieu du XVe siècle, dans le Bengale oriental. Cf. *Zeitsch. d. D. Morgenl. Gesellsch.* XXVI, 737.

La première serait aussitôt tranchée dans le sens de l'affirmative, si l'on s'en rapportait au document lui-même, signé du nom d'un certain Leboubna, scribe royal, et enregistré dans les archives par Hanan, secrétaire archiviste du roi d'Edesse. M. L. n'a pas de peine à démontrer, contre Cureton et Phillips, que la correspondance entre Abgar et Jésus-Christ, de même que la conversion d'Edesse en l'an 29 de notre ère, ne sont autre chose que de pures fictions. Selon lui, les souvenirs historiques de l'église d'Edesse ne remonteraient pas au-delà du roi Abgar VIII (176-213) qui, lui, se convertit réellement, et de l'évêque Palout, ordonné par Sérapion d'Antioche (190-210), vers la fin du IIe siècle ou le commencement du IIIe. En acceptant ces conclusions, je crois qu'il ne faut pas regarder comme dénuées de toute signification les légendes relatives à l'apôtre Addaï et à l'évêque Aggaï, son successeur, deux personnages que la « Doctrine » présente comme contemporains de Palout. Il est difficile de croire que l'Osroène, où se trouvaient, vers 190, assez d'évêques pour former un concile ; où fleurirent, dans le courant du IIe siècle, les célèbres docteurs Tatien et Bardesanes ; où, dès le premier siècle de notre ère, les prosélytes juifs abondaient, jusqu'au sein des familles princières, n'ait été évangélisée que vers l'an 200. Une tradition que l'on peut suivre, d'après M. L., jusqu'au IIIe siècle, place à Edesse le tombeau de l'apôtre Thomas ; ce même apôtre est représenté par une autre tradition, plus ancienne encore, comme ayant prêché dans le pays des Parthes. Je crois donc qu'il y a eu fusion entre les souvenirs, déjà devenus légendaires, de l'évangélisation primitive et le souvenir beaucoup plus précis et tout-à-fait historique d'un événement plus éclatant, la conversion d'Abgar VIII.

Reste la seconde question, qui partage en ce moment les critiques. Eusèbe a eu certainement sous les yeux un texte syriaque rapportant la conversion d'Edesse en l'an 29, contenant les deux fameuses lettres d'Abgar et de Jésus-Christ et se donnant comme tiré des archives royales d'Edesse. Ce texte est-il identique au nôtre ? MM. Cureton et Phillips ont dit oui ; M. Harnack et M. Zahn, avec quelques nuances, sont à peu près du même avis. M. Nestle a exprimé une opinion contraire (*Theol. Lit. zeit.*, 1876, nº 25) ; c'est à ce dernier système que M. L. donne son suffrage. Les arguments qu'il présente en faveur de la différence des deux textes n'ont pas tous la même valeur ; le plus fort est celui des dates. Le document traduit par Eusèbe plaçait les événements du récit en l'an 29, date de la Passion suivant la tradition antérieure à l'historien de Césarée ; dans la « Doctrine d'Addaï », ils sont reportés à l'an 33, c'est-à-dire à la date calculée et popularisée par Eusèbe lui-même. D'ailleurs la « Doctrine » parle de diverses choses dont Eusèbe ne trahit pas la moindre connaissance : la promesse faite par le Christ au roi Abgar que jamais Edesse ne sera prise par l'ennemi, l'exécution d'un portrait du Christ pour le roi d'Edesse, enfin, la découverte de la vraie croix par la femme de l'empereur Claude.

Etant démontré que la « Doctrine » est un remaniement du texte antérieur à Eusèbe et que ce remaniement n'a eu lieu qu'après l'apparition des travaux chronologiques de cet auteur, il s'agit de déterminer la date de sa rédaction. M. Cureton en a trouvé des fragments dans un ms. du v^e^ siècle et Moïse de Khorène (v. 470) l'a consulté, précisément dans la version arménienne citée plus haut; M. L. le démontre nettement contre M. Gutschmid. On ne peut donc descendre plus bas que le commencement du v^e^ siècle; d'autre part, les actes des martyrs Scharbil et Barschamia sont étroitement apparentés à la « Doctrine »; mais leur date n'est pas bien fixée; comme ils mentionnent une célèbre légende romaine sur la translation des corps de saint Pierre et de saint Paul, on ne saurait leur assigner une époque sans déterminer d'abord celle de cette légende. Ce n'est pas la seule qui soit mêlée à ce débat; il y a encore celle de la fameuse image d'Edesse et celle de la découverte de la vraie croix, rapportées directement par la « Doctrine » elle-même.

Ce texte dépend donc de trois formations légendaires dont l'âge précis n'est pas facile à déterminer. M. L. les étudie l'une après l'autre et conclut qu'elles n'ont pu se produire avant le dernier tiers du IV^e^ siècle, ce qui recule vers les approches de l'an 400 la rédaction actuelle de la « Doctrine d'Addaï ». En acceptant cette dernière date comme vraisemblable, je ferai quelques réserves sur la discussion des légendes; la première surtout laisse notablement à désirer. Quant aux deux autres, M. L. n'a pas remarqué la mention de l'image de Panéas dans Macarius Magnès (I. 6); cette mention est très importante, car on y trouve le nom de l'hémorrhoïsse de l'Evangile, qui passait pour avoir fait exécuter ce monument célèbre; elle s'appelait Bérénice, et, détail bien significatif dans la question présente, elle est dite originaire d'Edesse. P. 72, M. Lipsius paraît ignorer que les catéchèses de saint Cyrille de Jérusalem ont été prononcées avant son épiscopat, vers l'an 347; un peu plus bas, il lui attribue la réfutation de Julien, qui est l'œuvre de saint Cyrille d'Alexandrie.

L. D.

---

267. — **Le pasteur d'Hermas**, analyse accompagnée d'une notice, d'extraits et de notes par M. C. Paris, librairie Sandoz et Fischbacher. 1880, 1 vol. in-8°, 134 p.

Cette nouvelle étude sur le *Pasteur* d'Hermas, qui dénote, de la part de son auteur, un goût vif pour les questions religieuses en même temps qu'une assez grande inexpérience scientifique, est bien singulièrement composée. On en jugera par la suite des chapitres qui tournent dans un cercle étroit et ramènent incessamment les mêmes discussions sans les faire réellement avancer. Nous rencontrons tout d'abord une courte notice historique sur le livre du *Pasteur*, extrait tout à fait insuffisant des prolégomènes de l'édition allemande de Gebhardt et Harnack et de

l'*Histoire du canon des Ecritures* de M. Reuss. Cette notice est suivie déjà d'une première note sur l'âge de ce livre, laquelle pouvait bien rentrer dans la notice singulièrement maigre. Puis vient un aperçu ou résumé du *Pasteur*, lequel résumé est suivi d'une seconde analyse méthodique, (c'est dogmatique qu'il aurait fallu dire). Ensuite l'auteur nous donne une série d'extraits ou de morceaux traduits sans que nous en puissions deviner la raison. Enfin vient une longue série de notes où sont reprises la plupart des questions dogmatiques touchées précédemment. Quelle a donc été la préoccupation de l'auteur? Il laisse absolument dans l'état tous les problèmes historiques et critiques du livre. Nous n'en voyons pas d'autre que l'intention polémique de prouver que les dogmes orthodoxes de la Trinité, de la divinité du Christ et les institutions hiérarchiques du catholicisme aussi bien que la primauté du siège de Rome étaient choses ou inconnues ou très différemment comprises des chrétiens du second siècle. Nous ne pouvons nous empêcher de penser, tout en reconnaissant la justesse absolue de cette thèse, qu'elle complique inutilement le problème historique du *Pasteur* sans y apporter la moindre lumière, et, d'un autre côté, qu'elle serait mieux établie si elle s'appuyait sur une étude générale de l'histoire des dogmes, au lieu d'être édifiée sur un document aussi à part que cette apocalypse d'Hermas. M. C. connaît le proverbe : on ne court pas deux lièvres à la fois ; nous craignons bien qu'il ne l'ait justifié une fois de plus.

A. Sabatier.

---

268. — Jules Martha. **Catalogue des figurines en terre cuite du Musée de la Société archéologique d'Athènes.** (Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, 16e fascicule). Paris, Thorin, 1880. 1 vol. in-8°. 233 p. et 8 héliogravures. — Prix : 12 fr. 50.

La collection céramique du Varvakeion est d'origine toute récente; elle a été formée depuis une dizaine d'années par les soins de la Société archéologique d'Athènes. M. Jules Martha a entrepris d'en donner un catalogue descriptif analogue à celui que M. Collignon a publié, en 1877, pour les vases peints du même musée. On peut donc considérer ce fascicule de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, comme le second volume du catalogue général des Antiquités du Varvakeion qui sera continué.

Le travail de M. M. se recommande particulièrement par la précision de la méthode. Jusqu'ici aucune description raisonnée d'objets de cette nature n'avait encore été publiée. L'auteur a adopté comme principe de classification l'ordre géographique. Dans une remarquable introduction, il étudie successivement les caractères des pâtes dont sont faites les figurines dans chaque région ; il entre dans de minutieux détails sur les procédés de fabrication et nous fait saisir au vif les procédés des *coroplastes;*

tandis que les uns de quelques coups de pouce façonnaient des idoles à bon marché ou des jouets pour les enfants, d'autres, retouchant à l'ébauchoir les figurines sorties du moule, variaient à l'infini un même motif, un même mouvement et donnaient presque toujours à chacune d'elles une physionomie originale. Ce chapitre mérite d'être cité avec honneur à côté des savants travaux de MM. Heuzey et Rayet.

M. Martha se tient dans une grande réserve pour ce qui concerne l'interprétation des sujets ; il se contente de les décrire avec exactitude, persuadé avec raison qu'il faut toujours commencer par des observations matérielles et un classement méthodique. Il n'identifie dans son catalogue les dieux ou les personnages que lorsqu'ils sont désignés par des attributs certains (cf. à la table alphabétique : *Aphrodite Anadyomène*, *Apollon Citharède*, *Artémis*, *Silène*, etc.).

Le catalogue est accompagné de huit planches en héliogravure représentant des terres cuites de Tanagre, de Chalcis, de la Locride, d'Athènes et de Corinthe. Nous relèverons une légère erreur : l'ordre des deux premières planches a été interverti par le graveur. C'est la planche I qui correspond au n° 267 et la planche II au n° 283.

Emmanuel FERNIQUE.

---

269. — Martin HERTZ. **Analecta ad carminum Horatianorum historiam II, III, IV** (Index scholarum in Universitate litterarum Vratislaviensi per aestatem ann. MDCCCLXXVIII, MDCCCLXXIX et MDCCCLXXX, mens. April., habendarum). Typis offic. Universitatis (W. Friedrich), in-4°, 26, 26 et 28 pp.

Dans ces trois programmes publiés successivement en 1878, 1879 et 1880, M. Hertz continue l'étude qu'il avait commencée dans un programme analogue en 1876; il recueille toutes les réminiscences d'Horace chez les écrivains suivants jusqu'au IVe siècle de notre ère inclusivement. Il rectifie bien des opinions émises sur ce sujet; d'un côté, il montre par de nombreux exemples que les poésies d'Horace n'ont pas été délaissées jusqu'à Néron, comme le pensait Kiessling; de l'autre, il fait voir combien de prétendues imitations d'Horace ne sont que des rencontres fortuites d'expressions ou de pensées.

Les auteurs examinés au point de vue des réminiscences d'Horace sont : 1° Tite Live, Tibulle, Properce, Ovide, Phèdre, Manilius, Sénèque le rhéteur, Quinte Curce, Sénèque, Pétrone, Columelle, Lucain, Silius Italicus, Valerius Flaccus, Stace, Calpurnius, Panég. in Pisonem, Sulpicia, Juvénal, Martial, les deux Pline, Quintilien, Tacite, les deux Florus, Pseudo-Salluste, Plutarque; — 2° Suétone, Q. Terentius Scaurus, Fronton, Aulu-Gelle, Apulée, Lucien, Maxime de Tyr, Athénée, les élégies « in Obitum Maecenatis » et « de Maecenate moribundo », Serenus Sammonicus, Censorin, Nemesianus, les panégyristes Nazarius, Pacatus Drepanius; l'histoire Auguste, les plus anciennes pièces de

l'Anthologie latine; — 3° la fin de l'Anth. latine (dans l'ordre de Riese [1]), puis les écrivains chrétiens : Minucius Felix, Tertullien, Cyprien, Arnobe, Commodien, Himère, Thémistius, Chalcidius l'interprète du Timée de Platon, Evanthius, Dictys, Palladius, Rufus Avienus, Ausone, Claudien; Ambroise, Lactance, Firmicus Maternus, Augustin, Juvencus, Marius Victorinus et Prudence.

L'influence de l'empereur Hadrien, qui préférait Caton à Cicéron, Ennius à Virgile et Coelius à Salluste, sans porter atteinte à Virgile dont l'étude était trop enracinée, nuisit beaucoup à Horace. Mais les antiquaires qui florissaient sous les Antonins réagirent bientôt contre cet abandon, et il résulte des recherches de M. H. qu'Horace a conservé des fidèles presque sans interruption.

La question des réminiscences d'Horace chez les écrivains chrétiens, suivant M. H., est encore toute neuve; bien peu ont lu les Pères ou les poètes, avec cette préoccupation. Lui-même s'excuse de n'avoir recueilli qu'un léger bagage dans des auteurs un peu en dehors de ses études habituelles; néanmoins il a réuni assez d'exemples pour établir qu'à l'exception de Virgile, Cicéron et parfois Térence, peu d'auteurs profanes ont été lus et imités autant qu'Horace par cette classe d'écrivains. Commodien lui-même, qui blâme ouvertement la lecture des poésies païennes, montre en plusieurs passages qu'il avait lu Horace, et avec profit.

Juvencus fournit à M. H. une ample moisson de réminiscences horatiennes. Non seulement les quatre livres de l'*Historia evangelica*, sont remplis, comme l'avait déjà noté A. R. Gebser (*De Juvenci vita et scriptis*, Iéna, 1827) d'imitations de Virgile, Lucrèce, Ovide, Lucain, etc., mais le livre *de Genesi*, étudié spécialement par M. H., semble être un des poëmes les plus riches en expressions d'Horace. Par exemple, le vers des Odes (I, 28, 1) :

Te maris et terrae numeroque carentis arenae

a suggéré à l'auteur de la *Genesis* (v. 457) :

Nam si nosse valet numero carentia quisquam
Sidera vel totas pelagi percurrere arenas.

Je rétablirais avec confiance *numerove*. Il est vrai que l'auteur et l'âge du poëme *de Genesi*, ne sont pas nettement établis. On l'a attribué à Juvencus, à Cyprien et même à Tertullien. Il a régné jusqu'ici, dans les citations, un désordre dont on me permettra de dire un mot. La précieuse *Collectio Pisaurensis* (1766), qui reproduit en général les meilleures éditions du temps, donne, sous le nom de *Cypriani Genesis*, seulement 165 vers dont le premier est : « Principio Dominus caelum terramque creavit » et le dernier : « Torpidus ut multo collidens mem-

1. M. H. prend la peine de relever des réminiscences d'Horace même dans les vers du faux Gallus (*Anth. lat.*, ed. Riese, n° 914). Il semble bien prouvé aujourd'hui que ces vers sont d'une fabrication moderne. (Voy. *Revue de philologie*, t. IV, 1880, p. 69 sq.)

bra tremore. » Les éditeurs de cette collection n'ont pas su que Dom Martène avait publié, en 1733, dans son *Amplissima collectio* (t. IX, p. 15-55), sous le nom de Juvencus, une *Genesis* comprenant 1,441 vers. Dans la collection des *Poètes ecclésiastiques* de Cambrai (1821-1826, 4 vol. in-12), on trouve d'abord sous le nom de Cyprien les 165 premiers vers de la *Genesis*, puis sous le nom de Juvencus les 1,441 vers de Martène. Il en résulte que les 165 vers, imprimés deux fois dans le même volume avec de légères variantes [1], loin d'être anonymes, ont deux noms dont ils peuvent se recommander. La Patrologie latine de Migne reproduit la même bévue; on y trouve (t. II, p. 1098) à la suite des œuvres de Tertullien, sous le titre : *Incerti auctoris Genesis*, le même fragment, puis (t. XIX, p. 346) dans un Appendice, parmi les *Juvenco attributa*, le « Liber in Genesim » au complet. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la confusion ne pourra que se propager depuis l'édition de Cyprien, remarquable à tant d'autres égards, de M. Hartel [2]. Cet éditeur ne publie que les 165 vers primitifs; c'est trop ou trop peu. Pourtant il connaissait le ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris, n. 13047 (cf. ed. Cypr., t. III, *praef.*, p. LXVI) qu'il a consulté en partie; ce ms. l'aurait d'abord tiré d'embarras puisqu'il se plaint (p. LXVI) de n'avoir eu qu'un mauvais ms. du XIII[e] siècle pour établir le texte de la *Genesis*, et, en outre, il y aurait trouvé que le morceau contenait en réalité 1441 vers.

L. Müller (*Rhein. Mus.*, XXI, 123 sq.) se refusait, pour des raisons de métrique, à voir dans ce poëme la main de Juvencus; mais Ebert (*Gesch. d. christl.-latein. Liter.*, p. 113 sq.) prétend que les 600 premiers vers au moins portent la marque certaine de cet auteur, sans tenir compte, comme le remarque M. H., de l'observation de Müller. Ebert a eu raison; un écrivain dont la mémoire était pleine des poètes classiques, ne pouvait pas commettre des fautes grossières contre la quantité; c'est aux copistes qu'il faut s'en prendre; c'est aux éditeurs à y porter remède.

M. H. s'arrête à Prudence; il finit en appelant l'attention sur ce fait, que les éditeurs, soit d'Horace, soit de Prudence, n'ont pas assez montré les rapports qui existent entre les deux lyriques déjà rapprochés pourtant par Sidoine Apollinaire (Epist. II, 9).

Les *Analecta* de M. H., dont on aura prochainement la suite embrassant les écrivains postérieurs au IV[e] siècle de notre ère, sont pleins de renseignements utiles et en partie nouveaux sur une foule d'auteurs qu'on lit peu aujourd'hui. M. Hertz ne prétend pas avoir épuisé la question, il a voulu seulement en montrer l'intérêt, et on peut dire qu'il a pleinement réussi.

E. Chatelain.

---

1. Par exemple, vs. 1 : *iocavit*, au lieu de *creavit*. Ce dernier mot est une glose du premier. Voir les savantes notes de Martène.

2. *Cypriani opera* (dans la *Collectio patrum latinorum*, entreprise par l'Acad. de Vienne).

270. — **Finanzverhaeltnisse der Stadt Basel im XIV. und XV. Jahrhundert**, von Dr Gustav Schoenberg, Professor der Staatswissenschaften. Tübingen, H. Laupp. 1879, xv, 821 p. in-8°.

L'histoire financière du moyen âge est encore très peu connue; malgré les louables efforts de rares économistes et d'historiens plus rares encore, c'est assurément l'un des terrains les moins explorés, même de nos jours. C'est pourquoi tout travail de ce genre, fondé sur des recherches personnelles et des documents exacts, sera le bienvenu pour la critique. Nous ferons donc bon accueil à celui de M. Schoenberg, qui, malgré certains défauts, mérite d'être signalé comme une contribution précieuse à l'histoire des impôts et des finances en général, du xive au xve siècle. M. S., actuellement professeur à Tubingue, a longtemps enseigné l'économie politique à l'Université de Bâle. Il a tout naturellement porté son attention sur le développement matériel de cette riche et florissante communauté rhénane, dont les archives financières, rôles d'impositions, budgets de recettes et dépenses, etc., sont presque entièrement conservés encore depuis la seconde moitié du xive siècle. Il y avait donc là des matériaux assez abondants pour exposer tout d'abord, et en détail, les questions d'un intérêt plus général, l'organisation financière de la ville, les méthodes, les principes des législateurs du moyen âge en fait d'administration, de contributions et d'impôts, etc. Malheureusement M. S. n'a pas cru devoir en agir de la sorte. Il s'est lancé, dès le début, dans une série de monographies sur certains impôts extraordinaires, levés de 1429 à 1481, et, sous ce rapport, le titre de l'ouvrage promet plus qu'il ne donne au lecteur. Nous savons bien que M. S. ne considère le présent volume que comme le second de l'ouvrage et, s'il l'a fait paraître en premier lieu, c'est qu'il n'a pu terminer encore les études préliminaires, indispensables à l'ouvrage complet. Mais cette considération n'en est pas une, en somme, pour le lecteur et l'on n'aime pas, en général, commencer l'étude d'un livre, et surtout d'un pareil livre, à rebours. Car l'introduction que M. S. a mise en tête de son volume, ne remplace point, d'une manière suffisante, l'absence de la première partie tout entière du travail.

Mais si nous faisons abstraction de ce défaut de méthode, l'ouvrage du professeur de Tubingue est des plus instructifs. C'est, à vrai dire, la première étude détaillée faite sur les finances d'une ville libre du Saint-Empire romain germanique au moyen âge, et, en suivant l'auteur dans ses considérations, l'on se rend très bien compte de la haute importance des questions économiques pour le développement politique du temps. Ce ne sont pas seulement les libertés et les privilèges de tout genre obtenus par les villes, qui ont créé leur puissance, c'est assurément aussi leur système économique, basé sur le numéraire et sur des impôts réguliers tandis que, tout autour d'elles, régnait encore le système des redevances en nature et des prestations spéciales, basées sur certains privilèges. La bourgeoisie l'a emporté sur le terrain financier pour les mêmes raisons

qui lui donnèrent l'avantage sur le terrain militaire. Elle représentait les idées modernes vis-à-vis des traditions vieillies et de plus en plus usées du moyen âge.

Sans doute ces doctrines nouvelles n'étaient point encore formulées d'une façon précise ; on les suivait d'instinct, on les devinait, pour ainsi dire. Sans doute aussi les chiffres maniés par les bourgeois du XIVe siècle étaient bien modestes en comparaison de nos budgets modernes [1], mais sur bien des points les procédés des gouvernants d'alors ressemblaient déjà à ceux qu'on pratique de nos jours ; ainsi l'on recourait de préférence, il y a cinq siècles, comme aujourd'hui, aux emprunts pour combler les déficits, plutôt que d'établir des impôts nouveaux. Ces impôts étaient, soit des impôts sur le revenu, — la plupart des taxes extraordinaires frappées à Bâle rentraient dans cette catégorie, — soit des contributions indirectes, prélevées sur le sel, sur le vin, sur la farine, etc.

Ce qui fait le grand intérêt du livre de M. S., ce sont les innombrables tableaux statistiques groupés dans son travail. Il a dû se livrer à de longues et fastidieuses recherches pour les dresser, d'après les anciens rôles et les matricules conservées aux archives de Saint-Léonard. Mais une fois établies, elles donnent une base solide à toute une série de considérations économiques fort curieuses ; nous ne pouvons les indiquer toutes ensemble, mais nous voulons signaler, en passant, quelques-unes des plus intéressantes.

Ainsi nous mentionnerons d'abord les statistiques relatives à la distribution des richesses au moyen âge, dans une cité d'importance moyenne, comme l'était Bâle au XVe siècle. En 1429, 2,536 personnes payèrent la taxe extraordinaire sur le revenu. Sur ce nombre, 13 seulement possédaient une fortune de plus de 9,500 florins ; il y avait parmi eux douze chevaliers et un seul négociant. Cent vingt-six (dont soixante-un chevaliers) possédaient 2,000 florins, 354 possédaient de 50-100 florins, et 649 (soit 25 pour cent) n'avaient rien ou n'allaient qu'à dix florins. Ce classement des fortunes particulières reste passablement stationnaire. En 1475, lorsque la crainte d'une attaque par Charles le Téméraire força Bâle à de nouveaux sacrifices, 2,257 personnes payèrent l'impôt extraordinaire. Quelques unes d'entre elles ont acquis, à ce moment, des fortunes plus considérables. Le plus riche Bâlois possède 18,000 florins, le second 14,000, le troisième 13,000 ; trois autres encore 12,000 florins. Mais, en dehors de ces millionnaires d'alors, nous retombons bien vite à des chiffres modestes ; 346 citoyens ont moins de 60 florins de fortune, 578 possèdent de 1-30 florins, 427 enfin ne possèdent absolument rien que ce que leur procure leur travail quotidien. A ce moment, 44 pour cent de la population bâloise appartenaient donc à ce que nous appellerions le prolétariat moderne. L'égalité des richesses était, on le

1. Les plus anciens comptes que nous connaissions pour Bâle, ceux de 1361, se soldent avec 3,445 livres de recettes et 3,415 livres de dépense.

voit, une chimère au moyen âge tout comme de nos jours, quoi qu'aient pu soutenir certains écrivains superficiels.

Ce qui nous frappe encore dans les tableaux dressés par M. S., c'est que l'impôt était progressif, mais en sens inverse de ce que l'équité semblait réclamer. Sur les vingt-six classes, par exemple, entre lesquelles furent partagés les contribuables pour la levée de l'impôt de 1429, nous remarquons que les plus riches payaient seulement 2 pour cent de revenu sur le total de leur fortune, tandis que les plus pauvres avaient à débourser 17 pour cent de leur petit avoir. Le taxateur partait du principe que le produit du travail quotidien de ces derniers n'entrant pas en ligne de compte, il était licite de les imposer plus fort que ceux qui devaient vivre de leurs rentes. Il faut ajouter d'ailleurs que souvent l'impôt n'était pas réclamé du tout des catégories plus pauvres, par exemple de ceux qui avaient moins de 30 florins de fortune. D'autres fois on l'exigeait de tout le monde et nous voyons en 1446 les filles de mauvaise vie *(farende doechtere)*, formant un ménage de huit personnes, payer un schelling, huit deniers, comme leur quote-part de la taxe commune.

Nous signalerons encore le chapitre relatif à la population de Bâle au moyen âge. Les rôles dont il a tant tiré, ont permis à M. S. de rectifier les exagérations, si répandues encore aujourd'hui, sur le chiffre des populations urbaines dans les grandes cités rhénanes, du XIII^e^ au XVI^e^ siècle. Les chroniqueurs nous ont donné là-dessus des indications excessives, que les historiens modernes répètent de confiance. M. S. établit que Bâle, auquel on octroie parfois 50,000 âmes vers la fin du moyen âge comptait en 1446, au *maximum*, dix à douze mille âmes et que ce chiffre était même tombé, en 1454, à huit mille cinq cents tout au plus.

Enfin, les philologues de profession pourront faire d'amusantes recherches dans les innombrables séries de noms propres, données par l'auteur en appendice. Ces rôles des contribuables ne sont pas curieux seulement pour l'histoire particulière des familles bâloises; on est frappé, en les parcourant, de la masse de personnes qui, dans une agglomération de population, relativement considérable, ne possèdent encore, vers la fin du XV^e^ siècle, aucun nom patronymique et ne sont désignés que par leur prénom, différencié parfois par l'énoncé de leur profession (qui n'est pas encore devenu nom de famille) [1].

Le volume de M. Schoenberg n'est pas d'une lecture facile. Il manque, dans une certaine mesure, de cette lucidité d'exposition d'autant plus nécessaire que l'auteur s'attaque à des sujets plus arides. On perd parfois courage en s'avançant un peu péniblement à travers ces pages hérissées de chiffres ; mais, si l'on fait abstraction de ces défauts de forme, le travail du professeur de Tubingue est d'un intérêt sérieux et d'une incontestable utilité, car il éclaire non seulement l'histoire de Bâle, mais les

1. Il y a aussi les sobriquets, p. ex. Hans A. B. C. boucher, Conrad Asinus, cordonnier, etc.

conclusions en peuvent être appliquées, dans leurs caractères généraux, à toutes les cités plus considérables du moyen âge. Nous ne pouvons donc que l'encourager vivement à continuer ses recherches.

R.

CHRONIQUE

FRANCE. — Sous le titre : *Le portefeuille de Monsieur le Comte de Caylus*, le *Moniteur du Bibliophile* commencera, dans son cahier de novembre, la publication de plusieurs écrits inédits de Caylus et de ses amis.

— M. C. Henry a publié dans la *Gazette Anecdotique* (31 octobre 1880) deux lettres inédites de Perrault à Huet, dans lesquelles on trouve de piquants détails sur les réceptions de La Fontaine et de Boileau à l'Académie française.

— Le manuscrit renfermant les fragments d'une ancienne version latine du Pentateuque, manuscrit que Libri avait vendu à lord Ashburnham et que le fils et héritier de lord Arshburnham a généreusement rendu à la bibliothèque de Lyon (Cp. *Revue critique*, n° 19, p. 384), est arrivé à Lyon le 16 novembre et, après procès-verbal de livraison, a été remis au bibliothécaire de la ville par l'autorité préfectorale.

— Le musée de Cluny a fait de nouvelles et précieuses acquisitions : 1° une grande cheminée en pierre du XVI[e] siècle, dont le manteau est orné d'un bas-relief représentant la légende de la *Casa Santa* de Loreto ; cette cheminée est accompagnée d'un plafond en bois sculpté, provenant d'une ancienne maison de Rouen ; elle sera prochainement réédifiée dans la grande salle où ont été exposés récemment les dessins de Viollet-Le-Duc ; 2° une tenture de tapisserie en quatre pièces (cédée par l'administration de l'Hôtel-Dieu d'Auxerre) représentant la vie de saint Etienne ; 3° une collection de chaussures de toutes les époques et de tous les pays, réunie par Jules Jacquemart. Ajoutons que M. Du Sommerard est sur le point d'achever le catalogue du musée de Cluny.

— Un musée pédagogique, très riche en tableaux, cartes, plans, dessins, livres et modèles de toute sorte, a été créé par le ministère de l'instruction publique, rue Lhomond, 42. Le musée est ouvert les mardi, vendredi et samedi de chaque semaine aux personnes munies de cartes délivrées par le ministère. Le dimanche et le jeudi, l'entrée du musée est libre, de dix heures du matin à quatre heures.

— La collection d'armes du château de Pierrefonds, dont la possession définitive a été attribuée à l'Etat, a été récemment livrée au public dans les salles de l'Hôtel des Invalides, où se trouve actuellement le Musée d'artillerie. Les armures les plus importantes de la collection ont été placées au rez-de-chaussée, dans la galerie de droite.

— M. de Liesville a fait don à la ville de Paris de sa collection, évaluée à plus de deux cent mille francs, de livres, tableaux, estampes, monnaies, autographes, souvenirs de toute sorte, datant de la première Révolution : le donateur n'a sollicité en échange que la permission de continuer à veiller lui-même sur cette collection et à en accroître les richesses. Plusieurs salles de l'hôtel Carnavalet ont été aménagées à cet effet, et M. de Liesville, nommé conservateur-adjoint.

ALLEMAGNE. — Nous avons récemment annoncé que M. de Ranke allait publier

une « Histoire universelle » (*Weltgeschichte*). Les deux premiers volumes de cet ouvrage paraîtront dans quelques semaines; voici les titres des chapitres. Ier volume : I. *Ammon-Ra. Baal. Jehova und das alte Aegypten.* II. *Das israelitische Zwœlfstæmmereich.* III. *Vorderasiatisches Staatensystem. Assyrisches Reich.* IV. *Medopersisches Reich.* V. *Das æltere Hellas.* VI. *Zusammentreffen der Griechen mit dem persischen Weltreich.* VII. *Die Democratie von Athen und ihre Führer. Momente des peloponnesischen Krieges.* IIe volume : VIII. *Innere Bewegung des griechischen Geistes. Ionische Philosophie. Pindar. Aeschylos. Sophocles. Euripides. Herodot und Thucydides.* IX. *Persisch-griechische Verwickelungen.* X. *Philipp von Macedonien. Alexander der Grosse. Hellenistische Reiche. Karthago und Sicilien.* Analecta : *Zur Chronologie des Eusebios. Ergænzungen des Buchs der Kœnige aus der alexandrinischen Uebersetzung. Diodorus Siculus.*

— Nous apprenons que M. G. Ebers doit publier chez Hallberger, à Stuttgart, un nouveau roman, *Der Kaiser*, dont la scène serait à Alexandrie, au temps de l'empereur Hadrien.

BELGIQUE. — M. Charles Michel, ancien élève de l'Ecole des Hautes-Etudes, a été chargé d'un cours de sanscrit à l'Université de Liège.

ESPAGNE. — Don Arturo Campion dont nous annoncions récemment la publication : « *Orreaga* » (cp. *Chronique*, n° 46, p. 399), recueille à Saint-Sébastien les matériaux d'une *Gramatica bascongada*.

— Don Francisco Carrasco prépare, pour le prochain congrès des américanistes qui aura lieu à Madrid dans le mois de septembre 1881, un catalogue de tous les documents du xvie et du xviie siècle conservés dans l' « Archivo de las Indias » et relatifs à la découverte et à la description de l'Amérique.

— La « Sociedad de Escritores y Artistas de Madrid » se propose de célébrer, le 27 mai 1881, le centenaire de la mort de Calderon de la Barca.

HOLLANDE. — Le comité constitué pour l'érection d'une statue de Spinoza, a décidé, avant de se dissoudre, d'affecter la somme qui reste disponible à la publication d'une édition des Œuvres complètes du philosophe. Cette édition paraîtra par les soins de MM. Van Vloten et Land. L'éditeur Nijhoff, de La Haye, prie les personnes qui posséderaient des manuscrits ou des autographes de Spinoza, de les lui communiquer.

— La Société des arts et sciences, d'Utrecht, a mis au concours les questions suivantes : I. *Recherches sur les prédicateurs et la prédication de l'Evangile auprès de l'ambassade néerlandaise en France du temps de la République des Provinces-Unies.* II. *Liste raisonnée des mots araméens en usage dans la langue arabe.* III. *Aperçu critique des résultats obtenus dans la linguistique germanique depuis Jacob Grimm.* IV. *Disquisitio de loco difficiliore vel controverso ad disciplinam antiquitatis sive graecae seu latinae pertinente.* Le prix qui sera décerné à la réponse jugée satisfaisante, — nous reproduisons les termes mêmes de la Société — consistera en un diplôme d'honneur et trois cents florins de Hollande (environ 620 francs). Les réponses doivent être écrites en français, en hollandais, en allemand (en lettres italiques), en anglais ou en latin (pour la question IV, le latin seul est admis) et remises, franches de port, au secrétaire de la Société, M. le baron R. Melvil de Lynden, juge au tribunal de première instance à Utrecht, avant le 1er décembre 1881, à l'exception de la réponse à la question III, pour laquelle ce terme est prolongé jusqu'au 1er décembre 1882. Les mémoires doivent être accompagnés d'un billet cacheté, renfermant le nom et l'adresse de l'auteur. Les réponses couronnées seront publiées dans les Mémoires de la Société. La question IV est permanente; on peut y répondre chaque année. S'adresser, pour de plus amples informations, au secrétaire M. le baron Melvil de Lynden.

INDES. — Le départ de M. BURNELL pour l'Europe, où il a dû venir chercher dans le repos le rétablissement d'une santé compromise, n'a pas arrêté jusqu'ici le cours de ses belles publications. Avant de quitter l'Inde, il a pu mettre la dernière main à plusieurs travaux importants. De son grand catalogue des manuscrits de Tanjore (*A Classified India to the Sanskrit Mss. in the Palace at Tanjore. Prepared for the Madras Government*, London, Trübner et Co. Grand in-4°), les deux premières parties ont paru, et la troisième doit suivre sous peu. Ce catalogue n'est pas une simple compilation, comme les listes sommaires que le Gouvernement anglo-indien fait dresser et publier depuis quelques années dans les différentes provinces. C'est une description complète et rigoureusement scientifique de cette immense collection de plus de 12,000 pièces, donnant, outre le signalement exact de chaque ms., toutes les indications bibliographiques et historico-littéraires requises, ainsi que de copieux extraits choisis surtout de façon à faire ressortir les différences souvent considérables qui distinguent les rédactions faites dans le sud de l'Inde d'avec celles qui ont cours dans le Nord. La première partie (80 p.) est consacrée à la littérature védique et aux traités techniques, grammaire, lexicographie, rhétorique, etc. La deuxième partie (71 p.) traite des ouvrages de philosophie et de droit. Quand l'œuvre sera achevée, on disposera, pour cette littérature si curieuse du sud, d'un instrument de travail qui, pour l'abondance et la sûreté des informations, ne pourra se comparer qu'au Catalogue de Berlin de M. Weber ou à celui d'Oxford de M. Aufrecht. — Presqu'en même temps, M. Burnell vient de faire paraître une autre publication bibliographique qui offre un secours précieux pour une des périodes les moins bien connues de l'histoire de l'Inde : *A Tentative List of Books and some Mss. relating to the History of the Portuguese in India Proper*. Mangalore, 1880, VI-133 p. petit in-8°. « In the course of twenty year's studies relating to India, dit M. B., I found that the true history of the Portuguese had been shamefully neglected... In attempting to get better information, I found that the true history of the Portuguese in India furnishes most important guidance for the present day and that the assertions commonly made about it are utterly false, especially in regard to the ecclesiastical history. To collect this information cost me so much labour and expense that some frieds interested in the subject expressed a wish to know where to find it : for them, I print the following pages. » Le catalogue de M. Burnell, qui est fait en grande partie sur les livres eux-mêmes, est d'autant plus précieux que les ouvrages bibliographiques portugais, outre qu'ils sont rares et très imparfaits, sont arrangés d'après le premier nom de baptême des auteurs. C'est le premier traité scientifique qui ait été publié sur la matière.

ITALIE. — Il doit paraître dans quelques jours, sous les auspices du gouvernement italien, le premier volume d'une publication consacrée à la biographie et à la bibliographie des auteurs romains depuis le XIe siècle jusqu'à nos jours. Cet important travail est dirigé par M. le chevalier Henri NARDUCCI, directeur de la Bibliothèque Alexandrine de Rome.

PORTUGAL. — Le premier fascicule de la *Rivista d'ethnologia e de glottologia, estudos e notas*, par M. F. Adolpho COELHO, professeur de la science du langage à l'institut supérieur des lettres, renferme les articles suivants : 1° *Esboço d'un programma de estudo d'etimologia peninsular* (p. 1-4) ; 2° *Materiaes para o estudo das festas, crenças e costumes populares portuguezes* (p. 5-34); 3° *Ensaios de onomatologia celto-iberica*, I (p. 34-41) ; 4° *Bibliografia* (p. 42-47 ; article sur l'*Introducçao a archeologia da Peninsula iberica*, de M. F. SIMOES) ; 5° *Variedades* (p. 42 : deux variantes portugaises à des rimes enfantines publiées dans la *Mélusine*, première année, col. 52-55 et col. 72.)

ROUMANIE. — M. Gaster travaille à une chrestomathie roumaine, qui renfermera une grammaire abrégée et un glossaire roumain-allemand-français.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — M. Stojan Novakovitch, dont on connaît les beaux travaux littéraires et linguistiques, vient d'être nommé ministre de l'instruction publique dans le nouveau cabinet serbe.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 novembre 1880.

M. Chevarrier, vice-consul de France à Jaffa, adresse à l'Académie de nouveaux renseignements sur le Jupiter trouvé à Gaza et apporté récemment à Jaffa, que le gouvernement ottoman s'occupe de faire transporter à Constantinople. Ce n'est pas, comme on l'avait cru d'abord, un buste, mais la moitié d'une statue qui représentait le dieu assis; on voit encore les traces du dossier et des bras du siège. Cette statue est sans valeur artistique. Elle est curieuse surtout par ses dimensions colossales. M. Chevarrier pense qu'elle a dû avoir, avec son piédestal, huit ou neuf mètres de hauteur. Le transport de cet énorme bloc a été très difficile à effectuer; il a mis vingt jours à parcourir un trajet de douze kilomètres.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'Académie l'ampliation d'un décret du président de la République, par lequel elle est autorisée à accepter le legs qui lui a été fait par M. le marquis de la Grange. L'académie vote l'acceptation du legs. Ce legs a pour objet une rente de mille francs, destinée à fonder un prix qui sera décerné à l'auteur de la meilleure publication d'un texte inédit, pris parmi les œuvres des anciens poètes de la France. A défaut de publications de textes inédits, le prix pourra être décerné à une nouvelle édition d'un poème déjà publié.

M. Renan communique à l'Académie le texte de trois inscriptions phéniciennes découvertes à Larnaca, l'ancien Citium, dans l'île de Chypre. Ces inscriptions sont écrites à l'encre sur deux minces plaques de marbre; l'une de ces plaques en porte deux, une de chaque côté, écrites toutes deux à l'encre noire; l'autre plaque n'a qu'une face écrite à l'encre rouge. Les deux plaques appartiennent au Musée britannique, qui en a envoyé des photographies à la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*. Malheureusement ces textes sont aujourd'hui très effacés et difficiles à lire. M. Renan présente un essai de déchiffrement dû à ses efforts et à ceux de MM. Joseph Derenbourg et Philippe Berger. Il résulte de ce travail qu'on a dans ces inscriptions l'état des dépenses du temple à l'occasion des néoménies des mois *etanim* et *faalot*. On y trouve de curieux renseignements sur les fonctionnaires, ministres et autres personnes qui composaient le personnel d'un temple phénicien, sur les *gerim*, les *calbim*, les *alamot*, les *gallabim*, etc. Les *gerim* étaient des hôtes du dieu, des pauvres habitués à vivre sous la protection et aux frais du temple, à peu près comme ces pauvres, attachés aux premières églises chrétiennes, qu'on appelait *matricularii*. Les inscriptions paraissent avoir été écrites toutes trois vers le commencement du IVe siècle avant notre ère.

M. Egger signale, comme devant être rapprochés à la fois des *gerim* phéniciens et des *matricularii* chrétiens, les « parasites des dieux » mentionnés dans plusieurs textes grecs, qui étaient également des indigents attachés à un temple et vivant aux dépens du trésor sacré.

M. Alexandre Bertrand, conservateur du Musée des antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye, commence la lecture d'un mémoire sur *les bijoux d'or du tumulus d'Apremont (Haute-Saône)*.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Jourdain : Nanne Gozzadini e Baldassare Cossa, poi Giovanni XXIII (Bologna, in-8°); — *par M. Jules Girard :* Van den Berg, Petite histoire des Grecs (Paris, Hachette); — *par M. Ad. Regnier, de la part du père Colomb, mariste,* deux volumes de prières publiés à Fribourg-en-Bade, l'un en langue *toga* ou *tonga* : Coe gaohi kole moe gaohi hiva katolika, l'autre en *futuna :* Ko le tosi-lotu katoliko; — *par M. Gaston Paris :* Delboulle, Matériaux pour servir à l'historique du français; — *par M. Heuzey :* Heuzey, Les figurines de terre cuite du musée du Louvre, 3e livraison.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 13 Décembre — 1880

I

271. — **Les origines de l'histoire** d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux, par François LENORMANT. — **De la création de l'homme au déluge.** Paris, Maisonneuve, 1880.
— **Il mito di Adone-Tammuz** nei documenti cuneiformi, per Francesco LENORMANT. Firenze, 1877.

Une ancienne école talmudique, éclairée sans doute par un rayon rétroactif de Darwin, affirmait hardiment que de sept ans en sept ans les animaux morts subissaient des transformations successives et des plus bizarres. L'hyène mâle, par exemple, se changeait en hyène femelle, l'hyène femelle en chauve-souris, la chauve-souris en mimosa, la mimosa en ortie et l'ortie en démon [1]. Ce singulier transformisme à courte échéance, fort peu admissible en histoire naturelle, exprime toutefois une vérité réelle et palpable aussitôt qu'on l'applique à la mythologie comparée des assyriologues. En effet, aucune branche de la science moderne n'a été autant de fois refaite, dans le court intervalle des sept dernières années, que la mythologie sémitico-accadienne édifiée sur la base des inscriptions cunéiformes. Il faut en chercher la cause dans la précipitation regrettable de quelques assyriologues de nouvelle date à profiter des maigres données que leurs aînés avaient arrachées, ou plutôt qu'ils croyaient avoir arrachées à des textes obscurs, souvent mutilés, pour construire un système d'ethnologie complet qui embrasse non-seulement les trois rameaux civilisés de la race blanche, les Egyptiens, les Sémites et les Aryens, mais aussi la race allophyle, septentrionale ou ouralo-altaïque. M. François Lenormant marche en tête de cette phalange de pionniers hardis qui tendent incessamment vers ce but désirable, mais parsemé de pièges et de faux-semblants. Son *Commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose*, publié en 1872, constitue un vaste répertoire pour ces sortes de recherches. Il fut bientôt suivi des *Lettres assyriologiques*, de la *Magie chez les Chaldéens*, des *Premières civili-*

1. Traité Bâbâ qammâ, folio 16 *a*.

sations, des *Etudes accadiennes*, du mémoire sur *le Mythe de Tammouz* et d'autres ouvrages de même nature, ensemble imposant qui forme à lui seul une littérature. Présentées d'une façon claire et avec une chaleur communicative, les théories de M. L. n'ont pas manqué d'être accueillies comme des vérités démontrées. Aussi, quand l'auteur de ces lignes eut pour la première fois osé contester quelques-uns de ces dogmes et tout spécialement l'intervention allophyle ou touranienne dans la civilisation sémitique, l'école assyriologique tout entière poussa un cri d'indignation. M. L. se hâta d'écraser la rébellion par son volume sur *La langue primitive de la Chaldée*, où, sur un domaine absolument nouveau pour lui, il a déployé toutes les ressources que sa prodigieuse facilité a pu lui offrir. Comme par enchantement, les grammaires de vingt langues de la haute Asie furent résumées, comparées et, au besoin, corrigées afin de démontrer que les Accads des inscriptions cunéiformes étaient les ancêtres des Finnois et que, par conséquent, la mythologie du Kalévala était foncièrement apparentée à la religion de la Chaldée présémitique. Cependant, le doute une fois éveillé, M. L. vit bientôt qu'il y avait quelque chose à modifier dans celles de ses premières opinions qui prêtaient trop le flanc à la critique. Avec une bonne foi qui l'honore, il se mit à refaire ses ouvrages les uns après les autres, avec la même ardeur qu'il avait mise à les composer quelques années auparavant. En fort peu de temps, la *Magie chez les Chaldéens* devint *Die Magie und Wahrsagekunst der Chaldaeer*, les *Etudes accadiennes*, tome I, furent renouvelées dans les *Etudes accadiennes*, tome III, le mémoire sur *Le mythe de Tammouz* se transforma en *Il mito di Adone-Tammuz*. Aujourd'hui c'est le tour de *L'essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose*. En 1872, les légendes chaldéennes ont été comparées aux légendes analogues chez les autres peuples et dans la Bible; en 1880, les récits de la Bible sont comparés aux légendes chaldéennes et à celles des autres peuples; ce sont deux termes d'une équation qui changent de place et de coefficients sans changer beaucoup de résultat. Malgré leur titre différent, les *Origines de l'histoire* ne sont qu'une refonte du Commentaire de Bérose, avec un cadre incomparablement plus large, refonte évidemment destinée à résumer tout ce qui a été écrit dans les derniers temps sur la mythologie des peuples sémitiques.

Il me semble cependant qu'on aurait mieux fait de conserver l'ancienne économie de l'ouvrage. Une seconde édition corrigée et augmentée a l'avantage, inappréciable à mes yeux, de faire connaître l'état exact de la science, et les lecteurs sont avertis que tels points de la première édition ont été entièrement abandonnés, et que tels autres ne sont plus aussi sûrs que l'auteur le croyait autrefois. Dans un nouveau livre, au contraire, les points passés sous silence sont censés conserver leur ancienne valeur. Non-seulement les lecteurs ne sont pas éclairés, mais l'auteur risque de se voir attribuer des opinions auxquelles il a peut-être

depuis longtemps renoncé. Ainsi, pour ne mentionner qu'une des questions du premier ordre, on est en droit de se demander pourquoi, après avoir écrit plus de mille pages pour prouver que la civilisation assyrienne était due en grande partie à un peuple de race touranienne, après avoir énoncé que la triade finnoise *Ukko*, *Wäinämöinen* et *Ilmarinnen* correspondait d'une manière singulièrement précise aux trois dieux supérieurs d'Accad, *Anna, Ea* et *Moul-ge;* que le nom accadien du soleil, *Biseba,* était le même que le *Beiwe* des Finnois et des Lapons; que la vieille dame finnoise de Pohja, dont la fille enfante les maladies, rappelait la *Nin-kigal* des Accads, dame de l'abîme ténébreux et de la demeure des morts, on est en droit de se demander pourquoi M. L. ne dit pas un mot de tout cela dans son présent volume, où il accueille pourtant les mythes des tribus les plus insignifiantes des deux hémisphères. L'omission totale de la mythologie finnoise sera regrettée par tous ceux qui ont suivi avec un intérêt toujours croissant les œuvres antérieures de M. L. et cela d'autant plus, que les nouveaux documents cunéiformes qu'il met à leur disposition contiennent sans doute bien des révélations sur l'antique civilisation de la race de Touran. A côté de cette lacune, on en remarque une autre non moins regrettable, c'est l'écartement systématique des traditions juives. Quand on étudie un livre religieux de l'antiquité, il est nécessaire d'interroger la tradition du peuple qui l'a produit. Personne n'écrit aujourd'hui sur le Véda ou l'Avesta sans consulter en première ligne les vieux interprètes nationaux, ne fût-ce qu'à titre de renseignement. Au fait, dès que l'on prend le texte biblique pour base de comparaison, cinquante analogies tirées de l'Edda ou du Boundehesch et même du Codex Vaticanus ou du Codex Chimalpopoca ne valent pas l'élucidation d'un seul mot au moyen de la tradition. M. L. a certainement le droit d'afficher hautement son aversion pour la tradition juive, aversion qui se traduit bien des fois par des méprises dans ses citations d'ouvrages rabbiniques [1] et par un dédain incroyable de la grammaire hébraïque [2], mais dans ce cas, il eût été logique de la repousser partout avec la même rigueur et de ne point la réhabiliter toutes les fois qu'elle se retrouve chez les Pères de l'Eglise.

Dans la préface, occupée presque entièrement par une profession de foi qui ne nous intéresse guère, l'auteur déclare se rallier complètement à la théorie de l'école critique de l'Allemagne, qui distingue dans la Genèse deux documents originaux et indépendants, savoir le document élohiste qui donne à Dieu le nom d'Elôhîm et le document jéhoviste dans

---

1. M. L. puise toute sa science talmudique dans le Lexique de Buxtorf et, ce qui pis est, dans les œuvres plus que suspectes d'Eisenmenger, auxquelles il emprunte également ses citations. Le *Moré Nebuchim* (= Neboukhim) de Maïmonide, qui signifie « Guide des égarés », se francise sous la plume de M. L. en *Moré Nebouschim*, qui ne signifie rien du tout. *Ab uno disce omnes.*

2. Mots mal ponctués : *sêîr* (p. 321, l. 18), *benîm* (p. 348, l. 21). Mots ponctués mal lus : *hasschârîm* et *châl* (p. 333, note 5), *yscheb* (p. 347, l. 19).

lequel Dieu porte le nom de Jéhovah ou Yahvé. M. L. ne se prononce pas sur la date de la dernière rédaction, mais il fait entrevoir qu'on peut, sans forfaire à la foi, la rabaisser jusqu'à Esdras. Une chose lui paraît sûre, c'est que le jéhoviste, quelle qu'en soit la date précise, est notablement antérieur à l'élohiste. On voit par là que M. L. n'a aucune répugnance à admettre la possibilité que les deux documents du Pentateuque soient postérieurs à l'exil, il lui suffit qu'ils soient inspirés pour qu'ils puissent servir de base au christianisme, car « il est de foi que l'inspiration divine s'est maintenue dans la Synagogue jusqu'à la venue du Christ. » Quant au récit de la Genèse, « c'est une tradition dont l'origine se perd dans la nuit des âges les plus reculés et que tous les grands peuples de l'Asie antérieure possédaient en commun avec quelques variantes. La famille d'Abraham a emporté cette tradition avec elle dans la migration qui l'a conduite d'Our des Chaldéens dans la Palestine ; et elle a même dû l'emporter avec une rédaction déjà arrêtée sous forme écrite ou sous forme orale, car sous les expressions du texte hébraïque on voit transparaître, en plus d'un endroit, des choses qui ne peuvent s'expliquer que par des expressions propres à la langue assyrienne, par exemple le jeu de mots de la Genèse, XI, 4, lequel a purement sa source dans l'analogie des mots *zikru* « souvenir, nom », et *zikurat* « tour, pyramide à étages » dans ce dernier idiome. » Nous nous sommes borné à citer les paroles mêmes de l'auteur, tâchons maintenant d'en examiner les points principaux.

A vrai dire, la question relative à la composition de la Genèse a toute l'apparence d'un hors-d'œuvre fait tout au plus pour satisfaire une certaine classe de savants, et n'ayant aucun lien intime avec le but essentiel de l'ouvrage. Il y a même à craindre que le remplacement abrupt de la théorie orthodoxe de l'*unité* de la Genèse par la théorie *documentaire* ne paraisse, à bien des lecteurs, être un simple échange d'un dogme contre un autre. Quelques pages bien faites n'auraient pas été de trop pour expliquer cette nouvelle évolution. En effet, qu'importe aux lecteurs l'assurance que la nouvelle théorie n'a rien à voir avec la foi en l'inspiration du livre sacré; ce qui leur importe, c'est d'acquérir la certitude que le récit biblique de la création vient de trois auteurs différents ; or, pour plusieurs personnes, cette démonstration est loin d'être faite, du moins par les auteurs qui leur sont connus, et là-dessus les éclaircissements de M. L. auraient été reçus avec reconnaissance [1]. Faute

---

1. Dans l'espoir que M. L. reprendra la discussion de ce grave sujet dans la seconde partie de son ouvrage, je vais lui soumettre quelques réflexions qui semblent peu favorables à la théorie documentaire :

La formule : Ceci est « Les généalogies » *(Elle tôledôt)*, ou ceci « est le livre des généalogies » *(Ze sépher tôledôt)*, figure trois fois comme suscription de nouveaux récits (v, VI, 9; X, 1), comment se fait-il donc que la même formule de Genèse II, 4, est prise pour une suscription du récit précédent ?

L'unité du verset II, 4, est prouvée : 1° par le manque de *vayehi* devant *beyôm* au

de ces explications préliminaires, les modifications et déplacements qu'il fait subir au texte biblique paraissent quelque peu arbitraires ou bien dus à une complaisance excessive pour ses autorités. Notons, en passant, que la traduction des douze premiers chapitres de la Genèse dont M. L. fait précéder son livre est, en général, exacte et fidèle, bien qu'il nous soit impossible d'admettre quelques-unes de ses interprétations [1].

Le but principal de l'ouvrage est, ainsi qu'on vient de le voir, de démontrer les trois thèses suivantes : 1° que les récits bibliques de la création sont d'anciens mythes babyloniens modifiés dans le sens du monothéisme; 2° qu'ils se retrouvent avec des variantes plus ou moins considérables chez les peuples civilisés de l'antiquité; 3° qu'ils remontent bien haut dans le passé primitif de l'humanité, avant la séparation ethnique des ancêtres des Egyptiens, des Sémites et des Aryens, des trois grandes races représentées par les trois fils de Noé (Noah). Les deux premières thèses sont depuis longtemps admises dans la science et M. L. n'a eu d'autre peine que celle de résumer et de mettre en ordre ce qui a été écrit sur la mythologie comparée soit par les aryanistes, soit par les assyriologues, tout spécialement par George Smith, dont la *Genèse chaldéenne* a été presque entièrement absorbée. Ce qui appartient en propre à M. L., ce qui fait la substance et le pivot de son livre, c'est la troisième thèse, qui constitue la conclusion des deux premières, faisant fonction de prémisses, et d'après laquelle la Genèse hébraïque ne serait ni plus ni

jour (cf. Exode XI, 28); cette expression introductive est d'autant plus inéluctable que le verbe de la phrase est un infinitif mis à l'état construit : *âsôt* « faire de »; 2° par l'expression « terre et cieux » *(ereç veschâmâim)*. Si ce verset faisait partie d'un nouveau document, on serait obligé d'admettre que le jéhoviste fait créer la terre avant le ciel, ce qui est non seulement absurde, mais contraire à tout ce que nous savons de la Bible. Il est évident que l'auteur unique des deux épisodes de la création, après avoir raconté la création du ciel et de la terre dans l'ordre naturel, et ayant à s'occuper désormais des affaires de la terre seule, l'a mentionnée en premier lieu dans sa suscription comme pour indiquer le rang suprême qu'elle occupera dans ses narrations. Cf. un cas tout analogue dans Exode, VI, 26, 27.

1. Le membre de phrase, Genèse I, 14, *wehâyû leôtôt ulemo'adîm uleyâmîm weschânîm* ne signifie pas « et qu'ils (les luminaires) soient les signes pour le temps des fêtes, les jours et les années », mais qu'ils donnent lieu à des signes (célestes), à des époques, à des jours et à des années. » Par l'expression « signes », l'auteur entend les phénomènes célestes comme les conjonctions des planètes, les comètes et les éclipses, phénomènes qui inspiraient la terreur aux anciens et donnaient lieu à une foule de superstitions. Cf. Jérémie, X, 2. — *Qanîti* (Genèse, IX, 1) est « j'ai acquis », non « J'ai créé »; *qaïn* ne signifie point en sabéen « créature, rejeton », mais « artisan, forgeron, esclave », comme en arabe. Le rapprochement du nom hébreu d'Habel et l'assyrien *ablu* « fils » repose sur une ancienne erreur que nous avons signalée dans la *Revue critique*, n° 12, p. 230. — *Ki* (IV, 25) équivaut à *ascher* en qualité de régime direct : « que Qaïn a tué » non : « comme Qaïn l'a tué ». — La traduction de *veyischkôn beoholé schêm* (IX, 27) par « et qu'il (Japhet) habite des tentes glorieuses » au lieu de la traduction ordinaire « et qu'il habite les tentes de Schêm », n'est pas soutenable, attendu que le terme *schêm*, pl. *schêmôt* « nom, gloire », ne s'emploie, comme second terme d'une composition d'état construit, qu'avec des personnes réelles ou figurées, jamais avec des choses.

moins que le catéchisme primordial de l'humanité antérieure à la séparation des races. J'avoue que la seule pensée de cette prodigieuse antiquité me donne le vertige. Cela dépasse tout ce que l'imagination la plus enthousiaste a jamais rêvé dans la mythologie comparée indo-européenne. Celle-ci s'arrête à l'époque aryaque, où les divers rameaux de la famille aryenne formaient un seul corps de nation parlant une langue mère. Que cela est petit en comparaison de l'époque qu'atteint M. Lenormant! Alors non-seulement les langues des trois races précitées n'existaient pas encore, mais leurs langues-mères elles-mêmes n'étaient encore qu'à l'état latent. Une prétention pareille n'a pas besoin d'être réfutée. La logique la plus élémentaire nous montre que les traditions communes à plusieurs peuples à la fois, si la communauté est réelle et non pas seulement apparente, doivent être attribuées à des emprunts mutuels, effectués aux époques historiques, et relativement récents. Vouloir dépasser cette limite rationnelle, c'est poursuivre des chimères.

Mais M. L. nous a réservé un étonnement encore plus fort. Son énumération des races à traditions communes est loin d'être complète. Il faut y ajouter la plupart des races américaines et malaisiennes chez lesquelles se retrouvent les légendes des âges du monde et du déluge. Le récit du déluge surtout « est une tradition universelle dans tous les rameaux de l'humanité, à l'exception de la race noire » (p. 489). Ce n'est pas tout, M. L. a précisément oublié d'enregistrer les auteurs de ces mêmes tablettes mythologiques dont les données forment la base de toute son étude. De tous les peuples de l'antiquité, aucun n'a autant de droit de figurer en tête de la civilisation que le peuple d'Accad, et ce peuple prodigieux, initiateur de Babylone et de Ninive, est précisément celui qu'on passe sous silence, n'est-ce pas décapiter l'humanité? Je crois d'autant plus difficilement à un oubli involontaire, que dans le corps de l'ouvrage, les Accads sont constamment distingués des Sémites et que, dans la préface même, ce peuple non sémitique est mentionné sous la dénomination, malheureusement erronée, de Chaldéens (p. XIX). L'omission des Accads est donc voulue, et, si je ne me trompe, parallèle à l'omission, encore plus radicale, de la race touranienne que j'ai signalée plus haut. L'auteur regrette-t-il de s'être engagé trop loin dans la question tourano-accadienne et cherche-t-il maintenant à s'en débarrasser? On le dirait presque; mais des réflexions telles qu'on trouve, par exemple, à la page 381, attestent du moins qu'il ne se dédit pas entièrement. Ce malaise, produit d'une hésitation peut-être inconsciente, se communique inévitablement au lecteur, qui se trouve en face de l'objection insurmontable que voici : Etant donné que les textes mythologiques cunéiformes appartiennent à un peuple non sémitique, il s'ensuit nécessairement que les légendes y contenues ne figurent chez les Sémites que comme des emprunts faits par eux à leurs prédécesseurs et non comme des traditions nationales transmises de l'époque préhistorique. Les Sémites de la Baby-

lonie et de l'Assyrie fournissent donc un exemple authentique du passage de presque toute une mythologie d'un peuple chez un autre. A plus forte raison peut et doit-on admettre chez les peuples méditerranéens un échange réciproque d'un petit nombre de légendes pendant de longs siècles de fréquentes relations commerciales et politiques. De là à l'époque brumeuse de la « séparation ethnique », il y a un immense inconnu que toutes les audaces ne sauront nous engager à franchir. Le même jugement s'applique naturellement aussi aux légendes hébraïques : s'il est vrai, comme l'affirme M. L., que les récits de la Genèse portent l'empreinte de la rédaction babylonienne, le simple bon sens oblige à conclure qu'ils ont été importés en Palestine, non avec la migration d'Abraham, mais mille cinq cents ans plus tard, au retour de l'exil.

Ce qui précède suffit pour démontrer l'extrême fragilité de la thèse de la « tradition primordiale », même en admettant toutes les prémisses de l'auteur. Voyons maintenant si les légendes comparées par M. L. sont réellement si intimement apparentées qu'elles supposent une origine commune. Le spécimen de rédaction babylonienne qu'il signale dans Genèse, XI, 4, qui aurait sa source dans l'analogie des mots babyloniens *ʒikru* « souvenir, nom » et *ʒikurrat* « tour, pyramide à étages », ce spécimen, dis-je, n'est certainemeut pas de nature à forcer la conviction, attendu que le correspondant hébreu de ces mots, *ʒêker*, ne figure point dans le passage, lequel joue plutôt sur les mots analogues *schêm* « nom, renommée » et *schamaïm* « ciel, hauteurs ». Mais passons et examinons consciencieusement les autres preuves que l'auteur expose en toute largeur dans les divers chapitres du présent volume.

Chapitre 1[er]. *La création.* — Sur la création de l'homme, la seule qu'étudie l'auteur, les légendes variaient considérablement, non-seulement chez les divers peuples, mais chez le même peuple. Les Egyptiens, par exemple, faisaient sortir l'homme tantôt du limon échauffé du Nil, tantôt de l'œil du dieu Râ. Chez les Grecs, la matière dont le corps des hommes fut formé était, suivant les légendes, l'argile, la terre échauffée, les chênes, les pierres. Selon Bérose, les dieux firent l'homme avec de la terre pétrie du sang du dieu Bel. Les Perses admettaient que l'homme actuel vient d'une plante qui germa de la semence de l'homme type et plus parfait, tué par Ahriman. Ici aucune trace d'une tradition commune, car la prédominance de la terre ou de l'argile dans ces légendes a sa cause aussi bien dans sa fécondité naturelle que dans la facilité extraordinaire de la façonner. Aussi M. L. cherche-t-il ailleurs le fil conducteur, il le cherche dans l'idée de l'androgynisme primitif, exposée par Platon, qu'il introduit dans le texte de Genèse, II, 21, 22. Depuis la version des Septante jusqu'à nos jours, nous avons l'habitude d'admettre que, selon la Bible, la femme fut formée de la *côte (çélâ)* arrachée au flanc d'Adam. Erreur, nous dit M. L. le mot signifie dans les autres passages de la Bible *côté*, non point *côte;* donc, pour former Eve, Dieu prit un des *côtés* d'Adâm, c'est-à-dire scia en deux le corps de celui-ci; donc Adâm était primitivement

un androgyne comme le *Mashya* du Boundehesch, dont fut séparée *Mashyané*. Voilà pour le jéhoviste; quant à l'élohiste, est-ce que l'expression « mâle et femelle il *les* créa » n'implique pas la notion d'un couple de deux personnes distinctes? Non, répond M. L., la conception d'un être double réside dans la phrase : il les nomma de leur nom Adâm, où le texte dit *Adâm*, et non pas *hââdâm* avec l'article, ce qui prouve, selon lui, que le mot est pris comme nom appellatif, individuel, comme dans le verset suivant, et non comme désignation générale de l'espèce. Je regrette vivement d'avoir à signaler de semblables argumentations de la part d'un savant de mérite, arguméntations qui impliquent à la fois oubli de la grammaire et insouciance du texte. Est-il besoin de rappeler qu'en hébreu le nom régi par le verbe *qârâ* « nommer, appeler » ne peut jamais affecter l'article? Est-il besoin de dire que dans Genèse, V, 3, le mot Adâm n'est pas un appellatif, mais le nom propre du premier homme? Enfin, pour revenir au mot *çêlâ*, est-il nécessaire de remarquer qu'il figure plusieurs fois dans la Bible au sens de « poutre, segment de bois », auquel se rattache étroitement le sens de « côte » et dont celui de « côté » forme le dernier développement? Le curieux de l'affaire, c'est que M. L. s'appuie sur la tradition juive qui, « aussi bien dans les Targoumim et le Talmud que chez les philosophes savants comme Moïse Maïmonide, admet *universellement* qu'Adâm fut créé à la fois homme et femme ayant deux visages tournés des deux côtés opposés, et que c'est pendant son assoupissement que le créateur sépara de lui Hâvâ, sa moitié féminine, pour en faire une personne distincte ». Ce qui est vrai dans cette allégation, c'est que cette opinion n'est soutenue que par un *seul* docteur qui, comme l'attestent les expressions grecques *du parçuphîn* (= δύο πρόσωπα) et *androgynos* » qu'il emploie, la doit précisément à Platon, et que Moïse Maïmonide la cite comme une opinion bizarre qui a un sens caché, mais qui ne rend pas le sens exact du passage biblique. Quand on ajoute que dans Bérose les hommes à deux têtes et à deux sexes sont rangés dans les créatures du Chaos et nullement dans les ancêtres de l'humanité actuelle créés par les dieux, et que ni en Egypte, ni en Phénicie, on ne trouve aucune trace de la croyance à l'androgynisme primitif de l'homme, on peut affirmer, jusqu'à preuve contraire, que ce n'est pas une conception sémitique. Est-elle du moins indo-européenne? Les données fournies par M. L. ne le démontrent point et nous sommes obligé, jusqu'à plus ample informé, d'en faire la propriété exclusive de Platon. Mais entre ce philosophe et la Bible il y a une opposition inconciliable. Le sage grec, conformément aux idées de sa nation qui considérait l'amour des individus du même sexe comme supérieur à l'amour entre les individus d'un sexe différent, admet trois couples primitifs : homme et homme, femme et femme, homme et femme, couples que les dieux séparent plus tard en punition de leur orgueil. L'auteur biblique, au contraire, pour qui l'idéal de l'amour consiste dans l'union des individus de sexe différent, fait de la femme une partie intégrante de l'homme,

comme pour indiquer que ces deux êtres forment l'un sans l'autre, une individualité imparfaite. — *(A suivre).*

J. HALÉVY.

---

272. — **Ein Beitrag zur Kritik der Aristophanesscholien** von Dr. R. SCHNEE. Berlin, Mayer et Mueller. 1879, 46 p. in-8°.

M. Schnee a déjà publié, dans ces dernières années, une brochure sur les manuscrits d'Aristophane (*De Aristophanis codicibus capita duo*) ; il poursuit ses études et nous donne aujourd'hui un travail sur la critique des scholies du grand comique.

L'auteur a traité les trois questions suivantes :

1° Quels secours peut fournir Suidas pour la critique des scholies? M. S. montre : — que Suidas a souvent la bonne leçon seul avec le manuscrit de Ravenne (R) ; — que souvent aussi il l'a seul, même contre R. ; — qu'il est plus complet, à savoir que non-seulement quelques unes de ses scholies sont plus longues, mais qu'il lui arrive aussi d'avoir des scholies qui lui appartiennent exclusivement et qu'on ne trouve que là ;

2° Comparaison des manuscrits de Ravenne et de Venise. M. S. donne la préférence à ce dernier. Ajoutons que la question n'est qu'effleurée, cette seconde partie étant consacrée presque exclusivement à la correction d'un assez grand nombres de passages ;

3° Quelles sont les sources auxquelles a puisé le compilateur ?

Quelques unes des corrections que M. S. a trouvées dans Suidas sont à signaler. Ainsi : *Acharn.*, 387, écrire ἀνοικονόμητος· διὰ δὲ τὸ κτλ. — 509, ἱκέτας pour οἰκέτας. — *Eccles.*, 983, διερρωγός pour δι' ἔρωτος ; etc. D'autres nous semblent moins acceptables, ainsi *Acharn.*, 397, le texte est à garder : le scholiaste vient de parler de la distinction de l'esprit et du corps, il a cité les premiers vers de l'Iliade où ψυχὴ et αὐτὸς sont en opposition ; il compare et transcrit l'expression d'Aristophane εἶπε γὰρ ὁ νοῦς μὲν ἔξω, αὐτὸς δὲ ἔνδον (Suidas a : εἰπὼν γ. ὁ ν. μ. ἔ. ἐπήνεγκεν α. δ. ἔ. ο). De même Ach., 987 (989), je ne vois pas qu'il y ait deux explications différentes réunies dans cette scholie ; il s'agit de la Paix, chère à Aphrodite et aux Grâces ; οἱ γάμοι, — ἄγονται voilà pour Aphrodite ; ἡδίστη καὶ ἐπιχαρής, voilà pour les Grâces. Quant au double sens du mot « paix » dans ce passage, d'abord dans son sens propre, puis dans le sens de déesse, on en trouve partout des exemples. En résumé, M. S., dans cette partie, a raison de signaler l'importance, jusqu'ici trop négligée, du lexique de Suidas ; il est absolument nécessaire, pour ceux qui veulent s'occuper sérieusement des scholies d'Aristophane, de voir toujours quelle est la leçon du lexicographe, c'est une lacune à remplir dans les éditions futures ; elle était déjà signalée, M. S. y revient, insiste et apporte de nouvelles preuves : en quoi il mérite toute approbation. Nous croyons seulement qu'il exagère un peu le parti qui

est à tirer de ce lexique, et qu'il n'en reconnaît pas suffisamment les défauts.

La seconde partie contient les corrections propres de M. Schnee. Je signale : *Ran.*, 848 (826), où il faut voir une dittographie dans ἀφ' οὗ καὶ οἱ λίσποι τὰ ἰσχία. — *Aves*, 610, écrire καλῶς, au lieu de κακῶς. *Ibid.*, 1273, καὶ τοῦ λέγειν, pour καὶ ὦ λεγει. *Ibid.*, 1581, κάλλιστον, au lieu de μάλιστα. Surtout *ibid.*, 1490, écrire ὅτι ἀγαθὸν καλόν τε μόνος ὁ θεὸς δίδωσιν, οὐδ' ἥρωσιν εἰς τοῦτο δύναμις, etc. Les conjectures suivantes me paraissent moins bonnes : *Aves*, 1461, écrire διωκόμενος au lieu de δερόμενος ; ce sens de δέρω est attesté et se présente assez souvent dans la littérature des scholiastes. Bekker. an. 89. 4, δέρειν τὸ τύπτειν οὐχὶ τὸ ἐκδέρειν, et surtout les scholies d'Aristophane, ex. *Vesp.*, 483, δέρεσθαι δὲ καὶ δέρειν ἐπὶ τοῦ τύπτεσθαι. — *Rav.*, 621, οἱ ἐλεύθεροι... πράσοις ἐδέροντο καὶ σκορόδοις. — *Aves.*, 186, καταστάντων pour κατὰ πάντων, assurément κατὰ πάντων est insoutenable, mais jamais καθιστάναι seul n'a signifié « se mêler à une guerre » les mots ἐν πολέμῳ sont indispensables pour donner ce sens. Cette scholie a beaucoup souffert, elle contient d'ailleurs une erreur manifeste, les Méliens n'avaient pas fait défection, ils étaient Doriens et avaient observé la plus stricte neutralité. La guerre injuste que leur firent les Athéniens et la manière dont cette guerre fut conduite devinrent un des griefs les plus forts qu'on reprocha à Athènes. C'était là un des événements de la guerre du Péloponnèse qui avaient laissé la plus vive impression (cf. Thuc., 5, 116). Nous croirions qu'il faut laisser au scholiaste son erreur, et écrire : ἀποστάντων.

La partie de ce travail qui est consacrée aux sources nous paraît la moins claire. Nous pensons aussi que notre compilateur a connu Didyme directement et non par intermédiaire. Mais dans quels rapports sont Didyme et Symmaque ? M. S., en disant que Symmaque a mis à profit Didyme, ne nous donne aucun renseignement supplémentaire : la question cependant en valait bien la peine. Nous faisons encore des réserves pour l'usage que M. S. fait du mot μήποτε ; de ce que ce mot se trouve quelquefois dans Didyme, M. S. en conclut que le présence seule de ce mot dans une scholie suffit pour nous en indiquer l'auteur ; cela demande plus ample information. Déjà Schneider voulait voir un extrait de Symmaque là où il y avait ὑπόμνημα ou τὸ ὑπόμνημα et un extrait d'auteurs plus anciens fait par Symmaque là où il y avait τὰ ὑπομνήματα ou ἔνια τῶν ὑπομνημάτων. On comprend quelle part de tels systèmes font à la fantaisie ; une critique rigoureuse ne se les permet que lorsqu'elle a réuni assez de preuves pour ne pas laisser place à une objection.

M. Schnee est très sobre d'indications bibliographiques ; il ne mentionne presque aucun des travaux de ses prédécesseurs ; un nom qu'on est étonné de ne pas trouver dans sa brochure, c'est celui d'Hemsterhuys, son Plutus est de 1744 ; ceux qui ont manié cette édition savent avec quel profit il a consulté Suidas.

Albert Martin.

273. — Fridericus SCHLEE. **De versuum in canticis Terentianis consecutione** (Dissertatio inauguralis, dec. 1879). Berlin, Calvary, 76 p. in-8°.

M. Schlee étudie consciencieusement la succession des mètres employés dans les *Cantica* de Térence. Souvent le changement de mètre coïncide avec un changement de scène, l'entrée ou la sortie d'un personnage, etc., mais le plus difficile est de porter un jugement sur les tirades composées de vers qui sont ou paraissent variés.

Dans un grand nombre de scènes, l'ordre normal est, suivant M. S., le trochaïque octonaire, puis le trochaïque septénaire et l'iambique octonaire ; mais il y a des exceptions assez fréquentes, et le nombre des vers dans chaque mesure ne peut être déterminé. Dans plusieurs passages, M. S. se sépare des éditions pour la coupe des vers ; ainsi (Andr., III, 5, 1-12) il s'appuie sur le Parisinus 7899 pour rétablir avec raison, je crois, des iambiques octonaires. En général, il cherche à simplifier les changements de mesure. La discussion est claire et souvent convaincante, excepté dans les chapitres sur l'emploi des vers crétiques et bacchiaques où M. S. me paraît s'être un peu embourbé.

La conclusion semble juste : « Statuemus T. in transitu non ideo propriis numeris usum esse, ut legentes ab aliis ad alios numeros traduceret, sed ut ad novam et insignem actionis partem transgrediens spectantium animos attentos ac suspensos teneret. »

J'irais même plus loin que M. Schlee. Lorsque, dans une longue suite de vers iambiques octonaires, il se trouve un ou deux trochaïques septénaires ou réciproquement, et que rien n'indique un changement de scène ; à mon avis, nous scandons mal ou le texte est altéré.

E. C.

---

274. — P. A. MÜNCH. **Aufschlüsse über das paepstliche Archiv,** herausgegeben von Dr Gustav STORM. Aus dem Daenischen übersetzt von Dr S. LOEWENFELD. Berlin, Weber. 1880, 85 p. in-8°.

Ce mémoire du savant norvégien, P. A. Munch, décédé il y a quelques années, a paru d'abord en 1876 à Christiania, par les soins de M. Storm, puis en allemand, avec quelques additions, dans l'*Archivalische Zeitschrift,* dirigée par M. de Lœher à Munich. C'est un tirage à part de cette dernière revue que nous signalons aujourd'hui. L'historien scandinave avait rédigé son travail dès 1860, à la suite d'un séjour prolongé à Rome, et l'avait envoyé plus tard à l'Académie royale de Norvège, en stipulant qu'il resterait manuscrit jusqu'à la mort du Père Theiner, le directeur des Archives pontificales, auquel il était redevable des renseignements réunis dans son mémoire.

Peut-être les lecteurs, alléchés par ce détail de l'introduction, s'attendent-ils à des révélations historiques importantes, ou du moins à quel-

ques indiscrétions piquantes ; ils auraient tort, et leur espoir serait déçu, en parcourant le mémoire traduit par M. Loewenfeld. Ce que renferme le travail, très intéressant d'ailleurs, de M. M., c'est au fond un aperçu sommaire, très-sommaire même, sur l'organisation extérieure des archives du Vatican. L'auteur y a joint, de temps à autre, quelques citations relatives à l'histoire scandinave du moyen âge, tirées des rapports des nonces et de la correspondance des évêques du pays. On nous y donne des détails sur la comptabilité pontificale, sur l'organisation des collectes, etc., qui ont assurément leur valeur, mais le P. Theiner ne paraît avoir ouvert à son visiteur aucun des cartons diplomatiques renfermant des documents sur les négociations plus importantes, sur la haute politique, en un mot, du Saint-Siège.

Les pages qui ont le plus attiré notre attention, en parcourant l'opuscule de M. M., sont celles qui renferment la description nette et précise de la chancellerie pontificale et de son organisation au moyen âge. On y verra la création, sous Innocent III, de la grande collection des *Régestes pontificaux*, séparée, sous Jean XXII, en deux séries, les *literae secretae* et les *literae communes*. Les Archives du Vatican conservent encore 736 volumes de ces régestes pour les années 1198 à 1530. On trouvera également dans le travail du savant norvégien des renseignements très utiles sur les formulaires de la chancellerie, les fonctions et les habitudes des scribes, les procédés matériels appliqués à leur travail, en un mot tout un cours sommaire de diplomatique pontificale. Le P. Theiner a fait remarquer à son hôte, l'écriture, le parchemin, la reliure même des différents volumes ; il lui a permis de noter le nombre exact de volumes remplis pendant la durée de chaque règne, parfois même le nombre des pièces renfermées dans chacun de ces volumes. Toutes ces indications statistiques nous permettent d'apprécier, à sa juste valeur, l'énorme activité de la chancellerie romaine. Nous avouons cependant que nous leur aurions préféré quelques faits historiques nouveaux tirés de ces mêmes dossiers. Puisque M. M. avait réussi à pénétrer jusque dans ces régions inaccessibles au commun des érudits, il aurait dû nous faire profiter davantage de cette faveur inattendue. En tout état de cause, nous avons quelque peine à comprendre les motifs qui ont fait attendre le décès du P. Theiner, pour livrer au public des renseignements si peu compromettants pour sa mémoire.

R.

---

275. — **Une maladie morale, le mal du siècle** par Paul CHARPENTIER, substitut au Tribunal de la Seine. Paris, Didier. 1880, in-12, 419 p. — Prix : 3 fr. 50.

« De la fin du XVIII[e] siècle à la seconde moitié du nôtre, s'est déroulée chez nous une grande période de mélancolie. Amour de la solitude, habitude de la rêverie, impuissantes et vagues aspirations, incurable scep-

ticisme, ennui, désenchantement, désespoir même, poussé quelquefois jusqu'au suicide, tels étaient les principaux signes qui tantôt séparés, tantôt réunis, et quelquefois plus apparents que réels, révélaient l'existence de cette disposition étrange. On l'a appelée *le mal du siècle* ». Et c'est cette maladie si complexe, à en juger par son diagnostic, dont M. Charpentier a voulu « rechercher le véritable caractère » et qu'il a entrepris « après avoir parcouru l'histoire de ses manifestations anciennes, de suivre en France et même en dehors de la France, dans le cours de son plein développement, de 1789 à 1848. » C'est à cette dernière date que s'arrête l'étude de M. C., donnant ainsi un premier démenti au titre qu'elle porte ; en effet, si la maladie dont il voudrait « sonder les causes générales ou particulières » a cessé en 1848, de quel droit l'appelle-t-il le « mal du siècle », puisque, depuis plus de trente ans, ce siècle, qui en a encore vingt à courir, n'en souffre plus ? Je comprends que H. Conscience, peignant les extravagances des imitateurs de Byron et de Gœthe, y ait vu comme le signe d'un mal du temps ; je comprends encore qu'en 1849 M. E. Montégut ait pu regarder comme un effet de « la maladie morale du XIXe siècle », les doctrines socialistes qu'il voulait combattre ; je ne m'explique pas qu'en 1880 M. C. veuille nous « faire entrevoir le préservatif » d'un mal, qui, d'après lui-même, n'existe plus. Mais ce n'est pas tout ; ce mal, dont l'auteur a donné une définition, qui, je le crains bien, ne servira guère à le faire connaître, ne date pas de notre époque ; si le mot qui sert à le désigner est emprunté au grec, c'est qu'apparemment il n'était pas inconnu dans l'antiquité ; M. C., qui nous parle du désenchantement de Salomon, des plaintes désespérées de Çakhya-Mouni, « des indices » de tristesse « qu'on a cru découvrir dans Hésiode, Simonide, Sophocle et Euripide », qui sait que pour Aristote la mélancolie était la marque du génie, M. C. ne me contredira certes pas ; il m'accordera que de tout temps il y a eu des natures découragées, qui ont parfois préféré le repos de la mort à la lutte de la vie, et puisque c'est là ce qui caractérise la « maladie morale » dont il fait l'historique, il conviendra que cette maladie avait tout autant de droit à s'appeler le mal de tous les temps que le mal de notre siècle. Ce qui est vrai seulement, et ce que M. C. n'a pas remarqué, c'est que depuis cent ans le goût des confessions publiques, le caractère personnel de la littérature, ont amené les écrivains à nous entretenir de douleurs morales que leurs prédécesseurs cachaient avec soin ou dont ils auraient craint de parler trop ouvertement.

Je ne voudrais pas qu'on se méprît sur ma pensée, et ce n'est pas une vaine chicane que je fais à M. C. ; loin de là ; je voudrais seulement montrer par l'incertitude et l'équivoque du titre qu'il a choisi, et qui ne lui appartient même pas d'ailleurs, ce qu'il y a d'incertain et de vague dans le plan de son livre, et quelle idée peu nette il s'est faite de son sujet et de la manière dont il devait le traiter. « En même temps qu'une étude morale, on trouvera ici, dit-il quelque part, une étude littéraire ; » cette re-

marque me fait craindre qu'il ne se soit fait illusion sur la tâche qu'il voulait remplir et qu'il ait trop oublié en l'abordant qu'il n'était ni philosophe, ni critique de profession.

M. C. a de la lecture; il connaît Sainte-Beuve et les essayistes contemporains; il a parcouru dans leur société l'histoire des lettres pendant la première moitié de ce siècle, et il faut avouer qu'il ne le pouvait faire en meilleure compagnie; mais était-ce suffisant pour essayer de retracer le tableau du mouvement littéraire de cette grande époque? Quiconque lira les 419 pages qu'il y a consacrées en doutera probablement et sera d'avis qu'il n'a fait ni l'étude psychologique qu'il semblait promettre, ni l'essai littéraire qu'on était en droit d'attendre. Rien n'égale, je l'accorde, la candeur de gravité avec laquelle il a pris son rôle au sérieux, et cite à sa barre tous les désespérés, qui, depuis Werther et Obermann jusqu'à Lélia, ont fait du monde le confident de leurs douleurs; je n'oublie pas davantage la bienveillance dont il fait preuve en plaidant pour eux les circonstances atténuantes et les conseils excellents qu'il leur donne, conseils qui n'ont que le tort de venir trop tard. Mais tout cela, en réalité, ne prouve qu'une chose, c'est que, si M. C. a voyagé au pays de la poésie, il n'en a ressenti ni les joies, ni les douleurs et qu'il ne les connaît que par ouï-dire; faut-il s'étonner après cela que sa sagesse bourgeoise se scandalise si facilement et qu'il se soit cru obligé de condamner ce qu'il a trop peu compris ou senti?

A ces défauts déjà graves j'en ajouterai un autrequi ne l'est pas moins, c'est l'inexpérience littéraire de l'auteur; son ouvrage est trop évidemment un livre fait de seconde main; on sent trop souvent, en le lisant, qu'il s'aventure sur un terrain qui lui est inconnu, et cette ignorance ne se trahit pas seulement par le manque d'originalité dans la critique et dans les jugements, mais surtout par l'absence complète de vues générales. Les divisions du livre de M. C. sont aussi purement artificielles. Après un « aperçu rétrospectif » dans lequel il recherche les origines du mal dont il a entrepris l'histoire et en suit les progrès et les manifestations diverses au siècle dernier, il passe en revue successivement les écrivains qu'il suppose en avoir été atteints, n'importe à quel titre, d'abord de 1789 à 1815, puis de 1815 à 1830, enfin de la révolution de juillet à celle de 1848. Dans cette longue énumération nous voyons figurer côte à côte Fontanes et Legouvé, Millevoye et Baour-Lormian, M^me^ de Staël et Sismondi, Châteaubriand et Ballanche, de Senancour et Benjamin Constant, Lamartine et Sainte-Beuve, Victor Hugo et Alfred de Musset, Georges Sand et Eugénie de Guérin, Frédéric Soulié et Eugène Sue, Alexandre Dumas et Alfred de Vigny, sans parler des écrivains plus obscurs qu'il est inutile de rappeler et des « étrangers » que l'auteur n'a pas cru devoir passer sous silence. Malheureusement on ne voit guère ce qui lui a fait ainsi rapprocher des écrivains dont rien n'indique parfois l'affinité; on se perd dans cette longue énumération de noms, et l'on arrive à la fin du livre, sans avoir pu saisir un fil qui vous dirige dans le labyrin-

the de faits qu'il contient, sans avoir entrevu une idée commune à laquelle on pût les rattacher, et sans presque rien savoir des différents courants qu'on peut signaler dans la littérature générale de 1760 à 1848. J'ignore si M. C. a dédaigné de le faire; rien pourtant n'était plus nécessaire et plus utile à la connaissance de son sujet. Le mal dont il s'est fait l'historien a, depuis son apparition dans la littérature, affecté des formes bien diverses et qui en font autant de maladies morales différentes; c'est d'abord la sentimentalité qui prend naissance avec Young, *Ossian* et Richardson et s'incarne chez nous dans Rousseau; puis vient la tristesse passionnée de Werther qui marque une seconde manifestation de ce mal et inaugure une époque littéraire nouvelle; c'est celle des grands désespérés qui, comme René, Jacopo Ortis, Obermann, atteints du dégoût de la vie et d'un incurable ennui, n'aspirent qu'au repos de la tombe. Mais bientôt le « mal du siècle », si c'est encore de ce mal qu'il s'agit, se présente sous un aspect tout différent; au dégoût de la vie il associe le mépris du monde et de ses conventions et en même temps je ne sais quelle ironie satanique et cet égoïsme hautain, qui font à la fois la grandeur, l'originalité et le défaut de la poésie de Byron. Désormais la mélancolie werthérienne et l'ironie byronienne seront l'objet de l'admiration et de l'imitation des jeunes écrivains, les uns inclinant plus vers la sentimentalité de Werther, les autres plus attirés par le fier désespoir de Childe Harold.

On voit combien il était facile de rattacher aux trois formes de la mélancolie que je viens d'indiquer toutes les manifestations du « mal du siècle », et comment elles offraient une division toute naturelle et bien plus logique que celle de M. Charpentier. Rien n'eût été plus aisé ensuite que de faire entrer dans les cadres que donnait cette division générale, les écrivains qui devaient et pouvaient y prendre place, et de grouper autour des grands noms et des initiateurs du mouvement littéraire de l'époque leurs disciples et leurs imitateurs. En suivant cette marche indiquée par les faits eux-mêmes et basée sur le développement historique des idées littéraires en ce siècle, M. C. eût peut-être été amené à sacrifier quelques-uns des noms obscurs qu'il a trop aimé à citer, mais son livre n'y aurait rien perdu, et peut-être même y aurait-il gagné en clarté. En tout cas, ses lecteurs auraient pu se faire une idée plus exacte du mouvement littéraire en France, de Rousseau à Lamartine et à Victor Hugo, et ils n'auraient pas été exposés à se perdre dans la foule des faits secondaires qui remplissent certains chapitres. Il est vrai aussi que pour diviser ainsi son sujet, pour en mieux grouper les parties, il eût fallu en avoir une connaissance plus approfondie et être plus au courant des théories littéraires que ne l'est, ce semble, M. C.: condition nécessaire pour remplir la tâche qu'il entreprenait et à laquelle les meilleures intentions ne pouvaient suppléer. Il ne suffit pas, en effet, pour faire le tableau d'une grande époque littéraire, d'avoir le goût des choses de l'esprit, de lire avec curiosité ce qui a été écrit sur la matière, de rassembler des notes de tous

côtés ; il faut davantage ; il faut avant tout s'être pénétré de l'esprit qui régnait alors, avoir vécu de la vie des grands écrivains qu'on veut faire connaître, et avoir longtemps médité leurs œuvres ; quand on l'a fait, et seulement alors, on peut sans crainte aborder un sujet aussi vaste et espérer le présenter dans toute sa vérité historique et littéraire. M. C. est encore bien loin de répondre à toutes ces exigences ; c'est surtout quand on lit les chapitres où il parle de la littérature étrangère qu'on reconnaît son peu de compétence et qu'on voit combien facilement il se contente de répéter les opinions et les jugements d'autrui. Ainsi on ne comprend pas comment il fait figurer Zimmermann parmi les représentants de l'école sentimentale et les précurseurs de Werther ; quels lieux communs aussi empruntés aux biographies de second ordre de Goethe ne nous donne-t-il pas comme des nouveautés, et, ce qui est pire, comme des vérités ! On ne saurait dire davantage pourquoi les humoristes Jean Paul et Hoffmann prennent place parmi les écrivains du *Weltschmerz* ; mais, ce dont il faut s'étonner surtout, c'est de voir attribuer à Gerstenberg « deux volumes intitulés : *L'homme morose ou le mélancolique* », quand dans les trois volumes des œuvres complètes de l'écrivain allemand, on ne trouve rien qui rappelle, même de loin, un pareil titre. Il est vrai qu'on rencontre aussi, et je me plais à le reconnaître, dans le livre de M. C., des chapitres pleins d'un véritable intérêt, et qu'on lit en particulier sur de Sénancour, lord Byron, Alfred de Musset, même Georges Sand, Alexandre Dumas et Alfred de Vigny, des pages ingénieuses, bien pensées et bien écrites ; malheureusement on remarque aussi trop souvent alors qu'elles ont été plus qu'inspirées par Sainte-Beuve, Macaulay ou d'autres critiques.

Le *Mal du siècle* est, on le voit, l'œuvre d'un esprit curieux, mais inexpérimenté et trop peu versé encore dans l'histoire générale de la littérature pour avoir pu mener à bien la tâche qu'il entreprenait. L'auteur a eu le tort de croire que la bonne volonté suffisait pour l'aborder et le tort plus grave de mêler à une étude essentiellement littéraire des préoccupations morales qui ne pouvaient servir à l'éclairer. Sans doute il y fait preuve d'un goût très vif pour les choses littéraires et d'une lecture étendue ; mais il faut regretter qu'il ait, pour ses débuts, choisi un sujet trop vaste et qui demandait une longue préparation. Qu'il soit moins pressé d'écrire ou moins ambitieux à l'avenir, qu'il approfondisse davantage les questions qu'il voudra traiter, et, avec les qualités naturelles qu'il possède, il ne lui sera pas difficile de faire, quand il le voudra, un livre à la fois neuf et original.

Charles JORET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Raphaël avait, jusqu'à son arrivée à Rome en 1508, assez peu étudié les chefs-d'œuvre de l'art antique ; tout en les admirant à Urbin, à Sienne, à Flo-

rence, il ne les avait guère imités : à Sienne seulement il a copié le groupe des *Trois Grâces* et sa copie témoigne même d'une inexpérience singulière. Mais à Rome il se passionna pour les héros du paganisme, il créa l'*Ecole d'Athènes* et le *Parnasse*, devint le champion le plus ardent de l'antiquité classique. Le peintre tendre et religieux des madones se fit archéologue; c'est à l'art antique qu'il consacre ses dernières pensées et la restitution de la Rome ancienne forme, concurremment avec la *Transfiguration*, le couronnement de sa carrière. Rechercher, à l'aide de documents peu connus, quelles ont été les ressources que Rome offrait à cet égard à Raphaël et définir les services que l'Urbinate a rendus à la cause de l'archéologie et à celle de l'histoire de l'art, tel est l'objet de l'étude que vient de publier notre collaborateur M. Eug. Müntz. (*Raphaël archéologue et historien d'art*. Extrait de la *Gazette des Beaux-Arts*, oct. et nov. 1880. Quantin. 22 p.) M. Müntz nous montre Raphaël recherchant les restes de l'art antique, les discutant, s'occupant de nous rendre le magnifique ensemble des monuments romains rongés par le temps ou mutilés par la main des hommes. Vers la fin de sa vie, Raphaël est plus archéologue qu'artiste. On pourra voir dans ce changement, dit M. Müntz, une preuve de lassitude; et quelques uns croiront que Raphaël se tournait vers la science, parce qu'en lui l'inspiration tarissait : on naît poète et on devient érudit. Pour nous, nous pensons qu'il faut plutôt admirer le bonheur singulier de ce maître, grand entre tous, qui, dans sa courte carrière, a pu embrasser tour à tour tant de disciplines diverses, vivre d'une vie si multiple, savourer l'une après l'autre toutes les jouissances intellectuelles de son temps.

— Le quatrième et dernier volume de l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, de M. A. Chéruel, vient de paraître (Hachette. In-8°, 483 p.); notre collaborateur T. de L. en parlera prochainement. Citons, en attendant, une note qui clôt ce remarquable ouvrage (p. 476). « Le bienveillant accueil, dit M. Chéruel, que les juges les plus compétents ont fait à mon livre, m'impose l'obligation de ne pas m'en tenir là. Ce qui m'a valu les suffrages qui m'ont soutenu et encouragé dans un long travail, c'est surtout la nouveauté et l'authenticité des documents tirés des papiers du cardinal. Je considère comme un devoir d'achever, si Dieu m'en donne le temps et la force, l'histoire du ministère de Mazarin, avec les développements et la méthode qui ont mérité l'approbation de l'Académie française à l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*. »

— M. Fernand Labour, juge au tribunal de la Seine, vient de publier un ouvrage bien fait sur Montyon. (*M. de Montyon, d'après des documents inédits*. Hachette. In-8°, 285 p.) Après nous avoir parlé de la famille d'Antoine-Jean-Baptiste-Robert Auget de Montyon (et non Monthyon, p. 1-18), M. L. examine successivement Montyon *magistrat* (p. 18-51), *seigneur de village* (p. 52-112), *causeur* (p. 115-146), *homme politique* (p. 147-179), *publiciste* (p. 180-205), *philanthrope* (p. 206-245). M. L. reproduit quelques-uns des jugements que Montyon a portés sur ses contemporains dans l'ouvrage intitulé : « *Particularités et observations sur les contrôleurs généraux des finances* » (Terray, Turgot, Necker, Calonne); il analyse le *Rapport* adressé par Montyon à Louis XVIII (Londres, 1796). Mais, comme le dit M. L., l'aspect le plus connu de Montyon, le plus beau titre qui se recommande au souvenir de la postérité, c'est celui de bienfaiteur de l'humanité : le publiciste, l'administrateur, le causeur, tout a disparu devant le philanthrope. M. L. nous parle des fondations de Montyon, qui « portent la marque du XVIII^e siècle, mais qui sont, quant à leur but et leur résultat, de tous les siècles »; il cite dans son dernier chapitre intitulé *Les panégyristes* (p. 246-281) les académiciens dont la voix autorisée, disait Saint-René Taillandier (discours du 16 nov. 1876), s'est élevée, depuis un demi-siècle, pour justifier la pensée de Montyon.

— Sous ce titre : *Un artiste oublié, J. B. Massé, peintre de Louis XV, dessinateur-graveur, documents inédits* (Charavay, in-8°, 195 p.), M. Emile Campardon a publié dans un très élégant volume le testament de Jean-Baptiste Massé, l'un des miniaturistes les plus renommés du XVIII° siècle. Ce testament, découvert par M. C. dans les archives du Châtelet de Paris, donne sur la vie et même sur les ouvrages de Massé de précieux renseignements. Ce sont, dit M. C., ce sont en quelque sorte ses propres mémoires que Massé a composés en écrivant ce testament où à chaque ligne se rencontrent, exprimés dans un style qui serait excellent s'il n'était un peu maniéré, les plus nobles sentiments. M. C. a fait précéder cette curieuse autobiographie (p. 79-191) d'un travail d'ensemble dans lequel il raconte, examine, critique l'homme et l'artiste (p. 6-25). Charles Nicolas Cochin avait, en 1771, prononcé dans une des séances de l'Académie royale de peinture et de sculpture, dont il était le secrétaire et l'historiographe, un *Eloge de Massé*, imprimé depuis dans ses *Œuvres diverses*. M. Campardon a placé « comme une sorte de préface », en tête du testament de Massé ce remarquable *Eloge* peu connu de nos jours et qui pourrait passer presque pour inédit (p. 29-75). Enfin, il a reproduit en appendice une lettre de Massé, parue dans l'*Amateur d'autographes* (tome II, 1er décembre 1863, p. 364). De fort belles gravures, entre autres deux portraits de Massé, l'un, fait sans doute par lui-même vers la fin de sa vie (p. 20), l'autre, peint par L. Tocqué et gravé par Wille (p. 148) accompagnent ce volume qu'on ne peut que recommander chaudement à tous les amis de l'art français du XVIII° siècle.

— M. Ferraz, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, qui vient de publier la deuxième édition de la 2° partie de son « *Histoire de la philosophie en France au XIX° siècle, Traditionalisme et Ultramontanisme.* (Didier. In-8°, V et 510 p.) », annonce une troisième partie, qui sera consacrée au spiritualisme indépendant et au rationalisme libéral, et une quatrième où il étudiera, sous le titre de *philosophie contemporaine*, les penseurs les plus récents des diverses écoles.

— Le Conseil de la *Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur* a transformé son *Bulletin* trimestriel en une *Revue* mensuelle qui porte le nom de *Revue internationale de l'enseignement*. En décidant cette transformation, la Société a voulu trois choses : obtenir une périodicité plus fréquente, accentuer le caractère international de sa publication, embrasser l'étude des questions d'enseignement secondaire. La *Revue internationale de l'enseignement*, paraissant une fois par mois, pourra aborder toutes les questions en temps utile. Elle provoque d'ailleurs la collaboration de tous les savants, français ou étrangers. C'est un organe cosmopolite qui renseignera la France sur l'étranger et l'étranger sur la France, et qui éclairera les problèmes pédagogiques par des rapprochements historiques et statistiques et par l'étude comparée de l'organisation scolaire des différents peuples. La *Revue internationale de l'enseignement* étudiera les questions d'enseignement secondaire avec la même méthode que les questions d'enseignement supérieur. La Société, qui compte parmi ses membres et dans son comité de rédaction des professeurs de l'enseignement secondaire, juge notamment indispensable de contrôler le résultat des réformes inaugurées cette année dans les lycées et qui auront leur contre-coup dans l'enseignement supérieur. La *Revue* sera divisée en six parties : 1° une chronique qui passera en revue les principaux événements pédagogiques du mois; 2° des articles de fond sur les principales questions de l'enseignement supérieur et secondaire : histoire des établissements d'instruction, de l'enseignement en général et de chaque séance dans chaque pays, cours inauguraux des facultés, biographies de savants illustres, comptes-rendus d'ouvrages importants destinés à l'enseignement, etc.; 3° comptes rendus des discussions, souvent très approfondies, de la Société; 4° documents et actes officiels en France et à l'étranger, arrêtés pris en Conseil supé-

rieur, circulaires ministérielles, etc.; 5° bibliographie (dépouillement des périodiques français et étrangers, art. spéciaux consacrés aux travaux d'une importance exceptionnelle, thèses soutenues devant les facultés); 6° correspondance internationale. La *Revue* s'efforcera d'établir un échange d'idées et d'informations entre les divers centres scientifiques, elle s'est assuré le concours de nombreux savants et publicistes de l'étranger, elle mettra en communication facultés et professeurs et rapprochera notre personnel enseignant de celui des autres pays. — Le comité de rédaction de la *Revue internationale de l'enseignement* est composé de MM. Pasteur, président de la Société; Lavisse, secrétaire-général de la Société; Beaussire, Boissier, Boutmy, Bréal, Bufnoir, Dastre, Duverger, Fustel de Coulanges, Gazier, Janet, Laboulaye, Le Fort, Marion, Monod et Taine; le rédacteur en chef est M. Edmond Dreyfus-Brissac; l'éditeur, M. G. Masson, libraire de l'Académie de médecine (boulevard Saint-Germain, 120). Le prix de l'abonnement de la *Revue* qui contiendra presque deux fois plus de matière que le *Bulletin*, a été fixé à 24 francs. Toutefois, pour les membres de province qui font à ce jour partie de la *Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur*, la cotisation, donnant droit à recevoir la *Revue*, est fixée, comme précédemment, à 10 francs; elle est de même maintenue à 20 francs pour les membres parisiens actuels et pour tous les membres nouveaux de Paris et de la province. La *Revue* paraîtra le 15 de chaque mois, à partir du 15 janvier 1881; chaque cahier comprendra environ cent pages, avec couverture mprimée.

— M. Chapuis a été nommé recteur de l'académie de Dijon; M. Capmas, recteur de l'académie de Toulouse; M. Liard, recteur de l'académie de Caen; M. A. Gazier, notre collaborateur, maître de conférences de littérature française à la Faculté des lettres de Paris; M. L. Havet, maître de conférences de langue et littérature latines; M. B. Zeller, maître de conférences d'histoire et de géographie à la même Faculté.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 décembre 1880.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. de Saulcy, et fixe la discussion des titres des candidats au vendredi 10 décembre.

M. de Longpérier lit une note intitulée : *Notification numismatique*. « L'Académie, dit-il, entendra peut-être avec intérêt l'annonce de l'existence avérée de trois monnaies du moyen âge qui, à ce qu'il me semble, se font remarquer par une signification politique tout à fait propre à frapper l'esprit des historiens. Ces monnaies se trouvent en ce moment livrées à l'examen du public, à l'occasion d'une vente faite par M. Rossi, de Rome. Le catalogue de la vente publique, rédigé par M. Jules Sambon, ne comportait naturellement aucune notice explicative; et les monnaies dont je vais parler n'ont point été signalées d'une façon particulière. Mais, comme je ne les ai pas encore vues décrites, il m'a semblé utile d'en parler avant qu'elles fussent entrées de nouveau dans le cabinet de quelque numismatiste jaloux de les commenter.

« 1° : ✠ALBRC✠PRICIP (Albericus princeps). Revers : ✠SCS·PETRVS (Sanctus Petrus). Denier d'argent. — Jean XI parvint à la papauté en 931. Il était fils d'Albéric, duc de Spolète, et de la célèbre Marosia. Celle-ci avait eu de Guy un autre fils, nommé aussi Albéric, qui s'empara de l'autorité souveraine dans Rome et tint emprisonné son frère utérin, le pape Jean, qui mourut, à ce qu'on croit, en 933. Quel était l'appui d'Albéric, qui prend, comme on l'a vu, sur la monnaie romaine, le titre de prince, à l'exclusion du véritable souverain? Nous croyons qu'il était soutenu, tout au moins moralement, par le roi de Germanie Henri l'Oiseleur, qui avait déjà fait une tentative sur l'Italie lorsqu'il mourut, en 936 (alors qu'il méditait une seconde expédition), et à qui, comme on va le voir, le prince usurpateur décernait un titre anticipé. En effet, au centre du droit de la monnaie, on distingue un certain nombre de caractères

appartenant au nom HEINRICVS; au centre du revers, un monogramme cruciforme composé du titre IMPERATOR abrégé suivant la coutume du temps. Nous avons donc là un monument du xe siècle qu'on pourrait appeler *proto-ghibelin*.

« 2° : ARAGO. REX. KA ; grand lis florentin. Revers : S. IOHANNES. B; saint Jean Baptiste debout. Florin d'or. — Les florins d'or imités de ceux que la république de Florence faisait fabriquer à partir du milieu du XIIIe siècle ont été frappés en grand nombre par les rois d'Aragon au XIVe et au XVe siècle. Sur celui que nous venons de décrire on lit : *Arago. Rex Karolus* (en abrégé). Le nom ne convient à aucun des souverains reconnus de ce royaume, et il est évident que la monnaie a été émise par les ordres de Charles le Mauvais, roi de Navarre, qui, en 1362, entra en Aragon avec l'aide de Don Pedro, roi de Castille. Les florins d'or que Charles le Mauvais fabriquait dans son propre domaine portent la légende : ✢ NAVARRA. REX K. La pièce que contient la collection Rossi est un curieux témoignage de plus de la manie d'usurpation de ce roi de Navarre, qui a joué un rôle si déplorable dans notre histoire.

« 3° : IANVS. II. DE. CAMPO. F. DVX. IANVE *(Janus Secundus de Campo Fregoso dux Janue)* ; buste tourné à gauche, coiffé d'un bonnet tout semblable à celui que porte Louis XII sur ses monnaies. Revers : ✢CAESARIS. MAXIMIL. SEMPER. AVGV *(Caesaris Maximiliani semper Augusti)*; armes de l'Empire, surmontées d'une couronne fermée. Ducaton d'or (35 millimètres de diamètre). Cette troisième pièce se rattache encore à l'histoire de l'influence germanique en Italie. Gênes, qui s'était déjà volontairement donnée à Charles VI et à Charles VII, se trouvait au XVIe siècle, sous le pouvoir de Louis XII, quand, à la fin de juin 1512, un parti élut doge Giano Campo Fregoso, qui eut bientôt un successeur, le 11 janvier 1513 : il jouit donc pendant six mois d'un pouvoir contesté. Ce qui est fort intéressant, c'est de voir que l'empereur Maximilien, qui venait d'abandonner l'alliance française pour se liguer avec le pape et l'Espagne, s'était fait le partisan du doge éphémère antagoniste des Français. La monnaie de Giano II Campo Fregoso, reste encore unique. Elle avait échappé aux recherches patientes de Gandolfi et de Domenico Promis, qui ont écrit spécialement sur la monnaie génoise.

« Je le répète, dit en terminant M. de Longpérier, il y a là non seulement des monnaies extrêmement rares, propres à flatter la passion des amateurs de curiosités, mais de véritables documents historiques, dignes de la plus grande attention.

M. le Blant lit la suite de son mémoire sur quelques *Actes des martyrs* non compris dans le recueil de dom Ruinart. Il continue de signaler dans un grand nombre d'*Actes*, d'ailleurs à raison rejetés comme non authentiques, des traits qui témoignent d'une connaissance exacte des choses de l'antiquité, et qui prouvent que les auteurs de ces monuments apocryphes ont connu et utilisé des documents plus anciens.

M. Alexandre Bertrand temine sa lecture *sur les bijoux d'or du tumulus d'Apremont (Haute-Saône)*. Après avoir décrit les bijoux d'Apremont et avoir mis sous les yeux des membres de l'académie quelques-uns d'entre eux et des reproductions des autres, M. Bertrand fait ressortir les caractères artistiques qui distinguent ces bijoux des productions de l'art étrusque et de celles de l'art celtique, et leur ressemblance avec des objets trouvés en divers points de l'est de la France, de l'Allemagne méridionale et de la Suisse. Il croit pouvoir attribuer tous les objets de ce style aux *Gaulois* (peuple bien distinct, selon lui, des *Celtes* ou habitants de l'ouest de la France et des îles Britanniques), et fixer la date de leur fabrication à l'époque comprise entre le commencement du Ve siècle et le milieu de IIe siècle avant notre ère. Enfin, du relevé des points où ont été trouvés jusqu'ici des objets de travail gaulois, il résulte que le territoire habité par les Gaulois à cette époque s'étendait sur les deux rives du Rhin et répondait aux pays ou provinces modernes de Wurtemberg, Bade, Alsace, Lorraine, Suisse, Franche-Comté, Bourgogne et Berry.

M. Jourdain commence, au nom de M. le comte de Bertou, la lecture d'un mémoire intitulé : La topographie de Tyr d'après les derniers explorateurs.

Ouvrages déposés : — Amédée Latour, Notice sur la commune de Châtillon-sous-Bagneux (Paris, 1880, in-8°) : — Petiton, De la récidive (cour de cassation, discours prononcé à l'audience de rentrée du 3 novembre 1880) ; — F. Romanet du Caillaud, Histoire de l'intervention française au Tong-King de 1872 à 1874 (Paris, 1880, in-8°).

Présentés : — par M. Gaston Paris : J.-F. Bladé, Trois nouveaux contes populaires recueillis à Lectoure ; — *par M. de Rozière :* Souvenirs d'un nonagénaire (F.-Y. Besnard), publiés et annotés par Célestin Port ; — *par M. Ravaisson :* Les manuscrits de Léonard de Vinci, publiés par Ch. Ravaisson-Mollien (in-fol.) ; — *par M. Renan :* Clermont-Ganneau, Études d'archéologie orientale, I (un fasc. in-4°, de la *bibliothèque de l'École pratique des hautes études*) ; *id.*, Origine perse des monuments araméens d'Égypte, Ire partie).

Julien Havet.

Erratum. — No du 29 novembre, page 423, ligne 5 en comptant du bas, il faut fermer le guillemet après le mot *souvenir*. Il faut effacer ceux qu'on voit à la ligne 4 de la page suivante.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 20 Décembre — 1880

276. — **Les origines de l'histoire** d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux, par François Lenormant. — **De la création de l'homme au déluge.** Paris, Maisonneuve, 1880.

II

Chapitre II. *Le premier péché.* — Ce chapitre renferme un grand nombre de faits bien groupés et d'une vérité saisissante. L'absence dans la Bible des divers âges du monde et de la dégénérescence fatale de l'humanité que l'on rencontre chez beaucoup de peuples aryens, y est exposée avec talent. Mais sur quoi M. L. se fonde-t-il pour attribuer au narrateur biblique le dogme de la déchéance du genre humain, de sa prédisposition au péché par suite du péché originel ? Dans l'esprit de la Genèse, la désobéissance d'Adâm n'eut pour sa descendance qu'une seule conséquence : l'aggravation du travail à cause de la stérilité du sol, car la peine de mort dont Adâm est menacé, s'il mange de l'arbre défendu, est une formule juridique et n'implique nullement la notion de l'immortalité de l'homme avant le péché. Les avis diffèrent là-dessus dans la Synagogue et il n'y a que les agadistes qui l'admettent sans répugnance. En tout cas, le récit biblique du premier péché, donné sous forme d'apologue, se tient rigoureusement dans le domaine du monde matériel. En lisant avec attention les passages qui se rapportent aux arbres merveilleux qui occupaient le milieu du jardin, on se convainc bientôt que, pour l'auteur du récit, l'arbre de la connaissance possédait la faculté d'exciter les désirs. Il faut insister sur ce point, attendu que l'expression hébraïque *tôb vârâ* « le bon et le mauvais » désigne exclusivement ce qui plaît ou déplaît aux sens et n'a jamais une portée morale. Le premier couple séduit par le serpent, au lieu d'acquérir l'immortalité par l'arbre de la vie dont la jouissance lui fut facilitée, acquit une connaissance précoce et exagérée des plaisirs corporels et perdit son innocence. Le péché commis, chacun des délinquants s'entend condamner à des peines proportionnées à son délit :

Adâm est condamné à un travail dur et pénible sur un sol ingrat et maudit, Eve à enfanter avec douleur et à être soumise à son mari, le serpent à prendre une allure rampante et à se nourrir de terre. Que cet apologue soit une transformation d'une légende antérieure et polythéiste, on ne saurait en douter. La notion formelle de Genèse, IV, que les Elôhîm connaissent les plaisirs sensuels, notion qui produisit le récit de Genèse, VI, 1-6, concernant les amours des fils des Elôhîm avec les filles de l'homme, cette notion, dis-je, suffit à elle seule pour démontrer le caractère franchement païen de l'original. Quant à son origine babylonienne, elle résulte du topique même du récit, lequel a pour théâtre le pays arrosé par le Tigre et l'Euphrate. On peut donc supposer avec beaucoup de vraisemblance que les autres peuples sémitiques, surtout les Babyloniens, avaient une légende semblable. Chez les peuples non sémitiques, on trouve bien la croyance à l'existence de plantes aphrodisiaques, et de plantes qui donnent l'immortalité, au caractère rusé et perfide du serpent, mais tous ces éléments de croyance naïve et universelle ne forment nulle part un ensemble légendaire que l'on puisse mettre en parallèle avec le récit du paradis biblique. Or, en mythologie, comme en architecture, la matière employée dans la construction est presque indifférente comparativement à la forme d'ensemble qui seule imprime un cachet particulier à l'édifice. A l'opposé de M. L., nous sommes d'avis que dans ces sortes de compositions la forme est tout. Par conséquent, les analogies isolées des arbres paradisiaques et du serpent que M. L. signale dans les mythologies des autres races, comme le Soma-haoma des Aryens, le Ajis-dahaka et le Apep des Iraniens et des Egyptiens, si ce sont des conceptions indigènes, sont des créations spontanées et purement humaines, nullement le fruit d'une tradition. Quant aux légendes tirées de l'Edda ou du Boundehesch, leur antiquité doit être prouvée avant qu'elles puissent entrer en ligne de comparaison. Au lieu de calculer avec ces entités sans valeur, l'auteur eût mieux fait d'étudier ou plutôt de reprendre l'étude des fleuves du Paradis, à laquelle il a consacré un long chapitre dans son commentaire de Bérose. Si ces fleuves sont, en réalité, identiques à ceux des mythes aryens, comme il l'affirmait autrefois, sa thèse gagnerait considérablement en vraisemblance; nous nous permettrons de lui signaler cette lacune.

Chapitre III. *Les Keroubîm.* — Dans ce chapitre M. L. étudie les Keroubîm (chérubins) au glaive flamboyant qui gardent le chemin de l'arbre de la vie (Gen., III, 24). M. L. s'élève avec raison contre ceux qui revendiquent en faveur des Aryens la priorité des légendes qui leur sont communes avec les Sémites. Le déchiffrement des textes cunéiformes a ruiné de fond en comble la théorie aryaniste. Il est certain aujourd'hui, d'une part, que le récit de la Bible est dans un rapport très étroit avec la tradition babylonienne, de l'autre, que tout ce qui est commun entre cette tradition et celle des Aryo-Indiens ou des Iraniens, la priorité appartient de beaucoup à Babylone et à la Chaldée. En faisant abstrac-

tion de l'erreur fondamentale relativement à l'identification des Chaldéens avec une race non sémitique, tout le monde souscrira à ces sages paroles dont l'auteur ne tire pas malheureusement toutes les conséquences, puisqu'elles renversent complètement sa théorie de traditions primordiales. Après Delitzsch, M. L. voit dans les γρύπες des Grecs une altération du sémitique *Keroub, Kiroubou,* équivalent de *schéd*, *schedou*, « génie gardien, » ayant la forme d'un bœuf ailé à tête humaine que les Assyriens plaçaient aux portes des palais et des temples. Cela ne veut pas dire que la forme plastique des Keroubim hébreux ait été absolument la même que celle des Kirubi assyriens. Les premiers étaient munis de bras, avaient plusieurs paires d'ailes et quelquefois plusieurs faces, ce qui n'est jamais le cas des derniers. A ce propos, il faut tenir compte de l'influence que l'art araméen et phénicien a pu exercer sur celui des Hébreux. Je pense donc que la difficulté d'appliquer la forme des Kirubi assyriens aux Keroubîm de l'arche (Exode, XXV, 18-20) ne force pas de comparer un autre mot assyrien *Kurubu*, synonyme de *Karakku, Kurukku* (ar. *Kurkiy*) « grue » (non « aigle » ou « vautour » !) et qui vient probablement d'une racine *krp, krf* « flairer ». Il m'est encore plus impossible d'admettre avec M. L. que le *lahat ha'hereb hammithappeket* de la Genèse soit le *tschakra* des Indiens, disque aux bords tranchants, au centre évidé, que l'on projette horizontalement et de manière à lui imprimer une relation rapide sur lui-même. D'abord, le mot *lahat*, au propre « flamme », est du genre masculin et signifie bien « lame étincelante », témoin le synonyme *lahab* qui signifie aussi « flamme » et « lame ». Puis, le participe féminin *hammithappeket* se rapporte à *'hereb* « épée », qui est du genre féminin. La traduction « prodige », qui s'appuie sur l'expression *lehâtîm* d'Exode, VII, 11, doit être définitivement rejetée, attendu que dans ce mot le *h* remplace un *aleph* radical, d'où l'orthographe plus fréquente *lâtîm* (Exode, VII, 22 ; VIII, 3, 14), pl. de *lât* « secret, cachette ». Enfin, le verbe *hithappêk* signifie « se renverser, changer de face » et aucunement « tournoyer ». Toutes ces considérations excluent absolument le tschakra : il s'agit bien d'une épée à lame étincelante, se mouvant de droite à gauche et de gauche à droite, le tranchant en avant. Entre cette arme de feu ou de métal et les roues de pierre précieuse de la vision d'Ezéchiel, il n'y a certainement rien de commun. Ajoutons que les roues du prophète consistent chacune en deux roues croisées de manière qu'elles puissent se mouvoir dans toutes les directions sans se retourner. Je ne m'explique pas bien comment M. L. a pu changer ces roues en tambours circulaires, tournant sur leur axe vertical avec rapidité. Le désir de trouver quelque chose de semblable au tschakra lui a fait perdre de vue que les mots *galgal* et *Ophân*, expliqués l'un par l'autre, ne peuvent désigner autre chose que des roues de voiture. Le même désir entraine naturellement M. L. à découvrir le tschakra dans un poëme accadien accompagné d'une traduction assyrienne. Parmi les armes du dieu figure une « *littu* de la bataille qui dévaste et désole le

pays rebelle ». Or l'assyrien *littu* correspond à l'hébreu *lahat*, donc les dieux accadiens portaient le tschakra comme les héros indiens antérieurement au développement de la mythologie assyro-sémitique dont les divinités en sont dépourvues, donc le récit biblique vient de l'âge de la migration des Teráhites, où l'influence assyrienne avait peu de prestige. La logique de cette conclusion n'est pas bien évidente, car le mot *littu* s'étant conservé chez les Assyriens de basse époque, il pouvait parfaitement leur être emprunté par les Hébreux mille cinq cents ans plus tard et en même temps que la légende du paradis. Malheureusement, tout cet échafaudage ingénieux repose sur des bases tellement fragiles qu'il s'écroule au moindre examen. En effet, *littu* (non *littu!)* pour *li'tu* est le féminin de *li'u* (r. *lih* « être jeune et gras) », jeune animal, taureau, veau, bélier, spécialement ceux qu'on exerçait au combat, au figuré : « attaque », la *littu tahazi* parallèle à *litat gurdiya* (Norris, 705), loin d'être un « glaive flamboyant » est une « génisse de la bataille », prosaïquement : une arme d'attaque dont on se sert dans la bataille. Cette interprétation s'impose également par le correspondant soi-disant accadien. L'idéogramme se compose du complexe nun-lagar (m. à m. grand, puissant) se lisant *tur* (de *turu*, jeune) et signifiant *tarbaçu* « écurie, animal » et du signe *sal* ou *rak*, indice du genre féminin, inséré dans le second signe ; le tout est donc : « jeune animal femelle ». La lecture hiératique *lim-lâm* (non *si-lam!)* conduit au même résultat, car ce phonème appartient à la racine *lamlam* qui donne, en assyrien, le mot *lulimu* « bélier, roi » *lulûntu* (pour *lumlumtu*) « bélier de guerre », *lûlmu* (contracté de *lumulmu)* « boucle d'oreille ». Quant aux autres expressions du poëme AN-HI, *abubu*, *schamschu*, dans lesquelles M. L. veut absolument voir un *tschakra*, on peut affirmer sans hésitation : 1° que AN-HI, l'idéogramme du dieu Aschour n'est certainement pas un disque ; 2° que l'idée de trombe qui irait si bien aux tambours tournoyants d'Ezéchiel, ne réside pas dans *abubu*, lequel signifie « averse. » Reste *schamschu* « le soleil », mais, pour changer un soleil en tschakra, il faut l'aplatir d'abord, ensuite l'évider au centre pour passer le sommet des doigts, or une imagination ordinaire ne conçoit pas facilement une opération aussi cyclopéenne.

Chapitre IV. *Le fratricide.* — D'après la Genèse, Qaïn, jaloux de la préférence que Dieu avait témoignée pour le sacrifice de son frère Abel (Hebel), tue celui-ci dans un guet-apens. Interrogé par Jéhovah, le meurtrier nie effrontément son crime, mais, obligé de le reconnaître, il s'entend condamner à vivre errant et fugitif dans un pays désert. Pour lui ôter la crainte d'être tué par le premier venu comme criminel et vagabond, Dieu lui imprime un signe talismanique et préservatif. Après avoir erré pendant longtemps, Qaïn devient père et construit la première ville à laquelle il donne le nom de son premier-né, Hanôk. Voilà un récit des plus terre-à-terre dont M. L. entreprend de découvrir le fond mythologique. Il croit y parvenir en soulevant une question à laquelle

ni l'auteur biblique ni la tradition juive n'ont jamais pensé. A quelle époque de l'année eurent lieu ces deux événements : le fratricide et la construction de la première ville? Tout le monde l'ignore, mais, grâce à une combinaison très ingénieuse, M. L. sait pertinemment que ce fut au troisième mois de l'année babylonienne, le mois de Sivan (mai-juin). Voici son raisonnement. Dans la nomenclature dite accadienne, le mois de Sivan est nommé « le mois de la brique ». En Chaldée et en Babylonie, on bâtissait la masse des édifices en briques simplement séchées au soleil; donc le mythe qui s'y rapportait avait trait à une fondation de ville, sans doute de la première ville. De plus, le signe du troisième mois dans le zodiaque était pour les Chaldéens, comme pour nous encore, le signe des Gémeaux, et en même temps nous voyons quelquefois le nom de « mois des jumeaux » se substituer à celui de « mois de la construction en briques » comme désignation de Sivan. Il résulte de tout cela que le fratricide de Qaïn aussi bien que la construction de la première ville eurent lieu dans ce mois. M. L. invoque à l'appui de sa conclusion la tradition, selon lui « tout à fait primitive, antérieure à la dispersion des grandes races civilisées qui rattache une fondation de ville à un fratricide. » L'auteur a malheureusement négligé de nous donner les noms des constructeurs fratricides des grandes villes sémitiques ou égyptiennes : Babylone, Ninive, Damas, Sidon, Tyr, Jérusalem, Memphis, Thèbes, etc.; il préfère nous conduire brusquement en Grèce et en Italie, et là encore il ne parle ni d'Athènes, ni de Thèbes, ni des autres anciennes villes grecques, osques, ombriennes ou étrusques, dont les constructeurs paraissent avoir été d'honnêtes gens; il se borne à nous signaler quelques fondateurs mythiques de certains temples et la légende du meurtre de Rémus par Romulus à l'occasion de la fondation de Rome, légende qui peut avoir un fond historique. De toutes les histoires de ce genre que M. L. a laborieusement réunies, il se dégage une seule notion : celle que le sang versé porte bonheur aux fondations et leur assure une longue durée ou, en termes généraux : malheur au début inaugure une bonne fin, mais, pour cet effet, il est absolument indifférent que le patient soit la victime d'un parricide, d'un meurtre simple ou d'une mort accidentelle. Je ne suivrai pas M. L. dans les légendes des Cabires et d'autres divinités secondaires du panthéon hellénique, qui sont en partie exotiques, en partie trop récentes et altérées pour faire figure dans la mythologie primitive. Je me contenterai de remarquer, d'une part, que, chez les Phéniciens, les Cabires sont huit divinités vivant en paix ensemble, et non deux frères rivaux comme Qaïn et Abel, de l'autre que Technitès et Autochthon, qui perfectionnent la fabrication de la brique et inventent les toits, ne sont pas fondateurs de villes : la première ville de Phénicie, Byblos, ayant été construite par Cronos longtemps auparavant. Chez les Babyloniens non plus, il n'y a aucune trace d'une construction de ville accompagnée d'un fratricide, pas même d'un fratricide sans construction de villes, car l'effémination de Adar-

Parsondas par son frère Schin-Nannaros, qu'on allègue sans appuyer par aucun texte cunéiforme, semble être le fruit de quelque méprise. Voilà pour le fratricide; quant à la théorie qui met en rapport la fondation de villes avec le mois de Sivan, elle est ruinée par le texte même que M. L. cite en sa faveur. En effet, le roi Sargon nous y fait savoir que si la fabrication des briques avait lieu au mois de Sivan, la mise des fondements et la construction commençaient régulièrement au mois de Abu, consacré au dieu Feu, lequel prend à cause de cela le titre de *mukin temen ali u biti* « fondateur des villes et des maisons ». Quand on ajoute encore que l'expression du même titre : *arăh kâsi sarri* que M. L. traduit : « le mois du jumeau royal » signifie probablement « le mois de la coupe royale », on obtient les résultats suivants, qui sont diamétralement opposés à ceux de l'auteur :

1° Absence chez les autres peuples d'une tradition parallèle au fratricide de la Genèse ;

2° Rien n'indique que le meurtre d'Abel eut lieu au mois de Sivan ;

3° Il n'y a aucun lien entre le signe zodiacal du mois et le dieu protecteur qu'on lui prépose.

Sur les considérations qui terminent ce chapitre, je ne ferai que deux observations. La première porte sur l'opinion qui voit dans l'histoire de Qaïn et Hebel l'empreinte de l'esprit d'un peuple nomade et pasteur, « le frère mauvais et mal vu de Dieu y étant agriculteur, le frère pieux et chéri d'en haut berger. » Pour être très répandue, cette opinion est on ne peut plus contraire à l'esprit biblique. Avant comme après le péché, l'agriculture est la seule occupation que Dieu assigne à l'homme, Qaïn ne pouvait donc pas lui déplaire pour avoir exécuté son ordre. De plus, il n'est dit nulle part que Qaïn eût été, dès le début, mauvais ou seulement moins pieux que son frère; le contraire est bien plus vrai, puisque c'est lui qui apporte le premier sacrifice. Si Dieu préfère le sacrifice d'Abel, ce n'est pas par sympathie pour sa personne ni dans le but mystique de proclamer la nécessité de racheter le péché par un sacrifice sanglant, ç'aurait été tout à fait mal à propos, attendu que le sacrifice des fils d'Adâm n'était pas un sacrifice de péché (*hattât*), mais une offrande gracieuse (*minhâ*). La circonstance qui a déterminé, suivant moi, le rejet de l'offrande de Qaïn, c'est sa nature de produit de la terre, celle-ci, depuis le péché d'Adam, était restée en état de malédiction. Cette malédiction fut levée à l'occasion du pacte conclu avec Noé (Gen., VIII, 21) et dès lors le titre d'agriculteur recouvra sa gloire primitive et fut porté par le patriarche (Gen., IX, 20). La seconde observation se rapporte au mot *rôbêç* de Gen., IV, 7, lequel, étant identique au nom de démon babylonien, *rabiçu*, indiquerait que le récit a été apporté de la Chaldée « ayant déjà une forme arrêtée, une rédaction traditionnelle. » La conclusion semble peu exacte, car, en babylonien (comme en arabe), *rabiçu* veut dire « attendant » et s'emploie aussi en parlant des dieux. Le passage ci-dessus se traduit donc « le péché attend

à la porte ». J'ajouterai pour terminer que la seule traduction rationnelle de Gen., IV, 12, comparée au verset suivant, est : « mon châtiment est trop grand. » Qaïn demande d'avoir la vie sauve, ce qui lui est aussi accordé. S'il était saisi de remords, il aurait été plutôt dégoûté de la vie. Les parallèles que l'auteur cite des hymnes assyriens n'appartiennent donc pas à cet ordre d'idées et ne prouvent qu'une chose, c'est que la ressemblance de forme et même d'expressions dans la littérature de peuples d'une même race n'implique pas un emprunt mutuel. Je ne crois pas que M. L. pense sérieusement à rapporter la rédaction des Psaumes à l'émigration des Térahides.

Chapitre v. *Les généalogies des Qaïnites et des Schêtites* (Gen., IV, v). — Les noms d'Hânôk et Lemek sont communs aux deux listes, mais ils ne s'y trouvent pas dans le même ordre. Il y a encore quelques autres assonances, comme celles de *Adâm* et *Enôsch*, mots synonymes signifiant « homme » de *Qaïn*, et *Qênân*. Le reste est entièrement divergent, car le parallélisme entre *Yered* et *'Irâd* (avec aïn initial) n'est qu'apparent. La communauté partielle des noms montre que l'auteur n'a pas attribué aux Qaïnites en général une tendance particulière au crime. Pour la signification, si *'Irâd* « fugitif » semble moins favorable que *Yered* « descente », deux Qaïnites : *Méhouyaêl* (ou *Méhiyâêl*) « Dieu fait vivre » ou « Dieu annonce » (selon que la racine en est *'haya* ou *'hava*) et *Metuschâêl* « homme de Dieu » ne sont visiblement pas inférieurs à leurs parèdres schêtites *Mahalalêl* « louange de Dieu » et *Metuschalêh* « homme d'armes ». L'infériorité morale des Qaïnites ne réside non plus dans l'élève du bétail, laquelle était déjà exercée par Abel, ni dans l'invention de la musique, art si estimé dans le culte mosaïque, ni enfin dans le travail des métaux, dont l'artiste est considéré dans la Bible comme rempli de l'esprit de Jéhovah (Exode, XXV, 30-35). J'ai à peine besoin d'ajouter que la Genèse ne laisse nulle part supposer que les Qaïnites aient inventé les armes de guerre. La seule infériorité de ceux-ci, c'est qu'ils ignorent la religion monothéiste de Jéhovah qui, depuis Enosch, avait été annoncée aux Schêtites. Les conséquences de cette différence se font sentir dans les deux familles. Les Schêtites comptent des hommes pieux comme 'Hânôk et Nôa'h, les Qaïnites possèdent des hommes habiles dans les arts matériels, mais plongés dans la polygamie et le meurtre, comme Lemek. Il est facile de voir qu'en mettant l'une à côté de l'autre les lignées de Qaïn et de Schêt, la Genèse a voulu antiticiper l'opposition entre le monde païen et l'Israël idéal, tel que l'ont conçu les prophètes. On sait que cette tendance se réfléchit également dans le récit des patriarches, où l'on découvre plusieurs traits de l'histoire postérieure du peuple élu. Ce côté du récit biblique ne me paraît pas avoir été signalé et j'ai cru nécessaire de le mettre en lumière en cette occasion. Je passe rapidement sur l'interprétation mythique des deux femmes de Lemek, *'Adâ* et *Çillâ*, comme représentant le jour et la nuit, interprétation qui traduit à tort *'Adâ* par « beauté ». L'essai d'identifier

'Adâ, la femme de Lemek, avec les 'Adites des légendes arabes est vraiment inconcevable. Il est triste qu'on en soit encore à combattre de pareils fantaisies. Au lieu d'être relégués dans le mythe, les 'Adites des auteurs arabes, malgré les fables qui les entourent, sont bel et bien les *Oadites* de Ptolémée, c'est-à-dire une tribu de l'Arabie septentrionale, qui, comme les Thamudeni (Thamoud), n'est disparue que peu de temps avant l'islamisme. Quoique moins hasardés, les rapprochements entre les Qaïnites et quelques-uns des couples auxquels la légende phénicienne attribue l'invention des arts n'ont, d'après moi, qu'une valeur de curiosité. Nous désirerions avoir plus de détail sur la très problématique déesse phénicienne Na'ama, qu'on nous dit être la Nemanoun des Grecs, et qu'on rapproche du nom de la fille de Lemek. Des rapprochements tels que celui de l'ange de la mort talmudique *sammael* et un dieu assyrien *Schumelâ* abusent de l'assonance. Une erreur ancienne est celle qui voit des incubes et des succubes dans les Lil et les Lilit des Assyriens, ce sont simplement des démons habitant le désert comme la Lilit d'Isaïe et la Ghoul des Arabes. Lilit n'est devenue succube que postérieurement à la composition du Talmud. L'opinion des rabbins que Lemek tua par inadvertance son grand aïeul Qaïn et son propre fils Toubal-Qaïn rend au moins compte de l'expression « car si Qaïn est vengé sept fois, certes, Lemek le sera soixante-dix-sept fois », tandis que M. L., en voyant dans Lemek un froid assassin « qui se vante de pouvoir se défendre contre quiconque oserait l'attaquer », commente comme il suit le passage sus-indiqué : celui qui aurait mis la main sur Qaïn n'était exposé qu'à une septuple vengeance; Lemek, grâce aux instruments de mort dont il dispose, saura se venger soixante-dix-sept fois, car sa puissance est maintenant plus que décuplée. Il y a là deux erreurs fondamentales : d'abord, ce n'est pas Qaïn qui a été exposé à une septuple vengeance, c'est celui qui aurait mis la main sur lui pour le punir du meurtre d'Abel, ensuite le verbe *yuqqam*, ici comme au verset 15, désigne la vengeance divine, non la défense contre les assaillants. Quant à la velléité de voir dans les enfants de 'Adâ et de Çillâ, la lumineuse et la ténébreuse, les représentants des races touraniennes du nord et du midi, les Accads, les Elamites et les Proto-Mèdes, nous devons attendre les preuves que l'auteur nous promet de fournir au chapitre XII. Espérons qu'il nous donnera autre chose que de simples assertions. — *(A suivre.)*

J. Halévy.

---

277. — **Zur Kritik der Quellen der ælteren rœmischen Geschichte.** Von Carl Peter. Halle a. S., Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses. 1879. Un vol. in-8° de VIII-166 pages. — Prix : 3 fr. 75.
— **Greek writers of roman history.** Some reflections upon the authorities used by Plutarch and Appianus. By J. C. Vollgraaf. Leyden, Van der Hoek brothers, 1880. 1 vol. in-8° de 113 pages. — Prix : 4 fr.

Nissen et Nitzsch ont fait école. Les jeunes historiens-philologues

de l'Allemagne qui s'efforcent de retrouver dans Tite-Live, Polybe, Denys d'Halicarnasse et autres écrivains de la primitive histoire de Rome, le texte même des Fabius Pictor, des Licinius Macer, de tous les vieux *annalistes*, comme on les appelle, ne se comptent plus : on veut écrire la légende romaine d'après les sources, et l'on ne prétend rien moins que s'appuyer directement sur le témoignage des annalistes. M. Carl Peter trouve que les résultats de cette recherche des sources sont, dans le cas dont il s'agit, beaucoup plus problématiques qu'on ne dit. Il nous paraît avoir pleinement raison. C'est pure exagération et duperie que d'admettre que Tite-Live ou Denys d'Halicarnasse racontent toujours une longue série d'événements en se contentant d'une seule et unique source, sans faire jamais ou presque jamais appel aux souvenirs de leurs lectures antérieures, et qu'ils se contentent de reproduire avec une grande servilité la source qu'ils ont sous les yeux, se permettant tout juste d'en moderniser le style et d'abréger les détails, trop circonstanciés à leur goût, du vieil auteur.

Ce que M. P. considère comme le plus important à étudier, c'est la façon de travailler de chaque historien et le degré de conscience avec lequel il s'attache à nous transmettre l'histoire vraie, ou ce qui a eu cours avant lui sous le nom d'histoire. Il remarquera, par exemple, que Denys d'Halicarnasse s'inquiète bien moins de rechercher la vérité des faits que de composer, sur les premiers siècles de Rome, un ouvrage bien conçu, orné et embelli de manière à flatter le goût des Grecs de son siècle. Denys a lu nécessairement les annalistes : le fond de son récit leur est emprunté. Mais le moyen de retrouver la lettre de leur texte au milieu de cet arrangement et de cet *enjolivement?* Tite-Live, sans être un Thucydide pour l'exactitude, est un esprit autrement critique que Denys; il est pour nous l'écho le plus fidèle de l'annalistique romaine. Tite-Live et Denys ont travaillé indépendamment; il eût fallu un bien grand hasard pour qu'au milieu de tant d'annalistes, ils se fussent adressés précisément l'un et l'autre aux mêmes auteurs. Cependant, leurs récits concordent ordinairement : c'est donc qu'il s'était formé une tradition romaine, assez bien établie, concernant les origines de la patrie, et que cette tradition était reproduite sans variantes graves par tout le corps des annalistes. Ce qu'on trouve chez Denys qui manque dans Tite-Live, paraît à M. P. dénué, en général, de toute authenticité. Au surplus, il faut s'entendre sur le sens de ce mot. L'histoire romaine ne commence, dit M. P., qu'à l'an 264, quand Polybe entre en ligne. Pour les temps antérieurs, il ne peut s'agir que de l'authenticité d'une tradition ayant un caractère, en somme, passablement légendaire, tout en étant, comme on vient de dire, bien fixée chez les annalistes romains. Mais les Grecs, Denys d'Halicarnasse en tête, et à sa suite les Diodore, les Plutarque, les Appien et autres, ont brodé sur ce canevas au gré de leur fantaisie.

M. P. a intenté à Diodore et à Appien des procès en règle : on ne sor-

tira point de la lecture de son livre sans ressentir du mépris pour ces prétendus historiens, qui, loin de copier intelligemment les bonnes sources qu'ils pouvaient avoir à portée de la main, nous les ont inexactement transmises, les gâtant arbitrairement. Appien surtout va loin dans cette altération de l'histoire : c'est à croire qu'il travaille de mémoire. Et puis,— nous avons eu nous-même l'occasion de le dire ailleurs [1],— ne voyant pas nettement dans son esprit les événements dont il a lu et dont il refait le récit, il en supprime des traits essentiels, sans s'apercevoir qu'il ne présente plus alors au lecteur qu'une série de faits décousus, formant un ensemble peu intelligible : par compensation, il orne son texte de quelques grandes phrases à effet, telles que la rhétorique en fournit.

M. P. donne, sur la question des sources de chaque auteur, des conclusions ordinairement très nettes et sagement établies. Par exemple, il nie que Diodore ni Dion Cassius aient utilisé Fabius Pictor. Il prétend prouver, au contraire, — et il n'y réussit pas mal, — que Tite-Live s'est servi de Polybe, non pas seulement, comme on a dit souvent, à partir du milieu de la seconde guerre punique (livre XXIV de Tite-Live environ), mais dès le premier livre de sa troisième décade. Il faut forcément admettre que Tite-Live a puisé à une autre source que Polybe bien des renseignements qui manquent à celui-ci. Voilà la manière de travailler de Tite-Live prise sur le fait : il ne se bornait donc pas, comme on prétend, à puiser à une unique source. On a dit que cet autre auteur qu'il consulte ici en même temps que Polybe, pourrait bien être Cœlius Antipater : M. P. trouve l'hypothèse vraisemblable, tout en ajoutant qu'elle manque de preuves.

A propos de Plutarque, M. P. s'élève contre cette assertion qui traîne partout, que, en thèse générale, il n'y a qu'une source pour chaque biographie. Il y a là, en effet, une étrange doctrine, qui jouit, parmi les jeunes docteurs d'outre-Rhin, d'une faveur peu méritée. C'est, sans doute, un point de départ commode pour une recherche de sources; mais, comme il est souvent faux, la vérité des résultats est, souvent aussi, fort compromise.

Par contre, M. P. paraît décidément avoir tort, lorsqu'il se refuse à croire que Plutarque ait consulté Cœlius Antipater pour écrire l'histoire de Fabius Maximus. Car nous ne voyons pas trop ce qu'on pourrait répondre à l'argumentation, trop longue pour être rapportée ici, mais très solide, par laquelle M. Vollgraaf établit que Plutarque (*Vie de Fabius*, III) et Tite-Live (l. XXII, 3) ont emprunté l'anecdote de Flaminius démonté par son cheval avant la bataille du lac Trasimène, à Cœlius Antipater, dont le témoignage nous a été conservé, sinon textuellement, du moins dans ce qu'il a d'essentiel, d'une part par Cicéron (*De divinatione*, I, 35), d'autre part par Valère-Maxime (I, vi, 6). En somme, M. V. explique bien toutes les coïncidences et les divergences qui se présentent dans les récits

1. *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, fascic. 35 (*Mélanges*), p. 175.

de Polybe, Tite-Live et Plutarque pour la vie de Fabius, par l'hypothèse suivante : Polybe et Cœlius ont puisé, chacun de leur côté, à une source commune, savoir Fabius Pictor ; Cœlius, à son tour, est ici la principale autorité de Tite-Live d'une part et de Plutarque de l'autre. De plus, M. V. fait voir que l'auteur du *De viris illustribus*, Sextus Aurelius Victor ou quelque autre que ce soit, a esquissé l'histoire de Fabius d'après le même modèle que Plutarque. Sur un point de détail, nous croyons qu'il fait tort à Plutarque. Ce doit être une faute de copie que Μάρσον (*Vie de Fabius*, XX) au lieu de Μάριον. Les noms propres, surtout les noms propres romains, cités par Plutarque, nous ont été transmis dans les manuscrits de cet auteur de la façon la plus incertaine et la plus infidèle.

Cette recherche de la source principale de Plutarque dans la Vie de Fabius forme le premier chapitre du travail de M. Vollgraaf. Dans un second chapitre, il étudie les sources d'Appien, et parvient, entre entres résultats, au suivant, qui est fort intéressant :

C'est par erreur que, en présence de passages où Appien cite des auteurs latins, César, Tanusius Geminus, Asinius Pollion, Auguste, Messala Corvinus et Volumnius, on s'est cru en droit de conclure qu'il avait directement tiré de leurs œuvres des matériaux pour son histoire. Comparez Appien et Plutarque : vous retrouverez dans ce dernier ces mêmes auteurs cités aux mêmes endroits du récit. Or, comme il a été prouvé que Plutarque et Appien sont indépendants l'un de l'autre, il faut bien que les deux auteurs aient puisé à la même source. Cette commune autorité est, de plus, un auteur grec, vu qu'on retrouve chez Appien comme chez Plutarque les mêmes inexactitudes de traduction, par exemple, quand ils rapportent, d'après les *Commentaires* de César, quelque fait, ou un mot mémorable.

M. V. croit que l'histoire romaine rédigée en grec, qui a été utilisée, chacun de leur côté, par Plutarque et par Appien, n'est autre que celle de Juba, le roi de Mauritanie. Dans un troisième et dernier chapitre, il rassemble ce qu'on peut dire de cette histoire, en apprécie le caractère et la tendance, rend probable l'opinion que Juba l'avait continuée jusqu'à son temps, et que la fin de la biographie d'Antoine par Plutarque repose, en grande partie, sur le livre du roi de Mauritanie.

Ce travail de M. Vollgraaf est aussi intéressant qu'il est clair. Il se distingue par une sobriété de bon goût dans la citation des exemples : il y en a toujours assez pour prouver, mais jamais assez pour lasser et pour inviter le lecteur à tourner plusieurs feuillets à la fois. Il faut aussi savoir gré à l'auteur, qui est hollandais, d'avoir écrit dans un idiome dont la connaissance est plus répandue parmi les philologues que celle de sa langue maternelle.

Ch. G.

---

278. — **Prodromus corporis glossariorum latinorum.** Quaestiones de glossariorum latinorum fontibus et usu scr. Gustavus Loewe. Lips. Teubner. 1876, in-8° de xvi-450 p.

— G. Loewe, **Glossographisches** (Tirage à part des Jahrbücher für class. Philologie. 1879, 10e livr.).

— Hermann Hagen, **De Placidi glossis** in libri glossarum codice Bernensi obviis disputatio. Berne, Fischer. 1879, in-4° de 16 p.

— **Gradus ad criticen.** Für philologische Seminarien und zum Selbstgebrauch entworfen von Hermann Hagen. Leipzig, Teubner. 1879, in-8° de xii-136 p. — Prix : 4 fr.

— **De glossariis** et compendiis exegeticis quibusdam medii ævi, sive de libris Ansileubi, Papiæ, Hugutionis, Guill. Britonis, de Catholicon, Mammotrecto, aliis. Dissertatio critica... quam def. Samuel Berger. Paris, Berger-Levrault. 1879, in-8° de 56 p.

Il existe dans les bibliothèques publiques un grand nombre de glossaires latins dont on n'a pas encore tiré tout le profit possible. Après le *Corpus*, heureusement terminé, des grammairiens latins de Keil, un *Corpus* des glossaires serait d'une immense utilité pour les philologues. Cette entreprise hérissée de difficultés exigeait de longs travaux et une patience à toute épreuve. M. G. Loewe n'a pas hésité à s'en charger, et ceux qui l'ont vu à l'œuvre ne doutent pas qu'il ne s'en acquitte avec honneur. Quoique la publication du *Prodromus* remonte à plusieurs années, il est nécessaire d'en dire quelques mots pour l'appréciation des autres opuscules publiés depuis sur les glossaires.

Les savants du xvie siècle, que M. L. connait fort bien, ont fait un grand usage des glossaires, mais ils n'en ont eu que des éditions détestables. Vulcanius (Lugd. Bat. 1600) publia un « Liber glossarum ex variis glossariis quæ sub Isidori nomine circumferuntur collectus, » reproduit avec quelques additions, mais avec un grand nombre de fautes typographiques dans Godefroy (Auctores lat. ling. 1602). C'est surtout l'édition très répandue de Godefroy sur laquelle les philologues exercèrent leur art conjectural. Or M. L. prouve que les gloses connues sous le nom d'Isidore ont pour auteur tout simplement Joseph Scaliger, qui les a recueillies un peu partout.

M. L. distingue les glossaires commençant par le mot *Abavus* [1], d'autres commençant par *Affatim ;* trois glossaires « Amploniani » (d'Erfurt) ; puis un excellent glossaire dont sont dérivés le Vindobon. 2404, le Vatic. 3320, le Sangall. 912, etc ; les glossaires des mss. Vatic. 3321 et Leidensis 67 E. Il traite ensuite des gloses de Placide et autres auteurs moins importants ; des glossaires latins-grecs tels que ceux de Philoxène et l'Onomasticon de Vulcanius ; des glossaires gréco-latins ; enfin du *Liber glossarum*, des abrégés qui en furent faits et de différents lexiques en faveur au moyen âge.

---

1. M. L. a reconnu, avec une grande perspicacité, la supercherie de Hildebrand qui prétendait publier dans son « Glossarium latinum bibliothecae Parisinae antiquissimum saec. ix, 1848 » le Paris. 7651, tandis qu'il a fait un extrait de différents mss., en puisant surtout dans le Paris. 7690.

Je ne puis résumer ici tous les renseignements réunis par M. L. sur ces différents glossaires, sur les mss. nombreux qu'il a dépouillés, mais je m'arrêterai un instant sur le plus riche monument de ce genre appelé « Liber glossarum » depuis l'article de Hübner *(Rhein. Mus.*, XXIV, 382); on le désignait plus généralement sous le nom de glossaire d'Ansileube, évêque goth, quoiqu'en réalité on ait peu de preuves pour cette attribution traditionnelle, du moins en France. Quoiqu'il en soit, c'est cet immense glossaire qui a servi de source à ceux de Salomon, Papias, etc. Il paraît avoir été composé au VII^e ou VIII^e siècle; c'est une compilation dont les éléments, pris dans de plus vieux glossaires, dans les commentateurs, dans les auteurs chrétiens, dans les traités de médecine, etc., sont presque toujours indiqués à la marge. Nous en avons un bel exemplaire du VIII^e ou IX^e siècle à Paris (n. 11529-11530, olim Sangerm. 12-13); les autres principaux sont le Bernensis 16, s. IX, contenant seulement les lettres A-E, le Palatinus 1773, s. X; le Sangallensis 905, s. X, le Vercellensis, s. X. Le ms. de Berne et celui de Saint-Germain-des-Prés sont évidemment dérivés du même exemplaire.

M. L. terminait son *Prodromus* par deux chapitres très développés intitulés : « De glossis Plautinis Lucilianisque : 1° de glossis Plautinis; 2° de Placidi aliorumque glossariorum glossis Lucilianis, » et « de novis vocibus et formis e glossariis eruendis per saturam agitur ».

On ne se fait guère une idée de l'état de dépravation dans lequel nous sont parvenus tous ces glossaires. M. L. nous fait toucher leurs plaies et les guérit souvent avec une grande habileté. Il a compris qu'on ne pouvait traiter isolément les passages de textes semblables; ce n'est qu'en comparant entre elles les différentes explications fournies par les glossaires que l'on peut entrevoir la vérité. Mais il fallait pour cela fouiller les manuscrits dispersés dans les principaux pays de l'Europe, et M. L. a accepté bravement une besogne dont beaucoup ne comprendront pas l'importance.

Dans son *Glossographisches*, M. L. continue vaillamment la route qu'il s'était tracée dans le *Prodromus* et apporte quarante-sept nouvelles corrections au texte des glossaires. Pour n'en citer qu'un exemple, on lit dans un ms. d'Erfurt : « alcedo : genus piscis; » M. Loewe restitue sûrement, d'après un ms. du Mont-Cassin : « *alcedo :* genus [avis. *allec* genus] piscis. »

La plaquette de M. Hagen nous ramène au *Liber glossarum*. M. H., répondant à un article de Deverling (Zeitschr. f. d. bayerische Gymnasialwesen), s'occupe des gloses de Placide insérées dans le Bernensis n. 16. Souvent on lit *Placidi* en marge des articles, mais pas toujours; il est arrivé aux copistes d'indiquer le nom de Placide, comme celui des sources, en face du mot précédent ou du suivant. Deverling (*l. cit.*) avait réuni les passages de Placide mentionnés deux fois dans le *Liber glossarum*, pour montrer qu'on pouvait corriger une glose par l'autre;

M. H. en a réuni (p. 9) une dizaine qui avaient échappé à l'éditeur de Placide. J'ai comparé ces gloses avec le ms. de Saint-Germain (Paris. 11529) qui est à peu près l'équivalent du ms. de Berne nº 16, mais qui me semble plus exact pour les indications marginales. Ainsi la glose *Celibi*, anonyme dans le ms. de Berne, est précédée du mot *Placidi* dans notre ms. (fº 54, col. c.) et pour les cinq articles cités à la même page par M. H., notre ms. indique *Eucerii* devant *Cadus*, *Virgili* devant *Cadunt*, *de ortografia* devant *Caedes* (sic), *Plachidi* devant *Celibe*, *Virgili* devant *Celicole*.

Dans son *Gradus ad criticen*, M. H. a réuni méthodiquement de nombreux exemples des confusions de lettres ou de syllabes relevés dans deux glossaires de Berne (nº 16 et nº 236); il a voulu faire quelque chose d'analogue au livre de Scioppius, *de arte critica* (1597). Comme exemples de textes corrompus, on ne pouvait mieux choisir que ces glossaires; seulement les corrections n'étant pas toutes évidentes [1], il peut y avoir quelque danger pour les jeunes philologues auxquels est destiné ce livre. Ainsi la confusion de *p* avec *th* ne peut être qu'une exception. Le *Gradus* aurait été bien plus utile encore si M. H. avait pu distinguer les confusions produites par la paléographie de celles causées par la prononciation, les simples distractions de copiste, etc. Néanmoins, tel qu'il est, le *Gradus* de M. Hagen est une vraie friandise pour ceux qui sont habitués à vivre de variantes.

La dissertation de M. Samuel Berger comprend deux parties divisées en différents chapitres : 1º *De glossariis :* Ansileubi glossarium ; Papiae rudimentum ; Hugotionis derivationes ; Guillielmus Brito ; Catholicon ; De glossariis quibusdam XV saeculi ; 2º *De Mammotrecto.* — M. B. qui s'occupe surtout des gloses et commentaires sur l'Ecriture-Sainte, a voulu réunir ici les renseignements sur les plus anciens glossaires employés au moyen âge. Il donne une exacte description du ms. de Saint-Germain 12-13 (Paris. 11529-11530) et relève les indications placées à la marge du glossaire d'Ansileube ou *Liber glossarum ;* plusieurs d'entre elles restent obscures, ainsi on trouve quelquefois le sigle R, ce qui pourrait se rapporter, suivant M. B., à un « liber, ut videtur, pervetus, ubi inter multa grammaticalia nomina mensium variis linguis habentur. » Mais ce sigle n'est pas toujours relégué à la marge [2], par exemple dans le ms. de Saint-Germain (fº 53, col. b) on lit, comme aussi dans le ms. de Berne, nº 16 (cité par M. Hagen, dans la plaquette analysée plus

1. Voir dans la revue *Egyetemes philologiai Közlöny*, 1879 (ou dans notre *Revue des Revues*, t. IV, p. 174-176), des articles de M. Thewrewk de Ponor proposant un grand nombre de corrections à ces gloses.

2. S'il ne se trouvait qu'à la marge, on pourrait y voir une altération de Pl. (= Placidi), quand même la glose désignée aurait une autre origine, puisque ces indications ont été souvent déplacées par les copistes.

haut, p. 9) : « Caui R Caucelli. » Ne serait-ce pas simplement : *Repona* ou *Rectius?* Car les compilateurs ont dû réunir toutes les gloses interlinéaires ou marginales. Peut-être existait-il dans les bas temps de la latinité un traité pour redresser les formes barbares et dans lequel chaque article commençait par *Rectius*. On trouve bien les mentions ES. ou ESID. INTER (en abrégé) pour désigner un traité d'Isidore dont les articles ont pour début : « Inter... et... hoc interest. » On voit aussi les mots coupés ainsi verticalement ; E | DORI | SI et CI | RONIS | CE; cette disposition a dû causer bien des erreurs.

M. B. donne le résultat de notre science, ou plutôt de notre ignorance, sur Ansileube. C'est De Caseneuve dans ses « Origines de la langue françoise » (Paris, 1694, fol.) qui a le premier donné cette attribution au fameux glossaire; mais toutes les recherches des savants, Usener entre autres, n'ont abouti qu'à confirmer notre incertitude.

D'intéressantes notices sur les mss. de Papias, qui à son tour désigne par *Auctor* la source des gloses empruntées au « Liber glossarum »; sur ceux d'Hugution, de Guillielmus Brito, de Joannes de Janua, etc., faciliteront la tâche aux éditeurs futurs des glossaires.

M. B. traite longuement, et d'après des recherches toutes personnelles, des mss. et éditions de Mammotrectus, de l'auteur (du commencement du XIV^e siècle), de son « Interpretatio sacrae scripturae » et de son « Introductio in Scripturam Sacram » dont bien des parties sont relatives à la grammaire, à l'orthographe, etc. Les sources auxquelles a puisé ce compilateur sont indiquées avec discernement. En résumé, le travail de M. Berger est aussi une bonne contribution apportée à notre connaissance des glossaires.

E. Chatelain.

---

279. — **Schweden in Boehmen und Maehren, 1640-1650,** von Dr Beda Dudik, O. S. B. Wien, C. Gerolds Sohn. 1879, XIII, 443 p. in-8°.

Le R. P. Beda Dudik, de l'abbaye de Raigern en Moravie, l'historiographe attitré des Etats de cette province, a voulu fêter, par le présent volume, le quatorzième centenaire de saint Benoît de Nursie, le fondateur de la savante congrégation dont il est un des plus érudits représentants en Autriche. Le volume que nous annonçons ici raconte l'occupation de la Bohême et de la Moravie par les armées suédoises, de 1640 à 1650, c'est-à-dire pendant les dernières années de la guerre de Trente Ans. La forme de ce récit ne laisse pas que d'être assez bizarre, à notre avis. Le P. Dudik n'a point voulu raconter lui-même les événements qui se sont accomplis alors dans son pays natal ; il récuse le rôle d'un historien moderne, d'apprécier et de juger les faits. Il n'a point voulu se borner non plus à réunir les documents inédits, tirés des archives, en se contentant de les annoter sans autre commentaire. Il s'est arrêté à un système intermédiaire; il a réuni entre elles les pièces rassemblées par

lui dans les dépôts d'Autriche et de Suède par des fragments de récits, par des bribes de narration, rédigées rarement par lui-même et le plus souvent empruntées au troisième volume du *Bellum Sueco-Germanicum*, de Chemnitz. Ce tome de l'historiographe suédois, inédit à l'époque où le savant bénédictin en prenait des extraits aux archives de Stockholm, a a été publié depuis, en 1855. M. D. avait employé déjà cette méthode, lorsqu'il publiait, il y a vingt ans, son ouvrage sur la *Vie de Waldstein, de 1630 à 1632*. Il assure que son procédé avait obtenu pour lors l'approbation de tous ceux qui étaient habitués à penser par eux-mêmes et qui préfèrent le plus sec exposé des faits aux jugements des historiens modernes. Il nous semble que l'auteur ne s'est pas rendu compte qu'en extrayant Chemnitz et d'autres auteurs du XVII[e] siècle, il n'a aucunement esquivé les difficultés auxquelles il croyait échapper. Par son procédé, le problème a changé seulement de place. Les écrivains qu'il copie étaient, eux aussi, des historiens exposés à toutes les erreurs, à tous les jugements incorrects et précipités auxquels peut être sujet un écrivain moderne et nous ne voyons donc pas ce qu'on peut gagner en copiant les appréciations d'un devancier au lieu d'apprécier les faits soi-même. De plus, M. D. n'a pas su rester fidèle à sa résolution première de ne point prendre la parole lui-même. A mainte reprise, — et c'est là chose si naturelle qu'on s'étonne seulement de ne pas la voir se produire plus souvent, — c'est bien l'écrivain moderne, le bénédictin du XIX[e] siècle, qui nous donne son avis et prononce des jugements parfois sujets à réforme. Il en est ainsi, par exemple, lorsqu'il affirme que l'électeur palatin Frédéric V se faisait tracer sa ligne de conduite à Genève, ou qu'il assure que l'*Edit de restitution* de 1629 est une preuve évidente du désir qu'avait Ferdinand II de rétablir la paix confessionnelle dans l'Empire.

Le récit du P. D. est divisé en trois livres; le premier livre embrasse la période de juillet 1640 à juin 1642, depuis la diète de Ratisbonne jusqu'à la capitulation d'Olmütz; la seconde va de la reddition d'Olmütz jusqu'au siège de Brünn (juin 1642 — mai 1645); la troisième enfin se termine avec le départ des Suédois, qui ne quittèrent la Moravie que vingt mois après la signature des traités de Westphalie, le 8 juillet 1650. Il n'y a guère d'événements marquants dans l'histoire spéciale de la Moravie pour toute cette période décennale, si ce n'est la bataille de Jankowitz, gagnée par les Suédois le 6 mars 1645. Mais l'ouvrage du P. Dudik nous fait pénétrer par le menu dans la manière de guerroyer d'alors, dans l'exploitation des provinces occupées par l'ennemi, et nous fournit un tableau fidèle des misères publiques en donnant à parcourir la correspondance même des parties belligérantes et des autorités de la province. Seulement les commentaires et les extraits dont il a été question plus haut, sont un peu inégalement répartis dans l'ouvrage; parfois nous sommes initiés aux détails les plus minutieux d'un événement et parfois l'histoire de quelques mois est résumée en dix lignes, selon que les pièces inédites sont plus ou moins nombreuses.

Le style de l'auteur n'est pas toujours correct et celui de ses sources a trop déteint sur lui [1]. L'orthographe des noms propres laisse aussi parfois à désirer [2]. Mais, en somme, nous pouvons qu'être reconnaissants à l'auteur de nous avoir communiqué ce nouveau dossier de pièces relatives à l'histoire des provinces héréditaires d'Autriche pendant la guerre de Trente Ans [3].

R.

---

280. — ZDANOWICZ et SOWINSKI. **Rys Dziejon literatury polskiej** (Histoire de la littérature polonaise). 5 vol. in-8°. Wilna, Joseph Zawadzki. 1874-1878. — Prix : 36 francs.

Cet ouvrage nous arrive un peu tard; mais Wilna n'est pas précisément dans le courant littéraire de l'Occident. C'est, à notre connaissance, la dernière en date des histoires de la littérature polonaise, qui sont déjà fort nombreuses. C'est un travail sans prétention et qui a surtout pour objet de servir à l'éducation de la jeunesse. Il a été rédigé en partie d'après les notes inédites d'un pédagogue de Wilna, M. Zdanowicz (mort en 1868); plus des trois quarts de l'ouvrage appartiennent à M. Sowinski qui a eu soin de se placer lui-même parmi les auteurs contemporains et de nous fournir plusieurs pages de renseignements sur sa personne et ses travaux.

M. Sowinski n'a aucune prétention à l'originalité; il s'est appliqué à réunir dans une compilation agréable des renseignements précis sur chaque période, sur chaque écrivain, et des jugements empruntés pour la plupart aux historiens ou aux critiques antérieurs. Il aurait pu prendre pour épigraphe le mot de Montaigne : « Je n'y ai mis du mien que le fil à lier. » — « Je n'ai, dit-il, aucune prétention à l'originalité; je préviens d'avance les critiques que j'ai pris chez mes prédécesseurs tout ce que je trouvais de bon et d'instructif. Je citerai les paroles de Jean Kochowski : je ne prétends pas être l'auteur, mais seulement l'écrivain de mon histoire. Je prends les matériaux des mains d'autrui, mais la toile que l'araignée tire de sa propre substance n'est pas pour cela plus estimable que le miel que l'abeille fabrique avec des substances étrangères. »

La comparaison est jolie; dans ces conditions, il nous semble que certains critiques polonais ont été un peu durs pour notre auteur en lui adressant le reproche de plagiat. Pour nous autres étrangers, c'est là

---

1. Par exemple, p. 7 *hatte übersetzt* pour *war übergesetzt*; p. 33, *Lebendig* pour *Lebhaft*; p. 89 *Streifung* pour *Streifzug*; p. 96, *Contramandirung* pour *Rückberufung*, etc.

2. Ainsi, p. 377, le mot *Vosh* (Vosges?) qui doit représenter un monastère, etc.

3. Parmi les appendices nous signalerons, surtout celui relatif à l'aumônerie militaire des armées impériales en 1642.

précisément un des charmes du livre; il nous dispense de nombreuses lectures et forme en outre, grâce à des extraits très nombreux, une chrestomathie complète de la littérature polonaise depuis les origines jusqu'à nos jours.

Dès le xvi^e siècle cette littérature avait atteint un développement considérable et quelques uns de ses classiques, par exemple le poète Kochanowski, le prédicateur Skarga, sont antérieurs aux nôtres. Mais c'est surtout dans notre siècle que la production littéraire a développé toute sa fécondité; les années 1821 à 1878 ne comprennent pas moins de trois volumes formant environ deux mille pages. Aucun écrivain, — n'eût-il fait qu'un manuel de géographie, — n'est oublié. Il est évident que nous comprenons autrement l'histoire littéraire; mais chez les peuples dont l'existence politique est en question, les conditions de la vie intellectuelle ne sont pas les mêmes que chez nous. A certains moments, l'ouvrage prend donc le caractère d'un catalogue et supplée presque à la grande bibliographie polonaise de M. Œsterreicher. Comme manuel et comme répertoire, il est, grâce à des tables bien faites, fort utile à consulter : on fera bien cependant de corriger certains détails d'après les indications fournies dans diverses revues par les critiques polonais.

Louis Leger.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Albert Fécamp, notre collaborateur, a été nommé bibliothécaire de l'Université de Montpellier.

— Etaient présents au dîner mensuel des collaborateurs de la *Revue critique* (lundi 6 décembre) : MM. Boissier, Chatelain, Chuquet, Cordier, Fernique, Pompeyo Gener, Halévy, Hanotaux, Jusserand, Max. Kovalevsky, Leger, Monod, Müntz, Paris, Tratchevsky, Vernes.

BELGIQUE. — Nous empruntons au compte-rendu de la dernière séance (6 novembre) de la *Commission royale pour la publication des anciennes ordonnances*, les renseignements suivants : M. Gachard, qui vient de publier la préface du tome II des Ordonnances des Pays-Bas autrichiens, livrera bientôt à l'impression la liste chronologique des ordonnances du xvi^e siècle, complétée jusqu'en 1532 (plus de 700 art.). — M. Gilliodts Van Severen a fait paraître les tomes II et III formant le complément de la Coutume du Franc de Bruges. Prochainement paraîtront : 1° les Coutumes de Fauquemont et de Daelhem; 2° la Coutume d'Audenaerde; 3° le tome II de la Coutume de Gand; 4° la Coutume du Bourg de Bruges; 5° l'introduction due à MM. Faider et J. De Le Court, aux trois volumes des Coutumes du Hainaut. — M. St. Bormans doit présenter un rapport sur le plan à adopter pour la publication du Recueil des traités; cette publication commencera à partir de l'époque où les diverses provinces de Belgique ont eu leurs souverains particuliers; elle sera précédée d'une liste analytique et chronologique.

— La classe des beaux-arts de l'académie royale de Belgique a adopté pour le programme des concours de 1882 les sujets suivants : I. Quel était le genre de musique qu'exécutaient, au xv^e et au xvi^e siècle, les bandes de musiciens employées par les

magistrats des villes, par les souverains et par les corporations de métiers, particulièrement dans les provinces belges? Quelle était leur composition instrumentale? Quelles sont les causes de la disparition totale des morceaux composés à leur usage? II. Faire l'histoire de la céramique, au point de vue de l'art, dans les provinces belges, depuis l'époque romaine jusqu'au XVIII[e] siècle. III. Rechercher les origines du bas-relief et du haut-relief, et faire un examen critique des développements et des modifications que ce mode de sculpture a subis aux différentes époques de l'art et dans les divers styles. IV. Déterminer les caractères de l'architecture flamande du XVI[e] et du XVII[e] siècle; indiquer les édifices des Pays-Bas dans lesquels se rencontrent ces caractères; donner l'analyse de ces édifices. — La valeur des médailles d'or, présentées pour chacune de ces questions, est de 1,000 fr. pour la première, la troisième et la quatrième, et de 800 fr. pour la deuxième. Les mémoires seront rédigés en français, en flamand ou en latin; les adresser, francs de port, avant le 1[er] juin 1882, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel de l'académie.

INDES. — L'*Indian Antiquary*, de Bombay (n° d'octobre), rendant compte de la traduction de Vendidâd de M. James Darmesteter « qui, dit-il, a réussi dans une large mesure à dissiper les obscurités et les inexactitudes qui encombrent toutes les traductions antérieures », ajoute les curieuses observations qui suivent : « Il n'est pas très honorable pour les orientalistes anglais qu'il ait été nécessaire de confier cette traduction à un étranger; mais il n'y a pas à chercher bien loin pour trouver la cause principale de cet abandon d'une branche si importante des études orientales. Quand l'Avesta fut révélé au monde savant par la traduction française d'Anquetil, en 1771, son authenticité fut attaquée avec violence par un jeune savant anglais, plus tard orientaliste célèbre, sir William Jones. Cette attaque était anti-scientifique et dogmatique au possible : mais, appuyée dans la suite par la réputation de l'auteur et par les préventions nationales que soulevèrent les guerres de Napoléon, elle a réussi jusqu'ici à détourner les Anglais de l'étude de l'Avesta. Mais le temps vient d'amener sa revanche : un siècle après la tentative faite par Jones pour discréditer la première exposition de l'Avesta faite par un Français, et par suite même du succès de sa tentative, l'Université à laquelle il appartenait a trouvé nécessaire de s'adresser à un savant Français pour obtenir une traduction anglaise de ces mêmes textes. »

ROUMANIE. — Il vient de paraître, en roumain, une étude biographique, due à M. Lazar SAIN, sur Moïse Mendelsohn; elle a pour titre « *Moisi Mendelsohn, viata si activitatea sa studiu biografici*. (Bukarest, 76 p., avec un portrait de Mendelsohn.)

SLAVES MÉRIDIONAUX. — L'Académie d'Agram vient de faire paraître le premier fascicule du grand dictionnaire croato-serbe auquel M. DANICIC travaillait depuis quinze ans. Il comprend la lettre *a* et une partie de la lettre *b*. Ce fascicule renferme environ 3,000 mots qui ne figuraient pas dans la partie correspondante du dictionnaire de Vouk Karadjitch.

— M. GEITLER, professeur de philologie slave à l'Université d'Agram, a, pendant une excursion au Mont Sinaï, découvert et copié deux manuscrits glagolitiques, un rituel et un psautier. Il doit les publier prochainement.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 décembre 1880.

L'Académie se forme en comité secret pour discuter les titres des candidats à la

place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. de Saulcy. Ces candidats sont au nombre de deux : M. Jules Oppert et M. Paul Riant,

A la reprise de la séance publique, l'Académie nomme une commission chargée de lui présenter des candidats pour la place de correspondant français qui est devenue vacante par l'élection de M. Tissot en qualité de membre libre. Sont élus membres de cette commission MM. de Longpérier, Renan, Maury et Schefer.

M. Le Blant termine la première lecture de son mémoire *sur quelques Actes des martyrs non compris dans le recueil de dom Ruinart.* Il montre, dans la relation connue sous le nom de *Passio sanctae Mariae*, un exemple frappant du mélange des traditions apocryphes avec les détails authentiques empruntés aux sources antiques. On voit dans ce récit un rocher s'entr'ouvrant miraculeusement pour recevoir la sainte et la cacher à ses persécuteurs : cette fable est sans doute une réminiscence d'une légende analogue contenue dans les Actes de sainte Thècle. Mais le même texte contient des détails qui ont autorisé Tillemont à lui reconnaître « un certain air d'authenticité ». La sainte dont on raconte la vie est une esclave, et, lorsqu'elle est dénoncée comme chrétienne, son maître païen, Tertullus, est mis en cause pour avoir toléré qu'une de ses esclaves professât la religion proscrite. Il se fait défendre par un avocat, fait unique dans les Actes des martyrs et dû à ces circonstances exceptionnelles, car les chrétiens libres, directement poursuivis, acceptaient leur sort et n'avaient garde de se faire défendre. L'avocat de Tertullus invoque la haute naissance, la position élevée de son client, les services qu'il a rendus à la cité : il a été, dit-il, prêtre des Augustes, il a été chargé de plusieurs missions importantes, il a offert des jeux à la cité, il a construit des édifices publics, il a pourvu de ses deniers au chauffage des bains. Tertullus est acquitté; le juge, en prononçant la sentence, vante ses mérites et ajoute : J'ai vu moi-même les statues qui lui ont été élevées en plusieurs endroits de la cité. M. Le Blant montre que tous ces détails s'accordent exactement avec ce qu'on sait des usages des cités provinciales au temps de l'empire païen. Il cite un grand nombre d'inscriptions et d'autres textes qui mentionnent des *flamines Augustorum*, des ambassades confiées par les cités à des citoyents influents, des jeux donnés au peuple par les magistrats, des édifices municipaux construits aux frais des particuliers riches, des fondations créées exprès pour subvenir aux frais du chauffage des bains publics, enfin des statues élevées à des personnages importants des cités et répandues en grand nombre dans une même ville. Ces mœurs étaient sans doute en grande partie oubliées au temps où écrivait le rédacteur de la *Passio sanctae Mariae;* il faut donc qu'il ait eu à sa disposition des sources plus anciennes, et, par là, son ouvrage mérite quelque attention de la part des érudits. — A la fin de son mémoire, M. Le Blant donne la traduction d'un long récit tiré de la Vie de saint Ephrem, qui fournit un grand nombre de détails sur les usages judiciaires de l'Empire romain. Cet appendice doit servir en quelque sorte de pièce justificative, pour donner la preuve de diverses assertions émises par M. Le Blant au cours de son travail.

M. Jourdain continue la lecture du mémoire de M. le comte de Bertou sur le port de Tyr.

Ouvrages déposés : — Bourgain, la Chaire française au XII[e] siècle d'après les mss. (Paris, 1879, in-8); — Deschamps de Pas, Quelques souvenirs de l'abbaye d'Andres (Arras, 1879, in-8); — V. Guerber, Histoire politique et religieuse de Haguenau (Rixheim, 1876, 2 vol. in-8); — Alph. Martin, les anciennes Communautés d'arts et métiers du Havre, étude historique (Havre, 1880, in-8); — A. Michaux, Essai sur la numismatique soissonnaise (Soissons, 1880, in-8, extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Soissons);* — Emile Rocher, la Province chinoise du Yûn-Nan (Paris, 1879-1880, 2 vol. gr. in-8).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 27 Décembre — 1880

281. — **Les origines de l'histoire** d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux, par François Lenormant. — **De la création de l'homme au déluge.** Paris, Maisonneuve, 1880.
— **Il mito di Adone-Tammouz** nei documenti cuneiformi, per Francesco Lenormant. Firenze, 1877.

III

Chapitre vi. *Les patriarches antédiluviens.* — Les dix patriarches antérieurs au déluge correspondent aux dix rois antédiluviens de la tradition de Bérose. Le nombre dix fonctionne comme un nombre rond et revient dans d'autres généalogies de la Bible. Cette raison m'empêche de voir la moindre connexion entre les patriarches chaldéo-hébraïques et les dix héros des Iraniens, les dix Brâhmadikas des Indiens, les dix ancêtres des Scandinaves et les dix rois mythiques de Ad. Le nombre dix étant un nombre rond par excellence, il eût été étonnant qu'il ne fût pas choisi de préférence par les anciens peuples pour indiquer une période déterminée. Et la preuve, c'est que ce nombre marque aussi l'époque préhistorique chez les peuples qui ignorent la tradition du déluge comme les Chinois et les Egyptiens. Il ne peut donc pas être question d'une tradition commune à l'humanité civilisée et remontant à une source préhistorique ; l'origine en est dans les dix doigts des deux mains, non dans une antique tradition. On a depuis longtemps reconnu que les cent vingt sares ou quatre cent trente-deux mille ans de règne attribués aux rois antédiluviens de Babylone formaient une grande période astronomique, mais l'idée de rattacher les douze tablettes du récit de *Is-tu-bar* aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque me semble assez étrange. Pour M. L., ce héros est à la fois une personnification solaire et le dieu Feu, ce qui ne va nullement ensemble. Pour faire concorder les aventures de Is-tu-bar avec le signe de chaque mois, il n'hésite même pas à renverser arbitrairement l'ordre des tablettes. Ainsi la rencontre du héros avec deux hommes-scorpions qui figure sur la neuvième tablette est transportée à la huitième, afin d'obtenir une allusion au signe du scorpion ; la navigation sur les eaux de la mort est transférée de la dixième tablette à la neuvième afin d'obtenir le mois de Nergal, dieu de

la mort. Que l'épithète « de la caverne » du dixième mois soit une allusion à le retraite de Hasisatra, qui n'est pas une caverne, cela me paraît bien incroyable. Le nom 'Hamanou (Aménon) du quatrième roi antédiluvien nous étant inconnu, nous ne saurions juger s'il signifie « brûlant, igné » en conformité avec le signe du lion qui personnifierait le principe igné; mais la comparaison de Metouschela'h, l'homme de l'arme et le sagittaire, est bien spécieuse, car le mot *schela'h* désigne une arme blanche comme p. ex. l'épée, non une arme de trait. Inutile de discuter les autres comparaisons de ce genre que l'auteur établit au moyen d'interprétations mythiques, elles échappent à tout contrôle. Je ne crois pas que, avant l'exil, l'année hébraïque ait été lunaire et de trois cent cinquante-quatre jours; l'expression *hôdesch yâmîm* « un mois de jours » montre que les mois ne variaient pas. Aussi voit-on que cent cinquante jours faisaient exactement cinq mois de trente jours chacun (Gen., VII, 11; VIII, 3). Dans Exode, XXIII, 16, il s'agit de l'année agricole, nullement de l'année civile. Tout nous fait croire que les Hébreux, ainsi que les Babyloniens, faisaient usage d'une année de trois cent soixante jours et qu'ils employaient des mois intercalaires. Il en résulte, et là-dessus nous sommes de l'avis de M. L., que les trois cent soixante-cinq ans de la vie de 'Hanôk n'ont rien à voir aux jours de l'année. Ajoutons que les périodes astronomiques attachées au règne des rois antédiluviens sont particulières aux Babyloniens. Chez les autres peuples, il y a quelques données sporadiques sur la longévité des premiers hommes, mais rien n'autorise à en faire une tradition primordiale.

Chapitre VII. *Les fils de Dieu et les filles de l'homme.* — M. L. se rallie avec raison à ceux qui voient dans les *benê hâelôhîm* « les fils de Dieu » de Gen., VI, 1-4, des anges, séduits par la beauté des filles de l'homme (benôt hââdâm) et produisant des géants. C'est aussi l'avis de la tradition juive. Il a aussi raison de soutenir contre Rawlinson et G. Smith, que les Babyloniens ne font aucune distinction entre la race blanche et la race noire. J'ajouterai seulement que dans l'expression *çalmat qaqqadi* « à la tête noire » on sous-entend la terre, *irçitu*, qui est du genre féminin. Ceci explique la forme du féminin singulier *çalmat*; si ce mot était l'épithète des « hommes », il y aurait la forme du masculin pluriel *çalmi*. C'est encore conforme à l'esprit de la Bible de considérer le titre *gibborîm* « puissants » et *anschê schêm* « hommes de renom, célèbres », comme n'impliquant aucune notion de blâme, mais le sujet de *hêmmâ* est certainement le mot *hannephîlîm*. Le verset 4 doit donc se traduire comme il suit : « les Nephîlim (géants) apparurent (m. à m. furent; cf. Gen., VII, 6) dans ces jours (et aussi longtemps après) où les fils de Dieu venaient vers les filles de Adâm et que celles-ci leur donnaient des enfants, ce sont les héros de l'antiquité, les hommes de renom ». Les Nephîlim, désormais confondus avec la race humaine, en augmentent la corruption et en subissent le sort pendant le déluge, à l'exception de quelques-uns qui échappent pour faire souche dans certaines contrées de

la Palestine préisraélite. Entre ces Nephilîm et les Titans grecs, Japétos et ses fils que Zeus foudroie et précipite dans le Tartare, je ne vois aucun trait d'union possible. Et cela d'autant moins que le Yâphet de la légende biblique, que l'on compare à Japétos, loin d'appartenir aux Nephîlîm, est un homme pieux, fils du patriarche sauvé du déluge. L'assertion que la Bible a accepté le titan Japétos de la légende grecque n'a pour elle que la similitude extérieure et fortuite du son. Le même manque de base caractérise cette autre assertion que les légendes gréco-hébraïques sur les géants remontent à l'époque de l'unité de ces races ; si identité il y a, rien n'empêche d'admettre un emprunt relativement récent. M. L. aurait dû savoir que l'opinion qui voit dans les *néphîlîm* des anges déchus et cette autre d'après laquelle les géants ont été ainsi nommés parce que les hommes « tombaient de frayeur » en les voyant, il aurait dû savoir que ces opinions qu'il attribue à Raschi et à Qam'hi (non *Qim'hi!*) appartiennent aux anciens Tannâîm. On sait que la tradition juive fait dériver les 'Anâqîm des *Nombres* des géants antédiluviens échappés du déluge. L'objection de M. L. contre la première étymologie devient ainsi sans objet. En tous cas, les épithètes, par trop criantes, de « absurde » et de « ridicule » dont il la gratifie pourraient, avec quelque adoucissement, être transportées sur l'étymologie qu'il emprunte à deux auteurs modernes et qui rattache *nephîl* à la racine *pâlâ* « séparer, distinguer », racine qui prend au niphal l'acception de « être merveilleux, insigne, immense ». Il ne faut pas être profondément versé en hébreu pour savoir que le niphal de *pâlâ* est *niphlâ* et non *nephîl*. Le curieux de l'affaire, c'est que l'assyrien *naplu*, synonyme de *usegallu* ou *usumgallu*, malgré le long exposé de l'auteur, est un « dérivé certain » non de *pâlâ*, mais de *napalu* « tomber, attaquer, surprendre ». Dans les titres royaux *naplu surruhu*, *naplu hâmtu*, le simple bon sens indique qu'il ne s'agit ni d'un *ogre rapide* ni même d'un *géant rapide*, mais de quelque noble carnassier, par exemple le lion. Ce sens réside aussi dans *usumgallu ikdu* qu'il faut traduire : « lion puissant ». Je regrette d'avoir à signaler deux autres erreurs qui déparent la fin de ce chapitre. En dépit des auteurs invoqués, il est impossible d'entendre la phrase *wehâïu yâmâw mêâ we'esrim schânâ* « que ses jours soient de cent vingt ans », comme une dernière limite de la vie humaine en général. Non-seulement on crée inutilement une flagrante contradiction avec les innombrables exemples d'une plus grande longévité signalés par la Bible, mais on se heurte à une difficulté insurmontable. Comme le jéhoviste ne donne nulle part l'âge des premiers patriarches, il n'avait pas à s'occuper de l'âge des derniers. Puis, une vie de cent vingt ans, loin d'être un châtiment, est un âge si considérable que fort peu d'hommes pieux des récits jéhovistes de la Bible y atteignirent et l'auteur du psaume xc estime la vie ordinaire des hommes à soixante-dix ou quatre-vingts ans. En admettant même avec M. L., qui suit à son insu la tradition rabbinique, que la descente des anges et la naissance des géants eurent lieu du temps de 'Hanôk, tout

porterait encore à croire que, dans l'esprit du narrateur biblique, la corruption du genre humain n'atteignit son maximum que cent vingt ans avant le déluge. Les délais fixés pour la pénitence sont d'ordinaire assez brefs : le royaume d'Ephraïm obtient un délai de soixante-cinq ans (Isaïe, VII, 8), Moab trois ans et la rebelle Ninive quarante jours seulement (Jonas, III, 4). Comme l'ultimatum divin était resté *in petto* et n'avait pas été communiqué aux hommes, le narrateur jéhoviste n'avait nullement besoin d'introduire le récit du déluge par la phrase : *vaïehî miqqêç meâ veesrîm schânâ* « et il fut après cent vingt ans », comme M. L. l'exige. Il est vrai, M. L. tient beaucoup que le chiffre cent vingt se rattache à la vie humaine, parce que ce chiffre forme exactement deux sosses et que la numération par sosse « remonte au plus antique passé du peuple de Schoumir et d'Akkad, probablement même antérieurement à son établissement sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, puisqu'on retrouve ces mêmes cycles chez les peuples de la Haute-Asie, Ouigours, Mongols, Mandjous et Chinois, comme dans l'Inde. » J'ai montré ailleurs les nombreuses erreurs qu'implique cette affirmation en ce qui concerne les peuples altaïques et les Accadiens. M. Alfred de Gutschmid a depuis fait justice de la proposition relative à la Chine et à l'Inde ; il est donc inutile de reprendre le débat d'une chose jugée. Par surcroît de malheur, le Chaldéen Bérose évalue le maximum de la vie humaine, non à cent vingt ans, mais à cent seize ou à cent dix-sept ans, chiffre irréductible en sosses. Pour atténuer ce fait, M. L. nous assure que Bérose a suivi en cela un raccourcissement postérieur, dû à je ne sais quelle subtilité astrologique d'époque tardive. C'est possible, mais, jusqu'à la découverte d'un document original, nous persisterons à croire que la somme de cent vingt, si toutefois elle se rapporte à la vie humaine, n'a pas été empruntée aux Babyloniens. Ajoutons que s'il fallait absolument trouver un babylonisme, il aurait été plus logique de voir dans les cent vingt ans de délai que Jéhovah accorde à l'humanité antédiluvienne une réminiscence des cent vingt sares qui forment la durée totale de la vie des dix rois antédiluviens de la tradition chaldéenne. Cela eût été du moins conforme à Bérose, mais il paraît que les solutions simples ne sont pas goûtées dans une certaine école.

Chapitre VIII. *Le déluge*. — L'auteur commence par affirmer que le déluge est la tradition universelle par excellence, qu'elle se retrouve chez toutes les grandes races de l'humanité, sauf une, la race noire (p. 382). Il en conclut que cette tradition est « une de celles qui datent d'avant la dispersion des peuples, qu'elle remonte à l'aurore même du monde » (p. 383). La raison d'une telle conclusion ne semble pas bien évidente ; de semblables traditions peuvent se produire simultanément dans diverses races à la fois, ou bien passer de l'une à l'autre à des dates relativement récentes. Mais ce qui, pis est, c'est que dans l'exposé des détails, l'ampleur de l'énoncé est singulièrement restreinte par l'auteur lui-même. Parmi les traditions qui ont un caractère d'événements locaux, il

enregistre celle des Chinois et de la race jaune en général, ainsi que celle des races américaines où elle est peut-être importée (p. 490) et des Polynésiens (*ibid.*). Si l'on joint à tout cela les Egyptiens, comme représentants de la race chamitique chez lesquels il n'y a pas trace d'une tradition diluvienne, et les races dravidienne, étrusque, ibérienne, etc., qui sont dans le même cas, on arrive à la conviction que les trois quarts de la race humaine ignorent l'événement préhistorique du déluge. Si cela s'appelle une tradition universelle par excellence, alors il faudra vraiment désespérer de la logique. Veut-on maintenant savoir quelque chose de certain à ce sujet en ce qui concerne le quart du genre humain restant et qui comprend les Aryens et les Sémites, l'aperçu suivant qui ressort de l'exposition même de M. L. suffit pour nous en donner une juste idée. Pour les Indiens, il est de fait que la tradition du déluge, inconnue aux Védas, se trouve sous une forme exotique et de plus en plus compliquée dans trois écrits de date très différente. Le récit le plus ancien et le plus simple est celui du *Çatapatha Brahmana*. Manou Vaïvasvata, l'ancêtre de l'humanité, trouve un petit poisson dans l'eau qu'on lui apporte pour se laver. Le poisson prie le patriarche de le protéger contre les autres poissons pendant sa croissance en le mettant d'abord dans un vase, puis, quand il grossira, de lui creuser un bassin, enfin de le porter à l'océan quand le bassin deviendra trop étroit pour lui. En récompense du service, le poisson annonce à Manou que, dans l'année même où il aura atteint sa pleine croissance, un déluge surviendra, et l'engage à construire un vaisseau ; ce qui fut fait. Quand le déluge fut arrivé, Manou entra dans le vaisseau. Alors le poisson vint à lui en nageant et, le patriarche attacha le câble du vaisseau à la corne du poisson et par ce moyen, celui-ci le fit passer par dessus la montagne du Nord. A la baisse des eaux, Manou descendit de la montagne. Le déluge avait emporté toutes les créatures, et Manou resta seul. Les versions plus récentes, celle du *Mahâbhârata* et celle des *Pouranas*, sont surchargées de traits fantastiques et parasites, qui, joints à ce fait capital que l'idée d'un Manou sauvé du déluge est incompatible avec le système essentiellement indien des destructions périodiques du monde, ont déterminé notre illustre Eugène Burnouf à y voir une importation sémitique, probablement babylonienne. Burnouf reconnût que ce récit pouvait aussi bien provenir de la Genèse, mais il lui parût difficile d'admettre l'action du livre hébreu dans l'Inde à une époque aussi reculée. Aujourd'hui, cette difficulté n'existe plus, attendu que la date récente de l'épopée brahmanique, ainsi que celle des Pourânas, est reconnue par des savants d'une grande compétence. Comme type du récit indien, on peut seulement hésiter entre l'épopée babylonienne, Bérose et la Bible, et c'est là le seul doute qui reste à éclaircir. La chose ne paraît pas extrêmement difficile. La circonstance mentionnée dans le Brahmana, que le vaisseau de Manou s'arrêta sur la montagne du Nord, concorde parfaitement avec la Genèse et Bérose qui font rester l'arche sur une montagne de l'Arménie, tandis que le poëme cunéiforme indique comme théâtre de cet évé-

nement la montagne de Niçir, située à l'est de la Babylonie; ce document n'entre donc pas en ligne de compte. Quant aux deux autres documents, on s'aperçoit bientôt que les récits indiens renferment des éléments empruntés tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Ainsi, d'une part, le recouvrement du Véda par Manou rappelle le déterrement des livres sacrés par Xisuthrus du récit de Bérose, de l'autre, la donnée du *Bhagavata-Pourâna* qui fixe entre la construction du vaisseau et le commencement du déluge un intervalle de sept jours, ne peut avoir d'autre source que la Bible, car ce trait ne se trouve dans aucune des versions babyloniennes. La transformation en poisson que les versions indiennes attribuent d'un commun accord au Dieu sauveur, a été déterminée, comme dans les autres *avatars*, par la nature de l'élément destructeur, non par la notion de la nature ichthyomorphe inhérente au dieu babylonien comme le pense M. Lenormant. L'intervention du monstre marin dans les Pourânas provient également de cette relation naturelle. Au fond, ce qui importe à remarquer, c'est que le récit indien du déluge est, dans tous les cas, une importation étrangère d'époque historique, et non pas une tradition originale.

Chez les Iraniens, on ne rencontre nulle part une tradition diluvienne. M. L. a raison de repousser la comparaison du récit de la destruction par la pluie de Tistrya, le génie de l'étoile Syrius, des êtres malfaisants, créés par Ahriman (Khrafçtras). C'est un mythe cosmogonique, et non une légende historique. Ce caractère manque aussi au récit du *vara* de Yima qu'on lit dans le second chapitre du Vendidad (v. 46 et suiv.). Yima, averti par Ahouramazda de ce que l'Airyana-Vaedjô allait être dévastée par un dur hiver, se construit un enclos de forme carrée où il fait entrer les germes des meilleures espèces d'hommes, d'animaux et de plantes pour y être conservés jusqu'à la fin des siècles où ils serviront à repeupler la terre, après qu'elle aura été dévastée, dit la tradition, par Markûsan, le démon de l'hiver. Le vara comprend plusieurs sections, celle qui est destinée aux hommes a la forme d'une ville composée de trois quartiers d'inégale dimension et comprenant ensemble dix-huit rues. Les habitants, exempts d'infirmités, de maladies et de vices, sont éclairés par des lumières créées et incréées, de telle sorte que le jour y a la longueur d'une année. L'annonce de la loi leur a été apportée par l'oiseau Karshipta et ils ont pour chefs Zoroastre et son fils Ourvatad-nava. Voilà une description nette du séjour des bienheureux, qui rappelle d'une façon très précise le paradis juif et la Jérusalem céleste de l'Apocalypse (chap. xxi), et l'on ne s'explique point comment M. L. a pu la transformer en un récit diluvien.

En Phrygie et en Arménie, la tradition diluvienne n'apparaît que fort tard et comme une importation juive et même chrétienne. Chez les peuples celtiques scandinaves et lithuaniens, on trouve des imitations populaires des récits bibliques mêlées à des traits empruntés à la mythologie grecque. Ce serait renoncer au simple bon sens que d'enregistrer ces élu-

cubrations médiévales parmi les traditions primitives de ces nations. De tous les peuples aryens, les Grecs seuls avaient de bonne heure une tradition diluvienne ou plutôt plusieurs traditions à la fois, très différentes les unes des autres et ayant pour théâtre diverses régions du continent et des îles. La diversité de ces légendes, ainsi que l'absence du vaisseau dans la plupart d'entre elles, prouve qu'il y a, tout au plus, le souvenir exagéré de catastrophes locales, d'inondations produites par des débordements extraordinaires des lacs et des rivières ou par des invasions de la mer. Deux légendes seules mentionnent le sauvetage de quelques hommes au moyen d'un vaisseau, celle qui se rattache à Ogygès, roi fabuleux de la Béotie ou de l'Attique, et celle de Deucalion. La première, dont il n'est question qu'à l'époque alexandrine, doit, en bonne critique, être retirée du débat. La seconde remonte à deux siècles plus haut, mais fait défaut au cycle des mythes homériques ; qui nous garantit donc qu'il n'y ait pas là une importation étrangère et spécialement syro-phénicienne ? M. L. signale lui-même l'analogie de la cérémonie qu'on célébrait à Athènes en mémoire du déluge avec celle qui était en usage à Hiérapolis de Syrie et il n'y a aucune raison de croire que le mythe n'ait été importé en même temps que la cérémonie. Je crois donc que, jusqu'à preuve du contraire, il ne peut pas être question d'une tradition diluvienne dans les conceptions originales du peuple grec et encore moins dans celles de la race aryenne en général.

La seule race chez laquelle la tradition du déluge fait corps avec ses idées religieuses est la race sémitique, du moins dans les rameaux septentrionaux, Assyro-babyloniens, Syriens et Hébreux. Nous ne trouvons pas trace de cette tradition dans ce qu'il nous reste sur la religion phénicienne ; l'existence en peut néanmoins être établie, soit par la presque identité linguistique et psychologique des Phéniciens et des Hébreux, soit par cette considération que l'importation de ladite légende en Grèce a eu très probablement lieu par l'intermédiaire des Phéniciens. La source première en est naturellement le récit babylonien, tel que nous le voyons dans les documents cunéiformes découverts par Georges Smith. Arrivé à ce point, le sémitisme de la tradition diluvienne dépendra désormais de la réponse à la question principale, savoir, si la littérature religieuse des Babyloniens est, oui ou non, une simple traduction de textes plus anciens et non sémitiques. Or, comme M. L. soutient avec conviction la réponse affirmative à cet égard, il nie par cela même l'origine sémitique de notre légende. Donc, quand M. L. nous dit que la tradition diluvienne appartient en propre aux trois races civilisées, aryenne, sémitique et chamitique, non seulement il affirme des faits qui ne sont nullement démontrés, mais il tombe en flagrante contradiction avec son système de Schoumer et d'Accad. Pour satisfaire à la logique la plus élémentaire, M. L. aurait dû pour le moins, laisser les Sémites de côté et mettre les Accads au premier plan.

La partie la plus utile peut-être du livre de M. Lenormant se compose

de cinq appendices, renfermant toutes les indications qui restent sur la cosmogonie sémitique, soit dans les ouvrages grecs, soit dans les inscriptions babyloniennes. L'auteur a développé ici une grande érudition jointe à une remarquable faculté de mise en cadre, et la limpidité de l'exposition permet de voir presque clair dans les sources, pour la plupart troubles et saturées de résidus de toute époque et de toutes provenances. On ne peut demander, à l'heure qu'il est, une séparation rigoureuse d'éléments si disparate, mais cette impossibilité même aurait dû arrêter plus souvent l'auteur dans son essai de systématisation. En bonne critique, les données des auteurs grecs au sujet des religions sémitiques ne méritent confiance que lorsqu'elles sont exemptes de conceptions métaphysiques. Damascius, par exemple, a exactement transmis quelques noms propres du panthéon babylonien ; mais on se tromperait singulièrement si l'on accordait une foi quelconque à cet auteur quand il attribue aux Chaldéens le système des triades divines. Les témoignages des autres écrivains néo-platoniciens ou ecclésiastiques sur certains points de la philosophie chaldéenne, tels que l'ennéade, les principes masculin et féminin, l'opposition mythique du chaud et du froid, l'androgynisme, etc., tous ces témoignages sont dus à des spéculations personnelles et n'ont pas des traditions pour base. Le second et le troisième appendices, entièrement consacrés à la Phénicie, offrent en traduction française, l'un les fragments de la théogonie de Môchos, d'Hiéronyme, d'Hellanicos et de Sanchoniathon conservés dans les écrits de Damascius et de Philon de Byblos, l'autre la cosmogonie de Phérécyde de Syros. On ne peut recommander assez de circonspection dans l'usage de ces textes éclectiques et fourmillant d'additions et d'innombrables interpolations. Je dirai même que, sans un triage préalable, l'usage en est très dangereux. Les moins altérés de ces fragments, ceux de Sanchoniathon sont remplis d'idées grecques ou égyptiennes ; je me contenterai de citer comme exemples évidents la notion des principes cosmogoniques de *Pothos* et d'*Eros* et le rôle accordé à *Thot* dans les généalogies divines. Phérécyde avec son Zês et Ophioneus, rappelant d'une part le récit de la Genèse relatif à la tentation du premier couple par le serpent, de l'autre le combat d'Osiris contre Typhon, est très probablement l'œuvre d'un Juif helléniste d'Alexandrie, précurseur des auteurs sibyllins, et n'a rien de phénicien. Plusieurs identifications ou restitutions de noms propres sont aussi très sujettes à caution. L'appendice IV donne, en six tableaux, un aperçu très utile des calendriers sémitiques. On y remarque l'absence de la nomenclature des mois sabéens et éthiopiens. L'appendice V donne enfin la transcription du récit babylonien du déluge accompagnée d'une traduction interlinéaire. L'auteur a beaucoup profité des derniers travaux assyriologiques, surtout des notes de M. Guyard ; cependant bien des mots et des phrases demandent encore de notables corrections.

J'ai peu de choses à dire du *Il mito di Adone-Tammuz* qui est une reprise amplifiée de l'article français sur le *mythe de Tammouz*. L'auteur soutient l'origine babylonienne du mythe d'Adonis, en quoi il a

raison, mais il dérive le nom de Tammouz de l'accadien Dumuzi, en quoi il a tort. M. Renan dit quelque part : « Je ne sais si les ruines dont on menace l'accadien atteindront ce Dumuzi »; ce pressentiment s'est parfaitement réalisé à l'heure qu'il est.

J. HALÉVY.

---

282. — **L. Annaei Senecae dialogorum libri duodecim** ex recensione et cum apparatu critico Hermanni Adolfi KOCH. Editionem Kochii morte interruptam absolvendam curavit Johannes VAHLEN. Ienae, Fischer. 1879, XXXIV et 292 p. in-8°.

Cette édition est assez différente de ce qu'elle eût été si l'éditeur, Hermann Adolf Koch, avait pu la terminer lui-même. Cet infortuné philologue se faisait une joie de publier avec un riche appareil critique les dialogues de son auteur favori ; il avait collationné avec un soin extrême le ms. de Milan, il se proposait même d'en joindre un fac-similé à son volume, quand la mort est venue le surprendre, au début même de l'impression. M. Vahlen, en souvenir de son amitié pour K., a bien voulu mettre la dernière main à l'édition d'un auteur pour lequel il professe peu de sympathie [1] : non content de surveiller les épreuves, il a fait subir à la rédaction primitive un grand nombre de modifications et supprimé des variantes qui lui semblaient encombrer inutilement le lecteur : « Recidi (dit M. V., p. IV) quisquilias multas e codice (Ambrosiano) enotatas, quarum utilitatem nullam dispicerem, praecipue nonnullis scribendi aut errandi generibus in illa, quam libro suo praefigendam editor perscripserat, de codice Mediolanensi commentatione, summatim disceptatis. » On regrette la peine prise par M. V. pour élaguer les leçons du ms. de Milan, quand on apprend un peu plus loin combien cet important ms. a été maltraité, corrigé, gratté, surchargé. Dans ces conditions, un ms. n'est jamais trop connu, surtout quand il s'agit d'un texte de Sénèque. Les éditeurs futurs iront peut-être recueillir à Milan avec grand'peine ces « quisquiliae » dont M. Vahlen a fait un peu légèrement le sacrifice.

Une notice de 22 pages, due à K., nous fait connaître en détail l'état actuel du ms. de Milan, les genres de fautes qui y fourmillent, etc. C'est un ms. en écriture lombarde « saeculo non nono, ut vulgo fertur, sed undecimo exaratus ». K. ne donne aucune raison pour rabaisser de deux siècles l'âge de ce ms., j'avoue que l'orthographe qui s'y trouve dénote bien plus le IXe siècle que le XIe. Mais K. affirme que, même en le plaçant au XIe siècle, ce ms. peut dispenser de recourir aux autres, si ce n'est pour le dialogue 12 : *ad Polybium*, où il n'offre que « reliquias nonnullas easque admodum evanidas ». Ce ms. a eu le sort de beaucoup

---

1. « Nam ceteroquin eius (Senecae) argutulas sentiendi et scribendi ineptias non admiror neque amo. » *Praef.*, p. v.

d'autres mss. précieux contenant des ouvrages en vogue au moyen âge; il a été corrigé à plusieurs époques et sans aucune pudeur. K. donne une étude consciencieuse et très intéressante de toutes ces altérations. Au XII[e] siècle, il y eut des lecteurs qui trouvèrent déplaisant de lire un ms. sans abréviations et qui uniquement par caprice, suivant K., corrigèrent *ae* en *e*, *que* en *q;* grattèrent la désinence *us* pour la remplacer par l'abréviation ', grattèrent l'*m* finale pour y substituer la barre horizontale au-dessus de la voyelle précédente, etc. J'ai constaté le fait dans d'autres mss. Voici comment j'expliquerais la chose : avant de remettre aux copistes du XII[e] ou XIII[e] siècle, par exemple, un beau manuscrit du IX[e], dans la crainte qu'ils ne reproduisissent les mots en entier, ce qui non-seulement n'était plus la mode, mais aurait occupé beaucoup plus de place et dépensé trop de parchemin inutilement, on confiait peut-être à un expert le soin de rajeunir le vieil exemplaire.

En tout cas, il faut convenir qu'avec un pareil manuscrit, dont souvent on ne peut plus voir la leçon primitive, la tâche de la critique est immense. Malgré les nombreuses conjectures de Woelfflin, Haase, Madvig et Gertz [1], il reste encore beaucoup à faire pour retrouver le texte de Sénèque.

Koch a fait lui-même un certain nombre de conjectures estimables; toutes les fois qu'il s'est écarté du ms. de Milan, il a indiqué avec soin le nom des philologues auxquels il empruntait ses corrections. Enfin on peut dire que le savant qui a consacré les dernières années de sa vie à ce travail, qui a même sans doute hâté sa mort par l'ardeur qu'il y mettait, n'aura pas fait une œuvre inutile. C'eût été vraiment malheureux pour la science que cette édition ne fût pas publiée.

E. CHATELAIN.

---

283. — **Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère,** par Adolf DE CEULENEER (mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique). Bruxelles, Hayez. 1880. 314 pp. in-4°.

M. de Ceuleneer a pris pour épigraphe de son livre la parole que l'histoire prête à Septime Sévère sur son lit de mort : *Laboremus*. Il y a été pleinement fidèle, il a travaillé avec une patience et un soin vraiment dignes d'éloge, rapprochant les textes, interrogeant les inscriptions et les médailles, dépouillant jusqu'au plus petit mémoire qui, de près ou de loin, pouvait avoir trait à son sujet : l'Académie royale de Belgique n'a pas eu peut-être à récompenser souvent un travailleur aussi méritant. Malheureusement M. de C. tient trop à faire connaître qu'il a énormément travaillé; je m'imagine que pas une de ses notes n'a dû demeurer inédite, il ne nous épargne pas un seul renvoi bibliogra-

---

1. Comp. *Rev. crit.* 1875, n° 5 (30 janvier), p. 68-72.

phique, il ne nous fait pas grâce d'un détail; aussi lui reprochera-t-on souvent un pêle-mêle d'autant plus insupportable qu'il aurait pu l'éviter, s'il avait eu le courage de se renfermer rigoureusement dans son sujet; on aurait donné bien des épisodes qui n'ont rien de commun avec une histoire de Septime Sévère pour certaines questions, que nous indiquerons plus loin à M. de C. et qu'on regrette de ne pas trouver traitées dans son mémoire. Quelques exemples montreront sur le vif comment a procédé l'auteur. Sur la simple mention (p. 12) du nom de Leptis Magna, la patrie de Septime Sévère, une note renvoie à Pline, à Salluste, à Isidore, à Vivien de Saint-Martin, à Ritter, à Forbiger, à Petermann; plus loin (p. 32) l'auteur, ayant dit que Pertinax régna quatre-vingt-sept jours, cite Dion Cassius, Capitolin, Eutrope, Aurelius Victor, Cassiodore, Orose, Eusèbe, saint Jérôme et renvoie à Sievers, Clinton, Abulfaradsch. (J'ai scrupuleusement respecté l'ordre dans lequel ces citations sont faites.) N'aurait-on pas préféré un moins grand étalage de renvois, et surtout un classement un peu plus méthodique de toutes ces sources, d'une valeur très inégale? A plus d'un endroit le pêle-mêle devient tel, que la différence du texte et des notes n'est plus que dans la différence du caractère d'imprimerie; il y a comme une invasion constante des notes dans le texte; au milieu du récit de la mort de Commode, qu'on aurait aimé d'ailleurs à voir sensiblement écourté, M. de C. dit ne pas admettre l'opinion de M. Passy sur les causes de la mutilation de l'Hercule Mastaï (p. 28); dans le récit de la guerre de Sévère contre Pescennius Niger, l'auteur met dans son texte (p. 81) : « Abulfaragus nous apprend que... » Peut-être ce nom surprendra-t-il quelques lecteurs qui ne l'attendaient pas à cet endroit, et quelques autres pourront bien se demander quelle est, pour la mention unique d'un fait militaire qui se serait passé la première année du règne de Sévère, l'autorité d'un écrivain du XIIIe siècle de l'ère chrétienne. C'est encore dans le texte (p. 129) que l'on trouve tout un paragraphe consacré à l'explication de la sonorité du colosse de Memnon et que nous apprenons que pareil phénomène a été observé « jusque sur les bords de l'Orénoque ». P. 130, non content de nous dire qu'on découvrit en Egypte des carrières de granit rose, M. de C. ajoute que ce granit est « caractérisé par l'absence de mica remplacé par l'amphibole ». Les notes ont été précisément inventées pour tous ces détails, si l'on n'a pas le courage de les sacrifier, comme les *excursus* pour les développements qui, quoique nécessaires, prennent très difficilement place dans l'ensemble d'un récit. C'est dans un *excursus* et non au milieu du texte qu'on aurait voulu trouver le tableau des légions à l'avénement de Sévère, le tableau de la famille de l'empereur, le cursus de ses fils, la liste des proconsuls d'Afrique, et tant d'autres développements qui, placés où ils le sont, ne permettent plus de suivre le plan de l'auteur : il ne peut plus y avoir de récit possible avec une pareille composition.

Il n'est pas arrivé à M. de C. ce qui arrive généralement aux érudits

qui ont traité un sujet avec amour, son ouvrage n'est une réhabilitation ni de Septime Sévère à qui il ne ménage pas les dures paroles, ni de son époque. Il est sévère pour « ce monde d'hétaïres qu'on appelait la société romaine » (p. 14), pour le peuple romain, « malheureux peuple qui se créait si facilement des dieux » (p. 55), pour les païens, « sous le rapport de la vie privée, bien peu de païens eurent à se reprocher quelque chose l'un à l'autre » (p. 105), pour l'amitié antique, « les grands exemples d'amitié, légués par le paganisme, ne sont, pour la plupart, qu'une infâme turpitude voilée sous une sainte apparence » (p. 189). Ceci nous amène à parler du style : le lecteur le moins puriste souhaiterait peut-être, en plus d'un endroit, des phrases et des expressions plus françaises [1], et les érudits, auxquels est destiné l'ouvrage de M. de C., lui auraient parfaitement fait grâce de ses descriptions emphatiques [2]. On sera plus porté à pardonner à l'auteur ses locutions vicieuses, si nombreuses qu'elles puissent être [3], puisque le livre n'a pas été imprimé en France, que ses amplifications d'un goût douteux : rien n'est plus choquant dans un ouvrage où l'on ne demande au style que deux qualités, la clarté et la précision.

Après ces critiques générales sur la composition et le style du livre, signalons quelques erreurs de détail : elles sont souvent de peu d'importance, nous l'avouons, mais un érudit aussi consciencieux que M. de C. nous permettra bien d'être exigeant.

L'ouvrage comprend deux parties, histoire *externe* (7 chap.), histoire *interne* (5 chap.). Dans son introduction, l'auteur résume les derniers travaux de la critique allemande sur les sources du règne de Septime Sévère. M. de C. ne parle nulle part des modernes qui l'ont précédé, se contentant de les mentionner çà et là dans son travail ; nous croyons que

---

1. Porter une offense, gérer une guerre, constituer des prisonniers, poser un acte, il ne lui tomba pas en partage cette noblesse du cœur (p. 291), il est de Géla une parole (p. 112), un aigle s'envola dans les airs porter dans les cieux l'âme de Pertinat (p. 54), son triomphe que n'eût-il été plus grand, si (p. 90), croyant être nommé César, si pas associé à l'empire (p. 162), son compatriote si pas son parent (p. 189), « j'ai été tout, et il ne m'a servi de rien » (p. 142), etc., etc.

2. « Il dit, et les légionnaires de fondre sur eux » (p. 49). — A Antioche (p. 78), « chacun a perdu un père ou un fils, un amant ou un frère »; c'est comme à Byzance (p. 89), « le lendemain, la tempête est apaisée, le soleil darde ses rayons sur une onde azurée, et les Byzantins, du haut de leurs remparts, voient l'affreux spectacle que présente la surface des eaux..... couverte, hélas ! des cadavres de leurs pères et époux, de leurs frères et amants ». — A la bataille de Lyon, « les Sévériens sont en fuite, mais Sévère reparaît. Furieux de sa défaite, il déchire son paludamentum, saisit une épée et, comme un enragé, s'élance vers les fuyards. Ses yeux étincellent de feu, et, jetant sur ses soldats ce regard qu'ont seuls connu ceux qui suivirent les destinées des grands capitaines..... il s'élance sur les Albiniens, comme un lion rugissant furieux de voir sa proie s'échapper de ses ongles redoutables » (p. 102).

3. On aura pourtant bien de la peine à excuser M. de C. d'avoir dit, à deux reprises (p. 170 et p. 205), « le collège des frères Arvaux ».

Le Nain de Tillemont, que l'auteur s'obstine à appeler Lenain tout court, avait bien droit à quelques lignes de reconnaissance.

Dès les premières lignes, nous relevons une erreur que l'auteur aurait pu éviter bien facilement, s'il n'était pas trop souvent préoccupé du désir d'émailler son récit de considérations générales. Ce n'est pas M. Hortensius Hortulus (p. 11), fils du grand et opulent orateur, qui se présenta au Sénat pour implorer l'assistance de Tibère. Ce fils qui portait le cognomen de Hortalus et non Hortulus, propre à la gens Hortensia, mourut à Philippes (Velleius, II, 71). Le sénateur dont il s'agit était petit-fils de l'orateur (Tacite, *Ann.*, II, 37); en présentant ses enfants à l'empereur, il les appelle arrière-petits-fils, *pronepotes*, de Q. Hortensius. — P. 13. Les noms complets du Severus, consul en 146, sont Cn. Claudius Severus [Arabianus] (C. I. L., VI, 1008; *Annali dell' Istit.* 1878, p. 167). — P. 14. Il ne ressort ni du texte ni du contexte de Spartien (*Sev.* 2) que l'accusation d'adultère portée contre Septime Sévère l'ait été à Rome devant le proconsul Didius Julianus. Quelque mépris que l'on professe contre les auteurs de l'Histoire Auguste, il faut pourtant reconnaître qu'ils devaient savoir tout aussi bien que nous que le proconsul n'avait pas de pouvoir à Rome. — P. 21. Puisque M. de C. croit à propos de mentionner divers ouvrages sur Hérode Atticus, il aurait pu citer l'un des meilleurs, la thèse de M. Vidal-Lablache (Paris, 1872). — P. 34. Où M. de C. a-t-il pris les « termes émouvants » dont Septime Sévère se serait servi pour exciter les légions de Pannonie à venger Pertinax? Dion Cassius n'en parle pas, et Spartien va même jusqu'à dire : « Multis hortantibus repugnans » (*Sev.* 5). — P. 43. Il n'y a aucune probabilité à ce que l'augure Plautius Quintillus qui osa résister à Didius Julianus ait été consul en 151. Les deux frères qui sont consuls ordinaires en 151 s'appellent Sex. Quintilius Condianus, Sex. Quintilius Maximus (C. I. L., II, 1332), et ils furent tous deux mis à mort par Commode (Dion, LXXII, 5). — P. 95. M. de C. ne veut pas admettre qu'Albin ait pu avoir en Gaule une sorte de sénat; plus loin (p. 107, note 5), il doute encore du fait, malgré l'autorité d'une médaille publiée par Eckhel (VII, p. 164). Le fait pourtant nous semble bien prouvé, tant à cause de ce témoignage que de cette phrase de Spartien : « *Senatorum... qui in bello erant interempti cadavera dissipari jussit* (Severus) (*Sev.* 11). Puisqu'il y avait des sénateurs qui combattirent pour Albinus, quoi d'étonnant à ce que celui-ci en ait composé une assemblée? — P. 104. M. de C. a tort d'attribuer à Montfaucon l'interprétation des lettres S. T. G. M. sur une pierre gravée par les mots : *Severe, tenes competitorem mortuum*. Le savant antiquaire cite, sans lui accorder de valeur, cette conjecture qu'il trouvait très hasardée, et que nous nous étonnons de voir reproduite sérieusement. — P. 226. C'est à tort que l'auteur pense que l'édit d'Antonin le Pieux n'interdisait pas, comme celui de Septime Sévère, la circoncision à quiconque n'était pas juif : il y est dit, au contraire : « *In non eiusdem religionis qui hoc fecerit,*

castrantis pœna irrogatur » (Dig., XLVIII, VIII, 11). — P. 303. Il semble établi que le titre *Dominus Noster* figure sur des monuments antérieurs à Domitien (cf. Labus, *Marmi antichi bresciani*, p. 96, note 4).

On pourrait grossir la liste de ces observations de détail : nous préférons signaler à M. de C. quelques *desiderata*, en vue d'une seconde édition. Comme presque tous les empereurs romains, Sévère fut un grand bâtisseur : je ne songe pas aux constructions qu'il fit faire à Byzance, à Antioche, à Alexandrie et dont M. de C. ne parle point; mais à Rome même deux arcs de triomphe portent son nom, et Spartien mentionne parmi ses constructions principales le Septizonium, des thermes, des portes au Transtevère. Par des inscriptions, on sait qu'il fit restaurer le Panthéon, le Portique d'Octavie, etc. Or, M. de C. ne mentionne même pas plusieurs de ces travaux, ou bien consacre à peine quelques lignes à l'arc du Forum (p. 132) ou une épithète à l'arc des Argentiers (p. 169). Il y avait là à faire un travail aussi intéressant que nouveau en certaines parties, chacun de ces monuments aurait pu être le sujet d'une monographie curieuse; Jordan, malgré son beau livre, n'a pas résolu toutes les difficultés de la topographie romaine. On aurait aussi voulu qu'au lieu de se livrer à des considérations plus ou moins esthétiques sur quelques bustes de l'empereur (p. 134), l'auteur dressât un catalogue méthodique et raisonné de toutes les représentations iconographiques, de tous les monuments figurés, marbres, bronzes, pierres gravées, etc., se rapportant à Sévère, à ses fils ou à sa femme, dont M. de C. veut faire à tout prix une Messaline. L'auteur aurait dû encore réunir en une sorte de corpus toutes les inscriptions qui se rapportent à son personnage, comme M. La Berge l'avait si heureusement entrepris pour Trajan. Enfin, un excursus, dont nous regretterons d'autant plus l'absence qu'il était de première nécessité, aurait dû contenir, avec preuves à l'appui, la liste de tous les consuls ordinaires et suffects du règne de Sévère; la dernière liste des consuls est due à M. Allmer (à la fin du tome III des *Inscr. de Vienne*); on peut la dire généralement exacte, quoique renfermant quelques erreurs, mais l'omission de toutes références empêche toute vérification et toute recherche nouvelle; M. de C. avait là une étude importante, et où les problèmes n'auraient certes pas manqué à son érudition.

Ainsi voilà plusieurs défauts et plusieurs lacunes dans un livre qui a dû coûter à son auteur un travail considérable, et qui renferme quelques parties qu'on peut dire bonnes, comme les chapitres sur les chrétiens et sur les réformes juridiques; c'est précisément parce que nous avons pu apprécier la conscience et les mérites de M. de Ceuleneer que nous lui avons signalé ces défauts et ces *desiderata*, convaincu qu'il saura corriger les uns et combler les autres dans une seconde édition.

Georges Lacour-Gayet.

284. — **Die Reichslandvogteien in Schwaben und im Elsass, zu Ausgang des XIII. Jahrhunderts** von Jacob Teusch. Bonn, Georgi. 1880, 62 p. in-8°.

Le présent opuscule est une dissertation inaugurale sur les *avoués de l'Empire*, fonctionnaires impériaux et royaux dont la sphère d'activité ne nous est connue que d'une manière assez vague et qu'on rencontre surtout dans le sud-ouest de l'Allemagne, pendant la seconde moitié du moyen âge. Depuis qu'au xviiie siècle Wegelin pour la Souabe et Schoepflin pour l'Alsace, s'étaient occupés de cette question d'histoire et de droit public, elle n'a guère fait de progrès. On peut bien affirmer, en thèse générale, qu'une avouerie de ce genre comprenait, d'une part, l'administration partielle de la justice [1], d'autre part, une surveillance exercée sur les seigneurs, les villes, etc., de la région, pour sauvegarder les droits et les possessions immédiates de l'Empire. Mais il est difficile de préciser ces termes généraux, tant les documents sont rares; il est plus difficile encore de retracer le développement historique de cette charge, dont les attributions ont certainement varié dans le cours des siècles. C'est à tort que certains historiens (p. ex. Staelin, le savant historiographe contemporain du Wurtemberg) en attribuent l'institution à Rodolphe de Habsbourg, puisque nous trouvons déjà un *advocatus provincialis* en Souabe dès le règne de Frédéric Barberousse, et un autre en Alsace, pendant celui de Frédéric II.

M. Teusch n'avance pas de beaucoup nos connaissances sur la matière. Il se borne à établir, à l'aide de documents déjà connus, la série des avoués impériaux d'Alsace et de Souabe que l'on peut retrouver au xiiie siècle. Pour ce qui est de leur compétence, l'auteur se prive lui-même du seul terrain solide sur lequel on pourrait asseoir une argumentation tant soit peu solide. Nous possédons, en effet, un seul diplôme (la charte d'installation du *landvogt* d'Alsace, Othon d'Ochsenstein, par Rodolphe Ier) énumérant les attributions de ces fonctionnaires avec quelque détail. M. T. nous déclare pourtant « que l'avoué n'avait point à faire, ce que, d'après les termes du document en question, l'on serait tenté de croire avoir été l'objet de ses attributions ». Nous ignorons ce qui autorise M. T. à nous donner cette déclaration passablement entortillée et nous lui demanderons seulement pour quelles raisons on aurait énuméré dans le diplôme de Rodolphe Ier des attributions qui n'étaient point celles du fonctionnaire recevant l'investiture royale.

En somme, la dissertation de M. Teusch ne nous apprend donc rien de bien neuf et l'on peut exprimer le vœu que quelque historien, plus versé dans l'étude des antiquités juridiques allemandes, reprenne bientôt cette question qui ne manque pas d'intérêt, au point de vue de l'histoire administrative de l'Empire. R.

---

1. Il ne faut pas cependant les confondre avec le *judex provinciae* qu'on rencontre vers la même époque.

285. — Alexandre Brückner. **Peter der Grosse.** 1 vol. in-8° de vi, 573 pp. avec gravures. Berlin, Grote. 1879-1880.

Cet ouvrage fait partie de la belle collection publiée sous la direction de M. Oncken : *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen*. L'auteur, M. Brückner (de Dorpat), n'est pas un inconnu pour nos lecteurs ; nous avons déjà signalé ici même son étude sur Ivan Posochkov, l'un des contemporains de Pierre le Grand. Egalement habile à manier les deux langues russe et allemande, M. B. est l'interprète et l'intermédiaire naturel des travaux des historiens russes auprès du public allemand. C'est un écrivain agréable et consciencieux, un chercheur patient et un bon vulgarisateur. A tous ces titres, il était naturellement désigné pour rédiger la vie de Pierre le Grand.

Depuis ce qu'a écrit Hermann dans son *Histoire de l'Etat russe*, c'est-à-dire depuis trente ans environ, rien de bien sérieux n'avait été publié en Allemagne sur ce sujet intéressant [1]. Or, depuis cette époque, des œuvres importantes ont paru en Russie et le jubilé bi-centenaire de la naissance du souverain réformateur célébré en 1872 a donné lieu à de nombreuses monographies [2]. M. B. a très habilement mis en ordre tous ces matériaux. Il débute par une introduction où il signale les diverses influences, varègue, byzantine et tartare, qui se sont successivement exercées sur la Russie avant que Pierre le Grand la fît violemment entrer en relations avec l'Occident latin. Il nous semble que dans cette introduction M. B., qui est professeur dans une université russe, a mis une certaine timidité en ce qui concerne la question varègue. Elle passionne au plus haut point certains historiens russes qui en font une question nationale et déploient, à ce propos, plus de chauvinisme que de saine critique. M. B. ne veut pas se prononcer sur ce point délicat : « Beaucoup de choses, dit-il, sont encore douteuses : par exemple, la question de l'origine des Varègues. Nous sommes hors d'état de décider avec quelque sécurité si la force d'expansion qui, sous les premiers Slaves, dirigea les expéditions contre Byzance et la mer Caspienne, émanait de Slaves ou de non Slaves. » Pour nous, cette question n'est pas un instant douteuse; nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ce que nous avons dit ici même à propos du livre de M. Thomsen : *The relations between ancient Russia and Scandinavia and the origin of the russian state* [3]. Chose singulière, cet ouvrage fondamental qui a été traduit en allemand ne l'a pas été en russe. C'est des Russes pourtant qu'il devait être lu. M. B. me permettra de lui demander un peu plus de décision sur un point où la science ne saurait se laisser plus longtemps tenir en échec par le patriotisme. Il est de ceux auquels on peut dire : *Sapere aude*.

---

1. M. Hermann vient précisément de faire paraître un curieux volume sur *Pierre le Grand et le tsarevitch Alexis*. M. B. n'a pu en avoir connaissance.
2. Notamment le volume de MM. Korff et Minzlov : *Pierre le Grand dans la littérature étrangère*.
3. Voir la *Revue*, année 1878, n° 8, art. 42.

M. Brückner a divisé son travail en six livres : *La jeunesse de Pierre. — Les années de voyage. — Les luttes intérieures. — La politique étrangère. — Les réformes à l'intérienr. — Conclusion.* — Il s'est efforcé de ne pas lui donner ce caractère anecdotique que l'on rencontre dans la plupart des biographies antérieures ; il a voulu écrire *un chapitre de l'histoire du monde*. Il y a réussi. Son ouvrage est aussi complet que le cadre le permettait et bien équilibré. Je regrette qu'il n'ait pas consacré au moins quelques pages au souvenir de Pierre le Grand dans la poésie populaire russe. C'est une lacune d'ailleurs facile à combler dans un appendice.

L'exécution matérielle du volume (papier, impression) est excellente. Toutefois les gravures sont un peu faibles. Il serait à souhaiter que l'éditeur ne confondit pas dans un même fascicule une livraison relative à Pierre le Grand et une autre à Louis XIV.

Louis Leger.

RECTIFICATION

Je m'aperçois que j'ai commis une confusion à la page 182 du présent tome, dans le compte-rendu du second volume des *Historiens grecs des Gaules*, de M. Cougny. J'ai dit que Louis Dindorf, en communiquant dans la préface de son édition de Polybe les variantes du *Codex Vaticanus*, avait marqué « d'un astérique celles qui ne valaient rien ». Or, dans toute cette liste de variantes, la leçon qui est à gauche du crochet] est celle du *Vaticanus ;* et la leçon qui est à droite du même crochet est celle des autres manuscrits, *Bavaricus*, *Augustanus*, *Regius*, que Schweighaeuser consultait comme des autorités à côté du *Vaticanus*, et dont Dindorf veut annuler le témoignage en prétendant que ce sont des copies du *Vaticanus*, parsemées de conjectures, les unes bonnes, les autres mauvaises, d'un réviseur du moyen âge. Les leçons à l'astérique (où M. Cougny a vu des conjectures qu'aurait proposées Dindorf afin d'améliorer le texte corrompu des manuscrits) sont situées *à droite* du crochet. Ce sont toujours bien des leçons de manuscrits expressément réprouvées par Dindorf, mais — c'est là-dessus que porte mon erreur — *de manuscrits autres que le* VATICANUS.

Ch. G.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur M. Eugène Müntz, bibliothécaire de l'Ecole des Beaux Arts, vient d'être nommé conservateur en chef de la bibliothèque et des collections de l'Ecole.

— Le XXXe volume de la Bibliothèque slave elzévirienne (Leroux, 82 p. 2 fr. 50)

renferme, sous le titre « *La poésie arabe anté-islamique* », la leçon d'ouverture faite à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger le 12 mai 1880 par M. René BASSET.

— Sous le titre *Le général Dommartin en Italie et en Egypte, ordres de service, correspondances, 1786-1799.* (Collection Saint-Michel. Téqui. In-8°, 467 p.), M. Alfred de BESANCENET publie, en les reliant par quelques explications, les lettres et documents qu'il avait déjà fait paraître dans ses deux ouvrages : *Un officier royaliste au service de la République* et *Le portefeuille d'un général de la République* (cp. les art. de notre regretté collaborateur H. Lot, *Revue critique*, 1876, n° 19, art. 83, et 1878, n° 5, art. 16). « Dommartin, disait H. Lot, est loin d'avoir obtenu la renommée qu'il méritait. Elève de l'école de Metz, colonel et général d'artillerie à vingt-cinq ans, général de division à trente, il passe presque inaperçu à travers nos glorieuses annales. Nul doute cependant que, distingué par Bonaparte, dans les deux campagnes d'Italie, par lui désigné pour diriger tout le service de l'artillerie en Egypte, il eût obtenu sous l'Empire, de préférence à Marmont, par exemple, tous les honneurs qui arrêtent les yeux de l'histoire... Comme si la destinée eût été contraire à sa mémoire, il reçoit cinq coups de feu dans l'escarmouche d'Ollioules, à une lieue de Toulon, et le rôle qui lui était réservé sous Carteaux échoit à Bonaparte. Quelques semaines avant le moment où Bonaparte, sans perdre le prestige des lointaines aventures, abandonne l'Egypte, Dommartin y périt obscurément dans une embuscade. » Lot jugeait d'ailleurs que la correspondance de Dommartin ne renferme pas des renseignements de haute valeur; les seuls récits un peu étendus que le jeune général ait confiés au papier, sont ceux de l'insurrection de Nancy et des batailles autour d'Arcole; toutefois il nous a transmis sur la campagne d'Italie de précieuses appréciations.

ALLEMAGNE. — Sont sous presse ou sur le point de paraître les ouvrages suivants : de M. BARTSCH, *Quellenkunde altdeutscher Poesie;* de M. EHRISMANN, une édition du *Renner* de Hugo de Trimberg; de M. J. FRANCK, une grammaire du moyen-néerlandais; de M. MARTENS, une traduction de Jordanis; de M. MARTIN, une édition du *Roman de Renart*; de M. TOMANETZ, une étude sur la prose du moyen-haut-allemand.

— La première partie de l'Histoire universelle (*Weltgeschichte*), de M. de RANKE, vient de paraître à Leipzig, chez Duncker et Humblot; elle est intitulée : « Histoire de l'ancien Orient et des Grecs » (*Geschichte des alten Orients und der Griechen*) et comprend deux volumes in-8° (prix, 18 mark). L'ouvrage paraîtra en six parties, dont chacune aura plusieurs volumes.

— La librairie Weidmann, de Berlin, publie une collection d'ouvrages en ancien anglais (*Sammlung englischer Denkmæler in kritischen Ausgaben*) dont les deux premiers volumes ont paru il y a quelques jours : I. *Aelfrics Grammatik und Glossar*, p. p. Julius ZUPITZA, première partie, renfermant le texte et les variantes (VI et 322 p. 7 mark); II. *Thomas of Erceldoune*, p. p. Alois BRANDL (XII et 147 p. 3 m. 60).

— Les éditeurs Henninger, de Heilbronn, vont publier une collection d'ouvrages français rares du XVI^e, du XVII^e et du XVIII^e siècle (*Sammlung seltener franzœsischer Schriftwerke*); cette collection est dirigée par M. Karl VOLLMŒLLER, d'Erlangen; le premier volume paraîtra au commencement de l'année prochaine.

— M. Alex. REIFFERSCHEID, professeur de philologie allemande à l'Université de Greifswald, annonce qu'il va faire paraître, en plusieurs volumes (chez les frères Henninger, de Heilbronn), un ouvrage intitulé « *Quellen zur Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland wæhrend des XVII^{ten} Jahrhunderts* ». M. Reifferscheid, qui a fouillé les bibliothèques et les archives d'Allemagne, de Belgique et de Hol-

lande, veut donner dans cet ouvrage un choix critique des lettres les plus remarquables et des poésies manuscrites du XVII[e] siècle; le premier volume paraîtra vers le milieu de 1881.

— Le premier volume de la collection des « *Deutsche Literaturdenkmale des XVIIIen Jahrhunderts* » publiée à Heilbronn, chez les frères Henninger, par M. Bernhard Seuffert, doit paraître prochainement; il renfermera *Otto*, tragédie de Klinger; les autres volumes de cette collection sont « *Voltaire am Abend seiner Apotheose* », de H. L. Wagner; *Fausts Leben*, du peintre Müller; les « Chants du grenadier » *(Preussische Kriegslieder vom einem Grenadier)*, de Gleim, etc.

— Les mêmes éditeurs annoncent également une traduction allemande de *Mireille*, par M. B. M. Dorieux-Brotbeck (*Mireio, Provenzalisches Gedicht in zwœlf Gesængen, von Friedrich Mistral, mit selbstbiographischer Vorrede des Verfassers, Einleitung, Anmerkungen u. Uebersetzung in Versen)* et la première partie d'un nouveau commentaire du *Faust* de Gœthe par M. K. J. Schrœer, de Vienne *(Faust von Goethe, mit Einleitung u. fortlaufender Erklærung)*.

— Le 28 novembre est mort M. Joh. Heller, privatdocent à l'Université de Berlin, collaborateur des *Monumenta Germaniae*; — le 2 décembre, à l'âge de soixante ans, M. Albin Kohn, publiciste et auteur de travaux relatifs à l'époque historique.

ANGLETERRE. — On annonce la publication prochaine d'un ouvrage de M. Charles Mackay, *Obscure words and phrases in Shakspeare and the Elizabethan dramatists*; M. Henry Sweet prépare, outre une troisième édition de son *Anglo-saxon reader*, une grammaire anglaise de près de cinq cents pages, en deux volumes.

BOHÊME. — La collection des *Monuments de l'ancienne littérature tchèque* vient de s'augmenter d'un volume nouveau : le psautier de Wittenberg avec fac-similé, commentaire et vocabulaire, par M. Gebauer. Ce psautier est du XIV[e] siècle.

FINLANDE. — M. J. Krohn, lecteur en langue finnoise à l'Université de Helsingfors, vient de publier dans la *Revue mensuelle de littérature* (Kirjallinen kuukauslehti. Novembre 1880) un fragment de l'histoire de la littérature finnoise à laquelle il travaille; c'est une étude sur le caractère d'Ilmarinen, l'un des principaux héros du Kalevala; l'auteur regarde cet éternel forgeron, insouciant et indécis, comme le type de l'artisan, lent à concevoir mais prompt et habile à exécuter; peu belliqueux de sa nature bien que intrépide; ne comptant que sur la force de son bras et n'ayant guère recours aux formules magiques (on dirait aujourd'hui algébriques), comme tant d'autres du Kalevala et du Pohjola. Ses remarques profondes autant que fines et même spirituelles, comme on pouvait l'attendre de Suonio (pseudonyme poétique de M. Krohn), nous font espérer qu'avant peu les *runoja* recevront un honneur qui n'a été refusé ni aux bardes ni aux skalds, celui d'être présentés au monde lettré par un critique capable de les apprécier, et même mieux jugés par un de leurs pairs et de leurs successeurs. L'ouvrage annoncé de M. Krohn est véritablement le premier essai sur le sujet; les études de cet écrivain sur la poésie finnoise au temps de la domination suédoise, et sur les traductions finnoises des psaumes; les monographies de M. A. E. Ahlqvist sur la linguistique finnoise avant Porthan, et de M. E. Rudbeck sur les contes populaires de la Finlande, n'étant que des chapitres d'une histoire générale de la littérature finnoise, dont M. Fr. Polen n'a donné qu'un bref résumé, tandis que MM. Pipping, Elmgren et Wasenius n'en ont publié que la bibliographie.

— La *Société de langue nationale* (Kotikielen Seura), fondée en 1876 à Helsingfors par le célèbre philologue A. E. Ahlqvist, ne se composait à l'origine que d'étudiants de l'Université, mais elle est maintenant accessible à tous les amateurs de linguistique finnoise, et elle doit publier le compte de ses séances dans *Valvoja* (le Veilleur), revue qui paraîtra en 1881 et dont le numéro spécimen contient d'inté-

ressants détails sur les travaux de la Société. Celle-ci a déjà publié dans les *Matériaux pour l'étude de la Finlande et de ses habitants* édités par la Société des sciences de Helsingfors un *Vocabulaire complet du Kalevala* (Tæydellinen Kalevalan sanasto. 1878, 145 p. in-8°). Elle vient de commencer un vocabulaire de tous les mots contenus dans les *Anciens chants magiques du peuple finnois*, récemment publiés par le vénérable Lænnrot pour la *Société de littérature finnoise*, et il est question d'entreprendre un dictionnaire indiquant dans quelles localités chaque mot finnois est usité, travail analogue à celui que M. Lucien Adam vient d'exécuter, sur une moindre échelle, pour les *Patois lorrains* (Nancy, 1880, 516 p. in-8°).

GRÈCE. — Le docteur Schliemann vient d'entreprendre des fouilles à Orchomène.

POLOGNE. — Il paraîtra à Varsovie, au mois de janvier prochain, une *Revue de bibliographie et d'archéologie* (Przeglad biblijograficzno-archeologiczny) ; cette revue sera bi-mensuelle.

RUSSIE. — L'académie de Saint-Pétersbourg a décerné les prix Ouvarov aux ouvrages suivants : *Histoire de l'académie de théologie de Moscou*, par M. Smirnov; *Étude sur la formation des chants populaires russes*, par M. Schafranov; *La fondation du deuxième empire bulgare*, par M. Ouspensky, etc.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — L'académie d'Agram, malgré la catastrophe qui a frappé cette ville, poursuit avec une ardeur des plus louables le cours de ses travaux. Nous avons déjà signalé l'apparition du grand dictionnaire serbo-croate de M. Danicic. Nous recevons le XII[e] volume du recueil d'anciens textes *(Starine)*. Il renferme beaucoup de documents intéressants : Correspondances entre les officiers turcs et croates de la frontière au xvii[e] siècle. — Notes sur la vie du cardinal Utiesenovic (Martinuzzi). — Description du sandjak de Scutari en 1614. — Rapport de l'année 1570 sur l'Albanie. — Nouveaux documents du ix[e] et du xi[e] siècle pour servir à l'histoire de la Pannonie et de la Moravie. (Fort curieux. Cf. un récent article du P. Martinov dans la *Revue des questions historiques*.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 décembre 1880.

M. Geoffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie une troisième et dernière série d'inscriptions inédites trouvées par M. de la Blanchère à la *Valle di Terracina*.

L'Académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, il est procédé au scrutin pour l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. de Saulcy. M. le comte Riant est élu par 24 voix contre 10 données à M. Oppert.

Après les présentations de livres, l'Académie se forme de nouveau en comité secret.

Ouvrages présentés : — par M. Jourdain : Cuissard, Documents inédits sur Abélard tirés des manuscrits de Fleury conservés à la bibliothèque publique d'Orléans ; — *par le traducteur :* Ma-touan-lin, Ethnographie des peuples étrangers, trad. par d'Hervey de Saint-Denys, t. II, fasc. 3 ; — *par M. de Rozière :* 1° Curie-Seimbres, Essai sur les villes fondées dans le sud-ouest de la France aux xiii[e] et xiv[e] siècles sous le nom générique de bastide; 2° Tamizey de Larroque, les Correspondants de Peiresc, n° II, César Nostradamus; — *par M. Georges Perrot :* 1° S. A. Murray, a History of greek sculpture from the earliest times down to the age of Pheidias ; 2° Muntz, Raphaël archéologue et historien d'art; — *par M. Hauréau :* Aristide Marre, Deux mathématiciens de l'Oratoire ; — *par M. de Longpérier :* Jacobo Zobel de Zangroniz, Estudio histórico de la moneda española desde su origen hasta el imperio romano, I; — *par M. Adolphe Régnier :* John Muir, Metrical Translations from the Mahabharata.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 27 Quatorzième année 5 Juillet 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 424, 19 juin 1880 : Bigmore a. Wyman, A bibliography of printing. I. A-L inclusive. Quaritch. (Graves : bon.) — The Archbishop of Dublin, An essay on the life and genius of Calderon. Second edition. Macmillan ; Hasell (miss), Calderon. Blackwood's foreign classics. (Webster : nouvelle édition de l'essai de l'archevêque de Dublin sur Calderon, essai que l'étude analytique de miss Hasell n'a pas rendu inutile.) — Oppert (E.), A forbidden land, voyages to the Corea. Sampson Low. (Monkhouse.) — L'Estrange, The village of palaces or Chronicles of Chelsea. London, Hurst a. Blackett. (Whitley : intéressant, mais ne sera guère cité comme autorité.) — Current Literature. — Historical literature in France. — Correspondence : the antiquity of the name « Somersetshire ». (Freeman).— « Seint Loy », in Chaucer. (Nicol et Furnivall.) — Hoernle, A comparative grammar of the gaudian languages, with special reference to the Eastern Hindi. Trübner. (Brandreth : beaucoup de recherches.) — Archaelogical Discoveries in Piedmont. (Barnabei.) — Greek marbles in the British Museum.

The Athenaeum, n° 2747, 19 juin 1880 : Hodgkin, Italy and her invaders. 376-476. Oxford, Clarendon Press. 2 vols. (Au point de vue littéraire, de l'éclat; au point de vue scientifique, de sérieux défauts et de graves omissions.) — Seguin (miss), The Country of the Passion Play, the Highlands and the Highlanders of Bavaria. (Agréable.) — Bardsley, Curiosities of puritan nomenclature. Chatto a. Windus. (Volume curieux et amusant sur les noms des puritains.) — Our library table. (On y parle, entre autres livres, des « Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie » de M. Halévy, et l'auteur de la note cite quelques passages de l'article récent de M. Guyard, cp. *Revue critique*, art. 107, p. 425.) — The Ashburnham manuscripts. — The survey of Palestine. I. — Excavations at Olympia. (Schubring.)

Literarisches Centralblatt, n° 25, 19 juin 1880 : Holtzmann, die Pastoralbriefe kritisch und exegetisch bearbeitet. Leipzig, Engelmann. — Bresslau, Jahrbücher des deutschen Reichs unter Konrad II. I. 1024-1031. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Très bon.) — Inama-Sternegg, deutsche Wirthschaftsgeschichte bis zum Schluss der Karolingerperiode. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1879. (Excellent : l'auteur a « ouvert une voie ».) — Menzel, Geschichte von Nassau von der Mitte des XIV. Jahrhunderts bis zur Gegenwart. I. Wiesbaden, Kreidel. 1879. (Trop de faits qui n'appartiennent pas strictement à l'histoire de Nassau.) — Vogt, die Correspondenz des schwäbischen Bundeshauptmanns Ulrich Artzt von Augsburg a. d. J. 1524 u. 1525. Augsburg. (Bonne contribution à l'histoire de la guerre des paysans en Souabe.) — Stieve, die Verhandlungen über die Nachfolge Kaiser Rudolfs II in den J. 1581-1602. München, Franz. 1879. (On voulait, du vivant même de Rodolphe, nommer un de ses frères son successeur, et le faire élire dans les pays autrichiens.) — Jung, moderne Zustände. Rostock, Werther. (Trop d'esprit.) — Neue Tagebuchsblätter des Verfassers von « Graf Bismarck und seine Leute ». Leipzig, Grunow. 1879. (Peu de détails nouveaux ou intéressants.) — Lacroix, xvii° siècle, institutions, usages et coutumes de France. 1590-1700. Didot. (Très louable.) — Wahrmund, praktisches Handbuch der neuarabischen Sprache. et Schlüssel dazu. Les deux ouvrages à Giessen, chez Ricker. (Ce manuel ne semble pas pratique.) — Poema del Cid, nach der einzigen Madrider-Handschrift hrsg. v. Vollmöller. I. Halle, Niemeyer. (Texte très soigné.) — Ottmann, die Stellung von V[4] in der Ueberlieferung des altfranzösischen Rolandsliedes. Heilbronn, Henninger. 1879. (De la finesse.) — Luis de

Camoens sämmtliche Gedichte, zum ersten Mal deutsch v. Storck. I. Buch der Lieder u. Briefe. Paderborn, Schöningh. (Une des meilleures traductions en langue allemande.) — Berger, die geographischen Fragmente des Eratosthenes. Leipzig, Teubner. (A recommander aux philologues et aux géographes.) — Schultze, Archäologische Studien über altchristliche Monumente. Wien, Braumüller. (Beaucoup d'originalité, un peu trop de polémique.) — Griesbach, nochmals Gymnasium u. Realschule. Berlin, Burmester u. Sempel. (N'a en vue que les élèves qui se destinent à la médecine.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 22, 2 juin 1880 : Büdinger, Vorlesungen über englische Verfassungsgeschichte. Wien, Konegen. (Pauli : ouvrage remarquable, très original.) — K. Hillebrand, Frankreich und die Franzosen in der zweiten Hälfte des XIX. Jahrhunderts. Berlin, Oppenheim. 1874. (Kirchhoff : ouvrage instructif « où règne le ton d'un essai spirituel ».) — Janitschek, die Gesellschaft der Renaissance in Italien und die Kunst. Stuttgart, Spemann. 1879. (L. Geiger : très soigné, très profond, écrit avec goût).

Theologische Literaturzeitung, n° 13, 19 juin 1880 : Kraus, Real-Encyclopädie der christlichen Alterthümer. Freiburg, Herder. (Les deux premières livraisons annoncent un manuel de grande valeur. Cp. *Revue critique*, n° 6, p. 117.) — Egli, Actensammlung zur Geschichte der Zürcher Reformation in den Jahren 1519-1533. Zürich, Meyer u. Zeller. 1879. (Staehelin : recueil précieux, fort bien ordonné.) — Rilliet, le rétablissement du catholicisme à Genève il y a deux siècles. Genève, Georg. (Staehelin :) traite surtout de la mission de Chauvigny, récit très attachant, qui est en même temps un tableau de l'époque.) — Ritschl, Geschichte des Pietismus. I Band. Der Pietismus in der reformirten Kirche. Bonn, Marcus. (Très long art.de Weizsäcker sur un ouvrage « essentiellement nouveau et qui fera époque ; » pas de monotonie, beaucoup d'aperçus originaux.) — Koch Den danske kirkes Historie i Aarene 1801-1879. Kjöbenhavn. 1879-80. (Bon ouvrage.)

Rassegna Settimanale, n° 129, 20 juin 1880 : Morselli, Un precursore italiano di Darwin, Giulio Cesare Vanini. — De Nino, Gli smalti del 300 e del 400 in Sulmona. — Bibliografia : Janitschek, die Gesellschaft der Renaissance in Italien u. die Kunst. Stuttgart, Spemann. 1879. (Très bon ouvrage, cp. *Revue critique*, 1879, n° 6, p. 109.)

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : Aristotelis Ethica Nicomachea, rec. Susemihl. Leipzig, Trübner. 1 m. 80. — Ascoli, Iscrizioni inedite o mal note greche, latine, ebraiche, di antichi sepolcri giudaici del Napolitano. Torino, Loescher. 12 fr. — Baum, Johann Wilhelm Baum, ein protest. Charakterbild aus dem Elsass. 1806-1878. Bremen, Bruns. 1 m. — Beckurts, zur Quellenkritik des Tacitus, Sueton u. Cassius Dio. Braunschweig, Haering. 1 m. 20. — Beloch, der italische Bund unter Rom's Hegemonie. Leipzig, Teubner. 8 m. — Brahm, das deutsche Ritterdrama des XVIII. Jahrhunderts, Studien über J. A. von Törring, seine Vorgänger und Nachfolger. Strassburg, Trübner. 5 m. — Brugsch-Bey, Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch. 5 Bd. Leipzig, Hinrichs. 116 m. — Cappelletti, Studi sul Decamerone. Milano, Hoepli. 7 fr. — Curti Rufi historiarum Alexandri Magni Macedonis libri qui supersunt, recogn. Vogel. Leipzig, Teubner. 1 m. 20. — Edmond-Blanc, Napoléon I, ses institutions civiles et administratives. Plon. 6 fr. — Flegler, Geschichte der Democratie. I. Nürnberg, Rösel. 9 m. — Gietmann, de re metrica Hebraeorum. Freiburg, Herder. 2 m. 40. — Grünbaum, über die Publicistik des dreissigjährigen Krieges von 1626 bis 1629. Halle, Niemeyer. 3 m. 60. —

Hitzigrath, die Publicistik des Prager-Friedens (1635). Halle, Niemeyer. 3 m. 60. — Hyrtl, Onomatologia anatomica, Geschichte u. Kritik der anatomischen Sprache der Gegenwart. Wien, Braumüller. 10 fl. — Koerting, Geschichte der Literatur Italien's im Zeitalter der Renaissance. II B. Boccacio's Leben u. Werke. Leipzig, Fues. 16 m. — Lepsius, nubische Grammatik mit einer Einleitung über die Völker u. Sprachen Afrika's. Berlin, Besser. 26 m. — Lettres et mémoires de Marie d'Angleterre, épouse de Guillaume III. La Haye, Nijhoff. 5 fr. — Lipsius, Gottfried Semper in seiner Bedeutung als Architekt. Berlin, Toeche. 1 m. 50. — Menge, Einführung in die antike Kunst. Leipzig, Seemann. 5 m. 50. — Muncker, Lessing's persönliches u. literarisches Verhältniss zu Klopstock. Frankfurt a. M. Rutten u. Lœning. 5 m. — Pomponii Melae de chorographia libri tres, recogn. Frick. Leipzig, Teubner. 1 m. 20. — Post, ueber das Forum. Strassburg, Trübner. 1 m. — Reichling, Johannes Murmellius, sein Leben u. seine Werke, hrsg. mit Unterstützung der Görres-Gesellschaft. Freiburg, Herder. 3 m. — Reumont (v.), Saggi di storia e letteratura. Napoli, Furchheim. 4 fr. — Riess, das Geburtsjahr Christi, ein chronologischer Versuch. Freiburg, Herder. 3 m. — Stricker, Studien ueber die Sprachvorstellungen. Wien, Braumüller. 1 fl. 50. — Tiesenhausen (W. de), Notice sur une collection de monnaies orientales de M. le comte Strogonoff, avec trois planches. Saint-Pétersbourg.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Quatorzième année 12 Juillet 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 425, 26 juin 1880 : The english poets, selections, with critical introductions, ed. by Ward, Vol. I, II. Macmillan. (Bayne : livre excellent.) — Smith, Brazil, the Amazons and the coast. Sampson Low. — Mc Cosh, The emotions. Macmillan. — Cresby Record, a Cavalier's note book, being notes anecdotes and observations of William Blundell of Cresby, Lancashire, ed. by Gibson. Longmans. (Peacock : souvenirs intéressants d'un « cavalier », édités consciencieusement et annotés avec beaucoup de soin ; mais l'éditeur a eu tort de moderniser la langue.) — The earl of Manchester and Oliver Cromwell. (Déposition de Cromwell contre le comte en 1644.) — « Cendreusette », the mentonese variant of Cendrillon or Cinderella. (Lang.) — Correspondence : « Nuk pu nuk », use of obelisks at lightning conductors. (Le Page Renouf.) — Prof. Susemihl's edition of the Nicomachean Ethics. (Cook Wilson.) — « Saint Loy » in Chaucer. (Fowler et Walcott.) — Mr. Swinburne a. Fletcher's share in « Henri VIII. » (Furnivall.) — Whitney, A sanskrit grammar, including both the classical language and the older dialects of Veda and Brahmana. Trübner. (Atkinson : premier art.) — Synopsis of the contents of the British Museum. Department of coins and medals. A guide to the select greek and roman coins exhibited in electrotype. British Museum. (Fr. Lenormant.)

The Athenaeum, n° 2748, 26 juin 1880 : Marvin, the eye-witness' account of the disastrous russian compaign against the Akhal Tekke Turkomans. Allen. — Boulger, Central Asian portraits. Allen. — The english poets, etc. ed. by Ward. Macmillan. (Voir plus haut, compte-rendu de l'*Academy ;* les introd. critiques sont dues à divers auteurs, connus par leur connaissance spéciale de tel ou tel poète ; l'introd. générale est de M. Matthew Arnold.) — Todd, parlamientary government in the british colonies. Longmans. — Shakspeariana. — Beal-Tuin. (Neubauer.) — The sanscrit mss. in the palace at Tanjore. — Notes from Berlin. (Spielhagen.) — The survey of Palestine. II. — Antiquities from Cyprus. — Excavations at Olympia. (Schubring.)

Literarisches Centralblatt, n° 26, 26 juin 1880 : Fricke, Das exegetische Problem im Briefe Pauli an die Galater C. 3, 20, auf Grund von Gal. 3, 15-25 geprüft. Leipzig, Edelmann (très soigné et renfermant beaucoup de choses excellentes). — Mehlhorn, Leitfaden zur Kirchengeschichte für höhere Lehranstalten. Leipzig, Jenne (très recommandable). — Kraus, Maximilian's I Beziehungen zu Sigmund von Tirol. 1490-1496. Wien, Hölder. 1879. — Steinwenter, Beiträge zur Geschichte der Leopoldiner. Wien, Gerold. 1879 (non sans mérite). — Prutz, Geheimlehre und Geheimstatuten des Tempelherren-Ordens. Berlin, Mittler. 1879 (cet ouvrage comprend deux parties : 1° la doctrine des Templiers ; 2° la démonstration de l'inauthenticité des documents publiés par Merzdorf en 1877 ; l'ordre des Templiers formait, selon Prutz, une église à part avec son dogme, son culte et ses prêtres, il niait la divinité de Jésus, il adorait le dieu inférieur d'où dérivent la matière et le mal, sous la forme d'une tête d'airain, etc. ; la victoire de l'Islam, l'indifférence des papes, le contact des musulmans, le désir d'acquérir un plus grand pouvoir et plus de richesses, avaient amené dans l'ordre cette transformation). — Watt (v.), Deutsche historische Schriften. II u. III Bände, hrsg. v. Götzinger. St. Gallen, Zollikofer. 1877 (public. de grande valeur). — Goll, Der Vertrag von Alt-Ranstädt, 1706-1707. Prag, Gregr u. Dattel. 1879 (traité conclu entre les comtes Piper et Wratislaw à Liebertwolkwitz, par lequel Charles XII, comme garant de la paix de Westphalie, arracha à l'empereur la promesse de la liberté religieuse

pour les protestants de Silésie). — BROSCH, Geschichte des Kirchenstaates. I. Gotha, Perthes (très bon travail, digne d'être consulté avec celui de Ranke, et le complétant). — FOUCHER DE CAREIL, Descartes, la princesse Elisabeth et la reine Christine. Paris, Germer-Baillière. 1879. — HERQUET, Geschichte des Landesarchivs von Ostfriesland. 1454-1744. Norden, Braams. 1879. — HARLEZ, Etudes éraniennes. I. De l'alphabet avestique et de sa transcription, etc. Maisonneuve (l'auteur de l'art. n'approuve M. de Harlez en aucun point et trouve son « argumentation trop faible »). — T. Livi ab urbe condita libri a vicesimo sexto ad tricesimum, rec. LUCHS. Berlin, Weidmann. 1879 (beaucoup de savoir, de sagacité, de soin, et méthode très sûre). — Karl's des Grossen Reise nach Jerusalem u. Constantinopel, hrsg. v. KOSCHWITZ. Heilbronn, Henninger (trouvera place dans l'enseignement des universités). — La Chanson de Roland, texte critique, traduction et commentaire, grammaire et glossaire par Léon GAUTIER. Tours, Mame (le commentaire historique est très précieux, le commentaire philologique laisse parfois à désirer).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n^os^ 23 et 24, 9 et 16 juin 1880 : RŒHRICHT, Quinti belli sacri scriptores minores. Genève, Fick. 1879. (Waitz : volume qui augmente la connaissance des sources du moyen âge.) — Matthaei Parisiensis Monachi Sancti Albani Chronica Majora ed. LUARD. Vol. V. London. (Pauli : fin de la publication de la Chronique de Mathieu Paris; travail soigné.) — Syrische Grammatik des Mar Elias von Tirhan hrsg. u. übersetzt v. BAETHGEN. Leipzig, Hinrichs. (Nöldeke : travail plein de mérite, texte édité avec soin, traduction sûre.) — La faculté de théologie protestante de Paris à M. Ed. Reuss. Fischbacher. 1876. (Düsterdieck : l'auteur de l'art. loue l'aisance de la forme et l'intérêt du sujet dans les deux dissertations ; mais il n'accepte pas les résultats auxquels elles aboutissent ; Cp. *Revue critique,* n^os^ 2, 5, 9, art. 4, 25 et lettre de M. Sabatier.)

Deutsche Rundschau, juillet 1880 : ERICH SCHMIDT, Theodor Storm. — JAGIC, ueber die Sprache und Literatur der heutigen Bulgaren. — ENSLIN, die ersten Theater Aufführungen des Gœtheschen Faust. — Literarische Rundschau : PAUR, Wegele's Dante. (Ouvrage « vraiment lumineux ».) — GOLDBAUM, Fanny Lewald's Reisebriefe. — BAILLEU, die politische Correspondenz Friedrich's des Grossen. (Art. sur les trois premiers volumes de cette publication.)

Archiv für Slavische Philologie. Tome IV, livraison IV : Les attaques de Sembera contre l'authenticité du Mastickar (le marchand d'onguents, comédie tchèque du moyen âge. L'auteur de l'article, M. Gebauer, soutient l'authenticité du texte et démontre qu'il est imité de l'allemand). — Remarques sur le vocalisme des textes moyens bulgares (A. Leskien). — L'accentuation comparée des langues letto-slaves (Fortunatov). — Chansons lithuaniennes (Leskien). — Garabonizas Diak dans les traditions populaires des Magyars (Oskar Asboth : intéressante étude de mythologie comparée qui complète un travail antérieur de M. Jagic). — Le fondateur du deuxième empire bulgare (Vasilievsky : traduit du russe). — Comptes-rendus : de CIHAC, Dictionnaire d'étymologie daco-romane. (V. Jagic. Corrections importantes que les acquéreurs du livre de M. Cihac feront bien de reporter sur leur exemplaire.) — Publications de la société russe des Anciens Textes. — Le psautier polonais de Pulawski. (Magnifique édition, fac-simile due aux frères Pulawski.) — THOMSEN, les origines de l'Etat russe. (Excellent livre, cf. *Revue crit.*, 1878, n° 8, art. 42.) — Matériaux pour servir à l'histoire de la philologie slave. (Lettres inédites de Dobrowsky à Kopitar et de Kopitar à Dobrowsky.) — Bulletin bibliographique, Publications de MM. BEAU-

DOIN DE COURTENAY, (Les origines slaves); KETRYZNSKI (Les noms de lieu polonais en Prusse et en Poméranie); NOVAKOVIC (Grammaire serbe); AMPHILOCHI (description des mss. grecs du IX et du X^e siècle), Louis LEGER, (Nouvelles Etudes slaves), PIERLING (Rome et Demetrius) etc., etc. Analyse des Revues slaves. Cette livraison termine le tome IV.

Athenaeum belge (l'), n° 13, 1^er juillet 1880 : DEVAUX, Etudes politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine. Bruxelles, Muquardt. (Troisfontaines : œuvre considérable.) — SCHERER, Diderot. Calmann Lévy. (Remarquable étude.) — Louis LEGER, Nouvelles études slaves. Ernest Leroux. (Recueil d'excellents essais, cp. *Revue critique*, n° 16, p. 321.) — Publications allemandes. — Les fouilles à Rome. (G. Lacour.) — La bibliothèque Khédiviale du Caire, le Bostan de Sadi et les manuscrits du Coran. (A. J. Wauters.)

Livres nouveaux (se trouvent à la librairie Ernest Leroux) : ATKINSON, The Book of Leinster, with introduction, etc. Williams a. Norgate. 6 l. 6 d. — BEVING, la principauté d'Achaïe et de Morée, 1204-1430. Bruxelles, Muquardt. 4 fr. — BOETTICHER, Die Thymele der Athena-Nike auf der Akropolis v. Athen, in ihrem heutigen Zustande. Berlin, Ernst u. Korn, 4 m. — BUDGE, Assyrian texts, being extracts from the annals of Shalmaneser II, Sennacherib and Assurbanibal, with philological notes. Trübner. 7 s. 6 d. — COURIER P. L. (Œuvres de). Lemerre. 6 fr. — DAHN, die Alamannenschlacht bei Strassburg, 357. Braunschweig, Westermann. 1 m. — FRANKLIN, Les anciens plans de Paris, notices historiques et topographiques. Willem. 30 fr. — GALASSINI, Le vite dell' Alfieri e del Cellini, osservazioni. Firenze, Cellini. — GIESEBRECHT (v.), Geschichte der deutschen Kaiserzeit. V Bd. Die Zeit Kaiser Friedrichs des Rothbarts. I. Abth. Braunschweig. Schwetschke. 8 m. 60. — GIUNTINI, Senophonte, l'Anabasi di Ciro, studio filologico, fasc. I. Firenze, Le Monnier. — GOEBEL, die Parabeln Jesu methodisch ausgelegt. III. Gotha, Perthes. 4 m. — GŒTZINGER, deutsche Grammatik in genetischer Darstellung. Aarau, Sauerländer. 2 m. 40. — HELLER, die Absichtssätze bei Lucian. I. ἵνα, ὡς, ὅπως. Berlin, Calvary. 2 m. 40. — MEYER, über Calderons Sibylle des Orients et zwei antike Elfenbeintafeln der k. k. Staatsbibliothek zu München. München, Franz. — MONTAIGLON (de) et RAYNAUD, recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles. Tome III. Jouaust. 10 fr. — PILGER, über das Verbindungswesen auf Gymnasien. Berlin, Weidmann. 2 m. — QUILTER, Giotto. Sampson Low. 25 s. — Relationen (gedruckte) über die Schlacht bei Lützen, 1632. Halle, Niemeyer. 1 m. 20. — ROBIOU, questions de droit attique, politique, administratif et privé. Didier. — SCHAPERI, Quaestionum vergilianarum liber I. De eclogis. Berlin, Calvary. 2 m. — STEINHAUSEN, Memphis in Leipzig oder G. Ebers u. seine « Schwestern ». Frankfurt, Mahlau u. Waldschmidt. 1 m. — STEPHEN, Pope. (English men of letters.) Macmillan. 2 s. 6 d. — VISCHER-MERIAN, Henman Sevogel von Basel u. sein Geschlecht. Basel, Schwabe. 20 m. — ZIEMSSEN, anthropologische Grundgedanken über Ursprung u. Ziel der Religion. I. Gotha, Perthes. 3 m.

Rassegna Settimanale, n° 130, 27 juin 1880 : Conversazioni di Nassau Senior. — TORRACA, La patria di Pier della Vigna. — Un suggerimento agli editori della Somma di Tommaso d'Aquino. — La carta geologica d'Italia. — Bibliografia : INAMA, Manuale di letteratura greca. Milano, Hoepli. (Des défauts.) — NAVONE, Le rime di Folgore da san Gemignano e di Cene de la Chitarra d'Arezzo novamente pubblicate. Bologna, Romagnoli.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29 Quatorzième année 19 Juillet 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 426, 3 juillet 1880 : WILLIS-BUND, A selection of cases from the State Trials, Trials for Treason. 1327-1660. Cambridge, University Press (Twiss : important). — Encyclopaedia britannica, 9e édition. X a. XI. Edinburgh, Black (Cotton). — CLERMONT-GANNEAU, L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs. I. La coupe de Palestrina. Leroux (Sayce : un des ouvrages les plus suggestifs qu'ait depuis longtemps écrits un archéologue; style très clair). — SCHIERN, Life of James Hepburn, earl of Bothwell, translated from the danish by BERRY. Edinburgh, Douglas (Creighton : ouvrage d'un écrivain consciencieux, judicieux, impartial sur le troisième époux de Marie Stuart). — The reform of secondary education in France. — The Walloon church at Norwich (Pocock). — The story of Cinderella (Beal). — The evening mass and afternoon marriage (Walcott). — WHITNEY, A sanskrit grammar (Atkinson : second article sur cet excellent ouvrage où l'on trouve l'exactitude, l'étendue des connaissances, la clarté de l'exposition). — Compte-rendu de la commission impériale archéologique pour l'année 1877. Petersbourg (Murray : concerne surtout l'amour et Psyché dans la littérature et l'art de l'antiquité).

The Athenaeum, n° 2749, 3 juillet 1880 : The Song of Roland, translated into english verse by O'HAGAN. Kegan Paul. — LEGGE, The Religions of China, Confucianism and Tâoism described and compared with christianity. Hodder a. Stoughton; EDKINS, Chinese Buddhism, a volume of sketches, historical, descriptive and critical. Trübner. — WILLEMS, Les Elzevier. Bruxelles, Van Trigt (très recommandable). — Vox vulgi, a poem in censure of the parliament of 1661, by George Wither, now first edited by Dunn MACRAY. Parker. — HUNTER, A introduction to roman law. Maxwell (excellent). — Philological books (entres autres, la grammaire sanscrite de Whitney, qui « marque une époque dans l'histoire de la philologie sanscrite », la loi des Himyarites, trad. et éditée par PRIDEAUX, etc.). — BASTIAN, The brain as an organ of mind. Kegan Paul. — Milton Notes (David Masson). — Antiochus the great (Rawlinson). — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 27, 3 juillet 1880 : BUDDENSIEG, Die assyrischen Ausgrabungen u. das alte Testament. Heilbronn, Henninger (le meilleur travail sur le sujet, mais pourquoi faire intervenir la révélation ?). — Theodori episcopi Mopsuesteni in epistolas B. Pauli commentarii, the latin version with the greek fragments, with an introduction, notes and indices by SWETE. Vol. I. Cambridge. — Jahresberichte der Geschichtswissenschaft hrsg. v. ABRAHAM, HERMANN, MEYER. 1 Jahrg. 1878. Berlin, Mittler u. Sohn (livre indispensable à tout historien). — MEYER, Geschichte des Königreichs Pontos. Leipzig, Engelmann. 1879 (très utile; les principales questions traitées d'une manière très satisfaisante; long art. à consulter). — KNOTHE, Der Antheil der Oberlausitz an den Anfängen des dreissigsährigen Krieges 1618 bis 1623. Dresden, Burdach (bon). — MEYER, Atlas zur deutschen Geschichte. Essen, Bädeker (d'un grand profit pour les classes). — Berlin u. Petersburg, preussische Beiträge zur Geschichte der russisch-deutschen Beziehungen. Leipzig, Duncker u. Humblot (l'auteur doit être un Allemand des provinces baltiques et le même qui a écrit le livre « aus der Petersburger Gesellschaft » ; des remarques justes et des détails intéressants). — BECKER, Studia Apuleiana. Berlin, Weidmann. 1879 (traite deux questions : la différence de style qui existe entre les Métamorphoses et les autres ouvrages d'Apulée, et l'authenticité du *de mundo* attribué à Apulée; recherches soignées, claires, un peu prolixes, aboutissant à des résultats très vraisemblables). — KELLER, Epi-

legomena zu Horaz. Leipzig, Teubner (nombre infini de remarques, notes brèves et longues dissertations; complète les commentaires d'Horace que l'on possède, et sera très utile). — Tobler, Vom französischen Versbau alter u. neuer Zeit. Leipzig, Hirzel (Prolégomènes d'une métrique française, travail très original). — Das Veterbuch, hrsg. v. Franke. I. Lieferung. Einleitung, Antonius, Johannes. Paderborn, Schöningh (d'après le manuscrit de Leipzig; bonne étude). — Schmidt (E.), Beiträge zur Klopstock-Jugendlyrik. Strassburg, Trübner; Pawel, Klopstock's Oden, Leipziger Periode. Wien, Gerold (très grand éloge du travail de Schmidt, des critiques à adresser à l'ouvrage de Pawel).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 25, 23 juin 1880 : The chronology of ancient nations, an english version of the arabic text of the Athârul-bâkiya of Albîrûnî, transl. a. edit. by Sachau. London, Allen. 1879. (Landauer : texte et traduction de grande valeur.) — Hildebrandt, das altindische Neu-und Vollmondsopfer in seiner einfachsten Form. Jena, Fischer. (Garbe : très bon.) — Lommatzsch, Luther's Lehre vom ethisch-religiösen Standpunkte aus und mit besonderer Berücksichtigung seiner Thorie vom Gesetze. Berlin, Schleiermacher. 1879. (Düsterdieck : analyse détaillée de la doctrine de Luther).

Nachrichten von der Kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften, séance du 3 juin : Bollensen, die Recensionen der Sakuntala (présenté par Benfey); Erman, Bruchstücke der ober-ägyptischen Uebersetzung des alten Testaments (prés. par de Lagarde); Schering, photographies des lettres de Sophie Germain à Gauss.

Theologische Literaturzeitung, n° 14, 3 juillet 1880 : Hitzig's Vorlesungen über biblische Theologie u. messianische Weissagungen des alten Testaments, hrsg. v. Kneucker. Karlsruhe, Reuther. (Baudissin : utile.) — Langen, Johannes von Damaskus, eine patristische Monographie. Gotha, Perthes. 1879. (Herrmann : assez bon.) — Denifle, Tauler's Bekehrung. Strassburg, Trübner. (Möller : démonstration frappante.) — Reuss (R.), Notes pour servir à l'histoire de l'Église française de Strasbourg 1538-1794. Strasbourg, Treuttel et Würtz. (Schott : court, clair, et reposant sur des études exactes.) — Makarij, Geschichte der russischen Kirche. Band IX, th. IV. (En russe.) Petersbourg. 1879. (Bonwetsch : ouvrage de mérite.) — Nebe, Zur Geschichte der Predigt, Charakterbilder der bedeutendsten Kanzelredner. 3 Bände. Wiesbaden, Niedner, 1879. (Meier : précieuse contribution à l'histoire de la prédication.) — Gerok, Albert Knapp als schwäbischer Dichter. Stuttgart, Knapp. 1879.

Rassegna settimanale (la), n° 131, 4 juillet 1880 : d'Ancona, Canti narrativi del popolo siciliano. — De Nino, Gentile da Leonessa. — Pieretti, La Vita solitaria di Giacomo Leopardi. — Bibliografia : Vannucci, Proverbi latini illustrati. Milano, tipografia lombarda.

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : Aspelin, Antiquités du Nord finno-ougrien; trad. franç. p. Biaudet. IV. Helsingfors, Edlund. 15 fr. — Bender, Rom und römisches Leben im Alterthum. IIer Halbband. Tübingen, Laupp. 6 m. — Culmann, neueste Theorie der Palatale in den indo-iranischen Sprachen. Leipzig, Fleischer, 1 m. — Denicke, die Hansestädte, Dänemark u. Norwegen von 1369 bis 1376. Halle, Niemeyer. 7 m. — Fiorentino, Jordani Bruni Nolani opera latine conscripta. Vol. I, pars I, Napoli, Furchheim. 14 fr. — Hoernle, a comparative grammar of the Gaudian languages. London, Trübner. 18 s. — Janson, das Königthum Günther' s von Schwarzburg, eingeleitet v. Weizsäcker. Leipzig, Veit. 3 m. 60. — Kuppelgrab (das) bei Menidi, hrsg. vom deutschen archäologischen Institute in Athen.

Athènes, Wilberg. 8 m. — Lessing's Laocoon, hrsg. u. erläutert v. Blümner. 2e Auflage. Berlin, Weidmann. 12 m. — Lévêque (E.), les mythes et les légendes de l'Inde et de la Perse dans Aristophane, etc. Belin. 7 fr. 50. — Loening, der Reinigungseid bei Ungerichtsklagen im deutschen Mittelalter. Heidelberg, Winter. 10 m. — Martens, politische Geschichte des Langobardenreichs unter König Liutprand, (712-744). Heidelberg, Koester. 2 m. — Moeller, der Fürstbischof von Würzburg Franz Ludwig von Erthal (1730-1795). Passau, Deiters. (74 p.) — Panzer, Wido von Ferrara de scismate Hildebrandi, eingeleitet v. Maurenbrecher. Leipzig, Veit. 1 m. 80. — Pic, ueber die Abstammung der Rumänen. Leipzig, Duncker u. Humblot. 5 m. — Portalis et Beraldi, les graveurs du XVIIIe siècle. Tome I. Morgand et Fatout. 30 fr. — Schulze, Mykenai, eine kritische Untersuchung der Schliemann'schen Alterthümer unter Vergleichung russischer Funde. Petersburg, Röttger. 1 m. 50. — Shilleto, Thucydides. book II, with collation of the two Cambridge Mss, and the Aldine a. Juntine editions. Bell. 5 s, 6 d. — Yanzolini, Istorie delle fabbriche di majoliche metaurensi. Milano, Hoepli, 23 fr. — Zingerle, Beiträge zur Geschichte der Philologie. I Th. De carminibus latinis saec. XV et XVI ineditis. Innsbruck, Wagner. 4 m.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Quatorzième année 26 Juillet 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 427, 10 juillet 1880 : Green, History of the english people. IV. Macmillan. (Gardiner : suite de ce grand ouvrage, mais d'assez nombreuses erreurs de détail.) — Scoones, Four centuries of english letters. Kegan Paul. (Saintsbury.) — Crofton, The english gipsies under the Tudors. Manchester, Heywood ; Smith, Gipsy life or our gipsies and their children. Haughton. (Groome : le livre de Crofton est une autorité et surpasse les ouvrages du même genre; celui de Smith contient des erreurs et des plagiats.) — Correspondence : Goldziher, Endogamy and polygamy among the Arabs. — Dryden, Menhirs and dolmens in the district of Otranto. — Evening mass. (Warren.) — The antiquity of the tombs at Mykenae. (Sayce.) — Fletcher's and Shakspeare's triple endings. (Furnivall.) — Caird, An introduction to the philosophy of religion. Glasgow, Maclehose. (Green.) — Budge, Assyrian texts, being extracts from the annals of Shalmaneser II, Sennacherib and Assurbanipal, with philological notes. Trübner. (Sayce : livre fait avec soin et conscience; début dont il faut féliciter l'auteur.) — De Tiesenhausen, Notice sur une collection de monnaies orientales de M. le comte Stroganoff. St-Pétersbourg. (Stanley Lane Poole : mérite d'être signalé à cause de l'intérêt qu'offrent des monnaies, du reste excellemment décrites.) — Archaeological discoveries in Liguria. (Barnabei.)

The Athenæum, n° 2750, 10 juillet 1880 : Smith and Cheetham, Dictionary of Christian antiquities. 2 vols. Murray. (Des lacunes et des faiblesses, mais très précieux.) — Stephen, Pope. (English men of letters.) Macmillan. (Un des meilleurs essais de la collection.) — Historical and antiquarian publications. — Sir John Fielding and the Wilkes Riots. (Barnett Smith.) — University college, Gower street. — Demay, Le costume au moyen âge d'après les sceaux. Dumoulin. (Œuvre très louable.) — Notes from Athens. (P. Lambros.)

Literarisches Centralblatt, n° 28, 10 juillet 1880 : Renan, l'église chrétienne. Livre VI. Calmann Lévy. 1879. (Ecrit avec talent, ensemble fort bien groupé, remarques frappantes et combinaisons heureuses, connaît les travaux allemands, mais ne les cite pas.) — Tollin, Michael Servet u. Martin Bucer. Berlin, Mecklenburg. (Excellent livre.) — Schulte, die sogenannte Chronik des Heinrich von Rebdorf, ein Beitrag zur Quellenkunde des xiv^en Jahrhunderts. Münster, Theissing. 1879. (Très soigné.) — Peters, Untersuchungen zur Geschichte des Friedens von Venedig. Hannover, Hahn. 1879. (Très bon travail où il faut donner raison à l'auteur dans les points principaux.) — Buser, Lorenzo de Medici als italienischer Staatsmann. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1879. (Beaucoup de détails intéressants.) — Krebs, die Schlacht am weissen Berge bei Prag (8 nov. 1620) im Zusammenhange der kriegerischen Ereignisse. Breslau, Koebner. 1879. (La description la plus détaillée de la bataille de la Montagne Blanche.) — Kneisel, Leitfaden der historischen Geographie. III. zur Geschichte der Neuzeit. Berlin, Weidmann. 1879. (Mauvais.) — Hueffer, der Rastadter Congress u. die zweite Coalition. Bonn, Marcus. 1879. (Analyse du livre.) — Du Prel, die deutsche Verwaltung in Elsass-Lothringen, 1870-1879. Strassburg, Trübner. 1879. (aura quatre livraisons, intéressant à tous les points de vue.) — Andree, allgemeiner Handatlas in 86 Karten mit erläuterndem Text. I. Lief. Bielefeld, Velhagen u. Klasing. (Pourra être très utile.) — Nordau, von Kreml zur Alhambra, Culturstudien. 2 vol. Leipzig. Schlicke. (Impressions personnelles qui font la valeur originale, mais aussi la faiblesse de l'ouvrage.) — Frankfurter, ueber die Epenthese von *i* und *u* im griechischen. Hamburg, Hoffmann u. Campe. 1879. (Instructif.) — Krause, Helius Eobanus Hessus, sein Leben u. seine Werke. Gotha, Perthes.

1879. (Travail très estimable sur le plus aimable des humanistes allemands.) — KINGSLEY, Briefe u. Gedenkblätter, hrsg. v. seiner Gattin, übersetz v. SELL. Gotha, Perthes. — HAHN, deutsche Poetik. Berlin, Hertz. 1879. (Peu pratique.) — WARSBERG, odysseische Landschaften. III : das Reich des Odysseus. Wien, Gerold. 1879. (Donne trop de prise à la critique dans la partie philologique et archéologique.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen n° 26, 30 juin 1880 : Documente privitóre la Istoria Românilor culese de Eudoxin de HURMUZAKI pubblicate sub Auspicüle Ministeriului Cultelor si al Instructiuni Publice. Volumul VI (1700-1750) cu portretul luĭ Dimitrie Cantemir. Bucurescu. 1878 ; Volum. VII. (1750-1818.) Bucurescu, 1876. (Bidermann : l'auteur de cette œuvre, de Hurmuzaki, est mort en 1874 ; mais on publie les deux volumes du recueil de documents qu'il avait préparés ; ce sont les deux derniers de l'ouvrage ; les documents, empruntés pour la plupart aux Archives de Vienne, sont en latin, en français et en allemand ; ils concernent non seulement la Roumanie, mais les Serbes de Hongrie et de Croatie, les guerres de l'Autriche et de la Russie avec la Turquie, durant le XVIII[e] siècle, la domination autrichienne en Valachie, la réunion de la Bukovine, etc.)

Nachrichten von der Kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Gœttingen : ERMAN, Bruchstücke der oberaegyptischen Uebersetzung des alten Testaments. (Présenté par de Lagarde ; fragments empruntés aux copies prises en 1848 en Angleterre par Moritz Schwartze.)

Rassegna Settimanale, n° 132, 11 juillet 1880 : GENTILE, Tusnelda e Tumelico. — Corrispondenza letteraria da Parigi, un nuovo libro sopra Napoleone Bonaparte. (il s'agit des deux premiers volumes de l'ouvrage de M. IUNG, Bonaparte et son temps, 1767-1799. Charpentier. L'auteur de l'art., après avoir analysé le livre, fait à M. Iung quelques graves reproches : de n'avoir pas cité l'ouvrage d'Arthur Böhtlingk, d'avoir oublié de citer Nasica, Coston, Libri, de n'avoir pas étudié dans les écrits de Bonaparte l'imitation des auteurs contemporains ; il le blâme aussi d'écrire dans un style peu châtié et d'abuser des citations de vers-proverbes.) — SALVADORI, Una contea della val di Chiana durante la guerra da Siena 1552-1554. — NERI, a proposito di Lucchetto Gattilusio. — La carta geologica d'Italia. (Lotti.) — *Bibliografia* : COGNETTI, Ragionamenti sopra la storia della letteratura italiana. Napoli, Stabilimento dell' Unione. 1879. (Beaucoup de critiques à faire.)

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : APELT, Untersuchungen ueber den Parmenides des Plato. Weimar. (56 p.) — BLOCH, Quellen und Parallelen zu Lessing's Nathan. Wien, Gottlieb. (80 p.) — CAMOENS' sämmtliche Werke, deutsch von STORK. II[er] Band. Schöningh, Paderborn. 6 m. — Canzoniere (il) portoghese Colocci-Brancutti pubblicato nelle parti che completano il codice Vaticano 1803 da E. Molteni. Halle, Niemeyer. 20 m. — Dido, tragœdia ex segmentis priorum librorum Aeneidos composita ab auctore incerto cujus autographum possidet bibliotheca Leidensis, ed. W. H. D. SURINGAR. Leyde, van der Hoek. — CHAMPFLEURY, Histoire de la caricature sous la Réforme, la Ligue et de Louis XIII à Louis XVI. Dentu. 5 fr. — DELAHANTE, Une famille de finance au XVIII[e] siècle. Hetzel. — DU BOYS, Catherine d'Aragon et les origines du schisme anglican. Palmé, 7 fr. 50. — EBERT, allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendland. II[er] Band. Leipzig, Vogel. 9 —. — FLIGIER, neuere ethnologische Entdeckungen auf der Balkanhalbinsel. Wien. (Chez l'auteur.) 80 pf. — FŒRSTEMANN, die Maya-Handschrift der k. öffentl. Bibliothek zu Dresden. Leipzig, Naumann. 200 m. — FŒRSTER, Richard

Wagner als Begründer eines deutschen Nationalstyls. Chemnitz, Schmeitzner. 75 pf. — HARTMANN, de hermocopidarum mysteriorumque profanatorum judiciis. Leipzig, Harrassowitz. (55 p.) — HERRMANN. Zeitgenössische Berichte zur Geschichte Russlands. IIer Band. Peter der Grosse und der Zarewitsch Alexei. Leipzig, Duncker u. Humblot, 5 m. 40. — HEYDEMANN, Verhüllte Tänzerin, Bronze im Museum zu Turin. Halle, Niemeyer. 2 m. — HOMMEL, Abriss der babylonisch-assyrischen u. israelitischen Geschichte von den ältesten Zeiten bis zur Zerstörung Babel's in Tabellenform. Leipzig, Hinrichs. 1 m. 50. — Lamprecht von Regensburg, Sanct Francisken Leben u. Tochter Syon, hrsg. v. WEINHOLD. Paderborn, Schöning. 8 m. — LANGGUTH, Untersuchungen über die Gedichte der Ava. Halle, Niemeyer. 4 m. — LINDNER, Geschichte des deutschen Reiches vom Ende des vierzehnten Jahrhunderts bis zur Reformation. I. Abth, IIer Band, IIe Hälfte. Braunschweig, Schwetschke. 5 m. — Mar Elias von Tirhan syrische Grammatik, hrsg. u. übersetzt v. BAETHGEN. Leipzig, Hinrichs. 10 m. — MENDE, Etude sur la prononciation de l'*e* muet à Paris. London, Trübner. (152 p.) — MICHAEL, die verlorenen Bücher des Ammianus Marcellinus. Breslau, Maruschke u. Behrendt. (32 p.) — NEYRAT, l'Athos, notes d'une excursion à la presqu'île et à la montagne des moines. Plon. 4 fr. 50. — OVERBECK, zur Geschichte des Canons, zwei Abhandlungen. Chemnitz, Schmeitzner. — PAULI, Etruskische Studien. II. Ueber die etruskischen Formen arnθial und larθial. Göttingen, Vandenhoeck. 1 m. 80. — PIETSCH, Gœthe als Freimaurer. Leipzig, Zechel. 1 m. 50. — PETZHOLDT, Bibliografia Dantea ab anno MDCCCLXV inchoata, accedente conspectu tabularum Divinam Comœdiam vel stilo vel calamo vel penicillo adhibitis illustrantium. Nova editio, duobus supplementis aucta. Dresden, Schönfeldt. 7 m. 50. — PINOT-DUCLOS (contes de), p. p. UZANNE. Quantin. 10 fr. — PIPER, die Sprache u. Literatur Deutschlands bis zum zwölften Jahrhundert. Th. II. Lesebuch des Alth. u. Altsächs. Paderborn, Schöningh. 3 m. — PLONCHER, della vita e delle opere di Lodovico Castelvetro. Conegliano, Cagnani. — RAUNIÉ, Chansonnier historique du XVIIIe siècle. 1re partie, tome IV. Quantin. 10 fr. — ROOSES, Geschichte der Malerschule Antwerpens von Q. Massijs by zu den letzten Ausläufern der Schule P. P. Rubens. I Hälfte. München, liter. art. Anstalt. 9 m. — SAINSBURY, Calendar of State papers. colonial series. V. 1661-1668. Longmans. 15 s. — SCHUCHARDT, Camoens, ein Festgruss. Gratz, Styria. (14 p.) — TCHIHATCHEF, Espagne, Algérie et Tunisie, lettres à Michel Chevalier. J. B. Baillère. 12 fr. — USTERI, zur Geschichte der französischen Aussprache, wissenschaftliche Beilage zum Programm der Kantonsschule in Zürich. (41 p.) — Veterbuch (das), hrsg. v. FRANKE. I Lief. Paderborn, Schöningh. 3 m. 60. — VOLLGRAF, greek writers of roman history. Leyden, Van der Hoek. (113 p.) — WEINKAUF, de Tacito dialogi, qui de oratoribus inscribitur, auctore. Ed. nova. Cöln, Roemke. 6 m. — WIESELER, zur Geschichte der neutestamentlichen Schrift u. des Urchristenthums. Leipzig, Hinrichs. 5 m. — WLISLOCKI, Haideblüthen, Volkslieder der transsylvanischen Zigeuner. Leipzig, Friedrich. 1 m.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31 Quatorzième année 2 Août 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 428, 17 juillet 1880 : MAHAFFY, A history of classical greek literature. 2 vols. Longmans. (Weldon : 1er art., beaucoup de critiques.) — SEGUIN, (miss), the Black Forest, its people and legends; the country of Passion Play. Strahan. (Hancock : intéressant.) — STEPHEN, Alexander Pope. (English men of letters.) Macmillan. (Stebbing : sévère pour le caractère de Pope, jugements justes et utiles sur ses œuvres.) — The antiquity of the tombs at Mykenae. (Murray.) — The second livre of Gray's « Elegy ». (Bayne.) — « Roncevalles » and « Juniper » in basque, latin and neo-latin. (L. L. Bonaparte.) — BASTIAN, The brain as an organ of mind. Kegan Paul. (Sully.) — Meetings of societies. — Art books (entre autres, « les illustrations des écrits de Savonarole publiées en Italie au XVe et au XVIe siècle par GRUYER. Firmin-Didot; COURAJOD, Léonard de Vinci et la statue de Francesco Sforza. Champion.

The Athenaeum, n° 2751, 17 juillet 1880 : A new variorum editio of Shakespeare, edited by FURNESS. Vol. V. King Lear. Lippincott. — MAHAFFY, A history of classical greek literature. 2 vols. Longmans. (Ouvrage très recommandable.) — The Exchequer Rolls of Scotland. A. D. 1264-1406. 3 vols. edited. by George BURNETT. Text of vol. I edited by John STUART. Treasury publications. — MILES, Pugilitisca, being one hundred and fortyfour years of the history of british boxing. I. Weddon. — Theological books (3 vols. importants : 1° The Imitation of Christ, being the autograph manuscript of Thomas a Kempis reproduced in fac-simile. Elliot Stock. 2° M. C. Le Pasteur d'Hermas, analyse accompagnée d'une notice, d'extraits et de notes. Fischbacher. 3° LE PAGE RENOUF, Lectures on the growth and origin of religion as illustrated by the religion of ancient Egypt. (Excellente contribution au sujet.) — Fernandez de Los Rios (not. nécrol.). — Three unpublished letters of sir Isaac Newton. — Art : (grand éloge de la brochure de M. E. SOLDI, l'art égyptien d'après les dernières découvertes).

Literarisches Centralblatt, n° 29, 17 juillet 1880 : ROTHE, theologische Encyclopädie, aus seinem Nachlasse hrsg. v. RUPPELIUS. Wittenberg, Koelling. (Petit livre à répandre.) — KNOODT, die Thomas-Encyclica Leo's XIII vom 4 August 1879. Bonn, Weber. — WOLF, Hypatia, die Philosophin von Alexandrien, ihr Leben, Wirken u. Lebensende nach den Quellenschriften dargestellt. Wien, Hölder. 1879. (Savant et bien exposé.) — KNABE, Geschichte der Stadt Torgau bis zur Zeit der Reformation. Torgau, Jacob. (Assez bon.) — Bibliotheca belgica, bibliographie générale des Pays-Bas. Livr. 1 et 2, Leipzig, List u. Franke. 1879. (Pratique et original.) — BUHL, zur Rechtsgeschichte des deutschen Sortimentsbuchhandels. Heidelberg, Winter. 1879. (Intéressant.) — SEGESSER, Ludwig Pfyffer und seine Zeit. Bern, Wyss. (Travail remarquable à certains égards, manque d'impartialité, appelle Coligny un « fanatique avide de sang. ») — FOURNIER, Gentz und Cobenzl. Geschichte der österreichischen Diplomatie in den Jahren 1801-1805, nach neuen Quellen. Wien, Braumüller. (Excellent.) — ZIEGLER, gesammelte Reden. Berlin, Staude. — BRUNS u. SACHAU, syrisch-römisches Rechtsbuch aus dem fünften Jahrhundert. Leipzig, Brockhaus. — MAHLOW, die langen Vocale *a e o* in den europäischen Sprachen. Berlin, Herrmann. 1879. (Très instructif.) — ZINGERLE, Beiträge zur Geschichte der Philologie. I. De carminibus latinis saec. XV et XVI ineditis. Innsbruck, Wagner. (Bon travail.) — SIEGLIN, die Fragmente des L. Cœlius Antipater. Leipzig, Teubner. 1879. (Quelques erreurs, prouve que Cœlius écrivit, outre le « bellum punicium », des « historiae. ») — Tacitus' Agricola, erklärt v. PRAMMER. Wien, Gerold. (Méthode critique

qu'on ne peut approuver.) — Goethe-Jahrbuch, hrsg. v. Ludwig Geiger. Erster Band. Frankfurt a. M. literarische Anstalt. (Excellent recueil sur lequel nous reviendrons peut-être.) — Prölss, Geschichte des neueren Dramas. I, 1. Leipzig, Schlicke. (Compilation maladroite.) — Schwann, der Godesberg und die Ara Ubiorum des Tacitus in ihrer Beziehung zu den « Castra Bonnensia ». Bonn, Hanstein. (Prouve que l'ara Ubiorum était située sur le Godesberg, et non auprès de Cologne.) — Kekulé, über ein griechisches Vasengemälde im akadem. Kunstmuseum zu Bonn, Bonn. Strauss. 1879. (Il s'agit du mythe qui rapporte qu'Hélène naquit de l'œuf de Némésis.)

Theologische Literaturzeitung, n° 15, 17 juillet 1880 : Hollenberg, Hebräisches Schulbuch, 4e Auflage. Berlin, Weidmann. (Budde : à propager le plus possible.) — Löhr, zur Frage über die Echtheit von Jesaias 40-66, ein realkritischer Beitrag. II u. III Heft. Berlin, Wiegandt u. Grieben. (Guthe.) — Bredenkamp, Vaticinium quod de Immanuele edidit Jesaias. (VII, I-IX, 6) explicavit. Erlangen, Deichert. (Guthe). — Schultze, archäologische Studien über altchristliche Monumente. Wien, Braumüller. (Overbeck : excellent et, à tous les points de vue, digne d'éloge.) — Duchesne, Etude sur le *Liber pontificalis*. Thorin. 1877. (Harnack : s'occupe, à propos du livre de Duchesne, des travaux de Lipsius sur la chronologie des papes.) — Wolfsgruber, Giovanni Gersen, sein Leben u. sein Werk de imitatione Christi. Augsburg, Huttler. Möller : recherches peu solides au point de vue scientifique et résultats manqués dans leur ensemble.) — Tollin, Servet u. die Oberländischen Reformatoren. I Band. Servet u. Butzer. Berlin, Mecklenburg. (Möller : travail d'un mince profit.) — Reusch, Galilei u. die Jesuiten. Bonn, Weber. 1879. (Möller : jugements justes et sensés.) — Iken, Joachim Neander, sein Leben und seine Lieder. Bremen, Mueller. (Ritsch). — Schnabel, die Kirche und der Paraklet, eine biblische and kirchengeschichtliche Untersuchung. Gotha, Schloessmann. (Ritschl.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 27, 7 juillet 1880 : Meyer (Leo), An im griechischen, lateinischen und gothischen. Berlin, Weidmann. (Leo Meyer : art. analytique de l'auteur du livre.) — Briefwechsel des Freiherrn v. Meusebach mit Jacob u. Wilhelm Grimm, hrsg. v. Wendeler. Heilbronn, Henninger. (Ouvrage important pour la connaissance de l'histoire de la philologie allemande.) — The Dîpavamsa, an ancient Buddhist historical record, edited a. translated by Oldenberg. Williams a Norgate, London. (Jacobi : ce travail excellent rend à la science un grand service.)

Athenaeum belge (l'), n° 14, 15 juillet 1880 : De Ceuleneer, Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère. Bruxelles, Hayez. (Troisfontaines : 1er art. sur un livre dont nous entretiendrons bientôt nos lecteurs.) — Lewes, Problems of life and mind. IIIe série. London, Trübner. (Delbœuf.) — Publications allemandes. (Analyse et apprécie les ouvrages : de Kaemmel sur le « développement du germanisme en Autriche », le Ier vol. de Brosch sur le Saint-Siège au xvie et au xviie siècle ; l'opuscule de l'étudiant Jugler sur l'Université de Leipzig en 1779 ; le livre de M. Flathe sur l'école de Sainte Afra ; les fragments de mémoires de Leo ; le nécrologe de Weigand dû à M. Bindewald et la grammaire française de Lücking, parue chez Weidmann.) — Bulletin, (Van den Gheyn, le nom primitif des Aryas. Bruxelles. Ch. M : intéressant ; Travaux de numismatique de M. Serrure ; les œuvres de Bernard Palissy, p. p. France.) — La réforme de l'enseignement moyen. (P. T. : à propos de l'opuscule de M. Voituron, paru chez Mayolez).

Rassegna Settimanale, n° 133, 18 juillet 1880 : Masi, Dionigi Diderot.

(Etude à propos du travail de Scherer. (Calmann Lévy) et de celui de Caro dans la *Revue des Deux-Mondes*.) — CESTARO, I Gesuiti in Cina nel secolo XVIII. — F. T : gli scritti varii di Antonio Ranieri. (Sur le Ier vol. des « scritti varii » de Ranieri. Napoli, Morano.) — *Bibliografia :* de FRANCESCHI, L'Istria, note storiche. Parenzo, Coana. 1879; FAMBRI, La Venezia Giulia, studi politico-militari con pref. di R. BONGHI. Venezia, Naratovitch. — GAMBILLO, Il Trentino, appunti e impressioni di viaggio. Firenze, Barbèra. — LEROY-BEAULIEU (An.), Un empereur, un roi, un pape, une restauration. Charpentier. (Observations ingénieuses et profondes, cp. *Revue critique*, art. 75, p. 312.) — PERVANOGLU, Culturbider aus Griechenland. Leipzig, Friedrich. (Généralités vagues, style défectueux.)

Livres nouveaux (on peut se procurer ces livres à la librairie Ernest Leroux) : ABBOTT, Par palimpsestorum Dublinensium. Longmans. 21 s. — ALLEN, der Farbensinn, mit Einleitung v. KRAUSE. Leipzig. Günther. 5 m. — AUSFELD, Lambert von Hersfeld u. der Zehntstreit zwischen Mainz, Hersfeld u. Thüringen. Marburg, Elwert. 1 m. 50. — BARBEY D'AUREVILLY, Gœthe et Diderot. Dentu. — BERNARD et BRUEL, Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny. II. Impr. Nation. Bruchstücke der oberägyptischen Uebersetzung des alten Testaments, hrsg. v. ERMAN. Göttingen, Dietrich. 40 p.— Chroniken (die) der niedersächsischen Städte vom XIVen bis ins XVIe Jahrh. XVIer Band. Braunschweig. II. Leipzig, Hirzel. 16 m. — Corpus juris canonici. ed. Lipsiensis II, recogn. FRIEDBERG. Fasc. IX. Leipzig, Tauchnitz. 4 m. — FLEURY, Histoire de l'église de Genève. Palmé. 10 fr. — FRIEDRICH, Biographie des Barkiden Mago. Wien, Konegen. (54 p.) — HUBER-LIEBENAU (v.), über das Kunstgewerbe der alten u. neuen Zeit. Berlin, Habel. 1 m. 50. — ILGEN, Markgraf Conrad von Montferrat. Marburg, Elwert. 2 m. — LABAN, die Schopenhauer-Literatur. Leipzig, Brockhaus. 2 m. 50. — LAGARDE (de), Orientalia, Heft II. (Erklärung Hebräischer Wörter; über den Hebräer Ephraims von Edessa.) Göttingen, Dieterich. 3 m. — Le Mistère du Viel Testament, p. p. le baron James de ROTHSCHILD. t. II. Firmin-Didot. 10 fr. — Le saint Voyage de Jherusalem du seigneur d'Anglure, p. p. BONNARDOT et LONGNON. Firmin-Didot. 10 fr. — MEYDENBAUER, Kant oder Laplace? Marburg, Elwert. 1 m. 20. — Modern american lyrics, edited by KNORTZ a. DICKMANN. Leipzig, Brockhaus. 4 m. — MUFF, Was ist Cultur? Halle, Mühlmann. (35 p.) — MÜNZ, die Erkenntniss = u. Sensations theorie des Protagoras. Wien, Konegen. (36 p.) — NOHLE, die Staatslehre Plato's in ihrer geschichtlichen Entwickelung. Jena, Frommann. 4 m. — OEHLER, de simplicibus consonis continuis in graeca lingua sine vocalis productione geminatarum loco positis. Leipzig, Hinrichs. 1 m. 20. — PAUCKER, subrelictorum lexicographiae latinae scrutarium. Berlin, Calvary. 3 m. — PHILIPPI, zur Reconstruction der Weltcarte des Agrippa. Marburg, Elwert. 1 m. 50. — RYGH, Norske Oldsagar ordnede og forklarede. I. Christiana. Cammermeyer. 12 m. 50. — SCHRÖDER, die niederländischen Colonien in Norddeutschland zur Zeit des Mittelalters. Berlin, Habel. 50 pf. — Studien (historische), hrsg. v. ARNDT, NOORDEN, VOIGT, etc. I u. II. Heft. Leipzig, Veit. 5 m. 40. — TODHUNTER, a study of Shelley. Kegan Paul. 7 s. — Weisthümer (die Tirolischen), hrsg. v. ZINGERLE u. INAMA-STERNEGG, III. Theil. Wien, Braümuller. 12 m. — WENDRINSKY, Kaiser Joseph II. Wien, Braumüller. 8 m. — WÜSTENFELD, das Heerwesen der Mahumedaner u. die arabische Uebersetzung der Taktik des Aelianus, aus einer arabischen Handschrift der herz. Bibl. zu Gotha übersetzt. Göttingen, Dieterich. 6 m.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 32 Quatorzième année 9 Août 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 429, 24 juillet 1880 : Ingram, Edgar Allan Poe, his life, letters and opinions. 2 vols. Hogg (Conway). — A treatise on the authorship of Ecclesiastes. Macmillan (W. R. Smith). — The song of Roland, translated into english verse by O'Hagan. Kegan Paul (Nicol). — Mahaffy, A history of classical greek literature. Longmans (Welldon. 2e art. : style aisé, passages d'un grand intérêt, les poètes traités d'une façon plus satisfaisante que les prosateurs, il semble que l'auteur aurait pu mieux faire). — Current literature. — Inscription from Halicarnassus (rectification de M. Newton). — The « tomb of St Luke » at Ephesus (Dennis). — Mykenaean antiquities (Sayce et Murray). — St Loy (Dryden). — Milton's « wite-watered shore » (Ridgeway). — St Peter's sister (Coote). — German libraries and librarians (Seligmann). — British topography (Harrison : annonce la publication prochaine d'un « Index to the topographical literature of England and Wales », pour l'Index Society). — The first icelandic book printed in England (Krebs ; c'est le « Recentissima antiquissimae linguae septentrionalis incunabula, id est, grammaticae islandicae rudimenta, 4°, Hafniae 1651, réimprimé à « Oxoniae, e theatro Sheldoniano. A. D. 1688 »). — Lankester, Degeneration, a chapter in Darwinism. Nature series. Macmillan (Grant Allen). — Kains-Jackson a. Lubbock, Our ancient monuments and the land arround them. Elliot Stock (Dryden).

The Athenaeum, n° 2752, 24 juillet 1880 : Goldsmid, James Outram, a biography. Smith, Elder a. Co. — Simpson, Documents illustrating the history of St. Paul's cathedral, edited for the most part from original sources. Camden society. — Ingram, Edgar Allan Poe, his life, letters and opinions. 2 vols. Hogg. (Ouvrage qui mérite les remerciements de tous les amis de la littérature.) — Oriental literature (comptes-rendus sur Trenckner, pali miscellany, part. I. Williams a. Norgate ; Budge, Assyrian texts, being extracts from the annals of Shalmaneser II, Sennachérib and Assur-banipal. Trübner ; Friederici, bibliotheca orientalis for 1879 ; Regnaud, le dix-septième chapitre du Bhâratiya-Natyâçâstra, intitulé Vâgabhinaya. Leroux ; Lepsius, nubische Grammatik, etc.). — The Imitation of Christ. (Elliot Stock.) — « The melancholy Jaques ». (Crawfurd.) — Orego, Rowlandson the caricaturist, a selection from his works. 2 vols. Chatto a. Windus — The Torlonia Museum at Rome.

Literarisches Centralblatt, n° 30, 24 juillet 1880 : Räbiger, Theologik oder Encyclopädie der Theologie. Leipzig, Fues. (Très bon de forme et d'esprit.) — Fessler, Mar Samuel, der bedeutendste Amora, ein Beitrag zur Kunde des Talmud. Breslau, Schletter. 1879. (Mérite beaucoup de reproches.) — Publications de la Société de l'Orient latin, série historique. II. Quinti belli sacri scriptores minores... edidit Röhricht. Genève, Fick. 1879. (Compte-rendu détaillé.) — Fürstenbergisches Urkundenbuch. IV Band. Quellen zur Geschichte der Grafen von Fürstenberg vom Jahre 1480-1509, unter Beihülfe v. Baumann, bearbeitet v. Riezler. Tübingen, Laupp. (Excellent.) — Christoph Falk's elbingisch-preussische Chronik. Lobspruch der Stadt Elbing u. Fragmente, hrsg. v. Toeppen. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1879. — Die Geschichte des Elsass, ein Buch für Schule und Haus. Strassburg, Schultz. (Bon pour l'enseignement en Alsace.) — Beyschlag, Erinnerungen an Albrecht Wolters. Zeitz, Strien. — Zamahsari... al-Mufassal opus de re grammatica arabicum, ad fidem codicum manuscriptorum edid. Broch, editio altera. Christiania, Malling. 1879. (Améliorations très louables.) — Meyer (Leo), griechische Aoriste, ein Beitrag zur Geschichte des Tempus-und Modusgebrauchs im griechischen. Berlin, Weidmann. 1879. (Très estimable.) — Chardry's Josaphaz, set Dormanz und Petit Plet, hrsg. v. John Koch. Heilbronn, Henninger. (Bon.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 28, 14 juillet 1880 : BERTI, Documenti intorno a Giordano Bruno da Nola. Roma, Bocca (Sigwart : nouveaux et importants documents). — Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer übersetzt u. durch Untersuchungen zur historischen Topographie erläutert v. G. HOFFMANN. Leipzig, Brockhaus (Nöldeke : ouvrage d'une valeur durable). — HUTH, The life and writings of Henry Buckle. London, Sampson Low (Friedensburg : monographie détaillée qui décrit minutieusement la vie de Buckle et, en même temps, son activité d'écrivain). — Berthold von Regensburg, vollständige Ausgabe seiner deutschen Predigten, zweiter Band v. STROBL. Wien, Braumüller (Gœdeke : introduction de 20 pages sur les manuscrits, 400 pages serrées de variantes; qui les étudiera et qui lira ces sermons allemands? Pourquoi manque le tableau d'ensemble, le « Gesammtbild » qu'avait promis Pfeiffer ?)

Nº 29, 21 juillet 1880 : Zeitgenössische Berichte zur Geschichte Russlands, hrsg. v. HERRMANN. Band II. Peter der Grosse und der Zarewitsch Alexei. Leipzig, Duncker u. Humblot (Schirren). — WLASSAK, Zur Geschichte der negotiorum gestio, eine rechtshistorische Untersuchung. Jena, Fischer. 1879 (Hölder : bon début). — Vardhamâna's Ga*n*aratnamahodadhi, with the auhtor's commentary, edit. by EGGELING. Part. I (Adhyâya, I-III, 197). London, Trübner. 1879 (Zachariae : un modèle à tous égards, puisse l'ouvrage être bientôt achevé). — Eine Untersuchung in Betreff des menschlichen Verstandes von David Hume, übersetzt, erläutert u. mit einer Lebensbeschreibung Hume's versehen v. KIRCHMANN. Dritte Auflage. Leipzig, Koschny (G. E. Müller : il est impossible de comprendre Hume, d'après cette traduction, et il est difficile de décider ce qui est le plus étonnant, ou la patience et la candeur du public allemand qui a rendu possible une troisième édition de cette triste production, ou l'audace du traducteur qui offre au public une œuvre pareille).

Livres nouveaux (on peut se les procurer à la librairie Ernest Leroux) : Ausgrabungen (die) zu Olympia. IV. Uebersicht der Arbeiten u. Funde vom Winter u. Frühjahr 1878-79. Berlin, Wasmuth. 60 m. — BLASS, die attische Beredsamkeit. IIIe Abtheilung. IIer Abschnitt. Demosthene's Genossen u. Gegner. Leipzig, Teubner. 9 m. — Comicorum atticorum fragmenta, ed. Th. KOCK. vol. I. Antiquae comediae fragmenta. Leipzig, Teubner. 18 m. — EARLE, english plant names, from the tenth to the fifteenth century. Clarendon Press. 5 s. — EHLERS, italienische Grammatik. Leipzig, Teubner. 2 m. 40. — FAVRE (Jules), Conférences et mélanges. Hetzel. 3 fr. 50. — Festgabe zum fünfzigjährigen Doctorjubiläum des Herrn Geh. Rath Prof. Dr. Bluntschli. Heidelberg, Winter. 20 m. — FREEMAN, a short history of the norman conquest of England. Clarendon Press. 2 s. 6 d. — HARKAVY, Studien u. Mittheilungen aus der kaiserl. öffentl. Bibliothek zu Petersburg. III. Leipzig, Voss. 2 m. 50. — HECHT, Bankwesen u. Bankpolitik in den süddeutschen Staaten. 1819-75. Jena, Fischer. 5 m. 40. — Hesychii Milesii qui fertur de viris illustribus, librum recens. J. FLACH. Leipzig, Teubner. 75 pf. — ILWOF, das Postwesen in seiner Entwicklung von den ältesten Zeiten bis in die Gegenwart. Graz, Leuschner u. Lubensky. 1 m. 60. — KELLER, Epilegomena zu Horaz. IIIer Theil. Leipzig, Teubner. 8 m. — LENORMANT (Fr.), Etudes cunéiformes. Ve fascic. Maisonneuve. 4 fr. MAYOR a. SWAINSON, M. T. Ciceronis de natura deorum libri tres. vol. I. Cambridge, University Press. 10 s. 6 d.— MÜLLER (Luc.), Metrik der Griechen u. Römer. Leipzig, Teubner. 1 m. 50.— PAULI, etruskische Studien : II Heft. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. 1 m. 80. — Poetae latini minores, rec. et emend. Aem. BAEHRENS. Vol. II. Leipzig, Teubner. 1 m. 80. — Porphyrii quaestionum homericarum ad Iliadem pertinentium reliquiae, ed. SCHRADER. Fasc. I. Leipzig, Teubner. 6 m. — PULLING, Sir

Joshua Reynolds. Sampson Low. 3 s. 6 d. — Roby, a latin Grammar for schools. Macmillan. 4 s. 6 d. — Zimmer (C.), Aramaismi Jeremiani. Quedlinburg. Vieweg. 3 m.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 33 Quatorzième année 16 Août 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 430, 31 juillet 1880 : Kossuth, Memories of my exile. Cassell, Petter a. Galpin. — Mulhall, The progress of the world in arts, agriculture, commerce, manufactures, instruction, railways and public wealth since the beginning of the nineteenth century. Stanford. (Ravenstein : à n'accepter qu'avec précaution.) — The Lay Folk's Mass Book, with appendix, notes and glossary by Simmons. Trübner. (Knowles : excellente édition de cet ancien « massbook » de Dan Jeremy.) — The Watson-Gordon professorship. (Hamerton.) — Some basque notes and queries. (Webster.) — The Vannic inscriptions. (Sayce.) — Edgar Poe's life. (Ingram.) — The second line of Gray's « elegy ». (Butler.) — Max Müller, The sacred books of the east, vol. IV, V and VII. Oxford, Clarendon Press. (Sayce : Il faut féliciter l'Université, aussi bien que M. Max Müller et ses collaborateurs, de la rapidité avec laquelle se succèdent les volumes de cette collection; sur le IVe vol., traduction du Vendidâd par M. James Darmesteter, voir *Revue critique*, n° 23, art. 113.) — Newton, Essays on art and archaeology. Macmillan. (Mahaffy : recueil d'études excellentes sur les inscriptions grecques, sur Mycènes, sur Olympie, etc.)

The Athenaeum, n° 2753, 31 juillet 1880 : Monsieur Guizot in private life 1787-1874, by Madame de Witt, translated by Simpson. Hurst a. Blackett. — The poetical works of James Russell Lowell, with a critical preface by William Michael Rossetti. Ward, Lock a. Co. — Lenormant, Les origines de l'histoire d'après la bible et les traditions des peuples orientaux. Maisonneuve. (Ouvrage qui se distingue, comme toutes les productions de l'auteur, par le savoir et l'éclat; il apporte une telle masse d'informations et montre tant d'habileté dans la combinaison des faits que ses arguments sont toujours « suggestifs », sinon convaincants.) — Theocritus, Bion and Moschus, rendered into english prose by A. Lang. Macmillan. (Bon.) — Walpole, A history of England from the conclusion of the great war in 1815. Vol. III. Longmans. (Très long article sur cet ouvrage; beaucoup de critiques; c'est du journal, et non de l'histoire; les réflexions sont celles d'un gazetier, et non celles d'un profond observateur; « Philistine history ».) — A treasury of english sonnets, edited from the original sources, with notes and illustrations by Main. Manchester, Ireland. — School manuals of french history. (Entre autres, France, by Charlotte M. Yonge. (Mauvais, cp. *Revue critique*, n° 15, art. 71); la traduction abrégée de l'Histoire de France de M. Guizot, par M. Gust. Masson; et Modern France. 1814-1879, de M. Browning (qui fourmille d'erreurs). — Antiquarian publications. — « The melancoly Jaques » (Grant Allen et Nicholson). — Edgar Allan Poe. (Gostwick.) — The trial of Charles I. (Edward Scott : cinq lettres à propos du jugement de Charles Ier.) — Eliot James, Indian Industries. Allen. (Très utile.) — Burn, Old Rome, a handbook to the ruins of the City and the Campagna. Bell a. Sons. (Description abrégée des ruines et précis des découvertes archéologiques des dernières années; peu de critiques à faire; une prochaine édition fera de cet « epitome » un manuel irréprochable.) — The royal archaeological institute. — The private collections of England, Wentworth Castle, Barnsley.

Literarisches Centralblatt, n° 31, 31 juillet 1880 : Douen, Clément Marot et le psautier huguenot. II. Paris, Impr. nation. (Ouvrage très remarquable, et pour l'histoire du protestantisme français, comme pour celle du chant d'église, travail de premier rang.) — Baumann, Handbuch der Moral nebst Abriss der Rechtsphilosophie. Leipzig, Hirzel. 1879. — Wiedemann, Geschichte Aegyptens von Psammetich I bis auf Alexander

den Grossen nebst einer eingehenden Kritik der Quellen zu einer ägyptischen Geschichte. Leipzig, Barth. (Recueil très soigné de tous les matériaux sur la dernière époque de l'histoire d'Egypte; trop de prétentions toutefois et peu de critique.) — Urkundenbuch der Stadt Augsburg, hrsg. v. Meyer. II B. Die Urkunden vom Jahre 1347-1399. Augsburg, Lampart. 1878. — Brisch, Geschichte der Juden in Cöln und Umgebung. I. Mühlheim, Meyer. 1879. (Sans valeur scientifique.)— Romarinus, In Platonis Protagoram explanationes. Turin, Loescher. (Bon.) — Minor, Christian Felix Weisse. Innsbruck, Wagner. (Très fouillé.) — Brahm, Gœthe und Berlin. Berlin, Weidmann. (Quelques exagérations.)

Livres nouveaux (qu'on peut se procurer à la librairie Ernest Leroux) : Baye (Jos. de). L'archéologie préhistorique. 1 beau vol. gr. in-8, avec gravure sur bois. (E. Leroux, 20 fr.) — Becker, Das Recht des Besitzes bei den Römern. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 12 m. — Bûchelin der heiligen Margarêta, hrsg. v. Stejskal. Wien, Hölder (33 p.). — Catalogo dell'archivo della magnifica comunità de Este. Este, Longo (34 p.). — Cust, Linguistic and oriental essays. London, Trübner. — Deecke, Etruskische Forschungen. IV Heft. Stuttgart, Heitz. — Earle, English plant names from the tenth to the fifteenth century. Clarendon Press. 5 s. — Forcella, Catalogo dei manuscritti relativi alla storia di Roma che si conservano nella Bibliotheca Vaticana T. II. Rome, Bocca. 15 fr. — Geschichtsquellen der Provinz Sachsen u. angrenzender Gebiete. II[er] Band. Halle, Hendel. 12 m. 50. — Hartmann, Das Oberammergauer Passionsspiel in seiner ältesten Gestalt, zum ersten Male hrsg. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 6 m. — Herwerden (Van), Lapidum de dialecto attica testimonia. Utrecht, Beijers (83 p.). — Hildesheimer, De libro qui inscribitur de viris illustribus urbis Romae quaestiones historicae. Berlin, Mayer u. Müller (121 p.). — Lindner, Geschichte des deutschen Reiches vom Ende des vierz ehnten Jahrhunderts bis zur Reformation. I Abth. Braunschweig, Schwetschke. — Martens, Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères. Tome V. Traités avec l'Allemagne. 1656-1762. Pétersbourg, Devrient. 10 fr. — Mélanges historiques, choix de documents. 2[e] série. Tome III. Paris, Firmin-Didot. 12 fr. — Meyer, Griechische Grammatik. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 9 m. 50. — Novalis' Briefwechsel mit Friedrich und August Wilhelm, Charlotte u. Augustine Schlegel, hrsg. v. Raich. Mainz, Kirchheim. 2 m. 40. — Playfair, The cities and towns of China, a geographical dictionary. London, Trübner. 25 s. — Putman, Studien over Calderon en zijne geschriften. Utrecht, Beijers (490 p.). — Racinet, Le costume historique, livr. 9. Firmin-Didot. 12 fr. — Rieger,, Klinger in der Sturm=und Drang-periode dargestellt. Darmstadt, Bergsträsser. 8 m. 60. — Ritter, Politik u. Geschichte der Union zur Zeit des Ausganges Rudolf's II u. der Anfänge des Kaisers Mathias. München, Franz (88 p.). — Sainte-Beuve, Nouvelle correspondance, avec des notes de son dernier secrétaire. Calmann Lévy. 3 fr. 50. — Schletterer, Giovanni Battista Pergolese. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 1 m. — Sell, Aus Religions=und Kirchengeschichte. Darmstadt, Bergsträsser. 4 m. — Skeat, Etymological dictionary of the english language. Part. III. Clarendon Press. 10 s. 6 d. — Thukydides, die drei Reden des Perikles, übersetzt u. erklärt v. Kraz. Nördlingen, Beck. 1 m. — Tiele, Manuel de l'histoire des religions. Trad. du hollandais par Vernes. E. Leroux. 4 fr. — Tripier Le Franc, Histoire de la vie et de la mort du baron Gros. Martin.— Urkunden der Päpste vom Jahre 748 bis zum Jahre 1198. ges. u. hrsg. v. Pflugk-Harttung. I. Band, II Abth. Tübingen, Fues (p. 169-388).— Wegele, Beiträge zur Specialgeschichte der Rheinlande. II Band. Coblenz, Hergt. 3 m. 60.

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

LE LIVRE

REVUE MENSUELLE

PARAISSANT LE 10 DE CHAQUE MOIS DEPUIS LE 10 JANVIER 1880

Nous ne saurions trop appeler l'attention sur cette très importante revue, qui a pour but de relater mensuellement les grands et petits événements du monde intellectuel et de présenter, outre la critique succincte des principaux livres nouvellement parus, des études bibliographiques très instructives et attrayantes sur les livres anciens et modernes et sur tout ce qui s'y rattache par la pensée, l'expression, l'exécution ou la forme.

Parmi les journaux de ce genre publiés jusqu'à ce jour, cette Revue sera assurément l'entreprise la plus complète à tous égards, par l'ampleur de ses conceptions, l'originalité et la variété de ses articles, et aussi par l'universalité de ses jugements sur tous les ouvrages imprimés *ubi et orbi*.

A cette époque de vulgarisation progressive, le libre-échange des pensées n'est pas propagé en raison directe des conceptions incessantes de l'esprit humain. Un recueil de bibliographie critique universelle, sagement compris, présenté sous une forme attrayante, sans aridité, et dirigé avec un esprit pratique et indépendant, doit donc être appelé à conquérir une place honorable en France et à l'étranger parmi un public restreint, mais délicat, trop légèrement tenu au courant des diverses productions incessamment publiées.

Le format du **Livre**, grand in-8° colombier, permet les reproductions de toute nature, les ornementations d'époques et de styles différents, de même que les illustrations par les procédés variés qui rentrent dans le domaine artistique des grands ouvrages de luxe. — Chaque livraison est divisée en trois séries bien distinctes et paginées à part :

1° LA PARTIE TECHNIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE, comprenant de 32 à 48 pages tirées sur beau papier vergé de Hollande, avec illustrations dans le texte et hors texte.

2° LA BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE, ou Etudes variées sur les œuvres récentes françaises et étrangères; cette partie imprimée à deux colonnes, sur papier teinté chamois, et formant mensuellement environ soixante pages.

3° LA BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIQUE, ou Catalogue raisonné des publications du mois précédent. — A cette dernière division sont joints les Catalogues à prix marqués des principaux LIBRAIRES-BOUQUINISTES formant, ainsi groupés, une sorte de monographie des livres rares et curieux en vente sur tous les points de l'Europe.

Une collaboration d'écrivains éminents et de spécialistes judicieux attachée à la Revue **le Livre** apporte à son fonctionnement cette variété précieuse qui doit exister dans une publication aussi complexe. Les correspondances étrangères sont confiées aux écrivains les plus autorisés de chaque pays. Cette revue répond à un besoin général; elle s'adresse à la fois aux gens du monde, aux littérateurs, aux savants, aux bibliophiles, aux curieux, à tous ceux qui vivent de l'esprit et par l'esprit et qui tiennent à se renseigner scrupuleusement sur tout ce qui s'écrit, se dit, s'imprime, nous ajouterions même sur tout ce qui *se pense* chaque jour à l'intérieur et à l'extérieur.

Les abonnements partent du 10 de chaque mois et ne se font que pour une année.

Paris..................................	**40** fr.
Province................................	**42** fr.
Etranger (Union postale — 1re zone)...	**48** fr.
Etranger (Union postale — 2e zone)....	**50** fr.
Etranger (hors de l'Union)............	**60** fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, 7, rue Saint-Benoît, chez tous les libraires, ou à tous les bureaux de poste. — Pour toute communication relative à la rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** rédacteur en chef, et, pour ce qui concerne l'administration, à **M. A. Quantin,** imprimeur-éditeur-gérant.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 34 Quatorzième année 23 Août 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 431, 7 août 1880 : The voyages and works of John Davis the navigator, edited with an introduction and notes, by MARKHAM (Wickham). — PELAYO, Historia de los heterodoxos españoles. Tomo I. Madrid (Webster : très curieux et très instructif, style clair, sans diffusion et sans emphase). — FITZGERALD, Croker's Boswell, and Boswell : studies in the « Life of Johnson ». Chapman a. Hall (Courtney). — Hellenica, a collection of essays on greek poetry, philosophy, history and religion, edited by ABBOTT. Rivington (Symonds : livre qui donne la mesure de l'état présent de la science en Angleterre; œuvre de neuf auteurs, dont six membres de l'Université d'Oxford et trois de celle de Cambridge; de M. Myers, sur Eschyle; de M. Abbott, sur la théologie et l'éthique de Sophocle; de M. Nettleship, sur la théorie de l'éducation dans la « République » de Platon; de M. Bradley, sur l'idée de l'état dans Aristote; de M. Courtney, sur Epicure; de M. Jebb, sur les discours de Thucydide; de M. Dakyns, sur Xénophon; de M. Strachan-Davidson, sur Polybe; de M. Myers, sur les oracles grecs; livre non moins utile au public qu'aux étudiants). — CARDONA, Della antica letteratura catalana, studii. Napoli, Furchheim (Gayangos : donnera aux Napolitains, compatriotes de l'auteur, une idée de la littérature provençale et de ses affinités). — Chant royal, translated from the provençal of Pierre Goudelin, 1579-1649 (Marzials). — The oratory latin play. — Mixed languages (Monro). — Some basque notes (L.-L. Bonaparte). — Milton's « wite water'd shore » (Watkins). — Is the charakter of Hamlet Shakspere's creation or not? (Furnivall.) — Gray's « Elegy » (Storr). — The Spinoza Monument at the Hague (Pollock). — The bases of greek syntax : DELBRÜCK, Syntactische Forschungen, vierter Band; die Grundlagen der griechischen Sprache. Halle, Waisenhaus (Wilkins).

The Athenaeum, n° 2754, 7 août 1880 : MONTAGUE, Campaining in South Africa, Reminiscenses of an officer in 1876. Blackwood. — Indian fairy tales, collected a. translated by Maive STOKES. Ellis a. White (livre de grande valeur). — GREEN, History of the english people. Vols. III. a. IV. Macmillan (très long art. sur les deux derniers volumes de cet ouvrage; beaucoup de peintures vives et brillantes). — CAIRD, An introduction to the philosophy of religion. Glasgow, Mac Lehose. — BELLEW, The races of Afghanistan being a brief account of the principal nations inhabiting that country. Calcutta, Thacker, Spink a. Co. — Philological books (METCALFE, The Englishman and the Scandinavian, or a comparison of anglo-saxon and old norse literature. Trübner (beaucoup de défauts). — The British Museum reading room (Cussans). — Edgar Allan Poe (Ingram). — An italian ghost story (J. Temple Leader). — Sanskrit manuscripts in Japan (Max Müller). — KAINS-JACKSON, Our ancient monuments and the land around them. Elliot Stock. — The royal archaeological institute.

Literarisches Centralblatt, n° 32, 7 août 1880 : WENGIERSKI, Chronik der evang. Gemeinde zu Krakau von ihren Anfängen bis 1657, deutsch bearbeitet v. ALTMANN. Breslau, Schlesinger. (Intéressant.) — STÆHELIN, de Wette nach seiner theologischen Wirksamkeit. Basel, Detloff. — PETER, zur Kritik der älteren römischen Geschichte. Halle, Waisenhaus. (Beaucoup de remarques importantes.) — LINDENSCHMIT, die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit. Mainz, Zabern. III Band, II Heft. (Suite excellente de cet ouvrage de valeur.) — Auszüge aus Ammianus Marcellinus, übers. v. COSTE. Leipzig, Duncker. 1879. (Assez bonne traduction d'extraits d'Ammien Marcellin.) — Urkundenbuch der Universität zu Leipzig von 1409 bis 1555, hrsg. v. STÜBEL. Leipzig, Giesecke

u. Devrient. 1879. (Très précieux.) — POOLE, a history of the Huguenots of the dispersion at the recall of the edict of Nantes. London, Macmillan. (Très satisfaisant.) — HERTKENS, Erinnerungen an Pater Petrus Hasslacher, Priester der Ges. Jesu. Münster, Aschendorff. 1879. — The Kalpasûtra of Bhadrabâhu edit. with an introduction, notes and a prâkrit-sanskrit glossary by Herm. JACOBI. Leipzig, Brockhaus. (Excellente publication.) — Publilii Syri Mimi sententiae, rec. G. MEYER. Leipzig, Teubner. (Très bon; retrouve les véritables « sententiae » de Syrus) — SCHLOSSAR, österreichische Cultur-und Literaturgeschichte mit besonderer Berücksichtigung der Steiermark. Wien, Braumüller. 1879. (Recueil d'études utiles et soignées.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 30, 28 juillet 1880 : BRÜCKNER, Peter der Grosse. Berlin, Grote. 1879. (Schirren : trop de divisions qui éparpillent l'intérêt; l'auteur ne reconnaît pas la grande importance de la guerre du Nord, qui domine et dirige la vie de Pierre le Grand et toute sa politique; beaucoup de sources négligées; des lacunes; certains points superficiellement traités.)

N° 31, 4 août 1880 : HELBIG, die Italiker in der Po-Ebene. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. (Deecke : ouvrage qui « rompt avec maint préjugé et qu'il faut saluer avec grande joie ».) — LANDSBERG, Ueber die Entstehung der Regel « Quidquid non agnoscit glossa, nec agnoscit forum. » Bonn, Marcus. (Ubbelohde : recherches faites avec méthode.) — MUNCKER, Lessings persönliches u. literarisches Verhältniss zu Klopstock. Frankfurt a. M. Rütten u. Löning. (Gœdeke : très louable.)

Theologische Literaturzeitung, n° 17, 31 juillet 1880 : TIELE's Kompendium der Religions-Geschichte, übersetzt u. hrsg. v. WEBER. Berlin, Schleiermacher. (Baudissin : jusqu'à présent, il n'y avait pas encore de manuel si utile et si nécessaire.) — SABATIER, Mémoire sur la notion hébraïque de l'esprit. Fischbacher. (Baudissin : très bon.) — BERGER (P.), l'ange d'Astarté. Fischbacher (Baudissin : écrit avec une grande « acribie ».) — WÜNSCHE, der jerusalemische Talmud in seinen haggadischen Bestandtheilen. Zürich, Verlags-Magazin. (Strack : malgré les défauts, suffisant et instructif.) — KAUTZSCH, Johannes Buxtorf der ältere. Basel, Bahnmaier. 1879. (Strack : tout ce qu'on sait sur le sujet est réuni dans ce travail, et fort habilement.) — The Imitation of Christ, being the autograph manuscript of Thomas a Kempis, de Imitatione Christi, reproduced in facsimile from the original preserved in the royal library at Brussels, with an introduction by RUELENS. London, Stock. (Bertheau : reproduction du manuscrit écrit de la propre main de Thomas a Kempis.) — WENGIERSKI, Chronik der evangelischen Gemeinde zu Krakau von ihren Anfängen bis 1657, in polnischer Sprache verfasst, deutsch bearbeitet v. ALTMANN. Breslau, Schlesinger. (Bertheau.) — POOLE, A history of the Huguenots of the dispersion at the recall of the edict von Nantes. London, Macmillan. (Schott : groupe habilement les matériaux déjà connus.) — SCHWARZ u. CARTMAN, Lehrbuch der Erziehung. Leipzig, Winter. (Strack.) — Bibliographie. (Pourquoi ne pas adopter l'ordre alphabétique?)

Rassegna Settimanale (la), n° 134, 25 juillet 1880 : C. GRANT, William Wordsworth (à propos de l'édition parue en 1879, « Poems of Wordsworth chosen and edited » by MATHIEU-ARNOLD). — BERTACCHI, Ancora del forese di Dante. — Bibliografia : FORNARI, Storia patria dal principio sino alla morte di Vittorio Emmanuele II re d'Italia, narrata ai giovinetti e al popolo in cento giornate. Paravia. 1879 (œuvre sans aucune importance scientifique et didactique, arrivée pourtant à sa 3^e^ édition). — DE CASTRO, Milano sotto la dominazione napoleonica, giusta le poesie, le caricature, etc. Milano, Dumolard (se lit avec plaisir). — POST, Ueber das fodrum, Beitrag zur Geschichte des italienischen und des

Reichssteuerwesens im Mittelalter. Strassburg, Trübner (recherches importantes sur cet impôt).

N° 135, 1er août 1880 : Al. d'ANCONA, Il « veltro », studi danteschi di Isidoro del Lungo. — RICCI, Agostino Rubboli e la sua cronaca. — DE NINO, La religione e la politica di Valerio Massimo. — DE GIORGI, La valle del'Ofanto. — Bibliografia : ZOLESE, Cenni di storia patria. Genova, Tip. del Istituto dei Sordo-Muti. (Déplorable.) — VOLTA, Appressamento della morte, cantica inedita di Leopardi. Milano, Hoepli. (Bonne introduction, un peu diffuse ; le poëme a la forme d'une vision.)

N° 136, 8 août 1880 : FRANCHETTI, Delle origini del tricolore italiano. — C. HILLEBRAND, Le istituzioni civili della rivoluzione, nel consolato e dell' impero. (A propos du livre d'Edmond Blanc, Napoléon Ier, ses institutions civiles et administratives. Plon.) — Cesare PAOLI, La distinzione delle classi sociali nella rettorica del medio evo. — TORRACA, Un ricevimento imperiale secolo XVI. (Il s'agit de la réception de Charles-Quint à Naples, après l'heureuse expédition de Tunis de 1535.) — Bibliographia : GLORIA, Del volgare illustre dal sec. VII fino a Dante. Venezia, Antonelli. (Beaucoup de réserves à faire.) — PINDEMONTE, Lettere inedite ad Antoninaria Lorgna. Verona, Civelli. — PORPORA, Discorso sulla storia dei tempi di mezzo e dei moderni. Roma, Tip. Edit. Romana. — ASMUNDO. La guerra e i suoi momenti. Ancona, Civelli.

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : DEECKE. etruskische Forschungen, IV Heft : das Templum von Piacenza. Stuttgart, Heitz. 5 m. — Festschrift für Ludwig Urlichs zur Feier seines fünfundzwanzigjährigen Wirkens an der Universität Würzburg, dargebracht von seinen Schülern. Würzburg, Stahel. 4 m. 60. — HAASE, Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft. II Band, hrsg. v. PETER. Leipzig, Simmel. 7 m. 20. — HEINE, de ratione quae Platoni cum poetis Graecorum intercedit, qui ante eum floruerunt. Breslau, Koebner. (73 p.) — KOPP, aurea catena Homeri. Braunschweig, Vieweg. 2 m. — LEVY (E.), Guilhem Figueira, ein provenzalischer Troubadour. Berlin, Mayer u. Müller. 2 m. 80. — LINKE, quaestiones de Macrobii Saturnalium fontibus. Breslau, Koebner. (57 p.) — LIPSIUS, die edessenische Abgar-Sage kritisch untersucht. Braunschweig, Schwetschke. 2 m. 40. — MIKLOSICH, ueber die Mundarten u. die Wanderungen der Zigeuner Europas. XI. Wien, Gerold's Sohn. 2 m. 80. — MOSBACH, de Aenae Tactici commentario poliorcetico. Berlin, Mayer u. Müller. 1 m. — NEUBURG, Zunftgerichtsbarkeit u. Zunftverfassung in der Zeit vom XIIIen bis XVIen Jahrhundert. Iena, Fischer. (311 p.) — PEJACSEVICH, Peter Frh. v. Parchevich, Erzbischof v. Martianopel, etc., 1612-1674. Wien, Gerold. 5 m. — PRIMER, die consonantische Declination in den germanischen Sprachen. I. Strassburg, Trübner. 1 m. — ROLAND, de l'esprit du droit criminel aux différentes époques. Rousseau. 8 fr. — ROSA, della vita e delle opere di Giacomo Leopardi. Ancona. 2 fr. — RZACH, Studien zur Technik des nachhomerischen heroischen Verses. Wien, Gerold. 3 m. 20. — SAYOUS, Jésus-Christ d'après Mahomet ou les notions et les doctrines musulmanes sur le christianisme. Leipzig, Schulze. (92 p.) — SCHULTE, die Geschichte der Quellen u. Literatur des evangelischen Kirchenrechts in Deutschland u. Œsterreich u. die evangel. Kirchenschriftsteller. Stuttgart, Enke. 10 m. — WALTEMATH, De Batrachomyomachiae origine, natura, historia, versibus, imitationibus. Stuttgart, Metzler. 3 m. 60. — WEISS, David und seine Zeit. Münster, Theissing. 4 m. — WIARDA, die geschichtliche Entwickelung der wirthschaftlichen Verhältnisse Ostfrieslands. Jena, Fischer. (87 p.) — WISSOWA, de Macrobii Saturnaliorum fontibus. Breslau, Koebner. (56 p.)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 35 Quatorzième année 30 Août 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 432, 14 août 1880 : The Chronicle of the reigns of Stephen, Henry II and Richard I, by Gervase, the monk of Canterbury, edit. by Stubbs. Rolls Series. (Warner : texte scrupuleusement soigné.) — Sibree, The great african island, chapters on Madagascar. Trübner. — Ancien egyptian romance : Revillout, le roman de Setna, étude philologique, etc. Leroux; G. Maspero, Fragment d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote. Chamerot; et Romans et poésies du papyrus Harris N° 500. Imprimerie nationale. (Am. E. Edwards : grand éloge des travaux de M. Maspero, le « most industrious of egyptologists. ») — The codex palatinus of the old-latin gospels. (Hort.) — Babylonian geometry. (Sayce.) — The early basque vocabulary : (Wentworth Webster.) — The origin of magism and the Zend-Avesta. (James Darmesteter et Sayce.) — Gray's « elegy ». (Butler.) — Milton's « widewater'd shore. » — The portcullis (Strugnell.) — Lex Salica, synoptically edited by Hessels, with notes on the frankish words by Kern. John Murray a. Trübner. (Sweet : excellente publication.) — Rygh, Norwegian antiquities, arranged a. explained, with french a. norwegian text, the illustrations drawn on wood by Lindberg. I. Sampson Low. (Stephens.) — Notes on Mss. in the Riccardi library, Florence.

The Atheneaum, n° 2755, 14 août 1880 : Kandahar in 1879, being the diary of major Le Messurier, brigade major R. E. with the Quetta column. Allen. — Appressamento della morte, cantica inedita di Giacomo Leopardi, publicata dall' avvocato Zanino Volta. Milan, Hoepli. (Il faut admirer le zèle, l'énergie et la persévérance critique de M. Volta.) — Curtius (G.), das Verbum dèr griechischen Sprache seinem Baue nach dargestellt. I et II, translated by Wilkins a. England. Murray. — The sacred books of the east. Vol. I. The Upanishads, translated by F. Max Müller. Oxford, Clarendon Press. — A short history of the late Mr. Peter Anthony Motteux, by Henri Van Laun. (Privately printed.) — The literature of palaeography. — The British Museum reading room. — « The melancholy Jaques. » (Crawfurd a. Marshall.) — Hittite notes. (Boscawen.) — An etruscan astrological instrument. (A propos du IV° vol. des « etruskische Forschungen » de M. Deecke.) — Havard, L'art et les artistes hollandais. III. Beerestraaten. P. de Hooch, P. Codde. Quantin. — Pulling, Sir Joshua Reynolds. Sampson Low. — Anthyme Saint-Paul, l'année archéologique. Hachette. (Fait avec grand soin.)

L'Athenaeum belge, n° 15, 1er août 1880 : De Ceuleneer, Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère. Bruxelles, Hayez. (Troisfontaines : malgré de nombreux vices de forme et quoique le fond soit par-ci par-là plus ou moins défectueux, l'ouvrage offre un très vif intérêt, et témoigne d'un vaste savoir.) — Le Mistère du Viel Testament, publié avec introduction, notes et glossaire par le baron James de Rothschild. Tome II. Firmin Didot, lxiii et 391 p. (Stecher : second volume digne du premier.) — Reinach (S.), Manuel de philologie classique. Hachette. (Michel : dans son cadre, un peu incomplet, et malgré des omissions et des erreurs, ce livre abonde en notions indispensables.) — Canticum Canticorum, ex hebraeo convertit et explicavit Kossowicz. Petropoli. 1879. (De Harlez : œuvre remarquable.) — Publications allemandes.
N° 16, 15 août 1880 : De Laveleye, lettres d'Italie. Bruxelles, Muquandt (réflète parfaitement le mouvement intellectuel et social de l'Italie en 1879). — Reclus, France, Algérie et colonies. Hachette. — Biedermann (v.), Gœthe — Forschungen. Frankfurt a. M. Rütten u. Lœning (Ch. : recueil d'excellents essais). — Correspondance de Paris (Fernique, Etude sur Préneste; Séché, Joachin du Bellay; Jean de Léry, Voyage en la Terre du Brésil, p. p. Gaffarel; Hallberg, Histoire des

littératures étrangères; Œuvres de Molière, tome V, édité par Paul Mesnard; du Picq, Etudes sur le combat, Hachette).

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique. Tome XXIII, 3e livraison : Thomas (C.), de la réorganisation des facultés de philosophie et lettres en Belgique (suite). — Kaivers, Wazon. (Art. sur une des anciennes gloires du pays de Liège ; Wazon fut évêque de Liège et, durant une absence de Henri III, vicaire de l'empire.) — Comptes-rendus : Observations sur les exercices de traduction du français en latin d'après la préface du dictionnaire allemand-français de Ingerslev, par Antoine, avec préface par E. Benoist, Klincksieck. (Reproduction de l'art. de M. Michel Bréal dans le no du 21 juin de la *Revue critique.)* — Voituron, La réforme de l'enseignement moyen. Bruxelles, Mayolez. (L'étude la plus solide publiée en Belgique sur l'enseignement secondaire; elle est due à un avocat.) — Robyt, réponse au compte-rendu publié à la page 38 ; L. R. Notes de l'auteur du compte-rendu. (Il aurait fallu mettre ces notes au bas des pages ; on suivrait mieux la discussion.) — De Ceuleneer, Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère. Bruxelles, Hayez. (L. R. : tableau fidèle de ce qu'on sait de nos jours sur cette époque, observations à faire sur quelques points.) — Van Bemmel, Histoire de Belgique, empruntée textuellement aux récits des écrivains contemporains. Bruxelles, Lebègue. (Recueil de morceaux choisis dans les écrivains contemporains des événements, et donnant au lecteur le sentiment des impressions que les événements ont produit sur ces écrivains, mais rien de plus ; ces impressions sont-elles toujours vraies ?) — Nous rappelons, sur la demande de plusieurs de nos lecteurs, que cette Revue paraît chaque année en 6 livraisons : le prix de l'abonnement annuel est de 7 fr. 50 ; adresser les communications à M. Wagener, Gand, boulevard du Jardin Zoologique, 26.

Literarisches Centralblatt, n° 33, 14 août 1880 : Heinrici, das erste Sendschreiben des Apostels Paulus an die Korinthier. Berlin, Hertz. — Noack, Kirchengeschichtliches Lesebuch. Berlin, Nicolai. 1879. (Choix de morceaux qui laisse prise à la critique.) — Bockenheimer, der Eichelstein bei Mainz. Mainz, Piemer. — Böhmer, Die Regesten des Kaiserreichs. 1198-1272, nach der Neubearbeitung u. dem Nachlasse B's neu hrsg. u. ergänzt v. Ficker. I. Innsbruck, Wagner. 1879. (1er fasc. de la publication de Böhmer reprise par Ficker ; chez Böhmer, 129 p. chez Ficker, 320; nouveaux et nombreux documents.) — Stacke, deutsche Geschichte. I Abth. Bielefeld, Velhagen u. Klausing. (Travail de commande.) — Historische Studien, hrsg. v. Arndt, Noorden u. Anderen. Veit. (Voir la *Chronique.)* — Büdinger, Vorlesungen über englische Verfassungsgeschichte. Wien, Konegen. (Plus de résultats que de preuves, style clair et coulant, jugement mesuré.) — Landsberg, ueber die Entstehung der Regel « quidquid non agnoscit glossa, nec agnoscit forum. » Bonn, Marcus. (Très soigné.) — Lepsius, nubische Grammatik, mit einer Einleitung ueber die Völker u. Sprachen Afrikas. Berlin, Hertz. (Travail considérable, attendu depuis trente ans, paraissant juste un an après celui de Reinisch, qu'il complète et corrige, mais auquel il doit beaucoup.) — Koch, Schulwörterbuch zur Aeneide des P. Vergilius Maro. Hannover, Hahn. (Utile.) — Konrath, Beiträge zur Erklärung u. Textkritik des William v. Schorham. Berlin, Weidmann. 1878. (Bon.) — Oberammergauer Passionsspiel in seiner ältesten Gestalt, zum ersten Male hrsg. V. Aug. Hartmann. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. (Ouvrage qui offre, outre l'intérêt du jour, un haut intérêt scientifique et qui aura une valeur durable pour l'histoire littéraire.) — Schiller u. Lotte, 1788-1805, dritte den ganzen Briefwechsel umfassende Ausgabe bearb. v. Fielitz. Stuttgart, Cotta. (Troisième édition complètement remaniée, très augmentée et fort recommandable.)

Englische Studien, III Band, 3 Heft. (Heilbronn, Henninger). Tomas Beket, epische Legende, von Laurentius Wade (1497) nach der einzigen Hs. im Corpus Chr. Coll. Cambr. 298, p. I, ff. hrsg. v. HORSTMANN (longue légende qui tient près de 60 pages, dans la forme et le style des légendes de Lydgate; l'auteur, Laurentius Wade, est un moine de Cantorbéry). — KÖLBING, zur altenglischen Glossen-litteratur. — STRATMANN, Notizen zur angelsächsischen Grammatik. — Report of the Tests Committee of the St. Petersburg Shakspeare Circle. Febr. 28 th 1880, by HARRISON, GOODLET and BOYLE. — Literatur : SKEAT, An etymological dictionary of the english language arranged on an historical basis by Walter SKEAT. Part. II. Oxford, Clarendon Press (Stratmann : remarques de détail sur la 2e livraison du grand Dict. de Skeat, allant de *Dor* à *Lit*). — ELZE, Notes on Elizabethan Dramatists with conjectural emendations on the text. Halle, Niemeyer (Seemann : excellentes études). — BAACKE, Vorstudien zur Einführung in das Verständniss Shakespeare's. Vier Vorlesungen. Berlin, Angerstein (Seemann : commentaire qui ne commente rien). — A throw for a throne or the prince unmasked, by the late sergeant ZINN, with an introd. a. references by Chancery LANE. London, Wilson (Seemann : plaisanterie froide). — Lehr-und Uebungsbücher für die englische Sprache (Ottmann : longue revue d'éditions nouvelles de classiques anglais, etc.). — Miscellen : The Dublin Mss. of the alliterative romance of Alexander (Hessels). — Havelok the Dane and the norse King Olaf Kuaran (G. Storm). — Eine unbekannte Handschrift der Ancren Riwle (Kölbing).

Deutsche Rundschau, août 1880 : PAULI, Maria Tudor, Königin von Frankreich. (Il s'agit de la femme de Louis XII.) — Eine russische geheime Denkschrift von 1864. — Gust. MEYER, die etruskische Sprachfrage. — GENÉE, aus der Kindheit des deutschen Theaters. — Karl HILLEBRAND, das belgische Experiment. — RODENBERG, die Weltliteratur und der moderne Staat. — Literarische Notizen.

Theologische Literaturzeitung, n° 17, 14 août 1880 : Revue de l'histoire des religions, publ. sous la direction de M. M. VERNES. Paris, Leroux. 1er fascic. (Baudissin : revue qui comble une lacune, à condition que les « bulletins critiques spéciaux » y soient continués; il faudrait aussi plus de travaux originaux.) — REVEL, Manuale per lo studio della lingua hebraica. Firenze, Smorti. 1879. (Nestle; livre autographié; sera très utile. — Liber psalmorum, textum masoreticum accuratissime expressit, e fontibus Masoræ varie illustravit, notis criticis confirmavit S. BAER, præfatus est edendi operis adjutor DELITZSCH. Lipsiae, Tauchnitz. (Strack : très correct.) — LEMINE, die religionsgeschichtliche Bedeutung des Decalogs. Prolegomena zu einer alttestamentlichen Lehre von der Sünde. Breslau, Koehler. (Schultz : intéressant, malgré les points contestables.) — SCHULTZ, die Beweise für das Dasein Gottes u. die Gotteserkenntniss. Halle, Waisenhaus. — ZIEMSSEN, Anthropologische Gedanken über Ursprung u. Ziel der Religion. I. Gotha, Perthes. — WERNICKE, die Religion des Gewissens als Zukunftsideal. Berlin, Duncker. — EUCKEN, ueber Bilder u. Gleichnisse in der Philosophie. Leipzig, Veit. (Gottschick : très instructif, peut-être pas assez développé.) DÖRPFELD, der didaktische Materialismus Gütersloh, Bertelsmann. 1879.

Rassegna Settimanale, n° 137, 15 avril 1880 : La vita del principe consorte. (Sur le Ve vol. de l'ouvrage de M. Theod. MARTIN sur le prince Albert.) — PERRERO, Enrico Arnaud, notizie da documenti inediti (documents nouveaux sur le pasteur et colonel des Vaudois). — RICCI, La prima copia della divina comedia. (Important.) — La riforma delle scuole tecniche. — Bibliografia : PRINA, Scritti biografici. Milano, tipogr. lombarda. (Louable.)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 36 Quatorzième année 6 Septembre 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 433, 21 août 1880 : HODGKIN, Italy and her invaders, 376-476. Clarendon Press. (Acland : intéressant, mais parfois trop peu au courant des travaux récents sur la matière.) — Memoirs of Dr. Richard Gilpin, of Scaleby Castle in Cumberland, and of his posterity in two succeeding generations, by W. Gilpin, edited by W. JACKSON. Quaritch. (Peacock : peinture de la vie anglaise au XVIII^e siècle, quelques renseignements sur les soulèvements de 1715 et de 1745.) — SOLOMON, the Jesus of history and the Jesus of tradition identified. Reeves a. Turner (Drummond). — South european folk-lore. (Ralston.) — Division of the buddhist scriptures. (R. Morris.) — « Saint Loy » in Chaucer. (Toulmin Smith.) — The decipherment of the hihitte inscriptions. (Sayce.) — DEECKE, Etruskische Forschungen, IV. das Templum von Piacenza. Stuttgart, Heitz. (Sayce : très remarquable.) Cam. BOITO, architettura del medio evo in Italia. Milan. (Middleton : série d'essais sur divers sujets archéologiques.)

The Athenaeum, n° 2756, 21 août 1880 : The british association for the advancement of science at Swansea. — SCOONES, Four centuries of english letters, selections from the correspondence of one hundred and fifty writers, from the periode of the Paston letters to the present day. Kegan Paul. (Recueil très intéressant.) — A short view of the state of Ireland, written in 1605 by sir John Harrington and now edited by MACRAY. Parker. — CARO, das Bündniss von Canterbury. Gotha, Perthes. (Important.) — The Hamilton papers, being selections from original letters in the possession of his Grace the duke of Hamilton and Brandon, relating to the years 1638-1650, edited by Rawson GARDINER. Camden Society. (Documents ayant rapport à l'époque comprise entre le mois d'août 1646 et la fin de janvier 1647, récit minutieux des agissements de Charles I^{er} à Newcastle.) — Theological books (entre autres, le saint Edit, étude de littérature chinoise p. p. PIRY. Shanghai). — « The melancholy Jaques. » (Grant Allen.) — Fine arts : Compte-rendu de la commission impériale archéologique pour l'année 1877. S^t Petersburg ; SCHULZE, Mykenai, eine kritische Untersuchung der Schliemannschen Alterthümer unter Vergeichung russischer Funde. Petersburg. — BOYSSE, Le théâtre des Jésuites. Vaton.

Literarisches Centralblatt, n° 34, 21 août 1880 : Translatio Syra Pescitto Veteris Testamenti ex codice Ambrosiano sec. fere VI photolithographice edita, curante et adnotante CERIANI. Pars III, tom. I et II. Milan, Loescher. — BREDENKAMP, Vaticinium quod de Immanuele edidit Jesaias. (VII, 1-IX, 6). Erlangen, Deichert. — FRIEDRICH, Biographie des Barkiden Mago, ein Beitrag zur Kritik des Valerius Antias. Wien, Konegen. (Intéressant, mais parfois inexact ; questions très difficiles à résoudre.) — Briefwechsel Landgraf Philipp's des Grossmüthigen von Hessen mit Bucer, hrsg. u. erläutert v. LENZ. I. Leipzig, Hirzel. (Précieuse contribution à l'histoire de la Réforme en allemand.) — RAUSCH, die burgundische Heirat Maximilian's I, quellenmässig dargestellt. Wien, Konegen. (Travail qui, malgré quelques erreurs et lacunes, n'est pas sans mérite.) — BIEDERMANN, Deutschland im achtzehnten Jahrhundert. II. 2 Th. 3 Abth. Leipzig, Weber. (Fin de cet ouvrage considérable.) — KIRCHNER, Elsass im Jahre 1789, historische Karte im Massstab 1 : 320,000 nebst Nebenkarte, die. 6 Districte des Elsass im Jahr 1787, Strassburg, Trübner. (Etudes minutieuses et profondes.) — ADAM, du parler des hommes et du parler des femmes dans la langue ca-

raïbe. Maisonneuve. 1879. (Petit ouvrage, écrit de main de maître.) — Annales auctore Abu Djafar Mohammed ibn Djarir at-Tabari... I-III. Sectionis tertiæ pars prima quam edidit Houtsma. Leiden, Brill. (Histoire des années 131-145, ruine des Ommiades et premiers temps des Abbassides ; texte très lisible.) — Fellner, Forschung u. Darstellungsweise des Thukydides gezeigt an einer Kritik des achten Buches. Wien, Konegen. (Bonne étude, plusieurs points contestables.) — Contes populaires grecs p. p. Pio. Copenhague, Hoest. (Cp. *Revue critique*, n° 22, art. 112.) — Krall, Tacitus u. der Orient, sachlicher Commentar zu den orientalischen Stellen in den Schriften des Tacitus. I. Historien IV. 83-84. Die Herkunft des Serapis. Wien, Konegen. (Recherches savantes sur l'origine de Serapis.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 32, 11 août 1880 : Vâmana's Stilregeln bearbeitet v. Cappeller. Strassburg, Trübner. (Zachariae : travail très soigné qui facilite l'intelligence d'une œuvre difficile et rend un grand service à tous ceux qui s'intéressent à la grammaire indienne.) — Sämmtliche Fastnacht-Spiele von Hans Sachs, in chronologischer Ordnung nach den Originalen hrsg. v. Goetze, I Bändchen. Zwœlf Fastnachtspiele aus den Jahren 1518-1539. Halle, Niemeyer. (Goedeke : excellente entreprise.)

Rassegna Settimanale, n° 138, 22 août 1880 : Masi, Papa Borgia. (D'après les trois volumes de l'ouvrage très récent de Leonetti, Papa Alessandro VI secondo documenti e carteggi del tempo. Bologna, Mareggiani.) — Ambron, I fittaiuoli dell' Irlanda. — Bibliografia : Sébillot, Contes populaires de la Haute-Bretagne. Charpentier ; Marc Monnier, les contes populaires en Italie. Charpentier. (Deux ouvrages, aussi propres à intéresser le grand public que les savants.)

Vor Ungdom, 3e livraison Heegaard, L'Emile de Rousseau. — Theodorus, Le choix des lectures. — Boesen, Charlemagne et les écoles d'Alcuin. II : l'école de Tours.

4e livraison : Hoff, de l'étude de la vieille langue noroise dans les lycées du Nord. — Selchau, Le français dans le programme de la *Realschule*. — Le but de l'enseignement de l'Université, d'après Stuart Mill. — La connaissance du grec que possédait Goethe. (D'après un art. de Viehoff : cette connaissance fut toujours mince ; pourtant, durant le aoyage d'Italie, Goethe arriva à comprendre Homère à peu près sans traduction.) — L'éducation classique selon Stuart Mill. — Importance de l'éducation donnée aux enfants dans leurs premières années, d'après H. Marion, etc.

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : Actenstücke zur Geschichte des Verhältnisses zwischen Staat und Kirche im XIXen Jahrhundert, hrsg. v. H. v. Kremer-Auenrode. IV Theil. Leipzig, Duncker u. Humblot. 10 m. 20. — Asse, Lettres du xviie et du xviiie siècle. Charpentier. 3 fr. 50. — Bachmann, Nicolas Storch, der Anfänger der Zwickauer Wiedertäufer. Zwickau, Altner. 1 m. 20. — Benfey, die Quantitätsverschiedenheiten in den Samhitâ u. Pada-texten der Veden. IVe Abhandl. IIIe Abtheil. u. Ve Abhandl. Ie u. IIe Abtheil. Göttingen, Dieterich. 6 m. — Béziat, Histoire de l'abbaye de Cannes, ordre de saint Benoît, au diocèse de Narbonne. Claudin. 10 fr. — Borch (v.), Reise des kaiserlichen Kanzler Konrad in Italien im J. 1196, von ihm selbst erzählt. Dresden, Grumbkow. 1 m. — Burat, Voyage sur les côtes de France. Baudry. 12 fr. — Dozy, Supplément aux dictionnaires arabes, liv. VII. Leiden, Brill. 16 fr. — Fischer, die Nation und der Bundestag. Leipzig, Fries (Reisland). 7 m. — Hennebert, Atlas de l'histoire d'An-

nibal. I[er] fasc. Firmin Didot. 25 fr. — LAGARDE (de), Orientalia. II[es] Heft. Göttingen, Dieterich. 3 m. — MICHEL, La reliure française depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Morgand et Fatout. 50 fr. — MITHOFF, Kunstdenkmale u. Alterthümer im Hannoverschen. VII[er] Band. Fürstenthümer Ostfriesland u. Harlingerland. Hannover, Helwingh. 14 m. — NICHOL, Byron (english men of letters). Macmillan, 2 s. 6 d. — SCHEIBLER, die hervorragendsten anonymen Meister u. Werke der Kölner Malerschule von 1460 bis 1500. Bonn, Hanstein. 1 m. 50. — Unrest's Bruchstück einer deutschen Chronik von Ungarn, veröffentlicht u. erläutert v. KRONES. Innsbruck. (36 p.) — Urkunden der Stadt Hildesheim, hrsg. v. DOEBNER. I Lief. Hildesheim, Gerstenberg. 4. m. — WAHRMUND, Lesebuch in neu-arabischer Sprache. II[e] Aufl. I u. II[er] Theil. Giessen, Ricker. 12 m. — WALSER, Stilwahrheit u. Stilschönheit in Caesar's Periode bell. civil. II, 22, Massiliensis.... mit Einberufung der Periode des Livius I, 6, Numitor. Wien, Gerold. 1 m. — WÜRDINGER, Beiträge zur Geschichte der Gründung u. der ersten Periode des bagerischen Hausritterordens vom h. Hubertus 1444 bis 1709. München, Franz. (44 p.) — WÜSTENFELD, das Heerwesen der Muhammedaner u. die arabische Uebersetzung der Taktik des Aelianus. Göttingen, Dieterich. 6 m.

BOESSER, Heinrich der Löwe, Berlin, Habel. 50 pf.—CARDAUNS, Regesten des Cölner Erzbischofs Konrad von Hostaden. 1238-61. Cöln, Bachem. (64 p.) — Dortmunder Chroniken, I, des Dominikaners J. Nederhoff Cronica Tremoniensium, hrsg. v. ROESE. Dortmund, Koeppen. 2 m. 25. — FERGUSSON a. BURGESS, The Cave Temples of India. Trübner. 42 s. — Herder's sämmtliche Werke, hrsg. v. SUPHAN. XII Band. Berlin, Weidmann. 4. m. — Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne, par le R. P. Fray Bernardino de Sahagun, trad. et annotée par JOURDANET, et SIMÉON. Masson. Jahrbuch der k. preuss. Kunstsammlungen. I Band. II-IV Heft. Berlin, Weidmann. (p. XIX-XLIV et 51-244 fol.) — LINDNER, Beiträge zur Erklärung u. Kritik des Sophokles u. zur Sophokles-Literatur. Braunau, Mayerhoffer. (56 p.) — LIPSIUS, die edessenische Abgar-Sage kritisch untersucht. Braunschweig, Schwetschke. 2 m. 40. — MEYER, die urbinatische Sammlung von Spruchversen des Menander, Euripides u. a. München, Franz. (53 p.) — MINOR u. SAUER, Studien zur Gœthe-Philologie. Wien, Konegen. (XI et 292 p.) — NOER, (v.) Kaiser Akbar, ein Versuch über die Geschichte Indiens im sechzehnten Jahrhundert. I[e] Lieferung. Leiden, Brill. — PETSCHAR, de Horatii poesi lyrica. Pars I. Teschen, Prochaska. 1 m. 20 — RAJENDRALALA MITRA, the antiquities of Orissa. Vol. II, Calcutta, Newman. — RANKE (A.), die Klagelieder des Jeremias u. der Prediger des Salomon, übersetz, etc. Leipzig, Fernau. 6 m. — ROSA (Cesare), La famiglia educatrice, studi e desideri inforno ai principii direttivi dell' educazione domestica. Ancona, Aurelj. 2 fr. 50. — Thomæ Aquinatis de arte musica nunc primum ex codice bibliothecae universitatis Ticiensis ed. et illustravit G. AMELLI. Milan, Hoepli. 2 fr. — Volksschauspiele in Bayern u. Œsterreich ges. v. HARTMANN, mit vielen Melodien nach dem Volksmund aufgezeichnet v. ABELE, Leipzig, Breitkopf u. Haertel. 15 m. — WOLZOGEN, das Princip der neuhochdeutschen Ortographie u. die Fricke'sche Reform. Leipzig, Senf. 65 pf. — ZANELLA, Vita di Andrea Palladio. Milan, Hoepli.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 37 Quatorzième année, 13 Septembre 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 434, 28 août 1880 : Memorials of the civil war between king Charles I a. the parliament of England as it affected Herefordshire a. the adjacent counties, p. p. WEBB. Longmans. (Peacock.) — Basque legends, collected by W. WEBSTER. Second edition. Together with appendix : basque poetry. Griffith a. Farran. (Ralston : intéressant.) — BERTIN, les mariages dans l'ancienne société française. Hachette. (Manque de légèreté de touche, de clarté ; l'idée du livre est bonne, meilleure que l'exécution.) — PLAYFAIR, The cities a. towns of China, a geographical dictionary. Trübner. (Duffield Jones : très utile.) — New italian books. (L. Villari,) — Division of the buddhist scriptures. (Max Müller.) — Fontarabia. (L. L. Bonaparte.) — The early basque vocabulary. (W. Webster.) — The medic origin of zoroastrim. (De Harlez.) — The Lex salica. (Ramsay.) — Hittite inscriptions. (Heath.) — St. Peter's sister. (Crane.) — The autorship of Ecclesiastes. — Biblical criticism in France : LENORMANT, Les origines de l'histoire, d'après la bible et les traditions des peuples orientaux. Maisonneuve ; (Cheyne : de grands mérites.) — VIGOUROUX, La bible et les découvertes modernes en Palestine, en Egypte et en Assyrie. IIe édit. 3 vols. Berche et Tralin. (Cheyne.) — The british association at Swansea. (Topley.) — WILLSHIRE, A descriptive catalogue of early prints in the British Museum. Vol. I. German and flemish Schools. Printed by order of the trustees. (Middleton.) — The earliest rock-hewn monument in Asia Minor (Dennis et Sayce.)

The Athenæum, n° 2757, 28 août 1880 : RAMSAY, Address delivered at Swansea Meeting of the british association for the advancement of science. 25 Août 1880 — HALL, International law. Oxford, Clarendon Press — NICHOL, Byron. English men of letters. Macmillan. (Livre utile, résultat de grandes recherches impartialement faites) — Opuscules et traités d'Abou'l-Walid Merwan ibn Djanah de Cordoue, texte arabe avec une trad. française, par J. et H. DERENBOURG. Impr. nationale. (Edition et traduction aussi correctes que possible.) — Selections from the attic orators, Antiphon, Andokides, Lysias, Isokrates, Isaeos, ed. by JEBB. Macmillan. (édition soignée d'extraits bien choisis.) — Historical a. antiquarian publications. — Notes from Lisbon. — The first two editions of « Romeo and Juliet » (Spedding). — Wellington College — The Coleridge books in Prof. Green's library. — The bristish archaeological association. — Ancient sculptured monuments. (Kinahan.) — Fine arts : CUNNINGHAM, Lives of the most eminent british painters, revised by HEATON. II a III. Bell. — CLERMONT-GANNEAU, l'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs. I. La coupe phénicienne de Palestrina. Ernest Leroux. (Pleins de « suggestions » heureuses, on en recueillera instruction et profit).

Literarisches Centralblatt, n° 35, 28 août 1880 : Der Jerusalemische Talmud in seinen haggadischen Bestandtheilen zum ersten Male ins Deutsche übertragen v. WÜNSCHE. Zürich, Verlagsmagazin. (Traduction fidèle, quelques incorrections.) — BERGEL, Studien über die naturwissenschaftlichen Kenntnisse der Talmudisten. Leipzig, Friedrich. (Le critique a été désappointé par la lecture de l'ouvrage.) — TORMA, Repertorium ad literaturam Daciae archaeologicam et epigraphicam, Budapest, Franklin. (En latin et en hongrois, n'est pas complet.) — WAITZ, die Verfassung des deutschen Volkes in ältester Zeit. IIe Abtheil. (S. XIII-XIX, 261-527.) Kiel, Homann. (Termine le remaniement de la troisième édition du 1er volume ; tient compte de tous les travaux sur la matière.) — SCHÄFER (D.), die Hansestädte u. König Waldemar von Dänemark,

hansische Geschichte bis 1376. Jena, Fischer. 1879. (Livre écrit d'une façon toute vivante, quelques chapitres excellents.) — DRUFFEL, Ignatius von Loyola an der römischen Curie. München, Franz. 1879; BAUMGARTEN, Ignatius von Loyola. (Deux conférences qui montrent dans Loyola l'exalté inspiré et le diplomate pénétrant.)—WOLF, Œsterreich u. Preussen. 1780-1790. Wien, Hölder. (Beaucoup de points intéressants.) — Le roman d'Aquin ou la conqueste de la Bretaigne par le roy Charlemaigne, chanson de geste du XII^e siècle p. p. JOÜON DES LONGRAIS. Nantes, Soc. des bibliophiles bretons. (Première et utile publication de ce texte.) — ELZE, Notes on Elisabethan dramatists with conjectural emendations of the text. Halle, Niemeyer. (Recueil d'études, les unes nouvelles, les autres déjà parues, beaucoup de conjectures à accepter.) — WACKERNAGEL, Geschichte der deutschen Literatur, II^e Auflage v. Ernst MARTIN. I^{er} Band. Basel, Schweighauser. 1879. (Édition nouvelle et très recommandable.) — Ausgewählte Gedichte Walther's von der Vogelweide u. seiner Schüler, Schulausgabe, v. BECHSTEIN. Stuttgart, Cotta. (Sera profitable.) — Volksschauspiele in Bayern u. Œsterreich-Ungarn ges. v. A. HARTMANN. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. (Très long art. sur cet ouvrage important et qui fera époque.) — Lamprecht von Regensburg, Sanct Francisken Leben u. Tochter Syon, hrsg. u. WEINHOLD. Paderborn, Schöningh. (Texte publié aujourd'hui en son entier.) — Briefe v. B. Constant, Görres, Gœthe, etc. Auswahl aus dem handschriftlichen Nachlasse des Ch. de Villers, hrsg. v. ISLER. Hamburg, Meissner. 1879. (Intéressant, cp. *Revue critique*, n° 36, art. 199) — LÜBKE u. v. LÜTZOW, Denkmäler der Kunst zur Uebersicht ihres Entwickelungsganges von den ersten Versuchen bis zu den Standpunkten der Gegenwart. Ergänzungsband zur ersten u. zweiten Auflage, Stuttgart, Ebner u. Seubert. 1879. (Complément de la troisième édition.) — STARK, Handbuch der Archäologie der Kunst. I, Band. I Abth. Systematik u. Archäologie der Kunst. Leipzig, Engelmann. 1880. (Ouvrage précieux qui servira longtemps de fondement, et qui, lors même qu'il serait dépassé, restera comme le monument d'une vie scientifique féconde en labeurs et en mérites.) — NOTTEBOHM, Mozartiana, Mozart herrührende u. ihn betreffende, zum grossen Teil noch nicht veröffentlichte Schriftstücke. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. (Nouvelle source pour la biographie de Mozart.) — KOPP, aurea catena Homeri. Braunschweig, Vieweg. (Etude soignée sur l'origine de cette œuvre et son influence sur Gœthe.)

Theologische Literaturzeitung, n° 18, 28 août 1880 : Hagenbach's Encyklopädie u. Methodologie der theologischen Wissenschaften, 10^e Auflage durchgängig revidirt u. hrsg. v. KAUTZSCH. Leipzig, Hirzel. (Lemme : à recommander très chaudement.) — LENORMANT, Les origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux. Maisonneuve. (Baudissin : excellent ouvrage, bourré de faits et de matériaux précieux.) — GOEBEL, die Parabeln Jesu, methodisch ausgelegt. III. Gotha, Perthes. (Weiss.) — MEYER, le Christ et les Evangiles. Sandoz et Fischbacher. (Holtzmann.) — FRIEDLÄNDER, Geschichtsbilder aus der Zeit der Tanaiten und Amoräer, ein Beitrag zur Geschichte des Talmuds. Brünn, Epstein. 1879. (Strack : « liederliche Schreiberei. ») — STRICKLER, Actensammlung zur schweizerischen Reformationsgeschichte in den Jahren 1521-1532. III^{er} Band. (1531, Janv. bis 11 Oct.) Zurich, Meyer u. Zeller. (Stachelin.) — MÜLLER (G.), Paul Lindenau, der erste evangelische Hofprediger in Dresden, ein Beitrag zur Reformationsgeschichte Sachsens nach meistens ungedruckten Akten und Briefen. Leipzig, Hinrichs (Kawerau : soigné.) — BROSCH, Geschichte des Kirchenstaates. I^{er} Band : das XVI. u. XVII. Jahrhundert. Gotha, Perthes. (Très long article de Benrath sur ce très bon ouvrage.) — BAUM

(M.), Johann Wilhelm Baum, ein protestantisches Charakterbild aus dem Elsass. 1809-1878. Bremen, Bruns. (Holtzmann.) — Naville (Ern.), Christus, sieben Reden. Leipzig, Haessel. (Krauss.) — Thilo, Kurze pragmatische Geschichte der Philosophie. IIe Ausgabe. Ier Theil. Geschichte der griechischen Philosophie. Cöthen, Schulze. (Gottschick : utile.)

Livres nouveaux : (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) Adam et Leclerc, Arte de la langua de los Indios Baures de la provincia de los Moxos, conforme al manuscrito original del P. Antonio Magio. Maisonneuve. — Benfey, Vedica und Linguistica. Strassburg, Trübner. — Blaze de Bury, Musiciens du passé, du présent et de l'avenir. C. Lévy. 3 fr. 50. — Brunner, zur Rechtsgeschichte der römischen u. germanischen Urkunde. Ier Band. Berlin, Weidmann, 7 m. 60.— Cotteau. Promenades dans les deux Amériques. (1876-77.) Charpentier. 3 fr. 50. — Demófilo, Colleccion de enigmas y adivinanzas en forma de diccionario. Halle, Niemeyer. 3 m. — Dütschke, antike Bildwerke in Turin, Brescia, Verona u. Mantua, beschrieben, etc. Leipzig, Engelmann. 8 m. 60. — Edwards (Amelia B.) Lord Brackenbury. 3 vols. Hurst a. Blackett. — Facsimile des miniatures contenues dans le Breviario Grimani, codex manuscrit conservé à la bibliothèque royale de St-Marc à Venise, texte français de L. de Mas-Latrie. Venise, Ongania, 330 fr. — Floigl, die Chronologie der Bibel des Manetho u. Beros. Leipzig, Friedrich (x, 286 p.) — Hardy, les Français en Italie. Dumaine. 7 fr. — Jungfer, die Juden unter Friedrich dem Grossen. Leipzig, Grunow. (47 p.) — Manitius, die Sprachwelt in ihrem geschichtlich-literarischen Entwickelungsgange zur Humanität. IIer Band, Europa : Griechenland u. die romanischen Völker. Leipzig, Koch. 4 m. 80. — Mitchell, Chrestos, a religious epithet, its import and influence. London, Williams a. Norgate. — Sarauw, die Feldzüge Karls XII. Leipzig, Schlicke. 14 m. — Wells, A practical grammar of the turkish language, as spoken a. written. London, Quaritch. 15 s.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 38 Quatorzième année, 20 Septembre 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 435, 4 septembre 1880 : The prose works of Percy Bysshe Shelley, edited by FORMAN, 4 vols. Reeves a. Turner. (Gosse.) Murray's handbook for Egypt. Murray. (Am. Edwards : guide instruit et digne de confiance.) — KATTERFELD, Roger Ascham, sein Leben u. seine Werke mit besonderer Berücksichtigung seiner Berichte über Deutschland aus den Jahren 1550-1553. Trübner. (Bass Mullinger : travail utile et consciencieux.) — Theocritus, Bion a. Moschus, rendered into english prose, with an introductory essay, by LANG, Macmillan (Ellis : très satisfaisant.) — Recent atlases (ceux de Spruner, de Stieler et de Johnson.) — CRAWFURD, Portugal, old and new. Kegan Paul. (Robinson : très bon livre.) — Current theology. — The bilingual hittite inscription. (Sayce.) — The ancient basque name of god. (L. L. Bonaparte : ce nom est « Urcia » ; « Orcia » aujourd'hui signifie le tonnerre.) — The earliest rock-hewn monument in Asia minor. (Percival.) — The translation of « gunnar ». (S. Sonnenschein) — Early norman texts. Bibliotheca normannica. I. Reimpredigt, hrsg. v. SUCHIER. II. *Der Judenknabe*, hrsg. v. WOLTER. Halle, Niemeyer. (H. Nicol.) — Minor works on evolution. (Grant Allen.) — Philology notes (TRENCKNER, Pâli Miscellany, part. I. Williams a. Norgate.) — The british association at Swansea. II. (Topley.) — The society of arts, artisan reports on the Paris Universal Exhibition of 1878. Sampson Low. — Art books. (RICHTER, Leonardo da Vinci. Sampson Low ; etc.)

The Athenæum, n° 2758, 4 sept. 1880 : The prose works of Percy Bysshe Shelley, edited by FORMAN. 4 vols. Reeves a. Turner. (Édition faite avec un soin extrême.) — MARWIN, Col. Grodekoff's ride from Samarcand to Herat, through Balkh and the Uzbek states of Afghan Turkestan, with his own map of the march-route from the Oxus to Herat. Allen. (clair et bon récit d'actualité). — Hibernia Ignatiana seu Iberorum Societatis Jesu patrum monumenta, p. p. HOGAN. Soc. typogr. Dublin. — Encyclopoedia britannica, vols. X a. XI. Edinburgh, Black. (Toujours riche en excellents art. ; de M. Sime sur l'histoire et la littérature de l'Allemagne, de M. Sievers, sur la langue allemande, de M. Robertson Smith sur la langue et la litt. des Hébreux, de M. Jebb sur l'histoire de la Grèce et son ancienne littérature, de M. Donaldson sur la litt. byzantine et grecque moderne (vol. X), etc.). — Specimens of english dialects. I. Devonshire. II. Westmoreland. English dialect society. Series D. Trübner. — Jeremiah Rich. (Pocknell). — The melancholy Jaques. (Crawfurd, Nicholson, Haly). — M. Wills. — British association, Swansea. — CURTIUS, ADLER, TREU, die Ausgrabungen zu Olympia. IV. Uebersicht der Arbeiten und Funde vom Winter und Frühjahr. 1878-1879. Berlin, Wasmuth. (Schubring : beau volume qui raconte les découvertes de la quatrième année des fouilles allemandes.) — Notes from Athens. (P. Lambros). — Fine art gossip. (Parle, entre autres, de la brochure de M. Müntz sur Giovannino Dei Dolci.)

Literarisches Centralblatt, n° 36, 4 septembre 1880 : FISCHER, Kirchenlieder-Lexicon, hymnologisch-literarische Nachweisungen über circa 4500 der wichtigsten u. verbreitetsten Kirchenlieder aller Zeiten in alphabetischer Folge. 2 Bände. Gotha, Perthes. 1878-79. (Très utile.) — MÜNZ, die Keime der Erkenntnisstheorie in der vorsophistischen Periode der griechischen Philosophie ; — die Erkenntniss-und Sensationstheorie des Protagoras. Wien, Konegen. (Assez bon.) — PROCKSCH, K. Ch. Fr. Krause, ein Lebensbild nach seinen Briefen dargestellt. Leipzig, Grunow. (Écrit avec chaleur et sans parti-pris.) — VAMBÉRY, die primitive Cultur des turko-tatarischen Volkes auf Grund sprachlicher Forschungen erörtert. Leipzig, Brockhaus. 1879. (Précieux, mais l'auteur devrait écrire plus lentement, avec plus mûre réflexion, et dans ses développe-

ments scientifiques, mieux tenir en bride sa vive imagination.) — HASE, Herzog Albrecht von Preussen u. sein Nachfolger, eine königsberger Tragödie aus dem Zeitalter der Reformation. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 1879. (Intéressant.) — RÜBSAM, Heinrich V von Weilnau, Fürstabt von Fulda. (1288-1313). Fulda, Maier. — SCHUBIGER, Heinrich III von Brandis, Abt zu Einsiedeln u. Bischof zu Constanz. Freiburg, Herder. 1879. — ROCKINGER, über ältere Arbeiten zur baierischen u. pfälzischen Geschichte im geheimen Haus-und Staatsarchive. I u. II. München, Franz. — SCHAEFER, Geschichte des sächsischen Postwesens vom Ursprunge bis zum Uebergang in die Verwaltung des norddeutschen Bundes. Dresden, Zahn. 1879. (Bon travail.) — GRUBE, ein Beitrag zur Kenntniss der chinesischen Philosophie. I. Wien, Holzhausen. (Très estimable.) — DEECKE, etruskische Forschungen. IV Heft. Das Templum von Piacenza. Stuttgart, Heitz. (Ecrit très soigné et très savant.) — Neudrucke deutscher Literaturwerke des XVI. u. XVII. Jahrh. Halle, Niemeyer. 19-25. Der abenteuerliche Simplicissimus von Grimmelshausen. 26-27. Zwölf Fastnachtspiele aus den Jahren 1518-1539 v. Hans Sachs, hrsg. v. GOETZE. — Berthold von Regensburg, IIre Band hrsg. v. STROBL. Wien, Braumüller. (Art. contenant beaucoup de critiques de cette édition.) — MARTIN, zur Gralsage, Untersuchungen. Strassburg, Trübner. (Polémique courtoise et digne, mais dont les conclusions ne semblent pas acceptables, au moins en grande partie.)

Deutsche Rundschau, Septembre 1880 : Herman GRIMM, Raphael's Schule von Athen — K. HILLEBRAND, das belgische Experiment. II. — Ch. GRANT, Thomas Carlyle als Moralist. — SCHLESINGER, Die Insel Yezo und die Aino's. — RODENBERG, Bilder aus dem Berliner Leben. — Literarische Rundschau (SCHULZ, das höfische Leben zur Zeit der Minnesänger. Ier Band. Leipzig. Hirzel ; Pfingstsonntag und Pfingstmontag eine altstrassburger Erzählung nach dem alemannischen Lustspiel des Daniel Arnold « Pfingstmontag. » v. SCHRIKGER. Nördlingen, Beck; Gesammelte poetische Werke v. L. A. Frankl, 3 Bände. Wien, Hartleben ; BRAHM, Goethe u. Berlin. Weidmann ; MINOR, Christian Weisse. Innsbruck, Wagner).

Gottingische Gelehrte Anzeigen, n° 33, 18 août 1880 : Urkunden und Akten der Stadt Strassburg hrsg. I. Urkundenbuch der Stadt Strassburg. 1° : Urkunden u. Stadtrechte bis zum Jahr 1226, bearb. v. WIEGAND. Strassburg, Trübner. 1879. (Heusler : très louable.) — GONZENBACH, Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen, ein Lebens — u. Charakterbild aus den Zeiten des dreissigjährigen Kriegs, bearb. nach zeitgenössischen Quellen. I Theil mit einem Band Urkunden. Bern, Wyss. (Alf. Stern : ouvrage important, non encore terminé, mais qu'on peut regarder comme le travail préparatoire le plus important pour une nouvelle monographie sur Bernard de Weimar.) — LEPSIUS, Nubische Grammatik, mit einer Einleitung über die Völker u. Sprachen Afrika's. Berlin, Hertz. (Erman : ouvrage d'une très haute importance).

N° 34, 25 août 1880 : De Christo et suo adversario Antichristo, ein polemischer Tractat Wiclif's hrsg. v. BUDDENSIEG. Gotha, Perthes. (Düsterdieck : Nouveau et curieux traité du réformateur). — TANNERY, Thalès et ses emprunts à l'Egypte. Revue philosophique. 1880, mars. (Teichmüller : travail original et supérieur.)

Athenæum belge (l'), n° 17, 9 septembre 1880 : GACHARD, Histoire de la Belgique au commencement du XVIIIe siècle. Bruxelles, Muquardt. (Henrard : « laborieuses recherches » et « vaste érudition »). — Le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, raconté par les siens et par lui-même. Didier. 3 vols. (Documents utiles et intéressants.) — CUCHEVAL-CLARIGNY, Lord Beaconsfield et son temps. Quantin. — Philosophie scientifique : STRICKER, Studien ueber die Sprachvorstellungen. Wien, Braumüller ;

James, The feeling of effort. Boston. (Delbœuf).— De Meester de Ravestein, Musée royal d'antiquités et d'armures. Musée de Ravestein. Bruxelles. (Excellent guide et manuel.)— Correspondance : l'ambassade d'Espagne, lettres et dépêches de Saint-Simon, p. p. Drumont. Quantin; Jourdan, Croquis algériens. Quantin, etc. — Notes et études : lettres d'Espagne. (Adolf de Ceuleneer.)

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en **Belgique**. Tome XXIII, 4e livraison : P. Thomas. De la réorganisation des facultés de philosophie et lettres en Belgique, suite et fin. (La nécessité d'une réforme des falcutés de philosophie et lettres en Belgique est de toute évidence; la Belgique est, à ce point de vue, au-dessous de la Russie; il faut rendre à ces facultés la place qui leur revient, renouer les traditions scientifiques rompues depuis le xviie siècle, faire des universités de grands ateliers de science et des pépinières de savants.) — Motte, La paix de Cimon, suite et fin. VI. Callisthène, Théopompe. VII. Cratéros et Plutarque. VIII. Résumé et conclusion. (La paix de Cimon est un evènement authentique; elle a été négociée par Callias et conclue probablement en 447; elle n'est pas l'œuvre de Cimon, puisqu'elle implique la renonciation définitive à la politique de ce général, mais de Périclès.) — Comptes rendus : Claudio Jannet, les institutions et le droit civil à Sparte. 2e édition, revue et augmentée. Paris, Durand et Pedone-Lauriel. (P. Thomas : bon ouvrage, qu'il ne tient qu'à l'auteur de rendre meilleur encore.) — Em. Chatelain, Notice sur les manuscrits des poésies de saint Paulin de Nole, suivie d'observations sur le texte. Paris, Thorin. (P. T. : fait faire un grand pas à la critique d'un auteur trop longtemps négligé; cette consciencieuse étude, qui témoigne d'une érudition solide et d'une grande sûreté de goût, sera utile et aux savants qui s'occuperont des poésies de saint Paulin, et aux jeunes philologues qui voudront s'exercer avec méthode dans la critique des textes.) — Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série continuée sous la direction de Ch. Thurot, O. Riemann et Em. Chatelain. Année et tome IV, livr. 1-3 (janvier-juillet), Paris, Klincksieck. (P. T. : recueil de haute valeur qu'on recommande avec chaleur à tous les amis de la philologie.) — Le dénouement de l'histoire de Rama, Outtara Râmacharita, drame de Bhavabhoûti, trad. du sanscrit avec une introd. sur la vie et les œuvres de ce poète, par Nève. Bruxelles, Muquardt. (L. R. : traduction d'une rare fidélité; remarques importantes pour la critique et l'exégèse du texte, introduction remarquable.)

Rassegna Settimanale (La), no 139, 29 août 1880 : Iginio Gentile, Tiberio secondo la critica moderna. — M. Guizot dans sa famille et avec ses amis, 1787-1874, par Mme de Witt. Hachette. — Il grido di dolore (à propos du discours qui précéda et annonça la guerre de 1859.) — Di una controversa finanziaria nel regno di Napoli verso la fine del secolo xviii. — Bibliografia : — Reumont, Saggi di storia e letteratura. Firenze, Barbera. (Excellent.) — Manzone, La città di Bra dall' anno 1789 al 1814. notizie storiche. Bra, Casalis. (Bon.) — Recueil de fac similés à l'usage de l'Ecole des Chartes. Ier fascicule. Picard. (Publication d'une école qui est la maîtresse de toutes les écoles qui sont et seront en Europe; exécution admirable.) — Ratzel, die vereinigten Staaten von Nord-Amerika. Munich, Oldenburg. (Ouvrage très remarquable.)

No 140, 5 sept. 1880 : Salvioli, Ariosto all' hôtel Rambouillet. — Borgognoni, d'un significato della voce Badalone. — Friedlander, Venezia ed Anversa. — *Bibliografia :* Muratori, Scritti inediti, seconda edizione con l'aggiunta di LXIV lettere a cura di C. Ricci. Bologna, Zachelli. (De grande importance.)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 39 Quatorzième année, 27 Septembre 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 436, 11 septembre 1880 : Mme de WITT, M. Guizot dans sa famille et avec ses amis. Hachette. (Ch. de Loménie.) — Records of the english province of the Society of Jesus. Vol. VI, by FOLEY. Burns a Oates. (Raine : vol. intéressant sur le collège anglais de Rome.) — Old celtic romances, translated from the gaelic by JOYCE. Kegan Paul. (Fitzgerald.) — The Imitation of Christ, being the autograph manuscript, etc. Bruxelles. (Cheetham.) — Strange stories from a chinese studio, transl. a. annot. by GILES. De La Rue. (Legge.) — Current Literature (renferme des comptes-rendus brefs sur CARO, das Bündniss von Canterbury ; de CASTRO, La storia nella poesia popolare milanese ; de REUMONT, Gino Capponi, etc.). — The bilingual cilician inscription. (Heath.) — A compiler on Chaucer. (Bayne.) — Pope's ode, the dying christian to his soul. (Barn. Smith.) — The british association at Swansea. III. — Lettres de Eugène Delacroix, recueillies et p. p. BURTY. Charpentier. (Pattison.) — HEAD, On the chronological sequence of the coins of Ephesus. Rollin et Feuardent. (Lenormant : étude très complète, digne en tous points de l'ouvrage publié autrefois par l'auteur sur les monnaies de Syracuse.) — HYMANS, Histoire de la gravure dans l'école de Rubens. Bruxelles, Olivier. (Très bon ouvrage.)

The Athenaeum, n° 2759, 11 septembre 1880 : MALLESON, History of the indian mutiny. 1857-1859. Vol. III. Allen. (Termine l'ouvrage.) — EARLE, English plant names from the tenth to the fifteenth century. Oxford, Clarendon Press. (« A most delightful little book. ») — LIGIER, la politique de Rabelais. Fischbacher (peu de nouveau, cp. *Revue critique*, n° 29, art. 159). — D'ALBENAS, Les portraits de Rabelais. Montpellier, Coulet. — NOURSE, Narrative of the second arctic expedition made by Ch. F. HALL. Trübner. — ROCHER, La province chinoise du Yunnan. Ern. Leroux. (Ouvrage soigné et complet.) — GUTHRIE, The river Tyne ; its history and resources. Newcastle, Reid. — Philological books (ERMAN, neu-aegyptische Grammatik. Leipzig, Engelmann ; Rapport de M. Renan à la Société asiatique ; Ier vol. des Atti del IV. Congresso internazionale degli orientalisti.) — Russian books. (Public. de M. Dragomanov.) — Greece in the « Encyclopaedia britannica » (Jebb).— The date of Shakspeare's fifty-fifth sonnet. (Tyler.) — The newly discovered phœnician inscription. (Besant.) — RYGH, Norwegian antiquities, arranged a. explained. vol. I. London a. Christiania. (Ouvrage classique ; le texte norvégien est accompagné d'une trad. française.)

Literarisches Centralblatt, n° 37, 11 septembre 1880 : STADE, Lehrbuch der hebräischen Grammatik. I. Schriftlehre, Lautlehre, Formenlehre. Leipzig, Vogel. 1879. (Nouveau manuel instructif.) — SCHÜRER, die Gemeindeverfassung der Juden in Rom in der Kaiserzeit. Leipzig, Hinrichs. 1879. (Exposé soigné et savant.) — DAHN, die Alamannenschlacht bei Strassburg 357, eine Studie. Braunschweig, Westermann. (Assez bon.) — Beiträge zur Geschichte der husitischen Bewegung. III. Der Tractatus de longaevo schismate des Abtes Ludolf von Sagan, hrsg. v. LOSERTH. Wien, Gerold. (Très louable publication.) — SCHAER, Conrad Bote's niedersächsische Bilderchronik, ihre Quellen u. ihr historischer Werth. Hannover, Hahn. — LEO, aus meiner Jugendzeit. Gotha, Perthes. (cp. *Chronique*, n° 17, p. 340.) — DIEFENBACH, Völkerkunde Osteuropas, insbesondere der Hämoshalbinsel u. der unteren Donaugebiete. I Band. Darmstadt, Brill. (Important.) — HODGSON, Miscellaneous essays relating to indian subjects. I, II. London, Trübner. (Recueil de travaux très utiles sur les langues et les peuples de l'Inde.) — GERTH, griechisches Uebungsbuch unter theilweiser Benutzung v. FELDBAUSCH-SÜPFLE's,

Chrestomathie. I. Cursus (Quarta). Leipzig, Winter. (Petit livre écrit avec beaucoup de soin et de savoir-faire.) — Benlœw, Analyse de la langue albanaise, étude de grammaire comparée. Maisonneuve. 1879. (Livre qui ne résout pas l'énigme et qu'on ne peut regarder comme définitif, mais très instructif.) — T. Macci Plauti Captivi, hrsg. v. Sonnenschein, mit einem kritischen Apparate, u. zahlreichen noch nicht veröffentlichten Emendationen v. Bentley, zum ganzen Plautus, wie sie sich in dessen Handexempl. des Pareus u. Camerarius vorfinden. Leipzig, Weigel; *et* Richard Bentley's Emendationen zum Plautus, aus seinen Handexemplaren der Ausgaben v. Pareus (1623) u. Camerarius-Fabricius (1558) ausgezogen u. zum ersten Male hrsg. v. Schroeder. London, Siegler. Ie Lief. (En somme, changements qui ne sont pas très considérables et très décisifs.) — Das fünfundzwanzigjährige Jubiläum der Regierung Alexander's II den 19 Febr. 1880, lateinisches Gedicht mit deutscher Uebersetzung v. Walther. St-Petersburg. (Pièce de 42 strophes saphiques, d'un latin très pur, où l'auteur célèbre le tsar.) — Lotheisen, Geschichte der französischen Literatur im XVIIen Jahrhundert. IIer Band. Wien, Gerold. 1879. (Ouvrage de valeur, cp. *Revue critique*, nº 29, art. 160.) — Fischart-studien des Freiherrn v. Meusebach hrsg. v. Wendeler. Halle, Niemeyer; Briefwechsel des Freiherrn v. Meusebach mit Jacob u. Wilhelm Grimm, hrsg. v. Wendeler. Heilbronn, Henninger. (Intéressant.) — Langguth, Untersuchungen ueber die Gedichte der Ava. Halle, Niemeyer. — Novalis' Briefwechsel mit Fr. u. Aug., Charlotte u. Caroline Schlegel, hrsg. v. Raich. Mainz, Kirchheim. (Lettres curieuses.) — Eitelberger v. Edelberg, gesammelte kunsthistorische Schriften. Vol. I u. II. Wien, Braumüller. 1879. I. Kunst u. Künstler Wiens der neueren Zeit. II. Œsterreichische Kunstinstitute u. kunstgewerbliche Zeitfragen. Wien, Braumüller.

Theologische Literaturzeitung, nº 19, 11 septembre 1880 : Rothe, Theologische Encyclopädie, hrsg. v. Ruppelius. Wittenberg, Koelling. (Lemme : un des meilleurs travaux sur ce domaine.) — Müller (Max), Vorlesungen ueber den Ursprung u. die Entwickelung der Religion mit besonderer Rücksicht auf die Religionen des alten Indiens. Strassburg, Trübner. (Baudissin : traduction allemande d'un ouvrage dont l'exposition est quelque peu diffuse et traînante.) — Meyer (H.), Kritisch-exegetischer Commentar über das neue Testament. III. Kritisch-exegetisches Handbuch über die Apostelgeschichte, Ve Auflage neu bearbeitet v. Wendt. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. (Holtzmann.) — Gebhardt (v.) u. Harnack, Evangeliorum codex graecus purpureus Rossanensis, litteris argenteis sexto ut videtur saeculo scriptus picturisque ornatus, seine Entdeckung, sein wissenschaftlicher u. künstlerischer Werth, mit 2 facsim. Schrifttafeln, etc. Leipzig, Giesecke u. Devrient. (Schürer : publication d'une très haute importance, cp. *Chronique*, nº 29, p. 58.) — Hagenmeyer, Peter der Eremite, ein kritischer Beitrag zur Geschichte des ersten Kreuzzuges. Leipzig, Harrassowitz. 1879. (Müller : livre qui épuise le sujet, malheureusement prolixe et fatigant, les 372 pages qui le composent pourraient être réduites à 100 sans inconvénient.) — Segesser, Ludwig Pfyffer u. seine Zeit, ein Stück französischer u. schweizerischer Geschichte im XVIen Jahrhundert. Band I : die Schweizer in den drei ersten französischen Religionskriegen 1562-1570. Bern, Wyss. (Schott : livre remarquable par les nouveaux documents qu'il contient sur les traités de la France avec les Suisses, sur l'organisation et la tactique de l'infanterie suisse au xvie siècle, sur la part de la Suisse catholique aux guerres de religion ; Pfyffer était colonel des Suisses dans la retraite de Meaux et à Montcontour.) — Meaux (de), Les luttes religieuses en France au xvie siècle. Plon. (Schott : apologie du catholicisme de Henri IV comme prince catholique, livre intéressant, trop peu impartial, cp. *Revue critique*, 1879, nº 51, art. 240.)

Athenaeum belge (l'), n° 18, 15 septembre 1880 : J. L. DAVID, Le peintre Louis David (1748-1825), souvenirs et documents inédits. Paris, Havard. (Hymans : livre parfaitement coordonné et attrayant malgré sa longueur.) — Refereinen en andere gedichten uit de XVIe eeuw, verzameld en afgeschreven door Jan de Bruyne, uitgegeven door RUELENS. Antwerpen. (Stallaert : recueil intéressant.) — DE REUMONT, Gino Capponi, ein Zeit-und Lebensbild. Gotha, Perthes. (Biographie de Capponi, et, en même temps, tableau de l'Italie dans les cinquante premières années du XIXe siècle.) — Publications allemandes. — Revues étrangères. (Appréciation d'un art. de K. Hillebrand dans la « Deutsche Rundschau » sur l'expérience de 1830 ; le critique ne connaît qu' « un journal belge qui se tienne en dehors des partis, à un point de vue objectif et scientifique », l'Athenaeum). — Lettres d'Espagne. (Ad. de Ceuleneer : Valladolid et son musée.) — Congrès international de l'enseignement.

Livres nouveaux : (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) BARONE, Epimenide di Creta e le credenze religiose de'suoi tempi. Napoli, Detken e Rocholl. 3 fr. — BIRDWOOD, The industrial arts of India. London, Chapman a. Hall. — BLOCQUEVILLE (marquise de), Le maréchal Davoust prince d'Eckmühl, raconté par les siens et par lui-même. Didier, 7 fr. 50. vol. IV — BRIEGER, Constantin der Grosse als Religionspolitiker. Gotha, Perthes. 1 m. — BUBER, Lekach-Tob (Pesikta Sutarta), ein agardischer Commentar zum ersten und zweiten Buch Mosis von Rabbi Tobia ben Elieser. Wilna, Wittwe u. Romm. — CARDONA, Delle origine della citta di Napoli. Napoli, Detken e Rocholl. 2 fr. — CLAUDIN, Antiquités typographiques de la France. Claudin. — DILLMANN, zur Geschichte des axumitischen Reichs im IVen bis VIen Jahrhundert. Berlin, Dümmler. 2 m. 50. — DUETSCHKE, Antike Bildwerke in Oberitalien. IV. Antike Bildwerke in Turin, Brescia, Verona u. Mantua. Leipzig, Engelmann. 8 m. 60 — FOUILLÉE, La science sociale contemporaine. Hachette, 3 fr. 50. — GOEBEL, ueber den platonischen Parmenides. Gütersloh, Bertelsmann. 1 m. 20. — GOZZADINI, Delle torri gentilizie di Bologna e delle famiglie alle quali prima appartennero. Napoli, Detken e Rocholl. 10 fr. — GUERRINI e RICCI, studie e polemiche dantesche. Verona. 3 fr. — HAGEMANN, die Eigennamen bei Homer. Berlin, Moose. 1 m. 50. — HEUSS, Illustrationem zu den Gesängen des Ammergauer Passionsspieles. Würzburg, Woerl. 5 m. — JOLY, der Mensch vor der Zeit der Metalle. Leipzig, Brockhaus. 8 m. — KRUEGER, Codicis theodosiani fragmenta taurinensia. Berlin, Dümmler. 5 m. — OEHMICHEN, plinianische Studien zur geographischen u. kunsthistorischen Literatur. Erlangen, Deichert. 4 m. — Plinius Secundus, Naturgeschichte, uebers. v. WITTSTEIN. I. Lief. Leipzig, Gressner u. Schramm. 2 m. — ROBY, a latin grammar for schools. London, Macmillan, 5 s. — SAUPPE, Attica et Eleusinia. Göttingen, Dieterich. 80 pf. — SCHEIBLER, die anonymen Meister u. Werke der Kölner Malerschule von 1460-1500. Bonn, Hanstein. 1 m. 50. — SCHRADER, zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's II. d. Asarhaddon u. d. Asurbanipal. Berlin, Dümmler. 3 m. — SCHREIBER, die antiken Bildwerke der Villa Ludovisi in Rom. Leipzig, Engelmann. 8 m. — SOHM, fränkisches Recht u. römisches Recht. Weimar, Böhlau. 2 m. — TURMAIR's genannt Aventinus, sämmtliche Werke, hrsg. v. d. k. Academie der Wissenschaften. I Band, I Hälfte. München, Kaiser. 7 m. 20. — WILL, Konrad v. Wittelsbach, Cardinal, Erzbischof v. Mainz u. v. Salzburg, deutscher Reichskanzler. Regensburg, Pustet. 1 m. 40. — ZERBI, Amleto, studio psicologico. Napoli, Detken e Rocholl. 1 fr.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 40 Quatorzième année 4 Octobre 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 437, 18 septembre 1880 : The Hamilton papers, being selections from original letters in the possession of the duke of Hamilton relating to the years 1638-1650, p. p. GARDINER. Camden Society. (Peacock : documents intéressants.) — Richard Stanyhurst, translation of Virgil's Aeneid. I-IV. 1582, reprinted. Willesden, Arber. (Gosse.) — WALFORD, Tales of our great families. Second series. 2 vols. Hurst a. Blackett. (Wheatley : lecture agréable.) — The Chronology of ancient nations, an english version of the arabic text of the Athâr-ul-Bâkiya of Albîrûnî or « Vestiges of the past », coll. a. reduc. to writing by the author in a. d. 1000, transl. a. edit. with notes a. index by SACHAU. Allen. (S. Lane-Poole : excellente publication de l' « Oriental Translation Fund. ») — The Magdalen College Ms. of the « Imitation ». (Coolidge.) — On « si-on » final in Shakspeare. (Furnivall.) — MITCHELL, The past in the present, what is civilisation? Edinburgh, Douglas. (Tylor.) — The new éditions of Propertius. (Ellis : art. sur les deux éditions de Baehrens et de Palmer ; cp. *Revue critique*, n° 24, art. 120.) — Philology notes (sur la « Nubische Grammatik » de Lepsius, etc.) — QUILTER, Giotto. Sampson Low. (Monkhouse.) — The sculptures of Pergamum : Jahrbuch der Königl. preuss. Sammlungen. I. Berlin, Weidmann. (Murray : cp. *Revue critique*, n° 17, p. 341 et n° 10, art. 48.) — DUPLESSIS, Histoire de la gravure. Hachette. (Heaton : manque d'exactitude et d'esprit scientifique, mais clair et intéressant.) — WAGNER (Rich.), Beethoven, translated by DANNREUTHER. Reeves ; Dictionary of music and musicians, edit. by GROVE. Part. XI. Macmillan. (Shedlock.)

The Athenaeum, n° 2760, 18 sept. 1880 : FROST, Forty year's recollection, literary a. political. Sampson Low. — The sacred books of China. The texts of Confucius, transl. by LEGGE. I. Oxford, Clarendon Press. (Excellent travail.) — Redhouse's turkish dictionary, second edition, revised a. enlarged by WELLS. Quaritch ; WELLS, A practical grammar of the turkish language. Quaritch. (Deux ouvrages très utiles et très soignés.) — ANDERSON, The Lincoln pocket guide, being a short account of the churches a. antiquities of the county. Stanford. — Bombay Gazetteer. Vols. V a. VI. Cutch, Bombay a. other Bombay Districts. Trübner. (Peinture complète et fidèle des résultats du gouvernement anglais dans l'Inde.) — Curiosities of the search-room, by the author of « flemish interiors », Chapman a. Hall. — Travels in Spain : Viajes de extranjeros por España y Portugal en los siglos XV, XVI y XVII coleccion de Javier Liske, rector y catedratico de historia en la universitad de Lemberg, trad. y anot. por J. R. Madrid, Medina. (4 récits : de Popielovo, de la collection en latin de Stanislas Gorski, du « Tagebuch » de Lassota de Steblau et de J. Sobieski.) — Our library table (parle de la Bibliographia Dantea de Petzholdt et du 1er numéro de la « Revue de l'Ecole d'Alger » ; il est à espérer, y lisons-nous, que les fasc. suivants de cette Revue renfermeront des art. plus solides que celui sur l'ablatif en d en latin et plus originaux que celui sur l'Imitation ; nous croyions qu'il y avait en France assez de Revues où d'importants art. pouvaient trouver place ; si chaque école a désormais sa propre revue, il en résultera que de tels journaux n'auront qu'une courte existence ; il est impossible pour un spécialiste de se tenir au courant et de retrouver parmi tant de revues et de programmes le petit nombre d'art. vraiment importants.) — Newcastle free library. — Jeremiah Rich's Shorthand. (Bailey.) — Notes from Naples. — The international literary Congress. (Corresp. de Lisbonne.) — Mycenae. (Lettre de M. Westropp).

Literarisches Centralblatt, n° 38, 18 septembre 1880 : ROSIN, R. Samuel b. Mëir als Schriftsteller. Breslau, Koebner. (Excellent.) — BUSOLT,

Forschungen zur griechischen Geschichte. I. Breslau, Koebner. (Dissipe définitivement quelques erreurs, cp. *Revue critique*, n° 34, art. 187.) — HODGKIN, Italy and her invaders. 376-476. I a. II. Oxford, Clarendon Press. (Ce n'est pas un ouvrage savant, mais un livre pour le « general reader »; toutefois l'auteur n'est pas un pur compilateur; il connaît les sources, et il sait exciter l'intérêt.) — PREGER, Beiträge u. Erörterungen zur Geschichte des deutschen Reichs in den Jahren 1330-1334. München, Franz. (Traite de questions controversées sur Louis le Bavarois et sa lutte avec la curie; très instructif.) — ROBINET, Le procès des dantonistes d'après les documents. Leroux. 1879. (L'auteur veut rendre hommage à Danton, dont il faudrait, selon lui, reprendre les traditions.) — Collection de romans grecs en langue vulgaire et en vers, p. p. la première fois d'après les manuscrits de Leyde et d'Oxford p. Sp. LAMBROS. Maisonneuve. (Très bonne publication, contenant quatre longs romans en vers.) — Reimpredigt, hrsg. v. SUCHIER. Halle, Niemeyer. (Très louable édition, cp. *Revue critique*, n° 23, art. 116.) — BELGER, Moritz Haupt als akademischer Lehrer. Berlin, Weber. (Livre écrit avec chaleur, qu'on lit volontiers.) — BRAUNE, Gotische Grammatik mit einigen Lesestücken u. Wortverzeichniss. Halle, Niemeyer. (Vue d'ensemble aisée et rapide; I^er^ vol. d'une collection qui promet d'être excellente.) — Arnold Houbraken's grosse Schouburgh der niederländischen Maler u. Malerinnen, uebersetzt u. mit Einleitung, Anmerkungen u. Inhaltsverzeichnissen versehen v. WURZBACH. Wien, Braumüller. (I^er^ vol. de la traduction, utilement abrégée, d'un ouvrage important.) — WOERMANN, zur Geschichte der düsseldorfer Kunstacademie, Abriss ihres letzten Jahrzehntes. Düsseldorf, Voss; *et* die alten u. die neuen Kunstacademien. Düsseldorf, Voss. (A lire.) — KRAMER, August Hermann Francke. I. Halle, Waisenhaus. (Bon.) — Die nationale Reform unsrer höheren Lehranstalten, nebst einem Anhang ueber die Nothwendigkeit einer Professur für neuere Literatur an den deutschen Hochschulen. Essen, Silbermann. (Difficile à réaliser.) — PILGER, ueber das Verbindungswesen auf norddeutschen Gymnasien. Berlin, Weidmann. (Appelle l'attention sur un danger sérieux, cp. *Revue critique*, n° 37, p. 218.) — Israel u. die Gojim, Beiträge zur Beurtheilung der Judenfrage. Leipzig, Grunow. (Ecrit tout à fait hostile aux Juifs dont il faut, selon l'auteur, se garder, comme on le fait en Californie contre les Chinois.)

Goettingische gelehrte Anzeigen, n° 35, 1^er^ septembre 1880 : Revue égyptologique p. p. BRUGSCH, CHABAS, REVILLOUT. N° 1. Ernest Leroux. (Erman.) — ROTHE, Theologische Encyclopädie hrsg. v. RUPPELIUS. Wittenberg, Koelling. (Düsterdieck.)

N° 36, 8 septembre 1880 : Urkunden zur Geschichte Italiens im Mittelalter : 1° I diplomi della cattedrale di Messina, raccolti da Amico e pubblicati per cura di STARRABBA. I-IV. Palermo. 1876-78; 2° Memorie storiche Agrigentine per Picone, memoria sesta sul periodo della monarchia. I. Girgenti. 1873; 3° Le carte che si conservano nello archivio del capitolo metropolitano della città di Trani. (dal IX. secolo fino all' anno 1266,) p. p. PROLOGO. Barletta, 1877; 4° Saggio di codice diplomatico formato sulle antiche scritture dell' archivio di stato di Napoli per MINIERI-RICCIO. I. 964-1285. Napoli. 1878; 5° Il liber poteris della città e comune di Brescia e la serie de' suoi consoli e podestà dall'anno 969 al 1438 per cura di VALENTINI. Brescia, 1878; 6° Analecta Vaticana, ed. POSSE. Œnoponti. 1878; 6° Acta pontificum romanorum inedita. I. Urkunden der Päpste vom J. 748 bis zum J. 1198 gesammelt u. hrsg. v. PFLUGK-HARTTUNG. I. 1-2. Tübingen. (Winkelmann.) — ZÖCKLER, Die Lehre vom Urstand des Menschen geschichtlich u. dogmatisch-apologetisch untersucht. Gütersloh, Bertelsmann. (Düsterdieck.) — Das

glückhafte Schiff von Zürich, nach den Quellen des Jahres 1576, v. Baechtold. Zürich, Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft, XLIV. (Goedeke : excellente publication).

Rassegna Settimanale (la), n° 141, 12 septembre 1880 : Neri, La prima edizione del Malmantile, aneddoto letterario. — Il progresso nel secolo XIX. (Sur l'ouvrage de Mulhall, The progress of the world since the beginning of the 19th century.) — Barzellotti, Le origini della filosofia di Arturo Schopenhauer. — *Bibliographia :* Hartwig, Eine Chronik von Florenz, zu den Jahren 1300-1313, nach der Handschrift der Biblioteca nazionale zu Florenz, zum ersten Male hrsg. Halle, Karras. (Texte publié avec beaucoup de soin.) — Zonghi, Documenti storici fabrianesi, statuta artis lanae terrae Fabriani. Roma, Rossi. (Très utile.)

N° 142, 19 septembre 1880 : Puini, Arii e Chinesi. — Bibliographia : Loparco, Una commedia latina del sec. X e una sacra rappresentazione del sec. XV, ovvero il Gallicano di Rosvita e il Martirio dei Santi Giovanni e Paolò di Lorenzo il Magnifico, studio comparativo. Napoli, Morano. (Manque parfois de méthode critique.) — Ceccheti, Archivio di stato in Venezia. Sala diplomatica regina Margherita. Venezia, Naratovich. (Exact.)

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : Auszüge aus syrischen Acten persischer Märtyrer, uebersetzt u. erläutert v. Hoffmann, Leipzig, Brockhaus. 14 m. — Arioste (l'), Roland furieux, trad. nouvelle avec introd. et notes par C. Hippeau. 2 vols. xvi et 1652 p. Garnier. — Blume, über den Ursprung u. die Entwicklung des Gerundiums im englischen. Jena, Deistung. 1 m. 20. — Braune, Gotische Grammatik mit einigen Lesestücken u. Wortverzeichniss. Halle, Niemeyer. 2 m. — Brentano, Reisebilder aus Oberitalien. München, Kellerer. 2 m. 50. — Cardauns, Conrad von Hostaden, Erzbischof von Cöln. 1738-61. Cöln, Bachem. 3 m. 60. — Dialoghi di Platone, tradotti da R. Bonghi. Tome I, fasc. I. Eutifrone. Rome, Bocca. 1 fr. 20. — Egger (E.), Histoire du livre depuis ses origines jusqu'à nos jours. Hetzel. 3 fr. — Franziss, der deutsche Episkopat in seinem Verhältniss zu Kaiser u. Reich unter Heinrich III. 1039-50. 2 Th. Regensburg, Coppenrath. 1 m. 20. — Hane, Sur le rôle de l'accent latin dans la formation de la langue française. Progr. de Braunsberg. — Khull, ueber die Sprache des Johannes v. Frankenstein. Graz, Leuschner u. Lubensky. 23 p. — Krichenbauer, Theogonie u. Astronomie, ihr Zusammenhang nachgewiesen an den Göttern der Griechen, Aegypter, Babylonier u. Arier. Wien, Konegen. 12 m. — Meyer (W.), die urbinatische Sammlung v. Spruchversen d. Menander, Euripides u. a. München, Franz. 1 m. 60. — Minervini, Terre cotte del Museo Campano. fasc. III e IV. Napoli, Detken e Rocholl. — Ogonowski, Studien auf dem Gebiete der ruthenischen Sprache. Lemberg, Milikowski. 4 m. 50. — Palander, Uebersicht der neueren russischen Literatur von der Zeit Peters des Grossen bis auf unsere Tage. Leipzig, Brockhaus. 2 m. — Penn, die Geschichte der Stadt Wien u. ihrer Vorstädte. Brünn, Karafiat. 16 m. — Real-Encyclopädie der christlichen Alterthümer, hrsg. v. Kraus. IIIe Lief. Freiburg, Herder. (p. 193-288.) — Reiter, die Orgel unserer Zeit, ihre Entwickelung, etc. Ier Lief. Berlin, Peiser. 3 m. — Renan (E.), L'eau de Jouvence. Calmann Lévy. 3 fr. — Schneider, de Diodori fontibus (libr. I-IV). Berlin, Weber. 1 m. 60. — Schulte, die Geschichte der Quellen u. Literatur des canonischen Rechts von Gratian bis auf die Gegenwart. IIIer Band. I-III Th. Stuttgart, Enke. 38 m. 20. — Sedlmayer, kritischer Commentar zu Ovids Heroiden. Wien, Konegen. 1 m. 60.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Quatorzième année 11 Octobre 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 438, 25 septembre 1880 : Parr, Guardana to Isandhlwana, a sketch of the Kafir a. Zulu wars. Kegan Paul. — Par Palimpsestorum dublinensium, the codex rescriptus dublinensis of Saint Matthew's Gospel, by Abbott. Longmans. — Evangeliorum codex graecus purpureus rossanensis, p. p. v. Gebhardt u. Harnack. Leipzig, Giesecke u. Devrient. (M. Thompson : cp. *Revue critique*, n° 29, p. 58). — Formby, Ancient Rome, and its connection with the christian religion. Kegan Paul. (Warr : intéressant.) — De Fonblanque, Five weeks in Iceland. (Rodwell.) — Current literature. (Rend compte du IIe vol. des œuvres inédites de Leopardi, p. p. Cugnoni. Halle, Niemeyer ; — de « König Gustav III von Schweden in Aachen in den Jahren 1780 u. 1781, v. Reumont. Aachen, Palm ; — de « Albertino Mussato, v. Wychgram. Leipzig, Veit (cp. *Revue critique*, n° 36, art. 198.) — Notes from Paris. (Burty : parle du 1er fasc. des « Monuments de l'art antique, p. p. Rayet ; du viie fasc. du « Dict. des antiquités grecques et romaines » ; de la 5e édition du « Dict. universel des contemporains », de Vapereau.) — The hittite inscriptions. (Sayce.) — The Magdalen college. Ms. of the Imitation. (Cheetham.) — The Hamilton papers. (Gardiner). — Kâ*s*ikâ, a commentary on Pâ*n*ini's grammatical aphorisms, by Pa*n*dit Vâmana a. Gayâditya, edit. by Pa*n*dit Bâla*s*âstrî. Benares. (Max Müller : 1er art. sur cette importante publication.) — The Düsseldorf and Brüssel Exhibitions.

The Athenaeum, n° 2761, 25 septembre 1880 : Mc. Carthy, A history of our own times, from the accession of queen Victoria to the general election of 1880 : III. a. IV. Chatto a Windus. (Clair et exact.) — Formby, Ancient Rome and its connexion with the christian religion. Kegan Paul, (Peu satisfaisant pour l'historien.) — Shooshee Chunder Dutt, India past and present. Chatto a. Windus. (Description du pays dans les trois périodes hindoue, musulmane et anglaise.) — The Odyssey of Homer, books i-xii, transl. into english verse by Du Cane. Blackwood. (Fidèle et coulant.) — Fergusson a. Burgess, The cave temples of India. (Excellent et considérable travail.) — An unpublished letter from Paris during the Reformation. (Communiquée par M. Peacock ; peinture curieuse d'une procession générale dans Paris et de supplices d'hérétiques.) — Wagner (R.), Beethoven, transl. by Dannreuther. Reeves.

Literarisches Centralblatt, n° 39, 25 sept. 1880 : Mariano, Christenthum, Katholicismus u. Kultur-Studien. Aus dem italienischen. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. — Ebhardt, der rhetorische Schluss, zwei Abhandlungen. Weilburg, Appel. — Itinera latina bellis sacris anteriora, I. Itinera Hierosolymitana et descriptiones terrae sanctae bellis sacris anteriora et latina lingua exarata edid. Tit. Tobler et Aug. Molinier. Ernest Leroux. (Publication très importante et qui ne laisse rien à désirer.) — Wenzelburger, Geschichte der Niederlande. I Band. Gotha, Perthes. 1879. (Bon travail.) — Treuenfeld, die Tage von Ligny u. Belle-Alliance. Hannover, Helwing (à lire). — Opitz, Maria Stuart, nach den neuesten Forschungen dargestellt. Freiburg, Herder. 1879. (Ne va que jusqu'aux conférences de Westminster (1659) ; très favorable à Marie Stuart, qu'on aurait calomniée depuis 300 ans.) — Aristophanis Thesmophoriazusae, hrsg. v. Blaydes. Halle, Waisenhaus. (Assez bon bon pour faire désirer l'édition des autres pièces d'Aristophane.) — Badke, das italienische Volk im Spiegel seiner Volkslieder. Breslau, Schottländer. 1879. (Parfois affecté ou incomplet ; bonnes traductions.) — Muth (v.), Heinrich v. Veldeke u. die Genesis der romantischen u. heroischen Epik um 1190. Wien, Gerold. (« Ignorance profonde ».) — Grimm (Herm.), Raphael's Schule von Athen. Berlin, Paetel. (Très instructif, lors même qu'on n'accepterait pas l'explication proposée.)

Theologische Literaturzeitung, n° 20, 25 sept. 1880 : WURM, der Buddhismus oder der vorchristliche Versuch einer erlösenden Universalreligion. Gütersloh, Bertelsmann. (Baudissin : très bonne étude.) — WIESELER, zur Geschichte der neutestamentlichen Schrift u. des Urchristenthums. Leipzig, Hinrichs. (Weiss : instructif, sans être bien nouveau.) — FEYERABEND, die Bekehrung des Apostels Paulus u. sein Evangelium. Mitau, Steffenhagen. (Weiss : très soigné, malgré des résultats peu satisfaisants.) — PÖLZL, kurzgefasster Commentar zu den vier heiligen Evangelien. Graz, Styria. I. — HENRICI, das erste Sendschreiben des Apostels Paulus an die Korinthier erklärt. Berlin, Hertz. (Schürer : utile.) — ASCOLI, Iscrizioni inedite o mal note, greche, latine, ebraiche, di antichi sepolcri giudaici del Napolitano. Turin, Loescher. (Schürer : excellent.) — REICHLING, Johannes Murmelius, sein Leben u. seine Werke. Freiburg, Herder. (Kawerau : étude importante.) — GAEDEKE, Maria Stuart. Heidelberg, Winter. (Möller : très soigné, très impartial, l'auteur est maitre de son sujet,) — OPITZ, Maria Stuart. Freiburg, Herder. (Möller : apologie de Marie Stuart.)

Rassegna Settimanale, n° 143, 26 septembre 1880 : MASI, Antonio Panizzi ed i suoi corrispondenti italiani. (D'après l'ouvrage récemment paru : « Lettere ad Antonio Panizzi di uomini illustri e di amici italiani. 1823-1870, pubblic. da L. FAGAN. Firenze, Barberà » ; ces lettres nous renseignent surtout sur l'émigration politique italienne de 1848, sur les événements qui préparèrent 1859, sur les annexions de l'Italie centrale ; elles montrent combien Panizzi contribua à rendre l'Angleterre favorable aux intérêts de sa patrie, en quelle estime le tenaient ses amis et quelle place importante il a occupée dans son temps.) — Corr. lett. da Parigi (Art. sur « Mad. de Pompadour, général d'armée » de M. BONHOMME ; sur le maréchal Davout, de M^{me} de BLOCQUEVILLE ; sur les Etudes du colonel DU PICQ, etc.) — Bibliographia : D'ANCONA, Studi di critica e storia letteraria. Bologna, Zanichelli. (4 études remarquables : 1° de l'idée de l'unité politique chez les poètes italiens ; 2° Cecco Angioleri da Siena ; 3° le Novellino et ses sources ; 4° la légende d'Attila ; espérons que ce vol. est le premier d'une série de vol. où le professeur de Pise réunira ses écrits dispersés.) — SALVIOLI, Gli statuti inediti di Rimini. Ancona, Aurelj. (Fait avec clarté et méthode.)

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : Abhandlungen des archäologisch-epigraphischen Seminares der Universität Wien, hrsg. v. BENNDORF u. HIRSCHFELD. I. Wien, Gerold. 3 m. 60. — AMREIN, Seb. Pereg. Zwyer v. Evibach, ein Charakterbild aus dem XVII. Jahrh. St. Gallen, Huber. 4 m. — Bosc, Dict. gén. de l'archéologie et des antiquités chez les divers peuples. Firmin-Didot. — Coleridge's poetical a. dramatic works, founded on the edition of 1834, with many additional pieces now first included. Macmillan. 31 s. 6 d. — Correspondenz der französischen Gesandtschaft in der Schweiz 1601 bis 1671, hrsg. v. SCHWEIZER. Basel, Schneider. 10. m. — DAUB, de Suidae biographicorum origine et fide. Leipzig, Teubner. 2 m. — DU BEC, Discours sur l'antagonie du chien et du lièvre, réimp. p. JULLIEN. Jouaust. 6 fr. — Ergebnisse der Ausgrabungen zu Pergamon, vorläufiger Bericht v. CONZE, HUMANN, BOHN, etc. Berlin, Weidmann. 12 m. — FRIEDLÆNDER, die italienischen Schaumünzen des XV. Jahrh. 1430-1530. I. Berlin, Weidmann. 10 m. — GRAVIER, Les Normands sur la route des Indes. Maisonneuve. 3 fr. — GUNTHER, die Verba im altfriesischen. Leipzig, Urban. 2 m. — KNAACK, Analecta Alexandrino-romana. Berlin, Mayer u. Müller. 1 m. 20. — LANGEN, Beiträge zur Kritik u. Erklärung d. Plautus. Leipzig, Teubner. 6 m. — LEHMANN, die tachygraphischen Abkürzungen der griechischen Handschriften. Leipzig, Teubner. 1 m. 20

— Luckenbach, das Verhältniss der griechischen Vasenbilder zu den Gedichten d. epischen Kyklos. Leipzig, Teubner. 3 m. 60. — Lycophronis Alexandra, rec. Kinkel. Leipzig, Teubner. 1 m. 80. — Lyon, Goethe's Verhältniss zu Klopstock. Döbeln, Schmidt. 2 m. — Mezger, Pindars Siegeslieder erklärt. Leipzig, Teubner. 8 m. — Montel et Lambert, Chants populaires du Languedoc. Maisonneuve. 10 fr. — Mueller (L.), Quintus Horatius Flaccus, eine literarhistorische Biographie. Leipzig, Teubner. 2 m. 40. — Pfleiderer, Eudämonismus u. Egoismus. Leipzig, Barth. 1 m. 50. — Radic, die Verfassung der orthodox-serbischen u. orthodox-rumänischen Particularkirchen in Oesterreich-Ungarn, Serbien u. Rumänien. I Buch. Prag, Gregr u. Dattel. 4 m. — Rayet, Monuments de l'art antique, Ire liv. Maisonneuve. 25 fr. — Rüeger, Chronik der Stadt u. Landschaft Schaffhausen. I Hälfte. Schaffhausen, Schoch. 4 m. — Sir Orfeo, ein englisches Feenmärchen aus dem Mittelalter mit Einleitung, u. s. w. hrsg. v. Zielke. Breslau, Koebner. v et 137 p. — Triempel, Ares u. Aphrodite. Leipzig, Teubner. 2 m. 40. — Vollgraff, Greek writers of roman history, some reflections upon the authorities used by Plutarch a. Appianus. Leipzig, Harrassowitz. 2 m. 50. — Wuerdinger, Beiträge zur Geschichte der Gründung u. der ersten Periode des bayerischen Hausritterordens vom heiligen Hubertus. 1441-1709. München, Franz. 1 m. 30. — Ziller, Allgemeine philosophische Ethik. Langensalza, Beyer. 10 m.

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : Alton, Beiträge zur Ethnologie v. Ostladinien. Innsbruck, Wagner. 1 m. 60. — D'Aubugeois de La Ville du Bost, Histoire du Dorat, avec le plan de la ville. Oudin. 5 fr. — Aurélien (Dom), La Gaule catacombaire, l'apôtre S. Martial et les fondateurs apostoliques de l'Eglise des Gaules. Lecoffre. 6 fr. — Duffy, Young Ireland, a fragment of iristh history. London, Cassell. 16 s. — Fleury, Cartulaire de l'abbaye cistercienne de Perseigne. Le Mans, Pellechat. — Fyffe, a history of modern Europe. Vol. I. London, Cassell. 12 s. — Giesebrecht, die Zeit d. Kaiser Friedrichs d. Rothbarts. I. Neuer Aufschwung d. Kaiserthums. Braunschweig, Schwetschke. 8 m. 60. — Goldammer, Fröbel, der Begründer der Kindergarten-Erziehung. Berlin, Habel. 2 m. — Guillotin de Corson, Pouillé historique de l'archevêché de Rennes. T. I. Evêchés. Haton. 10 fr. — Homeri Ilias Epitome Hochegerri, in usum schol. ed. Zechmeister. I. Wien, Gerold. 1 m. 10. — Huschke, die jüngst aufgefundenen Bruchstücke aus Schriften römischer Juristen. Leipzig, Teubner. 75 pf. — Hué, Analyse des principales campagnes conduites en Europe depuis Louis XIV jusqu'à nos jours. Jouvé. 3 fr. 50. — Knight, Albania, narrative of recent travel. London, Sampson Low. 12 s. 6 d. — Punschart, der entscheidende Einfluss der Gesetzgebung u. der staatlichen Einrichtungen der römischen Republik auf die universale Bedeutung des römischen Privatrechtes. Innsbruck, Wagner. 1 m. 60. — Raabe, die Klagelieder d. Jeremias u. der Prediger d. Salomon, im Urtext, etc. Leipzig, Fernau. 6 m. — Schneder, die Geburt der Athena. Wien. Gerold. 3 m. 60. — Simchowitz, der Positivismus im Mosaismus erläutert u. entwickelt auf Grund der alten u. mittelalterl. philosoph. Literatur der Hebräer. Wien, Gottlieb. 3 m. — Socard, Catalogue de la bibliothèque de la ville de Troyes. VII. Ouvrage intéressant l'histoire de Troyes et du dép. de l'Aube. I. Troyes. — Winkelmann, Sicilische u. päpstliche Kanzleiordnungen u. Kanzleigebräuche des XIIIen Jahrhunderts. Innsbruck, Wagner. 1 m.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Quatorzième année 18 Octobre 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 439, 2 octobre 1880 : BLANQUI, History of political economy in Europe, transl. from the french by Emily J. LEONARD, with preface by WELLS. George Bell. (Leslie.) — EDKINS, Chinese Buddhism. Trübner. (Rhys Davids : sera utile.) — VERNON LEE, Studies on the eighteenth century in Italy. Satchell. (Creighton : livre « eminently suggestive ».) — School books. — The meeting of the library association. — Archaeological discoveries in Lombardy and Venice. (Barnabei.) — The Kâsikâ (second art. de Max Müller). — Notes by M. Ruskin on Samuel Prout and William Hunt. Fine art society. (Wedmore.)

The Athenaeum, n° 2762, 2 octobre 1880 : HOWORTH, History of the Mongols from the ninth to the nineteenth Century. Part. II. The so-called Tartars of Russia a. Central Asia. Divisions I a. II. Longmans. — Ricordi della vita intima di Enrico Heine, per sua nipote, Maria Embden Heine, principessa Della Rocca. Florence, Barberà. (« Style coulant, de jolis exemples de la façon de changer des taupinières en montagnes, correct, poli, et un peu faible. ») — Reg. Lane POOLE, A history of the huguenots of the dispersion at the recall of the edict of Nantes. Macmillan. (Des fautes, mais beaucoup d'ordre et de clarté.) — FOLEY, Records of the english province of the society of Jesus. Vol. VI. Supplemental vol. Burns a. Oates. (Vol. plus important que les précédents.) — « The cave temples of India » (Fergusson). — Another imaginary edition. (Backhouse). — « Bush ». (Watt.) — Drama : Hamlet, trad. par Théod. REINACH. Hachette. (Une des trad. les plus soignées, les plus coulantes et les plus agréables d'Hamlet.)

Literarisches Centralblatt, n° 40, 2 octobre 1880 : RITSCHL, Geschichte des Pietismus in der reformirten Kirche. Bonn, Marcus. (Travail très remarquable.) — HARNACK, das karolingische u. byzantinische Reich in ihren wechselseitigen politischen Beziehungen. Göttingen, Peppmüller, (Très bonne étude.) — ROTH, Geschichte des römischen Königs Adolf I von Nassau. Wiesbaden, Limbarth. 1879. (Livre absolument superflu, qui n'apprend rien de nouveau.) — KATTERFELD, Roger Ascham, sein Leben u. seine Werke. Strassburg, Trübner. 1879. (A la fois une biographie de l'humaniste anglais et une contribution à l'histoire du XVIe siècle, années 1550-1553.) — DUDIK, Schweden in Böhmen u. Mähren. 1640-1650. Wien, Gerold. 1879. (Documents sur les campagnes des Suédois en Bohême et en Moravie.) — REUSS (R.), Strassburg im dreissigjährigen Kriege. 1618 bis 1648, Fragment aus der strassburgischen Chronik des Malers Walther nebst Einleitung u. biogr. Notiz. Strassburg, Treuttel. u. Wurtz. 1879. (Publication d'un fragment de la chronique du peintre Walther, concernant l'histoire de Strasbourg durant la guerre de Trente Ans.) — Kong Christian IV's egenhaendige Breve, udgivne ved BRICKA og FRIDERICIA. I Hefte. 1632-33. Kopenhagen, Klein. 1879. — LESER, ein Accisestreit in England. Heidelberg, Winter. 1879. (Sur un débat qui émut l'Angleterre et le parlement en 1732 et en 1733, très soigné.) — MARTHE, Was bedeutet Carl Ritter für die Geographie. Berlin, Reimer. — ROCHER, la province chinoise du Yûn-nan. Leroux. (Excellent ouvrage sur cette province qui « est le talon d'Achille du corps gigantesque » de l'empire chinois.) — MÜLLER (H.), Geschichte des Festungskrieges seit allgemeiner Einführung der Feuerwaffen bis zum Jahre 1880. Berlin, Oppenheim. (« L'auteur a fait au monde militaire un présent unique en son genre. ») — MEKLER, Euripidea, textkritische Studien. Wien, Konegen. 1879. (Très utile et intéressant.) — Vallaurii inscriptiones, accedit Berrini appendix de stilo inscriptionum. Turin, Romanus. (Moins utile que le croit l'éditeur.) — Salman u. Mo-

rolf, hrsg. v. VOGT. Halle, Niemeyer. (Livre important qui fait grand honneur à son auteur.) — HARKENSEE, Untersuchungen ueber das Spielmannsgedicht Orendel. Kiel, Lipsius u. Tischer. (Bonnes recherches.) — SCHREIBER, Apollon Pythoktonos. Leipzig, Engelmann. 1879. (Fort détaillé et témoignant de beaucoup de lectures. Cp. *Revue critique*, nº 29, art. 157.) — Lessing's Laokoon, hrsg. v. BLÜMNER. Berlin. Weidmann. (2e édit. très louable.)

Goettingische gelehrte Anzeigen, nº 37, 15 septembre 1880 : Die tirolischen Weisthümer hrsg. v. J. ZINGERLE u. INAMA-STERNEGG. I Theil. Unterinnthal. 1875. II Theil. Oberinnthal. 1877. III Theil. Vintsgau. 1880. Wien, Braumüller. (Steub : « travail très pénible et très précieux qui mérite aux éditeurs la reconnaissance des germanistes et aussi des romanistes tyrolomanes. ») — Acta quae in archivo ministerii rerum exterarum gallici ad Joannis III regnum illustrandum spectant. Vol. I acta ab a. 1674 ad a. 1677 continens, ed. WALISZEWSKI. Cracovie. 1879. (Lukas : ce travail est un chaos, mais renferme d'importants documents.) — WOLFSGRUBER, Giovanni Gersen, sein Leben und sein Werk de Imitatione Christi. Augsburg, Huttler. (Düsterdieck ; encore un essai, tenté par les bénédictins, pour attribuer l'imitation à un des leurs, à l'abbé de Saint-Etienne à Verceil, Giovanni Gersen.)

Nº 38, 22 septembre 1880 : Il regesto di Farfa, compilato da Gregorio di Catino e pubbl. a cura di GIORGI u. BALZANI. Vol. II. Roma, Società romana di storia patria. 1879. (Reumont.) — BUSOLT, die Lakedaimonier u. ihre Bundesgenossen. I. Leipzig, Teubner. 1878. (Wilisch : l'ouvrage le plus étendu sur le Péloponnèse, depuis les Doriens d'O. Müller. Cp. *Revue critique*, 1879, nº 32, art. 147.)

Athenaeum belge, (l'), nº 19, 1er octobre 1880 : Publications historiques allemandes : RANKE, Sämmtliche Werke. Bd. 45-47. Leipzig, Duncker u. Humblot ; SYBEL, Geschichte der Revolutionszeit. Bd. 5. Stuttgart, Ebner u. Seubert. 1879 ; HÜFFER, der Rastatter Congress u. die zweite Coalition. Bd. 2. Bonn, Marcus. (Bailleu.) — Lettre de Paris. (LITTRÉ, les Sémites et les Aryens en compétition pour l'hégémonie du monde. Leroux ; LANFREY, Lettres d'Everard ; CHARPENTIER, une maladie morale, le mal du siècle ; MOULIN, les marins de la République.) — De la réorganisation des facultés de philosophie et lettres en Belgique. (Michel.)

Rassegna Settimanale, nº 144, 3 octobre 1880 : BORGOGNONI, L'autore del Pataffio secondo Carlo Nisard. — Μικρός, Un irredento del secolo decimosettimo. (Sur quelques passages curieux du livre de Sprecher, imprimé en 1633 « Rhetia, ubi ejus verus situs, etc... describuntur. ») — CASINI, I manoscritti di Alessandro Tassoni. — Di alcuni scritti economici circa lo stato pontificio nella prima metà del secolo XIX. — Bibliografia : FERRATI, A proposito di Olimpo da Sassoferrato. Bologna, Zanichelli. — COMBA, Valdo ed i Valdesi avanti la riforma, cenno storico. Firenze (Cp. un prochain nº de la *Revue*). — AMICO, Sebastiano Bagolini, studio storico. Palermo, Amenta ; et Matteo Donia e Leonardo Orlandini, umanisti del. sec. XVI. Palermo, Montaina. — BOITO, Architettura del medio evo in Italia. Milano, Hoepli.

Livres nouveaux (s'adresser à la librairie Ernest Leroux) : BIGELOW, History of procedure in England from the norman conquest. The norman period. 1066-1204. London, Macmillan, 18 s. — BUEHLER, der Altkatholicismus historisch-kritisch dargestellt. Leiden, Brill. 6 s. 6 d. — Catalogus librorum officinae Elsevirianae, Lugduni Batavorum ex officina Elseviriana (CIƆIƆCXXXVIII) hrsg. v. WALTHER. Leipzig, Weigel. 4 m. — CHRISTIE, Etienne Dolet, the martyr of the Renaissance. Lon-

don, Macmillan. 18 s. — EISENLOHR, das lateinische Verbum. Heidelberg, Gross. (52 p.) — GRAEVELL, die Charakteristik der Personen im Rolandsliede. Heilbronn, Henninger. 4 m. — HAMILTON, Calendar of state papers, domestic series, reign of Charles I. Vol. XVI. 1640. Longmans. 15 s. — HARTMANN (E. v.), die Krisis d. Christenthums in der modernen Theologie. Berlin, Duncker. 2 m. 70. — HARTMANN (E. v.), zur Geschichte u. Begründung des Pessimismus. Berlin, Duncker. 3 m. — HOLSTEIN, das Drama vom verlorenen Sohn. Halle, Hendel. 2 m. — Junker (der) u. der treue Heinrich, mit Einl. u. Anmerk. hrsg. v. KINZEL. Berlin, Weber. (105 p.) — KOLB, Abriss zur Culturgeschichte der Menschheit. Leipzig, Felix. 1 m. 20 — MOHRMANN, Jacobus Sackmann. Hannover, Hahn. 1 m. 20. — MOROSI, Intorno al motivo dell' abdicazione dell' imperatore Diocletiano. Firenze, Cellini.— MUELLER, Reichssteuern u. Reichsreformbestrebungen im XV. u. XVI. Jahrhundert. Prenzlau, Vincent. (71 p.) — PAULITSCHKE, die geographische Forschung des afrikanischen Continents von den ältesten Zeiten bis auf unsere Tage. Wien, Brockhausen u. Brauer. 6 m. — PICHLER, Chronik des Hof-u. Nationaltheaters in Mannheim. Mannheim, Bensheimer. 5 m. — RÖHRICHT u. MEISSNER, deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande. Berlin, Weidmann. 20 m. — SANDYS, The Bacchae of Euripides, with introduction, critical notes a. archaeological illustrations. Cambridge Univ. Press. 10 s. 6 d. — SCHMIDT (v.), die Philosophie der Mythologie u. Max Müller. Berlin, Duncker. 2 m. 40. — SCHWEIZER, Correspondenz der französischen Gesandtschaft in der Schweiz. 1664-71. Basel, Schneider. 10 m. — SOLTAU, ueber Entstehung u. Zusammensetzung der altrömischen Volksversammlungen. Berlin, Weidmann. 16 m. — Spencer (Herbert), Descriptive sociology, nº VII. Hebrews a. Phenicians, compl. a. abstracted by SCHEPPIG. London, Williams a. Norgate. 21 s. — WANICK, zum Vokalismus der schlesischen Mundart. Bielitz, Fröhlich. 1 m. 40. — ZINZOW, Psyche u. Eros, ein milesisches Märchen in der Darstellung u. Auffassung d. Apulejus beleuchtet u. auf seinen mythologischen Zusammenhang, Gehalt u. Ursprung zurückgeführt. Halle, Waisenhaus. 6 m.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Quatorzième année 25 Octobre 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 440, 9 octobre 1880 : Renan, Lectures on the influence of the institutions, thought and culture of Rome on christianity a. the development of the catholic church, transl. by Beard. Williams a. Norgate. (Mason : ce petit volume ne contient guère de choses qu'on n'ait lues auparavant dans les livres de l'auteur et n'ajoutera pas à sa réputation.) — Mac Carthy, A history of our own times. III a IV. Chatto a. Windus. (Gardiner : peintures brillantes et vives présentées par un écrivain populaire, qui n'est pas historien.) — Jeans, The life a. letters of Marcus Tullius Cicero. Macmillan. (Nettleship : traduction des lettres de Cicéron, contenues dans le choix de M. Watson, et vie de l'orateur.) — Correspondence : Early rock-hewn monuments in Asia minor (Whittall.) — The national collection of coins at Athens. (Chester.) — Firdusii liber regum qui inscribitur Schahname, p. p. Vullers. Leyden, Brill. (Goldsmid.) — Philology notes (parle de Hommel, Abriss der babylonisch-assyrischen u. israelitischen Geschichte in Tabellenform.) — Recent archaeological publications.

The Athenaeum, n° 2763, 9 oct. 1880 : Dobson, Literary frivolities, fancies, follies and frolics. Chatto a. Windus. (Livre amusant.) — Sayce, Introduction to the science of language. Kegan Paul. (Art. critiquant l'ouvrage sur beaucoup de points et y dénonçant un certain nombre d' « hérésies ».) — Groome, In gipsy tents. Edinburgh, Nimmo. (Instructif.) — Du Boys, Catherine d'Aragon et les origines du schisme anglican. Palmé. (« Honest history », malgré tous ses défauts.) — Theological books (Acta Joannis p. p. Zahn ; — Riess, das Geburtsjahr Christi ; — Par palimpsestorum dublinensium p. p. Abbott ; — Pflugk-Harttung, Diplomatisch-historische Forschungen et Acta pontificum romanorum inedita.) — A new edition of Wordsworth. — The anglo-saxon chronicle. (Howorth.) — « On » in Khita. (Clarke.) — The library association at Edinburgh. — Overbeck, Geschichte der griechischen Plastik, erster Halbband. Leipzig, Hinrichs. (A recommander chaudement.) — The roman remains at Sandown. (Brabrook.) — The site of the ancient Pharos at Alexandria. (Butler.) — The national collection of coins at Athens. (Grev. Chester.)

Literarisches Centralblatt, n° 41, 9 octobre 1880 : Faber, Introduction to the science of chinese religion. Hongkong, Lane ; Legge, The religions of China, Confucianism a. Tàoism described a. compared with christianity. London, Hodder a. Stoughton. (L'ouvrage de Faber est intéressant, celui de Legge, très remarquable.) — Lauth, aus Aegyptens Vorzeit. II. Die geschichtlichen Zeiträume. Berlin, Hofmann. (Peu de nouveau, idées singulières, manque de critique.) — Recueil des historiens des croisades, p. par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Historiens occidentaux. Tome IV. Paris, Impr. nat. (Excellent de tous points.) — Chronica regia coloniensis, rec. Waitz. Hannover, Hahn. — Schultz, das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger. I Band. Leipzig, Hirzel, 1879. (Très estimable contribution à un chapitre de la « Culturgeschichte. ») — Adam y Henry, Arte y vocabulario de la lengua chiquita con algunos textos trad. y explic. Maisonneuve. (« Puissent les actifs américanistes de France nous faire souvent de pareils présents. ») — Hildesheimer, de libro qui inscribitur de viris illustribus urbis Romae quaestiones historicae. Berlin, Mayer u. Müller. (Bonnes recherches.) — Bock, Wolfram's v. Eschenbach Bilder u. Wörter für Freude u. Leid. Strassburg, Trübner, 1879. (A louer et à blâmer.) — Kant, Scherz u. Humor in Wolfram's Dichtungen. Heilbronn, Henninger. 1878. (Instructif.) — Starck, die Darstellungsmittel des Wolfram'-

schen Humors. Rostock. (Satisfaisant.) — DOMANIG, Parzival-Studien. II. Der Gral des Parzival. Paderborn, Schöning. (Obscur, diffus, exagéré, faux.) — KÖSTLIN, Geschichte der Musik im Umriss. IIe Aufl. Tübingen, Laupp. — WEDDIGEN, Ueber die Nothwendigkeit einer Professur für neuere Literatur an den deutschen Hochschulen. Essen, Silbermann. — WILMANNS, Kommentar zur preussischen Schulorthographie. Berlin, Weidmann.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 39, 29 septembre 1880 : Acta Joannis unter Benutzung v. Tischendorf's Nachlass bearb. v. ZAHN. Erlangen, Deichert. (Zahn : cp. *Revue critique*, n° 23, art. 114). — N° 40, 6 oct. 1880 : JOEL, Blicke in die Religionsgeschichte zu Anfang des zweiten christlichen Jahrhunderts. I. Der Talmud u. die griechische Sprache nebst zwei Excursen : a. Aristobul, der sogenannte Peripatetiker, b. die Gnosis. Breslau u. Leipzig, Schottländer. (Siegfried : recherches de détail précieuses.) — LEHMANN, die tachygraphischen Abkürzungen der griechischen Handschriften. Leipzig, Teubner. (Gardthausen : guide sûr dans un domaine difficile, et que le critique recommande comme un complément de son manuel de paléographie grecque.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 1, 2 octobre 1880 : Hagenbachs Encyklopädie u. Methodologie der theol. Wissenschaften. 10e Auflage. Leipzig, Hirzel. (Holtzmann.) — BAUMANN, Handbuch der Moral nebst Abriss der Rechtsphilosophie. Leipzig, Hirzel. 1879. — MAHLOW, die langen Vocale *a e o* in den europäischen Sprachen. Berlin, Hermann. (Bezzenberger : beaucoup de points justes et remarquables.) — Aristophanis comœdiae, Thesmophoriazusae, p. I ; Lysistrata, p. II, p. p. BLAYDES. Halle, Waisenhaus. (Baimberg : n'utilise pas assez les travaux antérieurs et ne répond pas entièrement aux exigences de la critique.) — Plauti Captivi, hrsg. v. SONNENSCHEIN. Leipzig, Weigel. (Bücheler : renferme les corrections et remarques de Bentley, dont il eût mieux valu faire un choix.) — BACHMANN, die Einwanderung der Baiern. Wien, Gerold. 1878. (Müllenhoff : aurait dû rester inédit.) — ERDMANN, Ueber die Wiener u. Heidelberger Handschrift des Otfrid. Berlin, Dümmler. (Steinmeyer : démontre qu'il faut s'en tenir aux résultats de Kelle.) — Gœthe-Jahrbuch, hrsg. v. L. GEIGER. I. Frankfurt a. M. Rütten u. Loening. (Important recueil.) — The poetical works of Chaucer, ed. by GILMAN. 3 vols. Boston, Houghton, Osgood a. Co. (Zupitza : aucun progrès.) — KULPE, Lafontaine, seine Fabeln u. ihre Gegner. Leipzig, Friedrich. (Vollmöller : faible.) — SCHWICKER, politische Geschichte der Serben in Ungarn. Budapest, Aigner. (Krones : études profondes.) — GUTHE, Lehrbuch der Geographie, 4e Auflage. Umgearb, v. H. WAGNER, Hannover, Hahn. 1879. (Gerland : très bon remaniement d'un ouvrage considérable.) — GOELER V. RAVENSBURG, die Venus von Milo, eine kunstgeschichtliche Monographie. Heidelberg, Winter. 1879. (Kekulé : bons jugements d'un « non-archéologue ».) — PADELLETTI, Lehrbuch der römischen Rechtsgeschichte. Berlin, Habel. 1879. (Hölder.) — GIERKE, J. Althusius u. die Entwicklung der naturrechtlichen Staatstheorien. Breslau, Koebner. (Bierling : « érudition admirable. »)

N° 2, 9 octobre 1880 : C. MÜLLER, der Kampf Ludwigs des Baiern mit der römischen Curie. 2 vols. Tübingen, Laupp. (— th : travail digne d'éloges.) — Max MÜLLER, Vorlesungen ueber den Ursprung u. die Entwicklung der Religion, mit besondrer Rücksicht auf die Religionen des alten Indiens. Strassburg, Trübner. (Pfleiderer : attachant et convaincant.) — WILDAUER, die Psychologie des Willens bei Sokrates, Platon u. Aristoteles. II. Theil : Platons Lehre vom Willen. Innsbruck, Wagner. 1879. (Heitz : résultats très remarquables.) — GÜDEMANN, Geschichte des Erziehungswesens u. der Cultur der Juden in Frankreich

u. Deutschland v. der Begründung der jüdischen Wissenschaft in diesen Ländern bis zur Vertreibung der Juden aus Frankreich (X-XIV Jahrh.) Wien, Hölder. (Strack : estimable contribution à l'histoire de la vie intellectuelle des Juifs.) — Pauli, Etruskische Studien, I : über die Bedeutung der etruskischen Wörter etera, lautn, eteri und lautni; II : über die etruskischen Formen arnθial u. larθial. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. (Deecke : conjectures et corrections précieuses.) — Theognidis reliquiae ed. Sitzler. Heidelberg, Winter. (Kaibel : mauvais.) — Satura philologica, H. Sauppio obtulit amicorum conlegarum decas. Berlin, Weidmann. (U. v. W. M.) — Ebert, Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande. I. B. 1874; II B. 1880. Leipzig, Vogel. (Reifferscheid : œuvre considérable, mais il manque à l'auteur « die Gabe der scharfen Charakteristik. ») — Haufe, Die Fragmente der Rede der Seele an den Leichnam in der Hs. der Cathedrale zu Worcester. Greifswald. (Ten Brink : nouv. édit. très satisfaisante.) — De Cihac, Dictionnaire d'étymologie daco-romane. Eléments slaves, magyars, turcs, grecs-moderne et albanais. Francfort, St Goar. 1879). (Jagic : très remarquable ; cp. *Revue critique*, n° 19, art. 93.) — Caix, Le origini della lingua poetica italiana, principii di grammatica storica italiana ricavati dallo studio dei manoscritti con una introduzione sulla formazione degli antichi canzonieri italiani. Firenze, Le Monnier. (Tobler : très utile.) — Hettner, Italienische Studien, zur Geschichte der Renaissance. Braunschweig, Vieweg. 1879. (Bode : excellentes études.) — Spitta, Johann Seb. Bach. 2 vols. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. (Bellermann.)

Theologische Literaturzeitung, n° 21, 9 oct. 1880 : Vetus Testamentum graece juxta LXX interpretes, textum Vaticanum Romanum emendatius edidit Tischendorf. Ed. VI. Prolegomena recognovit. collat. cod. Vatic. et Sinaitici adj. Nestle. 2 tomi. Lipsiae, Brockhaus; Nestle, Veteris Testamenti graeci codices Vaticanus et Sinaiticus cum textu recepto collati. Lipsiae, Brockhaus. (Schürer.) — Revel, Storia letteraria dell' Antico Testamento. Poggibonsi, Cappelli. 1879. (Nestle : bon travail.) — Meyer, Kritisch-exegetischer Commentar über das neue Testament, IIe Abth. umgearb. v. Weiss; VIIIe Abth. besorgt v. Schmidt; Xe Abth. bearb. v. Lünemann; XIIIe Abth. bearb. v. Lünemann; XIVe Abth. bearb. v. Huther. Göttingen. Vandenhoeck u. Ruprecht. 1878-80. (Schürer.) — Lommatzsch, Luther's Lehre vom ethisch-religiösen Standpunkte aus. Berlin, Schleiermacher. 1879. (Très long art. de Kattenbusch.) — Hoffmann, Leben u. Wirken des Dr. L. F. W. Hoffmann. II. Berlin, Wiegandt u. Grieben. — Kingsley, Briefe u. Gedenkblätter, hrsg. v. seiner Gattin, uebers. v. Sell. Gotha, Perthes. 1879. (Lindenberg.)

Deutsche Rundschau, octobre 1880 : Heyse, Manzoni's heilige Hymnen. — Wundt. Gehirn u. Seele. — Ehlert, Joh. Seb. Bach. — Kapp, Deutsch-amerikanische Wechselbeziehungen. — *** Vorläufer des russischen Nihilismus. — Eine Wanderung nach Paris. (Document curieux, communiqué par O. Heine; c'est le journal du voyage entrepris par Hase en 1801 ; le jeune étudiant d'Iena allait chercher fortune en France; il passe par Hanau, Francfort, Trèves, Thionville, Verdun, Châlons; les jugements de Hase sont très intéressants, et montrent « comment la situation apparaissait aux yeux d'un jeune homme passionné pour la liberté française, et qui sait d'ailleurs observer avec finesse et raconter avec charme »; il faut lire en deux endroits *Fontoy* et *Claye*.) — Literarische Rundschau : Frey, Albrecht v. Haller. Leipzig, Haessel (très solide.) — Literarische Notizen (Jahrbuch der kön. preuss. Sammlungen, II-IV Heft; trad. des ouvrages de Lecky; trad. des lettres de Kingsley, etc.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Quatorzième année 1er Novembre 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 441, 16 octobre 1880 : Burke, Historical portraits of the Tudor dynasty and the Reformation period. Hodges. (Pocock : beaucoup de recherches, mais beaucoup de fautes.) — Shakspere's Hamlet : the first quarto, 1603, a facsimile in photolithography by Griggs, with forewords by Furnivall ; Shakspere's Hamlet : the second quarto, 1604, with forewords by Furnivall ; Shakspeare's Midsummer Night's Dream, the first quarto, 1600, a facsimile in photolithography by Griggs, with introd. by Ebsworth ; the second quarto. 1600. W. Griggs. (Dowden : facsimiles précieux, destinés non aux dilettantes, mais à ceux qui veulent étudier Shakspere.) — Current theology. — Third annual meeting of the library association at Edinburgh — The « codex rescriptus dublinensis ». (Abbott.) — An emendation in Shakspere. (Palmer, dans All's Well, IV, 3.) — Rise of the persian empire. (Sayce.) — The derivation of the word « arya ». (Van der Gheyn.) — The second line of Gray's elegy. Storr.) — Irish missals. (Warren.) — Synopsis of the contents of the British Museum. Département of greek a. roman antiquities : the sculptures of the Parthenon. Elgin Room. Part. I. (Michaelis.)

The Athenaeum, n° 2764, 16 octobre 1880 : Fagan, The life of Panizzi. Remington. (Livre important qui renferme des lettres précieuses pour l'histoire.) — The council book of the corporation of Kinsale from 1652 to 1800 p. p. Caulfield, Guildford, Billing. — Reed, Japan, its history, traditions a. religions. Murray. — Christie, Etienne Dolet, the martyr of the Renaissance, a biography. Macmillan. (A certains égards, biographie-modèle). — Philological books. (Poole, An attempt towards a glossary of the archaic a. provincial words of the county of Stafford. Stratford upon Avon, St Gregory's Press. — Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle Ire livr. A-acolure. Vieweg (Il aurait été possible de diminuer de beaucoup les exemples; la classification des formes et des sens est défectueuse; des mots absolument différents sont confondus dans le même article; les ouvrages de philologie moderne semblent inconnus à l'auteur ; ce Dictionnaire, très utile, est l'œuvre d'un laborieux compilateur et non d'un philologue). — The gipsies in northern Europe. (Edw. Scott) — The library Association at Edinburgh.

Literarisches Centralblatt für Deutschland, n° 42, 16 octobre 1880 : Galland, die Fürstin Amelie von Gallitzin, u. ihre Freunde. I. Cöln, Bachem. (Intéressant, quoique partial.) — Devéria, Histoire des relations de la Chine avec l'Annam du XVIe au XIXe siècle. Leroux. (Travail très soigné.) — Riess, das Geburtsjahr Christi. Freiburg, Herder. (Remarquable.) — Muck, Geschichte von Kloster Heilsbronn. III B. Nördlingen, Beck. (Fin de cet ouvrage utile, mais lourd et diffus.) — Toll (v.), Chronologie der Ordensmeister über Livland, der Erzbischöfe von Riga u. der Bischöfe v. Leal, Oesel-Wiek, Reval u. Dorpat. Riga, Deubner. 1879. (Assez bon.) — Memoiren der Herzogin Sophie, nachmals Kurfürstin aus Hannover, p. p. Köcher et Frédéric II, Histoire de mon temps, p. p. Posner. (Deux public. très intéressantes des archives prussiennes.) — Keller, Geschichte der Wiedertäufer. Münster, Coppenrath. (Études vastes et profondes.) — Lagarde (de), Orientalia, IIes Heft. Göttingen, Dieterich. (Contient deux dissertations ; l'une sur l'explication de quelques mots hébreux ; l'autre sur Ephraïm d'Edesse.) — Philologische Untersuchungen, hrsg. v. Kiessling u. Willamowitz-Moellendorf. I. Weidmann, Berlin. (« Livre indigne d'un savant ; le critique blâme surtout Wilamowitz qui « fait de la philologie comme on fait du sport et écrit pour le salon » ; son style est « salopp » et « geziert », et le ton

qu'il prend, fier et provocant; aussi, peu de solide et de nouveau. ») — Ebert, allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande. II. Leipzig, Vogel. (Excellent.) — Huemer, Untersuchungen ueber die ältesten lateinisch-christlichen Rhythmen. Wien, Hölder. 1879. (Bonne étude.) — Wigand, der Stil Walther's von der Vogelweide. Marburg, Elwert. 1879. (Travail fait avec soin et méthode.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 41, 13 octobre 1880 : Steenstrup, Normannerne. I, II, III B. Kopenhagen, Klein 1876-1879. (v. Maurer : excellente publication.)

N° 42, 20 octobre 1880 : Jurien de la Gravière, La marine des anciens. Plon. (Werner : ouvrage très remarquable; beaucoup de verve et de feu; le critique n'est pas du même avis sur la construction des trirèmes et renvoie l'amiral à Böckh et à Graser.) — Riezler, Geschichte Baierns. IIer Band. Gotha, Perthes. (Riezler; cp. *Revue*, n° 35, p. 176.) — Registrande der geographisch-statistischen Abtheilung des grossen Generalstabes. Xer Jahrgang. Berlin, Mittler. (Kümmel.)

N° 43, 27 octobre 1880 : Einhardi Vita Caroli Magni, ed. quarta, post Pertz recensuit Waitz : Hannover, Hahn. (Waitz.) — Lex salica mit der Mallobergischen Glosse nach den Handschriften von Tours-Weissenburg-Wolfenbüttel u. von Fulda-Augsburg-München, hrsg. v. Holder. Leipzig, Teubner; Lex salica emendata, nach dem Codex Vossianus Q 119, hrsg. v. Holder. Leipzig, Teubner; Lex salica the ten texts with the glosses and the Lex emendata, ed. by Hessels, with notes on the frankish words in the lex salica by Kern. London, Murray. (Behrend : très bonnes publications; cp. *Revue critique*, n° 13, art. 56).

Athenaeum belge, n° 20, 15 octobre 1880 : Jung, Bonaparte et son temps. Charpentier (Art. développé sur ces deux vol.; beaucoup de critiques) — Rist's Lebenserinnerungen. Erster Band. Gotha, Perthes (vol. intéressant; cp. *Revue critique*, n° 15 art. 70). — Düntzer, Gœthe's Leben. Leipzig, Fues. (Œuvre solide, un peu prolixe.) — Harlez (de), Manuel du pelhevi des livres religieux et historiques de la Perse. Louvain. (Michel : importante publication, complément du « Manuel de la langue de l'Avesta ». et digne en tous points des travaux précédents de Harlez.) — Publications allemandes. — Notes et études. (Résumé d'un art. de la « deutsche Rundschau, » souvenirs d'un voyage en France par Hase.)

Livres nouveaux *(s'adresser à la librairie Ernest Leroux)* : Aegypten, das alte, christliche u. heutige, geschildert v. F. B. Budapest. Kilian. 8 m. — Albertis (d'), New Guinea, what i did a. what i saw. London, Sampson Low. 42 s. — Bachmann, die Völker an der Donau nach Attila's Tode. Wien, Gerold (39 p.). — Bagge, die geschichtliche Entwicklung der Sonate. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 1 m. — Baumgärtner, Ueber die Quellen d. Cassius Dio für die ältere römische Geschichte. Tübingen, Laupp. 1 m. — Benfey, Vedica u. Linguistica. Strassburg, Trübner. 10 m. 50. — Bülow. (v.), Beiträge zur Geschichte des pommerschen Schulwesens im XVI. Jahrhundert. Stettin, Herrcke u. Lebeling. 2 m. — Clarke, the book of Job, a metrical translation. London, Hodder a. Stoughton. 6 s. — Codex juris bohemici. VI, 3. Monumenta juris municipalis. I. exhibens Briccii a Liczko jus municipale pragense, edd. J. et H. Jirecek. Prag, Tempsky. 10 m. — Colluthi Lycopolitani carmen de raptu Helenae, ed. Abel. Berlin, Calvary. 4 m. — Cozza-Luzi, Historia S. P. N. Benedicti a ss. pontificibus romanis Gregorio I descripta et Zacharia graece reddita, nunc primum a codicibus saeculi VIII Ambrosiano et Cryptensi-Vaticano edita et notis illustrata. Rome, Spithöver. 7 fr. — Delbrück, Einleitung in das sprachstudium, ein Beitrag zur Geschichte u. Methodik der vergleich. Sprach-

forschung. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 3 m. — Delitzsch, Messianic prophecies, transl. by Curtiss. Edinburgh, Clark. 5 s. — Dillmann, Exodus u. Leviticus, nach Knobel bearb. 2e Aufl. Leipzig, Hirzel. 10 m. 80. — Doehn, Aus dem amerikanischen Dichterwald. Leipzig, Wigand. 4 m. — Egenolff, Erotemata grammatica ex arte Dionysiana oriunda. Berlin, Calvary. 1 m. 60. — Friedländer, Chachme Herodot, Geschichtsbilder aus der nachtalmudischen Zeit. 500-1500. Brünn, Epstein. 3 m. — Friedmann, Pesikta Rabbati, Midrash f. den Test-Cyclus u. die ausgezeichneten Sabbathe kritisch bearb. etc. Wien, Löwry. 6 m. — Gœthe's Jugendbriefe, ausgew. u. erläutert v. Fielitz. Berlin, Weidmann. 3 m. 60. — Hanssen, agrarhistorische Abhandlungen. Leipzig, Hirzel. 9 m. — Hartfelder, Werner v. Themar, ein Heidelberger Humanist. Karlsruhe, Braun. 1 m. 50. — Hartmann, de Hermocopidarum mysteriorumque profanatorum judiciis. Leipzig, Harrassowitz. 1 m. 50. — Hinze, Gurko u. Suleiman Pascha, die russisch-türkischen Operationen in Bulgarien u. Rumelien während d. Krieges 1877-78. Berlin, Mittler. 6 m. — Holtze, Phraseologia ciceroniana, addita appendice locos quosdam syntacticos continente. Naumburg, Domrich. 2 m. — Jennings, an anecdotal history of the british parliament. London, Law times office. 15 s. — Joufrois, altfranzösisches Rittergedicht, zum ersten Mal hrsg. v. Hofmann u. Muncker. Halle, Niemeyer. 3 m. 60. — Kollewijn, ueber den Einfluss des holländischen Dramas auf Andreas Gryphius. Heilbronn, Henninger. 2 m. — Lotz, die Inschriften Tiglathpilesers I, in transcribirtem assyr. Grundtext mit Uebers. u. Kommentar, mit Beigaben v. Delitzsch. Leipzig, Hinrichs. 20 m. — Lyall, Sketch of the hindustani language. London, Black. 1 s. — Napolski, Leben u. Werke des Troubadours Ponz de Capduoill. Halle, Niemeyer. 4 m. — Nobbe, Gerhoh v. Reichersberg, ein Bild aus dem Leben der Kirche im XII. Jahrh. Leipzig, Böhme. 2 m. 50. — Publilii Syri Mimi sententiae. dig. recens. illustr. O. Friedrich. Berlin, Grieben. 6 m. — Ramann. Franz Liszt. I Bd. Die Jahre 1811-40. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 11 m. 50. — Rehtwisch, der Staatsminister Freiherr v. Zedlitz u. Preussens höheres Schulwesen im Zeitalter Friedrich's des Grossen. Berlin, Oppenheim. 4 m. — Riese, Recherches sur l'usage syntaxique de Froissart. Halle, Niemeyer. 2 m. — Rockinger, die Pflege der Geschichte durch die Wittelsbacher. München, Franz. 6 m. — Rothstein, de Tibulli codicibus. Berlin, Mayer u. Müller. 9 m. — Schrader, Assyrisches Syllabar, f. den Gebrauch in seinen Vorlesungen zusammengestellt. Berlin, Dümmler. 2 m. — Schultz, das höfische Leben zur Zeit der Minnesänger. II B. Leipzig, Hirzel. 12 m. — Sophokles, Antigone, nebst den Scholien d. Laurentianus, hrsg. v. Schmidt. Jena, Fischer. 2 m. 80. — Spitta-Bey, Grammatik des arabischen Vulgär-Dialectes v. Aegypten. Leipzig, Hinrichs. 25 m. — Tommaseo, Dizionario della lingua italiana. Rome, Spithöver. — Unflad, die Shakspeare-Literatur in Deutschland. 1762-1879. München, Unflad. 3 m. — Vlämisches Tagebuch, über Vasco de Gama's zweite Reise, 1502-1503, hrsg. v. Stier. Braunschweig, Schwetschke. 1 m, 20. — Voigt, die Wiederbelebung d. classischen Alterthums oder das erste Jahrhundert des Humanismus. I. Berlin, Reimer. 8 m. — Vollers, das Dodekapropheton der Alexandriner. I. Berlin, Mayer u. Müller. 1 m. 50 — Wasiliewski (v.), Gœthe's Verhältniss zur Musik. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. 1 m. — Wiegand, Leibniz als Religions-Friedensstifter. Giessen, Heinemann. 1 m. — Windelband, die Geschichte der neueren Philosophie in ihrem Zusammenhang mit der allgemeinen Kultur u. den besonderen Wissenschaften. II. Von Kant bis Hegel u. Herbart. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 8 m. — Zuckermandel, Tosefta nach den Erfurter u. Wiener Handschriften mit Parallelstellen u. Varianten. Pasewalk, Schnurr. 24 m.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 45 Quatorzième année 8 Novembre 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 442, 23 octobre 1880 : Jones, Credulities, past and present. Chatto a. Windus. (Peacock : n'indique pas ses sources.) — Groome, In gipsy tents. Edinburgh, Nimmo. (Crofton : livre très curieux et aussi intéressant pour l'homme d'étude que pour le « général reader ».) — Current Literature (Vollgraff, Greek writers of roman history. Leyden, Van der Hoech : contribution précieuse à l'histoire des sources ; Sébillot, Chants populaires de la Haute-Bretagne. Charpentier : livre très recommandable, etc.). — The ogham alphabet. (Abercromby :) — Gray's elegy (Butler). — Selections from the attic orators, being a companion volume to « the attic orators from Antiphon to Isaeos. », ed. by Jebb. Macmillan. (Goodwin : louable.) — The illuminated mss. at the Brussels exhibition.

The Athenaeum, n° 2765, 23 octobre 1880 : Kinglake, The invasion of the Crimea, its origin and an account of its progress down to the death of lord Raglan. VI. The winter troubles. Blackwood. — Crosby records, a Cavalier's note book, edit. by Gibson. Longmans. (Notes de W. Blundell, de Crosby, près Liverpool, qui servit comme capitaine de dragons sous Tildesley ; beaucoup de détails intéressants.) — Local history. — The gipsies in northern Europe. (Axon, Gairdner, Fergusson.) — Sanskrit as a living language. (Monier Williams.) — The origin of zoroastrism. (De Harlez.) — King Tarkodemos and his coinage. (Hyde Clarke.) — Prof. Fowler's « Locke ». (Bourne.) — « Bush. » (Gregor.)

Literarisches Centralblatt, n° 43, 23 octobre 1880 : Codex Alexandrinus, facsimile of the cod. alex. New Testament a. Clementine epistles. London, Trübner. — Laban, die Schopenhauer-Literatur. Leipzig, Brockhaus. (Assez complet.) — Röhricht, deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande. Berlin, Weidmann. (Très bon ouvrage.) — Schultz, das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger. II. Leipzig, Hirzel. (Fin de cet ouvrage remarquable.) — Schmid, Graf Albert v. Hohenberg, Rotenburg, u. Haigerloch, v. Hohenzollern-Stamme. Der Sänger u. Held. Ein Cyclus v. culturhistorischen Bildern aus dem xiii^en Jahrhundert. Stuttgart, Cotta. 1879. (Intéressant pour le grand public.) — Das glückhafte Schiff v. Zürich, nach den Quellen des Jahres 1576 v. Baechtold. Zürich, Orell. (Très utile.) — Brunnemann, Maxim. Robespierre. Leipzig, Friedrich. (Apologie très superficielle de Robespierre au point de vue de la démocratie sociale ; ouvrage qui ne mérite par une recension sérieuse.) — Meyer (G.), Griechische Grammatik. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. (Répertoire, très savant, original, habilement dressé, des vues les plus nouvelles sur les sons et les flexions ; grammaire grecque qu'on ne peut négliger.) — Primer, die consonantische Declination in den germanischen Sprachen. I. Die consonantische Declination im altnordischen. Strassburg, Trübner. (Peu louable.) — Der Nibelunge Nôt, hrsg. v. Bartsch. II, 2. Wörterbuch. Leipzig, Brockhaus. (Dictionnaire complet pour les Nibelungen.) — Leo, die gesammte Literatur Walther's v. d. Vogelweide. Wien. Gottlieb. (Fait avec bonne intention, et peut être employé, mais bien insignifiant.) — Tomanetz, die Relativsätze bei den ahd. Uebersetzern des VIII. und IX. Jahrhunderts. Wien, Gerold. 1879. (Travail de valeur.) — Karl August in Frankfurt ; Die Feier des Gœthe-Tages. Leipzig, Brockhaus. (Petits écrits qui sont les bienvenus.) — Schulenburg, wendische Volkssagen u. Gebräuche aus dem Spreewald. Leipzig, Brockhaus ; Veckenstedt, wendische Sagen, Märchen u. abergläubische Gebräuche. Graz, Leuschner u. Lubensky. (Très recommandables et très précieux recueils de légendes et de traditions populaires.) — L. v. Sybel, Athena u. Marsyas, Bron-

zemünze des berliner Museums. Marburg, Elwert. 1879. — Collection Aug. Dutuit, antiquités, médailles et monnaies, objets divers exposés au palais du Trocadéro en 1878. A. Lévy. 1879. — Statistisches Handbuch für Kunst u. Kunstgewerbe im deutschen Reich. 1880. Berlin, Weidmann.

Theologische Literaturzeitung, n° 22, 23 octobre 1880 : Hofmann, biblische Hermeneutik, hrsg. v. Volck. Nördlingen, Beck. — Hommel. Abriss der babylonisch-assyrischen u. israelitischen Geschichte v. den ältesten Zeiten bis zur Zerstörung Babel's in Tabellenform. Leipzig, Hinrichs. (Schrader : utile.) — Töttermann, die Weissagungen Hosea's erklärt. Leipzig, Schäfer. — Nowack, der Prophet Hosea erklärt. Berlin, Mayer u. Müller. (Très long art. de Stade.) — Guillemard, Hebraisms in the greek Testament. Cambridge, Deighton a. Bell. (Schürer.) — Theodori episcopi Mopsuesteni in epistolas Pauli commentarii, the latin version with the greek fragments, by Swete. I. Cambridge, University Press. (Schürer.) — Gams, die Kirchengeschichte v. Spanien. 3 vols. Regensburg, Manz. 1862-1879. (Möller : ouvrage qui ne doit pas occuper un très haut rang, mais qui restera un auxiliaire utile.) — Zöckler, Die Lehre vom Urstand des Menschen. Gütersloh, Bertelsmann. 1879.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 44, 3 novembre 1880 : Itinera hierosolymitana et descriptiones terrae sanctae bellis sacris anteriora et latina lingua exarata ed. Titus Tobler et Aug. Molinier. Genève, Fick. (Heyd : excellente publication.) — Par palimpsestorum dublinensium, the codex rescriptus dublinensis of st. Matthew's Gospel (Z) first published by Barrett in 1801[a], new edition revised a. augmented ; also fragments of the book of Isaiah, in the LXX version, from an ancient palimpsest, now first published. Together with a newly discovered fragment of the codex palatinus, by Abbott. London, Longmans, Green a. Co. (V. Gebhardt.) — Ryssel, Gregorius Thaumaturgus, sein Leben u. seine Schriften nebst Uebersetzung zweier bisher unbekannter Schriften Gregors aus dem syrischen. Leipzig, Fernau. (Baethgen : important.)

Rassegna Settimanale, n° 145, 10 octobre 1880 : A. d'Ancona, Torquato Tasso ed Antonio Costantini (à propos des documents publiés par M. Portioli dans un « Episodio della vita di Tasso. Venezia, Visentini). — Monaci, Un trovatore di Casa Savoia. (Sur la chanson de Philippe de Savoie p. p. Bollati. Milan, Civelli. Cp. *Revue critique*, n° 10, p. 203.)— Renier (R.), Di una nuova opinione sull' amore del Boccaccio. (Sur une conjecture du récent biographe de Boccace, Koerting.) — Bibliografia : Politica segreta italiana. Torino, Roux et Favale. (Intéressant, mais ne tient pas les promesses du titre ; documents sur les rapports de Victor Emmanuel et de Mazzini pour la libération de Venise.) — Dareste, Histoire de la Restauration. Plon. (Excellent manuel, consciencieux et bien ordonné, mais non une histoire ; cp. *Revue critique*, n° 20, art. 102.) — Claretta, Un ballo di nobili datosi a Carignano nel Carnevale del 1524, schizzo storico di costumi piemontesi del secolo XVI. Firenze, tip. della gazetta d'Italia. (Vive peinture des coutumes du Piémont au comm. du XVI[e] siècle.)

Rassegna Settimanale, n° 146, 17 octobre 1880 : Un nuovo opera su Filippo II. (A propos des deux premiers vols. de l'ouvrage de M. Forneron. Plon.) — De Castro, Il moto di Lugo nel 1796. — Verismo manzoniano, interpretatione di un passo dei promessi Sposi. (F. S.) — Monaci, Una biblioteca in vendita. (Celle de lord Ashburnham qui renferme une foule de mss. italiens.) — Bibliografia : Salomone-Marino,

Dei famosi uomini d'arme siciliani fioriti nel secolo XVI. Palermo, Virzi. (Beaucoup d'érudition, documents utiles.)

N° 347, 24 octobre 1880 : PUINI, Animismo. — PERRERO, Le tribolazioni di un prete piemontese a Roma, episodio della causa di beatificazione del venerabile Labre. 1785-86. — PIERETTI, La data delle Ricordanze e del Risorgimento di Giacomo Leopardi. — Bibliografia : Maria Embden HEINE (Principessa della Rocca), Ricordi della vita intima di Enrico Heine. Firenze, Barbera. (Anecdotes peu caractéristiques, racontées sans vivacité, presque toutes connues.) — MARIOTTI, Dante e la statistica delle lingue, con la raccolta dei versi della Divina Commedia messi in musica da Rossini, Donizetti, Marchetti e Schumann. Firenze, Barbèra. — BERTOLINI, Storia romana insino alla invasione de' barbari, di Vitt. Duruy trad. ed annotata. Napoli, Detken. (Pourquoi cette traduction assez inutile?) — BOCCARDO, La sociologia nella storia, nella scienza, nella religione e nel cosmo. Torino, Unione tipografica.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Quatorzième année 15 Novembre 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Athenaeum, n° 2766, 30 octobre 1880 : Trevelyan, The early history of Charles James Fox. Longmans. (Ouvrage de valeur.) — Bigelow, History of procedure in England from the norman conquest, the norman period. 1066-1924. Macmillan. (Très bon travail.) — Memoir of Gabriel Beranger and his labours in the cause of irish art and antiquities from 1760 to 1780, by sir Will. Wilde. Dublin, Gill. (Intéressant.) — Swinburne, Grand chorus of birds from Aristophanes attempted in english after the original metre. (V. 685-723.) — Prof. Fowler's « Locke ». (Fowler.) — Gipsies. (Groome.) — Ms. letters of Spinoza in the royal Society's Library. (Pollock.) — Notes from Dublin. (G.) — Fine arts : Stevenson, House architecture. Macmillan. — Numismatic literature : Barclay V. Head, Guide to the select greek and roman coins exhibited in electrotype in the British Museum ; Gardner, The coins of Elis. Trübner (soigné et complet) ; Thomas, The indian swastika a. its western counterparts. Trübner. (Curieux.) — Cologne cathedral. (Scott.) — Jacob Binck. (Reid.)

Literarisches Centralblatt, n° 44, 30 octobre 1880 : Spinzl, die Theologie der apostolischen Väter. Wien, Braumüller. — Wendt, Symbolik der römisch-katholischen Kirche. I. Gotha, Perthes. — Aristotelis ethica Nicomachea, rec. Susemihl. Leipzig, Teubner. (Excellent : cp. *Revue critique*, n° 40, art. 217.) — Molmenti, La storia di Venezia nella vita privata dalle origini alla caduta della reppublica. Turin, Roux e Favale. (Beaucoup de soin et d'habileté, foule de remarques instructives et frappantes, de détails nouveaux et curieux.) — Ostfriesisches Urkundenbuch. hrsg. v. Friedländer. II, 1. 1471-1481. Emden, Haynel. — Martens, politische Geschichte des Longobardenreichs unter König Liutprand. 712-744. Heidelberg, Koester. (Rien de nouveau, des points contestables.) — Caro, das Bündniss von Canterbury, eine Episode aus der Geschichte des Constanzer Concils. Gotha, Perthes. (Très important travail.) — Morel-Fatio, L'Espagne au xvie et au xviie siècle. Heilbronn, Henninger. 1878. (Analyse du livre, cp. *Revue critique*, 1878, n° 52, art. 244.) — Bertolotti, Francesco Cenci e la sua famiglia. Florenz. 1879. (Précieux pour l'histoire de la fin du xvie siècle.) — Delbrück, Einleitung in das Sprachstudium. Breitkopf u. Haertel. (Très bon.) — Schultz, die Sprache des Kindes. Leipzig, Günther. — Violette, Dictionnaire samoa-français-anglais et français-samoa-anglais. Maisonneuve. — Burritt, A sanskrit handbook for the fireside. London, Longmans. 1878. (Assez instructif.) — Usener, de Stephano Alexandrino commentatio. Bonn, Marcus. (Très soigné ; cp. *Revue critique*, n° 25, art. 128.) — Delbrück, die Grundlagen der griechischen Syntax. Halle, Waisenhaus. 1879. (Ouvrage d'une très grande utilité et pour les profanes et pour les spécialistes.) — Lehmann, die tachygraphischen Abkürzungen der griechischen Handschriften. Leipzig, Teubner. (Beaucoup de soin ; cp. un prochain art. de la *Revue*.) — Nicolai, Geschichte der römischen Literatur. I. Magdeburg, Heinrichshofen. (Mauvais.) — Mende, Etude sur la prononciation de l'E muet à Paris. Londres, Trübner. (Beaucoup d'observations.) — Dihm, Französisches Vokabular, eine genealogische Uebersicht des französischen Wortgebäudes, als Grundlage für eine vollständige französische Sprachlehre. Breslau, Gosohorsky. 1879. (Trop peu de méthode et trop d'erreurs.) — Das Nibelungenlied nach der Piaristenhandschrift hrsg. v. Keller. Tübingen, liter. Verein. 1879. — Jacob, das zweite Büchlein, ein Hartmannisches. Naumburg, Sieling. — Bœtticher, die Wolfram-Literatur seit Lachmann. Berlin, Weber. (« Manqué ».) — Jugendbriefe Gœthe's hrsg. v. Fielitz. Berlin, Weidmann. (Recueil très utile et à propager.) — Hartman, de Her-

mocopidarum mysteriorumque profanatorum judiciis. Leipzig, Harrassowitz. (A lire.) — THUMSER, de civium atheniensium muneribus eorumque immunitate. Wien, Gerold. (Excellent.) — Hortus deliciarum von Herrad von Landsberg, photolithogr. Wiedergabe der noch vorhandenen Copien, mit erklärendem Text v. STRAUB. I. Strassburg, Trübner. (Splendide publication ; c'est pour les Allemands « presque un devoir d'honneur de la soutenir. ») — Wahl-und Wappensprüche, ein Beitrag zur Sprachpoesie. Berlin, Hertz. — Rabelais' Gargantua u. Pantagruel, aus dem französischen v. GELBCKE. 2 vols. Leipzig, bibliographisches Institut. (Sert peu la gloire de l'écrivain.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 3, 16 octobre 1880 : Hitzigs Vorlesungen über biblische Theologie u. messianische Weissagungen des alten Testaments, hrsg. v. KNEUCKER. Kalsruhe, Reuther, (Guthe : instructif.) — P. MÜLLER, Paul Lindenau, der erste evangelische Hofprediger in Dresden. Leipzig, Hinrichs. (Zoepfel : bonne étude sur un personnage qui aura désormais une place d'honneur dans l'histoire de la Réforme en Saxe.) — AHRENS, Beiträge zur griechischen u. lateinischen Etymologie. I. Leipzig, Teubner. 1879. (G. Meyer : remarquable, malgré des erreurs.) — WENZEL, ueber den Instrumentalis im Rigveda. Tübingen, Laupp. 1879. (Zimmer : faible.) — GAEDICKE, der Accusativ im Veda. Breslau. Koebner. (Zimmer : ouvrage de valeur.) — Publilii Syri mimi sententiae rec. G. MEYER. Leipzig. Teubner. (Leo : édition bien au-dessus des précédentes.) — MICHEL. Heinrich v. Morungen u. die Troubadours. Strassburg, Trübner. (E. M : bon travail.) — Briefwechsel zwischen Gœthe u. Göttling in den Jahren 1824-1831, hrsg. v. K. FISCHER. München, Bassermann. (E. Schmidt : 57 lettres inédites.) — TOBLER, vom französischen Versbau alter u. neuer Zeit. Leipzig, Hirzel ; LUBARSCH, französische Verslehre et Abriss der französischen Verslehre. Berlin, Weidmann (Stengel : le travail de Tobler est un « bon guide » ; les études de Lubarsch sont soignées, mais n'avancent pas la question.) — HOLZAPFEL, Untersuchungen ueber die Darstellung der griechischen Geschichte v. 489 bis 413 bei Ephoros, Theopomp u. anderen Autoren. Leipzig, Hirzel. 1879. (Swoboda : très important ouvrage.) — Monumenti dell' Instituto di corrispondenza archeologica, etc. Berlin, Asher. (Robert.)

N° 4, 23 octobre 1880 : BREDENKAMP, der Prophet Sacharja erklaert. Erlangen, Deichert. 1879. — SIEBENLIST, Schopenhauers Philosophie der Tragödie. Leipzig, Stampfel. — GOLDSCHMIDT, Râvanavaha oder Setubandha, prâkrt u. deutsch hrsg. Strassburg, Trübner (Weber : de très grands mérites.) — DELBRÜCK, die Grundlagen der griechischen Syntax. Halle, Waisenhaus. (Brückner : excellent.) — Hands Lehrbuch des lateinischen Stils, III^{e} Aufl. v. SCHMITT. Jena, Costenoble. (Jordan : utile remaniement.) — GROSS, ueber den Hildebrandslied-Codex der Kasseler Landesbibliotek. Kassel. 1879. (Steinmeyer : sans valeur scientifique.) — E. SCHMIDT, Beiträge zur Kenntniss der Klopstockschen Jugendlyrik. Strassburg, Trübner. (Seuffert : riche en résultats.) — DE GUBERNATIS, Il Manzoni ed il Fauriel studiati nel loro carteggio inedito. Roma, Barbera. (Koerting : important pour les admirateurs de Manzoni.) — HOFFMANN, patricische u. plebejische Curien, ein Beitrag zum römischen Staatsrecht. Wien, Konegen. 1879. (Seeck : toujours le même « talent d'interprétation », et la même abondance de prétendues découvertes historiques.) — NACHTIGAL, Saharâ u. Sûdân. Berlin, Weidmann. 1879. (Gerland.) — FURTWÄNGLER, Die Bronzefunde aus Olympia u. deren kunstgeschichtliche Bedeutung. Berlin, Dümmler. 1879. (Blümner : très bon.)

N° 5, 30 octobre 1880 : HEINRICI, Erklärung der Korinthierbriefe in

2 Bänden. Berlin, Hertz. — LIEBMANN, zur Analysis der Wirklichkeit. Strassburg, Trübner. — LEPSIUS, nubische Grammatik. Berlin, Hertz. (Pietschmann : « matériel philologique assuré, comme cela est arrivé rarement pour une langue qui ne possède pas de monuments littéraires. ») — HILLEBRANDT, das altindische Neu-und Vollmondsopfer in seiner einfachsten Form. Jena, Fischer. (Oldenberg : très soigné.) — MALECKI, Grammatyka historycno-porównawcza polskiego. Lemberg. 1879. (Miklosich : l'auteur de cette étude sur la grammaire historique comparée de la langue polonaise parcourt des chemins que la linguistique a quittés depuis longtemps.) — GROPP, on the language of the proverbs of Alfred. Halle. 1879. (Varnhagen : bon.) — BRÜCKNER, Peter der Grosse. Berlin, Grote : der Zarewitsch Alexei. Heidelberg, Winter. (Caro : l'ouvrage sur Pierre le Grand est intéressant et témoigne d'une étonnante patience et d'un grand talent ; l'ouvrage sur Alexis n'est qu'un chapitre, augmenté, du livre sur Pierre le Grand.)

N° 6, 6 novembre 1880 : MERX, die Prophetie des Joel u. ihre Ausleger. Halle, Waisenhaus. (Smend : cp. *Revue critique*, n° 7. art. 30). — KNAUER, Seele u. Geist u. das Phantom der Ichlichkeit. Leipzig, Koschny. — GRANT-ALLEN, der Farbensinn. Leipzig, Günther. — ECKER, Lorenz Oken, eine biographische Skizze. Stuttgart, Schweizerbart. — SCHMIDT (F. W.), Beiträge zur Kritik der griechischen Erotiker. Neu-Strelitz, Barnewitz. (H : utiles observations sur la langue.) — HARANT, Emendationes et adnotationes ad Titum Livium. Belin. (J. Müller : intéressant, très instructif, original, cp. *Revue critique*, n° 41, art. 221.) — PAWEL, Klopstock's Oden (Leipziger Periode). Wien, Gerold. (Werner : trop de fautes.) — BIAGI, Le novelle antiche dei codici panciatichiano-palatino 138 e laurenziano-gaddiano 193 con una introduzione sulla estoria esterna del testo del Novellino. Firenze, Sansoni. (Tobler : études profondes, exposition diffuse.) — HOMMEL, Abriss der babylonisch — assyrischen u. israelitischen Geschichte v. den ältesten Zeiten bis zur Zerstörung Babels in Tabellenform zusammengestellt. Leipzig, Hinrichs. (Nowack : quelques dates contestables.) — SATHAS, Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge. I. Documents tirés des archives de Venise. 1400-1500. Leipzig, Brockhaus. (Zachariä v. Lingenthal : plusieurs critiques assez graves.) — SARAUW, der russisch-türkische Krieg 1877 bis 1878. Leipzig, Schlicke. 1879. — NEWTON, Essays on art a. archaeology. London, Macmillan. (Michaelis : devrait être traduit en allemand pour le grand public; essais qu'on lira avec le plus vif intérêt.) — PINTO, Storia della medicina in Roma al tempo dei re della repubblica. Roma, Artero. (Haeser : ouvrage très louable.)

Deutsche Rundschau, novembre 1880 : GEFFCKEN, Prinz Albert. — Eine russische geheime Denkschrift betreffend den türkisch-griechischen Streit von 1868-69. — GERLAND, Adolf Erik Nordenskiöld u. die Aufführung der nordöstlichen Durchfahrt. — Eine Wanderung nach Paris. II. (Suite des lettres de Hase ; détails curieux sur la société de Paris de 1801-1802 et sur les commencements pénibles du jeune étudiant, ses relations avec Millin, Gail, Villoison, etc.) — Literarische Rundschau : das Goethe-Jahrbuch. (BRAHM : recueil précieux.) — Literarische Notizen. (BRAHM, Studien über Törring. Strassburg, Trübner ; cp. *Revue critique*, n° 32, p. 116, etc.)

Rassegna settimanale, n° 148, 31 octobre 1880 : Cinque sonetti inediti di G. G. Belli. — PIZZI, L'epopea persiana. — DE CASTRO, La valle di Tesino. — Bibliografia : BARTOLI, I manoscritti italiani della Biblioteca nazionale descritti. Firenze, Carnesecchi. (très utile.) — FERRARIS, Annuario delle scienze giuridiche sociali e politiche, anno I. 1880-81. Milano, Hoepli.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Quatorzième année 22 Novembre 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 443, 30 octobre 1880 : Trevelyan, The early history of Ch. James Fox. Longmans. (Courtney : très intéressant.) — Hillebrand, Six lectures on the history of german thought from the seven years'war to Gœthe's death. Longmans. (Creighton : études intéressantes et très claires.) — Ancient laws of Ireland, a selection of brehon law tracts. Vol. IV, edit. by Richer. Longmans a. Trübner. (Twiss : Important.) — Gœthe-Jahrbuch, erster Band. Frankfurt a. M. Rütten u. Lœning. (Dowden : excellent recueil.) — Correspondence : a new edition of Spinoza. (Pollock.) — The oghams. (Taylor.) — Prices fetched by Shakspere's works. (Evans.) — Pic, ueber die Abstammung der Rumänen Leipzig, Duncker u. Humblot. (Fairfield.) — Apulei de Deo Socratis liber, ed. Lutjohann. Greifswald. 1878. (Ellis : très bon.) — Fergusson. The cave temples of India. A Burgess. Allen. (Long art. de Simpson.)

N° 444, 6 novembre 1880 : Gomme, Primitive folk-moots, or open-air assemblies in Britain. Sampson Low. (Freeman.) — Lancashire inquisitions returned into the chancery of the duchy of Lancaster a. now existing in the public Record Office, edit. by Rylands. Printed for the Record Society. (Lemuel Chester.) — Saintsbury, Primer of french literature. Oxford, Clarendon Press. (P. Bourget : petit livre très consciencieux.) — Correspondence : ancient statuary brought to England in the reign of King Stephen. (Pauli.) — Lumby, A glossary of difficult, ambiguous, or obsolete bible words, illustrated from english writers contemporary with the authorised version. Eyre a. Spottiswoode. (Skeat : très louable.)

The Athenaeum, n° 2767, 6 novembre 1880 : Gomme, Primitive folk-moots or open-air assemblies in Britain. Sampson Low. — Modern Greece : Sergeant, Greece; Lambros, Collection de romans grecs en langue vulgaire et en vers. Maisonneuve. (Très grand éloge du recueil de Lambros.) — Davies, Walks through the city of York. Chapman a. Hall. — Notes from Oxford. — Nathanial Hawthorne — The diary of Th. Cartwright, bishop of Chester. (Bailey.) — The biographers of Locke. (Bourne, Sainsbury.) — Jahrbuch der königlich preussischen Kunstsammlungen. I, 1-3. Berlin, Weidmann. (Voir, sur le 1er vol., *Revue critique*, n° 10, art. 48.)

Literarisches Centralblatt, n° 45, 6 novembre 1880 : Riant, Inventaire critique des lettres historiques des croisades. I-II. 768-1100. Leroux. (Travail considérable.) — Teusch, die Reichs-Landvogteien in Schwaben u. im Elsass zu Ausgang des XIIIen Jahrhunderts. Bonn, Habicht. (Assez bon travail.) — Bekker, das Recht des Besitzes bei den Römern. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. (Très remarquable.) — Post, ueber das Fodrum, Beitrag zur Geschichte des italienischen u. des Reichssteuerwesens im Mittelalter. Strassburg, Trübner. (Beaucoup de soin et de labeur.) — Meyer (v.), Unsere Sprachwerkzeuge u. ihre Verwendung zur Bildung der Sprachlaute. Leipzig, Brockhaus. (Quelques remarques utiles.) — Textes hiéroglyphiques inscrits sur pierre, tirés du musée de Copenhague, trad. p. Valdemar Schmidt. Copenhague, Hölst. — Abou'l Walid Merwan ibn Djanah de Cordoue, opuscules et traités, texte arabe avec une trad. française p. p. J. et H. Derenbourg. Imprim. nationale. (Le père et le fils ont ajouté un nouveau service aux services qu'ils ont déjà rendus à la science). — Zambélios, Parlers grecs et romains, leur point de contact préhistorique. Tome I. Maisonneuve. (Aucune valeur scientifique ; ignorance de dillettante; espérons qu'un second volume ne paraîtra jamais.) — Petschar, de Horatii poesi lyrica. Teschen, progr. du

gymnase. (Banalités exprimées dans un affreux latin.) — HARTFELDER, Werner v. Themar, ein Heidelberger Humanist. Karlsruhe, Braun. (Satisfaisant.) — HUEMER, zur Geschichte der lateinischen Dichtung : Hugonis Ambianensis sive Ribomontensis opuscula. Wien, Hölder. — LÜCKING, französische Schulgrammatik. Berlin, Weidmann. (« Travail tout à fait éminent. ») — GALLÉE, Gutiska. Haarlem, Erven Bohn. (Liste complète des mots gothiques dont le genre ou la flexion ne peut être déterminé.) — PIPER, die Sprache u. Literatur Deutschlands bis zum XII. Jahrhundert. II. Lesebuch des althochdeutschen u. altsächsischen. Paderborn, Schöningh. (A juger favorablement.) — SARRAZIN, Wigamur, eine literarhistorische Untersuchung. Strassburg, Trübner. 1879. (Travail de valeur.) — Der Junker u. der treue Heinrich, ein Rittermärchen, hrsg. v. BARTSCH. Berlin, Weber. (Peu louable.) — Götz v. Berlichingen mit der eisernen Hand, Schauspiel in fünf Aufzügen. Erste vollständige Bühnenbearbeitung nach der Goethe-Handschrift. Karlsruhe, Bielefeld. 1876.

Theologische Literaturzeitung, n° 23, 6 novembre 1880 : SMEND, der Prophet Ezechiel für die 2e Auflage erklärt. Leipzig, Hirzel. (Kautzsch.) — BICKELL, Metrices biblicae regulae exemplis illustratae et supplementum ad metrices biblicae regulas exemplis illustratas. Innsbruck, Wagner. 1879 ; GIETMANN, De re metrica Hebraeorum. Freiburg, Herder ; NETELER, Grundzüge der hebräischen Metrik der Psalmen. Münster, Theissing. 1879. (Smend : ne partage pas la théorie de Bickell ; trouve le travail de Gietmann indigne d'attention ; ne comprend pas pourquoi on a imprimé l'opuscule de Neteler.) — LAGARDE (de), Orientalia. II. Göttingen, Dieterich. (Nestle : toujours la même érudition et la même « acribie »). — LAGARDE (de), Symmicta. II. Göttingen, Dieterich. (Nestle.) — Veteris Testamenti ab Origene recensiti fragmenta apud Syros servata quinque. Præmittitur Epiphanii de mensuris et ponderibus liber, nunc primum integer et ipse syriacus. Paulus de LAGARDE edidit. Göttingen, Dieterich. (Nestle.) — BACHMANN, Niclas Storch, der Anfänger der Zwickauer Wiedertäufer. Zwickau, Altner. (Kawerau : étude trop peu profonde.)

Rassegna settimanale, n° 149, 7 novembre 1880 : PERRERO, I vini ed il rosolio nella diplomazia di Vittorio Amedeo II. — GENTILE, Spigolature leopardiane. — Bibliografia : FENAROLI, Dell'allegoria principale della divina Commedia. Torino, Stamperia reale. (Trop peu de soin et d'ordre, malis des qualités.) — BOLLATI, Le congregazioni dei comuni nel marchesato di Saluzzo. Tomi 3. Torino, Paravia. (Recueil très précieux.) — NANI, Gli statuti di Pietro II conte di Savoia. Torino, Paravia. (Assez bon travail.)

LIVRES NOUVEAUX (*s'adresser à la librairie Ernest Leroux*) : AURÈS, Métrologie égyptienne. Nîmes, impr. Clavel-Ballivet. — BOERCKEL, Frauenlob, sein Leben u. Dichten. Mainz, v. Zabern. 2 m. 25. — BOS, Les avocats aux conseils du roi, étude sur l'ancien régime judiciaire de la France. Marchal, Billard et Cie. 7 fr. 50. — CALDERON DE LA BARCA, La vida es sueño, mit deutschen Anmerk. v. LEHMANN, Frankfurt a. M. Sauerländer. XII et 130 p. — CANTOR, Vorlesungen über Geschichte der Mathematik. I. Von den ältesten Zeiten bis zum J. 1200. Leipzig, Teubner. 20 m. — CARPENTER, Grundriss der neuisländischen Grammatik. Leipzig, Schlicke. 4 m. — CONSTANS, Essai sur l'histoire du sous-dialecte du Rouergue. Maisonneuve. — DELABORDE (comte J.), Gaspard de Coligny, amiral de France. Tome II. In-8°, 634 p. Fischbacher. — DESPREZ, Lazare Hoche d'après sa correspondance et ses notes. Dumaine. 2 fr. 50. — ENMANN, Untersuchungen über die Quellen des Pompeius Trogus für die griechische u. sicilische Geschichte. Dor-

pat, Schnakenburg. In-8°, IV et 206 p. — ESCHER, schweizerische Münz-und Geldgeschichte von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. V Heft. Bern, Dalp. 2. m. — FALCKENBERG, Grundzüge der Philosophie des Nicolaus Cusanus mit besond. Berücksichtigung der Lehre vom Erkennen. Breslau, Koebner. In-8°, 160 p. — FORCHHAMMER, die Wanderungen der Inachostochter Io. Kiel, Universitäts-Bucchandlung. 3 m. — GELZER, Sextus Julius Africanus u. die byzantinische Chronographie. I. Leipzig, Teubner. 8 m. — GINDELY, Geschichte des dreissigjährigen Krieges. IV. Prag, Tempsky. 10 m. — GIOVANNI (di), Severino Boezio filosofo e i suoi imitatori. Palermo, Pedone Lauriel. — GUARDIA, L'éducation dans l'école libre ; l'écolier, le maître, l'enseignement. Pedone-Lauriel. 3 fr. 50. — GUBERNATIS (de), Mitologia comparata (Manuale Hoepli). Milano, Hoepli. — HARTWIG, Quellen u. Forschungen zur ältesten Geschichte der Stadt Florenz. II. Halle, Niemeyer. 16 m. — HEILMANN, Feldmarschall Fürst Wrede. Leipzig, Duncker u. Humblot 6. m. 40. — HILGARD, De Artis grammaticae ab Dionysio Thrace compositae interpretationibus veteribus in singulos commentarios distribuendis. Leipzig, Teubner. 2 m. — HORMEL, Untersuchung über die Chronique ascendante u. ihren Verfasser. Marburg, Elwert. 1 m. — HUSCHKE, die neue oskische Bleitafel u. die pelignische Inschrift aus Corfinium. Leipzig, Teubner. 2 m. 40. — JUSTI, Kurdische Grammatik. St. Petersburg. 3 s. 6 d. — KLAIBER, Henri Arnaud, Pfarrer u. Kriegsoberster der Waldenser. Ein Lebensbild. Stuttgard, Steinkopf. 2 m. 20. — KRAUS, synchronistische Tabellen zur christlichen Kunstgeschichte. Freiburg, Herder. 4 m. — MEIER, die Reform der Verwaltungsorganisation unter Stein u. Hardenberg. Leipzig, Duncker u. Humblot. 9 m. — MIRABELLI, Storia del pensiero romano da Romolo a Constantino. I. Napoli, Detken e Rocholl. 3 fr. — MÜNZ, die Erkenntniss-und Sensationstheorie des Protagoras. 1 m. 20. — PANHARD, Joseph de Longueil graveur du roi (1730-92), sa vie, son œuvre. Morgand et Fatout. 30 fr. — PLOTIN, die Enneaden des, übersetz. v. MÜLLER. II. Berlin, Weidmann. 7 m. — Plotini Enneades, recens. Mueller. II. Berlin, Weidmann. 9 m. — SCHMOLLER, die strassburger Tucher-und Weberzunft u. das deutsche Zunftwesen vom XIII-XVII Jahrhundert. Strassburg, Trübner. 8 m. — Shabistari, Gulshan i raz, the mystic rose garden. The persian text, with an english translation, etc. by WHINFIELD. Londres, Trübner. In-4°, XVI, 95, 60 p. — Sophokles, Antigone nebst den Scholien des Laurentianus hrsg. v. SCHMIDT. Jena, Fischer. In-8°, LVI et 91 p. — STARK, Vorträge u. Aufsätze aus dem Gebiete der Archäologie u. Kunstgeschichte, hrsg. v. KLINKEL. Leipzig, Teubner. 12 m — STIEDE, der Kalenderstreit des XVI. Jahrhunderts in Deutschland. München, Franz. In-4°, 96 p. — TERNINCK, L'Artois souterrain. II. Promenades archéologiques et historiques sur les chaussées romaines des environs d'Arras. Arras, Laroche. — THIERRY, Documents sur le Malade imaginaire ; estat de la recette et despence faite par ordre de la compagnie. Berger-Levrault. 25 fr. — THIESSEN, die Legende von Kisâgotami. Breslau, Koebner. In-8°, 70 p. — WIEDEMANN, Geschichte der Reformation u. Gegenreformation im Lande unter der Enns. II. Prag, Tempsky. 12 m. — ZINGERLE, Ueber Raoul de Houdenc u. seine Werke. Erlangen, Deichert. 1 m. — WEBER (F.), System der altsynagogalen palästinischen Theologie aus Targum, Midrasch u. Talmud dargestellt, nach des Verfassers Tode hrsg. v. DELITZSCH u. SCHNEDERMANN. Leipzig, Dörffling u. Franke. In-8°, 399 p. — WERTHEIMER, zwei Schilderungen des wiener Hofes im XVIII. Jahrhundert. Wien, Gerold. In-8°, 39 p.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 48 Quatorzième année 29 Novembre 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 445, 13 nov. 1880 : Kinglake, The invasion of the Crimea, its origin, and an account of its progress down to the death of Lord Raglan. Vol. VI. The winter troubles. Blackwood. (Rogers.) — Meredith (L.), Tasmanian friends and foes. Marcus Ward. — Latin pronunciation. (Reade.) — The oghams. (Abercromby.) — Roman inscription discovered at Brough-by-Stanemore. (Watkin.) — The winged thunderbolt. (Sayce.) — The roman inscriptions lately found at Bath. (Long art. de J. Rhys.) — The Bacchae of Euripides, p. p. Sandys. Cambridge, University Press. (Paley : bonne édition ; faite avec goût et critique, notes judicieuses.) — Murray, a History of greek sculpture from the earliest times to the age of Pheidias. John Murray. (Benndorf : ouvrage remarquable.)

The Athenaeum, n° 2768, 13 nov. 1880 : Lady Eastlake, Mrs. Grote, a sketch. Murray. — Mrs. Oliphant, Cervantes. Blackwood. (La meilleure vie de Cervantes qu'on ait écrite pour les lecteurs anglais.) — The biographers of Locke (Fowler et Bourne.) — The danish Passional. (Stewart.) — The personalities of criticism. (Rossetti.) — The Volterra casket. (Nesbitt.)

Literarisches Centralblatt, n° 46, 13 novembre 1880 : Jäger, Beiträge zur Evangelien-Auslegung. Leipzig, Dörffling u. Franke. I. 1879. — Molchow, Jesus ein Reformator des Judenthums. Zürich, Verlagsmagazin. — Bauer, das Urevangelium und die Gegner der Schrift Christus u. die Cäsaren. Berlin, Grosser. (Même jugement que la *Revue critique*, n° 30, art. 163.) — Kihn, Theodor v. Mopsuestia u. Junilius Africanus als Exegeten. Freiburg, Herder. (Brillants résultats, cp. *Revue critique*, n° 27, art. 143.) — De Christo et suo adversario Antichristo, ein polem. Tractat Wiclifs, hrsg. v. Buddensieg. Gotha, Perthes. (Cp. *Revue critique*, n° 32, art. 175.) — Falk, Die Druckkunst im Dienste der Kirche zunächst in Deutschland bis 1520. Cöln, Bachem. (Prouve que l'Eglise prit une grande part à l'imprimerie.) — Buchner, Giessen vor hundert Jahren. Giessen, Roth. 1879. (Intéressant.) — Taysen, die militärische Thätigkeit Friedrichs des Grossen im J. 1780. Berlin, Mittler. (A consulter.) — Schucht, Andrew Johnson. Leipzig, Schlicke, 1879. (Livre inutile sur le président des Etats-Unis.) — Embacher, die wichtigeren Forschungsreisen des XIX. Jahrhunderts. Braunschweig, Vieweg. (Commode.) — Hemacandra's Grammatik der Prâkritsprachen, hrsg., übersetzt u. erläutert v. Pischel. Halle, Waisenhaus. 1877-80. (Ouvrage de très haute valeur.) — Regnaud, Le xvii^e chapitre du Bhâratiyâ-Nâtya-Çâstra, publié pour la première fois. Leroux. (« Nicht besonders glücklich. ») — Müller (Alfr.), de Σ litera in lingua graeca inter vocales posita. Leipzig, Stauffer. (Important.) — Ἀραβαντινός, συλλογὴ δημωδῶν ᾀσμάτων τῆς Ἠπείρου. Athènes, Wilberg. (Nouveau recueil de chants populaires grecs, bon et abondant.) — Poetae latini minores, rec. Baehrens. Leipzig, Teubner. (« Faible publication d'un travailleur trop pressé. ») — Baragiola, italienische Grammatik. Strassburg, Trübner. (« Ni chair ni poisson, pas assez scientifique ni assez pratique. ») — Hadamar's von Leber Jagd, p. p. Stejskal. Wien, Hölder. (Bonne édition, cp. *Revue critique*, n° 39, p. 256.) — Die poetischen Erzählungen d. Herrand v. Wildonie u. die kleineren österr. Minnesinger hrsg. v. Kummer. Wien, Hölder ; das Ministerialengeschlecht v. Wildonie ; par le même. Hölder. (Beaucoup de soin.) — Holstein, das Drama v. verlorenen Sohn, ein Beitrag z. Geschichte d. Dramas. Halle, Hendel. (Très bon.) — Koch, die Sage v. Kaiser Friedrich im Kiffhäuser. Grimma, Gensel. (Fort intéressant.) — Tobias Stim-

mer's Strassburger Freischiessen v. Jahre 1576. Strassburg, Trübner. (Reproduction photolithographique très importante.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 7, 13 novembre 1880 : Schanz, Commentar über d. Evangelium d. heiligen Matthäus. Freiburg, Herder. 1879. (Holtzmann.) — Doxographi graeci, p. p. Diels. Berlin, Reimer. 1879. (Ouvrage couronné par l'académie de Berlin ; érudition étendue, beaucoup de méthode et de critique, de soin et de pénétration.) — Flach, Untersuchungen über Eudoxia u. Suidas. Leipzig, Teubner. 1879 ; Eudociae Augustae Violarium rec. Flach. Leipzig, Teubner ; Hesychii Milesii qui fertur de viris illustribus librum rec. Flach. Leipzig, Teubner. (Willamowitz-Möllendorff : recherches qui font mieux préciser les résultats, des critiques.) — Propertii Elegiarum libri IV rec. Baehrens. Leipzig, Teubner. (Kiessling : « recensio bâtie sur un sable mouvant, et emendatio peu durable: quelque bon grain dans cette copieuse ivraie » ; cp. *Revue critique*, n° 24, art. 120.) — Hilmer, zur altnordhumbrischen Laut-und Flexionslehre. I. Lautlehre. Goslar. (Zupitza : passable.) — Lamprecht v. Regensburg, Sanct Franzisken Leben u. Tochter Syon, hrsg. v. Weinhold. Paderborn, Schöningh. (Roediger : très bonne publication.) — Binder, Tacitus u. die Geschichte des römischen Reiches unter Tiberius in den ersten sechs Büchern ab excessu divi Augusti. Wien, Lechner. (Hirschfeld : accepte en général les résultats de Weidemann, commet plusieurs erreurs, regarde à tort Vibius Marsus comme une des sources de Tacite.) — Itinera et descriptiones Terrae Sanctae lingua latina saec. VI-XI exaratae ed. T. Tobler et A. Molinier. 2 vols. (Röhricht : grande entreprise à qui il faut souhaiter le succès.) — Brunner, zur Rechtsgeschichte der römischen u. germanischen Urkunde. I. Die Privaturkunden Italiens. Das angelsächsische Landbuch. Die fränkische Privaturkunde. Berlin, Weidmann. (Gierke : recherches distinguées ; nouveaux et nombreux résultats scientifiques.) — Mitteilungen : Merswins Betrug in der Gottesfreundfrage. (Denifle.)

Goettingische gelehrte Anzeigen, n^os 45 et 46, 10 et 17 novembre 1880 : Neuere etruskologische Publikationen, Appendice al Corpus inscriptionum italicarum di Fabretti, ed. per Gamurrini. Firenze, Ricci ; Terzo supplemento alla raccolta delle antichissime iscrizioni italiche, per cura di Fabretti. Torino, Bocca ; Pauli, Etruskische Studien. I et II. Goettingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. (Deecke.) — Luchs, T. Livi ab urbe condita libri XXVI-XXX. Berlin, Weidmann. 1871. (M. Müller : très remarquable.) — Cybulski, Geschichte der polnischen Dichtkunst in der ersten Hälfte des laufenden Jahrhunderts. 2 Bde. Posen, Zupanski. (Nehring : intéressant.)

N° 47, 24 nov. 1880 : Delattre, Les inscriptions hébraïques de Ninive et de Babylone. Leroux. 1879 ; Schäfer, die biblische Chronologie vom Ausgange aus Aegypten bis zum Beginne des babylonischen Exils, mit Berücksichtigung der Resultate der Aegyptologie u. der Assyriologie. Münster, Russell. 1879. (J. Oppert : deux livres très recommandables ; le travail de Schäfer est original et, depuis Ideler et Böckh une des meilleures études sur le domaine chronologique.)

Nachrichten von d. Kœniglichen Gesellschaft d. Wissenschaften u. d. Universitæt zu Gœttingen, n° 17, 3 novembre 1880 : Ueber einen Dialect der sumerischen Sprache, v. P. Haupt, vorgelegt v. P. de Lagarde.

Archiv für slawische Philologie. Tome V, 1^er fascicule : Esquisses mythologiques. (Dažbog par Jagic.) — Leskien, Notes sur la phonétique et les flexions en lette. — Contes slaves. (Leskien et Köhler.) — Notes critiques sur le texte des anciens poètes croates. (Jagic et Leskien.) — Un glossaire tchèque du moyen âge. (Mencik.) Les noms matronymiques

comme noms de famille en polonais. (Karlovicz : par exemple Anczye, Ankiewicz de Anka-Anna, Maruszewski de Marusio-Marie, etc.) — Lithuanica (A. Brückner). — Publications de l'institut Ossolinski. (M.) — Grammaire historique comparative de la langue polonaise par Antoine Małecki. (Nehring : nombreuses rectifications.) — L'accent en slovène. — Notes sur les rapports des alphabets cyrillique et glagolitique. — Etymologie slave du nom de Mecklenbourg. (Jagic. Ce serait Wiligrad ou Velegrad, la grande ville.) — Bibliographie.

Athenaeum belge, n° 21, 1er novembre 1880 : Weber, Indische Streifen. III. Leipzig, Brockhaus. (Barth : recueil d'art. dont quelques-uns sont de véritables monographies pleines de précieux renseignements.) — Goovaerts, Histoire et bibliographie de la typographie musicale dans les Pays-Bas. Bruxelles, Hayez. (Publication importante.) — Voltaire à Bruxelles, souvenirs divers, par L. G. Bruxelles. (Document nouveau qui ne passera pas inaperçu.) — Falke (v.), Costümgeschichte der Culturvölker. Stuttgart, Spemann. (Fait bien augurer de la suite de l'ouvrage.) — Publications littéraires italiennes (Lacour-Gayet : sur Rosa, Della vita e delle opere di Leopardi; Ranieri, Sette anni di sodalizio con Leopardi; Volta, Appressamento della morte; Maria Embden Heine, Ricordi della vita intima di E. Heine; Perrero, Lettere inedite di Mme di Lafayette; Massari, Il generale La Marmora; Zanella, Vita di Andrea Palladio; Molmenti, La storia di Venezia nella vita privata; D'Ancona, Studi di critica e storia letteraria.) — Correspondance de Paris. (Sonnets d'O. de Magny; Sagnier, la Tour de Constance; Bonhomme, Mme de Pompadour, général d'armée; Marc-Monnier, Les contes populaires en Italie.) — Lettres d'Espagne. III. Ségovie (A. de Ceuleneer.) — L'enseignement supérieur en Belgique.

N° 22, 15 novembre 1880 : Mme de Witt, M. Guizot dans sa famille et avec ses amis, 1787-1874. Hachette. (Carlier.) — Vercamer, Histoire du peuple belge et de ses institutions. Bruxelles, Decq. (Beaucoup de défauts.) — Scherzer, Smyrne considéré au point de vue géographique, économique et intellectuel. Leipzig, Knapp. (Laveleye : œuvre scientifique de géographie industrielle et recueil d'indications pratiques.) — Traduction des poésies et œuvres morales de Leopardi, p. p. Aulard. Lemerre; Opuscules et pensées de Leopardi, p. p. Dapples, Germer-Baillière. — Demogeot, Histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française. Hachette. (Art. très peu favorable.)

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique. XXIII, 5e livraison : Gymnases et écoles professionnelles. I. — De Block, Funérailles faites au nom de l'état à Rome et dans les municipes. — Grafé, Etude étymologique sur le mot fastigium. — Comptes-rendus : The Zend-Avesta, I, the Vendidâd, translated by J. Darmesteter. Oxford. (Dillon : « tout ce qui aurait été nouveau dans ce livre, il y a quatre ans, et eût alors constitué le mérite de l'auteur, se trouve déjà dans la traduction et dans les autres ouvrages de M. de Harlez »; cp. cependant *Revue critique*, n° 23, art. 113.)

Rassegna Settimanale, n° 150, 14 novembre 1880 : Gentile, Tulliola. (Sur la fille de Cicéron.) — Bibliografia : Le ode di Parini p. p. Michelangeli. Bologna, Zanichelli; Mattei, Studii zu Giuseppe Parini. Trieste, Lloyd. — Reumont (de), Gino Capponi, ein Zeit-und Lebensbild. Gotha, Perthes. (Beau tableau du mouvement scientifique et littéraire qui avait son centre à Florence; on retrouve dans cette œuvre les qualités et les défauts de l'auteur : cp. *Revue critique*, n° 44, art. 243.) — Del Giudice, Lo storico dei Longobardi e la critica moderna. Milano, Hoepli. (Très bon travail.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49 Quatorzième année 6 Décembre 1880

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 446, 20 nov. 1880 : Greene, Sketches of army life in Russia. Allen. — Fowler, Locke. (English men of letters.) Macmillan. (Simcox.) — Traductions et éditions anglaises de Faust par Blackie, Birds, Selss. — Oxford letter. (Sayce.) — Prof. de Lagarde's latest publications : Praetermissorum libri duo (1879); Semitica II (1879); Orientalia II (1880); V. T. ab Origine recensiti fragmenta apud Syros servata quinque, etc.; Symmicta II. Göttingen, Dietrich. (Robertson Smith.)

The Athenaeum, n° 2769, 20 nov. 1880 : Duffy, Young Ireland, a fragment of irish history. 1840-50. Cassell. — Pollock, Spinoza, his life a. philosophy. Kegan Paul. (Livre de grande valeur.) — Greene, Sketches of army life in Russia. Allen. — The biographers of Locke. (Sainsbury.) — A copy of « Queen Mab ». (Forman.) — Notes from Cambridge. — Notes from Naples. — The ancient Pharos at Alexandria. (Butler.)

Literarisches Centralblatt, n° 47, 20 nov. 1880 : Der Prophet Ezechiel, für die zweite. Auflage erkl. v. Smend. Leipzig, Hirzel. — Le Pasteur d'Hermas. Fischbacher. (Cp. la *Revue* d'aujourd'hui.) — Douen, Les premiers pasteurs du désert. 1685-1700. I et II. Grassart. (Vaste et bon travail qui comble une lacune dans l'hist. du protestantisme.) — Pervanoglu, Culturbilder aus Griechenland. Leipzig, Friedrich. (Forme incorrecte et fond trivial.) — Giesebrecht, Geschichte der deutschen Kaiserzeit. V, 1. Neuer Aufschwung d. Kaiserthums unter Friedrich I. Braunschweig, Schwetschke. (Excellent.) — Wilmans, Die Kaiserurkunden der Provinz Westphalen. II, 1. Die Texte, bearb. v. Philippi. II. — Quépat, Histoire de Woippy près Metz. Metz, Sidot. (Très bonne monographie.) — Lotz, die Inschriften Tiglath-Pileser's I in transcribirtem assyrischen Grundtext mit Uebers. u. Commentar, mit Beigaben v. Delitzsch. Leipzig, Hinrichs. (Marque un progrès considérable.) — Bibliothèque grecque vulgaire, p. p. Legrand. I. Maisonneuve. Ier vol. excellent, muni d'un apparat critique abondant; très soigné.) — Scriptores de orthographia, ex recensione Keil. Leipzig, Teubner. (2e moitié du VIIe vol., termine le grand recueil des Grammatici latini.) — Reichling, Murmellius, sein Leben u. seine Werke. Friburg, Herder. (Travail très long et qui témoigne de beaucoup de soin et d'application.) — Büchelin d. heiligen Margaretha, hrsg. v. Stejskal. Wien, Hölder. Elsässische Literaturdenkmäler aus dem XVI-XVII Jahrh. I et II. Strassburg, Trübner. — Prœhle, deutsche Sagen. 2e Aufl. Berlin, Friedberg u. Mode.

Livres nouveaux (l'éditeur de la *Revue critique* procure aux abonnés les ouvrages qu'ils désirent) : Adam, die Odyssee u. der epische Cyclus. Wiesbaden. Niedner. — Andeer, Rhaeto-romanische Elementargrammatik mit bes. Berücks. d. ladinischen Dialectes im Unterengadin. Zürich, Orell u. Füssli. 2 m. 80. — Aumüller, Les petits maîtres allemands. I. Barthélemy et Hans Sebald Beham. München. Rieger. 12 m. — Babsch. Die alten Germanen in der Universalgeschichte u. ihre Eigenart. Wien, Hölder. 2 m. 40. — Benfey, Erinnerungen an F. Fröbel. Cöthen, Schettler. 1 m. 50. — Bestmann, Geschichte der christlichen Sitte. I. Die sittl. Stadien. Nördlingen, Beck. 8 m. — Blanc (Ch.), L'œuvre complet de Rembrandt décrit et commenté, reprod. sous la dir. de M. F. Delangle. Quantin. 300 fr. — Bruns, Plato's Gesetze vor u. nach ihrer Herausgabe durch Philippos v. Opus. Weimar, Böhlau. 3 m. — Busson, Der Krieg v. 1328 u. die Schlacht bei Dürnkrut. Wien, Gerold. 2 m. 40. — Cahaignes (de), Eloge des citoyens de la ville de Caen, 1re centurie, trad. d'un curieux. Caen, Massif. 15 fr.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56, PARIS

MÉMOIRES
DE
PHILIPPE DE COMMYNES

Publiés d'après un manuscrit inédit ayant appartenu

A

DIANE DE POITIERS

ET A

LA FAMILLE DE MONTMORENCY-LUXEMBOURG

PAR

R. CHANTELAUZE

ÉDITION ILLUSTRÉE

d'après les documents originaux

DE QUATRE CHROMOLITHOGRAPHIES

et de Nombreuses Gravures

Prix : broché, 20 fr.; relié, 30 fr. — Grand papier, broché, 30 fr.; relié, 40 fr.

Les *Mémoires* de Ph. de Commynes avaient leur place indiquée dans notre collection choisie, composée jusqu'à ce jour des œuvres de Joinville, Villehardouin et Guillaume de Tyr, et qui a reçu un accueil très honorable du public lettré.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56, PARIS

WALTER SCOTT
ILLUSTRÉ

IVANHOÉ

TRADUCTION DE M. P. LOUISY

DESSINS DE MM. LIX, ADRIEN MARIE, RIOU ET H. SCOTT

Un volume grand in-8, broché.	10	»
Cartonné percaline avec fers spéciaux.	13	»
Relié dos chagrin, plats toile, tranches dorées.	15	»
Relié dos et coins chagrin, plats papier, tranche supérieure dorée et les autres tranches ébarbées.	15	»

N.-B. Nous commençons la publication en livraisons à 50 centimes ou en fascicules à 1 fr. 50 du roman de *Quéntin Durward*, si populaire en France. Les illustrations sont de MM. H. Pille, Comte, Delort, Pellicer et Sabatier.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 50 Quatorzième année 13 Décembre 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 447, 27 novembre 1880 : Birdwood, The industrial arts of India. Chapmann a. Hall. — *Correspondence :* hittite inscriptions (Sayce.) — The patch is kind enough, but a huge feeder. Merchant of Venice. II, 46. (Lee.) — Camoens. (Burton.) — The Oxford professoriate and the proposed statutes. (Wallace.) — Some theological books.

The Athenaeum, n° 2770, 27 novembre 1880 : Norbury, The naval brigade in South Africa during the years 1877-78-79. Sampson Low. — The brothers Wiffen, Memoirs a. miscellanies, edit by. Pattison. Hodder a. Stoughton. — Meredith, Tasmanian friends a. foes. Marcus Ward. — Shakspeare notes. (Leo.) — The danish passional. (Stewart.) — The biographers of Locke. (Bourne.) — Jeremiah Rich. (Poknell.) — The progress of etruscan discovery. — The english dialect society. — Poynter a. Head, Classic and italian painting, illustrated. Sampson Lowe. (Le meilleur ouvrage en ce genre qu'on possède en Angleterre pour les écoles.)

Literarisches Centralblatt, n° 48, 27 novembre 1880 : Acta Joannis bearb. v. Zahn. Erlangen, Deichert. (Cp. *Revue critique*, n° 23, art. 114). — Eucken, ueber Bilder u. Gleichnisse in d. Philosophie. Leipzig, Veit. (Intéressant.) — Tagebuch der Geschichte u. Biographie. I. Berlin, Bolm. — Breitschwert, Aquileja, das Emporium an d. Adria. Stuttgart, Bonz. (Manque de critique.) — Zarncke, der Priester Johannes. I, II, III. Leipzig, Hirzel. 1879. (Art. sommaire de Zarncke même.) — Urkunden f. d. Kanton Schaffhausen. I. 987-1330. Schaffhausen, Meier. 1879. — Baader, Chronik d. Marktes Mittenwald. Nördlingen, Beck. — Soldans Geschichte der Hexenprocesse, bearb. v. Heppe. Stuttgart, Cotta. (Remaniement excellent.) — Humboldt (W. v.), Ansichten über Aesthetik u. Literatur, seine Briefe an C. G. Körner. 1793-1830, hrsg. v. Jonas. Berlin, Schleiermacher. (Précieux.) — Bergmann, Thesen z. Erklärung d. natürlichen Entstehung d. Ursprachen. Strassburg, Trübner. 1879. (Hypothèses.) — Miklosich, ueber d. Mundarten u. Wanderungen d. Zigeuner in Europa. Wien, Gerold. (Continue les travaux de Pott.) — Pindars Siegeslieder erklärt v. Mezger. Leipzig, Teubner. (Atteint son but : cp. un prochain article de la *Revue).* — Weissenfels, ästhetisch-kritische Analyse d. epistula ad Pisones. (De la sagacité.) — Koerting, Boccaccio's Leben u. Werke. Leipzig, Fues. (De la diffusion, mais beaucoup de soin.) — Möbius, Verzeichniss d. auf. d. Gebiete d. altnord. Sprache u. Literatur v. 1855-79 erschienenen Schriften. Leipzig, Engelmann. (Bibliographie d'une haute valeur.) — Rischka, Verhältniss d. polnischen Sage v. Walgierz Wdaly zu d. deutschen v. Walther v. Aquitanien. Brody, Rosenheim. (Œuvre de seconde main, assez défectueuse.) — Mohrmann, Sackmann. Hannover, Hahn. (Intéressant, cp. *Revue critique*, n° 48, p. 437.) — Briefwechsel zwischen Gœthe u. Göttling in d. Jahren 1824 bis 1831, p. p. Fischer. München, Bassermann. (Critiques faites à l'éditeur.) — Bender, Rom u. römisches Leben im Alterthum. Tübingen, Laupp. (Fort bon.) — Kiepert, Leitfaden der alten Geographie für d. mittlere Gymnasialclassen. Berlin, Reimer. 1879. — Norske Oldsager p. p. Rygh. I. Christiana, Cammermeyer. — Bernays, zwei Abhandlungen über d. aristotel. Theorie des Drama. Berlin, Hertz. (« Modèles de critique. ») — Bülow, Beiträge z. Geschichte d. pommerschen Schulwesens im XVI. Jahrhundert. Stettin, Herrck u. Lebeling. — Briefe v. Lehrs an einen Freund, hrsg. v. Farenheid. Königsberg, Hartung.

Deutsche Literaturzeitung, n° 8, 20 novembre 1880 : Galli, die luther-

ischen u. calvinischen Kirchenstraten gegen Laien im Reformationszeitalter. Breslau, Koebner. (Müller.) — Monrad, Denkrichtungen der neueren Zeit. Bonn, Weber. 1879. (B. Meyer.) — Brückner, Die slavischen Ansiedelungen in der Altmark u. im Magdeburgischen. Leipzig, Hirzel. 1879. (Jagic : premier fondement pour l'étude critique des noms de lieux slaves de l'Allemagne.) — Gaede, Demetrii Scepsii quae supersunt. Greifswald. (Niese : très bon.) — Weinkauff, De Tacito dialogi qui de oratoribus inscribitur auctore, editio nova atque aucta. Cöln, Roemke. (Attribue l'ouvrage à Tacite.) — Leo, Die gesammte Literatur Ws v. d. Vogelweide. Wien, Gottlieb ; Boetticher, Die Wolfram-Literatur seit Lachmann. Berlin, Weber. (Des défauts graves.) — Sedaine, Le Philosophe sans le savoir, p. p. d'Heylli. Jouaust. — Martens, politische Geschichte d. Langobardenreiches unter König Liutprand. 712-744. Heidelberg, Koester. (Bien écrit, mais insignifiant.) — Schulze, Mykenai, eine kritische Untersuchung der Schliemannschen Alterthümer, unter Vergleichung russischer Funde. St. Petersburg, Röttger. (Benndorf.) — Fitting, Ueber die Heimat u. das Alter d. sogenannten Brachylogus. Berlin, Guttentag. (Dernburg : très bon ; cp. *Revue critique*, n° 30, art. 165.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 48, 1er déc. 1880 : Sarauw, Die Feldzüge Karl's XII, ein quellenmässiger Beitrag z. Kriegsgeschichte u. Kabinetspolitik Europa's im XVIIIen Jahrhundert. Leipzig, Schlicke. (Schirren : n'a consulté que des sources connues, indécision dans les jugements, quelques erreurs.) — Lipsius, Die edessenische Abgarsage kritisch untersucht Braunschweig, . Schwetschke. (Nestle.)

Theologische Literaturzeitung, n° 24, 20 nov. 1880 : Stade, Lehrbuch d. hebräischen Grammatik. I. Schriftlehre, Lautlehre, Formenlehre. Leipzig, Vogel. 1879. (Kautzsch : très instructif.) — Itinera Hierosolymitana et descriptiones Terrae Sanctae bellis sacris anteriora et latina lingua exarata p. p. T. Tobler et A. Molinier. I. Leroux. (Schürer : très bon travail.) — Neubaur, Beiträge zu einer Geschichte der römischen Christengemeinde in den beiden ersten Jahrhunderten. Elbing. (Harnack : résumé sensé et soigné des travaux récents.) — Vincenzi, De processione Spiritus Sancti ex Patre filioque adversus Graecos. Rome. 1878. (Harnack.)

Rassegna Settimanale, n° 151, 21 nov. 1880 : Torraca, Il conte di Policastro. — Una Storia dei nostri tempi. (Mac Carthy, A history of our own times from the accession of Queen Victoria to the general election of 1880). — D'Ancona, La data del Risorgimento del Leopardi. — Bibliografia : Trezza, Nuovi studi critici. Verona, Drucker e Tedeschi. — Montel et Lambert, Chants populaires du Languedoc. Maisonneuve. (Public. très riche en matériaux.) — Benedetti (de), Vita e morte di Mosè, leggende ebraiche tradotte, illustrate e comparate. Pisa, Nistri. (Œuvre de grand mérite.) — Atti della societa di archeologia e belle arti per la provincia di Torino. III, 1. Roma, Bocca.

Livres nouveaux (l'éditeur de la *Revue critique* procure aux abonnés les ouvrages qu'ils désirent) : — Chantelauze, Louis XIV et Marie Mancini. Didier. 7 fr. 50. — Commentary on the book of Proverbs, attributed to Abraham Ibn Ezra ed. Driver. Clarendon Press. 3 s. 6 d. — Diercks, Entwicklungsgeschichte des Geistes der Menschheit. I. Das Alterthum. Berlin, Hofmann. 5 m. — Egger (J.), Studium z. Geschichte d. indo-germanischen Consonantismus. I. Wien, Hölder. 1 m. 80. — Fenton, Early hebrew life, a study in sociology. London, Trübner. 5 s. — Foerster, Spanische Sprachlehre. I. Berlin, Weidmann. 5 m. — Fontane, L'histoire universelle, avec cartes, plans, index alphab.

annotés, etc. Lemerre. 7 fr. 50. — FOUARD, La vie de N. S. Jésus-Christ. 2 vols. Lecoffre. 14 fr. — GELZER, S. Jul. Africanus u. die byzantinische Chronologie. I. Leipzig, Teubner. 8 m. — GINDELY, die Strafdecrete Ferdinands II u. d. pfälzische Krieg. Prag, Tempsky. — GRUNER, Opfersteine Deutschlands. Leipzig, Duncker u. Humblot. — GUASTI, Ser Lapo Mazzei, lettere di un notaro a un mercante del secolo XIV. Milano, Hoepli. 8 fr. — HARMS, Geschichte der Logik. II. Berlin, Hofmann. 4 m. 80. — HILL, The life of sir Rowland Hill a. the history of penny postage. London, De la Rue. 32 s. — JONG (de), Al-Moschtabih, auctore Schamso'd-dîn Abu Abdallah Mohammed ibn Ahmed Ad-Dhahabî. Leiden, Brill. 15 s. — KIRCHHEIM (v.) Die Regentschaft. Leipzig, Duncker u. Humblot. 3 m. 60. — KRAUSS, Synchronistische Tabellen z. christlichen Kunstgeschichte. Freiburg i. B., Herder. 4 m. 50. — KUMMROW, Symbola critica ad grammaticos latinos. Berlin, Mayer u. Müller. 2 m. — LAHMEYER, de apodotico qui dicitur particulae δέ in carminibus homericis usu. Leipzig., Teubner. 1 m. 60. — LANDAUER, Kitâb al-Amânât wa'l-Içtiqâdât von Saç adja b. Jûsuf al-Fajjûmî. Leiden, Brill. 8 s. — LANZA, Esiodo e la teogonia. Napoli, Detken e Rocholl. 2 fr. — LEADER, Mary Queen of Scots in captivity, january 1569-december 1584. London, Bell a. Sons. 21 s. — MARBACH, Gœthe's Faust. I u. II Th. erklärt. Stuttgart, Göschen. 8 m. — MÉNARD (R.), La vie privée des anciens I. Morel. 30 fr. — MUELLER (F.), Grundriss der Sprachwissenschaft. II. Die Sprachen der schlichthaarigen Rassen. II. Wien, Hölder. 3 m. 60. — NOELDEKE, Kurzgefasste syrische Grammatik. Leipzig, Weigel. 12 m. — Pauli Warnefridi, Diaconi Casinensis, in sanctam regulam commentarium archi-cœnobii Casinensis monachi nunc primum edid. Napoli. Detken e Rocholl. 10 fr. — PÉRIN, Les doctrines économiques depuis un siècle, Lecoffre. 1 fr. 50. — PETERSEN, Quaestiones de historia gentium atticarum. Schleswig, Bergas. 3 m. — PHILLIMORE, Fra Angelico a. Massacio. London, Sampson Low. 3 s. 6 d. — Qur'an (the), transl. by PALMER. Clarendon Press. 21 s. — REICH, die Entwickelung der kanonischen Verjährungslehre v. Gratian bis Joh. Andreä. Berlin, Heymann. 2 m. — RHYS DAVIDS, Buddist birth stories, or Jataka tales. I. London, Trübner. 18 s. — Roman (le) de la Rose, p. p. CROISSANDEAU. Orléans, Herluison. 50 fr. — SAINTE-CROIX (Le Roy de), Le chant de guerre pour l'armée du Rhin ou la Marseillaise. Routier. 7 fr. 50. — SCARTAZZINI, Abhandlungen über Dante Allighieri. Frankfurt a. M. Rütten u. Loening. 5 m. — SCOTT (L.), Fra Bartolomeo a. Andrea del Sarto. London, Sampson Low. 3 s. 6 d. — SOHM, fränkisches Recht u. römisches Recht. Weimar, Böhlau. 2 m. — SOHR u. REIFFENSCHEID, H. Rückert in seinem Leben u. seinen kleineren Schriften. III. Weimar, Böhlau. 3 m. — STILLER, de Castoris libris chronicis. Berlin, Mayer u. Müller. 1 m. — SURBER, die Meleager-Sage, eine historisch-vergl. Untersuchung z. Bestimm. d. Quellen v. Ovid. Zürich, Meyer u. Zeller. 1 m. 60. — TECHMER, Phonetik, z. vergleich. Physiologie d. Stimme u. Sprache. Leipzig, Engelmann. 18 m. — TELFY, Opuscula graeca. Budapest, Lampel. 2 m. 80. — THOMSON, The land and the book. Southern Palestine a. Jerusalem. London, Nelson. 21 s. — TOMASCHEK, Centralasiatische Studien. II. Die Pamir-Dialecte. Wien, Gerold. 2 m. 60. — ZWIEDINECK-SÜDENHORST (v.), venetianische Gesandtschaftsberichte über d. böhmische Rebellion. 1618-1620. Graz, Leuschner u. Lubensky. 2 m.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 51 Quatorzième année 20 Décembre 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 448, 4 décembre 1880 : FAGAN, The life of Sir Anthony Panizzi. 2 vols. Remington (Houghton : intéressant). — FENTON, Early hebrew life, a study in sociology. Trübner. (Simcox : utile.) — CHRISTIE, Etienne Dolet, the martyr of the Renaissance. Macmillan. (Drummond : doit être le bienvenu auprès de quiconque étudie la Renaissance.) — Current Literature (Cust, Linguistic a. oriental essays. Trübner, etc.) — The Palestine Exploration Fund, Survey of eastern Palestine. — The roman inscription discovered at Brough-by-Stanemore. (Hübner.) — Spelling reform. (Littledale.) — SEEBOHM, Siberia in Europe, a visit to the valley of the Petchora in North-east Russia. Murray (Wallace). — COOPER, Horace's odes englished a. imitated by various hands. Bell. (Ellis.) — Monuments de l'art antique, publiés sous la dir. de M. O. RAYET. I[re] livraison. Quantin. (Murray : ouvrage qui fait honneur à l'école archéologique française, et dont il faut féliciter M. Rayet, qui tient une place distinguée parmi les studieux de l'art ancien.)

The Athenaeum, n° 2771, 4 décembre 1880 : Horace's Odes, englished a. imit. by various hands, sel. a. arranged by COOPER. Bell. — Edwin Guest. — « Stella » (S. A. Lewis). — A copy of « Queen Mab » (Forman). — SCHLIEMANN, Ilios, the city a. country of the Trojans, the results of researches a. discoveries of the site of Troy a. throughout the Troad in the years 1871-73, 1878-79, including an autobiography of the author. Murray. (I[er] article : « sound and satisfactory in the highest degree ».)

Literarisches Centralblatt, n° 49, 4 déc. 1880 : CASPARI, alte u. neue Quellen z. Geschichte d. Taufsymbols u. d. Glaubensregel. Christiania, Malling. 1879. — HARTTUNG, diplomatisch-historische Forschungen. Gotha, Perthes. 1879 ; Urkunden der Päpste v. 748 bis 1198, hrsg. v. HARTTUNG. I, 2. Tübingen, Fues. (Travaux importants.) — Urkunden u. Actenstücke zur österr. Geschichte 1440-1147, hrsg. v. BACHMANN. Wien, Gerold. 1879. — Urkunden u. Actenstücke z. Geschichte d. Kurfürsten F. W. v. Brandenburg, hrsg. v. ISAACSOHN. II, Ständ. Verhandl. Berlin, Reimer. — NEWALD, Niclas Graf zu Salm. Wien, Gerold. 1879. — CUST, linguistic a. oriental essays. London, Trübner. (Très louable.) — SAYCE, Introduction to the science of language. London, Kegan Paul. (Livre scientifique remarquable.) — MÜLLER (H.), der indogermanische Sprachbau in seiner Entwickelung. I. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. (Sans valeur scientifique.) — RANGABÉ, die Aussprache d. griechischen. Leipzig, Friedrich. (Ne connaît guère les procédés de la science actuelle, mais pourquoi chicaner un homme d'esprit, dont la force est ailleurs? Cp. *Revue critique*, n° 47, p. 416.) — MEYER, An im griech., latein., u. goth. Berlin, Weidmann. (La question a encore besoin d'un nouveau et profond examen.) — MÜLLER (C. F.), de pedibus solutis in tragicorum minorum trimetris iambicis. Berlin, Weidmann. 1879. (Très bon.) — PAULI, Etruskische Studien. II, arnθal u. larθial. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. (A approuver entièrement.) — Sedulii paschalis operis liber quintus, rev. v. LUDWIG. Heilbronn, Henninger. (Beaucoup de peine, mais aussi de succès.) — Reimpredigt, hrsg. v. SUCHIER ; Der Judenknabe, hrsg. v. WOLTER. Bibl. Norm. Halle, Niemeyer. 1879. (Très bon.) — Deutsche Dichter d. XVI[ten] Jahrh., hrsg. v. GOEDEKE u. TITTMANN. Leipzig, Brockhaus. (Intéressant et précieux.) — RIEGER, Klinger in d. Sturm u. Drangperiode. Darmstadt, Bergsträsser. (Excellent.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 9, 27 novembre 1880 : SCHÜRER, Die Gemeindeverfassung der Juden in Rom in der Kaiserzeit. Leipzig, Hin-

richs (Strack : très instructif). — Höffding, die Grundlage der humanen Ethik. Bonn, Strauss (Gyzicki). — Brugsch-Bey, Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch. V u. VI B. I Hälfte. Leipzig, Hinrichs (Erman : progrès remarquable et qui mérite une « pleine admiration »). — Comicorum atticorum fragmenta ed. Kock. I. Antiquae comoediae fragmenta. Leipzig, Teubner (v. Bamberg : très bon). — Huelsen, Varronianae doctrinae quaenam in Ovidii Fastis vestigia extent. Berlin, Weidmann (Jordan : travail louable couronné par l'Univ. de Berlin). — Langguth, Untersuchungen über d. Gedichte d. Ava. Halle, Niemeyer (Steinmeyer : satisfaisant, quoique incomplet). — Neudrucke deutscher Literaturwerke (Grimmelshausen et Hans Sachs). — Dowden, Shakspere, übers. v. Wagner. Heilbronn, Henninger (Ten Brink). — Molière u. seine Bühne, Molière-Museum. I. Leipzig, Thomas (Vollmöller). — Soldan, Geschichte der Hexenprocesse, bearb. v. Heppe. Stuttgart, Cotta (Gothein). — Förster, Farnesina-Studien. Rostock, Stiller (Hettner : excellent).

N° 10, 4 décembre 1880 : Tiele's Compendium d. Religionsgeschichte, hrsg. v. Weber. Berlin, Schleiermacher. (Précieux.) — Adamson, ueber Kants Philosophie, übers. v. Schaarschmidt. Leipzig, Koschny. (Eucken.) — Vâmanas Stilregeln, bearb. v. Cappeller. Strassburg, Teubner (remarquable). — Miklosich, vergleichende Lautlehre d. slavischen Sprachen. Wien, Braumüller. (Brückner : 2e edition de cet ouvrage, le seul scientifique sur la matière.) — Oeri, die grosse Responsion in d. späteren sophokl. Tragödie, im Kyklops u. in den Herakliden. Berlin, Weidmann. (Kaibel : contestable.) — Peiper, die handschriftl. Ueberlieferung d. Ausonius. Leipzig, Teubner. 1879. (Seiler : beaucoup de patience et de sagacité.) — Elsäss. Denkmäler; II. Joseph, biblische Komödie v. Gart. Strassburg, Trübner. (Scherer.) — Rockinger, ueber ältere Arbeiten z. bairischen u. pfälzischen Geschichte im geheimen Haus-u. Staatsarchiv. München, Franz. 1879-80. — Overbeck, Geschichte d. griechischen Plastik. I. Leipzig, Hinrichs. (Furtwängler : mince éloge ; cp. un prochain art. de la *Revue.)* — Ochenkowski, Englands wirthschaftliche Entwickelung im Ausgang d. Mittelalters. Jena, Fischer. 1879. (Inama-Sternegg : incomplet, mais louable.)

N° 11, 11 décembre 1880 : Ryssel, Gregorius Thaumaturgus, sein Leben u. seine Schriften. Leipzig, Fernau. (Holtzmann : recherche mûrie et dans ses points principaux concluante.) — Usener, Legenden der Pelagia. Bonn, Marcus. (Zeller : parfait en son genre, cp. pourtant *Revue critique*, n° 24, art. 121.) — Gietmann, de re metrica Hebraeorum. Freiburg, Herder. (Smend : « prodigieux arbitraire », cp. un prochain article de la *Revue*.) — Erman, Bruchstücke d. oberägypt. Uebers. d. alten Testamentes. Göttingen, Dieterich. (Pietschmann : profondes études.) — Magazin hrsg. v. d. lettisch-literärischen Gesellschaft. Mitau, Besthorn. (Bezzenberger : XVI vol.) — Becker, Studia Apuleiana. Berlin, Weidmann. (Jordan : bon.) — Vahlen, Adnotationes ad libellum de sublimitate. Berlin. (Wilamowitz : convaincant.) — Goeler, Caesars gallischer Krieg u. Teile seines Bürgerkriegs. Tübingen, Mohr. (Dittenberger : 2e édit. de ce remarquable ouvrage.) — Boetii commentarii in librum περὶ ἑρμηνείας rec. C. Meiser. Leipzig, Teubner. (Usener : beaucoup de soin et de sagacité.) — Krull, ueber die Sprache d. Johannes v. Frankenstein. Graz, Leuschner u. Lubensky. (Roediger : bon.) — Büchners sämmtliche Werke, hrsg. v. Franzos. Frankfurt, Sauerländer. (Schmidt.) — Doehn, aus dem amerik. Dichterwald. Leipzig, Wigand. (Schönbach.) — La Commedia di Dante raffermata nel testo giusta la ragione e l'arte dell' autore da Giuliani. Firenze, Le Monnier. (Ten Brink : souvent heureux.) — Luis de Camoens sämmtliche Ge-

dichte, Buch der Lieder u. Briefe, Buch der Sonetten, übers. v. Storck. Paderborn, Schöningh. (Tobler : très bon.) — Schröder, die Herkunft der Franken. (Müllenhoff : manqué.) — Scheffer-Boichorst, die Neuordnung der Pabstwahl durch Nicolaus II. Strassburg, Trübner. (Buser : importante contrib. à l'histoire du XI[e] siècle.) — Krusch, Studien z. christlich-mittelalterlichen Chronologie. Leipzig, Veit. (Kaltenbrunner ; cp. *Revue critique*, n° 34, art. 188.) — Robert, Thanatos. Berlin, Reimer. 1879. (Kekulé : excellent.)

Theologische Literaturzeitung, n° 25, 4 décembre 1880 : Gronemann, die Jonathan'sche Pentateuch-Uebersetzung in ihrem Verh. zur Halacha. Leipzig, Friese. 1879. (Strack.) — Gardthausen, Griechische Paläographie. Leipzig, Teubner. 1871. (Harnack.) — Le pasteur d'Hermas. Fischbacher. (Harnack : Même jugement que *Revue critique*, n° 49, art. 267.) — Nirschl, die Theologie d. heiligen Ignatius. Mainz, Kirchheim. (Harnack.) — Ritter, de titulis graecis christianis commentatio altera. Berlin, Weidmann. (Schultze : quelques critiques.) — Müller (C.), der Kampf Ludwigs des Baiern gegen d. römische Kirche. 2 vols. Tübingen, Laupp. 1879-80. (Ouvrage de premier ordre ; long art. de Zoepffel.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n[os] 49 et 50, 8 et 15 décembre 1880 : Lecky, Geschichte Englands im XVIII, Jahrhundert, deutsch v. Löwe. Leipzig, Winter. 2 Bände. (Pauli : trad. d'un ouvrage très savant, riche en pensées et en jugements, écrit dans un style clair et aisé.) — Delbrück, Einleitung in das Sprachstudium. Leipzig, Breitkopf u. Hirzel. (Bezzenberger : « jugement toujours plein de mesure, et, autant que possible, impartial ». — *Nachrichten von d.* k. Gesellschaft d. Wissenschaften u. d. Universität zu Göttingen : Wüstenfeld, Geschichte der Fatimiden-Chalifen. III. — Pauli, die Chroniken d. Radulfus Niger. — Förster (corresp. : schenkt der Societät Briefe v. Gauss an Encke.)

Deutsche Rundschau, décembre 1880 : Heyse (P.), die Dichterin v. Carcassonne. (Remarquons une erreur à la première ligne, Carcassonne n'est pas « dans la belle Provence ».) — Neumann-Spallart, Volkszählungen. — Hillebrand (K.), Katharina. II u. Grimm. (D'après la publication de Grot ; « peu d'hommes d'état égalent Catherine, pour l'amour de la vérité et l'indépendance d'esprit.) — Hirschfeld, Wandelungen u. Wanderungen in Kleinasien. — Cohn, Ueber Kurzsichtigkeit, Bücherdruck u. Schulärzte. — Die Memoiren des Geh. Hofraths Schneider (Schneider parle trop peu des autres et trop de lui-même.) — Gottfried Keller's « Grüner Heinrich ». — Literarische Notizen. (Deutsche Literaturzeitung ; Steub, aus Tirol ; Krones, Geschichte d. Neuzeit Œsterreichs, etc.)

Rassegna Settimanale, n° 152, 28 novembre 1880 : Masi, Francesco Guicciardini. (Long et important article sur l'historien.) — De Giorgi, Nuove scoperte archeologiche presso Ostuni. — O. L. Tramvia o Tramvai. — Casini, Di Luchetto Gattalusi. — Bibliographia : Mazzoni. Il saggio sulla filosofia delle lingue di Cesarotti. Firenze, Tipogr. del Vocabolario. (Très soigné.) — De Gubernatis, Mitologia. Milano. (30[e] vol. de la coll. des manuels Hoepli ; n'est pas « le meilleur succès parmi les travaux du fécond écrivain » ; il s'y montre le défaut grave de rapprocher « con disinvoltura fantastica » les mythes et les coutumes des peuples et des temps éloignés ; « élégante et capricieuse négligence. ») — Mgr. Milella, I papi e l'agricultura nei dominii della Santa Sede. Roma, Bocca. (Ignore les meilleurs écrits sur la question, entre autres le rapport de Pareto ; trop de sévérité pour le temps présent.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 52 Quatorzième année 27 Décembre 1880

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 449, 11 décembre 1880 : HEATH, Peasant life in the west of England. Sampson Low. (Watkins : intéressant, quoique parfois diffus ; « much, that is genial and suggestive. ») — De BUNSEN, The Angel-Messiah of the Buddhists, Essenes a. Christians. Longmans. (Fairbairn : livre qui abonde en absurdités.) — FORDE, A lady's tour in Corsica. 2 vols. Bentley. (Freshfield.) — RICHEY, The irish land laws. Macmillan. (Leslie : enquête économique et politique.) — Shelley's text. (Monro.) — Dante's « vita nuova. » (Bell.) — The index to the Baker Mss. (Clark.) — Spelling reform. (Sweet a. Furnivall.) — Comicorum atticorum fragmenta. Vol. I. Antiquarum comœdiarum fragmenta. ed. KOCK. Leipzig, Teubner. (Mahaffy : « Solid and splendid work. ») — SCHLIEMANN, Ilios. Murray. (Murray : « Si l'auteur pouvait seulement oublier l'Iliade ! »)

The Athenaeum, n° 2772, 11 décembre 1880 : The life of sir Rowland Hill a. the history of penny postage. De la Rue. — The Bacchae of Euripides, with critical a. explanatory notes a. with numerous illustrations from works of ancient art, p. p. SANDYS. Cambridge. University press. (Une des public. classiques les plus importantes de cette année.) — SMILES, Duty. Murray. — DIXIE, Through Patagonia. Bentley. — Oriental literature. (CUST, Linguistic a. oriental essays. Trübner ; MUIR, Metrical translations from sanskrit writers, with an introd., prose versions a. parallel passages from classical authors. Trübner ; LOTZ, die Inschriften Tiglath-Pilesers I. Leipzig, Hinrichs. SIOUFFI, Études sur la religion des Soubbas ou Sabéens. Leroux.) — Notes from Oxford — Mount Athos. (Mission de M. Sp. Lambros.)

Literarisches Centralblatt, n° 50, 11 décembre 1880 : HOFMANN, Geschichte d. Theologie, hrsg. v. BESTMANN. Nördlingen, Beck. 1879. — MÜLLER (G.), Lindenau, d. erste Hofprediger in Dresden. Leipzig, Hinrichs. — STRÜMPELL, psychologische Pädagogik. Leipzig, Böhme. — MEYDENBAUER, Kant oder Laplace. Marburg, Elwert. — WITTE, die Philosophie unserer Dichterheroen. Bonn, Weber. (Beaucoup de fautes.) — GUÉRIN, Description de la Palestine. III. Galilée. I. Leroux. (Bon, mais l'intérêt de l'auteur pour le catholicisme dépasse la mesure permise à une œuvre scientifique.) — SCHEFFER-BOICHORST, die Neuordnung d. Papstwahl durch Nicolaus II. Strassburg, Trübner. 1879. (Très pénétrant.) — BAUER, zur Orientirung ueber die Bismarcksche Aera. Chemnitz, Schmeitzner. (« Caricature de notre époque. ») — MÜLLER, politische Geschichte der Gegenwart. Das Jahr 1879. Berlin, Springer. — CANTOR, Vorlesungen ueber Geschichte d. Mathematik. I. Leipzig, Teubner. (Ouvrage qui est à la hauteur de la science la plus récente et où l'on trouve une érudition étonnante.) — MOLINA, Vocabulario de la lengua mexicana, p. p. PLATZMANN. Leipzig, Teubner. — AHLQVIST, ueber die Sprache d. Nord-Ostjaken. Helsingfors, Edlund. — Eudociae Augustae violarium, rec. FLACH. Leipzig, Teubner. (Assez bon.) — Hesychii de viris illustribus p. p. FLACH. Leipzig, Teubner. (Encore assez bon.) — MÄHLY, Geschichte d. antiken Literatur. I u. II. Leipzig, bibliogr. Institut. (A recommander, des défauts et des lacunes.) — Festschrift f. Urlichs. Würzburg, Stahel. — TELFY, Opuscula graeca. Budapest. (Montrera aux Grecs le philhellénisme de l'auteur.) — Hygini Grammatici liber de munitionibus castrorum rec. GEMOLL. Leipzig, Teubner. 1879. (Beaucoup de soin.) — MICHAEL, die verlorenen Bücher d. Ammianus Marcellinus. Breslau, Maruschke. (Habile et convaincant.) — De Venus la deesse d'Amor, p. p. FÖRSTER. Bonn, Cohen. — GREGUSS, Shakspeare in Ungarn. Budapest. — KOCK, bidrag till svensk etymologi. Lund, Gleerup. — REISSMANN, Haydn. Berlin, Guttentag.

Deutsche Literaturzeitung, n° 12, 18 décembre 1880 : Weiss, David u. seine Zeit, historisch-exegetische Studien. Münster, Theissing. (Kautzsch.) — Iken, Joachim Neander, sein Leben u. seine Lieder. Bremen, Müller. (Benrath.) — Münz, die Keime d. Erkenntnisstheorie in d. vorsoph. Periode d. griech. Philosophie; die Erkenntniss u. Sensationstheorie d. Protagoras. Wien, Konegen. — Taine, der Verstand, uebers. v. Siegfried. Bonn, Strauss. — Knaack, Analecta Alexandrino-Romana. Greifswald, Mayer u. Müller. (Robert : très bon.) — Poetae latini minores, rec. Baehrens, 2. vols. Leipzig, Teubner. (Leo : « on ne peut que regretter encore de devoir utiliser, à cause des nouveaux matériaux, des textes ainsi arrangés et des notes obstruées par de telles conjectures ».) — Senecae epistulas aliquot ed. Bücheler. Trier, Lintz. (H. J. Müller.) — Brahm, das deutsche Ritterdrama des XVIIIen Jahrhunderts, Studien über Törring. Strassburg, Trübner. (Seuffert : excellent.) — Unflad, die Shakspeare-Literatur in Deutschland. München, Unflad. (Varnhagen : « manqué complètement ».) — Lotheissen, Geschichte d. franz. Literatur. I, II u. III B. Wien, Gerold. (Körting : de grands mérites.) — Dahn, die Alamannenschlacht bei Strassburg. (357.) Braunschweig, Westermann. (Hollaender : bon.) — Grünbaum, ueber d. Publicistik d. dreissigjahrigen Krieges. 1626-1629; Hitzigrath, die Publicistik d. Prager Friedens. 1635. Halle, Niemeyer. (Fischer.) — Das Kuppelgrab bei Menidi, hrsg. v. deutschen archaeol. Institut in Athen. Athen, Wilberg. (Loeschke.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 51, 22 décembre 1880 : Sestier, La piraterie dans l'antiquité. Marescq (Werner : très intéressant et soigné, étude étendue des sources, travail sérieux). — Bekker, das Recht des Besitzes bei den Römern. Leipzig, Breitkopf u. Härtel (Hölder : résultat négatif, mais des explications très remarquables sur le développement historique du droit de possession). — Bernheim, Geschichtsforschung u. Geschichtsphilosophie. Göttingen, Peppmüller (Stern : très instructif, critique pénétrante). — Nöldeke, Kurzgefasste syrische Grammatik. Leipzig, Weigel (art. de Nöldeke sur un livre qui rendra de grands services).

N° 52, 29 décembre 1880 : Aus dem literar. Nachlasse v. Johann Ludwig Mosle. Oldenburg, Schulze (Mejer). — Alten (v.), die Bohlwege (Römerwege) im Herzogthum Oldenburg untersucht. Oldenburg, Stalling (Hostmann). — Vischer-Merian, Henman Sevogel v. Basel u. sein Geschlecht. Basel, Schwabe (très soigné). — Lemme, die religionsgeschichtliche Bedeutung des Dekalogs. Breslau, Köhler (art. de l'auteur sur le dessein de son livre).

Revue d'Alsace, tome IX, oct., nov., déc. 1880 : Tuefferd, La vie et les œuvres du peintre-verrier Baptiste Petit-Gérard. — Dag. Fischer, Le comté de la Petite-Pierre sous la domination palatine, fin. — Liblin, Les églises de Belfort. — Mossmann, Matériaux pour servir à l'histoire de la guerre de Trente Ans, tirés des archives de Colmar. (9 janvier-14 août 1638, Manicamp remplacé par Montausier, arrivée de Guébriant, opérations préliminaires du siège de Brisach, arrivée de Turenne, etc.). — Barth, Notes biographiques sur les hommes de la Révolution à Strasbourg et à ses environs (de Laugier à Marx).

Athenaeum belge, n° 23, 1er décembre 1880 : The sacred books of the East, IV-VI. Oxford, Clarendon Press. (Michel.) — Istore et Croniques de Flandres p. p. K. de Lettenhove. 2 vols. Hayez. — Klaczko, causeries florentines. Plon. — Pypin, Geschichte der slawischen Literaturen, übersetzt v. Pech. I. Band. Leipzig, Brockhaus. (Excellente traduction d'un excellent ouvrage.) — Notes de Portugal. (Lettre curieuse sur MM. Braga et Coelho et sur le récent congrès anthropologique.)

N° 24, 15 décembre 1880 : Verhaeghe de Naeyer, Florence, étude

politique, Dentu (Stecher). — Willems, Les Elzevier, histoires et annales typographiques. Bruxelles, Van Trigt (Wauters ; livre digne d'être loué sans réserve). — Bertolotti, Artisti belgi ed olandesi a Roma nei secoli XVI-XVII. Firenze (Hymans : étude curieuse sur le passage des artistes néerlandais par Rome du XVIe au XVIIe siècle). — Mse de Blocqueville, Le maréchal Davout. IVe vol. Didier. — Neyrat, L'Athos, notes d'une excursion à la presqu'île. Plon (intéressant, et à ne pas juger comme œuvre scientifique). — D'Ujfalvy-Bourdon (Mme d'), De Paris à Samarkand. Hachette. — Publications allemandes (M. Wendeler, et les deux ouvrages récents sur Meusebach, Hesse, Geschichte der Stadt Bonn unter d. franz. Herrschaft; Grün, Culturgeschichte des XVIIen Jahrh.).

Rassegna Settimanale, n° 153, 5 décembre 1880 : Hillebrand (K.), Dopo una lettura (art. très remarquable à propos de la lecture faite dans la séance du 25 octobre par M. Caro sur Mme du Deffand; M. Hillebrand « a moins peur du paradoxe et moins d'égard pour les opinions reçues » que M. Caro, et il aime mieux, « au lieu de revernir ces vieux portraits d'une façon séduisante, demander aux faits si les personnages ont été réellement de cœur comme on les dépeint aujourd'hui »; il loue les hommes du XVIIIe siècle, qu'on accuse de sécheresse ; il pense que Frédéric II et cent hommes d'État de son temps n'ont vécu que pour leur nation et dans leur nation. M. Hillebrand veut réfuter l'idée générale de l'art. de M. Caro, « un des plus distingués porte-voix d'une manière de voir qui a fait son temps ». C'est un sophisme de parler des ravages que répand l'analyse à outrance; il faut voir la vérité en face; de 1789 à 1850, de Lafayette à Frédéric-Guillaume IV, de Mme Roland à Daniel Stern, si vous grattez un peu la surface, vous trouverez un fond de vanité, d'égoïsme et de véritable sécheresse, et les seuls qui, dans cette longue période du *Cant* politique, religieux et sentimental, ont réellement aimé leur pays plus qu'eux-mêmes, ce sont ceux qui, comme Thiers et Rahel Levin, ont méprisé la phrase, de même que Voltaire et Mme du Deffand, etc.). — Grant (C.), Arturo Ugo Clough. — Molmenti, Ancora dell'abate Brandolini. — M. Di un giudizio del Boccacio in Venezia. — Bibliografia : Franchetti (A.), Storia d'Italia del 1879 al 1799. Milano, Vallardi (remarquable ; traite un sujet important avec des matériaux nouveaux et des observations nouvelles). — The palaeographical society, Fac similes of ancient manuscripts. X. London. — Berlan, Lettera di Galilei sull'azione dei remi e risposta di G. Contarini, giuntovi uno scritto filosofico-morale attributo a Galilei. Venezia, typ. del Tempo.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N.C